

Digitized by the Internet Archive  
in 2017 with funding from  
Getty Research Institute



19-20

LE MAGASIN  
PITTORESQUE.



# LE MAGASIN PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

DIX-NEUVIÈME ANNÉE.

---

1851.

---

Prix du volume broché. . . 5 fr. 50 cent.  
relié. . . . 7 fr.

---

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

PARIS.		DÉPARTEMENTS.	
<i>Prix :</i>		Franco par la poste.	
POUR UN AN. . . . .	5 fr. 20 cent.		POUR UN AN. . . . . 7 fr. 20 cent.
POUR SIX MOIS . . . . .	2 fr. 60 cent.		POUR SIX MOIS . . . . . 3 fr. 60 cent.

---

PARIS,  
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
RUE JACOB, N° 30,  
PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS.

---

M DCCC LI.

# THE JOURNAL OF THE ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

Volume 100, Part 1, 1970

Edited by P. H. RAVENHILL

1970

Published by the Royal Anthropological Institute  
21, BEDFORD SQUARE, LONDON, W.C.1

Subscription prices (including postage) for 1970:  
Volume 100, Part 1, 1970, 100 pages, 10s. 0d.  
Volume 100, Part 2, 1970, 100 pages, 10s. 0d.  
Volume 100, Part 3, 1970, 100 pages, 10s. 0d.  
Volume 100, Part 4, 1970, 100 pages, 10s. 0d.  
Volume 100, Part 5, 1970, 100 pages, 10s. 0d.  
Volume 100, Part 6, 1970, 100 pages, 10s. 0d.  
Volume 100, Part 7, 1970, 100 pages, 10s. 0d.  
Volume 100, Part 8, 1970, 100 pages, 10s. 0d.  
Volume 100, Part 9, 1970, 100 pages, 10s. 0d.  
Volume 100, Part 10, 1970, 100 pages, 10s. 0d.

THE GETTY CENTER  
LIBRARY



# MAGASIN PITTORESQUE,

A DIX CENTIMES PAR LIVRAISON.

PREMIÈRE LIVRAISON. — 1851.

SCÈNE D'HIVER.



Dessin de Tony Johannot.

La terre a disparu sous un blanc tapis; la neige fait plier les sapins qui se dessinent confusément au penchant des collines comme des rochers d'albâtre; les eaux emprisonnées

ont perdu leur voix; le ciel a pris la teinte de l'acier, et l'air semble en avoir le tranchant.

Pour les pays du Nord, c'est l'heure des voyages et des

fêtes. L'hiver, en suspendant la plupart des travaux, y donne à tous des loisirs. Il jette un pont de glace sur les rivières, il aplanit les coteaux, il nivelle les vallées; partout s'ouvrent mille routes qui abrègent les distances. Aussi voyez comme tout s'agite, comme les traîneaux traversent, en tous sens, la plaine glacée! L'enfant lui-même, en chaussant le patin, semble avoir retrouvé les bottes de sept lieues du petit Poucet.

L'un d'eux pourtant vient de s'arrêter. Sa main a balayé le sol recouvert de neige; il a entassé les broussailles arrachées au fourré voisin, et une flamme riante s'élance à travers les tourbillons de fumée.

A cette vue, un traîneau s'est arrêté; deux femmes vêtues de fourrures sont descendues; elles portent dans leurs bras une frêle créature dont le froid a bleui les joues, rougi les yeux, et qui frissonne sous ses riches vêtements. A la lueur du rustique foyer, il pousse un cri de joie, étend les mains, et sourit au jeune paysan qui ravive la flamme.

A genoux sur la neige, celui-ci brise les rameaux couverts de givre, et rit du bonheur de l'enfant. Pour lui, toujours exposé aux inclemences du ciel, le froid n'a point de morsures; l'activité de ses membres robustes et la grossière étoffe filée par sa mère suffisent à entretenir chez lui la chaleur et la santé.

C'est là le meilleur présent qu'il ait reçu du ciel sur notre terre! Que sont tous les privilèges créés par les hommes au prix de cette dot de Dieu? Les hommes distribuent à leur gré les instruments de jouissance, mais Dieu seul donne la faculté de jouir. Si le jeune paysan n'a ni le traîneau au cheval rapide, ni la tunique de velours, ni (richesse plus précieuse) les tendres soins de deux femmes aimées, il a la force intérieure qui dompte les obstacles, l'endurcissement précoce contre la souffrance, l'appétit au bonheur que la prospérité éteint si vite! Il a surtout ce commencement d'expérience et ce sentiment de responsabilité conquis par ceux auxquels on laisse de bonne heure le poids de la vie, et qui font de leur adolescence bien moins l'apprentissage de recevoir que celui de donner.

Heureux rapprochement de deux destinées qui doivent être si différentes, s'il peut laisser un souvenir dans chacune de ces âmes! si le fils du seigneur devenu grand n'oublie point ce foyer du serf auquel il a réjoui ses membres d'enfant! si le serf, que n'aura jamais aigri un dur commandement, s'agenouille toujours aussi volontiers pour attiser la flamme et réchauffer le maître! Alors la distance qui les sépare l'un de l'autre s'amoindrit bien vite, le droit sera consacré par l'amour; car tout est là et tout y ramène: les âmes ne sont jamais entre les classes, ils sont quelquefois entre les cœurs.

### L'HIVER DANS L'INDE,

PAR UN POÈTE HINDOUSTANI (1).

Dans le premier mois (2) de cette saison, chacun se couvre de vêtements de martre zibeline, d'hermine, de satin, qui rappellent les dessins des peintres les plus habiles. Si Bihzâd et Manès (3) voyaient ces costumes, ils en seraient ravis. L'un s'entoure le cou d'un cachemire, l'autre se ceint la tête d'un châle rouge. Celui-ci porte un double châle couleur de safran, un à la tête et l'autre à la ceinture. Dans les parterres, on voit des plates-bandes de violettes épanouies, dont l'a-

(1) Fragment du *BARA MAÇA*, poème moderne hindoustani sur les douze mois, composé par Mirzâ Kâzîm Ali Jawân. Ce poète, né à Delhi, habitait Lakhnau vers 1781. Il se rendit, en 1800, de Lakhnau à Calcutta sur l'invitation du colonel Scott, et il fut attaché comme collaborateur au docteur Gilchrist, professeur d'hindoustani au collège de Fort-William. Nous empruntons cette traduction à M. Garcin de Tassy.

(2) Mois d'aghân (novembre).

(3) Peintres indiens.

gréable couleur fait perdre l'intelligence aux rossignols et leur fait oublier la rose à cent feuilles. Il y a aussi une admirable abondance de narcisses. Dans cette saison, les jeunes filles se promènent volontiers dans les jardins; leurs grâces charmantes impressionnent vivement le cœur, et le font sortir de son engourdissement.

Dans le second mois (décembre) de cette saison, l'apparition de l'Aurore et le lever du Soleil excitent la jalousie de la Lune. Le brouillard sur la face de l'astre du jour est pareil au voile de la nouvelle mariée. L'air manque d'énergie; il semble qu'on va expirer. On regrette le zéphyr matinal qui répand les parfums des fleurs, on regrette les courants d'eau limpide; mais chaque saison a son caractère. Il faut actuellement endosser les habits d'hiver; il faut étendre des tapis dans l'intérieur des maisons, et y placer des coussins. C'est le temps des réunions de famille. La flamme de la branche qui petite brille comme le rubis. Le bois d'aloès qu'on brûle dans les cassolettes parfume le cerveau de l'âme. Son odorante fumée remplit les salons. Ici est l'échanson avec le vin et la coupe, là est le musicien avec ses instruments.

Le 13 du mois de pûs (4) est une grande fête pour les chrétiens. Dans ce jour, ils se livrent à la joie et à l'allégresse. Les Anglais surtout boivent à pleins bords la coupe de la joie. Ils se réunissent, et prennent part à des festins où la gaieté préside. Ils se font des présents par politesse et s'adressent des félicitations; à cette occasion, les Bengaliens leur offrent du poisson et des fruits.

### SUR LE NOMBRE DES PETITES PLANÈTES.

Sept grandes planètes tournent avec la Terre autour du soleil; ce sont: Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. Toutes sont des globes comparables au nôtre, d'un volume un peu moindre ou beaucoup plus considérable. Si nous prenons pour unité le volume de la Terre, celui des grosses planètes est le suivant:

Mercure . . . . .	0,060
Vénus . . . . .	0,957
La Terre . . . . .	1,000
Mars . . . . .	0,140
Jupiter . . . . .	1414,2
Saturne . . . . .	734,8
Uranus . . . . .	82,0
Neptune . . . . .	111 ?
Soleil . . . . .	1407124

On voit que le volume du plus petit de ces corps célestes, Mercure, égale encore le dix-septième environ de celui de la Terre, mais que le plus gros, Jupiter, est 1414 fois plus volumineux que notre globe. Les cinq premières de ces planètes étaient fort anciennement connues. Uranus fut découvert par William Herschel, le 13 mars 1781, à l'aide du grand télescope qu'il s'était construit lui-même. L'existence de Neptune s'est révélée à M. Leverrier par son action perturbatrice sur Uranus; et M. Galle, de Berlin, a aperçu la planète dans la région du ciel que l'illustre géomètre lui avait assignée.

Outre ces grandes planètes, il en existe encore de plus petites, que les astronomes observateurs découvrent successivement, à mesure que leurs lunettes se perfectionnent et que les cartes célestes deviennent plus exactes. Dans les sept premières années du siècle, Piazzi, Olbers et Harding découvrirent successivement Cérés, Pallas, Junon et Vesta. Voici leur volume comparé à celui de la Terre:

Terre . . . . .	1,000
Pallas . . . . .	0,017
Cérés . . . . .	0,008
Junon . . . . .	0,005
Vesta . . . . .	0,00004

(1) 25 décembre, jour de Noël.

La plus grosse de ces planètes, Cérès, a un volume qui est à peine le cinquantième de celui de la Terre; les autres sont encore plus petites, et Vesta n'est égale qu'à  $\frac{1}{25000}$  du volume de la Terre : aussi un voyageur qui ferait six myriamètres par jour pourrait-il en faire la tour en un mois; sur la Terre, le même voyage, exécuté avec la même vitesse, exigerait deux ans et demi.

Depuis 1807, on n'avait plus découvert de petites planètes; leur nombre paraissait décidément fixé à quatre. Était-ce la faute des instruments, ou celle des observateurs? Cette dernière supposition me paraît la plus probable. On en jugera par l'histoire de la découverte d'Astrée et d'Hébé.

Driesen est une petite ville du nord de la Prusse qui compte environ trois mille habitants. La poste aux chevaux était tenue par M. Hencke. Doné de cette passion, de cette persévérance sans laquelle les ressources des plus grands observatoires sont stériles, M. Hencke passait les nuits à sonder les profondeurs du ciel à l'aide d'une lunette astronomique ordinaire. Enveloppé dans des fourrures, il affrontait, en plein air, le froid rigoureux de ces nuits d'hiver si sereines, mais si glaciales, du Nord de l'Allemagne, où le ciel transparent brille de mille feux. Immobilité, attentif, Hencke ne sent pas le froid. La flamme divine qui l'anime lui tient lieu de foyer; perdu dans les espaces célestes, il oublie ce corps qui grelotte, ces maux qui se roidissent; son âme est ravie dans les cieux. Quelle jouissance il dut éprouver lorsque, le 8 décembre 1845, par une de ces nuits que nous venons de décrire, il aperçut dans le champ de sa lunette un astre nouveau; quand il vit, les nuits suivantes, cet astre se déplacer relativement aux étoiles fixes!... Il avait découvert une nouvelle planète : la chaîne rompue depuis Olbers était renouée. Les astronomes de profession furent émerveillés de la bonne fortune du maître de poste de Driesen, qui leur montra qu'elle n'était pas un effet du hasard, mais le résultat d'une savante et héroïque persévérance, en leur faisant connaître, deux ans après, la planète Hébé. Depuis, les découvertes se sont succédées d'année en année, et Iris, Flore, Thétis, Hygie, Parthénope et Victoria ont été reconnues successivement par deux Anglais et un Italien, MM. Hind, Graham et de Gasparis.

On ne s'arrêtera pas là; il reste encore à trouver bien des grains de cette poussière planétaire, bien des fragments d'astres, bien des astéroïdes, comme disent les astronomes : car rien n'est isolé ni absolu dans la nature; et entre le colossal Jupiter, 1414 fois plus grand que la terre, et la pierre tombée du ciel, dont le volume égale à peine celui d'un boulet de canon, nous trouvons toutes les grandeurs intermédiaires. L'aérolithe tourne autour de la terre comme Jupiter tourne autour du soleil, en vertu de ces lois éternelles de la gravitation, qui déterminent la chute d'un grain de sable et maintiennent les mondes dans leur orbite.

Nous donnons ici la liste complète des petites planètes découvertes jusqu'à présent.

#### Liste complète des petites planètes.

Noms.	Date de la découverte.	Observateurs.
CÉRÈS. . . . .	1 <sup>er</sup> janvier 1801. . . . .	Piazzi.
PALLAS. . . . .	28 mars 1802. . . . .	Olbers.
JUNON. . . . .	1 <sup>er</sup> septembre 1804. . . . .	Harding.
VESTA. . . . .	29 mars 1807. . . . .	Olbers.
ASTRÉE. . . . .	8 décembre 1845. . . . .	Hencke.
HÉBÉ. . . . .	1 <sup>er</sup> juillet 1847. . . . .	Hencke.
IRIS. . . . .	13 août 1847. . . . .	Hind.
FLORE. . . . .	18 octobre 1847. . . . .	Hind.
THÉTIS. . . . .	25 avril 1848. . . . .	Graham.
HYGIE. . . . .	25 avril 1849. . . . .	Gasparis.
PARTHÉNOPE. . . . .	11 mai 1850. . . . .	Gasparis.
VICTORIA. . . . .	13 septembre 1850. . . . .	Hind.

#### SUR LE VOL DES CONDORS.

L'idée de chercher dans le vol des grands oiseaux de proie un enseignement pour s'élever au milieu des airs et pour s'y maintenir, remonte à la plus haute antiquité, et semble indépendante des efforts renouvelés par la science aérostatique. Durant le siècle dernier, un individu nommé Santiago Cardenas, né à Lima, consacra plusieurs années à l'observation des évolutions aériennes du condor, dans le but de les imiter, et il a laissé sur cette matière un volume in-quarto qui existe encore aujourd'hui dans la bibliothèque publique de l'ancienne capitale du Pérou, où il a été déposé par le célèbre Hippolyte Unanue.

On reconnaît dans les Andes trois espèces de condor. La première, désignée sous le nom de *moromoro*, et qui a dû être spécialement l'objet des observations de Cardenas, n'a pas moins de treize ou quatorze pieds d'envergure; il est de couleur centrée, et offre dans les airs, lorsqu'il les fend de ses vastes ailes, le spectacle le plus imposant : il est majestueux surtout lorsqu'il combat l'effort des tempêtes. Mettant de côté les récits exagérés qui lui donnent pour proie habituelle les jeunes veaux ou les brebis adultes, il paraît certain qu'il emporte souvent de jeunes agneaux qu'il lance sur son dos. Aussitôt que sa proie est fixée, il prend son vol et regagne en quelques élans les cimes désolées qu'il habite et où cesse toute espèce de végétation. La seconde espèce de condor n'a pas dans les Andes de nom particulier; il est plus rapide, plus courageux que le *moromoro*, qu'il n'égale pas en force et en grandeur cependant, puisqu'il n'a guère que onze à treize pieds d'envergure; son pennage est couleur café. La troisième espèce est le condor à queue et à dos blancs, qui n'atteint que de neuf à onze pieds d'envergure.

Cet oiseau, qui a fourni de si curieuses observations à un habitant de Lima, joue un grand rôle dans les traditions mythologiques et historiques des anciens Péruviens. Les Quichuas désignaient les diverses espèces sous le nom de *cuntur*, qui vient lui-même des mots *cun-cune eder*, exprimant l'odeur désagréable qui s'exhale du corps de l'oiseau. Les dénominations du *cuntur* et du *puma* (le lion américain) étaient, sous le règne des Incas, des dénominations nobiliaires. On appelait un chef de guerre *Apü Cuntur*, le grand vautour; *Cuntur Pusac*, le chef de huit condors; *Cuntur Quinqui* ou *Kanki*, le condor par excellence, le grand maître des chevaliers. Les Indiens désignent encore aujourd'hui les cimes les plus élevées des Andes sous le nom de *Cuntur-Apacheta*; ils entendent par ces mots les sommités perdues dans les nuages, que, parmi les êtres organisés, les condors peuvent seuls atteindre. (Voy. Valdes y Palacios, *Voyage de Cuzco au Para*. Rio de Janeiro, 1844.)

#### LE RETOUR AU PRESBYTÈRE.

Par un ciel brumeux, sur un chemin défoncé par la pluie, se traînait péniblement le pauvre soldat, épuisé de fatigue, boitant, blessé peut-être; le soir approchait, le village était loin encore : dans ce brave cœur pénétrait la tristesse. Le curé l'a rencontré, et, relevant son courage de quelques bonnes paroles, l'a pressé de monter derrière lui sur sa vieille jument. La confiance appelle la confiance. Le soldat, non sans efforts, s'est hissé sur la croupe osseuse : il aurait été plus lesté à l'assaut d'une ville ennemie. Enfin l'y voilà : d'une main il s'attache à la poitrine du curé, de l'autre il tient le parapluie de son hôte. Tous deux chevauchent comme d'anciens amis. Déjà ils ont atteint les premières maisons du village; il est temps pour la pauvre bête qui souffre, sue, tire la langue et fléchit sous son double fardeau; il est temps aussi pour le soldat encore faible et abattu : il fera bon le voir, tout à l'heure, au coin du feu du pasteur, et bu-

vant un verre de son vin vieux. Quelques habitants sortent des chaumières et regardent avec compassion le soldat, avec respect le curé. Honnête et simple scène, peinte avec honnêteté et simplicité, comme crayonnait Charlet en ses heures sérieuses, comme chante Béranger ! M. H. Bellangé est du petit nombre de nos peintres qui connaissent bien le peuple, l'aiment et le font aimer. Il observe avec bonté et finesse ; il émeut doucement, il inspire de saines pensées : on sent un cœur sous sa toile. Il est impossible de repasser en sa mémoire les nombreux tableaux où il a déjà raconté tant d'épisodes tou-

chants de la vie populaire et surtout militaire, sans lui accorder sympathie et estime. Dans l'exécution matérielle, sa manière se distingue par une certaine sévérité : son pinceau ne cherche point l'éclat ; modéré comme son inspiration, il ne manque point de vigueur ; il est sobre, net et précis : au fond et dans la forme, c'est une intelligente application de la sage maxime : « Rien de trop. » Exemple rarement suivi ! on préfère attirer, étonner par la hardiesse, l'exubérance du coloris, la recherche des grands effets : on donne ainsi de hautes espérances, bien souvent déçues. Avec la persévé-



Salon de 1850-51. — Un tableau, par H. BELLANGÉ.

rance dans le vrai, l'économie dans les moyens, la discrétion dans le goût, l'honnêteté dans la pensée, on mérite l'approbation publique progressivement, mais sûrement, et on la conserve.

#### IRLANDE.

Voy. la Table des dix premières années.

#### KILLARNEY.

Londres n'est plus aujourd'hui qu'à douze heures de Dublin. Un chemin de fer conduit à Holy-Head en huit heures ; de là un paquebot transporte en quatre heures le voyageur à Dublin, d'où partent d'autres chemins de fer qui rayonnent vers différentes parties de l'Irlande : si aucun d'eux ne conduit encore jusqu'à Killarney, il ne s'en faut plus que de peu. Lorsque l'on suit la ligne la plus directe (on peut préférer plusieurs autres routes plus agréables, mais plus longues), on parcourt, entre ces deux villes, 145 miles en chemin de fer et 42 miles en voiture (1). Les

(1) Nous rappelons que le mille anglais équivaut à 1 kilomètre 609 mètres (Annuaire du Bureau des longitudes).

stations principales sont celles de Cloudalkin, que signale de loin une haute tour ronde ; la petite ville de Kildare, que recommandent à l'attention du voyageur une tour beaucoup plus importante et les restes de la célèbre abbaye de Sainte-Brigitte, fondée en l'an 484, et où les nonnes entretenaient pendant plusieurs siècles un feu qui ne s'éteignit qu'à la ruine de leur monastère ; Portarlington, qui envoie un membre au Parlement ; Maryborough, capitale du comté de la Reine ; Turlis et les belles ruines de l'abbaye de Sainte-Croix, dans le comté de Tipperary ; Cashel et les antiques constructions qui couronnent son rocher ; la vieille ville de Kilmallock, Charleville, Buttevant et Mallow. A cette dernière ville, le chemin de fer s'arrête : on continue le voyage en voiture à travers une contrée inculte, dont l'uniformité est à peine interrompue par quelques ruines, le château de Drummineen, la rivière de Blackwater, Clonmene, la petite ville de Millstreet, un pont sur une rivière qui sépare les comtés de Cork et de Kerry, et le village de Knocknacoppal. Vers cet endroit, on commence à voir s'embellir le paysage et poindre les montagnes : de côté et d'autre on remarque des maisons de campagne, des cottages, des constructions qui annoncent Killarney.

La ville de Killarney, qui se compose de douze cents maisons et de dix mille habitants, est la propriété d'un seul homme, le comte de Kenmare, pair catholique romain. C'est un spectacle de désolation. Les édifices, les habitations tombent en ruines; les rues, les places sont couvertes de mendians et d'infirmes. On traverse vite Killarney, en versant sa bourse dans des mains tremblantes et amaigries, et en détournant les yeux. Ce que l'on est venu voir, ce n'est pas cette plaie de la civilisation: c'est une nature toujours riche et splendide, c'est un paysage dont la beauté n'a rien

qui l'égale en Angleterre, ce sont les bois, les cascades, les montagnes, surtout le lac de Killarney.

On est convenu de diviser ce lac en trois parties: le lac inférieur (Lower), qui est de beaucoup le plus vaste; le lac du milieu ou de *Tork*, qui n'est séparé du précédent que par une chaussée de la largeur d'un pont; le lac supérieur (Upper), un peu plus éloigné de ce dernier avec lequel il communique par un ruisseau, et qui est le plus sauvage des trois (1). Ces lacs sont situés au milieu de collines et de montagnes dont les plus hautes sont Carran-Tuel (2), Man-



Lac inférieur de Killarney. — Rive de l'île d'Inisfallen. — Le Rocher d'O'Donaghue. — Le Château de Ross.

gerton, *Tork*, le Nid d'aigle, le Bol de punch du diable, le mont Pourpre, *Toomies*. Leurs rives accidentées sont presque entièrement couvertes de forêts où abonde l'arbousier (*Arbutus unedo*) au fruit amer, mais au feuillage charmant: les habitants sculptent son bois en petits objets qu'ils vendent aux voyageurs. Au milieu des lacs s'élèvent des îles verdoyantes, des silhouettes d'anciens châteaux, des rocs aux formes étranges; on en voit plus de trente sur le lac inférieur. *Inisfallen* est celle qui laisse aux voyageurs les plus doux souvenirs: son sol offre en miniature toutes les perspectives et toutes les surprises d'un vaste paysage; ses rivages se déroulent en courbes gracieuses. Elle était couverte, il y a quelques années, de beaux arbres, aunes et frênes, d'une végétation vigoureuse, et qui étendaient leurs racines jusque sous les eaux transparentes: la tempête et la hache du bûcheron les ont récemment décimés; chaque jour aussi le temps achève de détruire les restes précieux d'une vieille abbaye fondée au septième siècle par saint *Finian Lobhar* le Lépreux. Parmi les autres îles du lac inférieur, les plus remarquables sont l'île du château de *Ross*, un rocher de forme ronde qu'on appelle la prison d'O'Donaghue. Suivant la légende, cet O'Donaghue était un impie qui, malgré la défense

divine, enleva la pierre qui couvrait une source sacrée et l'emporta dans son château; mais l'eau jaillit aussitôt, inonda la vallée, renversa les villages, sans oublier le château d'O'Donaghue, et forma les trois lacs. Les autres îles empruntent leurs noms au caractère particulier de leur beauté ou à quelque tradition; telles sont l'île verte de l'Agneau, l'île des Lapins, l'île du Cerf, l'île brûlée, le Jardin de *Darby*. Le lac de *Tork* et le lac supérieur ont d'autres attraits: leurs rives ont des échets, des chutes d'eau, des cavernes; nous ne pouvons, cette fois, que les laisser entrevoir à nos lecteurs.

- |                      |                   |                 |
|----------------------|-------------------|-----------------|
| (1) Lac inférieur. — | Longueur, 5 miles | $\frac{1}{8}$ . |
|                      | Largeur, 2        | $\frac{1}{2}$ . |
| Lac du milieu. —     | Longueur, 1       | $\frac{7}{8}$ . |
|                      | Largeur, 7        | $\frac{7}{8}$ . |
| Lac supérieur. —     | Longueur, 2       | $\frac{1}{2}$ . |
|                      | Largeur, 1        | $\frac{1}{2}$ . |

(2) 3 414 pieds anglais.

## LE PETIT VERRE D'EAU-DE-VIE.

J'avais pris, pour me rendre d'un village à l'autre, une de ces charrettes couvertes qui, sur les routes reculées de l'Auvergne, font le service des messageries, transportant pêle mêle marchandises et voyageurs. La carriole était attelée d'un seul cheval qui allait au pas, la route était cahoteuse, les bancs étaient formés d'une simple planche; de sorte que je perdis patience à mi-chemin, je descendis près du conducteur, et je me mis à suivre à pied comme lui.

Le voiturier était un homme encore jeune, de belle apparence, et dont le visage révélait cette santé robuste et joyeuse qui est le salaire d'une bonne conscience. A tous les hameaux où nous nous arrêtions, je le voyais donner ou recevoir les commissions, sans entendre jamais aucune plainte de ceux auxquels il avait affaire. S'il avait à rendre sur une pièce, on prenait toujours sans compter; les femmes lui demandaient des nouvelles de ses enfants, les hommes le chargeaient d'achats au bourg; la conduite de tous prouvait enfin l'amitié et la confiance.

Autant que j'en avais pu juger par notre conversation le long de la route, il me semblait, au reste, la mériter. Toutes ses paroles exprimaient un bon sens et une bienveillance auxquels la fiévreuse émulation de nos villes m'avait peu accoutumé. Il connaissait les améliorations tentées dans le pays, nommait les propriétaires de chaque champ que nous dépassions, et s'intéressait à sa bonne ou à sa mauvaise récolte. J'appris bientôt que lui-même avait quelques arpents de terre qu'il cultivait entre ses voyages, et pour lesquels il profitait de toutes les observations recueillies sur le chemin. Il me raconta l'histoire de son *domaine*, comme il l'appelait en riant, avec la bonhomie intelligente de l'homme qui comprend et s'intéresse.

J'écoutais l'explication de ses derniers essais pour transformer un coin de brande en prairie, quand nous fîmes croisés sur la route par un homme courbé, pauvrement vêtu, et dont les cheveux grisonnants retombaient en désordre sur un visage bourgeonné. Au moment où il passait près de nous, je m'aperçus qu'il chancelait. Il salua le voiturier avec la chaleur bruyante de l'ivresse, et celui-ci répondit d'un ton de familiarité affectueuse qui me surprit.

— C'est un de vos amis? demandai-je quand il fut éloigné.

— Cet homme-là? répéta-t-il; c'est mon bienfaiteur et mon maître, monsieur.

Je le regardai comme si je n'avais pu comprendre.

— Ça vous étonne! reprit le messager en riant; c'est pourtant la vérité; seulement le malheureux ne s'est jamais douté de la chose. Faut vous dire d'abord que Jean Picou (c'est comme ça qu'on le nomme), Jean Picou donc est un ancien camarade d'enfance. Nos parents demeuraient porte à porte, et nous avons fait notre première communion la même année. Seulement, Picou était déjà pour lors un peu folâtre, et, en prenant de l'âge, il a eu bientôt adopté toutes les habitudes des bons vivants. Je ne l'avais pas beaucoup fréquenté d'abord; mais le hasard finit par nous mettre ouvriers chez le même bourgeois. Le premier jour, au moment d'aller au travail, voilà que Jean Picou et les autres s'arrêtent au cabaret pour boire le coup d'eau-de-vie du matin. Je restai à la porte, sans trop savoir ce que je devais faire; mais ils m'appelèrent tous.

— N'a-t-il pas peur que ça le ruine! s'écria Picou en se moquant; pour deux sous économisés, il croit peut-être que ça le rendra millionnaire!

Les autres se mirent à rire, ce qui me fit honte, et j'entraî boire avec eux.

Cependant, arrivé au champ, et tout en m'occupant du labour, je commençai à réfléchir ce que Picou avait dit.

Le prix de ce petit verre du matin était, dans le fait, peu de chose; mais, répété chaque jour, il finissait par produire

*trente-six francs dix sous!* Je me mis à calculer tout ce que l'on pouvait avoir avec cette somme.

*Trente-six francs dix sous!* dis-je en moi-même; c'est, pour les gens en ménage, une chambre de plus au logement, c'est-à-dire de l'aisance pour la femme, de la santé pour les enfants, de la bonne humeur pour le mari.

C'est le bois de l'hiver, ou le moyen d'avoir du soleil à domicile quand il n'y a que de la neige au dehors.

C'est le prix d'une chèvre dont le lait augmente le bien-être du ménage.

C'est de quoi payer l'école où le garçon apprend à lire et à écrire.

Puis, retournant mon esprit d'un autre côté, j'ajoutais:

*Trente-six francs dix sous!* Notre voisin Pierre ne paye point davantage pour la location des deux arpents qu'il cultive et qui nourrissent sa famille! C'est juste l'intérêt de la somme que je devrais emprunter pour acheter au commissionnaire du bourg le cheval et la charrette qu'il veut vendre. Avec cet argent dépensé chaque matin au détriment de ma santé, je puis me faire un état, élever une famille, ramasser les épargnes nécessaires à mes vieux jours.

Ces calculs et ces réflexions décidèrent de mon avenir. Je surmontai la mauvaise honte qui m'avait fait céder une fois aux sollicitations de Picou; j'épargnai sur mes premiers gains ce qu'ils m'auraient fait dépenser au cabaret, et bientôt je pus entrer en marché avec le voiturier auquel j'ai succédé.

Depuis j'ai toujours continué à calculer chaque dépense et à ne négliger aucune économie, tandis que Picou persévérerait, de son côté, dans ce qu'il appelle la vie des bons enfants. Vous voyez où cela nous a conduits tous deux. Les haillons du pauvre homme, sa vieillesse avant l'âge, le mépris des honnêtes gens, et mon aisance, ma santé, ma bonne réputation, tout vient d'une habitude prise. Sa misère, c'est le petit verre d'eau-de-vie qu'il boit en se levant, comme mes joies sont les deux sous épargnés chaque matin.

## LES SCEAUX.

Un sceau est une plaque de métal qui a une face plate, ordinairement de figure ronde ou ovale, sur laquelle sont gravés les armes de l'État et le titre de l'autorité publique qui doit l'employer.

On appelle également sceau l'empreinte même faite par le sceau sur la cire ou sur le papier.

Les actes importants émanés du chef de l'État, par exemple les dispenses de parenté ou d'alliance à l'effet de contracter mariage, portent le sceau de l'État.

Les autorités publiques doivent également marquer de leur sceau les actes par lesquels elles ordonnent ou défendent; autrement, l'authenticité de ces actes pourrait être méconnue.

C'est le ministre de la justice qui est chargé de conserver le sceau de l'État, de l'apposer sur les lois, traités, lettres patentes et autres actes de chancellerie.

L'homme doit marcher à la conquête de sa personnalité, et il faut que son développement soit son propre ouvrage.

BALLANCHE.

## GRIMOD DE LA REYNIÈRE.

## CALENDRIER GASTRONOMIQUE.

Voy. la Carte gastronomique de la France, 1847, p. 269.

Grimod de la Reynière était né en 1758. Fils ou petit-fils d'un fermier général dont le père était charcutier, il avait

eu, dans son enfance, les mains à demi dévorées par un porc. Cet accident n'avait point altéré sa bonne humeur naturelle : il avait imaginé, pour son usage, une forme de chapeau orné de deux espèces d'anses qu'il faisait mouvoir avec ses poignets. Caractère léger, jurisconsulte ordinaire, écrivain spirituel, il s'abandonna librement aux penchants qui le portaient vers le théâtre et la gastronomie. Il se fit une réputation dans les lettres par quelques brochures d'un tour original et par le *Censeur dramatique*, qu'il rédigea de 1797 à 1798, et qui souleva contre lui l'irritation d'un grand nombre d'auteurs et d'acteurs. Sous l'Empire, il rechercha et obtint la singulière réputation d'égal en gastronomie Cambacérés et d'Agrefeuille. De 1803 à 1812, il publia un *Almanach des gourmands* dont la collection forme 8 volumes in-18. Il est mort en 1834. Voici quelques extraits de son *Calendrier gastronomique* :

« JANVIER. Ce mois commence glorieusement l'année. Il est signalé par l'extinction des haines, le rapprochement des familles. C'est un temps d'amnistie et de jubilation ; il partage avec l'automne l'avantage de rassembler les productions les plus faites pour exciter et pour satisfaire notre gourmandise sensuelle. »

« FÉVRIER est le *crescendo* de son prédécesseur : c'est le temps du carnaval, des indigestions, ou, pour parler plus poliment, des fausses digestions... La viande de boucherie et la charcuterie sont aussi recherchées que dans le mois de janvier ; le gibier, plus rare, ne manque pas encore. Les malles des courriers plient sous le poids des dindes aux truffes, des pâtés de foie gras, des terrines, qui du nord, du midi, accourent vers la capitale pour devancer le carême : Nérac, Strasbourg, Troyes, Lyon, Cahors, Périgueux, rivalisent de zèle et d'activité pour nous combler de délices. Du Périgord à Paris les truffes embaument de leur succulent parfum la dépêche tout entière. »

« MARS. En ce mois abondent les poissons de mer et d'eau douce : ils appartiennent aussi aux deux mois précédents ; mais pendant celui-ci la marée est dans toute sa gloire, elle abonde à la Halle. On y voit arriver en foule l'esturgeon, le saumon, le cabillaud, la barbue, le turbot, le turbotin, les soles, les carrelets, les limandes, les truites de mer, les huîtres vertes et blanches de Dieppe et de Cancale, etc. Les légumes de ce mois sont à peu près ceux des deux précédents, pourtant ils deviennent plus rares et manquent de qualité ; les farineux n'ont point la permission de se montrer en entier parmi les entremets d'une bonne table : le haricot de Soissons y est seul toléré ; les lentilles et les pois n'y paraissent que sous forme de purée. »

« AVRIL. Ce mois, sans être des plus stériles pour la bonne chère, ne soutient pas, à beaucoup près, la réputation de ses trois aînés ; et l'on peut répéter, avec un auteur célèbre : Si cette partie de l'année est la plus agréable, elle est aussi la plus ingrate en volaille, gibier, légumes et fruits. »

« MAL. Béni soit cet heureux mois, qui ouvre la porte aux petits pois, aux maquereaux et aux aimables pigeonneaux ! C'est un mois cher aux gourmands. Avec les herbes dans leur primeur, le beurre est en mai dans toute sa bonté. »

« JUIN. A chaque pas que nous faisons vers l'été, le cercle de nos jouissances alimentaires se rétrécit, celui de nos jouissances solides, s'entend ; car les jouissances végétales sont, au contraire, fort multipliées dans cette saison. Peut-être serait-il sage de suivre les indications de la Providence ; mais l'estomac civilisé reste sourd à cette voix (1). La viande de boucherie continue d'être la base du régime ; le bœuf est moins bon. Ce mois nous offre les jeunes poulets, la poularde nouvelle, le dindonneau, le caneton de Rouen, les coqs-vierges et les pigeons. Si les poissons sont moins bons en ce mois, en compensation les légumes de choix arrivent

abondants sur nos tables avides de verdure. C'est pour les cuisiniers le temps de paraître dans tout leur éclat : les meilleurs légumes ont besoin d'un artiste habile ; c'est un tableau médiocre qui ne vaut que par la richesse du cadre. »

« JUILLET. Le gourmand fait son temps d'épreuve et de pénitence dans ce mois ; peu touché de la végétation des potagers et des vergers, dont les trésors ne sont pour lui que des moyens de s'écarter les dents et de se rafraîchir la bouche, il se soutient en voyant la croissance rapide des lapereaux, des perdreaux, des levrauts et d'autres succulents gibiers. La finesse excellente du veau de Pontoise en ce mois ne le laisse pas sans émotion ; les cailles et les cailleteaux lui font parfois sentir les joies d'un autre temps. »

« AOUT. La bonne chère languit encore ; les riches sont aux champs, les tables de Paris renversées, et les parasites à la diète. Cependant les gourmands pressés de vivre pourront déjà, dans ce mois, manger des lapereaux en terrine et à l'eau-de-vie ; les levrauts à la Suisse, à la czarienne, etc. ; les perdreaux en papillote, en tourte, et aussi les tourtereaux, les ramereaux. Ces conseils une fois donnés, je proteste contre une telle impatience, je condamne ces infanticides. »

« SEPTEMBRE. Le gibier est déjà bon, mais il sera meilleur dans les mois suivants. La grive de vigne est alors à son point, le guignard traverse les plaines de Beauce, et les gourmands prélèvent un succulent tribut sur ces oiseaux voyageurs. Il faut distinguer les artichauts parmi les légumes de ce mois : ils sont remarquables alors par leur bon goût et leur délicatesse ; les meilleurs viennent de Laon. Dans ce mois, les œufs abondent à Paris, ils y sont bons et au plus bas prix. »

« OCTOBRE. Nos jouissances alimentaires commencent à redevenir abondantes et vives : le gibier et la volaille y contribent à l'envi. Le bœuf a passé l'été à s'engraisser, nous nous en apercevons à cette époque ; le mouton est aussi plus succulent ; le veau, moins délicat qu'au printemps, n'est cependant pas à dédaigner. La marée ne redoute plus les chaleurs. »

« NOVEMBRE. Les campagnes se dépeuplent, et, dès la Saint-Martin, tout ce qui appartient à la classe des gourmands se trouve réuni à la ville. Grand saint Martin, patron de la Halle, et surtout de la Vallée, l'appétit se réveille à votre approche ; les hommes bien portants se préparent à célébrer votre fête par un jeûne de trois jours. Inutile de répéter ici tout ce qui constitue la bonne chère dans le mois de novembre ; le seul avis que nous devons aux amateurs friands a pour objet de leur annoncer l'arrivée à Paris des harengs frais à laitance. »

« DÉCEMBRE. En tout digne du mois qui le précède et de celui qui le suit, décembre se recommande par ses fines matelotes. La viande de boucherie, le gibier, le poisson et la volaille ont en décembre le même degré de bonté que dans les deux mois suivants. Mais la fin de l'année et les obligations qu'elle entraîne rendent les réunions gourmandes assez rares encore. Il faut se préparer aux jouissances qui viendront par les visites faites avec discernement, surtout par le soin de disposer son cœur comme il doit l'être pour nos amphitryons. Ce serait un crime de lèse-gourmandise que de rester sans émotion et sans sympathie pour l'homme généreux qui vous offre une chère excellente et vous abreuve de ses meilleurs vins. »

Ces conseils, sous une forme un peu ridicule, contiennent quelques faits qu'il n'est pas absolument inutile de connaître, encore que l'on n'attache point grand intérêt à les suivre ou qu'on ne puisse en tirer aucun profit. On cite quelquefois des maximes gastronomiques de Grimod de la Reynière qui avaient de la réputation avant celles de Brillat-Savarin. Parmi les saillies de cet original, nous remarquons celle-ci :

« Quelques personnes redoutent à table une salière renversée et le nombre treize. Ce nombre n'est à craindre qu'autant qu'il n'y aurait à manger que pour douze. Quant à la

(1) Le gourmand n'estime progrès dans la civilisation que ce qui ajoute des satisfactions à son vice.

salière, l'essentiel est qu'elle ne répande pas dans un bon plat.»



Une Carte de visite du dernier siècle (1).

### SINGULIER PROJET D'UN SIÈGE :

A L'USAGE DES ORATEURS.

Un jeune savant avait proposé à l'une de nos dernières assemblées politiques de construire la salle où elle devait tenir ses séances sur le plan d'un porte-voix. Cette proposition nous a rappelé un singulier projet adressé en 1789 à l'Assemblée constituante par un sieur Gérard (2). On était à l'origine du système représentatif, et la plupart des députés se plaignaient de l'étendue, de la disposition défavorable du lieu des réunions, qui, disaient-ils, ne leur permettaient point de faire entendre leur voix à leurs collègues. Le sieur Gérard, pour obvier à cet inconvénient, inventa et proposa deux sortes de sièges destinés à renforcer la voix des orateurs, l'un fixe, l'autre mobile ou fixe à volonté. Voici la description qu'il donnait de ces deux appareils :

« Que le marche-pied qui soutient le bureau des secré-

taires et celui du président soit un treillis de bois ou de fer ; que ce treillis recouvre une voûte en maçonnerie, renversée et parabolique ; que derrière la chaise du président il soit placé un grand vase parabolique, de même diamètre que la voûte du marche-pied ; que la table et surtout le fauteuil du président soient élevés et même fixés de manière que la tête du président soit à peu près aux foyers respectifs du vase et de la voûte renversée.

» On croit avoir lu que dans les théâtres des anciens, sous la partie appelée le proscénium (3), on était dans l'usage de construire une espèce de chambre ou cave voûtée, avec des ouvertures si habilement ménagées que, quand l'acteur arrivait sur le bord de la scène et qu'il se mettait à parler, sa voix résonnait plus agréablement et se faisait entendre de plus loin : aussi cet endroit était-il presque toujours le lieu de la déclamation, quand l'acteur avait à parler lui-même.

» Quant aux bassins paraboliques placés derrière l'orateur et près de la muraille, on ne fait ici que changer de place ceux dont se servaient les Romains. Ils ne les mettaient qu'au-

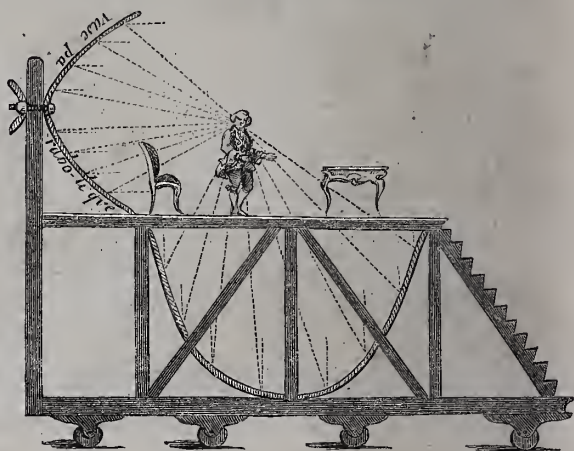


Fig. 1. Siège oral mobile, destiné à renforcer la voix de l'orateur dans une grande assemblée.

dessus des gradins et sous les galeries qui surmontaient ces gradins, pour recueillir le son. Ici, on les place derrière l'o-

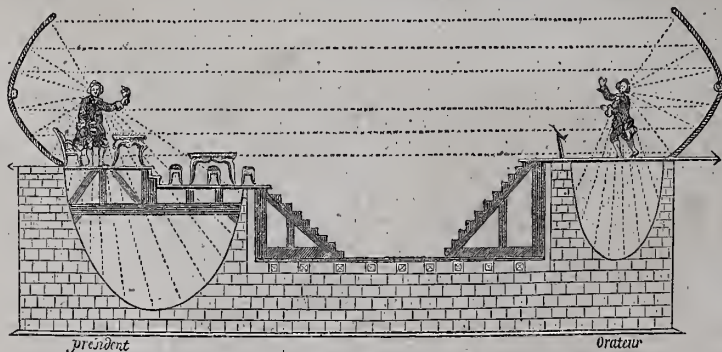


Fig. 2. Siège oral fixe.

rateur pour renvoyer le son au loin ; ce qui n'empêcherait pas cependant qu'on n'en mit de pareils aux extrémités des

(1) Cette estampe est conservée à la Bibliothèque nationale, dans un porte-feuille où sont mêlées des gravures se rapportant toutes à l'histoire et aux mœurs du dix-huitième siècle. Au-dessous du cartouche orné on lit ces mots écrits à la main : *Rue Chauche*. L'encre est jaunée, l'écriture est lourde, mais nette. Suivant toute apparence, c'est une carte de visite. On avait coutume, comme aujourd'hui, dans certaines professions, d'envoyer des cartes gravées pour répandre son nom et étendre sa

salles, pour recevoir le son expirant et le renvoyer ou le réfléchir plus intense sur les auditeurs.»

clientèle ; mais nous ne présumons pas que les avocats aient eu jamais recours à cet expédient. D'ailleurs Grimod de la Reynière avait tout au moins une belle aisance, et les succès de son cabinet d'avocat n'étaient point ce qui lui tenait le plus au cœur.

(2) Le mémoire où l'auteur avait développé son projet était en vente chez un sieur Tonnellier, marchand mercier, rue Saint-Jacques, près le collège du Plessis, au prix d'une livre quatre sols.

(3) Voy., sur les Théâtres antiques, la Table décennale.



## LA PREMIÈRE MESSE EN AMÉRIQUE.



Musée de Dijon. — La Première messe en Amérique, tableau de M. Blanchard.

L'intervention d'une cérémonie religieuse dans l'acte par lequel un peuple s'approprie un territoire n'est point sans importance dans l'histoire ; elle constate la civilisation de ce

peuple. Le lien religieux est certainement le plus fort parmi ceux qui maintiennent les hommes en société. Aucune nation n'a formé un tout puissant et durable sans la communauté des

croyances. Plus celles-ci sont nettes, conformes aux destinées humaines et propres à développer les instincts civilisateurs, plus les éléments nationaux ont de cohérence et de vigueur. Si les peuples chrétiens ont fini par se constituer plus énergiquement que tous les autres, et s'ils tendent à dominer le monde, c'est principalement parce que leur principe religieux est supérieur.

En se plaçant à un point de vue purement historique, on ne peut nier que l'aptitude à formuler les règles morales et les aspirations humaines dans un système complet que des symboles traduisent aux yeux n'indique le caractère d'une race particulièrement propre à s'associer et à régler ses instincts, c'est-à-dire, à former une nation. Sans une foi acceptée et rendue visible au moyen d'un culte, les hommes restent toujours étrangers l'un à l'autre dans leurs besoins les plus intimes; les corps et les esprits sont unis, les âmes restent séparées, et sans elles il n'est point de durable alliance.

On peut vérifier ce que nous avançons ici dans les tribus sauvages de l'Amérique et dans les peuplades noires de l'Afrique. L'absence d'une religion précise, l'intervention du caprice individuel dans tous les actes de croyance, ont empêché partout le lien social de se former. Il y a des associations imparfaites d'intérêts, de passions, de traditions historiques; il n'y a point véritablement de nation.

Aussi, voyez l'attitude donnée par l'artiste aux Indiens qui écoutent la messe dite pour la première fois sur cette terre! Tout autre peuple civilisé, quelle que fût sa croyance, comprendrait la gravité de l'acte qui s'accomplit, tandis que ceux-ci n'y participent même point par la curiosité: pour eux la cérémonie n'a aucun sens; ils en attendent la fin sans chercher à comprendre.

Plus tard, quand les missionnaires auront pris pied en Amérique, ils s'efforceront d'éclairer l'ignorance de cette race, ils lui enseigneront les vérités fondamentales du christianisme: les Indiens retiendront tout ce qui leur aura été dit; ils se soumettront, en apparence, à la règle chrétienne; mais vienne une occasion, et vous verrez ces convertis de la veille retourner à leur sauvagerie. On dirait que quelque chose leur manque pour entrer à fond dans cette sphère d'idées qui a créé le monde moderne et qui le conduit vers l'avenir.

Le fait si heureusement représenté dans le tableau de M. Pharamond Blanchard se rapporte au second voyage de Christophe Colomb (il ne paraît pas qu'il eût emmené d'ecclésiastiques dans la première expédition). Le fameux pilote génois aborda à Cuba et fit célébrer le service divin dans un lieu que la tradition populaire désigne encore. Cet acte solennel s'accomplit sur une des promenades actuelles de la Havane, à la place même où une chapelle votive a été depuis édiflée.

Les costumes que M. Pharamond Blanchard a donnés à ses matelots sont encore usités en Espagne. L'un est le costume valencien, dont la simplicité grave prouve l'antiquité, et que portent encore les paysans maures de l'autre côté du détroit de Gibraltar. Dans ce costume, la *manta* rouge rayée est évidemment d'origine arabe; quant au gilet de peau de mouton sans manches, il se retrouve dans toutes les contrées où les Romains ont dominé.

Ce tableau, qui devait être exposé au Salon, a été récemment envoyé au Musée de Dijon par le ministre de l'intérieur.

#### LE JOUR DE L'AN AU TIBET.

Le renouvellement de l'année est, pour tous les peuples, une occasion de réjouissance. Voici, d'après le récit de deux missionnaires lazarisites qui ont visité le Tibet en 1846, les usages tibétains à cette époque solennelle.

Les jours qui terminent l'année sont consacrés aux préparatifs de la fête. On s'approvisionne de thé, de beurre, de

tsamba (orge noire), de vin d'orge, et de quelques quartiers de bœuf ou de mouton. Les beaux habits sont retirés de leurs armoires; on remet les meubles à neuf; on nettoie, on balaie, on polit; on prend tous les soins d'ordre et de propreté que l'on néglige trop souvent dans le cours de l'année. On repeint à neuf les autels domestiques, les vieilles idoles; on façonne avec du beurre frais des pyramides, des fleurs, et divers ornements destinés à parer les petits sanctuaires où résident les Bouddhas de la famille.

La fête commence à minuit; tout le monde veille. Dans les villes, au moment rapide où l'on passe d'une année à l'autre, on entend tout à coup retentir de toutes parts les cloches, les cymbales, les conques marines, les tambourins, les cris de joie: c'est un vacarme affreux! Dans l'intérieur des maisons, on se visite en portant d'une main un petit pot de terre cuite où flottent dans de l'eau bouillante des boulettes fabriquées avec du miel et de la farine de froment, de l'autre main une longue aiguille d'argent terminée en crochet: on se présente mutuellement cette aiguille, en se priant de piquer quelques boulettes et de les manger. Jusqu'à l'aube, on croque ces espèces de dragées.

Sitôt que le jour paraît, on sort, et l'on se fait des visites en portant d'une main un pot de thé beurré, et de l'autre un large plat doré et vernissé, rempli de farine de tsamba amoncelée en pyramide et surmontée de trois épis d'orge. En entrant dans les maisons, on se prosterne d'abord trois fois devant l'autel domestique paré et illuminé. On brûle quelques feuilles aromatiques dans une grande cassolette de cuivre; puis on présente aux assistants une écuelle de thé et le plat où chacun prend une pincée de tsamba. Les gens de la maison rendent la même politesse aux visiteurs.

Des groupes d'enfants, portant de nombreux grelots suspendus à leurs robes vertes, parcourent les rues et vont de maison en maison donner des concerts qui ne sont pas dépourvus d'agrément. Leur chant, doux et mélancolique, est entrecoupé de refrains précipités et pleins de feu. Pendant le chant, tous ces enfants marquent la mesure en balançant leur corps comme un pendule d'horloge; mais, quand arrive le refrain, ils se mettent à trépigner en frappant la terre en cadence et avec vigueur. Le bruit des grelots et de leurs chaussures ferrées produit une espèce d'accompagnement sauvage qui ne laisse pas de frapper agréablement l'oreille, surtout lorsqu'il est entendu à une certaine distance. Quand le concert est fini, on distribue aux jeunes chanteurs des gâteaux frits dans l'huile de noix, et de petites boules de beurre.

Des comédiens et des bateleurs amusent le peuple sur les places publiques. Ils chantent, dansent, font des tours de force et d'adresse. Le costume d'un danseur public se compose ordinairement d'une toque surmontée de longues plumes de faisan, d'un masque noir orné d'une barbe blanche très-longue, d'un large pantalon blanc, et d'une tunique verte serrée aux reins par une ceinture jaune et descendant jusqu'aux genoux; à cette tunique sont attachés, de distance en distance, de longs cordons au bout desquels pendent de gros flocons de laine blanche. Quand l'acteur se balance en cadence, toutes ces houppes accompagnent avec grâce les mouvements de son corps, et quand il se met à tourner, elles se dressent horizontalement, font la roue autour de l'individu, et semblent, en quelque sorte, accélérer la rapidité de ses pirouettes.

A Chassa, un des grands plaisirs de la fête est la « danse des esprits ». Une longue corde, faite avec des lanières de cuir solidement tressées ensemble, est attachée au sommet du Bouddha-La (1), et descend jusqu'au pied de la montagne. Les danseurs vont et viennent sur cette corde tendue avec

(1) Montagne située à un quart d'heure de Chassa, et couronnée d'un palais magnifique où le souverain lama a fixé sa résidence.

une agilité semblable à celle des chats ou des singes. Quelquefois on les voit au sommet étendre les bras comme pour se jeter à la nage, et se laisser couler le long de la corde avec la rapidité de la flèche.

Une des singularités des fêtes du nouvel an est une invasion de la ville par les lamas (religieux bouddhistes), le troisième jour de la première lune : ils viennent en pèlerinage au célèbre couvent bouddhique appelé *Morou*, qui s'élève au milieu de la ville, et où s'impriment des quantités considérables d'ouvrages religieux. Toutes les portes des trois mille couvents de la province d'Ouï, qui renferment chacun plusieurs milliers de lamas, s'ouvrent à la fois : tons les religieux en sortent en foule et accourent vers la ville à pied, à cheval, sur des ânes, sur des bœufs, et portant avec eux non-seulement leurs livres de prières, mais aussi leurs instruments de cuisine. La ville est bientôt couverte sur tous les points de ces avalanches de lamas qui se précipitent de toutes les montagnes environnantes. Comme les maisons et les édifices publics sont loin de suffire pour les loger, ils élèvent de petites tentes dans les rues, sur les places et dans les champs. Pendant six jours la ville en est comme inondée : ils parcourent les rues par bandes désordonnées, criant, chantant des prières, se heurtant, se querellant, et quelquefois se livrant des batailles terribles. Les tribunaux sont fermés, les fonctionnaires se tiennent enfermés chez eux ; l'action de la justice et de l'autorité est suspendue. Cette sorte de révolution annuelle dure six jours : on lui a donné le nom de *Chassa-Morou*.

## LA POLITESSE.

### QUELQUES EXEMPLES D'ANCIENNE CIVILITÉ.

« Il faut très-peu de fonds, dit la Bruyère, pour la politesse dans les manières ; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit. » Cette distinction n'est pas seulement ingénieuse, elle est profonde.

La Rochefoucauld a parfaitement défini la politesse de l'esprit : elle consiste, dit-il, « à penser des choses honnêtes et délicates. »

Est-il donc vrai que la politesse s'en va et que notre caractère perd chaque jour quelque chose de cette éminente qualité ? C'est un propos que l'on répète souvent à nos oreilles ; mais il n'est pas mieux motivé que beaucoup d'autres propos du même genre, qui vont à nier le progrès naturel de l'intelligence et des mœurs. Les observateurs sérieux, c'est-à-dire ceux qui ne s'arrêtent pas à la surface des choses, apprécient autrement l'état réel de la société.

Si la politesse de l'esprit a semblé décroître, c'est la faute d'une réaction littéraire qui, proclamant le mépris de toutes les règles, a pris les écarts de son audace pour les élans du génie : le public, abusé quelque temps sur la valeur de cette nouvelle littérature, commence à ne la plus goûter. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un fait accidentel ; le fait principal, c'est que l'éducation et l'instruction se répandent chaque jour davantage, et que par elles l'intelligence s'émancipe et se développe. Or le perfectionnement du goût est la conséquence nécessaire de cette émancipation. Un esprit grossier est un esprit sans culture ; la délicatesse de l'esprit est une habitude de juste discernement que l'éducation et l'instruction ne donnent pas toujours, mais qui ne vient jamais sans elles.

Il n'est pas difficile de voir que la politesse des manières doit être en progrès et non pas en décadence. Qu'est-ce, en effet, que cette forme de la politesse ? C'est le témoignage extérieur du respect que se doivent tous les membres de la grande famille. Or sur quoi se fonde ce respect ? Sur le sentiment de l'égalité. Est-il contestable que la réforme des institutions, venant après la réforme des idées et des mœurs, ait abaissé les barrières qui tenaient les citoyens

séparés, isolés les uns des autres, et les condamnaient à se traiter en ennemis naturels ? Est-il contestable qu'un égal ait droit à plus de respect qu'un valet ou qu'un maître ? On prétend que la politesse s'en va de nos relations : c'est une calomnie contre laquelle la réalité proteste.

Ce qui s'en va, c'est le mensonge de la politesse. Il consistait dans ce langage affecté que parlaient, au dix-huitième siècle, les précieux et les précieuses, et dont la tradition s'est conservée, avec quelques variantes, jusqu'à la fin du siècle dernier.

Il existait alors des livres de *Réponses et réparties*, qu'on mettait aux mains des jeunes gens, et qu'on leur faisait gravement réciter avant de les introduire dans le monde. Cet enseignement était une des parties de la philosophie : il avait sa place dans la morale, et en formait une section. Aujourd'hui rien ne nous semble plus étrange que ces formules consacrées de la fausse politesse.

Vous rencontrez un ami qui vous demande simplement : « Comment vous portez-vous ? » Il faut lui répondre, dit un de ces livres : « Avec plus de crainte que jamais de vous déplaire. » Ou bien : « Comme ne voulant vivre que pour vous aimer. »

Un particulier chez qui vous êtes en visite vous prie de passer le premier dans son salon ; vous résistez, en disant : « Ne m'empêchez pas, je vous prie, de vous rendre les devoirs que je vous dois. » Il vous presse davantage ; vous résistez encore, et vous dites : « N'insistez pas, monsieur, et gardez le pouvoir que vous avez sur moi pour une autre occasion. » Cependant votre hôte se tient toujours à la porte, vous offrant le passage, et il faut enfin céder. Vous entrez alors d'un pas rapide, en courbant la tête et en disant : « Eh bien, soit, monsieur, car je vous honore trop pour en appeler de vos ordonnances. » Ou bien : « Que cela soit ainsi ; car si je ne savais pas vous obéir, je ne serais pas votre serviteur. »

Telles étaient les formules enseignées ; et il y en avait bien d'autres du même genre, comme nous l'apprend un de ces catéchismes de la vieille civilité. Nous n'en faisons plus, il est vrai, aucun usage ; nous sommes plus simplement polis, et l'on peut ajouter, plus sincèrement : ce n'est pas assurément un malheur.

### DES RICHESSES.

La richesse est à la vertu ce que le bagage est à l'armée : le bagage est très-nécessaire, mais il embarrasse la marche, et fait perdre quelquefois l'occasion de vaincre.

Il y a plusieurs moyens d'acquiescer des richesses, mais il y en a fort peu de bons. L'épargne est entre les meilleurs ; encore faut-il veiller à ce qu'elle ne soit pas contraire aux bonnes œuvres et à la libéralité. BACON.

### LA ZAOUÏA.

La zaouïa est un établissement arabe auquel ne ressemble aucun de ceux que nous connaissons en Europe. C'est à la fois une *chapelle* qui sert de sépulture à la famille qui a fondé la zaouïa ; une *mosquée* pour faire la prière en commun ; une *école* où toutes les sciences sont enseignées ; un *lieu d'asile* où tout homme poursuivi par la loi ou par un ennemi trouve un refuge inviolable ; un *hôpital*, une *hôtellerie* où les voyageurs et les malades trouvent un gîte et des secours ; un *office de publicité* où l'on raconte et où l'on écrit l'histoire des temps présents ; enfin une *bibliothèque* où l'on conserve la tradition des temps passés.

E. DE NEVEU, *les Khouan.*

## UN PAYSAGE, PAR M. TH. ROUSSEAU.

Deux ou trois grands arbres, une prairie qu'ils encadrent, quelques vaches au bord d'une mare, au fond le soleil qui descend derrière la mer, voilà tout le tableau. Un paysagiste, il y a trente ou quarante ans, n'eût pas entrepris de peindre une scène si simple : il eût voulu ajouter des ornements à la nature ; il lui eût fallu tout au moins bâtir un temple à Neptune au premier plan sur la droite, un aqueduc là-bas vers la gauche ; puis figurer, près des vaches, une scène

mythologique, le crédule Argus s'endormant d'ennui aux chansons de Mercure, ou le fils d'Alemène traînant sur la terre les restes palpitants de Cacus, ou l'imprudente Europe entrelaçant une guirlande aux cornes du taureau ravisseur, ou la pâle Eurydice tressaillant à la morsure du serpent caché sous l'herbe émaillée de la prairie. C'est là ce que l'on appelait un paysage historique, le seul qui parût alors digne d'exercer le pinceau des maîtres. Le public avait entendu louer si exclusivement, pendant tant d'années, ce genre pompeux, qu'il ne s'habitua que peu à peu et difficile-



Salon de 1850-51. — Un Paysage, par M. Théodore Rousseau. — Dessin de Daubigny.

ment à suivre les jeunes artistes dans une voie nouvelle. Mais leur persévérance et leur talent ont enfin justifié ce que l'on considérait d'abord comme une témérité. On peut dire qu'aujourd'hui le préjugé a disparu : on rend justice à nos peintres paysagistes, et l'on reconnaît leur incontestable supériorité sur ceux de l'Empire. Ils aiment la nature sincèrement et pour elle-même ; ils l'observent avec plus de scrupule et de finesse ; ils en saisissent plus habilement et plus délicatement les nuances infinies. On citerait sans doute plus d'un artiste qui, en voulant éviter la fausse grandeur d'un art de convention, est tombé dans le commun et le trivial ; plus d'un qui, par aversion du fini, s'est arrêté à l'informe ; plus d'un qui s'est égaré dans la recherche d'effets plutôt bizarres qu'agréables, plutôt propres à étonner qu'à plaire et à émouvoir. Mais, à côté de quelques exagérations, combien d'œuvres où respire un sentiment pur, vrai, profond, poétique de cette admirable nature, qui manifeste avec tant de grandeur, de charme et de diversité la puissance infinie du Créateur !

M. Théodore Rousseau est un de ceux qui, les premiers, se sont détournés des traditions trop étroites de l'ancienne école. Il a voyagé, et il s'est préparé à l'art difficile où l'appelait sa vocation par des études indépendantes et une contemplation sérieuse. Depuis longtemps il est placé à un rang élevé dans l'estime des amateurs : sa réputation s'est faite d'abord à l'écart du public ; on le tenait éloigné du Salon un

peu systématiquement, ce semble. En 1849, il a exposé trois tableaux : une médaille de première classe lui a été décernée. Ses confrères ont témoigné de leur considération pour son talent et pour son caractère en le nommant membre du jury pour l'admission des peintures à l'exposition de 1850. Le tableau que reproduit notre esquisse est de grande dimension : c'est une des œuvres les plus importantes de M. Rousseau ; on peut y apprécier tout ce qu'il y a de fermeté dans son dessin, de ressources dans sa couleur, surtout de vivacité et d'éclat dans sa lumière. Parmi les autres tableaux que M. Rousseau a exposés cette année, on remarque particulièrement celui qui représente un jardin potager plein d'arbres fleuris, devant une maison rustique qui se détache sur un rideau de peupliers encore sans feuilles et perdus dans la brume. L'originalité empreinte sur cette petite composition, l'élégance du dessin, la fraîcheur des tons, laissent une impression durable dans le souvenir.

## UNE FAMILLE DE PÊCHEURS

(Côtes de Normandie).

Dans aucune de nos provinces maritimes la pêche n'a pris autant d'extension qu'en Normandie. Il semble que les descendants des anciens *rois de mer*, établis dans la vieille

Neustrie par Gang-Roll, n'aient pu renoncer à leur vie aventureuse sur le *bois flottant*, et qu'ils l'aient seulement transformée en une pacifique industrie. L'abondance du poisson et la proximité du marché de Paris ont d'ailleurs encouragé ces inclinations héréditaires, que des institutions particulières sont encore venues favoriser

Sur beaucoup de points, les pêcheurs normands ne sont pas, en effet, comme ceux des autres provinces françaises, séparés d'intérêts. Ils forment des associations qui sont de véritables communes, régies par un syndic à leur choix, nommé *équoreur* (soit du mot *æquor*, parce qu'il préside aux gains apportés par la mer; soit d'*aquari*, mettre en parts



Salon de 1850-51. — Une Famille de Pêcheurs, tableau de Tony Johannot. — Dessin de Tony Johannot.

égales, parce qu'il partage les gains entre les associés).

L'*équoreur* se trouve sur le rivage à l'arrivée des bateaux de pêche; il reçoit le poisson, surveille la vente qui en est faite aux *marayeurs*, reçoit l'argent et en reste responsable. C'est lui qui règle toutes les affaires de l'association, qui établit les partages, accorde des crédits aux associés, gouverne leurs gains et jusqu'à leurs épargnes. Un bon *équoreur* enrichit l'association à laquelle il préside, non-seulement par son administration, mais par son autorité sur les pêcheurs sociétaires, grâce aux conseils qu'il donne et fait suivre à chacun.

Il reçoit pour salaire un pour cent dans les pêches ordinaires, moitié moins dans les grandes pêches; mais pour ces dernières il n'a pas la responsabilité des recouvrements, qui doivent se faire, presque toujours, au loin et par intermédiaires.

Dans ces associations, les bateaux appartiennent habituellement à la communauté; chaque pêcheur n'apporte que ses bras et un certain nombre d'engins appelés *appelets*. Les parts sont établies d'après la quantité de filets ainsi fournis. Les sociétaires ne s'embarquent point tous en même temps, mais à tour de rôle, et d'après un arrangement amical dans lequel on consulte les besoins du ménage et les affaires personnelles.

Si un des associés meurt, sa veuve reste intéressée pour le même nombre de parts que le défunt, pourvu qu'elle entre-

tienne la même quantité d'*appelets* et qu'elle loue un homme qui puisse s'embarquer à son tour.

Les pêcheurs trop pauvres pour fournir des engins en empruntent, et peuvent ainsi participer aux bénéfices de la société.

On prélève sur chaque pêche, et avant tout partage, le septième de la recette brute; c'est le fonds social destiné à entretenir les bateaux et à les remplacer si quelque naufrage les enlève.

Toutes ces conventions sont établies par l'usage et ne donnent lieu à aucune discussion. Fondées sur une justice naïve et sur un sentiment de fraternité sincère, elles forment un véritable code auquel personne ne pourrait se soustraire impunément. Le pêcheur qui ne remplirait point ses devoirs, qui chercherait à frustrer ses associés, ou qui voudrait décliner la décision de l'*équoreur* pour recourir aux tribunaux, se déshonorerait aux yeux de la commune et n'y trouverait plus ni sympathie, ni secours.

Le tableau dans lequel M. Tony Johannot a représenté l'intérieur d'une de ces familles de pêcheurs normands est une des œuvres les plus remarquables de cet éminent artiste: lui-même en a reproduit l'effet tout à la fois brillant et harmonieux dans le dessin que nous publions. On y reconnaît facilement la main habile déjà révélée par tant de gravures et d'eaux-fortes si recherchées des connaisseurs. Les compositions de M. Tony Johannot, que nous nous fé-

licions de compter au nombre de nos collaborateurs, se recommandant par des qualités toutes personnelles : nous aurons plus d'une fois l'occasion de les apprécier. La grâce, un sentiment aimable, distinguent toutes ses œuvres ; et outre la finesse du trait et la liberté des tons qui donne tant de charme et de couleur à l'ensemble, nul ne sait mieux que lui appeler la lumière sur le point qu'il veut faire ressortir, et forcer le regard le plus distrait à s'y arrêter.

#### LA MALADETTA.

Depuis longtemps j'avais envie de voir les montagnes à la suite des premières neiges. Bien qu'il s'en fonde toujours un peu, il en reste assez pour garnir les hauteurs et les relever par le contraste avec les vallées où règne encore la végétation dans toute sa force ; et en même temps l'eau de fusion, se trouvant saisie sur les pentes par les premiers retours du froid, s'y arrête en toutes sortes de congélations que les neiges durables de l'hiver viennent bientôt recouvrir. Ce n'est ni le spectacle de l'hiver, où, les neiges voilant jusqu'aux plus basses collines, il n'y a plus de contraste ; ni celui de l'été, où, les neiges ne subsistant que sur quelques cimes culminantes, les montagnes moyennes n'ont aucune apparence qui les fasse trancher : c'est quelque chose à part, de très-brillant, mais aussi de très-fugitif, puisqu'il suffit, soit d'une nuée, soit d'un rayon, pour tout changer en un instant. Telle était la théorie que je m'étais faite, et j'avais à cœur de la vérifier à la première occasion.

Une brêle fin d'octobre me la donna. Les Pyrénées se cachèrent dans les nuages et se perdirent entièrement pendant une huitaine de jours ; puis l'enveloppe se déchira et la chaîne se dessina sur le ciel comme une dentelure d'albatre ; mais ce ne fut qu'un prélude, car dès le lendemain, le soleil faisant réaction, la neige ne parut plus sur les premières lignes qu'en filaments si ténus qu'on eût dit une damasquinure d'argent sur de l'acier bruni. Il ne me fallait qu'une reprise de froid : elle se fit, et à six heures du matin, me dirigeant sur la Maladetta, je traversai, à son débouché des montagnes, la Garonne, torrentueuse comme tous les fleuves dans leur berceau, mais déjà respectable. L'aube blanchissait l'orient, et il faisait grand jour quand, après avoir franchi une saillie qu'il contourne, je retrouvai le fleuve. Il était dès-lors en plein pays de montagnes, encaissé entre deux longues pentes qui fuyaient en perspective devant moi. Le fond de cette vallée, surtout au confluent de celle de Luchon, est d'une admirable opulence, et je me réjouissais, en en savourant pas à pas les riants tableaux, d'avoir manqué une diligence où je devais prendre place. La saison étant en retard, la campagne semblait au début de l'automne. Les prairies qui en partagent le fond avec les vignes et les maïs s'émaillaient de fleurs comme en juin, et toute la population, profitant de la beauté du jour, travaillait aux regains dont l'odeur balsamique remplissait l'air. La route était chargée d'attelages de hœufs, et je ne me lassais pas d'admirer ces robustes animaux, dont on dirait que l'espèce, plus favorisée à cet égard que celle du cheval, refuse d'admettre la laideur. La vendange restait à faire, et les deux côtés du chemin étaient garnis dans toute leur étendue de festons de pampres ployant sous les grappes. Quel aspect différent de ces maigres buissons noués à des secs échelas, qui constituent presque partout nos vignobles ! Ici les échelas sont inconnus : on plante le cep au pied d'un petit arbre droit et bien tenu, de 4 à 5 mètres de hauteur, généralement un érable ; les pampres, se développant, lui forment un surtout qui le revêt entièrement, et les branches les plus vigoureuses, passant en guirlandes d'un arbre à l'autre, constituent dans les quinconces un plafond continu de verdure, sous lequel, aux rayons tamisés du soleil, s'élèvent les maïs. Rien ne donne une plus vive impression de la fertilité des champs que ces deux puissantes

végétations ainsi superposées et concurrentes. Des gerbes de fleurs, d'asters, de hengales, de dahlias, jetées çà et là comme si elles croissaient d'elles-mêmes ; d'autres bouquets plus gigantesques et non moins colorés, de peupliers, d'aunes, de frênes, de châtaigniers, les uns déjà jaunes et rouges, les autres dans toute la fermeté de leur verdure d'été, se multipliant près des habitations, leur donnaient à toutes un air d'aisance. Toutes les vingt minutes, presque régulièrement, se présentait un village, et sur les hauteurs on en distinguait encore d'autres avec de nouveaux champs, dressant les toits aigus de leurs clochers par-dessus les premières forêts. Celles-ci, déjà pleinement engagées dans l'automne, n'offraient plus que des couleurs rutilantes qui, sous l'action du soleil et de la perspective aérienne, prenaient dans le lointain des nuances si riches et si tendres qu'un peintre n'aurait osé les risquer, surtout avec le contraste du vert sombre et inflexible des sapins entassés dans les zones supérieures. Le fond de ce splendide paysage était éblouissant : les longs glaciers de Crabioules, inclinés au nord et frappés par le soleil du midi, réfléchissaient les rayons dans la direction de la vallée avec une telle vivacité, que l'œil avait peine à en soutenir l'éclat ; et je me rappelle surtout leur effet à travers le feuillage d'un magnifique bouquet de saules pleureurs, sous lequel, assis au bord du fleuve, je me complaisais à rassembler nonchalamment dans un même regard les beautés étagées des trois saisons.

C'est au milieu de ces enchantements que j'atteignis Luchon : depuis longtemps tous les baigneurs s'étaient enfuis ; la ville, avec ses grandes lignes d'hôtels, maintenant silencieux, privés de vie, portes et fenêtres fermées, enveloppée par les grands arbres qui l'ombragent au dedans et au dehors, ressemblait au palais mystérieux de la Belle au bois dormant. J'en sortis le lendemain au soleil levant, sur un poney de la montagne, me dirigeant vers le col de Venasque, où l'on m'avait assuré que je trouverais encore libre passage. La vallée, à demi barrée par un monticule que surmonte une tour carrée, bâtie, à ce que l'on dit, par les Maures, se roidit promptement et se resserre. On perd presque tout de suite de vue les champs et les prairies, et l'on entre dans une magnifique futaie de hêtres, de sapins et d'ifs séculaires, qui garnit les flancs abrupts de la vallée aussi longtemps que les lois de la végétation lui permettent d'aller. Elle expire à deux heures de Luchon, aux abords d'une pauvre station connue sous le vieux nom d'Hospice, où les voyageurs trouvent en tout temps, outre l'hôpital, le pain, le vin et le feu. Lorsque l'hospitalier, chassé par les excès de l'hiver, redescend à Luchon, il laisse la porte ouverte et la salle garnie : les passants prennent ce qu'ils veulent et en déposent le prix sur la table ; dette sacrée et à laquelle nul ne manque.

C'est à cette station que commence à proprement dire le passage. Elle est dominée par une cime très-élevée, taillée en obélisque, et qui semble dominer toutes les autres : on la nomme la Pique. À droite s'ouvre la gorge qui aboutit au port de Venasque ; à gauche, celle qui monte à la Picade : celle-ci se contourne, et son extrémité est masquée par la Pique ; mais la première se découvre jusqu'à son sommet, qui est à trois heures et qui semble à deux pas. Je m'étais proposé de déboucher de ce côté sur la Maladetta ; mais l'hospitalier me prévint que je n'y réussisrais probablement pas avec mon cheval : des muletiers qui avaient tenté de passer l'avant-veille s'étaient vus contraints par la glace à y renoncer. Il n'en coûtait pas beaucoup d'essayer encore, et je priai un pasteur aragonais qui se trouvait là de prendre sa hache et de venir avec moi.

Les premières rampes ne nous offrirent aucune difficulté. Nous quittions rapidement l'automne de la forêt pour entrer dans l'hiver des régions supérieures. La terre durcie par la gelée, le gazon brûlé et saupoudré par une poussière de neige balayée des hauteurs, çà et là quelques buissons de hêtres rabougris et dépouillés de feuilles, pas un brin de verdure,

pas un petit oiseau, une bise glaciale qui nous gerçait les mains et le visage : voilà nos premiers pas. Mon Aragonais, en culotte courte, bas blancs, sandales, bras de chemise, avec un bandeau sur le front pour toute coiffure, rendait le climat plus saisissant encore par le contraste. Après une heure et demie à travers ces frimas, arrivés à la première ligne d'escarpements, nous vîmes l'obstacle. Les filets d'eau qui glissent sur les rochers s'y étaient gelés, et, ne discontinuant pourtant pas de suinter du sein des fissures, avaient revêtu les parois, du haut en bas, d'un véritable manteau de glace. On eût dit une coulée de cristal sur un fond de marbre noir. Quelques dentelures entièrement nues, décorées seulement de rubans de neige arrêtés dans les stries; ailleurs des masses en surplomb, chargées à leur partie inférieure de pendentifs gigantesques; parmi tout cela, de petites cascades toujours en mouvement, et dessinant sur la pierre humectée des lignes d'un noir intense, formaient des complications qui relevaient encore la magnificence de ce spectacle, éclairé par-derrière et brillant sur ses arêtes de feux brisés et miroitants. Jamais je n'avais vu les montagnes dans une telle toilette. Des infiltrations à peine sensibles pendant la belle saison étaient maintenant admises, par l'effet de l'entassement de leurs eaux, à faire figure dans l'ornementation générale. Malheureusement, dans un tel concours, l'humble sentier lui-même avait reçu sa part d'écharpes et de festons. La hache de mon compagnon commença bien à y tailler quelques entames qui permettaient aux fers de mon cheval de se poser; mais nous reconnûmes bientôt que les revêtements étaient trop étendus et trop multipliés pour ne pas nous donner beaucoup plus de travail que nous n'étions décidés à en faire. Je troquai donc ma monture pour le bâton ferré du pasteur, et je continuai ma course en fantassin.

Il y avait dans le sentier ou dans ses alentours tant de pierres éboulées présentant toujours quelque angle sûr, que l'ascension n'avait ni difficulté ni péril. Aussi, sans la tentation d'ouvrir à chaque pas mon album pour tâcher d'y fixer, au moins par quelques traits, le souvenir de tant d'accidents curieux, ce passage eût-il été bientôt franchi. Sur les plateaux inclinés qui le dominent, le spectacle, devenu moins varié, offrait, en revanche, un caractère encore plus grandiose. La neige formait dans le fond de la gorge, large de trois ou quatre cents pas, des champs étendus sous lesquels s'ensevelissait le sentier. A droite et à gauche, des masses schisteuses de couleur sombre, à stratification presque verticale, venant au jour par leur tranche, se dressaient comme d'effroyables murailles, couronnées, à un millier de mètres de hauteur, par toutes sortes de dents, d'aiguilles et de crénelures. De ces sommets descendaient avec une régularité sévère, jusque dans la gorge, de longues bandes de neige intercalées dans les sillons de la roche, et quelques chutes d'eau, tombant sur des parois trop roides pour supporter la neige, demeuraient en évidence, bordées ou à demi recouvertes de congélations énormes. On eût dit les montagnes du Groënland ou du Spitzberg. Aux abords de l'ouverture du col, la nature polaire se montrait encore plus vive. Quatre petits lacs d'un vert sombre et transparent, complètement entourés de longs talus de neige; de temps en temps quelques amas de cette neige se détachant pour rouler en avalanches jusque dans l'eau, où ils flottaient quelque temps avant de s'y fondre; des pointes noires, chargées de lichens gris et jaunes, perçant çà et là le lincol; nul autre lointain que des sommets; au pied des escarpements qui ferment l'enceinte, un sentier se dissimulant entre les éboulis et venant donner dans un corridor tortueux, de deux à trois mètres de large, qui constitue le passage; et, pour couronner le tableau, ce ciel d'un bleu violacé qui dénote les altitudes supérieures : voilà le lieu où je fis mes adieux au territoire de France.

J'avais entièrement perdu de vue l'hospice et les talus gagnés qui lui succèdent : un dernier effort du regard m'avait

à peine permis de distinguer dans le fond de l'abîme mon cheval qui, suivi du pasteur, finissait d'en descendre en tournant les rampes inférieures. Le plateau des lacs, avec son âpre entourage, m'interceptait l'horizon, sauf dans la direction de la vallée, où je voyais les montagnes s'élever encore par-dessus les plans de neige. Nul vestige de l'homme. Un aigle croisait d'un bord à l'autre au-dessus de ma tête. Il était assez rapproché pour me laisser distinguer tous les détails de sa sauvage personne : ses larges ailes rousses, ses serres contractées sous la poitrine, son mouvement de tête scrutateur de droite à gauche. « Va, lui disais-je, écumeur des airs, barre tant qu'il te plaira ce chemin; tu as mal choisi ton poste, et je te soulaite d'y demeurer encore! » J'avais aperçu, en effet, de l'hospice, trois ou quatre vols de raniens qui, chassés par la saison, effectuaient leur passage en Espagne; mais au lieu de donner dans le col de Venasque, à la vérité moins élevé, mais plus effrayant par sa sévérité pour ces timides habitués de nos bois, ils se dirigeaient vers la Picade, où quelques derniers arbres, leur seule défense contre les puissantes envergures, les encourageaient à passer en leur offrant des conditions meilleures. Ces pauvres oiseaux n'en étaient pas moins dans une agitation terrible : tantôt ils s'élevaient avec une apparence de résolution, puis tout à coup, comme saisis d'un vertige, ils se rabattaient en désordre sur les arbres, pour recommencer bientôt le même manège. Ils arrivaient peut-être à découvrir, dans leur ascension, quelque autre aigle en embuscade, dont celui qui croisait au-dessus de moi n'eût été que le compère; mais le seul effet de la nature, qui dans les hauteurs les frappait de tous les traits de cet hiver dont la seule prévision les faisait fuir d'instinct vers le midi, suffisait bien pour expliquer leur épouvante. « Peut-être, me disais-je, quelques-uns d'entre eux étaient-ils, il n'y a encore que quelques jours, les hôtes de nos beaux marronniers des Tuileries; hôtes bien admirés et bien fêtés, nourris des gâteaux émiétés devant eux par ces charmants enfants au milieu desquels ils voltigent si familièrement et si à l'aise! »

Tout en me retournant de temps en temps pour suivre les évolutions de mon aigle, je continuais ma montée sur la neige dans la réflexion sur cette loi si inconcevable de la nature, à qui il a plu de fonder l'existence d'une partie de ses créatures sur l'assassinat de l'autre. Le paysage atroce qui m'entourait, digne de servir de cadre à un Prométhée sur le Caucase, ajoutait son impression à mes pensées, quand j'aperçus tout à coup, à quelques pas devant moi, une empreinte sur la neige. Elle était si longue que je fus tenté, à première vue, de la prendre pour celle d'un ours; mais j'eus bientôt reconnu celle d'un énorme loup, légèrement allongée par le glissement. Cette vilaine bête, comme je l'appris en poursuivant ma promenade, aurait pu me servir de guide. Elle avait monté droit jusqu'aux lacs, dont elle avait exploré le tour comme pour y dépister quelque chamois; puis elle s'était engagée en connaisseur dans l'étroit corridor du col, d'où elle était descendue en Aragon du côté de Venasque, jusqu'à une distance que j'ignore; mais je re.rouvai, sur le flanc de la Maladetta, cette même trace remontante, et de là dans le passage de la Picade, par où elle redescendait en Catalogne où je ne la suivis pas. Sur ces dernières hauteurs, on voyait sur la neige, en caractères très-lisibles, que le loup avait fait faire une couple de renards qui y étaient venus, de leur côté, pour y surprendre sans doute une compagnie de perdrix blanches que j'avais effarouchées de loin et dont je raiassai, près d'un emplacement tout piétiné, quelques belles plumes. Comme il y avait encore beaucoup de brebis dans les environs de l'hospice, je me doutai bien que messire le loup y était allé faire dans la nuit quelque coup, et je n'eus plus d'incertitude à cet égard, lorsqu'en revenant j'aperçus le chien de garde qui, au lieu de me faire accueilli par ses hurlements, filait en silence avec une mine piteuse, traînant la patte, et la queue convulsivement serrée entre les

jambes. « Malheureux, lui dis-je, tu m'as bien l'air d'un vaincu ! » Effectivement, le fermier de l'hospice me raconta qu'après mon départ, on avait découvert qu'il y avait eu dans la nuit six brebis de tuées, quatre à lui et deux au forestier. On venait de les rapporter pour les saler ; car il faut savoir qu'ici, en général, le loup, contrairement au proverbe, ne mange pas les brebis : il les éventre, puis, après avoir écarté, avec ses dents et ses pattes, les intestins, il leur prend le foie tout trempé de sang. C'est un morceau plus tendre et qui lui agréé mieux que tout le reste. C'est ce qui justifie ses dégâts : six foies de mouton pour le déjeuner d'un tel seigneur, assurément il n'y a rien de trop !

Comme je faisais reproche en plaisantant au forestier, à lui chasseur par profession et par devoir, d'avoir laissé croquer impunément ses brebis : « Ah ! monsieur, me dit-il, si ç'avait été un ours ! » On ne le devinerait peut-être pas, mais il est infiniment plus aisé de se défaire d'un ours que d'un loup. L'ours est, au fond, de bonne pâte : si on le tracasce dans le canton où il réside, ou s'il n'y trouve plus une pâture suffisante, il se transporte avec bonhomie dans un autre où il prend ses quartiers ; et s'il lui arrive, de temps à autre, d'y enlever quelque brebis, il la mange en conscience et ne la gaspille pas. Loin de mener une vie de vagabond, il fait élection de domicile, et une fois qu'on sait où il demeure, on est toujours sûr de le trouver chez lui. Aussi, malgré l'autorité si accréditée de la fable, peut-on dire qu'il n'y a réellement que peu de légèreté à vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Mais pour messire le loup, c'est une autre affaire. Il est monté sur d'autres jambes que son compère, et il en profite. On ne sait jamais où il est, et il n'y a pas à s'embusquer pour l'attendre, car on y perdrait sa peine. En brigand émérite, il fait son coup, se sauve à trente lieues, et ne revient pas. Au mois d'août, il y avait eu, en une seule nuit, quinze brebis d'éventrées : on avait fait une battue générale, on s'était mis à l'affût aux meilleurs endroits, on avait acheté un nouveau chien ; plus de nouvelles du maraudeur ; on n'y pensait plus, et puis tout à coup : « Au loup ! au loup !... » Mais il n'est déjà plus temps.

Je crains que mon loup ne m'ait mené trop loin, d'autant que son histoire n'est pas le meilleur épisode de ma journée. De celui-ci je ne dirai que deux mots, car chacun partagera tout de suite ma compassion et mon plaisir. Je m'étais assis sur un quartier de roc, les pieds dans la neige, et je procédais à un déjeuner bien gagné, quand un murmure lointain de voix humaines, descendant sur ma tête, vint me frapper : dans des solitudes effroyables comme celle dont il s'agit, c'est un son qui ne touche jamais l'oreille sans faire vibrer le cœur. Après quelques minutes, les survenants parurent enfin : c'étaient trois Espagnoles, trois pauvres femmes, deux déjà vieilles, et en avant, les pieds nus sur cette glace, une gentille enfant de douze ans. Je mourais d'envie de les voir auprès de moi. Elles passèrent noblement, sans sollicitation ni convoitise, et ce ne fut que sur ma demande que la petite m'avoua qu'elles étaient toutes à jeun depuis le grand matin et commençaient à souffrir. Je les comblai, car je ne sais quel bon génie m'avait inspiré de me charger d'un déjeuner copieux, et j'eus la satisfaction vraiment intense de les voir prendre place à une cinquantaine de mètres au-dessous de mon rocher, et m'animer ce désert en y déjeunant avec moi.

*La fin à la prochaine livraison.*

C'était un samedi soir. Le fermier Simon venait de rentrer un chariot de foin ; il avait lui-même dételé les chevaux et les avait conduits à l'écurie ; ses petits enfants, accourus devant de lui, avaient saisi son fouet, et portaient la blouse et le chapeau qu'il venait d'ôter. Précédé de cette troupe joyeuse, il s'était assis sur un banc de pierre, près d'une table placée à l'ombre d'un vieux hêtre qui étendait ses

branches sur la porte de la cour. La bonne Marguerite, sa femme, avait posé sur la table un pot de cidre bien frais et une miche de pain cuit par elle. Le père, la mère, les enfants, formaient un groupe animé, plein de vie, de joie et de santé.

Un étranger vint à passer ; il s'arrêta, et, saluant Simon, il lui demanda la permission de s'asseoir auprès de lui pour se reposer pendant quelques instants. La place lui fut offerte de bon cœur, avec sa part au modeste repas de la famille.

— Votre gaieté m'étonne, dit l'étranger ; vous avez des journées fatigantes, des récoltes incertaines, de gros fermages à payer, des enfants à nourrir et à élever.

— C'est vrai, répondit Simon ; mais quand j'ai employé mes heures et mes forces au travail, quand j'ai fait aussi bien que je peux, quand je trouve, en revenant des champs, les soins de ma femme et les caresses de mes enfants, comment donc ne serais-je pas content ?

GRUN, *Récits et pensées.*

### MARGARET FINCH.

Il n'est pas rare de rencontrer dans la littérature anglaise des allusions à *Margaret Finch*. Cette femme appartenait à la race mystérieuse des malheureux qu'on appelle *Bohémiens* en France et *Gipsies* en Angleterre (voy., sur les Bohémiens, la Table décennale). Elle était née à Sutton, dans le comté de Kent, en 1634. Pendant plus de quatre-vingts ans, elle parcourut les îles Britanniques en disant la bonne aventure. Les Gipsies du royaume l'avaient choisie pour leur reine. Arrivée à l'extrême vieillesse, elle fixa sa résidence à Norwood, dans un creux de rocher. Là, nuit et jour, elle restait assise sur terre, le menton appuyé sur les genoux, fumant et ne prenant presque aucune nourriture. Du reste, son indigence était volontaire et, pour ainsi dire, affaire de goût et d'habitude ; elle aurait été riche si elle l'avait voulu : en effet, sa



Margaret Finch, reine des Gipsies.

célébrité de sorcière, son titre de reine, sa bizarrerie, attirèrent vers sa caverne un nombre extraordinaire de visiteurs, qui presque tous étaient disposés à lui laisser des marques de leur générosité ; mais elle était sans ambition. Dans l'étrange posture qu'elle avait adoptée, ses nerfs se roidirent, en sorte qu'un moment arriva où il lui devint impossible de se lever : elle mourut ainsi, en 1740, à l'âge de cent neuf ans. On l'ensevelit dans une petite boîte portée que l'on transporta avec cérémonies à Beckenham, dans le comté de Kent ; un sermon fut prononcé au bord de sa tombe, en présence d'un concours immense de peuple.



## SUR LA PEINTURE D'ANIMAUX.



Salon de 1850-51. — Paysage et animaux, par Troyon. — Dessin de Daubigny.

« On pourrait faire un genre à part de la *peinture d'animaux*, dit un auteur de notre temps (1), si plusieurs habiles peintres d'histoire, tels que Rubens et Schneder, n'avaient prouvé que les études, dont le but est de représenter habituellement l'homme, conduisent également à bien peindre les animaux. » Par suite de ce raisonnement, on n'admettrait pas davantage, comme genres à part, le *portrait* et même le *paysage*. Les grands peintres d'histoire, tels que Poussin, n'ont-ils pas, en effet, excellé aussi dans ces autres genres ? Mais sérieusement il n'existe point de motifs pour refuser de reconnaître comme genre une partie importante de l'art qui exige des études spéciales, longues, difficiles, et qui a suffi à de grandes renommées. Au dernier siècle, quelques critiques admettaient neuf genres ainsi classés (2) : Histoire, — Batailles, — Marine, — Portrait, — Architecture, — Décoration, — Animaux, — Paysage, — Fleurs. Était-ce au hasard que l'on établissait cet ordre, et que l'on plaçait l'histoire et les batailles au premier rang, les Animaux, le Paysage et les Fleurs au dernier ? Si l'on observe de près, il paraît que ce n'était point là une classification purement arbitraire. Les premiers genres seuls étaient nobles et relevaient ceux qui les cultivaient. « Un homme qui ne peint que des bêtes et non des hommes est trop peu pour la fille d'un architecte, » répondait Nicolas Balkenede au modeste Paul Potter, qui implorait de lui la faveur de devenir son gendre. « Otez-moi ces magots ! » s'écriait Louis XIV avec un sentiment de dignité blessé, à la vue de quelques chefs-d'œuvre de Téniers qu'on avait exposés dans son palais, près des allégories pompeuses de Lebrun et des batailles de Van der Meulen. Un habile écrivain de nos jours semble s'être proposé de commenter et justifier ce dédain du grand roi dans le passage suivant : « Ce n'est pas de la verdure, ce ne sont pas

des arbres ou des hameaux qui doivent contribuer à l'embellissement intérieur des palais ; la peinture historique rentre bien mieux dans le domaine des chefs de nations successeurs des héros du drame ; c'est à eux d'en avoir la représentation sous les yeux pour y puiser de salutaires documents. Quant à nous, simples citoyens, qu'il nous soit donné de reposer notre vue sur de modestes paysages, doux charme de nos loisirs, et presque toujours dernier but de nos travaux (1) ! »

Ces distinctions paraîtraient singulières aujourd'hui. Ce que l'on cherche avant tout dans l'œuvre de l'artiste, quelque genre qu'il traite, c'est une expression vraie, sincère, belle, puissante, de la vie qui anime, non pas l'homme seulement, mais la création tout entière. La France, qui place au premier rang de ses écrivains, à côté de Corneille et de Racine, un simple poète d'animaux et de paysage, Jean la Fontaine, est prête à associer dans son admiration pour Poussin et Lesueur, l'artiste qui révélera un génie véritable dans le genre où nos compatriotes Desportes, Oudry, Loucherbourg ont déjà fait preuve d'un talent si supérieur. Devant les *Moissonneurs* de Léopold Robert, l'impression qui saisit et élève l'âme vient tout à la fois des hommes, des animaux, du paysage. Au dernier salon, le *Labourage*, de mademoiselle Rosa Bonheur, a réuni le suffrage des amateurs et du public : on se sentait attiré, retenu, intéressé par cette scène d'ailleurs si commune ; on aimait à regarder longtemps cette riche et belle terre toute fraîche, ces bœufs intelligents et vigoureux, animés au travail par la parole et l'aiguillon du laboureur. Au milieu des agitations de la vie parisienne, ces spectacles ordinaires de la nature gonflent la poitrine et en font exhiler un soupir ; on se souvient, on regrette, on désire, on voudrait être là, on y rêve, on s'y croit transporté ; ce sont quelques instants de bonheur que l'on doit

(1) Encyclopédie portative, PEINTURE.

(2) Almanach pittoresque, par Hébert.

(1) Kératry, Lettres sur le Salon de 1819.

au peintre lorsque son talent est sérieux et vrai. Cette année, plusieurs de ces scènes des champs se partagent la curiosité et l'approbation : aucune ne nous a paru supérieure à celle dont nous donnons l'esquisse. M. Troyon est un de nos meilleurs paysagistes. Il y a quelques années, il s'est produit aux expositions du Louvre avec une hardiesse de style qui a étonné d'abord, et a été ensuite généralement applaudie, parce qu'elle se fonde sur une originalité réelle, sur des effets choisis, mais naturels, sur une remarquable puissance de coloris. Ce n'est pas abandonner le paysage que peindre les animaux. Les qualités qui ont commencé la réputation de M. Troyon ne peuvent que le soutenir dans ses nouvelles études. En contemplant les bois, les prés, les horizons, le paysagiste a dû rencontrer maintes fois des épisodes semblables à celui que nous montre son tableau : Au loin des bœufs ramenant un chariot plein de foin ; sur le premier plan, des vaches qui s'emportent et se ruent brutalement sur de pauvres brebis effarées ; le pâtre courroucé qui rappelle un peu rudement les deux commères à la politesse ; le chien, sergent du pâtre, qui s'élance pour défendre la plèbe opprimée et rétablir l'ordre troublé. Notre gravure indique les traits principaux de cette émeute rustique : ce qu'elle ne peut exprimer, c'est la vive et chaude lumière se jouant sur ces belles vaches et les détachant avec éclat du ciel que, par opposition sans doute, le peintre a fait un peu lourd et terne. Le souffle de la nature anime toute cette toile, et cette campagne, ce troupeau, ont le don d'éveiller un sentiment de poésie chez le spectateur, que plus d'une bataille et d'une réminiscence mythologique du salon laissent prosaïque et froid.

#### QUELQUES EFFETS SINGULIERS DU SON.

##### EXPÉRIENCES.

*Influence du son des cloches sur la hauteur du baromètre.* — « Pendant mon séjour à Bruxelles en 1773 et 1774, il me vint à l'esprit que l'on n'avait encore signalé, au moins à ma connaissance, aucun effet produit par le son sur le baromètre, et qu'on n'avait pas même proposé de moyen de s'assurer si cet instrument était susceptible d'être sensiblement affecté par les vibrations que cause dans l'air la percussion d'un corps sonore. Je pensai que cette idée valait la peine d'être suivie, et je fus bientôt en possession des moyens les plus propres à faire des expériences décisives.

» Le son d'une très-grosse cloche me sembla le moyen le plus puissant, en même temps qu'il permet de s'approcher avec la plus grande sécurité et qu'il est aisé à observer. Une explosion d'artillerie, outre le désagrément de la fumée et le danger du recul, pouvait donner lieu à une objection : c'est que la production subite d'une vapeur élastique et chaude était de nature à produire une altération instantanée et indépendante du son dans l'état de l'atmosphère, et qu'elle entraînerait inévitablement dans de très-graves erreurs.

» Quiconque a été dans les Pays-Bas doit savoir que des cloches énormes et nombreuses y font l'orgueil des églises, et qu'à toutes les grandes fêtes on les sonne à pleine volée. La grosse cloche de l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, pèse, m'a-t-on dit, seize mille livres (environ 8 000 kilogrammes), et je résolus de m'en servir pour mes expériences.

» On ne pouvait faire que deux objections contre le résultat de cette épreuve : l'une, c'est que le mouvement de la cloche pouvait causer dans les murs de l'édifice une vibration qui empêcherait de maintenir le baromètre dans un état de repos ; l'autre, c'est que l'ébranlement d'une si forte masse, mue avec tant de vitesse, pouvait être par lui-même, en agissant sur l'air, une cause d'oscillations barométriques tout à fait indépendante du son.

» La force des murs du clocher et le mode de suspension de la cloche, qui était contenue dans un châssis en charpente

appuyé sur une forte voûte et totalement indépendant des murs du clocher, suffisaient pour prévenir la première objection ; mais la manière de sonner la cloche fournissait heureusement la réponse la plus complète et la plus satisfaisante à la seconde comme à la première.

» Comme il fallait déterminer la sonnerie à tonte volée en un instant, à un signal donné d'en bas, il était nécessaire de la mettre en mouvement quelque temps auparavant ; et pendant tout ce temps le battant était fixé à une des parois par un fort bâton placé en travers de l'ouverture de la cloche, et qui, au signal donné, était retiré subitement par une personne placée dans ce but. Si pendant cette première période le baromètre n'éprouvait aucune variation, il devenait tout à fait certain que le mouvement qu'on y remarquerait après serait entièrement causé par les vibrations sonores... »

Telles sont les explications préliminaires d'une expérience fort curieuse que fit, dans le siècle dernier, sir Henri Englefield, membre de la Société royale de Londres. Il était indispensable de traduire littéralement le texte de l'auteur jusqu'ici, pour bien faire comprendre le but et la difficulté de l'expérience ; il suffira maintenant d'en faire connaître les résultats.

Un baromètre de Ramsden ayant été fixé dans l'embrasure d'une fenêtre de la tour nord-ouest de Sainte-Gudule, à un peu moins de 7 pieds (2 mètres environ) du bord de la cloche, on mit la cloche en plein mouvement, le battant attaché : le mercure se maintint dans le baromètre à la même hauteur, sans éprouver la plus légère altération. Mais dès qu'on eut lâché le battant, le mercure commença à monter, et prit un mouvement d'oscillation qui dura pendant tout le temps que la cloche sonna. L'amplitude de l'oscillation varia de 6 millièmes à 10 millièmes de pouce anglais (de 152 à 254 millièmes de millimètres).

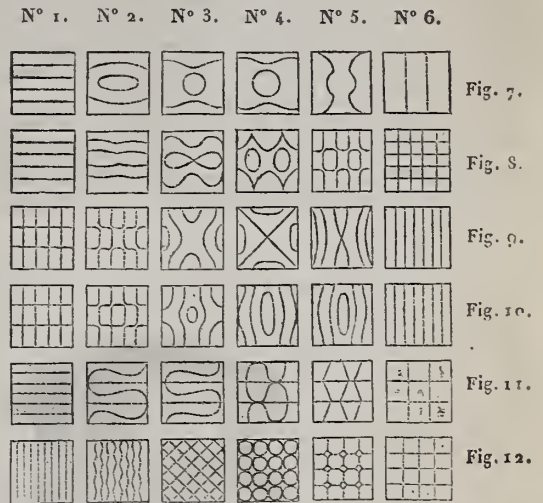
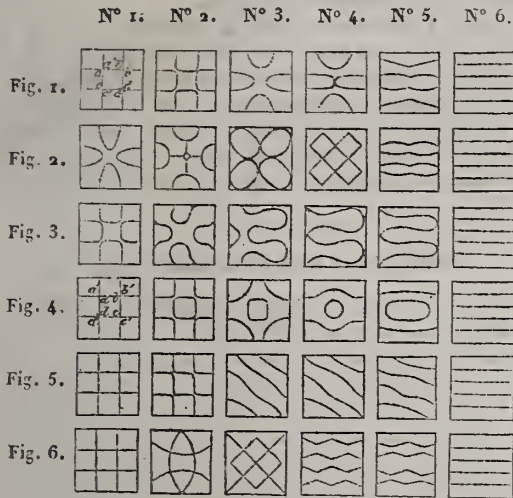
*Vibrations des membranes. Lignes nodales de Chladni et de Savart.* — Le phénomène des vibrations pour ainsi dire sympathiques qui se manifestent à proximité des corps émettant un son, est très-général, et les oscillations barométriques dont il vient d'être question n'en sont qu'une manifestation particulière, dont la constatation est difficile et exige des observations délicates. Mais il y a un moyen très-simple de mettre en lumière ces vibrations, moyen dû à feu Savart, l'un de nos plus ingénieux physiciens. Ce moyen consiste tout simplement à tendre sur un cadre de bois ou sur l'ouverture d'une cloche de verre une membrane formée par du papier, du parchemin, ou mieux par de la baudruche très-souple et très-égale. On a préalablement mouillé la membrane, que l'on a collée, par ses bords, toute humide encore. Lorsqu'elle est sèche, elle s'étend. Pour l'ébranler, on en approche à quelque distance un timbre vibrant, ou un tuyau d'orgue dont le son est plein et soutenu : dès que le son se fait entendre, la membrane vibre comme si elle était directement ébranlée. Mais ces vibrations elles-mêmes donnent lieu à une série de phénomènes des plus singuliers, qui, découverts d'abord, vers le commencement de ce siècle, par l'Allemand Chladni, ont été développés et étudiés par Savart. Si la membrane a été préalablement saupoudrée d'une poussière très-fine, de lycopode, par exemple, les grains de cette poussière sautillent sur sa surface et s'accumulent suivant certaines lignes régulières qui indiquent les portions où la membrane reste en repos. Ces lignes portent le nom de *lignes nodales*. Les figures qu'elles affectent sont extrêmement variées ; elles dépendent de la tension de la membrane et de l'acuité du son qui la frappe.

Les figures 4 à 12 représentent, d'après Savart, plusieurs transitions obtenues, avec une même tension de la membrane, par des suites de sons différentes, transitions qu'il a analysées de la manière suivante.

Pour plus de simplicité, il suppose qu'on ait d'abord obtenu une figure composée de lignes nodales rectilignes qui se coupent rectangulairement, et il examine par quel chemin

cette figure peut passer à une autre, composée simplement de lignes parallèles. Si, par exemple, on est parvenu à produire le mode de division représenté par le numéro 1 de la figure 1, la tension de la membrane restant constante et le son devenant un peu plus aigu, il pourra arriver que les angles opposés au sommet en  $aa'$ ,  $bb'$ ,  $cc'$ ,  $dd'$ , se désunissent comme dans le numéro 2, qui prendra peu à peu l'as-

pect des numéros 3, 4 et 5, à mesure que le son montera, et enfin celui du numéro 6, composé seulement de quatre droites parallèles. Mais ce moyen de passer du premier mode de division à celui du numéro 6, par cette première espèce de séparation des angles, n'est pas le seul que puisse employer la membrane : les figures 2 et 3 présentent des exemples de transformations différentes par lesquelles



Accumulation des grains de poussière le long des lignes nodales (expériences de Savart).

passent les lignes nodales pour en arriver aux quatre lignes parallèles. Il peut aussi arriver que les angles opposés en  $a$  et  $a'$ ,  $b$  et  $b'$ ,  $c$  et  $c'$ ,  $d$  et  $d'$  (fig. 4), soient ceux qui se divisent d'abord, et que la figure tracée sur le sable prenne successivement l'aspect des numéros 2, 3, 4, 5 et 6; ou bien que cette division ait lieu comme dans le numéro 2 de la figure 5, ce qui produira encore de nouvelles modifications dans les figures successives qui conduiront à quatre lignes parallèles. Enfin il pourra même se faire que les angles opposés ne se divisent pas, comme dans le numéro 2 de la figure 6, qui passe au numéro 6 par de simples inflexions des lignes droites en sens contraire.

Maintenant, quatre lignes parallèles peuvent passer à d'autres nombres de lignes parallèles ou dirigées rectangulairement : la figure 7 présente une transformation de ce mode de division à deux lignes nodales parallèles, et la figure 8 un passage du même mode de division à quatre lignes également parallèles, mais coupées rectangulairement par quatre autres droites.

En général, quand on part d'une figure composée de lignes qui se coupent rectangulairement, le caractère des modifications successives dépend de la manière dont les angles opposés au sommet se désunissent : c'est ce qu'on peut voir avec beaucoup de netteté dans la plupart des figures précédentes, et aussi dans les figures 9 et 10. Au contraire, si l'on part des lignes parallèles, on peut dire, en général, que le caractère des modifications dépend des inflexions diverses que ces lignes peuvent affecter ; et de toutes les modifications auxquelles les lignes droites peuvent donner naissance, il n'en est point qui offrent des phénomènes plus réguliers que ceux qui résultent des inflexions alternatives que ces lignes peuvent d'abord prendre, selon qu'il se présente deux courbures dans un sens et une dans l'autre, ou trois dans un sens et deux dans l'autre, etc. On en voit des exemples remarquables figures 11 et 12.

Les lignes nodales se manifestent sur des plaques rigides aussi bien que sur des membranes ; c'est même sur des plaques de ce genre qu'elles ont été d'abord découvertes par Chladni, qui rend compte en ces termes de sa découverte :

« En faisant, en 1785, beaucoup d'expériences très-impairfaites, j'avais observé qu'une plaque de verre ou de métal donnait des sons différents lorsqu'elle était serrée et frappée dans des endroits différents ; mais je ne trouvais nulle part des renseignements sur la nature de ces manières de vibrer. Les journaux avaient donné dans ce temps-là des notices sur un instrument de musique fait en Italie par l'abbé Mazzocchi, et consistant en des cloches auxquelles il appliquait un ou deux archets de violon ; ce qui me fit concevoir l'idée de me servir aussi d'un archet pour examiner les vibrations de différents corps sonores. Lorsque j'appliquais l'archet à une plaque ronde de cuivre jaune fixée dans son milieu, elle rendait des sons différents.... Mais la nature des mouvements auxquels ces sons correspondaient, et les moyens de produire chacun de ces mouvements à volonté, m'étaient encore inconnus. Les expériences sur les figures électriques qui se forment sur une plaque de résine saupoudrée, découvertes et publiées par Lichtenberg, me firent présumer que les différents mouvements vibratoires d'une plaque sonore devraient aussi offrir des apparences différentes si l'on répandait sur la surface un peu de sable ou une autre matière semblable. En me servant de ce moyen, la première figure qui se présenta à mes yeux, sur une plaque ronde, ressemblait à une étoile à dix ou douze rayons (à peu près comme la

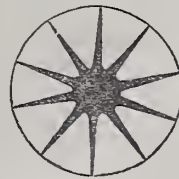


Fig. 13. Première figure des lignes nodales observée par Chladni en 1787.

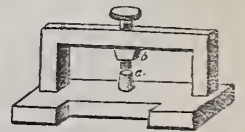


Fig. 14. Pince à tenir les plaques pour reproduire des lignes nodales.

figure 13)... Qu'on juge de mon étonnement en voyant ce phénomène que personne n'avait encore observé... » La pre-

mière publication de Chladni sur cet intéressant sujet parut en allemand, à Leipzig, en 1787.

Pour faire vibrer des plaques, on peut employer la pince représentée par la figure 14, après l'avoir fixée très-solide-ment sur un établi; la plaque est saisie entre le cylindre *a* et la vis *b*, qui se terminent l'un et l'autre par un morceau conique de liège ou de peau de buffle: lorsqu'elle est assez fortement pressée, on l'ébranle avec un archet, et l'on en tire des sons purs dont il est facile de prendre l'unisson sur un piano. Le nombre des lignes nodales et leur disposition varient avec le point fixe et avec le ton, le nombre de ces lignes augmentant à mesure que le son devient plus aigu.

Ces expériences, simples, faciles, et d'un si grand intérêt, sont à la portée de tout le monde. Quelques plaques minces de métal, de verre ou de bois, une pince solidement fixée, un archet et un peu de sable fin, voilà tout ce qu'elles exigent.

#### AGUATEROS.



Aguatero ou porteur d'eau à Quito, dans la république de l'Équateur (Amérique méridionale). — Dessin envoyé par M. Ernest Charton.

Les aguateros de Quito sont de pauvres gens d'une condition bien inférieure à celle de nos porteurs d'eau. A Paris, l'auvergnat intelligent, économe, sobre, discret, honnête, s'est constitué une profession plus lucrative et plus honorée que ne le sont beaucoup de professions sédentaires dont les prétentions sont plus élevées. A Quito, un aguatero est relégué au degré le plus infime de la population; l'on ne fait guère plus d'estime de lui que d'une bête de somme. La position singulière qu'il a adoptée pour porter son fardeau semble, à première vue, devoir lui causer autant d'inconfort que

de fatigue; cependant c'est l'expérience qui l'a conduit à la préférer. La forme du vase où l'eau est contenue rendait très-difficile le problème à résoudre. Cette cruche, d'un poids considérable par elle-même, ne contient pas moins de 18 à 20 gallons (environ 80 litres): obligé de monter et de descendre sans cesse, l'aguatero ne pouvait porter un fardeau de cette nature, ni sur sa tête, ni sur ses bras; s'il eût imaginé de le suspendre à ses épaules, il eût été entraîné par lui. Il a cherché sur toute sa misérable personne le point d'appui le plus solide et le plus favorable à la libre action de ses membres: il est douteux qu'un mathématicien ou un mécanicien eût trouvé mieux. Pour récompense de tant d'instinct et de tant de peine, l'aguatero, épuisé de corps et d'âme, haletant, ruisselant de sueur, reçoit la dernière et la plus vile des piécettes de monnaie, un *quartillo*.

#### VERS INÉDITS DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Dans tous les temps, les écoliers ont fait recueil de dictons facétieux et de sentences morales. Nous rencontrons un recueil de ce genre dans un manuscrit du quatorzième siècle que possédait autrefois la bibliothèque de la Sorbonne. Ce sont des vers latins de médiocre facture, rassemblés ou composés par quelque auditeur de Pierre d'Ailly ou de Gerson, et inscrits sur le verso d'un feuillet, à la suite du *Livre des signes*, ouvrage attribué si longtemps au chef de l'école péripatéticienne. Ces méchants vers contiennent quelques renseignements qui ne sont pas à négliger.

On sait quel était, au dixième siècle, le crédit de l'école stoïcienne: la théologie morale était enseignée d'après quelques fragments de Sénèque; dans certains monastères, on avait adopté le Manuel d'Épictète comme un livre inspiré par la divine sagesse. Au quatorzième siècle, on s'exprime sur le compte des stoïciens en ces termes dédaigneux:

Plus amo Platonis micam, quam dogma Catonis.

(J'aime mieux un grain de Platon que toute la doctrine de Caton.)

C'est un sage conseil que celui-ci:

Dum convivaris videas ne plura loquaris  
Non requiem querit qui mala verba gerit.

(A dîner, fais attention à ne pas trop causer; Celui-là ne recherche pas le repos qui prononce de méchantes paroles.)

Nous citerons encore les vers suivants, qui contiennent des détails intéressants sur les anciennes villes de France:

Parisius, locus egregius, mala gens, bona villa,  
Nam duo pastilla pro nummo dantur in illa.  
Andegavis vino, Pictavis proditione  
Gaudet, et usura Turonis, Blesisque loquela,  
Carnotum fastu, fœtoribus Aurelianis,  
Parisius deoori, quæ villa prævalet omni.

(A Paris, noble cité, mauvais peuple, mais bonne ville,  
Car on y donne deux gâteaux pour un sou.  
Angers est fière de ses vins; à Poitiers, on trouve des fourbes,  
A Tours des usuriers, à Blois des bavards.  
Chartres se distingue par son faste, Orléans par ses mauvaises odeurs,  
Paris par ses monuments; c'est la ville reine des autres villes.)

#### NOTRE-DAME DE CHALONS-SUR-MARNE.

«Voici Châlons aux belles flèches,» disait autrefois le voyageur dès qu'il découvrirait de loin les longues et fines aiguilles de charpente et de plomb, au nombre de six, qui s'élevaient fièrement à 65 ou 66 mètres au-dessus des maisons. Notre-Dame de Vaux, plus favorisée à cet égard que

la cathédrale Saint-Étienne, avait alors quatre de ces six flèches à elle seule : il ne lui en reste qu'une, celle du beffroi, qu'on appelle *la Guette* ; mais on peut juger par notre dessin que l'édifice entier a conservé assez d'importance, d'orne-

ments et de solidité pour ne pas avoir trop lieu de se plaindre des injures du temps et des hommes. C'est une belle église gothique, dont l'évêque Alpin, seigneur de Bayes, avait, dit-on, posé les humbles fondements, dès le cinquième siècle,



Notre-Dame de Châlons-sur-Marne. — Dessin de Lancelot.

dans une vallée près de la ville, sur un souterrain anciennement consacré aux divinités gauloises. Longtemps on appela cette église Sainte-Marie ou Notre-Dame en Vallée ; l'une des chapelles a gardé le nom de « chapelle des Marais. » En

1157, Notre-Dame n'était encore construite qu'en bois ; on s'aperçut à temps qu'elle menaçait ruine : un jour on enleva en toute hâte les cloches, les stalles, les vitres, et aussitôt l'édifice s'éroula ; ce fait est consigné sur une lame d'airain

enchâssée dans l'un des murs du monument actuel. La piété publique s'émut d'un si grand désastre ; les dons pour la réparation de Notre-Dame ne se firent pas attendre. On employa cent soixante ans à remplacer l'église de bois par le riche monument en pierre qui est encore aujourd'hui l'une des beautés de Châlons ; toutefois, le portail en pierre n'a été construit qu'en 1469. Notre-Dame de Vaux a dû en grande partie les ressources qui ont permis de l'entretenir, de la réparer, et même de l'agrandir pendant plusieurs siècles, au grand concours de fidèles généreux qu'attirait dans son sanctuaire la célèbre relique du saint Nombriil, venue de Rome et exposée pour la première fois, en 1407, par l'évêque Charles de Poitiers. On assure qu'en 1707 un autre évêque de Châlons, M. de Noailles, conçut des doutes sur l'authenticité de cette relique, qu'il la fit examiner, et qu'il résolut de ne plus en permettre l'exposition. Un procès engagé à ce sujet ne fut jamais entièrement jugé ; le reliquaire en vermeil fut restitué aux marguilliers.

Écoutez avec douceur, afin de mieux comprendre et de pouvoir répondre d'une manière conforme à la raison et à la vérité.

*Ecclésiastique, VI.*

Adoptez comme les meilleures lois celles qui ne tourneront vos esprits ni vers l'intérêt et la richesse, ni vers les plaisirs. L'âme mérite vos premiers soins ; donnez ensuite au corps ceux qu'il demande, et qui sont toujours subordonnés à la culture de l'âme ; l'argent ne doit avoir que le troisième et dernier rang. Dire que les riches sont les heureux, c'est un langage d'enfants ; erreur misérable, tourment de ceux qu'elle abuse.

PLATON.

#### LA MALADETTA.

Suite et fin. — Voy. p. 14.

A peine a-t-on mis le pied hors de l'étroite coupure qui fend la crête que la Maladetta se découvre tout à coup dans sa totalité : elle remplit tout le tableau. La coupure, qui, du côté de la France, n'est que le dernier terme d'une gorge longue et profonde, s'ouvre sans transition, du côté de l'Espagne, sur un immense talus qui court parallèlement à la Maladetta, posée en face. Qu'on se figure une échancrure au faite d'un toit, entre deux clochetons, voilà au juste le port de Venasque entre les deux pics de Trumous et de Boumo qui pyramident par-dessus.

Ce qui frappe immédiatement dans cette montagne, c'est la manière dont son individualité se dessine. C'est un colosse isolé. Allongé et régulièrement arrondi, comme un navire renversé, il ne se rattache à la ligne générale des Pyrénées que dans l'est, par un chaînon surbaissé. Il trône à part, dans une orgueilleuse majesté. Complètement revêtu, dans toute sa partie supérieure, par un glacier qui, semblable à une draperie magnifique, descend d'étage en étage jusqu'à moitié de la hauteur, il élève à près de onze mille pieds la riche dentelure de roches et de glaces qui le couronne. Quand je le découvris du sommet de mon défilé de Venasque, sauf les escarpements et les pics, rendus encore plus noirs par le contraste, tout était blanc jusqu'aux sapins épars à ses pieds, parmi lesquels la neige commençait à ne plus former que quelques bigarrures. Le soleil, voisin de midi, faisait onduler la lumière sur ces pentes complexes, et l'ombre des crêtes s'y projetait en longues découpages d'une teinte azurée comme le ciel. Les eaux qui ruissellent de l'enveloppe de glace ne suivent pas de tous côtés un libre cours. Celles qui viennent des glaciers de l'est, après avoir roulé quelque temps de cascade en cascade dans le fond de la vallée, rencontrent un abîme dans lequel elles s'engouffrent et disparaissent. Au-dessous de cet abîme et du léger barrage qui lui succède,

la vallée reprend son cours, et, longeant le flanc de la montagne dont elle recommence à recueillir les eaux, elle se tourne comme elle au midi après sept à huit kilomètres, et va se perdre, avec les dernières ramifications des Pyrénées, dans les plaines de l'Aragon.

L'immense tableau que l'on a ainsi sous les yeux est désert. Sauf quelques sapins disséminés au pied de la Maladetta, on n'y voit même pas d'arbres. C'est le haut du sauvage pays de Ribagorça, dont le chef porta longtemps le nom de roi. La vieille forteresse de Venasque, avec la petite ville qu'elle protège, est le premier centre de population que l'on rencontre en descendant la vallée. Aussi le service des voyageurs a-t-il nécessité l'établissement d'un hospice intermédiaire analogue à celui de Luchon. Malgré tous les soins apportés au choix de son emplacement, les avalanches sont fréquentes dans ses alentours, et il est toujours à craindre qu'il n'y soit pris. On l'a déjà changé de place ; mais, dans ces vallées dangereuses, il en est de l'avalanche comme de la foudre, et Dieu seul sait d'avance où elle tombera. Il y a quelques années, on recula les constructions qui, étant plus rapprochées des talus qu'elles ne le sont aujourd'hui, paraissaient trop exposées. Le travail venait d'être fini, et l'hospitalier était descendu à Venasque pour y chercher quelques provisions : c'était le jour des rois ; il revient : tout était pilé et enseveli ; trois femmes et cinq enfants !

La Maladetta, dans sa généralité, se compose d'un massif granitique, long d'une dizaine de lieues, qui surgit à travers les terrains de transition dont la chaîne des Pyrénées est principalement formée. Ce massif, situé précisément dans le milieu de l'intervalle des deux mers, se confond avec la ligne de faite par l'une de ses extrémités, tandis qu'il s'en écarte par l'autre, laquelle s'isolant et s'exhaussant de plus en plus, finit par tout dominer : celle-ci est la Maladetta proprement dite. Bien que placée sur le versant espagnol, elle surpasse le nôtre, et on la voit de nos plaines du Midi, même de Toulouse et de Mont-de-Marsan, dressant fièrement la tête par-dessus la barrière des montagnes centrales. Sa cime la plus élevée, point culminant de cette grande chaîne, est déterminée par une petite pointe de roche qui perce le dôme de glace : c'est ce que l'on nomme le pic de Nethou. Il est remarquable que ce même nom se soit retrouvé sur une pierre consacrée aux divinités des monts, qui a été déterrée dans la vallée de l'Adour. Peut-être cette cime suprême était-elle pour les Ibères un Olympe ou un Caucase, et quelqu'une de leurs divinités était-elle censée y résider. Cette divinité devait être terrible, si la Maladetta en était le symbole. Du haut du christianisme, les Espagnols, loin de se prosterner devant la montagne, ne se sont pas fait scrupule de la flétrir par la dénomination injurieuse de Maladetta, soit qu'ils l'aient maudite comme inhospitalière aux troupeaux, soit qu'ils l'aient jugée mandite de Dieu, qui l'accable de frimas et la frappe de la foudre plus qu'aucune autre.

Ce sont les glaciers de la Maladetta, cette reine des montagnes, qui devraient avoir l'honneur de former les sources de la Garonne, cette reine des eaux. Mais, bien qu'aux yeux des géographes, toutes les eaux de la Maladetta soient espagnoles, comme séparées de la France par la ligne de partage, pour les géologues, plus appliqués aux choses souterraines, il en est autrement. En effet, par une disposition singulière que j'ai déjà indiquée, les eaux descendues de la région orientale de la Maladetta, après avoir couru assez longtemps le long de la base pour réunir tout ce qui provient des premiers glaciers, interrompent tout à coup leur mouvement vers l'Espagne et se précipitent dans un abîme nommé le trou du Toro, où elles s'engloutissent entièrement. Or, cet abîme est précisément placé au point de contact du massif granitique de la Maladetta et des massifs schisteux qui, posés dessus, constituent la ligne de partage entre les deux versants : d'où l'on peut déjà conjecturer que les eaux dirigées peut-être leur cours, à travers quelque interstice,

entre ces deux massifs. Mais il y a plus ; car en se transportant de l'autre côté du massif superposé, sur le versant français, on aperçoit, au milieu des épaisses forêts du val d'Artigues, un magnifique torrent qui, sortant dans toute sa force d'une caverne de la montagne, se précipite de cascade en cascade, et va rejoindre le cours de la Garonne : c'est ce que l'on nomme l'*Ouil de Djouéou*. Une expérience imaginée par les pasteurs a mis hors de doute la liaison qui existe entre l'Ouil de Djouéou et l'abîme du Toro : de la sciure de bois jetée dans la cascade qui tombe dans le gouffre est venue reparaitre à la cascade qui tombe de la caverne. Il est donc manifeste que la nature a veillé, par un artifice spécial, à partager entre la France et l'Espagne le service du puissant appareil de glace de la Maladetta, et que l'Èbre et la Garonne y puisent ensemble. A la vérité, les géographes n'ont pas jugé à propos d'accorder à l'Ouil de Djouéou le titre officiel de source de la Garonne, qu'ils réservent à deux petites fontaines situées cinq ou six lieues plus haut, dans la vallée d'Arran, et ils n'accordent au fougueux Djouéou que la qualité d'affluent ; mais les habitants de la montagne, calculateurs moins exacts, et plus frappés du rapport entre la magnificence de la source et celle du fleuve, ne se prêteront jamais à voir dans leur caverne de Djouéou autre chose que la source de la Garonne, sauf à compter deux Garonnes, bientôt confondues, la Garonne d'Artigues et celle d'Arran.

Pendant longtemps le disque brillant de la Maladetta est demeuré aux yeux des hommes comme ces astres que l'on admire d'en bas sans y atteindre. Les hardis chasseurs qui poursuivent les chamois sur ses flancs ne s'étaient jamais aventurés à franchir ses glaciers. Les fentes profondes qui s'y épanouissent en faisceaux radiés à diverses hauteurs effrayaient d'autant plus que la neige, faisant pont d'un bord à l'autre, les recouvre souvent d'une surface trompeuse. Néanmoins la passion des touristes et le zèle plus sérieux des observateurs de la nature se sont tellement développés depuis les exemples de Saissure et de Raimon, que le sommet de la Maladetta aurait sans doute perdu plus tôt la virginité qu'il conservait depuis le soulèvement de ces montagnes, si un événement qui attrista les premières tentatives n'avait arrêté l'audace des explorateurs au moment même où elle allait prendre tout son essor. Deux élèves de l'École des mines de Paris s'étaient rendus sur le glacier de l'ouest en vue de l'étudier ; après avoir passé la nuit au pied du grand glacier, ils s'étaient mis à monter au point du jour, et se trouvaient, vers onze heures, à peu près aux deux tiers de la hauteur, lorsqu'une fente par-dessus laquelle ils ne purent sauter vint leur barrer le passage. Les guides n'étaient point encore aussi versés dans la pratique du glacier qu'ils le sont devenus depuis lors, et le leur ne le montra que trop. L'un de ces messieurs ayant sondé, dans la direction de la fente, la neige qui recouvrait en cet endroit le glacier d'une couche épaisse, s'était rejeté prodemment en arrière en voyant son bâton s'enfoncer outre mesure ; mais le guide, ayant sondé de son côté et jugé la résistance suffisante, donna le signal de marcher. Je transcris ici le détail saisissant consigné par ces témoins dans leur procès-verbal : « La neige lui ayant paru assez solide, il y pose un pied et porte le second en avant aussi loin qu'il peut, croyant laisser la crevasse entre ses jambes : le malheureux était dessus. Sitôt qu'il soulève le pied premier posé pour le porter en avant, sous l'autre il se fait dans la neige un trou où il s'abîme. Nous l'entendons aussitôt crier : « Grand Dieu ! je suis perdu, » je me noie ! » N'ayant nul moyen de le secourir, l'un de nous s'élança pour aller chercher son fils, demeuré sur la lisière du glacier, et un peu de corde qu'il avait. Celui qui resta auprès du trou entendit pendant deux minutes crier toujours : « Grand Dieu ! je suis perdu ! » Et un peu après : « Grand Dieu ! je m'enfonce ! » Puis il n'entendit plus rien. » Quand on arriva avec des cordes, il était trop tard. Dans la

nuit, les deux autres fils du guide montèrent au glacier avec tous les objets nécessaires pour retirer le corps de leur père et le conduire à l'église ; mais ils ne purent seulement trouver le fond de la fente, qui était remplie d'eau à partir d'une certaine hauteur. L'infortuné soutenu un instant par la neige qui s'était effondrée avec lui, n'avait pas tardé à glisser au travers et à couler à fond entre ces affreuses parois de glace. Assis précisément en face du point où cet événement s'était passé, et saisi peu à peu par les émotions de ce triste souvenir, loü d'aucantir cet atôme de poussière humaine dans l'immensité de la montagne, il me semblait que la montagne tout entière s'élevait devant moi comme le tombeau de l'homme, et que le glacier qui pèse sur ses ossements n'était que la dalle blanche de son sépulcre.

On a enfin réussi, il y a quelques années, à gagner le sommet. C'est un Russe qui a eu l'honneur d'y frapper le premier coup de pique, et nul, en effet, n'était plus naturellement appelé qu'un enfant du Septentrion à ouvrir le chemin dans ces déserts glacés. Il faut dire cependant que l'ascension avait été préparée par trois chasseurs de Luçon qui, poursuivant des chamois, s'étaient vus attirés à remonter à leur suite la crête qui sépare les deux glaciers, et à la reconnaître plus praticable qu'on ne le croirait de loin. C'est par là que monta le touriste, escorté par les trois montagnards. Une pyramide en pierres sèches, érigée par eux au point culminant du pic de Nethou, conserve le souvenir de cette expédition, qui a été répétée depuis lors plus d'une fois.

J'aurais été tenté d'humilier à mon tour sous l'arrogance de mes souliers ce front sublime, que la neige accumulée en trop grande quantité sur le glacier m'en aurait sans doute empêché ; mais mon ambition ne s'était point poussée aussi haut. Après avoir contemplé avec admiration cette belle montagne, de mon poste qu'elle dominait encore d'un millier de mètres, je me contentai de descendre respectueusement à ses pieds ; et les ayant longés jusqu'à la hauteur de l'abîme du Toro, je remontai sur les crêtes de la Picade, afin de la saluer une dernière fois et de plus haut. La Picade est bica un passage, mais ne peut guère compter pour un col. On s'y trouve au sommet des dentelures de la chaîne. L'horizon, presque entièrement dégagé à l'orient, vous atteste que vous traitez pour ainsi dire de pair avec toutes les cimes. Elles se succèdent l'une à l'autre comme les flots de la mer jusqu'aux derniers plans, qui, à demi perdus dans la vapeur, suivent l'Ariège. En quittant l'horizon pour plonger dans les vallées, le regard y rencontre immédiatement toute la géographie des ramifications supérieures de la Garonne : à cheval sur l'énorme massif que traversent souterrainement les eaux de la Maladetta, l'on voit à droite les glaciers d'où elles sortent, et à gauche, s'accrochant comme des mousses aux flancs du val d'Artigues, les forêts dans lesquelles se fait jour l'impétueux égout ; à travers l'ouverture béante de cette vallée forestière, se laisse apercevoir au loin celle de la Garonne d'Arran avec son rideau de cultures ; et les montagnes qui longent la rive droite du fleuve, dominant les croupes arrondies situées entre le Djouéou et la rive gauche, se dessinent par une longue dentelure jusqu'au-dessus du col de Berette, où sont les sources. A l'ouest, un rideau d'escarpements trop voisin masque le lointain ; mais on éprouve de ce côté une satisfaction non moins vive, lorsqu'en jetant les yeux dans l'abîme on y découvre au-dessous de soi, comme un inférieur, ce pic de la Pique qui, vu de la vallée, semblait une sublimité. Le sol même où repose l'observateur a sa valeur, car trois pays s'y rencontrent : la Catalogne à l'est, l'Aragon au sud, la France au nord. En ce moment, une même nappe de neige les recouvrait, et, sur le point où la frontière les divise, des traces imprimées par la marche dans les trois directions marquaient, au lieu de la démarcation, la liaison.

Cette neige était bonne, et je l'eus bientôt franchie. Quand

j'atteignis l'hospice, le soleil s'était couché depuis longtemps pour ses hôtes et n'était pas éloigné d'en faire autant pour la plaine. Les cimes que je venais de quitter brillaient d'un jaune d'or rendu plus éclatant encore par le contraste des ombres crépusculaires de la vallée; la gorge de Venasque, privée de lumière, tout en noir et blanc, semblait dans un deuil lugubre. Je repris mon cheval avec plaisir, et, hâtant le pas, je me trouvai bientôt dans l'avenue abandonnée de Luchon : c'était le désert de l'homme succédant à celui de la nature.

#### OBSERVATIONS MICROSCOPIQUES

SUR LES JEUNES TARETS.

Voy. ce coquillage, 1834, p. 173.

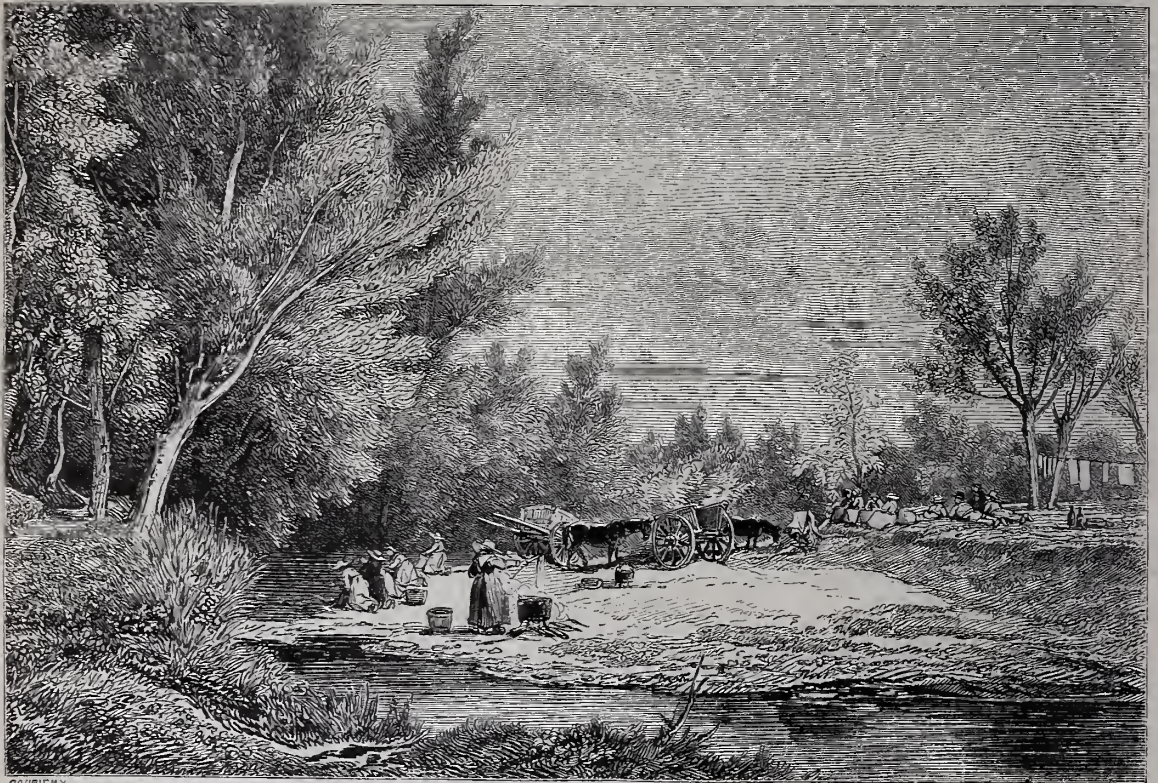
Le point le plus intéressant et le plus curieux de la vie des tarets est le moment où le petit, sous la forme d'une larve pourvue d'une couronne de cils natatoires (comme les petites huitres), après avoir nagé souvent en s'élevant du fond à la surface de l'eau et descendant de nouveau pour remonter encore, après avoir ainsi manœuvré pendant environ vingt-quatre heures, vient marcher avec son pied linguiforme très-long, soit au fond, soit sur les parois du vase, pour y chercher le bois dans lequel il doit pénétrer. Après s'être promené, à la manière des chenilles arpeuteuses, pendant quelque temps à la surface de petits morceaux de bois choisis pour les observations microscopiques, il se place dans un des sillons qu'offre la surface des rayons médullaires du bois entre les couches formées par les faisceaux ligneux ;

puis, par la pression qu'il exerce en se mouvant de droite à gauche *et vice versa*, il produit facilement un petit godet pour y loger la moitié de son corps. Ce godet est le commencement du trou et du canal qu'il doit creuser dans l'épaisseur du bois. Aussitôt niché dans ce godet, le jeune taret se recouvre d'une couche de substance muqueuse qui se condense, brunit un peu, et offre au centre un et quelquefois deux petits trous pour le passage de deux siphons. Cette première couche, qui le lendemain et surtout le troisième jour devient calcaire, est l'origine du tube de l'animal. On ne peut voir ce qui se passe au-dessous, à cause de son opacité; mais en sacrifiant et en détachant du bois les jeunes tarets, le deuxième et le troisième jour, on reconnaît que l'animal sécrète avec une très-grande promptitude une nouvelle coquille blanche, sous une forme tout à fait semblable à celle de l'adulte. Cette nouvelle coquille, toute parsemée de stries à dentelures très-fines, déborde complètement la coquille embryonnaire. L'apparition de la nouvelle coquille coïncide si exactement avec la térébration du bois et la formation rapide d'un trou relativement profond, qu'on doit la considérer évidemment comme l'instrument principal de la perforation. D'ailleurs, le jeune taret mange les molécules du bois râpé. L'accroissement des jeunes tarets est très-rapide dans l'espèce *Teredo navalis*.

ACADÉMIE DES SCIENCES, *Comptes rendus*.

#### UN PAYSAGE.

M. Daubigny n'est pas seulement un dessinateur sur bois habile et fin, c'est aussi un bon peintre de paysage. Il aime



Salon de 1850-51. — Un Paysage au bord de la rivière de l'Oullins, département du Rhône. — Tableau et dessin par Daubigny.

les effets calmes de la nature, et il s'applique à les traduire naïvement; le plus simple sujet lui suffit : on se rappelle, parmi ses compositions les plus agréables, une barque attachée au bord d'une rivière, des grès dans une bruyère; cette

fois, ce sont quelques arbres, un peu d'eau, des laveuses, un repas sur l'herbe, du linge étendu sur une corde : le dessin est correct, la lumière argentine, la peinture sage et étudiée.



## LE RETOUR A L'ÉCOLE.

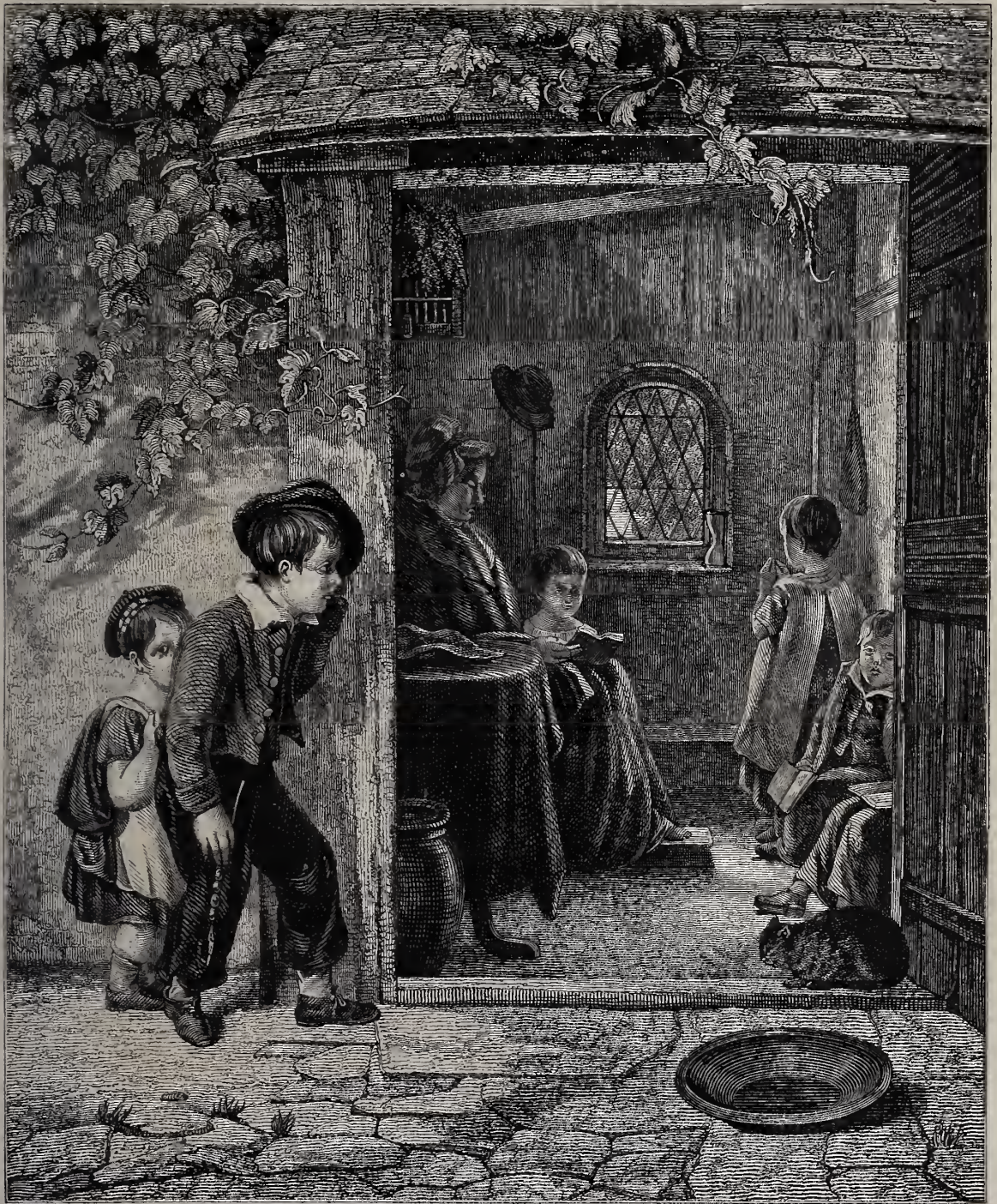


Tableau de Webster. — Dessin de Freeman.

Le soleil inonde les campagnes de sa riante lumière; les oiseaux chantent sur les haies; les abeilles voltigent de fleur en fleur, butinant leur récolte.

Peters n'a pu résister à tant d'enchantements: quittant la route de l'école avec son petit frère Williams, il s'est jeté dans les sentiers qui longent les blés; il a traversé les saulaies, passé sur le petit ruisseau qui partage la vallée; et, tandis que Williams, perdu dans les grandes herbes, cueille mille fleurs qu'il abandonne aussitôt pour en cueillir de nou-

velles, lui, rampant sous les buissons, il tâche de surprendre quelque nid parmi l'épaisse feuillée.

Enfin ses recherches ont été récompensées: il vient de surprendre l'asile caché d'un grimpeau qui s'est enfui avec des cris de détresse! Maître de sa proie, il a commencé, comme tous les conquérants, par la destruction: il a éparpillé ces mousses feutrées avec tant d'art, ces laines disposées brin à brin pour le lit de la future famille, ces fûts et ces joncs, charpente fragile qui soutenait l'édifice. Les œufs

verdâtres ont été passés dans une longue paille, et notre petit vagabond s'éloigne rapidement, comme un soldat au retour de la maraude.

C'est qu'au milieu de ses plaisirs furtifs une crainte et un remords sont venus le saisir. La cloche du village a sonné et lui a rappelé l'école délaissée ! Il pense à l'étonnement de la maîtresse, au mécontentement de ses parents, à la double responsabilité dont le chargeait sa faute et celle du petit Williams ! Sa première audace s'amortit, sa joie s'éteint dans l'inquiétude ; il hâte le pas, coupe à travers les friches, et gagne l'école par-derrière.

La voilà ! Peters s'arrête à la vue du cottage ombragé de vignes ; son cœur bat plus vite ; il s'avance en rasant la muraille, la main au chapeau, avec la précaution du coupable qui se prépare à racheter sa faute par l'humilité. Williams est sur ses talons et se cache... c'est le remords vivant qui suit le criminel.

Tous deux se sont glissés jusqu'à la porte. Le chat est accroupi près du seuil ; un rayon de soleil égaré dans la salle joue sur le visage des écoliers. La maîtresse, qui donne une leçon de lecture, a cédé à la chaleur du jour, et ses pauvrières viennent de s'abaisser ; elle dort.

Peters se glisse doucement, avec le petit frère, jusqu'au dernier banc de la classe ; il cache derrière lui son chapeau, avec le butin qu'il rapporte de son école buissonnière ; il ouvre son livre et feint d'étudier.

Inutile subterfuge ! la maîtresse s'éveillera, et alors il faudra rendre compte des heures dépensées dans la prairie ; alors viendront les réprimandes et le châtement.

Accepte-les, Peters, accepte-les pour ton frère et pour toi ; car ceci est une utile préparation à la vie. Réjouis-toi d'apprendre, dès tes premières années, que la faute ne se cache point longtemps, et que l'adresse ne peut remplacer l'expiation !

Plus tard aussi, peut-être, attiré dans le vaste champ de la fantaisie, tu serais allé à la recherche du plaisir, tandis que le devoir t'appelait au logis ; plus tard encore, à l'âge des passions ardentes, tu aurais pu fuir le joug social comme tu as fui aujourd'hui celui de l'école. Mais l'expérience t'aura rendu prudent. Désormais tu sauras que la surveillance, un instant trompée, prend bientôt sa revanche ; que l'œil fatigué qui s'est fermé ne tarde pas à se rouvrir. Tu sauras que partout, et pour toutes les époques de la vie, l'homme a quelque maîtresse d'école à laquelle il ne peut échapper, qu'elle s'appelle Loi, Opinion publique ou Conscience !

## DÉCOUVERTES ET EXPÉRIENCES SUR L'ÉLECTRICITÉ

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Voy. la Table des dix premières années, au mot ÉLECTRICITÉ.

La propriété dont jouit l'ambre jaune d'attirer les corps légers à une faible distance, lorsqu'il a été frotté, était connue des anciens Grecs plusieurs siècles avant Jésus-Christ. C'est du nom grec de cette substance, *electron*, qu'est venu le nom tout à fait moderne d'*électricité*. Cependant l'ambre portait aussi, dans certains pays, le nom d'*harpaga* (attirant avec force), motivé par sa vertu attractive. Cette substance n'était pas la seule dans laquelle les anciens eussent découvert une vertu de ce genre. Théophraste, qui florissait trois cents ans environ avant Jésus-Christ, dit que, de même que l'ambre, le *lyncurium* attire non-seulement les pailles et les petits morceaux de bois, mais même les fragments minces de cuivre et de fer. Cette pierre, suivant lui, est fort dure ; on s'en servait pour faire des caches. Toutes ces propriétés conviennent parfaitement à la tourmaline, et ne conviennent qu'à elle, ainsi que le prouva très-bien le docteur Watson, vers le milieu du dix-huitième siècle.

Le *jayet*, substance charbonneuse fossile, d'origine végétale, vint se ranger, vers la fin du seizième siècle, à la suite des deux premières substances élastiques. L'auteur de la découverte est inconnu ; mais ce qu'il est bon de noter, c'est que l'électricité de la tourmaline fut, pour ainsi dire, découverte de nouveau il n'y a guère plus de cent trente ans. On lit dans le volume de l'Académie des sciences pour 1717 que Lémery fit voir une pierre assez rare, venant de Ceylan, et jouissant de la propriété attractive et répulsive pour de petits corps légers, tels que des cendres, de la limaille de fer, des morceaux de papier, etc. En effet, les premières tourmalines qui aient été expérimentées par nos physiciens venaient de Ceylan, où elles portent le nom de *tourmal*. Elles y sont communes, ainsi que dans d'autres parties des Indes orientales. Elles ne sont même pas rares en France : elles se montrent dans les terrains granitiques de la Bretagne et de la Normandie, parfois en assez grande abondance ; mais elles n'y ont ni la transparence ni l'éclat qui font ranger la tourmaline orientale parmi les pierres précieuses.

Guillaume Gilbert, né à Colchester, et qui exerçait la médecine à Londres, fut le premier qui, à la fin du seizième siècle, augmenta la liste des substances électriques. Il y rangea le diamant, le saphir, le rubis, l'améthyste, l'opale, l'aigue-marine, le cristal de roche, le verre et généralement toutes les substances vitreuses, le soufre, les résines, le sel gemme, l'alun, etc. Les résultats de ses expériences et de ses recherches sont consignés dans le livre remarquable publié à Londres, en 1600, sous le titre *De magneté*.

Après lui, Boyle et Otto de Guericke poussèrent plus loin toutes les expériences connues jusqu'à lors. Ce dernier surtout ouvrit une voie nouvelle, en construisant la première machine électrique qui ait donné des étincelles. Un globe de soufre moulu sur un axe et tournant dans un châssis de bois pendant qu'on le frottait avec la main, tel fut cet appareil. Mais les premières étincelles étaient si faibles que la lueur ne surpassait guère celle d'un morceau de sucre qu'on casse dans l'obscurité, et que, pour percevoir leur petillement, il fallait tenir son oreille près du globe.

L'Anglais Hawkesbee, qui écrivait en 1709, obtint des effets beaucoup plus considérables en substituant un globe ou un cylindre de verre au globe de soufre. Il fit des expériences variées, mais qui ne fournirent encore aucune donnée pour la théorie des phénomènes.

Près de vingt années s'écoulèrent sans que la science fit des progrès sensibles. Mais, de 1727 à 1733, Grey, compatriote de Hawkesbee, constata que l'électricité se transmet à de grandes distances, le long des corps qui jouissent de la propriété de la conduire. De concert avec Wheeler, il mena le fluide électrique à plus de 230 mètres sans que l'effet fût diminué d'une manière appréciable par la distance. Il fit la distinction des corps *conducteurs* et des corps *isolants*. Le premier il imagina de faire entrer les corps organisés dans les expériences, et employa le corps humain comme conducteur.

Les Français n'entrèrent que tardivement dans la carrière. Mais leurs premiers essais furent marqués de ce caractère de généralisation et de méthode qui distingue à un si haut point l'esprit scientifique de la nation. Dufay, de l'Académie des sciences et intendant du Jardin du roi, publia, en 1733 et 1734, une série de mémoires remarquables qui font époque dans la science. Il trouva que tous les corps sans exception pouvaient être rendus électriques lorsqu'on les plaçait sur du verre sec. Il fut le premier à tirer d'un corps vivant l'étincelle électrique. L'abbé Nollet, qui devint lui-même, dans la suite, un physicien célèbre, l'aïda dans la plupart de ses expériences, et entre autres dans celle-ci. Il raconte qu'il n'oubliera jamais la surprise que causa à Dufay et à lui-même la première étincelle électrique qui ait jamais été tirée d'un corps humain électrisé.

Parmi les principes généraux qu'on doit à Dufay, il y en a deux surtout qui ont exercé la plus haute influence sur les

travaux postérieurs. Le premier consiste en ce que les corps électriques attirent tous ceux qui ne le sont pas, et les repoussent sitôt qu'ils le sont devenus par le voisinage ou par le contact du corps électrique. Ainsi, une feuille d'or est d'abord attirée par un tube électrisé, acquiert l'électricité en s'en approchant, et par conséquent en est aussitôt repoussée; elle n'en est point attirée de nouveau tant qu'elle conserve sa qualité électrique. « Mais si, tandis qu'elle est ainsi soutenue en l'air, il arrive qu'elle touche à quelque autre corps, elle perd à l'instant son électricité, et conséquemment est attirée de nouveau par le tube, lequel, après lui avoir donné une nouvelle électricité, la repousse une seconde fois, et cette répulsion continue aussi longtemps que le tube conserve sa puissance.

Et quant au second : « Le hasard, dit-il, m'a présenté un autre principe plus universel et plus remarquable que le précédent, et qui jette un nouveau jour sur la matière de l'électricité. Ce principe est qu'il y a deux sortes d'électricité fort différentes l'une de l'autre : l'une que j'appellerai électricité vitrée, et l'autre électricité résineuse. La première est celle du verre, du cristal de roche, des pierres précieuses, du poil des animaux, de la laine, et de beaucoup d'autres corps. La seconde est celle de l'ambre, de la gomme copal, de la gomme laque, de la soie, du fil, du papier, et d'un grand nombre d'autres substances. Le caractère de ces deux électricités est de se repousser elles-mêmes et de s'attirer l'une l'autre. Ainsi un corps de l'électricité vitrée repousse tous les autres corps qui possèdent l'électricité vitrée, et, au contraire, il attire tous ceux qui possèdent l'électricité résineuse. Les résineux, pareillement, repoussent les résineux et attirent les vitrés.

Il était impossible d'exposer d'une manière plus nette et plus simple des principes entièrement fondés sur l'expérience et qui n'ont pas cessé d'être la base de toute exposition des phénomènes électriques. Les travaux de Dufay furent pour Grey un sujet d'émulation et un point de départ pour de nouvelles découvertes. Comme Dufay avait remarqué que les étincelles étaient fortement excitées par un morceau de métal que l'on présentait à la personne soutenue par des cordes de soie et électrisée, Grey imagina de renverser l'expérience, d'*isoler* un morceau de métal en le suspendant sur des cordons de soie, et d'en soutirer lui-même des étincelles. L'épreuve qu'il en fit en commençant par les ustensiles ordinaires qui se trouvèrent sous sa main, pelles, pincettes, etc., réussit complètement. Telle fut l'origine des *conducteurs* métalliques.

Désaguliers, fils d'un protestant français établi en Angleterre, appliqua le premier le terme de *conducteur* au corps auquel le tube électrisé communique son électricité, terme qu'on a étendu depuis à tous les corps qui sont capables de recevoir ainsi cette vertu, et il appela *électriques par eux-mêmes* les corps dans lesquels on peut exciter l'électricité en les chauffant ou en les frottant. (Les modernes ont remplacé cette dernière dénomination par celles de *non-conducteurs* ou d'*isolants*.) Désaguliers remarqua que les corps non conducteurs ne reçoivent et ne perdent pas l'électricité sur toute leur étendue à la fois; qu'ils la perdent d'autant plus vite qu'ils ont dans leur voisinage un plus grand nombre de corps conducteurs; que l'humidité est une cause de déperdition rapide de l'électricité; que le fluide électrique s'étend tout autour des corps non conducteurs.

Les dernières expériences de Désaguliers furent faites en 1742, et, vers cette époque, les Allemands recommencèrent à suivre des études dont leur compatriote Otto de Guericke avait été un si habile promoteur. Boze, professeur de physique à Wittenberg, en revint au globe d'Otto de Guericke, laissant de côté le tube qui avait toujours été en usage depuis le temps d'Hawkesbee. Ce fut lui qui, le premier, ajouta à la machine un conducteur consistant en un tube de fer ou de fer-blanc, soutenu d'abord par un homme monté sur des

gâteaux de résine, et ensuite suspendu sur de la soie horizontalement devant le globe.

L'usage du globe fut aussitôt adopté dans l'université de Leipzig, où Winkler, professeur de langues, substitua un coussin à l'action de la main qu'on avait employée auparavant pour électriser le globe. Néanmoins, l'action d'une main très-sèche fut encore longtemps après regardée comme la plus efficace pour le développement de l'électricité.

Le père Gordon, bénédictin écossais et professeur de philosophie à Erfurt, employa, au lieu d'un globe, un cylindre tournant d'environ 20 centimètres de longueur sur 10 de diamètre. Il déterminait le mouvement de rotation avec un archet. Toute la machine était portable, et pour l'isoler il employait, au lieu d'un gâteau de résine, un châssis garni d'un filet de soie.

Les physiiciens allemands se servaient d'appareils très-variés et souvent fort coûteux. Quelques-uns employaient plusieurs globes tournant à la fois. Le frottement se faisait tantôt avec la main bien sèche, tantôt avec une étoffe de laine. Ils obtenaient déjà une puissance électrique assez considérable pour déterminer à l'extrémité du doigt une piqûre déterminant soit une ecchymose, soit une espèce de brûlure, une plaie semblable à celle que ferait un caustique. Le père Gordon augmenta les étincelles au point qu'un homme ressentait la commotion de la tête aux pieds, et que de petits oiseaux en furent tués: Ils observèrent encore que l'eau coulant d'une fontaine artificielle se dispersait en gouttes lumineuses, de manière à simuler une pluie de feu. Bientôt on parvint à mettre le feu à des matières inflammables. Cet essai réussit pour la première fois, vers le commencement de 1744, au docteur Ludolf de Berlin, qui, à la rentrée de l'Académie et en présence de quelques centaines de personnes, alluma de l'éther avec les étincelles excitées par le frottement d'un tube de verre. Winkler, déjà cité plus haut, alluma, avec une étincelle tirée de son doigt, non-seulement l'éther rectifié, mais encore l'eau-de-vie et quelques essences faibles, préalablement chauffées. Le père Gordon réussit même à enflammer des liqueurs spiritueuses au moyen d'un jet d'eau électrisée.

Les expériences des Allemands furent répétées, variées et développées en Angleterre par le docteur Watson. C'est à cette époque (1745-1746) qu'appartiennent les expériences représentées par nos figures, empruntées à une traduction française des Mémoires de ce docteur.

On voit dans la figure 1 une machine dans le genre de celles qui étaient employées par Hawkesbee à Londres et par Hausen à Leipzig. Un jeune clerc ou abbé, à demi agenouillé, tourne la roue qui imprime à un globe de verre un mouvement rapide de rotation. C'est le frottement du verre contre une main sèche qui développe à la surface du verre l'électricité vitrée, tandis que l'électricité résineuse passe de la main à travers le corps de la dame et se perd par le sol dans la terre, qui joue le rôle et prend le nom de *réservoir commun*. Un personnage suspendu en l'air par des cordes qui l'*isolent* joue le rôle de conducteur. L'électricité développée à la surface du globe est recueillie par ses pieds et, le traversant tout entier, passe par l'extrémité de sa main droite dans le corps de la jeune fille, qui est placée elle-même sur un bloc de résine faisant l'office de tabouret isolant. Celle-ci, tenant le jeune homme de la main gauche, attire avec sa main droite des feuilles d'or légères, placées sur un guéridon isolant. On voit que l'électricité est passée à travers le jeune couple, comme à travers une chaîne conductrice, du globe de verre aux feuilles d'or.

La figure 2 représente une machine d'un genre peu différent de la première. On y voit encore un personnage dont le rôle se réduit à tourner la manivelle qui doit, par un renvoi de mouvement simple, imprimer une rotation rapide au globe de verre; puis un autre dont la main fonctionne comme

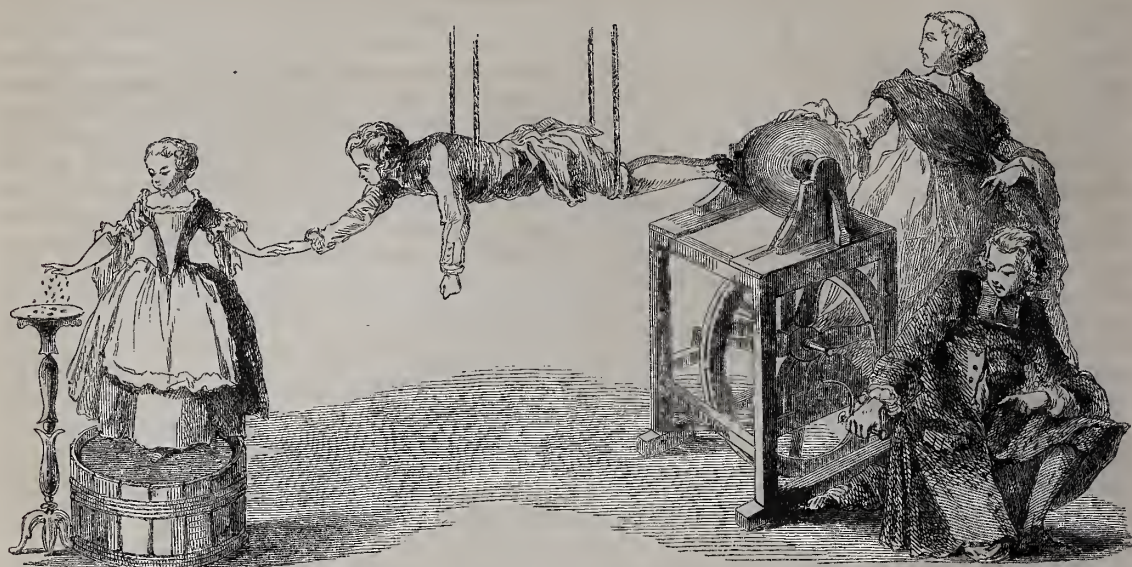


Fig. 1. Expériences électriques. — Attirer des feuilles d'or avec la main.

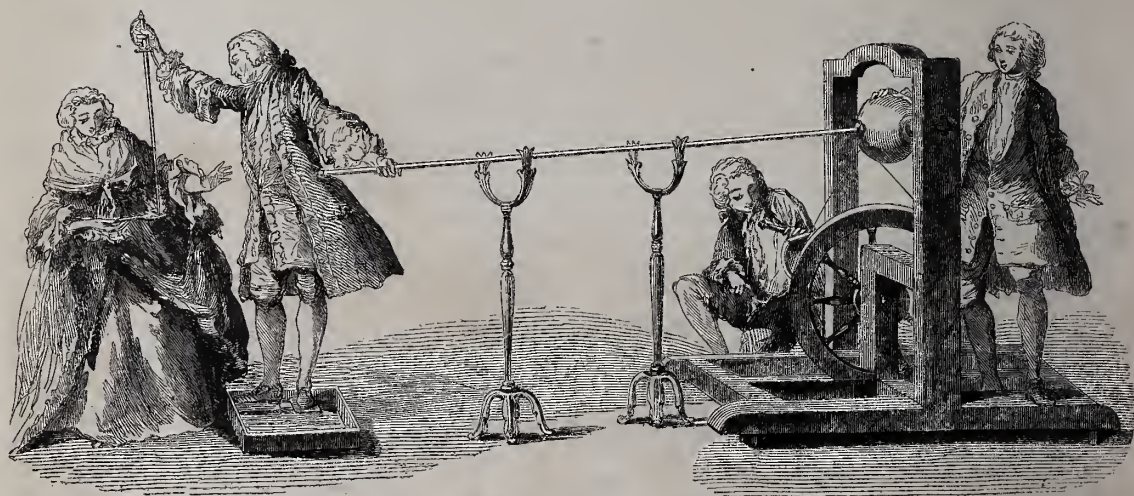


Fig. 2. Expériences électriques. — Allumer de l'esprit de vin avec la pointe d'une épée.



Fig. 3. Expériences électriques. — Une danse de pantins.

coussin déterminant un développement d'électricité. Le fluide vitré recueilli au contact du globe suit un conducteur métallique qui se réduit à un canon de fusil ou à un simple tube de fer-blanc, supporté par des fils de soie tendus sur des tréteaux; il est saisi par un personnage qui, placé sur un support isolant, tient le conducteur de la main gauche, et qui de la main droite lève une épée: le fluide traverse d'un bout à l'autre cette série d'anneaux conducteurs et s'accumule vers la pointe de l'épée. A peine a-t-on approché de cette pointe une cuiller pleine d'esprit de vin, que l'étincelle jaillit et enflamme le liquide.

Une expérience connue sous le nom de *danse des pantins* est devenue célèbre depuis que l'illustre Volta l'a prise comme point de comparaison dans l'explication qu'il a donnée de la formation de la grêle. La figure 3 représente un phénomène de ce genre. Le petit garçon saisi de la main gauche le tube conducteur en communication avec le globe de verre tournant; de la main droite il tient un plat mé-

tallique sur lequel on a placé des boules de surreau, des fragments de verre, de fil d'archal et de diverses substances. Il est, d'ailleurs, posé sur un gâteau de résine qui l'isole. L'autre personnage approche peu à peu du plat que tient le petit garçon un autre plat métallique semblable. Lorsque les deux plats sont arrivés à une assez faible distance, les mêmes fragments s'élancent du plat inférieur vers le plat supérieur, avec une légère explosion accompagnée d'étincelles pour les fragments de substances conductrices; puis ils retombent pour recommencer à monter tant que le courant électrique continue: l'interruption de ce courant fait cesser tout le phénomène.

#### LE RETOUR DE LA FOIRE.

M. Palizzi est né à Naples: c'est dans cette belle et joyeuse ville qu'il a commencé l'étude de son art. Il y a sept



Salon de 1850-51. — Un tableau par M. Palizzi. — Dessin de Freeman.

ou huit ans, il vint à Paris: Italien et peintre, il était assuré d'être accueilli avec une franche cordialité par tous nos artistes: on voulut voir de sa peinture, elle ne plut point; on y trouvait à reprendre de la sécheresse, de la froideur, de la convention. Ces critiques attristèrent un instant le jeune Napolitain, mais sans le décourager: elles étaient justes; il eut le bon sens de ne point quereller avec elles, et d'en faire son profit. Il comprit qu'il fallait oublier le passé et se remettre à l'étude sur nouveaux frais. Le succès qu'il obtint au salon de cette année est le prix légitime de son courage et de sa persévérance. Devant son tableau, on serait tenté de dire à ceux qui regardent, ce que Diderot, il y a près d'un siècle, écrivait sur Louthembourg: «Voici ce jeune artiste qui débute par se mettre, pour la vérité des animaux, pour la beauté des sites et des scènes champêtres, sur la ligne du vieux Berghem!» La composition est bien conçue; les accidents du terrain sont disposés habilement et de manière à donner à la fois de la variété et de la profondeur à la toile. Ces trou-

peaux, vendus au marché du bourg voisin, descendent sous la conduite des pâtres, pèle mèle et en hâte du haut des collines; vaches, chèvres, moutons, se pressent, se culbutent. Ce moment de désordre, à l'approche de l'eau, est un motif naturel de vivacité et de diversité dans les mouvements et dans les poses; les moutons arrivés les premiers au bord du petit étang ont tous une physionomie à part, et même leur gris de laine diffère pour chacun d'eux sans affectation et dans un ton vrai. Ce qu'il y aurait eu de trop uniforme dans la ligne angulaire du groupe principal d'animaux dominé par la jeune pastourelle à cheval et regardant au loin, s'atténue et se relève, grâce à la perspective de la droite du tableau, à ce cheval isolé qui boit à loisir, sans souci de la multitude bêlante et mugissante, grâce à l'animation répandue sur tous les autres plans. Une vive lumière éclaire cette plaine riante et laisse apprécier jusque dans les moindres détails les qualités saillantes du peintre: la conscience de l'observation, la finesse du coloris et la fermeté du modelé.

DÉCOUVERTE DU LAC NGAMI,  
DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

1849.

Le lac Ngami, que l'on appelle aussi Inghabé ou Noka-a-Batlali, ou Noka-a-Mampouré, est situé dans l'Afrique australe par 20° 19' latitude Sud, et 24° de longitude Est (de Greenwich), à une altitude au-dessus de la mer de 2 825 pieds (anglais).

Les premiers colons portugais de l'Afrique australe avaient eu quelque vague notion de ce lac. Sur l'indication des indigènes, ils l'avaient même marqué; un peu à l'aventure, sur les premières cartes du pays, par exemple, sur une carte de 1508. Mais aucune exploration n'étant venue confirmer ces renseignements, les géographes modernes effacèrent la désignation du lac. Depuis d'Anville (1), on ne voit plus figurer son nom sur les cartes d'Afrique. C'est dans l'été de 1849 que des Européens sont parvenus, pour la première fois, jusqu'aux bords du lac. Ces Européens étaient au nombre de trois : un ministre protestant, le révérend David Livington, qui avait conçu le projet de l'entreprise, et deux autres Anglais, partis de Londres pour lui prêter le secours de leur fortune et partager avec lui l'honneur et les dangers du voyage, MM. Oswell et Murray.

I. *Départ des voyageurs. — Ils traversent le désert.*

Les trois voyageurs se trouvèrent réunis au bord d'un courant d'eau nommé Chokouan, à quelque distance au-delà de Kolobeng, village pauvre et nu, assis au pied et sur la pente d'une chaîne de collines de grès rouge ferrugineux (2). Ils partirent le matin du 2 juin avec des wagons, 80 bœufs, 20 chevaux et autant d'hommes, parmi lesquels étaient quelques Bakouains qui devaient servir de guides. Jusqu'à Machué, la route ressemble à beaucoup d'autres routes africaines; elle est parfois plate et découverte, parfois embarrassée de broussailles et d'épines; c'est le grand chemin de Bramanguato. De Machué, la caravane prit la direction du nord, et après avoir fait quarante milles par des hauteurs de sable et des parties de plaines couvertes çà et là de bouquets d'arbustes, elle arriva à Sérotli, qui est pour ainsi dire le seuil du grand désert. M. Oswell donne la description suivante de Sérotli : « Figurez-vous, dit-il, un triste creux de terre sablonneuse avec une demi-douzaine de trous ou d'enfoncements, tels qu'un rhinocéros pourrait les faire en se roulant suivant son habitude. Dans un de ces trous, il y avait une petite quantité d'eau, la dernière, nous assurait-on, que nous verrions jusqu'à la distance de soixante-dix milles, c'est-à-dire de trois longues journées en wagons. La provision était insuffisante. Nous avons déjà été trois jours sans eau. Les indigènes, aussitôt après leur arrivée, se mirent activement à tirer le sable des petits creux, en nous assurant qu'il y avait là abondance de metsé (eau). Le soir du premier jour, nous ouvrimus deux puits qui fournirent un seau d'eau à chacun de nos chevaux; mais comme il ne paraissait pas y avoir chance pour les bœufs jusqu'à ce que d'autres puits fussent ouverts, et comme, même alors, ils en auraient eu fort peu si l'eau n'était pas venue avec plus d'abondance, nous nous déterminâmes à les faire rétrograder jusqu'aux abreuvoirs de Lobotami, endroit situé à vingt-cinq milles derrière nous, et où ils pourraient rester jusqu'à ce que nous fussions certains d'obtenir une provision suffisante. Le matin du lendemain et du jour suivant, les trous fournirent beaucoup plus d'eau. Le cinquième jour, les bœufs revinrent, et après qu'ils se furent abreuvés avec les chevaux, nous nous remîmes en route; mais la chaleur et les sables ne nous permirent pas de faire plus de six milles jusqu'au coucher du

soleil. Le soir du jour suivant, nous atteignîmes un endroit appelé Mokalani (les épines). Notre trochémètre nous indiquait vingt-cinq milles depuis les trous de Sérotli, et notre guide paraissait nous donner à entendre que si nous continuions d'aller aussi lentement, il était très-douteux que nous pussions atteindre la station suivante où nous devions trouver de l'eau. Le lendemain, après notre déjeuner, les chevaux furent envoyés en avant; ils pouvaient voyager plus vite que les bœufs, et trouver de l'eau mieux que ceux-ci. Nous suivîmes leurs traces à travers d'épaisses broussailles et des sables difficiles. Le fouet et nos cris ne purent obtenir plus de dix-neuf milles des pauvres bêtes; elles commençaient à sentir péniblement le manque d'eau; elles n'en étaient privées que depuis deux jours à peine; mais la marche avait été des plus rudes; c'était à grand-peine que nous avions fait quarante-quatre milles en vingt et une heures. Murray était avec les chevaux; Livingston et moi, nous étions restés en arrière. Le dîner ne fut pas des plus gais, car nous comprenions tous trop bien que les pauvres animaux qui heuglaient autour de nous d'un ton plaintif ne pouvaient pas traîner les wagons beaucoup plus loin, et nous croyions que la source la plus proche était encore à trente milles devant nous. Nous décidâmes d'avancer au moins aussi loin que les bœufs pourraient aller.

» Le lendemain matin nous arrivâmes, au bout d'une demi-heure, à l'extrémité d'un hallier où nous avions passé la nuit; en entrant dans le creux qui venait immédiatement après, nous aperçûmes les chevaux. Était-ce de l'eau? Non. Notre guide s'était égaré dans ces solitudes non battues. Le lever du soleil sembla réveiller sa confiance, et il marcha en avant. Nous nous étions traînés à peine huit milles que l'allure inquiète de nos bœufs nous avertit d'arrêter. Les indigènes allèrent de côté et d'autre à la recherche d'une source. Notre déjeuner était à peine achevé, que l'un d'eux revint apportant la nouvelle d'un grand étang à deux pas de là. Les bœufs, que, dix minutes auparavant, nous regardions comme tout à fait épuisés, furent attelés vivement. Une marche de deux milles les amena à Mathuloani. C'était le jeudi que nous avions quitté Sérotli, et nous étions au samedi. »

II. *Les Rivières de sable. — Les Bakalihari. — Plante précieuse. — L'Élan.*

Le récit continue à montrer la caravane poursuivant ainsi péniblement sa marche avec la double inquiétude de s'égarer et de manquer d'eau. De temps à autre, on rencontrait des rivières de sable, c'est-à-dire des lits de sable où certainement l'eau avait autrefois coulé; mais maintenant elle coule au-dessous de la surface. Les pauvres habitants de ce désert, les Bakalihari et les Bushmen ou *hommes des bois* (1), aux ventres proéminents, aux membres grêles, enfoncent dans ces sables un roseau dont un des bouts est enveloppé d'une touffe d'herbes, ce qui le transforme en une espèce de filtre; puis, aspirant l'eau avec la bouche, ils la rejettent dans leurs vases à eau, qui sont habituellement des écailles d'œufs d'autruches. Quelquefois ils apaisent leur soif par le secours d'une plante précieuse qui est, à son extrémité supérieure, de la grosseur d'environ une plume de corneille, et qui s'élève à 3 ou 4 pouces au-dessus de la terre, mais qui se termine sous la terre par une racine de la grosseur d'une tête d'enfant, et se compose d'une substance cellulaire de nature spongieuse, pleine d'une eau pure et fraîche.

Nos voyageurs furent frappés d'un contraste bien triste entre la condition de ces malheureux sauvages et celle des animaux. L'élan, qui a les proportions du taureau, et les autres animaux de la même famille, peuvent vivre des mois entiers sans eau. Ils deviennent énormément gros pendant la saison sèche, c'est-à-dire en hiver, alors que toute herbe

(1) Voy., sur les Bushmen, 1833, p. 320; et la Table décennale.

(1) Voy., sur d'Anville, 1839, p. 216.

(2) Kolobeng est situé à environ 570 milles de Colesberg ou à 900 milles d'Algoa-Bay.

est desséchée ; cependant , quand on ouvre leur estomac , on y trouve une grande quantité de liquide. La caravane fut bien pourvue de chair d'élan pendant toute sa route ; M. Livingston la trouve supérieure à celle du bœuf : il s'étonne qu'on ne l'ait pas encore introduite en Angleterre.

*La fin à une prochaine livraison.*

### LE PROPHÈTE DE CAYAHAGA.

Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord ont eu aussi leur prophète. Ce Mahomet, qui manqua sa mission, espérait, au moyen de prédications, réveiller chez les Indiens l'énergie éteinte, constituer une grande nation au moyen de la réforme religieuse, et chasser les Européens de la terre qu'ils avaient usurpée.

Il y avait, comme on le voit, dans son entreprise un but sérieux. Plusieurs des idées dont il se fit l'apôtre étaient véritablement élevées ; mais il eut recours, comme cela arrive souvent, à des moyens peu honorables pour propager sa doctrine.

Il appartenait à la nation Delaware, et résidait à Cayahaga, près du lac Érié. Cependant on le rencontrait souvent chez les peuplades de l'intérieur, qu'il s'efforçait de fanatiser en affirmant qu'il était envoyé par le Grand-Esprit pour leur montrer la véritable route et leur rendre le bonheur dont leurs pères avaient autrefois joui. Il avait tracé sur une peau de chevreuil une carte qu'il appelait *le grand livre*, par imitation de la Bible, que les Indiens connaissaient sous ce nom et qu'on leur avait appris à respecter.

Sur cette carte était dessiné un grand carré de quinze toises de côté, ouvert à deux de ses coins, qui étaient supposés représenter le nord-ouest et le sud-ouest.

D'après le prophète de Cayahaga, ce carré était l'image des régions célestes où les Indiens devaient séjourner après leur mort. Les deux ouvertures ménagées aux angles servaient d'entrée ; mais le passage était difficile : il fallait franchir un large fossé, éviter un précipice, surmonter une foule d'obstacles. Le malin esprit veillait toujours dans ces parages pour s'emparer des Indiens. S'il réussissait à les saisir, il les conduisait dans une contrée aride où tous les fruits étaient avortés, tous les animaux maigres, et où il se servait d'eux, en guise de chiens et de chevaux, pour ses chasses diaboliques.

L'espace en dehors du carré représentait le terrain donné aux Indiens pour habiter pendant leur vie, et dont leurs pères avaient longtemps joui. En le leur montrant, le prophète s'écriait :

— Voyez ce que le Grand-Esprit nous avait donné et ce que nous avons perdu par nos vices ! Aujourd'hui les Visages-Pâles sont maîtres de notre terre de vie et gardent l'entrée des régions célestes, au nord-ouest, de sorte que les Peaux-Rouges n'ont plus qu'une seule avenue pénible et éloignée pour arriver au pays des âmes. Si vous voulez reconquérir et la terre que vos pères habitaient vivants, et la porte qui les conduisait aux contrées bienheureuses, offrez des sacrifices au Grand-Esprit, renoncez à toutes les habitudes qui vous viennent des Visages-Pâles, cessez de boire leur *beson* mortel (Peau-de-vie) ; alors vous retrouverez la force de les chasser, et vous rentrerez dans l'héritage de vos ancêtres !

Il appuyait ces conseils de descriptions splendides des régions célestes ; il les montrait foisonnant de chevreuils, de dindons gras, de porcs, de buffles, et vendait, pour une peau de la valeur de cinq francs, un exemplaire de cette carte du paradis, illustrée de tout ce qui pouvait le rendre désirable.

Ses prédications étaient écoutées, et ses cartes se vendaient assez bien ; mais il faisait peu de prosélytes. Le gouvernement américain eut la sagesse de le laisser dire, sans essayer une répression qui eût peut-être ranimé chez les Delawares

le vieil esprit national : si bien qu'après une légère effervescence éveillée dans deux ou trois peuplades, tout tomba de soi-même, et le prophète rentra dans l'obscurité.

### QUELQUES DÉTAILS ET RÉFLEXIONS

A PROPOS DU SIÈGE DE LA ROCHELLE PAR RICHELIEU.

Voy. 1850, p. 254.

*Lettre au Rédacteur.*

Monsieur,

Vous avez sans doute remarqué qu'une fois notre attention appelée sur un sujet, une foule de circonstances, fortuites en apparence, viennent nous le remettre en mémoire, et ajouter quelques faits, quelques aperçus nouveaux à ceux que nous pouvions déjà posséder. Permettez-moi de vous communiquer une trouvaille fort ordinaire sans doute, mais qui est de nature à confirmer ce que j'avance.

Je m'étais arrêté dernièrement devant un de ces étalages du quai Malaquais, véritables cabinets de lecture en plein vent, où tant de livres sont passés en revue chaque jour, feuilletés et même lus souvent par les amateurs, les curieux ou les désœuvrés qui *bouquinent* par goût, par passion ou par hasard. Mon attention fut attirée par un volume en latin, de format petit in-8, dont le titre me parut de suite indiquer un sujet intéressant, au moins pour les personnes qui aiment à chercher les origines des procédés des arts, et notamment celle des grands ouvrages par lesquels la main de l'homme essaye de lutter contre les forces de la nature. « Dissertation nouvelle, dit le titre, sur les digues et les ponts construits jusqu'à présent sur la mer, par J. Bertius, géographe et professeur royal (1). Paris, 1629, avec privilège du roi. » Or je venais de lire avec beaucoup de plaisir les deux articles que vous avez publiés au mois d'août dernier (voy. 1850, p. 254 à 264) sur le siège de la Rochelle, et j'avais été particulièrement frappé des détails curieux, et peu connus, je crois, que vous donnez sur la construction de la fameuse digue qui détermina le triomphe de l'armée royale. L'analogie du livre avec les événements de cette époque était manifeste. Bientôt, en regardant le titre plus attentivement, je distinguai, sur une double vignette de forme ronde, dont les détails m'avaient d'abord échappé, des figures de nature à ne laisser aucun doute sur les intentions de l'auteur. D'un côté, le plan d'une ville forte, au fond d'une baie ; de l'autre, un cavalier revêtu d'un costume du dix-septième siècle, auquel un pontife remet un glaive de dimensions colossales. L'acquisition du volume une fois faite, j'ai pu l'examiner à loisir, et c'est le résultat de cet examen que je veux communiquer à vous d'abord, à vos lecteurs ensuite, si vous le jugez à propos.

Pierre Bertius, né, en 1565, d'un ministre protestant, à Beveren, en Flandre, sur les confins des diocèses de Bruges et d'Ypres, fut persécuté dans son pays à l'occasion de controverses religieuses, et se réfugia en France où il embrassa le catholicisme en 1620. Protégé par Louis XIII, qui en avait fait son cosmographe, puis son historiographe, et qui enfin l'avait pourvu d'une chaire de professeur royal en mathématiques, Bertius ne démentit pas le proverbe qui parle du zèle des nouveaux convertis. La chute du boulevard du protestantisme fut pour lui une occasion de célébrer le triomphe de la religion, des armes royales, et surtout de la puissance de Richelieu son protecteur. Le dernier chapitre de son ouvrage est consacré au projet d'une inscription commémorative de ce grand événement, à l'éloge du cardinal, et à l'explication de la médaille dont la face et le revers sont gravés

(1) P. Bertii, geograph. et profess. regii, De aggeribus et pontibus hactenus ad mare extractis digestum novum.

en frontispice et reproduits dans le corps du livre. La composition de cette médaille et les développements bizarres donnés par l'auteur sont profondément empreints du goût de l'époque.

Sur la face antérieure, on voit un plan fort exact de la Rochelle, de son port, de ses fortifications, de la digue de Richelieu, des anfractuosités du littoral aux environs, avec l'indication du jour de la capitulation de la ville : *Rupella capta 28 octob.* (La Rochelle prise le 28 octobre.) L'inscription du pourtour est ainsi gravée en lettres inégales :

OMNES QVI TE VIDENT E GENTIBVS, OBSTVPESCANT  
SVPER TE.

(Tous ceux d'entre les nations qui te voient seront saisis d'étonnement sur ton sort.)

Ce sont les paroles par lesquelles Ézéchias termine une foudroyante prophétie contre Tyr l'orgueilleuse. Les lettres plus grandes que les autres dans l'inscription, considérées comme lettres numériques, fournissent à Bertius le millésime de l'année de la chute de la Rochelle; car au lieu de

M DC VVVVVIII,

on peut écrire M DC XXVIII (1628).

« Ce n'est pas, dit l'auteur, que le prophète inspiré ait voulu désigner l'événement auquel elles s'appliquent si bien; non, je n'en crois rien. Mais je dis que les mêmes fautes sont ordinairement punies des mêmes châtements... »

» Je sais aussi qu'il n'était pas dans l'intention du prophète Abacuc d'annoncer qu'en l'an de grâce 1627, sous le règne de Louis XIII, les pirates anglais recevraient dans l'île de Ré une rude correction par les mains des Français aidés de Dieu seul; et cependant ce verset latin, que l'Église a chanté avec allégresse, suivant le témoignage de saint Jérôme, après la mort de Dômitien, de Maximien, de Julien et de ses autres persécuteurs, renferme précisément la date de cette année, M DC VVVVVIIIIII ou M DC XXVII :

TV DIVISISTI IN STVPORE CAPITA POTENTIVM.

(Tu as frappé de stupeur les têtes des puissants.) »

Ces rapprochements bizarres ne sont pas les seuls que Bertius signale. Le nom phénicien de Tyr était, dit-il, le mot

*Sor*, qui signifie rocher. N'est-ce pas précisément le nom de la Rochelle?

Quant aux dates exprimées par les lettres numériques du latin dans des versets de la Vulgate, il ne conseille à personne de passer son temps à les chercher. C'est par hasard qu'elles s'y trouvent et qu'il les a découvertes. Néanmoins il en donne encore un autre exemple fourni par un auteur profane. « Ovide ne pensait guère, dit-il, à prédire que don Carlos conspirerait contre son père Philippe II, roi d'Espagne; et cependant, en parlant du siècle de fer, il a écrit le vers suivant, qui contient précisément la date de l'événement :

FILIVS ANTE DIEM PATRIOS INQVIRIT IN ANNOS.

(Le fils, sans attendre l'effet du temps, conspire contre les jours de son père.) »

Avec les lettres qui ressortent au milieu des autres, on forme le millésime M D LVVIIIIIII, ou M D LXVIII.

Le revers de la médaille représente le grand prêtre Achimelech remettant à David l'épée de Goliath, que David lui-même, depuis sa victoire, avait consacrée à Dieu, et qui était conservée dans le tabernacle. David, pour exprimer sa reconnaissance, dit, en prenant l'épée : « Elle n'a pas sa pareille. »

NON EST HVIC ALTER SIMILIS;

telle est l'inscription placée autour du revers.

L'auteur n'a pas poussé plus loin ses jeux d'esprit et l'explication de sa pensée. Quoiqu'il n'ait pas donné à Achimelech le chapeau de cardinal, comme il a revêtu David du costume de Louis XIII, l'allusion est assez transparente pour n'avoir pas besoin de commentaire.

Richelieu, auquel le programme de l'ouvrage avait été présenté avec l'inscription commémorative et le dessin de la médaille, écrivit à Bertius une lettre d'approbation et d'encouragement qui figure à la fin du volume.

Si ma communication n'était pas déjà si longue, je n'aurais pas résisté au désir d'analyser la partie historique de la dissertation de Bertius; mais il faut se borner, et j'en indiquerai seulement les matières principales. Après avoir parlé de la construction des ponts et des digues en général, l'auteur



Médaille proposée par Pierre Bertius en commémoration de la prise de la Rochelle sous Louis XIII.

passé successivement en revue : le pont que Darius, fils d'Hystaspe et roi de Perse, jeta sur le bosphore de Thrace, lorsqu'il fit son expédition de Scythie; le pont que Xerxès avait établi sur l'Hellespont pour envahir la Grèce; la digue construite par Alexandre le Grand pour réduire la ville de Tyr; la digue semblable par laquelle Scipion l'Africain ferma le port de Carthage; la digue par laquelle Cléopâtre joignit l'île de Pharos au continent, près d'Alexandrie; les digues qui préservent les Pays-Bas contre l'invasion de la mer; la digue de la Rochelle; enfin plusieurs autres ouvrages analogues, exposés au choc des flots, et de destinations diverses. Un chapitre spécialement consacré à la marine des Gaulois et

des Francs fait ressortir l'habileté de nos ancêtres dans la navigation.

Ne vous semble-t-il pas, monsieur, que l'importance du sujet et les développements historiques qui s'y rattachent, peuvent faire pardonner des rapprochements de mauvais goût, mais assez piquants comme expression de la tournure des esprits érudits au commencement du dix-septième siècle? — Agréez, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.



## LES FORÊTS DES ALPES.



Dessin de Karl Girardet

La vie du bûcheron, partout assez dure, l'est particulièrement dans les hautes vallées du Jura, de la Suisse et de la Savoie. La rigueur de l'hiver, l'aspérité du sol, les difficultés des chemins rendent l'exploitation des bois un des travaux les plus pénibles auxquels l'homme puisse être appelé. Ce

travail n'est pas sans danger, si les arbres se trouvent placés sur des pentes rapides, ou dans le voisinage des précipices. Il faut du courage et du sang-froid pour les attaquer dans leur position formidable; il faut de l'adresse pour les faire tomber de telle sorte qu'après leur chute ils ne roulent pas au

fond des abîmes. Et pourtant il faut se hâter. Dans ces montagnes, l'approche de l'hiver est prompte et soudaine; les bûcherons sont fréquemment obligés de se retirer devant lui, et de laisser encore un feuillage aux arbres que le marteau du forestier avait condamnés à mort. D'autres fois, on n'a que le temps de jeter les arbres à bas, sans pouvoir les scier et les refendre. On achève l'ouvrage au printemps.

Ce travail n'appartient qu'aux membres les plus robustes de la famille; les femmes n'y prennent aucune part; elles apportent le dîner aux hommes, comme cette jeune fille que nous voyons les mains frileusement cachées dans son tablier, tandis que le petit frère allume sous la casserole un feu qui va rendre la chaleur à la soupe refroidie pendant le trajet.

Le repas sera court et silencieux: on n'a pas de temps à perdre, pas de gaieté à dépenser dans cette sévère journée. Plus tard, lorsque la pénible récolte sera faite, que les voitures ou le trainage auront descendu le bois dans les vallées, que l'hiver enfermera chez eux ces robustes ouvriers, ils prolongeront doucement la veille devant un feu bien mérité, en tirant parti des bois qu'ils n'auront pas destinés à la charpente ou au chauffage. On réduit le sapin en échelas et en bardeaux; on fabrique des baquets, des cuiviers, des tonneaux pour la vendange, divers ustensiles, vaisselle commode et peu coûteuse, que la montagne exporte dans la plaine. C'est alors qu'une conversation, plus souvent grave que légère, récréé tous les âges, et fait du travail un amusement. Ce bon père que vous voyez dans la gravure, un genou en terre, la pipe à la bouche, mais uniquement occupé à mener la scie à travers cet énorme tronc, assis alors commodément à la meilleure place, près des tisons résineux, devisera volontiers sur le sujet qui l'intéresse. D'autres s'attachent à la culture des champs, des prés ou des vignes, se voient à l'élève du bétail: pour lui, c'est la forêt qu'il aime; il n'a pas cessé de l'étudier pendant sa longue carrière; il a recherché sur ce sujet l'entretien des hommes habiles, et particulièrement celui d'un excellent forestier du voisinage, joignant ainsi aux précieuses lumières de l'expérience personnelle, celles de la pratique étrangère et des meilleures théories.

« Combien de places, dit-il, aujourd'hui dépourvues, j'ai vues dans ma jeunesse couvertes de forêts magnifiques! Nos bois s'en vont comme nous, mais ne seront pas remplacés. Au bord de la rivière, sur toute cette pente qui n'offre plus qu'un maigre pâturage, s'élevait, il y a trente années, une riche forêt de sapins rouges. Un entrepreneur étranger l'acheta. Il fit coupe blanche, sans laisser un baliveau, et j'ai vu le flotage emmener à vau-l'eau toute cette richesse. Les usagers envoyèrent, dès le printemps, leurs chèvres sur la place; rien n'y resta qu'une herbe rare et de misérables buissons. Une autre fois, j'ai vu tomber les derniers mélèzes et les derniers aroles, qui couvraient le sommet de la montagne; et certainement, depuis que cette barrière n'arrête plus le vent du nord, notre vallée est plus froide, nos blés souffrent, les gelées tardives causent de plus fréquents dommages.

» Nous ne sommes pas les seuls imprévoyants. Dans plusieurs contrées alpestres, et particulièrement dans le Valais, on a détruit des bois qui protégeaient maints villages contre les avalanches. Les gardiens abattus, l'ennemi a bientôt surpris ces villages sans défense. Il a fallu recourir à d'autres moyens. On a creusé péniblement des fossés larges et profonds, en rejetant la terre sur le bord, où l'on a planté des pieux d'une grande force. Ainsi on a dû fortifier avec art, et à grands frais, des lieux que la nature s'était chargée de défendre elle-même. Et les habitants de la froide vallée d'Urseren, près du Saint-Gothard, à quelle extrémité ne les a pas réduits leur imprudence? Ils fauchent maintenant les bruyères et les myrtilles, seuls moyens de chauffage qui restent dans une localité autrefois couverte de sapins. Je connais un village des hautes Alpes qui fut autrefois renommé pour ses belles fontaines; les forêts supérieures, hautes et touffues, arrê-

taient les nuages et rendaient les pluies d'été plus fréquentes; l'ombre protégeait les neiges contre une fonte trop rapide. C'était le réservoir de ces fontaines admirées. La forêt donnait de plus, libéralement, le bois nécessaire aux conduites. Aujourd'hui les sapins sont tombés, les fontaines sont tarries, et l'on boit l'eau des citernes.

» Vous savez que le sol des vallées supérieures descend lentement vers les lieux plus bas. Nos Alpes, semblables à des os décharnés, montrent déjà, dans beaucoup de lieux, la pierre nue. Nos pentes un peu roides s'appauvrissent d'année en année par la violence des eaux. Ce limon que vous voyez descendre avec elles ne remontera jamais; nous ne saurions l'arrêter complètement sur cette pente fatale; mais nous pouvons du moins retarder et suspendre le mal. Les forêts sont destinées par le Créateur à cet usage: on ne viole jamais impunément les décrets de ce Législateur souverain. Une nuit a suffi pour emporter d'un seul coup, pendant un orage, le territoire d'une commune qui avait détruit ses forêts pour semer du blé. Ce torrent, que des racines profondes n'attachaient plus aux couches inférieures, glissa sur elles avec ses moissons et ses autres cultures. Exemple terrible que les pays de montagnes ne devraient jamais oublier!

» Si vous aviez vu autrefois, et si vous pouviez voir aujourd'hui, les forêts de l'Engadine, de la vallée de Calanca, dans les Grisons; celle de Habkeren, dans le canton de Berne; d'Alpnach, dans celui d'Unterwald; cent autres vallées de la Suisse et des pays voisins, vous seriez consternés de leur désolation présente, en la comparant à leur ancienne richesse.

» Heureusement, il y a du remède encore, et j'espère que nos enfants, plus prévoyants que nos pères, y pourvoient avant qu'il soit trop tard. Dès aujourd'hui, le bois étant plus cher et plus précieux, ménagons-le avec plus d'économie. Nous bâtissons en bois maisons et granges, souvent avec une prodigalité impardonnable. J'ai compté à Bœningen, près d'Interlaken, cent cinquante maisons et quatre cents granges ou fromagères pour quatre-vingts ménages. Dans le cercle des Ormonts, au canton de Vaud, on compte pour trois mille habitants quinze mille bâtiments entièrement construits en bois. Quelle destruction! Cependant la pierre ne manque nulle part: à l'extraire, nous n'épuiserons pas nos rochers, comme ces maisons de bois épuisent nos forêts. Si la maison de pierre est plus coûteuse, elle est aussi bien plus durable; elle est bien moins exposée aux ravages du feu. Que de fois un incendie dévore sur nos Alpes des villages entiers et les ruine doublement, d'abord en détruisant le mobilier et les récoltes, ensuite parce qu'il faut abattre des forêts entières pour de nouvelles constructions exposées au même danger!

» Voyez encore combien nous sommes prodigues! Chacun veut avoir un four à soi et cuire son pain, sécher ses fruits à part. Si l'on s'arrangeait pour cuire au même four, le pain n'en serait pas moins bon. On veut clore sa propriété, et l'on fait bien; mais pourquoi ces clôtures mortes où l'on emploie le bois de fente avec profusion? Une haie vive, qui fermerait mieux votre petit domaine, vous donnerait des fagots tous les trois ans et de la feuille chaque année.

» L'industrie, qui nous coûte tant de bois, nous enseigne aussi des constructions nouvelles, à l'aide desquelles on se procure, avec moins de frais, une plus grande chaleur dans l'intérieur des maisons; empressons-nous de mettre ces moyens en usage, autant qu'il nous sera possible.

» C'est ainsi que nous parviendrons à diminuer le mal; mais ce n'est pas assez. Rendons à nos montagnes leurs anciennes richesses: le moment est venu d'entreprendre cette grande tâche. Partout nos voisins se plaignent que le combustible manque et renchérit. L'accroissement de la population en Europe, les progrès de l'industrie et des arts le rendent toujours plus précieux. D'autres peuples le trouvent dans les entrailles de la terre; nous sommes peu riches en mines de houille, mais les Alpes et le Jura peuvent porter

sur leurs têtes des trésors plus beaux et qui se renouvellent sans cesse.

» J'ai souvent admiré, en montant de nos profondes vallées jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, combien la nature s'est montrée libérale en notre faveur. Je voyais d'abord, dans les parties les plus chaudes et les mieux abritées, le châtaignier mûrir son fruit savoureux au milieu des abricotiers, des pêchers et des vignes; un peu plus haut le noyer, encore à l'abri des gelées, formait, avec les poiriers et les pommiers, un nouvel étage de vergers, au niveau desquels les chênes, les ormeaux, les frênes, les tilleuls étalaient leurs richesses forestières. Plus haut encore, les pruniers, les cerisiers fructifient, disputant le terrain au hêtre, à l'érable et à d'autres essences. Le sapin blanc, la daille (1) se plaisent dans cette région, et ils en bravent les hivers déjà rigoureux. Le sapin rouge, qui s'accommode fort bien de climats plus doux, en peut affronter aussi de plus sévères. On le trouve grand et vigoureux, bien plus haut que les cerisiers, en des lieux où le sorbier, aimé des grives, et le myrtille, cher aux grives et aux enfants, composent presque à eux seuls le verger de la montagne. Où le sapin rouge commence à languir, le mélèze et l'arole vivent encore avec une pleine vigueur. Mais, hélas! qu'ils sont clairsemés sur nos grandes montagnes, leur véritable patrie, ces arbres qu'on a détruits et qu'on ne saurait trop multiplier! Ils ne cèdent la dernière limite des neiges éternelles qu'à l'aune des montagnes et aux rosages qu'il ne faut pas dédaigner, puisqu'ils offrent une extrême ressource au pâtre dans les alpages les plus froids.

» Faisons donc le compte des biens qui nous restent, et mettons-y un meilleur ordre que ci-devant. Avait-on besoin de bois, on abattait au hasard et par caprice. C'est de là que nous avons tant de forêts composées de cent générations différentes, qu'il est impossible d'aménager régulièrement dans l'état où elles sont. D'autres fois on attaquait une forêt de bas en haut, et, à mesure qu'on coupait, les arbres supérieurs brisaient par leur chute et leur transport la génération nouvelle qui commençait à s'élever. Ou bien on n'avait pas la précaution de laisser des brosses (2) dans la partie supérieure et du côté des vents les plus dangereux; et s'il venait un orage violent, la forêt était ravagée.

» S'agissait-il de repeupler le sol après une coupe totale? On en laissait le soin à la seule nature, oubliant qu'elle compte sur notre concours, et qu'il n'y a guère plus de raison d'espérer une belle forêt sans soins qu'une belle moisson sans culture. Ce n'est pas tout: des populations ignorantes sont allées même jusqu'à détruire l'ouvrage de forestiers habiles et dévoués, qui faisaient des semis dont elles devaient profiter plus tard. Un de ces hommes voulut, dans son zèle honorable, réparer une de ces destructions totales dont je vous ai parlé: il lit ensemençer une pente déboisée. Dans la région inférieure on sema des châtaigniers, dans la moyenne des frênes et des érables, et dans la supérieure des mélèzes et des aroles. A peine le forestier a-t-il quitté la commune, que les petits enfants du village courent sur la pente ensemençée, déterrent les châtaignes et les aroles pour les manger, sans que les parents en fassent que rire. Restait le semis des frênes et des érables, qui était déjà comme un champ de trèfle dans sa plus belle venue: il fut livré aux troupeaux de chèvres, qui l'enrent bientôt brouté jusqu'à la racine.

» Que ces désordres cessent! il faut les remplacer par un esprit tout nouveau. Apprenons de ceux qui possèdent la science forestière quelles sont les espèces les plus utiles et comment on les multiplie; quelles essences nous pourrions tirer de l'étranger, par exemple le pin de Weimouth, qui fait, dit-on, des merveilles sur les côtes d'Écosse, et qui est peut-être destiné à reboiser les sommets dévastés du Jura.

(1) Pin de Haguenau.

(2) Bandes de bois, portions longitudinales, qu'on laisse subsister sur les côtés d'une forêt pour protéger l'intérieur.

Sachez quelles espèces peuvent occuper ensemble le même sol, comme le sapin rouge aux racines traçantes, et le chêne, dont le pivot plonge bien avant dans la terre pour demander à d'autres couches la nourriture de l'arbre. Sachez aussi à quel âge chaque espèce doit tomber sous la hache. Enfin semez et plantez vos bois avec le même zèle que vos champs et vos vignes. Alors les Alpes et le Jura ceindront de nouveau leur antique couronne, et la postérité dira de vous: — Ils furent plus sages que leurs pères.»

C'est par de tels discours que le vieux bûcheron fixe l'attention de sa famille. Il est prophète chez lui; il l'est aussi dans les assemblées de la commune. On se laisse persuader enfin par ses exhortations bienveillantes. Peut-être une révolution dans la sylviculture des Alpes et d'autres pays montagneux sera-t-elle un jour le fruit de ses leçons.

#### CONTRE LA CHASSE AUX PETITS OISEAUX.

Il ne faut pas détruire les petits oiseaux; ils sont utiles à l'agriculture. Nous avons une fois énoncé ce fait; nous le rappelons aujourd'hui pour avoir occasion d'ajouter qu'il est maintenant attesté par un grand nombre de cultivateurs expérimentés et de sociétés agricoles (1).

Un petit oiseau frappe à grands coups de bec entre les barbes d'un épi: on l'accuse de dévorer les grains; le plus souvent il n'est, au contraire, occupé qu'à chercher et à dévorer l'insecte qui ronge le grain.

Les rouges-gorges, qu'on tue, dans certains départements, en si grand nombre, comme tous les autres becs-lins, ne se nourrissent que de moucheron, de vermineux et de chenilles, et en détruisent des quantités innombrables pendant le temps qu'ils échappent au chasseur.

Un couple de moineaux ayant des petits à nourrir détruit, pendant tout le temps où il les élève, 3 360 chenilles par semaine, à raison de 40 par heure, en supposant qu'il ne les cherche que douze heures par jour. Nous ne comptons pas les papillons et les autres insectes ailés qui auraient produit, s'ils avaient vécu, un grand nombre de chenilles.

Il n'y a pas jusqu'au roitelet, le plus petit des oiseaux, qui ne vienne au secours de l'homme pour garantir les récoltes contre les ravages des insectes. Dans divers États d'Amérique, on a si bien remarqué le parti qu'on peut tirer de ces oiseaux, que, d'après M. Baxton dans son Histoire de la Pensylvanie, on met à leur disposition, près de chaque habitation rurale, une boîte en bois attachée à une perche, afin qu'ils y établissent leur ménage, ce qui ne manque jamais.

Lorsque les petits sont éclos, les parents cherchent, avec une grande sollicitude, les insectes pour la pâture de leur jeune couvée. Un observateur, ami de M. Baxton, a compté, avec une attention soutenue, le nombre des voyages de deux roitelets qui habitaient une de ces boîtes. Il a compté, en moyenne, pour chacun d'eux, 50 voyages par heure; le minimum a toujours été de 40, et le maximum de 60. Dans l'espace d'une heure, l'un et l'autre étaient revenus 71 fois avec un insecte à leur bec. Cette chasse dure sans relâche toute la journée. Une moyenne de 50 voyages par heure donne dans la semaine 4 200 insectes détruits, en ne supposant la journée que de douze heures.

On peut en dire autant des mésanges, des fauvettes, des rossignols, des pies et d'une foule d'autres oiseaux, qui peuvent bien becqueter quelques cerises, quelques framboises, objets de peu de valeur, mais qui rendent de très-grands services à l'agriculture en détruisant un nombre considérable d'insectes.

Plusieurs conseils généraux ont demandé formellement que le gouvernement proposât une loi pour interdire la chasse aux oiseaux par quelque moyen de destruction que ce

(1) Voy. le Journal d'agriculture pratique et de jardinage. — Décembre 1850.

soit, à cause des insectes qui dévastent les récoltes et qu'on peut regarder comme les fléaux de l'agriculture.

### UN VOLCAN DANS LA LUNE.

Notre gravure représente une montagne de la Lune qu'Hévélius nomme le mont Ligustinus, et Riccioli le mont Aristillo. Cette singulière apparence d'une partie de la surface lunaire est reproduite telle que la donne une lunette qui renverse les objets, et dans une position où les rayons lumineux aboutissent à l'œil de l'observateur font un angle d'environ 45 degrés avec la surface. La réduction, pour l'ensemble du paysage, est d'un douzième de pouce pour un mille : le mille romain est de 75 au degré ; il correspond à 1482 mètres de France, et le pouce romain vaut 0<sup>m</sup>,0249, ce qui donne une réduction dans le rapport de 1 à 716 400 environ. L'étendue de terre ou plutôt de lune que l'on a sous les yeux est donc d'environ 100 à 110 kilomètres de longueur.

C'est un astronome étranger, le chevalier Decuppis, qui a dressé cette carte, à Rome, d'après des observations

faites à l'aide du célèbre et puissant télescope de Cauchoix.

Le mont Ligustinus présente tous les caractères d'un volcan éteint. Le diamètre du cratère A est d'environ 36 kilomètres. Le point le plus élevé de sa circonférence D a environ 2 606 mètres au-dessus du fond de la cavité ; le point opposé E s'élève à environ 2 012 mètres. Au centre du cratère se dresse un cône haut de 876 mètres, et à côté on en remarque un plus petit. Le fond du cratère, observé attentivement et dans des circonstances favorables, paraît couvert d'aspérités que l'on suppose indiquer des pierres, des blocs de lave. De ce volcan partent cinq ramifications d'élévations moins saillantes. Sur ces arêtes s'élèvent des aiguilles, sortes de pyramides ou d'obélisques naturels, semblables aux colonnes basaltiques que l'on trouve en diverses contrées de notre globe. L'aiguille la plus élevée B est haute de 1 419 mètres : lorsqu'elle fut observée pour la première fois, son ombre se projetait au loin, sa pointe était seule éclairée par le soleil ; elle décomposait la lumière et présentait la couleur du prisme, ce qui a donné lieu de conjecturer que cette aiguille gigantesque se composait d'une matière vitreuse.

Dans la direction du midi, le mont Ligustinus est lié à une



Le mont Ligustinus, volcan lunaire. — D'après L'ALBUM.

plus petite montagne nommée Autolicus, C, dont le cratère a 87 kilomètres et demi de diamètre ; on a observé au fond de ce cratère un cône central, mais il n'existe point d'aiguilles près de ses pentes.

Ces deux montagnes sont situées, comme deux îles, au milieu de la partie méridionale d'une contrée lunaire connue des astronomes sous le nom de *la Mer de pluie*, F, qui est aussi désignée, dans sa partie occidentale, sous le nom de *Marais de la putréfaction*.

### CHATEAUX

(Chef-lieu du département de l'Indre).

En arrivant à Châteauroux par la route de Tours, après avoir traversé le faubourg Saint-Christophe, on aperçoit la ville sous son aspect le plus pittoresque. On a devant soi le vieux château Raoul, qui, dominant le paysage de toute sa hauteur, semble avoir pour vassaux à ses pieds le bâtiment moderne de la Préfecture et toute la vieille ville qui va s'abaissant jusqu'à l'horizon. De cet amas de toits bruns et de murs gris sortent une vieille tour autrefois dépendante du vieux château, puis le clocher de Saint-Martial, bâti par

un bourgeois, Pierre Urignon. Hors de là, on chercherait en vain dans l'intérieur de la ville aucun souvenir du passé.

La Préfecture est un grand bâtiment à la mode de l'Empire, avec un portique de mauvais goût. Les fenêtres et les portes du vieux château sont de l'époque gothique tertiaire ; ses premières constructions datent du dixième siècle. A l'intérieur rien n'a été conservé, on y a placé les bureaux de la préfecture ; le dernier receveur de la province, Dupin, en a été le dernier habitant. C'est du fondateur de ce château, Raoul, que la ville a pris son nom, Château-Raoul, par corruption Châteauroux. Les seigneurs de Châteauroux et de Déols furent tour à tour sous la dépendance des comtes de Bourges et des ducs de Guienne jusqu'en 926. A cette époque, le roi Raoul ordonna qu'ils relèveraient immédiatement de la couronne ; mais cette décision n'eut aucune valeur pendant les guerres des Anglais ; ce fut seulement à partir du roi Philippe-Auguste que les seigneurs de Châteauroux reconquirent « que leur baronnie relevoit de Sa Majesté ; le donjon du châtel de Châteauroux relevoit de l'archevêque de Tours. »

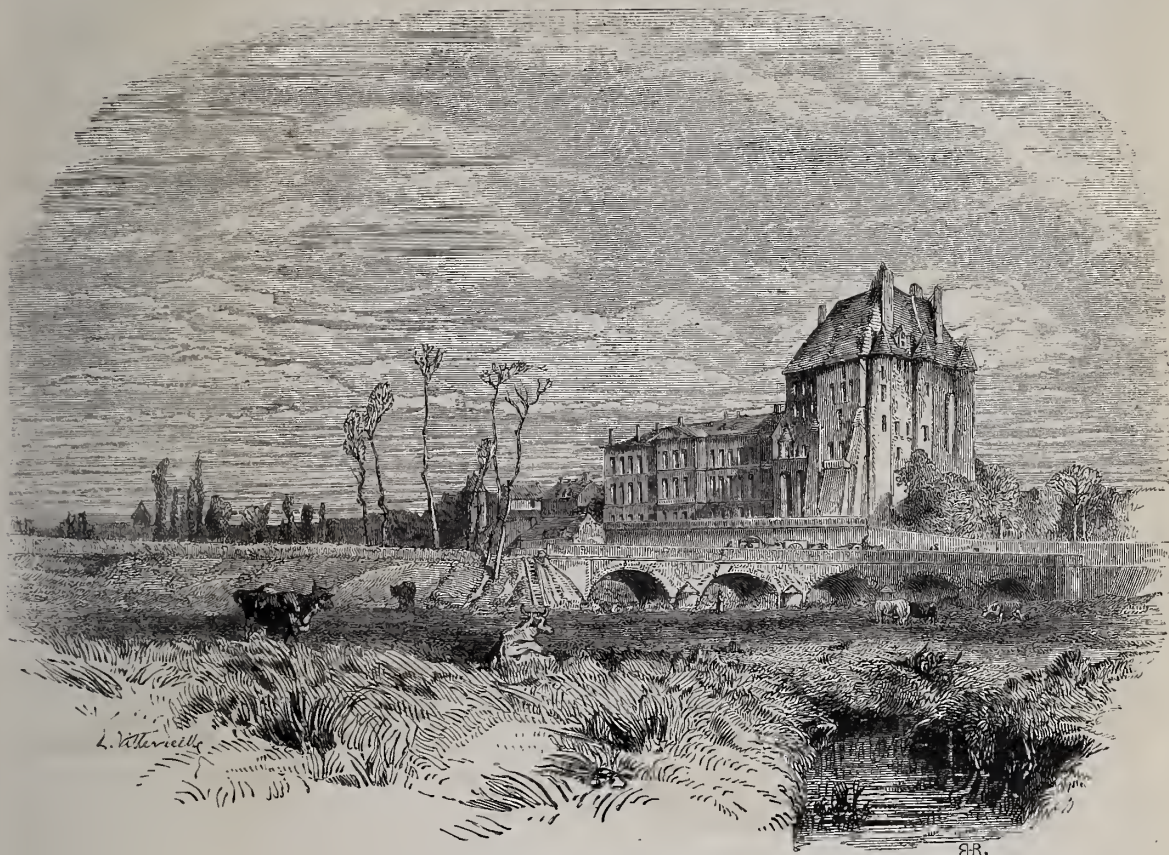
André de Chauvigny s'étant illustré en Palestine, Philippe-Auguste lui fit don de Châteauroux, alors capitale de la seigneurie déoloise ; il y fonda un couvent. Guillaume de Chau-

vigny, en 1213, jeta les fondements du couvent des Cordeliers, l'un des plus anciens de l'ordre.

Henri II de Bourbon, prince de Condé, devenu possesseur de Châteauroux et de la moitié du comté, en acheta le reste, en 1610, des descendants de Raoul. Louis XIII, six ans après, érigea ce comté en duché-pairie en faveur du prince et de ses descendants. Ceux-ci en jouirent pendant plus d'un siècle. Charles de Bourbon, comte de Clermont, le vendit à Louis XV, qui en fit don à Marie-Anne de Mailly-Nesle, duchesse de Châteauroux, à la mort de laquelle le duché reentra dans le domaine de la couronne.

Jusqu'en 1793, on célébrait à Châteauroux la cérémonie du Pot aux roses. La dernière veuve remariée de la rue de l'Indre (où sont tous les fabricants de drap) se présentait chaque année, le mardi de la Pentecôte, à la porte du château, ayant sur la tête un pot garni de roses et de rubans. Après les compliments d'usage, le seigneur brisait le pot sur la tête de la veuve. Cette cérémonie tenait lieu de la dime qu'il avait droit de percevoir des habitants, qui avaient bâti sur ses prairies.

Châteauroux est à peu près le centre géographique de la France. Sa population est de 15 000 âmes. La ville est tra-



Vue de Châteauroux. — Dessin de Villeville.

versée par la route nationale de Paris à Toulouse et par le chemin de fer du Centre.

#### GÉOGRAPHIE DES FORGES DE FRANCE.

Le fer constitue la principale richesse minérale de la France. La France ne produit pas d'or, pas de mercure, pas d'étain, presque pas d'argent ni de cuivre : mais elle a du fer en abondance ; et, ce qui la distingue, du fer de toutes les qualités et à tous les prix, sauf les qualités supérieures de fer à acier. Les ateliers dans lesquels on s'occupe de la fabrication du fer et de l'acier (depuis les mines et minières jusqu'aux établissements dans lesquels on donne au fer et à l'acier la forme sous laquelle ils doivent être livrés au commerce) sont au nombre de 1051 ; le total des ouvriers employés dans ces ateliers est de 54 000 ; et le total des valeurs créées par leur travail est d'environ 200 millions. A ce tableau, pour être complet, il faudrait joindre les ouvriers qui sont appliqués, soit dans les forêts, soit dans les houlrières, à préparer le combustible nécessaire à tous ces ateliers, les voituriers qui font circuler les produits, les artisans qui mettent le fer en œuvre, comme taillandiers, maréchaux, charrons, serruriers. Mais on voit assez, par ce peu de mots,

quelle est l'importance du travail du fer dans l'économie générale du pays.

Les forges proprement dites, c'est-à-dire les ateliers dans lesquels on transforme le minerai en fer forgé, n'emploient pas toutes les mêmes procédés. Elles se déterminent à un procédé ou à un autre d'après les circonstances locales, et il en résulte qu'en général les usines placées dans des circonstances locales analogues suivent des procédés de fabrication analogues. Mais ce qui est fort remarquable, c'est que l'identité des circonstances locales se maintient presque partout dans une assez grande étendue pour que les groupes d'usines dans lesquels les procédés sont analogues constituent, dans l'ensemble du territoire, non point une série de petits cantons uniformément répandus sur toute sa surface, mais un nombre très-limité de provinces métallurgiques séparées les unes des autres par des intervalles considérables dans lesquels il n'existe pas une seule usine. C'est ce que la statistique générale pouvait seule mettre en évidence ; car, avant qu'on ne possédât les données qu'elle a peu à peu réunies, grâce à la persévérance des ingénieurs des mines, on était loin de se douter que la géographie du fer fût soumise à un ordre aussi simple.

Et d'abord, indépendamment de toute question de distribution, au point de vue simplement technique, on peut di-

viser toutes les forges de France en quatre classes, d'après le procédé de fabrication dont elles font usage.

a) Le procédé de la première classe consiste à convertir le minerai en fonte, puis la fonte en fer forgé, en employant uniquement du combustible végétal, le plus ordinairement du charbon de bois, quelquefois du charbon de bois associé à du bois desséché et torréfié. On fabrique la fonte dans des hauts fourneaux de 8 à 12 mètres, produisant par jour de 20 à 60 quintaux métriques. La fonte ainsi obtenue est convertie en fer forgé au moyen du charbon de bois, et en deux opérations principales, dont l'une consiste dans la fabrication de masses informes de fer brut dites *massiaux*, c'est l'affinage proprement dit; et dont l'autre consiste dans l'étrépage des massiaux en *barres marchandes*. La fonte obtenue par cette méthode forme 65 pour 100 de la quantité totale de fonte qui se fabrique en France. Le procédé de la première classe est donc le procédé dominant. Il est connu sous le nom de *méthode comtoise* et de *méthode nivernaise*.

b) Le procédé de la seconde classe consiste à fabriquer la fonte dans des fourneaux semblables à ceux de la première classe, mais en mêlant au charbon de bois une certaine proportion de coke. La conversion de la fonte en fer forgé s'opère au moyen de la houille, dans des fourneaux à réverbère, selon la méthode anglaise. Pour le réchauffage et l'étrépage, on se sert de charbon de bois, comme dans les usines de la première classe. C'est à ce procédé mixte que l'on a donné le nom de *méthode champenoise*.

c) Le procédé de la troisième classe consiste dans l'emploi exclusif du combustible minéral. On fabrique la fonte dans des hauts fourneaux de 13 à 18 mètres, alimentés avec le coke ou avec la houille, et produisant par jour de 80 à 150 quintaux métriques de fonte. La fonte est convertie en fer forgé dans des fourneaux alimentés par du coke ou par de la houille, avec des opérations plus ou moins multipliées selon la qualité du fer que l'on se propose d'obtenir. Ce procédé, qui tend à se développer de plus en plus, produit aujourd'hui en fonte environ 30 pour 100 de la quantité totale; mais en fer forgé il produit dans une proportion beaucoup plus forte, à cause des usines de la seconde classe qui le suivent également à cet égard. Cette méthode porte le nom de *méthode anglaise*.

d) Le procédé de la quatrième classe consiste à convertir directement le minerai en massiaux dans un foyer au charbon de bois, sans faire de fonte, et à étréper immédiatement les massiaux en barres marchandes. Ce procédé, qui n'est praticable que dans certaines localités, ne fournit guère que 3 pour 100 de la production totale de la France. Il est connu sous le nom de *méthode corse* ou *catalane*.

Dans les contrées qui sont abondamment pourvues soit de bois, soit de houille; ce sont les types extrêmes de fabrication, fabrication au bois, fabrication à la houille, qui règnent exclusivement. Dans celles qui, indépendamment de leurs forêts, peuvent s'alimenter facilement aux mines de houille, ce sont les méthodes mixtes qui ont faveur; et même, à côté des usines où les méthodes mixtes sont en usage, on y rencontre d'autres usines qui adoptent l'un ou l'autre des deux types extrêmes de fabrication. Ainsi, dans ces contrées, on trouve à proximité les uns des autres des établissements appartenant aux trois premières classes. Mais ces contrées forment une exception à la loi générale du territoire, qui est l'uniformité des usines dans l'intérieur du même groupe.

La carte ci-après (p. 40), due à la commission de statistique des mines, et particulièrement, s'il nous est permis de trahir jusqu'à ce point l'anonyme, aux travaux de son savant secrétaire, représente les douze groupes d'usines que l'administration des travaux publics reconnaît. Ce sont des divisions industrielles fixées, non point par des considérations administratives, mais par la simple observation du travail libre. Le contour qui leur est assigné se trouve déterminé par les lignes qui réunissent les usines extrêmes de chaque groupe;

d'où il suit que dans tout l'espace situé en dehors de ces groupes, il n'existe pas une seule usine à fer. Toutes les usines qu'il y a en France sont concentrées dans l'intérieur des diverses divisions; mais elles sont distribuées dans chacune d'une manière très-irrégulière, de telle sorte que dans certaines parties plus favorisées elles sont pour ainsi dire les unes sur les autres, tandis que dans d'autres elles ne se rencontrent qu'à de grands intervalles.

On comprend aisément qu'il ne saurait y avoir de meilleure manière de prendre une idée précise de la fabrication du fer dans notre pays, que de passer en revue chacun de ces groupes, à peu près comme on fait pour une armée, dont il serait impossible de se faire idée s'il fallait en considérer individuellement et pêle mêle tous les soldats, tandis qu'en les réunissant par régiments, c'est-à-dire par groupes similaires, l'inspection en devient prompte et facile. Nous allons donc passer successivement en revue, et avec autant de promptitude que possible, ces douze provinces métallurgiques, si l'on peut les nommer ainsi, en les suivant, non point dans l'ordre de leur proximité géographique, mais dans l'ordre de leurs analogies quant à la fabrication, c'est-à-dire dans l'ordre même des quatre classes que nous avons énumérées tout à l'heure.

I. *Groupe de l'Est*. — Ce groupe comprend essentiellement le Jura et les Vosges, ce qui explique son approvisionnement en combustible végétal. Aussi la fabrication du fer y est-elle presque exclusivement fondée sur le procédé de la première classe. Ce groupe est cependant traversé par trois voies navigables, la Saône, le canal du Rhône au Rhin et le canal de Bourgogne, qui peuvent y amener les houilles des bassins de la Loire et de Saône-et-Loire à des prix modérés. Mais la haute qualité des minerais de fer qui s'exploitent dans l'intérieur du groupe porte les maîtres de forges à tirer parti de cette supériorité pour s'assurer des débouchés spéciaux, et en conséquence ils ne travaillent qu'au charbon de bois, méthode plus dispendieuse, mais donnant des fers de meilleure qualité. Il résulte de cette circonstance que la production du fer dans ce groupe demeure à peu près stationnaire, car elle dépend des ressources des forêts, ressources qui ne sont pas illimitées comme celles des mines de houille.

Le nombre des usines de ce groupe est de 172; leur production en fonte a été, en 1847, de 567 410 quintaux métriques, et en fer forgé, de 304 862 q. m.

II. *Groupe du Nord-Ouest*. — Ce groupe, dont la base s'étend du Havre à Orléans, forme une bande étroite qui s'étend par le centre de la Bretagne jusqu'à Brest. Les minerais de fer y sont fondus au charbon de bois; mais la fonte est convertie en fer forgé, soit par la méthode comtoise, soit par la méthode champenoise, soit par la méthode anglaise. Les houilles sont importées d'Angleterre pour la plus grande partie, et elles pénètrent jusqu'au centre du département de la Mayenne. Les houilles françaises sont demeurées presque étrangères au progrès remarquable de ce groupe depuis quinze ans, grâce à l'emploi du combustible minéral qui lui a permis d'augmenter sa fabrication de près d'un tiers.

Le nombre des usines du groupe est de 75; la production de la fonte, en 1847, a été de 360 421 q. m.; celle du fer forgé, de 171 958 q. m.

III. *Groupe de l'Indre*. — Dans ce groupe, toute la fabrication se fait exclusivement au charbon de bois. Cette persévérance dans les anciennes méthodes tient, comme dans le premier groupe, à l'excellente qualité du minerai, dont les maîtres de forges ont intérêt à tirer tout le parti possible. Les fers sont connus dans le commerce sous le nom de *fers du Berry*. On est parvenu, dans ces dernières années, à augmenter sensiblement le chiffre de la production par l'effet du perfectionnement des méthodes de fabrication et par l'établissement de quelques usines près de massifs forestiers qui n'étaient point utilisés antérieurement.

Le nombre des usines est de 26; la production de la

fonte, de 88 218 q. m.; celle du fer, de 43 593 q. m.

IV. *Groupe du Périgord.* — Dans ce groupe règne également le travail au charbon de bois; cependant un certain nombre d'usines commencent à employer la houille, non pour la fabrication de la fonte, mais pour celle du fer forgé, soit par le procédé anglais, soit par le procédé champenois. Les houilles proviennent en majeure partie de la Grande-Bretagne, et, en proportion beaucoup moindre, des bassins houillers de la Corrèze et de l'Aveyron. Relié par le Lot à ce dernier bassin, la fabrication prendrait dans ce groupe de très-grands développements si l'exploitation des mines de fer était susceptible de les seconder. Mais les mines de fer ne sont abondantes qu'à l'extrémité opposée, vers la limite des départements de la Haute-Vienne et de la Dordogne: il y a donc des frais de transport considérables pour les mettre en rapport avec la houille, c'est-à-dire pour augmenter à volonté la production.

Le nombre des usines est de 120; la production de la fonte s'est élevée, en 1847, à 189 489 q. m.; celle du fer, à 110 910 q. m.

V. *Groupe du Sud-Est.* — Ce groupe appartient à la chaîne des Alpes. Il est intéressant par la quantité d'acier naturel, dit acier de Rives, qui s'y fabrique. On n'y travaille, sauf pour le corroyage et l'étirage de l'acier, qu'au charbon de bois. Quelques aciéries opèrent sur des fontes de Savoie, qui sont produites de la même manière et fournissent des aciers de même qualité.

Le nombre des usines est de 35, dont 12 hauts fourneaux; la production en fonte est de 35 513 q. m.; celle du fer forgé, de 4 730 q. m.; celle de l'acier naturel, de 30 700 q. m.

VI. *Groupe du Nord-Est.* — Ce groupe important longe exactement la frontière depuis le Pas-de-Calais jusqu'au Rhin. Il dispose pour ses approvisionnements de voies de navigation très-précieuses. Il s'appuie par l'une de ses extrémités au canal de la Sambre, et par l'autre au Rhin et aux canaux de l'Alsace: trois autres voies navigables, la Meuse, la Moselle, la Sarre et son prolongement, divisent l'intervalle par portions à peu près égales. Ces diverses voies mettent le groupe en communication avec les riches houillères du département du Nord, de la Belgique, et des provinces rhénanes. Il se trouve donc dans des conditions très-favorables pour le développement de la fabrication du fer par la méthode anglaise et la méthode champenoise. On ne peut douter que son essor n'augmente considérablement quand on aura livré à la circulation le chemin de fer de Paris à Sarrebrück et les canaux de la Marne au Rhin et à la Sarre. En effet, ces voies mettent en communication la Champagne, qui est la contrée la plus riche en minerai de fer qu'il y ait sur le continent européen, et les bassins houillers de Sarrebrück et de Saint-Imbert. Les fontes de Champagne pourront donc être amenées facilement sur la Sarre en retour de la houille qui se portera de la Sarre en Champagne, et là ces fontes trouveront à bas prix les houilles nécessaires à leur conversion en fer.

Jusqu'à présent c'est la fusion au charbon de bois qui l'emporte: on ne fabrique la fonte au moyen du coke seul que dans trois fourneaux, et au moyen du coke et du charbon de bois mélangés que dans deux; dans tous les autres, on n'emploie que le combustible végétal. Mais dans l'affinage de la fonte, la houille joue dès à présent un grand rôle. On fabrique le fer forgé par les trois procédés, par le charbon de bois, par le charbon de bois et la houille alternativement, et enfin par le combustible minéral seul. On voit donc que dans ce groupe, à cause de la diversité des conditions qu'il embrasse, la fabrication est loin d'être aussi uniforme que dans les groupes précédents. La différence des procédés de fusion et d'affinage, jointe à la différence des minerais, permet d'y fabriquer toutes les qualités de fer que demande le commerce. Outre le fer, ce groupe produit aussi des aciers naturels de bonne qualité.

Il renferme 119 usines, et a produit, en 1847, 781 649 q. m. de fonte, et 414 926 q. m. de fer.

VII. *Groupe de Champagne et Bourgogne.* — Le système de fabrication est à peu près le même dans ce groupe que dans le précédent: fusion du minerai de fer au moyen du charbon de bois dans la majorité des usines; transformation de la fonte en fer forgé au moyen des trois méthodes, comtoise, champenoise et anglaise. Il s'ensuit que ce groupe fournit aussi au commerce des fers de toutes les qualités. Malheureusement il est éloigné des bassins houillers, et, sans dans l'extrémité méridionale, desservie par le canal de Bourgogne, les houilles y arrivent à grands frais des bassins de Sarrebrück, de la Loire et d'Épinac. L'établissement de nouvelles voies de communication, qui sont en cours d'exécution, améliorera sensiblement les conditions de la production, et produira sans doute un grand développement dans le travail. C'est dans ce groupe que la méthode mixte, dite méthode champenoise, a pris naissance; mais il est douteux que cette méthode puisse se soutenir longtemps contre la concurrence de la méthode anglaise, à laquelle l'emploi du laminage donne de grands avantages.

Ce groupe renferme 180 usines, contenant 166 hauts fourneaux; il a produit, en 1847, 940 819 q. m. de fonte, et 414 926 q. m. de fer.

VIII. *Groupe du Centre.* — Ce groupe possède de riches minerais, de fer, des mines de houille très-importantes, notamment le Creuzot, Blanzy, Decize, Commentry; il est traversé par le canal du Centre, le canal du Berry, le canal du Nivernais, l'Allier, la Loire, qui y font circuler à bas prix le combustible et le minerai. On conçoit donc, dans des circonstances si favorables, le développement rapide des usines. On fond le minerai, soit au charbon de bois, soit au coke, soit au charbon et au coke mélangés; et de même pour l'affinage du fer, qui se fait également par les trois méthodes. On fabrique, dans quelques usines, un acier naturel de qualité inférieure, dit acier de terre.

Le nombre des usines est de 118; la production de la fonte, en 1847, a été de 821 436 q. m.; celle du fer, de 539 849 q. m.

IX. *Groupe du Sud-Ouest.* — Le groupe du Sud-Ouest est celui des Landes et des Basses-Pyrénées. La fabrication du fer y est essentiellement fondée sur l'emploi du combustible végétal, fourni soit par les forêts d'arbres verts des Landes, soit par les forêts des Pyrénées: l'exploitation des riches houillères qui existent en regard de ce groupe, sur la côte des Asturies, est peut-être appelée à modifier ce régime et à donner un jour à l'industrie du fer dans ces contrées une grande extension. Dans ces dernières années, on avait fondé sur l'emploi de la tourbe des espérances qui malheureusement ne se sont point réalisées.

Ce groupe présente 35 usines, contenant 27 hauts fourneaux; il a produit, en 1847, 148 496 q. m. de fonte, et 46 438 q. m. de fer.

X. *Groupe des houillères du Nord.* — La naissance de ce groupe est toute moderne. Les houillères du département du Nord lui fournissent des ressources de combustible pour ainsi dire indéfinies; et les défauts qui s'étaient fait sentir dans le principe, quant au minerai, se sont amoindris successivement par la découverte de plusieurs mines de fer très-importantes. En outre, plusieurs usines se bornent à transformer en fer forgé des fontes brutes de Belgique, soit même à traiter de vieilles ferrailles que le commerce rassemble en très-grande quantité dans ces départements, et surtout dans celui de la Seine. La fusion de la fonte se fait au coke dans toutes les usines; l'affinage se fait, soit par la méthode anglaise, soit par la méthode champenoise.

Le nombre des usines est de 24, comprenant 14 hauts fourneaux; la production de la fonte a été de 390 421 q. m.; celle du fer, de 555 982 q. m.

XI. *Groupe des houillères du Sud.* — Ce groupe renferme trois bassins houillers de la plus grande importance:

Saint-Étienne et Rive-de-Gier, Alais, Aubin. Les voies de communication ouvertes depuis quinze ans ont mis ces trois bassins houillers en communication avec les fleuves et les rivières qui servent à l'approvisionnement des usines et à l'écoulement de leurs produits. Outre les minerais, les usines peuvent recevoir facilement par là les fontes fabriquées au charbon de bois dans les groupes de l'Est, de Champagne et du Périgord, et les affiner par la méthode anglaise. Ces diverses conditions sont tellement favorables qu'il n'y a aucun doute que ce groupe ne soit destiné à prendre en France le premier rang quant au chiffre de ses produits; il le possède déjà depuis quelques années quant au fer forgé. Les produits sont de qualité médiocre; mais le commerce, pourvu ailleurs des qualités supérieures, trouve ici le bas prix, ce qui, pour une multitude d'usages, compense amplement le défaut de qualité. Dans ce groupe, les procédés sont encore plus exclusivement ceux de la méthode anglaise que dans le groupe du Nord. On n'y fait aucun emploi du charbon de bois.

Le nombre des usines est de 33, avec 34 hauts fourneaux; la production de la fonte a été, en 1847, de 944 420 q. m., et celle du fer forgé de 800 343 q. m.

XII. Groupe des Pyrénées et de la Corse. — Ce groupe est le seul où soit usitée l'antique méthode d'affinage, au

moyen de laquelle on tire du minerai le fer forgé sans passer par l'intermédiaire de la fonte. Cette méthode nécessite l'emploi exclusif du charbon de bois et d'un minerai d'une nature particulière, ce qui explique le peu d'extension qu'elle a reçu. Les fers qui en résultent jouissent, au point de vue de la tenacité, d'une supériorité remarquable sur tous les autres. La difficulté de l'approvisionnement en charbon limite le développement des usines, qui sont généralement de peu d'importance.

Leur nombre est de 119, et leur production en fer forgé a été, en 1847, de 141 391 q. m.; la production en fonte a été de 46 400 q. m.

Ainsi, en résumé, il y a en France douze groupes d'usines.

Au point de vue des procédés, dans quatre groupes on emploie la méthode comtoise, dans cinq la méthode mixte, dans deux la méthode anglaise, dans un la méthode catalane.

Au point de vue du nombre des usines, le maximum se trouve dans le groupe de Champagne et Bourgogne, qui en renferme 180; le minimum dans celui de l'Indre, qui en renferme 26.

Au point de vue de l'étendue de la production, le maximum appartient au groupe des houillères du Sud, qui pro-



Carte de France représentant les douze groupes d'usines à fer et les voies navigables qui les desservent.

duit 944 420 q. m. de fonte et 800 343 q. m. de fer forgé; le minimum, au groupe du Sud-Est, qui ne présente respectivement que les chiffres de 35 513 q. m. et de 4 730 q. m.

La production totale des douze groupes, dans l'année 1847, a été, pour la fonte, de 5 223 852 q. m., et pour le fer forgé de 3 601 901 q. m.



## HÉBREUX CAPTIFS A BABYLONE.



D'après Bendemann (Voy., sur ce peintre, 1846, p. 9). — Dessin de G. Staal.

On ne semble avoir été frappé que du côté poétique de la captivité des Hébreux en Assyrie ; on ne cite jamais que leur cantique plaintif sur *les fleuves de Babylone*, et le peintre allemand, dont nous reproduisons la touchante composition, a évidemment suivi la commune inspiration. Ce sont toujours des captifs chantant la patrie absente et fixant un œil douloureux sur la grande cité de Sémiramis.

Mais le séjour des Juifs en Assyrie a un autre aspect dont l'histoire doit faire ressortir l'importance. Ce ne fut point un simple hasard de guerre, une de ces servitudes accidentelles si fréquentes pour les petits peuples de l'antiquité. En regardant de plus près, on y voit clairement une des mille évolutions accomplies par les races au profit de la civilisation.

Les Hébreux, retirés dans un coin du monde, défendus par des déserts, des montagnes et la mer, avaient conservé à peu près sans mélange les grandes institutions de Moïse. Alors que l'idolâtrie la plus sauvage et le despotisme le plus avilissant gouvernaient la terre, eux seuls avaient sauvé l'unité de Dieu, la liberté et l'égalité humaine, c'est-à-dire ce qui constitue véritablement des hommes. Là seulement, sur la terre d'Israël, les peuples n'étaient point la propriété d'un maître : des chefs de tribus gouvernaient avec le conseil des anciens ; les juges étaient choisis par ceux qui devaient leur obéir. Point de castes, mais division dans les fonctions. La tribu de Lévi, consacrée au culte, était nourrie par toutes les autres ; pas de sciences occultes réservées aux seuls initiés comme en Égypte et dans l'Orient ; la lumière appartenait à tous ; pas de privilège guerrier, chaque citoyen était soldat !

Si les lois étaient mal observées, si des hommes usurpaient une puissance dangereuse, des prophètes se levaient dans la foule, rappelaient aux principes établis par Dieu, et défendaient ou vengeaient l'opprimé.

Mais cette belle et grande organisation sociale était bornée par les étroites limites de la Terre promise. L'isolement qui

lui avait été d'abord nécessaire pour naître et se fortifier, menaçait de la laisser inconnue au reste du monde ; les conquérants assyriens y pourvurent. Ils allèrent chercher dans un pan de leur manteau ce petit peuple qui s'était assimilé tant d'idées véritablement fécondes, et ils le répandirent sur leurs États comme une semence pour l'avenir.

Les Hébreux apportèrent à Babylone des éléments inconnus dont les monuments contemporains nous ont heureusement conservé les traces.

La prospérité avait fait de la capitale de l'Assyrie quelque chose d'inouï dans les fastes du monde. « Babylone, dit un des prophètes, a été comme une coupe d'or dans la main de l'Éternel ; elle enivrait toute la terre ! Les nations ont bu de son vin, et les nations sont devenues folles ! » Jamais la démesure du luxe, les fantaisies du pouvoir absolu et l'égoïsme méprisant de l'homme pour ses semblables, n'avaient été portés si loin. Dès qu'ils parurent au milieu de ces esclaves et de ces tyrans voluptueux, les Juifs devinrent les inébranlables représentants de la charité, de la liberté, de la dignité humaine.

Leurs protestations ne s'en tinrent point aux paroles ; elles se traduisirent par des actes. Défendait-on d'ensevelir les Hébreux mis à mort, Tobie se levait et leur creusait une fosse. Poursuivi, il fuyait ; oublié, il revenait et reprenait son œuvre. Sa piété fraternelle fatiguait l'oppression. Nabuchodonosor forçait-il tous les fronts à se courber devant sa statue, ceux des enfants juifs restaient droits, et on les voyait préférer la fournaise à l'humiliation d'une pareille flatterie. Leur commandait-on d'abandonner leur Dieu pour une des idoles assyriennes, Daniel maintenait la liberté des consciences en descendant dans la fosse aux lions.

Leur courage allait plus loin ! il préparait la chute de cet empire monstrueux, où les vices étaient devenus les assises mêmes de l'ordre social. Ils l'effrayaient de leurs menaçantes

prophéties ; ils appelaient à sa destruction les peuples plus jeunes et moins corrompus de la Perse.

« L'Éternel aura pitié de Jacob, dit Ésaïe ; il choisira Israël ; il les rétablira dans leurs terres ; *les étrangers se joindront à eux*, et ils s'attacheront à la maison de Jacob.

Puis il montre toute la terre en repos et en sérénité, « parce que Babylone n'est plus. » Les cèdres mêmes du Liban se disent l'un à l'autre : « Depuis qu'elle est endormie, personne n'est monté pour nous couper ; » enfin il fait lever du fond de leurs sépulcres tous les princes, tous les rois vaincus par l'Assyrie. Et tous s'écrient avec surprise : « Comment es-tu tombée des cieus, étoile du matin, fille de l'aube du jour ? Toi qui foulais les nations, tu es abattue jusqu'à terre. »

Ailleurs, on le voit poser une sentinelle qui regarde aux quatre aires du vent ; il lui demande à chaque instant ce qu'elle aperçoit, et la sentinelle n'annonce que la ruine de l'Assyrie et de ses alliés ; chars et cavaliers passent en criant : « Elle est tombée ! elle est tombée ! »

Babylone tombait en effet, grâce à Cyrus et aux Juifs. Pendant que Balthazar s'oubliait dans des festins, une main invisible écrivait sur la muraille trois mots hébraïques destinés à jeter l'épouvante dans les cœurs, et Daniel, un des chefs de son peuple, que tous regardaient comme conseillé par Dieu, Daniel expliquait l'inscription fatale ! Au même instant, Cyrus pénétrait dans la ville par le lit desséché de l'Euphrate, et Hérodote déclare positivement que ce moyen lui avait été indiqué ! Par qui, sinon par ce peuple ennemi que les Assyriens avaient enchaîné à leurs foyers, et qui attendait, selon l'expression de son prophète, que *l'étranger se joignît à lui*.

Le roi des Perses récompensa les Hébreux en leur accordant le droit de retour dans leur patrie ; mais beaucoup préférèrent suivre le jeune vainqueur et s'établir dans ses États. Ils s'y multiplièrent au point de former des bourgs et des villes importantes. Ils avaient su se maintenir à la cour. Tout le monde connaît l'histoire d'Esther et de Mardochee ; leur lutte contre Aman, le favori de Darius, la proscription dont furent d'abord frappés les Hébreux, que l'on présentait comme dangereux à l'État, à cause de leurs lois et de leurs croyances particulières. Ils surent échapper au danger en prenant les armes et combattant leurs ennemis. Il y eut dans Suse même cinq cents morts, et ils tuèrent dans tout l'empire soixante-quinze mille ennemis ! ce qui fait supposer qu'ils devaient être eux-mêmes très-nombreux.

Après ce massacre, dit la Bible, « ils eurent du repos de leurs ennemis ; mais ils ne mirent point *leurs mains au butin*. » Ce dernier trait est précieux ; il différencie les Juifs des peuples qu'ils combattaient, et prouve que la lutte fut une lutte de race et non un prétexte pour le pillage.

Mardochee devint premier ministre.

L'influence juive se fit sentir dans la civilisation persane ; elle lui donna une grandeur plus humaine. Les rois assyriens avaient été des géants de despotisme et de sensualité ; les rois de Perse furent bien plus près de se croire des hommes. Corrompus par l'éducation et un pouvoir sans contrôle, ils ne devinrent pourtant ni des Sardanapale ni des Nabuchodonosor. Ils haïssaient, mais ils pouvaient aimer ; ils se laissaient emporter par la colère, mais ils pleuraient ! A tout prendre, il y eut progrès. Chez eux l'initiation commençait, l'autorité aveugle, bestiale, s'altérait et s'amollissait, l'action des Grecs vint compléter plus tard ce que les Juifs avaient commencé.

## INCENDIE DE NEW-YORK,

AUX ÉTATS-UNIS.

L'incendie qui dévora, en 1835, une partie de la ville de New-York, a prouvé quelles prodigieuses ressources le com-

merce des États-Unis pouvait trouver dans sa confiance, son bon sens et son admirable activité : c'est pour le vieux monde un sujet d'émerveillement et un exemple qu'il est bon de lui rappeler. Quand on cite la prospérité croissante de ce grand peuple, on en cherche toujours la cause dans sa position exceptionnelle, ses vastes territoires inoccupés, et les mille richesses naturelles dont il a été gratifié par la providence ; mais ici le génie américain fut seul chargé de réparer le désastre, et c'est dans le caractère du peuple, dans ses institutions et ses habitudes, qu'il faut chercher l'explication de tout ce qui fut accompli.

L'événement eut lieu au mois de décembre. Le froid était très-violent et les cours d'eau avaient gelé, ce qui enlevait tout moyen de combattre le feu. Dans ce cas, qui se présente fréquemment en hiver aux États-Unis, on a coutume de miner les maisons pour couper l'incendie ; mais, par une sorte de fatalité, la poudre manquait.

Le cri : *Au feu !* se fit entendre vers huit heures du soir. Les flammes, qu'on n'avait aucun moyen de combattre, gagnèrent, de maison en maison, avec une rapidité prodigieuse ; des squares entiers brûlèrent en quelques heures. On jetait peule mêle au dehors les marchandises les plus précieuses. « La terre, dit un témoin oculaire, était jonchée de cachemires ; les chevaux marchaient dans la dentelle jusqu'au ventre ; les soieries françaises étaient embarrassées et déchirées dans les roues des chariots. »

Ces chariots mêmes ne se vendaient qu'au poids de l'or : une mésintelligence existait depuis quelque temps entre les négociants et les charretiers, qui refusèrent de marcher à moins de 20 dollars (100 francs) par chargement ; quelques-uns même ne voulurent accepter aucun prix. Un négociant français, qui ne pouvait décider un de ces derniers à lui louer sa charrette et son attelage, les lui acheta 500 dollars, et sauva ainsi pour deux millions de marchandises.

Quand on eut enfin réussi à arrêter les flammes, il se trouva que *cinquante-quatre acres*, la veille couverts de magasins et de maisons, ne présentaient plus qu'un amas de décombres et de cendres !

La plupart des négociants perdirent tout ce qu'ils possédaient, et jusqu'à leurs livres de commerce ; les compagnies d'assurance se trouvèrent insolubles ! Nul doute qu'en Europe un pareil malheur n'eût entraîné des faillites innombrables ; à New-York *il n'y en eut point une seule !* Les négociants et les banquiers qui avaient échappé au désastre vinrent au secours de leurs confrères ; ils reculèrent les échéances des billets souscrits par eux ; ils leur fournirent de nouveaux fonds pour continuer les affaires. Le crédit de la place, étayé par toutes les ressources de ceux qui avaient évité l'incendie, ne fut point ébranlé, et les gens qui la veille se croyaient perdus rentrèrent dans le mouvement commercial avec un redoublement d'ardeur.

On eût dit, en effet, que la nécessité de réparer tant de pertes donnait à tous une activité, un bon vouloir et une intelligence surhumaine. *Sept mois après l'incendie*, les *cinquante-quatre acres* incendiés étaient de nouveau transformés en rues, en places, en squares, et l'œil d'un étranger eût vainement cherché la plus légère trace du désastre.

La surexcitation donnée aux affaires eut même pour résultat d'enrichir des gens qui s'étaient regardés comme ruinés. Une famille de New-York qui venait s'établir en France y apprit l'incendie, dans lequel toutes ses propriétés avaient été dévorées. Elle se réembarqua, décidée à chercher un travail quelconque pour les membres qui la composaient, et à recommencer la vie parmi les plus pauvres citoyens de l'Union ; mais, en débarquant, elle apprit que les terrains sur lesquels s'élevaient ses maisons valaient plus à eux seuls qu'elle n'eût vendu les maisons elles-mêmes. Le feu qui avait tout dévoré, loin de l'appauvrir, venait de doubler sa fortune.

L'incendie de New-York fit cependant subir au commerce de cette ville une perte de dix-huit millions.

## FÊTE DONNÉE A PARIS, LE 24 JANVIER 1730,

PAR LES AMBASSADEURS D'ESPAGNE.

Louis, Dauphin, fils de Louis XV, et père de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X, était né au mois de septembre 1729, à Versailles. Il mourut à Fontainebleau en 1765, neuf ans avant son père. Sa naissance fut célébrée par des fêtes nombreuses, non-seulement en France, mais encore en Espagne. « Le roi d'Espagne, dit le Journal historique de Barbier (1), a pris la naissance du Dauphin au sérieux. Il a envoyé ordre à ses ambassadeurs de faire ici une fête au-dessus de ce qu'on n'a jamais vu en Espagne. » Pour comprendre ce passage du Journal historique, il faut se rappeler qu'il y avait eu rupture quatre ans auparavant entre les cours de France et d'Espagne, lorsque le duc de Bourbon, premier ministre, avait fait reconduire à Madrid une infante dont l'on avait espéré le mariage avec Louis XV. Le roi d'Espagne, en donnant un témoignage public de sa joie à l'occasion du fils qui venait de naître à son neveu le roi de France, faisait acte décisif et éclatant de réconciliation. On publia, au commencement de 1730, diverses descriptions de cette fête splendide. L'une des plus complètes se trouve dans le Mercure de France (février 1730).

Les deux ambassadeurs d'Espagne étaient MM. de Santa-Cruz et de Barrenechea. Le duc de Bouillon mit à leur disposition son hôtel situé sur le quai des Théâtres, vis-à-vis le Louvre (2).

L'hôtel n'était que le centre de la fête dont le dessin comprenait la rivière et les quais depuis le Pont-Neuf jusqu'au Pont-Royal.

Au commencement de la nuit du 24 janvier, qui fut très-belle, les illuminations parurent comme par enchantement.

La façade de l'hôtel de Bouillon, dit le Mercure, présentait aux yeux sept portiques de lumière : on lisait au-dessus de celui du milieu, qui était formé par la porte de l'hôtel, une inscription latine sur l'union et le bonheur de la France et de l'Espagne. Les cintres des portiques étaient décorés alternativement par des dauphins de relief entrelacés et par les chiffres du roi ; le tout rehaussé d'or. Le vide des portiques était occupé par des emblèmes peints en camaïeu dans des médaillons ornés de guirlandes. Au premier, à droite, la France était représentée sous la figure d'une femme qui montrait à l'Espagne le Dauphin entre les bras de la déesse Lucine. Au deuxième portique, à gauche, l'Espagne montrait le jeune Dauphin armé d'un casque et d'une cuirasse.

Aux deux autres portiques, on voyait jaillir de deux mufles de lion dorés des flots de vin pour le peuple.

Un entablement illuminé régnait sur les portiques ; il était surmonté par une galerie découverte, dont la balustrade était formée par des girandoles d'une figure agréable ; l'architecture de toute la façade de l'hôtel de Bouillon était dessinée par des lampions et enrichie de lustres et de girandoles aux trumeaux, dans les croisées et sur les portes.

L'intérieur de la cour était aussi illuminé et décoré de portiques. Au-dessus de celle du milieu, sur les combles, s'élevait une tour lumineuse faisant allusion aux tours de Castille ; elle était décorée de chiffres et du principal attribut des armes de Philippe V.

Tous les dessins de cette illumination avaient été exécutés par le sieur Beausire, fils, architecte de la ville de Paris.

La magnificence de l'hôtel de Bouillon n'était point la plus grande merveille de cette fête.

La rivière présentait, de l'un à l'autre bord, le spectacle d'un vaste jardin encadré par le quai du collège des Quatre-Nations d'un côté, les galeries du Louvre de l'autre, et aux deux extrémités le Pont-Neuf et le Pont-Royal. Deux montagnes escarpées, symbole des Pyrénées, s'élevaient à 82 pieds

au-dessus des eaux. On voyait une agréable variété sur ces montagnes où la nature était imitée avec beaucoup d'art dans tout ce qu'elle a d'agreste et de sauvage. Ici l'on voyait des crevasses avec des quartiers de rochers en saillie ; là, des plantes, des arbustes, des cascades, des nappes et chutes d'eau, des antres, des cavernes. Il y avait tout alentour, à fleur d'eau, des syrènes, des tritons, des néréides et autres monstres marins.

A une certaine distance, au-dessus et au-dessous des rochers, on voyait sur l'eau deux parterres de lumière, dont les bordures étaient ornées alternativement d'ifs et d'orangeiers, avec leurs fruits, chargés de lumières. Le dessin des parterres était tracé et figuré d'une manière agréable par des vases, par du gazon et du sable de diverses couleurs.

Du milieu de chacun de ces parterres, s'élevaient des espèces de rochers jusqu'à la hauteur de 15 pieds ; on avait placé au-dessus des figures colossales bronzées en ronde bosse de 16 pieds de proportion. L'une de ces figures représentait le fleuve du Guadalquivir avec un lion au bas ; l'autre la Seine avec un coq.

Aux deux côtés des parterres et des deux monts, régnaient six plate-bandes sur deux lignes, ornées et décorées dans le même goût.

Deux terrasses de charpente à doubles rampes, étaient adossées aux quais des deux côtés, et se terminaient en gradins jusque sur le rivage. Elles régnaient sur toute la longueur du jardin et occupaient un terrain de 408 pieds sur la même ligne, en y comprenant une suite de décorations rustiques qui semblaient servir d'appui à ces deux grands perons ; le tout était garni d'une si grande quantité de lumières que les yeux en étaient éblouis : on croyait voir des nappes et des cascades de feu.

Entre ces terrasses et le jardin, on avait placé deux bateaux de 70 pieds de long, d'une forme singulière et agréable, ornés de sculptures et dorés. Du milieu de chacun de ces bateaux s'élevait une espèce de temple octogone, couvert en manière de baldachin, soutenu par huit palmiers avec des guirlandes, des festons de fleurs et des lustres de cristal. Les bateaux étaient remplis de musiciens. Les tymbales, les trompettes, les cors de chasse, les hautbois, frappaient agréablement l'oreille.

Les quatre coins de ce vaste, lumineux et magnifique jardin étaient terminés par quatre tours brillantes, couvertes de lampions à plaques de fer-blanc, qui augmentaient considérablement l'éclat des lumières, et qui, pendant le jour, faisaient paraître les tours comme argentées ; elles semblaient s'élever sur quatre terrasses de lumières.

C'est du haut de ces tours que commença une partie du feu d'artifice de ce grand spectacle, après que le signal en eût été donné par une décharge de boîtes et de canons placés sur le quai du côté des Tuileries, et après que les princes et princesses du sang, les ambassadeurs et ministres étrangers, et les seigneurs et dames de la cour, invités à la fête, furent arrivés à l'hôtel de Bouillon.

Après la première partie du feu d'artifice, on vit un combat sur la rivière, dans les intervalles et les allées du jardin, entre vingt monstres marins tous différents, figurés sur autant de bateaux de plus de 20 pieds de long, d'où sortirent une grande quantité de fusées, grenades, ballons d'eau, et autres artifices qui plongeaient dans la rivière et qui en ressortaient avec une extrême vitesse, prenant différentes formes, comme serpents, oiseaux, poissons volants, etc.

Ensuite, du bas des deux montagnes, et par gradation des saillies, des crevasses, des cavités, et enfin du sommet des deux monts, on fit partir une très-grande quantité d'artifices suivis et diversifiés qui figuraient des éruptions volcaniques.

Après l'artifice, terminé par une seconde salve de canon, parurent un soleil levant et un arc-en-ciel.

Toute l'ordonnance de ce spectacle avait été conduite et

(1) Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV, par E.-J. Barbier, avocat au Parlement de Paris.

(2) Aujourd'hui quai Malaquais, 17.

dessinée par Servandoni. Les illuminations avaient été exécutées sur ses dessins par Berthelin et Gérard, chandeliers illuminateurs ordinaires des plaisirs du roi.

Une foule innombrable couvrait les quais, les ponts, les édifices, les maisons. Sur la galerie de l'hôtel de Bouillon et sur des terrasses en amphithéâtre qui les environnaient, étaient placés tous les princes, princesses, seigneurs et dames invités à la fête, tous en habits neufs magnifiques, ornés de

dorures, broderies et de garnitures complètes de pierreries.

Les nobles invités se rendirent ensuite dans la galerie du grand appartement de l'hôtel de Bouillon. Un théâtre y avait été dressé sur les dessins de Servandoni. On y représenta une pastorale de M. de la Serre, et un ballet. La musique était de Rebel, le fils. La scène se passait dans un paysage au pied des Pyrénées. Ce divertissement fut exécuté par l'élite des acteurs de l'Opéra, auxquels on fit don de bijoux d'or d'un



D'après un billet conserve au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

prix considérable, outre leurs habits qui étaient faits de très-riches étoffes.

Après le spectacle, on passa dans une salle magnifique construite exprès dans le jardin, et où l'on servit un repas. Il y avait six tables de cinquante couverts chacune, et de plus deux autres tables servies en ambigu dans deux appartements du vestibule. Au dessert, on but les santés royales au bruit de l'artillerie.

Un concert suivit le festin. On joua le cinquième acte de l'opéra du Phaëton; après quoi l'on retourna dans le grand salon préparé pour le bal. Vers les deux heures après minuit, on laissa entrer les personnes invitées au bal par billets semblables à celui dont nous donnons le dessin, et peu de temps après, les portes furent ouvertes à tous les masques qui se présentèrent.

« Pendant tout le bal, ajoute *le Mercure*, des rafraichissements de toutes les espèces, dans la plus grande abondance et la plus grande délicatesse, furent présentés de tous côtés, en sorte qu'on n'avait pas même le temps de souhaiter, et, chose assez rare dans ces sortes de fêtes, malgré la foule prodigieuse, il n'arriva pas le moindre désordre. »

#### DES POMPES A AIR DE SAINT-GERMAIN ET DE LA PREMIÈRE MACHINE PNEUMATIQUE.

Vous voyez ce mécanisme colossal en comparaison duquel la taille de l'homme est si petite et sa force si peu considérable. Il y a en tout quatre cylindres, dont un seul apparaît ici distinctement dans le bas et au milieu de la figure : il en

cache presque entièrement un autre avec lequel il est accolé; la gravure en laisse entrevoir un troisième en avant et à droite; le quatrième est en dehors de la figure.

Supposez maintenant qu'au lieu de cette figure muette vous ayez sous les yeux la réalité. Dans une salle magnifique, le fer, la fonte, l'acier, le cuivre et le bronze étin-

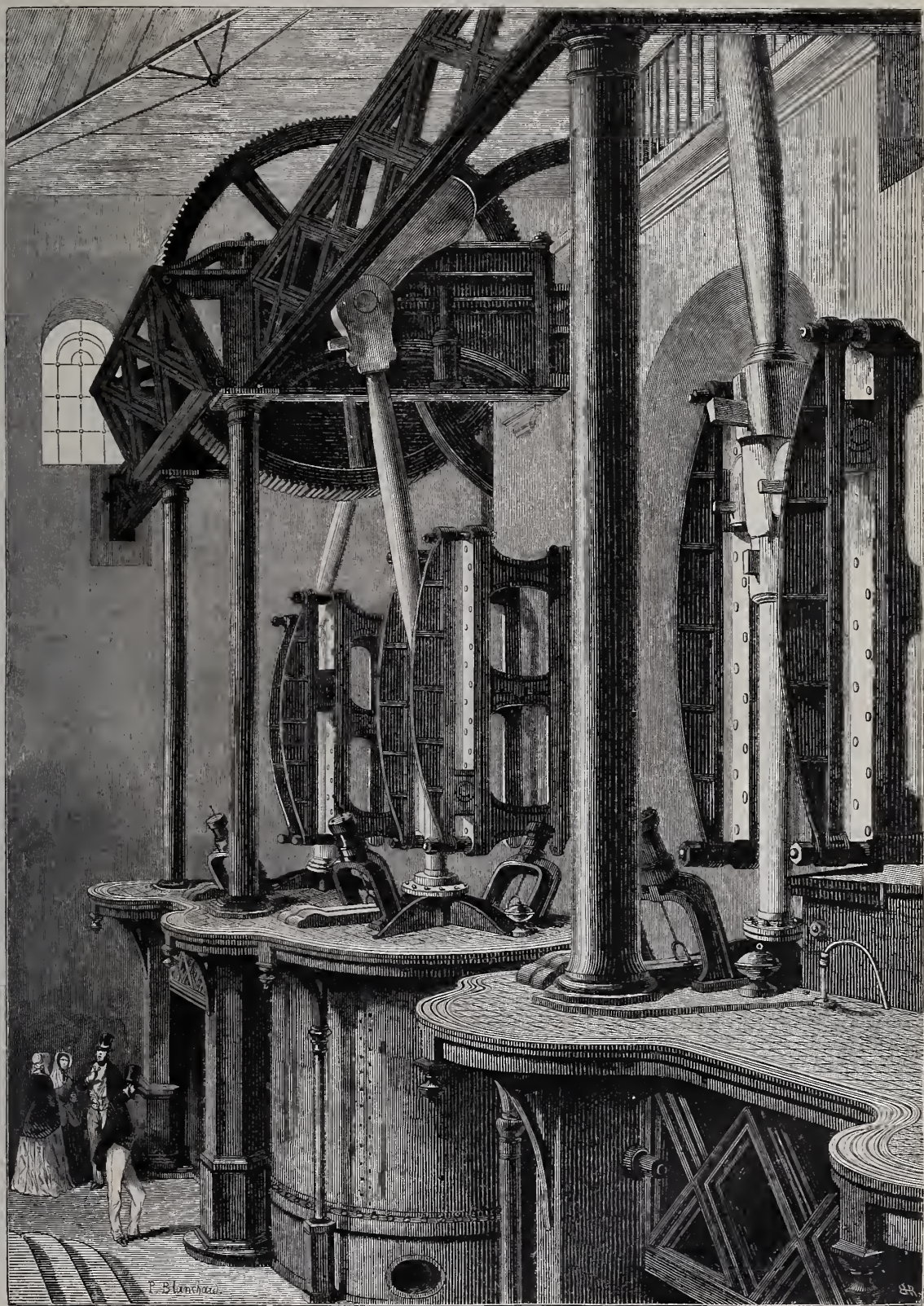


Fig. 1. Pompes à épuiser l'air dans le tube du chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain. — Dessin de P. Blanchard.

cellent. Toutes les pièces fonctionnent; les unes seulement par leur force de résistance, les autres en suivant, soit avec une lenteur majestueuse, soit avec une vitesse redoutable,

les mouvements que le mécanicien leur a assignés d'avance. Pour ne parler que de la partie *pneumatique*, la seule qui doit nous arrêter aujourd'hui, nous verrons, dans

chacun des quatre grands cylindres verticaux, osciller un piston avec un mouvement alternatif d'ascension et de descente. Ces cylindres rangés deux par deux, dont le diamètre est de plus de 2 mètres, et où la course du piston atteint 2 mètres aussi, font partie intégrante de *machines à faire le vide*, à puiser de l'air. Ils vomissent à chaque instant par torrents, avec un bruit formidable de soufflet, par de larges trous placés à leurs parties inférieure et supérieure, les masses d'air qu'ils ont été pulser jusqu'à 2 400 mètres de là. Sous l'influence de cette aspiration puissante, un convoi entier, portant des centaines de voyageurs, est remorqué sur la rampe rapide de 35 millimètres par mètre, qui s'élève jusqu'au plateau de Saint-Germain.

Détournez maintenant vos regards de ce chef-d'œuvre de science et d'exécution, et permettez-nous d'attirer un instant votre attention sur son origine première. Franchissez par la pensée l'espace et le temps; reportez-vous à deux mille ans en arrière au milieu de la Grèce antique, et cherchez-y cette origine; ne croyez pas la trouver dans quelque mécanisme déjà savant et compliqué: elle est plus modeste, plus vulgaire, si vulgaire même que nous hésitons à la nommer en toutes lettres. Vous rappelez-vous ce meuble dont Victor Jacquemont déplorait la perte, et à la recherche duquel ses bons amis, les Anglais hospitaliers de l'Inde, consacreront la publicité de toutes leurs gazettes, et toute la sagacité de leur police, jusqu'à ce qu'enfin on pût le rapporter processionnellement et sous bonne escorte à notre spirituel voyageur? Eh bien! ce meuble ou plutôt cet instrument si commun, auquel son extrémité terminée en pointe, en flûte, a fait donner le nom de la nymphe que Pan poursuivait, était connu dès la plus haute antiquité: il est décrit avec soin par Héron d'Alexandrie, comme propre à aspirer et à lancer des liquides, et il est enfin l'origine première de toutes les machines à faire le vide, par conséquent des cylindres pneumatiques de Saint-Germain et même du chemin de fer atmosphérique.

Il est vrai que ce piston primitif n'étant pas muni d'une soupape, on ne peut enlever l'air du cylindre qu'à condition d'y laisser pénétrer de l'eau en place de l'air; mais l'esprit ingénieux des Grecs avait imaginé d'autres appareils à faire vide.

Ils avaient remarqué que la combustion opérée dans un vase y raréfie l'air, au point que le vase se refroidissant il s'y fait un vide partiel. C'est ainsi qu'ils posaient sur la peau des ventouses sèches, semblables à celles que nous produisons encore aujourd'hui en brûlant du papier dans un verre, et en appliquant exactement les bords du verre sur le membre que nous voulons soumettre au topique. Le cinquantième appareil du précieux recueil de Héron d'Alexandrie est encore un appareil à poser les ventouses sèches, mais sans l'emploi de la chaleur. « Construction d'une cloche qui attire sans l'aide du feu. » Tel est le titre de la description de cet appareil que représente notre figure 2.

« Soit ABC, dit Héron, une cloche (petite marmite) séparée en deux par la cloison DE. Le fond est traversé par un robinet dont le tuyau extérieur FG et le tuyau intérieur HK sont percés de deux ouvertures I et M, qui se correspondent, et sont tous deux en dehors du vase. A l'intérieur de ce vase, le tuyau HK est ouvert en H; il est fermé en K à l'extérieur. Soit en outre, immédiatement au-dessous de la cloison DE, un robinet NX entièrement semblable au premier, et dont les deux ouvertures correspondent entre elles et à une troisième ouverture pratiquée dans la cloison. Ceci étant bien entendu, tournez les manches K et X des robinets, de manière à faire correspondre l'un à l'autre les trous I et M du robinet inférieur, et de manière, au contraire, à interrompre la correspondance établie par le robinet supérieur, entre l'intérieur de la marmite et l'extérieur, de manière à fermer ce robinet. Le vase DC étant rempli d'air, nous pourrons, en appliquant la bouche sur les ouvertures

I et M, en aspirer une partie; tournons alors le robinet sans cesser d'y tenir la bouche appliquée, et recommençons un instant après; nous obtiendrons dans l'intérieur du vase un air d'autant plus raréfié que nous aurons réitéré plus souvent la suction. Ensuite, appliquant sur la peau l'embouchure AB de la cloche ABC, nous ouvrirons les robinets NX de manière à faire correspondre les deux ouvertures de ce robinet et celle de la cloison. Une portion de l'air contenu dans la partie supérieure ABED de la cloche se précipite dans le compartiment DCE en place de celui qui a été enlevé par aspiration, et la raréfaction de l'air qui se produit dans l'ensemble du récipient, soulèvera la peau et les chairs dans toute la partie correspondante à l'embouchure AB. »

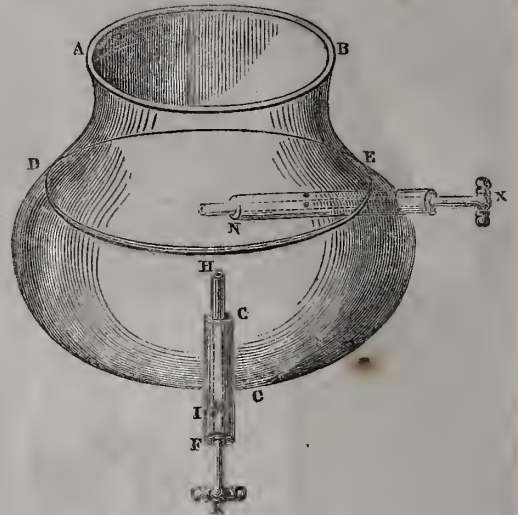


Fig. 2. La plus ancienne des machines pneumatiques, d'après Héron d'Alexandrie.

Ainsi, notez-le bien, c'est avec la bouche que l'on a procédé mécaniquement, pour la première fois, à la raréfaction de l'air dans un récipient. L'enfant qui suspend à sa lèvre une clef dans le trou de laquelle il vient d'aspirer l'air, et le mécanicien qui met en jeu les quatre pistons gigantesques de Saint-Germain, font une opération identique, quant au fond, quoique très-différente par la forme et par les effets. La machine pneumatique de Héron d'Alexandrie pouvait à peine soulever la peau de quelques millimètres; la machine pneumatique de Saint-Germain fait franchir rapidement à de lourds convois une rampe escarpée. Entre ces deux termes extrêmes d'une même idée, quels ont été les intermédiaires, les degrés successivement parcourus par l'esprit humain dans sa marche souvent si lente? C'est ce qu'il est fort intéressant d'étudier, et ce que nous tenterons quelque jour.

## DÉCOUVERTE DU LAC NGAMI,

DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Fin. — Voy. p. 30.

### III. Les voyageurs approchent de la Tzouga.

De Chokouan à la rivière Tzouga, où se terminèrent leurs plus rudes épreuves, les voyageurs eurent à parcourir trois cents milles. Voici comment M. Oswell raconte la fin de cette première partie de l'exploration :

« Il y avait deux jours pleins que nous étions sans eau, et nous allions dans une direction tout autre que la bonne, quand j'aperçus une femme indigène dans les hautes herbes. Quelques verroteries, et plus encore la terreur mortelle que nous lui inspirions, l'amènèrent à nous avouer qu'elle connaissait

une source, et à s'offrir pour nous y conduire. Après avoir traversé une ceinture d'arbres très-épaisse, nous nous trouvâmes tout à coup sur une énorme saline ou plutôt sur une suite de salines. Nous étions à la fin du jour, et le soleil couchant jetait, à la surface blanche des incrustations, une vapeur bleuâtre qui lui donnait l'aspect d'une vaste étendue d'eau. Quoique je fusse à moins de cent pieds du bord, je me crus certain de toucher enfin au lac, et lançant mon chapeau en l'air, je poussai de telles exclamations que nos guides me crurent fou. Je m'aperçus bientôt de ma méprise; beaucoup y furent pris après moi. A côté de la première saline, il y avait une petite source d'une eau très-saumâtre. De ce point, vers l'O.-N.-O. et le N.-E., nous pouvions voir s'élever d'épaisses colonnes de fumée noire; c'étaient, à n'en pas douter, des feux de roseaux, et ces roseaux, dans notre pensée, devaient être ceux du lac! Nous ne soupçonnions guère que le lac était encore à 300 milles. Livingston et moi, nous avions en vain depuis trois jours gravi les petites éminences pour avoir une première vue. Nous fîmes enfin détrompés à cet égard, lorsque le 4 juillet, partis de notre station de la nuit, un peu au delà de Chakotsa pour chercher un sentier, nous arrivâmes à la véritable eau courante de la rivière: c'était la Tzouga qui coulait dans la direction N.-E. Nous aperçûmes un village sur le bord opposé. J'essayai de pousser mon cheval dans l'eau, mais il s'embourba, et j'eus grand'peine à le retirer. Livingston et deux Bakouains furent plus heureux; ils traversèrent la rivière, et à leur retour, nous apprîmes avec joie que cette rivière venait du grand lac. Nous étions donc certains d'arriver à notre but, car nous avions une rivière à nos pieds, et il ne nous restait plus qu'à la suivre.»

IV. *La rivière Tzouga. — Sacrifice humain. — Les Bayeyé. — Chasse-trappes.*

« La Tzouga, dit M. Livingston, est réellement une très-belle rivière: l'eau en était claire comme le cristal, douce et très-froide; elle me faisait éprouver la sensation de neige fondue, ce qui semble confirmer son gonflement périodique au commencement de notre saison chaude. Notre saison sèche s'étend de mai à octobre. Nous vîmes la Tzouga monter d'un mètre en juillet et en août. Sa vitesse peut être de 5 kilomètres à l'heure, et l'eau, comme nous le vîmes par son effet sur notre savon, devenait moins imprégnée de matière calcaire, à mesure que nous approchions de sa source. Les indigènes racontent que le chef d'un pays nommé Meczikoua, situé bien loin dans le nord, a l'habitude de tuer un homme chaque année, et de jeter son corps dans la rivière. C'est alors, disent-ils, que la rivière commence à enfler. — Le froid pénétrant que le voisinage de l'eau communique à l'air nous donnait un appétit merveilleux. — Avec les crues périodiques, de grands bancs de poissons descendent la rivière: les indigènes les prennent au filet ou à la lance. Le peuple, qui demeure sur les bords du lac et des rivières, est d'une race complètement distincte des Bechouanas. Il se nomme Bayeyé (les hommes); le nom de Bakoba, que leur donnent les Bechouanas, signifie quelque chose comme esclaves. Leur complexion est plus noire que celle des Bechouanas. J'admiraï la physionomie franche et martiale de ces gens de la rivière; et souvent, pendant que les wagons en suivaient les rives, j'allais m'asseoir dans leur canot. Ces canots sont tout à fait de forme primitive; ce sont tout simplement des arbres creusés et quelquefois tout tortus. Les bords de la rivière sont généralement de tuf calcaire et bordés d'arbres gigantesques. L'indigo sauvage abonde par endroits.»

A deux ou trois journées du lac, la largeur de la Tzouga varie de 200 à 450 mètres.

Les Bakoba, comme les Bushmen, creusent des trous qu'ils couvrent de roseaux, d'herbes ou de sable pour prendre le gibier grand ou petit: l'éléphant, l'élan, le buffle, l'anti-

lope « Les rives de la Tzouga, dans toute son étendue, en sont bordées, dit M. Oswell. Onze de nos chevaux y tombèrent; un seul y resta; mais deux bœufs s'y enterrèrent. Nous-mêmes nous fîmes tous successivement pris au piège.

V. *Le Lac.*

Ce fut dans les derniers jours de juillet 1849 que la caravane atteignit enfin les bords du lac.

« Nous avions déjà remonté le cours du fleuve pendant 96 milles, à partir du point où nous l'avions atteint, dit M. Oswell. On nous assurait que nous étions encore à une distance considérable du lac. J'allégeai mon wagon, je choisiss un cheval parmi les plus frais, et je me déterminai à pousser une reconnaissance en avant. Laissant les autres wagons et le reste de nos animaux avec la plus grande partie de nos gens, nous partîmes le 16 juillet, et après douze jours d'une marche assez pénible, nous arrivâmes à la demi-tribu des Bamanguato, qui se nomme les Batouani. Nous fîmes halte, non loin de leur village. Une langue de terre ou une île, je ne pouvais discerner ce que c'était, et des rangées de collines de sable, nous empêchaient d'embrasser la vue du lac au point où notre wagon était arrêté. Nous montâmes donc à cheval, et nous fîmes 5 à 6 milles au long du bord. Alors nous fîmes pleinement, bien pleinement satisfaits, et plus que récompensés. Une vaste nappe d'eau se déployait devant nous. Au N.-O. et à l'O., nous cherchions en vain le rivage opposé. Directement vis-à-vis de nous, c'est-à-dire au N.-N.-E., l'autre bord nous paraissait à une distance de 14 à 15 milles. Les indigènes affirment que jamais les canots ne traversent le lac; ils en étoient seulement le pourtour. Ils ajoutent que le bord a une étendue de deux jours de marche au S.-O., et un jour au N.-O., et que là, on trouve une rivière qui vient du N.-N.-E.»

M. Livingston évalue à environ 115 kilomètres la longueur du lac qui se courberait en arc vers le N.-O., où il reçoit cette autre rivière désignée par les indigènes, semblable à la Tzouga, et venant du nord. « Ce fait que la Tzouga conduit à d'autres grandes rivières qui descendent du nord, et où l'on dit que les habitants portent des habits, éveille en moi, dit M. Livingston, des émotions qui me font presque paraître la découverte du lac, comparativement, de peu d'importance. Je vois ainsi s'ouvrir devant nous la perspective d'une grande voie de communication où l'on pourra pénétrer aisément au moyen de bateaux, et qui doit conduire à une région entièrement inexplorée, qu'on nous représente comme très-peupleuse.»

Serait-il possible d'arriver par une route intérieure aux établissements portugais du Zambéré? C'est une question que se sont posée les voyageurs, et qu'ils comptent résoudre dans un second voyage. La Société de géographie de Londres a décerné, en 1850, la moitié du prix royal (50 guinées) à M. Livingston.

AMANS-ALEXIS MONTEIL.

Amans-Alexis Monteil naquit à Rodez en 1769. Son père était conseiller au présidial de cette ville. Destiné d'abord à la robe, il étudia la jurisprudence; mais de cette étude il tira un tout autre parti que celui auquel sa famille s'attendait. En compulsant les vieux textes de lois, en analysant les anciennes chartes, il se prit de passion pour les recherches historiques, et bientôt il y consacra tout son temps. Au lieu de devenir avocat, il se fit historien.

Vers 1799, il publia un premier ouvrage intitulé: *De l'existence des hommes célèbres dans les républiques*. Plus tard, il fit paraître une *Description de l'Aveyron*, qui est restée un modèle de statistique. L'idée de ce livre lui fut suggérée par la position qu'il occupait alors. Il était secrétaire de district; et jour par jour, pour ainsi dire, il rassemblait les faits spéciaux nécessaires à ce travail.

Monteil fut ensuite successivement professeur d'histoire à l'école centrale de Rodez et aux écoles militaires de Fontainebleau, de Saint-Cyr et de Saint-Germain.

Il avait commencé, en 1828, la publication de son *Histoire des Français*, qui, dans sa dernière édition, forme cinq volumes.

En 1835, à l'occasion d'une vente de ses manuscrits, il fit imprimer un petit livre ayant pour titre : *Traité des matériaux*, etc. Dans ces pages écrites avec un goût parfait et une bonhomie pleine de grâce, se révèle un véritable anti-quaire. Monteil excellait, en effet, dans la découverte des vieux parchemins, des vieilles chartes, des vieux manuscrits. Quelque temps après, parut la *Poétique de l'histoire*.

Une fois, Monteil eut, à la grande surprise de ses amis, un désir ambitieux : il se présenta comme candidat à l'Académie des sciences morales et politiques ; il lui manqua deux voix pour être élu.

Dans les derniers temps de sa vie, sa pauvreté était extrême ; il quitta Passy, qu'il habitait non loin de Béranger, et se réfugia à Cély, village de Seine-et-Marne. Il y commença l'histoire de ce petit pays ; il avait aussi entrepris d'écrire ses *Mémoires*. La mort l'arrêta aux premiers feuillets.

Monteil est mort à Cély, âgé de quatre-vingt-un ans, le 20 du mois de février 1850.

Pendant la longue durée de sa vie calme et laborieuse, Monteil ne connut pas d'autre bonheur que celui de démontrer par son exemple le grand parti que l'on peut tirer du moindre fragment ramassé dans la poussière des siècles écoulés.

Monteil s'est assuré un titre durable à l'estime et à la réputation par son ingénieuse *Histoire des Français des divers États*, dont il nous reste à indiquer le caractère particulier. Étonné que les historiens n'eussent songé pour la plupart qu'à écrire les faits et gestes des rois, des princes et des grands, Monteil pensa qu'il ne serait pas d'un moindre intérêt de raconter le génie, les travaux, les études, les mœurs, les habitudes même de la nation, du peuple, des simples citoyens, état par état, métier par métier, s'il était possible. Il voulut mettre en lumière tout ce qui était oublié dans « l'histoire bataille, » ainsi qu'il appelait le genre historique ordinaire. Il y avait une certaine hardiesse à entreprendre une pareille révolution dans la manière d'écrire l'histoire : Monteil avait celle de la naïveté. Dans quelques lignes écrites sous forme de préface en tête des premiers volumes, l'auteur dit qu'il a travaillé plus de vingt ans à cet ouvrage : quand on connaît bien son Histoire, quand on l'a lue attentivement, on demeure presque surpris que vingt années même aient suffi pour tant de recherches si neuves et difficiles.



Amans-Alexis Monteil, mort en 1850. — Dessin de Gigoux.

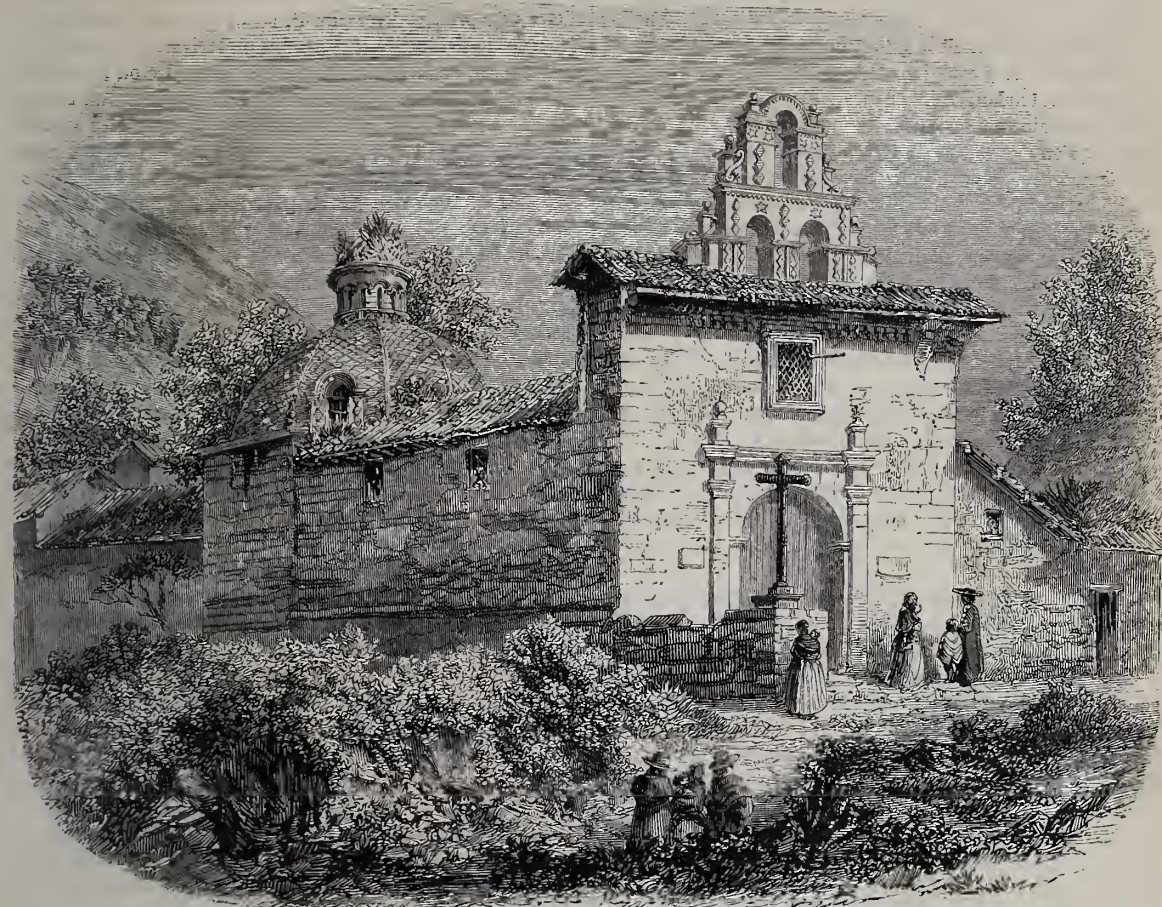
Le quatorzième siècle est le point de départ de ce vaste tableau, où se déroulent tous les siècles suivants jusqu'au nôtre. Chaque siècle est présenté dans un cadre attrayant. Tous les faits sont liés entre eux sous une forme qui captive l'attention et donne à leur étude sérieuse le charme d'un ouvrage d'imagination. Au quatorzième siècle, ce sont deux cordeliers, l'un de Tours, l'autre de Toulouse, qui s'écrivent ; on dirait un roman par lettres. Au quinzième, ce sont les divers états, les divers métiers, le Noble, le Cultivateur, le Bourgeois, le Marin, etc., qui se plaignent de la misère et de l'oppression : on a comparé cette partie du livre à une sorte de complainte à mille voix. Au seizième siècle, un gentilhomme espagnol parcourt la France après les troubles de la Ligue, et raconte minutieusement ce qu'il voit et ce qu'il éprouve en présence des témoignages de notre civilisation qui s'affermi et se complète. Au dix-septième siècle, le récit

est supposé l'œuvre d'un jeune enseigne réformé à la paix de Riswick, et réduit à se faire gouverneur d'enfants dans une famille de haute bourgeoisie. Enfin, au dix-huitième siècle, l'auteur imagine une sorte de petit conciliabule permanent entre trois amis d'opinions différentes. Tous trois, hommes de conscience, se réunissent une fois par décade pour causer des faits qui se passent sous leurs yeux, et s'instruire en se communiquant leurs impressions.

L'*Histoire des Français des divers états* a été, lors de sa première publication, l'objet d'un grand nombre d'éloges et de critiques. Les éloges ont prévalu. Aucun livre de notre temps n'a été plus compulsé et n'a été une mine plus féconde pour la littérature contemporaine. L'Académie française jugea l'auteur digne de partager le prix Gobert avec M. Augustin Thierry.



## LA CHAPELLE DU VOL.



La Chapelle du Vol, près de Quito, dans la république de l'Equateur. — Dessin envoyé par M. Ernest Charton.

Cette chapelle est située près de Quito, au bord du ravin de Jérusalem, dans un paysage étrange et plein de souvenirs terribles : à chaque pas du voyageur dans cette *Quebrada* fameuse, le guide raconte quelque sombre légende empruntée aux superstitions indiennes ou aux annales du crime. De tous ces récits, les plus dignes de foi sont ceux qui rappellent les vols nombreux commis par les Indiens, entre les rochers et dans les taillis. Ce fut, dit-on, un homme riche et d'un caractère original qui, prenant en pitié ces Indiens entraînés au mal par la misère, fit construire la chapelle du Vol et y fonda des messes pour le rachat de leurs âmes. Mais cette explication du nom singulier que porte l'élégant petit oratoire n'est ni la plus curieuse ni la plus populaire. Suivant une tradition très-accréditée, il y a bien des années, un moine s'échappa un jour d'un riche couvent de Quito, jeta, comme l'on dit vulgairement, son froc aux orties, changea son nom, déguisa sa personne, et fit son entrée dans le monde avec un faux titre et des richesses immenses ; il s'entoura d'un luxe extraordinaire, prodigua l'or autour de lui, et se livra sans frein à tous les entraînements de ses passions. Cette vie de désordre ne tarda point à ruiner sa santé : quand il fut près de mourir, il appela un prêtre et lui fit l'aveu qu'autrefois, dans le couvent, il avait dépouillé une statue de la Vierge de toutes les pierres précieuses qui l'ornaient, en les enlevant une à une, de temps à autre, et en les remplaçant par des verroteries. Il ajouta qu'il avait enfoui ces pierres, d'un prix inestimable, sous une roche du ravin de Jérusalem. Après cette confession, il mourut. On se rendit au ravin de Jérusalem, et, à l'endroit qu'il avait

indiqué, on trouva encore un grand nombre de diamants. Ce fut en souvenir et en expiation de ce sacrilège que l'on édifia la chapelle.

## LE TÉLÉGRAPHE.

## ANECDOTE.

Nous suivions ensemble les larges quais du port parsemés de canons sans affûts, de vergues désemparées, d'ancres gigantesques. Mon regard errait sur le bassin où flottaient les vaisseaux désarmés, recouverts de leurs toits rougeâtres ; les frégates aux mâts élancés ; les corvettes drapées de leurs voiles à demi déployées ; les bricks agiles rasant la mer de leurs noires batteries. J'écoutais d'une oreille distraite les confidences du capitaine.

Il m'avait déjà raconté toutes ses espérances ambitieuses ; il en attendait la réalisation d'heure en heure ; on signalait sans doute dans ce moment son brevet de commandement ; le télégraphe allait l'annoncer !

Depuis trois jours il errait sur le port, attendant son bienheureux signal : mais un brouillard voilait l'horizon et les bras du messenger aérien demeuraient immobiles.

Tout à coup mon compagnon pousse un cri. Une percée lumineuse venait d'ouvrir le ciel ; le télégraphe avait fait un mouvement ; ses grandes antennes noires et blanches s'agitaient lentement ; les communications étaient rétablies, la nomination du capitaine traversait les airs.

Il s'élança vers la préfecture avec la légèreté d'un élève

de marine qui vient de revêtir les aiguillettes. Je voulus l'accompagner, mais il m'eut bientôt laissé en arrière ; à peine si mon œil put le suivre à travers les dédales du grand port.

Comme il franchissait la grille, un vieux matelot estropié, près duquel il ne passait jamais sans lui jeter une aumône, s'avança en tendant son chapeau de toile goudronnée ; mais le capitaine ne le vit pas ! Un peu plus loin, le jet d'une pompe qu'on essayait avait détrempe le sol ; il courut à travers la mare fangeuse, sans prendre garde à son uniforme souillé de boue. Ses yeux ne quittaient point le télégraphe dont les gestes magiques le fascinaient. Au moment de traverser la grande rue, il heurta l'éventaire d'un faïencier. Au fracas de ces poteries roulant en pièces sur le pavé, le marchand sortit en criant ; mais le capitaine lui jeta son nom et sa bourse, tourna le carrefour et disparut.

Je ne pus le rejoindre qu'un quart d'heure après, au moment où il sortait des bureaux de la préfecture, haletant et désappointé. La dépêche télégraphique n'avait d'autre but que d'ordonner un envoi de fourrages en Algérie.

Au bout de quelques heures, l'anecdote était connue de tout le monde, et personne ne manqua d'en rire. Combien pourtant n'étaient point plus sages que mon compagnon ! Ce qu'il avait fait un jour, la plupart ne le faisaient-ils point toute leur vie ?

Ce télégraphe, dont les signes avaient précipité les pas du capitaine, ne figurait-il pas bien les trompeuses promesses attirant de loin tous les avides et tous les ambitieux ?

Eux aussi, ne couraient-ils point vers le but de leurs désirs sans écouter la voix de la pitié, sans s'inquiéter des souillures, en brisant sur leur passage tout ce qui leur faisait obstacle, et ne trouvant le plus souvent, au bout du chemin, que les déceptions ou le mépris ?

Ah ! si la leçon est perdue pour le plus grand nombre, elle ne le sera pas du moins pour moi ! Que les télégraphes de l'orgueil, de l'avarice, de la sensualité ou de l'ambition, s'agitent et m'appellent, je n'en continuerai pas moins à marcher du même pas ; leurs signaux ne me feront ni oublier le malheureux qui m'implore, ni courir à la corruption ou à la ruine ! mais je détournerai les yeux des horizons trompeurs pour regarder en moi-même ; je tâcherai de faire route entre deux sûres compagnes, la Modération et la Patience, écoutant tour à tour leurs conseils, acceptant leurs consolations, et plaignant tout bas les imprudents qui s'élancent vers leurs rêves sans vouloir regarder à leurs pieds.

## HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des années précédentes.

### QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLE.

*Costume religieux.* — On entend par « costume religieux » des choses fort différentes, selon que l'on considère l'habillement des prêtres, ou des clercs à tous les degrés de la hiérarchie, ou bien encore des moines. De plus, si l'on s'arrête, comme nous allons le faire d'abord, aux personnes de l'ordre sacerdotal, il faut avoir soin de distinguer le costume qui leur était imposé pour la célébration du culte, de celui qu'elles portaient dans la vie commune.

Des prescriptions nombreuses, précises, consacrées par l'usage des siècles, réglaient dans tous ses détails la tenue du prêtre à l'autel : c'est dire que cette inconstance du moyen âge, que nous avons vue se traduire par tant de modes, fut obligée de s'arrêter à la porte des églises, et que le costume sacerdotal ne changea point.

Pour parler plus juste, établissons comme un fait certain que l'autorité ecclésiastique n'eut point à réprimer de tentatives tendant à altérer ce costume.

Autre chose eut lieu pour les habits qu'il convenait au prêtre de porter en dehors de son ministère. Il n'y avait sur ce point que des recommandations générales, susceptibles d'être interprétées diversement, selon la position et les convenances individuelles. Les canons prescrivaient la simplicité et la modestie ; mais quelle est la limite précise où l'on cesse d'être modeste et simple en habits ? Lorsqu'il y eut un clergé riche, tel pouvait se dire très-modeste de ne porter qu'une bande de pourpre à sa robe lorsque ses moyens lui permettaient d'en avoir un lé. Aussi vit-on les évêques et les conciles forcés de fulminer des décrets pour interdire aux ecclésiastiques l'usage de telle étoffe, de telle couleur ou de telle forme d'habit. Mais le temps amenait des modes différentes, des couleurs, des matières, des façons que les décrets n'avaient pas prévues, et dont on croyait pouvoir user jusqu'à ce qu'elles eussent été défendues à leur tour ; et ainsi les prêtres séculiers restaient exposés constamment à la contagion du monde laïque au milieu duquel ils vivaient. Le mal fut pire encore au moyen âge, lorsqu'ils joignirent la plupart à leurs attributions spirituelles celles de seigneurs temporels ou de fonctionnaires civils. Pouvaient-ils s'abstenir de porter les marques de leur dignité ?

Il n'est pas hors de propos de faire voir ce qu'étaient, au quatorzième et au quinzième siècle, les bénéficiers, classe nombreuse placée à la tête du clergé séculier, où elle constituait un ordre que l'opinion du temps assimilait à la chevalerie. Pourvus d'un ou de plusieurs canonicats, ces dignitaires ecclésiastiques tenaient en leurs mains, à titre de prébendes, la plupart des paroisses qu'ils faisaient desservir à leur profit. Cumulant ainsi les revenus de l'autel avec ceux de leurs propriétés particulières, lorsqu'ils ne thésaurisaient pas ils déployaient un luxe sans borne et menaient dans le cloître la vie de château. Voici le tableau d'un intérieur de chanoine, tracé vers 1380 en manière de panégyrique :

« Messire Jean Lebel (c'est le nom du bénéficié dont il s'agit ; il appartenait au chapitre de Liège), messire Jean Lebel fut un grand et haut personnage, qu'on eût dit un banneret à la richesse de ses habits et de leur étoffe ; car ses vêtements de parade étaient garnis sur les épaules de bonne hermine, et fourrés, selon la saison, de peaux d'un grand prix, ou de taffetas, ou de crêpe. Il entretenait chevaux et domestiques à l'avenant, qui le servaient à tour de rôle. Ses écuyers d'honneur étaient morigénés de telle sorte que s'ils rencontraient un étranger de valeur, comme prélat, chevalier ou gentilhomme, ils l'invitaient à dîner ou à souper, et la maison était toujours approvisionnée de manière à faire honneur à ces invitations. Jamais prince ne s'arrêta dans la cité sans venir s'asseoir à sa table.

» Il portait tous les costumes d'un chevalier, appropriant à chacun les harnais de ses chevaux. Sa richesse était immense en boucles, en garnitures de boutons de perles, en pierres précieuses. Les collets de ses surplis étaient garnis de perles. Il n'avait qu'une table où s'asseyaient indistinctement tous ses convives, et aux fêtes on y était servi en vaisselle d'argent. Les jours de la semaine, il n'allait pas à l'église sans avoir à sa suite moins de seize ou vingt personnes tant de sa parenté que de son domestique et de ceux qui étaient à ses draps. Pour les grandes cérémonies, tout son monde venait le prendre à son logis pour lui faire escorte, d'où il lui arrivait d'avoir aucune fois aussi grande suite que l'évêque de Liège ; car ses poursuivants montaient au moins à une cinquantaine, et tous, ces jours-là, restaient à dîner avec lui. Il donnait par an quarante-huit paires de robes d'écuyers et cinq paires de robes à fourrure de vair, trois pour des chanoines et deux pour des chevaliers. »

De pareils exemples étaient faits pour troubler la tête au commun des pasteurs que leurs occupations dans le monde empêchaient de méditer suffisamment les textes écrits pour leur apprendre leurs devoirs. Beaucoup d'entre eux ne cherchaient qu'à faire figure de gentilshommes. Ils nourrissaient

leur barbe, laissaient croître leurs cheveux, portaient des fourrures, et laissaient paraître sous leurs robes immodérément raccourcies, soit des chausses rouges ou à carreaux des couleurs les plus voyantes, soit des souliers garnis de ces poulaines qui chez les laïques étaient déjà un scandale; quelques-uns allaient même jusqu'à ceindre l'épée. Ces détails nous sont fournis par les décrets des synodes provinciaux. De 1300 à 1500, il y eut peu de ces assemblées où n'aient été portées des plaintes contre les prêtres qui oubliaient à ce point la décence de leur état. On menaçait les délinquants d'interdit; on leur rappelait qu'ils devaient rejeter loin d'eux les fantaisies du monde, se contenter de robes longues et de capes à larges plis, rechercher les couleurs sombres et par-dessus tout le noir. Mais le retour continu des mêmes prescriptions prouve combien peu leur effet était durable. Le sentiment du devoir, prenant plus de consistance à mesure que la civilisation s'est développée, a préservé l'église moderne de ces écarts.

Nous allons maintenant pénétrer dans l'église, et étudier le costume du célébrant.

S'il est vrai de dire que ce costume n'a jamais subi de révolution, il faut reconnaître cependant que, par suite des variations de l'art et de l'industrie, il s'y introduisit peu à peu des nouveautés que l'œil saisit très-bien quand on compare les monuments des diverses époques. Cela est surtout sensible au quatorzième et au quinzième siècle. L'ornementation gothique, s'appliquant aux vêtements sacerdotaux, leur donna un aspect différent de celui qu'ils avaient lorsqu'ils empruntaient leur splendeur à l'art roman; la substitution des tissus forts et apprêtés aux étoffes souples de l'antiquité, obligea de diminuer l'ampleur de telle pièce, de modifier la coupe de telle autre. Comme ces changements se firent par la force des choses, ceux qui maintenaient la discipline ne s'en aperçurent pas ou comprirent qu'il fallait en passer par ces nécessités de l'instabilité humaine.

Les pièces consacrées de l'habillement du prêtre qui accomplit le sacrifice sont l'amict, l'aube, la ceinture, l'étole, le manipule et la chasuble.

L'amict, pièce de lin destinée à envelopper le cou et à couvrir les épaules, s'attache aujourd'hui par des cordons: c'est par une agrafe qu'on la tenait jadis assujettie sur la poitrine. Au moyen âge, l'usage fut général en France de munir l'amict d'un collet de soie brodé d'or, qui retombait comme le collet de nos habits modernes. Sur deux de nos figures, cet accessoire est représenté d'une manière très-distincte; on l'appelait jadis collier. Il cessa d'être porté à la fin du quinzième siècle.

L'aube est définie, par les liturgistes, une talaire (c'est-à-dire une robe descendant jusqu'aux talons) étroite par en haut et par en bas. Son nom, *alba*, indique qu'elle fut blanche dès l'origine; mais elle ne fut pas toujours de fil. Il y avait au dixième siècle, dans le trésor du monastère de Saint-Gall, une aube de soie sur laquelle étaient brodés des sujets allégoriques. Depuis le treizième siècle jusqu'au seizième, on conserva quelque chose de ce goût, en appliquant sur le devant de l'aube une bande de soie cousue en hauteur et bordée d'ouvrages en broderie d'or. Cela s'appelait la parure ou le parement de l'aube. L'inventaire de la cathédrale de Cambrai dressé en 1371 mentionnait « une aube parée d'unes parures (1) battue à or (2), et à chacune six images de broderie (3). » Les rosaces et fleurs de lis qui touchent les pieds du chanoine de Noyon (p. 53), sont le bas du parement de son aube. On renonça à cette décoration lorsque s'introduisirent les guipures et dentelles.

La ceinture était plate, en forme de lanière ou de ruban.

(1) C'est-à-dire d'une double bande verticale.

(2) Où l'or était appliqué

(3) Six sujets exécutés en broderie de soie de couleur sur le fond appliqué.

Aujourd'hui, c'est une corde de fil avec des glands aux extrémités.

L'étole et le manipule ne différaient de ce qu'ils sont actuellement que par un peu moins de largeur, et surtout par l'absence de ces appendices en forme de battoir qui les terminent. Dans diverses localités, le manipule s'appelait *fenoul* ou *fanon*.

La chasuble primitive était une cloche très-ample dont le prêtre, pour officier, relevait les bords inférieurs sur ses bras. Elle produisait par ce moyen des plis d'un très-bel effet: on peut s'en faire une idée par la statue de l'évêque de Paris qui mourut en 1304 (voy. p. 52). Mais ce vêtement, avec sa majesté, ne laissait pas que d'être incommode: aussi, dès le temps de Philippe-Auguste, avait-on commencé à le modifier dans plusieurs églises. Ce changement fut général au quatorzième siècle, et la chasuble, diminuée d'ampleur et échancrée pour le mouvement des bras, prit la forme qu'on lui voit sur la pierre tumulaire de Sainte-Genève (p. 52). Il eût été à désirer qu'on s'en tint là; mais on ne cessa depuis lors d'épargner l'étoffe et d'augmenter l'échancre, tellement qu'aujourd'hui, coupé de bas en haut jusque par-dessus les épaules et réduit à deux pans, le manteau consacré du prêtre catholique n'est plus qu'un vêtement bizarre et inexplicable.

Quant à la décoration de l'ancienne chasuble, sauf une bande de galon ou de perles qui en ornait les pans et l'encolure à la manière d'un pallium, elle était arbitraire, et consistait le plus généralement dans le dessin de l'étoffe, qu'on tirait des magasins de soieries levantines. L'une de nos gravures montre assez qu'on ne regardait pas à ce dessin pourvu qu'il fût riche. Des chimères et des sirènes y figuraient sans scandaliser personne. Les fragments de tissus que l'on recueille dans les anciennes sépultures sont d'accord sur ce point avec les monuments figurés. A partir du quinzième siècle, on prit soin de mieux accommoder les ornements de la chasuble avec sa destination; ils consistèrent généralement en sujets religieux peints ou brodés sur le champ de deux larges croix qu'on appliqua devant et derrière, « pour que le prêtre, dit l'auteur de l'imitation, ait sans cesse en mémoire la passion de Jésus-Christ. » Néanmoins l'art profane eut encore quelque accès sur les chasubles par la vanité des nobles, qui faisaient mettre leurs armoiries à celles qu'ils donnaient aux églises.

S'il fallait parler de tout, nous aurions encore bien des objets à décrire, les uns, simples accessoires du costume sacerdotal, les autres, marques distinctives des rangs dans la hiérarchie. Nous ferons un choix dans le nombre, nous bornant à ceux qui sont le plus fréquemment représentés sur les anciens monuments.

Le célébrant disait la messe tête nue; mais pour aller de la sacristie à l'autel, il lui était permis de se couvrir. Les prêtres assistant aux offices avaient la même faculté. L'aumusse fut la coiffure la plus en usage depuis le douzième siècle. Aumusse est un mot germanique francisé qui signifie couvre-cou. On appelait ainsi une pièce oblongue de drap ou de velours, doublée de fourrure, dont l'un des bouts était rabattu et cousu sur les bords de manière à procurer une poche qui faisait l'office de bonnet sur la tête, tandis que le reste de l'étoffe pendait sur la nuque. A la fin du quatorzième siècle, l'aumusse devint la marque particulière du canonicat, ce qui fit adopter aux simples desservants le petit bonnet rond appelé *birrus*, *birretus*, béret ou barrette. Les chanoines ne se couvraient de l'aumusse que pendant l'hiver; chété, ils la portaient pliée sur le bras. Cette pratique s'est conservée dans plusieurs de nos cathédrales.

La dalmatique, vêtement consacré des diacres, était jadis une robe courte, fortement décolletée, fendue par bas sur les côtés, et munie de manches courtes. Au quinzième siècle, elle subit les mêmes changements de décoration que la chasuble.

Pendant toute la durée du moyen âge, les évêques portaient la dalmatique entre l'étole et la chasuble. Il est à peine nécessaire de rappeler que les rites pontificaux leur assignaient en outre la mitre et les gants, objets qui font encore partie du costume actuel ; mais on remarquera que les pans de la mitre, très-peu élevés à l'origine, ne cessèrent de gagner en hauteur depuis le quatorzième siècle. Quant aux gants, ils étaient faits en filet de soie ou bien en taffetas, et décorés sur le dos d'une croix nimbée. Nos gravures permettent de se faire une idée de tout cela. Enfin la crosse et l'anneau épiscopal achevaient de distinguer l'évêque du simple



Statue sépulchrale de Simon Matifas de Bu y, évêque de Paris.—  
D'après la Statistique monumentale de Paris de M. A. Lenoir.

pasteur. Ce n'est pas cet anneau que l'on voit à la main de notre évêque de Châlons, mais bien l'anneau royal que ce prélat, en sa qualité de pair de France, avait le privilège de passer au doigt du souverain dans la cérémonie du sacre. Le tableau d'où il est tiré représente, en effet, le sacre de Louis XII.

Passons à la chape qui couvre les épaules du même personnage. Ce vêtement, commun aujourd'hui à tous les ordres du clergé, était autrefois l'un des attributs du sacerdoce. Il servait pour les solennités du chœur et pour les processions. Les évêques, dont il ne fut longtemps que le manteau de sortie, commencèrent au quatorzième siècle à le porter à l'exclusion de la chasuble dans les cérémonies où ils n'officiaient pas. C'est alors qu'il devint roide de flottant qu'il était, et un vaste capuchon dont il était muni fut remplacé par cette grande pièce ronde descendant sur le dos en guise de pèlerine, laquelle s'est conservée jusqu'à nos jours. Les

garnitures de frange et les décorations en broderie disposées sur les bords de la chape, remontent aussi à la même époque.

Le surplis était la robe blanche du lévite, robe plus courte que l'aube et qui n'avait pas le caractère sacré de celle-ci. Primitivement on l'appelait *camisia*, chemise. La dénomination de surplis lui vint de ce qu'elle se portait aux offices ordinaires par-dessus le *pellicium* ou *pelisson*, cotte de laine fourrée, équivalent de notre sottane. Les chanoines allaient au chœur avec le surplis et l'aumusse. Certains chapitres remplaçaient le surplis par le *rochet*. C'était un surplis d'importation allemande, qui différait de l'autre par la forme des manches. Les manches du rochet étaient ajustées, tandis que celles du surplis avaient une telle ampleur qu'elles traînaient à terre. De cette mode des manches larges sont nées les ailes, accompagnement si bizarre du surplis moderne.

Pour compléter le tableau des costumes qui donnaient un air si imposant aux anciennes cérémonies religieuses, il faudrait évoquer à son tour le peuple des moines, infini dans sa diversité, mais dont les nombreuses congrégations différaient extérieurement, plutôt par la couleur de l'habit que par sa forme. Cette circonstance nous permettra de réduire à quelques traits généraux une description qui fournirait des volumes si l'on descendait aux détails.

La Règle de saint Benoît fut le manuel dont s'inspirèrent au moyen âge tous les fondateurs ou réformateurs d'ordres religieux. Le grand ascète du mont Cassin avait fixé le costume monacal à trois robes de laine diversement appelées selon les temps et les lieux, mais que depuis le onzième siècle on trouve désignées d'une manière à peu près invariable par les dénominations de *gonne*, *coule* et *froc* : la *gonne*, robe de dessous étroite et à manches longues ; la *coule*, espèce de dalmatique sans manches, surmontée d'un chaperon ou scapulaire ; le *froc*, grande pelisse flottante, munie d'un large capuchon.

Lorsque s'opéra au sein de l'ordre de Saint-Benoît la grande réforme de Cluny, la discipline était aussi relâchée sur l'article du costume que sur tout le reste. Des pièces nouvelles avaient été ajoutées à l'habillement ; les draps somptueux avaient remplacé les étoffes grossières prescrites par le patriarche. Tenant compte des nécessités imposées par le climat et par l'usage universel de leur temps, les réformateurs acceptèrent quelques-unes des modifications apportées à la règle, proscrivirent les autres, et fixèrent en principe le noir comme la seule couleur qui convint aux religieux de leur profession.

Voici, d'après les anciens statuts, en quoi consistait la garde-robe d'un moine de Cluny : deux étamines ou chemises de laine, une *gonne* avec deux *pelissons* de rechange pour la saison froide, deux *coules*, deux *frocs*, un bonnet de poil, un caleçon de toile, deux paires de braies, cinq paires de chausses, deux paires de souliers à courroies, une avec empeigne pour l'hiver, et l'autre sans empeigne pour l'été ; une courroie en cuir de cerf pour ceindre l'étamine et tenir suspendu un couteau dans sa gaine, un peigne de buis dans sa gaine, un étui renfermant des aiguilles et du fil.

Les réformes sorties à leur tour de celle de Cluny ne firent que diminuer le nombre des pièces de dessous et changer la couleur du vêtement apparent. Les cisterciens eurent le gris en partage, les chartreux le blanc, qu'avaient déjà adopté, en se réformant à l'exemple de l'ordre de Saint-Benoît, les ordres rivaux de Saint-Basile et de Saint-Augustin. Aux yeux du peuple, l'habit seul faisant le moine, il n'y eut de distinction entre les congrégations religieuses que la couleur de l'habit. De là les dénominations de moines noirs, gris, blancs, employées si souvent par les auteurs profanes du moyen âge. C'est d'après cette manière de voir que les carmes amenés de la Terre-Sainte par saint Louis reçurent en France le nom de *Barrés*, parce qu'ils étaient habillés de laine à raies brunes et blanches. En 1236, le pape Honoré IV leur interdit ce costume à cause des brocards qu'on en fai-



Représentation d'un chanoine de Noyon enterré à Sainte-Geneviève en 1380. — D'après la Statistique monumentale de Paris.



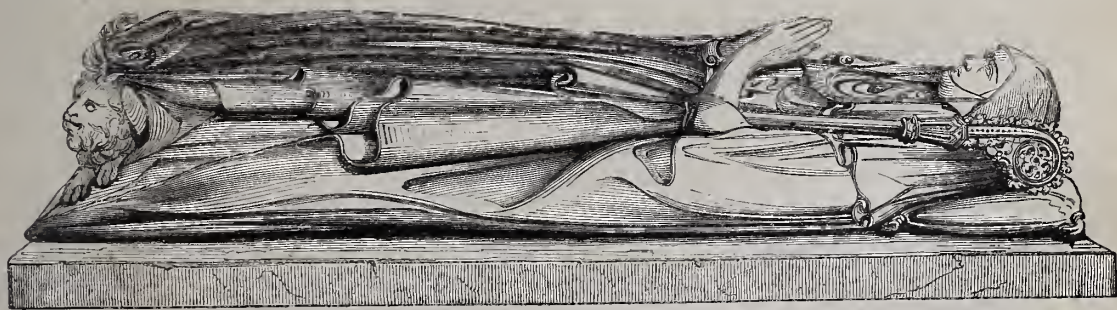
Geoffroi Floreau, évêque de Châlons en 1498. — D'après un tableau du Musée de l'hôtel Clugny.

sait, et leur imposa la gonne brune avec la coule blanche. Ils n'acceptèrent cette réforme qu'à contre-cœur, prétendant qu'ils tenaient l'habit barré du prophète Élie. Plusieurs maisons de leur ordre ne s'étaient pas encore soumises sur ce point au commencement du quatorzième siècle.

Les ordres qui eurent le plus d'autorité sur le déclin du

moyen âge furent les Franciscains et les Dominicains, fondés au treizième siècle, les premiers vêtus de gris et distingués par une ceinture de corde à laquelle ils durent leur surnom de cordeliers, les autres portant gonne blanche et coule noire.

Les religieuses, disciplinées sous autant de règles que les



Statue sépulcrale d'une abbesse de l'ordre de Citeaux, à Saint-Martin de Laon. — D'après le Voyage pittoresque en Picardie de M. Taylor.

hommes, étaient différenciées comme eux par les couleurs de leur observance. Leur costume était le même, sauf que chez elles le scapulaire était remplacé par la guimpe et le voile. Nous donnons comme modèle le costume d'une dame

cistercienne dont la statue sépulcrale, l'une des plus belles œuvres d'art qui nous soient restées du moyen âge, décore aujourd'hui l'église de Saint-Martin de Laon. Le personnage représenté est Jeanne de Flandre, femme d'Enguerrand IV

de Couci, laquelle, après la mort de son mari, se mit en religion et mourut abbesse de Sauvoir en 1334. Le sculpteur a placé dans sa main la crosse, marque de sa dignité.

## DÉPÔTS DE SEL GEMME EN ALGÉRIE.

### Premier article.

Hérodote, profitant des connaissances qu'il avait acquises en Égypte, fait dans son Histoire une description du désert traitée longtemps de fabuleuse, et qui cependant, vérification faite, se trouve fondée sur un savoir géographique beaucoup plus avancé qu'on ne devait l'attendre d'une antiquité si reculée. Il donne sur l'intérieur du grand désert, dont il connaît d'ailleurs très-bien la continuité depuis la vallée du Nil jusqu'à l'Atlantique, des notions longtemps obscurcies et qui n'ont été retrouvées sur place que par les voyageurs modernes. — « Au delà de la partie de la Lybie qui nourrit les bêtes féroces, dit-il dans son quatrième livre, est une vaste zone de sable qui s'étend de Thèbes en Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. De dix en dix jours de marche au milieu de ces sables, on rencontre des tertres couverts de morceaux de sel en gros fragments. » Sans doute il ne faut pas prendre à la lettre cette régularité de dix en dix jours qui convenait si bien au génie précis et systématique de la Grèce, mais c'est cependant une approximation satisfaisante.

La première station indiquée par Hérodote est celle des Ammoniens, dont on a constaté l'identité avec l'oasis actuelle de Syouah; seulement ici l'étape doit être comptée double, car il y a vingt journées de marche dans les sables de Thèbes à Syouah. Quant au sel gemme, le fait est incontestable; voici ce que dit de Syouah le général Minutoli: « A côté de l'oasis, la nature a établi un grand magasin de sel. Des masses considérables s'en détachent tous les jours: il y a des endroits qui, dans l'espace d'une demi-lieue, sont tellement couverts de sel qu'ils ressemblent à un champ de glace; et au milieu de ces couches salsugineuses jaillissent quelquefois des sources d'eau douce. » C'est ce que dit aussi Hérodote; et ce phénomène curieux trouve son explication dans ce que nous avons dit sur les puits artésiens du désert (voy. 1850, p. 161).

Après avoir parlé des Ammoniens, Hérodote reprend l'itinéraire de sa caravane. « Après avoir dépassé les Ammoniens, dit-il, à dix journées de marche de distance, on rencontre, dans cette même zone de sables, un tertre de sel semblable à celui des Ammoniens, et de l'eau près de laquelle sont des habitations. Cette contrée porte le nom d'Augila. » Le nom moderne est resté presque le même: c'est l'oasis d'Audjélah, située à dix journées de Syouah, et comme Syouah riche en sel gemme.

La troisième station d'Hérodote est le pays des Garamantes, habité par une nation forte et nombreuse, et où se trouve, dit-il, « un nouveau tertre de sel, de l'eau, et un très-grand nombre de palmiers qui portent des fruits, comme dans les autres contrées que je viens de décrire. » Lyon, qui, sauf Hornemann, est le seul voyageur moderne qui ait pénétré dans la grande oasis du Fezzan, que les géographes identifient depuis longtemps avec celle des Garamantes, dit que dans le voisinage de Zuila se voit le grand champ de sel de Mafen, qui occupe un espace de sept lieues.

La quatrième station d'Hérodote est celle des Atarantes. « A dix journées de marche des Garamantes, dit-il, on trouve un autre tertre de sel, de l'eau, et la peuplade des Atarantes. » Hérodote observe, au sujet des habitants de cette station, que les individus ne s'y distinguent pas les uns des autres par des noms propres. Il est à remarquer que Jean Léon, qui a visité les oasis au sud du Fezzan, fait la même remarque: « Ils ne s'imposent point un propre nom selon la coutume des autres peuples, mais selon la qualité des personnes. » D'après ce détail et d'après la distance, l'oasis des Atarantes doit être l'oasis de Tegherly, située entre le Fez-

zan et la limite méridionale du désert. Lyon, qui a visité cette oasis, y signale, non point du sel gemme, qui lui a peut-être échappé, mais une source salée.

La dernière station mentionnée par Hérodote est celle des Atlantes, qui, d'après la distance de dix journées et d'après les hautes montagnes qu'il y signale, serait l'oasis de Bilma, entourée, en effet, de montagnes très-élevées. Ici encore la présence du sel est incontestable: Bilma est un des centres les plus importants de la production du sel dans cette partie de l'Afrique; Ikeren et Maltebrun évaluent à 30 000 charges de chameau la quantité de sel que Bilma verse tous les ans dans la Nigritie.

Les connaissances d'Hérodote ne vont pas plus loin. Sans mentionner aucun nom de lieu, il dit seulement que jusqu'aux colonnes d'Hercule on continue à trouver des dépôts de sel au milieu des sables, de dix en dix journées, et en spécifiant qu'il s'agit de l'espèce de sel que nous nommons sel gemme; car il ajoute: « La couleur du sel que l'on tire du sein de la terre est tantôt blanche et tantôt rouge. » Ici encore les documents fournis par les voyageurs modernes confirment bien le récit d'Hérodote, non pas quant à la circonstance de l'espacement de dix en dix journées, mais quant à celle de dépôts multipliés de sel gemme dans toute l'étendue des sables jusqu'à l'Océan. C'est, en effet, ce que nous allons voir, en continuant cette curieuse exploration de l'intérieur du grand désert, grâce aux précieux documents rassemblés par M. Fournel dans son bel ouvrage sur l'Algérie (voy. 1850, p. 162).

M. Daumas, décrivant l'itinéraire des caravanes qui se rendent de la frontière du Maroc à Tombouctou, dit qu'en passant à Datt, à une cinquantaine de lieues dans l'intérieur des sables, elles chargent de grandes quantités de sel. Cette mine de sel les oblige à se détourner un peu de la ligne droite; mais le sel est un objet de commerce si important sur le marché de Tombouctou, que le bénéfice compense bien les inconvénients de ce détour. Au sud de la mine de Datt, mais à une distance de plus de cent cinquante lieues, se trouve une oasis nommée Tegazza, connue depuis le quinzième siècle par les relations du voyageur vénitien Aloys de Cademoste: selon lui, Tegazza, qu'il place à douze journées de la côte, renferme des mines de sel considérables, et les caravanes en font de grands chargements qu'elles portent aussi à Tombouctou, à quarante journées de marche de Tegazza. Léon Africain, qui avait séjourné à Tegazza, confirme ce témoignage: « Il s'y trouve, dit-il, plusieurs veines de sel qui semble marbre qu'on tire d'aucunes cavernes... puis on le transporte à Tombout, là où il est en grande recommandation. » Enfin on connaît encore, dans cette partie occidentale du désert, une autre station salifère, celle de Taoudeni ou Toudeyni, qui a été indiquée par Caillié dans son trajet de retour de Tombouctou à Tafilet. Au puits de Tellig, à vingt-trois journées de marche de Tombouctou, il apprit qu'il se trouvait à une petite distance des mines de sel très-importantes. « Plusieurs personnes de la caravane, dit-il, allèrent à Toudeyni, qui se trouve, selon les gens de la caravane, à moins d'une demi-journée à l'ouest du puits de Tellig. C'est de cette petite ville que l'on tire tous les sels (non pas tous, comme nous venons de le voir) qui s'importent à Tombouctou, à Jenné, et de cette ville dans tout le Soudan. Les mines de sel, m'a-t-on dit, y sont à 3 pieds et demi ou 4 pieds de profondeur au-dessous du sol, et par couches très-épaisses: on le tire par blocs, puis on le scie en planches dans les dimensions propres au chargement des bêtes de somme. » Enfin les îles du Cap-Vert, qui sont si voisines du continent africain qu'elles en sont, pour ainsi dire, une simple dépendance, renferment des dépôts de sel gemme de la plus grande importance.

Tel est l'ensemble des dépôts de sel gemme situés dans cette zone remarquable. Au sujet de leur distribution générale, M. Fournel fait une remarque très-curieuse: c'est

que si l'on tire une ligne entre les îles du Cap-Vert qui renferment le dépôt situé à la limite occidentale, et l'oasis de Syouah qui renferme celui qui est situé à la limite orientale, tous les dépôts que nous avons mentionnés se trouvent ou sur cette ligne ou au nord de cette ligne; tandis qu'au midi, sauf Bilma, il n'y a plus un seul dépôt de sel. De là résulte le grand transport de sel qui se fait par caravanes vers l'Afrique centrale, où le sel est avidement recherché par les noirs; et l'on conçoit, en effet, que, sous ce ciel brûlant, le sel, qui forme même pour nous un stimulant presque indispensable de la digestion, devienne une nécessité encore plus instante que dans nos climats. Aussi, dans le système général du commerce de l'intérieur de l'Afrique, le sel joue-t-il un rôle capital. C'est l'objet essentiel des échanges qui, de toute antiquité, se font à travers le grand désert, entre la région de l'Atlas et la région tropicale.

On comprend que les difficultés d'un transport à dos de chameau, à travers un tel pays et sur une distance aussi considérable, puisqu'il s'agit souvent de quarante journées de marche dans les sables, doivent donner au sel, sur les marchés de l'intérieur, une haute valeur. C'est ce qu'attestent, en effet, des témoignages de tous les temps. Au onzième siècle, un écrivain arabe, Bekri, parlant d'une certaine contrée des noirs, dit que le sel s'y vend au poids de l'or. Au quatorzième siècle, Cademoste, parlant des marchés de Tombouctou et de Melli, dit que la charge d'un chameau, c'est-à-dire environ 200 kilogrammes, s'y vend deux ou trois cents mitigaux; et comme il évalue le mitigal à un ducat, ce compte mettrait le kilogramme de sel à 11 francs. Léon Africain, qui avait été à Tombouctou, et qui parle comme témoin oculaire, ne donne pas un chiffre aussi élevé; il parle seulement de 80 ducats la charge de chameau, ce qui mettrait le kilogramme à un peu plus de 4 francs; et c'est ce qu'il répète à peu près en parlant de l'Éthiopie inférieure, où il dit que le prix du sel est d'un demi-ducats la livre. Les renseignements recueillis dans ces derniers temps par nos officiers, près des Arabes qui font le commerce de caravane entre le Maroc et le Soudan, appuient tout à fait le témoignage de Léon l'Africain, mais en donnant cependant un chiffre un peu plus élevé. La charge de sel (environ 200 kilogrammes) vaut à Tombouctou, selon M. Daumas, un serra; le serra est un sachet de poudre d'or pesant 15 douros d'Espagne, et le douro valant 80 francs, il s'ensuit qu'en définitive le kilogramme de sel se vendrait 6 francs à Tombouctou. Comme de Tombouctou le sel se transporte jusqu'à Melli, à trente journées plus loin, il est probable qu'à Melli il vaut au moins le double, ce qui justifierait le rapport de Cademoste, qui, dans sa relation, parle simultanément des marchés de Tombouctou et de Melli.

Ainsi l'on peut dire d'une manière générale qu'au nord de la ligne qui va de Syouah au cap Vert, la nature a distribué le sel avec prodigalité, tandis qu'au sud de cette même ligne elle a déposé l'or, et que c'est grâce à ce partage que les caravanes traversent de toute antiquité le désert, apportant le sel du Nord au Sud, et rapportant en échange du Sud au Nord le métal précieux. Mais ne peut-on même pas en conclure que l'or doit se trouver déposé dans le centre de l'Afrique avec une abondance, non pas égale sans doute, mais proportionnée à l'abondance du sel dans les régions que nous venons d'indiquer? Il faut, en effet, que le lavage des terrains aurifères desquels provient le sable d'or soit d'un produit bien fructueux, pour que des hommes dont le naturel est assez porté à l'indolence consentent à troquer la quantité de travail qui leur est nécessaire pour ramasser six francs d'or contre la satisfaction que peut leur causer la consommation d'un kilogramme de sel. Il y a donc quelque raison de présumer que l'intérieur de l'Afrique, lorsqu'on pourra y pénétrer librement, offrira à l'activité des races européennes une nouvelle Californie, peut-être plus riche encore que celle de nos jours.

Mais en attendant que l'Europe pénètre directement dans le cœur de ce continent presque inconnu, il y a sans doute de l'intérêt, surtout pour la France, à se préoccuper du développement des transports par caravanes. On conçoit, en effet, que ce commerce d'or et de sel, exploité en grand par des compagnies européennes, et non plus, comme aujourd'hui, par de pauvres chameliers agglomérés confusément, soit susceptible de fournir à des opérations beaucoup plus étendues, et qu'il y ait même à espérer, en faisant baisser dans une certaine mesure le prix du sel dans les marchés du Soudan, d'obtenir, par une augmentation considérable de consommation, un accroissement sensible de bénéfice. Si la nature a effectivement privé de sel les populations centrales de l'Afrique, il est évident que, dans un service général d'approvisionnement, il y a matière à des opérations immenses. Or on pressent aisément à quelle fonction, dans ce grand mouvement, doit se trouver appelée l'Algérie: c'est d'abord de produire et de nourrir les chameaux qui sont comme les vaisseaux de cette navigation dans les sables; et, secondement, de leur donner leur cargaison, si elle a été convenablement douée par la nature à cet égard. C'est ce que nous examinerons dans un dernier article.

Vers 1298, Nicolas d'Auteuil, évêque d'Evreux, permit à Alix des Mergiers, abbesse de Saint-Sauveur, le divertissement de la chasse du cerf, dont la dime lui appartenait suivant la donation faite par les fondateurs de cette abbaye, Richard et Simon, comtes d'Evreux. Cette dame, ayant choisi un beau jour d'été, se rendit en sa maison et seigneurie d'Arnières, accompagnée de Perrette de la Croisette, prieure du monastère, de Nicolle de Coligny, de Julienne Duplessis, de Julienne de Brionne et d'Alix de Coligny. Guillaume d'Ivry, grand veneur de France, prit cette occasion pour chasser un cerf poursuivi à cor et à cri jusqu'aux abois. L'animal alla se jeter dans la rivière proche Saint-Germain lez Evreux, où les religieuses eurent l'amusement de voir son halali. La nappe, dépouillée par Thomas de Saint-Pierre, fut portée à l'abbaye Saint-Sauveur au bruit des tambours, des trompettes et de plusieurs autres instruments, et le reste du jour se passa en réjouissances dans le couvent.

## LE BAZAR DE LA VILLE DE FAIZABAD,

DANS L'INDE,

Décrit par M<sup>rs</sup> HAÇAN de Delhi (1).

Gracieux échanton, lève-toi, ne te livre pas au sommeil, car je veux arrêter mon calam pour décrire ce lieu. Ici il y a un gros marchand, là un mercier, de ce côté un changeur, ailleurs un orfèvre. Il n'y a que perles et que rubis; on voit pleuvoir les pièces d'or et d'argent; elles sont placées sur les tables comme des bouquets de narcisses. Il y a des étoffes d'or et des dentelles d'argent qui brillent comme l'éclair. En cet endroit, il y a des melons d'eau, ailleurs des melons muscats. Là se tiennent debout des jardiniers tenant à la main des guirlandes de fleurs qui parfument l'âme. Plus loin, on fait cuire des gâteaux et des biscuits sucrés. On entend le craquement des cannes que l'on brise pour en retirer le sucre. Les marchands annoncent à haute voix ce qu'ils vendent. Un d'eux dit: «Admirez cette marinade de limons.» Un autre: «Voyez cette quantité de piments.» Celui-ci tient en sa main du gingembre sec; celui-là un élequaïre... On trouve du riz et de la viande cuite. Il y a aussi la médecine des cinq sels. Il y a du pain au lait et du pain à l'eau que les acheteurs se disputent. Les boutiques

(1) Poète hindoustani, qui vivait à la fin du dernier siècle.

des confiseurs se distinguent par leur éclat ; il est tel qu'il éclipe celui des rayons du soleil ; ce qu'on y vend ressemble à la lune et aux étoiles. Ceux qui aiment la neige en trouvent aussi à acheter. Les amandes à la rose fournissent le sirop de la vie ; cette friandise adoucit à la fois l'esprit et le corps. On trouve du café tout préparé et de la noix d'arc. Il y a des passementeries de tout genre, des étoffes d'or et d'argent, des franges de toute espèce. Dans les boutiques des cordonniers, vous voyez des souliers qui ressemblent au croissant de la lune, et qui ont des étoiles pour ornements. Chez les miroitiers, la vue est attirée et le cœur est fixé. Il y a encore des marchands de perroquets, grands et petits, et on trouve des divertissements de tout genre : l'un joue de la flûte, l'autre fait danser un esclave. Celui-ci a des livres ornés de dessins ou des recueils d'images. Ailleurs on voit danser des Kaschemiriennes ou d'autres troupes de danseurs. Les oiseaux, colombes, rossignols, maïnas, prennent aussi leurs ébats. De belles bayadères déploient leur habileté ; on leur jette en récompense des pièces de monnaie, comme au Nau-zoz. Il y a aussi des conteurs et des narrateurs, et des lecteurs du commentaire du Coran par Baïdâwi. Chacun est libre de placer où il lui plaît sa préférence. C'est une image

du paradis ; car on n'y fait de mal à personne, et on n'a rien à démêler avec qui que ce soit.

#### INTÉRIEUR D'UNE HABITATION MUSULMANE.

Voy. la Table des dix premières années.

Le rez-de-chaussée d'une maison musulmane n'est ordinairement habité que par les serviteurs de la maison. Un grand escalier en bois conduit à la salle du divan. Après avoir franchi cet escalier, on se trouve dans un long corridor qui mène à l'appartement des hommes et se prolonge sur trois côtés de la cour. A chaque angle s'élèvent des kiosques ornés d'une foule d'arabesques, de guirlandes, de fruits, de fleurs et de paysages. C'est dans ces élégants pavillons que se tiennent les domestiques de service, et que les personnes du dehors attendent l'heure de l'audience en fumant leur pipe. Le principal corps de logis est divisé en deux parties : l'une, habitée par le maître de la maison, ses enfants, ses serviteurs et les étrangers qui viennent le visiter, s'appelle *salem-lit* ; l'autre, réservée aux femmes et seulement accessible aux maris, véritable prison consacrée par les lois reli-



Une Femme du Caire. — Dessin de Karl Girardet.

gieuses, a reçu le nom bien connu de *harem*. Les chambres du salem-lit sont larges, mais peu élevées ; les meubles consistent simplement en sofas et en tapis ; les murs sont peints d'une seule couleur. Au-dessus de la porte, on lit, en lettres d'or, quelque passage du Koran, et, sur toutes les faces de l'appartement, les noms sacrés de Dieu et du Prophète.

On ne voit jamais dans ces intérieurs ni tableaux, ni gravures de prix. L'usage des chaises y est ignoré ; mais en revanche on trouve partout le divan long, uniforme, et servant de mille manières différentes, de siège pendant le repas, et de couche la nuit. C'est dans la salle du divan que se trouvent les plus belles tentures ; les fenêtres, décorées avec soin,

sont disposées de manière à produire à volonté l'obscurité la plus profonde ou la lumière la plus vive. C'est là que, pendant les chaleurs de l'été, on vient respirer un air frais et pur. Les boiseries sont une partie non moins importante dans la demeure des musulmans ; elles ornent leurs plus beaux appartements ; j'ai vu des ouvrages de ce genre qui avaient coûté des sommes considérables et pouvaient passer pour des chefs-d'œuvre ; j'ai vu notamment, sur une de ces boiseries, des arabesques peintes en mosaïque avec une délicatesse extrême. Les artistes musulmans excellent aussi à fondre les couleurs dont ils se servent pour peindre leurs bouquets et leurs corbeilles de fleurs.



## LES AVALANCHES.



Composition et dessin de Karl Grardet.

Les avalanches sont un des plus terribles fléaux qui menacent les habitants et les voyageurs dans les pays de montagnes. On a fait sur les désastres qu'elles causent mille récits lugubres, et, quoique l'imagination de l'homme se plaise en général à exagérer, pour lui-même et pour les autres, la peinture des scènes funestes, on peut assurer qu'ici la réalité n'est pas au-dessous des plus affreuses descriptions. L'éruption d'un volcan a quelque chose de plus vaste et de plus effrayant encore; mais combien cet accident est plus rare! D'ailleurs il s'annonce d'avance; la terre mugit, elle tremble; et le plus souvent les malheureux qu'il menace ont

le temps de lui échapper. L'avalanche, incessamment suspendue sur la tête du pauvre berger, est presque toujours trop soudaine pour qu'on la puisse éviter. Il est vrai que son tonnerre gronde aussi et la précède; mais elle frappe presque en même temps, et n'est guère moins rapide que la foudre céleste.

Si terrible que soit ce phénomène, il n'est pourtant que la conséquence fortuite d'un immense et fidèle bienfait de la nature; ces provisions de neige, qu'elle amasse sur les montagnes, alimentent nos fleuves et nos rivières pendant toute l'année. Nous plaindrons-nous de ce que ces greniers de

réserve fléchissent quelquefois sous le fardeau ? C'est la loi universelle. Point de bien si précieux dont il ne puisse résulter quelque mal. Contre celui-ci l'homme a les avis de l'expérience ; et il peut, le plus souvent, se garantir. On connaît assez exactement les localités menacées ; on a des abris naturels dans les forêts : il ne s'agit que de les respecter. Le montagnard prudent bâtit sa cabane au pied d'un rocher protecteur, ou sur une arête favorablement placée. Le voyageur évite la saison, la température ou l'heure dangereuse. S'il est pressé, il prend des guides expérimentés ; il observe scrupuleusement les précautions que les gens du pays lui suggèrent ; il ôte les sonnettes des bêtes de somme ; il évite de pousser des cris. Souvent, au contraire, avant de s'engager dans un passage dangereux, il tire un coup de pistolet, pour déterminer la chute des neiges qui étaient près de se détacher. Si la compagnie est nombreuse, on se divise en groupes qui cheminent à distance les uns des autres, afin que, si un accident arrive, ceux qui sont épargnés puissent venir en aide aux autres.

Les Allemands ont donné aux avalanches le nom de *lawinen* ou *lawnen* (lavanges), dont l'étymologie paraît être le verbe *lauen*, fondre, s'attédir ; parce qu'en effet c'est souvent la fonte des neiges qui en détermine la chute. Si, dans le cours de l'hiver, il s'en est amassé une quantité considérable, qui couvre les rochers, et même qui surplombe quelquefois, lorsque les premiers vents printaniers la liquéfient, elle tombe par masses sur les pentes inférieures, augmentée de volume en roulant, et se précipite au fond des vallées avec une épouvantable violence. Plus forte que les torrents, elle déracine jusqu'aux rochers, et entraîne tout avec elle, laissant sur sa trace des ruines et une désolation souvent irréparable. Les objets mêmes qu'elle n'a pas frappés, mais qui étaient voisins de son passage, en éprouvent parfois l'effet désastreux. On a vu des cabanes renversées, et les plus gros arbres couchés à terre ou brisés par le souffle de l'avalanche.

On sait assez exactement quels sont les lieux les plus exposés à l'espèce que nous venons de décrire, et qu'on appelle les *lavanges de printemps* ; mais on est plus exposé aux chances du hasard, quand il s'agit des lavanges que les montagnards des Alpes appellent *froides* ou *venteuses*, parce que c'est le vent qui les occasionne. S'il vient à souffler sur les rochers couverts d'une neige fraîchement tombée, ou sur des forêts qui ne sont pas encore délivrées de leur fardeau, il suffit de quelques flocons emportés sur les pentes rapides, pour déterminer la formation d'une avalanche. Celles de cette espèce offrent du moins ce caractère que la neige n'en est pas aussi compacte ; en sorte qu'il est plus souvent possible aux malheureux qui en sont atteints de se dégager eux-mêmes, ou de recevoir assez tôt les secours que leur détresse réclame.

Les touristes, qui ne visitent les montagnes que par les beaux jours d'été, ne sont point exposés à ces dangers. Ils ne connaissent les avalanches que par leur côté pittoresque, et ils ne demandent pas mieux que d'être témoins de cet imposant phénomène. On peut leur souhaiter ce plaisir, car il est sans conséquence funeste. Les *avalanches d'été* ne se forment que sur les plus hautes cimes, et ne roulent guère que dans des ravins inhabités. Il est rare que vous parcouriez les vallées des Hautes-Alpes sans jouir de ce grand spectacle. Il s'annonce par des roulements semblables à celui du tonnerre. Votre guide expérimenté vous signale un filet d'argent qui glisse le long des parois de la montagne, bondit, se brise, et se résout en poussière. Ce tonnerre, au milieu d'un ciel serein, répété par les échos de la vallée, est souvent salué par les cris d'admiration des spectateurs. Cependant, avec cette masse brisée, le Rhin, le Rhône, l'Adige, ont reçu un nouveau tribut. Ce sont les neiges d'*Antan* qui font les rivières de l'année. Ces neiges reviendront bientôt, sous la forme de nuages, autour des cimes qui les atti-

rent. C'est le cercle éternel tracé par la main du Créateur.

Les voyageurs s'étonnent de trouver quelquefois au fond des vallées, jusque vers la fin de l'été, des amas de neige que la saison ne suffira pas à fondre. Ce sont les restes d'une avalanche, entourée de rochers et d'arbres en débris, comme un guerrier mourant, environné des vaincus immolés par son dernier effort. Si cette masse est tombée dans un torrent, elle en arrête le cours jusqu'à ce que les eaux soient parvenues à s'y frayer un passage. Alors elle reste suspendue au-dessus comme une belle arcade à plein cintre, et les voyageurs ne craignent pas d'en profiter, pour franchir le torrent sur ce pont de hasard.

Les annales des pays de montagnes sont remplies de récits qui rappellent des catastrophes causées par les avalanches. En 1477, une de ces masses terribles engloutit soixante soldats suisses, avec plusieurs chevaux, au passage du Saint-Gothard. En 1504, une centaine d'hommes périrent de la même manière, en franchissant le Saint-Bernard. Le 25 janvier 1689, presque tout le village de Saas, dans le Prétigau, au pays des Grisons, fut écrasé par une lavange qui tua cinquante-sept personnes.

En me promenant dans la vallée de Bellegarde, dit l'auteur du *Conservateur suisse* (1), je vis le long d'un pré superbe des tas de troncs d'arbres et des blocs de rocaillés, et j'appris que ce pré, unique propriété d'une veuve et de sa famille, avait été dévasté par une avalanche, le 25 décembre 1788 ; une grange avait été entraînée, et deux personnes avaient péri. Quand le printemps revint, il semblait que ce terrain fût condamné à une éternelle stérilité, si épaisse était la couche de pierres, de graviers et d'autres débris qui le couvraient ; mais la commune de Bellegarde se leva en masse ; hommes, femmes, enfants, tous accoururent pour nettoyer l'héritage de la veuve et des orphelins, et bientôt les traces du ravage disparurent ; la croûte étrangère fut enlevée, et cette même année on y faucha une herbe épaisse.

Le chevalier Gaspard de Brandebourg de Zoug, lieutenant-colonel au service d'Espagne, descendait du Saint-Gothard, dans la vallée Lévantine, avec un domestique : c'était au printemps. Ils approchaient d'Airolo, quand ils furent ensevelis l'un et l'autre sous une avalanche énorme, descendue des Alpes qui bordaient le chemin. Un petit chien qui les suivait, et qui était dans ce moment à quelque distance, ne partagea pas leur triste sort. Inquiet de ne plus les voir, il s'arrêta d'abord sur la place ; il hurla, il gratta la neige, puis, voyant ses efforts inutiles, il retourna à l'hospice du Saint-Gothard, où son maître avait logé en passant. Il aboie autour des habitants de cette maison, comme pour les prier de le suivre, et reprend ensuite le chemin de la vallée. On n'y prit pas garde d'abord. Ce ne fut que le lendemain, après qu'il eut poursuivi ses courses et ses instances, que les gens de l'hospice, le voyant toujours revenir sans les voyageurs avec lesquels il avait passé d'abord, soupçonnèrent quelque événement fâcheux, et suivirent le pauvre chien qui les conduisit à l'endroit où son maître avait disparu. A la vue de cette avalanche toute récente, la conduite de cet animal ne fut plus une énigme pour eux. Ils coururent chercher les instruments nécessaires, et, après un travail très-long et très-pénible, ils découvrirent ces deux infortunés qui avaient passé trente-six heures sous cette neige, et qui avouèrent qu'après Dieu ils étaient redevables de la vie à ce chien fidèle. Ils attendaient dans ce froid cachot, avec une angoisse qui ne peut se décrire, une mort aussi lente que douloureuse, et n'avaient eu quelque espérance de salut que quand ils avaient entendu les voix et les outils des travailleurs. Car la neige, assez compacte pour leur ôter tout pouvoir de remuer, laissait arriver jusqu'à eux le bruit de ceux qui étaient venus à leur secours. On peut voir à Zoug, dans l'église de Saint-

(1) Philippe Bridet.

Oswald, sur la tombe de ce même chevalier, mort landamman de son canton, en 1528, une statue faite par son ordre, où il est représenté avec son épagnoul à ses pieds. Ce trait, attesté par des chroniques authentiques et par un monument encore existant, mériterait d'être ajouté à l'histoire des chiens célèbres.

#### LE DIAMANTOÏDE OU DIAMANT BRUT.

Le diamantoïde est une nouvelle espèce de pierre récemment découverte au Brésil, et qui remplace aujourd'hui, chez tous les lapidaires, la poudre de diamant, pour le polissage des pierres précieuses. Il a tous les caractères physiques du diamant, moins l'état cristallin ; il a la même pesanteur spécifique et la même dureté, rayant tous les autres corps sans être rayé par aucun ; il offre les mêmes réactions chimiques, soit à la voie sèche, soit à la voie humide, c'est-à-dire qu'il est infusible, insoluble dans les acides. Brûlé dans l'oxygène pur, par le procédé que M. Dumas a employé pour la combustion du diamant, il ne donne, comme ce dernier corps, que de l'acide carbonique avec un très-faible résidu cinérisiforme que l'on peut supposer provenir d'un mélange de matières étrangères ; sa composition chimique comme sa constitution physique sont donc identiques à celles du diamant, et, comme espèce minérale, on ne peut réellement pas le séparer de cette autre substance. Mais, ainsi que nous l'avons dit, il n'est pas cristallin, et par conséquent il manque de l'éclat et de la limpidité qui font la valeur de la plupart des pierres précieuses.

Le diamantoïde se trouve dans le commerce en masses informes, dont les arêtes sont abattues par un long frottement, mais non arrondies à la manière des cailloux roulés ; ces masses sont un peu rugueuses à la surface, de couleur noirâtre, ou noir-brunâtre, généralement ternes ; quelquefois cependant luisantes comme le graphite, et ayant alors jusqu'à un certain point l'éclat de ce dernier minéral ; leur cassure est inégale, et examinées à loupe, elles laissent voir une infinité de petites cavités séparant des lamelles irrégulières, légèrement translucides, et irisant la lumière solaire ; leur volume est variable : la collection minéralogique du Muséum en possède une qui a un peu plus de la grosseur d'une noix.

On ne sait pas encore d'une manière précise quelles sont les localités où l'on rencontre le diamantoïde ; on dit qu'il se trouve dans les mêmes alluvions que le diamant. On ne connaît pas plus son âge véritable, et par conséquent on ignore son origine ; il serait précieux, cependant, pour le géologue, d'acquiescer des connaissances à ce sujet. Peut-être a-t-il été formé dans les mêmes circonstances que le diamant : son identité presque complète avec cette dernière substance porterait à le croire. Dans ce dernier cas, en admettant, avec certains géologues, que le diamant provienne d'une transformation (par le calorique ou les courants électro-chimiques) de matières organiques carbonacées qui auraient été primitivement enfouies dans les roches où il se rencontre, le diamantoïde aurait eu la même origine ; seulement, il aurait subi une influence moins directe des agents de transformation ; il n'aurait pu arriver jusqu'à l'état cristallin, et serait resté, pour sa constitution moléculaire, intermédiaire entre le carbone parfaitement cristallisé, c'est-à-dire le diamant, et le carbone amorphe, tel que les combustibles charbonneux, faisant suite, d'une part, au diamant noir et au graphite, et de l'autre passant à l'antracite, le plus picreux, si l'on peut dire, des minéraux carbonacés, et dont l'origine organique n'est pas douteuse.

Quoi qu'il en soit de cette interprétation scientifique, le diamantoïde est une découverte précieuse pour l'art du lapidaire ; en effet, il se trouve avec une certaine abondance dans ses gisements ; comme le diamant, il est le plus

dur de tous les corps, et peut servir aux mêmes usages industriels.

#### L'ÉGLISE DE TILLIÈRES-SUR-AVRE

(Département de l'Eure).

Le bourg de Tillières est situé sur la grande route de Paris à Brest, entre deux collines, au milieu d'un beau vallon arrosé par l'Avre. Ce n'est plus guère aujourd'hui qu'une grande rue où les auberges et les rélâs entretiennent seuls l'activité et le bruit. Ses édifices modernes sont quelques usines qui produisent des fils de laiton, des feuilles de cuivre et de tôle ; mais il a quelques anciens souvenirs : il se recommande à l'attention de ceux qui aiment l'histoire et l'art — par les ruines d'un vieux château que Henri 1<sup>er</sup> de France avait fait élever en 1040, — par les restes plus considérables d'un château du dix-huitième siècle, ancienne propriété de la famille des Leveueur, dans laquelle le comté de Tillières était héréditaire depuis 1386, — et surtout par les sculptures du chœur de son église.

Le portail de cette église, souvent restauré ou plutôt reconstruit, conserve quelques caractères du style du douzième siècle ; on y distingue le plein cintre roman, puis l'ogive lourde et trapue. Le chœur, qui date de 1546, est admirable. Il est divisé en trois compartiments inégaux ; celui où se trouve l'autel est coupé en trois pans. Les parois sont percées de fenêtres cintrées à moulures élégantes, et décorées de niches d'où partent des nervures qui supportent le plafond non voûté. C'est ce plafond dont l'un de nos dessins représente l'ensemble, l'autre des parties détachées.

Chacun des compartiments, renfermé dans un grand arc doubleau plein cintre, des côtés duquel deux nervures plus légères et ornées de moulures partent vers le centre, se trouve ainsi divisé en neuf panneaux triangulaires, à l'exception de celui du milieu, qui a la forme d'une losange. A la rencontre des nervures pendent des reliefs d'une richesse et d'une variété remarquables. Chaque panneau est rempli de figures d'hommes ou d'animaux courant parmi des rinceaux charmants, au milieu desquels on voit un écusson portant les armes d'un des membres de la famille des Leveueur et des familles alliées. Mais la plupart de ces armes sont devenues indéchiffrables.

Notre premier dessin ne représente que deux des trois compartiments. On a restauré, au dix-huitième siècle, un des panneaux, celui où l'on voit deux satyres liés par la ceinture. Toute la partie supérieure a été refaite, et l'art moderne s'y marque nettement par le caractère des ornements. Aux grands rinceaux prenant racine dans des gaines à tête de chimère, aux luxuriants panaches contournés avec grâce, aux acanthes capricieusement déchiquetées, on a substitué des fleurs naturelles à peu de relief, semées çà et là, et des cartouches aux courbes contrariés et aux contours déconus.

Les principaux caractères de ces bas-reliefs de Tillières sont une grande habileté d'exécution, peu de saillie, et cette mollesse du contour qui caractérise toutes les œuvres de Jean Goujon. La composition du plafond est d'une grande richesse, d'une extrême profusion, d'une grâce charmante, mais sans plan et sans unité. Aucun sujet de dessin ne paraît faire allusion à un trait de fable ou d'histoire ; un seul groupe, vers la droite et au bas du panneau, où se trouve un personnage qui tient une draperie retombante et qui est coiffé du bonnet phrygien, pourrait être une réminiscence du jugement de Paris.

Le dessin des figures est généralement maigre, mais élégant. Plusieurs poses tourmentées et vigoureuses semblent décéder l'influence de l'art italien, surtout de l'école de Michel-Ange. Sur les nervures courent de petits anges nus parmi

des fleurs et des oiseaux : le peu d'étendue de notre dessin n'a pas permis de reproduire tous les détails.

La saillie des nervures partant du centre de chaque grand compartiment est très-grande à leur naissance ; elles sont très-rapprochées l'une de l'autre, et forment dans leurs vides des angles très-aigus. L'artiste, par un miracle d'adresse et de

patience, a fouillé avec le ciseau toutes ces lames de pierre. Dans les enfoncements où le regard a le plus de peine à se glisser, on est surpris de découvrir de charmantes figures d'anges, de délicieux groupes de fruits et de feuilles. Quatre de ces voussures sont reproduites dans notre second dessin où sont réunis les culs-de-lampe les plus remarquables, ainsi



Plafond du chœur de l'église de Tillières-sur-Avre (département de l'Eure).— Fig. 1. Plan géométral. — Dessin de Lancelot.

que divers fragments que l'on ne pouvait figurer dans le dessin géométral du plafond. On les a rapprochés les uns des autres plus qu'ils ne le sont dans la réalité, et sans observer rigoureusement les règles de la perspective, afin d'en faire mieux comprendre et apprécier le relief et le détail.

L'exécution de toutes ces sculptures est très-savante : vues d'en bas, les sculptures sont fines et bien dessinées ; si l'on

s'en approche à l'aide d'une échelle, l'aspect change : les jambes sont extrêmement grêles, le modelé est exagéré, les cous sont trop longs, les têtes trop plates, les traits des visages trop retroussés ; mais dès que l'on redescend sur le sol d'où le plafond est destiné à être vu, les plans se rapprochent, les exagérations s'effacent, toutes les proportions redeviennent au regard agréables, justes et vraies.



Fig. 2. Choix de pendentifs et d'ornements du plafond. — Dessin de Lancelot.

Dans les angles que forme, de chaque côté des fenêtres, l'arc accolé au mur, on voit de grandes figures de prophètes et d'évangélistes d'un beau style et bien drapées.

La sacristie, située à droite du chœur, est décorée avec la

même richesse et dans le même goût; seulement, les pendentifs sont moins importants et moins richement dorés. A l'un de ses angles est une charmante piscine, sculptée avec une grande finesse d'exécution.

Un compte de fabrique donne la preuve que ce précieux ensemble d'œuvres d'art a été exécuté par l'ordre et aux frais d'un cardinal Leveueur, celui probablement qui érigea le portail de la cathédrale d'Évreux (voy. 1849, p. 9).

## LES VIEUX PORTRAITS.

NOUVELLE.

Alors j'étais jeune encore, et, tout entier aux ardues préoccupations du présent, je n'avais que mépris pour le passé. Fier, comme tous ceux de mon âge, d'une force que la vie n'avait point éprouvée, je ne doutais de rien, je me savais gré d'être né à notre époque; je m'admirais dans mes contemporains. Lorsque je tournais les yeux en arrière, je ne voyais que préjugés, superstitions ou servilité: ma génération me semblait ouvrir, en réalité, l'histoire, et porter le monde comme Atlas.

De là mes dédains superbes pour tout ce qui n'était pas de notre temps. Je me raillais des anciennes modes, les vieux usages me faisaient hausser les épaules, je fuyais les cheveux blancs! Orphelin presque dès le berceau, j'avais grandi au milieu de compagnons de mon âge, sans parents et sans amis dont l'affection pût me réconcilier avec la vieillesse: aussi me déplaisait-elle également dans les personnes et dans les choses; quand elle ne me faisait point rire, elle me faisait peur.

Mon existence était joyeuse, bien que difficile; entraîné dans l'activité fiévreuse de la société moderne, je prenais plaisir à m'y essayer. Je ressemblais au jeune voyageur qui se plaît à lutter contre les flots; mais par instant la lassitude venait, et j'aurais voulu un coin de rivage où m'asseoir, un rayon de soleil pour me réchauffer. Enfermé dans les limites d'une étroite médiocrité, j'aurais souhaité ces ailes d'or qui font franchir tous les espaces. Obligé de m'occuper surtout de moi pour vivre, j'aurais voulu avoir le loisir de songer aux autres pour les servir.

Un événement inattendu vint m'arracher à mes travaux et à mes rêves: j'appris la mort d'un arrière-cousin de province dont je n'avais jamais entendu parler, et qui me laissait un héritage. La lettre du notaire réclamait ma présence comme indispensable pour hâter l'entrée en possession. Il fallut donc se décider à prendre la diligence de Bourgogne qui devait me conduire au village naguère habité par le défunt.

Le voyage se fit assez bien: un beau soleil d'automne illuminait la campagne, les bois étaient couronnés de leurs dernières feuilles, et l'on entendait de tous côtés les grelots des attelages rentrant la moisson, ou les chants des paysans conduisant la charrue. A tout prendre, je ne fus pas trop mécontent de la province jusqu'à mon arrivée à \*\*\*. Mais là on m'apprit qu'il fallait quitter la diligence et rejoindre à pied le village où j'étais attendu: c'étaient deux lieues à faire par des chemins de traverse qu'avaient détrempés les pluies précédentes! Le jour commençait à baisser, et une froide brume d'octobre rampait déjà au fond de la vallée. Je me mis en route d'assez mauvaise humeur, donnant au diable les pays où l'on ne trouvait point de fiacres, et louvoyant de mon mieux parmi les ornères.

Malheureusement les indications qui m'avaient été données au relais étaient insuffisantes; tous ces sentiers à travers les vignes avaient pour moi le même aspect; je m'égarai plusieurs fois, et il faisait déjà nuit lorsque j'atteignis le village. Il fallut aller de porte en porte pour découvrir la maison du cousin, et quand j'y arrivai enfin, crrotté et transi, je ne trouvai personne.

Un passant m'apprit que dame Félicité (c'était la gouvernante) priait à l'église. Il fallut attendre son retour en me promenant dans la cour, les mains dans mes poches et le nez enfoncé dans le collet de mon paletot.

Cette faction à la porte de ma propre maison eût été plaisante sans la fatigue et la brume qui se transformait insensiblement en une pluie fine. J'étais à bout de patience quand parut enfin une vieille servante à l'air demi-bourgeois, que son livre d'heures me fit reconnaître.

A la vue d'un étranger debout près du seuil, elle s'était arrêtée, et me demanda ce que je cherchais.

— Madame Félicité, répliquai-je en grelottant.

— Vous voulez dire mademoiselle! reprit la vieille d'une voix aigrelette; c'est moi; que désire monsieur?

— D'abord que vous m'ouvriez cette porte, m'écriai-je, puis que vous me fournissiez les moyens de me sécher.

Et, pour prévenir toute nouvelle objection, je me nommai.

J'espérais qu'à ce nom la vieille gouvernante allait se confondre en excuses; mais, à mon grand étonnement, elle me regarda avec une sorte d'hostilité défiante.

— Ah! c'est monsieur qui hérite! reprit-elle d'une voix lente; alors je vais prévenir le notaire.

— Au diable! interrompis-je impatienté; il s'agit d'abord de se mettre à l'abri; entrons, dame Félicité.

— Faites excuse, on m'a donné la garde du logis, reprit-elle résolument; je vais mettre à couvert ma responsabilité; que monsieur reste là; maître Bolsseau décidera lui-même ce que je dois faire.

Et sans attendre ma réponse, elle tourna les talons et disparut par une ruelle.

Je recommençai à faire les cent pas devant mon héritage. Au bout d'une demi-heure, Félicité reparut avec un petit homme en lunettes, qui se fit connaître pour maître Bolsseau, et à qui je remis la lettre qu'il m'avait écrite, et les pièces constatant mon identité. Après en avoir pris connaissance à la lueur d'une lanterne, il voulut bien reconnaître que j'étais *la personne en question*, et ordonna de me laisser entrer.

Pendant toutes ces formalités, j'avais continué à battre la semelle contre le seuil et à maudire tout bas les tabellions de village. Lorsqu'enfin la porte fut ouverte, je déclarai brusquement à M. Bolsseau que j'irais chez lui le lendemain pour tout régler, et je me précipitai dans le noir corridor sans l'inviter à me suivre.

La vieille servante parut bientôt avec sa lanterne, et me conduisit à un vieux salon meublé de quatre chaises de paille, d'un vieux fauteuil de siamoise, et n'ayant pour ornement que deux plâtres de Paul et Virginie, posés sur la cheminée entre quatre coloquintes jaspées.

La difficulté que j'avais eue à me faire reconnaître, jointe à la route et au brouillard, m'avait mal disposé; je ne cherchai point à cacher ma mauvaise humeur; j'ordonnai brusquement à la gouvernante de me faire du feu et de me préparer à souper, tandis que je prenais connaissance du reste de la maison.

M'armant donc d'un vieux flambeau désargenté, où se dressait une petite chandelle ornée d'une bobèche de papier, je me mis à parcourir l'habitation du cousin décedé.

Tout répondait au salon dans lequel j'avais été reçu. Les tapisseries déteintes étaient tachetées, çà et là, de pièces plus neuves qui leur donnaient un air de guenilles ravaudées; les meubles, de formes antiques et d'un travail grossier, ne garnissaient qu'imparfaitement des appartements mal fermés; soin, élégance, commodité, tout faisait défaut dans ce vieux logis; j'y trouvais, à mon avis, un témoignage éloquent de la barbarie de nos pères, et une nouvelle preuve que le bon sens et le bon goût ne commençaient véritablement qu'à notre génération.

La chambre à coucher surtout me frappa: le lit, à forme de cerceuil, était enfermé dans quatre rideaux de serge verte troués par les mites; sur une table, dont le tiroir manquait, était posé un pot à eau ébréché et une civette de couleur différente; enfin le long du mur pendaient de vieux portraits de famille capables de donner des crises de nerfs à un con-

naisseur. Peints à diverses époques, ils représentaient des personnages de différentes professions, parmi lesquels je remarquai un ecclésiastique, un marchand, un juge, un officier, et enfin un gros homme *semi-bourgeois*, *semi-manant*, que dame Félicité me déclara être son feu maître.

L'honnête gouvernante m'avait rejoint pour m'avertir que le souper était servi; je la suivis au salon.

L'aspect du couvert me frappa; le linge, retiré d'une armoire de réserve pour me faire honneur, était diapré de raies jaunâtres; les assiettes de terre de pipe paraissaient illustrées de crasseuses arabesques qui constataient l'emploi de la fourchette et des couteaux; les verres, sans base, ne ressemblaient pas mal aux godets de nos vieux quinquets; enfin deux salières boiteuses offraient au convive, pour assaisonnement, du sel de cuisine et du poivre concassé.

Dame Félicité me servit une soupe maigre où le beurre avait été cuit, et les débris d'une poule couveuse à laquelle sa sollicitude maternelle n'avait laissé que la peau et les os. La gouvernante me déclara que c'était l'ordinaire de son défunt maître; mais, par hospitalité, elle ajouta pour moi trois pommes en train de pourrir, et un morceau de fromage parvenu à l'état de putréfaction!

Je voulus goûter au vin; c'était une piquette trouble fabriquée avec les vendanges de rebut.

Plus mécontent que jamais de mon voyage, je me décidai à gagner mon lit. La vieille servante m'éclaira jusqu'à la chambre à coucher. Son grand lit funèbre, ses vieux portraits enfumés me firent encore plus désagréables que la première fois. Je me tournai brusquement vers ma conductrice, en lui demandant s'il y avait un commissaire priseur à \*\*\*.

— Un commissaire-priseur! répéta-t-elle, nous ne connaissons pas ça!

— On ne fait donc jamais de ventes publiques?

— Pardonnez-moi.

— Et comment s'y prendre alors?

— Le bedeau tambourine la cloche à tous les carrefours de la commune.

— Eh bien! faites prévenir dès demain le bedeau, et qu'il annonce la vente de tout ce qui se trouve ici.

— De tout! Quoi, monsieur ne garde rien?

— Rien.

— Pas même les peintures?

— Pas même les peintures.

— Ah! monsieur, vous n'y pensez pas; ce sont des portraits de famille!

— Je vous dis que je vends tout. Bonsoir.

Et je pris la chandelle à dame Félicité qui sortit en levant les mains au ciel.

— Et que veut-elle que je fasse de ces toiles barbouillées? Ah! oui, je vous vendrai, grotesques images, ne fût-ce que par haine des temps que vous représentez! Ce triste intérieur est le vôtre, ces habitudes d'inélégance et de parcimonie sont celles que vous avez léguées; cette vie dépourvue de tous les charmes de notre civilisation moderne est votre vie perpétuée par la tradition! Hors d'ici, barbares! Nous ne sommes point de la même race, et il n'y a rien de commun entre nous.

Tout en me parlant ainsi en moi-même, je m'étais mis au lit; mais la fatigue et la mauvaise humeur éloignèrent le sommeil. Je pris le volume d'histoire que j'avais apporté pour me distraire pendant la route; j'avis l'inventaire de la succession que le notaire m'avait remis.

Ici m'attendait une surprise plus agréable que les autres. Le chiffre total s'élevait à une somme que j'avais été loin de supposer, et qui me faisait presque riche! Cette découverte inattendue amoindrit singulièrement mon dépit et commença à rendre plus facile la digestion de mon mauvais souper. Je me mis à examiner l'inventaire en détail jusqu'à ce que les chiffres recommencent à flotter devant mes paupières

à demi fermées; enfin je perdis conscience de ce qui m'entourait.

Bientôt il me sembla qu'un bruit de pas se faisait entendre à mon chevet; je rouvris les yeux, et j'aperçus une douzaine de personnages groupés près de mon lit. Tous portaient des costumes anciens et différents, dans lesquels je reconnus, avec surprise, ceux des vieux portraits qui garnissaient la chambre à coucher. Je les cherchai aussitôt à la muraille pour faire la comparaison. Leurs cadres y restaient suspendus! c'étaient bien les antiques images de la famille auxquelles un miracle venait de donner la vie!

A leur tête seulement paraissait un vieillard que je n'avais point remarqué dans la collection. Mon regard s'arrêta sur lui avec une curiosité particulière qu'il parut comprendre.

— Tu chercherais en vain mon image parmi ces portraits, me dit-il; de mon temps aucun pinceau n'aurait pris la peine de reproduire les traits d'un serf comme moi! mais j'avais compris les misères de ma condition, et, à force de travail, je réussis à acheter mon affranchissement. C'est grâce à lui qu'un de mes descendants, que tu vois ici, a pu s'instruire et devenir prêtre.

Celui qu'il avait désigné s'avança alors.

— Les pauvres et les opprimés avaient besoin d'appui, dit-il doucement; soutenu par le nom du Christ, j'ai tâché de leur en servir; j'ai aidé à instruire le peuple, à lui faire aimer le bien, à le fortifier par la probité, l'espoir, la patience, tandis que notre famille s'élevait lentement à mon ombre et prenait place parmi les honnêtes marchands de la province.

Un troisième interlocuteur éleva alors la voix.

— Cette place transmise par nos pères, moi je l'ai agrandie, dit-il avec une certaine importance; nommé syndic de ma corporation, j'ai obtenu pour elle de nouvelles immunités; nous nous sommes réunis pour défendre le fruit du travail contre la violence, et j'ai été un des fondateurs de cette bourgeoisie qui a associé les intérêts généraux sous le nom de communes.

— Et moi, reprit son voisin, qu'a sa toge et à sa mine austère on pouvait reconnaître pour magistrat, j'ai contribué à faire prévaloir la loi sur le caprice, et l'équité sur le crédit. Les plus puissants ont dû se soumettre à la décision de juges désarmés; la force a plié devant le droit.

— Sans compter qu'elle s'est déclarée auxiliaire! a ajouté un officier au teint cuivré par le soleil; les descendants du serf d'autrefois ont fini par ceindre l'épée et par devenir les défenseurs de la patrie et de la loi! Dès que l'une et l'autre ont appartenu à la nation entière, la nation entière a versé son sang pour les défendre; en devenant tous soldats, nous sommes tous passés gentilshommes!

— Oui, reprit un dernier interlocuteur, dans lequel je reconnus le portrait du cousin, mes aînés avaient conquis pour nos descendants la justice et la liberté; restait à leur procurer des ressources; j'ai accepté ce rôle de forgeron. Grâce à mes labeurs et à mes économies, j'ai lentement amélioré le petit bien laissé par nos pères; j'ai grossi les épargnes, j'ai agrandi le domaine; je laisserai après moi six fois plus que je n'avais reçu, et, grâce à la probité défective de dame Félicité, tout arrivera intact à mon héritier. Je lui aurai ainsi assuré du loisir pour cultiver son intelligence, de la liberté pour faire le bien; enfin le bonheur de ne point s'occuper de lui seul, mais de pouvoir dévouer sa vie aux autres. S'il est digne d'une pareille faveur, il saura en profiter; il gardera au fond de son cœur un peu de reconnaissance pour l'homme qui lui a préparé cette belle tâche; loin de le railler, il le bénira, et il saura sanctifier ce que le vieux cousin a économisé sur lui-même en le prodiguant généreusement pour les autres.

Ces derniers mots avaient été prononcés d'un accent si vif et si bien senti que je tressaillis malgré moi, et... je me réveillai!

La lumière allait s'éteindre, les vieux portraits étaient à

leur place, l'inventaire et le livre d'histoire avaient roulé aux pieds du lit; ma vision n'était qu'un rêve!

Un rêve, ou plutôt la voix du bon sens et de la conscience. Ces vieux portraits étaient bien véritablement les symboles du passé; chacun d'eux me rappelait les services rendus par un siècle et par une classe. Ils marquaient pour ainsi dire les pas du temps sur la route du progrès. Pour qui savait les comprendre, il y avait là une glorification de l'œuvre accomplie par les ancêtres.

Frappé d'une subite lumière, je tendis la main vers les toiles à demi effacées, comme si elles eussent pu me voir et m'entendre.

— Ah! pardon! m'écriai-je; pardon vieux soldats des siècles; je comprends maintenant le respect qui vous est dû! Toutes les moissons récoltées aujourd'hui et dont je tirais vanité, ont été semées par vos mains; le présent n'est que la conséquence du passé, et la tradition l'instrument du progrès. Pardon, ô vous qui n'avez connu l'arbre de la science que tout petit, mais qui l'avez arrosé de vos sueurs et de votre sang; je sens maintenant que mon orgueil était de l'ingratitude; je vous réserverai désormais une place pieuse dans mes souvenirs.

Et vous aussi vestiges d'un temps que nous ne comprenons plus, rusticité de nos pères, vieux usages oubliés, vous n'excitez désormais ni mes rires ni ma colère, car je saurai

que vous êtes les ruines encore visibles d'une civilisation qui a rempli sa tâche!

#### LE CHIAT DE MADEMOISELLE DUPUY.

Bayle, dans son article sur Rosen, rappelle, à l'occasion de la reconnaissance qu'on doit aux animaux pour les services qu'ils nous rendent, le testament d'une demoiselle Dupuy en faveur de son chat. Cette demoiselle jouait de la harpe d'une manière très-remarquable, et elle était persuadée qu'elle devait son talent à son chat. En effet, chaque fois qu'elle préludait sur cet instrument, ce chat venait s'asseoir devant elle, écoutait avec une attention soutenue, et donnait des marques d'intérêt et d'attendrissement très-vifs aux passages qui étaient le mieux exécutés. C'était sur les impressions qu'elle éprouvait en lui que mademoiselle Dupuy jugeait du plus ou moins de précision et de sensibilité de son jeu: en un mot, à tort ou à raison, elle ne doutait point qu'elle ne fût redevable de sa réputation à son chat. Lorsqu'elle sentit sa mort approcher, elle fit venir un notaire et lui dicta son testament. Elle légua à son chat une jolie maison à la ville et une autre à la campagne, avec un revenu suffisant pour lui rendre la vie heureuse et agréable; puis, afin d'être assurée que l'on respecterait sa volonté dernière,



Le Testament de mademoiselle Dupuy. — Dessin du dix-huitième siècle.

elle fit d'autres legs considérables à plusieurs personnes de mérite; sous la condition expresse qu'elles veilleraient à ce que la clause principale de son testament fût fidèlement exécutée. Elle imposa même à ces personnes l'obligation d'aller tenir compagnie à son chat plusieurs fois chaque semaine. Monerif, qui cite cette anecdote dans son livre sur *les Chats*, dit que le testament fut attaqué. Les avocats les plus célèbres écrivirent des Mémoires pour et contre sa

validité. Il paraît certain, qu'en définitive, on considéra l'excentricité de cet acte comme très-voisin de la folie, et que le testament fut annulé.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.



## HENRI III FORCÉ DE JURER L'EXÉCUTION DE LA GRANDE CHARTE.

Voy., sur la grande charte d'Angleterre, 1334, p. 52 et 53.



Henri III d'Angleterre et Simon de Montfort (1258). — Composition et dessin de M. Gilbert de Londres.

Le règne de Henri III d'Angleterre fut un de ceux où l'avarice et la faiblesse du souverain laissèrent la plus libre carrière aux discordes civiles. Les évêques possesseurs de baronnies dépendaient à la fois du monarque et du pape; les seigneurs, presque tous acquéreurs de domaines dans l'île et sur le continent, flottaient entre deux suzerains, celui de

France et celui d'Angleterre. Tout se trouvait confondu, spirituel et temporel, obligations et privilèges: aussi, dans cette absence d'une règle claire et positive, chacun tirait à soi. Le roi ne réunissait l'Église et la Noblesse que pour solliciter des subsides, sous mille prétextes toujours renouvelés. Non content des impôts qu'il arrachait ainsi, ses officiers

rançonnaient en son nom les étrangers, enlevaient chez les marchands et jusque dans les navires les denrées dont la cour avait besoin.

« Les navigateurs, disaient les doléances de l'époque, évitent les ports de l'Angleterre comme des repaires de pirates, et ces pirates ne sont que les exécuteurs de votre volonté royale. Ils dépouillent les marchands des objets de leur négoce avec une telle rapacité, que le commerce, jadis si florissant, est totalement interrompu entre ce malheureux pays et les nations continentales. Les pêcheurs mêmes n'osent apporter au marché le produit de leurs filets, et sont contraints de traverser le détroit et de braver les périls de l'Océan pour échapper aux rapines de vos pourvoyeurs. Vos actes de piété, qui devraient édifier vos sujets, ne deviennent pour eux qu'un scandale honteux et sacrilège, quand ils apprennent que vos nombreux cierges et les étoffes de soie dont vous parez les autels et les prêtres dans vos processions, ont été violemment arrachés à ceux qui les possédaient légitimement. »

A ces reproches adressés par les seigneurs et les évêques, le roi répondait par des récriminations non moins sérieuses. En réalité, la violence et l'injustice régnaient partout.

Parmi les favoris du roi se trouvait le fils de ce Simon de Montfort qui avait acquis une si funeste célébrité dans la croisade contre les Albigeois. Ce fils tenait, du chef de sa mère Amicia, le comté de Leicester, et vint s'établir en Angleterre, où il ne tarda point à épouser la princesse Éléonore, sœur du roi et veuve du comte de Pembroke.

Bien que son titre d'étranger et les faveurs de Henri III l'eussent d'abord rendu odieux, il sut regagner les bonnes grâces de l'Église et de la Noblesse, dont il devint le chef contre les entreprises du roi.

Ce dernier l'avait nommé sénéchal de Guienne, où il exerça son autorité avec une énergie implacable qui souleva de nombreuses accusations. Henri III voulut en vain le faire condamner, et l'insulta, en pleine cour, du nom de traître.

— Traître ! répéta Leicester ; ah ! roi d'Angleterre, c'est véritablement de ce jour que vous ne portez plus en vain le nom de roi, puisque cette parole ne vous coûte pas la vie !

Il se retira exaspéré, et n'en montra que plus d'ardeur à venger les atteintes portées à la grande charte.

Le roi ayant convoqué, en 1258, un grand conseil à Westminster pour obtenir des subsides destinés à la conquête de la Sicile, dont le pape avait donné la couronne à son fils, Leicester réunit la veille, chez lui, les principaux membres de la noblesse et du clergé pour les exciter à la résistance. Le lendemain, tous se présentèrent à la séance en armure de guerre. On remarquait parmi eux ; Roger Bigod, comte maréchal d'Angleterre ; Humfrey Bohun, grand connétable ; et les puissants comtes de Warwick et de Gloucester. Dès que le roi parut, ils tirèrent leurs épées, réclamèrent un nouveau serment qui assurât l'exécution de la grande charte, et l'adjonction de douze seigneurs à son conseil, les quels devaient faire prévaloir les réformes indispensables. A cette condition, le roi devait obtenir d'eux le subside demandé.

Henri III se soumit ; un nouveau parlement fut convoqué à Oxford le 11 juin 1258. Le roi y jura encore la grande charte, et fit d'importantes concessions connues sous le nom de *Statuts ou Provisions d'Oxford*.

Ce parlement d'Oxford fut désigné par les royalistes sous le nom de *mad parliament* (le parlement enragé). Le roi s'y trouva réellement prisonnier des évêques et des seigneurs. Ceux-ci formèrent un comité qui révoqua sur-le-champ vingt gouverneurs de châteaux royaux, presque tous les shérifs, le trésorier, le justicier, le chancelier. D'importantes réformes furent promulguées.

On établit d'abord que le parlement s'assemblerait, de plein droit, trois fois par an, aux mois de février, de juin et d'octobre ;

Que les francs-tenanciers éliraient tous les ans un nouveau shérif ;

Que les shérifs, le justicier, le trésorier et le chancelier rendraient compte annuellement de leur administration ;

Qu'on ne pourrait plus condamner à l'amende les barons qui se dispenseraient d'assister à la séance judiciaire des shérifs ;

Que les étrangers ne pourraient plus être nommés tuteurs ni gardiens des châteaux ;

Que nul ne devrait, à l'avenir, planter de nouvelles forêts, ni louer les revenus des comtés.

Enfin le parlement (c'est-à-dire le corps des comtes, des barons et des tenanciers de la couronne) nomma douze de ses membres qui le représentaient aux réunions obligées, afin d'éviter aux autres les frais et l'ennui de déplacements trop multipliés.

Henri III voulut profiter des excès du nouveau parlement et des jalousies survenues entre Leicester et Gloucester, pour ressaisir son pouvoir. Il en résulta une guerre civile dans laquelle Leicester, aidé du prince de Galles, força Henri à un traité honteux (18 juin 1263). Les hostilités recommencèrent peu après, et se terminèrent par la captivité du roi, pris à la bataille de Lewes, dans le Sussex.

Leicester, désormais maître absolu, s'enrichit par toutes sortes d'exactions, et brava l'excommunication du pape, qui avait anathématisé tous les barons révoltés contre le roi. Comme la noblesse commençait à se retourner contre lui, il chercha un appui dans les classes inférieures, en modifiant les éléments constitutifs du parlement. Outre les barons de son parti et quelques ecclésiastiques non dépendants de la couronne, il y fit entrer deux chevaliers présentés par chaque comté et des représentants des bourgs. On lui dut ainsi, en réalité, l'origine de la constitution qui régit aujourd'hui l'Angleterre. L'admission des communes dans le parlement ne fut pourtant légalisée que sous Édouard I<sup>er</sup>, en 1295, par un *writ* de ce prince, déclarant « que ce qui était de l'intérêt de tous devait être approuvé par tous, et que les dangers communs à tous devaient être repoussés par leurs efforts réunis. »

Cependant le prince Édouard, que Leicester retenait comme otage de la parole du roi son père, réussit à s'évader et à lever une armée qui surprit celle du seigneur révolté avec l'avantage du nombre et de la position. Leicester comprit qu'il était perdu, et, voyant la belle apparence des bataillons ennemis :

— Par le bras de saint Jacques ! dit-il, ils ont profité de nos leçons. Dieu ait pitié de nos âmes, car nos corps sont à eux.

Il fut, en effet, vaincu et tué dans la bataille. On envoya sa tête à la femme de Roger Mortimer, son plus implacable ennemi.

L'ambition de Leicester et sa rapacité avaient été funestes à l'Angleterre tant qu'il vécut ; cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître que ses essais de réforme n'aient profité plus tard aux royaumes unis, en élargissant la constitution et y introduisant les germes de toutes les libertés nationales.

#### RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ENSEIGNES (1).

Chez les anciens, chaque marchand, pour attirer les regards sur sa boutique et la faire mieux connaître, plaçait une enseigne composée, pour l'ordinaire, d'un tableau grossièrement peint avec de la cire rouge, et représentant un combat, une figure hideuse, ou les marchandises elles-mêmes. Quelques enseignes étaient sculptées.

(1) Fragments d'un essai qui sera prochainement publié. L'auteur est M. E. de la Quérière, membre de la Société des antiquaires de France, déjà connu par des œuvres d'érudition fort estimées.

Les villes d'Herculanum et de Pompéi, sorties de leur ensevelissement, nous ont transmis des types curieux et significatifs (Voy. 1836, p. 93).

Les mêmes intérêts ont donné lieu aux mêmes usages dans les temps modernes.

Les archives municipales, et surtout les actes du tabellionage, révéleraient une longue série d'enseignes.

Sous le titre de : *Échantillons curieux de statistique*, Ch. Nodier, dans une de ses Notices publiées en 1835, et réunies en un volume in-8, rappelle un certain nombre d'enseignes des tavernes de Rouen, dont un édit du parlement de Normandie, de la fin du seizième siècle, avait interdit l'entrée aux habitants de la ville, défendant à ceux qui les tenaient ouvertes d'*asseoir* désormais *aucun homme du lieu*.

« Il y avait, dit-il, au bout du pont : le Croissant, la Lune, l'Ange, les Degrés, les Flâtons, et l'Image de saint François.

« Sur les quais : l'Épée, le Baril d'or, le Trou du Grédil, le Penneret (ou Pavillon), l'Éléphant, l'Agnus Dei, le Hable, le Cerf, le gros Denier, le Moustier, l'Esturgeon, le Daulphin, le Chauderon, le Hôla du bœuf, la Chasse-marée, le Grand moulin, et la Fontaine bouillante.

« Au port du Salut : le Salut d'ore, la Pensée, la Teste sarrazine, la Verte maison, et les Pelotes.

« Au pied du Mont Sainte-Catherine ou aux environs : l'Image sainte Catherine, le Petit lion, la Salamandre, et le Chaperon.

« Près de la Halle : la Teste-Dieu, la Croix verte, les Saulciers, l'Ours, le Coulomb (ou Pigeon), la Coupe, la Fleur de lys, la Barge (1), l'Écu de France, le Grand Grédil, le Loup, la Hache, et la Hure.

« Sur Robec : la Pelle, les Avirons, le Chaperon saint Nicaise, le Coq, les Balances, la Petite taverne, qui était particulièrement fréquentée par les jeunes gens de mauvaise conduite ; l'Escu de sable, l'Agnelet, le Pot d'étain, le Rosier, la Rose, le Moulinet, la Chèvre, les Maillots, les Signots, saint Martin, la Cloche, et l'Arbre d'or.

« Au Marché-Neuf : les Coquilles, le Petit pot, le Pèlerin, la Tour pierrée, et la Croix blanche.

« Près de Beauvoisins : le Chapeau rouge, la Bonné foi, les Trois Mores, le Lièvre, l'Estrien, le Barillet, et la Pierre.

« Il y avait encore la Pomme d'or près la porte Cauchoise, et on avait laissé ouvertes aux Cauchois les tavernes de saint Gervais.

« Quant à l'Image saint Jacques, elle fut privilégiée. Il paraît qu'elle eut le précieux monopole des Trimballes (2). »

Dans la même notice se trouvent mentionnés quelques enseignes de la ville de Paris, dont l'indication trouve naturellement sa place ici :

« La Pomme de pin, le Petit diable, la Grosse tête, les Trois maillots, saint Martin, l'Aigle royal, le Bêche labourer, le Grand cornu, la Table du valeureux Roland, la Galerie, l'Échiquier, les Trois entonnoirs, l'Escu, la Bastille, l'Escharpe, l'hôtel du Petit saint Antoine, les Torches, les Trois quilliers. »

Un fou de cabaretier de la rue Montmartre avait pour enseigne la Tête-Dieu ; le curé de Saint-Eustache eut bien de la peine à la lui faire ôter. Il fallut une condamnation pour cela. (Talleyment des Réaux.)

Talleyment raconte aussi l'histoire d'une enseigne de Notre-Dame, sur le pont Notre-Dame, que le peuple croyait avoir vue pleurer et jeter du sang. L'archevêque la fit ôter.

(1) La maison de la Barge (barque) existe encore rue Grand-Pont ; elle porte le numéro 36. L'enseigne en relief a été transportée au Musée d'antiquités du département. Elle était montée à l'entrée de la maison, sur le pignon de la porte surbaissée en moulures gothiques du quinzième siècle. Elle représente une barque, la voile enflée et voguant sur les flots agités. Voy. la gravure, p. 68.

(2) Trimballer ou triballer, du vieux verbe trimballer, traîner, rouler, conduire après soi.

Le même auteur raconte qu'un commis borgne ayant exigé d'un cabaretier des droits qu'il ne devait pas, le cabaretier, pour s'en venger, fit représenter le portrait du commis à son enseigne, sous la forme d'un voleur, avec cette inscription : « Au Borgne qui prend. » Le commis s'en trouvant offensé, vint trouver le cabaretier et lui rendit l'argent des droits en question, à la charge qu'il ferait réformer son enseigne. Le cabaretier, pour satisfaire à cette condition, fit seulement ôter le P ; si bien qu'il resta : « Au Borgne qui rend, » au lieu du « Borgne qui prend. »

Il y avait un éveillé de cordonnier à la rue Saint-Antoine, à l'enseigne du Pantalou, qui, quand il voyait passer un arracheur de dents, faisait semblant d'avoir une dent gâtée, puis le mordait bien serré, et criait : Au renard ! Un arracheur de dents qui savait cela cacha une petite tenaille dans sa main, et lui arracha la première dent qu'il put attraper ; puis il se mit à crier : Au renard !

Du reste, ce n'étaient pas les marchands seuls qui plaçaient des signes particuliers sur la façade de leurs maisons.

Pierre Costar, historiographe célèbre, né à Paris en 1603, mort le 13 mai 1660, était fils d'un chapelier de Paris, qui demeurait sur le pont Notre-Dame, à l'Ane rayé (zèbre). Son père le fit étudier ; il réussit, et ne manquant pas de vanité, non plus que d'esprit, il se voulut dépayser et demeura presque toujours dans la province ; de sorte que la première fois qu'il revint à Paris, il se voulut faire passer pour un provincial ; mais quelqu'un lui dit joliment qu'il ferait tort à Paris de lui ôter la gloire d'avoir produit un si honnête homme, et que quand il le nierait, Notre-Dame pourrait fournir de quoi le convaincre. Il faisait allusion à l'enseigne de la boutique du père Costar.

Cottier, médecin de Louis XI, que celui-ci voulait faire périr un jour, se bâtit une maison à Paris avec cette enseigne-rebus : « à l'Abri-Cottier. »

Jacques Androuet, célèbre architecte, né à Paris, et auteur de l'ouvrage intitulé : *Les plus excellents bastiments de France*, avait pris pour enseigne de sa maison, qui était située à l'entrée du petit Pré aux Clercs, près de la porte de Nesle, un cerceau ou cercle qui était appendu au-devant de son habitation. De ce cerceau, il fit une appellation qu'il ajouta à son nom de famille, comme une espèce de titre seigneurial fort à la mode en ce temps-là, et qui l'est encore de nos jours.

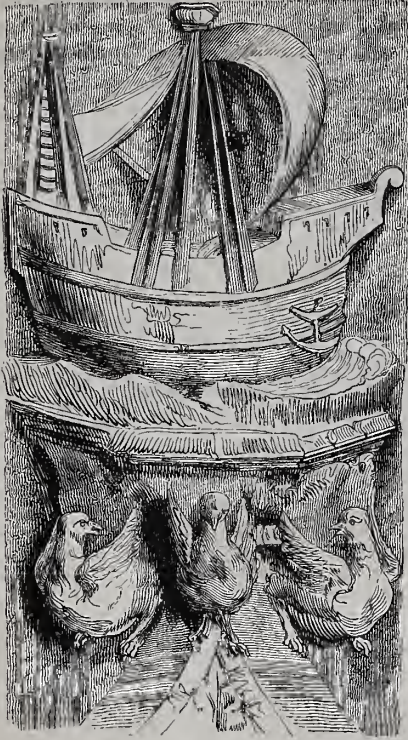
À Paris, l'imprimerie et le commerce de la librairie s'étaient établis dans le quartier latin ; toutefois ils étaient descendus jusque dans la Cité, où demeurait Simon Vostre, si connu pour ses livres d'Heures, à l'usage de différents diocèses de France, imprimés à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Simon Vostre demeurait rue Neuve-Notre-Dame, et sa boutique portait pour enseigne saint Jean-Baptiste.

Thielman Kerveo, autre imprimeur libraire en 1525, avait pris pour enseigne la Licorne. Il demeurait rue Saint-Jacques.

Nicolas Bonfons, annotateur des *Antiquités de Paris*, de Gilles Corrozet, dont une nouvelle édition parut en 1536, demeurait rue Neuve-Notre-Dame, et avait adopté pour enseigne saint Jean-Baptiste.

Au coin de la rue Charretière et de la rue Fromental, il existe une ancienne maison à la façade de laquelle se voyaient plusieurs inscriptions, dont l'une indiquait la date de sa construction, 1606. Le propriétaire avait pris pour enseigne le roi régnant, Henri IV, sous le patronage duquel cette maison a été connue jusqu'à ce jour ; et comme il voulait consacrer cette désignation par un signe durable, il fit sculpter la statue en pied du monarque, laquelle est restée sur son support jusqu'à l'année 1792, où elle fut détruite. Ce n'est qu'à la restauration de la maison de Bourbon que cette enseigne fut rétablie, non en pierre comme l'ancienne, mais en peinture à l'huile, et couronnée d'un auvent avec l'inscription : « Au grand Henri. »

Afin de rabattre un peu l'orgueil de ceux qui croient le monde plus spirituel qu'il y a trois siècles, et se figurent que le moderne charlatanisme surpasse tout, il convient de faire



L'enseigne de la Barge. — Bas-relief conservé au Musée de Rouen.

observer que certaines enseignes burlesques dont l'étymologie semble bizarre à plus d'un négociant parisien, sont les tableaux morts de vivants tableaux, à l'aide desquels nos ancêtres, fins matois, réussissaient à amener les chalands

dans leurs maisons. Ainsi la Truie qui file, le Coq-Héron, le Singe vert, etc., furent des animaux en cage dont l'adresse émerveillait les passants, et dont l'éducation prouvait la patience de l'industriel au quinzième siècle. De semblables curiosités enrichissaient plus vite leurs heureux possesseurs que les enseignes dévotes, telles que la Providence, la Grâce de Dieu, la Bonne foi, la Décollation de saint Jean-Baptiste, le Signe de la Croix, que l'on voit encore rue Saint-Denis et dans d'autres vieux quartiers.

*La suite à une prochaine livraison.*

## LE PONT DE L'ABBAYE

(Ponte dell' Abbadie).

Au nord-ouest des États de l'Église, sur la frontière qui sépare de la Toscane, et à peu près au milieu de la route qui joint la petite ville de Canino au port d'Orbitello, coule, du nord au sud, un petit fleuve qu'on nomme la Fiora; il vient du territoire de Radicofani, et va se jeter dans la Méditerranée entre Civita-Vecchia et Porto-Hercule. Ce fleuve, très-encaissé par ses rives pittoresques, passe entre les ruines d'une ancienne ville étrusque très-importante et les vastes cimetières dans lesquels le prince de Canino, MM. Candelori et autres propriétaires des environs firent, il y a vingt ans, d'immenses découvertes consistant en vases étrusques de toutes formes et de toutes grandeurs, ornés de peintures remarquables; puis en nombreux bijoux en or, déposés, comme les vases, dans les sépultures des habitants de l'antique ville de Vulci. En amont de ce territoire, à un mille et un quart des ruines les plus septentrionales de la ville, s'élève un pont construit sur la Fiora, au point où la route de Canino à Orbitello la traverse. Ce pont, de construction très-ancienne, d'une grande hardiesse et d'une très-belle conservation, est défendu à l'orient, vers Canino, par un vieux château du moyen âge, qui a pu lui faire donner le nom qu'il porte aujourd'hui de *ponte dell' Abbadie* (pont de l'Abbaye). Ce château est un poste de douane des États du pape; il renferme une petite chapelle, au-dessus de la porte de laquelle est incrusté un bas-relief antique de l'époque romaine.



Vue du Pont de l'Abbaye (États Romains). — Face septentrionale. — Dessin de M. Albert Lenoir.

Deux espèces de constructions bien distinctes constituent l'ensemble du pont, et lui donnent un grand intérêt à l'égard de son origine. L'une d'elles, qui doit être la première puisqu'elle sert de noyau à l'autre, est formée de grands piliers en tuf rouge; l'appareil des pierres est carré, et par consé-

quent semblable à celui qu'employaient les Étrusques, et dont on trouve de nombreux exemples dans le pays; ces piles, qui ne sont liées en aucune manière avec les travaux qui s'y trouvent appliqués, soit par des harpes, soit par des pierres alternées, selon l'usage employé pour la liaison des maçon-

neries, ont, en outre, pour caractère particulier d'être composées d'une espèce de pierre dont la qualité est plus tendre que dans le reste des constructions.

Les Romains, à l'époque de la république, après avoir conquis ce territoire sur les Étrusques, établirent le pont tel qu'on le voit aujourd'hui. On ne peut admettre, s'ils l'avaient bâti d'un seul jet, que pour soutenir toute la poussée des voûtes

(l'arc du milieu a 20 mètres d'ouverture), ils eussent employé une matière moins compacte et moins dure que les travertins et les pépérins qui constituent les autres parties du pont.

On doit donc supposer : 1° que sur le fleuve, voisin d'une ville puissante, a été construit originairement un pont d'origine tyrrhénienne, dont les piles, qui se voient encore, portaient un plancher en bois, et l'on sait que les Étrusques



Vue du Pont de l'Abbaye. — Face méridionale. — Dessin de M. Albert Lenoir.

construisaient beaucoup avec cette matière ; 2° que les Romains, profitant de ce premier travail, qui avait assez d'importance pour être conservé, puisque la hauteur totale est de 31 mètres, enclavèrent les piles étrusques dans celles qu'ils établirent pour porter les arches de leur pont, dont la construction en boutisse dénote l'époque républicaine ; ainsi le monument des conquérants a enveloppé celui des colons antérieurs.

Le pont romain, dont la longueur totale est de 79 mètres, comporte deux arches. Nous avons donné plus haut les dimensions de la grande ; la plus petite n'a que 4<sup>m</sup>, 87 de largeur ; sur la clef de sa voûte est sculptée une figure qui porte la toge : elle représente peut-être le personnage romain qui fit construire l'édifice ; les plis du vêtement sont fort endommagés par les vapeurs du fleuve, dont les rives, composées de roches escarpées, servent de fondations au pont.

A quelques milles à l'orient des rives de la Fiora est une source d'eaux minérales abondantes et salutaires, auprès desquelles on voit les restes d'un établissement de bains de construction romaine. Les vainqueurs des Étrusques, voulant sans doute faire profiter la ville de Vulci de ce voisinage précieux, établirent un aqueduc dont on suit les traces, et qui passait sur le pont de l'Abbaye, où il est parfaitement

conservé ; des ruines romaines situées au delà, vers le cimetière septentrional de la ville étrusque, pourraient être les restes de l'établissement où elles étaient dirigées. La destruction des bains, la négligence apportée dans l'entretien de l'aqueduc qui n'était plus utile, furent cause, à une époque déjà fort ancienne, que les eaux minérales, privées de direction, se sont répandues sur les rives orientales du fleuve ainsi que sur les parois externes de l'aqueduc et du pont ; durcies là par l'air et les siècles, elles y ont formé d'innombrables stalactites superposées, qui donnent aujourd'hui à cette belle construction antique et aux escarpements qui l'environnent l'aspect le plus pittoresque. La hauteur de l'aqueduc relativement au sol situé à l'ouest du pont, et sa rupture verticale de ce côté, indiquent suffisamment qu'il se prolongeait dans la plaine pour gagner l'établissement thermal dans lequel étaient reçues les eaux minérales. On ignore à quelle époque fut détruite cette partie importante de l'aqueduc, et il n'en reste aucune trace. La brusque interruption du canal et des stalactites qui l'encombrent à l'intérieur et sur ses parois externes, fait connaître que ce phénomène de pétrification curieuse, et peut-être unique sur un monument d'architecture, devait se prolonger sur les parties de l'aqueduc qui ont été détruites, et que peut-être le poids considérable

de cette pierre de nouvelle formation a contribué à les renverser.

### LA DERNIÈRE FÉE.

NOUVELLE.

Simon était un vaillant gars, mais orphelin de naissance, et par suite élevé en grande misère. Un de ses oncles, pauvre homme qui avait plus de bonne volonté que de ressources, l'avait adopté et nourri comme il avait pu, tant qu'il s'était trouvé trop petit pour qu'on le gageât; puis il avait servi comme pastour chez le maître le plus dur du pays, où, à défaut du reste, il avait appris la soumission et la patience.

Mais l'âge était venu; Simon entra dans sa vingtième année, et il était temps de chercher une plus forte condition.

On avait parlé de lui à Pierre Hardi qui manquait d'un garçon de labour; si bien qu'il s'était mis en route pour la ferme des Boulaies; où il espérait bien s'arranger avec le maître, et obtenir, comme on dit dans nos campagnes, « un bon lit, une bonne écuelle et un bon gage. »

On se trouvait en automne; mais ce jour-là, l'air était aussi chaud qu'au temps des moissons; de gros nuages se traînaient entre ciel et terre, et pas un souffle ne courait dans les dernières feuilles.

Simon avait senti l'effet du temps, et, malgré lui, ralentissait le pas, quand, à un des détours de la route, il rencontra la vieille Fâsie chargée d'un gros panier et de deux lourds paquets.

Le jeune gars connaissait d'ancienne date la paysanne qui, dans le pays, avait réputation de faire commerce avec le diable, de lire l'avenir et de jeter un sort à volonté. Moitié crainte, moitié respect pour l'âge, il avait toujours été poli avec la sorcière, et, cette fois encore, il lui tira honnêtement son chapeau en s'informant de l'état de sa santé.

Fâsie s'arrêta en soufflant.

— Par mon baptême! tu arrives à propos, mon gars, dit-elle, et tu vas me soulager en prenant quelque peu de ma charge.

— Volontiers, si nous faisons même route, répliqua Simon,

— Prends toujours les paquets, répliqua la sorcière; je sais où tu vas.

Et comme il paraissait surpris.

— N'est-ce point que tu espères une place chez Pierre Hardi? continua-t-elle; de fait, il a besoin d'un homme de labour; tâche de l'agrafer à cette maison, ce sera grande satisfaction pour toi, car les maîtres ont de quoi, et leur fille Annette n'est point encore promise. Si tu es honnête avec elle et brave avec les parents, peut-être bien que te voilà sur le chemin de ta noce!

Simon repoussa de bien loin cette idée comme trop ambitieuse pour un pauvre gars sans famille et sans légitime; mais, à vrai dire, elle lui sourit au cœur, et il se mit à y penser malgré lui. Fâsie continua d'ailleurs à l'entretenir des Hardi, qu'elle connaissait, disait-elle, depuis leur première communion, et à lui apprendre ce qu'il fallait pour leur agréer.

Le gars écoutait sans en avoir l'air; il pensait même, à part lui, que la vieille paysanne pourrait bien le faire réussir si c'était sa fantaisie; car tout le moude savait dans la paroisse qu'elle avait pouvoir sur les personnes et sur les choses, comme les fées d'autrefois; mais il n'eût osé lui demander un pareil service, ne sachant point si c'était chose licite et religieuse.

Cependant tous deux avançaient lentement, rapport aux paquets et aux vieilles jambes de Fâsie. Simon, qui était parti un peu tard de chez son ancien maître, commença à avoir peur de n'arriver aux Boulaies que vers le milieu de la nuit! La paysanne, qui devina son impatience, lui fit prendre, à travers champs, par les *traines* et les *vojettes*.

Ce fut merveille de voir combien le voyage se trouva ainsi

racourci. Au bout d'une heure, Simon s'aperçut qu'ils avaient laissé derrière eux des villages dont il se croyait bien loin. Par malheur le ciel était devenu trouble, le tonnerre grondait vers l'horizon, et comme ils traversaient une brande, toutes les écluses du ciel s'ouvrirent à la fois!

Simon voulut gagner une touffe de peupliers qu'ils avaient à leur droite; mais la vieille l'en empêcha en déclarant que c'était courir au-devant d'un malheur.

— Il faudrait pourtant chercher un abri, mère Fâsie, dit le jeune gars qui se sentait transpercé.

— Descendons de ce côté, répondit-elle en suivant les ornières qui tourment vers la ravine.

Mais l'eau suivait la même route, et tous deux en eurent bientôt par-dessus leurs sabots. L'orage redoublait, les éclairs ne s'attendaient pas l'un l'autre, et le tonnerre roulait à tous les coins du ciel. Simon, qui enfonçait de plus en plus dans la terre détrempée, commençait à regretter de n'avoir pas suivi sa première idée, quand Fâsie se retourna à un coup plus fort, et lui montra avec son bâton deux des peupliers sous lesquels il avait voulu se réfugier, que le tonnerre venait de briser. Elle l'engagea en même temps à hâter le pas en lui montrant qu'ils étaient dans une route charretière.

— Les traces blanches prouvent que nous approchons d'une carrière à plâtre, ajouta-t-elle, et quoique le sombre soit venu, il me semble que je l'aperçois là-bas sous mes pieds. Encore quelques coups de talons, et nous trouverons ce qu'il nous faut.

Ils arrivèrent véritablement, quelques minutes après, à la carrière, où les chafourniers leur donnèrent place sous l'appentis et devant un feu qui les sécha en un clin d'œil depuis les oreilles jusqu'à la cheville. Seulement l'orage continuait, et il leur fallut prendre patience. Ils avaient lié conversation avec les carriers, qui, au moment où l'on apporta la soupe, donnèrent des cuillers aux deux pèlerins atardés.

La réfection arrivait à point, car la route avait aiguisé l'appétit du jeune gars. Fâsie s'aperçut du plaisir avec lequel il approchait de la terrine fumante.

— Eh bien! m'est avis que nous avons mieux fait de gagner la ravine que le petit bois de peupliers, dit-elle en clignant l'œil.

— C'est affaire à vous, mère Fâsie, répliqua Simon presque respectueusement; vous en savez plus que nous autres, et il faut suivre vos commandements.

La soupe mangée, il faisait nuit close; mais l'orage ne grondait plus que dans les lointains; la vieille paysanne déclara qu'il était temps de repartir, et, après avoir remercié leurs hôtes, tous deux se remirent en route.

Le ciel était resté couvert: il y avait dans l'air une brume qui empêchait de distinguer devant soi; quelques étoiles se montraient seulement de loin en loin, à moitié noyées dans le brouillard.

La paysanne et le jeune gars arrivèrent au marais des Fonceaux qu'il fallait traverser.

Simon connaissait l'endroit d'ancienne date. Il chercha la vieille chaussée que le temps avait enfoncée dans le marécage; mais qui, bien qu'enterrée sous les joncs, formait un chemin solide au milieu des chemins mouillés. La petite maison, bâtie à l'autre bout des Fonceaux, servait d'indication pour reconnaître la route.

Il aperçut au loin sa lumière et se dirigea sur elle; mais dès les premiers pas, il sentit qu'il enfonçait dans la *mollière*. Il releva la tête; la lumière était à sa droite! Il inclina de ce côté, crut avoir enfin trouvé la chaussée, et avança de nouveau. Cette fois, il entra dans l'eau jusqu'aux genoux! Étonné, il regarda encore vers l'autre rive du marais; la lumière était passée à sa gauche! Il lui sembla même qu'elle voltigeait le long de la berge comme pour le railler: aussi resta-t-il un pied dans les joncs, tout penaud et saisi.

Fâsie, qui l'avait jusqu'alors regardé faire, appuyée sur son bâton, éclata de rire.

— Eh bien ! voilà-t-il pas mon pauvre gars tout *assotté*, dit-elle ; tu n'as donc pas reconnu le follet, grand *Jodane* ?

— Le follet ! répéta Simon un peu effrayé (car il avait sur le feu des eaux les idées qu'on lui avait données à la veille) ; je le prenais pour la lumière de la maisonnette du garde ! Mais, par le vrai Dieu ! si celle-ci ne brille pas, comment allons-nous reconnaître notre chemin ?

— Nous regarderons les lumières du bon Dieu qui luisent toujours à leur place, dit la vieille en montrant la grande étoile polaire.

Et elle remonta vers la droite sans hésiter, et atteignit la chaussée qu'ils suivirent jusqu'à l'autre bord.

Simon s'émerveillait de plus en plus : tout ceci le confirmait dans ses idées sur la Fasic, qui lui semblait avoir des lumières au-dessus de son apparence, et il pensait en lui-même que la vieille ressemblait bien moins à une pauvre paysanne qu'à une de ces puissantes fées dont il avait entendu raconter les histoires aux fileries d'hiver.

Cependant tous deux continuèrent leur route le long des friches, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le moulin neuf, où Fasic engagea son compagnon à passer la nuit.

— Les chemins creux sont noyés à cette heure, lui dit-elle, tu n'arriveras chez les Hardi qu'après la mi-nuit ; tout le monde dormira : les gens qu'on réveille nous font souvent mauvais accueil ; reste au moulin, et à la *piquée* du jour je te mènerai aux Bonlaies par les vrais sentiers.

— La proposition est grandement raisonnable, répondit Simon ; mais il reste à savoir si le meunier, que je ne connais point, me donnera volontiers de quoi dormir jusqu'à demain.

La Fasic fit un petit rire d'assurance moqueuse, et, sans répondre, s'avança vers la planchette du moulin, passa le *fare* d'eau, et alla frapper à la porte comme eût pu faire la maîtresse du logis.

Un garçon vint tirer la barre ; en reconnaissant la vieille, il lui fit grand accueil, appela le maître qui arriva en toute hâte, tira son bonnet comme il eût fait à une dame de la ville, et cria à sa femme d'apporter du maître cidre avec la niche de froment.

La Fasic recevait toutes ces politesses sans en paraître étonnée ; elle présenta son compagnon en disant qu'ils venaient coucher tous deux au moulin, ce dont le maître du logis les remercia ; puis elle s'informa de ce qui s'était passé depuis sa dernière visite. Le meunier lui rendit compte, et raconta tout avec détail. La Fasic donna des conseils du ton qu'on eût pris pour des commandements. Elle parla de réparer les vannes qui laissaient perdre l'eau, dit ce qu'il fallait faire pour la chevaline qui se trouvait un peu alanguie, et promit d'envoyer une nouvelle espèce de canards qui nicheraient sur la rivière.

Après souper, on conduisit Simon au lit du premier garçon de menles, où il dormit d'un somme jusqu'au matin.

Avant de partir, la meunière lui servit une soupe, et le meunier le força de boire un petit verre de cognac, ce qui l'anima pour la route.

*La fin à une prochaine livraison.*

Un même discours qui émeut des auditeurs différents d'âge, de sexe, d'état, d'éducation, est comme une seule clef qui ouvre toutes les serrures.

J. PETIT-SENN.

## GRANDE ANNÉE.

Il a été très-sérieusement question dans l'antiquité, comme Platon, Cicéron, Plutarque, etc., nous l'apprennent, d'une période à laquelle on donnait le nom de *grande année*, d'*année parfaite*, d'*année du monde*,

Cicéron (*Nature des dieux*) dit que la grande année est le temps que les astres donés d'un mouvement propre, le Soleil, la Lune et les cinq autres planètes, emploient à revenir aux mêmes positions relatives. Telle était déjà aussi, dans le siècle de Platon (voir le *Timée*), la signification de ces deux mots : *grande année*.

Bérose, comme cela résulte d'un passage dont Sénèque a donné la traduction, ajoutait une condition à celle que renferme la définition précédente. Pour l'astronomie chaldéenne, la grande année commençait lorsque les disques des sept planètes se trouvaient situés sur une seule ligne droite ; elle finissait au moment où, cette même disposition en enfilade se reproduisant, la ligne droite joignant toutes les planètes aboutissait de plus à l'étoile qui, à l'origine, était aussi sur ce prolongement.

A une époque où tant de philosophes se persuadaient que les destinées des hommes et même celles de la Terre, considérée en masse, étaient réglées par le cours des astres, il n'y avait rien d'outré à supposer que chaque grande année ramènerait la même suite, le même ordre de phénomènes moraux et physiques, le même cours d'événements politiques ou militaires, la même succession de personnages célestes par leurs vertus, par leurs vices ou par leurs crimes. Dans ce système, l'histoire d'une seule grande année aurait été celle des suivantes.

Censorin, citant un écrit d'Aristote actuellement perdu, dit que l'hiver de la grande année est un cataclysme ou déluge, et l'été une conflagration.

Dans le passage déjà cité, conservé par Sénèque, Bérose le Chaldéen nous assure « que la Terre sera réduite en cendres, quand les astres qui suivent des routes diverses correspondront à la première étoile du Cancer, en telle sorte qu'une seule ligne droite puisse traverser tous leurs centres, et qu'il y aura une inondation universelle lorsque ces mêmes astres correspondront ensemble au Capricorne. »

L'alternat de cataclysmes et de conflagrations n'était pas admis généralement. Certains philosophes ne croyaient qu'à des déluges, d'autres qu'à des incendies. Il en existait enfin qui, assimilant les âges du monde à ceux de l'homme, voyaient la nature croître en force et en vigueur pendant la première moitié de la grande année, et marcher ensuite, durant la seconde moitié, vers la décrépitude. Quant à Platon, il s'était rangé à l'opinion que le monde, au premier jour du grand cycle, possède le maximum de force, et qu'à partir de là tout décroît, tout s'affaiblit graduellement. La tradition sur les quatre âges caractérisés par quatre métaux est la traduction vulgaire de l'idée de Platon.

Ces restes des opinions antiques concernant la grande année ont donné lieu, depuis l'ère chrétienne, à l'invention de diverses théories contre lesquelles l'église a souvent lancé ses anathèmes ; la théorie, par exemple, professée dans l'Université de Paris, « Que, dans le temps employé par les corps célestes à revenir aux mêmes points, on voit se reproduire sans cesse la même série d'événements. »

Les anciens tombèrent encore moins d'accord sur la longueur de la grande année que sur sa signification. Les uns portèrent cette longueur jusqu'à 6 570 000 ans ; d'autres la réduisirent à quelques centaines d'années. Cicéron, dans le *Songe de Scipion*, dit qu'il n'ose pas décider de combien de siècles l'année parfaite se compose. Hésiode avait déjà montré la même réserve. Dans des vers rapportés par Plinius, par Plutarque, et traduits en latin par Ausone, cet auteur n'hésite pas à décider :

Que la vie de l'homme, quand elle est bien pleine, va à 96 ans ;

Qu'une corneille vit neuf fois plus que l'homme, ou 864 ans ;

Le cerf, quatre fois plus que la corneille, ou 3 456 ans ;

Le corbeau, trois fois plus que le cerf, ou 10 368 ans ;

Le phénix, neuf fois plus que le corbeau, ou 93 312 ans ;

Les hamadryades, dix fois plus que le phénix, ou 933 120 ans.

Hésiode, après toutes ces hardiesses, déclare cependant qu'il ignore absolument quelle est la durée de la grande année, et que Dieu seul peut la connaître.

Parmi les modernes, je ne vois que Pingré qui se soit exercé sur un problème dont la solution, suivant Hésiode, était réservée à Dieu. L'auteur de la *Cométographie* évaluait à plus de vingt-cinq millions d'années la période qui ramènerait les planètes à une conjonction générale; et cependant, du vivant de Pingré, Cérès, Pallas, Junon, Vesta, et les autres planètes plus récemment découvertes, n'étaient pas connus.

Les grands noms de Platon, de Cicéron, de Sénèque, de Plutarque, ne doivent pas nous empêcher de ranger les opinions de l'antiquité sur les relations de la grande année avec les événements de toute nature observables sur la Terre, au nombre des conceptions les plus creuses que l'antiquité nous ait léguées.

F. ARAGO, *Annuaire du Bureau des longitudes*. 1851.

### LES RAFFRAICHISSEMENTS DANS LES BALS DE LOUIS XIV.



Valet portant des pâtisseries à un bal de la cour, sous Louis XIV. — D'après un calendrier illustré du dix-septième siècle. — Collection de M. Bonnardot.

On pourrait croire que l'époque du grand roi, si resplendissante de luxe et de magnificence pour tout ce qui s'adressait aux yeux, ne l'était pas moins dans tout ce qui s'adressait au palais, et qu'elle s'étudiait autant à flatter le sens du goût que celui de la vue. Il n'en fut rien. Tous les livres qui traitent plus ou moins directement des mets servis sur les tables les plus riches de ce temps nous montrent qu'il

pouvait y avoir souvent profusion, mais très-rarement délicatesse; force viandes, mais peu d'entremets, surtout de ces entremets qui atterrissent par quelque côté au domaine de la pâtisserie et de la confiserie.

La pâtisserie de ce temps était généralement lourde, nous pourrions même dire grossière: un bourgeois de nos jours, qui rassemble chez lui quelques amis et donne soirée, garnit son buffet de friandises peu coûteuses, bien supérieures à celles, d'un haut prix, dont étaient surchargés les buffets royaux dans les bals et soirées de la cour.

Les boissons elles-mêmes, quoique plus perfectionnées que les objets de four, se ressentaient pourtant encore du peu de développement qu'avait acquis à cette époque l'art de la confiserie. Ainsi, dans le salon des Buffets, l'une des deux pièces particulières du château de Versailles que Louis XIV avait affectées aux collations qu'il donnait à certains jours de divertissements, nous trouvons, un soir de bal, rangés et étagés dans des bassins et des cuvettes d'or, d'argent et de vermeil, l'hypocras et l'hydromel, deux liqueurs à peu près vieilles comme le monde et d'un mérite douteux, à telles enseignes qu'on en a fait assez peu de cas depuis pour les laisser tomber en désuétude. Nous y trouvons encore le ponce ou boule-ponce, qui était, formule pour formule, ce qu'est notre grog: de l'eau chaude, du sucre, de l'eau-de-vie et du citron. Puis des eaux de toute espèce: eau d'anis, eau clairette (cerises à l'eau-de-vie), eau des Barbades (c'était une eau qui avait reçu son nom de l'île où elle avait été inventée; elle se vendait un louis d'or la bouteille plate qui contenait environ trois demi-setiers), eau de fenouil ou fenouillette, eau de genièvre, de groseille, de mille fleurs, etc., etc. Puis le sirop de vinaigre et celui d'abricots, lequel, battu dans l'eau, dit Merlet (*Abrégé des bons fruits*), était fort rafraîchissant. Puis encore le rossolis et le populo, deux liqueurs qui ne sont pas arrivées jusqu'à nous. Comme Louis XIV aimait beaucoup la première de ces liqueurs, on en avait composé une espèce à laquelle avait été donné le nom de *rossolis du roi*. N'oublions pas non plus l'orgeat, les limonades, les sorbets, et surtout l'aigre de cèdre, dont il se faisait alors grande consommation. L'aigre de cèdre n'était rien plus que du jus de citron que l'on servait avec l'écorce confite du même fruit.

Les glaces et le café, importations nouvelles, ne devaient pas être oubliés sur les riches buffets de la cour; cependant les auteurs du temps en parlent peu.

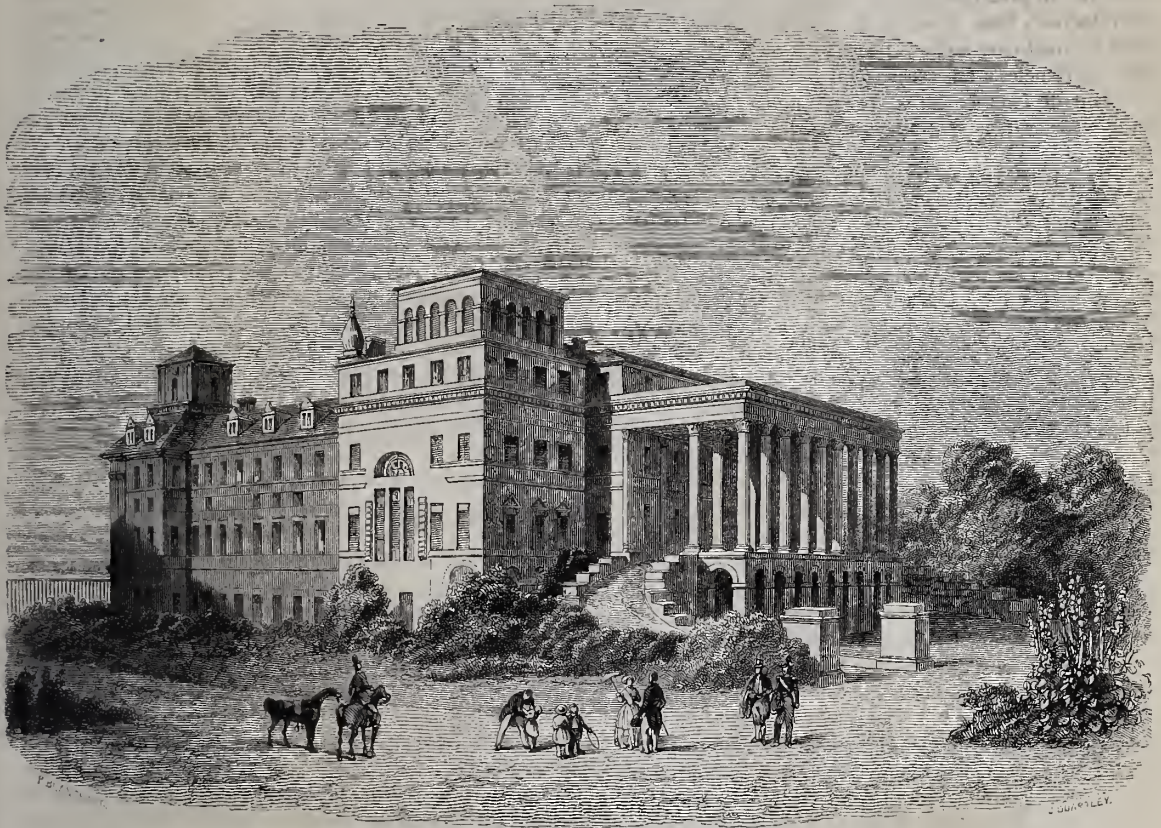
On voit que les boissons chaudes et froides étaient en assez grande quantité et ne laissaient pas beaucoup à désirer; mais pour les pâtisseries, c'était tout autre chose. Elles avaient presque toutes le fromage pour base: ainsi des gâteaux mollets, faits avec du fromage mou; des gâteaux d'Étampes, ou fraisés, faits encore avec du fromage et de la crème de lait sans aucune goutte d'eau; des gâteaux de Milan, dans lesquels entrait encore du lait; des gâteaux vérolez, de même pâte que les gâteaux de Milan, mais qu'on étendait un peu plate et qu'on coupait par petits ronds, couverts de légers morceaux de fromage fin et de beurre. Puis il y avait encore les tartes au fromage (mais ces tartes ne se servaient qu'aux collations), les talemouses, encore au fromage, et les ratons, ronds de pâte recouverts de farce de fromage. Le fromage entrait dans tout, dans les gaufres même; car, s'il en était au sucre, il y en avait aussi qui se fabriquaient avec de petits morceaux d'une sorte de pâte feuilletée, dans lesquels on enfermait de faibles tranches de fromage fin.

Cependant cette omnipotence du fromage ne s'étendait pas absolument sur toutes les œuvres de four; c'eût été par trop tyrannique. Elle en laissait bien quelques-unes en dehors d'elle: tels le biscuit de roi, le biscuit de Savoie, inventé au commencement du dix-septième siècle, et le biscuit de Piémont; tels encore les macarons, les massépains, les échaudés aux œufs, les échaudés au beurre, et les échaudés seulement au sel et à l'eau.



LE CHATEAU D'EISENSTADT,  
EN HONGRIE.

Voy., sur la Hongrie, la Table de 1850.



Château d'Eisenstadt. — Vue prise du jardin anglais, côté du Nord. — Dessin de Blanchard, d'après M. Henri de Genève.

A quelques postes de Vienne, près de Pottendorf, en Hongrie, s'élève la petite ville d'Eisenstadt, sur le versant méridional du Leythagebirg. Le premier édifice que l'on y rencontre est l'église des frères de la Miséricorde, dont le toit, d'une architecture bizarre et inclinant du côté de la rue jusqu'à terre, est parsemé de fenêtres et divisé en petits toits surmontés de statuette; l'ensemble s'arrondit en un cône qui se termine par le symbole de Jéhovah. Eisenstadt contient à peu près cinq mille habitants; elle appartient, ainsi que le territoire qui l'entoure, au prince Esterhazy. Autrefois ce petit souverain entretenait à son service 150 grenadiers; il a réduit leur nombre à 33. Ces grenadiers ont pour uniforme un pantalon rouge collant, un habit bleu, et le chapeau à cornes.

Le château d'Eisenstadt, bâti sur une hauteur, à l'extrémité orientale de la ville, a l'apparence d'une résidence royale. Son architecture, un peu lourde, est de style italien. Ce fut le prince Paul Esterhazy, alors palatin de Hongrie, qui le fit construire en 1683. Le buste de ce prince est placé au-dessus du balcon de la principale façade; au-dessous on lit ces initiales : C. P. E. R. H. P. (Comes Paulus Esterhazy, Regni Hungariæ Palatinus). Sur cette façade on voit aussi les bustes des rois de Hongrie.

De blanches colonnes soutiennent deux vastes balcons aux deux extrémités de l'édifice. La partie de l'édifice qui est en face du jardin a été ajoutée par le prince Nicolas, et construite sous la direction de M. Moreau, architecte français.

Les appartements se composent de cent six chambres, parmi lesquelles on remarque une immense salle de bal, qui

a la hauteur de deux étages et occupe la moitié du château en longueur; une salle d'armes contient de fort beaux fusils, un entre autres très-ingénieusement travaillé et renfermé dans une canne ordinaire.

Le jardin, qui s'étend sur le versant méridional de la colline, est l'un des plus magnifiques de l'empire; son étendue est de 19 jochs (le joch est de 57<sup>ares</sup>, 598). La fraîcheur y est entretenue par plusieurs étangs dont l'inférieur, d'une profondeur de 13 mètres, est le réservoir de tous les autres : une machine à vapeur, apportée de Londres en 1803, en fait monter l'eau jusqu'au sommet d'une montagne où elle forme un autre petit étang. La chaudière seule de cette machine, la première machine à vapeur que l'on ait vue en Autriche, a coûté 82 000 florins; la pompe qu'elle met en mouvement fait monter 12 cimer par cinq minutes (un cimer peut contenir à peu près 60 litres); l'eau monte perpendiculairement de 35 mètres jusqu'au premier étage, de 43 au second, et de 70 au troisième. La terre que l'on a tirée des étangs a servi à élever un monticule qui supporte un petit temple, en regard de la façade septentrionale du château. C'est une jolie rotonde à colonnes, où l'on voit une belle statue de la princesse Léopoldine Liechtenstein, fille du prince Nicolas Esterhazy, et mère de la princesse Schwarzenberg et de deux princesses Lobkowitz. Cette statue, en marbre de Carrare, est de Canova; elle a été payée à l'artiste 2 000 ducats. La princesse est dans l'attitude d'une personne qui dessine; sur son album, on lit : « Leopoldina Esterhazy, 1805. » Cette jeune personne avait alors dix-sept ans; elle était d'une beauté remarquable. Elle est morte au mois de septembre

1846, à Liebeschitz, près de Leitmeritz, en Bohême. Le temple a coûté 30 000 florins. En 1845, une jeune baronne, qui tous les matins venait donner à manger aux poissons, étant seule un jour, s'avança trop sur le bord de l'eau : son pied glissa ; l'étang est profond ; quelques minutes après, un jardinier aperçut un bras à la surface ; effrayé, il appela au secours ; on retira la malheureuse jeune femme. Il était trop tard !

Au delà du temple de Léopoldine sont les serres les plus belles de l'Autriche après celles de Schœnbrunn. On y compte 60 000 espèces ou variétés de plantes ; en vignes seulement, le jardin contient 734 espèces de plants différents. L'allée des Roses conduit de ces serres vers une hauteur d'où l'on voit le joli lac de Neusiedl. Toute la vaste étendue de territoire que le regard embrasse, à l'exception d'une petite ville royale, appartient au prince Esterhazy.

A quelques pas du château, vers sa partie orientale, s'élève l'église des Franciscains, où le prince palatin fit construire, en 1655, un caveau de sépulture. Le monument de ce prince est carré, de la hauteur de plus d'un mètre, en marbre, orné de quelques figures en haut relief. Vis-à-vis de ce monument, dans une niche vitrée, on conserve, revêtu de ses habits qu'elle portait lors de sa mort, la princesse Ursule Esterhazy, morte empoisonnée en 1655, à l'âge de quarante et un ans. On raconte que cette princesse était animée d'une violente haine contre son mari (sans doute parce qu'elle était fille du comte Tœkely, que le prince avait combattu). Un jour, elle lui fit servir une tasse de chocolat où elle avait versé du poison. Le domestique ayant laissé tomber la tasse, le chien de la princesse lécha le chocolat et mourut presque aussitôt au milieu de convulsions. Le prince, soupçonnant les mauvais desseins de sa femme à son égard, résolut de la prévenir : il suborna une femme de chambre qui empoisonna la princesse avec de l'arsenic. Cette femme fut décapitée. On a eu l'étrange et affreuse pensée de placer le buste en cire de cette femme vis-à-vis du corps de la princesse. La princesse avait été d'abord ensevelie dans une tombe de pierre. Quelques années plus tard, on souleva la pierre, et on trouva le corps si parfaitement conservé que l'idée vint de l'exposer tel qu'il l'est aujourd'hui. C'est un spectacle émouvant, mais très-pénible, et d'un goût que l'on ne saurait approuver.

Dans l'enceinte du parc, dont l'étendue est de plusieurs lieues, sur une haute colline chargée de pins (*Pinus sylvestris*, var. *nigra*), hors du jardin anglais, s'élève un temple élevé vers 1806, sur les dessins de M. Moreau, en mémoire de la princesse Marie Liechtenstein, femme du prince Nicolas Esterhazy, morte à Vienne en 1845. Il contient, outre l'habitation du gardien, une salle à manger et deux cabinets meublés. De ce temple on domine la ville d'Eisenstadt, la plaine qui s'étend entre la ville et la montagne opposée où sont les carrières de Margareth, le lac de Neusiedl, et, lorsque le temps est clair, le beau château d'Esterhazy à l'extrémité sud-est du lac.

#### RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ENSEIGNES.

Suite. — Voy. p. 66.

L'ouvrage intitulé : *Histoire et recherches des Antiquités de la ville de Paris* (t. III), par Henri Sauval, donne quelques détails sur des enseignes ridicules :

« A la Roupie, » une pie et une roue.

« Tout en est bon, » c'est la Femme sans tête.

« A l'Assurance, » un A sur un anse (anse).

« La Vieille science », une vieille qui scie un anse (anse).

« Au Puissant vin », un puits dont on tire de l'eau.

« Les Sonneurs pour les trépassés, » des sous neufs et des poulets tués.

Sauval ajoute : « L'enseigne de la Truie qui file, qu'on voit à une maison du marché aux Poirées, rebâtie depuis peu, est fameuse par les folies que les garçons de boutique des environs y font à la mi-carême, comme étant sans doute un reste du paganisme. »

Ce bas-relief de la Truie qui file existe encore à la maison qui porte le n° 24, au coin de la rue de la Cossonnerie.

Cette enseigne a eu la vogue dans son temps, car on la voyait à Amiens, à Caen, à Chartres, à Dieppe, au Mans, au Mont Saint-Michel. Un relief, représentant ce sujet, existait aussi à l'intérieur de la cathédrale de Chartres, sur une console placée au-dessus de « l'Ane qui vielle. »

Le même auteur fait connaître qu'autrefois, à Paris, les marchands de divers métiers avaient la coutume de mettre à leurs fenêtres et sur leurs portes des bannières en forme d'enseignes, où se trouvaient figurés le nom et le portrait du saint ou de la sainte qu'ils avaient choisi pour patron. Cependant on rencontrait aussi parfois, au lieu d'une figure de moine ou de vierge martyre, divers emblèmes ou rébus du genre de ceux que nous venons de citer.

On voyait jadis à Troyes une enseigne avec ce titre : « le Trio de malice ; » elle représentait un singe, un chat et une femme.

Souvent on employait pour emblème un animal ou un objet quelconque, une idée bizarre ou absurde, comme « le Chien qui rit ; » ou une épigramme, comme « le Grand passe-partout, » représenté par un louis d'or.

Le Signe de la Croix est une enseigne en forme de rébus encore assez commune aujourd'hui : c'est un cygne surmonté d'une croix, ou bien c'est une croix seulement.

Quelquefois la marque ou l'insigne de la profession de l'habitant était reproduite en sculpture. Un ou plusieurs barils indiquaient un tonnelier ou un cabaret, etc.

Nous avons vu à Rouen, sur la maison de bois occupée par un taillandier, rue des Bons-Enfants, un bas-relief représentant un sac d'où sortaient des outils de serrurier ou de maréchal.

A Caen, trois fers de cheval sont sculptés sur la clef de l'arche d'une maison, rue de Bayeux. C'est évidemment l'enseigne d'un maréchal ferrant.

A Pont-Audemer (Eure), une maison bâtie dans le dernier siècle, place Maubert, par un maréchal ferrant, ainsi que le constate une inscription, porte, à sa façade, un bas-relief relatif à la profession du propriétaire, et les outils aux clefs de voûte des fenêtres.

A Strasbourg, dans une petite rue aboutissant à la place Kléber, la maison en pierre d'un boulanger a pour enseigne un écu des derniers temps du moyen âge, chargé de trois brechstel, ou petits pains enlacés, de manière à figurer un trilobe.

A Graçay, à 24 kilomètres de Vierzon, un écusson du dix-septième siècle, avec deux moutons, une tête de bœuf, un soufflet, des couteaux, semble indiquer que la maison qui le porte appartenait à un boucher.

Sur l'une des premières maisons bâties au Havre, on voyait au poteau d'encoignure un bas-relief en forme d'enseigne, représentant une barque à rames avec un batelier et un passager. On croit qu'elle était la demeure du batelier qui passait d'un bout à l'autre de la crique séparant les quartiers Notre-Dame et Saint-François. Ce poteau est déposé dans le Cabinet des modèles relatifs aux travaux du port. On croit que la maison à laquelle il appartenait, démolie en 1823 pour faciliter l'accès du pont Notre-Dame, a été bâtie en 1523. (Voy. l'*Histoire des travaux du port du Havre*, par M. Frissard.)

Il existe à Rouen, rue des Hermites, n° 23, une maison portant le millésime de 1607, et décorée de trois bas-reliefs : elle était sans doute occupée, comme elle l'est encore aujourd'hui, par un tanneur. A la gauche du spectateur, on voit sculpté en pierre un saint Jean-Baptiste, patron du propriétaire-constructeur ; à droite, une sainte Marguerite,

patronne de sa femme, et au milieu un arbre, qui est un chêne, dont l'écorce s'emploie dans les tanneries, symbole de la profession du maître de la maison.

Nous trouvons dans la même ville un chiffre curieux, que nous ne pouvons expliquer, sculpté sur la boutique de la maison, rue Écuyère, n° 22, avec la date de 1603. Des chiffres de même genre, où l'on voit aussi quelquefois un 4, ont été employés par des imprimeurs dans les marques de leurs livres, lesquelles, fort souvent aussi, leur servaient d'enseignes, et vice versa. Peut-être la maison dont il s'agit était-elle habitée par un imprimeur.

La marque que l'imprimeur Adam Cavelier avait adoptée pour les livres qu'il éditait, se retrouve, comme enseigne, à la façade de la maison qu'il habitait à Caen, rue des Jésuites, présentement rue de la Préfecture. Cette maison porte le millésime de 1628 et le n° 30. C'est un grand médaillon en bas-relief, parfaitement conservé et très-bien exécuté, représentant un cavalier armé de toutes pièces, ayant sur la poitrine le monogramme du nom de Jésus avec la légende : IN NOMINE TVO SPERNEMVS INSVRGENTES IN NOBIS. Psa. 43. (Voy. la gravure.)

Une enseigne-rébus, « le Petit cornet dor, » existait encore, il y a moins de trois ans, à Rouen, rue Saint-Nicolas, sur la maison qui fait aujourd'hui l'encoignure de la rue de la République. On lisait ces mots : AV PETIT, gravés sur la pierre, et au-dessous se trouvait un cornet sculpté.

On disait autrefois d'un méchant portrait, d'un méchant tableau, qu'il était bon à faire une enseigne. Les choses ont bien changé depuis un siècle. Watteau fit pour une marchande de modes du pont Notre-Dame, à Paris, une enseigne qui obtint les honneurs de la gravure. A peu près dans le même temps, on admirait, à la descente du Pont-Neuf, l'enseigne du « Petit-Dunkerque. » Sous Louis XIV, celle d'un armurier du pont Saint-Michel fut achetée, comme tableau, par un riche financier.

Au commencement du dix-neuvième siècle, on citait parmi les enseignes remarquables celle d'un marchand de cristaux dans la rue qui a repris le nom de rue Royale, près la porte Saint-Honoré. Malheureusement cette enseigne était peinte sur des volets, et le marchand ayant changé de domicile, elle fut effacée.

En 1804, « la Fille mal gardée », enseigne d'un marchand de cotonnades, attira la foule rue de la Monnaie. En 1808, « la Toison de Cachemire, » rue Vivienne, obtint les suffrages de tous les connaisseurs. Bientôt après parurent dans la même rue « les Trois Sultanes ; » puis « le Couronnement de la Rosière, Joconde, » encore dans la même rue ; « le Comte Ory, » sur les boulevards. Communément ce sont ainsi des pièces de théâtre qui fournissent aux marchands les sujets de leurs enseignes. Dès qu'une pièce a la vogue, c'est à qui, le premier, en fera peindre une scène ; quelquefois l'enseigne est un contre-sens. Comment ne pas sourire quand on voit pour enseigne, au magasin de deux associés, « les Deux Gaspard, » qui se floutent à qui mieux mieux ? Quel fonds devrait-on faire, si l'on prenait au sérieux les enseignes, sur un établissement de commerce qui s'annonce sous les auspices des Danaïdes, ces stériles travailleuses qui s'épuisent à remplir un tonneau toujours vide ? Est-ce enfin pour encourager les gens qui achètent, que cet autre marchand a fait peindre M. Guillaume laissant emporter ses dix aunes de drap marron par « l'Avocat Patelin ? »

Des enseignes parfaitement analogues à leur objet, sont : « les Architectes canadiens, » au-dessus de la boutique d'un marchand de chapeaux, et « le Débarquement des chèvres du Thibet, » au-dessus d'un magasin de châles.

Outre les tableaux, il y a des enseignes parlantes ; et comme chacun veut enchérir sur son voisin, vous voyez des gants dont chaque doigt est de la grosseur du bras, et des bottes qui contiendraient autant de liquide qu'un muid. Quand tous veulent se distinguer, personne ne se distingue.

Il y a soixante-dix ans, c'était encore pis. Un moraliste, qui écrivait au milieu du dix-huitième siècle, dit : « J'ai vu suspendre aux boutiques des Volants de six pieds de hauteur, des Perles grosses comme des tonneaux ; des Plumes qui allaient au troisième étage. » La police fit réduire ces enseignes à une grandeur raisonnable. (*Dictionnaire des Proverbes français*, 2<sup>e</sup> édition, Paris 1824, p. 167 à 169.)

En 1826 parut un livre de 160 pages, intitulé : *Petit dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris*, par un batteur de pavé ; in-32, deux feuilles et demie, imprimerie de H. Balzac (le fameux romancier), rue des Marais Saint-Germain, n° 17, avec cette épigraphe : « A bon vin, point d'enseigne. »

L'auteur de cet ouvrage ne s'est occupé que des enseignes modernes peintes, qu'il a rangées par ordre alphabétique, et qu'il critique ou loue plus ou moins. Il cite l'enseigne : « A l'Épi-scié, » boulevard du Temple, n° 4, débit d'eau-de-vie, etc. (un moissonneur, une faucille à la main, vient de couper un épi que l'on voit couché sur le sol) ; et une « Fontaine de Jouvence, » magasin de nouveautés, rue des Moines, n° 3.

Une ordonnance de Moulins de 1567 prescrit à ceux qui veulent obtenir la permission de tenir auberge, de faire connaître au greffe de la justice des lieux leurs noms, prénoms, demeurances, affectes et enseignes.

Pus tard, l'enseigne fut exigée par l'article 6 de l'édit de Henri III, de mars 1577, qui ordonne aux aubergistes d'en placer une aux lieux les plus apparents de leurs maisons, « à cette fin que personne n'en prétende cause d'ignorance, même les illettrés. »

Sous Louis XIV, l'enseigne devint purement facultative, et l'ordonnance de 1693 permet aux hôteliers de mettre, pour la commodité publique, telles enseignes que bon leur semblera, avec une inscription contenant les qualités portées par leurs lettres de permission (1).

Nous avons vu des modèles d'armatures, potences et cadres d'enseignes du seizième siècle, composés par Jacques Androuet du Cerceau, et gravés, en 1570, dans ses *Détails de serrurerie*.

Les enseignes des boutiques des marchands de Paris et autres lieux étaient jadis suspendues à de longues potences en fer ou en bois au-dessus de la rue, au grand péril des passants. Pour remédier à cet inconvénient, le lieutenant de police de Sartines publia en 1761, le 17 septembre, une ordonnance qui enjoignait à toutes personnes se servant d'enseignes de les faire appliquer en forme de tableaux contre le mur des boutiques ou maisons, et de telle sorte qu'elles n'eussent pas quatre pouces de saillie (2).

Cette mesure de police fut successivement adoptée par les autres grandes villes du royaume, et, depuis bien longtemps, il n'y a guère que les petites villes et les bourgs qui aient conservé l'ancien usage des enseignes pendantes.

Antérieurement à l'année 1728, les noms des rues de Paris n'existaient qu'en la mémoire des habitants. On prescrivit par une ordonnance de cette année qu'à l'avenir les noms des rues seraient inscrits sur des feuilles de tôle à toutes les encoignures des rues. On voit encore de ces plaques où le millésime de 1728 est ajouté au nom de la rue.

Les autres grandes villes de France durent imiter ce qui venait de se pratiquer à Paris.

Il existe aussi à Rouen quelques-unes de ces premières inscriptions sur plaque de tôle ou de fer-blanc, repoussées en bosse, et dont l'ancienneté se marque par l'emploi de V pour U, et vice versa.

Après l'usage de la tôle vint la gravure en creux sur la pierre même des maisons ou des murs peinte en noir ; puis l'écriture sur la pierre, en lettres de couleur sur un fond

(1) Traité des locations en garni, par M. Masson. Paris, 1846.

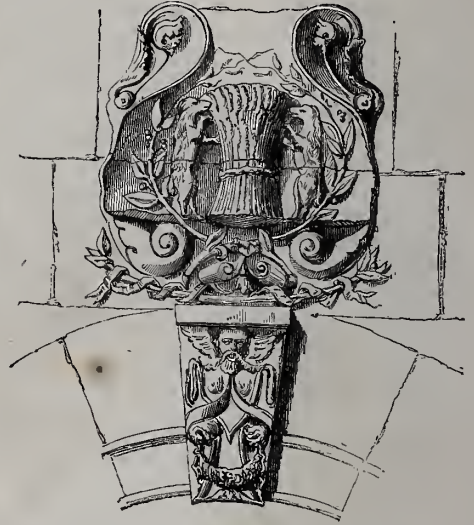
(2) Dictionnaire historique de la ville de Paris, par Henriaut et Magny ; Paris, 1779, t. II, au mot ENSEIGNE.

d'une autre couleur ; et en dernier lieu l'emploi de plaques de porcelaine, dans quelques villes où des fabriques de ce genre d'industrie sont établies ou près desquelles il s'en trouve, comme Bayeux et Caen.

L'usage de numéroté les maisons est tout à fait moderne (voy. 1841, p. 382, Tableau des villes de France au moyen âge). Ce n'est qu'en 1788 qu'eut lieu pour la première fois, à Rouen, le numérotage qui avait été ordonné à Paris vingt



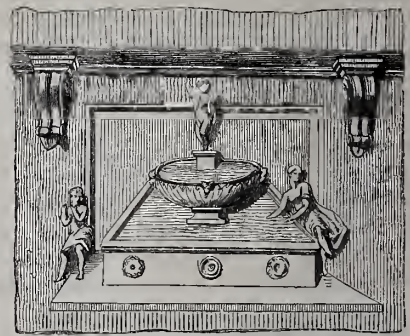
Vieilles enseignes. — Le Cavalier, rue de la Préfecture, n° 30, à Caen.



La Gerbe d'or, rue aux Fèves, n° 2, à Paris.



L'Assurance, petite rue de Beauvais, à Amiens.



La Fontaine de Jouvence, rue du Four S.-C., n° 67, à Paris.



Le Fort Samson, rue du Dragon, n° 21, à Paris.



L'Espousée, au Musée d'antiquités d'Amiens.

ans auparavant, dit-on, mais qui ne fut mis à exécution que beaucoup plus tard, puisque, même en 1788, on ne voit encore que des exemples partiels de numérotage sur des maisons de libraires.

Pour aider à trouver la demeure des habitants, souvent on divisait une rue en plusieurs parties auxquelles on don-

nait un nom différent. Mais le moyen qui facilitait le plus la reconnaissance des maisons était l'emploi d'enseignes appartenant en propre à un grand nombre d'entre elles, comme on en voit encore de nos jours aux hôtelleries. Ces signes ou enseignes étaient sculptés sur la pierre ou le bois, ou bien étaient figurés sur une feuille de tôle peinte, pendant



La Fortune, au Musée d'antiquités de la Seine-Inférieure.



La Truie qui file, matché aux Poirées, n° 24, à Paris.



Le Noble d'or, rue des Chaudronniers, à Amiens.



Le Sagittaire, rue des Vergeaux, à Amiens.



L'Ile du Brésil, à Rouen. — Fig. 1.



L'Ile du Brésil. — Fig. 2.

à une potence mobile fixée à la façade, comme cela se pratique encore de nos jours aux auberges qui sont hors des grandes villes.

Richard Goupil, célèbre imprimeur du commencement du seizième siècle (1510), habita la maison de la « Tuile d'or, » que nous avons vue rue Malpalu, n° 24, à Rouen. Ce bout de la rue Malpalu s'appelait alors, de l'enseigne de cette maison, « rue de la Tuile d'or. » Il est aujourd'hui compris dans la rue de la République. L'enseigne consistait en une tuile d'or figurée sur une feuille de tôle, non plus libre à sa potence, mais clouée à la muraille, comme toutes les autres.

Une des plus vieilles enseignes peintes sur panneau de bois (elle doit avoir quelque cent vingt ans), existe à Rouen, à la maison n° 26, rue des Bons-Enfants. C'est celle d'un fabricant de pompes à incendie. La partie du centre offre, dans un cartouche orné comme au milieu du dix-huitième siècle, une pompe à incendie avec cette inscription : « A la Pompe royale; » et autour : « N° Thillaye, fabricant de pompes par privilège du roy. »

On voit dans la même ville plusieurs curieuses enseignes exécutées en bas-relief.

Nous citerons d'abord celle de la rue Étoupie, indicative d'une maison qui n'était pas habitée par un commerçant, et qui est gravée dans la *Description historique des maisons de Rouen*. Cette enseigne représente une ville en perspective cavalière ou à vol d'oiseau entourée de son fossé plein d'eau, de ses murailles garnies de tours, et dans le sein de laquelle on voit deux églises avec leurs clochers, des rues et des portes fortifiées. Deux voyageurs ou pèlerins de très-grande taille, relativement, se dirigent vers la ville. Cette maison a conservé le nom de la cité de Jérusalem, de son bas-relief qui est daté de 1580.

Les autres enseignes sont les suivantes :

« La Samaritaine, » rue Caquerel, n° 13 (date de 1580);  
« Le Havre de Grâce, » rue Ecuyère, n° 20, représentant un port de mer, exécuté à la fin du seizième siècle;

Une figure de l'Espérance, avec cette suscription gravée : « Bon espoir, » et le millésime de 1622, a donné le nom de Bon-Espoir à la rue où on la voit servant de décoration à la maison n° 11.

Le Musée d'antiquités du département de la Seine-Inférieure a recueilli trois bas-reliefs qui étaient des enseignes de maisons.

Le premier provient d'une maison en bois rue Grand-Pont, n° 35, appelée la Barge (barque), d'après un titre qui remontait à l'année 1458. (Voy. la gravure, p. 68.)

Le deuxième a été retiré d'une maison faisant face à la place Saint-Ouen, et dont l'entrée est rue de l'Hôpital, n° 2. Une femme a les pieds appuyés sur une conque traînée par deux chevaux marins et portant une voile enflée. C'est la Fortune, et non une Vénus marine, ainsi qu'on l'a dit par erreur (*Description historique des maisons de Rouen*, t. 1<sup>er</sup>, p. 145).

Le troisième bas-relief est la belle enseigne de l'île du Brésil (4) que l'on voyait rue Malpalu avant le percement de la rue de la République; enseigne dont la sculpture sur bois était dépassée par les charmantes figurines, presque de ronde bosse, qui ornaient les montants ouvragés d'une très-remarquable façade perdue à toujours par l'incurie d'un charpentier.

Ce bas-relief se compose de deux parties, et représente l'exploitation et l'embarquement de bois du Brésil (2), bois

qui est employé dans la teinture, et probablement à la destination de Rouen, dont les négociants entretenaient des relations avec le Nouveau-Monde.

Il est aussi très-vraisemblable que ce bas-relief fut exécuté vers l'année 1550, c'est-à-dire à l'époque où Henri II, roi de France, et Cathérine de Médicis, sa femme, firent leur entrée à Rouen. Une relation du temps, extrêmement rare et curieuse, rapporte que, entre autres divertissements, le corps municipal les régala du singulier spectacle de la représentation du pays et des naturels du Brésil, dans lequel figurèrent plusieurs espèces de singes et grand nombre de perroquets et autres oiseaux, que les navires des bourgeois de Rouen avaient apportés du pays pour la circonstance, ainsi que trois cents hommes façonnés et équipés à la mode des sauvages, parmi lesquels il y en avait bien, dit la relation, cinquante naturels sauvages.

Le style des figures de cette enseigne est imité de Michel-Ange, mais il est un peu outré.

Il y a soixante ans, la ville de Paris possédait une grande quantité d'enseignes dont beaucoup devaient être très-curieuses; depuis ce temps il s'y est opéré tant de changements, tant de maisons ont disparu et avec elles leurs enseignes, que de celles-ci il ne reste qu'en très-petit nombre. Avec l'aide de nos amis, nous en avons retrouvé quelques-unes, entre autres :

« La Gerbe d'or, » sculptée en pierre, à la maison n° 2, rue aux Fèves, dans la Cité (seizième siècle).

« Le Fort Samson, » rue du Dragon, n° 24, en face la petite rue Taranne. (C'est un fort remarquable médaillon en faïence émaillée du seizième siècle, représentant Milon de Crotone.)

« La Fontaine de Jouvence, » rue du Four-Saint-Germain, n° 67, jolie sculpture du seizième siècle. (On se rappelle que Jouvence était une nymphe que Jupiter métamorphosa en une fontaine aux eaux de laquelle il donna la vertu de rajeunir ceux et celles qui iraient s'y baigner, ou qui en boiraient.)

« La Petite Hotte, » rue des Prêcheurs, n° 30. (Dans une niche en pierre, on voit une petite hotte supportée par un cul-de-lampe orné de feuilles d'eau et surmonté d'un dais également sculpté. La hotte est remplie de fruits à pépins : c'est un travail du commencement du seizième siècle.)

« La Chaste Suzanne, » rue aux Fèves; bas-relief en pierre que le propriétaire a vendu à un amateur; la perfection du style le faisait attribuer à Jean Goujon. C'est un moulage en plâtre de ce bas-relief qui en occupe aujourd'hui la place.

« Le Puits sans vin, » près de l'église Saint-Magloire; enseigne d'un marchand de vin.

Rue de l'Arbre-Sec, n° 19, un cheval sculpté en ronde bosse, au-dessous duquel on lit en lettres gravées sur un marbre noir : « Au Cheval blanc, » et plus bas la date de 1618. C'est une enseigne rapportée à une maison moderne.

Nous ne ferons qu'indiquer quelques enseignes de la rue Saint-Denis, comme le Chat noir, maison n° 82; le Centaure, maison n° 77; Hercule, au n° 100, lesquelles nous paraissent dater du siècle dernier, de même que le Chien rouge, rue de la Ferronnerie; le Gagne-Petit, rue des Moineaux; le Cherche-Midi, rue du Cherche-Midi, n° 49, etc.; mais nous arrêterons notre attention sur le Puits d'amour, ancienne enseigne tirée d'une légende, et que l'on voyait il n'y a pas longues années au n° 15 de la rue de la Grande-Truanderie, à l'angle de la Petite-Truanderie. Un boulanger qui occupait cette maison ayant transporté son établissement au n° 14, a enlevé l'enseigne et l'a replacé à son nouveau domicile. Cette enseigne du Puits d'amour a une origine toute dramatique, dont les détails sont racontés par Sauval (*An-*

bois dans les forêts lointaines, et ils le rapportaient toujours à dos d'hommes, malgré d'extrêmes fatigues. De grandes fortunes furent réalisées à Rouen grâce à ce trafic. (Bulletin du bibliophile, 1849, p. 384.)

(1) Dans les premières relations adressées du pays de Santaruz en Portugal, ce vaste pays est désigné sous le nom d'île. Les navigateurs normands partageaient naturellement cette erreur avec les premiers explorateurs du pays. (Bulletin du bibliophile, 1849, p. 353.)

(2) Le bois du Brésil fut pendant longtemps le seul objet commercial qui appelât les Rouennais dans l'Amérique du Sud. Moyennant quelques bagatelles, les Indiens allaient débiter ce

*tiquités de Paris*), et aussi par Sainte-Foix (*Essais sur Paris*). Une jeune fille, nommée Agnès Hillebik, fille d'un haut personnage de la cour de Philippe-Auguste, ayant été abandonnée par son amant, de désespoir se précipita dans un puits, qui était originairement placé à l'angle des rues de la Grande et de la Petite-Traanderie. Trois siècles après cet événement, un jeune homme, désespéré par les dédains d'une jeune fille qu'il désirait épouser, s'y jeta, mais avec une chance plus heureuse; car la rebelle, vivement émue de cet acte de désespoir, eut le temps de lui jeter une corde et de le soustraire au trépas dont il était menacé. Pour consacrer sa reconnaissance par un monument public, ce jeune homme fit refaire le puits à neuf et graver sur la margelle l'inscription suivante :

L'amour m'a refait  
En 1523 tout à fait.

« Le Verd soufflet, » est une enseigne qui appartient à Abbeville, et que l'on voit dans la rue des Jacobins, au n° 20 (dix-septième siècle). « Le Corbeau » est une autre enseigne de la même ville, rue des Lingers, n° 26 : la maison porte la date de 1663. Toutes deux sont en pierre.

Nous avons fait à Amiens une assez ample moisson d'enseignes intéressantes; nous en citerons quelques-unes.

« L'Espousée, » (seizième siècle) recueillie au musée d'antiquité de la ville. Cette enseigne appartenait au marché aux herbes.

« Au Noble d'or, » rue des Chaudronniers. Le Noble d'or est une allusion à la monnaie de ce nom. C'est un personnage à mi-corps portant une couronne et tenant de la main gauche une espèce de sceptre. Deux écus non blasonnés l'accompagnent. Au-dessus de celui qui est à sa gauche se trouvent les lettres A. L.

« Au Sagittaire, » rue des Vergeaux. C'est le signe du zodiaque qui existait aussi sur une maison d'Orléans.

« A l'Assurance, » petite rue de Beauvais. Un A sur une anse. Sauval (*Antiquités de Paris*), parle de cette enseigne rébus que l'on voyait aussi à Paris.

Parmi les autres enseignes existant à Amiens, sont :

« Au Dromadaire, » rue de la Hautoie. Un dromadaire est porté sur une console.

« Saint Jean-Baptiste, » rue de la Hautoie. C'est une tête de saint Jean inscrite dans un cercle.

« Au Soinon d'argent, » rue des Chaudronniers. Au-dessus du poisson on lit la date de 1731.

« Les Trois Cornets, » rue des Chaudronniers.

« Au Blan beuf, » marché aux Herbes, date de 1674.

« A la Barbe d'or, » marché aux Herbes.

« A la Roue d'argent, » rue Saint-Leu, date de 1657.

« A l'Anonciation, » rue des Orfèvres (1680).

« A l'Agnus Dei, » rue Saint-Leu (1716).

Outre ces vieilles enseignes, on en voyait beaucoup d'autres qui ont disparu depuis quinze à vingt ans seulement, appartenant aux quinzième et seizième siècles, et dignes d'intéresser les antiquaires et les physiologues; tels étaient le Fourché (fourche), l'Affligent, le Cappel de violettes, l'Espée Ogier, le Haubregon, le Blan Coulon, l'Estoile poinchineuse, le Heulme, etc.

Le Blan Coulon, ou Blanc Coulon, veut dire le blanc pigeon. On se sert encore en Picardie de ce mot, si vieux qu'il soit, et qu'il ne faut pas traduire par *culomb* ou *colombe*. On y dit communément dans beaucoup de villages, « des biaux coulons » pour de beaux pigeons.

On voyait aussi, il n'y a pas encore bien longtemps, sur la Grande-Place d'Arras, l'hôtellerie du Heaume, dont la façade était décorée d'un heaume.

*La fin à une autre livraison.*

## MORT DES FRÈRES DE LABORDE

SUR LES CÔTES DE LA CALIFORNIE.

Juillet 1786.

Le voyage de la Pérouse, qui se termina si tristement par la perte de ce hardi marin et des deux frégates qu'il avait sous ses ordres, fut signalé presque au début par un sinistre. Moins d'un an après leur départ de Brest, la *Boussole* et l'*Astrolabe* éprouvèrent un naufrage partiel, qui fut comme l'indice avant-coureur du grand naufrage qui les attendait. Les deux biscaïennes de ces bâtiments, avec un ensemble de vingt et un hommes d'équipage, tant officiers que soldats, périrent tout entières, hommes et choses, dans une petite expédition qui promettait plutôt d'être, selon le mot de la Pérouse, « une partie de plaisir que d'utilité. » Ce fut à la générosité, au courage, au dévouement que ce sinistre dut son étendue même. Un seul canot périssait; l'autre courut s'engloutir avec lui pour le sauver. Qui sait s'il n'en fut pas ainsi des deux frégates au moment suprême?

Voici ce triste épisode extrait du journal même de la Pérouse, publié en 1797, par Millet de Mureau.

Dans les premiers jours de juillet 1786, la *Boussole* et l'*Astrolabe* se trouvaient, non loin de la Californie, en vue d'une baie, située un peu à l'est du cap Beauteemps. La Pérouse eut l'idée d'y relâcher. Il envoya en conséquence les canots pour s'enquérir de la disposition des lieux. De cette enquête il résulta que le courant était très-fort en cet endroit, et que néanmoins il pouvait être facilement refoulé. M. d'Escures, le premier lieutenant de la Pérouse, expédié pour visiter le fond de la baie, fit le rapport le plus favorable. Il y avait rencontré une île, autour de laquelle on pouvait parfaitement mouiller. La Pérouse, sur ces renseignements, se détermina à entrer dans la baie, à laquelle il donna le nom de cap Français, « ce cap n'ayant jamais été aperçu par aucun navigateur, » dit-il, et il vint en effet mouiller près de l'île indiquée par M. d'Escures. Ce dernier, dans sa course d'exploration, en pénétrant jusqu'au fond de la baie, y avait aperçu l'entrée de deux vastes canaux. La Pérouse et ses compagnons, frappés de cette découverte, se demandèrent si par hasard un de ces canaux ne pourrait pas les introduire dans l'intérieur même de l'Amérique. L'imagination s'en mêlant, on crut la chose presque certaine. Toutefois on décida qu'il fallait visiter minutieusement, avec les chaloupes, le fond de la baie, et particulièrement les canaux mentionnés. La Pérouse fut de cette expédition; mais, après une lieue et demie seulement de chemin fait, ces canaux, que la Pérouse supposait devoir aboutir à quelque grande rivière, se trouvèrent tout à coup terminés en une sorte d'impasse par deux énormes glaciers. Il fallut donc renoncer à l'espérance de pénétrer ainsi dans l'intérieur de l'Amérique; chacune des embarcations regagna son bord.

Cependant le plan de la baie avait été levé et dessiné par les ingénieurs attachés à l'expédition, et, avant de quitter ces parages, la Pérouse dut songer à compléter le travail des ingénieurs en y faisant placer les sondes par les officiers de la marine. En conséquence, la biscaïenne de l'*Astrolabe* et celle de la *Boussole* furent commandées pour le lendemain, ainsi que le petit canot de cette dernière frégate. La biscaïenne de la *Boussole* était aux ordres de M. d'Escures; M. de Laborde de Marchainville, ayant son frère avec lui, commandait celle de l'*Astrolabe*; le petit canot obéissait au lieutenant Boutin. La Pérouse, de peur d'imprudences de la part de M. d'Escures, dont il connaissait toute la fougue, avait cru devoir en ces circonstances lui donner des instructions écrites. Ces instructions peuvent ainsi se résumer : Si la passe brise, retour! Si la passe est seulement houleuse, retour encore! Car, ajoutait-il, le travail demandé n'est pas pressé et peut facilement se remettre.

Les canots partirent à six heures du matin. C'était, comme nous l'avons déjà dit, autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité : on devait chasser et déjeuner sous les arbres. « J'avais joint à M. d'Escures, écrit la Pérouse, tant j'étais certain de l'innocence de l'expédition, M. de Pierrevert et M. de Montaval, le seul parent que j'eusse dans la marine et auquel j'étais aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils. » Les sept meilleurs soldats de la Boussole composaient l'armement de la biscaïenne, dans laquelle le maître pilote s'était aussi embarqué pour faire les sondes.

Une heure environ après le départ, on se trouvait devant la passe ; elle brisait dans toute sa largeur. Voyant cela, M. d'Escures, à la suite de quelques manœuvres sans importance, héla, en riant, M. Boutin, dont le petit canot marchait à l'arrière de la biscaïenne : « Je crois, lui dit-il, que nous n'avons rien de mieux à faire que d'aller déjeuner ; car la passe brise horriblement. » Mais M. Boutin n'avait pas plutôt affirmativement répondu, qu'il se vit, ainsi que la biscaïenne, entraîné par le jusant. Aussitôt les lames se succédèrent avec une violence toujours plus forte, et remplirent presque complètement le petit canot de M. Boutin. Toutefois ce canot, d'une

construction supérieure, n'en cessa pas moins de gouverner. Il n'en fut pas ainsi de la biscaïenne de M. d'Escures, qui, contre toute manœuvre, se trouva portée au milieu même des brisants. De ce moment elle était perdue ; elle ne pouvait évidemment résister à la force des lames. M. Boutin qui avait été, lui aussi, à deux doigts de sa perte, contint le mouvement intérieur qui le portait à essayer de donner secours à ses camarades. Il n'aurait marché à eux que pour partager leur sort ; il manœuvra de telle sorte qu'il fût à même de recueillir quelques-uns des naufragés s'il y avait lieu.

La biscaïenne de l'Astrolabe, n'ayant pas pris la même direction que les deux autres canots, se tenait alors tranquillement dans les eaux de la baie, sur le côté et bien loin encore de la passe. Tout à coup les frères de Laborde voient la position critique de leurs amis. Comment se sont-ils ainsi laissés entraîner dans les brisants ? Qu'importe ! Ils vont périr ; il faut périr avec eux ou les sauver. Et, n'écoutant que leur courage et leur dévouement, ils se précipitent eux-mêmes au milieu des lames. Mais, hélas ! la fureur de ces lames ne fut pas pour eux plus clémente que pour la bis-



Naufrage des frères de Laborde, au port des Français, en Californie (1786). — Dessin de Rouargue, d'après le Voyage de la Pérouse.

caïenne de la Boussole ; et, au moment où les deux embarcations n'étaient plus qu'à une faible distance l'une de l'autre, au moment où, à demi submergés déjà, les deux frères de Laborde jetaient des cordages à M. d'Escures, un même et dernier flot les engloutit tous ensemble.

Cet horrible naufrage eut lieu le 13 juillet. La Boussole et l'Astrolabe restèrent jusqu'au 30 du même mois dans leur

mouillage, sans parvenir, malgré toutes leurs recherches, à découvrir les restes des vingt et un hommes qui montaient les biscaïennes.

Avant de partir, la Pérouse érigea sur l'île du milieu de la baie, à laquelle il donna le nom d'*Île du Cénotaphe*, un petit monument à la mémoire de ses malheureux compagnons.



## SALON DE 1850-51. — ORFÈVRETERIE ET SCULPTURE.



Salon de 1850-51. — Groupe en ciselure repoussée. — Modèles par M. J.-J. Feuchère; ciselure par MM. Mulret, Alexandre Daubergne, Fannière et Poux, sous la direction de M. Froment-Meurice.

Cette belle œuvre allégorique rappelle le goût et le style de la renaissance. En voici la description : Le globe terrestre, entouré obliquement par le bandeau doré du zodiaque, est surmonté de trois figurines qui représentent Cérès, Bacchus et Vénus. Cérès porte une gerbe sur son épaule et tient des pavots dans sa main droite; Bacchus porte un thyrses de la main droite, une coupe de la gauche; Vénus soutient l'Amour sur son épaule gauche, et sa main droite joue avec la pomme que lui a donnée le berger Pâris. Autour du globe volent quatre petits génies : l'un porte une lyre, un autre deux torches, un troisième une corne d'abondance, le quatrième un arc et des flèches. Cette figure de la Terre est supportée par quatre Titans (deux torsos de femmes et deux torsos d'hommes, que terminent des corps de reptiles). Ces Titans, qui s'appuient eux-mêmes sur des rochers entassés et représentant le chaos, paraissent personnifier les Vices et le Désordre qui tourmentent le monde; les attributs des quatre petits génies semblent faire allusion aux bienfaits de la Paix et aux maux de la Guerre; les trois figures supérieures symbolisent, suivant les mythes païens, les principes supérieurs et actifs de la nature, ou, si l'on veut, le Beau et l'Utile. La hauteur de cette pièce d'orfèvrerie est d'environ 81 centimètres. Elle appartient à M. Albert de Luynes. D'habiles ciseleurs, MM. Muleret, Fannières, Daubergne et Poux, ont contribué à son exécution dans les ateliers de M. Froment-Meurice. Les figurines sont remarquables par leur élégance, leur souplesse, et par cette sorte de force pleine de vie qui est une des marques de l'art de la renaissance. La bordure de fruits mêlés d'oiseaux qui court autour du socle est d'une délicatesse de travail qui eût mérité les éloges des contemporains de Benvenuto et de François Briot.

Cette œuvre d'orfèvrerie n'est pas destinée à orner un salon ou une galerie : c'est un « milieu de table. » Elle avait déjà été exposée en 1849 parmi les produits de l'agriculture et de l'industrie; la multitude des objets qui l'entouraient avait empêché qu'elle fût remarquée alors comme elle l'a été au Salon du Palais-National; mais le jury central en avait parfaitement apprécié le mérite. Voici quelques lignes empruntées à son rapport; elles donnent une idée de la nature et de la difficulté du travail :

« C'est d'après les modèles de M. Jean Feuchère, et sous sa direction, que l'exécution a été faite en argent repoussé, à l'exclusion absolue de la fonte et de tout autre procédé ordinaire de fabrication. . . . L'argent a été pétri comme de la cire ou de la terre. L'art du ciseleur repousseur, destiné à produire des œuvres d'art qui doivent rester uniques, n'a peut-être jamais brillé d'un plus vif éclat; jamais figures en ronde bosse n'ont été exécutées avec plus de hardiesse et de pureté : il en est, dans ce groupe, qui n'ont pas demandé moins de quarante plaques, qu'il a fallu emboutir séparément, restreindre, assembler et souder ensemble; telle main (car tous les doigts, sans exception, sont creux) où il a fallu dix ou douze pièces séparées. Dans un travail aussi délicat, aussi minutieux, de la bonne préparation par l'orfèvre dépend la bonne exécution de la ciselure. »

#### LES OEUVRES DE JEAN GOUJON.

Voy. la Table des dix premières années.

On sait qu'il n'existe aucun portrait de Jean Goujon : le buste qu'on avait décoré de son nom au Musée des monuments français était apocryphe; on n'avait, en effet, d'autre autorité pour honorer ce buste d'un si beau titre à l'attention, qu'une médaille portant les initiales J. G.

En l'absence de documents, M. Eude a dû chercher à traduire en portrait le caractère du génie et des œuvres de l'illustre sculpteur; il a modelé, un peu plus grande que nature, une tête jeune, aquiline, un peu inquiète. Le front est noble et bien découvert; les cheveux et la barbe sont

courts : on trouve dans cette figure une grâce élançée et nerveuse, une élégance saine, forte et toujours juvénile, qui permet d'imaginer volontiers que Jean Goujon a pu avoir ces traits.

La pénurie de détails biographiques sur nos artistes du seizième siècle, dans les innombrables auteurs de Mémoires contemporains, est un fait que l'on ne peut constater sans beaucoup de regret et sans un peu de honte pour nos aïeux. L'exemple de Vasari et de Cellini n'avait gagné personne en France; et il faut avouer que Jean Goujon, qui a écrit des annotations au Vitruve de Jean Martin, nous eût rendu au moins autant service en nous transmettant quelques notions sur ses œuvres et sur lui-même. Paris, qui renferme le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre, passait autrefois, sans autre raison, pour sa ville natale. Mais voici que, depuis bientôt trente ans, la Normandie réclame en lui l'un de ses plus glorieux enfants. MM. Landon, Godard, Léchaudé d'Anisy et la plupart des érudits normands, ont appuyé de leurs recherches diverses traditions locales, sans toutefois arriver à une solution définitive. M. Deville a apporté au secours de cette opinion un fait bien intéressant, en signalant dans les comptes de Notre-Dame de Rouen et de Saint-Maclou, dont les merveilleuses portes passaient traditionnellement pour appartenir au ciseau de Jean Goujon, le nom de ce grand artiste, comme employé aux travaux de décoration des deux églises de Rouen pendant les années 1540 à 1542. On y voit que « maistre Jehan Goujon, masson et tailleur de pierre, » sculpte à Saint-Maclou les deux colonnes de marbre noir, à chapiteaux corinthiens dorés, qui supportent l'orgue de l'église, et y élève la petite fontaine des anges Manneken-Pis; dans la cathédrale, il exécute la statue du second cardinal d'Amboise. Or, pour qu'on l'admit à mettre la main à une œuvre si capitale, il fallait, malgré l'humilité de son titre, que son génie fût déjà prouvé par des chefs-d'œuvre, et sa réputation bien reconnue par la province. J'ai peine à croire qu'un tel ouvrage eût été confié à un artiste de moins de trente ans. J'accepterais donc que Jean Goujon était né en Basse-Normandie vers 1510; quant à l'école où il se forma, il n'était pas besoin alors de sortir de Rouen pour devenir un sculpteur admirable : le tombeau du premier des d'Amboise offrirait à lui seul les plus hautes leçons de l'art; les Italiens appelés par les deux cardinaux à Gaillon et à Rouen pouvaient, tout aussi bien que ceux de Fontainebleau, révéler les formes sveltes et flexibles de la sculpture florentine à l'instinct divinement doué de Jean Goujon. Il est impossible de nier aussi l'immédiate et spéciale influence que les quelques travaux laissés à la cour par Benvenuto, et notamment la Nympe de Fontainebleau, durent exercer sur la manière et le goût de Jean Goujon. Fontainebleau était plein déjà des beaux marbres antiques et des fontes en bronze des plus célèbres groupes trouvés en Italie. Ce qui paraît de la science antique dans les œuvres de Jean Goujon, il n'a pas eu besoin d'aller le chercher par delà les monts; et, malgré la tradition visible de l'élégance florentine, Jean Goujon est resté trop complètement et trop purement français, depuis sa première jusqu'à sa dernière œuvre, pour qu'il soit besoin d'admettre qu'il était allé étudier son art dans l'atelier de Michel-Ange ou dans la fréquentation du Parmesan. S'il empruntait certaines noblesses de mouvement au Primatice et au Rosso, peintres accrédités de notre cour d'alors et grands dispensateurs des travaux, il leur est incontestablement supérieur pour la délicatesse et la beauté des formes.

On peut croire que ce fut l'année même (1543) où Cellini exécutait à Paris, pour François I<sup>er</sup>, le grand bas-relief de la Nympe de Fontainebleau, que Jean Goujon arriva dans cette ville qu'il devait remplir des chefs-d'œuvre de sa grâce. Pendant les quatre dernières années de ce beau règne, il paraît avoir été attaché exclusivement aux travaux de décoration du château d'Écouen, que le connétable Anne de Montmorency, exilé, faisait exécuter par les plus célèbres

artistes dont la France du seizième siècle ait conservé les noms : Jean Cousin, Jean Bullant, Bernard de Palissy ; ce fut avec le titre d'architecte que Jean Goujon sculpta les chefs-d'œuvre qui décoraient la cour, la terrasse, la salle des gardes et la chapelle du château d'Écouen. Lorsque Jean Goujon sculpta plus tard le jubé de Saint-Germain l'Auxerrois, il ne lit que modifier ces admirables figures, en leur donnant une proportion un peu plus forte. Le Louvre a nouvellement acquis les quatre bas-reliefs du jubé de Saint-Germain ; on les a trouvés encastrés dans la cage d'escalier d'une maison particulière de la rue Saint-Hyacinthe.

C'est à cette première époque des travaux de Jean Goujon qu'il faudrait attribuer les sculptures de la maison de Moret construite par ordre de François I<sup>er</sup>, et transportée de notre temps dans les Champs-Élysées (voy. t. II, p. 265) ; car, l'année même où meurt François I<sup>er</sup>, le connétable cède son architecte au nouveau roi Henri II. On a assez cité la phrase de la dédicace au nouveau roi du *Vitruve* de Jean Martin (Paris, 1547) : « Ceste Architecture de Vitruve, faicte par moy de latine françoise, et enrichye de figures nouvelles concernantes l'art de massonnerie, par maistre Jehan Goujon, n'aguères architecte de monseigneur le connestable, et maintenant l'un des vostres. » Mais ce qu'on n'a pas relevé assez hautement, c'est la beauté merveilleuse de ces *figures nouvelles*, qui égalent en hauteur de style, en grande tournure et en simplicité de dessin, en élégance pure et savante, les plus importantes œuvres que nous ait laissées le ciseau de notre artiste. Nous ne pouvons pardonner à M. Reveil de ne les avoir point dessinées dans l'*Œuvre de Jean Goujon* (Paris, Audot, 1844), particulièrement celles des folios 2, 3, 11, 15, 28, 43, 45, 52, qui auraient fourni des types incontestables et variés du goût de Jean Goujon, à l'âge de sa plus grande force, à la fois comme dessinateur, sculpteur et architecte. Le critique éclairé d'une de nos meilleures Revues n'eût point gratuitement fait un système à notre sculpteur, à propos de l'admirable tribune de la salle des Suisses au Louvre, de tronquer les bras de ses cariatides, s'il avait vu, aux folios 2 et 3 du *Vitruve* de Jean Martin, quatre figures saperbes de cariatides, deux jeunes femmes et deux vieillards, qui supportent leurs bras et leurs mains avec cette grâce et ce bonheur d'arrangement qui sont particuliers à Jean Goujon. Nous ne pardonnons pas davantage à M. Audot, qui s'était réservé, dans le beau livre qu'il éditait, la partie biographique, de n'y avoir point cité les cinq pages d'Annotations de Jean Goujon sur Vitruve ; elles nous paraissent exhaler un parfum personnel et vivant de ses études et de son siècle.

Le règne de Henri a vu naître en ses douze années tous les chefs-d'œuvre qui ont établi et répandu la gloire de notre grand sculpteur. En 1550, il exécute la fontaine des Nymphes, que nous appelons aujourd'hui la fontaine des Innocents. Dès la première page de notre recueil (1833, p. 1), nous avons parlé des délicieuses figures qui en animent les bas-reliefs. Le Musée du Louvre possède depuis 1812 les bas-reliefs du soubassement, qui en furent retirés pour une réparation. Le 5 septembre 1550, Jean Goujon s'engagea, par un marché que nous a conservé Sauval, à sculpter en pierre dite de Trossy les quatre cariatides colossales qui sont restées depuis lors sous la tribune de la salle des Suisses. Elles coûtèrent 737 livres tournois, à raison de 46 livres pour un modèle en plâtre qu'on lui fit faire, et de 80 écus sol pour chaque figure. Si nous avions à théoriser sur le génie et les œuvres de Jean Goujon, nous nous arrêterions à celles-ci ; car jamais sa grâce ne fut plus noble que dans les cariatides, plus enchanteresse que dans la fontaine des Nymphes. Mais nous nous proposons d'énumérer à la hâte ses ouvrages, et nous trouvons que sa fécondité est à peine croyable ; ce qu'il a sculpté au dedans et au dehors des murailles du Louvre, sous la direction de son ami Pierre Lescot, eût rempli la vie la plus infatigable. L'aide

que lui fournit Paul Ponce dans les figures de l'attique est presque minime en comparaison des travaux de son propre ciseau dans l'escalier dit de Henri II, dans la salle des Suisses, dans la frise et dans le dessus des croisées du premier étage, dans les figures allégoriques des œils-de-bœuf. Mais, comme si le Louvre ne suffisait pas encore à épuiser l'abondance de son génie décoratif, Diane de Poitiers employa Jean Goujon à rehausser la splendeur de son château d'Anet. Il semblait qu'on ne pût se bâtir un palais digne de ce nom sans que « ce sculpteur et architecte de grand bruit, » comme l'appelaient en 1556 J. Gardet et Dominique Bertin, le peuplât d'images de marbre ou de pierre. La France offrait un certain nombre d'excellents architectes, qui tous avaient prouvé leur science dans quelque château de prince : Jean Bullant à Écouen, Pierre Lescot au Louvre, Philibert Delorme à Anet ; tous désiraient le même sculpteur, Jean Goujon. Nul, en effet, ne comprenait mieux que lui la sculpture de décoration. Il exécuta et fit exécuter à Anet un grand nombre de bas-reliefs mythologiques ou religieux pour le château et pour la chapelle ; surtout il y laissa ce groupe étrange de Diane couchée avec son cerf et ses chiens, l'une des œuvres les plus attrayantes et les plus mystérieuses qu'aura jamais produites la sculpture en aucun siècle (voy. 1836, p. 295 ; 1837, p. 374). Du reste, il avait eu hâte de reprendre ses travaux du Louvre ; il y travaillait encore en 1559, ainsi que le témoigne la précieuse quittance du « lundi, premier jour d'avril après Pasques, » par laquelle Jean Goujon « confesse avoir reçu la somme de quinze livres tournois, à lui ordonnée (ordonnancée) par le révérend père en Dieu messire Pierre Lescot, seigneur de Clagny... sur étant moins des ouvrages de sculpture par lui faits et qu'il fera cy-après pour ledit sieur roi audit chasteau du Louvre. » Dans les comptes des bâtiments du roi publiés par M. de Laborde à la suite de son nouveau livre de *la Renaissance des arts à la cour de France*, on trouve Jean Goujon occupé comme sculpteur aux travaux du Louvre, depuis 1555 jusqu'au 6 septembre 1562.

A partir de cette dernière date, on ne trouve plus rien de sûr dans la vie de Jean Goujon, rien de certain dans son œuvre. Ce n'est pas qu'on ne connaisse encore de lui beaucoup d'autres sculptures incontestables, telles que les quatre Saisons, de l'hôtel Carnavalet ; l'admirable bas-relief du Christ déposé de la croix, que l'on voit au Musée du Louvre, et que l'on croit provenir de l'ancienne église des Cordeliers ; les deux figures de la Seine et de la Marne, qui décoraient autrefois la porte Saint-Antoine, et dont Beaumarchais avait orné ses jardins ; la petite Diane du Musée de Cluny, les quatre petites Nymphes du Musée du Louvre. Pour une plus ample étude de ces ouvrages, nous ne pouvons que renvoyer, à l'excellent texte descriptif qu'en a donné M. André Pottier, bibliothécaire de la ville de Rouen, dans le livre édité par M. Audot. Quant aux monuments qui lui sont purement attribués, ils sont innombrables : nous avons déjà cité les sculpturés qui décorent une chambre au château de Chantilly (t. III, p. 48), et les bas-reliefs d'un tombeau de la cathédrale de Limoges (tome X, p. 390). On a encore attribué à Jean Goujon, avec plus ou moins de vraisemblance, les sculptures diverses de Saint-Maclou de Rouen, quelques bas-reliefs de l'église de Gisors, et à Paris les quatorze mascarons, sous l'arcade de la rue de Nazareth ; le prétendu buste de l'amiral de Coligny, que l'on a fait entrer, au Musée du Louvre, dans l'ajustement de la célèbre cheminée du château de Villeroy ; la statue couchée de François I<sup>er</sup> à Saint-Denis ; un Flûteur et une Femme tenant une lyre, que Cicognara a fait graver dans son Histoire de la sculpture, et bien d'autres œuvres encore. Entre celles dont il nous faut regretter la perte, nous citerons : les deux Tritons de la porte de la Poissonnerie, au Marché-Neuf ; le Fleuve et la Naïade de la pompe Notre-Dame ; les bronzes qui décoraient la croix Gastine, et qui représentaient les quatre

Évangélistes, et le Triomphe du Saint-Sacrement. Les anciens Guides de Paris se sont accordés pour attribuer à Jean Goujon les sculptures de la Pyramide élevée sur l'emplacement d'une maison appartenant à Philippe de Gastine, pendu, en 1571, pour avoir tenu chez lui des assemblées de calvinistes. On s'est appuyé, pour les lui contester, sur ces deux assertions, que Jean Goujon était huguenot, et qu'il fut tué comme tel le 24 août 1572, à la Saint-Barthélemy. Mais ces deux assertions, qui les prouve ? Sur quel témoignage contem-

porain sont-elles fondées ? Où lit-on, dans les Mémoires du temps, que Jean Goujon, qui était protégé par un ardent catholique, le connétable de Montmorency, qui avait passé sa jeunesse à construire les églises de Rouen et à les décorer de sculptures, qui avait rempli les églises de Paris, d'Écouen et d'Anet, de tous ces bas-reliefs sacrés que nous venons d'énumérer, qui était lié par une collaboration familière avec le secrétaire du cardinal de Lenoncourt, avec Pierre Lescot, abbé de Clermont, avec Philibert Delorme, abbé de Saint-



Salon de 1850-51. — Jean Goujon, buste en marbre par M. Adolphe Eude, commandé par le ministère de l'intérieur et destiné au Louvre.

Éloy de Noyon; où lit-on, dis-je, que Jean Goujon eût embrassé la religion réformée ? Dans laquelle de ses œuvres voit-on qu'il ne soit pas resté toute sa vie catholique ? Mais, dit-on, s'il n'était pas huguenot, pourquoi aurait-il été tué le jour de la Saint-Barthélemy ? L'historiette de la mort de Jean Goujon, assassiné d'une arquebusade sur son échafaud de sculpteur, les uns disent au Louvre, les autres à la fontaine des Innocents, nous paraît d'une authenticité fort suspecte ; c'est probablement une invention d'après coup. M. de Longpérier n'a pas hésité à reconnaître, le premier, dans le Plutarque français, t. III, que « les Martyrologes protestants, plusieurs fois réimprimés, et qui contiennent la liste fort exacte et fort détaillée des réformés qui périrent dans les troubles du seizième siècle, ne font aucune mention de Jean Goujon, » et il observe justement « que la mort de l'illustre sculpteur n'a pas eu le scandaleux éclat que l'on a voulu lui

prêter, et que la haine des partis n'eût pas manqué d'exploiter avec empressement. » Il ne nous semble pas qu'on ait assez remarqué qu'en 1572, Jean Goujon, né vers 1510, avait environ soixante-deux ans, et que si, après cette date à laquelle il peut très-bien avoir sculpté les ornements de la Croix-Gastine, on ne trouve plus trace de sa vie et de ses œuvres, il n'y a pas à s'étonner que la mort soit venue le frapper, non comme huguenot, mais comme vieillard.

DENIS PAPIN.

Watt, le célèbre ingénieur écossais, auquel la machine à vapeur est redevable de ses principaux perfectionnements, parvint à la fortune et aux honneurs. Peu de temps après sa mort, on lui avait élevé jusqu'à cinq statues. Son image est

aujourd'hui répandue dans toutes les parties du Royaume-Uni; son nom est dans toutes les bouches. Il fut, sans aucun doute, l'un des hommes qui contribuèrent le plus à la richesse et à la puissance de l'Angleterre, sa patrie; mais aussi l'Angleterre le récompensa d'une manière digne d'elle et de lui.

Papin, l'homme de génie qui inventa la première machine à piston et à cylindre mue par la vapeur; Papin, dont l'imagination féconde pouvait doter la France, avant toutes les autres nations du monde, de ces merveilleux engins si propres à suppléer à la force du cours d'eau, à franchir rapidement les mers, à centupler la force de l'homme; Papin est mort sur la terre étrangère, dans une extrême pauvreté, et méconnu de ses compatriotes. Son nom ne jouit chez nous d'aucune célébrité; il serait encore presque ignoré sans les remarquables articles que M. Arago a consacrés à sa réhabilitation dans l'*Annuaire des longitudes*. Il est vrai que nous lui élevons aujourd'hui une statue, cent trente-cinq ans environ après sa mort (dont nous ne connaissons pas même exactement l'époque)!

Il y a dans la fortune si différente de ces deux hommes supérieurs un contraste douloureux à plus d'un titre; car tous les torts ne doivent pas être attribués uniquement à la France: Papin lui-même ne fut pas sans reproche envers elle. Puisse, de ce contraste, sortir un enseignement.

Denis Papin naquit à Blois, le 22 août 1647, d'une famille protestante. Son père était médecin. On ne sait rien de son enfance ni même de sa première jeunesse. Seulement, on le trouve établi à Paris en 1674, depuis quelque temps déjà, avec le titre de docteur en médecine. On ignore même le nom de l'université où il prit ses grades. Son nom ne se trouve pas sur la liste des gradués de Paris, publiée par Bacon en 1752, et comprenant les noms des gradués à partir de 1539. Il paraît qu'il avait, à cette époque, des protecteurs qui favorisaient son goût pour les recherches de physique expérimentale et de mécanique appliquée. Il dit lui-même: « J'avais alors l'honneur de vivre à la Bibliothèque royale, auprès de l'illustre Huygens, et de lui prêter mon aide pour ses expériences; j'ai fait moi-même l'essai de sa machine (à poudre) devant M. Colbert. » (*Actes de Leipzig*, 1788, p. 501.)

M. Bannister (1) conjecture qu'il avait obtenu cette position avantageuse par la protection de madame Colbert, qui,

(1) Une partie des renseignements renfermés dans cet article ont été empruntés à une notice intitulée: *Denis Papin; Notice sur sa vie et ses écrits*, Blois, 1847; 30 pages in-8. Cette notice,

née dans le Blaisois, était une femme d'un grand mérite, et à laquelle, selon Bernier (*Histoire de Blois*, 1682. Épitre-dédicace), une infinité de gens de ce pays devaient leur fortune. »

Ce fut en 1674 que Papin publia à Paris son premier ouvrage sous le titre: « Nouvelles expériences du vide, avec la description des machines qui servent à les faire. » Cet écrit, peu volumineux, est devenu excessivement rare. Une partie

en fut reproduite par l'auteur lui-même, en 1688, comme nous le dirons tout à l'heure. Il renfermait sans doute, entre autres détails, une construction particulière de la machine pneumatique.

Les *Nouvelles expériences du vide* furent jugées avec faveur à Paris. M. Hubin, célèbre émailleur du roi, et ami particulier de Papin, les présenta à l'Académie des sciences, et le *Journal des savants* les loua beaucoup.

Cependant nous voyons, d'après ce même journal, que Papin quitta la France dès 1675; car on y renouvelle l'éloge de son livre à l'occasion de la bonne réception que l'auteur avait trouvée à Londres, où il avait passé depuis.

Comment Papin avait-il subitement renoncé au sort heureux qui semblait l'attendre en France? S'il avait encouru quelque disgrâce, quel pouvait en être le motif? Nous n'en savons rien. Il résulte seulement du passage d'un écrit publié en 1680 par Boyle, célèbre physicien anglais, que Papin n'était arrivé de France en Angleterre que depuis peu de temps. Boyle avait fait depuis quelques années des expériences sur le vide. Il pensait à les continuer, mais il avait besoin d'un collaborateur lorsqu'il « arriva heureusement, dit-il, qu'un certain traité en français, *petit de volume, mais très-ingénieux*, contenant plusieurs expériences sur la conservation des fruits et quelques autres points de différente nature, lui fut remis par M. Papin, qui avait joint ses efforts à ceux de l'é-

minent M. Christian Huygens pour faire lesdites expériences. » Dans la suite de l'entretien qu'il eut avec lui, « trouvant qu'il n'était arrivé de France en Angleterre que depuis peu de temps, dans l'espoir d'y trouver un lieu qui fût convenable à l'exercice de son talent, » et qu'en attendant il voulait consacrer ses soins à quelques expériences physiques, il l'associa à ses travaux, et il eut lieu de s'en applaudir grandement. Il reconnaît loyalement que Papin était d'une rare habileté dans le maniement des appareils

signée des initiales S. P., paraît due à M. S. Bannister, ex-procureur général des Nouvelles-Galles du Sud; elle fait honneur à l'érudition et à l'impartialité de son auteur.



Salon de 1850-51. — Statue en marbre de Papin, par M. Calmel.

qu'ils employaient; que plusieurs de ces appareils, particulièrement une machine pneumatique à double effet, et un fusil à vent, étaient de son invention, et en partie fabriqués de sa main.

Les travaux de Papin lui ouvrirent bientôt les portes de la Société royale de Londres (16 décembre 1680); les communications qu'il y fit le placèrent dans un rang élevé parmi les membres de cette Société célèbre. Ce fut en anglais qu'il publia pour la première fois, en 1681, à Londres, la description de l'appareil si connu sous le nom de *Digesteur*, ou *marmite de Papin*, renouvelé de nos jours avec la dénomination d'*autoclave*. Papin se servait de cette marmite pour cuire la viande, *extraire la gélatine des os, préparer des conserves alimentaires*, perfectionner la teinture, etc. Le titre de l'édition anglaise est *New-Digester*; la traduction française fut publiée à Paris, 1682, par l'auteur lui-même, sous le titre de : « La manière d'amollir les os et de faire cuire » toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais, » avec une description de la machine dont il faut se servir » pour cet effet, ses propriétés et ses usages confirmés par » plusieurs expériences, nouvellement inventés par M. Papin. » docteur en médecine. Chez Estienne Michallet, rue Saint-Jacques. Paris, 1682; un pet. vol. in-12, de 175 pages. » Une seconde édition du même traité parut en Hollande, en 1688, augmentée d'une continuation dans laquelle Papin reproduit une partie de son premier écrit : *Nouvelles expériences du vide*.

La marmite de Papin mérite au plus haut degré l'attention de ceux qui s'occupent de l'histoire des sciences; car, indépendamment des résultats qu'on en obtient, elle fut munie, dès l'origine, d'une *soupe de sûreté*, organe si important, et pour ainsi dire vital dans toutes les machines à vapeur. Il n'est pas douteux que la forme cylindrique de la marmite n'ait conduit l'auteur à l'invention du corps de pompe dans lequel la vapeur pousse un piston; enfin, il est à noter que ce fut sur une marmite de Papin, munie d'un piston, que Watt fit ses premiers essais de perfectionnement des machines à vapeur.

Il résulte d'une lettre de Papin au docteur Croune, datée d'Anvers, et du 1<sup>er</sup> mars 1681, que, peu de jours auparavant, il avait quitté l'Angleterre. Dans cette lettre, il prie le docteur de remettre à la Société royale sa machine à amollir les os, et il offre ses services à la Société, en quelque endroit qu'il soit. Celle-ci le mit au nombre de ses membres honoraires le 8 mars 1681.

On voit aussi dans un *avis* inséré par M. Comiers, prévôt de Ternant, professeur de mathématiques à Paris, vers la fin de la première édition française, que Papin traversa Paris en quittant l'Angleterre pour se rendre en Italie. « La version du livre anglais de M. Papin, dit-il, est d'autant bonne qu'on peut le souhaiter. Mais comme ce docte médecin, Français de naissance, et expérimenté philosophe cosmopolite, que l'Académie, nouvellement établie à Venise pour perfectionner les arts et les sciences, a tiré d'Angleterre, ne fit que passer par Paris et y saluer ses anciens amis, il n'eut pas le temps d'y faire construire sa machine pour amollir les os, etc. » L'Académie dont il est ici question avait été fondée par Sarotti, secrétaire du sénat, « avec une générosité tout à fait extraordinaire. » La continuation insérée à la suite de la seconde édition de *La manière d'amollir les os*, contient des détails intéressants sur le séjour que Papin fit à Venise, où il resta jusqu'en 1684.

Vers le commencement de cette année, il revint en Angleterre, et fut employé par la Société royale à des expériences de physique, de chimie et de mécanique. Il rendait compte à chaque séance des résultats de son travail. Son traitement, par trimestre, était de 137 fr. 50 c. (*seven pounds ten shillings*, séance du 23 juin 1684), 750 fr. par an!

Cette rémunération était par trop insuffisante: aussi Papin saisit-il avec empressement l'offre qu'on lui fit d'occuper

une chaire de mathématiques à Marbourg, dans la principauté de Hesse. Dans la séance du 23 novembre 1687, il informa la Société royale de la résolution qu'il avait prise, et la pria de lui faire payer l'arrière de son traitement. Le trésorier reçut ordre de faire droit à cette demande, et la Société décida, dans sa séance du 14 décembre 1687, que le docteur Papin recevrait en présent quatre exemplaires de l'*Histoire des Poissons* (History of fishes), comme un témoignage des bons services qu'il lui avait rendus.

Nonobstant toutes ces pérégrinations, Papin entretenait de bonnes relations avec son pays jusqu'en 1686. On insérait régulièrement dans le *Journal des savants* les communications qu'il adressait d'Angleterre, communications fort intéressantes pour la plupart, et qui prouvent l'activité et la fécondité de son génie: aussi peut-on penser que le sort de Papin aurait été tout différent, s'il se fût montré moins cosmopolite, et Français autrement que de naissance; s'il n'eût pas manifesté au moins de l'indifférence pour son pays en le quittant dès 1675. Colbert, qui l'avait aidé au début de sa carrière, qui ne mourut qu'en 1683, deux ans avant la révocation de l'édit de Nantes, et qui honorait et protégeait les savants, ne l'aurait pas abandonné, et probablement même l'aurait fait nommer membre résidant de l'Académie des sciences. Mais, en 1686, Colbert était mort; l'édit de Nantes venait d'être révoqué (20 octobre 1685); les protestants étaient proscrits. A partir de cette époque, le *Journal des savants* est muet en ce qui concerne Papin, bien qu'il mentionne les écrits d'Isaac Papin, cousin de Denis, que Bossuet avait converti, et la curieuse communication du jésuite Papin, missionnaire, sur la pratique de la médecine dans l'Inde (*Journal des savants*, 1693, 1711, 1714 et 1782). Cet oubli fut d'autant plus regrettable, que c'est précisément dans cette période de sa vie que Papin imagina le véritable principe des machines les plus propres à utiliser la force motrice de la vapeur (1).

On voit, par une lettre écrite de Marbourg le 29 août 1688, et qui semble adressée au secrétaire de la Société royale de Londres, que l'éditeur des *Acta eruditorum* de Leipzig fit parvenir à Papin les volumes déjà parus de cette collection célèbre, dont la publication avait commencé en 1682. En retour de ce don, Papin communiqua à ce Journal, qui jusqu'alors n'avait inséré que des comptes rendus de ses travaux, divers mémoires, dont les plus importants, ceux de 1688 et 1690, ont déjà été mentionnés avec détail dans le *Magasin* (voy. 1849, p. 219 et 220).

La pompe à air, à double effet, de 1688, qui était proposée par lui pour transporter fort loin la force des rivières, était une extension et une application industrielle de la machine pneumatique à double effet, dont il avait doté la physique expérimentale lors de sa collaboration avec Boyle. Nous consacrerons des articles spéciaux à cette belle invention qui a été d'une si grande influence pour le perfectionnement

(1) Néanmoins, Papin fut nommé correspondant de l'Académie des sciences le 4 mars 1699, pendant qu'il professait à l'université de Marbourg. Suivant l'usage d'alors, il fut correspondant d'un académicien, l'abbé Gallois, qui mourut un mois après cette nomination, en avril 1699. « Le titre de correspondant de l'Académie des sciences, dit M. Hachette (*Histoire des machines à vapeur*), n'a été établi légalement qu'en 1753, par une ordonnance du roi du 23 mars, sous le ministère d'Argenson. Avant cette ordonnance, chaque membre de l'Académie désignait les correspondants qui lui convenaient, et le nombre n'en était pas limité; cependant la présentation était soumise à la sanction de l'Académie. » Le fait de la nomination de Papin a été révoqué en doute et même nié par M. Bannister, qui s'est appuyé sur l'autorité de la Société des sciences et lettres de Blois. Il est cependant fort exact. Voir à ce sujet la Nouvelle table des articles contenus dans les volumes de l'Académie des sciences de Paris, par l'abbé Rozier, t. IV, p. 286, au mot PAPIN. On y trouvera la rectification d'une autre erreur dans laquelle sont tombés la Société des sciences et lettres de Blois, et M. Bannister lui-même.

de la physique, et qui portait en germe, comme nous le démontrerons, le système des chemins atmosphériques, qui empruntent la force motrice à la pression de l'air. Néanmoins les objections faites contre cette machine engagèrent Papin dans de nouveaux essais. Il reprit les expériences qu'il avait tentées autrefois avec Huygens sur la force motrice de la poudre à canon; peu satisfait de ces nouvelles tentatives, il en vint enfin à produire un vide parfait par la condensation de la vapeur dans un espace cylindrique, préalablement purgé d'air. L'importance de ce nouveau moteur, la possibilité de l'appliquer à l'épuisement des eaux des mines, à l'artillerie, à la navigation, d'en faire un agent universel de force et de production industrielle, fut comprise tout d'abord par son puissant génie, et exposée avec une noble simplicité dans les Actes de Leipzig de l'année 1690.

Cinq ans plus tard, en 1695, il publia en français, à Cassel, un ouvrage intitulé : *Recueil de diverses pièces touchant quelques machines*; in-12 de 164 pages, avec trois planches. Une traduction latine du même ouvrage parut la même année à Marbourg, sous le titre : *Dionysii Papini fasciculus dissertationum de quibusdam machinis physicis*, etc. Il y reproduisit, avec des développements assez étendus, les communications qu'il avait faites en 1688 et 1690 aux Actes de Leipzig, et y inséra divers autres Mémoires qui n'avaient pas encore vu le jour.

Ces écrits, devenus aujourd'hui très-rares, ne paraissent pas avoir été appréciés à leur valeur par les contemporains. Néanmoins c'est là, sans aucun doute, que Savery d'abord, puis surtout Newcomen, puisèrent les idées qui les conduisirent, peu d'années après, à l'exécution des premières machines à vapeur qui aient donné des résultats utiles à l'industrie. Mais ce qui a lieu de surprendre, quoique n'étant pas sans exemple, c'est que l'indifférence avec laquelle on accueillait ces communications qui devaient renouveau la face du monde fit douter Papin de lui-même, et le jeta dans une fausse voie. Le dernier de ses écrits, publié à Cassel, en 1707, sous le titre : *Nouvelle manière pour lever l'eau par la force du feu, mise en lumière par D. Papin*, et dont il existe aussi une édition latine, donne la description d'une machine à vapeur fort inférieure à celle qu'il avait d'abord imaginée et dont il ne fait même pas la plus légère mention. Il y a là une preuve manifeste de l'affaiblissement de l'esprit de Papin, qui paraît être tombé, surtout à ses dernières années, dans un état voisin de la misère. Après vingt ans de séjour en Allemagne, vers 1708, il revint en Angleterre, où il vécut encore tristement quelques années, occupé d'inventions pour l'exécution desquelles il réclamait, sans l'obtenir complètement, l'aide de la Société royale : « Je suis maintenant obligé, dit-il dans une de ses lettres, de mettre mes machines dans le coin de ma pauvre cheminée. » Dans une autre lettre à M. Sloane, secrétaire de la Société, qui lui avait demandé compte de l'emploi qu'il avait fait d'un peu d'argent reçu de la Société, il dit : « J'ai résolu de négliger tous les autres moyens de pourvoir à ma subsistance, étant persuadé qu'il ne peut y avoir de meilleure occupation que de travailler pour la Société royale... Je vous en prie, monsieur, permettez-moi d'ajouter ici que, dans l'Académie royale de Paris, il y a trois pensionnaires pour la mécanique qui ont chacun un très-bon salaire annuel; et en outre, qu'il y a d'habiles ouvriers de toutes sortes, payés par le roi, qui sont prêts, en tout temps, à exécuter tout ce que ces pensionnaires commandent. Prenez, s'il vous plaît, les Mémoires de l'Académie royale des sciences, et voyez ce que ces trois pensionnaires font chaque année, et comparez-le avec ce que j'ai fait depuis sept mois. J'espère que vous trouverez que j'ai raison de dire que j'ai fait autant qu'on peut attendre du plus honnête homme, avec mes petites capacités et ma pénurie d'argent. »

Il écrivait au même, en date du 23 janvier 1712 : « Certainement, monsieur, je suis dans une triste position, puisque,

même en faisant bien, je soulève des ennemis contre moi; cependant, malgré tout cela, je ne crains rien, parce que je me confie au Dieu tout-puissant. »

Suivant M. Bannister, Papin vivait encore en 1714. C'est ce qui paraît résulter des lettres adressées par Leibnitz à un anonyme, où il est fait mention du récent avènement de Georges I<sup>er</sup> au trône d'Angleterre, et de la loi anglaise connue sous le titre d'*Acte de succession*. Voici les passages de ces lettres relatifs à Papin :

« IV. Il y avait dans votre cour un savant mathématicien et machiniste français, nommé Papin, avec lequel j'échangeais des lettres de temps en temps. Mais il alla en Hollande et peut-être plus loin l'année passée. J'ai souhaité d'apprendre s'il est revenu, ou s'il a quitté le service et s'est transporté en Angleterre comme il en avait le dessein..... »

« VII. Y a-t-il donc longtemps que M. Papin est de retour chez vous? J'avais pensé qu'il eût tout à fait quitté, car je le trouvais un peu chancelant; et, encore à présent, sa lettre me paraît être de ce caractère, quoique extrêmement générale. Il a un mérite qui certainement n'est pas ordinaire; vous le trouverez, monsieur, en le pratiquant; et ce ne serait peut-être pas mal de le faire, pour voir un peu à quoi il s'occupe, car il ne m'a dit mot. »

Cette pauvreté, cet abandon, devaient être d'autant plus cruels pour notre malheureux compatriote, qu'il était chargé de famille. C'est du moins ce qui résulte d'une réponse adressée par lui au comte de Sintzendorff, qui l'invitait à aller à ses frais visiter en Bohême une mine inexploitée à cause de l'envahissement des eaux. « Je souhaiterais extrêmement, disait-il, de témoigner à Votre Excellence l'ardeur de mon zèle à lui rendre mes très-humbles services, n'était que les pays que nous voyons ruinés dans notre voisinage, et l'incertitude des événements de la guerre, m'avertissent que je ne dois pas abandonner ma famille de si loin dans un temps comme celui-ci. » (*Recueil de diverses pièces*, etc.)

Après plus d'un siècle d'oubli, le nom de Papin semble renaître. Vers la fin de 1847, on avait annoncé une publication qui, sous le titre : *La Vie et les écrits de Denis Papin*, devait rendre à sa mémoire l'hommage le plus complet et le plus digne. Elle devait se composer de deux parties renfermant, la première, une nouvelle édition de toutes ses œuvres imprimées, devenues aujourd'hui si rares; la seconde, ses écrits encore inédits et sa biographie. Les documents, tout à fait nouveaux, destinés à cette seconde partie, avaient été recueillis en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en France et en Italie, par les soins de MM. Bannister, procureur-général de la Nouvelle-Galles du sud; Bunsen, qui occupe à Marbourg la chaire illustrée par Papin; Enke, et de la Saussaye, membre de l'Académie des inscriptions. La première partie était déjà sous presse, lorsque survinrent les événements de 1848 : on cessa de travailler à cette utile publication. Nous ne doutons pas qu'elle ne soit reprise et qu'elle n'ait un éclatant succès. Sans doute l'habile ciseau d'un artiste peut contribuer à faire revivre la mémoire d'un grand homme; mais est-il un monument plus impérissable que les écrits où le génie a consigné le fruit de ses veilles (1) ?

#### ÉPIGRAMMES DU CHEVALIER D'ACEILLY.

*D'Acailly* est l'anagramme du nom de famille de Jacques de Cailly, né à Orléans en 1604 et mort en 1673, et qui prétendait être l'un des descendants de la famille de Jeanne d'Arc. Ses poésies sont peu connues; mais leur rareté n'est pas leur seul mérite, et il nous a paru qu'il ne serait pas

(1) La statue qui figure au Salon de cette année est déjà un hommage. Si nous sommes bien informés, M. Calmels a dû faire usage d'un portrait de Papin, gravé par les soins de M. de la Saussaye, d'après un original qui existe à Marbourg, et qui remonte au temps où Papin y professait.

sans intérêt pour nos lecteurs de leur en donner quelques exemples.

*Sur les Étymologistes,*

(Au sujet du mot italien *Alfana*, qu'un savant soutenait venir du mot latin *equus*, cheval.)

*Alfana* vient d'*equus*, sans doute ;  
Mais il faut avouer aussi  
Qu'en venant de là jusqu'ici  
Il a bien changé sur la route.

*Le plus sage.*

Sur son cheval Jean se ruait ;  
Contre Jean le cheval ruait ;  
Et tous deux écumaient de rage.  
Mathurin, qui pour lors passait,  
Dit à l'homme, qu'il connaissait :  
— Eh ! Jean, montrez-vous le plus sage.

*Le Sot enrichi.*

De ce lieu Philémon partit à demi nu ;  
Bien suivi, bien couvert, le voilà revenu.  
Jc ne le connus point dans cette pompe extrême.  
Eh ! qui ne l'aurait méconnu ?  
Il se méconnaît bien lui-même.

*A un esprit toujours inquiet de l'avenir.*

Par la grâce du ciel ils ne sont pas venus,  
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines ;  
Mais qu'ils vous ont donné de peines,  
Ces maux que vous n'avez pas eus !

*Des Greffiers.*

C'était aux greffiers de ce temps  
Qu'il fallait des cent mains, et non pas aux Titans.

*Moyen de se contenter.*

Rien ne te semble bon, rien ne saurait te plaire.

Veux-tu de ce chagrin te guérir désormais ?  
Fais des vers, tu pourras ainsi te satisfaire :  
Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvés mauvais.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

Suivant Rollin, voici les principes les plus essentiels de l'instruction qu'une mère doit donner à sa fille sur l'économie :

1° Régler sa dépense sur ses revenus et sur son état, sans jamais se laisser emporter au delà des bornes d'une honnête bienséance par la coutume et l'exemple, dont le luxe ne manque pas de se prévaloir.

2° Ne prendre rien à crédit chez les marchands, mais payer argent comptant tout ce qu'on achète. C'est le moyen d'avoir tout ce qu'ils ont de meilleur, et de l'avoir à moindre prix.

3° S'accoutumer à regarder comme une grande injustice de faire attendre les ouvriers et les domestiques pour leur payer ce qui leur est dû. « Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son travail ; et que la récompense du mercenaire ne demeure jamais chez vous. » (Tobie.)

4° Se faire représenter et arrêter les comptes régulièrement tous les mois, les clore sans manquer à la fin de chaque année.

5° Dans le règlement qu'on fera des dépenses, qui doit toujours être proportionné aux revenus, mettre à la tête de tout la portion destinée et due aux pauvres. Le moyen le plus sûr et le plus aisé de s'acquitter fidèlement de ce devoir c'est de faire cette séparation dans le moment même que l'on reçoit quelque somme de ses revenus, et de la mettre à part comme un dépôt. La libéralité coûte moins quand on a de l'argent devant soi.

LES BLATTES.



Scène comique, par Cruikshank.

Ce croquis n'est pas un caprice d'imagination : c'est un souvenir. Un savant botaniste américain avait envoyé à l'un de ses amis de Londres quelques plantes rares enfermées dans une caisse en bois. Les jardiniers virent tout à coup s'élançer de la caisse, dès qu'ils l'enrent ouverte, de petites

figures noires, semblables à des diabolins : c'étaient simplement des blattes de grande taille qui avaient traversé l'océan avec les plantes ; la frayeur des bonnes gens fut extrême. Cruikshank a gaiement raconté l'anecdote avec son crayon.



## LA MAL' ARIA (1).



Salon de 1850-51. — La Mal' aria (le Mauvais air), tableau par M. Ernest Hebert. — Dessin de Karl Girardet.

C'est une famille italienne qui fuit la contagion, ou plutôt qui l'emporte avec elle : la fièvre consume ces jeunes femmes et blémit leurs visages ; le poison du mauvais air coule dans leurs veines ; l'atmosphère est pesante et terne ; le Tibre est lent, la rame fend avec peine ses eaux jaunâtres. Aucun bruit ; point de chants. Les bouches sont muettes ; les regards éteints se cherchent et se demandent l'espoir. Aussi, pourquoi avoir attendu si tard ? C'était le mois dernier qu'il fallait partir. — Mais interrompre le travail ! S'éloigner sans autre raison que la crainte du danger, comme les voyageurs ou les riches romains ! Était-ce possible ? Qu'aurait dit le voisinage ? La conscience eût murmuré. Tant que les bras ont eu assez de force pour obéir à la nécessité, tant que l'on a vu errer un sourire sur les lèvres de Ginevra, tant qu'elle a paru

préservée du mal, nul n'a osé se plaindre ; mais lorsqu'un matin la pauvre enfant a soulevé deux fois, et deux fois laissé retomber sa tête languissante, lorsque sa parole, faible et voilée, a trahi malgré elle sa souffrance, oh ! alors, pauvre mère ! tu t'es écriée : « Au Tibre, à la barque ! fuyons ! sauvons ma Ginevra ! » Et le père, les frères, les sœurs, sans répondre, ont obéi. Les voilà inquiets, troublés ; l'air infecté les entoure encore ; mais patience, si lente que soit la fuite, chaque coup de rame les éloigne. Les sept monts s'abaissent derrière à l'horizon, le soir approche : bientôt un souffle frais, un ciel pur, rendront le courage à ces cœurs attristés ; une fois hors du désert romain, sur des rives plus vertes, loin du fléau, quand Ginevra respirera un air salubre, la confiance sera prompte à renaître. Pour relever

(1) Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des effets funestes de ce fléau qui désole chaque année les Maremmes, c'est-à-dire une étendue d'environ cent lieues aux alentours de Rome. « Ce fléau, écrit M. Charles Didier, tient-il à un dégagement de gaz méphitiques, à la constitution chimique du sol, ou à un déséquilibre général de l'électricité, c'est ce que je ne saurais dire ; cette force occulte et meurtrière de la nature, qui se répand au loin comme un fluide invisible et qui tue comme un insaisissable poison, est un mystère pour la science elle-même. » L'auteur du Voyage dans le Latium, Bonstetten, exprimait la même incertitude il y a près d'un demi-siècle : « Le mauvais air de Rome, dit-il, est un phénomène peu connu, quoiqu'on en parle depuis plus de deux mille ans. En 1775, c'était une chose admise que les marais Pontins étaient cause de l'air empesté ; depuis lors on les a desséchés en partie, et le mauvais air a plutôt augmenté que diminué. La campagne de Rome est si peu marécageuse que je ne connais pas de pays sans police où il y ait si peu d'eaux stagnantes que dans la grande plaine de Rome. Quelques inonda-

tions du Tibre, qui arrivent en hiver, peuvent bien produire quelques eaux stagnantes ; mais le mauvais air règne moins au printemps qu'en été, où, au lieu d'eaux, il y a partout une grande sécheresse. Aux premières pluies d'automne, le mauvais air disparaît, et il n'est jamais plus mauvais qu'avant ces pluies, dans les mois d'août et de septembre. Il paraît que le passage du mauvais air à l'air sain peut donner la fièvre. » Bonstetten attribue en grande partie la mal' aria à l'absence de forêts. « Dans les temps très-anciens, comme au temps d'Énée, il y avait dans tout le Latium de grandes forêts, et l'on n'aperçoit dans l'histoire de ces temps aucune trace de mortalité causée par le mauvais air. Varron, qui vivait sous Auguste, dit : « Toute l'Italie n'est-elle pas tellement garnie d'arbres qu'elle a l'air d'un verger ? » Il est certain que la présence des arbres peut être nécessaire à la salubrité. Ils absorbent l'élément de l'air expiré par le règne animal, et ils entretiennent ce qu'il faut d'humidité. Bonstetten signale une autre cause de la mortalité à Rome : c'est, suivant lui, l'affaiblissement physique résultant de la pauvreté,

une jeune fleur, que faut-il? Un rayon! Pour lui rendre la fraîcheur? Une goutte de rosée! Dieu est bon, et de tous ces cœurs s'élèvent vers lui des prières! Il les exaucera, et, au retour du sourire de Ginevra, la famille éclatera en cris de joie et de reconnaissance!

Ce tableau de M. Hébert est d'un très-petit nombre de ceux qui, à l'exposition de cette année, ont mérité l'éloge des juges les plus difficiles. Cette scène, simple et vraie, est poétique comme l'est une élégie de Millevoeye ou d'André Chénier; elle a été vue à Rome par une imagination noble et pure; elle a été exprimée par un pinceau savant et délicat. C'était ainsi que Léopold Robert peignait les joies ou les tristesses populaires de l'Italie, avec plus de force, je crois, mais peut-être avec moins de grâce: si ses toiles révèlent un esprit plus vigoureux, une pensée plus profonde, on doit reconnaître qu'elles laissent aussi deviner davantage la peine et l'effort. Nous ne saurions dire quel avenir est réservé à M. Hébert. De nos jours nous avons vu tant de grandes espérances se flétrir en leur printemps! Tant de jeunes âmes ont laissé échapper tous leurs parfums dès le premier contact avec la réalité de la vie! Tant de beaux yeux, après avoir entrevu avec délice la poésie divine répandue dans toute la nature, se sont tout à coup ternis, éteints, et n'ont plus su distinguer dans le spectacle de ce magnifique univers que les fausses apparences d'une réalité vulgaire, sans intérêt pour l'esprit comme sans charme pour le cœur! O jeunes artistes, si follement prodigues de vos trésors, si prompts à mettre en oubli les nobles et mystérieuses inspirations de vos âmes! plutôt que d'avilir vos pinceaux, que ne les brisez-vous! Détournez-vous de l'art, cette langue sacrée, plutôt que d'en faire l'instrument de pensées communes, grossières, de caprices ridicules, d'ignobles inventions! Qui vous condamne à nous montrer dans des cadres d'or ce qu'il nous répugnerait de voir au carrefour d'une ville ou dans un bouge de village! Quel funeste instinct vous pousse à ne sonder l'histoire que pour en remettre en lumière les scènes les plus hideuses! Pourquoi étudier partout avec un scrupule insensé les taches et les souillures? Pourquoi exagérer à plaisir les laideurs de l'âme et du corps? Aveugles pour la splendeur du beau, quel bonheur éprouvez-vous à grossir comme à travers un télescope ce qui peut se rencontrer sur cette terre de pénible ou de difforme. On dirait que pour vous le soleil n'inonde plus la nature des flots de sa splendeur lumineuse, et qu'à sa place vous avez suspendu à votre ciel, pour éclairer vos toiles, je ne sais quelle lampe huileuse ou quelle torche blafarde! Cependant votre devoir, votre honneur, votre privilège, c'est de chercher ce qui charme, ce qui plaît, ce qui réveille en nous les plus pures et les plus délicieuses émotions, ce qui fait heureusement souvenir, ce qui fait heureusement espérer, ce qui ennoblit, ce qui grandit, élève notre être et le rapproche de notre but supérieur, le beau éternel, la divinité! Non, ces erreurs qui ont entraîné un si grand nombre de nos artistes hors des voies sublimes du seizième siècle, qui les arrêtent dans un réalisme grossier où l'on honore du nom de force la brutalité, et où l'on déshonore la nature du nom de vérité, non, ces erreurs ne sauraient tromper les instincts, le goût, les désirs du public. Il suffit du contraste de quelques artistes vraiment dignes de ce beau titre, pour rappeler de quel côté doivent se diriger les encouragements et les éloges. Que les imaginations d'élite, comme celle du peintre de la Mal' aria, persistent et ne sacrifient point aux fausses théories! Que ces jeunes artistes sachent bien qu'il y a des intelligences qui comprennent leurs œuvres, des sympathies qui en conservent la mémoire. Le début de M. Hébert, couronné à l'École des beaux-arts, son jeune « Benjamin, » aux traits si expressifs, aux regards si pénétrants, n'est oublié de personne. « La Mal' aria, » œuvre d'un talent plus mûr, est aussi d'une plus haute espérance. Qu'à son retour à Paris, M. Hébert reste ce qu'il est à Rome, un disciple mo-

deste et fidèle des maîtres immortels dont la France, pour récompense de ses premiers efforts, l'a envoyé contempler et étudier le génie.

## LA DERNIÈRE FÉE.

NOUVELLE.

Fin.—Voy. p. 70.

La vieille Fasia avait laissé son panier au moulin, et voulut reprendre un de ses paquets. Après avoir suivi pendant quelques temps les brandes, ils gagnèrent les terres de labour, et le toit des Boulaies se montra bientôt au penchant de la colline. Comme ils longeaient un pré dont les clôtures en fagotage avaient été renversées par le mauvais temps de la veille, ils aperçurent six belles vaches qui avaient quitté leurs pâturages, et qui se vaustraient dans l'herbe marécageuse. La Fasia s'arrêta.

— Vite, mon gars, vite, vire les bêtes, et reconduis-les à l'étable, s'écria-t-elle, sans quoi, avant deux heures, les Hardi n'auront plus que leurs peaux! L'herbe du petit pré est de grande nuisance, et pour en avoir mangé un tantinet, les bovines seront en mauvaise disposition pendant plusieurs jours.

Simon fit ce que la vieille lui commandait; il alla rassembler les vaches qu'il reconduisit à la ferme.

La fille du logis, qui traversait la cour, fut grandement étonnée de les voir.

— Remerciez ce jeune gars, lui dit Fasia, il vient de faire sortir les bêtes du petit pré aux boulaux.

— Jésus! c'est-il possible! s'écria Annette saisie. Que le bon Dieu vous récompense pour un pareil service, jeune homme! s'il était arrivé malheur, la chose fût retombée sur moi, car les bovines me sont confiées; mais j'ai si grand souci en tête que je ne sais à qui aller.

— Y a-t-il quelque malade aux Boulaies? demanda Fasia.

— Eh! mon doux Sauveur! vous ne savez donc pas? reprit la jeune fille; voilà plus de trois mois que la fièvre secoue le petit frère Henriot, et pour le moment, il est quasi trépassé.

En parlant ainsi, la jolie Annette avait de grosses larmes dans les yeux, et, afin de les cacher, elle reconduisit le bétail à l'étable.

Simon entra au logis; mais le maître était absent pour quelques jours. On lui dit d'attendre son retour. Pour le moment, comme Annette était forcée de se rendre à la ville, afin de porter le lait du maître, et que le reste de la maisonnée allait aux champs, il proposa de garder le petit Henriot. La jeune fille le remercia de son humanité; elle le conduisit près de l'enfant qui peinait d'ahan et paraissait en triste état. Après avoir appliqué ce qu'il fallait lui faire, Annette partit le cœur bien gros et les yeux rouges.

Il y avait environ une demi-heure que Simon était près du malade quand il vit entrer la Fasia avec un grand pot dans lequel fumait une tisane faite d'une petite herbe qu'elle venait de cueillir sur les fossés. Elle dit au gars d'en faire boire au malade en lui montrant la plante pour qu'il pût renouveler le remède au besoin. Puis, prenant congé, elle lui recommanda le zèle et la patience.

Simon exécuta si bien les ordres donnés, que, quand Annette revint du marché, le petit Henriot était sur son séant, l'œil grand ouvert, et quasiment près de sourire! Le soir, il était encore mieux, et, grâce à la tisane, le mal guérit tout doucement.

Lorsque Hardi fut de retour, Annette ne manqua pas de lui dire ce qu'avait fait le jeune gars pour le petit frère et pour les bovines.

— Je crois, dit-elle, que le jeune homme a de l'attention, de la science et de la bonté. S'il est toujours aussi profitable

au logis qu'il l'a été ces jours-ci, ce sera pour vous, notre maître, un grand secours et un vrai trésor.

— Nous verrons ça, répondit le père Hardi, qui n'aimait point à se prononcer sur les gens avant de les avoir mis en pratique; mais, malgré tout, ce qu'avait dit sa fille le mit en bonne disposition, et il accorda à Simon de meilleurs gages qu'il ne comptait.

Le jeune homme répondit, du reste, à tout ce qu'on avait espéré de lui. C'était un rude travailleur, et dont les conseils tournaient toujours à l'avantage des Hardi. Pour dire la vérité, ces conseils lui étaient le plus souvent soufflés par la vieille Fasia, qui passait toutes les semaines aux Boulaies, et ne manquait guère de lui donner quelque bon avertissement! Tantôt c'était une précaution à prendre contre un mal qui travaillait les ouailles du pays, tantôt une observation sur les grains ou sur les fourrages. Un jour, elle l'avait prévenu que la pluie de vingt jours allait prendre; Simon s'était hâté de faire ramasser les blés, et la récolte avait été sauvée, tandis que celle des voisins germaît sur les sillons. Une autre fois, elle était accourue en disant que la grande meule de foin é'ait près de prendre feu; et, de fait, quand le gars était arrivé avec les gens de la ferme, ils l'avaient trouvée fumant comme un four à briques!

La vicille laissait au jeune homme tout le mérite de ces services rendus, de sorte que les Hardi le prenaient plus à gré chaque jour.

Annette surtout le préférait à tous les jeunes gens du canton, et elle avait refusé déjà plusieurs riches prétendants sans donner le véritable motif. Simon l'avait deviné, et il ne ne sentait pas moins d'amitié pour la jeune fille que la jeune fille pour lui; mais comme elle était riche et bien apparentée, il ne pouvait espérer d'être accepté pour gendre, ce qui lui causait un grand crève-cœur.

La vicille Fasia s'aperçut de son chagrin, et en devina la cause. Un jour qu'il revenait du labour, sa bêche sur l'épaule, elle l'arrêta près du pignon de la ferme, et lui dit brusquement qu'elle savait bien ce qui le rendait ainsi languoureux depuis quelques mois.

— Tu trouves que le nom de Hardi ne va pas bien à la belle Annette, ajouta-t-elle, et tu voudrais le lui faire troquer contre celui de Simon.

— Sur votre salut! parlez plus bas, s'écria le jeune gars effrayé.

— Pourquoi cela? dit-elle.

— Parce que si on vous entendait, je pourrais être chassé des Boulaies.

— Tu crois! Eh bien alors, mon gars, il faut que tu t'expliques sans plus attendre. Annette est portée d'amitié pour toi; si vous ne devez pas être l'un à l'autre, il ne faut point laisser grandir cette bonne volonté des deux parts. Montre donc que tu es un honnête garçon.

— Je ne demande pas mieux, la Fasia; que dois-je faire pour cela?

— Tu vas aller de ce pas trouver la mère Hardi qui est dans la grange; tu lui annonceras qu'il te faut quitter les Boulaies, et comme elle t'en demandera le motif, tu le lui diras bravement.

Simon fut un peu effrayé de l'expédient; mais la vieille paysanne lui déclara que c'était son seul moyen, et comme il sentait, au fond, qu'il y avait là un devoir de conscience, il se décida.

A la première annonce de son départ, la mère Hardi s'exclama bien haut, ainsi qu'on devait s'y attendre; mais il avoua alors la vraie cause de sa résolution, et la paysanne s'arrêta court. On ne peut dire qu'elle n'y eût jamais pensé, seulement son idée ne s'était point arrêtée sur la chose. Quand elle eut écouté toutes les raisons du jeune gars, elle lui dit d'un ton d'amitié, que ce qu'il venait de faire augmentait la considération qu'elle avait toujours eue pour lui; qu'elle ne pouvait rien répondre, parce que c'était au maître

de décider; mais que le soir même elle voulait lui en parler.

A peine Simon fut-il sorti de la grange, que la jeune fille, qui coupait des racines dans le petit retrait voisin, et qui avait tout entendu, sortit de sa cachette, et vint toute pleurante s'asseoir près de sa mère. Les deux femmes eurent une longue conversation, à la suite de laquelle la mère Hardi alla trouver son mari. Celui-ci amena Simon au champ dès le lendemain, et, après lui avoir fait répéter tout ce qu'il avait dit la veille à sa femme, il lui déclara, en lui prenant la main, qu'il ne demandait pas mieux que de devenir son beau-père.

Les noces se firent en grande réjouissance, et Simon y invita la mère Fasia, malgré les observations de quelques parents qui craignaient que la vieille ne portât malheur au jeune ménage. Au moment où elle allait repartir, le jeune gars lui apporta un joli panier tout neuf garni de provisions, avec une cape de drap qu'il la pria d'accepter en reconnaissance de ce qu'elle avait fait pour lui.

— Je sais bien que vous n'en avez nul besoin, mère Fasia, dit-il avec un respect un peu craintif, car j'ai vu que tout obéissait à votre volonté.

— C'est-à-dire que, toi aussi, tu me crois sorcière, répondit la vieille en riant.

— Je crois que Dieu vous a donné plus de pouvoir qu'aux autres, répliqua timidement Simon; mais je sais par moi-même que vous ne l'employez qu'à faire le bien.

— Tu as raison, dit la vieille plus sérieusement; c'est grâce à ce pouvoir que tu m'as vue reconnaître ma route pendant la nuit, deviner que le tonnerre allait tomber sur les peupliers, te conduire à la carrière des chauffourniers, obtenir un souper et un abri chez le meunier qui est mon débiteur et mon obligé; faire sortir le bétail du pré nuisible, donner une tisane bienfaisante à l'enfant, et prévoir une maladie ou le mauvais temps; mais tu te trompes quand tu crois que je le tiens de Dieu en présent particulier; Dieu ne m'a donné que ce qu'il donne à toutes ses créatures; seulement, je m'en suis servi avec plus de soin et de volonté. On fait bien de dire que je suis la dernière fée du pays; mais on devrait ajouter que mon nom est l'Expérience!

## RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ENSEIGNES.

Fin. — Voy. p. 66, 74.

Nous n'empruntons à Beauvais que l'enseigne de l'épicié-moutardier. C'est une de ces facéties dont nos pères, plus rieurs que nous ne le sommes à présent, ne se faisaient pas faute. Ce relief était placé sur une maison située dans la rue du Châlié. Elle est conservée au musée d'antiquités de la ville.

Il existe encore à Bourges quelques enseignes remarquables. Nous signalerons celle que l'on voit dans la rue des Trois-Pommes, et qui a donné son nom à cette rue. L'enseigne du Barbeau, dans la cour du Barbeau, section Saint-Privé, porte l'inscription suivante en caractères gothiques: « Au Barbeau coronea. »

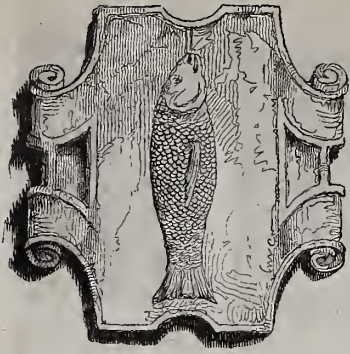
Nous reproduisons aussi un pilier d'angle, sculpté de trois flûtes énormes, prises dans une seule pièce de bois, au coin des rues Joyeuse et Bourbonnoux.

La Poissonnerie de Bourges, bâtie en bois au quinzième siècle, nous offre un écu chargé de trois poissons placés l'un sur l'autre les têtes en haut; une à gauche, une à droite, la dernière au milieu.

Les poissonneries de plusieurs autres villes sont aussi décorées de semblables insignes.

Ainsi, à Chartres, un saumon est sculpté sur la poutre d'une maison de la place de la Poissonnerie.

A Rouen, place du Vieux-Marché, à l'endroit où se vend le poisson, la maison n° 17 porte une pièce de bois sculptée



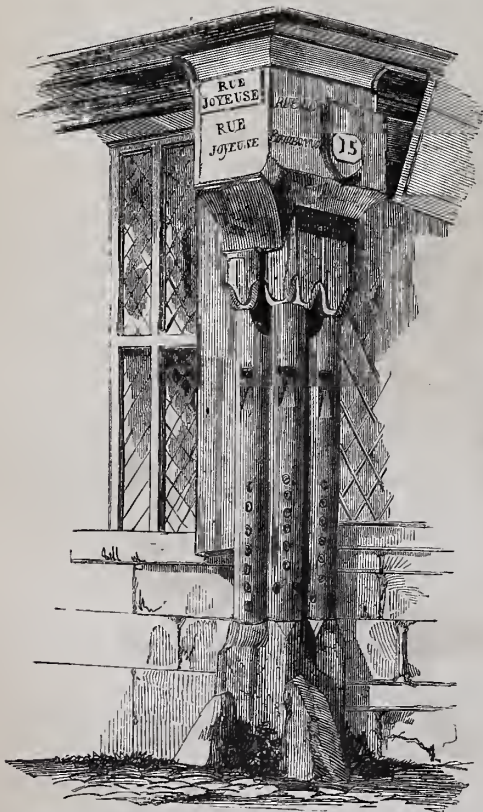
La Carpe, rue des Hôtelleries, n° 11, à Orléans.



Le Barbeau couronné, cour du Barbeau, à Bourges.



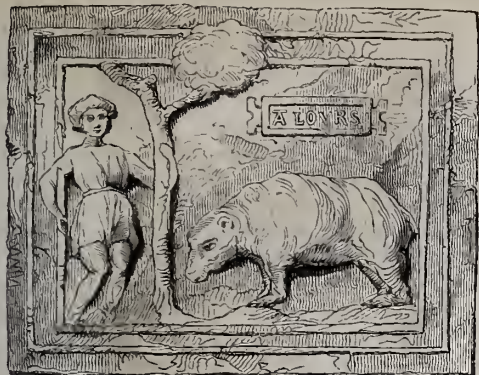
Épicier-moutardier, rue du Châlié, à Beauvais.



Les Trois flûtes, au coin de la rue Joyeuse et de la rue Bourbonnoux, à Bourges.



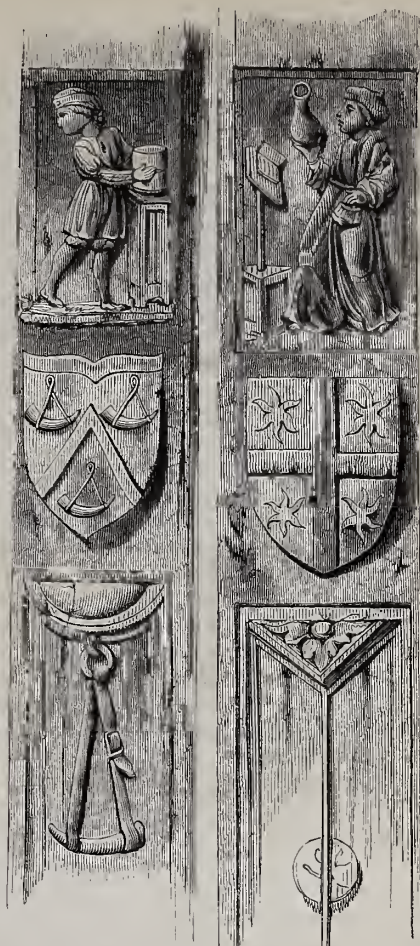
Les Trois-Pommes, rue des Trois-Pommes, à Bourges.



L'Ours, marché à la Volaille, n° 4, à Orléans.



L'Écrevisse, rue de l'Écrevisse, à Orléans.



L'Apothicaire, — le Médecin, rue de la Boucherie, à Lisieux.



Les Quatre fils Aymon, à Évreux.

représentant un triton, une syrène et un poisson, qui paraît être un dauphin, au milieu de ces deux figures.

La ville d'Évreux ne possède plus qu'une seule de ses anciennes enseignes : « Les Quatre fils Aymon, » type curieux tiré d'une vieille légende et qui s'est multiplié dans toutes nos villes au seizième siècle. On voit aussi, à Lille, ce sujet sur une maison rue de la Barre.

La même enseigne existait à Blois, à Beauvais, où elle a passé dans les mains d'un amateur, à Valenciennes, etc.

Les quatre fils Aymon sont représentés casque en tête, cuirassés et armés, montés sur le même cheval qui est bardé de fer. L'un porte une hallebarde, l'autre une rondache ; le troisième a la main sur un long poignard, appelé miséricorde ; et le quatrième l'a sur une épée. L'armure du cheval est composée de cinq pièces, savoir : du chanfrein, espèce de masque ou de petit bouclier modelé sur la forme de la tête du cheval et s'y appliquant exactement ; de la crinière ou barde de crinière, pièce composée de tasseaux articulés et mobiles qui protégeaient la partie supérieure du cou ; du poitrail ou devant de barde (ainsi que l'appelle une ordonnance de Henri II, de l'an 1549), et des flancois. La première de ces pièces garnissait le poitrail, et les deux autres les flancs du cheval. Ce sujet est placé dans un paysage, où l'on voit à gauche une église, et à droite un fort.

On remarque dans la Grande-Rue, au Mans, une maison gothique, en bois, à deux étages. Sur les poteaux d'encorbellement du rez-de-chaussée, on voit deux personnages vêtus comme au quinzième siècle, entre lesquels s'élève un écusson sur lequel on lit en lettres modernes à l'encre : « Aux deux Amis. » Un autre personnage paraît être un voyageur qui porte un ballot sur le dos. C'était probablement l'enseigne d'une hôtellerie.

Orléans nous a fourni dans ses enseignes du seizième siècle plusieurs sujets sculptés en pierre. Telle est l'enseigne de l'Ours : « A l'Ovrs, » marché à la Volaille, n° 4, fort bien exécutée en bosse ; celle de « la Carpe, » rue des Hôtelleries, n° 41, sculptée sur un joli cartonnet du temps de Henri II ; et celle de « l'Écrevisse, » rue de l'Écrevisse. C'est une écrevisse, figurée en terre cuite rouge, encastrée dans un mur, base ancienne d'une maison démolie. Une étoile et un poisson sont au-dessus pour faire connaître probablement que là on trouvait gîte de jour et de nuit.

Beaucoup d'autres curieuses enseignes au nombre desquelles on citait : « les Lacs d'amour, le Tabour (tambour), la Fontaine de Jouvence, etc., » ont successivement disparu d'Orléans depuis vingt-cinq ans environ.

Dans la rue de la Pierre-Percée est l'enseigne du « Sagittaire, » mais le bas-relief est fruste, et totalement dégradé. « Le Bon Pasteur, » rue Vieille-Feignerie, n° 9, est une sculpture assez bien conservée.

A part la maison de la rue aux Fèvres, couverte de sculptures de l'époque de Louis XII, et qu'une assez juste célébrité a protégée jusqu'ici, Lisieux a perdu en grande partie sa physionomie du moyen âge.

Nous avons été assez heureux, cependant, pour rencontrer dans la rue de la Boucherie, une maison de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième, à la porte de laquelle un médecin et un apothicaire sont sculptés, chacun à part, sur les montants. Le médecin, vêtu d'un long manteau, a la tête couverte d'un chapeau et regarde le contenu d'une bouteille qu'il tient d'une main, tandis que l'autre est appuyée sur une escarcelle. Devant lui est un lutrin portant un livre ouvert. L'apothicaire a dans les mains un tamis double. Une sorte de torsade très-peu apparente, qui se trouve au milieu de la partie cylindrique, semble indiquer la place du crin. Ces bas-reliefs sont fort curieux pour le costume et pour l'ameublement. Au-dessous de chacun d'eux se trouve un écu dont les armoiries ont été mutilées. Trois cornets font partie du blason que l'on voit sous l'apothicaire. Aussi la maison s'appelait-elle l'hôtel des Trois-Cornets.

Par une coïncidence qui paraîtrait singulière si l'on ne savait qu'au moyen âge et à la renaissance les reproductions identiques étaient fréquentes, il se trouve que le même sujet de médecin avec l'accessoire du lutrin existe à la cathédrale de Rouen, côté à gauche du portail du Nord ou des Libraires. C'est le septième médaillon en remontant à la hauteur de la troisième grande niche vide de sa statue. Non loin du médecin que nous venons de signaler, en figure un autre, mais sous une forme épigrammatique. C'est une oie dont la partie supérieure représente un homme une fiole à la main.

A Sillé-le-Guillaume (Sarthe), sur le pilier d'angle d'une maison bâtie au seizième siècle, vis-à-vis du château, on voit un bas-relief représentant un personnage pilant dans un mortier. Ce personnage et ce pilier sont peints de couleur verte, et au-dessous du relief sont gravés les mots : « Au Pilier vert. » C'était évidemment la maison d'un apothicaire. A Nantes, on voyait aussi la curieuse enseigne d'un apothicaire, à l'angle d'une maison détruite il y a douze ans environ. Elle consistait en un haut-relief en bois, colorié, d'environ un mètre de proportion, représentant un garçon apothicaire, revêtu du costume en usage au temps de Louis XII, et pilant des drogues dans un mortier. (Voy. 1839, p. 248, cette enseigne et des détails sur la boutique d'un ancien apothicaire.)

A Argentan, on voyait encore, il y a quelques années, une enseigne d'apothicaire semblable aux précédentes.

Qu'il nous soit aussi permis de citer : « l'Agnes Dei, » ancienne auberge de Caen, rue de Bayeux, qui a conservé son enseigne en pierre : « l'Agneau Pascal » ; — dans la rue de la Cloche, au n° 40, à Douay, un fort demi-relief, très-explicitement expliqué par cette suscription : « A la Cloche » ; — « le Chapeau rouge, » en face du grand portail de l'église de Neufchâtel (Seine-Inférieure) : c'est un chapeau de cardinal, demi-relief en pierre ; — et à Valenciennes, un bas-relief en pierre représentant une ville avec ses clochers gothiques en pyramides, dit « la Ville de Rome, » où cependant on n'a jamais vu de semblables monuments ; enfin « le Cheval volant, » enseigne de l'époque de Louis XV.

Nous terminerons en notant que Lille et Lyon, surtout, possèdent encore un grand nombre d'enseignes des dix-septième et dix-huitième siècles.

#### GRAN-VASCO.

— Le Portugal a donné la naissance à l'un des premiers poètes des temps modernes, le Camoens : comment n'a-t-il produit aucun homme illustre dans les autres arts ?

— Et dans quel art, s'il vous plaît ?

— En peinture, par exemple.

— Quoi, seigneur, n'auriez-vous jamais entendu parler de notre Gran-Vasco ?

— C'est un peintre ?

— Sans doute, et l'un des plus grands que l'on puisse citer.

Gran-Vasco est aussi célèbre en Portugal que Velasquez en Espagne, Raphaël à Rome, Michel-Ange et André del Sarte à Florence, le Corrège à Parme, le Titien à Venise, le Poussin et Lesueur en France, Rubens et Rembrandt dans les Pays-Bas, Holbein à Bâle, Albert Dürer en Allemagne...

J'interrompis pour m'excuser de mon ignorance, j'écrivis sur mon agenda le nom de Gran-Vasco, et, dès le lendemain de mon arrivée à Lisbonne, je me mis à la recherche de quelque peinture du Gran-Vasco. On me promit qu'en moins de cinq ou six heures on me montrerait dans les églises, à l'Académie, dans les palais, plus de cent œuvres du Gran-Vasco. Comme j'exprimais mon admiration pour tant de fécondité, le professeur F..., qui devait m'accompagner, me répondit :

— Ce n'est rien : vous ne visiterez pas une ville du Portugal sans y rencontrer une multitude de Gran-Vasco.

— Tous authentiques ?

— Je ne dis pas cela.

— Mais en quel temps vivait ce Gran-Vasco ?

— C'est selon

— Selon quoi ?

— Gran-Vasco, ou Vasco le Grand, s'appelait-il simplement Vasco Fernandez ? Alors ce serait Vasco l'*Illuminador*, qui peignait vers 1450. Mais s'il s'appelait Vasco Fernandez de Casal, on soupçonne qu'il était né vers 1515, et il aurait été serviteur de l'infant dom Édouard (garçon de chambre, *moço di camera*), puis chevalier, et enfin *cavaliier-fidalgo*.

— On doit pouvoir décider, ce me semble, d'après l'étude de ses œuvres, s'il était du quinzième siècle ou du seizième. De quelle école était-il ? Quels ont été ses maîtres ?

— C'est selon.

— Encore !

— Si c'est le Vasco que Jean III envoya en Italie, il a été l'élève du Pérugin ; mais beaucoup de bons esprits regardent le Gran-Vasco, quels que soient son surnom et la date de sa naissance, comme ayant été formé par l'école allemande.

— Vous m'étonnez. Il est vraiment étrange que votre histoire n'ait pas conservé un souvenir plus précis d'un artiste que l'on proclame d'un ordre si supérieur. Il est plus étrange encore que vos érudits ne soient pas parvenus à déterminer au moins d'une manière précise la période et l'école auxquelles Gran-Vasco appartient.

— Nos érudits ont de bien autres doutes, et de plus graves, à éclaircir. Vous avez sans doute entendu parler des cortès de Lamego, qui sont considérées depuis deux siècles comme la base de notre organisation politique. Eh bien, on croit être arrivé à la preuve que ces cortès n'ont même jamais existé.

— En serait-il de même de votre Gran-Vasco ?

— Allons voir ses tableaux.

La journée fut presque entièrement consacrée au mystère du Gran-Vasco. A l'Académie, dans les églises, dans les palais, toutes les fois que je demandais quel était l'auteur d'un tableau de quelque valeur et de style antique, les surveillants ou sacristains me répondaient imperturbablement : Gran-Vasco. En vain je faisais observer que ces tableaux n'étaient ni du même temps, ni du même style, ni du même mérite ; que les uns se ressentaient évidemment de l'influence italienne, les autres de l'influence allemande ; que la comparaison des costumes et des divers détails obligeait à reconnaître un intervalle de près d'un siècle entre certains d'entre eux ; qu'enfin quelques-uns étaient réellement d'un artiste supérieur, mais la plupart de peintres vulgaires. « Gran-Vasco » étaient toujours les seuls mots que l'on opposait à toutes mes remarques.

— On vous fera exactement la même réponse dans tout le Portugal, me dit le professeur F..., et l'on ajoutera que presque toutes les belles peintures de l'Allemagne sont du Gran-Vasco.

— Vous êtes de singuliers gens ! m'écriai-je ; il faut venir en Portugal pour être témoin d'une pareille obstination. Je suis tenté de croire, en vérité, que votre Gran-Vasco est une sorte de mythe, le nom d'une école, et nullement celui d'un homme.

— Peut-être.

Je restai dans cette incertitude ; l'art n'était pas le but de mon voyage. Je revins en France ; et j'avais oublié le Gran-Vasco depuis plusieurs années, lorsque parurent les Lettres du comte Raczyński à la Société artistique et scientifique de Berlin (1). Je trouvai dans ces lettres la preuve que M. Raczyński avait éprouvé tous mes doutes, mais il avait eu l'avantage de parvenir à les dissiper en faisant une excursion à Vizeu. Voici ce que cet écrivain rapporte à ce sujet :

« Vasco Fernandez, surnommé Gran-Vasco, fils du peintre François Fernandez, naquit à Vizeu en 1552. Le plus grand nombre de ses œuvres datent des dernières années du règne de dom Sébastien et de la première moitié de la domination espagnole. Ribeiro Pereira, auteur de Dialogues imprimés en 1630, rapporte que le tableau de la cathédrale de Vizeu représentant le Calvaire est de Vasco. Pour peu que Vasco ait atteint l'âge moyen, Ribeiro Pereira, qui était né à Vizeu, a dû le connaître. Ce tableau a beaucoup de mérite. Les tableaux de la sacristie, la Pentecôte, saint Pierre, le Baptême du Christ, le Martyre de saint Sébastien, et treize tableaux de moindre grandeur, paraissent devoir être également attribués à Vasco. »

M. Raczyński parle surtout avec enthousiasme du saint Pierre. Voici ses paroles :

« Je ne peux pas dire quelle joie j'ai éprouvée lorsque, entrant dans la sacristie, j'ai aperçu, en face de la porte, le superbe tableau de saint Pierre. L'impression était décisive ; en un instant la question fut tranchée pour moi. La pose, les draperies, la composition, le dessin, la touche, le coloris, l'architecture, les accessoires, le paysage, les petites figures du fond, tout est beau, tout est irréprochable. Les autres grands tableaux ne sont pas exempts de défauts : le modelé dans le nu n'est pas parfait ; le dessin n'est pas toujours correct ; les extrémités ne sont pas belles. Mais tous les ouvrages de Gran-Vasco ont un caractère grave et élevé que je ne trouve au même degré dans aucun des tableaux gothiques que j'ai vus en Portugal. »

Du reste, M. Raczyński n'hésite pas à considérer les œuvres de Vasco comme appartenant à l'influence d'Albert Dürer ; mais il n'en admet qu'un petit nombre comme étant véritablement de lui parmi ceux qu'on lui attribue, soit à Vizeu, soit à Lisbonne et ailleurs.

#### LES HACHAICHIN.

Ce mot désigne les gens qui font usage du hachich ; il sert aussi à qualifier les hommes sans principes et sans moralité. A Constantine, ce sont les fumeurs de hachich qui ont le monopole des métiers où il faut déployer de la hardiesse. Ils élèvent des chiens pour la chasse du porc-épic et du hérisson, dont ils sont très-friands ; ils apprivoisent des rossignols pour charmer leurs loisirs, et ils dressent des pyramides de fleurs dans leurs boutiques. — Le quart de la population indigène s'abrutit par l'usage de cette drogue enivrante.

CHERBONNEAU.

#### LE QUARTIER DES TOURNELLES.

Le quartier Saint-Antoine, à Paris, était devenu l'un des plus importants de la capitale, depuis que Charles V, alors Dauphin, avait fait construire l'hôtel Saint-Paul, dans la rue de ce nom, et l'avait converti en un séjour royal (1364). Du côté opposé de la rue Saint-Antoine, vis-à-vis les immenses jardins et dépendances de ce palais, qui s'étendaient sur toute la surface comprise depuis la rue Saint-Paul jusqu'à la Bastille, s'élevait un hôtel appartenant à Pierre d'Orgemont, chancelier de France, dont le fils, évêque de Paris, fit la vente à Jean de France, duc de Berry, en 1404. Celui-ci le céda au duc d'Orléans en échange de l'hôtel de Gize, vers 1422. Lorsque Paris tomba au pouvoir des Anglais, le duc de Bedford, régent du royaume pour Henri V et Henri VI, rois d'Angleterre, s'empara de cet hôtel où il établit sa demeure. Plus qu'aucun de ses prédécesseurs, Bedford embellit et développa l'étendue de ce séjour qui devint vraiment royal ; il y joignit huit arpents et demi qu'il fit acheter par la ville aux religieux de la culture Sainte-Catherine. Ce fut sans doute à cette époque d'agrandissement qu'on éleva, dans l'enceinte, de

(1) Les Arts en Portugal ; 1846.

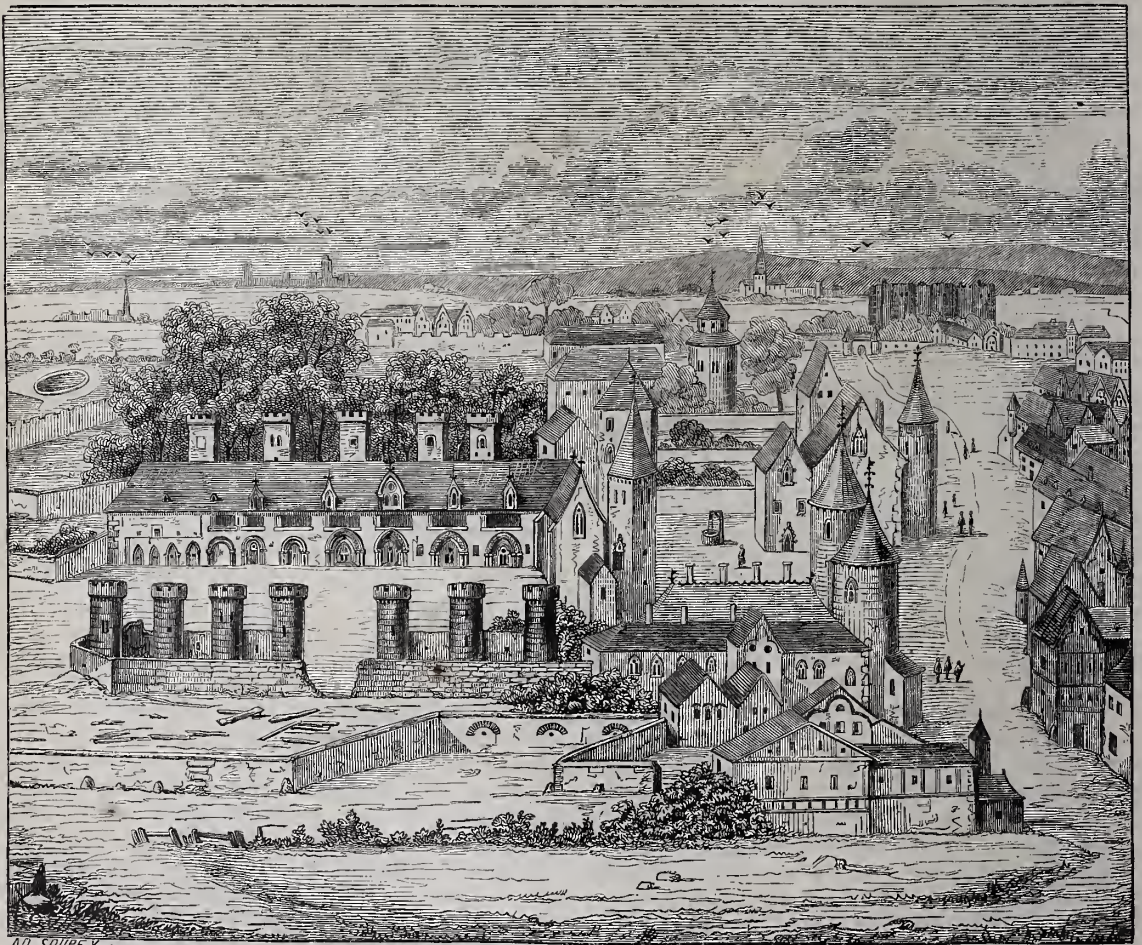
nombreuses tours ou tourelles, desquelles le palais prit son nom, car l'Anglais dut songer à s'y fortifier, et notre gravure fait voir des tours sur une étendue assez grande pour admettre qu'elle représente, non pas l'hôtel des d'Orgemont, mais le palais tel qu'il était lorsque les rois l'habitèrent.

Quelques détails de cette même vue viennent du reste confirmer cette opinion. Le dessinateur y a représenté au delà d'une ligne de tours placées très-près les unes des autres, un grand bâtiment, trop vaste pour une habitation particulière ; derrière cet édifice et une seconde ligne de tours, sont figurées les plantations de haute futaie qui ornaient les jardins et abritaient de nombreux viviers, plusieurs chapelles entourées de préaux, douze galeries, deux parcs, six grands jardins, un labyrinthe nommé *Dedalus*, puis un grand parc de neuf arpents que le duc de Bedford faisait labourer. Tel était l'ensemble de cette habitation, à laquelle Louis XI, après y avoir succédé aux rois ses prédécesseurs, qui n'avaient cessé d'y demeurer depuis l'expulsion des Anglais, fit encore des additions, entre autres celles d'une demeure et d'un observatoire pour le docteur Coictier.

Louis XII mourut au palais des Tournelles, le 1<sup>er</sup> janvier 1515 ; lorsque Henri II, donnant un tournoi dans la rue

Saint-Antoine, devant la façade de ce palais, le 15 juillet 1559, y reçut de Montgommery un coup de lance qui l'atteignit à l'œil, il fut transporté dans l'habitation royale et y mourut. Par suite de cet événement, Charles IX transporta l'habitation de la cour au Louvre, et fit démolir le palais des Tournelles en 1565 et 1569, par ordre du parlement. Cet édifice, en raison de son origine privée et des achats successifs qui avaient été faits aux religieux de Sainte-Catherine, était sous leur censive et leur payait rente, bien qu'il fût un séjour royal. François I<sup>er</sup>, tout en déclarant que le roi ne pouvait relever de personne, et qu'au contraire tous les sujets relevaient du roi, conser va cependant aux moines leurs privilèges à l'égard du palais des Tournelles.

Henri IV, projetant sur les terrains de cet édifice la construction de la place Royale et des rues adjacentes, les affranchit des droits qu'y percevaient les religieux de Sainte-Catherine, mais il leur donna en échange la censive de vingt-six maisons situées dans le quartier Mortorgueil, et dont la valeur était équivalente. Ce fut dans quelques bâtiments encore debout du palais des Tournelles, que Henri IV fit établir la première manufacture de tapisseries à l'instar de celles que l'on fabriquait en Flandre, d'où il fit venir environ deux



AD. SOUPE V. sc.

Quinzième et seizième siècle. — Vue du palais des Tournelles, à Paris, d'après un ancien dessin.

cents ouvriers. Cet établissement ayant été peu commodément établi dans le premier local donné par le roi, on en fit construire un autre vis-à-vis une grande place dépendant du palais, et qui est devenue la place Royale.

Notre dessin qui donne l'aspect ancien de l'habitation royale des Tournelles, fait voir aussi, à l'extrémité de la rue Saint-Antoine, le château de la Bastille. Au près de ce cha-

teau était une entrée de la ville, défendue par deux tours, et la porte Saint-Antoine, qui fut refaite au seizième siècle sous la forme d'un arc de triomphe, enrichi des célèbres sculptures de Jean Goujon, déposées aujourd'hui au Musée du Louvre. Plus loin on voit le clocher de l'abbaye Saint-Antoine ; à gauche vers l'horizon, s'élèvent les tours du château de Vincennes.



## LE PORTE-BALLE.



Dessin de Karl Girardet.

En reproduisant sous leurs crayons les physionomies des différentes professions, les artistes ne révèlent pas seulement des habitudes et des costumes, ils écrivent à leur insu l'histoire de leur temps. L'expression des traits, l'attitude, les vêtements de chaque homme reflètent, en effet, plus ou moins, le caractère d'une époque. Quoi que nous fassions, nous sommes tous comme une argile que la société modèle à son image, et où elle laisse l'empreinte de ses convictions. Si vous en doutez, voyez dans les missels, sur les vieux vitraux, parmi les sculptures de nos cathédrales, la tournure et le visage donné à Jacques Bonhomme! Que d'humilité, d'hypocrisie ou de grossièreté! Comme on sent le serf dans ces jambes pliées, ce cou tordu, ce sourire équivoque, ces haillons serrés au corps! Le porté-balle d'alors marche courbé, la tête basse et l'air chagrin (vous pouvez le voir dans les détails de la cathédrale de Strasbourg); on devine qu'outre son fardeau il porte le poids des mauvais traitements; qu'il n'ose s'arrêter de peur des routiers qui le guettent aux carrefours, qu'il se fait petit et qu'il tremble, parce que, pour lui pauvre et faible, le danger est partout, la justice nulle part.

Regardez au contraire ce porte-balle de nos jours! Quelle sérénité confiante dans tous ses traits, quelle fermeté dans

sa pose! A son front qui se lève, à ses yeux qui regardent droit devant eux, on reconnaît l'homme affranchi qui marche librement, non plus sur la route du seigneur ou du roi, mais sur celle qui appartient à tous. Il y a dans cette casquette qu'il tient à la main, dans cette blouse aux larges plis, dans cette forte chaussure que recouvre la guêtre de voyage, je ne sais quoi du travailleur et du soldat! Le ballot ne pèse point à sa forte épaule, car il peut se reposer partout avec assurance; le poteau auquel il s'appuie n'annonce aucun droit féodal; son œil ne rencontre à l'angle des chemins aucun gibet de haute ou de basse justice; le village vers lequel il se dirige n'est point la propriété d'un baron en guerre avec ses voisins! La sécurité, la justice, la paix, règnent partout! Il peut respirer librement sous les ombrages, penser à la famille absente et calculer les humbles gains de son commerce.

Il peut davantage, si de plus hautes ambitions l'excitent tout bas; car ces portes fatales qui séparaient les classes dans la société du vieux temps sont désormais brisées; le monde des espérances s'ouvre tout entier devant lui comme la mer au navigateur! Chacun peut y mettre à la voile et aborder plus près ou plus loin, selon son industrie, son bonheur ou son audace. Qui sait si le maître de ce château qu'il

voit là-bas n'a point commencé comme lui ; s'il ne peut au moins atteindre l'aisance du fermier qui conduit son attelage de bœufs dans les friches ; s'il n'aura pas aussi quelque jour, au pied de quelque colline, un toit doré par ce soleil couchant et des champs de blé ondoyant au vent du soir ! — Fortifiante espérance ! qui lui donnera et la force d'endurer et la patience d'attendre ; louable désir auquel il devra peut-être ces humbles vertus humaines qui servent à féconder les autres : la diligence et l'économie !

Ah ! pour jouir dignement du présent, pour sentir tout ce que l'on doit aux efforts de nos pères, et pour remercier Dieu de nous avoir faits les héritiers des moissons semées par eux, il faudrait retourner plus souvent les yeux vers le passé, non avec la prévention chagrine d'hommes mécontents d'un monde toujours si inférieur à l'idéal ; mais avec la religieuse impartialité qui veut regarder et qui sait comprendre !

## MIGRATIONS DES OISEAUX,

### PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Voy. 1850, p. 282.

#### II. *Moyens des migrations.*

Pour une nécessité instinctive aussi impérieuse que celle qui force les oiseaux à franchir rapidement, au printemps et en automne, des distances à peine croyables, il fallait des moyens de transport puissants ; il fallait une locomotion rapide, des mouvements continus ; il fallait précisément ce qui distingue cette grande classe de vertébrés, et surtout les espèces soumises aux migrations.

Les oiseaux sont, de tous les animaux, ceux chez lesquels les organes sont le plus favorablement disposés pour la locomotion. La taille n'exécède jamais de grandes dimensions : le squelette se compose d'os grêles, légers, mais solides et très-durs par la forte proportion de phosphate de chaux qu'ils contiennent ; le corps est abondamment pourvu d'air qui, des poumons, se répand de proche en proche, par le moyen de cellules particulières, dans la profondeur de tous les organes, dans les os, les ailes, et jusqu'à l'extrémité des plumes. Cette grande abondance d'air, ainsi répandue dans toutes les parties du corps, rend les oiseaux spécifiquement plus légers que les autres animaux, et, toutes choses égales d'ailleurs, se trouve chez eux toujours en rapport direct avec l'énergie et la continuité des mouvements de l'animal ; ainsi, chez les aigles, les éperviers et d'autres grands voiliers, le fluide pénètre jusque dans la profondeur de tous les organes, comme nous venons de le dire, tandis que chez ceux qui n'ont pas la faculté de voler, et qui ne marchent que lentement, comme les pingoins, la cigogne, il est exclus de la plus grande partie ou même de la totalité du squelette. De plus, l'air pénètre en plus grande abondance dans les os des membres les plus employés à la locomotion ; chez l'autruche, par exemple, les cellules aériennes présentent dans le fémur un développement remarquable. Bien d'autres caractères encore favorisent le mouvement chez les oiseaux : la tête est petite proportionnellement au corps, terminée en pointe en avant pour partager plus facilement l'élément fluide ou liquide dans lequel l'animal se meut ; les vertèbres du dos sont soudées ensemble pour fournir un point d'appui fixe aux ailes ; l'épaule se compose non-seulement de deux clavicles dirigés en avant, et se réunissant en pointe au sternum pour constituer ce que l'on nomme la fourchette, mais encore de deux autres os, les coracoides, qui servent en quelque sorte de contreforts aux précédents ; ces os, dirigés en arrière pour s'articuler à l'omoplate, constituent en cette partie de véritables arcs-boutants qui, concurremment avec la fourchette, maintiennent les épaules écartées et offrent à l'humérus une

base d'autant plus solide que l'animal est meilleur voilier.

Les organes actifs du mouvement, les muscles, ne sont pas moins favorablement disposés que les organes passifs, pour l'étendue et la puissance du vol. Ces organes présentent en avant du corps un développement énorme ; des muscles épais sont rassemblés de chaque côté d'une crête saillante du sternum, qui s'appelle le *bréchet*. Ces muscles agissent principalement sur les ailes dont il commandent les mouvements ; leur développement est en rapport avec la faculté motrice de l'oiseau ; ils sont faiblement représentés chez ceux qui ne volent pas ; ils forment, au contraire, à eux seuls presque la totalité du système musculaire de l'oiseau chez les espèces qui volent le mieux.

Enfin, une conformation particulière de l'œil sert admirablement à diriger le vol, et explique jusqu'à un certain point la grande portée de la vue chez quelques-uns d'entre eux, et surtout la merveilleuse sûreté avec laquelle les espèces qui émigrent suivent leur route dans les hautes régions de l'atmosphère. La cornée opaque est fortifiée en avant par un cercle de plaques osseuses logées dans son épaisseur ; de cette manière, chez les puissants voiliers, et surtout chez ceux qui s'élèvent à de grandes hauteurs dans l'atmosphère, l'œil peut s'adapter à la portée de la vision par la contraction ou le relâchement des muscles moteurs qui agissent sur le cercle osseux, et peuvent ainsi diminuer ou augmenter la courbure de la cornée transparente, ou même peut-être agir directement sur l'iris pour en dilater ou en contracter l'ouverture.

#### III. *Circonstances diverses qui précèdent ou accompagnent le départ des oiseaux migrateurs.*

Vers la fin des beaux jours, en automne, à des époques qui varient suivant l'espèce, la contrée ou l'état de l'atmosphère, les oiseaux migrateurs commencent à se rassembler ; ils montrent alors un instinct tout particulier de sociabilité ; les individus qui vivaient le plus retirés et solitaires, recherchent avec anxiété les autres individus de la même espèce ; ceux qui avaient paru jusqu'à ce moment complètement muets, font entendre, par intervalles, un cri de rappel que l'air propage souvent aux plus grandes distances ; c'est surtout vers le crépuscule du soir, ou le matin dès les premiers rayons de l'aube, que ces cris insolites frappent l'oreille : d'immenses légions ne tardent pas à se former. Toutes les espèces, cependant, ne se réunissent pas ainsi pour partir : l'eider voyage solitaire ; le grèbe huppé, les rossignols, les tourterelles, etc., voyagent par paires. Mais ces espèces ne sont pas les plus nombreuses ; peut-être même les voyageurs que l'on en rencontre ne sont-ils que des individus égarés, ou ne sont pas de véritables migrateurs, et rentrent dans la classe de ceux que nous avons nommés *erratiques*.

En peu de jours, pour les espèces sociétaires, les compagnies sont complètes ; il ne reste plus qu'à attendre le moment le plus propice pour le départ. Or, c'est surtout dans le choix de ce moment que les oiseaux migrateurs montrent le plus merveilleux instinct. L'atmosphère est tranquille, le ciel est sans nuages, la température ne laisse encore soupçonner aucun indice de changement ; cependant déjà les espèces qui doivent émigrer se disposent au départ ; la prévoyance dont elles font preuve alors ne les trompe jamais. Le départ des étourneaux, des corneilles, l'arrivée des oies sauvages, des grues, des cigognes, sont toujours un signe infailible du mauvais temps qui va suivre. Les oiseaux n'attendent pas le froid pour partir ; ils le précèdent, et le voyage est d'ordinaire complètement indépendant de toute circonstance extérieure appréciable ; le moment seul du départ est jusqu'à un certain point influencé par les agents extérieurs. La direction du vent paraît surtout influer sur ce moment, et cela pour bonne raison : les oiseaux ne sauraient voler dans la direction du vent ; leurs

plumes, qui vont de l'avant en arrière, seraient retournées violemment, ou, suivant l'intensité du courant atmosphérique, le corps serait précipité dans sa marche. C'est de cette manière que, dans de certains cas, le vent exerce une action désastreuse sur les oiseaux émigrants; par exemple, lorsqu'au départ des cailles, en automne, le vent qui souffle du nord devient tout à coup impétueux, il n'est pas rare de rencontrer au bord de la mer, le long des côtes d'Afrique, grand nombre de ces oiseaux qui, ayant été culbutés, se sont noyés sans pouvoir atteindre les terres. Le vent en travers gêne également le vol des oiseaux, moins toutefois que celui qui souffle d'arrière; au contraire, le vent qui arrive directement d'avant ne paraît pas le moins du monde entraver leurs mouvements. Le cou tendu en avant, les pattes dirigées en arrière, les flancs resserrés et les ailes développées à plat et tournant le tranchant à l'antérieur, ils volent sans gêne contre la direction même du vent; ils volent *au vent*, suivant l'expression consacrée, et surmontent sans difficulté l'obstacle qu'il leur oppose. Les hirondelles, en particulier, ne partent jamais sans que le vent soit favorable. D'après les observations d'un savant anglais, Forster, suivies pendant trente années, le premier vent du nord ou du nord-est après le 20 octobre, déterminerait le moment de leur départ. Le vent exerce donc une influence toute spéciale sur le moment du départ, et détermine les irrégularités accidentelles qu'il peut présenter; il explique les passages extraordinaires. Il n'est pas, toutefois, l'unique cause de ces irrégularités; le même jour ne voit pas partir à la fois toutes les espèces qui doivent émigrer d'un pays; celles-ci se suivent les unes les autres à intervalles plus ou moins rapprochés, mais cependant toujours les mêmes pour les mêmes espèces; par exception quelquefois, tous les vieux d'une même espèce partent avant les jeunes, et les mâles aussi avant les femelles. Le combattant, oiseau qui habite la Hollande, offre, par exemple, des différences dans l'époque du départ suivant l'âge et le sexe; les mâles émigrent de ce pays longtemps avant les femelles, et les jeunes partent encore plus tard que celles-ci. Les mâles partent en juillet, les femelles en septembre, et les jeunes en octobre; leur arrivée en France suit les rapports de leur départ. Le climat exerce aussi une certaine influence sur le départ de telle ou telle espèce; en effet, les différentes zones d'une même région n'ont pas la même température, et la température, avons-nous dit antérieurement, est l'une des causes qui déterminent les migrations; enfin l'état d'embonpoint retarde quelquefois le voyage; cela arrive surtout pour les espèces qui prennent beaucoup de graisse vers la fin de la saison: la caille, l'ortolan, la grive, etc. On a vu même de ces espèces qui ont été retenues ainsi; pendant tout l'hiver, dans les provinces méridionales, n'ayant eu la force que de passer d'un endroit plus froid à un autre plus chaud, sans quitter véritablement le pays.

Ces différentes causes, la direction du vent, l'âge, le sexe, le climat, l'état d'embonpoint, qui agissent sur le moment du départ et le font varier dans de certaines limites, entre les différentes espèces et les divers individus d'une même espèce, déterminent ce que l'on appelle la *durée du passage*. Cette durée est quelquefois presque nulle, tandis que d'autres fois elle se prolonge pendant un intervalle de temps plus ou moins considérable. C'est ainsi que les alouettes passent pendant trente-cinq à quarante jours; l'étourneau, les becs-fins, les hirondelles, etc., pendant quatre à cinq jours seulement.

Enfin, les heures de départ que choisissent ordinairement les oiseaux émigrants pour entreprendre leur voyage sont celles du soir; c'est surtout un peu avant la tombée de la nuit que l'on aperçoit les vols les plus fréquents et les plus nombreux. Les alouettes passent constamment à la lueur du crépuscule. Quelques espèces aussi se transportent pendant la nuit; par exemple, la caille, le roi des cailles, les râles, le héron, la bécasse, le canard, etc. Tous les chasseurs savent

que les cailles aiment surtout à voyager au clair de lune. On ne connaît naturellement que peu de chose sur les circonstances qui accompagnent ces voyages nocturnes; les faits recueillis jusqu'à présent concernent principalement les émigrations de jour.

*La suite à une prochaine livraison.*

C'est dans la faiblesse intellectuelle et morale des populations que réside la cause principale de leurs souffrances.

PASSY.

#### BULLE DE 1536.

Peu d'années après la découverte de l'Amérique, l'opinion que les indigènes de ces contrées lointaines n'étaient point des hommes s'était accréditée avec une facilité et une rapidité surprenantes: on prétendait les classer au-dessous des noirs et un peu au-dessus des oranges-outangs. Les conséquences d'un semblable système pouvaient être affreuses: c'était le moyen d'ôter tout scrupule à ceux qui gênaient la vie des malheureux Américains. Deux moines, fray Domingo de Minaya et fray Domingo de Betamos, allèrent, en 1536, exposer au pape Paul III leurs craintes et leur sentiment à ce sujet. Le 9 juin de cette année même, fut promulguée une bulle commençant par ces mots: «*Veritas ipsa quæ nec falli nec fallere potest*, » et dans laquelle le pape déclarait qu'il était non-seulement à son gré, mais surtout au gré de l'Esprit saint, «*qu'on reconnût les Américains pour hommes véritables*. » On se soumit à cette bulle, mais, à ce qu'il paraît, sans une conviction bien complète; car, en 1583, au concile de Lima, on discuta sur la question de savoir si les Indiens étaient des êtres doués d'une intelligence suffisante pour participer aux sacrements de l'Église.

#### LE CARÈME.

Nous devons déjà de nombreuses communications à l'obligeance de M. Hennin, qui a bien voulu mettre à notre disposition les pièces les plus rares et les plus curieuses de sa magnifique collection. Celle que nous publions aujourd'hui n'est ni moins curieuse ni moins rare; nous ne l'avons vue dans aucun autre cabinet d'amateur.

En haut de l'estampe, on lit de chaque côté une légende qui en explique l'usage, et dont nous reproduisons scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation.

Légende à gauche :

« Cette feuille sera collée sur bois ou carton, et trouée aux endroits qui sont marquez au-dessus de chaque lettre de ces mots: *Mors imperat regibus; odiosam linguam judicat dominus*, où sont autant de lettres et de mots qu'il y a de jours et de semaines au carême, pour y mettre une cheville qui sera changée d'une lettre à l'autre par chaque jour de carême, commençant le 1<sup>er</sup> jour de carême à la 1<sup>re</sup> lettre d'en bas. »

Légende à droite :

« Autremt. un des petits quarez qui sont à droit qu'à gauche de cette feuille sera noircy d'encre par chaque jour de carême, commençant le mercredi des cendres au quaré d'en bas, du mesme costé et de suite en continuant jusques en haut. »

En bas, au milieu, dans un cartouche: « Carême. »

A gauche: « DPC jnu. et fecit. A Paris, chez P. Landry. »

A droite: « Rue St.-Jacques, à St.-Franc. de Sales. Avec Privilège du Roy. »

Un large escalier en zigzag coupe par le milieu cette estampe dans toute sa hauteur. Sur le côté droit est une balustrade sur laquelle sont inscrits les sept mots latins rappelés dans la légende ci-dessus.

De chaque côté de l'escalier, sont figurés sept sujets dans l'ordre suivant, en commençant par en haut.

A gauche :

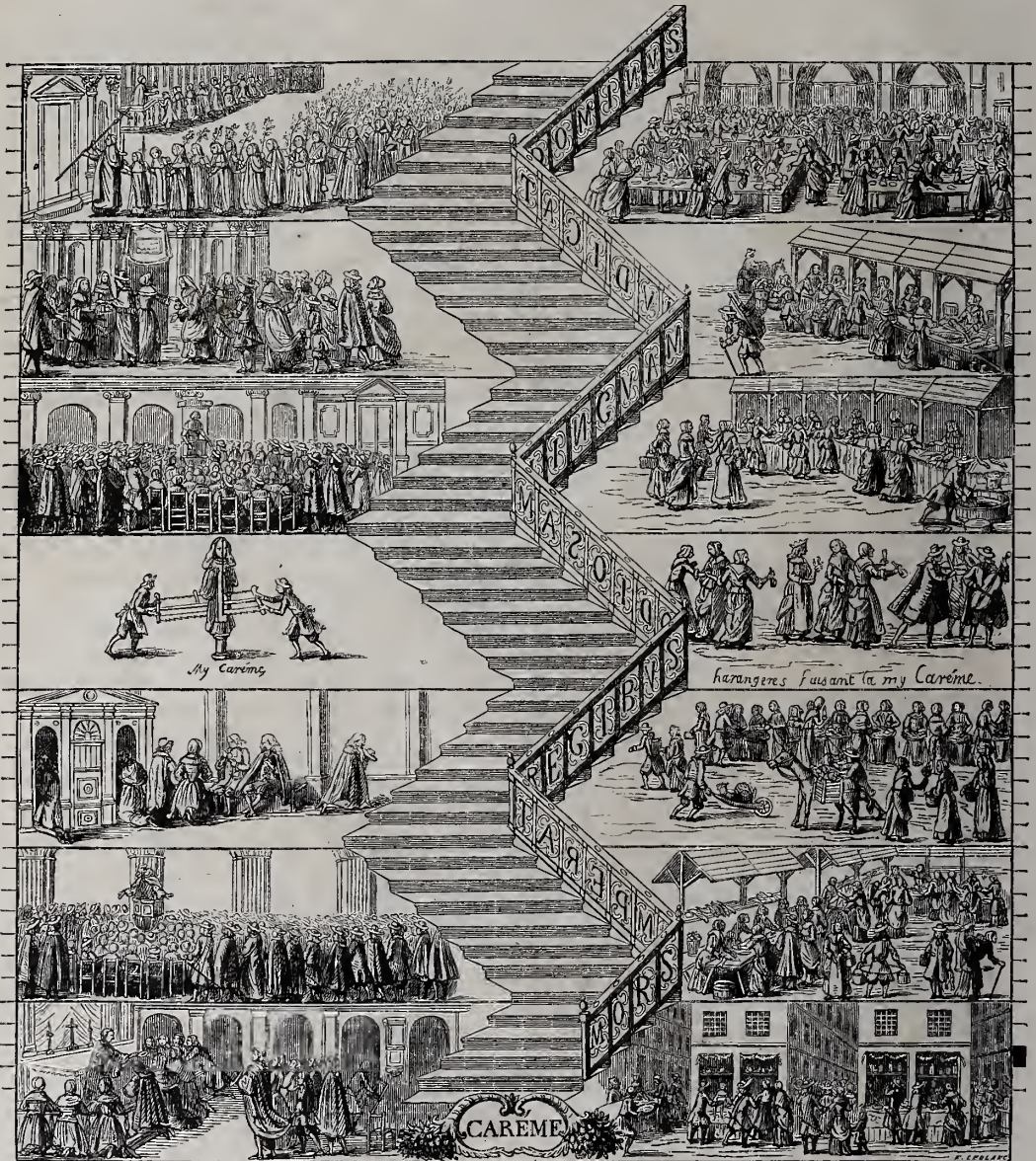
1<sup>er</sup> sujet. — Procession se dirigeant vers une église, dont le porte-croix ouvre la porte avec la hampe de la croix.

2<sup>e</sup> sujet. — Porte d'une église, sur laquelle est une bande-

role portant : « Indulgence plénière, » avec plusieurs personnages et deux quêteuses recevant les aumônes.

3<sup>e</sup> sujet. — Intérieur d'une église, avec un prédicateur en chaire.

4<sup>e</sup> sujet. — Statue de femme, en bois, que deux ouvriers scient en deux ; au-dessous, on lit gravé : « My-carême. »



Carême et mi-carême. — Estampe tirée de la collection d'estampes et de dessins historiques de M. Hennin.

5<sup>e</sup> sujet. — Un confessionnal et quelques fidèles.

6<sup>e</sup> sujet. — Intérieur d'église, avec un prédicateur en chaire.

7<sup>e</sup> sujet. — Intérieur d'église, avec un prêtre administrant la communion à des fidèles.

A droite :

1<sup>er</sup> sujet. — Marché à la viande.

2<sup>e</sup> sujet. — Marché aux poissons.

3<sup>e</sup> sujet. — Autre marché aux poissons.

4<sup>e</sup> sujet. — Six femmes : trois exécutent une ronde ; quatre portent des bouteilles et des verres ; l'une est couronnée et tient un bouquet à la main. Devant elles marchent trois musiciens (deux joueurs de violon et un de viole.) Au-dessous est écrit à la main, en écriture ancienne : « Harangères faisant la My-carême. »

5<sup>e</sup> sujet. — Marché aux fruits.

6<sup>e</sup> sujet. — Marché aux poissons.

7<sup>e</sup> sujet. — Plusieurs rues avec des boutiques et des acheteurs.

#### LA SUISSE EN HIVER.

Si les voyageurs, après avoir visité les Alpes dans la belle saison, les revoient par hasard en hiver, ils auraient de la peine à les reconnaître, et pourraient se croire sous l'influence de cette magie dont les vieilles légendes sont pleines. Tout leur semblerait mort et pétrifié dans ces solitudes où ils avaient laissé le mouvement et la vie. Plus de troupeaux errant sur la pente des montagnes ; plus de ruisseaux courant sous les gazons veloutés ; la cascade même est fixée à

son rocher, et ses derniers flots, suspendus en cierges immenses, attendent que la baguette d'une fée rompe l'enchantement et leur rende la liberté. Partout un silence profond, pas un murmure dans ces bois endormis sous la neige.

S'il part, à de longs intervalles, un cri du village prochain, dont vous ne devinez l'existence qu'à ces fumées qui s'élèvent en spirales bleuâtres, la sourde rumeur ne trouve plus d'écho dans la montagne; elle meurt étouffée sous l'épaisse



Cascade gelée du Giessbach (1). — Dessin par Karl Girardet.

enveloppe qui recouvre toute la contrée comme un vaste linceul. L'aspect même du pays est changé avec la perspective. Toutes les montagnes, confondues dans une même blancheur, ne laissent plus soupçonner les distances qui les séparent, ni distinguer les plus hautes cimes, séjour des neiges éternelles. Les lacs, dont les eaux transparentes animaient de leurs brillants reflets le paysage d'été, dorment à présent, sombres et noirs, en contraste funèbre avec leur enceinte glacée.

(1) Voy. une autre vue de cette cascade et sa description, 1846, p. 233.

Spectacle étrange, en présence duquel on éprouve d'abord une invincible stupeur! C'est ainsi que l'âme est, dit-on, refoulée sur elle-même en présence du désert. Cependant, si l'on peut s'accoutumer à cette scène lugubre, mais imposante, on finit par y trouver un charme profond. La fumée, qui perce à travers les sapins affaissés sous la neige, annonce la demeure des hommes et la paisible activité de la vie domestique. Ce signal hospitalier vous attire; vous avancez, comme entre deux murailles, par un chemin péniblement frayé jusqu'au village. Chaque maison est soigneusement dégagée des masses de neige qui l'environnent; les commu-

nications sont chaque jour maintenues entre le logement et la grange, l'étable, le bûcher; un sentier mène à l'école, à la maison commune, à l'église, au cimetière; car, au milieu du sommeil de la terre, l'activité humaine, les soucis de ce monde, les pensées et les soins religieux vivent toujours.

On s'arrange, il est vrai, pour avoir tout ce qu'on peut sous la main; la prévoyance du père de famille a placé la provision de bois à portée de la ménagère; on a fait, dès l'arrière-saison, toutes les emplettes nécessaires jusqu'au printemps; car on ne sait pas s'il sera possible de retourner à la ville avant les beaux jours. Chaque maison, comme une arche perdue, doit être fournie de quelques secours contre les accidents imprévus. Demandez à la prudente villageoise d'ouvrir ses armoires et ses bahuts: vous y verrez, avec ces précieuses denrées coloniales, dont les montagnards suisses font une grande consommation, avec le pain qui, dans certaines localités, se fabrique pour toute la saison, et même pour l'année entière, une petite pharmacie soigneusement étiquetée, et qu'une vieille expérience saura mettre en usage assez à propos. Au reste, il y a toujours dans le village quelque maison qui est mieux fournie que les autres sous ce rapport: c'est le plus souvent le presbytère, et l'on court, au besoin, chercher les remèdes du corps sous le même toit qui tient en réserve, et dispense non moins libéralement, les remèdes de l'âme. Plus ces petites communautés sont séparées du reste des hommes, plus le besoin de secours mutuels s'y fait sentir, et plus les dispositions charitables s'éveillent: tous les pauvres sont nourris, ou plutôt il n'y a point de pauvres dans ces retraites sauvages, où personne n'a le superflu.

Le village, presque toujours inerte et silencieux, a pourtant ses heures de réveil et ses moments de vie. La cloche appelle la petite paroisse à l'office divin, ou les enfants à l'école; le moment où ils en sortent est toujours bruyant; on ne rentre guère chez soi sans avoir échangé quelques boules de neige, ou glissé, en sabots, sur la glace des fontaines et des étangs; on construit le bonhomme, que nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié (1850, p. 17); on roule des masses de neige à grand renfort d'épaules. C'est aussi le moment où les *luges* (petits traîneaux) glissent d'elles-mêmes sur les pentes avec leurs guides aventureux, qu'elles versent bien souvent en chemin, aux grands éclats de rire de ceux qui remontent, en traînant leur véhicule, pour aller courir de nouveau les mêmes hasards, et provoquer peut-être la même hilarité.

Si les fontaines sortent d'une assez grande profondeur pour échapper à la gelée, on amène le détail à l'abreuvoir, et c'est, deux fois par jour, un moment de presse et de tumulte; mais, le plus souvent, on porte dans l'étable l'eau nécessaire au bétail. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'on n'ait à lui donner que de la neige fondue. L'extrême froid et l'extrême chaleur tarissent également les fontaines.

Dans les profondes vallées, le jour est borné à la mesure d'un étroit horizon. Tel village ne voit pas le soleil pendant plusieurs mois de l'hiver. C'est un beau moment que celui où l'on aperçoit de nouveau l'astre vivifiant poindre sur la crête de la montagne. Il ne laisse d'abord paraître que le bord supérieur de son disque; peu à peu il s'élève, il se dégage; on le voit cheminer dans le ciel.

On comprend d'ailleurs quelle énorme différence il doit exister entre la température des pentes méridionales, où le soleil darde en plein ses rayons, et de celles qui, tournées au nord, ne les reçoivent jamais. Celles-ci, à une médiocre élévation, sont, à vrai dire, le séjour d'un éternel hiver. Entre ces points extrêmes, il y a des degrés sans nombre, et ces variétés d'aspect, déterminant une fonte plus ou moins rapide; plus ou moins lente des neiges, sont un grand bienfait de la nature, qui ménage par là ses ressources, et prévient ou diminue les inondations.

On n'aurait pas une idée complète et fidèle de l'hiver dans

les Alpes, si nous passions sous silence les admirables effets que la lumière y produit quelquefois. Quand une soirée seraine empourpre les montagnes, le spectacle est encore plus magnifique et plus étonnant que dans les plus beaux jours d'été. Le rose vif et tous les tons les plus chauds prennent la place du blanc mat et lugubre; les lacs s'illuminent de ces teintes enflammées; on dirait un vaste incendie, jusque dans les entrailles de la terre; les forêts, les rochers éblouissent la vue, et ce qu'il y a de vapeurs au ciel se colore avec une vigueur étonnante. Puis l'ombre monte peu à peu des vallées, et fait succéder, en quelques instants, à cette scène de vie la froide image de la mort.

L'imagination de ces peuplades méditatives est frappée par ces contrastes sublimes: enfants et vieillards se figuraient autrefois des génies présidant à ces grandes métamorphoses, et régnant là-haut sur les avalanches, les tourbillons et les tempêtes. Il n'y a pas si longtemps que les dragons merveilleux ont cessé d'habiter les cavernes, et que le géant de la montagne ne fait plus entendre sa voix. Au reste, si les croyances vaines se dissipent avec le progrès des lumières, la foi chrétienne y gagne d'autant; les esprits ne se dégagent pas de la superstition pour s'égarer dans le doute, mais pour s'attacher à la divine et salutaire vérité.

Le voyageur, sagement curieux, qui voudrait observer lui-même tout ce que nous pouvons à peine indiquer ici, trouverait sur les Alpes plusieurs des phénomènes qu'on suppose réservés aux contrées polaires. Le savant qui se résout à passer un hiver dans ces hautes régions y peut faire un grand nombre d'observations précieuses; un artiste n'y est pas désoccupé; mais un moraliste surtout, qui verrait de près la vie pastorale au temps où les bergers sont emprisonnés dans leurs villages, ferait une moisson au milieu des frimas. C'est où les hommes souffrent davantage que leur histoire est plus intéressante. On ferait des volumes avec la chronique des Alpes, et l'on y trouverait, Dieu merci, bien des pages honorables pour l'humanité.

Cette mère si tranquille au bord du précipice, avec ses deux enfants, ce rigoureux hiver, cette neige épaisse qui fait courber les branches des sapins, nous rappellent une de ces histoires des montagnes. La voici telle qu'elle nous a été racontée.

Le père était descendu à la ville avec ses deux garçons, l'un de quinze ans, l'autre beaucoup plus jeune. On était au mois de novembre. Obligé de terminer quelques affaires pressantes avant de regagner son village, le père avait fait prendre les devants à ses fils. Ils furent surpris en chemin par une tempête. La neige tombait en abondance, leur fouettait le visage et les aveuglait. Ils avaient peine à suivre la route. Le petit garçon, tremblant de frayeur et de froid, perdit courage; l'aîné l'exhortait de son mieux et le traitait de toutes ses forces. Enfin, consultant plus son zèle que sa vigueur, il le prit sur ses épaules, et, sous le fardeau, il avança encore quelque peu.

S'il avait été moins près du village, il aurait rebroussé du côté de la ville; mais il n'était plus qu'à demi-lieue de la maison: il crut mieux faire d'avancer toujours, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il se laissa tomber avec son frère, et, désespéré de ne pouvoir le sauver, voulut s'envelopper avec lui.

Le petit lui dit bravement: « Que fais-tu, Nicolas? Va plutôt chercher du secours au village; tu te sauveras peut-être, et moi aussi. » Alors l'aîné, ayant aperçu à côté du chemin une espèce de trou dans le rocher; y porta son frère, et, pour signaler l'endroit, il dressa tout à côté, dans la neige, un plant de cerisier que son père l'avait chargé d'emporter, ayant l'intention de l'élever en espalier contre sa maison. Après quoi, Nicolas se mit à courir vers le village.

Le père, alarmé par les mauvais temps, n'avait pas tardé à se mettre en chemin. Il suivait ses enfants à la distance d'une lieue, toujours plus inquiet à mesure qu'il avançait. Il

jugait, à la difficulté de sa marche, combien ses enfants devaient souffrir; il regardait de côté et d'autre, tout en cheminant, craignant de les laisser en arrière sous quelque roche ou quelque sapin, où ils auraient cherché peut-être un abri.

Arrivé à l'endroit où le plus jeune était blotti dans son trou, et déjà tout couvert de neige, il voit par hasard le cerisier, et le saisit avec joie, en se disant : « C'est bien; ils sont plus loin; ils ont voulu m'en avertir, ou bien ils ont jeté cela pour marcher plus aisément. » Il s'en allait donc, l'arbre sur l'épaule, après avoir ôté à son enfant la seule chance de salut qui lui restait. Tout à coup, avec cet instinct rapide qui ne manque jamais aux pères, il s'arrête et se dit : « Non ! c'est un signal de détresse; ils sont là ! » Sur cette idée, il revient en arrière... Le voilà sur la place; il appelle de toutes ses forces, il piétine partout : point de réponse. Le pauvre enfant avait déjà perdu connaissance.

Enfin, en tâtonnant avec le bout de sa canne, il croit sentir un corps mou et peu résistant; il écarte la neige, et trouve le pauvre petit délaissé. Le malheureux père, croyant n'avoir découvert que la moitié de ce qu'il a perdu, poursuit assez longtemps ses recherches, en pressant son fils dans ses bras, afin de le ranimer. Il essaye inutilement de l'interroger : l'enfant était sans aucun sentiment.

Alors, plein de trouble et d'angoisse, il se décida à quitter la place, craignant, s'il tardait encore, de ne pouvoir sauver même celui qu'il avait retrouvé. Il n'était pas à moitié chemin, lorsqu'il rencontra l'aîné, qui revenait, porté sur les bras de quelques voisins. Tout s'expliqua de part et d'autre; et de cette scène vraiment pathétique il ne resta qu'un souvenir sans amertume, le petit garçon ayant repris connaissance et s'étant parfaitement rétabli.

Je veux qu'on m'enterre sous la gouttière de l'école, et qu'on n'inscrive que mon nom sur la pierre qui me recouvrira. Lorsque les gouttes qui tombent du ciel l'auront creusée à moitié, on se montrera plus juste envers ma mémoire qu'on ne l'a été pendant ma vie.

*Dernières paroles de PESTALOZZI (1).*

#### VITRUVÉ.

Marcus Vitruvius Pollio, si connu des architectes et des antiquaires, est un de ces hommes qui, malgré un incontestable mérite, malgré des œuvres importantes, seraient morts tout entiers s'ils n'avaient consigné dans un livre les préceptes de l'art qu'ils pratiquaient. Que Vitruve soit allé à Plaisance pour y établir des horloges, ou pour y travailler aux fortifications, c'est chose fort douteuse, et dont on n'aurait même jamais parlé sans certain passage de son traité; qu'il ait élevé à Fano une basilique, remarquable par ses dimensions et par les innovations qu'il introduisit dans la construction, nous n'en saurions rien aujourd'hui, sans la description qu'il en donne lui-même, et qui a seule survécu aux injures du temps. On n'a que des conjectures plausibles il est vrai, mais enfin aucune certitude sur le lieu de sa naissance. L'opinion la plus probable est en faveur de Formies, ville de la Campanie, aujourd'hui *Mola di Gaeta*. On a trouvé à diverses époques, dans les ruines de cette cité antique, des inscriptions sépulcrales où il est question de la famille *Vitruvia*, et qui, désignant divers personnages morts dans le pays, ne peuvent être applicables à des édifices construits par un architecte de ce nom.

Quant à l'époque où il vécut, il ne peut y avoir aucun doute que ce fut sous le règne d'Auguste et au commence-

ment de ce règne. On avait prétendu mal à propos qu'il était contemporain de Titus. C'est encore à son livre que nous devons les seules lumières que nous ayons à ce sujet. Dans sa préface, Vitruve dit qu'il avait été recommandé à l'empereur par sa sœur; or Titus n'avait pas de sœur, puisque, au témoignage de Suétone, Vespasien survécut à sa fille unique. D'un autre côté Vitruve ne fait aucune mention des beaux monuments dont Rome ne fut embellie que depuis Auguste. Ainsi il ne parle que d'un seul théâtre en pierre, et il le désigne d'une manière telle qu'on ne peut douter que ce ne fût celui de Pompée; car il nomme *Pompeiani* les portiques qui étaient vraisemblablement placés derrière ce théâtre. On a observé encore qu'il parle d'Accius et d'Ennius, nés l'un 239, l'autre 171 ans avant l'ère chrétienne, comme de personnages morts depuis longtemps, tandis qu'il paraît avoir connu Cicéron et Lucrèce, nés en 107 et en 54 avant notre ère. Il écrivit son ouvrage étant déjà dans un âge avancé, et il le présenta à l'empereur quelque temps après que celui-ci eut pris le surnom d'Auguste, ce qui arriva l'an 27 avant notre ère. Il nous apprend, dans la préface de son sixième livre, qu'il avait reçu de ses parents une excellente éducation et que sa jeunesse avait été consacrée à de fortes études. Dans la préface de son second livre, il dit de lui-même : « La nature ne m'a pas départi une stature élevée, l'âge a déformé mes traits, la maladie a détruit mes forces. »

Tels sont, à peu de chose près, les seuls détails que nous possédions sur la vie et la personne de Vitruve. Quant à son ouvrage, quoiqu'il soit bien connu, nous en donnerons ici l'esquisse faite en partie par l'auteur lui-même dans certains passages placés ordinairement au préambule de chacun des dix livres.

« La plupart de ceux qui ont écrit de l'architecture, dit-il dans la préface du livre quatrième, n'ont fait que des amas confus et sans ordre de quelques préceptes dont ils ont composé leurs ouvrages. Pour moi j'ai cru que l'on pouvait faire quelque chose de meilleur et de plus utile, en réduisant comme en un corps parfait et accompli toute cette science, et rangeant dans chaque livre chaque genre des choses qui lui appartiennent. C'est pourquoi j'ai expliqué dans le premier quel est le devoir de l'architecte; et quelles sont les choses qu'il doit savoir. Dans le second j'ai examiné les matériaux dont on construit les édifices. Au troisième j'ai enseigné quelle doit être la disposition des temples, la diversité des ordres d'architecture, leur nombre et leurs espèces, quelles doivent être les distributions des parties dans chaque ordre, et principalement dans ceux qui sont plus délicats à cause de la proportion de leurs modules. Mais je me suis particulièrement étendu sur les propriétés de l'ordre ionique. Présentement, je vais expliquer en ce livre les règles de l'ordre ionique et du corinthien avec toutes leurs particularités et différences. » (Préface du livre IV.)

Voilà donc le contenu des quatre premiers livres nettement indiqué; voici pour le cinquième :

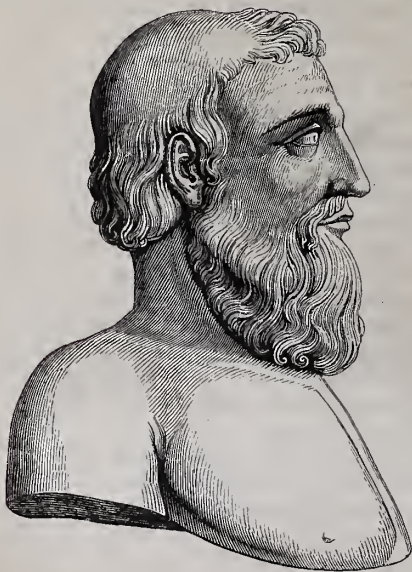
« Ayant traité des temples dans le troisième et quatrième livre, j'explique dans celui-ci quelle doit être la disposition des édifices publics, et en premier lieu de quelle manière la place publique doit être faite, afin que les magistrats y puissent traiter commodément des affaires publiques et des particulières. » (Préface du liv. V.)

Le livre VI est précédé d'une longue préface à la fin de laquelle Vitruve nous dit en une ligne « qu'il va expliquer quelles doivent être les proportions des maisons particulières. » Il en est de même du livre VII; une seule ligne placée à la fin d'une préface étendue nous avertit qu'il « va traiter des diverses façons d'enduits par le moyen desquels les édifices sont embellis et affermis tout ensemble. » Les moyens de trouver de l'eau, les propriétés des eaux de diverse nature, la conduite des eaux et le nivellement, occupent le livre VIII, qui constitue ainsi un véritable traité d'hydraulique pratique. Le livre IX est un mélange assez con-

(1) Voy. 1834, p. 59, la Biographie et le portrait de Pestalozzi.

fus de procédés pratiques fondés sur des formules scientifiques. « Je me suis proposé, dit l'auteur, de rapporter quelques exemples des choses très-utiles pour la vie et pour la société des hommes, que les auteurs de l'antiquité ont trouvées et laissées par écrit, et que l'on avouera être dignes de grands honneurs et mériter beaucoup de reconnaissance. » Le rapport de la diagonale au côté du carré, le carré de l'hypothénuse, la solution du problème de la couronne d'Héron par Archimède, la gnomonique, la construction des horloges à eau, occupent ce livre. Le dixième et dernier traité des machines, en distinguant d'abord celles qui servent dans la construction des édifices, puis les machines à élever les eaux, les machines hydrauliques qui font jouer des orgues, les odomètres, et enfin les machines de guerre, catapultes, scorpions, balistes, béliers, corbeaux, tortues; et il termine tout l'ouvrage en ces termes : « Voilà ce que j'avais à dire, dans ce livre, de toutes les machines qui peuvent être nécessaires tant en paix qu'en guerre, après avoir parlé dans les neuf autres livres précédents des choses qui appartiennent en particulier à mon sujet; de manière que j'ai compris en dix livres tous les membres qui composent le corps entier de l'architecture. »

Ce plan ne manque ni de régularité ni de grandeur dans son ensemble; mais il y a dans l'exécution une certaine confusion, un certain désordre dans les détails. Toute compensation faite, la lecture de Vitruve présente un vif intérêt aux artistes et à toutes les personnes qui s'occupent de l'histoire des procédés des arts. Malheureusement les figures qu'il avait jointes à son texte sont perdues; elles ont été restituées avec un rare bonheur par certains commentateurs, et entre autres par Claude Perrault, dont l'œuvre fait autorité. Sans doute les historiettes dont le livre est parsemé ne résistent pas toutes à un examen approfondi. Mais en ne considérant celle qui concerne l'invention du chapiteau corinthien et quelques autres du même genre que comme de gracieuses fictions, on trouve encore dans le livre assez d'indications précieuses sur une foule d'origines, pour ne pas trop regretter que l'auteur n'ait pas été un critique plus habile et un philosophe plus profond.



Vitruve.

Vitruve réunissait à cette époque, comme cela avait encore lieu au temps de la Renaissance, les connaissances propres à toutes les branches de son art, surtout à l'architec-

ture civile, proprement dite. Il avait édifié la basilique de l'Ano; il fut aussi appelé à construire des machines de guerre, de concert avec M. Aurelius, Publius Numidius et Lucius Cornelius. Il recevait de Jules César, sous lequel il avait servi en qualité d'ingénieur militaire, des gratifications qui lui furent continuées par Auguste, à la recommandation d'Octavie. Néanmoins il se plaint, en plus d'un passage de son livre, du peu de justice que ses contemporains rendaient à son mérite. Les plaintes de ce genre sont assurément bien fréquentes; mais on peut en croire Vitruve, qui fait ailleurs preuve de modestie, en reconnaissant qu'on ne doit le considérer ni comme philosophe, ni comme rhétoricien, ni comme grammairien, et se contenter de voir en lui un architecte versé, pour l'usage de son art, dans ces diverses sciences. (Chapitre I<sup>er</sup> du liv. I.)

La postérité a été plus bienveillante, et, nous le pensons, plus juste. Malgré les imperfections du plan, malgré la sécheresse d'un style didactique souvent fort obscur, elle a recueilli l'œuvre de Vitruve, en a multiplié les éditions, en a fait le fondement des études de tous ceux qui s'occupent de l'art; elle l'a commentée, développée, et se l'est assimilée, pour ainsi dire. Le premier exemplaire de Vitruve fut découvert dans la bibliothèque du Mont-Cassin. La première édition est de Florence, 1496, in-fol., sans commentaire et sans figures. La seconde est de Venise, 1497, n'ayant pas non plus de commentaire ni de figures. La troisième de Venise, avec figures et commentaires par Joconde, 1511, in-fol., et dédiée au pape Jules II; réimprimée à Florence, 1513, in-fol., et 1522, in-8. La première traduction française est due à Jean Martin, secrétaire du cardinal Lenoncourt, aidé de notre célèbre Jean Goujon (v. p. 82), et parut à Paris, en 1547. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, donnèrent aussi, dans le seizième siècle, de nombreuses traductions de Vitruve, commentées, et enrichies de figures pour la plupart. Nous n'avons pas à en parler en détail, et nous nous bornerons à citer celles qui sont généralement estimées aujourd'hui. La traduction française, donnée par le célèbre auteur de la colonnade du Louvre, en 1678 d'abord, et surtout, après une révision, en 1684, est, grâce aux commentaires savants et étendus qui l'enrichissent, grâce aux magnifiques figures dont elle est ornée, une œuvre pour ainsi dire originale. Le Vitruve-Perrault est encore maintenant un livre classique pour nos jeunes artistes. Un des plus beaux monuments typographiques de l'Espagne est une traduction de Vitruve, sortie en 1787 de l'imprimerie royale à Madrid. L'artiste anglais Guillaume Newton a donné, dans sa langue, un commentaire curieux sur Vitruve, suivi d'une description des machines de guerre employées par les anciens, et de plus le texte; Londres, 1771-1791, 2 vol. in-8. On estime beaucoup en Italie, la traduction du marquis Galiani, avec commentaire, Naples, 1758, in-fol. Mais le plus beau monument qui ait été élevé à la gloire de notre auteur est, sans contredit, l'édition en 8 volumes grand in-4, publiée à Udine, de 1825 à 1830, avec 320 planches. Le texte de cette édition a été collationné avec celui des éditions de Rode et de Schneider, publiées en Allemagne peu de temps auparavant. Les commentaires, les dissertations, les appendices dont elle est enrichie, sont le fruit des recherches de Simon Stratico, né à Zara, et de Poleni, qui, depuis le premier tiers du dix-huitième siècle, y ont travaillé trente-cinq ans chacun. Ces commentaires, écrits en un latin élégant, sont d'une lecture facile. L'exécution typographique, avec les plus beaux caractères de Bodoni, est irréprochable. C'est à cette belle publication que nous empruntons le portrait de Vitruve.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.



## LE PRINTEMPS.

Voy. l'Hiver, page 1.



Composition et dessin de M. Tony Johannot.

Tout renaît, tout rit, tout s'agite : voici la saison à laquelle nos aïeux avaient donné le joli nom de *renouveau* ; les arbres se couvrent de feuilles, les promenades recommencent aux lisières des taillis ou le long des blés ; les enfants courent à travers les hautes herbes ; c'est le printemps !

Voyez ici la jeune fille qui vient de découvrir un nid ; elle a pris sur son doigt l'oiseau naissant qui crie et enfle ses ailes ; elle l'approche de son visage comme si elle voulait comprendre ses cris.

— Ce qu'il te demande, enfant, c'est ce que tu possèdes sans en sentir peut-être assez tout le prix : une mère qui veille à ses besoins, la liberté de voltiger sur les buissons comme toi dans la prairie ! Crois-moi, reporte sans regret ce nid sous le feuillage ; n'ôte pas au printemps une de ses grâces, n'enlève pas quelques voix au chœur de triomphe qui annonce le retour du soleil, laisse à tous la musique de la campagne et ne l'emprisonne point en cage pour toi seule.

Mais quoi ! c'est l'instinct de notre race ! Voir et entendre

ne nous suffit pas; nous voulons acquérir, faire de toute chose une part de nous-mêmes. La création est une corbeille que nous mettons au pillage comme les enfants, et où nous prenons toute chose pour prendre, non pour nous en servir.

Si la jeune fille retient ici l'oiseau captif, plus loin sa sœur poursuit le papillon, et, à quelques pas, d'autres enfants fourragent les fleurs nouvelles et les emportent en faisceaux! Jouissez donc à votre manière, ô descendance d'Adam! Passez joyeusement à travers cette nature épanouie, et ne vous inquiétez pas si ce soir, en suivant les sentiers de la prairie, le rêveur solitaire s'attriste de ne trouver, pour marque de votre passage, qu'un nid brisé, des herbes foulées et des buissons défloris!

C'est le même artiste qui, après nous avoir montré naguère les plaisirs de l'hiver, nous montre aujourd'hui ceux du printemps. Autrefois, dans cette même publication, Granville nous peignait les saisons sous leurs aspects pénibles, grotesques ou austères. Chaque esprit révèle ainsi son penchant et regarde vers le côté qui lui plaît. Le monde a autant de physionomies que nous avons en nous-mêmes de goûts et de sentiments. L'un n'y cherche que la gaieté ou la grâce, l'autre n'y rencontre que la mélancolie ou le devoir; pour celui-ci, le plus beau jour a des nuées; pour celui-là, tous les horizons rayonnent! C'est par cette variété même que se complète le genre humain. Celui qui brode la robe de la muse n'a jamais trop de nuances, et doit y employer, tour à tour, l'aiguille d'acier et l'aiguille d'or!

#### POÉSIE INDIENNE SUR LE PRINTEMPS.

Fragment du BARA-MAÇA de Jawan (voy. p. 2).

Je donne au cœur la nouvelle de la venue du printemps. Chacun en ressent de la joie; chacun répète cette nouvelle avec plaisir. Le printemps arrive en souriant dans le monde. La rose à cent feuilles s'épanouit partout; la beauté du bouton et de la rose fait l'admiration du monde et lui donne le contentement. Assis au milieu des roses, tous se revêtent d'un vêtement printanier; ils errent çà et là dans l'ivresse du plaisir et sans crainte. Comment pourrais-je décrire la magie des jardins? Des fleurs de mille espèces s'y épanouissent, au point que Rizwan (1) en les voyant oublierait le Paradis. Ces fleurs de couleurs différentes brillent au sein des feuilles vertes comme des pierres précieuses, au point que si un joaillier les voyait il resterait stupéfait. L'abeille noire voltige çà et là en bourdonnant; les tourterelles roucoulent de tous côtés.

Arrive, échanson aux vêtements couleur de rose. Viens, musicien aux douces paroles! remplis sans délai ma coupe d'une liqueur couleur de pourpre. Nous dresserons en ce lieu le banquet du plaisir, et nous ferons de la musique jusqu'à ce que le bouton du cœur s'épanouisse comme la rose.

Le grenadier est tellement fleuri qu'on dirait que le feu embrase l'arbre entier; quelques manguiers sont en fleurs, et quelques autres en feuilles seulement. Il y a tant de jasmis épanouis que l'œil du monde les regarde avec surprise. Quand leurs fleurs jonchent gracieusement la terre, elles font l'effet d'un champ de safran. L'eau s'écoule de chaque allée; les rivières grossies ont leurs flots soulevés par le souffle du vent; à mesure que les sources bouillonnent avec force dans leur sein, elles produisent un bruit agréable. Les cascades se précipitent avec violence; les bassins sont pleins jusqu'au bord. En quelque endroit que vous regardiez, vous voyez la lumière se réfléchir. Les roues pour tirer l'eau sont en mouvement sur les puits.

Dans le mois de baïçakli (avril) commence la chaleur: le soleil développe l'odeur de la rose au point que l'air en est tout à fait parfumé; le cerveau de l'âme en est embaumé.

(1) L'ange portier du Paradis.

(2) Rose et verte.

Les abeilles qui voltigent font retentir le jardin du bruit sourd de leur bourdonnement. La rose secoue le pan de sa robe, et jonche le jardin des feuilles vermeilles de ses fleurs. Ainsi, dans le jardin du monde, sont disséminées les roses de l'espérance, que les hommes cueillent à l'envi. Chacun est content et heureux; on ne parle que de plaisirs et de divertissements. La nappe des banquets est partout déployée.

#### DE LA SINCÉRITÉ DANS LE COMMERCE.

##### QUESTIONS.

Un honnête marchand est venu d'Alexandrie à Rhodes avec une grosse cargaison de blé. Il y a disette à Rhodes, et le blé s'y vend très-cher; mais ce même marchand a vu, dans le port d'Alexandrie, plusieurs vaisseaux prêts à mettre à la voile pour Rhodes, et en a rencontré dans son trajet une foule d'autres qui en venaient aussi. Doit-il dire aux Rhodiens ce qu'il a vu, ou bien se taire absolument pour mieux vendre son blé?

Question délicate! Soumettons-la, s'il vous plaît, à ces deux philosophes qui passent, et laissons-les parler.

PREMIER PHILOSOPHE. Pour moi, je pense que rien absolument de ce que sait le vendeur ne doit être dissimulé à l'acheteur.

SECOND PHILOSOPHE. Et moi, avec votre permission, je pense tout le contraire. Le vendeur n'est tenu que de déclarer les défauts de la marchandise, quand le droit civil l'y oblige, et de s'abstenir d'ailleurs de tout artifice; mais, du reste, il doit, puisqu'il vend, vouloir vendre le mieux qu'il peut. J'ai apporté du blé; je l'expose en vente; je ne le vends pas plus cher que les autres, peut-être moins, quand l'abondance est sur la place. A qui fais-je tort?

PREMIER PHILOSOPHE. Eh quoi! est-ce là parler en philosophe, en sage? Le gain est-il votre seule loi? Lorsque vous devez, par votre profession, vous rendre utile à vos concitoyens et à l'état, concourir par votre travail au bonheur de vos semblables, et servir la société humaine; lorsque vous n'avez reçu le jour que sous la condition de suivre les règles de votre conscience, les principes de la nature, et d'être fidèle à les observer, de manière que votre intérêt propre soit l'intérêt commun, et que, réciproquement, l'intérêt commun soit votre intérêt propre, vous dissimulerez à vos semblables l'abondance, le bien qui leur arrive; vous les maintiendrez dans l'inquiétude, la crainte; vous les induirez en treur, afin de prélever sur eux un gain que vous savez ne pas mériter?

SECOND PHILOSOPHE. Distinguons, je vous prie. Vous m'accorderez sans peine qu'il y a de la différence entre dissimuler et garder le silence. Est-ce, par exemple, vous dissimuler quelque chose que de ne point vous dire en ce moment quelle est la nature de votre âme; quelles sont les qualités morales les plus précieuses; comment on peut arriver au bonheur? Ce sont des choses pourtant dont la connaissance vous serait plus avantageuse que le bas prix du blé! Certes, tout ce qu'il vous est utile de savoir, il n'y a pas pour moi nécessité de vous l'apprendre.

PREMIER PHILOSOPHE. Il y a vraiment ici nécessité; car vous n'avez pas oublié les conditions de la société formée par la nature entre tous les hommes.

SECOND PHILOSOPHE. Non, je ne l'ai pas oublié; mais cette société exclut-elle donc la propriété? S'il en est ainsi, il n'est pas même permis de vendre, il faut donner.

Les deux philosophes continuent sur ce ton, et je ne vois pas qu'ils prennent la voie de s'accorder. Peut-être ma question n'était-elle pas bien choisie; j'en pose une autre:

Un honnête homme met en vente une maison, pour quelques défauts qui ne sont connus que de lui seul. Cette maison est malsaine et passe pour salubre; la charpente en est

mauvaise et menace ruine ; mais il n'y a que le maître qui le sache. Je demande si le vendeur qui n'en dirait rien aux acheteurs, et en tirerait beaucoup plus qu'il ne devrait s'y attendre, ferait une chose juste ou injuste.

PREMIER PHILOSOPHE. Indubitablement, ce vendeur agirait mal. Est-il bien de ne pas montrer le chemin à celui qui s'égare ? Or, dans l'exemple proposé, c'est pire encore : c'est laisser l'acheteur tomber ou se jeter dans un piège ; c'est induire sciemment un homme en erreur.

SECOND PHILOSOPHE. Bon ! Est-ce qu'on vous a forcé d'acheter ? On ne vous y engageait même pas. Cet homme a mis en vente une maison qui ne lui convenait plus, et vous l'avez achetée parce qu'elle vous convenait. Si quelqu'un fait afficher : « Maison de campagne, belle et bien bâtie, » il n'est point taxé de tromperie, lors même qu'elle n'est ni l'un ni l'autre ; il l'est encore moins s'il ne l'a pas vantée. Quelle fraude, en effet, peut-il y avoir de la part du vendeur, là où l'acheteur ne s'est déterminé que de son gré ? Et tandis qu'on n'est pas responsable de ce qu'on dit, vous voulez qu'on le soit de ce qu'on ne dit pas ! Que pourrait-on imaginer de plus ridicule qu'un vendeur qui publierait les défauts de la chose qu'il mettrait en vente ? Quoi de plus absurde que d'entendre un crieur public qui, par l'ordre du propriétaire, dirait à la foule : « Maison malsaine à vendre ! »

Ma seconde question ne m'a pas beaucoup plus réussi que la première, et il m'est avis que j'aurais aussi bien fait de consulter tout d'abord ma conscience. Tout bien considéré, il me semble que ni le marchand de blé, ni le vendeur de la maison, n'ont dû dissimuler l'état des choses aux acheteurs. Sans doute ce n'est pas dissimuler une chose que de la taire ; mais lorsque vous voulez, pour votre propre avantage, laisser dans l'ignorance de ce que vous savez les personnes qui auraient intérêt à le savoir, qui ne voit de quelle nature est ce genre de réticence, et quel est au fond l'homme qui se la permet ? Ce n'est pas assurément la façon d'agir d'un homme franc, simple, loyal, juste, d'un honnête homme ; c'est plutôt celle d'un homme dissimulé, trompeur, artificieux. Doit-on jamais s'exposer à mériter d'être appelé ainsi ?

Telle est la réponse de ma conscience ; et je la crois bonne, d'autant mieux que c'est tout à fait celle que fit, il y a deux mille ans, la conscience d'un des plus grands esprits qui nous apparaissent dans l'histoire : tout ce qui précède est, en effet, emprunté presque textuellement au troisième livre du Traité des devoirs, par Cicéron.

Mais je crains une objection : — Cicéron était un philosophe et un avocat. C'est un marchand qu'il faudrait consulter. Est-il bien sûr que le commerce soit possible si l'on veut suivre à la lettre ces règles abstraites et rigoureuses de la morale ordinaire ? — Consultons donc un homme du métier. J'ouvre le *Parfait négociant*, par Savart, et j'y trouve ces conseils aux jeunes gens qui se préparent à une profession commerciale :

« Pour réussir, il faut être homme de bien, ne tromper personne, ne point vendre à faux poids ni à fausse mesure. En amant les marchandises, il faut bien conduire l'étoffe, le bois à bois, sans la tirer pour l'étendre davantage ; en pesant, ne point, par artifice et subtilité de la main, faire pencher la balance où est la marchandise afin qu'il s'y trouve davantage de poids ; ne point vendre une marchandise pour une autre.

» Il faut se rendre agréable aux personnes qui viennent acheter ; ne les point vouloir persuader mal à propos ; ne point s'accoutumer à mentir ni à jurer pour faire valoir les marchandises ; ne point s'impacienter quand les personnes les rebutent ou les méprisent ; leur représenter avec honnêteté qu'elles sont belles et bonnes, et qu'on n'estime pas qu'ils en puissent trouver ailleurs de plus parfaites ni à

meilleur marché. Si, après cela, ils sortent sans acheter, il faut, au lieu de se mettre de mauvaise humeur, les reconduire en leur témoignant avec un air affable qu'on a du déplaisir de ne leur avoir pas vendu pour l'estime que l'on a de leur personne ; ce qui ne peut que les engager à revenir, s'ils ne trouvent pas ailleurs de quoi se satisfaire. »

#### LE HOUKKA, LE NARGUILEH ET LE KALIOUN.

La pipe persane se compose généralement : — d'une boîte ou vase où l'on verse de l'eau de manière à en emplir un peu plus de la moitié ; — d'un tuyau perpendiculaire qui est introduit dans le vase et plonge dans l'eau ; — d'un fourneau ordinairement en métal, qui surmonte le tuyau perpendiculaire ; — d'un couvercle à jour qui sert en quelque sorte de ventilateur ; — enfin d'un second tuyau par lequel le fumeur se met en communication avec le tabac, et à l'aide duquel il l'aspire.

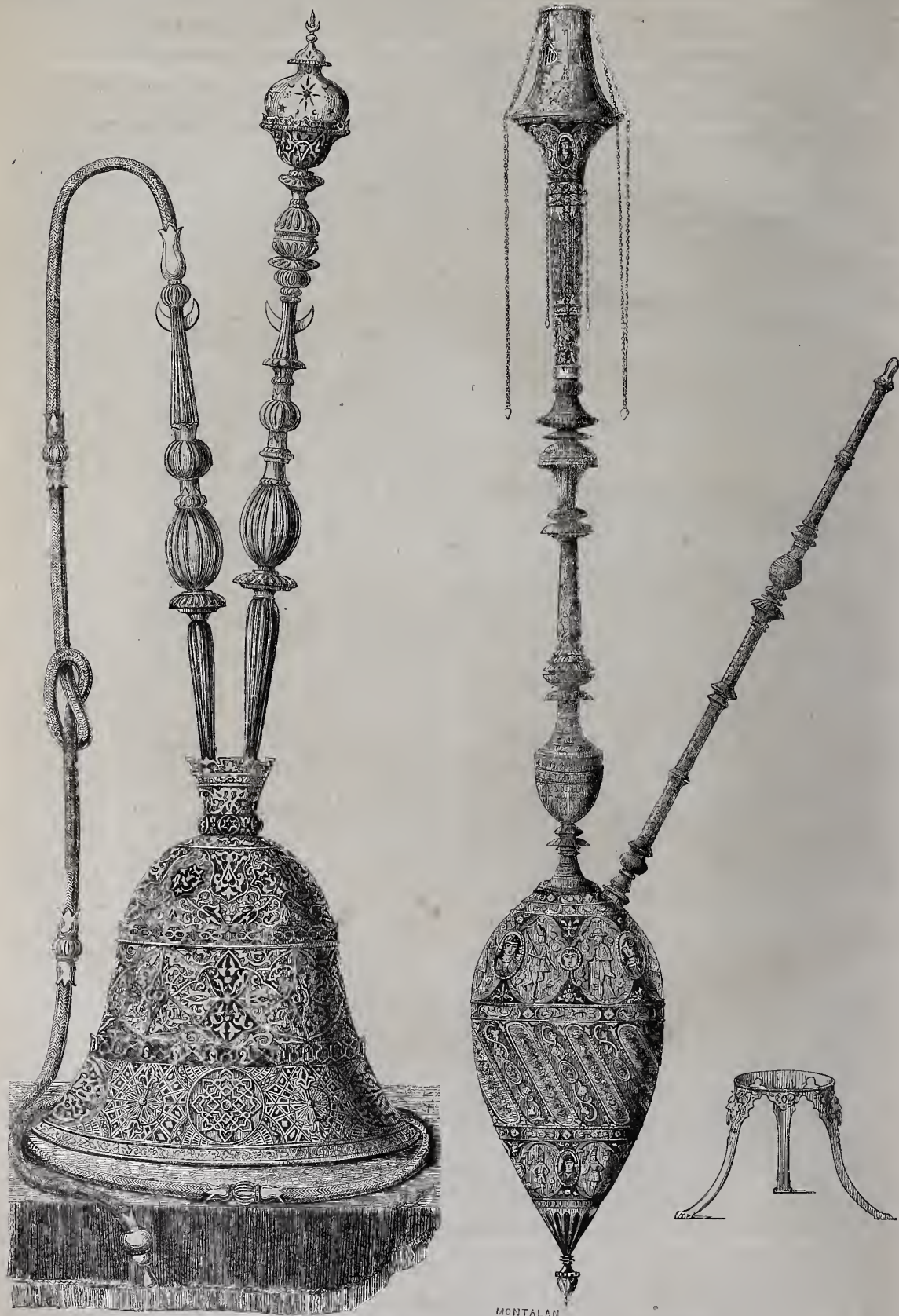
Lorsque le vase qui reçoit l'eau a la forme d'une cloche, et que les deux tuyaux sont adaptés l'un à côté de l'autre, au haut de cette cloche, la pipe s'appelle *hokka* ou *houkka*, mot arabe qui veut dire *boîte*. C'est la forme et le nom particuliers à l'Inde. Le *houkka*, dont nous donnons le dessin, a été acheté à Constantinople par M. Remi, orientaliste distingué. Le vase à eau est d'une grande élégance ; la cloche intérieure est en vermeil, et il s'en détache un réseau d'argent formé d'arabesques d'une extrême délicatesse ; le fond des rosaces et des principaux motifs est émaillé d'un beau cramoisi. Le couvercle du fourneau et les tuyaux sont en argent repoussé ; le tuyau flexible, appelé *marpitch* (serpent en replis), relié par des attaches en orfèvrerie, est en soie cerise et or, et terminé par un bouquin d'ambre. La richesse d'ornementation et l'élégante exécution de cette magnifique pipe, en font un véritable bijou. Ce travail réticulaire, si léger et si élégant, est évidemment indien.

Lorsque le vase qui reçoit l'eau a une forme ovoïde et se termine en pointe, lorsque le tuyau perpendiculaire est adapté au corps de ce vase, la pipe s'appelle *narguileh*, du mot *narguil* ou *nardjil*, qui signifie noix de coco. A Constantinople, le vase est une carafe en cristal ; à Bagdad, la noix de coco est encore d'un usage général. Dans le narguileh des riches, la noix de coco ou la carafe est remplacée par un vase ovoïde en argent, et comme la forme pointue de ce vase ne permet pas de le poser sur une surface plane, on se sert d'un trépied artistement travaillé, également en argent, comme pendant nécessaire de la pipe. Un simple escabeau, percé à son siège, remplit le même office à Bagdad.

Le narguileh dont nous donnons le dessin est en argent repoussé, décoré avec beaucoup de richesse et de goût ; des médaillons en émail, représentant des bustes d'hommes et de femmes, entourent le fourneau et le vase à eau ; les autres parties sont couvertes d'ornements dans le goût persan, et de figures dorées ; le fond est d'un bel émail bleu et rose, sur lequel s'enlèvent des guirlandes et de petits bouquets de fleurs aux couleurs éclatantes ; les tuyaux sont en bols d'ébène et couverts d'ornements gravés. Le couvercle est orné de chaînettes en argent qui servent à attacher le couvercle au fourneau. Un petit trépied d'un profil élégant accompagne le narguileh. Ce précieux bijou fait partie de la curieuse collection de madame Hommaire de Hell, veuve du savant voyageur que la France a perdu il y a deux ans.

La troisième variété de la pipe à eau est le *kalioun* ; car c'est ainsi qu'on prononce vulgairement le mot arabe *ghaliân*, qui signifie *bouillonnant*, et qui a été donné à cette pipe à cause du glouglou que produit l'eau aspirée à l'aide du tuyau. Le kalioun est particulier à la Perse ; le vase à eau a la forme d'une carafe conique, et le tuyau, à l'aide duquel le fumeur tire la fumée, s'adapte, non plus au vase

à eau, mais au corps même du tuyau perpendiculaire; le | de ce qui a été dit pour les deux autres variétés; le tuyau peut  
mécanisme et la manière de s'en servir ne diffèrent en rien | être en bois ou en peau comme celui du houkka. Dans le



Houkka.

Dessins de Montalan.

Narguileh.

kalioum comme dans le houkka, et dans le narguileh, les | couvercle, sont ordinairement ornées de médaillons en émail  
parois extérieures du vase à eau, celles du fourneau et du | plus ou moins riches. Les Persans dépensent volontiers beau-

coup d'argent pour embellir leurs kaliouns ; il y a telle de ces pipes qui coûte mille tomans (12 000 francs), somme qu'il est facile d'atteindre, et même de dépasser, si l'on veut avoir des émaux riches, et si l'on attache au haut des couvercles de petits festons en perles ou des chaînettes en or.

On appelle *toumbeki* le tabac que l'on fume dans la pipe persane. Avant de s'en servir on le trempe et on le pétrit dans l'eau. Pour allumer ce tabac tout humide, il faut un certain effort de poumons, et cette tâche est celle du domestique, qui ne présente à son maître le kalioun que lors-

que la plus légère aspiration de l'air suffit pour en faire sortir un nuage de fumée.

### AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

#### LE CHIMBORAZO. — ASCENSIONS DIVERSES.

Un artiste voyageur a dit : « Quiconque n'a pas vu les montagnes du premier ordre ne saurait se former une idée de ces couleurs chatoyantes et dorées, qui font étinceler



Le sommet du Chimborazo vu de Rio-Bamba (distance, 32 kilom.). — Dessin envoyé de Quito, en 1850, par M. Ernest Charton.

les plus hautes sommités de la terre. C'est souvent par ce seul aspect que l'œil est averti de ces énormes inégalités du globe. Trompé dans l'estime et le calcul des élévations et des distances, il confondrait ces monts avec d'autres moins élevés, si cette espèce de leur céleste n'annonçait que leur cime s'élance vers de plus hautes régions. »

Tel est l'aspect du Chimborazo ; mais telle est aussi la grandeur des lignes qui dessinent ses vastes contours à l'horizon, qu'on ne peut lui appliquer entièrement ces belles paroles de Milbert. Ce n'est pas sans raison que l'illustre voyageur qui l'a signalé, l'un des premiers, à l'admiration de l'Europe, a pu s'écrier dans son poétique enthousiasme : « Il s'élève sur toute

la chaîne des Andes, comme le dôme majestueux, ouvrage du génie de Michel-Ange, sur les monuments antiques qui environnent le Capitole. »

Haut de 3 350 toises ou, si on le préfère, de 20 100 pieds (6529 mètres), le Chimborazo a été considéré, durant bien des années, comme occupant le premier rang dans l'orographie des Andes. Humboldt crut d'abord qu'il lui avait été donné de gravir la plus haute cime du globe ; mais longtemps après que le Dhawalaghiri, ce géant des monts de l'Himalaya, eut conquis une renommée que les calculs de la science tendent à affermir, il fut prouvé que, même dans le système des Andes, le Chimborazo n'occupait qu'un rang secondaire. Quel-

ques mots suffiront ici pour rétablir certains faits altérés par les géographes les plus accrédités, et constatés par Humboldt lui-même. Si les opérations trigonométriques, accomplies seulement en 1848, ont démontré que le pic de l'Himalaya avait définitivement 4 406 toises ou 26 438 pieds d'élévation ; si Lloyd et Gerard soupçonnent que, vers le *Kuen-Lun* ou le *Kailasa*, ces lacs sacrés du Thibet septentrional, il peut y avoir des cimes de 4 534 à 4 690 toises, on a la certitude que dans le nouveau monde le Pomarape, le Gualateiri, le Parinacota, le Sahama, situés à l'est d'Arica, dépassent de beaucoup le Chimborazo. Le Sahama s'élève à 20 971 pieds, et, dans le Chili, l'Aconcagua, d'après les évaluations les plus récentes, en aurait 22 431. Le Sorata et l'Illimani perdent donc définitivement la suprématie imaginaire que leur avait accordée Pentland en 1827, et dont les calculs plus rigoureux du même ingénieur les ont dépouillés vingt et un ans plus tard. On n'ignore plus aujourd'hui que les hauteurs indiquées primitivement avaient été exagérées pour le Sorata de 3 718 pieds, pour l'Illimani de 2 675 ; ces deux dernières montagnes, du moins, le cèdent au Chimborazo (1).

Le nom de la montagne dont nous reproduisons la vue, est un nom composé qui, selon de Humboldt, et dans l'ancienne langue de Quito, signifierait la *neige de Chimbo*. Si l'on s'en rapporte aux curieux renseignements fournis par D. Juan de Valasco, Chimbo faisait partie, sous la domination des Siris, des treize États du Sud. Plusieurs tribus parcouraient les régions brûlantes qui s'étendent aux pieds de la montagne, ou bien occupaient les parties tempérées de la montagne elle-même. On comptait les *Asancotos*, les *Chapacotos*, les *Chimas*, les *Guanujos* et les *Guarandas*.

Toutes ces nations avaient disparu, lorsque le plus célèbre voyageur de notre époque voulut constater scientifiquement, le 23 juin 1802, les phénomènes que présentait une ascension au sommet de la vaste montagne dont le premier, il a reproduit l'aspect. « C'est sur une arête étroite du milieu des neiges, dit-il, sur la pente méridionale que nous avons tenté de parvenir, non sans danger, MM. Bonpland, Montufar et moi, à la cime du Chimborazo. Nous avons porté des instruments à une hauteur considérable, quoique nous fussions entourés d'une brume épaisse et fort incommode par la grande rareté de l'air. Le point où nous nous sommes arrêtés pour observer l'inclinaison de l'aiguille aimantée paraît plus élevé que tous ceux auxquels des hommes étaient parvenus sur le dos des montagnes ; il excède de 4 400 mètres la cime du Mont-Blanc, où le plus savant et le plus intrépide des voyageurs, M. de Saussure, a eu le bonheur d'arriver en luttant contre des difficultés encore plus grandes que celles que nous avons eues à vaincre près de la cime du Chimborazo. Ces excursions pénibles, dont les récits excitent généralement l'intérêt du public, n'offrent qu'un très-petit nombre de résultats utiles au progrès des sciences, le voyageur se trouvant sur un sol couvert de neige, dans une couche d'air dont le mélange chimique est le même que celui des basses régions, et dans une situation où des expériences délicates ne peuvent se faire avec toute la précision requise. »

Deux ans après l'ascension de l'auteur des *Vues des Cordillères*, un des savants les plus éminents de la Bolivie, don Francisco-Jozé de Caldas, visita les régions dominées par le Chimborazo, et en rapporta des observations qui ont moins étendu sa réputation qu'elles n'ont enrichi son pays. C'est dans les descriptions animées de Caldas, dans les peintures si exactes que reproduit le *Semenario de Santa-Fe de Bogota*, qu'il faut étudier ces montagnes et lire l'ensemble des faits qui se rattachent à la vie misérable menée par les pauvres Indiens ; c'est dans ce beau livre, réimprimé, en 1849, par les soins pieux du colonel Acosta, que l'on peut constater la persistance des superstitions indiennes au sein de ces vastes montagnes. Si vous remarquez, par

(1) Voy. l'excellente traduction des Tableaux de la nature, par Ferdinand Hofer. Paris, Didot, 1850-51, 2 vol. in-8.

exemple, des monceaux de pierres au pied de certaines croix plantées à la base des cimes principales, ces pierres accumulées attestent un sacrifice des indigènes qui s'adressent à l'un des dieux de leurs pères, et qui espèrent détourner ainsi des régions qu'ils habitent les terribles *nevadas*, ces météores dont la fureur se manifeste surtout durant les mois de juin, juillet et août. A cette époque, en effet, il y a certains jours où règnent des vents impétueux venant de l'est et soufflant dans la vallée, et redoublant de fureur chaque fois qu'ils balayent les cimes élevées ; ces espèces d'ouragans ne se produisent qu'accompagnés d'une nuée épaisse qui augmente de densité dans les parties hautes en formant une grande barre sur les flancs de la Cordillère. A mi-côte, on aperçoit une pluie fine, mais continue, qui grossit les torrents et cause les inondations. Dans la partie supérieure, un grésil menu remplace la pluie qui règne dans la région moyenne, et en s'accumulant, couvre toutes les montagnes jusqu'à 2 mètres de profondeur. Vers les cimes, qui se rapprochent du terme de la végétation, le grésil se change en flocons de neige tombant avec une prodigieuse abondance, et recouvrant bientôt toute la partie élevée de la montagne. La neige ou, si on l'aime mieux, la glace qui enveloppe de toutes parts le voyageur, et qui arrête ses pas en le submergeant pour ainsi dire jusqu'à mi-corps, le vent glacial qui fouette son visage, la nuée qui redouble l'obscurité, tout concourt à arrêter les mouvements et à causer un engourdissement bien souvent suivi de la mort.

Tous les sacrifices que faisaient naguère encore les Indiens de la montagne pour détourner la nevada, n'étaient pas aussi innocents que ceux qui s'adressaient au dieu personnifié sous le nom de *Serro*. L'exact Caldas parle de la caverne de *Guaya Suma*, dans cette partie des Andes, où, selon d'antiques croyances, apparaissent les mânes des Incas. Au commencement du siècle, on leur adressait encore d'effroyables sacrifices, et plus d'un Indien fut accusé d'avoir offert en holocauste de pauvres enfants nouveau nés, sans que les efforts des curés de la Cordillère pussent les détourner de cet usage affreux.

Les dessins et les documents scientifiques dans lesquels Francisco Caldas avait consigné tant de précieuses observations, ont disparu, et l'infortuné voyageur, victime lui-même des dissensions politiques de son pays, a péri sur l'échafaud, en 1816, avant de pouvoir mettre la dernière main à ses travaux ; il était réservé à l'un des savants les plus éminents de notre époque de compléter, par une série d'observations ingénieuses ou profondes, ce que l'on savait déjà sur le Chimborazo.

M. Boussingault, lorsqu'il eut mis fin à ses vastes travaux dans la Bolivie, ne voulut pas quitter ce pays sans visiter le mont gigantesque qui passait encore à cette époque pour le plus élevé de la Cordillère. Il y fit deux ascensions, les 44 et 46 décembre de l'année 1831. La première, entreprise par une voie facile en apparence, mais bientôt hérissée de difficultés insurmontables, n'eut pas les résultats désirés ; la seconde, au contraire, fut couronnée d'un plein succès ; elle s'effectua par le côté qui regarde l'*arenal*, c'est-à-dire par le chemin qu'avait suivi jadis M. de Humboldt, et que ne pouvaient plus indiquer les Indiens, anciens guides de l'illustre voyageur : à cette époque, ils ne vivaient déjà plus. Pour effectuer son ascension, M. Boussingault avait habilement choisi la saison favorable, et il ne s'était pas embarrassé d'une suite trop nombreuse. Le colonel Hall devait l'aider dans ses observations, et un nègre, porteur d'un léger bagage, devait former l'avant-garde. Un strict silence avait été recommandé par l'habile observateur à ses deux compagnons, et il se l'était imposé à lui-même. L'ascension si difficile du Cotopaxi lui avait enseigné déjà que l'un des éléments de réussite dans ces sortes de voyages s'obtient surtout par l'absence de l'émission de la voix ; nonobstant cette précaution, et en dépit de la

volonté la plus forte, au bout de cinq heures trois quarts de marche, un profond découragement s'était emparé des voyageurs; cependant ils n'étaient encore parvenus qu'à 5 680 mètres d'élévation. Dans leur ascension de 1802, MM. de Humboldt et Bonpland avaient été plus haut. Un de ces mouvements d'enthousiasme que donne seul l'amour du savoir fit tenter aux nouveaux explorateurs un dernier effort. Malgré l'effet d'une trop vive lumière, dont M. Boussingault devait, plus tard, reconnaître l'action à la dénudation de l'épiderme de son visage et à l'inflammation de ses yeux; malgré les difficultés que présentait de toutes parts une neige molle de 3 ou 4 pouces, neige qui recouvrait une glace dure et glissante, dans laquelle le nègre pratiquait des échelons, les courageux voyageurs, après une heure de marche pleine d'anxiété et de périls, se trouvaient « au pied d'un prisme de trachyte dont la base supérieure, recouverte d'une coupole de neige, forme le sommet du Chimborazo. » Leurs pas devaient s'arrêter là, et le savant Français, qui est aussi un habile écrivain, nous a dit en quelques lignes ce que n'avaient peut-être jamais vu les hommes avant lui :

« L'arrêt sur laquelle nous étions parvenus avait seulement quelques pieds de longueur. De toutes parts nous étions environnés de précipices; nos alentours offraient les accidents les plus bizarres. La couleur foncée de la roche contrastait de la manière la plus tranchée avec la blancheur éblouissante de la neige; de longues stalagmites de glace paraissaient suspendues sur nos têtes; on eût dit une magnifique cascade qui venait de se geler. Le temps était admirable; on apercevait seulement quelques petits nuages à l'ouest; l'air était d'un calme parfait; notre vue embrassait une étendue immense; la situation était nouvelle; nous éprouvions une satisfaction des plus vives. Nous étions à 6 004 mètres de hauteur absolue; c'est, je crois, la plus grande élévation à laquelle les hommes se soient élevés sur les montagnes (1). »

Ces quelques lignes qui font comprendre en si peu de mots les magnificences que l'on peut contempler sur les hauts lieux; ces phrases, si concises et si nettes, disent aussi l'intérêt qui se rattache aux autres observations de M. Boussingault. Nulle part les phénomènes qui suivent une excursion dans les montagnes n'ont été plus curieusement et plus savamment exposés : l'accroissement des battements du pouls, qui s'était élevé chez les deux Européens à 106 pulsations; l'espèce d'ivresse joyeuse qui suit l'ascension, et que le savant français constata sur son compagnon pendant qu'il dessinait ce qu'il appelait un *enfer de glace*; l'atténuation du son, qui était de telle nature que la voix du colonel Hall et celle du nègre, en devenaient méconnaissables, et que les coups de marteaux s'entendaient à peine; tous ces détails offrent un intérêt qu'égale seul l'exposé des observations de M. Boussingault sur la densité de la coloration du ciel. Ce dernier phénomène varie sans doute à l'infini; car si, lors de l'ascension du 16 décembre, le firmament ne semblait pas avoir une teinte plus foncée que celle observée à Quito, en revanche, et lors d'une autre excursion, le savant voyageur l'avait vu *noir comme de l'encre* sur la grande plaine de glace de l'Antisana. Un autre fait curieux ressort du travail de M. Boussingault : c'est le changement qui s'opère dans la constitution des individus vivant depuis longtemps sur les plateaux élevés du globe. Ainsi, tandis qu'il est bien prouvé que Saussure n'accomplit pas son ascension sans ressentir un malaise extrême; tandis que l'on sait que les premiers conquérants espagnols ne s'élevaient pas sur les Andes sans éprouver des maux d'entrailles ou des nausées incommodes, aucun symptôme de ce genre ne fut ressenti par nos trois voyageurs. Il est amusant de rappeler à ce sujet qu'on voit des femmes jeunes et délicates se livrer à la danse, pendant des nuits entières, dans des

(1) Voy. Extrait du voyage aux volcans de l'Équateur (Annales de physique et de chimie, t. LVIII, p. 164, année 1835).

localités presque aussi élevées que le Mont-Blanc, là où le célèbre Saussure trouvait à peine assez de force pour consulter ses instructions, et où ses vigoureux montagnards tombaient en défaillance en creusant un trou dans la neige. Il faut se souvenir aussi qu'un combat qui n'est pas sans renommée, celui de Pichincha, se donna à une hauteur peu différente de celle du Mont-Blanc.

Les dernières ascensions scientifiques entreprises au Chimborazo dans l'intérêt de la science sont celles de M. Jules Bourcier, notre consul à Quito; elles ont eu lieu en 1849 et en 1850, et ont été couronnées de succès. Les notes manuscrites de M. Bourcier offrent des renseignements nouveaux. Entre autres faits curieux, ce naturaliste déclare n'avoir vu, parmi les mammifères, que les taureaux qui s'élèvent jusqu'aux sommets de la végétation, près des neiges; les cerfs viennent immédiatement après. Parmi les oiseaux, le condor et l'oiseau-mouche occupent les mêmes régions.

#### ARMÉE FRANÇAISE.

Le nombre des jeunes gens qui, chaque année, en France, atteignent l'âge de vingt ans, est, en moyenne, de 302 397.

Ce nombre constitue ce qu'on appelle la classe de l'année.

Depuis 1840, sur les 302 397 jeunes gens, c'est-à-dire sur la totalité de la classe, on a constamment appelé sous les drapeaux 80 000 hommes chaque année.

Pour obtenir ces 80 000 hommes disponibles, il a fallu examiner 176 510 hommes.

Sur les 302 397 hommes, on en compte

136 804	aptes au service.
48 929	exempts légalement.
116 664	exempts par suite d'inaptitude physique.

302 397

Il résulte de cette évaluation que chaque année une moitié de la population valide passe sous les drapeaux. Il faut ajouter, en effet, aux 80 000 hommes appelés, 4 ou 5 000 hommes réformés pour défaut de taille, et dont la constitution est robuste mais n'a pu se développer, et environ 20 000 hommes qui se font remplacer.

L'impossibilité d'élever ce contingent déjà si considérable paraît établie sur des faits précis. La levée de 300 000 hommes ordonnée en 1793, au milieu de l'enthousiasme populaire, n'a produit que 130 461 hommes disponibles.

Depuis 1838 jusqu'en 1847, la force totale de l'armée (comprenant les appelés, les remplaçants, les engagés, les anciens et jeunes soldats de la réserve, etc.) a varié du minimum de 476 035 hommes au maximum de 537 411. La moyenne est de 514 098 hommes, divisés conformément au tableau suivant :

Officiers, gendarmerie, enfants de troupe et services administratifs. . . . .	37 813	} 366 897
Sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats liés au service, — sous les drapeaux. . . . .	329 084	
— dans la réserve. . . . .	87 443	
	416 527	
		454 240

Total au premier jour de l'année, c'est-à-dire après la libération de la classe ayant terminé son temps, et avant la formation du contingent annuel. . . . .	454 340
Hommes libérés au dernier jour de l'année précédente. . . . .	56 756
Effectif général avant la libération. . . . .	511 096

Si l'on ajoute à l'effectif existant après la libération le contingent formé ultérieurement. . . . .	65 000
L'effectif général se trouve élevé à. . . . .	576 340

## LA PÊCHE DES PAREILLIERS.

Cette pêche, particulière à la rivière de l'Erdre, dans le département de la Loire-Inférieure, rappelle en petit les *madragues* de la Méditerranée. On l'appelle *pêche aux pareilliers*, du nom de la plante qui couvre les bassins où elle a lieu; cette plante est le nénuphar (*Nymphaea alba* et *lutea*), que l'on appelle vulgairement dans le pays *volet* ou *parelle*.

La rivière d'Erdre est surtout remarquable par l'absence presque complète de courant. Dans plusieurs endroits elle forme une baie assez vaste, couverte de feuilles de nénuphar, et qu'à l'immobilité des eaux on prendrait pour un étang. C'est là que l'on peut voir chaque automne la pêche dont nous voulons parler.

Dès qu'elle est annoncée, les habitants accourent des fermes et des villages voisins pour jouir du spectacle. Le soir venu, les pêcheurs entourent d'un long filet appelé *seine* tout l'espace recouvert par les nénuphars ou *parelles* afin d'y renfermer les poissons qui se réfugient en grand nombre sous ces forêts aquatiques. Pendant toute la nuit on fait un grand feu; on tire des coups de fusil afin de constater la prise de

possession et d'empêcher d'autres pêcheurs de venir disputer la proie. Le matin venu, on fauche les nénuphars sous l'eau, puis on tire la seine vers la rive. Le poisson pris dans les mailles est forcé de se réfugier vers une poche de vingt à trente pieds placée au centre. Lorsqu'on la trouve assez près du bord, on la détache de la seine et on la conduit à terre. Les poissons pêchés par ce moyen sont transportés dans des réservoirs, où on les prend à volonté selon les besoins du marché.

Un pareillier peut donner deux tonneaux de poisson. Outre celui de la Gâcherie, il s'en trouve deux autres sur la rivière d'Erdre: ce sont ceux de la Gaudonnière et de la Turbalière, près Sucé; ce dernier est le plus considérable. Les poissons qu'on y prend sont: la carpe, dont quelques-unes pèsent jusqu'à trente livres; le gardon, la brème, le brochet, la perche, l'anguille, la tanche, l'ablette et le goujon.

Les bénéfices des pareilliers appartiennent aux propriétaires de ces espèces d'îles flottantes. Les brocanteurs arrivent en grand nombre lorsqu'on donne un coup de seine; ils entourent les pareilliers dans des barques, et achètent parfoi d'avance tout ce que contient le filet. Le prix de chaque pêche, dans un pareillier, varie de six cents à mille francs.

## MENETOU-COUTURE

(Département du Cher).



K. GIRARDET.

Salon de 1850-51.— Village et chateau de Menetou-Couture.— Dessin de M. Karl Girardet, d'après M. Fontenay.

On rencontre plusieurs villages ou bourgs du nom de Menetou dans le département du Cher: Menetou-Ratel, situé à 7 kilomètres de Sancerre; Menetou-Salon ou Sarlon, situé à 8 kilomètres de Saint-Martin d'Auniguy, où l'on voit un chateau remarquable. C'est aussi par les restes de son chateau que Menetou-Couture, à 10 kilomètres de Néronde,

mérite d'arrêter l'attention. On dit que ces vieilles murailles d'un caractère encore imposant aujourd'hui, ont été habitées, pendant quelques jours, par Henri IV. Non loin, s'élevait l'abbaye de Notre-Dame de Fontmorigny, dont l'église avait été achevée en 1225.



## SE FAIRE A SA VIE.

NOUVELLE.



Une Famille hollandaise.

— Toujours aligner des points égaux en écoutant le tic-tac uniforme de l'horloge de Sneek ! pensait-elle ; et la jeune fille bâilla.

Le regard que lui lança sa mère avait une vertu en lui ; car Lisbeth fit un léger mouvement d'épaule ; sa paupière se baissa, son aiguille reprit une allure plus rapide.

— Le chien dort, ma mère coud, le père fume et lit son éternelle gazette ; et demain ! le père lira et fumera, ma mère coudra, le chien dormira, et toujours, toujours je tirerai l'aiguille !

Lisbeth, ensevelie dans cette méditation, tira si fort, d'un coup tellement sec, que le fil de frise, si uni, si élastique, si souple, n'y résista pas ; il cassa. Le regard inquiet s'attacha de nouveau sur elle, et, sans mot dire, la mère posa un peloton sur les genoux de la jeune fille.

Le tic-tac de la pendule allait toujours ; l'aiguille courait sur la toile avec son agaçant petit bruit, et la pensée rebelle de Lisbeth murmurait et se dévorait au dedans :

— Si Franz était là, sa chaise au moins remuerait ; sa langue aussi ; il romprait ce silence de mort. Il a la voix sonore, Franz ! Riait-il l'autre jour quand ses deux mains s'étaient croisées sur mes yeux ! Je l'avais bien entendu venir à pas de souris, mais je n'aurais pas voulu pour un empire avouer que je le reconnaissais. Il a le rire si joyeux, Franz ! Ah ! qu'est-ce qui fait craquer le plancher ?... Qui a remué le fauteuil ?...

— Mais qu'a donc Lisbeth ? demanda le père ; c'est un mouvement perpétuel ! Elle fait plus de bruit à elle seule qu'une légion de hamsters dans des blés.

— C'est seulement Minet qui joue avec sa mère, mon bon ! répliqua madame Vanbroken.

— Il faut y prendre garde, madame Vanbroken, il

faut y prendre garde ! La tête de votre fille est plus mobile qu'une girouette entre le vent de Grind et le vent de Schokland.

La voix était plus impérative que les paroles ; les yeux des deux femmes retombèrent sur leur couture, les doigts reprirent leur mouvement mécanique, et les deux feuilles de la gazette de Harlem, successivement, méthodiquement et lentement tournées, accompagnèrent de leur frou frou le tic-tac de l'horloge, le léger bruit de kat's-murr et de son chaton, et le ronflement du chien.

— Les jours de la semaine s'écouleront donc toujours aussi égaux entre eux que les sept plats qui parent le buffet ? Il faudra s'habituer à respirer d'un mouvement aussi régulier que celui de mes doigts lorsqu'ils piquent ces éternelles coutures, et le lendemain ressemblera toujours à la veille comme se ressemblent entre elles les deux boucles des souliers du père ; et les heures se succéderont unies et décolorées comme les boutons de son habit !...

La fenêtre était entr'ouverte pour laisser entrer un rayon de mai : avec lui vint un souffle du dehors, un souffle parfumé ; car le vent avait frôlé toutes les têtes épanouies des jacinthes du parterre, et il en secouait l'odeur dans la chambre égayée.

— Ah ! pensa Lisbeth, si Franz était là ! Il a une façon de vous regarder qui fait oublier le temps si long, si lent, si lourd, quand il n'y a pour le mesurer que ce maudit coucou aux poids moins pesants que ses aiguilles ! Si le père sortait, au moins ! c'est son heure. Mais la maudite gazette est, je crois, plus longue que de coutume... Où est celui qui fait courir les heures ? Où est-il ? Quand est-ce que j'entendrai l'air qu'il siffle mieux qu'un sansonnet ; l'air qui me dit qu'il est là !

Elle étouffait un soupir ; le timbre aigu de l'horloge sonna, et elle tressaillit vivement.

— En vérité, dit M. Vanbroken, il est singulièrement difficile d'avoir le repos chez soi. Je vous l'ai dit, madame Vanbroken, les jeunes filles doivent être retenues et habilitées à une sage mesure. La femme ne saurait être trop silencieuse et trop calme dans tous ses mouvements. La Bible que vous lisez si souvent, madame Vanbroken, aurait dû vous l'apprendre.

Et M. Vanbroken plia sa gazette majestueusement, la remit gravement dans sa poche, posa sa pipe dans le coin d'armoire qu'elle habitait depuis trente ans, lorsqu'elle était au repos, prit sa canne dans l'angle voisin du placard de la pipe, laissa tomber sur sa fille un coup d'œil mécontent, et ses sourcils s'écartèrent encore plus de ses yeux lorsque son froid regard se reporta sur sa femme. Un moment après, son pas lourd et régulier retentissait sur l'escalier de bois.

— Enfin !... cria presque Lisbeth.

Elle rejeta la pièce de toile qu'elle cousait, se pelotonna sur son tabouret aux pieds de sa mère, et l'entoura de ses bras caressants.

— Ne soyez pas si sérieuse, maman, ma chère maman ! laissez donc respirer votre pauvre Lissel. Songez donc que je suis jeune ; tout ce qui est jeune joue, rit et court, et s'amuse, et danse ! Il n'y a que Lisbeth qui vit comme si elle était l'aïeule de Mathusalem.

La mère laissa tomber sa main sur l'épaule de sa fille, et soupira.

— Pourquoi soupirer si amèrement, chérie ? dit Lisbeth. pourquoi ? Votre Lissel n'est pas plus mauvaise qu'une autre jeune fille ; serait-elle meilleure si elle marchait et vivait par ressorts comme une poupée de Nuremberg ? J'ai besoin de mouvement et de joie, j'ai besoin de chanter, j'ai besoin de rire, j'ai besoin de courir, de changer d'air, de vivre !

— Besoin de nous quitter ! murmura sa mère d'un air pensif.

— Non, mère, non ! Mais, vois-tu, ce n'est que dans notre petite ville que les pieds portent toujours des entraves, les mains toujours des chaînes. Si le désir de courir brûle la plante de vos pieds, il faut ralentir posément le pas ; retenir votre souffle quand la gaie chanson vous chatouille le gosier ; serrer vos lèvres si le rire, éveillé au dedans, s'efforce de les ouvrir ; baisser vos yeux lorsque de joyeux visages, d'amusants propos, sollicitent votre sympathie. Les figures de cire qu'on montre une fois par an à notre grande foire de toiles, tiendraient merveilleusement bien ma place, tant je suis une digne fille de la méthodique ville d'Heerenveen. Demandez plutôt à Franz !

— Voilà le grand mot ! le voilà lâché : Franz ! C'est lui qui te fait haïr ce qui te suffisait autrefois ; et tu veux que je l'aime, ce garçon !

— Avant d'avoir vu Franz, d'avoir seulement entendu parler de lui, certes, je m'ennuyais bien plus. Crois-tu, mère, que je me contentais de n'avoir pas plus de liberté qu'un poulet en sa mue ? Pas plus ! bien moins, vraiment ! Au moins le poulet sort et rentre sa tête autant de fois qu'il veut par le petit trou rond de sa mangeoire ; au moins il piétine à loisir avec ses pauvres petites pattes nues ; tandis que votre Lissel... Oh ! ne frouchez pas le sourcil ; ne vous fâchez pas contre votre enfant, parce qu'elle a besoin de plus d'air que vos jacinthes.

— Ce Franz si présomptueux ! à l'air si hardi, si brusque, avec ses mains calleuses, sa peau noircie, durcie à tous les vents du ciel, ses propos de tous les pays !

— Mère, mère, n'en parlez pas en mal ; ce qu'il dit vous ouvre le monde. Depuis que j'ai entendu causer Franz, je sais penser ; je n'avais en la tête que des bêtises d'enfant, des riens, des fleurs, des affluets, des jouets ; maintenant je songe à ces orages terribles du Zuyderzée, à ce courant de Mars Diep, où il faillit périr. Tandis que mes points cou-

rent le long de mon pouce, je contemple en idée tout ce beau pays de plaines qu'il voyait du haut de la tour du Volberge à Zolphen ; ou bien je cherche à me rappeler tous ces beaux portraits des ducs de Gueldre, et les galeries splendides de leurs palais. Je ne m'endors plus en écoutant psalmodier et naziller les cantiques dans notre étroite chapelle ; je me figure ce que doivent être les sons de l'orgue célèbre qui, à Zwol, remplit toute l'immense église de Saint-Michel. Si jamais j'allais à Nimègue, parions que je reconnaitrais le belvédère de Kalverbosh, tant je l'ai vu de fois dans mes rêves. Et c'est pourtant à Franz que je dois tout cela !

— Oui, tu lui dois le dégoût de ce qui t'entoure, le désir de ce qui est loin de toi ! Enfant, le bonheur est comme l'air, il est partout ; mais pour l'aspirer il faudrait des pommuns sains ; il faudrait que la poitrine s'enflât avec quiétude et régularité. Celle qui se fatigue des cœurs dévoués qui l'ont aimée depuis qu'elle est au monde, qui se déplaît aux lieux où elle fut heureuse jadis, qui ne voit plus que les défauts de ceux qui l'entourent et détournent les regards de leurs vertus, qui ne veut s'apercevoir que des biens qui lui manquent, et, blasée, dédaigne ceux dont elle a joni, se lassera de l'activité comme elle se lassait du repos. Elle soupirera peut-être au milieu du bruit pour ce silence qui lui paraît si lourd ; elle regrettera ce foyer tranquille où elle était chérie, et dont elle brûle aujourd'hui de s'éloigner ; et, qui sait ? peut-être le trouvera-t-elle pour jamais éteint !

La mère et la fille parlèrent ainsi longtemps sans se convaincre l'une l'autre.

Plusieurs fois cette conversation se renouvela ; à chaque fois les dissidences étaient plus tranchées ; le goût du changement et celui du repos luttèrent à diverses reprises, et ne firent qu'accroître leurs forces dans la lutte.

Le jour de la séparation arriva. Que de larmes coulèrent des deux côtés ! Mais ce dénoûment était inévitable. Devenue la femme de l'entrepreneur capitaine du joli lougre *l'Issel*, Elisabeth se rendit avec son mari au petit port de Stavren, où le vaisseau n'attendait plus qu'eux pour mettre à la voile.

Franz avait fait de bonnes affaires sur tous les points ; et certes, l'acquisition de sa charmante Lisbeth n'était pas celle dont il se réjouissait le moins. La cale de *l'Issel* emportait les plus belles tourbes des riches tourbières des environs de Heerenveen. En se passant d'intermédiaires pour enlever, dans un canton qui manquait de débouchés directs, les beaux fils et les fins tissus de Frise, le capitaine réalisait à lui seul les bénéfices que se seraient partagés un certain nombre de marchands et de commissionnaires. Il avait donc tout lieu de s'applaudir de ses excursions dans la petite ville, où, attiré seulement par des intérêts, il avait trouvé des affections. Lisbeth lui avait plu ; sa dot, accrue par l'économie un peu stricte du père, et les habitudes actives et rangées de la mère, n'était point à dédaigner. L'heureux Franz, prenant la jeune personne pour auxiliaire, avait fini par triompher des oppositions de M. et de madame Vanbroken. Dès longtemps les pauvres parents avaient destiné leur fille unique au fils d'un de leurs amis et voisins : le jeune homme devait, au retour de Sumatra, où il était allé recueillir la succession d'un de ses oncles, se venir fixer dans sa ville natale ; mais lorsqu'il arriva à Heerenveen, tout était terminé. Lisbeth avait disposé de son sort et quitté le nid maternel.

*La fin à une prochaine livraison.*

J.-B. OUDRY.

Jean-Baptiste Oudry, peintre de classes et d'animaux, est l'un des artistes les plus sérieux du dix-huitième siècle. Aucun n'avait reçu une éducation de peintre plus complexe

et plus féconde que la sienne. Mariette nous apprend dans ses notes manuscrites à l'Alphabet d'Orlandi, la date précise de naissance et de mort d'Oudry, et ces deux dates sont par malheur tout ce que fournit sur notre peintre cet inépuisable répertoire de jugements solides et de documents inédits. Jean-Baptiste Oudry était donc né à Paris, le 17 mars 1686. Son père qui était peintre, membre de l'antique confrérie de Saint-Luc, et de plus marchand de tableaux, lui donna le goût et lui apprit le métier; quant à l'art lui-même, c'est à Michel Serre qu'il en dut sans doute les premières révélations. — Michel Serre, Catalan d'origine, établi à Marseille, qu'il a remplie de ses tableaux, venait de voir sa gloire provençale remonter jusqu'à Paris, où l'Académie royale avait voulu se l'adjointre. Il était arrivé à Paris en 1704, portant d'une main son tableau de réception représentant Bacchus et Ariane (aujourd'hui au Musée de Caen), et de l'autre main un placet à Louis XIV, pour obtenir la charge de peintre des galères du roi à Marseille, vacante par la mort d'Ephrem Lecomte. C'est durant le séjour qu'il fit à Paris pour atteindre ce double but, que le père d'Oudry plaça auprès de lui son fils, alors âgé de dix-huit ans. Michel Serre était un maître bien choisi pour Oudry, facile et brillant, et particulièrement capable de lui donner de ce feu qui surabondait dans le Marseillais, et dont Oudry n'était point trop pourvu. Il paraît que de son côté Serre avait reconnu la remarquable organisation du jeune homme, car, au moment de retourner à Marseille avec ses deux brevets en poche, il voulut l'emmenner avec lui. Oudry n'y consentit pas, et ce fut Largillière qu'il demanda pour nouveau maître. Nicolas de Largillière était ami de son père, et, ayant reconnu dans Jean-Baptiste le don du coloris, qui était à lui-même son génie, il prit un soin tout paternel de le développer dans celui de ses élèves qui devait, en effet, lui faire le plus d'honneur. — Rien de plus touchant que les termes pieux et tendres dans lesquels Oudry, devenu l'un des professeurs de l'Académie de peinture (en 1749), et lisant devant les élèves de l'Académie une conférence sur la manière d'étudier la couleur en comparant les objets les uns aux autres, racontait les délicates initiations aux secrets du pinceau que lui-même tenait de Largillière.

« Le fonds de pensée, disait-il tout d'abord, que je vais faire paraître devant vous, je ne vous le donne pas pour être de moi; c'est un bien que je tiens d'un maître qui m'est cher, et de qui je révérai la mémoire jusqu'au dernier soupir. Vous savez, messieurs, quel homme c'était que M. de l'Argillière, et les admirables maximes qu'il s'était faites par rapport aux grands effets et à la magie de notre art. Il me les a toujours communiquées avec un véritable amour de père, et c'est, je vous assure, avec le plus sensible plaisir que puisse sentir un bonnête homme, aimant véritablement son art et la jeunesse qui cherche tout de bon à s'y distinguer, que je les communique ici à mon tour.

» M. de l'Argillière m'a dit une infinité de fois que c'était à l'école de Flandres où il avait été élevé, qu'il était particulièrement redevable de ces belles maximes dont il savait faire un si heureux usage; il m'a souvent témoigné la peine que lui causait le peu de cas qu'il voyait faire parmi nous des secours abondants que nous en pourrions tirer. Peut-être était-il un peu trop prévenu en faveur de cette mère nourrice qu'il n'a jamais cessé d'aimer tendrement.»

Toute cette conférence dans laquelle Oudry raconte lui-même son éducation, est un chef-d'œuvre de science et de bien dire, et l'une des meilleures pages qu'aucun peintre ait écrites sur son art. L'Académie lui répondait dignement par la bouche de son directeur Coypel :

« Vous nous avez attendris par ce sentiment de reconnaissance si digne et si rare, qui vous porte à renvoyer à votre illustre maître tout l'honneur que dans ce moment vous devez au moins partager avec lui.... Je plaindrais celui d'entre nos élèves qui vous aurait écouté sans être échauffé du

désir de mettre en pratique ce que vous venez de dire sur notre art, et je le mépriserais; si, vous ayant entendu parler du célèbre M. de Largillière, il ne sentait pas à quel point nous nous honorons nous-mêmes, en publiant ce que nous devons à ceux qui nous ont formés.»

Pour ne point avoir à revenir sur les préceptes écrits qu'Oudry a laissés sur son art, nous noterons ici une seconde conférence inédite que possède de lui M. Villot, conservateur de la peinture des musées nationaux, et aussi remarquable que celle publiée dans l'*Encyclopédie méthodique*.

Après lui avoir fait copier au Luxembourg la galerie de Rubens, qui fut une sorte de carton de Pise pour notre école française du dix-huitième siècle, Largillière fit suivre à Oudry une méthode dont il s'était trouvé bien lui-même : il lui conseilla de peindre dans tous les genres, histoire, paysage, animaux, fleurs, portrait. Lévêque cite à ce propos le mot de Watteau : « Il faut savoir jouer de la flûte pour bien jouer du tambour. » D'Argenville raconte que dans le temps où notre jeune artiste peignait le portrait, le czar Pierre I<sup>er</sup>, qu'il eut l'occasion de peindre en pied, fut si content de lui qu'il l'engagea à le suivre en Moscovie; et quand ce grand prince partit, Oudry, pour échapper à ses instances un peu vives, fut obligé de se cacher. Enfin, après cinq années d'études chez Largillière, et fort de ce mot plaisamment prophétique de son maître : « Tu ne seras jamais qu'un peintre de chiens, » Oudry avait trouvé sa voie. Cependant il conserva soigneusement toute sa vie le talent de tout peindre, qui lui permit de donner plus tard à ses chasses royales l'aspect et la valeur de grands tableaux d'histoire. Quand, après avoir passé par l'Académie de Saint-Luc, où il avait été nommé professeur, il se présenta à l'Académie royale, ce fut comme peintre d'histoire qu'il eut l'ambition d'y être reçu, en faisant valoir comme titre une *Adoration des Mages* qu'il avait peinte pour le chapitre de Saint-Martin des Champs. Loisel a gravé, d'après Oudry, une *Naissance de la Vierge* qui, pour la composition, les figures et les draperies, rappelle immédiatement le goût de Jouvenet ou plutôt le goût de Largillière, tel que nous le font connaître dans les scènes sacrées les deux esquisses gravées par Roettiers.

Les cent six rébus ou *logogripes* qu'Oudry grava lui-même vers 1716, sous la régence, et qu'il dédia à son *Altesse Royale madame la duchesse de Berry*, donnent une plus juste idée de sa gaieté de son humeur que de la science et de la finesse de sa pointe. (L'auteur demeurait alors sur le port Notre-Dame, au Soleil-d'Or.) — J'aime mieux sa suite de jolis petits panneaux dans le goût de Gillot et de Watteau, gravés par le comte de Caylus. Mais, quels que soient le charme et l'esprit de ces bluettes, Gillot et Watteau sont beaucoup plus fins et gracieux. Une autre série prouve bien qu'Oudry n'était vraiment supérieur que dans le genre qui a fait sa gloire; ce sont les estampes qu'il a inventées et gravées d'après le *Roman comique* de Scarron (voy. 1850, p. 49). La plupart de ces compositions manquent de verve. Combien Hogarth y eût mis plus de trait, d'esprit, de gaieté! Combien Pater seulement y eût mis plus d'élégance! Le Don Quichotte de Charles Coypel est à peu près du même degré de chaleur et de finesse. Tous les deux n'ont eu là de valeur que par le goût de couleur qu'ils avaient puisé à la même source. — Pour donner une idée complète de l'universalité du talent d'Oudry, signalons encore ses scènes d'arlequinade dans le goût de Watteau, ses vases de fleurs, ses dessus de portes gravés par Huquier, sa jolie estampe des Pêcheurs ramassant leurs poissons au bord de la mer, qu'il a dédiée à M. de Beringhen (l'auteur, soit dit en passant, du bel œuvre d'Oudry que possède le Cabinet des estampes); citons enfin, comme types de ses paysages un peu froids, d'abord l'Intérieur de ferme que possède le Louvre et dont on voit à Trianon une copie, richement encadrée, de la main royale de Marie Leczinska; puis l'Entrée de la ville de Beauvais, où lui-même devait mourir, et dont N. Tardieu nous a laissés

l'estampe. — Après cette énumération générale, ne songeons plus à étudier Oudry que comme le peintre admirable de la ménagerie et des chasses de Louis XV.

Avant la Révolution toutes les résidences royales, Versailles, Choisy, Marly, Compiègne, Chantilly, étaient pleines des œuvres de ce peintre, qui fut de son vivant plus réellement premier peintre du roi que Carle Vanloo lui-même.

Pendant que les éloges du comte de Tessin persuadaient au roi de Danemarck d'appeler Oudry à sa cour ; pendant que le prince de Mecklembourg faisait bâtir exprès une galerie destinée à ses ouvrages, Louis XV le logeait dans son palais des Tuileries, à la cour des Princes, le dotait d'une bonne pension, et lui ordonnait de se trouver à sa suite quand il allait courir le cerf, afin de dessiner d'après nature les évé-



J.-B. Oudry. — Dessin de Bocourt.

ments de la chasse ; il y avait des chevaux entretenus exprès pour lui. C'était ainsi que Vander-Meulen suivait Louis XIV dans les campagnes de Flandre.

La Révolution a fait sortir des châteaux royaux les œuvres d'Oudry, et les a disséminées. Pour nous, ce n'est pas au Louvre qu'il faut chercher cet artiste ; dans la salle française des peintres de chasse, Desportes l'écrase par le nombre et l'importance de ses toiles, bien qu'aucune œuvre de Desportes prise isolément ne soit de force à effacer le Chien auprès d'un héron, l'un des chefs-d'œuvre du genre dans notre école française (nous le reproduisons p. 117). Mais c'est à Fontainebleau qu'il faut voir et juger Oudry ; c'est là que se trouvent groupées ses œuvres capitales ; c'est là, dans les deux *salons des Chasses*, et surtout dans les quatre compositions ayant pour sujets : le Rendez-vous de chasse, où Louis XV donne ses ordres à M. de Nestier, capitaine des chasses en 1734 ; la Chasse à l'étang Saint-Jean ; la Chasse de Louis XV dans la forêt de Compiègne ; et le Prince chassant dans les rochers de Franchard (l'artiste s'est peint lui-même

dans ce dernier tableau) ; c'est dans ces vastes paysages d'automne, tout remplis de meutes, de piqueurs et de courtisans à cheval, qu'Oudry prouve vraiment qu'il a droit d'être placé au premier rang des maîtres français.

On ne saurait assez admirer ces solennelles allées des forêts royales, ces meutes animées de beaux chiens blancs dont les races ont déjà disparu pour nous, cette agitation des chasseurs aux habits bleus et rouges, ces gras lointains de verdure pâlissante. Il est arrivé aux Chasses royales d'Oudry une aventure assez singulière et qui est peu connue. Le Louvre possède dans ses magasins les copies sur porcelaine de neuf de ses tableaux de chasse, copies exécutées à Sèvres, vers 1778, par les plus habiles artistes de la Manufacture royale, qui la plupart ont signé leurs pièces. Louis XVI venait de succéder à son aïeul ; par une flatterie bien innocente assurément, puisque le nouveau roi allait repasser par tous les sentiers de chasse de son prédécesseur, les artistes de Sèvres remplacèrent la tête royale peinte par Oudry, par le portrait de Louis XVI, sans modifier d'ailleurs les accessoires

et les costumes. Louis XVI avait décoré sa salle à manger de ces copies sur porcelaine.

La fécondité d'Oudry est extraordinaire ; les amateurs de tous les pays se partageaient ses innombrables peintures d'animaux. Sylvestre, Lebas, Daullé et Basan en ont gravé quelques-unes. Nous citerons, parmi les meilleures de ces gravures, le Barbet arrêtant un canard sauvage de Guélard, et l'admirable estampe par Aveline, d'après le tableau du cabinet du comte de Tessin, représentant un basset, et au-dessus de sa tête un faisan et un lièvre suspendus à un mur contre lequel est appuyé un fusil ; rien n'égale la finesse, la légèreté et la force de cette dernière œuvre.

Dargenville assure qu'Oudry prenait à peine une après-dînée pour son plaisir, peignant sans cesse, ou allant dessiner d'après nature des animaux et des paysages. Ses soirées étaient employées à des études qui sont entre les mains des amateurs. Il alla plusieurs fois à Dieppe pour peindre des poissons dans leur fraîcheur. Lévesque raconte que, lorsque Oudry étudiait un paysage d'après nature, il campait sous une tente : aussi l'on peut dire que ses études, croquis de haies et d'arbres, effets du matin, esquissés sur papier gris, sont peut-être ce qu'il a laissé de meilleur comme art. C'était d'ailleurs un homme de grande conscience comme fidélité ; nul n'a observé plus profondément les effets et les dégra-



Le Chien auprès d'un héron, tableau de J.-B. Oudry. — Dessin de Freeman.

dations de la lumière. Dans ses grandes toiles de chasse, ce n'étaient pas seulement les personnages qui étaient portés d'après nature, mais les chevaux des écuries royales, mais surtout les chiens des chenils royaux, que le roi s'amusait à reconnaître et à nommer les uns après les autres. Tous les chiens favoris de Louis XV ont leurs portraits au Louvre, et le nom de chacun d'eux est écrit sur le terrain en lettres d'or ; c'est une galerie historique qui n'a d'analogue peut-être en aucun autre palais du monde, et qui, après avoir amusé les loisirs du roi chasseur qui les fit peindre, consacra pendant des siècles la mémoire de ces deux grands peintres français, Desportes et Oudry. Louis XV prenait un plaisir singulier à voir Oudry peindre les épagneuls, les braques, les perdrix et les faisans qu'il avait tués. Arrivait-il à la ménagerie du roi un oiseau rare, on l'envoyait à Oudry pour le peindre. C'est à la ménagerie sans doute que fut exécuté le *Recueil de divers animaux de chasse tiré du cabinet de M. le comte de Tessin* (son ardent admirateur), dessiné d'après nature par M. Oudry, peintre du roi, et

gravé par J.-E. Regne ou Ren, d'une pointe bien remarquable et bien intelligente. Mais c'est encore Oudry qu'il faut admirer le plus comme graveur de ses propres dessins. Tous ceux de nos lecteurs qui verront les sujets de chasse ou de nature morte qu'il a gravés lui-même à l'eau forte, le trouveront, malgré sa profonde science de palette et sa sûreté de touche, plus remarquable et plus vigoureux artiste dans ses estampes que dans ses tableaux. On dirait que la pointe le met en verve : rien n'est plus gai, plus clair, plus net, plus coloré, plus vivant, plus étincelant que son eau forte ; ses paysages ont plus de transparence, de fraîcheur et de lumière ; ses animaux plus de fermeté, d'élan et de beauté. En voyant ces précieuses pièces, combien ne doit-on pas regretter d'avoir perdu les innombrables dessins originaux qu'il avait composés sur les fables de la Fontaine ! On peut se faire une idée de leur finesse et de leur vive imitation de la nature par ceux que nous voyons au Louvre et dans les porte-feuilles d'amateurs. *Le Livre d'animaux*, par Jean-Baptiste Oudry, peintre du roi, et gravé par Hu-

quier, et dont les sujets sont empruntés à la Fontaine, quoique buriné sans beaucoup de soin ni d'art, montre cependant ce qu'eût pu être la grande édition de la Fontaine, si Cochin, adroit dessinateur de petites figures humaines, ne se fût avisé de refaire les animaux d'Oudry.

Nous croyons devoir parler avec quelques détails de cette édition de la Fontaine, parce qu'elle nous semble propre, par l'immense publicité qu'elle a obtenue, à nuire considérablement à la réputation d'Oudry, en raison même des éloges qui lui ont été donnés pour des compositions dont en bonne conscience il n'était plus l'auteur. La manière dont M. de Montenaull raconte dans son *avertissement* la part capitale qu'Oudry a prise à l'édition qu'il donne des fables, est d'ailleurs pleine d'intérêt.

« .... M. Oudry, peintre du roi et professeur de l'Académie royale de peinture, a composé, dans le cours de plusieurs années, la suite de dessins qui accompagnent cette édition. Ils sont le fruit des études qu'il faisait de la nature dans la bonne saison des talents, dont il nous fait tous les jours admirer les productions. Infatigable dans le travail, toujours occupé de son art, il cherchait dans ce temps un champ propre à exercer ses idées. Mais les bornes d'un tableau, et la pratique lente de la peinture, ne suffisaient pas au feu de son génie et n'en remplissaient pas assez rapidement l'activité ; il fallait à ses talents de plus amples sujets d'exécution. Les fables de la Fontaine vinrent satisfaisantes à cette espèce de besoin. Elles fournirent à son imagination de quoi se contenter dans ce vaste champ de paysages et d'animaux ; genre de travail où l'on sait jusqu'à quel point il excelle. C'est alors qu'il étudia ces fables, et qu'il sut si bien s'approprier dans ses dessins les idées du poète, que l'on dirait en quelque façon que la même muse s'est servie du crayon de M. Oudry pour nous les tracer d'une manière aussi poétique qu'ingénieuse et naturelle. Aussi peut-on à juste titre l'appeler lui-même le la Fontaine de la peinture, puisque personne n'a mieux su faire agir et parler les animaux qu'il l'a fait dans ses tableaux et particulièrement dans les dessins que nous annonçons. Ils étaient ses récréations : il les composait pour son propre plaisir, et dans ces moments de choix et de fantaisie où un artiste saisit vivement les idées de son sujet et donne un libre essor à son génie. C'était ainsi qu'il se formait, sans y penser, le répertoire et le recueil des compositions qui dans la suite sont devenues les originaux de la plupart des tableaux que le public a admirés au salon de peinture de l'Académie, et qui se trouvent répandus chez le roi et dans les cabinets des curieux. Telle est l'histoire des dessins qui viennent se réunir aujourd'hui pour embellir cette édition, pour intéresser les arts, et pour donner en quelque sorte un nouveau relief aux fables de la Fontaine.

» De quelque mérite cependant que soient ces dessins, ils eussent été ignorés du public, sans le secours de la gravure. Rassemblés dans un cabinet, ils eussent fait tout au plus les délices d'un jaloux curieux, sans augmenter la richesse des lettres ni celle des arts. Cette collection, la plus curieuse et la plus considérable qui soit connue d'aucuns peintres, se fût dissipée et détruite comme tant d'autres monuments du même genre, qu'Athènes et l'ancienne Grèce réclament encore, et dont il ne nous reste que des descriptions dans leurs historiens. M. Cochin, de l'Académie royale de peinture, et garde des dessins du roi (censeur royal et secrétaire perpétuel de l'Académie royale de peinture), a bien voulu prévenir cet accident. Ses talents supérieurs pour la gravure et pour le dessin sont si connus des amateurs et des curieux, que je craindrais d'en affaiblir l'éloge en m'arrêtant à les faire remarquer. C'est lui qui s'est chargé de faire graver sous ses yeux ces dessins. Pour en venir à bout, il a fallu qu'il en fit de nouveaux d'après les originaux de M. Oudry, dans lesquels on pût discerner distinctement cette précision de contours à laquelle les peintres ne s'assujétissent jamais dans la chaleur de leurs compositions et qui est cependant indispen-

sable à la perfection des gravures. Il ne fallait pas moins que son secours pour donner à celles-ci le degré de perfection qu'elles ont atteint, non seulement par la manière dont les originaux sont rendus, mais encore par la correction ajoutée aux figures qu'elles contiennent. Cette partie était négligée, et M. Oudry reconnaît lui-même le nouveau mérite qu'elle a acquis en passant par les habiles mains de son illustre confrère. En examinant la suite d'estampes que je présente au public, les connaisseurs jugeront de ce que peut produire le concours de deux habiles gens, incapables de cette basse jalousie qui suit les talents médiocres, et qui, dans leurs travaux confondus, ne sentent point d'autre sorte de rivalité que cette émulation, qui tend à la perfection d'un ouvrage.»

Quant à nous, qu'il nous soit permis, pour la gloire de notre peintre, de regretter cette collaboration, qui, malgré le talent des plus célèbres graveurs de ce temps-là, a produit une œuvre froide, lourde, faible et incorrecte. Il était bien difficile en effet que, passant par la révision et le perfectionnement déjà bien refroidissants du crayon de C.-N. Cochin, puis par le burin débilitant des graveurs, les croquis d'Oudry et la juste observation de la nature animale qu'il y avait dû mettre, ne perdissent tout leur entrain et leur vérité. — La Fontaine ne porta jamais d'ailleurs bonheur à Oudry : le Louvre possède de lui dans ses magasins des paysages de dessus de porte, représentant le cerf se mirant dans l'eau, le loup et l'agneau, le renard et la cigogne, etc. ; ce sont, je crois, les plus médiocres peintures de ce peintre d'ailleurs assez inégal.

Louis XV qui comprit à merveille tous les partis et tous les services que l'on pouvait tirer des qualités d'Oudry, l'avait nommé directeur de la manufacture des Gobelins, puis de celle de Beauvais : ces deux établissements ont traduit ses tableaux dans leurs tapisseries avec beaucoup d'art et un rare bonheur. Les différents portraits que nous avons d'Oudry nous le représentent comme fort replet ; nous ne citerons que celui peint par lui dans la Chasse du roi à Fontainebleau, et dont le crayon paraît avoir servi au portrait gravé qu'a fait de lui sa femme, et l'excellent buste peint de Péronneau que l'on conserve au palais des Beaux-Arts. Il eut, en 1755, une attaque d'apoplexie mêlée de paralysie ; et sentant que ses mains engourdies ne pourraient plus tenir ni pinceau ni crayon, il disait avec douleur : Je mourrai si je ne travaille plus. Trois mois après cette attaque, il voulut aller à Beauvais, dont il aimait le séjour, espérant que l'air lui ferait du bien ; mais il y mourut le 30 avril 1755, âgé de soixante-neuf ans, ne laissant guère d'autre élève que son fils, qui fut reçu de l'Académie royale de son vivant, et s'attacha au service du prince Charles, à Bruxelles.

---

Sur la scène du monde, la franchise est le seul rôle qu'on sache toujours sans avoir besoin de l'apprendre et sans craindre de l'oublier.

J. PETIT-SENN.

---

#### LES VOITURES ET LES RUES DE PARIS.

Si l'on rangeait sur une seule ligne toutes les voitures publiques et particulières de Paris avec leurs attelages, elles occuperaient un espace de 300 kilomètres, c'est-à-dire d'environ 75 lieues.

Ces voitures sont au nombre de 60 259 ; savoir : 558 fiacres, 42 coupés, 733 cabriolets, 197 voitures supplémentaires, 340 voitures omnibus, 1 068 voitures à deux roues sous remise, 4 000 diligences des environs et de long cours, 6 000 cabriolets bourgeois, 15 000 voitures bourgeoises, et 32 321 voitures destinées seulement au transport des choses.

On évalue à plus de 57 000 000 le nombre de personnes que transportent les voitures de Paris chaque année.

Les accidents occasionnés par les chevaux et les voitures s'élèvent en moyenne, par an, à 24 morts et 356 blessés.

Les rues de Paris, réunies au bout les unes des autres, forment une longueur de 500 kilomètres, c'est-à-dire de 125 lieues. En d'autres termes, Paris déroulé sur une seule ligne s'étendrait, sans discontinuité, de la place où il est situé jusqu'à la Rochelle.

### GANELON.

Parmi les personnages de l'épopée carlovingienne, Roland est demeuré le type populaire de la valeur, et Ganelon celui de la trahison personnifiée. Les traîtres étaient appelés, au moyen âge, « race de Ganelon. » Il serait curieux de savoir quel est l'original de cette figure depuis si longtemps passée à l'état mythologique.

Si l'on se reporte aux textes historiques, il est hors de doute que le traître envers Charlemagne dans l'affaire de Roncevaux, ce fut le duc de Gascogne Lope, « un vrai loup de fait comme de nom, » dit une charte de Charles le Chauve, datée des calendes de février 845. Le petit-fils de Charlemagne, faisant mention de ce désastre de son aïeul, dit que « Lope, fait prisonnier, finit misérablement ses jours au bout d'une corde. » La trahison ne resta donc pas complètement impunie. Au lieu de cette potence, qui apparemment ne satisfaisait pas encore l'indignation populaire, la légende fait périr Ganelon écartelé.

Mais pourquoi ce nom de Ganelon substitué à celui du vrai coupable? Qui était Ganelon?

Ce nom de Ganelon, Ganilon, Wenilon ou Wenelon (le même que Fénélon), appartient à un archevêque de Sens, coupable envers Charles le Chauve, son bienfaiteur, de l'ingratitude la plus noire.

D'abord simple clerc de la chapelle royale, Ganelon, par la faveur de son maître, est élevé à l'épiscopat. Ce fut même lui qui, le siège étant vacant, sacra Charles le Chauve dans la cathédrale de Reims. Nous voyons Ganelon tout-puissant dans les conseils du roi, chargé de richesses et d'honneurs. En 853, Charles le Chauve nomme trois *missi Domini* pour le pays de Sens : Odon, Donat et Ganelon. La même année, Ganelon assiste au conseil de Verberri; en 845, il avait fait nommer Hincmar à Reims. Tout à coup, en 859, Ganelon se sépare de Charles le Chauve, et embrasse ouvertement le parti de Louis le Germanique. Un concile est assemblé à Savonnières, près de Toul, auquel l'empereur adresse une dénonciation contre l'évêque de Sens; il joint à sa lettre un acte officiel où ses griefs sont formulés en seize articles :

« 1. Ganelon me servait comme clerc de ma chapelle; il m'avait juré fidélité; je l'ai fait archevêque de Sens.

» 2. Lors du partage du royaume (842), Ganelon a signé le contrat entre mes frères et moi.

» 3. Ganelon m'a sacré dans la cathédrale de Sens.

» 4. Lorsque la sédition commença de lever la tête dans mon royaume, je fis une proclamation; Ganelon la signa.

» 5. Quand j'ai marché contre les païens retranchés dans l'île d'Oïssel, Ganelon, sous prétexte de ses infirmités, est resté chez lui. Mon frère Louis, profitant de mon absence, fit irruption dans mon royaume; seul de tous mes évêques, Ganelon eut avec lui des conférences que je n'avais pas autorisées, et dont le but était de me renverser.

» 6. Quand j'ai marché contre mondit frère et les ennemis tant de l'église que du royaume, Ganelon m'a refusé l'assistance qu'il me devait, et cela malgré mes prières instantes.

» 7. Lorsque mondit frère m'eut pris mon neveu, mes sujets, eut opprimé mon royaume, Ganelon passa de son côté pour faire à lui tout le bien, à moi tout le mal en son pouvoir : dans mon palais d'Attigny, dans la paroisse et la province d'un autre archevêque resté fidèle à mes intérêts, Ganelon

célébra la messe aux séditeux excommuniés; il assistait au conseil où, par artifice et mensonge, l'on détacha de moi mon neveu Lothaire.

» 8. Ganelon prit part à tous les conseils, soit publics, soit privés, où mon frère cherchait les moyens de me ravir ma part du royaume dont lui-même, Ganelon, m'avait sacré roi.»

Les autres articles parlent des récompenses dont Louis le Germanique avait payé la trahison de Ganelon. Ainsi, Ganelon avait obtenu l'évêché de Bayeux pour un sien parent, nommé Tortolde, si mauvais sujet que le concile fut obligé de le chasser de son siège.

Du reste, la même année vit naître et se terminer la querelle. On lit dans l'Annaliste de saint Bertin : « 859. L'évêque de Sens, Ganelon, sans avoir comparu devant les évêques du synode, se réconcilie avec le roi Charles. » Comment se fit ce raccommodement, c'est ce qu'il nous est impossible de savoir. La chronique de saint Pierre le Vif dit de Ganelon qu'il était de naissance très-noble et d'esprit très-fin. Il mourut en mai 865, et fut enterré dans un des monastères qu'il avait fondés. Il devait être avancé en âge, ayant vécu sous Louis le Débonnaire. Ce fut un personnage des plus considérables de son temps; plusieurs lettres de la correspondance de Loup de Ferrières lui sont adressées, dans lesquelles il est toujours nommé Guenilon ou Ganilon.

Tel est l'homme qu'une tradition vague, venue jusqu'à nous, désigne comme le Ganelon des légendes carlovingiennes, et l'examen des faits ne fournit rien qui ne vienne à l'appui. Le prince trahi par Ganelon lui pardonna; mais le peuple attachait aux souvenirs les plus douloureux pour la France son nom désormais synonyme de traître envers son prince et envers son pays (1).

### MÉDAILLES RARES.

P. BRIÇONNET, GÉNÉRAL DES FINANCES. — ÉTUDE SUR LES ANOBLIS EN FRANCE.

Nous avons dit qu'en Allemagne et dans quelques autres pays il était d'usage, au seizième siècle, de réunir sur une médaille, à l'occasion des mariages, les portraits des nouveaux époux l'un près de l'autre. Aujourd'hui nous offrons à nos lecteurs une médaille de la fin du quinzième siècle ou des premières années du seizième, qui représente d'un côté l'époux, de l'autre l'épouse. Cette médaille est anonyme; des devises remplacent les noms des personnages. L'artiste inconnu auquel on la doit n'a pris nul souci des embarras que sa confiance dans la ressemblance des traits pourrait causer un jour à l'érudition. Toutefois une comparaison attentive de cette médaille avec d'autres médailles de la même époque, nous autorise à donner une attribution certaine à ce précieux et bien rare échantillon de l'art des anciens médailleurs français. Les deux époux doivent être Pierre Briçonnet et Anne Compaing de Praville; la devise *Taire ou bien dire*, qu'on lit autour du portrait d'homme, convenait très-bien à un homme d'affaires comme Pierre Briçonnet, qui fut général des finances en Languedoc : la devise du revers, *Sans varier*, convenait sans doute à Anne Compaing, femme de Pierre Briçonnet, comme à toute honnête femme. Mais ce n'est point, comme on le pense bien, sur ces devises que se fonde notre supposition : nous ne nous hasardons à l'exprimer qu'à la suite d'une étude de notre médaille rapprochée de deux autres médailles du même temps et sans doute de la même main, qui portent tout au long les noms et qualités de P. Briçonnet. Ces trois médailles sont conservées à la Bibliothèque nationale; celle qui paraît ici, précieux spécimen de l'art français de la fin du quinzième siècle, était restée inédite jusqu'à ce jour; les

(1) Introduction de la Chanson de Roland, poème de Theroude, traduit par F. Génin, 1850.

deux autres ont été publiées dans le *Trésor de numismatique et de glyptique*.

Pierre Briçonnet ne fut pas un homme illustre ; on sait par la généalogie de sa famille qu'il fut notaire et secrétaire du roi, maître des comptes sous Louis XI, et enfin général des finances (c'est-à-dire receveur) en Languedoc ; mais il appartenait à une famille qui joua un rôle très-brillant pendant la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième. Pierre Briçonnet était fils de Jean Briçonnet, général des finances en 1443, premier maire de Tours en 1462, et qui mérita le surnom de Père des pauvres. La femme de Jean, Jeanne Berthelot, était aussi d'une famille de financiers ; elle était fille de Jean Berthelot, maître de la chambre aux deniers du roi. On ne sait pas la date de la naissance de P. Briçonnet ; il mourut à Orléans, en 1509. Un volume in-4, de plus de 300 pages, intitulé : *Histoire généalogique de la maison des Briçonnets*, etc., par Guy Bretonneau, chanoine de Saint-Laurent au chateau de Plancy, a été imprimé à Paris, sous le règne de Louis XIII, en 1620. Ce livre, écrit naïvement, donne les détails les plus circonstanciés sur l'histoire des Briçonnet ; mais comme le bon chanoine l'a dédié à Jacques Briçonnet, chevalier, seigneur de la Kaerie et du Chesnoy, conseiller du roi en son Conseil d'État, et grand maître des eaux et forêts de France, il faut le lire avec quelque précaution, non qu'il y ait lieu de suspecter le moins du monde la prudence de Guy Bretonneau, mais son dévouement aux Briçonnet pouvait bien être plus grand que sa critique n'était judicieuse. De plus, le grand recueil généalogique du père Anselme n'était pas encore publié : aussi était-il plus excusable de *magnifier* comme il le fit l'origine de cette famille.

L'histoire d'une famille, et particulièrement d'une famille anoblée, est un texte fertile en enseignements ; sans parler d'une foule de détails précieux, soit pour l'histoire générale qu'ils complètent, soit pour la peinture des mœurs, on y voit comment se formaient et se recrutaient les classes supérieures dans notre vieille société française. C'est là le genre d'intérêt que nous avons éprouvé en étudiant l'histoire des Briçonnet à l'occasion de notre médaille. La lecture des annales de telle famille de race noble écrite par un d'Hozier ou un Chérin est rarement aussi curieuse que l'histoire d'une famille comme celle des Briçonnet ; en tous cas, cette lecture est certainement moins instructive au point de vue philosophique. En effet, le grand principe, pour être tenu pour bon gentilhomme, c'était d'avoir une origine tellement ancienne qu'elle se perdît dans la nuit des temps historiques, et qu'il ne fût pas possible de découvrir un anobli, si loin que la curiosité voulût remonter. C'est donc, non point parmi les familles de l'ancienne noblesse, mais bien



Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Médaille inédite du quinzième siècle. — P. Briçonnet ; — Anne Compaing, sa femme.

parmi celles qu'on peut voir sortir de la foule, qu'il faut étudier comment l'homme nouveau, pour parler comme les républicains de Rome, parvenait à donner à sa famille un rang parmi les premières du pays. L'histoire des Briçonnet convient parfaitement à une semblable étude, quoi qu'en

dise le bon Guy Bretonneau, qui les faisait venir au monde gentilshommes ; en lisant dans l'Histoire généalogique du père Anselme le chapitre consacré aux Briçonnet, on voit bien vite la vérité. C'était une famille qui, née sur les bords de la Loire, comme celles des Phelipeaux, des Cottereau, etc., sortit de l'obscurité au milieu du quatorzième siècle, et, profitant du voisinage de la cour qui habitait alors Tours, Amboise ou Blois, s'éleva peu à peu aux plus hautes dignités. Les Phelipeaux, dont des branches exercent encore aujourd'hui les plus humbles professions dans les faubourgs de Blois, n'ont pas cessé d'occuper d'importants ministères depuis 1610 jusqu'à la révolution de 1789 ; à la vérité selon l'usage, il faut être un peu généalogiste pour les reconnaître sous les titres de ducs de La Vrillière, comtes de Saint-Florentin, de Pontchartrain et de Maurepas. Les Briçonnet n'occupèrent pas aussi longtemps la scène politique ; mais ils ont brillé plus et plus tôt. Ce fut par le travail, l'ordre, l'économie, la persévérance, que s'éleva cette famille des Briçonnet qui, issue d'un obscur habitant de Tours, vivant au commencement du quinzième siècle, et auquel la Généalogie du père Anselme n'a pu trouver d'autre qualification que celle de *natif* de Tours ; compta parmi ses membres, à la fin de ce siècle, un ministre dirigeant, comme on dit aujourd'hui, un cardinal, deux archevêques, plusieurs évêques et abbés crossés et mitrés, un chancelier de France, un premier président au parlement, et une foule d'autres dignitaires de l'ordre laïque ou ecclésiastique.

Pierre Briçonnet, dont nous donnons la médaille, n'est pas de ceux qui contribuèrent le plus à l'illustration de sa famille, mais il porta honorablement son nom que rendirent célèbre ses frères, Robert Briçonnet, archevêque de Reims, duc et pair de France ; et surtout Guillaume Briçonnet, le célèbre cardinal de Saint-Malo, qui a figuré dans l'histoire générale comme l'un des promoteurs et même des acteurs de la conquête du royaume de Naples, sous Charles VIII. Pierre Briçonnet fut secrétaire-notaire du roi, maître des comptes sous Louis XI, et général des finances en Languedoc ; il accompagna son frère le cardinal à la conquête de Naples, et fut l'un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu de Paris. « Ses armes, dit Guy Bretonneau, sont au bureau du même Hôtel-Dieu, pour marque de ses libéralités, et, ce que j'estime digne de remarque, on y voit pour cimier un pélican qui du bec s'ouvre la veine, afin de repaître ses petits de son propre sang ; vrai hiéroglyphique du grand amour que ce vertueux seigneur portait aux pauvres, lesquels il chérissait comme ses propres enfants, les nourrissant de sa substance. »

Pierre Briçonnet avait épousé Anne Compaing de Praville, fille d'un conseiller au parlement d'Orléans. On avait élevé à son mari, à Orléans, un très-beau tombeau de marbre blanc ; il fut détruit par les huguenots dans le feu des guerres de religion. Cette famille des Briçonnet, comme presque toutes les maisons nouvelles, s'était distinguée dans des constructions remarquables par le goût et la magnificence. C'est le cardinal Briçonnet, archevêque de Rouen, qui termina la magnifique église de Saint-Ouen ; c'est sa fille légitime (il avait été marié), Catherine Briçonnet, femme d'un général des finances nommé Thomas Bohier, qui présida à la construction du château de Chenonceaux (voy. la Table décennale), pendant que son mari accompagnait le roi en Italie ; et on lit dans une note de l'ouvrage de Guy Bretonneau, que notre Pierre Briçonnet « fit bâtir le château de Corme, où se voit une galerie d'architecture fort singulière. »

Nous ignorons s'il existe encore des rejetons de cette vieille famille ; on voit par la dédicace de Bretonneau, qu'au dix-septième siècle elle était placée dans le premier rang des familles dites de la noblesse de robe. En 1771, on trouve dans le *Dictionnaire de la noblesse*, par la Chesnaye des Bois, plusieurs branches désignées par des noms de terre, tels que Glatigny et Oisonville.



## DE LINZ A VIENNE.

## LE CHATEAU DE DURRENSTEIN.



Le Château de Durrenstein, où fut enfermé le roi Richard. — Dessin de Grandsire.

Avant l'établissement des bateaux à vapeur, il n'était pas sans danger de descendre le Danube; le fleuve est rapide, quelquefois terrible, et les embarcations de transports, les *ordinari*, étaient d'une construction très-imparfaite : c'étaient des espèces de nacelles à fond plat, d'une grandeur démesurée, faites de planches de sapin pour la plupart, et toutes manœuvrant sans voile : le voyageur n'y trouvait ni célérité ni sécurité. Mais aujourd'hui que des services de bateaux à vapeur sont établis, à partir de Ratisbonne, sur tout le parcours du fleuve, on ne saurait plus concevoir aucune crainte.

En général, on part plus volontiers de Linz, qui est la véritable porte de l'Autriche de ce côté, et où le Danube commence à se montrer imposant.

A Linz, le Danube coule tranquillement ; mais à quelques milles plus loin, depuis Engelhardszell jusqu'à Neuhaus, il se précipite en écumant, et avec une violence extrême, dans son lit rocailleux. Au près du château de Pulzarn, et au delà, il se forme une infinité de petites îles. On aperçoit alors Saint-Florian, le château de Tilly et le village de Kronau. Pendant quelques milles les rives deviennent monotones ; mais près de la ruine de Spielberg, située sur une île formée de rochers, le paysage reprend de l'aspect. On aperçoit, non loin de l'embouchure de l'Enns, un charmant village du même nom, avec son château seigneurial et la grande tour qui le domine ; puis, à gauche, le bourg de Manthausen, d'un coup d'œil tout aussi pittoresque. Après viennent les ruines d'Achleiten et le joli château de Niederwalsce. Près de Grein, le Danube forme le courant si redouté, connu sous le nom de Grei-

neschwall. De loin, déjà, un mugissement sourd annonce cette scène majestueuse. L'île de Woorth, composée toute de rochers, partage en deux moitiés le fleuve qui, dans le bras droit, suit un cours tranquille, tandis que, dans le gauche, au contraire, il continue de se précipiter violemment. Mais les eaux du bras droit sont si basses qu'il n'est presque jamais navigable. On est donc forcé d'user du bras opposé, bien qu'il présente en travers un énorme écueil formé de roches isolées sur lesquelles les eaux se jettent avec fureur et se brisent avec fracas. Cependant, depuis les travaux que Marie-Thérèse et Joseph II y ont fait exécuter, les rocs les plus dangereux ont disparu, et, avec quelque habileté de la part du pilote, on est sûr d'éviter tout péril. A peine rassuré, on se retrouve au milieu de tourbillons redoutables, qui descendent à 2 et 3 mètres de profondeur, entre les rochers du Langenstein et du Haustein. Ces tourbillons, toutefois, nullement dangereux pour les bateaux à vapeur, ne le sont que pour les petits bateaux ordinaires, et encore lorsque les eaux sont fort hautes ; alors les petits bateaux peuvent prendre l'autre bras qui est devenu navigable. C'est le bourg de Struden qui offre le point de vue le plus favorable pour admirer ce spectacle sublime de la nature. On passe ensuite près de Saint-Nicolas, du château de Donaudorf, et du château impérial de Petsenbourg, qui est très-pittoresquement situé sur la dernière roche de l'écueil, près de Grein. On voit, après les ruines de Sœusestein, la superbe église de Mariaferl, bâtie sur une hauteur, et visitée chaque année par plus de 80 000 pèlerins ; puis encore Pœchlam, l'Arclape des Romains dont il est aussi question dans les *Niebelungen*;

le magnifique couvent de Mœlk, sur un rocher de granit de 58 mètres; le bourg Schœnbuchel avec un château; les belles ruines du castel d'Aggstein; Schwabenbach; la Muraille du diable, singulière agglomération de rochers qui présente au regard un mur droit et uni, comme si l'art y avait passé son niveau, et le bourg de Spitz avec ses vignobles. Plus loin apparaît Morbach; après quoi enfin la petite ville de Durrenstein dresse fièrement les ruines de son château, l'unique but de notre course. Cependant, puisque nous sommes sur la route de Vienne, qui n'est plus qu'à quelques milles de nous, nous allons continuer de descendre le Danube, sauf à revenir ensuite à Durrenstein. Donc, voici Mautern, charmant village qui se relie par un pont de bois aux villes de Stein et de Krems; puis le Danube se jette dans la plaine et forme, jusqu'aux frontières de la Hongrie, une infinité de petites îles. Vis-à-vis de Krems, petite ville fort ancienne, on aperçoit la grande abbaye des Bénédictins, Gottröich, sur une montagne d'une élévation de 195 mètres; plus loin, l'antique Tulla et le magnifique château de Greifenstein. On voit encore le couvent de Neubourg; bientôt après, le Leopoldberg, pic couronné d'une belle forêt; enfin Vienne, dont les abords fourmillent d'une multitude d'îlots de toutes formes et de toutes grandeurs.

Maintenant retournons par terre à Durrenstein, bien que la route ne puisse rien nous offrir de très-curieux, si ce n'est pourtant la plaine où Napoléon gagna la bataille de Wagram, le 6 juillet 1809. De Vienne, on se rend à Stockevan, et de Stockevan à Krems, au milieu de sites monotones. Un seul moment les yeux y sont récréés par une légère échappée de vue sur le Danube. Le chemin qui mène de Krems à Durrenstein est plus heureux, pittoresquement parlant, car il suit les bords du Danube, qui est fort beau sur ce point.

La petite ville de Durrenstein fut autrefois très-fortifiée, et l'on voit encore aujourd'hui des traces de ses fortifications. Parmi ses ruines, on remarque celles d'un ancien couvent de femmes, dont les fenêtres sont pour ainsi dire suspendues sur les eaux; le Danube coule littéralement aux pieds de ces ruines élevées en plein roc à pic. A cette heure, Durrenstein est encore le siège d'une abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Mais son principal, son unique attrait pour les touristes, qui ne manquent jamais d'y venir faire excursion, c'est son château démantelé qui apparaît comme un nid d'aigle au faite d'une colline isolée.

Tout le monde connaît l'histoire de la captivité qu'y subit Richard, Cœur de Lion, à son retour de la Palestine, où il avait insulté le duc d'Autriche Léopold, en faisant arracher le drapeau autrichien d'une tour qui en était surmontée. A la faveur des plus humbles travestissements, Richard, jeté par une tempête sur les côtes d'Illyrie, s'était flatté de traverser l'Allemagne sans être reconnu; le sort trompa ses espérances, car il fut surpris près de Vienne, dans une maison où il venait de remplir les fonctions de tournebroche, et il devint ainsi le prisonnier de Léopold. Ce dernier brûlait du désir de tirer vengeance de l'affront reçu jadis, et il fit jeter, bien lâchement, le vaillant Richard dans la terrible forteresse de Durrenstein.

Cette forteresse était alors inexpugnable; elle s'élevait, en effet, sur la crête d'un rocher nu et désolé, entouré, de tous côtés, d'un précipice béant. Un sombre amas de rocs l'environne à distance et lui donne un formidable aspect. C'est une petite chaîne de montagnes toute hérissée de masses ténébreuses de toutes les hauteurs, de toutes les dimensions, et si heurtées dans leurs formes, si étrangement pittoresques, qu'on croirait volontiers que ce chaos n'est point le produit d'accidents naturels.

La route qui y mène commence par un petit sentier étroit et rapide, lequel, après avoir tourné autour d'une masse énorme de rochers, aboutit à un talus presque à pic. Alors le pied n'est plus sûr, et l'on s'engage, en plein roc, au milieu

de passages terribles qui le deviennent de plus en plus, au fur et à mesure que l'on gravit. Au sommet de la colline, s'élève une masse de roches informes sur laquelle a été bâtie la demeure du gardien du château. Le reste de l'édifice est sur un plan beaucoup plus bas, et semble pencher vers le talus qui descend à la ville. C'est probablement dans une des pièces à l'extrémité qu'était renfermé le royal prisonnier. Quoi qu'il en soit, il ne reste plus que les fondations de cette partie inférieure du bâtiment, et, çà et là, des fragments de murailles, tout juste assez pour en indiquer les contours. La maison du garde n'est qu'une construction écroulée, dont cependant les ruines permettent encore de juger l'architecture. Il y a une ou deux arcades mutilées, et quelques chapiteaux romains qui surmontaient probablement les piliers d'une chapelle. Dans un endroit difficile à désigner, on voit sur un mur quelques vestiges de peintures à fresque, et ceux d'une inscription trop dégradée pour être lisible.

La maison du gardien a 32 mètres de long sur 27 de large. Les murailles ont généralement plus d'un mètre d'épaisseur. Au centre de ces ruines s'élève un rocher massif dont l'architecte a prouvé, jugeant avec raison qu'il lui fournirait un cachot plus solide que toute espèce de maçonnerie. Ce rocher a environ 11 mètres de long, 8 de large et 7 de haut. Le cachot qu'on y a creusé est une chambre basse de 5 mètres sur 4. A qui fut-il donné en demeure? Nous l'ignorons. Toujours est-il que ce dut moins être un cachot qu'une tombe. Maintenant des chèvres, des brebis broutent l'herbe rare qui croît au milieu de tous ces souvenirs effacés; et la ballade consolatrice dont le fidèle Blondel charmait la captivité de son royal maître est remplacée par la chanson sauvage de quelques jeunes pâtres qui courent en se jouant sur les pointes les plus escarpées de ces côtes arides.

## SE FAIRE A SA VIE.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 113.

Les lettres de la jeune fille furent d'abord de vrais dithyrambes au bonheur. Tout était si nouveau, si beau! et Franz était plus charmant encore, aux yeux de sa jeune épouse, que l'Éden de perpétuels changements et de fêtes dans lequel il l'introduisait.

Cependant peu à peu l'enthousiasme se calma; alors la pauvre mère, dont le cœur avait d'abord saigné d'être si complètement remplacée, et de ne pas trouver, au milieu de ce tourbillon d'amour, de voyages, de vanités et de plaisirs le signe d'un souvenir pour tous ses dévouements; la pauvre mère conçut de l'inquiétude: elle redoubla d'activité et de travail; c'était son remède dans le chagrin. Elle commença à désirer le retour de ces élans d'enivrement qui, dans les premiers temps du mariage de Lisbeth, amenaient sous ses paupières rougies des larmes que jamais elle ne laissait couler.

« Pas de repos! écrivait Lisbeth. Il faudrait une santé de fer pour résister à cette vie. » Puis, voilà que cet ange, ce Franz adoré se trouva redevenir homme; il eut des défauts! « On ne pouvait lui faire abandonner son effroyable pipe! la bière l'alourdissait; une jeune femme, qui bientôt allait le rendre père, avait droit cependant à plus d'égards. »

Avec Lisbeth, tout ce qu'il y avait de jeune et de rayonnant dans le grave intérieur, berceau de son enfance, s'était éclipsé, et maintenant, voilà que ses lettres venaient encore attrister le foyer paternel.

M. Vanbroken, trop régulier dans ses habitudes, trop despotique en ses idées, trop morose de caractère, aimait cependant profondément sa fille. Par malheur, au lieu d'essouffler sa nature flegmatique et entêtée, cette affection l'avait enroûlé. Dans le but d'accumuler plus de fortune pour

l'âge mûr de sa Lisbeth, il avait sevré la jeune fille d'amusements, de parties de plaisir, de babioles auxquelles elle attachait un prix exagéré. Il était devenu d'autant plus exigeant avec elle qu'il l'aimait davantage, et il s'était répété sans cesse : « Ce que j'en fais n'est que pour son bien. » Cette rigidité du père, qui avait contribué sans doute à décider chez la jeune fille d'ardents desirs de variété, de changements, de fêtes, de voyages, lui avait donné le dégoût des lieux où s'était écoulée son enfance. Sans nous en douter, hélas ! nous semons souvent nous-mêmes la plante dont le fruit empoisonné nous tuera. Le pauvre Vanbroken avait préparé, certes, bien à son insu, le mariage qui avait détruit tous ses plans ; il n'y survécut que peu d'années ; la nouvelle d'une seconde fausse couche de Lisbeth trouva sa pauvre mère au chevet d'un lit de mort. Les soins éclairés, incessants de l'excellente femme ne purent que prolonger et adoucir la lente agonie de son vieux mari.

A cette nouvelle, Franz laissa sa femme qui ne pouvait quitter en ce moment une chaise longue, et arriva seul à Heerenveen pour arranger les affaires de la succession. C'était un honnête marin, bien que sa femme ne négligeât guère les occasions de se plaindre, non sans motifs, de sa brusquerie et de mille détails d'ennuis intérieurs, de fatigues, de contrariétés ; petites douleurs, éternels parasites qui, sous une forme ou l'autre, hantent la demeure de l'homme ; « misères qu'il faudrait (ainsi que disait madame Vanbroken) toujours épousseter, toujours balayer avec la poussière et les toiles d'araignée, sans en parler ni murmurer jamais. »

La belle-mère et le gendre s'arrangèrent à merveille ensemble pendant tout le temps que celui-ci passa à Heerenveen. Jadis elle avait étudié les défauts du jeune homme qui devait la priver de sa fille ; aujourd'hui elle ne voyait plus que les qualités du gendre qui la pouvait rendre heureuse. Ils ne se séparèrent donc qu'à leur regret mutuel ; regret poignant surtout pour la pauvre veuve ; mais la vie nomade du capitaine rendait une réunion impossible. Madame Vanbroken resta dans la petite maison qui lui appartenait en propre, ainsi qu'une faible rente, « suffisante, du reste, assurait-elle, à des besoins si restreints désormais ! » En effet, dans cette modeste position, elle trouvait moyen d'envoyer à sa fille des marques de souvenir, de petits cadeaux toujours ingénieusement choisis. C'étaient les fruits de son travail : la toile dont elle avait filé le lin, la dentelle qu'elle avait ouvragée, l'oiseau privé, élevé par elle ; de précieux oignons de jacinthes et de tulipes qu'elle cultivait, dont elle multipliait les espèces et propageait de belles variétés. Elle finit même par établir un petit commerce de ces plantes, et se procura de cette façon une plus grande aisance. La position que le sort lui avait faite, elle sut l'améliorer par son activité et sa patience. Si les tendres affections sur lesquelles il semblait qu'elle aurait dû pouvoir compter, lui avaient manqué, bien que fidèle à leur souvenir, elle sut néanmoins s'en créer de nouvelles.

Ses voisins l'aimaient. Les jeunes filles ahaient jouir près d'elle d'une sympathie que l'excellente veuve assaisonnait de bons conseils affectueusement insinués. Les vieillards se plaisaient à sa douce conversation : ils étaient sûrs de trouver toujours son oreille attentive, son intérêt aisément éveillé. Une activité constante, la régularité des habitudes, prolongaient, renouvelaient ses forces, entretenaient sa santé. Hélas ! c'était toujours de la même source que lui venaient les chagrins qu'elle supportait avec courage, et dont elle s'efforçait de se distraire quand elle ne pouvait y parer. Par deux fois, elle prépara et renouela une charmante layette, inutilement. Lisbeth manquait de prudence, et sa vie nomade en eût demandé beaucoup ; elle s'était lassée du repos : elle s'irritait du mouvement. Elle ne savait pas s'arranger dans sa vie. « Il faut que le limaçon se fasse à sa coquille, » lui écrivait sa mère ; mais ce que n'avait pu son exemple, comment ses conseils l'eussent-ils obtenu ?

Un jour, par un beau soleil de mai, vers cinq heures, au moment où la chaleur baïsse, madame Vanbroken, assise sur un vieux fauteuil qu'elle avait reconvert elle-même d'une charmante et fraîche étoffe étrangère, cadeau de son gendre, contemplait son parterre brillant de mille couleurs. Près d'elle, deux jeunes chiens, descendants du vieux Médor, se jouaient d'un malin petit chat, qui, fait à leurs brusques façons, s'en défendait pourtant avec mille grâces mutines. Un rossignol, perché sur un rameau, à peine caché sous les feuilles, se révélait encore par ses longues cadences perlées ; la porte vitrée de la serre (les profits du commerce et de fleurs avaient permis de métamorphoser ainsi l'inutile salle à manger du rez-de-chaussée), la porte toute grande ouverte laissait arriver les parfums exotiques de quelques plantes plus délicates, dont les senteurs vanillées se mariaient agréablement avec celles des jacinthes et des jonquilles du parterre. La maîtresse de ces trésors en jouissait en terminant une jolie corbeille où le chiffre d'Élisabeth s'unissait à celui de Franz.

— Où est-elle, où est-elle ? demanda au dedans de la maison une voix qui fit tressaillir madame Vanbroken ; et le moment d'après, Lisbeth était dans ses bras.

Quand la mère se fut rassasiée de caresses, et qu'à plusieurs reprises elle eut ressaisi et pressé son enfant, elle l'éloigna à la longueur de son bras pour la mieux voir, et elles se contemplèrent l'une l'autre jusqu'à ce qu'une larme, qui n'était pas de joie, tremblât dans l'œil bleu et calme de l'une, et que l'ardente prunelle noire de Lisbeth fût devenue humide.

— Ma pauvre enfant, ma pauvre fille ! murmura madame Vanbroken.

— Oh ! ma mère ! s'écria Lisbeth, qui n'était plus la fraîche et belle fille de jadis, en promenant des regards ravis sur tout ce qui l'environnait dans ce logis quitté jadis avec tant de joie. « O ma mère ! dans quel paradis je vous retrouve, plus fraîche, plus jeune qu'il y a dix ans !

— Cet Eden le serait-il encore pour Lisbeth, au bout de quelques années, ou même de quelques mois ? J'en doute, dit Franz, qui venait d'arriver.

Un mouvement d'humeur plissa le front de la jeune femme ; mais sa mère arrêta avec un baiser les paroles acerbes qui déjà entr'ouvraient ses lèvres.

Après avoir remercié affectueusement son gendre de sa cordiale visite, madame Vanbroken apprit, en réponse à de tendres requêtes, que Franz, obligé à un voyage de long cours, se décidait à laisser Lisbeth passer dix mois au moins avec sa mère. « C'était elle surtout qui l'avait désiré, dit-il ; car elle ne perdait aucune occasion de répéter qu'elle en avait assez de la mer, et que changer sans cesse de lieux lui était insupportable. »

Toujours les réponses de la jeune femme furent arrêtées et prévenues par la mère attentive ; et lorsque Franz se fut un peu éloigné pour admirer la serre et les belles fleurs du jardin :

« Enfant, chère enfant ! murmura madame Vanbroken à l'oreille de sa fille, en la pressant contre son sein ; notre paradis, c'est nous qui le créons. Il faut savoir tour à tour faire sa vie pour soi, et se faire à sa vie, et cette science, nous allons l'étudier ensemble. »

## MEAUX

(Département de Seine-et-Marne).

UN ÉDIFICE DU TREIZIÈME SIÈCLE. — LA CATHÉDRALE.

Près de la cathédrale de Meaux, au nord de l'abside, s'élève un bâtiment carré long, aux angles duquel se détachent des tours à toits coniques ; sa forme régulière attire les regards. M. de Caumont, qui a fait des recherches étén-

dues sur l'architecture religieuse et civile au moyen âge, s'est livré à quelques conjectures sur l'ancienne destination de cet édifice.

Après avoir constaté qu'il appartenait au chapitre de la cathédrale, il s'est demandé s'il ne renfermait point les salles de l'officialité, la bibliothèque, les archives, ou si c'était tout simplement un de ces magasins destinés à renfermer le produit des dîmes en blé, en vin, en laine, etc., etc., que percevait annuellement le chapitre. Les granges dimières, les magasins qui existent près de quelques-unes de nos abbayes, et dont l'architecture est souvent très-remarquable, autoriseraient cette supposition; cependant les quatre tours qui s'élèvent aux angles de l'édifice et son plan parfaitement régulier, lui donnent un caractère de noblesse que n'offrent pas habituellement de simples magasins.

Évidemment cet édifice ne remonte pas au delà du treizième siècle : la vue que nous en donnons a été prise du côté de la rue qui passe derrière l'abside de la cathédrale. Il est divisé en quatre étages : un étage en contre-bas, et trois étages superposés au-dessus du sol; le contre-bas

n'était éclairé que par des ouvertures carrées qu'on voit à un mètre au-dessus du pavé de la rue; ces trois étages au-dessus du sol avaient chacun cinq fenêtres : les unes en ogive, subdivisées en deux parties par un meneau, les autres carrées. Le dessin montre cette ordonnance.

Du côté opposé qui regarde l'intérieur de l'ancienne cour du chapitre, les portes du premier et du deuxième étage s'ouvrent au centre de la façade; un magnifique escalier du temps conduit au deuxième étage (le premier au-dessus du rez-de-chaussée).

A l'intérieur de cet édifice, on trouve dans la grande salle établie en contre-bas, à 7 mètres environ au-dessous du sol, de magnifiques voûtes en ogive, divisées sur la longueur en cinq travées; quatre colonnes cylindriques reçoivent au centre les arceaux de ces voûtes, et divisent l'espace en deux nefs ou galeries.

La même ordonnance se répète dans la salle du rez-de-chaussée, au-dessous de la précédente; seulement les voûtes ont moins d'élévation, et les chapiteaux des colonnes, qui étaient mieux éclairés, sont ornés de grandes feuilles



Édifice du treizième siècle, près de la cathédrale de Meaux.

assez ordinaires dans les monuments du treizième siècle.

Le second étage, auquel on arrive par l'escalier extérieur dont nous avons parlé, n'est pas voûté comme les deux autres; un plancher droit, en bois de chêne, repose sur des colonnes monocylindriques, au nombre de quatre, comme dans les étages inférieurs : ainsi les divisions sont toujours les mêmes; seulement il n'y a pas de voûte en pierre.

Le dernier étage, sous les combles, moins élevé que les autres, avait aussi moins d'importance.

Suivant les principes de construction usités partout au treizième siècle, des contre-forts espacés symétriquement font équilibre à la poussée des voûtes, à tous les points où elles viennent peser sur les murs : c'est à cette disposition surtout que nous devons la conservation de tant d'édifices du moyen âge.

Quelques portes de la cathédrale, entre autres les six arcades inférieures du chœur et les quelques colonnes de la nef, sont plus anciennes que le monument dont nous venons de donner la description. Elles datent au moins du douzième siècle. On reconnaît dans le reste de l'édifice le style des

divers siècles suivants. A l'extérieur, l'ensemble est d'un aspect sévère : l'édifice est lourd, sombre, sans ornements, excepté à la façade principale et à celle du nord. Les trois portails de la façade principale sont ogivales, et leurs décorations appartiennent à ce que l'on appelle le gothique flamboyant. Des deux tours qui devaient surmonter cette entrée principale de l'église, une seule a été achevée; elle a de hauteur environ 67 mètres; l'autre tour est inachevée; on l'appelle *la Tour noire*. Quoique l'on ait à regretter la destruction d'un grand nombre de statues, statuettes et bas-reliefs qui ornaient les voussures profondes des trois portails, on y trouve encore quelques détails d'un véritable intérêt : les bas-reliefs des tympans sont surtout assez bien conservés; ils représentent le Jugement dernier, l'Histoire de Jésus-Christ et celle de saint Jean-Baptiste. Quelques statues mutilées et un bas-relief, figurant la lapidation de saint Étienne, patron de l'église, ornent la façade du nord. A l'intérieur, l'édifice est beaucoup plus remarquable : la nef et le chœur, jusqu'au sanctuaire, sont bordés d'un double bas-côté qui donne de la profondeur à la perspective, et multiplie les



Façade principale de la cathédrale de Meaux.

effets d'ombre et de lumière. Au-dessus des travées règne une galerie construite ou réparée en différents styles; sept chapelles ornent l'abside formée de six colonnes qui supportent l'arcade décorée de colonnettes et de vitraux; au milieu une élégante colonnette s'élance vers la voûte, et sert

d'appui à sa retombée : cette partie de l'édifice, d'un travail élégant et hardi, est celle qui mérite le plus d'arrêter l'attention. Un grand souvenir s'attache à tout cet édifice religieux, et c'est avec émotion et respect qu'on se rappelle, en marchant sous ces voûtes, qu'elles ont retenti de la voix de

Bossuet. Une tombe et une statue en marbre blanc ont été élevées à ce puissant génie, dans ce sanctuaire où il a enseigné la foi, par la piété des fidèles.

#### ABUS DE LANGAGE.

Une maladie grave et le conseil d'un habile médecin m'avaient engagé à me rendre aux bains de Loèche, dans le Valais. On sait tout ce qu'à d'effrayant et de pittoresque cette haute vallée où l'on arrive de tous côtés par des précipices, et dont l'accès difficile semble avoir été destiné à faire apprécier davantage aux malades le remède puissant caché dans cette solitude. Ma seule récréation, dans ce lieu sauvage, était la promenade; je me donnais ce plaisir tous les matins après le bain, suivant que le temps le permettait, et je prenaissais de préférence le sentier qui, à travers de charmantes prairies, et sous l'ombre des mélèzes, conduit directement au pied de la Gemmi.

Un jour, deux personnes, étrangères comme moi, m'avaient précédé dans ce lieu remarquable, et, les yeux tournés sur la montagne nue, dont les rayons du soleil naissant faisaient ressortir toutes les aspérités, elles semblaient chercher ces sentiers que ma faible vue n'a pu y découvrir, et qui offrent le seul moyen de communication directe entre ce pays et le canton de Berne. L'une de ces personnes était une femme d'un âge assez avancé, l'autre était une jeune fille; toutes les deux semblaient appartenir à la classe aisée des campagnes, et leur accent me les fit reconnaître pour des compatriotes.

— Eh bien, Jenny, dit la plus âgée, te serais-tu fait une idée de pareilles montagnes, et aurais-tu cru que l'on pût arriver de l'autre côté de ce rocher?

— *Mon Dieu!* non, dit la jeune fille, je ne l'aurais jamais imaginé; et c'est tout au plus si je peux le croire encore.

— Dans un moment tu n'auras plus de doute; voici des voyageurs qui sortent du village, probablement après avoir fini leur cure; ils sont sur des mulets, et viennent de notre côté: sûrement, c'est pour passer la Gemmi. Aurais-tu envie d'être de la partie, pour voir?

— *Ma foi!* non; ils se passeront de moi. Je ne suis pas si folle que d'y aller; la tête me tournerait, et dans un moment vous me reverriez près de vous, mais dans un bel état... Mais, tenez, ne voilà-t-il pas un petit garçon qui monte avec eux? *Au nom de Dieu!* est-ce qu'ils comptent l'emmener par là-haut? Il est trop petit!

— Tout petit qu'il est, il paraît qu'il a plus de courage que toi, et que la tête ne lui tourne pas si facilement.

— Cela se peut; et tant mieux pour lui! Peut-être qu'il est né dans une contrée toute semblable. *Juste ciel!* quel pays! Retournons dans le nôtre aussitôt que nous pourrons.

J'étais auprès des deux étrangères, et je m'étais arrêté comme elles. Nous nous rangeâmes pour laisser passer la petite caravane. Quand elle eut passé, nous la suivîmes lentement, et la jeune fille, qui me connaissait pour m'avoir rencontré au bain, m'adressa la parole:

— Ma tante n'est pas du tout effrayée de cette Gemmi; elle y grimperait sans crainte, malgré son âge et son embonpoint. Ne croyez-vous pourtant pas, monsieur, que ce passage est dangereux?

— Mademoiselle, lui dis-je, *Dieu m'est témoin* que j'aimerais tout autant prendre un autre chemin; mais puisqu'il n'y a que celui-là, et que tout le monde y passe, j'y passe-rais aussi sans crainte.

La jeune fille sourit:

— Oh! dit-elle, il n'y a pas besoin que vous invoquiez le témoignage de Dieu; je vous crois sans cela. Mais vous conviendrez qu'une femme n'est pas obligée d'avoir autant de courage qu'un homme.

— La peur est plus excusable chez une femme; mais

teutes n'ont pas peur, et, *aussi vrai que je me confie à la parole divine*, je vous déclare qu'il en a déjà passé des milliers.

La jeune fille me regarda d'un air étonné et mécontent.

— Vous avez là un drôle de langage, monsieur, et je ne sais trop que penser de vous. Parlez-vous toujours ainsi?

— Non, je ne parle point toujours ainsi; je ne fais qu'imiter, en ce moment, une personne de ma connaissance.

— Eh bien, cette personne a tort, grand tort. C'est une profanation que de mêler ainsi les choses saintes aux discours les plus frivoles. J'ai peu d'éducation, vous pouvez bien le voir à mon langage; mais il n'y a pas besoin d'éducation pour sentir cela. Cette personne vous donne un très-mauvais exemple; si je la connaissais, je le lui dirais.

— En ce cas, dites-le-vous à vous-même, car c'est de vous que je parle.

— De moi?

— De vous. N'avez-vous pas tout à l'heure, en causant avec madame, employé les mêmes expressions dont vous me blâmez de m'être servi? Que faites-vous en disant *Mon Dieu!* sinon prendre Dieu à témoin de la vérité de ce que vous dites? Si cette exclamation ne signifie pas cela, elle ne signifie rien. Quand vous dites *Ma foi!* ou *Sur ma foi!* vous en appelez à la certitude des promesses de Dieu. Quand vous vous écriez *Juste ciel!* vous implorez la justice du dieu qui règne dans le ciel, apparemment à l'occasion de quelque action qui blesse la justice. C'est très-bien si le sujet est important et grave, très-bien encore si vous élevez votre pensée à Dieu en préférant son nom; mais s'il n'en est pas ainsi, vous avez « pris ce nom en vain. » Tout cela n'est-il pas vrai?

— Mais oui, en effet... il semble bien... Mais, monsieur, en disant ces mots, je n'ai pourtant aucune intention d'offenser Dieu. Ces paroles échappent sans qu'en pense à ce qu'elles signifient; on dit *Mon Dieu!* comme on dit *Sans doute, Certainement.*

— Eh! voilà précisément le mal: c'est que le nom de Dieu vienne sur nos lèvres sans que sa pensée soit dans notre cœur; c'est que ce nom ne nous saisisse d'aucune vénération; c'est qu'il puisse ainsi passer sans être aperçu. Certes, il serait beau d'entendre souvent le nom de Dieu sortir de la bouche des hommes, si en même temps leur cœur était plein de Dieu. Mais, chose bien étonnante, on peut assurer que ceux de la bouche desquels sort le plus fréquemment le nom de Dieu sont communément ceux qui pensent le moins à ce grand être. Je ne dis pas cela pour vous, mademoiselle.

— Oh! monsieur, vous pouvez le dire pour moi; je sens trop que cela me regarde aussi. Mais que vous dirai-je? tout le monde parle ainsi; j'ai suivi l'exemple... Mais n'est-ce pas, après tout, un bon signe qu'on fasse revenir si souvent le nom de Dieu dans la conversation? S'il n'était pas aimé dans le monde, son nom n'y serait pas si souvent répété.

— Il y a eu des temps où la pensée de Dieu présidait à tous les actes importants de la vie et se mêlait saintement à tout. C'est alors que prit naissance cette forme aimable de salutation, *A Dieu*, que nous avons gardée; c'est alors que les médecins les plus illustres terminaient ainsi leurs ordonnances: *Ainsi je te traite, Dieu te guérisse!* Les mœurs ont changé: on rougirait aujourd'hui de la pieuse simplicité de nos pères; mais on a conservé par habitude des formules de langage qu'ils employaient par sentiment; le nom de Dieu figure encore en tête de la moitié des phrases de la conversation d'un homme bien élevé. Vingt fois, au théâtre, dans la farce la plus indécente, on entendra ce nom sortir de la bouche d'un pauvre comédien. Voulez-vous voir ce que peut la force de l'habitude? Vous auriez honte de dire le mot *Par Dieu!* que j'ai honte moi-même de répéter; mais au fond vous faites la même chose en disant *Mon Dieu!* (1)

## LES CINQ ÉMERAUDES DE CORTEZ,

PERDUES, EN 1541, SUR LE RIVAGE D'ALGER.

Une tradition célèbre, mais qui laisse bien quelques doutes à la critique, veut que Fernand Cortez, méconnu par Charles-Quint dans les dernières années de sa vie, ait répondu au monarque qui l'interrogeait sur son nom : « Je suis celui qui vous a donné plus de royaumes, sire, que votre père ne vous avait laissés de cités. » La légende historique résume souvent ainsi, par un mot énergique, toute la vie d'un homme, et cela quelquefois aux dépens de la vraisemblance. Il est certain néanmoins que, lorsqu'il eut accompli sa prodigieuse conquête, le nouveau marquis del Valle comprit à merveille le rang qu'il devait occuper dans la postérité. Il parla en plus d'une occasion au maître du monde de puissance à puissance, et sa fierté naturelle fléchit si peu, qu'elle alla jusqu'à refuser à Charles-Quint cinq joyaux dont celui-ci promettait l'augmentation d'apanage. Le héros les avait bien gagnés, disait-il, et il réservait pour un don de son cœur ce qu'il refusait à la majesté impériale; qui saurait l'en blâmer? Au déni d'une futilité, l'empereur aurait répondu plus tard par de criantes injustices; et, chose étrange, où l'un perdit son armée, l'autre perdit son trésor. Alger, vainement assiégé par Charles-Quint, appartenait aujourd'hui à la France; il serait curieux qu'un hasard favorable donnât à quelque pauvre colon l'enjeu d'une dispute qui s'éleva jadis entre les deux conquérants les plus ambitieux peut-être d'un siècle si ambitieux.

Lorsque Cortez avait pu puiser au *trésor des Dieux* (on désignait ainsi le trésor sous la garde immédiate de Montezuma), il ne s'était point oublié (Bernal Diaz le rude soldat nous le prouve), et il avait fait choix tout d'abord, pour sa parure, de cinq merveilleux joyaux que tous les souverains de l'Europe auraient volontiers échangés contre leurs plus belles pierreries : c'étaient cinq émeraudes que l'industrie des Mexicains était parvenue à tailler d'une façon merveilleuse, et dont la piété des empereurs avait sans doute fait hommage à Vitzilopuchtli, le dieu des armées.

En Europe comme en Amérique, l'émeraude jouissait jadis d'une renommée qui s'est bien éclipsée depuis : les traditions orientales, alors en crédit dans la Péninsule, lui donnaient le pouvoir d'écarter les démons; dans le tarif des joailliers, elle venait immédiatement après le diamant et le rubis batai. Au Mexique, on la désignait sous le nom quelque peu barbare de *quetzaliztli* (1).

Ainsi qu'on le voit par les notes du savant Lorenzana, archevêque de Mexico, les villes considérables de l'empire étaient tenues de fournir des émeraudes parmi les tributs qui leur étaient imposés, et les plus belles de ces pierres étaient réservées pour la parure des divinités sanglantes qu'on adorait dans Tenochtitlan; elles brillaient à côté des turquoises réservées aussi pour les dieux. Les émeraudes conservées dans le temple atteignaient quelquefois de telles dimensions qu'on parvenait à tailler l'image de la divinité elle-même dans la pierre qui ornait d'ordinaire les plus grandes statues. Pour cela, chose merveilleuse, l'artiste mexicain ne faisait usage que des outils les plus imparfaits; il se servait uniquement d'instruments en cuivre allié d'une certaine quantité d'étain, et il employait aussi une poudre siliceuse renommée jadis à Mexico, et dont les joailliers n'abandonnèrent sans doute l'usage que lors de la décadence absolue de cette industrie. Si l'on en croit un chroniqueur contemporain, il existait sur la montagne d'Achiaulla une idole en miniature taillée dans une de ces pierres éclatantes, et la

plus belle qui eût encore frappé les yeux des Européens. Les Mistèques l'appelaient *le Cœur du peuple*, et elle n'avait pas moins de quatre pouces de longueur sur deux de large. L'artiste lui avait donné la figure d'un oiseau entouré d'un serpent. Quelle que fût la délicatesse du travail, elle fut impitoyablement brisée; le missionnaire dominicain qui l'avait trouvée en refusa quinze cents sequins, somme énorme pour l'époque, et que lui offrait un marchand espagnol moins scrupuleux que lui.

Par une coïncidence assez naturelle, les Péruviens, qui ne faisaient pas moins d'estime de l'émeraude que les Aztèques, avaient aussi des dieux taillés dans des pierres de cette espèce, qui atteignaient des dimensions vraiment extraordinaires. Don Juan de Velasco nous donne à ce sujet les détails les plus curieux. « La province de Manta, dit-il, avait deux temples qui existèrent jusqu'à l'entrée des Espagnols, l'un sur le continent, et l'autre dans l'île désignée sous le nom de *la Plata*. Le premier était le plus renommé : il était aussi riche et aussi fréquenté par les pèlerins que celui de Pachacamac au Pérou. Il était dédié au dieu de la santé nommé *Umina*. L'idole avait une figure demi-humaine, et était faite d'une très-fine émeraude, dont la valeur excédait tous les trésors réunis de beaucoup d'autres temples (1). » Selon Cleca de Leon, le dieu *Umina* fut si bien caché lors des guerres de la conquête, qu'on ne put jamais le découvrir.

De nos jours, ainsi que l'on peut très-assez assurer dans l'excellent ouvrage de M. de Jaucigny sur le Japon, l'empire Birman et l'Indo-Chine, un dieu d'émeraude, aux yeux de diamant, brille dans le principal temple de Sia-Yuthia, résidence du roi de Siam. Cette statuette représente le dieu Bouddha. Mais Crawford et Finlayson mettent fort en doute la valeur réelle de la pierre, qui n'aurait pas moins de deux pieds de haut.

Dans l'empire des Incas et dans le royaume de Quito, qu'il faut bien se garder de confondre, les émeraudes étaient réservées pour la parure des chefs de l'État. A Quito même c'était une magnifique émeraude qui, placée sur le sommet du front, servait d'insigne à la royauté. Atahualpa, avant qu'il conquît le Pérou sur son frère Huascar (la chaîne d'or), ceignit la fameuse émeraude des Scyris (les anciens souverains du pays). Les habitants de Quito excellaient dans la taille de cette pierre, qui leur était fournie en grande abondance par les mines de Tara et d'Atacamés.

Les émeraudes gigantesques du Mexique et du Pérou appartenaient-elles toutes à la variété qu'on désignait au seizième siècle sous le nom d'*émeraudes nobles*, et qui venait, surtout d'Orient (2)? Était-ce simplement des *bérils* ou des *aigues marines*, dont les parties constitutives sont les mêmes, avec des modifications simplement dans leur éclat et dans leur teinte? C'est ce que nous ne pouvons affirmer : le manque de science réelle des écrivains du seizième siècle et leur exagération nous font un devoir de nous tenir sur ce point dans une sage réserve. Depuis l'époque où la reine Bérénice faisait fouiller les sables de l'Égypte pour en obtenir de merveilleuses émeraudes, jusqu'au temps où la cité de Gènes gardait son *santo cantino* sous plusieurs clefs (3), tant de contes ont été débités sur ces belles pierres que nous craindrions d'en augmenter le nombre. Les émeraudes du Mexique et du Pérou, toutefois, jouissent d'une

(1) *Histoire du royaume de Quito*, Paris, 1839, 2 vol. in-8.

(2) L'émeraude orientale se vend encore jusqu'à 100 francs le karat. Une pierre de cette espèce, qui pèse 6 karats ou 24 grains, fut vendue, au commencement de ce siècle, 2 400 fr.; elle provenait de la collection d'un amateur nommé M. Dree.

(3) Rappelons que le *santo cantino* ou *catino di smeraldo orientale*, qu'un décret du sénat de Gènes défendait d'approcher de trop près, fut mis en gage, vers 1319, pour une somme équivalant à 1 000 marcs d'or, et retiré douze ans après par l'acquit de cette somme. « Il est de forme hexagone, avec deux petites auses, d'une seule pièce. Son grand diamètre est de 14 pouces, sa hauteur de 5 pouces 9 lignes, et son épaisseur de

(1) Du mot *quetzali*, plume très-verte, et de *yztli*, pierre très-polie et sans défaut. Au pays d'Anitan, les émeraudes étaient désignées sous le nom de *chulchviti*; elles étaient fort répandues dans tout le Guatemala. L'émeraude est une combinaison de silice, d'alumine, et d'une terre nommée glucine.

estime incontestable chez les joailliers espagnols durant tout le seizième siècle.

Les pierres tombées au pouvoir de Cortez, nous nous hâtons de le dire, n'avaient pas les dimensions presque fabuleuses de celles qui étaient vénérées dans les temples américains; elles n'en acquirent pas moins une telle renommée qu'il ne fut bientôt bruit d'autre rareté, lorsqu'on voulut signaler les magnificences tirées du trésor de Montezuma. Ce sera le confident du conquérant lui-même qui se chargera de nous les décrire. Francisco Lopez de Gomara s'exprime ainsi à propos de ces précieux bijoux: « Parmi celles qu'il avait rapportées des Indes, Cortez avait cinq émeraudes très-fines, et que l'on estimait à cent mille ducats. L'une était travaillée en forme de rose; la seconde représentait un cornet de chasseur; la troisième avait l'aspect d'un poisson avec deux yeux d'or, œuvre merveilleuse des Indiens; la quatrième était en façon de clochette, avec une riche perle pour battant; elle était montée en or, et portait pour devise: *Bendito que te crio*. La dernière formait une petite coupe avec son pied en or; quatre petites chaînes la retenaient et venaient se rattacher à une large perle disposée en bouton; le bord de la coupe était également d'or, et portait gravé alentour: *Inter natos mulierum non surrexit major*. Pour cette seule pièce, la plus précieuse de toutes, certains Génois qui se trouvaient à la Rabida lui avaient offert quarante mille ducats, afin de la revendre au Grand-Turc; mais il n'avait voulu donner alors ses émeraudes à aucun prix.... On l'avertit comme quoi l'impératrice désirait voir ces raretés, et que l'empereur les lui demanderait et les payerait. Il les donna à dona Juana comme joyaux, et ce furent les plus précieux que jamais femme ait portés en Espagne (1). »

Le récit du vieux chroniqueur nous fournit ici, d'une façon précise, la date de l'époque où les merveilleuses émeraudes acquirent leur plus grande renommée. Ce fut vers 1529, année durant laquelle Cortez s'allia à la grandesse d'Espagne en épousant dona Juana de Zunia, fille du deuxième comte d'Aguiilar et nièce du duc de Bejar, dont la famille l'avait toujours couvert de son appui durant un temps de persécutions. A cette époque, le héros du Mexique avait près de quarante-quatre ans, et, comme le disent les chroniqueurs, « s'il portait dans son extérieur l'empreinte des fatigues de la guerre, il n'avait pas encore perdu tous les attraits de la jeunesse. » Dona Juana, de la famille d'Arellano, appartenait à la maison royale de Navarre, et passait pour une des belles personnes de la cour. Malgré la différence d'âge existant entre elle et Cortez, elle donna dès-lors la preuve de la sagacité intelligente qui paraît avoir été, avec une certaine énergie, le trait principal de son caractère: elle choisit pour époux celui dont elle admirait la gloire, tout en devinant d'orageuses destinées qu'elle pouvait tenter d'adoucir. Cortez, affable pour tout le monde dans les relations habituelles de la vie, fut toujours pour elle un mari dévoué; il se montra à cette époque plein d'une tendresse chevaleresque, et les joyaux, objets d'envie pour une impératrice, parèrent la jeune fiancée.

Est-ce simplement un bruit de cour, comme le donne à

entendre le savant Prescott? La jeune épouse de Charles-Quint témoigna-t-elle avec une sorte de passion le désir de posséder les fameuses émeraudes, elle qui, à la cour de son père, avait pu admirer les trésors offerts en tribut par les potentats de l'Orient? C'est ce qu'il est bien difficile de décider aujourd'hui. La fille du roi Emmanuel était une des plus belles princesses de son temps, et peut-être, de toutes celles qui occupaient alors un trône, la plus recommandable par ses vertus. Elle se consola, nous aimons à le supposer, d'une contrariété légère. Le refus de Cortez ne trouva pas, dit-on, auprès de Charles-Quint l'indulgence qu'il méritait: le marquis del Valle, qui ne fut jamais vice-roi du Mexique, eut



Fernand Cortez. — D'après l'original conservé à l'hôpital de la Purissima-Concepcion de Jesus (Mexico).

par la suite plus d'une occasion d'en acquérir la preuve. Dix ans s'étaient à peine écoulés qu'un hasard étrange, qu'un événement imprévu montra toute la futilité du différend (1).

3 lignes. » La Condamine, qui eut occasion de le voir d'assez près, y distingua plusieurs petits vides semblables à des bulles d'air rondes et oblongues. Le sacro catino, taillé dans un morceau de verre coloré, n'a plus aujourd'hui d'autre valeur, s'il existe encore, que celle qui lui est assignée par son antiquité.

(1) « La segunda parte de la *Historia general de las Indias*, que contiene la conquista de Mexico y de la Nueva-Espana (escrita por Francisco Lopez de Gomara, clérigo), en Anvers, 1554, 1 vol. in-18. »

(1) L'épouse de Charles-Quint ne vivait plus alors. Née à Lisbonne le 23 octobre 1503, Isabelle s'était mariée à Séville le 11 mars 1526. Elle mourut le 1<sup>er</sup> mai 1539, à Tolède. Montée sur le trône d'Espagne bien peu de temps après la conquête du Mexique, elle s'occupa activement de ce pays lorsque l'administration lui en fut momentanément confiée. Ce fut elle qui envoya en Amérique six femmes instruites et respectables, pour élever les jeunes filles de Mexico appartenant à la population indigène.

La fin à une prochaine livraison.



## LA CORSE.

Voy. la Table des dix premières années.



Vue de Corte. — Dessin de Freeman, d'après M. A. Lenoir.

L'île de Corse, située entre les côtes de Gênes et la Sardaigne, à la latitude des États romains et de la Toscane, a 240 kilomètres en longueur, et seulement 90 en largeur. Ses montagnes sont couvertes de neige une partie de l'année. Le *monte Rotondo* s'élève à 2 763 mètres au-dessus de la mer. De belles forêts, composées particulièrement d'une espèce de pin originaire de l'île, couvrent presque entièrement les montagnes d'où s'écoulent de nombreux ruisseaux qui arrosent le pays. Plusieurs d'entre eux sortent de petits lacs situés sur des points élevés; les principaux sont ceux d'Ino et de Creno; le Stagno di Diana, au bord de la

mer, près d'Aleria, sur la côte orientale, paraît être l'ancien port de cette ville romaine. En se réunissant dans les vallées, les ruisseaux forment plusieurs rivières. Les plus importantes sont le *Tavignano*, dont l'embouchure est près des ruines d'Aleria; le *Golo*, qui descend jusqu'à Mariana, et le *Liamone*, dont les eaux coulent sur le versant occidental du monte Rotondo. Le 12 messidor an 11 (1<sup>er</sup> juillet 1793), la Convention nationale divisa la Corse en deux départements qui prirent les noms de ces deux dernières rivières; ils ont été réunis depuis en un seul sous le nom de département de la Corse.

Les géographes et quelques historiens de l'antiquité nous donnent une idée exacte de ce qu'était cette île à l'époque de la domination romaine. Strabon dit que les Grecs la nommèrent Tercepeue, puis Cyrne, de Cyrnus, fils d'Hercule. Étienne de Byzance la nomme Cyrnos et Cersis; Ovide, Thérapné; Pline et Diodore de Sicile lui donnent le nom romain de Corsica; ils ajoutent que c'est ainsi que la désignent ses propres habitants: on attribuait cette dénomination à une certaine Corsa Bubalca, femme ligurienne qui y aurait conduit une colonie de son pays. Ptolémée dit que cette île est baignée au septentrion et au couchant par la mer Ligustique, à l'orient par la mer Tyrrhénienne, et au midi par le détroit de Tapiros, qui la sépare de la Sardaigne.

La longueur de l'île, selon Pline, était de 150 000 pas; Strabon en compte 160 000. La largeur indiquée par le premier de ces écrivains était de 50 000 pas; le second dépasse ce chiffre de 20 000, différence considérable et difficile à expliquer. Pline lui donne 325 000 pas de circuit. Dans l'antiquité, la principale production du pays était le bois. Le pin devait, comme aujourd'hui, y constituer la base des forêts; les habitants recueillaient la résine en abondance et la donnaient en tribut aux Romains. La cire et le miel constituaient aussi une de leurs richesses. Toutefois, ils plantaient des arbres fruitiers et semailent des céréales, comme nous l'apprend Aristote. L'île produisait une grande quantité d'une espèce particulière de buis qu'on ne rencontrait pas dans d'autres pays, et qui donnait de l'amertume au miel que l'on recueillait sur toute l'étendue du territoire.

De nos jours, les richesses végétales de la Corse ne sont pas moindres que dans l'antiquité; il est probable même qu'elles se sont accrues, les forêts n'ayant jamais été défrichées par une population qui, d'une part, ne s'est pas étendue de manière à avoir besoin d'empêcher sur elles, et qui, d'une autre, n'ayant ni les capitaux nécessaires, ni le goût du commerce, ne s'est point occupée de l'exportation des bois.

Aujourd'hui le défaut de routes ne permet pas encore de tirer parti des bois de construction que renferment les forêts. Les dimensions remarquables des arbres et leur qualité permettraient d'en faire un grand commerce avec une partie de l'Europe. La forêt d'Aytóna, qui est la plus considérable, produit particulièrement des pins d'une grosseur prodigieuse, et qui périssent sur pied sans produire; la marine française enlève quelques-uns de ces arbres pour le port de Toulon, où ils sont employés à la construction des navires de guerre; on les fait arriver péniblement aux lieux d'embarquement en les roulant dans des ravins et sur une route incomplète et non entretenue. C'est aux ruines de Sagone, près du cap Cerghèse, arrondissement de Vico, qu'on amène les bois pour les charger sur des gabares de l'État. Le châtaignier atteint des dimensions énormes, est très-abondant, et nourrit de ses fruits une partie de la population; le chêne ordinaire et le chêne vert, puis le liège, qui appartient à la même famille, sont communs; les terrains en friche se couvrent d'arbusiers, de myrtes vigoureux et de plantes odoriférantes; les Corses y mettent le feu pour disposer le sol à la culture, ce qui occasionne quelquefois des incendies considérables qu'on ne peut toujours limiter au territoire à exploiter. Les arbres fruitiers sont l'oranger, le citronnier, le mûrier, l'olivier. La soie qu'on recueille en Corse sert à alimenter les fabriques de damas et de velours de Gênes; Lyon en fait usage pour ses soieries. Des oliviers admirables y sont indigènes, poussent sans culture, et produisent une huile excellente.

Le vin du cap Corse est renommé: avec plus d'industrie, on pourrait l'assimiler aux vins de l'Espagne et de la Sicile. Les fruits et les légumes sont excellents; le tabac, le coton et beaucoup d'autres produits des colonies réussissent parfaitement. Les céréales sont rares en Corse, en raison de l'indolence des habitants qui cultivent à peine ce qui est nécessaire à leurs besoins. Tous les ans, cinq ou six mille

ouvriers italiens, toscans, en général, viennent du continent pour cultiver la terre; à leur départ, ils emportent une partie des produits de la Corse, ainsi que l'argent qu'il serait si utile de conserver dans le pays pour le bien-être des habitants et pour les améliorations nécessaires au sol.

La Corse produit une race de chevaux de petite taille; l'ardeur de ces animaux compense ce que la nature leur a refusé en force; dans les montagnes, sur les bords des précipices, leur marche ne se ralentit jamais: leur pied est aussi sûr que celui du mulet.

Le mouton sauvage, ou mouflon de Corse, connu de Pline sous le nom d'ombre, habite le sommet des montagnes, dans les lieux les plus inaccessibles; on le voit s'élançer de rocher en rocher avec une vitesse incroyable. Sa souplesse est extrême, ainsi que sa force musculaire; ses bonds sont très-étendus, sa course est rapide: il serait impossible de l'atteindre, s'il ne s'arrêtait fréquemment au milieu de sa fuite pour regarder le chasseur. Le pays ne présente ni quadrupèdes malfaisants, ni reptiles; la chasse y est très-abondante, ainsi que la pêche.

La minéralogie de cette île est des plus intéressantes, et, pour les décorations monumentales, elle offrirait les matières les plus riches: des granits simples de plusieurs couleurs, des granits composés de globules gris ou rouges d'un fort bel effet sous le poli; un marbre d'un vert clair, nommé *verde corsico*, précieux à employer dans les arts, et remarquable par ses teintes chatoyantes et brillantes comme le labrador. Toutes ces matières sont des produits spéciaux au pays; on y rencontre aussi du salpêtre et de l'alun. Plusieurs capitalistes ont tenté d'exploiter ces richesses minéralogiques d'une manière fructueuse; mais l'absence des routes dans le pays a toujours été un obstacle insurmontable.

Les métaux qu'on trouve en Corse sont l'argent, le cuivre, le plomb et le fer; ce dernier doit être fort abondant, à en juger par les nombreuses pyrites qui roulent au fond des torrents, par les terrains rouges qu'on rencontre fréquemment, et enfin par le voisinage de l'île d'Elbe.

L'histoire des premiers peuples qui habitèrent la Corse est fort obscure, comme celle de la plupart des nations. Sénèque, qui habita cette île pendant plusieurs années, assure que les Cantabres ou Ibères s'y étaient établis dans les premiers temps, et que d'anciens usages conservés dans l'île en faisaient foi; que la langue des Corses, quoique changée presque entièrement par les immigrations des Grecs et des Liguriens venus depuis, conservait quelques mots de l'ancien langage des Cantabres (ce que Sénèque, Espagnol lui-même, pouvait juger mieux que personne). M. P. Mérimée, qui, en 1840, a publié un Voyage en Corse, s'appuyant des travaux du docteur Edwards sur les types des races humaines, a cru reconnaître dans les montagnards corses les caractères anthropologiques qui distinguent la race gallique, que l'on croit la plus anciennement établie dans la Gaule. Les analogies de caractères sont frappantes, et de plus, on trouve de nombreux monuments celtiques dans l'île. M. Mérimée en a publié plusieurs que l'on voit à Taravo, puis aux environs de Sartenne, et dans la vallée de Cauria.

Vers l'année 562 avant notre ère, des Grecs asiatiques partis de Phocée débarquèrent en Corse; vingt ans après, ils furent chassés par des Étrusques ligués avec les Carthaginois, maîtres alors de la Sardaigne. Ces derniers, voulant avoir seuls la possession de la Corse, firent une longue guerre aux habitants avant de se rendre maîtres du pays; encore ne purent-ils s'emparer de quelques parties des montagnes où il était impossible de faire pénétrer des troupes pour forcer à l'obéissance ceux qui s'y étaient retranchés. Aristote indique le moyen qu'employèrent les vainqueurs pour tenir ces peuples dans leur dépendance. Ils arrachèrent tous les blés et les autres productions de la terre, afin d'obliger les habitants à aller chercher en Afrique tout ce qui était nécessaire

à la vie, s'opposant, sous peine de mort, à toute culture d'arbres fruitiers ou de céréales. Ce traitement barbare ne pouvait qu'exaspérer un peuple habitué à sacrifier tout à son indépendance : aussi les Carthaginois furent-ils continuellement en guerre dans ce pays, jusqu'à ce que les Romains les en eussent classés.

Une inscription découverte à Rome en 1715 nous apprend que, l'an 494 de la fondation de cette ville, Lucius Scipion, fils de Cornélius Scipion Barbus, s'empara de l'île de Corse et de quelques autres îles de la Méditerranée. Les insulaires luttèrent longtemps contre les Romains. L'an 181 avant l'ère chrétienne, P'iparius leur tua deux mille hommes; bientôt après Cicénius leur en tua sept mille et fit dix-sept cents prisonniers, ce qui termina la guerre.

Pline compte dans le pays trente-trois villes ou bourgs; Strabon en nomme plusieurs; et Ptolémée en fait une énumération complète, désignant, en outre, les fleuves, les promontoires que l'on voyait à chaque rivage de l'île; il donne aussi les noms des diverses peuplades. Diodore de Sicile dit que de son temps la population ne s'élevait qu'à 30 000 âmes, ce qui est difficile à concilier avec le nombre de villes citées par Pline et Ptolémée.

Parmi les villes habitées par les Romains, les plus importantes paraissent avoir été Aleria, où les Étrusques auraient eu précédemment un comptoir, et que Sylla accrut par une colonie; puis Mariana, fondée par Marius. Les fréquentes relations avec l'Italie avaient fait établir ces deux cités sur la côte orientale de l'île. Palla, autre ville située au midi, aurait eu aussi de l'importance, en raison du voisinage de la Sardaigne; elle occupait les environs de la cale de Tizzano.

Aleria et Mariana sont à peu près les seuls points où se trouvent quelques fragments de colonnes antiques; de rares inscriptions, des restes de tuiles et de poteries, des médailles et des pierres gravées y indiquent la domination romaine. La première de ces deux villes possède aussi des ruines d'édifices assez considérables, et des fragments d'enceintes dans lesquels les constructeurs ont employé des matériaux romains. On y remarque un vaste souterrain nommé *la Sala reale*, couvert d'une voûte en arc aigu.

On voit au cap Corse, sur des roches affreuses, une tour dite de Sénèque, où l'on pense que fut renfermé ce philosophe par ordre de Claude, l'an 48 de l'ère chrétienne. Il y passa sept années, et peut-être y composait-il ses traités *De consolatione*, adressés à sa mère Helvia et à son ami Polybe. Dans ces ouvrages, il peint la Corse sous les couleurs les plus sombres et les plus exagérées, ce qui s'explique par son exil. Cette tour, située dans la commune de Luri, n'a pas l'apparence d'une construction romaine; peut-être occupait-elle la place d'un bâtiment où Sénèque aurait été véritablement enfermé, bien qu'il y ait une autre tour qui porte le même nom à Pietre Carbora. On croit voir dans cette tour, placée au sommet de rochers élevés, un donjon du moyen âge; on trouve alentour les ruines de l'enceinte d'un château.

Les Goths succédèrent aux Romains dans la possession de la Corse, puis les papes. En 598, saint Grégoire le Grand ordonna à Pierre, évêque d'Aleria, d'y construire une basilique et un baptistère, comme nous l'apprend Baronius. Lorsque les Sarrasins dévastèrent les côtes d'Italie, ils enlevèrent cette île aux souverains pontifes, et la ravagèrent. Pepin, Charlemagne et leurs fils, les Pisans, puis les Génois, en furent successivement les maîtres. C'est à ces deux derniers peuples que la Corse doit la construction de la plupart de ses églises, de ses couvents et des principaux monuments qui s'y trouvent. Ces édifices offrent, sauf quelques exceptions, les caractères de l'architecture italienne des deux derniers siècles.

Les Génois furent maîtres de la Corse jusqu'au règne de Louis XV, durant lequel, en 1768, ils la cédèrent à la France, fatigués de la longue guerre d'indépendance que leur faisaient

les habitants du pays depuis un demi-siècle, et dans laquelle se distinguèrent particulièrement les généraux Cecaldi, Gafforio et Paoli. Gafforio fut assassiné, par trahison, auprès de la ville de Corte, qu'il avait reprise aux Génois. Paoli résista vainement à la France, et alla mourir chez les Anglais qu'il avait appelés à son aide: on voit une inscription en son honneur à Westminster. En 1796, les Français reprirent la Corse, et ils n'ont cessé depuis lors d'en être possesseurs.

Les principales villes modernes de la Corse sont Corte, située au centre de l'île, au confluent de deux rivières qui sortent du monte Rotondo, point culminant de l'île. Cette ville, dont nous donnons, page 129, une vue prise de l'occident, est intéressante par sa position géographique et par le rôle qu'elle a joué dans les guerres intestines; elle était la capitale de l'île avant que les Génois portassent le siège de leur gouvernement à Bastia. Construite en amphithéâtre, ses rues sont tortueuses et escarpées; on y voit de belles maisons, une caserne et un château fort qui s'élève sur un rocher dominant la ville, et défend la seule route qui existe entre Ajaccio et Bastia. Le territoire de Corte est pen étendu, resserré qu'il est de tous côtés par des montagnes granitiques et abruptes.

Bastia, ville la plus considérable de l'île, était la capitale sous la domination génoise; elle est située à la base du cap Corse, sur la côte orientale, vis-à-vis de l'île d'Elbe, qu'on aperçoit à l'horizon; elle est assez bien bâtie, possède un petit port fermé par une jetée, à l'extrémité de laquelle les Français ont placé un phare. Ses monuments sont un château fort qui s'élève sur des rochers, au midi du port, des églises dans le style de la renaissance italienne, et une salle de spectacle. C'est le chef-lieu d'une sous-préfecture, et le siège de la cour civile. Son territoire, qui s'étend sur toute l'étendue du cap, produit des vins excellents et des oliviers d'une beauté remarquable. Elle doit sans doute son origine à la destruction de la ville de Mariana, fondée par Marius, et qui en est peu éloignée. Le bourg du Vescovato, l'un des plus beaux du pays, situé de même près de Mariana, fut aussi s'élever après que les Sarrasins eurent dispersé les habitants de cette cité romaine.

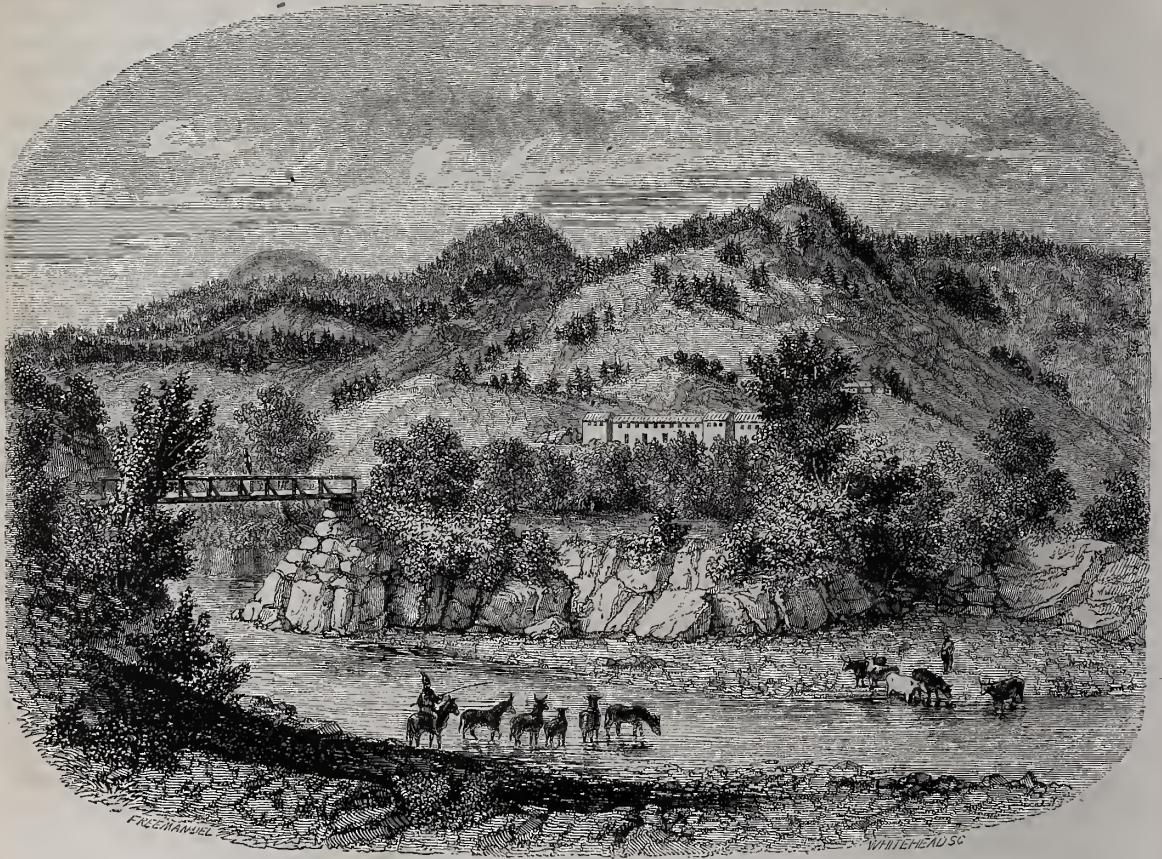
À l'occident de Bastia, s'élève la petite ville de Saint-Florent, au fond d'un golfe du même nom; puis, à l'ouest, Calvi, point le plus fortifié de la Corse tant par la nature que par les murailles qui l'entourent, cette ville ayant été construite sur une montagne presque entièrement entourée d'eau. Strabon et Pline citent cette position militaire. Au moyen âge, elle résista au célèbre Barberousse, et, en 1794, elle soutint un long et honorable siège contre les Anglais, qui ne purent s'en emparer que par famine.

Vico, situé à 12 kilomètres de la mer, au couchant du monte Rotondo, offre peu d'intérêt; mais en s'approchant de la montagne, on arrive, par les paysages les plus pittoresques, à une source d'eaux minérales, près des rives du Liamone; elle attire les malades pendant la saison des bains. Une vue de cet établissement, construit d'une manière fort simple, est gravée à la page 132. Le Liamone, sur lequel est jeté un pont de bois, coule au premier plan; les eaux minérales sont distribuées dans des cellules dont on voit le sommet au delà du fleuve, par-dessus les maquis; une auberge occupe le haut d'une colline voisine; au fond, une chaîne de montagnes couvertes de pins, et servant de contre-fort au monte Rotondo, se dirige vers l'ouest. Cette chaîne est dominée par trois points culminants, dont l'un, composé d'un immense rocher qui a la forme d'un crâne, est nommé le *Cervello*.

Au midi du canton de Vico s'ouvre un golfe magnifique, rappelant en petit celui de Naples: c'est la rade d'Ajaccio. Cette dernière ville, célèbre par la naissance de Napoléon, s'élève au bord de la mer, au septentrion du golfe; c'est le chef-lieu du département de la Corse. Mieux bâtie que Bastia,

mais moins étendu, Ajaccio est dans une situation plus convenable, particulièrement pour les navires qui viennent de France; son port, formé par le fond du golfe, peut recevoir les vaisseaux de guerre et les abriter contre tous les vents. Brûlée au dixième siècle par les Sarrasins, puis abandonnée de ses habitants, cette ville était originairement située plus loin, au fond du golfe, dans un lieu où l'on voit encore quelques ruines; rebâtie, plus tard, au point qu'elle occupe aujourd'hui, elle fut fortifiée, au seizième siècle, par le maréchal de Termes; il fit construire la citadelle et les murs qui limitent la ville vers le midi. Les quais sont beaux et larges, une grande place les avoisine, et c'est là que se tient le marché. Ce large espace donne accès à une belle rue qui se dirige vers les montagnes, et est limitée par le palais

de la préfecture. La vue que nous donnons est prise des hauteurs qui dominent la ville au nord; elle s'étend sur le golfe; l'église principale, surmontée d'un dôme, est celle où fut baptisé l'empereur; la maison de sa famille, où il naquit le 15 août 1769, est située à peu de distance, devant une petite place plantée d'arbres. Un moulin à farine établi dans la citadelle, et construit d'une manière particulière, avec des ailes horizontales, forme une tour ronde que l'on voit à la droite de l'église; à gauche de l'habitation du préfet, édifice carré (au milieu du dessin), commence une longue rue qui s'étend vers les bords du golfe; c'est le point de départ de la route qui, d'Ajaccio, se dirige vers Bastia. De belles maisons particulières, des fontaines au pied des rochers, des chapelles pittoresques, une



Vue du mont Cervello. Bains de Vico. — Dessin de Freeman, d'après M. A. Lenoir.

riche végétation, en font une promenade charmante et très-fréquentée par les habitants de la ville. De la montagne qui domine ce côté d'Ajaccio, on jouit d'une vue admirable: à mi-côte s'élève la maison de campagne de la famille Bonaparte, dans laquelle se passa l'enfance de Napoléon.

Ajaccio est un séjour agréable; ses environs produisent de très-bons vins, et sa température, douce et régulière, permettrait d'y varier les produits agricoles.

Un petit fort abandonné est situé, au fond du golfe, sur une éminence; plus loin on voit la tour de Capitello, construite par les Génois, et dans laquelle, en 1793, Napoléon, alors chef de bataillon de gardes nationales, soutint un petit siège contre des insurgés qui étaient maîtres d'Ajaccio. Parti de Bastia à bord d'une frégate, accompagné d'un représentant du peuple pour ramener cette ville à la domination française, il alla s'emparer de la tour de Capitello avec une chaloupe montée par cinquante hommes; mais pendant trois jours une tempête ne lui permettant pas de reprendre

la mer avec son embarcation, il fut obligé de se fortifier dans la tour, et de s'y défendre contre les rebelles, qu'il ramena enfin à l'obéissance. En quittant la tour, il tenta inutilement de la faire sauter; elle se fendit seulement: on voit à l'orient la crevasse que produisit la poudre. Cette tour est une de celles qui avaient été construites sur tout le littoral, aux dépens des habitants, pour se préserver des attaques barbaresques.

Au midi d'Ajaccio, la Corse possède encore deux petites villes, Sartène et Bonifaccio: la première est située dans l'arrondissement de Tollano; la seconde, à l'extrémité la plus méridionale de l'île, devant le détroit couvert de rochers qui la sépare de la Sardaigne. Bonifaccio est une des meilleures places de guerre de la Corse. Elle est bâtie sur une pointe qui plonge à pic dans la mer: la nature la défend de ce côté; vers la terre, elle est protégée par de bonnes fortifications, desquelles on n'approche que par une pente fort rapide. Le port de cette ville est sûr et profond;

sa forme est allongée comme un canal ; le voisinage de la Sardaigne pourrait en faire un point très-utile au commerce. La latitude méridionale de cette partie de l'île permettrait la culture de l'indigo, du sucre, du coton et de presque tous les produits des Antilles.

Ce fut par Bonifaccio que les Génois commencèrent à établir leur domination en Corse. Ils s'emparèrent de ce point militaire par trahison ; puis, en donnant aux habitants de grands privilèges, ils attirèrent à eux plusieurs villes du pays. A peu de distance de Bonifaccio, sur la côte qui regarde l'Italie, est Porto-Vecchio, pauvre village, que défendait autrefois un château détruit par les Génois : son port est magnifique, et le seul que la nature ait préparé sur la côte orientale ; il pourrait devenir le centre d'un grand commerce avec l'Italie et le Levant. L'abandon dans lequel l'administration laisse ce point important est cause qu'en

été des eaux stagnantes y apportent la fièvre, et que les habitants fuient dans les montagnes. Des travaux peu dispendieux rendraient la salubrité à ce beau territoire, et permettraient d'y établir une colonie florissante par sa position géographique et par la fertilité du sol.

L'industrie de la Corse a toujours été très-peu active : elle se réduisait, dans l'antiquité, à extraire la résine, à élever des troupeaux, dont la laine servait sans doute à vêtir les habitants, et le cuir à faire des outres pour contenir des liquides ; il faut ajouter la récolte du miel et de la cire, qui paraît avoir été la principale occupation des anciens Corses, si l'on en juge par le tribut que leur imposèrent les Romains, au moment de leur soumission. Les vainqueurs exigèrent d'eux immédiatement 300 000 livres pesant de cire, et les obligèrent à en fournir ensuite annuellement une quantité considérable, ainsi que de la résine et du miel. Le



Vue d'Ajaccio. — Dessin de Freeman, d'après M. A. Lenoir.

pays, couvert de plantes aromatiques est encore aujourd'hui très-favorable à l'apiculture.

De nos jours, les Corses ne sont guère plus avancés en industrie qu'autrefois : de la laine brune de leurs brebis ils fabriquent un drap grossier dont sont vêtus les habitants des campagnes ; ils font encore usage des outres pour contenir les liquides ; tous les transports se font péniblement à dos de mulet et de cheval ; ils ne connaissent pas les charrettes ; le commerce et l'échange des denrées en éprouvent des entraves continuelles. Bastia est le port où se fait le commerce des cuirs et des vins. La plupart des objets de consommation habituelle sont apportés dans l'île par de petits navires marchands venant de France et d'Italie. Les moulins à huile et à grains sont presque les seules usines que l'on rencontre ; la simplicité de leur construction semble indiquer une origine ancienne.

*La fin à une autre livraison.*

#### SATIRE POPULAIRE CONTRE LES CORPORATIONS.

A l'origine, les corporations de métiers avaient rendu des services, en imposant aux apprentis qui voulaient devenir maîtres des conditions d'habileté et de moralité ; mais, comme beaucoup d'autres institutions humaines, elles avaient insensiblement dégénéré : on ne demandait plus toujours aux aspirants des titres sérieux à leur admission ; il suffisait souvent à des ouvriers de peu d'habileté et de moralité, d'un peu d'argent ou d'une recommandation, pour être préférés à des hommes laborieux, capables, intelligents. L'esprit populaire, fin et railleur, avait signalé ces abus longtemps avant que le législateur intervint et substituât la liberté à l'ancien système d'organisation de l'industrie. Voici un petit écrit publié vers le commencement du dix-huitième siècle, où l'on trouve la censure comique de la réception d'un ouvrier. L'auteur, pour rendre la satire plus vive, a choisi l'une des professions qui, de tout temps, ont été le

plus exposées aux épigrammes. Il s'agit d'un apprenti carrelleur de souliers, c'est-à-dire d'un savetier ambulante. Si les savetiers ont toujours été assaillis de plaisanteries bonnes ou mauvaises, il faut reconnaître aussi qu'ils ont toujours eu la répartie prompte et divertissante. Il est donc bien probable que ce petit pamphlet ne resta point sans réponse; tel qu'il est, il nous a paru pouvoir concourir à nos études sur les mœurs de nos pères. On y voit que l'habitude des ouvriers de fêter le lundi date de plus loin que notre siècle; on y trouve aussi quelques traits amusants qui peignent particulièrement la profession; mais le fond est une critique générale. La scène, qui se passe à Rouen, bien que l'écrit ait été imprimé à Troyes, rappelle, à quelques égards, la réception du *Malade imaginaire* dans la corporation des médecins: il y a seulement entre les deux la distance de la comédie à la parade.

*Récit véritable et authentique de l'honnête réception d'un maître savetier, carleur et réparateur de la chaussure humaine, et ce qui s'est fait et passé dans cette illustre compagnie, entre l'aspirant, l'ancien et les gardes.*

L'ANCIEN. Mon grand ami, combien avez-vous fait d'années d'apprentissage? car sachez que quand ce serait un grand de l'État qui voudrait être reçu dans notre corps, il faudrait absolument qu'il eût fait sept années d'apprentissage, ou qu'il épousât une fille de maître.

L'ASPIRANT. Messieurs, messeigneurs, il n'y a pas justement sept années que je m'instruis; mais, outre qu'il y a plus de six ans que je travaille, j'ai été enseigné par un des plus habiles hommes de toute l'Europe: c'est en quoi je dois être en quelque façon dispensé de l'autorité de vos statuts, et par l'avantage que j'ai d'avoir pour mère la fille de maître Crevin, qui est présentement député de la communauté, occupé à la poursuite de votre procès contre les maîtres des basses œuvres pour l'honneur et la préséance qu'ils osent vous disputer depuis quelque temps, et qui a quitté pour cela la charge qu'il avait de cointre d'honneur de la paroisse Saint-Amand.

L'ANCIEN. Vous avez de grands titres pour n'être pas refusé; mais rappelez-vous notre loi sur le chapitre *du corps!* ce qu'elle prescrit est inviolable, et c'est la règle qui mérite être la plus suivie, par la raison qu'elle apporte que c'est pour s'acquiescer plus exactement de la profession, vu la capacité consommée et vive force d'esprit inépuisable; car quand il faut trouver dans un cuir de Barbarie quatre semelles et vingt bouts, il faut que l'esprit travaille et que cela parte de là (de la tête)! Vous me semblez avoir lu cette science aux statuts; cependant, afin qu'on ne vous puisse rien reprocher et qu'on ne nous accuse pas d'avoir profané l'excellence de l'art, en y admettant un homme qu'on pourrait toujours juger indigne jusqu'à ce qu'il donne des marques du contraire, il est bon que vous fassiez chef-d'œuvre.

L'ASPIRANT. Messieurs, messeigneurs, je vous prie très-humblement de ne vous point mettre en cette espérance, qui ne servirait qu'à m'éloigner pour quelques jours du bonheur où j'aspire; j'aime mieux qu'il m'en coûte quelque argent.

L'ANCIEN. Hé! combien avez-vous à mettre dans le coffre du métier?

L'ASPIRANT. Messieurs, messeigneurs, je n'ai que cinquante écus.

L'ANCIEN. Il faut deux cents livres.

L'ASPIRANT. Messieurs, messeigneurs, contentez-vous de cela.

L'ANCIEN. Il faut autant, mon grand ami.

L'ASPIRANT. Messieurs, messeigneurs, j'ai été laquais chez M. de l'Arsenac, un des grands de France, qui aura l'honneur de vous remercier de vos bontés pour moi.

L'ANCIEN, *parlant aux gardes*. Ne ferons-nous rien en

faveur de l'Arsenac, celui qui est un des grands de la France?

LES GARDES. Allons, allons, il mérite bien quelque égard.

L'ANCIEN. Hé bien, à sa considération, on vous reçoit à votre offre. Levez la main: ne jurez-vous pas d'observer les règlements de l'état?

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De ne vous rencontrer jamais dans un repas sans vous enivrer, et sans emporter à votre maison quelque morceau de viande dans votre poche?

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De faire parler de vous dans la ville, à l'exemple de vos compagnons, au moins trois fois en votre vie.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. Et quand vous trouverez quelque maître qui commettra quelque faute, de lui répliquer qu'il ne sera jamais qu'un maçon, ce métier étant au-dessous de votre devoir pendant votre vie.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. D'enseigner fidèlement à ceux qui vous le demanderont la demeure la plus cachée des gens les plus inconnus.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De ne travailler jamais le lundi.

L'ASPIRANT. Je le jure et rejure.

L'ANCIEN. D'avoir trois lijets et un geai à siffler, et leur enseigner fidèlement.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De vous informer curieusement de tout ce qui se passe chez vos voisins.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De savoir la généalogie de toutes les familles.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De vous introduire tant dans les paroisses, communautés, qu'autres lieux pour avoir titres d'offices, dit de premier cointre, porte-bannière, donneur de pain bénit, loueur de chaises, clerc de confrérie, sonneur et fossoyeur.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. D'aller tous les dimanches et fêtes sur la place de la Bourse pour parler de la guerre et des autres affaires du temps.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. Promettez-vous de garder fidèlement et exécuter toutes les demandes sur lesquelles je viens de vous interroger?

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. Nous, ancien du métier, toujours vénérable savetier, réparateur de la chaussure humaine en cette ville de Rouen, de l'avis et du consentement des gardes y assemblés en la manière accoutumée, nous recevons, admettons, établissons et faisons maître savetier, carleur et réparateur de la chaussure humaine, en cette ville de Rouen, le sieur MAXIMILIEN BELLE-ALESNE, *car tel est notre bon plaisir*, pour en jouir aux droits, préséances, dignités et privilèges y attachés.

LES GARDES. Vivat! vivat! vivat!

L'ANCIEN. Mon grand ami, il ne reste plus qu'à savoir de quelle branche vous voulez être; car remarquez que nous en avons de trois sortes: 1<sup>o</sup> les urelus; 2<sup>o</sup> les brelandiers; 3<sup>o</sup> les porte-aumuche. Les urelus ont une boutique en leur maison; les brelandiers ont un étail ou un brelan au coin d'une rue; les porte-aumuche vont par les rues criant: A ces vieux souliers!

L'ASPIRANT. Je désirerais être porte-aumuche.

L'ANCIEN. Soit; prenez votre ton.

L'ASPIRANT, *s'essayant de crier*: A ces vieux souliers!

L'ANCIEN. Tout beau! vous contrefaites la voix de maître Gaspard qui a si bien conservé les droits de notre métier;

qu'il meure quand il voudra, il a une messe fondée pour lui. Moyennez votre ton.

L'ASPIRANT. A ces vieux souliers!

L'ANCIEN. Holà! vous n'y êtes pas encore; vous prenez le ton comme maître Albert: un peu plus bas.

L'ASPIRANT. A ces vieux souliers!

L'ANCIEN. Vous avez bien de la peine à comprendre ce ton; vous usurpez la voix de maître Jean Grosceïl, siffleur de chardonneret. Un ton plus bas.

L'ASPIRANT. A ces vieux souliers!

L'ANCIEN. Bon; justement vous y voilà. Gardez-vous bien d'oublier ce ton.

C'est de tout temps immémorial que nos prédécesseurs ont sagement ordonné que l'on réglât la voix de chaque maître pour éviter la confusion et les surprises qui pourraient arriver. On vous dégraderait si vous changiez seulement un *iota*. Allez faire trois tours par la ville et donnez des bouquets aux maîtresses (les femmes des maîtres).

Et quand vous passerez devant la boutique des maîtres urelus, ou lorsque vous les rencontrerez par les rues, quel salut leur direz-vous?

L'ASPIRANT. Je leur dirai: Bonjour, maître.

L'ANCIEN. Et aux maîtres brelandiers, que leur direz-vous?

L'ASPIRANT. Bonjour donc.

L'ANCIEN. Où irons-nous faire la fête de votre réception?

L'ASPIRANT, à l'ancien et aux gardes. Il n'est que d'aller en plein cabaret: allons au grand Gaillard-Bois!

## UN CONTRE QUATRE.

ANECDOTE INDIENNE (1).

Un savant, un saïyid (religieux), un militaire et un banyan (marchand), entrèrent un jour dans un jardin et se mirent à cueillir des fruits mûrs et verts qu'ils mangèrent. Ils en prirent et en coupèrent beaucoup d'autres qu'ils jetèrent après y avoir goûté. Le jardinier survint; mais il pensa qu'étant tout seul, il ne pouvait pas entrer en discussion avec ces quatre individus, qui ne manqueraient pas de le frapper. Il s'adressa donc d'abord au savant, et lui dit: « Salut, seigneur. En qualité de savant, vous êtes le pilier de la religion, le directeur dans la bonne voie des gens égarés, fourvoyés et perdus. Quant à ce saïyid de notre foi et de notre religion, je suis son serviteur. J'ai aussi beaucoup de considération pour ce militaire. Lorsque des hommes tels que vous et eux, qui êtes mon appui, venez dans mon jardin, c'est pour moi un sujet de bénédiction et de bonheur. Mais qu'est-ce que ce marchand? De quel droit vient-il sans crainte dans ce jardin dévaster la propriété de mon père? Il n'a pas de prétexte à donner. » Ayant ainsi parlé, le jardinier se précipita sur le banyan, lui lia les mains et les pieds, et le poussa dans un coin. Puis il dit au soldat, qui était ivre: « Tes deux compagnons sont des personnes recommandables; ils peuvent considérer ce jardin comme leur appartenant, quoique j'en aie payé l'impôt foncier; mais quant à toi, qui t'as porté à le dévaster? » Là-dessus il le saisit par le collet, le lia aussi, et le mit à l'écart.

Ensuite il dit au savant: « Tout le monde est plein de respect pour les saïyids, et j'ai moi-même pour eux la plus grande considération; mais toi qui as des prétentions à la science, ne sais-tu pas que c'est un crime que de dévaster un jardin qui ne vous appartient pas? A quoi te sert donc ta science? Il en est de toi comme de l'âne chargé de livres. »

(1) Extrait du *Sür-i-Ischrat, jamî ulhikâyat*, c'est-à-dire « la Récréation, collection de narrations. » Cet ouvrage hindoustani a été composé par Schaïkh Salih Muhammad Usmani, attaché au service de la Compagnie des Indes vers 1825.

Ayant ainsi parlé, il le saisit par la barbe, et lui lia les mains et les pieds.

Lorsque le saïyid fut ainsi seul libre, le jardinier lui dit: « Écoute-moi: tu as la prétention d'être saïyid; mais qui est-ce qui a pu donner cette dignité à un méchant tel que toi? Dans tous les cas, le prophète ne t'a pas permis, sans doute, de disposer de ce qui appartient à autrui. Pourquoi donc as-tu dévasté ma propriété? »

Le jardinier finit par attacher au saïyid les coudes derrière le dos; et il laissa ainsi liés les quatre compagnons, jusqu'à ce qu'ils lui eussent payé à son gré le prix des fruits qu'ils avaient mangés ou détruits.

Cette anecdote est la mise en action de ce proverbe: « Lorsqu'au jeu de nard (1) on sépare les pièces, elles sont perdues. »

## TROIS ORDRES DE BIENFAISANCE. — LEUR BUT.

Il y a une bienfaisance publique qui s'exerce par l'administration générale ou municipale, — une bienfaisance privée qui s'exerce isolément par chaque individu, — une bienfaisance qui tient à la fois de l'une et de l'autre, et qu'on pourrait appeler *collective*, qui s'exerce par des associations indépendantes et volontaires.

Le but commun de ces trois ordres de bienfaisance consiste:

1° A prévenir, autant qu'il est possible, l'indigence dans ses sources.

2° A réprimer, autant qu'il se peut, l'indigence volontaire et factice.

3° A faire en sorte que l'indigent tire lui-même tout le parti possible des ressources qui lui restent.

4° A lui procurer, dans le cas de détresse momentanée, par maladie, accident, manque de travail, ou surcharge de famille, le genre d'assistance qui lui est nécessaire, dans la juste mesure de ses besoins, mais de manière à ne prolonger cette assistance que pendant la durée de sa détresse, à accélérer le moment où il en sera délivré, à prévenir enfin le retour des mêmes embarras.

5° A assurer une assistance durable à celui dont le malheur est sans terme et sans remède.

6° A procurer cette assistance avec les moindres frais possibles.

7° A faire en sorte que l'espèce et la quotité des secours soient dans un rapport constant avec la situation physique et morale de l'indigent, avec la nature de ses besoins, et à ce qu'il ne soit pas exposé à en abuser.

DE GÉRANDE, le *Visiteur du pauvre*.

## LÉGISLATEURS AMÉRICAINS CONFONDUS PAR LES ESPAGNOLS ET LES PORTUGAIS AVEC SAINT THOMAS.

Le prêtre législateur des Mexicains, Quetzalcoatl, qu'il ne faut pas confondre avec le dieu de l'air qui porte le même nom, fut considéré, durant la première moitié du seizième siècle, comme ayant une identité parfaite avec saint Thomas. Non-seulement on fit voir aux Espagnols les traces qu'il avait laissées sur la terre; mais, en insistant sur les lois morales et sur les principes intellectuels qu'il avait donnés au monde, on le représentait comme étant barbu et comme appartenant à la race blanche. Temendaré ou Temonendaré a également au Brésil une complète identité avec l'apôtre voyageur; il en est de même de Bochica, le législateur de la Nouvelle-Grenade; la légende s'applique également à Viracocha, auquel les *conquistadores* rapportaient aussi les incessantes pérégrinations de saint Thomas. Selon eux, le saint voya-

(1) Espèce de jeu de dames.

geur, après avoir converti les Indes, serait venu par la Chine et le Japon prêcher l'Évangile dans le nouveau monde.

MUSÉE DU LOUVRE.

STATUE DE MINERVE, D'ALBATRE ORIENTAL.

Tout le corps drapé de cette remarquable statue antique se compose d'un seul morceau d'albâtre oriental. La draperie est d'une simplicité et d'une noblesse admirables ; la tête, les

pieds et les bras, ajoutés dans les temps modernes, sont de marbre blanc doré. Minerve est représentée tenant dans la main gauche une chouette. Sa poitrine est couverte de l'égide bordée de serpents et où est figurée la tête de Méduse sur un fond d'écaillés. Cette égide est repliée de manière à faire voir, par sa flexibilité, qu'elle n'était dans son origine qu'une peau de chèvre, ainsi que l'indique son nom grec.

La statue, haute en son entier de 1 mètre 40 centimètres, faisait partie de l'ancienne collection des rois de France. On



Musée du Louvre. — Statue de Minerve, d'albâtre oriental. — Dessin de Freeman.

ne la voit point figurer dans la « Notice des statues, bustes » et bas-reliefs de la galerie des antiques du Musée central des arts, ouverte pour la première fois le 18 brumaire » an IX. » Sous l'Empire, elle décorait le salon du trône dans le palais de Compiègne ; avant la révolution de 1848, elle était conservée aux Tuileries, dans le grand salon de l'appartement de la duchesse de Nemours. C'est de là qu'elle

a été apportée au Musée du Louvre, où on la voit dans la salle des Bijoux ; elle y a remplacé la statue d'argent de Henri IV enfant, par Bosio.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

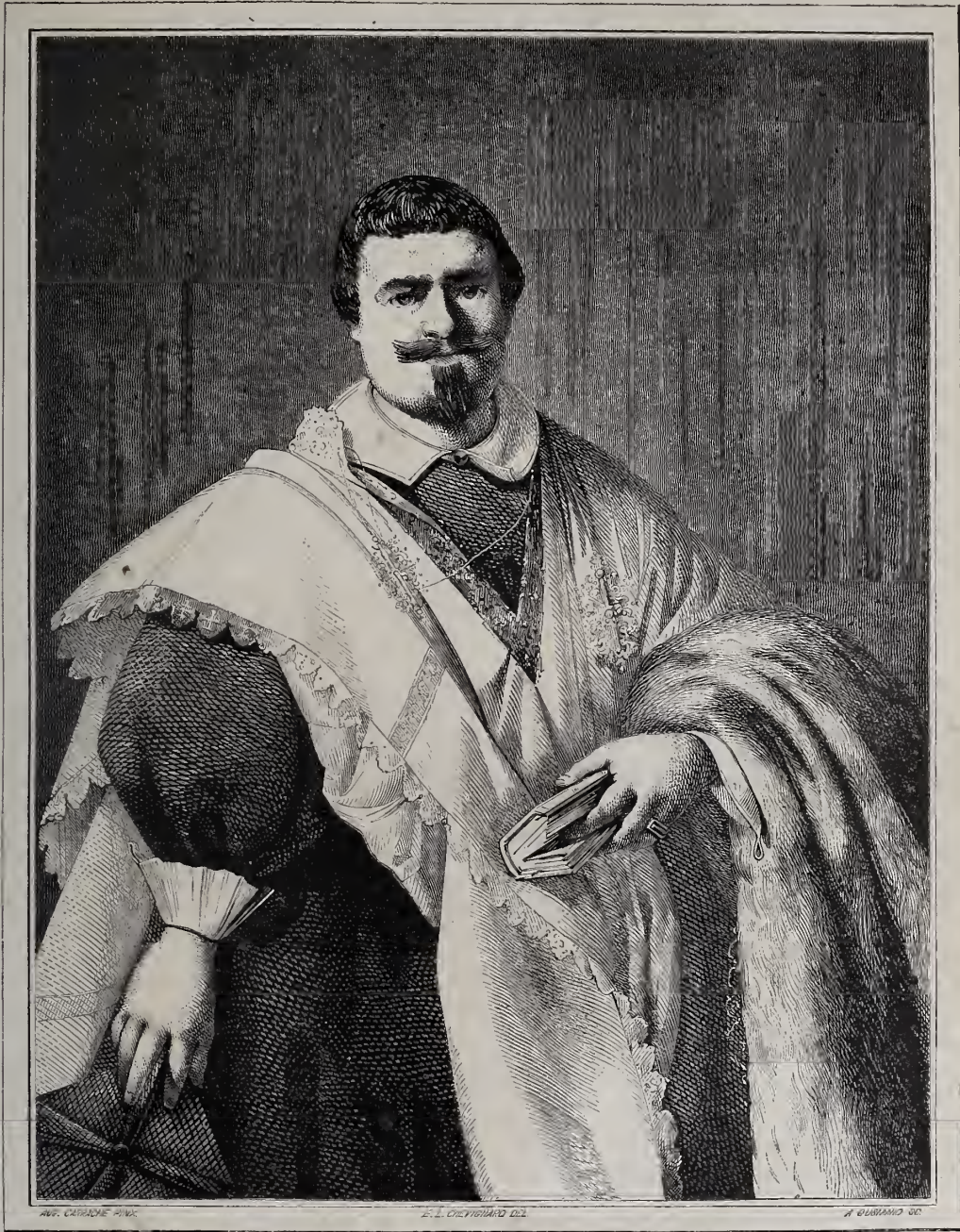
Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.



## MUSÉES ET COLLECTIONS PARTICULIÈRES DES DÉPARTEMENTS.

Voy. les Tables des années précédentes.

## MUSÉE DE LYON.



Musée de Lyon. — Portrait d'un chanoine de Bologne, par Augustin Carrache (1). — Dessin de M. Lechevallier-Chevignard.

Le Musée de Lyon occupe l'ancien couvent des Dames de Saint-Pierre. La cour intérieure est entourée d'une galerie de cloître, où l'on a réuni des monuments antiques, autels, cippes et tauroboles, découverts dans le sol lyonnais. Au milieu de la cour, un tombeau romain sert de fontaine; il

(1) Augustin Carrache, frère aîné d'Annibal et cousin de Louis Carrache, naquit à Bologne en 1558. Ses œuvres sont beaucoup moins connues en France que celles de son frère aîné. Ce portrait d'un chanoine de Bologne n'offre pas d'intérêt historique, mais il est impossible de ne point le classer au nombre des beaux portraits du seizième siècle.

TOME XIX. — MAI 1851.

est entouré de lauriers roses : l'ensemble est d'un effet charmant. Le voyageur qui vient du Nord, dès qu'il entre dans cette enceinte, sent déjà l'influence de la civilisation romaine et le voisinage de l'Italie.

Après Paris, Lyon est la ville de France qui témoigne la

Augustin eut pour maîtres Prospero Fontana et Bartholomeo Passerotti. C'était une de ces organisations presque universelles, dont l'on cite en Italie beaucoup d'heureux exemples : en même temps qu'il fondait, avec Louis Carrache, cette puissante école bolognaise d'où sortirent l'Albane, le Guide, le Dominiquin, Lanfranc, le Guerchin, il cultivait avec succès la gravure sous la con-

sollicitude la plus active et la plus persévérante pour l'agrandissement et le renom de son Musée. Depuis la fondation de cette riche collection, qui ne date en réalité que du commencement de ce siècle, l'administration municipale n'a laissé échapper aucune occasion d'acquérir des tableaux dignes de prendre place près des peintures inestimables concédées par le Musée Napoléon, en 1803 et en 1811, à la ville de Lyon.

Nous ne pouvons plus guère aujourd'hui concevoir une juste idée de la magnificence du Musée impérial que par l'étude de quelques-uns de ces Musées de province, où s'était, pour ainsi dire, déversé le trop-plein de ses richesses et de ses conquêtes. Imagine-t-on de quel prix devait être ce que gardait pour elle une collection qui donnait à Lyon, à Caen, à Dijon, à Marseille, à Toulouse, les plus excellents tableaux du Pérugin, de Véronèse, de Rubens? Et, par exemple, que pouvait-elle se réserver de plus intéressant que cet ex-voto de l'empereur Maximilien et de sa femme agenouillés devant la Vierge, peinture si précieuse, signée du portrait d'Albert Dürer lui-même, et que la grande armée avait rapportée de Vienne?

Les quarante-six tableaux donnés à Lyon en 1803 avaient diverses origines. — L'ancienne collection de la couronne avait envoyé : deux admirables Paul Véronèse, l'Adoration des rois et le Moïse sauvé des eaux; deux jolis Albane, la Prédication de saint Jean et le Baptême de Jésus-Christ; le Portrait de Nicolas Mignard; quatre Vues de Paris, de Guernbrock; la Foi et la Religion, attribuées à Lesueur; une Adoration des rois, de Louis Carrache; un portrait d'homme, de l'école vénitienne; le Mariage de sainte Catherine, de Collin de Vermont; et la Sortie de l'Arche, de Boullongne. — Des églises de Paris venaient une sainte Paule, d'Aubin Vouet; un Christ en croix, de Lebrun; un saint Jean composant, du Dominiquin; un Christ portant sa croix, d'un ancien maître allemand; une Adoration des bergers, de Philippe de Champaigne; et une Trinité, de la Hyre. — On avait emprunté à la collection de l'ancienne Académie de peinture, une Allégorie de la réunion de la Lorraine à la France; — à celle de Châteauneuf, un David vainqueur de Goliath, d'Alexandre Véronèse. — Les conquêtes d'Italie et d'Allemagne avaient aussi contribué pour une belle portion à ce premier envoi : d'Italie venaient un Ex-voto à la Vierge, de Stella, et sans doute aussi deux figures du Pérugin, représentant saint Jacques et saint Grégoire, ainsi que l'Assomption de la Vierge, du Guide; des Pays-Bas venaient des Fleurs et Fruits, de Van-Brustel; la Visitation de la Vierge, de Jordaens, et un Christ soutenu par les anges, d'après Van-Dyck; enfin on avait apporté de Munich à la fois un Incendie de village, attribué à Jean Steen; deux faux Rembrandt : Agar renvoyée par Abraham, et Abraham sacrifiant Isaac; le bel Ex-voto du Tintoret où l'on voit la Vierge, Jésus, saint Jean et sainte Catherine; et l'Adoration des rois, de Rubens.

La concession de 1811 était plus riche encore. — Le Musée spécial et les magasins de Versailles avaient donné : la Bethsabée, de Paul Véronèse; des Cavaliers, de Parrocel; Diane et Endymion, de Loir; un Pot de fleurs, de Baptiste; des Oiseaux et Fleurs, de Desportes. — La Madeleine chez le Pharisien, et les Vendeurs chassés du temple, de Jouvenet,

duite du Hollandais Corneille Cort; il enseignait l'histoire, la perspective, l'architecture; ses poésies enfin lui méritaient d'être admis parmi les membres de l'Académie dei Gelosi de Bologne.

Cet artiste éminent mourut à Parme en 1602, à l'âge de quarante-quatre ans, laissant un fils, Antonio-Marziale, qui donnait les plus belles espérances, mais qui, comme son père et son oncle (Annibal mourut à quarante-neuf ans), vécut trop peu pour l'art; la mort l'enleva à trente-cinq ans.

Les plus beaux ouvrages d'Augustin Carrache sont conservés à Rome, à Bologne sa patrie, et à Parme. Plus heureux pour le fils que pour le père, nous possédons d'Antonio-Marziale, au Musée du Louvre, une « Scène du déluge » remarquable par de grandes qualités d'exécution.

Voy., sur l'école des Carrache, la Table décennale.

venaient de l'abbaye de Saint-Martin; — la Flagellation de saint Gervais et de saint Protas, ébauchée par Lesueur, achevée par son beau-frère Goulet, venait de l'église Saint-Gervais, ainsi que la grande toile de Philippe de Champaigne, saint Gervais et saint Protas retirés du tombeau. — De Saint-Sulpice étaient sortis : la Résurrection de Jésus-Christ, de Lebrun, et saint Jérôme et son lion, de Crayer; — de l'hôtel de Toulouse, César répudiant Calpurnie, de Pietre de Cortone; — des Gobelins, Télémaque et Mentor, de Lagrenée jeune; la mort de Cyanippe, de Perrin; — de l'École militaire, une Chasse au sanglier, de Desportes père. — Mals c'était surtout à l'Italie et à l'Allemagne que ce second envoi avait emprunté ses plus admirables toiles : — à Vienne, le précieux ex-voto d'Albert Dürer, dont nous avons parlé; un portrait du Padouan; une Imitation de saint Jérôme, du Corrège; une Esquisse de têtes de vieillards, de Van-Dyck; deux grandes Batailles, de Léandre Bassan; une Danaë et une Présentation à la Vierge, du Tintoret; — à Berlin, la Vierge faisant jouer l'Enfant Jésus, de Carlo Cignani; — à Cassel, le Portrait d'une famille, de Mirevelt; Tobie rendant la vue à son père, de l'école de Sienna, et une Sainte Famille avec un Donataire, de l'école du Titien; — à Munich, un tableau de gibier, de Jean Fyt; — à la collection du stathouder, une Guirlande de fleurs, de David de Heen; le Sacrifice d'Abraham, d'André del Sarte; — à Anvers, le beau Rubens représentant saint François et saint Dominique préservant le monde de la colère du Christ. — De Belgique provenaient encore : une Cuisine, de Sneyders; une Adoration des bergers, de Jordaens; — de Brunswick, les quatre éléments, de Breughel; deux tableaux représentant saint Pierre délivré de prison, l'un par Van-Mol, l'autre par Peter Neefs; le Baptême de Jésus, de Louis Carrache; des Cocus et Dindons, de Honderscooter; — de Turin, l'Immaculée Conception, de Nuvoione; — de Parme, la Vierge avec saint Antoine et saint Georges, de Sisto Badalocchio; et le saint Conrad, de Lanfranc; — de Naples, saint Luc peignant la Vierge, de Luca Giordano; et la Sophonisbe, du Calabrese; — de Pérouse provenait cette Ascension, le chef-d'œuvre du Pérugin, dont le pape Pie VII confirma à Lyon la propriété par une lettre qui tiendra désormais place dans l'histoire de cette ville; — enfin la Circoncision, du Guerchini, faisait aussi partie de ce second envoi d'Italie.

Pour compléter cette nomenclature, il est nécessaire d'ajouter que, dès l'an VII de la république française, Paul Caire, député, avait obtenu, pour l'école de dessin de la fleur, établie à Lyon, un tableau de Fleurs et Fruits, de Blain de Fontenay; six tableaux de Baptiste Monnoyer, représentant des Paniers et des Pots de fleurs; un Trophée avec des fleurs, de Hulliot; un Desportes père, représentant un Singe, un Paon et des Fruits, et soixante-treize dessins en feuilles.

Parmi les tableaux que la ville de Lyon a acquis de ses propres deniers, on doit citer : le Marché d'animaux, du célèbre amateur lyonnais J.-J. de Boissieu; divers tableaux de Claude Bonnefond; un portrait d'homme en cuirasse, de Sébastien Bourdon; plusieurs Desportes; le saint Bruno en prière, de Jouvenet; une marine de Manglard; deux Baptiste, deux Rigaud; un Paysage d'Asselyn; une Taverne de Brauer; un Hamillon, un Van-Huysum, deux Netscher, un Ruysdael; et les deux chefs-d'œuvre du cabinet Eynard : la Délivrance de saint Pierre, de Téniers, et le Message, de Terburg; la Reine de Chypre, de Carletto Cagliari; une Agar, du Guaspre; le Christ à la colonne, de Palme le jeune; le saint François de Zurbaran; et enfin ce beau portrait d'un chanoine de Bologne, par Augustin Carrache, dont nous donnons aujourd'hui le dessin.

Depuis les concessions fondamentales que nous avons rappelées, le gouvernement a encore donné à Lyon plusieurs bons tableaux, entre autres le chef-d'œuvre de Charlet, sa Retraite de Russie.

D'autres tableaux ont été commandés par la ville elle-même, tels que le Moïse présenté à Pharaon, de M. Victor Orsel, que les arts viennent de perdre; et le portrait du père Ménestrier, par Auguste Flandrin, autre enfant de Lyon, mort en 1842, et frère des deux habiles peintres Hippolyte et Paul Flandrin.

L'école lyonnaise moderne est très-complètement représentée au Musée par les chefs-d'œuvre de ces agréables peintres de fleurs et de tableaux de genre qui s'étaient formés sous les leçons un peu sèches de Revoil. Mais nous regrettons de ne pas trouver dans cette belle galerie, qui a consacré des salles entières aux sculptures de MM. Legendre-Héral et Foyatier, une seule œuvre de ces maîtres qui honorèrent la peinture lyonnaise au dix-septième siècle, les Horace Leblanc, les Panteau, les Thomas Blanchet. Il n'est pas moins fâcheux que Lyon ait perdu si complètement le souvenir de ce grand portraitiste du seizième siècle, de cet illustre rival de Janet, Corneille de Lyon, chez lequel n'avait pas dédaigné d'aller poser la reine Catherine.

### LA CHARITÉ DU RAJAH.

#### LÉGENDE INDIENNE.

Dans l'ère de Krishna, vivait un rajah nommé Kurnna qui, chaque matin, avant de rompre son jeûne, distribuait en aumônes une somme de 2400 pièces d'or. Il fut tué dans une bataille, et, en récompense de ses bonnes œuvres, il entra dans le Paradis. Là, il vit des montagnes d'or, et l'un des gardiens du séjour céleste lui dit :

— Toutes ces richesses sont à toi. L'or que ta charité distribuait sur terre s'est multiplié dans le ciel.

Cependant le rajah avait soif et faim. Il demanda quelque aliment, et le gardien lui répondit :

— Si, lorsque tu étais dans le monde des humains, tu avais donné à boire et à manger à ceux qui avaient soif et qui avaient faim, tout ce que tu aurais donné se serait centuplé ici comme ton or. Réfléchis : as-tu jamais fait une charité de cette nature ?

Après y avoir gravement songé, le rajah dit :

— Je me rappelle qu'un jour, tandis qu'un de mes voisins donnait à dîner aux brahmes, un pauvre homme affamé vint à moi et me demanda dans quelle maison était préparé le banquet. Je la lui indiquai du bout du doigt.

— Pour une telle œuvre, reprit le gardien, tu recevras une récompense. Suce le doigt qui a donné une indication à ce pauvre homme.

Le rajah mit un doigt dans sa bouche, et sa faim et sa soif furent apaisées.

Cette épreuve faite, il se dit :

— Si, pour avoir seulement du bout du doigt montré un refuge à un malheureux, je suis ainsi rémunéré, quelle sera la récompense de celui qui aura fait asseoir les brahmes à sa table ?

### TAILLEFER LE JONGLEUR.

En 1066, à la journée d'Hastings, un jongleur nommé Taillefer chanta des vers d'un poème sur Roland et Roncevaux, à la tête des troupes normandes, pour enflammer le courage des soldats; en même temps, il exécutait sur son cheval, avec sa lance et son épée, cent tours d'adresse dont il étonnait et effrayait les Anglais.

« Taillefer, bon chanteur, dit Robert Wace (1), monté sur un bidet agile, les précédait chantant des vers sur Charlemagne, Olivier, Roland, et les braves qui moururent à Roncevaux.

» Quand ils eurent tant chevauché qu'ils se furent approchés des Anglais : — Sire, dit Taillefer, une grâce ! Je vous sers depuis longtemps; vous m'en devez le salaire, et, s'il

vous plaît, vous allez vous acquitter aujourd'hui. Pour toute récompense, je vous demande le premier coup de la bataille, et vous supplie que je n'en sois pas refusé. Et le duc répond : — Je te l'accorde. Taillefer aussitôt pique des deux... »

« Il avait armes et bon cheval, dit le chroniqueur Geoffroy Gaymar (1). S'étant placé en avant des autres, il se mit à faire merveille devant les Anglais : il prit sa lance par le gros bout, et, aussi facilement que si c'eût été un petit bâton, il la jette en l'air bien haut et la reçoit par le fer. Trois fois ainsi il la jeta; la quatrième fois il s'avance tout seul, envoie sa lance au milieu des Anglais, dont il en blesse un parmi le corps. Après, il tire son épée, recule et la jette aussi bien haut, et la reçoit tout de même par la pointe. Les spectateurs se disent l'un à l'autre que c'est enchantement; et lui, quand il eut trois fois lancé son épée, se poussa en avant. Son cheval, la bouche béante, fit un élan vers les Anglais, dont beaucoup s'imaginent être avalés par le cheval qui bâillait de la sorte. Le brave jongleur porte dessus, frappe un Anglais de son épée, et lui fait incontinent voler le poing. Il en frappe un second de toute sa force; mais il en eut tout aussitôt mauvais guerdon, car de toutes parts les Anglais lui lancèrent dards et javelots, si bien qu'ils tuèrent son cheval et lui. »

Ces faits sont attestés par les historiens de l'Angleterre les plus dignes de foi, Guillaume de Malmesbury, Matthieu Paris, Matthieu de Westminster, Albéric des Deux-Fontaines; il en est question dans le poème latin de Guy sur la bataille d'Hastings. Taillefer est d'ailleurs représenté, sur la tapisserie de la reine Mathilde, dans le moment décrit par les historiens et les poètes (2).

### EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES

EN 1851.

Le projet d'une exposition universelle des produits de l'industrie est né en France, il y a deux ans. Paris aurait donné ce grand et utile spectacle pendant l'été de 1849. Mais quelques personnes exprimèrent la crainte que ce ne fût une occasion d'agitation publique. Les Chambres de commerce, consultées, répondirent d'ailleurs qu'il n'y avait pas lieu de mettre à exécution un projet si aventureux. On renonça donc à l'exposition universelle, et l'on se contenta d'une exposition ordinaire, qui, du reste, fut aussi brillante que celles qui l'avaient précédée dans des temps plus calmes.

L'idée, abandonnée en France, traversa la mer. Après l'exposition de 1849, M. Sallandrouze-Lamornais fit transporter à Londres ses célèbres tapis avec les produits des manufactures nationales qui lui avaient été confiés par le ministre du commerce; en même temps, il convia les exposants de France à lui envoyer une partie de leurs produits. Beaucoup d'entre eux répondirent à son appel. Cette tentative eut un grand succès en Angleterre. On s'y demanda pourquoi l'on n'inviterait pas toutes les autres nations à imiter cet exemple de la France : bientôt des comités se formèrent sous la présidence du prince Albert pour organiser l'exposition qui va s'ouvrir, et des souscriptions particulières furent promptement réalisées.

On invita les architectes de tous les pays à présenter des plans de construction d'une salle assez vaste pour contenir tous les envois indigènes et étrangers. Le plan de M. Horeau, architecte français, obtint les suffrages de tous les membres du jury. Cependant on adopta ensuite un autre modèle, celui de M. Joseph Paxton de Chasseworth. Tous les détails en ont été étudiés par les entrepreneurs, MM. Fox, Handerson et compagnie.

Ce plan est simple : c'est un parallélogramme dont les

(1) Chroniques anglo-normandes, I, p. 7.

(2) La Chanson de Roland, poème de Theroulde, traduit par F. Génin.

(1) Roman de Rou, v. 1319.

grands côtés ont 560 mètres de longueur, et auquel est annexée une autre salle destinée aux machines, de 285 mètres de long sur 15 de large.

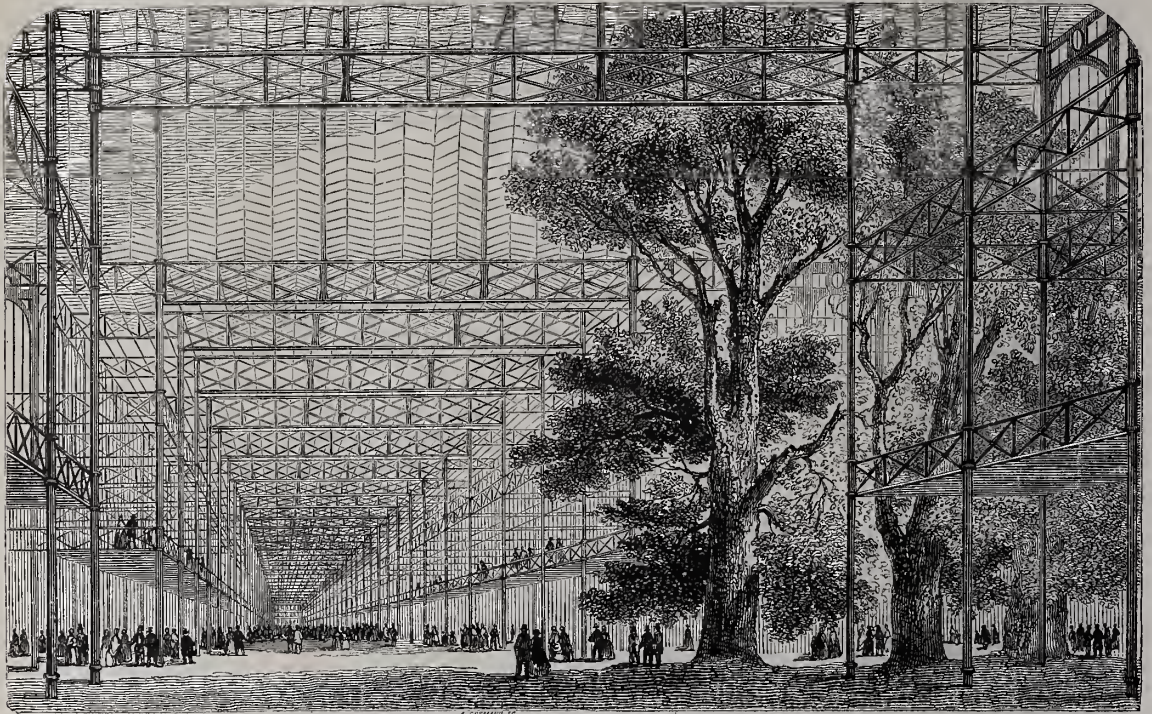
L'édifice est situé au sud de Hyde-Park, entre les endroits appelés Kensington-Drive et Rotten-Kow. Sa contenance est d'environ 8 hectares, dont 7 hectares pour l'exposition, et un hectare pour la circulation. Il est formé, dans toute sa longueur, de deux ailes latérales de 20 mètres de haut, au-dessus desquelles, et en retraite, s'étendent deux galeries supérieures. La galerie centrale, haute de 33 mètres, est coupée par un transept de la même hauteur, qui avait permis de conserver un des beaux groupes d'arbres du parc. Frapper de la hache les vieux arbres, c'est, en Angleterre, un fait considérable. On a cependant reconnu qu'il y avait,

en cette circonstance, des inconvénients graves à persister dans ce respect traditionnel.

La contenance du palais est évaluée à près d'un million de mètres cubes. On n'a employé dans sa construction que la fonte et le verre. Des colonnes en fonte, au nombre de 3 300, sont reliées entre elles par des châssis garnis de vitres; leur hauteur varie de 4<sup>m</sup>,35 à 6 mètres; 2 224 cintres en fonte supportent les galeries et les vitrages; on compte en outre 1 128 supports intermédiaires pour les planchers, et 82 800 mètres carrés de vitrage, pesant ensemble plus de 400 000 kilogrammes.

Les gouttières ont une longueur de 54 kilomètres, c'est-à-dire à peu près la distance de Paris à Étampes.

Les châssis pour vitrages représentent une étendue de



Le Palais de cristal, à Londres. — Vue partielle. — Dessin de Freeman.

325 kilomètres, c'est-à-dire un peu moins que la distance de Paris à Angers, par Orléans et Tours.

Enfin les tables seules qui servent à exposer les produits ont une longueur de 13 kilomètres, c'est-à-dire la distance de Paris à Villeneuve-Saint-Georges.

On est encore incertain sur l'usage auquel sera destiné ce palais quand l'exposition sera terminée. On a traité avec les entrepreneurs, soit comme location, soit comme achat définitif. Dans la première hypothèse, le prix, y compris l'entretien pendant la durée de l'exposition, est de 2 millions de francs; dans la seconde, on leur donnera une somme totale de 3 750 000 francs.

L'Angleterre a réservé la moitié de l'édifice à l'exposition de ses produits et de ceux de ses colonies: elle aura de 3 à 4 hectares. La superficie accordée à l'exposition française est de plus de 8 000 mètres. L'Angleterre et la France sont placées de l'un et de l'autre côté du transept, dans l'attitude de deux rivales.

Les autres nations sont rangées à la suite et selon le nombre de leurs produits. Parmi les nations qui ont répondu à l'appel des commissaires royaux, on cite: l'Arabie et la Perse, la Chine, le Brésil et le Mexique, la Turquie, la Grèce, l'Égypte, l'Italie, l'Espagne et le Portugal, la Suisse, la Belgique, la Hol-

lande, l'Autriche, l'Allemagne du Nord, le Danemarck, la Suède et la Norvège, la Russie, les États-Unis d'Amérique, etc.

L'Angleterre consacre une somme de 500 000 francs à la distribution de récompenses aux exposants. Le jury est composé moitié d'Anglais et moitié d'étrangers; chaque branche d'industrie a d'ailleurs son jury spécial. Le nombre total des jurés est de 270, et celui de chaque pays est réglé au prorata du nombre des exposants; la France en doit avoir 30.

Nous ne doutons pas qu'il ne résulte de ce concours un grand bien pour l'industrie française, et qu'elle ne trouve des débouchés nouveaux pour ses produits. Il est une qualité pour laquelle nous n'avons pas de rivaux: c'est le goût; les Anglais n'hésitent point à le reconnaître. Dans un meeting récent, Ch. Cobden proclamait bien haut qu'après toutes les améliorations réalisées dans la direction du bon marché, il en était une encore à accomplir, et que, pour atteindre ce nouveau but, le goût, il fallait marcher en avant, les yeux fixés sur la France. Mais si les Anglais cherchent à nous emprunter le goût, ne pouvons-nous, de notre côté, chercher à puiser chez nos voisins de nombreuses améliorations à l'usage de nos fabriques. Nos manufacturiers, nos ouvriers, trouvent dans cette exposition solennelle l'occasion d'étudier les produits anglais et les mécaniques avec lesquelles on



Vue générale du Palais de cristal, à Londres. — Dessin de Freeman.

les obtient : le progrès peut sortir naturellement de cette étude.

*La suite à une autre livraison.*

### DÉPÔTS DE SEL GEMME EN ALGÉRIE.

Fin. — Voy. p. 54

Les belles études de M. Fournel, ingénieur en chef des mines de l'Algérie, mettent en évidence ce fait important, que l'Algérie est un des pays du monde où il y a le plus de sel. « Il suffit, dit cet ingénieur dans un mémoire inséré aux Annales des mines, de jeter les yeux sur une carte du pays pour acquérir la preuve de cette profusion : on y verra que la quantité de ruisseaux désignés par le nom d'*oued melah* (ruisseau salé ou ruisseau de sel) est innombrable; on y verra encore à quel point sont multipliés ces *chott* ou *sebka*, qui sont autant de lacs ou étangs salés (quelquefois seulement saumâtres), dont l'étendue est parfois considérable. Ajoutons à ces eaux salées la présence d'énormes bancs de sel gemme qu'on atteint à quelques mètres au-dessous du sol, ainsi que celle de véritables montagnes de sel qui s'élèvent à une assez grande hauteur au-dessus des plaines, et l'on verra que je n'exagère rien en me servant du mot profusion pour exprimer l'abondance du muriate de soude en Algérie. »

M. Fournel range tous ces gisements en trois zones : la zone salifère septentrionale, la zone salifère moyenne, et la zone salifère méridionale. La première comprend, à partir des frontières du Maroc, les salines du rio Salado, le lac salé d'Oran, les salines d'Arzew, l'Oued-Megan, un grand nombre de sources salées entre Bougie et Sétif, des couches de sel gemme près de Milah, le lac saumâtre de Fetzara près de Bone, et l'Oued-Melah de la Seybouse. La seconde zone, sensiblement parallèle à la première, comprend les quatre grands lacs salés ou saumâtres de Gharbi, Chergui, Zagrez, Saïda, les petits lacs que côtoie la route de Constantine à Betna, le grand lac salé près de Tunis, les montagnes de sel gemme de Sahri et de Quelb, en outre diverses sources salées. Enfin, dans la zone méridionale, M. Fournel range tous les dépôts de sel qui s'étendent dans le désert au sud de la zone moyenne. Il nous semble qu'il serait plus méthodique de retenir dans la zone moyenne les gisements qui appartiennent au Sahara, tels que ceux d'Ouaregla, de Tuggurt, du lac Melrir, et de borner la zone méridionale à ce qui est dans le désert proprement dit, c'est-à-dire aux gisements dont nous avons parlé, d'après le même ingénieur, dans notre premier article. Je ne saurais entrer, comme on le pense bien, dans la description de tous ces gisements, et je me contenterai de laisser juger de leur ensemble en donnant, d'après le savant ingénieur qui est mon guide, quelques particularités sur les divers types qu'il distingue parmi eux.

*Ruisseaux salés.*— Un des ruisseaux salés les plus remarquables est l'Oued-Melah qui va se jeter dans le lac Zagrez. Ce ruisseau, que l'on rencontre à une quarantaine de lieues au sud de Médéah, offre une eau douce excellente dans la plus grande partie de son cours; mais, à quelque distance du lac, il vient côtoyer une montagne salifère dépendant du Djebel-Sahari, et à partir de là ses eaux deviennent tellement salées qu'il est impossible de les boire. En effet, les sources qui jaillissent de la montagne et qui envoient leurs produits dans l'Oued-Melah sont tellement abondantes qu'elles suffiraient, ce semble, à saler un fleuve. Voici les renseignements qui ont été donnés sur cette localité remarquable par le commandant de Linières, qui faisait partie de l'expédition qui a été dirigée sur ce point en 1844 : « D'un assez grand nombre de points de cette montagne, on voit jaillir des sources plus ou moins abondantes dont les eaux sont, comme on doit s'y attendre, complètement saturées de sel. Elles sont d'une limpidité parfaite, et déposent sur les bords de leur lit des croûtes salines très-blanches, qui souvent vont d'un bord à

l'autre en formant une espèce de pont. Quelques-unes de ces sources sortent des fissures de la roche; les autres débordent de grands puits arrondis dont la largeur a parfois de quatre à cinq mètres. Ces puits, dont on ne peut mesurer la profondeur, se rencontrent à chaque pas dans toute l'étendue de la montagne, et jusque sur ses points les plus élevés; mais la plupart sont aujourd'hui taris. Leur forme est cylindrique; leurs parois, incrustées d'une épaisse couche de sel, sont rayées de cannelures verticales très-droites. Tous s'enfoncent à une profondeur inconnue. »

C'est à des causes analogues que tous les autres ruisseaux salés de l'Algérie doivent leur salure. Généralement les Arabes exploitent plutôt les sources que les ruisseaux, parce que dans les sources le sel est plus concentré; cependant, sur quelques points, ils exploitent aussi les ruisseaux. Ainsi, au sud de Sétif, dans le village de Casbah, les Kabyles exploitent un ruisseau salé dont ils font évaporer les eaux en les conduisant dans des compartiments quadrangulaires: ils obtiennent ainsi une assez grande quantité de sel pour en faire un objet de commerce.

*Lacs salés.*— Comme exemple de lacs salés, on ne peut mieux choisir que le lac Zagrez. Ce lac, qui a environ douze lieues sur six, est uniquement formé d'une immense croûte de sel dont la surface, polie comme un miroir, produit de loin, quand notre corps d'armée commença à l'apercevoir, l'illusion complète d'une nappe d'eau. La croûte de sel, tout à fait comparable à une couche de glace, était assez mince sur les bords, mais elle devenait bientôt assez forte pour supporter sans se rompre le poids des chevaux. Son épaisseur était de 70 centimètres dans les parties centrales du lac. Dans toute son étendue, elle était parfaitement exempte de matières étrangères, d'une blancheur parfaite et d'une excellente qualité, car l'analyse chimique y constata 94 pour 100 de chlorure de sodium pur. En estimant à 2 lieues la largeur moyenne du lac, à 35 centimètres l'épaisseur moyenne de la couche de sel, on aurait donc là plus de deux milliards et demi de quintaux métriques de sel, ne demandant d'autre travail que celui du chargement.

Le lac salé de Melrir est encore bien plus étendu, puisque les cartes les plus accréditées lui donnent 60 lieues de longueur; mais il ne nous est que très-imparfaitement connu. Il paraît que les rivières qui s'y versent y apportent aussi une quantité de sel considérable que l'évaporation met également à sec pendant l'été. Il ne semble pas que le dépôt de sel y soit uniforme comme dans le lac Zagrez. Sur beaucoup de points le sel reste mêlé avec le sable, de sorte que pendant l'été le lac se réduit à une plaine basse recouverte d'un sable mouvant chargé de particules salines; mais sur d'autres points le sel est assez abondant pour former une croûte, et c'est de préférence par les parties consolidées de cette façon que s'effectue le passage des voyageurs et des caravanes. Mais ce passage offre exactement les mêmes dangers qu'un passage sur la glace, le sel représentant la couche de glace, et le sable mouvant les abîmes liquides; et en effet, lorsque par malheur la croûte de sel, trop chargée, vient à se rompre, tout s'engloutit et disparaît. Aussi ce lac redoutable est-il célèbre dans les récits des Arabes. Voici ce qu'en dit un voyageur, El-Tedjani, dans le livre intitulé *Rahla*: « Nous y arrivâmes le matin, et, le soir, la caravane y marchait encore. On y fit la prière sur un sol qui paraissait un tapis de campbre ou une terrasse d'albâtre. Le terrain est si peu solide qu'un endroit d'environ cent coudées, près du continent, et sur lequel on était allé et venu beaucoup, s'enfonça tout à coup et engloutit les hommes et les animaux qui s'y trouvaient; les chameaux se mirent à beugler, puis il ne resta plus d'autre trace d'eux que leur fiente qui monta à la surface... Ceci arriva vers l'heure du dohor. J'ai vu alors un homme qui, avec une longue lance, sondait l'endroit où tout avait disparu, et il enfonça sa lance jusqu'à la main sans trouver le fond. »

Un autre voyageur, El-Afachi, dit qu'à ce moment du

voyage les caravanes s'inquiètent beaucoup : on évite autant que possible de quitter l'espèce de sentier qui est indiqué à la surface du lac par des troncs de palmiers plantés de distance en distance pendant plus de cinq lieues ; « sentier, dit El-Aïachi, qui est étroit comme un cheveu et coupant comme le tranchant d'une épée. »

*Bancs de sel.* — En parlant de l'Oued-Melah du lac Zagrez, j'ai déjà indiqué l'existence d'une montagne pénétrée de bancs de sel gemme. A cinq ou six lieues au-dessus de Biskra, aux limites de la plaine d'El-Outaïa, on en observe une autre tout à fait analogue, et depuis longtemps célèbre dans les récits des Arabes par l'abondance et la qualité de son sel. Un auteur arabe du onzième siècle de notre ère, Abou-Obaïd-Bekri, dit, en parlant de cette montagne : « Près de Biskerah est une montagne de sel d'où l'on extrait ce minéral par grandes plaques qui ressemblent à de gros blocs de pierre. C'était de là que le schiite Obaïd-Allah et les princes de sa famille tiraient tout le sel qu'ils employaient pour leur consommation. » Obaïd-Allah, fondateur de la dynastie des Fatimites, régna de 909 de notre ère à 934. Dès cette époque, la montagne de sel d'El-Outaïa était donc exploitée. M. Fournel, qui l'a visitée pendant la marche de l'expédition de Biskra, en 1844, regarde ce gisement de sel gemme comme géologiquement analogue à celui de Cardona en Catalogne (voy. 1838, p. 405) : « En un point du versant sud où les marnes disparaissent pour faire place à des gypses, on voit paraître d'énormes bancs de sel gemme qui sont horizontaux. C'est une véritable montagne de sel gemme : aussi lui donne-t-on le nom de *Djebel el-Malah*. Sur une grande partie de sa surface est répandue une croûte gypso-salifère qui est évidemment formée par le dépôt des parties qu'entraînent les eaux pluviales. »

C'est dans un gisement de même nature que sont ouvertes les mines de sel de Milah, à une douzaine de lieues de Constantine. Ce dépôt, qui paraît inépuisable, est exploité assez activement par les Kabyles, et ses produits sont transportés dans tout le reste de la contrée. Un de nos officiers avait proposé de s'emparer de ces mines pour soumettre les habitants en les privant d'un produit de première nécessité, absolument comme lorsqu'on détourne un ruisseau pour forcer les assiégés à se rendre. Mais M. Fournel a démontré que les Kabyles auraient pu, moyennant quelques transports de plus, s'alimenter un peu plus loin, entre Sétif et Bougie, sans que l'on pût les en empêcher.

Ces bancs de sel, qui ont été visités pour la première fois par notre intrépide ingénieur, forment une partie de la masse de la montagne de Bou-Cherif, et sont affectés à une partie de la tribu des Oulad-Kébab. Les mineurs qui attaquent le dépôt sont inexpérimentés, mais hardis. Le versant nord est criblé d'une multitude de puits de 15 à 20 mètres de profondeur, qu'ils y ont creusés. Pour y descendre, ils laissent pendre une corde qui n'est pas même fixée à la partie supérieure, mais que deux hommes retiennent en posant leurs pieds dessus : le mineur la saisit, et descend en appuyant ses pieds contre la paroi du puits posée devant lui. Une fois dans la masse saline, on fouille tout autour du fond du puits, sans le moindre état, et lorsque les eaux ou quelque éboulement obligent à déguerpir, on recommence à côté sur de nouveaux frais. Tous les ans des hommes surpris par des mouvements de terre périssent dans ces misérables travaux. Le sel est blanc, gris et rouge : il se vend sur place par blocs, à raison de 4 francs la charge d'un mulet, c'est-à-dire environ 100 kilogrammes, ce qui est certainement un prix excessif ; de là les débitants le transportent sur les marchés de Constantine, de Sétif, et dans toute la partie montagnueuse de la Kabylie comprise entre Djidjelli et Stora.

En se représentant que des faits analogues à ceux que nous venons de décrire se reproduisent sur une multitude d'autres points, on peut prendre une impression générale de la richesse salifère de l'Algérie, et nous n'avons pas ici d'autre

but. Les deux zones salifères considérées dans leur rapport, non point avec la consommation locale, mais avec le système général du commerce, paraissent appelées à des rôles très-différents. Il serait possible qu'avant peu l'on vit les salines d'Arzew, les sources de l'Oued-Megan, celles des montagnes voisines de Bougie, les mines de Milah, recevoir de la main des Européens une activité toute nouvelle, et verser leurs produits dans les ports d'Arzew, de Tenez, de Bougie, de Djidjelli, qui formeraient des entrepôts où le commerce maritime de la Méditerranée viendrait puiser des sels à très-bas prix. Quant à la zone moyenne, M. Fournel la considère comme destinée à alimenter le commerce avec l'Afrique centrale à travers le désert, lorsque le rétablissement de la paix permettra aux caravanes du Soudan de partir, comme autrefois, de l'Algérie. Il pense que les caravanes partant de Constantine et de Médéah, au lieu de s'écarter de la ligne directe de leur trajet pour aller charger du sel dans quelqu'un des dépôts du grand désert, comme elles avaient précédemment l'habitude de le faire, aimeront mieux charger dès le départ à quelqu'un des entrepôts de la zone moyenne. Ce serait à souhaiter pour le développement de l'industrie dans ces contrées ; mais c'est une question de chiffres qui ne saurait se résoudre complètement que par une pratique de détail. Y a-t-il avantage à avoir des chameaux moins chargés pendant une partie de la route, sauf à leur faire faire un peu plus de chemin, ou est-ce l'inverse ? J'inclinerais, malgré les vœux de M. Fournel, pour la première opinion, et il me semble que l'usage traditionnel des caravanes, quand elles partaient de l'Algérie, donne jusqu'à un certain point raison à cette manière de voir, car les dépôts salifères de la zone algérienne étaient dès-lors bien connus.

#### L'ENFER DE MISAYA.

Le Misaya est un volcan de la Nouvelle-Grenade, qu'on peut ranger parmi ces Eldorado américains auxquels se rattachèrent jadis tant de récits d'expéditions hasardeuses. Sa grande célébrité date des premières années du seizième siècle. Selon les uns, c'était l'Enfer ; selon d'autres, l'une des portes du Paradis. La première de ces dénominations resta toutefois au volcan, et probablement quelque légende indienne se rattacha dès l'origine à son cratère, que les indigènes ne visitaient pas sans une sorte d'horreur, et que les Espagnols venaient parfois contempler avec un sentiment de cupidité qui donna lieu bientôt à la plus étrange entreprise. Selon les meilleurs observateurs de ce temps, les vagues incandescentes de lave dont on observait le bouillonnement au fond du cratère n'étaient autre chose que de l'or en fusion mêlé à quelques parties d'argent, ou tout au moins de l'argent liquéfié dont on distinguait confusément les reflets métalliques. Pour devenir plus riche que les rois, il ne s'agissait que de puiser à cette source de métal liquide. Il se trouva un moine, physicien ou chimiste, on doit le penser, qui fit bientôt une telle réputation à l'Enfer de Misaya, qu'il effaça l'Eldorado signalé un an auparavant par Belalcaçar. Notre moine, nommé fray Blas del Castillo, crut avoir trouvé une occasion d'accroître les trésors de Charles-Quint et d'enrichir à tout jamais son ordre. Il prit solennellement possession du Misaya au nom de l'empereur ; mais il eut soin de spécifier que l'exploitation de cette vaste chaudière métallique lui appartenait de plein droit. Une société se forma sans peine sous des auspices si respectables. Fray Blas avait été, selon toute apparence, marin, c'est du moins l'opinion d'Oviedo. Devenu propriétaire du volcan, il avisa au moyen d'y puiser des richesses intarissables, et les moyens mécaniques d'ascension ne firent pas défaut à son esprit entreprenant. Nous sommes obligés de passer sous silence les câbles brûlés par le contact de la lave, les chaînes de fer qu'on leur substitua, les chaudières de fonte qui devaient s'emplit de métal précieux. Toutefois constatons ici, pour

l'exactitude historique, qu'un Français nommé Nicard partagea les hasards de cette belle expédition. Ce qu'il y a de positif, c'est que fray Blas, étant descendu à une profondeur formidable, n'en rapporta que des scories informes qu'il s'obstina à considérer, après un dernier examen, comme l'écume d'une mer d'argent. Pour arriver à ces merveilleux résultats, plusieurs voyages avaient eu lieu. Le gouverneur de la province, don Rodrigo de Contreras, avait même assisté à la dernière descente. C'était un homme de sens : il comprit le danger d'une pareille entreprise, que ne compensait d'ailleurs aucun résultat; il ordonna qu'on ne fit plus de tentatives pour exploiter l'Enfer de Misaya. Fray Blas et ses amis étaient arrivés pour la première fois au sommet de la montagne le 12 juin 1537. On parla pendant quelques années de cette folle entreprise; puis le volcan fut si bien oublié, que Fernandez Oviedo, le célèbre chroniqueur des Indes, est à peu près le seul qui ait raconté avec détails l'ascension au Misaya.

#### LA COROGNE (1).

La Corogne est un des ports les plus importants du nord-ouest de l'Espagne. Il est situé dans l'ancien royaume de Galice, qui est comme l'Auvergne de la Péninsule ibérique.

Plus peuplée que les autres provinces, habitée par une race pauvre, robuste et laborieuse, la Galice expédie tous

les ans, pour les autres contrées d'Espagne et pour le Portugal, environ dix mille travailleurs : ils y reviennent presque toujours avec un petit pécule qui leur permet d'acheter quelques arpents de terre ou d'établir un modeste commerce de détail.

Les *Gallégos* sont également renommés pour leur sobriété et pour leur probité.

La rade de la Corogne est une des plus belles d'Europe; elle est défendue par deux châteaux forts : le château de Saint-Antoine et celui de Saint-Amaro. On y montre un phare dont certains antiquaires ont attribué la construction aux Phéniciens.

Le port est en même temps port de commerce et port de guerre. C'est à la Corogne que l'on fabrique presque toutes les toiles à voile dont on se sert en Espagne. On expédiait autrefois tous les mois, de cette ville, un paquebot pour la Havane, et tous les deux mois, un paquebot pour Buenos-Ayres.

La population, que les géographes du dernier siècle portaient seulement à 3 600 âmes, s'élève aujourd'hui à 23 000 habitants.

Le gouvernement a établi à la Corogne un arsenal, une poudrière, des écoles de marine et d'artillerie.

Au reste, tandis que la plupart des autres provinces espagnoles semblent décliner de jour en jour quant à la population, l'industrie et l'aisance, la Galice suit une marche toute con-



Espagne. — Vue de la Corogne. — Dessin de Ph. Blanchard.

traire : c'est à peu près le seul point où il y ait amélioration réelle dans la situation générale. Ainsi, outre la Corogne, dont

(1) Voy. l'Errata, Table alphabétique de 1850, au mot *Coruna*.

la population et la richesse n'ont cessé de grandir, la Galice a vu le Ferrol, qui n'était, il y a un siècle, qu'un petit bourg fortifié, transformé en port de guerre qui compte aujourd'hui 45 000 habitants.



## PANNYCHIS,

Fragment par ANDRÉ CHÉNIER (1).



Composition et dessin de Tony Johannot.

Musieurs jeunes filles entourent un petit enfant, le caressent... — On dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine ? — Oui, je l'aime, Pannychis... Elle est belle ; elle a cinq ans comme moi... Nous avons arrondi ce berceau en buisson de roses... nous nous promenons sous cet ombrage... on ne peut pas nous y troubler, car il est trop bas pour qu'on y puisse entrer. Je lui ai donné une statue de Vénus que mon père m'a faite avec du buis : elle l'appelle sa fille, elle la couche sur des feuilles dans une écorce de grenade... Tous les amants font toujours des chansons pour leur bergère... et moi aussi j'en ai fait une pour elle. — Eh bien, chante-nous ta chanson, et nous te donnerons des raisins, des figues mielleuses... — Donnez-les-moi d'abord, et puis je vais chanter.

Il tend ses deux mains... on lui donne ; et puis, d'une voix douce et claire, il se met à chanter :

Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes :  
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.  
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.

(1) On sait que ce poète, mort à treute et un ans, a laissé un grand nombre de poésies inachevées, de plans de poèmes, d'épigrammes on d'idylles, entremêlés de vers et de prose et destinés, dans l'espérance de l'auteur, à se transformer, lorsque l'inspiration viendrait, suivant les lois du rythme et de la rime. *Pannychis* est parmi les fragments d'idylles : c'est un des plus charmants. Nous le reproduisons comme un exemple de la grâce et de la douceur qui respirent dans les œuvres d'André Chénier, dont nous donnerons prochainement la biographie et le portrait.

TOME XIX. — MAI 1851.

Hier je me suis mis auprès de mon chevreau ;  
Par Castor et Minerve ! il ne pouvait qu'à peine  
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.  
D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr  
Pour un beau scarabee étincelant d'azur ;  
Il couche sur la laine, et je te le destine.  
Ce matin j'ai trouvé, parmi l'algue marine,  
Une vaste coquille aux brillantes couleurs :  
Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.  
Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,  
Lancer sur notre étang des écailles d'yverse.  
Le chien de la maison est si doux ! chaque soir,  
Mollement sur son dos je veux te faire asseoir ;  
Et, marchant devant toi jusques à notre asile,  
Je guiderai les pas de ce coursier docile.

Il s'en va bien baisé, bien caressé... les jeunes beautés le suivent de loin. Arrivées aux rosiers, elles regardent pardessus le berceau, sous lequel elles les voient occupés à former, avec des buissons de myrte, un temple de verdure autour d'un petit autel, pour leur statue de Vénus. Elles rient ; ils lèvent la tête, les voient, et leur disent de s'en aller. On les embrasse, et, en s'en allant, la jeune Myrto dit : — Heureux âge !. Mes compagnes, venez voir aussi chez moi les monuments de notre enfance... J'ai entouré d'une haie, pour le conserver, le jardin que j'avais alors... une chèvre l'aurait brouté tout entier en une heure. C'est là que je jouais avec Clinias ; il m'appelait déjà sa femme, et je l'appelais mon époux... Nous n'étions pas plus hauts que cette plante ; nous nous serions perdus dans une forêt de thym... Vous

y verrez encore les romarins s'élever en berceau comme des cyprès autour du tombeau de marbre où sont écrits les vers d'Anyté... Mon bien-aimé m'avait donné une cigale et une sauterelle; elles moururent, je leur élevai ce tombeau parmi le romarin. J'étais en pleurs. La belle Anyté passa, sa lyre à la main. — Qu'as-tu? me demanda-t-elle. — Ma cigale et ma sauterelle sont mortes!... — Ah! dit-elle, nous devons tous mourir. (Cinq ou six vers de morale.) Puis elle écrivit sur la pierre :

O sauterelle! à toi, rossignol des fougères;  
A toi, verte cigale, amante des bruyères,  
Myrto de cette tombe éleva les honneurs,  
Et sa joue enfantine est humide de pleurs;  
Car l'avare Achéron, les sœurs impitoyables,  
Ont ravi de ses jeux ces compagnons aimables.

LES CINQ ÉMERAUDES DE CORTEZ,  
PERDUES, EN 1541, SUR LE RIVAGE D'ALGER.

Fin. — Voy. p. 127.

La perte des cinq émeraudes se lie à l'un des plus grands événements du règne de Charles-Quint; malheureusement la critique historique s'est si peu exercée jusqu'à ce jour sur cet épisode des guerres du seizième siècle, qu'il nous faut avant tout établir certains faits peu connus pour prouver que si les émeraudes de Cortez sont enfouies depuis trois cents ans dans les sables d'une rive ignorée, ces merveilles de l'art mexicain ne sont peut-être pas perdues irrévocablement. « Notre siècle est chercheur, » nous répètent les journaux; et « Le hasard est grand! » me disait dernièrement un jeune ouvrier qui s'en est allé en Californie.

Charles-Quint avait toujours présente au souvenir l'heureuse expédition qui avait fait jadis tomber le port de Tunis en son pouvoir. Il supposait qu'Alger la bien gardée, comme on disait alors, ne lui opposerait pas une résistance plus vive que celle dont avait triomphé naguère son armée navale devant les ruines de Carthage. Il mûrit un projet plus généreux alors que bien d'autres, et, en 1541, il prit la résolution de frapper un coup décisif. Trente-six mille hommes jetés sur les rives de l'Afrique, plus de cinq cents voiles destinées au transport ou au bombardement, devaient anéantir en quelques heures l'hodgeac d'Alger, fondé quelques années auparavant par Aroudj et Khaïr-ed-Din, Grecs renégats que l'on redouta tout à tour sous le nom des frères Barberousse.

L'armement formidable de Charles-Quint fut organisé en assez peu de temps, et le commandement en fut dévolu à Doria ainsi qu'à don Fernando Alvarez de Tolède, duc d'Albe. Le lieu de rendez-vous assigné pour la réunion générale des forces, empruntées à l'Espagne, à la Sicile, à Naples, au pape, à André Doria qui fournit à lui seul jusqu'à quatorze galères, fut Ivice et la Promentière; l'Allemagne et l'Italie avaient envoyé leurs meilleures troupes, et Charles-Quint s'était réservé le commandement suprême.

Le désastre, on le sait, fut aussi grand que l'espérance avait été exagérée. André Doria, si habile d'ailleurs, ne connaissait point ces plages; Charles-Quint n'avait point décidé sur quel rivage il jetterait son armée; le débarquement s'effectua sous de fâcheux auspices; puis, la tempête secondant l'habileté d'Hassan-Aga, fils adoptif de Khaïr-ed-Din, cette belle armée se vit, en bien peu de jours, à peu près détruite, et la flotte perdit ses meilleures galères. On peut même dire que les débris de l'expédition n'échappèrent à la captivité que grâce à la prudence du prince de Melphi et à l'énergique persévérance de Charles-Quint. Hâtons-nous de le dire, néanmoins, la France fut dignement représentée dans ce conflit terrible des forces chrétiennes opposées à celles des musulmans: elle le fut par Durand de Villegagnon, ce vice-amiral de Bretagne, qui a si bien décrit les combats où il

figurait, et qui plus tard, se vantant de ravir à l'Espagne les sources de sa richesse, allait fonder un fort dans la baie de Rio-Janeiro; elle le fut mieux encore par Savignac, ce hardi chevalier de Malte qui alla enfoncer son poignard dans la porte même d'Alger, et mourut sur le drapeau sanglant que la France a relevé depuis.

Ces noms sont omis dans le dénombrement prolix que donne Sandoval, et c'est à peine si l'on y remarque celui du marquis del Valle.

Cortez cependant, nous disent d'autres historiens, devina, de son regard d'aigle, la défaite; il parla et ne fut pas écouté. Qui nous dit qu'une rancune née de la cause la plus futile ne fut pas cause de ce dédain?

Ce qu'il y a de bien avéré, c'est que, sans pouvoir acquérir aucune gloire devant Alger, le conquérant du Mexique perdit en cette occasion le riche butin que lui enviaient les rois. Ses cinq émeraudes ne l'avaient point quitté. Soit que le héros attachât à leur possession en ce moment une de ces idées superstitieuses dont les plus grands génies n'ont pas toujours été exempts, soit qu'il vit en les gardant un moyen assuré de se racheter lui et ses deux jeunes fils dans le cas où les hasards de la guerre le feraient tomber en captivité, il les avait sur lui lorsque la tempête le jeta à la côte. Tombèrent-elles à la mer? Sont-elles enfouies dans les sables des environs d'Alger? C'est ce que nous allons examiner.

Les historiens du seizième siècle sont brefs et fort incomplets lorsqu'ils racontent l'expédition malencontreuse où Charles-Quint vit ses armes humiliées par une poignée de pirates. On le croirait à peine, si de nombreuses recherches n'autorisaient l'auteur de cet article à le dire, le jour précis de l'engagement, et, ce qu'il y a d'aussi étrange, le lieu du débarquement, sont indiqués d'une manière si confuse par les écrivains espagnols, qu'il faudrait peut-être renoncer à donner la suite de l'histoire où figurent les fameuses émeraudes, si un manuscrit arabe conservé par les Algériens ne nous offrait de précieux renseignements, et si nous n'avions pour nous guider les conjectures sérieuses d'un esprit plein de sagacité, dont nous avons jadis accueilli les conclusions dans un travail fait en commun (1). Ici l'on nous pardonnera la concision des détails pour arriver au dénouement. Le 23 octobre 1541, les troupes qui composaient l'armée de Charles-Quint descendent à terre, et c'est à bien peu de distance d'Alger que l'armée se met en marche, entre Hamma et Larach; le 24, la cavalerie et le matériel sont débarqués; le 25, des combats partiels, dont les résultats sont diversement appréciés, donnent un juste espoir aux chrétiens. Vers la fin de la journée, une tempête horrible s'élève, et la flotte, qui croisait par ordre de l'empereur devant le cap Gaxines, à peu de distance d'Alger, est si cruellement battue de la tempête, que cent cinquante navires viennent à la côte où ils se brisent. A terre le combat était plus terrible, plus meurtrier que jamais; et les Maures égorgeaient sans pitié les chrétiens naufragés que l'armée ne pouvait secourir. Cortez n'avait pas fait partie du premier débarquement, mais il n'était pas non plus à bord du vaisseau amiral, comme le dit un écrivain célèbre, qui sait joindre d'ordinaire l'exactitude au mouvement dramatique de l'histoire. Monté sur la galère magnifique d'Enrique Enriquez, il manœuvra durant ce furieux orage devant la côte désolée; alors peut-être la nuit d'angoisse où il avait failli périr aux portes de Mexico, et que l'on appelle encore la *noche triste* (la nuit fatale), lui apparut-elle comme un de ces instants de péril qui retrempe l'âme du soldat résolu: sur les rives du cap algé-

(1) Feu Sander-Rang, mort le 16 juin 1844, à Mayotte, dont il était devenu gouverneur. Cet officier distingué, connu par des travaux estimés en zoologie, avait été affecté spécialement au service du port d'Alger. Voir le livre intitulé: *Fondation de la régence d'Alger, histoire des Barberousse*. Paris, 1837, 2 vol. in-8 (publié par MM. Rang et Ferdinand Denis).

rien, on égorgeait les femmes et les enfants embarqués à bord de la flotte, et Cortez devenu père avait à ses côtés ses deux jeunes fils don Martin et don Luys. Le jour arriva cependant, et ce fut pour faire voir que des débris et des cadavres couvraient déjà les rives du cap maudit, qu'il fallait cependant atteindre. Malgré les secours tardifs envoyés pour dégager, non pas Cortez, mais Juannetin Doria, des milliers d'hommes succombèrent. Les équipages des navires de haut bord, ou simplement ceux des bâtiments de guerre, périrent presque tous. Il n'en fut pas de même, heureusement, des hommes montés sur les galères, et cela grâce à la présence d'esprit des capitaines qui les commandaient. Ils firent border les rames de chaque côté et travailler la chaîne comme s'il s'était agi de gagner la haute mer : il résulta de cette manœuvre habile une force opposée à celle de la tourmente, et qui diminua d'autant son action sur les câbles. Néanmoins, comme nous l'avons dit autre part, quelques-unes de ces galères furent obligées de venir faire côte, et d'autres s'y jetèrent volontairement. *L'Esperança*, que commandait Enrique Enriquez, fut de ce nombre ; il paraît certain que pour se sauver Cortez ne fut pas obligé de se jeter à la nage, ou que, s'il fut réduit à cette extrémité, il avait encore ses précieux bijoux lorsqu'il gagna la terre. Ici le témoignage d'un homme qui ne le quitta point, malgré ses fonctions d'ecclésiastique, nous servira à prouver ce que nous avançons. Gomara s'exprime ainsi, en parlant du moment critique où Cortez songea à se sauver : « Dans la crainte de perdre l'argent et les bijoux qu'il portait au moment de l'échouage (1), il se ceignit d'un mouchoir renfermant les cinq magnifiques émeraudes que j'ai dit valoir cent mille ducats, lesquelles tombèrent par mégarde ou par fatalité, et se perdirent dans les *fanges profondes*, parmi cette foule nombreuse. Ce fut ainsi que cette guerre lui coûta plus qu'à nul autre, si l'on excepte toutefois Sa Majesté, mais sans mettre à part André Doria, qui y perdit cependant onze galères. Cortez ressentit vivement la perte de ses bijoux ; mais ce qu'il ressentit plus encore, ce fut de n'avoir pas été appelé au conseil de guerre, lorsque tant d'autres y avaient été admis qui n'avaient ni tant d'âge, ni tant de savoir.... Ceci même prête aux murmures de l'armée. »

Nous n'ajouterons plus qu'un mot à cette histoire des fameuses émeraudes. Le chapelain de Cortez, dont nous venons d'invoquer le témoignage, Francisco Lopez de Gomara, auquel on doit une Histoire générale du nouveau monde fréquemment citée, est aussi l'auteur d'une Chronique des deux Barberousse, et d'un récit de l'expédition de Charles-Quint. La chronique était conservée jadis dans la Bibliothèque royale de Madrid ; le second livre a échappé à toutes nos recherches. Peut-être ces deux ouvrages manuscrits renferment-ils quelques nouveaux documents sur les précieux bijoux enfouis dans les sables du cap Caxines.

## UN PARL.

Au sortir d'un club, un jour d'été, par un soleil magnifique, le célèbre Fox accompagnait un membre de la famille royale d'Angleterre, et montait avec lui la grande rue de Londres nommée Bond street. Comme ils traversaient la chaussée pour gagner l'ombre, Fox s'arrêta tout d'un coup, et fit le pari qu'en suivant la rue, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ce serait lui qui rencontrerait le plus grand nombre de chats sur son chemin. « Et, ajouta-t-il, je vous laisse, prince, le choix du côté. » En effet, quand les parieurs furent arrivés à l'autre bout, il se trouva que Fox avait rencontré treize chats, et le royal personnage pas un. « J'étais bien certain, dit-il alors, que Votre Altesse choisirait le côté

(1) *Dando al traves* se dit d'un navire qui va dans un endroit pour s'y perdre. Nous dirions ici beaucoup, on le voit, de la version adoptée par l'habile Prescott.

de l'ombre, comme le plus agréable par cette excessive chaleur. Or, vous saurez, prince, que les chats prêtèrent toujours le côté du soleil. »

## LES QUATRE CRISES,

OU CE QUI ADVINT AU ROI LIN-I.

ALLÉGORIE JAPONAISE (I).

Dans l'ancien empire du centre de l'Inde, vivait autrefois un roi qui s'appelait *Lin-i* (haine de la pluie) ; la reine, son épouse, se nommait, au contraire, dame *Kouang-ki* (peur des rayons). Ils avaient une fille unique que l'on nommait *la Jeune fille aux cheveux d'or*. La mère vint à mourir, et le roi son père prit une seconde femme. Cette marâtre, poussée par la jalousie, conçut une haine violente pour sa belle-fille, et, par d'adroites flatteries, détermina enfin le roi à l'exposer dans un désert où rugissaient des lions ; mais le ciel la protégeait, et bientôt on la vit revenir dans l'empire, assise sur un lion, sans que le moindre mal lui eût été fait.

La royale enfant fut de nouveau enlevée et transportée dans les monts aux faucons ; mais les faucons s'empressèrent de l'entourer, lui apportèrent des aliments, et la nourrirent jusqu'à ce qu'un serviteur du roi, qui eut connaissance de cet événement, alla en secret la trouver et la ramena à la cour.

Furieuse de ce retour imprévu, la reine fit aussitôt exiler la Jeune fille aux cheveux d'or dans une île que l'on nomme *la Prunelle des mers*.

Mais un pêcheur lui vint en aide, et, l'ayant accueilli dans sa barque, il la ramena à la cour de son père.

La reine, dont la fureur était au comble, fit creuser dans la cour du palais un trou profond dans lequel elle ensevelit la jeune fille toute vivante.

Quelque temps après, au grand étonnement de tout le monde, on vit s'échapper du sein de la terre des rayons de lumière ; et, le roi ayant fait creuser en cet endroit, on découvrit, ô prodige ! sa fille encore vivante, sans qu'elle eût éprouvé le moindre mal.

Le roi la fit alors placer dans un tronc creux de mûrier, et l'abandonna au sombre Océan. Les flots, en l'entraînant aux rives du Japon, la jetèrent dans le port de Zojora (pays de Fidatsi), où un habitant du golfe, accouru au secours de la malheureuse fille, parvint à l'emporter dans ses bras.

Mais, arrivée à terre, elle ne survécut que peu d'instants ; elle rendit bientôt le dernier soupir, éprouva une nouvelle transformation, et devint la chenille à soie.

Lorsque, au Japon, nous indiquons les quatre repos et les quatre réveils du *lion*, du *faucon*, de la *barque* et de la *cour*, nous faisons allusion aux quatre périls (crises) dont la vierge royale des Indes a été l'objet.

## ILE FLOTTANTE SUR LE LAC ILSING,

EN LIVONIE.

Le lac Ilsing est situé en Livonie, près de la terre seigneuriale de Festen. Il est entouré de montagnes. Son étendue est, en largeur, de 2 verstes (près de 2 kilomètres) ; sa profondeur la plus grande est de 4 sagènes (près de 8 mètres). Ses bords sont formés d'argile et de terre franche.

Chaque année, pendant l'été, ordinairement dans la se-

(1) Cette allégorie est tirée de l'Art d'élever les vers à soie au Japon, par M. Matthieu Bonafous. C'est la traduction d'un ouvrage japonais relatif à l'origine de cette industrie et aux procédés qui s'y rapportent, dans la contrée où elle a pris naissance.

Les crises ne sont autre chose que les mues successives du ver à soie, que les Japonais désignent par les mots : *repos*, *réveil du lion*, *du faucon*, etc.

conde quinzaine d'août, on voit apparaître à la surface de ce lac, toujours à l'endroit le plus profond et à une centaine de pas du rivage, une île qui a 20 saènes en longueur sur 18 en largeur. A la fin de la saison d'automne, vers le jour de la Saint-Michel, elle redescend au fond de l'eau. Le terrain y est, dit-on, très-compacte; du reste, on ne l'a point, jusqu'à ce jour, explorée avec une attention suffisante. Fischer l'avait signalée dès 1780. Les nouveaux renseignements que nous donnons sont dus à un pasteur qui habite à peu de distance du lac.

#### LE RHINOCÉROS.

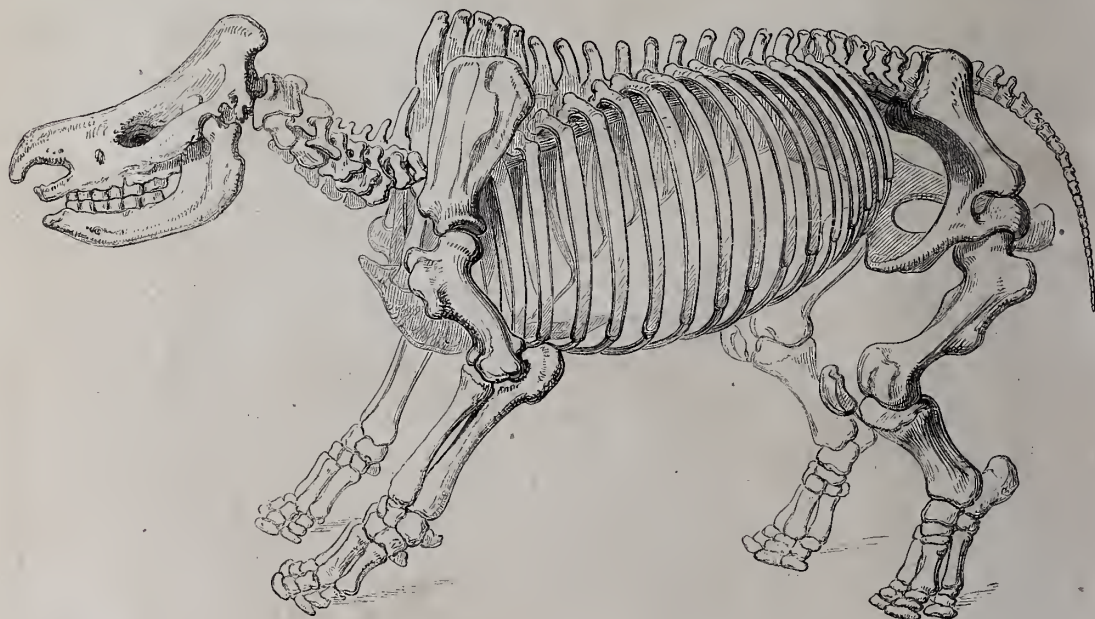
Voy., sur l'histoire naturelle du rhinocéros, la Table des dix premières années.

#### DÉVELOPPEMENT DE LA CONNAISSANCE DU RHINOCÉROS PAR LES INDIVIDUS VIVANTS AMENÉS EN EUROPE ET LES OSSEMENTS FOSSILES DES ANCIENNES ESPÈCES.

Le rhinocéros est un animal tellement rare, qu'il nous a paru intéressant pour nos lecteurs de faire prendre une figure exacte de celui que possède aujourd'hui le Muséum. A le voir

placé, dans tous les recueils d'histoire naturelle, à côté de l'éléphant, comme une des espèces avec lesquelles nous sommes le plus familiarisés, on ne saurait croire combien il s'en est peu vu en Europe. On peut dire que les apparitions de rhinocéros dans nos contrées sont des événements. L'histoire les compte. Cette rareté ajoute encore à la singularité d'un animal si extraordinaire.

Le premier rhinocéros qui ait paru en Europe est celui dont Pline fait mention comme ayant été présenté au peuple romain par Pompée. Auguste, au rapport de Dion Cassius, en fit tuer un autre dans le cirque, lorsqu'il célébra son triomphe sur Cléopâtre. Strabon eut occasion d'en voir un troisième à Alexandrie, et nous en a laissé une description abrégée. Ces trois rhinocéros étaient à une seule corne. Sous Domitien, il vint à Rome deux rhinocéros bicornes que l'on retrouve gravés sur des médailles de cet empereur. Les monuments de l'histoire ancienne nous apprennent qu'on en conduisit encore dans la capitale de l'empire sous Antonin, sous Héliogabale et sous Gordius III. La décadence et les troubles causés par l'invasion des Barbares ne tardèrent pas à priver l'Europe d'un spectacle qu'il était si difficile de lui procurer.



A l'époque de la renaissance, l'essor rendu au commerce, joint à la curiosité excitée par les productions naturelles des pays étrangers, détermina de nouveau le transport dans nos contrées de quelques-uns de ces animaux.

Le premier que l'on ait vu était à une seule corne. Il avait été envoyé des Indes au roi de Portugal, Emmanuel, en 1513. Celui-ci l'envoya au pape; mais il périt en route avec le bâtiment qui le portait. Le célèbre peintre Albert Dürer en fit une gravure d'après un dessin imparfait qu'on lui avait adressé de Lisbonne, et c'est d'après cette gravure que le rhinocéros a été pendant longtemps représenté.

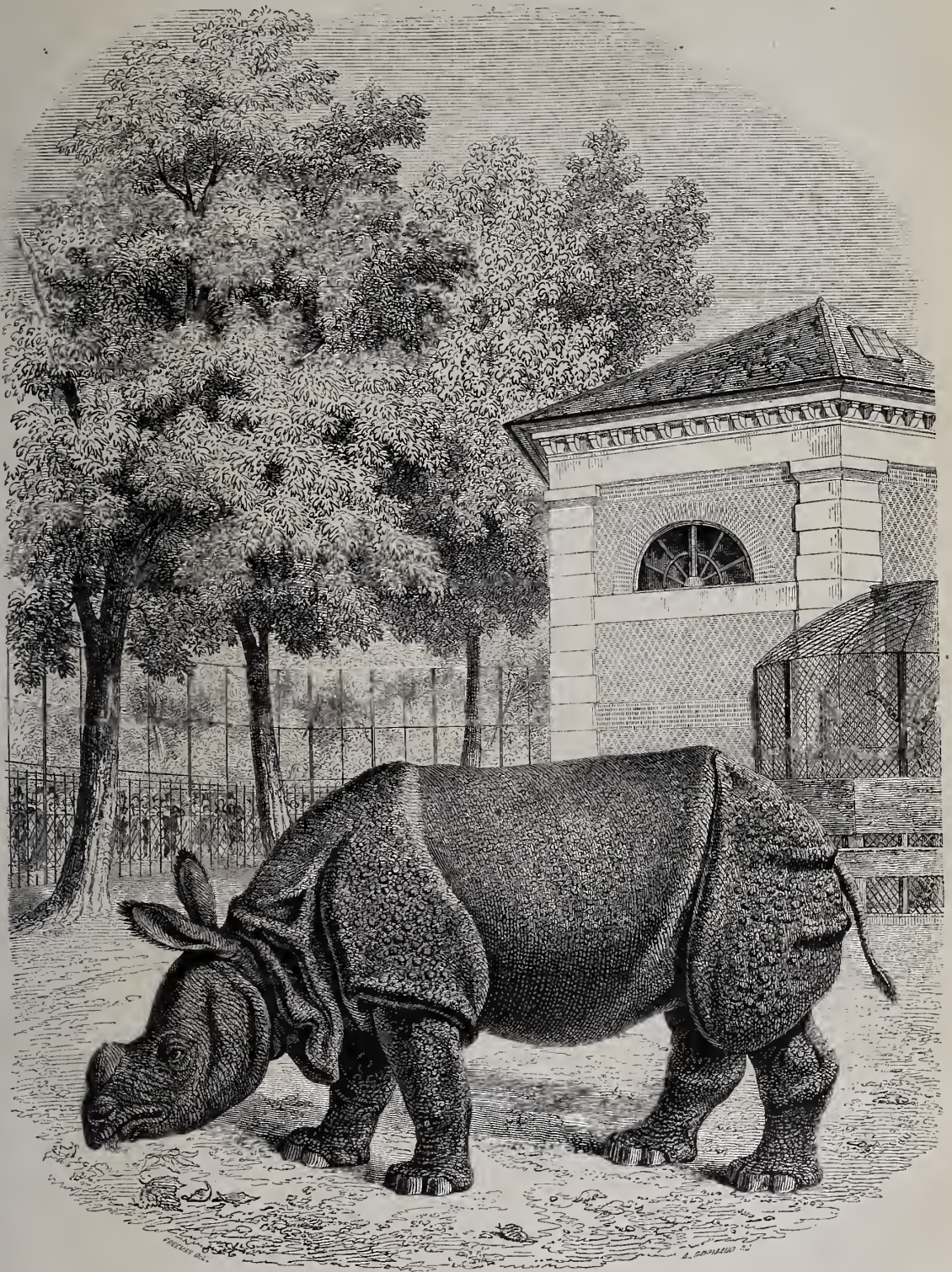
En 1685, on en conduisit un second en Angleterre. En 1739 et en 1741, on en vit deux autres qui furent promenés dans toute l'Europe. C'est, à ce qu'il paraît, celui de 1741, amené à Paris en 1749, qui est le sujet de la description donnée de cette espèce par Daubenton. En 1771, il en arriva un, fort jeune, dans la ménagerie de Versailles: il mourut en 1793. C'est celui dont parle Buffon dans ses Suppléments. En 1800, un sixième individu, fort jeune, venant des Indes,

et destiné à la ménagerie de Vienne, mourut à Londres en y arrivant, et fut disséqué par M. Thomas, qui publia ses observations dans les Transactions philosophiques. En 1818, une ménagerie ambulante en amena un autre à Paris, qui fut observé par M. Cuvier. Depuis lors, on en a vu en Angleterre, mais il ne s'en était plus vu sur le continent; et par conséquent, celui dont le Muséum d'histoire naturelle a fait récemment l'acquisition, peut être compté pour le huitième individu de cette espèce qui ait touché le continent européen depuis celui du roi Emmanuel, et pour le quinzième depuis l'origine des temps historiques. Nous étions donc fondé à dire que cet accroissement de notre ménagerie était un événement au moins pour la science.

Il est cependant incontestable que ces animaux si rares aujourd'hui en Europe y ont été fort communs dans les temps reculés où l'homme n'y habitait point encore. On découvre des ossements de rhinocéros enfouis dans le sein de la terre en une multitude d'endroits. Ils ne sont guère moins fréquents que les ossements d'éléphants avec lesquels il est assez ordi-

naire de les trouver mélangés. On n'en rencontre pas seulement dans le midi de l'Europe, on en observe jusque dans ses parties les plus septentrionales.

Les premiers débris de cette espèce dont il soit fait positivement mention, sont ceux qui furent recueillis en Angleterre en 1668, près de Cantorbéry, dans le creusement d'un



Muséum d'histoire naturelle, à Paris. — Jeune rhinocéros. — Dessin de Freeman.

puits. Ils furent décrits dans les Transactions philosophiques de 1701, comme appartenant à l'hippopotame; mais Grew les restitua bientôt au rhinocéros.

En 1751, dans la chaîne du Harz, on déterra un grand nombre d'ossements de cette nature, que leur taille fit d'abord

prendre pour des ossements d'éléphants; mais le célèbre anatomiste Meckel, ayant comparé l'une des dents trouvées dans ce gisement avec les dents du rhinocéros vivant qu'il avait observé à Paris, prouva, d'une manière tout à fait explicite, et par la méthode même qui a permis de faire tant

de progrès dans la connaissance des espèces perdues, que les ossements du Harz étaient des ossements de rhinocéros. Dès-lors la voie fut pleinement ouverte à toutes les recherches de la paléontologie sur cette espèce fossile si digne d'intérêt.

Vingt ans après la découverte faite sur les pentes du Harz, une découverte bien plus extraordinaire dont la Sibérie fut le théâtre vint jeter sur la question une lumière véritablement saisissante. Un rhinocéros fossile, non plus réduit à ses seuls ossements, mais tout entier avec sa peau, fut trouvé, au mois de décembre 1771, sur les bords du Wiluji, rivière qui se jette dans la Léna, au-dessous de Jakoutsk en Sibérie, par 44° de latitude; ce qui caractérisait cet individu, c'est qu'il était couvert de poils, preuve que l'espèce à laquelle il appartenait, différente de celle des pays chauds, la seule que nous connaissons aujourd'hui, avait été créée pour habiter les pays froids et tempérés. Il est malheureux que la peau de cet animal précieux n'ait pas été conservée. Depuis lors, on n'a cessé de découvrir des ossements de rhinocéros dans une multitude de contrées de l'Europe et de l'Asie septentrionale; et M. Cuvier, dans ses Recherches sur les ossements fossiles, en a donné de minutieuses descriptions; mais on n'a malheureusement plus retrouvé aucun individu aussi complet que celui du Wiluji.

## LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

(An de Rome 675.)

Les vapeurs du matin venaient de s'entr'ouvrir; le soleil illuminait les pointes arides de Pharmacuse et dessinait les rivages ombreux de Chypre. Les oiseaux marins, que la prévision de la tempête rapproche des eaux, s'élevaient joyeusement dans l'azur du ciel pour annoncer un beau jour. De tous les enfoncements de la grande île sortaient des barques qui couvraient les flots, aussi nombreuses que les nids des alcyons vers le solstice d'hiver. Mais, plus loin du rivage, et vers la haute mer, un seul navire venant de Crète, cinglait alors vers Salamine.

C'était un vaisseau bithynien, construit pour le plaisir de la navigation, non pour la guerre. A sa proue sans éperons, étincelait un soleil d'or dont les rayons semblaient sortir des flots, tandis qu'une lunette d'argent ornait sa poupe couleur de saphir. Le roi Nicomède, en le plaçant sous la double protection d'Apollon et de Diane, lui avait donné le nom grec de *Didyme* (deux). Il conduisait à Chypre un Romain, son hôte, que les guerres civiles avaient forcé à fuir l'Italie.

Le jeune patricien se trouvait alors à la poupe du *Didyme*, assis sur une chaise d'ivoire. L'expression de son visage, naturellement fier, était aimable au premier abord; mais, en le regardant avec plus d'attention, on y découvrait un fond d'orgueil et d'inflexibilité qui lui donnait quelque chose de redoutable. Bien qu'il sortit à peine de la première jeunesse, il était déjà chauve, infirmité que tout l'art du tondeur n'avait pu cacher. Cependant il s'était évidemment appliqué à la déguiser; les cheveux, frisés et enduits de cinnamome, avaient été soigneusement ramenés sur la partie dépourvue, et la roideur du cou prouvait l'habituelle attention du jeune patricien à respecter cet arrangement trompeur. Toute sa personne, du reste, annonçait un des élégants oisifs que le peuple railleur de Rome désignait sous le nom général de *Trossules* (1). Ses jambes et ses bras, épilés au moyen du dropax, étaient, de plus, polis à la pierre ponce; chacun de ses doigts portait un anneau, et ses brodequins d'écarlate

(1) Les chevaliers, ayant pris Trossula, ville d'Étrurie, sans le secours de l'infanterie, furent appelés *Trossules*. Plus tard, lorsqu'ils cessèrent de servir dans l'armée, on le leur conserva, mais comme raillerie et par antiphrase. (Voy. Plin. et Cicéron.)

avaient pour agrafe un croissant d'or comme ceux des sénateurs. Aucune ceinture ne serrait sa longue tunique; et, parmi les plis savamment préparés de sa toge violette, on reconnaissait le fameux *sinus* dont les seuls habitués du Portique d'Octavius connaissaient la forme et le mouvement. Il tenait à la main un stylet d'argent dont il frappait avec distraction le bras de son siège, tandis qu'un secrétaire, agenouillé à ses pieds, lisait à haute voix les poèmes d'Ennius.

Derrière lui, se tenaient quelques amis qui gardaient le silence, moins par admiration pour le vieux poète que par condescendance pour le jeune patricien; plus loin, quelques esclaves attendaient ses ordres dans une attitude humble et attentive.

Tout à coup, le jeune homme souleva la main et fit claquer son doigt contre son pouce: le lecteur s'arrêta à l'instant, roula le manuscrit qu'il fit entrer dans un de ces étuis nommés *forules*; et, passant à son poignet la courroie de cuir rouge, alla rejoindre ses autres compagnons.

Les amis du proscrit se rapprochèrent.

— Nous avons pour nous les dieux, fit observer ce dernier d'un ton riant. Comme le disait tout à l'heure Ennius: « Les Néréides poussent d'une main blanche notre carène, et tous les vents heureux se jouent à travers nos voiles. » Voyez quel calme dans le ciel et sur les flots?

— Mais ces flots et ce ciel ne sont pas ceux de l'Italie! fit observer un jeune homme qui, pour se préserver de la fraîcheur du matin, s'était enveloppé dans un de ces manteaux d'étoffe épaisse, qu'on avait coutume de ne prendre qu'au sortir du bain.

— Voyez la merveille! reprit le patricien; le soleil de janvier glace Florus en Asie, et la lune de février le réchauffait à Rome, près de la porte de sa belle fiancée!

Et comme Florus voulait répondre:

— Ne cherche point à t'excuser, continua-t-il affectueusement, puisque cet attachement, rompu pour suivre un ami, prouve la générosité de ton âme; mais ne crois pas être le seul envers qui j'aie contracté une pareille dette. Voici Agrippa qui n'a pas fait un moindre sacrifice que toi-même; car, si tu as cessé pour moi d'aller écrire chaque soir un distique sur la porte de Clélia, lui, il a renoncé aux huîtres du lac Lucrin, à l'huile de Vénafre, au falerne et (ce que je n'ose dire qu'avec une pitié mêlée d'horreur) aux fameuses truies à la troyenne! Nous n'avons, hélas! à lui donner ici pour dédommagement que les escargots d'Afrique.

— Bien, bien, répliqua le gros homme auquel ces paroles s'adressaient; mais que direz-vous alors du dévouement de Lélius qui a abandonné ses meubles de sistre, ses bronzes de Corinthe, ses vastes murrhins et la meute de molosses à colliers d'or qui couraient devant ses équipages, contre une petite table à trois pieds, une fiole d'huile et quelques vases en terre de Campanie? Aussi, voyez comme il porte le deuil de son ancienne royauté! Cette barbe hérissée ne vous rappelle-t-elle point Ulysse errant loin de sa patrie; et ne dirait-on pas, à voir ce visage blanc, un des versificateurs si nombreux au quartier d'Argilète, race vide et sonore qui s'abreuve de cumin pour que sa pâleur témoigne de son génie? Du reste, la nature même semble prendre part à la douleur de notre ami, et les pleurs du notus ont laissé leurs traces sur son *paludamentum*.

L'air marin et l'humide poussière des vagues avaient, en effet, taché le manteau de voyage de Lélius, dont la tenue négligée justifiait les plaisanteries d'Agrippa.

Le jeune patricien l'en consola par un regard amical.

— Vous avez tous montré un égal désintéressement, dit-il, et j'ai honte de penser, qu'après vous avoir infligé cet exil, je sois le seul à n'en point souffrir.

— Se peut-il que tu ne sois poursuivi par aucun souvenir de Rome? demanda Florus.

— Rome n'a point de place pour moi, répliqua le proscrit

avec une franchise de dépit plutôt que de tristesse ; elle est pleine de Sylla ! nul ne peut y vivre qu'avec lui ou par lui.

— Et cependant il t'a vainement ordonné de rompre ton mariage avec la fille de Cinna, objecta Lélius ; tu as fait plus ; tu t'es mis sur les rangs pour obtenir le sacerdoce, comme si tu eusses voulu te rappeler à la haine du dictateur !

— Je n'aime pas qu'on m'oublie, répliqua le jeune homme avec une nonchalance hautaine.

— Aussi ne l'as-tu pas été, reprit Florus ; Sylla est resté insensible à toutes les prières.

— Je le sais, dit le patricien en souriant. Il a répondu à ceux qui me présentaient comme un enfant, « qu'il y avait dans cet enfant-là plusieurs Marius ! » C'est un éloge dont ma fierté tient compte au dictateur. Quant au voyage forcé qu'il nous impose, pourquoi s'en plaindre, Lélius ? Ceux qui peuvent avoir un jour à conduire les hommes doivent les étudier davantage, et ne pas s'exposer, comme dit Plaute, « à creuser un puits au moment de la soif. » Voyez plutôt si chacun de nous n'a point augmenté depuis quelques mois son trésor d'expérience. Toi, par exemple, Lélius, tu as appris que les petits chars couverts pouvaient être attelés de quatre chevaux, ce qui, lors de ton retour à Rome, te permettra de faire une révolution dans les équipages. Toi, Agrippa, tu t'es assuré de la sauce à laquelle on devait apprêter les scars de la Cilicie ; toi, Florus, tu as appris du musicien de Nicomède des chansons égyptiennes ; moi-même enfin, je suis devenu marin assez habile pour distinguer un mât d'une antenne ; chose merveilleuse pour un chevalier romain !

— Ajoute, ce qui est le véritable profit de notre voyage, reprit Agrippa, que nous n'avons ici rien à craindre des vengeances de Sylla. La mer a toujours été le sûr asile des malheureux et des vaincus, car elle est sans maître !

— Non pas celle-ci, objecta une voix nouvelle dont l'accent asiatique annonçait un étranger.

Les Romains se retournèrent et aperçurent le pilote du *Didyme* : c'était un Bithynien de Drépane qui avait vieilli sur la mer, et qui connaissait toutes les baies et tous les promontoires depuis Tyr jusqu'au Phasé. Il avait vu autant de navires engloutis sous ses pieds, qu'un vieux cavalier thrace a pu voir tomber sous lui de coursiers de guerre ; mais, dans tous les naufrages, une vague propice l'avait reporté au rivage, comme le dauphin d'Arion, ce qui lui avait fait donner par les Romains le surnom de *Salvus*. Cette visible protection des dieux, jointe à son habileté et à son courage, l'avait rendu agréable à l'hôte de Nicomède : aussi ne s'offensa-t-il point de son interruption.

— Et quels sont les maîtres de cette mer, *Salvus* ? demanda-t-il avec bonté.

Le pilote souleva sa main ridée en montrant plusieurs voiles qui venaient d'apparaître au loin, et qui s'avançaient vers le *Didyme*, poussées par le souffle de l'Eurus.

— Les voilà ! reprit *Salvus* ; ce sont les Ciliciens !

A ce nom, une visible inquiétude se peignit sur tous les visages. Le proserit seul demeura impassible.

— Que pouvons-nous craindre ? dit-il avec tranquillité ; le *Didyme* n'appartient-il pas au roi de Bithynie, et les Ciliciens ne sont-ils pas ses alliés ?

Le pilote, qui tenait sa barbe d'un air pensif, ne parut point rassuré.

— Les gens de Soloé, de Calenderis et de Coracésium ne s'arrêtent point devant de pareilles raisons, dit-il ; et, quand leur avantage s'y trouve, ils ne manquent jamais d'*excuses à la Thrace* pour violer une alliance. Ici, comme ailleurs, la toute-puissance est l'ennemie de la justice, et le devoir des Ciliciens se mesure à leur volonté.

Le jeune homme se redressa vivement, comme si ces paroles eussent blessé sa fierté ; il jeta autour de lui un regard rapide qui semblait compter les matelots et les passagers du *Didyme* ; mais, alors même que leur nombre eût

été suffisant pour conseiller la résistance, leur attitude ne permettait point d'y songer. A l'annonce des Ciliciens, tous s'étaient précipités vers la proue du navire pour mieux voir, et l'on entendait retentir leurs lamentations. Le nombre des vaisseaux augmentait d'ailleurs à chaque instant, et ce n'était déjà plus quelques pirates, mais une flotte tout entière.

Lélius, Agrippa et Florus étaient restés près de leur ami avec le pilote, et bien qu'aucun signe de faiblesse ne parût sur leur visage, ils ne pouvaient détacher leurs yeux des voiles qui semblaient sortir de la mer.

Leur préoccupation n'était, du reste, que trop justifiée par tout ce que l'on racontait des Ciliciens.

Ce nom avait été donné à des pirates dont les principaux postes étaient placés sur la côte méridionale de l'Asie. Malgré les six vieilles proues de vaisseaux andates qui décoraient le forum et semblaient annoncer la prétention de Rome à la souveraineté des eaux, celles-ci avaient jusqu'alors échappé à son empire. Carthage y survivait tout entière, et y régnait avec Tyr, son aïeule ; avec Alexandrie, sa sœur ; avec Rhodes, Chypre et la Sicile, ses émules, mais non ses ennemies. Ce fut elle qui couvrit d'abord de corsaires la mer intérieure ; elle fut imitée par les autres peuples maritimes, et la piraterie devint bientôt le champ commun où tous les aventuriers semèrent leurs désirs. Des milliers de nouveaux Argonautes s'élançèrent à la recherche de cette Colchide qui flottait partout, et revinrent avec des lambeaux de la Toison d'or.

Depuis deux semaines que le *Didyme* naviguait sur la mer Égée et sur celle de Cilicie, la prudence avait réussi à lui faire éviter la rencontre des pirates ; mais, cette fois, elle se trouvait mise en défaut, et toute tentative pour leur échapper eût été inutile. Les navires ciliciens arrivaient avec la rapidité d'une troupe d'oiseaux de proie, la vergue à mi-mât les rameurs courbés sur leurs bancs et le pont couvert de soldats.

*La suite à une autre livraison.*

#### DES VOYAGES.

Les voyages dans les pays étrangers sont, dans la jeunesse, une partie de l'éducation, et une partie de l'expérience dans la vieillesse. Mais on peut dire de celui qui entreprend de voyager avant que d'avoir quelques progrès dans la langue du pays où il entre, qu'il va dans une école de grammaire, et non pas voyager.

C'est une chose très-étonnante que dans les voyages de mer, où l'on ne voit que le ciel et l'eau, les hommes ont cependant la coutume de faire des journaux ; et dans les voyages de terre, où il s'offre tant de diverses choses à remarquer, ils n'en font point la plupart du temps, comme si les cas fortuits, et quelque chose qui arrive sans qu'on s'y soit attendu, méritait moins d'être remarqué sur des tablettes que des observations que l'on fait par une délibération préméditée.

BACON.

#### FÊTE DES NÈGRES DITE AID EL FOUL.

La fête célébrée chaque année par les nègres d'Alger, et connue sous le nom d'*Aid el Foul*, a toujours lieu un mercredi, à l'époque appelée *Nissam* par les indigènes, et qui est celle où commence à noircir la plante qui porte les fèves. Jusque-là les nègres s'abstiennent de manger de ce légume. L'endroit où les nègres se réunissent pour la célébration est sur le bord de la mer, un peu au delà de la plaine de Mustapha, à côté de l'Oned-Kins. Là se trouvent deux petites constructions fort simples : l'une est une étroite enceinte de

murailles à hauteur d'appui et crénelées à la moresque, du milieu de laquelle s'élèvent quelques aloès. C'est le lieu consacré à Sidi Balal, dont les nègres se sont fait un patron.

Un peu plus loin, on remarque un bassin carré rempli d'eau, consacré à Lella Haona, sainte femme qui est également en grande vénération parmi les enfants du Soudan.

Quant au Sidi Belal, si fort en honneur parmi les nègres, les traditions ne sont nullement d'accord; quelques-uns croient pouvoir le rattacher au Belal, esclave noir de Mohammed qui fut un des premiers à embrasser l'islamisme. Cette version ne paraît guère admissible, malgré l'identité du nom de Belal, qui fut effectivement le premier noir musulman. Affranchi par Mohammed, il avait été chargé par lui de la surveillance des fontaines. Mais les sacrifices et les cérémonies de la fête s'accordent peu avec l'honneur que l'on veut lui faire.

Les nègres, dans leur pays natal, sont encore tous adonnés à l'idolâtrie; ils ne reconnaissent en rien la religion de Mohammed, à laquelle ils ne sont initiés qu'après être tombés au pouvoir des Musulmans. En reproduisant donc à Alger une fête qui leur rappelle le pays natal, il est peu probable qu'ils aient eu en vue de glorifier un souvenir des premiers jours de l'islamisme. Si l'on considère en outre que, sous le gouvernement turc, alors que toutes les fêtes musulmanes étaient célébrées avec une rigoureuse observation, jamais les nègres n'avaient évoqué la mémoire de leur

patron, et qu'ils n'ont commencé à le faire qu'à l'abri de la tolérance que nous accordons à tous les cultes, on sera conduit à en chercher une autre origine. Le nom de Belal semble rappeler Belus, ou Baal, ou Bel, ce dieu importé en Afrique par les Phéniciens, et à qui l'on offrait des sacrifices d'animaux de toute espèce; et l'Aïd el Foul pourrait n'être autre chose qu'une trace persistante, à travers les siècles, du culte rendu à ce faux dieu.

Du reste, le sacré est mêlé au profane dans le cérémonial de cette fête, qui consiste d'abord à célébrer le *Fatcha*, ou prière initiale du Coran, et à égorger ensuite un bœuf, des moutons et des poulets au milieu de danses et de chants.

Le bœuf destiné au sacrifice est préliminairement couvert de fleurs; sa tête est ornée de foulards, et ce n'est qu'après que les sacrificateurs ont exécuté des danses dans lesquelles ils tournent sept fois dans un sens, et sept fois dans un autre, que la victime reçoit le coup mortel.

La manière dont l'animal subit la mort, soit qu'il tombe subitement sous le couteau qui l'a frappé, soit qu'il s'agite dans une lente et pénible agonie, est le sujet de pronostics heureux ou malheureux qu'interprètent aussitôt les noirs aruspices.

Après le sacrifice, commence la danse nègre. La troupe des enfants du Soudan se dirige vers le bassin de Lella Haona; dans ce moment on voit des individus, que le trémoussement (appelé *djedeb*) a violemment impressionnés, se pré-



Fête des Fèves (*Aïd el Foul*), à Alger.

cipiter, ruisselants de suc, dans les flots de la mer, d'où leurs compagnons ont souvent grand'peine à les retirer.

D'un autre côté, et sous des tentes improvisées, les négresses s'occupent à faire cuire des fèves, les premières que les nègres doivent manger de l'année, et qui servent d'assaisonnement au mouton et au *couscoussou*, base du festin. Tout le reste de la journée se passe en danses ou chants, auxquels la musique appelée *dhordeba*, c'est-à-dire l'horrible tapage si aimé des nègres, sert d'accompagnement.

Les autres Musulmans, habitants d'Alger, s'abstiennent en général d'assister à ce spectacle. Il n'en est pas de même des

femmes qui, probablement excitées par les récits de leurs négresses, y viennent en foule, et s'y livrent à une gaieté folâtre, en diminuant un peu la longueur du voile qui cache leurs traits. Il est juste de dire cependant que les femmes qui appartiennent aux principales familles ne figurent pas dans ces réunions (1).

(1) Nous devons la communication de cette note à M. E. de Rouzé, capitaine du bureau arabe.



## ESPAGNE.

## SOUVENIR DE LA SIERRA-NEVADA.



Salon de 1850-51. — Souvenir de la Sierra-Nevada, tableau de M. Eugène Giraud. — Dessin de M. Karl Girardet.

Le muletier (*arriero*) est peut-être maintenant, en Espagne, le seul Espagnol qui se promène encore la guitare en mains ou sur le dos. L'âge d'or des sérénades sous les balcons y est passé depuis longtemps : ce n'est plus qu'un souvenir entretenu, tant bien que mal, par les fantaisies de la scène. Les Figaro et les Almadiva ne sont plus que des personnages de comédie. Seul, le muletier, qui va souvent sur les routes les plus ardues et les plus solitaires, et par cela même a besoin de distraction, a gardé l'habitude de son indolente et gutturale mélodie accompagnée de bruit de cordes. A demi-couché sur sa mule, tel que nous le montre M. Giraud dans son *Souvenir de la Sierra-Nevada*, qu'il monte ou qu'il descende une pente, il s'en va chantant des

couplets (*cantarillos*) qu'il improvise en l'honneur de sa belle, quelquefois même tout simplement en l'honneur de sa mule ou de ses mules.

Le tableau de M. Giraud nous représente une descente de la Sierra-Nevada. Un *mozo de mulas* (valet de mules), se tenant en tête de la petite caravane, en guide la marche au bruit de ses chants. La pente est si rapide et le sentier si étroit, car nous ne pouvons appeler cela un chemin, qu'on est tout étonné et qu'on tremble presque de voir quelle liberté les cavaliers laissent à leurs montures. Les mules ont littéralement la bride sur le cou ; et cependant l'abîme est là, un abîme de quelques cents mètres de profondeur ; un seul faux pas les entraînerait. Mais dans les pays de hautes

montagnes il en est ainsi : c'est l'animal qui guide l'homme. Les mules sont tellement habituées à ces chemins périlleux, qu'elles savent mieux où poser le pied que leurs conducteurs. Puis la mule est volontaire et têtue, selon le proverbe qu'elle justifie pleinement. Si vous la piquez de l'éperon, elle s'arrête; si vous la frappez, elle se couche; si vous lui tirez la bride, elle prend le galop : il vaut mieux la laisser faire. On est toujours sûr, en agissant de la sorte, qu'elle vous mènera à bien.

Au fond, elles abusent peut-être, dans ces pittoresques, mais très-affreux chemins de la Sierra, du besoin absolu qu'on a de leurs services; car ce sont à peu près les seules bêtes de somme qui puissent y tenir pied, surtout un cavalier en selle. On y voit bien quelques chevaux, de ces petits chevaux andalous, nerveux et secs comme elles; mais alors les cavaliers sont plus particulièrement des touristes étrangers. L'étranger est naturellement timide à l'endroit des mules. Il n'ose s'y confier à cause même de leur entêtement et de la liberté entière qu'on est forcé de leur laisser. Cependant, nous l'avons dit, ces voyages difficiles offrent plus de sécurité avec elles qu'avec les chevaux. Du reste, chevaux ou mules, l'harnachement est à peu près le même chez les uns et chez les autres. La selle se compose d'ordinaire de deux ou trois couvertures bariolées, pliées en double, quelquefois d'une sorte de coussin matelassé pour atténuer la saillie des vertèbres de l'animal, et donner la possibilité au cavalier de s'asseoir en travers. De chaque côté des flancs, pendent, en forme d'étriers, des espèces d'auges en bois assez semblables à des ratières. Quant au harnais de tête, il est toujours chargé d'une telle quantité de pompons et de houppes, qu'on peut à peine distinguer le profil de la bête. D'autres fois aussi, ainsi que l'indique le tableau de M. Giraud, la selle est remplacée par une sorte de bât-fauteuil à deux places, en fort osier treillissé, qui reçoit deux voyageurs. Le guide va devant sur une mule, ou le plus souvent accompagne à pied, la guitare en mains, la carabine à l'épaule et la poire à poudre en sautoir. Rien n'est curieux comme un tel voyage. De temps en temps on rencontre des files de petits ânes, descendant des régions supérieures, chargés de neige qu'ils portent à Grenade pour la consommation de la journée; car les sommets de la Sierra-Nevada (*Cordillère des neiges*) en sont éternellement couverts. Aussi le touriste qui s'aventure jusqu'à eux, est-il toujours étonné, quoi qu'on lui en ait dit et qu'il en sache, de se trouver en plein climat de Sibérie, en vue de l'Afrique, dans la contrée la plus chaude de la Péninsule espagnole.

Le Mulhacien est le pic le plus élevé de la chaîne de la Sierra-Nevada. Il atteint presque la hauteur du pic de Ténériffe, c'est-à-dire 3 600 mètres au moins. Après lui, vient le *Picacho de Veleta*, qui n'a guère en moins qu'une quarantaine de mètres.

## ÉTABLISSEMENTS PRIVÉS DE BIENFAISANCE

### A PARIS.

Divers établissements de bienfaisance, fondés à Paris par la charité privée, dépensent annuellement environ un million en secours aux vieillards, mères de famille et enfants pauvres de la capitale. L'administration municipale leur vient en aide au moyen d'une allocation que l'on a élevée à 89 000 francs sur le budget de l'exercice 1850. En donnant la liste de ces œuvres charitables et l'indication des services qu'elles rendent, nous espérons être utiles aux personnes qui cherchent le meilleur emploi possible de leurs souscriptions et de leurs dons. Nous croyons aussi que cet exemple de la capitale pourrait être de nature à inspirer des fondations analogues dans les villes où l'esprit d'association est en retard; il est à désirer que des correspondances s'or-

ganisent entre les établissements de bienfaisance qui se proposent le même but.

*Institution de la Jeunesse délaissée*, rue Notre-Dame des Champs, 31. — On y reçoit des orphelines que l'on place, à leur sortie, comme maîtresses d'atelier ou comme femmes de chambre dans des maisons particulières.

*Pensionnat de jeunes filles pauvres*, rue des Billettes, 16. — On place les jeunes filles en apprentissage ou comme bonnes; vingt-deux, qui appartiennent à la religion réformée, ont été placées à l'étranger.

*Société de patronage des enfants convalescents* à leur sortie des hôpitaux, rue de Varennes, 31. — On a annexé à l'œuvre une maison à la Roche-Guyon (Seine-et-Oise), où doivent être reçueillis les enfants dont la santé exige le séjour de la campagne.

*Asile des petits orphelins du choléra*, rue Pascal, 23.

*Ouvroir de Vaugirard*, rue de Sèvres, 119. — Maison ouverte : 1° aux libérés qui manifestent quelque repentir; 2° aux ouvrières et femmes à gages momentanément sans ouvrage ou sans place; 3° aux orphelines confiées à l'association par l'administration de l'assistance publique ou par la commune de Vaugirard.

*Maison de refuge des sourdes-muettes*, rue des Postes, 27. — Cet établissement doit être transféré rue Sainte-Geneviève, 33. On y a adjoint un asile pour les enfants en bas âge atteints de surdité et de mutisme : on les prépare à l'enseignement qui doit leur être donné à l'Institut national.

*Asile-ouvroir de Gérando*, rue Cassini, 4. — Ouvert aux femmes mères sorties des hôpitaux.

*Comité de patronage des prévenus acquittés*, rue des Anglaises, 4. — Parmi ces prévenus, beaucoup sont renvoyés avec des secours de route dans leurs départements respectifs; d'autres sont transportés en Algérie.

*Société de charité maternelle*, fondée pour encourager les mères pauvres à allaiter elles-mêmes leurs enfants, et surtout pour prévenir les abandons.

*Société des mères de famille*, association auxiliaire à la précédente et aux bureaux de bienfaisance.

*Société philanthropique*, rue du Grand-Chantier, 12. — Association charitable privée, la plus considérable, bien connue par ses fourneaux et ses dispensaires.

*Société charitable de Saint-François Régis*, rue Garancière, 6. — Se charge des frais d'actes civils nécessaires au mariage des personnes indigentes.

*Société de patronage pour les aveugles travailleurs*, boulevard d'Enfer, 20. — Cette société a des ateliers de vannerie, tisseranderie et filature, où les aveugles sont nourris et entretenus; elle donne aussi des secours au dehors.

*Société pour le renvoi dans leurs familles des femmes et filles sans ouvrage*, rue Rameau, 8. — Cette œuvre donne des secours aux jeunes filles, aux femmes sans ouvrage qui, se trouvant dans un complet abandon à Paris, sont renvoyées, par ses soins, à leurs parents ou à leurs amis.

*Maison des Diaconesses*, rue de Reuilly, 93. — Consacrée aux familles indigentes du culte réformé.

*Société de patronage des aliénés guéris dans les asiles de Bicêtre et de la Salpêtrière*, rue Saint-Guillaume, 12.

*Établissement de charité de la paroisse Saint-Vincent de Paul*, rue de Bellefond, 7. — Cet établissement donne des secours aux indigents des deuxième et troisième arrondissements, l'enseignement gratuit à plus de trois cents enfants, et fait apprendre différents travaux, dans ses ouvroirs, à plus de quatre-vingts jeunes filles.

*Établissement de Saint-Louis*, rue Saint-Lazare, 90. — Éducation donnée par les soins de sœurs de charité; les enfants indigents du quartier sont admis comme externes.

*Ateliers de jeunes filles*, rue du Paon Saint-André, 8. — On occupe les jeunes pensionnaires à des travaux de broderie.

*Association des Jeunes économistes*, impasse de Conflans, 6,

à Conflans. — Cette œuvre était précédemment établie rue de l'Arbalète, sous le titre d'asile-ouvroir. Les jeunes filles sont employées à des travaux de lingerie, raccommodage et blanchissage.

*Association Sainte-Anne*, à l'Hôtel de ville. — On place les jeunes filles en apprentissage.

*Société pour le placement en apprentissage de jeunes orphelines*, à l'Hôtel de ville.

*Société des Amis de l'enfance*, rue Taranne, 10. — On prépare les enfants pour l'apprentissage de divers états ou par les travaux agricoles.

*Société de patronage pour les jeunes détenus libérés*, rue Jacob, 39. — On place ces enfants dans des ateliers sous le patronage de jeunes gens appartenant à des familles aisées.

*Société de patronage pour les jeunes détenues libérées*, rue de Vaugirard, 65. — Maison dirigée par les sœurs de Saint-Joseph.

*Société d'adoption pour les enfants trouvés, abandonnés*, etc., rue de la Pépinière, 97. — Les enfants sont employés à la colonie agricole de Mesnil Saint-Firmin.

*Asile-ouvroir du Cœur de Marie*, rue Notre-Dame des Champs, 21. — Asile ouvert aux jeunes convalescentes sortant des hôpitaux.

*Maison du Bon-Pasteur*, rue d'Enfer, 89. — Onverte aux jeunes filles que l'inconduite a entraînées dans le malheur.

*Association des fabricants et artisans pour l'adoption des orphelins des deux sexes*, rue Saint-Guillaume, 21. — On place les orphelins et orphelines en apprentissage.

*Asile-école de Fénelon*, à Vaujours (Seine-et-Oise). — Établissement considérable, consacré à l'éducation, au patronage des enfants appartenant aux familles peu aisées du département de la Seine.

*Association des Crèches*, où l'on reçoit les enfants nouveaux nés dont les mères sont forcément occupées à des travaux qui ne leur permettent pas de les allaiter chez elles. — On compte dix-sept crèches à Paris.

*Œuvre de Saint-Casimir en faveur des orphelines polonaises pauvres*, rue d'Ivry, 1.

*Association des Jeunes demoiselles du faubourg Saint-Germain*, rue de Varennes, 12. — Les jeunes patronées, après avoir reçu dans la maison les bienfaits de l'instruction morale et ceux d'un enseignement qui les initie aux travaux de couture et de ménage, sont placées par les soins des demoiselles de l'œuvre.

*Œuvre des pauvres malades*, rue Saint-Dominique, 40. On visite les malades, on leur donne des gardes.

*Œuvre des secours à domicile du deuxième arrondissement*, rue Olivier Saint-Georges, 16. — Cette association se concerta avec le bureau de bienfaisance et les sœurs de charité de l'arrondissement pour le choix des familles les plus nécessiteuses.

*Asile de la Providence*, à Montmartre, chaussée des Martyrs, 50. — Ouvert aux vieillards indigents.

*Infirmier Marie-Thérèse*. — Asile de prêtres âgés, infirmes et sans fortune.

#### GRANDES PROFONDEURS DE LA MER.

Il est maintenant démontré que les profondeurs de la mer sont supérieures à celles des plus hautes montagnes. En voici quelques exemples.

Dans l'océan Pacifique, les officiers de la *Vénus* trouvèrent, par long. 85° O. de Paris, et lat. 57° S., 3 142 mètres de profondeur. Sur un autre point, la sonde n'a point touché le fond par 3 785 mètres.

Dans l'Atlantique, à 900 milles à l'ouest de Sainte-Hélène, le capitaine J. Ross trouva une profondeur de 9 143 mètres, avec un plomb de sonde pesant 225 kilogrammes.

Enfin, encore dans l'Atlantique, non loin des côtes des

États-Unis, par long. 61° O. de Paris et lat. 31° 50' N., le lieutenant Walsh, de la marine américaine, a sondé par 10 424 mètres. C'est la plus grande profondeur connue; elle est supérieure à celle des sommets les plus élevés de l'Inde ou de l'Amérique, qui ne dépassent certainement pas 8 000 mètres.

Les modernes peuvent savoir toutes les vérités que les anciens ont laissées, et en trouver encore plusieurs autres.

MALEBRANCHE.

#### LES CRISTAUX.

##### NOTIONS ÉLÉMENTAIRES.

Aussi bien que les êtres organiques, certains corps bruts naturels ont une structure et une forme symétrique et régulière, véritable sorte d'organisation qui les caractérise, et qui, chez eux, comme chez les animaux et les plantes, détermine l'espèce et fait reconnaître les individus; ces corps sont les *cristaux*; ils appartiennent, la plupart, au règne minéral; quelques-uns sont obtenus artificiellement dans les laboratoires; nous nous occuperons ici plus spécialement des premiers.

Les cristaux ont de tout temps fixé l'attention des naturalistes. Ces petites merveilles du monde inorganique brillent, en effet, par leur éclat, par la vivacité de leurs couleurs, par le poli de leurs facettes; leur perfection quelquefois est telle qu'on les dirait façonnées par la main du plus habile lapidaire. Leurs variétés sont sans nombre; chaque espèce minérale possède ses cristaux: le diamant, le rubis, la topaze ont leurs formes particulières; le spath d'Islande se montre en solides composés régulièrement de six losanges égaux; le quartz hyalin, vulgairement cristal de roche, dont nous avons figuré un groupe (fig. 1), est en prismes à six pans, terminés par des pyramides à six faces triangulaires, etc.

Les cristaux ne sont pas rares dans la nature; les roches de toutes les formations en contiennent; on en rencontre dans l'intérieur des rochers, dans les filons, dans le voisinage des volcans; ils tapissent les parois de certaines grottes où ils forment, comme l'on sait, les accidents les plus bizarres; enfin l'albâtre, le marbre statuaire, le granite, etc., ne sont véritablement que des masses cristallines ou des agrégats de cristaux.

Le minéralogiste recherche donc les cristaux avec soin; il les étudie, les classe méthodiquement, et ils deviennent l'ornement de nos collections les plus riches. Il importe conséquemment de les bien connaître, de savoir quels sont les caractères qui les distinguent, de rechercher les lois qui ont présidé à leur formation. Mais le grand nombre et l'infinie variété des formes qu'ils présentent sembleraient faire craindre, au premier abord, que leur étude ne soit très-longue et difficile; cette crainte toutefois n'est pas fondée: les cristaux, quelque nombreux ou variés qu'ils nous apparaissent, se groupent tous aisément autour d'un nombre très-limité de formes simples, à l'aide desquelles on parvient, en définitive, à les déterminer facilement: c'est ce que nous essayerons de faire voir plus loin. En attendant, commençons par donner quelques notions sur leurs caractères les plus simples.

*Les faces, les côtés, les angles des cristaux.* — Les cristaux sont des solides de la nature de ceux que les géomètres appellent *polyèdres*, solides terminés en tous sens par des plans ou faces planes; les différents éléments qui les composent sont les faces, les côtés, les angles, etc.

Les faces sont généralement planes dans les cristaux; ra-

rement elles sont convexes ou concaves ; lorsque ce cas tout à fait exceptionnel arrive , on peut facilement , avec un peu d'attention , s'apercevoir que le cristal n'est pas simple , mais composé d'une infinité de très-petits cristaux qui , dis-

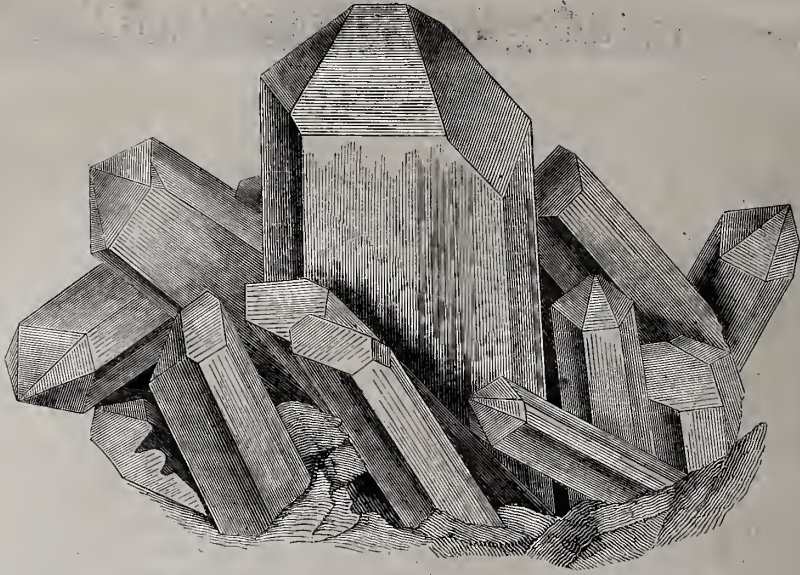


Fig. 1. Groupe de cristaux de quartz hyalin. — Dessiné au Muséum d'histoire naturelle , à Paris.

posés dans telle ou telle portion du cristal en plus grande abondance que dans telle ou telle autre , donnent lieu à la courbure des faces ; ou bien cette déviation à la loi générale provient d'une multiplication de facettes sur les parties sail-

lantes du cristal , facettes qui toutefois sont planes chacune en particulier. Le diamant cristallisé , de la variété dite *sphéroidale* , nous offre un excellent exemple de cette dernière disposition (voy. fig. 2).

Les *côtés* , plus généralement appelés *arêtes* , sont les lignes qui naissent de la jonction des faces ; ces lignes sont presque toujours droites dans les cristaux ; cela doit être , puisque les faces qui concou-

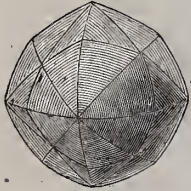


Fig. 2.

rent à les former sont planes ; elles ne s'écartent de la direction rectiligne que lorsque ces faces elles-mêmes présentent les accidents de déviation que nous avons signalés.

Les *angles* , dans les cristaux , comme dans les solides de la géométrie , sont de plusieurs espèces : *l'angle plan* , qui résulte de la rencontre de deux lignes sur un plan ; *l'angle dièdre* , qui naît de l'incidence de deux faces ; *l'angle solide* , produit par la réunion de plusieurs plans qui se joignent en un point commun ; il y a aussi les *angles rentrants* , les *angles saillants* , etc. ; ces dénominations n'ont pas besoin d'amples explications.

Le *goniomètre*. — Le cristallographe a rarement à s'occuper des angles plans ou des angles solides , mais très-souvent il a besoin de connaître la valeur des angles dièdres ; cette valeur n'est autre chose que l'écartement plus ou moins grand des faces qui concourent à les former , et il la trouve à l'aide d'un instrument très-commode et d'invention simple qu'on appelle *goniomètre*. Cet instrument est représenté ici (fig. 3). Il se compose , d'abord de deux lames en acier réunies dans leur milieu par un axe autour duquel elles peuvent librement tourner ; ensuite d'un cercle gradué , ou rapporteur , de même métal. Pour se servir de cet instrument , on applique les lames sur les faces de l'angle dièdre que l'on veut mesurer , en ayant soin que ces lames soient bien perpendiculaires à la ligne d'intersection des faces , et de plus , qu'elles touchent celles-ci , exactement , dans toute leur longueur ; cela fait , on détache les lames du cristal avec

beaucoup de précaution , pour ne pas déranger leur écartement , et on les applique sur le cercle gradué où elles interceptent un certain nombre de degrés ; ce nombre de degrés est la mesure exacte de l'angle cherché , d'après ce principe que les angles se mesurent par l'arc compris entre leurs côtés , et tracé en prenant le sommet de ceux-ci pour centre.

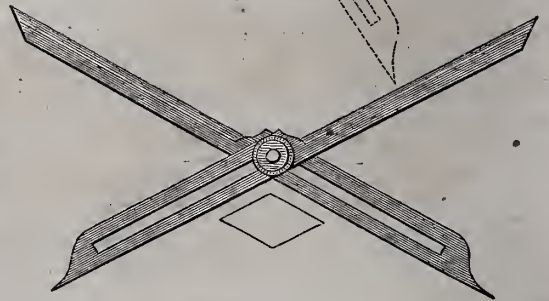
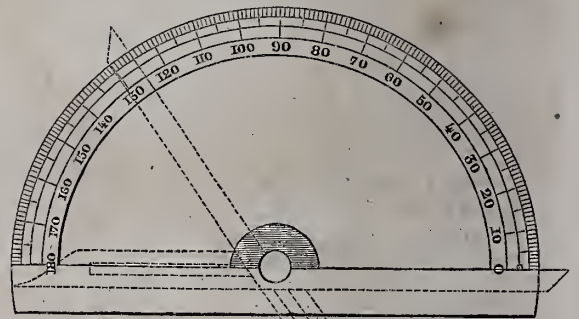


Fig. 3. Le Goniomètre.

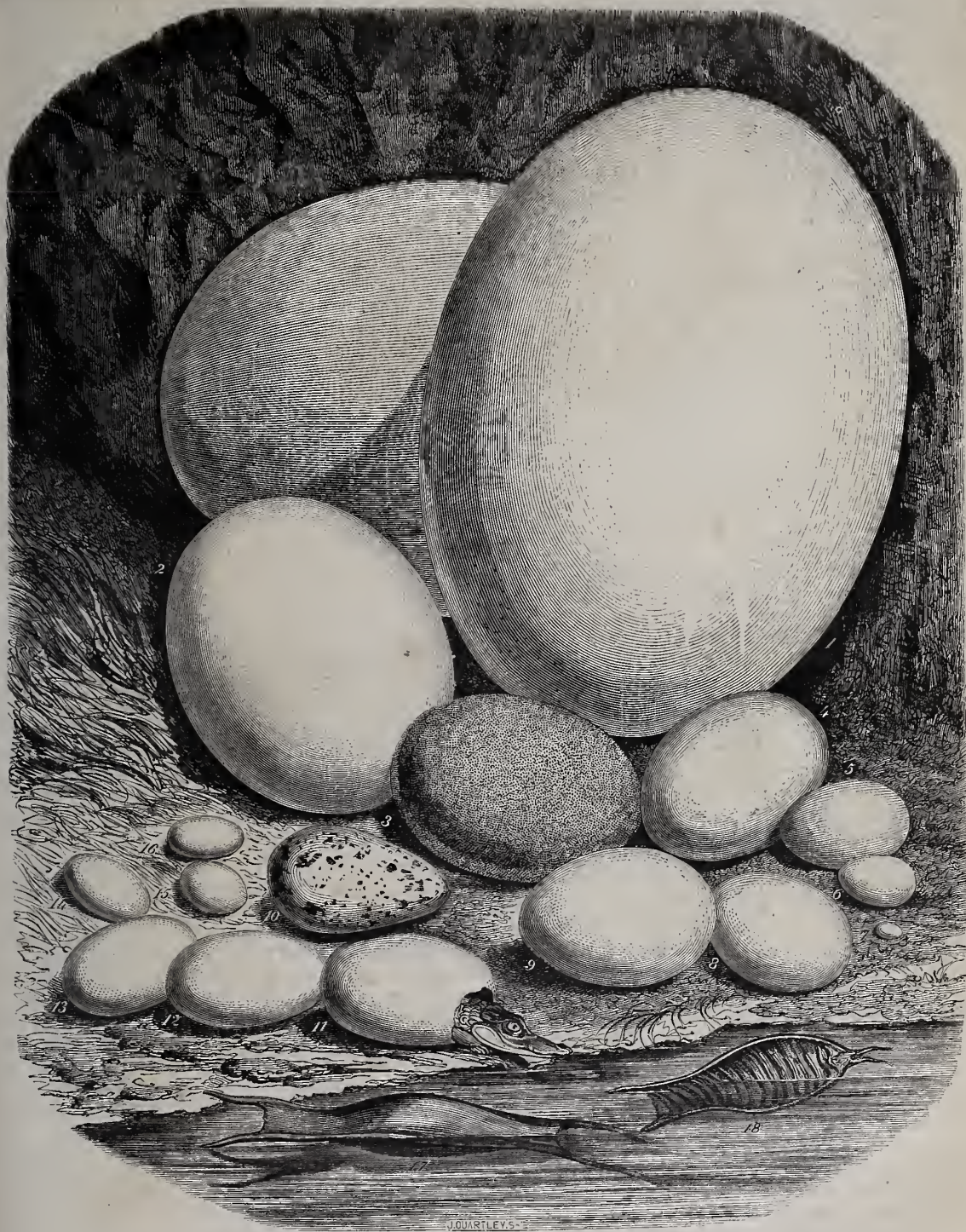
Nous verrons plus loin dans quels cas particuliers le cristallographe a spécialement besoin du goniomètre.

La suite à une autre livraison.

## CE QUE C'EST QU'UN OEUF.

Que de gens cassent la coquille de l'œuf, mangent le contenu et s'en tiennent là ! et cependant, pour un esprit réfléchi, l'œuf constitue, on peut le dire, la principale merveille de

la nature. Les problèmes les plus élevés du développement des organes, et même de la succession des animaux sur la terre, y trouvent leur principe. L'œuf est le point de départ de toute organisation. « *Omne animal ex ovo* : Tout animal naît d'un œuf, » a dit Harvey ; et cet aphorisme, que toutes les



Dimensions comparées de différents œufs. — Dessin de M. Werner.

1 Épyornis.  
2, Antruche.  
3, Casoar.  
4, Cygne sauvage.

5, Poule.  
6, Pigeon.  
7, Oiseau-mouche.  
8, Aigle.

9, Vautour.  
10, Pingouin.  
11, Crocodile.  
12, Python.

13, Tortue d'eau douce.  
14, Boa de Ste-Lucie.  
15, Tortue acnoïdes.

16, Ophidien (des galeries du Muséum).  
17, Squale.  
18, Raie.

observations postérieures sont venues justifier, n'est peut-être pas moins éclatant par sa grandeur philosophique, que

la découverte de la circulation du sang qui consacre si puissamment le nom d'Harvey.

Tout animal naît d'un œuf ! Quelle unité dans la loi de naissance de tous les êtres ! Si l'origine des organismes est ainsi la même, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il y ait dans les organismes eux-mêmes tant d'analogie ? Ils ne sont que des développements variés, plus ou moins étendus, d'un même thème primitif. Sans doute les différences qui se manifestent plus tard entre les animaux existent déjà virtuellement dans leur premier état ; mais dans ce premier état ces différences sont encore cachées, et c'est la similitude surtout qui se témoigne. L'unité dans la variété, c'est la loi suprême de la création, qu'on la considère dans la formation des astres, dans celle des végétaux ou des animaux, ou dans celle de l'homme.

Au premier abord, il semble que l'œuf soit surtout caractéristique des oiseaux ; mais quand on remarque que les poissons, si profondément différents des oiseaux, tant par leur organisation que par leur genre de vie, ont également des œufs, on doit pressentir qu'il en doit être de même de toutes les espèces d'animaux. La seule dissemblance qu'il y ait entre les animaux à cet égard, provient de ce que, pour les uns, les œufs sont couvés dans un nid, ou même tout simplement abandonnés à la chaleur naturelle de l'eau ou de l'air, tandis que, pour les autres, les œufs sont couvés dans le sein de la mère, et ne paraissent par conséquent qu'aux regards de l'anatomiste qui va les y chercher. L'attention ne pouvait donc manquer de se porter de préférence sur les œufs des oiseaux qui sont si admirablement construits, entourés de circonstances si frappantes, si utiles aux hommes pour tant d'usages, et qui sont naturellement devenus le type le plus vulgaire de ce mode tout à fait universel de productions.

C'est donc en étudiant avec soin les œufs des oiseaux, et, en premier lieu, ceux dont nos basse-cours nous offrent une si grande profusion, que la science est parvenue peu à peu à se faire idée de ce qui se rapporte à tous les autres œufs. Et d'abord, qu'est-ce qu'un œuf d'oiseau ? qu'est-ce qu'un œuf à la coque, pour prendre le mot le plus vulgaire ? — C'est un animal encore très-petit, de 1 à 2 millimètres seulement de longueur, qui ne possède encore que les organes les plus essentiels, tant pour le soutien actuel de son existence que pour le développement graduel de ses autres parties, et qui se trouve enfermé dans une boîte avec la provision d'aliments nécessaire pour sa nourriture, pendant tout le temps où il devra demeurer dans cet état de réclusion : l'animal, c'est le petit cercle blanchâtre que l'on remarque sur la membrane qui enveloppe le jaune de l'œuf ; la nourriture, c'est principalement la masse du jaune, et de là le rapport remarquable qui s'observe entre le lait des mammifères et le jaune des œufs (lait de poule, comme le dit excellemment le langage populaire d'un jaune d'œuf délayé dans l'eau). Enfin la boîte, le garde-manger, la maison qui est destinée à protéger le jeune animal tant qu'il n'a pas acquis tous ses organes et toute sa force, et qui, cependant, laisse pénétrer jusqu'à lui l'air et la chaleur dont il a besoin, c'est la coquille.

On voit par là que la dimension des œufs des animaux n'est pas forcément en proportion avec la taille des animaux auxquels ils appartiennent. Tous les animaux, quels qu'ils soient, de l'oiseau-mouche à l'éléphant, ont à leur début, au moment où ils commencent à jouir de la vie, à peu près la même grandeur. Ce qui varie, c'est la provision de nourriture dont ils ont besoin ; et cette provision de nourriture a été strictement calculée par la nature, en raison de la grandeur qui leur sera nécessaire pour pouvoir maintenir leur vie en dehors des enveloppes protectrices de leur premier âge ; grandeur évidemment variable selon les conditions de l'organisation et les circonstances du monde environnant. Ainsi le crocodile, qui est destiné à atteindre des dimensions colossales, peut très-bien se conduire par lui-même dans les fleuves où il naît, dès qu'il a obtenu la taille d'un de nos lézards : la nature ne place donc, dans la boîte où il est enfermé dans la première période de son exis-

tence, que la quantité de nourriture qui est indispensable pour le mettre en mesure d'arriver à cette taille ; et comme c'est cette quantité de nourriture qui détermine la dimension de la boîte, il s'ensuit que cette boîte n'a pas besoin d'être beaucoup plus grande que celle qui convient pour un petit poulet et sa provision. De même pour les poissons : il y en a d'énormes qui n'ont cependant qu'un très-petit œuf, attendu que, si minimes qu'ils soient au sortir de leur enveloppe, ils peuvent déjà trouver par eux-mêmes leur subsistance au sein des fleuves ou de l'océan. Il y en a d'autres, au contraire, tels que les squales, auxquels il serait impossible de subsister s'ils ne possédaient déjà une certaine force et par conséquent une certaine grandeur au moment où ils sont mis en liberté ; et aussi, au lieu d'avoir des œufs gros comme une tête d'épingle, ceux-là en ont-ils de fort gros, et qui sont revêtus d'une enveloppe cornée qui les préserve contre les chocs et les morsures de leurs ennemis.

Mais, par contre, en considérant des animaux qui, au sortir de l'enveloppe, rencontrent des conditions d'existence à peu près analogues, on devra naturellement observer un rapport à peu près uniforme entre la dimension définitive de l'animal et la dimension de l'œuf. C'est la suite de ce que ces êtres deviennent capables de se passer d'enveloppe à peu près au même degré de leur accroissement. Il a donc fallu que la nature mit à la disposition du petit animal une quantité de nourriture correspondant à ce même degré d'accroissement, c'est-à-dire proportionnée à la taille définitive de l'animal. Dans le premier temps de l'apparition de la vie, alors que l'animal en est encore à la phase initiale de son développement au sein de l'enveloppe protectrice, la taille de l'oiseau-mouche ne diffère donc pas sensiblement de la taille de l'autruche ; mais comme ces deux tailles, parvenues au même terme de leur croissance, doivent se trouver fort inégales, il y a à côté de la petite autruche une quantité de nourriture incomparablement plus grande qu'à côté du petit oiseau-mouche, d'où résulte l'inégalité frappante des deux œufs.

On conçoit fort bien que si la mère pouvait donner de la nourriture à son petit tandis qu'il est encore enfermé dans sa coquille, il ne serait pas nécessaire que cette enveloppe ; qui a surtout pour but de servir de magasin, fût aussi volumineuse. C'est ce qui a lieu pour les œufs de mammifères. Comme ces œufs sont destinés à être couvés, non point au dehors, comme les œufs d'oiseaux, mais dans le sein même de la mère, ils n'ont pas besoin d'être revêtus d'une coque aussi épaisse et aussi dure : ils ne sont entourés que d'une simple membrane, à peu près comme celle qui se trouve sous la coquille de l'œuf d'oiseau ; et comme cette membrane est perméable, au lieu de donner en une seule fois à son petit toute la nourriture dont il aura besoin jusqu'au jour de l'éclosion, ainsi que le font les oiseaux, la mère ne la lui verse que peu à peu, à mesure de sa consommation journalière, à travers les membranes poreuses qui l'enveloppent. Aussi les œufs des plus gros mammifères n'ont-ils qu'un ou deux millimètres de diamètre. Ces œufs ne renferment, à côté du petit animal, que la quantité de nourriture qui lui est indispensable pour les premiers moments de son existence, alors que la mère n'a pas encore pu commencer à son égard cette sorte d'allaitement intérieur.

La grande différence des animaux ovipares et vivipares ne consiste donc pas dans la présence de l'œuf. Vivipares ou ovipares, tous les animaux ont des œufs ; *omne animal ex ovo*, comme dit Harvey. La différence consiste simplement dans le mode d'allaitement. Les vivipares retiennent leurs œufs, et, après avoir allaité leurs petits à l'intérieur pendant un temps plus ou moins long, à travers les enveloppes de l'œuf, ils s'en délivrent lorsqu'ils ont pris un degré suffisant de développement, et continuent seulement à les allaiter de temps en temps par le mode extérieur. Les ovipares jettent d'un seul coup à leurs petits tout leur lait, et l'enferment

avec ces petits dans une enveloppe dure qu'ils mettent bas et qui empêcherait tout allaitement ultérieur. Tantôt le petit n'a besoin que de sa provision qu'il consomme à mesure de ses besoins, et se développe désormais tout seul sans aucun secours : c'est ce qui a lieu pour la plupart des reptiles, des poissons, des insectes, et pour tous les animaux des rangs inférieurs. Ce sont des œufs dont la nature opère elle-même la couvaison, à l'aide de la chaleur solaire, dans l'eau, dans l'air ou dans la terre. Tantôt, comme pour la plupart des oiseaux, le petit ayant besoin non-seulement de nourriture, mais d'une température élevée, la mère le couve pendant son premier âge pour lui donner la chaleur qui lui manque. Mais comme il n'a besoin que de cette chaleur sans avoir besoin en même temps d'une nouvelle fourniture d'aliments, elle le couve sans inconvénient à l'extérieur, en se servant de cet appareil industriel qui empêche le refroidissement et qu'on nomme le nid. Quand le petit a fini de consommer la quantité de nourriture qui était avec lui dans l'œuf, il sort de son enveloppe, et il est désormais en état, ou de ceurir lui-même après sa nourriture, comme on le voit faire aux petits poulets, ou de recevoir de sa mère une nourriture analogue à celle qui convient à l'état adulte dans son espèce.

Ce premier aperçu doit suffire pour donner un avant-goût de l'immense intérêt que présente l'étude des œufs. Aucun sujet n'est plus digne, en effet, de la recherche et de la méditation des naturalistes. Mais aucun, il faut le dire en même temps, ne présente plus de difficultés, à cause de la délicatesse des phénomènes à saisir et de la complexité des conséquences à en tirer. C'est la région culminante de l'histoire naturelle; c'est de là que l'on domine le mieux tout l'ensemble des faits particuliers, et qu'on découvre entre eux des rapports qui échapperaient complètement si l'on se bornait à considérer chacun de ces faits particuliers en lui-même, au lieu de l'étudier dans cette source où tous les principes se joignent. Aussi l'étude de l'œuf, grâce aux développements qu'elle a reçus, particulièrement dans notre siècle, a-t-elle fini par se constituer, sous le nom d'*ovologie*, comme une science à part. La minéralogie, la géologie, l'anatomie comparée, la zoologie descriptive, sont arrivées successivement, dans ce siècle, au maximum de leur activité et de leur splendeur, puis elles ont paru se ralentir, comme épuisées pour un temps par la grandeur même de leur progrès : peut-être le moment est-il venu où l'ovologie va prendre faveur à son tour.

Dans un prochain article, nous essayerons de communiquer à nos lecteurs quelques traits plus précis de cette science transcendante, d'après les travaux de notre illustre anatomiste M. Serres, qui a si puissamment servi à son essor, et qui la professe avec tant d'éclat dans sa chaire du Muséum. Nous compléterons par là l'idée de l'œuf, dont les lignes qui précèdent n'indiquent que l'ébauche.

### L'ÉPYORNIS,

NOUVEL OISEAU FOSSILE GIGANTESQUE DE L'ÎLE  
DE MADAGASCAR.

Nous avons une fois déjà, dans ce recueil, parlé d'un oiseau à proportions colossales, le dronte, autrement dit dodo (voy. 1834, p. 25), qui ne vit plus dans la création actuelle, et que l'on ne connaît que par des débris trouvés à l'état fossile dans l'île Maurice. Un autre oiseau, d'une taille plus colossale encore, vient d'être découvert, au sein d'alluvions modernes, dans l'île de Madagascar; on en a trouvé des œufs et quelques ossements. Ces restes ont été mis récemment sous les yeux de l'Académie des sciences par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, et ce savant en a donné une première description sommaire dont nous extrairons les détails les plus saillants.

L'un des œufs (voy. p. 133) n'a pas moins de 0<sup>m</sup>,34 de grand

diamètre, 0<sup>m</sup>,225 de petit diamètre, et 0<sup>m</sup>,85 de grande circonférence; l'épaisseur de la coquille est d'environ 0<sup>m</sup>,003. La capacité d'un pareil œuf approche de 8 litres trois quarts; son volume égale celui de 50 000 œufs d'oiseau-mouche; mais en le comparant à celui d'autres oiseaux dont la taille serait plus en proportion, on trouverait encore que, pour le représenter, il faudrait plus de 6 œufs d'autruche, 16 et demi de casoar, et 17 de dromé.

Pour nous faire une idée approximative de la grosseur de l'oiseau qui a pu pondre un œuf aussi gigantesque, nous pouvons nous servir de la comparaison entre cet œuf et celui de l'autruche. D'après ce rapport, son volume aurait été au volume de ce dernier oiseau à peu près comme 6 à 1; mais son corps n'était pas porté sur des membres tout-à-fait doubles en hauteur; et diverses autres considérations portent à croire que sa taille était comprise entre 3 et 4 mètres.

La véritable affinité des débris fossiles dont il est ici question a pu être un instant douteuse. En effet, les œufs étaient-ils ceux d'un immense reptile ou d'un oiseau gigantesque? L'examen de la coquille, dont la structure est analogue à celle que l'on observe chez les oiseaux à ailes rudimentaires, eût suffi pour fournir la solution de cette question; mais elle a été donnée bien plus directement et plus complètement par les pièces osseuses trouvées avec les œufs. D'après l'examen de ces pièces, M. Geoffroy Saint-Hilaire est arrivé à établir que le grand oiseau de Madagascar doit devenir le type d'un genre nouveau à classer dans le groupe des rudipennes ou brévipennes; il lui donne le nom d'épyornis (grand oiseau).

Nous avons dit que l'épyornis avait été découvert au sein d'alluvions modernes. Cette circonstance géologique fait présumer que l'oiseau appartient à la faune actuelle; il a dû vivre dans des temps peu éloignés de nous, et même l'on ne saurait affirmer qu'il ait entièrement disparu de la surface du globe. Il peut en être de lui comme du dronte, que l'on ne connaît plus aujourd'hui que par des débris dans l'île Maurice, et qui cependant vivait encore dans cette île lorsque les Européens y abordèrent pour la première fois; ou comme de cet autre oiseau gigantesque de la Nouvelle-Zélande, le notornis, qui avait été regardé longtemps comme une espèce éteinte, et qu'on vient de retrouver vivant.

Certains récits de voyageurs autoriseraient à admettre que l'épyornis était connu dans l'île, du moins par oui-dire, depuis une date très-ancienne; d'un autre côté, des naturels de cette île, les Sakalawas, affirment que l'oiseau gigantesque vit encore, mais qu'il est extrêmement rare; quelques autres, il est vrai, ne croient pas à son existence actuelle; mais on retrouve du moins chez eux une tradition fort ancienne relative à un oiseau de taille colossale qui terrassait un bœuf et en faisait sa pâture; c'est à cet oiseau que les Malgaches attribuent les œufs gigantesques que l'on trouve parfois dans leur île.

Toutefois, la tradition que nous venons de rapporter prêterait à l'épyornis des mœurs qui sont loin d'avoir été les siennes: l'épyornis était un rudipenne; et cette espèce dont les croyances populaires ont fait un oiseau de proie gigantesque et terrible, n'avait ni serres, ni ailes propres au vol, et devait se nourrir paisiblement de substances végétales.

### DONA ISABELLE DE DAVALOS.

Fragment d'une chronique espagnole.

En l'année 1467, après la bataille de Nagera, le roi don Pedro s'en fut à Séville. Ne pouvant assouvir sa haine contre don Juan-Alonzo de Guzman, premier comte de Niebla, qui l'avait combattu en la bataille, comme appartenant au parti de don Henrique, il s'empara, en la cité

d'Ubeda, de dona Osorio Urraca sa mère, et la fit brûler sur la place de la Laguna, qui est devenue de nos jours un lieu de promenade. Or les vêtements de la dame commençant à brûler, ses jambes vinrent à être découvertes ; lors Isabelle de Davalos, sa damoiselle, qui était née à Ubeda, s'élança dans le feu pour les recouvrir ; mais à l'instant elle fut étouffée par les flammes, embrasée et réduite en cendres. Ses cendres, unies à celles de sa maîtresse, furent déposées en un riche sépulcre de marbre, que l'on éleva dans le monastère de Saint-Isidore de Campos, hors des murs de Séville. Le marbre a représenté la figure de dona Urraca Osorio, et à ses pieds

Isabelle de Davalos. Les moines de Saint-Isidore rapportent cette histoire, et je l'ai trouvée écrite par Lope Bravo, natif de Séville, homme fort curieux des antiquités et lignages de ce pays. Il affirme avoir vu la cédule originale du testament de don Juan-Alonzo de Guzman, par lequel ce seigneur recommande à ceux qui lui succéderont en son majorat de ne dénier leur faveur à aucun de ceux du lignage de Davalos qui la demanderaient, et cela sous peine de sa malédiction. Il a inséré cette clause en mémoire de la fidélité et du dévouement de cette damoiselle. (Argote de Molina, *Noblezza del Andalusia*. Sevilla, 1588, pet. in-fol., p. 236.)

## ESTAMPES RARES.

LA MANSARADE, CARICATURE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE CONTRE MANSARD.



Estampe du dix-septième siècle. — Caricature contre Mansard, tirée de la Bibliothèque nationale.

L'auteur de cette caricature est inconnu : la gravure est attribuée à Michel Dorigny, élève et gendre de Vouet, né à Saint-Quentin en 1609 ou 1617 ; il est mort à Paris en 1663 ou 1665. On reproche à son burin beaucoup de dureté. M. Bonnardot, dans sa curieuse « Histoire artistique et archéologique de la gravure en France, » donne la description suivante de cette estampe : « Le célèbre architecte, portant un *piéd de nez*, chevauche sur un âne entre Montmartre et le gibet de Montfaucon ; son cou se trouve engagé dans une échelle appuyée sur ses épaules ; à la main droite, il tient une sonnette ; derrière lui, un singe lui tient un parasol. On lit au milieu d'un drapelet qui flotte : *Pompe*

*funèbre des maltotiers de la vertu* ; à gauche : *Vazivoir excudit* (a gravé) ; à droite : *Avec privilège de Fr. Mansard*. Suit un long texte qui a pour titre : *Mansarade, ou portrait de l'architecte Partisan*, et qui finit ainsi : *A Paris, ce 1<sup>er</sup> mai, en attendant les almanachs, etc.* Comme détails topographiques, je signalerai les bâtiments de l'abbaye de Montmartre et les ruines du gibet, autour desquels voltige une nuée de corbeaux. Cette caricature anonyme, qui dépeint Mansard comme un fripon, doit être fort rare. »



MÉMOIRES DE CHATEAUBRIAND.

Voy. les Tables du tome XVII (1849).



Composition et dessin de Tony Johannot.

Nous avons donné dans le volume de 1849 du *Magasin pittoresque*, pages 73 et 382, une rapide analyse de la première partie des *Mémoires d'outre-tombe*; le lecteur y a vu quels récits charmants le poète nous a laissés de son enfance et de sa jeunesse. Nous avons parlé de ses misères pendant l'émigration. Son *Essai sur les révolutions* parut alors, et Chateaubriand s'occupa peu après du *Génie du Christianisme*.

De retour en France, où les émigrés commençaient à rentrer sous des noms empruntés en attendant leur radiation, il vécut dans l'intimité de MM. de Fontanes, de Bonald, Molé, Chenedollé, Pasquier, Joubert et de madame de Beaumont, fille du comte de Montmorin. *Atala* fut publiée et obtint un succès retentissant, bien que contesté. Le *Génie du Christianisme*, qui parut l'année suivante, plaça définitivement l'auteur au premier rang.

Bonaparte, alors premier consul, voulut le voir, et le nomma secrétaire d'ambassade à Rome. Il trouva les plaines de la Lombardie occupées par l'armée française qui s'y établissait amicalement. « Nous sommes de singuliers ennemis, dit-il, à cette occasion; on nous trouve d'abord un peu insolents, un peu trop gais, trop remuants; nous n'avons pas plus tôt tourné les talons qu'on nous regrette. Vif, spirituel, intelligent, le soldat français se mêle aux occupations de l'habitant chez lequel il est logé; il tire de l'eau au puits, comme Moïse pour les filles de Madian; chasse les pasteurs, mène les agneaux au lavoir, fend le bois, fait le feu, veille à la marmite, porte l'enfant dans ses bras ou l'endort dans son berceau. Sa bonne humeur et son activité communiquent la vie à tout; on s'accoutume à le regarder comme un conscript de la famille. Le tambour bat-il? le garnisier court à son mousquet, laisse les filles de son hôte pleurant sur la porte, et quitte la chaumière à laquelle il ne pensera plus avant qu'il soit entré aux Invalides. »

Ce fut à Rome que M. de Chateaubriand eut la douleur de voir mourir madame de Beaumont; sa sœur Lucile lui fut également enlevée peu après.

Revenu à Paris, et nommé ministre de France dans le Valais, il se préparait à se rendre à son poste lorsqu'il apprit la mort du duc d'Enghien, fusillé dans les fossés de Vincennes. Il envoya aussitôt sa démission.

Ainsi rendu à la vie privée, Chateaubriand fit plusieurs excursions en Auvergne, au Mont-Blanc, à Lyon, où il se lia avec Ballanche; enfin il se décida à ce voyage dans le Levant, qui nous a valu l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

A son retour en France, il devint propriétaire du *Mercur*, qu'il vit supprimer pour un article dans lequel on avait deviné des allusions politiques. Ce fut alors (1807) qu'il acheta une retraite dans la vallée aux Loups, et qu'il s'y retira pour travailler aux *Martyrs*.

Ce livre parut en 1809 et obtint peu de succès.

Cependant la mort de Joseph Chénier laissait une place vide à l'Académie française. Chateaubriand se présenta et fut nommé; mais le discours qu'il devait prononcer le jour de sa réception déplut à Napoléon, qui le supprima.

La restauration suspendit les sourdes persécutions dont Chateaubriand avait été l'objet. Sa carrière politique commença par la brochure intitulée : *Bonaparte et les Bourbons*. Obligé de fuir pendant les cent jours, il suivit à Gand Louis XVIII, qui le nomma ministre de l'intérieur par intérim. « Ma correspondance avec les départements, dit l'auteur des *Martyrs*, ne me donnait pas grand'besogne; je mettais facilement à jour ma correspondance avec les préfets, sous-préfets, maires et adjoints de nos bonnes villes, du côté intérieur de nos frontières; je ne réparais pas beaucoup les chemins, et je laissais tomber les clochers. »

A la seconde restauration, Chateaubriand fut nommé d'abord ambassadeur à Vienne, puis à Londres. Envoyé comme plénipotentiaire au congrès de Vérone, et devenu ministre à son retour, il décida l'expédition d'Espagne. Il rentra peu après dans la vie privée et alla habiter Neuchâtel

en Suisse. Des brochures politiques, des articles dans le *Conservateur* et le *Journal des Débats*, des discours à la Chambre des pairs, l'occupèrent particulièrement pendant cette période. Membre du comité constitué en faveur de l'insurrection hellénique, il fit tous ses efforts pour l'appuyer. On l'envoya un peu plus tard, comme ambassadeur, à Rome; un changement de ministère l'engagea à donner sa démission. A la révolution de juillet, il abandonna toutes ses places, quitta la Chambre des pairs, et se retira dans la vie privée.

Le dessin joint à notre article peut être considéré comme un résumé poétique : en nous montrant l'auteur de René, encore enfant, assis sur les bords de la mer, et regardant les grandes volées d'alcyons, adolescent près de sa sœur Lucile, échangeant avec elle des confidences littéraires, couché enfin sous la pierre du promontoire, tandis que l'Océan murmure autour de son mausolée, et en entourant ces différentes scènes des emblèmes de la foi ou du pèlerinage, l'artiste semble avoir traduit les côtés les plus séduisants de ce curieux génie dans lequel on trouve « à doses égales, selon la remarque d'un critique célèbre, les trois natures du chrétien, du voyageur et du chevalier. »

#### VIE DE LINNÉ.

Voy. la Table des dix premières années.

Dans tous les arts, dans toutes les sciences, on cite un homme, rarement plusieurs, dont le génie incontesté semble l'incarnation vivante de la science ou de l'art qu'il représente : dans la poésie c'est Homère, dans la peinture Raphaël, dans la musique Beethoven ou Mozart, dans les sciences exactes Newton. La gloire de ces génies extraordinaires grandit à travers les siècles; la postérité, souvent plus impartiale et toujours plus éclairée que leurs contemporains, constate qu'ils avaient devancé leur époque et préparé l'avenir. Dans les sciences naturelles, Linné est un de ces hommes; il en fut et en est encore le législateur : à chaque progrès nouveau, à chaque découverte inattendue, on reconnaît que le germe en était dans ses écrits, et que la science actuelle est, pour ainsi dire, son ouvrage.

Charles Linné naquit à Rashult, petit village de la Suède méridionale, dans la province de Smoland, le 24 mai 1707. Peu de temps après, son père, qui était ministre du saint Évangile, fut nommé pasteur à Stenbrohult, sur les bords du lac de Moklen. Le mot Linné vient du suédois *Linden*, qui veut dire tilleul, et ce sobriquet, donné à l'un des ancêtres du grand naturaliste, devint le nom de la famille. Son père, Nicolas Linné, était lui-même grand amateur de plantes, et l'enfance du législateur de la botanique se passa au milieu d'un jardin planté de végétaux choisis; l'on dit même que, pour apaiser les pleurs de l'enfant encore à la mamelle, sa mère le calmait mieux en mettant entre ses mains une fleur qu'en lui donnant une friandise. Quoi qu'il en soit, Linné enfant questionnait sans cesse son père et écoutait avec le plus vif intérêt tout ce qui avait trait à la botanique; il retenait même avec facilité les noms latins des plantes, connaissait toutes celles des environs, et cultivait un petit coin de terre où il avait réuni tout ce qui se voyait dans le jardin de son père.

A neuf ans, Charles Linné fut envoyé dans une école, puis au gymnase de Wexiø : il n'y fit aucun progrès dans l'étude des langues, mais fut toujours un des premiers en mathématiques et en physique. La botanique le préoccupait constamment, et ses camarades l'avaient surnommé *le petit Botaniste*. Ses maîtres déclarèrent à son père qu'il n'avait aucune aptitude pour les sciences et les lettres; le docteur Rothmann seul avait reconnu ses dispositions; il engagea le père de Linné à diriger les études de son fils vers les sciences naturelles. Rothmann le guida dans cette voie pen-

dant une année, et lui fit connaître la méthode de Tournefort, d'après laquelle Linné décrivit presque toutes les plantes des environs. Tous ces travaux ne lui avaient pas concilié l'approbation du recteur du Gymnase. Ce pédagogue l'envoya à l'Université avec un certificat ainsi conçu : « Les étudiants peuvent être comparés aux arbres d'une pépinière : souvent, parmi les jeunes plants, il s'en trouve qui, malgré les soins qu'on a pris de leur culture, ressemblent absolument aux sauvages ; mais si plus tard on les transpose, ils changent de nature et portent quelquefois des fruits délicieux. C'est uniquement dans cet espoir que j'envoie Charles Linné à l'Académie, où peut-être un autre air favorisera son développement. » Il est vraiment piquant que le recteur Nicolas Krok ait pris sa métaphore dans le règne végétal pour mieux peindre l'incapacité prétendue du plus grand des botanistes.

A Lund, Linné continua ses études favorites. Il habitait chez un médecin, assez bon naturaliste ; appelé Stobæus, dont il lisait les livres pendant la nuit. Revenu, après une maladie dangereuse, chez ses parents, son premier maître Rothmann lui conseilla d'aller à Upsal, université plus célèbre que celle de Lund, et où professait le célèbre botaniste Rudbeck. Linné partit avec trois cents écus que ses parents lui donnèrent en l'avertissant que ce sacrifice était le dernier qu'ils pouvaient faire en sa faveur. Les trois cents écus dépensés, Linné se trouva dans la plus grande détresse ; néanmoins il travaillait toujours. Sa persévérance le sauva. Étant un jour dans le jardin botanique de l'Académie, un vieillard s'approche de lui, l'interroge, lui demande les noms des plantes qui les environnent, s'étonne de son savoir, et lui offre une chambre dans sa maison avec sa table. Ce vieillard était Olafus Celsius, théologien, qui publia plus tard, sous le titre d'*Hierobotanicon*, la description des plantes nommées dans la Bible. Linné l'aida dans ces travaux. Bientôt il eut quelques élèves ; sa position s'améliora, et il se lia d'une vive amitié avec Artédi, qui partageait les mêmes goûts et que nous retrouverons dans la suite de ce récit.

A cette époque, Linné, âgé de vingt-trois ans, conçut la première pensée de son système de classification et en fit l'objet d'un mémoire. Elle lui avait été suggérée par les écrits de Vaillant et de Wallin sur le sexe des plantes. Celsius et Rudbeck goûtèrent fort les idées de leur élève, et celui-ci, après un long examen, le chargea de le remplacer dans sa chaire. Les cours et les herborisations du jeune suppléant furent suivis par de nombreux étudiants. Il n'en fallut pas davantage pour que l'envie s'attachât à lui. Ces attaques empoisonnèrent sa vie, et il résolut de s'absenter pendant quelque temps. Rudbeck lui avait souvent parlé de son voyage en Laponie et des plantes qu'il y avait recueillies. Ces récits charmaient Linné. La Société des sciences d'Upsal ayant reçu du roi l'invitation d'envoyer un naturaliste en Laponie, Linné fut désigné. Après avoir embrassé ses parents, il partit d'Upsal, le 13 mai 1752, avec deux chemises dans ses poches, un carton pour sécher ses plantes, et un cahier de notes. Seul il traversa ces interminables forêts de sapins et de bouleaux du Nord de la Suède, où le voyageur ne rencontre que de loin en loin un village ou une maison. Il remontait ainsi le long du golfe de Bothnie, se rapprochant de plus en plus de la froide Laponie. A Umeo, sous le 64° degré de latitude, il retrouva l'hiver ; le fleuve était gelé. Des personnes bien intentionnées voulurent le dissuader d'aller plus loin ; Linné persista. Toujours seul, il s'enfonça dans les déserts de la Laponie, changeant de guide tous les jours, naviguant sur les fleuves dans un petit bateau ou traversant des marais à moitié gelés, couchant sur une peau de renne qui lui servait de manteau le jour, de lit la nuit, et vivant de poisson salé. Il supportait tout avec résignation. A Luleo, il trouva un compagnon de voyage, Swanberg, qui remontait avec lui le fleuve Luleo. Linné voulait s'élever sur les Alpes de la Laponie : il quitta son nouvel ami, et gravit, suivi d'un guide, les cimes du Wallawari, d'où il put contempler, à l'horizon du

Nord, le soleil de minuit. De ces montagnes il redescendit dans le Finmarck et s'avança jusqu'au bord de la mer Glaciale ; puis repassa de nouveau les Alpes, et arriva à Torneo « épuisé de faim, de soif, de sueur, de fatigue, de chaleur, rassasié de pluie, de neige, de glace, de rochers, de montagnes, et de la conversation des Lapons » : ce sont ses propres expressions, et elles peignent bien les impressions d'un voyageur novice. De retour à Upsal au mois de novembre, Linné y retrouva toutes les tribulations qui l'avaient chassé une première fois. Il repartit de nouveau, vers la fin de 1733, visiter les mines de Falhun, où le comte de Ruterholm lui proposa un voyage en Dalécarlie. Il le fit, accompagné de plusieurs étudiants. A son retour, il ouvrit à Falhun un cours de minéralogie, qui fut très-suivi par les employés des mines.

A cette époque, il demanda en mariage la fille de Moræus, médecin estimé, et il fut agréé ; mais, sa position étant encore précaire, il résolut de voyager pour se rendre digne de celle qu'il aimait. Il espérait avec raison rapporter de l'étranger une considération qui le servirait dans son pays. La Hollande était alors le pays savant de l'Europe ; Linné y fut reçu docteur en médecine le 24 juin 1735, à Harderwick. De là il se rendit à Amsterdam, puis à Harlem et à Leyde, où il connut Van-Royen et Gronovius, qui fit imprimer à ses frais le *Système de la nature*. A Leyde, il vit Boerhaave et retrouva son ami Artédi, qui se chargea de décrire les poissons pour l'ouvrage de Seba, mais se noya dans un canal en sortant, la nuit, de la maison de son patron. Linné, désolé de la mort de son ami, voulut au moins sauver ses travaux de l'oubli, et acheva l'ouvrage commencé.

*La fin à une autre livraison.*

## L'ÉCOLE NATIONALE DES ARTS ET MÉTIERS

DE CHALONS-SUR-MARNE.

La France possède trois écoles nationales d'arts et métiers : une à Châlons, une à Angers, et une à Aix. Ces trois écoles n'ont été établies que successivement, et dans une période de quarante années, la seconde à une distance de neuf ans de la première, et la troisième à une distance de trente et un ans de la seconde : ainsi, celle de Châlons fut instituée en 1802, celle d'Angers en 1811, et celle d'Aix en 1843. Toutefois, les deux premières ne prirent pas naissance dans les villes où nous les voyons aujourd'hui. L'École de Châlons eut d'abord pour berceau le palais même de Compiègne, et ne s'établit à Châlons-sur-Marne qu'en 1806 ; celle d'Angers, instituée primitivement à Beaupréau, ne fut transportée à Angers qu'en 1814. Quant à la dernière, magnifiquement dotée par la municipalité de la ville d'Aix d'un immeuble d'une valeur de plus de 500 000 francs, ancien couvent devenu tour à tour collège et caserne, elle est très-confortablement restée dans sa première demeure, et tout porte à croire qu'elle ne la quittera pas comme ses aînées.

Les développements toujours croissants de l'industrie, surtout dans les trente dernières années de ce demi-siècle, ont exigé l'établissement successif de ces trois écoles. Quand on songea à créer celle d'Aix, déjà depuis longtemps Angers et Châlons ne répondaient plus aux besoins de la situation. Ces écoles, où les élèves reçoivent un enseignement industriel des plus complets, tout à la fois pratique et théorique, sont de véritables pépinières, non-seulement d'ouvriers habiles, mais de contre-maitres, de chefs d'atelier, etc. Or tous les grands chantiers de constructions mécaniques et autres, Indret, la Basse-Indre, Toulon, le Creusot, la Ciotat, absorbaient, dès 1840, presque en leur entier, toutes les promotions annuelles des deux premières écoles. Pour satisfaire aux demandes des établissements moins considérables, et être en mesure de faire face à celles qui ne pouvaient manquer d'avoir lieu par suite du développement de la na-

vigation à vapeur et de l'extension des lignes de chemins de fer, il fallut instituer une troisième école sur le modèle des deux autres. Du reste, c'était presque là une nécessité topographique : le Nord et le Centre avaient chacun leur école ; le Midi seul n'en possédait pas. Un grand tiers du pays se trouvait donc ainsi comme déshérité du bénéfice de ces institutions ; car les familles des départements méridionaux, si éloignées d'Angers et de Châlons, devaient naturellement hésiter à y envoyer leurs enfants. Aujourd'hui chacune des grandes divisions du territoire possède son école nationale d'arts et métiers, ce qui permet une plus grande et plus égale profusion, par tout le pays, des sujets sortant de ces foyers de science industrielle.

La circonscription de l'École de Châlons comprend les départements

de l'Aisne,  
de l'Allier,  
des Ardennes,

de l'Aube,  
de la Côte-d'Or,  
du Doubs,

de l'Eure,  
du Jura,  
de la Marne,  
de la Haute-Marne,  
de la Meurthe,  
de la Moselle,  
de la Nièvre,  
de la Meuse,  
du Nord,  
de l'Oise,  
du Pas-de-Calais,

du Bas-Rhin,  
du Haut-Rhin,  
de la Haute-Saône,  
de la Seine,  
de Seine-et-Marne,  
de Seine-et-Oise,  
de la Seine-Inférieure,  
de la Somme,  
des Vosges,  
de l'Yonne.

La circonscription de l'École d'Angers comprend les départements

du Calvados,  
de la Charente,  
de la Charente-Inférieure,  
du Cher,  
des Côtes-du-Nord,  
de la Creuse,  
de la Dordogne,

d'Eure-et-Loir,  
du Finistère,  
du Gers,  
de la Gironde,  
d'Ille-et-Vilaine,  
de l'Indre,  
d'Indre-et-Loire,



Cour principale de l'École des arts et métiers de Châlons-sur-Marne. — Dessin de Ph. Blanchard.

des Landes,  
de Loir-et-Cher,  
de la Loire-Inférieure,  
du Loiret,  
de Lot-et-Garonne,  
de Maine-et-Loire,  
de la Manche,  
de la Mayenne,  
du Morbihan,

de l'Orne,  
des Basses-Pyrénées,  
des Hautes-Pyrénées,  
de la Sarthe,  
des Deux-Sèvres,  
de la Vendée,  
de la Vienne,  
de la Haute-Vienne,

du Rhône,  
de Saône-et-Loire,  
du Tarn,

de Tarn-et-Garonne,  
du Var,  
de Vaucluse.

La circonscription de l'École d'Aix comprend les départements

de l'Ain,  
des Basses-Alpes,  
des Hautes-Alpes,  
de l'Ardèche,  
de l'Ariège,  
de l'Aude,  
de l'Aveyron,  
des Bouches-du-Rhône,  
du Cantal,  
de la Corse,  
de la Corse,

de la Drôme,  
du Gard,  
de la Haute-Garonne,  
de l'Hérault,  
de l'Isère,  
de la Loire,  
de la Haute-Loire,  
du Lot,  
de la Lozère,  
du Puy-de-Dôme,  
des Pyrénées-Orientales,

L'École de Châlons servit de type à celle d'Angers d'abord, et à celle d'Aix ensuite. Dans les premières années de son existence, elle contenait 450 élèves, qu'elle distribuait en dix ateliers : 1° de forge ; 2° d'ajustage ou de serrurerie ; 3° d'ébénisterie ; 4° de charronnage ; 5° de cisailleurs sur métaux ; 6° de menuiserie ; 7° de tailleurs de limes ; 8° de tours en bois ; 9° de fonderie ; 10° d'instruments de mathématiques. Aujourd'hui ce nombre d'élèves, diminué d'un tiers par suite de divers décrets, se réduit à 300, qu'elle ne partage plus qu'entre quatre grands ateliers, savoir : 1° forges ; 2° fonderies et moulages divers ; 3° ajustage et serrurerie ; 4° tours, modèles et menuiserie. Au début encore, elle ne recevait d'élèves que sur la désignation même de Napoléon, son fondateur, qui y plaçait de préférence des fils de militaires, bien qu'il y accordât aussi quelquefois entrée aux enfants de ceux qui, dans l'ordre civil, avaient

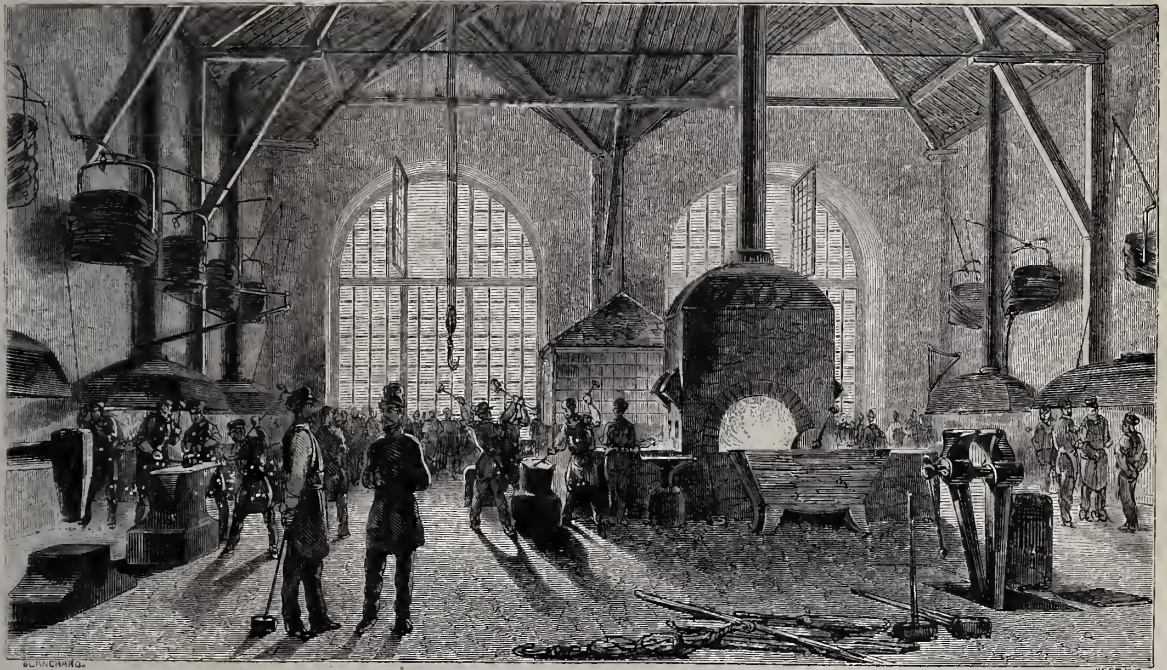
rendu des services. Maintenant, il faut avant tout subir un examen et être déclaré admissible par un jury spécial. Du reste, l'examen ne porte que sur la lecture, l'écriture, l'orthographe; la pratique et la démonstration des quatre premières règles de l'arithmétique; les premiers éléments de la géométrie, jusques et y compris tout ce qui concerne les surfaces planes; du dessin linéaire ou d'ornement; et enfin la pratique d'un métier quelconque se rapprochant de ceux enseignés à l'École, et dans lequel le candidat doit avoir fait au moins un an d'apprentissage.

Cependant, l'examen passé, la déclaration d'admissibilité ne donne pas toujours droit à une entrée gratuite. L'État ne prend à sa charge, dans chacune des trois écoles, que 75 pensions entières, 75 trois-quarts de pension et 75 demi-pensions, sur lequel nombre il est affecté, à chaque département de la circonscription, une pension entière, deux trois-quarts de pension et deux demi-pensions. Or, pour jouir du privilège d'une entière gratuite, et même d'une gratuite partielle, il faut l'avoir acquis par l'examen, c'est-à-dire être convenablement placé sur la liste des admissibles; car ici, comme partout pour les autres écoles du gouvernement,

l'examen a lieu, chaque année, à la même époque pour tous les postulants. Néanmoins, si les bourses départementales appartiennent de droit aux candidats dans l'ordre de leur admissibilité, les autres sont accordées en tenant compte tout à la fois du rang d'admissibilité, de l'âge du candidat, de la position de fortune, et des services rendus au pays par sa famille.

L'âge d'admission, qui d'abord avait été fixé à douze ans, ensuite à treize, plus tard à quatorze, en 1843, a enfin été reculé à quinze depuis 1848, l'expérience ayant fait reconnaître qu'en général des enfants au-dessous de cet âge ne pouvaient supporter sans fatigue le travail continu de l'atelier. Après dix-sept ans, on n'est plus admissible. Le prix de la pension est de 500 francs par an pour ceux des élèves qui n'ont pas obtenu la jouissance d'une bourse ou d'une fraction de bourse. Tous indistinctement doivent, en plus, payer à leur entrée une somme de 200 francs pour le trousseau, et 50 francs qui sont destinés à leur masse particulière d'entretien.

La durée des études est de trois années; cependant les élèves qui, dans le cours de la troisième année, se sont le



Atelier des forges, à l'École des arts et métiers de Châlons. — Dessin de Ph. Blanchard.

plus distingués par leur conduite et leurs progrès, peuvent obtenir, à titre de récompense, de faire une quatrième année, mais dans une école autre que celle à laquelle ils ont appartenu jusque-là. Tous les ans, à la fin de l'année scolaire, a lieu un grand examen, à la suite duquel les quinze jeunes gens de troisième année qui s'y sont montrés les plus remarquables reçoivent chacun une médaille d'argent. Indépendamment de cette récompense, le ministre peut allouer un encouragement pécuniaire à ceux d'entre eux qu'il en juge dignes; mais cet encouragement n'est jamais délivré qu'après une année entière passée, à la sortie de l'École, dans des ateliers particuliers. De plus, une dame, veuve du sieur Louis-François Leprince, a autrefois légué par testament, aux écoles de Châlons et d'Angers, une rente de 3 000 fr., pour cette somme être payée par moitié à chacun des deux élèves qui sortent, chaque année, les plus instruits de ces écoles. Quant aux élèves de première et de seconde année, il leur est affecté, à titre de récompense et encouragement, vingt-cinq bons de dégrèvement d'un quart de pension,

qui sont répartis, à la suite des examens du dernier semestre, à ceux qui s'en sont montrés dignes par leurs progrès et leur bonne conduite. Ce large système de rémunération n'a guère été mis complètement en pratique que dans ces dernières années. Il aura sans doute pour résultat de diriger vers l'industrie des sujets capables et utiles.

L'enseignement reçu à Châlons est de deux natures: manuel, avec l'atelier et les maîtres; intellectuel, avec la classe et les professeurs. En un mot, il est à la fois pratique et théorique. On consacre à l'étude, aux leçons, à la théorie, les cinq premières heures de travail, dans la partie du jour où l'intelligence des élèves n'est encore ni distraite ni fatiguée. Au travail physique on accorde les sept dernières heures de la journée, divisées par un repos d'une demi-heure. De cette façon, les deux genres d'études marchent à peu près de pair, et à leur sortie les jeunes ouvriers sont tout ensemble des théoriciens et des praticiens. L'instruction théorique consiste dans la grammaire française, l'écriture, le dessin d'ornement et des machines, le lavis,

l'arithmétique; les éléments de la géométrie, de la trigonométrie et de la géométrie descriptive appliquées au tracé de la charpente, aux courbes, aux engrenages, etc.; la mécanique industrielle, les notions principales de la physique et de la chimie, l'étude des forces et des résistances matérielles. Quant à l'instruction pratique, elle comprend, comme nous l'avons déjà vu, le travail de la forge, de la fonderie, de l'ajustage, et celui de la menuiserie et des tours et modèles.

Tous les élèves, après un séjour de trois ans au milieu d'un tel centre, sont aptes à se procurer des moyens honorables d'existence : les deux tiers, forgerons, fondeurs, serruriers, mécaniciens, ajusteurs, sont des ouvriers habiles et instruits; un tiers fournit des sujets d'élite qui peuvent devenir, après deux ou trois ans passés dans les grands ateliers du dehors, des contre-maitres, des chefs d'atelier, et souvent des constructeurs distingués. Depuis plus de vingt ans, à toutes les expositions des produits de l'industrie, des médailles d'argent et des médailles d'or sont obtenues par des industriels sortis simples ouvriers de l'École de Châlons.

### SOUVENIR DE BOULOGNE.

#### LA BÉNÉDICTION DE LA MER.

Il y a dans tout ce qui tient à la mer, dans la sérénité de son calme suprême, dans la fureur de ses tempêtes, une poésie sublime dont les matelots, les pêcheurs, ont une profonde compréhension qui éclate dans les récits de leurs vieilles chroniques, dans leurs superstitions naïves et dans leurs usages religieux, d'une façon bien plus vraie et plus saisissante que dans les stances les plus harmonieuses des poètes.

Un soir, j'arrivais à Boulogne par le bateau *le Folkestone*. A la place de cette nuée de crocheteurs turbulents que l'on rencontre ordinairement en descendant d'un bateau ou d'un chemin de fer, une trentaine de femmes, paisibles, silencieuses, attendaient dans le bureau de la doiane les effets des passagers. C'est une coutume établie à Boulogne, et qui fait honneur à la municipalité de cette ville; c'est un privilège accordé aux pauvres femmes de pêcheurs : à défaut d'une caisse de secours suffisante pour soulager leur misère, on leur a donné l'emploi de porte-faix, on les a embrigadées. Le matin, elles s'en vont sur la plage prendre le poisson qu'elles transportent au marché; le soir, avec des corbeilles qu'elles posent sur le dos au moyen d'une lanière qui leur passe sur les épaules et leur traverse la poitrine, elles transportent tour à tour les bagages des voyageurs.

L'une d'elles, à la figure pâle, maigre, et toute vêtue de noir, avait pris d'un seul bloc ma malle, mon sac de nuit, et marchait d'un pas délibéré vers l'hôtel des Bains.

— N'est-ce pas trop lourd pour vous? lui dis-je en cheminant à côté d'elle.

— Ah! monsieur, me répondit-elle, c'est mon tour aujourd'hui de faire le service, et c'est vingt-sept sous que je vais gagner. Je suis bien contente!... Ce matin, je n'ai rien fait; la pêche était mauvaise; je suis veuve, et j'ai trois enfants!

A ces mots, prononcés avec un de ces accents de douloureuse vérité qui vont droit au cœur, je restai muet. Pourquoi? Hélas! j'étais honteux de causer une telle joie avec mon tribut de vingt-sept sous, moi qui venais de dépenser, en tant d'inutilités, tant de shillings dans Londres. Un instant après, la pauvre veuve, qui roidissait sa poitrine sous son fardeau, reprit :

— C'est demain que l'on bénit la mer.

J'écoutais. Chaque parole de cette femme, prononcée dans le silence de la nuit, le long du quai désert, me donnait une nouvelle commotion.

— Demain, dites-vous, on bénit la mer?

— Oui, monsieur; vous ne savez donc pas? Chaque année, à l'ouverture de la pêche du hareng, qui est une grande pêche pour Boulogne, le curé vient en procession jeter l'eau bénite sur la rade et prier Dieu qu'il protège les bateaux. C'est au commencement de l'hiver, une terrible saison! C'est dans ce temps que mon mari est mort.

— Et c'est demain, dites-vous, que l'on fait cette procession?

— Oui, monsieur.

— A quelle heure?

— Après les vêpres, à l'église Saint-Nicolas.

Le lendemain, à trois heures, les cloches de Saint-Nicolas sonnaient à toute volée; le suisse descendait avec sa hallebarde les marches de l'église. Derrière lui venait un pêcheur portant fièrement et d'un bras fobuste la bannière de saint Nicolas, patron de la confrérie; puis les enfants de chœur et les prêtres, et une foule immense rangée sur deux lignes; les bateliers marchant d'un pas grave et d'un air recueilli, les femmes conduisant par la main leurs enfants, destinés, pour la plupart, à faire un jour le même métier que leurs pères, à affronter le caprice des vents, le péril des vagues. Ce spectacle était si imposant, dans sa touchante simplicité, qu'une quantité d'Anglais, groupés sur la place de l'église, semblaient en le voyant abjurer leur protestantisme, et restaient, la tête découverte, devant la bannière de saint Nicolas.

La procession descendit par la grande rue et se déroula sur le quai. De jeunes choristes chantaient les prières de l'église, et les assistants répétaient, d'une voix grave comme le mugissement des flots, cette fraternelle demande : *Ora pro nobis!* « Priez pour nous! » Et les chœurs continuaient leurs psalmodies, et les flots de la mer semblaient, en se jetant sur le sable de la grève, s'élançant au-devant de ce pieux concert.

Le prêtre s'avança sur la plage humide jusqu'au bord des flots, et il se fit un grand silence. Ceux-là seuls qui étaient près de lui l'entendaient murmurer à voix basse les prières de l'église, invoquer la miséricorde de Dieu pour ceux qui n'étaient plus et pour ceux qui devaient encore s'exposer aux orages; puis il prit la croix, et trois fois l'étendit sur la mer.

Pendant ce temps, femmes, vieillards, enfants, étaient prosternés sur la grève, dans une attitude profonde de recueillement et d'humilité.

La cérémonie finie, tous se relevèrent, entonnèrent de nouveau les hymnes saintes, et la procession reprit le chemin de l'église.

Le jour suivant, aux premiers rayons de l'aube, ces mêmes hommes qu'on avait vus la veille humblement agnouillés sur le sable couraient à leurs bateaux, la tête droite; l'œil fier, et d'un bras agile larguaient au vent leur voile.

Le ciel était pur, les vagues étaient calmes, et la pêche abondante. Dieu avait écouté les prières des veuves et des orphelins; Dieu avait béni la mer.

JEAN BART.

Voy. 1836, p. 211.

#### COMBAT DU VAISSEAU *le Glorieux*.

L'histoire militaire de la marine française offre une particularité qui n'a point été signalée, et qui méritait de l'être : c'est que tandis que, sauf un très-petit nombre d'exceptions, la roture ne pouvait arriver aux grades supérieurs dans les armées de terre, elle obtenait des commandements importants sur mer. Jean Bart, Duguay-Trouin, Cassard, Cornic, et beaucoup d'autres en sont le glorieux témoignage.

Le motif de cette différence est facile à trouver.

Sur terre, le roi seul faisait la guerre, et comme toutes les positions de quelque importance étaient confiées aux gentilshommes, ceux-ci se trouvaient seuls en mesure de prou-

ver leur capacité et de conquérir la gloire militaire ; mais sur mer, il en était tout autrement. A côté de la marine royale, il en existait une autre plus nombreuse, plus active, et disposant de ressources à peine inférieures, la marine des armateurs. Dès que la guerre était déclarée, ceux-ci couraient de corsaires toutes les passes. Ces corsaires, le plus souvent de la force des frégates du temps, armés d'autant de canons, et montés par des équipages aguerris et nombreux, ne s'adressaient point seulement aux riches cargaisons, ils attaquaient les navires de guerre ennemis, et, dans ces luttes sanglantes, les capitaines pouvaient faire leurs preuves d'intelligence et de courage. Quand ils avaient rendu leurs noms célèbres, le roi adoptait leur gloire en leur accordant une place dans sa marine. Cependant ils y conservaient toujours le signe de leur origine ; l'uniforme bleu les distinguait des officiers nobles entrés dans le *grand corps* par l'école des garde-pavillon.

Jean Bart fut un de ces glorieux *usurpateurs* de commandements maritimes. Il était né à Dunkerque le 20 octobre 1651. Sa famille, depuis longtemps adonnée à la marine, était originaire de Dieppe. Vers le milieu du quinzième siècle, deux frères Bart quittèrent cette résidence, l'un pour s'établir à Dunkerque, l'autre pour passer en Allemagne, où il devint grand maître de l'ordre teutonique, ainsi que l'atteste l'épithaphe placée sur son tombeau dans l'église de Marienthal en Franconie.

Le père de Jean Bart avait acquis une honorable position dans la bourgeoisie de Dunkerque, et celle de sa mère Jacqueline Janssens y jouissait d'une considération méritée ; mais, à cette époque, la bourgeoisie affranchie par son activité et son courage, avait conservé les habitudes modestes auxquelles elle devait son affranchissement.

Jean Bart fut placé, comme mousse, dans la marine hollandaise, qui occupait alors le premier rang parmi celles du monde. Ce fut là qu'il reçut les premiers enseignements nautiques, et qu'il apprit, sous Ruyter, le rude métier dans lequel il devait bientôt se signaler.

Lors de la rupture entre la France et les Provinces-Unies, on offrit à Jean Bart un poste avantageux ; mais bien qu'il eût quitté sa patrie tout enfant, il avait conservé le sentiment de sa nationalité ; il refusa toutes les propositions, et revint à Dunkerque, où il servit sur plusieurs corsaires.

Dès que ses parts de prise lui permirent de faire la course pour son propre compte, il acheta une galiote armée de deux canons et de trente-six hommes, avec laquelle il prit à l'abordage un navire hollandais portant dix-huit canons et soixante-cinq hommes !

De retour avec sa prise, il monta un navire plus fort, alla croiser dans la Baltique, où il s'empara de plusieurs vaisseaux, et revint avec un butin si considérable que les armateurs de Dunkerque le mirent à la tête d'une escadrille de cinq corsaires.

Il se signala dans cette nouvelle campagne par des combats extraordinaires, dont le bruit arriva jusqu'à la cour. Le roi lui envoya une médaille et une chaîne d'or.

Jean Bart se remit en mer sur le *Dauphin*, navire de quatorze canons, attaqua, près du Texel, la frégate le *Shédain*, d'une force double, et la prit. Le nombre des vaisseaux ennemis dont il s'empara, ou qu'il détruisit dans cette campagne, est presque incroyable.

Louis XIV se décida à prendre à son service un capitaine si redoutable aux ennemis de la France. Jean Bart fut tout à tour employé contre les Barbaresques et contre les Espagnols. En 1688, presque toute l'Europe se trouvait liguée contre la France. Le célèbre marin sortit de Dunkerque sur la frégate le *Serpente*, et attaqua un corsaire hollandais. Son fils, âgé de douze ans, l'avait suivi, et parut épouvanté aux premiers coups de feu.

— Attachez-le au grand mât, dit Jean Bart ; il faut qu'il s'accoutume à cette musique.

La leçon profita, car cet enfant fut, plus tard, un de nos bons officiers de mer, et parvint au grade de vice-amiral.

Une seconde expédition fut moins heureuse. Jean Bart et Forbin, attaqués par des forces supérieures, furent faits prisonniers ; mais, bien que blessés, ils s'échappèrent de leur cachot, s'emparèrent d'une barque, et après une navigation de soixante-quatre lieues, abordèrent en Bretagne, près de Saint-Malo.

Aussitôt Jean Bart reprit le cours de ses merveilleuses expéditions. Bloqué à Dunkerque, il en sortit avec une petite escadre, alla ravager les côtes de l'Angleterre, s'empara d'un grand nombre de navires, et les amena dans le port neutre de Bergen, en Norvège. Il y rencontra un capitaine anglais qui l'invita à dîner sur son navire, et voulut le retenir prisonnier par trahison. Jean Bart saisit alors une mèche allumée, s'élança vers un baril de poudre, et menaça le traître de faire sauter son navire. Les matelots français arrivèrent presque au même instant, et capturèrent le corsaire ennemi qui avait, le premier, violé la neutralité.

Ce fut à son retour qu'il se rendit à Versailles, où ses manières rudes, sa franchise et son laisser-aller, qui ont donné lieu à beaucoup d'anecdotes plus ou moins vraies, amusèrent singulièrement.

Comblé de faveurs, il alla prendre le commandement du vaisseau le *Glorieux*, de soixante-six canons, qui faisait partie de l'escadre rassemblée à Brest sous les ordres de M. de Tourville. Ce fut sur ce navire (en 1693) que, s'étant trouvé séparé de l'escadre, il rencontra, près de Fors, dix navires hollandais qu'il fit échouer ou qu'il brûla. Les pertes occasionnées à l'ennemi pendant cette campagne furent estimées à douze millions de francs.

En 1694, une affreuse disette désolait la France ; on attendait trente navires chargés de grain qu'envoyait la reine de Pologne. Jean Bart reçut ordre d'aller à leur rencontre et de les escorter ; mais l'escadre, partie sans l'attendre, avait été prise par huit vaisseaux hollandais. Le capitaine français les rencontra, et quoique inférieur en nombre, les attaqua, en prit trois, et délivra la flotte de blé qu'il conduisit à Dunkerque. Quelques jours après, le grain, qui valait auparavant trente livres le boisseau, tombait à trois livres !

Ce fut le fils de Jean Bart qui annonça lui-même cette nouvelle au roi. Il fut reçu en habit de cheval, en bottes, et encore couvert de la poussière de la route. Louis XIV anoblit sa famille, lui accorda une pension, et fit Jean Bart chevalier de Saint-Louis.

Le marin dunkerquois était, du reste, devenu la terreur de la Hollande et de l'Angleterre. Le gouvernement de ce dernier pays résolut de détruire le port qui servait de retraite à un ennemi aussi redoutable. Le 14 août 1695, l'amiral Barkley vint bombarder Dunkerque avec cent douze bâtiments ; mais Jean Bart avait pris le commandement du fort Sainte-Catherine, le plus exposé de tous au feu des Anglais, et la défense fut telle qu'ils durent se retirer.

Peu après, il enleva une flotte marchande hollandaise, et prit les cinq vaisseaux d'escorte. L'annonce de ce nouveau désastre faillit occasionner une révolte à Amsterdam : le peuple s'en prenait aux officiers de l'amirauté.

— Jean Bart est donc le diable ! répétait-on de toutes parts.

Et lorsque de mauvais plaisants s'écriaient :

— Le voici !

La foule s'écartait avec frayeur !

Le 29 avril 1697, Jean Bart fut nommé chef d'escadre, et chargé de conduire en Pologne le prince de Conti, cousin de Louis XIV. Il échappa aux flottes ennemies, à force de courage et d'adresse.

— Nous avons été heureux, fit observer le prince, lorsqu'on se trouva hors de tout danger ; car si on nous avait attaqués, nous étions pris.

— Ne croyez pas cela, dit Jean Bart ; mon fils était à la

1693. — Victoire du vaisseau le *Glorieux* sur dix navires hollandais.

sainte-barbe, et, en cas d'échec, avait ordre de nous faire tous sauter !

M. de Conti trouva le remède pire que le mal, et ordonna à Jean Bart de n'y point recourir tant qu'il serait à bord.

Le traité de Riswick termina la guerre. Jean Bart était veuf depuis neuf ans de sa première femme, Nicole Gontier, et avait épousé Jacqueline Tughe, dont il eut plusieurs enfants. Il était riche de ses pensions, de ses parts de prises, et du patrimoine de sa seconde femme.

Lorsqu'en 1702 la succession d'Espagne ralluma la guerre, l'illustre marin fut désigné pour commander une escadre, et s'occupa de la faire armer; mais il se ménagea si peu, qu'il gagna une pleurésie dont il mourut le 27 avril 1702, jour anniversaire de sa nomination de chef d'escadre.

Il fut inhumé dans la principale église de Dunkerque, où fut aussi ensevelie sa se-

conde femme. Nous donnons ici leur épitaphe, telle qu'on peut encore la lire sur le second pilier, à main gauche du chœur.

Les correspondances que Jean Bart a laissées prouvent qu'il n'était point aussi dépourvu d'instruction qu'on l'a supposé. Elles sont rédigées d'un style clair, précis et correct. Il n'avait point les hautes conceptions de Duquesne ou de Tourville; mais nul ne l'égalait pour exécuter un mouvement rapide, tenter un coup de main. C'était, comme on l'a fort bien dit, *un général de cavalerie sur mer*. Sa tactique consistait à supporter les premiers coups de l'ennemi, à ne faire feu qu'à portée de pistolet, et à l'aborder brusquement. Malgré sa réponse à Louis XIV, que nous avons rappelée dans notre t. IV, p. 211, Jean Bart était sincèrement modeste, et répétait sans cesse :

— C'est la fortune qui m'a favorisé; ceux qui m'ont secondé méritent autant que moi.



Épitaphe de Jean Bart et de sa femme, à Dunkerque.



## ISCHELL

(Haute-Autriche).



Vue d'Ischell. — Hôtel Palachini. — Dessin de Grandsire.

L'archiduché d'Autriche se compose de deux gouvernements : l'un comprend le pays à l'est de l'Enns, c'est la Basse-Autriche ; l'autre, le pays à l'ouest de l'Enns, c'est la Haute-Autriche. Ce dernier gouvernement renferme la plus grande partie de l'ancien archevêché de Salzbourg, et, par conséquent, la contrée pittoresque connue sous le nom de Saltzkamergut.

Cette contrée est un dédale de petites chaînes de montagnes couvertes de sapins, au milieu desquelles s'ouvrent des vallées charmantes, s'encadrent des lacs, et coulent des sources thermales.

C'est près de l'une de ces sources que s'élève la petite ville d'Ischell, que des conférences diplomatiques ont rendue célèbre.

Ischell est situé au fond d'un bassin. Des maisons nouvelles ont été bâties sur les collines environnantes, et d'élégantes constructions, les unes particulières, les autres destinées aux étrangers, ornent le vallon lui-même. On peut citer en première ligne l'hôtel Palachini, qui occupe tout le second plan de notre gravure. Outre les différentes promenades dispersées sur les coteaux, on en trouve une fort jolie qui s'étend le long de la rivière.

Les environs méritent surtout d'être visités. La Saltzkamergut est regardée avec raison comme l'Oberland de l'Allemagne. Les lacs de Frankirchen, de Wolfgangersee, de Kunklersee, de Vordaer-Gosace, de Sec-Aus et d'Imgebung, donnent à l'ensemble du paysage une fraîcheur agreste qui calme et repose. Ce n'est point ici, comme en Suisse, un tumulte d'eaux bouillonnantes : sauf les cascades de Fraunfall près Gmunden, de Saltyberg et de Chorins près d'Ischell, de Waltibach à Halstadt, les sources n'ont aucun mouvement

visible ; elles semblent sourdre du fond des bassins, et reflètent, dans leur miroir paisible, les collines boisées de sapins ou de hêtres. Çà et là brillent à peine quelques sommets neigeux dont la couronne glacée disparaît le plus souvent sous les chaleurs de l'été. On ne retrouve non plus dans la Saltzkamergut ni les chalets, ni les costumes pittoresques de l'Oberland ; tout y a une physionomie moins nouvelle, une teinte plus douce, mais un peu effacée. Là-bas c'était le poème héroïque mêlé à l'épique ; ici c'est l'idylle gracieuse, mais un peu monotone.

A la sortie d'Ischell on côtoie la Germunden, rivière dont on n'a pu racheter les brusques différences de niveau que par des plans inclinés sur lesquels les bateaux sont emportés comme sur les *rapides* du nouveau monde. Ils descendent ainsi, chargés de bois ou de sel, et dirigés par les longues rames des bateliers. Lorsqu'ils remontent à vide, des chevaux y sont attelés, et, à l'approche des chutes, on y joint l'emploi d'énormes cabestans.

M. d'Haussez ajoute que la population qui habite les bords de la Germunden est bien logée, bien vêtue, et que tout, chez elle, annonce l'aisance. « Elle a, dit le voyageur français, un goût prononcé pour les fleurs. Il n'y a pas de chaumière, si chétive qu'elle soit, dans le jardin de laquelle on n'en voie en abondance. Le fichu noir ou brun qui enveloppe la tête des femmes, la calotte sans rebords ou le chapeau pointu des hommes, en sont toujours ornés ; ceux-ci portent, en outre, une rose derrière l'oreille. Je vis descendre dans la tombe un cercueil que l'on me dit être celui d'une jeune fille : il était couvert de fleurs, comme le sont, dans le midi de la France, ces pyramides composées des bouquets destinés aux invités de la noce. La passion de ce peuple pour

les fleurs est telle, que si la nature lui en refuse, il s'en crée d'artificielles pour l'ornement des personnes et des demeures. »

Les routes qui avoisinent Ischell ont cela de remarquable, qu'elles semblent tracées pour une course au clocher. Les montagnes sont toujours franchies par la ligne la plus droite, ce qui rend les montées très-difficiles et les descentes très-dangereuses. Pour les premières, il faut employer un attelage de bœufs qui viennent renforcer l'attelage de chevaux, et pour les secondes, un double enrayage, grâce auquel on atteint la vallée sans trop de péril.

#### VIE DE LINNÉ.

Fin. — Voy. p. 162.

A Hartecamp, entre Harlem et Leyde, un riche négociant hollandais, appelé Clifford, possédait un jardin botanique et des serres, un herbier, une riche bibliothèque : c'était le Benjannin Delessert de l'époque. Clifford appela Linné chez lui, mit généreusement sa bourse à sa disposition, et lui donna les moyens de visiter l'Angleterre, où il vit le voyageur Shaw, Sherard, Sloane et Dillenius, célèbre botaniste de l'époque. Linné revint en Hollande, et rapporta une foule de plantes rares pour le jardin de Clifford. Ce véritable Médecine avait donné à Linné les aisances de la vie, qui contribuent tant à rendre les travaux faciles et agréables : il espérait le fixer auprès de lui ; mais le cœur de Linné était en Suède. Il s'arracha donc des bras de Clifford, fit ses adieux à Boerhaave, qu'il trouva mourant d'une hydropisie de poitrine. « J'ai rempli ma carrière, lui dit le grand médecin, et tout ce qu'il m'a été donné de pouvoir faire, je l'ai fait ; que Dieu te conserve, toi à qui il reste encore une plus longue tâche à remplir ! Ce que le monde savant voulait de moi, il l'a obtenu ; mais il attend encore bien plus de toi. Mon cher fils, adieu ; adieu, mon cher Linnæus. » Boerhaave mourut peu de jours après.

Avant de retourner en Suède, Linné voulait visiter la France et faire la connaissance de ses botanistes, et surtout de Bernard de Jussieu. La connaissance se fit, dit-on, d'une manière bizarre. En débarquant à Paris, Linné court au Jardin des plantes ; il entre dans l'une des serres où Bernard de Jussieu faisait en latin l'analyse de diverses plantes exotiques. Une d'elles paraît l'embarasser. Linné, voyant l'hésitation du savant professeur, se hasarda à dire : *Hæc planta faciem americanam habet* (Cette plante a une physionomie américaine). Bernard surpris se retourna brusquement, et dit à son interrupteur : *Tu es Linnæus* (Vous êtes Linné). *Ita, domine* (Oui, monsieur). La connaissance était faite ; la leçon fut interrompue, et Bernard de Jussieu accueillit Linné comme un frère et un ami ; il le conduisit vers Antoine de Jussieu, Vaillant, Réaumur, qui le reçurent à merveille et firent avec lui de nombreuses excursions à Fontainebleau et jusqu'en Bourgogne, où il fut accompagné par Laserre. On essaya de le fixer en France ; mais son impatience de revoir la Suède et son amie, qu'il avait quittées depuis trois ans, augmentait chaque jour. Il alla donc s'embarquer à Rouen, et entra en Suède par Elsinborg. Aussitôt il courut visiter son vieux père à Stenbrohult, s'y reposa quelques jours, et se rendit à Fahln, où il se fiança avec celle qu'il aimait sans pouvoir l'épouser avant d'avoir une position définitive.

Célèbre dans toute l'Europe, Linné était encore inconnu en Suède. Il se rendit donc à Stockholm pour y exercer la médecine, et, après un stage assez court, il eut une clientèle nombreuse et plusieurs places lucratives : alors il se maria (1739), et devint père au bout d'un an. Heureusement pour la science, il ne se laissa pas séduire par les profits d'une riche clientèle, les places lucratives et le séjour d'une grande ville. Dès que la chaire de botanique devint vacante à Upsal,

il la demanda, se retira dans cette petite ville, et commença cette série de travaux qui devaient lui conquérir une gloire que personne n'a jamais égalée.

A partir de ce moment, l'histoire de sa vie est celle de ses découvertes, et aucun événement ne vint interrompre son labeur incessant. Sa vie se passait dans son jardin botanique, sa bibliothèque et la campagne. Onze de ses élèves voyageaient dans les quatre parties du monde ; une foule d'étrangers suivaient ses leçons ; de tous les côtés affluaient à Upsal les plantes les plus rares, les animaux les plus précieux. En 1750, sa santé reçut une atteinte : il devint sujet à des attaques de goutte qui ne ralentirent pas son ardeur pour le travail. Les titres et les dignités qu'on lui prodigua n'eurent point sur cette organisation vigoureuse cette action énervante qu'elles exercent souvent sur les esprits moins généreux. *Famam extendere factis !* « Étendre sa renommée par des travaux » était sa devise, et il lui fut toujours fidèle.

En 1759, Linné acheta une campagne appelée Hamarby, où il logea toutes ses collections ; il y passait l'été ; ses élèves habitaient dans les villages voisins. Fabricius, célèbre entomologiste danois, nous a conservé quelques détails sur son genre de vie. « Il se levait, dit-il, ordinairement à quatre heures du matin, venait fréquemment nous voir à six, et, après avoir déjeuné, faisait des leçons jusqu'à dix. Alors nous l'accompagnions aux rochers voisins, où il s'occupait à décrire et détailler leurs diverses productions jusqu'à midi, heure à laquelle il avait coutume de dîner. Nous nous rendions ensuite chez lui et passions la soirée dans sa compagnie. Tous les dimanches nous recevions la visite de Linné et de toute sa famille. Nous connaissions un paysan qui jouait d'une espèce de violon, et nous dansions dans une grange avec une satisfaction infinie. Quoique, à la vérité, notre bal ne fût pas des plus brillants, notre société des plus nombreuses, notre musique des plus excellentes, cependant nous n'y goûtions pas peu de plaisir. Linné, alors âgé de cinquante-sept ans, qui d'ordinaire était assis, nous regardait en fumant sa pipe, se levait de temps en temps, et se joignait à la danse polonaise, dans laquelle il surpassait de beaucoup les plus jeunes de la compagnie. Ces jours heureux ne sortiront jamais de ma mémoire, et je m'en souviendrai toujours avec le plus grand plaisir. »

Ces travaux, ces plaisirs devaient avoir un terme. Au mois de mai 1774, Linné eut une attaque d'apoplexie au milieu d'une leçon ; il se remit, mais ses membres inférieurs restèrent affaiblis. La vue de plantes de Surinam que Dalberg lui envoya soigneusement conservées le réjouit tellement qu'il en publia une courte description : ce fut son dernier ouvrage. Vers la fin de 1776, il avait presque entièrement perdu l'usage de ses facultés intellectuelles ; il prononçait des paroles sans suite et quelquefois même inintelligibles. Si l'on mettait devant lui ses propres ouvrages, il les feuilletait et faisait entendre qu'il serait heureux d'en être l'auteur. Enfin il expira le 10 janvier 1778. Toute l'Université assista à ses funérailles, et, l'année suivante, le roi de Suède parla de la mort de Linné dans son discours d'ouverture des États comme d'un malheur public.

Les ouvrages de Linné sont et seront toujours les codes de l'histoire naturelle. Il a appris à nommer et à décrire les animaux et les plantes ; il les a classés méthodiquement, et a préparé les voies à de Jussieu et à Cuvier, en posant les bases de la méthode naturelle en botanique et en zoologie. Depuis lui, le nombre des êtres est plus que décuplé ; il connaissait six mille végétaux : actuellement on en compte cent mille, mais tous sont venus se ranger dans les genres qu'il avait établis ; seulement, ces genres sont actuellement des familles naturelles qui se sont subdivisées en genres nouveaux. Aussi la gloire de Linné, loin de s'affaiblir, grandit-elle chaque jour ; car on retrouve dans ses ouvrages le germe de la plupart des découvertes modernes. Sa *Philosophie botanique* est l'ouvrage le plus profond qui ait été écrit sur les sciences

naturelles, et Græthe disait que ce livre et celui de Spinoza étaient ceux qui l'avaient le plus fortement impressionné. De 1731 à 1776, Linné publia une longue série d'ouvrages et de mémoires dont le *Système de la nature* qui eut jusqu'à quinze éditions, les *Fondements de la botanique*, la *Flore de Laponie*, la *Flore* et la *Faune de Suède*, les *Espèces des plantes*, et la *Philosophie botanique*, sont les principaux. Sa correspondance était immense. « Dix mains, écrivait-il à l'abbé Duvernois, ne pourraient suffire pour répondre aux lettres que je reçois; et si je vous avais à mes côtés, vous croiriez que je ne fais autre chose que d'écrire des lettres, occupation dans laquelle je dilapide mon temps et néglige mes propres affaires. » Il était en rapport avec tous les naturalistes et les hommes célèbres de son époque : Boerhaave, Haller, Réaumur, Condorcet, de Jussieu, J.-J. Rousseau, Gouan, Mutis, Collinson, etc.

Ses collections passaient à cette époque pour les plus belles de l'Europe; son herbier en particulier était d'un prix inestimable, puisqu'il contenait toutes les plantes qu'il a décrites dans ses ouvrages. Par une série de fatales circonstances, cet herbier a été enlevé à la Suède. Après la mort de son fils aîné, qui lui avait succédé, la veuve de Linné, craignant à tort que l'État ne s'emparât des collections de son mari, les fit offrir au célèbre et riche botaniste anglais Joseph Banks; celui-ci en parla à Smith, qui n'hésita pas à en offrir 21 500 francs qui furent acceptés. Le roi de Suède, informé de cette négociation, fit dire à madame Linné qu'elle serait largement indemnisée par l'État qui se rendait acquéreur de ces collections. Il était trop tard : elles étaient déjà à bord d'un navire anglais; une frégate suédoise lui donna la chasse, mais ne put l'atteindre, et s'arrêta devant un port anglais dans lequel le navire entra à pleines voiles. C'est ainsi que la Suède fut privée des collections formées par son plus grand naturaliste. Elles font partie actuellement de l'herbier de la Société linnéenne de Londres.

A Upsal même on trouve peu de traces de l'existence de Linné. Sa maison n'a pas été changée, mais le jardin botanique est devenu une promenade publique; sa bibliothèque a été dispersée, et celle de l'Université contient seulement quelques-uns de ses manuscrits, et en particulier le Journal de sa vie, où il a tracé d'une main affaiblie les derniers événements dont il eut conscience.

Le jour de la mort de Linné a été celui de la naissance d'un Laponiste qui n'avait pas son génie, mais une haute capacité jointe à un amour vrai de la science, une persévérance rare dans le travail, et le talent de faire aimer les œuvres de la nature : ce botaniste, c'est de Cándolle, qui, comme Linné, a commencé une Flore universelle que son fils achèvera, si le nombre toujours croissant des plantes que l'on découvre chaque jour ne déborde pas les efforts des travailleurs occupés à enregistrer ces inépuisables trésors.

## LE CONSCRIT.

ANECDOTE.

Ivon Marker revient du chef-lieu de la paroisse le cœur léger, car il a tiré dans le chapeau un numéro favorable. Ivon Marker ne partira point pour le régiment. Dieu qui connaît les destinées l'a pris en compassion. Le père d'Ivon est faible et courbé avant l'âge, son frère Ioan ne peut encore labourer, et sa sœur Bellah soigne le petit Jannik ! Dieu n'a pas voulu laisser à la mère seule tout le poids de la ferme et de la famille; voici deux bras robustes qui l'aideront, et un bon cœur qui lui donnera courage; Dieu a été miséricordieux pour les braves gens!

Ainsi pensait le jeune gars, en suivant le sentier qui côtoyait les terres cultivées; mais l'heureuse chance du tirage n'avait pu éclaircir complètement son front; la joie d'au-

jourd'hui ne suffisait point pour faire oublier les soucis de la veille et ceux du lendemain.

En passant près des champs de blé de son père, Ivon s'arrêta, malgré lui, à regarder les épis clair-semés dont la maigreur accusait une terre appauvrie, et que le manque de bras avait laissé envahir par l'ivraie, la navette et les liserons. Un peu plus loin, lorsqu'il arriva à la petite prairie qui fournissait le fourrage, il fut frappé de l'envahissement des roseaux; plus loin encore, il remarqua les pommiers du verger tout chargés de bois mort, de gui parasite et de mousse blanchâtre! Partout la maladie ou la pauvreté avaient engendré la négligence, et celle-ci la stérilité! Cependant les charges de la famille croissaient à mesure. Déjà le meunier réclamait des prix de mouture arriérés; le dernier soc n'avait point été payé au forgeron, et les harnais du vieux cheval tombaient en lambeaux. La mère avait beau prolonger le travail jusqu'au milieu de la nuit, et le reprendre avant le jour, Ivon labourer d'alian et arroser de sueur chaque grain semé, le malheur avait trop d'avance sur leur courage.

Cette pensée empoisonnait son bonheur et l'empêchait de s'y arrêter.

— A quoi me servira de rester aux champs si je ne puis tirer d'angoisses la chère créature qui m'a mis au monde? se disait-il en lui-même; mieux lui vaudrait un peu d'aïssance que ma bonne volonté! mais Dieu distribue les lots selon sa sagesse : à ceux-ci il a accordé d'être riches, à ceux-là de mériter de l'être; qu'il soit béni, puisqu'il a du moins donné à tous le droit de s'aimer!

Et Marker résigné, quoique soupirant, reprenait sa route à travers les friches où paissait le bétail de la paroisse.

Mais voilà que tout-à-coup, au détour d'un massif de coudriers, il entendit des soupirs et des pleurs entrecoupés par un bruit de voix qui cherchaient à consoler. En approchant, il reconnut la voisine Maharitte qu'entouraient ses parents, et, un peu plus loin, Perr Abgrall, le fils du meunier, qui se tenait tristement appuyé sur son bâton.

Moins favorisé qu'Ivon, celui-ci venait d'être choisi par le sort, au grand désespoir de sa promise.

Marker s'approcha doucement et s'efforça de mêler ses consolations à celles des gens sages qui entouraient la jeune fille; mais Perr l'interrompit avec l'aigreur que donne la tristesse.

— Il est commode à ceux qui ont échappé à la douleur de recommander aux autres le courage, dit-il; le roi ne prend pas à Ivon Marker les sept meilleures années de sa vie, et il restera à portée du son des cloches de la paroisse, tandis que nous nous éloignerons au bruit du tambour.

— Vous avez raison, mon pauvre ami, répliqua le jeune gars : en cela, mon sort vaut mieux que le vôtre, et ne croyez pas que je l'oublie. Si je vous parle de patience, c'est qu'il n'y a point de meilleur bâton pour appuyer ceux qui chancelent; je l'apprends tous les jours par mon expérience.

— Ne voilà-t-il pas un gars bien éprouvé! reprit ironiquement Abgrall, que la douceur de son voisin n'avait pu toucher; je voudrais bien savoir ce qui te manque pour que tu aies à exercer ta patience.

— Il me manque ce que vous avez! reprit Marker sans humeur; des parents que le mal ne fait point languir, et assez de bien pour donner la tranquillité à celle qui m'a donné la vie! Croyez-moi, voisin, chacun sent sur son épaule combien pèse la croix qu'il porte.

— La vérité est que j'en changerais volontiers avec toi, reprit Abgrall plus amicalement, mais avec un geste désespéré.

— Cela peut se faire! interrompit l'oncle de Maharitte, qui avait jusqu'alors gardé le silence.

Les deux jeunes gars se tournèrent en même temps de son côté.

— Supposons que le sort eût changé vos numéros dans le chapeau, continua-t-il, Perr serait à cette heure à la

place d'Ivon : qui vous empêche de faire après ce que la chance pouvait faire avant ?

— C'est-à-dire que Marker serait soldat à ma place ? dit vivement le jeune meunier.

— Et qui ferait le travail du logis à la mienne ? demanda Ivon.

— Quant à cela, reprit l'oncle avec la lenteur précautionneuse des paysans qui vont proposer un marché, c'est une chose à régler d'amitié ; on ne te demande point un service qui puisse te faire tort.

— C'est-à-dire alors que vous voulez m'acheter ? dit Marker, légèrement blessé d'une proposition qui le faisait descendre au rang des jeunes gars les plus misérables ou les plus mal famés.

— Quand on achète, on dit un prix, et je n'ai rien proposé, répliqua le paysan ; mais tu es un si brave fils que tu pourrais bien faire par bon cœur ce que tant d'autres font par mauvaise conscience ; après tout, pour devenir soldat on n'est point damné.

— C'est la vérité, père Salaun, répondit Ivon devenu



Le Départ du conserit. — Dessin de Bellangé.

subitement pensif ; vous venez de me donner là une idée qui ne me serait point venue. En voyant ceux que j'aime avoir besoin de moi, je n'aurais jamais pensé à les quitter, au contraire ; mais si mon absence doit servir à leur repos et à leur satisfaction, je ne m'y refuserai point par lâcheté ou par mauvaise honte.

— Eh bien, je vais te reconduire, et nous causerons, dit le vieux paysan ; attends-moi-là un peu, le temps de renvoyer les femmes, et je suis à toi.

Il retourna vers Maharitte que ses sœurs et sa mère tâchaient de consoler, leur parla à demi-voix, et si bien qu'elles se décidèrent à reprendre la route de leur logis ; puis revenant vers Ivon avec le jeune meunier, ils suivirent tous trois le chemin de la ferme.

Le vieux paysan continuait ses tentatives près de Marker, appuyant adroitement sur les besoins de sa famille. Il n'eut point de peine à lui prouver que, malgré tous ses efforts, leur pauvreté déclinait vers la misère, et ne tarderait pas à y tomber.

Les propres remarques du jeune gars l'avaient conduit à la même conclusion, et l'idée subitement émise par son interlocuteur avait ouvert à son esprit une voie toute nouvelle, dans laquelle il s'était précipité avec une ardeur désespérée.

Comme tous les cœurs dévoués, il acceptait vite le sacrifice et n'aimait point à marchander : aussi brusqua-t-il la négociation dans laquelle le vieux paysan ne s'engageait qu'avec une précautionneuse lenteur.

— Voyons, père Salaun, *il n'y a qu'un mot qui serve*, s'écria-t-il tout à coup en s'arrêtant ; vous m'avez tourné l'esprit d'un côté vers lequel il n'avait jamais regardé, mais dont il ne s'éloignera plus. Ne perdez donc pas votre temps à me prouver que les gens de chez nous n'ont pas tout à souhait, et dites-moi plutôt ce qu'Abgrall et vous leur donnerez en paiement de sept années de ma vie.

— Ne voilà-t-il pas la jeunesse ! s'écria le paysan un peu troublé de cette marche en ligne droite ; avec eux, il faudrait traiter les affaires comme on boit un pot de cidre ! Je ne t'ai d'ailleurs point dit que nous voulions traiter d'un remplaçant pour Abgrall.

— Alors, vous n'en voulez pas ? c'est bon, dit Marker, en faisant un mouvement pour les quitter.

— Eh bien ! eh bien ! on ne te dit point cela ! reprit Salaun qui le retint ; mais avant de te faire des propositions, encore faudrait-il savoir ce que tu veux pour tes parents.

— D'abord, dit Ivon avec l'assurance animée que lui donnait sa résolution, je veux une paire de bœufs pour le fumage et les labours.

— Une paire de bœufs ! répéta le paysan ; comme tu y vas, mon gars ; cela vaut gros d'argent, sais-tu ?

— Je veux de plus une vache de trois ans, ajouta Marker.

— Encore !

— Et cent écus pour gager deux garçons qui feront aller la ferme en mon absence.

Salaun et le jeune meunier se récrièrent ; ils essayèrent de

prouver à Ivon qu'il demandait le double de ce qu'il pouvait raisonnablement espérer. Le gars les laissa dire, et se contenta de répondre qu'il se vendrait à la ville, en remplacement de quelque fils de bourgeois qui le payerait sans marchander, et en argent blanc. Après un débat qui dura plusieurs heures, la famille du meunier fut enfin obligée d'accéder aux conditions de Marker.



Il revient sapeur. — Dessin de Bellangé.

Il restait à les faire agréer de sa propre famille ! Si le marché était connu, il craignait, outre l'espèce de honte qui s'attache, dans nos campagnes, à ces sortes de ventes, la résistance de sa mère à accepter une aisance payée de la liberté et peut-être du sang de son fils ! Alors même qu'elle s'y fût résignée, il empoisonnait d'avance sa prospérité et lui faisait un remords de ses joies !

Le notaire chargé de l'acte, à qui il communiqua ses inquiétudes, lui conseilla le secret. Ce numéro que le jeune meunier prenait volontairement, on pouvait laisser croire qu'il l'avait tiré. Quant à l'argent qui payait sa liberté, le notaire feindrait de l'avoir reçu pour quote-part d'un héritage inopinément échu à la pauvre famille. Tout fut ainsi réglé ; Abgrall et les siens promirent d'être discrets, et il ne resta plus qu'à faire connaître aux Marker la mauvaise nouvelle.

Ce fut un terrible moment pour tous, mais particulièrement pour la pauvre mère. Il y eut, avant le départ, bien des crises de désespoir qu'Ivon eut grand-peine à consoler. Lui-même était triste à la mort de quitter tout ce qu'il connaissait et tout ce qu'il avait aimé ; mais la pensée du bien qui en résulterait pour les autres le soutenait dans son chagrin.

Le jour de la séparation fut la plus cruelle épreuve : tandis que le père, toujours plus faible et plus pâle, lui tenait une

main qu'il ne pouvait quitter, sa mère restait, la tête sur son épaule, à demi évanouie de douleur ; la jeune sœur et le petit frère pleuraient ; le chien lui-même regardait en gémissant ! Mais l'appel des conscrits se faisait au village ; le roulement du tambour avertissait les retardataires ! Un dernier embrassement fut échangé ; Ivon rejoignit ses compagnons, et l'on se mit en route !

Tout alla bien pendant que le clocher du village parut à l'horizon, ou que les mêmes végétations, le même paysage frappèrent ses yeux ; mais, insensiblement, les vignes se substituaient aux pommiers, les grandes plaines aux petits champs cernés de haies vives ; les maisons blanches à toits rouges et ardoisés, remplaçaient les cabanes de granit recouvertes de chaume ! Alors Marker comprit qu'il avait quitté son pays, et se sentit complètement exilé.

Arrivé au régiment, il fallut se plier à de nouvelles habitudes, partager ses journées entre des exercices sans intérêt et des loisirs désœuvrés. Mêlé à des compagnons qui ne connaissaient point la Bretagne, qui n'entendaient point sa langue, Marker vivait dans un isolement chaque jour plus pesant ; bientôt la tristesse, qu'il avait secouée, l'enveloppa comme une atmosphère dont il ne pouvait sortir ; tout lui devint ennui. Cette fièvre de l'absence qui mine lentement, abâtît insensiblement ses forces ; la nostalgie, chaque jour

plus intense, le conduisit à l'hôpital, où le repos sembla l'accroître.

Tout se réunissait, au reste, pour l'entretenir. Plusieurs mois s'étaient écoulés sans qu'aucune nouvelle lui arrivât du pays. Nul ne savait écrire à la ferme, et cette ignorance séparait des absents aussi absolument que des morts.

Le mal d'Ivon alla grandissant; la vie décroissait visiblement en lui, comme une onde qui fuit d'un vase à demi brisé. Il se traînait, pareil à un fantôme, le long des cours de l'infirmerie, suivant du regard l'oiseau qui traversait le ciel, ou contemplant les petites mousses parsemées de saxifrages qui veloutaient la cime de la vieille muraille. Fleurs, mousses et oiseaux lui rappelaient son village! Il ne pouvait penser à autre chose, il y rapportait tout.

Un soir, il s'était assis, triste et défaillant, sur un des bancs du préau, et son souvenir s'était reporté vers la ferme plus vivement que d'habitude; il lui semblait voir la grande friche à travers laquelle il conduisait son maigre attelage en sifflant, la petite prairie où chantait le ruisseau qui faisait tourner, plus loin, le moulin des Abgrall, les collines brumeuses couvertes de moutons noirs, et d'où s'élevait le chant des *patours*. Telle était l'intensité de sa pensée, que le souvenir était devenu une image, qu'il apercevait véritablement, par intervalle, tout ce qu'il se rappelait, et que son esprit flottait, pour ainsi dire, entre l'hallucination et la réalité... Dans ce moment même, le son d'une *musette* se fit entendre au dehors! Ivon se redressa! Le *sonneur* jouait précisément les airs de son village, ceux qu'il avait entendus tant de fois sur le grand *placis* où les jeunes gens et les jeunes filles se réunissaient pour la danse! Le pauvre conscrit, hors de lui, courut à la porte du préau; elle était fermée; il rentra précipitamment, monta jusqu'au corridor dont les fenêtres permettaient de voir la rue! La rue était déserte, et l'on n'entendait plus la *musette*!

Il se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve, quand la religieuse de service lui remit une lettre arrivée pour lui. Marker pria la sœur de l'ouvrir et de la lire.

Elle était du notaire, et écrite au nom des parents qui apprenaient au jeune homme le changement apporté à leur position par le prétendu héritage. Grâce à ce secours, on avait pu gager des garçons de charrie, acheter une paire de bœufs, payer ce qui restait dû; tout enfin eût été à souhait sans l'absence d'Ivon, que la mère ne pouvait nommer sans essuyer une larme.

Le notaire ajoutait de son chef, et comme *post-scriptum*, beaucoup de détails sur la manière dont le secret avait été gardé, sur le bonheur de la famille et le rétablissement du fermier dont les forces revenaient chaque jour.

Marker écoutait ces excellentes nouvelles le cœur tremblant de joie. Quand tout fut achevé, il emporta la lettre qu'il rouvrit, et se mit à regarder, comme s'il eût pu voir, dans les caractères dont elle était couverte, l'image de l'aisance de ceux qu'il avait laissés au village. Ce fut pour lui toute une révolution; il lui sembla que cette *musette* et ces airs, entendus quelques instants auparavant, étaient les voix du pays que Dieu avait voulu lui faire entendre, et qui lui chantaient la joie des siens! Maintenant, il savait du moins que son sacrifice n'avait point été inutile; il en avait la récompense!

Cette pensée fut comme une secousse qui l'arracha à sa langueur. Il se dit qu'il fallait vivre pour aller revoir un jour les heureux qu'il avait faits, et pour partager leur contentement. Ses forces, que la tristesse avait abattues, commencent à renaître par l'espérance.

Puis un grand dessein occupait son esprit. La lettre qu'il venait de recevoir lui avait appris tout ce que pouvait l'écriture contre les angoisses de l'absence, et il s'était décidé à suivre l'école du régiment.

Ce fut pour lui un difficile apprentissage: la mémoire était rebelle, l'intelligence pliée d'un autre côté; mais, à

force de volonté, il la ramena à l'étude de l'alphabet, et un an après il était en état de s'entretenir par lettre avec ceux dont il se trouvait séparé.

Il ne s'arrêta point là: une fois entré dans l'étude, il voulut la poursuivre et apprendre tout ce qui pouvait profiter à son avenir. Le temps s'écoula ainsi, partagé entre les applications de l'écolier et les devoirs du soldat. Marker, que sa conduite avait bientôt recommandé, quitta les rangs de la compagnie pour recevoir la hache de sapeur. Les années de service s'écoulèrent pour lui, sinon sans regrets, au moins sans aucun découragement.

Enfin l'heure de la délivrance arrivée, il reprit joyeusement la route qu'il avait autrefois parcourue avec tant de tristesse.

A mesure qu'il approchait, il sentait augmenter son impatience; il doublait les étapes, il ne pouvait se défendre d'un battement de cœur en voyant les cultures familières à sa jeunesse, les hameaux dont les noms lui étaient connus! Enfin le toit qu'il cherchait apparaît au détour du village! A ce moment, Marker n'est plus maître de lui; il court, il traverse la grande place sans se laisser arrêter par ses anciens amis qui l'appellent; il s'élançait vers la ferme! Les enfants, que sa barbe et son costume épouvantent, s'enfuient à son approche; la jeune sœur recule jusqu'au mur, surprise et inquiète; mais le chien, que son instinct a éclairé, se précipite à sa rencontre, et sa mère a tressailli au son d'une voix qu'elle ne peut oublier. Quand tous les autres hésitent, elle accourt sur le seuil, elle tend les bras, elle nomme Ivon! Elle ne demande plus rien à Dieu; tous ses enfants vont être assis autour du foyer!

Mais, quels que soient les autres, celui qui revient aura toujours, dans son cœur, la première place, car c'est sur lui qu'elle a pleuré le plus souvent, pour lui qu'elle a surtout tremblé, et ce surcroît de tendresse sera la récompense de son dévouement inconnu.

#### MORT D'UN COMPAGNON DU DEVOIR.

Si le compagnonage donne lieu à de graves abus et réclame, sur beaucoup de points, une réforme dont quelques ouvriers ont déjà pris l'initiative, il faut reconnaître qu'il entretient la solidarité entre les individus d'une même corporation; et qu'il donne lieu à des actes d'une générosité aussi large que délicate. Nous trouvons, dans une petite brochure publiée par un peintre en décors d'Angers, M. Deruineau, et renfermant quelques souvenirs de sa vie de compagnon du tour de France, un épisode que nous croyons devoir reproduire à l'appui de la réflexion qui précède. C'est à la fois un exemple touchant de la fraternité établie entre les compagnons, et une curieuse révélation d'usages généralement peu connus. La réalité donne d'ailleurs à ce récit une valeur toute particulière. Il ne s'agit point ici d'un roman plus ou moins pathétique, mais d'un fait qui se renouvelle tous les jours autour de nous sans que nous en soyons instruits. C'est en même temps une scène de mœurs et une page d'histoire contemporaine.

« Il y avait trois mois que je travaillais à Bordeaux, dit M. Deruineau, lorsque l'épidémie vint frapper un des quartiers de la ville où logent habituellement les ouvriers.

» Un de mes amis, le plus sobre et le plus rangé de nous tous, fut violemment atteint; les souffrances qu'il éprouvait ne nous permirent pas de le transporter à l'hôpital: il fut soigné et veillé par nous dans la maison où il logeait. La fièvre le prit, et, dans son délire, il ne cessait de demander sa mère; il croyait la voir, l'entendre, et faisait de vains efforts pour l'embrasser. Le médecin nous donna le conseil d'écrire dans son pays pour prévenir ses parents du malheur qui pourrait arriver si une crise ne venait pas changer le cours de sa maladie; ce soin fut pris à l'instant. Le sixième

jour, le malade perdit connaissance, et le soir il mourut entre nos bras.

» La nouvelle de la mort de Quercy (c'est ainsi qu'il se nommait, selon l'usage qui veut que l'on donne le nom de leur pays aux ouvriers qui voyagent) se répandit bientôt parmi les ouvriers travaillant à Bordeaux, desquels il était tant aimé. Quercy était un excellent ouvrier, doux, affable, remplissant consciencieusement ses devoirs, d'une conduite exemplaire. Il avait su acquérir notre estime par l'exemple et les bons conseils qu'il nous donnait : aussi les ouvriers l'avaient-ils surnommé Quercy le *Prophète*, « parce que, disaient-ils, tout ce qu'il prédit nous arrive. » Ses belles qualités étaient rehaussées par un dévouement à toute épreuve. Sa mère, devenue veuve, et d'une santé faible, n'avait pour subvenir à ses besoins que ce qu'elle gagnait : aussi notre ami lui envoyait-il, tous les mois, le fruit de ses économies.

» Plusieurs corporations furent invitées à conduire au champ du repos celui qui était l'objet de tous les regrets. Quoique ce jour fût consacré au travail, plus de quatre cents ouvriers se trouvèrent réunis au lieu qui leur avait été indiqué. Chacun des corps d'état se plaça par rang d'ancienneté, et ils furent conduits dans cet ordre à la maison mortuaire par le *rouleur*, qui se charge de procurer du travail aux ouvriers, et qui les conduit chez les patrons lorsqu'ils en ont besoin.

» Après avoir traversé la ville, nous ne tardâmes pas à apercevoir, à la porte d'une modeste demeure, un cercueil sur lequel flottaient des rubans de diverses couleurs. Une croix en cuivre, une assiette contenant de l'eau bénite et un petit rameau de buis, formaient le simple entourage de la bière que nous allions conduire au cimetière. Le chant des prêtres se fit bientôt entendre, et l'on se mit en marche.

» Le corps du défunt était porté par quatre ouvriers ; quatre cents autres le suivaient sur deux rangs, la tête nue et le crêpe au bras ; à leur tête marchait respectueusement le *rouleur*, portant une canne ornée de crêpe et de rubans noirs.

» La cérémonie religieuse terminée, nous commençâmes la nôtre. Deux ouvriers qui avaient été désignés par nous descendirent dans la fosse, ouvrirent le cercueil, et le corps inanimé du défunt se présenta à notre vue. Après que nous eûmes constaté son identité (cet usage, très-ancien chez les ouvriers compagnons, a pour but de s'assurer si le corps du défunt n'a point été changé et remplacé par un autre, comme cela se fait souvent dans les hôpitaux), le cercueil fut soigneusement refermé, et l'on étendit par-dessus une couche de chaux vive. A un signal donné, tous les ouvriers se rangèrent du côté gauche ; un ouvrier désigné sous le nom de *premier en ville*, honneur qui n'est accordé qu'au mérite et à l'ancienneté, se plaça sur le bord de la tombe, prit une pelle qu'il chargea de terre, et la présenta à l'un de ses camarades ; puis tous deux se croisèrent la jambe droite, se penchèrent en avant pour se murmurer à l'oreille quelques paroles mystérieuses, jetèrent par trois fois de la terre dans la tombe, et, après quelques signes et formalités d'usage, s'embrassèrent. Tous les autres compagnons en firent successivement autant.

» Nous retournâmes ensuite, en rang, au lieu habituel de nos réunions.

» Il y avait à peine une heure que nous étions arrivés ; il faisait nuit, et tout le monde se disposait à partir, lorsque des cris de femme se firent entendre vers la porte d'entrée. Tous les regards se portèrent de ce côté, et l'on ne tarda pas à voir paraître une femme maigre, pâle, qui en pleurant s'écriait :

» — Où est mon fils ? il est mort ! vous venez de l'enterrer !

» Et elle tomba sans connaissance au milieu de nous. Ses vêtements étaient en désordre, ses pieds enflés et meurtris ; elle paraissait avoir éprouvé une rude fatigue.

» On la transporta dans une pièce voisine. Le médecin qui fut appelé nous recommanda de ne pas la laisser seule. Une garde-malade et deux ouvriers la veillèrent toute la nuit. Le lendemain nous pûmes lui parler. C'était la mère de Quercy. A la réception de la lettre, elle était partie de chez elle comme folle, et elle avait fait près de quarante lieues à pied, sans argent.

» Il n'en fallut pas davantage pour que cette femme fût accueillie par nous avec la plus grande vénération. Elle resta à Bordeaux dix-sept jours. Tous les soirs, après la journée finie, un grand nombre d'entre nous se réunissaient dans sa chambre. Nous parlions de son fils, de notre regret de ne plus le voir ; elle pleurait, et nous la consolions. Ces scènes touchantes, qui se renouvelaient souvent, éveillaient en nous le souvenir de notre pays et de notre famille.

» Enfin la bonne mère dut partir. Nous lui avions procuré des vêtements et fait réparer sa chaussure. Sa place à la diligence avait été payée. Une somme de 90 francs lui fut remise la veille avec beaucoup de ménagements : c'était le produit d'une collecte faite parmi nous.

» Dès le matin, un grand nombre d'ouvriers arrivèrent pour faire leurs adieux à la *bonne mère*, car c'est ainsi qu'elle avait été surnommée. Elle fut conduite par tous les compagnons jusqu'au bureau de la diligence. Figurez-vous une femme âgée d'environ quarante-huit ans, pauvrement vêtue, qui, malgré la pâleur de son visage, conservait encore quelques restes de beauté, marchant au milieu d'environ trois cents ouvriers en habit de travail, et qui lui témoignaient le plus grand respect.

» L'heure du départ étant arrivée, cette excellente créature semblait confuse, ne sachant comment nous témoigner sa reconnaissance. Elle nous disait en pleurant, avec l'accent de la plus profonde douleur :

» — Adieu, mes enfants ; que le bon Dieu vous bénisse ! vous le méritez.

» C'était à qui s'approcherait d'elle pour lui serrer la main ; de grosses larmes coulaient de ses yeux ; et la voiture s'éloigna au milieu des adieux les plus touchants.

» Quand elle eut disparu il fut décidé, en plein vent et séance tenante, qu'une somme égale à celle que la bonne mère recevait de son fils lui serait accordée et remise par nous, pendant six mois, à partir de ce jour. »

— — — — —  
Tout ce qu'il est donné à l'homme de produire, c'est du mouvement. Il rapproche ou sépare, il associe ou disperse des particules qui sont sur la terre ou dans l'atmosphère : il ne peut rien créer.

#### ÉGLISE SAINT-REMI, A REIMS.

Au milieu des monuments anciens les plus illustres, l'église Saint-Remi de Reims occupe une des premières places.

Pendant de longs siècles, des populations nombreuses et ferventes se sont pressées dans son enceinte. De toutes les parties de la France et du monde chrétien, des légions de pieux pèlerins venaient prier auprès du tombeau de saint Remi, et se placer sous la haute protection de ce grand évêque.

Quand on entre dans l'église de Saint-Remi, on est vivement impressionné par l'ordonnance majestueuse de l'édifice. L'effet de ses belles lignes architecturales est saisissant.

Il existe dans cette église plusieurs dispositions originales qui la rendent plus intéressante encore pour l'art et pour la science.

Les origines de Saint-Remi touchent à la naissance de la religion chrétienne dans le pays rémois. Une chapelle fut d'abord construite en cet endroit, et, ici comme à Tours, comme au Mans et dans la plupart des villes gallo-romaines, les chrétiens nouvellement convertis étaient enterrés près de

cette chapelle, qui se trouvait à une petite distance des murailles de la cité. Saint Remi fut inhumé, vers 350, au milieu des fidèles qui étaient morts dans l'espoir de la vie éternelle.

L'enceinte de cette chapelle, dédiée à saint Christophe, devint bientôt trop étroite pour contenir la multitude qui se pressait autour du tombeau de saint Remi. On l'agrandit à deux reprises différentes. Dès le commencement du onzième siècle, on songea à rebâtir l'église de Saint-Remi; l'abbé Pierre de Celles, ayant pris en main le gouvernement de l'abbaye, entreprit avec ardeur l'achèvement de l'église. On lui doit les premières travées de la nef, les transepts et l'abside; il avait fait aussi bâtir les voûtes de la nef, qui malheureusement sont tombées plus tard.

On trouve dans l'église de Saint-Remi quelques fragments d'architecture antique. Dans la galerie du transept septentrional, M. de Caumont a signalé trois colonnettes en marbre gris surmontées de leurs chapiteaux en marbre blanc. Ces chapiteaux à feuillages montrent des ovales et des perles allongées, comme on en trouve sur ceux de Jouarre. A la façade, on voit encore des colonnes en granit d'un travail remarquable. D'où proviennent ces précieux débris? On ne le sait, mais on suppose qu'ils avaient fait partie de la basilique primitive; peut-être ont-ils été empruntés à quelque monument gallo-romain.

Les belles galeries qui s'étendent sur toute la longueur des collatéraux rappellent une disposition semblable qui existe à Saint-Étienne de Caen, à Notre-Dame de Laon, et dans quelques autres édifices de premier ordre. Ces galeries s'ouvrent sur la nef par deux arcades cintrées divisées par une élégante colonne. Le sommet de la travée est éclairé par une fenêtre à plein cintre surmontée d'un oculus.

En faisant l'analyse d'une travée de la région absidale, nous compléterons l'idée qu'on peut se former de l'église de Saint-Remi.

On a introduit dans cette portion de l'édifice une modifi-

cation importante: tous les arcs sont en ogive, et la galerie principale est surmontée d'une seconde galerie composée de six ouvertures étroites à ogive aiguë; au-dessus s'élèvent trois fenêtres en forme de lancette, garnies de vitraux peints.

La porte méridionale du transept offre les caractères de la troisième époque du style ogival; la rosace flamboyante qui l'éclaire est belle de forme et remarquable d'exécution. Les meneaux à nervures prismatiques, leurs épanouissements en figures contournées, sont élégamment conduits en réseau. Le portail extérieur de cette portion du transept mérite de fixer l'attention par ses ornements pleins de grâce et d'harmonie.

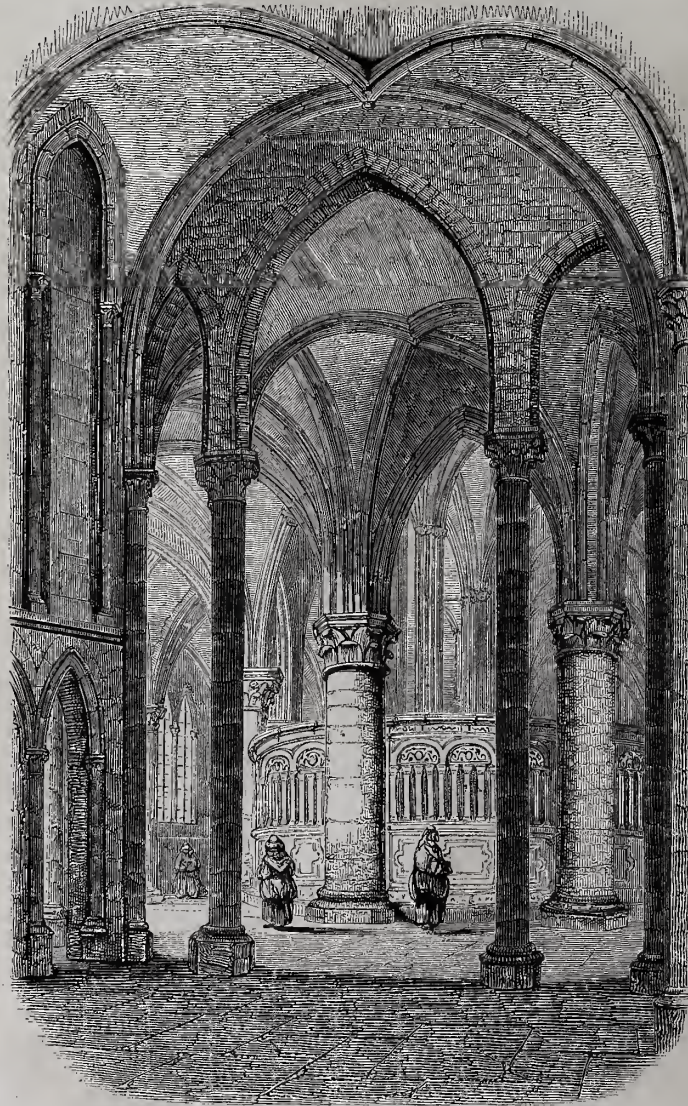
Les chapelles absidales sont au nombre de cinq; le plan en est original et d'un effet piquant. L'arc qui met les chapelles en communication avec les collatéraux est partagé en trois autres arcades portées sur deux colonnes légères, monocylindriques.

Le chœur de Saint-Remi est entouré d'une clôture dans le style avoué de la renaissance, dont la vue ci-jointe reproduit quelques portions.

Quoique cette riche balustrade ait souffert, elle est néanmoins fort intéressante encore, et sa conservation doit être assurée, quoiqu'elle soit en désaccord avec le style architectonique de l'édifice.

On remarque dans le portail occidental de Saint-Remi l'empreinte du douzième siècle. Ce portail paraît avoir été appliqué sur une construction plus ancienne. Mais ce qui attire l'attention des architectes, ce sont des colonnes engagées et des pilastres dont le fût est creusé de cannelures; chose assez rare dans cette partie de la France, et que l'on voit souvent, au contraire, en Bourgogne.

Nous terminerons ces notes trop courtes sur l'église de Saint-Remi en la recommandant aux touristes, qui se dispensent trop souvent de la visiter quand ils ont vu la cathédrale de Reims. C'est un grand tort; et ils seront amplement dédommagés de leur peine s'ils se dirigent vers l'extrémité du faubourg dont la vaste église que nous venons de décrire est aujourd'hui l'église paroissiale, après avoir été église d'abbaye.



Vue intérieure de Saint-Remi, à Reims. — Clôture du chœur.



## BERNE ET LES BERNOIS.

Voy. la Table des dix premières années; et le canton de Fribourg, 1850, p. 209.



La Casseuse de Chanvre, costume de l'Oberland, canton de Berne. — Dessin de A. Varin.

Le canton de Berne est le plus grand, le plus peuplé et l'un des plus beaux de la Suisse. Il est situé dans la partie occidentale; mais il confine aux cantons orientaux, et il est si bien entouré, au nord, au sud et à l'ouest, par d'autres cantons, qu'on peut le regarder comme central, et qu'il semblait prédestiné, ainsi que la belle ville de Berne, à devenir le chef-lieu de la Confédération.

Sans sortir de l'État de Berne, on trouve les deux langues qui se parlent en Suisse, les deux cultes, puisqu'il y a une minorité catholique; les populations pastorales, agricoles et industrielles; les plus vastes glaciers, les vergers les plus magnifiques, des champs et des vignes; enfin la nature des Alpes et celle du Jura, et, dans l'intervalle, des coteaux et des plaines de la plus grande richesse.

Ce canton est remarquable par une nationalité prononcée. La population est généralement forte; elle est d'une beauté remarquable en quelques contrées. Le caractère bernois, mêlé d'orgueil et de bonté, avec un esprit d'ordre admirable, se retrouve partout; cependant ce pays est une terre de contrastes, qui peut longtemps occuper l'observateur sans épuiser sa curiosité.

C'est aussi une terre féconde en souvenirs glorieux; et, puisque nous avons déjà donné dans ce recueil des détails descriptifs suffisants sur le canton de Berne, nous pensons que nos lecteurs fixeront un moment leur attention avec intérêt sur quelques pages de ses annales.

Elles sont connues du paysan bernois, comme du bourgeois et du patricien. Cette population est lière de son passé; elle a conservé, elle entretient par des monuments et des fêtes le souvenir de ses héros et de ses jours de gloire; elle doit peu s'étonner de voir aujourd'hui toute la Confédération se grouper autour d'elle, et rendre ainsi à la ville et à l'État de Berne une partie de l'importance et de l'éclat qu'ils avaient à la fin du siècle dernier.

Berne fut fondée, en 1191, par Berthold V, duc de Zaeringen, qui régissait alors, sous l'autorité lointaine de l'empereur, une grande partie de la Suisse occidentale. Les seigneurs de la contrée étaient turbulents et factieux: Berthold commanda au chevalier Cuno de Boubenberg d'enfermer par un boulevard quelques maisons bâties dans une presqu'île que forme dans ce lieu la rivière de l'Aar. Boubenberg dépassa les ordres donnés, et il étendit les constructions jusqu'à la tour de l'Horloge. Pierre de Savoie agrandit la ville, en 1232, jusqu'à la tour des Prisons. Au milieu du quatorzième siècle, elle fut portée jusqu'à la tour de Goliath: l'enceinte actuelle est de 1623.

Dès son origine, Berne fut l'asile non-seulement de bourgeois et d'ouvriers qui cherchaient sécurité et protection pour leur industrie, mais encore de plusieurs familles nobles qui voulurent associer leur fortune à celle d'une ville qu'elles aimaient. C'est par le concours de ces forces que peuvent s'expliquer les succès de cette puissante commune: elle eut de bonne heure des chefs habiles qui mirent leur gloire à l'agrandir, et une population énergique pour exécuter les résolutions des conseils.

Elle ne put se passer toujours de protections étrangères; mais elle y échappait aussitôt qu'elle trouvait les circonstances favorables. La république naissante fut menacée par les puissants comtes de Kibourg. Elle avait besoin d'un pont sur l'Aar. Le comte, qui dominait sur la rive droite, défendit de poursuivre l'ouvrage à demi fait. Les Bernois recoururent à leur vaillant ami et patron, Pierre de Savoie, qui était maître du pays de Vaud, et qu'on surnommait le *petit Charlemagne*. Grâce à son intervention pacifique, le pont fut achevé. Bientôt Pierre eut une guerre à soutenir: cinq cents jeunes Bernois marchèrent à son secours. A leur vue, Pierre jura, dans sa joie, qu'il accorderait aux Bernois tout ce qu'ils lui demanderaient, s'il était vainqueur. Il le fut, et le porte-bannière dit au comte: « Nous ne voulons ni or ni argent, mais nous vous prions de nous rendre la lettre de patronage que vous

avez reçue de nous; ne soyez plus notre maître, soyez notre ami!» Le comte, quoique péniblement surpris, tint sa parole; il rendit la lettre, et conclut, avec les Bernois, un traité d'alliance qu'il observa jusqu'à sa mort.

Par cette conduite sage et courageuse, la république prospéra dans le treizième siècle; elle croissait en population et en territoire, objet continuel d'envie pour les seigneurs du voisinage; et malheureusement sa sœur, la ville de Fribourg, qui devait, comme elle, la naissance aux Zaeringen, entra plus d'une fois dans les ligueurs formées contre elle. En 1298, les Fribourgeois, Louis baron de Vaud, les comtes Pierre de Gruyère et Rodolphe de Neufchâtel, mirent leurs troupes en campagne. Le territoire de Berne fut envahi. Cette ville avait alors pour alliés Soleure et le comte de Kibourg; mais ses forces étaient loin d'égaliser celles de ses ennemis. En revanche, elle avait à sa tête un guerrier intrépide, un héros, Ulrich, chevalier d'Erlach. L'ennemi avait pris position près du Donnerbuhel (colline du Tonnerre), à peu de distance de la ville. Les Bernois coururent au combat avec allégresse. Les sons terribles du cor retentirent dans les bois. Une attaque impétueuse de la troupe, et une manœuvre habile de son général, mirent l'ennemi en déroute près de Oberwangen. Il y eut beaucoup de morts et de prisonniers. Erlach rentra en triomphe avec les captifs désarmés et sa troupe victorieuse, qui porta dix-huit bannières ennemies dans l'église de Saint-Vincent. Une chanson militaire célébra ce triomphe. L'ours, symbole de Berne, y parlait gaillardement en ces termes: « J'ai gagné le prix et l'honneur de la chasse; j'ai risqué ma peau hardiment au combat de Wangen, où j'ai fait beaucoup de prisonniers. »

Un demi-siècle ne s'était pas écoulé que les mêmes causes amenaient un plus grand orage (1339). Les seigneurs se plaignaient que Berne voulait ôter aux nobles la prépondérance pour la donner au peuple. Ils résolurent donc, dans une assemblée tenue à Nidau, au bord du lac de Bienné, de se réunir tous ensemble pour renverser de fond en comble l'ambitieux cité. Le bruit de cette grande entreprise se répandit au delà des Alpes et du Jura. Il vint aux conjurés des secours de la Savoie et de la haute Bourgogne. Sept cents seigneurs à heaumes couronnés, quinze cents chevaliers en armure complète, trois mille cavaliers, et plus de quinze mille fantassins, se réunirent contre Berne, sous le commandement du comte Gérard de Valangin, bailli impérial de la Bourgogne transjurane. Ainsi l'Empire et une puissante noblesse menaçaient une seule ville, qui paraissait incapable de résister.

La petite ville de Laupen, située sur la Singine, à trois lieues de Berne, était assiégée par les forces des seigneurs. Le bailli fit demander de prompts renforts. On décida en conseil général que de deux frères l'un marcherait, et six cents hommes s'avancèrent bientôt sous Jean de Boubenberg. Ils pénétrèrent dans la petite ville, résolus de la défendre jusqu'à la mort.

Les Bernois, qui avaient essayé d'apaiser l'ennemi en se déclarant prêts à satisfaire aux demandes justes, virent bien, à son insolence, qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les armes. Mais qui serait leur chef? Ils hésitaient à le nommer, sachant bien que la victoire dépendrait du choix qu'ils allaient faire.

Comme le conseil délibérait, on vit entrer à cheval, dans la ville, Rodolphe d'Erlach, fils aîné d'Ulrich, le vainqueur du Donnerbuhel. Le chevalier d'Erlach était à la fois vassal de Nidau et bourgeois de Berne. Il appartenait aux deux camps, et il aurait voulu ménager une bonne paix. Le comte s'y refusa, et dédaigneusement il permit à d'Erlach d'aller combattre dans les rangs de ses concitoyens. « Il m'est, disait-il, indifférent de perdre un homme sur deux cents casques et cent quarante chevaliers dévoués à mon service. » D'Erlach lui dit en s'éloignant: « Oui, c'est un homme que vous perdez, seigneur comte, et je vous le prouverai. »

La vue de ce brave guerrier réjouit tout le peuple ; elle rappela le souvenir de son père et du Donnerbuhel. Le commandement fut déferé à Rodolphe par acclamation. Alors il se leva, et dit aux bourgeois assemblés : « J'ai fait six campagnes, où j'ai toujours vu la plus nombreuse troupe battue par la plus faible ; le bon ordre est le sûr moyen de vaincre. Artisans, quelquefois indociles, si vous aimez la liberté, sachez obéir et vous la conserverez. Je ne crains pas l'ennemi ; je combattrai avec Dieu et avec vous, comme au temps de mon père ; mais je ne veux pas être votre général, si je n'ai pas un pouvoir absolu. » La commune promit obéissance, et d'Erlach prit le commandement.

Pendant que les Bernois de la ville et de la campagne accouraient sous le drapeau, un des leurs se rendit à la hâte chez les Suisses des petits cantons. Ils ne leur devaient aucun secours ; cependant ils répondirent à leur envoyé : « La véritable amitié se connaît dans le péril ; dites à vos frères qu'ils peuvent compter sur le peuple des Waldstettes. »

Plusieurs des fondateurs de la Suisse, Tell, Werner, Stauffacher, vivaient encore. Ils armèrent neuf cents hommes, qui passèrent le Brunig, descendirent par les vallées, et campèrent le 20 juin devant Berne, où ils trouvaient quatre-vingts cavaliers de Soleure, bien armés et bien équipés. Les femmes et les enfants étaient au pied des autels ; on faisait des amonnes et des processions solennelles.

A minuit, d'Erlach donna l'ordre du départ. Au clair de lune, les neuf cents hommes des Waldstettes, trois cents du Hasli, trois cents du Sibenthal, quatre mille bourgeois de la ville et de la campagne, un corps de cavaliers, avec les quatre-vingts Soleurois, se mirent en marche, ayant à leur tête le prêtre Diebold Baselvind, qui portait le corps du Seigneur. Du haut des murs, les femmes, les vieillards, les enfants suivirent l'armée des yeux, jusqu'au moment où elle disparut dans les bois.

Quand les armées furent en présence sur le Bramberg, près de Laupen, elles échangèrent des défis et des bravades. Les seigneurs montraient une grande impatience : un des leurs, le comte Rodolphe de Nidau, leur disait : « Cet ennemi se trouvera toujours. » Et l'un des hommes de Schwitz criait aux chevaliers : « Avance qui voudra, nous sommes prêts. »

D'Erlach comprit fort bien l'usage qu'il devait faire de ses soldats robustes, vaillants, mais peu expérimentés. Il ne les embarrassa point dans les détours d'une tactique savante ; il s'attacha surtout à grouper leurs forces, et à profiter de leur élan, pour porter un coup décisif.

Les Waldstettes avaient réclamé l'honneur de combattre la chevalerie : il fallut le leur céder. D'Erlach, se plaçant vis-à-vis l'infanterie de l'ennemi avec ses Bernois, leur fit cette allocution guerrière : « Où êtes-vous, joyeux garçons, que nous voyons sans cesse à Berne, parés de fleurs et de panaches, les premiers à toutes les danses ? Aujourd'hui l'honneur de la ville dépend de vous ! Ici la bannière ! ici Erlach ! »

Alors une élite de jeunes hommes vigoureux s'élança hors des rangs, et s'écria : « Nous voici, messire ; nous serons près de vous ! » Et ils entourèrent l'étendard avec une héroïque ardeur.

La bataille commença. Quelques hommes de l'arrière-garde, voyant les frondeurs bernois reculer, suivant l'usage, après une décharge, y virent le signal de la fuite, et se débâtèrent ; Erlach s'écria : « La victoire est à nous ; les lâches nous quittent. » L'infanterie des ennemis fut enfoncée par le choc des Bernois, après une vigoureuse résistance. A l'heure de vèpres, les vainqueurs volèrent au secours des Suisses et des Solenois, qui avaient déjà ébranlé la chevalerie. Elle succomba à son tour : un grand nombre de seigneurs périrent. Toute la plaine était jonchée d'armes et de cadavres. On y compta quatre-vingts casques couronnés, et vingt-sept bannières des villes et des seigneurs.

Après la poursuite, les troupes se réunirent sur le champ de

bataille. Tous se mirent à genoux, pour remercier Dieu d'avoir protégé l'armée et le général. D'Erlach dit à ses soldats : « Je n'oublierai jamais que je dois cette victoire à la confiance de mes concitoyens et à votre vaillance, braves, loyaux, chers amis et défenseurs des Waldstettes et de Soleure. Quand nos descendants entendront le récit de cette bataille, ils estimeront par-dessus tout cette amitié mutuelle ; dans leurs dangers et dans leurs guerres, ils se souviendront de quels aïeux ils sont les enfants. »

L'armée victorieuse passa la nuit sur le champ de bataille, suivant la coutume. Le lendemain elle rentra en triomphe dans la ville de Berne, portant les bannières conquises et les armes des seigneurs qui avaient péri. Il fut décrété que l'anniversaire de la victoire de Laupen serait un jour de fête solennelle, afin de renouveler le souvenir des ancêtres, et d'enflammer les cœurs d'une généreuse émulation.

Les années s'écoulèrent, et Berne, toujours heureuse, augmentait sa puissance et son territoire. Au commencement du quinzième siècle, une invasion hardie lui assura la conquête de l'Argovie, domaine de Frédéric d'Autriche, qui était alors au ban de l'Empire. En 1536, une course militaire jusqu'aux portes de Genève, donnait aux Bernois tout le pays de Vaud, qu'ils enlevaient à la Savoie.

Ils embrassèrent la réformation et la répandirent dans leurs vastes domaines : toutefois les peuplades catholiques n'y furent point persécutées.

Berne prit une part glorieuse aux guerres de Bourgogne ; elle en prit une trop grande aux guerres religieuses qui éclatèrent dans les siècles suivants. On vit un grand nombre de ses enfants suivre la fortune des régiments suisses au service étranger. Plusieurs Bernois acquirent au dehors un grand renom de capacité militaire.

Cette république, fondée sur la base de l'aristocratie, put être l'amie des rois ; elle le fut surtout des rois de France ; elle ne pouvait l'être de la révolution française. Ses sujets de race romane devaient penser autrement ; ils se levèrent, dans le beau pays de Vaud, au souffle de la liberté de 1789. Les Français entrèrent en Suisse (1798), et, cinq siècles après le combat de Donnerbuhel, dans les lieux mêmes témoins des triomphes de leurs ancêtres, les Bernois succombèrent devant des forces supérieures. Du moins, ils ne tombèrent pas sans gloire. Le combat de la Singine, entre autres, où commandait le brave de Graffenried, prouve que les Français avaient rencontré des adversaires dignes d'eux.

#### LE PARC MOUSSEAUX.

On donne à ce parc différents noms : Mousseaux, Mousseaux et Monceaux ; mais les documents les plus anciens s'accordent à nommer Mousseaux le village sur le territoire duquel il a été créé et dont il doit avoir tiré son nom. Aujourd'hui pourtant on le nomme plus communément Monceaux, du nom officiellement donné au quartier qui l'avoisine et à la ville des Batignolles-Monceaux qui lui fait face.

Ce parc, planté en 1778 par Philippe d'Orléans (père de Louis-Philippe), à ce moment duc de Chartres, ne fut compris dans l'enceinte de la capitale qu'en 1786, lorsque Louis XVI, sur les propositions des fermiers généraux, y fit entrer les faubourgs, et éleva, bien malgré eux, le mur de clôture actuel, à propos duquel circula ce vers si connu :

Le mur, murant Paris, rend Paris murmurant.

Mais, afin que ce mur ne nuisît pas trop au parc du duc de Chartres, et ne le privât pas de la vue des campagnes environnantes, on le bâtit au fond d'un vaste fossé, ainsi qu'on le voit encore à cette heure.

Le dessin du parc Mousseaux et de toutes ses constructions est l'œuvre de Carmontelle (1), à l'imagination duquel le duc

(1) Voy. t. 335, p. 75.

Philippe donna toute latitude en lui permettant toutes dépenses. Rien ne fut épargné pour en faire un lieu de plaisance remarquable; les sommes énormes qu'il coûta lui valurent pendant longtemps le surnom de « Folies de Chartres. » L'emplacement sur lequel il fut établi était une vaste plaine plate et aride, et l'on comprend quels travaux considérables il fallut exécuter pour lui donner les pittoresques mouvements de terrain qui en sont l'un des principaux attraits.

Si magnifique qu'il soit encore, il a bien déchu depuis sa création. On y voyait tout ce que l'imagination peut enfanter de merveilleux : des ruines grecques et gothiques, des sta-

tues, des tombeaux, des temples, des pagodes, des obélisques, des kiosques, des grottes, des rochers; un château fort démantelé avec ponts et créneaux; une sorte de petite rivière avec son île; un moulin à vent hollandais avec l'habitation rustique du meunier; une pompe à feu; des vignes à l'italienne, avec des poteaux de sept pieds de hauteur plantés en quinconce et leur servant d'échalas; des cascades, des jets d'eau, des fontaines; et mille jeux, jeux de bague, jeux de paume, balançoires, etc.; le tout disséminé çà et là au milieu de gazons et de bouquets d'arbres indigènes et exotiques de toute beauté. Le jardin d'hiver était féerique.



Le Parc Mousseaux, à Paris. — Ruines gothiques. — Dessin de Champin.

En voici la description telle que nous la trouvons dans un écrit du temps : « C'est une vaste galerie couverte. Sa porte d'entrée est cintrée et décorée de deux immenses cariatides qui soutiennent un entablement dorique. Derrière les arbres placés près de cette porte, une statue de Faune tenant deux torches éclaire l'entrée d'une grotte formant cabinet à l'anglaise. L'eau tombe en cascade sur les rochers qui sont auprès. Parmi les arbustes groupés sur ces rocs sont des raquettes et des coraux factices dont les tubes creusés servent à placer des bougies le soir. Sur le mur du fond, derrière les arbustes, sont peints, avec un grand fini et une grande vérité, des marronniers d'Inde chargés de fleurs. Le plafond, aussi peint, représente

ces mêmes marronniers entre-croisant leurs branches. A ces branches simulées sont suspendues, une multitude de lampes en cristal d'où la lumière s'échappe à flots chaque nuit. Vers le milieu de la galerie se trouve une grotte extrêmement profonde; une espèce d'ancre formé par des rochers saillants y sert de cheminée. » L'abbé Delille, dans son poème, en parlant des jardins où l'art sait faire régner le printemps même aux jours les plus rigoureux de l'hiver, cite ce parc comme un modèle :

J'en atteste, ô Monceaux, tes jardins toujours verts!

Le parc de Mousseaux est encore aujourd'hui un délicieux

jardin anglais. La plupart des fabriques dont il était décoré ont disparu ; mais il a conservé ses sites romantiques, son ruisseau, ses gazons et ses beaux arbres. Quelques-unes de ses principales constructions sont encore debout, sa naumachie entre autres, formée par un vaste bassin ovale entouré en partie d'une magnifique colonnade corinthienne, et un pavillon gothique couronnant le sommet d'un coteau d'où l'on domine une grande étendue de pays qui n'a de bornes que l'horizon : de là on découvre Montmartre, Belleville, l'Observatoire, Vanves, Issy, Meudon, Bellevue, Sèvres, Saint-Cloud, le mont Valérien, etc.

Le 16 floréal an II (mai 1794), la Convention, qui avait ordonné la vente des biens dits nationaux, décréta que ce parc ne serait pas vendu, mais entretenu pour être affecté à divers établissements. Il fut alors exploité comme jardin public, à la façon de Tivoli, Beaujon, Marbeuf, etc. On y dansa pendant dix ans ; son éloignement le fit ensuite déserté de la jeunesse qui se plaît aux fêtes, et il tomba dans l'abandon. A son avènement au trône, Napoléon le donna à l'archichancelier Cambacérès. Mais celui-ci, après une possession de quatre ou cinq ans, trouvant que l'agrément de cette propriété ne compensait pas la dépense qu'elle



Le Parc Mousseaux, à Paris. — La Naumachie. — Dessin de Champin.

nécessitait en entretien, la rendit à l'empereur, qui la réunit alors à son domaine particulier, où elle demeura jusqu'en 1814. A cette époque, Louis XVIII la restitua à la famille d'Orléans, qui y fit exécuter de grands travaux de réparation et de modification. Marie-Antoinette, la veille de la fuite de Varennes, se promenant sur le boulevard extérieur avec le Dauphin, y entra et y cueillit un énorme bouquet de roses, fleurs dont ce jardin possédait la collection la plus nombreuse et la plus rare qui fût alors. Après la révolution de 1848, l'état-major des ateliers nationaux y fut installé, et l'on vit un moment ce parc encombré d'instruments de travail, de brouettes, pelles et pioches.

## LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 150.

Tous ces navires étaient armés d'un double éperon d'airain, et avaient les deux bords exhaussés par des claires qui servaient de remparts aux combattants. Des peintures étincelantes et des métaux précieux ornaient leurs flancs d'où sortait un seul rang de rames. Ils s'avançaient disposés en croissant, gardant entre eux une distance égale et suffisante pour la manœuvre. A l'une des extrémités volait la galère amirale,

reconnaissable à son navire d'escorte placé hors de la ligne, et plus encore à sa merveilleuse richesse. Ses voiles et ses cordages étaient teints en pourpre tyrienne; sur ses étendards d'étoffe de Séricie serpentaient mille broderies de perles, et au-dessus de sa poupe flottait une tente en fine toile d'Égypte. Quant au corps même du navire, il était décoré d'autant de sculptures qu'une coupe sortie des mains d'Évandre; les chénisques soutenaient deux ancres en argent massif; les rames, les mâts, les antennes étaient incrustés d'or, et les immenses tapis de Perse, qui couvraient le pont, pendaient jusque dans la mer.

Ce spectacle retenait les Romains immobiles à la même place. *Salvus* qui avait ordonné d'amener les voiles du *Didyme*, afin d'éviter un choc, était resté près d'eux et ne pouvait cacher son admiration. L'instinct maritime du vieux pilote dominait pour ainsi dire son inquiétude et le rendait plus attentif à la beauté des navires ennemis qu'inquiet de leur attaque. Ne pouvant d'ailleurs rien faire pour l'éviter, il attendait avec cette ferme résignation des hommes habitués à regarder la mort sans se mettre de profil.

Les Romains apprirent de lui que cette flotte était celle du Carthaginois Isidore, le plus puissant des Ciliciens. Il leur fit admirer sa galère amirale, encore plus merveilleuse pour sa construction que pour sa magnificence. *Salvus* déclara que, vu sa légèreté, elle ne pouvait être construite en bois d'épine noir, ni même en cèdre, d'Afrique, mais seulement en sapins de Sanir. Le grand mât, solidement appuyé sur un second mât oblique, soutenait une antenne relevée vers les deux bouts. La voile, proportionnée au navire, égalait exactement le tiers de sa longueur, et était retenue par une seconde antenne inférieure qu'une roue faisait mouvoir. Au lieu des tours qui chargeaient les deux extrémités des *Baris* égyptiens, la galère carthaginoise n'avait que deux logettes destinées aux guetteurs: au haut du mât s'élargissait une gabie remplie de frondeurs et d'archers. *Salvus* fit remarquer aux passagers du *Didyme* que les courtes rames, en chêne de Basan, étaient fixées à des scalmes d'airain, et blâma seulement les deux *pales* dressées à la droite et à la gauche de sa poupe.

— Voici, en effet, d'autres navires où un seul matelot tient la *clef* et gouverne, fit observer Lélius.

— Ceux-là sont des vaisseaux rhodiens, répondit *Salvus*, toutes les nations maritimes ont grossi la flotte d'Isidore. Derrière sa galère, vous voyez les Phéniciens avec leurs voiles rouges; vers le milieu du cercle sont des Grecs, des Pamphiliens, des Thraces, et quelques petits navires venus de la Sicile et de l'Apulie; à l'autre extrémité naviguent les *baris* d'Égypte, reconnaissables à leurs voiles de papyrus, garnies de clochettes, et à leurs étendards de trois couleurs; enfin, aux derniers rangs, s'avancent quelques grosses barques gauloises dont les voiles de cuir sont teintes en azur de mer.

Pendant ces explications du vieux pilote, la flotte continuait à s'avancer dans le même ordre. L'aile gauche avait déjà dépassé le *Didyme*, lorsque se repliant par une manœuvre hardie, elle rejoignit l'aile droite qui volait à sa rencontre, et renferma le navire bithynien dans un cercle infranchissable.

*Salvus*, qui avait suivi ce mouvement avec un intérêt pour ainsi dire involontaire, se prit la barbe, et murmura à demi-voix :

— Des archers de Syrie ne conduiraient pas leurs chevaux plus sûrement; la mer est aux Ciliciens.

Cependant la galère amirale s'était détachée du cercle. Arrivée à la poupe du *Didyme*, elle tourna légèrement sur elle-même et vint flotter bord à bord. Les matelots bithyniens étaient tombés à genoux, les mains tendues comme des suppliants, et les esclaves épouvantés avaient caché leurs visages sous un pan de leurs robes. Mais *Salvus*, accouru au pont mobile que les pirates venaient de jeter entre les

deux navires, échangeait avec eux de rapides explications en langue punique. Il revint bientôt vers les Romains et les avertit de passer dans la galère cilicienne.

Tous quatre le suivirent en silence et arrivèrent devant Isidore, qui se tenait debout près de la vaste chambre construite au pied du grand mât. Bien que ses traits ne pussent laisser de doute sur son origine africaine, il portait le costume grec, et avait la tête couverte du *pallium*. Un faisceau dénoué de javalots syriens était à ses pieds, et sa main gauche s'appuyait sur un trident doré à manche d'ébène. *Salvus* lui ayant dit que le *Didyme* arrivait de Crète et se rendait à Chypre, il crut que ses prisonniers étaient Grecs, et se servit du dialecte ionien pour leur demander qui ils étaient.

Le jeune patricien répondit :

— Des hôtes du roi Nicomède ton allié.

— Il ne l'est plus, dit Isidore, depuis que ses vaisseaux ont refusé de nous payer le tribut.

— Neptune a donc abdiqué entre tes mains la royauté de la mer? demanda le Romain avec un gaieté libre.

— Non pas Neptune, répondit le corsaire, mais le tout-puissant Mithra, seul dieu adoré par les Ciliciens.

— Et c'est également lui sans doute qui t'a substitué aux droits d'Apollon et d'Esculape dont tu viens de recueillir les héritages à Épidanre et à Claros?

Cette allusion aux deux temples, récemment pillés par les Ciliciens, fit sourire le front d'Isidore; mais ce ne fut qu'une passagère lueur; il reprit aussitôt d'un accent plus brusque et avec une sorte d'emphase :

— Qui a donné au roi Nicomède le droit de fatiguer nos mers de ses vaisseaux? N'a-t-il pas à lui le Pont-Euxin et l'Hellespont que nous n'avons point encore redemandés? D'où lui viendrait le privilège de traverser impunément le domaine que labourait la proue de nos galères?

— Qu'à cela ne tienne, reprit le proscrit; puisque tu t'es fait le Cerbère du détroit cilicien, nous ne refuserons point de te donner pour droit de passage le gâteau de farine et de miel.

Les yeux d'Isidore étincelèrent sous son *pallium* de pourpre. La liberté du jeune homme, qui l'avait surpris, venait de le blesser. Il sentait, sous cette légèreté insouciance, l'orgueil qui méprise et qui brave; ses sourcils se rapprochèrent, et sa main serra le trident doré sur lequel elle s'appuyait.

— Celui qui ne possède rien peut-il donc donner quelque chose? demanda-t-il d'un ton de raillerie menaçante. As-tu oublié que les dépouilles du prisonnier appartiennent au vainqueur? La proie pouvait être plus opulente; mais la mer qui produit l'ambre roule aussi des écumes.

— Alors, répliqua le jeune homme légèrement, ta générosité renoncera sans peine à un si pauvre butin?

— Le butin est, en effet, peu de chose, dit Isidore; mais je trouverai un dédommagement dans les personnes. Le revendeur d'esclaves dont je garnis les tréteaux demande surtout des Grecs, et l'achètera sans marchander, ainsi que tes compagnons.

Ceux-ci, qui jusqu'alors avaient gardé le silence, poussèrent tous à la fois un cri de surprise.

— Nous vendre! répéta Lélius effrayé.

— Au prix de trois mille sesterces, continua Isidore: c'est ce que vaut une chose de ta taille et de ton âge.

— Ceci ne peut être qu'une menace, objecta Agrippa d'un accent inquiet.

— Quant à toi, tu rapporteras peu, interrompit le pirate, qui le mesura d'un regard dédaigneux: que faire d'un homme dont le ventre commence au menton? Mais, en revanche, ton ami (il désignait le proscrit) pourra remplir l'office de chien à la porte de quelque riche marchand d'Antioche ou d'Alexandrie; je fournirai moi-même le collier.

— Ton audace n'ira pas jusque-là! s'écria le jeune homme troublé à son tour, non de crainte, mais d'indignation.

Pour toute réponse, Isidore se tourna vers les matelots en disant :

— Frottez-leur les pieds de gypse, et mettez-leur la couronne (1).

Les pirates se mirent en mesure d'obéir, et en moins d'un instant Lélius et Florus se trouvèrent dépouillés de leurs vêtements ; mais leur compagnon échappa aux mains de ceux qui l'entraînaient, et s'élançant vers Isidore, il s'écria :

— Tu ne peux nous vendre comme esclaves, car nulle nation n'oserait nous acheter. Notre langage t'a trompé, Isidore ; nous ne sommes point Grecs, mais citoyens romains !

Ces mots produisirent sur les pirates une impression singulière. Il y eut un premier mouvement de surprise générale ; puis tous les yeux s'arrêtèrent sur le Carthaginois, comme pour lui demander ses ordres.

Un éclair de haine avait traversé les traits du corsaire ; mais ce fut comme la lueur d'un astre à l'instant voilé par les nuages. Il fit un geste d'étonnement effrayé, se frappa la cuisse et s'écria :

— Citoyens romains !... Par tous les dieux supérieurs, que n'avez-vous parlé plus tôt !... Citoyens romains ! Et, malheureux que nous sommes, nous avons violé, sans le savoir, la majesté des maîtres du monde. Que Junon, souveraine de l'Olympe, nous obtienne le pardon, et je promets d'aller, comme les vieilles femmes, peigner sa statue dans le temple de Samos !

En parlant ainsi, il levait les mains avec l'expression du repentir, et tous les matelots imitaient son mouvement ; mais s'adressant, tout à coup, à ceux qui se trouvaient le plus près de lui :

— Qui vous retient, insensés, reprit-il ; attendez-vous que le fils de la louve n'emprunte, pour vous frapper, les foudres de Jupiter, ou qu'un corbeau, ami des Romains, ne vienne dévorer vos prunelles ? Vite, rendez la toge à ceux que vous avez dépouillés, et repassez au petit doigt de leur main gauche l'anneau d'or, afin qu'on puisse les reconnaître pour chevaliers romains.

*La suite à une autre livraison.*

## L'ENSEIGNE.

Apologue de Locman.

Ce qu'on reproche surtout aux contes et aux apologues asiatiques, c'est la diffusion, la pesanteur, la monotonie ou la sécheresse. Voici néanmoins une fable de Locman, d'un tour vif et serré, ce nous semble, et dont la moralité ressort du récit lui-même, sans que l'auteur se soit mis en peine de l'indiquer. Locman passe, comme on sait, pour l'Ésope des Orientaux, ou plutôt il y a tout lieu de penser que ces deux personnages n'en font qu'un. Mahomet en parle avec éloge dans le Koran, et l'historien persien Mirkhond prétend qu'il vivait du temps du roi David.

« Un tailleur qui avait beaucoup volé dans son métier fut porté en songe au jugement de Dieu, où on lui présenta une grande enseigne, faite de tous les morceaux d'étoffe qu'il s'était appropriés. Cela l'étonna fort : il cria miséricorde, promettant de ne plus retomber dans pareille faute. Le matin, étant venu à sa boutique, il conta le songe à ses garçons, et leur fit part de la ferme résolution qu'il avait prise de ne plus voler. — Mes amis, leur dit-il, si vous me voyez jamais mettre quelque pièce de côté, criez-moi : « Maître, l'enseigne ! » Au bout de quelque temps, sa peur se passa ; il oublia et le songe et sa résolution, et, s'étant mis à tailler un

(1) On frotte de gypse les pieds des esclaves qui venaient d'un pays séparé du lieu de la vente par la mer, et on leur mettait une couronne pour avvertir que c'étaient des prisonniers de guerre. (Voy. Aulu Gelle, Plin et Ovide.)

habit d'une riche étoffe, il en prit un grand morceau. Ses garçons lui crièrent incontinent : « Maître, l'enseigne ! » Lui, prenant la parole, leur répondit : — Taisez-vous ! j'y pensais moi-même ; mais je me souviens fort bien qu'il n'y avait point de cette étoffe dans l'enseigne !

Les poètes sont des oiseaux, tout bruit les fait chanter.

CHATEAUBRIAND.

## LA CHANSON DES BALEINES.

Si ce n'était un des plus grands voyageurs du siècle qui nous raconte le fait dont il est ici question, nous serions tentés de le ranger parmi ces *mirabilia* qui charmèrent l'antiquité aussi bien que le moyen âge, et dont le récit repose sur des observations toujours imparfaites, ou sur des rapports complètement apocryphes ; mais tous les doutes disparaissent devant une assertion du capitaine Parry. Ce navigateur raconte qu'en explorant les régions arctiques il rencontra de grands cétacés qu'il désigna sous le nom de baleines blanches (*belugâ*). Ces baleines, qui n'ont pas plus de six à sept mètres de longueur, « produisent un son aigre presque semblable à celui d'un harmonica mal joué ; on l'entend lorsque ces cétacés sont à plusieurs pieds sous l'eau ; il cesse dès qu'ils sont à la surface. » Lorsqu'ils entendaient ces sons étranges au milieu de l'océan, les matelots de l'expédition prétendaient que c'était la chanson des baleines. Parry se hâta d'ajouter que le bruit produit par les *belugâs* ne ressemblait cependant guère à une chanson. (Voy. le *Voyage de 1819 et 1820.*)

## UNE HABITATION ANGLO-SAXONNE.

On connaît aujourd'hui jusque dans ses moindres détails l'architecture domestique des Grecs et des Romains. Les recherches modernes ont aussi jeté de vives lumières sur les habitations privées pendant la seconde partie du moyen âge. On est beaucoup moins avancé dans cette série d'études en ce qui se rapporte aux siècles qui forment plus particulièrement la transition entre le monde ancien et le monde moderne : une demi-obscurité couvre encore ces temps intermédiaires, et laisse une lacune considérable dans l'histoire de l'art et dans celle des mœurs. Mais une infatigable érudition s'applique aujourd'hui avec ardeur à éclairer cette partie ténébreuse du passé : elle recueille précieusement les moindres découvertes dans la direction de ce que l'on pourrait appeler « le premier moyen âge. » Quelques lignes d'une vieille poésie, quelques traits d'une ancienne miniature, répandent souvent une clarté inattendue sur des doutes que l'on désespérait de pouvoir dissiper. La persévérance et la sagacité de ces travaux est digne non-seulement d'attention, mais de respect. N'oublions pas que c'est avant tout par la connaissance de ce qui est ancien que la science moderne vaut et peut quelque chose. On ne comprend bien ce qui est que lorsque l'on sait ce qui a été : tout progrès nouveau n'est qu'une conséquence des progrès antérieurs, et, suivant les expressions d'un de nos contemporains, « le passé est la base sur laquelle le présent construit l'avenir : plus la base augmente en largeur et en profondeur, plus elle acquiert de solidité, et plus le monument aura de grandeur et de durée. »

Jusqu'ici, l'un des documents les plus importants pour l'étude de l'histoire privée des habitants de l'Angleterre sous la domination romaine, est le poème anglo-saxon de *Beowulf*. Certains passages de cette ancienne poésie ont donné lieu à des interprétations contestables : quelques miniatures très-curieuses de la collection harléienne contribuent à en rendre l'explication plus facile et plus satisfaisante. Une de ces miniatures, dont nous donnons l'esquisse, paraît démontrer

que l'architecture des Anglo-Saxons avait été très-sensiblement modifiée par le style et le goût des Romains qui avaient établi leur demeure dans l'île. Elle représente, du reste, non pas une habitation ordinaire, mais un palais, ou tout au moins une résidence seigneuriale.

Au milieu est une vaste salle qui a toujours été la partie principale des demeures riches au moyen âge : c'est ce que les Anglais nomment le *hall* (d'où nous est venu le mot halle). Cette salle, qui rappelle d'ailleurs celle où se passent toutes les scènes des prétendants dans l'*Odyssée*, était la plus utile et la plus habitée de toute la demeure. C'était là que l'on donnait les festins et que l'on hébergeait les étrangers ; on y passait les longues veillées, et les nobles s'y assemblaient pour s'occuper d'affaires ou pour se préparer aux combats.

Ici la salle est précédée d'une rotonde. Une tête de cerf figurée au sommet extérieur caractérise à la fois la salle de festin et le rendez-vous de la chasse. On suppose que la tour ou coupole que l'on voit au dernier plan faisait également partie du *hall*.

A droite est un petit édifice dont la façade est d'une simplicité élégante ; les draperies du portique sont relevées et laissent voir une lampe. A l'extrémité de la toiture est une croix ; c'était la chapelle. La petite construction annexée à son mur extérieur était la sacristie, ou peut-être le logement du chapelain. De l'autre côté du *hall* sont : les chambres à coucher, que l'on appelait du même nom que les berceaux et les bosquets, *bowers* (*bur*) ; les logements des maîtres, des hommes d'armes, des serviteurs. Les constructions inférieures étaient sans doute occupées par les cuisines et les domestiques.

La miniature représente une scène de charité. C'est le jour des aumônes. Le seigneur saxon et sa femme distribuent des pains ; derrière eux viennent des serviteurs portant des vêtements pour les enfants qui sont entièrement nus ; un pauvre se chauffe à un brasier allumé dans de vastes urnes. Un domestique paraît verser des grains ou quelque autre sorte d'aliment dans un vase que tient un autre pauvre agenouillé. Un malheureux homme infirme se traîne sur des patins de bois pour prendre part à ces libéralités. Des hommes d'armes et des gens de service sont sortis du logis pour assister aux actes de bienfaisance du maître.

Les murailles sont construites partie en pierre ou en brique, partie en bois ; c'est dans cette dernière que sont pratiquées les fenêtres. Les tuiles sont évidemment imitées des toitures romaines.

Il était rare, même dans les plus riches demeures, qu'il y eût un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Cependant on lit dans la chronique saxonne où est rapportée l'histoire du concile de saint Dunstan à Calne, en 978, que le *witan* ou concile tomba d'un étage supérieur (*of ane up-floran*), mais que saint Dunstan évita le sort de l'assemblée en se soutenant sur une poutre (*uppon anum beame*).

Les habitations des seigneurs étaient, en général, construites sur des hauteurs, et ordinairement entourées d'un rempart en terre. On pense toutefois que, dans ces anciens temps, les *halls*, au moins pendant les intervalles de paix, restaient ouvertes le jour et la nuit : aussi avait-on soin que les chambres à coucher en fussent tout à fait séparées et souvent même très-éloignées. En 755, l'atheling Cyneard ayant appris que Cynewulf, roi des Saxons de l'Ouest, se trouvait avec quelques-uns de ses gens dans une maison



Une habitation anglo-saxonne. — D'après une miniature du neuvième siècle.

privée de Merton, rassembla une troupe d'hommes armés, franchit le rempart de terre, et cerna la chambre où était le roi. Celui-ci, entendant le bruit des pas, ouvrit la porte et fut tué. Ses serviteurs étaient probablement dans le *hall* : ils n'avaient rien entendu ; les cris des femmes leur apprirent le meurtre du roi ; ils sortirent et furent aussi tués par leurs ennemis supérieurs en nombre. Mais le lendemain les meurtriers, assiégés dans la maison par les troupes du roi, furent eux-mêmes mis à mort.

La différence entre les riches demeures et les habitations ordinaires consistait seulement dans la proportion et le nombre des diverses parties de la construction. Le plan était, du reste, le même. Il eût fallu être bien pauvre pour ne pas avoir un *hall* : c'était la chambre de l'hospitalité ; les plus malheureux n'avaient pas autre chose que le modeste *hall*, qui appartenait à autrui autant qu'à eux.



## LA TOUR DES VENTS, A ATHÈNES.



Une vue d'Athènes. — La Tour des Vents, près de la citadelle. — Dessiné à Athènes par Freeman.

La tour des Vents est un petit édifice en marbre blanc, de forme octogone, situé au nord et à peu de distance de la citadelle d'Athènes. Son diamètre est de 8 mètres environ. Sur chacune de ses huit faces, à la partie supérieure, est une figure sculptée représentant un des Vents principaux. Vitruve et Varron donnent le nom de l'architecte qui avait construit ce monument singulier : il s'appelait Andronicus Cyrrestes.

« Les Vents, dit Vitruve (dans le sixième chapitre de son premier livre), ne sont, selon l'opinion de quelques-uns, qu'au nombre de quatre, savoir : *Solanus* (l'Est), qui souffle du côté du levant équinoxial ; *Auster* (le Sud), du côté du midi ; *Favonius* (l'Ouest), du côté du couchant équinoxial ; et *Septentrio* (le Nord), du côté septentrional. Mais ceux qui ont plus soigneusement recherché les différences des Vents en ont fait huit, et particulièrement Andronicus Cyrrestes, qui pour cet effet bâtit à Athènes une tour de marbre, de figure octogone, qui avait à chaque face l'image de l'un des Vents à l'opposé du lieu d'où il souffle ordinairement ; sur la tour, qui se terminait en pointe, il plaça un triton de bronze tenant en main une baguette, et la machine était ajustée de manière que le triton, tournant et se tenant toujours opposé au Vent qui soufflait, l'indiquait avec sa baguette. »

Les huit figures sont sculptées en bas-relief ; leurs noms sont gravés près d'elles en grands caractères ; elles portent, en outre, des attributs qui les font reconnaître au premier aspect. *Apéliotès*, le Vent de l'Est, qui amène une pluie douce et favorable à la végétation, est représenté sous les traits d'un jeune homme dont les cheveux flottent de tous côtés ; il tient de ses deux mains les bords de son manteau rempli de fruits, d'épis de blé et de rayons de miel. *Notus*, Vent du Sud, brûlant et humide, est représenté vidant un

vase d'eau. *Libs*, Vent du Sud-Ouest, qui souffle à Athènes du golfe Saronique et de toute la côte de l'Attique, est figuré avec l'aplustre d'un vaisseau qu'il semble pousser devant lui ; c'était ce vent qui amenait les galères au Pirée. Les autres personnifications sont toutes dans ce style.

Au-dessous de chacun des Vents, on avait tracé un cadran solaire ; et il résulte, tant de la disposition de celui du Sud que de ceux de l'Est et de l'Ouest, que la tour est parfaitement orientée. Enfin une clepsydre ou horloge d'eau placée à l'intérieur de la tour suppléait aux cadrans lorsqu'ils ne pouvaient servir. Ainsi l'édifice indiquait aux habitants d'Athènes non-seulement la direction des Vents, mais les heures par le moyen des cadrans pendant les beaux jours, et à l'aide de la clepsydre après le coucher du soleil ou pendant les jours nébuleux.

Vitruve ne parle point de cette clepsydre ; mais Varron en fait mention dans le troisième livre de son ouvrage sur la campagne (*De re rustica*). Les traces de cette clepsydre sont d'ailleurs encore visibles de nos jours sur le pavé en marbre de la tour des Vents : elles consistent en plusieurs cavités circulaires et canaux de dégagement ; de plus, il existe un petit aqueduc voisin de l'édifice qui servait à y conduire les eaux d'une source nommée *Clepsydra* dans l'antiquité, et qui est située sur le flanc septentrional des rochers de l'Acropolis ou citadelle d'Athènes.

Il faut ajouter que cette tour était voisine de l'*Agora*, ou place publique de l'ancienne Athènes.

C'est le seul monument antique de ce genre qui ait été conservé ; il offre un grand intérêt sous le rapport à la fois de sa destination et de son architecture.

Sur la face méridionale, et sous la figure de *Notus*, Vent du Sud, est une tour circulaire engagée d'un quart environ dans le pan de l'octogone ; elle communique avec l'intérieur

du bâtiment par une petite ouverture pratiquée vers le bas. C'était sans doute dans cette construction accessoire qu'était réunie la quantité d'eau nécessaire pour faire marcher la clepsydre ou horloge hydraulique.

Deux portes donnaient accès dans l'édifice, l'une au-dessous de la figure de *Kaïkias* ou Vent du Nord-Est, l'autre au-dessous de *Skiron* ou Vent du Nord-Ouest. Voici quel était sans doute leur usage. Les Grecs ne possédant pas comme nous les cadrans à aiguilles mobiles, qui permettent de signaler au loin le résultat des mouvements de l'horloge, il fallait qu'à Athènes les habitants qui avaient besoin de connaître l'heure marquée par la clepsydre entrassent dans la tour pour s'approcher de la machine; mais cette tour, fort restreinte dans ses dimensions, eût été bientôt encombrée par le public si l'on n'eût pratiqué, à très-peu de distance l'une de l'autre, et vers l'Agora, deux portes destinées, l'une à faire entrer, l'autre à faire sortir immédiatement les personnes qui n'avaient qu'à jeter les yeux sur l'horloge pour connaître l'heure.

Trois marches, en marbre comme le reste de l'édifice, supportent l'ensemble; les huit faces et la tour ronde reposent sur une première assise décorée d'une forte moulure qui fait le tour du monument dont les parois sont appareillées sans symétrie. Ces faces sont verticales et unies jusqu'à l'étroite cimaise au-dessus de laquelle sont sculptées les huit figures des Vents; un entablement, dont l'architrave se mêle aux parties supérieures des sculptures, couronne tout l'édifice; dans sa moulure supérieure sont des têtes de lions qui servent à jeter au loin les eaux du toit. La couverture, qui est d'un très-bon goût, représente des tuiles plates reliées par des couvre-joints; au sommet du comble, un amortissement porte un chapiteau surmonté d'un cône, sur l'extrémité duquel tournait le Triton en bronze décrit par Vitruve, et qui est la plus ancienne girouette dont les auteurs aient donné la description.

Chacune des deux portes était abritée par un petit porche de deux colonnes soutenant un entablement et un fronton. Le porche, situé au Nord-Est, a disparu; on en voit seulement les profils, très-bien tracés, sur les parties du mur voisines de la porte; au Nord-Ouest, les antes et une grande partie des colonnes étaient encore en place, lorsque Stuart, architecte anglais, qui a dessiné les monuments d'Athènes à la fin du siècle dernier, fit faire autour de l'édifice des fouilles qui permirent de le débayer des atterrissements considérables qui l'encombraient alors en grande partie. L'artiste anglais reconnut que les colonnes étaient cannelées et sans bases, qu'elles portaient des chapiteaux décorés d'un seul rang de feuilles d'acanthé, et, au-dessus, de longues feuilles d'eau; enfin que l'entablement, dont il retrouva des fragments, était orné de denticules.

Le plan de l'intérieur de la tour des Vents est un octogone régulier comme au dehors; une corniche fort simple règne à la hauteur de 1 mètre 80 centimètres au-dessus du pavé; plus haut, à 4 mètres 70 centimètres environ du sol, on en voit une autre fort riche et ornée de denticules et de modillons. Le sommet de la tour devient ensuite circulaire, et est orné, au-dessus d'un bandeau sans moulures, de huit petites colonnes doriques et cannelées; le dessous du toit, évidé en pyramide tronquée et divisée en vingt-quatre facettes, repose sur une architrave. Dans ce toit, l'architecte a pratiqué huit petites ouvertures très-étroites, s'évasant beaucoup à l'intérieur, et correspondant chacune au milieu d'une des faces externes du monument, au-dessus des figures sculptées; on a supposé ingénieusement que ces ouvertures avaient pour but de permettre au vent qui soufflait pendant la nuit de produire un bruit qui fit connaître sa direction, lorsque l'obscurité s'opposait à ce qu'on aperçût du dehors le Triton qui servait de girouette; il est plus probable que ces ouvertures ont été pratiquées simplement afin d'établir un courant d'air au sommet de la tour, d'abord pour renouveler

une atmosphère qui en avait besoin, puisque, dans la journée, un grand nombre d'habitants d'Athènes passaient sans doute par cette tour pour connaître l'heure, ensuite pour sécher l'humidité qui devait se produire, soit dans le réservoir ou dans la clepsydre, soit dans une ou plusieurs des cavités pratiquées sur le sol.

Dans son ensemble, la tour des Vents réunit l'élégance et la solidité convenables à un édifice d'utilité publique. Le style des sculptures est mâle; l'exécution, savante sans être très-finie, leur donne l'aspect de belles ébauches portant un très-grand caractère, et assez terminées pour la place qu'elles occupent au-dessus du sol. Certaines parties de l'architecture offrent des proportions agréables: le porche qui précède l'une des portes, tous les détails de la toiture, le petit ordre dorique qui couronne l'intérieur, sont empreints d'un style qui se rapproche des belles époques de l'art grec; mais à côté de ces parties remarquables, on en voit d'autres qui dénotent un commencement de décadence. La corniche qui surmonte l'édifice à l'extérieur est loin de rappeler la finesse de goût qu'on retrouve dans tous les monuments d'Athènes et de la Grèce en général; il en est de même de celle qui règne au milieu de l'édifice, à l'intérieur; elles ont l'une et l'autre, dans leurs profils, des formes et des proportions qui semblent indiquer une influence romaine, et cependant cet édifice doit dater, au plus tard, du commencement du siècle qui précéda l'ère chrétienne, car Varron en parle. Il est certain aussi qu'il ne peut remonter au siècle de Périclès, les Grecs n'étant pas alors suffisamment versés dans les sciences qui dépendent de la géométrie, telles que l'astronomie et la gnomonique, pour orienter exactement l'édifice et y tracer des cadrans solaires aussi parfaits que ceux que l'on y observe. Ce ne fut que du temps d'Anaximandre, selon Diogène de Laërce, et même lorsque son disciple Anaximène vivait, selon Pline, qu'ils commencèrent à connaître la gnomonique. Cette science ne marcha que lentement: au troisième siècle avant notre ère, les Grecs ne divisaient encore leur année qu'en trois cent soixante jours.

#### UNE MÉSAVENTURE DE J.-J. ROUSSEAU (1).

Il y a vingt-cinq ans que mourut à Genève M. François Rousseau-Valton, cousin du philosophe de ce nom. Peu de jours après son ensevelissement, sa femme, elle-même à l'agonie, me fit appeler auprès d'elle; je me rendis à son invitation, et, d'une voix déjà fort affaiblie, elle m'adressa ces mots:

« Sur l'autorité d'un journal de Londres mal informé, les papiers français viennent d'annoncer, dans la personne de mon époux, la mort du dernier parent de Jean-Jacques. Or je tiens beaucoup à ce que mon fils, âgé aujourd'hui de dix-huit ans, ne soit pas déshérité, à son entrée dans le monde, du prestige d'une illustre parenté qui peut l'aider à y faire son chemin. Il existe de plus un cousin de Jean-Jacques, consul français à Alep, ayant lui-même six enfants. Veuillez, en votre qualité de journaliste genevois, vous intéresser à ma réclamation, et la faire parvenir aux feuilles françaises qui viennent de consacrer une erreur qu'il m'importe de redresser dans l'intérêt de l'avenir de mon fils. »

Je fus ému de la sollicitude de cette mère mourante, et je lui promis de faire parvenir sa rectification aux divers journaux, qui effectivement publièrent, peu de jours après, la lettre que je leur adressai à ce sujet.

Il restait donc, à cette époque, huit personnes parentes de Jean-Jacques Rousseau et portant son nom; de plus, il existe

(1) Nous devons la communication de cet article à M. J. Petit-Senn, de Genève. Le caractère du récit ne nous permettait pas d'omettre le nom de l'auteur.

encore dans Genève plusieurs familles liées par le sang à celle du philosophe, et je crois m'honorer moi-même en déclarant que la mienne est de ce nombre.

Mon grand-père, J. Petit-Babault, était par son épouse cousin de Jean-Jacques, qui vint lui-même, en l'année 175..., habiter la maison de campagne du premier aux Eaux-Vives, lieu d'où sont datées quelques-unes des lettres de Rousseau.

Mon grand-père était fort amateur de la pêche, et il proposa au philosophe de lui en faire goûter les plaisirs. Après s'être fait un peu tirer l'oreille, celui-ci y consentit, et ce fut par une belle matinée d'août que ces messieurs, montés sur un bateau manœuvré par quatre vigoureux rameurs, s'avancèrent sur le petit lac, munis des engins nécessaires pour prendre le poisson.

Tout alla pour le mieux tant que la nacelle, rasant la côte, offrit à Jean-Jacques le panorama des vertes campagnes qui passaient rapidement sous ses yeux ravis; mais, arrivés sur le théâtre liquide des évolutions nautiques, quand ces messieurs se furent mis à pêcher, il fallait voir les contorsions, les inépuissables du pauvre Jean-Jacques, sans cesse angoissé par l'équilibre suspect du bateau, dont le centre de gravité changeait, il est vrai, à chaque instant, et qui lui semblait devoir indubitablement chavirer.

En effet (je dois le dire, soit pour initier mes lecteurs aux manœuvres de pêche, soit pour excuser à leurs yeux les terreurs de notre célèbre compatriote), voici ce qui a lieu dans le bateau où l'on fait ce qu'on appelle *des traits*. Alors qu'on a mis à l'eau plusieurs filets à la suite les uns des autres, et de manière à décrire avec eux un demi-cercle, le bateau entre dans le centre de la courbe tracée, et alors commence un infernal charivari : deux pêcheurs battent l'eau avec leurs avirons, un autre jette de grosses pierres de tous côtés, un quatrième donne des coups au fond du lac, et en remue le gravier et les cailloux avec une longue perche; plus le bruit est monstrueux, les mouvements pressés et l'onde agitée, plus s'accroissent les chances de succès. Mais on conçoit que le grave auteur dut trouver un contraste inouï entre ce genre de divertissement et le calme inspirateur du cabinet. Aussi Jean-Jacques étonné, pâle, trempé, effrayé, conjura-t-il mon grand-père de terminer son supplice; car tantôt un aviron agité dans les airs aspergeait le philosophe de pied en cap, tantôt un rameur lui marchait sur les pieds en se portant vivement d'un point à un autre, ou bien il recevait une bourrade dans l'estomac, ou bien encore le bateau penché outre mesure lui inspirait de légitimes terreurs.

Touché des angoisses successives de son illustre cousin, mon aïeul, pour y mettre un terme, décida que l'on passerait à la pêche *aux torchons*. Cette seconde manière est effectivement moins agitée et moins bruyante. On y procède au moyen d'un petit faisceau de joncs liés avec une ficelle qu'on laisse pendre dans l'eau par une de ses extrémités, à laquelle sont attachés quelques morceaux de plomb pour l'empêcher de surnager; au bout est un hameçon, auquel on empale une sardine vivante qui sert d'amorce aux brochets. La sensibilité de Rousseau fut fort éprouvée alors qu'il vit ces jolis petits poissons, accrochés par le ventre à la ficelle, descendre en tournoyant dans les ondes pour y aller tenter la voracité de nos requins d'eau douce.

Il commença à faire sur ces intéressantes victimes d'un *féroce plaisir* des phrases aussi longues que le fil auquel elles se débattaient suspendues : les ouvriers de mon aïeul l'écoutaient sans trop le comprendre, et n'en continuaient pas moins leurs barbares apprêts, à la grande indignation de l'éloquent avocat des sardines. Puis, tous les *torchons* mis à l'eau, on attendit le résultat de l'opération.

Alors qu'un brochet à l'appât l'amorce, il descend au fond de l'eau pour la digérer tranquillement, non sans entraîner la ficelle qui fait tourner le torchon en se dévidant : des gerbes de gouttes d'eau jaillissent dans les airs et annoncent la prise. Ce spectacle, quand il a lieu au soleil, est d'un effet

très-pittoresque, et d'autant plus gracieux pour le pêcheur expérimenté qu'il lui fait connaître l'espèce et le poids même du poisson qui se débat ainsi.

Au premier brochet pris de cette manière, Jean-Jacques s'aperçut que l'hameçon ainsi que la sardine avaient été complètement engloutis par le vorace animal, dont la gueule béante ne laissait voir que le fil qui se perdait dans ses entrailles. Alors, indigné et prenant une voix sourde, concentrée, impossible à traduire que par une horreur profonde, il dit à mon grand-père :

— C'est donc par ses intestins que ce malheureux poisson a été tiré du fond de l'eau jusqu'ici ?

— Hélas ! oui, fit mon grand-père avec l'accent de l'impatience moqueuse que lui faisait éprouver son trop sensible parent; mais si ce spectacle vous émeut ainsi, je puis vous déposer sur la rive, et vous reprendre quand la pêche sera terminée.

Jean-Jacques éprouva, à cette proposition inespérée qu'il accepta, le plaisir le plus vrai qu'il eût ressenti depuis son embarquement malencontreux. Le bateau prit la direction du rivage; mais mon aïeul, mécontent d'interrompre sa pêche et ayant avisé une pierre plate de quarante pieds carrés élevée au-dessus de la surface de l'eau, proposa au philosophe de l'y déposer jusqu'à la fin de ses opérations. Celui-ci, qui se serait cramponné au récif le plus ardu pour échapper à ses angoisses, sauta avec joie sur le rocher sauveur, qui, situé en face du gracieux coteau de Ruth, permettait à l'amateur de la nature de contempler à son aise l'une des plus verdoyantes rives du Léman. Laissons mon aïeul savourer en plein l'agrément de sa pêche, et voyons ce que devint l'auteur d'*Émile*. D'abord il se livra avec délices au plaisir d'analyser et d'observer le magnifique paysage étalé devant lui; puis, un chaud soleil d'août s'élevant de plus en plus, il sentit l'inconvénient de se trouver exposé à ses rayons sans pouvoir recourir à aucun abri sur la dalle brûlante où il se trouvait. Quelques gouttes de sueur qui découlaient de sa tête enflammée l'engagèrent à tremper son mouchoir dans l'eau pour s'en asperger le front. Il ôta son habit qu'il suspendit au bout de sa canne pour s'en faire un parasol; puis il dut songer à tous les héros et héroïnes délaissés sur d'âpres rochers. Prométhée, Philoctète, Ariane, Circé, Andromède, Robinson, roulèrent tour à tour sous son occupait embrasé. Pour sortir d'une situation toujours plus cuisante, il jeta les yeux de tous côtés afin de découvrir le bateau dont il était sorti avec joie, mais où il désirait rentrer maintenant; il l'aperçut dans le lointain, et d'une voix dolente il se mit à s'écrier : — Cousin ! cousin !

Si mon grand-père n'était pas très-tendre à l'endroit des sardines et des brochets, il sut toujours compatir aux douleurs de ses parents. Il entendit les accents désolés de Jean-Jacques, et vint mettre un terme à sa torture. Celui-ci, remonté sur le bateau, tourna vers mon aïeul un visage rougi par le soleil et trempé de sueur, et lui dit, d'une voix grave et sévère :

— Cousin, si vous me parliez encore de partager avec vous ce que vous appelez *les plaisirs de la pêche*, soyez certain qu'à cette proposition je resterais sourd comme la pierre sur laquelle vous venez de me laisser trois heures !

— Moins dix minutes, répondit mon aïeul en regardant sa montre et en souriant.

## LA VIE HUMAINE.

L'ange gardien vient d'apporter sur la terre *une forme humaine*; l'enfant est dans les bras de la matrone, qui veille aux premiers soins qui doivent lui être donnés, tandis que la mère, les mains jointes, remercie silencieusement Dieu d'avoir accordé une sœur à son fils.

Les deux enfants grandiront quelques années l'un près de l'autre ; ils échangeront leurs premiers sourires et leurs premières paroles ; ils s'initieront à la vie , en partageant les peines et les plaisirs de leur âge , jusqu'au jour où l'austère

## La vie humaine par Bendemann



JOAQUINET. Del.

BERTRAND. Sc.

La Vie humaine, fresques du peintre allemand Bendemann, dans la salle du génie des sociétés humaines viendra les prendre par une main, et montrera à chacun d'eux une route différente. A toi d'abord, jeune homme, les sérieuses études et les rudes apprentissages ! Appelé quelque jour à juger les autres

hommes, à prendre part aux affaires de la patrie, à porter le poids des responsabilités publiques et privées, il faut que ton esprit s'éclaire. Va donc recevoir les leçons d'un maître instruit par le travail et l'expérience; écoute avec docilité,



J GAGNIET

LERTHAID.

Trône, au palais royal de Dresde. — Dessins et encadrements par Gagniet.

médite avec persévérance; ne cherche ni à inventer la vie, ni à recommencer le monde; accepte ce qu'enseigne la sagesse des autres, et laisse ouvrir lentement devant toi les portes du temple au lieu de vouloir l'escalader.

Mais en même temps que tu fortifies ton intelligence par l'étude, fortifie ton corps par l'exercice et ton âme par le courage. La vie est une mêlée où il faut se percer une route. Apprends à te soumettre toutes les forces dont l'homme s'est fait des auxiliaires : que le coursier de guerre l'obéisse, que le fer ne tremble pas dans ta main ; qu'on puisse te compter parmi les vaillants, non pour conquérir une gloire inutile, mais pour conserver l'indépendance de ton peuple, pour protéger le faible, pour pouvoir toujours marcher le front haut dans ta voie, armé de ton droit et éclairé de ton devoir !

Tandis que tu te prépares ainsi à prendre ta place parmi tes semblables, l'enfant qui courait naguère avec toi dans les blés, et qui te tressait des couronnes de bluets, reçoit aussi les leçons de ses aînées.

La vois-tu, dans la prairie, occupée à arroser la toile qui blanchit ; puis, sous les tilleuls qui ombragent le seuil, filant la laine ou portant au moissonneur le repas qu'elle-même a préparé, tandis que la jeune épouse lit en allaitant son nouveau-né, et lui montre à la fois les devoirs et les douceurs de la maternité ?

Mais l'heure du travail est passée. Voici la jeune fille qui, avec sa compagne, traverse la prairie. Elle est pensive ; elle effeuille une fleur de myosotis. Derrière elle passe le jeune homme dont lui parle souvent sa mère ; il revient de la chasse avec le chien et le faucon, et se retourne pour voir la belle promeneuse. Bientôt les souhaits des parents seront accomplis : réunis sur le même siège et sous la couronne nuptiale, tous deux commenceront la vie que les pères finissent. Déjà les instruments retentissent, les danseurs se croisent joyeusement ; car dans cette chaîne de la société humaine, un anneau ne peut tomber sans qu'un autre le remplace : tout se perpétue, se renouvelle, et à côté de chaque tombe se balance un berceau.

Triste spectacle pour l'homme qui retourne à lui et ne cherche que lui-même dans le plan de Dieu ! mais consolante assurance pour celui qui se regarde comme une étincelle au foyer commun, et qui ne se croit point disparu du monde tant qu'il survit dans l'humanité !

Les gravures qui nous ont suggéré ces réflexions reproduisent quelques-unes des peintures dont le peintre allemand Bendemann a orné la salle du Trône, au palais royal de Dresde. Elles sont là comme un philosophe avertissement de ce qu'est la vie humaine pour tous. Nous n'avons donné que quelques-unes des compositions du peintre étranger, qui parcourent tous les degrés et tous les incidents du sujet qu'il voulait développer. Les ornements, de style allemand, qui encadrent nos gravures n'existent point autour des peintures originales ; elles sont de la composition du dessinateur.

Le palais de Dresde (*Schloss*) est d'une architecture peu remarquable. Partiellement reconstruit en 1833 et en 1834, il a été menacé d'une nouvelle destruction par les troubles civils de 1849. C'est au rez-de-chaussée de sa cour principale que l'on voit la Voûte-Verte (voy. 1850, p. 492). La salle du Trône est une vaste pièce du premier étage, d'assez triste aspect ; mais ses peintures, d'un grand style, et qui respirent de hautes pensées, suffisent pour lui assurer une célébrité durable.

#### EXCURSION AUX BAINS DE PANTICOSA, DANS LES PYRÉNÉES ESPAGNOLES.

Je n'aime pas les guides : un guide n'est qu'un cicerone ; il vous donne la vue des choses, mais il vous en ôte l'impression. Avec un guide on ne découvre plus, on ne s'aventure plus, on ne s'émeut plus : on regarde, en passant, les pages d'un album qu'une main étrangère feuillette devant vous. Je partis donc solitairement, vers le soir, pour aller chercher mon gîte dans une certaine maison de contrebandiers située à trois heures de toute habitation, dans les rami-

fications supérieures du val d'Ossan : c'est ce que l'on nomme dans le pays la case de Brousset. La contrebande se fait surtout dans les nuits sombres et neigeuses de l'hiver ; et aussi, pour la case de Brousset, est-ce l'hiver qui forme la saison brillante. On y entre alors par la fenêtre du premier étage, souvent même en déblayant la neige qui l'obstrue, ce qui donne à cette fenêtre, dépourvue de vitres, comme tout le reste du logis, et garnie de deux larges battants, l'apparence d'une porte aérienne. Elle s'ouvre sur une grande salle tout enfumée qui forme le principal de l'établissement, et sous la cheminée de laquelle vingt personnes tiennent à l'aise. Si j'étais arrivé au milieu d'une tourmente de décembre, j'aurais sans doute à vous faire ici quelque belle description à la Walter Scott : les mulets descendus par l'escalier à l'étage inférieur, les ballois de marchandises soigneusement déposés dans le vaste asile du magasin ; les voyageurs, souvent un nombre d'une centaine, enveloppés dans leurs couvertures bigarrées, et entassés pêle mêle dans la grande salle ; les autres de peau de bouc circulant joyeusement au milieu des chansons ou des râclements aigus de la guitare. Mais, sauf le vieux maître de la case et sa vieille moitié, je me trouvais seul ; et comme j'ai maintes fois remarqué dans les romans qu'il n'y a de soupers intéressants que les soupers appétissants, je ne m'exposerais point à convier votre imagination au partage de celui que me servirent mes hôtes.

Le lendemain, dès l'aube, j'étais en marche. Comme la case est située vers la zone où la végétation des arbres s'interrompt, je n'eus bientôt plus autour de moi que du roc et du gazon. Je gravissais lentement les pentes du pic Pourtalet, guidé par l'usure du rocher sous l'action séculaire des pas, qui, de temps à autre, me fournissait mes points de repère vers le col où je devais trouver ma descente en Espagne. Le silence était imposant. A peine, en prêtant l'oreille, entendait-on, au fond des précipices au-dessus desquels je m'élevais, les premiers murmures de ces eaux qui, un peu plus bas, grossies par les affluents, bondissent de cascade en cascade avec un fracas étourdissant. Devant moi se dressaient, d'un côté, le pic d'Aneu, et de l'autre le pic Pourtalet, gris, arides, verticaux, flanqués de quelques nuages attachés comme des flocons à leurs escarpements. En me retournant, je voyais le pic du Midi dans toute sa magnificence : son sommet n'était qu'à une lieue, à vol d'oiseau, et dans la transparence de l'air, je l'aurais pu croire à deux cents pas. Sans nuages, sillonné de quelques ravins remplis de neige, serré entre ses deux acolytes, semblable à un triple obélisque construit par les Titans sur une pelouse immense, il s'élançait, avec les riantes couleurs du soleil levant, pardessus les croupes arrondies des pâturages de Pombie, encore plongées dans les teintes froides du matin. Je m'assis et savourai longtemps ce tête à tête sublime...

De longs et retentissants aboiements, multipliés par l'écho des escarpements supérieurs, m'avertirent bientôt que je touchais au terme de mon ascension. J'apercevais au-dessus de ma tête, détachés en silhouette sur le ciel, ces énormes chiens indigènes dont l'attitude et le vacarme auraient pu m'effrayer, si je n'avais su qu'ils ne sont redoutables qu'aux ours et aux loups. Ils formaient le poste d'avant-garde des troupeaux qui viennent, pendant l'été, pâturer les prairies qui couvrent le plateau de cette montagne. Bien que d'une herbe si courte qu'il faut les incisives serrées du mouton ou du chamois pour les brouter, ces prairies sont d'un très-bel effet : c'est un tapis ras, tout diapré des fleurs les plus chères aux botanistes, particulièrement de ces superbes iris bleu-ciel foncé, qui sont devenus l'ornement de nos jardins, et qui croissent ici en telle abondance qu'on les croirait dans un parterre. Elles sont la propriété d'un riche village situé à cinq ou six heures au-dessous, et chaque habitant, moyennant une redevance de quelques centimes par bête, y envoie, sous la garde des pasteurs communs, tout le bétail qu'il veut. Il n'y a que des brebis, mais en quantité innombrable. Il n'est pas

rare d'en trouver cinq à six mille réunies sur les mêmes pâtis. Le lainage est des plus grossiers ; mais le lait qui, grâce à la multitude des animaux, devient une affaire considérable, sert à la fabrication des fromages. Le maïs dans le bas de la vallée, le bois sur les flancs, le fromage et le lainage dans le haut, il n'en faut pas davantage pour vivre ! A mesure que la neige envahit la montagne, les troupeaux, chassés par les frimas, descendent de pâturage en pâturage ; et lorsque l'hiver sévit complètement, on les mène paître dans les landes de Gascogne, sur des points où la commune a droit, jusqu'à dix ou douze journées de distance. Chaque soir, les brebis se rassemblent d'elles-mêmes et apportent aux pasteurs le tribut de leurs mamelles ; puis elles se couchent, les unes contre les autres, comme dans un parc, protégées ainsi, pendant la nuit, contre le froid et contre l'ennemi. Au matin, lorsque l'air glacé de la nuit s'est un peu dégourdi, elles partent, se répandent à la recherche des plantes préférées, jusque sur les pentes les plus escarpées, et se dispersent si bien que l'on n'aperçoit plus, dans l'étendue de la verdure, que quelques points blancs égarés çà et là.

Pour le moment, elles étaient encore entassées par paquets dans les anfractuosités du col, comme ces insectes du printemps qui ne se réveillent et ne se débloquent que lorsque la chaleur du soleil les a longtemps frappés. Les bergers, avertis par les hurlements de leurs chiens, se montraient sur la porte de leurs cabanes en pierres sèches, à peine distinctes de la masse des éboulis sur lesquels elles reposent. Je les saluai d'un grand cri, et, enjambant par-dessus les bêtes couchées en travers du sentier, je ne tardai pas à graver sur la terre d'Espagne l'empreinte de mon bâton et de mes semelles ferrées.

Dès que l'on a le pied sur le versant espagnol, la vue change. Les montagnes brûlées par le midi, moins humectées par la pluie et les brouillards, n'offrent plus à la végétation des conditions aussi favorables, et se dépouillent. De grands espaces de roche et même de terre nue, des herbages jaunés, et, dans le bas, quelques arbres rabougris plantés à un demi quart de lieue les uns des autres, un sol de menus fragments de schistes, un vallon large à pentes douces et mal dessinées, un faible ruisseau coulant tranquillement ; plus de troupeaux, plus de chiens, plus de bergers ; telle est, à sa partie supérieure, la vallée du Gallego, qui débouche à cinq heures de là dans les plaines d'Aragon. Non-seulement on voit ainsi la nature changer dès l'ouverture de l'Espagne, mais à peine a-t-on atteint les zones habitées, que l'on voit dans les hommes plus de changement encore. C'est là surtout que l'on se convainc facilement qu'il y a encore des Pyrénées. Pas la moindre fusion entre la population des deux côtés de la chaîne ; une démarcation presque aussi complète que si l'on faisait un saut de la Seine au Guadalquivir. Les physiologies, le costume, l'accent, le geste, la langue, jusqu'aux habitations et aux animaux domestiques, tout crie à haute voix : L'étranger !

Le premier endroit où je tombai, sans aucune transition de hameaux ou de métairies, fut une petite ville nommée Sallent : en France, j'oserais dire un village : il y a 700 habitants ! mais en Espagne, c'est une ville, et je ne voudrais pas reconnaître, par un outrage à sa dignité municipale, l'hospitalité que j'y reçus. Devant l'église, il y avait une place de la grandeur de la main, et à l'angle de cette place un écriteau avec d'énormes majuscules, portant ces mots qui résument toute une révolution : *Plaça de la Constitucion*. Je ne me serais pas aperçu, à tout ce que je viens de dire, sans compter le grossier juron national ronflant dans toutes les bouches, que mes pas vagabonds m'avaient bien réellement amené en Espagne, qu'il ne m'aurait plus été permis d'en douter. Je me fis ouvrir l'église, où j'eus plaisir à le constater d'une manière non moins solennelle et plus intéressante : des chapelles toutes dorées, des statues badi-geonnées à neuf avec le coloris le plus brutal, des madones

emmaillottées, à partir du menton, dans des robes en gaîne, toutes chamarrées de galons, de dentelles, de fleurs artificielles et de verroteries, une bannière de 10 mètres de hauteur pour les processions, quelques peintures valables des anciennes écoles, valant encore davantage par le contraste, un demi-jour et de la fraîcheur ; enfin jusqu'au sans façon du sacristain à l'égard des choses saintes, tout cela était bien véritablement d'un tout autre style que chez nous. Et s'il m'est permis maintenant d'en venir à des témoignages d'un ordre moins spirituel, dans mon auberge, ou, pour mieux parler, dans mon hôtellerie, que j'eus bien quelque peine à trouver au milieu de l'affreux dédale de ruelles et de casse-cous qui constitue la voie publique de l'endroit, le sens gastronomique me fit assez voir que j'étais loin des fumets de la cuisine française ; un vin capiteux exhalant une forte odeur de peau de bouc, une omelette à l'huile rance, et des côtelettes de chèvre grillées jusqu'à leur transformation en semelles de bottes, me donnèrent l'original de ces festins dont on lit tant de descriptions dans Gil-Blas. Je dois dire que, par compensation, un particulier qui se trouvait là, détacha de la muraille une guitare, et se mit à en râcler fort agréablement, tout en fumant sa cigarette, sans me demander, comme le parasite de Pennafior au naïf étudiant d'Oviédo, la moindre parcelle de ma trop odorante omelette.

Sans la contrebande, je crois bien que Sallent aurait tout au plus droit à figurer sur la carte du royaume en qualité de village. C'est la contrebande qui forme tout son commerce et toute son industrie. Les riches font le transit, et les pauvres vivent de l'industrie du portage. Sauf les manufacturiers nationaux, s'il en existe, tout le monde y trouve son compte, même les donaniers, je pense. La ville, comme je l'ai déjà indiqué, n'est pas belle, mais elle est d'un effet pittoresque avec ses maisons en groupes sur des rochers, son église saillante, son pont gothique à profil triangulaire, et enfin sa charmante petite rivière roulant les eaux les plus fraîches et les plus limpides du monde, qu'elle jette à deux pas de là dans le ruisseau beaucoup plus humble du Gallego, où elle perd son nom que je ne sais plus. Un pic moins élevé, mais presque aussi élancé que le pic du Midi, la garantit contre le nord ; et malgré ce que j'ai dit de la contrebande, un bassin assez bien cultivé, d'une demi-lieue de longueur, situé au pied de la ville, fournit à son existence un supplément de revenu moins chanceux et moins illégitime que le premier.

A Sallent, j'avais gagné ma première étape, et je n'avais plus que quatre heures de marche pour arriver à mes bains.

*La suite à une autre livraison.*

S'il faut en croire d'Herbelot (*Bibl. orient.*), notre mot *laquais* dérive du mot espagnol *lacaio*, dérivé lui-même de l'arabe *lakiths* ou *lakaiths*, qui signifie enfant exposé, enfant dont la mère est inconnue. Borel, au contraire (*Dict. du vieux langage*), prétend que *laquay* ou *nacquet*, c'est-à-dire page, villageois, paysan (du mot *pagus*), *pagés*, comme on disait encore de son temps en Languedoc, dérive du basque et signifie serviteur en cette langue. « C'est du pays basque, dit-il, que viennent les meilleurs laquais, du moins ceux qui courent le mieux. D'où vient qu'on dit d'un bon coureur qu'il a la jambe d'un basque. »

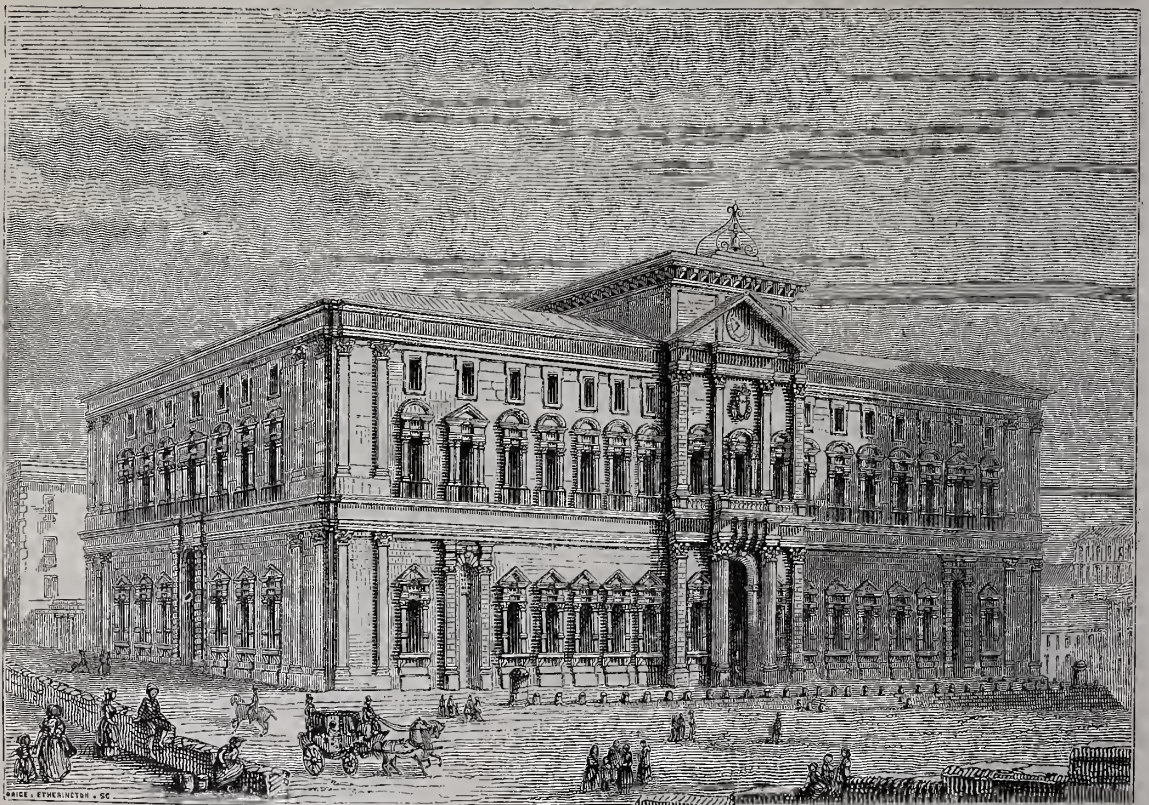
#### LE MUSÉE ROYAL BOURBON, A NAPLES.

A la fin du seizième siècle, c'était l'écurie du roi : en 1616, on délogea les chevaux ; des professeurs prirent leur place : ce fut dès-lors une université. La rue qui s'appelait *delle Pigne* prit le nom de *degli Studi* (des études). L'université délogea à son tour ; l'édifice s'était agrandi ; on y transporta des statues, les unes des jardins de Farnèse, à

Rome; les autres de Portici et de Capodimonte : avec les sculptures, vinrent des bijoux, des médailles, des manuscrits précieux : le Musée était fondé. L'architecte Pompei Schiapparelli donna au monument des proportions plus dignes de sa destination nouvelle. De génération en génération, la collection s'enrichit des découvertes de Pompéi, d'Herculanum et de Stabie. Elle hérita des précieuses galeries du duc Carafa di Noja, du cardinal Borgia et de Vivenzio. C'est depuis longtemps l'un des plus beaux Musées de l'Europe. Aucun autre ne possède autant de bronzes, de verreries, de gemmes et de peintures antiques. Il est divisé en quinze collections dont l'énumération seule indique l'importance. Au rez-de-chaussée et dans les escaliers sont les peintures antiques à fresque et les mosaïques d'Herculanum et de Pompéi, les statues et les bas-reliefs en marbre, les statues de bronze, l'Hercule, le groupe du Taureau farnèse (voy. 1846, p. 35), les inscriptions au nombre de quinze cent cinquante, les monuments égyptiens, les terres cuites antiques au nombre de cinq mille, les verres antiques, les monuments du moyen âge. Au premier étage, sont la bibliothèque, les papyrus, les vases peints, les petits bronzes, les médailles, les monnaies, les objets précieux, le cabinet réservé, les tableaux modernes. Entre toutes ces richesses admirables, chacun cite, suivant ses souvenirs et ses impressions, quelques chefs-d'œuvre. En ce moment, il nous semble voir encore la statue équestre de Balbus, Psyché, les Vénus, Aristide, Antinoüs, le Faune ivre, le Mercure assis, la grande mosaïque de la bataille d'Arbelles (voy. la Table des dix premières années), les charmantes petites peintures de Pompéi. Après avoir contemplé l'abondance, la variété, la suprême beauté de toutes ces œuvres, il est difficile d'ad-

mirer beaucoup la galerie de tableaux; toutefois on y étudie utilement l'école napolitaine qui n'est qu'à un rang secondaire dans l'art italien, et quelques autres écoles notablement représentées par le Corrège, Raphaël, le Titien, André del Sarte, Sébastien del Piombo, Solario, les Carrache. Après l'art vient l'histoire : des milliers de petits objets extraits des cendres et de la lave qui avaient recouvert les villes antiques, initient aux détails les plus familiers des mœurs laines : corbeilles de jonc, filets pour les poissons et les oiseaux, pelotons de fil, boîtes de chirurgien, casseroles, seaux, cadrans, épingles, aiguilles, agrafes, tasses, fourneaux, passoires, moules de pâtisserie, cuillers, balances, lampes, lanternes, instruments champêtres, harpains, écritaires, pilules, clochettes, clefs, grilles, semelles de souliers, cordes en fils d'herbe, formes de boutons, bouchons de liège; puis, à côté des ustensiles de ménage, les aliments eux-mêmes tels que se préparaient à les manger à leur repas du soir les malheureux habitants de Pompéi : fèves, lentilles, œufs, ris, huile, raisins secs, dattes, grenades, amandes, olives, noisettes, châtaignes, figues, etc. A la suite de toutes les salles du Musée, on est introduit dans une autre galerie de tableaux qui appartenaient au duc de Salerne, mort récemment.

Ces indications sommaires montrent assez que, dans son ensemble, le Musée de Naples offre une source féconde d'instruction et de plaisir. Sa valeur s'augmente du voisinage des villes antiques, victimes du Vésuve, et des beaux temples grecs de Baïa et de Pæstum. Grâce à ces restes précieux, Naples est de toutes les villes d'Italie, sans en excepter Rome, celle où l'on peut étudier et comprendre le mieux le génie de l'antiquité. C'est aussi sur ses rivages, dans ses campa-



Vue du Musée royal Bourbon, à Naples, rue des Études. — Dessin de Thérond.

gnes, que l'on se pénètre le plus intimement de la poésie de Virgile. C'est là qu'il s'est inspiré; c'est là qu'il faut le relire pour avoir une idée parfaite de l'aimable vérité de ses descriptions et de son sentiment profond de la nature. Il est du

reste remarquable que cette belle contrée a été plus favorable aux poètes qu'aux autres artistes. Aucun des peintres de l'école napolitaine ne s'est élevé à la hauteur du chantre de l'*Énéide*, de ceux de la *Jérusalem* ou de *Baïa*.



## VILLAGE NÈGRE

(Guadeloupe).



Paysage à la Guadeloupe. — Dessin de Karl Girardet.

Les premiers nègres transportés en Amérique le furent en 1503, c'est-à-dire très-peu de temps après l'établissement des Européens sur ce continent. On ne tarda pas à découvrir qu'ils étaient beaucoup plus propres que les naturels du pays aux pénibles travaux des habitations, et on en fit venir un plus grand nombre.

Cette exportation d'esclaves sur le nouveau continent devint un privilège que Charles-Quint accorda, en 1517, à un gentilhomme flamand; celui-ci le vendit aux Génois. Plus tard les Portugais devinrent les fournisseurs d'esclaves des établissements américains. En 1702, les Français prirent leur place; puis l'Angleterre se chargea de cette triste mission. La compagnie formée dans ce but devait fournir au moins 4 800 noirs par an, et plus si elle en trouvait le placement; elle payait au gouvernement espagnol 180 livres de droit pour chaque tête de nègre.

Nos colonies françaises des Antilles restèrent assez longtemps sans travailleurs noirs. Ce furent des blancs emmenés de France sous le nom d'*engagés* qui défrichèrent ces terres

encore vierges, et y établirent les cultures du café et du tabac. A la fin de son engagement, chacun de ces hommes recevait une certaine étendue de terrain qu'il cultivait à son profit.

Grâce à ce système, nos colonies eurent bientôt pour habitants un nombre considérable de petits planteurs endurcis par le travail, vivement animés du sentiment national, et qui défendirent admirablement les nouveaux établissements contre les agressions des puissances étrangères. L'introduction de la canne à sucre changea cet ordre de choses; les cultures élargies demandèrent des bras plus nombreux; les riches colons firent venir des nègres, achetèrent les propriétés qui avoisinaient les leurs, et insensiblement les petits planteurs ou *petits blancs* disparurent en grande partie.

On substitua ainsi à une population vaillante et dévouée une population esclave, difficile à maintenir en temps de paix, et encore plus dangereuse pendant la guerre. La forte race de travailleurs blancs qui s'était acclimatée dans les Antilles fit place à un petit nombre de colons amollis par

toutes les aisances de la vie, et on arriva à oublier si bien la manière dont les Antilles avaient été primitivement défrichées, que l'on répéta longtems et que l'on répète encore que le travail des blancs y est impossible ; et que les nègres seuls peuvent supporter les ardeurs du climat.

L'introduction d'une population africaine aux Antilles obligea à une nouvelle organisation de la colonie. Il fallut promulguer un code noir, qui établissait les droits des maîtres et leurs obligations envers les esclaves. On régla le travail que l'on pouvait exiger d'eux, la quantité de vivres et de vêtements qui devaient leur être distribués par les planteurs ; ceux-ci durent, en outre, abandonner des parcelles de terre pour la culture desquelles ils laissaient quelques journées à leurs noirs.

En conséquence de ce système, chaque habitation compte plusieurs hameaux où les esclaves vivent dans des *ajoupas* bâtis par eux et entourés de petits jardins qui leur fournissent des denrées supplémentaires. Là ils vivent à leur guise, préparant eux-mêmes leurs aliments, et passant une partie des nuits, après de pénibles journées de travail, à chanter, à danser ou à raconter leurs traditions. Notre dessin reproduit un de ces campemens, et montre deux noirs faisant, selon l'habitude, leur cuisine en plein air. Le commandeur, qui fait sa ronde, s'est arrêté et les observe.

On comprend sans peine comment cette existence précaire et sans but, soumise au maître pour le travail, privée de surveillance morale dans le repos, a dû engendrer mille vices que l'on reproche peut-être trop durement à une race que tout contribuait à corrompre. L'être qui a cessé de se posséder lui-même perd forcément la responsabilité, ce premier des besoins de l'homme, parce qu'il y trouve, en même temps, une excitation et un frein. Il est difficile que le nègre respecte la propriété, lui qui l'a vue violée jusque dans son individualité ; ou même la vérité, lui qui ne peut échapper au châtement que par le mensonge. Comment estimerait-il le travail, quand il voit qu'on en a fait un des caractères de l'esclavage ? Pour juger définitivement ce que l'on peut attendre de la race africaine, il ne faudrait point la voir démoralisée par une longue servitude. La seule chose que l'on puisse constater maintenant, c'est que, par suite de cette démoralisation, les vices des noirs étaient devenus assez pénibles et assez dangereux aux maîtres eux-mêmes pour leur faire sentir douloureusement une organisation dont ils semblaient primitivement ne devoir retirer que plaisir et profit.

LA BIBLE DE MA MÈRE.

De tout ce que ma mère a laissé en mourant, rien ne la rappelle plus à mon esprit et ne la fait mieux revivre à mes yeux que sa Bible. Dans la joie ou les pleurs, elle allait chaque jour chercher au livre saint un appui salutaire, et sans cesse, en achevant la pieuse lecture, sa peine était moins amère ou sa gaieté plus sereine.

Je crois la voir encore, les mains jointes sur l'Évangile ouvert devant elle, y puiser l'espérance, y recueillir ce baume qui console et guérit sous les lambris dorés ainsi que dans la chaumière. Chrétienne, elle y trouva toujours le calme et la résignation apportés à son âme par la page divine. Ce livre fut le premier où ses enfans lurent et le dernier où se reposèrent ses regards. Il la dirigea sur l'Océan de la vie ; c'était le gouvernail de sa voile en danger ; Jésus fut son aimant, et l'Éternel son pôle.

Bible, évoque dans mon esprit cette enfance bénie où mon cœur, cristal dont rien n'avait souillé la pureté, attentif et charmé, s'épanouissait d'admiration au sublime récit de la Genèse, à ce magnifique enfaitement d'un monde consacré à l'homme, alors que ma tendre mère, instruisant ses fils, leur montrait au bout de son aiguille la lettre du texte sacré et leur faisait épeler la parole de Dieu ; car la Bible, dans ce temps, remplaçait pour nous tout autre livre.

Ah ! redeviens pour moi, livre adorable, le seul que je consulte encore ! Que mon esprit, lassé des œuvres des mortels, retrouve à ton aspect l'image de ma jeune innocence ; et rappelle-moi toujours ce que j'aimai le mieux : Dieu, Jésus et ma mère.

J. PETIT-SENN.

Si nous devenons malades, par qui sommes-nous secourus que par les personnes chères ? Si nous devenons pauvres, qui partage avec nous la fortune que les personnes chères ? Les autres, ou nous laissent dans la misère, ou ne nous assistent que faiblement, ou souvent ne nous font du bien que par vanité ; et quelque bien qu'ils nous fassent, il nous coûte toujours et de la répugnance à le demander, et un peu de honte à le recevoir.

SAINT-ÉVREMONT.

MESURES ITINÉRAIRES DE DIFFÉRENTS PAYS

CONVERTIES EN MÈTRES.

PAYS.	NOM.	Valeur en kilomètres.
Allemagne.	melle, lieue de 15 au degré.	7,408
	mille, 1760 yards.	1,609
Angleterre.	mille marin de 60 au degré.	1,852
	lieue marine de 20 au degré.	5,556
Arabie.	mille.	1,964
Autriche.	mille de poste.	7,586
Belgique.	mille métrique.	1,000
Brabant.	lieue.	5,556
Chine.	li.	0,577
Danemark.	mille.	7,538
Écosse.	mille.	1,609
Espagne.	lieue de 5000 varas.	4,238
	mille métrique, 1 kilomètre.	1,000
	lieue de 4 kilomètres.	4,000
France.	myriamètre, 10 kilomètres.	10,000
	lieue marine, 20 au degré.	5,556
	lieue ancienne de poste, 2000 toises.	3,808
Hambourg.	mille.	7,538
Hollande.	mille, 15 au degré.	7,408
	mille nouveau.	1,000
Hongrie.	mille.	7,586
Irlande.	mille.	1,609
Italie.	mille de 60 au degré.	1,852
	mille métrique.	1,000
Naples.	mille.	1,852
Perse.	parasang.	5,565
Piémont.	mille.	2,466
Pologne.	mille de 20 au degré.	5,556
	mille nouveau, 8 wersts.	8,534
Portugal.	lieue, 18 au degré.	6,173
Prusse.	mille du Rhin.	7,532
Rome.	mille géographique.	1,852
Russie.	werst, 500 sagènes.	1,067
Suède.	mille.	10,688
Suisse.	mille.	8,369
Toscane.	mille.	1,653
Turquie.	berri.	1,476

Lieue de 15 au degré.	7408 mètres.
Lieue de 18 au degré.	6173
Lieue géogr. ou marine de 20 au degré.	5556
Lieue de 25 au degré.	4445
Mille marin de 60 au degré, ou de 1'.	1852
Mille de 65 au degré.	1709

Brasses des cartes marines.

Angleterre.	fathom	1 <sup>m</sup> ,829
Danemark.	faun.	1 <sup>m</sup> ,883
Espagne.	braza	1 <sup>m</sup> ,696
France.	brasse, 5 pieds.	1 <sup>m</sup> ,624

Hollande . . . . .	waâm . . . . .	1 <sup>m</sup> , 883
Russie . . . . .	sagene . . . . .	2 <sup>m</sup> , 134
Suede . . . . .	fannar . . . . .	1 <sup>m</sup> , 783

## LA BRUYÈRE.

Il nous reste très-peu de détails sur la famille et sur la vie de Jean de la Bruyère. On sait seulement qu'un de ses ancêtres s'était rendu célèbre comme ligueur, et avait exercé, à Paris, la charge de lieutenant civil.

La Bruyère naquit à Dourdan (département de Seine-et-Oise), en 1639, et remplit quelque temps, à Caen, les fonctions de trésorier de France. Ce fut là que Bossuet vint le chercher pour enseigner l'histoire, sous sa surveillance, au petit-fils du grand Condé. L'auteur des *Caractères*, alors inconnu, se trouva ainsi attaché à la maison de Bourbon, dont il reçut une pension de trois mille livres, et qu'il ne quitta jamais. Sa position le lia nécessairement avec les principaux écrivains du temps, qu'il rencontrait dans les salons de l'hôtel de Condé; mais il ne paraît pas qu'il se soit beaucoup mêlé à la vie littéraire de son époque. Ménage prétend qu'il causait peu, et Boileau a écrit qu'il ne lui eût rien manqué, « si la nature l'eût fait aussi agréable qu'il avait envie de l'être, » ce qui peut s'entendre aussi bien d'une sorte d'impuissance à causer et à distraire ses interlocuteurs que d'une prétention au bel esprit, comme l'ont compris ses biographes.

Tout prouve, en effet, dans la vie de la Bruyère une prudence ou systématique ou naturelle qui le tenait à l'écart. Dans ce siècle si fertile en anecdotes littéraires, et dont nous savons tant de choses, on ne le retrouve nulle part. A peine son nom est-il prononcé dans deux ou trois lettres et en passant.

Lorsque son livre des *Caractères* parut, ce fut bien moins un succès qu'un scandale. L'auteur avait dit dans sa préface : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté; j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage; il est juste que je lui en fasse la restitution. » On prit son aveu à la lettre, et l'on voulut écrire au bas de chaque portrait le nom de l'original. Il en résulta d'insolentes listes qui envenimèrent beaucoup d'amours-propres blessés, et firent à la Bruyère des ennemis qu'il n'avait point cherchés.

Avec plus de bon sens, ou moins de malignité, on eût pourtant compris que l'homme de lettres n'est point un copiste, mais un peintre; qu'il s'inspire de ce qu'il voit sans l'imiter, et que ses observations, soumises au travail de la pensée, complétées pour les besoins de l'œuvre, et amenées au point de vue nécessaire, deviennent de véritables créations. C'est même là le cachet des génies éminents. L'étude qu'ils ont faite sur le vif s'élargit et se colore de manière à passer d'une réalité vulgaire aux plus hautes idéalités. La Bruyère avertissait le lecteur qu'il en avait agi ainsi quand il écrivait : « J'ai peint d'après nature; mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celui-là. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblants, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables et ne parussent feints ou imaginés; me rendant plus difficile, je suis allé plus loin; j'ai pris un trait d'un côté et un trait de l'autre; et de ces divers traits qui pouvaient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables. »

Mais on voulut trouver à toute force, dans *les Caractères*, des personnalités. M. de Mallezieux l'avait prévu, lorsqu'à la lecture du manuscrit de la Bruyère il s'était écrié :

— Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis.

Il semble pourtant qu'il ait eu d'abord plus d'ennemis que de lecteurs. Le livre, malgré l'abus qu'en fit la malignité, ne rendit point l'auteur populaire. D'une lecture diffi-

cile pour les esprits vulgaires, il resta assez peu connu pour que l'on pût imprimer ce quatrain lors de la réception de la Bruyère à l'Académie :

Quand la Bruyère se présente,  
Pourquoi faut-il crier haro?  
Pour faire un nombre de quarante,  
Ne fallait-il pas un zéro?

Cette épigramme, que nous ne comprenons plus aujourd'hui, exprimait alors le jugement du plus grand nombre, et fut généralement applaudie.

Il faut le dire, outre la nature du livre qui ne s'adressait qu'àux intelligences d'élite, et ne pouvait prendre sa place qu'à la longue, la Bruyère sortait de son siècle par beaucoup de points. Sans décider s'il apportait à la littérature de l'époque un perfectionnement, on doit reconnaître du moins qu'il en rompaît la tradition. Tandis que tout le travail des grands écrivains de son temps se concentrait dans une appropriation plus ou moins heureuse des lettres antiques à notre littérature; que Boileau, Racine, Fénelon et vingt autres s'occupaient exclusivement de marier le génie français aux Muses grecque et latine, la Bruyère, qui avait débuté, comme tout le monde, par une élégante imitation (*les Caractères* de Théophraste), se séparait tout à coup de l'école du siècle, se jetait dans l'observation personnelle, et se faisait un style dans lequel les anciens auraient trouvé peu de chose à revendiquer. Les plus beaux génies de ce temps procèdent de quelque modèle qu'ils ont souvent dépassé, mais dont on sent l'influence. A travers Bossuet, on devine les Pères de l'Église resserrés, quoique agrandis; la Fontaine fait penser à la reine de Navarre et aux épîtres de Marot; Molière lui-même, dans plusieurs pièces, ne dédaigne pas la comédie de Plaute; l'auteur des *Caractères*, au contraire, ne relève que de lui seul. Cette étude si fine, souvent superficielle, mais qui, de loin en loin, pénètre jusqu'au vif de l'humanité; ces manières de dire, toujours ingénieuses quoique artificielles, ici cette mignardise, et là cette rudesse d'expressions dont il humilie l'audace sous les italiques, tout cela est à lui; c'est à la fois son mérite et sa faiblesse. Il n'a point la perfection un peu monotone de ses contemporains, leur facilité par instants diffuse; il concentre la pensée, il la taille à facettes; alors même qu'elle se trouve une pierre médiocre, il la traite en diamant! Relisez les caractères tant de fois cités du riche et du pauvre; ceux de l'amateur d'oiseaux ou de fleurs, et vous serez frappés de l'artifice apporté à la contexture du développement littéraire, des lumières et des ombres habilement distribuées, des coups de pinceaux ménagés pour la fin, et qui complètent subitement le tableau par un trait éclatant. Avant lui, on n'avait jamais manié la langue avec ce cliquetis, ces scintillements; on ne lui avait point donné ces élans subits; la phrase ne connaissait point les mille articulations qui la brisent sans la dissoudre!

Veut-il, par exemple, vous peindre un homme insatiable et sans pitié, il entrera en matière en s'écriant : « Fuyez, retirez-vous; vous n'êtes pas assez loin... Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique... Passez sous le pôle et dans l'autre hémisphère... Voilà... Fort bien, vous êtes en sûreté! Je découvre sur la terre un homme avide, etc. »

Ailleurs, il vous exposera tous les traits d'un personnage sans vous le faire connaître, et gardera le nom pour dernière satisfaction de votre esprit intrigué. « Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés et plus mal nourris; qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude; qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir; dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avarés. »

D'autres fois, il concentre tout un monde d'idées dans une formule colorée qui saisit. Écoutez plutôt cette définition de la vie terrestre !

« Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir ; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. »

La philosophie de la Bruyère n'a rien de bien arrêté ; elle flotte entre les idées de son temps et un goût visible pour des principes plus nouveaux ; mais ce qui s'exprime partout dans son livre, c'est un penchant sincère vers ce qui est noble et bon, une sorte de partialité pour ce qui est faible et ce qui souffre. Ceci le distingue de la sécheresse sophistique de la Rochefoucauld et du stoïcisme terrible de Pascal. Aussi,

quand Boileau fait dire à la Bruyère, dans les vers gravés au-dessous de son portrait :

Tout esprit orgueilleux qui s'aime  
Par mes leçons se voit guéri,  
Et, dans ce livre si chéri,  
Apprend à se haïr lui-même.

il semble qu'il ait plutôt peint l'écrivain, auquel nous devons *les Provinciales* et *les Pensées*, que l'auteur des *Caractères*.



Portrait de la Bruyère. — Dessin de Gagniet.

Ce qui domine, en effet, chez ce dernier, c'est le sentiment humain. Au fond de ses critiques les plus âpres, on entrevoit l'homme qui ne s'est point désintéressé des hommes, qui vit de leur vie et ne désespère pas de la société.

A tout prendre, on peut dire que si, pour la perfection patiente du style, la Bruyère appartient au dix-septième siècle par la nature même de ce style et par le penchant de son esprit, il semble tenir un peu du siècle suivant. Cette espèce de déclassement, qui le met en dehors des milieux littéraires, prouve d'ailleurs, mieux que tout le reste, son individualité. Son œuvre ne pouvant, par son genre, donner le ton à une époque, n'a point voulu le prendre, et il en est résulté quelque chose d'éminemment exceptionnel.

La Bruyère avait quarante ans lorsque *les Caractères* parurent. Ceci explique la maturité des jugements et la science de la forme. Reçu de l'Académie, il y prononça un discours qui, bien que renfermé dans les lieux communs d'usage, révélait l'auteur des *Caractères*.

Aucun autre ouvrage ne vint le distraire de ce dernier. La Bruyère s'était mis tout entier dans son livre ; il vieillit tranquille près de ce monument immortel. On trouva seulement dans ses papiers des *Dialogues sur le quietisme*, au

nombre de sept, mais ébauchés, et qui ne paraissaient point destinés à l'impression.

Sa mort fut annoncée par une soudité subite qui le surprit au milieu d'un cercle d'amis. Il s'en retourna à l'hôtel de Condé où il logeait, et quatre jours après, il fut emporté par une attaque d'apoplexie (en 1696). Il n'était âgé que de cinquante-sept ans.

Son livre des *Caractères* est un des ouvrages que l'on a le plus souvent réimprimés. Peu de personnes le lisent en entier, bien que tout le monde le place dans sa bibliothèque. Il serait à désirer que l'on ne se contentât pas de cet hommage rendu à l'un des génies les plus réellement français de notre littérature, et que l'on s'accoutumât, par la Bruyère, aux lectures sérieuses et substantielles. La forme même de son livre encourage à cet effort. Morcelé en courts chapitres, il peut être repris à plusieurs fois ; c'est une de ces sources auxquelles il faut boire souvent, mais à petits coups.

Nous recommandons seulement de prendre garde au choix de l'édition. La manie des allusions avait fait dresser, dès le temps de la Bruyère, la liste des personnes que l'on supposait représentées dans ses portraits ; c'était ce que l'on appelait la *clef* des caractères. Plus tard, des éditeurs mal-

adroits ont introduit cette clef dans le texte même, substituant les prétendus noms réels à ceux qu'avait adoptés l'auteur, modifiant certaines phrases, et altérant ainsi la finesse des traits ou l'harmonie du tableau.

En voici un exemple entre mille.

Dans le chapitre de *la Cour*, la Bruyère fait une description qui commence ainsi : « On parle d'une région où

les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens, au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse. » Et, après une peinture aussi vive que spirituelle de cette contrée, « qui est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons, » il termine par ce trait : « Le peuple de cette région paraît adorer le prince, et le



Un Caractère de la Bruyère (1). — Dessin de Tony Johannot.

prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment \*\*\*. »

Certes, la désignation était suffisante pour faire reconnaître la résidence de Louis XIV, et les trois étoiles ne semblaient ici qu'un voile délicat laissé pour donner au lecteur le plaisir de deviner lui-même ; les éditeurs n'ont point voulu de cette réserve qui entraînait évidemment dans l'artifice

(1) « Giron a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit ; il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il étérnue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui : il s'interrompt, il redresse ceux qui ont la pa-

du style, et ont ajouté, en toutes lettres, le nom de Versailles !

Parmi les éditions où ces altérations ont été évitées (ainsi que les fautes et les interpolations trop fréquentes dans la plupart des autres), nous citerons celle de M. Suard, celle de M. Auger, et le volume publié par M. Buchon, dans le *Panthéon littéraire*.

role ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis ; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjôné, grand rien, impatient, présomptueux, colère, politique, mystérieux sur les affaires du temps. Etc. » (GIRON ET PAÉDON, ou le Riche et le Pauvre.)

## SUR LES AVALANCHES.

Monsieur le Directeur,

L'article que le *Magasin* a publié sur les avalanches en Suisse, dans une livraison de février 1854, m'a suggéré quelques observations qui compléteront celles du littérateur dont le style trahit l'anonyme auprès d'un assez grand nombre de vos lecteurs.

Les avalanches de *glace* viennent se ranger naturellement à la suite des avalanches de neige. Tous les glaciers de la Suisse sont animés d'un mouvement de progression qui les assimile à des fleuves coulant avec une extrême lenteur (1). Lorsqu'un de ces glaciers arrive à un escarpement, il ne tarde pas à dépasser la paroi verticale; la portion ainsi suspendue au-dessus du vide se détache par fragments qui tombent, se brisent et roulent en se divisant jusqu'au fond de l'abîme. C'est à ce genre d'avalanches qu'appartiennent celles qui tombent de la Jungfrau, et que les voyageurs admirent du sommet de la Scheideck, sur le chemin de Grindelwald; elles sont aussi très-fréquentes sur les flancs du Wetterhorn, d'où leur bruit retentit jusqu'au sommet du Faulhorn. Mais c'est au mont Pleurcur, dans la vallée de Bagnes, que le phénomène se montre dans toute sa grandeur. Les avalanches de glace tombent pour ainsi dire d'une manière continue dans la vallée, et barrent le cours de la Dranse qu'ils transforment en lac; c'est la rupture de cette digue, pressée par les eaux du lac, qui a causé les célèbres désastres de 1545 et de 1818. La première, étant imprévue, causa la mort de cent quarante personnes; la seconde, préparée par les travaux du savant ingénieur M. Venetz, et annoncée à jour fixe dans toute la vallée, causa celle de quelques bestiaux seulement. Ce genre d'avalanches a lieu à des hauteurs énormes. En montant au Mont-Blanc, le voyageur rencontre leurs débris qui couvrent le *petit plateau*, à 3 470 mètres au-dessus de la mer, et elles se précipitent même des rochers rouges qui sont encore plus élevés. Quand on voit de près une de ces avalanches, on est étonné de la grosseur des fragments qui, de loin, semblaient une poussière de neige; mais l'on s'explique le bruit de tonnerre qui les accompagne par la rupture répétée de tous ces blocs dont le volume diminue toujours, à mesure qu'ils descendent dans la vallée.

Les avalanches de glace ont causé quelquefois de grands désastres. En 1815, le village de Rauda, dans la vallée de Zermatt, fut presque entièrement détruit par la violence de l'air qu'avait mis en mouvement la chute d'une monstrueuse avalanche du glacier suspendu aux flancs du Werishorn.

On se fait généralement une idée peu exacte de l'origine et de la formation d'une avalanche; on croit qu'une petite masse de neige, en roulant sur des pentes qui en sont couvertes, s'agrandit comme les boules de neige que les écoliers font pendant l'hiver. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Au printemps, quand la neige commence à fondre, l'eau coule entre le sol et la neige qui le recouvre; il se forme ainsi un intervalle, et le champ de neige se détache et glisse sur les pentes gazonnées auxquelles il tenait autrefois par adhérence. En glissant ainsi, cette masse entraîne celles qui sont au-dessous, ainsi que les pierres, les arbres, les habitations qui sont sur son passage. Le mécanisme de la formation d'une avalanche est le même que celui de la plupart des grands éboulements de montagnes. C'est aussi par glissement que les couches de Rossberg descendirent, en 1806, dans la vallée de Gollau, et ensevelirent sous leurs débris. On comprend donc très-bien qu'il existe, comme le dit l'auteur de l'article, des avalanches constantes qui tombent chaque année à la même place et presque à la même époque. Imaginez une pente très-inclinée couverte de gazon, non-interrompue par des forêts, disposée de façon à recevoir

les eaux résultant de la fonte des neiges supérieures, vous aurez ce que les montagnards de la Savoie appellent un *couloir d'avalanche*.

La science moderne doit ainsi rejeter dans la catégorie si nombreuse des préjugés et des exagérations, l'opinion que la voix humaine puisse causer la chute d'une avalanche; celle du canon pourrait seule produire un pareil effet; mais les faibles vibrations produites dans l'air par la voix humaine, sont incapables de déterminer le moindre ébranlement dans une masse de neige. La vraie, la seule précaution, c'est de marcher vite, et, avant de s'engager dans la montagne, d'avoir égard aux circonstances atmosphériques des jours précédents. Je serai heureux, monsieur le Directeur, si ces détails vous paraissent de nature à intéresser les lecteurs du *Magasin*.

Agréer, etc.

On a fait cette remarque, qu'il faut une lieue carrée environ pour nourrir un sauvage des produits de la chasse, tandis que le même espace de terrain convenablement cultivé suffit à la subsistance de mille habitants.

## UNE PARURE INDIENNE DES DAMES DE LA BOLIVIE.

Lorsque les compagnons de Christophe Colomb débarquèrent dans l'île verdoyante de Guanahani, ils remarquèrent que les femmes des Igneris éclairaient leur marche au milieu des montagnes en attachant au sommet de leur chevelure certains insectes lumineux que l'on désignait sous le nom de *cocuyos*, et dont les savants ont fait une subdivision qu'on appelle *elater*. Ces insectes étincelants leur servaient à la fois de parure et de lumière. On alla plus loin en racontant ce fait curieux: on prétendit que les Indiennes avaient l'art de recueillir la substance lumineuse qui jette chez l'insecte vivant des lueurs phosphorescentes d'un si vif éclat, et qu'elles se traçaient ainsi autour de la tête une sorte d'aurole. Rien n'est plus inexact; et ces *petites chandelles vivantes*, comme les appelle le bon père du Tertre, perdent tout leur éclat en perdant la vie. La première version n'a rien que de fort réel; l'idée de faire servir les mouches à feu à la parure des femmes s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans le centre de l'Amérique méridionale. M. H.-A. Weddell, qui vient de publier un savant ouvrage sur le quinquina, et qui faisait partie de l'expédition de M. Francis de Castelnau, a vu cette parure indienne orner la belle chevelure noire des jeunes filles de Santa-Cruz de la Sierra. Dans cette jolie ville, nos coléoptères lumineux, que l'on appelle *curucuci*, remplacent parfois les pierreries les plus coûteuses. « Emprisonnés dans une gaze à laquelle ils sont fixés par une soie, et portés en couronne sur la tête, une couronne des plus riches émeraudes ne produirait pas un effet plus délicieux. » Le savant voyageur ajoute que, convertis en collier ou ornant une ceinture, les *curucuci* lui semblaient infiniment plus gracieux que les bijoux fabriqués dans le pays. A la ferme de don Hernando Heraus, près Santa-Cruz de la Sierra; M. Weddell vit deux jeunes enfants qui, pour varier leurs danses, se servaient de longues guirlandes lumineuses faites avec le *curucuci*.

Ce pyrophore si commun en Amérique a ses analogues en Europe: les beaux lampyres lumineux que l'on rencontre dans certaines régions de l'Italie peuvent quelquefois leur être comparés. Le naïf historien des Antilles, du Tertre, ne peut parler de ces *petits astres animés* sans rappeler sa touchante reconnaissance pour le secours qu'ils lui prêtaient. Le digne missionnaire, en effet, n'avait pas d'autre luminaire bien souvent pour lire son bréviaire, ou pour vaquer à ses saintes occupations.

(1) Voy. 1842, p. 18.

## ORFÈVRERIE ANTIQUE.

PATÈRE D'OR DE RENNES.

Des maçons qui travaillaient à la démolition d'une maison du chapitre de Rennes trouvèrent, le 26 mars 1774, une magnifique patère d'or antique. Auprès de cette patère on trouva aussi quelques ossements humains, 93 médailles romaines, une fibule ou agrafe d'or, 4 monnaies de Postume entourées d'encadrements en or et garnies de bélières, et enfin une chaîne d'or; le tout pesait plus de deux kilogrammes. Le chapitre de Rennes remit ces monuments au duc de Penthièvre, gouverneur de Bretagne, en le priant de les présenter au roi, qui les lit placer, le 7 avril suivant, dans son cabinet des médailles, aujourd'hui le troisième département de la Bibliothèque nationale. Avant de commencer l'explication du sujet représenté sur cette patère, il est utile de mentionner une circonstance qui indique combien les restes de l'antiquité courent de risques avant de parvenir dans les collections, surtout lorsqu'ils sont en métaux précieux, et combien ils ont à redouter l'ignorance et la cupidité, plus destructrices que le temps lui-même. Les officiers de la Monnaie royale prétendirent « que le voisinage de la place nommée de la Monnoye donnoit lieu de croire que ces pièces étoient des effets autrefois apportés au change de l'ancienne Monnoie. » Sous ce prétexte, ils ourdirent une procédure dont le but, annoncé par un réquisitoire du procureur du roi, était de saisir le tout et de l'envoyer à la Monnaie de Nantes pour y être converti en espèces. Fort heureusement pour l'archéologie, les droits du chapitre étaient formels et furent reconnus : aussi aujourd'hui son beau cadeau est-il un des plus remarquables ornements de la Bibliothèque nationale.

Une patère est un vase très-ouvert, affectant presque la forme d'une soucoupe, et légèrement exhaussé sur une base. La patère de Rennes répond à cette définition. Elle a 25 centimètres de diamètre sur 4 de profondeur, y compris la base. Elle est d'or, à 23 carats, et pèse 1 kilogramme 315 gr. 50 centigr. Cette remarquable pièce d'orfèvrerie a dû être exécutée au commencement du troisième siècle de notre ère; on verra plus loin sur quels motifs repose cette assertion. La patère a été fondue tout unie.

Le fond est orné d'une composition exécutée au repoussé qui se détache de la coupe : c'est ce que les anciens appelaient l'*embléma*. Ce sujet principal est encadré dans une bordure représentant une marche triomphale qui le complète. L'intention de l'artiste inconnu auquel nous devons ce curieux monument est facile à comprendre. C'est une idée morale, banale même, et cependant utile à rappeler : savoir, que le vin triomphe de la force physique la plus grande que l'on puisse imaginer; en d'autres termes, c'est le triomphe de Bacchus sur Hercule. Les deux fils de Jupiter se sont défiés : il s'agit de savoir qui supportera le mieux le vin. Hercule devait nécessairement succomber. Les deux puissants dieux sont assis près l'un de l'autre : Hercule sur un rocher recouvert de la peau du lion de Némée, près de laquelle est sa massue; presque vaincu par le vin, il tend cependant encore son *canthare*, dont le poids semble déjà l'accabler, tandis que Bacchus élève fièrement son *rhyton*. Bacchus a la tête ornée d'une couronne de pampres; il est assis sur un siège carré, à quatre pieds, sans dossier; son *rhyton* représente un pavot, symbole du sommeil que provoque le vin. A ses pieds est une panthère qui tourne la tête vers son maître et semble lui demander de cette liqueur dont les poètes ont dit qu'elle était friande. La panthère était consacrée à Bacchus; sa présence rappelait la conquête de l'Inde par ce dieu. En face d'Hercule, un jeune bacchant aux cheveux bouclés joue de la double flûte; derrière ce jeune homme, Silène, le vieux précepteur de Bacchus : il est couronné de pampres, et porte négligemment son man-

teau qui laisse ses épaules déconvertes. Derrière le siège de Bacchus, on voit Pan jouant de la syrinx ou chalumeau à sept tuyaux dont il était l'inventeur, et trois femmes, compagnes de Bacchus, parmi lesquelles Millin croit reconnaître Métlié, l'ivresse personnifiée; elle tient à la main un thyrs.

La bordure ou frise circulaire qui entoure le sujet que nous venons de décrire représente le triomphe de Bacchus. La force prodigieuse du fils de Jupiter a cédé devant celle du vin, et Bacchus le mène captif devant son char. La procession commence par une bacchante qui joue de la double flûte et qui précède le cortège en marchant à reculons; puis vient une bacchante qui danse un véritable pas du châlè : sa grâce paraît ravir un bacchant qui la suit armé du *pedum*. Le groupe d'Hercule vient ensuite : ce dieu, complètement ivre, s'avance en chancelant; deux bacchants l'aident à marcher; l'un d'eux porte la terrible massue, devenue trop lourde pour le bras du héros qui a porté le moule et qui ne peut plus se soutenir. Derrière lui, un satyre, ou Pan lui-même, le général de Bacchus, précède immédiatement le dieu, couché mollement dans son char que traînent deux panthères. Près du char, un joueur de flûte et un bacchant; derrière, une femme vêtue d'une longue robe, et qui pourrait être Ariane; auprès d'elle, encore un bacchant tenant un *pedum*. Ici la marche est interrompue par une scène épisodique qui représente des vendanges en miniature. Il s'agit de trois génies bachiques, dont deux empilent des raisins dans une corbeille d'osier, tandis qu'un troisième, debout sur les raisins, commence déjà à les fouler. On ne voit pas d'ailes à ce génie, qui tourne le dos; les deux autres en sont pourvus. La procession reprend ensuite; elle recommence par une bacchante qui joue des cymbales en marchant à reculons. Un bacchant tenant un thyrs conduit par la bride un chameau sur lequel Silène est assis paisiblement; le vieux compagnon de Bacchus n'est pas dompté par le vin comme Hercule, car il va prendre un canthare que lui présente une bacchante, tandis qu'on voit sur le sol, entre les jambes du chameau, un rhyton que vient de vider l'infatigable buveur. Un autre groupe, composé d'un bacchant et d'une bacchante, s'avance après Silène : la femme paraît consolider sur la tête du bacchant des raisins qu'il vient d'y placer et qu'il soutient lui-même de la main gauche. Plus loin, on voit un combat entre un satyre et un bouc, qui a pour spectateurs un bacchant et une bacchante qui joue des cymbales. Près du bouc, qui, debout sur ses pattes de derrière, va frapper son ennemi de ses cornes, est un pédum qu'a sans doute laissé échapper le satyre, qui s'élance les poings fermés sur le bouc. Derrière le satyre, une bacchante, vêtue d'une longue robe et tenant une *ferula*, paraît s'éloigner des combattants; viennent ensuite un jeune bacchant jouant de la syrinx, et une autre bacchante dansant et faisant résonner des cymbales. La marche est fermée par une bacchante revêtue d'une nébride, et qui semble diriger un chariot ou plutôt un panier posé sur des roues et traîné par deux boucs. Ce panier est plein de raisins que dispose un autre bacchant.

Le bord intérieur a pour ornements seize médailles encadrées circulairement, et placées au milieu de couronnes de laurier et d'acanthe qui alternent. Ces médailles représentent des empereurs et des impératrices de la famille des Antonins; sans doute parce que celui pour qui notre patère fut faite était, ou l'empereur Septime Sévère lui-même, ou un partisan de sa famille; or cet empereur cherchait à faire croire qu'il descendait des Antonins. La plus ancienne de ces médailles, ou plutôt de ces monnaies, car ce sont des deniers d'or, des *aureis* en circulation alors, est d'Hadrien, qui, s'il n'appartenait pas par le sang à la famille des Antonins, pouvait à bon droit être considéré comme son chef, puisque c'est lui qui, en adoptant Antonin et Elius pour ses successeurs, donna l'empire à la famille des Antonins. La médaille dont la date est la plus récente a été frappée

sous le second consulat de Géta, l'an de Rome 961, et 208 de notre ère.

Il est donc à peu près certain que ce vase a été exécuté au commencement du troisième siècle de notre ère. Le travail appartient à cette époque où déjà l'art antique entrait dans la décadence : aussi est-il facile de voir que ce n'est point un objet du grand style grec, ni même de la belle époque de l'art romain. Les figures sont courtes et ramassées ; elles manquent de noblesse ; certaines parties sont même traitées avec une véritable maladresse. Cependant il faut convenir qu'il y a encore beaucoup d'expression dans certaines de ces figures, et de vérité dans quelques groupes ; on remarque surtout celui où



Patère d'or antique conservée au Cabinet des médailles.

Hercule est soutenu par deux bacchants.

Très - probablement cette patère, l'un des plus curieux monuments de l'antiquité qui aient été conservés, a été exécutée dans la Gaule.

Citons, en terminant, une épigramme de l'Anthologie déjà signalée par Millin, et qui semble avoir été faite pour être placée au bas d'une statue d'Hercule ivre, comme il y en avait beaucoup dans l'antiquité. Elle s'applique aussi parfaitement au sujet de la patère :

Ce vainqueur des monstres et des hommes, dont les mortels ont célébré les douze travaux et la force indomptable, chargé aujourd'hui de vin, ne peut plus soutenir son corps qui chancelle ; il est vaincu par l'efféminé Bacchus.



Fond de la patère. — Embléma.



## LE CHARTREUSE DE DIJON.



Vue de la Chartreuse de Dijon. — Dessin de Lancelot, d'après M. Bizard.

La célèbre Chartreuse de Dijon fut fondée, en 1383, par le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, premier duc de la troisième race, et deuxième du nom. Le lieu choisi pour cette fondation, situé à un kilomètre de la ville, s'appelait *Champ-Mol*. Philippe le Hardi voulut faire de ce monastère un établissement modèle; il y établit vingt-quatre religieux, et y consacra des sommes énormes. Rien ne lui coûta, afin de donner aux constructions une ampleur et un caractère dignes de la capitale de ses États. L'église surtout fut l'objet de ses munificences, et ce qu'il en reste encore témoigne de la richesse de son ornementation. Il la désigna pour le lieu de sa sépulture et de celle de ses descendants. Il y fut, en effet, inhumé, revêtu de l'habit de chartreux, ainsi que ses successeurs. Toutefois son mausolée et celui de son fils Jean sans Peur sont les seuls qui furent élevés sur la tombe des princes de cette race. Ces deux mausolées, faits d'albâtre, après avoir été ravagés sous la révolution, ont été depuis restaurés et transportés au Musée de Dijon, où ils font l'admiration des antiquaires et des artistes. (Voy. la Table décennale.)

A cette heure, la Chartreuse, construite par Philippe le Hardi, n'est plus guère qu'un souvenir. La philanthropie en a approprié, tant bien que mal, les ruines à un hospice d'aliénés. Sa magnifique église a presque complètement disparu; il n'en reste qu'une tourelle isolée, haute de 20 mètres environ, et le portail où l'on voit un grand nombre de figures sculptées de la main de Claux Sluter, Hollandais de naissance, *ymagier* du duc Philippe. Parmi ces figures, celles du prince fondateur, et de la duchesse sa femme, Marguerite de Flandre, toutes deux agenouillées aux pieds de la Vierge, sont particulièrement remarquables. La cour du cloître est maintenant convertie en jardin potager. Cepen-

dant on y a respecté le monument connu sous le nom de *Puits de Moïse* qui en occupe le centre: nous avons publié en 1834, page 177, un dessin du piédestal de ce puits, œuvre de Claux Sluter.

Le terrain sur lequel s'élevait l'église, est aujourd'hui un riant verger. On y voit encore une excavation qui marque la place où étaient, sous la nef, les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur.

Drouet de Dampmartin a été l'architecte de la Chartreuse de Dijon.

MIGRATIONS DES OISEAUX,  
PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 98.

III. *Circonstances diverses qui précèdent ou accompagnent le départ des oiseaux migrateurs.* (Suite.)

*L'ordre dans le voyage; formes diverses des vols d'oiseaux émigrants; hauteur et direction du vol; pigeons, hirondelles.* — L'ordre qui règne dans le voyage des oiseaux émigrants n'est pas moins admirable que l'instinct qui le détermine et la périodicité qui préside à l'époque des départs. Les différentes formes de vol surtout sont remarquables pour leur constance et leur régularité dans chaque espèce. Les grues volent en triangle, la pointe dirigée en avant contre le vent et formée d'un seul individu d'ordinaire l'un des plus forts, des plus habiles et conséquemment des plus âgés; c'est lui qui supporte la plus grande fatigue et remplit la plus pénible tâche, celle de fendre l'élément fluide et de diriger la troupe à travers l'espace; mais lorsque ses forces

trahissent son courage, il passe en arrière, et est immédiatement remplacé par celui qui est le plus capable de lui succéder. Tous les individus qui composent ainsi un même escadron montrent une obéissance aveugle à leur chef. Celui-ci fait entendre de temps en temps, comme pour appeler ses compagnons, un cri de réclame auquel tous répondent aussitôt. Leur voix est forte et éclatante, et les inflexions différentes de leurs cris les font reconnaître très-facilement à de longues distances pendant la nuit. De temps en temps, la troupe descend à terre pour prendre du repos; on assure qu'alors l'une des grues veille toujours la tête haute pour avvertir ses compagnes par un cri d'alarme lorsqu'un danger les menace. Les flamants voyagent en triangle, de même que les grues; rien n'est curieux comme de voir un grand vol de flamants arriver dans le lointain. Les individus nombreux d'une même troupe se montrent d'abord semblables à une ligne de feu dans le ciel; ils s'avancent dans l'ordre le plus régulier, et à la vue des lieux qu'ils ont reconnus pour leurs anciens domaines, ils ralentissent leur marche, et paraissent un instant immobiles dans les airs; puis, traçant par un mouvement lent et circulaire une spirale conique renversée, ils atteignent le terme de leur émigration. Brillants de tout l'éclat de leur parure et sur une même ligne, ces oiseaux représentent très-bien une petite armée en ordre de bataille, ne laissant rien à désirer pour le rangement des soldats. Lorsqu'ils s'abattent à terre, l'un d'eux remplit les fonctions de sentinelle, et veille pour ses compagnons; si quelque danger l'effraie, il pousse un cri bruyant qui ressemble au son de la trompette, et à ce signal de départ tous reprennent leur vol. (Voy. la Table décennale.)

D'autres espèces d'oiseaux volent en tourbillon, les individus se mêlant incessamment les uns les autres, et la troupe variant indéfiniment de forme suivant les circonstances du voyage: tels sont les corneilles, les cailles, les pigeons; d'autres apparaissent en longue file unisériale, dans laquelle les individus sont plus ou moins distants les uns des autres, comme les alouettes; les canards volent en lignes inclinées, obliques; les pluviers en longues bandes rangées de front, sur une même ligne horizontale, etc. Ces différents vols se composent parfois d'individus innombrables. Les Hébreux rencontrèrent dans le désert une telle quantité de cailles, qu'ils purent abondamment s'en nourrir pendant plusieurs jours. Pline dit que des cailles, épuisées de fatigue, vinrent s'abattre un jour sur un navire en si grand nombre que le bâtiment coula à fond. Ce récit paraîtra sans doute exagéré; il est cependant vrai que le nombre de ces oiseaux qui passent chaque année dans certains pays est vraiment incroyable; on en prend dans l'île de Capri jusqu'à 160 000 par année; il en arrive beaucoup aussi à Malte, dans l'île de Chypre, en Égypte et dans tout le Levant.

La hauteur du vol varie suivant les espèces: les cigognes s'élèvent aux plus grandes hauteurs; la bécassine, les râles, etc., ne volent qu'à ras de terre. Généralement les espèces terrestres, et en particulier les espèces carnivores, volent plus haut que les espèces palustres ou aquatiques, et les vermivores en particulier. Un fait donnera ici une idée de la hauteur à laquelle peuvent s'élever certaines espèces. Le 3 novembre 1843, eut lieu un passage considérable d'oiseaux, au grand Saint-Bernard; il dura depuis sept heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. On ne put reconnaître parmi ces oiseaux que le bruant, la linotte, le pinçon, le chardonneret et l'alouette. Ce passage continua pendant toute la durée du 4. Le 13 du même mois, on prit près de l'hospice un pluvier gris et une bécasse; mais, ce qui est plus extraordinaire, on y aperçut une foulque, quoique cette espèce soit essentiellement aquatique.

La hauteur du vol, dans les migrations, est généralement celle des temps habituels; cependant cela n'est pas sans exception. La caille, qui ne vole que très-bas pendant tout le temps qu'elle habite parmi nous, s'élève au contraire très-

haut dans les migrations. Dans tous les cas, la hauteur ne dépasse guère certaines limites de l'atmosphère, au delà desquelles l'oiseau n'apercevrait plus les terres ou les eaux dont il suit la direction. La hauteur varie aussi suivant la nature du voyage, qui peut être intermittent ou continu: intermittent, c'est-à-dire formé de marches et de haltes successives; continu, c'est-à-dire accompli d'un seul trait et sans repos depuis le point du départ jusqu'à celui du retour. Dans le premier cas, le vol se montre peu élevé; dans le dernier, au contraire, le vol se poursuit aux plus grandes hauteurs dans l'espace.

La direction du vol varie, comme sa hauteur, suivant les espèces; elle est toujours régulière pour chaque espèce, soit pour l'aller, soit pour le retour. Les races aquatiques nous viennent, en automne, du nord; les cailles, au printemps, arrivent du sud. Dans la même saison, nous voyons les ortolans passer de l'ouest à l'est. Le départ des hirondelles et des martinets a lieu de l'est à l'ouest; mais ces oiseaux arrivent toujours du sud, même dans les climats méridionaux. Les tourterelles, les engoulevents, ainsi que la plupart des oiseaux terrestres, arrivent du sud; mais lorsqu'ils abandonnent les régions méridionales, ils partent du sud et gagnent toujours le nord. Les races terrestres, en général, vont directement du nord au sud; les races aquatiques voyagent, au contraire, dans la direction du nord-ouest au sud-est. Les grues vont de l'est à l'ouest. La direction du vol est, du reste, déterminée par des circonstances variables: par le point du départ, par le lieu de destination, par la nature même du voyage intermittent ou continu; cependant l'on peut dire d'une manière générale que les oiseaux ne s'éloignent guère dans leur voyage de la ligne directe qui va du lieu du départ à celui de l'arrivée. Les espèces aquatiques, piscivores, vermivores, etc., longent ordinairement les côtes de la mer, les grands lacs, le cours des fleuves. Les espèces terrestres (insectivores, granivores) se dirigent, au contraire, par l'intérieur des terres. Comme on le voit, la direction est également variable suivant le régime; mais dans tous ces différents cas, l'oiseau ne s'écarte point de sa route, même lorsqu'il a les plus grandes distances à parcourir; les exemples d'individus égarés sont tout à fait exceptionnels.

Cet instinct que montrent les oiseaux à suivre ainsi, avec la plus grande sécurité, leur long voyage, a vraiment quelque chose qui surprend l'imagination. En juillet 1841, eut lieu à Versailles une expérience de pigeons voyageurs. On avait reçu à la mairie quarante pigeons expédiés par la société établie à Berchem, près d'Anvers. Ces oiseaux étaient arrivés à Versailles, renfermés dans un grand panier, par conséquent sans avoir pu acquérir par eux-mêmes la moindre notion du chemin qu'ils avaient parcouru et de la direction qu'ils avaient suivie. Le lendemain de leur arrivée, ils furent lâchés de la cour de la mairie; l'on avait eu la précaution d'apposer à chacun d'eux une estampille contenant la note du point de leur départ. La troupe emplumée, une fois en liberté, commença à s'élever à une grande hauteur en décrivant un grand cercle; puis après avoir reconnu la position, elle s'élança dans la direction convenable nord-nord-est. Tous étaient revenus avant une heure de l'après-midi, dans la même journée, à Berchem. Un seul, qui s'était échappé avant les autres, n'arriva que le soir.

Un autre fait du même genre s'est passé, en 1843, à Montpellier: la compagnie du Phénix, de Liège, avait adressé à Montpellier soixante et onze pigeons, portant tous l'empreinte d'un cachet. Ils étaient arrivés à Montpellier le 23 juillet; le 26 ils furent lâchés de la plateforme de l'arc de triomphe; après s'être élevés, comme les précédents, en décrivant des cercles concentriques, ils prirent ensemble la direction du nord; ils arrivèrent successivement, de jour en jour, à Liège, et le 16 août, dix-huit étaient déjà parvenus à leur destination. Ils avaient retrouvé leurs colombiers éloignés de plus de trois cents lieues; aucune connais-

sance antérieure ne leur avait enseigné la route qu'ils devaient suivre. Admirable instinct, supérieur sur ce point à l'intelligence même lorsqu'elle est aux prises avec de pareilles et d'aussi grandes difficultés.

Ce que nous obtenons en quelque sorte artificiellement des pigeons domestiques se retrouve chez les mêmes espèces à l'état sauvage. Ces espèces ne sont pas, du reste, les seules dont on connaisse la merveilleuse facilité à se diriger vers un lieu déterminé à des distances considérables. On sait que si on transporte au loin une hirondelle couveuse dans une cage, à longue distance, et qu'on lui rende alors sa liberté, l'oiseau, s'élevant d'abord très-haut comme pour reconnaître le pays, se dirige bientôt en ligne droite vers l'endroit où il a laissé sa couvée. Plusieurs observateurs ont répété avec succès cette expérience; Spallanzani, entre autres, a vu un couple d'hirondelles de rivière qu'il avait transporté à Milan depuis Pavie, se rendre en treize minutes auprès de leurs petits laissés en cette dernière ville.

*La suite à une autre livraison.*

#### LA RÉSIGNATION.

— Que faites-vous là-bas les bras croisés, la tête basse, le regard fixe ?

— De grands malheurs m'ont frappé.

— De plus grands vous attendent, si vous ne les conjurez.

— La volonté de Dieu soit faite; je suis résigné.

— La volonté de Dieu est que vous remplissiez vos devoirs, et le premier de tous est de ne pas vous abandonner vous-même. Qu'advierait-il si tous les malheureux s'arrêtaient découragés ou résignés, comme vous dites ? Non, la résignation n'est pas la torpeur. C'est le calme dans la douleur, la soumission à une volonté souveraine, mais c'est aussi la courageuse résolution d'essayer si cette volonté, qui ne peut être toujours hostile, ne protégera pas de nouveaux efforts. Relevez-vous, pauvre alligé, relevez-vous; la résignation, c'est du courage, et du courage infatigable !

*La Science des bonnes gens.*

#### QUELQUES DÉTAILS HISTORIQUES

##### sur la forme des navires.

Voy. le Vocabulaire pittoresque de marine, à la Table décennale.

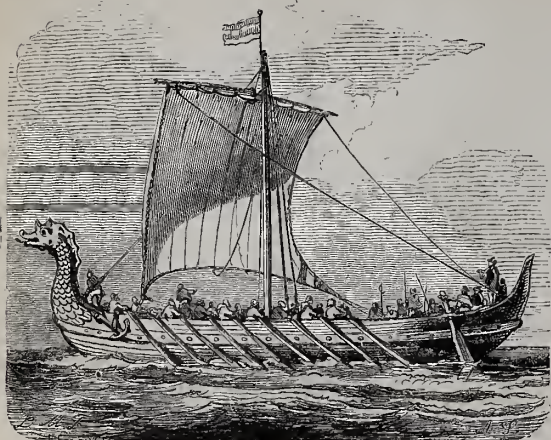
Depuis l'époque semi-barbare du moyen âge jusqu'à notre siècle, qui a vu naître la marine à vapeur, la forme et le grément des vaisseaux ont subi bien des modifications. Nous allons en faire un rapide historique en citant, autant que possible, des types de constructions navales en renom aux siècles précédents. Toutefois, il ne nous est guère permis de remonter plus haut que le neuvième siècle, où nous trouvons quelques notions certaines sur les vaisseaux scandinaves. Avant ce temps tout est confus et nous laisse plein d'incertitude. Nous savons bien que la *trirème* antique donna naissance à une sorte de bâtiments à rames, connus dès le cinquième siècle sous le nom de *dromons*; mais nous manquons de détails positifs sur la forme précise de ces bâtiments. Au sixième siècle, l'empereur Maurice, dans un traité sur l'art militaire, en parla comme de navires essentiellement faits pour le combat. Trois cents ans plus tard, l'empereur Léon, qui écrit sur le même sujet, dit que le *dromon* est long et large en proportion de sa longueur, et qu'il porte à chaque côté deux rangs de rames superposés, de vingt-cinq chacun; mais après, plus rien ne nous éclaire. Cependant nous savons encore que la famille des *dromons* se subdivisait en plusieurs espèces: ainsi il y avait la *chélante* et la *pamphile*. Il a même été question du pamphile jusqu'au quatorzième siècle. Ces deux espèces de *dromons*, inférieures

à l'espèce-mère, n'en différaient pas beaucoup d'ailleurs.

Quant aux navires normands du neuvième au douzième siècle, nous connaissons d'abord le *drakar* (dragon), qui était un dragon comme la *pristis* des anciens était une baleine; c'est-à-dire qu'au sommet de sa proue se dressait une figure sculptée en dragon, et qu'il y avait dans sa forme quelque chose qui rappelait le serpent. Tous les dragons n'étaient pas de la même grandeur. Il est parlé, dans les histoires du temps, du dragon d'Alaf Tryggrason, comme du géant des vaisseaux scandinaves. On n'en avait jamais vu de plus grand, de plus beau et de plus imposant par sa masse et sa décoration. Il possédait trente-quatre rames de chaque côté. Si la tradition est fidèle, il pouvait être long comme les grandes galères du seizième siècle. C'était, on le voit, un bâtiment d'une assez forte importance; car les galères à vingt-six avirons seulement avaient environ 130 pieds de longueur. Les dragons étaient faits pour résister à une mer plus orageuse que la Méditerranée; ils avaient en conséquence des flancs larges et une vaste croupe, de façon à prendre sur l'eau une assiette solide. Ils étaient à fond plat et tiraient peu d'eau. Outre le *drakar*, les Scandinaves possédaient le *sekkar* (vaisseau serpent) qui avait vingt banes de rameurs. Sa forme différait peu de celle du dragon. Il était seulement moins long, moins haut et moins large. Tous les vaisseaux normands étaient semblables par l'avant et par l'arrière. Quelques navires de guerre portaient cependant sur la poupe une petite construction particulière, à laquelle on donnait le nom de *château*. Ce château était une petite plate-forme crénelée, où se plaçaient des archers et des frondeurs. Il serait difficile de dire au juste quelles étaient les dispositions intérieures des navires scandinaves. Les plus petits n'étaient probablement pas pontés. Quant aux grands, ils avaient sans doute un pont comme les galères, et sous ce pont une cale partagée, selon les besoins, en chambres, magasins et écuries pour les chevaux. Les vaisseaux scandinaves ne portaient qu'un mât avec girouette et quatre ou cinq haubans. Leur voilure se composait d'une voile carrée, attachée à une vergue garnie d'écoutes à ses angles inférieurs, et gouvernée par deux bras qui s'amarrèrent à l'arrière. La voile se repliait vers la vergue par des cargues. La vergue avait une drisse passant à la tête du mât dans un trou ou dans un élan garni d'un ronnet. Quant au gouvernail, c'était une pelle, un large aviron à manche de béquille qui se trouvait à l'arrière, à droite et à gauche du bâtiment. Les ancres des Normands étaient à peu près faites comme les nôtres, mais toutes n'avaient pas cette traverse de bois ou de fer qu'on nomme le *jas*.

Au douzième siècle, nous voyons les *galées*, sorte de galères qui, au dire de Wenesalf, n'étaient que des petits *dromons* légers, essentiellement taillés pour la course, et ne possédant qu'un seul rang de rames. Voici à leur propos un passage textuel de cet écrivain: « Ce que les anciens appelaient *liburne*, les modernes le nomment *galée*. C'est un navire, peu élevé, armé à la poupe d'un morceau de bois immobile qu'on nomme vulgairement *calcar* (éperon), instrument avec lequel la galée perce les navires ennemis qu'elle a frappés. » Un diminutif de la galée était le *galion*, qui, plus court et encore plus léger à la course, était plus propre à lancer le feu grégeois. Du reste, à partir de cette invention, l'action du choc des éperons fut peu à peu remplacée par la lutte corps à corps. Parmi les galées qui donnent ensuite naissance à la *galea grossa*, en prenant plus de ventre, plus d'ampleur, quelques-unes étaient manœuvrées à deux rames par banc, d'autres à trois. Il est même certain qu'il y en eut plus tard, au seizième siècle, de plus fortes qui l'ont été jusqu'à cinq, ce qui paraît incroyable. Les galées ne possédaient qu'un mât, lequel se dressait un peu à l'avant, c'est-à-dire dans le premier tiers du vaisseau.

Au treizième siècle, la flotte que saint Louis emmena avec lui vers la Terre-Sainte, témoigne d'assez profondes modifications survenues dans l'art des constructions navales. Saint



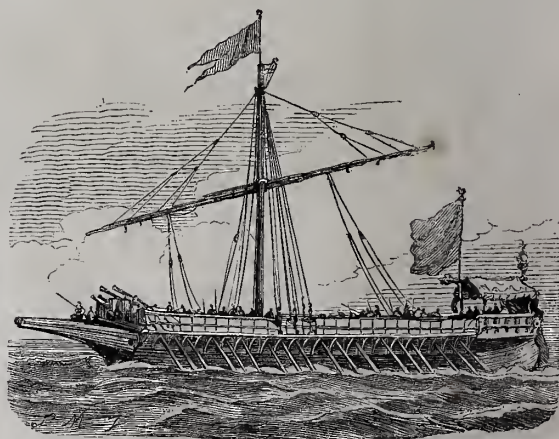
Dixième siècle. — Navire normand.



Douzième siècle. — Galée à trois rames par banc.



Treizième siècle. — Navire de saint Louis.



Treizième siècle. — Galée sans rambate.

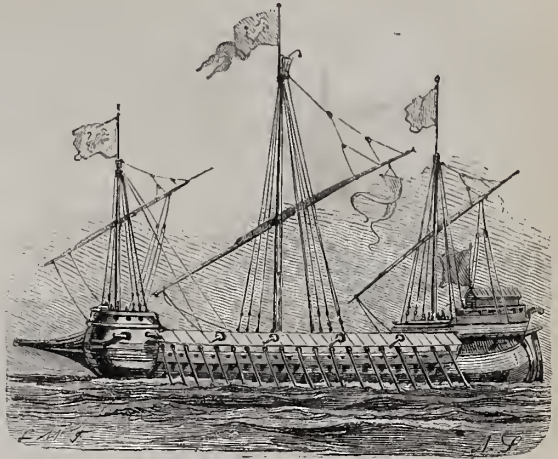


Quinzième siècle. — Navires de Christophe Colomb.

{ Dessins de



Quinzième siècle. — Caraque.



Seizième siècle. — Galeasse vénitienne.



Seizième siècle. — Le Grand-Harry. (Voy. 1838, p. 303.)



Dix-septième siècle. — Flûte.



Morel-Fatio.]

Dix-septième siècle. — Galère.

Louis n'avait pu réunir les dix-huit cents navires dont il composa sa flotte qu'en recrutant à la marine des États voisins, à celle des Génois et des Vénitiens entre autres. Or les contrats de louage qu'il passa avec Venise pour plusieurs bâtiments, nous font connaître les détails suivants sur une embarcation du nom de *Sainte-Marie*. Ce navire était à deux ponts et à deux mâts. Il possédait deux dunettes superposées, deux plates-formes, un tillac supérieur et une galerie de combat de 4 ou 5 pieds, surplombant la poupe. Cette nef, armée de cent dix canons, avait 103 pieds de longueur. Les mêmes contrats nous renseignent encore sur un autre navire nommé la *Roche-Forte*. Quoiqu'un peu moins long que la *Sainte-Marie*, il était cependant plus fort, ayant plus de largeur. Il avait deux gouvernails, l'un à bord, l'autre à tribord. Sa mâture se composait aussi de deux mâts, l'un à la proue, l'autre au milieu. Celui du milieu était moins fort et moins haut que celui de l'avant. Il n'avait que vingt-six haubans, tandis que l'autre en comptait vingt-huit. La voilure de presque toutes les embarcations de la flotte était de coton. Toutes les voiles étaient des triangles rectangles dont l'hypothénuse attachée à l'antenne s'appelait l'*antennale*. Cependant il est juste de mentionner le dire de quelques auteurs qui ont prétendu que les voiles des nefs de saint Louis étaient carrées. Leur assertion n'est fondée que sur la forme et la dimension des antennes, que tous les documents du temps représentent fort longues et suspendues par le milieu. Nous devons aussi faire remarquer qu'en parlant de la *Sainte-Marie* et de la *Roche-Forte*, navires vénitiens, nous avons indirectement parlé des constructions navales sorties des ports de France et des autres pays européens. A cette époque, tous les bâtiments génois, castillans, français, etc., se ressemblaient; connaître ceux-ci, c'est connaître ceux-là. Les galées du treizième siècle s'étaient aussi quelque peu transformées. Plus fines, plus effilées que celles du siècle précédent, l'on voyait déjà poindre en elles l'espèce dite (au quatorzième siècle) des *galères subtiles*. Ces galères extrêmement légères à la course, étaient garnies, de chaque côté, de vingt-quatre à vingt-six avirons, et pouvaient avoir 110 à 120 pieds de longueur. Après leur apparition, le pamphile, dont nous avons parlé plus haut, disparut peu à peu.

Cependant au quatorzième siècle, et même au quinzième et seizième, les navires les plus célèbres furent les *carraques*, bâtiments d'un port considérable qui venaient de suite après les vaisseaux proprement dits pour la grandeur. Leur tonnage peut être évalué par leur chargement qui allait quelquefois jusqu'à 1 400 barriques. En 1359, les Castillans prirent une carraque vénitienne qui avait trois *couvertes* (trois ponts), et devait par conséquent être haute comme les grosses flûtes du dix-septième siècle. En 1545, une carraque française, le *caraquon*, qui passait pour le plus beau navire et le meilleur voilier de la mer du ponant, était d'un port de 800 tonneaux, et avait cent pièces d'artillerie de tous calibres pour armement de guerre. Les carraques du quatorzième siècle n'avaient que deux mâts; au quinzième, elles en prirent trois, puis quatre. D'abord à trois ponts, elles arrivèrent à en posséder jusqu'à sept. La poupe et la proue y étaient plus hautes que le tillac de la hauteur de trois à quatre toises, et figuraient des châteaux élevés à chacune des extrémités. Ces châteaux portaient chacun trente-cinq à quarante canons.

Pour les galères, l'usage des bouches à feu changea peu leur installation; leur proue seule, quelque peu renforcée, fut armée d'un long canon établi sur un massif de bois destiné à son recul, et se prolongeant sur le milieu du navire dans toute sa longueur. On nommait *coursie* cette pièce de bois, et *coursier* le canon posé dessus. A ses côtés, des montants verticaux supportaient quelques faucons ou espingoles.

La *galéasse*, née de la *galea grossa* comme celle-ci de la galée, portait, ainsi que la *Carraque* et les autres na-

vires, un château à la proue et un château à la poupe. Dans celui d'avant elle contenait 12 canons en trois étages, dans celui d'arrière 10 seulement, en deux étages. Elle avait 32 bancs de rameurs, et, entre chacun de ses bancs, se dressait un picrier sur pivot. C'était, on le voit, un armement assez formidable. La galéasse avait trois mâts et des voiles latines. Les Vénitiens usaient beaucoup de ce bâtiment. Leur fameux *Bucentaure* était de la famille des galéasses.

A la fin du quinzième siècle, quand Christophe Colomb arma ses navires à Palos, il ne composa sa petite flottille que de *caravelles*. Or ce nom de caravelle, qui dans l'origine était celui d'une simple barque, était en ce temps porté par un navire assez considérable sans être fort grand. La caravelle avait quatre mâts : celui de la proue avec une voile carrée surmontée d'un trinquet de gabie, les trois autres avec chacun une voile latine. Cette voilure permettait toutes les allures à la caravelle; enfin elle était aussi prompte dans ses mouvements que la *tartane* française, fort renommée aussi à cette époque. Elle virait de bord avec autant d'agilité que si elle eût été manœuvrée à l'aviron. Elle n'avait qu'un seul pont et ne pouvait pas prendre de grandes charges. Cependant si les caravelles de Colomb étaient moins grandes que celles que l'on vit plus tard, à la fin du seizième siècle, elles l'étaient encore assez pour contenir 90 hommes d'équipage et les vivres nécessaires à un long voyage. Celle que monta Colomb se nommait *Sainte-Marie*, les deux autres la *Pinta* et la *Nina*. Un passage du journal même de Colomb fait connaître en détail la voilure de la *Sainte-Marie*. « ... Le vent, dit-il, devint doux et maniable, et je mis dehors toutes les voiles de la nef, la grande voile avec les deux bonnettes, le trinquet (la misaine française), la civadière, l'artimon et la voile de lune. » Les caravelles avaient, comme toutes les grandes embarcations de l'époque, un château d'avant et un château d'arrière. Elles faisaient en moyenne deux lieues et demie à l'heure. Colomb ne mit que trente-cinq jours pour aller de Palos à San-Salvador; c'est encore de nos jours une traversée ordinaire.

Le seizième siècle fut une époque de progrès pour la marine; ce fut surtout l'Angleterre qui la fit ainsi progresser. Cependant une invention importante, celle des sabords, est due à un français de Brest nommé Descharges. Le système suivi dès-lors pour la disposition des batteries, n'a jamais été changé depuis et subsiste encore de nos jours. Les historiens et les antiquaires se sont donné grande peine pour arriver à connaître les formes des bâtiments de guerre de cette époque; les documents écrits et dessinés sont, les uns si confus, et les autres tellement dénués de proportions et de perspective, qu'il est difficile de les comprendre. Toutefois, comme on connaît quelques détails authentiques du *Grand-Harry*, ce vaisseau peut servir à donner un aperçu de la marine du seizième siècle. Dans notre sixième volume (1838, p. 305), nous l'avons décrit et nous en avons donné une représentation qui diffère, par quelques détails seulement, de celle qui accompagne cet article.

*La fin à une autre livraison.*

#### DU DANGER DE SONNER LES CLOCHES PENDANT LES ORAGES.

Dans l'état actuel de la science, il n'est pas prouvé que le son des cloches rende les coups de tonnerre plus imminents, plus dangereux; il n'est pas prouvé qu'un grand bruit ait jamais fait tomber la foudre sur des bâtiments que, sans cela, elle n'aurait point frappés.

Toutefois, il faut recommander fortement de ne pas mettre les cloches en branle, dans l'intérêt des sonneurs. Le danger qu'ils courent est, proportion gardée, celui des imprudents qui, en temps d'orage, se réfugient sous de grands arbres.

La foudre frappe les objets élevés, et surtout les sommets des clochers : la corde de chaavre attachée à la cloche, et ordinairement imbibée d'humidité, conduit la décharge jusqu'à la main du sonneur ; de là tant d'accidents déplorables, qu'il est bon de citer pour guérir les sonneurs de cloches de leur dangereuse manie.

Un savant allemand a montré, en 1783, que, dans l'espace de 33 ans, la foudre était tombée sur 386 clochers, et y avait tué 421 sonneurs. Le 11 juin 1775, le tonnerre, étant tombé sur le clocher du village d'Aubigny, y tua du même coup trois hommes qui sonnaient les cloches, et quatre enfants réfugiés sous la tour de ce même clocher. — Le 31 mars 1768, la foudre étant tombée sur le clocher de Chabeuil, près de Valence en Dauphiné, y tua deux des jeunes gens qui s'y trouvaient réunis pour sonner les cloches, et en blessa grièvement neuf.

ARAGO.

Celui qui prétendrait juger de quelque poème que ce fût dans une traduction littérale, pourrait aussi raisonnablement espérer de trouver sur le revers d'une tapisserie les figures qu'elle représente dans toute leur délicatesse et toute leur splendeur.

CERVANTES.

## OHMACHT.

En 1772, le vieux Gassner, alors bourgmestre de la ville impériale de Rothweil, écoutait les doléances d'un paysan venu d'un des villages du cercle de la Forêt-Noire pour le consulter. Nicolas Ohmacht se plaignait amèrement de son fils, devenu, disait-il, le fléau de l'honnête famille.

— Ses deux sœurs ne me donnent que satisfaction, ajoutait le paysan avec tristesse ; mais pour ce qui est de Landelin, monsieur le bourgmestre, sa mère Agathe l'a mis au monde en expiation de nos péchés. Bien qu'il arrive dans ses douze ans, il ne saurait distinguer une graine de chou d'une graine de navet, et la fièvre me happe s'il ne briderait point un cheval par la queue ! Le voyant plus fainéant et plus assoté que tous ceux de son âge, je l'avais mis à garder les bêtes dans la pâture ; mais c'a été à mon grand dommage, car les bêtes ont fourragé partout chez les voisins, et il m'a fallu payer des amendes.

— Où était donc Landelin pour n'y point prendre garde ? demanda le magistrat.

— Où il était ? répéta le paysan ; tout près de là, assis à l'ombre d'un buisson et occupé à tailler des images ; voyez plutôt, en voilà les échantillons.

En parlant ainsi, le digne Nicolas tirait de sa poche plusieurs de ces petites figures de bois que les pères de la Forêt-Noire sculptent au couteau, comme ceux de la Suisse et du Tyrol.

Maître Gassner les prit l'une après l'autre et les examina avec attention. Ce n'était aucun de ces lieux communs de ciselure mille fois refaits et toujours copiés ; les essais de l'enfant avaient le cachet d'invention personnelle qui dénote l'artiste. Le bourgmestre était assez connaisseur pour le sentir. Il déclara au paysan que, loin de se plaindre, il devait se réjouir, et que Landelin était destiné à autre chose qu'à la garde des troupeaux. Il lui conseilla de ne point contrarier plus longtemps une vocation évidente et d'envoyer le jeune garçon chez un menuisier ciseleur.

Nicolas Ohmacht se rendit au conseil du vieux Gassner, et confia son fils à un sculpteur en bois de Triberg, dans la Forêt-Noire.

Landelin s'aperçut bien vite qu'il en savait plus que son maître, et partit pour Fribourg en Brisgau, où il acheva son apprentissage.

Il entra ensuite chez Melchior, habile sculpteur de Frankenthal, qui a laissé sur son art des traités justement estimés.

Ce fut là que Ohmacht se vit initié à la statuaire et commença à prouver des aptitudes sérieuses. Toujours au travail, il ne tarda pas à réaliser des gains encore légers, mais dans lesquels sa frugalité trouva des éléments d'épargne. Grâce à cette sévère économie, il put, en 1780, revoir sa famille, et maître Gassner auquel il devait l'inestimable bonheur de suivre la carrière à laquelle il était naturellement destiné.

L'excellent bourgmestre lui procura quelques travaux dans la cathédrale de Rothweil, où l'on montre encore, dans le chœur, deux bustes et deux compositions d'Ohmacht.

Ces œuvres achevées, le jeune sculpteur, qui n'avait encore que vingt et un ans, retourna chez son maître Melchior ; il ne le quitta que pour faire d'assez longs séjours à Bâle et à Manheim. Il y exécuta un grand nombre de portraits sculptés dans ces cailloux d'albâtre à teintes roses que roulent quelques ruisseaux de la Suisse et de l'Allemagne. Ce qui domine dans ces nombreuses études du visage humain, c'est un sentiment de grâce et d'idéalité qui surmonte pour ainsi dire la trivialité des modèles. A son insu et par l'élan de sa nature, Ohmacht ne cherche jamais, dans les traits qu'il reproduit, que la *ligne heureuse* ; tout ce qu'il y a de bas ou de trop commun s'efface sous son ciseau, sans que la ressemblance soit oubliée ; le visage qu'il a copié est toujours reconnaissable, mais l'artiste l'a saisi au moment le plus noble, il n'a appuyé que sur les beaux côtés. Nous nous arrêtons à ce caractère de son talent, parce qu'il constate, pour ainsi dire, la nature élevée de l'artiste. Le goût pour le portrait grimacé qui n'obtient la ressemblance que par l'accentuation des traits exagérés ou ridicules, est presque toujours, en effet, la preuve de la vulgarité ou de l'impuissance. L'art n'est point destiné à parodier la nature, mais plutôt à la glorifier, en traduisant ce qu'elle a de plus choisi.

En 1787 et en 1788, Ohmacht visita de nouveau la Suisse. Ce fut alors qu'il habita chez Lavater, dont il nous a conservé les traits. L'auteur des *Principes de physiognomonie* s'éprit d'une telle amitié pour le jeune sculpteur, qu'il composa pour lui un petit recueil de maximes religieuses et philosophiques dont Ohmacht a toujours conservé le manuscrit ; il est intitulé : *Andenken an liebe Reisen* (Souvenirs de voyages chéris).

Les travaux exécutés par l'ancien père de la Forêt Noire avaient insensiblement grossi ses ressources ; à force de diligence et d'économie, il se trouva enfin maître d'une somme qui lui permit de partir pour l'Italie.

Ce fut en 1790 qu'il entreprit ce voyage. Il resta deux ans à Rome, étudiant les chefs-d'œuvre, visitant les ateliers, travaillant sous les yeux de Canova, profitant des entretiens des élèves de l'École française. Ces derniers lui inspirèrent le goût de l'étude théorique. Jusque-là il n'avait guère recherché à pénétrer l'art que par l'instinct ; son instruction première trop négligée lui avait interdit l'esthétique ; il commença à s'en occuper sérieusement en lisant les livres de Winkelmann ; aussi, lorsqu'il revint d'Italie, son éducation artistique se trouva complète ; le cœur, l'esprit et la main étaient prêts aux grandes batailles contre la pierre et le marbre.

Ohmacht s'arrêta à Munich, à Vienne, à Dresde, dont il examina les collections. Il séjourna à Hambourg pour l'exécution d'un monument funèbre que l'on élevait au bourgmestre Rhodé. Cette belle œuvre fonda sa réputation et lui acquit l'amitié de Klopstock, l'auteur célèbre de la *Messias*.

Vers la fin de 1796, Ohmacht était revenu à Rothweil. Il y sculpta le buste de celui qui l'avait deviné le premier, du bon Gassner, et, voulant joindre les liens de la famille à ceux de la reconnaissance, il demanda et obtint en mariage la petite-fille du digne bourgmestre.

Le nouvel habitant de Rothweil ne tarda pas à prouver que chez lui l'homme et le citoyen n'était point inférieur à

l'artiste. La ville avait été ruinée par la guerre, l'argent manquait pour les dépenses indispensables de la commune, et toutes les bourses étaient fermées. Ohmacht ouvrit la sienne; il mit à la disposition de sa nouvelle patrie une partie de ses économies, cinq mille florins, qui permirent de subvenir aux besoins les plus pressants.

Pendant rien ne l'arrêtait dans ses travaux. Après avoir exécuté en marbre le buste d'Ernald, dernier duc de Mayence, il se rendit à Francfort lors du couronnement de l'empereur Léopold, et y acheva plusieurs portraits importants; enfin, vers 1801, il fut chargé du monument que l'on élevait, entre Kehl et Strasbourg, au général Desaix, et vint s'établir avec sa famille dans cette dernière ville, qu'il ne quitta plus, et qu'il a toujours regardée depuis comme sa patrie adoptive. On a souvent critiqué le dessin de ce monument; mais il est juste de dire qu'il n'appartient pas à notre sculpteur. Ohmacht ne fut chargé que d'exécuter les détails; le plan et le programme avaient été fournis par Weinbrenn, architecte de Carlsruhe.

Une fois établi à Strasbourg, Ohmacht entreprit plusieurs œuvres capitales qui se succédèrent sans interruption; les principales sont :

Un groupe en pierre, représentant le Jugement de Paris; ce groupe orne aujourd'hui le Jardin royal de Munich, et est regardé avec raison comme un chef-d'œuvre de grâce et d'expression;

Deux bustes en marbre, ceux du peintre Holbein et du constructeur de la flèche de Strasbourg, Erwin de Steinbach; tous deux sont au Musée du roi de Bavière;

Une statue de Neptune, placée au milieu d'un étang, à une demi-lieue de Strasbourg. « La figure du dieu des mers, dit un biographe d'Ohmacht, a une gravité imposante : c'est le dieu d'Homère, qui ébranle les pays lorsqu'il descend des rochers de Samos, et qui, en quatre pas, atteint son palais d'Égée; »

Une Vénus sortant de la mer. C'était le chef-d'œuvre d'Ohmacht : ceux qui l'ont vue affirment qu'elle pouvait lutter de grâce, de pudeur et de beauté avec les marbres de l'antiquité elle-même. Vendue à un particulier, il la céda pour trente mille francs à un Portugais qui la transporta à Lisbonne, où elle doit encore se trouver;

Une Flore en marbre faux, terminée en 1812; c'est le pendant de la Vénus;

Un monument érigé à Strasbourg au célèbre publiciste Koch; son buste domine un autel sur lequel se penche un génie ailé dont les regards se tournent vers le ciel; une femme, portant la couronne murale et personnifiant la cité strasbourgeoise, est assise sur un rocher, et tient de la main gauche la couronne de chêne destinée aux grands citoyens;

Le buste colossal du préfet du Bas-Rhin, Lezai-Marnésia; il est placé au Casino littéraire de Strasbourg;

Un Christ et deux statues de la Foi et de la Charité; ces trois figures, du plus grand style, furent commandées, en 1815, par le grand duc de Bade; elles décorent la chaire de la belle église protestante de Carlsruhe;

Deux Hèbe tenant la coupe où les dieux boivent le nectar;

Un buste de Raphaël, copié sur un portrait original du grand peintre lui-même;

Une Flore en marbre, faisant partie du monument que le comte de Coigny a élevé, à Reims, au célèbre musicien Catel;

Un monument érigé à l'empereur Rodolphe dans la cathédrale de Spire;

Une figure de Martin Luther, exécutée pour la ville de Wissembourg, en 1817;

Les monuments du banquier Haussmann; de l'illustre Oberlin, pasteur au Ban de la Roche; d'Emmerich, de Reisseisen; de Blessig, célèbre prédicateur protestant; de Turckheim;

Six Muses, placées sur la salle de spectacle de Strasbourg.

Ohmacht jouit, pendant sa vie, de toutes les joies que peut donner la gloire. Ses ouvrages, recherchés, applaudis, lui valurent l'aisance et l'admiration, sans que sa simplicité modeste en subit aucune atteinte. Il refusa, à plusieurs reprises, les lettres de noblesse qui lui furent offertes par des princes allemands, et le titre de statuaire de cour, malgré les avantages considérables qui y étaient attachés. Sa demeure ressemblait et ressemblait encore à un musée : les étrangers y voient exposés plusieurs des beaux ouvrages d'Ohmacht et quelques tableaux des peintres les plus célèbres. Ce fut le 31 mars 1834 que cet homme excellent et cet éminent artiste rendit son âme à Dieu. Il a laissé un élève,

M. Grass, l'auteur du monument de Kléber, de la statue en bronze d'Icare, et de la statue en marbre de la Petite Bretonne; ces deux dernières figures ont été achetées par le Musée de Strasbourg. (Voy. la Table décennale.)



Ohmacht ou Omacht, de Strasbourg, mort en 1834. — Dessin de Gagniet.



## L'ÉTÉ.

Voy. l'Hiver, p. 1 ; — le Printemps, p. 105.



Composition et dessin de Tony Johannot.

Nous avons vu les plaisirs du printemps : oiseaux dénichés, fleurs cueillies, courses dans les prés à la poursuite des papillons. Voici maintenant l'été avec ses jours brûlants. C'est au bord des eaux, sous l'ombrage des saules, que l'heureuse famille va chercher le bien-être et la joie.

La barque est détachée, elle glisse sur les eaux murmurantes, elle côtoie les îles semées çà et là comme des massifs de verdure et de fleurs. Voyez ce jeune homme qui conduit

la nacelle, ces enfants aux traits riants, ces jeunes femmes dont la beauté s'épanouit sous des chapeaux de bergères ! Que de grâce et de bonheur ! Comme la lumière joue gaie-ment dans ces ombres sur ces visages et parmi ces eaux ! Comme la brise doit courir dans ces feuillées ! Quelle opulence de vie dans l'ensemble ! On retrouve ici le charme des compositions de l'ancienne école française qui avait fait de la peinture une éternelle fête ! La vie de plaisirs révélée par

l'artiste n'a rien que l'on ne puisse aimer ! on n'y trouve que la grâce d'innocents loisirs ; c'est l'idylle ramenée aux proportions de la réalité.

La délicatesse intelligente manque trop souvent à nos amusements ; nous ne savons point les tirer de ce qui se trouve à notre portée, imiter l'enfant qui, dans son ingénuité, se fait une distraction des grains de sable, de la fleur des champs ou de l'eau des sources. Il nous faut de longs préparatifs et tout l'échafaudage des distractions factices. Nous arrivons à oublier ce que la création peut nous procurer de jouissances par elle seule et sans nulle préparation.

Si chacun de nous retournait en arrière dans son passé, ne trouverait-il point cependant que ses plus doux souvenirs se rattachent à quelqu'un de ces plaisirs faciles ! Promenades dans les clairières, lectures au pied des charmilles, stations sous quelque coin de ciel étoilé, excursions dans les montagnes ou sur les eaux ! Le monde entier est un parc de plaisance où les récréations sans remords nous sont à chaque pas offertes ; la terre et le ciel sont un théâtre dont les décorations changent à chaque instant pour le plaisir de nos yeux, et au milieu desquelles se jouent mille drames plaisants, tragiques ou charmants, près desquels nous passons sans y prendre garde. On enseigne aux hommes à tirer le plus grand profit de leur activité ; mais il resterait à leur apprendre celui qu'ils peuvent tirer de leur repos ! Tous savent ce que c'est que le travail, beaucoup ignorent encore ce que c'est que le plaisir ! On ne le cherche point avec bonne foi et simplicité où Dieu l'a mis ; on ne le voit pas dans notre association plus intime avec la nature qui nous environne, dans le redoublement de vie qui résulte de notre participation à la vie générale, mais dans des distractions futiles ou dangereuses auxquelles l'imitation nous attire, que la vanité encourage et dont l'habitude fait une nécessité.

Remercions donc l'artiste qui nous peint le plaisir sous sa forme la plus pure, la plus saine et la plus douce ! Puissent ses heureux groupes de femmes et d'enfants, mêlés aux splendeurs des saisons, nous redonner le goût des joies naturelles ; elles seules fortifient et ne sont point suivies d'encouragement.

Cette barque qui suit le courant, ne traversera point seulement les îles fleuries ; après les saules, l'heureuse famille trouvera les prairies ; après les gazouillements de l'onde, les chants des laboureurs ; elle apercevra de loin en loin les troupes de faucheurs haletants sous la fatigue, et les fanesques que brûle le soleil. Au détour de la rivière qui porte si doucement le bateau, elle entendra le traquet du moulin où se prépare le pain de chaque jour, les mugissements de l'usine qui foule le drap du riche et du pauvre, les battements de la papeterie qui prépare la feuille destinée aux distractions de l'esprit cultivé et à l'instruction de l'ignorant. Ni l'aspect ni le bruit du travail ne la quitteront pendant cette promenade ; elle n'oubliera point dans son repos que d'autres se fatiguent ; et, en remerciant Dieu du soleil qui brille et de la brise qui passe, elle demandera que la brise arrive jusqu'à la prairie où fauchent les paysans, et le soleil jusqu'aux sombres salles où s'étiole l'ouvrier.

### L'ÉTÉ DANS L'INDE.

PAR UN POÈTE HINDOUSTANI.

Voy. p. 2 et 106.

En voyant arriver cette calamiteuse saison, chacun est troublé dans son esprit et s'écrie : « Je suis mort ! » La chaleur du soleil est, en effet, si excessive que, jusqu'aux nids des oiseaux, tout est brûlé. On dirait que du firmament tombe une pluie de feu, et que des étincelles sans nombre remplissent l'air. Les creux pratiqués autour des arbres pour conserver l'eau de la pluie, les ruisseaux et les petites rivières,

sont entièrement à sec. Les oiseaux et les quadrupèdes errent de toutes parts à la recherche de l'ombre. Peut-on blâmer l'homme de s'entourer, dans cette saison, de tout ce qui peut contribuer à son bien-être ? On a soin de préparer d'avance une chambre souterraine, parce que là seulement on peut goûter quelque repos. Au milieu s'élève un bassin rempli d'eau de rose et de musc. Des parfums suaves embaument l'air. Les murs sont recouverts de nattes tressées avec du vêtiver, sur lesquelles on fait jeter sans cesse de l'eau. On agit continuellement le paikhâ, et c'est ainsi qu'on peut jouir d'une température agréable au milieu des ardeurs de l'été. En effet, l'air enflammé du dehors s'empreint, en entrant dans les appartements intérieurs, d'une étonnante fraîcheur ; et la saison des pluies semble avoir remplacé celle de l'étouffante chaleur.

Dans cette même saison surviennent les orages et les tempêtes. Un vent impétueux s'élève jusqu'au ciel. Ceux qui voyagent par eau sont à plaindre ; leur navire est souvent submergé dans les flots. De toutes façons, on ne parvient au rivage qu'après avoir passé d'affreux moments de terreur, et quelquefois après avoir bu de l'eau amère.

### DU NOMBRE DES ÉTOILES FIXES.

Le nombre total des étoiles visibles à l'œil nu sur toute la surface du ciel, c'est-à-dire sur les deux hémisphères célestes, peut s'estimer à 5 000 ou 5 800. La transparence de l'air a une grande influence sur ces estimations. Sur le ciel de Berlin, par exemple, l'œil ne distingue que 4 022 étoiles ; il en compte aisément 4 638 sur celui d'Alexandrie. Aussi faut-il s'étonner que Pline ait affirmé qu'on ne pouvait compter que 1 600 étoiles sur le beau ciel de l'Italie. Un siècle plus tard, Ptolémée énumérait 1 025 étoiles comprises entre la première et la sixième grandeur.

Si on compte toutes les étoiles visibles à l'œil nu et avec les lunettes astronomiques, on trouve, en les classant d'après leur grandeur :

Première grandeur . . . . .	20
Deuxième . . . . .	65
Troisième . . . . .	190
Quatrième . . . . .	425
Cinquième . . . . .	1 100
Sixième . . . . .	3 200
Septième . . . . .	13 000
Huitième . . . . .	40 000
Neuvième . . . . .	142 000
Total . . . . .	200 000

### GRÉGOIRE GIRARD.

Fin. — Voy. 1850, p. 220.

Le père Girard, persécuté à Fribourg, se retira à Lucerne (1), et le champ de son action bienfaisante se trouva étendu. Après avoir semé dans le sol de la Suisse française, il mit à profit son séjour dans les cantons allemands, en y propageant son système. Possédant également bien les deux langues, il put communiquer ses vues à la Suisse orientale, soit par des conseils donnés aux maîtres d'école qui venaient le consulter, soit au moyen d'écrits populaires (le *Dialogue du vieux maître d'école des bords du lac*). C'est ainsi qu'il vit son œuvre continuée par ses disciples, jusqu'au jour où il put enfin rentrer dans son couvent de Fribourg (1835) pour ne plus le quitter. Il y passa les dernières années de sa vieillesse à revoir ses travaux et à publier ce *Cours éducatif de langue maternelle* qu'il légua à ses successeurs (2) ; re-

(1) Il y professa la philosophie.

(2) Paris, 1846, 7 vol. in-12 ; Dezobry et Magdeleine.

cueil précieux des méditations d'un sage, et qui doit être cher à tous les hommes qu'intéresse le progrès de l'enseignement primaire.

Quel est donc le mérite singulier de cet instituteur, qui fixa sur lui l'attention de l'Europe? Quelle idée heureuse et féconde la France et l'Académie française ont-elles trouvée chez lui, pour lui décerner les plus nobles récompenses (1)? Le père Girard a jeté les yeux autour de lui; il a écouté les plaintes des amis de la civilisation sur tous les points de l'Europe; il a vu, il a compris qu'un grand mal existait, qui pouvait nous ramener à la barbarie à travers la civilisation la plus brillante. Les lumières se développent, et avec elles les forces dont l'homme dispose. Cependant la culture morale, loin de faire des progrès en proportion, avance peu ou reste stationnaire, ou même recule d'une manière effrayante: voilà le mal. Il faut que l'instituteur primaire le combatte au poste qui lui est assigné. Mais ce n'est pas en soufflant sur les lumières (le père Girard ne croit pas à la moralité de l'ignorance), c'est en rétablissant l'équilibre rompu entre la culture intellectuelle et la culture morale, en donnant même à celle-ci la plus grande part et le premier rang.

Dans le temps où il se pénétrait de cette grande et simple vérité, tandis qu'il la mettait en pratique dans les salles de son humble école, on agitait ailleurs à grand bruit la question qu'il avait su résoudre. Cependant la nouvelle de ses succès, répandue de proche en proche jusque dans les grandes capitales, lui attira de nombreux visiteurs. Écoutez-le nous raconter lui-même comment il fut compris et jugé par une dame française de grand mérite.

« Je lui fus présenté à Genève, nous dit-il, et elle voulut bien s'entretenir avec moi sur l'éducation de la jeunesse. Elle était du comité des dames qui surveillaient à Paris les écoles de jeunes filles. Un cri venait de s'élever dans le monde contre l'instruction que l'on cherchait à répandre dans toutes les classes de la société: on ne voulait y voir que du mal, ou du moins de grands dangers. Je convins que d'apprendre à lire, écrire et chiffrer à la jeunesse, sans s'appliquer à former son esprit à la vérité et son cœur au bien, c'était d'un côté la laisser inculte, et de l'autre lui fournir les moyens de faire plus de mal, si jamais elle voulait en faire.... Cette dame vint visiter mon école l'été suivant. Dans la salle des petits, elle prêta toute son attention aux exercices de vive voix, que j'avais ajoutés aux stériles éléments de lecture, d'écriture, de calcul et de récitation, pour commencer la culture de l'esprit et du cœur. Nous montâmes dans la seconde salle, où se donnaient les premières leçons de langue... elle passa en revue leur travail. Ayant tout vu à son gré, elle vint à moi précipitamment, comme en triomphe, et me dit: — A présent, je vous comprends; vous cultivez l'esprit des enfants, mais vous donnez la direction (2). »

Tel était, en effet, le secret du père Girard, si l'on peut appeler un secret l'inspiration naturelle d'une droite raison et d'une âme pieuse, qui comprennent et qui sentent que la mission de l'instituteur est de continuer l'œuvre des parents; qu'en un mot l'instituteur doit élever les enfants, et non pas seulement les instruire.

Mais quel moyen emploiera-t-il pour atteindre son but? L'enseignement primaire est nécessairement très-borné; le père Girard ne se fait là-dessus aucune illusion; il est bien éloigné de l'ambition de transformer les écoles primaires en autant de collèges, et faire parcourir aux élèves le cercle entier des connaissances humaines, réduites, il est vrai, à leurs plus secs éléments. Non, le sage instituteur de Fribourg reconnaît que le langage, la lecture, l'écriture et le calcul sont les objets qui appartiennent essentiellement à

l'enseignement primaire. C'est là qu'il faut choisir le terrain sur lequel on essayera une meilleure culture. Ce terrain, le père Girard l'a trouvé, il l'a exploité d'une manière aussi simple que nouvelle; nous avons dit avec quel succès.

Il savait tout ce qu'on peut dire sur l'heureuse influence de l'étude des langues dans les collèges classiques, non-seulement comme moyen de développer l'intelligence par les exercices de grammaire et de style, mais encore par le fond même des lectures qui offrent aux élèves les grands exemples de l'antiquité. Cet élément de succès n'est pas à la disposition de l'instituteur primaire; mais n'a-t-il pas aussi bien, n'a-t-il pas mieux peut-être, à quelques égards, dans la langue maternelle? Oui, l'enfant des écoles primaires peut recevoir par cet enseignement la science dont il a besoin pour former son jugement et pour ennoblir son cœur. Cependant cette étude a été longtemps réduite à l'exposition sèche et frivole de formes grammaticales, qui ne disaient rien à l'âme et à la raison de l'enfant. Le père Girard substitue à des abstractions arides le tableau attrayant de la langue animée, agissante, appliquée à son objet; c'est par les choses que l'enfant arrive aux expressions, par les faits de l'ordre physique ou moral qu'il est conduit aux signes qui les représentent: la comparaison des signes entre eux résultera de la comparaison même des idées, et les notions grammaticales en découleront comme une conséquence naturelle. Procéder ainsi par la méthode d'observation, arriver par degrés du concret à l'abstrait, n'est-ce pas suivre, en la développant, la marche que l'ingénieuse nature indique à la mère, première institutrice de son enfant?

Voilà pour l'intelligence. Les besoins du cœur ne seront pas moins bien satisfaits: le même guide, cette mère soucieuse et tendre, que notre instituteur observe avec tant de soin, est encore ici son modèle. La mère instruit l'enfant à aimer autant qu'à connaître: elle saisit dans le nouveau-né les premières traces de sentiment; elle ne cesse de les développer et de les étendre aux objets qui l'entourent; les progrès sont rapides, et les premières caresses de l'enfant devançant de beaucoup ses premières paroles. Qu'il acquière encore quelques nouvelles clartés, que sa raison naissante s'élève enfin à la notion de cause, et sa mère lui enseigne à tendre vers le ciel ses petites mains; elle lui nomme le bien-faiteur invisible qui lui donne toutes choses et ne lui demande que son cœur.

Devenu religieux sur les genoux de sa mère, l'enfant ne cessera pas de l'être sous les yeux de notre vénérable instituteur. Le Dieu des chrétiens est l'idée centrale autour de laquelle le père Girard groupe toutes les autres; c'est la pensée habituelle qui donne à tout le reste un intérêt nouveau: de là découlent les notions de tous les devoirs; rattachés à ce principe, ils pourront être enseignés sans ordre systématique et selon l'occasion; ils n'en formeront pas moins un solide faisceau.

Tous les exercices oraux ou écrits de l'enseignement de la langue maternelle sont empreints de ce caractère naïvement religieux. C'est de l'abondance du cœur que ce flot s'épanche toujours calme et pur; et, pour que ces leçons captivent mieux l'enfant, elles lui sont présentées sous la forme d'un exemple vivant: cet exemple, on le prévoit, c'est celui de Jésus-Christ; tel est, pour les disciples du philosophe chrétien, l'idéal du sage. Eh! comment les petits ne souhaiteront-ils pas de se former sur ce modèle, lorsqu'ils ne peuvent méconnaître que le guide qu'ils voient et qu'ils chérissent doit sa tendre bienveillance, sa patiente fermeté, toutes les vertus qui le rendent aimable, à ce Dieu qu'il les presse d'aimer?

Ainsi réformée, l'étude de la langue maternelle devient le cadre où l'instituteur renferme tout ce que l'enfant a besoin de savoir pour la suite de la vie. L'élève du père Girard apprend à parler correctement, mais c'est son moindre avantage; bien dire ne vient qu'à la suite de bien faire. Voyez plutôt l'épigraphe de l'ouvrage; elle résume tout le système:

(1) Nous avons cité le prix Montyon; le père Girard fut aussi nommé chevalier de la légion d'honneur et membre correspondant de l'Institut.

(2) De l'enseignement régulier de la langue maternelle (introduction au Cours éducatif).

« Les pensées pour le cœur et la vie ; les mots pour les pensées. » Et sans doute ces leçons du pieux franciscain, données comme en passant, ont dû produire d'autant plus d'effet qu'elles étaient moins directes. *Il instruisait, sans l'air instructif.* Mais, pour enseigner ainsi, combien ne faut-il pas de lumières et de zèle ! Plus la méthode est excellente, moins elle peut se passer d'un bon maître ; elle doit s'identifier avec lui ; et qui croira qu'on puisse obtenir une bonne éducation sans de bons éducateurs ? On sait bien que le procédé ne remplace pas l'intelligence, que les paroles ne tiennent pas lieu du cœur ; seulement le père Girard met dans la main du sage ouvrier le meilleur instrument ; et puis, à l'imitation de Jésus-Christ, *il a donné un exemple afin que l'on suivit ses traces*, et, en se retirant de la carrière, en ouvrant la voie à ses disciples, il a pu leur dire : « Allez et enseignez. » Que les instituteurs, les pères et mères, amis de l'enfance, méditent encore les écrits du père Girard, qu'ils relisent son introduction au Cours de langue maternelle ! On ne peut que profiter dans le commerce de ce bon et pieux génie ; et, comme sa simplicité, sa candeur, charmaient tous ceux qui visitaient son école, ses écrits attirent par une grâce naturelle unie à la plus haute raison. Ils font naître dans les cœurs généreux le désir d'imiter le maître et

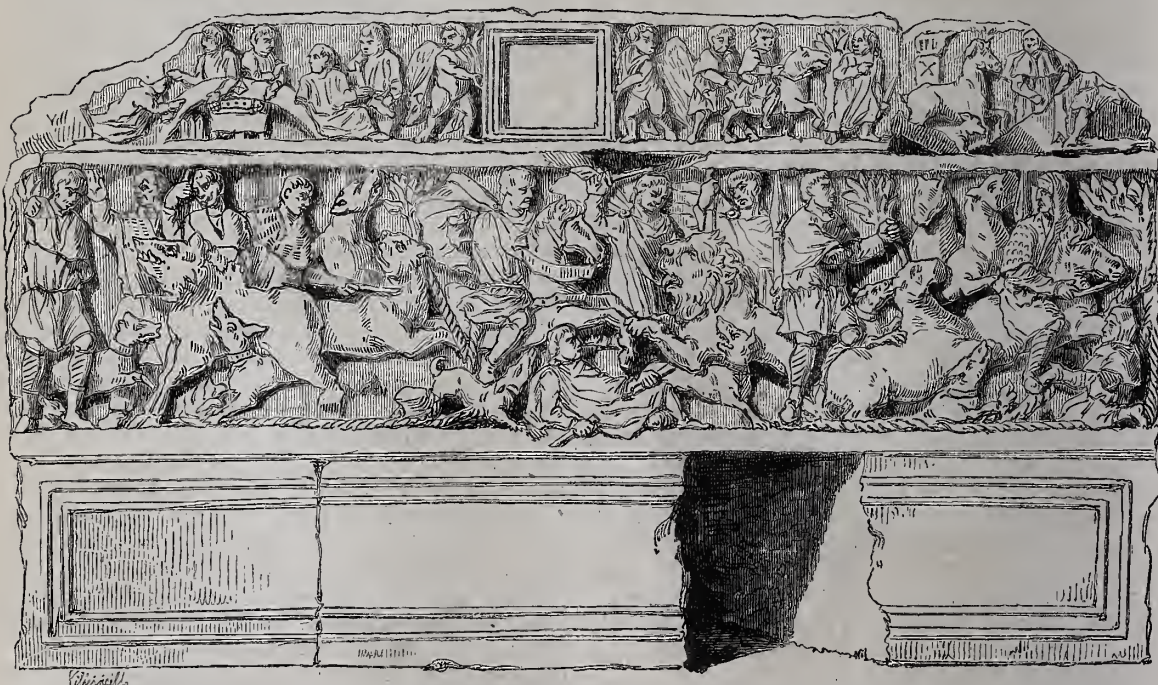
de concourir à son œuvre salutaire ; car, il faut se le dire, si chacun faisait, selon ses forces, l'instituteur dans son école, le maître dans son atelier, le père dans sa maison, ce que Grégoire Girard a fait, vingt ans de sa vie, pour les enfants de Fribourg, on s'aimerait mieux sur la terre, et l'on y serait plus heureux.

## DÉOLS

(Département de l'Indre).

Au nord de Châteauroux, à 2 kilomètres, au milieu d'une vaste plaine, sur la rive droite de l'Indre, est ou plutôt était située l'ancienne ville de Déols ou Bourg-Dieu, autrefois l'une des plus considérables du bas Berry. C'est une vaste ruine ; partout des pierres et des murs abattus, partout la trace de guerres impitoyables, à la suite desquelles on pillait, brûlait, tuait au nom de Dieu. La porte de l'Horloge et la rue sont encore debout. Un nouveau pont a remplacé celui qui se trouvait autrefois en face de la porte de Paris. On aperçoit encore les piliers quand les eaux sont basses.

Selon la chronique écrite par un moine de l'abbaye, à



Le Tombeau de Léocade, à Déols. — Dessin de M. Villevielle.

l'époque où saint Ursin prêchait l'Évangile aux habitants du Berry au quatrième siècle, Denis, Gaulois, possédait les terres de Dieux et de Déols ; il était doublement vénéré, ayant, dit la chronique, plus de six pieds et plus de cent ans ; avec cela bon, généreux, et délivrant le pays d'animaux dangereux, « assez semblables à des licornes, dit encore la chronique, mais sans cornes. » A la suite de fléaux qui se reproduisirent durant plusieurs années, Dieu lui apparut pendant son sommeil, et lui donna l'ordre d'aller chercher à Bourges le Romain Léocade, et de le nommer son successeur après qu'il se serait fait baptiser.

Léocade reçut le baptême avec son fils Ludre. Ce fils mourut peu de temps après, et, sur sa demande, son corps fut déposé dans un tombeau que son père venait de faire construire pour lui-même. Le tombeau, en marbre blanc, est orné d'un bas-relief dans le style gallo-romain, et d'une frise qui semble appartenir à une époque ultérieure, et représen-

ter, soit des actes de la vie chrétienne, soit des scènes de chasse. Il serait parfaitement conservé si une superstition aveugle ne venait chaque année enlever quelques morceaux pour guérir certaines maladies. On attribue généralement à Léocade la fondation de la ville de Déols. Ses successeurs y bâtirent des palais et y résidèrent jusqu'au dixième siècle. Cette histoire peut se résumer en quelques mots. Ebbes, l'un d'eux, recueille des moines bretons qui fuyaient les Normands ; il fonde pour eux l'abbaye de Saint-Gildas, et meurt des suites d'une blessure reçue dans une bataille contre les Normands. Raoul le Large, son fils, se retire à Châteauroux. L'abbaye acquiert, à partir de cette époque, une puissance considérable ; les papes confirment ses privilèges ; ils la visitent et la nomment la Mamelle de Saint-Pierre ; l'abbé prend le titre de prince de Déols et bat monnaie. Sa puissance fait envie à tous les partis. Ruinée par les Normands au dixième siècle, et rebâtie en 992, elle

subit un siège en 1076 ; en 1152, la plus grande partie de la ville est brûlée ; en 1187, Philippe-Auguste veut la reprendre aux Anglais. Au seizième siècle, les huguenots et les catholiques en sont maîtres tour à tour. Pendant la Ligue, elle subit plusieurs sièges.

Du reste, la fatalité a poursuivi l'abbaye de Déols jusqu'à

notre temps. En 1829, il en subsistait encore de magnifiques ruines : le général Bertrand, ayant appris qu'on voulait les détruire, donna ordre de les acheter ; mais déjà elles étaient vendues pierre à pierre au maçon. Aujourd'hui, comme témoignage de son existence, il ne reste plus debout qu'un clocher d'un style particulier, en ce que l'on y voit,



La Tour de Déols. — Dessin de M. Villevielle.

sur une tour carrée, un toit conique et des clochetons cylindriques couronnés de cônes. « Les clochetons, dit M. de Caumont dans son excellent *Abécédaire d'archéologie*, n'ont guère été employés durant le règne de l'architecture romane ; j'en connais à peine, dans le nord-ouest de la France, quelques exemples du onzième siècle, et l'on peut affirmer qu'ils ont été fort rares dans ce pays avant la seconde partie du douzième. L'église Notre-Dame de Poitiers en a plusieurs

d'une forme très-élégante, et j'en ai vu de pareils sur d'autres églises regardées comme appartenant au douzième siècle. On peut admettre que leur présence dans les monuments romans est une des innovations qui préparaient insensiblement l'avènement de l'architecture à ogives. »

## LES ÉVANGILES DES QUENOUILLES.

Sous ce titre quelque peu bizarre, nos pères désignaient un recueil célèbre parmi les bibliophiles, et qui ne renferme que des légendes racontées par de bonnes vieilles femmes en filant leur quenouille. On prétend, sans pouvoir en apporter des preuves bien positives, que maître Fouquart de Cambrai, Antoine Duval et Jean d'Arras dit Caron, furent les premiers collecteurs de ces contes, écrits primitivement en français pour l'usage des Flamands, puis traduits en anglais dès le seizième siècle et imprimés par Wynkyu de Worde, avec figures. Les historiettes contenues dans les *Évangiles des quenouilles* nous semblent beaucoup moins naïves, beaucoup moins amusantes surtout, que les contes de ma mère l'Oie, dits avec tant de charme par Perrault; elles conservent cependant une certaine célébrité parmi les amateurs, et le fameux Dibdin en a inséré de longs extraits dans le livre qu'il a publié sous le titre de *Typographical antiquities*. Pour en donner une idée au lecteur, nous nous contenterons d'en rapporter une seule en l'analysant. Nous dirons, avant de poursuivre, qu'au dire du savant Van-Præct l'édition la plus ancienne de l'*Évangile des quenouilles* remontait à l'année 1476.

Nous choisissons, pour remplir notre but, l'historiette du quinzième dialogue.

Au dire de l'une des bonnes vieilles qui font les frais de la soirée, les cigognes que la belle saison ramène dans les riches campagnes du Brabant se retirent, comme tout le monde sait, lorsque l'hiver approche, mais c'est pour se rendre dans les saints lieux. Arrivée en Palestine, une étrange métamorphose s'opère : la cigogne devient *personnaige* ayant vraie figure humaine. De là, récit merveilleux d'un pèlerin, qui rencontre un de ces oiseaux changés en hommes au bas du mont Sinaï, non loin du célèbre monastère de Sainte-Catherine. Il lui demande quelle route il faut suivre pour gagner les lieux vénérés. *Cette créature lui répond*, lui enseigne son chemin, et lui tient longue compagnie. Sans que le bon Flamand s'en doute, c'est un de ses voisins aîlés, habitant, lorsque la saison le permet, les tours de son hôtel. En une pareille rencontre, le doute peut être permis. La cigogne le devine, et présente au dévot pèlerin un anel d'or qu'elle a recueilli jadis « en la place de lez sa maison. » C'est justement l'anneau que le Brabançon donna jadis à sa femme lorsqu'il l'épousa. La cigogne ne fait nulle difficulté de rendre le précieux anneau, et, pour récompense de sa fidélité, fait promettre au voyageur qu'à l'avenir les porchers et les vachers de l'hôtel ne la molesteront plus, en Flandre, lorsqu'elle aura repris la forme d'un oiseau.

Un exemplaire des *Évangiles des quenouilles*, imprimé chez Colard-Mansion, et réuni à quelque autre rareté du même genre, s'est vendu, à la vente du célèbre MacCarthy, 445 francs. Ce serait beaucoup pour un livret de 21 feuillets, s'il ne portait la date de 1476.

L'État n'est point un fantôme; c'est l'assemblage de toutes les familles.

FÉNELON.

## CONSOMMATION DES HOUILLES ÉTRANGÈRES.

La quantité de houille consommée annuellement en France est d'environ 43 millions de quintaux métriques : sur cette quantité l'Angleterre en fournit 3 millions, la Belgique 8 millions, la Prusse rhénane 1 million. Ainsi les mines étrangères, au détriment de nos propres mines, fournissent environ un quart de notre consommation.

Ce résultat devient encore plus grave si l'on considère, non pas seulement l'industrie des mines, mais l'industrie des transports. La valeur ajoutée au prix de vente sur les mines par les frais de transport jusqu'aux lieux de consommation est d'environ 56 millions. Bien qu'une proportion

notable des 43 millions de quintaux métriques soit consommée sur place ou à peu de distance des mines, l'utilité de la houille est si grande, que dans beaucoup d'endroits la surcharge causée par les frais de transport est le sextuple du prix de la houille sur le carreau de la mine. En moyenne, on peut estimer que les frais de transport égalent et même dépassent légèrement le prix originaire de la houille. Ainsi, à la suite de l'industrie des houillères prend place une industrie d'une valeur économique équivalente qui n'en est pour ainsi dire que la continuation; c'est le transport du produit des houillères jusqu'aux lieux de consommation.

Au point de vue de la première industrie, comme au point de vue de la seconde, on comprend donc combien il y aurait d'intérêt pour la France à faire profiter sa propre population du travail causé, soit par l'extraction, soit par le transport des 12 millions de quintaux métriques qui lui sont fournis dans l'état actuel par l'étranger. A la vérité la houille étrangère qui est consommée en France n'est pas entièrement transportée par l'étranger. Non seulement la partie du transport qui a lieu dans l'intérieur de la France se fait par le commerce français, mais il prend également part dans une certaine proportion au transport par mer. Malheureusement notre proportion n'est pas aussi forte qu'il le faudrait pour la prospérité de notre marine.

En effet il se découvre ici un nouveau point de vue : c'est celui de l'activité du commerce maritime, activité essentielle non pas seulement pour les bénéfices qui en résultent, mais surtout pour la formation des hommes de mer, agents si essentiels de la grandeur et de l'indépendance de la nation. Le poids total des marchandises transportées dans les ports de France, soit par le cabotage, soit par la grande navigation, sous pavillons français et étrangers, n'exécède pas 28 à 30 millions de quintaux métriques : or le poids total de la houille transportée soit par cabotage, soit par grande navigation, est de 4 millions de quintaux métriques. Donc la houille forme environ un septième du poids total que met en mouvement le commerce maritime; et ce simple chiffre marque plus clairement que tous les discours, combien il serait important que cette marchandise n'arrivât dans nos ports que sur nos navires français.

Or ces 4 millions de quintaux métriques de houille se répartissent à peu près ainsi : 3 millions importés d'Angleterre, 1 million provenant des mines françaises par voie de mer. Quant aux houilles de Belgique, elles n'entrent dans le commerce maritime que pour une quantité si insignifiante, qu'il est inutile d'en faire mention. Le fait définitif c'est que les houilles anglaises entrent seules en ligne avec les houilles françaises sur le terrain de la navigation.

Il eût donc été essentiel, si l'on jugeait à propos de donner aux mines de l'Angleterre une partie de l'approvisionnement de la France, d'assurer au moins à la marine française le transport exclusif de cet approvisionnement. A ne consulter que les tarifs de douane, il semblerait qu'il en doit être ainsi. En effet ces tarifs doublent et triplent les droits d'entrée de la houille, lorsque l'importation se fait par la marine étrangère. Ainsi les droits d'entrée de la houille dans tous les ports compris entre Dunkerque et les sables d'Olonne est de 55 cent. le quintal métrique par navires français, et de 1 franc 40 cent. par navires étrangers; des sables d'Olonne à Bayonne et sur tout le littoral de la Méditerranée, de 33 cent. par navires français et de 88 cent. par navires étrangers. La navigation sous pavillon français trouve donc là un très grand avantage sur la navigation sous pavillon étranger, et cet avantage assure incontestablement de la supériorité à notre marine marchande quant à ce genre de transport, sur toutes les marines moins favorablement traitées. Malheureusement, il y a une exception, une seule, et cette exception suffit pour détruire radicalement ce privilège. C'est que la marine anglaise, en vertu du traité de navigation du 8 février 1826, se trouve placée, sous le rapport des droits de

douane, dans la même condition que la marine française pour l'importation des produits fournis par le sol de la Grande-Bretagne. Donc la faveur que les tarifs accordent à notre marine, n'existe qu'à l'égard des marines qui ne lui font, sur ce chapitre, aucune concurrence et se trouve précisément annulée à l'égard de la seule marine contre laquelle il eût été essentiel de couvrir la nôtre. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, les navires anglais étant ainsi admis dans nos ports en libre et égale concurrence avec les nôtres, l'importent sur eux par l'économie de leur navigation, et nous soustraient le bénéfice de la majeure partie des importations de houille. La proportion relevée sur les tableaux de la douane est d'environ un tiers pour nos navires et de deux tiers pour les navires anglais.

Ainsi non seulement nous faisons travailler les mineurs anglais pour 3 millions de quintaux métriques qu'une augmentation d'activité et, par conséquent, de prospérité dans nos houillères, nous fournirait aussi bien, tout en nous créant par les consommations de tous genres de nos mineurs, des débouchés que les mineurs anglais ne nous procurent point; mais nous faisons travailler leurs matelots pour le transport de 2 millions de quintaux métriques. C'est la neuvième partie du poids des marchandises de toute nature mises annuellement en mouvement par notre cabotage, c'est-à-dire par la navigation d'un port de France à un autre; de telle sorte que cette pépinière de cabotage, si essentielle à toute marine, soit commerciale, soit militaire, augmenterait chez nous dans la même proportion par le seul travail de la houille, si le traité de 1826, au lieu de la protéger, comme il aurait fallu, ne l'avait au contraire abandonnée aux chances ruineuses de l'égalité. On peut prendre idée des ressources maritimes des deux puissances rien que par la comparaison des transports de houille faits par le cabotage des deux pays : chez nous, en effet, le cabotage, comme nous l'avons dit tout à l'heure, transporte un peu moins d'un million de quintaux de houille, tandis qu'en Angleterre il en transporte 70 millions. Une telle pépinière de matelots fournit naturellement au commerce des conditions d'économie que nous ne pouvons atteindre.

Mais ces considérations, tout importantes qu'elles soient, n'arrivent cependant point encore au point le plus essentiel de la question. Laissons même de côté la question des transports; supposons, si l'on veut, que par un changement dans les tarifs, leur monopole soit désormais assuré à la marine française; voici un tout autre point de vue qui se présente. La houille tirée des mines de l'Angleterre, grâce à l'économie des transports maritimes, se trouve en définitive semée sur tout notre littoral de la Manche, de l'Océan, de la Méditerranée, et monte par les fleuves et les canaux jusque dans l'intérieur du pays : c'est un bien qui se présente à nous aussi naturellement que s'il provenait de notre territoire même; l'industrie s'en empare, s'y habitue, fonde sur lui ses calculs et ses établissements, et dans une partie notable du pays, la prospérité, on peut même dire l'existence des manufactures se trouve fondée sur un combustible qui n'est pas dans la main de la nation, mais dans les mains d'une nation étrangère et souvent rivale. Que l'on jette les yeux sur la carte ci-jointe, et l'on y verra toute l'étendue qui est couverte par la houille de l'Angleterre. Pour l'industrie, la houille, c'est pour ainsi dire ce qu'est pour l'agriculture le sol lui-même. Ainsi, sur toute cette superficie, le sol industriel n'est plus à la France, il est à l'Angleterre. C'est sur ce sol importé que nos manufactures reposent.

Mais ce sol est-il bien sûr? ne dépend-il pas de l'Angleterre, dans le cas d'une rupture avec la France, de lui causer, par le simple retrait de ses houilles, un désastre aussi funeste qu'un bombardement qui mettrait en ruine toutes les manufactures dont il s'agit? Ces manufactures n'ont de raison d'exister au lieu où elles sont, plutôt qu'au voisinage de nos mines, que dans la plus grande facilité de leur alimentation

par l'Angleterre; cette alimentation s'interrompant, leurs conditions d'existence changent aussitôt, et les voilà qui s'ébranlent : elles tendent à prendre place ailleurs, ou pour mieux dire à succomber devant la concurrence de celles qui, au lieu de reposer sur le sol étranger, reposent sur le sol inébranlable du pays. Ainsi, sans armes, sans combats, sur un simple signe des douanes de l'Angleterre, une commotion industrielle considérable peut nous atteindre tout à coup. C'est comme un tremblement de terre qui serait aux ordres de nos voisins.

Admettons même qu'il ne faille pas pousser les choses jusqu'à une ruine générale, puisque beaucoup d'établissements pourraient continuer à subsister, quoique péniblement, dans de telles circonstances; il n'en est pas moins vrai qu'il y a là tous les éléments d'une crise, et il n'en faut pas davantage pour causer, de proche en proche, les perturbations les plus considérables dans le commerce et l'industrie. Il n'y a pas à dire que, même en cas de guerre, l'Angleterre serait toujours intéressée à percevoir le bénéfice de la vente de ses houilles en nous les adressant par le commerce des neutres. Il est évident que la perte d'un marché de trois millions de quintaux, surtout abstraction faite du transport, est un sacrifice pour ainsi dire insignifiant, pour une nation qui, par son cabotage seulement, sans parler de la consommation sur place, et du transport à l'étranger, en met en mouvement plus de 70 millions de quintaux. Il est impossible de concevoir une grande action produite sur l'ennemi à meilleur marché. Il en coûterait certainement davantage pour le bombardement du moindre port.

Sans même aller jusqu'à la guerre, une fois notre régime industriel bien constitué, ayant pris ses habitudes et son équilibre, engagé ses capitaux en vue de l'alimentation qu'il reçoit de l'étranger, qui empêcherait l'Angleterre de profiter de ce besoin définitivement enraciné que nous avons de son secours pour nous le faire payer à son gré? Qu'elle impose un droit à la sortie de ses houilles, notre industrie, qui, à moins de déplacer ses établissements, ne saurait plus se passer de ce combustible, sera bien obligée de payer, outre les frais d'extraction, outre les frais de transport, ces nouveaux frais qui, au lieu d'entrer, comme les précédents, dans la caisse des propriétaires de mines et des armateurs, iront directement dans le trésor britannique. Sans doute, en dernière analyse, ce seront les consommateurs qui acquitteront cette surcharge; mais qu'est-ce à dire? sinon que, sous la forme obscure d'une élévation dans les prix de vente, la population payera une véritable contribution à l'Angleterre. Au lieu d'entretenir chez elle des mineurs et des marins, elle les entretiendra chez une puissance étrangère, et, par-dessus le marché, elle payera tous les ans à cette puissance un véritable impôt.

Et cette supposition, qu'il était facile d'entrevoir dès l'origine, n'est point une supposition gratuite. Elle jouit malheureusement dès à présent d'une réalité qui n'est peut-être qu'un prélude. Lors des négociations du traité du commerce de 1826, il fut entendu, en termes plus ou moins explicites, que l'Angleterre ne proliférerait point de la faveur qui lui était faite pour frapper ses produits d'un droit de sortie; et pour un regard superficiel, il pouvait, en effet, sembler qu'un tel droit ne serait jamais dans ses véritables intérêts, puisqu'il tendait à diminuer son marché. Mais c'est trop peu tenir compte de la force des habitudes prises. Et aussi, après avoir laissé pendant quelques années la houille anglaise réduite au plus bas-prix, par l'absence de tout droit de sortie, faire peu à peu son chemin sur notre territoire, et les établissements se fonder peu à peu sur son usage, le gouvernement anglais a-t-il déjà fait un premier pas dans ce système de douane qui peut lui devenir si profitable. Un droit de sortie est, dès à présent, imposé sur les houilles que les mines anglaises nous expédient, et rien ne nous garantit que ce droit ne soit pas destiné à s'élever à mesure que

les circonstances paraîtront se prêter à cet accroissement.

On peut croire que s'il n'était pas possible d'approvisionner convenablement notre littoral avec les houilles de provenance française, il eût été d'une plus sage politique de les ouvrir aux houilles belges de préférence aux houilles anglaises; car, entre la France et la Belgique, le commerce ne saurait nouer trop de rapports; ces rapports, en attendant des liens politiques plus directs, forment une liaison entre ces deux pays solidaires à tant d'égards, et qui, pour leur salut mutuel, ne peuvent trop se tenir. Les états de douane font foi que le mouvement des houilles belges par Dunkerque, vers les ports français de la Manche et de l'Océan, ne cessait d'aller en se développant, lorsqu'à partir de 1834 diverses ordonnances

rendues en faveur des houilles anglaises, ont obligé les houilles belges à leur céder le marché; de telle sorte que, de 1834 à 1838, le mouvement des houilles anglaises vers nos ports a sextuplé.

Telle est toujours la condition dans laquelle nous sommes, et qui produit les divers effets commerciaux dont nous avons cherché à donner ici un aperçu. Aujourd'hui, que les habitudes de l'industrie sont prises, il est sans doute très-difficile d'y rien changer. Mais néanmoins on ne doit pas méconnaître que la tendance générale qui convient aux intérêts permanents du pays, doit être de favoriser autant que possible l'exploitation de nos houillères en diminuant les frais d'extraction, en abaissant par tous les moyens possibles les prix de vente,



Géographie de la consommation des houilles étrangères en France.

[ Les hachures horizontales indiquent les portions du territoire français dans lesquelles se répand la houille anglaise.

Les hachures verticales, celles dans lesquelles se répand la houille belge.

Les hachures croisées, celles dans lesquelles se répandent concurremment la houille belge et la houille anglaise.

On s'est borné à indiquer les principaux ports de mer et les principaux bassins houillers de la France, avec les voies navigables au moyen desquelles peut s'opérer le transport intérieur de la houille, soit de la circonférence au centre pour les houilles étrangères, soit du centre à la circonférence pour les houilles françaises. ]

et en ouvrant vers tous les centres industriels, véritablement nationaux, les voies de communication les plus économiques. C'est ainsi que la France, qui, de tous les États du continent, est le plus heureusement doté en fait de combustibles minéraux, tirera de ce bienfait de la nature tout le parti qui doit en résulter pour sa prospérité et son indépendance. Mais quel que soit à l'intérieur le développement des

principes qui influent sur la prospérité souterraine, ce ne serait rien si une sage administration du régime des douanes ne venait s'y joindre. C'est ce dont on peut juger par les considérations que nous avons exposées. Telles sont, en effet, les jeux souvent décisifs pour la fortune des nations, qui se cachent sous les chiffres trop souvent inaperçus des tarifs d'importation et de navigation.



## MUSÉE ÉGYPTIEN.

COUR DU LOUVRE.



Musée du Louvre. — Monuments égyptiens. — Sphinx de granit rose — Dessin de Freeman.

On a rassemblé dans une galerie du Louvre, au rez-de-chaussée, du côté de la cour opposé à celui de l'horloge, divers monuments égyptiens, auparavant épars dans le Musée de sculpture antique et dans d'autres parties de l'édifice. Ces monuments qui, pour le public, avaient peu de signification lorsqu'ils étaient mêlés aux œuvres grecques et romaines, offrent aujourd'hui, par leur rapprochement, un spectacle tout nouveau; ils saisissent plus vivement l'im-

agination; leur ensemble appelle et concentre la pensée sur la mystérieuse civilisation de l'ancienne Égypte, sur son art étrange et son obscure histoire. Ce n'est point que ce Musée spécial soit encore assez riche pour donner une satisfaction complète à la curiosité et à l'étude. L'architecture, par exemple, n'y est pas suffisamment représentée; on peut en dire autant de cette partie de la peinture et de la sculpture qui, plus abondante et plus variée, initierait

mieux aux détails de la vie domestique. Quoi qu'il en soit, une visite à la galerie égyptienne est, dès à présent, un enseignement précieux.

Les monuments qui, les premiers, méritent notre attention sont les statues, sphinx, statuettes, groupés qui représentent des dieux, des rois ou des particuliers.

Onze statues en granit noir, veiné de rose (une seule exceptée), figurent la déesse Pacht, divinité solaire, à laquelle on attribuait la formation des races asiatiques. Elle a ordinairement une tête de lion surmontée d'un croissant. Des groupes ou statuettes figurent Osiris, Horus et Ammon.

Les rois sont plus nombreux, dans la galerie, que les dieux. Un beau sphinx en granit rose, aux nobles traits malheureusement mutilés, représente un grand roi dont parle Tacite, Ramsès II, de la dix-neuvième dynastie; Ramsès-Méïancoun, vainqueur de l'Éthiopie, conquérant d'une partie de l'Asie, qui régna plus de soixante ans dans le quinzième siècle avant Jésus-Christ. Il couvrit l'Égypte de somptueux monuments; mais, dès ce temps, l'art de la statuaire, qui avait atteint sa perfection sous la dix-huitième dynastie, était en décadence. Les deux cartouches de Ramsès II sont gravés sur la poitrine du sphinx et entre les pattes de devant. A droite, sur la base, on remarque des caractères, répétés aussi à gauche, et que l'on traduit ainsi : « Le Set de Ramsès-Méïancoun donne une vie stable et puis- » sante sur le trône du soleil à toujours ! » C'est une invocation au dieu guerrier Set ou Typhon, que l'on avait vénéré pendant les triomphes des armées égyptiennes, et que l'on en vint, plus tard, à détester jusqu'à mutiler et marteler partout ses statues et ses symboles hiéroglyphiques.

Un autre sphinx gigantesque, en granit rose (hauteur 2<sup>m</sup>,06), représente le roi Ménéphthah ou Ménophis, treizième fils de Ramsès II. Chacune des pattes du lion repose sur un anneau qui paraît être le symbole d'une longue période de siècles. On croit que ce fut ce roi qui persécuta les Hébreux, et qui périt au passage de la mer Rouge.

Deux sphinx en basalte représentent, l'un le roi Néphérités qui régna l'an 398 avant J.-C., l'autre son successeur le roi Hakoris.

Un sphinx en grès statuaire figure le roi Nectanébo I<sup>er</sup>, qui était sur le trône 378 ans avant J.-C.

Six autres sphinx ne portent aucune inscription.

*La suite à une autre livraison.*

## LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 150, 181.

Les Ciliciens se hâtèrent d'obéir en rapportant les vêtements des prisonniers, en les chaussant eux-mêmes, et leur présentait le miroir les yeux baissés. Lorsqu'ils eurent achevé, tous tombèrent aux genoux des Romains avec de grands gémissements. Les uns se tordaient la barbe en signe de désespoir; d'autres couraient leurs fronts jusqu'à terre. Il y en avait même qui versaient des larmes!

Isidore leur fit signe de se relever.

— Rome a toujours été une bonne mère pour les Ciliciens, dit-il; depuis longtemps elle les habille des tissus fabriqués pour elle en Égypte et en Phénicie; elle les nourrit du blé qu'elle achète en Sicile, et elle leur prodigue les trésors fournis par toutes les nations. Espérez donc en sa clémence, et pour la mériter, laissez ces généreux patriciens retourner librement dans leur patrie.

Les pirates coururent chercher une échelle et la placèrent au bord du navire, le bord appuyé sur les vagues (1).

Isidore la montra aux prisonniers.

— Allez, reprit-il, en portant la main à sa bouche, et tournant le corps de droite à gauche, selon l'usage romain. Que les frères d'Hélène vous guident heureusement, et puissiez-vous faire connaître par votre exemple le respect d'Isidore pour les fils de Quirinus.

Les matelots prirent alors chaque prisonnier sous les bras, comme pour les aider à marcher, et les entraînent vers l'échelle qui devait les précipiter dans les flots; mais tous quatre opposèrent une résistance inattendue, et le jeune proscrit ayant arraché à un soldat son épée et son bouclier, s'appuya à la pavesade où il se mit en défense. Isidore saisit vivement un de ses javalots qui se trouvaient à ses pieds; mais, avant qu'il eût pu s'en servir, un léger cri poussé derrière lui arrêta sa main; il se retourna et aperçut une jeune femme qui venait de paraître à la porte de la chambre construite sous le grand mât.

Un seul regard suffisait pour faire connaître la matrone, initiée de longue main à l'emploi de cet arsenal de luxe et de coquetterie que l'on appelait à Rome *le monde d'une femme*. Ses cheveux, naturellement bruns, étaient devenus blonds, grâce à l'emploi du savon des Gaulles; de petits croisants noirs collés sur ses joues en faisaient ressortir la blancheur. Ses pieds étaient chaussés de cothurnes de pourpre; une *rica* de gaze tombait de sa tête jusqu'à ses épaules; elle tenait dans la main droite une boule d'ambre qui, en s'échauffant, exhalait un léger parfum, et avait autour du cou un serpent vert émeraude dont les plis glacés la rafraîchissaient. Des crotules de perles suspendues aux oreilles, des colliers et des bracelets de diamants, des anneaux enrichis de pierres magiques complétaient ce costume qu'un des *fénérateurs*, établis aux arcades de Janus, n'eût point estimé moins de vingt millions de sesterces (1).

A ses côtés marchait un vieillard vêtu de la robe prétexte, et suivi de deux licteurs.

Elle s'était arrêtée à quelques pas d'Isidore, en le voyant prêt à lancer le javalot, et avait jeté le cri auquel le pirate s'était retourné.

Le visage de ce dernier s'adoucit à la vue de la belle Romaine; et cependant il dit brusquement :

— Que cherches-tu? Tes oreilles ont-elles si aisément reconnu l'accent des hommes de ta patrie?

— Y a-t-il donc ici des Romains? demanda-t-elle surprise.

— Et qui se vantent de l'être, reprit Isidore.

— Par Hercule! ils auraient besoin de trois grains d'anticyre! s'écria le vieillard à la robe bordée de pourpre; ne savent-ils pas que c'est courir à leur perte?

— Le fils de Pelée est parmi eux, objecta ironiquement Isidore; armé du bouclier et de l'épée, il espère vaincre seul la flotte des Ciliciens.

— Où est-il? demanda la Romaine, dont les regards cherchèrent le prisonnier.

— Celui qui va mourir salue sa cousine la belle Plaucia! dit le jeune homme en écartant un peu le bouclier dont il avait couvert sa tête et sa poitrine.

A cette voix, la patricienne tressaillit; elle fit quelques pas en avant, aperçut le prisonnier, et laissa tomber sa boule d'ambre en criant :

— Julius César!

— Julius! répéta le vieillard.

— Qui n'espérait pas rencontrer ici le préteur Sextilius et sa fille, ajouta le prisonnier.

— Serait-il véritablement de tes parents? demanda Isidore à la Romaine.

— Il vient de te le dire, répliqua Plaucia; la terre et la mer ont également trahi notre famille; l'une t'a livré César, l'autre mon père et moi-même.

— Oui, soupira le vieillard pitoyablement; ils m'ont enlevé,

(1) Voy. Plutarque, Vie de Pompée.

(1) Environ 3 400 000 francs.

moi prêteur, dans ma propre province, enlevé avec ma litière, mes bagages, mes lecteurs...

— Est-ce là ce qui t'étonne, Sextilius ? dit Isidore avec orgueil ; avant toi, Bélinus avait eu le même sort. Je l'ai vu tout un jour à la place de ce jeune Achille sans cheveux, attendant de moi la vie ou la mort.

— Mais le tout-puissant Isidore lui laissa la vie ! se hâta d'ajouter Plaucia, et il ne sera point aujourd'hui moins magnanime !

— Qui te l'a dit ? demanda le pirate dont le regard venait de heurter le regard hautain du prisonnier, et qui sentait sa colère renaître.

— Songe, reprit la Romaine à demi-voix, que César est l'allié de Ciuna et de Marius.

— Sont-ce des Ciliciens ou des amis de Carthage ?

— C'est le plus noble sang de Rome !

— Offrons donc une libation à Mithra ! s'écria le Carthaginois en relevant le javelot.

Mais Plaucia se jeta devant lui les bras ouverts.

— Arrête ! dit-elle ; si tu peux fermer l'oreille aux conseils de la Romaine, tu ne repousseras pas au moins la prière de l'épouse. Songe que pour me faire consentir à cette union tu m'as promis d'accomplir tous mes souhaits. Aujourd'hui je te demande la vie d'un de mes proches ; tu ne peux me la refuser ; songe que le sang que tu veux répandre est le même que le mien !

Son accent avait à la fois tant d'autorité et de séduction qu'Isidore parut troublé.

— Plaucia ignore, dit-il avec embarras, que ces hommes sont condamnés, que j'ai promis leur mort à ceux qui nous écoutent...

Un murmure de matelots confirma ses paroles.

— Leur mort ! répéta Sextilius, sincèrement étonné ; vous voulez les tuer ! des patriciens qui peuvent payer une forte rançon ?

Cette réflexion, échappée à l'avarice du prêteur plutôt qu'inspirée par sa sollicitude, produisit chez les Ciliciens un changement subit. Leur avidité l'emportait encore sur leur inimitié ; l'espoir d'une riche rançon payée par les Romains remplaça le désir de leur supplice, et, loin de continuer à les menacer, ils commencèrent à les examiner de ce regard joyeux et ami dont on couvre un trésor. Les plus prompts calculaient déjà à demi-voix ce que l'on pourrait en obtenir, et tous répétaient que ce serait folie d'abandonner aux flots de telles richesses. Plaucia qui, de son côté, avait entraîné Isidore à l'écart, employait pour le fléchir toute son influence. Quelque puissante que fût la haine dans le cœur du Carthaginois, la voix de la jeune épouse l'était encore davantage ; il laissa tomber son javelot.

— Que le prisonnier se rachète donc, puisque c'est la volonté de Plaucia, dit-il subjugué.

— Très-bien, reprit Sextilius ; le généreux Isidore se rappellera que j'ai été le premier à lui conseiller cette fructueuse clémence ; il ne reste plus qu'à fixer la rançon et l'époque du payement.

— La rançon sera de vingt talents, répliqua le pirate, près de quitter le pont avec la Romaine ; et je les attends avant les calendes de mars.

Le prêteur parut effrayé de l'énormité de la demande ; mais César, qui avait repris toute sa tranquillité et s'occupait sérieusement à reformer les plis de sa toge, releva la tête :

— Isidore pense-t-il avoir en sa puissance un confiseur du Velabre ou quelque marchand du quartier des Carènes, dit-il dédaigneusement ; César promet pour lui et ses amis cinquante talents, et il les payera avant les ides de février.

Les pirates applaudirent avec de grands cris de joie. Ils admiraient également le courage du jeune Romain, sa magnificence, et jusqu'à cette liberté hautaine ! car, pour qui n'a pas la noblesse du cœur, le mépris ressemble au bruit du fouet qui fait au chien deviner son maître. Il fut convenu

sur-le-champ qu'Agrippa et Lélius partiraient pour la Grèce avec quelques esclaves, afin de réunir les cinquante talents, tandis que César resterait en otage avec Florns.

Les deux messagers furent immédiatement réembarqués sur le *Didyme*. Les adieux se firent avec beaucoup d'embrassements et de larmes.

— Allez, dit César à ses amis, et que l'Eurus vous conduise sans danger jusqu'aux ports de l'Ionie ; surtout profitez-y de votre liberté ; toi, Lélius, pour prendre des bains et essayer les parfums d'Asie ; toi, Agrippa, pour retrouver le goût du *garum des associés* (1) que tu te plaignais, avec attendrissement, d'avoir oublié. Quant à moi, soyez sans inquiétude, il me reste à finir la lecture du vieil Ennius.

Le navire bithynien mit à la voile, et la galère d'Isidore se dirigea, avec toute sa flotte, vers Coracesium.

*La suite à une autre livraison.*

## QUELQUES DÉTAILS HISTORIQUES

### SUR LA FORME DES NAVIRES.

Fin. — Voy. p. 203.

Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, un modèle unique semble avoir prévalu pour toutes les constructions de navires. Les Espagnols et les Portugais suivaient l'exemple des Vénitiens ; les Hollandais et autres peuples septentrionaux puisaient leurs connaissances nautiques aux mêmes sources ; les Anglais eux-mêmes, si jaloux de leur suprématie navale, prenaient des maîtres Italiens l'instruction nécessaire pour améliorer et fortifier leurs sauvages embarcations. On avait l'habitude de placer à l'extrémité de la proue, en manière d'ornement, une figure sculptée qui servait à distinguer les navires d'une nation de ceux d'une autre. Les Vénitiens avaient adopté de préférence un buste ; les Espagnols, un lion ; les Anglais, surtout après l'accession des Stuarts, la figure du monarque régnant, soit à cheval, soit montant un lion. La poupe, au-dessus des fenêtres de la chambre, présentait une surface plane ou *tableau*, avec des jours pratiqués à babord et à tribord donnant l'air et la lumière à la salle de la dunette. Sur ce tableau les Vénitiens, les Espagnols, les Portugais, plaçaient quelque saint ou quelque héros ; quant aux autres nations, elles se contentaient d'exposer sur la poupe les armoiries de l'État.

Avant la fin du seizième siècle, quelques bâtiments portugais et espagnols portaient déjà jusqu'à 80 bouches à feu montées sur affûts. A cette époque le plus fort vaisseau appartenant à la marine anglaise ne portait guère que 50 canons ou pièces dignes de ce titre. Ceux des autres nations étaient encore plus faibles.

Le *Souverain des mers*, construit en 1637 à Woolwich-Kent, « à la grande gloire de Sa Majesté Britannique, » comme dit une description du temps que nous avons sous les yeux, était d'une décoration vraiment royale. On voyait à sa proue le roi *Edgar* à cheval, foulant aux pieds sept rois ; sur la tête de l'étrave, un Amour monté sur un lion ; sur la cloison de proue, six statues : le Conseil, la Prudence, la Persévérance, la Force, le Courage, la Victoire ; sur l'entre-deux des gaillards, quatre figures avec leurs attributs : Jupiter avec son aigle, Mars avec le glaive et le bouclier, Neptune avec son cheval marin et Éole sur un caméléon. A la poupe, une Victoire déployait ses ailes et portait dans une banderole cette devise : *Validis incumbite remis*. Le *Souverain des mers* avait deux galeries de chaque côté ; ces galeries,

(1) *Garum sociorum*, fameuse sauce dont parlent presque tous les auteurs de l'antiquité. C'était une saumure de maquereaux. On en trouve la recette dans les Géoponiques ; elle était fort chère, et fabriquée par une compagnie de négociants associés pour la pêche du poisson qui la fournissait.

ainsi que tout le vaisseau, étaient couvertes de trophées, d'emblèmes, d'écussons de toute espèce. Sa longueur, de la proue à la poupe, était de 232 pieds (anglais). Il portait cinq lanternes, dont une, la plus grande, pouvait contenir jusqu'à dix personnes, debout, et à l'aise. Il avait trois ponts de bout en bout, un gaillard d'avant, un demi-pont, un gaillard d'arrière et une dunette. Son armement se composait comme suit : trente sabords avec canons et demi-canons

à la batterie inférieure; trente sabords aussi avec coulevrines à la seconde batterie; trente-six sabords pour pièces de moindre calibre à la troisième batterie; douze sabords au château d'avant et quatorze au demi-pont; enfin, à l'intérieur, treize ou quatorze pièces braquées, une multitude de meurtrières pour la mousqueterie, dix pièces de chasse et dix de retraite. Il avait onze ancres. « *Le Souverain des mers*, dit Charnock, fut le premier grand vaisseau cons-



[ Dessins de Morel-Fatio. ] Dix-septième siècle. — Galéasse.



Dix-septième siècle. — Le Souverain des mers.

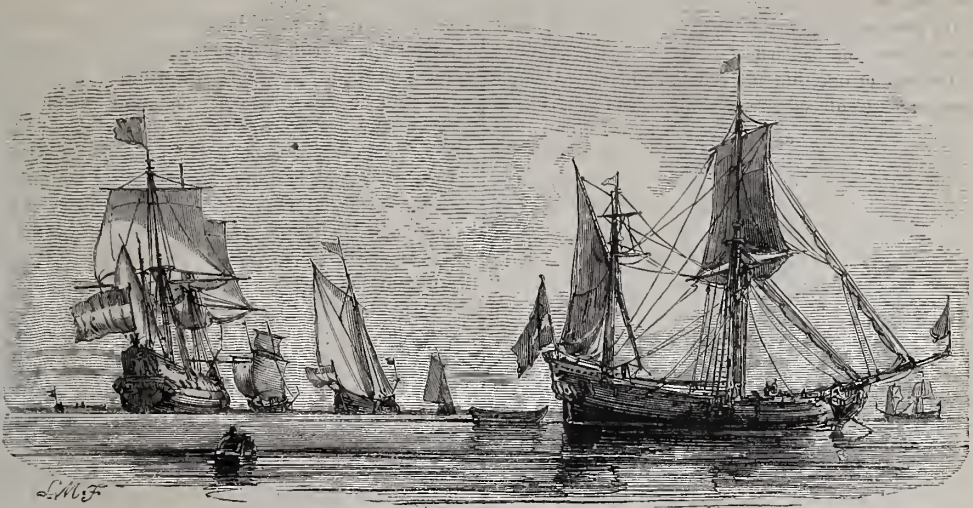


Dix-septième siècle. — Le Soleil-Royal.

» truit en Angleterre. On eut, en le construisant, particuliè-  
 » rement en vue la splendeur et la magnificence. Il fut en  
 » quelque sorte l'occasion des plaintes sérieuses qui s'éle-  
 » vèrent au sujet des dépenses de la marine sous le règne de  
 » Charles I<sup>er</sup>. Diminué d'un pont, ce vaisseau devint un  
 » des meilleurs bâtiments de guerre du monde entier. »  
 Il est de fait que la suppression de ce pont, complétée par  
 l'abaissement de son château d'arrière, lui donna plus de  
 stabilité qu'il n'avait d'abord. Or, pour la célérité, ce qu'il  
 gagna en stabilité par ces changements fut compensé par la  
 longueur ajoutée à sa mâture. Les huniers, dès cette époque,  
 introduisirent les voiles importantes des navires. Les an-  
 ciennes gravures nous montrent en effet les bâtiments du sei-

zième siècle naviguant généralement sous les basses voiles.  
 Depuis *le Souverain des mers* cela n'eut plus lieu que dans  
 des cas particuliers et forcés par l'état des éléments. Ce fut le  
 capitaine Phineas Pett qui dirigea les travaux de construc-  
 tion et d'amélioration du *Souverain des mers*. Savant ingé-  
 nieur, c'est à lui que la marine d'Angleterre dut ses progrès  
 principaux. L'artillerie devint plus forte, et l'équipage fut  
 plus nombreux et mieux logé. La marine entière se ressentit  
 de ces progrès. *Le Souverain des mers* jaugeait 1637 ton-  
 neaux, chose qui, selon un historien du temps, méritait  
 par-dessus tout d'appeler l'attention du monde, attendu que  
 ce chiffre reproduisait exactement la date de sa mise à l'eau.  
 Malgré le présage trois fois heureux que l'historien susdit

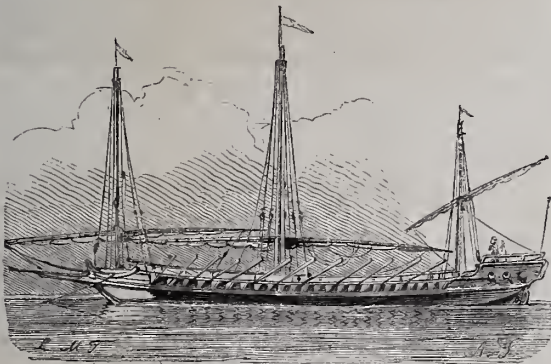
voulut voir dans ce rapprochement, le *Souverain des mers* par les flammes dans un chantier où on le réparait, en eut la triste fin du *Grand-Harry*. Il périt comme ce dernier 1696, après soixante ans de mer. Notons ici que Fuller, dans



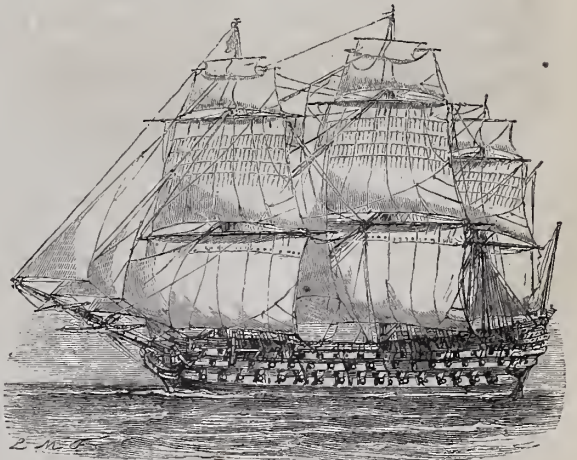
Dix-septième siècle. — Navires de l'Océan.



Dix-septième siècle. — Navires de la Méditerranée.



Dix-septième siècle. — Barque longue.



Dix-huitième siècle. — L'Océan, vaisseau de premier rang.

son histoire des *Merveilles de l'Angleterre*, convient qu'au commencement du dix-septième siècle les Dunkerquois ont fourni les modèles des meilleurs navires construits à cette époque dans les ports britanniques.

Une chose certaine, c'est qu'au moment où Louis XIV prit les rênes de l'État, la marine française n'existait point, à proprement parler. Voltaire prétend qu'en 1664 quelques frégates et un vaisseau en mauvais état constituaient toute sa force. Il était réservé à Colbert de la créer. Toutefois il faut reconnaître qu'avant lui la France avait déjà eu des vellétés maritimes. Après le siège de la Rochelle, Richelieu, jaloux des accroissements de la marine anglaise, avait donné une sorte d'impulsion aux idées navales, en armant tout aussitôt cinquante vaisseaux et vingt galères; mais l'effet de cette impulsion n'avait duré qu'un moment. Colbert sut en donner une véritable et durable. Avec lui, en moins de cinq ans, la France posséda une marine triomphante. Le plus renommé des vaisseaux français de cette époque fut le *Soleil-Royal*. Ce vaisseau était construit d'après des principes mi-anglais et mi-hollandais, c'est-à-dire qu'il tenait le milieu, par sa forme, entre les constructions anglaises, qui avaient une rentrée excessive, et les constructions hollandaises qui en avaient une à peine sensible. Il était de 1600 tonneaux, avait 150 pieds de long, 48 de large et 16 de creux. Il portait trois lanternes sur le plus haut de la poupe et une seule grande hune. En qualité de vaisseau amiral, son grand mât arborait le pavillon blanc semé de fleurs de lys, avec un écusson aux armes de France, entouré des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit. L'ornementation du *Soleil-Royal* avait une telle magnificence, qu'il ne s'était jamais fait avant et qu'il ne se fit jamais depuis de construction navale aussi splendide. Du reste, ceux de nos lecteurs qui pourront aller visiter le Musée maritime du Louvre, en verront le modèle exact. Ce musée contient une collection complète des modèles de tous les vaisseaux de cette époque. Le *Soleil-Royal* était armé de 120 canons en trois batteries complètes avec gaillards et dunettes. A ce propos il nous semble bon de faire connaître le classement adopté pour les vaisseaux de guerre, selon la force de leur armement, par les principales puissances maritimes, à la fin du dix-septième siècle. Dès cette époque les vaisseaux se classent en vaisseaux de 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> rang. Du 1<sup>er</sup> au 4<sup>e</sup> inclusivement sont compris les vaisseaux de 120 à 50 canons, c'est-à-dire ceux qui, possédant trois ou deux batteries, peuvent combattre en ligne; d'où la dénomination de *vaisseaux de ligne*; au 5<sup>e</sup> appartiennent les vaisseaux à une seule batterie couverte, c'est-à-dire, les frégates, et au 6<sup>e</sup> tous les autres bâtiments inférieurs, brûlots, galiotes à bombes, etc. Les vaisseaux de 1<sup>er</sup> rang, destinés principalement à porter les amiraux et chefs d'escadre, montaient de 90 à 120 canons en trois batteries avec gaillards et dunettes; ceux du 2<sup>e</sup> rang, qui pouvaient recevoir la même destination, de 80 à 90 canons en deux batteries, avec gaillards et dunettes aussi; ceux de 2<sup>e</sup> rang qui formaient la véritable force des armées navales, 70 canons en moyenne, en deux batteries, avec gaillards seulement; quant à ceux du 4<sup>e</sup> rang, les plus faibles de ceux qu'on avait l'habitude de mettre en ligne, ils ne portaient que 50 à 60 pièces, en deux batteries aussi, mais sans gaillards ni dunettes. C'est à ce moment que les canons quittèrent définitivement leurs dénominations pittoresques, qui avaient jusque-là servi à distinguer leurs différents calibres, pour prendre nom d'après le poids de leurs boulets. Le mot *pierrier* seul fut conservé pour désigner les petites pièces destinées aux dunettes, aux lunes et aux embarcations.

Parmi les différentes espèces de navires inférieurs à la fin du dix-septième siècle, on trouve d'abord les *flûtes*, grands bâtiments de charge à la poupe arrondie, ensuite les *pinasses*, grands bâtiments marchands, tous les deux grésés à la façon des vaisseaux de guerre et en usage à la fois sur la Méditerranée et sur l'Océan; puis une foule de petits navires, appartenant exclusivement à la Méditerranée, tels que les barques, les felouques, les tartanes, les polacres; ou à l'Océan, tels que les guaches, les galéolles, les bussés, les smacks, les yachts, etc. Quant aux galères, le dix-septième

siècle fut peut-être leur plus brillante époque. Celles de France avaient un général pour les commander. Il y en avait deux espèces, les ordinaires ou *subtiles*, dont nous avons dit un mot, et les extraordinaires ou grosses galères. Les ordinaires ne possédaient que vingt-six rames et vingt-six bancs par chaque côté, les extraordinaires en comptaient souvent jusqu'à trente-deux. Du reste, nulle différence entre elles pour la construction; leur dissemblance ne résultait que de leur grandeur relative. Toutes étaient extrêmement basses de bord, longues et effilées. Elles ne portaient que deux mâts, l'un, le grand, appelé *arbre de maître*, l'autre appelé *arbre de trinquet*. Ces deux mâts étaient voilés à la latine. L'artillerie de ces bâtiments consistait en cinq canons placés à l'avant et deux pierriers. Ces pierriers étaient attachés sur les flancs mêmes des galères pour qu'ils n'éprouvassent pas de recul. Elles avaient généralement au moins cinq rameurs par rame. Celui d'entre eux qui tenait la queue de la rame s'appelait *vogue-avant*. C'est lui qui déterminait le mouvement. Entre les bancs des rameurs et les bords du bâtiment il y avait un espace, nommé *le courgir*, où se tenaient les soldats. Soldats pour combattre, matelots pour manœuvrer, et chiourme composée de forçats et d'esclaves turcs, pour ramer, tel était l'équipage des galères. Plus hautes de bord que celles-ci, les galères conservèrent au dix-septième siècle les trois mâts que nous leur avons vu porter aux siècles précédents. Les barques longues, comme en témoigne le dessin que nous en donnons, n'étaient que de très petites galères ayant trois mâts comme les galéasses.

L'art des constructions navales, dans le cours du dix-huitième siècle, fit des progrès dans la forme, la mâture, la voilure et l'ornementation des vaisseaux. Les vaisseaux à deux ponts à 50 canons furent remplacés par des frégates portant le même nombre de pièces en une seule batterie et des gaillards. Voici, du reste, les principales proportions adoptées pour les différents rangs des vaisseaux :

	Longueur.	Largeur.	Creux.
1 <sup>er</sup> rang. . .	164 à 186 pieds.	47 à 50 pieds.	23 à 25 pieds.
2 <sup>e</sup> . . . . .	156 à 170	43 à 47	20 $\frac{1}{2}$ à 23
3 <sup>e</sup> . . . . .	150 à 160	42 à 43	20 à 20 $\frac{1}{2}$
4 <sup>e</sup> . . . . .	135 à 150	35 à 40	17 à 20
5 <sup>e</sup> . . . . .	102 à 130	33 à 34	13 à 17
6 <sup>e</sup> . . . . .	60 à 70	18 à 20	9 à 10

Parmi les changements considérables survenus dans la construction, ce qui frappe tout d'abord l'œil, c'est une augmentation énorme de voilure. Jamais les vaisseaux n'ont porté autant de voile.

En même temps que les vaisseaux de cinquante canons devenaient des frégates, à leur tour les frégates légères, celles qui, par exemple, portaient de dix à vingt pièces d'artillerie formaient une nouvelle série de bâtiments du nom de *corvettes*. Les corvettes au début avaient toutes trois mâts et leur artillerie sous couverte; plus tard, afin de les rendre plus légères à la course, on porta toute leur artillerie sur le pont supérieur. Puis, chez les plus petites, on supprima le mât d'artimon. Cette espèce de corvette a donné naissance au *brig* de guerre. La galiote à bombes devint une bombarde, sorte de corvette à trois mâts avec plates-formes entre le mât d'artimon et le grand mât, et entre ce dernier et le mât de misaine.

Les yachts, sorte de bâtiments légers, servant de mouches d'escadre, les galéotes d'avis, les chaloupes canonnières, armées, les uns de quelques pièces légères, les autres d'un fort canon, complètent la série des forces navales en usage au dix-huitième siècle chez toutes les puissances maritimes, sauf quelques variétés dans les espèces suivant la nature des mers et des côtes. Quant au brûlot, dont on se servait encore au commencement du siècle, il n'en est plus question à la fin; et si, depuis, certaines machines infernales plus ou moins imitées des brûlots appaurent de temps à autre, ce ne fut-

rent que des essais malheureux qui généralement n'ont point répondu à l'attente de leurs promoteurs. Les Turcs seuls conservèrent ces vieilles machines de guerre jusqu'à nos jours, et Navarin nous offrit pour la dernière fois le spectacle d'un vaisseau, le *Scipion*, aux prises avec un brûlot. Comme le brûlot, la galère, l'antique galère, disparaît au dix-huitième siècle, emportant avec elle ses divers rejetons, tels que les galéasses, etc.

Dans le même siècle, les grands bâtiments de charge, à voile, sont toujours les flûtes, qui répondent à ce que nous nommons aujourd'hui *gabares*. Quant aux bâtiments de commerce, les grands sont quelquefois appelés *frégates*, mais plus généralement prennent le nom de *vaisseaux marchands*; les petits sont les *brigantins*, les *senaus*. Ces deux espèces combinées nous ont donné le brick. Nous voyons aussi arriver des colonies d'Amérique la *goëlette* et le *sloop*; ce dernier, perfectionné, est devenu le *cutter* ou còtre, le *nec plus ultra* de la construction navale, au dire de nos voisins les Anglais qui ont adopté ce genre de navire pour leurs yachts, ou bâtiments de course et de plaisance. Voici, avec la *galéotte* et le *dogre*, à peu près tous les genres de navires qui sillonnent l'Océan.

Dans la Méditerranée, la barque à trois mâts est devenue le *chebeck*; et nous retrouvons sous leur même apparence presque toutes les embarcations dont nous avons parlé aux âges précédents. Les bâtiments latins sont ceux qui ont le moins changé d'aspect et qui ont fait le moins de progrès; sans doute parce qu'ils étaient arrivés très-vite, par la simplicité de leur système de voilure, à un état voisin de la perfection.

Si l'importance de la marine française alla en décroissant, surtout dans les deux premiers tiers du dix-huitième siècle, quant au nombre des vaisseaux, il n'en fut pas de même quant à leur qualité; l'on peut dire que les meilleurs bâtiments de l'époque sortirent des ports de France. Les Anglais eux-mêmes constatèrent la supériorité de nos constructions sous le rapport de la vitesse, et reconnurent que leurs vaisseaux ne pouvaient tenir le vent comme les nôtres.

Le vaisseau *l'Océan* est un excellent spécimen de la science au dix-huitième siècle. Offert au roi Louis XV par les États de Bourgogne, rien n'avait été épargné pour en faire un vaisseau digne de sa destination. Construit en 1760, rebâti et accostillé à la moderne, il existe encore aujourd'hui.

#### ÉLÉPHANT ENVOYÉ A CHARLEMAGNE.

On sait que, parmi les présents offerts de la part du khalife Haroun al Raschid à Charlemagne, figuraient un jeu d'échecs et une horloge. Il paraît que le prince arabe lui lit aussi cadeau d'un éléphant. Voici, du reste, quelques circonstances curieuses de cette histoire, rapportées par Cl. Fauchet dans ses *Antiquités gauloises* (l. VII, c. 9 et 10). Le prétendu roi de Perse dont il parle, qu'il nomme Aron et qualifie de *Miramamolîn*, en donnaît à entendre qu'il a régné pareillement à Cordoue, ne peut être que le khalife de Bagdad lui-même, Haroun al Raschid, fils de Madhi et cinquième souverain de la dynastie des Abassides, qui monta sur le trône en 170 de l'hégire (786 de J.-C.) et mourut en 193 (809). La Perse, effectivement, n'avait point alors de rois particuliers. Quant au titre d'*Émir al moumenin*, commandeur des fidèles, corrompu par nous en *Miramamolîn*, titre d'honneur dont les khalifes d'Orient se paraient depuis Omar, ce n'est que dans le quatrième siècle de l'hégire qu'Abd al Rahman III l'Omniade le prit en Espagne. Haroun al Raschid pouvait en outre, en vertu des prérogatives du khalifat, se considérer comme le suzerain des princes mêmes, ennemis de sa maison, qui dominaient à Cordoue.

(An 801.) « Au partir de Spolette, dit Fauchet, l'empereur vint à Ravenne, où il demeura quelques jours, comme aussi à Pavie. Là, adverti que les ambassadeurs d'Aron, roy de Perse (que d'aucuns appellent Miramamolîn et pensent avoir esté roy de Cordoue) estoient descendus auprès de Pise, il envoya des gens pour les lui amener à Versail et Yuree. L'un d'eux estoit Perse et l'autre Sarrasin d'Afrique, ambassadeur d'Abraham Amiras, d'un lieu nommé Fossatum, ainsi appelé pour le lieu où jadis les Romains plantèrent et fortifièrent leur camp, et aujourd'hui Fez. Il eut aussi nouvelles que Isaac Juif, quatre ans au précédent despêché avec Lantfrid et Sigismond ses ambassadeurs vers le roy de Perse, estoient arrivez; mais que Lantfrid et Sigismond estoient morts par le chemin. L'empereur envoya Archambaud, son secrétaire, vers la rivière de Gènes, faire bastir un vaisseau avec lequel on lui peust amener l'éléphant et autres présents à lui envoyer; et pour son regard vint faire la feste de saint Jean en la ville d'Yuree, puis passa les monts. »

(802.) « Le vingt-unesme juillet, Isaac Juif amena l'éléphant, et délivra à l'empereur Charlemaigne les dons et présents que le roy de Perse lui envoyoit. Le nom de ceste besté (car on dit qu'ils se plaisent d'estre appelez par quelque nom, et c'est merveille de ce qu'on raconte de leur mémoire et raison, s'il faut ainsi parler d'une beste) estoit *Ambulabat* (il marchait, il se promenait). »

On doit reconnaître, en effet, que ledit éléphant venait de faire une assez longue promenade.

#### LA VÉRITÉ.

La vérité, tel est le premier besoin des mortels! Que l'homme qui désire le bonheur, la paix de l'âme, s'attache à la vérité dès l'enfance, afin de l'avoir plus longtemps pour compagne sur la terre. On pourra se fier à lui; mais comment se fier à l'homme trompeur, qui aime volontairement le mensonge? Loin de nous cette fourberie! Quelques insensés l'aiment sans le connaître; loin de nous cet aveuglement! C'est alors qu'on n'a point d'amis; et quand les années ont dévoilé ce que vous êtes, votre pénible vieillesse arrive à travers la solitude au terme de la vie! Ces infortunés, qu'ils aient ou non ce qu'ils appellent des amis, une famille, vivent et meurent comme s'il n'y avait personne autour d'eux.

PLATON.

#### LA FORÊT DE PALENQUÉ.

Voy., 1840, p. 377, un Autel mexicain à Palenqué.

Au sud du Tabasco, s'étend, vers le Guatemala, la province mexicaine de Chiapas, dont le sol est fortement accidenté par les ramifications de la grande chaîne qui traverse l'Amérique centrale. Lorsqu'on s'élève des plaines marécageuses arrosées par l'Usumasinta, à ces premiers gradins de la Cordillère, on éprouve un sentiment délicieux de sécurité et de bien-être; l'air plus vif se purifie graduellement. Cependant la majeure partie du territoire appartient encore à la *tierra caliente*, et si le climat est plus salubre qu'au Tabasco, en général il n'est guère moins ardent. D'immenses forêts couvrent les neuf dixièmes de cette province, principalement à l'est et au sud-est, dans la direction du Péten et du pays des Lacandons. Quand le regard s'arrête d'un point élevé sur cet océan de verdure, c'est avec un mouvement d'effroi qu'il en mesure l'immense étendue sans nom, sans souvenirs, et qui paraît sans limites.

Vers l'an 1750, quelques Espagnols, égarés dans cette solitude, furent saisis d'étonnement à l'aspect de ruines imposantes qui se présentèrent inopinément à leurs yeux. Arrivés au terme de leur voyage, ils parlèrent avec admiration de

ce qu'ils avaient vu. La curiosité y conduisit de nouveaux visiteurs, et ces ruines furent bientôt connues sous le nom de *Santo-Domingo del Palenque*.

Le bruit de cette découverte parvint jusqu'en Espagne, et y excita quelque intérêt. Deux tentatives d'exploration s'effectuèrent sous les auspices du gouvernement en 1784 et 1786 ; ce ne fut néanmoins que cinquante ans plus tard que le roi Charles IV fit procéder à une étude sérieuse.

Nous avons déjà inséré, dans notre dixième volume, quelques détails sur Palenqué et sur ses ruines ; aujourd'hui nous publions une page empruntée au journal d'un voyageur français qui a traversé les forêts de cet étrange pays, et qui en décrit les beautés avec le sentiment d'un artiste.

« L'enceinte dévastée d'un vieux palais, dit-il, nous servit d'abri. Je passai quinze jours dans ce lieu solitaire, quinze jours qui s'effaceront difficilement de ma mémoire, que tant d'autres souvenirs ont traversée. Je chassais, je tendais des pièges aux animaux des bois ; je récoltais des plantes sans me lasser d'admirer cette nature splendide, et d'errer à travers ces ruines qui gardent leur secret. Au lever du soleil, les colibris au bec arqué bourdonnaient autour des lianes suspendues aux vieux murs ; des papillons éclatants, des libellules aux ailes de pourpre ou d'émeraude passaient d'un vol rapide

ou capricieux ; des nuées de moucherons montaient en colonne serrée de la profondeur du taillis ; le pic industriel faisait résonner les vieux troncs ; tout s'éveillait dans la forêt ; c'était un chant immense et continu. À midi succédaient le silence et l'immobilité : pas une feuille ne remuait sur les branches séculaires ; pas un mouvement, pas un son ne troublaient le recueillement de la nature ; la vie semblait interrompue sous l'ardeur des rayons solaires, malgré la voûte impénétrable qui interceptait leur éclat : on n'entendait que le ruisseau qui murmure au bas des ruines ; mais quand venait le soir, cet édifice antique prenait l'aspect d'un palais enchanté ; et je m'explique la frayeur superstitieuse des Indiens qui refusent d'y passer la nuit. D'abord de petites lampes animées flottaient dans l'atmosphère, tantôt avec l'éclat d'une étincelle, tantôt comme une lueur fugitive, puis se perdaient en traînées lumineuses dans le chaos qui m'entourait. En même temps, des voix indéfinissables s'élevaient de tous les points de la forêt ; ces bruits n'étaient pas effrayants comme ceux qui retentissaient au bord de l'Usumasinta ; ils étaient doux comme des chants d'oiseaux, et mystérieux comme une langue inconnue ; partout, autour de moi, je surprénais la vie ; il me semblait que les plantes elles-mêmes s'animaient et avaient leur langage ; mon oreille



Une vue dans la forêt de Palenqué. — Dessin de M. A. Morellet.

troublée suivait avec anxiété cette harmonie étrange ; mes yeux interrogeaient vainement l'obscurité pour découvrir les êtres qui révélaient ainsi leur existence ; quelquefois c'était le timbre argentin d'une clochette, ou bien une voix plaintive appelant dans l'éloignement ; un sanglot étouffé dans l'intérieur des ruines ; mille petits sifflements, mille bruissements confus qui semblaient célébrer, dans un immense concert, la magnificence de la nuit. Une fois, je surpris, sur le bord du ruisseau, une grenouille dont le coassement imite

l'aboïement du chien ; le mien y fut trompé, et pendant la première nuit, il ne cessa de faire chorus avec cette habitante des ruines.

» J'essaierais vainement de faire partager au lecteur les impressions qui inondaient mon âme, car moi-même j'avais peine à bien m'en rendre compte ; le trouble indéfinissable qui l'agitait au milieu de cette nature inconnue, s'associait à une admiration respectueuse pour le pouvoir immense qui semblait tirer du néant un monde que j'avais ignoré. »



ABRAHAM BOSSE,

GRAVEUR A L'EAU-FORTE, PEINTRE ET ÉCRIVAIN.

Voy. la Table des dix premières années.



Les Présents de nocés, par Abraham Bosse — Dessin de Pauquet. — Sous la gravure on lit les vers suivants :

## UNE VOISINE.

Cette toille, large d'une aulne,  
Possible vous agréera,  
Et si vous la trouvez trop jaune,  
La lessive la blanchira.

## LA SŒUR.

Ma bonne sœur, soyez contente  
De cet excellent pot à lait,  
Et gardez-le bien, s'il vous plaît,  
Puisqu'il vient de feu nostre tante.

## AUTRE VOISINE.

Recevez, ma chère voisine,  
Ce beau pot de cuivre tout neuf;  
On y feroit bien cuire un bœuf,  
Tant il est bon pour la cuisine.

## LA MARIÉE.

Estant en mon nouveau ménage,  
J'auray de quoy me soncier,  
Et vous feray remercier  
Quand mes enfans seront en âge.

Abraham Bosse est né à Tours en 1611. Toute sa vie, il conserva une grande affection pour sa ville natale; jamais il ne renonça, dans aucun des privilèges qui lui furent conférés, soit pour ses livres, soit pour ses estampes, à son titre de Tourangeau; et lorsque, sur la fin de sa vie, il se trouva las des ennuis que son esprit inquiet lui avait suscités à Paris, ce fut dans sa chère ville de Tours qu'il s'en alla chercher le repos et mourir.

Les biographes ne disent rien de sa famille. Si Abraham Bosse est né, comme tous ses historiens le disent, en 1611, la première estampé dont l'on puisse raisonnablement faire honneur à sa précocité est celle qu'il a datée de Tours en 1627; elle représente la Vierge assise au pied d'un arbre, et tenant l'Enfant Jésus emmaillotté, debout sur ses genoux. La Vierge est coiffée d'une capeline à très-larges bords. Cette pièce, déjà très-adroite, et qu'il aurait gravée à l'âge de seize ans, ne porte le caractère d'aucune manière parisienne, et prouverait que Bosse aurait fait à Tours sa première éducation d'artiste. Mais deux pièces portant son nom ou son monogramme, sont difficiles, en raison de leur date, à placer dans son œuvre et à accorder avec sa biographie. L'une, assez grossière, représente l'estrade de Tabarin au milieu de

la place Dauphine; les costumes, les types, le burin, tout indiquerait une main autre que celle du Bosse dont nous parlons, et une date toute prochaine de sa naissance. L'autre se trouve mêlée parmi les fontaines qu'il a gravées pour le père Dan, et elle leur est si conforme de manière, qu'elle ne peut être que du même temps et de la même main. Elle est signée: « T. de Francini, inven. A Saint-Germain en Laye, en la première galerie des Grottes faites en l'an 1599. » En haut, à droite, on lit: *A. Bosse fecit 1623*. Cette estampe, exécutée d'une pointe sèche et rude, est-elle de lui? Alors il faut reculer la date acceptée comme étant celle de sa naissance. Son père était-il graveur? Alors Abraham aurait été son élève, et aurait gravé sous ses yeux, à Tours, la petite Vierge de 1627.

Quoi qu'il en soit, deux ans plus tard, en 1629, notre artiste était arrivé à Paris, et datait de cette année le frontispice des *Amours d'Anaxandre et d'Oraste*, par le sieur de Boisrobert, et la charmante série de costumes gravés d'après Jean de Saint-Igny, qu'il intitula: *le Jardin de la noblesse française*. Dès ce début, Abraham Bosse avait rencontré sa veine; malgré ses protestations admiratives pour le Poussin, il se trouvait être ce qu'il fut toute sa vie, le der-

nier et l'éclatant disciple de l'ancienne école de Fontainebleau. Les représentants encore survivants de cette école, Vignon, Callot, Saint-Igny, J. Barbet, Alex. Francini, semblaient d'instinct venir à lui ; comme à leur interprète ou à leur légataire naturel, pour lui en livrer les dernières traditions d'élégance tourmentée et de maniérisme délicat. Jamais dessinateur ne s'est moins modifié ; il eut dès le premier jour, dans leur excellence, ses qualités charmantes de praticien, et jusqu'à la fin de ses travaux, il ne fut qu'un continuateur de Dubreuil et de Freminet, tempéré par du Vouët. Nul ne le devança d'ailleurs dans l'adresse et la variété des procédés de son art. Pour les taillés non croisées, il précède Mellan ; dans le pointillé des chairs, il vient aussitôt que Morin, et il a su, mieux que Callot lui-même, donner à l'eau-forte la netteté et la fermeté du burin.

*La Noblesse française à l'église* paraît avoir suivi immédiatement le *Jardin de la Noblesse française*, et dans cette nouvelle galerie de costumes d'après Saint-Igny, Bosse se surpassa encore. Ces deux séries sont, selon nous, les chefs-d'œuvre de sa pointe. Aucun de ses estampes postérieures ne nous montre une plus précieuse légèreté d'instrument dans les fonds de parterres et de châteaux, ni une plus exquise distinction de tournures de têtes, d'ajustements et de gestes.

C'est en 1631 qu'il grava la belle suite de portiques dessinée par le Florentin Alexandre Francini, ingénieur du roi Louis XIII, et chargé, comme il le fut encore sous Louis XIV, de l'entretien des bâtiments et fontaines de Fontainebleau.

On doit citer encore, comme étant du meilleur temps de Bosse, le *Livre d'architecture d'autels et de cheminées, dédié à monseigneur l'éminentissime cardinal duc de Richelieu*, etc. ; de *l'invention et dessin de J. Barbet, gravé à l'eau-forte par A. Bosse, 1633.*

A partir de ce moment, l'adresse et la grâce de cet habile graveur et la facile invention de son dessin lui méritent une vogue extraordinaire. La variété de ses travaux est inimaginable. Il compose des frontispices et des vignettes pour tous les poèmes épiques et les romans de Saint-Amant, de Chapelain, de Desmarets, de Boisrobert, de Tristan ; pour les livres saints des catholiques et ceux des protestants ; il fait des prospectus pour des apothicaires, des titres pour les ouvrages d'armoirie, de chimie, de géométrie, de cosmographie ; il grave des thèses, des symboles mystiques, des images de miracles de sainte Anne en Bretagne, des illustrations de missels, des lettres ornées, des sujets de Virgile et de Térence pour des traductions ; des motifs d'orfèvrerie, des éventails, des plans et cartes de géographie, des entrées et des triomphes ; et tout cela avec une liberté, une imagination, une fécondité, une gaieté incomparables.

Bosse a aussi gravé quelques jolis portraits, entre autres ceux de Louis XIII et de Richelieu. Il a dessiné à la gloire de Callot, son illustre modèle, un petit monument funéraire.

Entre les plus belles planches historiques de Bosse, il faut compter celles qu'il a composées pour la création de chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, à Fontainebleau, en 1633 ; celle du mariage de la reine de Pologne, Marie de Gonzague, en 1645, et quelques caricatures contre les Espagnols. Dans le recueil des plantes de Dodart, dont les cuivres sont venus, avec le *Cabinet du roi*, à la calcographie du Musée national, on trouve quarante-six planches qui portent le nom de notre graveur, et une pièce conservée aux manuscrits de la Bibliothèque nationale nous révèle une querelle juridique que le caractère chicanier de Bosse trouva moyen d'intenter à propos de ces plantes.

Ce qui assigne surtout à Abraham Bosse une place très-distinguée parmi les artistes français du dix-septième siècle, ce sont les innombrables et charmantes compositions dans lesquelles il nous a conservé les costumes, les coutumes, les modes, en un mot toute la vie intime de son temps, la fierté noble et la bonhomie de ce beau temps de la régence d'Anne d'Autriche, où florissaient les plus beaux génies de la France

dans les armes, dans les lettres et dans les arts, et où les usages et les décorations intérieures se souvenaient encore de Henri IV. Dans ces compositions sans nombre, Bosse a toutes les qualités d'un vrai peintre ; il est naïf, il est gracieux ; son arrangement est plein d'effet, de mouvement et de gaieté ; nul n'a su se mieux servir des vives lumières dont Vouët, la Hire et Patel inondaient leurs figures et leurs paysages. Il a traduit en délicieuses scènes familières et revêtu des habits de son temps les paraboles de l'Enfant prodigue, des Vierges sages et des Vierges folles, du Lazare, des sept Œuvres de miséricorde, les quatre Ages de l'homme, les grands jours et les occupations de la vie des femmes, les cinq Sens, les quatre Saisons ; il a fait de tout cela des scènes du coin du feu, de la treille, de la table. Son siècle entier est là : architecture, meubles, goût d'esprit et de décoration, jardins, charmilles, chambres tendues de tapisseries, scènes d'école, jeux d'enfants, chanteurs, mendiants, capitaines Fracasse, paysans, soldats, courtisans, intérieurs de boutiques et d'échoppes, farces de l'hôtel de Bourgogne ; la vie des artistes, l'atelier du peintre, celui du sculpteur, et, sous toutes ses faces, celui du graveur.

On a attribué à Abraham Bosse un assez grand nombre de tableaux. Sans vouloir nier que Bosse ait tenu la palette, nous les lui contesterons à peu près tous ; nous ne pensons pas même qu'il faille admettre, comme type assuré de sa peinture, le très-agréable petit tableau des Vierges folles que possède le Musée de Cluny. Les estampes de Bosse étaient par elles-mêmes de charmants tableaux auxquels il ne manquait que la couleur, et ses contemporains se sont chargés indubitablement d'en colorier un certain nombre. Nous avouons ne connaître qu'une incontestable peinture de Bosse, que possédait, sans le savoir, M. Prarond à Abbeville : c'est un petit tableau haut de 10 pouces, sur 1 pied de large, et qui représente des jeux d'enfants. A gauche, une femme assise allaite un enfant ; à sa droite, dans le coin du tableau, un petit enfant étendu à plat ventre et sortant à mi-corps de dessous la tapisserie d'une table, effrayé avec un masque un chien qui aboie. Au milieu, une petite fille à califourchon sur un bâton à tête de cheval, tient de sa main gauche un petit moulin ; à droite, une autre petite fille, l'aînée, a le bras droit passé dans l'anse d'un panier plein de fleurs, et tient dans l'autre bras et de ses deux mains un chat emmaillotté, comme un enfant, jusqu'au menton. La scène se passe dans une chambre dont la porte s'ouvre sur un jardin à la verdure bleuâtre. La couleur de ce tableautin est très-vive et gaie ; les touches en sont fines, franches et claires. C'est le seul tableau, à notre connaissance, dans lequel on retrouve, non-seulement les immuables types de Bosse, toujours altérés par les habiles peintres qui ont colorié d'après lui, et qui sont si variés entre eux ; mais ce qui, pour nous, est plus convaincant encore, le petit tableau d'Abbeville offre, dans sa plus délicate fraîcheur, le ton exact de couleur analogue au dessin d'Abraham Bosse.

On ne donnerait pas une idée complète de l'œuvre d'Abraham Bosse, si l'on ne citait ses livres sur l'art de la gravure, et ceux, nombreux encore, qu'il a laissés sur l'art et les imaginations de l'ami à la gloire duquel il s'associa comme interprète et instrument : nous voulons parler du célèbre géomètre Gérard Desargues (voy. 1849, p. 166-168). Ces petits traités d'Abraham Bosse sur son art et sur la perspective sont curieux et recherchés. On entre, avec eux, dans une phase tout-à-fait troublée de la vie de leur auteur. Le premier en date nous paraît être celui qui a pour titre : *la Pratique du trait à preuves, de M. Desargues Lyonnais, pour la coupe des pierres en l'architecture, par A. Bosse, graveur en taille douce, en l'Isle du Palais, à la Rose rouge, devant la Mégisserie. Paris, 1643.* Le privilège en est du mois de novembre 1642 et est accordé « à la réquisition de Gérard Desargues de la ville de Lyon, qui a instruit Abraham Bosse de la ville de Tours, graveur en

taille douce, de ses manières universelles pour pratiquer divers arts, etc. » Et Desargues délivre en effet au livre de la *Pratique du trait une reconnaissance*, c'est-à-dire un certificat approbatif de cinq pages, qui n'est autre chose qu'une défense de son système contre un libelle qui l'attaquait. Du reste, Bosse, dont le caractère n'était pas patient, ne tarda pas à épouser violemment les querelles nombreuses que des rivaux, en première ligne desquels il faut citer Grégoire Huret, l'habile graveur, faisaient aux systèmes de perspective de Desargues; aussi les traités de Bosse finissent par sembler moins une série de livres théoriques sur la plus froide des sciences, que les pamphlets divers d'une polémique âcre jusqu'à l'injure. La Manière universelle pour les cadrans au solcil, par Desargues, mise au jour par A. Bosse, annoncée dans le privilège de la *Pratique du trait*, parut dans cette même année 1643. En 1645 Bosse publia un livre bien autrement intéressant au point de vue des arts: c'est son *Traité de la gravure à l'eau-forte*. Trois autres éditions en furent données longtemps après, en 1701, en 1745 et en 1756, et montèrent que le petit livre dans lequel Bosse avait déposé le fruit de ses observations pratiques, surtout sur les instruments et les vernis de son art, était désormais le meilleur et le seul point de départ des travaux analogues. Puis Bosse rentra dans cette étude ardente de la perspective, qui peut à peu menaça d'absorber et d'effacer toutes ses facultés d'artiste. En 1648, il publia « la Manière universelle de M. Desargues, pour pratiquer la perspective par petit pied, comme le géométral; ensemble les planches et proportions, des fortes et faibles touches, teintes ou couleurs. » La Manière universelle est dédiée à messire Michel Larcher, président de la chambre des comptes. Bosse parle de la protection et de la faveur témoignée par Michel Larcher à Gérard Desargues qu'il gardait auprès de lui à la campagne. En tête de ce traité se trouve encore une très intéressante approbation ou reconnaissance de M. Desargues, datée du 1<sup>er</sup> octobre 1647. C'est, comme plus haut, un très rude factum à l'adresse d'un contradicteur.

A cette époque commencent les rapports, d'abord si flatteurs et si honorés, et ensuite si pénibles et si aigris, d'Abraham Bosse avec l'Académie royale de peinture et sculpture. Cette Académie venait de se fonder et recrutait partout des amis et des aides. Voici ce que raconte, à propos de Bosse, l'histoire un peu partielle de l'Académie insérée dans le tome I<sup>er</sup> de la *Description de Paris*, par Piganol de la Force. « Abraham Bosse, excellent graveur à l'eau-forte et qui avait appris la perspective sous Desargues, fit proposer à l'Académie par la Hire, qui étoit son ami, que si elle l'avoit pour agréable, il donneroit gratuitement des leçons de perspective aux étudiants. La compagnie accepta ses offres, et députa la Hire et quelques-uns de ses officiers pour l'en prier. Dès le 9 du mois de mai de l'an 1649, il commença ses leçons, dont l'Académie fut très-satisfaite, et lui-même y prit tant de plaisir, qu'environ un an après, il publia un petit traité dédié à l'Académie et intitulé : *Sentimens sur la distinction des diverses manières de peinture, desseins et gravures, et des originaux avec leurs copies, ensemble du choix des sujets et des chemins pour arriver promptement et facilement à bien peindre.* » En 1652, dans l'une des assemblées de l'Académie, « le secrétaire proposa de reconnaître au moins par quelque marque d'honneur les peines que Bosse et Quatroux prenaient en enseignant gratuitement la perspective et l'anatomie aux étudiants, et qu'il croyait que la qualité d'académiciens honoraires, avec séance et voix délibérative dans les assemblées, leur serait très agréable. La compagnie goûta beaucoup cette proposition... » Mais en 1660, « il fut ordonné que ceux qui avoient des lettres de provision les rapporteroient à l'Académie pour en recevoir de nouvelles, et que ceux qui ne seroient point pourvus par de nouvelles lettres seroient censés exclus de l'Académie. Tous les académiciens obéirent, excepté Bosse, qui depuis quel-

que temps causait beaucoup de division dans la compagnie et qui même avoit fait imprimer des libelles offensans contre M. de Ratabon, et contre les académiciens les plus distingués. Bosse s'obstina à ne point obéir, et l'Académie, de son côté, voulut absolument suivre à la lettre ses nouveaux réglemens... » Enfin en 1661, « Bosse persistant toujours dans sa désobéissance, l'Académie tint une assemblée générale au mois de mai de cette année, dans laquelle elle annula les lettres de provision dudit Bosse, révoqua tous les actes faits en sa faveur, et ordonna de ne plus recevoir et de ne plus lire aucun de ses écrits dans la compagnie. » Bosse ne raconte pas les faits, et ne les motive pas surtout, précisément de la même façon, dans le petit mémoire de 15 pages qu'il a imprimé à la suite de son *Peintre converty aux précises et universelles règles de son art, avec un raisonnement abrégé au sujet des tableaux, bas-reliefs et autres ornemens que l'on peut faire sur les diverses superficies des bâtimens*. Ce mémoire est intitulé : « A. Bosse au lecteur, sur les causes qu'il croit avoir eues de discontinuer le cours de ses leçons géométrales et perspectives, dedans l'Académie royale de la peinture et de la sculpture et mesme de s'en retirer. » Il y épanche sa rancune contre cet impérieux Lebrun, qui conduisait l'Académie, dont il étoit directeur, comme Louis XIV le Parlement. Bosse, s'appuyant sur les noms vénéralés de Bourdon et d'Errard, et racontant les scènes les plus bouffonnes qui donnent une bien étonnante idée de la longanimité de l'Académie pour Lebrun, s'évertue tant qu'il peut à gausser sur son ignorance en perspective, sur sa vanité d'artiste et sur sa mauvaise foi. Lebrun n'en eut pas moins raison contre le pauvre Bosse et contre sa manie de perspective.

Pendant qu'il faisait partie de l'Académie, Bosse avait bien publié quelques livres après celui, cité plus haut, du *Sentiment sur la distinction des tableaux*, lequel avait paru en 1649. En 1652, il écrivit une lettre sur la perspective; et l'année suivante parut le « *Moyen universel pour pratiquer la perspective sur les tableaux ou surfaces irrégulières; ensemble quelques particularités concernant cet art et celui de la gravure en taille douce.* » Une fois sorti de l'Académie, Bosse publia, pour son apologie, les leçons qu'il y avait professées. Son *Traité des pratiques géométrales et perspectives enseignées dans l'Académie royale de la peinture et sculpture*, parut en 1665. La lettre du Poussin à Bosse, qui forme une des curiosités de ce livre, n'y figure que pour faire pièce à Lebrun, qui s'armait contre lui du livre de Léonard de Vinci qu'il ne connaissait pas. En novembre 1668 furent publiées les *Lettres écrites au sieur Bosse, graveur, avec ses réponses sur quelques nouveaux traittez concernant la perspective et la peinture*. C'est un cahier de 24 pages, y compris le petit poëme en quatre-vingt-six vers de l'*Ostéologie burlesque*, « crayon (ou esquisse) de l'ostéologie, qu'un de mes amis a voulu mettre en vers burlesques. » Parmi les lettres écrites au sieur Bosse, graveur, par des curieux qui le consultent sur les préceptes de l'art et sur ce qu'en écrivent ses contemporains Dufresnoy, de Piles, son ennemi Grégoire Huret et les autres, il en est une qui lui est adressée de Rouen par un sieur A. du Boccage, amateur retiré en province, lequel a vu les chefs-d'œuvre renommés en Italie et en France, et qui, faute de mieux, s'occupe encore, dans sa retraite, des livres et des théories de l'art. Ajoutons enfin à cette liste des livres ou des recueils publiés par Bosse sa « *Lettre à messieurs de l'Académie royale de la peinture et sculpture, contenant preuve des copiemens, estropiemens et déguisemens de la manière de perspective de monsieur Desargues faite en plagiatoire par J. le Picheur, etc.* (1660); » son in-folio sur « la Manière de dessiner les cinq ordres d'architecture et toutes les parties qui en dépendent suivant l'antiquité; » un autre in-folio, mentionné par M. de Montabert, sur « les Cinq ordres de colonnes en architecture et sur plusieurs

» belles parties qui la concernent ; » « les Représentations de » figures humaines avec leurs mesures prises sur les anti- » ques qui sont à présent à Rome (1656) ; » « le Livre des » portraits du Poussin et des meilleurs maîtres, contenant » 52 planches (1649) ; » et « la Rhétorique des dieux, ou » Principes de musique ; manuscrit précieux sur velin, orné » des dessins originaux d'A. Bosse, Nanteuil et Lesueur. »

Harcelé par les ennemis que lui avait attirés son humeur peu endurante, et dont le crédit augmentait à mesure que grandissait Lebrun ; privé, par la mort de Desargues, du plus sûr ami de sa science ; privé, par sa sortie de l'Académie, de la chaire où il avait enseigné la perspective avec tant de passion ; affaibli comme graveur par les approches de la vieillesse, Abraham Bosse finit par renoncer à ce monde de la cour et des arts dont son œuvre avait été le plus brillant miroir. Il quitta Paris, et se retira à Tours, où il mourut, les uns disent en 1678, d'autres en 1680, à l'âge de soixante-neuf ans.

#### UN OISEAU PROPHÉTIQUE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'*Acauan* ou *Macauhan* est surtout célèbre au Brésil. Cet oiseau, qui livre de courageux combats aux serpents et qui signale sa victoire par un chant dans lequel on reconnaît le nom que lui ont imposé les Indiens, passait jadis pour le messager des âmes. Tous les reptiles fuient, dit-on, à son approche. Les Indiens le regardent encore comme un véritable oiseau augural : il annonce, disent-ils, l'arrivée des liôtes, et son nom signifie proprement *le prophétique*. Il y a encore une locution proverbiale au Brésil qui rappelle cette merveilleuse faculté ; on dit, en parlant de quelqu'un qui a deviné juste : *Tem bico de acauan* (Il a un bec d'acauan).

Cet oiseau, qui acquiert parfois la grosseur d'une de nos poules domestiques, est de couleur cendrée ; il a l'aspect d'un faucon, et il vit d'ordinaire dans les forêts qui bordent les fleuves.

C'était un acauan qui faisait entrer en une si profonde mélancolie les Indiens dont le bon Lery nous raconte les naïves paroles.

Euripide nomme les oiseaux *les messagers des dieux*.

#### HENRI I<sup>er</sup>

DIT LE LARGE, OU LE LIBÉRAL.



Sceau de Henri le Libéral, — Sceau de la princesse Marie, sa femme, réduits au tiers.

Malgré le peu d'éclat de son règne, Henri I<sup>er</sup> tient une place à part parmi les comtes de Champagne et de Brie. Fils de Thibaut IV, il succéda à son père au commencement de

1152. En 1147, sous le nom de comte de Meaux, il fit partie de la seconde croisade prêchée par saint Bernard. Au retour il épousa la princesse Marie, fille du roi de France Louis le Jeune.



Aumônière de Henri le Libéral. — Tiré du Voyage archéologique dans l'Aube, de M. Arnaud.

Bien qu'il doive d'être surnommé le Large ou le Libéral à sa grande piété et à ses largesses sans nombre envers les églises et les couvents, le comte Henri paraît ne pas avoir mené une conduite irréprochable pendant sa première jeunesse. Il est des lettres où la princesse sa mère se plaint très-vivement de lui à l'abbé de Clairvaux ; mais saint Bernard, qui avait sur ce jeune prince un grand empire, sut l'amener dans la voie du bien.

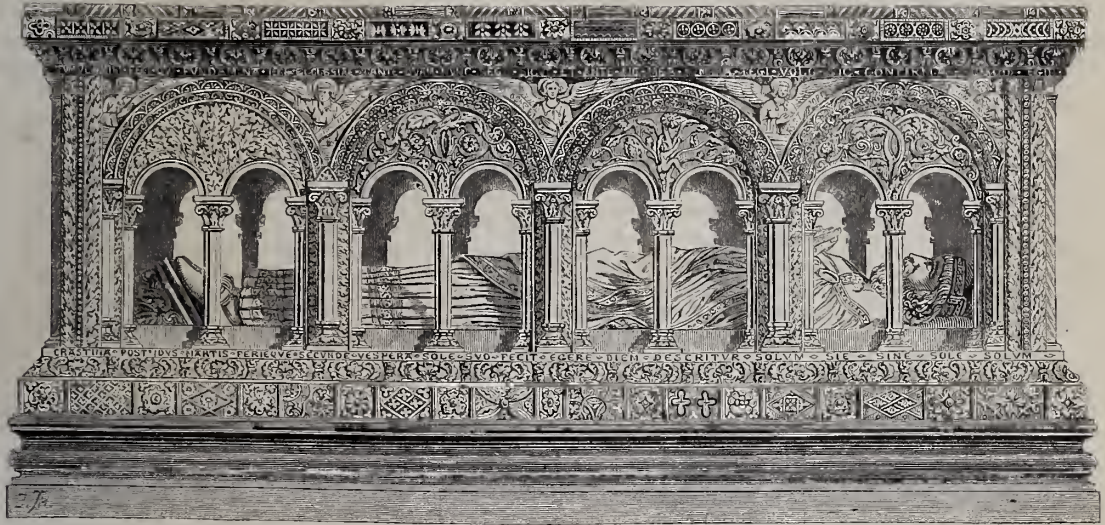
Un de ses premiers actes de piété fut une donation qu'il fit aux religieux de Saint-Remy : il leur donna la justice de Condé-sur-Marne. Ensuite, et successivement, il établit avec de riches dotations, des chanoines dans l'église de Sezanne, dans celle de Pouzi, au château de Bar-sur-Aube, à Notre-Dame de Provins, etc. ; puis il assura des rentes aux religieux de Cluny, de Charmoie, d'Andécies, de Soisi et à bien d'autres encore. Il fonda quatorze ou quinze hôpitaux, et outre cela treize églises, dont la principale fut la Collégiale de Saint-Étienne de Troyes. Il attacha à cette église soixante-douze prébendes en l'honneur des soixante-douze disciples de Jésus-Christ ; aux titulaires de ces prébendes, qu'il appelait ses enfants, ses chapelains (*filios meos, capellanos meos*), il donna de grands biens et de nombreuses maisons situés entre les deux bras de la Seine qui traversent la ville. C'est le quartier qu'on appelle encore aujourd'hui le cloître Saint-Étienne. Enfin ses libéralités étaient si considérables, que souvent, ses ressources s'en trouvant épuisées, il ne lui restait rien à donner au moment où il l'eût désiré le plus. A ce propos, voici un fait que cite une des chroniques du temps : Un jour, un pauvre chevalier demandait à Henri, au nom de Dieu, qu'il lui donnât de quoi marier ses deux filles. Présent à l'entrevue, Arthaut de Nogent, le confident du prince, s'empressa de dire à ce cavalier que l'état des finances du comte ne pouvait lui permettre en ce moment aucune libéralité. Mais Henri, se tournant aussitôt vers Ar-

thaut de Nogent : « Vous dites que je n'ai plus rien à donner ; vous vous trompez : j'ai encore vous-même, et je vous donne. » Fort de cette parole, le chevalier pressa tant Arthaut, qu'il en tira 500 livres.

Henri 1<sup>er</sup> répudia, vers 1162, la comtesse Marie, ainsi que Louis le Jeune avait jadis fait de la reine Éléonore ; mais, sur les remontrances de saint Bernard, il la rappela près de lui en 1164. L'abbé de Clairvaux l'ayant engagé à revêtir de nouveau la croix, il s'y décida en 1178 et repartit pour la Terre-Sainte en compagnie de Pierre de Courtenay, frère du roi et de Philippe, évêque de Beauvais, neveu du même prince. Cette nouvelle prise d'armes n'eut aucun succès.

Forcé de revenir en France, et comme il traversait, en 1180, l'Asie mineure et Pillyrie, Henri tomba dans des embûches qu'on lui avait tendues, et fut fait prisonnier, ainsi que la plupart de ses gens. Délivré par l'empereur des Grecs, il parvint à regagner la France au mois de mars 1181 ; mais, sept jours après son arrivée dans ses états, il mourut.

La comtesse Marie, sa veuve, lui fit élever un tombeau magnifique dans la collégiale de Saint-Étienne. Toutefois le tombeau dont nous donnons ici le dessin n'était évidemment pas d'époque si ancienne ; il ne remontait qu'au seizième siècle. Détruit aujourd'hui, ce précieux monument, fait tout entier de bronze doré et de lames d'argent, avait



Tombeau de Henri le Libéral, comte de Champagne et roi de Sicile. — Dessin de Thérond.

6 pieds de long sur 2 et demi de large. Il était enrichi de vingt-huit émaux d'un grand fini.

## L'ARCADIE,

POÈME PAR BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Bernardin de Saint-Pierre avait conçu le plan d'un poème épique en prose où il se proposait de peindre la vie d'un peuple heureux et sage, suivant les lois de la nature, et éloigné également, soit de la grossièreté de l'état sauvage, soit de la corruption élégante d'une civilisation en décadence.

D'abord il avait espéré qu'il trouverait un modèle vivant de son poème parmi les nations, non de l'Europe, mais du nouveau monde. Une étude plus attentive des sociétés américaines lui démontra bientôt que ce n'était point là qu'il devait chercher son idéal.

« En vain, dit-il, mon imagination fit le tour du globe. Au milieu de tant de sites offerts au bonheur des hommes par la nature, je ne trouvais pas seulement de quoi assoir l'illusion d'un peuple heureux suivant ses lois... Mon âme, mécontente des siècles présents, prit son vol vers les siècles anciens, et se reposa sur les peuples de l'Arcadie. »

Virgile a parlé de la félicité des Arcadiens. Dans sa dixième églogue, il fait dire à Gallus, fils de Pollion : « Arcadiens, vous chantez mes regrets sur vos montagnes ; vous seuls, Arcadiens, êtes habiles à chanter... Plût aux dieux que j'eusse été l'un de vous ! Plût aux dieux que j'eusse gardé vos troupeaux ou vendangé vos raisins ! »

Plus Bernardin de Saint-Pierre interrogea la poésie et l'histoire, plus il recueillit de témoignages sur ses chers Arcadiens, plus il se prit d'amour et d'enthousiasme pour eux.

Il parla de son plan à J.-J. Rousseau, dont il était l'élève et l'ami.

« Je me suis avisé, lui dit-il un jour, d'écrire l'histoire des peuples d'Arcadie. Ce ne sont pas des bergers oisifs, comme ceux du Lignon... Ils exercent tous les arts de la vie champêtre. Il y a parmi eux des bergers, des laboureurs, des pêcheurs, des vigneron ; ils ont tiré parti de tous les sites de leur pays, diversifié de montagnes, de plaines, de lacs et de rochers. Leurs mœurs sont patriarcales. Ils sont si religieux, que chaque père de famille en est le pontife ; si belliqueux, que chaque habitant est toujours prêt à défendre sa patrie sans en tirer de solde ; et si égaux, qu'il n'y a pas seulement parmi eux de domestiques. Les enfants y sont élevés à servir leurs parents. On se garde bien de leur inspirer, sous le nom d'émulation, le poison de l'ambition, et de leur apprendre à se surpasser les uns les autres ; mais, au contraire, on les exerce à se prévenir par toutes sortes de bons offices ; à obéir à leurs parents ; à préférer son père, sa mère, son ami, à soi-même, et la patrie à tout. Là il n'y a point de querelle entre les jeunes gens ; mais la vertu y appelle souvent les citoyens dans les assemblées du peuple, pour délibérer entre eux de ce qu'il est utile de faire pour le bien public. Ils élisent à la pluralité des voix leurs magistrats, qui gouvernent l'état comme une famille, étant chargés à la fois des fonctions de la paix, de la guerre et de la religion ; il résulte une si grande force de leur union, qu'ils ont toujours repoussé toutes les puissances qui ont entrepris sur leur liberté. On ne voit dans leur pays aucun monument inutile, fastueux, dégoûtant ou épouvantable ; point de colonnades, d'arcs de triomphe, d'hôpitaux ni de prisons ; point d'affreux gibets sur les collines, à l'entrée de leurs bourgs ; mais un pont sur un torrent, un puits au milieu d'une plaine aride, un bocage d'arbres fruitiers sur une montagne inculte, au-

tour d'un petit temple dont le péristyle sert d'abri aux voyageurs, annoncent, dans les lieux les plus déserts, l'humanité des habitants. Des inscriptions simples sur l'écorce d'un hêtre, ou sur un rocher brut, conservent à la postérité la mémoire des grands citoyens et le souvenir des bonnes actions. Au milieu de ces mœurs bienfaisantes, la religion parle à tous les cœurs un langage inaltérable. La mort même, qui empoisonné tant de plaisirs, n'y offre que des perspectives consolantes. Les tombeaux des ancêtres sont au milieu des bocages de myrtes, de cyprès et de sapins. Leurs descendants, dont ils se sont fait chérir pendant leur vie, viennent, dans leurs plaisirs ou leurs peines, les décorer de fleurs et invoquer leurs mânes, persuadés qu'ils président toujours à leurs destins. Le passé, le présent, l'avenir, lient tous les membres de cette société des chaînons de la loi naturelle; en sorte qu'il est également doux d'y vivre et d'y mourir.

» Telle fut l'idée vague que je donnai du dessein de mon ouvrage à Jean-Jacques, poursuit Bernardin de Saint-Pierre. Il en fut enchanté. Nous en fîmes plus d'une fois, dans nos promenades, le sujet de nos plus douces conversations. Il imaginait quelquefois des incidents d'une simplicité piquante dont je tirais parti. Un jour même, il m'engagea à en changer tout le plan. « Il faut, me dit-il, supposer une action principale dans votre histoire, telle que celle d'un homme qui voyage pour connaître les hommes : il en naîtra des événements variés et agréables; de plus, il faut opposer à l'état de nature des peuples d'Arcadie l'état de corruption d'un autre peuple, afin de faire sortir vos tableaux par des contrastes. »

Ce conseil frappa Bernardin de Saint-Pierre. Il imagina même un contraste de plus, celui d'un troisième peuple, afin de représenter les trois états successifs par où passent la plupart des nations : ceux de barbarie, de nature, et de corruption. Pour représenter l'état de barbarie, il choisit la Gaule, en reculant l'étude de ce peuple plusieurs siècles avant Jules César.

Les recherches sur les Gaulois étaient peu avancées au temps de Bernardin de Saint-Pierre : ce n'est guère que depuis un demi-siècle que l'on a recueilli les documents qui permettent aujourd'hui d'affirmer que nos ancêtres n'étaient point les barbares que l'on suppose. Toutefois, en remontant très-haut, et, en faisant la part de la fiction, il était assurément possible d'atteindre des commencements approchant de la sauvagerie. Pour représenter une civilisation corrompue, Bernardin de Saint-Pierre choisit l'Égypte. Il établit ensuite pour époque de l'action de son poème les dernières années du siège de Troie.

« Ainsi, dit-il, j'eus des oppositions de caractères entre les Gaulois, les Arcadiens et les Égyptiens. Mais l'Arcadie seule m'offrit un grand nombre de contrastes avec le reste de la Grèce encore à demi barbare; et entre les mœurs paisibles de ses cultivateurs et les caractères discordants des héros de Pyles, de Mécènes et d'Argos; entre les douces aventures de ses bergères simples et naïves, et les épouvantables catastrophes d'Iphigénie, d'Électre et de Clytemnestre.

» Je renfermai les matériaux de mon ouvrage en douze livres, et j'en fis une espèce de poème épique... »

Bernardin de Saint-Pierre a écrit seulement l'introduction de ce poème, qui, s'il eût été achevé, serait arrivé peut-être à la célébrité de *l'Atlantide* ou de *Télémaque*. On ne peut citer, dans notre langue, rien de plus doux et de plus harmonieux que le début du premier livre, intitulé *les Gaules*. Fénelon n'a point de pensées plus pures et de plus charmantes images. *La fin à la prochaine livraison.*

Heureux et sage qui se dit en s'éveillant : Je veux être aujourd'hui meilleur qu'hier. FÉNELON.

## CAPTIVITÉ ET AVENTURES DE JOB BEN-SALOMON, PRINCE DE BOUNDO.

Eyoub Boun-Solumena Boun-Ibrahim, c'est-à-dire Job fils de Salomon fils d'Abraham, était né en Afrique, à Boundo, ville de la région de Galoumbo, dans le royaume de Fouta. Cette ville est située sur les deux bords du Sénégal, au-dessus de Saint-Louis, vis-à-vis Tombouto, capitale du royaume.

Ibrahim, grand-père de Job, avait fondé la ville de Boundo, sous le règne d'Abou-Bekr, qui lui en avait donné la propriété et le gouvernement sous le titre d'alfa ou de grand prêtre. Une des premières lois d'Ibrahim avait exempté de l'esclavage tous ceux qui viendraient y chercher un asile. Ce privilège, qui ne concernait que les mahométans, contribua beaucoup à peupler la ville de Boundo. Après la mort d'Ibrahim, la dignité de grand prêtre et de prince passa à Salomon, père de Job. Le roi Abou-Bekr eut pour successeur le prince Djelazi son frère, qui confia son fils aux soins de Salomon pour qu'il lui fit apprendre le Koran et la langue arabe. Job devint ainsi le condisciple et le compagnon du petit prince, qui devint ensuite roi, et régna encore en 1735.

Job, dès qu'il eut atteint sa quinzième année, assista son père en qualité d'imâm ou de sous-prêtre. Il se maria, dans le même temps, à la fille de l'alfa de Tombouto, qui n'avait alors que onze ans. A treize ans, elle lui donna un fils, et ensuite deux autres qui reçurent les noms d'Ibrahim et de Sambo. Deux ans avant sa captivité, il prit une seconde femme, fille de l'alfa de Tomga, de qui il eut une fille nommée Fatime. Ses deux femmes et ses quatre enfants étaient en vie lorsqu'il partit de Boundo.

Au mois de février 1730, le père de Job, ayant appris qu'il était arrivé un vaisseau anglais dans la Gambie, y envoya son fils, accompagné de deux domestiques, pour vendre quelques esclaves et se fournir de quelques marchandises d'Europe. Il lui recommanda de ne pas passer la rivière, parce que les habitants de l'autre rive sont Mandinghes et ennemis du royaume de Fouta. Job, ne s'étant point accordé avec le capitaine Pike, commandant du vaisseau anglais, renvoya ses deux domestiques à Boundo pour rendre compte de ses affaires à son père, et pour lui déclarer que sa curiosité (1) le portait à voyager plus loin. Dans cette vue, il fit marché avec un négociant nègre, nommé Louncine Yoa, qui entendait la langue des Mandinghes, afin qu'il lui servît d'interprète et de guide. Ayant traversé la rivière Gambie, il vendit ses nègres pour quelques vaches. Un jour que la chaleur l'obligea de se rafraîchir, il suspendit ses armes à un arbre : elles consistaient en un sabre à poignée d'or, un poignard du même métal, et un riche carquois rempli de flèches, dont le roi Samba, fils de Djelazi, lui avait fait présent. Le malheur voulut qu'une troupe de Mandinghes accoutumée au pillage vint à passer dans ce lieu. Sept ou huit de ces brigands se jetèrent sur lui et le chargèrent de liens, sans faire plus de grâce à son interprète. Puis ils lui rasèrent la tête et le menton; ce qui fut regardé par Job comme le dernier outrage, quoiqu'ils pensassent moins à l'insulter qu'à le faire passer pour un esclave pris à la guerre.

Le 27 février, ils le vendirent, avec son interprète, au capitaine Pike, et le 4<sup>e</sup> mars ils le livrèrent à bord. Pike, apprenant de Job qu'il était le même qui avait traité de commerce avec lui quelques jours auparavant, et qu'il n'était esclave que par un mailleur du sort, lui permit de se racheter, lui et son compagnon. Job envoya aussitôt chez un ami de son père, qui demeurait près de Djoar, en le faisant prier de donner avis de son infortune à Boundo. Mais la distance

(1) La curiosité, le désir incessant de connaître ce qui se passe au delà de l'horizon, est un des caractères remarquables des peuples perfectibles; nous avons vu combien sont fortes les tentances des Peuls à la civilisation, et Job était Peul (1847, p. 172).

était de quinze journées : le capitaine ne voulut point attendre, et le malheureux Job, conduit au Maryland, dans la ville d'Annapolis, fut livré à Michel Denton, facteur de Hunt, riche marchand de Londres. Il apprit plus tard, par quelques vaisseaux venus de la Gambie, que son père avait envoyé pour sa rançon plusieurs esclaves qui n'étaient arrivés qu'après le départ du vaisseau, et que Sambaa, roi de Fouta, avait déclaré la guerre aux Mandinghes dans le seul but de le venger.

Denton vendit Job à un marchand nommé Tolsey. Celui-ci l'employa au travail du tabac ; mais, s'apercevant bientôt qu'il n'était pas propre à la fatigue, il rendit sa situation plus douce en le chargeant du soin de ses troupeaux.

Job mettait à profit la liberté que lui laissait cet emploi pour se retirer souvent au fond d'un bois et y faire ses prières. Il y fut rencontré plusieurs fois par un jeune blanc qu'une malignité inconcevable excita à l'interrompre dans ses pieuses méditations et à l'outrager en lui jetant de la houe au visage. Un traitement si cruel, joint à l'ignorance de la langue du pays, qui ne lui permettait de porter ses plaintes à personne, jeta Job dans un tel désespoir que, se figurant n'avoir rien à redouter de plus terrible, il prit la résolution de fuir. Il traversa les bois au hasard jusqu'au comté de Kent, dans la baie de Delaware. Là, se présentant sans passe-port, et ne pouvant expliquer sa situation, il fut arrêté au mois de juin 1731 ; en vertu de la loi contre les nègres fugitifs, alors en vigueur dans toutes les colonies de l'Amérique. Plusieurs marchands anglais eurent la curiosité de le voir dans sa prison. Sur divers signes qu'ils lui firent, il écrivit deux ou trois lignes en arabe, et, les ayant lues, il prononça les mots *Allah* et *Mohammed*, qui furent aisément distingués par les assistants. Cette marque de sa religion, jointe au refus d'un verre de vin qui lui fut présenté, fit assez connaître qu'il était mahométan ; mais on n'en devinait pas mieux qui il était et comment il se trouvait dans le canton. Sa physionomie, d'ailleurs, et l'air composé de ses manières, ne permettaient pas de le regarder comme un esclave ordinaire.

Il se trouva enfin, parmi les nègres du pays, un vieux Iolof qui entendit son langage, et qui, l'ayant entretenu, expliqua aux Anglais le nom de son maître et les raisons de sa fuite. Ils écrivirent dans le lieu d'où il était parti. Tolsey vint le chercher lui-même, et le traita fort civilement. Il le reconduisit dans son habitation, où il prit soin de lui donner un endroit commode pour ses exercices de religion, et d'adoucir plus que jamais son esclavage. Job profita de la bonté de son maître pour écrire à son père. Sa lettre fut remise à Denton, qui devait en charger le capitaine Pike au premier voyage qu'il ferait en Afrique ; mais Pike étant alors parti pour l'Angleterre, Denton envoya la lettre à M. Hunt. Pike avait mis à la voile pour l'Afrique lorsqu'elle parvint à Londres ; de sorte que Hunt fut obligé d'attendre une autre occasion. Dans l'intervalle, le célèbre Oglethorpe, ayant vu la lettre écrite en arabe, prit soin de la faire traduire par un des professeurs de l'Université d'Oxford ; il fut touché d'une vive compassion, et engagea Hunt, moyennant une somme dont il lui fit un billet, à envoyer Job en Angleterre. Hunt écrivit aussitôt à un facteur d'Annapolis, qui racheta Job de Tolsey et le fit partir sur le *William*, commandé par le capitaine Wright.

Pendant la traversée, Job acheva d'apprendre assez d'anglais pour l'entendre et pour expliquer une partie de ses idées. Sa conduite et ses manières lui gagnèrent l'estime et l'amitié de tout le monde. En arrivant à Londres, au mois d'avril 1733, il n'y trouva pas le généreux Oglethorpe, qui était parti pour la Géorgie ; mais Hunt lui fournit un logement à Lime-House. Il fut ensuite conduit à Cheshunt, dans le comté de Hertford, où il reçut beaucoup de caresses de tous les honnêtes gens du pays, qui parurent charmés de son entretien et émus de ses infortunes. On lui fit quantité de

présents, et plusieurs personnes proposèrent de faire une souscription pour payer le prix de sa liberté.

*La fin à une autre livraison.*

Un entêté est doublement à plaindre : d'abord, parce qu'il n'a pas l'intelligence nécessaire pour comprendre qu'il peut être dans l'erreur ; et ensuite, parce qu'il s'aliène toutes les intelligences qui étaient disposées à venir au secours de la sienne. Apprendre à écouter, apprendre à raisonner, à douter de soi-même et à peser les opinions d'autrui, voilà la plus profitable des sciences, comme aussi la plus facile, car il suffit d'un peu de bonne volonté.

*La Science des bonnes gens.*

## LES CRISTAUX.

### NOTIONS ÉLÉMENTAIRES.

Suite. — Voy. p. 155.

*Les types cristallins.* — Il y a plusieurs sortes de solides polyédriques, autrement dit de cristaux. D'après le nombre des faces, on distingue le *tétraèdre* qui a quatre faces, l'*hexaèdre* qui en a six, l'*octaèdre* qui en a huit, le *dodécaèdre* qui en a douze, et ainsi de suite. D'après la nature et la direction des faces, on distingue le *prisme*, solide compris sous plusieurs plans dont les lignes sont parallèles deux à deux ; la *pyramide*, autre solide formé de plans triangulaires partant d'un même point, etc. Le prisme, la pyramide, etc., peuvent, suivant la nature particulière de leurs éléments, fournir eux-mêmes un nombre infini de variétés. Cette multiplicité des formes polyédriques possibles, qui en réalité existent dans la nature, puisque chaque espèce minérale a ses formes propres, pourrait faire craindre, comme nous avons dit précédemment, que leur étude ne soit longue et difficile ; mais, avons-nous ajouté, les solides cristallins, quelque nombreux et variés qu'ils soient, se groupent aisément autour d'un nombre très-limité de formes simples qui en rendent la détermination facile ; ces formes simples, admises par les cristallographes, sont au nombre de six :

Le *cube*, ou prisme dont toutes les faces sont des carrés égaux : c'est la forme vulgaire d'un dé à jouer (voy. la fig. 4) ;

Le *prisme droit à base carrée*, qui n'est autre chose que le solide précédent allongé ou raccourci dans le sens vertical ;

Le *prisme droit à base rhomboïdale*, dont les quatre faces verticales sont des rectangles et les bases des losanges ;

Le *rhomboèdre*, qui est un prisme incliné sur sa base, et dont toutes les faces sont des losanges égales (voy. la fig. 10) ;

Le *prisme oblique à base de losange*, que l'on peut considérer comme le solide précédent allongé ou raccourci, suivant le sens vertical ;

Enfin, le *prisme à base de parallélogramme obliquangle*, différent de la forme qui précède par la nature des bases, qui, au lieu d'être des losanges, sont des parallélogrammes dont deux des côtés ont une certaine longueur, et les deux autres une autre longueur.

Ces six formes, géométriquement simples, auxquelles on rapporte tous les cristaux connus, ont reçu le nom de *types cristallins*.

*Formes dérivées.* — Les formes cristallisées autres que les types que nous avons précédemment fait connaître s'appellent *formes dérivées* ; dérivées, parce qu'en effet elles dérivent des types eux-mêmes : ceux-ci ont pu subir des modifications plus ou moins grandes dans leurs éléments primitifs ; leurs angles, leurs arêtes, ont été enlevés, *tronqués* (suivant l'expression consacrée), tronqués en totalité ou en partie, tangentiellement ou obliquement, avec symétrie ou d'une manière en apparence irrégulière ; et dans chacun de ces cas

le cristal a perdu plus ou moins complètement sa forme première de type pour acquérir des formes nouvelles, auxquelles on a ainsi avec raison donné le nom de formes dérivées. Les figures 4 à 12 font très-bien comprendre ces sortes de transformations. Soit d'abord l'un des types cris-

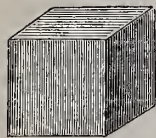


Fig. 4.

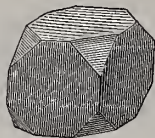


Fig. 5.

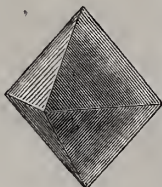


Fig. 6.

tallins, figure 4 : si l'on modifie à la fois par des troncutures tangentées, c'est-à-dire également inclinées dans tous les sens, les 8 angles de ce solide, il naîtra d'abord une première forme à 14 faces, dont 6 primitives et 8 acquises par les modifications (fig. 5). Ce sera là une première forme dérivée. Si ces modifications, au lieu d'être légères, viennent à atteindre chacune le milieu des faces qui composent les angles sur lesquels elles sont placées, il naîtra un autre solide composé de 8 faces triangulaires égales et de côtés égaux ; ce solide ou *octaèdre régulier* (fig. 6) sera une autre forme dérivée, et cette fois totalement différente du type générateur. La figure 7 fait voir, par ampliation, comment le solide dérivé est placé par rapport au cube. Si, au lieu de

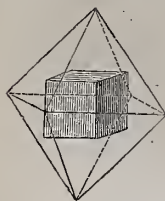


Fig. 7.

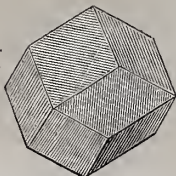


Fig. 8.

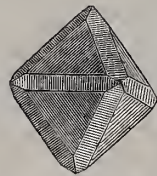


Fig. 9.

placer les modifications tangentiellement sur les angles, nous les avons placées de la même manière sur les arêtes, nous aurions obtenu d'autres formes, dont l'une, à 12 losanges égales, ou *dodécaèdre régulier*, est représentée par la figure 8. Enfin si, au lieu de supposer ces modifications tangentées, nous les avons inclinées sur chacun des éléments auxquels nous les avons appliquées, nous aurions obtenu d'autres formes encore ; et bien plus, si nous avons essayé de modifier des formes déjà modifiées elles-mêmes, par exemple comme celle que représente la figure 9, nous aurions multiplié de plus en plus ces mêmes formes, et pris ainsi une connaissance de plus en plus complète de leur mode de dérivation.

Mais prenons un autre exemple : le rapport des formes dérivées aux formes types formant la base de la simplification de l'étude des cristaux. Soit l'autre type que nous avons désigné sous le nom de rhomboèdre (fig. 10) : si l'on produit des troncutures tangentées sur les 6 arêtes latérales de ce solide,

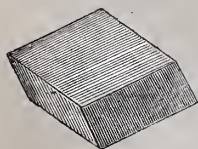


Fig. 10.

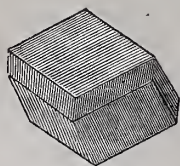


Fig. 11.

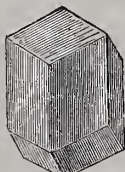


Fig. 12.

on obtiendra un prisme à 6 faces terminé par deux pyramides triangulaires, restes du type générateur (fig. 11 et 12).

De là une certaine espèce de forme dérivant du rhom-

boèdre. Si l'on plaçait ses modifications sur d'autres éléments du type, ou différemment sur les mêmes éléments, on verrait naître d'autres formes. Nous pourrions multiplier encore ici les exemples ; mais ce que nous avons dit suffira pour faire comprendre comment les formes dites dérivées dérivent réellement des types, et de quelle manière elles en dérivent.

Les formes dérivées naissant donc des formes types par des modifications sur les divers éléments de celles-ci, on comprend quels sont les rapports qui lient les unes aux autres ; on comprend en même temps comment on a pu ranger tous les cristaux connus en groupes qui en rendent l'étude plus facile. Chaque groupe, composé d'un type et des formes dérivées qui lui appartiennent, constitue ce que les cristallographes ont appelé *systèmes cristallins*. Il y a autant de systèmes cristallins que de types.

Mais revenons au mode de dérivation des formes. Dans les explications qui précèdent, nous avons supposé qu'un solide simple étant primitivement donné, de certaines portions de ce solide étaient ultérieurement enlevées, et que de là naissait la forme dérivée ; mais cette supposition a été purement gratuite, et nous ne l'avons mise en avant que pour mieux faire comprendre la production des formes dérivées. Évidemment la nature n'a pas produit ces formes en enlevant par troncutures les angles, les arêtes d'un premier solide ; elle a employé un autre procédé, qui, du reste, conduit aux mêmes résultats que ceux admis dans notre supposition : elle les a produites par un mode particulier d'accumulation des molécules qui les composent. En effet, tout cristal peut être considéré comme un tout résultant de l'agrégation d'une infinité de petits solides qui sont eux-mêmes tout autant de cristaux de la forme du type, ou de toute autre forme simple en rapport avec cette dernière. Lorsqu'un cristal est en voie de se former, un premier noyau apparaît ; admettons qu'il ait la forme du type : sur ce noyau les petits solides ne viennent pas s'ajouter sans ordre ; ils se déposent symétriquement sur chacune des faces, par plaques ou lames qui ont chacune toute l'étendue de ces faces pour la production des types, ou qui se retirent successivement d'une ou plusieurs rangées de molécules, vers les arêtes ou les angles, pour la production des formes dérivées, comme



Fig. 13.

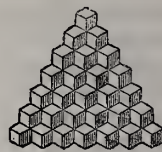


Fig. 14.

le démontrent les figures 13 et 14. La figure 13 représente des molécules en retraite vers les arêtes d'un cube générateur, conduisant au dodécaèdre régulier dont nous avons parlé précédemment. Les molécules sont les petits parallélépipèdes que l'on voit ici composer le cube. La figure 14 représente une retraite de molécules vers les angles du même solide générateur, conduisant à l'octaèdre régulier que nous avons déjà également expliqué ; la figure ne donne en particulier que l'un de ces angles.

Ces explications ne sont pas une simple spéculation théorique ; elles reposent sur des faits réels observés en grand nombre dans la nature. Très-fréquemment on rencontre des cristaux dans lesquels on peut encore distinguer à l'œil nu, sur les faces rudes, les molécules en retraite ; mais ordinairement celles-ci n'apparaissent pas, à cause de leur extrême ténuité, et, pour cette même raison, les facettes dérivées sont lisses et brillantes.

La suite à une autre livraison.



## LA CORSE.

Fin. — Voy. p. 129.



Vue de Corse. — Lac sur une montagne. — Dessin de Freeman.

Les Romains, tout en reconnaissant la difficulté de soumettre les Corses au joug, de dompter leur caractère indépendant, et d'en faire des esclaves, les considéraient, parmi les étrangers, comme ceux qui observaient entre eux, avec le plus de scrupule, les règles de la justice et de l'humanité. Celui qui, le premier, trouvait du miel sur les montagnes et dans le creux des arbres, était assuré que personne ne le lui disputerait. Ils étaient toujours certains de retrouver leurs brebis, qu'ils laissaient paître dans les campagnes sans qu'on les gardât. Le même esprit d'équité paraissait les conduire dans toutes les relations de la vie.

Les Corses n'ont pas changé depuis l'antiquité. La longue guerre qu'ils firent aux Génois, et qu'ils continuèrent même contre la France, montre assez combien ils sont peu disposés à supporter le joug étranger. Adroits, lestes, sobres, pleins de courage et d'honneur, ils réunissent toutes les qualités qui font le bon soldat et l'officier de mérite; la part active et honorable qu'ils prirent dans nos guerres, comme soldats ou comme généraux, le prouve suffisamment. Il n'y a peut-être pas en Europe un peuple plus hospitalier, plus généreux. Sur les montagnes, le berger, dépourvu de tout, vivant d'un pain de châtaignes si dur qu'il est obligé de le briser entre deux pierres pour l'humecter plus facilement dans le vase en bois où il fait chauffer le lait de ses brebis, offre dans sa misérable cabane l'hospitalité aux voyageurs, et refuse le paiement de leur séjour et de la nourriture qu'il leur donne. « Si je vais chez vous, dit-il, vous me recevrez. » Et il sait bien qu'il n'ira jamais. Partout, également désintéressé, il fait aux rares voyageurs qui visitent la Corse le

meilleur accueil, partage ses repas avec eux, prépare leur lit avec des bruyères sèches, et leur sert de guide jusqu'à ce qu'ils soient sûrs de la route qu'ils ont à suivre.

Les longues guerres qui ont désolé la Corse ont laissé dans le cœur des habitants de vieilles querelles de famille et peu de goût pour le travail. Le Corse sait, avec la même promptitude, venger un affront et reconnaître un service; l'un ou l'autre de ces sentiments suffit pour le posséder entièrement: il abandonne ses champs et sa famille pour se faire justice lui-même. La querelle de deux hommes devient, par un usage barbare, celle de deux familles; tous les parents s'arment de part et d'autre, et transforment en champ de bataille des contrées paisibles; chaque maison se change en forteresse, l'agriculture cesse et fait place au désœuvrement et à la misère. A la suite des crimes commis dans cette petite guerre, la justice intervient, condamne ceux qu'on a pu prendre; les autres s'enfuient aux montagnes, y vivent misérablement, et, afin d'éviter un châtement qui les attend pour leur premier crime, ils en commettent de nouveaux sur quiconque leur semble avoir pour but de les atteindre, homme de loi, gendarme ou voltigeur corse. Victimes d'un malheureux préjugé, ils deviennent brigands: à eux se joignent quelquefois des soldats réfractaires ou de mauvais sujets comme il y en a partout; toutefois ils ne commettent point d'autres crimes que ceux qu'ils croient nécessaires à leur propre sûreté. Armés jour et nuit, l'un d'eux fait sentinelle quand les autres dorment; ils vivent errants de montagne en montagne, dans les lieux les plus inaccessibles, où ils sont toujours préparés à se défendre jusqu'à la mort.

Dans les cantons du centre de l'île, où les montagnes, plus élevées qu'ailleurs, servent de refuge aux contumaces, les postes de gendarmes et les rares auberges où ils font étapes, sont disposés comme de petits forts, avec murs crénelés, pour éviter les surprises; on rencontre même quelques maisons fortifiées, qui, par la nature de leur maçonnerie, n'indiquent pas l'époque des guerres civiles de la Corse, et paraissent plutôt disposées ainsi par des familles qui ont cherché à se soustraire à des vengeances particulières.

Le sort des femmes de la campagne est malheureux; les travaux les plus durs leur sont réservés; presque toujours nu-pieds, elles portent sur la tête d'énormes fardeaux, traversent les torrents sur des cailloux, tandis que les hommes, armés de pied en cap, montés sur leurs chevaux, les font marcher devant pour sonder les gués et leur indiquer où ils pourront passer sans danger et à leur aise.

Le costume des Corses, formé, en général, du drap grossier et de couleur brune qui se fabrique dans le pays, est encore pittoresque; ils portent de grandes guêtres boutonnées jusqu'aux genoux, un pantalon et une veste ronde assez amples; la coiffure nationale est un bonnet pointu en velours noir, orné de galons et surmonté d'un gland. Pour la nuit et la mauvaise saison, un large caban à capuchon et en drap brun couvre tout le vêtement; dans quelques cantons, ce caban est fort court et ne forme qu'un mantelet.

Le paysan corse marche presque toujours armé; il porte ses denrées à la ville avec son fusil sur l'épaule, où une paire de pistolets pendus à une large ceinture de cuir, dans laquelle est disposée, sur le devant, une ample cartouchière. Dans la montagne, il porte en plus une hache, ce qui, avec son vêtement brun à longs poils, lui donne un aspect singulier. Le vêtement des femmes offre des dispositions moins caractéristiques que celui des hommes: lorsqu'elles montent à cheval pour faire un grand trajet, elles portent une longue robe boutonnée sur le devant du haut en bas; leur tête est coiffée d'une toque divisée par de nombreuses côtes.

#### EXCURSION AUX BAINS DE PANTICOSA, DANS LES PYRÉNÉES ESPAGNOLES.

Suite. — Voy. p. 190.

Le chemin qui va de Sallent aux bains est très-accidenté. A l'extrémité du bassin dont j'ai parlé, les montagnes barrent la vallée, et le Callego se précipite dans une étroite crevasse de plus de cent mètres de profondeur. Le sentier s'en détourne, s'élève à travers les rochers jusqu'à une belle forêt de pins, et redescend de ces hauteurs au village de Panticosa, près duquel le torrent sort enfin de son abîme, pour arroser une riante vallée dans le fond de laquelle on aperçoit dans la vapeur les lignes horizontales de la plaine d'Aragon. Il faut se contenter d'y toucher par un regard lointain, et à peine tombé de ces croupes escarpées, travailler à en escalader de plus hautes encore. C'est la partie la plus pénible du voyage: la montée est de deux heures, et se fait par un sentier saccadé sur des granites nus que le soleil rend ardens. Ce sentier s'appelle *el escalar*, et ce nom peint au naturel sa roideur mieux que toute description.

J'eus l'avantage de le gravir de midi à deux heures, avec un vrai soleil d'Espagne sur le dos, une réverbération blanche dans les yeux, cuit de tous les côtés comme dans un four, et je crois qu'en ma qualité de parisien je me serais tenu pour un ascensionniste sans pareil, si par malheur je n'avais rencontré, montant et descendant, plusieurs muletiers avec leurs belles grandes mules richement caparçonnées, accomplissant le même exploit que moi. Bien que quelques uns conduisissent de pauvres malades encapuchonnés contre la chaleur dans d'énormes manteaux, je ne fus pas ému, comme je l'avais été, au-dessus de Sallent, en

rencontrant montée aussi, ou plutôt à demi couchée sur sa mule, une jeune Espagnole de dix-huit ans, charmante et touchante dans sa consommation, qui avait habité le même hôtel que moi aux Eaux-Bonnes: nos bains ne lui réussissant pas, elle avait voulu à toute force essayer de ceux de Panticosa qui sont la merveille thérapeutique des Espagnes; arrivée de la veille, on s'était hâté de la renvoyer, mais elle ne put achever sa journée, et j'appris en revenant qu'elle était morte en route.

Au sommet de l'*Escalar*, on trouve une sorte de palier; le torrent qui se précipitait en cascades dans les profondeurs au-dessous du chemin, se transforme subitement en une petite rivière douce et tranquille comme celles de nos prés, et après quelques pas, au détour d'un défilé, le pays s'ouvre: on a devant soi les bains de Panticosa. Qu'on se figure un cirque dont le pourtour irrégulièrement chargé de gradins gigantesques de granite gris, les uns en place, les autres ravagés et éboulés, s'élève à plus de deux mille mètres au-dessus de sa base, avec un couronnement diapré de champs de neige et à demi perdu dans les nuages: toute cette immense surface entièrement nue; pas un arbre et pour ainsi dire pas un gazon; dans le bas, remplissant aux deux tiers le parterre du cirque, un petit lac d'un quart de lieue de diamètre, alimenté par quatre cascades tombant tumultueusement des hauteurs: voilà le site le plus grandiose, mais le plus effroyablement triste que l'on puisse rêver. L'établissement, d'un style plus que modeste, se compose de quatre à cinq grandes maisons blanches, bâties sur la pente au bord de l'eau; et toute la promenade consiste en une prairie jaune et sans arbres, que les pierres et les graviers charriés des gradins supérieurs par les cascades, ont fini par conquérir sur l'emplacement du lac.

Les sources minérales sortent du granit sur le flanc gauche de la vallée, à peu de distance du lac. D'après mon estime, leur élévation absolue au-dessus du niveau de la mer ne doit pas être de plus de douze à quinze cents mètres. Toutefois si l'on devait s'en rapporter à l'inscription pompeuse affichée sur un large bandeau au fronton de la première maison, 8500 *pies sobre el nivel del mar*, il faudrait doubler cette évaluation; mais l'Aragon n'est pas si loin de la Gascogne que l'on ne puisse prendre la chose pour une gasconnade destinée à relever encore le ton du paysage. Les eaux sont chaudes, peu sapides et légèrement gazeuses: elles conviennent à je ne sais combien de maladies. A une centaine de mètres plus haut, on trouve une source d'une nature toute différente, chaude aussi, mais sulfureuse, et provenant vraisemblablement de la même bouilloire que les eaux de Cauterets et de Saint-Sauveur, situées de l'autre côté de la montagne. Cette richesse de moyens curatifs, jointe à l'appareil extraordinaire des lieux et en même temps à la parcimonie de la nature qui a donné si peu de sources médicinales au versant méridional des Pyrénées, tandis qu'elle les a prodiguées au nôtre, expliquent la renommée incomparable dont les bains de Panticosa jouissent dans toutes les Espagnes, et la multitude de malades de tout genre qui y affluent.

Heureusement pour moi, à l'époque où j'arrivai, la belle saison était finie. Le monde élégant, ce monde qui est devenu le même partout, avait pris son vol vers Madrid et les autres capitales de la Péninsule. Au lieu de trois ou quatre cents personnes, je ne rencontrai à la table d'hôte que trois dames de Madrid, demeurées en arrière avec un de leurs parents. Mais si les paletots, les habits noirs et les chapeaux avaient disparu, que leur place me sembla bien remplie! Aux riches avaient succédé les paysans. Il y en avait des provinces les plus éloignées, mais surtout de la Catalogne, de l'Aragon, de la Navarre et de la Galice, chacun avec ses façons et sa tournure à part. La variété des costumes était divertissante: non-seulement chaque province, mais, grâce à la liberté dans les coiffures et dans les manteaux,

ou pour mieux dire dans les couvertures, et dans la manière de s'y draper, chaque individu avait le sien. Rien n'est plus pittoresque et plus vivant que ces couvertures de couleur claire, rayées de bandes sombres. Les épais manteaux noirs et bruns dans lesquels certains malades étaient enveloppés jusqu'aux yeux faisaient encore mieux ressortir l'éclat et la vivacité de celles-ci. Je ne dis rien des femmes, car généralement elles ne brillaient pas, et la toilette, qui eût été pour la plupart un luxe nécessaire, leur faisait à toutes absolument défaut. Aussi avouerai-je que la première impression que je reçus de ces dames fut des moins séduisantes. A mon arrivée, guidé par l'inscription *entrada principal*, étant entré dans la grande maison, livrée, sans que je le susse, aux paysans, je tombai dans un labyrinthe de corridors remplis de femmes assises par terre pêle-mêle avec des enfants, et se peignant mutuellement avec de telles recherches, que je dus prendre la fuite avec une véritable épouvante. Peut-être cette impression persévéra-t-elle malgré moi, et me servit-elle de talisman contre la fascination qui semble le lot de tout Français qui s'aventure en Espagne.

Vers l'heure de la brune, sur une petite terrasse de derrière, deux muletiers sur des chaises à demi renversées contre la muraille, armés l'un d'une guitare et l'autre d'une mandoline, avec une demi-douzaine de flaneurs pour vis-à-vis, m'attirèrent aussi par leurs ritournelles et leurs chansons. Assis sur les marches d'une espèce de perron, le lac à mes pieds, les neiges tristes et assombries par le soir formant une haute couronne au-dessus de ma tête, quelques étoiles commençant à paraître dans la trouée du ciel, les cascades avec leur chant monotone faisant accompagnement aux muletiers, je me laissais aller à la rêverie de ce contrasté et de cet étrange site, lorsque le public augmentant et se condensant de plus en plus, force me fut de me lever et de me ranger à mon tour parmi les éléments verticaux de la foule. Les musiciens changèrent bientôt de ton, et entamèrent un air que mes voisins, avec une satisfaction visible, me dirent être celui de la *Jota aragonesa*, danse nationale de l'Aragon que je ne connaissais pas, mais que j'avais maintes fois ouï vanter.

J'écoutais encore la ritournelle, lorsqu'un jeune homme coupant la foule vint se mettre en position dans l'étroit intervalle laissé libre devant les musiciens. C'était, murmura-t-on à côté de moi, un muletier de Jaca. Petit, un peu sec, basané comme un Arabe, mais lesté, avenant et hardi, il avait jeté bas la couverture bleu-clair dans laquelle il était enveloppé, et se présentait en bras de chemise, large ceinture violette tombant jusque sur les cuisses, colottes de velours noir, bas blancs à côtes saillantes et ouvragées, espadrilles à lainières, cheveux retenus par un mouchoir de soie serré en cravate autour du front, coiffure des plus simples et pleine d'effet. C'était le type d'une de ces charmantes figures d'enfants du peuple, qu'affectionnaient Vélasquez et Murillo. Ses regards et son geste sollicitaient une danseuse. Soit embarras du premier pas, soit difficulté de fendre le cercle, personne ne bougeait; les guitares devenaient cependant de plus en plus passionnées et agaçantes, et mon danseur de plus en plus impatient et persuasif. Enfin la foule s'ouvrit, et le plus affreux petit laideron, mal vêtu, mal fait, mal tourné, se jeta en place résolument, fièrement, sévèrement, et la danse commença. Je n'essayerai pas de décrire ici la jota : les expressions me manqueraient; tout ce que je puis dire c'est que son rythme, qui ne ressemble guère à celui de nos contredanses, s'élève même parfois jusqu'au paroxysme le plus brutal. Le petit laideron, animé par le mouvement rapide et saccadé de la danse, et sans doute aussi par l'émulation de son joli danseur, s'était transformé : il volait, pirouettait, se balançait avec une grâce et une légèreté que je ne lui eusse jamais soupçonnées. La galerie était remuée; les frémissements, les approbations, les bravos, se multipliaient de plus en plus; quelques couples s'élançèrent;

la place étant trop resserrée, les portes du grand salon réservé à l'aristocratie s'enfoncèrent comme par enchantement : on s'y précipita; en un clin d'œil, les tables à thé, les tables de jeu furent rangées contre les murailles, renversées les unes sur les autres en guise de banquettes, chargées de mille figures variées et bigarrées comme dans une mascarade, les deux musiciens à la place d'honneur : le bal était ouvert.

C'était assurément le plus original que j'eusse jamais vu. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si j'étais bien dans la réalité, ou si plutôt je ne m'étais pas laissé entraîner à quelque répétition de l'Opéra. La multiplicité des danses, la diversité des costumes, le sérieux plein de noblesse des uns, le bouffe et l'enjouement des autres, le charme de quelques-uns, l'entraîn de tous, faisaient de cette réunion, unique même pour la péninsule, à cause de la singularité du mélange, l'intermède le plus vif et le plus éblouissant du monde. Je vis ainsi défilier devant moi les danses les plus célèbres de l'Espagne, quelques-unes exécutées à merveille et par des artistes qui en valaient bien d'autres. On retenait le fandango; mais il vibrait déjà dans toutes les impatiences. Il fallut bien qu'il éclatât enfin. Ce fut une explosion! Des enfants de la hauteur de ma botte, des malades, des vieillards en cheveux blancs, tout le monde dansait, jusqu'aux marmittons, demeurés jusque-là dans la profondeur des cuisinés, qui parurent tout enfarinés dans la salle de bal. Je ne sais s'il y avait là quelque chose de la contagion de Saint-Guy, mais si je ne dansai pas, c'est que je sus résister à l'emportement fébrile qui me gagnait aussi.

Je serais volontiers resté toute la nuit à ce ballet; mais l'heure des malades sonna : les groupes s'arrêtèrent, la galerie se débanda, les lampes, soufflées par quelque émissaire du médecin, se changèrent en fumerons; chacun regagna dans l'ombre son corps de logis, et bientôt on n'entendit plus dans l'enceinte du lac que le retentissement solennel des cascades. Mais le fandango chantait encore plus haut dans mes oreilles, et il y chanta malgré moi toute la nuit.

#### LA TONTE DES MOUTONS.

Le mouton est, de tous les animaux domestiques, celui dont la possession procure le plus d'avantages immédiats. Le cheval nous donne sa force et sa rapidité, le bœuf et l'âne leur labeur, la vache et la chèvre leur lait, le chien sa surveillance affectueuse; mais le mouton nous livre successivement sa toison, son lait et sa chair. Ajoutez l'humeur inoffensive qui rend sa garde facile, sa sobriété et la nature de son tempérament qui l'approprie à certains cantons où les autres animaux domestiques se propagent avec peine; aussi les troupeaux de moutons ont-ils été vraisemblablement les premiers formés par les hommes réunis seulement en familles. Nous les trouvons chez les patriarches, et ils composent encore presque l'unique richesse des peuples pasteurs.

Il y a d'ailleurs dans la nature du mouton une prédisposition particulière à l'association du troupeau. L'instinct d'imitation qu'on lui attribue en est un des premiers caractères; joignez-y la timidité qui le détourne des excursions hasardeuses affectées par la chèvre et l'obéissance facile au chien du berger.

On l'a seulement calomnié en l'accusant de stupidité : l'instinct du mouton n'est ni moins vif, ni moins soutenu que celui des autres animaux domestiques; tout au plus semble-t-il avoir moins d'initiative. Il suffit d'interroger les bergers pour entendre raconter cent anecdotes qui prouvent l'intelligence des béliers et surtout des brebis. Un père écossais, devenu écrivain par hasard, Hog, nous a laissé, à cet égard, des détails pleins d'intérêt.

Il raconte qu'un de ses voisins ayant vendu une brebis avec son agneau à un Écossais qui la conduisit dans sa

ferme, à près de vingt lieues de distance, la brebis s'échappa pour revenir chez son ancien maître. « Comme on s'était aperçu de son départ au Glen-Lyon, un garçon fut envoyé à sa poursuite; plusieurs bergers qu'il interrogea lui répondirent qu'ils avaient vu, en effet, passer la fugitive, qu'elle marchait avec ardeur et persévérance, ne s'inquiétant ni des troupeaux ni des chiens qu'elle rencontrait, et ne s'arrêtant que pour *béler son agneau* lorsqu'il restait derrière à brouter les haies vives. Guidé par ces renseignements, il la suivit jusqu'à Grieff ou il perdit sa trace. Cependant la brebis avait continué sa route. Elle arriva le matin à Stirling; c'était

jour de fête: les rues étaient pleines de promeneurs et de curieux. Pensant, sans doute, qu'il serait imprudent de s'aventurer au milieu de cette foule, elle fit halte, et demeura couchée, avec son agneau, sous une touffe de cytise. Ce fut seulement quand tout devint tranquille, aux premières lueurs du jour, qu'on la vit traverser la ville, précipitant sa course au moindre grondement des chiens qui rôdaient encore dans les carrefours.

» Elle gagna ainsi la barrière de péage qui se trouve près de Saint-Ninian et essaya de passer furtivement. Le gardien qui la crut égarée voulut la saisir, mais elle lui échappa et pro-



Une Tonte de moutons. — Dessin de Karl Girardet.

fit du premier passage de troupeaux pour franchir, avec son agneau, la barrière que l'on avait fermée devant elle. Enfin, le samedi 14 juin, neuf jours après son départ, elle arriva à la ferme de Harehope, et se présenta à son ancien maître.

» Celui-ci, aussi surpris que touché, ne voulut point la renvoyer au Glen-Lyon; il remboursa à l'acheteur le prix de la brebis et la garda jusqu'à sa mort. »

Le même Hog raconte que les brebis d'Écosse montrent, l'une pour l'autre, une véritable sollicitude. S'il arrive que l'une d'elles perde de vue le troupeau pendant la nuit, il est rare que ses compagnes l'abandonnent. Elles cherchent l'égarée, l'appellent et se placent aux bords des étangs, des lacs ou des précipices pour l'avertir des dangers par leurs bêlements.

La garde des moutons demande beaucoup d'expérience, d'attention et même de courage. Aussi un bon berger est-il en grande estime dans les pays de *pâturage*. L'usage est de lui abandonner la plus belle brebis que l'on nomme, par suite, *la bien gagnée*. Il y a ordinairement pour la garde d'un troupeau, outre le grand berger, qui a toute la responsabilité, un jeune garçon qui apprend le métier sous ses yeux et que l'on nomme le petit berger.

L'époque de la tonte est une occasion de réjouissances dans les bergeries; on la célèbre par des danses et des repas. Cette tonte, faite par les fermiers eux-mêmes lorsque la ferme nourrit seulement quelques moutons, attire dans les pays de grandes bergeries des tondeurs étrangers qui arrivent comme les coupeurs de blé dans la Beauce, coupent les laines, puis repartent. Il y a moins de deux siècles, on les payait en leur abandonnant une faible partie du produit; aujourd'hui ils sont soldés en argent. Le prix ordinaire accordé aux tondeurs est de quinze centimes par mouton.

### L'ARCADIE.

POÈME PAR BERNARD N DE SAINT-PIERRE.

Voy. p<sup>o</sup> 230.

LES GAULES. — FRAGMENT.

« Un peu avant l'équinoxe d'automne, Tirtée, berger d'Arcadie, faisait paître son troupeau sur une croupe du mont Lycée qui s'avance le long du golfe de Messénie. Il

était assis sous des pins, au pied d'une roche, d'où il considérait au loin la mer agitée par les vents du midi. Les flots couleur d'olive étaient blanchis d'écume qui jaillissait en gerbes sur toutes les grèves. Des bateaux de pêcheurs, paraissant et disparaissant tour à tour entre les lames, hasardaient, en s'échouant sur le rivage, d'y chercher leur salut, tandis que de gros vaisseaux à la voile, tout penchés par la violence du vent, s'en éloignaient, dans la crainte du naufrage. Au fond du golfe, des troupes de femmes et d'enfants levaient les mains au ciel et jetaient de grands cris, à la vue du danger que couraient ces pauvres marinières et des longues vagues qui venaient du large se briser en mugissant

sur les rochers de Sténiclaros. Les échos du mont Lycée répercutaient de toutes parts leurs bruits rauques et confus avec tant de vérité, que Tirtée parfois tournait la tête, croyant que la tempête était derrière lui et que la mer brisait au haut de la montagne. Mais les cris des foulques et des monettes qui venaient, en battant des ailes, s'y réfugier, et les éclairs qui sillonnaient l'horizon, lui faisaient bien voir que la sécurité était sur la terre, et que la tourmente était encore plus grande au loin qu'elle ne paraissait à sa vue. Tirtée plaignait le sort des matelots et bénissait celui des bergers, semblable en quelque sorte à celui des dieux, puisqu'il mettait le calme dans son cœur et la tempête sous ses pieds. Pendant qu'il se



« Des qu'elle aperçut des étrangers, elle baissa les yeux et se mit à rougir. » — Scène de l'Arcadie. — Dessin de Tony Johannot.

livrait à la reconnaissance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent sur le grand chemin qui passait au-dessous de lui, vers le bas de la montagne. L'un était dans la force de l'âge, et l'autre encore dans sa fleur. Ils marchaient à la hâte, comme des voyageurs qui se pressent d'arriver. Dès qu'ils furent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée s'ils n'étaient pas sur la route d'Argos. Mais, le bruit du vent dans les pins l'empêchant de se faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger, et lui cria : « — Mon père, ne sommes-nous pas sur la route d'Argos ? — Mon fils, lui répondit Tirtée, je ne sais point où est Argos. Vous êtes en Arcadie, sur le chemin de Tégée, et ces tours que vous voyez là-bas sont celles de Bellémine. » Pendant qu'ils parlaient, un barbet jeune et folâtre qui accompagnait cet étranger, ayant aperçu dans le troupeau une chèvre toute blanche, s'en approcha pour jouer avec elle ; mais la chèvre, effrayée à la vue de cet animal, dont les yeux étaient tout couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne, où le barbet la poursuivit. Ce jeune homme rappela son chien, qui revint aussitôt à ses pieds, baissant la tête et remuant la queue ; il lui passa une laisse autour du cou, et, priant le

berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chèvre qui s'enfuyait toujours ; mais son chien, le voyant partir, donna une si rude secousse à Tirtée qu'il lui échappa avec la laisse, et se mit à courir si vite sur les pas de son maître que bientôt on ne vit plus ni la chèvre, ni le voyageur, ni son chien.

» L'étranger resté sur le grand chemin se disposait à aller vers son compagnon, lorsque le berger lui dit : « Seigneur, le temps est rude, la nuit s'approche, la forêt et la montagne sont pleines de fondrières où vous pourriez vous égarer. Venez prendre un peu de repos dans ma cabane, qui n'est pas loin d'ici. Je suis sûr que ma chèvre, qui est fort privée, y reviendra d'elle-même et y ramènera votre ami, s'il ne la perd point de vue. » En même temps il joua de son chalumeau, et le troupeau se mit à défilier, par un sentier, vers le haut de la montagne. Un grand bélier marchait à la tête de ce troupeau ; il était suivi de six chèvres dont les mamelles pendaient jusqu'à terre ; douze brebis, accompagnées de leurs agneaux déjà grands, venaient après ; une ânesse avec son ânon fermaient la marche.

» L'étranger suivit Tirtée sans rien dire. Ils montèrent environ six cents pas par une pelouse découverte, parsemée

çà et là de genêts et de romarins ; et comme ils entraient dans la forêt de chênes qui couvre le haut du mont Lycée, ils entendirent les aboiements d'un chien ; bientôt après ils virent venir au-devant d'eux le barbet, suivi de son maître qui portait la chèvre blanche sur ses épaules. Tirtée dit à ce jeune homme : « Mon fils, quoique cette chèvre soit la plus chérie de mon troupeau, j'aimerais mieux l'avoir perdue que de vous avoir donné la fatigue de la reprendre à la course ; mais vous vous reposerez, s'il vous plaît, cette nuit chez moi, et demain, si vous voulez vous mettre en route, je vous montrerai le chemin de Tégée, d'où l'on vous enseignera celui d'Argos. Cependant, seigneurs, si vous m'en croyez l'un et l'autre, vous ne partirez point demain d'ici. C'est demain la fête de Jupiter, au mont Lycée ; on s'y rassemble de toute l'Arcadie et d'une grande partie de la Grèce. Si vous y venez avec moi, vous me rendrez plus agréable à Jupiter, quand je me présenterai à son autel pour l'adorer avec des hôtes. » Le jeune étranger répondit : « O bon berger, nous acceptons volontiers votre hospitalité pour cette nuit ; mais demain dès l'aurore nous continuerons notre route pour Argos. Depuis longtemps nous luttons contre la mer pour arriver à cette ville, fameuse dans toute la terre par ses temples, par ses palais, et par la demeure du grand Agamemnon. »

» Après avoir ainsi parlé, ils traversèrent une partie de la forêt du mont Lycée, vers l'orient, et ils descendirent dans un petit vallon abrité des vents. Une herbe molle et fraîche couvrait les flancs de ses collines. Au fond coulait un ruisseau appelé Achéloüs, qui allait se jeter dans le fleuve Alphée, dont on apercevait au loin, dans la plaine, les îles couvertes d'aunes et de tilleuls. Le tronc d'un vieux saule renversé par le temps servait de pont à l'Achéloüs, et ce pont n'avait pour garde-fous que de grands roseaux qui s'élevaient à sa droite et à sa gauche ; mais le ruisseau, dont le lit était semé de rochers, était si facile à passer au gué, et on faisait si peu usage de son pont, que des convolvulus le couvraient presque en entier de leurs festons de feuilles en cœur et de fleurs en cloche blanche.

» A quelque distance de ce pont était l'habitation de Tirtée. C'était une petite maison couverte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouse. Deux peupliers l'ombrageaient du côté du couchant ; du côté du midi, une vigne en entourait la porte et les fenêtres de ses grappes pourprées et de ses pampres déjà colorés de feu. Un vieux lierre la tapissait au nord, et couvrait de son feuillage toujours vert une partie de l'escalier qui conduisait par dehors à l'étage supérieur.

» Dès que le troupeau s'approcha de la maison, il se mit à bêler, suivant sa coutume. Aussitôt on vit descendre par l'escalier une jeune fille qui portait sous son bras un vase à traire le lait. Sa robe était de laine blanche ; ses cheveux châtains étaient retroussés sous un chapeau d'écorce de tilleul ; elle avait les bras et les pieds nus, et pour chaussure des soques, suivant l'usage des filles d'Arcadie. A sa taille on l'eût prise pour une nymphe de Diane, à son vase pour la naïade du ruisseau ; mais à sa timidité on voyait bien que c'était une bergère. Dès qu'elle aperçut des étrangers, elle baissa les yeux et se mit à rougir.

» Tirtée lui dit : « Cyanée, ma fille, hâtez-vous de traire vos chèvres et de nous préparer à manger, tandis que je ferai chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces voyageurs que Jupiter nous envoie. » En attendant, il pria ces étrangers de se reposer au pied de la vigne sur un banc de gazon. Cyanée s'étant mise à genoux sur la pelouse, tira le lait des chèvres qui s'étaient rassemblées autour d'elle ; et, quand elle eut fini, elle conduisit le troupeau dans la bergerie, qui était à un bout de la maison. Cependant Tirtée fit chauffer de l'eau, vint laver les pieds de ses hôtes ; après quoi il les invita à entrer.

» Il faisait déjà nuit ; mais une lampe suspendue au plancher et la flamme du foyer, placé, suivant l'usage des Grecs, au milieu de l'habitation, en éclairaient suffisamment l'inté-

rieur. On y voyait, accrochées aux murs, des flûtes, des panetières, des houlettes, des formes à faire des fromages, et, sur des planches attachées aux solives, des corbeilles de fruits et des terrines pleines de lait. Au-dessus de la porte d'entrée était une petite statue de terre de la bonne Cérés ; et sur celle de la bergerie, la figure du dieu Pan, faite d'une racine d'olivier.

» Dès que les voyageurs furent introduits, Cyanée mit la table, et servit des choux verts, des pains de froment, un pot rempli de vin, un fromage à la crème, des œufs frais, et des secondes figues de l'année, blanches et violettes. Elle approcha de la table quatre sièges de bois de chêne ; elle couvrit celui de son père d'une peau de loup qu'il avait tué lui-même à la chasse. Ensuite, étant montée à l'étage supérieur, elle en descendit avec deux toisons de brebis ; mais pendant qu'elle les étendait sur les sièges des voyageurs, elle se mit à pleurer. Son père lui dit : « Ma chère fille, serez-vous toujours inconsolable de la perte de votre mère, et ne pourrez-vous jamais rien toucher de ce qui a été à son usage sans verser des larmes ? » Cyanée ne répondit rien, mais, se tournant vers la muraille, elle s'essuya les yeux. Tirtée fit une prière et une libation à Jupiter Hospitalier, et, faisant asseoir ses hôtes, ils se mirent tous à manger en gardant un profond silence.

» Quand les mets furent desservis, Tirtée dit aux deux voyageurs : « Mes chers hôtes, si vous fussiez descendus chez quelque autre habitant de l'Arcadie, ou si vous fussiez passés ici il y a quelques années, vous eussiez été beaucoup mieux reçus ; mais la main de Jupiter m'a frappé. J'ai en sur le coteau voisin un jardin qui me fournissait, dans toutes les saisons, des légumes et d'excellents fruits : il est maintenant confondu dans la forêt. Ce vallon solitaire retentissait du mugissement de mes bœufs. Vous n'eussiez entendu, du matin au soir, dans ma maison, que des chants d'allégresse et des cris de joie. J'ai vu, autour de cette table, trois garçons et quatre filles. Le plus jeune de mes fils était en état de conduire un troupeau de brebis. Ma fille Cyanée habitait ses petites sœurs, et leur tenait déjà lieu de mère. Ma femme, laborieuse et encore jeune, entretenait toute l'année autour de moi la gaieté, la paix et l'abondance. Mais la perte de mon fils aîné a entraîné celle de presque toute ma famille. Il aimait, comme un jeune homme, à faire preuve de sa légèreté en montant au haut des plus grands arbres. Sa mère, à qui de pareils exercices causaient une frayeur extrême, l'avait prié plusieurs fois de s'en abstenir ; je lui avais prédit qu'il lui en arriverait quelque malheur. Hélas ! les dieux m'ont puni de mes prédictions indiscrètes en les accomplissant. Un jour d'été que mon fils était dans la forêt à garder les troupeaux avec ses frères, le plus jeune d'entre eux eut envie de manger des fruits d'un merisier sauvage. Aussitôt l'aîné monta dans l'arbre pour en cueillir ; et quand il fut au sommet, qui était très-élevé, il aperçut sa mère aux environs, qui, le voyant à son tour, jeta un cri d'effroi et se trouva mal. A cette vue, la peur ou le repentir saisit mon malheureux fils ; il tomba. Sa mère, revenue à elle aux cris de ses enfants, accourut vers lui : en vain elle essaya de le ranimer dans ses bras ; l'infortuné tourna les yeux vers elle, prononça son nom et le mien, et expira. La douleur dont mon épouse fut saisie la mena en peu de jours au tombeau. La plus tendre union régnait entre mes enfants, et égalait leur affection pour leur mère. Ils moururent tous du regret de sa perte et de celle les uns des autres. Avec combien de peine n'ai-je pas conservé celle-ci ! » Ainsi parla Tirtée, et, malgré ses efforts, des pleurs inondèrent ses yeux. Cyanée se jeta au cou de son père, et, mêlant ses larmes aux siennes, elle le pressait dans ses bras sans pouvoir parler. Tirtée lui dit : « Cyanée, ma chère fille, mon unique consolation, cesse de t'affliger ! Nous les reverrons un jour ; ils sont avec les dieux ! » Il dit, et la sérénité reparut sur son visage et sur celui de sa fille. Elle versa, d'un air tran-

quille, du vin dans toutes les coupes; puis, prenant un fuseau avec une quenouille chargée de laine, elle vint s'asseoir auprès de son père, et se mit à filer en le regardant et en s'appuyant sur ses genoux.

» Cependant les deux voyageurs fondaient en larmes. . . »

Ces deux voyageurs sont Amasis et Céphias. Amasis est né en Égypte; il est jeune, pur, avide de connaître, ardent, ému de toutes les nobles aspirations vers le bien. Son père l'a confié à Céphias, né dans les Gaules, homme d'une grande expérience, et qui aurait en dans le poème un rôle presque semblable à celui de Mentor, à la divinité près.

Sur la prière du pasteur arcadien, Amasis raconte les voyages qu'il a déjà faits sous la direction de Céphias, son arrivée dans les Gaules, sa captivité parmi ces peuples, sa délivrance. La critique du savant trouverait sans doute plus d'un trait à reprendre dans ces études un peu arbitraires de la vie des Gaulois; mais on y trouve d'admirables descriptions, des sentiments remarquables, et, dans l'ensemble, ce qu'avait en vue principalement l'auteur, le tableau de ce que doit être une race dont les mœurs rudes et l'esprit farouche n'ont point encore été adoucis par le progrès de l'expérience et par ces développements naturels de l'intelligence qui ne peuvent être qu'un des bienfaits de la paix.

Ceux à qui les lettres sont chères regretteront toujours que Bernardin de Saint-Pierre n'ait peint qu'une petite partie de son grand tableau. Peut-être n'est-ce pas seulement aux amis de la poésie et de l'art à éprouver ce regret. Qui peut mesurer toute l'influence des œuvres d'art inspirées par la vertu sur la moralité et le bonheur des peuples?

#### LES TROIS AGES D'OR.

Le monde a toujours rêvé quelque chose de bien meilleur que ce qu'il était, que ce qu'il éprouvait.

Dans la naïveté des premiers temps, il a rêvé l'âge d'or; il a mis le perfectionnement, l'amélioration, derrière lui, pour ainsi dire.

Une autre époque de l'esprit humain ne chercha point l'âge d'or dans des temps reculés, mais dans des contrées lointaines où l'on n'était pas encore parvenu.

Après ces illusions de l'esprit humain rêvant le bonheur, rêvant l'âge d'or à des époques et sous des formes diverses, il est encore une autre espérance commune aux sociétés avancées, et qui naît, non de la crédulité, non de l'enthousiasme, mais de l'expérience même et du progrès de la vie sociale. Le troisième âge d'or, c'est la perfectibilité; c'est le but où conduit cette conviction, que le monde s'améliore par sa durée, que des idées plus vraies, que des mœurs plus pures, qu'une liberté plus grande, doivent progressivement élever l'intelligence et la condition de l'homme.

VILLEMAIN.

#### LE DERNIER POÈTE.

Poètes, quand serez-vous enfin lassés de la poésie? Quand aurez-vous fini votre chant éternel? La corne d'abondance n'est-elle point encore vide? toutes les fleurs n'ont-elles point été cueillies, toutes les sources épuisées?

— Tant que le soleil brillera dans les cieux, et qu'une face humaine se tournera vers lui; tant que l'arc d'alliance se dessinera dans les nuées, et que les cœurs s'attendriront dans la réconciliation; tant que la nuit parsèmera le firmament d'une moisson d'étoiles, et qu'il restera sur la terre un homme comprenant la voix de Dieu; tant qu'il y aura ici-bas une âme qui saura sentir et aspirer; tant que la forêt murmurante rafraîchira le voyageur fatigué; tant que le

printemps s'embellira de la rose épanouie; tant que les jours souriront et que les yeux étincelleront de joie; tant que les tombeaux sembleront tristes sous leurs cyprès; tant qu'un œil pourra verser des larmes et un cœur se briser, la poésie parcourra la terre; et le dernier poète sortira en chantant du monde vieilli en même temps que le dernier homme.

Mais aujourd'hui le Seigneur tient encore dans sa main la création comme une fleur nouvellement éclosée; il la regarde en souriant! Attendez que cette fleur se fane, que la terre soit une poussière dispersée par le vent, et alors seulement vous pourrez demander si le chant éternel a cessé.

GRUN.

#### INSCRIPTIONS A LA MAIN

##### SUR LES MURS DE POMPÉI.

Écrire sur les murailles est une sottise et honteuse habitude d'enfants grossiers. C'est un fait punissable. Les honnêtes gens ont grand soin, par respect pour eux-mêmes, de ne jamais arrêter leur attention sur ces stupides ou ignobles inscriptions. On s'étonne, avec quelque raison, que l'on ne s'attache point avec plus d'activité et de persistance à pourchasser ce scandale et à le faire disparaître complètement. Une impulsion vive et intelligente donnée à la surveillance et à la répression de ces faits serait certainement accueillie avec applaudissement et reconnaissance.

Dans les villes grecques et romaines, on écrivait aussi sur les murs. Le plus souvent on se servait de la pointe d'un stylet pour tracer les caractères sur le ciment peint. Les monuments publics et les maisons privées de Pompéi ont conservé les traces d'un grand nombre de ces inscriptions. Vieilles de dix-huit siècles, elles sont pour la plupart aussi lisibles que si elles ne dataient que d'hier. Des savants ont relevé ces curieux exemples de l'écriture vulgaire des anciens. Ce n'étaient pas assurément les hommes instruits, les citoyens respectables qui avaient recours à ce moyen d'exprimer leurs pensées: c'étaient des esclaves, des jeunes gens de peu d'éducation, des enfants. Il s'écrivait ainsi bien des sottises. Cependant il résulte de cette étude, futile en apparence, quelques observations intéressantes.

Un grand nombre de ces inscriptions de Pompéi ne sont autre chose que des vers empruntés aux meilleurs poètes latins. Comme le plus souvent on y trouve des fautes d'orthographe, on ne saurait douter que ces citations n'aient été le fait des esprits les moins cultivés de Pompéi: c'est absolument comme si ceux qui écrivent aujourd'hui sur nos murs avec le charbon ou la craie y citaient habituellement des vers de Racine et de Boileau. On trouve donc dans ces signes vulgaires, préservés d'une manière si extraordinaire, une preuve nouvelle que dans l'antiquité, les poésies les plus élevées étaient familières à la partie même la moins instruite de la population et qu'elles étaient appréciées par elle avec goût, de même que les plus belles œuvres de la peinture et de la sculpture.

Lors de l'ensevelissement de Pompéi sous les cendres du Vésuve, l'an 79 de l'ère chrétienne, la littérature latine avait produit ses plus belles fleurs et ses plus beaux fruits. Les vers que l'on rencontre le plus souvent sur les murs sont d'Ovide, de Virgile, de Propertius, etc. On n'y a découvert aucun vers d'Horace, qui cependant prenait les bains au golfe de Baïa et devait être très-connu personnellement par beaucoup d'habitants de Pompéi. On cherche à expliquer ce silence des murailles par la nouveauté de la prosodie d'Horace qui semblerait avoir nui à sa popularité: mais ce motif paraît au plus se rapporter à ses odes: on ne comprend pas bien comment le peuple n'aurait pas connu et aimé à citer les hexamètres de ses Épîtres, de ses Satires et de son Art poétique. Toutefois, il est vrai de dire que ce poète si savant,

si fin, si concis, si philosophique, est surtout à l'usage de ceux dont le goût est le plus exercé et le plus sérieux.

Ces inscriptions ont donné lieu à une autre remarque curieuse. En reproduisant les vers des poètes romains, les Pompéiens y mêlaient souvent des mots grecs. La Grande Grèce ne s'était pas entièrement convertie à la langue latine, et c'était surtout dans le peuple qu'avaient dû se conserver le plus longtemps quelques-unes des locutions de la mère-patrie.

Sur la muraille du palais de justice (la basilique), près de l'entrée principale, on lit deux vers d'Ovide bien connus : le premier est ainsi écrit :

« *Quid pote tam durum saxo aut quid mollius undâ?* »

Au lieu de :

« *Quid magis est saxo durum? Quid mollius undâ?*  
» *Dura tamen molli saxa cavantur aquâ.* »

Quoi de plus dur qu'un roc? Quoi de plus mou que l'onde  
Qui laisse au dur rocher une empreinte profonde?

Le *quid pote tam* pour *quid magis est* est un curieux grécisme, et l'*s* ajouté à l'*x* dans le mot *saxo* était certainement contraire à l'orthographe correcte du siècle d'Auguste.

On trouve du reste plus d'un barbarisme volontaire ou involontaire sur ces inscriptions, par exemple : *Cosmus nequitia est magnissima*, ce que l'on peut traduire ainsi : « *Cosmus est d'une grandissime méchanceté.* »

Certaines inscriptions sont des épigrammes : telle est celle que l'on voit sur le mur du palais de justice, et dont l'auteur était sans doute un plaideur mécontent :

QUOD PRETIUM LEGI?

A quel prix la justice?

En un autre endroit, un esclave, voulant faire le plaisant, a écrit :

PYRRHUS G.  
CONLEGÆ SAL.  
MOLESTE FERÒ, QUOD  
AUDIVI TE MORTUOM.  
ITAQUE VALE.

Pyrrhus G.,  
A son collègue salut.  
Je suis affligé de ce que  
j'ai appris que tu es mort.  
C'est pourquoi porte-toi bien.

Sur le mur d'une maison de la rue du théâtre, on lit cette sorte d'affiche à la main :

URNA VINARIA PERIIT DE TABERNA,  
SEI EAM QUIS RETULERIT  
DABUNTUR  
H. S. LXV; SEI FUREM  
QUIS ABDUXERIT  
DABITUR DUPLUM  
A VARIO.

Une urne à vin a disparu de la taverne.  
A celui qui la rapportera  
ou donnera  
H. S. LXV; si le voleur  
est livré,  
le double sera donné  
par Varius.

Ailleurs on voit écrit :

EPAPHRA, PILICREPUS NON ES.

Epaphra, tu n'es pas un bon joueur de balle.

Il paraît par d'autres inscriptions que le jeu de balle était fort à la mode dans Pompéi. Un ami d'Epaphra ou Epaphra lui-même, avait traversé d'une ligne ou raie la phrase injurieuse. On donnait aux noms grecs d'esclaves en *as* la terminaison latine *a*.

Quelques inscriptions sont, non pas seulement épigrammatiques, mais séditeuses. On lit sur une des colonnes du quartier des soldats ces mots *Canidia Ner...* qui paraissent signifier : « *Néron empoisonneur.* » Le nom propre *Canidia* était adopté comme un synonyme de cette horrible épithète. *Néron* était mort onze ans avant la ruine de Pompéi.

Ceux de nos lecteurs que ces recherches intéresseraient trouveront d'autres inscriptions dans un petit opuscule d'un chanoine de Saint-Pierre, à Westminster, M. Chr. Wordsworth (*Pompeian inscriptions*). Ils ont déjà vu un spécimen gravé de l'écriture murale des pompéiens dans notre troisième volume (1834 p. 332.)

#### HANNAH SNELL.

Hannah Snell était née à Worcester en 1723. A vingt ans, étant orpheline, elle épousa un matelot hollandais qui bientôt l'abandonna. Sans ressources pour vivre, elle prit l'étrange résolution de se vêtir en homme et de s'engager comme soldat. Après quelques mois, l'arrivée d'un jeune conscrit de Worcester au régiment lui ayant fait craindre d'être reconnue, elle déserta et alla prendre du service, comme soldat de marine, sur un des bâtiments de la flotte de l'amiral Boscawen, envoyée aux grandes Indes. Hannah Snell se fit remarquer par son agilité, son adresse, sa présence d'esprit et son courage, soit pendant plusieurs tempêtes où le bâtiment fut près de périr, soit dans divers combats. A Pondichéry, elle fut dangereusement blessée, et, pour éviter d'être reconnue, elle eut le courage et l'habileté d'extraire elle-même, avec ses doigts, la balle qui l'avait atteinte. Après avoir été exposée à de nombreux dangers, elle revint en Angleterre, où ses aventures ne tardèrent pas à être connues. Le gouvernement, en récompense de sa bravoure, lui accorda une pension de 20 livres (environ 500 f.). Elle acheva paisiblement sa vie dans une petite hôtellerie qu'elle avait ouverte près de Wapping, et que la bizarrerie de son existence n'avait pas peu contribué à achalander.



Hannah Snell.

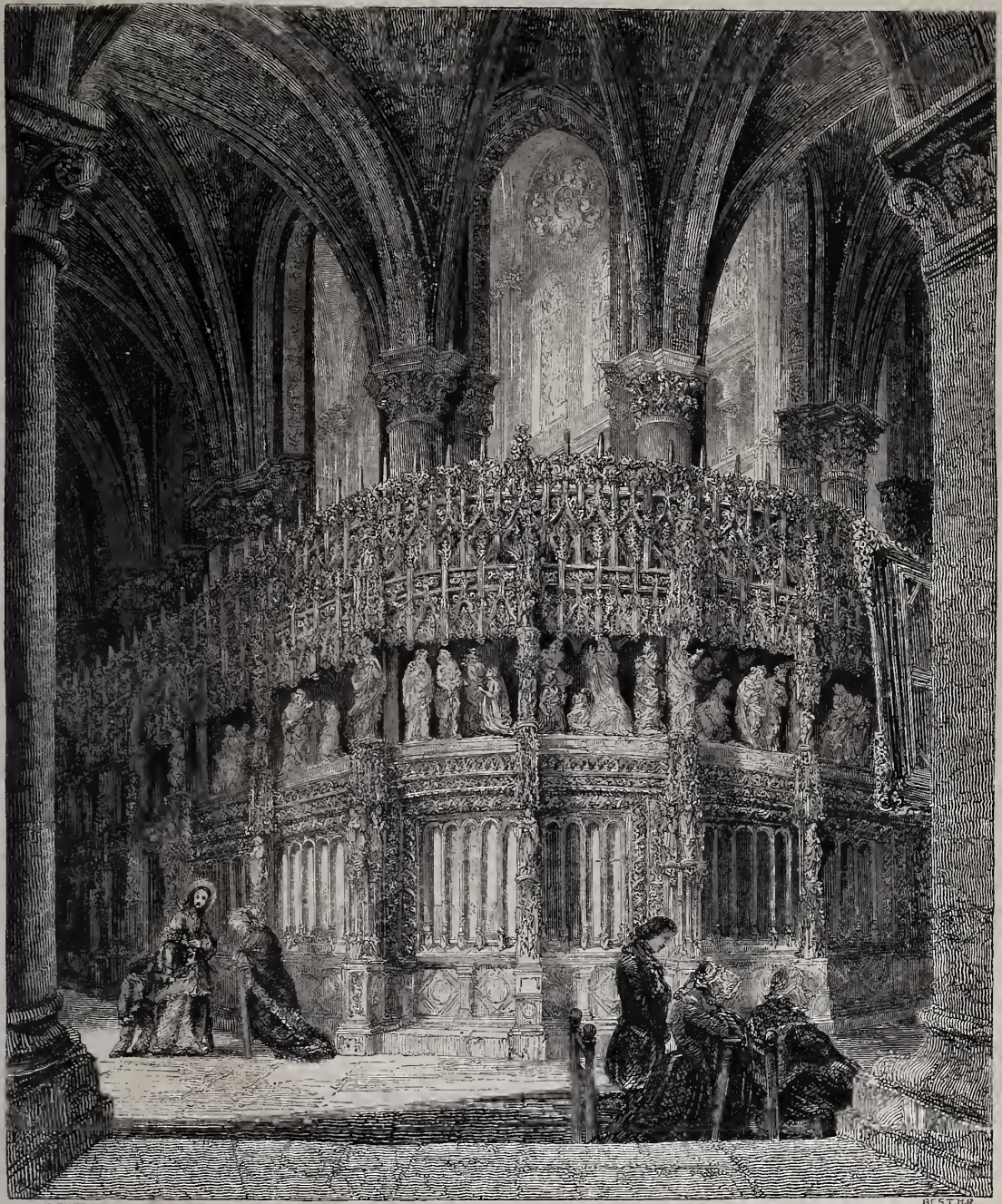
BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.



## CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Voy., 1836, p. 217 et 220, les Vues de la façade et de la partie extérieure et supérieure; — et 1839, p. 65, la statue de la Liberté.



Clôture du chœur de la cathédrale de Chartres. — Dessin de E. Thérond.

Cette clôture de la cathédrale de Chartres, l'une des merveilles de l'art français, fut commencée dans l'année 1514, d'après les dessins de l'architecte chartrain Jean Texier, dit *de Beauce*. Les groupes de figures qui en forment la principale décoration, exécutées en grande partie, vers 1611, par Michel Boudin, habile sculpteur orléanais, ont été complétées, vers 1681, par Dieu et le Gros, sculpteur de Chartres, et, de 1700 à 1706, par des artistes moins célèbres.

Dans son *Histoire de l'auguste et vénérable église de Chartres* (seconde édition 1683), le bon et véridique Sablon s'exprime en ces termes sur ce chef-d'œuvre d'architecture

et de sculpture. « La closture du chœur est faite d'une pierre fort blanche et polie, taillée et ciselée, d'un ouvrage exquis, enrichie d'images, d'hiéroglyphes et autres rares artifices. Sur cette closture sont représentées les histoires de la vie de Notre-Dame, et les mystères de notre rédemption, par un cizelage naïvement bien fait. Le tour du chœur contient à présent trente-trois niches garnies de figures, qui sont presque aussi grandes que le naturel, et qui sont faites par les plus habiles sculpteurs du temps passé; mais celles qui sont faites par Boudin remportent le prix sur les autres. En 1681, dans l'une des treize niches qui restaient encore à faire, monsieur Dieu a posé quatre figures de sa façon, qui repré-

sentent la femme adultère, notre Seigneur et deux juifs dont l'un regardait attentivement ce que notre Seigneur écrit, et l'autre qui s'enfuit; ces figures expriment naïvement le sujet qu'elles représentent. Aujourd'hui samedi, veille de Pentecôte, 5 de juin 1683, monsieur Legros, autre fameux sculpteur, a posé dans la niche prochaine quatre belles figures qui représentent le miracle que Jésus-Christ fit en la personne de l'aveugle nay (*sic*); elles sont admirablement bien faites; il semble que l'on voie faire l'action même représentée; l'aveugle est dans une posture que chacun admire; Jésus-Christ est aussi fort bien représenté pour exprimer son action; les deux autres regardent attentivement ce qu'il fait, et chacun lit la suspension de leurs âmes sur leurs visages. Il ne reste plus qu'onze niches à faire avec leurs ornements, et à les remplir de figures qui achèvent la représentation de nos plus saints mystères... Messieurs du Chapitre sont trop zélés pour l'honneur de Dieu et pour l'ornement de leur église, pour laisser cet ouvrage imparfait, lequel étant achevé, sera la merveille de la chrétienté, et instruira les ignorants autant que les plus habiles prédicateurs évangéliques. »

Le vœu du vieil historien a été exaucé. La clôture est une œuvre complète depuis longtemps, et heureusement elle n'a presque subi aucune injure du temps et des hommes. Les groupes de figures sont au nombre de quarante et une. Voici l'indication sommaire des sujets qu'ils représentent. — 1° Dieu annonce à saint Joachim la naissance de la Vierge. Au second plan sont des bergers; l'un d'eux joue de la cornemuse. — 2° Sainte Anne en prière dans sa chambre entend la même prédiction; à côté d'elle est une servante. — 3° Saint Joachim et sainte Anne se rencontrent à une porte de la ville de Jérusalem, nommée la *Porte dorée*, et se félicitent de cette heureuse nouvelle. — 4° Naissance de la Vierge; on se dispose à plonger l'enfant dans un bassin. — 5° La Vierge monte au temple, suivie de son père et de sa mère. — 6° Mariage de la Vierge et de saint Joseph. — 7° L'Annonciation; l'ange Gabriel et la Vierge. — 8° Visite de la Vierge à sa cousine sainte Élisabeth. — 9° La Vierge, Joseph, un ange. — 10° Les anges adorent Jésus dans sa crèche. — 11° Circoucision. — 12° Les trois mages offrent à Jésus l'or, la myrrhe et l'encens. — 13° Saint Siméon, grand-prêtre, présente l'enfant Jésus à Dieu. — 14° Hérode, sur son trône, ordonne le massacre des enfants; mères éplorées, massacre; au fond, la fuite en Égypte. — 15° Baptême de Jésus-Christ. — 16° Jésus et le diable sur le pinacle du temple. — 17° Jésus-Christ et la Chananéenne: « Allez, votre fille est guérie. » — 18° Jésus à ses disciples sur le mont Thabor, apparaît resplendissant de lumière, entre Moïse et Élie. — 19° La femme adultère. — 20° Jésus-Christ guérit l'aveugle. — 21° Jésus approche de Bethléem. — 22° Les habitants de Bethléem viennent au devant de Jésus. — 23° Prière au jardin des Oliviers. — 24° Judas trahit son maître par un baiser. — 25° Jésus assis devant Pilate. — 26° Jésus attaché à la colonne et flagellé. — 27° Jésus est couronné d'épines et insulté. — 28° Le crucifiement. — 29° Descente de la croix. — 30° Jésus-Christ sort du tombeau. — 31° Les trois Saintes-Femmes au tombeau. — 32° Jésus-Christ et les deux pèlerins d'Emmaüs. — 33° Saint Thomas touche les plaies. — 34° Jésus-Christ apparaît à la Vierge. — 35° Jésus-Christ monte au ciel. — 36° Le Saint-Esprit descend dans la salle où sont réunis la Vierge et les apôtres. — 37° Adoration de la croix. — 38° Mort de la sainte Vierge. — 39° Les apôtres portent son corps au tombeau. — 40° les anges portent la Vierge au ciel. — 41° La Vierge est couronnée dans le ciel.

Les pilastres qui séparent chacun de ces groupes, ainsi que les murs qui leur servent de base et forment la clôture du chœur, sont décorés d'arabesques, de niches, de dais gothiques, de colonnes ornées, de statues et de médaillons. L'ensemble est surmonté d'un treillis de pyramides et de découpures à jour, dont le travail, aussi riche que délicat et

élégant, a été comparé aux filigranes d'orfèvrerie. La rare beauté de cette décoration suffirait seule pour rendre célèbre une cathédrale admirable à tant d'autres titres.

## ULRICH.

### LÉGENDE SOUABE.

Lorsqu'une guerre éclate et que les armées sont entrées en campagne, nul ne peut savoir si ses terres et sa maison seront épargnées. Le pauvre cultivateur attend son sort avec anxiété; chaque matin il s'informe chez ses voisins des nouvelles qui circulent dans le pays. Les armées avancent-elles? De quel côté pense-t-on qu'elles se dirigent? Souvent, l'oreille collée sur la terre, le campagnard écoute en frémissant le bruit sourd de la canonnade, et, pendant la nuit, il observe avec horreur les feux du bivouac ou de l'incendie. Alors il rentre, le cœur serré, dans sa maison; on se presse autour de lui; ses enfants l'interrogent du regard, et il essaye de répandre autour de lui le calme qu'il ne connaît plus.

Le père Ulrich était le seul homme du village qui eût conservé la paix et la sérénité de l'âme lorsque les habitants de la Souabe virent, au commencement de ce siècle, leurs champs inondés de troupes allemandes et françaises. On s'attendait aux plus grands malheurs; et telles, sont les nécessités de la guerre, qu'on ne craignait pas moins les violences des nationaux que celles des étrangers. Pendant toute la journée le bruit du canon avait paru se rapprocher, et la trêve de la nuit ne trompait personne: on savait bien qu'à peine la lumière leur serait rendue, les hommes en profiteraient pour s'entr'égorgier.

Remplis de ces tristes pensées, la femme et les enfants d'Ulrich faisaient cercle autour du foyer, dont la chaleur était devenue nécessaire depuis la chute des premières feuilles. Quand la pendule sonna neuf heures, le fils aîné alla prendre la Bible dans la chambre voisine, et la posa, suivant l'usage, sur la table de chêne, devant son père, qui était resté à sa place après souper. Alors tous joignirent les mains, et la lecture commença.

Ulrich ouvrit la Bible au livre des Prophètes, et lut ces menaces terribles que Dieu fait aux Hébreux infidèles:

« Parce que ce peuple a rejeté les eaux de Siloé qui coulent en silence, le Seigneur fera fondre sur lui le roi des Assyriens avec toute sa gloire, comme les grandes et violentes eaux d'un fleuve rapide... En ce jour-là, le Seigneur se servira des peuples qui sont au delà du fleuve, et du roi des Assyriens, comme d'un rasoir qu'il aura loué pour raser la tête... Il viendra un temps auquel, dans tous les lieux où l'on avait vendu mille pieds de vigne mille pièces d'argent, il ne croîtra plus que des ronces et des épines. »

A ces images effrayantes, aux menaces du ciel offensé, le père Ulrich faisait succéder des paroles consolantes, animant tour à tour son jeune auditoire de sentiments contraires, mais réveillant toujours, après les émotions d'une crainte salutaire, celles de la joie pieuse que donne la confiance en Dieu.

« Rendez gloire à la sainteté du Seigneur des armées; qu'il soit lui-même votre crainte et votre terreur, et il deviendra votre sanctification... Me voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a donnés, pour être, par l'ordre du Dieu des armées, qui habite sur la montagne de Sion, un prodige et un signe miraculeux dans Israël... Je vous rends grâces, Seigneur, de ce qu'après vous être mis en colère contre moi, votre fureur s'est apaisée et vous m'avez consolé. Je sais que Dieu est mon sauveur; j'agirai avec confiance, et je ne craindrai point, parce que le Seigneur est ma force et ma gloire, et qu'il est devenu mon salut. »

Cette lecture fut quelquefois interrompue par les soupirs de la mère, et par de courtes réflexions qui exprimaient

vivement les rapports qu'elle pouvait saisir entre le texte sacré et leur situation présente. Ces rapports frappaient les enfants eux-mêmes, et les plus jeunes, contre leur habitude, ne sentaient pas encore l'approche du sommeil.

— Encore un chapitre, je vous en prie, mon père ! dit la fille aînée, quand elle vit qu'il se disposait à fermer la Bible.

— Volontiers, Berthe, et je remercie Dieu de ce qu'il te fait trouver du plaisir à entendre sa parole. C'est un grand progrès, ma fille.

— Mon père, dans les dangers où nous sommes, qui ne sent le besoin du secours céleste ?

— Et cela même nous console, ma fille ; si nous pensions toujours à Dieu dans l'affliction, elle vaudrait mieux pour nous que la prospérité.

Le père fit la lecture qui lui était demandée, et, quand il eut achevé, la conversation recommença.

— Je conviens, dit le fils aîné, garçon de seize ans, que nous sommes plus disposés à prier quand nous avons un grand sujet de crainte ; mais cela ne nous fait pas beaucoup d'honneur, et je doute qu'une piété fondée sur ce sentiment soit bien agréable à Dieu. Quant à notre père et à notre mère, ils n'ont pas attendu les jours du malheur pour honorer le Tout-Puissant. Mais, s'il est vrai que la piété a les promesses de la vie présente, pourquoi leurs sentiments religieux ne nous ont-ils jusqu'ici servi de rien ? Nous sommes pauvres, comme nous l'avons toujours été, et nous voilà perdus, comme les autres, au milieu des maux de la guerre ; notre maison n'est pas moins exposée que celle de notre voisin, qui n'ouvre pas la Bible quatre fois par an. Nous prions Dieu chaque soir et chaque matin, et nous faisons bien, parce que c'est notre devoir ; mais vous conviendrez cependant que si Dieu nous aime, il nous châtie aussi rudement que les autres.

— Fritz ! s'écria le père avec émotion, il y a longtemps, je crois, que tu as dans le cœur cette coupable défiance ; je m'en doutais, et je ne suis pas fâché que tu l'aies fait connaître, parce qu'il vaut toujours mieux dire librement ce qu'on pense, et qu'à tout prendre le blasphème est moins criminel que l'hypocrisie. D'ailleurs, mon enfant, j'espère te ramener à de meilleurs sentiments, et l'erreur dans laquelle tu es malheureusement tombé servira de leçon à tes frères et à tes sœurs. Tu demandes quel est, dans ce monde, l'avantage de la piété ! Mon ami, est-ce que tu comptes pour rien la paix qu'elle nous donne ? Ma demeure est menacée comme celle de mon voisin, et ma famille comme la sienne ; mais sache que mon sommeil est beaucoup plus tranquille, quoique je ne sois pas un moins tendre père. Voilà le fruit certain de la piété ; on le recueille toujours dès ce monde, et souvent il n'est pas le seul.

Fritz se leva en rougissant. La voix de son père l'avait troublé ; il s'approcha de lui, et dit, avec une contenance modeste :

— Pardonnez-moi, mon père, je vous en prie, et vous aussi, ma mère ; je suis honteux de ce que j'ai dit. Voilà des enfants plus jeunes que moi, qui sont plus avancés dans la connaissance de Dieu. Je veux aussi mettre ma confiance en lui. Oubliez, mes amis, le scandale que je vous ai causé.

Toute la famille fut émue de cette scène : la mère et les sœurs pleuraient ; Fritz pressait les mains de son père, qui lui passa les bras autour du cou. L'heure du repos avait sonné depuis longtemps, et personne ne pensait encore à se coucher, lorsqu'on entendit frapper vivement à la porte. La mère et les enfants tressaillirent ; Ulrich et le fils aîné, gardant leur sang-froid, dirent ensemble d'une voix ferme :

— Qui est là ?

— Ami ! Ouvrez, père Ulrich ; c'est Hans, le domestique de M. Weiler.

— C'est lui, en effet, je reconnais sa voix, dit Ulrich.

Et il s'empressa d'ouvrir.

Hans portait sous le bras une cassette qui paraissait fort pesante, et conduisait par la main un joli petit garçon de quatre ans.

— Bon Dieu ! c'est Henri, c'est l'enfant de M. Weiler ! s'écria la mère, en le pressant dans ses bras et en le couvrant de baisers.

— Ses cheveux sont mouillés de sueur, ajouta-t-elle, en essayant les boucles blondes qui flottaient sur ses épaules.

Hans répondit : — J'ai laissé notre cheval dans le bois, par ordre du père, et nous avons marché un peu vite.

— Mon cher ange, qui t'amène, à ces heures, chez tes pauvres amis ?

Hans dit à Ulrich : — Lisez cette lettre ; elle vous l'apprendra.

Et il lui fit entendre par un signe qu'il devait en prendre connaissance à l'écart.

*La fin à une autre livraison.*

ANDRÉ CHÉNIER.

Voy. p. 145.

Louis de Chénier, consul général de France à Constantinople, avait épousé une Grecque célèbre par sa beauté, sœur de la grand-mère de M. Thiers, l'auteur de *l'Histoire de la Révolution* : il en eut quatre fils, dont les deux derniers furent Marie-André, né le 29 octobre 1762, et Marie-Joseph, un peu plus jeune, qui nous a laissé le drame de *Fédon* et les tragédies de *Charles IX* et de *Tibère*.

Celui-ci était seul connu dans les lettres jusqu'en 1819, époque à laquelle on publia les poésies de Marie-André. Quoique inachevées, elles placèrent du premier coup l'auteur aux premiers rangs.

Conduit en France dès son bas âge, André Chénier habita d'abord à Carcassonne, chez une sœur de son père ; il fut ensuite placé à Paris au collège de Navarre, où il se distingua par son application et son aptitude.

Entré à vingt ans, comme sous-lieutenant, dans le régiment d'Angoumois, cantonné à Strasbourg, il se lassa bientôt de l'oisiveté d'une garnison, et revint à Paris poursuivre ses études. Il y vécut dans l'intimité de Lavoisier, de Palissot, de David et de Lebrun. Mais une santé chancelante et une humeur inquiète ne lui permettaient point de longs séjours au même lieu. Il suivit d'abord en Suisse les frères Trudaine, ses amis, puis en Angleterre, le comte de Luzerne qui venait d'être nommé ambassadeur. Enfin, vers 1790, il revint de nouveau à Paris, où il se fixa définitivement. Ce fut alors que commencèrent les sérieux exercices poétiques par lesquels il voulut fortifier son imagination. Il étudia surtout les Grecs, dont il admirait et comprenait profondément le génie riche et limpide. Ce fut dans cette fréquentation qu'il acquit la forme à laquelle ses poésies ont dû leur rapide succès. Il leur emprunta le vers harmonieux, la période sonore, les images gracieusement enrichies, en un mot, tout leur parfum antique.

En même temps qu'il écrivait les élégies sous l'inspiration de ses sentiments de chaque jour, il commença un poème de *l'Invention*, un autre intitulé *Hermès* qui devait être le pendant de celui de *Lucrèce*, un troisième sur *l'Amérique*, et enfin une longue pastorale biblique dont le sujet était *Suzanne*. Il travaillait à la fois à tous ces sujets ; et comme quelques amis l'accusaient de ne rien achever, il leur répondit, dans une de ses épîtres, par ces vers :

. . . Vous avez vu, sous la main du fondeur,  
Ensemble se former, diverses en grandeur,  
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre !  
Il achève leur moule enseveli sous terre ;  
Puis, par un long canal en rameaux divisé,  
Y fait couler les flots de l'airain embrasé.  
Si bien qu'au même instant cloches, petite et grande,

Sont prêtes, et chacune attend et ne demande  
 Qu'à sonner quelque mort, et, du haut d'une tour,  
 Réveiller la paroisse à la pointe du jour.  
 Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule  
 Je prépare longtemps et la forme et le moule ;  
 Puis sur tous à la fois je fais couler l'airain :  
 Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Les événements politiques de 1789 vinrent suspendre les travaux d'André Chénier. Emporté, comme tout le monde, par le grand mouvement révolutionnaire, il se réunit à ses

amis de Pange et Roucher pour soutenir la lutte, dans le *Journal de Paris*, contre les deux partis extrêmes qui se disputaient alors la France. Son frère Joseph, plus jeune et plus ardent, se sépara de lui en cette occasion ; il se joignit aux hommes qui avaient fondé le club des Amis de la constitution (qui devint plus tard la Société des Jacobins). Cette scission dans la conduite des deux frères fut courte ; mais comme elle avait été publique, le souvenir en fut conservé, et l'on a toujours répété depuis qu'André était royaliste et Joseph jacobin. La vérité, c'est que tous deux soutinrent les



André Chénier. — Dessin de Tony Johannot.

idées de la révolution, le premier avec prudence, le second avec emportement, et qu'au moment de la terreur, ils en étaient arrivés l'un et l'autre à la même horreur des excès sans avoir renoncé à leurs primitives sympathies.

Lors du procès de Louis XVI, André Chénier demanda à M. de Malesherbes de partager les périls de la défense. Ce fut lui qui écrivit la lettre par laquelle le roi, après la sentence de mort, demandait à l'assemblée l'appel au peuple.

Cet acte avait compromis Chénier déjà signalé à la haine d'un parti par ses vers animés sur Charlotte Corday ; on le décida à quitter Paris. Il habita successivement Rouen et Versailles, continuant à entretenir avec son frère Joseph une correspondance pleine d'expansion. Ce dernier lui dédia sa tragédie de *Brutus et Cassius*, et André le défendit contre les injures de Burke : l'amitié des deux frères n'avait jamais été plus vive. Joseph avait lui-même choisi l'asile où André se cachait à Versailles. Par malheur celui-ci apprit l'arrestation de M. de Pastoret à Passy ; il y courut pour consoler

sa famille, rencontra des commissaires chargés d'une visite domiciliaire, qui l'arrêtèrent comme *suspect* et le firent mettre en prison sans qu'aucun ordre eût justifié cette arrestation.

Un autre de ses frères était déjà retenu à la Conciergerie.

Joseph, alors en butte à des attaques très-vives, menacé chaque jour lui-même, ne pouvait rien pour eux. Il savait d'ailleurs que la seule chance de salut était l'oubli. Il s'abstint de toutes démarches qui auraient rappelé ses deux frères à leurs ennemis ; il supplia ses amis de n'en point parler ; mais son père multipliait les sollicitations ; on l'écouta enfin. André fut appelé devant le tribunal révolutionnaire, condamné et exécuté le 7 thermidor an 11 (25 juillet 1794), c'est-à-dire la veille de la révolution qui arrêta les exécutions et fit ouvrir la porte des prisons !

Dans la charrette qui le conduisit au supplice, il rencontra son ami Roucher ; et, comme celui-ci déplorait la mort d'un poète si brillant de génie et d'espérance :

— Je n'ai rien fait pour la postérité, répondit Chénier en se frappant le front; *mais j'avais quelque chose là.*

» C'était la Muse, dit l'auteur de *René* et d'*Atala*, qui lui révélait son talent au moment de la mort. Il est remarquable que la France perdit, sur la fin du dernier siècle, trois beaux talents à leur aurore : Malhiâtre, Gilbert et André de Chénier. Les deux premiers ont péri de misère, le troisième sur un échafaud. »

André Chénier mourut à trente et un ans.

Ses poésies ne furent publiées, comme nous l'avons dit,

qu'en 1819, c'est-à-dire vingt-six ans après sa mort. Elles se composent surtout de fragments incomplets d'élégies, d'idylles, de poèmes et d'odes iambiques; celles même de ces pièces qui sont achevées attendaient évidemment un dernier travail du poète; mais, telles que nous les possédons, les poésies d'André Chénier survivront comme ces bas-reliefs de l'art grec, qui, bien que mutilés par le temps, ont conservé la trace d'une beauté suprême, et offrent, au moins par fragments, des exemples d'une perfection merveilleuse.



La Jeune Tarentine. — Composition et dessin de Tony Johannot.

*La Jeune Tarentine* est l'une des plus belles idylles du jeune poète :

Pleurez, doux alycons ! ó vous, oiseaux sacrés,  
Oiseaux chers à Téthys ! doux alycons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !  
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine.  
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement  
Devaient la reconduire au seuil de son amant.  
Une clef vigilante a, pour cette journée,  
Sous le cèdre enfermée sa robe d'hyménée,  
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,  
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.  
Mais, seule sur la proue invoquant les étoiles,  
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles  
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,  
Elle tombe, elle crie ; elle est au sein des flots !

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !

Son beau corps a roulé sous la vague marine.  
Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,  
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.  
Par son ordre bientôt les belles Néréides  
Se lèvent au-dessus des demeures humides,  
Le poussent au rivage, et dans ce monument  
L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement ;  
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,  
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,  
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

— Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,  
Tu n'as pas revêtu ta robe d'hyménée,  
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,  
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux.

Cette idylle donne idée de la grâce d'André Chénier ; il faudrait citer des fragments de ses élégies pour faire sentir sa sensibilité, des fragments de ses poèmes et de ses odes pour montrer sa splendeur, de ses iambes pour témoigner

de son énergie. Aucune corde ne manquait à cette lyre sitôt brisée !

Parmi les nombreux appréciateurs du génie d'André Chénier, aucun ne nous semble l'avoir mieux compris et expliqué que M. Sainte-Beuve. « Le livre d'André Chénier, dit-il, publié, en 1819, par les soins de M. de la Touche, a exercé sur la littérature et la poésie du dix-neuvième siècle une influence qu'il n'aurait jamais eue sur celle de la fin du dix-huitième, lors même qu'il eût été connu à cette époque. S'il avait survécu à la terreur, c'était bien différent. Il est à croire que le côté politique, qui fait la moindre portion et comme un accident de son œuvre actuelle, se fût de beaucoup accru et développé; que nous aurions eu de lui plus d'iambes et de nobles invectives, des hymnes guerrières et tyrtéennes, quelque grande et romaine poésie du consulat. Hoche, Marceau, Desaix, eussent été magnifiquement pleurés dans de martiales éloges. La Gironde, déjà bien immortelle, eût été idéalisée comme dans un groupe du plus pur marbre antique. Madame Roland et sa robe de fête de l'échafaud eussent été chantées comme Charlotte Corday avait pu l'être..... »

» André Chénier vivant eût été le plus grand poète français de l'époque... Mais la destinée d'André Chénier fut autre; la hache intercepta cette seconde moitié de sa vie. Ce qu'il avait écrit dans la première, et au sein d'une retraite d'étude et d'intimité, ne parut que trente ans plus tard, et il se trouva, par son influence, au milieu de la restauration, contemporain de Lamartine, de Victor Hugo, de Béranger. Grâce à cet anachronisme qui eût glacé tant d'autres, les poésies d'André Chénier, nées comme à part de leur siècle, ne pouvaient tomber plus à propos, et elles se firent bien vite des admirateurs d'élite qui les élevèrent au premier rang dans l'estime. »

Il en est de l'argent comme du hérisson : plus facile à saisir qu'à retenir.

ARCHILOQUE.

### CE QUE C'EST QU'UN ŒUF.

Deuxième article. — Voyez p. 157.

L'anatomie de l'œuf forme la base de toute la science ovologique : aussi est-ce par là que débute M. Serres dans ses savantes leçons du Muséum. Certaines parties de cette anatomie sont très-déliées ; mais c'est du moins une anatomie qui n'a rien de révoltant pour personne, et que chacun peut aisément pratiquer sur un œuf frais, de manière à s'en faire par lui-même une idée générale. Le moyen d'y mettre un peu plus de précision consiste tout simplement à ouvrir l'œuf dans l'eau. Cette anatomie peut se diviser en trois chapitres principaux, correspondant précisément aux trois objets que tout le monde distingue dans un œuf : 1° le jaune ; 2° le blanc ; 3° la coque. De ces trois chapitres, le premier est le plus important à tous égards, et il se subdivise lui-même en trois sections : le jaune proprement dit, le disque prolifère, la membrane cingéante.

Le jaune est une masse globuleuse destinée principalement à fournir les éléments du sang, durant l'âge embryonnaire de l'animal. L'analyse microscopique montre que cette masse est composée de différents éléments. On y distingue : 1° de grands granules visibles à l'œil nu, et qui donnent au jaune durci cette apparence sableuse qui le caractérise ; leurs dimensions varient de 1 à 2 dixièmes de millimètre ; 2° d'autres granules incomparablement plus petits, car ils n'ont que de 1 à 2 millièmes de millimètre ; 3° des vésicules graisseuses de 2 à 5 centièmes de millimètre ; 4° enfin une huile particulière. Les granules les plus volumineux sont accumulés près de la circonférence, et leurs dimensions vont en diminuant concentriquement ; de telle sorte qu'au centre il n'y a plus qu'une sorte de fluide blanchâtre : c'est ce dont on s'a-

perçoit aisément à la simple inspection d'un jaune durci. On doit à M. le professeur Joly, de la Faculté de Toulouse, des travaux qui ont mis en pleine lumière l'analogie de la substance du jaune et de celle du lait, composée de même de petits globules de diverses sortes, visibles au microscope. Dans l'une des substances connue dans l'autre, les globules sont pareillement destinés à faciliter la formation des globules sanguins chez le jeune animal.

Dès que la fécondation de l'œuf est opérée, il se fait dans la masse du jaune un travail évidemment destiné à faciliter la transformation de ses globules en globules sanguins, et qui est surtout remarquable à deux points de vue ; en premier lieu, la régularité géométrique avec laquelle il s'opère ; et en second lieu, la marche du développement qui a lieu de la circonférence au centre, et non du centre à la circonférence ; loi considérable qui se manifeste ainsi de prime abord pour se continuer dans les phénomènes les plus fondamentaux de l'embryogénie, et que M. Serres a désignée sous le nom de loi de formation centripète. Ce travail interne du jaune est très-difficile à observer dans l'œuf des oiseaux, à cause de son volume et de sa coloration ; mais la petitesse et la transparence de l'œuf des mollusques a permis d'y suivre, avec toute la précision nécessaire, la succession des phénomènes, et il est devenu plus facile d'étendre l'observation aux œufs d'oiseaux, lorsqu'on a pu s'aider à leur égard par l'analogie et l'induction. Ce sont les études de MM. Prévost et Dumas sur les œufs de grenouilles, et du docteur Bagge sur ceux des annélides et des mollusques, qui ont ouvert la voie. Ce dernier a montré que, dans l'œuf des mollusques, le jaune se divisait d'abord en deux masses symétriques séparées par une membrane médiane ; que ces deux moitiés se divisaient à leur tour, par des membranes semblables, en deux autres segments ; puis que ces quatre segments se divisaient de la même manière, et ainsi de suite, la masse entière du jaune se trouvait transformée finalement en une multitude de petits jaunes entourés chacun d'une membrane propre. Depuis, on a pu constater que cette transformation de la masse du jaune en vésicules se produisait, suivant la même loi, dans l'œuf du lapin, pris pour type de celui des mammifères, et dans celui de la poule, pris pour type de celui des oiseaux. Ces vésicules, qui succèdent ainsi aux granules primitifs du jaune, appartiennent à cet ordre général d'organismes que M. Serres nomme *ovonites*, et dont nous aurons occasion d'entrevoir, conformément aux idées de cet illustre physiologiste, le rôle immense dans l'économie générale de la nature.

La masse entière du jaune, ou, pour lui donner son nom scientifique, du *vitellus*, est entourée par une membrane très-ténue et très-difficile à bien distinguer d'une seconde membrane qui s'applique par-dessus. Cette membrane propre du jaune, membrane interne, est ce que M. Serres nomme la *membrane vitelline*. Le *disque prolifère* est contenu dans une petite dépression circulaire, dans une petite coupe, si l'on peut ainsi parler, placée à la périphérie de la membrane vitelline. Sa couleur blanchâtre la fait aisément distinguer lorsque l'on ouvre un œuf avec précaution. Cette petite coupe, très-importante par elle-même, l'est encore davantage par ce qu'elle contient. En effet, si l'on considère l'œuf avant sa fécondation, lorsqu'il est encore renfermé dans la grappe de l'ovaire, on y découvre une particularité très-digne d'étude, car elle se reproduit identiquement dans les œufs de tous les animaux. Au-dessus de la membrane qui enveloppe immédiatement la masse du jaune, et dont nous venons de parler, précisément au contact de la petite dépression circulaire dont il est ici question, on aperçoit une vésicule très-petite, remplie par un fluide parfaitement limpide et incolore : on parvient à y discerner des globules, mais seulement à l'aide des plus forts grossissements du microscope ; ce qui indique assez que ces globules sont incomparablement plus petits que ceux du jaune, dont ils sont, du reste, tout à fait

distincts, tant par leur nature que par la membrane spéciale qui les enveloppe. Cette vésicule est ce que l'on nomme la *vésicule prolifère*.

Au moment de la fécondation de l'œuf, cette vésicule se rompt et verse son contenu dans la petite capsule placée à la périphérie de la membrane du jaune, et destinée, sans aucun doute, à empêcher le liquide de s'épancher d'une manière désordonnée. Ce liquide demeure donc concentré dans les limites qui lui ont été préparées à l'avance, et y constitue, en se coagulant, une sorte de membrane circulaire adhérente à la membrane du jaune, et qui prend le nom de *lame prolifère*.

Un caractère digne d'étonnement et qui entraîne facilement l'esprit aux plus sérieuses réflexions, c'est que la dimension de cette vésicule primitive ne dépend en aucune façon de la taille des animaux auxquels elle appartient. Non-seulement elle est identique dans toute la série animale, quant à sa structure, quant à sa position et quant au liquide qu'elle contient; mais elle est à peu près identique, quant à sa grandeur. Qu'il s'agisse d'un œuf de mouche, d'un œuf d'antruche, ou d'un œuf de vache ou de jument, la vésicule prolifère est sensiblement la même. C'est assez dire qu'elle n'est bien visible qu'au microscope, et, en effet, son diamètre n'est guère que d'un demi-centième de millimètre. On comprendra l'importance de cette vésicule dont la découverte, due au professeur Purkinje, immortalise son auteur, quand on saura que c'est le disque prolifère, produit de la rupture de la vésicule en question, qui constitue le point de départ de tous les organismes, et le siège des premiers battements. Ainsi la nature, dans l'admirable unité de ses plans qui, dans l'accomplissement de ses œuvres, aboutit à une si inconcevable diversité, a voulu que le thème primitif fût le même, à tous égards, dans tous les animaux grands ou petits, supérieurs ou inférieurs: elle a élaboré dans le sein des femelles des matériaux analogues; elle les a renfermés, en quantité sensiblement égale, dans une vésicule de même dimension, à laquelle elle a préparé à la surface du jaune un réceptacle proportionné, en réunissant tout autour les éléments nutritifs les plus propres à l'entretien et au développement du mouvement organique dans ses premières phases.

Enfin, pour complément du système du jaune, par-dessus la vésicule prolifère, et embrassant en même temps la sphère du vitellus, se place une troisième membrane que notre savant physiologiste nomme la membrane cingente. Cette membrane complète ce qu'il y a de véritablement essentiel dans la composition de l'œuf; car elle se retrouve, ainsi que les deux membranes précédentes, dans les œufs de tous les animaux. Il est très-difficile, dans les œufs d'oiseaux, de la détacher des membranes qu'elle enveloppe en y adhérant fortement, et il en résulte que l'on a été fort longtemps sans la distinguer convenablement d'avec la membrane propre du jaune. Il est cependant très-essentiel de ne pas la méconnaître, car elle est à la fois une des clefs du développement des organismes, et l'un des traits les plus caractéristiques qui fassent reconnaître à l'observateur, d'une manière parfaitement définie, dans le vaste et complexe tourbillon de la nature, toutes les productions du même ordre que l'œuf; productions aussi importantes que diversifiées. En tenant compte de cette membrane, l'œuf consiste, en effet, primitivement en deux sphères de grandeur inégale, tangentes l'une à l'autre, et enveloppées toutes deux dans un troisième sphéroïde: voilà qui est tout autrement défini et caractéristique que ne le serait une simple vésicule. Trois membranes: 1<sup>o</sup> une membrane extérieure, la membrane cingente constituant le rapport de l'ensemble de l'appareil avec le monde ambiant; 2<sup>o</sup> une membrane intermédiaire, la lame prolifère; 3<sup>o</sup> une membrane interne, formant le réceptacle de la nourriture, la membrane vitelline; c'est tout ce qu'il y a de fondamental dans le système de l'œuf.

Ces principes de la composition de l'œuf sont bien simples; mais les conséquences en sont capitales. En effet, si l'on étudie les développements de l'embryon dès ses premiers instants, en suivant pas à pas les transformations de ses apparences primordiales, de manière à constater, sans les perdre de vue, ce qu'elles deviennent dans le système définitif de l'organisation, on distingue, dès le commencement, un travail différent dans trois lamelles placées l'une au-dessus de l'autre dans l'enceinte du disque prolifère. L'observation s'accomplit d'autant plus facilement que les trois organismes superposés dans ces trois lamelles forment alors des cercles concentriques de grandeur inégale, le cercle supérieur étant le plus petit et le cercle inférieur le plus grand. Or, en suivant les transformations qui ne tardent pas à se compliquer de plus en plus par l'accroissement et la pénétration mutuelle de ces trois organismes, on reconnaît que de la lame supérieure naît le cerveau, le système nerveux, et l'appareil connexe des os et des muscles; de la lame intermédiaire, le cœur et le système sanguin; de la lame inférieure, l'estomac et le système intestinal.

Ainsi, dans toute organisation animale suffisamment développée, trois systèmes fondamentaux que tout le monde connaît: le système nerveux, le système sanguin et le système intestinal. Dans tout œuf, ainsi que nous venons de l'indiquer, trois membranes superposées, et dans ces trois membranes, le point de départ des trois systèmes fondamentaux; celle qui formait, dès l'origine, le réceptacle de la matière nutritive, la membrane vitelline, se change en système intestinal, et ne fait à cet égard que conserver son premier caractère; celle qui constituait le rapport avec le monde extérieur, la membrane cingente, compose, de son côté, le système nerveux, c'est-à-dire l'appareil de relation entre l'animal et les objets qui l'entourent, et ne fait non plus, à cet égard, que conserver son premier rôle; enfin les éléments provenant de la rupture de la vésicule prolifère, retenus entre les deux membranes précédentes, donnent le cœur qui demeure effectivement toujours entre l'estomac et le cerveau; et l'importance de ces éléments primordiaux apparaît dès-lors d'autant plus dominante, que c'est par l'impulsion qui prend son siège dans le premier rudiment du cœur que s'ébranlent successivement tous les matériaux qui finissent par composer, en se coordonnant, l'organisme complet de l'animal.

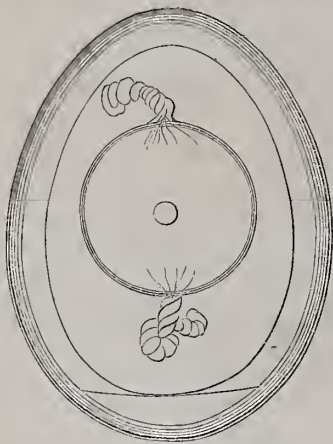
Cet aperçu montre assez que c'est autour de la sphère du jaune, c'est-à-dire autour de la première matière nutritive, que se concentrent toutes les parties essentielles du système ovoïque. Les autres parties ne doivent être considérées que comme accessoires, et aussi ne se retrouvent-elles pas nécessairement, comme les précédentes, dans les œufs de tous les animaux. Néanmoins, pour achever notre programme et faire entièrement connaître ce que c'est qu'un œuf, nous ne pouvons nous dispenser d'en donner également une idée sommaire.

En ouvrant un œuf de poule avec précaution, on s'aperçoit sans peine que le globe du jaune est enveloppé dans une membrane beaucoup plus étendue, dont les prolongements sont roulés sur eux-mêmes, à peu près comme une nappe où l'on serrerait un objet en tordant les deux extrémités en sens contraire. Chacun a sans doute maintes fois remarqué dans les œufs peu cuits ces espèces de torsades glutineuses et transparentes qui se continuent, à partir du jaune, jusque dans la masse du blanc: ce sont les prolongements dont il est ici question, et qui sont désignés, dans le langage scientifique, sous le nom de chalazes. On comprend que la membrane des chalazes, étant destinée à envelopper le petit animal pendant toute la suite de ses accroissements, devait avoir des dimensions plus étendues que celles du jaune, et qu'aucune disposition n'était mieux adaptée à ce service que celle qui permet à la membrane de se dérouler au fur et à mesure de l'augmentation de l'objet qu'elle enveloppe,

et sur lequel elle doit demeurer exactement appliquée.

La membrane des chalazes forme la séparation entre les parties essentielles de l'œuf et la masse du blanc qui est simplement destinée à servir de supplément de nourriture à l'animal. La substance du blanc ne se rencontre pas seulement dans les œufs; c'est une des substances les plus élémentaires de l'organisation des animaux, et les physiologistes l'y observent dans une multitude de circonstances différentes. Qu'il nous suffise de dire ici, ce qui suffit pour expliquer sa présence dans l'œuf, qu'elle est un des composants du sang. Elle est connue d'une manière générale sous le nom d'albumine. Dans le blanc d'œuf, l'albumine est combinée avec de l'eau dont une partie s'évapore peu à peu durant l'incubation; mais cette combinaison avec l'eau n'a pas lieu d'une manière uniforme dans toute la masse. En examinant un œuf frais avec précaution, on voit aisément que le blanc concentré autour du jaune est beaucoup plus épais que celui qui est plus près de la coquille; et comme ce blanc est en même temps plus dense, il tendrait naturellement à se rassembler dans la partie la plus basse de la coquille, s'il n'était retenu dans sa position par une membrane légère, disposée en ellipsoïde comme la coquille elle-même, et formant la séparation de ce blanc visqueux d'avec le blanc liquide. Ce dernier est lui-même retenu à sa périphérie par une troisième membrane blanche, opaque, assez résistante et couverte de petites rides qui constituent autant de petits canaux par lesquels l'air circule librement entre la masse de l'œuf et la coquille.

Le système du blanc nous présente donc trois membranes; le système du jaune nous en avait présenté trois également, et il en est de même du système de la coquille sur lequel nous avons maintenant à jeter les yeux. C'est ce qu'il est aisé de reconnaître en laissant macérer pendant quelques heures une coquille d'œuf dans un acide léger. L'acide commençant à mordre l'enveloppe calcaire, on voit



Coupe d'un œuf de poule, montrant les diverses membranes qu'il renferme.

se détacher une première membrane en forme d'épiderme, excessivement ténue, et qui revêt la coquille si exactement qu'elle pénètre jusque dans ses pores. C'est dans cet épiderme qu'est contenue la matière colorante, homogène ou mouchetée, que l'on observe sur les œufs de certains oiseaux.

Au-dessous de l'épiderme s'offre immédiatement l'enveloppe calcaire. Cette croûte pierreuse est destinée avant tout à donner de la solidité à l'ensemble de l'œuf, et à l'empêcher de se froisser ou de s'écraser pendant l'incubation. Mais cette condition n'est pas la seule à laquelle elle doit satisfaire. En effet, puisque le petit animal qui est enfermé dans l'œuf, et qui commence à travailler au développement de son organisme dès les premiers instants de l'incubation, est un être

qui vit complètement par lui-même, il faut que cet animal, comme tous les animaux connus, puisse respirer dans le berceau protecteur où il habite. Il faut donc que cette coquille, qui peut être considérée comme la couverture de son berceau, soit disposée de manière à laisser pénétrer jusqu'à lui, à travers les membranes et les liquides qui l'entourent, la quantité d'air dont il a besoin. C'est à ce service que sont destinés les pores innombrables, visibles même à l'œil nu, qui traversent la coquille et en font, si l'on peut ainsi parler, une membrane. Le nombre et les dimensions de ces pores ont été calculés non-seulement en raison de l'air qui doit être fourni à l'animal en proportion suffisante, mais en raison de l'humidité qui s'exhale continuellement de l'intérieur de l'œuf pendant la couaison, et dont la proportion doit être assez modérée pour que l'œuf ne coure aucun risque de se dessécher. Il y a là, on le voit, un milieu précis entre deux écueils. Si l'on recouvre un œuf d'un vernis imperméable, et qu'on le soumette à l'incubation, le petit animal, privé d'air, périt bientôt asphyxié, et en ouvrant l'œuf au jour où devrait avoir lieu l'éclosion, on n'y trouve qu'un cadavre d'embryon entouré des matériaux de l'œuf à demi décomposés eux-mêmes. Si, au contraire, on prive l'œuf de son enveloppe calcaire en la détachant avec précaution, et qu'on le soumette à la température de l'incubation, il se dessèche avec rapidité, et le développement de l'animal s'arrête faute d'eau, comme il s'arrêtait faute d'air dans le cas précédent.

Enfin la partie intérieure de la coquille est tapissée dans toute son étendue par une membrane souple et délicate qui enveloppe la membrane du blanc, mais sans y avoir autant d'adhérence qu'à la coquille. Il s'ensuit que lorsque la masse du blanc diminue par suite de l'évaporation, la membrane du blanc subit un retrait à l'intérieur, tandis que cette membrane-ci demeure, au contraire, appliquée à la coquille, de telle sorte qu'au lieu de demeurer complètement en contact, les deux membranes ne tardent pas à laisser entre elles un certain vide. Tout le monde connaît ce vide; car n'existant point encore au moment où l'œuf vient d'être pondu, puisque la coquille habille juste, et ne se produisant que par une évaporation graduelle, il donne une mesure approximative de la date de la ponte; mais les physiologistes seuls connaissent toute son importance dans le phénomène de l'incubation. On lui donne le nom de chambre à air, et ce nom caractérise la fonction qui lui est attribuée par la nature. Chacun sait que c'est au gros bout de l'œuf, et jamais au petit, que cette chambre à air correspond; ce qui indique assez clairement que c'est à ce bout que l'évaporation a le plus d'activité, et d'où l'on pourrait même conjecturer que l'évaporation étant plus libre par les passages pratiqués en cet endroit, l'absorption de l'air y doit être plus facile également. Une expérience très-intéressante confirme parfaitement cette prévision. Si l'on couvre d'un vernis imperméable le petit bout de l'œuf, l'air continuant à arriver en quantité suffisante par le gros bout, l'animal poursuit, sans aucun inconvénient, son développement, et arrive à terme en pleine vie; mais si, au contraire, on vernit le gros bout, les fonctions de la chambre à air sont troublées, et l'animal périt asphyxié, à peu près comme si l'on avait obstrué par du vernis la coquille tout entière. Cette chambre à air est donc, en définitive, un réservoir de respiration, doué de propriétés particulières qui n'ont peut-être point été encore suffisamment étudiées, quant à l'absorption et l'exhalation des gaz, et dont le contenu circule sur toute la périphérie de l'œuf par le canal des petites rides pratiquées entre les deux membranes. Ce gros bout, qui est le premier point par où notre main, dans ses habitudes familières, attaque l'œuf, devrait donc être aussi le premier point de notre admiration à l'égard de ce système primitif de toute existence; car il y constitue, dans la classe des oiseaux, un appareil physiologique de premier ordre.



## PROMENADES LE LONG DE LA TAMISE.



Les bords de la Tamise. — Le hameau de Co-kham. — Dessin de Dodgson.

Si le promeneur qui se trace un sentier le long des sinuosités d'une rivière parcourt en sa lente marche moins de lieux importants que s'il s'écartait à droite et à gauche au gré d'une humeur curieuse, il jouit bien plus de ce qui vient s'offrir à lui. Il entre en sympathie avec les sites à travers lesquels il pénètre; il salue d'une affectueuse bienvenue, tantôt le tumultueux séjour de la foule, tantôt les silencieuses retraites où la nature cache ses plus secrets attraits; il passe tour à tour devant l'humble abri du pauvre et la somptueuse demeure des grands; il rencontre le champ de bataille désert et les ruines des manoirs oubliés; l'église du hameau ou la glorieuse cathédrale se dressent tour à tour devant lui. Il s'arrête ou hâte ses pas près de la turbulente fabrique et de la ferme agreste, le long des prés fleuris et des gorges profondes; il apprend à aimer la solitude pour les hautes pensées qu'elle inspire, et les habitations de l'homme pour les souvenirs des événements fameux dans l'histoire et des grandes vertus.

Les sources de la Tamise, situées à cinq lieues l'une de l'autre, jaillissent sur les pentes méridionales des montagnes de Coltswood, dans le comté de Gloucester; celles qui forment le mince cours d'eau que l'on appelle le Churn sont le plus fréquemment visitées comme origines du fleuve: elles sortent du fond d'une gorge cachée sous d'épais ombrages. Une vieille paysanne, debout sur l'un des blocs moussus autour duquel les ondes frissonnent, offre à chaque curieux un verre plein de l'eau cristalline. « Voilà, dit-elle, les montrant successivement du doigt, voilà les sept sources d'où sort la grande rivière, la Tamise; les voilà toutes sept: jamais aucune n'a tari aux ardeurs d'été; aucune ne s'est glacée au gel d'hiver; seulement l'eau afflue davantage du-

rant la froide saison. » La vieille grand'mère, étrange naïade, qui habite une chaumière voisine, et qui vit, elle et ses petits-enfants à cheveux de lin, des étreintes des visiteurs, termine son allocution par une action de grâces au « Seigneur Dieu qui envoie en si grande abondance de si bonnes eaux ! »

L'antique *Duro-Carnovium*, où venaient aboutir trois voies romaines, et qui porte maintenant le nom de Cirencester, est la première ville que traverse le Churn dans le Gloucestershire. Les ruines d'un théâtre et de bains, souvenirs de son ancienne magnificence, ont été tour à tour exhumées et enfouies, et tout ce qu'il en reste, c'est, au fond du cabinet d'un antiquaire, le crâne d'une matrone romaine, Julia Costa, dont les gens du pays ont dérobé toutes les dents, comme préservatifs de la peste. Près de Cirencester, s'élèvent les bosquets d'Oakley Grove, maison de campagne et parc, où lord Bathurst recevait jadis Pope, Swift, Addison, Prior, Gay, et plus tard Sterne, leur successeur.

Du côté du Wiltshire, le courant qui filtre au travers des roseaux laisse, un peu sur la droite, le bourg de Cricklade (*Cerigwlad*, en breton, contrée pierreuse). Le Churn et un autre cours d'eau nommé l'Isis réunis s'élargissent ensuite de quelques ruisseaux, dont le plus considérable est le Coln. A Lechlade, le fleuve naissant devient navigable pour des barques de 70 tonneaux. Au delà, bien que les grèves soient toujours plates, les chaînes de collines se rapprochent des deux bords. Le joli hameau de Buscott, sur le côté du Berkshire, est propre, gracieux; son humble auberge se pare de fleurs et de grappes vermeilles; son église rustique pointe du milieu des arbustes fleuris; l'onde écume et bouillonne autour des vanes de son moulin; vrai village anglais, il ne lui manque ni le manoir seigneurial, ni le parc spacieux,

ni les riches fermes aux granges regorgeantes de blé, ni autour des chaumières les groupes joyeux d'enfants roses et bien portants.

Plus loin, on rencontre Radcotbridge, pont qui n'était pas construit lorsqu'en 1387 le faible Robert de Vère, favori de Richard II, abandonnant l'armée qu'il commandait, « molle poupée, » comme l'appelle Froissard, jeta sur la rive les gantelets, le casque, l'armure qu'il n'était pas digne de porter, et traversa la rivière à la nage; fuyant, sans avoir combattu, l'épée de Bolingbroke, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Henri IV.

C'est au delà de Faringdon que l'on commence à apercevoir, du côté du Berkshire, une chaîne de collines crayeuses. Sur leurs flancs, partout ailleurs verts et boisés, le tuf en craie blanche, mis à nu dans une espace de quatre milles carrés, dessine la figure gigantesque d'un cheval. Chaque année, à la Saint-Jean, les villageois se réunissent pour *étriller le cheval*, comme ils disent, et ils enlèvent les herbes qui finiraient par en altérer la forme. L'agreste monument qu'on peut, assure-t-on, apercevoir de cinq lieues de distance, rappelle la victoire remportée en 871 par Alfred le Grand sur les Danois, dont l'étendard représentait un coursier. La fertile gorge qui domine cette hauteur lui doit son nom de *vallée du Cheval-Blanc*.

C'est au confluent du Cherwell, où l'Isis s'étend comme un lac d'argent liquide, que la ville de la science, Oxford, aux tours carrées, aux flèches aiguës, noircit la campagne environnante de l'ombre séculaire de son université, de sa bibliothèque riche de cinq cent mille volumes, de ses vingt collèges et de ses vastes *halls* (édifices qui reçoivent près de cinq mille étudiants). Ce fut dans l'enceinte du grand amphithéâtre qui contient plus de trois mille spectateurs, et ne sert qu'aux grandes cérémonies universitaires, qu'en 1814 l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, Metternich, Liéven, Blücher, et autres grands personnages, se firent recevoir (singulier caprice!) docteurs en droit civil.

Au-dessous d'Oxford, le fleuve, diamanté par les jaillissantes écluses d'une succession de barrages et de moulins, coule lentement au travers de sites boisés et pittoresques; il est sillonné de rapides canots, de nacelles pavoisées, tandis que les bateaux de plaisir, aux brillantes couleurs, remorqués par de forts attelages, remontent le courant paisible au son des instruments, des chansons et des rires. Les noms français de Courcy, de Courtenay, d'Harcourt, se rattachent à ces gracieux rivages; les bosquets de Nuneham, si fréquentés par les étudiants d'Oxford, ont successivement appartenu à ces familles d'origine normande.

Du haut des rives revêtues d'ormes, on voit longtemps Oxford, ses aiguilles, ses dômes, et la sombre tour d'Illey, veuve de son antique monastère. Au nord, les bois de Blenheim; à l'est, les Chiltern-Hills, chaîne habitée, dans la partie qui traverse les comtés d'Oxford, de Buckingham, par la population la plus sauvage de toute l'Angleterre. Enfin l'œil s'arrête sur la haute flèche d'Abingdon, antique capitale des rois de Mercie, devenue plus tard la résidence de puissants abbés bénédictins, aujourd'hui morne petite ville sans mouvement, sans monuments, n'ayant pour toute industrie que sa fabrication de toile à voiles.

Du haut d'une roche abrupte que baigne la rivière, surplombe l'église de Clifton; son aspect pittoresque et le site charmant de *Day's Lock* (l'écluse du jour) soulagent seuls les regards fatigués par l'uniformité des champs déserts qui bordent les deux rives; puis vient Dorchester, le *Caic Davri* (cité des eaux) des anciens Bretons, qui la nommèrent ainsi parce qu'elle est située proche de l'endroit où le Thame confond avec l'Isis et son nom et son cours. Cette ville a décliné avec la dynastie saxonne. Souvenir de sa grandeur éclipsée, une belle et vaste basilique, à vitraux peints, reste encore debout sur la rive.

La Tamise coule ensuite doucement entre le pont de Schil-

lingford et celui de Wallingford, *Tamesis* des Romains. Plus de villes, mais les villages se multiplient; presque vis-à-vis Northstoke, qui dresse sur la grève même sa jolie auberge, Cholsey s'enorgueillit de son immense grange de pierre et des restes du vieux monastère, fondé, vers 986, par Ethelred, en expiation du meurtre de son frère Édouard le martyr. La tour refrognée de Goring s'élève du côté du Berkshire, vestige d'un couvent de bénédictines; enfin, proche du moulin de Clive, le fleuve s'élargit encore pour encadrer un ravissant chapelet d'îles boisées. Le paysage s'embellit de plus en plus; un pont de bois réunit Witelchewls et Pangbourne, station du chemin de fer, hameau chéri du pêcheur. Puis le courant coupe ici la longue chaîne de collines; il suit penant près d'une lieue une ligne droite, se dirigeant sur les bois touffus et le château en briques rouges d'Harwick. Un mille plus bas, c'est un autre édifice, toujours du temps des Tudors, Maple Durham, avec sa longue avenue, ses ailes avancées, ses pignons altiers, ses cheminées décorées et groupées en faisceaux se détachant sur un épais rideau de noirs sapins et de hauts peupliers. Au-dessous de la rive feuillue, un vieux moulin fait écumer les eaux de sa chute murmure. Un bac conduit en face, aux bosquets de Purley, joli village où Law, après le renversement de ses plans financiers, se construisit un asile.

Nous arrivons, au confluent de Kennett et de la Tamise, à Reading, où s'était établie, avant les Romains, une colonie d'Atrebates, peuples gaulois des environs d'Arras: c'est aujourd'hui une ville de dix-neuf à vingt mille âmes. Le pont qui conduit ensuite à Caversham, long et laid village de pêcheurs, est de la plus étrange difformité. Il dépend des deux comtés qu'il réunit, et comme ceux-ci ne se pouvaient entendre sur le plan, chacun a construit à sa guise la moitié qui le concernait. Du côté de l'Oxfordshire, c'est un amas de pierres et de briques; du côté de Reading, une carcasse à jour de fer et de bois.

A mesure qu'on s'éloigne de Reading, les lignes enraidies des levées et remblais du chemin de fer, qui gâtaient le paysage, réculent; les niveaux des larges prairies se relèvent; le gracieux village de Sonning, avec sa vieille tour d'église et ses bosquets fleuris, fait face aux pentes abruptes et aux magnifiques arbres d'Holme-Park. Le fleuve, qui s'était parié avant le pont pour embrasser deux ou trois îles, reçoit, au-dessous de Striplake, le Loddon couronné de ses aulnes verdoyants. Puis viennent les vieilles et irrégulières maisons du village de Wargrave. Du côté du Berkshire, Park-Place, bâti par le comte d'Hamilton, et qu'habitèrent à diverses époques le père de Georges III, puis Georges IV, étale ses vertes collines, ses gorges boisées, ses frais berceaux, que l'un de ses derniers propriétaires, le maréchal Conway, avec plus de profusion que de goût, parsema de souterrains, de grottes, de ruines de toutes les époques. Il s'y trouve jusqu'à un vrai temple de druides, transporté à grands frais de l'île de Jersey.

Entourée d'une riche ceinture de collines couvertes de hêtres qui annoncent l'approche du Buckinghamshire, Henley, sur la rive d'Oxford, est une des plus vieilles cités anglaises, comme le témoigne son nom (*hen*, vieille; *ley*, place). Les constructions y sont pourtant toutes modernes, sauf l'église qui date du quatorzième ou quinzième siècle, et qui, entre autres morts célèbres, recouvre de ses dalles vermouluës les restes de Dumouriez, mort dans le voisinage en 1823, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Après le hameau de Danesfield, qui garde des traces du campement danois auquel il doit son nom, viennent les magnifiques bosquets de bouleau et la vieille tour grise de Bisham. Glissant sous l'élégant pont suspendu de Marlow, ville de pauvres qu'entourent de si opulentes habitations, la Tamise va se jouer autour des papeteries de Mile-End, de leurs barrages, de leurs jaillissantes chutes, tandis qu'à gauche les hauteurs du Buckinghamshire s'éloignent, et

que, sur la rive du comté de Berk, s'élève la colline couronnée de bruyères roses qui domine le charmant village de Cookham.

*La suite à une autre livraison.*

### LE CHEVAL ARABE (1).

Voy. 1833, p. 77.

Le cheval arabe a une physionomie particulière qui le fait aisément reconnaître. Sa tête a partout une expression remarquable : elle est, pour ainsi dire, carrée et sèche : le front est large et quelquefois bombé, les yeux sont grands et ordinairement très beaux, les paupières noires. Les paupières noires sont une beauté, un caractère de race auquel tiennent les Arabes. Les oreilles sont tantôt petites, tantôt un peu longues, mais minces, bien placées, et leurs pointes légèrement recourbées. La ganache est un peu forte, le chanfrein droit ou un peu renforcé, les naseaux larges, susceptibles d'une grande dilatation quand le cheval est animé et d'une mobilité par suite de laquelle il se forme autour des plis qui donnent à la physionomie une expression particulière. La bouche est médiocrement fendue, la tête est bien attachée, et la courbure qui forme l'encolure près de la tête donne une beauté à la nuque. L'encolure est assez longue pour s'arrondir avec grâce, et quand le cheval court, elle fait saillie à sa partie inférieure, et produit ce qu'on appelle encolure de cerf. Le garot est bien sorti sans être tranchant, le dos est droit, la côte ronde, le rein est double et bombé, la croupe longue et arrondie. Les Arabes demandent qu'un cheval ait le poitrail d'un lion et la croupe d'un loup. La queue est bien attachée et très-bien portée. Les parties postérieures, le rein, la croupe, les jarrets, sont surtout d'une force remarquable. Les jarrets sont un peu rapprochés l'un de l'autre, conformation particulière aux animaux les plus vites, tels que cerfs et chevreuils. Les épaules sont libres et musculuses; de même l'avant-bras; la partie antérieure du crâne très développée, la cervelle volumineuse, musculuse. Les jambes sont sèches, fines; le tendon est bien détaché, le canon des jambes antérieures est court, les pieds sont de forme ovale, la corne est très-dure. Les pieds de devant sont quelquefois un peu tournés en dehors. La crinière est fine et peu épaisse; la queue est peu garnie en haut, elle l'est davantage à sa partie inférieure, et descend jusque près de terre.

La robe la plus commune est le gris qui devient blanc avec l'âge; le gris truité est très estimé; après le gris, le bai et lealezan. La robe noire est extrêmement rare. Le poil est fin, soyeux, et présente d'admirables reflets dorés, argentés, bronzés, qu'on ne trouve que dans les chevaux d'origine orientale et qu'on désigne très-bien en allemand par éclat de saïn (*atlas-glanz*). Dans les chevaux blancs la peau est noire, ce qui contribue encore à la beauté des reflets.

Les Arabes estiment leurs chevaux par leurs qualités beaucoup plus que par la beauté; aussi les meilleurs chevaux sont ceux dont ils propagent la race, et l'on trouve chez eux d'excellents chevaux de pur sang qui ne sont pas beaux, tandis que dans la Syrie et les autres provinces qui avoisinent l'Arabie, on trouve des chevaux d'une grande beauté de formes qui ne sont que des métiés. Le fameux *Godolphin*, étalon arabe, l'un de ceux qui ont le plus contribué à créer la race anglaise actuelle, *Godolphin* n'était pas beau, et on en faisait si peu de cas qu'il traînait à Paris la charrette d'un porteur d'eau. C'est là qu'il fut acheté pour être transporté en Angleterre. *Visir*, l'un des meilleurs étalons de l'ancienne race ducale de Deux-Ponts, n'était pas beau. *Turckmainati*, le père de la race si estimée de Trakénon en Prusse, faisait le service de bidet de poste entre Damas et

Alep, lorsqu'il fut acheté par M. Kaunitz, pour être transporté en Europe.

Mahomet a fait de l'amour des chevaux un précepte de religion. « Tu gagneras autant d'indulgences que tu donneras chaque jour de grains d'orge à ton cheval. »

Le chant célèbre de l'Arabe Omaja à son cheval prouve encore combien le cheval est en honneur chez les Arabes.

#### *Chant de l'Arabe Omaja à son coursier.*

Te voilà, noble coursier, prêt à t'élever dans la carrière, éclatant de blancheur comme un rayon de soleil.

Les mèches qui flottent sur ton front ressemblent à la chevelure soyeuse de la jeune fille, agitée par le vent d'orient.

Ta crinière est le nuage ondulé du midi qui vole dans les airs. Ton dos est un rocher que polit un ruisseau qui coule doucement.

Ta queue est belle comme la robe flottante de la fiancée du prince.

Tes flancs brillent comme les flancs du léopard qui se glisse pour saisir sa proie.

Ton cou est un palmier élevé sous lequel se repose le voyageur fatigué.

Ton front est un bouclier qu'un habile artiste a poli et arrondi. Tes naseaux ressemblent aux antres des hyènes;

Tes yeux, aux astres des deux gémeaux.

Ton pas est rapide comme celui du chevreuil qui se rit des ruses du chasseur.

Ton galop est un nuage qui porte la tempête et qui passe sur les collines avec un roulement prolongé de tonnerre.

Ton port ressemble à la verte santerelle qui s'élève du mariage.

Viens, cher coursier, les délices d'Omaja! bois le lait du chameau, puis les herbes odoriférantes.

Et si je meurs, meurs avec moi! Ton âme ne descendra pas dans la terre, elle s'élèvera aussi en haut, et alors je parcourrai avec toi les espaces du ciel.

Certes on aime les chevaux dans un pays où a été composé un chant semblable, et malgré ce qu'il a nécessairement perdu par deux traductions, on y admire la poésie des idées, et le portrait si bien tracé du coursier du désert dans sa sauvage beauté.

Les Anglais achètent pour l'Inde beaucoup de chevaux arabes; l'exportation la plus considérable se fait par Bassora; il y a aussi un marché à Bagdad. Les chevaux sont expédiés à Bombay, Calcutta et Madras.

Le prince Pückler-Muskau, qui a voyagé dans tout l'Orient et qui a observé les chevaux arabes en amateur et en connaisseur, est d'avis que c'est seulement chez les Bédouins qu'on peut se procurer des étalons de premier mérite; mais leur prix est très-élevé et on ne peut aller les chercher dans le désert qu'avec beaucoup de difficultés et de dangers. Chez les Turcs, les chevaux arabes sont promptement ruinés par la manière irrationnelle dont ils sont traités. Ils passent une partie de leur vie attachés par les quatre pieds, sans pouvoir se coucher; ils sont nourris d'orge ou de trèfle vert, de manière à être engraisés outre mesure, et ils passent subitement d'un repos absolu et longtemps prolongé à un service forcé.

#### LA PROCESSION DES HELRELA ÉPOUX,

A BEAUMON, EN 1751.

Dans cette étrange Angleterre, où le respect des vieux usages, bons ou mauvais, permettait, il n'y a pas encore longtemps, la vente des femmes au marché et les mariages clandestins à la forge de Gretna-Green, on raconte que jadis les seigneurs avaient coutume de dérober, aux époux heureux et vertueux, un singulier prix. Le mari et la femme qui, après un an et un jour de mariage, pouvaient affirmer par serment, sans s'exposer à être contredits, qu'ils avaient vécu parfaitement satisfaits l'un de l'autre, avec honnêteté et en paix,

(1) Voy. le Journal d'agriculture pratique.

se présentaient à l'église devant un jury composé de douze célibataires (six femmes et six hommes) ; on leur lisait une vieille formule de serment en vers :

« Jurez devant Dieu que depuis que vous êtes mariés vous n'avez commis l'un envers l'autre aucune offense en pensée, en parole ou en action ; que jamais il n'y a eu de dispute entre vous ; que depuis le moment où le clerc de la



Le Triomphe de Thomas Shakshaft et de sa femme, à Dunmow, le 25 juin 1751.— D'après une gravure du temps.

» paroisse a dit *Amen* à votre messe de mariage, vous n'avez jamais regretté d'avoir été unis ; que vos mains peuvent se joindre et se serrer en ce moment avec la même tendresse et la même confiance que lorsque vos lèvres ont prononcé devant le prêtre le *Oui* solennel ! »

Après ce serment des époux, on leur donnait un jambon ; puis on les faisait asseoir sur un siège de bois muni de brancards, réservé pour ces cérémonies. On les portait en triomphe autour de l'église, à travers les rues ; l'intendant, les principaux officiers du seigneur, les douze jurés et une foule d'habitants marchaient derrière sur deux rangs, au son des instruments ; on agitait en l'air des drapeaux et d'autres signes ; le jambon jouait aussi son rôle à l'extrémité d'un grand bâton ; les chants, les acclamations retentissaient de toutes parts. La dernière procession de ce genre parait avoir eu lieu dans le comté d'Essex, à Dunmow, le 20 juin 1751. Un tisserand de la paroisse de Weathersfield, nommé Thomas Shakshaft, et sa femme, furent les joyeux liéros de cette fête, qui avait attiré un nombre extraordinaire de spectateurs. Une gravure assez grossière en a consacré le souvenir. Dans les récits contemporains, on trouve la remarque railleuse que le prix du jambon n'avait été décerné que six fois à Dunmow depuis l'origine de la coutume, en l'année 1411.

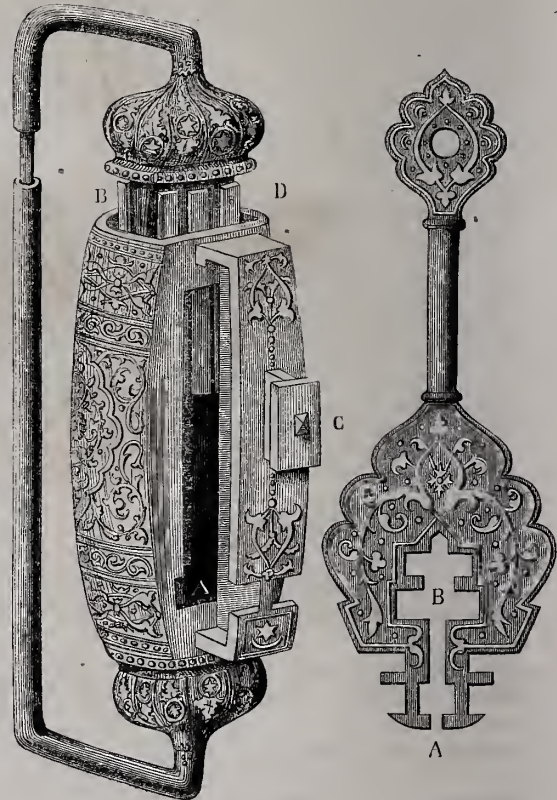
## L'ART DOMESTIQUE

### CHEZ LES ARABES ET LES TURCS.

L'art arabe, à peu près nul avant Mahomet, comme il l'est chez tous les peuples nomades, puisa ses premières inspirations dans la Perse et la Grèce chrétienne, lorsque les khalifes firent la conquête d'une partie de l'Orient, et se trouvèrent en contact avec les Sassanides et les empereurs de Byzance. Les chefs arabes empruntèrent des artistes aux contrées civilisées dont ils étaient devenus les voisins ou les maîtres. Ce fait, qui s'est produit chez tous les peuples et à

toutes les époques de l'histoire, est constaté par les plus anciens auteurs arabes ; l'un d'eux, Ebn-Khaldoun, s'exprime sur ce sujet en ces termes : « On observe, dit-il, que les peuples nomades, chez lesquels la civilisation ne fait que commencer, sont obligés d'avoir recours à d'autres pays pour trouver des personnes versées dans les arts. » Mais des artistes nationaux ne pouvaient point tarder à se former chez un peuple doué de tant d'intelligence et d'imagination : un style particulier se créa bientôt et constitua l'art arabe proprement dit, art qui ne ressembla plus à aucun autre et répandit ses productions dans une partie de l'Orient et de l'Occident. Riche par ses combinaisons et ses formes nouvelles qu'il basa généralement sur des tracés géométriques très-ingénieux et très-complicés, il développa ce goût particulier et exquis jusque dans les plus petits objets domestiques : c'est ce qu'on observe sur les meubles, sur les reliures de livres, dans les broderies de tous genres, et dans les décorations des moindres constructions privées.

Le cadenas que reproduit notre gravure prouve la fécondité de cet art, qui a su l'enrichir de formes si gracieuses et d'ornements distribués avec tant de goût, qu'il en a fait presque un objet précieux. Le mécanisme est lui-même ingénieux. La clef, qu'on tient horizontalement, s'introduit, par sa partie A, à la partie du cadenas indiquée par la même lettre ; une bande de fer située derrière la plaque antérieure entre dans l'ouverture de la clef à peu près jusqu'à son point B. Alors on lève cette clef de manière à y faire passer les parties saillantes tracées au point C ; une pression s'opère sur les ressorts intérieurs que l'on voit aux points B et D du cadenas, et l'ouverture a lieu, en permet-



Cadenas arabe.

tant au sommet de s'éloigner de l'ensemble, et à la partie supérieure de la tige courbe de sortir de celle dans laquelle elle est introduite.

Un cadenas de construction absolument semblable est con-

servé au Musée des Thermes et de l'hôtel de Clugny, rue des Mathurins, à Paris; son origine est certainement arabe; il est dépourvu d'ornements, qui sont remplacés par de petites bandes de cuivre incrustées dans le fer.

Les Turcs, de même que les Arabes, s'aident d'abord des artistes byzantins, sur lesquels l'influence asiatique dut, alors plus qu'à toute autre époque, s'exercer d'une manière sensible, ainsi que le démontrent toutes les productions anciennes commandées par les sultans, soit en Asie, soit à Constantinople.

Depuis le dix-septième siècle surtout, l'art des Turcs a

subi des modifications notables, qu'on peut attribuer d'abord à leurs guerres et à leurs fréquentes relations avec l'Allemagne et la Pologne, puis au sultan Osman, qui envoya des artistes étudier en Occident, mais à une époque mal choisie: le goût turc, complètement abâtardi par l'introduction des rocailles, des coquillages qui dominaient dans tous les produits des arts de l'Europe au dix-huitième siècle, n'est pas encore sorti de cette voie.

Notre seconde gravure représente un objet d'un usage domestique, et qui, comparé au précédent, permet de distinguer les nuances qui séparent le style des Turcs de celui



Bouilloire ou cafetière de la sultane Validé.— Dessin de Freeman, d'après M. Albert Lenoir.

des Arabes. Trouvé dans le tombeau de la sultane Validé, mère de Mahomet IV, qui régnait au milieu du dix-septième siècle, ce petit vase est en cuivre; des filigranes dorés sont fixés sur la panse, et portent des grains de corail taillés; le même système de décoration se produit sur toutes les parties importantes du vase, et des ornements repoussés avec une grande finesse accompagnent les coraux.

La découverte de ce vase dans un tombeau rappelle l'usage des anciens de placer auprès des morts les objets qui leur avaient été utiles ou chers pendant leur vie. On reconnaît facilement, en examinant de près ce vase, qu'il a servi à chauffer un liquide. Les coraux les plus saillants, placés du côté opposé à l'anse, ont été brûlés par le feu.

#### CAPTIVITÉ ET AVENTURES DE JOB BEN-SALOMON, PRINCE DE BOUNDO.

Fin.— Voy. p. 230.

Le jour qui précéda son retour à Londres, Job reçut une lettre à son adresse; on suppose qu'elle était d'Oglethorpe. Après l'avoir lue, les directeurs de la Compagnie ordonnèrent à M. Hunt de leur fournir le mémoire de toute la dépense qu'il avait faite pour Job. Elle montait à 59 livres sterling (1 275 francs), qui furent immédiatement payées par la Compagnie.

Job vécut jusqu'à son départ dans une situation tranquille. Le chevalier Ham Sloane l'employait souvent à traduire des manuscrits arabes et des inscriptions de médailles. Un jour, Job marqua une vive curiosité de voir la famille

royale ; le chevalier lui promit de le satisfaire lorsqu'il serait vêtu assez convenablement pour paraître à la cour. Aussitôt les amis de Job lui firent faire un riche habit de soie dans la forme de son pays. Il fut présenté au roi, à la reine, aux deux princes et aux princesses. La reine lui donna une belle montre d'or, et le même jour il dîna avec le duc de Montagu et d'autres seigneurs, qui se réunirent ensuite pour lui faire présent d'une somme assez forte. Le duc de Montagu le mena souvent à sa maison de campagne, lui montra les instruments qui servent à l'agriculture et au jardinage, et chargea ses gens de lui en apprendre l'usage. Lorsque Job fut à la veille de quitter l'Angleterre, le même seigneur fit faire pour lui un grand nombre de ces instruments, que l'on porta sur son vaisseau. Il reçut plusieurs autres présents de différentes personnes de qualité, jusqu'à la valeur de 500 livres sterling (12 500 fr.). Enfin, après avoir passé quatorze mois à Londres, il s'embarqua, au commencement de juillet 1734, sur un vaisseau de la Compagnie qui partait pour la rivière Gambie.

Job aborda au fort Anglais le 8 août. Il était recommandé particulièrement par les directeurs de la Compagnie au gouverneur et aux facteurs du pays. Ceux-ci le traitèrent avec autant de respect que de civilité. L'espérance de trouver quelques-uns de ses compatriotes à Djoar, situé à sept journées de Boundo, le fit partir, le 23, sur la chaloupe *la Renommée*, avec Moore qui allait prendre la direction de ce comptoir. Le 26 au soir, ils arrivèrent dans la crique de Damasensa. Job, étant assis sous un arbre avec les Anglais, vit passer sept ou huit nègres de la nation de ceux qui l'avaient fait esclave à 30 millés (8 kilomètres) du même lieu. Quoiqu'il fût d'un caractère modéré, il eut peine à se contenir, et son premier mouvement le portait à se servir contre eux du sabre et des deux pistolets dont il était toujours armé. Moore détourna de lui cette pensée. Ils firent approcher les nègres pour leur faire diverses questions, et leur demander particulièrement ce qu'était devenu le roi leur maître, qui avait jeté Job dans l'esclavage. Ils répondirent que ce prince avait perdu la vie d'un coup de pistolet qui était habituellement suspendu à son cou, et qui, étant parti par hasard, l'avait tué sur-le-champ. Il y avait beaucoup d'apparence que ce pistolet venait du capitaine Pike, et faisait partie des marchandises que le roi avait reçues pour le prix de Job. Saisi d'une vive émotion, Job, tombant à genoux, remercia Mahomet, et, se tournant vers Moore : « Vous voyez, lui dit-il, que le ciel n'a point approuvé que cet homme m'ait vendu comme esclave, et qu'il a fait servir à sa punition les armes mêmes qui ont été le prix de ma liberté. Cependant je dois lui pardonner, parce que si je n'avais pas été vendu je ne saurais pas la langue anglaise, et je n'aurais pas les connaissances et les mille choses utiles et précieuses que je possède. »

La chaloupe étant arrivée le 1<sup>er</sup> septembre à Djoar, Job dépêcha, le 14, un exprès à Boundo pour donner avis de son retour à ses amis. Ce messenger était un Peul qui se trouva de la connaissance de Job, et qui marqua une joie extrême de le revoir. C'était presque le seul Africain que l'on eût jamais vu échapper à l'esclavage. Job fit prier son père de ne pas venir au-devant de lui, parce que le voyage était trop long, et que, suivant l'ordre de la nature, c'étaient les jeunes gens, disait-il, qui devaient aller au-devant des vieillards. Il envoya quelques présents à ses femmes, et le Peul fut chargé de lui amener le plus jeune de ses fils, pour lequel il avait une affection particulière.

Quatre mois se passèrent avant qu'il pût recevoir les moindres informations de Boundo. Le 14 février 1735, il vit arriver enfin le Peul avec des lettres ; mais elles ne lui apportaient que de fâcheuses nouvelles. Son père était mort, avec la consolation néanmoins d'avoir appris en expirant le retour de son fils et ce qui lui était arrivé d'heureux en Angleterre. Une des femmes de Job s'était remariée

durant son absence, et le second mari avait pris la fuite en apprenant l'arrivée du premier. Depuis trois ou quatre ans la guerre avait fait tant de ravages dans le pays de Boundo, qu'il n'y restait plus de bestiaux.

Job se montra fort touché de la mort de son père et des malheurs de sa patrie. Il protesta qu'il pardonnait à sa femme et même à l'homme qui l'avait épousée : « Ils avaient raison, disait-il, de me croire mort, puisque j'étais passé dans un pays d'où jamais aucun Peul n'est revenu. »

Lorsque Moore quitta l'Afrique, il laissa Job à Djoar avec le gouverneur Dull, prêts à partir tous deux pour Yanimarrou, d'où ils devaient se rendre à la forêt des Gommès, qui est proche de Boundo. Job le chargea de plusieurs lettres pour le duc de Montagu, la Compagnie d'Afrique, Oglethorpe et ses principaux bienfaiteurs. Elles étaient remplies des plus vives marques de sa reconnaissance et de son affection pour la nation anglaise.

Job avait cinq pieds dix pouces (anglais), était bien fait et d'une bonne constitution. Ses abstinences religieuses, qu'il observait jusqu'au scrupule, et les fatigues qu'il avait essuyées, le faisaient paraître maigre et faible ; mais sa physionomie n'en était pas moins agréable. Il avait les cheveux longs, noirs, naturellement frisés, et fort différents, par conséquent, de ceux des nègres.

Son jugement était solide, et il avait beaucoup de netteté dans toutes ses idées. Malgré ses préjugés de religion, il raisonnait avec beaucoup de modération et d'impartialité. Tous ses discours portaient le caractère du bon sens, de la bonne foi et d'un amour ardent de la vérité.

Sa pénétration se fit remarquer dans une infinité d'occasions. Il concevait sans peine le mécanisme des instruments. Après lui avoir fait examiner une pendule et une charrue, on lui en montra les pièces séparées, et il les remonta lui-même sans le secours de personne.

Sa mémoire était si extraordinaire, qu'ayant appris le Koran à quinze ans, il en fit de souvenir trois copies de sa main en Angleterre. Il souriait lorsqu'il entendait parler d'oubli, comme d'une faiblesse dont il n'avait aucune notion.

Son humeur était un heureux ensemble de gravité et d'enjouement, une douceur constante mêlée d'une vivacité convenable et de cette sorte de compassion qui rend le cœur sensible à tout. Dans la conversation, il entendait fort bien la plaisanterie.

Son aversion pour les peintures allait si loin, qu'on eût beaucoup de peine à obtenir qu'il laissât faire son portrait. Lorsqu'il la tête fut achevée, on lui demanda avec quels habits il voulait paraître, et sur le choix qu'il fit de l'habillement de son pays, on lui répondit qu'on ne pouvait le satisfaire sans avoir vu les habits dont il parlait ou du moins sans en avoir entendu la description. « Alors, pourquoi donc, répliqua Job, les hommes, chez vous, veulent-ils représenter Dieu qu'ils n'ont jamais vu ? »

Le fond de sa croyance était l'unité de Dieu, dont il ne prononçait jamais le nom sans quelque témoignage particulier de respect. Les idées qu'il avait de cet être suprême et d'un état futur parurent fort justes et fort raisonnables. Il ne mangeait la chair d'aucun animal s'il ne l'avait tué de ses propres mains. Cependant il ne faisait aucune difficulté de manger du poisson ; mais il ne voulut jamais toucher à la chair de porc.

Pour un homme qui avait reçu son éducation en Afrique, on jugea que son savoir n'était pas sans étendue. Il rendit compte des livres de son pays. Leur nombre ne surpasse pas trente ; ils sont écrits en arabe, et la religion seule en fait le sujet. « Le Koran, disait-il, est écrit par Dieu même, qui prit la peine de l'envoyer par l'ange Gabriel à Abou-Bekr, quelque temps avant la naissance de Mohammed ; mais ce fut Mohammed qui apprit ensuite à Abou Bekr la manière de le lire, et pour l'entendre il faut avoir appris l'arabe par une autre méthode que celle que l'on emploie

commencément. » Job connaissait fort bien la partie historique de la Bible. Il parlait respectueusement des personnages qui sont mentionnés par l'Écriture sainte, et surtout de Jésus-Christ qu'il regardait comme un prophète digne d'une plus longue vie, et qui aurait fait beaucoup de bien dans le monde s'il n'eût péri malheureusement par la méchanceté des Juifs. Mohammed fut envoyé après lui pour confirmer et perfectionner sa doctrine. Enfin Job se comparait souvent à Joseph, fils du patriarche Jacob; et lorsqu'il eut appris que, pour le venger, le roi Samba avait déclaré la guerre aux Mandinghes, il protesta qu'il aurait souhaité de pouvoir l'empêcher, parce que ce n'était pas ce peuple, mais Dieu qui l'avait envoyé sur une terre étrangère.

#### LA SCORSONÈRE. — ORIGINE DU NOM DE CETTE RACINE.

Ce salsifis d'Espagne, qui paraît si fréquemment sur nos tables, tire son nom d'une croyance bizarre inconnue à plus d'un botaniste. Dans la Catalogne, la *scorzonera* est fort répandue, et on l'appelle ainsi en raison de sa ressemblance, fort problématique, du reste, avec l'*escorçu*, reptile du genre de la vipère. Le docte Camerarius décrit cette analogie, et affirme que le suc de la scorsonère est un antidote souverain contre la morsure du reptile. L'honorable conseiller du sénat de Nuremberg va plus loin : il prétend que tout individu qui s'est frotté les mains et les bras avec le suc blanc de la scorsonère peut manier impunément le serpent si redouté dans les campagnes de la Catalogne. « Il s'est trouvé, ajoute-t-il, des paysans qui, ayant mangé de la racine de scorzonère, ont par plaisir présenté leurs bras et jambes aux escorçus, mais ils n'en estoient endommagés ni incommodés aucunement; tout le mal ne consistoit qu'en l'apparence des piqueures en dehors sans dangers au dedans. » Il est inutile de dire que l'expérience du seizième siècle aurait grand besoin d'être confirmée par de nouvelles observations.

#### LE TYPE DU DOCTEUR DE VERRE

DE MICHEL CERVANTES.

Qui n'a présentes au souvenir les belles sentences du docteur Vidriera, et ses craintes étranges? Lorsqu'on jette un coup d'œil sur l'histoire littéraire du Brabant, on est bien tenté de croire que ce ne fut pas en Espagne, mais bien en Flandre, que l'auteur de Don Quichotte trouva le type d'une de ses nouvelles les plus plaisantes, si ce n'est la plus jolie. Selon toute apparence, ce fut un professeur renommé de ce temps qui lui en donna la première idée.

Gaspard van Bærle, plus connu sous le nom de Barlaeus, était jadis célèbre dans les Pays-Bas par ses poésies latines et par ses traités philosophiques; on ne le connaît plus aujourd'hui qu'en raison de ses travaux curieux sur la domination des Hollandais au Brésil. Ceux-là mêmes qui lisent son énorme in-folio, publié en 1647, s'embarrassent peu de savoir s'il avait été appelé à Amsterdam avec le fameux Vossius pour y professer la philosophie. C'était, quant à la pratique, le plus étrange des philosophes. Comme le personnage dont Cervantes nous a peint d'une façon si comique les tribulations, il se croyait de verre, et se montrait sans cesse préoccupé des dangers de sa situation, recommandant surtout qu'on ne s'approchât pas de lui trop brusquement et qu'on se gardât de le heurter. La monomanie de van Bærle ne se bornait pas là : quelquefois il devenait homme de beurre, et évitait soigneusement tout contact avec le feu. La moins incommode de ces étranges folies était celle qui transformait le malheureux philosophe en une botte de foin.

Barlaeus, né à Amsterdam en 1584, mourut en 1648. Les *Novelas ejemplares* furent publiées par Cuesta dès 1613.

Par conséquent, Cervantes a pu fort bien trouver le type de son docteur de verre, homme des plus ingénieux, du reste, dans la bizarre monomanie de son contemporain. Un beau jour le célèbre historien hollandais fut trouvé mort au fond d'un puits; on a toujours ignoré s'il s'y était précipité dans un moment d'hallucination, ou bien s'il avait été victime de quelque accident.

#### L'AGA DES FÊTES NOIRES.

Il y a moins de deux siècles, les fonctions de bourreau étaient si lucratives et si honorées en Turquie, que celui qui les exerçait avec habileté parvenait non-seulement au comble de la fortune et de la gloire, mais encore acquérait pour lui-même une sorte d'impunité; témoin ce passage de l'historien Raschid, l'un des rédacteurs des *Annales de l'empire ottoman*.

« L'an de l'hégire 1107 (1696 de Jésus-Christ), Sultan-Mustapha II ordonna l'emprisonnement du capidgi-bachi Kara-Baïram-Aga (littéralement l'aga des fêtes noires ou funestes, l'aga porte malheurs, sobriquet qu'on lui avait donné), généralement détesté parce que, chargé de couper les têtes des pachas disgraciés, il avait amassé dans ses nombreuses missions d'immenses richesses. Tous ses effets rares et précieux furent confisqués; mais il obtint enfin sa réhabilitation, en considération de son adresse parfaite dans un genre de service dont on avait besoin.

Les pachas, vizirs et autres officiers de la Porte jouissent maintenant d'attributions moins étendues dans leur département; ce ne sont plus de petits despotes, avec lesquels le Divan était forcé jadis de compter quelquefois; en revanche, quand ils ont perdu la faveur du maître, ce n'est plus le cordon ni même l'exil qu'ils ont à craindre. On les destitue comme de simples fonctionnaires, et il leur reste encore l'espoir d'être appelés de nouveau, s'ils s'en rendent dignes, à faire partie du gouvernement.

Le monde est un cadran mystérieux où le soleil et la divinité luit toujours; c'est une horloge sacrée qui marque avec des ressorts bien réglés les heures de la providence éternelle.

ARNAUD MAICHIN, *Histoire de Saintonge*.

#### LARREY.

Jean-Dominique Larrey naquit en juillet 1766, à Baudéan, près Bagnères de Bigorre. Orphelin à l'âge de treize ans, il fit ses premières études sous la direction de son oncle Alexis Larrey, chirurgien en chef à l'hôpital de Toulouse. Il vint à Paris à la fin de 1787, y obtint au concours une place de chirurgien dans la marine royale, et s'embarqua aussitôt sur la frégate *la Vigilante*, qui partait pour l'Amérique du nord. Licencié à son retour, il revint à Paris où il concourut pour la place de second chirurgien interne aux Invalides : c'était en 1792. Attaché peu de temps après à l'armée du Rhin, en qualité d'aide-major, il commença le service intelligent et dévoué qui a gravé son souvenir dans le cœur des soldats de l'empire. Il imagina et organisa un système d'ambulances volantes qui permettaient aux chirurgiens de suivre tous les mouvements de leurs corps respectifs et de donner des secours aux blessés au moment même où ils étaient atteints. En 1794, il fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, et en 1796, après la paix avec l'Espagne, il fut nommé professeur à l'École de médecine et de chirurgie militaire établie au Val-de-Grâce. Mais bientôt Bonaparte l'emmena avec lui en Égypte, où il montra un remarquable dévouement dans les soins qu'il prodigua aux blessés. A Saint-Jean-d'Acre il fut

blessé lui-même. A son retour en France, en 1802, il reçut le titre de chirurgien en chef de l'hôpital de la Garde des Consuls. Nommé, en 1805, inspecteur général du service de la santé des armées, il fit en cette qualité les campagnes d'Allemagne, de Prusse, de Pologne et d'Espagne. En 1812, un décret spécial l'institua chirurgien en chef de la grande

armée, et il fit la campagne de Russie, où il opérait en plein air et souvent avec succès, malgré l'intensité du froid. Il ne montra pas moins de dévouement à Waterloo; il y fut fait prisonnier après avoir été blessé.

Napoléon conserva toujours le souvenir de celui qu'il appelait le vertueux Larrey. Après l'avoir créé baron au



Larrey, statue en bronze par David d'Angers, inaugurée en 1850 au Val-de-Grâce. — Dessin de Gagniet.

temps de sa puissance, et lui avoir donné de nombreuses marques de distinction, déchu et prisonnier, il lui donna 100 000 francs par son testament.

Au milieu de la vie glorieuse et pénible des camps, Larrey, infatigable, sut toujours trouver le temps de rédiger ses *Mémoires de médecine et de chirurgie militaires*, recueil de documents précieux, qu'il commença à publier en 1812 et

qu'il a depuis continué jusqu'à sa mort. Il fut collaborateur, pour la partie médicale, du grand ouvrage sur l'Égypte; on a aussi de lui une *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient*.

Il mourut à Lyon, le 25 juin 1842.



## L'ÉTERNEL TRAVAILLEUR.



Dessin de Johnson, d'après Nourerther.

Tandis que le ciel brille de son plus doux éclat, que les champs fleurissent, que les eaux murmurent, un travailleur sombre et invisible continue à parcourir le monde, fauchant sa moisson sans paix ni trêve.

Ce travailleur, le peintre vous le montre sous la forme repoussante que lui donne la superstition populaire. Le vrai génie chrétien vous l'eût présenté sous celle d'un gracieux

fantôme, au regard triste et doux, qui ne vous arrache à la terre qu'en vous montrant le ciel.

Mais acceptons l'image qui nous est offerte; osons regarder en face ce squelette ironique dont la faux se plaît à couper au pied les fleurs fraîchement écloses!

Ces fleurs, il n'a pu les empêcher de se colorer aux feux du matin, de boire pendant quelques heures la rosée, d'exha-

ler dans l'air leurs suaves odeurs ! Ainsi de la vie ! avant que sa faux y passe, chacun recueille le rayon tombé de quelque cœur ami, les larmes fortifiantes de l'attendrissement ou de la consolation, les délicieuses senteurs de l'art et de la poésie !

Voyez l'encadrement de ce lugubre moissonneur ! ici l'enfance qui folâtre, la jeunesse qui se cherche, la famille qui se forme et se resserre dans les joies intimes ; là le pouvoir qui commande, la gloire qui appelle, l'étude qui médite, la foi qui achève son pèlerinage ! Laissez travailler la mort tant que vous n'aurez point perdu ces droits et ces devoirs de la vie ! Dieu y a mis assez de douceur pour que vous les aimiez, assez d'amertume pour que vous puissiez y renoncer à l'heure voulue !

Ce prétendu moissonneur n'est d'ailleurs lui-même que le journalier du maître souverain ; il fauche pour Dieu, mais n'emporte rien ! Ces générations, renversées sur son passage, ne sont qu'un lit préparé aux générations qui doivent suivre. Tandis que le ciel reprend l'étincelle confiée à chacun de nous, l'enveloppe terrestre retourne aux éléments et s'y mêle. Rien ne meurt de l'œuvre divine, tout change, se renouvelle. Le simulacre humain n'est qu'une des formes passagères de cette matière impérissable tant que les lois du monde n'auront point été révoquées !

Laissez donc le ciel sourire, et souriez avec lui, car dans ses brises, dans ses lumières, dans ses parfums, voltige ce que la mort a cru détruire ; laissez les champs fleurir, car dans leurs fleurs s'épanouit la vie qui animait naguère une image mortelle.

Et, chaque fois que la fantaisie de l'artiste ramènera, comme ici, sous vos yeux ce squelette menaçant, regardez-le, non pour vous effrayer du sublime mystère des transformations auquel nous avons donné le nom de *mort* ; mais pour penser que vous avez en vous une personnalité dont vous devez compte à Dieu qui vous l'a donnée, et aux hommes pour lesquels vous l'avez reçue. Alors la mort ne vous semblera plus une menace funèbre qui vous annonce la fin des plaisirs, mais un sérieux avertissement qui vous rappelle la continuité des devoirs !

## LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 150, 181, 218.

Cependant Julius avait été rejoint par le père de Plucia, toujours suivi de ses deux licteurs, qui donnaient à sa captivité une sorte de majesté plaisante dont les Ciliciens s'amusaient. Sextilius appartenait à cette noblesse dégénérée dont la bassesse avait lassé la corruption de Sylla et préparait de loin les monstruosités de Néron et de Tibère. Préposé au gouvernement de la Cilicie, il y avait tout mis à l'encaissement jusqu'au moment où les plaintes de la province s'étaient fait entendre. Il venait précisément d'être rappelé à Rome, où ses exactions devaient être dévoilées et punies, lorsque le hasard l'avait fait tomber entre les mains d'Isidore. La captivité était donc pour lui une sorte de refuge ; il la subit d'abord sans plainte, puis songea à en tirer parti. La beauté de Plucia avait frappé Isidore qui se proposa pour époux. La jeune Romaine résista longtemps ; mais enfin les promesses du pirate et les obsessions de Sextilius la vainquirent ; elle devint la femme du Carthaginois. Le préteur en pleura de joie ! Le pouvoir de Plucia sur Isidore ouvrait mille perspectives dorées à son avarice ; Plucia pouvait devenir pour lui comme ces cordes merveilleuses au moyen desquelles les magiciennes font passer les richesses d'un voisin dans leur propre cassette. Grâce à elle, la main du pirate était toujours ouverte, et il n'avait qu'à tendre au-dessous le pan de sa robe prétexte.

Lorsqu'il se trouva seul avec Julius, il s'avança vers lui et

l'embrassa en pleurant, car ce rocher avait le don des larmes.

— Par les dieux immortels ! c'est moi qui t'ai sauvé, dit-il ; sans moi, le noble, le charmant Julius tombait victime de ces sangliers africains.

— C'est un service dont je ne perdrai point le souvenir, dit César, et pour lequel je voudrais pouvoir te promettre ma reconnaissance...

— Ne parlons point de cela, mon fils, interrompit le préteur ; ton salut est une plus belle récompense. Ne sais-je point d'ailleurs qu'ils t'ont ravi tout moyen de montrer ton grand cœur ? Hélas ! j'ai vu moi-même, il y a un instant, tes bagages enlevés par les vautours ravisseurs !... Et n'espère point ressaisir quelque chose de ce naufrage, infortuné Julius ; le gouffre de Charybde est moins avide.

— Puissent les dieux se consoler aussi aisément que moi de cette perte, généreux Sextilius, dit le prisonnier en souriant ; quand le butin a peu de prix, c'est le ravisseur qu'il faut plaindre.

— Bien, bien, dit le préteur en baissant la voix : tu fais prudemment de mépriser en apparence ce qu'on t'a enlevé ; les nouveaux possesseurs se montreront moins exigeants dans la vente.

— Le sage Sextilius compte-t-il donc se mettre au rang des acheteurs ? demanda le jeune patricien ironiquement.

— Que ne ferais-je point pour toi, Julius, reprit amicalement le vieillard ; tes meubles, tes habits, tes bijoux, je puis tout racheter maintenant, et je te les rendrai plus tard sans autre profit que la surenchère indispensable pour déguiser la substitution.

Julius éclata de rire.

— Ah ! je reconnais l'honnête Sextilius, s'écria-t-il ; toujours dévoué à ses amis... sans s'appauvrir !...

— Hélas ! la pauvreté ne peut venir où elle est déjà arrivée, dit plaintivement le préteur. Ma bourse, mon fils, ressemble à celle des *trossules*, où, selon le proverbe, *l'araignée fait sa toile* ! Mais que peut attendre de mieux un malheureux livré d'avance à ses accusateurs ! Car la délivrance même ne changera rien à ma misère, Julius ; mes ennemis n'ont-ils pas obtenu la saisie de tous les biens que je possédais à Rome, jusqu'à ce qu'ils puissent me traîner moi-même devant les juges !... Hélas ! en échappant aux Ciliciens, je n'aurai plus qu'à prendre le bâton entouré de bandelettes (1).

— Tu auras encore une ressource, infortuné Sextilius, reprit César, ce sera de faire peindre à la cire le tableau de ton désastre, de le suspendre sur ta poitrine, et d'aller, la tête rasée, solliciter la pitié des quirites (2) ; car comment ne tirerais-tu point parti de ton propre malheur, toi qui t'es enrichi de celui des autres.

Sextilius parut ne point comprendre.

— As-tu donc oublié cette bande d'esclaves, malades ou estropiés, que tu entretenais à Rome pour mendier, reprit César, et qui te rapportait chaque jour jusqu'à cinquante sesterces d'aumône (3) ?

— Julius est toujours plaisant ! dit le vieillard avec une gaieté forcée ; mais qu'il songe à ma proposition : lui et ses compagnons se trouvent dans un de ces cas où *il faut en venir aux triaires* (4).

Lorsque les pirates abordèrent à la côte cilicienne, le soleil descendait derrière les promontoires de la Pamphlie, et rougissait les vagues de ses flammes. La flotte s'avançait maintenant sur deux rangs, et formait comme deux armées navales dont l'aspect offrait un contraste singulier. Celle qui

(1) Le bâton des mendiants, à Rome, était entouré de bandelettes.

(2) Voy. Horace.

(3) Voy. Sénèque, Controverses.

(4) C'était un proverbe romain pour exprimer la nécessité d'en venir aux dernières ressources. Les *triaires* étaient de vieux soldats de réserve qu'on n'engageait qu'à la dernière extrémité. (Voy. Tite-Live.)

se trouvait à l'orient était déjà ensevelie dans les ombres du soir, et feudaît une mer sombre sous un ciel d'un bleu terne, tandis que celle du couchant, inondée par les mourantes clartés du jour, naviguait dans des flots de feu, au milieu d'une atmosphère de pourpre et d'or.

Julius, debout à l'avant de la galère, contempla quelque temps cet étrange spectacle; puis ses regards se portèrent sur le rivage qu'éclairait un dernier rayon. Partout s'élevaient des tours d'observation dressées par les pirates pour surveiller la mer; des chantiers couverts de vaisseaux en construction, des magasins destinés aux approvisionnements. De loin en loin, des flottilles de navires tirés à sec et reposant encore sur leurs rouleaux ferrés, étaient entourées de palissades qui en formaient autant de camps retranchés. D'immenses machines, armées de câbles, servaient à y retirer les galères et à les remettre à flot; enfin, au fond de la baie, s'élevait la ville de Coracesium, elle-même défendue par de hautes murailles, au sommet desquelles veillaient en sentinelles des archers crétois.

## § 2.

Dans les premiers jours qui suivirent l'arrivée d'Isidore, sa flotte fut successivement rejointe par celle du grec Iphicrate, de l'égyptien Narcisse, du Romain Stellus, et d'autres chefs syriens, thraces ou espagnols. Telle était, en effet, la prospérité toujours croissante des Ciliciens, que « les hommes » les plus riches et les plus distingués par leur naissance ou » leur génie ne balançaient pas à monter sur des vaisseaux » pour les aller rejoindre (1). » Aussi trouvait-on réunis dans la baie de Coracesium des vaisseaux de toutes formes, de toutes grandeurs et de tous pays. A côté des *baros* égyptiens se montraient les *camères* helléniques, que leurs ponts arrondis en voûtes rendaient semblables à des amphores, les *liburnes* de Syrie et les *myopares* auxquels leur petitesse et leur vivacité avaient mérité le nom de *rats de Paros*.

Au moment où nous reprenons notre récit, c'est-à-dire environ deux mois après les événements rapportés dans le chapitre précédent, tous ces navires étaient rangés le long du môle, couchés sur les chantiers du radoub ou mis à sec dans les camps nautiques, et trois galères seulement se trouvaient à l'ancre en vue du rivage. L'une était le *Didyme*, déjà de retour; l'autre une *liburne* d'Alexandrie, dont Lélius et Agrippa s'étaient prudemment fait accompagner; enfin la troisième était le vaisseau d'Isidore lui-même, près de remettre à la voile pour une mission inconnue.

On se trouvait au second jour des ides de février, époque où les Ciliciens célébraient la grande fête de Mithra. En attendant l'heure de la cérémonie, la plupart des chefs s'étaient réunis dans la tente d'Iphicrate, accroupis sur des fourrures précieuses, à la manière des barbares, ou assis sur des sièges, selon l'habitude de la Laconie. Ils jouaient à différents jeux de hasard en buvant le vin cuit de Crète. César les regardait, couché sur un lit de repos, et Sextilius, debout à quelques pas, élevant de temps en temps la voix pour déplorer les pertes ou pour envier les gains des joueurs.

Quant à Isidore, il se tenait à l'écart, occupé à compter les *aurei* renfermés dans un coffret de cèdre que des esclaves venaient d'apporter. C'était la rançon de César ramassée à Milet par ses deux amis. Le Carthaginois, près de se remettre en mer, voyait avec un dépit farouche le jeune patricien lui échapper. Depuis qu'il le retenait captif, il avait trop souffert de sa liberté railleuse pour ne point arriver à le haïr. L'intervention de Plancia avait jusqu'alors préservé son parent de la rancune du pirate; mais il ne pouvait se faire à l'idée que le Romain allait repartir sain et sauf après l'avoir impunément outragé. Mille projets confus roulaient dans son esprit pendant qu'il continuait à compter avec distraction les pièces d'or de la cassette.

(1) Plutarque, Vie de Pompée.

Pendant ce temps, César continuait à entretenir les joueurs avec une libre gaieté. Bien que la rencontre des Ciliciens lui eût été coûteuse, il se réjouissait d'avoir vu leur singulière colonie. Une seconde visite lui paraissait seulement inutile, et, ne voulant plus s'y exposer en montant une galère désarmée, il renouçait au *Didyme*, et devait s'embarquer le lendemain sur la *liburne* égyptienne, que ses amis lui avaient amenée.

Isidore, dont la haine cherchait un prétexte, se mit à railler le jeune patricien sur cette résolution. En montant le *Lotus*, il espérait sans doute épouvanter les Ciliciens; l'apparition de son vaisseau devait produire sur leurs flottilles le même effet que la vue du milan sur les volées de cailles, et les éperons d'airain de la *liburne* allaient nettoyer la mer intérieure comme le soc de la charrue nettoie le champ couvert de ronces!

— Que les fils de Mithra se résignent à implorer leur vainqueur! ajouta-t-il ironiquement; chacun d'eux devra bientôt lui rendre dix fois la rançon qu'il paye aujourd'hui.

— Isidore me croit-il son égal? répliqua César avec une nonchalance hautaine; le pirate peut vendre la liberté du chevalier romain que le hasard lui a livré; mais le chevalier ne vend point celle du pirate.

— Et qu'en fait-il donc? demanda le Carthaginois.

— Interroge Stellus, dit César, il t'apprendra le sort que l'on réserve aux bandits de la forêt *Galinaría*, et des marais Pontins.

— Ils sont étranglés au *Tullianum*, fit observer Stellus.

— Eh bien, je ne serai pas moins juste pour les bandits de la mer, dit Julius; je les accrocherai à l'antenne de mon navire en renouvelant le souhait de Diogène: « Plût aux » dieux que tous les arbres portassent de pareils fruits! »

Stellus éclata de rire, et les autres pirates l'imitèrent. La fierté du jeune Romain excitait la leur; ils ne voulaient se montrer ni moins libres de craintes, ni moins plaisants. Mais Isidore se mordit les lèvres; vaincu dans cette guerre de railleries, il sentit s'envenimer sa colère, et résolut d'en finir avec un ennemi qui l'insultait jusque dans les fers. Il ne voulut point cependant recourir à une violence ouverte, sachant que plusieurs chefs qui ne partageaient point sa haine contre Rome eussent pu s'y opposer; l'instinct punique le faisait d'ailleurs incliner sans efforts vers la trahison. Il profita en conséquence du moment où le signal de la fête obligea tous les joueurs à se séparer, pour appeler à lui un archer laconien, exécuteur habituel de ses vengeances. Il l'entraîna à l'écart, lui parla longtemps à voix basse, et ne rejoignit ses compagnons qu'après l'avoir vu disparaître derrière la tente dressée pour Julius et pour ses amis.

César venait d'y entrer avec son secrétaire. Dès qu'ils furent renfermés dans la partie la plus reculée de la tente, le jeune patricien se dépouilla rapidement de la toge violette garnie de franges qu'il portait; il aida l'esclave à s'en revêtir, et celui-ci alla se placer au fond de la galerie ouverte où Julius se tenait ordinairement pour lire et travailler. Vu par les gardes qui veillaient à l'extérieur, il endormait ainsi tous les soirs leur surveillance, tandis qu'une entrée dérobée permettait à son maître de s'échapper.

Le stratagème semblait, ce jour-là, à peine nécessaire; car la fête avait interrompu toutes les surveillances, et la plupart des soldats destinés à la garde des prisonniers avaient déserté leurs postes. *La suite à une autre livraison.*

## LES QUATRE BARONNIES DU PÉRIGORD.

Au commencement du onzième siècle, il n'y avait encore en France qu'un petit nombre de personnes titrées: pendant le moyen âge, le plus modeste titre correspondait à une sorte de souveraineté. Les quatre barons du Périgord, c'est-à-dire les barons de Biron, de Bourdeilles, de Mareuil et de Beyrac,

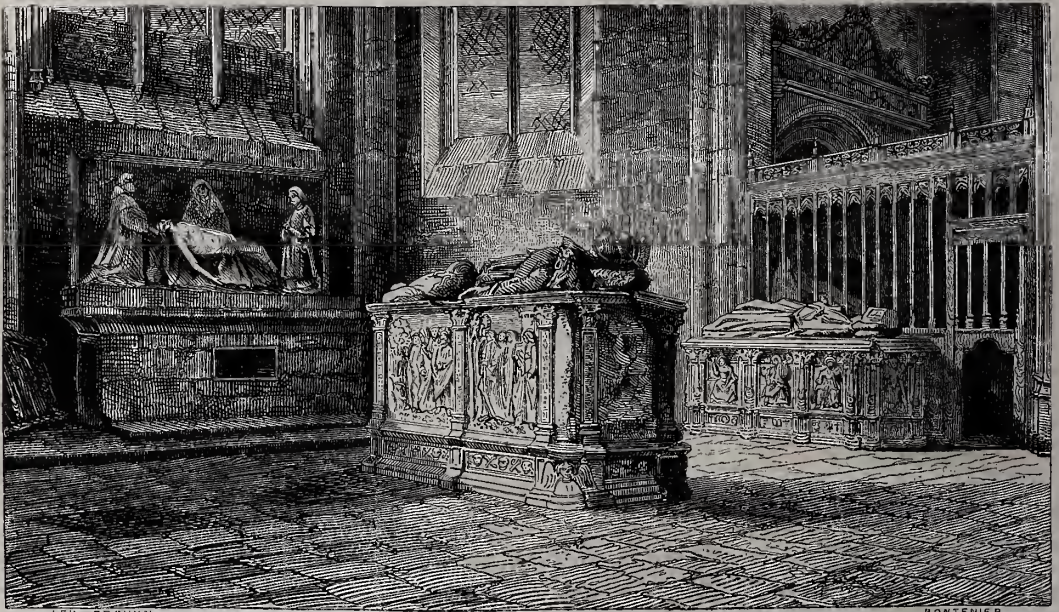
étaient en ce temps de puissants seigneurs : souvent ils se disputaient entre eux la prééminence ; ils en avaient surtout une occasion assurée toutes les fois qu'un évêque de Périgueux faisait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. En effet, ils devaient porter, pendant un espace assez long, le trône du prélat ; et, loin de considérer comme un assujettissement une semblable prérogative, ils se faisaient presque toujours un honneur de l'exercer en personne, afin de ne pas compromettre le droit que chacun d'eux croyait avoir de passer le premier ou de prendre la droite.

Cette cérémonie n'avait, du reste, rien qui ne fût conforme à l'esprit du temps. On sait que les Plantagenets d'Angleterre, comme comtes d'Anjou et grands sénéchaux du palais, s'honoraient de servir à table le roi de France ; et que nos rois eux-mêmes, comme héritiers de certaine baronnie, portaient sur l'épaule, par procureur, il est vrai, les évêques d'Orléans. Dans ce dernier diocèse aussi, comme dans celui de Périgueux et dans plusieurs autres, il y avait quatre barons, toujours les premiers de leur province. Ils avaient, de même, le devoir de porter le trône de l'évêque à

sa première entrée, et c'est cet usage même qui avait fait consacrer le nombre quatre. (Voy. l'*Histoire du droit municipal*, de Raynouard.)

L'obstination des quatre barons du Périgord à ne vouloir se céder en rien la place d'honneur était si invincible, qu'aux États on fut obligé de les faire signer en rond autour d'un cercle. La proclamation suivante des consuls de Périgueux témoigne de toute la vivacité de ces interminables querelles, et aussi de l'étendue des libertés municipales de la petite capitale du Périgord.

« M<sup>rs</sup> les maire et consulz... advertys par certains personnes, mesmement par noble Jehan de Saint-Astier, dit » Saint-Martin, maistre Loys Raymond, etc..., que, à l'en- » trée du reverend pere en Dieu, maistre Foulcaud de Bon- » neval, evesque de Perigueux, laquelle se doit faire le jour » de demain (1<sup>er</sup> janvier 1532), les barons de Perigort font » grosse assemblée de gens d'armes, mesmement messieurs » de Brodeilhe et de Byron qui veulent contendre de aller » devant à la dicte entrée du dict evesque, et que l'ung contre » l'autre font grosse assemblée de gens. Par quoy lesdictz sei-



Chapelle du château de Biron. — Dessin de L. Drouyn.

» gneurs maire et consulz, avertis de ce, comme seigneurs » de la presant juridiction, affin que ne y ayt scandalle, et » que le droict de justice soit gardé, ont fait inhibition et » deffense ausdictz barons et aultres qu'il appartiendra, de » ne faire aulcung port d'armes en la presant juridiction, » ne congregation illicite, à la peine de la hart et aultre peine » qu'il escherra, etc... » (Livre jaune de la mairie de Périgueux, folio 478, et *Antiquités de Vésone*, t. II, p. 585.)

Cette grosse assemblée de gens, dont il est question, s'élevait, à ce qu'il paraît, à trois ou quatre mille hommes : elle n'eut d'autre résultat que de faire attribuer, pour cette fois seulement, au maire et aux consuls, l'honneur de porter le nouvel évêque.

Ce souvenir des guerres d'étiquette entre les quatre barons nous a paru un préambule de quelque intérêt aux notices que nous nous proposons de donner sur les châteaux de ces puissants seigneurs.

#### CHATEAU DE BIRON.

Le château de Biron n'est point situé dans une vallée marécageuse, comme celui de Mareuil, ni sur un rocher, comme celui de Bourdeilles et la plupart des autres châteaux du pays.

Il occupe le sommet d'une haute colline, à pentes très-roides, mais sans escarpement, et isolé de toutes parts. La contrée n'offrait que des emplacements de ce genre, et celui dont il s'agit avait d'ailleurs assez d'avantages pour que, dès les premiers temps de la féodalité, on l'eût entouré de fortifications considérables. — Lorsque le comte de Montfort poursuivit les Albigeois jusqu'aux limites extrêmes de l'Agenais et du Quercy, Biron, de même que Baynac, leur servit de refuge. Le château fut forcé par le chef des croisés, et confié à un certain Martin Algaï, proche parent de ses premiers possesseurs. Mais bientôt Montfort, trahi par le nouveau châtelain, s'empara encore une fois de Biron, et en donna la garde à Armand de Montaigut. A la suite de cette double conquête, il paraîtrait que le château fut remis aux seigneurs de Bergerac, avant de passer aux Gontaut de l'Agenais ; car, à la date de 1239, on trouve aux archives de Pau un accord par lequel Gaston de Gontaut reconnaît tenir, d'Hélie Rabel, Biron et ses dépendances ; ce qui indique au moins une ancienne suzeraineté (1). Puis viennent des hommages non interrompus, tant que Bergerac eut des seigneurs particu-

(1) Page 30 de l'inventaire.

liers, c'est-à-dire jusque dans le quatorzième siècle. Au reste, si cela prouve qu'il y ait en Périgord des familles plus anciennement puissantes que celle de Goutaut-Biron, on ne peut contester qu'elle ne l'ait emporté sur toutes par le mérite de ses membres et par l'éclat de leurs services militaires.

Il reste peu de choses, à Biron, de la forteresse qu'assiégea Montfort. L'ancienne entrée du donjon paraît avoir été arrondie, avec une cour irrégulière au centre et une tour d'enceinte surélevée à la renaissance, que l'on reconuait à ses petits contre-forts plats. A ce château roman en a succédé un du quinzième siècle, mal construit, du reste, et peu orné, mais plus vaste qu'on ne croirait, à ne voir que notre gravure. C'est que les nombreuses tours et les corps de logis irréguliers qui se rapportent à cette époque s'effacent pour le spectateur derrière d'autres constructions. Nous pensons que ce second château, dans son ensemble, date du quin-

zième siècle, et de la seconde moitié, puisqu'en 1451 les Anglais occupaient encore Biron. La chapelle, que l'on distingue au premier plan, date seulement des premières années du seizième siècle, quoique toute gothique au dehors. Avant de la décrire, notons, pour ne plus revenir à l'histoire chronologique de l'édifice, que, vers la fin du quinzième siècle, au temps de la plus grande prospérité des Biron, on a entrepris presque à la fois des citernes monumentales, un immense escalier extérieur, et enfin un château neuf de très-grande proportion, dont on ne fit qu'une moitié selon l'usage.

Au point de vue de l'art, la chapelle offre plus d'intérêt que tout le reste du château. Remarquons d'abord sa disposition : elle est de plain-pied avec la cour inférieure ; mais au-dessous se trouve une seconde chapelle destinée aux gens du bourg, et sans communication avec la première. C'est le



Vue du château de Biron (Dordogne). — Dessin de L. Drouyn.

dessin de la sainte Chapelle à Paris ; mais ici les proportions sont bien différentes, car l'église basse a dû exhausser ses voûtes jusqu'au niveau du rempart auquel elle est appuyée. Cette chapelle, qu'il ne faut pas confondre avec la paroisse de Biron, située à quelques centaines de pas plus loin, dans l'ancien diocèse d'Agen, était réservée aux domestiques et aux quelques artisans qui vivaient au pied du château, à l'abri d'un rempart particulier. Elle est extrêmement simple ; il n'en est pas de même de la chapelle des seigneurs : on l'a décorée et surtout meublée avec la plus grande recherche.

Au milieu de la nef s'élèvent deux magnifiques tombeaux de la première et de la plus fine renaissance, surmontés de statues couchées. On les a profanés ; mais, quoi qu'en dise une tradition accueillie par certains auteurs de statistiques, ce ne sont point les cendres du maréchal de Biron qui ont été jetées au vent. On a même peine à concevoir une erreur aussi étrange, car l'une des deux statues est celle d'un évêque, et l'on peut lire encore, à côté de l'autre, cette épitaphe :

« CI GIST MES'IRE (avec ce repentir d'orthographe) PONS  
» DE GONTAULT, chevalier, baron de Biron, edificateur de la  
» présent chapelle et fondateur du colleige d'icelle, qui tres-

» passa le premier jour de octobre M. V° XXI<sup>III</sup>. Prions Dieu  
» pour son ame. »

L'autel est du même temps que les tombeaux. Aux deux côtés se tiennent agenouillées deux statues : un chevalier et un prélat. C'est encore le baron Pons de Goutaut, le fondateur de l'édifice, avec son frère Armand, l'évêque de Sarlat.

Entre les contre-forts de la chapelle, l'architecte avait ménagé, à droite et à gauche du rond-point, deux petites chapelles en forme de croisillons. On a sculpté dans l'une d'elles une de ces grandes compositions si fréquemment reproduites, à partir du milieu du quinzième siècle, et connues sous le nom de *Saint-Sépulcre*. Dans une arcade richement ornée d'arabesques sculptées et peintes, on voit, au-dessus et en arrière d'un autel, Notre-Seigneur Jésus-Christ au tombeau ; alentour se tiennent les figures de la Vierge et des saintes femmes, de saint Jean et de saint Joseph d'Arimathie. Sur l'autel même, on a représenté en bas-relief deux sujets symboliques dont personne ne méconnaîtra le rapport au sujet principal : le sacrifice d'Abraham et la résurrection du prophète Jonas. Ces diverses sculptures, plus heureuses que celles des tombeaux, sont fort bien

conservées ; elles étaient dignes de révéler sa vocation à Bernard de Palissy, né près de là, à la Capelle-Biron, et élevé à Montpazier. On a pu juger de leur beauté lors de l'exposition des produits de l'industrie qui eut lieu en 1838 : des artistes de Toulouse, qui se sont fait une spécialité de la reproduction en terre cuite des plus beaux spécimens de l'art méridional, y avaient exposé tout le Saint-Sépulcre de Biron, mais sans l'architecture qui l'encadre, et qui, bien qu'inférieure aux statues, présente des détails intéressants.

Parmi les arabesques sculptées et peintes, on remarque la cotte d'armes des Biron, écartelée d'or et de gueules comme leur écusson. Ces armoiries sont celles des Gontaut. Pour le blason des premiers Biron, de ceux du onzième et du douzième siècle, il nous est inconnu, et nous le regrettons, car il pourrait, à la rigueur, nous fournir un moyen de vérifier si lord Byron, l'illustre poète, descendait en effet, comme on l'a supposé, de cette vieille famille française. Au reste, s'il est certain que tous les compagnons de Guillaume le Conquérant n'étaient pas Normands de naissance, il nous paraît extrêmement douteux qu'ils eussent déjà des armoiries héréditaires.

Nous avons dit que les constructions des ducs de Biron avaient moins de valeur, au point de vue de l'art, que celles des barons de ce nom. C'est grand, c'est majestueux ; mais on n'y reconnaît guère de prétentions architecturales. Ce pavillon carré, l'effroi des couvreurs du pays, est trop simple, même pour le règne de Henri IV, et paraîtrait vulgaire s'il ne se dressait pas au sommet d'une montagne, exhaussé encore sur des murs de soutènement en talus de 15 ou 20 mètres de hauteur.

Rien ne fait valoir le château de Biron autant que cette situation vraiment extraordinaire. Du côté du Périgord, la vue est bornée par des plateaux boisés, éloignés de 25 ou 30 kilomètres ; mais vers l'Agenais, elle s'étend à l'infini et ne s'arrête, dit-on, qu'aux Pyrénées. De toutes les routes qui sillonnent cette contrée, on voit la silhouette du *castel de Biron* se dresser à l'horizon, et son nom se trouve dans toutes les bouches.

On ne s'étonnera pas de rencontrer encore des mâchicoulis dans la demeure que s'est bâtie un grand maître de l'artillerie. C'était un entablement comme un autre, et le couronnement obligé des châteaux. La salle à manger n'a guère moins de 30 mètres de long. Elle occupe presque tout le rez-de-chaussée du château neuf. Aux temps de la Ligue, comme encore aux temps de la Fronde, les grands personnages invitaient parfois à dîner plusieurs centaines de convives.

Le château de Biron appartient toujours à la famille de ce nom. Le revenu des cinq ou six métairies qui l'entourent suffit à l'entretien des toits d'ardoise. A cela se bornent les réparations. Cependant, quand nous avons visité Biron, toute la balustrade à jour du côté méridional de la chapelle s'était renversée sur le toit pendant une tempête, et des maçons s'apprêtaient à la redresser.

Malgré la tristesse et la solitude de ce nid d'aigle et du paysage qui l'environne, un pareil séjour ne serait pas sans attrait. Ceux qui portent encore le nom de Biron sembleraient devoir se plaire dans ce pays où vit le souvenir de leurs ancêtres. Nous, indifférents, qui lisons l'histoire du vainqueur de la Ligue, nous nous demandons comment ce roi, si indulgent pour ses ennemis, s'est montré si dur et si sévère pour ses vieux amis les plus dévoués, pour Moray, pour Turenne, pour Biron. — Dans tous ces châteaux habités par des membres ou par des alliés de Gontaut, parmi ces belliqueuses populations fières d'avoir un héros pour seigneur et pour compatriote, on se fit aussi cette question quand arriva la nouvelle de l'exécution du maréchal. Dans ces temps de gloire et de malheur, le crime de haute trahison avait été celui de tout le monde ; l'opinion était prompt à l'excuser sous Henri IV, comme à le condamner sous Louis XIV. Les mieux instruits se disaient, comme ils l'avaient vaine-

ment dit à genoux devant le roi, « que, sans doute, Biron » avait péché contre l'État, mais que son crime était démeuré dans sa volonté sans passer à l'action. » Ils se disaient que ce crime avait peut-être été provoqué par les discours peu mesurés du monarque sur son lieutenant. La foule ignorante devait encore moins comprendre pourquoi le maréchal, après tant de services personnels, après les hauts faits et la glorieuse fin de son père, avait mérité le dernier supplice. Une dangereuse révolte était imminente, et le roi ne dédaigna pas de s'avancer jusqu'à Limoges pour faire saisir les principaux chefs, et pour contenir les mécontents par sa présence. — On jugera de l'audace et de l'intraitable fierté de cette famille par la conduite que tint, quelques années après, le propre frère du maréchal, redevenu simple baron. Il était en procès avec une dame de Navailles pour la possession du château de Badefol, sur la Dordogne, et malgré les ordres du roi, malgré les arrêts du parlement, il s'y établit de vive force, si bien accompagné que, pour lui faire vider les lieux, le marquis de Bourdeille, sénéchal de Périgord, demandait en cour quatre mille hommes et du canon. A cette dernière époque, pas plus qu'auparavant, on ne bougea ; mais cette émotion comprimée n'en fut que plus durable, et elle ajoute encore aujourd'hui au prestige d'un grand nom. Si nous en croyons *la Mosaïque du Midi*, on chante encore quelquefois, parmi les gens du peuple, à la Linde, une longue complainte patoise avec ce touchant refrain placé dans la bouche du duc :

Il n'y a pas dans tout mon corps une veine qui n'ait coulé pour toi.

Il faut mériter les louanges et les fuir. FÉNELON.

## LA RÉALITÉ DE L'INFINI

DANS L'ESPACE ET DANS LE TEMPS.

A mesure que les instruments astronomiques se sont perfectionnés, on a toujours découvert des milliers d'étoiles inconnues plus éloignées que celles qu'on avait observées auparavant. De nouveaux perfectionnements dans les téléscopes amèneront de nouvelles découvertes. Il est certain que l'espace n'est point limité, mais réellement infini. En y réfléchissant, on ne conçoit même pas comment et pourquoi il serait limité.

Ce qui est vrai de l'espace l'est également du temps. Le géologue qui étudie la succession des couches du globe et des êtres qu'elles renferment, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes, recule épouvanté devant les milliers de siècles auxquels conduisent les calculs les plus timides. Des couches de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur sont formées d'animaux microscopiques dont plusieurs mille tiendraient dans un dé à coudre. Mais avant que des êtres organisés vécussent à la surface de notre globe, il roulait, sous forme de boule incandescente, à travers les espaces. Cette incandescence n'est point une hypothèse gratuite, mais un fait établi à la fois par l'astronomie, la mécanique, la géologie, et l'étude des températures de la terre à de grandes profondeurs. Or tout démontre que, depuis les temps historiques, la température du globe n'a pas changé. Combien de siècles a-t-il donc fallu pour qu'il perdît l'immensurable chaleur qui maintenait les roches les plus infusibles à un état pâteux et presque liquide ? Et, une fois devenu solide, combien de temps a dû s'écouler avant que des êtres vivants pussent s'y établir ? L'infini dans le temps est donc aussi réel que l'infini dans l'espace ; et l'homme qui se repose dans l'idée d'une existence sans fin pour l'avenir est amené inévitablement à conclure de même pour le passé, et à proclamer l'éternité du temps.

La notion de l'infini n'est donc point une conception de l'esprit, une forme des idées, comme le disait Kant, mais une réalité dont les progrès de l'astronomie et de la géologie ont démontré l'existence.

Toute bonne machine est principalement de fonte et de fer. Les anciens ne connaissaient pas la fonte ; on n'en fait que depuis le moyen âge. Les hommes furent des siècles sans connaître le fer : les armes des Grecs et des premiers Romains étaient de bronze, leurs outils de même, et cette circonstance s'est retrouvée au Mexique et au Pérou. Bien plus, on n'a eu du fer homogène et à bas prix que depuis qu'on a su faire de la fonte que l'on convertit ensuite en fer malléable par l'affinage.

### LES LIVRES D'IMAGES

#### AVANT LA DÉCOUVERTE DE L'IMPRIMERIE.

Les bibliographes ne s'occupent guère des travaux qui ont précédé l'invention de la typographie qu'au point de vue de l'impression des textes ; presque tous négligent l'étude de l'ornementation. Cette dernière partie a cependant quelque importance, car le grand nombre d'images que l'on trouve dans ces premiers essais leur donne le caractère de véritables livres illustrés.

Ces recueils sont les premiers livres ornés de vignettes imprimées ; mais il y avait déjà bien longtemps que l'on décorait les livres manuscrits avec des frontispices, des encadrements et des enluminures, et ce n'est pas sans raison que les bénédictins en font remonter l'usage très-haut. Les lettres ornées employées pour les titres d'ouvrages et pour les divisions principales recevaient les formes les plus bizarres et les plus variées.

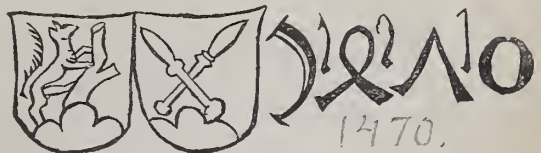
Au moyen âge, les manuscrits, ornés presque à chaque page de miniatures, d'encadrements, de lettres bizarres, d'armoiries, étaient vendus à des prix élevés : il était naturel que l'on se fit une étude de trouver des moyens de décoration plus expéditifs et moins dispendieux. Il paraît certain que, longtemps avant l'invention de la typographie, on connut et l'on employa l'impression « humide » avec des encres de diverses couleurs. Les enlumineurs et décorateurs de livres imprimaient au moyen de patrons découpés dans des lames de métal. Les copistes s'en servirent d'abord pour les lettres capitales, si chargées d'ornements dans la plupart des manuscrits. Il en firent ensuite usage pour les lettres minuscules et composèrent ainsi des livres entiers, principalement des livres de plain-chant.

Ces moyens étaient encore bien insuffisants. Vers le commencement du quinzième siècle, les moules de bois, imaginés pour la fabrication des cartes à jouer, amenèrent la découverte de la gravure sur bois (1390-1430). Cette invention fit pousser des cris de désespoir aux amateurs exclusifs de l'art ; car les miniatures et les lettres ornées, enluminées à la main, avec l'or, l'argent, l'écarlate et l'azur étaient menacées de bientôt disparaître. La lecture allait devenir accessible à un plus grand nombre de personnes ; mais peu importait à ces amateurs de calligraphie. Ils ne pouvaient s'empêcher de regretter cet art luxueux, dont le goût était si grand que les premiers livres imprimés en Allemagne, en Italie et en France, étaient souvent nus et sans ornements, c'est-à-dire sans première page, sans tête de chapitre ni grandes lettres ; on les laissait en blanc pour les faire à la main ou en miniature, afin que, par ce moyen, ces livres passassent toujours pour des manuscrits. Pourtant, malgré ces précautions, les prévisions des amateurs de calligraphie se réalisèrent ; car, à partir de l'invention de l'imprimerie et de la gravure, le goût des manuscrits ne fit que décroître.

Les moules qui avaient conduit à la découverte de la gravure sur bois consistaient en des blocs de bois dans lesquels on taillait en relief les figures qu'on voulait reproduire. Ce procédé a trop d'analogie avec la sculpture, connue depuis un temps immémorial, pour qu'il y ait eu aucune difficulté à passer de l'un à l'autre. Les tailleurs de moules ou graveurs sur bois taillèrent d'abord des images de saints, qui, dispersées et perdues parmi les laïques, furent recueillies par les moines et placées dans les livres que possédaient les couvents. Après les figures de saints, les graveurs firent des sujets historiques accompagnés de légendes et d'explications, et enfin ils donnèrent des textes entiers qui, ainsi que les images, étaient gravés sur des tables de bois. Ce sont



Quinzième siècle. — Fac-simile d'une gravure de la Bible des pauvres.



Marques du graveur. — Date de la gravure.

ces recueils qu'on a appelés *livres d'images* ou *livres xylographiques* (1).

Ils ont été le point intermédiaire entre la calligraphie et la typographie. L'imprimerie xylographique était un moyen ingénieux, mais insuffisant ; aussi, dès que les types fondus

(1) Xylographie vient de deux mots grecs : *xulon*, bois ; et *grapho*, j'écris.

furent inventés, elle disparut peu à peu. Née au commencement du quinzième siècle, elle finit pour ainsi dire avec lui. Ces livres étaient des ouvrages populaires destinés aux hommes peu lettrés, qui comprenaient mieux les images jointes au texte que le texte lui-même. Auteurs et imprimeurs, travaillant pour la foule, ne mettaient aucun luxe dans leurs travaux : on n'y voyait jamais de miniatures enluminées ; on y employait, non pas le vélin, mais un papier mou, jaunâtre et d'une qualité commune. C'était à proprement parler de l'art à bon marché : aussi les savants du seizième siècle estimaient peu ces productions dont ils ne parlent presque jamais.

De tous les livres xylographiques qui nous restent, celui qui est le plus connu et qui a été décrit avec le plus de soin et d'exactitude, est certainement le livre intitulé : *Figuræ typicæ veteris atque antitypicæ Novi Testamenti*. Ce petit in-folio est connu en Allemagne sous le nom de *Bible des pauvres*, parce qu'il était destiné à ceux qui n'étaient pas en état de payer un manuscrit de l'Écriture sainte. Il a quarante feuillets imprimés d'un seul côté ; dans beaucoup d'exemplaires on a collé les blancs l'un sur l'autre. Chaque

planche contient quatre bustes, deux en haut et deux en bas, et trois sujets historiques, tirés du texte de la Bible. Celui du milieu est le type, et les deux autres, qui font allusion à celui-ci, sont les antitypes. Ces gravures, faites dans le goût lourd et gothique des premiers peintres et dessinateurs allemands, sont expliquées par des vers latins rimés, placés soit en haut, soit bas, soit au milieu ; ou même quelquefois sur des rouleaux, suivant l'ancienne manière de faire parler les figures. Dans quelques exemplaires, la dernière page est marquée des armes du graveur ; malgré ces signes l'artiste est resté inconnu. Traduite en allemand et imprimée sur tables de bois, comme l'édition latine, cette Bible a eu cinq éditions différentes, décrites avec grand soin par Heineken, qui s'est beaucoup occupé des livres d'images.

On trouve la même rudesse de dessin et de gravure dans les images du livre qui a pour titre, *Historia S. Joannis evangelistæ ejusque visiones apocalypticæ* ; pourtant on y voit plus de naïveté et d'expression, et Heineken incline, pour ce motif, à placer l'Apocalypse après la Bible. Ce petit in-folio de 48 planches a eu six éditions, qui sont toutes sans indication d'auteur, de graveur ni d'imprimeur. Quelques-



Quinzième siècle. — Fac-simile d'une gravure de l'Histoire de saint Jean.

unes ont été attribuées à Laurent Coster, le prétendu inventeur des lettres mobiles de bois ; c'est une erreur, et si Coster a gravé les lettres des légendes, il n'a pas gravé les images, qui sont évidemment d'un artiste plus gothique.

Ces deux recueils sont dans toutes les grandes bibliothèques de l'Europe ; mais on trouve à la Bibliothèque nationale un livre unique, dont elle possède les deux seuls exemplaires. Ce livre, qui n'a été décrit par aucun bibliographe, ni cité par aucun auteur, renferme de courtes méditations sur la vie de Jésus, des prières à Dieu le père et à Marie, le tout accompagné de nombreuses gravures. C'est un in-16 de trente-deux feuillets, dont les figures sont d'une beauté plus que douteuse.

Comme les trois ouvrages précédents, les livres xylographiques, tels que le *Speculum humanæ salvationis*, l'*Ars moriendi*, la *Chiromanie* du docteur Spartlick, etc., ne dé-

passent pas cinquante ou soixante feuillets, et le texte y joue un rôle fort modeste. Il n'en est pas de même des *Mirabilia Romæ*. Ce livre, qui est une espèce d'itinéraire à l'usage des chrétiens d'Allemagne allant visiter la ville de Rome, est curieux par le nombre de ses feuillets. Il forme un volume in-8 de 180 pages, chiffre qui, en raison des difficultés de l'impression xylographique, est remarquable.

Les fac-simile que nous donnons témoignent des efforts des cinquante premières années du quinzième siècle pour s'affranchir des lenteurs des copistes. Le procédé était certainement bien incomplet et insuffisant, mais il ne faut pas oublier que de ces naïfs tâtonnements devait bientôt sortir la typographie, c'est-à-dire l'un des agents les plus actifs de la civilisation.



## LA GARE DU CHEMIN DE FER DE PARIS A STASBOURG.



Gare du chemin de fer de Paris à Strasbourg. — Dessin de Ph. Blanchard.

La gare du chemin de fer de Paris à Strasbourg, située dans le cinquième arrondissement, entre les faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis, est la plus monumentale de toutes celles qui ont été construites jusqu'à ce jour dans la capitale. Son aspect a de la grandeur et un caractère vraiment spécial : on voit desuite à quel usage cet édifice immense est destiné. Ce n'est point un palais, ce n'est point un temple, une usine ; c'est évidemment une gare. Toute construite en pierres de taille jusqu'au niveau du toit, elle est terminée par un comble en fer, d'une hardiesse et d'une légèreté remarquables.

L'ensemble du monument, précédé d'une vaste cour demi-circulaire et entourée de grilles, présente la figure d'un rectangle parfait, d'une longueur d'environ 180 mètres sur une largeur de 70. Il se compose, outre le grand vaisseau du milieu où sont les rails, de deux ailes ou pavillons qui, avançant sur la cour de 10 ou 12 mètres, ont deux étages et se relient, au niveau du premier étage, par une sorte de plate-forme garnie d'une balustrade en pierre et décorée d'une horloge que surmontent deux figures sculptées représentant la Seine et le Rhin. Le pavillon ou l'aile de droite contient les salles d'arrivée, la caisse, l'économat et la comptabilité générale ; le pavillon de gauche comprend les salles de départ, le secrétariat général, les archives, le contentieux, etc. Au faite du toit du grand vaisseau, qui est à plans inclinés, se dresse une statue colossale personnifiant la ville de Strasbourg.

Au rez-de-chaussée, une galerie couverte forme comme une ceinture autour de l'édifice. Une galerie semblable règne intérieurement à la hauteur du deuxième étage. La galerie extérieure compte onze arcades sur la cour d'entrée et vingt-

cing ou trente à chacune des faces latérales ; celle de l'intérieur n'en compte que sept sur le devant et trente-sept par côté. Ces galeries donnent une grande légèreté au monument. Les chapiteaux des innombrables colonnes qui les décorent sont tous ornements différemment : ici des grappes de fruits, là des bouquets de fleurs, plus loin des têtes d'animaux. Les colonnes qui supportent les onze arcades s'ouvrant sur la cour sont de plus surmontées d'écussons habilement sculptés, qui indiquent tout le parcours de la voie de fer dont cette gare est la tête, ainsi que ses embranchements : ils représentent les armes des villes de Paris, Meaux, Château-Thierry, Épernay, Reims, Châlons, Bar-le-Duc, Nancy, Metz, Lunéville, Saverne et Strasbourg.

Construite aux frais de l'État, la gare de Strasbourg, avec ses annexes et dépendances, a coûté 18 millions. M. Duquesney, l'architecte qui en a donné le plan et dirigé les travaux, n'a malheureusement pu jouir de la vue de son œuvre terminée. Il est mort subitement l'an passé, au moment d'y mettre la dernière main.

DES CURIOSITÉS  
DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A LONDRES EN 1851.

Voy., sur le Palais de cristal, p. 139.

Le classement méthodique des produits de l'industrie, dans le monument anglais que l'on a décoré du nom de *Palais de Cristal*, n'a pas été l'une des moindres difficultés

qu'aient rencontrées les organisateurs de l'Exposition universelle de 1851. C'eût été une entreprise longue, difficile, excessive, pour notre cadre, de suivre, dans leurs détails, les quatre sections et les trente classes qui comprennent les innombrables objets envoyés de tous les points du monde et de toutes les provinces de l'empire britannique à ce rendez-vous général des nations; mais nous pouvons sans inconvénient consacrer quelques colonnes à la description d'une série de produits qui n'appartient pas plus à l'une qu'à l'autre des classifications du catalogue; produits qui, cependant, ont le privilège d'attirer autour d'eux une foule compacte qui se renouvelle sans cesse. Nous commencerons donc cette revue par l'indication des objets, constamment entourés de trois ou quatre cercles concentriques d'impatiens, et des compartiments dans lesquels on s'entasse à rangs serrés. Nous ne suivrons cependant aucun ordre méthodique et nous nous laisserons entraîner par les marées particulières qui se produisent au milieu des courants généraux dirigés de chacune des quatre entrées cardinales de l'édifice, vers le centre du transept et de la nef.

Parmi ces quatre entrées, il en est une, celle de l'Est, qui est exclusivement réservée aux piétons; c'est par elle que nous pénétrons dans le palais. L'Angleterre, fidèle à son vieil esprit de famille, a réservé la place d'honneur de l'entrée, dans le quartier des étrangers, aux États-Unis d'Amérique.

Une massive travée de pont en bois, surmontée d'un trophée de canots, d'outres gonflées et de casques de caoutchouc, s'oppose d'abord à nos regards et à notre marche; nous nous détournons de ce lourd et prosaïque spécimen, et nous avançons à gauche, d'après la règle de police établie les jours de foule; là nous sommes entraînés par un flot de visiteurs vers le

#### PIANO QUI JOUE DU VIOLON.

Cet instrument américain est aussi peu agréable à entendre qu'il est curieux à voir. S'il fait honneur aux talents mécaniques de l'auteur, il ne témoigne pas d'un goût épuré en musique. Que l'on se figure un piano ordinaire à la suite duquel est une caisse, à forme hizarre. Un jeune homme fait courir ses doigts sur le clavier et aussitôt l'on entend, dans les profondeurs de la caisse, un violon qui s'acharne à jouer à l'unisson du piano. Une planchette glisse et laisse voir ce malheureux instrument, garrotté comme un malfaiteur de la pire espèce, de manière à ne pouvoir se déplacer d'une ligne. Quatre archets formidables rampent sur lui et l'obligent à grincer. Ces archets se meuvent, chacun dans un plan perpendiculaire aux cordes du violon, et peuvent s'incliner plus ou moins dans le cours de leur va-et-vient. Ils avancent, reculent tour à tour pendant que les touches frappées modifient les longueurs des cordes du violon, et ils raclent ainsi impitoyablement ce triste supplicié.

O violon harmonieux, noble instrument! président des orchestres! toi qui te blottis, en ami, sur la poitrine humaine, et reposes si souplement sur une main élastique; toi, qu'un crin léger, craignant de l'offenser, effleure à peine, te voilà traité comme une pince d'acier, tenaillé, martyrisé! Serais-tu en péril de devenir l'esclave de la vapeur, et le génie de la musique serait-il exposé à tomber en proie au génie des machines!

Mais constatons, au profit du goût musical, que les physiologies des curieux, en quittant ce spectacle, brillent toutes de ce sourire que provoquent les parodiés, et hâtons-nous d'arriver, pour l'honneur de l'Amérique, auprès de

#### L'ESCLAVE GRECQUE.

Cette statue, placée dans l'axe de la nef, à la suite du pont massif, attire et conserve, sans cesse, autour d'elle une cour assez nombreuse pour flatter l'amour propre d'une

reine. On ne s'attendait guère à voir les États-Unis exposer un marbre qui, à tort ou à raison, dispute l'attention aux chefs-d'œuvre de l'exposition. C'est une jeune fille arrachée à ses parents dans la dernière guerre de l'indépendance grecque; elle est debout, exposée en vente dans un de ces horribles bazars que répudie aujourd'hui la civilisation musulmane avancée. On voit à quelques détails de l'attitude que l'artiste s'est souvenu de la Vénus de Médicis; cependant il paraît avoir eu surtout le dessein d'exprimer la résignation religieuse et la fierté virginale sur les traits de la captive et de l'envelopper pour ainsi dire d'un voile de pureté, qui inspire le respect en même temps qu'une noble pitié.

On a eu la malencontreuse idée de la placer sous une sorte de dais, et de la fixer sur un piédestal mobile que chaque spectateur fait tourner à sa guise, à l'aide d'une gaule. Rien n'est plus offensant pour le goût, que de voir cette statue, réduite au rôle des figures de cire des magasins de modes. Cette critique peut du reste s'appliquer au même abus qui a pénétré dans plus d'un musée célèbre de l'Europe.

La statuaire a sa beauté dans le repos et c'est un contre-sens que de la mettre en mouvement.

#### MACHINES A ENVELOPPES.

Nous écrivons infiniment plus de lettres que nos pères, ou plutôt, nous avons transformé leurs longues lettres adressées à un petit nombre d'amis, en une multitude de billets aussi courts que possible. Il en résulte un plus grand emploi de temps dans le pliage et dans le scel! On userait sa vie dans ces accessoires. Que de soins ne faut-il pas seulement pour plier une lettre, à vive arête, coins aigus, à forme convenablement allongée! aussi se sert-on généralement aujourd'hui d'enveloppes: deux plis au papier; insertion dans la chemise; adresse mise au vol; *stamps* et fermeture collés d'un tour de main, et vite à la poste! le chemin de fer part!

Pour suffire à la fabrication des enveloppes, on en est arrivé à composer, à l'aide du fer, de l'acier et des roues dentées, des espèces d'ouvriers en métal qui ne connaissent point la fatigue et ne se nourrissent que d'eau chaude.

Deux de ces silencieux fabricants travaillent à l'Exposition, sous les yeux du public; chacun avec son groom de chair et d'os, qui lui sert sa ration de papier, ou qui le débarrasse de ses produits.

C'est une chose merveilleuse, que le jeu articulé de ces machines! Leurs membres de fer se dédoublent, se disloquent et se tordent comme s'ils étaient animés. L'un d'eux s'empare de la feuille de papier découpée, étendue à plat, et la refoule dans un puits de la grandeur de l'enveloppe. Naturellement les quatre coins se relèvent. Ils sont aussitôt saisis par un cadre qui les ramène sur le fond, et un presseur fait adhérer la gomme sur trois côtés, de sorte que l'enveloppe est devenue un vrai petit sac, protecteur absolu des secrets de la lettre.

Le jeu de ces machines est si adroit et leurs mouvements sont si lestes que, dès l'inauguration de l'exposition jusqu'à ce jour, le public n'a cessé de suivre, avec un étonnement qui se peint sur les visages, leurs exercices merveilleux.

#### SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE DES ANIMAUX.

Après avoir payé, à demi étouffé, un large tribut d'attention au jet de ce métal que de modernes Prométhées ont su douer du premier rudiment de la vie animale, le mouvement, on n'a rien de mieux à faire, par contraste, que d'aller chercher des inspirations d'un autre ordre dans un compartiment de l'Allemagne, où des animaux privés de vie et condamnés à une éternelle immobilité ont été mis en scène par un naturaliste de Stuttgart. Les détails de leur existence privée, les luttes et les drames de leur existence sauvage, ont été fort habilement rendus. Ici, c'est une famille de

petits renards dans leur terrier, qui jouent et s'ébattent autour de la mère, tandis que le père se montre à l'entrée avec un butin de basse-cour; là sont deux ou trois familles de hiboux, grands et petits, groupés dans des trous et dont les yeux brillent comme des escarboucles; un peu plus loin un magnifique cerf s'est laissé forcer par les chiens, il est saisi à la gorge et terrassé; près de lui, un sanglier monstrueux se bat contre une meute entière; les plus hardis de ses assaillants ont été déçousus, d'autres sont cramponnés sur l'animal, et le spectateur anxieux cherche le chasseur, qui seul aura la puissance de faire finir la lutte.

L'auteur de ce petit musée en action y a joint aussi une foule d'animaux qui jouent aux hommes. Ce sont des coqs prêchant la patte en l'air, vis-à-vis de renards qui s'approchent du prédicateur chapeau bas, saluant humblement et traitreusement; c'est une bande de belettes figurant des étudiants en vacances et chassant au fusil les lapins et les lièvres, sur les penchans des coteaux. Et puis des grenouilles avec des parapluies; des crapauds en duel; des rats, des souris, des chats, en maîtres d'école et en conversation, ou en parties de plaisir. Tantôt c'est une fable mise en action; presque toujours c'est une reproduction des dessins si originaux et si philosophiques de notre pauvre ami Granville.

Toutes ces scènes animées attirent tant de monde que, sans la protection des *policemen*, on aurait sans doute plus d'un accident à regretter; mais ceux-ci dirigent si doucement les mouvements de la foule que, grâce à eux, les plus jeunes enfants, et les femmes même qui ont des nourrissons sur les bras, défilent à leur aise et d'un air riant devant l'amusante collection.

*La suite à une autre livraison.*

#### HABITUDE DE L'ATTENTION.

On demandait un jour à un homme remarquable par son érudition, son éloquence et sa connaissance des affaires, comment il avait acquis tous ces avantages; il répondit: « En étant tout entier à ce que je faisais dans un moment donné. » L'habitude de l'attention est en effet une des conditions les plus nécessaires de tout perfectionnement et de tout succès. Rien n'est plus contraire à toute étude sérieuse ou profitable que l'habitude d'abandonner son esprit à l'aventure, la disposition à n'écouter ce qu'on dit ou à ne songer à ce qu'on lit que d'une manière discontinue et, pour ainsi dire, par lambeaux; rien de plus défavorable que la vague indolence de la pensée ou son partage entre plusieurs objets qu'elle essaye de poursuivre en même temps. Cet homme distingué que nous venons de citer notait une seconde règle qui lui avait été très-utile: « C'est, disait-il, de ne jamais perdre une occasion de s'instruire lorsqu'elle se présente. » Cette règle se rattache à la faculté et à l'habitude de l'attention. Il n'est pas rare d'entendre deux personnes qui ont visité les mêmes pays différer si complètement dans leurs souvenirs, qu'il est évident que l'une a beaucoup vu et bien observé, tandis que l'autre semble n'avoir rien vu et éprouvé que dans un rêve qui s'efface. Un jeune homme spirituel, mais habituellement inattentif, disait un jour à des hommes sérieux, pour s'excuser du vague de ses réflexions et de l'infidélité de sa mémoire: « Vous autres, vous vous plaisez à tourner autour de chaque objet et de chaque pensée jusqu'à ce que vous les compreniez parfaitement; quant à moi, j'aime à voir toutes choses illuminées par le soleil à travers un brouillard. » Ce n'est point là certainement une disposition favorable de l'esprit pour quiconque veut faire quelque progrès dans la science et dans la recherche de la vérité.

— Il est des maximes qu'on dédaigne parce qu'elles sont dans la bouche de tout le monde; mais on devrait songer que cette banalité même en prouve la vérité et l'utilité.

— On a en grand avantage quand ce que l'on présente

comme le plus conforme à la raison et à la justice se trouve appuyé de l'autorité des siècles passés.

— Les plus grandes vérités sont ordinairement les plus simples.

— Une erreur, source de toutes les erreurs, et qui semble commune à tous les hommes, c'est de juger le mot au lieu de la chose: ce qu'ils ont condamné sous une dénomination, souvent ils l'approuvent sous une autre.

— Suffit-il, pour ne pas mentir, de dire vrai? Non; il faut dire tout le vrai.

— On voit une telle foule de gens de distinction, et de tant de sortes, que l'on commence à distinguer l'homme sans distinction.

— L'orgueil s'avise aussi d'être modeste: le calcul est adroit, mais il ne trompe pas longtemps.

— Il est heureux que l'extravagance soit si générale; elle ne fait plus de bruit. Il faut espérer qu'on en viendra à vouloir se singulariser par le simple bon sens.

— Il est des hommes qui ne peuvent pas plus réussir avec leurs vices que d'autres avec leurs vertus.

— C'est pour ne pas exclure les vices qu'on les revêt d'un nom honnête.

— Il n'y a réellement qu'une sorte d'égalité qui dépende de l'homme, c'est celle des vertus.

— L'homme vicieux peut parler de la vertu; il n'appartient qu'à l'homme honnête de la faire sentir.

— Bien peu d'hommes, placés entre le déshonneur et une ruine inévitable, sont assez courageux pour faire un bon choix.

— C'est faire une épreuve dangereuse d'un pouvoir nouveau que de s'en servir pour offenser.

— Ah! si les honnêtes gens pouvaient un jour se liguier!... mais ils craindraient par là de cesser d'être honnêtes.

— On accueille avec prudence l'homme qu'on devrait éconduire avec mépris.

— L'honneur commence à refuser les honneurs.

— L'homme de bien voit l'envie, s'attend à l'ingratitude, et suit sa conscience et son cœur.

— Il faut un goût bien délicat pour être vraiment bienfaisant. Ce goût est peut-être plus rare encore que celui des arts.

— Souvent l'obligé oublie un bienfait parce que le bienfaiteur s'en souvient.

— Le plaisir de la vanité n'a qu'un quart d'heure; celui qui suit une bonne action ne fuit pas si vite: le cœur le conserve pour le temps où la nature semble nous les ôter tous.

— On m'a parlé d'un septuagénaire qui n'avait pas un seul souvenir satisfaisant. J'ai douté que cela fût, ne concevant pas qu'il pût vivre.

— Sans l'innocence, la santé et l'indépendance, la gaieté ne saurait exister.

— La campagne est une belle femme sans coquetterie: il faut la bien connaître pour la bien aimer; mais quand une fois vous avez senti son charme, elle vous attache pour toujours.

— L'esprit s'aiguise à la ville; il s'attendrit aux champs.

— Le cœur n'aurait-il pas des idées?

— L'esprit devient subtil quand l'âme est petite.

— Il est bon, plus souvent qu'on ne pense, de savoir ne pas avoir d'esprit.

— Souvent on se donne bien de la peine pour n'être en définitif que ridicule.

— Un homme qui n'a que de la mémoire est comme celui qui possède une palette et des couleurs; mais pour cela il n'est pas peintre!

— Celui qui fuit le monde, disant qu'il ne lui convient pas, d'ordinaire convient peu au monde.

— Il semble que ceux qui parlent en public doivent répondre de deux choses: d'abord, de leur bon sens; ensuite, de celui des auditeurs.

— L'avenir est le meilleur des conseillers : les fous le dédaignent.

*Pensées de MALESHERBES (1).*

#### PRISE DE LA GRENADE PAR D'ESTAING.

Le comte d'Estaing, élevé au grade de contre-amiral en 1778, avait reçu la mission d'agir en faveur de l'indépendance américaine. Après une année de mer, et plusieurs engagements plus ou moins sérieux sur diverses côtes, avec

les amiraux anglais Howe et Hotham, d'Estaing, suivant les instructions qu'il avait reçues, se dirigea tout à coup sur l'île de la Grenade pour s'en emparer. Sa flotte, composée de vingt-cinq vaisseaux de ligne, dont trois seulement de 50 canons, n'avait à bord que 1500 hommes de troupes de débarquement. Appareillé, le 30 juin 1779, du fort royal de la Martinique, il arriva devant la Grenade le 2 juillet à cinq heures du soir, et n'en débarqua pas moins sur-le-champ. Les forces françaises, divisées en trois colonnes, marchèrent toute la nuit à travers les *mornes*. Le lendemain, d'Estaing,



Caricature du dix-huitième siècle (1779). — D'après une gravure coloriée du Cabinet des estampes. — On lit au bas ces deux vers :

« Les rieurs sont pour nous ; l'Anglais est bien malade,  
« Et, grâce au *destin* (d'Estaing), nous tenons la Grenade. »

après avoir reconnu la situation du morne de l'Hôpital, qui domine le fort à demi-portée de canon, fit aussitôt ses dispositions et ordonna l'attaque. Lui-même, à la tête d'une des trois colonnes de sa petite armée, marcha sur la batterie du fort Saint-Lucas. Trois retranchements furent ainsi pris à la baïonnette et au pas de course ; en moins d'une heure l'ennemi était chassé, et ce morne, que le gouverneur an-

(1) Chrétien-Guillaume de Lamoignon-Malesherbes, né à Paris le 6 décembre 1721 ; ministre d'État sous Louis XVI ; mort en 1794.

glais pensait imprenable, tombait tout entier au pouvoir des Français. Les Anglais avaient en batterie quatre pièces de 24 ; dès qu'il s'en fut emparé, le comte d'Estaing les employa à l'attaque du fort. Lord Macartney, le gouverneur, stupéfait, étourdi de l'audace et des succès obtenus par d'Estaing, ne pouvant, du reste, tenir contre la vive canonnade dirigée contre lui, se hâta d'envoyer un parlementaire. Mais comme, quelques heures auparavant, il avait accueilli par des paroles injurieuses pour l'armée française l'offre d'une capitulation honorable qui lui avait



Le comte d'Estaing. — Dessin de Foulquier.

été faite, d'Estaing pour toute réponse tendit sa montre à l'officier de lord Macartney et lui déclara qu'il n'accordait qu'une heure au noble lord; qu'il était trois heures moins quelques minutes et qu'il fallait qu'avant quatre heures il se

fût rendu à discrétion. La menace était sérieuse : le gouverneur se soumit sans mot dire. D'Estaing le fit conduire en France.

Mais à peine le pavillon français était-il arboré, à peine



Combat naval de l'île de la Grenade (juillet 1779). — Dessin de Foulquier, d'après une gravure du Cabinet des estampes.

l'île de la Grenade était-elle au pouvoir de nos troupes, que celles-ci eurent à défendre leur conquête contre l'attaque d'une flotte anglaise. L'amiral Byron se présenta tout à coup avec vingt-et-un vaisseaux de ligne et un convoi chargé de troupes de terre. L'ennemi approchait à toutes voiles ;

d'Estaing, convaincu que ses vaisseaux n'auraient pas le temps de prendre leur poste accoutumé, fit signe de conserver les rangs. Les lignes n'étaient pas encore formées qu'il fallut combattre. Les forces étaient égales, mais les Anglais avaient l'avantage d'un ordre de combat combiné; cependant ils

furent complètement battus. Byron, contraint à la fuite, perdit plus de 1800 hommes à cette action, qui confirma la prise de la Grenade. Ce fait d'armes est resté comme un des plus beaux de notre histoire maritime.

## LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 150, 181, 218, 258.

Cependant les trompes des prêtres continuaient à retentir aux pieds des collines. Venu de Perse, le culte de Mithra avait été apporté aux Ciliciens par les initiés de la Syrie ou de la Cappadoce, et il avait servi à rapprocher ces associés de races différentes en leur créant une nationalité religieuse. Presque tous les pirates l'avaient adopté, et ils accouraient à la fête, portant, selon l'usage, divers déguisements qui leur donnaient l'apparence de bêtes fauves. Des femmes, également masquées, se trouvaient parmi eux : c'étaient, selon le langage du culte mystérieux, les hyènes et les lions se rendant à l'autel de Mithra, où devaient se célébrer les grandes initiations.

Au moment où ces troupes bizarres dépassèrent les tentes dressées pour les prisonniers du *Didyme*, un homme à tête de loup s'élança vers eux et se mêla à leurs rangs. Il passa rapidement avec la multitude hurlante et effrénée devant les camps nautiques, où s'abritaient les galères mises à sec au pied des tours d'observation que couronnaient des feux nocturnes, le long des villas construites pour les loisirs des chefs ciliciens ; mais en arrivant au campement des captifs destinés à être vendus comme esclaves, il voulut se dégager de la foule et rester en arrière ; le flot, toujours grossissant, l'emporta malgré lui ; il fut forcé de passer outre et d'arriver avec tous les autres jusqu'au temple de Mithra.

C'était une caverne profonde creusée dans la colline, et dont l'entrée regardait l'orient. Sur le seuil se tenaient les candidats à l'initiation, amaigris par leurs cinquante jours d'abstinence, pâles d'une longue retraite dans les ténèbres, et le corps saignant de fustigations cruelles, car les épreuves ne devaient laisser aucun doute sur leur courage ni sur leur patience. A l'arrivée de la foule, les prêtres les conduisirent vers le sanctuaire où s'élevait l'image de Mithra, assis sur le taureau qu'il frappait avec le glaive d'Ariès. On adressa aux candidats plusieurs demandes ; on leur répéta les instructions du culte mystérieux ; enfin les cérémonies de l'initiation commencèrent.

Tous furent d'abord arrosés par l'eau symbolique destinée à les laver du passé, et marqués d'un signe qui les rangeait au nombre des adorateurs de Mithra. On leur offrit ensuite l'eau et le pain, et on leur présenta la nymphe du ver de Sérique (ver à soie), emblème d'une résurrection future ; enfin un prêtre apporta une couronne soutenue par une épée à chacun des initiés, qui la repoussa en répétant que *Mithra était sa couronne*. A cette réponse, des clameurs de jote s'élevèrent, et la foule se dispersa en entraînant les nouveaux frères marqués au sceau du dieu.

Cependant le soleil commençait à descendre derrière les hauteurs de Coracésium ; une brume rosée s'élevait de la mer et se déployait lentement vers le rivage. Les initiés, revêtus de leurs déguisements de bêtes fauves, étaient dispersés sur le sable fin des grèves, aux lisières des bois ou sous les rochers sonores, et s'abandonnaient à tous les plaisirs de la fête ; partout se montraient des tentes de lin passées au safran, des voiles de pourpre ou des abris de feuillages sous lesquels étaient dressées les tables du festin ; partout brillaient des feux et tournoyaient de folles ombres. On n'entendait que chants accompagnés par les joueuses de flûtes, que clameurs effrénées, que retentissements de sistris et de tambours.

Au milieu de cet éclat et de ce bruit, un seul lieu restait terne et muet : c'était le campement des captifs ! Les Syriens, chargés de leur garde, les avaient remis à la chaîne, afin de pouvoir rejoindre leurs compagnons, et la plupart étaient couchés sur le sable, la tête enveloppée dans un pan de leur manteau. Les riantes rumeurs qui arrivaient jusqu'à eux, en réveillant le souvenir de joies passées, leur rendait l'aiguillon de la servitude plus déchirant. Chacun se rappelait ses jours de liberté et de triomphe : le Romain se voyait en marche à la tête de sa légion, le casque d'airain suspendu au cou, le bouclier couvert de son enveloppe de cuir, les épaules chargées de ses bagages et de ses armes ; il entendait les fanfares des *tibicines* ; il voyait accourir les populations vaincues qui s'inclinaient devant le dragon d'or de chaque cohorte, et il entendait au loin le bruit des chariots qui suivaient l'armée, chargés de dépouilles opimes. Le Grec, lui, pensait aux mille vaisseaux qui se pressaient dans le port de sa ville natale, aux gains du commerce, aux plaisirs du théâtre, aux cours des rhéteurs, aux courses olympiques. L'Égyptien rêvait à ses grandes cités avec leurs avenues de sphinx accroupis, aux plaines ondoyantes d'épis et aux barques d'osier à têtes de bœufs, glissant sur les eaux ambrées du Nil. L'Espagnol se rappelait ses discordes civiles, les victoires de son parti, et cette vie agitée, changeante, éternel champ de bataille parcouru au galop de toutes les passions. Le Gaulois revoyait ses forêts sombres que gardait Irmensul, ses druides aux vêtements de lin, passant sous les grands chênes avec la faucille d'or, ses chariots chargés de femmes aux cheveux blonds et d'enfants demi-nus ; villes roulantes, toujours en marche vers un climat plus doux ! Ainsi tous évoquaient de lointaines images ! tous suivaient dans le passé quelques souvenirs aimés qui ravivaient en eux la douleur ou la rage !

Les dernières lueurs du jour venaient de s'éteindre ; les mille captifs étaient immobiles au milieu de ces demi-ténèbres, et le cliquetis des fers interrompait seul le silence du campement. Tout à coup un pas rapide et léger retentit dans la nuit ; une ombre parut au détour du rivage : c'était l'homme-loup qui avait enfin échappé à la fête ! Il regarda d'abord autour de lui pour s'assurer qu'il ne pouvait être aperçu ; puis, se glissant vers l'entrée que les gardes avaient abandonnée, il écarta vivement le rideau de cuir qui la fermait, et disparut sous la tente des prisonniers.

Quel était le visiteur mystérieux qui fuyait ainsi la fête pour pénétrer dans cet asile du désespoir ? Son masque ne permettait point de deviner ses traits ; mais il était sans doute attendu ; car, à sa vue, plusieurs prisonniers se relevèrent vivement, et quelques-uns se mirent en sentinelle à toutes les issues, tandis que les autres s'entretenaient à voix basse avec l'inconnu.

— Eh bien ! aurons-nous des armes ? demandèrent en même temps plusieurs voix.

— Si vous osez les prendre, répliqua l'homme masqué.

— Où les trouverons-nous ?

— Au camp nautique, près de la troisième porte ; c'est l'arsenal de la flotte.

— Mais des soldats gardent le camp ?

— Ceux qui ne sont point absents auront été enivrés par mes esclaves.

— Quand faudra-t-il être prêts ?

— A la seconde veille.

— Nous serons au lieu convenu.

— Mais vos fers ?

— Ils seront brisés.

— Et vous marcherez tous ?

— Jusqu'au dernier !

L'inconnu fit un geste de joie ; puis, attirant à part un des prisonniers, il lui donna à l'oreille quelques instructions rapides, murmura un mot d'ordre, et regagna une des entrées par laquelle il disparut.

## § 3.

Les astres nocturnes marquaient la troisième veille ; les bruits joyeux s'étaient insensiblement affaiblis. On avait vu les torches disparaître comme des étoiles de fête que la satiété éteint l'une après l'autre. A peine entendait-on encore, au fond des anfractuosités les plus solitaires, quelques voix isolées chantant les scories ioniennes, et quelques modulations de flûte et de lyre, emportées par le vent de la nuit. Bientôt ces derniers bruits eux-mêmes s'éteignirent ; on ne vit plus que les lueurs vacillantes des feux abandonnés, et l'on n'entendit que le grand murmure de la mer, revenant à intervalles égaux comme la respiration puissante d'un géant.

A bord des navires, même obscurité et même silence ! Le vaisseau d'Isidore, *la Nouvelle-Carthage*, n'avait point encore levé l'ancre. Les rames étaient rentrées et la voile carguée à cinq plis. Les matelots reposaient couchés sous leurs bancs, les pilotes dormaient près du double gouvernail, et les vigies elles-mêmes s'étaient assoupies au haut de la gabie. Mais Isidore prolongeait la veille dans la chambre amirale ; l'archer laconien, auquel il avait donné un ordre secret avant le commencement de la fête, venait d'arriver au vaisseau. A sa vue, le Carthaginois referma vivement la porte, et regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

— Eh bien ! demanda-t-il enfin en baissant la voix, tu viens de la tente romaine ?

— J'en viens, répondit le Lacédémonien du même ton.

— Et qu'as-tu fait ?

— Selon tes ordres, j'ai attendu derrière les arbres aux épines noires que les lampes se fussent allumées ; puis j'ai gagné, en rampant, la grande galerie dont j'ai soulevé le rideau ! Un homme était assis loin du seuil, la tête penchée sur un rouleau de *papyrus*.

— Et tu as reconnu César ?

— A sa toge violette.

— Alors tu as tendu ton arc ?

— Les deux flèches lancées en même temps l'ont percé sous l'épaule ; il a poussé un faible cri ; il est tombé...

— Et il n'a plus fait aucun mouvement ?

— Il était mort !

Le regard du pirate étincela d'une joie sauvage.

— Enfin, murmura-t-il, que Mithra soit loué ! Il y a un Romain de moins, et ses insolences auront été punies.

Mais il s'arrêta tout à coup pour prêter l'oreille. Une rumeur semblait sortir des flots aux deux flancs de la galère ; elle fut interrompue presque aussitôt par un cri de commandement suivi de cliquetis d'armes, de gémissements, et d'un bruit de pas précipités.

Presque au même instant, la porte fut violemment repoussée et laissa paraître Julius portant au bras gauche le bouclier rond des Vélites, et la main droite armée d'une épée espagnole. Il était accompagné d'une troupe de captifs qui traînaient encore les débris des fers qu'ils venaient de briser.

Trompé par le costume, l'archer laconien avait frappé le secrétaire de César, tandis que celui-ci profitait d'un déguisement pour préparer la révolte des prisonniers. Le désordre de la fête leur avait permis de piller l'arsenal du camp nautique, de s'emparer des barques attachées au rivage, et de surprendre pendant la nuit le vaisseau d'Isidore. Ce dernier n'eut point le temps de se mettre en défense ; sur un signe de César, il fut abattu et garrotté.

Maître de la galère cilicienne, le Romain y laissa une partie de sa troupe ; il envoya son ancien équipage sur le *Didyme*, et, passant lui-même sur le *Lotus* avec les pirates qui avaient survécu, il ordonna aux trois navires de déployer leurs voiles, et de se diriger vers l'Ionie.

En mettant le pied sur la *Liburne* égyptienne, César ren-

contra Sextilius qui avait été entraîné par les captifs romains, et ainsi délivré malgré lui. Il éclatait en malédictions sur cette liberté reconquise à contre-temps, et énumérait tout ce qu'il avait abandonné à Coracésium de meubles, d'esclaves et de créances. Après s'être amusé un instant des lamentations de l'avare préteur, César le quitta pour donner à Agrippa quelques instructions ; puis il s'occupa des prisonniers ciliciens.

Jetés près de la sentine, ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, pâles, silencieux et hagards comme des bêtes fauves que les chiens tiennent assiégés dans leurs tanières. Autour d'eux s'agitaient les vainqueurs, les javelots à la main, et n'attendant qu'un signal pour venger les longues tristesses de leur captivité.

Julius promena sur le groupe des prisonniers un œil qui cherchait Isidore, et qui ne s'arrêta qu'en le rencontrant.

Le Carthaginois se tenait aux derniers rangs, dans l'attitude d'Ajax foudroyé. Il avait le corps droit, la tête haute et le visage menaçant. Le regard du Romain fit d'abord étinceler le sien, puis un sourire amer entr'ouvrit ses lèvres.

— Gloire au descendant de Quirinus ! dit-il à haute voix ; la trahison en a fait un autre Scipion !

— Il faudrait pour cela que tu fusses un autre Annibal, fit observer César, et tu n'es pas même un Cacus. J'ai seulement voulu te prouver que les chevaliers romains ne parlaient point légèrement. Hier je t'ai promis une place au bout de l'antenne du *Lotus* ; je viens aujourd'hui pour tenir ma promesse.

— Tu agiras sagement, vaillant Thésée, répliqua le pirate, car je suis la preuve que laisser vivre un ennemi, c'est épargner un aspic.

— Aussi montrerai-je plus de prudence, dit Julius ; mais auparavant, je dois te payer une dernière dette, afin de ne rester en rien ton débiteur. Tu as été mon hôte, Isidore ; je veux être le tien. Lève-toi donc, car Agrippa fait préparer le *triclinium* ; les convives sont prévenus et la place consulaire (1) te sera réservée.

A ces mots, il fit un signe, et les liens qui garrottaient le pirate furent dénoués. Isidore secoua ses membres engourdis, et jeta autour de lui un coup d'œil rapide, comme s'il eût cherché un moyen de fuite ; mais il rencontra le sourire du Romain ; une légère rougeur monta à sa joue, et l'orgueil fit taire le désir du salut.

César marcha devant lui jusqu'à la grande chambre du *Lotus*.

*La fin à une autre livraison.*

La *sabbatine* (*sabbatina thesis*) était une petite thèse que les écoliers soutenaient les samedis, sans solennité, en forme de tentative, pour s'exercer et pour se préparer à en soutenir d'autres publiquement. D'Aguesseau, dans une lettre à son fils Defresne, dit : « J'aimerais mieux que vous remissiez la *sabbatine* après Pâques, et que vous n'interrompissiez point vos méditations sur l'être, sur Dieu, sur la nature de l'âme, sur les principes généraux de la certitude de nos connaissances. »

La bienveillance donne plus d'amis que la richesse et plus de crédit que le pouvoir. FÉNELON.

TOMBEAU DE CHILDÉRIC I<sup>er</sup>.

Nous avons dit sommairement, dans notre tome XI (voy. 1843, p. 90), comment, le 25 mai 1653, un maçon, travaillant à la démolition de maisons dépendantes de la

(1) La troisième place du lit du milieu.

paroisse de Saint-Brice, à Tournay, trouva sur une sorte de roche, à 7 pieds de profondeur, une fibule ou agrafe d'or, et d'autres objets également en or. Le docte J.-J. Chifflet nous a conservé le nom en latin de ce pauvre homme, dans un gros in-4° consacré à l'histoire et à la description de cette découverte : il se nommait Hadrianus Quinquinus, et il était sourd et muet ; mais l'étonnement et la joie lui firent une telle impression qu'il poussa des cris inarticulés et attira ainsi sur le lieu de la trouvaille une foule empressée. Le curé et d'autres ecclésiastiques étaient du nombre. On continua à fouiller, et l'on découvrit successivement une épée, une boule de cristal, une tête de bœuf en or, une quantité de petites abeilles en or émaillé, une hache d'arme en fer, dévorée par la rouille, des monnaies romaines en or et en argent, et enfin un anneau d'or portant l'effigie du roi Childéric, avec son nom en toutes lettres, *Childirici regis*. Les monnaies d'or romaines étaient à l'effigie des empereurs Valentinien, Marcien, Léon, Zénon, Basiliscus et Marcus, contemporains du roi des Francs Childéric I<sup>er</sup>, père de Clovis, ou antérieurs à son règne. Il n'y avait donc pas de doute possible ; on avait trouvé le tombeau d'un roi chevelu, d'un Mérovingien, d'un roi païen, du père de Clovis, le premier roi chrétien des Francs. Ce trésor fut donné au sérénissime archiduc Léopold d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, qui donna 6 doublons d'or au sourd et muet.

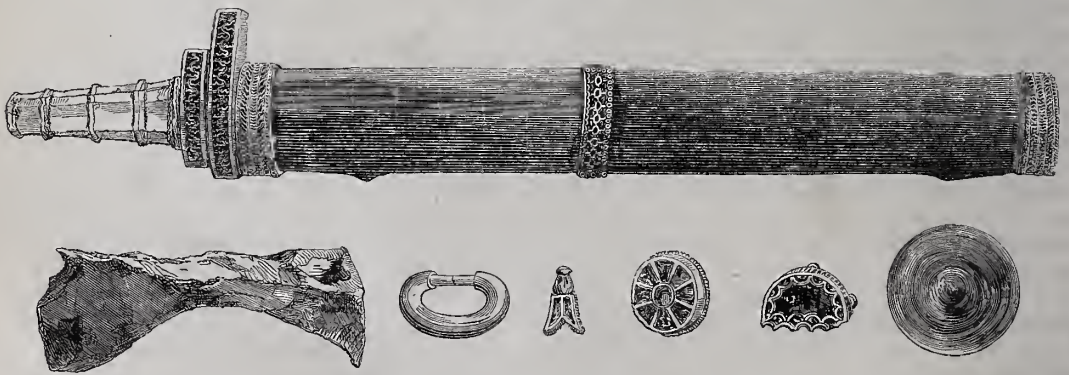
Plus tard, l'archiduc Léopold fit don de ces restes précieux à l'empereur, chef de la maison d'Autriche ; enfin l'électeur de Mayence, Philippe de Schœnborn, les fit demander par son confesseur à ce prince, pour les offrir au roi de France, alors Louis XIV, auquel il avait de grandes obligations politiques, et qu'il tenait à se rendre favorable. L'empereur accorda gracieusement cette faveur à l'électeur, et celui-ci dépêcha à la cour de France un sieur Dufresne, qui les remit de sa part au roi en 1665. On les déposa au Cabinet des médailles, qui les conserve encore aujourd'hui, à l'exception de quelques objets qui disparurent dans le déplorable vol de 1831.

Depuis le livre de Chifflet, il a été reçu, en forme de chose jugée, que Childéric I<sup>er</sup> avait été enterré à Tournay. Mais la critique de nos jours est moins facile à contenter.

Les historiens ne disent ni où ni comment mourut Childéric I<sup>er</sup>. Grégoire de Tours se borne à dire que Childéric étant mort, son fils lui succéda. C'est donc l'anneau seul avec sa légende, qui pouvait révéler le personnage auquel avaient appartenu ces souvenirs d'un âge aussi reculé. Malheureusement, l'anneau est du nombre des objets volés et sans

doute fondus en 1831, et il est difficile de prononcer d'une manière positive sur l'authenticité de cette importante pièce du procès. Il existe cependant au Cabinet des médailles une empreinte en plâtre du chaton de cet anneau ; ce chaton était le sceau du roi ; il représentait en creux un personnage vu à mi-corps, portant de longs cheveux séparés en deux longues tresses, et tenant de la main droite une lance ou une javeline. Autour, on lit ces mots : *Childirici regis*. Bien qu'il soit un peu téméraire de s'inscrire en faux contre une possession d'état qui a déjà deux siècles, on conçoit de nos jours quelques doutes sur l'authenticité de ce bijou, et l'on ose se demander si l'on n'aurait point fabriqué l'anneau pour donner plus de prix au présent qu'il s'agissait de faire au roi de France. Il est du moins certain que le costume paraît ressembler fort à ceux de la cour de Byzance du dixième siècle ; il serait alors postérieur de plus de trois siècles à Childéric I<sup>er</sup>, qui mourut à la fin du cinquième siècle ; les lettres de l'inscription ne paraissent pas contemporaines de ce temps reculé ; les barres de l'I, du D, semblent modernes. Toutefois, les autres objets sont d'un haut intérêt : ils appartiennent certainement au cinquième siècle ; ils ont été trouvés à Tournay, domaine de Childéric I<sup>er</sup>. Ce prince, qui mourut en revenant d'une campagne en Germanie, et qui allait se reposer de ses fatigues à Amiens, a pu passer par Tournay, et il est très-possible qu'il y soit mort. Ces armures et ces ornements n'ont pu appartenir qu'à un chef puissant ; il n'y a donc rien d'impossible qu'ils aient appartenu à Childéric lui-même. Nous ne proposons donc pas qu'on les lui enlève ; seulement nous avons voulu démontrer que ce n'était pas une chose absolument certaine, et que l'on a copié Chifflet depuis deux siècles sans songer à peser ses raisons, et sans lui demander où il a vu que Childéric fût mort et eût été enterré à Tournay.

Notre dessin reproduit l'épée, la hache ou francisque de fer, une des abeilles, une fibule et trois petits ornements dont il est assez difficile de déterminer le sens et l'usage. La lame de l'épée a disparu ; sans doute elle était en fer, et la rouille l'a vaincue ; on ne possède que la garde et les montures en or émaillé. On a adapté à la garde une lame moderne, recouverte de velours noir, afin de faire comprendre que ces fragments sont ceux d'une épée. Le travail de ces ornements est très-intéressant ; il offre la plus frappante analogie avec celui des vases sacrés trouvés à Gourdon, et reproduits dans ce recueil. La fibule est en or massif ; il y manque l'ardillon. L'abeille et les deux autres



Bibliothèque nationale ; Cabinet des médailles. — Armes et ornements du cinquième siècle que l'on suppose avoir appartenu à Childéric I<sup>er</sup>.

ornements sont exécutés dans le même système que la monture de l'épée. Le dernier objet est une boule de cristal à peu près de la grosseur d'une bille de billard. On a supposé que cette boule avait pu orner le pommeau de l'épée ; on a même cité à cette occasion un pommeau d'épée en cristal du moyen âge, sur lequel étaient gravés en creux

ces mots : *Sigillum ensis* (sceau de l'épée). D'autres ont pensé que cette boule était celle que l'on voit entre les mains des empereurs comme symbole de leur puissance sur le monde entier.



EXPÉRIENCE FAITE A PARIS SUR LA SEINE,  
EN 1785.



Expérience de sabots-nageoires sur la Seine, le 5 septembre 1785. — D'après une gravure du dix-huitième siècle. — Dessin de Foulquier.

En 1783, le *Journal de Paris* annonça qu'un horloger avait inventé des sabots élastiques, « à l'aide desquels il traverserait la rivière, comme un ricochet, cinquante fois par heure. » Il demandait, pour faire son expérience, qu'on lui assurât par souscription une somme de 200 louis, s'engageant à ne toucher cet argent que lorsqu'il aurait traversé la Seine aux yeux du public. Le journal, en publiant la lettre de cet inventeur, se portait garant de la réalité de la découverte. Monsieur, frère du roi, ouvrit la souscription, et envoya 45 louis au bureau du journal. Beaucoup de gens imitèrent cet exemple : le prévôt des marchands donna 40 louis, et fit préparer une enceinte pour les souscripteurs. Bientôt le *Journal de Paris* annonça que l'on avait atteint la somme de 200 louis ; ses rédacteurs en informèrent un habitant de Lyon, né de Comblès, qui leur avait communiqué les promesses de l'horloger ; mais une lettre de l'intendant de Lyon, M. de Flesselles, révéla bientôt que la prétendue expérience n'était qu'une plaisanterie.

Les journalistes, les souscripteurs, la cour, la ville, se trouvèrent étrangement mystifiés et mécontents. Cependant on était encore sous l'impression de la surprise et de l'admiration que venait de produire les premières expériences de l'aérostation : tout paraissait possible ; jamais il n'avait été plus permis de s'abandonner un peu à la crédulité.

Deux ans après, l'opinion publique eut sa revanche. Voici ce que nous lisons dans la correspondance de Grimm, à la date du mois de septembre 1785 (1).

« Vers la fin de 1783, nous étions bien honteux, je ne sais pourquoi, d'avoir été mystifiés par un mauvais plaisant de Lyon, qui, pour éprouver notre crédulité, avait fait an-

noncer avec beaucoup de pompe la découverte prétendue de sabots élastiques, avec lesquels on pouvait marcher sur l'eau sans crainte même d'avoir les pieds mouillés. Nous avons vu ce miracle il y a plus de deux mois, et le prodige a fait si peu de sensation, que nous sommes presque excusables de n'en avoir pas encore parlé.

» Un mécanicien espagnol a fait cette expérience le lundi 5 septembre dans l'enceinte de la Râpée, où se font les joutes (1). Il s'est placé sur l'eau sans autre secours que ses sabots ; on l'a vu s'avancer sur la rivière, tantôt suivant le courant, tantôt contre le courant ; il s'est arrêté plusieurs fois, s'est baissé pour prendre de l'eau dans le creux de sa main, et dans ces deux situations il n'a pas paru dériver. Sa marche, lourde et lente, avait l'air d'être pénible par la difficulté qu'il paraissait avoir de garder son équilibre ; il glissait plutôt qu'il ne marchait... Il resta sur l'eau de quinze à vingt minutes ; et, avant de gagner le bord, il a quitté ses sabots, qu'il a laissés dans une espèce de boîte qui était à flot, afin d'en cacher la forme aux spectateurs. L'administration avait eu soin de faire tenir à quelque distance de lui un bateau qui fût à portée de le secourir en cas d'accident.

» On conçoit que, pour assurer le succès de ce nouveau prodige, il suffit de déplacer une masse d'eau égale au poids du marcheur. Le pied cube d'eau pèse 70 livres ; en sorte que le déplacement de 2 pieds doit nécessairement soutenir à la surface de l'eau un homme du poids de 140 livres. Ces sabots ne sont donc réellement qu'un bateau divisé en deux parties ; ainsi, en supposant que le hasard eût fait faire la découverte de ces sabots espagnols avant celle d'un esquif

(1) La gravure représente un autre endroit de la Seine. Peut-être une autre expérience eut-elle lieu postérieurement au récit de Grimm.

(1) Tome III de la troisième partie, p. 370.

ou d'un canot quelconque, un trait de génie plus heureux eût été de les réunir, et, sous ce rapport, on peut dire que la découverte en question est plutôt un pas en arrière qu'un pas en avant. Quant à la difficulté très-réelle de conserver l'équilibre dans cette position, c'est sans doute un talent qui demande autant d'adresse et d'exercice que la danse de corde et tous les autres tours de ce genre. Nous n'avons pu savoir ni le nom du mécanicien espagnol, ni celui de son élève; car ce n'est pas l'inventeur de la machine lui-même qui en a fait publiquement l'essai; nous savons seulement qu'il s'était donné le titre d'académicien de Barcelone et de pensionnaire de Sa Majesté catholique, et que ces deux titres lui ont été disputés d'une manière assez humiliante par M. l'abbé Ximènes, dans une lettre envoyée au *Journal de Paris*. »

Cette expérience de 1785 ne peut manquer de rappeler à nos lecteurs le Scaphandre de l'abbé de la Chapelle, et les patins-nageoires de M. Latour, dont nous avons donné la description dans notre sixième volume (1838) page 254.

### ULRICH.

LÉGENDE SOUABE.

Fin. — Voy. p. 242.

Ulrich passa dans la chambre voisine; il y resta enfermé quelques moments, et revint bientôt, sans laisser paraître, autrement que par ses regards plus animés, sa profonde émotion.

— C'est bien, dit-il à Hans. Allez répondre à votre maître que je ferai tout ce qu'il attend de moi; remerciez-le de la confiance qu'il me témoigne, et que je mériterai, avec le secours de Dieu.

Là-dessus, il serra vivement la main du messager; il l'accompagna hors de la maison, et, après avoir échangé avec lui quelques paroles à voix basse, il entra dans la cuisine.

— Fritz, il faut que je te parle, dit-il d'un ton tranquille.

Ils passèrent ensemble dans l'autre chambre, et Ulrich, après en avoir soigneusement fermé la porte, dit à son fils :

— Tu vas me relire cette lettre, mon enfant; je t'en confie le secret parce que j'ai besoin de toi.

Fritz lut ce qui suit :

« Mon cher Ulrich, je vous écris du quartier général. Dans un temps plus heureux, nous avons été voisins, et j'ai appris à vous connaître. Votre sagesse et votre piété vous ont gagné toute ma confiance, et je vous en donnerai la preuve en vous demandant aujourd'hui deux services à la fois : l'un qui intéresse votre village, l'autre qui ne concerne que moi, mais qui me touche en ce que j'ai de plus cher au monde.

» Sachez, mon ami, que j'ai l'ordre d'occuper demain votre hameau à la tête de mon régiment. Ce que je sais du plan de la grande bataille qui se prépare m'a fait comprendre que cette localité aura cruellement à souffrir; le souvenir des habitants et surtout le vôtre m'a intéressé pour elle, et j'ai obtenu du général qu'il me permit de faire avertir nos malheureux voisins, *mais pas avant cinq heures du matin*, de ce qui va se passer. C'est vous que je charge de ce soin. A six heures, la position sera occupée par nos forces; le secret le plus profond est indispensable à la réussite. Je vous le confie; ni vous ni les vôtres vous ne trahirez la cause de l'Allemagne.

» Mais, mon cher Ulrich, si le poste où je suis envoyé est honorable, il est aussi dangereux. Je succomberai peut-être : dans ce cas, je désire que vous soyez le tuteur de mon enfant; servez-lui de père, et traitez-le comme l'un des vôtres; que votre bonne femme lui tienne lieu de la mère qu'il a perdue; entretenez dans le cœur de l'orphelin l'amour et la crainte de Dieu. Mon fidèle Hans vous remettra une cassette

où j'ai renfermé mes effets les plus précieux, avec une somme en or. Vous sauverez, après la guerre, ce qui restera de mes biens, et vous en rendrez compte à mon Henri quand il sera en âge de se conduire. J'ai, vous le savez, une petite ferme dans la montagne : allez attendre dans cette retraite écartée l'issue des événements. Si mon fils ne doit pas me revoir, parlez-lui souvent de moi. Pour l'amour de son père, hâtez-vous de le mettre en lieu de sûreté; vous ne pouvez mieux reconnaître le peu qu'il m'a été permis de faire pour nos malheureux voisins et pour vous. »

— Mon père, vous aviez raison, dit Fritz d'une voix émue; la piété a les promesses de la vie présente.

— Voici ce que j'attends de toi, dit Ulrich, en réservant pour un autre temps les réflexions que cet événement faisait naître. Je vais conduire à cette ferme ta mère, tes frères, tes sœurs, et cet enfant que l'amitié met sous ma garde. Aussitôt qu'ils seront en sûreté, je reviendrai. J'ai le temps d'être ici avant cinq heures; mais un obstacle imprévu peut m'arrêter en chemin, et nous ne devons pas exposer nos voisins à une chance malheureuse. Tu resteras ici, mon enfant; tu veilleras sans te coucher ni t'asseoir, de peur de te laisser aller au sommeil. Quand cette pendule marquera cinq heures, si tu ne me vois pas paraître, hâte-toi d'avertir M. le juge, et présente-lui cette lettre : quand il l'aura lue en ta présence, tu auras rempli ton devoir, et tu pourras nous rejoindre; tu connais les chemins. Mais, s'il plaît à Dieu, je reviendrai, et nous retournerons ensemble.

En achevant ces mots, Ulrich sortit de la chambre, et dit d'une voix grave :

— Le Seigneur veillait sur nous; il nous a envoyé un messager de salut; hâtons-nous de le suivre où il nous appelle. Mettez vos plus chauds vêtements et vos meilleures chaussures. Femme, prends cet enfant; Berthe, prends cette Bible. Que les aînés donnent la main aux cadets. Je me charge de cette cassette; je vais y joindre quelques objets précieux. Ne prenez rien avec vous que vous ne puissiez porter facilement pendant deux lieues. Il faut que nous partions à l'instant même; Fritz nous suivra un peu plus tard.

La mère poussa un cri de douleur. Elle allait demander des explications; un signe de son mari lui fit comprendre qu'elle devait se laisser conduire sans hésitation.

— Ulrich, lui dit-elle, tu nous as toujours guidés sagement; nous allons te suivre. Mais notre bétail, notre mobilier ?

— Il faut en faire le sacrifice.

— Mais Fritz ?

— Il fera son devoir comme nous allons faire le nôtre. Partons, à la garde de Dieu !

C'est un avantage incalculable pour une famille, dans les circonstances difficiles, que l'habitude de l'obéissance et de la soumission. Cette pauvre mère, ces jeunes enfants, se laissèrent emmener de chez eux, au milieu d'une nuit froide et sombre, sans savoir où ils allaient, quittant leurs tisons encore flambants et leur couche toute prête, enfin tout ce qu'ils possédaient, et n'ayant que de vagues soupçons sur la cause de leur départ.

La mère, avant de s'éloigner, serra Fritz dans ses bras.

— Nous partons et tu restes ! disait-elle en étouffant ses sanglots.

Elle parcourut encore une fois la maison; elle visita l'étable; la vache, la chèvre, les moutons, reçurent ses dernières caresses. Elle revint le cœur navré; mais elle ne dit pas un mot qui pût troubler la jeune famille.

— Notre devoir, dit Ulrich, est de nous éloigner sans causer ici aucune alarme.

Et ils passaient en silence devant ces pauvres maisons, où l'on dormait d'un profond sommeil.

— Père, disait la femme à voix basse, si nous étions exposés à quelque danger, ceux-ci ne le sont-ils pas ?

— Sois tranquille, répondit Ulrich en soupirant ; ils seront avertis.

— Je comprends ; Fritz en est chargé. La volonté de Dieu soit faite !

Ils arrivèrent enfin sans accident à la ferme de M. Weiler, le père Ulrich fut de retour auprès de son fils avant cinq heures. Quand la funeste nouvelle fut répandue dans le village, les cris, les gémissements éclatèrent de tous côtés. Chacun ne songeait qu'à sauver ses meubles, ses provisions, ses troupeaux. Fritz dit à son père :

— Nous pourrions emmener notre bétail.

— C'est vrai, mon enfant ; mais nous pouvons faire mieux. Prenons la civière et un matelas : notre voisine, la vieille Marguerite, est trop malade pour s'en aller à pied ; nous l'emporterons.

Ils eurent le temps de faire encore cette bonne œuvre. Ils rencontrèrent, il est vrai, quelques troupes ennemies ; mais, loin de les arrêter, on les comblait de bénédictions ; et, vers midi, ils arrivèrent à la ferme, accablés de fatigue.

L'avis du colonel n'était que trop nécessaire ; tout ce qu'il avait prévu s'accomplit. Le village, occupé dès le matin par les troupes allemandes, fut brûlé par elles avant d'être enlevé par les Français, qui remportèrent la victoire après une longue et sanglante bataille. Le colonel y reçut une blessure mortelle et ne revit pas son fils. Il avait fait son testament la veille. Il nommait Ulrich tuteur de Henri et gérant de ses biens, en lui laissant un petit legs destiné à rebâtir sa maison et à racheter des meubles, des outils et du bétail.

## LE CORBEAU ET LE RENARD.

APOLOGUE ORIENTAL.

Un philosophe a essayé de prouver que les fables de la Fontaine ne devaient pas être enseignées à l'enfance, parce que la morale en est souvent dangereuse. Il a fait, en particulier, une analyse très-longue et très-amère de la fable du Corbeau et du Renard, s'arrêtant à chaque vers, pesant chaque mot, épilouant sur une inversion, sur un terme figuré ou trop poétique, une expression proverbiale, une périphrase, qui pouvaient, dit-il, dérouter l'intelligence des enfants. Il y a dans cette critique quelque vérité, mais aussi beaucoup d'exagération.

Sans vouloir préjuger quel eût été le sentiment de Jean-Jacques sur l'apologue oriental suivant, dont le sujet est au fond le même que celui de la Fontaine, mais avec quelques circonstances toutes différentes, il est permis de penser qu'il eût pardonné peut-être à la tromperie du Renard, en faveur d'une certaine répartie que l'auteur met dans la bouche du Corbeau.

« On raconte qu'un Corbeau enleva un morceau de chair et se percha sur un arbre pour le manger. Un Renard qui l'aperçut vint vers lui et lui tint ce discours : « — En vérité, » tu es un Corbeau charmant ! Tes formes sont gracieuses, » ton naturel est excellent ; il y a peu d'oiseaux qui t'égalent » en beauté et en perfection, et tu n'as qu'un seul défaut. » — Quel est, dit le Corbeau en l'interrompant, le défaut que » tu remarques en moi ? — C'est, dit le Renard, qu'il y a » dans le son de ta voix je ne sais quoi de choquant et de » désagréable. — Fais-le moi remarquer, dit le Corbeau, afin » que je m'en corrige. — Croasse, dit le Renard. » Le Cor- » beau croassa. « — Croasse plus fort que cela ! lui cria le » Renard. » Le Corbeau, pour croasser plus fort, ouvre son large bec et laisse tomber le morceau de chair. Le Renard s'en étant saisi, le Corbeau lui dit : « — Quoi ! c'est pour » cela que tu as employé la ruse ? Si tu me l'avais demandé, » je t'en aurais fait présent sans difficulté. — Je n'ai encore » vu personne, dit le Renard, qui s'abaisse à mendier une

» chose qu'il peut se procurer par son industrie, à moins » qu'il ne soit dépourvu de tout sentiment de délicatesse. »

Cet apologue, assurément, n'est pas plus fait pour l'enfance que la fable de la Fontaine ; on remarquera cependant que le tour en est franc et naturel. D'abord, ce n'est point un fromage que le Corbeau tient dans son bec ; chose fort difficile, et que le philosophe dont nous avons parlé blâme justement. L'auteur ensuite ne peint point le Corbeau comme un vaniteux ridicule et qui mérite une leçon : il lui donne, au contraire, une véritable modestie, avec le désir de se corriger de ses défauts. Le Renard, non plus, n'a point le caractère d'un bas flatteur : il nomme les choses par leur nom ; il dit au Corbeau : *Croasse*. Le Corbeau attache, enfin, par sa sincérité et son désintéressement. Il n'éprouve aucune confusion de la malice du Renard ; il ne jure point, *mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus* ; il s'étonne seulement qu'on ait fait tant de frais pour un morceau de chair ; et la réplique du Renard prouve tout au plus qu'il est honteux lui-même de sa ruse.

## MOULINS

(Département de l'Allier).

Voy., sur Moulins, la Table des dix premières années.

L'origine de Moulins est incertaine. C'est une des villes où l'on a cru retrouver la *Gergovia* des Boiens. Mais il paraît seulement établi qu'il y eut dans son voisinage, au temps de Jules César, un pont qui servit à l'armée romaine pour le passage de l'Allier. On raconte aussi que dans le dixième siècle, un seigneur de Bourbon, s'étant épris d'une belle meunière dont la demeure était en ce lieu, y bâtit un château, qui depuis devint le centre d'un village, puis d'une ville. Aymar de Bourbon y possédait en effet, en 923, un château auquel, dans son testament, il donne le nom de *palais des Moulins*. Quoi qu'il en soit, Moulins existait déjà comme ville au onzième siècle. Elle était fortifiée et devait être assez considérable, puisque, en 1269, on y fonda un hôpital pour cent pauvres. Mais ce n'est qu'au quatorzième siècle qu'elle commence à acquérir assez d'importance pour devenir, dans la suite, la résidence des ducs de Bourbon et la principale ville du Bourbonnais. Néanmoins cette ville resta longtemps encore enserrée dans ses murailles, et tous ses accroissements eurent lieu dans ses faubourgs. Depuis, les fortifications de Moulins tombèrent, comme toutes celles des autres villes de l'intérieur, et firent place à d'agréables promenades. Aujourd'hui, embellie et agrandie, la ville de Moulins est généralement percée de rues droites et bien entretenues. Cependant la plupart de ses maisons, construites en brique, ont un aspect quelque peu sombre et triste. Elle est située dans une plaine, sur la rive droite de l'Allier ; un beau pont en pierre, construit de 1753 à 1763 par l'ingénieur Régemortes, la relie à un vaste faubourg qui se trouve sur la rive gauche. Outre l'ancien palais des Bourbons, dont la tour, encore debout, domine la ville, Moulins possède plusieurs édifices dignes de remarque, entre autres l'église Notre-Dame, et celle de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas. L'église Notre-Dame, bâtie en 1386, est une belle église gothique inachevée. Le château de Moulins (voy. 1841, p. 27 et 69), situé autrefois à l'extrémité septentrionale de l'ancienne ville, se trouve maintenant à peu près au centre de la ville agrandie. Dans sa forme irrégulière, il offrait un vaste ensemble et quelques belles parties. Du temps de François I<sup>er</sup>, il passait encore pour un des édifices considérables du royaume. Il avait été construit à diverses reprises, dans les quatorzième et quinzième siècles. Le corps de logis qui existe encore, et qui sert de caserne à la gendarmerie, fut l'œuvre de Cathé-

rine de Médicis. Sa grosse tour, encore debout, est attribuée au fondateur même du *château des Moulins*. Une autre tour, carrée aussi, que l'on voit sur une des places de la ville, ne remonte qu'au seizième siècle; elle est terminée par un clocher à horloge où les heures sont frappées par les quatre statues colossales d'un homme, d'une femme et de deux enfants, garçon et fille. (Voy., sur les jaquemarts, 1834, p. 80; et 1849, p. 364.)

C'est à Moulins que fut conclu, en 1548, le mariage d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, avec Jeanne d'Albret. En

1506, Catherine de Médicis y convoqua, dans l'espoir de maintenir la paix entre les protestants et les calvinistes, la fameuse assemblée dite de *Moulins*, qui fut suivie de la guerre de *la Ligue*. En 1595, Henri IV y fit son entrée et fut accueilli avec enthousiasme.

Cette ville ne paraît pas avoir eu beaucoup à souffrir des guerres civiles; mais elle a été souvent dévastée par l'incendie et les maladies contagieuses. Ce fut un incendie qui, en 1755, y ruina le magnifique château des Bourbons. De 1440 à 1656, elle subit six fois la peste : celle de 1547 fit de tels ravages,



Une vue à Moulins. — Dessin de Karl Girardet, d'après Soules.

qu'on fut sur le point de transporter les tribunaux à Souvigny.

### QUELQUES ARBRES REMARQUABLES

#### DE LA VALLÉE DU LAC LÉMAN.

Jean-Jacques parle d'un noyer qu'il avait aidé à planter sur l'esplanade du presbytère de Bossey, village où il avait passé quelques années de son enfance chez un pasteur. « Il y avait, dit-il, hors la porte de la cour une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lamercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité : les deux pensionnaires en furent les parrains, et, tandis qu'on comblait les creux, nous tenions l'arbre chacune d'un main, avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosage, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très-naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, etc. »

Avec la suite des années, ce noyer devint fort beau, et, depuis la mort de l'auteur d'*Émile*, bien des touristes firent vers cet arbre un pèlerinage. Maintenant ce noyer n'existe plus; sans souci de son origine, ou parce qu'il l'ignorait, un paysan l'abattit en 1792.

Non loin de Bossey, et sur le même versant du grand Salève, s'élèvent les ruines de l'abbaye de Pomiers, dont la fondation remonte à plus de sept siècles. La position de cet antique monastère est des plus gracieuses : adossé à la montagne, de magnifiques forêts la couronnent; de riches prairies partent de sa base et s'étendent au loin. C'est près de ce monument que l'on voyait des hêtres gigantesques d'une venue admirable : le propriétaire actuel les a fait abattre.

Traversons Genève pour visiter Beaulieu qui, ainsi que l'annonce son nom, est une *villa* sise dans l'une des plus agréables contrées du petit Sacconnex. Là existe un cèdre du Liban planté en 1735. En 1843, sa hauteur dépassait déjà 30 mètres. Le tronc de cet arbre, mesuré en dernier lieu à un mètre du sol, a présenté une circonférence de 4 mètres 20 centimètres. L'étendue que couvrent ses branches est d'un diamètre de 49 mètres et demi.

En côtoyant la rive vaudoise au nord du lac, on parvient à

Morges. Avant d'entrer dans cette jolie cité, on longe une belle prairie, dans laquelle existe un ancien tirage : c'est là que l'on voyait encore, il y a seize ans, deux arbres jumeaux à peu près de la même taille. Le plus majestueux de ces deux ormeaux succomba dans la nuit du 4 au 5 mai 1824, vers une heure, par un temps parfaitement calme. Il s'inclina au sud-est. Cette chute ne put être attribuée qu'à l'extrême vieillesse de la plante, dont la plupart des racines se trouvent

pourries. Deux branches énormes, et d'un poids très-considérable, détruisirent l'équilibre que n'entretenait plus la résistance des racines. La perte de cet ormeau causa une douleur réelle aux habitants de Morges, qui, ayant fouillé les registres publics de leur ville, trouvèrent qu'en 1541 il existait une fontaine près de ces arbres d'une grosseur remarquable dès ce temps-là. Ces mêmes registres apprendront aux descendants que l'ormeau tombé fut mesuré, par



Le Châtaignier de Neuve-Celle, au bord du lac de Genève. — Dessin de Daubigny, d'après M. Moré, de Genève.

ordre du magistrat, pour conserver le souvenir de ses dimensions. Voici le relevé de ce qui a été enregistré. A la sortie des branches du tronc, cet ormeau avait 11 mètres et 16 centimètres de circonférence ; le même tronc, à sa sortie du sol, avait un diamètre de 5 mètres 70 centimètres. La longueur du tronc, dès la terre jusqu'à la naissance des branches, avait une élévation de 3 mètres 88 centimètres. Cinq de ses branches principales ont offert les circonférences suivantes : la première 5 mètres 44 centimètres ; la seconde 3 mètres 88 centimètres ; la troisième 3 mètres 21 centimètres ; la quatrième 3 mètres 10 centimètres ; la cinquième 3 mètres 5 centimètres. Une de ses branches conservait une grosseur égale sur une étendue de 9 mètres 74 centimètres, et, parvenue à une élévation de 23 mètres, sa circonférence était encore de 97 centimètres. Si l'arbre survivant peut conserver ses racines bien saines, il est facile de prévoir que, dans un temps peu reculé, il dépassera considérablement en grosseur celui qui succomba en 1824.

A une distance de 2 kilomètres de Lausanne, près de la route qui conduit en France par Cossonay, se trouve un village nommé Prilly, auprès duquel existe un tilleul d'une grosseur très-remarquable, et dont l'ombre, au treizième

siècle, couvrait la justice du lieu lorsqu'elle rendait ses oracles, ce qui doit faire admettre qu'à cette époque, dont cinquante ans au moins nous séparent, cet arbre devait avoir déjà atteint une certaine grandeur. Des observateurs prétendent que, dans ses dimensions, il dépasse l'ormeau de Morges. Cet arbre géant est la propriété de la municipalité de Lausanne, qui le surveille avec soin. Une petite fontaine, appartenant à la commune de Prilly, entretient la fraîcheur de ses racines. Il y a quelques années, cette fontaine exigea des réparations qui devinrent l'occasion d'un arrangement entre les deux communes. Il y fut stipulé que les habitants de Prilly prendraient les plus grandes précautions pour n'endommager en aucune manière l'arbre vénérable, et que, sans cesse, ils lui donneraient des soins et auraient pour lui une attentive sollicitude. De son côté, la municipalité de Lausanne a pris l'engagement de ne jamais faire abattre ce tilleul ; en sorte que les arrière-neveux des contractants peuvent espérer de jouir successivement et pendant des siècles de la vue d'un arbre véritablement phénoménal, puisque sa végétation est déjà étonnante de nos jours.

Un ormeau s'élève majestueusement à l'entrée de Lutry, et quoiqu'il ne soit pas aussi grand que le tilleul de Prilly,

il n'en est pas moins très-visité, soit à cause de son ancienneté, soit aussi pour son magnifique développement.

Comme nous ne voulons nous occuper ici que des arbres de la vallée du Léman, nous signalerons seulement un tilleul qui orne Villars; il y fut planté, à ce qu'on assure, pour perpétuer le souvenir de la bataille de Morat en 1476.

Traversant le lac depuis Lutry, on débarque à Meillerie, dont les rochers suspendus ne sont séparés du Léman que par la belle route du Simplon. De Meillerie, et par des sites enchanteurs, on arrive au curieux manoir des Taleman, théâtre d'une légende aussi mystérieuse que saisissante. Du manoir de Taleman, on vient à celui de Maxili, et, au milieu du plus beau panorama, on rencontre le château de Neuve-Celle, où chacun vient admirer le châtaignier célèbre dont nous donnons un dessin. Sans doute cet arbre était déjà très-développé en 1480 : en ce temps il abritait un humble ermite. Il présente aujourd'hui à sa base une circonférence de 13 mètres. Sa couronne a maintes fois été frappée de la foudre. Mais quoiqu'on doive regretter ces accidents, il est encore très-remarquable : aussi voit-il, pendant la belle saison, de nombreux admirateurs arriver d'Évian pour se reposer sous son ombrage.

Évian, dont les eaux minérales alcalines sont si renommées, n'est distant de Neuve-Celle et de son châtaignier que d'un kilomètre au plus : descendons-y terminer notre excursion. Dans l'enclos des bains, nous ne trouvons aucun arbre de la dimension de ceux que nous avons déjà décrits; il n'y a dans ce petit parc ni ormeau, ni tilleul, ni châtaignier, mais on y trouve, au delà du pont qui joint la terrasse au parterre, et un peu au-dessous de la source, deux rosiers de même forme et presque égaux en grandeur et en grosseur, dont le tronc a 27 centimètres de circonférence. Ces arbres, quoique d'un aspect bien différent de ceux dont nous avons parlé plus haut, ne sont point pour le voyageur une moins agréable cause de surprise.

Qui a passé une saison sur les bords du bleu Léman, au centre d'une végétation si belle, n'en perd jamais le souvenir.

Bien dire et mieux faire.

Devise de CATINAT.

Si l'on me demande quel est le plus grand de tous les hommes : Celui-là, dirai-je, qui est le meilleur. Et si l'on ajoute : Quel est le meilleur? — Celui-là, répondrai-je, qui a le mieux mérité du genre humain.

WILLIAM JONES.

#### NAUFRAGE SUR LES ILES MARION ET CROZET,

EN 1825.

Lorsqu'on jette les yeux sur une carte du grand océan Austral, on aperçoit, entre les 46° et 47° degrés de latitude, et les 44° et 47° degrés de longitude, un groupe de petites îles ayant la terre de Kerguelen à l'est et l'île du Prince-Édouard à l'ouest. On l'appelle habituellement *groupe des îles Marion et Crozet*, parce qu'il fut découvert, en 1772, par les deux navigateurs français de ce nom; mais il n'était véritablement point connu lorsque la goëlette *L'Aventure* y fit naufrage en 1825. Le capitaine breton qui la commandait, M. Lesquin, de Roseoff, a laissé une relation intéressante de son séjour dans la plus orientale des quatre îles qui portent le nom de Crozet et Marion.

*L'Aventure* partit de Maurice le 28 mai 1825 pour ces îles, où M. Black, armateur anglais, voulait faire chasser les éléphants marins. Une fois chargée d'huile, la goëlette devait revenir au port d'armement, en laissant à terre des barriques

vides et neuf hommes pour préparer un second chargement.

*L'Aventure* était un tout petit navire (de 55 tonneaux), dont l'équipage, fort de seize hommes, avait été formé, ainsi qu'il arrive dans les colonies, d'un mélange d'Anglais, de Français, d'Espagnols, de Hollandais et de Portugais. Comme le navire était encombré de futailles et que la traversée ne devait être que d'un mois au plus, on avait ménagé peu de place pour les pièces d'eau; on en avait fait provision seulement pour quarante jours. Mais *L'Aventure* essaya des vents contraires; la neige, le brouillard, les tempêtes, retardèrent sa marche. Dès le 10 juin, il fallut réduire la ration d'eau à une bouteille par homme; le 25, on ne distribua plus qu'une demi-bouteille. Le temps ne devenait pas plus favorable. Le 8 juillet, la goëlette mouilla en vue des îles, mais sans qu'il fût possible d'y aborder. « Nous restâmes à bord, dit M. Lesquin, spectateurs de la sombre scène que nous avions sous les yeux. L'île était couverte de neige, le ciel noir et menaçant; les vents soufflaient avec fureur. Des oiseaux marins, surpris de voir un navire aussi près du rivage, nous entouraient de tous côtés. »

La tempête continua pendant vingt jours. Il avait fallu réduire la ration d'eau à un verre par vingt-quatre heures. Le 25, tous les tonneaux étaient à sec. Quoique la mer fût toujours aussi grosse, on se décida à envoyer une pirogue vers l'île. Neuf hommes s'y embarquèrent et purent aborder sains et saufs; mais le vent, qui redoubla pendant la nuit, ne leur permit point de revenir. Vers minuit, les câbles qui retenaient le navire à l'ancre se rompirent; le dernier canot fut emporté. Il ne resta à bord que trois hommes valides; les autres étaient sur les cadres. On manœuvra pour rallier une des îles orientales; le lendemain au soir on put en approcher. La soif dévorait l'équipage. Tous se mirent à fabriquer un radeau sur lequel ils espéraient atteindre la terre pour y faire de l'eau; mais, le radeau construit, il fut impossible de le conduire vers l'île. Bientôt le vent s'éleva plus violent : le navire emporté fut brisé contre les récifs, mais assez près du rivage pour que les sept hommes qu'il portait pussent y aborder.

Parmi eux se trouvait, outre le capitaine, M. Lesquin, un jeune Anglais, M. Fotheringham, qui avait été envoyé pour diriger la pêche. Ce fut à la persévérance, au courage et à l'intelligence de ces deux chefs que les naufragés durent en réalité leur salut. Non-seulement ils se montrèrent les plus actifs dans toutes les recherches, les plus résolus pendant le danger, mais ils soutinrent leurs compagnons à force d'encouragements et de bons exemples.

M. Lesquin s'était pourvu, au moment où il avait vu le naufrage inévitable, d'une corne renfermant un peu de poudre et de deux pierres à fusil. Il s'en servit pour allumer un feu qui fut entretenu avec la graisse d'un éléphant marin que ses compagnons et lui avaient aperçu et tué presque en arrivant.

Lorsqu'ils furent réchauffés, ils s'occupèrent de recueillir les débris de la goëlette que les flots amenaient au rivage. Ils trouvèrent quelques vergues et le grand mât de hune avec leurs voiles et leurs cordages, plusieurs barriques vides, un sac de biscuit, une scie, une hache, une vrille, un marteau.

Les biscuits avaient été mouillés par la mer; mais les naufragés les firent tremper dans l'eau douce, et purent ainsi apaiser leur première faim. Ils se firent ensuite un abri avec les voiles, choisirent celui qui devait veiller à l'entretien du feu, et tâchèrent de s'endormir. Par malheur, un tourbillon de vent emporta leur tente vers le milieu de la nuit; il fallut attendre le jour sous la neige. Quand le soleil eut enfin reparu, MM. Lesquin et Fotheringham voulurent examiner le lieu où ils avaient été jetés.

C'était une vallée sans aucune espèce de végétation, entourée de monticules également arides. La neige recouvrait le tout comme un linceul. Cependant, à force d'examen, ils découvrirent une fente de rocher haute de trois pieds, et où

cinq ou six personnes pouvaient s'abriter à la rigueur. Les naufragés s'y établirent en attendant qu'ils eussent pu construire une cabane avec les planches de la goëlette. Quelques albatros et des tranches d'éléphant marin suffirent à leur nourriture.

Dès le lendemain, on se mit à réunir des pierres pour la construction de la hutte; mais le travail fut souvent interrompu par le mauvais temps; il fallut près de quinze jours pour l'achever. Les planches sauvées du navire servirent à construire le toit, et on le recouvrit de peau d'éléphant marin.

La mer continuait à transporter des épaves de la goëlette. Les naufragés se procurèrent ainsi successivement un matelas, des couteaux, des lances, quelques outils, une marmite brisée, des fusils; mais, faute de poudre, ces derniers restèrent inutiles. « En parcourant le rivage, nous trouvâmes aussi, dit M. Lesquin, une boîte qui renfermait un instrument de navigation et une légère somme d'argent: le propriétaire ramassa l'instrument; mais, croyant l'argent chose inutile désormais pour lui, il le laissa sur la grève, et personne n'y toucha. »

Quand on eut pris possession de la cabane, MM. Lesquin et Fotheringham se décidèrent à une excursion dans l'île. Le premier avait remarqué, au nord-ouest, entre deux montagnes, une gorge qui devait conduire à une autre vallée. Ils prirent cette direction, et, après des fatigues inouïes, ils y arrivèrent.

Les éléphants marins y étaient plus nombreux que dans la vallée du Naufrage. En continuant leur route, ils entendirent des cris variés dont ils ne reconnurent la cause qu'en arrivant au rivage. « Plus de trois millions d'une espèce de pingouins bien différents de ceux que nous avons trouvés près de notre baie, dit M. Lesquin, étaient rassemblés sur un plateau de pierre au milieu duquel coulait un fort ruisseau, et la place qu'ils occupaient était sans neige, mais répandait au loin une odeur infecte. Les petits, encore couverts de duvet, se tenaient ensemble, et tout autour d'eux étaient rangés leurs pères et mères. Un espace large d'environ deux pieds était laissé inoccupé pour donner un libre passage jusqu'au lieu de la ponte aux pingouins qui revenaient de la mer pour nourrir leurs petits. L'harmonie la plus parfaite semblait régner parmi eux, et tous les efforts paraissaient se borner à chasser cette espèce de pigeons dont j'ai parlé, et qui tâchaient de dérober les aliments réservés aux jeunes pingouins. »

Après avoir trouvé des œufs et tué des albatros, les deux voyageurs quittèrent la vallée qu'ils venaient de découvrir, et à laquelle ils donnèrent le nom de vallée de l'Abondance, pour rejoindre leurs compagnons; mais la nuit les surprit en chemin, et ils s'égarèrent. Après une marche de trois heures dans la neige qui couvrait la terre, ils furent tellement saisis par le froid qu'ils laissèrent là leur butin pour aller plus vite. Ils atteignirent un glacier qui leur parut s'étendre doucement jusqu'au pied de la montagne, et sur lequel ils se laissèrent glisser; mais ils perdirent brusquement prise à un endroit perpendiculaire, et tombèrent de cinquante pieds de haut dans un lit de neige qui amortit heureusement la chute. M. Lesquin en fut quitte pour un doigt démis, et M. Fotheringham pour une douleur de reins qui dura plus d'un an. Il leur fut impossible de se remettre en route avant le retour du soleil.

Leur absence avait duré trois jours, et leurs compagnons les croyaient morts. Ils apprirent en arrivant que les oiseaux avaient dévoré la petite provision de chair d'éléphant marin épargnée jusqu'alors, et qu'on n'avait pu rien prendre depuis leur départ.

La neige et le vent qui continuèrent les jours suivants ne permirent point de réparer ce malheur. Ils sortirent à plusieurs reprises sans rien trouver; les oiseaux eux-mêmes se cachèrent pour échapper à la fureur de l'ouragan. La faim

avait abattu tous les courages. La graisse d'éléphant marin qui servait à entretenir le feu étant épuisée, il fallut entamer la précieuse provision de bois qu'on avait jusqu'alors respectée. Les compagnons de MM. Lesquin et Fotheringham s'étaient couchés autour du foyer qu'ils ne voulaient plus quitter; ceux-ci firent un dernier effort: le temps s'étant un peu radouci, ils les engagèrent à se rendre avec eux à la vallée de l'Abondance. A force de sollicitations, ils en persuadèrent quelques-uns, arrivèrent, non sans peine, à la grève qu'ils avaient déjà visitée, tuèrent des éléphants marins dont ils mangèrent, puis revinrent à la cabane. Les trois compagnons qu'ils y avaient laissés étaient presque privés de sentiment; il fallut les faire manger, et ils furent plusieurs jours avant de reprendre leurs forces.

Ce fut la dernière fois que les naufragés eurent à souffrir de la faim; l'arrivée des éléphants marins en plus grand nombre et des précautions mieux entendues prévirent le retour de cette cruelle épreuve.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les îles Crozet sont complètement dépourvues; à peine y aperçoit-on, en été, quelques mousses qui tachent, de loin en loin, un sol composé de sable et de pierres, et quelques herbes amères dont M. Lesquin et ses compagnons se servaient pour assaisonner leur nourriture, qui se composait de la chair de plusieurs espèces d'amphibiens, d'oiseaux et d'œufs recueillis sur les rochers. La peau des éléphants et des loups marins fournissait des vêtements que l'on cousait au moyen d'aiguilles fabriquées avec les os des albatros.

Les colons involontaires de l'île Crozet s'étaient insensiblement acclimatés; leurs santés se rétablirent; on convint d'un règlement qui divisait les occupations entre les naufragés.

Malheureusement la concorde était souvent troublée: les différences de nationalité amenaient des insultes et des défis. En revenant d'une excursion dans une vallée qu'ils avaient découverte à l'est, MM. Lesquin et Fotheringham trouvèrent un des matelots presque-mort à la suite d'une rixe sanglante. Ils déclarèrent alors à ceux qui l'avaient maltraité qu'ils n'habiteraient pas plus longtemps avec eux, et, ayant construit une cabane, ils y emmenèrent le blessé, et firent désormais bande à part de leurs compagnons, auxquels ils cessèrent même de parler.

Tout allait bien dans la nouvelle hutte. M. Lesquin avait découvert de l'argile et de la tourbe; il réussit à fabriquer des pots de terre qui supportaient le feu. L'abondance récompensait les efforts, et la résignation adoucissait l'isolement. Mais une nuit qu'ils reposaient, après une course fatigante à la vallée de l'Abondance, ils furent réveillés en sursaut par une masse d'eau qui enfonça le toit, renversa deux murs et remplit la maison. C'était un raz-de-marée qui avait envahi une partie de la vallée.

M. Lesquin et son compagnon n'eurent que le temps de fuir. En quelques instants la vague emporta tout ce qu'ils avaient eu tant de peine à édifier et à réunir. Ceux dont la demeure était plus éloignée du rivage, ne furent point inquiétés par les eaux; mais n'apercevant plus, le lendemain, la hutte du capitaine et du directeur, ils accoururent, et les trouvèrent tous deux occupés à construire une nouvelle cabane. Tant de courage les toucha: ils supplèrent leurs anciens chefs de venir avec eux, en promettant de se montrer plus respectueux que par le passé; et depuis ce jour, en effet, MM. Fotheringham et Lesquin n'eurent plus à se plaindre de leur conduite.

Cette réunion réveilla l'imagination du capitaine breton. En voyant les milliers d'albatros éclos dans l'île, et qui devenus forts s'envolaient vers la mer, il se rappela que ces oiseaux suivaient d'habitude les navires baleiniers et s'abattaient sur la baleine harponnée dès qu'elle avait cessé de vivre: les matelots s'amusaient alors à les abattre à coups de fusil ou à les prendre à l'hameçon. Il pensa que ce pou-

vait être un moyen de faire connaître son sort. En conséquence, il fabriqua cent petits sacs de cuir de loup marin, y plaça cent petits billets dans lesquels il indiquait la position des naufragés de *l'Aventure* en demandant secours; puis il attacha ces sacs au cou de jeunes albatros-surpris dans leur nid.

Cette chance de salut était pourtant trop éloignée, trop incertaine pour qu'il fût possible de s'en contenter. Le capitaine proposa, en conséquence, à ses gens de construire une barque avec laquelle ils pourraient aller à la rencontre de quelque vaisseau ou aborder une terre voisine. Les bois du navire furent employés pour la membrure; on fixa par-dessus des douvelles de barrique avec des fils de caret; des peaux d'éléphant marin recouvrirent le tout, et furent tendues de manière à former un pont. La barque avait seize pieds de quille et six pieds de ban; elle était mâtée et garnie d'une voile de peau d'éléphant marin. Enfin il restait peu de chose à y faire, lorsque, le 21 décembre, vers onze heures, M. Fotheringham, qui était sorti, poussa un grand cri et arriva à la cabane si pâle que tout le monde crut à un malheur. On l'entoura en l'interrogeant; mais il ne pouvait parler: il entraînait seulement M. Lesquin au dehors et lui montra la mer... Un navire venait de paraître à l'horizon et cinglait vers l'île!

Fous de joie, les naufragés se hâtèrent d'allumer un grand feu; il ne fut malheureusement point aperçu, et le navire disparut. Il se montra encore deux fois le lendemain, et s'éloigna de nouveau. Pendant quinze jours, M. Lesquin et ses gens le virent ainsi à plusieurs reprises sans pouvoir se faire remarquer. Enfin, le 6 janvier 1827, l'équipage du navire vit les feux, et envoya à terre une embarcation qui recueillit les naufragés.

Ce navire était un baleinier nommé le *Cape Packet*, qui venait de l'île du Prince-Édouard, avait découvert les Crozet dont il ne soupçonnait point l'existence, et s'y était arrêté pour la pêche de l'éléphant marin. Le capitaine Duncan reçut avec de grands témoignages de compassion les naufragés qui, vêtus de peaux de loups marins, noircis par la fumée et défigurés par leurs longues barbes et leurs longs cheveux, ressemblaient à peine à des créatures humaines. Après dix-huit mois d'abandon dans ces îles maudites, ils purent enfin retrouver les joies et les aisances de la civilisation. Lorsque le chargement fut complété (le 3 février), le capitaine Duncan mit le cap sur l'île où avaient abordé les neuf hommes de *l'Aventure* envoyés pour faire de l'eau; on eut le bonheur de les retrouver tous, et le *Cape Packet* fit aussitôt route pour le cap de Bonne-Espérance, où M. Lesquin et ses compagnons furent débarqués le 5 mars 1827.

#### MÉDAILLES RARES.

WENZEL JAMNITZER, MÉDAILLEUR, OPTICIEN, ORFÈVRE, MATHÉMATICIEN.

Le personnage représenté sur la médaille dont nous donnons le dessin, est un de ces artistes qui, pendant les quinzième et seizième siècles, firent la célébrité de la ville libre de Nuremberg, l'Athènes de l'Allemagne. Il est inconnu en France; mais dans sa patrie, où il exerça son art au même temps qu'Albert Dürer, il a laissé une mémoire illustre, et au dix-huitième siècle on voyait encore son portrait dans le Rath-Haus (maison du conseil).

Il naquit vers la fin de l'année 1507 ou vers le commencement de 1508, à Vienne ou à Nuremberg. Un manuscrit de Jean Neudorffer, le mathématicien, qui fut son ami et à ce qu'on croit son parent par alliance, nous apprend que les deux frères Wenzel et Albert Jamnitzer firent venir leurs vieux parents de Vienne à Nuremberg, où ils avaient acquis une honnête aisance. Ces deux artistes travaillèrent toujours

ensemble, et Albert paraît avoir mis la main sans jalousie aux œuvres de Wenzel, le plus habile des deux.

Wenzel Jamnitzer fut à la fois orfèvre, médailleur, ciseleur, opticien, mathématicien. Il travailla pour les quatre empereurs, Charles Quint, Ferdinand 1<sup>er</sup>, Maximilien II et Rodolphe II. Il gravait avec une rare perfection les sceaux, soit sur métaux précieux, soit sur pierres dures. Il travailla particulièrement l'argent, et on le citait pour ses vases fondus et ciselés. Au moyen d'une presse de son invention, il imprimait sur l'or et sur l'argent avec la plus grande finesse. Il est l'inventeur de plusieurs instruments de mathématique et d'optique. Il eut l'honneur de rivaliser avec Albert Dürer et notamment sur le terrain des sciences mathématiques. Jamnitzer est auteur d'un livre estimé dans son temps, intitulé *Perspectiva colorum regularium*. Ses talents lui valurent l'honneur de faire partie du gouvernement de la République. Sa femme, nommée Anne, paraît avoir été de la famille de ce Neudorffer dont nous avons parlé plus haut. Il mourut le 15 décembre 1586, dans sa soixante-dix-neuvième année, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Jean, où l'on voyait aussi les tombes de ses père et mère ainsi que celle de son fils.

Le recueil de G.-A. Will, intitulé *Récréations numismatiques de Nuremberg*, donne la description de plusieurs médailles qui représentent notre artiste. Une de ces médailles paraît être l'œuvre même de sa main; elle porte son initiale W. Les autres sont peut-être de son frère Albert. Celle que nous reproduisons appartient au cabinet des médailles de notre Bibliothèque nationale. On lit autour du portrait cette légende : WENZEL JAMNITZER SEINES ALTERS LX IAR. « Wenzel Jamnitzer, soixantième année de son âge. » Dans le champ, on lit la date ANNO MDLXVIII. Il est représenté la tête nue, presque de face, et avec une longue barbe. Cette médaille de bronze est d'un très-beau travail. Comme presque toutes les médailles de cette époque, elle a été modelée en cire, puis fondue et reciselée par l'artiste auquel nous la devons. On trouve le nom de cet artiste écrit Jamnitzer, Jamnitzer et Jamiczzer, comme on le lit sur le rare et curieux monument que nous reproduisons ici.



Wenzel Jamnitzer. — Médaille du seizième siècle.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.



## LA RÉCOLTE DES FRUITS EN SUISSE.



Dessin de Karl Girardet.

L'hiver a déjà repris possession des hautes montagnes; chaque jour il descend de quelques pas vers la plaine, et l'on se hâte de faire la récolte des fruits dans les vallées alpêtres, comme on fait entrer les vivres dans la place menacée, à l'approche de l'ennemi. La villageoise, qui emporte ses corbeilles pleines, jette un regard sur les monts blanchis, et semble narguer les frimas, en leur dérobant sa richesse.

Le feu est au four, où l'on séchera la plus grande partie des pommes coupées en quartiers; et les *schnitz* régaleront la famille pendant toute la froide saison. Cette récolte tient lieu de la vendange, dans les lieux où la vigne ne peut être cultivée. La rive suisse du lac de Constance apparaît au voyageur comme une forêt de pommiers et de poiriers; ses habitants font un commerce avantageux de cidre et de

fruits secs. Le Rheinthal (vallée du Rhin, au-dessus du lac), est aussi couvert d'arbres fruitiers. Ce pays possède encore des pâturages communs, et l'on permet aux particuliers d'y planter des arbres qui leur appartiennent. Quelques-uns en ont des centaines. La part du pauvre n'est pas oubliée: il peut recueillir les fruits qui tombent d'eux-mêmes.

Dans les vallées plus froides, le cerisier remplace à son tour le pommier; c'est ainsi qu'en certains endroits de l'Oberland on récolte abondamment les cerises, qu'on distille, ou qu'on réduit en résiné, fort vanté sous le nom de *Kirschmouss*.

La culture des arbres fruitiers fut cependant assez négligée en Suisse, jusqu'à des temps très-voisins de nous. On plantait au hasard les premières espèces venues; on laissait le verger s'élever presque de lui-même, comme la forêt. La

poire ou la pomme sauvage, la cerise des bois, usurpaient souvent les terrains les plus fertiles et les mieux situés; les arbres étaient magnifiques, de vraies plantes forestières; mais les fruits étaient presque sans valeur.

Cependant, comme la nature a des ressources et des secrets qui lui sont propres, on trouvait, dans certaines localités favorisées, des fruits meilleurs, qui ne devaient leur excellence qu'à la nature du sol ou à l'avantage de l'exposition; on vantait les cerises de Montreux, les pommes du canton de Berne, les châtaignes de Monthey, les pruneaux de Bâle; mais telle est la puissance de la routine, qu'on laissait se succéder dans la plupart des vergers les espèces communes; il semblait que le terrain leur fût à jamais inféodé. Peu à peu cet état de choses s'améliora; les pépinières de Genève et de Chambéry enrichirent les vallées alpêtres d'une partie des fruits les plus estimés en France et dans les pays voisins.

Un Français, M. Lainé, fut, sous ce rapport, un des bienfaiteurs de la Suisse. Il établit dans son domaine de Malley, à demi-lieu de Lausanne, une vaste pépinière, qui fournit pendant plus de vingt ans aux contrées voisines des plantes d'élite à des prix qui pouvaient facilement atteindre les plus modiques fortunes. Si les hommes utiles avaient toujours une réputation égale à leurs services, le nom de M. Lainé serait plus connu. Que de vergers lui doivent leurs bienfaites richesses; que de pauvres familles leurs gâteaux de fête, dans les vallées du Rhône et de l'Aar! Le domaine qu'il possédait est admirable par la richesse des terres, l'abondance des eaux, le luxe de la végétation; mais, au-dessus de ces grasses prairies, baignées par deux ruisseaux qui se mêlent au bas du vallon, s'étend, sur la hauteur, un plateau qui paraissait peu propre à la culture. C'est une terre légère et graveleuse. M. Lainé se flatta d'en tirer un parti avantageux pour l'objet qu'il avait en vue. C'est là qu'il réussit en effet à établir une riche pépinière, dont les produits furent d'autant moins trompeurs, qu'enlevés à une terre peu féconde, ils prospéraient plus facilement dans celle où ils étaient transplantés. Cet établissement, véritable bienfait pour le pays, ne cessa pas de prospérer jusqu'à la mort du propriétaire. Que de fois nous avons vu cet homme affable et hospitalier faire les honneurs de ses cultures à ses bons voisins, comme aux étrangers de distinction, à ses compatriotes, aux voyageurs de l'ancien et du nouveau monde! Il parlait avec chaleur et il jouissait avec passion de ses travaux agricoles. Chaque année amenait un progrès nouveau. La table de Malley offrait, au dessert, les plus beaux fruits du Midi, recueillis dans le domaine; le soir on buvait le thé de la Chine, récolté au bord du Léman. On comprend que tout Malley était planté des meilleures espèces de fruits, et, pour encourager les acheteurs à dépeupler sa pépinière, le maître n'avait qu'à les promener dans ses pécheries et ses vergers. M. Lainé fut, avec quelques hommes d'élite, parmi lesquels il faut citer M. de Loys, le promoteur de l'agriculture dans la Suisse française. Ces hommes ont bien mérité de l'heureuse terre qui couvre aujourd'hui leurs cendres, et l'on nous approuvera de leur avoir rendu cet hommage, en présence d'une scène champêtre qui rappelle vivement leurs bienfaits.

Le plus souvent le verger entoure la maison villageoise et l'embellit; le campagnard veut avoir près de lui ces arbres féconds et les tenir sous sa garde; il couve des yeux leurs trésors, depuis la floraison jusqu'à la maturité. Quelquefois cependant les fruits à recueillir se trouvent dans une pièce assez écartée du domicile, pour qu'on doive consacrer à ce travail une journée tout entière, qu'on fixe d'avance, et pour laquelle on s'assure l'assistance de quelques voisins. Alors la récolte des fruits devient une véritable fête. On se pourvoit de sacs, de paniers et de corbeilles; on monte en voiture; on porte le diner aux champs, et, si l'on a une cruche de meilleur vin, c'est ce jour-là qu'on la tire du caveau.

Arrivé sur les lieux, dans quelque vallon à l'herbe fraîche, on dételle les chevaux ou les bœufs, on les établit à l'ombre devant leur pâture, et l'on se met à l'œuvre, comme si l'on courait au butin. Si la troupe est favorisée par une de ces journées du mois d'octobre, les plus belles de l'année, quand elles sont belles, un plus charmant sujet ne saurait être offert à nos élégants aquarellistes; qu'ils s'approchent et regardent, parmi ces arbres tortueux, courbés encore un moment sous le faix, ces jeunes gens, ces enfants, ces vieillards, tous occupés, tous heureux; et, dans le lointain, une cime argentée, des sapins noirs, un lac transparent ou la poussière d'une cascade; les oiseaux de passage fuyant à tire d'aile, les troupeaux qui descendent des montagnes, le chasseur, et son chien, qui passent derrière les buissons... La jeunesse occupée à sa riche cueillette ne voit rien de tout cela; elle oublie jusqu'à ce doux soleil, qui verse sur elle ses tièdes rayons et dore une dernière fois ces fruits vermeils, comme l'artiste jette un dernier regard sur l'œuvre d'affection qu'on enlève de son atelier.

Tous les fruits du verger ne sont pas traités de la même façon. Pour les uns, plus précieux, et que l'on conserve souvent toute l'année, le récolteur est plein de ménagements; il monte jusqu'à eux; il les cueille délicatement, et les dépose avec précaution dans le sac passé en bandoulière de l'épaule sous les bras; les fruits destinés au four et au pressoir, multitude sans honneur, sont rudement secoués, et tombent comme la grêle sur le gazon. Quelques-uns se vengent de leurs meurtrissures, aux dépens des têtes et des mains trop empressées; on se récrie, on recule, on rit et l'on s'expose de nouveau bravement à cette mousquetade. Peu à peu les sacs, les corbeilles, les voitures se remplissent. Le maître ne sait où loger tant de biens, et voit s'élever sous les arbres des monceaux de fruits.

Où sont les plaisirs qui valaient ces travaux? Celui qui les a connus en compose, dans son souvenir, des idylles qui ont la fraîcheur et la vérité de Théocrite.

Il y avait, je m'en souviens, dans notre voisinage un grand bois de châtaigniers, au centre de quatre ou cinq villages. Ce bois était divisé en nombreuses parcelles. Qui était propriétaire de trois arbres; qui de cinq ou six. Un jour était pris pour faire la récolte tous ensemble, afin que personne n'eût sujet de s'inquiéter ou de se plaindre. C'était merveille de voir, dès le matin, toutes les familles arriver dans leurs voitures, avec tout l'attirail nécessaire, et surtout de longues perches; car il y avait des arbres de la plus haute taille, et il fallait, sous peine d'exposer sa vie, pouvoir atteindre les fruits de fort loin.

En quelques moments la châtaigneraie solitaire se peuplait comme un bois de plaisance, les jours de fête. Chacun courait à ses arbres, et un beau bruit commençait. Mille perches, qui battaient à l'envi les branches et le feuillage; les cris des geais et des merles effarouchés; les propos joyeux échangés, d'un arbre à l'autre, entre les aventureux abatteurs de châtaignes, faisaient un vacarme étrange. Des fumées s'élevaient çà et là du gazon, à travers les rameaux; c'étaient les apprêts du goûter. Les petits enfants ne manquaient pas d'en profiter pour faire cuire sous la cendre des marrons, qu'ils savaient fort bien tirer du feu et savourer avec délices.

A la nuit tombante, les groupes se retiraient peu à peu, après avoir échangé avec leurs voisins un salut et un adieu jusqu'à la récolte suivante; et puis le bois redevenait silencieux comme auparavant.

Où êtes-vous, joyeux enfants? où sont vos pères? la forêt même où est-elle? Qui retournerait sur le théâtre de nos plaisirs ne trouverait plus que des champs et des vignes. L'industrie agricole n'est pas moins envahissante que les autres, et ses progrès nous laissent aussi des ruines à déplorer. Dans beaucoup de contrées les châtaigniers, les noyers mêmes s'en vont; les poiriers et les pommiers, payant mieux leur place et leur ombre, sont plus ménagés;

ils habillent richement beaucoup de campagnes de la Suisse, et des tableaux pareils à celui que notre artiste a mis sous vos yeux s'offrent souvent à la vue des voyageurs enchantés.

#### AUX JEUNES DEMOISELLES DE L'ANGLETERRE.

Voici une rude apostrophe adressée aux jeunes *miss* par une de ces dames auteurs qui composent des nouvelles pour la jeunesse :

« Vous, chères petites, vous élevées pour le mariage!... Allons donc ! pas plus qu'une pauvre poulette pour conduire quatorze poulets. — Chères filles ! que savez-vous de la cuisine, vous qui en savez tant sur le salon ? Où prenez-vous de l'exercice, vous qui usez tant de sofas ? Croyez-moi, apprenez moins de piano et sachez au moins faire un pudding ; ayez plus de franchise et moins de fausse modestie ; déjeunez mieux et serrez-vous moins. Ah ! combien j'aime ces bonnes filles enjouées et bruyantes, à l'œil brillant, aux joues rosées, au large corsage, qui peuvent repriser les bas, tailler leurs robes, raccommoder les habits, faire manœuvrer un régiment de marmites et de casseroles, traire les vaches, engraisser les oies, fendre du bois et abattre un canard sauvage comme la duchesse de Marlborough, et qui n'en savent pas moins tenir leur place dans les salons. Mais vous, avec votre air de *Mater dolorosa*, votre moue dédaigneuse et votre mine de prude ; avec votre taille de guêpe, votre teint plombé ; vous, bonreaux de musique, lectrices insatiables de romans et de contes bleus, esclaves de la mode et enfants de la paresse, croyez-vous que vos souliers à semelles de papier, vos bas de soie et vos jupes de mousseline vous tiennent lieu de mérite ? Non, non, ce n'est point parmi vous que je vois de futures épouses et des mères de famille pour la vieille Angleterre. »

On n'accusera pas l'écrivain de flatterie ou d'indulgence.

#### UN ÉPISODE DE LA VIE DE FRANKLIN.

Dans un récit de voyage en Amérique publié récemment par un Anglais (*Canoe and shoe by M. Bigsby*), nous trouvons, sur l'illustre Franklin, une anecdote assez curieuse qui, si nous ne nous trompons, n'a point été racontée par ses biographes.

Franklin avait depuis quelque temps fondé son journal ; un de ses souscripteurs, mécontent de la vivacité avec laquelle il défendait les intérêts américains, lui dit qu'il ne pouvait admettre une telle polémique, et qu'il renonçait à son abonnement.

— Je regrette, lui répondit avec douceur Franklin, de ne pas obtenir votre assentiment ; mais je ne puis dévier de la voie dans laquelle je suis entré, et, puisque vous le voulez, je cesserai de vous envoyer mon journal.

Quelques semaines après, Franklin l'invita à souper. Le rigoureux abonné se rend à cette invitation. Il entre dans un appartement étroit, modestement meublé, mais d'une extrême propreté. Une servante étend sur la table une nappe blanche, puis y place des concombres, du beurre, un plat de laitues et un plat de poireaux, une cruche d'eau et un pot de petite bière, du beurre et du fromage. C'était tout le souper. On frappe à la porte, et la servante introduit le docteur Rush, qui s'est fait un nom distingué dans les sciences médicales ; un instant après, un digne et intelligent négociant anglais, puis Hancock, qui fut l'un des rédacteurs de la Constitution américaine ; puis Washington.

Ces invités, qui devaient jouer dans le monde un si grand rôle, s'assirent gaiement autour de la petite table si humblement servie, et restèrent à causer ensemble jusqu'à minuit.

Le lendemain, l'abonné qui avait eu l'honneur de faire partie de cette réunion, dit à Franklin :

— Je vous remercie mille fois de la délicieuse soirée que j'ai passée hier, et je vous remercie aussi de la leçon que vous m'avez donnée. Un homme qui peut inviter les premiers citoyens de la ville à partager un plat de concombres et de laitues, ne peut que suivre honnêtement sa ligne politique.

Dans la lecture que l'on fait de plusieurs auteurs et de toutes sortes de livres, il y a quelque chose de vague et de trop léger. Il faut s'attacher et se nourrir de leur esprit, si nous en voulons tirer quelque chose qui demeure au fond de notre âme. Qui est partout n'est nulle part. Ceux qui ne s'arrêtent à aucun auteur, et qui passent légèrement sur les matières sont semblables aux voyageurs, lesquels se font beaucoup d'hôtes et point d'amis. La multitude des livres dissipe les forces de l'esprit. Lisez toujours des auteurs approuvés, et, s'il vous arrive d'en lire d'autres, reprenez les premiers.

SÉNÈQUE.

#### LES HOCHÉQUEUES,

LAVANDIÈRES, BERGETTES ET BERGERONNETTES.

Ne croyez pas que le laboureur qui rêve, appuyé sur sa charrue, soit seul dans ces larges plaines moissonnées, où un triste chaume, aux tiges cassantes et aiguës, insulte le pied qui le broie : non. Ses bœufs à la marche lente ne sont pas seuls non plus. La nature, économiste habile, rapproche par des liens d'utilité commune les êtres les plus dissimilaires ; l'intérêt noue d'étranges intimités ; et toute une famille d'oiseaux, à l'élégante queue sans cesse agitée, au svelte corsage, au bec fin, aux jambes menues, à la démarche preste et légère, au plumage harmonieusement mêlé de blanc, de noir, de jaune, mais où domine un gris cendré chatoyant, cour assidue, environne celui qui ouvre le sol pour le féconder, et voltige autour des jambes et jusque sous le poitrail des lourds animaux qu'il dirige. Les *budytes* (ainsi nommés par les premiers qui remarquèrent en automne les couvées réunies de la tribu ailée, occupées à éplucher le poil des bœufs) suivent, agile escorte, le puissant attelage. Le tranchant du coutre qui déchire la terre, les pieds pesants du bétail qui la creusent, font lever le gibier d'un petit oiseau, et découvrent les larves, les mouches, les vers à son œil toujours alerte, mais qui semble n'apercevoir sa proie qu'à l'instant où elle remue.

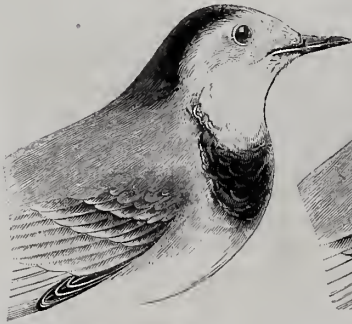
Au printemps, à peine mars a fait couler la neige à flots attiédés et pointer l'herbe nouvelle que ce même petit chasseur d'insectes, accouru dans les prairies, vient picorer sous les touffes écartées par le piétinement des troupeaux, et sautille autour du muflin inoffensif des ruminantes gémisses. Les savants ont confondu sous le nom de *motacilles*, à cause du perpétuel mouvement de leur queue, cette tribu qu'ils divisent ensuite en espèces désignées par les noms de douteuses couleurs, de taches qui varient du mâle à la femelle, et que l'âge seul altère sur le même individu.

L'été rend les couleurs des lavandières et de beaucoup d'autres oiseaux plus foncées, plus tranchantes ; la plupart des gracieux habitants de l'air revêtent, au temps des nids et des amours, une parure de noces. Les différences de climat amènent aussi des variétés de costume. Le plumage de la lavandière est d'une teinte plus douce sur le continent que dans la Grande-Bretagne.

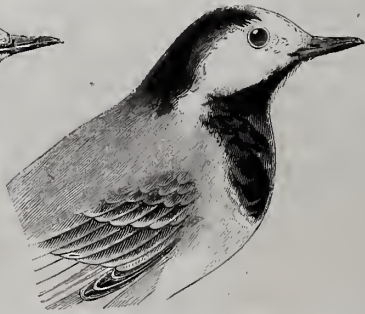
Cependant le berger trouve de fidèles compagnes dans cette famille de hochéqueues ; il les appelle *bergeronnettes*. Elles le suivent au printemps dans les prés, et, l'hiver, l'accompagnent jusque dans son village. Après l'avoir amusé de leurs rapides évolutions et de leurs agiles pirouettes à la



Lavandière mâle. — Plumage d'été.



Plumage d'hiver.



Plumage d'été.

MOTACILLA ALBA (Lavandière mâle).



Robe d'hiver.



Robe d'été.

MOTACILLA ALBA (Lavandière mâle de la Grande-Bretagne).



Pied de Bergeronnette. — Os du sternum. — Pied de Lavandière.



MOTACILLA FLAVA (Bergeronnette printanière, *Budytes*).



MOTACILLA BOARULA (Bergeronnette jaune).



MOTACILLA FLAVA (Bergeronnette flavéole).

poursuite des mouches, après l'avoir égayé des *gui guit*, *gui guit* répétés qu'elles se renvoient l'une à l'autre dans une sorte de dialogue pressé, elles lui murmurent, comme à demi-voix, tout proche de sa chaumière, un chant doux et modulé : « Elles *susurrant* à votre oreille, » dit un de ceux qu'ont charmés leurs légers gazouillements.

Si le petit paysan chercheur trouve, sous la rive creusée du ruisseau, sous la pile de bois amassée au bord de la rivière, à l'abri d'une roche ou d'une motte de terre, un nid d'herbes sèches et de menues racines entremêlées de mousses que lient soigneusement quelques brins de cheveux, et où reposent sur un lit épais de plumes, de laine, parfois de crins, sept ou huit œufs d'un blanc sale tachetés de jaunâtre, c'est un nid de bergeronnettes; si les filaments qui forment les parois sont moins soigneusement entrelacés, si les œufs, moins nombreux, sont blancs, semés de taches brunes, c'est un nid de lavandières. La différence entre ces deux espèces de hochequeues est peu marquée : même nourriture, mêmes instincts. Toutes les habitudes de la bergeronnette jaune (*Boarula*) rappellent celles de la lavandière; seulement, plus voyageuse, elle se dirige vers les contrées du Nord en avril, et redescend au Sud en septembre. Elle aime plus qu'aucun des oiseaux de son espèce le voisinage des marais et des humides prairies, et son vol onduleux, son piétinement rapide, animent le bord des ruisseaux peu profonds.

Un bec grêle, droit, caréné; une queue longue toujours en mouvement, balancier que l'oiseau élève et abaisse sans cesse, agitation perpétuelle qu'explique peut-être la vigoureuse construction de l'os du sternum de ce gracieux et remuant petit être au vol varié, saccadé, continu; des plumes scapulaires assez longues pour recouvrir le bout de l'aile repliée; en fin des jambes élevées, caractérisent l'entière espèce des hochequeues. L'ongle du pouce moins arqué et plus allongé est la seule différence stable entre la bergeronnette et la lavandière. C'est là une distinction bien peu tranchée, lorsque l'on trouve, dans l'entière tribu de ces oiseaux, mêmes goûts, mêmes mœurs. Ni lavandières ni bergeronnettes ne peuvent s'habituer à vivre en cage, et les unes et les autres ont un égal penchant à se rapprocher de l'homme. Jesse, naturaliste anglais, rapporte un curieux exemple de cette sociabilité :

« Une lavandière, dit-il, avait choisi le plus bruyant des ateliers de M. William Coxé, à Taunton, celui des chaudronniers, pour s'y établir. Elle bâtit son nid à un pied de distance tout au plus haut du tour dont la roue tournait incessamment. L'oiseau pondit, couva; ses quatre petits vinrent à bien dans ce voisinage intime. Moins familier que sa compagne, le mâle n'osaît, comme de coutume, donner lui-même à sa progéniture la becquée qu'il venait déposer sur le toit où sa femelle allait la prendre. Habitée à la présence des ouvriers, elle volait dehors et dedans sans crainte; mais si elle se trouvait sur son nid à l'arrivée d'un étranger, elle prenait son vol, et ne revenait qu'après le départ de l'intrus.

» Doutant de la vérité de ce récit inséré dans un journal, un curieux alla trouver M. Coxé, et, conduit à l'atelier, vit le nid encore en place. La mère exerçait sa couvée dans le champ voisin, où elle se laissa approcher par le maître de la manufacture et par ses ouvriers. Mais dès que le visiteur voulut s'avancer à son tour, mère et petits, tous s'envolèrent. »

Pour avoir la description animée et vivante de cette gracieuse compagne du laboureur et du berger, c'est encore aujourd'hui à Buffon qu'il vaut le mieux s'adresser. Son style coloré, son élégante précision en peuvent seuls donner l'idée.

« Elle n'est guère plus grosse, dit-il, que la mésange commune; mais sa longue queue semble agrandir son corps et lui donner en tout sept pouces de longueur; la queue elle-même en a trois et demi; l'oiseau l'épanouit et l'étale en volant; il s'appuie sur cette longue et large rame qui lui sert

pour se balancer, pour pirouetter; s'élançant, rebrousse et se jouer dans les vagues de l'air; et lorsqu'il est posé, il donne incessamment à cette même partie un balancement assez vif de bas en haut, par reprises de cinq ou six secousses... Ces oiseaux courent légèrement, à petits pas très-prestes, sur la grève des rivages; ils entrent même, au moyen de leurs longues jambes, à la profondeur de quelques lignes dans l'eau de la lame affaiblie, qui vient s'épandre sur la rive basse en un léger réseau; mais plus souvent on les voit voltiger sur les écluses des moulins et se poser sur les pierres. Ils y viennent, pour ainsi dire, battre la lessive avec les lessiveuses, tournant tout le jour alentour de ces femmes, s'en approchant familièrement, recueillant les miettes que parfois elles leur jettent, et semblent imiter, du battement de leur queue, celui qu'elles font pour battre leur linge, habitude qui a fait donner à cet oiseau le surnom de *lavandière*. »

#### CONSEILS POUR L'ÉTUDE DU DESSIN (1).

Dessiner, c'est écrire dans toutes les langues, c'est écrire pour tous les yeux.

Voulez-vous apprendre à dessiner? Commencez par étudier les éléments de la géométrie; car toutes les formes que vous aurez à représenter par le dessin, depuis la plus simple jusqu'à la plus composée, sont des formes géométriques.

« Un jeune homme qui veut dessiner ou peindre doit commencer par étudier la géométrie et la perspective, » disait, il y a deux mille ans, Pamphile, le maître d'Appelle.

Apprendre à dessiner par la géométrie, c'est apprendre à rectifier le jugement par les yeux, c'est apprendre à voir juste.

La chose principale est, en effet, d'apprendre à voir juste, et l'on n'arrive à voir juste qu'en exerçant son œil à la rectitude. Le sentiment ne s'apprend pas, sans doute, mais il se développe considérablement par l'exemple. On ne saurait trop conseiller aux élèves de ne voir que des ouvrages véritablement beaux et reconnus pour tels depuis des siècles.

De jeunes adeptes, dans la fougue de leur jeunesse, semblent croire que le génie est une sorte d'extravagance. Il faut, pour se tenir en garde contre ces folies, qu'ils aient présente à l'esprit cette définition si belle et si vraie : « Le génie, c'est la raison sublime. » Nous n'apercevons nulle trace de ces exagérations, de ces extravagances, dans la vie intime des grands maîtres pas plus que dans leurs ouvrages. Au contraire, ceux qui se sont élevés le plus haut sont ceux qui ont été les plus simples, les plus naïfs, les plus sages, depuis le commencement jusqu'à la fin de leur vie.

La méthode et l'ordre seuls aident à monter l'échelle du progrès.

Remarquons d'ailleurs que le parfait est aussi difficile à obtenir dans une chose simple que dans une chose composée. Le moyen d'arriver à bien faire est de s'essayer souvent, de faire beaucoup, et de défaire toujours lorsqu'une faute est aperçue. Les plus grands maîtres n'ont pas fait autrement. Ne vous découragez jamais. Si vous sentez profondément, ce que vous n'avez pu trouver hier vous le trouverez demain.

Crayonner n'est pas dessiner. Lorsque vous aurez beaucoup exercé votre main à chercher l'exactitude des formes, vous saurez assez crayonner. L'adresse arrive avec l'habitude. Cherchez à faire juste, même maladroitement; ensuite vous ferez juste plus adroitement. Cela viendra par l'exercice continu du dessin.

(1) Extrait du « Cours élémentaire de dessin appliqué à l'architecture, à la sculpture et à la peinture, ainsi qu'à tous les arts industriels; par Antoine Etex, statuaire et peintre, avec cinquante planches dessinées, gravées et lithographiées d'après les plus grands maîtres. » 1851.

Ces belles hachures, ces beaux estompages, où tant de temps est sacrifié, n'apprennent rien aux élèves. On exige des commençants une main habile, exercée, comme celle d'un homme qui aurait vingt ans de pratique dans l'art; erreur qui décourage les élèves en les faisant douter d'eux-mêmes.

Que chaque coup de crayon soit l'expression d'une forme, que chaque hachure aide au modelé, l'explique : voilà la belle, la vraie manière de dessiner à l'exemple des dessins des maîtres. Ces dessins sublimes sont simples d'exécution, et si faciles qu'il semble qu'on n'ait qu'à prendre un crayon noir ou rouge pour faire comme eux. Le contraire arrive devant ces prétendus modèles que l'on donne aux élèves; modèles si achevés, si exactement crayonnés qu'ils semblent exécutés par une machine! Il est déjà si difficile à comprendre pour ces pauvres enfants comment une main a pu arriver à un pareil travail mécanique, qu'au lieu d'être entraînés par la simplicité, par le facile, ils reculent épouvantés. Montrez-leur dans l'art ce qu'ils voient dans la nature : elle les appelle, leur sourit; qu'ils suivent l'impulsion de leur cœur!

Quelques lignes principales, saisies sur la nature avec un crayon, fixent la mémoire; un simple trait quelquefois suffit pour rappeler une scène entière. Que, rentrés chez eux, les élèves prennent une plume; qu'exerçant leur mémoire et leur goût en même temps que leur adresse, ils passent à l'encre ce qu'ils auront esquissé d'après nature. De cette manière, ils apprendront par eux-mêmes, par l'observation, bien plus que les maîtres ne sauraient leur apprendre. C'est que l'on n'apprend bien que ce que l'on apprend soi-même. Cette étude a le double but d'exercer en même temps l'œil et la mémoire, la mémoire des lignes, de la forme et de l'effet.

L'art suppose deux éléments aussi essentiels l'un que l'autre, la science et le sentiment. Le sentiment sans la science ne peut produire que des œuvres imparfaites; la science sans le sentiment crée des ouvrages sans âme, sans expression et sans vie. Dans le dessin le plus simple, ces deux puissances se manifestent.

### LE CADRAN SOLAIRE.

Pourquoi le cadran solaire a-t-il disparu presque partout? Avec quels transports mon œil enfantin épiait la marche silencieuse de l'ombre allongée qui marquait l'heure de la récréation! On a pu suppléer à son utilité, mais qui nous rendra son sens moral? Quel morne remplaçant qu'une horloge avec son criard attirail de rouages et de poids! Le cadran solaire était le dieu de nos jardins. Il réglait les travaux modérés, les plaisirs champêtres qui ne se prolongent pas après le déclin du jour. Il prêchait la tempérance, le coucher tôt, le lever tôt. C'était l'horloge primitive, l'horloge du premier monde, contemporaine, pour ainsi dire, du paradis terrestre. A cette équitable mesure d'ombre et de soleil, les fleurs s'épanouissaient, les oiseaux modulaient leurs chants, les troupeaux allaient au pâturage et revenaient au bercail. En ses heures de loisir, le berger en façonnait le disque, et le rustique philosophe l'ornait de devis plus touchants que ceux des tombes. Il eut une riante pensée, le jardinier qui dessina le premier, en guise de parterre, un agreste cadran de gazon et de fleurs! Tombé des cieux, le rayon du soleil glisse à travers le zodiaque embaumé, tandis que sur son passage l'industrielle abeille mesure, comme nous, le temps. Quoi de plus propre à marquer les heures fortunées que ce disque de verdure et de fleurs, diapré de mille teintes et rayé de lumière!

Ah! tout ce qui s'en va n'a pas mérité son arrêt. Le cadran solaire, dans sa simplicité naïve, était l'initiation des

petits à la vie et au temps! Sommes-nous donc devenus si grands que nous renions les joies de notre enfance?

### FEMMES PEINTRES FRANÇAISES

AUX DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

Voy. les Femmes peintres italiennes, 1848, p. 337, 393.

La France ne le cède point à l'Italie pour le nombre et le talent des femmes qui se sont vouées aux arts du dessin. L'histoire de notre peinture nationale, durant les deux derniers siècles, offre en effet, à chaque page, un nom de femme célèbre comme artiste parmi ses contemporains.

Un livre bizarre, publié à Toulouse, en 1658, par Hilaire Pader, peintre et poète toulousain (1), sous le titre de *Songe énigmatique sur la peinture universelle*, contient (pag. 26) une énumération des *illustres peintresses* qui venaient à la suite de Sofonisbe Angosciola (voy. 1848, p. 394). Dans cette liste, on trouve les noms de plusieurs Françaises mêlés à ceux des Italiennes : « La deuxiesme, dit Pader, estoit » Prudence Profondavale de Lovain, en Brabant. Après, » venoit Catherina Cantona, Milanoise, qui fit avec l'esguille » ce qu'un excellent peintre auroit peine de faire avec le » pinceau. Elle estoit suivie de Lavinia Fontana, Bolognoise » (1848, même page), et celui-cy de Fede de Gali ii, des » célèbres sœurs du Guerchin d'Accentes, de la fille de » M. Rodieres de Narbonne, de Marguerite Chalette, de » Jeanne de Tailhasson, d'une peintresse d'Agen, de la nièce » de monsieur Stella, de mademoiselle de la Haye, admira- » ble pour la miniature, et de quelques autres filles ver- » tueuses qui se rendent recommandables par leurs ouvrages » de peintures dans Paris, nommément la fille d'un méde- » cin, et pour le dessin à la plume, celle de M. Bosse (2). »

Hilaire Pader oubliait encore : — Marguerite Bahuche, la femme de Bunel, dont les peintures étaient très-estimées, du temps de Carel Van-Mander, et qui excellait tellement dans les portraits de femmes, qu'elle fut employée par Henri IV à peindre, sur les dessins de son mari, les portraits des reines et des autres dames destinés à faire pendant, dans la galerie des peintures, nommée depuis galerie d'Apollon, aux portraits des rois et de leurs courtisans, exécutés par Bunel lui-même; — Elisabeth Duval, habile rivale des Dumoustier pour les portraits au crayon; — la femme de Simon Vouet, Virginia de Vezzo de Velletri, qui était, il est vrai, Italienne, comme l'était aussi la femme de Subleyras, Maria-Felice Tibaldi.

L'Académie royale de peinture, sculpture et gravure, fondée en 1648, ne refusa point d'admettre dans ses rangs les femmes qui s'étaient fait remarquer par leurs talents. Charles Lebrun, l'organisateur de cette Académie, y introduisit lui-même, dans la séance du 14 avril 1663, la première académicienne, Catherine Duchemin, femme du fameux sculpteur Girardon.

(1) Hilaire Pader était aussi membre de l'Académie royale de peinture et sculpture de Paris.

(2) Voy., p. 225, la notice sur Abraham Bosse. Nous croyons utile de noter ici, comme se rapportant à la biographie d'Abraham Bosse, un mot de Marolles, abbé de Villeloin, et qui paraît difficile à expliquer. A la page 72 de son « Catalogue de livres » d'estampes et de figures en taille douce, fait à Paris en l'année » 1666, » cinq pages avant les lignes qu'il consacre à Abraham Bosse de Tours, Marolles mentionne une gravure « d'après J. » Stella, par Abraham Bosse *le jeune*. » Nous n'avons trouvé dans l'œuvre de Stella aucune pièce signée du nom de Bosse qui ne portât tous les caractères, si faciles à distinguer, de la pointe d'Abraham. En faisant cette distinction, l'abbé de Marolles a-t-il voulu indiquer un fils de Bosse (un frère du même nom n'a certainement pas existé)? Ou plutôt n'est-ce pas une précieuse confirmation de l'hypothèse, émise par nous, que l'Abraham Bosse, né vers l'année 1610 et mort vers 1680, devait avoir eu pour père un artiste du même prénom, et qui pratiquait aussi la gravure?

Son œuvre de réception était un tableau de fleurs : elle mourut le 21 septembre 1698.

Le 7 décembre 1669, Geneviève de Boullongne, depuis femme du sculpteur Jacques Clérion, et Madeleine de Boullongne, son aînée, furent aussi reçues comme peintres de fleurs, sur la présentation de leur père, Louis de Boullongne, l'un des premiers membres de l'Académie. L'aînée mourut à soixante-neuf ans, le 30 janvier 1710; la jeune mourut à Aix en Provence, pays de son mari, à soixante-trois ans, le 5 août 1708.

La plus remarquable artiste du temps fut Élisabeth Sophie Chéron, qui épousa depuis M. Lehay; elle excellait dans le portrait. Elle fut reçue le 11 janvier 1672, et mourut âgée de soixante-trois ans, le 3 septembre 1711. Elle était à la fois peintre, poète et musicienne. On trouve sa biographie dans d'Argenville et dans la deuxième édition de de Piles.

L'Académie reçut encore, le 24 juillet 1676, mademoiselle Anne-Renée Strésor, peintre de miniature, qui mourut le 6 décembre 1713, à soixante-quatre ans; — le 23 novembre 1680, Dorothee Masse, veuve Godequin, comme sculpteur en bois, et héritière du talent de Jean Masse de Blois, son père, présentée par MM. Lebrun et Testelin; — le 31 janvier 1682, Catherine Perot, peintre de fleurs et oiseaux en miniature,

auteur d'un excellent petit traité sur cet art, femme de M. Oury, notaire apostolique.

Toutes les femmes d'un talent estimé ne furent pas admises à l'Académie : parmi celles qui furent oubliées, nous citerons Claudine et Antoinette Bousonnet Stella, la sœur et les nièces de Jouvenet, et mademoiselle Loir qui peignit le portrait de madame Dubocage. Vers le même temps, l'Académie ouvrait ses portes à quelques étrangères, comme la Vénitienne Rosalba, illustre pour le pastel et la miniature, reçue le 26 octobre 1720 (voy. 1848, p. 338); Marguerite Havermann, née à Breda, en Hollande, reçue le 31 janvier 1622, comme peintre de fleurs; madame Therbouche; Anne-Dorothee Leicienska, Prussienne, reçue le 28 février 1767.

Les dernières Françaises que s'adjoignit l'Académie furent, par ordre d'admission, Marie-Thérèse Reboul, femme de Vien, reçue le 30 juillet 1757, comme peintre en miniature; Anne Vallayer, de Paris, depuis femme Coster, reçue le 28 juillet 1770, comme peintre de genre; Marie-Suzanne Giroust, épouse de Roslin, née à Paris, reçue comme peintre de portraits en pastel, morte en 1772, à l'âge de trente-sept ans et sept mois; enfin, le 31 mai 1783, dans une même séance, où le nombre des académiciennes



Anne Vallayer-Coster, peintre française du dix-huitième siècle. — Dessin de G. Staal.

fut fixé à quatre, on reçut Adélaïde Labille des Vertus, femme de M. Guyard, et madame Louise-Élisabeth Vigée-Lebrun, qui a écrit, sous le titre de *Souvenirs*, l'histoire de sa propre vie (voy. 1847, p. 281).

Anne Vallayer-Coster, que nous venons de nommer, et dont nous reproduisons le portrait d'après celui que cette habile femme peignit d'elle-même, et qui fut gravé par C.-F. Letellier, était encore jeune quand elle fut reçue de l'Académie en 1770. Depuis cette époque, l'Académie ne fit

aucune exposition jusqu'en 1789, sans qu'il s'y trouvât plusieurs œuvres de madame Vallayer-Coster : c'étaient des portraits, des fleurs, des animaux, des tableaux de nature morte et de genre. Elle se maria vers 1780 : le livret du salon de 1779 et les précédents, la nomment mademoiselle Vallayer, et celui de 1781 et les suivants, la nomment madame Vallayer-Coster. Le roi voulut avoir son portrait fait par elle. Elle vivait encore en 1818.



## LES QUATRE BARONNIES DU PÉRIGORD.

Voy. p. 259.

MAREUIL (département de la Dordogne).



Le Château de Mareuil, département de la Dordogne. — Dessin de Léo Drouyn.

Trois frères du nom de Mareuil se trouvaient à la bataille de Bouvines, et sont mis par l'histoire au nombre des chevaliers qui s'y distinguèrent le plus. Hugues, l'un d'eux, fit prisonnier de sa main le plus redoutable chef de l'armée ennemie, Ferrand, comte de Flandres. Mézeray raconte que ce brave reçut en récompense, de Philippe-Auguste, le don de la seigneurie de Villebois; et, effectivement, parmi les possessions du dernier baron de Mareuil, nous retrouvons ce château de Villebois, actuellement la Valette, situé sur la frontière de l'Angoumois, à quelques kilomètres seulement de Mareuil.

Au quatorzième siècle, les sires de Mareuil ne se montrèrent pas moins bons Français qu'au treizième. Lorsque Charles V fit appel aux sympathies des seigneurs Aquitains, Raymond de Mareuil fut un des premiers à « se tourner Français, » comme on disait alors. Il avait cependant servi en Espagne le prince de Galles, de manière à acquérir quelque renom. Aussi le courroux du roi d'Angleterre n'en fut que plus vif. Les terres de Raymond, si voisines d'Angoulême, où résidait le prince de Galles, furent menacées des premières, vers le même temps que Bourdeille et que la vicomté de Rochechouart; mais bientôt, et immédiatement après le sac de la cité de Limoges, le seigneur de Mareuil et un autre, seigneur de Malesal (peut-être de Marval), amenèrent Duguesclin qu'ils *boutèrent* à leurs châteaux. Ils se trouvaient avec lui devant la petite ville de Brantôme, quand on vint lui dire que le roi de France le faisait connétable. Raymond accompagna Duguesclin à Paris; à son retour, qui eut lieu en la même année (1370), il lui arriva une aventure qui forme le sujet d'un des plus jolis chapitres de Froissard. Pris en Poitou, et par les gens du fameux Ilue de Caurelée, il fut en grand danger d'être envoyé à Londres,

où Édouard III voulait faire de lui un exemple. On se préparait à le livrer, lorsque, ne voyant « nul reconfort en ses » besognes, puisque mener en Angleterre on le devoit devers » le roi, il se découvrit envers sa garde (Anglais de nation » aux gages de messire Geoffroy d'Argenson), et lui dit : » Mon ami, si vous me voulez oter et délivrer de ce danger » où je suis, je vous enconvenance et promets, par ma » loyauté, que je vous partirai moitié à moitié de toute ma » terre, et vous en hériterai, ni jamais ne vous faudrai. » L'Anglais, qui était « un povre homme, » considéra « que » messire Raymon étoit en péril de sa vie, et qu'il lui pro- » mettoit grand'courtoisie, si en eût pitié et compassion. » Raymond et son sauveur firent dans la nuit sept longues lieues sur un sol durci par la gelée, et arrivèrent, les pieds tout déchirés, à un château de l'Anjou, où ils trouvèrent un refuge; puis ils rentrèrent en « Limousin, » dit Froissard. Alors « Raymon de Mareuil recorda à ses amis comment cil » écuyer anglois lui avoit fait grand' courtoisie. Si fut depuis » le dit Anglois moult honoré ent' eux, et bailler lui vouloit » messire Raymon la moitié de son héritage; mais cil ne » voulut oncques tout prendre fors seulement deux cents » livres de revenu, et étoit assez, ce disoit, pour lui et son » état maintenir. »

Aucune partie du château actuel ne se rapporte à ces temps héroïques de la maison de Mareuil. Il a été entièrement rebâti vers la fin du quatorzième siècle ou le commencement du siècle suivant. Nul indice de la renaissance n'apparaît encore dans ce monument. Il appartient au dernier style flamboyant. Il a des tours, des machicoulis, des meurtrières, de profonds fossés; mais ce n'est pas une forteresse comme Bourdeille; nous l'appellerions plutôt une maison forte. Il est inutile d'analyser le plan de ce château,

qui est très-irrégulier. Un dessin peut difficilement donner une idée de son étendue. D'aucun côté la vue n'embrasse l'ensemble. L'artiste s'est placé de manière à pouvoir reproduire au moins la fine ornementation des deux tours du pont-levis. Les panneaux sculptés qui forment l'appui de chaque fenêtre produisent un excellent effet. Il faut noter aussi la grandeur de toutes les ouvertures et particulièrement de celle qui est percée dans la tour de droite. Quoiqu'elle soit grillée avec soin, il faut croire que le fondateur du château n'était pas très-préoccupé de l'idée d'un siège.

La chapelle, au rez-de-chaussée de l'autre tour, a un chœur, une nef, de petits croisillons, une petite tribune pour le seigneur; tout cela dans l'intérieur d'une tour, et très-joliment conçu. Les nervures très-multipliées de la voûte sont festonnées, et tous les autres ornements sont d'un assez bon style, aussi bien que ceux qui accompagnent la grande porte d'entrée sur la cour.

Une partie du château est ruinée et à moitié démolie; une autre a seulement perdu sa toiture, mais conserve ses pignons, ses hautes cheminées et jusqu'à ses fenêtres sur le toit, tournées vers la cour. Une troisième, plus considérable, est encore habitable; elle a la forme d'une équerre dont la tour carrée, qui figure dans le dessin, occupe l'angle extérieur. C'est là que logent les métayers ou fermiers de M. de Périgord. En effet, quoique le château de Mareuil touche à une ville de quelque importance, il n'en est pas moins resté le centre d'une propriété rurale. Sous un si riche propriétaire, on pourrait croire qu'il ne court aucun risque. Pourtant, depuis l'époque où on l'a dessiné, sa tour carrée a échangé un toit aigu en ardoises pour un toit plat à tuiles creuses. C'était sans doute une mesure urgente et peut-être une réparation économique; mais elle ne satisfait guère les amateurs du pittoresque. Toutefois, nous ne saurions les blâmer. Il n'en serait pas de même d'une autre mutilation plus grave, qui paraît heureusement devoir demeurer à l'état de projet. On avait dit que, dans un de ses voyages, le propriétaire avait donné la chapelle du château à son voisin M. de Béarn. Or, pour prendre possession d'un semblable cadeau, il fallait démolir entièrement une tour, et défigurer l'entrée du château; encore n'obtenait-on ainsi qu'un intérieur de chapelle dont chaque pierre demandait un raccommodage. Assurément, monsieur ou mesdames de Béarn faisaient preuve de goût en désirant, pour leur somptueuse résidence de la Roche-Beaucourt, ce joli petit bijou gothique. Mais une copie valait mieux, sous tous les rapports, qu'un original, et tout porte à croire qu'on l'aura compris.

La maison de Talleyrand a pour devise trois mots patois : *Ré qué Diou*, Rien que Dieu. On assure qu'ils étaient gravés au-dessus de la porte du château de Mareuil. Cela peut être; cependant il est à remarquer que c'est un des derniers barons qui a construit le château, et MM. de Talleyrand ne sont pas même ses héritiers. Nous savons que, dans la seconde moitié du seizième siècle, la baronnie a passé, par des mariages, dans la maison de Montpensier; et ce ne peut être que par l'effet d'une vente qu'un Talleyrand en possède les derniers débris.

## LES CRISTAUX.

### NOTIONS ÉLÉMENTAIRES.

Suite. — Voy. p. 155, 231.

*La forme primitive.* — Nous avons dit que la forme cristalline servait à établir l'espèce en minéralogie; or la forme du type à elle seule ne servirait qu'imparfaitement à cet usage, car le même type peut appartenir à plusieurs espèces minérales différentes: par exemple, le rhomboèdre appartient également au cristal de roche, au spath d'Islande, au sa-

phir, etc., espèces très-éloignées les unes des autres par leur composition. Mais deux minéraux différents n'ont jamais la même *forme primitive*; c'est donc celle-ci qui réellement caractérise l'espèce, et ainsi elle devient très-importante à connaître. La forme primitive n'est autre chose que le type avec un angle et des dimensions déterminées. Cette définition a besoin de quelques explications: prenons pour exemple le quatrième type cristallin, le rhomboèdre; ce type peut varier, en quelque sorte indéfiniment, dans la valeur de ses angles; il y a des rhomboèdres très-aigus, des rhomboèdres très-obtus, et entre les deux termes extrêmes il y a toute une série de transitions insensibles. Mais à chaque espèce minérale appartient un rhomboèdre d'une valeur particulière: celui du spath d'Islande est de  $105^{\circ} 15'$ , celui du cristal de roche de  $94^{\circ} 15'$ , et ainsi de suite. Aucune autre espèce minérale que le spath d'Islande ou le cristal de roche ne présente un rhomboèdre de  $105^{\circ} 5'$  ou de  $94^{\circ} 15'$ ; par conséquent ces deux rhomboèdres seront chacun le type sous un angle déterminé, c'est-à-dire la forme primitive de chacune des espèces minérales que nous venons de mentionner; et chaque fois que, dans la nature, on rencontrera un cristal simple se rapportant au rhomboèdre, et présentant ou l'angle de  $105^{\circ} 5'$ , ou celui de  $94^{\circ} 15'$ , on sera sûr d'avoir trouvé du spath d'Islande ou du cristal de roche.

*Comment on détermine le type et la forme primitive d'un cristal donné.* — Puisque la forme primitive fournit l'une des bases fondamentales de l'espèce en minéralogie, il devient extrêmement important de bien la déterminer; mais dans la plupart des cas, avant de se proposer la solution du problème, on commence par établir la forme du type auquel le cristal appartient; lorsque celui-ci est simple, le problème est facile à résoudre. En effet, lorsque les arêtes ou les angles de la forme dérivée ne sont que très-légèrement modifiés, la forme du type continue à dominer; la forme dérivée est simple elle-même, et il est facile de la rapporter au type; mais lorsque la modification est plus ou moins avancée, la forme du type a fini par disparaître complètement; il en est résulté une forme nouvelle qui, en apparence, n'offre plus aucun rapport avec le solide générateur. Les figures 5, 6, 11, 12, etc., de notre précédent article (p. 232), nous ont fait voir ces transformations à divers degrés. Eh bien, même dans ce cas de complication apparente, le lien qui existe entre la forme dérivée et le type n'est pas difficile à trouver. On le découvre, d'abord en examinant la nature des faces dérivées que l'on a connues par avance, et que l'on a étudiées dans chacun des types; ensuite, et surtout, en tenant compte du nombre de ces faces, et en appliquant une loi fondamentale qui régit toutes les modifications et que les faits ont révélée aux cristallographes, à savoir: que tous les éléments de même nom d'un cristal sont toujours modifiés à la fois et de la même manière, et que les éléments de nom différent sont modifiés différemment.

Une fois le type reconnu, le minéralogiste détermine la forme primitive; pour cela, il a recours à la mesure des angles; car, avons-nous dit, la forme primitive d'une substance n'est autre chose que le type avec un angle déterminé. Pour la mesure des angles, le minéralogiste se sert de l'instrument que nous avons expliqué précédemment sous le nom de goniomètre (p. 156). Il cherche d'abord, dans l'espèce minérale dont il veut établir la forme primitive, le cristal le plus simple, le type, si cela est possible, ou, à défaut de celui-ci, le cristal qui s'en rapproche le plus, celui, par exemple, qui présente encore, malgré le nombre des modifications, quelques traces du solide générateur. Lorsqu'il ne trouve que des solides profondément modifiés et complexes, il peut encore, à l'aide du calcul et de formules trigonométriques, déterminer, par la seule nature des angles dérivés, la forme primitive; mais généralement il a à sa disposition un moyen plus simple, c'est celui du clivage.

*Le clivage.* — Lorsqu'on casse un cristal, ou qu'on le

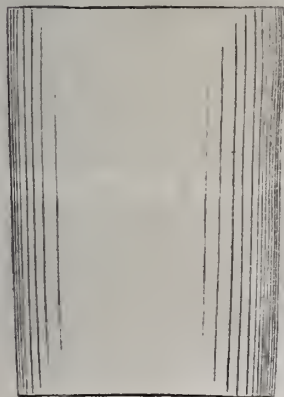
divise à l'aide d'un instrument tranchant, on remarque que la cassure ou la division n'ont pas lieu indifféremment dans tous les sens, mais qu'elles suivent une certaine direction qui est toujours la même pour la même espèce minérale; de telle sorte que pour un cristal donné d'une certaine espèce, quels que soient sa nature et le nombre de ses facettes, on arrive toujours à un noyau intérieur qui a constamment le même angle pour cette espèce. Ce noyau se rapporte toujours à un solide simple dont l'angle peut être ainsi facilement mesuré, et qui est ordinairement choisi pour la forme primitive. Le cristal bien connu des physiciens sous le nom de *spath d'Islande* nous en offre un excellent exemple: au moindre choc de marteau, on divise tout cristal de cette nature en une multitude de petits solides qui sont tous semblables entre eux, ne différant que par la grosseur, et se présentant sous la forme de rhomboïdre dont l'angle est constamment de  $105^{\circ}15'$ , c'est-à-dire l'angle de la forme primitive de cette substance. La pierre à plâtre cristallisée offre un exemple de l'autre mode de clivage, opéré à l'aide d'une lame tranchante, et conduisant semblablement à la mesure de l'angle de la forme primitive.

*La suite à une autre livraison.*

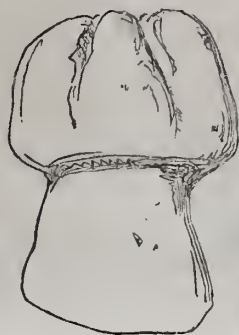
#### VILLAGES VOYAGEURS.

On rencontre en Chine d'immenses radeaux formés de bois de chauffage et de construction, sur lesquels vit et voyage une population assez considérable pour constituer une sorte de village. Ce village de cabanes est construit grossièrement avec les bois mêmes que l'on transporte; il s'y trouve des gens de toute profession: bouchers, boulangers, poissonniers, marchands de riz, de fruits et de boissons. Il y a des radeaux dont la longueur est, dit-on, de plus d'un kilomètre et où les cabanes sont alignées de manière à former une rue. Pour les faire avancer, on porte en avant, à l'aide de bateaux, des ancrs qu'on mouille dans la rivière, et à l'aide de câbles qui y sont attachés, les gens du radeau avancent patiemment et lentement vers leur destination. Dès qu'ils y sont arrivés, le village et le radeau sont dépecés et vendus; quelquefois on en construit une foule de petits radeaux, qui remontent les affluents du fleuve ou qui vont gagner une des villes situées sur le bord du cours d'eau.

#### VIN DE CHAMPAGNE.



Bouchon préparé.



Bouchon sorti de la bouteille.

La Champagne cultive presque exclusivement le plant appelé *pineau*, *noirieu* ou *pur noir*. Dans ce pays, comme partout, c'est le sol lui-même, et aussi la plus ou moins heureuse exposition de la vigne, qui font la qualité du vin.

D'autres localités peuvent sans doute produire d'excellents vins mousseux; mais il n'y a que la Champagne pour faire du vin de Champagne, même de qualité inférieure.

La vigne se cultive là à peu près de la même manière que partout ailleurs. Au mois de février, on la taille sur deux yeux au plus. Quand on rencontre des places non garnies, on conserve des ceps dans toute leur longueur, à deux et trois bras, afin de les rajerner; c'est-à-dire qu'on en fait deux ou trois nouveaux ceps en les enterrant, en les coulant dans des fosses de 40 centimètres de profondeur, et en les recouvrant de fumier. Cela s'appelle provignage; ce travail ne se fait qu'en avril et mai.

Au mois de mois de mars, après la taille, on bêche les vignes, en ayant soin de rabaisser les ceps en terre. Il est nécessaire ensuite de sarcler. Lorsque la pousse est assez longue, on ficelle les échelas et on y attache la vigne. En juin, on fait un second labourage ou sarclage. Comme à cette époque le raisin s'est montré, on rogne le haut de la pousse, ce qui rejette la sève vers la grappe. Au mois de juillet, un troisième et dernier sarclage a lieu.

Pour la cueillette, les propriétaires qui ne veulent faire que du bon vin prennent les plus grandes précautions. Ils choisissent les raisins grappe à grappe. Ceux qui sont trop gros et ceux qui n'ont pas complètement atteint la maturité sont mis de côté. Les autres, soigneusement déposés sur des claies, sont amenés au pressoir par des bêtes de somme, mais aussi doucement que possible, de manière à ne pas les fatiguer. On presse aussitôt, car il importe beaucoup que la matière colorante adhérente à l'enveloppe des grains se dissolve dans le suc. Dès que l'écoulement cesse d'être abondant, on se hâte de recouper le marc autour de la plate-forme du pressoir, de replacer au-dessus les parties ainsi taillées, et de procéder à une nouvelle pression. On répète cette opération encore une fois, et c'est le produit de ces trois pressions successives qui forme ce qu'on appelle la cuvée. Après ces trois pressions, on taille et recharge encore deux fois le marc, afin de l'épuiser de la plus grande partie du jus qu'il retient; mais ce jus, ayant acquis une teinte rosée, est mis à part, et sert à faire le vin pour la consommation de la maison. Quant au marc exprimé, comme il contient encore une assez grande quantité de suc dans les cellules non déchirées, on le mélange aux cuvées de vin rouge en le foulant avec elles. Le premier mouvement de fermentation achève de désagréger le tissu du raisin, permet ainsi au jus de s'en écouler, et la matière colorante, plus abondante dans ces marcs que dans le raisin non exprimé, ajoute à la coloration des cuvées de vin rouge, souvent trop faible en Champagne comme en Bourgogne.

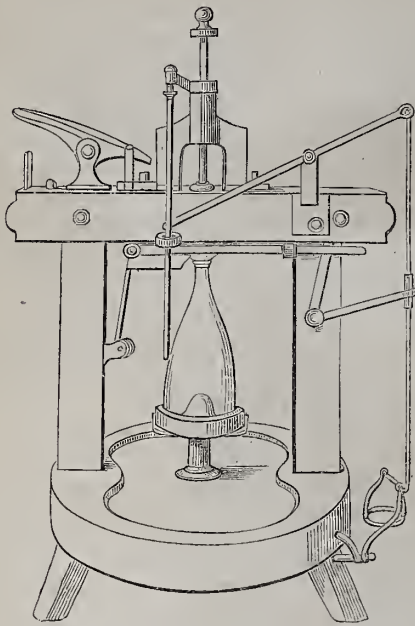
Au sortir du pressoir, on met déposer pendant vingt-quatre heures, dans une cuve *ad hoc*, le moût obtenu des trois premières pressions, qui est, à proprement parler, ce que l'on nomme vin de Champagne. Cette opération a pour but d'en retirer l'acidité. Il est, immédiatement après, versé dans des tonneaux dont on ne remplit que les trois quarts de la capacité. La fermentation ne tarde pas à s'y manifester.

On laisse continuer la fermentation pendant environ quinze jours, en ménageant par la bonde entr'ouverte une issue au gaz, ou mieux en adaptant aux tonneaux la bonde hydraulique. Après ce temps, on remplit chacun des tonneaux avec le vin de quelques-uns d'entre eux; on les bouche exactement, l'on assujettit même la bonde à l'aide d'un morceau de cerceau passé en travers et cloué sur les deux douves voisines.

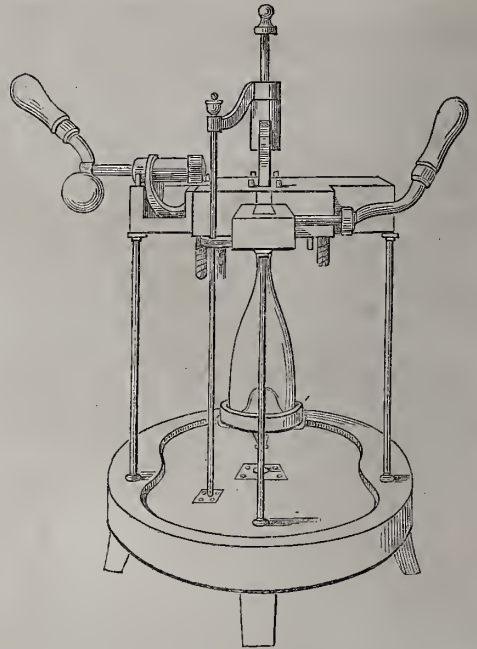
Au mois de janvier suivant, on soutire au clair, puis on procède au premier collage à l'aide de la colle de poisson. Quarante jours après, on met un peu de tannin, et on procède à un second collage. Quelquefois, lorsque la lie est trop abondante, on est obligé de répéter une troisième fois cette opération.

Au mois d'avril ou au commencement de mai, on soutire

encore à clair, en mettant en bouteilles. Préalablement, dans chacune des bouteilles, on a soin d'ajouter une petite mesure de *liqueur*, équivalant à environ trois centièmes du volume du vin. On appelle *liqueur* une sorte de sirop que l'on pré-



Machine à boucher. — Système Maurice.

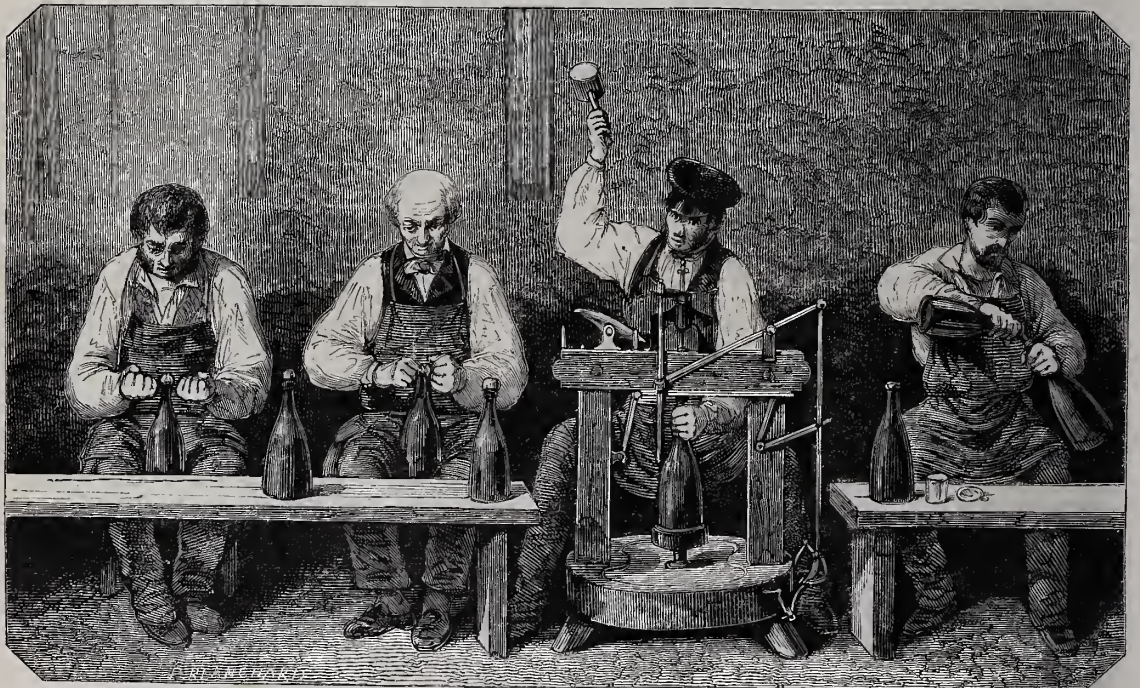


Autre machine à boucher.

pare en faisant dissoudre du sucre candi dans son volume de vin blanc limpide.

Pour le travail de la mise en bouteilles, il y a quatre espèces d'ouvriers : le tireur au tonneau, le boncheur, le fice-

leur à la ficelle, et le ficeleur au fil d'archal. Il a été inventé plusieurs machines pour aider les boncheurs dans leur opération : celle de Maurice, dont nous donnons le dessin, est sans contredit la meilleure de toutes ; elle fait descendre le



Les Boucheurs et les Ficeleurs.

bouchon parfaitement droit dans la bouteille. Les ficeleurs se servent assez communément d'un instrument appelé *calbotin*, qu'ils mettent entre leurs jambes et qui y maintient la

Lorsque les bouteilles sont remplies, bouchées et ficelées, on les couche le goulot incliné sous un angle d'environ 20 degrés, afin que le dépôt de la lie, qui se forme par suite d'une fermentation lente, s'approche du goulot et du bouchon.

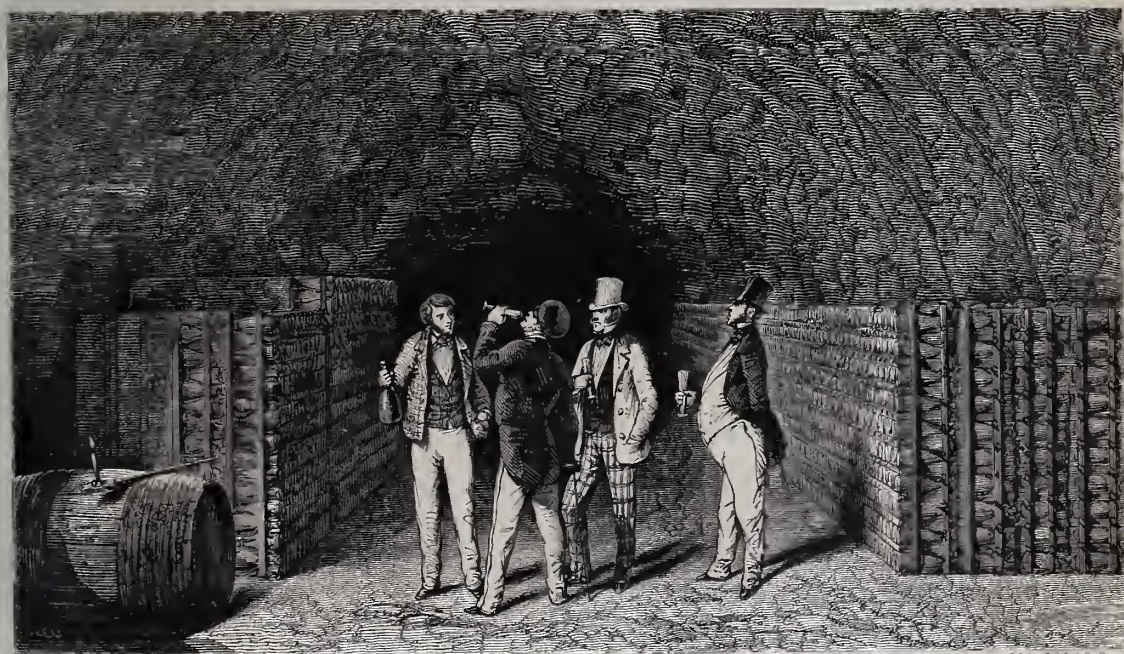
Après huit ou dix jours, on augmente l'inclinaison dans le même sens, et on la porte à environ 45 degrés; on laisse écouler deux ou trois jours, et on relève encore davantage le fond de la bouteille, pour rassembler le mieux possible le dépôt



Cave aux foudres.

sur le bouchon : les bouteilles sont alors dans une position verticale, le bouchon dirigé vers le bas. Ensuite un ouvrier habile les prend sous le bras les unes après les autres, et retire peu à peu le bouchon sur lequel le dépôt est venu se fixer. En

laissant un instant une partie de la section entr'ouverte, il parvient à extraire ce dépôt; et l'on recommence, aussitôt qu'il a resserré le bouchon, le travail du double ficelage, après toutefois avoir versé dans la bouteille une nouvelle dose



Cave aux bouteilles.

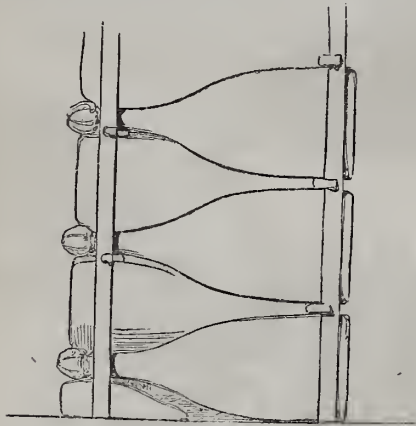
de liqueur. On est souvent obligé, pour obtenir un vin suffisamment mousseux et limpide, de répéter encore, deux ou trois mois après, cette difficile opération du *dégorgage*.

Le vin de Champagne, ainsi préparé, est ordinairement

bon à boire après dix-huit à trente mois, suivant que la saison a fait faire des progrès plus ou moins rapides à la fermentation.

Parmi les causes qui obligent à maintenir généralement le

prix élevé de ce vin, il faut compter, outre les frais considérables de main-d'œuvre qu'il nécessite, les chances énormes de déperdition, non-seulement par suite des alternations auxquelles il est sujet, mais encore par la fracture des bouteilles. En moyenne, la casse des bouteilles contenant du vin de Champagne s'élève à 33 pour 100.



Cases à bouteilles.

## LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 150, 181, 218, 258, 270.

Bien que l'on eût dépassé l'heure du quatrième repas, et que celle du premier ne fût point encore venue, Agrippa avait donné tous les ordres nécessaires pour un grand festin. Le *triclinium* de la liburne égyptienne, orné par les soins de Lélius, était tendu d'étoffes attaliques, et meublé de lits d'ivoire, au chevet desquels on voyait sculpté l'âne de Silène couvert de pampres et de raisins. Les housses étaient d'un riche tissu babylonien, représentant les travaux des différentes saisons, et au-dessus de la table ronde à un seul pied, flottait un voile de pourpre retenu par des cordes de soie et d'or. Un peu plus loin se dressaient plusieurs *abaques* garnis de vases précieux.

Avant d'entrer, chaque convive fut déchaussé par un esclave qui lui lava les pieds et les mains. Isidore, revêtu d'une robe blanche pour le banquet, fut conduit par César au lit du milieu, où il prit la troisième place, et l'on fit apporter les couronnes. Agrippa dut s'excuser de ne pouvoir les offrir ni en myrthes ni en amarantes d'Égypte, mais seulement en raclures de corne, imitant les violettes de tusculum. Le Carthaginois allait poser la sienne sur son front lorsqu'il s'arrêta : ses yeux fixés sur le *repositorium* (1) venaient de rencontrer, au milieu des fleurs, un squelette d'argent dont le geste grimaçant et le rire terrible semblaient s'adresser à lui.

César, qui avait vu son hésitation, le rassura d'un signe de tête.

— Cette image n'est point ici pour toi, mais pour tous les convives, Isidore, dit-il gaiement ; c'est la divinité domestique des sages ; car elle avertit de jouir comme le clepsydre avertit de se hâter.

Et élevant la coupe vers le squelette :

— Reçois donc nos remerciements, ô prudente conseil-lère, ajouta-t-il, et accepte ta part de cette libation faite aux dieux pénates.

(1) Plateau sur lequel les plats étaient posés. On l'enlevait à chaque service pour lui substituer un autre plateau chargé de nouveaux mets. C'était là ce qu'on appelait *prima mensa*, *secunda mensa*, *tertia mensa*.

En parlant ainsi, il laissa tomber sur le *repositorium* quelques gouttes de Chio, vida la coupe, puis ordonna d'apporter les dés qui devaient décider de la royauté du festin.

Isidore les fit rouler le premier ; mais le hasard semblait le poursuivre ; il amena le coup du *chien* ; les autres convives amenèrent tour à tour ceux du *char*, d'*Hercule* ou du *vautour*. César seul obtint le coup de *Vénus*.

— Éricine ne pouvait faire moins pour son petits-fils ! dit le père de Plautia d'un ton de flatterie.

— Résigne-toi alors à m'accepter aujourd'hui pour maître, répliqua gaiement le jeune patricien ; et, comme première preuve de soumission, Sextilius, vide ta coupe autant de fois que, pour un *stips* prêté, tu t'es fait rendre de sesterces.

— Dieux immortels ! exiges-tu donc qu'il meure ? s'écria plaisamment Lélius.

— Hélas ! dit Sextilius en soupirant, la jeunesse est sans pitié pour les malheureux qui la secourent de leurs biens.

— Entends-tu ceci ? s'écria Florus ; le loup se plaint de la cruauté de la brebis qu'il dévore !

— Le préteur a raison, répondit César ; ses pareils sont nos bienfaiteurs. Mon premier hommage est pour les grands dieux ; mais le second appartient aux *fénérateurs* (usuriers).

— Julius peut rire de la misère des autres, fit observer le père de Plautia ; lui dont la fortune est telle, qu'au dire du peuple, il n'a jamais pu la calculer.

— Le peuple se trompe, Sextilius, répliqua le jeune homme ; j'ai fait ce calcul, et je puis te le communiquer, à quelques *stips* près. Je ne possède au juste que quatre cent quinze talents...

— Quatre cent quinze talents !... répéta le préteur.

— ... De dettes ! acheva César.

Sextilius le regarda avec une stupéfaction épouvantée.

— Mais je suis encore jeune, continua Julius, et j'espère bien doubler la somme ; ma réussite est à ce prix.

— Parles-tu sérieusement ? demanda Sextilius.

— Ne sais-tu donc pas, reprit César, que, pour arriver aux hautes dignités, il faut agrandir le cercle de ses clients, trouver des soutiens dans la noblesse et dans le peuple ? Quoi de meilleur pour cela que les dettes ? L'argent que j'emprunte aux sénateurs me gagne l'amitié des plébéiens, et je m'assure un double suffrage, car ceux-ci me poussent par reconnaissance pour mes dons, ceux-là par crainte pour leurs créances. Tu vois que je fais l'usure comme toi, digne Sextilius, mais avec plus de hardiesse et de grandeur. La tienne ne peut te rendre maître que de quelques *îles* (1) au champ de Mars, ou de quelques domaines en Campanie ; tandis que la mienne peut m'acquérir des royaumes.

— A la bonne heure, dit le vieillard ; mais César a-t-il oublié que c'est à Rome qu'on les distribue ? S'il veut profiter de la bonne volonté du peuple et des sénateurs, que ne fait-il sa paix avec Sylla ; et que ne cherche-t-il à acquérir près de lui la seconde place ?

Le jeune Romain ne répondit rien ; mais s'adressant au Carthaginois qui avait jusqu'alors tout écouté en silence :

— Isidore se rappelle sans doute le vieux pirate égyptien qu'il me montra l'autre jour, près du môle de Coracésium ? dit-il.

— Je me le rappelle, répondit le prisonnier.

— Son navire n'était qu'une grande barque d'osier, enduite de limon et de poix, reprit César ; des nattes de papyrus lui servaient de voile, et son équipage ne comptait que quelques matelots.

— Oui, dit le Carthaginois, mais il leur commandait en roi.

— Tu l'as dit, Isidore, s'écria vivement Julius ; et seulement, à cause de cela, j'aimerais mieux être le vieux pirate égyptien, maître absolu sur son navire, que le jeune consul soumis à l'autorité de Sylla.

(1) Groupes de maisons.

Tous les convives se regardèrent avec étonnement ; Isidore seul parut comprendre.

— Ah ! tu sens donc aussi que rester le second, c'est faire l'office d'une ombre, s'écria-t-il ; l'ombre ne marche pas elle-même ; elle flotte derrière ou devant, toujours forcée de suivre. Eh bien ! comme toi, César, j'ai voulu n'avoir de maître que ma volonté ! Ta race commandait à la terre ; je me suis réfugié sur les flots.

— Et tu espérais y fonder une nouvelle Carthage ? demanda Julius en faisant remplir la coupe du pirate.

Celui-ci la vida d'un seul trait ; puis, échauffé par la liqueur de Lesbos, il s'écria :

— Elle est fondée, César !

— Quoi ! ce nid de fugitifs et de bandits, objecta le Romain avec mépris ; prends-tu donc une ligue de rapine pour une république ?

— Et toi, as-tu oublié d'où Rome est sortie ? reprit vivement le pirate. Ne vois-tu pas qu'en ouvrant un champ d'asile contre votre tyrannie, nous appelons à nous tous les audacieux et tous les désespérés ? Sais-tu quelles sont déjà nos forces, Julius ? Nous avons des ports fortifiés et des arsenaux en Cilicie, en Grèce, en Syrie, en Égypte, en Sicile ! Nos vaisseaux sont au nombre de huit cents, montés par vingt mille combattants. Le Taurus est plein de nos citadelles, où nous pouvons abriter, en cas de revers, nos familles et nos trésors. Mais que pourrions-nous craindre ? Deux cents villes nous ont déjà ouvert leurs portes, et les richesses de nos temples ont servi à dorer les poupes de nos galères ! Retenue dans ses guerres civiles comme une lionne dans les toiles du chasseur, Rome n'a point pris garde à ce qui se passait sur mer, et la mer lui a créé une rivale.

— Buons donc à la nouvelle reine des eaux ! dit César, qui força encore le pirate à vider sa patère, et apprends-nous quand ses fils doivent remonter le Tibre pour assiéger le Capitole.

— Non pas seulement le Capitole, mais toute l'Italie, reprit Isidore, de plus en plus animé par le vin ; car bientôt, grâce à nos galères, Rome attendra en vain les blés de *Vanone*, et le peuple-roi, enfermé dans la faim, n'aura, comme Midas, que de l'or pour ses festins.

Julius fit un mouvement.

— Ah ! c'est là votre projet ? dit-il plus sérieusement ; et tu crois que nos armes ne pourront briser ce cercle de famine ?

— Si elles n'étaient point occupées ailleurs, César ! Mais tandis que nous attaquerons Rome par mer, le roi de Pont l'attaquera en Asie. Relevé de ses défaites, il a rassemblé de nouvelles armées ; les ambassadeurs vont de royaume en royaume, semant la haine du nom romain ; nous les avons vus, il y a quelques jours, à Coracésium, et j'allais porter moi-même à Mithridate la réponse des Ciliciens.

Julius garda le silence : les menaçantes révélations du Carthaginois l'avaient évidemment ému ; il resta immobile et pensif, tandis que les esclaves, pour réveiller la gaieté, répandaient sur les convives une rosée d'eau de verveine.

Enorgueilli de l'effet qu'il venait de produire, Isidore reprit l'aven de ses projets et de ses espérances. Mithridate, en se relevant, pouvait forcer Sylla à quitter Rome, et son absence, jointe à la famine, devait réveiller toutes les tempêtes du Forum. A la guerre du dehors allait se joindre bientôt la guerre du dedans ; aux défaites du Pont les victoires de l'Italie ! La lice s'ouvrait pour les violents, les corrupteurs et les ambitieux. Rome allait ressembler à une galère battue par l'orage, où les droits du pilote sont méconnus, et où chaque matelot peut réclamer le commandement.

A mesure qu'il parlait, le Carthaginois s'exaltait lui-même au bruit de sa parole ; la haine se redressait dans son cœur sous le rayon de ces espérances, comme un serpent que ramène le soleil ; sa voix s'élevait, son geste devenait menaçant,

ses yeux lançaient des flammes ! Il appelait tous les ennemis de Rome au combat, il les comptait à la manière d'Homère, il célébrait d'avance leur victoire avec l'emphase du barbare et la confiance que donne le vin ! Tout entier à son enivrement, il avait oublié sa captivité ; il ne pensait plus que cette nuit était la dernière qui lui fût accordée, et il continuait son hymne de triomphe sans remarquer que les flambeaux du festin pâlissaient, et que les premières lueurs de l'aurore glissaient entre les colonnes du cèdre !

Julius sortit enfin de sa rêverie, regarda vers la fenêtre du *Triclinium*, et se leva en disant :

— Voici le jour !

Ce mot fut pour le pirate comme la flèche aiguë qui frappe l'aigle au milieu des nuées. Brusquement arrêté dans son enthousiasme, il retomba du haut de son rêve dans la réalité ; mais se remettant presque aussitôt, il souleva la coupe qu'il tenait encore à demi pleine :

— Que ce soit le jour pour César, dit-il avec un fier sourire ; pour Isidore, c'est la nuit ! A elle donc cette dernière libation, et à la mort, sa sœur, cette dernière offrande !

Il vida la patère, retira la guirlande qui ornait son front et en couronna le squelette.

Tous les convives avaient quitté la table ; les esclaves apportèrent les chaussures, et l'on gagna le pont de la galère.

L'orient était inondé de flammes qui empourpraient les flots. Les trois navires poussés par un vent favorable s'avançaient presque de front, assez voisins l'un de l'autre, pour que l'on pût distinguer les pilotes et les rameurs. Aux pieds du mât du *Lotus*, plusieurs matelots étaient groupés tenant les cordes destinées au supplice des pirates. Isidore, qui avait conservé la robe blanche du festin, s'avança vers eux d'un pas ferme, et présentant le cou au nœud funeste :

— Que Mithra veuille sur les Ciliciens, s'écria-t-il en étendant les mains vers le soleil ; et pour que mon espoir s'accomplisse, puisse-t-il faire passer mes volontés avec mon souffle au cœur du plus digne !

— Ainsi, dit César, qui le regardait fixement, ce plan de guerre contre Rome était ton ouvrage ?

— Oui, Julius, répondit le pirate avec liberté.

— C'est grâce à toi que ces pirates de toutes nations ont formé un seul peuple ; qu'ils ont fortifié des ports, élevé des tours, construit des arsenaux ?

— Grâce à moi ! répéta le condamné plus fier.

— Toi seul leur as fait accepter l'alliance de Mithridate et la lutte contre le peuple romain ?

— Tu l'as dit, César.

Et si maintenant le hasard te rendait la liberté, tu n'abandonnerais point la trame si laborieusement commencée ?

— Je la reprendrais comme le tisserand reprend sa toile, Julius, au fil où je l'ai laissée !

César se rapprocha.

— Fais-le donc, Isidore, s'écria-t-il ; suis jusqu'au bout ces hardis projets ; il ne sera pas dit que César aura tué dans l'œuf les algions ; qu'ils prennent leur vol, nous les retrouverons quand ils auront grandi.

A ces mots, il lit un signe qui fut répété par le pilote du *Lotus* ; les trois navires laissèrent tomber leurs voiles, puis se rapprochèrent. Isidore et les amis de César semblaient également surpris. Le premier regardait le jeune Romain avec hésitation, car il ne pouvait croire ; les autres avec inquiétude, car ils ne pouvaient comprendre ; mais César ordonna de rendre la liberté aux pirates et de les faire passer avec Isidore sur la galère cilicienne. Il se tourna ensuite vers Sextilius, et lui montrant *le Didyme* :

— Je t'avais promis un dédommagement, honnête préteur, dit-il ; toutes les dépouilles des corsaires ont été transportées à bord du navire bithynien ; je te les abandonne ! Vas en prendre possession, et hâte-toi de faire voile vers l'Italie. Ton innocence est désormais certaine, car tu emportes de quoi acheter le peuple et le sénat.

Le prêteur voulut douter d'abord, puis remercier ; mais Julius lui cria de se hâter, et Sextilius, craignant quelque changement de résolution, se lança sur *le Didyme*.

Les deux galères eurent bientôt remis à la voile, et toutes deux rangèrent *le Lotus*, qui n'avait point encore repris sa course. César salua successivement Isidore et Sextilius, puis secouant la tête :

— Allez, murmura-t-il, ô navires de bon augure ! Vous portez peut-être dans vos flancs la fortune de César. Deux divinités amies vous conduisent : l'Avare et la Haine ! Que toutes les deux sèment leurs moissons, et que Rome s'ébranle ! C'est quand le ciel est près de crouler que l'on cherche Atlas.

Et comme ses amis, toujours immobiles et muets d'étonnement, regardaient les deux vaisseaux s'éloigner :

— Vous le voyez, reprit César tout haut, le vent leur est également favorable : l'un va à la fortune, l'autre à la lutte...

— Et nous, César, demanda Lélius, où veux-tu nous conduire ?

Le jeune Romain releva la tête, et reprenant son air de légèreté insouciant :

— Nous, Lélius, répéta-t-il, nous allons à Rhodes pour écouter les leçons du philosophe Apollonius Molon.

— Quand la guerre va s'allumer partout, s'écria Lélius ; et que veux-tu donc qu'il nous apprenne !

— A attendre !

#### L'AIGLE ET LA COLOMBE.

Un jeune aiglon venait de prendre son vol pour s'élancer après sa proie. La flèche du chasseur l'atteint et lui coupe l'aile droite. Il tombe dans un bosquet de myrtes. Pendant trois longs jours il dévore sa douleur ; pendant trois longues

nuits il palpite sous sa blessure ; enfin le baume universel, le baume de la nature bienfaisante le guérit. Il se traîne hors du bosquet, il remue son aile... hélas ! le nerf en est coupé ; il peut à peine la soulever pour atteindre une proie indigne de lui. Il se pose tristement sur un rocher, au bord d'un ruisseau, regarde la cime du chêne, la voûte du ciel, et une larme roule dans son œil profond.

Dans ce moment arrive, au milieu des branches de myrte, un couple de colombes qui voltigent et jouent sur le sable d'or et les flots du ruisseau. Courant de côté et d'autre, elles aperçoivent l'oiseau malade. L'une d'elles s'approche de lui et le regarde avec douceur : — Tu es triste, lui dit-elle ; ami, reprends ta gaieté ! N'as-tu pas ici tout ce qu'il faut pour goûter un bonheur paisible ? Ne peux-tu te réjouir de voir ces verts rameaux qui te défendent de l'ardeur du soleil ? N'est-il pas doux de respirer, le soir, sur la mousse flexible, au bord de l'eau ? Ici tu trouveras la fraîche rosée des fleurs ; les buissons de la forêt te donneront une nourriture délicate, et cette source d'argent apaisera ta soif. O ami ! le vrai bonheur de savoir se contenter de peu, et ce peu on le trouve partout.

— O sage philosophe ! dit l'aigle (et il baissa tristement la tête) ; ô sage philosophe ! tu parles comme une colombe.

GOETHE.

#### UN FRONTISPICE.

Aux derniers siècles, il était d'usage d'orner de vignettes sur acier ou sur bois les livres les plus sérieux. Il semblait que l'on voulût ainsi modérer, au moins pour les yeux, la gravité ou la sévérité du texte. On « illustre » de cette manière les traités ou les recueils de législation ou de jurisprudence. Les plus éminents artistes ne dédaignaient point de



Frontispice d'un recueil de lois et ordonnances. — Dix-huitième siècle.

donner aux libraires, pour ce genre modeste, d'ingénieux dessins qui, pendant une longue suite d'années, ont été non-seulement reproduits dans des éditions diverses, mais transportés à des ouvrages entièrement distincts. Parmi ces compositions, on en rencontre que l'on s'est borné évidemment à modifier dans quelqu'une de leurs parties, afin de les approprier à des variétés du même sujet. C'est ainsi que la gravure dont nous donnons le dessin se retrouve dans plusieurs collections de lois et d'ordonnances publiées sous le règne de Louis XIV, et paraît avoir ensuite servi de type à d'autres frontispices d'ouvrages relatifs à la législation. Nous remar-

quons, par exemple, en tête de l'avertissement de la continuation de l'excellent *Traité de police* du sieur de la Mare, par le Cler-du-Brillet, une vignette du graveur Papillon, à la date de 1732, et offrant le sujet et la disposition même de notre gravure, avec une seule variante. A gauche est aussi la représentation de l'intérieur d'un tribunal ; au milieu est assise la figure symbolique de la Justice sur un nuage ; mais à droite, au lieu de la procession que l'on voit ici, sont des hérauts avec trompettes, et un officier public se préparant à lire un acte de l'autorité.



## ÉGLISE DE SAINT-PANTALÉON,

A TROYES

(Département de l'Aube).

Voy., sur Troyes, la Table des dix premières années.



Vue intérieure de Saint-Pantaléon, à Troyes. — Dessin de Laucelot.

Saint Pantaléon a subi le martyre à Nicomédie, sous Gallère, vers l'an 305 : il est très-vénéral des Grecs. Les habitants de Troyes lui ont consacré une de leurs églises en mémoire du pape Urbain IV, qui était né d'une pauvre famille de cette capitale de la Champagne et se nommait Jacques-Pantaléon. Cette église est située dans la partie occidentale

de la ville, que l'on nomme le quartier haut. C'est un édifice de petite dimension, construit en style de la renaissance, sur un emplacement occupé anciennement par un oratoire de forme carrée. Une inscription latine, encadrée au chevet du bâtiment, rappelle qu'il a été élevé en 1527. Toutefois le portail ne date que du milieu du dix-huitième siècle. La

nef et les chapelles, vivement éclairées, sont ornées d'un grand nombre de sculptures et de peintures. Voici une description de ces œuvres d'art extraite d'une notice sur les principaux monuments de Troyes, publiée en 1833 par M. F.-M. Doe.

« Les douze piliers ou pilastres qui soutiennent les voûtes sont ornés de riches clochetons et clefs qui abritent et supportent vingt et une statues de proportion un peu au-dessous du naturel, et disposées sur deux rangs. Toutes ces statues ont une certaine naïveté qui plaît. On les attribue généralement à F. Gentil et à son associé Dominique, ainsi que le groupe de saint Joachim et de sainte Anne se rencontrant sous la porte dorée, qu'on voit dans la chapelle à droite de l'autel. La première chapelle à droite de la nef, disposée en calvaire, renferme plusieurs groupes de même style, parmi lesquels on distingue : la Mère de pitié, *Mater dolorosa*, que Girardon, au rapport de Grosley, regardait comme le chef-d'œuvre de Gentil ; Pilate montrant le Christ aux Juifs, et la Vierge soutenue par la Madeleine et saint Jean, que l'on prend communément pour les trois Maries. Le retable de la chapelle qui suit immédiatement est décoré d'un groupe en pierre dont les figures ont trois pieds de proportion ; elles représentent saint Crépin et saint Crépinien, occupés, l'un à couper du cuir, l'autre à coudre la semelle d'un soulier, pendant que des soldats viennent les saisir : l'expression de calme et de résignation est très-bien rendue sur les figures des deux saints, et contraste avec la joie barbare peinte sur celles des deux satellites. Les costumes de ces derniers se rapportent au temps de Henri II. La draperie et les figures ont été couvertes de couleurs et de dorures qui ont conservé leur éclat. Les arcades de la nef et du chœur sont ornées de six grands tableaux de Carré, élève de le Brun, représentant la vie de saint Pantaléon, et par deux tableaux d'Herluison qui représentent la Nativité et le Christ au tombeau. Les fenêtres sont décorées de grisailles d'un bon style, exécutées au seizième siècle par Macadie et Lutereau : les sujets de ces compositions sont l'histoire de Daniel, celle de Jésus-Christ, et des batailles. Les colonnes du retable au maître-autel sont très-estimées. »

## EXCURSION AUX BAINS DE PANTICOSA,

DANS LES PYRÉNÉES ESPAGNOLES.

Fin.—Voy. p. 190, 234.

A moins de revenir sur ses pas, on ne peut sortir de Panticosa que par le chemin du Marcadau ; et ici, il faut s'entendre, car il n'existe d'autre chemin que le peu de traces qu'ont pu laisser les sandales de corde, non sur la terre, il n'y en a pas, mais sur les aspérités du granite, traces légères et qui se perdent souvent. Vers dix heures du soir, les nuages commençant à descendre sur les sommets et le temps ne paraissant pas très-assisuré pour le lendemain, j'avais fait demander s'il n'y avait pas quelques contrebandiers qui dussent aller en France le lendemain. A cinq heures du matin, on vint me rendre réponse : il y en avait trois. De peur des douaniers, ils avaient passé avant le jour et m'attendaient. Je me levai en toute hâte, et commençai à gravir les premiers escarpements dans la direction qu'on m'avait indiquée. Après un quart d'heure, au tournant d'un énorme bloc, j'aperçus mes trois gaillards tapis contre la paroi du rocher : je leur demande la permission de dire vrai la vérité, ils avaient l'air de trois brigands.

C'est une affreuse existence que cette existence de contrebandiers. Il faut ne l'avoir pas vue hors des planches de l'Opéra pour la trouver poétique. Les contrebandiers sont de pauvres diables qui souffrent beaucoup et ne s'amusent guère. Leur métier est tout simplement celui de portefaix, mais de portefaix qui ne gagnent leur pain qu'avec des fa-

tigues inouïes, en exposant chaque jour leur vie à mille hasards et en la jouant même criminellement, en plus d'une occurrence, contre celle des fidèles serveurs de leur pays. J'ai toujours regretté que Béranger leur ait fait l'honneur de les chanter. La plupart des paysans de la frontière espagnole donnent plus ou moins dans ce métier qui, en définitive, est plus lucratif que celui des champs et par là même plus séduisant. Ils montent de nuit pour ne pas éveiller l'attention des douaniers, descendent en France le pied léger, et là au premier village, trouvent un entrepôt où on leur délivre les marchandises. Il y a véritablement à s'étonner des énormes ballots avec lesquels ces pauvres gens gravissent ou descendent de nuit des escarpements qu'on affronterait à peine en plein jour et avec toute liberté de mouvements. Ils chargent jusqu'à un quintal métrique, et vont à l'escalade comme des fourmis. Leur travail demande beaucoup de vigueur, d'adresse et d'intrépidité. Les spéculateurs les payent à raison de dix francs par voyage, aller et retour, et assurément ce n'est pas trop si l'on considère non-seulement les fatigues et les dangers de toute sorte, mais le bénéfice produit par un seul ballot de soieries ou de cachemires. Ce qui ajoute encore aux avantages de ce négoce, c'est que la plupart des marchandises qu'il met en mouvement ont droit, en France, à une prime d'exportation. Tandis que les douaniers espagnols s'opposent de toutes leurs forces à leur entrée, les nôtres favorisent donc au contraire leur sortie, qui n'est pas moins profitable à notre industrie que préjudiciable à celle de l'Espagne. Ils les reçoivent en dépôt, escortent les porteurs en deçà de la frontière, leur prêtent appui et assistance, et après avoir vérifié la réalité de leur contrebande, la soldent conformément au tarif. Tout cela peut être fort louable au point de vue de l'économie politique, mais je ne saurais croire qu'il appartienne jamais à la dignité et à l'honnêteté d'un gouvernement, d'encourager les délits sur le territoire de son voisin.

Du reste, les contrebandiers sont des hommes de confiance et l'on sacrifie chez eux au point d'honneur. Dépositaires de valeurs qui s'élèvent souvent à plusieurs milliers de francs, non-seulement ils les rendent scrupuleusement à destination, mais ils ne négligent rien pour y parvenir. S'ils sont saisis, ils ne sont point tenus à remboursement, mais indépendamment de la prison et de l'amende, ils perdent leur salaire et leur crédit s'amoindrit. Ces chances, jointes aux suggestions de la mauvaise honte qu'il y a toujours à être pris, suffisent pour les décider aux entreprises les plus aventureuses et même, dans l'occasion, aux conversations à coups de fusil avec les agents de la douane. La semaine précédente, un de ces derniers avait eu l'épaule traversée d'une balle, et cet événement, qui avait vivement mécontenté l'autorité, rendait mes compagnons d'autant plus circonspects.

Ils manœuvrèrent si bien que nous ne revîmes Panticosa que d'une hauteur où il eût été bien impossible aux douaniers de nous apercevoir, à moins de nous tenir dans le champ d'un télescope : un peu d'eau dans le fond d'une coupe avec trois ou quatre points blancs sur le bord, voilà le lac et l'établissement ; encore ne fut-ce qu'un éclair, au détour d'un défilé, et nous continuâmes à gravir au milieu des énormes quartiers éboulés et entassés qui couvrent le flanc de la montagne.

Au bout de deux heures assez pénibles, nous avions atteint les premières neiges. Elles reposent sur le pourtour d'un plateau analogue à celui des bains, mais plus accidenté. Au lieu d'un seul lac, il y en a cinq ou six, de l'eau la plus limpide du monde, peuplés d'une multitude de petites truites, et séparés les uns des autres par des massifs arrondis. Ces roches ne portent d'autre végétation que des lichens qui les tapissent entièrement, et à peine existe-t-il dans les intervalles quelque peu de gazon rare et court. En face, presque à pic, au-dessus d'un étroit glacier d'où se précipite une cascade, se dessine le col du Marcadau ; à droite, les

premières assises de la colossale pyramide du Vignemale ; à gauche, un champ de neige de deux heures, encadré dans de hautes bordures sombres, et conduisant au-dessus de Salent. C'est là ce qu'on nomme les lacs de Braccimagna. Leur aspect frappe surtout lorsqu'on les contemple du sommet du petit glacier qui les domine : on ne voit plus que leurs eaux rendues noires par la transparence et la profondeur, la roche grise qui les supporte et dans laquelle elles se perdent en ramifications compliquées, enfin les grands lambeaux de neige qui sillonnent le tout. On distingue bien encore, en y regardant de près, sur les bords du glacier, quelques dernières plantes ; mais dans l'ensemble, toute vie a disparu, des murailles nues ferment de toutes parts l'horizon, et l'on respire au-dessus des aigles et des vautours.

Nous marchâmes sur la neige et la glace pendant un quart d'heure, puis nous descendîmes en France. On éprouve toujours une certaine commotion en remettant le pied sur le sol de la patrie : ici le paysage y ajoute, car il change subitement. On a tout de suite au-dessous de soi une large vallée, tapissée de pâturages, avec ses deux flancs garnis de sapins qui vont en s'épaississant de plus en plus. On trouve un sentier, un véritable sentier travaillé par la pioche, et l'œil se plaît à le voir plonger dans l'abîme en serpentant et se continuer au loin le long du torrent de la prairie. *Bella rota!* me dirent mes Espagnols avec un regard qui semblait interroger mon amour-propre national. Nous ne suivîmes pourtant pas ce joli sentier. Nous dégringolâmes selon la ligne de plus grande pente, en nous aidant de nos bâtons, et en quelques minutes nous étions dans la prairie.

A son extrémité, qu'un mouvement de terrain nous empêchait d'apercevoir, un nouveau spectacle nous attendait. Un troupeau de douze cents brebis obstruait le passage. C'était un troupeau espagnol arrivé la veille au soir pour pâturer en transit sur notre territoire. La différence que j'ai signalée entre les deux versants des Pyrénées influe naturellement sur l'industrie pastorale. De notre côté, les pâturages sont pour ainsi dire illimités ; et nous pouvons d'autant moins les remplir que ce n'est pas le tout de nourrir les troupeaux pendant l'été, il faut posséder ailleurs des ressources suffisantes pour les nourrir pendant l'hiver. Ce sont ces ressources-là qui déterminent le nombre d'animaux qu'une vallée peut entretenir ; et il s'ensuit que chez nous les hauts pâturages ne sauraient être occupés entièrement. Ce qu'il y a de trop est livré aux pasteurs espagnols qui se trouvent dans la situation inverse, vu la rareté de l'herbe dans leurs montagnes. Lors donc que leur herbe est épuisée, soit par la dent des animaux, soit par la sécheresse, ils passent de notre côté, où leurs troupeaux sont reçus comme marchandise de transit, et payent aux communes propriétaires des pâturages un droit fixe par tête de brebis. C'est au total un mouvement de va-et-vient fort important et qui a lieu pendant la belle saison tout le long de la frontière.

Au moment où nous arrivions, les délégués de la vallée venaient d'arriver aussi pour procéder à la réception du troupeau. Les douaniers qui avaient à le vérifier pour leur part étaient là également, mais sans tracasseries, et vêtus tout simplement en chasseurs, en raison, me dirent-ils, de la liberté de la montagne. Ce concours déterminait une petite fête de bienvenue dont les pasteurs faisaient les frais. Ils avaient plusieurs autres remplis d'un excellent vin, et il ne fallut pas beaucoup d'instances pour me décider à boire à la régale comme les autres membres de la compagnie. Les douaniers avaient reconnu mes compagnons qu'ils avaient maintes fois convoyés et les avaient introduits dans le cercle comme personnes amies. Le chef des pasteurs achevait d'immoler une jeune femelle de deux ans, n'ayant pas encore porté, ce qui est le meilleur régal de mouton que l'on puisse faire ; et les jeunes garçons allumaient sur des pierres sèches quelques grosses branches de sapin destinées à cuire le rôti. La scène était d'une simplicité riante. Ma

pensée se reportait aux temps antiques dont, abstraction faite des douaniers, j'avais évidemment un échantillon sous les yeux. Qu'y a-t-il, en effet, de changé, depuis les époques les plus reculées, dans les habitudes de ces pasteurs et de leurs troupeaux, entièrement subordonnés dans tous les détails de leur existence aux lois toujours identiques de cette nature dans les embrassements de laquelle ils demeurent ? Ne sont-ce pas ces mêmes conditions de saisons et de pâturages qui ont exercé une action si décisive sur les migrations et les disjonctions des auteurs primitifs des nations ? Je me rappelais la séparation de Lot et d'Abraham causée par la difficulté du partage de ces mêmes pâturages d'été. Je comparais les figures gaies et ouvertes de mes hôtes avec les traits contractés et peu avenants de mes guides, et j'admiraï cette vie pastorale du sein de laquelle est née toute religion et toute morale, quand il n'est résulté jusqu'ici, pour des populations trop nombreuses, de la vie commerciale et industrielle, que fraude, vice et abâtardissement.

Mes hôtes prétendaient à toute force me retenir jusqu'à ce que leur repas biblique ou homérique fût servi. Mais ne voulant pas peser sur mes impressions, je m'échappai, bien qu'à grand-peine ; et, deux heures après, je déjeunais à Caunterets à une table plus somptueuse, mais qui ne tracera pas dans mon souvenir comme ma halte rapide au foyer de la montagne.

#### LEEHWATER.

Au commencement du dix-septième siècle, alors que la grandeur et la puissance de la Hollande étaient à leur apogée, un simple ouvrier qui exerçait dans son village natal, Ryp, les diverses professions de charpentier, de sculpteur en ivoire et en bois, de mécanicien (car il fabriquait des horloges et des carillons), entreprit le dessèchement d'une tourbière submergée qui était près de sa maison. Il déploya dans ce travail tant de capacité, de ressources et d'intelligence, que, le bruit s'en étant répandu au dehors, on le chargea d'aider comme ingénieur à dessécher le *Beenster*, marais d'une superficie de 18 000 acres.

Jan-Adrianszoon Leeghwater n'excellait pas seulement aux dessèchements : il était également habile dans la construction des digues et des écluses. Il introduisit aussi plusieurs perfectionnements dans la mécanique des moulins, entre autres celui qui consiste à faire tourner le chapiteau et les ailes qui y sont attachées dans la direction du vent, de quelque point qu'il souffle, et cela au moyen d'une toute petite roue en éventail, qui reçoit d'abord l'impulsion de l'air et la communique au sommet mobile du moulin. Cet homme ingénieux croyait à la possibilité de dessécher non-seulement des lacs, mais des mers. Il conçut le premier l'idée hardie d'endiguer la mer de Haarlem et de la mettre à sec. En 1640, il exposa son plan et ses moyens pour atteindre ce but, dans un petit livre réimprimé trois fois, bien qu'il parût alors au grand nombre l'œuvre chimérique d'un rêveur. Leeghwater s'était tellement familiarisé avec l'élément dont il portait le nom (*water*), et auquel il faisait une guerre opiniâtre, qu'il avait, dit une tradition populaire, la singulière faculté de pouvoir demeurer longtemps sous l'eau, d'y manger, d'y écrire, et même d'y faire de la musique. Quoi qu'il en soit, il n'a pas laissé ce merveilleux secret. Il fit plusieurs voyages en Danemarck, en Allemagne, en Angleterre, en France ; et, de retour dans son pays, mourut pauvre, à un âge avancé.

Environ deux siècles après, le rêve de l'homme de génie s'accomplissait sur une plus grande échelle qu'il n'avait pu l'imaginer dans le plus téméraire essor de son imagination. Sa pensée avait pris un corps, corps de fer et d'acier, qui, animé du puissant souffle de la vapeur, s'avancait sur les rives de la mer de Haarlem, et en aspirait les flots à travers

onze gigantesques et insatiables bouches. Sortie des forges de l'Angleterre, cette machine monstre a été baptisée *Leegh-water* par la juste, mais lente reconnaissance des Hollandais.

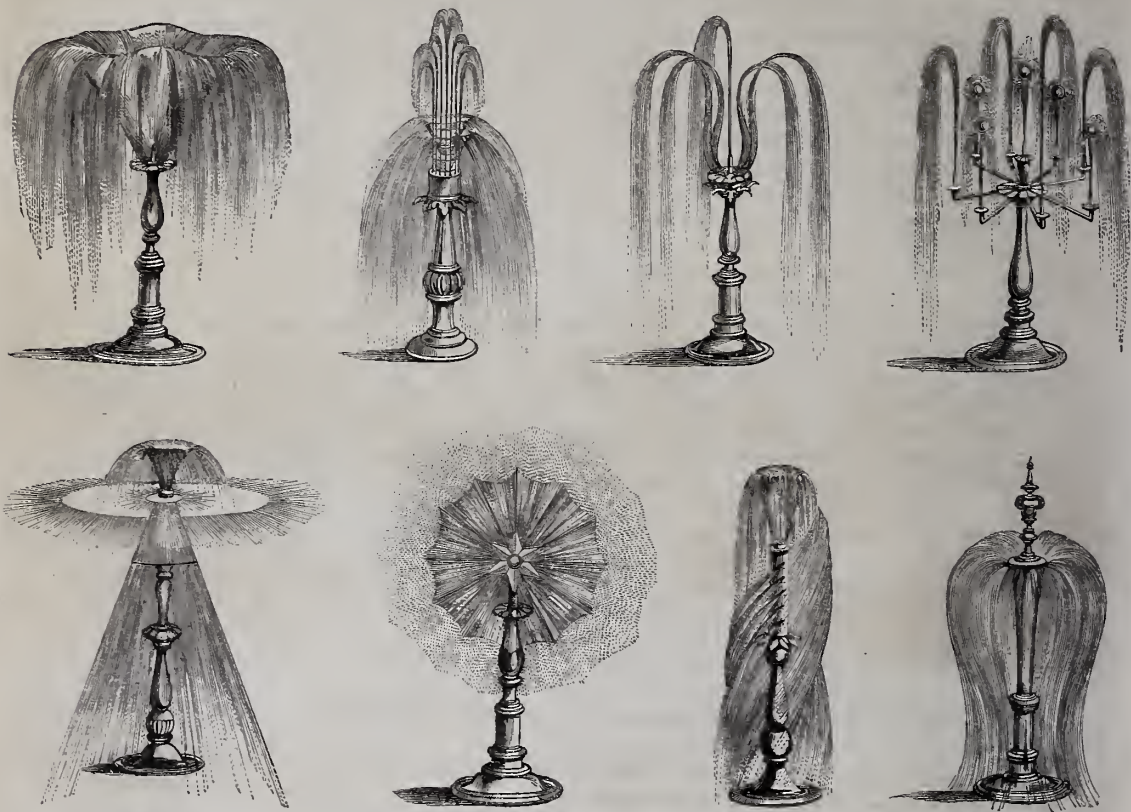
Trois machines semblables suffisent, dit-on, pour absorber mille millions de tonneaux, et faire en quatorze mois la besogne que cent quatorze moulins, fonctionnant sans arrêt, n'eussent pu qu'à grand'peine effectuer en quatre ans.

#### DE L'HYDROPLASIE.

Quelques-uns de nos lecteurs, sans-doute, ont été témoins des effets singuliers que peuvent produire des jets d'eau, lorsqu'on termine les orifices d'écoulement par certains aju-

tages, ou que l'on projette au milieu de la gerbe aqueuse des corps légers qui restent en suspension sous l'influence de la force du jet. Depuis quelques années on a cherché à produire ces effets dans les jardins d'agrément; des ajutages nombreux ont été fabriqués dans ce but, et l'on en a vu de très-ingénieux fonctionner à diverses expositions annuelles des produits d'horticulture, au Luxembourg (1). L'attention des amateurs a été attirée sur cet art qui est facile et peu dispendieux, lorsque l'on possède les éléments nécessaires à l'établissement d'un jet d'eau. Un livre classique (*Figures pour l'Almanach du bon jardinier*, seizième édition) a consacré à cette partie de l'hydraulique un article spécial dont nous extrayons le passage suivant :

« L'hydroplasia (odor, eau ; plasis, formation, façon) est



Diverses formes de jets d'eau. — Figures extraites de l'*Architectura curiosa nova* (1633).

l'art d'employer les ajutages pour forcer l'eau jaillissante à prendre toutes sorte de formes.

« L'art de forcer l'eau jaillissante à se dessiner sous des formes agréables est encore si nouveau que nous avons dû lui créer un nom. Il est autant au-dessus du savoir du fontainier que l'art du peintre est au-dessus de celui du broyeur de couleurs. L'hydroplasia, qui, en général, n'a été étudiée et mise en usage par quelques physiciens que sur une très-petite échelle et comme un objet d'amusement, est susceptible de produire de grands effets dans les jardins paysagers où l'on a des eaux jaillissantes à sa disposition, et nous avons lieu de nous étonner que les architectes des jardins n'aient pas encore pensé à en tirer parti. Sa théorie n'est pas difficile à concevoir; elle se borne à combiner la force de l'eau jaillissante avec les différentes formes des ajutages que l'on adapte au bout du tuyau d'où l'eau s'échappe. Un peu de raisonnement et d'expérience apprendront bientôt quelle forme doit prendre l'eau au moyen de tel ou tel ajutage, et l'on jouit d'autant plus vivement de ces combinaisons que le résultat dépasse toujours les espérances qu'on s'en était faites... »

Nous laissons au lecteur le soin de rabattre quelque chose de l'éloge de cet art; mais nous ne pouvons admettre que cet art lui-même soit nouveau. Le *Magasin* a publié (voy. 1847) une figure qui montre que dès le commencement du dix-septième siècle on connaissait *la boule en l'air*. Les hydrauliciens de cette époque tenaient beaucoup à obtenir des effets agréables avec les eaux dont ils pouvaient disposer. Une partie notable de l'ouvrage célèbre de Salomon de Caus (*les Raisons des forces mouvantes*) est consacrée à « plusieurs desseins de grottes et fontaines » où l'on voit de jolis effets de jets d'eau et de cascades. Il existe encore un autre ouvrage publié en allemand à Nuremberg, en 1663, sous ce titre: *Architectura curiosa nova*, par George-André Bœckler, mécanicien et architecte de cette ville, qui a consacré des développements considérables à l'hydroplasia, sans que le nom eût encore été inventé. Ce recueil, qui comprend deux cents planches en taille douce, est divisé en quatre livres. Le premier contient les principes de l'hydrostatique; le deuxième

(1) Une fontaine munie d'ajutages de ce genre figure actuellement à l'exposition universelle de Londres.

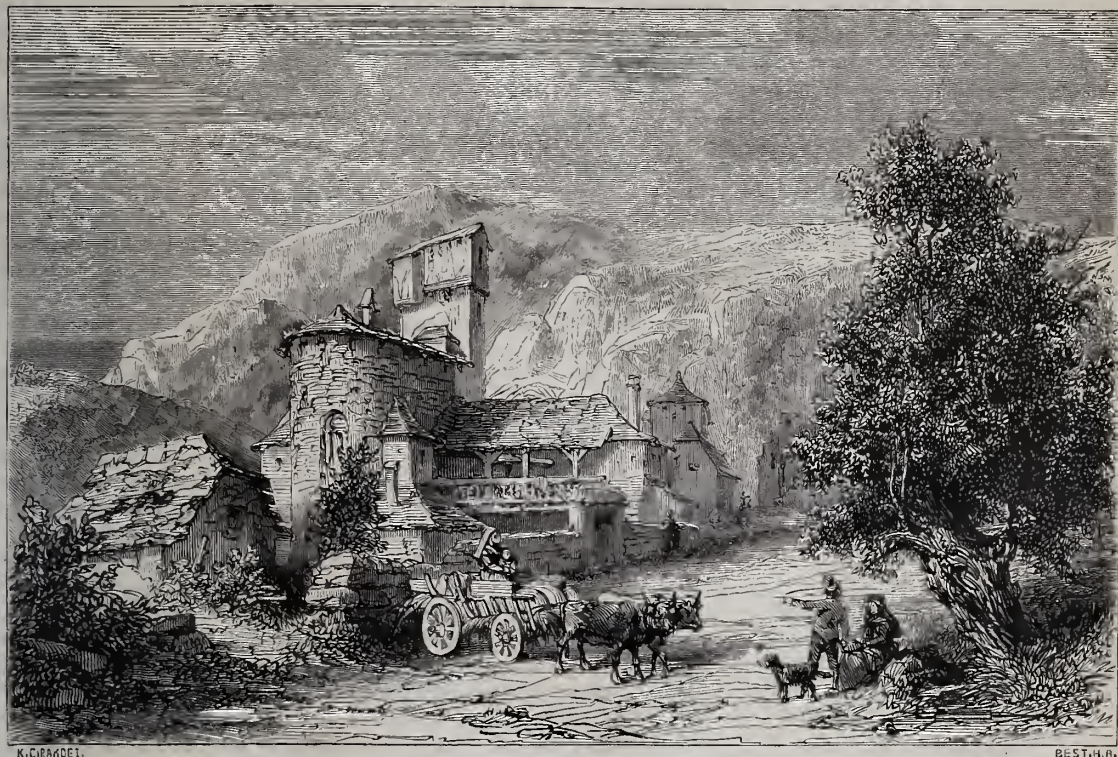
donne soixante-dix dessins de jets d'eau avec les effets les plus variés de *tulipes*, de *disques*, de *vasques*, de *gerbes*, etc.; le troisième présente en cent vingt figures les plus belles fontaines qui ornaient les places publiques ou les jardins d'Italie, de France, d'Angleterre et d'Allemagne, et beaucoup de projets du même genre; le quatrième offre en trente-six planches les grottes, labyrinthes, et compartiments des plus beaux jardins de ce temps-là. Nous empruntons nos figures à ce recueil curieux. Elles suffiront pour donner une idée de la manière dont on entendait l'hydroplasia au dix-septième siècle. Quant aux formes plus récemment imaginées et aux

ajutages qui les produisent, nous renverrons aux *Figures pour l'Almanach du bon jardinier*. Une critique de détail ne nous empêche pas de rendre pleine justice à cette excellente publication.

#### DE PIERREFITTE A LUZ

(Hautes-Pyrénées).

Ce petit village du département des Hautes-Pyrénées est situé à l'extrémité méridionale de la vallée du Lavedan,



Une Vue de Pierrefitte. — Dessin de Karl Girardet.

sur la route d'Argelès à Luz, non loin de Barège et de Caunterets. Il n'a pas grande importance, mais sa belle situation sur un des côtés de la vallée, à une hauteur de plus de quatre cents mètres, d'où l'on jouit d'une vue magnifique, attire tous les ans un grand nombre de voyageurs. Dès qu'on sort de Pierrefitte pour se rendre à Luz, la vallée devient de plus en plus étroite et offre des beautés du genre le plus sévère. Là, les monts sont si rapprochés, les escarpements si roides, et le gave, autrement dit torrent, est si profond, qu'il a fallu des efforts presque surhumains pour y pratiquer une route. Des rochers d'une hauteur immense encaissent, à leur base, un torrent furieux qui roule ses eaux avec un terrible fracas, à travers d'énormes débris que les siècles et les orages ont détachés de leurs flancs. Le chemin est suspendu sur les abîmes, et il est plus d'un endroit où il forme une telle saillie qu'il a été nécessaire de construire des voûtes pour le soutenir. L'œil et le pied hésitent à s'y hasarder; mais bientôt, rassuré par les précautions qui ont été prises pour éviter tout danger, on ne tarde pas à s'aguerrir, et l'âme se plaît au milieu de cette nature si effroyablement poétique. Groupes de rocs hors d'aplomb, chutes d'eau, désordre orageux des nuages, tout vous impressionne et vous enchante. On aime surtout à admirer la variété des tons sur ces stratifications puissantes : le rouge le plus vif se heurte au jaune le plus ardent, et le bleu le plus cru au bleu le plus intense. De

distance en distance, des ponts sont audacieusement jetés sur le torrent. On en compte sept de Pierrefitte à Luz.

#### LES SAVANTS ARTISTES.

BIOGRAPHIE D'ALEXANDRE WILSON.

Suite. — V. 1850, p. 132, 185.

Wilson, ayant quitté son bateau pour se rendre de Louisville à Shelbyville, Frankfort, Lexington, parcourut, chemin faisant, les marécages salés nommés Licks, anciens lieux de rendez-vous des buffles et des mammouths antédiluviens. Peu s'en fallut qu'embourbé lorsqu'il poursuivait un canard sauvage, il n'ajoutât ses os à ceux de la grande agglomération de gigantesques animaux fossiles, découverts en cet endroit. Tantôt il se détournait de sa route pour examiner quelque tombe indienne, quelque informe monument dont la destination est ignorée; tantôt il suivait des bandes d'oiseaux de passage, ou visitait quelqu'un de ces étonnants perchoirs de pigeons, qui couvrent sur plusieurs milles de largeur une étendue de douze à quinze lieues de bois, dont chaque arbre dénudé ploie, et rompt souvent, surchargé de nids accumulés.

Wilson parcourut à cheval les Barrens, contrée qui s'étend entre la rivière Verte et la rivière Rouge. Il y chassa des tétras, des coqs de bruyère, et dans les délicieux bosquets qui s'élevaient à de grandes distances, sur ces plaines nues, mais non stériles, il trouva des figuiers, des sylvies, nombreux sujets pour son bel ouvrage.

« Au delà d'un autre cours d'eau que l'on nomme Little-Barren, dit-il, le pays prend un aspect aussi singulier qu'il était nouveau pour moi ; les arbres, si majestueux jusque-là, dégénèrent en rejetons rabougris. Ces misérables balais étaient assez espacés pour que je pusse voir au travers à un mille de distance. Plus d'ombrages, plus de troncs d'arbres morts, plus de lits de feuilles en décomposition ; mais la surface de la terre entièrement reconverte d'une fraîche verdure parsemée d'admirables fleurs qui m'étaient inconnues. Il semblait que ce sol, jadis de niveau, se fût effondré par quelque cause ignorée ; il formait d'innombrables crevasses en entonnoir, de toute dimension, de 20 à 500 pieds de diamètre sur 6 à 50 de profondeur, sans que les revêtements de verdure s'en trouvaient interrompus. Bientôt, les arbres ayant disparu totalement, l'œil ne rencontre plus que ces concavités vertes qui ontrent leur gueule béante comme pour engloutir le voyageur, et au creux desquelles, à 50 pieds au-dessous du niveau de la plaine, on trouve fréquemment des sources. Au fond d'un de ces entonnoirs, j'ai vu un large ruisseau d'eau limpide sortir d'une caverne d'environ 12 pieds de large sur 7 de haut. Quantité de lichens singuliers, d'un agréable parfum, ornent cette ouverture, et sur une projection du rocher qui la surplombe, une moncherolle avait planté son nid comme la guérite d'une sentinelle. Je m'avançai sous la voûte, marchant dans l'eau, et je pus m'assurer que les dimensions de la caverne, à la distance de 4 à 5 mètres, n'avaient pas varié ; mais l'obscurité me contraignit à revenir sur mes pas. Des myriades de petits poissons se jouaient dans l'eau. »

Wilson visita quelques-unes des cavernes d'où l'on retire du sel de Glauber, surtout du salpêtre, et qui parfois servent de celliers. Il rapporta d'une de ces vastes cavités, après y avoir erré trois heures, plusieurs chauves-souris qui n'avaient encore été décrites nulle part, et de nombreux insectes de la tribu des grillons à longues antennes, de près de 6 pouces de longueur. A en juger par l'excessive terreur qui les faisait reculer, c'était la première fois qu'ils apercevaient la clarté du jour. Plusieurs des souterrains recèlent, à ce que l'on assure, les cadavres d'étrangers assassinés. Un meurtre, raconté à Wilson dans les plus horribles détails, avait été commis, affirmait la voix publique, par le possesseur d'un de ces repaires qui s'enfoncent sous le sol, près des bords de la rivière Rouge. Cet homme, disaient ses voisins, avait caché là les preuves de son crime. La curiosité du voyageur une fois excitée, il voulut visiter l'ancre et voir son propriétaire, dont la demeure était sur le bord de la route. « C'était, dit-il, un noir mulâtre d'une taille au-dessus de la moyenne, inclinant à l'enbonpoint, mais supporté par des jambes grêles, et qui boitait en marchant. Je n'étais pas depuis plus de trois minutes en sa compagnie, qu'il nous invita, moi et un autre voyageur, à descendre dans son souterrain. J'y consentis aussitôt. L'entrée s'ouvrait dans la façade d'un rocher vertical, derrière la maison, par une porte avec serrure et clef. Quelques pots de lait placés près d'un cours d'eau en encombraient le seuil ; les parois ruisselaient d'humidité. Je fis passer notre hôte avec sa lumière en avant, et je le suivis la main sur mes pistolets. J'observais attentivement les lieux tout autour de moi, et j'écoutais, sans l'interrompre, les longues descriptions de mon guide sur la longueur et l'étendue de cet ancre effrayant. Après avoir, à la distance de 50 à 60 mètres, cheminé sous l'horrible voûte, il prétendit d'un rhumatisme pour se dispenser de poursuivre. Je m'aperçus alors que notre compagnon, demeuré en arrière, nous avait laissés tête à tête. M'en fiant à moi-même de ma

propre défense, quelque diabolique tentation qui pût venir à la tête du mulâtre, je le regardai fixement, et lui déclarai qu'il ne pouvait ignorer les propos qui circulaient à l'occasion de cette caverne : « Vous savez ce que je veux dire, ajoutai-je. — Oui, je comprends, répliqua-t-il sans le moindre embarras. Je suis censé m'être défait d'un quidam et l'avoir jeté dans cette cave. Je puis vous raconter l'origine de ce damné mensonge. » Il me récita alors une longue histoire. « Pourquoi ne pas faire explorer votre caverne par deux ou trois voisins de bonne renommée ? lui demandai-je ; leur témoignage vous laverait de tout soupçon. » Il convint que ce serait bien pensé ; mais il ne parut pas croire que la chose en valût la peine. Au retour, j'eus soin de le faire toujours passer devant, lui et sa lanterne. Qu'il soit ou non coupable de l'assassinat, il est certain que sa physionomie et ses manières n'avaient rien de rassurant... »

Les pluies retinrent Wilson à Nashville une semaine. Ensuite il se remit en route, toujours seul, mettant à défi les prédictions sinistres. « Je les attribuai, dit-il, à de vulgaires craintes, à des rapports exagérés, et je m'équipai pour mon entreprise. Je montais un excellent cheval sur lequel je pouvais compter ; j'étais muni de deux pistolets d'arçon chargés, un fusil de chasse passé en bandoulière pendait sur mes épaules ; ma poire à poudre en contenait une livre, et j'avais cinq livres de plomb dans ma ceinture. J'achetai un peu de bœuf fumé, quelques biscuits, et le lundi 4 mai j'étais parti.

» Arrivé au grand Harpath, torrent de plus de 46 mètres de large, dont les eaux roulaient avec rapidité, je n'en pus découvrir le gré. Vu la croissante inondation, il n'y avait pas de temps à perdre ; je me lançai au travers, tournant obliquement la tête de mon cheval. Il plongea, nagea, et, grâce à sa vigueur, je gagnai la rive opposée, la chaleur me permettant de garder sur moi mes habits trempés.

» Le pays offre une succession non interrompue de collines escarpées et de gorges profondes, où j'avais à traverser de larges criques. A l'une d'elles je faillis rester, mon cheval se trouvant enchevêtré au milieu d'une grande quantité de bois flottants. Ça et là quelques fermes solitaires avec leurs grandes cours, où s'ébattaient de petits grillons tout nus, éclaircissaient autour d'elles la profondeur des forêts... La nuit du vendredi, je logeai chez un mineur qui me dit avoir formé, par la découverte des mines, plus de onze compagnies. Toutes l'avaient abandonnée. Je l'exhortai à cultiver sa ferme, comme la plus riche à exploiter. Le lendemain seulement je commençai à observer la croissance des roseaux qui se multiplient à mesure qu'on avance vers le sud, et pullulent jusqu'à obstruer entièrement les bois. La route tournait le long de la haute chaîne de montagnes qui divise les affluents du Cumberland de ceux du Tennessee. Il n'y avait que peu d'habitations ; mais je rencontrai plusieurs bandes de bateliers qui revenaient des Natchez et de la Nouvelle-Orléans. Les détails qu'ils me donnèrent sur les difficultés du chemin m'encouragèrent à me tenir prêt à tout. Aussi sales que des Hottentots, pour tout vêtement ils portaient une chemise et un pantalon de toile à voile noir, crasseux, gras, en lambeaux. Ces hommes, qui descendent le long des nombreux tribulaires de l'Ohio, sont gagés à 40 à 50 dollars par voyage ; le retour est à leurs frais. S'ils ne peuvent guérer une rivière, ils la côtoient, cherchant un arbre tombé ; faute de quoi, ils entrent résolument dans l'eau, leur paquet sur la tête, et, s'ils sont contraints de nager, le laissent glisser sur leurs épaules. Une douzaine de ces braves gens, tout étonnés d'avoir couché sur un plancher avec moi, bâillaient et se détiraient au matin, se plaignant d'un malaise dont ils accusaient la mollesse de leur couche : c'était, depuis une quinzaine, la première nuit qu'ils passaient sous un toit. »

*La fin à une autre livraison.*

DES CURIOSITÉS  
DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A LONDRES EN 1851.

Suite. — Voy. p. 265.

KOH-I-NOOR.

Les diamants et les bijoux sont en très-grand honneur à l'Exposition universelle. C'est autour d'eux que se concentrent les curieux les plus diligents et les plus affamés du plaisir de la contemplation. Ici un policeman; là, deux; plus loin, quatre et même six, sont constamment occupés à hâter le défilé des amateurs. Toutes les fois que l'on entend résonner à ses oreilles, *Pass on! pass on! — Gentlemen and ladies, pass on! — Pass on, gentlemen! — Pass on, ladies! — Pass on! pass on!* (Passez, monsieur et madame, etc.) on peut être certain qu'il y a, non pas anguille sous roche, mais diamant sous verre!

La Russie, la Hollande, la France, l'Inde, l'Angleterre ont chacune exposé soit des parures, soit des pierres rares et de haut prix, et elles semblent lutter à qui réunira le plus de foule autour de leurs vitrines ou de leur cages en fer doré.

La Russie est hors ligne quant à la légèreté de la monture; il semble que les diamants se tiennent les uns contre les autres par une affinité naturelle; le lien métallique qui les unit est presque invisible; le goût même, qui préside à la disposition des pierres, n'est pas sans charme, quoiqu'il très-fortement empreint du cachet russe. L'une des pièces les plus remarquables est un diadème, composé d'une agrégation d'aigrettes, et dans lequel il entre 1800 brillants, 1600 roses, 11 opales dont une de la plus grande beauté, 67 rubis; le tout d'une valeur de 137,000 francs.

L'Inde offre des pierres d'une très-grande dimension; mais qui en général, ne projettent pas de lumière. Les proportions extraordinaires y semblent avoir plus de prix, que la transparence, l'éclat et la nature des reflets. Elle a cependant une supériorité marquée quant aux perles dont elle offre à profusion de remarquables échantillons.

Ce qu'il y a dans cette collection de plus curieux que les pierres, c'est que ce ne sont pas des marchands qui ont exposé des parures; ce sont des souverains, qui se sont dépouillés, qui de son collier, qui de sa ceinture, qui de ses ordres, pour contribuer à la solennité de l'Exposition. On remarque surtout une veste d'apparat, en drap d'or brodé, dont les épaulettes, d'une grosseur monstrueuse, sont littéralement formées de perles énormes, rehaussées elles-mêmes d'énormes émeraudes.

La Hollande se distingue par les bijoux de M. Hope, exposés dans une cage dorée. Chacun de ces objets précieux est une rareté particulière. Ici c'est la plus grosse perle connue, pesant trois onces (85 grammes) et de près de deux pouces de longueur, à côté du plus gros œil de chat, dont on connaît l'existence; là c'est le *saphir merveilleux*, qui a appartenu à Philippe-Égalité et a servi de sujet à l'une des plus jolies nouvelles écrites par madame de Genlis; plus loin est un autre saphir rayonné pesant 234 grains (15 grammes) et un autre œil de chat à reflet d'or; on voit aussi la poignée de l'épée du roi Murat, formée d'une seule aigermarine. Puis ce sont des opales, des topazes, des rubis, des escarboucles, des émeraudes remarquables ou par une teinte très-rare, ou par le souvenir des personnes qui les ont possédés, ou par quelques jeux de la nature, ou par des tailles inusitées. Dans cette cage, ce qui fait le plus grand mérite, c'est la valeur historique des objets, plus que les phénomènes naturels qu'il représente; mais M. Hope a exposé aussi dans le quartier anglais son fameux *diamant bleu*, qui est vraiment très-beau.

Ce qui caractérise les diamants et les perles de la France, ce n'est pas tant la richesse que la grâce des formes et le fini des détails. La reine d'Espagne a permis qu'un orfèvre parisien, Lemonnier, exposât les parures éclatantes, en émeraudes, brillants et perles, qu'elle lui a achetées tout récemment. On y distingue deux émeraudes magnifiques de grosseur et de teintes; la coiffure contient 8500 pierres; toutes les feuilles sont en émeraudes, les fleurs épanouies en brillants et les boutons en perles. Une vitrine, formant à elle seule trophée dans la grande nef, est occupée par cette exposition de parures de la reine d'Espagne, et c'est l'une de celles dont on approche le plus difficilement; elle fait concurrence (tant le goût est chose de valeur) à son voisin le *Koh-i-Noor*, ce diamant merveilleux, dont le prix est porté par quelques-uns à 50 millions.

Le Koh-i-Noor est exposé par la reine d'Angleterre à laquelle il appartient; car sa majesté la souveraine de l'empire Britannique est classée sur le catalogue officiel à un shelling, comme le plus humble des exposants du Palais de Cristal; son époux le prince Albert, son fils le prince de Galles ont aussi exposé des curiosités ou des raretés merveilleuses pour le goût ou pour le travail. Ducs et duchesses, pairs d'Angleterre et membres du parlement ont suivi cet exemple; et le public est ainsi appelé à jouir de la vue d'une multitude d'objets, renfermés jusqu'à ce jour dans les écrins ou dans les coffres-forts.

*Montagne de lumière*, telle est la signification du nom de *Koh-i-Noor*. Quant à être une *montagne*, en égard aux autres diamants, on peut lui reconnaître ce mérite; mais quant à être une montagne de *lumière*, c'est autre chose. Malgré les plus louables efforts pour lui faire lancer des feux, ni bees de gaz, ni soleil n'ont pu rendre encore cette montagne aussi lumineuse, que le serait une habile agrégation de diamants bien taillés! Les inconvénients de la grandeur ne peuvent pas être manifestés avec plus d'évidence que par ce gigantesque diamant indien. On l'estime 50 millions, avons-nous dit; mais il est bien clair que c'est une valeur purement idéale. Les économistes nous apprennent que la fixation de la valeur se fait par le commun accord de l'offre et de la demande. Or, ici, rien de pareil n'a lieu; chacun est donc libre de croire qu'il se trouvera peu de demandeurs, si la fantaisie prenait de l'offrir. La valeur d'une pièce de cette rareté extraordinaire ne peut être évaluée d'après les règles communes. Toutefois, si l'on devait l'apprécier d'après les maux qu'elle a causés, peut-être trouverait-on que son existence coûte à l'humanité plus de 50 millions de larmes, de deuil, de sang et d'argent.

Le Koh-i-Noor a été souvent dans l'Inde la cause de guerres à outrance entre les souverains. L'arracher avec la vie au prince qui s'en glorifiait et le placer à l'instant au pommeau de son épée ou à l'aigrette de sa coiffure était une prouesse de chevalerie indienne toute semblable à celle qui poussait les paladins à s'égorger pour la possession de la lance d'Astolphe, d'un bouclier, d'un cheval de guerre, ou d'une *Durandal*! Et c'était à vous, pauvres peuples, de fournir les sanglantes sueurs! Le Koh-i-Noor appartenait en dernier lieu à Reinjit-Singhi; par suite des révolutions indiennes, il est devenu la propriété de la compagnie des Indes, qui a jugé devoir l'exiler d'un pays où il était responsable de tant de crimes et l'offrir en gracieux hommage à la reine Victoria.

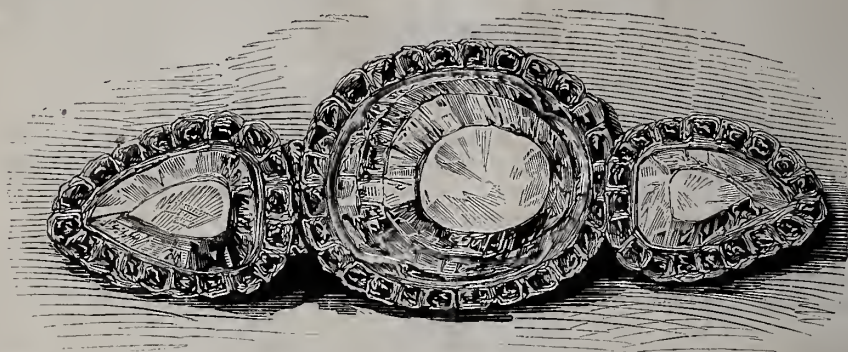
O Koh-i-Noor! repose tranquille maintenant en ta cage dorée, sous la protection des constables, tu n'en sortiras désormais que pour orner le diadème ou le corsage d'une honnête mère de famille, d'une reine de l'Occident; loin de briller d'un funeste éclat sous le soleil des batailles, tu ne jetteras plus que des feux innocents dans les fêtes les plus pacifiques!

Pour en finir avec les diamants, les pierreries et les perles, il est utile de dire que les principaux joailliers de

l'Angleterre en ont exposé avec une profusion qui donnerait à croire que la lampe d'Aladin s'est retrouvée en quelques caves souterraines. Morel, entre autres, cet ouvrier artiste, ce Parisien, ancien associé de Duponchel, et qui est allé porter ses talents de l'autre côté de la Manche, expose un bouquet de diamants et de rubis, estimé à 375,000 francs. Mais c'est à l'ancienne maison Storr et Mortimer qu'il est réservé d'exposer les objets les plus riches de toute l'Exposition. C'est par millions et par millions réalisables, qu'il faut compter la valeur de leur étalage. Le Koh-i-Noor a plutôt l'air d'un morceau de cristal taillé que d'un diamant étincelant ; tandis que les parures, les diadèmes, les coiffures, les nœuds, les bracelets, les rivières de Storr et Mortimer, éblouissent littéralement ; c'est une profusion inouïe de cascades ruisselantes. Les pierres sont énormes, elles jettent

mille feux de toutes couleurs. Les diamants colorés en rose, en bleu, en jaune, en vert, luttent avec les topazes, émeraudes, opales, rubis et perles pour relever les diamants blancs, qui sont la base de tous les bijoux. A cette vue, certains visiteurs deviennent muets comme des poissons, retiennent leur haleine et demeureraient cloués au sol, si la voix ou même le poignet des constables ne leur faisaient vider la place.

La multitude de diamants et de pierres précieuses, qui abondent à l'Exposition ont donné lieu à quelques réflexions désobligeantes pour les exposants de ces objets précieux. Les partisans de l'utile ont été quelque peu scandalisés de voir les riches curiosités ou les raretés de luxe usurper la place des produits industriels, dans un palais élevé non au luxe, mais à l'industrie de toutes les nations. Ils ont demandé à

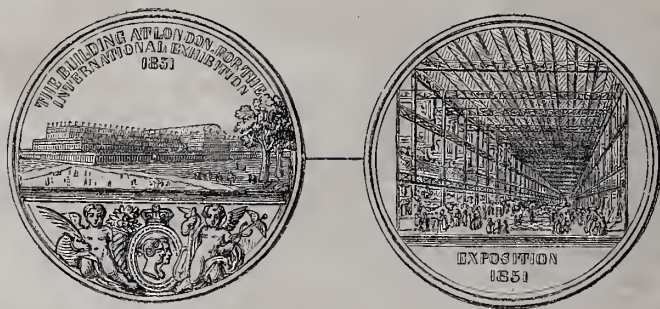


Koh-i-Noor (Montagne de Lumière).

quoi servaient, pour le bonheur humain, ces petites masses de lumière condensée, conservés de siècles en siècles avec tant de précaution, et ils n'ont pas manqué de peindre énergiquement la vanité, l'orgueil, l'impudence, développés souvent dans les âmes faibles ou vicieuses par la possession de

ces parures éclatantes ; les beaux-arts ont été enveloppés sous une semblable réprobation.

Ces observations ne sont pas sans réponse. Il ne faut pas oublier que si, à son origine, l'Exposition de Londres ne semblait devoir être qu'une simple reproduction de celles dont



Une des médailles commémoratives de l'Exposition universelle de 1851.

la France a glorieusement donné l'exemple depuis un demi-siècle, elle a plus tard revêtu un caractère différent. Elle s'est transformée en fête au profit de toutes les classes de la société et de toutes les nations. Sans cesser d'être un rendez-vous d'étude et de travail, elle a pris la forme d'une cérémonie solennelle. Or, de tous temps et chez tous les peuples, les merveilles naturelles aussi bien que les chefs-d'œuvre des arts ont été destinés à l'ornement des fêtes publiques. Pourquoi refuserait-on de recevoir dans le palais de l'Industrie les raretés et les belles choses, les objets de luxe et de beaux-arts qui attirent et charment les visiteurs ? Les choses utiles ne perdent rien à se trouver au voisinage du

goût et de la grâce. Sans doute, le résultat définitif de l'Exposition universelle doit être un enseignement mutuel ; sans doute l'exercice des comparaisons et l'exemple des modèles étalés ne peuvent manquer de fortifier le jugement des visiteurs ; sans doute, enfin, l'émulation y trouvera ses plus énergiques ressorts ; mais on peut reconnaître à cette solennité une plus haute mission encore, celle d'exercer une action morale puissante sur les relations des hommes ; celle de former le premier anneau d'une chaîne de fêtes et de cérémonies internationales, échanges de peuple à peuple, et destinées à préparer le code d'une paix universelle et constante.



## JEUNE MAURESQUE.



L'EST. HOJELIN, REIMPR.

Jeune Mauresque. — D'après Murillo.

Outre leurs compositions combinées, les peintres les plus célèbres ont laissé des œuvres pour ainsi dire fortuites dans lesquelles ils n'ont eu d'autre intention que de reproduire l'aspect d'un site ou d'une physionomie qui avait arrêté leurs regards. C'était pour ces rencontres que quelques-uns portaient à leur ceinture des tablettes destinées à recevoir l'esquisse de tout ce que leur art semblait devoir traduire heu-

reusement. L'école flamande abonde en études de ce genre. Bien que le peintre n'y ait mis visiblement aucune intention, on cherche, malgré soi, l'explication de son œuvre, on veut lui donner un sens; l'imagination compose l'églogue, la satire ou le poème que l'artiste n'a point songé à écrire. En nous efforçant ainsi de deviner quelque chose sous ces traits, sous ces formes qui n'ont prétendu qu'à la grâce du pittoresque

ou de la couleur, suivons-nous une habitude? n'obéissons-nous point plutôt à une impression clairvoyante? En d'autres termes, est-il possible de reproduire, à l'aide du pinceau, un des aspects de la vie d'une époque sans y mettre une part de sa poésie et de son histoire?

Pour notre part, nous ne le pensons pas. Chaque siècle a son soleil moral qui éclaire tout. L'artiste choisit en vain au hasard son personnage ou son coin d'horizon; il ne peut pas plus empêcher son œuvre de révéler le monde qui lui a servi de modèle, qu'il n'empêcherait le rayon qui éclaire son tableau de marquer la saison et l'heure du jour.

Les paysages et les portraits eux-mêmes ne racontent point, comme on pourrait croire, un seul site ou un seul personnage, mais le caractère général du temps et du pays auquel ils appartiennent. Pour celui qui sait regarder, une maison, des arbres, un troupeau, sont pleins de révélations sur le climat et les mœurs; un habillement, un air de tête, donnent mille détails intimes sur une époque.

Parcourez, si vous voulez vous en convaincre, le Musée de Versailles! regardez ces galeries d'hommes et de femmes historiques dont les traits nous ont été conservés, et voyez s'il est possible de confondre les temps, d'attribuer une physionomie du siècle de Louis XI à celui de Louis XII; de faire d'un haut baron du temps de saint Louis, même en oubliant son costume, un marquis de la cour de Louis XV?

Cependant ces observations, faciles quand il s'agit de distinguer les caractères généraux ou d'analyser un visage historique, deviennent plus confuses à mesure que l'on descend au détail et à la physionomie vulgaire. Ce qu'a écrit le crayon de l'artiste reste souvent à l'état de ces hiéroglyphes pour lesquels il y a plusieurs clefs, donnant des sens contradictoires; l'accent de la peinture n'est quelquefois ni assez net, ni assez haut pour que l'on soit certain de l'entendre bien clairement, et en croyant traduire son langage, on peut ne traduire que sa pensée.

Telle n'est point, à notre avis, l'étude de femme de Murillo que reproduit notre gravure. Il nous semble que la beauté un peu matérielle de cette jeune fille, que son geste et son sourire conviennent bien à la femme mauresque dont le rôle n'est point de partager la vie d'un époux en égale, mais de la distraire et de l'embellir en esclave. Ces roses qu'elle semble offrir avec une soumission souriante sont un symbole; c'est sa jeunesse, sa grâce, sa gaieté qu'elle donne au maître sans pouvoir rien exiger en retour; tout au plus lui laissera-t-on cette pauvre fleur prélevée sur la moisson pour orner son turban et qui le soir sera fanée comme ses espérances.

Certes il ne suffirait point d'enlever l'écharpe bariolée et de changer la coiffure pour faire de cette Mauresque une chrétienne. Ce n'est point là l'expression chaste et fière d'une Cymodocée. Peut-être Murillo avait-il rencontré cette jeune fille à la porte de quelqu'une des vieilles demeures autrefois possédées par ses ancêtres, sur le pont d'un navire de Tunis ou de Tripoli ancré au fond d'une rade espagnole, ou parmi les bandes errantes des *Gitanos*. Au premier coup d'œil, le caractère étranger de cette figure aura saisi l'artiste et il l'aura jetée sur sa toile sans autre intention que de rendre une sensation reçue; mais parce que cette sensation comprenait tout, elle nous a tout révélé; sous l'enveloppe, elle a laissé voir le dedans; et le pourtour est devenu un type.

Là est surtout le caractère des grands peintres: qu'ils y pensent ou non, ils reproduisent ce qu'ils ont regardé avec des finesses qui ne laissent rien échapper; ce sont des miroirs qui, lors même qu'ils n'y pensent pas, nous reflètent les images avec toutes les couleurs, tous les mouvements et toutes les nuances de la réalité.

## LES GUÊPES ET LES PLAIDEURS.

Racine nous a raconté lui-même comment la lecture des *Guêpes* d'Aristophane lui donna l'idée de sa comédie des *Plaideurs*. Il voulut d'abord en faire une farce pour le fameux acteur italien Tiberio Fiorelli, qui avait créé le plaisant personnage de Scaramouche, mais son départ l'obligea à changer ses plans. « Quelques-uns de mes amis, dit-il, eurent envie de voir, sur notre propre théâtre, un échafaudage d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la première proposition qu'ils m'en firent... Je leur dis que j'aimerais mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence que la liberté de Plaute et d'Aristophane. On me répondit que ce n'était pas une comédie qu'on me demandait, et qu'on voulait seulement voir si les bons mots de ce dernier auraient quelque grâce dans notre langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une pièce qui ne tarda guère à être achevée.

» Cependant la plupart du monde ne se soucie point de l'intention ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on aurait fait une tragédie; ceux mêmes qui s'y étaient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles et trouvèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire; quelques autres s'imaginèrent qu'il était bienséant à eux de s'y ennuier... La pièce fut bientôt après jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjouir, et ceux qui avaient cru se déshonorer de rire à Paris furent peut-être obligés de rire à Versailles pour se faire honneur. »

Racine ajoute que les termes de chicane dont il a entremêlé sa pièce lui ont été fournis par un procès que « ni ses juges ni lui n'avaient jamais bien entendu; » il constate en fin la décence de sa pièce « à une époque, dit-il, où le théâtre retombe dans la grossièreté et la barbarie! » Il est curieux d'entendre l'auteur d'*Athalie* parler ainsi du grand siècle littéraire. On voit qu'à toutes les époques on a crié à la décadence, et que la postérité n'est pas tenue de prendre au mot la mauvaise humeur des contemporains.

Quoi qu'il en soit, ceux qui connaissent les *Plaideurs* sans connaître la comédie d'Aristophane peuvent croire, d'après les explications précédentes, que la pièce de Racine est une imitation très-fidèle de la pièce grecque; or il n'en est rien. Le poète français, qui sortait de son genre habituel et qui craignait de paraître trop gai, voulut sans doute s'abriter derrière un nom célèbre de l'antiquité, s'excuser de ses plaisanteries en les attribuant à un autre; mais, en réalité, les *Guêpes* ont été le prétexte plutôt que l'original des *Plaideurs*; si la première comédie a inspiré l'autre ce qui est évident, c'est seulement en lui fournissant un thème à varier. Le point de départ semble le même, mais l'intention, les détails, les personnages mêmes, diffèrent essentiellement.

Aristophane n'a point voulu, comme Racine, railler les gens de robe et les plaideurs de profession; sa comédie avait une portée politique plus générale; elle attaquait une institution même de la république.

On sait que les tribus choisissaient chaque année leurs juges; tout citoyen âgé de trente ans pouvait prétendre à ces fonctions; elles donnaient une certaine importance, permettaient de passer le jour à entendre des harangues ou à discuter des questions controversées, ce qui était une passion pour tous les Athéniens; enfin elles rapportaient un salaire de trois oboles, c'est-à-dire de quoi satisfaire aux besoins journaliers. Aussi y avait-il toujours un nombre immense de concurrents pour ces deux mille places de juges qui se réunissaient en plein air dans la place *Héliée*, séparés de la foule par une simple corde. En raillant la *manie de juger*, Aristophane raillait donc le peuple athénien tout entier; sa comédie était une satire des mœurs publiques de son temps, comme le serait chez nous une pièce dans la-

quelle, à propos des innombrables candidatures politiques, ou attaquerait la manie de gouverner.

Le poëte grec nous représente les juges héliastes sous forme de *guêpes* et armés d'un aiguillon qui symbolise leur naturel agressif et malfaisant; de là le titre de sa comédie.

Lorsque la pièce commence, on aperçoit deux esclaves qui font la garde à la porte de *Philocléon*, devenu fou par la manie de juger et que son fils *Bdelycléon* veut retenir au logis. Le vieil héliaste emploie toutes espèces de ruses pour s'échapper; il monte d'abord par la cheminée, puis ordonne d'aller vendre son âne au marché et se cache sous le ventre de l'animal; mais on le force à rentrer et on le renferme.

Alors passe le chœur des héliastes, vêtus en guêpes; ils se rendent au tribunal et appellent en passant *Philocléon*. Celui-ci leur déclare qu'il est prisonnier, que son fils ne veut plus le laisser prononcer de condamnation, qu'il le force à rester paisible et à faire bonne chère. Tous s'écrient que c'est un scélérat qui trame quelque conspiration; on excite le vieillard à s'enfuir. Il rongé le filet dont la fenêtre est garnie et veut descendre dans la rue au moyen d'une corde; mais le fils arrive avec les esclaves. Grand débat! Le chœur déclare que *Bdelycléon* est un ami du Lacédémomien *Brasidas* et qu'il désire la tyrannie! C'était l'accusation ordinaire par laquelle on rendait suspects aux Athéniens les citoyens riches ou illustres. *Aristophane*, qui appartenait au parti aristocratique, ne manque pas de relever plaisamment cette banale accusation.

— Encore! s'écrie *Bdelycléon*; tout est donc pour nous tyrannie et conspiration? Sérieux ou frivole, on trouve toujours quelque grief; ce mot est aujourd'hui aussi commun que le poisson salé; il retentit dans tous les coins du marché. Quand on achète du poisson, si l'on préfère les orphes aux membrades, le marchand de membrades crie aussitôt: « La cuisine de cet homme sent furieusement la tyrannie! » Qu'un autre demande du poireau pour assaisonner ses anchois, la marchande de légumes le regarde de travers et lui dit: « Il te faut du poireau, c'est que tu vises à la tyrannie. »

Mais *Philocléon* ne veut rien écouter; il s'indigne de ce qu'on l'empêche de prendre sa place parmi les héliastes, et, comme le *Dandin* de *Racine*, il énumère tous les avantages de ses fonctions de juge. Il est curieux de comparer les vers français au texte d'*Aristophane*.

« Quelle vie est plus délicate que celle d'un héliaste! dit *Philocléon*; où y a-t-il un animal plus redoutable, surtout quand il est vieux? Dès que je parais à l'*Héliée*, je me sens pressé par une main qui a volé les deniers de l'État; le coupable tombe à mes pieds en s'écriant d'une voix plaintive: « Aie pitié de moi, mon père, je t'en conjure par les » larcins que tu as commis toi-même dans les charges publiques ou l'approvisionnement des troupes. » Eh bien! il ne saurait pas même que j'existe, si je ne l'avais pas acquitté une première fois. Ensuite je prends place au tribunal... Quelles caresses ne fait-on pas alors aux juges! Les uns déplorent leur misère; les autres me racontent quelques traits comiques de l'acteur *Ésope*; un troisième essaie un bon mot pour désarmer ma rigueur. Si rien de tout cela ne me touche, ils amènent leurs enfants par la main, filles et garçons; ils s'inclinent et se mettent à crier tous ensemble. Le père me supplie comme un dieu en disant: « Si tu aimes la voix des » agneaux, sois sensible à celle de ce petit garçon; si tu » aimes les petites truies, sois touché de la voix de ma fille. » Alors mon humeur se radoucit. N'est-ce pas là véritablement régner et être au-dessus des richesses? »

Le fils répond en signalant tous les inconvénients de ce jury athénien; c'est un plaidoyer sérieux et éloquent contre l'institution elle-même. *Philocléon* et le chœur finissent par être persuadés.

Le vieux héliaste s'inquiète seulement de n'avoir plus à juger, et *Bdelycléon* lui propose de rendre la justice dans sa

propre maison. Le chien *Labès*, qui a emporté un fromage de Sicile, est le premier accusé. *Aristophane* fait ici allusion à *Lachès*, général athénien envoyé en Sicile à la tête de la flotte et que l'on avait accusé de concussion. On prend toutes les dispositions usitées à l'*Héliée*, en les parodiant de la façon la plus grotesque. Le panier d'osier dans lequel on engraisse les petits pourceaux sert de barre pour le tribunal; des pots de cuisine sont transformés en urnes pour les votes. *Xanthias*, l'un des esclaves, parle au nom du chien qui accuse; *Bdelycléon* pour le chien accusé. Il y a dans le premier plaidoyer plusieurs épigrammes contre *Cléon*, alors chef du parti démocratique à Athènes, et que *Xanthias* accuse d'être, comme *Labès*, « bon aboyeur et lécheur de marmites. » Il produit en outre les témoins du crime commis par le chien ravisseur: ce sont un plat, un pilon, un grill et une râcloire à fromage. *Bdelycléon*, de son côté, produit le petit couteau qui sert à couper les portions; il rappelle les services rendus par *Labès* et finit par le mouvement oratoire que *Racine* a si heureusement imité; il présente les petits chiens de *Labès*:

Venez, pauvres enfants qu'on veut rendre orphelins,  
Venez faire parler vos esprits enfantins.

*Philocléon* s'attendrit malgré lui; cependant il résiste, et veut voter pour la condamnation; mais son fils s'arrange de manière qu'il se trompe d'urne: *Labès* est absous! A cette nouvelle, *Philocléon* s'évanouit de saisissement; lorsqu'il revient à lui, il joint les mains et s'écrie:

« Comment supporterai-je l'idée d'avoir absous un accusé? Que vais-je devenir? Dieux révérez, pardonnez-moi; j'ai fait involontairement, ce n'est pas mon habitude. »

Ici finit la première partie de la pièce, la seule qu'ait imitée *Racine*.

Après la parabase, espèce d'intermède dans lequel l'auteur s'adresse directement au public, selon l'usage, pour se louer lui-même et expliquer son sujet, l'action reprend, mais toute différente; une seconde comédie commence et forme la contre-partie de la première. *Philocléon*, guéri de sa manie de juger, est devenu un homme de plaisir, un tapageur, un libertin, et se rend aussi insupportable par ses nouveaux travers qu'il l'était par son ancienne manie.

#### CAISSE DE RETRAITES

ET PENSIONS VIAGÈRES POUR LA VIEillesse,

FONDÉES PAR L'ÉTAT EN 1851 (1).

La vieillesse est, pour un très-grand nombre d'hommes, un âge de misère et de chagrin. Il n'y a en effet que trois moyens de traverser cette dernière et triste saison de la vie: ou profiter des ressources mises de côté pendant la vie active, ou chercher des secours dans sa famille, ou bien enfin réclamer ceux de la bienfaisance publique.

Tout homme de cœur préfère sans hésiter le premier de ces trois partis.

Mais comment l'homme se préparera-t-il pendant sa vie active, un peu d'aisance pour la vieillesse? entre quelles mains intelligentes et sûres placera-t-il le dépôt de ses économies pour les retrouver de longues années après? qui lui en garantira le remboursement? qui les fera valoir? qui le gardera contre la tentation de faire servir ces économies aux fantaisies accidentelles, sans attendre des années d'inévitables besoins?

L'institution publique de la *caisse des retraites* a pour but de résoudre une partie de ces difficultés.

Tout homme, désormais, s'il peut faire une faible économie sur le produit de son travail, peut mettre ses vieux jours à l'abri du besoin, et préparer de ses propres mains son avenir.

(1) Voy. les instructions ministérielles.

La caisse des *dépôts et consignations*, ou les receveurs généraux et particuliers dans les départements, reçoivent les dépôts par somme de *cinq francs* et au-dessus, par multiples de 5, comme 10, 15, 20, 25 et ainsi de suite.

Après le trimestre où la somme est versée, elle commence à porter intérêt et à s'accroître en raison des chances de mortalité, au profit du déposant ou de la personne qu'il lui plaît d'indiquer.

En versant, le déposant déclare s'il veut que la pension se compose du capital et des intérêts capitalisés, ou bien que le capital revienne après lui à ses ayants droit, les intérêts seuls étant comptés pour la pension. Si le capital est réservé, les héritiers le retrouvent après la mort du déposant; mais il en résulte nécessairement que la pension sera moins élevée.

Les versements se font à des époques régulières ou indéterminées; ce ne sont pas des engagements rigoureux qu'on ne puisse interrompre. On verse quand on veut et peut verser; la rente viagère sera toujours en proportion des versements faits et de l'âge où ils auront été faits.

L'ouverture de la pension n'a point lieu avant 50 ans, à moins de cas exceptionnels, d'infirmités ou blessures graves; mais le déposant reste libre d'en fixer lui-même l'époque entre 50 et 60 ans, et la pension est nécessairement plus forte si elle commence plus tard, parce qu'à cette époque les chances de vie diminuent rapidement.

La pension sera aussi, naturellement, plus ou moins forte, et la somme à verser en une fois ou à verser chaque année plus ou moins élevée, selon que le versement sera fait à un âge plus ou moins avancé. Il peut être commencé dès l'âge de trois ans.

Des tables, préparées par le gouvernement, apprennent au déposant, au moment même où il verse, quelle pension il s'assure par son dépôt, selon qu'il réserve ou non le capital, et aussi, suivant l'âge auquel il verse et l'âge auquel s'ouvrira la pension.

Les pensions ne peuvent être ni cédées, ni saisies que pour ce qui dépasserait la rente de 360 fr.

Les sommes versées, et qui pourraient l'être en fraude des créanciers, sont saisissables pendant l'année qui suit le versement.

Le maximum de la pension est fixé à 600 fr.

Toute somme qui dépasse le capital nécessaire pour obtenir le maximum est restituée sans intérêts.

L'État garantit le service des pensions.

Les dépôts sont employés à l'achat de rentes sur l'État.

Tous les frais d'administration sont supportés par le trésor public.

La caisse est administrée par une haute commission présidée par le ministre du commerce.

C'est surtout à l'ouvrier isolé et au jeune ouvrier que la caisse de retraites offre une ressource précieuse.

Ou il restera seul et sans famille toute sa vie, et personne n'aura soin de sa vieillesse, s'il n'y a pourvu lui-même;

Ou il deviendra chef de famille : ses charges augmenteront; sa vieillesse sera d'autant plus pénible, s'il n'y a songé d'avance.

Veut-il être sûr d'avoir à soixante ans une pension de 600 fr. ?

30 fr. par an, ou *deux sous* par jour de travail depuis vingt ans lui assurent cette position.

44 fr. par an ou 14 cent. par jour suffiront, s'il commence à vingt-cinq ans.

60 fr. par an seront nécessaires, s'il ne commence qu'à trente ans; mais 600 fr. est un maximum qui n'est pas nécessaire à tous, et on peut se contenter de la moitié si l'on ne peut économiser davantage.

C'est surtout dans la jeunesse qu'il est important de faire des versements plus élevés, puisqu'une faible somme multipliée par les années suffit pour acheter le bienfait d'une retraite.

Cet avenir d'une retraite est une véritable dot à apporter plus tard au moment du mariage, car c'est une valeur réelle que la certitude de n'être pas, dans ses vieux jours, à charge à sa famille.

L'ouvrier qui gagne 1 fr. 50 c. et qui perd un jour par semaine, sacrifiant, outre son salaire qu'il ne gagne pas, une dépense souvent égale, perd 3 fr. par semaine, ou par an 156 fr.

S'il se laisse aller à quelques habitudes de dépenses qui ne sont pas indispensables, la moindre dépense journalière de ce genre représente, au bout de l'année, bien des fois ce qu'il faudrait pour s'assurer une vieillesse heureuse et indépendante.

Au moment où les retraites sont instituées, beaucoup d'ouvriers sont trop âgés pour en recueillir pour eux-mêmes tous les avantages, à moins qu'ils n'aient un capital d'économie déjà réalisé, et alors le meilleur emploi qu'ils en puissent faire, est probablement de le verser, en une fois, pour s'assurer une rente viagère. 400 francs versés en une fois, à l'âge de cinquante ans, et 300 francs par an, jusqu'à soixante ans, assureront, à cet âge, une pension de 570 fr.

Mais, s'ils sont pères de famille, ils peuvent assurer tout le bénéfice de l'institution nouvelle à leurs enfants. Or les versements faits pour les enfants sont les plus avantageux de tous. Les moindres sommes, les plus petits cadeaux, les plus minimes récompenses, peuvent, étant placés à la caisse des retraites, produire insensiblement les plus précieux résultats.

Un sou par jour de travail (à raison de trois cents jours par an), déposé pour un enfant de trois ans, et versé ensuite chaque année jusqu'à cinquante ans, assure à cinquante-six ans et trois mois, 600 fr. de pension.

400 fr. en une seule fois, déposés pour un enfant de trois ans, produiront, à cinquante ans, 598 fr.

150 fr. placés de même produiront, si l'on attend jusqu'à soixante ans, 575 fr.

Pour un enfant de dix ans, 450 fr. placés en une seule fois assurent, à soixante ans, 358 fr. de pension.

Que de parents, que de bienfaiteurs voudront procurer à leurs enfants, à leurs protégés, de tels avantages, et se donner à eux-mêmes, qui comprennent le poids de la vieillesse, la consolation d'en diminuer, pour leurs descendants, les épreuves!

Nous avons indiqué que les versements peuvent être faits, soit à la caisse des dépôts et consignations à Paris, soit chez ses préposés dans les départements, c'est-à-dire chez les receveurs généraux ou receveurs particuliers des finances; mais il n'est pas nécessaire qu'ils soient faits directement par les déposants, et ils seront, au contraire, faits le plus souvent par des *intermédiaires*, c'est-à-dire par des personnes qui, agissant à la fois pour plusieurs déposants, feront les dépôts sans aucun embarras pour eux et d'une manière plus facile pour l'administration.

Les premiers intermédiaires seront naturellement les caisses d'épargne, déjà dépositaires bénévoles des petites économies, qu'elles accroissent par l'accumulation des intérêts; viennent ensuite les chefs des grandes compagnies industrielles, les patrons dans les usines et ateliers, les sociétés de secours mutuels, les sociétés charitables, les personnes bienfaisantes, et enfin des associations entre les déposants eux-mêmes, chargeant un d'entre eux de ce soin que tous ne pourraient prendre en même temps. Ce qu'il faut éviter seulement, c'est que ce service de bienfaisance ne devienne un métier salarié.

Au moment du premier versement, le déposant doit faire les déclarations prescrites par le règlement : ses nom, prénoms, âge, lieu de naissance, domicile; s'il est marié ou non; s'il entend faire réserve du capital, et à quel âge il demande à entrer en jouissance de la pension.

Il doit produire son acte de naissance, constatant son âge

et sa qualité de Français, et les autres actes que sa position particulière peut rendre nécessaires.

Les mêmes déclarations et productions d'actes ne sont pas exigées pour les versements ultérieurs, tant que rien n'est changé dans l'état civil ou les dispositions du déposant. Les versements peuvent être faits à toute époque. Il n'y a aucune obligation de les continuer; chaque versement vient ajouter une rente aux rentes déjà acquises.

Les sommes déposées portent intérêt à partir du premier jour du trimestre qui suit le versement; c'est donc surtout avant la fin du trimestre qu'il faut penser à faire ces dépôts.

Le livret sera remis au déposant lors du premier versement, moyennant le simple remboursement des frais (25 c.).

Il doit être rapporté à chaque versement; la somme versée y est consignée, et le reçu est signé par le préposé de la caisse des dépôts et visé par le préfet ou sous-préfet dans les

départements, et à Paris par le contrôleur de la caisse; pour l'accomplissement de ces formalités, le livret reste déposé pendant quelques jours.

A l'époque de l'ouverture de la retraite, le livret est remplacé par une inscription de rente viagère sur l'État.

On a commencé à recevoir les versements au mois de mai 1851.

#### LE BALÆNICEPS REX,

##### OISEAU D'AFRIQUE RÉCEMMENT DÉCOUVERT.

Cet oiseau, découvert sur la côte occidentale de l'Afrique par M. Gould, ornithologiste anglais, ressemble, sous plusieurs rapports, à un autre oiseau de l'Amérique du Sud, appartenant



Le Balæniceps rex, GOULD. — Dessin de P. Oudart.

nant à la famille des *Cochlorhinques* de M. Lesson et connu sous le nom de Savacou (*Canceroma* Linn.)

La terminaison du bec et la forme des pattes rappelle aussi un oiseau, aujourd'hui perdu, que nous avons, il y a déjà longtemps, mis sous les yeux de nos lecteurs, le Dodo ou Dronte, animal dont l'on ne possède qu'une tête et une patte fossile. (Voy. la Table des dix premières années.)

Le bec du *Balæniceps rex* (1), en forme de cuiller, est très-large, il est jaune chez le mâle, et brun-rouge chez la femelle. Sa crête convexe, arrondie à la partie supérieure et terminée en crochet à son extrémité, est de couleur brunâtre ardoisée tranchant sur le fond jaune du bec; les narines sont

allongées. Le milieu de la mandibule inférieure est membraneux. Le tour des yeux est nu et de couleur jaune. Les yeux sont d'un brun gris clair. Les tarsi sont allongés et couverts d'écaillés fines, ce qui distingue cet oiseau des vrais échassiers, qui ont au contraire les écaillés allongées.

La couleur générale est à peu de chose près celle du Savacou, c'est-à-dire d'un gris cendré clair sur le dos et les pattes, et d'un gris pâle au ventre.

Les plumes du derrière de la tête sont allongées et forment une sorte de houppes. La taille de l'oiseau paraît être celle du Jabira d'Amérique. D'après un dessin de M. Gould il aurait 127 centimètres de longueur. Ses mœurs n'ont pas encore été étudiées. On ne connaît jusqu'ici en Europe que le seul couple apporté par M. Gould en Angleterre. On suppose seulement que le *Balæniceps rex* habite dans les savanes noyées

(1) *Balæniceps*, mot tiré de *balæna*, baleine, à cause, dit-on, de la forme du bec.

de l'Afrique où il vit de mollusques, de poissons et de reptiles, qu'il saisit aisément avec son large bec.

Il est à désirer que le Muséum d'histoire naturelle de Paris puisse se procurer cet oiseau et lui assigner, d'une manière définitive, sa véritable place ornithologique.

### MIGRATIONS DES OISEAUX,

PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 98, 201.

III. *Circonstances diverses qui précèdent ou accompagnent le départ des oiseaux migrateurs.* (Suite.) — *Durée du voyage.* — *Espaces parcourus.* — *Prodigieuses excursions.*

La durée du voyage est variable ; elle dépend de plusieurs circonstances, et, en premier lieu, de la nature même du vol, qui peut être plus ou moins rapide ou lent, intermittent ou continu. Certaines espèces volent à de très-grandes hauteurs, traversant pour ainsi dire d'un seul trait l'espace tout entier qu'elles ont à parcourir, sans toucher une seule fois à terre, depuis le point du départ jusqu'à celui de l'arrivée. Pour elles, évidemment, le voyage est de plus courte durée que pour celles qui s'arrêtent à divers intervalles en route, prenant çà et là du repos ou de la nourriture ; d'autant plus qu'aux régions élevées où elles dirigent leur vol, les premières ne rencontrent guère d'entraves qui ralentissent leur marche ; tout au plus sont-elles parfois retardées par les vents défavorables. En outre, ces espèces sont d'ordinaire les mieux conformées pour une locomotion puissante et rapide. L'oie sauvage parcourt jusqu'à quarante milles à l'heure ; les pigeons domestiques, dont nous avons parlé précédemment, font jusqu'à soixante-quinze lieues en quatre heures et demie environ ; le pigeon sauvage, dont le vol est si rapide, peut faire cent soixante-dix lieues sans se reposer à terre. On a vu de ces oiseaux, aux Etats-Unis, où ils abondent en quelques localités, se rendre en un seul jour de Charlestown jusqu'aux établissements les plus septentrionaux de l'Union. Des pigeons voyageurs ayant été tués dans les États du Nord, on trouva dans leur jabot des grains de riz qui n'étaient pas encore digérés, et qu'ils avaient dû manger, la veille, dans la Caroline ou dans la Géorgie. Pour parcourir d'un seul trait d'aussi grandes distances, il faut à ces oiseaux une bien grande force motrice, et surtout une action longtemps soutenue. L'instinct irrésistible qui les pousse soutient sans doute leur vigueur, qui cependant parfois trahit leur courage : il n'est pas rare de voir les hirondelles, dans des moments de fatigue extrême, s'abattre par masses innombrables sur les vergues et les agrès des navires, et se laisser prendre sans résistance. Le pigeon tourterelle nous arrive quelquefois, dans le Midi, tellement épuisé de fatigue, qu'il se laisse tuer sans faire effort pour prendre la fuite.

Lorsque le voyage est intermittent, c'est ordinairement parce que les espèces qui l'entreprennent sont moins bien conformées que les précédentes pour une locomotion rapide ou soutenue. Pour accomplir ce pénible voyage, elles sont obligées de descendre souvent à terre, et même, lorsque la lassitude est trop grande, on les voit quelquefois faire une portion du chemin à pattes ou à la nage, entremêlant ainsi, pour pouvoir arriver à leur but instinctivement poursuivi, la marche, la nage, le vol et le repos. Les poules d'eau, par exemple, usent pendant leur voyage de tous les moyens imaginables. Elles sont ordinairement très-grasses vers l'époque du départ ; elles font une portion de la route à pied, une autre partie à la nage ; puis elles commencent à voler par intervalles, et lorsque leur embonpoint a suffisamment diminué, elles prennent définitivement leur vol pour ne plus s'arrêter qu'au terme de la migration. On conçoit qu'avec de semblables expédients le voyage ne puisse avoir une courte durée, surtout si le terme est à de grandes dis-

tances. Les espèces qui voyagent ainsi par intermittences sont aussi beaucoup plus exposées aux dangers et aux obstacles de la route, ce qui ajoute encore à la longueur du voyage.

Les vieux oiseaux poussent généralement leur migration beaucoup plus loin que les jeunes. Dans les grands vols, ce sont ordinairement les vieux qui commandent et qui dirigent, les jeunes les suivent ; mais parfois, plus vite fatigués, ils les quittent pour se reposer, et souvent ainsi les perdent complètement de vue. C'est sans doute pour ce motif que l'on ne rencontre jamais dans les contrées méridionales de la France de vieux individus du plongeon imbrim, ni du canard eider. Les vieux vont donc en général plus loin au Midi et retournent plus loin au Nord. Mais, toutes circonstances égales d'ailleurs, l'étendue de pays que parcourent certains oiseaux dans leurs migrations est telle qu'on aurait peine à le croire si l'on n'avait à cet égard des preuves positives.

Quelques espèces font, pour ainsi dire, le tour du globe. L'hirondelle et le martinet, en quittant notre contrée, vont d'abord en Égypte ; là ne se borne pas leur voyage : ils continuent leur course, par l'intérieur des terres, en Afrique, jusqu'à l'extrémité méridionale de ce continent. Chaque année, à une époque régulière, ils passent au cap de Bonne-Espérance ; on les revoit ensuite en Amérique, puis dans les îles Malouines ; enfin ils reviennent au printemps dans les contrées tempérées de l'Europe. La caille, la corneille, la chouette effrayée, les pigeons, les grues, la cigogne, et bien d'autres espèces encore, font des voyages aussi surprenants : les observations sur leurs courses infatigables remontent à la plus haute antiquité ; les livres saints en ont fait les récits les plus merveilleux.

La durée du voyage dépend des conditions particulières d'existence propres à chacune des espèces : telle espèce presque sédentaire dans un pays et s'accommodant de son climat, ne fera qu'une absence de courte durée, et seulement aux époques des changements extrêmes dans la température ; telle autre, au contraire, ne pourra supporter les moindres symptômes du froid et fuira aux premières indications des mauvais jours. La moyenne de l'absence pour l'ensemble des espèces est de cinq ou six mois par année, rarement plus, souvent moins ; elle varie du reste dans certaines limites pour chacune d'elles, suivant la température, pendant la même saison.

Le retour au pays s'opère à peu près avec les mêmes circonstances que le départ : les voyageurs reviennent par paires ou par grandes troupes ; mais, somme toute, celles-ci sont, comme on peut le prévoir, de beaucoup moins nombreuses ; les difficultés sans nombre, les dangers de toute sorte qui n'ont cessé de les harceler le long du voyage, les ont la plupart du temps décimées. Du reste, ces troupes ne se maintiennent pas longtemps en ordre après leur retour ; bientôt les individus se séparent pour former des couples et commencer en paix cette fois, et sans périls, une vie nouvelle, celle qui a surtout pour objet la conservation de l'espèce.

L'époque du retour est, comme celle du départ, soumise jusqu'à un certain point à l'influence des causes atmosphériques ; cependant elle varie beaucoup moins, et le passage surtout dure moins longtemps. Ainsi les alouettes, qui se succèdent, pour le départ, dans une durée de vingt, trente et jusqu'à quarante jours, reviennent assez régulièrement en huit ou douze jours. L'époque du retour est fixe pour chaque espèce ; les hirondelles en sont un exemple : la première qui nous arrive, au mois de mars, est l'*hirondelle des rochers* ; à la mi-avril vient l'*hirondelle de cheminée* ; celle-ci précède l'*hirondelle de fenêtre*, la plus commune de celles qui fréquentent l'Europe ; elle est accompagnée à son retour par l'*hirondelle de rivage*. En général le retour des hirondelles coïncide avec celui des beaux jours et semble

les annoncer ; mais quelquefois aussi il est indépendant des variations météorologiques ; car si l'hiver se prolonge plus que de coutume, les hirondelles n'en arrivent pas moins à l'époque ordinaire ; quelquefois on en voit voler à travers les flocons d'une neige épaisse. D'autre part, lorsque, dès le mois de février, la température s'élève assez pour faire fleurir nos arbres, ces oiseaux n'assistent point à ce printemps prématuré et n'arrivent qu'aux époques accoutumées. Le retour des cailles en France est également des plus réguliers ; il a lieu constamment dans le midi de la France, vers le commencement d'avril ; seulement il se prolonge pendant quelques jours, par une raison analogue à celle qui fait que le passage se prolonge au départ, c'est-à-dire que, pour cette espèce comme pour bien d'autres, les vieux précèdent les jeunes et les mâles les femelles.

La direction du vol au retour n'est pas moins régulière qu'au départ ; généralement les oiseaux émigrants reviennent par la route même qu'ils avaient suivie en s'éloignant de nous. Sous ce rapport, l'instinct dont ils font preuve a quelque chose de moins étonnant qu'au départ ; car on peut supposer que le souvenir des lieux qu'ils ont une première fois parcourus sert à diriger leur second voyage à travers ces mêmes lieux. Ce souvenir les trompe rarement. Un martin, auquel on avait fait une marque afin de le reconnaître, est revenu jusqu'à dix années de suite au même nid. Spallanzani a vu pendant dix-huit années consécutives le même couple d'hirondelles de fenêtre revenir à son ancien nid.

La direction du retour et la constance de l'arrivée aux mêmes lieux ne sont pas toutefois des lois sans exception ; parfois, dans nos contrées, arrivent des oiseaux tout à fait insolites dont le passage se continue plusieurs années successives, puis s'interrompt pour ne plus reparaitre jamais ; d'autres fois aussi on remarque tout à coup une cessation complète ou une grande diminution d'espèces dont l'apparition était habituelle dans un climat. Les causes de ces irrégularités sont difficiles à apprécier.

#### IV. Des principales espèces émigrantes en France.

Nous nous sommes borné jusqu'à présent à examiner d'une manière générale le phénomène si curieux des migrations des oiseaux ; nous croyons utile d'ajouter ici la description particulière des migrations de quelques-unes des espèces, qui nous ont paru les plus remarquables par leur constance et leur régularité ; nous choisirons un ou deux types dans chacun des grands ordres de cette classe de vertébrés.

La caille (*Tetrao coturnix*), dans les gallinacés, a été de tout temps citée pour la régularité et l'étendue de ses migrations. Elle nous arrive dans le Midi vers le commencement d'avril ; elle niche aussitôt après sa venue ; dès la première quinzaine de mai, dans les départements du Midi, on voit déjà des cailletaux. Vers le milieu du mois d'août, elle quitte la plaine pour s'élever dans les endroits montueux où la moisson n'a pas encore eu lieu ; vers la mi-septembre, elle quitte nos départements du Nord pour prendre la direction des provinces méridionales ; elle nous quitte définitivement à l'approche de l'hiver. Il règne encore de grandes incertitudes sur les lieux où elle se rend en quittant les régions tempérées ; nous savons seulement qu'elle nous arrive d'Afrique et qu'elle retourne régulièrement chaque année dans ce pays. Mais que devient-elle après avoir touché la terre africaine ? Sur quel point va-t-elle établir son quartier d'hiver ? Quelques données portent à croire qu'elle ne s'arrête pas sur le premier littoral qu'elle rencontre après avoir franchi le détroit méditerranéen, mais qu'elle poursuit sa route plus loin. Suivant quelques auteurs qui ont écrit sur le sujet qui nous occupe, la caille ferait dans chacune de ses migrations annuelles le tour entier du globe.

Quittant donc, après quelque repos, l'Égypte ou les côtes de Barbarie sur lesquelles elle s'abat d'abord, elle continuerait son voyage à travers l'Afrique, en allant directement du nord au sud ; arrivant bientôt jusque sous la ligne, qu'elle dépasserait même, elle irait s'arrêter, une partie de l'hiver, en des contrées que nous ignorons jusqu'à présent, pour reprendre de nouveau la direction du nord et revenir encore parmi nous. Ces conjectures ne sont pas sans fondement ; elles reposent sur quelques faits précis. Ainsi tous les navigateurs ont rencontré des cailles dans la mer du Sud et dans la mer des Indes. Levallant a observé au cap de Bonne-Espérance des passages considérables de cailles de la même espèce que celle qui vit dans nos régions ; d'autres voyageurs en ont rencontré encore sur différents autres points du globe très-éloignés les uns des autres. Toutefois, ces faits n'autorisent pas à conclure d'une manière absolue que les cailles font réellement chaque année un voyage aussi long qu'on le suppose ; avant d'admettre pour incontestable une pareille conclusion, il faudrait d'abord connaître, par des observations suffisamment étendues et fidèlement recueillies, la répartition géographique véritable de l'espèce ; or ces observations nous manquent totalement jusqu'à ce jour.

Le nombre des cailles qui arrivent chaque année dans une même contrée varie extrêmement ; il est rare de les voir plusieurs années de suite dans une abondance soutenue ; pendant plusieurs saisons consécutives quelques individus seulement apparaissent dans un pays, puis une certaine fois ils arriveront tout à coup par milliers. On sait combien cet oiseau devint fameux dans l'ancienne Égypte pour sa grande abondance annuelle en certaines parties de ce pays ; il en arriva une fois dans le camp des Israélites une quantité si prodigieuse que toute l'armée put s'en nourrir. Josèphe raconte que les cailles paraissent par vols innombrables, à quelques époques de l'année, aux environs de la mer Rouge. Ces variations dans la quantité doivent être attribuées aux causes qui déterminent aussi les déplacements irréguliers.

*La suite à une autre livraison.*

L'amitié conserve cette pureté de notre âme qui la conduit à l'immortalité.

*Écclésiastique, VI.*

#### L'EXTASE.

Une sublime nature, le silence et la solitude, sont trois chemins qui mènent à Dieu. Alors que dans la campagne je les rencontre réunis, ainsi qu'un faible oiseau trouvant une brise propice pour essayer ses forces, mon âme cherche à s'élever à l'Éternel sur l'aile de la prière. Un beau site, une fraîche matinée, semblent me rendre les vertus ingénues, apanage de l'enfance ; le calme qui m'entoure se glisse dans mon sein : c'est un lac apaisé que la vase ne souille point, qu'aucun vent n'agite, et qui reflète à sa surface la paix de la terre et la pureté du ciel. Je n'ai pas un désir que je ne puisse avouer, et pas un mauvais penchant dont je ne sois le maître ; ma pensée se berce sur de douces espérances ; je crois mes péchés expiés par mes douleurs, et mon invocation, commencée ici-bas dans l'effroi, s'achève, aux pieds de l'Être suprême, dans ma confiance en sa bonté.

Il semble que je sois l'habitant d'un monde meilleur, à l'abri des méchants qui nous trompent et des passions qui nous égarent, où la route du bien est la seule qu'on suive et où je marche avec assurance. Alors je crie à Dieu : « Merci, car tu m'as ravi à l'empire du mal ! Je ne braverai plus les foudres de ta loi, et je vivrai désormais sans craindre les embûches de mon cœur. Gloire à toi, Seigneur ! gloire à toi ! »

Mais au cri qu'en planant pousse un épervier, au murmure d'une eau qui fuit ou du vent qui s'éveille, voilà que ce magnifique songe rayonnant de ma joie s'éteint et se dissipe ; et cette extase sublime, qui emportait mon âme en son élan

pieux, la laisse retomber du ciel dans un monde souillé par le vice et le crime.

J. PETIT-SENN.

### QUELQUES CENTENAIRES CÉLÈBRES.

Il est peu de personnages historiques plus célèbres en Angleterre que le vieux Parr (*old Parr*). Il n'y a pas d'ancien roi, sans en excepter Henri VIII, qui soit plus connu du peuple anglais. Ce pauvre vieil homme avait été découvert par le comte d'Arundell et de Surrey dans le cours de ses visites sur ses propriétés du Shropshire. C'était en 1635 : Thomas Parr avait alors plus de cent cinquante-deux ans. Le comte, consultant plus son désir d'attirer l'attention sur lui-même que la paix et la faiblesse du vieil homme, le tira de son tranquille hameau de Winnington pour le faire conduire à Londres dans une petite carriole à deux chevaux, en compagnie d'une belle-fille de Parr cheminant à cheval à côté de la voiture, et aussi d'une espèce de fou plaisant à longue barbe, caracolant de l'autre côté, et chargé de divertir le centenaire. Ce long voyage ridicule fut fatal à Thomas Parr, comme on pouvait le prévoir. Assiéé par la curiosité publique sur la route, et dans le Strand (grande rue de Lon-



Old Parr.

dres) où il logea, obligé de subir des habitudes nouvelles, il mourut le 15 novembre de la même année, et fut enterré (on ne comprend trop pour quel motif raisonnable) dans Westminster-Abbey. Il s'était marié en secondes noces à l'âge de cent vingt ans et avait eu un enfant de ce mariage. Le roi Charles I<sup>er</sup> voulut le voir, et lui dit assez durement : « Vous avez vécu plus longtemps que les autres hommes, qu'avez-vous fait de plus qu'eux ? » Le pauvre homme répondit humblement : « Sire, depuis que j'ai atteint ma centième année, je fais pénitence. » John Taylor, surnommé le Poète de l'eau (*water poet*), parce qu'il était batelier, a écrit, sur Parr, un petit livre intitulé : « le Vieil, » vieil, très-vieil homme ; ou l'Age et la longue vie de » Thomas Parr, fils de Jean Parr, de Winnington, dans la » paroisse d'Alberbury, au comté de Salopp (ou Shropshire), » né sous le règne du roi Édouard IV, etc., etc. »

Dans le quinzième siècle était née, aussi en Irlande, une noble personne qui atteignit un âge presque aussi extraordinaire. Catherine, comtesse de Desmond, de l'illustre famille des Fitzgeralds de Drumana, dans le comté de Waterford, mourut, sous Jacques I<sup>er</sup>, à plus de cent quarante ans. Elle avait épousé, sous le règne d'Édouard IV, Jacques, quatorzième comte de Desmond, et, vers cette époque, elle avait dansé à la cour avec le duc de Gloucester, depuis Ri-

chard III. Sa famille ayant été indignement trompée par un intendant, elle tomba dans la misère, et elle vint de Bristol à Londres, dans sa cent quarante et unième année, pour solliciter de la cour une pension. Le célèbre Bacon affirme que toutes les dents de cette centenaire s'étaient renouvelées à un âge avancé.



Catherine, comtesse de Desmond.

On raconte beaucoup d'autres exemples singuliers de longévité vers le même temps. Sous Jacques I<sup>er</sup>, dans le Herefordshire, on vit danser ensemble douze personnes dont les années réunies faisaient plus de douze cents ans. C'était, du reste, moins leur âge que leur remarquable agilité qui causait l'étonnement public.

On cite encore, entre autres curiosités du même genre, deux personnes, Jane Scrimshaw et Henry Evans, qui, bien qu'ayant vécu au milieu de l'atmosphère peu salubre de Londres, dépassèrent aussi de beaucoup la mesure ordinaire de la vie : Jane Scrimshaw, née en 1584 dans la paroisse de Mary-le-Bone, mourut dans une maison de charité en 1711 : elle n'avait jamais été mariée, et elle avait vécu sous huit souverains, depuis la reine Élisabeth jusqu'à la reine Anne. Henry Evans, né en 1642, mourut en 1771 dans Spital street, Spitalfields : il avait vu ou pu voir l'exécution de Charles I<sup>er</sup>.



Jane Scrimshaw.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.



## L'AUTOMNE.

Voy. l'Hiver, p. 1; le Printemps, p. 105; l'Été, p. 209.



Composition et dessin de Tony Johannot.

Voici la dernière scène de cette élégante série que l'on pourrait appeler les fêtes des saisons. Après nous avoir promenés à travers les amusements de l'hiver, du printemps, de l'été, l'artiste nous montre réunies toutes les abondances de l'automne. Les châtelaines sont sorties de leur antique demeure par un de ces beaux soleils couchants qui enflamment les nuées; elles ont chevauché par les grandes avenues, en faisant voler sous les pieds de leurs chevaux les feuilles tombées; elles ont respiré l'amère senteur de la séve expirante et les brises du soir déjà rafraichies. Descen-

dues de cheval au bas de la colline sur laquelle s'élève le château, elles ont rencontré le châtelain qui revient de la chasse et étale avec complaisance son butin aux yeux émerveillés des promeneuses et de l'enfant accouru au-devant de sa mère; la tête levée et les mains derrière le dos, celui-ci contemple un lièvre avec une admiration quelque peu étonnée. A quelques pas, le chien en arrêt semble encore guetter le gibier.

Mais à la gauche de cette scène de plaisirs et de prospérité, viennent des vendangeuses chargées de leurs paniers

de raisin. Elles aussi sont belles, de cette beauté vigoureuse que donne la santé; elles aussi sont joyeuses, car elles apportent au logis l'abondance. D'un côté nous avons ainsi les joies du loisir, de l'autre celles du travail. Ici la grâce avec la soie et les voiles de gaze, là sous la toile et les pampres flottants.

Ne demandez point où la gaieté est la plus franche, le repos de cœur plus assuré! Qui pourrait le dire? Le bonheur sincère n'est, ici-bas, le lot d'aucune condition. Il rayonne de nous-mêmes au dehors; chacun de nous a, dans son propre sein, le soleil qui fait le monde brûlant ou glacé, éclairé ou ténébreux.

L'observateur impartial n'a ni préjugés ni préférences, mais il compte tout bas les chances heureuses de la châtelaine et celles de la paysanne.

— Allez, pense-t-il, nobles dames, pour qui tout sourit et s'empresse; marchez franchement dans votre bonheur, mais en n'oubliant jamais de le mériter. Galopez dans vos forêts, pourvu que l'enivrement de la course ne vous empêche pas de voir la pauvre femme en haillons qui revient courbée sous son fardeau de bois mort; enveloppez-vous de velours et de dentelles, mais n'ayez ni dégoût ni dédain pour la jupe de bure de la paysanne; jouissez enfin de toutes vos joies, à condition qu'elles ne pourront endurcir votre cœur, que vous ne les garderez point pour vous seules comme un avare son trésor, mais que vous vous en ferez pour les autres l'économe et la distributrice,

Et vous aussi, vaillantes vendangeuses, aux cheveux à demi dénoués et au front bruni, passez près de cette richesse sans envie; ayez pour ceux que le hasard a mieux partagés cette bienveillance affectueuse qui est la générosité du pauvre. Ne haïssez point leur opulence afin qu'ils aiment votre pauvreté! allez gaiement dans votre voie de labeur, sans perdre le temps à comparer les fardeaux! Dieu seul peut dire combien pèse celui que porte chacun! les vôtres frappent les yeux; mais il en est tant d'invisibles! Si l'on voit la sueur dont le travail mouille vos fronts, on ne connaît point les larmes qui coulent secrètement ailleurs!

#### L'AUTOMNE (1),

PAR UN POÈTE HINDOUSTANI.

Voy. p. 2, 106, 210.

La saison des pluies n'est plus, et me sorte d'hiver commence. Les nuages se sont dissipés; le ciel est pur actuellement; et l'eau des étangs, que la pluie avait rendue trouble, est claire désormais. Que dirai-je de cette saison, si ce n'est que la température en est ravissante? Le firmament, aussi net qu'un miroir d'acier poli, excite l'étonnement. A la nuit la lune brille d'un vif éclat; elle répand partout la lumière, et chasse l'obscurité. Sa belle couleur rappelle aux buveurs celle du vin (de Schiraz); et par elle le bouton du cœur s'est épanoui. La nature a une apparence telle qu'on croirait voir une admirable peinture, et que le souffle vivifiant de Jésus (2) semble régner dans l'air. Oh! qu'elle est délicieuse cette partie de l'année! qu'elle est excellente cette saison! combien n'est-elle pas désirée par les habitants du monde! Dans ce temps on ne ressent pas une chaleur violente, et par l'effet du froid le souffle de la vie ne saurait encore glacer les lèvres. La douceur de la température ne peut pas être trop célébrée. Personne ne soupire ni ne se plaint. Moi seul je suis dans le chagrin de la séparation. De mes yeux coulent des larmes. Je fais entendre des gémissements en regardant le ciel... Mon cœur est tellement en proie à la douleur, que je ne saurais apprécier cette agréable sai-

(1) Mois de kuâr et de katik (septembre et octobre).

(2) Les musulmans attribuent au souffle de Jésus-Christ la vertu de ressusciter les morts et de guérir les malades.

son. Alors seulement que Dieu m'unira à ma charmante idole, la patience reviendra dans mon cœur désolé.

#### BIOGRAPHIE D'ALEXANDRE WILSON.

Fin. — Voy. p. 301.

Wilson entra dans les pays habités par les nations sauvages. De rares luttes isolées, de maigres champs qui fournissaient à peine la chétive récolte de maïs nécessaire à la vie, de pauvres Chickasaws qui étendaient sur la terre une peau de daim pour le voyageur, et lui indiquaient sa route et les distances en élevant leurs doigts, voilà tout ce qu'il trouvait dans la tristesse de ces contrées malsaines.

« Le mercredi, dit-il, j'eus à traverser les plus horribles marais que j'eusse encore vus. La prodigieuse quantité de roseaux et d'arbustes gigantesques qui les couvrent s'entremêlent étroitement sur une étendue de plusieurs milles, comme pour en exclure presque entièrement la lumière. Les bords des profondes et dormantes eaux qui occupent le centre sont à pic. Souvent il me fallut plonger à sept pieds de profondeur dans une mouvante argile où mon cheval enfonçait jusqu'au ventre, et d'où sa rare vigueur et de prodigieux efforts pouvaient seuls nous tirer. Les deux rives opposées étaient également encombrées, également frémissantes, également environnées d'épaisses ténèbres.

» Le samedi, par un temps lourd et brûlant, j'eus à franchir encore un grand nombre de ces exécrables marécages. J'étais attaqué d'une fièvre qui me donnait une soif ardente et m'affaiblissait cruellement. Il me fallut bien des fois m'arrêter pour me laver la tête et la gorge, afin d'apaiser cette brûlante ardeur. Je trempais mon chapeau et le remettais ruisselant sur ma tête. L'eau de ces borboriges est un véritable poison; mais sous un soleil de feu, épuisé de fatigue, il est bien difficile de résister à l'impérieux besoin d'en boire.

» Depuis que j'avais traversé le Tennessee, les bois, sur un sol plus sablonneux, se parsemaient d'arbres à résine, de pins. Cependant mes souffrances augmentaient de telle sorte, que j'avais grand-peine à me maintenir à cheval, et que ma bouche et mon gosier, desséchés par les ardeurs de la soif, me brûlaient toute la nuit. »

La recette d'un sauvage, qui recommanda au voyageur de manger beaucoup de fraises alors en pleine maturité et rougissant de toutes parts le terrain, les œufs frais qu'il avalait tout crus, et qui firent pendant toute une semaine son unique nourriture, rétablirent la santé de Wilson; mais avant de se reposer aux Natchez, il eut à subir une effroyable tempête.

« Aveuglés par la pluie, le vent et les éclairs, écrit-il (racontant toujours à ses amis son aventureux voyage), ni mon cheval ni moi ne pouvions avancer; je tâchai de gagner une clairière où, mettant pied à terre, je m'accroupis au centre sous un véritable déluge: c'étaient des torrents sillonnés de feu que versaient les nuées; les rugissements de l'ouragan étaient horribles; les arbres déracinés, cassés, brisés autour de moi, étaient emportés comme des brins de paille; ceux qui demeuraient sur pied se tordaient, se courbaient jusqu'à terre, et des rameaux énormes, des troncs entiers du poids de plusieurs quintaux volaient comme des feuilles sèches à ma droite et à ma gauche. Je ne sais comment je fus préservé, et j'affronterais plus volontiers les hasards d'un champ de bataille que ceux d'une pareille tourmente. »

Notre voyageur, le quatorzième jour après son départ de Nashville, atteignit enfin les Natchez sans avoir eu à se plaindre des tribus indiennes (Chactaws, Chickasaws, Natchez) dont il avait traversé le territoire, et rapportant un doux souvenir de l'accueil d'un habitant du Kentucky, Isaac Walton: « Vous voyagez dans l'intérêt de tous, avait dit l'honnête presby-

térien à son hôte ; je ne puis donc ni ne veux rien accepter de vous. Quand vous passerez par cette route, c'est chez moi qu'il faudra vous établir ; vous y serez toujours le bienvenu. — C'est, ajoute Wilson, le premier exemple d'une véritable hospitalité que j'aie rencontré aux États-Unis. » Un riche propriétaire des environs de la ville des Natchez lui en fournit un second. Williams Dunbar, quoique retenu au lit par une maladie dangereuse, apprît que l'ornithologiste, qu'il ne connaissait que pour avoir lu le premier volume de son ouvrage, se trouvait dans son voisinage. Aussitôt il lui écrivit pour le presser de venir s'installer dans sa maison et de s'y regarder comme chez lui, et il mit à sa disposition un domestique et deux chevaux.

La réputation de Wilson grandissait. A son retour dans les jardins de son ami Bertram, il put se livrer tout entier à l'achèvement de sa publication, avec la certitude que la souscription serait remplie, et qu'il n'aurait pas travaillé en vain. De temps en temps, il pouvait maintenant envoyer des marques de son souvenir à son vieux père ; déjà il avait pu appeler son frère auprès de lui. Les honneurs le venaient trouver. Nommé en 1812 membre de la Société philosophique américaine, il se voyait apprécié et recherché par les savants les plus recommandables, les hommes les plus éminents. Enfin il achevait de réunir les matériaux littéraires de son huitième volume ; le septième venait de paraître, il n'en manquait plus qu'un pour achever cette gigantesque entreprise qu'une Académie n'aurait pu terminer en un siècle, et qu'un seul homme, dans l'espace de peu d'années, allait compléter. Wilson, dans son âpre anxiété d'atteindre le but auquel il touchait presque, ne s'accordait plus un moment de loisir. Mécontent du travail d'enluminure, il coloriait lui-même, et prenait le temps nécessaire sur ses heures de sommeil. Il répondait aux amis inquiets de son ardeur et de l'altération de ses traits : « Rien ne s'achève sans peine, et la vie est courte. » Il dépassa ses forces ; son énergie physique ne suffisait plus. En deux jours une fièvre violente l'emporta : il mourut le 23 août 1813, dans sa quarante-huitième année. La Société des beaux-arts, tous les savants, tout le clergé de Philadelphie, suivirent ses funérailles. Le vœu que le naturaliste avait une fois exprimé d'être enterré « en un lieu où les oiseaux pussent chanter sur sa tombe, » fut oublié : Wilson repose sous une tablette de marbre, dans le cimetière suédois, à Philadelphie.

Il nous a semblé qu'il n'était pas un homme né dans une classe pauvre qui dût lire cette biographie sans se sentir le cœur animé, non de cette ambition vulgaire qui fait désirer les honneurs, le pouvoir, les richesses, mais de ce noble sentiment qui avertit chacun de nous de la hauteur à laquelle il peut élever son âme et son intelligence, de la valeur personnelle qu'il dépend de lui d'acquérir. A quelle grandeur de courage, à quelle élévation d'esprit, à quel développement d'intelligence n'était-il pas parvenu, cet ouvrier tisserand, ce pauvre porte-balle, cet homme à tous métiers ! Quelle bonté, quelle persévérance, quelle perspicacité, quels talents, quelle vivacité de jugement et de vue n'avait-il pas déployés ! Et ne serait-on pas mille fois plus fier et plus heureux de ressembler à Wilson qu'à l'un de ces planteurs « riches de six cents têtes de noirs, » qu'il caractérise d'un mot en passant ?

#### LE DERNIER REFUGE.

J'ai frappé à la porte de la Richesse : on m'a jeté un déni par la fenêtre.

J'ai frappé à la porte de l'Amour : elle était déjà entourée de prétendants.

J'ai visité la demeure de l'ouvrier, et je n'y ai entendu que des soupirs et des gémissements.

J'ai cherché le séjour du bonheur : personne au loin ne le connaît.

Je sais une demeure que m'ouvrira un jour la main de Dieu.

Bien des gens avant moi y sont entrés ; mais l'espace est large, et l'on dort en paix dans le tombeau.

RUCKERT.

#### DÉPLACEMENT DU PHARE DE SUNDERLAND.

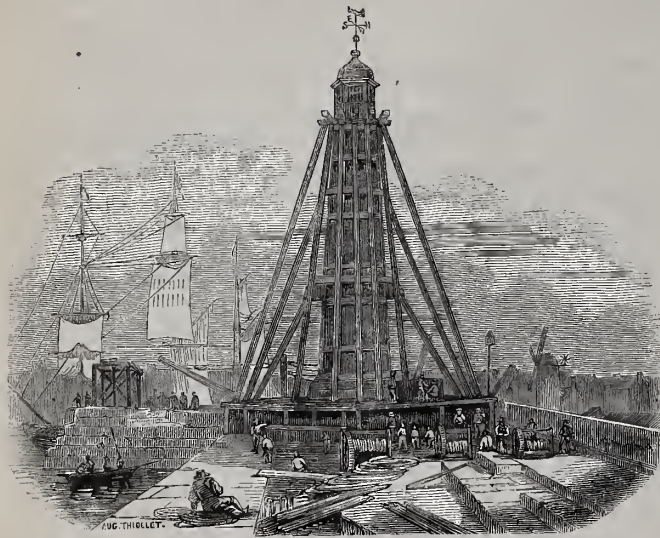
Entre toutes les opérations de l'art de l'ingénieur, celles qui ont pour objet de mettre en mouvement de grandes masses excitent le plus de surprise et d'admiration. Les moyens divers employés pour transporter ou dresser quelques gigantesques monolithes, tels que les obélisques élevés à Rome par Fontana ; la colonne Alexandrine, érigée à Saint-Petersbourg par M. de Montferand ; le rocher amené dans la même capitale pour servir de piédestal à la statue de Pierre le Grand, par Falconnet, ont mérité à leurs auteurs un légitime tribut d'éloges. On peut considérer comme plus étonnants encore par leur hardiesse les tentatives de déplacements d'édifices entiers. Aux États-Unis, on a vu plus d'une fois ce procédé appliqué à des maisons, à des usines, qu'il s'agissait de placer plus favorablement. En pareil cas, on pratique dans les murs une série d'ouvertures par lesquelles on introduit des poutres que l'on réunit à l'aide de traverses en forme de plancher ; on détruit ensuite les parties restantes de la base des murs, et l'édifice ne repose plus que sur cette espèce de plate-forme que l'on fait mouvoir par un système de coulisses. Les difficultés de l'opération se compliquent lorsqu'il s'agit de la translation de bâtiments tels que des tours, dont la base étroite supporte un poids relativement plus considérable que dans le cas précédent, et tel qu'il semble devoir écraser tous les véhicules que l'on pourrait interposer entre le sol et la masse qu'il faut ébranler. On cite peu d'exemples de ce genre ; celui qui va suivre ne nous semble pas assez connu, et peut offrir quelque intérêt à nos lecteurs.

La ville de Sunderland, dans le nord de l'Angleterre, a dû au commerce de la houille, dont elle expédie annuellement plus de quinze cent mille tonnes, un rapide accroissement. Sa population s'est élevée, depuis le commencement du siècle, de 19 000 à 60 000 âmes, et son port occupe aujourd'hui le quatrième rang parmi ceux du Royaume-Uni. Les besoins de la navigation y ont fait exécuter d'immenses travaux destinés à approfondir et à rectifier le chenal, autrefois obstrué par des sables mouvants et des écueils nombreux. Une jetée de 1 700 pieds de long met les navires qui y stationnent à l'abri des vagues venant du large, et remplace un ancien quai devenu insuffisant. Lorsque ce quai fut démoli, en 1841, on songea d'abord à détruire en même temps un phare qui existait en cet endroit depuis vingt ans, et à en construire un autre au bout de la jetée, à une distance de 475 pieds du premier site. Un ingénieur, M. John Murray, eut l'heureuse idée d'offrir de transporter l'ancien phare, tout d'une pièce, jusqu'à l'emplacement proposé pour le nouveau. Les obstacles qu'il fallait vaincre en cette occasion étaient de plus d'une espèce. Le phare à déplacer consistait en une tour octogone bâtie en pierre, d'une hauteur totale de 76 pieds, n'ayant qu'un diamètre de 15 pieds à la base, et pesant plus de 757 mille livres ou 338 tonnes. La jetée était plus élevée d'un pied 7 pouces que l'ancien quai, et elle suivait une direction toute différente, ce qui obligeait à faire tourner l'édifice sur lui-même en même temps qu'on devait lui faire parcourir une ligne brisée, dont l'une des sections, allant du sud au nord, mesurait 22 pieds, et dont l'autre section, se dirigeant de l'ouest à l'est, avait 447 pieds de longueur.

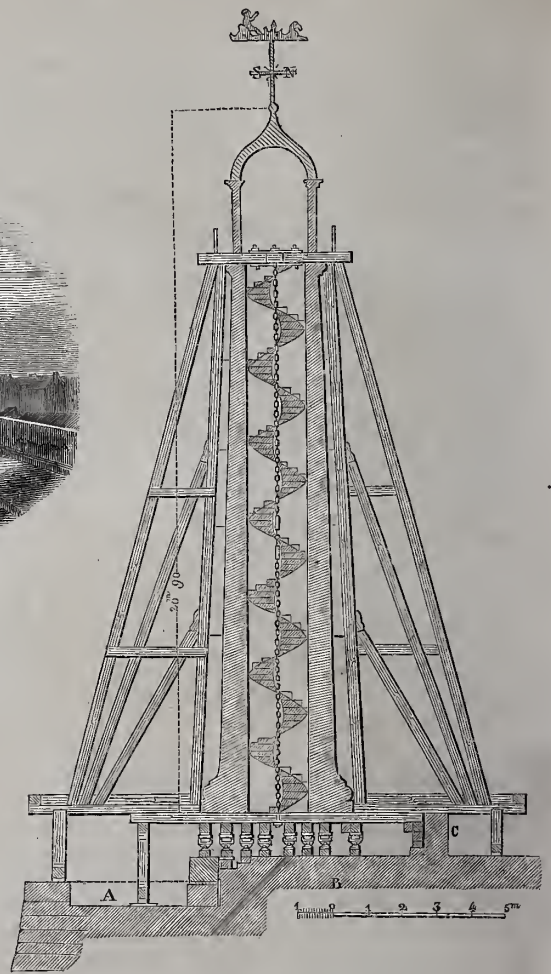
Nos gravures donneront une idée de la méthode imaginée pour résoudre ce problème. Une série d'ouvertures, pratiquées comme il a été dit plus haut, servient à faire

porter la base de la tour sur une solide plate-forme en madriers de bois de chêne. Des étais nombreux, réunis par des traverses, étreignirent le bâtiment dans toute sa hauteur en l'entourant d'une espèce de cage de charpente. Cent quarante-quatre galets ou roues massives en fonte, ayant

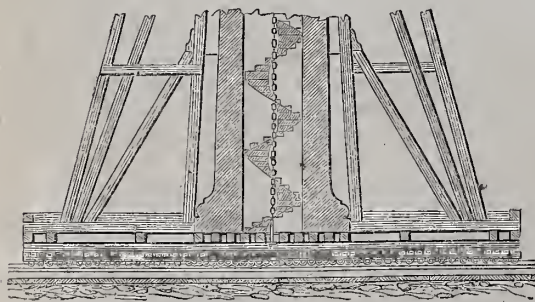
une gorge semblable à celle des roues locomotives, étaient adaptées sous les madriers, et s'emboîtaient sur huit rails parallèles, également en fonte, reposant avec leurs supports sur la maçonnerie du quai et de la jetée. Pour éviter la dépense, on enlevait les rails à mesure que la masse changeait



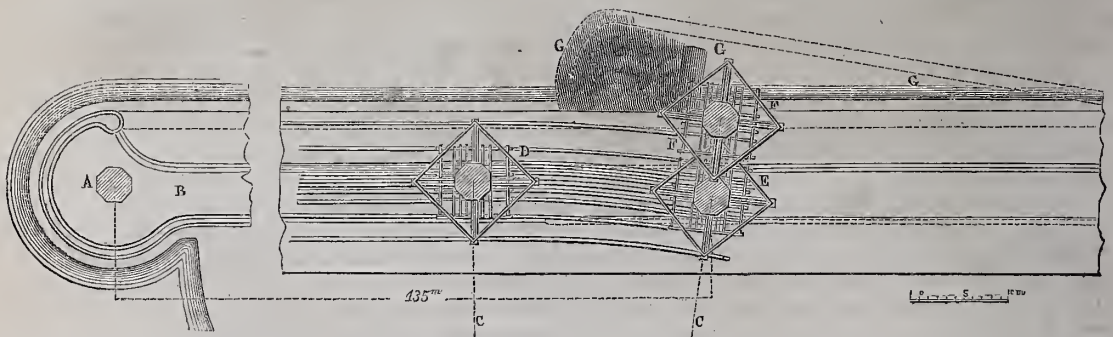
Le Phare de Sunderland en mouvement.



Face. — A, partie machevée de la jetée. — B, sol de la jetée en maçonnerie. — C, parapet.



Profil.



A, le phare occupant sa nouvelle position. — B, la jetée. — C, rayon de la courbe décrite par les rails (647 pieds). — D, troisième position du phare. — E, deuxième position du phare. — F, première position du phare. — G, ancien quai endommagé par la mer.

de place; on les posait plus loin, et ainsi de suite jusqu'au terme du trajet. Des chaînes de fer attachées à la plate-forme venaient s'enrouler sur des treuils mus par un certain nombre d'ouvriers. La durée totale de l'opération fut de treize heures vingt-quatre minutes. Il fallut les efforts réunis de quarante hommes pendant cinq heures pour faire franchir à l'appareil

les 28 pieds de la première section, tandis que dix-huit hommes suffirent pour lui faire parcourir en huit heures vingt-quatre minutes les 447 pieds de la seconde section. Dans cette partie, les rails furent d'abord disposés en courbe, afin de faire prendre au phare une position symétrique par rapport à la jetée; puis il avança parallèlement à lui-même

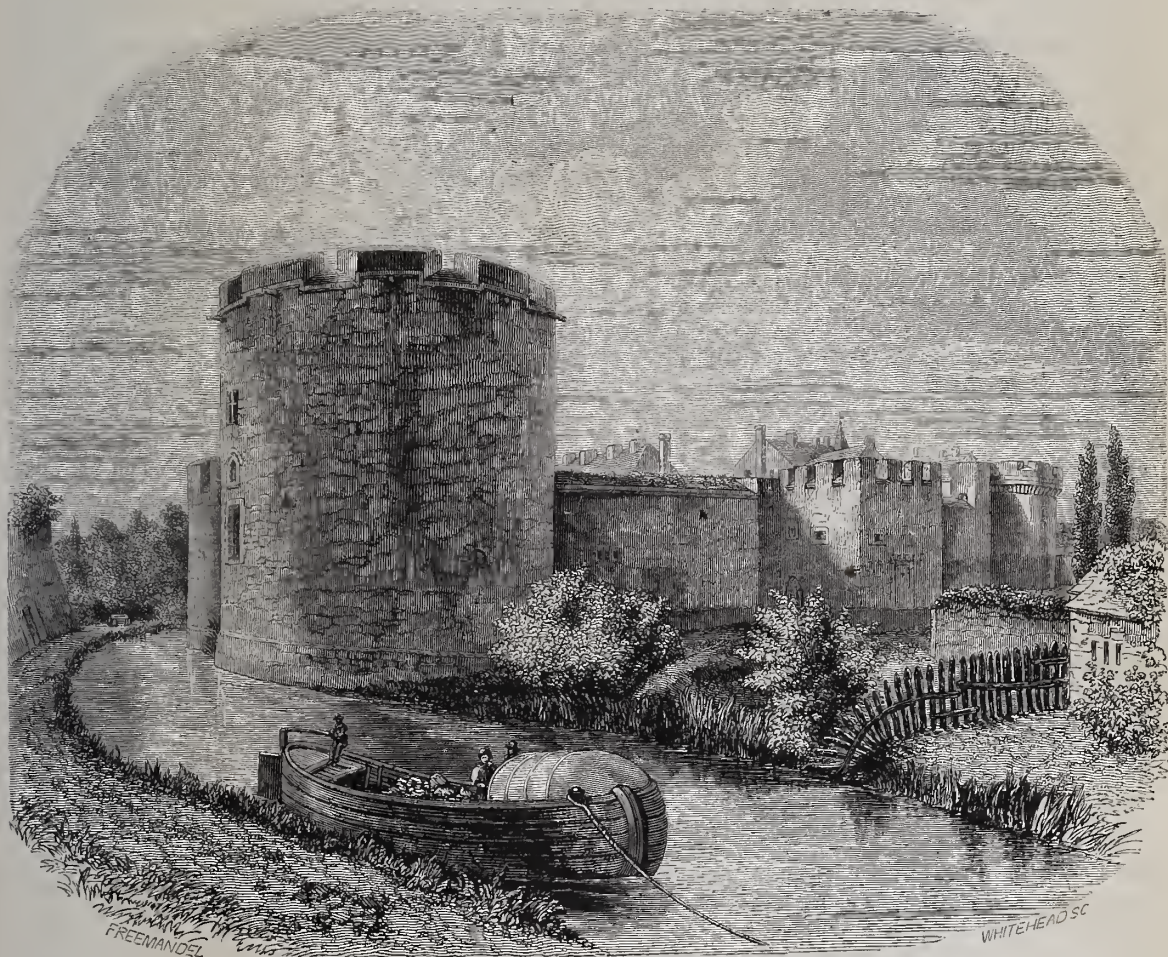
en suivant un plan légèrement incliné. Des coins empêchaient la tour de dévier de la ligne perpendiculaire pendant cette ascension. Cette double disposition avait pour but de faire tourner le phare et de l'amener à un niveau plus élevé, ainsi qu'on a vu qu'il était nécessaire de le faire. La translation eut lieu avec si peu d'inconvénient pour le service du port, que, le soir, les feux du phare furent allumés comme de coutume. Il reste à ajouter que l'opération fut aussi avantageuse sous le rapport pécuniaire que remarquable sous le rapport scientifique. Au lieu d'avoir à déboursier 2 000 livres sterling (50 000 fr.) qui lui étaient demandés pour le phare qu'on était sur le point de substituer à l'ancien, la corporation ne paya que 827 livres sterling pour le déplacement, et 280 livres stcr. pour frais de construction de quelques bâtiments accessoires; total 1 107 livres sterling (27 675 fr.);

somme inférieure de 893 liv. stcr. à celle qu'il paraissait d'abord inévitable de dépenser.

### LE FORT DE HAM

(Somme).

La construction du château de Ham, dont la tradition du pays fait honneur à Louis de Luxembourg (vers l'an 1470), est certainement antérieure au quinzième siècle. On ne rencontre nulle part les armes des Luxembourg, et on lit partout un J entre deux cordelières. Ce J est la première lettre du nom de Jeanne, et la cordelière indique qu'il s'agit d'une personne non mariée. Or Robert de Bar avait une fille unique nommée Jeanne, héritière des comtés de Soissons,



Le Fort de Ham. — Dessin de Freeman, d'après une peinture de M. Gomard.

de Marle et des terres de Ham, et ce fut elle qui, par son mariage avec Louis de Luxembourg, apporta en dot, le 16 juillet 1435, à son mari ce riche château nouvellement reconstruit et fortifié.

Le bâtiment qui servait autrefois de logement au gouverneur est le plus ancien de ceux qu'on remarque dans l'intérieur du fort; il avait été bâti par ordre du frère de Charles VI, duc d'Orléans. L'écusson chargé de fleurs de lis sans nombre en est une preuve. En effet, des lettres royales du 22 mai 1404 confirmèrent à ce prince la possession des terres et rentes du domaine situé à Ham, qu'il avait acheté de Marie de Bar, et lui permirent de tenir en pairie le comté de Soissons, Ham en Vermandois, etc.

Le château, placé au milieu d'un marais fangeux, se compose de quatre tours rondes bâties aux angles d'un carré

long; elles sont reliées entre elles par des murs très-élevés armés de machicoulis et de meurtrières qui en faisaient au quinzième siècle un rempart redoutable. Deux autres tours carrées s'élèvent dans l'intervalle des tours rondes et commandent les deux entrées par où l'on pénétrait dans la forteresse; une des deux portes est murée aujourd'hui, et le pont qui conduisait à cette entrée est détruit.

La tour principale qui regarde l'est est imposante par sa lourde masse; elle a 33 mètres de haut et autant de diamètre; ses murs en moellons, garnis en grès extérieurement, ont 11 mètres d'épaisseur. Elle est divisée en trois étages, qui forment trois grandes salles hexagones.

A l'étage inférieur, on remarque dans l'épaisseur du mur douze cellules très-étroites, fort longues: ce sont des cachots destinés à renfermer les prisonniers.

Sur la porte d'entrée, le connétable avait fait graver cette sorte de devise : *Mon mieux*, pour exprimer probablement qu'il espérait trouver « son mieux » en cette place au pire état de sa fortune.

Les gargouilles de cette tour sont fort curieuses, l'une, entre autres, qui représente un personnage barbu, aux longs cheveux, tenant un écusson mutilé.

Après la mort du connétable Louis de Luxembourg, sa fille aînée, Marie de Luxembourg, apporta la seigneurie de Ham dans la maison de Vendôme, par son second mariage, en 1487, avec François de Bourbon. Cette dame affectionnait le château de Ham, qu'elle habitait souvent; elle y donna le jour, en 1491, à François de Bourbon, compagnon d'armes et d'infortune de François I<sup>er</sup> à Pavie, funeste page de notre histoire, et, en 1494, à Antoinette de Bourbon, mariée au duc de Guise, mère du grand duc de Guise qui reprit Calais.

C'est vers ce temps que, les Anglais étant venus assiéger Ham, Amé de Sarrebruche s'y jeta avec cent lances appartenant au duc de Vendôme, et, aidé par le dévouement des habitants, défendit vaillamment la place et força l'armée anglaise à lever le siège. La ville ne fut pas aussi heureuse lorsqu'elle essaya de résister à l'invasion espagnole, en 1557.

Après la prise de Saint-Quentin par les Espagnols, Philippe II vint avec toute son armée investir la ville et le château de Ham. Cette place, bravement défendue par Pierre Chappuis et Adrien de Pisseleu, seigneurs d'Hally, aidés de quelques compagnies écossaises, fut prise d'assaut le 12 septembre, au moyen d'une brèche ouverte tant à la tour qu'à la courtine de l'est, par les canons de Philippe II, qui avaient lancé pendant trois jours contre ses murailles plus de deux mille boulets.

L'orgueil espagnol, abaissé par la reprise de Calais et la conquête de Guines et de Thionville, se montra moins difficile pour entrer en accommodement, et la paix fut signée au Cateau-Cambrésis. Le 3 avril 1559, Ham rentra dans la France en même temps que Saint-Quentin et le Câtelet.

Après avoir passé successivement dans la maison de Coucy, de Bar, de Luxembourg, de Vendôme et de Navarre, Ham fut enfin réuni à la couronne par Henri IV.

Depuis cette époque, Ham ne tient plus à l'histoire par des événements considérables.

La destination du fort depuis plus d'un siècle a été plutôt celle d'une prison d'État que d'une place de guerre.

Parmi les prisonniers qui ont été enfermés à Ham, on remarque Jacques Cassard, de Nantes, intrépide marin jeté dans cette prison par lettre de cachet du cardinal Fleury, et mort en 1740; le comte de Marbœuf; Lautrec; Mirabeau; les républicains Bourdon, Chasles, Duhem, Choudieu, Victor Hugues, etc.; les royalistes Vibray, Montmorency, Choiseul, Polignac, et quelques naufragés de Calais; puis, sous l'empire, quelques publicistes, des cardinaux et des prêtres espagnols; sous la restauration, le capitaine de *la Méduse*; en 1830, les signataires des ordonnances, MM. Ch. de Polignac, de Peyronnet, Guernon de Ranville et Chantelauze; depuis, la duchesse de Berry, et Louis-Napoléon.

Louis-Napoléon y fut conduit en 1840. Il y est resté prisonnier, avec le général Montholon et le docteur Conneau, jusqu'au 25 mai 1846, époque de son évasion.

## CAUSES D'ERREUR ET ABUS

### RÉSULTANT DE L'EMPLOI DES ANCIENNES MESURES ET DES COUTUMES LOCALES DANS CET EMPLOI.

Il faut avouer que nos ancêtres ne connaissaient guère ni la simplicité ni la clarté dans les comptes. On a dit bien des choses sur les inconvénients nombreux que présentaient

les anciennes mesures; mais il y avait là matière à tant d'abus que l'on n'aura jamais tout dit. Il ne faut pas croire, en effet, que l'on en fût quitte pour apprendre une fois les rapports si variables de chaque unité avec ses diverses subdivisions, et les règles des opérations si pénibles qu'exigeaient les nombres complexes. Il fallait encore être parfaitement au courant de certains usages, sans la science desquels on courait à chaque instant le risque d'être trompé. Voici quelques-uns de ces usages, relatés dans un *Recueil de propositions aussi curieuses que nécessaires pour répondre en toutes occurrences*, imprimé à Rouen en 1668, à la suite d'un traité d'arithmétique.

Pour la toile, on donnait 24 pour 20; c'est-à-dire que de 24 aunes il n'y en avait que 20 de payables.

Pour l'huile, on donnait 116 pour 100. Les 16 livres qui ne comptaient pas, sur 116 livres, représentaient la *tare* ou poids de la futaile.

Le beurre était ordinairement soit dans des pots de 5 livres, dont 4 seulement payables, soit dans des barils ou tinettes, de la pesée desquels on diminuait 12, 14, 16 ou même 18 pour 100.

La morue se vendait au *cent*, le cent composé de 66 *poignées* et une poignée de deux morues, ce qui faisait 132 morues au cent.

Le hareng se vendait au *laist*, composé de douze barils pour le hareng blanc et de dix barils seulement pour le hareng saur. Au détail, le cent se composait de 136 harengs; à moins que ce ne fût le *petit cent*, qui valait 100 tout juste.

La vente des grains s'opérait au *muid*; et, bien que le muid valût 24 mines, on devait en donner 25. L'avoine faisait exception; le muid se composait de 50 *raseaux*, mesure un peu plus petite que la mine, puisque les 50 raseaux ne valaient guère que 48 mines. Puis les marchands de grains revendaient au détail à la mine, au raseau ou au boisseau. Quel dédale!

Pour les fagots de bois à brûler, le mille était de 1 100, et cependant le cent n'était que de 104.

Le charbon de terre se vendait au cent de 104 barils, chaque baril contenant quatre boisseaux mesurés avec le comble.

Si s'était de même introduit, pour les matériaux nécessaires aux constructions, ces errements qui devaient exiger tant de calculs pour l'achat des objets de consommation journalière.

Ainsi les planches de sapin se vendaient au cent; mais le cent était tantôt de 120, tantôt de 122. Le cent de planches de chêne en contenait 104.

Le bois en *douelle* se vendait au cent, et le cent valait 156.

On achetait à la *pouche* le plâtre, le ciment et la chaux; mais les pouches servant au mesurage de la chaux étaient plus grandes que celles qui servaient au mesurage du plâtre et du ciment.

Par exception, l'ardoise, la tuile, la brique et le carreau se vendaient au mille exact; mais le pavé de Caen se vendait au cent de 104 pavés.

Pour le fer et l'acier, on avait le choix entre le *grand cent* et le *petit cent*. Le grand cent était de 104 livres, le petit cent de 100 livres tout juste.

Le millier de clous était de 1 010, et le cent de 101 clous.

Le cent de plomb était composé de 104 livres, ainsi que le cent de poudre à canon.

Les mesures de volume avaient des dénominations aussi menteuses que les mesures purement numériques. Ainsi, la toise cube étant, comme on sait, le volume occupé par un cube dont chaque côté a une toise ou 6 pieds, aurait dû contenir invariablement 216 pieds cubes. Eh bien! la toise de ces menues pierres, que l'on appelle *blocage*, ne contenait que 48 pieds cubes.

Quelque chose d'analogue se passait relativement à certaines mesures de superficie. Le pied étant de 12 pouces, le

piéd carré aurait dû contenir invariablement 144 pouces carrés; néanmoins le *piéd de vitre*, employé au mesurage des carreaux de verre, avait tantôt 9, tantôt 8, tantôt 7 pouces en côté, suivant la coutume du pays, c'est-à-dire qu'il valait de 81 à 64 ou à 49 pouces carrés.

Rendons grâces aux progrès qui ont permis de remplacer cette étrange confusion de poids et de mesures par le système métrique, qui est, depuis une dizaine d'années, le seul toléré en France.

#### WORDSWORTH.

On a dit, avec un peu de hardiesse, que, comme la religion, la poésie avait ses saints : il est certain que parmi les poètes il en est qui ont véritablement exercé une sainte influence. Ils n'ont fait que passer, et nous nous sentons plus forts et meilleurs. « Une vertu secrète émane d'eux. » Leurs paroles apaisent le tumulte des passions, elles régèrent le cœur et ravivent la fraîcheur de nos sensations premières : elles nous ramènent à l'aube de la vie, alors qu'enfants le monde nous apparaissait rayonnant d'innocence et d'espoir. Exilés célestes, ils se souviennent des sphères glorieuses qu'ils ont quittées, et entrevoient déjà les splendeurs des cieux. Wordsworth était un de ces purs esprits, à qui la poussière et les vapeurs terrestres ne firent jamais perdre de vue les astres. Né le 17 avril 1770, mort le 23 avril 1850, à ce retour du printemps qu'il a tant de fois chanté, et toujours avec des accents plus pénétrants et plus suaves, il traversa pendant sa longue carrière, l'époque la plus turbulente des temps modernes. Adolescent, il entendit proclamer l'indépendance de l'Amérique du Nord ; jeune homme, il s'associa aux premiers et généreux élans de la révolution française, dont plus tard il déplora les crimes et les revers. Il vit encenser tour à tour la liberté et le despotisme. Il vit naître et mourir les empires, se former et se dissoudre les coalitions. Il vit la guerre embraser vingt ans l'Europe et une paix de trente ans aboutir à une commotion universelle. Il assista aux plus étonnans prodiges de la science ; à la découverte des ballons, de l'électricité, à l'application de la vapeur, il vit l'industrie et le commerce envahir à pas de géant sa terre natale, et y semer la misère et la mort, triste cortège d'une éclatante et trompeuse prospérité.

Il semble qu'au milieu de ces crises humaines, l'âme contemplative de Wordsworth ait recueilli tout ce qui restait icibas de calme et de sérénité ; non qu'il vécût détaché de ses contemporains ; loin de là, il réfléchit leur enthousiasme, leurs joies et leurs douleurs, mais comme un lac enfoui au fond des bois réfléchit l'orage et ses feux, sans que ses profondeurs en soient troublées : un moment assombri par la nue, allumée par l'éclair, sa limpide surface de nouveau se colore des fleurs sauvages de ses bords, de l'oiseau qui se désaltère en chantant, de l'azur du ciel qui reparait. Les émotions violentes n'avaient pas de prise sur l'esprit placide de Wordsworth. Doué d'un sentiment exquis du beau, il trouvait partout à admirer, à aimer. Pour lui les parfums étaient plus enivrants, le jour plus lumineux, les couleurs plus riches, les prairies plus diaprées, les bois plus mystérieux. Le charme de la sensation s'épanche en ses vers comme une ondée de printemps qui verdit et ranime tout ce qu'elle touche. Il n'est pas si humble sujet qu'il n'élève à la hauteur de sa pensée. Une marguerite, éclosée sur la lisière du chemin, l'arrête au passage :

« Quand, frappée d'un rayon du matin, dit-il, je te vois te dresser, alerte et gaie, ô ma riante fleur, mon âme aussi se redresse, joyeuse de ta joie ; et quand vers le soir, oppressée de rosée, tu te penches et t'endors, l'image de ton repos m'a souvent allégé le lourd poids des soucis. »

Plus loin, un papillon l'attire et le retient : « Tarde encore un peu ! s'écrie-t-il. Que n'avons-nous pas à nous dire, cher

historien de mon enfance ! le passé mort revit en toi. Fugitive et brillante créature, tu évoques en mon cœur de solennelles images, la famille, et mon père.

« Qu'ils étaient beaux ces jours où, dans nos ébats enfantins, nous poursuivions le papillon, ma sœur Emmeline et moi ! Ardent chasseur, je relançais la proie de tige en tige, de buisson en buisson, mais elle, bénie de Dieu, eût tremblé d'enlever la poussière de tes ailes. »

Wordsworth vivait dans une étroite communion avec la nature, il pouvait dire avant Byron : « Les montagnes font partie de mon être, et toutes les voix de la création me parlent. » Mais elles n'avaient pas le même langage pour les deux poètes ; où l'un ne recueillait qu'amertume et tristesse, l'autre n'entendait qu'ineffables concerts, hosanna et bénédictions. La poésie de Wordsworth est une foi religieuse. Il sent l'étincelle divine circuler dans tout l'univers. Il voit un reflet de la bonté de Dieu dans le plus chétif insecte, et l'homme lui apparaît grand et sacré, de par son origine céleste. Qu'importe le rang qu'il occupe en ce monde, n'a-t-il pas apporté en naissant, sur la paille ou dans un palais, une âme immortelle ? Visible ou voilée, cette âme existe ! Le poète la reconnaît et la réchauffe au foyer de l'amour maternel dans sa poésie de l'*Enfant idiot* : il la relève et la console chez la pauvre fille abandonnée que la souffrance purifie ; il la retrempe chez le vagabond aux sources jaillissantes de la pitié. Il ne dédaigne rien pour la tirer de son léthargique sommeil.

Dans le poème de *Peter Bell*, Wordsworth peint la patiente résignation d'un pauvre âne, fidèle gardien de son maître noyé. Le regard suppliant que jette à son bourreau l'animal qui saigne et fléchit sous les coups, le douloureux braiment qui, dans le silence de la nuit, éveille comme autant de voix acusatrices les échos du rocher, étonnent et troublent Peter Bell, le vaurien endurci ; il soupçonne un sortilège ou un mystère ! il s'approche de l'eau, et aperçoit, à la lueur blafarde de la lune, la face gonflée d'un cadavre qui surnage au milieu des joncs. C'était l'affection, plus forte que la douleur et que la mort, qui enchaînait depuis quatre jours sur la rive le compagnon de voyage du pauvre colporteur. L'héroïque constance de la bête a fait rougir l'homme. Il ira par monts et par vaux tant que le voudra porter l'âne, maintenant docile : il ira en quête d'une sépulture chrétienne pour le noyé. Il part, mais non plus seul, le remords l'escorte. Ses souvenirs l'assiègent. Que lui murmure le vent dans la bruyère ? Que lui veut la feuille qui tremble ? D'où viennent les gouttes de sang qui, sur la pierre et la poussière, marquent son passage ? Hélas ! c'est sa généreuse monture qui le porte et qui saigne. Il a franchi le bois, la lande et la montagne. Tout à coup du vallon monte une voix sonore. Elle appelle au repentir les pêcheurs attardés. « Voilà l'heure des miséricordes, hâtez-vous ! le Seigneur vous appelle ! » C'est la prière avec ses touchantes promesses. Elle s'exhale de l'église au ciel comme un nuage d'encens. Peter Bell l'entend et pleure : la conversion que l'exemple de la brute avait commencée s'achève ; l'âme a repris son essor.

Wordsworth subordonne toujours l'action au sentiment. Le sujet n'est, pour lui, qu'un moyen d'arriver à l'effet moral : il n'y attache pas autrement d'importance. Il eût peut-être tort d'ériger en système son instinct de poète. Les ballades lyriques, qu'il publia avec le concours de Coleridge, furent précédées d'une exposition longue et peu claire de ses théories poétiques. Elles lui suscitèrent pour ennemis les partisans de l'élégante et classique école de Pope, et les admirateurs du fougueux déploiement de l'énergie humaine intronisée par Byron. On le critiqua ; on le railla. Les revues en parlèrent comme d'un poète amateur qui écrivait à ses heures de loisir, pour les enfants, des ballades, dont les héros étaient des idiots et des porte-balles ; qui adressait des sonnets au coucou, à l'arc en ciel, à la marguerite : poète des simples des champs et des simples d'esprit !

Ces attaques glissèrent sur Wordsworth, et il ne s'en livra que plus complètement à ses inspirations champêtres. Ce fut alors qu'il composa *Peter Bell* et *le Charretier*, poèmes où il a parfois poussé ses convictions jusqu'à l'abus, mais qui, à côté de défauts réels, fourmillent de beautés du premier ordre. On peut lui reprocher l'indécision de ses plans, la vague de ses conclusions, trop d'insistance sur les détails, et par suite de la prolixité; mais personne ne l'égale pour la grâce de la diction, la vérité des sentiments, la profondeur et l'originalité des pensées, la pureté et l'élévation du but. Walter Scott, qui aimait l'homme et admirait son génie, le blâmait de choisir ses sujets trop en dehors des sympa-

thies populaires. En effet, l'actif et entreprenant public anglais ne comprenait rien à ces rêveuses extases. Pour jouir de cette poésie d'épanouissement et de soleil, il faut du repos et du recueillement, deux conditions des plus rares en Angleterre. Aussi où Walter Scott comptait dix mille lecteurs, Wordsworth en recrutait dix, esprits d'élite, cœurs qui battaient à l'unisson du sien, et dont il préférait le suffrage senti aux bruyantes acclamations de la foule.

Wordsworth eut une vie calme et douce, non qu'il fût tout à fait exempt des chagrins qui sont le lot commun de l'humanité, mais il ne les aggravait pas par une sensibilité malade. Sa tristesse tournait à la mélancolie, jamais à l'ai-



*W. Wordsworth*

Wordsworth, mort en 1850. — Fac-simile de sa signature.

greur et au découragement. Fils d'un homme de loi qui avait de l'aisance, il fit de bonnes études, et trouva dans la maison paternelle un foyer de vives et constantes affections. Son père le destinait à la carrière ecclésiastique; déjà poète et impatient d'entraves, William hésitait, lorsqu'un ami qui succombait à une longue maladie, assura son indépendance en lui léguant un revenu modeste, mais suffisant pour un jeune homme austère et studieux. Wordsworth a rappelé dans ses vers ce bienfait, et le nom du bienfaiteur, Ralsley Calvert. Au sortir de l'université de Cambridge, il fit à pied plusieurs excursions en Écosse et sur le continent; en 1793, il se hasarda à publier ses impressions sous ce titre : *Esquisses*

*descriptives d'une tournée pedestre dans les Alpes*. En 1796, il alla visiter, à Allfaxden, sa sœur chérie, confidente de ses premiers essais, qui lui inspira quelques-unes de ses plus touchantes poésies, et qu'il associa plus tard à sa gloire en insérant dans ses œuvres deux charmantes pièces de vers, composées par elle, ainsi que des fragments de son journal. Son intimité avec Coleridge remonte à cette époque. Après l'apparition des *ballades*, tous trois firent ensemble un voyage en Allemagne. De retour dans son pays natal, Wordsworth épousa sa cousine, miss Mary Hutchinson, dont il eut deux fils et une fille.

*La fin à une autre livraison.*



## LE MARCHAND DE GRAVURES.



Dessin de Karl Gerhardt.

Quel amateur curieux à la recherche de gravures rares, quel artiste aux heures de paresse ou de loisir, quel flâneur désoccupé émiettant les heures sur son chemin, comme le petit Poucet son pain bis, ne s'est arrêté vingt fois devant l'étalage du père Mathurin, et n'a feuilleté ses cartons à deux sous? Quel campagnard visitant Paris, son parapluie sous le bras, ne s'est arrêté devant ces ficelles auxquelles flottent, avec les gravures les plus populaires des quarante dernières années, ces magnifiques collections de nez et d'yeux que nous avons tous dessinées à la sanguine ou au crayon noir? On ne peut regarder la boutique du père Mathurin sans y trouver l'occasion d'une revue rétrospective de l'art; les œuvres contemporaines s'y montrent bien parfois, mais en petit nombre et comme enfouies au milieu des anciennes compositions; l'étalagiste a évidemment des goûts classiques et ne sacrifie qu'en gémissant aux faux dieux!

Du reste, il ne cache point ses préférences. Voyez-le plutôt se promener en chaussons de lisières devant son musée. Si le vent agite ses longues files de gravures, ce sera toujours un groupe d'Atala ou une tête de Romulus dont il raffermira, de préférence, les épingles de bois; si la poussière, roulée en tourbillon, menace de souiller les épreuves déjà un peu fanées, son plumeau ira d'abord chercher les

Gérard, les David ou les Carle Vernet! D'ailleurs, sobre de paroles, écoutant les objections des amateurs avec calme, surfaissant rarement et ne trompant jamais, le père Mathurin pourrait être cité comme le modèle des étalagistes, si sa vie tout entière ne donnait un enseignement plus important et plus haut.

Peu de gens savent son histoire, bien qu'il n'en fasse point un mystère (qui songe à s'informer d'une si humble destinée?); et cependant tous pourraient y trouver une leçon, beaucoup un encouragement.

Le père Mathurin n'a point toujours été modeste et paisible tel que vous le voyez aujourd'hui. Ses rêves ne s'étaient point d'abord limités à ce tabouret recouvert d'indienne où il attend que le hasard lui apporte le gain de la journée; lui aussi il a eu ses ambitions. Fils du concierge du célèbre Renaud et reçu dans son atelier, il espéra d'abord conquérir une place dans l'art; mais la nature lui avait refusé l'invention et le sentiment de la couleur; il comprit qu'il n'y avait point chez lui l'étoffe d'un peintre, et entra chez un graveur.

Là il reconnut peu à peu qu'il manquait de la justesse du coup d'œil qui perçoit et de la dextérité de la main qui sait rendre. Il fallut encore descendre: un éventailiste essaya de lui faire peindre les petites gouaches dont il ornait ses

éventails ; mais le pinceau de Mathurin était si lourd qu'il dut renoncer à ce nouveau travail. Il ne réussit pas mieux dans la peinture sur porcelaine, puis dans celle de décors ; partout l'intelligence et l'adresse lui firent défaut. Comme tant d'autres, il avait le goût d'un art sans en avoir la capacité.

Il ne voulut point s'acharner comme eux à une œuvre impossible, mettre la fantaisie au-dessus de la raison, et se voua à la misère par orgueil. Il avait descendu de degré en degré l'échelle de l'art ; il remit résolument pied à terre et se décida à chercher sa place dans la foule.

Ses essais multipliés lui avaient déjà fait perdre un temps précieux ; il était trop tard pour apprendre un état ; les bras mal exercés seraient toujours restés inhabiles. Mathurin se décida à vivre des miettes des autres, après avoir espéré leur donner un festin !

Il prit les modèles qu'il avait réunis pendant ses longues et infructueuses tentatives, les suspendit à une ficelle le long d'un mur, et jeta ainsi les premiers fondements de son modeste commerce.

Les chances ne lui furent point toujours heureuses pendant ces longues années d'épreuves ; bien des désastres publics suspendirent la vente. D'abord ce furent les défaites lointaines, puis le canon des étrangers tonnant aux portes de Paris, plus tard les révolutions intérieures ; mais Mathurin supporta tout avec la résignation philosophique de l'homme qui, sûr d'avoir fait son devoir, abandonne le reste aux soins de Dieu. Dès que l'orage grondait et que les rues devenaient solitaires, il décrochait tranquillement ses gravures, regagnait sa mansarde et attendait que la colombe du déluge apportât le rameau vert.

— Les misères du jour nous font de meilleurs lendemains, disait-il avec son sourire un peu vague, mais plein de bonhomie.

Or, comme la patience use tout, même la misère, Mathurin a fini par vendre davantage, l'économie a peu à peu grossi ses épargnes, et aujourd'hui il a fait, comme la fourmi, ses provisions d'hiver.

Voilà pourquoi vous lui voyez ce costume propre et commode qui lui donne un faux air d'employé en retraite. Le père Mathurin n'a plus à s'inquiéter de la recette du jour, et le prix du pain augmente sans qu'il épargne sur les bouchées !

Aussi a-t-il loué près de sa mansarde un petit cabinet pour sa sœur, vieille et veuve, qui n'avait plus d'autre asile que l'hospice. Il la retrouve le soir, et tous deux soupent ensemble en parlant de leur jeunesse. Bien qu'il soit le cadet, Mathurin exerce la souveraineté dans le ménage, en vertu du précepte de Molière :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais, loin d'en abuser, il a abandonné à sa vieille sœur tout ce qu'il a pu lui déléguer d'autorité. C'est un roi qui règne et ne gouverne pas ! Aussi François n'en parle-t-elle qu'avec la déférence respectueuse d'un ministre pour le prince qui garde le titre et laisse le pouvoir.

Grâce à ces concessions réciproques, le frère et la sœur vivent sans soucis. Mathurin, toujours bien portant, ne s'aperçoit qu'il a vieilli que par sa tendance à chercher les rayons de soleil égarés le long de son étalage, et le poids de ses cartons qui lui paraissent chaque soir plus lourds à rapporter.

Mais ce sont là des avertissements passagers qui ne l'attristent point. Comment pourraient-ils prévaloir contre tout ce qui lui parle de sa jeunesse ? Les gravures qu'il reploie chaque soir et étale chaque matin sont pour lui autant de souvenirs ! Interrogez-le, il vous dira en quelle année fut achevé le Serment des trois Horaces, et combien Girodet mit de temps à peindre l'Endymion. Il pourra vous parler, en outre, de tous les peintres de l'empire ; car il les a vus

dans leurs ateliers. Il vous dira comment se coiffait Proudhon, de quelle manière Lefèvre essayait ses broches, à quelle joue pendait la loupe de David ; et, en vous parlant de ces hommes célèbres qu'il a connus, le vieil étalagiste redressera la tête, les rides de son visage s'épanouiront, son œil deviendra presque humide ; mais ce ne sera qu'un éclair ! Vous le verrez bientôt redescendre du passé au présent et de son rêve à la réalité, en répétant sa phrase ordinaire :

— Je trouvais tout cela bien beau, monsieur ; mais... mais il fallait vivre !

Et alors ses regards se reporteront avec une résignation reconnaissante vers ses gravures auxquelles il a dû de vieillir sans humiliations et sans reproches.

Excellent Mathurin ! ah ! vous avez raison, il faut vivre, c'est-à-dire accepter tout honnête travail qui nous gagne le pain de chaque jour, et ne point demander à la charité des autres ce que le courage peut nous procurer.

#### USAGES ET COUTUMES DES OUKAMBA, PEUPLE DE LA RÉGION MARITIME DE L'AFRIQUE AUSTRALE (1).

Le profit que les Ouakamba tirent de leur trafic de l'ivoire à la côte est très considérable ; aussi sont-ils au nombre des tribus les plus riches de l'Afrique centrale. Ceux qui sont établis le plus près de la côte de Mombaz tirent en outre un grand gain de leurs brebis, de leurs chèvres et de leur gros bétail. Leurs chèvres sont les plus grandes que j'aie jamais vues en aucune partie de l'Afrique orientale. Il y a dans l'intérieur beaucoup de Ouakamba qui possèdent plusieurs centaines de têtes de bétail, outre leurs troupeaux de moutons et de chèvres. Aussi le lait et le beurre abondent-ils chez eux. Toutefois j'ai fait dans l'Oukambani l'observation que j'avais déjà faite en Abyssinie, quant à la quantité de lait que l'on tire des vaches : c'est qu'une vache d'Europe en donne autant que trois ou quatre de ces contrées ; ceci résulte sans doute de la maigre provende que reçoivent ces animaux, et de la manière mal entendue dont on les soigne. L'herbe qui sert à leur nourriture est fermentée, et elles sont aussi trop exposées à l'inclémence du temps.

En général les Ouakamba ne font pas usage de monnaie comme moyen d'échange. Un trafiquant qui arrive de la côte est obligé d'acheter d'abord un certain nombre d'animaux en échange de ses marchandises, afin de pouvoir obtenir ensuite la quantité d'ivoire qu'il désire en échange de ces animaux. Les affaires de commerce se traitent minutieusement et lentement ; mais les indigènes ne tiennent pas plus compte du temps que de la monnaie.

Les Ouakamba ne sont pas en général un peuple laid. Ils n'appartiennent point à la race nègre. Ils s'enduisent le corps de beurre, d'ocre rouge et d'autres substances qui nécessairement modifient leur couleur naturelle. La plupart d'entre eux portent leurs cheveux longs, partagés en une multitude de petites tresses, fréquemment relevés de verroteries blanches. Ils ont le cou, la ceinture et les chevilles ornés d'une masse de verroteries de couleurs variées ; le reste du corps est nu, sauf quelques pièces de vêtements qu'ils portent généralement sur leurs épaules. Les femmes, plus vêtues, passent à leur cou, lorsqu'elles ont quelque richesse, un grand nombre de chaînettes en cuivre ou en fer, artistement travaillées. Elles se suspendent, du reste, autour du corps tous les ornements qu'elles peuvent trouver et qui attirent les regards.

(1) Extrait d'une notice publiée par le docteur Krapf, missionnaire évangélique, qui a exploré le pays d'Oukambani aux mois de novembre et décembre 1849.

L'Oukambani est située au nord-ouest de Mombaz, île de la mer des Indes, sur la côte de Zanguebar, et qui appartient à l'îman de Mascate.

Quand un jeune homme désire épouser une Ouakamba, il doit offrir aux parents de la jeune fille une portion considérable de ce qu'il possède. Le jour des noces, le fiancé, avec son père, sa mère et ses proches, s'assied à part vis-à-vis de sa fiancée, entourée de sa famille. Il cherche alors à s'emparer par force de la jeune fille, ce qui occasionne de grandes luttes entre les deux partis. S'il ne réussit pas à la saisir, il la guette quand elle va aux champs ou au puits; lorsqu'enfin il a réussi à s'emparer d'elle, il donne à ses nouveaux parents les présents convenus et qui consistent principalement en bétail. Cet usage singulier est un obstacle utile à beaucoup de mariages précoces.

Les Ouakamba sont très-parleurs et très-bruyants. On ne peut pas avoir une bien grande confiance dans ce qu'ils disent.

Ils n'ont ni roi ni chef reconnu, soit de toute la nation, soit d'un certain nombre de tribus. Ils admettent seulement comme décisif le jugement des chefs de famille et de hameau, pourvu qu'il soit conforme aux traditions. Quelques Ouakamba de l'intérieur ont obtenu une grande influence par leurs richesses, la facilité de leur parole, leurs qualités personnelles propres à imposer le respect, et aussi par leur réputation de sorcellerie.

Les Ouakamba sont très-superstitieux; ils se menacent entre eux de l'emploi d'un charme qu'ils appellent *outzai*. Ils croient que l'on peut appeler ou arrêter la pluie à volonté. Quand ils voyagent, ils mettent une grande confiance dans les cornes de chèvre, qu'ils remplissent de substances rares et mystérieuses, et qu'ils suspendent à leur cou ou derrière leurs épaules, comme moyen de protection contre les ennemis de la route; cette corne est appelée *kilito*.

Toutefois ils ne sont pas fétichistes: ils n'ont ni représentations ni peintures d'aucune sorte, et ils ont une idée, faible à la vérité, de l'Être suprême; c'est surtout dans les heures de détresse que cette notion leur revient en mémoire.

Les maisons des Ouakamba sont de forme circulaire; de petits piliers de bois fixés en terre forment la charpente des murailles; pour poteaux on établit un mince cloisonnage, et le tout est recouvert de gazon qui descend jusqu'au sol sur lequel la lutte humide et sombre a été posée. Il n'y a pas de fenêtre, mais seulement une porte étroite et basse, où l'on ne peut passer qu'en se courbant presque à terre. Les couches des Ouakamba sont construites avec des bambous ou des baguettes que l'on fixe à de courts poteaux enfoncés en terre. La partie inférieure est bien de 18 pouces plus basse que le reste, de manière à former un plan incliné de la tête aux pieds. Cette couche est recouverte d'une peau de vache.

Quand les Ouakamba voyagent, ils portent généralement avec eux une petite chaise proprement taillée dans une grande pièce de bois, parce qu'ils n'aiment pas à s'asseoir sur le sol nu.

Le bois qui sert de combustible pour l'usage journalier dans la saison pluvieuse est taillé avec grand soin. On le fend en morceaux minces que l'on fait bien sécher et que l'on range en bon ordre dans un coin de la cabane.

La nourriture des Ouakamba se compose principalement de lait, de viande et de blé d'Inde, dont on fait une pâte épaisse ou que l'on délaie en bouillie. Ils tirent aussi de la canne à sucre une liqueur qu'ils appellent *ouki*, et qui est quelque peu enivrante.

Comme chez presque toutes les peuplades sauvages, ce sont les femmes qui s'occupent de la culture du sol et des soins domestiques.

Les Ouakamba ne sont pas portés à la guerre: ils se bornent à des mesures défensives. Soit dans les combats, soit à la chasse de l'éléphant, du rhinocéros ou du buffle, ils se servent de flèches empoisonnées. Leur fer est d'excellente qualité; ils l'emploient à fabriquer de longues épées à deux

tranchants, des flèches, des hachettes, des couteaux. Ils ont aussi une bonne espèce d'argile qui leur sert à faire des marmites et des pipes.

Ils ne connaissent point la houe de fer pour la culture du sol; ils se servent d'un bâton de bois dur aiguilé.

L'esclavage s'est introduit parmi eux dans ces derniers temps, surtout depuis que le prix des esclaves est tombé très-bas, à cause de la défense que l'iman de Mascate a faite d'exporter des esclaves dans ses possessions d'Arabie. Un musulman de Mombaz qui veut avoir une vache ou quelques chèvres expédie un esclave au pays ouakamba, et il reçoit en échange ce qu'il demande. Un jeune taureau représente le prix d'un jeune esclave, garçon ou fille. Ces esclaves, étant devenus musulmans sur la côte, ne peuvent manquer d'exercer une influence sur la civilisation des Ouakamba.

#### WENCESLAS HOLLAR.

Wenceslas Hollar est né à Prague en 1607. Comme Jacques Callot, il était de famille noble et manifesta dès sa jeunesse une véritable passion pour les arts du dessin. Son père, sans doute dans la crainte de le voir déroger, voulut s'opposer à cet entraînement; mais la vocation fut la plus forte, et, en 1627, Hollar quitta sa ville natale. Bientôt les troubles de la Bohême, pendant la guerre de trente ans, ruinèrent complètement sa famille et lui laissèrent son travail pour toute ressource: bien lui en avait donc pris de se créer une profession au risque de déroger. Il se rendit d'abord à Francfort-sur-Mein, où il se perfectionna dans la gravure à l'eau forte, d'après les conseils de Mathieu Mérian, qui nous a laissé un grand nombre de paysages et de planches topographiques. Dès cette époque, notre artiste eut à lutter courageusement contre la mauvaise fortune. Il mena pendant longtemps une vie errante; enfin il eut le bonheur de rencontrer à Cologne le comte Arundel, maréchal d'Angleterre et zélé protecteur des artistes et des savants. Ce seigneur le prit sous sa protection. Ils partirent ensemble pour Vienne, se rendirent à Prague, et de là gagnèrent l'Angleterre, où le jeune graveur fut vivement recommandé au roi Charles 1<sup>er</sup>.

Le comte Arundel avait une riche collection de statues, de tableaux et de bijoux précieux; Hollar en grava un grand nombre, et son sort commençait à s'améliorer. Mais il était dans sa destinée de ne pouvoir vivre longtemps heureux et tranquille. La guerre civile éclata dans le royaume britannique; fait prisonnier avec plusieurs autres membres du parti royal, ce ne fut qu'à grand'peine qu'Hollar parvint à s'échapper. Il se réfugia alors à Anvers, où il retrouva son ancien protecteur qui lui-même avait été forcé de quitter sa patrie, en 1642, et d'y laisser tous ses biens, à l'exception de ses bijoux et de ses tableaux sauvés non sans peine. Hollar se remit à graver d'après les pièces les plus importantes de cette collection; mais bientôt le comte le quitta pour aller s'établir à Padoue, où il mourut en 1646. A cette époque, notre artiste tomba dans la plus grande détresse; obligé de travailler pour les libraires et les marchands d'estampes, qui profitèrent de sa triste situation, il gagna difficilement de quoi vivre.

Au rétablissement de Charles II, Hollar retourna en Angleterre; il avait perdu son protecteur, et il n'y trouva pas la fortune plus propice qu'en Flandre. Les libraires et les marchands d'estampes de Londres ne furent pas plus équitables que ceux d'Anvers: on continua à exploiter sa misère. Pierre Strutt, entre autres, qui faisait à Londres un grand commerce d'estampes, lui donna la somme modique de 30 schellings, ou 37 fr. 50 cent., pour le dessin et la gravure de la vue de Greenwich en deux grandes planches. Le pauvre graveur eut toute sa vie le sort d'Adam Elzheimer; ses œuvres ne furent pas payées en raison du temps qu'il y consacrait. Il vécut dans la misère, et pour-

tant, après sa mort, à Londres, en 1677, ses ouvrages furent recherchés avec tant d'empressement, que certaines épreuves ont été payées plus cher que ne l'avait été la planche elle-même.

Nous avons son portrait dessiné et gravé par lui-même. Il est signé ainsi : « Wincelas Hollar, ætatis ; 40, 1647. » C'est une gravure harmonieuse encadrée dans une bordure ovale dessinée avec beaucoup de goût. La tête, vigoureuse et

triste, indique un homme qui dut supporter l'adversité avec une ferme résignation.

Hollar est un de ceux qui se sont servis de l'eau forte avec le plus d'intelligence ; il en connut toutes les ressources. Sa pointe était d'une finesse et d'une légèreté infinies. Il a travaillé d'après les maîtres les plus opposés, d'après Paul Véronèse et d'après Holbein, d'après Albert Durer et d'après Rubens, et il a su conserver à chacun d'eux son cachet per-



Wenceslas Hollar, graveur du dix-septième siècle. — D'après lui-même.

sonnel. Il excella dans les paysages, les animaux et les fourrures ; ses nombreux portraits sont avec raison fort estimés ; mais il n'a pas eu le même succès dans les grandes compositions historiques. Le dessin de ses figures manque de correction, et les extrémités en sont rendues sans finesse.

Hollar se distingua particulièrement dans les gravures d'ornements et d'orfèvrerie. Son chef-d'œuvre en ce genre est certainement le *calice* dont nous possédons une très-belle épreuve au cabinet des Estampes. Ce calice a été composé par Andrea Mantenio, en 1640. La pointe savante de Hollar n'a diminué en rien la valeur de ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie ; il a su rendre avec une intelligence parfaite la fermeté, l'élégance et la pureté du modèle. Le travail de cette belle estampe est fait avec une finesse, une légèreté et une souplesse au-dessus de tout éloge. Hollar a aussi reproduit un assez grand nombre de coupes, de gaines et de manches de couteaux, d'après des dessins d'Holbein. Tous ces objets, couverts d'arabesques, de médaillons et de chimères, sont d'une grande élégance et d'un beau fini. Du reste, quand il gravait des meubles luxueux, notre artiste choisissait parfaitement ses modèles, car, dans ce genre, il n'a guère tra-

vaille que d'après les deux maîtres que nous venons de citer.

Pendant son séjour chez le comte Arundel, il a reproduit beaucoup de portraits peints par Holbein : entre autres ceux d'Anne de Boleyn, femme de Henri VIII, d'Édouard VI enfant, et de plusieurs membres de la famille Arundel. Dans ce genre, Hollar a déployé non moins de talent que dans l'orfèvrerie. Il y a surtout une petite eau forte qui est d'un caractère charmant ; c'est un portrait d'Holbein jeune peint par lui-même. On ne peut rien voir de plus fin et de plus habile. Très-serrée de dessin, cette eau forte est d'un aspect blond et lumineux à défier un coloriste. On a classé aussi dans les portraits d'Hollar une suite de figures de femmes qui représentent les diverses saisons de l'année. Ces planches, comme les eaux fortes où il a reproduit les paysages d'Adam Etzheimer, sont d'un bel effet et d'une exécution si souple, si ferme et si moelleuse, qu'elles peuvent lutter avec la peinture.

Mais nous ne pouvons passer en revue tous les travaux d'Hollar, et nous devons nous contenter de citer les plus saillants. Il a encore gravé un grand nombre d'animaux d'après Albert Durer, Lucas Cranach, etc. ; une suite de



Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. — Le Calice, gravure de Hollar. — Dessin de Montalan.

dessins sur la mort par Diefembach, beaucoup de costumes | planches assez faibles d'après Holbein, Salviati, Paul Vé-  
de femmes de différents pays, et un petit nombre de grandes | ronèse et Van Dyck. Enfin il a laissé plusieurs études de

manchons qui ne sont pas la partie la moins amusante de ses travaux. Ces manchons, diversement arrangés, et d'où il sort des mains sans bras dans les poses les plus variées, forment un spectacle tout à fait réjouissant.

Wenceslas Hollar méritait à tous les égards qu'on lui consacra une notice particulière. Son œuvre se compose de 2 400 pièces, renferme plusieurs gravures de premier ordre, et marque une époque importante dans l'histoire de la gravure.

Après la mort de Jean Sebold Beham, élève d'Albert Dürer, en 1550, l'art de la gravure n'avait plus fait aucun progrès en Allemagne; il sembla au contraire avoir rétrogradé pendant quelque temps. Les *petits maîtres*, qui vinrent après Beham, avaient réussi d'abord à maintenir la gravure à peu près au point où elle était. Après eux, l'art en décadence ne se releva qu'à l'époque où parut Hollar, qui eut ainsi la gloire d'ouvrir la liste des grands artistes du dix-septième siècle.

Le cœur soupçonne l'immortalité avant de la croire.

ANCILLON.

## LA CROIX DE CÉCILE.

NOUVELLE.

Vers la fin de l'été, en 1815, un jeune soldat, le sac sur le dos et le bâton à la main, suivait la route de Cluse à Salanches, longeant cette vallée qui mène à Chamouny, où tant de voyageurs se rendent, pour admirer les merveilles de la nature dans les Hautes-Alpes. Cependant le jeune Florent venait chercher en Savoie tout autre chose que ces spectacles magnifiques. Il rêvait tristement, et, s'il regardait quelquefois les montagnes voisines et l'Arve qui roulait près de lui ses eaux grisâtres, c'est que ces objets sévères s'accordaient avec l'état de son cœur.

Fatigué de la marche, il s'assit, vers le milieu du jour, sous de grands noyers. Il avait en face de lui des rochers escarpés, dont quelques blocs, détachés pendant la longue suite des siècles, étaient dispersés dans la plaine et couverts, la plupart, de mousses, d'herbes et de buissons. Florent était là, lorsqu'un homme d'environ trente ans, à l'air sérieux et doux, paraissant revenir d'une promenade, s'assit auprès de notre jeune voyageur. Cet inconnu garda quelque temps le silence; mais, ayant jeté les yeux sur Florent, ses traits prirent tout à coup l'expression de la bienveillance et de l'étonnement. Il adressa la parole au jeune soldat; et le causa du beau temps, des montagnes, des prochaines récoltes, de l'Arve qui avait, disait-il, beaucoup grossi depuis quelques jours, et qui menaçait les prairies.

— Vous êtes du pays, monsieur? lui dit Florent.

— Je ne l'ai jamais quitté.

— Vous pouvez donc me dire pourquoi l'on a planté cette croix là-haut sur la montagne?

— C'est un usage chez nous de planter des croix dans les lieux où il s'est passé un événement funeste. Cela nous avertit des malheurs auxquels l'humanité est sujette; c'est un appel à la pitié, une consolation pour les amis de la victime; enfin une invitation à la prière pour les âmes chrétiennes. La croix que vous voyez là-haut rappelle le souvenir d'une jeune enfant qui, étant allée cueillir des fraises, pour gagner un petit salaire, dont sa pauvre famille avait besoin, se précipita malheureusement, et, comme vous le jugez bien, périt dans une chute si épouvantable. On retrouva son corps là-bas, dans la prairie, tout près de la cabane paternelle, et là-haut son panier de fraises, tout fraîchement rempli de ces fruits au parfum si doux. C'était la dernière offrande de Cécile à sa mère, le dernier tribut de son travail. Le coup

fut terrible pour les parents; ils avaient déjà perdu un petit garçon de deux ans et demi, qui s'était noyé dans l'Arve. Il y a quinze ans que la jeune fille s'est précipitée; cependant, si vous alliez visiter le cimetière du village, on vous ferait voir, près de l'entrée, au pied du mur d'enceinte, une tombe d'enfant; vous la trouveriez couverte de fraisiers, qu'on ne cesse pas de cultiver, et dont les fruits, respectés même du jeune âge, sont abandonnés aux oiseaux du ciel.

— Voilà, dit le soldat, un souvenir bien triste et bien touchant.

— Ce n'est pas le seul qui se rattache à la croix de Cécile. On dirait que cette bienheureuse enfant a béni le bois consacré à sa mémoire.

— Vous excitez ma curiosité, monsieur, et j'ose espérer que vous ne refuserez pas de la satisfaire.

— Je n'ai pas de miracles à vous raconter, mon cher monsieur; la foi de nos pères a consacré beaucoup de légendes merveilleuses, relatives à des croix et à d'autres objets sacrés, et nos montagnes ne sont pas plus dépourvues que tant d'autres lieux de ces traditions populaires; mais, ce que je vous dirai, je l'ai vu ou j'en connais les témoins, et ces faits, pour ne pas s'écarter du cours naturel des choses, n'en auront peut-être pas moins d'intérêt pour vous.

La croix de Cécile n'était pas plantée depuis bien longtemps, quand un garçon de douze ans, qui gardait un troupeau de vaches sur la montagne, fut menacé et poursuivi par un taureau furieux. Vous savez combien ces animaux sont redoutables dans leurs accès de colère: l'enfant, qui avait un peu d'avance, fuyait de toutes ses forces; mais le taureau gagnait du terrain, et le petit berger, saisi de frayeur, poussait des cris de détresse qui n'attiraient personne. Il n'y avait pas un sapin dans le voisinage sur lequel il pût chercher un abri: il vit la croix, et il y courut. Il eut à peine le temps de grimper assez haut pour éviter le premier coup de cornes; il y réussit cependant, et atteignit la branche de la croix, sur laquelle il se tint des mains et des pieds en invoquant le nom de Jésus. La croix était forte, massive et solidement plantée dans le roc; le taureau ne put la renverser; il se lassa enfin, et le petit berger trouva ainsi sa délivrance dans le signe du salut.

Sa mère apprit au pasteur du lieu ce qui s'était passé, et la bonne et pieuse femme lui demandait avec inquiétude si son enfant ne s'était pas rendu coupable de mépris des choses saintes. « Vous oubliez, Fanchon, lui répondit le vénérable prêtre, que Notre Seigneur a dit: « Laissez venir à moi les » petits enfants, et ne les empêchez point! » Allez, vous pouvez remercier Dieu avec confiance; il ouvre ses bras sauveurs à tous les malheureux. Votre fils est un exemple frappant de cette miséricorde infinie: recommandez-lui de ne l'oublier jamais. — Hélas! disait Fanchon à Germaine, la mère de Cécile, si votre fille n'était pas morte, j'aurais perdu mon fils. La croix que vous avez plantée là-haut ne doit pas m'être moins précieuse qu'à vous. J'irai deux fois chaque année y suspendre une couronne, le jour où Dieu rappela votre enfant à lui, et le jour où le mien fut délivré. »

Depuis, la pauvre Germaine est devenue veuve, et elle s'entretient du produit de quelques terres qu'elle cultive elle-même. Si pauvre qu'elle soit, il n'y a personne dans le village qui souhaite moins la richesse; tout son cœur est dans le ciel; et, quant aux soins de la terre, un secours, qui ne lui manque jamais, les a beaucoup allégés en sa faveur. Un de nos bûcherons revenait de la montagne, en grande hâte, par un temps orageux; il fut surpris, en passant là-haut, par une si terrible tourmente, qu'il aurait certainement péri, à ce qu'il assure, si la croix ne s'était pas trouvée là. Entraîné par les tourbillons, il l'entoura de ses bras robustes, et il évita ainsi d'être précipité. Jugez par ce qu'il a fait depuis s'il s'est cru près de son dernier moment! L'accident était arrivé un samedi, et, depuis lors, il a voulu consacrer à Germaine tout son travail de ce jour, chaque

semaine. Voilà dix ans que cela dure. Une si fidèle reconnaissance est une sorte de prodige que nous devons encore à la croix de Cécile.

Vous dirai-je aussi l'aventure de Jean le chasseur ? Il revenait un soir, sa gibecière pleine, heureux d'avoir fait une bonne journée, et gagné le pain de sa nombreuse famille : en passant à quelque distance de la croix, il y vit perchée une fort belle gélinote, et il fut sur le point de la tirer. « Non, dit-il, je n'en ferai rien ; je ne donnerai pas la mort à l'oiseau qui choisit cette retraite, et je n'enverrai pas ma dragée au signe de la rédemption. »

A quelques pas de là, Jean traversait une fondrière, et, comme il s'aidait de son arme en appuyant la crosse sur la pierre, il s'aperçut que l'extrémité du canon était remplie d'une terre compacte, sans doute pour avoir touché et labouré le sol quelque temps auparavant ; en sorte que, si le chasseur n'avait pas été détourné par un scrupule religieux de tirer sur la gélinote, il est vraisemblable que l'arme aurait crevé dans ses mains.

Les pâturages qui s'étendent sur ces rochers appartiennent à deux paysans de mon village. Il y a trois ans qu'ils eurent un démêlé au sujet des limites. On parlait déjà de plaider, et l'on allait se mettre dans les griffes de la chicane : ils eurent une dernière entrevue sur les lieux en litige, où ils se firent accompagner par quelques amis. On mesurait les deux propriétés en long et en large ; chacun prétendait fort au delà de ce qui paraissait juste au voisin. Un sage vieillard, en qui l'un et l'autre avaient plus de confiance, tâchait de les mettre d'accord. Il jeta heureusement les yeux sur la croix, et remarqua qu'elle se trouvait précisément au milieu du terrain contesté ; il dit : « Celui de vous qui enlèvera cette croix à son frère se fera tort à lui-même ; en s'appropriant le bois, il offenserait le Sauveur. Faites mieux, mes amis, et prenez ce signe pour juge entre vous. Il prononce, vous le voyez, en partageant le différend d'une manière égale : c'est ordinairement le plus juste et le plus sage. Si peut-être l'un de vous y perd quelques mètres d'un maigre pâturage, il y gagnera cent fois plus sur la sainte montagne, où le divin berger rassemblera ses brebis. Mes amis, rendez cet hommage à la croix de Cécile ! Nous pourrions dire à bas aux voyageurs comment les procès finissent dans notre vallée, et l'honneur que vous lui ferez vaut bien ce léger sacrifice. »

Les deux voisins cédèrent de bonne grâce. Ils se touchèrent la main et plantèrent une borne au pied même de la croix. Ce fut bien moins un signe de démarcation qu'un gage de concorde. Quand les troupeaux dépassent un peu de part et d'autre la ligne convenue, on ne se cherche point querelle, on ne s'envoie point de papier timbré ; la paix enfin règne là-haut, comme elle devrait régner partout.

Lorsque l'inconnu fit silence, Florent demeura quelque temps rêveur, et il dit enfin : « Cécile fait du bien après sa mort, comment pourrais-je la plaindre ? Germaine est digne de pitié ; mais je connais des gens plus malheureux peut-être. » Le passant vit bien qu'il voulait se désigner lui-même, et lui fit une de ces questions obligeantes qui provoquent l'épanchement du cœur. « Il est triste, dit Florent, d'avoir perdu ceux qu'on aimait ; cependant il l'est bien plus de n'avoir jamais connu ceux qu'on devait aimer. Pour moi, je croyais, jusqu'à cette année, avoir placé où je le devais mes affections de fils, et je sais à présent que j'ai toujours vécu dans l'erreur. Un soldat et sa femme, la vivandière du régiment, m'ont élevé comme leur enfant ; je les ai suivis dans leurs campagnes ; j'ai servi moi-même dès que mes forces l'ont permis : vous voyez en moi un des débris de Waterloo. Celui que je croyais mon père fut blessé mortellement à mes côtés ; il était sergent de ma compagnie. Avant d'expirer sur le champ de bataille, il me dit : « Je te » quitte, Florent. Adieu ! tu n'es pas mon fils ; Suzette n'était » pas ta mère : pardonne-lui ; elle avait perdu son enfant,

» et... je n'ai pas le temps d'en dire davantage. Prends mon » havre-sac, tu trouveras... » Le bruit de la canonnade m'empêcha d'entendre le reste, et le sergent expira d'abord après. Je pris le havre-sac, et, après la bataille, je le visitai, sans y trouver aucun acte de naissance, aucun papier qui me fit connaître mes parents et ma patrie. Suzette était morte, et leur secret resta inexplicable pour moi. Je me rappelai seulement que le sergent, dans ses accès de gaieté ou de tendresse, m'appelaient quelquefois Savoyard. Anparavant, j'avais toujours pris ce nom de guerre pour une parole dite au hasard, et je n'y attachais aucune importance ; mais, depuis, cette circonstance n'est revenue à la mémoire ; elle m'a frappé, je ne sais pourquoi, et je me suis persuadé que j'étais un enfant de vos montagnes. C'est ce qui m'attire dans ce pays. Cependant j'ai beau le parcourir, regarder de tous côtés et consulter mes plus anciens souvenirs, jusqu'ici rien ne me rappelle chez vous mon enfance. Au reste, qui sait à quel âge je fus séparé de ma famille ?

L'inconnu dit au soldat : — Vous n'avez pas trouvé de titres écrits dans le havre-sac du sergent ; mais n'y avait-il aucun objet qui vous parût propre à servir de témoignage en votre faveur ?

— Ce que j'ai trouvé est si peu de chose, que j'ose à peine vous le montrer ; cependant vous allez voir sur quoi repose toute mon espérance.

Florent ouvrit son sac, et tira d'une boîte de corne un petit soulier de laine rouge, à la semelle mince et encore toute neuve ; le travail était fort délicat ; un petit ruban de soie brune servait de cordon. L'inconnu, en considérant cet objet, ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise, et, se contenant tout à coup, comme s'il eût craint de donner au jeune homme une fausse joie : « Quel dommage, dit-il d'une voix étouffée, que ce soit impossible ! » Florent le pressait de s'expliquer. « Laissons cela, mon jeune ami, lui répondit-il. Ne nous arrêtons pas davantage à une vision folle ; je ne connais rien de plus amer que l'espérance trompée. Vous allez, je crois, du côté de ce village que nous voyons à travers les pommiers et les saules ; c'est là que je demeure. Venez vous reposer chez moi ; vous y passerez la nuit, et demain, s'il vous plaît de faire un pèlerinage à la croix de Cécile, je vous accompagnerai volontiers. »

*La fin à la prochaine livraison.*

## ANCIENNES OBSERVATIONS

### RELATIVES A L'AIMANTATION NATURELLE DU FER.

La gravure dont nous donnons le fac-simile est empruntée à un ouvrage très-curieux publié à Londres, en 1600, par le médecin Guillaume Gilbert de Colchester sous le titre : *De magnete, magneticisque corporibus*, etc., que l'on peut ainsi traduire en français : « Physiologie nouvelle sur l'aimant et les corps magnétiques, et particulièrement sur le grand aimant de la terre ; avec des démonstrations fondées sur un grand nombre de raisonnements et d'expériences. »

Voici l'explication que cet auteur lui-même donne de la figure. « Qu'un forgeron place sur son enclume une masse de fer rouge, du poids de deux ou trois onces, et qu'il l'étende suivant la forme d'une aiguille d'environ une palme. L'ouvrier doit faire face au nord et tourner le dos au midi, de sorte que le fer s'allonge sous le marteau du côté du nord ; et s'il est obligé de réchauffer le métal, il aura soin de diriger toujours le morceau dans le même sens, en tournant toujours vers le nord la même extrémité. En opérant d'une manière semblable sur un nombre quelconque de morceaux de fer, on peut en obtenir des centaines qui posséderont la vertu magnétique, c'est-à-dire que, maintenus par du liège à la surface de l'eau, ils dirigeront vers le nord la pointe qui a été façonnée dans cette direction. »

Gilbert, dit l'auteur d'une histoire de la physique publiée

en allemand (1), a démontré que le fer peut prendre par lui-même la vertu magnétique. Il a fait voir que des aiguilles de fer acquièrent la propriété de se diriger vers le nord lorsqu'elles ont été forgées dans le sens du méridien ; et il élève des faits qui prouvent que des barres de fer ont acquis la propriété magnétique uniquement en restant placées pendant un long espace de temps suivant la direction du méridien.

Il semble résulter de ces expressions de l'auteur allemand que Gilbert avait signalé le premier ces expériences remarquables. Mais il n'en est rien ; car Gilbert reconnaît formellement qu'elles étaient, de son temps, dans le domaine public. « On a démontré déjà bien souvent, dit-il, que le fer, même sans avoir été frotté par la pierre d'aimant, jouit des mêmes propriétés de direction que s'il avait été préparé avec cette pierre ; ce qui d'abord nous semblait étonnant et même incroyable. » Quant à l'influence du temps pour l'aimantation naturelle du fer, Gilbert s'exprime en ces termes : « Voyons ce que la position seule, et la direction vers les pôles de la terre, peut faire sans l'influence du feu. Des barres de fer, du genre de celles que l'on emploie souvent dans la construction des bâtiments ou comme appui aux fenêtres, acquièrent la vertu magnétique, uniquement par l'effet du temps, et soit qu'on les suspende librement dans l'air, soit

qu'on les fasse flotter à l'aide du liège, à la surface de l'eau, elles tournent toujours la même extrémité vers le pôle nord. Une lettre placée à la fin du livre italien de Philippe Costa de Mantoue, sur la composition des antidotes, confirme ce fait dont il y avait déjà des exemples. Un pharmacien de Mantoue, dit cette lettre, m'a montré une barre de fer, entièrement aimantée, et comparable à un aimant naturel pour la force avec laquelle il attirait un autre morceau de fer. Cette barre, après avoir longtemps soutenu un ornement de brique sur la tour de l'église de Saint-Augustin à Rimini, avait été courbée par la force des vents, et était restée en cet état pendant l'espace de dix ans. Les moines, voulant la ramener à sa forme primitive, la firent prendre par un forgeron, et c'est chez cet artisan que le chirurgien Jules César remarqua la vertu magnétique qu'elle avait acquise en demeurant longtemps dans une position où ses extrémités étaient tournées vers les pôles. »

Gilbert fut médecin de la reine Elisabeth, et, fort en faveur auprès de cette princesse : il mourut en 1603, quelques mois après elle. « Il avait acquis pendant sa vie, dit la *Biographie universelle*, une certaine réputation en chimie et en cosmographie : toutefois il n'a rien écrit sur ces matières ; et comme l'ignorance titrée et la simple qualité de favori conduisent aussi souvent à la renommée que le mérite réel, la



Aimantation du fer. — Estampe de 1600.

réputation de Gilbert pourrait n'être pas mieux fondée que celle de beaucoup d'hommes grands à la cour, mais petits dans l'histoire. » Ce jugement si hasardé porte complètement à faux. Le traité de l'aimant, auquel nous venons d'emprunter quelques passages, est un livre remarquable, rempli d'idées neuves et originales dont la science moderne a adopté un certain nombre. Gilbert a remarqué le premier,

(1) *Geschichte der Naturlehre von Johann Carl Fischer*. Gœttingue, 1801. Il est à regretter que la collection remarquable dont ce traité fait partie, et qui devait comprendre l'histoire des sciences et des arts depuis la renaissance jusqu'à nos jours, n'ait jamais été ni traduite en français, ni même achevée dans la langue où elle avait été entreprise.

que les phénomènes du magnétisme terrestre s'expliquaient parfaitement si l'on considère la terre comme un gros aimant globulaire doué de deux pôles, attirant les pôles contraires de l'aiguille aimantée. C'est dans cet ouvrage que Kepler avait puisé une partie de ses idées sur l'attraction et la physique céleste. Les propres paroles de ce grand homme ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet. « Tout l'édifice de mon astronomie, écrivait-il, est fondé sur les hypothèses de Copernic, sur les observations de Tycho-Brahé et sur la théorie magnétique de l'Anglais William Gilbert. » Un tel témoignage suffirait pour sauver à jamais de l'oubli le nom de l'auteur auquel nous avons emprunté notre gravure et l'explication de l'expérience qu'elle représente.



## ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.



Vue de l'École normale. — Dessin de Lancelot.

Dans le but de répandre l'instruction d'une manière uniforme sur toute l'étendue de la France et de préparer des professeurs pour toutes les branches de l'enseignement, la Convention fonda, par décret du 30 octobre 1794, l'École normale. Les règlements relatifs à l'organisation de cette institution nouvelle furent promulgués le 13 janvier 1795, et le 19 du même mois eut lieu l'ouverture solennelle des cours. L'École paraissait établie sur une large base ; 4 500 élèves envoyés de toutes les parties de la France devaient suivre comme externes les cours, et fonder ensuite eux-mêmes des écoles normales secondaires dans les principales villes du pays. L'enseignement, soumis à la haute direction de deux membres du pouvoir législatif, était confié à d'illustres professeurs. Parmi eux, on distinguait Lagrange, Monge et Laplace pour les mathématiques, Haüy pour la physique, Berthollet pour la chimie, Daubenton pour les sciences naturelles, Volney pour l'histoire, la Harpe pour la littérature, Bernardin de Saint-Pierre pour la morale. C'est sous le patronage de ces grands noms que l'École normale commença son existence. Ni le génie ni le dévouement des professeurs ne manquèrent aux élèves. Mais des jeunes gens qui ne possédaient point, pour la plupart, les éléments de si hautes études, ne pouvaient suivre avec profit l'enseignement de pareils maîtres. D'un autre côté, les leçons des professeurs, faites devant un nombreux auditoire et publiées chaque semaine dans une feuille périodique, dégénérent souvent en discours brillants, plus propres à faire valoir le talent des maîtres qu'à former les jeunes gens aux graves et sévères habitudes de l'enseignement. Le succès ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues : peut-être aussi on se découragea un peu vite ; l'École fut fermée dès le

29 avril 1795, trois mois et quelques jours seulement après l'ouverture des cours.

Cependant l'idée qui avait présidé à cette tentative ne pouvait périr : Napoléon en avait compris toute la valeur. Aussitôt après la création de l'Université, en 1808, un décret établit, sous le titre de *Pensionnat normal*, une école de trois cents jeunes gens destinés à l'enseignement. Ce nombre ne fut pas atteint ; mais l'école, définitivement fondée, donna, dès ses commencements, des preuves de son utilité. Plusieurs de nos hommes célèbres appartiennent à la première promotion. Les divers règlements relatifs aux études et à l'administration de l'école avaient été promulgués par le grand-maître de Fontanes, aux mois de mars et de mai 1810 : le 29 juillet 1814, une ordonnance accorda aux élèves l'exemption, rare alors, de la conscription.

Sous la restauration, divers changements furent introduits dans l'organisation intérieure de l'école, soumise à une discipline de plus en plus rigoureuse. En 1822, à une distribution des prix du concours général, le nom d'un fils de Camille Jordan fut proclamé ; de vifs applaudissements éclatèrent principalement sur les bancs qu'occupaient les élèves de l'école normale. A la suite de cette manifestation, le 6 septembre, l'École fut licenciée. Ouverte de nouveau quatre ans après, le 9 mars 1826, sous le nom d'École préparatoire, elle ne reprit son nom et son caractère qu'après la restauration, le 6 août 1830, alors qu'elle fut rétablie par Louis-Philippe d'Orléans, qui n'était encore que lieutenant général du royaume.

L'École est divisée en deux sections, la section des lettres et la section des sciences. Le cours d'études est de trois ans pour les deux sections.

La section des lettres comprend les élèves qui se destinent à l'enseignement de la philosophie, de la littérature, de l'histoire et de la grammaire. Bacheliers ès-lettres en entrant à l'école, ils doivent obtenir le grade de licenciés ès-lettres à la fin de la première année, qui est consacrée exclusivement à les préparer à cet examen et à les fortifier dans les diverses connaissances qu'ils possèdent déjà. Toutefois, s'ils n'étaient pas reçus, ils seraient admis à subir les examens de licence dans le courant de la seconde année. Les études de seconde année comprennent l'histoire des littératures grecque, latine, française, l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, et un cours d'histoire générale. Ce n'est rien moins que l'histoire entière de l'esprit humain qui se déroule sous les yeux des élèves. Les études des deux premières années sont communes à tous les élèves, quelle que soit d'ailleurs la branche spéciale qu'ils veulent adopter; mais la troisième année est destinée à compléter les connaissances de chacun, dans les études soit philosophiques, soit historiques, soit littéraires, selon l'enseignement auquel il se destine, et à le préparer aux examens de l'agrégation qui fournit des professeurs pour tous les lycées.

La section des sciences comprend les élèves qui se destinent à l'enseignement des mathématiques, de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle. Les divers cours de sciences ne sont peut-être pas distribués d'une manière aussi favorable que ceux de la section des lettres; toutefois l'enseignement scientifique est aussi solide et aussi fructueux que l'enseignement littéraire. Les élèves de la section des sciences doivent avoir le titre de bacheliers ès-sciences mathématiques en entrant à l'École, et ils sont obligés, sous peine d'exclusion, d'obtenir dans le courant des deux premières années les grades de licencié ès-sciences physiques et licencié ès-sciences mathématiques.

Annexée d'abord au Lycée impérial, transportée ensuite dans une maison de la rue des Postes, puis dans de vieux bâtiments dépendant du collège Louis-le-Grand, où elle était à l'étroit et dans un air malsain, l'École normale occupe depuis plusieurs années un vaste et beau local, situé rue d'Ulm, derrière le Val-de-Grâce.

« Il y a bien des gens, dit Épictète, qui ne trouvent pas la fin, mais plutôt le changement de leur misère dans les richesses qu'ils ont acquises. » Je ne m'en étonne pas; car le défaut ne vient pas des choses, mais des personnes. Il n'importe pas que vous couchiez un malade dans un lit d'or ou de bois, car sa maladie le suivra partout: ainsi il est indifférent qu'un esprit malsain soit parmi les richesses ou dans la pauvreté, puisque son mal demeurera toujours attaché à sa personne.

SÉNÈQUE.

#### DÉPENSES D'ENTRETIEN DES ROUTES NATIONALES (1).

La longueur totale des routes nationales entretenues en 1849 a été de 35 477 904 mètres, dont 3 396 224 mètres en chaussées pavées, et 32 081 680 mètres en chaussées d'empierrement. La proportion entre les deux natures de chaussées est comme 9,57 est à 90,43.

Chaque département possède, en moyenne, 39 490 mètres de routes pavées, et 373 042 mètres de routes empierrées; soit en tout 412 532 mètres de routes de toute nature.

(1) L'administration des travaux publics publie chaque année une note sur l'entretien des routes nationales et sur la décomposition des sommes affectées annuellement à cet entretien; cette publication date de 1842. Les chiffres que nous donnons sont extraits du dernier de ces comptes-rendus; il se rapporte à l'année 1849.

La dépense d'entretien des routes nationales a été, en 1849 :

Matériaux . . . . .	11 908 726 f. 65 c.
Main-d'œuvre . . . . .	9 618 855 44
Dépenses accessoires. . . . .	2 843 513 68
Total . . . . .	24 391 095 f. 77 c.

Ce qui donne, par mètre courant de route, 0 f. 688. La dépense moyenne par mètre est, pour les routes pavées, 0 f. 856; pour les routes empierrées, 0 f. 669.

En représentant par 100 la dépense totale affectée à l'entretien des routes nationales, la dépense est répartie de la manière suivante :

	Routes pav.	Rout. empierr.	Ensemble.
Matériaux . . . . .	46,58	49,23	48,82
Main-d'œuvre. . . . .	44,07	38,90	39,52
Dépenses accessoires. . . . .	9,35	11,97	11,66
Total. . . . .	100,00	100,00	100,00

Les dépenses accessoires renferment les terrassements et réparations d'ouvrages d'art, les frais de conduite et de surveillance, et les dépenses diverses.

Les salaires des cantonniers sont, en moyenne, de 0 f. 199 par mètre de route; ceux des ouvriers auxiliaires, de 0 f. 053. En faisant le compte des journées de ces divers agents, on trouve que sur les routes pavées chaque cantonnier a touché 2 f. 027 par journée, et l'auxiliaire 1 f. 851; sur les routes empierrées, respectivement, 4 f. 597 et 1 f. 409.

Le cube des matériaux employés a été : 37 941 mètres cubes de pavés et 102 061 mètres cubes de sable; soit, par kilomètre de chaussée pavée, 11 mètres cubes de pavés et 30 mètres cubes de sable; — 2 357 820 mètres cubes de pierres tant brutes que cassées; soit, par kilomètre de route empierrée, 73 m. c. 49.

Enfin le nombre des journées par kilomètre a été 83,5 pour les routes pavées, et 167,7 pour les routes empierrées.

Depuis 1842, on a réduit la longueur des chaussées pavées et augmenté celle des chaussées empierrées, et livré à la circulation près de 4 200 kilomètres de routes nouvelles.

Le crédit alloué pour l'entretien des routes a été augmenté, dans le même laps de temps, de 3 millions environ : il est monté de 21 millions et demi à 24 millions et demi. Mais ce fonds est insuffisant, surtout en présence d'un accroissement constant de circulation, et il le deviendra peut-être encore d'une manière plus sensible après la promulgation de la loi qui doit accorder au roulage une liberté presque illimitée.

La circulation moyenne diurne est d'environ 287 colliers par jour, dont 221 chargés sur la longueur entière des routes nationales. On évalue, d'un autre côté, à 40 ou 50 mètres cubes par kilomètre et par 100 colliers chargés, la quantité de matériaux broyés par les voitures et réduits à l'état de poussière. L'usure due aux colliers non chargés est d'environ le quart de ce nombre. En outre, le nombre total des journées de cantonniers doit être à peu près le double du nombre des mètres cubes employés dans l'année.

De ces diverses observations, et des calculs contenus dans la note que nous analysons, on tire la conséquence que le fonds d'entretien des routes de toute nature devrait être porté de 24 409 968 fr. 52 cent. à 29 175 466 fr. 21 cent. au minimum, et que, pour avoir des routes constamment belles, il faudrait atteindre le chiffre de 36 398 986 fr. 44 c.

#### FAUTES AVOUÉES.

Pour beaucoup de gens, la confession des fautes n'est qu'un droit acquis à en commettre de nouvelles; après s'être accusé, on se regarde comme absous, et l'on prend l'aveu pour une quittance définitive donnée par la conscience.

De là cette facilité à convenir de torts qui doivent se renouveler. Dans ce cas, notre orgueil paie pour notre fai-

blesse ; la honte de nous reconnaître coupable paraît moins dure que l'effort de nous corriger.

Il est à remarquer que, le plus souvent, nous ne nous abaissons ainsi volontairement que pour régler nous-mêmes le degré de l'humiliation ; notre sincérité est un moyen de séduire le tribunal, et nous ne provoquons le châtement que pour l'éviter.

L'homme dont le sens moral est resté entier n'a point de ces subterfuges. La déclaration de ses erreurs lui coûte parce qu'il en apprécie la gravité et qu'il sent le besoin de l'expiation ; pour lui, reconnaître la faute, c'est en accepter la punition et prendre l'engagement de n'y plus retomber. Aussi ne la confessera-t-il que la rougeur au front et l'amertume au cœur ; peut-être même, si le sentiment du devoir hésite en lui, cherchera-t-il à se débattre contre sa propre conviction ; mais la lutte sera courte, et le trouble dont elle aura agité la conscience du coupable y laissera un long avertissement ; car la faute, sincèrement mais péniblement avouée, est la plus sûre sauve-garde contre de nouveaux égarements.

### CANOT DE PLAISANCE.

Voy. Vocabulaire de marine, Table décennale.

Depuis quelques années, on voit un plus grand nombre de canots sur nos fleuves.

Au moindre vent qui, d'aventure,  
Fait rider la face de l'eau,

ces embarcations légères s'élançant du rivage, déploient leurs voilures, courent des bordées, coupent le courant, remontent, serpentent, penchent hardiment leurs bords

jusqu'à fleur d'eau, et se plaisent à effrayer par toutes sortes d'évolutions hardies les spectateurs, comme de jeunes cavaliers qui aiment à faire piaffer et caracoler leurs coursiers ; puis elles se relèvent, se redressent linéairement, et continuent allègrement leurs jeux aux applaudissements de la foule. Quelquefois aussi ces divertissements ont de sinistres fins. C'est que les canotiers sont imprudents ; c'est que le pilote est inexpérimenté ou maladroit ; c'est aussi que le canot est mal construit. Les conductions pour que ces plaisirs ne soient ni ridicules ni funestes sont donc surtout celles-ci : la construction habile des canots, l'adresse, l'expérience et le sang-froid des pilotes. Il faut ajouter qu'on ne doit point se mêler à ces jeux si l'on n'est avant tout très-bon nageur. Les vrais marins, qui toute leur vie ont affronté les tempêtes, sont les premiers à avertir que la navigation des canots sur les fleuves est mille fois plus périlleuse que celle des navires sur la mer ; leur regard ne suit pas sans inquiétude la hardiesse aventureuse des canotiers : ils s'étonnent surtout avec raison lorsqu'ils voient que, par avidité d'émotions ou par forfanterie, on engage avec le flot et le vent des luttes obstinées où le goût et l'art disparaissent pour faire place aux efforts pénibles d'une inutile témérité. Mais si ces excès sont blâmables, le plaisir du canot, opportun et modéré, ne l'est point : c'est pourquoi nous cédon volontiers au vœu de quelques-uns de nos lecteurs en donnant ici les règles de la construction d'un canot que nous supposons d'une longueur de 5 mètres. Pour type, nous choisissons un canot de Cherbourg, le port de France où l'on construit les plus jolies et les meilleures embarcations. Qui-conque a acquis quelque habitude dans le travail du bois comprendra aisément les figures et les explications qui suivent.

### CONSTRUCTION D'UN CANOT DE 5 MÈTRES DE LONGUEUR.

AA, ligne de terre.  
B, bloc en bois brut placé de distance en distance pour recevoir la quille.  
c, quille vue par le bout (chêne).

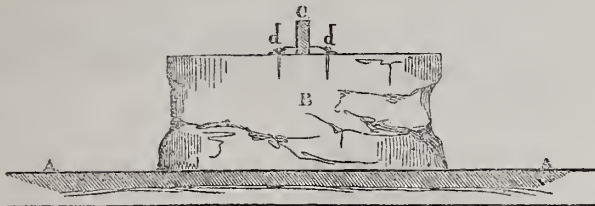


Fig. 1.

d, d, grams d'orge (ou petits taquets) placés sur chaque bloc, de chaque côté de la quille, pour la maintenir en ligne droite sur toute sa longueur.

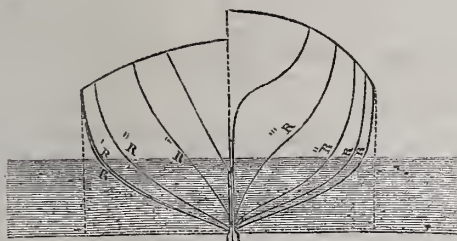


Fig. 2.

Fig. 2. Cette figure est le tracé des formes de l'arrière et de celles de l'avant (on l'appelle plan vertical).

Les qualités de la marche du bâtiment dépendent entièrement des courbes R, R', R'', etc ; car c'est le rapport entre leur différence de courbure qui décide, sur la résistance du fluide, une marche qui sera plus ou moins avantageuse.

Fig. 2 bis. — DDD, maître banc du canot (suivant son contour) portant sur la quille (chêne). — EFG, figure DDD vue

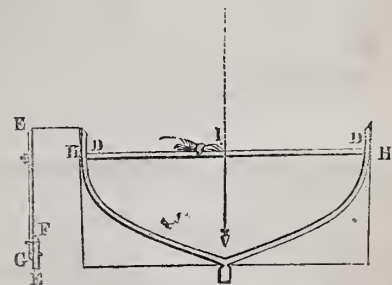


Fig. 2 bis.

par le côté. On remarque qu'elle se compose de deux pièces : EF, varangue portant sur quille ; EG, semoux cloué à la varangue entre les points F et G. — IIII, planche d'ouverture fixée sur le maître-banc. Pour maintenir son ouverture, on trace sur le milieu de cette planche une ligne verticale ; cette ligne sert à balancer le couple pour le mettre dans sa vraie position, au moyen d'un fil à plomb. — I, main tenant le plomb qui doit tomber sur le milieu de la quille.

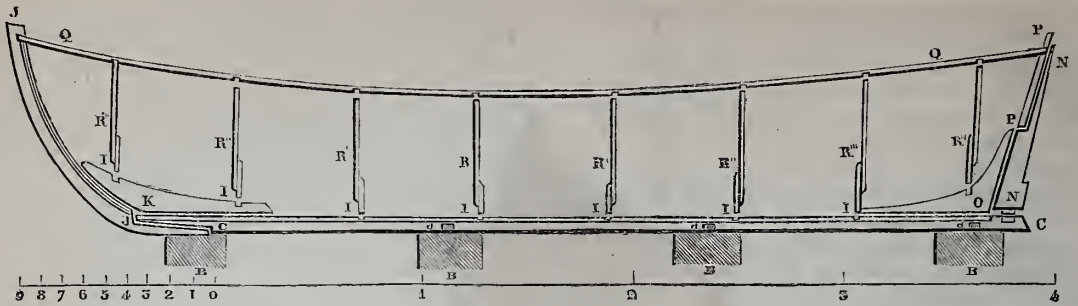


Fig. 3.

Vue du canot dans son plan vertical longitudinal; on a figuré chaque pièce à sa place sans être ajustée, afin de laisser voir les entailles nécessaires pour la solidité de la construction.

CC, quille dans toute sa longueur. Son extrémité avant porte une entaille (appelée écart) pour recevoir le pied de l'étrave. Il y a aussi, sur la face supérieure de cette quille, une entaille (appelée I, I, I, I, destinées à recevoir la membrure du canot; ces entailles descendent jusqu'au milieu d'une feuillure (appelée rablure) pratiquée dans la quille pour recevoir les bordages du fond. — JJ, étrave qui porte à son pied un écart pour être fixé à l'extrémité avant de la quille. On fait aussi une rablure à l'étrave pour recevoir les bordages qui vont s'y arrêter. — K, massif fixé sur la face supérieure de la quille pour la fixer avec solidité à l'étrave au moyen de fortes chevilles qui traversent de part en part. — NN, étambot; son pied porte un tenon entrant dans une entaille qui fixe sa position sur la quille. — O, courbe d'étambot, placée sur la face supérieure de la quille pour la fixer solidement à l'étambot au moyen de fortes chevilles rivées extérieurement et intérieurement. — PP, barre (ou tableau-arrière) fixée sur la face intérieure de l'étambot. — QQQ, plat-bord qui porte des entailles extérieurement (sur son contour) pour loger la tête des membres. — Lorsque les membres principaux R (appelés couples de levés) sont fixés à leur place, on met, entre eux, deux ou trois autres membres à égales distances; ces derniers membres s'appellent couples de remplissage.

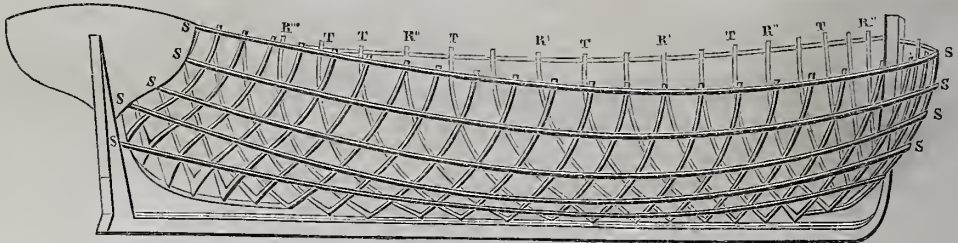


Fig. 4.

Quand les couples de levés R, R', R'', sont fixés à leur place au moyen de longues lattes S, S, S, S (appelées lisses), on pose les couples de remplissage T, T, T. Ou appelle ce travail le boisage du canot.

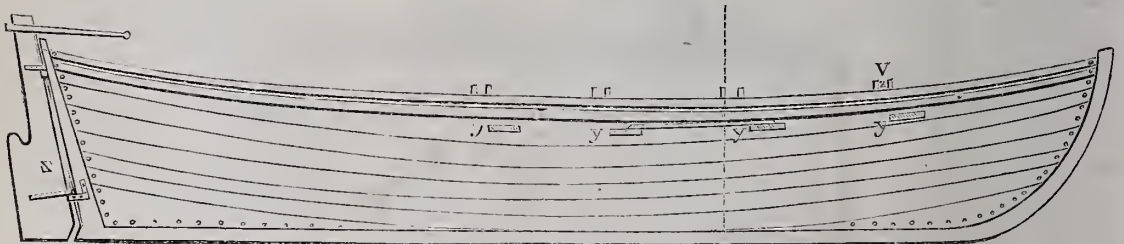


Fig. 5. Vue du canot avec ses bordages.

V, V, dames fixées sur le plat-bord, laissant entre elles un intervalle x pour le jeu de l'aviron quand on ramc. — y, y, y, bancs du canot. — Z, gouvernail.

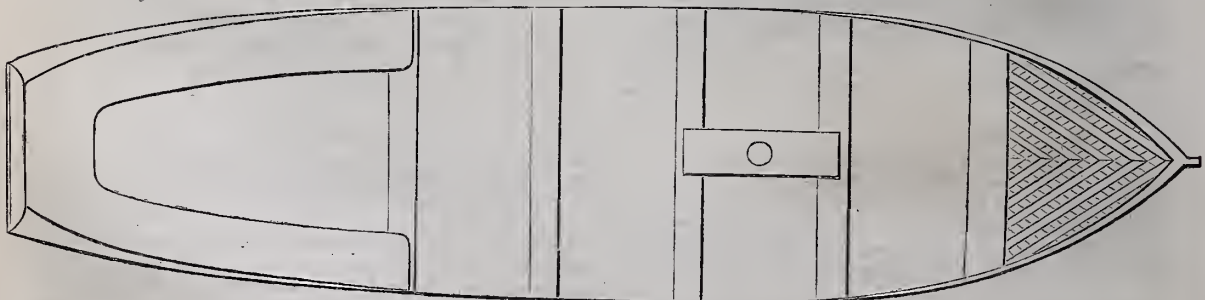


Fig. 6.



Fig. 7. Voilure.

Solidité, légèreté, emploi de peu de mains pour la manœuvre, peu de prise au courant, tels sont les avantages d'un

généralement adopté par les marins du Nord. Voici comment il est conçu :

1° Un seul mât vertical, sur lequel est disposée une voile à la livarde A, autrement dit une voile sans vergue, mais arc-boutée à la ralingue de tête par un petit bâton fort léger : quand on est surpris par un grain, on peut l'amener immédiatement à la partie supérieure, sans que le reste de la toile cesse de recevoir le vent. — 2° Un foc B bordé sur un petit bout-dehors, lequel est maintenu par une sous-barbe sur le tillac de l'avant; ce bâton passe dans une bague à pivot, en sorte que, le bateau orienté vent arrière, le foc mis en travers reçoit le vent comme la voile principale. — 3° Un petit tapeçu C (voy. le Vocabulaire de marine, 1842, p. 344).

Cette disposition de la voilure permet de déployer au vent une large surface et d'amener facilement les voiles : deux hommes suffisent à la manœuvre.

En conseillant ce mode de construction et de voilure, nous ne prétendons nullement contester le mérite de systèmes différents adoptés dans diverses parties de la France ; nous le donnons comme l'un des meilleurs sans nier que d'autres puissent également réussir. Rappelons seulement en terminant ce dicton d'une incontestable vérité : Les bons pilotes font les bons bateaux.



Fig. 8.

canot construit suivant les règles que nous venons de donner. Le système de voilure que nous proposons, élégant et sûr, est

#### LA CROIX DE CÉCILE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 326.

Florent accepta avec reconnaissance, et suivit son guide. Comme ils approchaient d'une pauvre petite maison devant laquelle une femme seule regardait quelques poules manger

le blé noir qu'elle venait de leur jeter : « Voyez-vous cette femme ? dit l'inconnu à voix basse ; c'est Germaine. » Le soldat la considérait avec attendrissement, lorsque son compagnon la salua et s'assit familièrement sur le banc placé à côté de la porte.

— Bonsoir, monsieur Saint-Aubin ! dit Germaine ; et, apercevant le jeune homme à l'improviste, elle fit un geste qu'on aurait pu attribuer à la seule surprise, s'il n'avait pas été suivi d'une émotion qui s'accroissait à mesure que la bonne femme considérait le soldat plus attentivement. Enfin elle détourna la tête, et fit comprendre par signes que cette vue avait pour elle quelque chose de douloureux.

— Eh bien ! ma bonne Germaine, qu'avez-vous donc ?

— Je suis toute saisie ! comme vous le voyez. Pardonnez-moi ; excusez une malheureuse femme tout entière à ses tristes souvenirs !

Florent prononça quelques paroles d'excuse ; dès qu'il se mit à parler, les mains de Germaine se crispèrent dans celles de M. Saint-Aubin. Elle poussa un cri plaintif.

— Faut-il nous retirer, ma chère voisine ?

— Non, non ! dit-elle vivement. Ce que j'éprouve est bien violent, mais j'y trouve encore du plaisir.

Après avoir dit ce peu de mots en sanglotant, elle fondit en larmes, et quand elle eut ainsi soulagé son pauvre cœur, elle regarda de nouveau le jeune militaire.

— Il me semble, dit-elle avec transport, que je vois Baptiste quand il revint de l'armée du Rhin. Quelle ressemblance étonnante ! La taille, les cheveux, la figure, jusqu'à son de la voix !... Soyez plus heureux, mon ami !

Alors Saint-Aubin, tenant toujours la main de Germaine, lui dit doucement : — J'ai raconté à ce jeune homme le funeste sort de Cécile, et je l'ai vu si sensible à vos malheurs, que j'oserais vous prier de lui dire vous-même comment vous perdistes votre premier enfant.

— Vous savez, monsieur, que j'aime à parler de ces choses, si affreuses qu'elles soient, et vous me le demandez par obligeance. Il est vrai qu'en parlant de mon mari et de mes enfants aux personnes compatissantes, il me semble que je les fais revivre un moment. Pauvre petit Félix ! Il jouait à cette place même ; il était ce jour-là encore plus joli que de coutume : sa marraine, une bonne dame de Salenches, l'avait habillé de neuf, et il attirait les regards de tous les passants. Je préparais le dîner dans la maison ; le père était à la montagne. Au bout d'un moment, je sors pour voir ce que devient mon petit Félix, et je ne le trouve plus. J'appelle en courant de tous côtés. Quelques soldats, à la suite d'un détachement qui venait de défilier, se joignirent à moi pour chercher mon enfant ; j'entends encore un vieux caporal à moustaches grises me dire d'un ton brusque et avec un accent de reproche bien mérité, qui me perça le cœur : « Imprudente ! laisser un enfant tout seul, si près de la rivière ! » Ah ! qu'il avait raison, messieurs ! Je cours au bord de l'Arve, comme une désespérée, et je trouve... vous savez quoi, monsieur !

— Quoi donc ? dit Florent.

— Hélas ! avec le panier de Cécile, ce petit soulier, que je garde comme une relique, est tous les jours témoin de mes prières, et bien souvent de mes larmes !

M. Saint-Aubin serra le bras de Florent, qui avait eu de la peine à retenir une exclamation.

— Montrez-nous, chère voisine, ce triste souvenir ! Vous voyez tout l'intérêt que ce jeune homme vous porte ; il est de ceux qui méritent de pareilles confidences.

Germaine se leva, et lorsqu'elle fut entrée dans la maison, Saint-Aubin dit à Florent : — Je ne peux plus vous cacher mes espérances ; mais, par pitié pour Germaine, ne laissez rien paraître avant que l'indice soit mieux reconnu. Donnez-moi le soulier que vous m'avez fait voir, et laissez-moi les comparer à l'écart l'un avec l'autre.

Germaine revint à pas lents, les yeux fixés sur l'objet qui

entretenait sa longue douleur ; Saint-Aubin, ayant saisi le soulier avec vivacité, s'éloigna de quelques pas.

— Que fait-il ? dit Germaine.

— Je ne sais ! balbutia Florent les lèvres tremblantes.

L'examen ne fut pas long ; Saint-Aubin accourut, et, ne pouvant se contenir davantage, il dit avec transport : — Ils sont pareils, sans aucun doute ! Germaine, ce que vous avez dit, ce que je sais du jeune homme qui est devant vos yeux, tout me persuade qu'il est votre fils !

Ces paroles saisirent si fort la pauvre femme, qu'elle eut une défaillance, et Florent n'était guère moins ébranlé.

— Pardonnez-moi, chers amis, disait Saint-Aubin hors de lui-même ; je n'ai pu me posséder plus longtemps. Voyez donc ! comparez vous-mêmes !

Les deux petits souliers, placés l'un près de l'autre, semblaient absolument pareils pour la matière, la forme et le travail ; les deux rubans de soie brune étaient exactement les mêmes ; on aurait dit, en voyant ces chaussures mignonnes, deux petits frères charmés de se retrouver et de se reconnaître.

— Je n'ai plus aucun doute, Germaine, ajouta le bon voisin avec une émotion profonde, mais plus tranquille. Je n'ai pas connu votre mari dans sa première jeunesse, et pourtant j'ai été d'abord frappé de la ressemblance qui vous a causé tant d'émotion à vous-même. C'est, je crois, ce qui m'a engagé à lier conversation avec... comment le nommerais-je ?... Eh bien ! oui, avec Félix ! sous les noyers, en face de la croix de Cécile. Qu'il vous dise lui-même ce qu'il m'a raconté, et vous ne douterez plus de votre bonheur.

— Il serait si grand, dit Germaine, que je n'ose pas m'y fier encore.

Elle voulut donc entendre avec détail ce que Florent avait raconté à Saint-Aubin.

— Ah ! c'est lui ! s'écria Germaine à ses dernières paroles ; c'est lui, l'image, la voix de son père ; les deux souliers de feutre ne sont pas plus semblables l'un à l'autre. Mon fils, mon cher Félix, je t'ai retrouvé ! Dieu ne voulait pas me laisser mourir sans consolation !

Germaine pressait le jeune homme dans ses bras. Au moment où cette heureuse mère était dans le transport de la joie, le bûcheron s'approcha et lui dit, sans prendre garde à ce qui se passait chez la veuve : — Germaine, je viens de visiter votre champ ; le blé est mûr, et c'est demain samedi ; je viendrai faire votre moisson.

— Il n'en est plus besoin, mon bon Plerre ; Dieu m'a bénie, j'ai retrouvé mon fils.

En un moment tout le village fut informé de cet heureux événement.

Une dernière circonstance leva tous les doutes, s'il en pouvait rester. Des recherches attentives prouvèrent à Félix que le sergent et sa femme avaient appartenu à un détachement qui avait logé dans ce village le jour même de l'enlèvement. Ce jour était trop bien gravé dans la mémoire de Germaine pour qu'elle l'eût oublié. Or, à cette même date, les registres du village constataient le passage du détachement, les vivres fournis, et même une certaine quantité d'eau de cerises donnée à la vivandière Suzette.

— O Cécile ! disait souvent Germaine en serrant Félix contre son cœur, encore un miracle de ta croix !

#### APERÇU HISTORIQUE

##### SUR LA GUERRE SOUTERRAINE.

Le visir Koproqli avait chargé son fils d'assiéger Candie. Après quelques attaques infructueuses, celui-ci, rebuté par la difficulté d'approcher de la place, envoya à son père un ingénieur pour lui représenter l'impossibilité de l'entreprise.

Le visir écouta avec complaisance les démonstrations de l'envoyé; puis lorsqu'elles furent terminées :

— Approche-toi, lui dit-il, mais garde-toi bien, il y va de ta vie, garde-toi bien de mettre le pied sur ce tapis au milieu duquel tu me vois assis.

Grand fut l'embarras de l'ingénieur, qui tourna autour du tapis infranchissable, et vingt fois retourna dans son esprit le redoutable problème. Après avoir ri de ses perplexités, le visir fit signe à des esclaves qui roulèrent le tapis jusqu'aux pieds du maître :

— Approche maintenant sans crainte, dit alors le visir à l'envoyé; voilà ma réponse, porte-la à mon fils.

Gardez-vous, en effet, d'avancer à découvert et sans industrie sur le terrain battu par les défenses d'une place; il y va de la vie : c'est le tapis du visir. Mais roulez ce tapis devant vous, avancez en vous couvrant avec habileté contre les colères du défenseur, et vous arriverez jusqu'à lui sans courir de grands dangers.

En aucun temps l'industrie n'a fait défaut à l'homme dans la guerre : ce serait un tableau fort curieux que celui qui nous retracerait toutes les époques de l'industrie militaire; ce serait l'histoire des sciences, des arts, de l'industrie; ce serait l'histoire de l'esprit humain. Nulle part, en effet, le génie de l'homme ne se montre plus grand que dans la guerre : il semble qu'il ait reçu le souffle inspirateur du démon de la destruction. Du reste, en y bien songeant, on reconnaît que si la guerre est un mal jusqu'ici inévitable, nous ne devons pas maudire ceux qui, en la perfectionnant, l'ont rendue moins désastreuse; car c'est un fait que l'expérience et le raisonnement démontrent, que, plus les moyens de destruction sont prompts et terribles, moins les guerres sont longues et sanglantes.

Parmi toutes les inventions que l'esprit militaire a créées, il est un genre de guerre auquel l'homme le plus aguerri ne peut songer sans frémir; je veux parler de la *guerre souterraine*, de la *guerre des mines*.

Les premiers essais de cet art perfide consistèrent à conduire, par une galerie souterraine, l'assiégeant sous quelque partie écartée ou mal gardée de la place, et à ouvrir subitement pendant la nuit l'issue de la mine : l'assiégeant en sortait avec rapidité, se répandait en torrent dans la ville dont il massacrait les défenseurs surpris. Nous en trouvons des exemples dans la prise de Fidènes par les Romains, de Veies par Camille, de Calcédoine par Darius, fils d'Hystaspe, etc.

Ce moyen dut être abandonné, parce que l'assiégé se tint sur ses gardes et aux écoutes : averti par le bruit du mineur, il attendait en force l'ennemi au débouché étroit de la mine et l'y accablait. Au siège de Barcé par Amasis, 569 ans avant Jésus-Christ, un forgeron eut l'idée de poser à terre un bouclier près duquel il prêtait l'oreille pour découvrir où l'on creusait la mine.

Ce moyen d'attaque ne fut plus dès-lors principalement employé que pour faire brèche aux murailles : on construisait une galerie souterraine (*cuniculus*) qui passait sous le fossé et aboutissait sous les fondations de l'enceinte; là on déchaussait la muraille, en la soutenant au moyen de pièces de charpente : on entourait les supports en bois de matières incendiaires auxquelles on mettait le feu en se retirant, et le mur tombait.

De son côté l'assiégé employait le même moyen pour faire ébouler les terrasses et pour renverser les tortues et les hélépotes de l'ennemi. Souvent par ces contremines la défense attaquait la mine de l'assiégeant, la rendait impraticable, soit en l'inondant, soit en l'enfumant, comme au siège d'Ambracie. On raconte qu'au siège de Thémiscire par l'armée de Mithridate, on lâcha dans les galeries de mine des bêtes féroces et des abeilles. Suivant Vitruve, Typhon d'Alexandrie construisit, dans la défense d'Apollonie, plusieurs contremines dans lesquelles il fit suspendre des vases d'airain : le frémissement de l'un de ces vases lui dénonça

le lieu où minaient les assiégeants; on marcha aussitôt à leur rencontre, on perça leur galerie et on l'inonda d'huile bouillante, de matières fondues, de sables chauffés au rouge. Au Pyrée, les deux mineurs se battirent dans les galeries.

Ces méthodes étaient encore pratiquées deux siècles après l'invention de la poudre à canon : Philippe Auguste fit brèche au château de Rooves par la mine à la manière des anciens. Au siège de Melun, en 1420, le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne se battirent, en vrais chevaliers, dans la mine, contre deux Dauphinois : un chevron quel en travers était la barrière que nul ne devait franchir. Quelquefois, lors de leur réception, les chevaliers passaient des veilles d'armes dans la mine.

Enfin, en 1487, au siège de Rocca della Serrazanella, Pierre de Navarre se servit pour la première fois d'une mine à poudre : l'explosion étant restée sans effet, ce moyen fut longtemps abandonné; mais Pierre de Navarre en fit un emploi plus heureux au siège du château de l'Œuf, en 1501. Cette forteresse, construite sur un rocher élevé, lié à la terre par un isthme très-étroit et coupé par un fossé, gênait beaucoup la navigation du port de Naples. On la réputait imprenable, parce qu'elle était facilement secourue et ravitaillée par mer. Elle bravait depuis trois ans les efforts réunis des armées espagnoles et napolitaines. Cependant Pierre de Navarre, profitant de l'accès que quelques anfractuosités du rocher donnaient aux chaloupes, envoya secrètement des mineurs creuser, jusque sous l'enceinte de la forteresse, une mine qu'ils chargèrent d'une quantité énorme de poudre : une longue étoupille fut préparée, pour donner aux mineurs le temps de s'éloigner. On somma alors le gouverneur du château de se rendre : celui-ci ayant refusé, on mit le feu aux poudres. On peut se figurer le spectacle que les assiégeants eurent sous les yeux : une effroyable explosion entra'ouvrit les flancs du rocher qui vomirent, ainsi qu'un cratère de volcan, parmi des tourbillons de flammes et de fumée, des blocs de pierre, des pans de muraille, et un grand nombre de défenseurs qu'ils précipitèrent dans la mer. Aussitôt les chaloupes espagnoles et napolitaines abordèrent, les colonnes d'attaque donnèrent l'assaut et entrèrent sans difficulté dans la forteresse par l'immense brèche que la mine avait ouverte.

Ce succès mit les mines nouvelles en grand honneur : on les employa dans presque tous les sièges qui suivirent; les effets en étaient si terribles et si assurés, qu'après avoir creusé la mine, l'assiégeant invitait souvent l'assiégé à envoyer quelques uns des siens pour la visiter et constater l'inutilité d'une plus longue résistance.

*La fin à une autre livraison.*

Quand on voit un aussi bon esprit que Montaigne affirmer que la poésie française ne peut aller au delà de ce qu'ont fait Ronsard et du Bellay, on peut pardonner à ces gens qui vont prêchant que nos devanciers ont tout fait en tous genres.

J.-B. SAY.

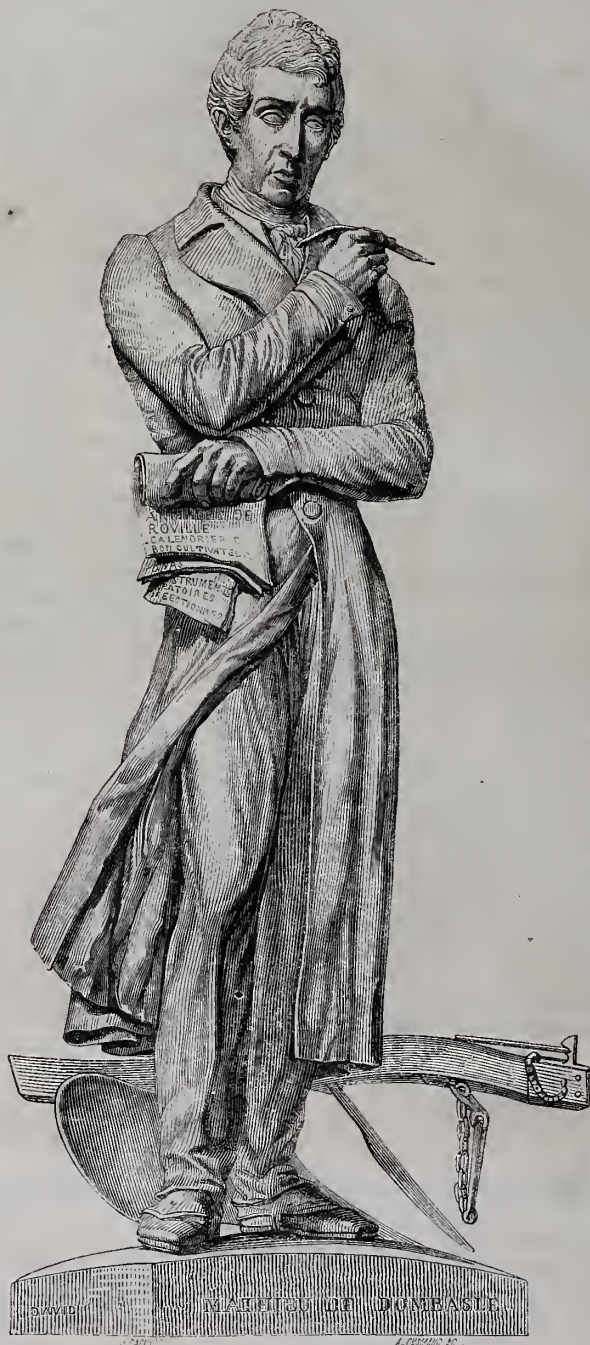
#### DOMBASLE.

Agronome distingué, Mathieu de Dombasle naquit à Nancy en l'année 1777. Ses études furent constamment dirigées vers les sciences économiques : aussi a-t-il, sous ce rapport, rendu d'immenses services à l'agriculture française. Toutefois, on craignit un moment qu'il n'abandonnât pour toujours la carrière agricole, et cela même à son début. En effet, dans ses premières tentatives, il éprouva de grands mécomptes qui semblèrent le décourager; mais en septembre 1822, il se chargea de la direction de la ferme-modèle de Roville. L'importance de cette fondation exigeait un aussi habile pra-

ticien ; de prime abord, il en fit le point de mire de tous les cultivateurs et propriétaires ruraux des départements de l'Est et du Nord-Est. Ses opérations, sagement préparées, habilement conduites et soutenues par des instruments perfectionnés ou nouveaux, réussirent merveilleusement ; les comptes rendus qu'il en présenta pendant six années dans

les *Annales agricoles de Roville*, popularisèrent le succès de sa méthode par toute la France.

Mathieu de Dombasle introduisit la culture en grand du lin, améliora les laines du mouton, habitua les cultivateurs des sols non calcaires à recourir à l'usage de la marne ; et, pour compléter les leçons pratiques qu'il donnait à ses élèves,



Dombasle, statue en bronze par David d'Angers. — Dessin de Gagniet.

il fonda une fabrique d'instruments aratoires, et publia d'utiles ouvrages dont nous ne mentionnerons que les principaux : un *Essai sur l'analyse des eaux naturelles par les réactifs* ; une *Description des nouveaux instruments d'agriculture*, traduite de l'allemand ; une *Théorie de la charrue* ; et une traduction d'un livre de sir John Sinclair, intitulée : *Agriculture pratique et raisonnée*.

Néanmoins le titre le plus saillant de Dombasle à la célébrité, c'est le bien matériel que produisirent son exemple et les beaux résultats de Roville.

Membre correspondant de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, président honoraire de la Société d'agriculture de Nancy, Mathieu de Dombasle mourut à Paris en décembre 1843, à l'âge de soixante-six ans.



## DES CURIOSITÉS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A LONDRES EN 1851.

Voyez pages 265, 303.



Exposition universelle de Londres. — Le Meuble-Fourinois. — Dessin de Thérond.

Dans les deux articles précédents, nous avons indiqué les curiosités autour desquelles la foule se condensait avec le plus d'ardeur dès les premiers jours de l'ouverture de l'Exposition ; mais lorsque, vers la fin de mai, le prix d'entrée fut réduit à un shilling (1 fr. 25 cent.), des masses de plus de soixante mille personnes se précipitèrent comme par avalanches dans l'immense édifice de l'Exposition, et lui donnèrent une nouvelle physionomie. La foule devint générale ; à chaque point des galeries, il se forma des groupes serrés qui se dissipèrent bientôt pour aller se reformer ailleurs, semblables aux remous des eaux en aval des cascades ; de temps à autre on voyait naître, au milieu des grands courants généraux, plusieurs marées humaines dirigées vers les objets les plus attrayants.

Avec cet énorme accroissement du nombre des visiteurs,

TOME XIX. — OCTOBRE 1851.

le nombre des curiosités sembla se multiplier en raison de l'infinie variété de goûts et de connaissances répandus dans une assemblée où les plus grands seigneurs et les plus grandes ladies de l'Angleterre se trouvaient, coude à coude, avec le plus humble maçon et le plus pauvre cultivateur.

Ce n'était donc plus exprimer la physionomie nouvelle de l'Exposition que de faire l'analyse en détail des objets qui, dans les premiers jours, formaient les centres d'attraction au milieu de promeneurs circulant à leur aise dans des espaces libres ; pour peindre cet océan de têtes humaines sillonné, en tous sens, de flux et de reflux qui s'engouffraient dans les avenues où débouchaient des galeries, il fallut passer plus rapidement autour des œuvres remarquables, et se borner à esquisser des ensembles.

Signalons d'abord le salon de la Russie, qui s'était ouvert

fort tard. C'est surtout par les objets de luxe que brille cette contrée à demi plongée encore dans les ténèbres. Nous avons précédemment parlé de ses diamants où l'art infini du monteur le dispute à la richesse des pierreries ; tout à côté s'étaient avec ostentation des meubles de malachite où le prix de la matière forme le mérite principal. Cette substance, que nos orfèvres consacrent à de petits bijoux, apparaît orgueilleusement dans le quartier de la Russie, sous forme de vastes cheminées, de grandes tables, de vases gigantesques et de portes colossales. Mais on a souvent remarqué qu'aux heures où les visiteurs se composaient des classes laborieuses, les salons russes permettaient une libre circulation, tandis qu'ils étaient encombrés lorsque dominait la classe riche.

Cette dernière observation s'applique aux appartements princiers de l'Autriche : un habile tapissier de Vienne a eu l'idée de décorer avec des étoffes et des meubles confectionnés par des Autrichiens, une série de vastes pièces construites tout exprès dans le palais de cristal. L'idée était bonne ; l'empereur l'a goûtée, a fourni les fonds nécessaires, et se propose, dit-on, de faire hommage à la reine d'Angleterre de cet ameublement somptueux. Une salle à manger, une chambre à coucher, une bibliothèque oratoire, reçoivent par moments des flots d'élégantes et de beaux fils. La bibliothèque est admirable ; le lit royal, sculpté et refouillé largement, est une pièce de premier ordre, un peu lourde et massive, mais d'un aspect très-imposant. Sur les tables, des albums magnifiques tentent la curiosité des amateurs ; mais, — tous les journaux l'ont dit, — ce qui contribue peut-être le plus à rassembler les curieux, c'est une petite fontaine jaillissante d'eau de Cologne. Un employé de Jean-Marie Farina a pour unique fonction de prendre les mouchoirs brodés des dames et de les faire passer sous le jet d'eau parfumée ; il est littéralement assailli et respire difficilement.

L'Autriche s'enorgueillit d'un salon encore plus privilégié, où deux constables sont constamment de service pour faire circuler la foule : c'est celui de la sculpture de Milan. L'Italie ne figure à l'Exposition que par des tronçons, et l'un de ceux qui lui feraient le plus d'honneur est sous le nom de l'Autriche. Plusieurs statues de Raphaël Monti, figurant des femmes voilées, fixent surtout les regards. L'artiste a travaillé le marbre avec une grande habileté de main. L'illusion est complète, grâce au jeu des plis du voile qui se marient avec les traits de la figure et les contours des chairs, de manière que toute la face et la tête semblent être recouvertes d'un tissu transparent.

La Prusse a exposé, en sculpture, une œuvre qui, pour la dimension du sujet et la puissance de l'exécution, est une des plus remarquables de l'Exposition : c'est l'amazone balançant un javelot pour frapper un tigre qui s'est cramponné à la gorge de son cheval. La douleur et la contraction du cheval, la rage affamée de la bête, l'audace irritée et l'attitude pleine de mouvement de la fière et courageuse guerrière, tout concourt à saisir le spectateur d'admiration. Cette pièce est en zinc ; l'original en bronze, dû au sculpteur Kiss, est à Berlin. Quatre ou cinq petits enfants en marbre de Simoni et de Geefits, en Belgique, placés au pied du plâtre colossal de Godefroy de Bouillon, arrêtent infailliblement les promeneurs de la nef : il y a surtout un marmot qui vient de crever la peau de son tambour en lui enfonçant sa baguette dans le ventre pour voir ce qu'il y avait dedans ; il pleure si naturellement et de si bon cœur, et paraît si fort attrapé du succès de son expérience, qu'il touche tous ceux qui passent à ses côtés et les force à sourire de son désespoir ; personne n'y manque. Mais est-ce bien là ce que l'on appelle de l'art ?

La division de la France est toujours encombrée de visiteurs. Tout ce qu'elle a exposé est généralement remarquable et de nature à piquer la curiosité d'un peuple rival. Il s'attache, en Angleterre, à cette exposition française, un double intérêt : celui d'admirer des œuvres d'un grand goût, d'une exquise délicatesse, d'une grâce sans pareille, et celui

de mesurer la distance industrielle qui sépare les deux peuples dans la fabrication de produits destinés à se trouver en concurrence sur les divers marchés du globe.

Les quartiers de la division française le plus fêtés au milieu de la distinction toute spéciale dont la France est l'objet, sont si nombreux que, dans cette rapide revue, il faut se borner à les citer. Dans les galeries du haut, ce sont les étoffes de Lyon. Les nommer, c'est tout dire. Il ne faut point se dissimuler cependant que, depuis 1848, les Anglais ont fait d'immenses progrès dans la fabrication des belles étoffes. — Dans la nef, les trophées qui groupent autour d'eux le plus de visiteurs sont : les diamants de la reine d'Espagne dont nous avons parlé ; les fleurs artificielles de Constantin, qui sont la nature même, choisie, raffinée, embellie par l'art ; les meubles ; le magnifique piano d'Érard, dont les sons larges et harmonieux attirent et fixent la foule dès qu'ils se font entendre, et causent immédiatement l'interruption de la circulation dans toute la partie de la nef d'où l'on peut entendre la musique.

Notre salle des meubles est d'une telle élégance somptueuse qu'il suffit d'y passer une fois pour reconnaître leur supériorité décidée sur tous les produits similaires, soit en Angleterre, soit ailleurs. Dans notre salle de l'orfèvrerie, les connaisseurs admirent une pièce d'une rare beauté, due à Froment Meurice : c'est le milieu de table en argent repoussé, commandé par le duc de Luynes, que nous avons figuré cette année (page 81). Cette pièce mérite à la France la palme pour l'orfèvrerie considérée comme art. Quant au déploiement de la grosse orfèvrerie française, quoiqu'elle soit très-riche et d'une rare élégance, il ne semble point qu'elle puisse atteindre la magnificence nombreuse et étoffée des produits de même ordre en Angleterre. Pour les porcelaines de luxe et les chefs-d'œuvre de tapisserie dans le salon dit des Gobelins, rien ne peut être opposé à la France. Il y a, dans l'étalage de Sèvres que nous reproduirons, des objets ravissants de goût, de couleurs, de formes et de légèreté ; les tapisseries des Gobelins sont des peintures en laine dignes des originaux à l'huile. Le grand tapis de la Savonnerie fait l'admiration de tous les visiteurs par son dessin savant et gracieux, mais il ne séduit pas également tout le monde par ses couleurs : les uns trouvent une infinie délicatesse dans ses nuances tendres et fondues, les autres accusent ses tons d'être faux et prétentieux. C'est à l'entrée de ce salon, à main droite, que se trouve le buffet de Fourdinois.

#### LE MEUBLE-FOURDINOIS.

Ce meuble ne brille point par la richesse de sa matière ; il est en bois de noyer : c'est par l'art qu'il resplendit. Dès les premiers jours de l'Exposition, il est devenu célèbre ; il n'est pas un étranger qui ne le connaisse, et c'est par le nom du fabricant qu'on le désigne. Il serait, du reste, difficile de lui donner un nom en rapport avec son emploi : ses dimensions inusitées, son manque de profondeur, en font plutôt un fond de boiserie de grande salle d'apparat qu'un buffet. Il se compose de deux corps superposés : celui du bas, très-saillant et devant servir de console, est formé d'un socle d'un goût sévère, sur lequel quatre chiens enchaînés reposent assis ; ils supportent avec leurs têtes la partie destinée à recevoir les vases de fleurs ou de fruits, les plateaux de rafraîchissements. A chaque extrémité, un chien de profil termine la console en coin fuyant, avec saillie en retour. — Quatre grandes figures, représentant l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, gracieuses, souples, d'un beau mouvement, ressortent au centre de l'édifice qui, d'une hauteur égale à sa largeur, pyramide heureusement, gravement, sans lourdeur. Elles sont séparées de la tablette d'appui par un piédestal saillant au-dessous de chacune d'elles, et reliant une corniche formant ceinture. Au milieu, sous le fronton, une fausse niche sert d'encadrement à une représentation de fleurs et de fruits qui, dans la pensée de l'auteur, devrait

être exécuté en tapisserie ; au-dessous, un très-beau bas-relief d'animaux morts se développe largement ; de chaque côté un médaillon circulaire renferme un trophée d'épis et de faucilles, de pampres, de raisins et de serpettes. La partie en retraita faisant fond se profile très-heureusement par une figure en cariatide d'un mouvement agréable et pleine de caractère. — Au milieu du fronton, et le dominant, est une figure de l'Abondance répandant des fruits ; à droite et à gauche est un groupe d'enfants vendangeurs nus au milieu des ceps, d'enfants moissonneurs au milieu des blés. — On n'a négligé aucune des ressources de l'exécution moderne pour donner à tous les détails de l'œuvre une perfection digne de l'ensemble de la composition. Ça et là de légères teintes brunes ou rougeâtres, de délicates chevilles plus blanches que le reste, unissent le charme de la couleur à la puissance du relief et du modelé. La figure de l'Afrique offre sous ce rapport l'exemple d'une innovation heureuse : les chairs brunies, les pendants d'oreille, les colliers et les bracelets délicatement teintés de vermillon, la robe partagée en zones transversales plus pâles et plus brunes, rappellent habilement la carnation bronzée que donne le soleil de l'équateur, ainsi que les parures et les étoffes de couleurs tranchées tant aimées des peuples d'Orient. Partout, dans les autres figures, dans les animaux, les accessoires, les fruits, cette même idée d'art a jeté de doux reflets.

Les détails de pure ornementation sont de ce style qui, sans être l'expression exclusive de notre époque, est pourtant le seul qu'elle puisse revendiquer comme sien. C'est, si l'on peut parler ainsi, de la « renaissance contemporaine », c'est-à-dire le style du seizième siècle modifié avec goût et avec talent, et continuant librement la tradition nationale dans la large voie tracée tout ensemble par les immortels génies des belles époques anciennes et modernes.

Si le meuble-fourdinois pouvait donner lieu à quelque critique, ce serait seulement en ce qui se rapporte à divers moyens d'exécution. Peut-être, dans l'ébénisterie comme dans l'orfèvrerie, le désir d'arriver à un résultat satisfaisant dans toutes les parties, et la division du travail confié à chaque spécialité luttant de perfection dans le fini, sont-ils cause que les œuvres modernes manquent parfois d'individualité, de caractère, de franchise, de verve et d'un peu de laisser-aller artistique. On ne procède plus comme les ouvriers en bois du quinzième et du seizième siècle, qui, avec une largeur de conception et une verve d'inspiration dignes du sculpteur modelant la glaise à grands coups d'ébauchoir, d'ongle ou de ponce, tiraient du même panneau de chêne les pilastres, les moulures d'encadrement et les caprices qui les enrichissaient. Aujourd'hui l'on bâtit l'ensemble du meuble, c'est-à-dire ce qui est corniche, pilastre, ligne droite, tout ce qui peut se faire à l'outil de précision, et seulement avec de la patience et du temps ; lorsque toute cette charpente est bien ajustée, que tous les encadrements enferment exactement les panneaux rentrants, on y applique à grand renfort de colle-forte et de chevilles les sculptures faites à part, bien lissées, bien grattées, bien passées au papier de verre, afin de les nettoyer de toute marque de facture, et pour ainsi dire de toute trace d'originalité ; il en résulte une exécution plus froide, trop nette peut-être et trop luisante, quelque chose qui, par son infailible régularité, son inaltérable précision, sent le procédé expéditif ou à meilleur marché, et quelquefois fait penser involontairement aux appliques du carton-pierre. On aimerait mieux retrouver, comme dans les beaux meubles de la renaissance, au quinzième siècle, une facture moins égale, moins uniforme, mais plus animée, caractérisant mieux la verve de l'artiste, et révélant le contact immédiat qu'il y a entre la pensée créatrice et l'exécution. Ces observations générales ne se rapportent point, du reste, aux grandes figures et aux grands bas-reliefs du meuble-fourdinois ; et encore que l'on puisse reprocher aux lignes du fronton un peu de lour-

deur, on doit reconnaître que ce meuble est véritablement une belle œuvre, et savoir gré au fabricant de n'avoir pas reculé devant les avances considérables qu'a nécessitées ce travail d'art.

La composition est due à M. Hugues Protat, qui a exécuté tous les modèles, dirigé l'exécution en bois et retouché les principales parties. M. Protat est un jeune sculpteur qui s'était déjà fait apprécier du public français aux dernières expositions. Il a été chargé de restaurations importantes au Louvre, et il est l'auteur de l'une des statues de la façade de l'hôtel de ville de Paris.

Le beau groupe d'animaux morts a été exécuté par MM. Alexandre Guillonnet et Meaublanc. Les ornements et les trophées sont de MM. Jeancourt, Mettoyer, Tallon et Chevreau.

#### PIPE ALLEMANDE.

On se figure difficilement un Allemand sans sa pipe ; on ne se figure pas davantage un marié, un pêcheur sans cet appendice suspendu aux lèvres ! Pourquoi l'habitant des mers qui mène une vie si différente de celle du citoyen de la Germanie professe-t-il, pour l'appareil mal-odorant de la pipe, le même enthousiasme que des hommes vivant loin de l'Océan dans la portion la plus terrestre de l'univers ? Pourquoi le Hollandais, dans ses marais et sous l'enveloppe de ses épais brouillards, est-il aussi passionné pour la pipe que le Turc dans ses jardins parfumés sous un soleil brûlant ? En un mot, pourquoi le tabac est-il d'un usage universel ? Ces questions sont plus faciles à poser qu'à résoudre ; la science médicale n'a point encore prononcé ; elle n'a point montré les effets utiles, sur l'estomac ou sur le cerveau humain, de ce narcotique âcre, à l'odeur pénétrante, à la saveur amère ; elle n'a pas dit pourquoi, si le tabac est nécessaire à l'homme autant que semble l'indiquer son usage si répandu, il ne serait point également utile à la femme. Quant aux raisons de l'intérêt que prennent à cette substance tous les gouvernants et les administrateurs, elles se conçoivent sans peine. Dès que la majorité de l'espèce humaine adopte avec fureur le tabac, la question n'est plus, administrativement parlant, qu'une question de fait, et la pompe fiscale lui est énergiquement appliquée afin d'en tirer tout l'argent possible. On a cherché de tout temps à imposer le luxe ; le désir est louable, mais dans l'exécution il survient des milliers de difficultés, sans compter les foudres lancés par telle ou telle école d'économistes : avec le tabac tout s'aplanit ; le gouvernement s'adjuge le monopole ; les plus gourmets et les plus riches payent la meilleure feuille fort cher avec ostentation ; les caisses de l'état se remplissent ; personne n'est contraint, et le produit net de cet admirable bénéfice sur la manipulation du tabac profite, par dégrèvement indirect, au cultivateur chargé de famille.

Nous connaissons tous les pipes d'un sou ; il y en a qui coûtent moins cher encore ; en revanche d'autres atteignent des prix incroyables ; mais jusqu'ici rien ne prouve que le tabac soit meilleur dans la pipe richement décorée que dans la pipe d'un sou. L'exposition de Londres renferme une énorme quantité de ces tuyaux somptueusement ciselés, ornés, montés en argent et en or, enrichis de pierres précieuses ; on en trouve dans presque tous les quartiers des nations étrangères aussi bien que dans celui de l'Angleterre ; mais l'Autriche semble avoir voulu renchérir sur tout le monde : elle a consacré un salon entier à cette branche d'industrie qui est d'une grande importance en Allemagne et qui donne lieu à un commerce fort considérable. Ce salon est assez curieux ; il est entièrement tapissé de pipes du haut jusqu'en bas ; il est plein de casiers vitrés posés sur des tables dans tout le pourtour ainsi que dans le centre, et renfermant également des pipes. Un gardien particulier est attaché à ce musée original, qui fait suite au salon de sculptures de Milan et contraste singulièrement avec lui par sa

solitude presque continuelle. Dans les premiers jours de l'Exposition, on apercevait encore, affichée sur un des murs, l'inscription en anglais, français, allemand, italien et espagnol, qui défendait de fumer dans l'enceinte de l'édifice ;



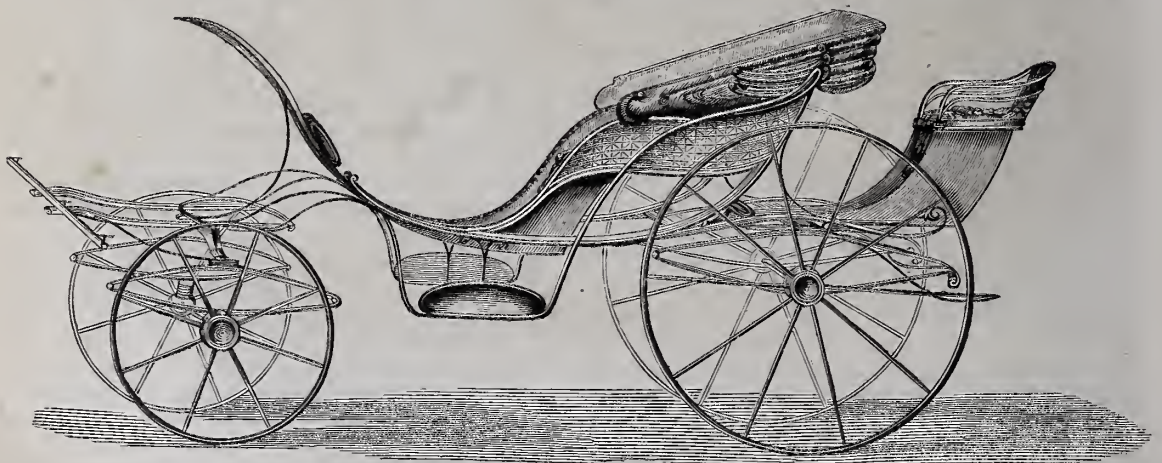
Palais de cristal. — Pipe allemande sculptée de M. Held, Nurembourgeois.

rien n'était plus plaisant que de voir ce gardien, Allemand pur sang, et par conséquent fumeur déterminé, promener mélancoliquement sa tristesse et ses privations au milieu des innombrables pipes dont il était le suzerain impuissant, sans avoir d'autre distraction que la lecture d'une affiche prohibitive et cruelle. Plus tard, cependant, quelques amateurs sont venus admirer le génie des fabricants viennois et se délecter dans la contemplation de ce précieux instrument de jouissances ineffables. Ils ont eu sous les yeux les chefs-d'œuvre de Samuel Alba ou de Gerhard Flogé. L'ivoire,

l'ébène, l'ambre, le poirier, le cuir, l'écaille, l'écume de mer et la terre à pipe, voilà les principaux matériaux. On remarque entre autres une pipe d'ivoire dont le fourneau seul coûte 500 florins à cause des sculptures qui la décorent ; celle dont nous donnons le dessin est due à M. Held de Nuremberg ; elle est montée en argent et représente saint Georges et le dragon. Le fabricant qui l'expose est l'un de ceux qui ont le mieux réussi à plaire au public. — Ajoutons que l'exposition renferme aussi une innumérable quantité de cigares de tout tabac et de toutes dimensions, depuis le moins gros qu'un cure-dent jusqu'à celui qui dépasse la grandeur et la grosseur d'une flûte. — Quant au tabac en poudre, ou râpé, c'est au Portugal que revient la palme. Il a voulu mener les curieux par le nez et il a envoyé deux ou trois douzaines de jolis barils en chêne, hermétiquement fermés et soigneusement cerclés en fer poli, qui ne sont autre chose que de gigantesques tabatières dignes du nez d'un habitant de Brobdingnac, et pleines d'un excellent tabac dont chacun peut prendre une prise, sauf à éternuer si bon lui semble.

#### PHAÉTON-OMNIBUS.

Le léger phaéton dont nous donnons la gravure est destiné à la promenade dans un parc ; il est construit par M. Holmes de Derby, dont la réputation est faite dans toutes les capitales d'Europe ; ce constructeur a voulu obtenir à la fois élégance dans le dessin général, légèreté dans la construction, simplicité dans les ornements, facilité pour le nettoyage, économie dans les réparations. Le dessin de ce gracieux équipage suffit pour permettre au lecteur d'apprécier une partie de ces qualités. Nous dirons à ce propos que la carrosserie anglaise occupe un très-vaste emplacement dans la partie nord-ouest de l'édifice : toutes les variétés imaginables de véhicules y sont exposées, depuis la voiture de l'impotent et les chariots pour prendre des bains de mer, jusqu'aux berlines de voyage et aux omnibus dont il est donné plusieurs spécimens nouveaux et singuliers. Il semble qu'il y ait en ce moment une émulation active parmi les constructeurs de ces dernières voitures, où tous les rangs sont confondus, et qui éprouveront sans doute, dans un court délai, des modifications notables. Depuis quelques mois déjà circule à Londres un nouvel omnibus composé d'une suite de cabines dont la porte s'ouvre à l'extérieur et où chacun est chez soi ; on



Palais de cristal. — Phaéton par M. Holmes, de Derby.

pénètre dans cette cabine par une galerie circulaire qui règne sur tout le pourtour. Il ne paraît pas cependant que ce nouveau système ait beaucoup de succès, et que cet encadrement dans une sorte de cage, cette exposition de sa personne aux regards du public soit du goût des clients de l'omnibus. A

Manchester, il y a maintenant des voitures publiques qui carrossent au moins quarante individus. Le cocher est assis sur une banquette basse placée en avant du corps de la caisse ; à ses côtés sont quatre voyageurs qui ont, ainsi que lui, leurs dos appuyés contre cinq autres personnes assises sur l'autre

rebord de la banquette; vis-à-vis celles-ci cinq autres encore sont encadrées dans un siège fixé sur le devant de la voiture; l'intérieur contient au moins douze places et l'on en compte autant sur l'impériale où les voyageurs sont posés sur les rebords de la caisse appuyant leurs pieds contre un marche-pied qui règne des deux côtés. Les paquets sont placés sur le haut de la voiture, dans la partie centrale de l'impériale, derrière les voyageurs et entre leurs dos; quelquefois, s'il y a foule, des individus s'étendent ou s'accroupissent dans l'espace réservé aux paquets. Quatre che-

vaux entraînent rapidement cet équipage, qui témoigne de l'activité de Manchester: on dirait une pyramide humaine en mouvement. Nos omnibus français paraissent vides à côté de ces colossales voitures, mais ils réunissent la convenance au confortable, et paraissent avoir atteint un degré de perfection relative qui ne laisse pas prévoir la possibilité de grands changements; les omnibus ordinaires de Londres, au contraire, sont loin d'être aussi commodes et aussi convenables; on y est entassé comme dans une cage à poules, ou perché comme sur un juchoir; les toilettes des



Palais de cristal. — La Fontaine de cristal. — Dessin de Freeman.

dames y sont horriblement foulées, les jambes martyrisées, les pieds dans le plus grand danger d'être écrasés, en un mot les omnibus anglais réclament une réforme complète, et les modèles placés à l'Exposition sont d'un heureux augure. D'après le grand développement qu'a pris ce genre de véhicule devenu maintenant une nécessité dans les villes tant soit peu considérables, le perfectionnement de leur construction est un objet d'intérêt général, surtout pour la classe la moins riche des citoyens; nos lecteurs ne s'étonneront donc pas

qu'au lieu de dissenter sur un phaéton propre à offrir, tout au plus, à deux personnes les plaisirs de la promenade dans un beau parc, nous ayons préféré donner quelques détails sur un véhicule dont le nom exprime de la manière la plus heureuse sa destination populaire.

#### LA FONTAINE DE CRISTAL.

Le premier objet qui frappe les yeux du visiteur à son arrivée dans le transept par l'entrée principale du sud, c'est

une brillante fontaine de cristal due à un fabricant de Birmingham, M. Osler. Elle est placée exactement au centre de l'édifice à l'intersection de l'axe de la nef avec celui du transept, et non-seulement elle offre un point de mire des plus élégants, mais encore la fraîcheur que ses eaux jaillissantes répandent dans cette partie du palais en fait un objet d'utilité des plus précieux. Ajoutons qu'elle est bien digne de la place d'honneur qu'elle occupe, car c'est sans contredit le plus beau spécimen que puisse présenter aux yeux l'industrie du verrier.

La matière en est aussi pure, aussi blanche et brillante que celle de Bohême : on sait que sous ce rapport l'Angleterre l'emporte souvent sur la Bohême qui lui est supérieure pour les couleurs et pour les formes. Les cristaux ont été taillés de façon à réfléchir toute la lumière qui les frappe, en sorte que le spectateur ne peut apercevoir le bâtis intérieur qui est en métal et soutient toute la fontaine. On a beau connaître cette disposition, l'œil n'en demeure pas moins étonné à l'aspect de cette masse cristallisée colorée de mille feux, dont la hauteur dépasse huit mètres et qui semble un souvenir des mille et une nuits. Dans les romans de l'Orient, disait à cette occasion un écrivain anglais, on dans la scène finale de quelque grand opéra, nous avons eu souvent la représentation, en peinture, d'une fontaine de cristal ; il appartenait à un verrier de Birmingham de démontrer que ces visions peuvent devenir une réalité palpable, que les rêves du poète peuvent se traduire en faits, sous la main calleuse du travailleur, et que le sable et la soude peuvent être amenés à couler fluides, transparents, pleins de lumière, en courbes aussi limpides, aussi ondulées, aussi gracieuses que ces eaux jaillissantes qui retombent avec bruit dans le bassin du monument.

Il entre plus de quatre tonnes de matière dans la construction de la fontaine ; c'est-à-dire plus de quatre mille kilogrammes de cristaux. Son grand mérite, aux yeux des hommes du métier, consiste non pas seulement dans la pureté du cristal et dans sa blancheur excessive, mais aussi dans la précision de l'ajustement des nombreuses pièces de cristaux qui la composent. Quant au dessin général, il est gracieux, et lorsque l'eau s'échappe en assez grande abondance, l'effet ne soit pas aussi en cristal ; mais la dépense en eût été excessive et les difficultés d'ajustement eussent considérablement augmenté par suite de l'énorme dimension des pièces.

On ne saurait s'empêcher de déplorer l'absence des grands fabricants de cristaux français ; ils n'ont pas voulu se présenter à l'Exposition universelle : ils ont laissé tous les honneurs à l'Angleterre et à la Bohême. Cependant ils pouvaient lutter avec avantage contre l'Angleterre pour la beauté, la blancheur, la pureté du cristal, et contre la Bohême pour l'éclat des couleurs et la gracieuse variété des formes.

Des palmiers et des fleurs, placés à profusion autour de la fontaine, rehaussent singulièrement son effet pittoresque ; l'ensemble se projette sur le fond du vitrage où les vieux ormes de Hyde-Parc, respectés par l'architecte, déploient un frais éventail de verdure. Si des bords de la fontaine on lève les yeux vers la voûte circulaire du transept et les toits horizontaux de la nef et des bas-côtés, on retrouve encore, au-dessus de sa tête, ce sable et cette soude transformés en verres et remplaçant les lourdes tuiles et les sombres ardoises. Quarante-vingt-dix mille mètres carrés de surface sont toitourés par des vitres légèrement ondulées, fabriquées par M. Chanee de Birmingham, d'après les procédés français introduits chez lui, il y a vingt ans environ, par des ouvriers de la fabrique de Choisy-le-Roi. Le consciencieux et savant directeur de cette fabrique, M. Bontemps, est depuis quelques années associé à ces mêmes fabricants, auxquels il avait donné autrefois le concours le plus dévoué.

Après avoir signalé sommairement dans la première partie

de cette livraison les points principaux de la division des exposants étrangers qui groupaient constamment autour d'eux le plus grand nombre de curieux, il reste à signaler les points correspondants de la division anglaise.

Nous entrons par la porte occidentale, à l'extrémité de la nef ; le premier objet qui frappe notre vue, est le plan en relief de Liverpool, qui a la juste prétention d'être, après Londres et New-York, la cité la plus commerçante de l'univers. On a exhaussé ce modèle sur une estrade de deux marches. A quelque heure qu'on se rende à l'Exposition, on est certain de le voir entouré d'un cercle épais de curieux attendant, sur la première marche, le moment de franchir la seconde. Cet empressement se comprend quand on songe à l'accroissement inouï que cette ville a éprouvé de nos jours. Elle n'était, il y a un demi-siècle, qu'un misérable village de pêcheurs ; aujourd'hui son accroissement, loin de diminuer, loin de s'arrêter, semble vouloir prendre une vitesse plus grande : « Encore quelques années, disent les habitants, et Liverpool, du côté de l'arrivée des chemins de fer, sera à peine reconnaissable. » En 1700, elle n'avait pas 6 000 habitants ; le port ne possédait que 60 navires jaugeant 4 000 tonneaux ; dix ans après, ses négociants se livrent avec ardeur à la traite des nègres ; et maintenant elle compte près de 400 000 habitants. Vis-à-vis d'elle, de l'autre côté de la Mersey, s'élève une autre grande ville auprès de laquelle une simple compagnie financière s'occupe actuellement de creuser de nouveaux docks, et de jeter les fondements d'un quartier sur une échelle suffisante pour contenir cent mille habitants.

On remarque, entre la porte d'entrée et le transept, le modèle du pont tubulaire *Britannia* à l'échelle de 1/96 ; des appareils d'éclairage pour les phares ; des blocs énormes de cristaux d'alun ; un chantier intéressant de bois de charpente du Canada et de la terre Van-Diemen, un magnifique trophée de soieries anglaises et une fontaine filtrante où viennent boire, dans de brillants gobelets de cristal placés tout exprès, les sobres et économes campagnards qui font, avec du pain béurré, le repas du milieu de la journée.

Au nord et au sud de la nef, dans les deux quartiers les plus éloignés de l'axe, on a disposé deux vastes emplacements dont l'un, celui du nord, contient les machines en mouvement et l'autre les instruments d'agriculture. Là se trouvent les deux plus grands triomphes de l'exposition d'Angleterre ; toutefois l'empressement des visiteurs n'y est pas régulier. Pendant longtemps l'exposition agricole a été délaissée ; c'était chez elle qu'on allait chercher un banc pour se reposer ; plus tard, lorsque les cultivateurs ont envahi le palais, les instruments de culture ont vu affluer les spectateurs. Quant à l'exposition des machines en mouvement, elle est encombrée lorsque les machines manœuvrent ; elle semble, au contraire, délaissée lorsque les métiers s'arrêtent ou qu'un petit nombre seulement fonctionne.

Le trait distinctif de l'exposition agricole consiste dans la présence d'une foule de machines à vapeur. L'application de la vapeur au travail des champs est en ce moment le point de mire de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'agriculture. Ses constructeurs se sont surtout attachés à produire des machines légères susceptibles d'être traînées par deux ou trois chevaux ; ils font, en outre, entrer dans les conditions de la construction celle de défendre contre la poussière, contre les matières terreuses et contre les autres inconvénients provenant du séjour dans les champs, les pièces délicates de l'appareil. Les fermes avancées ont déjà des machines fixes pour faire le service intérieur ; le progrès consiste maintenant à porter la force motrice de la vapeur dans les champs pour concourir aux travaux de main d'œuvre de la culture, et c'est à ce désir que l'on doit les nombreuses *locomobiles*, qui sont exposées parmi les instruments de culture. Quant aux semoirs, brise-mottes, houes à cheval, charrues fouilleuses, coupe-racines, machines à battre et autres instruments de toute es-

pèce, ils témoignent par leur nombre de la grande extension donnée à leur emploi. Ceux de nos agriculteurs français qui s'attribuent et méritent le nom de praticiens, ont l'habitude de se récrier quand ils aperçoivent un instrument agricole tant soit peu cher ou compliqué; ils se font en quelque sorte paysans pour n'admirer que les machines les plus simples et les moins coûteuses; plus grossières elles sont, meilleures elles leur paraissent. « Nos laboureurs, disent-ils, ne sauront pas se servir de ces savants appareils qui d'ailleurs se détraquent et que personne au village ne saura réparer! » Hélas! ils ont peut-être raison! mais cela prouve-t-il autre chose que l'état arriéré de nos laboureurs, leur inaptitude à la mécanique, la pénurie des gens de métier! On voit dans la campagne, par l'exemple des valets de ferme anglaise, que l'homme chargé des derniers travaux agricoles emploie journellement les plus savants instruments, les plus compliqués et les plus chers, et que les mécaniciens en état de réparer un accident sont répandus dans toutes les campagnes. En France, il est imprudent pour un habitant de la ville, il est ruineux ou coûteux pour lui de chercher à faire de l'agriculture anglaise et d'employer des instruments de haut prix; cela est évident: le citadin fait dans ce cas la guerre à ses dépens. Mais il n'en faut rien conclure contre le perfectionnement et l'emploi de ces machines; il faut déplorer, au contraire, un tel état de choses, chercher à remédier aux causes extérieures de mœurs, de législation et d'administration, de sol, de climat et de nature de productions qui s'opposent aux progrès de l'agriculture. Il faut surtout s'attacher à donner à nos paysans une instruction qui les mette en état de rivaliser avec leur voisins.

On ne trouve encore dans l'exposition agricole qu'une charrue nue par la vapeur; elle est due à lord Willughby d'Eresby, l'un des hommes les plus considérables de l'Angleterre et qui se sont le plus occupés de l'amélioration agricole. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici la description de cet appareil; non plus que celle d'une machine puissante qui fait à cinq pieds sous terre un canal, dans lequel elle pose elle-même les tuyaux de drainage pour l'assèchement et l'égoûttement des champs.

Les appareils propres à faire des tuyaux de drainage attirent aussi l'attention des curieux; toutefois on ne peut guère les ranger dans la catégorie des machines agricoles, parce qu'ils servent également à produire des briques creuses, et des briques ordinaires de formes diverses pour la construction des maisons.

#### M. PAXTON.

Lorsque la reine d'Angleterre inaugura le 1<sup>er</sup> mai de cette année l'ouverture de l'Exposition universelle des produits de l'industrie de toutes les nations, elle conduisit une procession dans l'intérieur du bâtiment, et y déploya toute la pompe et toute la solennité des cérémonies officielles. Le cortège ordinaire l'accompagnait; les ambassadeurs étrangers, les ministres d'Angleterre, l'archevêque de Cantorbéry, le commandant en chef de l'armée, le maître général de l'artillerie, les officiers et les dames du palais étaient à leurs postes accoutumés; mais la procession était ouverte par trois hommes qui n'avaient jamais figuré dans des cérémonies de cet ordre. L'un d'eux, celui du milieu, était M. Paxton, l'architecte du palais de l'Industrie; les autres, MM. Fox et Henderson, les deux entrepreneurs.

La profession de M. Paxton était de dessiner et de créer des jardins à effets pittoresques; il fut d'abord employé en cette qualité par le duc de Somerset, et passa ensuite au service du duc de Devonshire, à Chatsworth, il y a environ douze ou treize ans. Ce dernier ne tarda pas à reconnaître qu'il avait affaire à un homme doué d'éminentes facultés administratives, riche de connaissances et fort habile pour tout ce qui concernait les finances; aussi mit-il souvent en œuvre,

dans l'administration de ses vastes domaines en Angleterre et en Irlande, le talent de M. Paxton.

En 1837, un voyageur découvrit dans la Guyane anglaise le lis d'eau, d'une dimension extraordinaire et d'une beauté merveilleuse, auquel on a donné le nom de *Victoria regina*. Le duc de Devonshire, qui possède dans ses célèbres jardins de Chatsworth les plus belles serres de l'Angleterre, consacra l'une d'elles à la nouvelle plante. M. Paxton fut chargé naturellement de l'installation, et il rétablit si ingénieusement toutes les conditions d'existence du lis d'eau dans sa patrie, il lui conserva si exactement la température d'air à laquelle la fleur était accoutumée, il donna au courant d'eau, sur lequel elle végétait, une vitesse et une chaleur qui rappelaient si bien la vitesse et la chaleur de la rivière Berbice, d'où on l'avait tirée, que la plante se développa avec la plus grande vigueur; au bout de peu de temps, elle se trouvait à l'étroit, dans le bassin qu'on lui avait réservé: pour lui donner tout le développement dont elle était susceptible, le duc décida l'érection d'une nouvelle serre que M. Paxton fit construire en fer et en verre, sur une vingtaine de mètres de longueur et sur une douzaine de mètres de largeur.

Cette belle serre, devenue aussitôt célèbre, est le germe d'où devait plus tard sortir l'idée du palais de l'Industrie.

Le comité exécutif et la commission royale avaient mis au concours les plans de construction du futur édifice. Il avait été décidé que la construction serait faite en briques et caractérisée par un dôme de soixante mètres de haut. Déjà deux cent quarante-cinq dessins ou plans étaient arrivés, dont vingt-sept de France. Celui de notre compatriote M. Horeau était placé au premier rang, et, suivant toute apparence, devait être exécuté. Mais l'opinion publique ne voyait qu'avec une répugnance extrême l'érection d'un monument en briques dans une belle promenade, au milieu des magnifiques arbres d'Hyde-Park, près des bords de la rivière Serpentine. La commission royale et le comité exécutif se trouvaient fort embarrassés; aucun projet ne remplissait leurs vues, et ils s'occupaient d'en dresser eux-mêmes un nouveau qui répondit à leur programme. Dessins, devis, marchés, tout se préparait à la hâte, et, il faut le dire, personne n'était pleinement satisfait. On se pressait cependant, parce que le temps avançait, et déjà il n'était guère plus temps de songer à mieux, parce que les délais ordinaires pour l'examen d'autres devis auraient entraîné de tels retards, qu'il eût été impossible de recevoir, le 1<sup>er</sup> mai suivant, jour déjà désigné, la souveraine de l'empire britannique.

A cette époque, juin 1850, M. Paxton commençait à se préoccuper des embarras de la commission royale, et craignait qu'elle ne s'engageât dans quelque bévue par une construction sans caractère. Un matin, pendant qu'il présidait un comité de chemin de fer, il lui vient une soudaine inspiration qui l'entraîne à se rendre au bureau du comité exécutif, pour demander si un nouveau projet aurait chance d'être accueilli. On répond que s'il lui était possible, dans la quinzaine, de fournir tous les plans et détails de construction, il arriverait encore en temps utile. Aussitôt il s'engage à rapporter le tout dans moins de dix jours, et il raconte maintenant en plaisantant qu'on le regarda, lui, comme un homme beaucoup trop plein de lui-même, et son projet comme une conception fantastique. Cependant, il se met à l'œuvre et dépose sa pensée dans une esquisse à larges traits sur une feuille de papier buvard; il passe la nuit à compléter cette esquisse dans ses détails, se fait ensuite aider par un ami, et se trouve prêt au jour qu'il avait fixé. Il prend le chemin de fer pour aller présenter les plans au comité. En route, il fait heureusement la rencontre du célèbre ingénieur Stephenson, qui examine sans rien dire et avec soin tous les plans, puis s'écrie: « Ma foi, voilà qui est merveilleux! tout à fait digne des magnificences de Chatsworth! mille fois meilleur que tous nos plans! Mais quel malheur que ce ne soit point arrivé plus tôt! »

Stephenson lui-même ne supposait point qu'il fût possible d'exécuter, dans les délais prescrits, le projet d'un édifice qui ne ressemblait à aucun autre, pour lequel il fallait des matériaux nouveaux, que les entrepreneurs habituels de grands travaux ne voudraient sans doute pas soumissionner, et qui pouvait présenter dans l'exécution des difficultés tout à fait inattendues. Il prévoyait juste; mais il ne devinait pas encore que l'auteur était plein de verve et d'invention, véritablement inspiré, et que, dans ces grandes œuvres qui semblent suscitées par une volonté surhumaine, il faut laisser beaucoup au génie; c'est son domaine naturel.

Stephenson promit cependant de présenter le projet au comité, et même de s'en faire quelque peu l'avocat. Aux premiers mots, il y eut un *tolle* général; cependant on mit graduellement plus d'attention dans l'examen; le prince Albert, l'âme de toute cette grande entreprise, reçut M. Paxton au palais de Buckingham, se fit expliquer tous les détails. Il fallut néanmoins recourir à l'opinion publique; un journal publia les plans, et bientôt la verve, l'inspiration de l'auteur passa dans tous les esprits; on demeura surpris d'abord devant cette architecture aussi nouvelle que la destination de l'édifice lui-même; bientôt on en comprit la simplicité; finalement, on s'enthousiasma pour elle.

Mais M. Paxton est un homme trop habile pour se reposer sur l'enthousiasme populaire; l'artiste redevint homme d'affaires, et il chercha des entrepreneurs qui fissent une soumission; il les trouva en la personne de MM. Fox et Henderson. Ensuite il continua de déployer les ressources de son esprit d'invention et d'économie dans les divers détails de la construction. Il a imaginé notamment une gouttière nouvelle

très-ingénieuse, qui porte aujourd'hui son nom, et une machine pour la faire vite et économiquement. Avec une autre machine du coût de cinq cents francs, destinée à faire des châssis, il avait déjà économisé 35 000 francs dans la construction de la serre de Chatsworth, et il a obtenu le même bonheur au palais de cristal. Machine pour peindre, machine pour balayer, appareils pour porter les vitriers-couvreurs sur leur toiture de verre; partout on voit le génie inventif se prendre corps à corps avec chacune des difficultés qui surviennent, et les dompter en détail comme il a dompté la difficulté de l'ensemble.

Avec le grand succès qui a couronné l'œuvre de l'Exposition universelle, le nom de M. Paxton, l'architecte du palais de cristal, ne pouvait manquer d'acquiescer la plus grande popularité. Il est incontestable, en effet, que l'un des plus beaux objets d'industrie exposés par l'Angleterre aux yeux des nations accourues à son appel, c'est l'édifice lui-même qui renferme les échantillons des richesses de l'univers.

On a fait, à l'égard de ce palais de cristal, une remarque vraie: si la position industrielle de l'Angleterre ne lui eût permis d'offrir que cette construction pour unique spécimen des branches multipliées de sa production, elle eût encore suffi pour donner une idée élevée correspondant à la puissance du pays. L'énergique activité de la nation eût éclaté dans la rapidité merveilleuse de l'exécution; le système administratif et l'esprit de *self government* eussent été mis en évidence par ce fait que la seule bonne volonté des citoyens, sans la moindre contribution du budget de l'État, a suffi pour mener à fin cette colossale entreprise; la réunion en quelques mois, et à l'improviste, de l'énorme quantité



Paxton, architecte du Palais de cristal.

de matériaux employés dans la construction eût fourni une preuve évidente de l'abondance des approvisionnements et de l'étendue des ressources nationales; la facilité et la promptitude avec laquelle ces matériaux ont été moulés, sculptés ou taillés dans des formes si variées, si complexes et si originales, eussent été un argument irréfutable en faveur de l'éducation pratique des ouvriers anglais, et du degré d'habileté qu'ils ont acquis dans la mécanique.

Pour exécuter le colossal édifice de *Hyde-Park* dans le court délai de cinq mois, il a fallu faire marcher à la fois le choix des matériaux et les ordres d'achats, fixer les époques relatives des livraisons, donner aux divers manufacturiers les dimensions exactes des objets que chacun devait fournir de son côté, et qui cependant étaient destinés à s'ajuster les

uns avec les autres; enfin classer ceux qui ont concouru au résultat, et assigner à chacun un poste en harmonie avec ses connaissances acquises et son aptitude. Tout cela a été exécuté, et en outre tous les produits ont été reçus, classés et mis en place; toutes les négociations avec les étrangers ont été conduites à bonne fin avec un de ces succès qui tiennent du prodige, et que Dieu réserve aux œuvres accomplies selon ses vues, pour servir les progrès de la civilisation.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.



## LE CASOAR DE LA NOUVELLE-HOLLANDE.



Muséum d'histoire naturelle, à Paris. — Le Casoar de la Nouvelle-Hollande. — Dessin de Freeman.

Le grand oiseau que nous figurons ici n'appartient ni à l'espèce, ni au genre que nous avons décrit dans l'un des premiers volumes de ce recueil (1834, p. 355), sous le nom de *casoar de l'Inde*. C'est même à tort qu'on lui a

conservé vulgairement le nom de casoar; car, bien qu'il présente avec l'oiseau ainsi nommé une certaine analogie de forme extérieure, il en diffère par des caractères zoologiques essentiels : sa tête n'est point surmontée du casque corné que l'on remarque dans le casoar de l'Inde; il est dépourvu de l'appendice bilobé ou des caroncules charnues qui pendent au cou de ce dernier; son bec est déprimé, c'est-à-dire aplati de haut en bas, au lieu d'être comprimé; il est plus grand de taille; enfin sa patrie est toute différente : on ne le rencontre pas, comme le précédent, dans les îles de l'Archipel Indien; il habite, ainsi que son nom d'espèce l'indique, dans la Nouvelle-Hollande, où on le trouve en particulier à Botany-Bay et à Port-Jackson. Les colons anglais de ces pays lui ont donné le nom d'*émou*, en opposition à celui d'*émeu*, avec lequel ils désignent le casoar de l'Inde, autrement dit casoar à casque; la science ne tardera pas sans doute à lui composer un autre nom.

Les analogies de forme extérieure entre cet oiseau et le casoar de l'Inde sont surtout les suivantes : il a la taille et le port de l'autruche d'Amérique; les doigts sont au nombre de trois; sa tête est légèrement couverte de plumes un peu crépues, qui sont assez rares sur la gorge pour permettre de distinguer en cet endroit la couleur bleuâtre, et par places purpurine, d'une peau en partie caronculeuse. Le bec est noir, la portion inférieure en est dentelée sur les bords; les ailes sont extrêmement courtes, même plus courtes que dans le casoar de l'Inde; elles sont dépourvues de plumes rêmigées, et n'offrent pas les piquants qui distinguent ce dernier genre d'échassier brévipenne. Le plumage est d'un brun gris, et composé à peu près uniformément, sur tout le corps, de longs filets à barbules courtes, qui sortent par paires d'un même tuyau. Les petits sont couverts d'une sorte de duvet rayé longitudinalement de brun et de blanc sale.

On ne sait encore que fort peu de chose sur les habitudes de ce grand échassier; il se nourrit principalement de fruits tendres et d'herbes fraîches; on dit que, dans les localités où il vit naturellement, il est très-farouche et court plus vite qu'un lévrier. On lui faisait autrefois une chasse active, car sa chair paraît moins mauvaise que celle de l'émeu; elle a un peu le goût de celle de bœuf, et les habitants du pays s'en nourrissaient.

Aujourd'hui l'espèce paraît reléguée assez loin au delà des montagnes, et est devenue rare dans les localités où elle existait jadis en abondance. Aussi attache-t-on un grand prix, dans les collections publiques, aux individus que l'on a pu en conserver vivants. Le beau couple que possède notre Jardin des plantes excite la surprise des nombreux visiteurs de ce bel établissement.

Le plus grand des trois individus que représente notre gravure est le mâle : il est au Jardin depuis environ quatorze ans; la femelle n'est là que depuis trois ans; elle offre à peu près le même plumage et elle a la même taille que le mâle. Cette année, elle a pondu onze ou douze œufs, qui ont à peu près aux deux tiers la grosseur de ceux d'autruche, et sont d'un beau vert émeraude foncé, finement piquetés de gris clair. La mère n'a pas paru en prendre le moindre souci; aussitôt pondus, elle les a abandonnés; le père, au contraire, leur a donné toutes sortes de soins : il les disposait avec précaution dans un grand nid de paille, à mesure qu'ils venaient; il en défendait avec énergie l'approche à tous les importuns; il ne les a pas quittés un seul instant, et définitivement il les a couvés. Cette couvaison n'a pas duré moins de soixante-dix jours, pendant lesquels, d'après l'employé aux soins attentifs duquel la surveillance en avait été confiée, il n'a pas pris la moindre parcelle de nourriture, et cependant l'espèce, en temps ordinaire, montre une voracité continuelle. De neuf œufs qui ont été couvés, trois ont éclos. L'un des trois petits a été écrasé involontairement par la mère, les deux autres sont très-vivaces et grandissent rapidement; ils se nourrissent, comme le père et la mère, de pain, de

petits brins d'herbe, de salade dont ils paraissent très-friands. Nous les avons figurés avec le mâle seul qui les soigne, car la femelle a dû être éloignée, par suite de l'empressement excessif avec lequel elle s'élançait vers sa nourriture, et du manque absolu de sollicitude dont elle avait d'ailleurs fait preuve dès le principe pour sa progéniture.

Si ces détails peuvent avoir quelque intérêt, c'est surtout parce qu'ils se rapportent à l'un des genres d'oiseaux les plus remarquables que l'on connaisse, sur lequel on a peu de notions encore, et qui peut-être un jour disparaîtra totalement de la création vivante devant le développement de la race civilisée, comme ces grandes espèces fossiles de la même classe dont nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs.

## APERÇU HISTORIQUE

### SUR LA GUERRE SOUTERRAINE.

Fin. — Voy. p. 334.

Pierre de Navarre eut une destinée vraiment singulière : il naquit en Biscaye; d'abord matelot, puis soldat, il mena la vie la plus aventureuse : il se distingua si bien au service des Génois par son intelligence et sa bravoure, que Gonzalve de Cordoue l'employa comme capitaine dans la guerre de Naples, et c'est dans cette guerre qu'il s'illustra par la prise du château de l'OEuf : en récompense de cette action, il reçut l'investiture du comté d'Alveto.

Il accrut sa réputation par de nouveaux exploits sur terre et sur mer; une sorte de terreur superstitieuse s'attacha à son nom. Au siège de Bologne, je crois, il construisit une mine qui lança en l'air, d'une seule pièce, une tour et un pan de mur, lesquels retombèrent daplomb et, pour ainsi dire, sur leurs pieds. On cria au miracle. Mais l'intelligence supérieure de Pierre de Navarre devina la cause de ce fait extraordinaire : le centre des poudres s'était trouvé exactement sous le centre de gravité du massif soulevé. Il recommença sa mine et réussit.

Un revers de fortune vint le frapper, et, dès cet instant, l'influence maligne et bizarre de son étoile ne cessa pas de le poursuivre : il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne; après avoir longtemps langui en France, sans avoir pu obtenir du roi d'Espagne une rançon, il entra au service de François I<sup>er</sup>. Mais il fut bientôt fait prisonnier par les Impériaux et enfermé dans ce même château de l'OEuf qu'il avait pris dix ans auparavant. Le traité de Madrid lui rendit, trois ans après, la liberté : le maréchal de Lautrec l'employa au siège de Naples, en 1528.

Pierre de Navarre fut pris de nouveau à la malheureuse retraite d'Aversa, et de nouveau enfermé dans le château de l'OEuf; il y mourut (1).

Nous n'avons plus les préjugés d'un autre âge; les génies malfaisants, emportant leurs sorts et leurs maléfices, ont disparu devant un talisman souverain, la science; nous ne cataloguons plus nos destinées dans la liste des étoiles. Et cependant notre raison s'étonne de certaines existences singulières, comme celle de l'inventeur des mines militaires. Ne dirait-on pas qu'une puissance occulte ait conduit cet homme malgré lui dans un sentier qu'elle lui avait tracé d'avance? La scène de cette vie si agitée est circonscrite par un cercle dans lequel elle a tourné avec une unité dramatique presque invraisemblable. Il semble qu'entre Pierre de Navarre et le château de l'OEuf il y ait eu une attraction cachée, merveilleuse, inexplicable, qui a été la loi de l'existence de ce célèbre aventurier : Pierre de Navarre a trouvé, dans le château de l'OEuf, sa gloire et son tombeau.

(1) Dans le dix-septième siècle, un duc de Sessa, voulant honorer la mémoire de Pierre de Navarre, lui fit élever un monument dans l'église de Santa-Maria la Nuova, à Naples.

Bientôt on opposa aux mines nouvelles les procédés de contre-mine des anciens. La défense poussa des galeries à une distance des poudres moindre que la ligne menée du centre des poudres à la surface du sol, c'est-à-dire moindre que la *ligne de moindre résistance*, de manière à détourner vers ces galeries l'effet qui devenait ainsi nul pour l'objet que se proposait l'assiégeant. On appelait cela *éventer la mine*. D'autres fois ces galeries pénétraient dans celles de l'attaque, pour les inonder, les empoisonner, ou pour combattre le mineur. Mais ensuite, au lieu de traverser ou d'attendre la mine de l'assiégeant, on se mit aux écoutes, et, quand on entendait le mineur ennemi passer à portée, on enfonçait le coffrage de son *rameau de mine* au moyen d'une faible charge de poudre logée dans la mince paroi qui séparait les deux galeries. On donnait ce qu'on appelait le *camouflet* à l'assiégeant, en lui coupant ainsi l'air et le retour et en l'étouffant dans sa mine.

La défense alla plus loin : elle fit jouer aussi des *fourneaux de mine*, non-seulement pour détruire les travaux d'attaque à la surface du sol, mais encore pour crever tous les rameaux de mines situés à une distance plus faible que la ligne de moindre résistance. Des ingénieurs, et entre autres Vauban, Goulon, Cormontaigne (voy. 1841, p. 239), organisèrent à l'avance un système de mines permanentes formant un réseau de galeries, depuis la contrescarpe jusqu'à la queue des glacis. Lorsque les travaux n'existaient pas au moment du siège, la défense employait tous ses mineurs à les construire rapidement sous le front d'attaque à l'aide de boisages. Combien cette fortification souterraine donnait de supériorité à la défense ! Le mineur de l'attaque avait peu de chance de travailler avec succès dans un terrain savamment disposé contre lui. Le soldat le plus brave, qui aurait résolument affronté, en rase campagne, un ennemi dix fois supérieur, était frappé de terreur et ne s'avavançait qu'en frémissant sur un sol recélant un volcan à chaque pas. Un assiégeant déterminé pouvait bien, en affrontant le feu de la place, hasarder fort en avant des attaques de vive force, rapides, inattendues, pour que la défense n'eût pas le temps de faire jouer tous ses fourneaux : il assaillait les chemins couverts, sautait dans le fossé, rompait à coups de hache ou par le pétard les portes des contre-mines et enfonçait les galeries de contrescarpe et les grandes galeries avec des barils de poudre ; mais ces hardiesses, toujours sanglantes, étaient le plus souvent désastreuses.

Il était réservé au génie de Bélidor, professeur d'artillerie à la Fère, de rendre une grande partie de leur puissance aux mines offensives. Cet habile ingénieur constata que la manière de charger les fourneaux, employée jusqu'à lui, était bien calculée par rapport aux effets à produire de bas en haut sur la surface du sol, mais non relativement aux effets à produire latéralement et en tous sens, dans le sein de la terre, contre les galeries qui la sillonnent et les revêtements qui la soutiennent. Il pensa que les gaz de la poudre exercent en tous sens des efforts égaux, et il en conclut que lorsqu'un fourneau enlève, dans son explosion, une portion quelconque de la surface du sol, il fait sentir en même temps son action circulairement dans toute la masse des terres environnantes à une distance au moins égale au rayon oblique mené du centre des poudres au bord de l'entonnoir produit par l'explosion. Cette masse de terre comprimée, il la nomma *globe de compression*.

Des expériences que Bélidor fit à la Fère, en 1732, et à Bissy, en 1753, démontrèrent que dans les mêmes terres, à profondeur égale, des fourneaux également chargés donnent des entonnoirs égaux ; que dans les mêmes circonstances, de deux fourneaux inégalement chargés, celui dont la charge est la plus grande donne le plus grand entonnoir. Il devait sembler qu'en augmentant les charges, on augmenterait de même les rayons des globes de compression : mais cela n'est vrai qu'entre des limites assez resserrées, parce que

la conflagration de la poudre n'est pas instantanée, et que lorsqu'une portion de la charge, suffisante pour soulever ou seulement fissurer le terrain est brûlée, les gaz produits successivement par les autres portions, ne trouvant que peu d'obstacles, perdent une partie de leur effet. Tout ce qu'on peut attendre de la mine la plus surchargée, dans des terres moyennes, c'est de produire un entonnoir dont le diamètre supérieur soit sextuple de la ligne de moindre résistance, et de faire sentir son effort latéral à une distance quadruple de la longueur de cette ligne.

Dès-lors l'assiégeant put crever les galeries de la défense, renverser les contrescarpes à une distance quadruple de celle où jusqu'alors on avait pu les atteindre, et détruire les travaux à la surface du sol à une distance trois fois plus grande qu'auparavant.

Frédéric II fit répéter ces expériences à Postdam, en 1754. Il fut le premier qui se servit des globes de compressions dans l'attaque des places, à Schweidnitz. L'emploi qu'on en a fait dans ce siège et dans d'autres occasions plus tard, a démontré combien les mines offensives ont tiré de puissance de la découverte de Bélidor. La défense n'a pas les mêmes avantages que l'attaque à se servir des globes de compression, non-seulement parce qu'ils exigent une trop grande consommation de poudre, matière à ménager dans une place assiégée, mais aussi parce qu'ils peuvent crever les galeries de la défense elle-même, et enfin que les grands entonnoirs qu'ils produisent offrent des *couverts* tout préparés à l'attaque.

#### LE PLUS RICHE DES PRINCES.

A Worms, dans la salle impériale, plusieurs souverains d'Allemagne sont réunis, et chacun d'eux vante l'étendue et les trésors de ses domaines.

— Superbe est mon royaume, dit le prince de Saxe, avec sa mâle population et ses montagnes où brillent les mines d'argent.

— Voyez, dit l'électeur du Rhin, voyez ma charmante contrée, ses épis d'or dans les vallées, ses nobles vignes sur les coteaux.

— Moi, dit Louis de Bavière, je suis fier des grandes villes, des riches couvents que je compte dans mes états.

— Moi, dit le bon Eberhard de Wurtemberg, je n'ai point de mines d'argent dans mes domaines, et on n'y trouve que de petites villes.

Mais je possède là un précieux trésor. Je puis là, partout, dans l'ombre, dans la profondeur des bois, poser sans crainte ma tête sur le sein de mes sujets.

Et le prince de Saxe, et ceux du Rhin et de la Bavière, s'écrient : — Comte Eberhard, vous êtes le plus riche des souverains. Votre terre porte des diamants !

KERNER.

#### LES BATELIERS A CONSTANTINOPLE.

Ce sont eux qui conduisent ces milliers de *kaïks* qui sillonnent à toute heure de la journée la Corne-d'Or et le Bosphore, et qui sont comme les fiacres de Constantinople. Presque tous viennent des provinces de l'intérieur, et principalement de l'Anatolie, chercher fortune à Constantinople. Leur but étant d'économiser le plus possible, ils se mettent, en général, cinq ou six ensemble, et louent, pour quinze à vingt piastres par mois, ce qui est environ la moitié du produit de leur journée, une grande chambre dans laquelle chaque associé a son tapis et ses coussins pour la nuit. Ils donnent à peu près pareille somme à quelque vieillard (le plus souvent un parent de l'un des membres de la société), pour prendre soin de l'appartement commun et préparer le

souper. Ce vétéran fait de plus l'office de conseiller et d'arbitre ; et comme la vieillesse n'est nulle part respectée autant qu'en Orient, il passe ses jours fort doucement. Toutes ses dépenses sont payées, et les jeunes gens qui l'emploient lui prêtent l'assistance qu'il pourrait attendre de parents et de domestiques. Au bout de cinq à six ans de ce train de vie, chacun d'eux a amassé assez pour retourner dans son pays avec un petit pécule, à moins (qui sait ?) qu'il n'ait quitté avant cela sa profession de batelier pour devenir capitán-pacha, sérasker, grand visir. Pourquoi non, « si Dieu le veut ? » En effet, de tels exemples n'ont rien que d'ordinaire en Turquie : tellement que si vous venez dire à un *hamal* (porte-faix), en lui donnant un *bakchis* (petite pièce de monnaie) : « Dieu te fasse grand visir ! » il ne croira pas du tout que vous plaisantez, et se contentera de vous répondre en remuant la tête : « Cela se peut ! »

UBICINI, *Lettres sur la Turquie.*

#### ANNALES BERNOISES.

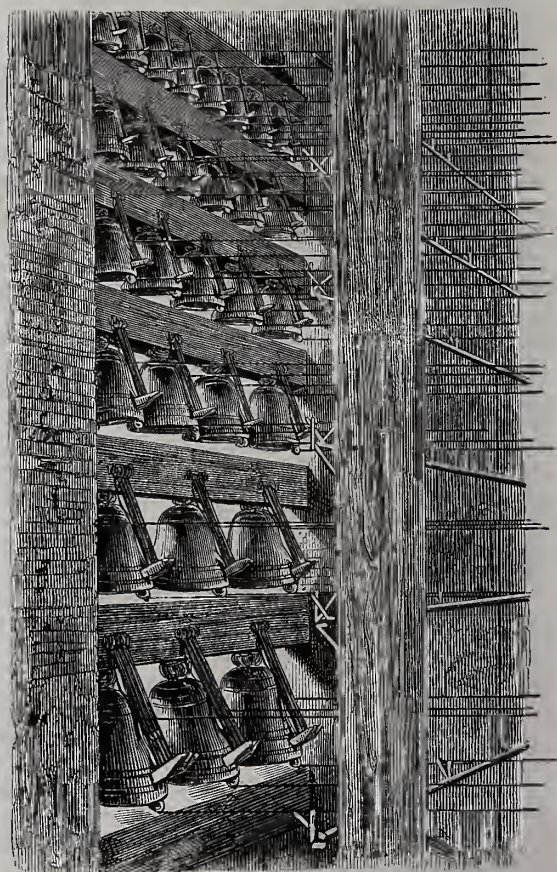
Voy. p. 177.

— En 1348, une faction puissante avait dépouillé le chevalier Jean de Boubenberg de sa charge d'avoyer (bourgmestre), et l'avait exilé de Berne pour le reste de ses jours. Il se retira dans le manoir de ses ancêtres, à une lieue de la ville. Là il s'occupait d'agriculture, et passa quatorze ans loin des affaires publiques. Un matin, qu'il se promenait dans son domaine, il apprit qu'il y avait à Berne une assemblée de la bourgeoisie. Curieux d'en savoir l'objet et le résultat, il y voulut envoyer un de ses bergers. Celui-ci refusa d'abord, sous prétexte qu'il ne pouvait pas quitter son troupeau. Le vieux chevalier lui dit : « Va, je le garderai jusqu'à ton retour. » Quelques heures après, le berger revient ; il trouve le vieillard au milieu de ses moutons, et lui annonce qu'il est rétabli dans ses biens et ses honneurs. En effet, la grande bannière de la ville ne tarda pas à paraître à la tête d'une partie de la bourgeoisie. Boubenberg fut ramené à Berne comme en triomphe ; mais, trop vieux pour accepter de nouvelles charges, il eut le plaisir de voir son fils nommé à sa place avoyer de la république.

— Les voyageurs connaissent les ruines du château d'Unspounnen, près d'Interlaken. Les barons d'Unspounnen étaient, aux douzième et treizième siècles, au nombre des plus riches et des plus puissants seigneurs possessionnés dans cette chaîne des Alpes. Leur domination s'étendait du Grimsel à la Gemmi, sur les vallées et les montagnes de Grindelwald, de Lauterbrounnen, d'Aeschi et de Froutigen. Burkard était le dernier rejeton de cette famille, et l'ennemi déclaré de Berthold V de Zaeringen, fondateur de Berne. Burkard avait une fille unique célèbre par sa beauté ; elle se nommait Ida. Rodolphe de Wødenschwyl, un des plus braves et des plus aimables chevaliers de la cour de Zaeringen, vit la fille de Burkard dans un tournoi, et en devint éperdument amoureux. Il ne pouvait espérer de l'obtenir du consentement de son père ; le vieillard fit une absence : Rodolphe, suivi de quelques serviteurs dévoués, se rend de nuit à Unspounnen, escalade le château, enlève la belle Ida, et la conduit en triomphe à Berne, où il l'épouse. Cette violence ne pouvait qu'augmenter la haine entre les deux maisons d'Unspounnen et de Zaeringen. La guerre ensanglanta les bords de l'Aar et du lac de Thoun. Enfin on parla de paix. Berthold, aussi généreux que brave, veut une réconciliation personnelle avec Burkard. Fatigué de guerres, il sent plus vivement, à mesure qu'il avance en âge, le besoin du repos et de l'amitié. Accompagné de quelques pages et de quelques écuyers, il entre un jour au château d'Unspounnen, sans se faire annoncer. Il y trouve Burkard, solitaire, accablé d'ennui et de chagrin, pleurant toujours la

perte de sa fille chérie. Il l'aborde avec cordialité, lui parle de paix, et lui présente le jeune Walther, fils d'Ida et de son ravisseur. A la vue de ce bel enfant, dont les traits lui rappellent ceux de sa mère, le vieillard s'émeut ; il serre dans ses bras son petit-fils, et consent de pardonner à son gendre. Il fait plus, il reconnaît par un acte authentique le jeune Walther pour unique héritier de ses vastes domaines. C'est le même Walther de Wødenschwyl qui fut, en 1223, le premier avoyer de Berne. Cette réconciliation, aussi heureuse qu'imprévue, causa une joie universelle, et devint l'origine des relations amicales qui unirent dès-lors Berne et l'Oberland. Le vieux Burkard avait dit : « Je veux que ce jour soit chaque année un jour de joie pour le pays ! » Et depuis, en effet, l'anniversaire de cet événement fut marqué par des fêtes pastorales et des jeux alpestres qui, même dans ce siècle, ont été quelquefois renouvelés.

#### SUR LES CARILLONS.



Vue intérieure du carillon de Dunkerque.

« Cela nous semble une chose fort merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître, à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes... Les carillons et les voix bruyantes des cloches, au milieu de nos fêtes, semblent augmenter l'allégresse publique. C'est la joie exprimée sur une échelle de sons immense. Dans les grandes calamités, au contraire, leurs bruits deviennent terribles. » (Chateaubriand, *Génie du christianisme.*)

Ce fut, dit-on, au cinquième siècle que l'on fit servir pour la première fois les cloches à appeler les fidèles à la prière.

Dans les siècles suivants, il y eut émulation de paroisse à paroisse, sur le nombre et le volume des bourdons. Dès que les campanilles en renfermèrent plusieurs, on remarqua la différence de leurs timbres. La voix grave des uns, le son aigu des autres, produisait un simulacre de mélodie, dont on étudia le rythme et auquel on prêta des paroles. Le carillonneur apprit à sonner des airs, et plusieurs villes eurent leurs carillons notés, plus ou moins étendus selon le nombre des cloches de calibres différents. Pour celui de Vendôme quatre timbres suffirent, et l'imagination populaire a prêté des paroles à leur son :

Orléans, Beaugency,  
Notre-Dame de Paris,  
Vendôme, Vendôme !

La cloche était devenue un instrument ; et on comprend aisément, en effet, que les cloches, graduées de façon à produire des sons qui se suivent, peuvent offrir, aussi bien que les cordes ou les tubes de grandeurs inégales, une gamme régulière qui servira, à mesure qu'on l'étendra davantage, à exécuter une plus grande variété de mélodies.

En 1476, il y avait à Dunkerque un carillonneur si renommé, que de toutes parts, du pays d'Artois et même des Flandres, on accourut entendre l'habile manière dont il jouait les airs les plus difficiles sur les cloches. Je ne sais si l'air qui est parvenu jusqu'à nous sous le nom de carillon de Dunkerque a quelques rapports avec ceux de l'habile sonneur de 1476 ; mais pour le jouer, il faut employer dix timbres de volumes inégaux. Le carillon qui doit sa célébrité à cet air a longtemps été abandonné. Un habitant de Dunkerque le fait, en ce moment, réparer à ses frais.

Si les cloches peuvent produire tous les tons, elles ne se prêtent que difficilement à jouer tous les airs. Leurs longues vibrations rendent peu agréable l'emploi des dissonances. Le timbre qui vient d'être frappé résonne encore



Le Carillonneur.

quand le marteau ou le battant en interroge un nouveau : aussi les mouvements lents et graves conviennent-ils mieux aux sonneries que les rythmes vifs et gais. Cependant depuis

que la cloche vulgarisée est devenue l'interprète des heures, une grande variété et plusieurs perfectionnements ont été introduits dans les carillons. D'anciennes et fameuses horloges faisaient mouvoir (remplaçants automatés des sonneurs) Adam, Ève, des anges, des démons, des animaux divers, qui venaient, obéissant à d'ingénieux mécanismes, frapper les heures, et jouer des airs sur un système de timbres plus ou moins compliqué. Nos villes de l'Est continuent à se glorifier du carillon qui, du haut de leur clocher, annonce l'heure en chantant ; le voyageur attardé entend, la nuit, le son qui se propage au loin sur les vastes plaines : il s'arrête, il écoute à distance, et cherche à deviner la mélodie qui varie à la demie et au quart.

L'heure sonne ; on la compte ; elle n'est déjà plus.  
L'airain n'annonce, hélas ! que des moments perdus !

## LE REFUGE.

A Londres, au cœur du riche et puissant quartier de Westminster qui renferme le palais, l'abbaye, les parcs, les tribunaux et les chambres où s'élabore la législation anglaise, presque aux pieds des tours qui dominent l'orgueilleuse métropole, git un groupe d'ignobles masures, traversé par d'étroites et sombres ruelles, et formant une sorte de carré, connu dans le voisinage sous le nom de « l'arpent du Diable, » *Devil's acre*. C'est là que croupit la lie d'une population de deux millions d'âmes, et c'est au milieu de cette fange humaine qu'une pieuse et infatigable charité a élu domicile.

Dans la rue Sainte-Anne, au-dessus de la porte d'une maison un peu plus grande et un peu moins délabrée que celles qui l'entourent, on lit en gros caractères : *Dortoir des déguenillés ; école d'industrie préparatoire pour les colonies ; et sur un des volets : Refuge ouvert aux jeunes gens qui veulent se réformer.*

Personne n'est admis au-dessous de seize ans, les écoles de charité accueillant les élèves jusqu'à cet âge. Le Refuge est spécialement destiné aux vagabonds et aux voleurs, de seize à vingt-deux ans, qui désirent abandonner leur genre de vie, et se livrer pour l'avenir à d'honnêtes et laborieuses carrières.

Comme le bien engendre toujours le bien, cette excellente institution est née d'une autre, également féconde en bons résultats, l'École des déguenillés, fondée dans Pye-Street, accessible de même à tout venant.

Le maître de cette dernière école, frappé, un jour, de l'insistance d'un jeune vagabond de seize ans qui montrait un ardent désir de se corriger, l'engagea à suivre assidûment les classes. « A quoi me servira de venir à l'école pendant le jour, si la nuit il me faut errer dans les rues et voler pour vivre, comme je le fais maintenant ? » répondit en pleurant le jeune garçon. L'obstacle, en effet, était sérieux. Touché de son accent de sincérité, le maître résolut de tenter une expérience décisive. Il lui loua un logement et lui assura strictement du pain. Pendant quatre mois le jeune homme vécut heureux et content sur ce maigre régime. Il apprit à lire, à écrire passablement et à bien calculer. Quelques personnes charitables se cotisèrent alors pour payer son passage en Australie où il s'est, depuis, bien comporté. Il a fait constamment preuve de probité et d'aptitude dans la voie providentielle qui s'était ouverte à lui.

Ce premier succès fut à la fois une récompense et un encouragement pour ses généreux protecteurs, et son exemple décida de la fondation du Refuge. On n'y admet que ceux qui s'avouent vagabonds ou voleurs, et qui déclarent vouloir se soumettre au régime disciplinaire de la maison. Malgré ces clauses qui sembleraient devoir éloigner les aspirants, plus de deux cents demandes ont été faites depuis deux ans que l'institution existe.

Afin de se mettre en garde contre la mauvaise foi et la paresse, on fait subir au nouveau venu une rude épreuve préparatoire. Il y a dans les combles une petite pièce, sans autre meuble qu'une paille et une grossière couverture. Une pauvre famille qui habitait ce réduit avant que la maison eût reçu sa destination actuelle, y avait été décimée, en 1849, par le choléra qui a fait de nombreuses victimes dans le quartier de Westminster. C'est là qu'on installe l'arrivant. Il doit y passer une quinzaine, au pain et à l'eau, seul avec lui-même, sauf pendant les classes, auxquelles il assiste à part; il lui est sévèrement interdit de se mêler aux internes.

Un pareil noviciat est la pierre de touche d'un repentir sincère. Plusieurs reculent devant l'épreuve: d'autres la subissent un jour ou deux, et se retirent; car, entrés de leur plein gré, rien ne les contraint à rester, ils sont à toute heure libres de sortir. Quelques-uns persistent une semaine. On en a vu renoncer au bout de huit ou dix jours; mais ceux qui persévèrent jusqu'au bout, sont jugés dignes de toute la sollicitude du chef de l'institution.

On leur donne alors des vêtements décents; presque tous arrivent en haillons. On les tire de leur cellule et ils jouissent des mêmes privilèges que les internes. Levés à l'aube, leur première occupation est de nettoyer la maison du haut en bas. Ils déjeunent ensuite avec du pain et du cacao, puis ils entrent en classe. Il y a deux classes, l'une pour les commençants, l'autre d'un degré plus avancé. On y enseigne les doctrines fondamentales de la religion, la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie, particulièrement celle des colonies. Le maître exerce un contrôle général sur l'établissement. La classe supérieure est dirigée par un des jeunes réformés, entré des premiers au Refuge, et qui montre pour l'enseignement une rare aptitude. La petite classe est présidée par un moniteur.

C'est un spectacle étonnant et curieux que cet assemblage d'élèves, sortis volontairement des sentines du vice, et travaillant de bonne foi à se régénérer. Quoique diversement vêtus, d'habits donnés par les bienfaiteurs de l'institution, tous sont propres; les règlements les obligent à de fréquentes ablutions. Sur certains visages on retrouve encore l'expression brutale qu'ils avaient en entrant. Il y a beaucoup de physionomies où prédomine la ruse, contractée par d'anciennes habitudes de vie. A leur air intelligent et alerte on distingue aisément les premiers internes, déjà humanisés par l'étude, l'ordre et le régime intérieurs de la maison. En général, tous apprennent vite et bien.

Ils dînent pendant l'intervalle qui sépare les classes du matin de celles de l'après-midi. On leur donne de la viande trois fois par semaine. Les autres jours ils ont du pain et des graisses de rebut. Après le souper, ils passent une heure ou deux dans l'école préparatoire, sorte d'atelier, où des ouvriers praticiens leur enseignent les métiers de tailleurs et de cordonniers. Si un élève préfère la charpente ou la menuiserie, on lui procure les moyens d'apprendre ces utiles professions.

Ils couchent à terre, et à part. Quand la maison est au grand complet, les classes se transforment la nuit en dortoirs.

Tous sont tenus d'assister le dimanche aux offices, chacun selon son rit. On leur permet de sortir par groupes durant le jour. Chaque compagnie a pour chef le mieux noté du groupe. Le temps de la promenade est limité. Il leur est enjoint d'éviter autant que possible les quartiers mal habités, et hantés autrefois par eux. On s'applique à les servir de leurs anciennes habitudes, à leur inspirer le désir de vivre honnêtement et de redevenir d'utiles membres de la société qui leur tend la main. Il faut qu'avant d'émigrer ils aient passé au moins six mois au Refuge. Ils sont impatients de partir pour les colonies, et tous, sans exception, frissonnent à l'idée de recourir à leurs anciens moyens d'existence. On en a expédié déjà de vingt à trente en Australie, et le comité qui surveille l'établissement espère réunir assez de fonds

pour pouvoir entretenir une moyenne de quarante internes, et une émigration annuelle de vingt réformés.

Les traits caractéristiques de cette utile institution sont l'idée miséricordieuse qui l'a fait naître, son influence préventive sur les délits, la simplicité de l'exécution, la sage économie qui préside aux détails, enfin la liberté complète laissée aux aspirants.

En France, le gouvernement ouvre aux jeunes détenus un asile au sortir de la prison; mais c'est encore un stage de la captivité. Il appartiendrait à l'ingénieuse charité privée, si active de nos jours, d'ouvrir aussi un libre refuge au pécheur repentant; d'appeler, à l'instar du bon Pasteur, la brebis égarée à rentrer au bercail. Et cette population souple, jeune et retournée, ne vaudrait-elle pas mieux pour peupler l'Algérie, que des colons de tout âge, de toute classe, dont les corps amollis ne peuvent pas plus résister au climat que leurs habitudes enracinées ne leur permettent de se plier à un nouveau genre de vie?

Voici deux extraits, courts mais concluants, tirés, l'un des annales du Refuge anglais, l'autre de celles de l'École des déguenillés dans Pye-Street.

« John \*\*\*, seize ans. Admis le 3 juin 1848. — Couchait depuis quatre mois sous les arches sèches de West-Street. — N'avait eu dès l'âge de onze ans d'autres moyens d'existence que le vol. — Deux fois en prison. — La plus grosse somme qu'il ait dérobée en une fois était un souverain et demi. — Savait lire lors de son admission. — A appris à écrire et à chiffrer. — Resté huit mois au Refuge. — Bien noté. — Parti pour l'Australie où il se tire d'affaire et se conduit à merveille. »

« Un garçon de quatorze ans, instruit à l'École des déguenillés, fut expédié en Australie. Il avait été fort mal élevé: sa mère l'envoyait tout petit mendier ou voler. Un an après le départ de son fils, cette femme, dans la plus grande misère et à la veille d'être chassée de son bouge, faute de pouvoir payer son terme, se présenta chez le missionnaire du district pour lui demander conseil. Il n'en avait point d'autre à lui donner que de payer, et il lui tendit un souverain (monnaie d'or de la valeur de 25 francs 21 cent.). Elle le prit en hésitant, alla solder le loyer, montant à 14 schellings (16 fr. 80 c.) et revint rapporter le reste, avec des remerciements sentis. Le missionnaire lui dit de garder l'argent, attendu que la pièce d'or lui appartenait: en effet, par un hasard providentiel, son fils l'avait envoyée pour elle le matin même, avec une lettre que le missionnaire lui lut. Cette femme, d'abord stupéfaite et incrédule, se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes. Le contraste de sa conduite avec celle de son fils la remplit de honte et de remords. Elle avait été jadis bonne ouvrière. Elle se remit au travail, et aujourd'hui elle se prépare à aller rejoindre son enfant en Australie. »

La création de mille forêts est dans un gland, L'Égypte, la Grèce, Rome, la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Amérique, existaient en germe dans l'esprit du premier homme.

EMERSON.

## LES VILLES DES CÉSARS

ET QUIVIRA.

Il s'agit ici, non point, comme on pourrait le supposer, d'une tradition romaine ou gauloise, mais d'une sorte de mythe américain, qui pourrait bien avoir été l'origine de l'*Eldorado*. Voici ce que disent, à ce sujet, les vieux voyageurs espagnols les mieux renseignés.

Parmi les flottilles qui se perdirent jadis dans le détroit de Magellan, il y en eut une qui se composait de quatre na-

vires expédiés par l'évêque de Placencia, et en destination pour les Moleques. Ces bâtiments avaient pénétré jusqu'à une vingtaine de lieues dans le détroit, lorsqu'un vent terrible de l'ouest s'éleva tout à coup et jeta trois des navires à la côte, sans que l'éloignement où l'on était du rivage fût assez considérable pour faire périr les équipages. Un seul bâtiment fut assez heureux pour résister, et gagna le grand Océan. Il revint bientôt, toutefois, vers les parages d'où la tempête l'avait chassé, et lorsqu'il fut entré de nouveau dans le détroit, il fut encore témoin de l'état déplorable où étaient réduits les malheureux naufragés. On les voyait, dit Ovalle, errant sur le rivage et implorant un secours qu'on ne pouvait leur donner. Leurs supplications furent vaines, et, l'âme transpercée d'affliction, le capitaine du navire qui s'était sauvé continua son voyage... « Ce que ces hommes sont devenus, ajoute le vieux narrateur, on ne l'a jamais su avec certitude; on tient seulement comme un fait reçu que, dans les profondeurs du Chili et en s'avançant vers le détroit, il y a un peuple que l'on appelle la nation de *los Cesares*, et que le gouverneur du Tucuman, don Geronimo-Luiz de Cabrera, alla reconnaître, il y a vingt-huit ou vingt-neuf ans, à la tête d'une assez forte armée qu'il avait réunie à ses frais... On regarde comme fort probable que les Césars proviennent du naufrage raconté plus haut. »

Aloño de Ovalle écrivait ceci vers 1646, et depuis ce temps le mythe géographique que nous citons s'est paré de tout le merveilleux qui constitue, dans le nouveau monde, ces sortes de récits. Si, à l'époque où écrivait Ovalle, on entendait dans le désert des cloches mystérieuses dont le tintement lointain attestait l'existence de cités populeuses, on ne s'était pas encore avisé de décrire les *sept villes* renouclées sans doute des anciens contes du quinzième siècle, et que divers écrivains réduisaient à trois. La tradition se formait cependant, et, sans faire attention au peu d'espace qui s'était écoulé entre le naufrage signalé et le temps où l'on débitait ces folies, on n'hésitait déjà plus à peupler l'extrémité de l'Amérique du Sud de villes fortifiées, pavées pour ainsi dire d'or et d'argent, et rappelant par leur architecture et leur police intérieure les plus riches cités de l'Europe. Avant 1646 même, un mestre de camp, né dans l'archipel de Chiloe, mettait déjà en écrit les traditions qui circulaient à ce sujet : elles venaient toutes à l'appui des récits qui faisaient de ces villes imaginaires le centre d'immenses richesses : aussi, en l'année même où il publiait son livre à Rome, Ovalle pouvait écrire, avec toutes les marques d'une conviction profonde, que le pays de *los Cesares* était enfin découvert. « Je viens de recevoir des lettres, disait-il, qui m'annoncent que le père Geronimo de Montemayor, missionnaire de l'archipel de Chiloe, est entré en terre ferme avec le capitaine Navarro, soldat si valeureux et si renommé en ce pays. Ils ont découvert certaines nations que l'on pense être les Césars, parce qu'ils sont blancs, vermeils et de belle prestance. » Des richesses fantastiques de *las ciudades*, il n'en était plus question. Bientôt elles se renouvelèrent ; et si Philippe de Hutten avait vu jadis, dans le voisinage de la Parime, les toits étincelants de l'Eldorado ; si F. Marcos de Niza avait admiré, sur le chemin de la Californie, les belles turquoises qui garnissaient les portes magnifiques de Cibora, il se trouva des voyageurs assez heureux pour pouvoir décrire la capitale du nouvel empire. On sut qu'elle s'élevait au centre du lac de Payegné ; qu'elle avait murailles, fossés, ravelins ; mais qu'une seule porte y donnait entrée, et que l'artillerie de siège n'y manquait pas. On apprit avec certitude que les temples y étaient revêtus d'argent ; que tous les ustensiles de ménage, y compris les marmites, n'auraient pas déshonoré la plus belle vaisselle plate d'un grand d'Espagne ; et que c'était avec le même métal que l'on forgeait les socs de charrue. Les meubles réservés pour l'intérieur des habitations brillaient d'incrustations en or, quand ils n'étaient point d'or massif. Bref, l'imagination des Chiliens

laissa peu chose à faire aux romanciers qui voulurent s'emparer de ces étranges fictions. Au besoin, du reste, certains manuscrits de la Bibliothèque nationale, et la vaste collection de don Angelis, prouveraient ce que nous avançons.

Par une étrange coïncidence, et pendant que le mythe de la cité des Césars se formait à l'extrémité de l'Amérique du Sud, un autre naufrage donnait lieu à une fable analogue à l'autre extrémité du continent américain. Vers 1603, le bruit courait que, vers le cap *Blanco*, par les 43 degrés, et sur les côtes de la Californie, une rivière rapide conduisait à une ville opulente nommée *Quivira* ; elle avait été peuplée, sinon fondée, par des Allemands qui avaient fait naufrage dans ces parages, et qui y avaient porté leur industrie. *Quivira* est prophétiquement marquée sur toutes les vieilles cartes de l'Amérique du Nord.

#### LA PATIENCE D'UN PAUVRE AUTEUR.

Le désir de la publicité, l'amour de la gloire, ont porté plus d'un savant et plus d'un écrivain à de merveilleux efforts de courage et de résignation. Parmi ces exemples d'honnête et douloureux labeur dont se compose le martyrologe des lettres, il en est un peu connu, c'est celui d'un homonyme du célèbre chimiste Davy, d'un pauvre prêtre du diocèse d'Exeter.

Fils d'un fermier qui n'avait qu'un très-petit domaine, G. Davy fut placé au gymnase d'Exeter et s'y distingua par son application à l'étude, en même temps que par une disposition particulière pour les arts mécaniques dont il s'occupait avec amour dans ses heures de loisir. En sortant de l'Université où il avait honorablement pris ses grades, il fut nommé pasteur à Lustleigh avec un salaire de 40 livres sterling par an (1000 francs). Depuis plusieurs années, il avait conçu l'idée de composer, par une compilation des meilleurs écrivains, un cours complet de théologie. Dès qu'il fut installé dans son presbytère, il se mit à l'œuvre et commença par publier, comme une introduction à son grand travail, un recueil de sermons en six volumes in-8. Pour faire cette publication, il avait eu un certain nombre de souscripteurs, mais ceux sur qui il comptait manquèrent à leurs engagements ; quand Davy eut réglé ses comptes avec son imprimeur, il se trouva endetté d'une somme de 100 livres sterling, son revenu de trois années.

Ce malheureux échec ne le découragea pas. Il continua ses recherches et acheva son traité dans de telles dimensions qu'il ne pouvait lui en coûter moins de 50 000 francs pour l'impression en entier. Hors d'état de trouver une telle somme, et n'ayant réuni qu'avec peine quelques souscripteurs, il se décida à s'éditer lui-même avec son intelligence mécanique. Il construisit lui-même une presse, acheta à bas prix, d'un imprimeur d'Exeter, une collection de caractères à demi usés, et, sans autre auxiliaire que sa gouvernante, commença à composer son immense manuscrit. Après avoir lentement, péniblement imprimé quarante exemplaires de ses trois cents premières pages, il s'arrêta, persuadé qu'un tel spécimen suffisait pour lui acquérir le patronage du clergé et des savants. Il partit avec ses quarante exemplaires, et alla lui-même les déposer, l'un après l'autre, dans les bibliothèques des universités, chez quelques évêques, et chez les éditeurs des principales Revues. Puis il attendit les lettres, les articles, les encouragements qu'il croyait avoir si bien mérités. Rien ne vint, et cette seconde déception ne lassa point encore son énergie ; seulement, au lieu de tirer son livre au nombre d'exemplaires qu'il avait projeté d'abord, il se résigna, pour ménager son temps et son papier, à terminer ceux qu'il avait commencés, et n'employa pas moins de treize années d'un labeur assidu à les achever. Il composa et tira ainsi quarante exemplaires de vingt-six volumes in-8 de 500 pages. Puis il les relia lui-même, partit de nouveau pour Londres,

et les remit dans quarante bibliothèques. Pas un grand seigneur ne s'intéressa à une œuvre entreprise avec tant de courage, poursuivie avec tant de persévérance; pas un journal ne daigna en faire mention. Le pauvre prêtre de Lustleigh acheva obscurément sa vie dans son presbytère, et son énorme ouvrage, oublié dans les collections scientifiques de Londres, est resté là comme un monument d'une rare et inutile patience.

### QUESTION DE TOPOGRAPHIE

RÉSOLUE PAR LA BALANCE.

DES PLANIMÈTRES.

L'évaluation des superficies est un des problèmes qui se présentent le plus souvent dans les études de géographie physique et de topographie; elle est, à proprement parler, le dernier mot de la plupart des opérations d'arpentage.

Rien n'est plus facile, théoriquement, que cette évaluation, qu'il s'agisse d'une figure régulière ou même d'une figure à contours tout à fait irréguliers. Mais, dans ce dernier cas, la pratique des procédés purement géométriques est aussi longue que fastidieuse, et il n'est pas étonnant que l'on ait cherché des moyens de s'y soustraire. Le *Rapport au roi*, placé en tête de la statistique agricole de la France publiée en 1840, nous fournit une indication curieuse sur l'application d'un procédé fort simple à l'évaluation des surfaces

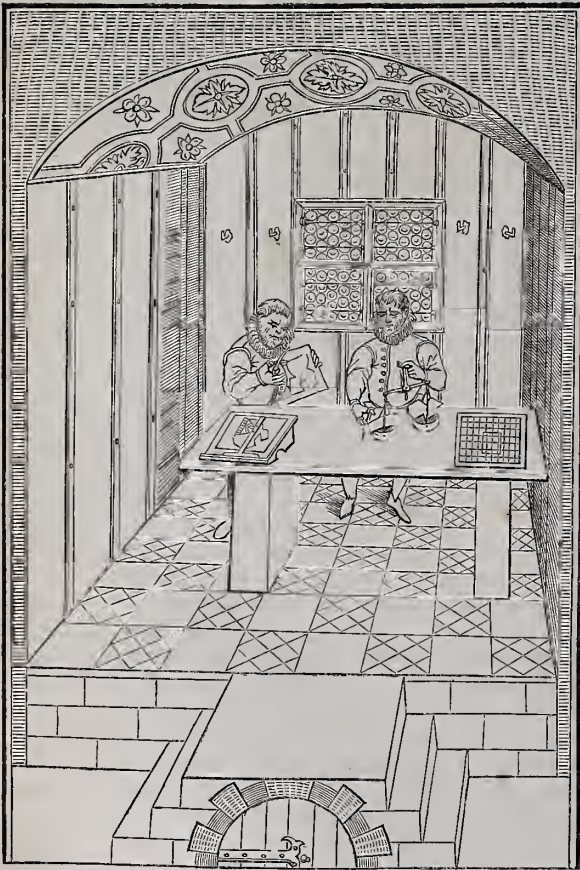
vincées en 1788, ayant vainement cherché, dans les documents de cette époque, des nombres exprimant l'étendue des différentes parties du territoire, divisé d'après son état physique et agricole, imagina d'obtenir ces données statistiques par le procédé suivant: Il porta ses belles et nombreuses observations sur une carte générale de la France, qu'il découpa soigneusement, d'après leurs indications; il pesa chacun des fragments, puis, en comparant le poids total de la carte à l'étendue de la surface qu'elle représentait, il détermina le rapport de ces deux termes; et le chiffre de chaque poids partiel lui donna celui de chaque espèce de superficie. La seule excuse de l'usage d'un pareil moyen, c'est qu'il n'en existait pas d'autre moins défectueux... »

Le vice du procédé, signalé par cette phrase, consiste bien moins dans le mode employé pour la mesure des superficies que dans les suppositions nécessairement arbitraires que l'on était obligé de faire sur les limites et la force productive moyenne de chacune des régions du territoire. La preuve en est que dans les calculs approximatifs qu'exige la rédaction des projets de routes et de canaux, on a vu, jusqu'au commencement de ce siècle, les ingénieurs employer le même procédé, en découpant des feuilles minces de plomb, suivant les contours des surfaces qu'ils avaient à évaluer. Maintenant ils possèdent des moyens à la fois plus simples, plus expéditifs et plus exacts, pour arriver au même résultat.

Mais il ne faut pas croire qu'Arthur Young soit réellement le premier qui ait appliqué la balance à la mesure des surfaces. La figure que nous donnons est la réduction à moitié de la planche XLIII d'un vieux livre de géométrie pratique publié en 1599 à Nuremberg, en allemand: *Methodus geometrica, das ist kurzer wolgegründter und ausführlicher Tractat von der Feldrechnung und Messung*, etc.; in-folio. L'auteur, dont le nom n'est pas sur le titre, serait, d'après une note manuscrite de l'exemplaire que nous avons sous les yeux, un certain Paul Pfiezing de Herfenfeld, mort à Nuremberg en 1600, un an après la publication de son traité.

L'explication de cette figure ne donne lieu à aucune difficulté. Sur la gauche de la table devant laquelle sont établis les deux opérateurs, on voit un plan à contours polygonaux, avec l'instrument qui a servi à le dessiner. Immédiatement en face, l'un des deux opérateurs découpe le papier sur lequel ce plan a été rapporté, en suivant avec soin tous les contours. Le second opérateur a mis dans l'un des plateaux d'une balance très-sensible le polygone avec ses angles rentrants et saillants, et dans l'autre plateau un rectangle de papier de même épaisseur, taillé dans le même morceau que le plan lui-même, et qui d'abord est plus grand qu'il ne faut pour faire équilibre à la figure polygonale. Les ciseaux à la main, il enlève successivement au rectangle de petites bandes d'égale largeur, jusqu'à ce que les deux morceaux de papier se fassent équilibre. Il ne reste plus alors qu'à mesurer la figure rectangulaire, ce qui se fait très-facilement de différentes manières. La figure placée sur la partie à droite de la table indique un des moyens que l'on peut employer. Il est clair que le nombre de petits carrés recouverts, sur le treillis, par le rectangle, est l'expression de sa superficie.

Aujourd'hui, lorsque l'on veut mesurer avec exactitude et célérité une surface irrégulière, on emploie un *planimètre*, instrument muni d'un cadran sur lequel on lit l'expression de la superficie, après que l'on a promené une pointe sur tout le contour de la figure qu'il s'agit d'évaluer. Le premier instrument de ce genre qui, à notre connaissance, ayant atteint une grande précision, ait rendu de grands services dans la pratique, est le planimètre de M. Oppikoff de Berne, exécuté à Paris par M. Ernst, habile constructeur d'instruments. Le Palais de cristal renferme plusieurs planimètres, qui tous remplissent, à différents degrés, le but que s'étaient proposé leurs auteurs.



Gravure extraite d'un Traité de géométrie publié à Nuremberg en 1599.

irrégulières comme celles que peut présenter la carte d'un pays. « Un savant agronome anglais, Arthur Young (voy. la Table des dix premières années), qui parcourut nos pro-



## VOYAGEURS FRANÇAIS.

VICTOR JACQUEMONT.



Victor Jacquemont. — Dessin de Vivant Beaucé.

Victor Jacquemont naquit à Paris le 6 août 1801. Son père avait été chef de l'instruction publique et membre du Tribunal : il avait eu deux autres fils, Porphyre et Frédéric, dont il est souvent parlé dans la correspondance du célèbre voyageur.

De bonne heure Victor montra une facilité singulière pour toutes les études auxquelles il se livra. Ses classes étaient finies à quinze ans. Destiné à la médecine, il se passionna bientôt pour les sciences auxiliaires de l'art de guérir, et entra dans un laboratoire de chimie ; mais un vase d'acide prussique s'étant brisé entre ses mains, il respira les exhalaisons du dangereux liquide, et fut par suite atteint d'un commencement de phthisie laryngée. Comme on lui conseilla le repos des champs, il se rendit à la Grange, chez Lafayette, avec lequel sa famille entretenait des relations d'amitié. Ce fut là qu'il commença à herboriser. Il continua son herbier chez M. Victor de Tracy, à Paray, et à Herry chez M. Jaubert. Plusieurs excursions en France et en Suisse achevèrent de l'initier à la botanique. Vers cette époque, des chagrins privés l'engagèrent à voyager, et il se rendit aux États-Unis (le 3 novembre 1826). Il les parcourut avec fruit, mais courut un sérieux danger à la rivière du Niagara, où il faillit se noyer. Il se trouvait à Philadelphie lorsqu'un Français parla de sa famille d'une manière qui lui parut injurieuse. Jacquemont

ne pouvant lui en demander raison les armes à la main sur cette *terre des amis*, lui donna rendez-vous à Saint-Dominique, où il alla rejoindre son frère Frédéric. Il y arriva le 18 février 1827, mais y attendit en vain son adversaire. Cependant il s'occupa de compléter ses collections, avec lesquelles il revint en France, et qui attirèrent sur lui l'attention des professeurs du Muséum. Le goût des voyages lui était venu. Il présenta aux administrateurs du Jardin des plantes un projet d'explorations dans l'Inde, le fit approuver, et fut nommé voyageur naturaliste avec une subvention du gouvernement.

Jacquemont partit de Brest, pour son second voyage, à bord de *la Zélée*, le 27 août 1828. Les vents contraires et la mauvaise construction du navire retardèrent son voyage. Il n'arriva à Santa-Cruz de Ténériffe que le 16 septembre, et à Rio-Janeiro que le 28 octobre.

Ce fut dans cette dernière ville qu'il contempla, pour la première fois, l'esclavage sur une grande échelle. « J'ai vu, dit-il avec amertume dans sa correspondance, j'ai vu en vingt jours arriver de la côte d'Afrique plusieurs bâtiments chargés de ces malheureux convertis de maladies affreuses, entassés, confondus, parqués comme des animaux à leur débarquement ; et, à côté de ces horreurs, le luxe recherché de la civilisation européenne. Mais les maîtres, avec leur écorce

européenne polie, élégante même, sont, à beaucoup d'égards, aussi dépravés par l'esclavage que les noirs abrutis. Je les ai vus avec leur clef d'or à l'habit, avec leurs plaques de diamants, leurs rubans, leurs titres, leur ignorance, leur lâcheté; j'ai été dégoûté. J'ai cherché une classe moyenne laborieuse, économe, honnête, respectable; il n'y en a pas. Au-dessous de la canaille dorée sur tranche, je n'ai trouvé que les noirs esclaves ou les gens de couleur affranchis, propriétaires d'esclaves et les pires de tous. Est-ce une nation que cela? et n'est-ce pas là le portrait de tous les nouveaux États indépendants démembrés de l'Amérique espagnole? La race espagnole et portugaise n'est pas plus progressive dans le nouveau monde que dans l'ancien. Elle y possède la liberté de nom; mais qu'est-ce que la liberté? Est-ce donc un but ou un moyen? est-ce une chose qui puisse se suffire à elle-même? Vous verrez ce que deviendra l'Amérique inter-tropicale avec sa liberté: ce qu'elle était auparavant, un pays sans habitants, sans richesses, parce qu'elle est sans travail.»

«Le travail et l'économie, ajoute-t-il avec un sentiment un peu trop exclusif, voilà la grande affaire; et la liberté n'est précieuse qu'autant qu'on l'emploie à travailler et à épargner. On en fait un usage admirable aux États-Unis; c'est que la race anglaise, qui a peuplé tout le Nord du nouveau monde, est éminemment industrielle et ordonnée.»

Reparti de Rio-Janeiro, Jacquemont reprit sa vie studieuse du bord. Il se préparait d'avance aux recherches d'histoire naturelle et de géologie qui allaient l'occuper exclusivement; ses distractions se bornaient à quelques parties de trictrac avec M. de Melay, envoyé gouverneur à Pondichéry, et la lecture de *Tristram Shandy* qui, joint à Tibulle, Catulle, Properce et *Lalla Rookh*, de Thomas Moore, composait toute sa bibliothèque littéraire. «J'aime infiniment Sterne, écrit-il à M. Achille Chaper; son excentricité est ce qui me plaît. Ne sommes-nous pas faits ainsi? Ne passons-nous pas ainsi en un instant, et sans savoir pourquoi, d'une idée à une autre? Dans l'infinie variété de tons de son livre, je sais trouver toujours une page à l'unisson de la disposition actuelle de mon âme, ou du caprice de mon esprit. Nul assurément n'a plus abusé que lui de l'ellipse, puisqu'il a laissé en blanc des chapitres entiers; pour un sot, c'est une mystification complète, et qu'il ne trouvera point piquante, parce qu'elle est fort aisée; mais est-ce donc une énigme sans mot que cette page laissée en blanc? Pourquoi ne pas chercher à la remplir? Voilà pour moi, à bord surtout, l'immense mérite de Sterne; c'est que lorsque j'en ai lu vingt lignes en me promenant sur le pont, et que le navire vient à rouler, je puis mettre le livre dans ma poche et continuer ma promenade agréablement. J'ai matière à penser.»

Au cap de Bonne-Espérance, notre voyageur rencontre l'*Astrolabe*, qui revient de son voyage d'exploration sous les ordres de M. Dumont d'Urville, et il arrive à Bourbon pour y être témoin d'un de ces terribles ouragans que nos tempêtes d'Europe ne peuvent faire soupçonner. «A deux heures du matin, le coup de vent commença, écrit Jacquemont. Comme depuis huit jours je n'ai guère cessé de galoper le jour et de veiller, de causer, de mondaniser ou d'écrire la nuit, j'avais un arriéré de sommeil à solder, tel que les secousses terribles des maisons furent perdues pour moi. Je me réveillai bravement comme si de rien n'eût été quand, à six heures, le noir qui me sert entra dans ma chambre avec la tasse de café obligée du matin, et me tira par les pieds. Le mugissement de la mer, le sifflement du vent, le craquement et le tremblement de mon pavillon m'étourdirent un peu. Je fus lestement sur pied néanmoins. J'allai au port, à ce qu'on appelle le port. J'y trouvai la foule des habitants ressemblée pour contempler les désastres de la nuit, et ceux de chaque lame de mer, de chaque raffale nouvelle. La jetée était emportée; on vidait à la hâte les magasins qu'elle protégeait. Un curieux indiscret reçut un galet

dans la tête; on l'emporta baigné de sang, couché dans un palanquin. A peine le remarqua-t-on: chacun songeait à son sucre, à son gérofle, à son café, et se souciait peu de la peau de son voisin.

«Le ciel est chargé de pluie, elle tombe par torrents. Cependant le vent augmente toujours, et la mer s'élève de plus en plus sur ses rivages. J'ai perdu, en ne restant pas à bord de la *Zélée*, l'occasion de voir, ou du moins d'essayer une tempête. On n'a jamais vu ici la mer si grosse, et il faut remonter jusqu'en 1816 pour se rappeler un aussi fort coup de vent. Cette année-là il fut bien plus terrible; il y eut un ouragan de l'espèce de ceux dont l'*Annuaire du bureau des longitudes* cite la vitesse à 45 mètres par seconde. Comme ce cas est prévu, on fait ici les maisons fort basses; elles donnent ainsi peu de prise au vent... Toutes sont en bois, car il faut bien aussi penser aux tremblements de terre; mais il y a bois et bois. Celle de M. de Flacourt, ainsi que le pavillon où il m'a établi, sont bâtis de pièces énormes d'un bois rouge, aussi beau et plus lourd, plus dur que l'acajou; en sorte que je dis au vent: Souffle! coquin, souffle donc! je t'en défie!»

La *Zélée*, qui avait été obligée de prendre le large pendant cet ouragan, revint au bout de quelques jours. Les deux seuls officiers qui fussent à bord lors de l'appareillage avaient dû rester sur le pont *soixante heures sans dormir*, afin de commander la manœuvre; mais aucun homme n'avait péri. Le *vieux ciel*, comme disent les marins, le beau ciel bleu, ne tarda pas à reparaitre; on put reprendre la mer, et Jacquemont aborda Pondichéry le 10 avril 1829.

Parti peu après pour Calcutta, il entra dans le Gange qui n'était alors qu'une mer pleine de boue soulevée par des vents furieux, et traversée par des courants rapides. Le navire toucha plusieurs fois, perdit toutes ses ancres et se trouva sans canot, exposé à périr en vue de l'île Sangor, la terre classique des tigres. «Mais il arriva ce qui est si fréquent, ajoute philosophiquement Jacquemont dans ses lettres, nous manquâmes d'y rester seulement; en sorte qu'après tout, nous n'y restâmes pas plus que si nous n'y avions point passé.»

Les lettres de recommandation qu'apportait le voyageur français lui ouvrirent les maisons du gouverneur général M. William Bentinck, du chef de la justice M. Pearson, et de tous les hauts fonctionnaires de la Compagnie. Reçu de la manière la plus distinguée, Jacquemont se fit bien vite des amis de ses hôtes. Sa franchise originale, sa loyauté, sa gaieté cordiale, réussirent à briser la glace britannique; il devint le lion de Calcutta, et ce fut à qui se montrerait le plus empressé de l'accueillir. Au milieu de cette opulence fabuleuse des officiers de la Compagnie, notre naturaliste sut faire estimer sa pauvreté en ayant l'esprit de n'en point avoir honte et de n'en point tirer vanité.

Il profita des facilités que lui procurait la généreuse hospitalité de ses nouveaux amis pour étudier d'avance la flore indienne dans le jardin botanique de Calcutta, et se préparer à ses excursions par des lectures et des études de linguistique. «Les murs de mon immense *sitting-room*, écrit-il à M. Victor de Tracy, sont couverts de cartes de toute espèce, géographiques, géologiques; et dans mes migrations de la ville à la campagne, et de la campagne à la ville, tout cela m'a suivi. J'ai lu, la plume à la main, tout ce qui a été publié à Calcutta, à Madras et Bombay. Au travers de cette compendieuse besogne, un *Pundit* de Bénarès venait chaque jour à la ville passer une heure à m'enseigner l'hindoustani.»

De son côté, sir William Bentinck ne négligeait rien pour faciliter les explorations de notre compatriote; il le recommanda aux commandants de postes militaires, et lui remit une sorte de passe-port qui devait aplanir toutes les difficultés. La reconnaissance de Jacquemont s'est exprimée dans le beau portrait qu'il a tracé de sir William. «C'est, dit-il, un vieux militaire qui a une sainte horreur de la

guerre, qui pense et parle droit, qui, sur le trône du Grand-Mogol, ressemble passablement à un quaker pensylvanien. Il a bien ri quand je lui ai dit les lenteurs que j'éprouvais l'an passé à Londres, près de la cour des directeurs, pour mon passe-ports, et la défiance avec laquelle semblaient un regarder quelques vieilles perruques de ce pays-là. — Eh ! n'ai-je pas deux cent cinquante mille hommes à faire marcher contre vous ? me dit-il. »

*La suite à une autre livraison.*

## CONSERVES ALIMENTAIRES.

### LÉGUMES DESSÉCHÉS.

*Plus de gourganes ! plus de fayots !*

Parmi les douleurs de l'état de marin, l'une des plus intolérables est la privation des légumes frais pendant une longue traversée.

La choucroûte, les fèves sèches ou gourganes, les fayots ou haricots, sont un triste régal pour l'homme qui n'a d'autre nourriture que le lard ou le bœuf salé, le fromage sec ou la morue. Au bout de très-peu de temps, on éprouve une répugnance presque invincible. Les conserves, qui datent à peine d'un quart de siècle, sont encore trop chères et tiennent d'ailleurs trop de place pour que l'on puisse songer à en faire la base de la nourriture des matelots ; les officiers des navires de guerre eux-mêmes n'en usent qu'avec modération.

Une découverte assez récente, mais qui ne s'est pas encore répandue en raison de son utilité parce qu'elle demandait la sanction du temps pour être appréciée, mettra sans doute fin à l'état de choses que nous venons de déplorer. C'est le procédé à l'aide duquel on dessèche les légumes et on les soumet ensuite à la presse hydraulique pour ramener leur densité à la densité du bois, ce qui leur permet de n'occuper qu'une très-petite place dans le navire.

Des choux soumis à cette préparation arrivent à présenter un poids de 400 à 450 kilogrammes sous un mètre cube ; ils équivalent ainsi à plusieurs milliers de rations de choux, pouvant remplacer, à la grande satisfaction du marin, un nombre égal de rations de fèves sèches. Il suffit de faire détrempier les choux desséchés dans l'eau tiède pendant une demi-heure pour leur rendre à très-peu près l'aspect de choux frais, et lorsqu'on les fait cuire ensuite avec un assaisonnement convenable, ils reproduisent sensiblement le goût et la saveur de ce légume. On peut conserver de la même manière des carottes, des navets, en un mot des juliennes.

Cette ingénieuse et utile découverte, due à M. Masson, jardinier de la Société d'horticulture de Paris, a été examinée pour la marine par une commission présidée par le contre-amiral Mathieu. La commission a confirmé l'opinion favorable qui résultait déjà d'un procès-verbal de *l'Astrolabe* relativement à des choux desséchés, mais non pressés, et conservés sur ce navire pendant quinze mois.

Ce sera un grand bienfait pour les matelots ; et, sous ce rapport, ce procédé de dessiccation, qui met une nourriture fraîche à la portée des plus pauvres marins, mérite de préoccuper l'attention publique ; il a été fort remarqué à l'exposition de Londres.

### UN EXEMPLE DE VÉGÉTATION PRODIGIEUSE.

Longtemps avant que la magie blanche et la prestidigitation fussent arrivées au degré de perfection qu'elles ont atteint grâce à l'habileté de quelques opérateurs célèbres, on savait, par un simple effet d'optique, faire éclore instantanément des fleurs et tirer un bouquet d'un petit tas de cendres. Une expérience dont nous trouvons le récit dans un journal scientifique du dix-septième siècle nous paraît d'autant

plus curieuse, qu'elle semble complètement différer des tours ordinaires de physique amusante auxquels nous venons de faire allusion.

On lit dans le Journal des savants pour l'année 1685, p. 11, le passage suivant : « *Expérience singulière d'Angleterre, envoyée à M. Mesmin, D. M., par M. Papin, D. M., l'un des membres de la Société royale de Londres.* »

« M. Edmond Wilde ayant invité quelques personnes à dîner chez lui, il sema eu leur présence, avant que de se mettre à table, de la graine de laitue dans une tasse qu'il dit avoir été deux années de temps à préparer ; et l'on trouva, après le dîner, en moins de deux heures, que la laitue avait poussé d'environ la longueur d'un pouce (27 millimètres), en comptant la racine. Il dit qu'il est prêt de gager dix contre un que la chose lui réussira toujours de même ; mais qu'il faudra encore deux ans pour préparer de nouvelle terre. Cette expérience est, dit-il, la clef de toute l'agriculture. Il la publiera quand il aura fait quelque chose encore plus considérable qu'il a dessein de joindre à celle-ci. S'il faut, à chaque semaille, préparer la terre pendant deux ans, il trouvera peu de gens qui n'aient mieux s'en tenir à l'agriculture ordinaire. »

Nous devons nous borner à relater le fait, sans chercher à l'expliquer, ni même à en entreprendre la discussion. Ajoutons seulement que le nom de Papin semble éloigner tout soupçon de fraude, d'ignorance ou de supercherie, au moins en ce qui concerne la communication faite à M. Mesmin.

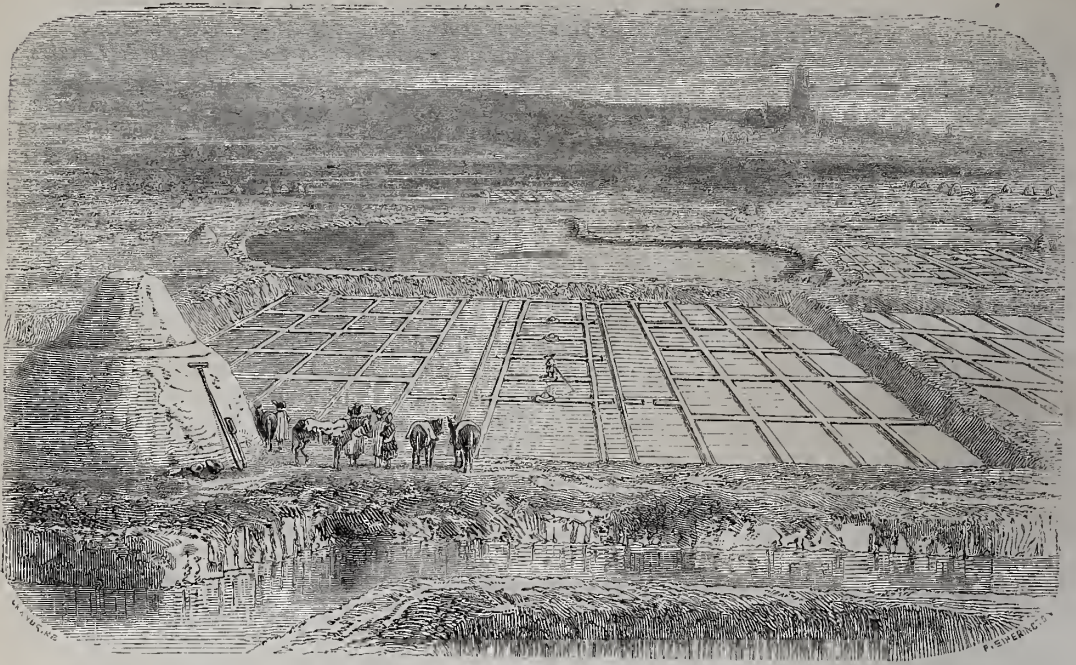
### UNE LETTRE DE CHARLES XII.

De tous les savants suédois qui ont consacré leurs veilles à l'histoire et aux antiquités de leur patrie, Gjørwell, né en 1731, mort en 1811, est peut-être celui dont les travaux ont eu le plus de suite et d'éclat. Dans le cours de sa longue carrière, Gjørwell mit la plus louable persévérance à rechercher, dans la poussière des archives, dans les collections et les papiers privés dont il put obtenir la communication, les documents historiques utiles, ou entièrement inconnus, ou à peu près ignorés. Il les publia dans divers recueils (*Bibliothèque historique de Stockholm, Bibliothèque suédoise, Mercure de Suède*) qui n'ont pas cessé d'être environnés d'une juste estime. On trouve dans la première partie de sa *Bibliothèque suédoise* (Stockholm, in-4, 1757) trois lettres jusqu'alors inédites de Charles XII au roi de Pologne Stanislas, et toutes les trois en français, langue que possédait bien Charles XII, quoiqu'il affectât de ne point la parler. Les deux premières de ces lettres sont antérieures à la bataille de Pultawa : l'une a pour objet les intérêts politiques de la Pologne à cette époque ; l'autre montre à quel point Charles XII s'était persuadé que les Cosaques avaient pour jamais rompu avec le czar Pierre, espérance trompeuse qui détermina la marche aventureuse des forces suédoises dans l'Ukraine. La troisième lettre suivit de près la catastrophe de Pultawa. Elle porte cette date : *Après de Bender, ce 27 d'août 1709*, et est ainsi conçue :

« Sire, ayant appris que la nouvelle de la bataille auprès de Pultawa et l'incertitude de ma destinée ont causé beaucoup de peine à Votre Majesté, je n'ai pas voulu manquer à lui faire savoir que cette perte n'est pas d'une telle conséquence qu'elle ne puisse être réparée, et que ma blessure pourra être guérie dans quinze jours. C'est pourquoi je prie Votre Majesté de ne rien relâcher de son grand courage, et d'être assurée que je trouverai moyen de me rendre bientôt auprès d'elle avec un secours considérable. En attendant, je la recommande à la divine protection ; et demeure, de Votre Majesté, le bon frère, ami et voisin. »

CAROLUS.

## MARAIS SALANTS ET SAUNIERS.



Plan d'un marais salant. — Dessin de Grandsire.



Femmes apportant le sel. — Dessin de Grandsire.



Départ pour la troque. — Dessin de Grandsire.



Paludiers en voyage. — Dessin de Grandsire.

Les marais salants sont très-nombreux dans l'ouest de la France, et presque toute la côte maritime en est, pour ainsi dire, bordée. Leur aménagement est à peu près le même partout ; le plan que nous figurons (p. 356) peut en donner une idée exacte et complète.

L'eau de mer monte à chaque marée vers ces marais par des canaux appelés *étiers*, qui sont encadrés par des chaussées de 3 ou 4 pieds d'élévation, qu'on nomme *bossis*. Dans certains endroits, ces chaussées sont étroites et servent seulement de chemins ou de lieu de dépôt pour le sel ; mais ailleurs (en Vendée, par exemple), ils ont une largeur suffisante pour être soumis à la culture, et on y obtient de riches moissons.

L'eau de mer reçue dans les *étiers*, passe, au moyen d'un conduit souterrain nommé *coëf*, dans un réservoir : elle dépose son limon et commence à s'évaporer ; ce réservoir est la *vasière* ou la *loire*.

De la *vasière*, l'eau coule dans un étroit canal, appelé *délivre*, où elle est promenée avant d'entrer dans les *cobiers*. Ceux-ci sont des carrés longs, séparés les uns des autres par de petites chaussées en glaise battue, qui s'élèvent seulement de quelques pouces au-dessus de l'eau ; on leur donne le nom de *ponts*.

Les *ponts* sont coupés par des *ins*, étroites ouvertures disposées de façon que l'eau soit forcée de faire le plus long trajet possible pour passer d'un compartiment à l'autre. La même précaution est prise dans toutes les autres parties de la saline. Cette eau n'a déjà plus qu'un pouce d'épaisseur dans les *cobiers*.

Elle passe ensuite dans de nouveaux bassins divisés par des *ponts*, et communiquant par des *ins*, mais encore moins profonds que les *cobiers* : ce sont les *fares*. Ici l'eau n'a plus qu'un demi-pouce.

Il faut encore qu'elle traverse les *adernemètres*, compartiments plus larges, mais moins profonds ; elle achève d'y perdre la plus grande partie du liquide qui tient le sel en dissolution ; enfin, quand elle semble à point, on lève des planchettes masquant d'étroites ouvertures, et l'eau pénètre dans les *œillet*s, où le sel doit définitivement se produire : l'eau n'a plus alors que quelques lignes d'épaisseur.

L'*œillet* est une sorte de case plus élevée au milieu que sur les côtés ; l'eau qu'on y introduit ne doit point dépasser le niveau de ce point central. C'est là que la cristallisation s'opère. La *crème* qui se condense à la surface et surtout dans les coins, forme un sel blanc et extrêmement fin ; il est abandonné en paiement aux femmes qui portent les charges du sel.

Lorsque l'eau de mer est dans les *œillet*s, le paludier vient de temps en temps sur la *ladure* (petite plate-forme ménagée au milieu de chaque séparation d'*œillet*) ; il remue l'eau pour accélérer l'évaporation, et récolte, au moyen d'un râteau appelé *lace*, dont le manche a environ 15 pieds, tout le sel déjà formé qu'il dépose sur la *ladure*. Quand tout le sel est enlevé dans chaque *œillet*, on remplace d'eau.

Ces reprises d'eau se font tous les deux jours pendant les grandes chaleurs de juin et de juillet ; en août et en septembre, elles n'ont lieu que tous les trois jours.

On n'obtient guère de sel avant mai, et on n'en récolte plus après septembre.

Les instruments du paludier se bornent à la *lace* dont nous avons déjà parlé, à une longue pelle en bois qu'ils nomment *lousse de ponts*, qui lui sert à réparer les *ponts* ; au *boutoir*, râteau destiné à enlever la vase du marais, et à la *boquette* ou pelle concave destinée à empocher le sel. Il faut y ajouter, pour la Vendée, la *ningue* ou *pont volant* : c'est une longue perche armée de deux cornes formant le croissant ; on appuie le corps au milieu de ces deux cornes ; on prend son élan en appuyant l'autre extrémité de la perche, au milieu de l'*étier* que l'on veut franchir, et l'on retombe sur l'autre bord.

Quand on a recueilli le sel sur les *ladures*, on le laisse égoutter pendant deux jours ; puis les femmes viennent de grand matin, et courant pieds nus sur les cloisons glissantes de la saline ; elles transportent le sel dans des *gèdes* ou jattes de bois posées sur leurs têtes, jusqu'à l'espace réservé que l'on appelle *trémé*. Là, il est mis en tas et recouvert d'une glaise battue qui se durcit à l'air et le préserve des pluies de l'hiver. Le déchet de la première année est d'un cinquième ; au bout de trois ans, cette perte a augmenté d'un quart.

« Il arrive souvent, dans le milieu de l'été, disent MM. Éd. Richer et Cavoleau, que les salines cessent tout à coup de produire. Les paludiers disent alors que leurs marais *échaudent*. Cet effet si simple est produit par l'abondance des autres sels déliquescents tenus, avec le sel marin, en dissolution dans l'eau de mer. Ce dernier ayant été enlevé plusieurs fois de suite sans que les eaux qui l'ont produit aient été écoulées, les autres sels, dont la quantité était inaperçue, finissent, après plusieurs jours, par se trouver plus abondants que le premier, et en empêchent la cristallisation. En vidant la saline et en introduisant une nouvelle eau salée dans les *œillet*s, le paludier remédie à cet inconvénient qui retarde les marais de quelques jours. »

Lorsque la récolte de sel est faite, on laisse les eaux pluviales submerger la saline pour la préserver de la gelée et des dégradations que le clapotement des vagues ne cesse de faire le long des *ponts*. Au mois de mars, on donne un écoulement à l'eau douce ; on nettoie le marais, on remet tout en état et on introduit l'eau salée.

Une bonne récolte est d'un muid (5 décalitres) par *œillet* ; mais il faut pour cela avoir eu un temps sec, une brise nord-est et une chaleur soutenue ; le plus souvent, on n'a que demi-récolte.

Les paludiers ne louent point les salines, ils sont associés à leurs propriétaires, et font tout le travail pour le quart de la récolte. Les réparations et les impôts fonciers, qui sont de trente-cinq à cinquante centimes par *œillet*, restent à la charge du propriétaire. Un juré prend sur les lieux le compte de tout le sel qui est livré, et mesure le reste afin d'éviter toutes contestations entre les parties intéressées.

Un marais salant demande à être refait presque en entier tous les vingt ans.

On sait que le sel est soumis à un droit très-considérable ; des douaniers veillent nuit et jour sur les *trémés*, afin d'empêcher l'enlèvement des dépôts de sel avant qu'on en ait payé la taxe. Mais le nombre des faux sauniers est considérable, et ils emploient mille ruses pour frauder les droits du trésor.

Le commerce du sel a reçu un coup dont il ne s'est jamais relevé par l'établissement des gabelles, au commencement du seizième siècle. Lorient et son associé Aubert, députés du commerce de Nantes en 1557, représentaient au roi « qu'il n'arrivoit plus que cinq à six mille navires (c'étaient des barques de cinquante tonneaux) amenant sel de la baie de Bourgneuf et Guérande, à raison des devoirs de gabelles, subsides et subjections que l'on avoit voulu, depuis vingt ans, imposer sur le sel, étant es marais salants de la comté de Nantes et autres lieux où se fait ledit sel. Car, auparavant lesdites nouvelles gabelles, se enlevoit tous les ans pour 500,000 écus de sel, et à présent n'en est pas enlevé pour 10,000 (1557), et y perd le roi plus de 50,000 livres tous les ans, et ses sujets tellement opprimés, que tel ayant alors 500 livres de revenus es dits marais, n'en a aujourd'hui que 150. » La suppression des gabelles a amélioré la situation des sauniers, mais sans ramener les salines à l'état de prospérité dans lequel on les voyait avant le seizième siècle. Le droit très-élevé maintenu sur cette denrée a nécessairement arrêté l'accroissement que l'on pouvait espérer dans la consommation ; de plus, la concurrence des puits salins du nord a singulièrement nui aux marais de l'ouest. Au seizième siècle, l'exploitation de ces puits était si imparfaite,

si dispendieuse et d'un produit si nul, que Bernard Palissy, qui a décrit les salines de Lorraine (1580), assure que tous les puits salés de France, exploités avec toutes les forêts qu'elle possédait, n'eussent pas donné en cent ans autant de sel que les marais de Saintonge en donnaient dans l'espace de trois mois. On voit que les choses ont bien changé depuis cette époque.

Nous avons déjà dit que, dans certains endroits, le paludier cultivait les *bossis* : le blé, le lin, les colzas et les pommes de terre réussissent spécialement dans ces terrains dont la fertilité est sans cesse entretenue par la vase que l'on retire des marais salants. Dans les cantons qui ne se prêtent point à la culture, les paludiers font le commerce. Quand l'hiver vient, ils équipent leurs mules ou leurs petits chevaux, et vont vendre du sel à vingt ou trente lieues de leur village.

Leur costume de voyageur est celui qu'ils portent pour le travail des marais salants. Il consiste en une souquenille de toile blanche ayant sur la poitrine une sorte de poche dans laquelle ils tiennent habituellement les mains comme dans un manchon; en un caleçon de même étoffe attaché au-dessous des genoux, et rejoint par des guêtres boutonnées sur le côté. Ils sont coiffés d'un chapeau de feutre à larges bords relevés d'un seul côté, et ont le corps entouré d'un fouet noir en bandouillère.

Ce commerce de sel fait par les paludiers eux-mêmes s'appelle *troque*, parce qu'ils échangent le plus souvent les chargements de leurs mules contre des denrées, telles que blé, lin, beurre, etc.

Cette industrie ne peut, du reste, s'exercer que sous la surveillance des douanes. « Munis d'un *permis*, dit M. Richer, et les sauniers prennent telle quantité de sel qu'ils désirent, en remplissent des sacs, les chargent sur leurs mules, se rendent au bureau des douanes, où, le sel ayant été pesé, on leur délivre un *aquit à caution*, portant la quantité du poids et la somme exigée pour le droit, qu'ils paient tout de suite. Après ces longues formalités, après avoir été visités de nouveau et leur sel pesé plusieurs fois, ils franchissent enfin la ligne importune des douanes.

En général, ils se réunissent plusieurs et forment des caravanes de vingt à trente bêtes de somme qu'ils suivent au petit pas en chantant une complainte du pays, ou même les hymnes latines de l'Église; la sonnette cadencée des mules leur sert d'accompagnement. Ils pénètrent ainsi dans les communes les plus éloignées de la côte. Là, ils échangent leur sel pour du blé; quelques-uns en touchent le montant en argent, et se rendent dans les villes de commerce où ils chargent leurs mules de ballots de marchandises. Les femmes elles-mêmes accompagnent souvent leurs maris dans ces courses. Assises sur leurs mules, ces intrépides cavaliers entreprennent ainsi des voyages de trente et quarante jours. Ces habitudes errantes, les fréquents rapports qu'elles supposent, rendent les sauniers et leurs femmes très-intelligents, et prévenants envers les étrangers. Il est fort rare d'en trouver qui ne sachent point lire, écrire et bien compter.

Livré à une industrie toute locale qui demande des habitudes particulières et un assez long apprentissage, la population des paludiers ne se recrute jamais en dehors du pays; les familles s'allient entre elles, ce qui fait que les mêmes noms sont portés quelquefois par dix ou quinze habitants. Afin d'éviter la confusion, on les distingue presque toujours par des sobriquets rustiques, tels que *Guillaume tout cru*, *Étienne coups de trique*, *la mère Quatre cents francs*, *le père Grenadier*. Les étrangers s'étonnent de ces surnoms qui sont presque toujours le souvenir d'un ridicule ou d'une mésaventure; mais l'usage empêche ceux qui les subissent de les trouver offensants.

Parmi les populations adonnées à la fabrication du sel, il n'en est aucune d'aussi curieuse par le type, les usages et le costume, que celle qui habite la presqu'île de Guérande,

vers l'embouchure de la Loire. Deux points surtout attirent à bon droit la curiosité des étrangers : ce sont le bourg de Batz et Saillé.

On y reconnaît au premier aspect des colonies d'hommes du nord. La race y est plus grande, plus forte, d'un teint plus coloré et d'habitudes moins casanières que dans tout le reste de la Bretagne.

Outre l'habillement de travail qui est celui de tous les sauniers, et dont nous avons déjà parlé, les habitants de Saillé et du bourg de Batz ont un costume de fête et de mariage dont notre dessin (p. 360) ne peut faire comprendre toute la richesse.

Pour la femme, elle se compose d'une petite coiffe, surmontant les cheveux qui sont ramenés sur le front et enroulés dans une bandelette; d'une large collerette de dentelle, d'un corsage violet bordé de velours noir au dos et aux emmanchures, et tenant à des manches rouges qui laissent voir, au-dessous, d'autres manches de dentelles; d'une jupe violette et d'un tablier de soie jaune moirée; une pièce de drap or et argent est retenue sur la poitrine par des rubans soie et or.

La couronne de roses blanches, le bouquet, la croix d'or, complètent ce riche costume.

Le marié est coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords, orné de chenilles colorées et relevé par un côté; il porte un gilet de basin blanc croisé sur la poitrine, un second gilet en flanelle blanche garni de la lisière de l'étoffe, une veste de drap bleu foncé, et enfin la *chemisette*, espèce de paletot brun. A son épaule est suspendu un petit manteau à l'espagnole de soie noire, à reflets verdâtres.

Ce manteau ne se porte qu'aux noces ou aux enterrements.

Pour ces dernières cérémonies, et lorsqu'elles sont en deuil, les femmes portent des espèces de palatines d'un tissu de laine noire, imitant une toison de brebis.

Au bourg de Batz, le marié et la mariée ne se mettent point à table ensemble, le jour des noces; chacun dîne avec sa famille; puis le marié, accompagné de tous ses amis, vient réclamer sa jeune épouse. On lui présente successivement, comme en Cornouaille, une petite fille, une veuve, une vieille femme, mais sans les disputes en vers qui accompagnent cette cérémonie dans l'évêché de Quimper; enfin il se décide à entrer et à chercher la mariée qui se tient habituellement cachée. Quand il l'a découverte, les membres des deux familles se réunissent autour de la table. On ne leur sert point, comme à Saillé, un dessert délicat et dispendieux, mais trois pains de douze livres et un coin de beurre. Alors les jeunes filles commencent la *chanson de la mariée*, vieille ballade qui résume sous une forme naïve et touchante les difficiles devoirs que leur compagne devra désormais accomplir. A chaque couplet, un des parents élève son verre en criant:

— *A la santé de madame la mariée!*

Tous l'imitent en répondant :

— *Honneur!*

Les danses suivent cette cérémonie.

Elles ont, comme tout le reste, un caractère très-particulier.

Le joueur de *bigniou* (vêze) se tient au milieu et donne le branle en marquant la mesure. Tous les danseurs, se tenant par la main, forment une longue chaîne qui s'enroule et se déroule sur elle-même. Après quelques pas faits en cadence et sur place, chaque danseur, par un mouvement brusque de droite à gauche, se trouve porté en avant de quelques pas, et recommence toujours ainsi jusqu'à ce qu'il ait parcouru les sinuosités de la chaîne. Le tout forme un mouvement de va-et-vient coupé, à intervalles réguliers, par des sauts d'un pied sur l'autre. Rien de plus pittoresque, de plus animé. Hommes et femmes mettent une grande passion dans cette danse qu'ils continuent des heures entières

seus le soleil et malgré les quatre ou cinq habits de laine dont ils sont revêtus.

Les maisons de la presqu'île de Guérande sont presque toutes construites en granit et couvertes en ardoises, ce qui leur donne, extérieurement, un air de propreté et de solidité. L'aménagement intérieur diffère sensiblement de celui en usage dans les autres cantons. Les lits sont ornés aux quatre angles de hautes colonnes en bois rouge, verni, tourné avec art, et supportant un baldaquin décoré de rubans. Des

rideaux de serge verte sont fixés à ce baldaquin. Deux paillasses de sarments, recouvertes d'une couche de paille, supportent les matelas et la coëtte de plume qu'on ne peut atteindre qu'au moyen d'une échelle. Le chevet est garni d'oreillers bordés de dentelles et quelquefois recouverts en velours.

Près du lit, et pour aider à y monter, se trouve un coffre à balustrade où la mère de famille place le berceau de ses petits enfants. Le reste du mobilier se compose d'armoires



Costumes de fête des paludiers. — Dessin de Grandsire.

en bois rouge, toujours élégamment sculptées; d'un buffet bas surmonté d'un vaisselier où s'étalent des faïences colorées, d'une petite table triangulaire autour de laquelle la famille s'assoit sur des sièges peu élevés, pour prendre ses repas.

Contre l'usage habituel des campagnes, les cheminées sont petites; un des coins est occupé par un coffre où se renferme la poterie usuelle.

Les paludiers cultivateurs jouissent d'une certaine abondance; mais ceux dont le sol est peu productif ou complètement stérile, sont au nombre des travailleurs les plus misérables. Une famille de cinq personnes ne peut soigner que cinquante ceillots de marais; le quart de cette récolte, qui ne se vend pas toujours dans l'année, n'est que de 212 fr. 50 cent.! Que l'on juge des privations imposées aux paludiers qui ne peuvent exercer une autre industrie. Ajoutez que le commerce de *troque* auquel ils se livrent pendant l'hiver,

devient chaque année moins fructueux; ce commerce demande d'ailleurs un capital, puisque les sauniers doivent payer préalablement la taxe du sel qu'ils emportent.

— Si un ignorant reconnaît en soi-même une seule vertu, il croit en avoir cent; et s'il a d'ailleurs mille impertinences, il n'en aperçoit aucune.

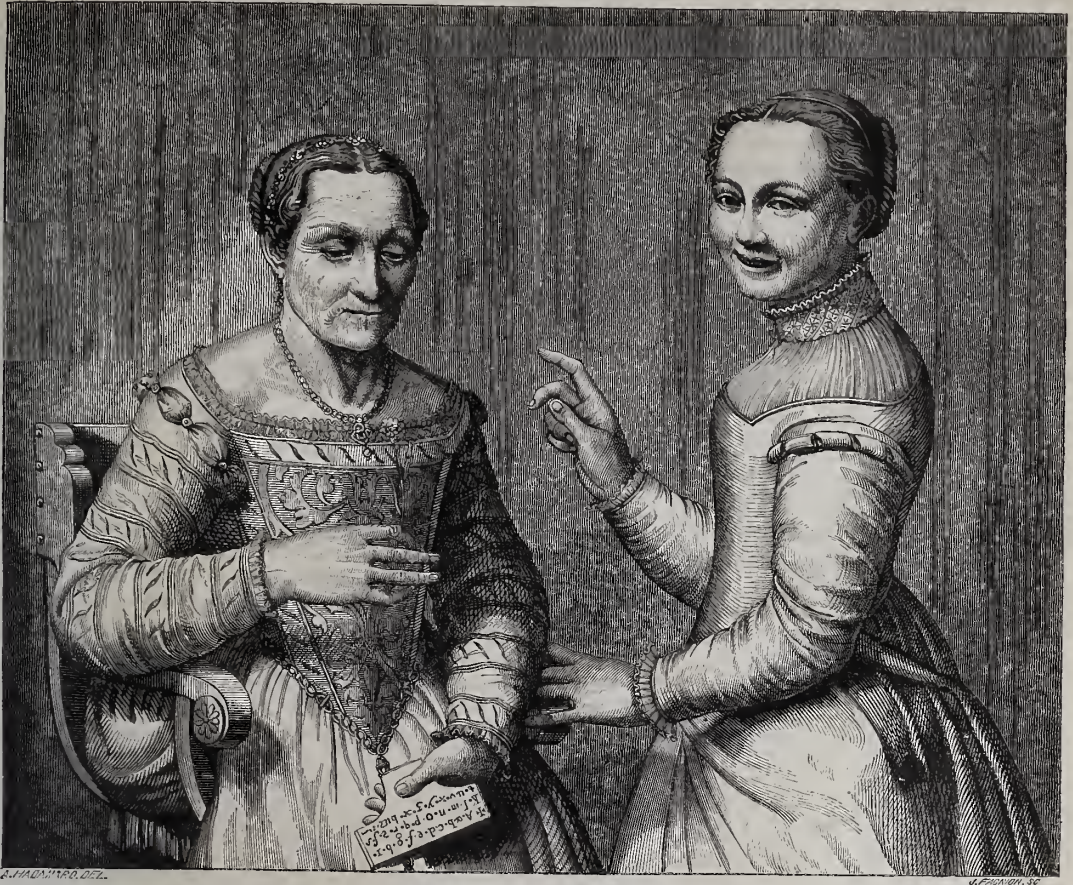
Lorsqu'il considère quelque excellent homme, s'il remarque en lui quelque défaut, cet homme lui semble en avoir mille.

— Il faut être plus dur qu'une pierre pour demeurer insensible à la poésie et à la musique.

LAMAI, poète turc.



## ESTAMPES CURIEUSES.



Dame enseignant à lire à une jeune fille. — Estampe du seizième siècle, tirée de la collection d'estampes et de dessins historiques de M. Hennin. — Dessin de Hadamard.

L'estampe dont nous publions la réduction a 43 centimètres de largeur sur 33 centimètres de hauteur. Elle ne porte ni titre, ni légende; on y lit seulement ces mots : *Iacobus Bos Belga incidebat.*

Jacques Bos, ou Boch, surnommé Belga (le Belge), a gravé vers 1560. On connaît de lui quelques estampes représentant des antiquités.

Nous avons fait de longues et minutieuses recherches avant de donner à cette estampe un titre qui en explique le sujet. L'indication seule du nom de l'artiste et de l'époque où il a vécu n'a pu nous conduire à aucune découverte. Dans la pensée que l'estampe représentait peut-être une sourde-muette, nous avons fait appel, d'après les conseils du directeur de l'Institut national des sourds-muets, à l'expérience d'un des plus érudits professeurs de cet établissement, auteur de plusieurs écrits spéciaux, et rédacteur de l'article intitulé : *les Sourds-Muets et leur éducation*, dans l'*Encyclopédie moderne*. Les bienveillantes communications de ce professeur nous ont démontré que l'histoire de l'art d'instruire les sourds-muets n'offre rien qui se rapporte au sujet traité par Bos. Un examen attentif de l'estampe suffit d'ailleurs pour autoriser à conclure qu'il ne s'agit nullement ici de sourde-muette. D'abord, l'une des deux femmes seulement, la plus jeune, pourrait être considérée comme faisant des signes. L'autre femme, en effet, a les deux mains occupées : de la droite elle tient une fleur, et de la gauche une planchette sur laquelle est inscrit l'alphabet latin ou ce que l'on nommait autrefois *la Croix de par Dieu*. Dans toute hypothèse, s'il s'agissait d'une sourde-muette et de signes, ces signes ne seraient que de l'ordre de ceux qui sont dési-

gnés par le terme de *dactylogogie*. Or, le premier ouvrage où la pratique de ces signes avec lesquels les sourds-muets reproduisent les caractères de l'alphabet soit constatée, n'est que de 1579; c'est le *Thesaurus artificiosæ memoriae*, du père Cosma Rosselio, imprimé à Venise. Cet ouvrage est si peu connu que la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de l'instruction des sourds-muets n'ont pas fait remonter l'alphabet manuel au delà de Paul Bonet, qui le reproduisit, en 1620, dans son livre intitulé : *Reduccion de las leiras y arte para enseñar a hablar los mudos*. Il est d'autant plus difficile d'admettre que la femme âgée donne à la jeune une leçon de dactylogogie, qu'elle n'a pas même les yeux tournés de son côté.

## LES RENCONTRES DE FRIEDLIN.

NOUVELLE.

Les pères ont raconté à leurs fils l'histoire de Friedlin le généreux, et les fils l'ont transmise aux générations suivantes, si bien qu'aujourd'hui les nourrices la répètent en berçant les nouveaux-nés.

C'était le temps où les Saxons descendus dans l'île de Bretagne, étendaient chaque jour leurs conquêtes avec l'arc, la hache et l'épée. Friedlin marchait à la tête de toutes les expéditions périlleuses parmi les chefs les plus braves; et, quand les ennemis le reconnaissaient de loin, son nom courait de rang en rang et bien des fronts devenaient pâles.

Aussi Friedlin allait-il devant lui sans regarder en avant ni en arrière; le courage lui ôtait la prudence. Il avait tra-

versé tous les périls comme le nageur traverse les vagues, soutenu et fortifié par elles, de telle sorte qu'il y trouvait sa joie.

Un jour donc il descendit seul dans la plaine sans inquiéter de Mac-Dall ni de ses guerriers qui guettaient le passage des Saxons, et il se dirigea vers le château du frère de sa mère bâti aux pieds des montagnes, sur le bord d'un lac plus bleu que le lin en fleur. Il montait son bon cheval de guerre, portait sur l'épaule gauche un arc de chêne ; à la ceinture, la hache et l'épée incrustées d'argent. Son bouclier pendait contre la crinière du coursier qui allait au pas relevé, en faisant retentir le fer contre le fer. Friedlin avançait, en redisant la chanson de ses ancêtres et abattant, du fer de sa lance, les touffes de frêne qui pendaient sur sa route.

Mais tout à coup, il se tut et retint la bride du cheval, car il venait d'apercevoir devant lui, sur le bord du chemin, un vieillard qu'il avait reconnu pour *l'homme de la roche perdue*.

C'était un de ces saints solitaires qui vivaient sur les pics écartés, sans autre abri que des cabanes de branches et de gazons, guérissant les malades, consolant les affligés et annonçant au monde l'évangile.

Étienne venait alors de porter au loin la parole sainte et ses forces l'avaient trahi. Couché sur la mousse du chemin, les pieds poudreux et sanglants, il sommeillait à demi, les mains jointes sur la croix de bois qui pendait à sa ceinture.

A l'approche du cavalier il releva la tête et salua Friedlin par une bénédiction. Bien que le Saxon n'eût point encore compris la *bonne nouvelle*, il avait appris à faire cas des vieillards et il s'arrêta court.

— Que fait ici *l'homme de la roche perdue*? demanda-t-il, d'une voix presque respectueuse.

— Mon fils le voit, répliqua Étienne, je me repose sous le ciel de Dieu.

— Mon père n'a-t-il pas donc aucun autre abri?

— Aucun dans le voisinage, et mes pieds refusent de me porter plus loin.

— Où vas-tu?

— Au château de Sigor.

C'était précisément celui de l'oncle de Friedlin ; il pouvait donc, sans se détourner, conduire le vieillard. Cependant il hésita ; mais la pitié l'emporta vite sur l'orgueil, et il dit à Étienne.

— Que mon père se lève, il y a place pour lui sur la croupe de ma monture.

*L'homme de la roche perdue* se redressa.

— Mon fils a-t-il parlé sérieusement? demanda-t-il, et est-ce de bon cœur qu'il fera asseoir à ses côtés un pauvre solitaire?

— Que mon père se hâte, répondit le Saxon en lui tendant la main, le frère de ma mère nous attend.

Étienne ne se fit point presser davantage ; il se leva avec effort, accepta l'aide de Friedlin et parvint à s'asseoir derrière lui, un bras appuyé à la poitrine du jeune chef.

— Dieu récompensera mon fils de ce qu'il fait ici pour moi, dit alors le vieillard avec confiance.

— S'il peut ainsi payer le bien qu'on te fait, objecta Friedlin en souriant, il peut également t'enrichir. D'où vient donc qu'il te laisse sans secours?

— Mon fils se trompe, reprit doucement le solitaire ; mon Dieu me donne pour ressource la bienfaisance des généreux et la pitié des bons cœurs. C'est à lui que je dois de t'avoir rencontré.

— Mais que ne te fournissait-il plutôt directement la monture dont tu avais besoin? pourquoi faut-il que tu reçoives d'un autre ce que tu pourrais posséder par toi-même?

— Le Dieu des chrétiens a voulu que les hommes vécusent en frères, répondit Étienne, et il a créé le besoin pour entretenir la compassion. Si j'avais possédé le cheval que tu

me prêtes, ton cœur n'eût pas eu le bon mouvement qui t'a fait me l'offrir ; nous ne serions pas, toi mon bienfaiteur, moi ton obligé ; c'est mon dévouement qui a fait ta vertu et ma reconnaissance. Les liens terrestres s'établissent ainsi ; la faiblesse de chacun oblige tout le monde à un échange de services et de sentiments qui fait que nous nous aimons sans peine. Fort et puissant, tu me secours aujourd'hui ; qui sait si quelque jour tu ne trouveras pas une protection dans ma faiblesse !

Friedlin ne répondit pas, mais un sourire contenu effleura ses lèvres. Il se demandait comment lui, le chef redouté, il pourrait trouver un appui dans ce vieillard débile et dédaigné !

Cependant il laissa *l'homme de la roche perdue* parler longuement des grandes lois que Dieu avait données aux hommes et expliquer comment la vie humaine n'était que la préparation d'une autre vie plus complète. Bien que la foi n'eût point encore visité ce cœur superbe, les discours d'Étienne y pénétraient insensiblement et semblaient l'amollir. On eût dit une de ces petites sources limpides qui, en se glissant sans bruit à travers toutes les fissures, réussissent à glisser jusqu'au centre des plus durs rochers.

Tout en parlant et en écoutant, ils arrivèrent à la lisière d'une forêt où ils rencontrèrent un archer qui essayait de renouer la corde de son arc ; mais la corde usée se brisait à chaque effort, et l'archer s'emportait en malédictions contre lui-même.

— Si je ne me trompe, dit Étienne, voici un homme qui, faute de précautions, se trouve sérieusement embarrassé.

— Qui ne le serait à ma place, s'écria l'archer? Je suis parti dès le point du jour pour chasser dans la forêt ; on attend chez moi le gibier qui doit régaler des amis, et pour avoir oublié de visiter mon arc, me voilà trompé dans toutes mes espérances, sans moyen de réparer ma sottise. Par les os de mon père ! je donnerais dans ce moment huit journées de ma vie pour une bonne corde de cuir ou de chanvre.

— J'espère que vous en aurez une à un moindre prix, fit observer Étienne.

Et se penchant à l'oreille du Saxon.

— Je vois une corde de rechange roulée autour de ton arc, dit-il à demi-voix, donne-la à cet homme afin qu'il se rappelle avoir rencontré Friedlin le généreux.

Le jeune chef fit un geste d'assentiment, déroula la corde qui était de cuir de daim tressé et l'offrit au chasseur. Celui-ci se confondit en remerciements.

— Le jeune seigneur n'aura pas obligé un ingrat, ajouta-t-il, quand il vit Friedlin près de repartir ; en quelque lieu qu'il se trouve et quel que soit son danger, il peut appeler Nadok ; pourvu que je sois à portée d'une voix humaine, il me verra accourir comme son plus fidèle serviteur.

Le Saxon remercia de la main et continua sa route. Les offres de service du chasseur ne lui semblaient guère plus sérieuses que celles de *l'homme de la roche perdue*.

Cependant tous deux s'étaient engagés dans un chemin entrecoupé de ravines où le cheval enfonçait, à chaque instant, dans le sol mobile et glissait sur les pierres roulantes. Friedlin avait besoin de toute son adresse pour lui faire éviter les fondrières. La bride haute et les genoux serrés aux flancs de sa monture, il la forçait à choisir sa route parmi les rochers.

Les deux voyageurs reconnurent bientôt que la précaution n'était point inutile ; car, en atteignant un carrefour où le chemin se partageait en plusieurs embranchements, ils rencontrèrent un chariot chargé de blés que le conducteur, moins prudent, avait engagé dans une ravine dont tout l'effort de son attelage ne pouvait plus le faire sortir. A bout de courage, il s'était assis sur le bord de la route les mains plongées dans sa longue chevelure qu'il arrachait avec rage.

En entendant les pas du cheval de Friedlin il se redressa effrayé. Le solitaire se hâta de le rassurer.

— Nous ne sommes pas des hommes de la forêt, mon frère, dit-il, et vous n'avez rien à craindre de ce noble Saxon.

— Qu'il soit donc béni ! dit le paysan, en saluant d'un air timide, car les pauvres gens comme nous ont autant d'ennemis que le froment qui mûrit. Quand ce n'est pas l'oiseau qui gruge l'épi, c'est le sanglier qui en fait curée ; et, pour tout achever, lorsque nous avons pu sauver quelques gerbes, ou essaie en vain de les conduire au logis, les fondrières gardent ce que les brigands ou les bêtes fauves ont épargné !

— Ne pouvez-vous donc faire sortir vos roues de l'ornière ? demanda Friedlin qui regardait la manière dont le chariot était engagé.

— Hélas ! mon cher seigneur, j'y ai mis toutes mes forces et toute mon adresse, répliqua le paysan d'un ton découragé ; mes bêtes écumant de sueur, comme vous pouvez voir, et j'ai eu la main plus d'à moitié écrasée par le timon. Je ne vois plus d'autre moyen que de décharger les gerbes et cela me mènera jusqu'à la nuit close ; les hommes de la forêt sortiront alors du couvert ; ils emmèneront le blé et le chariot ; trop heureux s'ils ne me branchent pas moi-même à un chêne. A moins d'un secours du ciel, je vous le dis, blé et chariot sont perdus, et le plus sûr pour moi est de me sauver avec l'attelage.

— Descendez de cheval, mon fils, dit Étienne au Saxon et montre à cet homme que tu es Friedlin le fort.

Le jeune chef n'hésita pas, et bien que ce fût une œuvre sans gloire pour un guerrier, il saisit la pioche accrochée près du timon, dégageda les roues, combla à demi les ornières, indiqua au paysan comment il devait diriger l'attelage, puis, poussant lui-même à l'arrière d'un même effort, il remit le chariot en mouvement jusqu'au principal embranchement où la route devenait plus facile.

Arrivé là, il remonta à cheval après avoir donné quelques bons avis au paysan. Mais celui-ci l'arrêta par son genou qu'il baisa selon l'habitude du temps et du pays en l'accablant de bénédictions.

— Que tout prospère chez le noble seigneur ! s'écria-t-il ; puissent ses bœufs avoir de l'herbe jusqu'au poitrail et ses épis être longs d'un empan ! mais qu'il faille battre sa moisson ou faucher ses prés, il n'oubliera pas que les bras de Stomar et des siens sont toujours à son service.

Friedlin ne prit pas plus garde aux paroles du paysan qu'à celles du chasseur et du solitaire.

Cependant toutes ces rencontres l'avaient retardé ; le soleil commençait déjà à descendre sous l'horizon. La route qui serpentait à travers les fourrés devenait plus sombre. On approchait des montagnes dont les gorges étroites se dessinaient dans les brumes du soir. Le Saxon pressa le pas de sa monture qui ne tarda pas à entrer sur les arides pentes. Toute trace humaine avait disparu. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on n'apercevait ni la fumée d'une cabane, ni les sillons d'un champ cultivé. Quelques bêlements s'élevaient seuls des étroites ravines où poussait une herbe moins rare, et en approchant, Friedlin aperçut des brebis dispersées dans les halliers.

Tout à coup leurs bêlements devinrent plus forts et plus précipités ; il les vit se réunir vers le centre du ravin, puis prendre leur course de son côté avec tous les signes de la terreur.

— Que se passe-t-il donc pour que ce bétail prenne ainsi l'épouvante ? demanda-t-il, en se retournant tout surpris.

— Mon fils ne voit-il point briller là-bas dans l'ombre ces yeux flamboyants, dit Étienne.

Le Saxon se redressa sur sa selle.

— Par l'honneur de ma mère ! c'est la vérité, s'écria-t-il, tous les loups de la montagne semblent s'être donné rendez-vous. Ils sont aussi nombreux que les brebis, et chacun aura bientôt dévoré la sienne ; voilà déjà que les moins diligentes ont été égorgées.

Sauve les autres, mon fils, dit vivement le solitaire, et montre au berger de ce troupeau que tu es véritablement Friedlin le courageux.

Le Saxon tira son épée et pressant du talon le flanc de son coursier, il se précipita à la rencontre des loups qui s'arrêtaient d'abord effrayés ; mais ce ne fut qu'une première surprise. En reconnaissant l'ennemi auquel ils avaient à faire, tous revinrent sur leurs pas et l'attaquèrent à la fois. Couché sur la crinière, celui-ci faisait tourner son cheval de manière à ne présenter que son poitrail aux assaillants et frappait à droite et à gauche des coups si prompts que chacun d'eux coûtait la vie à une bête fauve. Il fut bientôt entouré de loups morts ou blessés dont les hurlements plaintifs épouvantèrent le reste de la troupe qui s'enfuit dans les montagnes.

Friedlin saignait lui-même de plusieurs morsures qu'il n'avait pu éviter. *L'homme de la roche perdue* s'occupait d'étancher son sang et de laver ses blessures quand le berger arriva. Attiré par le bruit, il avait vu la fin du combat et tomba aux genoux du Saxon en le remerciant.

— Je ne suis, dit-il, qu'un pauvre serf chargé de la garde de ce troupeau dont le maître me fait rendre compte le fouet à la main. Pour chaque mouton dévoré mon corps est meurtri de coups, et j'aurais payé la perte du troupeau par le dernier supplice. Soyez donc béni ! vous qui m'avez sauvé la vie, et si vous en avez jamais besoin, venez me la redemander.

En parlant ainsi il baisait les pieds de Friedlin qui lui ordonna de se relever ; puis, pressé par le temps et la douleur de ses blessures, le jeune Saxon prit un défilé qui devait le conduire plus vite au château de Sigor.

Déjà les toits de la demeure amie se dressaient au loin et les lumières étincelaient dans la nuit, quand vingt cavaliers, cachés au détour du chemin, entourèrent le chef saxon et le renversèrent avant qu'il eût pu tirer son épée. Comme on le garrottait, un homme s'approcha avec une torche, et Friedlin reconnut Mac-Dall ! Les deux ennemis échangèrent des regards enflammés l'un de triomphe, l'autre de rage, mais sans s'adresser la parole. Sur un signe de Mac-Dall, le Saxon fut lié à un cheval et la troupe prit au galop le chemin des forêts.

*La fin à une autre livraison.*

L'histoire n'est pas utile parce qu'on y lit le passé, mais parce qu'on y lit l'avenir.

J.-B. SAY.

#### ENFANCE DE CHRISTOPHE COLOMB.

Voy. la Table des dix premières années.

Si la plupart des hommes illustres ont laissé tant d'incertitude sur le lieu de leur naissance, leur âge et les premières années de leur vie, il faut en accuser, non pas seulement l'absence de documents authentiques, mais leur célébrité même. C'est à elle que l'on doit attribuer les réclamations des villes rivales, les mille preuves contradictoires apportées par les biographes selon leur intérêt ou leur inclination, et finalement, les doutes qui arrêtent aujourd'hui l'historien désintéressé.

Christophe Colomb est un exemple frappant de la confusion dans laquelle peuvent jeter des études biographiques. Loin d'éclaircir ce qui se rapporte à sa famille ou à son enfance, elles ont multiplié les hésitations et rendu la découverte de la vérité à peu près impossible. Ainsi, selon les uns, le grand navigateur qui devait découvrir l'Amérique naquit à Cuccaro, dans le Montferrat (annexe du Piémont), en 1441 ; selon plusieurs autres, il vit le jour en 1435 ou 1436, dans la ville de Gênes, ou dans un village des environs. S'il faut croire certains écrivains, son père était

noble; mais cette prétention est contredite par son fils Fernando lui-même qui déclare, dans le livre qu'il nous a laissé, que la gloire de sa famille venait de Christophe et qu'il s'estimerait moins heureux d'appartenir à la race la plus illustre que d'être le fils d'un tel père. Les parents de Colomb ont tantôt été présentés comme de riches fabricants de drap, tantôt comme de pauvres cardeurs de laine. On peut cependant présumer, d'après les études faites par Christophe, qu'ils jouissaient d'une certaine aisance et qu'ils sentaient le prix de l'instruction; car Las Casas, qui s'était livré à de sérieuses recherches sur Colomb et qui possédait plusieurs de ses manuscrits, déclare qu'il « écrivait assez bien pour vivre de cet art s'il l'eût voulu, et qu'il n'était pas moins habile en arithmétique, en dessin et en peinture sur vélin. »

Quoi qu'il en soit, Christophe était l'aîné de quatre enfants dont une fille mariée à un homme de condition obscure, nommé Bartholomeo Bavarello.

Son nom de famille, en italien, était Colombo, que l'on écrivit plus tard Colombus, selon l'habitude de latiniser tous les noms. Les historiens espagnols, supposant qu'il descendait de la famille des Colones, le nomment, en général, Cristoval Colon.

Il paraît avoir étudié quelque temps à Pavie où se trouvait alors la principale école de Lombardie; ce fut là qu'il apprit le latin et les sciences nécessaires à la navigation.

Un grand mouvement agitait à cette époque tous les esprits. Les connaissances humaines longtemps renfermées dans les cloîtres, commençaient à faire irruption dans le monde; les yeux se détournèrent des controverses théologiques, pour se porter vers les sciences exhumées de l'antiquité ou vers les découvertes contemporaines. Les savants de l'Arabie s'assemblaient à Senaar pour mesurer les degrés de latitude et cherchaient à calculer la circonférence de la terre dans les plaines de la Mésopotamie; on étudiait Pléne,



Cogoleto, village de la rivière de Gènes. — Lieu où l'on suppose que Christophe Colomb est né. — Dessin de Champin.

Pomponius-Mela et Strabon; Ptolémée avait été traduit en latin, par le Grec Emmanuel Chrysoléras et par Angel de Scarpéara. A la même époque, d'importantes explorations étaient entreprises par les Portugais sur les côtes d'Afrique. Un nouveau souffle commençait à courir sur le monde. On eût dit que les peuples se sentaient appelés à quelque grande mission. La science, les faits accomplis, la tradition populaire, tout se réunissait pour faire croire à l'existence de grandes contrées inconnues. L'Atlantide ressortait lentement des brumes marines et se dessinait de loin à tous les yeux. On parlait de débris de pirogues en bois inconnu, recueillis sur les grèves, de marins revenus à Lisbonne d'une terre éloignée avec de l'or et des épices; on racontait la légende de cette statue découverte aux Açores et dont le bras était étendu vers la mer comme pour indiquer un nouveau monde perdu à l'horizon! Les traditions populaires étaient pleines de récits qui parlaient de ces terres maintenant ignorées, mais où des missionnaires avaient autrefois annoncé le christianisme! Un pressentiment de découverte troublait le monde entier, et tous les navigateurs tournaient les yeux vers ces mers inexplorées où se cachait quelque grand mystère qu'ils n'osaient sonder.

Christophe Colomb partageait l'émotion générale. L'étude de la géographie et les connaissances cosmographiques ac-

quises à Pavie avaient entretenu cette surexcitation et donné une base plus solide à ses intuitions instinctives. Quelque imparfaites que fussent les notions scientifiques de l'époque, elles avaient au moins le mérite de ne point appuyer le mensonge contre la vérité. Colomb y trouva au contraire des arguments. Les observations des vieux pilotes, leurs récits recueillis avec soin vinrent encore confirmer ses soupçons.

Il déclare lui-même qu'il commença à naviguer dès l'âge de quatorze ans. On a cru qu'il avait fait partie de l'expédition entreprise contre Naples, en 1457, et pour laquelle Gènes fournit l'argent et les vaisseaux, parce qu'il se trouvait, parmi les aventuriers engagés, un capitaine du nom de Colombo; mais Fernando (fils de Christophe Colomb) nous a appris qu'il y avait deux hommes de ce nom, connus dans la guerre et les expéditions maritimes, lesquels étaient bien de sa famille, mais qu'il fallait distinguer de son père. Cette coïncidence a nécessairement trompé plusieurs biographes et contribué à augmenter l'obscurité qui marque l'histoire de ses premières années.

Il est cependant certain que Christophe Colomb prit part à la lutte soutenue par le duc d'Anjou pour la couronne de Naples et qu'il navigua longtemps dans la Méditerranée. Lui-même déclare avoir visité l'île de Scio.

Chaufepié affirme qu'en 1474, Colomb commandait plu-

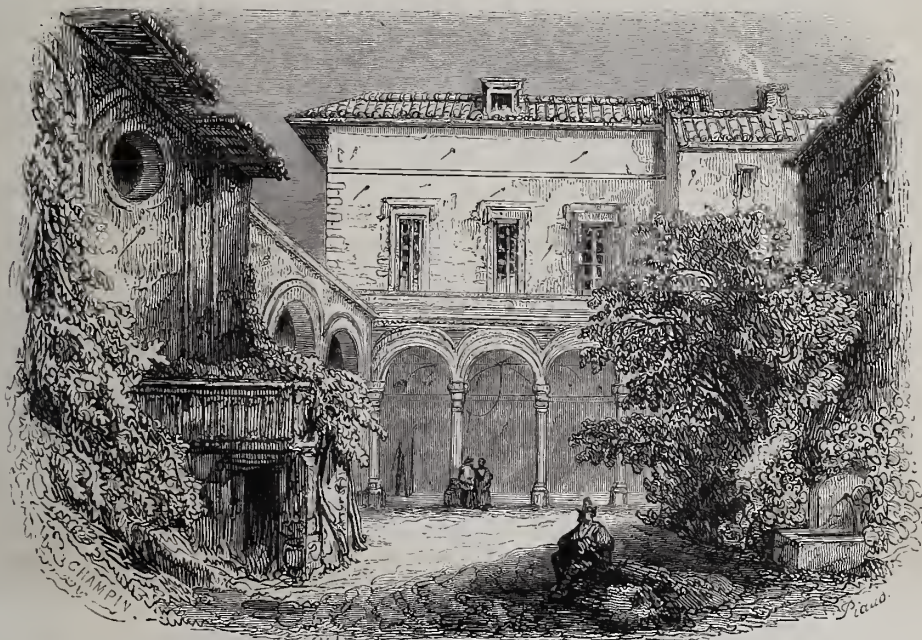
sieurs vaisseaux génois au service de Louis XI et qu'il prit deux navires espagnols, ce qui amena une réclamation très-vive de Ferdinand. Bossi mentionne une lettre trouvée aux archives de Milan, dans laquelle deux Lombards racontent que, gardant l'île de Chypre avec les Vénitiens, ils virent venir un vaisseau commandé par un certain Colombo, lequel passa près d'eux en jetant le cri de guerre des Génois; mais il est probable que ces deux faits se rapportent au vieil amiral Colomb mentionné par Fernando et sous les ordres duquel Christophe paraît avoir d'abord navigué.

Quoi qu'il en soit, les expéditions maritimes, en donnant à Christophe l'expérience de la navigation, lui préparaient les moyens d'exécution pour son grand projet. L'observation d'une carte du globe où tout un hémisphère était supposé sans continent, plusieurs autres raisonnements moins réels que spécieux, les rapports de quelques marins, l'exemple des Portugais, et enfin cette clairvoyance inspirée du génie

qui n'est qu'une aptitude plus vive à saisir des rapports invisibles pour la foule, tout le décida à tenter la découverte de la portion de l'Inde qu'il supposait devoir s'étendre sur l'autre hémisphère.

Ses premiers essais eussent découragé un esprit moins convaincu. On sait que, regardé comme fou par ses compatriotes auxquels il demandait des navires, il s'adressa à Jean II, roi de Portugal, qui refusa également ses services. Lacour d'Espagne ne se montra point d'abord mieux disposée. Il fallut solliciter, attendre, employer l'influence des seigneurs et du clergé. Le peuple témoignait lui-même peu de sympathie au pilote génois, et quand il traversait les places publiques, les enfants se frappaient le front en riant pour indiquer que l'étranger était fou.

Cependant une femme, la reine Isabelle, prit enfin quelque intérêt au dessein de Colomb; elle fournit une partie des fonds nécessaires à l'expédition, accorda les titres et privilèges qui



Maison où est mort Christophe Colomb, à Séville. — Dessin de Champin.

devaient récompenser le Génois en cas de réussite, et les trois petits navires qui devaient changer la face de l'ancien monde en découvrant le nouveau, mirent à la voile sans inspirer grande espérance à ceux mêmes qui les envoyaient à la découverte.

Colomb seul avait le sentiment de sa mission et se sentait la force de l'accomplir!

Nous avons raconté ailleurs à travers quelles vicissitudes il atteignit son but et comment il prouva à la fois, par son exemple, ce que peuvent la volonté et l'ingratitude humaines.

## VOYAGEURS FRANÇAIS.

VICTOR JACQUEMONT.

Suite et fin. — Voy. p. 353.

Jacquemont partit enfin de Calcutta le 20 novembre 1829. Sa caravane se composait de chars à bœufs et de la petite troupe de serviteurs indiens sans laquelle on ne peut voyager. Des raisons d'économie l'avaient forcé, dit-il, à la réduire à sa plus simple expression. Il se dirigeait au nord-ouest, vers l'Himalaya.

Au commencement de la route il trouva des *bungalow* ou caravansérails bâtis et entretenus par la Compagnie pour servir d'abri aux voyageurs. Un caporal, suivi de quelques soldats qu'on lui avait donnés pour escorte, veillait à entretenir l'ordre dans la caravane, à régulariser les campements, et à appuyer au besoin les réquisitions nécessaires.

L'aspect de cette portion de l'Hindoustan ne répondit point aux espérances de Jacquemont. « J'avoue, dit-il, que je suis très-désappointé en entrant dans les Jungles. Je m'étais figuré une forêt épaisse, impénétrable, offrant toute la richesse de formes et de couleurs de la végétation des tropiques, hérissée d'arbres épineux, enlacée d'arbrisseaux sarmenteux, de plantes grimpances s'enlaçant jusqu'aux sommets des plus grands arbres, et retombant avec grâce comme des cascades de fleurs. A Rio-Janeiro et à Saint-Domingue, j'avais vu les traits épars de ce tableau. Loin de là, ici, je me trouvai parmi des bois plus monotones encore que ceux de l'Europe, dessous quelques maigres arbrisseaux, et, au lieu du rugissement des tigres dans l'éloignement, le bruit de la hache du bûcheron! »

Cette dépoétisation de l'Inde se continue pendant presque tout le voyage de Jacquemont. On peut en attribuer une part à la réalité, une part au caractère du voyageur. La fermeté de ce dernier a quelque chose de railleur qui le rend moins

propre qu'un autre à l'émerveillement. Le *nihil admirari* (ne s'étonner de rien) semble sa devise.

Après avoir dépassé *Burdwan*, il s'arrête à Ramingunge, où il visite la seule mine de houille exploitée dans l'Inde, traverse Rogonapour, et atteint Bénarès. « J'ai fait, raconte-t-il, la moitié de cette route à pied, le reste à cheval. Je pars à quatre, cinq, six heures du matin, selon les phases de la lune et la nature du pays. J'arrive vers midi, deux, trois, quelquefois quatre heures du soir, au terme de ma journée que je passe tout entière au soleil comme un natif. Je mange au clair de la lune, avant de monter à cheval, une tasse de riz au lait très-sucré et cuit la veille, je mets un biscuit dans ma poche, et lesté de la sorte, j'accepte, comme une bonne fortune, mais sans en dépendre aucunement, toutes les tasses de lait que mon cuisinier, envoyé devant avec un sipahi, réussit à me trouver sur le chemin. Je dîne quand je suis prêt. L'uniformité de mes aliments compense heureusement l'irrégularité des heures de mes repas. Je mange invariablement un poulet cuit avec une livre de riz, force *ghy*, du beurre natif, détestablement rance, mais auquel je suis merveilleusement habitué, et quelques épices, suivant la mode du pays. Je m'endurcis au froid comme à la chaleur. J'ai couvert, il est vrai, tout mon corps de flanelle; mais par-dessus je ne porte que des habits de toile ou de coton, comme en été à Calcutta. Ennuyé d'ôter sans cesse mes bas pour traverser des torrents, je n'en porte plus que la nuit pour dormir. Mon chapeau fait à Pondichéry de feuilles de dattier, et recouvert de soie noire, est plus brillant que jamais... Mon cheval tient bon contre le jéne pendant le jour, et le froid pendant la nuit; et comme il ne me semble pas que depuis cinq semaines il ait dépéri, il n'y a pas de raison pour qu'il ne me porte au bout du monde. Le drôle justifie passablement la réputation de méchanceté de sa couleur, alezan s'il en fût jamais. Quelquefois il me jette à terre; c'est lorsque je suis assez bête pour disputer avec une bête sans raison. Je me promets toujours, en tombant, d'imiter à l'avenir Figaro, qui lui cédait aux sots au lieu de disputer avec eux; et puis, quand l'occasion se présente, j'oublie mes plans de sagesse, et le veut faire passer près de ce qui l'inquiète, et alors conflit, ruades et vingt autres tours pendables, dont l'écuyer Porphyre (le frère de Jacquemont) vous détaillera la nomenclature. Nous nous arrangeons toutefois à l'amiable comme il suit. Un jour il cède, et le lendemain je cède, moi, à *la pente qui m'entraîne*. Nonobstant ces rébellions qui sont, du reste, assez rares, je vais lisant, dormant et étudiant mes plantes à la loupe, tout en cheminant sur mon palefroi. »

De Bénarès, Jacquemont poursuit sa route pour Mizapour, Rewah, Panna, Kallinger, Bandah, Kalpi. Grâce aux stations anglaises qu'il rencontre partout, il peut écrire et recevoir, franchises de port, les lettres qui vont à Pondichéry, ou qui en viennent. M. de Melay, à qui il raconte les bons procédés de la Compagnie, lui écrit « de son royaume d'Yvetot, qu'il ne manquera pas de griser de son meilleur vin tous les Anglais qui viendront frapper à sa porte à Pondichéry, et cela, à son intention. »

Arrivé à Delhi, notre voyageur voulut voir par curiosité l'ombre d'empereur que le gouvernement anglais y pensionne aux appointements de quatre millions. Il raconte à son père cette présentation avec son engouement ordinaire.

« Savez-vous ce qui a failli m'arriver ce matin? J'ai manqué d'être *la lumière du monde*, ou *la sagesse de l'État*, ou *l'ornement du pays*, etc. Mais heureusement j'en ai été quitte pour la peur. L'explication est celle-ci: Le Grand Mogol, Châh-Mohammed-Acher-Rhazi-Radchâli, auquel le résident politique avait adressé une pétition pour me présenter à Sa Majesté, tint gracieusement un *darbar* (une cour) pour me recevoir. Conduit à l'audience par le résident avec une pompe des plus passables, un régiment d'infanterie, une forte escorte de cavalerie, une armée de domestiques,

de huissiers, le tout terminé par une troupe d'éléphants richement caparaçonnés. Je présentai mes respects à l'empereur, qui voulut bien me conférer un *khélat*, ou vêtement d'honneur, lequel me fut endossé en grande cérémonie sous l'inspection du premier ministre; et, affublé comme Taddeo (si vous vous rappelez *l'Italiana in Algeri*), je reparus à la cour. L'empereur alors (notez, s'il vous plaît, qu'il descend en ligne directe de Timour ou Tamerlan), de ses impériales mains, attacha à mon chapeau (un chapeau gris préalablement déguisé en turban par son visir) une couple d'ornements ou pierres. Je tins mon sérieux superbement durant cette farce impériale, attendu qu'il n'y a point de glace dans la salle du trône, et que je ne voyais de ma mascarade que mes grandes jambes en pantalon noir, sortant de dessous ma robe de chambre turque. L'empereur s'informa s'il y avait un roi en France, et *si l'on y parlait anglais*. Il parut faire infiniment d'attention à la burlesque figure qui résultait de mes cinq pieds huit pouces sans beaucoup d'épaisseur, de mes grands cheveux, de mes lunettes et de mon ajustement oriental par-dessus mes habits noirs. Après une demi-heure il leva sa cour, et je me retirai processionnellement avec le résident. Les tambours battirent aux champs quand je passai devant les troupes avec ma robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de votre postérité! »

A Delhi, les officiers anglais organisèrent une chasse au tigre et au lion pour Jacquemont; mais ils ne rencontrèrent que quelques bêtes inoffensives. Du reste, à en croire notre voyageur, ces chasses n'offrent aucun danger pour les *gentlemen*, attendu qu'elles ne se font point à cheval, mais sur des éléphants. Chaque chasseur est juché dans une caisse fort élevée, attachée sur l'animal, et a sous la main plusieurs fusils chargés. S'il arrive que, poussée à bout, la bête féroce saute sur la tête de l'éléphant, cela ne regarde pas le chasseur, mais le cornac qui est payé vingt-cinq francs par mois pour subir ces sortes d'accidents. S'il est déchiré, l'éléphant le venge en tuant le tigre. Le cornac est ainsi une sorte d'éditeur responsable. Un autre pauvre diable se tient derrière le chasseur pour le couvrir d'un parasol; lorsque l'éléphant effrayé fuit devant le tigre qui s'élance sur sa croupe, le véritable emploi de cet homme est d'être mangé à la place du *gentleman*.

De Delhi, Jacquemont gagna les sources de la Jumna, et commença, au mois d'avril 1830, son ascension des plateaux de l'Himalaya. Il avait dû modifier sa caravane, les hommes seuls pouvant le suivre dans ces nouvelles contrées. Il atteignit en juin Semlah, qui est, comme le mont d'Or ou Bagnères, le rendez-vous des résidents anglais les plus riches, des malades et des désœuvrés. Tous viennent y chercher, sous l'ombrage des cèdres, un refuge contre la chaleur.

Après quelques jours de repos, le voyageur français passa outre, et entra hardiment dans la Tartarie chinoise, malgré la terrible défense de « Sa Majesté théifiqué. » Les soldats chinois, chargés de la garde des frontières, le menacèrent en vain de leurs canons de cuir bouilli; il passa outre, écartant du geste les escadrons qui lui barraient le chemin, saisissant au besoin les cavaliers par leur toupe de cheveux, et les jetant à terre pour les obliger à faire place.

Il avait reçu peu auparavant une lettre du général Allard, commandant alors les armées de Runjet-Sing, roi de Lahore, et le désir lui était venu de pénétrer dans le Pendjaub et de pousser jusqu'à Cachemir. De retour à Semlah, puis à Delhi, il s'occupa de négocier cette difficile affaire. Sir William Bentinck lui accorda ce qu'on avait précédemment refusé à tout le monde; une recommandation pour Runjet-Sing, qui, appuyée par le général Allard, ouvrit le royaume de Lahore à notre compatriote. Depuis Bernier (1663), aucun étranger n'avait pénétré dans ces contrées, si ce n'est Forster qui ne l'avait fait qu'en se déguisant, et qui y avait péri.

Ce fut le 25 janvier 1831 que Jacquemont se dirigea vers la frontière des Syka par Paniput et Loudhiana. Il passa le Sudje, entra dans le Penjaub en mars, et atteignit Lahore.

« A deux lieues de la ville, j'ai rencontré M. Allard et deux autres officiers européens, MM. Ventura et Court, qui venaient à ma rencontre dans une calèche à quatre chevaux. Nous avons tous sauté à terre, et j'ai donné à M. Allard une rude accolade... Une heure après, lorsque nous eûmes traversé une campagne sauvage, couverte, comme les environs de Delhi, des ruines de la grandeur mogole, nous sommes descendus à l'entrée d'une oasis délicieuse. Un grand parterre de giroflées, d'iris, de roses, avec des allées d'orangers et de jasmins, bordées de bassins où jouaient une multitude de jets d'eau; au centre de ce beau jardin, un petit palais meublé avec un luxe et une élégance extrême: c'est ma demeure. Le déjeuner, servi dans de la vaisselle plate, nous attendait dans mon salon. J'ai passé la journée à errer, avec mes nouveaux amis, dans les allées de mon jardin, et à me laisser étouffer de caresses par eux... Dans la soirée, mon *mehmandar*, qui avait informé le roi de mon arrivée, vint m'apporter les félicitations de Sa Majesté et ses présents, des raisins exquis du Kaboul, des grenades délicieuses qui viennent du même pays, tous les fruits les plus recherchés, et enfin une bourse de cinq cents roupies. Un dîner splendide me fut servi aux flambeaux par une bande de domestiques richement habillés de soie. J'eus le courage de ne prendre, comme à mon ordinaire, que du pain, du lait et des fruits...

» J'ai passé plusieurs fois une couple d'heures à causer avec Runjet, *de omni re scribili et quibusdam aliis* (de toute chose susceptible d'être écrite, et de quelques autres). C'est un cauchemar que sa conversation; il est à peu près le premier Indien *curieux* que j'aie vu; mais il paye de curiosité pour l'apathie de toute sa nation. Il m'a fait cent mille questions sur l'Inde, les Anglais, l'Europe, Bonaparte, ce monde-ci, en général, et l'autre, l'enfer et le paradis, l'âme, Dieu, le diable et mille autres choses encore. »

Cette grande réussite de Jacquemont près du roi de Lahore lui valut l'autorisation de continuer son voyage jusqu'en Cachemir. Toutes les ressources du pays furent mises à sa disposition. Il eut une escorte, le droit de prendre en route tout ce dont il aurait besoin, plusieurs présents en argent renouvelés plus tard, et un *khélat* ou habit d'honneur de cinq mille roupies. Les générosités de Runjet s'élevèrent au total à près de vingt mille francs, secours précieux au voyageur français, et qui, ajoutés aux ressources insuffisantes accordées par le gouvernement, lui permirent de compléter ses explorations. M. Allard, cause première de cette faveur, se montra jusqu'au bout plein de sollicitude et de dévouement, Jacquemont constata la haute considération dont jouissait le général jusque dans l'Inde anglaise, et les grands services rendus par lui à Runjet, qui, sous son inspiration, avait fait adopter à l'armée du Pundjaub le drapeau tricolore.

Le voyage jusqu'à Cachemir offrit des obstacles sérieux. Malgré les ordres exprès de Runjet-Sing, notre compatriote ne trouva pas toujours les chefs indigènes bienveillants à son égard. L'un d'eux voulut l'arrêter, et l'autre l'obligea à lui laisser un sac de roupies. Mais, sur une lettre de Jacquemont au roi de Lahore, le coupable fut châtié de son audace, et le voyageur put arriver, sans autre encombre, à Cachemir, où il fut reçu dans un petit palais bâti au milieu d'un jardin ombragé de platanes, de rosiers et de lilas. Il en fit son quartier général, et commença ses excursions scientifiques dans les montagnes. Des courriers réguliers lui apportaient à travers l'Inde, grâce à sir William Bentinck et au roi de Lahore, les lettres d'Europe, et remportaient les siennes. A son retour, Runjet, plus enchanté que jamais de sa conversation, lui proposa la vice-royauté de Cachemir qu'il refusa.

Revenu enfin à Delhi, il inclina vers le sud-ouest, s'avança

par Alwar, Adjmir, Katelurode, Oudjin, Mundleysir, Bikoungaon, Bouchanpour, Adjuntah, Aurengabad, Almednaghur, Pouna, Tannah, dans l'île de Salsette, et enfin Bombay. Mais il arriva dans cette dernière ville épuisé. Il avait éprouvé des fatigues inouïes dans les plaines du Rajpoutanah; le thermomètre s'abaissait, la nuit, jusqu'à cinq degrés au-dessous de zéro, et montait, dans le jour, à quarante! L'air mortel de l'île de Salsette l'acheva. Il y contracta une affection de foie, à laquelle il succomba peu après son arrivée à Bombay.

Cette mort, annoncée dans tous les journaux de l'Inde, avec de grands témoignages de regrets, fut un deuil pour tous ceux qui avaient connu notre savant aimable compatriote. Il avait prévu l'issue de sa maladie, et avait demandé au docteur James Nicot qui le soignait, d'écrire à sa famille, et de faire graver sur son tombeau cette simple inscription: « Victor Jacquemont, né à Paris le 8 août 1801, » et mort à Bombay le 7 décembre 1832, après avoir voyagé » pendant trois ans et demi dans l'Inde. »

Reconnaissant des soins qui lui étaient prodigués, il répétait :

— Je suis bien ici, mais je serai mieux dans mon tombeau.

Vers cinq heures du soir, il dit à M. James Nicot :

— Je vais à présent prendre ma dernière boisson de vos mains et mourir.

A six heures il n'était plus !

Il est impossible de lire la correspondance laissée par Jacquemont, publiée par sa famille, sans éprouver le charme qui le fit l'ami de tous les Anglais qu'il rencontra dans l'Inde. Mais quand on connaît d'avance la fin de tant de travaux, de tant de confiance et de tant de courage, une tristesse involontaire se mêle à cette sympathie. Comment ne pas être ému, par exemple, en lisant cette lettre à son frère Porphyre, datée du 10 mai 1832. « Ah! qu'il sera charmant de nous retrouver tous ensemble, après tant d'années d'absence, et pour moi d'isolement! Quelles délices de dîner tous les trois, et mieux tous les quatre (il fait allusion à son autre frère) à notre petite table ronde, aux lumières, de manger du potage et de boire du vin rouge de France, et de ne bouger de là que pour aller dans ta chambre ou dans celle de notre père, laissant les autres chercher le plaisir hors de leur maison, et nous, restant dans la nôtre autour du feu, à nous conter les accidents de notre séparation! J'aurai mangé seul, et seul bu de l'eau pendant si longtemps! Quel plaisir de vivre dans une maison, après tant d'années passées en plein air, ou sous une toile légère perméable à la pluie, au vent, au soleil! Quel plaisir de coucher sur un matelas! La larme me vient à l'œil en pensant à ces joies. Si je me rappelle bien, cher ami, nous nous sommes embrassés la dernière fois sans pleurer, et c'était mieux comme cela; mais la première fois que nous nous embrasserons, nous laisserons nature faire à sa guise; et notre père, comme il sera heureux! surtout si nous sommes là tous trois près de lui! »

Ce rêve ne devait point se réaliser. Quelques mois après celui où Jacquemont l'écrivait, des étrangers recevaient son dernier soupir à Bombay. Il mourait à trente et un ans, au moment de recueillir la gloire, l'aisance et le repos, juste récompense de ses efforts.

Outre la *Correspondance de Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis* arrivée à la quatrième édition, on a publié son *Voyage dans l'Inde*, in-folio orné de planches, de coupes de terrain, de paysages et de portraits exécutés d'après les dessins originaux du voyageur: c'est là que l'on peut trouver le résultat de ses observations scientifiques; sa Correspondance fait connaître surtout son caractère.

Désireux de montrer son estime pour un homme trop tôt enlevé à l'étude de la nature, M. de Jussieu a établi, sous le nom de *Jacquemontia*, deux genres de plantes dont notre

voyageur avait apporté les échantillons : l'une, venant de l'Inde, tient à la tribu des Sénécioidées; l'autre, d'Amérique, à la famille des Convolvulacées.

#### SUR LES MOYENS DE SE RAPPELER

##### QUELS SONT LES MOIS DE 30 ET DE 31 JOURS.

Beaucoup de personnes ont de la peine à se rappeler quels sont les mois pleins et les mois caves, les mois de 31 jours et les mois de 30, dans les calendriers julien ou grégorien en usage chez tous les peuples de la chrétienté. Pour aider la mémoire, on a eu recours à des procédés mécaniques.

Après avoir fermé, par exemple, le second et le quatrième doigt de la main, on applique, dans ce système de doigts étendus et de doigts fermés, le nom du mois de mars au pouce, et les noms des mois suivants aux autres doigts, en revenant, bien entendu, au pouce avec le sixième mois, celui d'août. Dans ce dénombrement, tous les doigts longs ou ouverts correspondent à des mois de 31 jours; tous les doigts courts ou fermés correspondent aux mois de 30 jours, et à celui de février qui en a 28 ou 29.

Un moyen plus commode consiste à fermer la main. Les racines des quatre doigts contigus forment des parties saillantes; les intervalles, des creux. Si l'on compte alors les douze mois, en commençant par janvier, appliqué à la première partie saillante; continuant par février, appliqué au creux voisin, et ainsi de suite, on retrouvera que tous les longs mois ont correspondu aux saillies et les mois courts aux dépressions.

A défaut de ces méthodes mécaniques, les écoliers avaient

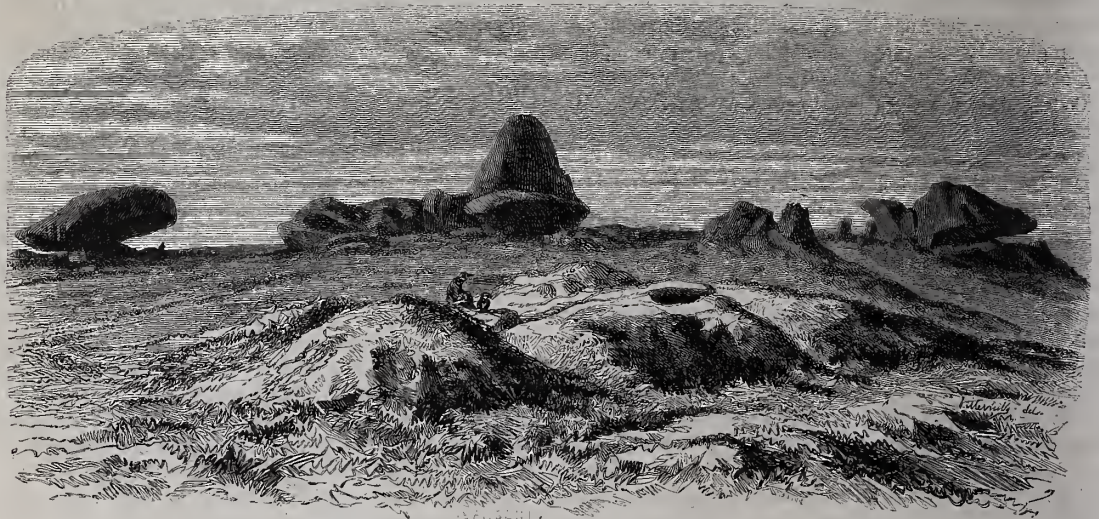
jadis recours, au collège, à de prétendus vers, semblables, au reste, à ceux qui sont contenus dans les ouvrages intitulés : *Racines grecques* et *Racines latines*. Voici ceux que Nollet nous a conservés et dont on faisait usage de son temps :

Trente jorus ont novembre,  
Juin, avril et septembre;  
De vingt-huit il en est un;  
Tous les autres ont trente-un.

#### LES PIERRES JOMATRES.

Voy., sur les Monuments druidiques, la Table décennale.

Dans les montagnes de la Creuse, en tirant vers le Bourbonnais et le pays de Combraille, au milieu du site le plus pauvre, le plus triste, le plus désert qui soit en France, le plus inconnu aux industriels et aux artistes, vous voudrez bien remarquer, si vous y passez jamais, une colline haute et nue, couronnée de quelques roches qui ne frapperaient guère votre attention sans l'avertissement que je vais vous donner. Gravissez cette colline; votre cheval vous portera, sans grand effort, jusqu'à son sommet; et là vous examinerez ces roches disposées dans un certain ordre mystérieux, et assises par masses énormes sur de moindres pierres, où elles se tiennent depuis une trentaine de siècles dans un équilibre inaltérable. Une seule s'est laissée choir sous les coups des premières populations chrétiennes, ou sous l'effort du vent d'hiver qui gronde avec persistance autour de ces collines dépouillées de leurs antiques forêts. Les chênes préphétiques ont à jamais disparu de cette contrée, et les drui-



Une Vue dans les montagnes de la Creuse.

desses n'y trouveraient plus un rameau de gui sacré pour parer l'hôtel d'Hésus.

Ces blocs posés comme des champignons gigantesques sur leur étroite base, ce sont les menhirs, les dolmens, les cromlechs des anciens Caulois, vestiges de temples cyclopéens d'où le culte de la force semblait bannir par principe le culte du beau; tables monstrueuses où les dieux barbares venaient se rassasier de chair humaine et s'enivrer du sang des victimes; autels effroyables où l'on égorgeait les prisonniers et les esclaves pour apaiser de farouches divinités. Des cuvettes et des cannelures creusées dans les angles de ces blocs semblent révéler leur abominable usage et avoir servi à faire couler le sang. Il y a un groupe plus formidable que les autres, qui enferme une étroite enceinte. C'était peut-être là le sanctuaire de l'oracle, la demeure mystérieuse du prêtre.

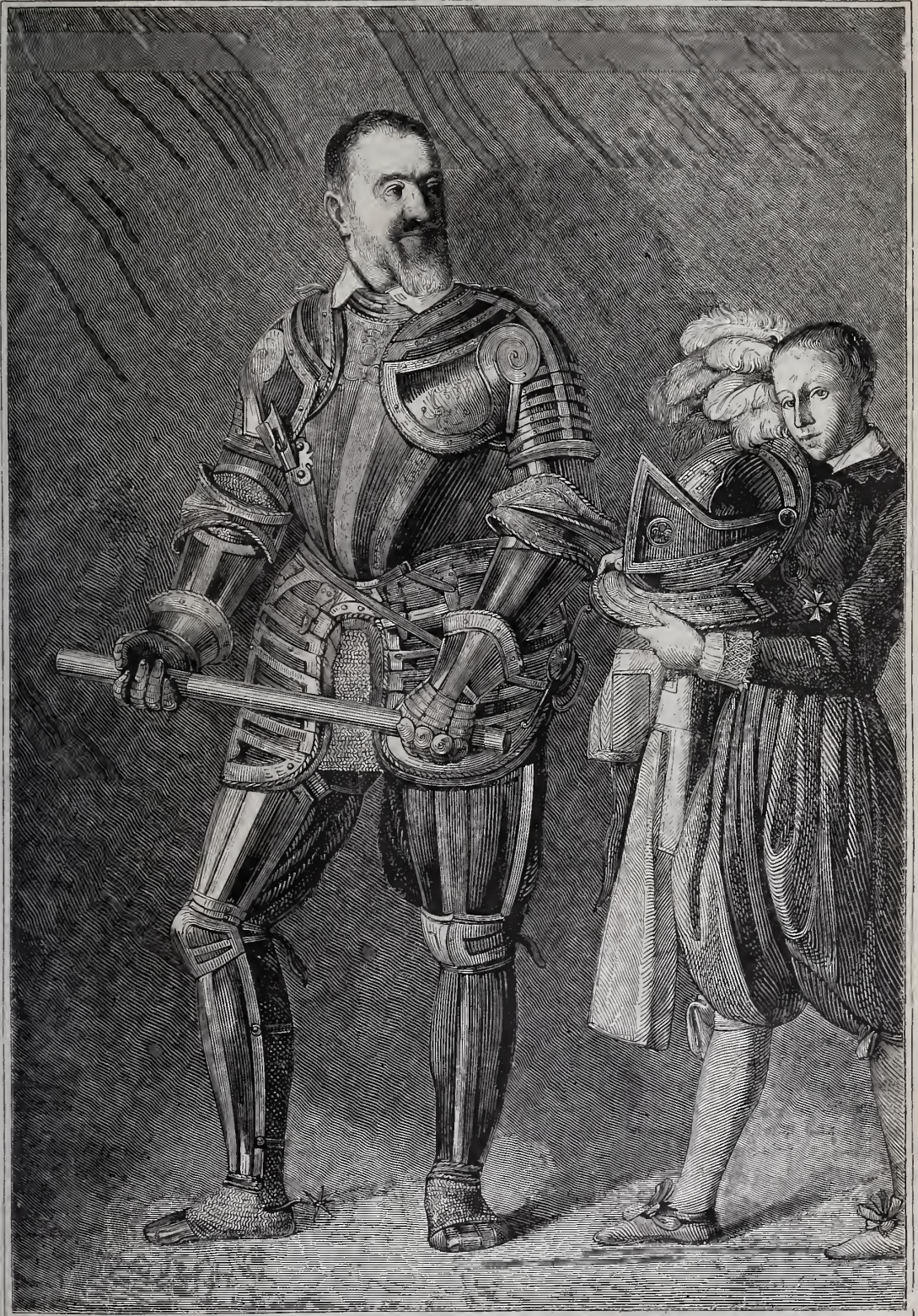
Aujourd'hui ce n'est, au premier coup d'œil, qu'un jeu de la nature, un de ces refuges que la rencontre de quelques roches offre au voyageur ou au pâtre. De longues herbes ont recouvert la trace des antiques bûchers, les jolies fleurs sauvages des terrains de bruyères enveloppent le socle de festines autels, et, à peu de distance, une petite fontaine froide comme la glace et d'un goût saumâtre, comme la plupart de celles du pays marchois, se cache sous des buissons rongés par la dent des boucs. Ce lieu sinistre, sans grandeur, sans beauté, mais rempli d'un sentiment d'abandon et de désolation, on l'appelle *les Pierres jomatres* (1).

(1) Jeanne.



ALOF DE VIGNACOURT,  
 GRAND-MAÎTRE DE L'ORDRE DE MALTE,  
 PAR MICHEL-ANGE DE CARAVAGE.

Voy., sur Michel-Ange de Caravage, la Table décennale.



BEST. HOYLEY & CO.

E.L. CHEVIGNARD, DEL.

Musée du Louvre. — Portrait d'Alof de Vignacourt, grand-maître de l'ordre de Malte, par Michel-Ange de Caravage.  
 — Dessin de Lechevallier-Chevignard.

Bellori et Baldinucci racontent que l'inquiet et orgueilleux Michel-Ange de Caravage (1), étant à Naples, où il avait été forcé de fuir à la suite d'une querelle, conçut l'ambition d'être décoré de la croix des chevaliers de Malte, que l'on accordait quelquefois aux hommes les plus considérables par leur mérite. Il s'embarqua donc pour Malte et se fit présenter au grand-maître de l'ordre, qui était alors un gentilhomme français, Alof de Vignacourt. Il fit deux portraits de ce haut dignitaire, l'un le représentant à pied et armé (c'est celui que reproduit notre gravure), l'autre assis et sans armes, dans le costume de grand-maître. Bellori dit que de son temps le premier de ces deux portraits était placé dans l'arsenal de Malte. Nous serions porté à croire que le palais de l'ordre devait plutôt avoir gardé celle des deux toiles où Vignacourt était figuré dans son costume de cérémonie. Quoi qu'il en soit, le beau portrait que possède le Musée du Louvre entra certainement en 1670 dans la collection du roi Louis XIV. On lit en effet dans le registre des bâtiments du roi pour cette année 1670, chapitre de la *Recepte*, date du 1<sup>er</sup> février : « Reçu du sieur de Bartillat 14,419 liv. 3 sols 6 den. pour » d'icelle deslivrer 14,300 aux sieurs Vinot et Hourseul pour le » paiement de sept bustes d'albâtre oriental de 2 pieds 9 pou- » ces de haut, représentant Jules Cezar, Auguste, Tibere, » Caligula, Homere, Ciceron et Quintus Herenieux (*sic*) ; de » six testes de marbre de 2 pieds, représentant Mitridatte, » Apollon, Antinoïs, Faustine, Junon et Picene, philosophe ; » d'un groupe de figures de bronze de 4 pieds de haut ou » environ représentant le Rapt des Sabines, et de huit ta- » bleaux, qui sont : une Vierge de Guide, une Magdelaine du » mesme Guide, un portraict d'un grand-maistre de Malte » fait par Michel Lange, un Sainct Sebastien du Guide, et » les quatre Evangelistes du Valentin en quatre tableaux ; et » 119 livres 3 sols 4 den. pour les taxations du trésorier : » 14,419 livres 3 sols 4 den. » Cette mention de notre belle peinture du Caravage est assurément un peu concise ; mais les inestimables registres des bâtiments ne se font pas toujours remarquer même par tant de détails et de précision ; le plus souvent nos recherches y aboutissent à des notes telles que celles-ci : « Du 16<sup>e</sup> mars 1671, au sienr de la » Feuille, pour 34 tableaux des meilleurs peintres d'Italie et » autres représentant plusieurs histoires, portraits et pay- » sages, 30,000 liv. Du 31<sup>e</sup> mars id., au sieur Jabach, pour » 401 tableaux et 5542 desseins de toutes les escolles des » meilleurs maîtres, 220,000 liv. » Or ces 401 tableaux du sieur Jabach sont simplement les chefs-d'œuvre du Corrège, du Titien et de Jules Romain que l'Europe nous envie.

Récemment on a placé le portrait d'Alof de Vignacourt dans le grand salon parmi les tableaux les plus renommés du Louvre. Il témoigne de la puissance de cet étrange et fougueux artiste dont la vie n'est que trop connue. On sait comment, après avoir préparé dans son enfance le plâtre pour les maçons et la colle pour les peintres à fresque, il parvint d'abord à faire quelques bons portraits. Une méchante affaire qu'il eut à Milan le contraignit à se réfugier à Venise, où il étudia le coloris du Gorgion, maître dont il était surtout épris. De là il se rendit à Rome, où la nécessité le fit entrer dans l'atelier du cavalier Joseph d'Arpinas, alors en renom à la cour pontificale. Frappé de la vigoureuse observation de la nature qui marquait les œuvres de ce fier apprenti, Joseph d'Arpinas lui fit peindre des tableaux de fleurs et de fruits ; mais Michel-Ange s'en lassa bien vite, et, visant plus haut, profita, dit Bellori, de l'occasion que lui offrait un peintre de grotesques nommé Prosper, pour sortir de l'atelier du Josépina, et disputer à son maître la gloire du pinceau. De ce moment date la révolution que le Caravage fit dans les arts, en appliquant à la peinture l'énergie et la brutalité de son tempérament. Professant un mépris systématique pour les

beautés pures et élevées de l'antique et de Raphaël, il ne voulut reconnaître d'autre guide, d'autre modèle, d'autre but que la nature la moins choisie, celle des tavernes, des Bohémiens et des places publiques. La vigueur presque sauvage de sa brosse et des effets qu'il recherchait, lui attirèrent les anathèmes des autres maîtres. Son orgueil ne fléchit pas ; aidé par la faveur du cardinal del Monte, puis des Crescentii, du marquis Giustiniani, des cardinaux Borghèse et Barberini, et d'autres patriciens romains, il arriva même à avoir sa part dans les grands travaux de Rome qui étaient distribués aux Carraches, au Dominiquin, à l'Albane et au Guide. Plus d'une fois, sans doute, le Caravage eut à souffrir le genre d'affront qui a valu à notre Louvre son importante composition de la Mort de la Vierge ; plus d'une église trouva que les saints personnages qu'il peignait étaient d'une physionomie et d'une expression par trop triviales pour attirer les respects des fidèles. Cependant, quand il l'a voulu, qui a mieux su contenir sa violence et le parti pris de la grossièreté ? Quoi de plus fier, quoi de plus noble que le portrait d'Alof de Vignacourt ? Quoi de plus délicat que la figure du jeune page qui porte le casque auprès du grand-maître armé ?

La licence de la vie de ce peintre capricieux et haineux dépassait encore celle de sa peinture. Négligé dans ses habits, dissipateur, insolent, on ne le voyait guère que l'épée au côté et trop souvent au poing. S'étant pris de querelle, à Rome, au jeu de paume, avec un de ses amis, il dégaina et tua ce jeune homme. Blessé lui-même, il s'enfuit précipitamment et sans argent. Il trouva d'abord asile auprès du duc D. Marzio Colonna, puis il vint à Naples où il eut ce désir de la croix de Malte, ce qui l'engagea à s'embarquer, comme nous l'avons dit, pour aller trouver le grand-maître. Ajoutons qu'Alof de Vignacourt fut si satisfait de ses deux portraits, qu'après lui avoir donné la croix, il lui ordonna d'exécuter pour l'église Saint-Jean la Décollation du saint ; et ce dernier chef-d'œuvre, joint au souvenir des portraits, valut au Caravage, de la part du grand-maître, une riche chaîne d'or et le don de deux esclaves pris parmi les prisonniers musulmans, que les chevaliers vainqueurs avaient le droit de vendre à leur profit.

Dargenville, et après lui Lépicié, ont motivé le voyage du Caravage à Malte sur des projets de vengeance que cet artiste avait conçus contre le Josépin. Depuis, tous les historiens ont répété cette hypothèse, sans considérer que jusque-là le Caravage n'avait guère observé si ces ennemis étaient plus nobles que lui pour entrer en rixe avec eux. S'il eût été animé contre son ancien maître de cette haine personnelle dont ne parlent point les anciens biographes, le Caravage n'eût point pris tant de précautions pour fuir une méchante affaire au pauvre Josépin. D'ailleurs qu'eût servi au Caravage pour ses projets de provocation ce titre de chevalier de Malte, puisqu'il ne pouvait plus rentrer dans Rome ? Le Caravage était aussi glorieux pour le moins qu'il était brutal ; il ne faut point chercher ailleurs le motif de cette traversée de Malte.

Pendant son séjour dans cette île, Caravage avait vécu dans l'abondance de tous les biens et tous les honneurs, et une nouvelle école avait commencé à s'y former autour de lui. Mais sa turbulence ne le laissa pas longtemps jouir de cette prospérité. Il se prit de querelle avec un chevalier de haute distinction. Le grand-maître s'offensa de cette impudence ; le Caravage, mis en prison, réussit à s'évader au milieu des plus grands dangers, échappa à toutes les recherches et aborda en Sicile. Il y peignit quelques grands tableaux à Syracuse, à Messine, à Palerme. Bientôt, ne se croyant plus en sûreté, il voulut rentrer à Naples pour attendre la grâce qui devait lui permettre de reparaitre à Rome, et en même temps pour faire sa paix avec le grand-maître auquel il envoya une Hérodiade ou demi-figure tenant la tête de saint Jean dans un bassin ; mais sa bonne fortune l'avait tout à fait abandonné : un jour qu'il se tenait sur la porte de

(1) Rappelons que le véritable nom de cet artiste était Michel-Angiolo Amerighi ou Morighi. Il était né à Caravaggio, bourgade du Milanais, déjà célèbre par la naissance de Polydore Caldara.

Hôtellerie « del Ciriglio, » il fut entouré par quelques hommes armés, qui le maltraitèrent et lui taillèrent le visage. Malgré les cruelles douleurs qu'il endurait, le Caravage monta, dès qu'il put, sur une felouque pour retourner à Rome où le rappelait le pardon du pape. Arrivé sur la plage, la garde espagnole, le prenant pour un autre cavalier qu'elle attendait, se saisit de lui et le jeta en prison. Dès que la méprise fut reconnue, on lui rendit la liberté, mais il était trop tard ; sa felouque et son bagage avaient disparu. Le cœur gonflé de tous les transports de la rage, il se traîna à pied le long du rivage jusqu'à Porto-Ercole par la plus forte chaleur d'un soleil d'été ; là une fièvre maligne le prit et l'emporta en quelques jours. C'était en 1609, il avait environ quarante ans. A Rome, où l'on attendait son retour, la nouvelle de cette triste mort, sur une rive déserte, produisit une émotion universelle. Le cavalier Marin, qui était de ses amis, lui fit une épitaphe.

Alof de Vignacourt, d'une maison très ancienne de Picardie, grand-croix et grand-hospitalier de France, avait succédé, le 10 février 1601, au grand-maître Garzez. Son mérite seul l'avait élevé à cette dignité. L'abbé Vertot dit « qu'il ne fut guère de magistère plus célèbre que le sien, qui dura vingt et un ans, et pendant lequel les galères de l'ordre s'emparent en Afrique de la ville de Mahomette, ravagent l'île de Lango, prennent et pillent Corinthe et Castel-Tornèze, le magasin de la Morée. » Vignacourt fit construire, en 1616, un magnifique aqueduc de quatre milles de long pour conduire de l'eau dans la nouvelle cité de Lavalette. Il mourut à la chasse d'un coup de soleil le 14 septembre 1622.

DES CURIOSITÉS  
DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A LONDRES EN 1851.

Voy. pag. 265, 303, 337.

ARMES A FEU.

L'Exposition universelle de Londres est un acte de paix et de concorde ; il n'est pas un des visiteurs qui n'y salue avec joie l'espoir de l'alliance future des nations. Les machines à vapeur qui font glisser si rapidement sur les mers les paquebots messagers ; les nombreux métiers qui filent les matières textiles récoltées de l'autre côté de l'Atlantique ; les produits végétaux exotiques dont la consommation est devenue un besoin aussi absolu que la consommation des productions indigènes ; tout démontre la nécessité de maintenir et même d'accroître les débouchés et les échanges pour maintenir à la même hauteur le travail et la production chez les diverses nations. On n'a pas voulu exclure cependant du palais de l'Industrie l'art terrible des batailles. On rencontre dans ses vastes galeries des engins destructeurs et des instruments de carnage. Souhaitons qu'un jour, en parlant de ces œuvres, on puisse dire que leur présence avait pour but seulement de confirmer le vieux principe : « Si tu veux la paix, sois prêt à la guerre. »

Il est peu de nations qui n'aient apporté leur contingent d'appareils destructeurs ; mais c'est au Zollverein qu'appartient la palme pour son canon de six en acier fondu, qui semble défendre fièrement l'entrée d'une des travées de la nef orientale ; c'est un modèle de fini et de perfection de main-d'œuvre. Il sort des ateliers de M. Krapp, manufacturier à Essen, dans les provinces rhénanes, et dont les aciers sont les plus renommés de l'univers : toutes les nations, même l'Angleterre, sont ses tributaires pour les aciers les plus fins, et cependant le prix en est incomparablement plus élevé que celui des aciers ordinaires. Quoique le magnifique canon exposé puisse être considéré tout aussi bien comme objet d'art

que comme une arme de guerre, il fait tressaillir d'aise tous les militaires ; chacun essaye de se rendre compte du nombre de coups que la pièce pourra supporter sans détérioration ; s'il faut en croire l'inventeur, ce nombre serait presque sans limites : ainsi la durée de cette pièce serait à peu près indéfinie ! Puisse-t-elle, en effet, durer toujours, en ne servant jamais !

On remarque aussi à l'Exposition d'Espagne un canon curieux, tout en fer forgé, qui a été fabriqué, dans une caverne des Pyrénées, par les soldats de don Carlos, lors de la dernière guerre que ce prince a soutenue en Espagne : c'est un effort de patience ; mais le prince qui n'aurait pas d'autres ressources de fabrication aurait grand-peine à fixer la victoire sous ses drapeaux.

En sus de son canon, le Zollverein a exposé beaucoup d'armes blanches. Le nom de *Solingen* se retrouve souvent et particulièrement sur une belle collection de modèles de tous les sabres adoptés dans les armées européennes, ainsi que sur des damas qui peuvent découper en tranches un canon de fusil avec une aisance qui fait frissonner.

Dans l'Exposition indienne, on remarque des canots en cuivre à gueules d'animaux ; cette contrée poétise toutes choses.

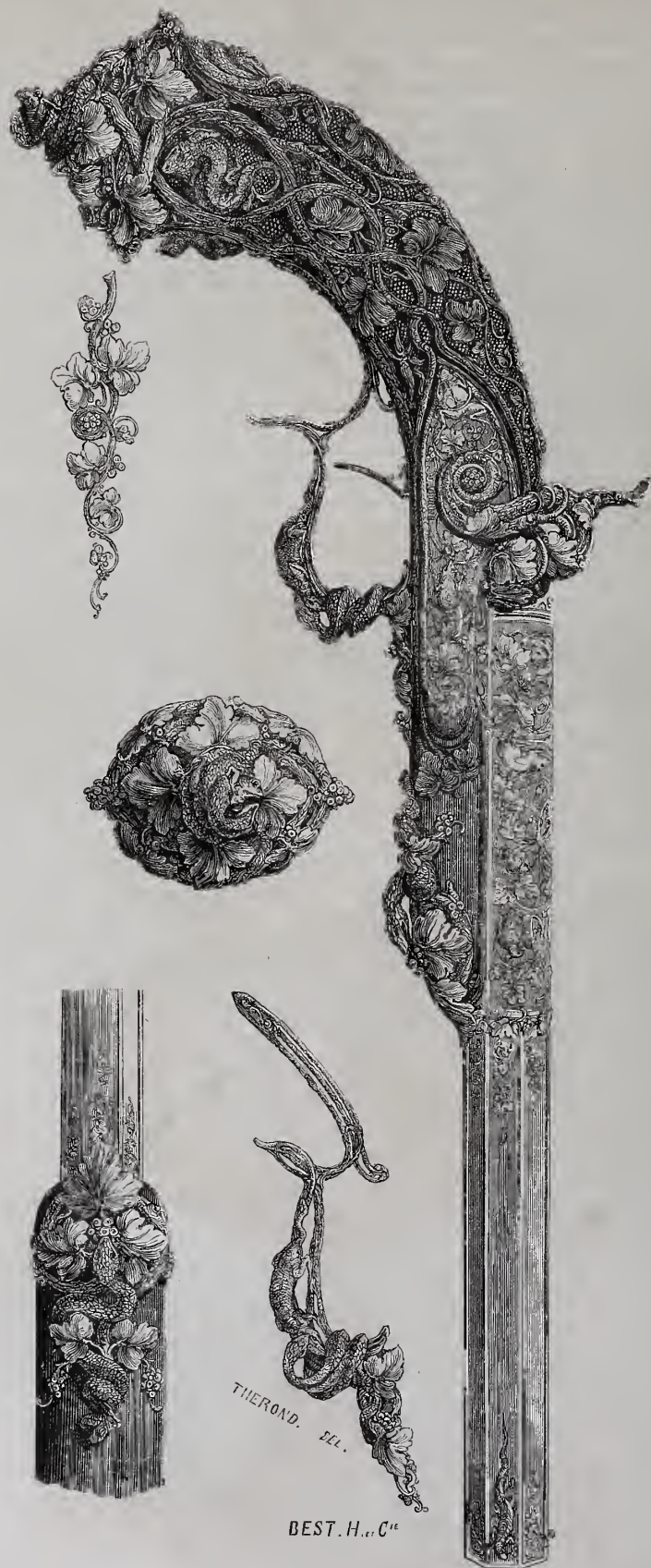
En Angleterre, tous les instruments de mort pour l'armée de terre et pour l'armée de mer sont réunis dans le coin ouest de la galerie du sud ; là, les amateurs de batailles peuvent s'en donner à cœur joie, tandis que les gens à mœurs pacifiques et industrielles préfèrent examiner un quartier tout voisin où sont exposés des canons et des espingoles d'un tout autre genre, dont la destination est de lancer contre les baleines le harpon du pêcheur. Cet appareil épargne à l'homme la lutte en quelque sorte corps à corps qui s'engageait jusqu'ici entre l'animal monstrueux et le hardi matelot.

Un canon d'un autre genre encore, et que l'on voit en France, est celui qui lance aux navires en perdition une corde de sauvetage ; voilà le seul canon bienfaiteur.

L'Exposition la plus considérable des armes à feu est celle des fusils et des pistolets, armes mixtes en quelque sorte, puisqu'elles ont aussi pour but la chasse et le soin de pourvoir à la sécurité personnelle du voyageur. Toutes les nations ont largement contribué à cette classe de produits ; on voit avec intérêt en Amérique un pistolet à six canons tournants qui tire six coups, et plusieurs fusils qui lancent une multitude de balles en un instant. Le génie américain fait appel au mécanicien même dans les batailles.

L'Exposition des armes à feu de France est fort belle ; elle se distingue autant par la bonté de ses produits, par leur justesse et leur solidité, que par le goût avec lequel les ornements accessoires s'y trouvent disposés. Les formes en sont gracieuses et appropriées cependant à l'usage auquel ces instruments sont destinés. Nous donnons pour exemple les pistolets de Gauvain dont la composition et la sculpture sont dus à M. Liénard, l'un de nos artistes industriels les plus féconds et les plus originaux.

La forme obligée d'un pistolet est assez ingrate ; l'artiste a su la recouvrir de motifs d'une si précieuse exécution qu'on oublie l'œuvre, et que l'on croit caresser de l'œil un charmant bijou. Tout se lie comme dans une capricieuse fantaisie, et pourtant aucun principe d'arquebuserie n'a été violé. La crosse d'ébène, malgré les délicates incrustations de fer ciselé en ronde bosse, s'adapte on ne peut mieux à la main, que rien ne blesse et qui ne perd rien de sa sûreté. Le serpent et le lézard, capricieusement enlacés à la sous-garde, tracent une ligne parfaitement convenable à l'agencement des doigts qui doivent supporter l'arme et faire jouer la batterie. Le chien, sans que ses conditions d'aplomb soient faussées, est gracieusement contourné. Effacez ces ondulations, ces légères feuilles de houblon et de vigne si bien découpées, les grappes, les yeux de grenouilles, de serpents ou de lézards, qui dissimulent si heureusement les têtes de vis et de



Exposition universelle de Londres. — Pistolet par M. Gauvain. — Dessin de Thérond.



Exposition universelle de Londres. — La Coupe par M. Lautz. — Dessin de Théron.

cious, il restera une arme précieuse, d'une justesse et d'une solidité éprouvées, et d'une portée effrayante.

En contraste avec le canon en acier fondu du Zollverein, l'Exposition offre à la curiosité les pistolets microscopiques de la Suisse, placés dans la galerie centrale du Sud, auprès de l'amphithéâtre érigé au coin du transept. Ils ne paraissent pas avoir plus de 1 centimètre et demi de longueur, et leur grosseur n'atteint pas celle du tuyau d'une très-petite plume de corbeau. Ils sont complets dans leur exécution, et l'on assure qu'avec une capsule et une balle convenable, ils peuvent tirer. Certes, ce n'est point une arme de guerre, mais c'est un spécimen intéressant de la sûreté de main, de la justesse de coup d'œil nécessaire à un horloger pour la parfaite exécution des pièces délicates et ténues qui entrent dans la composition des petites montres. Ces pistolets sont, en effet, l'œuvre d'un horloger, et tout auprès, on aperçoit un porte-crayon dont la tête renferme une petite montre qui marche, et marche bien, dit-on, durant trente-six heures, sans être remontée.

#### COUPE EN IVOIRE DE LAUTZ.

Cette coupe est une véritable pièce de maître, telle qu'en exécutaient les laborieux artistes d'autrefois, faisant, dégrossissant, ébauchant, terminant tout eux-mêmes, fiers et heureux quand, au bout de deux ou trois ans de travail assidu, ils produisaient enfin au jour le chef-d'œuvre qui leur conférait la maîtrise.

Le sujet représenté sur cette œuvre délicate est un combat de Charlemagne contre les Saxons. C'est une réminiscence d'un tableau d'Offenbach, une véritable bataille de géants !... On s'y tue, on hurle, on déchire ; le milieu de la composition, où un groupe de guerriers se dispute un drapeau, est d'une fougue remarquable ; les physionomies sont variées et expressives, les détails d'un fini précieux, d'une vérité historique. Les chevaux sont d'un beau caractère et d'un bon mouvement ; les grands chiens, à pelage long et frisé, mordent bien et sont ardents à la prise ; plusieurs figures s'enlèvent les unes sur les autres ; la première, en ronde bosse, avec beaucoup de netteté, et pourtant sans sécheresse. Une figure remarquable d'élégance de dessin, de vigueur et de pose, est celle du jeune homme à tête nue, qui tient une fronde.

Lautz est un exposant français. C'est à Paris qu'il travaille ; il est venu s'y perfectionner au contact habituel de cette civilisation fine, spirituelle, et sévère pour les moindres fautes contre la délicatesse et le goût.

#### CE QUE C'EST QU'UN OEUË.

Troisième article. — Voy. p. 157, 246.

On pourrait dire, à la rigueur, que, dès que la poule a pondu son œuf, le poulet est né. Ce n'est pas une naissance apparente, mais c'est une naissance réelle. En effet, le petit animal, si simples que soient les organes qu'il possède à ce moment, vit déjà par lui-même et peut continuer le développement de son existence sans aucun secours ultérieur de la part de sa mère. Seulement, dans l'état de délicatesse qui le caractérise alors, incapable de produire par sa respiration une quantité de chaleur suffisante, la température ordinaire de l'atmosphère est trop peu élevée pour lui ; il y demeurerait engourdi comme les animaux adultes dans les grands froids, et il faut par conséquent, pour que le travail de son organisation continue, le placer dans un air convenablement échauffé. L'incubation n'est donc pas un acte absolument nécessaire, et l'on peut y suppléer en plaçant le petit poulet une fois pondu dans une enceinte maintenue, par un moyen artificiel quelconque, fût-ce une veilleuse, à une température égale à celle que fournit une

poule qui couve. C'est une industrie que connaissaient déjà les anciens Égyptiens, et qui permet de produire des poulets, sans aucun embarras, en aussi grande quantité que l'on veut, à peu près comme s'il s'agissait d'un objet de manufacture : on en fait une sorte de cuisson en grand dans un four ou plutôt dans une étuve. Réaumur, qui s'est beaucoup occupé du rétablissement de cette industrie, a déterminé le 32° degré de son thermomètre, qui équivaut au 40° du centigrade, comme le plus convenable à la perfection de l'opération. Néanmoins elle peut s'accomplir à des températures très rapprochées de celle-ci, avec plus de lenteur si la température s'abaisse, avec plus d'activité si elle s'élève. Mais au-dessous de 38° et au-dessus de 42°, l'animal se trouve placé dans des conditions qui ne lui conviennent pas et il devient incapable d'accomplir son développement.

Non seulement le petit poulet a besoin dans son œuf d'une température convenable, mais il a besoin d'un bon air, et cela se conçoit, puisque, pour vivre, il faut nécessairement qu'il respire et qu'il transpire, et que sa coquille n'empêche ni l'air nouveau de pénétrer jusqu'à lui, ni l'acide carbonique venant de sa respiration, ni l'humidité surabondante, de se dégager. Aussi les œufs soumis à l'incubation dans un appareil fermé où l'air ne se renouvelle pas, ne donnent-ils aucun résultat, parce que les animaux qu'ils contiennent périssent bientôt asphyxiés.

En un mot, on peut prendre une idée très-exacte de la condition de l'œuf pendant la période de l'incubation, en se représentant tout simplement que la coquille de l'œuf, par suite des pores nombreux qui la traversent, est une cage dans laquelle est enfermé un petit oiseau qui ne demande pas qu'on lui fournisse de la nourriture, puisque sa mère en a mis suffisamment dans l'intérieur de sa cage, mais qui a besoin qu'on le tienne au chaud et qu'on lui donne de l'air. Aussi, pourvu que ces deux conditions soient remplies, peut-on sans inconvénient faire, pour ainsi dire, un trou dans la cage et regarder par là comment se comporte le petit animal, et quels sont les changements qu'il se met à opérer dans le système de ses organes. On ouvre un œuf avec précaution par le gros bout, jusqu'à ce que le disque prolifère, qui n'est autre chose que l'animal dans son premier âge, soit à découvert ; puis on met cet œuf dans de l'eau tiède entretenue à la température de 40°, et l'on regarde avec une forte loupe ou un microscope les phénomènes qui commencent aussitôt à se produire, sous l'influence du principe vital auquel viennent d'être soumis ces atomes de matière.

Pour un esprit méditatif, c'est là un des plus grands spectacles qu'il y ait au monde. « Au silence qui règne dans l'espace, dit éloquemment M. Serres dans un de ses mémoires d'embryogénie, qui se douterait que de grandes masses comme les planètes se meuvent avec une rapidité que l'imagination humaine a peine à concevoir ? Qui se douterait qu'elles se meuvent avec une précision si rigoureuse que le calcul en détermine invariablement les oscillations ? Le mouvement générateur du règne animal est tout aussi silencieux, quoique renfermé dans des limites si étroites qu'elles échappent à la vue des hommes : c'est l'infini des cieux, mais en sens inverse ! »

Un des principes les plus dignes d'attention de l'organisation des animaux, mais auquel nous sommes trop habitués pour y prendre garde, c'est la symétrie des appareils : en coupant un animal en deux on obtient deux moitiés exactement semblables. Cette régularité est frappante. Mais la manière dont la nature y arrive et que l'étude des premières périodes de la vie met à découvert l'est encore davantage : à l'origine, l'animal se partage non pas seulement en deux moitiés semblables, composées en partie d'organes coupés en deux, comme la tête ou l'estomac ; il se partage en deux moitiés complètes chacune en soi, composées uniquement d'organes distincts l'un de l'autre, comme le sont dans l'animal adulte la jambe droite et la jambe gauche, l'œil droit et

l'œil gauche. Ce sont ces moitiés primitives formées à part dans un premier temps, qui, marchant l'une vers l'autre dans un second temps, se rapprochent, s'engagent, se greffent l'une sur l'autre par les points qui viennent à se toucher, et donnent cet assemblage si caractéristique d'organes doubles semblables sur les lignes latérales du corps, et d'organes uniques formés de deux moitiés symétriques sur la ligne médiane.

Cette loi remarquable, due aux observations de M. Serres, est virtuellement comprise dans les premières évolutions de l'organisation, et c'est ce qui rend ces premières évolutions si importantes. Dès la sixième heure de l'incubation, on distingue un premier travail qui consiste dans le soulèvement du disque prolifère au-dessus de la masse de jaune, par suite de la sécrétion d'une petite quantité de liquide entre ces deux parties. Ce disque, qui n'est autre que l'animal encore informe, et qui, par ses transformations, doit donner les divers organismes, acquiert ainsi une demi-indépendance. A la neuvième heure on y observe un autre changement : de transparent qu'il était jusque là, il devient opaque ; c'est la suite d'une variation dans son tissu. En effet, en l'enlevant avec précaution à la douzième heure, on voit qu'il se divise alors en deux membranes, une membrane extérieure séreuse, qui demeure transparente, et une membrane intérieure muqueuse qui est opaque. La membrane intermédiaire, la membrane vasculaire, ne se manifeste que plus tard. Comme la membrane muqueuse est plus grande que la membrane séreuse qui lui est superposée, elle la dépasse, forme tout autour un liséré blanc opaque qui va en s'élargissant de plus en plus, et que l'on nomme l'aire opaque, par opposition à la partie centrale, qu'on nomme l'aire transparente.

En même temps que ces changements dans l'organisation même de la substance se produisent, on en remarque d'autres dans la forme. Le disque augmente pour ainsi dire à vue d'œil. A la troisième heure, il n'avait guère que 3 millimètres de diamètre ; à la sixième, il en a 7 à 8 ; et à la douzième, il en a de 11 à 12. De plus, sa forme a sensiblement changé : de circulaire, elle est devenue d'abord ovale, puis elle a pris une figure piriforme.

Enfin, le jaune lui-même, subissant dans les alentours du disque prolifère l'influence du principe vital qui s'y exerce, dessine tout autour un sillon circulaire blanchâtre, que l'on désigne sous le nom de *halon*, et dans lequel afflue un liquide particulier destiné sans aucun doute à l'alimentation des organismes dans les conditions transitoires qui leur sont propres.

Tel est le travail préparatoire, travail qui s'accomplit par un simple mouvement de molécule à molécule, puisqu'il n'y a pas encore d'organes définis, et auquel s'appliquent les matériaux antérieurement réunis à la périphérie du jaune, à partir du disque prolifère ; car on voit disparaître pendant cette période un petit cercle de globules blanchâtres très distincts des globules ordinaires du jaune, et qui existait précisément au-dessous du disque.

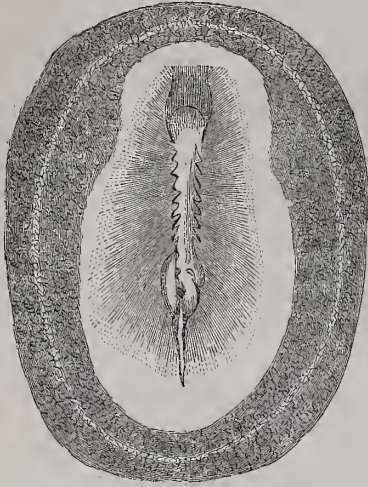
C'est à la quinzième heure que l'on observe les commencements d'une transformation plus marquée. La surface du disque, qui est demeurée jusqu'alors parfaitement lisse, présente, à ce moment, deux lignes parallèles très-rapprochées, situées à droite et à gauche du centre, et égales à peu près à la moitié du diamètre. C'est ce qu'Harvey nommait les premières flammes de l'embryon. Ce sont en effet les premières métamorphoses causées par cette flamme invisible qu'on appelle la vie. Pendant les quinze premières heures, il n'y a qu'une modification lente dans le tissu du disque jointe à une extension de sa périphérie ; mais voici les changements de forme qui commencent. Qu'est-ce que ces deux lignes ? En tirant le disque avec délicatesse par ses parties latérales au moyen d'une aiguille, on voit les lignes disparaître pour reparaître dès qu'on abandonne de nouveau le disque à son

élasticité naturelle : ces lignes ne sont donc que deux plis formés par le froncement de la membrane de part et d'autre du centre. Ce froncement de la membrane continue et les lignes finissent, à la vingtième heure, par s'étendre du haut en bas du disque, en le divisant ainsi en deux poches aplaties séparées l'une de l'autre par l'intervalle demeuré entre les deux lignes ; c'est-à-dire qu'il se forme une sorte de bande diamétrale qui dans sa partie supérieure vient se perdre dans l'extrémité de l'ovale du disque comme dans un petit renflement demi-circulaire.

Cette bande diamétrale surmontée par ce petit renflement est ce qui a causé le plus d'illusion aux anatomistes jusqu'aux belles observations de M. Serres. En effet, la membrane transparente demeurant appliquée sur la membrane opaque, sur toute l'étendue de cette bande, tandis qu'à droite et à gauche les deux poches qui commencent à se former se soulèvent et se remplissent de liquide, il s'ensuit que la bande prend exactement l'apparence d'un cordon blanc renflé dans sa partie supérieure, partageant en deux le disque et tranchant sur son ensemble par sa blancheur et sa netteté. On est donc induit à lui donner une importance qu'elle n'a réellement pas. Malpighi la regardait comme l'embryon primitif ; Haller et Boërhaave y voyaient un animalcule immobilisé au centre du disque prolifère ; Dollinger, Pander et beaucoup d'autres, en faisaient la moelle épinière. Mais M. Serres, en détachant le disque pour le placer sur une lame de verre, a parfaitement montré que la couleur blanche et opaque de cette bande n'est qu'une illusion ; car, tout au contraire, elle prend la couleur du fond sur lequel on l'applique, rouge si ce fond est rouge, bleu s'il est bleu, et par conséquent blanche et opaque, lorsque le fond, comme celui sur lequel elle repose dans l'œuf et qui se montre à travers, est blanc et opaque. Ainsi cette ligne centrale, loin d'être le point de départ des organismes, est au contraire un champ libre vers lequel les organes formés à droite et à gauche dans les poches dont il vient d'être question, viennent converger pour se rapprocher et s'unir en un tout symétrique.

Par conséquent les organes, au lieu de se développer en partant d'un axe organique central sur lequel il n'aurait eu quelque sorte qu'à se ramifier, se développent au contraire à distance de l'axe, par moitiés symétriques indépendantes qui opèrent postérieurement leur jonction sur cette ligne. C'est la suite d'une des lois les plus générales de l'organogénie, que M. Serres a désignée sous le nom de loi centripète, par opposition à la loi centrifuge qui régnait avant lui, et d'après laquelle les organes se seraient au contraire formés en allant du centre à la circonférence. Cette grande loi, qui préside aux phénomènes les plus importants de l'organogénie, a été poussée, dans le principe, par ses contradicteurs, à des conséquences qu'elle n'a pas et qu'elle ne saurait avoir : on voulait qu'il s'ensuivît que les parties placées à la périphérie du corps se produisissent les premières, la peau, les membres, etc., et successivement à partir de la circonférence jusqu'aux parties centrales. C'était l'attaquer par l'absurde, mais aussi c'était lui donner un sens qu'elle n'a pas. Elle ne s'applique pas à l'ordre de successivité des divers appareils, mais à l'ordre de formation de chaque appareil en particulier. Ainsi, en considérant le poulet, on ne voit pas apparaître à l'origine l'axe cérébro-spinal, mais deux moitiés de cet axe qui ne se réunissent que postérieurement ; en second lieu, se produisent à droite et à gauche les deux moitiés du crâne et du rachis ; en troisième lieu, les deux moitiés de l'appareil de la circulation primitive ; en quatrième et cinquième lieu les deux moitiés de l'appareil digestif et de l'appareil cutané. Voilà le procédé réel de la nature, et l'on en trouve la preuve non-seulement dans l'observation directe, si délicate qu'elle soit, mais dans une multitude de monstruosité qui ne sont en quelque sorte que des temps d'arrêt, devenus définitifs, dans les appareils en voie de formation.

On voit de là toute l'importance de ces deux poches longitudinales primitives, nommées si justement les sacs germinateurs, car c'est là, en quelque sorte, que germent les organes. « Ce sont, dit M. Serres, des réceptacles où la matière



Embryon de poulet de la 35<sup>e</sup> heure. — Face dorsale.

organique semble s'élaborer une dernière fois, pour s'imprégner des propriétés qui caractérisent les appareils organiques des embranchements du règne animal, des classes, des familles, des genres et des espèces : ce sont les capsules de la vie embryonnaire animale. » En effet, on ne peut douter que ce disque allongé, encore si peu organisé, se développant non par une circulation vasculaire, mais par une simple circulation d'imbibition, ne soit déjà le véritable siège de la vie, en un mot l'animal lui-même dans une première phase de son existence, à peu près comme la chenille qui n'est qu'une première phase du papillon; et aussi faut-il remarquer qu'il existe un grand nombre d'animaux dans lesquels l'anatomie la plus scrupuleuse ne peut distinguer ni nerfs, ni veines, ni appareils définis d'aucune sorte, et qui présentent ainsi d'une manière permanente une condition organique tout à fait semblable à celle dont le disque prolifère nous offre le type durant les 24 premières heures de son existence.

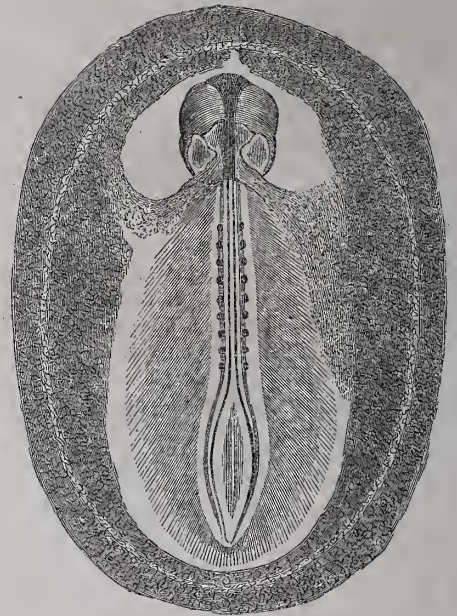
En observant les sacs germinateurs vers la vingt-quatrième heure, on voit s'y opérer un travail remarquable : les molécules qui y flottent commencent à se porter avec ensemble de la périphérie vers la ligne centrale, et s'y groupent en y dessinant deux lignes ondulées qui se rejoignent dans la partie supérieure du disque, au-dessus du point où s'interrompt la bande médiane. Cette accumulation se précise de plus en plus, et dès la vingt-huitième heure on peut distinguer nettement les éléments du système cérébro-spinal placés symétriquement des deux côtés de la ligne médiane.

Mais à mesure que ces organes divers se développent, en produisant une saillie de plus en plus prononcée au-dessus de la masse du jaune, le besoin d'une protection spéciale se fait sentir. Ce n'est point assez de ces nombreuses enveloppes qui avaient été réunies au-dessus de l'animal dès l'origine. La nature se prépare à l'ensevelir dans une sorte de poche des plus délicates remplie d'un liquide destiné à la fois à protéger et à lubrifier les organes. C'est ce que l'on nomme la poche de l'amnios. Dans ce but, en même temps que les molécules organiques se portent de la circonférence des sacs germinateurs vers la ligne médiane, les sacs germinateurs se divisent en deux par un simple affaissement sur leur diamètre longitudinal, et la moitié située près de la circonférence du disque commence à se gonfler et à se distendre en se relevant graduellement par-dessus la moitié centrale; de telle sorte que ce relèvement s'effectuant simultanément

sur tout le pourtour du disque, le système d'organes contenu dans la partie des sacs germinateurs demeurée en place finit par être entièrement recouvert, sauf une petite portion circulaire demeurée libre au point central.

C'est alors que, les sacs germinateurs étant ainsi garantis et munis de tous côtés par des appareils essentiels, les trois lames constitutives des trois grands systèmes organiques commencent à se témoigner plus distinctement qu'elles ne l'avaient encore fait, dans l'intérieur de chacun de ces sacs. La période préparatoire est terminée dans son ensemble, et la carrière s'ouvre à la production des organes définitifs : c'est le feuillet séreux, du travail duquel nous avons déjà entrevu les préludes dans la concentration des organes cérébro-spinaux, qui entre le premier en action; le feuillet vasculaire lui succède; et en troisième lieu, le feuillet muqueux. « Remarquez, dit le célèbre anatomiste que nous avons tant de fois cité, qu'il existe deux sacs embryonnaires, l'un à droite, l'autre à gauche; qu'il y a par conséquent en présence l'un de l'autre, deux feuillets séreux, deux feuillets vasculaires et deux feuillets muqueux. D'où il suit, que par son feuillet séreux chaque sac embryonnaire produira la moitié de l'axe cérébro-spinal, la moitié du rachis, du crâne, de la face; que par son feuillet vasculaire, il donnera naissance à la moitié des vaisseaux sanguins et à la moitié du cœur, l'une provenant du sac embryonnaire droit, l'autre du sac embryonnaire gauche; d'où il suit enfin, que, par le feuillet muqueux, chaque sac fournira la moitié du canal intestinal et la moitié de chacune de ses dépendances. Tout cela se tient, se suit, se commande; la dualité primitive des organismes devient ainsi une des nécessités inévitables du plan général de la création. »

Mais, si déterminée que soit cette dualité primitive des organismes, il n'est pas moins sensible (par la similitude même des parties qui, bien que construites séparément, se construisent sur un plan identique), que ces parties sont sous l'influence d'un même et unique principe, qui n'est autre



Embryon de poulet de la 40<sup>e</sup> heure. — Face abdominale.

que la force vivante et spirituelle de l'animal; et si ce principe se témoigne ainsi lorsque les parties sont encore divisées, il se témoigne encore bien plus clairement lorsqu'il rapproche l'une de l'autre ces mêmes parties, et que finalement il les réunit en un seul organe.



## ANGES DU SOMMEIL.



Composition et dessin de Staal.

Quelles funestes pensées l'esprit du mal pouvait-il donc souffler à ces deux enfants endormis ? Qui sait ? peut-être quelque inspiration de jalousie ou d'orgueil ; peut-être quelque projet de mensonge dont tous deux poursuivaient l'exécution imaginaire !

Combien de fois les tentations ont pris ainsi la forme du rêve pour tendre leurs pièges ! La raison engourdie se trouve alors sans force pour discuter notre résolution ; l'acte s'accomplit sans que nous en ayons la responsabilité ; nos mauvais instincts semblent s'essayer dans les limbes du sommeil afin de nous accoutumer à leurs manifestations. Ils offrent aux yeux de l'âme mille images folles ou coupables dont ils lui ôtent ainsi le premier étonnement et la première répugnance.

L'âme se réveille encore possédée de ses rêves ; elle cherche à se les rappeler, et se trouble involontairement à ces souvenirs. Heureuse quand les anges gardiens ont pu accourir à temps pour interrompre le voyage de l'imagination à travers l'extravagance ou le mal.

Mais si leur vol n'a point été assez rapide, Dieu n'a-t-il pas mis, au dehors et au dedans de nous, des gardiens dont la voix ne cesse de se faire entendre ? Pour qui regarde sérieusement le monde, n'y a-t-il pas, sur tous les sommets et dans toutes les vallées, des *avertisseurs* providentiels ? Quel fait, éclatant ou vulgaire, n'a sa signification ? Quelle destinée ne renferme une leçon fructueuse ? La vie entière est un grand chœur qui nous instruit et nous conseille ; le tout est de savoir écouter.

Et quand l'enseignement du dehors ne nous semble point assez certain, n'avons-nous en nous-même aucun ami qui nous éclaire? Est-ce donc une fiction que cette voix intérieure commune à tous les temps, à toutes les nations, à toutes les contrées, qui applaudit celui qui se dévoue ou protège, qui maudit celui qui persécute ou trahit? N'y a-t-il point parmi les hommes de grandes lois morales qui règlent la marche de leurs sentiments comme les lois physiques règlent le mouvement des corps, et desquelles on ne peut dévier, pour les premiers sans la souffrance, pour les seconds sans le chaos?

Si Dieu n'avait mis en nous l'instinct de ces doubles lois, il nous eût rendus impropres à la vie matérielle ou à la vie sociale. L'esprit humain n'a pas été fait moins certainement pour percevoir les vérités générales sans lesquelles l'association mortelle ne saurait exister, que nos sens pour percevoir les faits physiques sans la connaissance desquels notre existence deviendrait impossible. Il faut que la raison comprenne comme l'œil voit, que le cœur obéisse à l'amour comme le corps obéit à la pesanteur.

Ce double enseignement qui nous vient du monde extérieur et du monde intérieur n'est donc que la condition même de notre conservation. Tout ce qui nous rappelle la véritable destination de notre nature est la voix d'un ange gardien, puisque c'est l'avertissement d'obéir à la règle d'existence établie par Dieu lui-même.

## LES RENCONTRES DE FRIEDLIN.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 361.

Deux heures après, Friedlin, toujours enchaîné, était couché sur l'herbe d'une clairière; autour de lui brillèrent des feux à demi éteints près desquels veillaient quelques soldats. Quant au chef ennemi, il était rentré dans la hutte qui lui servait de tente et où Étienne l'avait suivi.

Tant qu'on avait pu le voir, le prisonnier avait opposé aux regards insultants, une froideur dédaigneuse; mais dès qu'il se trouva livré à lui-même et caché par la nuit, il s'abandonna sans contrainte à toute l'amertume de ses émotions.

Bien qu'il connût assez Mac-Dall pour n'espérer aucune merci, si se fût résigné à la mort cruelle qui lui était préparée, si cette mort eût été d'avance vengée par quelque lutte héroïque; mais périr misérablement dans une embûche sans avoir même tiré l'épée! subir un supplice obscur infligé par des vainqueurs de hasard! tomber enfin inutilement pour les siens et pour sa gloire comme un imprudent qu'on méprise ou qu'on raille! A cette pensée son cœur se gonflait de désespoir. Il fouillait la nuit d'un œil éperdu, comme pour y découvrir quelque voie de salut; il prêtait l'oreille à la brise, espérant qu'elle lui apporterait un bruit de délivrance! mais la brise continuait à agiter les chênes de la forêt du même souffle monotone, et la nuit à offrir de toutes parts ses inextricables ténèbres!

Friedlin sentit que toute chance était perdue; il se coucha la face contre terre dans un sombre découragement et attendit son sort.

La lune avait déjà accompli la moitié de sa course; les feux du campement ne jetaient plus qu'une vague lueur, les sentinelles s'étaient assoupies; une voix qui semblait sortir de terre appela Friedlin.

Il se releva à demi et aperçut à quelques pas l'homme de la roche perdue couché comme lui sur la mousse.

— Que mon fils ne fasse aucun mouvement qui puisse indiquer que je lui parle! dit le solitaire; il y va de sa vie.

— M'apportez-vous donc le moyen de la sauver? demanda le Saxon à voix basse.

— Étends la main et cherche près de toi, répondit Étienne. Friedlin fit ce qui lui était ordonné et rencontra un poignard. Il eut peine à retenir une exclamation de joie.

— Prends garde! interrompit vivement le solitaire, débarrasse-toi sans bruit de tes liens, gagne en rampant le fourré que tu as à ta droite; je prendrai ta place et les soldats à demi endormis ne s'apercevront point du changement.

Le Saxon exécuta le tout avec tant de promptitude et d'adresse qu'il n'éveilla aucun soupçon et que quelques instants après il se glissait au milieu des halliers. Il continua à se traîner sur les mains et les genoux jusqu'à ce qu'il eût atteint la futaie dont l'ombre épaisse devait le cacher. Se redressant alors lentement, il gagna d'arbre en arbre la lisière du bois, trouva une gorge de montagnes et s'y précipita.

Le passage de la captivité à la liberté avait été si rapide que Friedlin marcha quelque temps sans avoir une pleine conscience du changement apporté à sa situation. Il courait à travers les ravins et les foulées sans autre pensée que de s'éloigner du campement de Mac-Dall. Les bruyères, les rochers et le torrents passaient devant lui comme des visions; sans qu'il cherchât à les reconnaître. Enfin, l'haleine lui manqua et il fut forcé de s'arrêter.

Retournant alors les yeux en arrière, il vit que la forêt de chênes avait disparu dans la nuit et il commença à sentir la joie de sa délivrance; mais trop de dangers le menaçaient encore pour qu'il pût s'y arrêter longtemps. On ne pouvait tarder à découvrir sa fuite, et la troupe entière de Mac-Dall allait se lancer à sa poursuite! en supposant même qu'il lui échappât, comment se défendrait-il, sans autre arme que son poignard, contre les bêtes fauves qui peuplaient la montagne? Quels moyens de trouver sa route? Où prendrait-il la nourriture dont il commençait à sentir le besoin? Qui remplacerait le vêtement dont les soldats ennemis l'avaient dépouillé? Ces réflexions calmèrent bien vite son premier transport; il regarda autour de lui avec anxiété, et se remit en marche plus lentement.

A chaque minute les hurlements des loups le faisaient tressaillir; le bruit des sources qu'il entendait sourdre dans les fissures lui semblaient un murmure de voix, l'ombre des bouleaux prenait à ses yeux la forme d'un soldat en embuscade, et il s'arrêtait saisi jusqu'à ce qu'il eût reconnu son erreur.

Il arriva ainsi aux bords d'un torrent qui coulait profondément encaissé dans un lit de roches. Friedlin cherchait à découvrir un gué, en sondant les eaux noires qui grondaient à ses pieds, quand il distingua derrière lui un bruit de pas.

Cette fois ce n'était point une illusion. On entendait rouler les cailloux sous une marche régulière et une ombre parut au haut du sentier!

Le Saxon avait devant lui le torrent, à droite et à gauche des rochers infranchissables; toute tentative de fuite était inutile. Il saisit son poignard, se jeta dans l'ombre, et attendit.

Celui qui s'approchait portait un arc sur l'épaule et paraissait chargé d'une proie qui allourdissait sa marche. Friedlin, frappé d'un souvenir subit, avança la tête, pour le reconnaître; le chasseur l'aperçut et s'arrêta.

— Qui va là? demanda-t-il brusquement.

— Quelqu'un dont Nadok a promis d'être le serviteur, répliqua le fugitif en s'avancant avec résolution.

Bien qu'il fût à pied et presque nu, Nadok le reconnut à la lueur de la lune. Friedlin raconta rapidement ce qui lui était arrivé, et le chasseur jeta brusquement à terre le daim qu'il portait sur ses épaules.

— Par ma vie! j'arrive à point, dit-il, car vous couriez au-devant de ceux qui vous cherchent; je les ai rencontrés là-bas, près des grands frênes, qui passaient le torrent à sa

source; vite suivez-moi et gagnons les grands pins; peut-être pourrez-vous encore leur échapper.

A ces mots, et sans s'occuper davantage de la riche proie qu'il abandonnait, il rebroussa chemin, suivi du Saxon, et s'élança vers les gorges de la montagne, franchissant les brèches et escaladant les pentes les plus escarpées.

Bientôt ils entendirent au-dessous d'eux les cris d'appel des soldats qui fouillaient les sentiers et ils aperçurent la lueur de leurs armes dans la nuit. Nadok, son arc dans la main gauche et une flèche posée sur la corde, continuait à s'avancer par les ravines, prêt à percer le premier qui tenterait de les arrêter au passage. A plusieurs reprises ils se crurent découverts, revinrent sur leurs pas afin de dérouter l'ennemi et firent de longs détours pour l'éviter.

La pluie qui commença vers le milieu de la nuit, ralentit les poursuites et leur permit enfin de respirer.

Mais Friedlin n'échappait à un péril que pour tomber dans un autre. Échauffé par la marche et presque sans vêtements, il se sentit bientôt saisi par cette pluie glacée, il suivait en grelottant le chasseur qui l'encourageait en vain; son pas se ralentit, ses dents claquaient, un nuage couvrit ses yeux qui voyaient tourbillonner les collines. Nadok inquiet regarda autour de lui, et de la main indiqua un toit de chaume qui se dressait au fond d'une petite allée obscure.

— Mon maître trouverait là un abri, dit-il; mais peut-être y trouverait-il aussi la trahison; Mac-Dall ne refuserait rien à qui lui ramènerait un tel prisonnier; et qui oserait se confier à un paysan comme Stomar?

— Non, répliqua vivement Friedlin; va frapper à sa demeure, et avertis-le que celui qui a retiré son chariot de la grande ravine lui demande aide et protection.

Nadok obéit et revint bientôt avec le paysan et un autre compagnon dans lequel Friedlin reconnut le berger Lorient.

Tous deux accouraient avec de grandes démonstrations de joie. Ils soulevèrent le fugitif qui s'était allié sur la bryère, le prirent dans leurs bras et l'apportèrent jusqu'à la cabane presque évanoui; puis ils s'empressèrent de raviver le feu. Stomar apporta un pain de seigle et Lorient un fromage fabriqué du lait de ses brebis. Le Saxon réchauffé mangea ce qui lui était offert. Ses forces un instant abattues se ranimèrent, et, en apprenant qu'il se trouvait à une petite distance du château de Sigor, il se releva en demandant à Nadok de le conduire.

Le fermier courut aussitôt chercher son meilleur cheval sur lequel il fit monter le chef, Lorient couvrit ses épaules nues d'une grande peau de brebis, et tous deux, se joignant au chasseur, marchèrent en avant pour lui montrer et éclairer sa route.

Le soleil dorait les cieux lorsqu'ils arrivèrent ainsi au domaine de Sigor.

Ils rencontrèrent à la porte du château le vieux seigneur qui, averti par Étienne du danger que courait son neveu dans la montagne, accourait à son aide avec ses vassaux armés.

Le jeune guerrier se jeta dans ses bras et lui raconta en peu de mots comment il s'était échappé. Sigor voulut récompenser ceux qui avaient assuré le salut de son neveu; mais tous refusèrent en déclarant qu'ils n'avaient fait que payer une dette, et comme, même après leur départ, Friedlin les accompagnait de ses remerciements :

— Que mon fils ne s'étonne point de ce qu'ils ont fait, reprit l'homme de la roche perdue, quiconque sème les bienfaits, récoltera les bénédictions; l'homme n'est point plus méchant que la bête fauve et celle-ci reconnaît la main dont elle a reçu la nourriture. Si ces trois malheureux ont quitté leur proie, leur maison et leur troupeau pour assurer ton salut, ce n'est point parce que tu es Friedlin le brave et le fort, mais c'est parce que tous trois se sont rappelés que tu étais Friedlin le bienfaisant.

## VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Extrait du Journal inédit de M. E. Deville.

LA VILLE DE CUZCO. — SES ANTIQUITÉS. — LA VALLÉE SANTA-ANNA. — LA COCA ET LE VILLAGE D'ELCHARATE. — RIO UCAYALE. — MISSION DE SARAGAEN.

La ville de Cuzco, ancienne capitale de l'empire des Incas, est située à 11 320 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Nous visitâmes les maisons des principaux conquistadores, entre autres celles de Pizarro et de Cristoval de Castille, et une autre maison dont il ne restait plus que les tourelles; on nous dit qu'elle avait été la résidence de Garcilasso de la Vega. Nous vîmes également, dans la rue del Triunfo, les ruines du palais de l'Inca Pachmentec, qui monta sur le trône vers l'an 1424. C'est généralement ce palais que l'on montre comme ayant été celui des vierges du Soleil. Toutes ces constructions sont remarquables en ce qu'elles sont en pierres sèches taillées en angles, de manière à s'enchaîner les unes dans les autres.

On voit aussi, sur une colline au nord de la ville, les ruines de la fameuse forteresse de Cuzco ou la *Sacsahuana*; c'est encore aujourd'hui l'un des plus beaux monuments de l'ancienne puissance des Incas. Ce fort avait une forme ovale et était formé de trois murs d'enceinte qui opposaient aux ennemis une vingtaine d'angles saillants. La chronique espagnole dit que les Indiens se défendirent dans cette forteresse avec un tel courage, que les chrétiens ne s'en seraient jamais emparés, si saint Jacques ne fût venu en personne combattre avec eux.

On conserve sur les murs, à l'entrée de la ville, les portraits peints de quelques princes Incas. Ils ont sur la tête un cercle d'or surmonté de deux plumes de mandou ou autruche d'Amérique; puis, de chaque côté de la tête, un autre cercle, également en or, descend et vient encadrer toute l'oreille. Leur vêtement est une chemise sans manches ayant en haut et en bas des ornements en or. Ce costume est encore aujourd'hui en usage chez les Indiens infidèles, mais les ornements en or sont remplacés par des dessins. Celui des cholas, ou femmes de sang mêlé, rappelle un peu la saya de Lima; seulement, au lieu d'être en soie, c'est un gros jupon en laine de couleur verte, rouge ou bleue, à petits plis, dessinant entièrement la taille; elles portent sur la tête tantôt un large chapeau en laine, tantôt une large pièce de laine d'alpaca couvrant les épaules. La population de Cuzco est, du reste, composée presque entièrement d'Indiens et d'Indiennes, et c'est à cause de cela que l'on ne voit, même parmi les personnes de la classe supérieure, que peu de gens blancs: ils sont en général de couleur cuivrée très-claire.

Trois belles places s'étendent au milieu de la ville de Cuzco; sur l'une d'elles se tient, trois fois par semaine, un marché où se pressent une grande quantité d'Indiens, offrant toute espèce de marchandises en vente. On y remarque surtout de fort jolis ouvrages en laine de vigognes, de lamas et d'alpacas.

Dans son ensemble, Cuzco, malgré son aspect triste et désert, est encore une grande et belle cité.

... Le 21 juillet tout est prêt pour notre départ. Les quinze soldats qui doivent nous accompagner, choisis par le préfet, sont sous les ordres de M. le capitaine de frégate Carrasco, auquel se joint un jeune lieutenant de vaisseau, M. Bizerra.

Suivant la coutume, nos soldats ne marchent pas sans leurs femmes et leurs enfants; aussi notre caravane se composait-elle en tout d'une trentaine de personnes. Une fois hors de la ville, nous entrâmes dans des chemins étroits et tortueux. Dans ces défilés nous ouvrons la marche; M. Carrasco nous suit; après lui viennent les soldats avec armes, bagages, femmes et enfants; enfin un autre officier se tient à l'arrière-garde. Ces précautions nous donnent à penser que l'on n'a qu'une très-faible confiance dans nos soldats: plus loin nous

aurons l'occasion de voir que nos craintes n'étaient malheureusement que trop bien fondées.

... Notre première marche nous conduisit à la petite ville de l'Urubamba, située dans un ravin et arrosée par les sources de la rivière de l'Ucayale ou Urubamba, Vilcomayo, Vilcanota, Yucay, etc.

Le lendemain nous passâmes par une route qui suit la rivière et dont l'aspect est des plus agréables. Nous atteignîmes ainsi Olliantay-Tambo, village qui se recommande au souvenir par l'ensemble considérable de ses ruines indiennes et par la tradition sur Olliantay, prince du sang impérial des Incas. Ce prince vivait il y a sept cents ans : il

construisit une forteresse dont on voit encore les restes. On rapporte qu'Olliantay, emporté par une grande passion pour une des vierges du Soleil, parvint à s'introduire dans le palais sacré, et fut arrêté au moment où il allait parler à celle qu'il aimait ; il fut amené devant l'Inca qui, en faveur de son origine, lui sauva la vie, mais lui fit infliger un humiliant châtimement sur la place publique de Cuzco. Olliantay se retira alors dans la montagne, ne songeant plus qu'à se venger de l'insulte qu'il avait reçue. Il resta plusieurs années à surveiller et à ordonner d'immenses travaux de fortifications, sous prétexte de se défendre contre ses ennemis, et il dissimula sa haine pour l'Inca en affectant pour lui une grande



Inca, d'après une ancienne peinture murale, à l'entrée de la ville de Cuzco. — Dessin de Freeman, d'après M. Deville.

soumission et paraissant ne plus se souvenir de l'offense mortelle qui lui dévorait le cœur. Enfin, se croyant assez fort, il leva l'étendard de la révolte et se déclara indépendant. Plusieurs combats eurent lieu, et l'Inca avait abandonné la pensée de poursuivre plus longtemps son puissant ennemi, lorsqu'un de ses généraux lui proposa de vaincre Olliantay par la ruse, à la condition qu'il lui serait accordé d'épouser une des filles enfermées dans le temple du Soleil. L'empereur lui en fit la promesse, et mit comme condition que le corps d'Olliantay lui serait rapporté vivant ou mort. Ce général, qui était lié depuis son enfance avec Olliantay, vint le trouver, et se prétendit poursuivi par la cour de Cuzco pour le

même délit que lui. Il demanda à son ancien ami un asile afin d'échapper à cette persécution. Olliantay, qui ne soupçonnait aucune trahison, lui donna le commandement de ses troupes pendant une absence qu'il était obligé de faire. Il y avait en ce moment un prisonnier dans l'une des tours de la forteresse ; le général alla le trouver et lui promit la liberté s'il parvenait au Cuzco, et s'il pouvait porter à l'Inca le papier qu'il lui remettrait avant d'être repris. Il lui brisa ses fers. Quand il fut à une certaine distance, il le fit poursuivre. Mais le prisonnier, qui avait de l'avance, parvint au Cuzco et s'acquitta de sa mission, laquelle annonçait à l'empereur l'époque du retour d'Olliantay, et quels étaient les moyens

de pénétrer au centre de la forteresse. A l'époque fixée, l'Inca envoya ses soldats, et pendant la nuit le général entra chez Olliantay, l'attacha et le livra.

Le lendemain de notre arrivée, nous visitâmes une espèce d'autel taillé dans le roc, et qui servait, dit-on, aux sacrifices humains. Pour y atteindre on est obligé de se hisser sur des marches très-escarpées. Nous vîmes tracé sur l'une des pierres de cet autel le nom d'un de nos compatriotes, botaniste distingué, M. Claude Gay. Nous allâmes ensuite voir un endroit connu sous le nom de Piedra-Causada. La tradition rapporte que les Indiens chargés d'apporter cette pierre d'une très-grande distance, s'étant trouvés trop fatigués,

avaient répandu des larmes de sang, et qu'il leur avait été impossible d'aller plus loin. Nous vîmes aussi un grand nombre de décombres, parmi lesquels on remarquait trois ou quatre petites huttes taillées dans la pierre et n'ayant pas plus d'un mètre de haut; elles étaient sans doute destinées à abriter des bergers ou des soldats.

Le 24 nous partîmes d'Olliantay. Le chemin que nous primes ne suivait plus la rivière; il s'éloignait de la vallée de l'Urubamba pour s'engager dans les montagnes. Nous traversâmes de magnifiques forêts que nous quittions ensuite pour rencontrer une végétation moins active, mais cependant encore fort belle, et sur les arbustes desquels voltigeaient de



Indiens Conibos (Ucayale).— Dessin de Freenan, d'après M. Deville.

jolis oiseaux mouches. Parmi ceux que je tuai, se trouvaient trois espèces fort rares et une nouvelle que M. Bourcier a dédiée à M. de Castelnau. Je pris un plaisir extrême à regarder ces petits oiseaux et à étudier leurs mouvements. Ils vont bourdonnant autour des fleurs d'une espèce de solanée très-commune en cet endroit, et apparemment leur asile favori. Différentes espèces viennent s'y réunir et former un agréable mélange de couleur et d'harmonie que l'œil saisit, mais que le pinceau le plus exercé ne peut rendre qu'imparfaitement. Ces formes sveltes, ces mouvements si vifs, cette petite taille, feraient presque douter de l'existence réelle de ces êtres en miniature.

Nous laissâmes bientôt les régions boisées pour escalader une chaîne transversale de la grande Cordillère, dont le sommet est toujours couvert de neige. Puis nous descendîmes en traversant des régions dont la végétation était magnifique, et où nous retrouvions les beaux palmiers, les belles fougères, les lianes qui, par la manière dont elles s'enlacent, donnent un aspect tout particulier aux forêts des tropiques.

Nous atteignîmes enfin les bords de la rivière; nous étions alors dans la magnifique vallée de Santa-Anna, célèbre aujourd'hui par ses belles et grandes cultures de coca; nous descendîmes à l'hacienda de Uira, appartenant à M. Miota, afin d'étudier les cultures de cette intéressante plante que

nous apercevions pour la première fois. Cet arbuste, dont le nom scientifique est *Erythroxylon coca* (Lamarck), et qui était autrefois particulier à quelques cantons du Pérou, est aujourd'hui fort répandu dans toutes les provinces méridionales par les soins que les Indiens mettent à le cultiver. C'est un arbrisseau assez faible qui atteint la hauteur d'un mètre à deux; sa feuille est lisse, d'un beau vert, et environ de 40 à 50 centimètres de long; sa fleur est blanche, et son fruit petit et rouge. Les Indiens portent constamment avec eux un sac de ces précieuses feuilles dans leurs excursions; ils ont l'habitude de la mâcher, mêlée avec une petite portion de chaux qu'ils nomment *mambi*. Cette plante leur tient lieu de toute nourriture aussi longtemps qu'ils en ont, et quelque travail qu'ils fassent. L'expérience a fait voir, du reste, que cette feuille mâchée rend les Indiens plus vigoureux, et qu'ils s'affaiblissent lorsqu'elle leur manque. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cuzco et dans le Yungas de Lapaz. Il s'en fait un commerce considérable, les Indiens ne pouvant travailler sans cet aliment.

M. d'Ulloa est persuadé que la coca est absolument la même plante que celle qui est en usage dans les Indes orientales, et qui est connue sous le nom de *bétel*. « Il n'y a, dit-il, aucune différence ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni même dans l'usage qu'on en fait. » (Ulloa, voyage au Pérou, liv. VI, ch. 3.)

C'est à l'hacienda d'Uira que nos craintes relativement à nos soldats furent tristement justifiées. Malgré la précaution qu'avait eue M. Carrasco de les faire garder, plusieurs trouvèrent moyen de partir, emmenant avec eux femmes et enfants; de ce moment, nous fûmes certains que les autres suivraient tous la même route, ce qui ne tarda pas à avoir lieu. La personne qui vint nous annoncer cette fâcheuse nouvelle apprit aussi à M. Carrasco que le sergent avait, dans sa fuite, emporté son habit de grande tenue et ses épaulettes, ce qui jeta le commandant dans une grande colère, sans lui donner cependant l'idée de faire courir après le voleur: il eût craint que son coureur ne revint pas.

Le 28, nous arrivâmes au village d'Écharaté, après avoir passé devant de vastes plantations de manioc, de cannes, de cocas, de cacaoiers, de cocotiers, etc. Mes compagnons s'arrêtèrent quelques heures chez l'alcade, pendant que j'allai porter une lettre chez un riche planteur des environs, M. Corvacho, qui nous offrit l'hospitalité la plus cordiale. Nous trouvâmes chez lui deux Français, M. Leroux, qui était son administrateur, et M. de Saint-Cricq. Pendant les quelques jours que nous restâmes à Écharaté, M. de Castelnau avait envoyé à la mission de Cocabambilla la lettre que l'évêque de Cuzco lui avait donnée pour les deux missionnaires franciscains de cet endroit, afin de les avertir qu'ils eussent à se tenir prêts à descendre avec nous dans la fameuse pampa del Sacramento.

Ces deux prêtres vinrent à l'hacienda; mais l'un d'eux, Fray Pablo, homme grand et sec, s'excusa en alléguant des occupations sérieuses et la nécessité de remplir sa mission spirituelle vis-à-vis les Indiens. Du reste, il nous offrit pour guide un homme de confiance qui connaissait parfaitement toutes les langues de la Pampa. L'autre, Fray Ramon Bousquet, était un vieillard de quatre-vingts ans, à tête vénérable, et dont le visage exprimait une très-grande bienveillance. Il nous dit qu'ayant reçu l'ordre de son supérieur il était prêt à partir.

Le 10 août, nous quittâmes Écharaté, emmenant avec nous M. de Saint-Cricq. Une très-jolie route nous conduisit à la mission de Cocabambilla, que nous quittâmes aussitôt afin de nous diriger sur le point de notre embarquement situé à Chouaris, sur les bords de l'Urubamba. Nous trouvâmes tout en mouvement dans cet endroit; les deux moines y étaient déjà; l'un était venu par curiosité, l'autre pour diriger les travaux.

Les charpentiers étaient activement occupés à terminer

les radeaux et les canots; en un instant le port fut encombré par la plupart des gens de la mission qui nous avaient suivis, par nos bagages, nos mules, nos armes et une vingtaine d'indiens Campos ou Antes, qui attirèrent notre attention.

Les Campos, qui passent pour anthropophages, ont conservé le costume du temps des Incas; ils portent une chevelure longue et flottante sur les épaules, et coupée carrément sur le front; ils ont le visage bariolé de différentes lignes de roucou et de génipapo, ce qui leur donne un aspect des plus sauvages et des plus hideux. Ils ont, de plus, le corps entièrement enduit d'huile de coco mêlée au roucou, et comme si cette couleur ne suffisait pas, ils se suspendent au cartilage du nez une pièce d'argent arrondie et convexe, qui leur tombe sur la lèvre inférieure. Quelquefois les mains et les pieds sont entièrement rouges ou noirs. Ils ont tous des cordelles de coton attachées aux poignets et aux chevilles, et portent aussi pour ornement, au-dessus de leur longue robe, des colliers composés de différents fruits secs mêlés à des plumes d'oiseaux brillants et à des becs de toucans. Les femmes ont autour du corps une pièce de toile semblable à celle de leur robe qu'elles teignent également de différentes couleurs.

Le 13, M. Carrasco, qui avait été chargé de la direction des travaux, vint nous avertir que tout était prêt. N'ayant plus de soldats, dix hommes avaient été engagés; parmi eux se trouvait un nommé Anturo qui nous avait été recommandé par Fray Pablo; d'après son engagement, il devait nous suivre jusqu'à la mission de Sarayacu, sur l'Ucayale.

Le 14 au matin, un autel fut improvisé. Le père Ramond Bousquet nous fit entendre la messe et bénit nos embarcations. Notre petite flottille se composait de quatre canots et deux balsas (voy., sur les balsas, 1846, p. 380); l'expédition, en tout, était d'une trentaine de personnes, y compris dix Indiens Antes que nous avions engagés comme guides et comme rameurs. Nous quittâmes sur le midi le port de Chouaris pour commencer notre navigation sur le rio Santa-Anna ou Urubamba, qui prend le nom d'Ucayale, après sa jonction avec le rio Tambo.

Les premiers jours, nous ne pûmes faire que quelques lieues, ayant eu à passer plusieurs rapides auxquels nous échappâmes sans danger (voy., sur les rapides, la Table des dix premières années.)

Le 17, nous étions à une dizaine de lieues, au plus, du port de Chouaris, et déjà nos provisions commençaient à nous manquer. Les tentes avaient été dressées, ce qui donnait à notre petit camp un aspect véritablement sauvage. Au milieu de cette solitude, nos hommes étaient rangés d'un côté; d'un autre, était un groupe d'indiens, les uns couchés, les autres accroupis auprès d'un feu entretenu par les vents, pendant que plusieurs faisaient une petite cahute en branches de palmiers, afin de s'abriter contre l'orage qui grondait au loin. Quant à moi, balancé dans mon hamac, j'admirais le spectacle du coucher du soleil. En vain l'œil de l'Européen cherche ici cette lumière qui accompagne les belles soirées de sa patrie. En Amérique, le soleil cède subitement son empire à la nuit; à l'instant les objets éloignés s'épanouissent, et les plus rapprochés disparaissent. Lorsque le voyageur n'est pas prévenu de la cause des phénomènes qui frappent alors ses regards, le premier sentiment qu'il éprouve est celui de la crainte; mais l'étonnement qui succède fait bientôt place à l'admiration.... Le lendemain, à l'heure du départ, les Indiens avaient disparu; nous ne savions s'ils nous avaient quittés, ou bien s'ils étaient allés seulement chercher des provisions. Dans cette dernière hypothèse, nous attendîmes jusqu'à dix heures; à cette heure seulement quelques-uns s'étaient montrés; nous fîmes charger les canots, espérant pendant ce temps que les autres viendraient; mais à la demie ne voyant rien venir, nous partîmes, Florentino et moi; nous primes la rame, lui pour faire l'office de prouène, moi

celui de rameur, service dont je m'acquittai fort mal, n'étant nullement habitué à ce genre d'exercice d'autant plus incommode que l'on est obligé de se tenir sur ses genoux. Nous nous arrêtâmes, après huit heures de fatigues, au milieu d'une succession de rapides, à la plage de Curibine. Le soir, nous fîmes, chacun à notre tour, des factions; pendant la mienne, j'eus l'occasion de retirer des armes et différents bagages que nos engagés avaient cachés dans le bois, et que je rapportai au camp. Malgré tout, le lendemain trois hommes avaient encore disparu : alors le découragement commença à s'emparer de nous. M. d'Osery disait que nous allions recommencer le naufrage de la Méduse. M. Carrasco, de son côté, voulait abandonner l'expédition, et nous engageait à retourner tous au Cuzco. Ce n'était nullement l'avis de M. de Castelnau; en conséquence il nous réunit en conseil, et nous posa les questions suivantes : — L'expédition peut-elle continuer ainsi ? — A l'unanimité, non. — Est-elle possible avec un nouveau plan de route ? — Quelques-uns dirent oui ; d'autres dirent non. Parmi ces derniers étaient MM. Carrasco et d'Osery. M. de Castelnau était convenu à l'avance, avec M. d'Osery, de le renvoyer à Lima avec la plus grande partie des objets et instruments qu'il était obligé d'abandonner. Il devait venir nous retrouver sur la rivière des Amazones ou sur l'un des points les plus rapprochés de Sarayacu. M. de Castelnau lui donna un mot au crayon pour le chargé d'affaires de France à Lima, en lui laissant nos papiers, nos collections d'histoire naturelle, nos instruments, etc. Nous fîmes nos adieux à notre compagnon, nous l'embrassâmes avec effusion ; le lieutenant Angulo retournait aussi avec lui ; nous les perdîmes bientôt de vue.

Quant à nous, nous résolûmes de nous abandonner à la volonté de Dieu, et à la bonne foi des Antes qui nous accompagnaient. Il ne nous restait pour ainsi dire plus de provisions ; quelques morceaux de biscuits et plusieurs bâtons de chocolat devaient être notre seule nourriture pour longtemps.

Tous les jours nous eûmes à franchir des cascades et des rapides ; souvent nos pirogues chavirèrent, mais nous n'eûmes aucun accident grave à déplorer ; quelquefois nous débarquions sur la rive et nous avançions à pied en escaladant les rochers et en aidant le père Ramond qui, toujours gai et bienveillant, nous soutint plus d'une fois par son courage et ses discours. Au fur et à mesure que nous avançions, les cascades devenaient de plus en plus redoutables. Il fallait des prodiges d'adresse pour franchir ces cataractes multipliées sans nous briser contre les rochers. Déjà plusieurs jours s'étaient passés en pénibles efforts contre ces obstacles sans cesse renaissants, quand nous arrivâmes à la plus dangereuse et à l'une des plus grandes, celle de *Sentoliqui* ; elle est composée de deux grands sauts, et pour franchir le second il fallait traverser la rivière : nous nous dirigeâmes vers la rive droite, obligés tantôt de traîner les embarcations sur les pierres, tantôt de nous lancer dans un courant rapide et furieux dont l'écume bouillonnante venait nous couvrir comme pour nous reprocher notre audace. Nos Indiens mesuraient sans cesse, de leur regard de tigre, la distance qui nous séparait du danger.

Un moment notre canot fut pour ainsi dire emporté, mais les efforts de nos Indiens mêlés aux nôtres, nous firent dépasser le milieu du courant et nous fîmes sauvés. Le danger rend égoïste : nous fîmes à peine attention à des cris poussés près de nous par un de nos Indiens qui nous montrait du doigt le canot dans lequel était le vénérable frère Ramond Bousquet. La pirogue luttait contre la furie des flots. Nous vîmes cette lutte avec une horrible anxiété, ne pouvant y porter remède ; un moment nous la crûmes sauvée ; mais, vain espoir ! tout était malheureusement perdu. Elle filait avec une rapidité incroyable au milieu du gouffre. Les Péruviens et les Indiens se jetèrent hors du canot pour échapper à la nage. Le pauvre prêtre resta seul à dire la prière

des agonisants ; puis sa voix se perdit au milieu du murmure des eaux. Nous aidâmes de notre mieux ses compagnons à revenir au rivage, et nous dûmes repartir immédiatement, à cause du manque absolu de provisions, sans même pouvoir chercher le corps du pauvre frère et lui rendre les derniers devoirs.

Il ne nous restait plus que des bananes vertes. Nous arrivâmes bientôt à une autre cascade plus vaste que toutes les précédentes, et formée de trois sauts successifs. M. de Castelnau et moi nous primes le chemin de terre ; mais nous vîmes bientôt que nous avions fort mal choisi. Arrivés à une certaine hauteur, il ne nous fut plus possible d'avancer, la roche étant tout à fait à pic, et nous ne pouvions rétrograder n'ayant plus d'embarcations en arrière. Fort heureusement Florentino, malgré de grandes difficultés, parvint, aidé de quelques Indiens, à amener un canot au bas de la roche où nous étions. Toute difficulté n'était pas vaincue : il fallut se cramponner aux roches glissantes et sauter en arrière dans l'embarcation pendant qu'elle était retenue.

A la fin de cette dernière et dangereuse passe, la rivière se trouve encaissée entre des roches d'une grande hauteur qui s'élèvent perpendiculairement et au-dessus desquelles règne une végétation luxuriante. On y voit de magnifiques fougères arborescentes, des palmiers, des lianes de toute espèce ; puis, au-dessous de tous ces arbres, du haut des rochers, tombe, sous forme de vapeur, une pluie d'une finesse extrême qui, mêlée aux rayons du soleil, réfléchit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

C'est dans cet endroit que finissent les grandes cascades de l'Urubamba ; il ne reste plus au delà que quelques petits rapides ; le dernier que nous passâmes fut celui de Tonquine. Ensuite vinrent se dérouler devant nous les immenses plaines de la Pampa del Sacramento. De ce point à Écharaté il y a environ 60 lieues. Le baromètre indiquait une différence de 21 millimètres, ce qui donnerait une pente d'environ 279<sup>m</sup>,64 pour la distance entière ou près de 4<sup>m</sup>,659 par lieue. La vallée d'Écharaté doit avoir pour hauteur au-dessus du niveau de la mer 667<sup>m</sup>,2, et au bas des chutes 387<sup>m</sup>,66.

Dans la pampa del Sacramento, la rivière s'élargit, et les yeux se reposent au calme de ses eaux. La végétation est aussi plus active et plus belle. Des arbres de différentes grandeurs couvrent les bords de la rivière, la variété de leurs feuillages et de leurs rameaux est égale à celle de leurs couleurs ; des lianes se suspendent à leurs branches. Une quantité prodigieuse d'animaux de toutes sortes habitent ces bois charmants. On doit s'imaginer aisément ce qu'une halte dans ces contrées désertes, au bord d'une rivière inexploree, éveille de curiosité. De nombreux sujets d'étude s'offrirent à nos observations. Là étaient des singes de différentes espèces, voltigeant par troupes d'un arbre à l'autre, les mères portant leurs petits sur leur dos avec cent grimaces et cent gestes ridicules. Plus loin, sur les belles plages qui bordent la rivière, des hérons de toutes tailles et de toutes couleurs pêchaient au soleil ; quelques-uns se distinguaient par leur blancheur éclatante ; plus loin encore, on voyait de belles grues caurales qui, craintives comme le cerf, se sauvaient à l'approche du canot, pour aller se reposer à distance en jetant dans les airs un petit sifflement aigu. Les aras et perroquets attirèrent sur eux les regards par leur bruit assourdissant.

Le premier jour nous passâmes devant le petit ruisseau de Simatini, situé à gauche, et à deux lieues de là nous nous arrêtâmes du même côté, près le petit rio Sapiti. Nos tribulations des cascades étaient passées, mais toutes nos souffrances et nos ennuis ne l'étaient pas encore ; il ne nous restait plus aucune provision ; notre faim était extrême.

Les Indiens empoisonnèrent la petite rivière avec la racine de coumon ou barbasco, et en peu d'instants nous eûmes quelques petits poissons que nous jetâmes sur les cendres ;

nous en avions, chacun pour notre part, cinq ou six seulement, et ce repas eût été fort maigre, si heureusement un Indien ne nous eût apporté une assez grande quantité de bananes vertes que nous fîmes cuire également sur les cendres et que nous devorâmes, pour ainsi dire, à moitié cuites.

Après avoir encore éprouvé bien des privations, nous arrivâmes le 27 septembre à la mission de Sarayacu, située à six journées de l'Amazone. Le père Plaza, préfet des missions de l'Ucayale, ne nous attendait plus; il avait regardé notre voyage comme complètement impossible, et il avait célébré à notre intention la messe des morts. C'était un vénérable vieillard dont la tête à belle chevelure blanche était ombrée

par un large parapluie en coton rouge. La plupart des Indiens qui l'entouraient étaient chargés chacun d'un instrument de musique, et, aussitôt après l'arrivée de M. de Castelnau, la flûte, le tambour de basque, les cymbales, la grosse caisse, les tambours et le chapeau chinois en fer-blanc, firent entendre des sons plus ou moins discordants pendant que d'autres Indiens tiraient des pièces d'artifice. Ensuite le cortège se mit en marche, et nous traversâmes ainsi tout le village au milieu des cris de joie de la population entière de la mission. Nous nous rendîmes à l'église, où le père Plaza adressa à Dieu une courte prière pour le remercier de nous avoir permis d'échapper à tant de dangers. Puis il nous



Indien Campo ou Ante. — Dessin de Freeman, d'après M. Deville.

conduisit au couvent où nous trouvâmes une table servie; les mets se composaient de chair de tortue, de lamantins, poissons, bananes, manioc, etc. Nous nous mîmes à table: mais la malheureuse musique recommença de plus belle; elle était augmentée de sifflets indiens, de triangles, et d'un violon en fer-blanc que je n'avais pas encore remarqué; en même temps les Indiens se livrèrent à des jeux divers dans lesquels ils montrèrent presque tous beaucoup d'adresse.

*La suite à une autre livraison.*

au point où nous sommes parvenus, il n'est personne qui ne puisse accroître considérablement sa capacité. Que faut-il pour cela? De bons livres et de la réflexion. La lecture nous rend maîtres de l'expérience et des découvertes du passé, et la réflexion nous apprend l'usage qu'il en faut faire.

J.-B. SAY.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

On ne peut devenir *homme supérieur* à volonté; mais,

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.



## LA MORT DU CERF.



La Mort du cerf. — D'après Landseer.

Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de constater l'involontaire émotion qu'excitait chez nous la douleur ou la mort de tous les êtres partageant notre vie terrestre. Il existe, en effet, entre l'homme et l'animal des liens qui ne sont point seulement ceux de l'intérêt ou de l'habitude; Dieu a mis dans ces compagnons inférieurs quelque chose de nous-mêmes.

Toutes les nations ont certains points de leur théogonie qui rattachent l'animal à l'homme aux premiers âges du monde, et les suppose dans une relation plus intime que celle de nos jours. Nous n'avons pas besoin de rappeler nos livres saints eux-mêmes, qui déclarent qu'avant la chute d'Adam et d'Ève tous deux vivaient paisiblement au milieu des créatures de Dieu. L'homme était alors leur roi, mais sans qu'il eût besoin d'imposer son autorité; les bêtes les plus féroces l'acceptaient avec soumission. Il fallut la désobéissance de nos premiers parents aux ordres du Créateur pour amener la révolte de ces sujets soumis et établir la guerre entre l'homme et la création.

Si de notre croyance nous passons aux fables des Indiens, nous trouvons l'animalité mêlée à toutes les légendes de leurs dieux. Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord allaient encore plus loin: d'après leur tradition, tous les êtres animés qui couvraient la terre n'avaient primitivement formé qu'une seule race, et les peuplades étaient des descendance directes de leur cousin l'Ours ou de leur oncle le Castor. Aussi attaquaient-elles les différents animaux auxquels elles donnaient la chasse comme les guerriers d'une tribu étrangère, en les bravant par des paroles hautaines et les défiant au combat.

On conçoit comment de pareilles traditions ont, pour ainsi dire, associé les animaux à notre existence; mais ces traditions elles-mêmes n'ont été que l'explication d'un instinct naturel que Dieu nous avait donné.

En accordant à l'homme, outre ses forces individuelles, l'intelligence prodigieuse qui devait lui faire conquérir successivement celles de la nature entière, le Créateur lui confiait des moyens de destruction si terribles qu'ils eussent bientôt amené la disparition de toute créature vivante, s'il n'avait eu soin de placer à côté de ce pouvoir les instincts de sympathie qui devaient le limiter. Ainsi, en même temps que l'homme acquérait par son industrie un droit de vie et de mort sur tous les animaux, il sentait grandir en lui une affectueuse pitié pour ces condamnés remis à son bon vouloir, et cette pitié créait les légendes de l'Amérique et de l'Inde.

Il est même à observer que la sympathie pour l'animal est allée grandissant avec la civilisation, c'est-à-dire à mesure que les hommes se sont plus rapprochés du but que Dieu leur avait assigné. Les peuples chasseurs sont partout les plus sauvages et les moins doués d'instinct de sociabilité. Là où les grandes nations se constituent et où les mœurs s'adoucissent par l'expansion de l'intelligence, la destruction des créatures animées diminue proportionnellement et se borne à celle que nécessite la conservation même de l'espèce humaine.

Et non-seulement on ne tue plus pour le seul plaisir de tuer, mais on épargne à l'animal toute souffrance inutile: les législateurs eux-mêmes le prennent sous leur protection; ils déclarent que tout être vivant a droit à notre bienveillance, et que les sévices dont on le torture sans nécessité sont un apprentissage de barbarie digne de punition.

Il est évident qu'ici les codes n'ont fait que traduire la sensation générale, et que la règle était dans les mœurs avant d'être dans la loi.

D'ailleurs, à défaut des raisonnements, les faits parlent. Pourquoi ces drames dans lesquels tous les animaux susceptibles d'éducation ont été successivement introduits comme héros de l'action? Pourquoi ces peintures où l'artiste s'efforce de nous attirer sur leurs infortunes? Nous avons déjà publié dans ce genre diverses compositions (la Mort du canard, l'Inondation, etc.). Voici une nouvelle scène où l'éminent artiste anglais que l'on a appelé l'Arj Scheffer des animaux nous présente un cerf aux abois et près de rendre le dernier soupir.

Le noble animal a longtemps déjoué la meute. Il a traversé les bruyères, franchi les forêts, gravi les collines; ses pieds se sont lassés parmi tous les halliers de la montagne et de la plaine; enfin, à bout de forces, il s'est élancé dans le lac qu'il tâche de traverser. Mais de la meute dispersée deux chiens se sont acharnés à sa poursuite; tous deux, suspendus à sa chair, le couvrent de leurs morsures. Le cerf relève la tête encore une fois et frappe : un des chiens roule dans la vague, mortellement atteint; mais l'autre s'obstine avec rage. L'animal vaincu sent la vie qui lui échappe. Ses pieds ne battent plus l'eau qu'au hasard et par un reste de mouvement convulsif; son œil se retourne et s'éteint; le courant l'emporte vers la cascade sans qu'il s'en aperçoive et sans qu'il songe à prolonger son agonie. Déjà le flot grondant l'enveloppe, le rocher déchire son flanc; encore un instant, et il va disparaître dans le gouffre avec ses deux ennemis ensevelis dans leur funeste triomphe!

## LA SOIRÉE DE NOËL.

NOUVELLE.

C'était l'anniversaire du jour où naquit, dans une crèche de la Judée, celui qui devait annoncer au monde la *bonne nouvelle*! Tous les peuples, disciples du Christ, célébraient la Noël! Un vent froid, qui promenait dans les rues de Londres des ondées de givre, avait fait rentrer les habitants plus tôt que de coutume au milieu de la nuit qui enveloppait les squares et les carrefours; là on voyait les fenêtres s'illuminer l'une après l'autre, et d'appétissantes vapeurs sortaient des soupîraux ouverts sur les cuisines souteraines. L'immiense agglomération de demeures qui forme la gigantesque capitale du royaume-uni présentait partout un double aspect; rudesse et solitude à l'extérieur, confort et fête au dedans! Tandis que la bise sifflait à travers les gouttières, que la neige tourbillonnait autour des noires silhouettes formées par les cheminées, que les rumeurs passagères des voitures, sillonnant le macadamisage des chaussées, se mêlaient aux coups de heurtoirs frappés par quelques convives attardés, tout s'animait au fond des habitations; la vie qui abandonnait les rues se concentrait autour des foyers où la grille chargée de houille faisait briller partout les mille jets de flammes bleuâtres. On voyait passer sur les rideaux éclairés, tantôt les ombres joueuses des enfants livrés aux ravissantes surprises des étrennes de Noël, tantôt celles plus calmes et non moins gracieuses des jeunes filles s'empressant de tout préparer pour la réunion du soir.

Mais parmi toutes ces maisons lumineuses et bruyantes, il en était une qui se faisait remarquer par son silence et son obscurité. Bâtie au coin d'un carrefour, précédée d'un petit parterre dont toutes les fleurs avaient disparu, et défendue par une grille rouillée, sans sonnette ni marteau, elle eût parn inhabité sans les petits rideaux collés aux vitres, dont la blancheur se découpait sur la façade enfumée. Basse, isolée et taciturne, la maisonnette avait, à tout prendre, un air triste et sournois qui mettait les rares passants

en défiance. Près des autres demeures, elle faisait le même effet qu'un inconnu accroupi silencieusement dans l'ombre, à quelques pas d'une foule bruyante et joyeuse.

Bien qu'aucun bruit ne se fit entendre dans la *maison noire* (c'était ainsi que la désignaient les voisins), celui dont le regard eût pu en percer l'obscurité eût découvert, au fond de la plus grande pièce du premier étage, un homme déjà vieux, enfoui dans un fauteuil, les deux coudes sur ses genoux et la tête cachée dans ses mains.

L'attitude indiquait un découragement que confirmaient les soupîrs dont le solitaire entrecoupait le silence de sa demeure.

John Bolwer se trouvait, en effet, dans un de ces moments où l'homme, à bout de courage, se confesse à lui-même, repasse tous les détails de sa vie, et cherche avec sincérité l'origine de ses souffrances. Il avait déjà commencé tout bas, et en prose entrecoupée, ce monologue rétrospectif que les héros de tragédie ont coutume de réciter tout haut en vers alexandrins.

— A quoi m'a servi de naître, et à quoi me sert de vivre! pensait-il tristement. Resté orphelin avant d'avoir pu connaître ceux qui m'avaient donné le jour, j'ai grandi parmi des étrangers qui ont été successivement pour moi des maîtres, des égaux ou des subordonnés! On m'a enseigné les moyens de m'enrichir et d'être honnête homme; j'ai prouvé que j'avais profité de la leçon en faisant ma fortune et mon devoir. A cinquante ans, je me suis retiré des affaires, riche, estimé, le corps sain et l'esprit aussi libre que lorsque j'y étais entré! mais quel profit ai-je tiré de mon travail et de ma bonne conduite? Où sont pour moi les souvenirs du passé, les joies du présent, les espérances de l'avenir? Que je dorme dans cette maison solitaire ou au fond de mon sépulcre, qu'importe aux autres et à moi-même? Je n'ai jamais tenu à ce monde que par des comptes courants et des billets à ordre; les billets échus et les comptes soldés, tout est fini pour moi; je n'ai plus ici-bas d'intérêt ni de raison d'être! Et cependant la vie est douce à la plupart des hommes; car, pour la conserver, ils souffrent toutes les tortures et affrontent tous les périls. D'où lui vient donc ce charme que je n'ai jamais pu lui trouver? Pourquoi ai-je épuisé les deux tiers de la coupe sans en découvrir la saveur? D'où vient que ce qui fait le bonheur des autres pèse sur moi comme un fardeau, et que ce jour, qui ramène partout la joie, n'éveille chez moi que tristesse et dégoût. Dieu de Béthléem! c'est à cette heure que tu es descendu sur la terre pour nous apporter le soulagement; et le monde entier soupire de joie au souvenir de ton apparition! D'où vient que je souffre quand tous se réjouissent? Pourquoi, au milieu du bonheur commun, n'y a-t-il que moi qui ne puisse être consolé!

John Bolwer continua ainsi longtemps, revenant sans cesse sur les mêmes plaintes. Il se demandait en vain ce qui donnait aux autres le goût de la vie, quand lui, favorisé de tous les dons qui la rendent désirable, ne pouvait y récolter que tristesse et ennui.

A force de retourner dans son esprit ces tristes pensées, sa tête s'exalta; un frisson de fièvre courut dans ses veines, des étincelles passèrent devant ses paupières fermées, mille images l'obsédèrent si confuses et si rapides qu'il s'efforçait en vain de les saisir. Mais au milieu de ce trouble, le flot d'amertume montait toujours dans son cœur, et y noyait, l'un après l'autre, les derniers germes de confiance!

Il s'était approché machinalement de la fenêtre, et, son front brûlant appuyé sur la vitre glacée, il regardait une maison dont le séparait l'abîme obscur du carrefour. Isolée comme la sienne, elle étincelait de lumière à tous les étages, et les murmures rians qui s'en échappaient par bouffées, allaient se perdre dans les rumeurs lointaines de la cité.

Les yeux de John Bolwer, qui s'étaient d'abord promenez sans intention sur la joyeuse habitation, finirent par s'y ar-

rêter ; une sorte de secousse ébranla son cerveau, il lui sembla que ses sens devenaient tout à coup plus subtils ; sa vue perceait les rideaux refermés, son oreille entendait les voix, la distance et l'obstacle s'effaçaient ; il distinguait tout ce qui se passait dans l'autre maison, comme il eût pu le faire dans sa propre demeure.

Le premier étage fixa d'abord son attention.

Il était habité par un marchand alors retiré, comme lui, des affaires.

Riche et sans enfants, Williams Jacobson s'était fait un cercle de vieux amis avec lesquels il partageait sa fortune, et qui lui apportaient en retour leur bonne humeur et leur affection. Tous étaient là avec leurs femmes, leurs garçons et leurs filles, autour d'une table délicatement servie, dont l'ancien marchand faisait les honneurs. Une liberté cordiale excitait la gaieté ; les pères racontaient leurs souvenirs, les jeunes gens échangeaient d'innocentes railleries, les enfants poussaient des cris d'admiration devant les arbres de Noël chargés de présents ; la joie brillait dans chaque regard, pétillait dans chaque parole, s'épanchait dans chaque mouvement ; mais comme tous la devaient à leur hôte, tous aussi la lui rapportaient ; sa généreuse hospitalité lui avait fait une famille de toutes ces familles ; les enfants venaient s'appuyer à ses genoux et solliciter ses baisers ; les jeunes gens l'écon-taient avec déférence ; les jeunes filles l'aidaient à faire les honneurs de son foyer ; les pères portaient des toasts à sa longue vie et à sa prospérité ! Conviés à cette fête de l'amitié, les âges se réunissaient pour l'en faire roi ; chaque invité apportait sa fleur, afin de lui composer une couronne !

Jacobson acceptait tout, car l'expérience lui avait appris la douceur de cette affectueuse réciprocité ; les parents que le hasard lui avait refusés, il se les était donnés à lui-même par le choix et le dévouement ; et de peur que sa maison ne restât déserte, il l'avait ouverte à quiconque avait voulu l'aimer ! aussi n'avait-il à craindre ni la solitude ni la tristesse. Au premier appel, tous accouraient pour lui faire compagnie, apportant leur reconnaissance, leur tendresse ou leur humeur.

Au moment où il se leva de table, entouré des convives qui lui souriaient, John Bolwer, qui crut voir son regard riant se tourner vers lui, comme pour provoquer une question, murmura à demi-voix :

— Où trouves-tu donc ton bonheur ?

Et il lui sembla que Jacobson lui répondait tout bas :

— Dans la joie de mes amis !

Le solitaire de la maison noire secoua la tête comme un cheval rétif, et tourna les yeux vers le second étage.

*La fin à la prochaine livraison.*

## LE MONDE PÊCHÉ A LA LIGNE.

Tonga-Tabou, comme tout le monde le sait, est la métropole de ces îles des Amis dont les populations se convertissent aujourd'hui rapidement au christianisme : le siècle ne se sera pas écoulé sans que les anciennes traditions s'y soient complètement éteintes. Lorsque nos idées et nos croyances se seront substituées aux croyances et aux idées des insulaires, plus d'un habitant de Tonga-Tabou rira tout le premier de l'étrange cosmogonie racontée, au commencement du siècle, par Mariner, jeune marin fort intelligent, que les hasards de la mer jetèrent sur ces îles il y a une quarantaine d'années. Il apprit parfaitement la langue de Tonga, et voici ce que les prêtres lui dirent sur la formation de l'archipel :

« Avant que ces îles existassent, un dieu s'amusa à pêcher à la ligne ; c'était le puissant Tangaloa. Son hameçon s'arrêta dans une foule de roches au fond de la mer. Le dieu fit un effort et amena d'abord les îles de Tonga ; elles n'eussent fait qu'une même île si le fil ne se fût rompu ; mais il se brisa,

et ces îles sont restées dans l'état où on les voit. » (*Hist. des îles de Tonga*, t. I, p. 292.)

Le père Grange substitue dans sa relation, infiniment plus moderne, le dieu Maoui au dieu de Mariner. De son temps, on conservait encore à Tonga-Tabou l'hameçon puissant qui avait tiré le monde du fond des mers. Le roi seul avait droit de l'examiner ; tout autre eût payé de sa vie une coupable curiosité : le dieu l'avait ordonné ainsi.

On trouve aujourd'hui dans le splendide Voyage de Wilkes une vue de la ville de Tonga. Cette espèce de capitale s'est substituée en quelques années aux fragiles cabanes édifiées par l'industrie des sauvages sous leurs gracieux palmiers. D'Urville a fait le récit des commotions politiques qui ont préparé Tonga, Vavao et Eona au mouvement de civilisation que constatent aujourd'hui les derniers voyageurs, et qui rend maintenant ce pays si différent de ce qu'il était au temps de Mariner.

## LES DIODONS.

Ces poissons hérissés, qui ont la singulière faculté de se gonfler et de dresser leurs épines à volonté, ont été réunis par Linné sous le nom générique de *Diodon*, formé des deux mots grecs *dis*, deux, et *odous*, dent, parce que leur bouche se compose de deux mâchoires indivises, nues en apparence, et qui simulent deux dents. Depuis, Cuvier a classé les Diodons dans la famille des Gymnodontes, de l'ordre des Plectognathes. Dans la langue vulgaire des marins et des pêcheurs, ils ont conservé les noms caractéristiques de poissons porcs-épics, orbes épineux, hérissons de mer, poissons armés, boursoufflés, etc. Ils étaient connus des anciens. Ce qu'Élien, au livre XII, chapitre 25, de son traité *De naturâ animalium*, dit du *Toxotés*, en latin *Sagittarius*, s'applique entièrement aux Diodons.

Ces poissons vivent de crustacés, de testacés et de polypiers qu'ils broient avec facilité entre les disques osseux dont leurs mâchoires sont armées en arrière. Leurs narines sont formées, suivant les espèces, de tubes clos au sommet et offrant latéralement deux ouvertures opposées, ou de deux tentacules charnus réunis à la base. L'eau qui sert à leur respiration, après avoir baigné leurs branchies, s'écoule par une fente verticale placée immédiatement en avant de chaque nageoire pectorale ; mais on n'aperçoit à l'extérieur ni les pièces operculaires, ni la membrane branchiale, qui sont cachées sous la peau. Les piquants sont fixés dans l'épaisseur même de la peau par des prolongements horizontaux ou racines au nombre de deux ou de trois. C'est en avalant de l'air et en emplissant de ce fluide une énorme dilatation de leur œsophage ou jabot, très-mince et très-extensible, qu'ils se gonflent d'une façon si singulière. Cette portion du tube digestif occupe toute la longueur de l'abdomen, en adhérant au péritoine, et par suite au muscle qui revêt à l'intérieur la peau épineuse, susceptible elle-même d'une grande extension. Lorsque les Diodons sont ainsi tuméfiés de manière à prendre une forme sphérique, ils se renversent et flottent au hasard, le ventre en l'air, à la surface de l'eau ; cet état de tuméfaction est pour eux un moyen de défense, parce que leur corps est alors de toutes parts hérissé d'épines droites. Lorsqu'ils veulent replonger dans l'intérieur de la mer, ils rejettent l'air qui les gonflait et reprennent leur forme première.

Ces poissons, desséchés et remplis de foin et de filasse, tels qu'ils sont conservés chez les marchands et dans les cabinets d'histoire naturelle, ressemblent au fruit du marronnier. Dans leur état de non-tuméfaction, les Diodons ont une forme allongée ; leur corps et particulièrement leur tête sont déprimés. Ils ont une vessie natatoire à deux lobes. Ils manquent de nageoires ventrales, mais ils ont des pectorales, une dorsale, une anale et une caudale.

Le père du Tertre, dans son Histoire générale des Antilles

publiée au dix-septième siècle, a écrit quelques lignes intéressantes sur la pêche du Diodon. « La pêche de ce poisson, dit-il, est un très-agréable passe-temps. On luy jette



Le Diodon porc-épic (*Diodon hystrix* Linn.). — Fig. 1.

la ligne, au bout de laquelle est attaché un petit ameçon d'acier couvert d'un morceau de cancre de mer, duquel il s'approche aussitôt; mais, voyant la ligne qui tient l'ameçon, il entre en défiance et fait mille petites caracolles autour de luy; il le goute quelquefois sans le serrer, puis le lasche tout à coup. Il se frote contre cet anneau et le frappe de sa queue, comme s'il n'en avoit aucune envie; et s'il voit que, pendant cette cérémonie, ou plustost pendant cette singerie, la ligne ne branle point, il se jette brusquement dessus, avale l'ameçon et l'appas, et se met en estat de fuir; mais se sentant arrêté par le pescheur qui tire la ligne à soy, il entre en une telle rage et furie, qu'il dresse et hérise toutes ses armes, s'enfle de vent comme un ballon, et bouffe comme un poulet d'Inde qui fait la rouë; il se darde en avant, à droite et à gauche, pour offenser ses ennemis de ses pointes, mais en vain; car pendant, s'il faut ainsi dire, qu'il enrage de bon cœur et crève de dépit, les spectateurs s'éventrent de rire. Enfin, voyant que toutes ses violences ne luy servent de rien, il employe la ruse: il baisse tout à fait ses pointes, souffle tout son vent dehors, et devient flasque comme un gand mouillé; en sorte qu'il semble qu'au lieu du poisson armé qui menaçoit tout le monde de ses pointes, on ayt pris un meschant chiffon mouillé. Cependant on le tire à terre, et alors, connoissant que tout son artifice ne luy a de rien servy, que tout de bon on a envie d'avoir sa peau, et que déjà il touche le roch ou le gravier de la rive, il entre en de nouvelles boutades, fait le petit enragé, et se démène estrangement. Se voyant à terre, il hérise tellement ses pointes qu'il est impossible de le prendre par aucune partie de son corps. Si bien qu'on est contraint de le porter avec le bout de la ligne un peu loin du rivage, où il expire peu de temps après. »



Le même. — Fig. 2.

Le Diodon porc-épic (*Diodon hystrix* Linn.), que nous représentons dans ses deux états différents, habite la mer Rouge, celles des Indes et des Antilles, et le Grand Océan.

#### ESTAMPES CURIEUSES.

Voy. p. 160, 361.

Lorsque les poètes eurent imaginé de représenter la Fortune sous la figure d'une femme aveugle et debout avec des ailes, un pied sur un globe en mouvement et l'autre en l'air, dès ce jour l'allégorie fut parfaite: la mobilité, le caprice, l'inconstance, tout était exprimé. Mais il s'est rencontré des esprits ingénieux auxquels la simplicité antique a paru insuffisante; on ferait un recueil volumineux de toutes les allégories compliquées sur la Fortune gravées seulement aux seizième et dix-septième siècles. L'estampe allemande, fort jolie du reste, dont nous donnons une réduction, est un curieux exemple de cette dérivation de l'idée première, toute



La Corde des fous. — Estampe du dix-septième siècle.

compliquée par une recherche et un raffinement d'un goût fort douteux. Ce peut être un amusement de faire effort d'imagination pour s'expliquer ce que signifient tous les détails de cette composition satirique; le lecteur en prendra ce qui pourra lui plaire. Tout cet esprit ne vaut pas la simple et belle figure antique. « La Fortune, toujours volage, n'est jamais fixe ni permanente en aucun lieu; elle n'est constante que dans sa seule légèreté. » (Ovide, élég. VIII.)

#### MORITZ RETZSCH.

Voy. la Cloche, 1839, p. 76.

Moritz Retzsch est né à Dresde en 1779. Dès son enfance, son application volontaire et persévérante à dessiner, à modeler la terre, à sculpter le bois, révélait en lui une sérieuse vocation d'artiste. Il résista cependant, et acquit les connaissances nécessaires pour devenir garde forestier; mais vers vingt ans, l'amour de l'art l'emporta sur ses résolutions. Pour suivre cette voie qui l'attirait et l'enchantait, il n'était pas condamné à s'éloigner de sa famille et de sa ville natale:

Dresde était et est encore, grâce à son admirable Musée et au goût de ses habitants, une excellente école d'art. La première œuvre de Retzsch qui attira sur lui l'attention publique fut une suite d'esquisses sur le *Faust* de Goëthe. Le libraire Cotta, encouragé par ce succès, demanda à Retzsch d'autres suites de dessins sur les poésies de Schiller. Bientôt on vit

paraître successivement les charmantes esquisses sur *Fridolin*, le *Dragon de l'île de Rhodes*, la *Cloche*, *Pégase sous le joug*, etc. Ces dessins, et ceux dans lesquels Retzsch a illustré Goëthe et Shakspeare, sont moins des traductions que des interprétations et, pour ainsi dire, des commentaires poétiques. Retzsch est professeur de peinture à l'Académie



Portrait de Retzsch, artiste allemand contemporain, et fac-simile de sa signature.

royale. Il habite une jolie maison de campagne, au milieu des vignes, sur un coteau, en face de l'Elbe et de Dresde. Il a épousé, il y a déjà longtemps, la fille d'un voisin de son père, et chaque année il donne à sa femme, au jour de sa naissance, une composition où il met tout son art et son cœur. L'album qui réunit ces dessins est, dit-on, admirable d'invention et de poésie.

#### CE QUE C'EST QU'UN OEUF.

Quatrième et dernier article. — Voy. p. 157, 246, 374.

Si l'anatomie descriptive, c'est-à-dire la simple connaissance des divers organes de l'animal dans son état adulte, constitue une science considérable, on comprend sans peine que l'organogénie, c'est-à-dire la connaissance du développement de ces appareils, soit une science d'un ordre in-

comparablement supérieur. Il y a entre elles à peu près la même différence qu'entre la géographie qui nous fait savoir le nom et la disposition des villes, et l'histoire qui nous enseigne les vicissitudes et les métamorphoses par lesquelles elles ont dû passer avant d'arriver à l'état sous lequel elles se présentent à nos yeux. D'où l'on peut tout de suite conclure qu'il ne saurait entrer dans notre pensée de donner ici même une esquisse des formations variées dont l'œuf est le théâtre pendant la période des vingt et un jours de l'incubation. Nous devons nous borner à l'indication la plus sommaire des phénomènes.

Ces phénomènes se classent tout naturellement en trois divisions correspondant aux trois lames du disque prolifère qui leur donnent lieu successivement; et comme ces phénomènes sont, jusqu'à un certain point, indépendants les uns des autres, on peut sans inconvénient les étudier dans chaque division séparément.

C'est la lame supérieure, la lame séreuse, qui entre la première en mouvement. Dès la vingt-quatrième heure on voit les molécules, qui doivent donner naissance à la colonne vertébrale, s'y accumuler le long de la ligne médiane. Cette accumulation ne cesse de se poursuivre jusqu'à ce que les indices fugitifs, qui s'observaient au commencement, se soient changés en deux chaînes parallèles, composées de taches carrées, légèrement séparées l'une de l'autre par une masse pellucide qui est l'origine des cartilages. Ces taches se correspondent deux à deux de chaque côté de la ligne médiane, car elles sont destinées à se réunir deux à deux pour constituer le corps complet de chaque vertèbre. Entre les deux chaînes se trouve un fluide transparent qui, par sa coagulation, doit donner le cerveau et la moelle épinière; il en naît à droite et à gauche deux lames adossées aux vertèbres, et peu à peu ces lames, se complétant, se rejoignant, s'engrenant l'une dans l'autre, produisent un tube membraneux qui enveloppe la moelle et le cerveau, base centrale à laquelle vient se rapporter tout le système nerveux.

Bientôt le système cérébro-spinal, perdant la disposition rectiligne qu'il avait prise au moment où il se moulait pour ainsi dire des deux côtés de la ligne médiane, s'infléchit légèrement sur lui-même et laisse la tête s'incliner sur l'axe du corps, l'animal paraissant en quelque sorte couché et accroupi sur la masse du jaune. C'est alors que, des deux côtés du crâne, se manifestent deux enfoncements à peine sensibles, séparés par un imperceptible promontoire qui empêche ces enfoncements de se précipiter l'un vers l'autre en vertu du mouvement centripète. C'est dans ces deux enfoncements que s'accumulent des liquides spéciaux qui déposent successivement sur les parois les divers éléments qui composeront l'organe de la vue. C'est par deux autres enfoncements situés à la partie postérieure, que se manifestent, à peu près en même temps, les rudiments de l'organe de l'ouïe. Ainsi dès le principe, alors que tant d'autres organes n'ont encore aucune apparence, la nature dessine déjà l'œil et l'oreille, tant il lui faudra de temps pour l'élaboration de ces deux organes si délicats et si complexes.

Le système osseux se détermine par des canaux d'une nature particulière, réunis en faisceaux, qui prennent naissance au milieu de la masse, et qui déposent sur leurs parois des globules encroûtés de substance calcaire.

Quant au système musculaire, ce n'est qu'à la suite des premières apparitions du système osseux qu'il donne à son tour signe de vie. Dans la masse gélatineuse dont se compose à ce moment l'ensemble du corps de l'animal, se développe d'abord, dans la partie centrale, un faisceau de fibres musculaires qui deviendront les muscles dorsaux; puis, dans la partie supérieure et dans la partie inférieure, on voit poindre quatre tubercules disposés symétriquement deux à deux, qui, peu à peu, s'allongent en se fragmentant par articulations et deviennent les membres locomoteurs.

La peau n'est qu'un perfectionnement des téguments primitifs.

Voilà en quelques mots l'ensemble des formations qui procèdent de la première membrane.

Au-dessous, et débordant cette membrane sur toute sa circonférence, se trouve, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, la membrane vasculaire. Le travail dont elle est le siège ne se lève que lorsque la première ébauche du système cérébro-spinal est déjà accomplie dans la membrane supérieure. La première phase de ce travail est bien sensible, car elle consiste dans la production des globules du sang et des battements du cœur. La production du cœur et de tout le système sanguin est, en effet, caractéristique de la membrane intermédiaire, comme celle du cerveau et du système nerveux l'était de la membrane supérieure.

Ce n'est que vers la trente-cinquième heure que les globules sanguins font leur apparition. Quelques physiologistes les ont regardés comme une simple transformation des vési-

cules graisseuses; mais il y a des raisons décisives pour les considérer comme le produit d'une sécrétion particulière de la membrane vasculaire. Au premier moment, ils se présentent sous la forme de petites bulles presque sphériques, à peine colorées, et légèrement opaques vers le centre. En plaçant le disque prolifère sous le microscope, on les voit s'agiter irrégulièrement à travers les vésicules graisseuses, sans qu'ils soient encore guidés par aucun canal dans leur mouvement. Mais bientôt un rudiment de vaisseau se détermine vers le milieu de la moitié supérieure du disque. Ses parois se rapprochent, elles se consolident, elles se soudent, l'organe se constitue : cet organe, c'est le cœur! On dirait la foudre qui éclate : le mouvement fait explosion; les globules sanguins, indécis jusque-là, se précipitent dans tous les sens avec une rapidité si vive que l'œil a peine à les suivre; attirés et rejetés alternativement par ce cœur, qui, tout informe qu'il soit encore, ne cesse de battre avec un rythme régulier, ils vont et viennent à travers les vaisseaux qui sur leur trajet se forment et se développent comme par enchantement, et l'organe central lui-même, dans tout ce travail qu'il commande et auquel il donne l'impulsion, ne cesse de retenir au passage pour lui-même tous les éléments qu'il lui faut, et se perfectionne d'heure en heure. Au premier abord, c'est dans la moitié supérieure du disque, aux alentours du cœur, que ce tourbillon a le plus de feu; mais bientôt cette impétuosité se modère; le mouvement se propage dans la moitié inférieure, qui, sous l'influence de ces torrents microscopiques qui l'envahissent, se transforme bientôt tout entière en un réseau semblable à une riche dentelle.

Ce spectacle de l'explosion du cœur est assurément un des plus admirables auxquels l'invention des instruments d'optique ait permis à l'œil humain d'assister. Quelles merveilles y a-t-il dans toutes les mécaniques des corps célestes qui se puissent comparer aux merveilles de la vie? Ici tout dormait, tout se cherchait, il n'y avait en quelque sorte, pour toute manifestation de l'animal, qu'une masse inerte et imbibée; enfin, par une lente coagulation, un vaisseau parvient à se former : c'est tout ce qu'il fallait; car dans ce rudiment d'organe une force mystérieuse prend son siège, et, sous son action souveraine, tout s'ébranle, tout part, tout s'achève suivant les lois d'une circulation régulière qui ne connaîtra d'autre fin que la cessation même de la vie.

Mais quelle est donc cette force? Où réside-t-elle, pour guider ainsi ces tourbillons sacrés? On pourrait croire, dans ces premiers instants, qu'elle ne repose que dans le cœur et que le cœur seul est essentiel à son maintien. Une expérience du plus haut intérêt, due à M. Serres, semblerait, en effet, montrer qu'à l'origine le cœur vit, en quelque sorte, par lui-même : si l'on enlève cet organe naissant, en le détachant avec ménagement de toutes ses dépendances, pour le porter sous la lentille du microscope, on s'aperçoit avec admiration que, réduit ainsi à lui-même, il continue à palpiter. Pour battre n'a-t-il donc besoin que de lui-même? Le principe de vie s'y est-il à ce point concentré? ou plutôt n'est-ce pas qu'il a reçu de ce principe expirant une disposition dynamique qui lui suffit pour s'agiter quelque temps? Quelle expérience pourrait permettre de décider si la vie est encore en présence, ou si l'on n'a devant soi qu'un dernier retentissement qui se prolonge, comme l'écho qui va encore en répercutant ses éclats lorsque la voix qui lui a donné l'existence n'est déjà plus? Du reste, comme il est aisé de le pressentir, ce mouvement ne persiste pas longtemps. Après trois ou quatre minutes, les contractions de l'organe se ralentissent, diminuent d'intensité, deviennent insensibles, et il ne reste plus trace de la force vivante. Ce dernier sanctuaire, dans lequel l'animal, au moment de cette amputation de tout son corps, pouvait s'être réfugié, ne suffit plus aux convenances de sa manifestation, et l'être immatériel s'exile de ce corps mutilé.

Le système de circulation qui règne dans cette période initiale est fort simple. Il consiste en un réseau vasculaire, au centre duquel se trouve le cœur, et dont le pourtour est dessiné par un gros vaisseau circulaire composé primitivement de deux moitiés séparées qui finissent par se rejoindre en se fondant sur la ligne médiane en une seule branche qui redescend vers le cœur. Ce vaisseau circulaire, si important dans les premiers temps de la vie, est ce que M. Serres a nommé la veine primigéniale. Son pourtour extérieur ne fournit aucune ramification; il limite absolument, comme un large fossé, toute l'enceinte. Son pourtour intérieur est, au contraire, criblé de ramifications qui se perdent dans les mailles du réseau vasculaire comme dans une dentelle. Tous ces vaisseaux se réunissent au cœur, et tandis que les uns y apportent le sang qui afflue de la circonférence, les autres, par un mouvement inverse, le rapportent, au contraire, à la circonférence.

On voit comment, sur toute cette surface, le sang est tenu dans une circulation continue. Il y est contenu presque en totalité, et à peine en passe-t-il une petite quantité dans les organes encore rudimentaires qui doivent former le corps permanent de l'animal. L'utilité d'une telle disposition se comprendra tout de suite. Ce réseau, cette espèce de bouclier sous lequel ce petit corps s'abrite, et que l'on peut dire gigantesque comparativement, c'est un poumon. L'animal le jette en avant à la recherche de l'air; et aussi la nature l'a-t-elle placé dans l'intérieur de l'œuf, dans l'endroit où l'air afflue le plus facilement, c'est-à-dire justement au-dessous de la chambre à air. Grâce à cet organe transitoire, si admirablement adapté aux conditions dans lesquelles se trouve l'animal emprisonné dans les liquides où il nage, la respiration s'opère d'une manière puissante, et par un mode tout à fait comparable à celui des poissons.

Mais cet appareil est instable, et après quatre à cinq jours d'exercice, il se montre déjà profondément altéré. Les ramifications veineuses qui courent parallèlement aux ramifications artérielles ne tardent pas à s'ouvrir avec celles-ci des communications directes en forçant les passages qui les séparent, et il s'ensuit que le gros tronc circulaire, ainsi que les autres branches les plus essentielles, finissent par recevoir moins de sang, et par suite s'atrophient et se flétrissent. La puissance de la respiration diminuerait donc au moment où les progrès de l'animal lui demandent, au contraire, une intensité plus grande; mais la nature y a pourvu. Ce système ne commence à faiblir qu'à l'heure même où le rôle qui lui était assigné tire à sa fin, et où se fait sentir la nécessité d'un nouveau service auquel il ne saurait satisfaire. Grâce à son implantation dans la partie supérieure, les organes dépendant de cette région, le cœur, les poumons, etc., nourris par des artères dans la plénitude de leur courant, ont acquis des développements qui, jusqu'à nouvel ordre, peuvent suffire; mais, par contre, la formation des organes de la région inférieure se trouve en retard, puisque ces organes, par l'effet de leur position, ne pouvaient recevoir que les dernières ramifications des artères. Il faut donc que quelque chose se dispose en leur faveur. C'est alors que prend naissance un nouvel appareil respiratoire, qui vient précisément s'implanter à leur portée, en prenant son point d'attache sur l'extrémité inférieure de l'intestin.

Le premier a dès-lors perdu presque toute sa richesse, mais il subsiste cependant. Privé de ses ramifications les plus essentielles, et désormais presque impropre à la respiration, il se prolonge de plus en plus sur le jaune, et il ne sert plus qu'à verser dans le torrent de la circulation les matériaux nutritifs aspirés par mille bouches moléculaires dans la masse qu'il enveloppe. Les deux appareils fonctionnent donc en même temps. L'un pompe la nourriture, et l'autre soumet le sang ainsi nourri à l'action vivifiante de l'air. L'animal s'est élevé dans la vie, et ses fonctions, se perfectionnant, se partagent entre des organes distincts.

Ce nouvel appareil respiratoire est un des traits les plus remarquables de la vie de l'oiseau dans l'intérieur de l'œuf. Il ne commence à se témoigner que vers la soixante-douzième heure. On distingue à ce moment une petite vésicule de la grosseur d'un pois, dont le pédicule est implanté sur la partie inférieure de l'intestin; cette vésicule est ce que l'on nomme l'allantoïde. Elle s'accroît rapidement en poussant devant elle toutes les membranes interposées entre l'animal et la coquille, et on la voit bientôt se relever par-dessus l'animal, si bien que, par la continuation de son mouvement d'expansion, elle en vient à retomber des deux côtés du jaune; dès le dixième jour, elle le coiffe entièrement, et au treizième, les bords s'étant rejoints au petit bout de l'œuf et soudés ensemble, l'animal, y compris le jaune avec son réseau vasculaire, se trouve enveloppé dans une espèce de double poche fermée par en bas et liée seulement dans sa partie supérieure à l'animal par un faible pédicule. La paroi extérieure de ce singulier appareil est recouverte d'un réseau vasculaire considérable. Comme sur le réseau primitif, on y voit circuler les veines et les artères, et en considérant la manière dont l'appareil s'élève d'abord vers la chambre à air, pour tapisser ensuite tout l'intérieur de la coquille, où le fluide aérien se précipite sur lui par tous les pores, on ne peut douter un seul instant que ce ne soit un appareil respiratoire plus puissant encore que le premier. Ce n'est plus un simple disque, c'est un véritable manteau dans le sein duquel est enseveli l'animal, à peu près comme le mollusque dans l'appareil respiratoire qui l'entoure et qu'on a si bien nommé le manteau; et aussi, comme l'a dit M. Serres, qu'est-ce qu'un mollusque, sinon un embryon dans son allantoïde?

Mais en même temps que cet appareil continue ses puissantes fonctions, les organes permanents de l'animal poursuivent, de leur côté, leur développement: le tronc vasculaire qui s'est formé dans l'intérieur du corps dès les premiers jours se ramifie et se perfectionne; ses branches grossissent, se multiplient, s'ouvrent de plus en plus au sang que le cœur ne cesse d'y pousser avec une activité croissante; les poumons, qui n'étaient d'abord que des poches à peine perceptibles et sans importance, prennent de l'accroissement et se tapissent d'un réseau vasculaire, qui commence à le disputer à l'allantoïde. Il s'ensuit qu'un phénomène analogue à celui qui avait mis fin au premier système de respiration, se produit également pour celui-ci. Dès le treizième jour, son déclin commence: le fluide sanguin, attiré par les nouveaux vaisseaux, se détourne de ceux qui s'étendaient à la surface de l'allantoïde; ces canaux se tarissent, et par suite, la membrane elle-même se dessèche. En même temps, le liquide qui remplissait la poche commence à s'épuiser; les deux parois qu'il tenait séparées et distendues se rapprochent en même temps qu'elles se dessèchent, et finalement elles s'appliquent l'une contre l'autre et n'en font plus qu'une. D'où il suit qu'au moment de l'éclosion le pédicule, réduit à rien par le détournement graduel du sang, s'étant rompu à son point d'insertion sur l'intestin, il ne reste plus entre l'animal et la coquille qu'une pellicule flétrie, formée non-seulement par les deux parois de l'allantoïde, mais par l'entassement de toutes les membranes successivement refoulées par celles-ci et collées ensemble.

Comme l'oiseau trouve dans l'œuf des conditions qui lui permettent d'y respirer dès que ses poumons sont assez formés, il arrive que le déclin final de l'appareil respiratoire allantoïdien est sans inconvénient, car l'appareil pulmonaire y supplée à mesure; si bien que dans les derniers moments, l'oiseau n'a plus besoin que de ses poumons. A l'instant de sa naissance, il est donc beaucoup mieux disposé à sa vie définitive, puisque sa respiration pulmonaire est déjà en activité depuis longtemps, que le mammifère qui, jusqu'à l'instant de sa naissance, n'a jamais pu respirer qu'à l'aide de l'appareil transitoire du placenta, attendu que

l'air ne peut affluer jusqu'à lui, comme il afflue jusqu'à l'oiseau à travers les pores de la coquille. Il y a donc chez ce

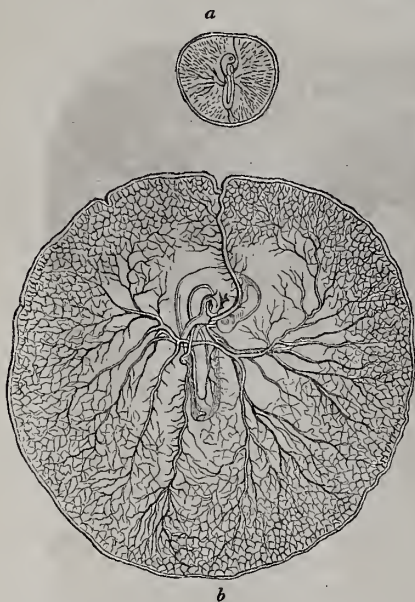


Fig. 1. Appareil respiratoire primitif vu par-dessus; l'embryon est placé sur la ligne médiane; la veine primigéniale entoure tout le système. — *a*, grandeur naturelle à la soixante-douzième heure — *b*, le même grossi.

dernier une transformation graduelle du mode et des appareils de la respiration, tandis que chez l'autre la transformation s'opère nécessairement d'une manière brusque au moment de la naissance; car des organes qui étaient encore essentiels la minute d'avant deviennent alors tout à coup inutiles à la vie.

Quant à la masse du jaune, elle conserve constamment le même rôle, celui de subvenir à la nourriture de l'animal, et elle le remplit jusqu'à la fin à l'aide du réseau vasculaire qui la recouvre. Seulement, au lieu de s'épuiser, de se flétrir et de demeurer dans l'œuf après la sortie du poulet, ainsi que le fait l'allantoïde, cette masse, qui depuis l'origine

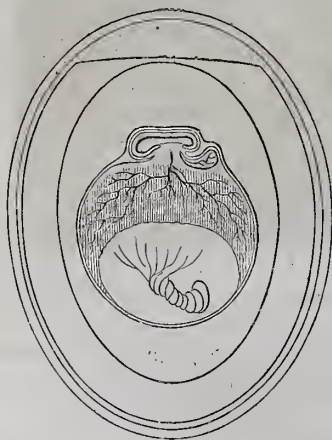


Fig. 2. Coupe longitudinale d'un œuf au cinquième jour, d'après l'ouvrage de M. Martin Saint-Ange. L'embryon est placé à la partie supérieure, et fait une légère saillie au-dessus du globe du jaune. Celui-ci est à moitié enveloppé par le réseau vasculaire, qui atteint à peu près à la naissance des chalazes. La vésicule allantoïdienne commence à paraître sous la forme d'une petite virgule dont la pointe part de l'extrémité inférieure de l'embryon.

était toujours demeurée en dehors et en avant de l'abdomen de l'animal, s'y trouve soustraite, l'avant-veille de l'éclosion, par l'étroite ouverture de l'ombilic qui se referme ensuite par-dessus : de sorte qu'au moment où il éclôt, le poulet porte encore dans son ventre une partie de son jaune; et il continue à s'en nourrir pendant quelque temps, concurremment avec les aliments qu'il ingère dans son estomac, car ce n'est qu'au treizième jour après son éclosion que ce jaune, ainsi que la membrane et les vaisseaux qui le recouvrent, sont entièrement résorbés.

Cet englobissement final de la masse du jaune dans l'intérieur de l'abdomen, est un phénomène tout à fait remarquable. En effet, l'adhérence de l'animal à la membrane qui enveloppe immédiatement les globules nutritifs du jaune se fait au moyen d'un pédicule qui, dans les premiers temps de l'incubation, s'allonge de jour en jour, comme si l'animal avait au contraire tendance à s'en séparer. Mais ce pédicule, en s'étirant, a pour but de constituer l'intestin. Il est précisément l'origine de ce troisième système fondamental. Le tube primitif se perfectionne peu à peu, prend les diverses conformations qui lui sont nécessaires, se renfle et se renforce à l'estomac, se garnit de valvules, et, arrivant à une longueur qui n'est plus en proportion avec le diamètre



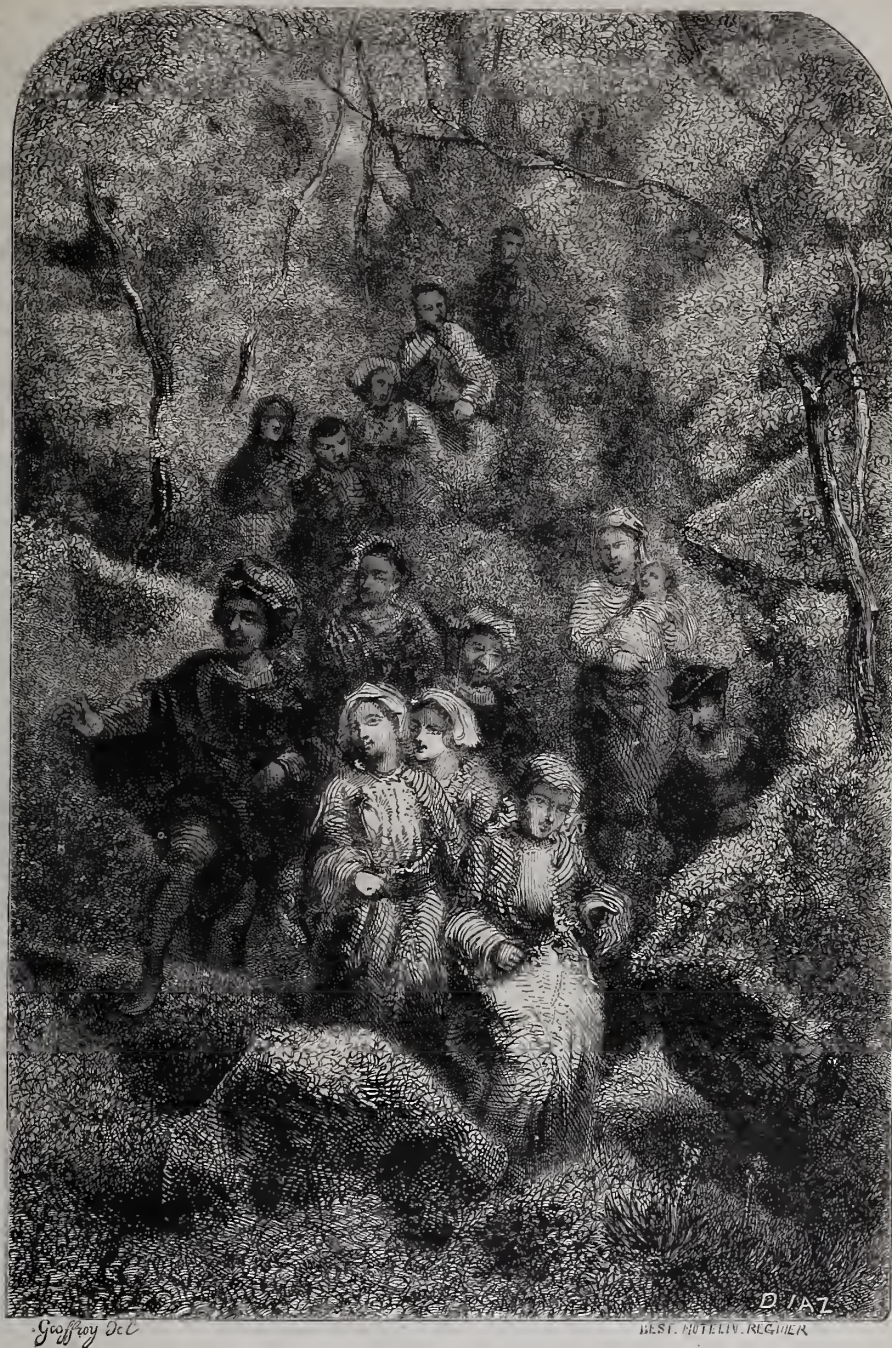
Fig. 3. Coupe longitudinale d'un œuf au treizième jour. La vésicule allantoïdienne, couverte de ses ramifications vasculaires, s'est développée et enveloppe presque complètement le système du blanc, du jaune et de l'embryon.

de la cavité abdominale dans laquelle il est contenu, perd la figure rectiligne qu'il avait d'abord, et se contourne graduellement sur lui-même en affectant les replis multipliés qui caractérisent cet organe.

Ce n'est qu'au dernier jour que ce travail s'interrompt devant une force de rétraction toute nouvelle qui attire dans la région intestinale la masse du jaune qui était demeurée en dehors jusqu'à ce moment, et l'y ensevelit complètement. C'est grâce à cette dernière circonstance, jointe à l'extinction de l'allantoïde, que l'oiseau peut sortir de sa coquille si net, si dispos, et par un mode de naissance véritablement si poétique.



## BOHÉMIENS.



Geofroy Del

DIAZ  
DES. HOTELIV. REGNIER

Les Bohémiens, par Diaz. — Dessin de Geofroy.

Dans un fouillis de rochers, de mousses, de feuillages et de fleurs, s'avance une troupe d'hommes, de femmes, d'enfants, portant le pittoresque costume des Bohémiens. Ne demandez pas à l'artiste s'il nous les donne tels qu'il les a étudiés au passage; s'il a voulu nous les montrer dans un de leurs éternels pèlerinages, ou se rendant à quelque fête, ou même errant sans but précis à la lisière des forêts. Lui-même l'ignore sans doute. Ce qui l'a séduit avant tout, c'est la magie de ces lumières tremblotant à travers les arbres, de ces visages de femmes scintillant dans les demi-lueurs, de toutes ces ombres s'agitant parmi les feuilles et s'y évanouissant à moitié. Ce qu'il a voulu rendre, c'est le génie de la

Bohème, flottant, aventureux, rieur; génie d'enfant et de vagabond, qui, pour simplifier la vie, réduit tout à l'heure présente, et a appelé l'insouciance bonheur.

Ce génie, longtemps incarné dans certaines races d'origine inconnue qui parcouraient l'Europe, semble, dans nos temps modernes, destiné à disparaître avec elles. A mesure que les sociétés s'organisent mieux, les éléments épars prennent racine. Un travail de rangement et de consolidation s'opère à toutes les hauteurs. L'individu qui errait aux bords de la civilisation, vivant de ses épaves, y trouve une place et s'y fixe; la cabane remplace la tente, en attendant que la maisonnette de pierre ait remplacé la cabane.

Nous assistons à la fin de cette grande transformation commencée depuis des siècles. Les bandes de Bohèmes sont les retardataires de la civilisation, les troupes d'arrière-garde de cette multitude d'aventuriers venus confusément de tous les coins du globe et maintenant changés en nations. Bientôt arrêtées dans la grande constitution sociale qui se raffermît chaque jour, ces bandes y trouveront leur emploi et y transformeront leurs habitudes. Comme tant d'autres choses, les Bohémiens ont fait leur temps, et avant peu leur existence anormale ne sera plus qu'un souvenir.

Il est bon que l'art nous en conserve au moins l'aspect pittoresque et la fantasque allure. A lui appartient surtout de retenir, de fixer ces reflets fugitifs et ces silhouettes changeantes que le soleil du progrès fait passer, à chaque époque, sur la terre des vivants.

Livrée à l'activité humaine, la face du monde doit se modifier de siècle en siècle, sous peine de désobéir à la loi établie par Dieu lui-même; ces transfigurations successives sont les chapitres de notre histoire. Une des missions de l'art et de la poésie doit être d'en conserver les brillantes empreintes; c'est à eux de former ce musée éternel où le passé nous est traduit en vivantes images. Déjà les marbres d'Athènes et de Rome nous ont révélé la vie antique; les sculptures de nos châteaux et de nos cathédrales, celle du moyen âge: l'ère moderne aura également ses traductions immortelles, qui feront connaître aux générations futures ce qu'a été notre société contemporaine.

Un jour viendra, nous devons l'espérer, où la fraternité chrétienne, passée dans les intérêts et les habitudes, associera les hommes assez fortement pour qu'ils ne puissent comprendre cette existence vagabonde du Bohème rôdant sur la lisière de la société, comme le renard près du poulailler, sans y voir d'attachement ni de patrie. Alors l'emploi régulier de toutes les facultés donnera à chacun une œuvre utile à accomplir; et si l'instinct errant survit dans quelques natures, la multiplicité des rapports et la mobilité des intérêts leur ouvrira une libre carrière. Au lieu de traverser sans lui les montagnes et les vallées, les aventuriers iront visiter au loin les peuples inconnus, fouiller les régions inexplorées, étudier la forêt ou le désert. Et quand ils nous reviendront, le hâle qui brunira leurs traits ne sera point seulement une heureuse rencontre pour le peintre en quête de la couleur, ce sera aussi une utile distraction pour le politique ou le philosophe, un précieux conseil pour l'industriel ou le marchand. Alors la fantaisie aura perdu son caractère purement poétique pour revêtir un caractère social: les Bohèmes de la vieille civilisation seront devenus les facteurs et les pionniers de la nouvelle.

## LA SOIRÉE DE NOËL.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 386.

Là point de convives égayés par une table somptueuse! Le lieutenant O'Meggi était seul avec ses enfants et leur mère. La bouilloire de thé chantait doucement au coin du foyer, et le pouding national se dressait sur un guéridon: c'était là tout le festin de l'honnête famille, car le lieutenant vivait de sa seule retraite, et devait encore soutenir de vieux parents restés en Irlande.

Mais si le banquet était plus modeste, la joie n'était pas moins bruyante, car O'Meggi préparait pour les enfants un divertissement longtemps promis et longtemps attendu!

La lampe avait été éteinte et la lanterne magique venait de dessiner, sur le drap suspendu à la muraille, son disque lumineux.

Voici d'abord les premiers vaisseaux de Guillaume le Conquérant, qui apparaissent tout brillants de banderoles colorées; le duc de Normandie débarque avec son armée; il s'avance dans

les riches campagnes couvertes de monastères. Voyez comme chaque seigneur marche avec sa bannière entourée de ses vassaux armés! Ici sont les nobles Normands et Angevins, brillants de velours et d'or; plus loin, les Manceaux et les Bourguignons à l'allure chevaleresque; plus loin encore les Gascons qui bourdonnent dans le soleil comme un essaim de guêpes, et près d'eux les Bretons à la mine sombre, dont les armures de fer cachent mal les haillons!

Maintenant la scène change! voici les Saxons armés de longs arcs et de grandes haches! Ils sont retranchés derrière leurs palissades et attendent l'ennemi, les yeux fixés sur leur chef Harold. Déjà les flèches volent, les hommes d'armes s'élancent au galop; la bataille est engagée.

A mesure que chaque image passait, le lieutenant O'Meggi l'expliquait aux enfants émerveillés. Après les récits de la conquête vinrent les guerres intestines, les luttes contre l'étranger, les grandes prospérités et les grands désastres. De loin en loin les nobles traits d'un héros ou d'un bienfaiteur de la patrie se dessinaient au milieu de la lumière, et alors le père racontait sa vie entière à l'auditoire naïf qui s'exaltait, se réjouissait ou s'indignait.

Toute l'histoire de l'Angleterre passa ainsi successivement sous les yeux des spectateurs, et le lieutenant trouva partout le secret d'une leçon.

Il fortifiait ainsi doucement ces âmes par les grands exemples, il leur enseignait la vénération, il les initiait aux grands courages qui font les hommes, et aux grands dévouements qui font les citoyens.

John Bolwer écoutait et regardait; il voyait ces yeux d'enfants briller, il entendait leurs cris d'admiration, il suivait avec surprise tous les mouvements de ces cœurs émus! Pour la première fois, il soupçonnait la part que l'individu peut et doit prendre à la vie de tous; il sentait ces points d'attache qui relient chacun de nous aux descendants et aux ancêtres; il comprenait enfin la joie que l'on peut trouver dans l'histoire de l'humanité et le bonheur de la patrie.

La lanterne magique s'était éteinte; le drap avait été replié par la soigneuse-ménagère, et la famille du lieutenant O'Meggi, réunie autour d'une petite table, s'entretenait bruyamment de tout ce qu'elle venait d'admirer en buvant le thé et mangeant le pouding de Noël.

John Bolwer cessa de regarder et demeura longtemps pensif; mais enfin son œil rencontra la pâle lueur qui éclairait la mansarde, et sa pensée quitta la famille du lieutenant.

Il connaissait la pauvre femme qui demeurait sous ce toit pour avoir quelquefois réclamé ses services.

C'était une veuve écossaise vivant là, comme l'oiseau, de ce que la providence lui apportait chaque jour; elle soutenait de son travail une petite-fille malade, hésitant depuis bientôt deux années entre la vie et la mort. Mais bien que ce fût pour elle une lourde charge, Kitty Beans ne s'en plaignait pas. Cette fille de son fils était tout ce qui lui restait d'une famille disparue: c'était le dernier anneau de cette chaîne de tendresse commencée aux joies des fiançailles, réminiscences de jeunesse, joies du foyer, espoir de survivances pour l'avenir; tout était dans cette frêle enfant ce chaque jour pouvait lui enlever. Aussi que de soins et de caresses! En vain le temps avait courbé les épaules de la vieille femme, elle était forte pour le travail qui devait procurer à l'enfant ce que son mal réclamait; en vain les soucis avaient sillonné son front jauni, toutes ses rides s'épanouissaient quand Jennie pouvait lui sourire!

Or Dieu venait de lui accorder un de ces rares éclairs de joie. Dans la mansarde de la pauvre veuve, comme ailleurs, le soir de la Noël était un soir de fête!

C'est qu'aussi Kitty Beans avait préparé à la malade une merveilleuse surprise! A force de travail et d'épargnes, elle avait pu économiser quelques pence pour acheter un petit houx orné de ses baies écarlates!

L'arbuste était là dans une caisse verte, dressant ses feuilles

métalliques dont Jennie ne pouvait détacher ses yeux ; elle avait quitté son lit pour le mieux voir ; elle était assise sur les genoux de la grand-mère, un bras passé sur son épaule, comme un enfant au berceau, et elle contemplait le houx avec enchantement.

Oui, c'était bien là la sombre verdure qui entourait la cabane où elle était née ! Ces graines de corail étaient bien celles dont la mère lui faisait des colliers et des bracelets ! C'est près de la hâte de houx épineux que les voisins se réunissent le soir pour raconter ou chanter les ballades !

Et ramenée à ces lointains souvenirs, la jeune fille murmurait d'une voix languissante les vieux airs d'Écosse, et la veuve, dont la mémoire s'éveillait, l'aidait et lui fournissait les paroles ! Retransportées au fond des glens sauvages, toutes deux avaient senti l'air de la montagne et respiré le parfum de leur enfance ! Charmante vision qui les affranchissait pour quelques instants de la vieillesse, de la maladie et de la misère ! Aucune d'elles ne voyait plus les solives poudreuses de la mansarde, le lit de paille, les meubles vermoulus, le poêle éteint ! Grâce à l'imagination, l'arbuste avait grandi, il recouvrait tout de ses rameaux verdoyants, il avait transformé la misérable demeure en un de ces nids de verdure cachés aux fentes des highlands ! Entendez-vous comme les oiseaux chantent, comme l'eau murmure dans les roches, comme les chants des bergers se répondent là-bas, de bruyère en bruyère. Tout abonde où tout manquait il y a un instant, et une petite branche verte a suffi pour ce prodige ; elle a apporté la joie avec le souvenir !

John Bolwer n'en veut point voir davantage ; il quitte la fenêtre et retombe dans son fauteuil !

Désormais le secret lui est révélé ; il voit que celui-ci a cherché son bonheur dans l'amitié ; celui-là dans l'amour de la patrie, les autres dans les souvenirs du premier âge, tous en dehors d'eux-mêmes. Lui seul a vécu sans sympathie et sans mémoire, comme l'herbe inutile qui végète au coin de la ruelle déserte ! Ah ! maintenant il comprend que pour faire partie des vivants, il faut se mêler aux hommes ou aux choses par le cœur ! Et il se dit que, quand toutes les maisons sont illuminées pour la fête, si la maison noire reste seule obscure et silencieuse, c'est qu'il lui a toujours manqué ce qui éclaire toutes les ténèbres et ce qui donne toutes les joies : un peu d'amour !

#### DOGGERBANK.

Voy., sur la Pêche du hareng, 1837, p. 355.

— Eh bien, oui, Doggerbank (1), disait un marin assis sur un canot renversé, et parlant à son fils, jeune garçon de douze ans, qui écoutait, sérieux et immobile, debout devant son père. Oui, je t'apprendrai aujourd'hui même pourquoi tu portes ce nom-là. Il ne te déplaira plus tant quand tu sauras qu'il me rappelle ma première et ma dernière pêche. C'est sur ce banc de sable, c'est sur le Doggerbank, qu'est venue s'échouer ma vie de pêcheur ; cette vie où l'on vogue sous la main de Dieu qui vous sauve à chaque marée.

Je suis d'Yarmouth, comme mon père et mon grand-père, et je m'en vante. Si l'on nous traite, nous autres, de harengs salés d'Yarmouth (salés ou fumés, peu importe), c'est que nous résistons au feu et à l'eau. Je n'ai pas fait comme mon père, j'ai quitté l'état ; mais toi, enfant, tu feras comme lui, entends-tu ! A ceux qui te voudront tenter, qui te parleront de devenir marin, officier, que sais-je ? (Il y a plus de langues flatteuses pour tirer un brave homme de son métier qu'il n'y a d'écumes de mer, de serpules et autres vermines le long de nos sables pour amorcer ton hameçon.)

(1) *Doggerbank* (banc des Chiens). C'est le nom d'un banc de sable qui s'étend, dans la mer du Nord, entre les côtes du Yorkshire et le Jutland. *Dogger, dogre*, est aussi le nom des gros bateaux pêcheurs hollandais qui exploitent ces parages.

A ceux qui te conseilleront d'aller chercher par le monde, comme ton père, la fortune et les honneurs, réponds : « Je n'irai pas au nord plus loin que l'île Fair, au midi plus bas que la Yare ; je ne quitterai pas la mer du Nord. Le Doggerbank m'a donné son nom, c'est mon parrain ; il me nourrira, et je ne m'éloignerai pas des flots qui le recouvrent. »

J'étais plus petit que toi, je n'avais guère plus de sept ans ; c'était au printemps de 1773, quand mon père me dit : « — James, tu viendras à la grande pêche. » Il y a maintenant quarante-cinq ans, et je n'ai pas oublié comme le cœur me bondit. Tout le monde était affairé sur le rivage et autour des barques. On achevait de tanner les seines, de réunir les barils, d'embarquer des tas de sel d'Espagne ; et moi qui ne me sentais pas d'aise et me croyais d'un seul coup devenu homme, je voulais me mêler de tout. J'étais tantôt autour des chaudières où bouillait l'écorce de chêne, tantôt je voulais aider à soulever les filets qu'on y plonge pour les enduire de cette brune gelée qui les renforce. J'étais partout à la fois, sous les pas de tout le monde, et je remboursai quelques coups de pied, quelques horions, sans en devenir plus sage. Enfin, toutes les barques appareillées, la flottille pavoisée, chaque homme à son poste, nous partîmes en poussant des hurras, et je tenais si bien ma partie dans le concert que le second de mon père me jeta un seau d'eau salée, en disant que « ce petit phoque qui criait comme un lamantin lui déchirait le tympan. » Le rendez-vous général était, comme de coutume, à Fair-Isle, entre les îles Shetland et les Orcades, et notre *Herring-Buss* (Buche), bonne voilière, eut bientôt pris les devants. Vers le soir, comme mon père, qui connaissait au mieux tous ces parages, venait d'annoncer qu'ayant dévié à l'est nous étions à quinze brasses de fond sur le Doggerbank, qui s'étend entre la plage de Scarborough et le Horn, la corne du Jutland, je crus voir frémir au loin une longue ligne lumineuse, et je me frottai les yeux. D'abord la mer était toute noire ; mais ses lames agitées s'étaient illuminées soudainement. « — Voici les harengs ! » cria l'homme de garde ; et je devins comme fou. Sans plus songer au serment que fait chaque pêcheur, au départ, de ne pas sortir un seul poisson de l'eau avant que la Saint-Jean soit passée, l'idée d'avoir le premier hareng de la pêche s'empara de mon esprit. Nous étions au 24 juin, mais loin encore de minuit ; de sorte qu'aucun des nôtres ne se fût avisé de jeter la seine. La colonne serrée qui nageait au-devant de nous menaçait d'entraver notre marche. La plupart de nos hommes s'occupaient de la manœuvre, le reste semblait comme fasciné à la vue de cette houle vivante ; car sur la ligne sombre des eaux chatoyaient, étincelaient de toutes parts des yeux miroitants et de luisantes écailles. Personne ne faisait attention à moi ; je pus me glisser vers l'avant, et, au risque de passer par-dessus bord, j'enfonçai dans ces flots animés une cape donnée par ma mère pour m'envelopper, et que j'avais en cachette amarquée à un bâton. Je la retirai lourde ; la respiration me manqua ; j'accourus vers le fanal de poupe, et je n'eus plus assez d'yeux pour admirer, au milieu d'un menu fretin qui retomba autour de moi en frétilant sur les planches, un énorme hareng, d'argent dessous, vert changeant sur le dos, comme ceux que les Hollandais nomment *groene harengs*, et qui, à leur arrivée en juin, guérissent toutes les maladies ; aussi beau qu'un fin poisson de premier choix, il était plus gros qu'un hareng de juillet, de la Saint-Jacques. Comme j'étais en contemplation à admirer ma prise, le second de mon père, le bosseman, s'élança vers moi en poussant une clameur à me renverser. « — Damné enfant ! cria-t-il ; c'est fait de nous ! il a pêché le roi des harengs. » Mon père m'arracha des mains ma cape qu'il lança dans la mer avec le beau poisson. « — C'est égal, reprit le contre-maître (un Frison qui ne m'aimait point) ; hareng hors de l'eau, hareng mort ! Celui-ci n'en réchappera pas ; il ne nous ramènera plus, chaque printemps, l'armée de ses compagnons. Maintenant je ne donnerais pas une caque vide de toute notre pêche. » A

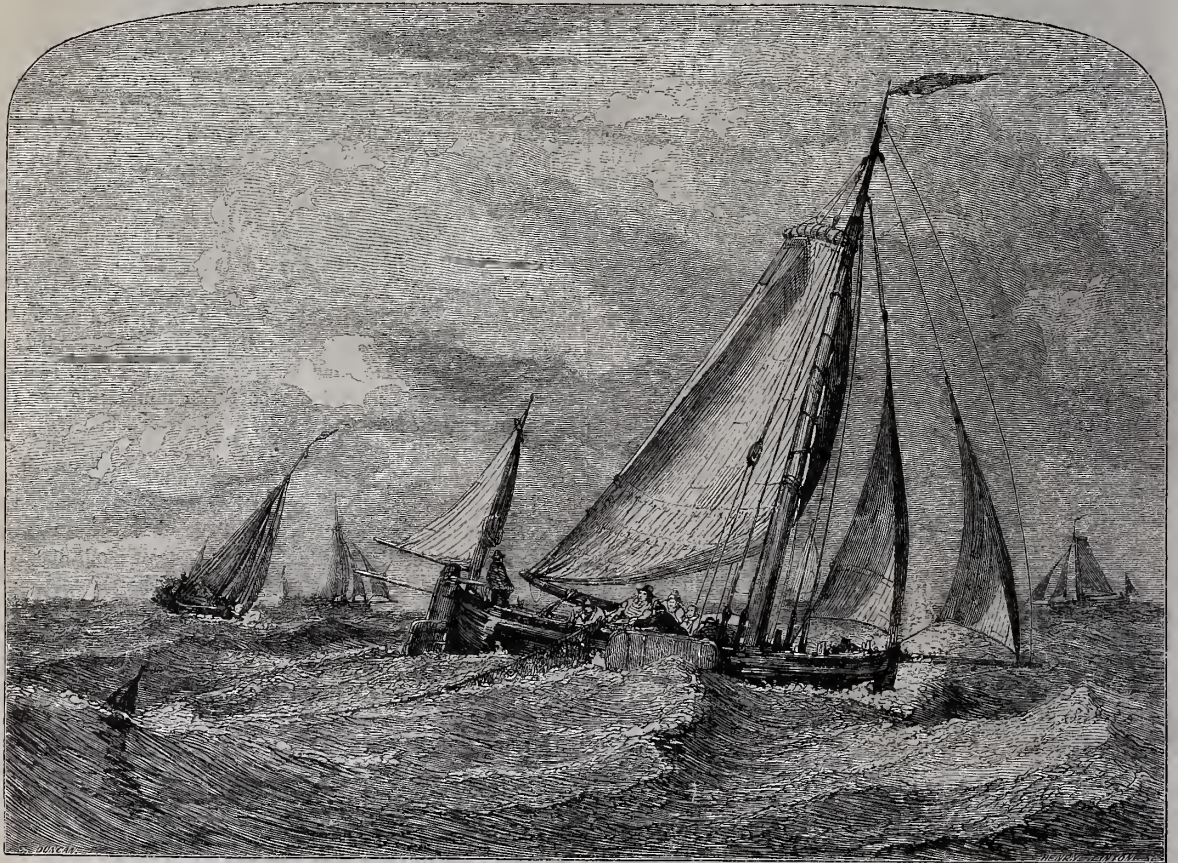
dater de ce moment, je n'eus plus que rebuffades et fus malmené par tout l'équipage. La pêche donna pourtant cette année plus qu'il n'était encore arrivé de mémoire d'homme, si bien que la mer ne semblait pas assez vaste pour contenir les innombrables bandes de harengs qui, poursuivies par les chiens de mer et les morues, poussaient devant elles les raies, les plies, les fletants et les carrelets. Toutes les petites baies étaient obstruées de poissons. On vendit un penny (deux sous) les trente-quatre douzaines de harengs ; on en donna gratis à qui en voulut, et les barques en étaient tellement chargées que quelques petits bateaux sombrèrent. Sur notre pont, il n'y avait plus place pour la manœuvre. Notre contre-maître eut le bras démis en tirant la seine pour la troisième fois. « — La faute encore de ce petit requin d'eau douce ! » dit-il. Les filets surchargés rompirent à notre deuxième voyage, toujours sur le Doggerbank. Enfin un dogre hollandais accourant à force de voiles nous aborda à tribord, et il en résulta de telles avaries qu'il fallut renoncer à tenir la mer, et revenir au port se faire radouber. Il n'y eut donc que pertes pour nous dans cette miraculeuse pêche qui enrichissait nos voisins. Je fus montré au doigt comme un porte-malheur, et l'année d'après j'étais mousse sur un de nos corsaires (un *privateer*).

J'ai passé ma vie errante à regretter ma place dans la

barque et au foyer de mon père ; à envier ce bonheur de revenir sur le pont couvert de poissons dont les écailles reluisent au soleil, et de voir, au retour, briller la goutte d'eau salée, comme un trop-plein de joie, dans les yeux de la femme, de la mère, de la sœur, des filles, qui accourent au-devant de vous ; ce transport d'entendre les cris joyeux des enfants qui vous lièlent de loin, tandis que le feu flambe et pétille, vous appelant à sa façon pour réjouir vos yeux et sécher vos membres. Toutes les mains sont occupées à vous aider, à vous soulager, à vous débarrasser ; toutes les langues à vous envoyer des souhaits, à vous chanter la bienvenue. Avec vous, vous apportez le pain, l'abondance et le rire !...

— Mais quand la pêche est mauvaise, et qu'il n'y a rien, ou seulement du fretin sur le pont ? hasarda le jeune garçon, jetant un coup d'œil de côté sur le galon d'or qui ornait le chapeau ciré du père.

— Rien ! répéta celui-ci ; est-ce que la mer est avare ? Est-ce que ces bandes qui descendent de dessous les glaces du Nord ont cessé d'être innombrables ? Est-ce que les femelles des harengs ont cessé d'avoir chacune plus de dix mille œufs à semer dans les baies ? Eh ! sans les pêcheurs et les requins, à eux seuls les harengs combleraient la mer et dessécheraient la Baltique. Eh quoi ! leur armée est forcée de changer l'ordre de sa marche et de s'allonger en colonne



Pêcheurs de Doggerbank, dans la mer du Nord. — Gravure de Henry Linton.

pour traverser le canal qui sépare le Groenland de la Norvège ; et ce canal a soixante-dix lieues de largeur ! Dieu a envoyé le poisson, comme le blé, comme l'eau, comme la lumière et l'air, à tous, et sans compter.

J'ai assez souffert à poursuivre et piller des hommes ; et quand il m'est né un fils, j'ai dit : « Il ne sera point corsaire pour dépouiller et détruire, comme son père ; mais, comme son grand-père, il sera pêcheur pour apporter l'abondance et la joie au logis. » C'est alors que je te nommai Dogger-

bank. Tu aideras à jeter la seine pour la première fois sur ce fond de sable où j'ai vu poindre avec tant de plaisir la première colonne de harengs, où j'eus le malheur de prendre un des conducteurs de leurs bandes. C'est là que tu te rendras demain sur le *smack* de ton oncle ; et tu te rappelleras qu'il ne faut jeter ni hameçon ni filet avant que la Saint-Jean soit passée.

## LES RAMASSEURS DE TRAINES.



CH. JACQUE.

Une scène dans les bois. — Dessin de Jacque.

On donne le nom de *traines* à ces menus bois qui forment la lisière des forêts : ajoncs épineux, cépées rabougries, branches de taillis desséchées ou rompues par le vent, et que l'usage permet aux pauvres de ramasser pour leur chauffage d'hiver.

Qui n'a rencontré, dans le voisinage des bois, quelque vieille femme chargée d'une de ces bourrées liées d'une hart de genêt, et se reposant à la pente de quelque fossé ?

Ce fardeau, qu'elle transportait avec grande sueur et grande fatigue, avait demandé un long travail. Il avait fallu chercher l'un après l'autre ces rameaux de bois mort, les détacher avec la serpe, y joindre les broussailles qui bordent les fourrés, se déchirer à toutes les ronces et enfoncer dans toutes les ravines ; car le ramasseur de trains n'a droit qu'au glanage ; les rebuts seuls lui appartiennent ; partout où l'arbre est vivant et de belle venue, il faut qu'il passe, s'il ne veut

s'exposer aux réprimandes du garde. Mendiant de la forêt, il va prenant çà et là ce que le maître dédaigne, et picorant, pour les noires soirées de décembre, un peu de lumière et de chaleur.

Il faut avoir vu ce fagotage du pauvre dans les bois pour bien comprendre la fable du hûcheron appelant la mort à son secours. Rien de triste comme ce labreur solitaire, au milieu des grands arbres qui entrechoquent leurs branches déclarnées, et de ce profond silence interrompu par les seuls coups d'une serpe ébréchée. Le vent gémit sourdement dans le couvert; une bruine glacée pleure le long des troncs; la terre détrempée s'enfoncé sous les pieds du fagoteur épuisé; et s'il s'assoit un instant, à bont de vigueur, s'il cherche à l'horizon le toit de sa cahane pour reprendre courage, il n'aperçoit que les sombres voûtes de la forêt qui s'entre-croisent et se succèdent, ou les longues avenues désertes au bout desquelles s'encadre un coin de ciel pluvieux.

Le hasard nous conduisit, il y a quelques années, dans un carrefour de *vente* où nous rencontrâmes deux de ces ramasseuses de traînes qui fagotaient en commun. C'étaient des femmes déjà vieilles (deux sœurs, comme nous l'apprîmes bientôt), venues là de leur hameau, éloigné de plus d'une lieue, pour se procurer le bois de la semaine.

La plus jeune se plaignait amèrement de sa misère et de sa fatigue, tout en tordant les branches vertes dont elle se préparait à lier une énorme bourrée.

— Allez donc, jours de malheur ! disait-elle, parlant à la plus vieille comme si elle se fût parlé à elle-même. Rien n'y manque, ici et là-has ! Dans la futaie, c'est la pluie qui vous gêne ; au logis, c'est la faim qui vous talonne. Pourrais-tu me dire, toi, pourquoi nous sommes nées ?

— Tu le sais bien, répondit doucement l'autre, qui continuait à élaguer les branches mortes : nous sommes nées pour faire de notre mieux ce que la nécessité nous commande.

— Et si je ne veux pas, moi ? reprit aigrement la première ; est-ce que j'ai demandé de vivre ? Je ne suis donc pas la fille de Dieu, comme les autres, pour qu'il me traite si durement ?

— Dieu ne prend pas notre conseil, fit observer la vieille femme d'un accent pénétrant ; il voit le monde de son œil, et il a tout réglé selon sa sagesse, tandis que nous autres nous ne savons rien. Crois-moi, pauvre fille, apaise ton cœur ; ne te révolte pas contre ce qui doit être, et puisque nous sommes venues au bois pour fagoter, achève paisiblement ton ouvrage ; le Maître fera le sien.

Elles continuèrent à discuter ainsi quelque temps, l'une toujours en plainte, l'autre toujours soumise, et toutes deux me prenant à témoin pour s'appuyer de mon avis.

Cependant le fagot avait été achevé et chargé sur les épaules de la vieille. Je les suivis en les interrogeant. Leur histoire n'avait rien qui la distinguât de mille autres histoires. L'aînée était veuve, la jeune avait vieilli dans la célibat ; toutes deux se trouvaient pauvres, sans famille, et vivant, comme les oiseaux du ciel, de ce que chaque jour apportait à leur faim. Celle qui avait été épouse et mère acceptait silencieusement la dure épreuve, et portait la vie comme son fardeau de *traînes*, avec une vaillante patience ; l'autre, au contraire, sevrée de toutes les joies, semblait retourner sans cesse vers la terre un regard irrité, et lui réclamer une part d'héritage dont elle se sentait frustrée.

Nous atteignîmes, en causant, la lisière du bois.

Comme nous nous engagions dans le chemin creux qui conduisait au village, trois enfants, dont l'aîné pouvait avoir sept ans, vinrent à notre rencontre.

Chacun d'eux portait serré contre sa poitrine un petit paquet de menues branches glanées, brin à brin, sur la route. Dès qu'ils aperçurent les ramasseuses de traînes, tous trois accoururent, et se mirent à recueillir les fétus qui tombaient de loin en loin du fardeau de la vieille femme.

Je lui demandai ce que c'était que ces enfants.

— De pauvres orphelins, dit-elle avec compassion ; leur grand-mère prenait soin d'eux ; mais voilà six mois que ses pieds refusent de marcher et qu'elle est clouée sur la paille, si bien qu'à cette heure ce sont les petits qui la soignent, vous comprenez comment ! Ça n'a rien, et ça vit d'aventure, sous la garde de la providence. Les voisins donnent tantôt un morceau de pain, tantôt une poignée de farine ; et, vu que les innocents sont encore trop petits pour aller au bois, ils ramassent, comme vous voyez, les restes des pauvres gens.

En parlant ainsi, la bonne vieille feignait de recharger son fardeau, et faisait tomber quelques branches que les enfants se hâtèrent de relever. Elle me regarda en souriant.

— Monsieur voit qu'on a ses pauvres, dit-elle à demi-voix ; les chères créatures se chaufferont ce soir !

Et, tout en continuant, elle se mit à briser, dans le fagot, les rameaux à portée de sa main, et à les semer sur la route, tandis que sa sœur, complice du généreux subterfuge, ramassait elle-même les débris et les remettait aux enfants.

Toutes deux continuèrent ainsi jusqu'au bout du sentier, où les trois petits se préparèrent à rejoindre leur cahane. La plus jeune sœur réunit alors leurs *glanes*, et, voyant que tout pouvait tenir dans ses deux mains :

— Eh bien donc ! les innocents n'en auront pas pour une flambée, dit-elle. Sur mon baptême, Jeanne, ce serait pitié de les renvoyer ainsi chez leur mère-grand ; voyons, pas de ladrerie, jetez votre fascine à terre, que nous leur fassions une part.

La veuve ne se le fit point redire ; le fagot fut délié, et la jeune sœur fabriqua elle-même une fascine proportionnée à la taille du plus grand des garçons ; elle la lui chargea sur l'épaule, lui recommanda d'en être ménager, et le renvoya avec un souhait d'heureuse santé pour la malade.

Cette bonne action sembla dissiper sa sombre humeur. Elle prit à son tour le fardeau, l'enleva en s'aidant de la serpe, et dit avec une gaieté ironique :

— C'est pourtant vrai que l'on est récompensé du bien qu'on fait aux pauvres ! Voilà que la bourrée qui vous faisait souffler d'ahan ne me pèse presque plus rien.

— Ce n'est pas seulement la bourrée qui est plus légère, lui dis-je à demi-voix, c'est aussi votre cœur que la bonne action contente et soulage.

Elle s'arrêta court, me regarda fixement, et s'écria d'une voix très-émue :

— Ah ! Jésus, vous dites, comme ma sœur, monsieur, et je crois que vous avez raison. Ce que c'est cependant ! pour ne pas tant sentir sa misère, il suffit de faire l'aumône.

Je me suis souvent rappelé depuis ce mot simple et touchant. Oui, la joie de secourir les autres nous fait oublier nos propres privations. Comment ne pas se trouver riche quand on peut donner ?

Ainsi, quelle générosité parmi les pauvres ! Comme ils sont prompts à acheter, par le sacrifice d'une part de ce qu'ils possèdent, cette joie de protéger qui semble interdite à leur indigence ! Lorsque le choléra-morbus décimait la population de Paris, un ouvrier et sa femme furent frappés presque en même temps, et laissèrent un jeune enfant encore au berceau. Un voisin, qui n'avait lui-même d'autres ressources que son travail, se présenta pour l'adopter. Des gens dont la prudence paralysait la pitié lui firent quelques observations.

— Bah ! dit l'ouvrier en prenant l'orphelin dans ses bras, je ne risque jamais que la moitié de mon pain !

Oui, la moitié du pain de chaque jour, voilà ce qu'il est facile de sacrifier ; mais ce que nous ne compromettons point aussi facilement, ce sont nos habitudes fastueuses, nos ruineux caprices, nos inutilités opulentes. On partage, sans trop de peine, sa pauvreté ; on est économe de sa richesse.

## LE SAGE PARMIS LES HOMMÉS.

— A quoi aboutissent tant d'efforts pour conserver la sainteté de ton âme ? disait au sage un homme du siècle ; ne vois-tu pas que, malgré toi, la corruption l'entoure, qu'elle la respire, qu'elle est forcée d'en vivre ? Regarde à tes côtés, que trouveras-tu partout ? Des fripons que tu dois souffrir, des lâches à qui tu parles, des scélérats qui se disent tes égaux. Ta vertu n'est qu'un éternel compromis avec le vice : partout tu le coudoies ; il te souille, quoi que tu fasses, de ses éclaboussures. Tu vis forcément dans le torrent des infamies humaines, et, orgueilleux insensé, tu crois conserver ta pureté !

Le sage répondit :

— Tout à l'heure je traversais le faubourg fangeux : mes pieds effleuraient l'eau croupie des ruisseaux et heurtaient mille débris immenses ; mais ma tête, plus élevée, respirait un air pur ; je voyais le bleu du ciel à travers les toits humides, et j'entendais les oiseaux chanter derrière les noires cheminées. De même, au milieu des corruptions de la vie, je garde mes pensées assez haut pour que les souillures ne puissent les atteindre. Mes pieds seuls touchent la fange, tandis que mon âme regarde le ciel !

## VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIIONALE.

Extrait du Journal inédit de M. E. Deville.

Suite. — Voy. p. 379.

## MISSION DE SARAYACU. — RIVIÈRE DES AMAZONES.

Le lendemain de notre arrivée eut lieu la fête de Saint-François. A peine le jour avait-il paru que le bruit des cloches et des coups de fusils nous annoncèrent le commencement des réjouissances. Nous étions prêts depuis six heures, et les Indiens étaient déjà en grand costume, chemise de coton blanc, pantalon pareil, les jambes garnies de grelots, un bonnet en plumes sur la tête et un panache à la main, attendant à la porte du couvent. Le père Plaza leur distribua trois daïs et les accompagna à l'église. Vers la fin du service nos danseurs entrèrent et donnèrent une première représentation qu'ils vinrent achever au couvent, où nous trouvâmes à notre arrivée la table couverte de mets plus curieux les uns que les autres. De temps en temps le père Plaza, suivant la coutume brésilienne, retirait avec ses doigts, du plat ou de son assiette, un morceau de poulet ou toute autre chose qu'il offrait à M. de Castelnau. Les Indiens ne cessaient d'apporter au père des bouteilles d'eau-de-vie que ce dernier prenait et goûtait dans un petit gobelet en bois du nom de *matte*.

La mission de Sarayacu est grande et bien tenue ; une église est terminée et une autre en construction. Le village peut contenir environ mille à douze cents habitants, composés surtout d'Indiens des nations Panis, puis des Conibos, Chuntiquiros, Antis ou Campos. Depuis quarante-cinq ans le père Plaza vit avec ces hommes, et les a habitués à une certaine civilisation.

Pendant le mois de repos que nous primes à Sarayacu nous fûmes parfaitement traités par ce bon religieux et par les missionnaires qui sont avec lui. Il n'est aucun sacrifice qu'il n'ait fait dans l'intérêt de nos collections. Il envoyait des Indiens de tous côtés. Comme nous lui témoignâmes le désir d'avoir des poissons pour le muséum d'histoire naturelle de Paris, il organisa une pêche sur un lac voisin de Sarayacu qu'il fit empoisonner avec le barbasco (racine du *Piscidia erythrina* ou *Jacquinia armillaris*) : nous y allâmes accompagnés d'environ six cents Indiens.

Le 30 octobre, le père Plaza et le père Antonio nous accompagnèrent jusqu'au village de Belhem, où nous trouvâmes les embarcations qu'ils nous avaient fait préparer.

Le même jour nous allâmes à Tierra-Blanca, le lendemain au village de Ventura habité par une trentaine d'Indiens Conibos, et nous marchâmes jour et nuit afin d'arriver sur l'Amazone à Naota. Nous passâmes devant Sapoté, où existait anciennement une mission pour les Indiens Majorunas ; mais ces derniers l'ont détruite par le feu. Ils résistent à la civilisation, refusent tout vêtement, et se servent comme armes de sarbacanes, de lances et de flèches empoisonnées. Nous passâmes aussi devant le canal de Pucati qui se jette dans le Maragnon, et en marchant toute la nuit nous arrivâmes en face des îles de Cedro et de Tarapota. Vers trois heures de l'après-midi, nous entrâmes enfin dans l'Amazone, qui vient se jeter à angle droit dans l'Ucayale. A ce point, ces deux rivières sont de dimensions à peu près égales, et peuvent avoir une demi-lieue de large. Aucune parole ne peut donner l'idée de la magnificence de ce beau fleuve, le plus grand et le plus étendu de tous les fleuves connus, qui nourrit tant de peuples, et dont les eaux, creusant incessamment ses rives, laissent à découvert des mines d'or et d'argent. Le pays qu'il traverse est un vrai paradis terrestre, et si les habitants aidaient un peu la nature, ses bords seraient de vastes jardins couverts de fleurs et de fruits. Coton, indigo, vanille, café, cacao, bois de toute espèce, y abondent. Les débordements de ses eaux fertilisent les terres, non-seulement pour une année, mais pour plusieurs. Ajoutez à ces richesses une abondance de poissons prodigieuse, mille animaux différents sur les montagnes, un nombre infini d'oiseaux, et dans le sein de la terre des pierres précieuses ! qu'imagerait-on de plus si l'on voulait peindre l'Éden ou les Hespérides ?

Nous fîmes notre première halte sur l'Amazone à Naota, à une lieue de remonte de l'Ucayale. Je mis pied à terre le premier, afin de porter une lettre à M. X..., négociant portugais. A peine avais-je salué M. X... qu'il me demanda si nous avions de la médecine Leroy ; sur ma réponse négative, il devint d'une froideur extrême, et m'envoya au curé qui me reçut mieux, mais avec un sentiment de frayeur. Ses paroles s'échappaient péniblement de ses lèvres ; cependant il vint avec moi chercher mon compagnon, tout en me disant qu'il ne pouvait nous offrir qu'une hospitalité modeste. Il avait avec lui un singulier petit homme, dont la tête était entièrement rasée à la manière des Indiens ; quelques mèches rares tombaient sur ses yeux. Il avait environ quatre pieds de haut. Cet homme n'était pas moins que le gouverneur lui-même, le seigneur don Juan Gassendis, dont l'autorité s'étendait sur cinq autres villages, ainsi qu'il s'empressa de nous le dire. Si le curé parlait peu, en revanche monsieur le gouverneur ne nous laissait même pas le temps de lui faire une question.

Naota est habitée par les Indiens Cocamas, et se compose d'environ quarante à cinquante maisons construites en perches et recouvertes de feuilles de palmier. On trouve dans l'intérieur de presque toutes ces maisons un petit moulin à sucre très-grossier. L'église est un long bâtiment blanchi à la chaux. Il en est de même de la maison de don Bernardino.

Jamais je n'ai vu autant de mosquites que dans cet endroit ; ils y volent par millions, aussi insupportables par leur bourdonnement que par leurs piqures. Il faut avoir été exposé à ces insectes pour se faire une idée de l'impatience qu'ils causent. Condamné à être toujours en mouvement dans l'espoir de les éviter, on succombe sous leur rage sans pouvoir se défendre.

Les principaux articles de commerce de Naota sont la sal-sepaille et le sel, qui vient de Huallaga, et que l'on apporte par pierres du poids d'environ 25 à 30 kilogrammes, et du prix de 4 réaux. Nous restâmes quelques jours à Naota pour enrichir nos collections zoologiques.

Le 15, nous partîmes, et nous commençâmes notre descente sur l'Amazone. Nous nous arrêtâmes successivement aux villages des Omaguas, Iquitos, Orégones. L'extension

considérable du lobe de l'extrémité inférieure des oreilles, sans que l'épaisseur en paraisse diminuée, donne aux Orégones une physionomie toute particulière. On voit de ces bouts d'oreilles longs de 4 à 5 pouces, percés d'un trou qui varie suivant l'âge des individus. On passe d'abord dans le trou un petit cylindre de bois, puis on le remplace par

un plus gros à mesure que l'ouverture s'agrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. Ces Indiens se servent aussi de flèches et de lances empoisonnées.

Le 20, nous nous arrêtâmes au village de Pébas, habité par les Kaomaris, Kavachés ou Pébos, Orégones et Yaguas, dont le village est à deux lieues dans l'intérieur. Nous nous



Indien Ticunas. — Dessin de Freeman, d'après M. E. Deville.

rendimes à travers des bois magnifiques, en compagnie du père Viscenti, à la mission de Santa-Maria de los Yaguas. Le curé Rosas, père de la mission, vint au-devant de nous, accompagné de toute sa troupe indienne.

Ces Indiens sont très-beaux. Ils se peignent le corps entièrement en rouge, et portent au cou une grande quantité de colliers blancs. Ils se tracent de jolis dessins en rouge et en noir sur le visage. Ils ont la tête rasée, et ne conservent

qu'un bourrelet de cheveux en avant. Pour ornement, ils placent sur leur tête tantôt un cercle de feuilles de palmier, tantôt une ficelle à laquelle sont attachées un certain nombre de plumes d'oiseaux. Lorsqu'ils vont entendre la messe, la plupart d'entre eux n'ont qu'une chemise sans pantalon, le visage enduit de duvet de plumes, et le corps peint en rouge.

Le soir de notre arrivée, ces Indiens nous donnèrent une représentation de leurs danses. Des groupes de huit à dix



hommes et femmes, se tenant par les épaules, forment un cercle et dansent parfaitement en mesure; puis vient un cercle de jeunes filles et d'enfants, sautant de la même manière; on termine par la mascarade que figure notre dessin. Danseurs et danseuses ont sur la tête, à la manière de nos pénitents, un sac descendant jusqu'à la ceinture, deux trous pour les yeux et un pour la bouche, dans laquelle ils ont une feuille avec laquelle ils sifflent comme avec un instrument. Une grande quantité de feuilles de palmier attachées

au sac descendent et cachent presque entièrement le corps. Ils tournent en rond, se tenant par la main, sautant, cabriolant et sifflant.

Nous traversâmes ensuite Cavallo, Cochas, le village de Tochiquinas, habité par des Indiens Mayorunas; Péruaté, Loretto, et Tabatingua, forteresse portugaise, bien située sur une hauteur et à peu de distance du rio Javari. On voit sur les hauteurs deux pièces de canon en assez bon état. La force militaire se compose d'un commandant et de cin-



Danses des Indiens Yaguas. — Dessin de Freeman, d'après M. E. Deville.

quante soldats. Le village est habité en partie par des Indiens de la nation des Ticunas.

Pendant mon séjour à Tabatinga, je fis une petite excursion zoologique sur la rivière Javari. De Tabatinga au Para, la navigation de l'Amazone n'offre rien qui n'ait déjà été décrit. Nous passâmes devant San-Paulo, le petit village de San-Antonio, le rio Jutay, le village de Fontébaa, Ega ou Tefé, le petit village de Coary; devant le rio Purus, divisé en trois bras dont le dernier est près le Furo de Saint-Thomas; le village de Pesquerra, puis la Barra du rio Negro ou Manaos, grande ville où nous reçûmes une bonne et franche hospitalité.

Le rio Negro vient de l'ouest dans l'Amazone, et court à l'est en inclinant un peu vers le sud, du moins dans l'espace de plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où il entre si parallèlement que, sans la couleur de

ses eaux, on pourrait le prendre pour un bras de ce fleuve séparé seulement par une île.

Le 20, nous arrivâmes à Ubidos, et le lendemain nous atteignîmes le rio Preto de Santarem, ou rio Tapajos, habité par les Indiens Mauës, qui ont l'habitude de mouquiner la tête de leurs ennemis; et par les Apioas et les Mondouroucou, qui font le *guarana*, boisson très-estimée dans tout le Brésil. Après avoir suivi cette rivière pendant deux lieues environ, nous arrivâmes à la ville de Santarem, que nous quittâmes le 27. Continuant notre route, nous laissâmes bientôt loin de nous le rio Uruara, Guajara, les villages d'Almirim et de Gurupa sur la rive droite, de Brèves, celui de Couralina, situé sur la rive gauche, dans l'île de Joanès ou Marajo-Cameta, et enfin la jolie ville du Para, où, à la sortie des bois de l'Amazone, nous crûmes être transportés en Europe. Une grande quantité de bâtiments amarrés devant

la ville, des rues bien alignées, de riantes maisons bien bâties en pierres et en moellons, de jolies églises, en font un séjour charmant.

Il est malheureux qu'un fleuve aussi beau et aussi riche ne soit pas ouvert à la navigation. Des bateaux à vapeur remonteraient sans aucune difficulté jusqu'au pongo de Manserique, et navigueraient, par l'Ucayale, le rio Tambo ou Apurimac et la Patchitea, jusqu'à douze ou quinze journées de Lima.

#### WORDSWORTH.

Fin. — Voy. p. 319.

Le patronage du comte de Lonsdale valut à Wordsworth la place de distributeur de papier timbré pour les deux comtés de Westmoreland et de Cumberland. Fixée au centre de sites pittoresques, qui se rattachaient à tous les souvenirs d'une heureuse enfance, la vie du poète, dépourvue d'incidents, s'épancha tout entière en sa poésie. Émule du rossignol, il vécut et chanta sous la feuillée; il modula ses accords sur le murmure des eaux : mais sa délicieuse retraite au bord du lac de Grasmere n'était pas si profonde que ses plus illustres contemporains ne l'y vissent chercher. Il y reçut Walter Scott, Humphry Davy, Canning, Southey, Coleridge, toute la pléiade des poètes des Lacs qui se plaisaient à le reconnaître pour chef.

L'habitude de l'exercice avait singulièrement développé sa force musculaire. Au premier abord, il paraissait austère et lourd ; mais son sourire avait un charme inexprimable, et, dès qu'il parlait, sa physionomie devenait radieuse de bienveillance. Révêr et contemplatif, il se sentait mal à l'aise dans l'atmosphère des salons ; il lui fallait, comme aux fleurs et aux oiseaux, le grand air, le soleil et les champs.

On peut juger de l'ensemble du talent de Wordsworth dans *l'Excursion*, son plus long poème, que rappelle *Jocelyn* pour la partie descriptive ; mais nous préférons les petites pièces de vers où palpitent, sous l'expression simple et agreste en son naturel exquis, une émotion si profonde et des sentiments si humains et si vrais. Parmi plusieurs chefs-d'œuvre en ce genre, nous citerons : *Michel*, pastorale ; *le Mendiant du Cumberland* ; *Nous sommes sept* ; *la Réverie de la pauvre Suzanne* ; *la Paysanne et son enfant* (voy. 1842, p. 132, et 1843, p. 368) ; et enfin *Résolution et indépendance*, cette douce et gracieuse leçon de philosophie pratique, dont nous allons essayer de donner quelque imparfaite idée.

#### RÉSOLUTION ET INDÉPENDANCE.

##### *Le Chercheur de sangsues.*

Toute la nuit le vent a fait rage, la lourde averse a tombé par torrents ; mais le soleil s'est levé radieux, les oiseaux chantent au profond du bois, la tourterelle se berce en son roucoulement, le geai répond au caquet de la pie, et l'air est plein du bruit ruisselant des eaux.

Tout ce qui aime le soleil est dehors ; le ciel rit à l'aube ; sur l'herbe scintillent les gouttes de pluie ; sur la lande s'ébat le lièvre folâtre, et ses pattes agiles font jaillir de la terre détrempée un brouillard lumineux qui l'escorte et court avec lui.

Voyageur, je traversais la lande ; je vis le lièvre bondir en sa gaieté ; j'entendis le frais murmure des eaux et des bois ; ou peut-être ne les entendis-je pas, perdu que j'étais en mon transport d'enfant. Le charme de la saison envahissait mon âme ; mes vieux souvenirs se détachaient de moi, et les voix des hommes, si vaines et si mélancoliques, s'effaçaient.

Mais comme il arrive parfois que, l'excès de la félicité dépassant nos forces, nous retombons abattus d'aussi haut que nous étions montés, ainsi il advint pour moi ce matin-là. Les terreurs, les ennuis et la sombre tristesse, de noires

pensées jusqu'alors inconnues, sorties je ne sais d'où, m'assaillirent. J'entendis l'alouette gazouiller dans la nue ; je songai au lièvre joyeux. Ne suis-je pas aussi un heureux enfant de la terre ? N'ai-je pas, comme ces gaies créatures, ma part de délices ? Libre de tout souci, je marche à part du monde... Mais un autre jour peut venir, jour de solitude, d'angoisse, de détresse et de pauvreté !

J'ai vécu bercé en d'agréables rêves, comme si la vie n'était qu'un long été, comme si le nécessaire devait échoir, sans effort et sans peine, à une foi sincère, toujours riche en vrais biens. Mais qui ne prend nul soin de l'avenir peut-il s'attendre que d'autres bâtissent pour lui, sèment pour lui, et l'aiment à son appel ? Je pensai à Chatterton, le merveilleux adolescent, âme inquiète qui, comme la salamandre, périt en son cercle de feu ; à Burns, qui marchait aux rayons de sa gloire et de sa gaieté, suivant sa charrue le long du flanc de la montagne. Poètes, demi-dieux, nous débutons par la joie pour finir trop souvent, hélas ! par l'abattement et la folie.

Soit l'effet d'une grâce particulière, soit un avis venu d'en haut, il arriva qu'en lutte avec ces amères pensées, j'avisai devant moi, sous l'œil nu du ciel, au bord d'une mare, un homme, l'homme le plus vieux qui ait jamais porté cheveux blancs . . . . .

Cet homme ne semblait ni tout à fait vivant, ni tout à fait mort, ni endormi, en son extrême vieillesse. Son corps était plié en deux, la tête et les pieds se rapprochant dans le pèlerinage de la vie, comme si quelque terrible géhenne, torture ou maladie, subie jadis, l'avait courbé sous un faix surhumain.

Il s'appuyait, corps, tête et membres, sur un long bâton blanc dépouillé d'écorce, et lorsque j'approchai à pas discrets et lents de l'onde dormante, le vieillard, pareil à un nuage sourd à l'appel des vents et qui jamais ne se meut qu'en masse, demeurait immobile.

Enfin, rompant le charme, il s'ébranla, et avec son bâton agita la mare : il plongeait un regard fixe dans l'eau bourbeuse, et semblait y lire comme en un livre. J'usai de mon privilège d'étranger : « Cette glorieuse matinée nous promet un beau jour, » lui dis-je.

Le vieillard répliqua en paroles courtoises lentement aspirées ; et moi de reprendre : « Qui vous attire et vous retient ici ? Le lieu est solitaire et loin de tout secours. » Un éclair de douce surprise jaillit des noires prunelles de ses yeux encore vifs, comme il me répondait.

Ses paroles sortaient faiblement d'une faible poitrine, mais ordonnées, solennelles, avec choix et mesure, dépassant la portée du vulgaire ; langage austère et grave comme celui de ces preux presbytériens d'Écosse, qui rendent à Dieu ce qui est dû à Dieu, et à l'homme ce qui lui appartient.

Il dit qu'étant vieux et pauvre, il venait à ces eaux pour chercher des sangsues ; tâche dangereuse et pénible, où il y avait de grandes fatigues à endurer. Il errait d'étang en étang, de mare en mare, couchant, avec l'aide du Seigneur, tantôt sous un toit, tantôt sous les étoiles, et de cette façon il gagnait honnêtement sa vie.

Le vieillard parlait debout à mes côtés ; mais sa voix ressemblait au murmure d'un ruisseau lointain, et je ne pouvais séparer ses mots les uns des autres. Lui-même m'apparaissait comme une vision, le mirage d'un rêve, un messager de quelque région céleste envoyé pour me rendre force et courage.

La terreur qui tue, l'espérance qui s'éteint, le froid, la souffrance, les maux cuisants de la chair, et les puissants poètes morts de faim, tout me revenait en pensée ; et dans mon angoisse, cherchant du réconfort, je renouvelai ma demande : « Comment donc vivez-vous, et que pouvez-vous faire ? »

Et lui, avec un pâle sourire, répéta ses paroles : il dit qu'il voyageait au proche, au loin, pour chercher des sangsues, troublant, avec ses pieds, l'eau des mares qu'elles habitent.

« Autrefois, j'en pouvais, disait-il, trouver de tous côtés ; mais elles diminuent, et la race s'éteint ; pourtant je persévère, et les trouve où je puis. »

Tandis qu'il parlait, la solitude du lieu, l'aspect du vieillard, son langage, me troublaient. Je le suivais des yeux de l'esprit, errant sur les landes désertes, à travers les marécages, battu de la pluie et du vent, toujours seul et muet ; et comme en moi-même je roulais ces images, il reprit, après une pause, le fil de son discours.

Il y mêla d'autres propos, empreints d'une douce gaieté, et de je ne sais quoi d'affectueux, d'imposant et de grave ; si bien que lorsqu'il eut fini je me pris en dédain, trouvant en ce corps décrépît une âme si virile. « O Dieu ! pensai-je, sois mon secours et mon plus ferme appui ; rappelle-moi souvent le chercheur de sangsues sur la lande déserte. »

La meilleure marque d'un esprit bien fait, c'est de pouvoir s'arrêter et demeurer avec soi-même. SÉNÈQUE.

### CANTIQUE DU MUPHTI DES CŒPTES,

Chanté dans la grande mosquée du Kaire, pour célébrer l'entrée de Bonaparte dans cette ville, à la tête des braves de l'Occident, le 29<sup>e</sup> jour d'épiphani (1), l'an 1212 de l'hégire (5 thermidor an vi).

Le grand Allah n'est plus irrité contre nous. Il a oublié nos fautes, assez punies par la longue oppression des Mamelucks. Chantons les miséricordes du grand Allah !

Quel est celui qui a sauvé des dangers de la mer et de la fureur de ses ennemis le favori de la victoire ? Quel est celui qui a conduit sains et saufs sur les rives du Nil les braves de l'Occident ? C'est le grand Allah. Chantons les miséricordes du grand Allah !

Les beys mamelucks avaient mis leur confiance dans leurs chevaux ; ils avaient rangé leur infanterie en bataille. Mais le favori de la victoire, à la tête des braves de l'Occident, a détruit l'infanterie et les chevaux des Mamelucks.

De même que les vapeurs qui s'élèvent le matin du Nil sont dissipées par les rayons du soleil, de même l'armée des Mamelucks a été dissipée par les braves de l'Occident ; parce que le grand Allah est actuellement irrité contre les Mamelucks, parce que les braves de l'Occident sont la prunelle droite du grand Allah.

O fils des hommes ! baissez le front devant la justice du grand Allah. Chantez ses miséricordes, ô fils des hommes !

Les Mamelucks n'adorent que leur avarice ; ils dévorent la substance du peuple ; ils sont sourds aux plaintes des veuves et des orphelins ; ils oppriment le pauvre sans pitié. C'est pourquoi le grand Allah a détruit enfin le règne des Mamelucks ; c'est pourquoi il a exaucé les prières des opprimés et leur a fait miséricorde.

Mais les braves de l'Occident adorent le grand Allah, ils respectent les lois de son prophète ; ils aiment le peuple et secourent les opprimés.

Voilà pourquoi le favori de la victoire est aussi le favori du grand Allah ; voilà pourquoi les braves de l'Occident sont protégés par le bouclier invincible du grand Allah.

Réjouissez-vous, fils des hommes, de ce que le grand Allah n'est plus irrité contre nous ! Réjouissez-vous de ce que sa miséricorde a amené les braves de l'Occident pour nous délivrer du joug des Mamelucks !

Que le grand Allah bénisse le favori de la victoire ! Que le grand Allah fasse prospérer l'armée des braves de l'Occident !

Et nous naguère race dégénérée, nous replacés aujourd'hui au rang des peuples libres par le bras des braves de

(1) Épiphani ou épiphani est le nom du onzième mois de l'année solaire des Égyptiens.

l'Occident, chantons à jamais les miséricordes du grand Allah ! (1)

### MÉDAILLES RARES.

Voy. p. 119, 280.

JEAN CARONDELET, CHANCELIER DE BOURGOGNE.  
MÉDAILLE DE 1479.

La modestie des anciens médailleurs français rend fort difficile la tâche de ceux qui étudient les premiers monuments de la numismatique nationale. Ces artistes, dont on ne peut méconnaître le mérite, n'ont jamais songé à signer leurs œuvres ; au contraire, les artistes italiens leurs prédécesseurs, non leurs maîtres, négligèrent rarement ce soin ; et il faut leur en savoir gré, car ces signatures sont de précieuses indications pour l'histoire de l'art.

La médaille rare et intéressante, dont nous donnons aujourd'hui une gravure, est-elle due à un artiste français ? C'est une question qu'on ne peut se dispenser de poser, et qu'on ne peut résoudre que par voie d'hypothèse. Les personnages représentés, Jean Carondelet et Marguerite de Chassey sa femme, sont tous deux nés en Franche-Comté ; mais au quinzième siècle (la médaille porte la date de 1479) cette province n'était pas française, et ses principaux citoyens étaient les ministres d'un ennemi de la France, de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, qui la possédait comme héritier de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. Certainement le faire de cette médaille rappelle celui d'une médaille d'un autre Comtois, de Nicolas Perrenot, père du célèbre cardinal de Granvelle et contemporain de Carondelet : aussi sommes-nous très-disposés à croire que l'une et l'autre ont été exécutées en Franche-Comté. Mais si l'on adopte notre opinion, il faudra encore faire une sorte d'anachronisme pour ranger parmi les productions de notre art national une médaille faite en 1479 dans la comté de Bourgogne, puisque ce ne fut que vers la fin du dix-septième siècle que Louis XIV fit valoir, en mari zélé, et les armes à la main, les droits réels ou prétendus de sa femme à la possession de cette belle contrée.

Toutefois, avant comme après la conquête, les Bourguignons de la Comté parlaient français ; ils habitaient le sol de la Gaule, et nous pouvons donc, sans trop de scrupule, les considérer comme des compatriotes éloignés momentanément du giron maternel.

Jean Carondelet a laissé une mémoire illustre dans son pays natal, ainsi que dans les Pays-Bas qu'il administra pendant de longues années. Il était né à Dôle en 1428, selon Dunod, l'annaliste de la Franche-Comté, « d'une de ces bonnes familles bourgeoises qui vivaient de leurs rentes, s'alliaient à la noblesse et s'appliquaient à l'étude des lois. »

L'étude des lois conduisit Carondelet jusqu'aux plus hautes fonctions. D'abord juge de la Régalie à Besançon, il fut employé dans diverses négociations importantes ; puis il entra, en 1460, au conseil de Philippe le Bon, duc et comte de Bourgogne, en qualité de maître des requêtes ; en 1459, il fut l'un des commissaires qui rédigèrent la Coutume de Franche-Comté.

Plus tard, il accompagna le comte de Charolais, depuis Charles le Téméraire, pendant la guerre du Bien public, terminée, en 1465, par le traité de Conflans ; il fut l'un des principaux négociateurs de cette paix.

En 1470, Carondelet fut de nouveau envoyé par le duc de Bourgogne près de Louis XI. En 1479, nous le voyons, sur notre médaille, nommé *Johannes Carondeletus, praeses Burgund* ; c'est-à-dire : « Jean Carondelet, président de Bourgogne. » Ces expressions ne signifient pas président du

(1) Extrait de *Paris pendant l'année 1798*, par M. Pelletier ; ouvrage périodique, publié les 15 et 30 de chaque mois. T. XX, n° 74 ; Jendi 31 janvier 1799.

parlement de Bourgogne, comme l'a écrit Dunod de Charnage, mais bien président du grand conseil établi à Malines par Charles le Téméraire pour ses états de Bourgogne et des Pays-Bas. Un biographe de Carondelet a dit qu'il fut nommé chancelier de Bourgogne en 1478, par Marie de Bourgogne, à la place de l'infortuné Guillaume Hugonet, décapité par les Gantois révoltés; ce doit être une erreur, car ce titre n'est pas inscrit sur la médaille, qui est de 1479. Quoi qu'il en soit, il est certain que Carondelet fut chancelier de Bourgogne sous Maximilien et sous Philippe le Beau son fils. Il se distingua dans ce poste éminent par sa probité et par les talents les plus remarquables; peu s'en fallut même qu'il n'éprouvât le sort d'Hugonet. Saisi par les révoltés de Bruges, il allait être exécuté, lorsque l'empereur Frédéric III, père de Maximilien, vint, à la tête d'une armée, dégager son fils et son ministre. En 1490, il fut chargé, avec Marguerite d'York, duchesse douairière de Bourgogne, de la tutelle du jeune duc Philippe le Beau. Mais la fortune est inconstante: au moment où le chancelier paraissait n'avoir plus qu'à jouir de sa haute réputation et à recueillir le fruit des services qu'il avait rendus à sa patrie et à ses princes, une intrigue le fit disgracier. Sa haute position lui avait fait des envieux, et il avait des ennemis dans le clergé parce que sa politique avait toujours été opposée aux prétentions de la cour de Rome. En 1496, il fut mandé à Bréda, où l'archiduc tenait alors sa cour, et le prince lui redemanda les sceaux, ce qu'il ne put faire qu'en détournant les yeux, pour se défendre de l'émotion si naturelle qu'il éprouvait à la vue de ce vieil ami qu'il repoussait peut-être malgré lui. L'ex-chancelier de Bourgogne se retira à Dôle, sa patrie, où il mourut le 21 mars 1501, à l'âge de soixante-treize ans.

Carondelet laissa une nombreuse postérité dont il existe encore des rejetons en France et même en Espagne: un général de ce nom a figuré dans les dernières guerres civiles. La famille des Carondelet aimait et protégeait les arts. C'est à la générosité et au goût éclairé du troisième fils du chancelier, nommé Jean comme son père, que la ville de Besançon doit l'un des plus beaux tableaux de Fra Bartolommeo que l'on connaisse. Ce tableau représente le Martyre de saint Sébastien: dans un coin, on y remarque le portrait de Claude Carondelet, autre fils du chancelier, à genoux et revêtu d'une robe écarlate. Selon Dunod, le portrait a été ajouté,

mais il est d'une bonne main. Jean Carondelet, qui fit si libéralement don de ce précieux tableau à l'église métropolitaine de Besançon dont il était doyen, fut, comme son père, un homme d'état éminent. Il fut archevêque de Palerme, président du conseil privé des Pays-Bas, et confident de Charles-Quint. Sa faveur auprès de l'empereur ne l'empêcha pas d'être aussi l'ami d'Érasme, par qui sans doute il fut mis en relation avec Holbein, qui a fait de lui un admirable portrait conservé à la Pinacothèque de Munich. Ce portrait, lithographié par MM. Strixner et Lauter, a été publié dans l'ouvrage connu sous le nom de *Galerie Boisserée*. Un autre fils du chancelier a eu le bonheur de voir ses traits reproduits par un peintre encore plus célèbre qu'Holbein; nous voulons parler du divin Raphaël lui-même. En effet, on conserve dans la galerie du duc de Grafton un portrait de Ferry Carondelet, archidiacre de Besançon, abbé de Mont-Benoît, conseiller de Charles-Quint, son ambassadeur à Rome et gouverneur de Viterbe. Ce portrait a 1<sup>m</sup>,21 de haut sur 0<sup>m</sup>,95 de large; il est peint sur bois. Le gouverneur de Viterbe est représenté assis, tenant à la main une lettre à lui adressée, et dictant à un secrétaire; derrière lui on voit un valet; la physionomie du jeune prélat respire la grâce et la jeunesse. Si nous pouvons juger de la beauté d'un original de Raphaël par une gravure, ce doit être une des plus belles œuvres du prince de la peinture. Il en existe plusieurs reproductions; la meilleure est celle de Larmessin. Dans *l'Europe illustre* de Dreux du Radier, on trouve une détestable copie de ce chef-d'œuvre exécutée par Michel Odieuvre; Dreux du Radier a commis la faute de désigner ce portrait comme étant celui du chancelier Carondelet. Cette erreur est d'autant plus impardonnable que le nom de Ferri Carondelet est écrit très-distinctement sur la lettre que Raphaël a placée dans les mains du brillant gouverneur de Viterbe. Ferry Carondelet mourut en 1528; il fut enterré à Saint-Jean de Besançon, où la piété fraternelle de son frère l'archevêque de Palerme lui fit ériger un monument qui subsiste encore. Les auteurs des Voyages pittoresques dans l'ancienne France nous apprennent que ce monument remarquable de la sculpture du seizième siècle est malheureusement relégué dans un emplacement obscur où on le voit à peine.

A Dôle, dans l'église de Notre-Dame, on conserve quelques restes du tombeau érigé à la mémoire du chancelier par les soins pieux de Jean Carondelet, son troisième fils,



Médaille de 1479, conservée au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, à Paris.

cet illustre prélat, ami d'Érasme, que nous venons de nommer. On peut juger du style de ce monument par un joli dessin lithographié inséré dans un album intitulé: *Dôle, — Franche-Comté*. C'est un portique soutenu par d'élégantes colonnes corinthiennes; une frise sur laquelle sont représentés des cavaliers décore le fronton. L'ensemble rappelle les tombeaux des Valois à l'abbaye de Saint-Denis. Les statues de Jean Carondelet et de sa femme Marguerite de Chassey,

morte en 1521, ont été détruites: on n'a épargné que le fragment que nous venons de décrire, ainsi que l'inscription tumulaire indiquant les titres des défunts, la date de leur mort, et le nom du fils pieux qui avait fait élever ce monument.

La Bibliothèque publique de la ville de Dôle possède un exemplaire de la médaille de 1479.

## PALAIS ET JARDINS DE KENSINGTON.



Le Palais de Kensington, à Londres.

Le palais de Kensington est situé dans le quartier à la mode, à l'extrémité ouest (*West end*) de Londres, où se groupent les riches et nobles demeures, les parcs, les jardins, laissant le reste de l'active et populeuse cité presque entièrement déshéritée d'air, de promenades et d'espace. Son architecture est irrégulière; il n'a d'imposant que ses proportions, et semble protester, par son aridité, contre les progrès des arts et de l'industrie. La beauté de ses jardins, qui confinent avec Hyde-Park, peut seule expliquer la faveur dont l'ho-

nora Guillaume III, lorsqu'il l'acheta au lord chancelier Finch. Après lui, la reine Marie et la reine Anne y firent de nombreuses plantations, et agrandirent les promenades, que vingt-cinq ans plus tard la reine Caroline, femme de Georges II, fit de nouveau dessiner, sous sa direction, par un peintre, un architecte et un jardinier. Vers la même époque, Kent peignit le grand escalier et les plafonds de plusieurs salles. Les appartements sont ornés de tableaux de prix et de portraits de maîtres. Le 29 novembre 1836, un terrible oura-

gan dévasta les jardins et y déracina cent trente-deux arbres; on suit encore sa trace à travers les trouées qu'il fit dans les allées des vieux chênes séculaires. Six portes, dont quatre ouvrent sur Hyde-Park, donnent accès dans cette promenade. Bien que publique, l'entrée en est interdite aux domestiques en livrée, aux femmes portant sabots ou *socques*, et aux chiens.

Les hôtes royaux qui montrèrent le plus de prédilection pour cette résidence furent Georges II et sa femme. Si nos demeures, muets témoins de notre vie intime, pouvaient garder un écho du passé, les murs de ce palais nous renverraient le rire bruyant, les éclats de colère, le ton brusquement opiniâtre du monarque bourgeois, qui, resté Allemand sur le trône d'Angleterre, alliait la lourdeur et l'entêtement tudesques aux prétentions de galanterie et de légèreté françaises du dix-huitième siècle. Bon homme au fond, ne manquant ni de courage ni de sens, Georges II eut le bonheur d'avoir dans la reine Caroline un conseiller d'un esprit supérieur, d'un tact délicat et d'une infatigable patience. Secondée par sir Robert Walpole, le plus adroit et le plus heureux des ministres anglais, elle parvint à faire de son mari un quasi grand homme, ou du moins elle contribua puissamment à la prospérité de son règne. « Elle gouvernait le roi, disent des mémoires contemporains, comme les prêtres du paganisme gouvernaient leurs idoles, alors que, prosternés devant l'autel, ils recueillaient en public, avec toutes les apparences du respect et de la ferveur, les oracles qu'ils avaient dictés en secret. Le roi soupçonnait si peu cette puissance occulte de la reine, qu'énumérant un jour ceux qui avaient régné sous ses prédécesseurs, il dit : « Charles I<sup>er</sup> était gouverné par sa femme, Charles II par ses favorites, le roi Jacques par ses prêtres, le roi Guillaume par ses parti- » sans, la reine Anne par ses femmes, mon père (Georges I<sup>er</sup>) par tous ceux qui pouvaient arriver jusqu'à lui. » Et, se tournant d'un air satisfait et triomphant vers ses auditeurs, il ajouta avec un sourire : « Qui passe pour gouverner aujourd'hui? » Hélas! la reine elle-même ne gouvernait pas sans partage. C'était souvent au profit du ministre Walpole et de sa politique qu'elle s'épuisait en combinaisons ingénieuses, qu'elle subissait un tête-à-tête journalier de sept à huit heures avec le roi, s'évertuant à dire ce qu'elle ne pensait pas, à louer ce qu'elle désapprouvait; car ils étaient rarement du même avis, et Georges II était trop entêté pour qu'elle osât le contrecarrer de front. Elle glissait alors son avis à la façon des faiseurs de tours qui vous donnent une carte à tenir, et la changent imperceptiblement entre vos mains. Ce qui rendait ces tête-à-tête formidables, c'est que le roi n'aimait ni à lire ni à entendre lire, et elle était forcée, comme l'araignée, de tirer de son propre fonds tous les rets dans lesquels elle enlaçait la mouche. »

Hâtons-nous d'ajouter que la reine Caroline n'usa de cette influence, qu'elle conserva jusqu'à sa mort, que pour le bien de son royal époux et de l'Angleterre. Si quelques-unes de ses femmes escomptèrent sa faveur ou sa confiance, elle ne fut jamais complice de ces bassesses. Horace Walpole raconte à ce sujet, dans ses *Réminiscences*, une singulière anecdote :

« Lady Sundon, écrit-il en 1742, vient de mourir. Elle avait eu un grand crédit près de la reine, qui affectait néanmoins de la mépriser. On attribuait son influence à un secret qu'elle avait surpris. Je disais à lady Pomfret : « Elle a dû mourir fort riche. » Sur quoi la dame me répliqua avec vivacité : « Elle n'a jamais pris d'argent. » De retour au logis, je répétais ce propos à mon père (sir Robert Walpole) : « Non, me dit-il; mais elle prenait des bijoux. Lord Pomfret lui a payé sa charge de grand-maitre de la cavalerie une paire de boucles d'oreilles en diamants d'une valeur de quatorze cents louis. Elle les portait un jour en visite chez la vieille duchesse de Marlborough, qui, se récriant aussitôt après sa sortie, dit à lady Mary Montague : « Conce-

» vez-vous l'impudence de cette femme qui ose se montrer » avec ce *pour-boire* aux oreilles? — Eh! madame, répon- » dit lady Mary, comment saurait-on où se vend le vin sans » l'enseigne? »

» Sir Robert contait aussi que, dans l'ivresse de sa vanité, lady Sundon lui avait une fois proposé de se rémir à elle pour gouverner le royaume. Il lui fit un profond salut et lui demanda sa protection, assurant qu'il ne connaissait personne plus digne de régner que le roi et la reine.

» A la mort de ma mère, qui était de l'âge de la reine, continue Horace Walpole, sa majesté fit à mon père plusieurs questions. Il remarqua qu'elle insistait sur les suites dangereuses d'une hernie, quoiqu'il n'y eût rien de commun entre cette maladie et celle de ma mère. En rentrant, il me dit : « Je connais maintenant le secret qui vaut à lady Sundon » un si grand ascendant. » Il ne se trompait pas; la reine Caroline mourut en 1737 d'une hernie étranglée, dont elle avait soigneusement caché les progrès. Personne, dans sa famille même, ne soupçonnait la nature du mal; on attribuait ses souffrances à la goutte qu'elle avait souvent conjurée par des bains froids, au risque de sa vie, afin de ne pas interrompre ses promenades avec le roi. Selon les uns, elle rendit le dernier soupir à Hampton-Court; selon d'autres, à Kensington, où elle était allée passer quelques jours. »

C'est cette aimable et majestueuse figure qui nous suivait sous les épais ombrages de Kensington qu'elle a plantés, dans les allées qu'elle a parcourues, qui se réfléchissait pour nous dans les glaces du palais, et que nous avons essayé d'évoquer pour rendre de la vie au site, une voix aux pierres.

Dans le cimetière du village de Kensington, on remarque la tombe de M<sup>rs</sup> Inchbald, auteur de *Simple histoire*, et celle du célèbre chirurgien Hunter.

#### LES DIX TRAVAILLEURS DE LA MÈRE VERT-D'EAU.

Les soirées d'hiver sont commencées à la ferme de Guillaume. Après le travail du jour, toute la famille se réunit autour du foyer, et quelques voisins viennent s'y joindre; car, dans ces solitaires vallées des Vosges, les habitations sont clairsemées, et le voisinage établit une sorte de parenté.

C'est là, autour du feu de pommes de pin, que les intimités s'établissent ou redoublent. La douce chaleur du foyer, la joie de la réunion, l'entraînement de la parole, amènent les confidences; les cœurs s'ouvrent sans y prendre garde, les esprits se marient dans mille projets; on met en commun cette vie du dedans sans laquelle l'autre n'est qu'une apparence, mais qui ne se révèle qu'à ses heures.

Quelquefois le cousin Prudence vient lui même partager la veillée, malgré la distance, et alors c'est fête à la ferme; car le cousin est le plus habile conteur de la montagne. Il sait non-seulement tout ce que les pères ont raconté, mais ce que disent les livres. Il connaît l'origine de tous les vieux logis et l'histoire de toutes les vieilles familles; il a appris les noms des grandes pierres couvertes de mousse qui se dressent sur les hauteurs comme des colonnes ou comme des autels; il est enfin la tradition du pays et sa science.

Il en est, de plus, la sagesse: il a appris à lire dans les cœurs, et il est rare qu'il n'y découvre pas la cause du mal qui les tourmente. D'autres connaissent des remèdes pour les infirmités du corps; le vieux paysan en connaît, lui, pour les infirmités de l'âme, et c'est pourquoi la voix populaire lui a donné le nom respecté de *bonhomme Prudence*.

C'est la première fois, depuis la nouvelle année, qu'il paraît à la veillée, et tout le monde à sa vue s'est récrié de joie. On lui a donné la meilleure place près du foyer, on a fait cercle autour de lui; Guillaume a pris sa pipe et vient de s'asseoir vis-à-vis.

Le bonhomme Prudence s'est tour à tour informé de tous

les gens et de toutes les choses. Il a voulu savoir où en étaient les semailles, si le dernier poulain prenait des forces, et comment allait la basse-cour. La jeune fermière a répondu à tout sans trop d'empressement, et comme si son esprit était ailleurs; car la belle Martha pense souvent au grand village où elle a été élevée! Elle regrette les danses sous les ormes, les longues promenades dans les blés avec les jeunes filles qui riaient en cueillant les fleurs de haies, les longues causeries du four et de la fontaine. Aussi bien souvent Martha reste-t-elle les bras pendants et sa jolie tête penchée, tandis que son esprit voyage dans le passé.

Ce soir encore, tandis que les autres femmes travaillent, la fermière est assise devant son rouet, qui ne tourne point; la quenouille reste chargée de lin à sa ceinture, et ses doigts distraits jouent avec le brin de fil pendant sur ses genoux.

Le bonhomme Prudence a tout observé du coin de l'œil, mais sans rien dire; car il sait que les conseils sont comme les médecines amères que l'on donne aux enfants: pour les faire accepter, il faut choisir le moyen et le moment.

Faire à la famille et les voisins l'entourent:

— Bonhomme Prudence, une histoire! une histoire!

Le paysan sourit, et jette un regard de côté vers Martha, toujours innocente.

— C'est-à-dire qu'il faut payer ici sa bienvenue, dit-il en souriant; eh bien, il sera fait à votre volonté, mes braves gens. La dernière fois, je vous ai parlé des vieux temps où les armées des païens ravageaient nos montagnes; c'était un récit fait pour les hommes. Aujourd'hui je parlerai (sans vous déplaire) pour les femmes et les petits enfants. Il faut que chacun ait son tour. Nous nous étions occupés de César; nous allons passer, pour l'heure, à la *mère Vert-d'Eau*.

Tout le monde poussa un grand éclat de rire; on s'arrangea vite, Guillaume ralluma sa pipe, et le bonhomme Prudence reprit:

« Ce conte-ci, mes mignons, n'est point de ceux qu'on laisse aux nourrices, et vous pourriez le lire dans l'Almanach avec les vraies histoires; car l'aventure est arrivée à notre grand-mère Charlotte, que Guillaume a connue, et qui était une femme de merveilleuse vaillance.

« La grand-mère Charlotte avait été jeune aussi dans son temps, ce qu'on avait peine à croire quand on voyait ses mèches grises et son nez crochu toujours en conversation avec son menton; mais ceux de son âge disaient qu'aucune jeune fille n'avait eu meilleur visage, ni l'humeur plus inclinée à la gaieté.

« Par malheur, Charlotte était restée seule, avec son père, à la tête d'une grosse ferme plus arrentée de dettes que de revenus; si bien que l'ouvrage succédait à l'ouvrage, et que la pauvre fille, qui n'était point faite à tant de soucis, tombait souvent en désespérance, et se mettait à ne rien faire pour mieux chercher le moyen de faire tout.

« Un jour donc qu'elle était assise devant la porte, les deux mains sous son tablier comme une dame qui a des engelures, elle commença à se dire tout bas:

« — Dieu me pardonne, la tâche qui m'a été faite n'est point d'une chrétienne! et c'est grand pitié que je sois seule tourmentée, à mon âge, de tant de soins! Quand je serais plus diligente que le soleil, plus lesté que l'eau et plus forte que le feu, je ne pourrais suffire à tout le travail du logis. Ah! pourquoi la bonne fée Vert-d'Eau n'est-elle plus de ce monde, ou que ne l'a-t-on invitée à mon baptême? Si elle pouvait m'entendre et si elle voulait me secourir, peut-être sortirions-nous, moi de mon souci, et mon père de sa malaisance.

« — Sois donc satisfaite, me voilà! interrompit une voix.

« Et Charlotte aperçut devant elle la mère Vert-d'Eau qui la regardait, appuyée sur son petit bâton de houx.

« Au premier instant, la jeune fille eut peur, car la fée portait un habillement peu en usage dans le pays: elle était

vêtue tout entière d'une peau de grenouille dont la tête lui servait de capuchon, et elle-même était si laide, si vieille et si ridée qu'avec un million de dot elle n'eût pu trouver un époux.

« Cependant Charlotte se remit assez vite pour demander à la fée Vert-d'Eau, d'une voix un peu tremblante, mais très-polie, ce qu'elle pouvait faire pour son service?

« — C'est moi qui viens me mettre au tien, répliqua la vieille; j'ai entendu ta plainte, et je t'apporte de quoi sortir d'embaras.

« — Ah! parlez-vous sérieusement, bonne mère? s'écria Charlotte, qui se familiarisa tout de suite; venez-vous pour me donner un morceau de votre baguette avec lequel je pourrai rendre tout mon travail facile?

« — Mieux que cela, répondit la mère Vert-d'Eau; je t'amène dix petits ouvriers qui exécuteront tout ce que tu voudras bien leur ordonner.

« — Où sont-ils? s'écria la jeune fille.

« — Tu vas les voir.

« La vieille entrouvrit son manteau et en laissa sortir dix nains de grandeur inégale.

« Les deux premiers étaient très-courts, mais larges et robustes.

« — Ceux-ci, dit-elle, sont les plus vigoureux; ils t'aideront à tous les travaux et te donneront en force ce qui leur manque en dextérité. Ceux que tu vois et qui les suivent sont plus grands, plus adroits; ils savent traire, tirer le lin de la quenouille, et vaqueront à tous les ouvrages de la maison. Leurs frères, dont tu peux remarquer la haute taille, sont surtout habiles à manier l'aiguille, comme le prouve le petit dé de cuivre dont je les ai coiffés. En voici deux autres, moins savants, qui ont une bague pour ceinture, et qui ne pourront guère qu'aider au travail général, ainsi que les derniers, dont il faudra estimer surtout la bonne volonté. Tous les dix te paraissent, je parie, bien peu de chose; mais tu vas les voir à l'œuvre, et tu en jugeras.

« A ces mots, la vieille fit un signe, et les dix nains s'élançèrent. Charlotte les vit exécuter successivement les travaux les plus rudes et les plus délicats, se plier à tout, suffire à tout, préparer tout. Émerveillée, elle poussa un grand cri de joie, et, étendant les bras vers la fée:

« — Ah! mère Vert-d'Eau, s'écria-t-elle, prêtez-moi ces dix vaillants travailleurs, et je ne demande plus rien à celui qui a créé le monde!

« — Je fais mieux, répliqua la fée, je te les donne; seulement, comme tu ne pourrais les transporter partout avec toi sans qu'on t'accusât de sorcellerie, je vais ordonner à chacun d'eux de se faire petit et de se cacher dans tes dix doigts.

« Quand ceci fut accompli:

« — Tu sais maintenant quel trésor tu possèdes, reprit la mère Vert-d'Eau; tout va dépendre de l'usage que tu en feras. Si tu ne sais point gouverner les petits serviteurs, si tu les laisses s'engourdir dans l'oisiveté, tu n'en tireras aucun avantage; mais donne-leur une bonne direction, de peur qu'ils ne s'endorment, ne laisse jamais tes doigts en repos, et le travail dont tu étais effrayée se trouvera fait comme par enchantement.

« La fée avait dit vrai, et notre grand-mère, qui suivit ses conseils, vint non-seulement à bout de rétablir les affaires de la ferme; mais elle sut gagner une dot avec laquelle elle se maria heureusement, et qui l'aïda à élever huit enfants dans l'aïssance et l'honnêteté. Depuis, c'est une tradition parmi nous qu'elle a transmis les *travailleurs de la mère Vert-d'Eau* à toutes les femmes de la famille, et que, pour peu que celles-ci se remuent, les petits ouvriers se mettent en action et nous font profiter grandement. Aussi avons-nous coutume de dire parmi nous que c'est dans le mouvement des dix doigts de la ménagère qu'est toute la prospérité, toute la joie et tout le bien-vivre de la maison. »

En prononçant ces derniers mots, le bonhomme Prudence

s'était retourné vers Martha. La jeune femme devint rouge, baissa les yeux et redressa sa quenouille.

Guillaume et son cousin échangèrent un regard.

Toute la famille silencieuse réfléchissait à l'histoire du

bonhomme Prudence. Chacun cherchait à en pénétrer le sens tout entier et se donnait sa leçon à lui-même; mais la belle fermière avait déjà compris celle qui lui était adressée, car la gaieté était revenue sur son visage; le ronnet tournait rapidement, le lin disparaissait de la quenouille.



Le Coin du feu dans les Vosges. — Dessin de Valentin.

#### ERRATA.

Page 44. — Le billet d'entrée au bal des ambassadeurs d'Espagne a été reproduit d'après un exemplaire original faisant partie de la collection d'estampes et de dessins historiques de M. Hennin.

Page 208. — En donnant la biographie du statuaire Omacht, nous avons dit que la Vénus, regardée comme son chef-d'œuvre, avait été transportée en Portugal: c'est une erreur. La statue de Vénus a été acquise par la municipalité de Strasbourg, et elle est conservée dans le Musée de cette ville.

Page 264, col. 1, dernière ligne. — « Chiromanie, » lisez « Chiromancie. » — « Spartlick, » lisez « Hartlick. »

Page 265, col. 2, ligne 15. — Dans la dépense de 18 millions que nous avons indiquée comme prix de revient de la gare de Paris à Strasbourg, on doit comprendre le prix de la portion du chemin de fer entre cette gare et celle de la Chapelle (plus de 3 millions), et le prix de la gare de marchandises de la Chapelle, avec remises et ateliers (plus de 5 millions); la gare principale et ses abords, y compris l'achat du terrain, les ouvrages d'art, égouts, rues d'accès, etc., ne doivent être évalués qu'à moins de 10 millions.

Page 276, col. 2, ligne 2. — « calvinistes, » lisez « catholiques »

Page 301, col. 1, dernière ligne. — « le bleu, » lisez « le blanc. »

Page 309, col. 2, ligne 5 en remontant. — « Jabira, » lisez « Jabirus. »

Page 349. — On suppose que le carillon de Dunkerque est à peu près aussi ancien que la tour même où il est placé, et qui a

été élevée en 1437. Il est probable, nous écrit M. G. Malo, que, dès son origine, il était composé d'un assez grand nombre de cloches; car l'habile carillonneur de 1476, quelle qu'eût été son habileté, n'eût sans doute point mis les populations en émoi s'il n'eût eu à sa disposition un instrument assez perfectionné pour faire briller son talent. Du reste, ce carillon a été plus d'une fois restauré. Au milieu du dernier siècle, les cloches avaient été pour la plupart refondues, et le nombre en avait été augmenté. Vers 1825, le carillon a subi une nouvelle refonte: on a voulu lui faire exprimer des airs en vogue de *Robin des bois*, de *la Dame blanche*, etc.; mais cette restauration laissait tellement à désirer que l'on a regretté les airs plus simples d'avant la refonte, tout imparfaits qu'ils fussent alors.

Page 379, col. 2, ligne 5. — « Savagaen, » lisez « Sarayacu. »

— Ligne 13. — « Paehnentee, » lisez « Pachucntec. »

Page 381, col. 1, ligne 10. — « Piedra-Causada, » lisez « Piedra-Cansada. »

Page 384, sous la gravure. — « Ante, » lisez « Antis. »

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.



# TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

- Abus de langage**, 126.
- Acanan**, oiseau prophétique de l'Amérique méridion., 228.
- Aga (l')** des fêtes noires en Turquie, 255.
- Agos d'or (les Trois)**, 239.
- Agateros**. Porteurs d'eau à Quito, 20.
- Aigle (l')** et la colombe, 296.
- Aimantation natur.** du fer, 327.
- Ajaccio**, 133.
- Auges du sommeil**, 377.
- Année (Grande)**, 71.
- Aïbres (Québécois)** remarquables de la vallée du lac Léman, 276.
- Arcadie (l')**, poème par Bernardin de St-Pierre, 229, 236.
- Aristophane**. La comédie des Guêpes, 307.
- Armée française**. Contingent annuel, 111.
- Armes à feu** à l'exposition de Londres, 371.
- Art (l')** domestique chez les Arabes et les Turcs, 252.
- Athènes**, 185.
- Attention (Habitude de l')**, 267.
- Annuaire de Henri I<sup>er</sup>**, comte de Champagne, 228.
- Automne (l')**, 315.
- Aux jeunes demoiselles de l'Augustine**, 283.
- Avalanches (les)**, 57, 198.
- Bains de Panticosa (Excursion aux)**, Espagne, 190, 234, 298.
- Bains de Vico**, Corse, 132.
- Bal donné par les ambassadeurs d'Espagne en 1730**. Billet d'entrée, 44.
- Balaïnops rux**, 309.
- Balcines (la Chanson des)**, 183.
- Baronies (les Quatre) du Périgord**, 259, 289.
- Bart (J.)**. Sa vie militaire, 166.
- Batchers (les)** à Constantinople, 347.
- Bazar de la ville de Faizabad**, dans l'Inde, 55.
- Benlemann**. Ses fresques « la Vie humaine », 188.
- Bergromettes**, 284.
- Berne et les Bernois**, 178, 348.
- Bertrams (Pierre)**, 31.
- Bible (la)** de ma mère, 194.  
— des pauvres, 15<sup>e</sup> siècle, 263.
- Bienfaisance (Établissements de)** à Paris, 154.  
— (Trois ordres de). Leur but, 135.
- Biron (de Gouffant-)**, 260.
- Blattes (les)**, 88.
- B-hommes (les)**, tableau de Diaz, 393.
- Bosse (Abr.)**. Biographie, 225.
- Bouilloire ou cafetière de la sultane Validé**, 253.
- Brignonnet (Pierre)**. Sa biographie; généalogie de sa famille; sa médaille, 119.
- Bulle de 1536**, 99.
- Cadenas arabe**, 252.
- Cadran (le) solaire**, 287.
- Caisse de retraite et pensions viagères pour la vieillesse**, 307.
- Calendrier gastronomique**, 7.
- Calice (le)**, gravure de Hollar, 325.
- Canot de plaisance**. Construction; système de voilure, 331.
- Cantique du muhiti des Cophites**, 403.
- Captivité et aventures de Job Ben Salomon**, 230, 253.
- Caractère (un) de la Bruyère**, dessin de T. Johannot, 197.
- Caravage (Mich.-Ange de)**, 370.
- Carême (le)**, 100.
- Carillon de Dunkerque**, 348.
- Carondelet (Jean)**, chancelier de Bourgogne, 403.
- Carte de visite au dernier siècle**, 8.
- Cascade gelée du Giessbach**, 101.
- Casuar de la Nouvelle-Hollande**, 345.
- Cassense (ia) de chanvre**, costume de l'Oberland, 177.
- Cathédrale de Chartres**. Clôture du chœur, 241.  
— de Meaux. Façade principale, 125.
- Catimat**. Sa devise, 278.
- Centenaires célèbres**, 312.
- Chanoine de Bologne (Portrait d'un)**, 137.
- Chant de l'Arabe Omaja à son cœur-rier**, 251.
- Chapelle du château de Biron**, 260.  
— du Vol. près de Quito, 49.
- Charité du rajah**, légende indienne, 139.
- Charles XII**, 355.
- Chartreuse (la) de Dijon**, 201.
- Classe (une) au 13<sup>e</sup> siècle**, 55.
- Chat (le) de Mlle Dupuy**, 64.
- Châtaignier (le) de Neuve-Celle**, 277.
- Château de Biron**, 261.  
— de Durrenstein, Autriche, 121.  
— d'Éi-estadt, Hongrie, 73.  
— de Marenil, 289.
- Châteauroux**, 36.
- Chemin de fer de Paris à Strasbourg**. Gare, 265.
- Chénier (André)**. Biographie, portrait, 145, 243.
- Chercheur (le) de sangsues**, 404.
- Cheval (le) arabe**, 251.
- Chien (le) auprès d'un héron**, tableau de J.-B. Oudry, 117.
- Childéric I<sup>er</sup>**. Armes et ornements trouvés dans son tombeau, 271.
- Chimborazo (le)**, Amérique méridionale, 109.
- Cogoleto**, village de la rivière de Gènes, 364.
- Coin (le) du feu dans les Vosges**, 408.
- Colomb (Christophe)**. Son enfance; maison où il est mort, 363, 365.
- Combat du navire le Glorieux**, 168.
- Commerce (De la sincérité dans le)**, 106.
- Condors (Sur le vol des)**, 3.
- Conserit (le)**, anecdote, 171.
- Conserves alimentaires**. Légumes desséchés, 355.
- Corbeau (le) et le renard**, apologue oriental, 275.
- Corde (la) des fous**, 388.
- Corogne (la)**, 144.
- Corporations (Satire populaire contre les)**, 133.
- Corse (la)**. Son histoire, 129, 233.
- Corte**, Corse, 129.
- Cortez (Fernand)**. Épisode de sa vie; son portrait, 128, 146.
- Coupe en ivoire**, 374.
- Cristana (les)**. Notions élémentaires sur cette branche de la minéralogie, 155, 231, 290.
- Croix (la) de Cécile**, nouvelle, 326, 333.
- Dame enseignant à lire à une jeune fille**, estampe du 16<sup>e</sup> siècle, 361.
- Danger de sonner les cloches pendant les orages**, 206.
- Dances des Indiens Yaguas**, 401.
- Davalos Dona Isabelle de**. Dévouement qui cause sa mort, 159.
- Deols, Indre**, 212.
- Déplacement du phare de Sunderland**, 315.
- Dernière (la) fête**, nouvelle, 70, 90.
- Desmond (Catherine, comtesse de)**, 312.
- Dessin**. Conseils pour l'étude de cet art, 286.
- D'Estaing (le Comte)**. Portrait; combat naval de l'île de la Grenade, 269.
- Diamantéide (le) ou diamant brut**. Caract. physiques, 59.
- Dionons (les)**, 387.
- Dix (les) travailleurs de la mère Vert-d'Eau**, conte, 407.
- Doggerbank**, 395.
- Dumbasle (Matthieu de)**. Sa statue, 336.
- Dresde**. Son palais, 190.
- École des arts et métiers de Châlons-sur-Marne**. Atelier des loiges, 163 à 165.  
— normale supérieure, à Paris, 329.
- Économie domestique**. Préceptes, par Rollin, 88.
- Edifice du 13<sup>e</sup> siècle**, à Meaux, 124.
- Église Notre-Dame de Châlons-sur-Marne**, 20.  
— de St-Pantaléon, à Troyes, 297.  
— St-Remi, à Reims. Description, 173.  
— de Tillières-sur-Avre, Eure, 59.
- Électricité (Découvertes et expériences sur l')** au 18<sup>e</sup> siècle, 26.
- Éléphant envoyé à Charlemagne**, 223.
- Embryon de poulet**, 376.
- Émeraudes (les Cinq) de Cortez**, 127, 146.
- Enfer (l')** de Misaya, 142.
- Enseigne (l')**, apologue de Loeman, 183.
- Enseignes (Recherches historiques sur les)**, 66, 74, 91.
- Épigrammes du chevalier d'Acilly**, 88.
- Epyornis**, 159.
- Etc (l')**, 209, 210.
- Éternel (l) travaillent**, 257.
- Étoiles fixes**. Leur nombre, 210.
- Évangiles (les) des quenouilles**, recueil d'hist.rites, 214.
- Exposition universelle de Londres en 1851**, 139, 265, 303, 337, 371.
- Extase (l)**, 311.
- Fautes avouées**, 330.
- Femme du Caire**, 56.
- Femmes peintres**, 287.
- Fête donnée à Paris**, en 1730, par les ambassadeurs d'Espagne, 43.  
— des Nègres, dite Aid el-Foul, à Alger, 151.
- Fontaine de cristal**, à l'exposition de Londres, 341.
- Forêt de Palenquè**, Mexique, 223.
- Forêts (les) des Alpes**, 33.
- Forges de France (Géographie des)**, 37.
- Fox**. Paris sinulier qu'il fit avec un membre de la famille royale d'Angleterre, 147.
- Franklin**. Un épisode de sa vie, 383.
- Frontispice (un)**, 296.
- Fruits**. Leur récolte en Suisse, 281.
- Gauehon**, archevêque de Sens au 9<sup>e</sup> siècle, 119.
- Grando (de)**. Le Visiteur du pauvre, 135.
- Gilbert (Guillaume)**, médecin, 328.
- Girard (Grégoire)**. Biographie, fin (voy. 1850), 210.
- Goniomètre**, 156.
- Goujon (J.)**. Son buste, 82, 83.
- Guan-Vasco**, 94.
- Grimod de la Reynière**, 6.
- Guêpes (les) et les plaidiers**, 306.
- Guerre souterraine (Aperçu historique sur la)**, 334, 346.
- Habitation (une) anglo-saxonne**, 184.  
— (Intérieur d'une) musulmane, 56.
- Hachichin (les)**, 95.
- Ham**. Son fort, 317.
- Hameau de Cookham**, comté de Berk, 249.
- Hébreux captifs à Babylone**, 41.
- Henri I<sup>er</sup>**, comte de Champagne et roi de Sicile, 228.
- Henri III**, roi d'Angleterre, forcé de jurer l'exécution de la grande charte, 65.
- Histoire du costume en France**: 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècle, 50.  
— de S. Jean, gravure du 15<sup>e</sup> siècle, 264.
- Hiver (l')**, 1, 2.
- Hochequens**, 283.
- Hollar (Wenceslas)**, graveur. Son portrait; sa gravure de Calice, 324, 325.
- Honilles étrangères (Consommation en France des)**, 214.
- Hydroplisie**, 300.
- Iura**, 380.
- Indien Campo ou Antis**, 384.  
— Ticmas, 400.
- Indiens Conibos (Ucayale)**, 381.  
— Yaguas, 401.
- Inscriptions à la main sur les murs de Pompéi**, 240.
- Ischell**, haute Autriche, 169.

- Jacquemont (Victor). Notice et portrait, 353, 365.
- Jannitzer (Wenzel). Notice sur sa vie, 280.
- Jets d'eau (Diverses formes de), 300.
- Jeune (la) Tarentine, idylle d'André Chénier, 245.
- Job Ben-Salomon. Ses aventures et sa captivité, 230, 253.
- Jour (le) de l'an au Tibet, 10.
- Killarney, en Irlande, 4.
- Koh-i-Noour (montagne de lumière), 304.
- La Bruyère, 195, 196.
- Lac Ising, en Livonie, 147.
- Ngami, Afrique cent., 30, 46.
- sur une montagne, en Corse, 233.
- Laquais. Origine de ce mot, 191.
- Larrey. Ses services; sa statue, 255, 256.
- Lavandières, oiseaux, 284.
- Leeghwater (Jan-Adrianszoon), 299.
- Législateurs américains confondus avec S. Thomas, 155.
- Le plus riche des princes, 347.
- Lettre (une) de Charles XII, 355.
- Linné. Notice sur sa vie, 162, 170.
- Linz (de) à Vienne. Aspect du pays, 121.
- Livres (les) d'images avant la déconv. de l'imprimerie, 263.
- Londres (Exposition universelle de), 139, 265, 303, 337, 371.
- Lune (un Volcan dans la), 36.
- Machine à enveloppes, 266.
- pneumatique de Héron, 46.
- Maladetta (la), Pyrénées, 14, 22.
- Mal'aria (la), tableau par Ernest Hébert, 89.
- Mansarade (la), caricature du 17<sup>e</sup> siècle, 160.
- Marais salants et sauniers, 356.
- Marchand (lire) de gravures, 321.
- Mareuil (Sire de), 289.
- Margaret Finch, reine des Gipsies, 16.
- Maurisque (Jeune), d'après Murillo, 305.
- Médaille de P. Briçonnet, 120.
- de Jean Carondelet, 404.
- commémorative de l'exposition universelle de 1851, 304.
- — de la prise de la Rochelle sous Louis XIII, 32.
- de Wenzel Jamnister, 280.
- Mémoires de Chateaubriand. Composition de Tony Johannot, 162.
- Meneton Couture, Cher, 112.
- Mer (Bénédictin de la), souvenir de Boulogne, 166.
- Mer. Quelques exemples de sa grande profondeur, 155.
- Mésaventure (une) de J.-J. Rousseau, 186.
- Messe (la Première) en Amérique, 9.
- Mesures anciennes. Abus et erreurs qu'elles occasionnaient, 318.
- itinéraires de différents pays converties en mètres, 194.
- Meuble-Fourinois (le), à l'exposition de Londres, 337.
- Minerve (Statue de), au Louvre, 136.
- Misaya (le), volcan de la Nouvelle-Grenade, 143.
- Monde (le) péché à la ligne, 387.
- Montagnes de la Creuse, 368.
- Monteil (Amaux-Alexis). Biographie, travaux et portrait, 47.
- Monuments égyptiens au Louvre, 217.
- Mort des frères de Laborde sur les côtes de la Californie, 79.
- d'un compagnon du devoir, scène de mœurs contemporaines, 74.
- du cerf, 385.
- Moulins, Allier, 275.
- Moutons (Tonte des), 235.
- Moyens de se rappeler quels sont les mois de 30 et de 31 jours, 368.
- Musée de Lyon, 137.
- Royal-Bourbon, à Naples, 192.
- Naufrage sur les îles Marion et Crozet en 1825, 278.
- Navires (Quelques détails historiques sur la formes), 203, 219.
- New-York. Incendie de 1835, 42.
- OEufs. Coupe d'un œuf de poule; ce que c'est qu'un œuf, 157, 246, 374, 389.
- Dimensions comparées des œufs de différents animaux, 157.
- Ohmacht ou Omacht, 207, 208.
- Oiseaux (Contre la chasse aux petits), 35.
- Leurs migrations, 98, 201, 310.
- Omnibus à Londres et à Manchester, 340.
- Ouakamba (les), 322.
- Oudry (Jean-Baptiste). Biographie et portrait, 114, 116.
- Palais et jardins de Kensington, 405.
- de cristal, à Londres, 140.
- Paludiers, 358.
- Pannychis, fragment d'idylle par André Chénier, 145.
- Papin (Denis), 84.
- Parc (le) Mousseaux. Ruines gothiques; la Naumachie, 180, 181.
- Parr (Old), 312.
- Parure (one) indienne des dames de la Bolivie, 198.
- Patère d'or de Rennes, 199, 200.
- Patience (la) d'un pauvre auteur, 351.
- Paxton, architecte, 344.
- Paysage à la Guadeloupe, dessin de Karl Girardet, 193.
- (un) au bord de la rivière de l'Oullins, par Daubigny, 24.
- (un), par Th. Rousseau, 12.
- et animaux, par Troyon, 17.
- Pêche des pareilliers, 112.
- Pêcheurs (une Famille de), 13.
- Peinture d'animaux (Sur la), 17.
- Pensées.— Ancillon, 326. Aconyme, 175. Archiloque, 246. Bacon, 11, 151. Ballanche, 6. Catinat, 278. Cervantes, 207. Chateaubriand, 183. Ecclésiastique, 22, 311. Emerson, 350. Fénelon, 214, 230, 262, 271. Grün, 16. Jones (Wil-
- liam), 278. Lamai, poète turc, 360. Maichiu (Arnaud), 255. Malebranche, 155. Malesherbes, 267. Passy, 99. Pestalozzi, 103. Petit-Senn, 71, 118. Platon, 22. Saint-Evremont, 194. Say (J.-B.), 335, 363, 384. Science des bons gens, 231. Sénèque, 283, 330, 403.
- Pestalozzi. Ses dernières paroles, 103.
- Petit (le) verre d'eau-de-vie, 6. Phaéton-omnibus, 340.
- Phare de Sunderland, 315.
- Piano qui joue du violon, 266.
- Pierrefitte (de) à Luz, Hautes-Pyrénées, 301.
- Pierres (les) jomatres, 368.
- Pipe allemande sculptée, 340.
- Pipes orientales, 107.
- Pirates (les) de Cilicie, nouvelle, 150, 181, 218, 258, 270, 294.
- Planètes (Nombre des petites), 2.
- Planimètres, 352.
- Poète (le Dernier), par Grün, 239.
- Politesse (la). Quelques exemples d'ancienne civilité, 11.
- Pompes à air du chemin de fer de St-Germain, 44.
- Pont (le) de l'Abbaye, États Romains, 68.
- Porte-balle (le), 97.
- Portraits (les Vicux), nouvelle, 62.
- Présents (les) de noces, par Abraham Bosse, 225.
- Printemps (le), 105, 106.
- Prise de l'île de la Grenade par le comte d'Estaing, 268.
- Procession (la) des heureux époux, à Dunmow, en 1751, 251.
- Promenades le long de la Tamise, 249.
- Prophète (le) de Cayahaga, 31.
- Quartier des Tournelles, à Paris, 95.
- Quatre (les) crises, allégorie japonaise, 147.
- Quivira, 350.
- Racine. Sa comédie des Plaideurs, 306.
- Rafraîchissements (les) dans les bals de Louis XIV, 72.
- Ramasseurs (les) de trains, 397.
- Réalité de l'infini dans l'espace et dans le temps, 262.
- Récits et pensées. par Grün, 16.
- Refuge (le) à Londres, 349.
- (le Dernier), 315.
- Rencontres (les) de Friedlin, nouvelle, 361, 378.
- Résignation (la), 203.
- Résolution et indépendance, 404.
- Retour (le) à l'école. tableau de Webster, 25.
- (le) de la foire, tableau par Palizzi, 29.
- (le) au presbytère, tableau par H. Bellangé, 3.
- Retzseh, 388.
- Rhinocéros (Jeune) du Muséum d'histoire naturelle de Paris; Squelette d'un rhinocéros, 148, 149.
- Routes nationales. Dépenses d'entretien en 1849, 330.
- Sabbatue (la), 271.
- Sabots nageoires, expérience faite sur la Seine, à Paris, en 1785, 273.
- Sceau de Henri 1<sup>er</sup>, comte de Champagne, 228.
- de la princesse Marie, femme de Henri 1<sup>er</sup>, comte de Champagne, 228.
- Sceaux de l'État (les), 6.
- Scorsonère (la). Origine de son nom, 255.
- Scrimshaw (Jane), 312.
- Se faire à sa vie, nouvelle, 113, 123.
- Scl gemme (Dépôts de) en Algérie, 54, 142.
- Siège de la Rochelle par Richelieu. Détails et réflexions à son sujet, 31.
- (Singulier projet d'un) à l'usage des orateurs, 8.
- Snell (Hannah). Biographie et portrait, 240.
- Soirée (la) de Noël, nouvelle, 386, 394.
- Son (Quelques effets singuliers du). Expériences, 18.
- Souvenir de la Sierra Nevada, Espagne, 153.
- Suisse en hiver, 100.
- Taillefer le jongleur, 139.
- Tarets (Observations microscopiques sur les jeunes), 24.
- Télégraphe (le), anecdote, 49.
- Terre (la), allégorie, groupe en ciselure repoussée, 81.
- Tombeau de Childéric 1<sup>er</sup>, 271.
- de Henri 1<sup>er</sup>, comte de Champagne et roi de Sicile, 229.
- de Léocade, à Déols, 212.
- Tour (la) de Déols, 213.
- (la) des Vents, à Athènes, 185.
- Type du docteur de verre de Michel Cervantes, 255.
- Types cristallins et formes dérivées, 231.
- Ulrich, légende souabe, 242, 274.
- Un contre quatre, anecdote indienne, 135.
- Vallayer-Coster (Anne), 288.
- Végétation prodigieuse. Exemple, 355.
- Vérité (la), 223.
- Vers inédits du 14<sup>e</sup> siècle, 20.
- Vignacourt (Alof de). Son portrait, 369.
- Village nègre, Guadeloupe, 193.
- Villages voyageurs, en Chine, 291.
- Villes (les) des Césars, 350.
- Via de Champagne, 291.
- Vitrive. Sa vie, ses travaux; portrait, 103.
- Voitures (les) et les rues de Paris, 118.
- Voyage dans l'Amérique méridionale, 379, 399.
- Voyages. Opinion de Bacon sur leur utilité, 151.
- Wilson (Alexandre). Fin de sa biographie (voy. 1850), 301, 314.
- Wordsworth, 319, 402.
- Zaouia (la), 11.

# TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

## AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Aimentation naturelle du fer, 327. Conserves alimentaires, 355. Curiosités de l'industrie universelle, à Londres, 265, 303, 337, 371. Forêts (les) des Alpes, 33. Forges de France, 37. Houilles étrangères (Consommation en France des), 214. Marais salants et sauniers, 356. Récolte des fruits en Suisse, 281. Tonte des moutons, 236. Vin de Champagne, 291.

## ARCHITECTURE.

Cathédrale de Chartres. Clôture du chœur, 241. Cathédrale de Meaux, 125. Chapelle du château de Biron, 260. Château de Biron, 261. Château de Dresde, 190. Château de Durrenstein, Autriche, 121. Château d'Eisenstadt, Hongrie, 73. Château de Mareuil, 289. Chemin de fer de Paris à Strasbourg. Gare, 265, 408. Edifice du 13<sup>e</sup> siècle, à Meaux, 124. Eglise Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, 21. Eglise St-Remi, à Reims. Clôture du chœur, 176. Eglise de St-Pantaléon, à Troyes, 297. Eglise de Tillières sur Avre, 59. Fontaine de cristal, à l'exposition de Londres, 341. Fort de Ham, 317. Habitation anglo-saxonne, 183. Hôtel Palachini, à Ischell, 169. Maison où est mort Christophe Colomb, 363. Musée Royal-Bourbon, à Naples, 191. Palais de cristal, à Londres, 140. Palais de Kensington, 405. Palais des Tournelles, à Paris, 96. Parc Monceaux, à Paris, 179. Phare de Sunderland, 315. Pont de l'Abbaye, Etats Romains, 68. Tour de Déols, 213.

## BIOGRAPHIE.

Barleus (Gaspard), 255. Bart (Jean), 166. Bertins (Pierre), 31. Bosse (Abraham), 225. Briçonnet (Pierre), général des finances, 119. Caravage (Michel-Ange de), 370. Carondelet (Jean), chancelier de Bourgogne, 403. Catinat. Sa devise, 278. Charles XII. Une lettre, 355. Chateaubriand. Ses Mémoires, 162. Chénier (André), 145, 243. Colomb (Christophe), 363. Cortez (Fernand). Son portrait, 128. D'Acceilly (Chevalier). Ses épigrammes, 87. Davalos (Dona Isabelle de), 159. Davy (C.), 351. Desmond (Catherine, comtesse de), 312. D'Estaing (le Comte), contre amiral. Portrait, 269. Dombasle (Matthieu de), 335. Fox. Pari singulier, 147. Franklin. Un épisode de sa vie, 283. Ganelon, archevêque de Sens au 9<sup>e</sup> siècle, 119. Gilbert (Guillaume), médecin, 328. Girard (Grégoire). Fix de sa biographie (voy. 1850), 210. Gouffier-Biron. Château de cette famille en Périgord, 260. Goujon (Jean), 82 à 84. Gran-Vasco, 94. Grimod de la Reynière, 7. Henri 1<sup>er</sup>, dit le Libéral, 228. Hollar (Wenceslas), graveur. Son portrait, 323. Jacquemont (Victor). Portrait, 353, 365. Jamnitzer (Wenzel). Sa médaille, 280. Job Ben-Salomon, prince de Boundo, 230, 253. La Bruyère, 195, 196. Larrey, chirurgien, 255. Leeghwater, 299. Linné, 162, 170. Locman, 183. Mareuil (Sires de), 289. Margaret Finch, 16. Monteil (Amans-Alexis), 47. Olmacht ou Omacht, 208. Oudry (Jean-Baptiste), 114. Palizzi, peintre, 29. Papin (Denis), 84. Parr (Old), 312. Paxton, architecte. Son portrait, 344. Pestalozzi, Ses dernières paroles, 103. Retschl. Portrait, 328. Rousseau (Jean-Jacques), 186. St-Pierre (Bernardin de), 229, 239. Scrimshaw (Jane), 312. Snell (Hannah), fille soldat, 240. Taillefer le jongleur, 139. Vallayer-Coster (Anne), peintre, 288. Vignacourt (Alof de). Portrait, 371. Vitruve. Son portrait, 103. Wilson (Alexandre). Fin de sa biographie (voy. 1850), 301, 314. Wordsworth. Portrait, 319, 402.

## GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Ajaccio, 133. Athènes, 185. Bains de Panticosa, Espagne, 190, 234, 298. Bains de Vico, Corse, 132. Berne et son canton, 178, 348. Carte de France représentant les douze groupes d'usines à fer, 40. Chapelle du Vol, près de Quito, 49. Châteauroux, 36. Chimborazo (Ascensions diverses sur le), 109. Chine (Villages voyageurs eu), 291. Cogoleto, village de la rivière de Gènes, 364. Corogne (la), Espagne, 144. Corte, 129. Déols, Indre, 212. Enfer (l') de Misaya, 143. Géographie de la consommation des houilles étrangères en France, 216. Ham, 317. Ile flottante sur le lac Ilsing, en Livonie, 147. Ischell, haute Autriche, 169. Killarney, Irlande, 4. Lac Ngami, dans l'Afrique centrale, 30, 46. Linz (de) à Vienne, 121. Ma'adetta (la), Pyrénées, 14, 22. Moutagnes de la Creuse (Vne dans les), 368. Moulins, 275. Palenqué, Mexique, 224. Pierrefitte (de) à Linz, Hautes-Pyrénées, 301. Pont de l'Abbaye, Etats Romains, 68. Profondeurs de la mer (Grandes), 155.

Promenades le long de la Tamise, 249. Quivira, 350. Suisse en hiver, 100. Villes (les) des Césars, 350. Voyage dans l'Amérique méridionale, 379, 399. Voyages. Opinion de Bacon sur leur utilité, 151.

## HISTOIRE.

Annales bernoises, 177, 348. Baronnie (les Quatre) du Périgord, 259, 289. Bulle de 1536, 99. Captivité des Hébreux à Babylone, 41. Cinq (les) émeraudes de Cortez, 127, 147. Combat naval de l'île de la Grenade, 268. Combat du vaisseau le Gloireux, 166. Corse (la). Son histoire, 129, 132, 233. Enseignes (Recherches historiques sur les), 66, 74, 91. Fête donnée à Paris, en 1730, par les ambassadeurs d'Espagne, 43. Guerre souterraine (Aperçu historique sur la), 334, 346. Ham (Histoire de), 318. Henri III, roi d'Angleterre, forcé de jurer l'exécution de la grande chartre, 65. Incendie de New-York en 1835, 42. Siège de la Rochelle par Richelieu, 31.

## LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Armée française. Son contingent annuel, 111. Bazar de la ville de Faizabad, dans l'Inde, 55. Caisse de retraites et pensions viagères pour la vieillesse, 307. Chartreuse (la) de Dijon, 201. Ecole nationale des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, 163, 164, 265. Ecole normale supérieure, à Paris, 329. Etablissements de bienfaisance à Paris. Leur nombre, leur nature, 154. Exposition universelle, à Londres, 139, 265, 303, 337, 371. Musée de Lyon, 137. Musée Royal-Bourbon, à Naples, 192. Refuge (le), à Londres, 349. Routes nationales. Dépenses d'entretien en 1849, 330. Sceaux de l'Etat (les), 6. Village nègre, Gadeloupe, 193. Voitures (les) et les rues de Paris, 118. Zaouia (la), 11.

## LITTÉRATURE ET MORALE.

Âges d'or (les Trois), 239. Arcadie (l'), par Bernardin de St-Pierre, 229, 237. Automne (l'), par un poète hindoustani, 314. Aux jeunes demoiselles de l'Angleterre, 283. Bazar (le) de la ville de Faizabad, décrit par Mir-Haça, 55. Bible (la) de ma mère, 194. Cantique du muhiti des Cophtes, 403. Chant de l'Arabe Omaja à son coursier, 251. Charité du rajah, 139. Doggerbank, 395. Eléphant envoyé à Charlemagne, 223. Eté (l') dans l'Inde, par un poète hindoustani, 210. Epigrammes du chevalier d'Acceilly, 88. Fautes avouées, 330. Hiver (l') dans l'Inde, par un poète hindoustani, 2. Jeune (la) Tarentine, 245. Le Dernier poète, 239. Le plus riche des princes, 347. Pannychis, fragment d'Idylle, par André Chénier, 145. Printemps (le), par un poète hindoustani, 106. Satire populaire contre les corporations, 133. Sincérité (De la) dans le commerce, 206. Trois ordres de bienfaisance, par de Gérando, 135. Vérité (la), 223. Vers inédits du 14<sup>e</sup> siècle, 20. Vie (la) humaine, 187.

Voy., à la Table alphabétique, *Pensées*.

*Nouvelles, contes, apologues.* — Aigle (l') et la colombe, 296. Chat (le) de Mlle Dupuy, 64. Clercheur (le) de sangues, 404. Conserit (le), 171. Corbeau (le) et le renard, 275. Croix (la) de Cécile, 326, 333. Dernier (le) refuge, 315. Dernière (la) fée, 70, 90. Dix (les) travailleurs de la mère Vert-d'Eau, 407. Enseigne (l'), 183. Eternel (l') travailleur, 257. Extase (l'), 311. Mésaventure (une) de J.-J. Rousseau, 186. Petit verre (le) d'eau-de-vie, 6. Pirates (les) de Cilicie, 150, 181, 218, 258, 270, 294. Quatre (les) crises, 147. Ramasseurs (les) de traînes, 397. Rencontres (les) de Friedlin, 361, 378. Se faire à sa vie, 113, 123. Soirée (la) de Noël, 386, 394. Télégraphe (le), 49. Ulrich, 242, 274. Un contre quatre, 135. Vieux (les) portraits, 62.

*Philologie, langues, bibliographie.* — Abus de langage, 126. Calendrier gastronomique, 7. Evangiles des quenouilles, 214. Habitude de l'attention, 267. Laquais. Origine de ce mot, 191. Livres (les) d'images avant la découverte de l'imprimerie, 263. Moyens de se rappeler quels sont les mois de 30 et de 31 jours, 368. Patience d'un pauvre auteur, 351. Type (le) du docteur de verre de Michel Cervantes, 255.

Les Gnèpes et les plaideurs, 306.

## MOEURS, COUTUMES, COSTUMES; LOGEMENTS, AMEUBLEMENTS; CROYANCES; TYPES DIVERS.

Aga (l') des fêtes noires, en Turquie, 255. Aguatro, porteur d'eau à Quito, 20. Année (Grande), 71. Armes et ornements

trouvés dans le tombeau de Childéric I<sup>er</sup>, 272. Bateliers (les) à Constantinople, 347. Bénédiction de la mer, souvenir de Boulogne, 166. Carte (une) de visite au dernier siècle, 8. Centenaires célèbres, 312. Chaise (une) au 13<sup>e</sup> siècle, 55. Corporations. Réception d'un maître savetier, 134. Costumes du canton de Berne, 177. Danger de sonner les cloches pendant les orages, 206. Danses des Indiens Yaguas, 401. Fête des Fèves, à Alger, 152. Habitation (une) anglo-saxonne, 184. Habitation musulmane (Intérieur d'une), 56. Hachaichin (les), 95. Histoire du costume en France, 50. Indien Campo ou Antis, 384. Indien Tiennas, 400. Indiens Conibos, 381. Inscriptions à la main sur les murs de Pompéi, 239. Jour de l'au au Tibet, 10. Législateurs américains confondus avec S. Thomas, 135. Marchand (le) de gravures, 321. Mesures anciennes. Abus et erreurs qu'elles occasionnaient, 318. Meuble-Fourinois (le), à l'exposition de Londres, 337. Monde (le) pêché à la ligne, 387. Mort d'un compagnon du devoir, 174. Onakamba. Leurs usages et coutumes, 322. Paludiers, 358. Parure (une) indienne des dames de la Bolivie, 198. Pêche (la) des parcelliers, 112. Pierres (les) jomates, 368. Pipes turques et persanes, 107. Politesse (la), 111. Porte-balle (le), 97. Procession (la) des heureux époux, 251. Prophète (le) de Cayahaga, 31. Rafraichissements dans les bals de la cour sous Louis XIV, 72. Sabbatine (la), 271. Sor les carillons, 348. Villages voyageurs, 291.

### PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

*Peinture.* — Bohémiens (les), tableau par Diaz, 393. Evêque (un) de Châlons en 1498, d'après un tableau du Musée de l'hôtel Clugny, 53. Hébreux captifs à Babylone, d'après Bendemann, 41. Hellar (Wenceslas). Son portrait d'après lui-même; sa gravure « le Calice », 324, 325. Inca, d'après une peinture murale dans la ville de Cuzco, 380. Manresque (Jeune), d'après Murillo, 305. Mort (la) du cerf, d'après Landseer, 385. Retour (le) à Pécole, tableau de Webster, 25. Vallayer-Coster (Anne). Son portrait par elle-même, 288. Vie (la) humaine, d'après Bendemann, 188. Vignacourt (Portrait d'Alof de), par le Caravage, 369.

*Peinture d'animaux (Sur la),* 17.

*Musée du Louvre.* — Chien auprès d'un héron, tableau de J.-B. Oudry, 117.

*Musées des départements.* — Musée de Dijon : la Première messe en Amérique, tableau de P. Blanchard, 9. Musée de Lyon : Portrait d'un chanoine de Bologne, par Augustin Carrache, 137.

*Salon de 1850-1851.* — H. Bellangé : le Retour au presbytère, 4. Daubigny : Paysage au bord de l'Oullius, 24. Fontenay : Village et château de Moneton-Couture, 112. Ernest Hébert : la Mal'aria, 89. Eug. Giraud : Souvenir de la sierra Nevada, 153. Tony Johannot : une Famille de pêcheurs, 13. Palizzi : le Retour de la foire, 29. Th. Rousseau : un Paysage, 12. Troyon : Paysage et animaux, 17.

*Miniatures anciennes.* — Habitation (une) anglo-saxonne, miniature du 9<sup>e</sup> siècle, 184.

*Estampes et gravures anciennes.* — Aimaution du fer, estampe de 1600, 328. Bible des pauvres, gravure du 15<sup>e</sup> siècle, 263. Billet d'entrée au hal des ambassadeurs d'Espagne, en 1730, 44. Carte de visite (une) au dernier siècle, 8. Carême et Mi-Carême, estampe ancienne, 100. Combat naval de l'île de la Grenade, 269. Corde (la) des fous, estampe du 18<sup>e</sup> siècle, 388. Dame enseignant à lire à une jeune fille, estampe du 16<sup>e</sup> siècle, 361. Expérience des sabots-nageoires sur la Seine, en 1785, 273. Frontispice d'un recueil de lois et ordonnances sous Louis XIV, 296. Gravure extraite d'un traité de géométrie du 16<sup>e</sup> siècle, 352. Histoire de S. Jean, gravure du 15<sup>e</sup> siècle, 264. Mansarade (la), estampe du 17<sup>e</sup> siècle, 160. Naufrage des frères de Laborde, dessin de Rouargue, 80. Présents (les) de noces, par Abraham Bosse, 225. Prise de la Grenade, caricature du 18<sup>e</sup> siècle, 269. Testament (le) de mademoiselle Dupuy, dessin du 18<sup>e</sup> siècle, 64. Triomphe (le) de Thomas Shakhshaf et de sa femme, gravure ancienne, 252. Valet portant des pâtisseries à un bal de Louis XIV, 72. Victoire du vaisseau le Glorieux sur dix navires hollandais, 168. Vue du palais des Tournelles, ancien dessin, 96.

*Dessins.* — Anges du sommeil, composition et dessin de Staal, Arcadie (Scène de l'), dessin de Tony Johannot, 237. Automne (le), composition et dessin de Tony Johannot, 315. Blattes (les), scène comique par Cruikshank, 88. Caractère (un) de la Bruyère, dessin de Tony Johannot, 197. Cass-Use (la) de chaux, 177. Chénier (Portrait d'André), dessin de Tony Johannot, 244. Coin (le) du feu dans les Vosges, 408. Départ du conscrit, dessin de Bellangé, 172. Été (l'), dessin de Tony Johannot, 209. Éternel (l') travailleur, dessin de Johnson, 257. Famille (une) hollandaise, 113. Femme (une) du Caire, dessin de Karl Girardet, 56.

Hameau de Cookham, dessin de Dodgson, 249. Henri III d'Angleterre et Simon de Montfort, 1258; dessin de Gilibert de Londres, 65. Hiver (l'), dessin de Tony Johannot, 1. Jacquemont (Portrait de Victor), 353, 365. Jeune (la) Tarentine, composition et dessin de Tony Johannot, 245. La Bruyère (Portrait de), 196. Marchand (le) de gravures, dessin de Karl Girardet, 321. Navires à diverses époques, dessins de Morel Fatio, 204, 220. Ondry (Jean-Baptiste). Son portrait, 116. Pannychis, composition de Tony Johannot, 145. Paysage à la Gradeloupe, dessin de Karl Girardet, 193. Porte-balle (le), dessin de Karl Girardet, 97. Printemps (le), composition et dessin de Tony Johannot, 105. Retour du conscrit, dessin de Bellangé, 173. Conseils pour l'étude du dessin, 286.

### SCIENCES ET ARTS DIVERS.

*Astronomie et météorologie.* — Avalanches, 57, 198. Cadran (le) solaire, 286. Mont Ligastinus, volcan lunaire, 36. Planètes (Nombre des petites), 2. Nombre des étoiles fixes, 210. Réalité de l'infini, 262.

*Botanique.* — Arbres (Quelques) remarquables de la vallée du lac Léman, 276. Châtaigner (le) de Neuve-Celle, 277. Scorsonère (la), 255. Végétation prodigieuse, 355.

*Economie domestique.* — Art (l') domestique chez les Arabes, 252. Conserves alimentaires, 355. Conseils d'une mère à sa fille, 88.

*Marine et navigation.* — Canot de plaisance. Construction et voûre, 331. Naufrage de la goélette l'Aventure sur les îles Marion et Crozet, 278. Navires (Quelques détails historiques sur la forme des), 203, 219. Phare de Sunderland, 315.

*Mathématiques, mécanique, physique.* — Electricité. Découvertes et expériences au 18<sup>e</sup> siècle, 26. Jets d'eau. Diverses formes, 300. Machine pneumatique de Hérou, 46. Mesures itinéraires de différents pays converties en mètres, 194. Planimètres, 352. Pompes à air du chemin de fer atmosphérique de St Germain, 45. Sabots-nageoires (Expérience de) faite à Paris en 1785, 273. Siège (Singulier projet d'un) à l'usage des orateurs, 8. Son (Quelques effets singuliers du). Expériences, 18.

*Minéralogie et géologie.* — Cristaux, 155, 231, 290. Cristaux de quartz hyalin, 156. Diamantaïde ou diamant brut, 59. Gonio-mètre, 156. Sel gemme en Algérie, 54, 142. Types cristallins. Formes dérivées, 231.

*Numismatique.* — Médaille de Pierre Briçonnet, 120. Médaille de Jean Carondelet, chancelier de Bourgogne, 404. Médaille commémorative de l'exposition universelle de 1851, 304. Médaille en mémoire de la prise de la Rochelle, 32. Médaille de Wenzel Jamnitzer, 280.

### SCULPTURE, CISELURE, ORFÈVRERIE.

Armes et ornements trouvés dans le tombeau de Childéric I<sup>er</sup>, 272. Aumônière de Henri le Libéral, 228. Buvilloire ou cafetière arabe, 253. Cadenas arabe, 252. Coupe en ivoire, 373. Dombasle (Statue de Mattheu de), par David d'Angers, 386. Enseignes sculptées, 68, 76, 92. Koh-i-Noor (Montagne de lumière), 304. Larrey (Statue de), par David d'Angers, 256. Omacht. Sa statue, 208. Patère d'or de Rennes, 200. Pipe allemande sculptée, 340. Plafond et pendentifs de l'église de Tillières-sur-Avre, 60, 61. Sceaux de Henri le Libéral et de la princesse Marie sa femme, 228. Statues sépulcrales, 52, 53. Tombeau de Henri le Libéral, comte de Champagne et roi de Sicile, 229. Tombeau de Léocade, 212.

*Musée du Louvre.* — Sphinx de granit rose, 217. Statue de Minerve en albâtre oriental, 136.

*Salon de 1850-1851.* — Calmels : Statue de Denis Papin, 85. Bude : Buste de Jean Goujou, 84. Fenclère : le Globe terrestre, allégorie, 81.

### ZOOLOGIE.

Acaou, oiseau du Brésil, 228. Balaniceps rex, 309. Bergeronnettes, 284. Blattes (les), 83. Casoar de la Nouvelle-Hollande, 345. Cerf (Mort du), 385. Cheval (le) arabe, 251. Condors. Leur vol, 3. Diodons (les), 387. Embryon de poulet, 376. Epyornis, 159. Hochequeues, 283. Lavandières, 284. Mouton. Son instinct, 236. Œuf. Coupe d'un œuf de poule, 248; ce que c'est qu'un œuf, 157, 246, 374, 389. Œufs (Dimensions comparées des œufs de différents animaux), 157. Oiseaux (Migrations des), 98, 201, 310. Rhinocéros, 148, 149. Tarets (Observations microscopiques sur les), 24.





LE MAGASIN  
PITTORESQUE.





# LE MAGASIN PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGTIÈME ANNÉE.

---

1852.

---

Prix du volume broché. . . 6 fr. »  
relié. . . . 7 fr. 50

---

## CONDITIONS D'ABONNEMENT.

PARIS.		DÉPARTEMENTS.	
<i>Prix:</i>		Franco par la poste.	
POUR UN AN . . . . .	6 fr. »	POUR UN AN . . . . .	7 fr. 50
POUR SIX MOIS. . . . .	3 fr. »	POUR SIX MOIS. . . . .	3 fr. 80

---

PARIS,  
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
RUE JACOB, N° 30,  
PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS.

---

M DCCC LII.

31 décembre 1852.

Il y a vingt ans, dans cette même maison où nous traçons aujourd'hui ces lignes, au milieu des mêmes collaborateurs, nous écrivions les premières pages de ce recueil, nous confiant à l'honnêteté de notre but, à notre bonne volonté, à l'ardeur de lecture et d'instruction qui, plus qu'à une autre époque du passé, se manifestait de toutes parts. Nos espérances étaient loin d'être présomptueuses. Nous avions cherché les sages avertissements : ils ne nous avaient point manqué, et nous les écoutions avec déférence. — « Ne vous faites point illusion, nous disait-on » de plus d'un côté ; la forme nouvelle de votre œuvre pourra vous attirer de nombreux lecteurs ; mais les imitateurs » ne tarderont pas à vous suivre, et il s'en rencontrera qui sauront mieux que vous flatter le goût mobile du public, » s'assouplir à ses caprices, au besoin se mettre au service de ses passions. Par respect pour vous-même, par » conviction, vous persisterez dans votre dessein d'instruire et de moraliser avant tout ; bientôt on vous trouvera » sérieux, hors de mode ; on vous délaissera. » — A ces prévisions, notre inexpérience n'avait rien à répondre : on pouvait avoir raison : nous savions que jamais nous ne serions libre d'être infidèle à la bonne vieille devise : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! » Cependant les années se sont succédé : nous avons continué à avancer dans notre humble sentier, avec constance, avec sérénité. Si l'on s'est agité autour de nous, si l'on a tenté avec ou sans succès d'attirer ou de suivre en des directions diverses la curiosité des lecteurs de notre temps, nous n'en avons pas été ému, et nous avons eu ce bonheur que le public a persisté à se montrer bienveillant pour nous au delà de ce que nous avons osé espérer. Jamais il ne nous a fait éprouver les effets de cette inconstance dont on nous menaçait et que chaque jour on lui reproche si amèrement. Il n'a pas exigé de nous des complaisances impossibles, et il nous a su gré de chacun de nos efforts pour nous rendre de plus en plus digne de son approbation. L'homme de lettres qui, pour arriver au succès, cherche la règle de sa conduite en dehors de sa conscience, et se croit obligé à changer incessamment de route et de langage, à paraître autre chose que ce qu'il est, à dire autre chose que ce qu'il pense, est vraiment un être malheureux, et lors même qu'il parviendrait à quelque renom sous ces perpétuels travestissements, il ne saurait assurément exciter aucune envie. La condition de l'écrivain, petit ou grand, ignoré ou célèbre, n'est digne et heureuse que lorsqu'il exprime sincèrement et librement sa pensée, et que, semblable à un ami qui parle à un ami, il ne dit à son lecteur que ce qu'il croit vrai, juste et utile. Cette condition, depuis notre première page, a toujours été la nôtre : nous aimons notre travail, et le plaisir qu'il nous donne est loin d'être notre moindre récompense : l'estime publique, cependant, est également précieuse : ces vingt volumes que nous venons d'achever sont, nous l'espérons, une garantie suffisante que nous saurons la conserver.

ÉD. CH.

# MAGASIN PITTORESQUE,

A DIX CENTIMES PAR LIVRAISON.

PREMIÈRE LIVRAISON. — 1852.

LES AGES.

I. — L'ENFANCE.



Composition et dessin de Tony Johannot.

Voici l'enfance avec toutes ses grâces et ses joies. Au fond, un frère et une sœur se montrent les fleurs fraîchement écloses et les papillons qui viennent de reparaitre dans l'azur du ciel, tandis que sur le premier plan deux autres enfants jouent avec le chien du logis, humble et docile ami qui supporte avec la même patience les caresses et les caprices. Vers le milieu, la tête baignée dans la lumière, voyez cette jeune femme dans toute la gloire de sa maternité ! sa main droite est livrée à l'aîné de ses fils, qui, déjà timide, se cache à demi ; vers la gauche, le second frère, plus jeune, est tout absorbé par le gâteau qu'il dévore ; sur son bras le dernier né la regarde et sourit. Plus bas, une autre mère, son enfant près de ses genoux, essaye, avec une sollicitude attentive, ces premières leçons qui doivent l'initier à la vie et lui ouvrir le monde de l'intelligence. — Doux tableau que le chanteur des femmes, Legouvé, a crayonné dans des vers appris par toutes nos mères !

Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins :  
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie ;  
Et, comme les aiglons qui, cédant à l'envie  
De mesurer les cieux dans leur premier essor,  
Exercent près du nid leur aile faible encor,  
Donnement soutenu sur ses mains chancelantes,  
Il commence l'essai de ses forces naissantes.  
Sa mère est près de lui ; c'est elle dont le bras  
Dans leur débile effort aide ses premiers pas ;  
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;  
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide ;  
Elle devient son maître au moment où sa voix  
Bégaye à peine un nom qu'il entendit cent fois :  
*Ma mère* est le premier qu'elle l'enseigne à dire.  
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaye à lire ;  
Elle épelle avec lui dans un court entretien,  
Et redevient enfant pour instruire le sien.

La division de la carrière humaine en quatre périodes ou quatre âges remonte évidemment à la plus haute antiquité. Cette marche du développement de la vie offre une ressemblance frappante avec celle de la nature dans les climats tempérés. Le printemps, orné de feuillages naissants, rappelle les espérances joyeuses de l'enfance ; on trouve dans les chaleurs vivifiantes de l'été l'image de la jeunesse ardente et pleine de promesses ; dans les riches moissons de l'automne, celle de l'âge mûr où l'homme, arrivé à tout son développement, recueille le fruit de ses efforts ; enfin l'hiver glacé ressemble à la vieillesse même de la nature épuisée et penchant vers la fin.

## VINGT-QUATRE HEURES A LONDRES EN 1851.

JOURNAL D'UN VOYAGEUR.

*En route.* — Dieppe ! On dirait un quartier de Paris. La capitale a pris possession de la vieille cité normande. Les marins semblent n'être plus qu'un accessoire : au métier de pêcheur ils ont substitué celui de baigneur, plus lucratif et plus commode. Je regretterais la transformation s'il fallait y voir autre chose qu'un effet accidentel du rapprochement causé par le chemin de fer. Dieppe n'est plus qu'à quatre heures de Paris ; c'est ce qu'était autrefois Ermenonville ou Chantilly. Il est impossible que ce port, devenu désormais le plus voisin de la capitale, ne voie pas avant peu sa prospérité commerciale se relever.

Le bateau à vapeur qui doit nous emporter, contraint par la marée qui descend, a déjà gagné l'entrée du port. Il s'impatiente de nos retards comme un coursier à l'attaché ; il souffle, il frémit, il mugit. Enfin nous voilà tous rassemblés : riante et tumultueuse compagnie ! On ôte l'échelle ; notre lien avec le sol de France a disparu. Adieu, terre des grands de l'âme et de l'esprit !

A peine ai-je eu le temps d'échanger quatre paroles avec un voisin que la côte est loin de nous. Il semble que nous

venons d'être décochés : il nous faut cependant encore sept heures de cette vitesse avant de toucher l'Angleterre. La ligne des falaises se développe de plus en plus : la France paraît bordée par une longue muraille blanche percée de distance en distance de quelques ouvertures. Le pilote nous montre à notre gauche les hauteurs qui dominent le Tréport, et à notre droite le cap Danifer qui nous masque le Havre : c'est donc tout le plateau de la haute Normandie vu par sa tranche.

Mais déjà ce lointain diminue ; ses extrémités s'enfoncent graduellement dans les flots. On ne voit plus que le bleu sombre de la mer, émaillé par la blanche traînée de l'eau battue par nos roues. Le soleil se balance à l'horizon dans un ciel froid ; la Thétys du Nord n'a pas l'art de l'enflammer, et il descend dans son sein pâle et nu, sans nous envoyer le reflet des magnificences habituelles de son coucher. Enfin nous voilà enfoncés dans les ténèbres. Je les ai toujours aimés sur la mer ; sa majesté en reçoit quelque chose de terrible. Elle donne ainsi l'idée de l'antique chaos : rien de lumineux, rien de solide. *Spiritus Dei ferebatur super aquas.*

A minuit, conformément au bulletin, nous sommes à New-Haven. Une lune splendide s'est levée depuis une heure et éclaire le ciel ; sans la vivacité des ombres, on pourrait se croire au point du jour. New-Haven est une ville naissante. Précédemment le bateau à vapeur abordait à Brighton ; mais Brighton, par une singularité peut-être unique, est une ville maritime sans port. Les maisons se sont déposées le long de la plage sans aucun but commercial, uniquement pour jouir de la vue de la mer et des rayons du midi. Il en résulte que la navigation a dû finir par se porter sur un autre point situé à deux lieues de la ville, à l'embouchure d'une petite rivière. C'est ce que l'on nomme New-Haven. New-Haven, qui se composait hier d'une douzaine de maisons de pêcheurs, se compose en outre aujourd'hui d'un long chenal faisant office de port, d'un chemin de fer qui s'embrancher sur celui de Brighton à Londres, et d'une vaste bâtisse de briques qui sert à la fois d'embarcadère, d'entrepôt, de douane et d'hôtel. Demain des maisons d'habitation sortiront de terre, et la ville sera fondée.

En attendant, nous sommes heureux de trouver l'hôtel : seulement, faute de lits en quantité suffisante, les passagers les moins alertes ou les plus insoucians doivent se contenter de passer la nuit sur des canapés et des fauteuils. Ce sont des Français ; et ce contre-temps devient pendant le souper le sujet d'une intarissable gaieté. Heureux caractère, qui fait toujours l'étonnement des étrangers, et qui consiste à transformer en amusement toute contrariété dès qu'elle est supportée en compagnie.

L'heure du départ a sonné, et nous cheminons sur les rails. Quelle différence entre ces voitures inélegantes et usées et la riche aisance des nôtres ! Décidément, même sur les chemins de fer, l'avantage du confortable est de notre côté. On perd un temps à chaque station... et l'on en trouve une à chaque village ; et que de monde partout ! Sur des points où nous ne verrions, en France, qu'un omnibus, des embranchements spéciaux nous apportent leur contingent qui s'ajoute à la suite du nôtre, et, comme l'avalanche, nous grandissons en marchant. Il s'en faut cependant que la province que nous traversons soit une des plus peuplées de l'Angleterre. La campagne est coupée de haies et de grands arbres, et je lui trouve quelque analogie avec notre Bretagne. Il fait le plus beau temps du monde, et cependant le brouillard ne cesse pas de nous cacher les horizons : triste et mélancolique Albion !

Les maisons de briques s'accroissent graduellement depuis un quart d'heure. A notre droite, à travers la brume, je distingue des mâts par-dessus les toitures ; ce sont les docks. Nous sommes à Londres, si toutefois le quartier de South-wark mérite bien ce nom.

Londres. — Me voici installé, reposé, dispos : ce n'a pas été sans peine, tant est grande, grâce à la circonstance, l'affluence des étrangers dans les hôtels. Il est une heure ; à demain l'exhibition ! Je veux d'abord saluer la grande ville et renouer connaissance avec elle. Le temps continue à être magnifique, et j'ai quelque espérance que du haut de Saint-Paul je pourrai être admis à l'honneur de la voir.

La première rencontre qui me frappe à l'entrée du Strand, cette grande rue dont notre rue de la Paix donnerait assez l'idée si elle se prolongeait davantage, c'est un pauvre Écossais des hautes terres, avec son plaid et cette fameuse cornemuse dont Walter Scott a tant parlé ; il est suivi de quatre enfants déguenillés comme lui et mendians comme lui. J'en ai le cœur touché ! Voilà donc où en est réduite cette race celtique, notre sœur, maîtresse de l'île autrefois, et que la race anglo-saxonne, aidée de la race normande, a acculée peu à peu jusque dans le Nord, d'où il ne reste plus qu'à la pousser à la mer pour s'en débarrasser tout à fait. « Tiens, mon pauvre cousin ! » dis-je au plus jeune des enfants en lui donnant quelques shellings qui lui font ouvrir d'aussi grands yeux que s'il ne connaissait que les pences.

Quelques pas plus loin, je coudoie un Chinois : personne ne le regarde, car chacun est ici à ses affaires, et la vue d'un Chinois ne sert à rien. Mais moi qui suis sans affaires, et qui n'ai jamais contemplé de Chinois que sur les potiches et les paravents, je ne saurais jouir de la même indifférence ; je me retourne pour suivre des yeux aussi longtemps que je le puis ce bon Chinois, et je le félicite du beau temps, car je me demande ce que deviendraient dans les boues de Londres ses semelles de carton blanc. J'en suis à mes réflexions sur l'habitant de Canton, quand mes yeux tombent sur un Turc à longue barbe dans son caftan de satin vert-pomme ; un peu plus loin c'est un Malais, avec son teint de pain d'épices, sa figure d'oiseau de proie, et ses moustaches noires, fines et lisses comme des sourcils : celui-ci a un pantalon de taffetas bleu semé d'étoiles d'or. C'est bien autre chose qu'un carnaval. Mais je renonce désormais à m'arrêter, de peur d'augmenter la collection de ces originaux par mon individualité trop parisienne. Je me contente, tout en suivant mon chemin, de me livrer à l'analyse plus ou moins hypothétique de la foule dans laquelle je me trouve : Américains, Français, Allemands, Italiens, Espagnols, le pêle-mêle des nations circule dans cette rue.

Saint-Paul ! c'est à peu près, en y joignant l'église de Westminster, la seule architecture qu'il y ait à Londres. Nous n'avons rien à Paris d'aussi grandiose. On sent bien là, au premier coup d'œil, une église métropolitaine véritable. On peut dire que c'est le Saint-Pierre du christianisme anglican. L'intérieur est particulièrement imposant. Les groupes funéraires qui le décorent ne sont assurément pas irréprochables, avec leurs divinités païennes et leurs marins anglais habillés à la grecque ; mais le sentiment qui a inspiré ces monuments fait aisément taire toute critique. L'Angleterre sait mieux que toute autre nation de ce temps qu'un peuple ne vit et ne s'immortalise que par ses grands hommes, et quand elle les honore elle s'honore elle-même. En présentant partout leur image aux yeux des citoyens, elle associe les citoyens à leur gloire, et les encourage au service de la patrie par l'habitude de l'exemple. On trouve dans Saint-Paul des monuments pour de simples capitaines de vaisseau tués dans la grande guerre, à Trafalgar ou ailleurs, en faisant seulement leur devoir. Nous sommes loin d'une telle prodigalité. Qui se souvient seulement des noms de tant de héros qui sont morts pour nous dans des conditions analogues ? Du reste, cette prodigalité est instructive, car elle nous montre combien l'Angleterre était violemment tendue à cette époque. Elle lutta à mort ; et quand elle a senti qu'elle échappait, elle a eu les transports et la reconnaissance d'un naufragé qui touche terre.

Bien que les monuments de Westminster soient plus pré-

cieux et plus célèbres que ceux de Saint-Paul, je préfère l'ordonnance générale de ces derniers ; ils s'harmonisent incomparablement mieux avec l'ensemble de l'édifice. A Westminster on peut s'intéresser à telle ou telle sculpture prise en particulier, mais il est impossible de n'être pas choqué quand on en considère le ramassis. L'imité et la convenance de l'architecture disparaissant, on n'y voit plus qu'un magasin comme notre ancien musée des Petits-Augustins ; à peine y a-t-il assez de place dans la chapelle pour se mouvoir autour de la multitude des tombes qui y sont entassées. Encore, dans un musée, trouve-t-on d'ordinaire, soit une distribution faite somptueusement et avec art, soit un classement par écoles qui repose le goût en lui offrant des accords. Mais dans les églises, il arrive toujours que l'espace est strictement limité ; et comme les morts ne cessent d'affluer, ils finissent par avoir l'air de se condoyer et de se disputer la place. Le calme s'en va, la vénération se trouble, l'âme se sent gênée, et, par ce seul effet de la mauvaise disposition des parties, l'impression de ces éternelles funérailles est manquée.

Mais, lors même que les monuments y seraient disposés dans des rapports convenables, j'avoue que le système des cimetières dans l'intérieur des églises ne me satisferait pas encore. Je trouve qu'en les supprimant, la France, au point de vue de l'art aussi bien que de l'hygiène, a donné un excellent exemple. C'est un principe de bon sens que chaque édifice doit conserver aussi nettement que possible le caractère de sa destination essentielle ; or l'église est avant tout le lieu de la prière et non du deuil. Et d'ailleurs, dans ces enceintes sacrées où tout doit être vérité, n'émane-t-il pas quelque chose de mensonger de ces constructions lugubres, qui respirent-toujours la même affliction qu'au moment où se sont produites les pertes qu'elles commémorent ? Ayez des cérémonies pour symboliser la tristesse que cause à des proches ou à des contemporains une séparation cruelle ; mais que les monuments que vous élevez en l'honneur des trépassés illustres soient en harmonie avec les sentiments que la postérité à laquelle vous les recommandez éprouvera naturellement à leur égard. Les pleurs n'ont de valeur que si elles coulent réellement, et jamais des larmes de marbre ne toucheront, car la Providence n'a pas voulu qu'il y eût dans ce monde des gémissements éternels sur la mort.

Aussi, tant s'en faut que je sois de ceux qui regrettent que notre Panthéon ne soit pas le rival du Westminster des Anglais. Je ne puis voir Westminster sans approuver que nous ne Payons pas imité. Ayons, si l'on veut, les cimetières avec leur caractère lugubre, puisque malheureusement ce sont des lieux où les deuils et les sanglots se renouvellent toujours ; mais ne confondons pas avec le champ des sépultures le champ de la glorification patriotique : l'un est à la famille et à Dieu ; l'autre est à la nation. C'est pourquoi il me semble que la France, avec cet admirable instinct de l'art et de la vie qui la distingue, est entrée pour ainsi dire sans préméditation, et par une impulsion naturelle ; dans la bonne voie. En même temps que les fidèles du dernier siècle s'évertuaient à réclamer le Panthéon pour y déposer la triste poussière des grands hommes, le peuple, par une généreuse initiative, s'appliquait tout simplement à élever dans chaque ville, sur la place publique, la statue de bronze ou de marbre des citoyens illustres que cette ville s'honorait d'avoir vu naître. Supposons à sa fin ce grand travail pour lequel une si louable émulation se manifeste, le Panthéon français ne se trouvera-t-il pas terminé par là même, et bien autrement magnifique que celui qu'on aurait voulu enfermer dans les froides murailles de l'église Sainte-Geneviève ? Et quelle différence d'un tel Panthéon avec le Westminster ou le Saint-Paul de nos voisins ! Le sol même de la patrie décoré sur toute son étendue par les effigies des hommes utiles qui ont laissé la mémoire de leurs travaux, et que la postérité reconnaissante honore dans la cité même qui leur a donné le jour,

afin de relever leurs concitoyens de tous les temps dans cette solidarité glorieuse, de les encourager sinon à les continuer, du moins à les suivre, de les exciter enfin à s'intéresser aux esprits d'élite que le hasard de la naissance peut faire surgir parmi eux, jusqu'à soutenir, s'il le faut, leurs premiers pas dans la carrière où leur illustration deviendrait un accroissement de celle de leur ville natale; il y a là une instigation et une vitalité que l'on chercherait en vain dans les compartiments funéraires de Saint-Paul et de Westminster. Et d'ailleurs, si l'exemple des grands citoyens demande à être préconisé, où pourrait-il l'être plus sûrement et plus hautement que sur les places publiques? En reléguant dans un monument spécial les images qui symbolisent cet exemple, on risque d'en faire un objet de curiosité que les désœuvrés peuvent bien visiter de temps à autre, tandis qu'il faut ici

une leçon que le peuple finisse par s'assimiler de lui-même en vivant familièrement avec elle tous les jours.

*La suite à une autre livraison.*

#### LA FAMILLE DE DARIUS,

GRAVURE DE GÉRARD EDELINCK.

Le peintre Desportes, dans la Biographie de Charles Lebrun qu'il lut, en 1749, devant l'Académie royale de peinture et de sculpture, fait le récit suivant :

« En 1661, Louis XIV étant à Fontainebleau, demanda à M. Lebrun un tableau tel qu'il voudroit le faire, lui laissant entièrement le choix du sujet. On lui donna dans le château



Gérard Edelinck. — Dessin de Paquet.

même un appartement près de celui du roi, qui venoit presque tous les jours le voir travailler, et qui ne fut pas moins satisfait de l'esprit, des manières et de la conversation du peintre, que des productions de son pinceau. C'est ainsi que M. Lebrun fit pour ainsi dire, sous les yeux de Sa Majesté, le fameux tableau de la famille de Darius, que M. Edelinck a encore si bien gravé. Il choisit le moment où Alexandre le Grand, sortant victorieux de la bataille d'Issus, vient, accompagné d'Éphestion, rendre visite aux reines ses prisonnières, et à toute la famille royale de Perse. On y voit que la mère de Darius, s'étant jetée aux pieds du favori, qu'à la richesse de son armure elle prenoit pour le roi, et averti de sa méprise en demanda excuse au vainqueur; et l'on croit entendre, tant les expressions ont de justesse, Alexandre lui répondre avec douceur : « Vous ne vous trompez pas, c'est un autre moi-même. » Cette belle pièce fut l'époque de la plus grande gloire et de la fortune de son auteur. Elle acheva de déterminer le roi, déjà prévenu en sa faveur,

mais qui ne vouloit rien faire qu'en connoissance de cause. En effet, il ne tarda pas à se déclarer... Le monarque lui accorda des lettres de noblesse et des armes qui sont un soleil au champ d'argent et une fleur de lis au champ d'azur avec un timbre en face. Il lui donna son portrait enrichi de diamants d'un grand prix, et le nomma enfin son premier peintre en juillet 1662, avec douze mille livres de pension. Sa Majesté lui donna en même temps la garde des dessins et des tableaux de son cabinet, avec la commission de l'augmenter à son choix de tous les plus beaux ouvrages et les plus précieux en dessins, peintures et sculptures, qui pourroient se tirer à l'avenir de tous les cabinets les plus renommés de l'Europe. »

Tant de faveurs montrent assez quel enthousiasme avait accueilli à la cour ce tableau, dans les figures duquel les contemporains de Lebrun prétendaient reconnaître d'admirables modèles de toutes les passions. La Famille de Darius fut interprétée aussitôt par tous les différents procédés de

l'art. Henri Toutin, fils de Jacques Toutin, peignit d'abord en émail le tableau de Lebrun ; puis, quand il fut question de le graver, Lebrun, qui eut toujours la main heureuse en graveurs, trouva, pour cette délicate transformation de son œuvre, le plus brillant et le plus solide des burins de son temps, celui de Gérard Edelinck.

On a souvent écrit la biographie de ce graveur qu'on illustre tant de chefs-d'œuvre ; mais nous ne croyons pas qu'on ait fait sur lui une plus intéressante notice que celle qui se trouve dans les papiers inédits de Mariette, conservés au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, en tête du catalogue de son œuvre (1). Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici la page de Mariette :

« Quoique Gérard et Jean Edelinck soient nés à Auvers dans les Pays-Bas, qu'ils y aient appris les premiers éléments de leur art, et qu'ainsi ils semblent devoir être mis au nombre des graveurs flamands, la France a pourtant

droit de se les approprier, et ce seroit même luy faire une espèce de larcin que de les luy vouloir enlever. Lorsque ces deux artistes vinrent s'y établir, ils étoient fort jeunes ; à peine étoient-ils connus par leurs ouvrages. Il y a même apparence que s'ils fussent demeurés plus longtemps dans leur patrie, les occasions d'exercer leurs talens leur auroient pu manquer, au lieu que la France leur en présentoit de très-favorables. Les arts y fleurissoient alors avec éclat : Jean-Baptiste Colbert, ministre d'état, à qui le roy en avoit confié l'intendance et celle des manufactures, recherchoit avec soin ceux qui se distinguoient dans leurs professions ; il répandoit abondamment sur eux les récompenses et les honneurs, et les pays voisins se dépeuploient tous les jours d'artistes qui venoient chercher auprès de luy une fortune et plus solide et plus brillante. Ce fut dans ces heureuses circonstances que les deux frères Edelinck arrivèrent à Paris. Jean Edelinck y vint le premier ; Gérard, son frère, qui estoit son aîné, l'y



La Famille de Darius aux pieds d'Alexandre. — Gravure d'Edelinck, d'après le tableau de Lebrun. — Dessin de Bocourt.

suivit de près, et l'on peut remarquer, comme une circonstance toute singulière, qu'il eut à travailler dès le jour même de son arrivée ; mais lorsqu'il eut trouvé le moyen de se faire connoître de Charles Lebrun, premier peintre du roy, il eut alors de quoy satisfaire abondamment le désir d'acquérir de la gloire qui le possédoit. Il étoit déjà très-habile dans son art, et ce célèbre peintre, très-bon connoisseur en fait de mérite, n'eut pas de peine à s'en assurer. Pouvoit-il luy donner des signes moins équivoques de son estime qu'en luy proposant de graver pour le roy la famille de Darius aux pieds d'Alexandre, tableau où il avoit déployé tout son savoir, et qui avoit été si fort goûté de toute la cour ? La grandeur de l'entreprise, la difficulté de bien exprimer sur chaque visage les expressions que l'on admiroit dans l'original n'arrêtèrent point Edelinck ; elles ne servirent

qu'à l'exciter davantage, et en effet, le désir de réussir luy fit apporter tant de soins dans son ouvrage, que cette estampe suffit seule pour faire juger de sa capacité. Rien n'y est négligé, chaque objet y est traité de la manière et dans le goût qui luy convient, et il y règne une suavité de tons soutenus par une couleur brillante que l'on ne rencontre point ailleurs. C'est que Gérard Edelinck travaillait avec tant d'aisance que ce qu'il gravait, il le faisoit presque toujours au premier coup, sans être obligé d'y revenir comme la plupart des autres graveurs : c'étoit un don de la nature, et ceux qui l'on vu travailler étoient surpris de la facilité avec laquelle il promenoit son burin sur le cuivre. De là le grand nombre de pièces que l'on voit de luy, dont il n'y en a aucune qui ne soit très-terminée, et qui toutes cependant sont gravées au burin, manière qui est d'ailleurs si peu expéditive. Une bonne partie consiste en portraits d'hommes illustres, parmi lesquels il s'en trouve d'une beauté singulière. Gérard Edelinck avoit succédé aux biens de Nanteuil, dont il avoit

(1) On conserve aussi dans ce cabinet une admirable ébauche du portrait d'Edelinck par H. Rigaud.

épousa la niéce, et il avoit en mesme temps hérité de la réputation que celui-cy avoit acquise dans ce genre d'ouvrages. Le roy de France luy avoit accordé la qualité de son premier graveur, et le jour qu'il fut reçu de l'Académie royale de peinture, on lui déclara dans la mesme séance le titre de conseiller de cette Académie, honneur que l'on n'avoit encore fait à personne. Gérard et Jean Edelinck avoient un troisième frère à qui ils avoient appris la gravure; mais comme il y faisoit peu de progrès et qu'il luy survint d'autres occupations, il l'abandonna de bonne heure. »

Gérard Edelinck mourut le 3 avril 1707, âgé de soixante-six ans. Le 6 mars 1677, il avoit été reçu à la fois membre et conseiller de l'Académie royale.

Dans le courant du catalogue des œuvres de Gérard et Jean Edelinck, Mariette revient avec détails sur l'estampe qui nous occupe :

« Alexandre ayant vaincu Darius vient rendre visite à la famille du prince, accompagné de Parménion. Cette admirable estampe a été gravée par Gérard Edelinck, d'après le tableau de Charles Lebrun, peint pour le roy de France.

» Le mesme sujet traité différemment. — Pierre Mignard, premier peintre du roy, après la mort de Charles Lebrun, jaloux de la réputation que le tableau précédent avoit acquise à son prédécesseur, voulut montrer, en peignant celui-cy, qu'il étoit capable de travailler sur le mesme sujet avec autant de succès, et pour que rien ne manquât au parallèle, il entreprit de faire aussy graver son tableau par Gérard Edelinck; mais celui-cy étant mort, la planche demeura imparfaite jusques à ce que Pierre Drevet l'eût rachevée dans l'état qu'elle est présentement. »

Cette fin de la notice de Mariette n'est point complètement exacte. L'abbé de Monville, dans la biographie qu'il avoit écrite, comme l'on sait, d'après les documents fournis par la comtesse de Fenquière, fille de Mignard, et sous son inspiration, parait indiquer nettement que ce fut avant la mort de Lebrun, et par suite de cette ostentation de rivalité qui avoit fait refuser à Mignard de faire partie de l'Académie royale de peinture et sculpture, organisée et dirigée par Lebrun, que Pierre Mignard peignit la Famille de Darius. Citons à son tour l'abbé de Monville : aussi bien, les personnages dont il cite les témoignages favorables à l'œuvre de Mignard méritent-ils quelque considération.

« Lorsque M. de Louvois voulut avoir de la main de Mignard le tableau de la famille de Darius, ce peintre en fit porter les dessins chez madame de la Fayette; elle les lui renvoya au bout de quelques jours avec ce billet : « Madame de la Fayette fait des remerciements à genoux à M. Mignard, de ce qu'il a eu la honte de lui envoyer; elle n'a jamais rien vu de si beau, et tous ceux qui ont été chez elle en sont charmés aussi, et sont étonnés de sa faveur auprès de M. Mignard; elle lui en fait mille remerciements; elle est charmée particulièrement des crayons de la femme et de la fille de Darius, et elle le supplie surtout de se ressouvenir de ce qu'il lui a encore promis. » Madame de la Fayette ne se trompoit pas. Ce grand morceau plut infiniment aux connoisseurs. Il est de 15 pieds de long. M. le duc de Villeroy en a hérité. Les deux héros et les princesses attirent d'abord l'attention; l'auguste et malheureuse famille qu'Alexandre vient visiter, est représentée d'une manière si vive et si touchante, qu'il est difficile de n'en être pas attendri. Rien n'est outré dans les autres personnages, toutes les expressions sont nobles et naturelles. Pendant deux mois que la famille de Darius resta chez Mignard, après que ce tableau fut fini, sa maison fut toujours remplie d'une foule de personnes de tous états que la curiosité y amenoit. Monsieur, Madame, une grande partie des gens de la cour ne se contentèrent pas de le voir une fois, on sortoit le cœur pénétré de cette douce tristesse qu'on remporte de la représentation des belles tragédies. »

Encore une fois, Lebrun n'étoit pas mort quand Mignard

peignit en manière de provocation cette Famille de Darius. Quant à la gravure que Gérard Edelinck avoit commencée, il l'abandonna sans doute après la mort de Mignard, arrivée douze ans avant la sienne, voyant surtout que le peu de crédit de cette nouvelle œuvre n'avoit pas survécu à son auteur. Nous de savons, en effet, comment la Famille de Darius, peinte par Mignard, étoit entrée, du cabinet M. de Villeroy, dans le cabinet du roy; mais elle ne tarda pas à être reléguée le long des trumeaux alors abandonnés de la galerie d'Apollon au Louvre, où elle se trouvoit, en 1751, par une singulière rencontre, à côté des batailles d'Alexandre, de Lebrun, pendant que la Famille de Darius, de celui-ci, toujours honorée, avoit été séparée des gigantesques compositions auxquelles, par continuation, elle avoit donné naissance, pour aller décorer les appartements royaux de Versailles. Aujourd'hui la toile jalouse de Mignard a disparu, la Famille de Darius, par Lebrun, est réunie dans le Louvre à ses autres compositions de la vie d'Alexandre, et la célèbre planche de Gérard Edelinck fait partie de notre chalcographie nationale.

## LE CORNET DE L'ÉPICIER.

NOUVELLE.

C'étoit un de ces populeux et charmants villages si nombreux dans les environs de Paris, mélangés de maisonnettes de laboureurs et de villas élégantes bâties à la lisière du bois, parmi les vignes et les vergers. Le soleil du matin égayait la petite place couverte de noiveaux effrontés qui se disputaient les graines égarées dans la poussière; les ménagères, en manteau de nuit, allaient de seuil en seuil pour les causeries et les provisions du matin. On voyait s'ouvrir successivement les petites boutiques établies çà et là, et les marchands suspendre lentement à leurs étalages les échantillons destinés à attirer les chalands.

L'un d'eux avoit déjà tout mis en place, et, debout à sa porte, il regardait, les bras croisés, ses voisins moins diligents.

C'étoit un jeune marchand aux mouvements prompts et à la mine éveillée, dont l'enseigne portait ces mots, écrits en majuscules dorées : DENRÉES COLONIALES.

L'épicier (puisqu'il faut l'appeler par son nom) étoit établi depuis peu dans le village. Il suffisoit, pour s'en convaincre, de voir la nouveauté des marchandises exposées, la splendeur de la devanture récemment enjolivée d'arabesques, et l'éclat immaculé du comptoir. Aussi échangeoit-il à peine avec quelques-uns des passants un salut de connaissance, et nul ne s'arrêtoit pour s'informer, selon l'usage, de la manière dont il avoit passé la nuit.

Aristide Giraud (c'étoit le nom de notre jeune marchand) eût peut-être pris son parti de n'avoir point à rendre compte aux voisins de sa santé ou de son sommeil, mais il se résignoit plus difficilement à la solitude de sa boutique. Appuyé contre le chambranle de la porte d'entrée, il promenoit sur la place un regard impatient, et voyoit tout le monde passer devant son épicerie sans s'arrêter. Comme, lassé d'attendre, il alloit rentrer, une main lui saisit brusquement le bras; il se retourna, et reconnut un ancien compagnon d'apprentissage qu'il avoit perdu de vue depuis plusieurs années.

Alexandre Crépin portoit un de ces costumes excentriques habituels aux bons vivants de second ordre : chapeau de feutre négligemment bosselé, cravate à nœud hardi, paletot étrié garni de boutons gigantesques, large pantalon tombant en spirales sur des guêtres de coutil rayé, badine microscopique à tête d'agate. Bien qu'il n'y eût jamais eu de liaison particulièrement intime entre lui et Giraud, celui-ci, que son isolement avoit préparé à l'expansion, l'accueillit à bras ouverts. Il le força à entrer dans son arrière-boutique, tandis que le jeune garçon qu'il avoit pris pour aide le remplaçait au comptoir.



— Eh bien, lui dit Crépin, lorsqu'ils furent assis, te voilà donc établi, mon vieux ! et à la satisfaction de tout le monde, à ce qu'il me semble ; car je viens de parcourir vos six rues ; ton magasin d'épicerie est le plus resplendissant de l'endroit.

— Attendu qu'il est le seul, fit observer Giraud.

— Alors tu dois avoir trouvé ici le Péron ?

— J'ai peur d'avoir trouvé le chemin de l'hôpital.

— Comment ça ?

— Par la raison qu'on ne vend rien. Depuis plus d'un mois que j'ai accroché mon enseigne, toutes mes denrées sont encore là.

— Ah ! diable ! on ne consomme donc pas dans le pays ?

— Beau coup, au contraire : nous avons un hôtel, des restaurants, des cafés, sans parler des maisons bourgeoises ; mais tous ont l'habitude de se fournir à Paris.

— Il faut leur offrir tes services.

— Crois-tu que je n'y aie point pensé ? Ils ont répondu que leurs provisions étaient faites, qu'ils verraient plus tard ! Ici, vois-tu, on prend son temps pour toutes choses, on veut connaître les gens ; il faut attendre les pratiques comme on attendrait que le pepin devienne un pommier.

— Et ça ne te va pas, à toi qui as l'habitude de tout faire à la vapeur, dit Crépin en riant ; je me rappelle que quand nous étions ensemble chez le père Devilliers, tu voulais être arrivé avant de partir. A propos de ça, j'espère qu'il t'a ouvert un crédit, le père Devilliers ?

— J'y comptais du moins, d'après les souvenirs que j'avais laissés dans la maison et les propositions de service qui m'avaient été faites, répondit Giraud un peu amèrement ; au moment de m'établir, j'étais allé consulter au Havre M. Devilliers, qui m'avait réitéré ses promesses. Là-dessus, je suis venu ici, sûr que sa maison me ferait des avances en marchandises ; mais voilà un mois que j'ai écrit pour demander une livraison et que je ne reçois aucune réponse. Il paraît qu'en réfléchissant l'ancien patron a jugé prudent de ne pas m'aider.

— Procédé connu ! dit Crépin en allumant un cigare. Les promesses, vois-tu, mon petit, ça ressemble aux festins de théâtre : de loin on croit voir des poulardes truffées et des pâtés d'alonettes, et quand on approche ce n'est que du carton verni. Mais voyons, sois franc, cadet ; ce ne sont pas seulement les promesses du père Devilliers qui l'ont décidé à t'installer dans le pays. Si je n'ai pas la mémoire trop rouillée, tu avais par ici une famille de connaissance, laquelle était ornée d'une fille pas trop mal venue que tu désirais adjoindre à ton établissement.

— Mademoiselle Garot.

— C'est cela, Rosalie Garot, pour qui tu faisais des acrostiches, aux jours fleuris de notre adolescence... Eh bien, voyons, le projet tient-il toujours ? Prépare-t-on le trousseau de la mariée ? Faut-il imprimer les billets de faire part ?

— Demande à la famille, puisque tu la connais, répondit Giraud brusquement ; quant à moi, je ne puis rien te répondre.

— Pourquoi cela, mon fils ?

— Parce qu'on ne m'a ni refusé ni accepté, et qu'on veut du temps pour se décider.

Crépin éclata de rire.

— Décidément, mon pauvre camarade, tu vis ici sous le régime du provisoire ! s'écria-t-il ; bonheur, crédit, fortune, tout est remis à huitaine, et la huitaine n'arrive jamais. Ah çà ! mais comment t'arranges-tu de ces ajournements, toi qui voulais autrefois que le lendemain arrivât la veille ?

— Comment ? répéta Giraud, ne le vois-tu pas ? Je me désespère, je me rongé le cœur et le cerveau ; je suis ici comme saint Laurent sur son gril, sans pouvoir même obtenir de mes bourreaux qu'ils me retournent. Aussi ma patience est bien près d'en avoir assez, et un de ces jours j'enverrai l'épicerie avec les vieilles lunes.

— Ah ! ah ! dit Crépin en le regardant, tu en es donc là ? Eh bien, si tu veux vraiment ne pas continuer à faire des cor-

nets et à peser de la cassonade, je puis t'offrir quelque chose.

— De quoi s'agit-il ? demanda Giraud, dont les yeux étincelèrent.

— Tout simplement de courir à la fortune sur un wagon qui voyage à pleine vapeur, au lieu de le chercher dans une cariole attelée d'escargots. Mais il serait trop long de t'expliquer la chose à jeun ; commençons par déjeuner ; tu sauras tout entre la côtelette et le café.

Le jeune épicier envoya chercher ce qui était nécessaire au restaurant voisin, et se mit à table avec Crépin, qui, après avoir consciencieusement prouvé son appétit, lui communiqua son projet. Dégouté de l'essai de plusieurs professions dans lesquelles il avait mangé la meilleure part de son patrimoine, l'ancien apprenti épicier venait de s'affilier à une de ces compagnies californiennes formées pour la recherche de l'or. Une troupe d'émigrants partait dans quelques jours pour San-Francisco, avec un ingénieur, des ouvriers, un comptable, et tous les engins nécessaires à l'exploitation des sables aurifères. D'après les appréciations les plus modérées, chacun d'eux devait faire fortune en trois ans.

Crépin, qui savait par cœur son roman californien, raconta à Giraud tout ce qu'il avait lu ou entendu dire. Outre la récolte de l'or, que l'on ramassait à la pelle, le nouvel Eldorado offrait aux travailleurs mille moyens de s'enrichir. Les forgerons et les menuisiers gagnaient 80 francs par jour ; les barbiers ne rasaient pas à moins d'un dollar (5 fr.) ; le plus maladroit domestique se louait deux mille écus ; les marchands comptaient chaque soir leurs bénéfices par centaines de francs ; il fallait, en un mot, autant d'efforts dans ce bienheureux pays pour ne pas être millionnaire, que partout ailleurs pour le devenir.

Les récits du futur Californien enflammèrent l'imagination du jeune épicier, qui avait toujours aimé les tâches promptement accomplies. Il comparait son industrie, si lente à prospérer et d'un si minime résultat en cas de succès, à ces triomphantes réussites dont parlait Crépin. Plus celui-ci multipliait les détails et les anecdotes, plus son auditeur prenait en haine sa situation. Enfin, le dépit de ne pouvoir partager de si merveilleuses chances lui fit rompre l'entretien.

— Parlons d'autre chose ! s'écria-t-il en frappant la table du poing ; à quoi bon me faire venir l'eau à la bouche et me montrer un festin dont je ne dois rien manger ?

— Qui t'en empêche ? répliqua Crépin.

— Tu me le demandes ! reprit Giraud ; ne viens-tu pas de me dire qu'il fallait quelques milliers de francs pour émigrer avec vous ?

— Sans doute.

— Et ne vois-tu pas que j'ai transformé tout ce que je possédais en pains de sucre et en paquets de chicorée ?

— Eh bien, transforme ta chicorée et ton sucre en écus.

— Comment cela ?

— En faisant tout vendre pour cessation de commerce. Tu rentreras à peu près dans le prix d'achat des marchandises, et, une fois redevenu maître de ton capital, nous filerons ensemble vers la terre de l'or. Allons, Criquet, une brave résolution ! la fortune t'appelle de l'autre côté de l'eau ; ne la laisse pas s'égosiller. Dans trois ans nous reviendrons avec des économies qui nous permettront d'avoir un cuisinier et de prendre équipage.

Malgré sa nature vive et impatiente, Giraud hésita ; mais Crépin lui donna tant et de si bonnes raisons, il opposa si éloquemment la longue attente et les éternels efforts de sa profession actuelle aux rapides et splendides résultats d'une expatriation de quelques années, que le jeune marchand ne put résister plus longtemps. Gagné par cette maladie qui dépeuplait alors les États-Unis d'Amérique, et à laquelle on avait donné le nom de *fièvre de l'or*, il se décida à abandonner son modeste commerce pour courir les chances de ce pays des *Mille et une nuits*.

*La fin à une autre livraison.*

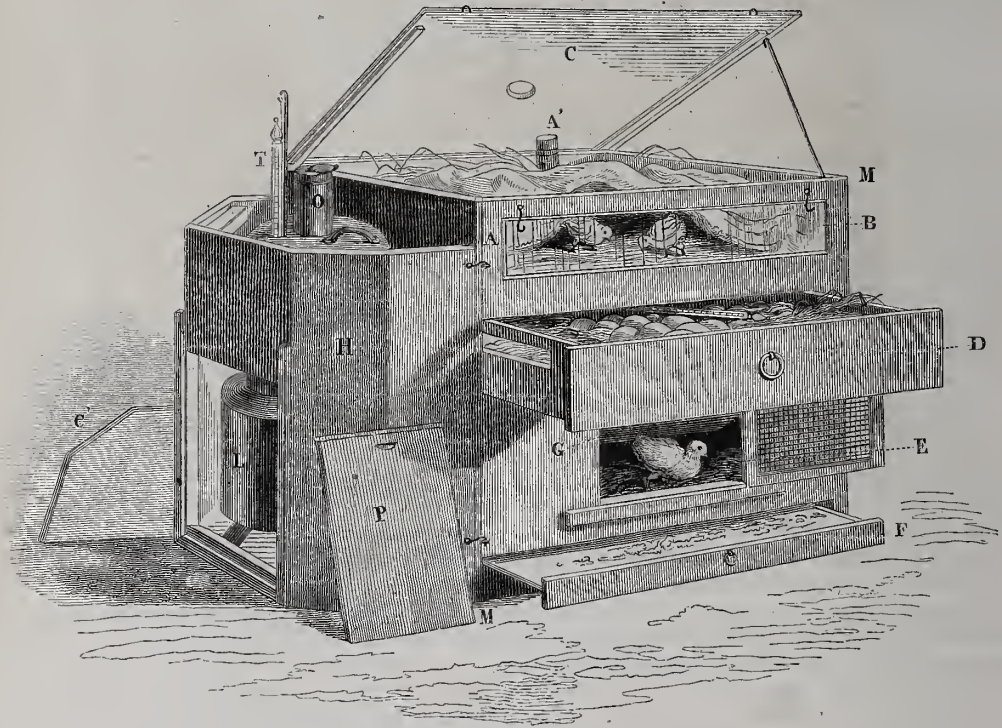
## DE L'INCUBATION ARTIFICIELLE.

## COUVOIR PERFECTIONNÉ.

Le couvoir perfectionné de M. Vallée, dont l'on se sert avec succès au Jardin des plantes, est en bois. Il se compose d'un corps principal (MM) et d'un appendice ou tambour (H). Le corps principal a 50 centimètres de largeur sur 40 de profondeur et 52 de hauteur; il est divisé en trois compartiments ou chambres: l'un (D), sous forme de tiroir, sert à contenir les œufs que l'on soumet à l'incubation; l'autre (B), au-dessus du précédent, peut servir au même usage, mais l'on y reçoit ordinairement les petits immédiatement après l'éclosion; il est muni d'un couvercle qui s'ouvre en tabatière au moyen de charnières placées derrière, et il est vitré sur le devant; la troisième chambre (E), au bas du couvoir, sous forme de cage, sert au coucher des poulets quelque temps après l'éclosion et pendant les quinze premiers jours de leur naissance. Un châssis grillé mobile s'étend sur un tiers de la largeur. En F est un plancher à coulisse. Le tambour a la même profondeur que le corps principal, et au moyen de quatre crochets (deux sur chaque façade), il s'agrafe hermétiquement et fait un seul corps avec lui; sa plus grande largeur est de 20 centimètres. Ce tambour sert à loger l'appareil de chauffage du couvoir, qui consiste en un cylindre (L) que l'on remplit d'eau et en une lampe que l'on place au-dessous pour maintenir cette eau à une tempéra-

ture convenable; il est coupé verticalement sur ses angles par deux pans entre lesquels est pratiquée une porte à coulisse (P) qui établit une communication avec la lampe. La lampe s'alimente d'huile et comporte des becs et des mèches suivant le système Locatelli; elle contient l'huile nécessaire pour trente heures. Le cylindre est en zinc; il peut contenir dix litres d'eau. Deux thermomètres sont nécessaires à l'appareil; l'un (T) plonge dans le cylindre et ressort par un trou à côté de la cheminée (O) de ce cylindre; l'autre est placé dans le tiroir principal de l'incubation, au-dessus des œufs.

L'appareil est donc chauffé par la circulation de l'eau, d'après le système de Bonnemain, que M. Vallée a modifié. Le feu de la lampe élève la température de l'eau du cylindre; la couche liquide profonde passe à la surface à mesure qu'elle s'échauffe; là elle se trouve en rapport avec l'ouverture d'un tuyau en zinc qui la conduit dans une sorte de bassin étalé entre les deux chambres moyenne et supérieure, où elle forme nappe; de là, elle redescend par un autre tuyau qui la reçoit vers l'extrémité droite sur le même plan; elle arrive dans la chambre inférieure qu'elle traverse par le moyen du même tuyau, dans toute sa longueur de droite à gauche, et elle rentre définitivement dans la partie la plus inférieure du cylindre, où elle s'échauffe de nouveau pour remonter encore à la surface, et continuer indéfiniment le même trajet. On voit que ce premier système de tuyaux sert à chauffer à la fois les trois compartiments du corps principal.



Le Couvoir du Muséum d'histoire naturelle, à Paris. — C', couvercle du tambour; P, porte à coulisse.

La chambre supérieure est de plus traversée verticalement dans son milieu par un autre tuyau dont l'extrémité supérieure forme cheminée (A') excédant le couvercle de l'appareil, et dont l'extrémité inférieure descend jusqu'au niveau du tiroir principal (D). Cette cheminée sert lorsque la chaleur du tiroir est trop élevée, ou lorsqu'il paraît nécessaire d'en renouveler l'air; on peut la fermer ou l'ouvrir à volonté au moyen d'un bouchon ordinaire.

Enfin d'autres tuyaux encore remplis d'air, partant de la chambre qui loge l'appareil de chauffage, traversant dans sa longueur la cage (E), et coudés à leur extrémité opposée, de bas en haut, introduisent dans le tiroir principal (D) l'air chaud produit par le cylindre. Sur chacun des côtés de

l'appareil sont pratiquées, en outre, huit ouvertures circulaires, ayant chacune 15 millimètres de diamètre, dont quatre à la partie supérieure de la chambre vitrée, et les quatre autres à la partie supérieure du tiroir principal. Les ouvertures latérales gauches servent à l'introduction de l'air chaud, et les ouvertures latérales droites servent à l'introduction de l'air froid. Ces ouvertures s'ouvrent ou se ferment au moyen d'un bouton que l'on pousse ou que l'on tire à volonté. Les courants alternatifs d'air chaud et d'air froid, auxquels ces trous donnent passage, étaient indispensables pour le renouvellement complet de l'air dans les deux chambres moyenne et supérieure.

*La suite à une autre livraison.*

## LA PETITE FERMIERE.



D'après le dessin de Louthierbourg gravé par Patas. — Dessin de Freeman.

Pourquoi la représentation des scènes rustiques a-t-elle un charme auquel personne ne résiste? Que découvrons-nous donc dans ces vieux murs crevassés par le gramin, ces toits de gléz, ces gerbes de blé entassées, ces coqs battant des ailes, et cet âne méditant sous le chaume comme un philosophe méconnu? D'où vient l'agrément que trouve notre œil dans cette fraîche figure de villageoise, dans l'attitude naïve et le désordre de toilette de cet enfant?

C'est que dans cet ensemble nous sentons la vérité et la vie; c'est que l'églogue, ramenée aux proportions sincères, est, après tout, le poème le plus naturel, le plus aimable et le plus complet; qu'elle joint la simplicité à la force et à la grâce. Partout ailleurs qu'aux champs, l'existence participe plus ou moins de la convention; le travail, morcelé et pour ainsi dire perdu dans les complications de la machine sociale, ne produit pas toujours de résultat immédiat et visible; souvent on ne sent point son utilité certaine, on ne voit point en quoi il profite à la société. Ici, au contraire, rien n'est obscur: c'est la force et l'intelligence aux prises avec la création et l'obéissant à leur obéir. Dans ce travail rustique, l'homme accomplit évidemment la mission qui lui a été imposée par Dieu lorsqu'il lui a donné l'empire de la terre: il veille à la prospérité de son royaume, il en exploite les ressources; il s'enrichit légitimement sur son bien, et ne réclame que ce qui lui est dû.

TOME XX. — JANVIER 1852.

La vie agreste, berceau des sociétés, est restée l'espérance de la plupart des hommes; du milieu des villes, toujours le regard fatigué se retourne vers ces salubres labeurs et ces joies faciles de la campagne. Comment s'étonner, après cela, de l'attrait qu'ont pour nous les tableaux qui les rappellent? La plupart y trouvent le but de leurs aspirations et l'accomplissement de leurs espérances.

Ici l'artiste a choisi dans le poème la scène la plus simple, mais non la moins attrayante. Un enfant suit sa sœur aînée qui vaque aux soins de la ferme, l'interrogeant à chaque pas et apprenant la vie, sans s'en apercevoir, sous cette douce institutrice. En regardant la composition ingénue du peintre, il nous semble entendre les questions et les réponses.

— Pourquoi, Jeanne, semez-vous ainsi de bon grain à terre? demande l'enfant; le grain pousse avec peine et se vend cher; mieux vaudrait en faire du pain pour la ferme que de le jeter aux poussins.

— A la longue, les poussins deviendront grands, dit Jeanne, et chacun d'eux se vendra à la ville une pièce d'argent. Il faut songer à la fin, ne pas compter sa peine, et savoir attendre.

L'enfant persuadé plonge sa main dans le van que porte la jeune fille, et donne lui-même la pâture aux volatiles empressés; mais il aperçoit l'ânon qui regarde, et il s'écrie:

— Jeanne, pourquoi Grison n'est-il pas aux champs avec

les travailleurs, pour tirer la charrette et porter l'herbe fraîche ?

— Grison est jeune, répond la jeune fermière ; il a maintenant besoin de repos, afin de prendre des forces ; il ne faut pas sacrifier l'avenir au présent.

L'enfant n'insiste point, et passe sur les longues oreilles de l'âne une main caressante ; mais son œil rencontre le gros François occupé à rentrer les dernières gerbes, et il s'étonne encore :

— Jeanne, à quoi bon tant se hâter pour le blé ? dit-il ; le temps n'est-il pas assez beau, et ne peut-on le laisser hors des granges ?

— La pluie peut venir, réplique Jeanne, et les gens sages ne chargent jamais demain de l'ouvrage d'aujourd'hui.

Et petit Pierre va aider le garçon de ferme à rentrer les gerbes.

Puérils enseignements ! dira-t-on. Peut-être ; mais qui n'a pas besoin des mêmes leçons que l'enfant ? Qui que vous soyez, négociant, artiste, industriel, homme d'état, pensez bien aux conseils de Jeanne, et dites si vous n'avez jamais oublié la fin et manqué de patience ; si vous vous êtes toujours occupé de l'avenir plutôt que du présent, et si l'orage ne vous a point quelquefois surpris.

## LES SENS (1).

### I. LES ODEURS ET LE SENS DE L'ODORAT.

Des corps odorants se dégagent des particules matérielles extrêmement ténues qui ont la faculté d'impressionner le sens de l'odorat. Rien ne donne une idée plus exacte de la divisibilité de la matière, que la diffusion des odeurs. Un morceau de muse rempli de ses émanations des espaces immenses ; son odeur persiste pendant un grand nombre d'années, là où il a été déposé seulement pendant quelques heures. Ces odeurs peuvent être transportées fort loin. Un chien flairer son maître à une distance prodigieuse. En passant à neuf ou dix lieues sous le vent des îles de Ceylan et de l'Inde, les navigateurs sentent l'odeur délicieuse qui s'échappe de leurs forêts embaumées.

Il est facile de s'assurer, par quelques petites expériences fort simples, qu'il s'échappe des corps odorants un jet de particules qui semblent immatérielles. Un morceau de camphre, un petit corps imbibé d'éther, des particules d'acide benzoïque projetés sur l'eau, sont animés d'un mouvement particulier dû à la propulsion produite par la vapeur invisible qui émane de ces corps.

Le siège du sens de l'odorat est dans des cavités appelées *fosses nasales* ; elles sont placées au-dessus de la voûte du palais et pourvues de quatre ouvertures, deux en avant, ce sont celles du nez : deux en arrière, qui s'ouvrent dans l'arrière-bouche. On voit que l'organe du sens de l'odorat est placé sur le trajet de l'air qui pénètre dans les poumons. On peut respirer uniquement par le nez ; et même dans la respiration ordinaire avec la bouche ouverte, une portion de l'air passe toujours par le nez. Grâce à cette disposition, les odeurs viennent frapper le sens de l'odorat sans l'intervention de la volonté, et la position du nez au-dessus de la bouche indique, pour ainsi dire, que l'odorat a pour fonction d'exercer un contrôle sur les aliments qui sont introduits dans l'estomac. Les animaux ne mangent jamais sans flairer, et une longue habitude ou la faim peuvent seuls amener l'homme à manger avec plaisir des aliments d'une odeur désagréable. Quand l'appétit est satisfait, l'odeur des aliments n'excite plus guère qu'un sentiment de dégoût : « Cette dernière impression, dit M. Gerdy, est une sentinelle vigilante que la nature semble

avoir posée à l'entrée des organes digestifs pour mettre un terme à la glotonnerie, et il est parfois dangereux, toujours imprudent de désobéir à sa voix. »

La structure du sens de l'odorat est très peu compliquée. C'est une cavité plus haute que large, divisée en deux par une cloison verticale et portant sur ses parois latérales trois cornets superposés. Ces cornets sont formés d'une lame enroulée sur elle-même. Leur usage est de multiplier l'étendue de la membrane destinée à sentir les odeurs ; cette membrane, tapissant en outre toutes les parois et la cloison médiane, présente une assez grande surface aux particules odorantes ; elle reçoit les ramifications d'un nerf appelé *olfactif*, qui seul jouit de la propriété de percevoir les odeurs et de transmettre cette sensation au cerveau.

Le mécanisme de la sensation est le suivant : Le liquide visqueux ou *mucus* dont la membrane est enduite s'imprègne des particules odorantes entraînées par l'air qui pénètre dans la poitrine. Suspendez momentanément, ou supprimez la respiration chez un animal, ces odeurs ne sont plus senties ; il en est de même si la membrane devient sèche ou le mucus trop abondant. L'action de flairer consiste à aspirer fortement à plusieurs reprises par le nez en fermant la bouche. Au contraire, pour éviter une odeur désagréable, nous expulsions l'air des narines en ouvrant la bouche.

Le sens de l'odorat existe à peine chez l'enfant ; c'est une conséquence physiologique de l'arrêt de développement qu'on remarque dans la face pendant les premières années de la vie. Considérez un jeune enfant à la face : la partie comprise entre la racine du nez et le menton est fort petite, le nez lui-même est épaté et peu saillant. Or, les fosses nasales, siège du sens de l'odorat, étant creusées dans le nez et dans la partie occupée entre le palais et la racine du nez, sont elles-mêmes fort petites, d'où absence presque totale d'odorat. En repassant leurs souvenirs d'enfance antérieurs à l'âge de huit ans, la plupart de nos lecteurs se rappelleront probablement leur profonde indifférence pour les odeurs à cet âge. C'est dans l'adolescence que ce sens acquiert sa plus grande finesse. Il ne s'émousse que dans l'extrême vieillesse et persiste souvent après l'affaiblissement de la vue et de l'ouïe.

Le sens de l'odorat est également développé dans les différents âges de la vie ; il en est de même dans les différentes races humaines. Les Indiens de l'Amérique du nord poursuivent leurs ennemis ou leur gibier à la piste. Les Kalmouks sont cités parmi les Asiatiques pour la finesse extraordinaire de leur odorat, et il est des nègres qui distinguent les traces d'un blanc de celles d'un noir et découvrent dans les forêts les nègres marrons qui y cherchent un refuge (voy., sur le Rastreador, 1847, p. 139).

Buffon n'hésite pas à avancer que les quadrupèdes l'emportent de beaucoup sur l'homme pour le sens de l'odorat. « Ils ont, dit-il, ce sens si parfait qu'il sentent de plus loin qu'ils ne voient ; non-seulement ils sentent de très-loin les corps présents et actuels, mais ils en sentent les émanations et les traces longtemps après qu'ils sont absents ou passés. Un tel sens est un organe universel de sentiment, c'est un œil qui voit les objets non-seulement où ils sont, mais même partout où ils ont été. C'est le sens par lequel l'animal est le plus tôt, le plus sûrement et le plus souvent averti ; par lequel il agit, il se détermine, par lequel il reconnaît ce qui est convenable ou contraire à sa nature. » En effet, c'est probablement par ce sens que, dans une prairie, les moutons, les vaches reconnaissent les plantes vénéneuses. Transportés dans un pays inconnu, l'odorat ne les trompe pas, et ils évitent avec la même sûreté les végétaux dangereux. Dans les carnivores, et en particulier dans le chien, les fosses nasales sont très-grandes et communiquent avec des cavités creusées dans l'os du front ; les cornets sont d'une structure compliquée : aussi le chien de classe est-il probablement le

(1) Voy. la *Maison où je demeure*, aux Tables des années précédentes.

mieux doué de tous les animaux sous le point de vue de l'odorat. Les chasseurs savent que pour surprendre les sangliers, il faut se mettre sous le vent; et dans le Midi le cochon, sentant les truffes enfouies profondément dans le sol, est employé à la recherche de ce précieux champignon. Malgré l'opinion commune, beaucoup de naturalistes pensent que l'odorat est peu développé chez les oiseaux. C'est la vue qui chez eux est le sens dominant : c'est elle et non l'odeur de la poudre qui avertit le corbeau, la pie et le geai, et les fait lever de si loin à l'approche du chasseur. Les oiseaux de rivage sont, d'après les expériences et les dissections de Scarpa, ceux où l'organe de l'odorat est le plus développé; les gallinacés (poules, pintades, dindons, pigeons), ceux de tous où il est le plus obtus; les passereaux ou petits oiseaux tiennent le milieu entre les uns et les autres.

Les personnes curieuses d'étudier plus à fond la physiologie de l'odorat devront recourir à l'*Ophrésiologie* de M. H. Cloquet, à l'excellent *Traité de physiologie* de M. Longet, t. II, p. 148, et à une *Dissertation-sur les odeurs* de M. A. Duméril.

#### UN PRÉDICATEUR ITALIEN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

J'étais venu l'entendre avec une disposition de curiosité vague, et, pour dire vrai, presque de dédain. Mais dès que j'ai vu la taille de l'homme, sa contenance, et un certain caractère nullement commun dans ses yeux et dans son visage, j'ai attendu quelque chose digne d'approbation. Il commence à parler; je suis tout oreilles : voix sonore, paroles élégantes, hautes pensées. Je reconnais l'habileté des « incisives »; je sens la période; je suis charmé par le nombre. Il commence sa division, je suis attentif : rien d'embarrassé, de vide, de traînant. Il tresse une série d'objections, je suis pris; il en détache les nœuds, je suis délivré. Il introduit çà et là de petits récits, je me sens attiré. Il modale des vers, je suis saisi. Il plaisante, j'éclate de rire. Il pousse, il presse par de fortes vérités; je me rends. Il essaye des sentiments plus doux, aussitôt des larmes coulent sur mon visage. Il crie avec colère, je suis épouvanté et je voudrais n'être pas venu. Enfin, selon la chose qu'il traite, il varie ses images et les inflexions de sa voix, et il relève toujours le débit par le geste. Il m'a toujours fait l'effet de grandir dans la chaire au delà, non-seulement de sa propre taille, mais de la taille humaine. Étudiant ainsi l'ensemble et le détail de ses qualités, ma raison a cédé à ce prodige. Je croyais cependant que, la nouveauté une fois épuisée, il m'attacherait moins de jour en jour. Nullement : le lendemain il m'apparut tout autre, et meilleur que lui-même.

POLITIEN.

« Il est incontestable que les mœurs du peuple sont plus morales en France qu'en Angleterre. Comment se fait-il qu'il en soit ainsi? C'est une question à étudier. Ce n'est point à une supériorité d'instruction que les Français doivent cet avantage; car le plus grand nombre des ouvriers et des laboureurs manquent de culture intellectuelle, et il y en a peu parmi eux qui sachent même lire et écrire. Peut-être faut-il chercher les causes de la différence que nous signalons, d'une part, dans la situation plus indépendante et plus digne des femmes en France, ce qui leur donne plus d'influence sur la société; d'autre part, dans une moindre avidité de richesse et de luxe. L'habitude, plus répandue qu'en Angleterre, pour tous les membres d'une famille de vivre dans la maison paternelle, est aussi très-favorable aux habitudes morales. Il est très-ordinaire, dans toutes les classes, de voir un père entouré de ses fils et de ses belles-filles, vivant tous ensemble et en bonne harmonie. Les liens de la parenté sont plus étroitement serrés en France qu'en Angle-

terre : les lois en respectent la sainteté en ne permettant pas aux proches parents de porter témoignage en justice les uns contre les autres. » — Voir l'article 156 du Code d'instruction criminelle.

Mistress CAREY, *Tour in France.*

#### MA MÉMOIRE AU VILLAGE.

Quand le printemps m'invite à parcourir les prés reverdis, je rencontre parfois dans leurs rians sentiers des enfants du village qui reviennent des champs ou s'en vont aux bois. J'aime leurs figures épanouies, alors si harmonieusement encadrées par les fleurs et la verdure; je me plais à contempler leur frais sourire et à écouter leurs candides accents. Il semble que mon âme se retrempe et se rajeunisse auprès d'eux, et qu'il y revienne quelque chose de pur et d'innocent.

Je les interroge sur leur nom, leur âge, leurs progrès à l'école. D'abord leurs réponses sont hêves ou embarrassées; puis, rassurés par mon air de bonhomme, les petits villageois me content leurs jeux et leurs peines; oui, leurs peines, car, bien que dans un âge aussi tendre, quelques nuages assombrissent déjà l'azur du ciel de leur matin. Puis, selon que l'enfant se montre confiant, naturel et sympathique à mon humeur questionneuse, je remets entre ses mains une légère offrande qui le comble de joie et remplit moins sa bourse que son cœur. Quelle allégresse alors éclate sur sa physionomie! Comme il reprend l'essor de ses pas un instant suspendus! comme il gambade et sautille sur la verte pelouse! et comme quelques sons lui semblent un trésor! Heureux âge où l'on est riche à si peu de frais!

Eh bien, quand ces jouvenceaux vieillis reviendront aux lieux témoins de ces enfantines émotions, ils se rappelleront sans doute celui qui les leur causa. « Il fut bon pour notre jeunesse, diront-ils; ce fut le confident de nos premières peines, et sa générosité ajoutait à nos premiers plaisirs. C'est ici que sa rencontre était un bonheur pour nous, et qu'il revenait chaque année, comme l'hirondelle, avec le printemps et les beaux jours. »

Hélas! ils n'auront lu ni mes vers ni ma prose, je n'aurai été pour eux qu'un bonhomme ami des champs et de l'enfance; mais peut-être cet agreste panégyrique sera plus doux à mes mânes que la vaine renommée briguée par mes œuvres; peut-être ces bienveillants souvenirs de simples villageois honoreront plus ma tombe ici-bas et plaideront mieux pour moi là-haut! (1)

#### PALAIS ESPAGNOLS.

GUADALAJARA.

La ville de Guadalajara est située à 40 kilomètres de Madrid, sur la rive gauche de l'Henarès. Un pont antique, quelques restes de monuments, des inscriptions, prouvent que les Romains avaient fondé en cet endroit une cité de quelque importance. Toutefois l'histoire de la ville date seulement de la conquête des Arabes; c'est par eux qu'elle fut nommée *Guadathiechara* ou *Guadalarrivaca*; et, en souvenir de leur domination, l'on montre encore les restes de quelques murailles et de deux mosquées, l'une consacrée aujourd'hui au culte catholique sous le nom de San-Miguel, l'autre servant de prison.

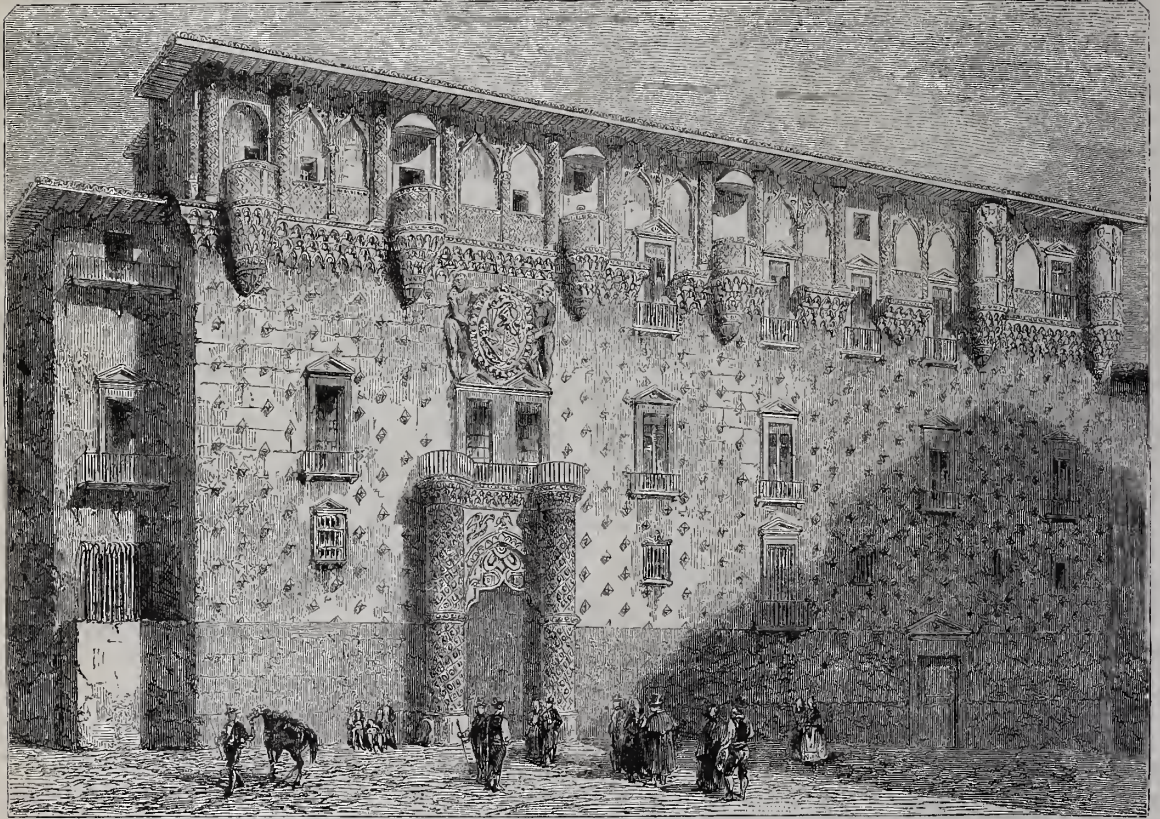
Vers le commencement du siècle dernier, Guadalajara parvint à un degré de richesse et d'activité inconnu au reste de la Castille. Le cardinal Albéroni, frappé de voir les laines de qualité supérieure, que l'Espagne produit en si grande abondance, sortir à vil prix du royaume pour y revenir à

(1) J. Petit-Senn.

un prix élevé sous la forme de draps et autres tissus de laine, résolut de soustraire l'Espagne à cet impôt de la fabrication étrangère. Il fit venir de Hollande quelques chefs de fabrique expérimentés, de nombreux ouvriers choisis parmi les plus habiles, et il les établit avec leurs métiers dans le château d'Ateca, dépendance d'Aranjuez, pays malsain pendant les grandes chaleurs. La maladie ne tarda pas à s'attaquer à ces hommes accoutumés à un climat plus froid, et en 1719, un an après leur arrivée en Espagne, il devint indispensable de les changer de résidence. La ville de Guadalajara fut choisie à cause de sa salubrité; de grands établissements y furent créés, et en peu de temps on y vit fonctionner jusqu'à mille métiers. Une administration probe et sévère assura la pros-

périté de cette vaste manufacture; de grands débouchés lui étaient d'ailleurs ouverts, l'Espagne ayant alors le monopole de l'importation des marchandises dans toute la partie de l'Amérique soumise à sa domination. En peu de temps ses produits non-seulement rivalisèrent avec ceux du reste du continent européen, mais se présentèrent sur les marchés avec un prix inférieur de 15 ou 20 pour 100 à celui des produits analogues des autres pays.

En 1757, le gouvernement espagnol céda ces fabriques à la corporation des marchands de drap de Madrid, pour une période de dix ans, en lui accordant de nombreux privilèges; mais, soit incapacité, soit infidélité dans la gestion, cette opération fut désastreuse. Les associés se retirè-



Façade du palais de Guadalajara. — Dessin de Ph. Blanchard.

rent, à la fin des dix années, après avoir subi des pertes énormes. Le gouvernement appela, mais en vain, d'autres entrepreneurs: il fut obligé de recommencer à administrer par lui-même; malheureusement la vieille tradition de probité était perdue; des sommes énormes furent dévorées en peu de temps. D'ailleurs, pendant que les sciences physiques et chimiques faisaient de grands progrès dans le reste de l'Europe manufacturière, tandis qu'on y appliquait de nouveaux procédés soit à l'art du tisseur, soit à celui du teinturier, la fabrique de Guadalajara restait stationnaire: par suite, les marchés du continent lui étaient fermés, l'Amérique elle-même restreignait ses demandes, la décadence était rapide. L'invasion de 1808 porta le coup mortel à cet établissement. Vers 1826, quelques entrepreneurs étrangers, ayant voulu le relever, y trouvèrent eux-mêmes leur ruine, et depuis lors ces magnifiques manufactures, renfermant en elles tant d'éléments de prospérité, ont été entièrement abandonnées.

Si Guadalajara voit encore aujourd'hui dans ses rues quelques voyageurs, ce sont, non plus des industriels, mais seulement des amis de l'art qui, après s'être éloignés de Madrid pour visiter l'église de San-Ildefonso et le tombeau du cardinal Misneros, chef-d'œuvre du seizième siècle, se laissent

attirer par le désir de voir le célèbre palais des ducs de l'Infantado.

Suivant quelques érudits, ce palais aurait été construit par le cardinal Mendoza, de la maison de l'Infantado, qui naquit et mourut à Guadalajara. Le style général de l'édifice semble justifier cette opinion. La façade présente un développement considérable; on peut y reconnaître encore, sous la forme de l'ornementation, les souvenirs des usages féodaux: la galerie saillante qui couronne l'édifice semble percée de machicoulis destinés à la défense; deux tourelles qui encadrent la porte figurent les tours placées jadis à l'entrée de toute forteresse pour la défendre. Ce sont là des caractères précieux qui marquent parfaitement le passage de l'architecture du moyen âge à celle de la renaissance. On sait combien les monuments complets de transition sont rares. Dans les siècles passés, on n'improvisait ni une église, ni un palais; la construction était lente; plusieurs générations se succédaient avant la fin de l'œuvre commencée; chaque architecte apportait à l'édifice qu'il était chargé de continuer le goût du siècle dans lequel il travaillait: aussi les monuments complets d'une époque sont-ils en petit nombre; le palais de Guadalajara est une de ces heureuses exceptions,

Par une raison difficile à expliquer, la porte ne se trouve pas au milieu du monument. Serait-ce nécessité pour l'aménagement intérieur? ou serait-il vrai que le droit d'avoir la porte au milieu du manoir ait été, dans les temps antérieurs, un privilège de la souveraineté en Espagne? Il est certain que dans aucune des maisons de l'aristocratie espagnole construites avant le milieu du siècle passé on ne voit la porte principale au centre de l'édifice.

A l'intérieur, le palais a subi des changements notables. Les habitudes des siècles derniers ne pouvaient respecter l'ancienne distribution des appartements. Des croisées d'un style relativement moderne coupent les lignes primitives de la façade ainsi que le semé de pointes de diamant qui

marque la jonction de chaque pierre. Mais l'intérieur de la cour est surtout ce qui fait pousser les soupirs les plus profonds aux artistes. Quel singulier effet produisent les colonnes toscanes si froides, si lisses, supportant cette dentelle de pierre! Ajoutez qu'un pan entier de la galerie supérieure a été muré pour servir de chambres aux domestiques. Le duc d'Ossuna et de l'Infantado, possesseur actuel de ce beau palais, est un homme de goût : ne pourrait-il du moins rendre à cette magnifique galerie son caractère primitif?

On admire encore, dans le palais, des plafonds élevés, découpés en caissons décorés de peintures aux couleurs variées, aux ornements délicats; des soubassements embellis de faïences formant les dessins les plus ingénieux (*azulejos*;



Cour du palais de Guadalajara. — Dessin de Ph. Blanchard.

voy. 1850, p. 334). De vastes cheminées, richement sculptées, reportent la pensée au temps des guerriers couverts de fer, au temps où les prélats gouvernaient les royaumes; mais on sourit de ce rêve lorsque le regard retombe sur le costume des domestiques, sur un billard qui menble une des plus belles pièces, sur la solitude et le silence qui règnent dans cet immense édifice.

Le salon nommé la salle des Races (*de los Linages*), parce que les peintures qui l'ornaient représentaient les armoiries de la plupart des familles nobles d'Espagne (1), est la perle de ce magnifique joyau. Il occupe entièrement un des côtés de l'édifice; mais sa largeur ne répond pas à sa longueur. La cheminée colossale qui orne une de ses extrémités est un véritable chef-d'œuvre de sculpture. Au plafond, les souvenirs de l'art arabe ont été heureusement mêlés avec le goût plus épuré de la renaissance. Ce qui donne surtout un cachet particulier à cette salle, c'est la richesse de sa dorure : un ancien auteur l'a dépeinte en disant que c'était un brasier d'or, *una ascua de oro*. Aujourd'hui ce salon sert à

renfermer de vieux meubles, et ce qui reste de sa splendeur est voilé par la poussière et les toiles d'araignée.

On raconte que François 1<sup>er</sup>, dans son voyage forcé à Madrid, après la bataille de Pavie, s'arrêta au château de Guadalajara, où le duc de l'Infantado le traita avec courtoisie et magnificence. Ce duc toutefois, ne pouvant lui-même, à cause de la goutte, accompagner le roi dans la visite qu'il fit au salon des *Linages*, splendidement illuminé, chargea le comte de Tendilla et le marquis de Mondejar d'en faire les honneurs à l'illustre prisonnier. Un poète, don Alonzo-Nunez de Castro, a décrit en vers cette visite, et a énuméré les nobles écussons qui décoraient la salle; c'est un document précieux pour l'histoire.

Les armes de Guadalajara représentent un chevalier monté et armé de toutes pièces; elles sont destinées à perpétuer la mémoire d'Alvar-Fanez de Minaya, neveu, lieutenant et fidèle compagnon de Rodriguez de Bivar, le Cid Campeador. Alvar se battit vaillamment auprès du célèbre capitaine dans les soixante-dix-neuf combats que celui-ci livra aux Maures, et il délivra Guadalajara du joug des Infidèles.

(1) On voit encore une salle héraldique de ce genre dans le château de Ciutra, près de Lisbonne.

## LE CORNET DE L'ÉPICIER.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 6.

Une fois la résolution prise, Giraud ne voulut ni compromis, ni retard. Profitant de l'absence de Crépin, qui l'avait quitté pour deux ou trois visites à faire dans le village, il écrivit au commissaire priseur chargé des ventes aux enchères. Quelques jours suffisaient pour tout terminer, et dès-lors il se trouvait libre.

Il ne voulut point s'interroger trop scrupuleusement sur les conséquences d'une décision si subite, se demander la part que pouvaient y avoir l'enlèvement et le dépit, savoir s'il ne regretterait point la paisible condition à laquelle il allait renoncer, et les espérances d'une union depuis longtemps désirée. Poussé par sa fatale impatience, il cacheta la lettre, la remit au garçon pour qu'il la jetât sur-le-champ à la poste, et revint lui-même prendre sa place accoutumée au comptoir.

Livré à ce trouble intérieur qui accompagne toutes les grandes résolutions, il commença à préparer de vieux papiers de rebut et à les tourner en cornets.

Tandis que ses doigts remplissaient machinalement cet office, ses yeux s'arrêtaient par instant sur les feuilles dépareillées, lisant quelques mots avec distraction, et son esprit continuait à examiner son projet.

— Tout est mieux ainsi, pensait-il ; au lieu de rester ici, attendant les chalands comme le pêcheur qui tend sa ligne tout le jour pour prendre quelques goujons, je vais là-bas tendre mes filets en pleine mer et amener le poisson à brassée. Nous verrons ce que diront les bourgeois du pays, qui ne daignent point m'honorer aujourd'hui de leur pratique, quand je reviendrai millionnaire ! Et M. Devilliers, qui ne répond pas aux lettres qu'on lui écrit... J'irai lui porter ma carte de visite en calèche... Peut-être que la famille Garot et mademoiselle Rosalie auront alors fini leurs réflexions... Reste seulement à savoir si je n'aurai point fait les miennes !...

Et tout en se parlant ainsi à lui-même, avec plus de dépit que de satisfaction, Giraud défaisait le cornet qu'il venait de rouler, et lisait sans y penser. Mais cette fois ses yeux, retenus par l'étrangeté de certains mots, s'arrêtèrent malgré eux : ils appelèrent, pour ainsi dire, l'intelligence à leur secours, et l'attention du jeune homme se reporta vers la page imprimée, d'abord vague, puis plus intense, et il lut à demi-voix ce qui suit :

« Meng-Tseu dit : Dans les œuvres humaines, il faut faire ce qui est raisonnable, sans jamais en précipiter l'accomplissement. Gardez-vous de ressembler à l'homme de l'État de Soung.

» Il y avait dans l'État de Soung un laboureur qui se désolait de ce que ses blés ne croissaient pas, et il alla les arracher à moitié pour les faire croître plus vite. Le soir, il s'en revint, l'air accablé, et dit à sa famille : Aujourd'hui j'ai eu beaucoup de fatigue, car j'ai aidé nos blés à croître. Ses fils accoururent avec empressement pour voir ces blés ; mais toutes les tiges étaient déjà desséchées.

» Ceux qui dans le monde n'ont pas, comme ce laboureur, la folie d'aider leurs blés à croître, sont bien rares. »

Giraud resta pensif. Il relut une seconde fois, puis une troisième, et, à chaque lecture, l'historiette du disciple de Khoung-Tseu (Confucius) le rendait plus pensif. Lui aussi ne ressemblait-il pas au paysan de Soung ? L'impatience que lui causait la croissance de la moisson, et le désir de hâter l'avenir, ne le poussaient-ils point à quelque essai hasardeux ? N'allait-il pas se ranger parmi ceux qui *aident la croissance de leurs blés*, et ne s'exposait-il pas à voir, comme les fils du paysan, les tiges prématurément desséchées ?

Dans ce moment, le garçon, qui était allé chercher sa veste

et sa casquette, traversa la boutique avec le billet destiné au commissaire priseur. Giraud hésita un instant, puis le rap-pela et reprit la lettre.

— Après tout, se dit-il, rien ne presse à ce point.

Et il se remit à faire des cornets.

Sa résolution était quelque peu ébranlée : il plaïdait les deux causes devant le tribunal de sa raison, qui n'avait point encore porté de jugement ; cependant elle penchait toujours pour l'émigration vers la terre de l'or.

Sur ces entrefaites, le facteur arriva avec une lettre qui portait le timbre du Havre. Giraud reconnut l'écriture de son ancien patron, et l'ouvrit précipitamment. M. Devilliers lui répondait sur un ton de protection cordiale. Il expliquait comment son absence l'avait empêché d'écrire plus tôt, annonçait l'envoi des marchandises demandées, promettait de nouveau son appui au jeune marchand, et accordait les termes et les remises sollicités par lui.

Cette bonne fortune inattendue augmenta les incertitudes de l'épicier. Les conditions que lui faisait le négociant du Havre étaient évidemment pour lui un sérieux avantage ; mais restait toujours la difficulté de s'assurer une clientèle : Il repassait dans sa mémoire les chiffres insignifiants de sa vente depuis plus d'un mois que son étalage appelait en vain les chalands, lorsque son voisin le cafetier entra.

Surpris le dimanche précédent par un nombre inusité de consommateurs, il s'était trouvé au bout de ses provisions, et avait dû prendre chez le nouvel épicier quelques marchandises qu'il venait payer. Il complimenta Giraud sur leur qualité, parut satisfait des prix, causa assez longtemps avec le jeune marchand, et finit par lui déclarer qu'il s'adresserait désormais à lui pour tout ce qu'il lui faudrait.

— Les autres y viendront aussi, ajouta-t-il ; mais on ne quitte pas ses habitudes comme un vieil habit ; laissez-leur le temps de s'apercevoir qu'il y a commodité et profit à s'adresser à vous. L'expérience a beau arriver lentement, tôt ou tard elle arrive. On commence à vous connaître dans le pays : on voit que vous êtes un garçon honnête, laborieux et de bon voisinage. Ne vous inquiétez pas de l'avenir ; Paris n'a pas été bâti en un jour !

Le cafetier partit sur cette réflexion populaire, et le laissa plus perplexe que jamais. Décidément les circonstances semblaient s'être donné le mot pour combattre sa première résolution. Incertain et soucieux, il continuait à tourner ses cornets, tout en jetant, de loin en loin, un regard sur le fragment du philosophe chinois. Crépin le trouva dans cette lutte de crainte et d'espérance.

Le futur Californien revenait de visiter quelques connaissances, parmi lesquelles se trouvait la famille Garot. On l'avait beaucoup interrogé sur Giraud, que l'on paraissait avoir en véritable estime, et il avait appris, dans la conversation, qu'un riche mariage venait d'être refusé pour Rosalie.

— Je crois qu'au fond les braves gens pensaient à toi, ajouta-t-il ; car, au premier mot de ton projet de départ, ils se sont récriés, et la jeune fille a changé de figure. Ils ne t'avaient ajourné que pour se faire valoir et dicter les conditions ; mais, ma foi ! ils en seront pour leurs frais. Qu'ils cherchent ailleurs un gendre ; pour le quart d'heure tu ne veux épouser que la fortune. Voyons, un petit verre, et je te repars.

Giraud lui versa le petit verre sans répondre. Cette dernière découverte avait pour lui plus d'importance que tout le reste. L'union dont Crépin lui laissait entrevoir l'assurance avait été l'ambition de toute sa vie : c'était bien plus que la fortune, c'était l'affection partagée, la joie de la famille, tous les trésors du foyer domestique ! Aussi laissa-t-il son aventureux compagnon vanter de nouveau ses opulentes espérances, et lui assigner un prochain rendez-vous pour faire en commun leurs derniers arrangements de départ. Sans rien dire du changement qui s'était opéré en lui, il le



vit partir et attendit avec impatience la fin de la journée pour se présenter chez les Garot.

Mais il n'eut point à attendre si longtemps. Le père de Rosalie, inquiet de la nouvelle annoncée par Crépin, arriva bientôt lui-même à la boutique du jeune marchand. Ils eurent une franche explication, à la suite de laquelle la demande de Giraud fut définitivement agréée et le mariage convenu pour l'hiver suivant.

Depuis, grâce à l'attente et à la patience, tout ce dont le jeune marchand avait désespéré s'est peu à peu accompli. L'expérience l'a rendu sage, et chaque fois qu'il rencontre quelqu'un trop pressé de jouissance ou de réussite, il ne manque jamais de lui raconter l'historiette de Meng Tseu, en appuyant sur sa conclusion, qu'*Il faut laisser au blé le temps de pousser.*

A quoi il ajoute, en souvenir de la plus importante épreuve de sa vie, que l'homme prudent doit toujours mettre entre le projet et l'exécution *le temps nécessaire pour rouler quelques douzaines de cornets.*

Les musiciens ne devraient pas accorder leurs instruments en présence même de ceux qui sont réunis pour entendre leurs concerts. Cet odieux charivari de notes qui hurlent, grincent, détonnent en se cherchant, est un supplice qui fait payer trop cher aux oreilles sensibles le plaisir promis. Je ne crois pas que les Turcs soient des dilettanti bien délicats; cependant voici ce que Fuller raconte dans son ouvrage intitulé *Bonnes pensées pour un mauvais temps*: « L'ambassadeur anglais parvint, il y a quelques années, à obtenir de l'empereur turc qu'il entendrait des musiciens. Malheureusement, lorsque le sultan et sa cour furent assis, les musiciens commencèrent à mettre d'accord leurs instruments, et ils furent si longtemps à ce préliminaire, que le Grand-Turc et ses courtisans, torturés par ce désordre de sons, perdirent patience et sortirent de la salle avant le concert. »

J'ai toujours été échoqué d'une maxime de Cicéron, qui lui plaisait pourtant beaucoup, et qu'il a répétée plus d'une fois. Il disait qu'il aimait mieux se tromper avec Platon que de penser juste avec les autres philosophes. Je ne sais pas quel bon sens on peut donner à cette pensée. Est-ce qu'il est jamais permis de préférer l'erreur à la vérité, sous quelque beau nom que cette erreur se cache? ROLLIN.

#### GUI PATIN.

Bien que Gui Patin ait occupé un rang distingué parmi les médecins du dix-septième siècle, qu'il ait été élevé aux plus hautes dignités de son ordre, et qu'il ait acquis une réputation fort étendue comme savant et comme professeur, la postérité ne le connaît guère que pour ses lettres familières, pleines de verve, de bon sens et d'anecdotes qui nous peignent les hommes et les choses de son époque.

Il était né le 31 août 1601, à la Place, petit hameau de la commune de Hodenc en Bray (et non de Houdan, comme le disent tous les biographes), assez près de Beauvais (Oise) en Picardie. Son père était avocat.

Envoyé à Paris pour ses études, il s'y montra, dès le début, ce qu'il fut toujours, laborieux, droit, de mœurs austères, mais indépendant jusqu'à la fierté. Il paraît que, pour subvenir à ses dépenses, il se fit correcteur d'imprimerie. Riolan, médecin célèbre du temps, le connut, l'apprécia, et le fit étudier en médecine. Il fut reçu docteur en 1627, et ne tarda pas à conquérir dans sa profession le rang le plus distingué. Un riche mariage, et l'abandon que lui fit Riolan de sa chaire au Collège de France, complètement, pour ainsi dire, sa position.

A cette époque, les médecins de Paris formaient une corporation puissante, toujours en guerre avec celle des chirurgiens et des apothicaires. Gui Patin se montra extrêmement ardent à défendre les prérogatives de son ordre. Il accusait avec raison les chirurgiens de manquer d'instruction, et les apothicaires de ne songer qu'à s'enrichir par la vente de drogues inutiles. Ses lettres sont pleines de récriminations et d'épigrammes contre les *laquais bottés* de Saint-Côme et les *cuisiniers d'Arabie*. Pour lui, les livres des grands génies médicaux de l'antiquité et de la renaissance renferment tout ce qu'il est utile de savoir. Ennemi des nouveaux agents chimiques introduits par le charlatanisme dans la pratique de son temps, il ne préconise que les remèdes les plus simples, tels que la purgation et la saignée. On voit dans tous ses écrits un esprit prévenu, mais judicieux, qui repousse l'innovation parce qu'elle ne s'appuie encore ni sur l'étude, ni sur la bonne foi. Il fit surtout une guerre acharnée au vin émétique, dont l'emploi imprudent fut, en effet, très-funeste. Boileau lui-même l'a constaté dans ses vers, en disant :

Et combien l'antimoine a fait mourir de gens!

Les lettres adressées par Gui Patin à plusieurs de ses amis, et principalement à MM. Belin père et fils, médecins à Troyes, à M. Ch. Spon et à M. Falconet de Lyon, furent imprimées à plusieurs reprises en Allénagne et en Hollande. Elles sont devenues un recueil indispensable pour bien connaître le dix-septième siècle. L'auteur y donne, sans y penser, une foule de renseignements précieux sur les mœurs, sur les institutions, sur les préjugés de son temps. Le style en est incorrect, mais plein de vie.

Gui Patin appartenait, comme ses amis Gassendi et Gabriel Naudé, à cette classe d'esprits *déniés* qui ne se laissent éblouir ni par l'opinion populaire, ni par la puissance. Très-hostile à Richelieu et à Mazarin, il se plaint sans cesse de la tyrannie du premier et de l'avarice du second. Aussi, à la mort du *grand Armand*, il pousse un soupir de soulagement en s'écriant : « Enlin, il est en plomb! » Et il rapporte à ce sujet la vraie cause de la mort du jeune de Thou, impliqué dans la conspiration de Cinq-Mars. Son père ayant attaqué, dans son Histoire de France, la famille du cardinal, celui-ci avait dit : « Tu as mis mon grand-oncle dans ton Histoire; ton fils sera dans la mienne. » Et il avait cruellement tenu parole. Aussi, lorsque madame de Pontac, sœur du jeune de Thou, alla à la chapelle de la Sorbonne jeter de l'eau bénite sur le cercueil de Son Éminence, elle murmura, selon Gui Patin, les paroles que la sœur de Lazare dit à Jésus-Christ : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus* (Mon maître, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort).

Lors de la Fronde, Gui Patin ne prit point part aux affaires publiques; mais on voit dans ses lettres où étaient ses sympathies. Il blâme la reine d'avoir quitté la capitale pour conserver à tous prix *Son Excellence Mazarinesque*. « Il y a ici alentour, écrit-il, quantité de troupes avec lesquelles je pense que la reine veut affamer Paris, ou obliger toute cette grande ville de lui demander pardon. Vous savez que Paris est une arche de Noé, qu'il y a toutes sortes d'animaux bons et mauvais qui y sont embarqués. Je ne sais pas ce qui arrivera d'un tel désordre; tout y est à errandre comme d'une extrémité. Pour mon particulier, je ne l'ai point offensée et suis bon serviteur du roi; mais si on attaque ma maison, je ferai comme les autres, je me défendrai tant que je pourrai. »

Dans une autre occasion, parlant de femmes d'officiers supprimés que la reine a envoyées à la Bastille parce qu'elles réclamaient, il dit : « Cette dame veut que l'on souffre patiemment son mal sans se plaindre. »

Quand tout est terminé, il annonce le retour d'Anne d'Autriche avec son ministre favori et les princes, puis ajoute :

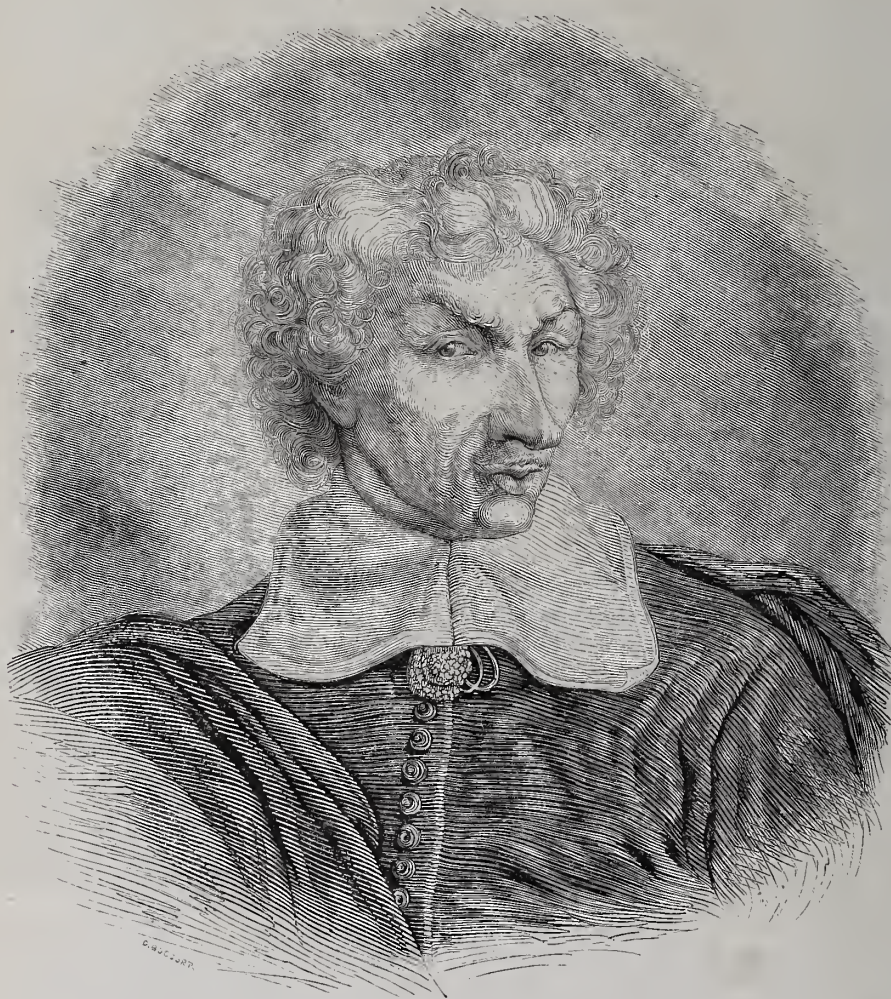
« On dit que ces derniers ne le gardent que pour le manger bientôt, et qu'ils le souffrent comme Dieu souffre le péché, pour enfin le punir. »

Au moment de l'agonie du puissant ministre, il écrit à M. Falconet : « On dit que, par le commandement du roi, les prières de quarante lieures se disent pour le Mazarin ; mais, parce que c'est pour lui, le peuple ne se hâte point, et il n'y a pas grand' presse dans les églises. Quoi qu'il en soit, il est fort mal, et nous aussi. »

Enfin, quand le cardinal a *plié bagage*, il envoie pour toute oraison funèbre son épitaphe :

Ci gît l'Éminence deuxième.  
Dieu nous garde de la troisième!

Cette hardiesse de Gui Patin ne s'arrête pas toujours à l'épigramme ; elle arrive parfois jusqu'à l'éloquence, comme dans cette lettre où, parlant de la paix qu'on fait espérer, il ajoute : « La reine a dit qu'elle était presque faite, et qu'il n'y avait plus que Dieu qui la pât empêcher ; mais je ne sais de quel Dieu elle entend, car il y en a plusieurs, et fort divers, en ce monde : le conseil d'Espagne en est un, Mazarin un autre, et le roi de France, notre bon maître (hormis qu'il foule un peu trop ses sujets). Il n'y a que le Dieu du ciel qui peut faire la paix et l'empêcher : c'est celui-là qui est le grand Dieu, qui laisse agir aujourd'hui les potentats un peu trop rudement sur leurs sujets, quelquefois avec trop de patience pour notre profit ; mais il n'appartient qu'à lui de gouverner le monde comme il l'entend. Pour les petits dieux de la terre,



Gui Patin (1). — Dessin de Bocourt.

ils n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en laisse, sans quoi à peine pourraient-ils greler le persil. »

Dans un autre endroit, à propos de la mort du comte d'Olivarez, il dit : « Les Espagnols font courir le bruit que le jour de sa mort il arriva le plus grand orage qui se vit jamais, et même qu'une petite rivière se déborda si furieusement qu'elle pensa noyer tout Madrid. Je laisse tous ces prodiges, qu'on dit arriver à la mort des grands, à Tite-Live et à quelques autres anciens historiens. Je crois qu'ils finissent tout à fait comme les autres, en cédant à la mort qui ne manque jamais de venir en son temps. Nous avons ici vu mourir le cardinal de Richelieu sans miracle aussi bien que sans orage, un des beaux jours de l'année, quoique ce fût le

4 de décembre. Ce serait une belle affaire si la terre était délivrée de cette engeance de tyranneaux qui ravagent tout. Mais je pense que si la race en venait à manquer, comme celle des loups en Angleterre, il en renaîtrait d'autres aussitôt, puisque nous voyons tous les jours cette vérité, que l'homme est un loup à l'homme même. »

*La suite à une autre livraison.*

(1) Ce portrait est une copie de celui qui se trouve à la Faculté de médecine, et qui fut donné par un descendant du célèbre professeur. C'est le seul dont l'authenticité paraisse incontestable.

## LE LIÈGE.

L'ARBRE. — L'ÉCORCE. — FABRICATION DES BOUCHONS.



Le Chêne-Liège d'Espagne (famille des Bétulinées, groupe des Cupulifères). — Dessin de Freeman.

Le chêne-liège est toujours vert ; il croît dans les lieux secs, montueux, et se plaît surtout sur les sols granitique, gneissique, schisteux ; il ne prospère point sur un sol calcaire. La limite supérieure à laquelle on le trouve est à peu près celle de la vigne, c'est-à-dire environ 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. On le rencontre rarement au delà du 45° degré de latitude nord ; il est très-répandu dans certaines contrées méridionales de l'Europe : en France, il croît spontanément dans six ou sept des départements du Midi ; il existe en Corse, en Algérie, et en abondance sur le revers espagnol des Pyrénées orientales, dans le royaume de Valence, dans l'Estramadure, surtout dans la Catalogne, où il forme de véritables forêts. Il est connu dans cette dernière province sous le nom de *Suro* ; les Espagnols, en général, lui donnent celui d'*Alcornoque*. C'est principalement en Catalogne que ses produits sont utilisés en grand, et c'est de ce pays qu'ils se répandent dans le commerce de l'Europe entière.

Nos lecteurs savent que dans la tige d'un arbre adulte, une section en travers fait voir successivement, du centre à la circonférence : 1° un canal rempli de moelle, *canal médul-*

*laire* ; 2° une série de couches de nature ligneuse, le *bois* ; 3° une enveloppe extérieure, l'*écorce*.

L'écorce se divise en plusieurs systèmes : on trouve dans sa partie profonde le *liber*, ou suite de couches très-minces superposées en feuillet ; dans sa partie moyenne, le parenchyme cortical ou *suber*, amas de cellules gorgées de suc ; et enfin, dans sa partie extérieure, l'*épiderme*, mince pellicule qui recouvre l'ensemble. Les couches ligneuses se forment annuellement par la transformation du *cambium*, sorte de matière visqueuse qui se répand entre le bois et l'écorce, et fournit chaque année deux couches, une au bois extérieurement et une à l'écorce intérieurement.

Le liège n'est autre chose que le parenchyme cortical du chêne qui porte son nom. Dans les jeunes sujets, ce parenchyme est encore peu développé, il est rempli de suc vert, sa surface épidermique est lisse, et l'on n'y voit aucune trace de solution de continuité ; mais avec l'âge il augmente en épaisseur, il se fendille en long, en large, plus ou moins profondément, et se couvre de rugosités saillantes à sa surface. Ces fendillements et rugosités sont dus à l'accroissement intérieur du végétal, à l'addition successive des

couches, soit au bois, soit à l'écorce; ces couches ont repoussé au dehors celles qui avaient été formées pendant les années antérieures, et les ont forcées pour ainsi dire à céder et à se rompre jusqu'au liber.

Dès lors le liège est devenu propre à être extrait. Voici comment se fait cette opération : on pratique d'abord dans l'écorce, jusqu'à la profondeur du liber exclusivement, deux incisions longitudinales et parallèles l'une à l'autre, puis on fait deux autres incisions perpendiculaires aux précédentes et à leurs deux extrémités; on passe avec précaution la lame d'un instrument tranchant au-dessous du parenchyme par une des incisions horizontales, en ayant soin de ne pas entamer le liber, et l'on soulève doucement une plaque dans toute la longueur; d'autres incisions faites avec les mêmes précautions donnent successivement d'autres plaques, et ainsi de suite jusqu'au dépouillement complet du tronc et des plus grosses branches. L'opération est facilitée par l'existence d'une matière liquide semblable à de la cire ramollie qui coule entre le liber et le parenchyme, et permet la séparation prompte de celui-ci. Toutefois cette opération ne saurait être pratiquée avant que l'arbre ait atteint l'âge de quinze ou vingt ans, car avant cet âge le liège n'aurait pas les qualités requises, et même après cet âge le produit du premier écorçage doit toujours être rejeté. Un arbre, à quarante ans, a acquis une valeur commerciale assurée. Il peut produire en moyenne 40 ou 50 kilogrammes de liège brut par chaque écorçage; un arbre séculaire peut en produire jusqu'à 400 kilogrammes. La hauteur d'un chêne donnant ces produits varie suivant les pays : en moyenne, elle est de 8 à 10 mètres; mais elle atteint quelquefois jusqu'à 20 mètres pour 1 mètre 50 centimètres de large.

Après son dépouillement plus ou moins complet, le chêne-liège ne reste pas longtemps avant de reproduire la portion qui lui a été enlevée : une matière visqueuse commence presque aussitôt par suinter des pores du liber, se répand à sa surface, se durcit, s'organise peu à peu, et finit par produire un nouveau parenchyme recouvert d'un nouvel épiderme. Ce nouveau parenchyme met huit à dix ans à se développer; après cet intervalle de temps, il devient encore une fois propre à être extrait, et l'on procède à un second dépouillement. Ces sortes d'opérations se font ordinairement du 15 juillet au 15 septembre; à cette époque, la sève circule encore pleinement dans les différentes parties du végétal, et le détachement du parenchyme cortical se fait facilement. Toutefois on se garde de le pratiquer par un temps froid, changeant, ou sous des pluies trop abondantes; l'arbre en souffrirait beaucoup et ne donnerait par la suite que de faibles ou de mauvais produits.

Il nous reste à rappeler quelques détails sur la fabrication des bouchons. Les plaques, extraites par le procédé que nous avons indiqué ci-dessus, sont entassées en carré dans un lieu sec et bien aéré où elles se dessèchent en perdant un cinquième de leur poids. Elles restent ainsi exposées deux ou trois mois. Pour les employer, on les trempe dans de l'eau, ce qui a pour but de ramollir l'épiderme; on les retire quand elles ont été suffisamment humectées, et, avec une large doloire bien tranchante, on racle la croûte extérieure, celle qui dans le végétal était exposée à l'air, et qui par conséquent avait plus ou moins noirci sous l'influence des agents atmosphériques, de la gelée, des vents, de la pluie, de la chaleur, etc. Après cette opération préliminaire, on trempe de nouveau la plaque, mais cette fois-ci dans de l'eau bouillante, pendant environ un quart d'heure, afin de rendre le liège plus doux, plus élastique, plus pénétrable au couteau de l'ouvrier; pour compléter l'effet de l'eau, on laisse les plaques entassées pendant plusieurs jours dans un lieu frais. On les reprend ensuite pour les débiter, dans le sens de la longueur de la plaque, en petits parallépipèdes rectangulaires auxquels on donne à peu près les dimensions des bouchons. Ce ne sont guère

que les bouchons pour bondes que l'on prend dans le sens de l'épaisseur. Les parallépipèdes ou carrés longs sont à leur tour plongés dans l'eau chaude, au moyen de filets, pour pouvoir être plus facilement taillés. Alors commence la fabrication définitive. Au moyen de couteaux tranchants, l'ouvrier abat d'abord les quatre côtés du solide, puis les deux extrémités qui devront constituer la base et le sommet; il en obtient ainsi un prisme à huit côtés. Si dans cette opération il met à découvert un vide intérieur ou tare, il renouvelle la taille jusqu'à ce qu'il ait obtenu des surfaces polies et exemptes de vides. Cela fait, il s'occupe d'arrondir latéralement le bouchon : l'extrémité d'une lame de couteau est placée dans l'entaille d'une cheville de fer fixée sur une table, et l'ouvrier, prenant le liège entre ses deux mains, le fait tourner adroitement contre le tranchant de la lame; une révolution et demie du morceau de liège suffit pour dégager le bouchon et lui donner latéralement la forme cylindrique.

Ainsi fabriqués, les bouchons sont triés par grosseurs et par qualités, puis disposés dans des ballots jusqu'au nombre de vingt-cinq à trente mille par chaque ballot. Il sort annuellement des ateliers de Catalogne jusqu'à quinze ou vingt mille de ces ballots, produisant de trois à quatre millions de francs.

Le prix du liège est, en Catalogne, de 15 à 30 fr. le quintal; il est de 22 fr., terme moyen, pour les qualités ordinaires; mais ce prix peut monter jusqu'à 80 fr. le quintal métrique pour les qualités supérieures, auxquelles les Catalans donnent le nom de *trasfi*. Avec 40 kilogrammes de liège de première qualité, on fabrique jusqu'à sept mille bouchons; on en fabrique seulement quatre mille avec le liège ordinaire.

Autrefois les bouchons de Catalogne n'avaient en France qu'un seul débouché, la foire de Beaucaire. Aujourd'hui ils sont expédiés directement dans toutes les places où ils sont demandés; le droit d'entrée à la frontière de France est de 65 fr. par quintal métrique.

..... On voit des figures de chevaliers à genoux sur un tombeau, les mains jointes; au-dessus sont placées quelques raretés merveilleuses de l'Asie, qui semblent là pour attester, comme des témoins muets, les voyages du mort dans la Terre-Sainte. Les arcades obscures de l'église couvrent de leur ombre ceux qui reposent : on se croirait au milieu d'une forêt dont la mort a pétrifié les branches et les feuilles de manière qu'elles ne peuvent plus ni se balancer ni s'agiter, quand les siècles, comme le vent des nuits, s'engouffrent sous leurs voûtes prolongées. L'orgue fait entendre ses sons majestueux dans l'église. Des inscriptions en lettres de bronze, à demi détruites par l'humide vapeur du temps, indiquent confusément les grandes actions qui redeviennent de la fable, après avoir été si longtemps d'une éclatante vérité.

GOERRES, *Description d'une ancienne église.*

## MISSIONNAIRES ET VOYAGEURS.

LE PÈRE HENNEPIN.

Louis Hennepin était né en Flandre, vers 1640. Devenu franciscain, il voyagea en Italie, fut prédicateur à Hall en Hainaut, entra plus tard dans un couvent de l'Artois, fut envoyé comme missionnaire en Hollande, et y accepta une place d'aumônier de régiment; il se trouva même à la bataille de Senef.

Dans l'intervalle de ces différentes fonctions, il était venu à Calais pour prêcher et faire la quête, à l'époque de la pêche du hareng. Il avait dès lors un tel goût pour les voyages,

qu'après avoir quêté au profit de son couvent dans les cabarets, il restait caché derrière la porte, écoutant les récits des matelots, bien que l'odeur du tabac lui donnât des nausées. Enfin il se décida à partir pour le Canada avec François de Laval, qui venait d'être nommé évêque de Québec.

Pendant ce voyage de treize cents lieues, l'office divin était célébré tous les jours à bord du navire; l'évêque et le père Hennepin « chantaient ensuite l'itinéraire des cleres en musique et traduit en vers français. » Ces occupations pieuses ne furent interrompues que par l'attaque de plusieurs corsaires barbaresques auxquels ils eurent quelque peine à échapper.

Arrivé à Québec, Hennepin fut attaché au couvent des religieuses de Saint-Augustin; mais il allait porter les secours de la religion à vingt et trente lieues du monastère, faisant ces voyages sur la neige, chaussé de raquettes, et traînant après lui un petit chariot qui contenait tout ce qu'il lui fallait pour dire la messe: c'est ce qu'il appelait *sa chapelle*. Il fuit par y atteler un gros chien. L'été, il descendait ou remontait les rivières sur des canots d'écorce. Ces deux moyens de voyager étaient les seuls qu'on pût employer alors dans un pays sans routes et couvert de forêts, et où les arbres abattus forment des obstacles infranchissables.

Le père Hennepin accepta une mission à 420 lieues de Québec, près du lac Ontario. Il y attira des sauvages, leur fit défricher des terres, construire des demeures fixes et une chapelle.

Ce fut là qu'il connut M. de Lasalle, nommé gouverneur du fort de Catarakouy ou de Frontenac.

L'existence du Mississipi avait été dénoncée par Jolyet, un des compagnons du père Marquette. De Lasalle ne doutait pas que ce fleuve n'eût son embouchure dans la baie du Mexique; comprenant les immenses avantages qu'on en pouvait tirer, il entreprit d'étudier son cours et de le descendre jusqu'à la mer. Le père Hennepin s'associa à cette expédition.

Avant de la commencer, on jugea nécessaire de s'assurer la bienveillance des Iroquois, qui pouvaient empêcher le voyage, Hennepin se rendit chez les cinq nations; il fit ce voyage de 70 lieues au milieu de l'hiver. Lorsqu'il cabanait dans les forêts, il était obligé d'enlever quatre pieds de neige pour faire du feu. Il n'avait d'autre lit que l'écorce de bois blanc, d'autre nourriture qu'une bouillie de blé d'Inde assaisonnée avec de petites grenouilles. En le voyant, les Iroquois mettaient quatre doigts sur leur bouche, ce qui est chez eux un signe d'admiration, et s'écriaient: *Hotchitagon gannonon!* « Pieds-Nus (c'était le nom qu'ils donnaient aux moines), ceci est remarquable! »

De retour à Québec, après avoir reçu les assurances de paix des cinq nations, Hennepin se prépara à son voyage par une retraite, et partit sans autre bagage qu'une chapelle portative, une couverture et une natte.

Il se rendit au fort de Frontenac sur un canot d'écorce, à cent lieues de Québec. Son plan et celui de M. de Lasalle, c'était de remonter de lac en lac jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le Mississipi, qu'ils voulaient ensuite descendre pour arriver en Floride.

Le père Hennepin parlait en avant et arriva au Niagara. Les Iroquois étant obligés de passer par là pour aller vendre leurs fourrures dans les colonies anglaises et hollandaises, il était très-important d'y bâtir un fort qui eût permis de les arrêter à l'amiable en temps de paix, de force en temps de guerre, et, dans tous les cas, d'enlever aux établissements étrangers tout le commerce de pelleteries; mais la chose était difficile à obtenir des cinq nations. On envoya des ambassadeurs pour leur persuader que l'expédition des sieurs de Lasalle et Hennepin n'avait d'autre but que de chercher une route plus courte vers l'Europe, afin de pouvoir livrer les marchandises à meilleur marché.

Les Iroquois se laissèrent d'abord persuader; mais, avertis

par les Anglais et les Hollandais, ils s'opposèrent à l'achèvement du fort.

La troupe des deux voyageurs traversa le lac Huron et entra dans celui des Illinois. Le petit navire sur lequel ils avaient jusqu'alors navigué avait été renvoyé, par M. de Lasalle, chargé de fourrures; ils continuèrent leur voyage sur des canots d'écorce. Ils abordaient tous les soirs, et se faisaient des abris des canots renversés. On célébrait la messe tous les jours. Quand le vin manqua, le père Hennepin le remplaça par le jus de raisin sauvage.

Plus ils avançaient, plus les ressources leur faisaient défaut: ils ne trouvaient plus de gibier, parce que les sauvages venaient de chasser les buffles.

Voici comment ils s'y prennent pour cette opération.

Après s'être rassemblés en grand nombre, ils mettaient le feu de toutes parts aux herbes sèches, ne réservant que quelques passages où ils se postent; les buffles sont forcés de les prendre, et alors ils les tuent. Ils envoient ensuite leurs femmes les dépecer, et chacune prend sur son dos deux ou trois cents livres de viande qu'ils boucaut pour le reste de l'année. Ce genre de chasse a l'inconvénient de mettre en fuite ou de détruire tous les animaux de la plaine incendiée, si bien que celle-ci devient un désert.

Hennepin et ses compagnons arrivèrent aux Illinois. Cette nation était la plus nombreuse de toutes celles de l'Amérique du Nord; mais elle n'avait point d'armes à feu.

Nos voyageurs furent reçus amicalement; les Illinois firent seulement tous leurs efforts pour les empêcher de passer outre. M. de Lasalle attendait en vain les hommes et les provisions qui devaient lui être expédiés. Il fit bâtir un fort auquel il donna le nom de Crève-cœur, en souvenir de la tristesse et des misères de leur séjour. Déjà plusieurs de ses compagnons avaient déserté. Il se décida enfin à retourner au fort de Frontenac avec trois de ses engagés. C'était plus de quatre cents lieues à faire à pied, dans des régions inconnues, et à travers des peuplades d'une bienveillance douteuse. Pendant ce temps, le père Hennepin devait continuer l'exploration avec Antoine Anguel, surnommé le Picard, Dugay, et Michel Ako, du Poitou. Il quitta avec eux le fort de Crève-cœur, le 29 février 1680.

De la rivière des Illinois ils entrèrent dans le Mississipi qu'ils descendirent jusqu'à la mer, puis remontèrent jusqu'à une cataracte que le père Hennepin a décrite le premier, et qu'il appela le saut de Saint-Antoine. Ils furent ensuite faits prisonniers par des sauvages qui les promenèrent à leur suite jusqu'au 46° degré de latitude. Le père Hennepin dut son salut à quelques légères notions chirurgicales qui le tirent respecter par les Indiens. Après être resté huit mois en leur pouvoir, il réussit à recouvrer sa liberté, et arriva à Frontenac le jour de la Pentecôte 1681.

Il était tellement brûlé du soleil, qu'on avait peine à le reconnaître pour un Européen; et sa robe de Saint-François avait été raccommodée tant de fois, qu'on y voyait moins de morceaux de drap que de morceaux de peau de buffle.

En résumé, le père Hennepin a disputé à M. de Lasalle la découverte du cours du Mississipi. On ne peut guère douter, en effet, qu'il n'ait visité ce fleuve avant le gouverneur du fort de Frontenac; mais il ne le fit ni avec le même soin, ni d'une manière aussi fructueuse. Les relations qu'il a publiées renferment des détails intéressants, mais peu précis; on le comprend sans peine, quand on pense au manque de ressources, à l'impossibilité de prendre des notes, et à l'impression tardive de ces relations. Cependant Charlevoix a été injuste envers le père Hennepin; la rivalité qui existait entre leurs ordres l'a fait accuser à tort ce dernier de forfanterie et d'imposture, quand il n'y a évidemment dans ses récits que des inexactitudes inévitables et quelques exagérations ordinaires aux voyageurs.

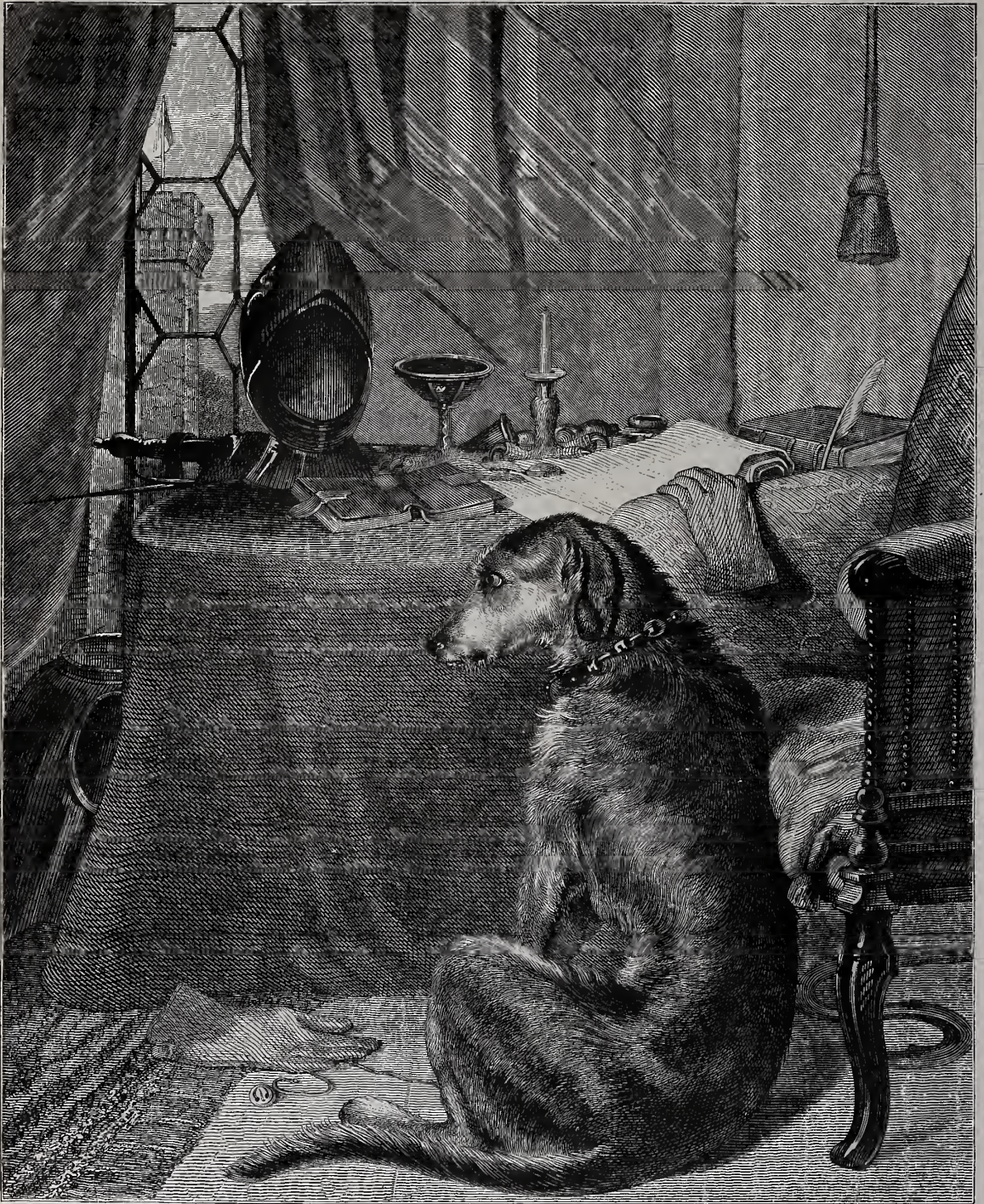
## LES DEUX CHIENS.

D'un côté, vous avez la vie opulente du chien du maître ; de l'autre, l'humble existence de celui du valet.

Le premier est seul dans le cabinet de mylord ; tout ce qui l'environne rappelle la distinction du rang et des habitudes.

Ici de vieilles armes, souvenirs de quelque illustre ancêtre ; un précieux livre à fermoir, des manuscrits, preuve d'études sérieuses, un collier délicatement ouvré qui se détache élégamment sur les belles soies noires du chien gentilhomme.

Voyez, au contraire, son obscur confrère : adossé au billot de la cuisine entre une paire de grosses bottes, un chapeau



FREEMAN DEL.

J. QUARTLEY, SC.

Le Chien du maître, par Landseer. — Dessin de Freeman.

crasseux et une bouteille vide, il semble résumer dans sa physionomie déplaisante toutes les grossièretés et toutes les disgrâces. Deux pattes cagneuses soutiennent son corps alourdi, et au-dessus du carcan de cuivre qui lui serre le cou se dresse une tête dans laquelle l'expression de la bassesse le dispute à celle de la malignité. Un de ses yeux a été crevé

dans quelque rixe de ruisseau, et sa langue à demi tirée semble faire au spectateur une grimace sournoise.

Mais ces différences du premier aspect entre les deux chiens sont encore bien plus frappantes pour qui étudie leurs habitudes. Tandis que le premier, doux, fidèle et soumis, cherche les caresses, obéit au moindre signe et respecte tout ce qui

lui est interdit, le second, hargneux et rusé, guette sans cesse sa proie, ne se soumet qu'aux coups, et montre les dents même aux enfants ! Et pourquoi ces mœurs opposées ? Demandez à l'éducation ! Chez chacun d'eux les qualités et les défauts résultent d'un enseignement : chaque chien est la copie du maître.

Mais les maîtres eux-mêmes se sont-ils faits tout ce qu'ils sont ? Dans leurs vices, leurs manières, leurs vertus, quelle est la part qui revient aux premières impressions et à l'environnement ? quelle autre aux leçons ou aux nécessités ?

Quand on apprécie les résultats dans le monde, on omet, en général, les causes : homme ou chien, on nous juge tels



FREEMANDEL

JOUARTLEY.

Le Chien du valet, par Landseer. — Dessin de Freeman.

que nous sommes, sans chercher d'où nous venons. Combien d'infirmités sont pourtant nées de circonstances importantes à connaître, puisqu'elles seraient possibles à changer ! Que de désordres faciles à prévenir si l'on en connaissait l'origine ! Tous les êtres de même espèce naissent avec des instincts communs que le hasard modifie quand l'éducation

est livrée au hasard ; mais ces modifications, la prévoyance humaine peut les diriger, les surveiller ; elle n'en a pas seulement le droit, elle en a le devoir.

Pour cela, il faut examiner : ce qui manque le plus généralement, ce n'est point la bonne volonté, ce sont les lumières. On voudrait éviter la mauvaise route pour les autres

et pour soi-même; faute d'attention, on ne la distingue pas, et l'on ne reconnaît son erreur qu'en touchant le but.

Ces réflexions ne peuvent amoindrir l'admiration pour les vertueux; elles rendent plus indulgent pour les coupables. Une maxime latine l'a dit avant nous : *la rigoureuse justice est une injustice rigoureuse*. Pour exiger que tous atteignent le même but, il faudrait d'abord leur donner les mêmes jambes et le même point de départ. Tâchons donc de ne point trop nous irriter contre le chien au carcan de culvre. S'il aboie après tous les passants, rappelons-nous que, le plus souvent, il n'a reçu que les coups du pied pour enseigner.

#### VINGT-QUATRE HEURES A LONDRES EN 1851.

JOURNAL D'UN VOYAGEUR.

Suite. — Voy. p. 2.

J'oublie ainsi un instant, devant les tombeaux, que je suis venu à Saint-Paul pour voir les vivants et non les morts. Heureusement le remède est facile, moyennant finance, car chez ce peuple spéculateur les édifices publics sont une branche de revenu et n'appartiennent réellement qu'au public qui paye, et moyennant aussi, je dois en convenir, une dépense de forces, car cette coupole est une véritable montagne, me voici parvenu au point culminant de la capitale des trois royaumes. Il est malheureusement impossible d'apercevoir les contours du grand panorama qui m'environne. Le soleil brille au-dessus de ma tête dans un azur sans tache; mais la fumée en dissolution dans l'air en trouble tellement la transparence, que les quartiers éloignés sont cachés par un rideau qui, au gré des vents, tantôt s'éloigne et tantôt se rapproche; si bien qu'à l'instant même où je fixe un point qui me semble parfaitement en vue, ce point s'efface et tombe dans l'invisible comme par enchantement. Que doit être l'horizon dans les temps ordinaires, si le temps d'aujourd'hui, comme tous les curieux le répètent avec ravissement autour de moi, est un temps exceptionnel! Du reste, cette opacité même de l'atmosphère est un enseignement. S'il est impossible de distinguer la totalité des maisons des deux millions quatre cent mille habitants qui composent la ville, c'est la respiration même de cette agglomération monstrueuse qui s'y oppose. Combien rencontre-t-on aujourd'hui encore, sur le globe, de contrées considérables qui ne renferment pas autant d'hommes! Londres est un peuple.

Malgré le bruissement confus qui monte vers moi, malgré la foule de piétons et de voitures de toute sorte que je distingue çà et là dans les portions de rue que leur disposition met à découvert, l'activité de ce grand peuple ne se témoignerait pas suffisamment à mes regards sans la Tamise. Sur le fleuve, tout est en vue, non-seulement entre les ponts situés au pied de Saint-Paul, mais, selon que les courants d'air balayent à droite ou à gauche, depuis le pont du Vauxhall jusqu'aux docks du commerce et des indes, c'est-à-dire sur une étendue de plus de dix kilomètres. Le pont de Londres fait exactement l'effet d'un barrage. Au-dessous, c'est un entassement de navires comme dans un port, et cette forêt de mâts se joignant aux forêts plus épaisses qui s'élèvent du sein des quatre docks construits parallèlement au fleuve, il en résulte un spectacle qui n'a son pareil sur aucun autre point de cette planète. A peine reste-t-il, dans le milieu du bœuf, un espace libre pour les navires qui montent ou descendent à la voile, ou qui se précipitent à travers la cohue en laissant flotter derrière eux leurs longs panaches de fumée. Au-dessus du pont, le spectacle est tout différent : on ne voit plus une seule mâture, mais le mouvement ne s'en distingue que mieux. La rivière est sillonnée par des bateaux à vapeur de petite dimension qui se croisent et circulent dans tous les sens : ce sont les omnibus du pays; chacun porte une ou

deux centaines de personnes, et presque toutes sont debout, tant elles sont entassées. Les uns font le service de ville et vont d'un pont à l'autre, ceux-ci sur la rive droite, ceux-là sur la rive gauche. Les autres desservent les environs : les uns s'éloignent à travers les charmantes campagnes qui bordent la Tamise jusqu'à Richmond; d'autres, plus grands et plus nombreux, descendent le fleuve et s'arrêtent à chacun des centres principaux pour débarquer et embarquer des passagers. Rien ne donne idée de ce va-et-vient, et surtout de la familiarité avec laquelle ces puissantes machines se gouvernent entre elles. Elles se coupent et se recoupent, passent de front sous une même arche, se jettent ensemble sur le même embarcadère; il y a un moment où je distingue six bateaux en concurrence à l'embarcadère du pont suspendu d'Hungerford. Rien ne les gêne, ils semblent se jouer, et cependant, s'ils venaient seulement à se couvoyer, que de victimes!

Toutefois, malgré la singulière frénésie de ce peuple en ce qui concerne le commerce, je ne puis me dispenser, du haut de mon observatoire de Saint-Paul, de lui rendre justice. Si ma vue rencontre bien des mâts, en revanche elle rencontre aussi bien des clochers. Je ne crois pas qu'il y ait de ville qui en présente, je ne dirai pas seulement en aussi grand nombre, mais en aussi grande proportion. J'exagérerais à peine en disant que chaque flot de maisons a le sien. On compte, en effet, dans Londres, huit cents églises et chapelles, et l'année dernière à elle seule en a vu, dit-on, élever ou consacrer cent vingt-cinq. Voilà des chiffres plus éloquentes que toute description; ils expliquent la multitude de ces pointements, formés la plupart de colonnettes superposées, que l'on voit surgir du fond de cet énorme entassement d'ateliers, de magasins, de boutiques et de comptoirs. Ces clochers sont loin d'être élégants; ils ne sont pas même variés, et l'on pourrait croire qu'on a suivi pour tous le même modèle. Mais, quelle que soit leur imperfection au point de vue de l'art, leur présence suffit, car elle atteste que, si vive que puisse être la préoccupation de la matière, l'âme s'en lasse bientôt et cherche son repos en s'élevant au-dessus.

Grâce à ma visite à Saint-Paul, me voici à demi rentré en Angleterre : je ne puis mieux employer mon reste de journée qu'à compléter ce retour aussi bien que possible. C'est dans ce but que je commence par descendre de ma coupole pour me rendre à la Bourse. Ce n'est pas encore l'heure du tumulte; mais il ne s'ensuit pas que ce soit, comme chez nous, celle de l'inertie. Tant s'en faut! ces appartements paisibles sont l'atelier où la pensée travaille et imprime le mouvement au commerce de l'univers. Quel spectacle différent de la cohue de nos agitateurs! A notre Bourse, il y a plus d'agitation que de profit, et les capitaux y changent trop souvent de mains sans augmenter en rien la richesse générale du pays. Au Lloyd, on sent que la prospérité même de l'Angleterre est en jeu. C'est de là que cette marine sans égale reçoit les ordres qui la gouvernent. De grandes salles bien éclairées, bien aérées, décorées avec une simplicité de bon goût; à droite et à gauche, de longues files de tables d'acajou posées transversalement; à chacune, trois ou quatre négociants causant à voix basse de leurs affaires, combinant, stipulant, expédiant leurs commandements. On opère en commun; et deux maisons ont-elles besoin de conférer ensemble, elles sont immédiatement en présence. On dirait un grand comptoir où tous les comptoirs particuliers sont réunis. L'ensemble des ports de la Grande-Bretagne aboutit à ce point central. Une sorte de bureau est placé à l'une des extrémités de la salle : il suffit de s'y présenter et d'y signifier en deux mots ce que l'on veut; le clavier transcrit ces deux mots, et le fil électrique les projette avec la même facilité que si tout se passait à portée de l'œil ou de la voix. Veut-on savoir quel est le vent qui souffle à l'embouchure de la Clyde, de la Mersey, ou à tel autre mouillage, et quelle est, par conséquent, à l'heure même, pour ces divers points, la chance des



arrivages ou des partances, on le voit comme si les girouettes de tous ces lieux avaient leur prolongement jusqu'à Londres. Rien n'égale la somme et la libéralité des informations. Tout autour de l'appartement sont disposés des pupitres à étages ; chacun a son titre : ici Malte, là New-York ou Alexandrie, Buenos-Ayres, le Cap, Sydney, Calcutta, Canton, toutes les villes commerciales de l'univers ; et, sous chaque titre, tous les documents publics, tous les journaux, tous les avis importants. Malgré tant d'affaires, et si considérables, qui s'accomplissent là coup sur coup, nul trouble, nulle confusion, nul bruit ; partout le calme, l'aplomb, le sérieux. Nulle part on ne saurait trouver une impression plus concentrée du génie et de l'aptitude commerciale de ce grand peuple.

Je viens de visiter la chaudière où se produit la force ; je veux jeter maintenant un coup d'œil sur la machine que cette force de volonté met en activité, et, dans ce but, je passerai la fin de ma journée sur la Tamise. Je me prépare donc à gagner le plus prochain embarcadère, non sans me permettre les plus tortueux égarements. Rien ne fait mieux regarder une ville que de s'y perdre. C'est ainsi que, chemin faisant, je rencontre un édifice assez élégant et presque neuf. J'entre : une magnifique salle circulaire, toute décorée d'arabesques, haute de deux étages, avec une galerie en saillie au pourtour du premier, sur laquelle s'ouvre une série de cabinets. Ils sont tous fermés en ce moment ; et personne pour me renseigner. Je m'adresse aux murailles : que vois-je ? De la géologie, les plantes fossiles : *Equisetum dubium*, *Sigillaria rugosa*, *Lepidodendron Bucklandi* ! Est-ce donc la salle des séances de la Société géologique ? Dans quel quartier serait-elle allée se loger ? Mais non ! voici au-dessus une autre décoration : ce sont des médaillons représentant les plus célèbres usines de l'Angleterre. Mieux encore : voici les instruments en usage dans les mines de houille, les marteaux, les pics, les fleurets, les lampes. Il n'y a plus de doute possible : je suis dans le marché au charbon, *Coal-Exchange*, bâti depuis peu. Je me gourmande d'abord, puis je m'excuse, car ce joli palais ne se rapporte guère à l'idée qu'on se formerait chez nous d'un rendez-vous de charbonniers.

J'ai aperçu la haute colonne du Monument (voy. 1841, p. 180), qui me sert de phare au milieu de ces quartiers embronillés, et en quelques minutes je suis au *Steam-packet wharf*, autrement, à l'embarcadère du pont de Londres. Un omnibus arrive sur nous à toute vapeur ; on se presse, on se précipite ; tout à coup, au milieu du tumulte, ce cri terrible : « Un homme à l'eau ! » Un cri de la foule répond ; quelques marins se jettent à l'eau, on retire le maladroit tout ruisselant et tout transi, on le remonte à bras sur le quai ; cela nous suffit, nous partons. Ici il faut renoncer même à esquisser : des navires, des navires et encore des navires, et tout est dit. Il y en a qui partent pour toutes les parties du monde, et d'autres en arrivent. C'est le pavillon anglais qui domine ; mais, en s'y prenant bien, on ferait sans peine, dans ce pélemêle de mâtures de toute espèce et de tout style, un cours d'ethnographie maritime. Je m'arrête un instant à Greenwich, au milieu de tous ces vieux invalides de la mer logés dans un palais, à l'imitation de ce que nous avons fait, avec une architecture bien plus grandiose et moins prétentieuse, pour les débris mutilés de nos armées de terre. La différence de ces deux genres de vieillards est comme un résumé de la diversité militaire des deux nations, l'une maritime comme l'autre continentale.

Je reprends un *vapeur* et me fais descendre à la station de Blackwall : les usines y fabriquent en ce moment le plus grand navire de fer qui se soit encore vu. Sa carcasse, peinte en rouge, s'élève déjà et domine de haut tout ce qui l'entoure. Exprimer l'effroyable tapage que produit cette coque de tôle sous les centaines de marteaux qui frappent tout autour, ce serait donner idée de l'harmonie qui devait remplir la caverne de Vulcain. On se le figure en songeant que

ce navire n'est en réalité qu'un gigantesque chaudron. Je me plonge un instant dans ce tumulte cyclopéen, dans ces feux, ces odeurs, ces fumées, ces retentissements, ces poussières, et, si j'osais le dire, dans cette malpropreté bruyante de l'industrie, à laquelle l'agriculture m'a toujours semblé si préférable. Mais bientôt, je l'avoue à ma honte, n'ayant d'ailleurs rien de particulier à y apprendre, je m'en échappe avec joie, et, un nouveau *vapeur* aidant, un quart d'heure après je débarque à Woolwich. Pour le coup, me voici dans un centre de marine militaire : bricks, corvettes, frégates, vaisseaux à deux ponts. L'arsenal me présente ses magnifiques cales toutes chargées de navires en construction, ses énormes amas d'ancres, de canons et de machines de guerre de toute espèce. C'est l'opposé de Blackwall : à Blackwall, on ne s'occupe qu'à produire les éléments de la richesse ; ici on ne s'occupe qu'à produire ceux de la destruction.

Cette longue promenade achève de me mettre sur les dents. Aussi l'hospitalité d'une taverne, d'ailleurs fort convenable, me trouve-t-elle tout dispos. L'heure de la retraite est arrivée, et j'ai le choix : le chemin de fer ou les bateaux. Je n'ai jamais vu la Tamise de nuit, et il me semble que je ne saurais consacrer ma soirée à un plus intéressant spectacle. L'obscurité dans laquelle je ne tarde pas à être complètement plongé m'offre, en effet, quelque chose de fantastique : aucun bruit, aucun mouvement, aucune lumière. Tous ces grands corps qui encombrant le lit de la rivière et parmi lesquels nous glissons semblent dormir. A peine distingue-t-on les mâts qui se projettent à distance sur le ciel noir. De temps en temps nous croisons quelque vapeur qui descend la Tamise en mugissant et en répandant autour de lui les éclats de son fanal étincelant. Nous sommes chargés de passagers jusqu'à embarquer de l'eau par les sabords, nous avons contre nous vent et marée, et il s'ensuit que la représentation, en se prolongeant, commence à me sembler un peu froide. Cependant nous sommes enfin dans Londres ; on le reconnaît à la hauteur et à la continuité des maisons. Du reste, rien de changé : mêmes ténèbres, même silence. Les toitures se dessinent à droite et à gauche en silhouettes, noir sur noir, sans que l'œil puisse se faire, dans le vague de la nuit, aucune mesure précise de leur distance. Lignes splendides de nos quais, jets de flamme, constellations brillantes de la Seine, que votre perspective ressemble peu à celle-ci ! Nulle part peut-être la différence de Londres et de Paris ne se témoigne davantage. On peut le dire, c'est la différence du jour et de la nuit. Je faisais part de cette remarque à un marchand de la Cité, mon voisin. « — Eh ! qu'est-ce donc que vos quais ? me dit-il. — Des promenades admirables, des ombrages, de l'air, de la lumière. — Mais à quoi vous sert votre rivière ? — A embellir et à rafraîchir notre ville, à récréer notre vue. — Eh bien, la nôtre, reprit-il, sert à enrichir notre ville ; et comme il n'y a pas de magasins plus économiques pour le déchargement des cargaisons que ceux qui sont bâtis sur la rivière même, au lieu de quais nous avons des magasins, et au lieu de nous promener nous encaissons. »

La suite à une autre livraison.

Celui qui nous donne à penser nous est cher, comme tout ce qui donne une impulsion même imperceptible à nos facultés nous est agréable.

LAVATER.

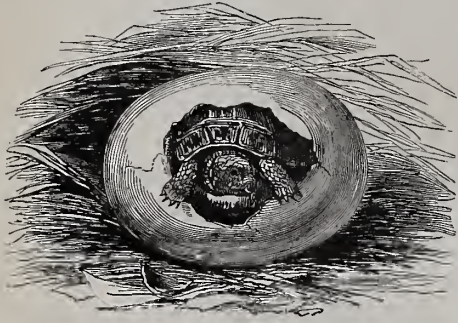
## DE L'INCUBATION ARTIFICIELLE.

COUVOIR PERFECTIONNÉ.

Voy. p. 8.

Malgré ses petites dimensions, le couvoir de M. Vallée peut contenir jusqu'à cent vingt œufs de poule ordinaire.

Il fonctionne depuis plusieurs années au Jardin des plantes, sous la direction de son inventeur, qui en a déjà obtenu différentes espèces, non-seulement d'oiseaux, mais encore de reptiles. Ses expériences ont commencé en 1845; la première éclosion qu'il a fait réussir a été celle d'une couleuvre. Les oiseaux qu'il a fait éclore sont : le faisan, la perdrix, la poule, le canard commun, le canard de Barbarie, le paon, l'oie, la pintade. Parmi les reptiles, il a fait éclore : la couleuvre à collier, la couleuvre vipérine, la couleuvre d'Esculape, la couleuvre verte et jaune, et tout récemment la tortue mauresque. C'est la première fois qu'on obtient ce dernier reptile par incubation artificielle. Six œufs de cette espèce avaient été trouvés dans le parc aux tortues; trois



Muséum d'histoire naturelle. — Œuf de Tortue mauresque au moment de l'éclosion, grandeur naturelle.

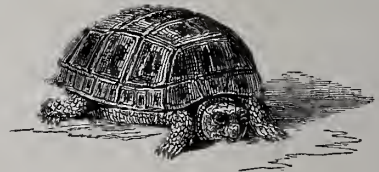
ont été mis dans le couvoir, un seul est éclos. Nous donnons la figure de la tortue, de grandeur naturelle, telle qu'elle est sortie de l'œuf, et aussi la figure de l'œuf lui-même, également de grandeur naturelle, ouvert dans son milieu et laissant voir dans l'intérieur le jeune reptile tout prêt à sortir, le corps dirigé en travers de l'œuf, au lieu d'être dirigé longitudinalement. Ce dernier fait a une certaine importance zoologique, car, à lui seul, il peut assez bien distinguer les reptiles des oiseaux. Dans les œufs d'oiseaux, le petit se montre toujours dirigé dans le sens de la longueur. L'œuf de tortue mauresque a mis soixante jours à éclore; introduit dans la couveuse le 14 juillet, il a été trouvé éclos le 14 septembre. Je ne crois pas que l'on connût déjà auparavant, d'une manière certaine, la durée de l'incubation des œufs de tortue, du moins n'ai-je pas trouvé qu'il en fût fait mention dans les ouvrages. On sait que la tortue pond vers le milieu de l'été; elle dépose ses œufs dans un creux, au nombre de quatre à douze; elle les recouvre de terre, et n'en prend pas plus de soins qu'elle ne s'inquiète des petits qui en sortent au commencement de l'automne. Ce creux est toujours dans un endroit bien exposé au soleil, dont la chaleur seule fait éclore les œufs. Cette circonstance faisait prévoir la possibilité d'obtenir artificiellement l'éclosion des œufs de la même espèce. Puisque les soins de la mère n'étaient pas ici indispensables, soins que, dans certaines espèces d'autres ovipares, il est impossible de suppléer malgré toutes les précautions que suggère l'observation, il était permis d'espérer qu'en tenant compte simplement de la chaleur habituelle du climat dans lequel vit naturellement l'espèce, c'est-à-dire de toute l'étendue de pays comprise autrefois sous le nom de Mauritanie, des côtes barbaresques, des environs d'Alger, etc., on pourrait obtenir par incubation artificielle la même espèce, et c'est cette prévision raisonnée que les résultats sont venus confirmer en fournissant un fait nouveau à la science, celui de la durée de l'incubation chez ces reptiles. Du reste, ce point n'est pas le seul de son genre qui ait été éclairci par l'emploi du couvoir artificiel. M. Vallée avait déjà trouvé la durée de l'incubation de plusieurs autres espèces, qui était jusqu'alors complètement ignorée. Nous extrayons de ses

notes quelques détails relatifs à ce sujet : Des œufs de couleuvre à collier, placés dans le tiroir le 25 juin 1846, cachés en terre dans ce tiroir, et recouverts de linge ou d'éponge mouillés, chauffés ensuite de 35 à 40 degrés centigrades, sont éclos le 26 juillet suivant; en tout trente et un jours. Une autre fois des œufs de la même espèce, mis dans le couvoir le 30 juin, sont éclos le 2 août. On voit ici une légère différence, provenant sans doute de la conduite de l'appareil, qui n'aura pas été identiquement la même dans les deux opérations. Plusieurs autres expériences faites sur le même reptile ont donné toujours des résultats semblables. Il faut faire ici une importante remarque. Les œufs de reptiles qui mettent ordinairement cinquante-six à soixante jours pour éclore dans la nature, ne mettent que trente à trente-deux jours à éclore dans le couvoir, s'y trouvant dans les conditions que nous avons signalées pour la couleuvre à collier, c'est-à-dire cachés en terre et entretenus humides à l'aide de linge ou d'éponge mouillés, et soumis à une température de 35 à 40 degrés centigrades. M. Vallée a étendu à l'autre classe des ovipares ses observations sur la durée de l'incubation. Nous trouvons encore dans ses notes la liste suivante :

Faisan . . . . .	25 jours.
Perdrix . . . . .	24
Poule . . . . .	21
Canard commun . . . . .	28
Canard de Barbarie . . . . .	30
Paon . . . . .	28
Oie . . . . .	30
Pintade . . . . .	25

On voit ici que les œufs de poule mettent à peu près le même temps à éclore dans le couvoir que sous la mère.

L'utilité de cet appareil promet d'être très-grande dans l'économie rurale, en fournissant les moyens de multiplier l'un des produits les plus importants de nos campagnes; car, comme l'on sait, les poules abandonnent souvent leurs œufs à moitié couvés, ou les écrasent, ou meurent dessus, ou quelquefois même tuent leurs petits dès qu'ils sont nés. De plus, le temps qu'elles passent à couver et à élever leurs petits, temps qui varie de trois à quatre mois, suivant la saison ou suivant les individus, est un temps perdu pour la ponte. Par le couvoir, dont on pourrait, au besoin, augmenter les dimensions, on obviérait à ces inconvénients; et

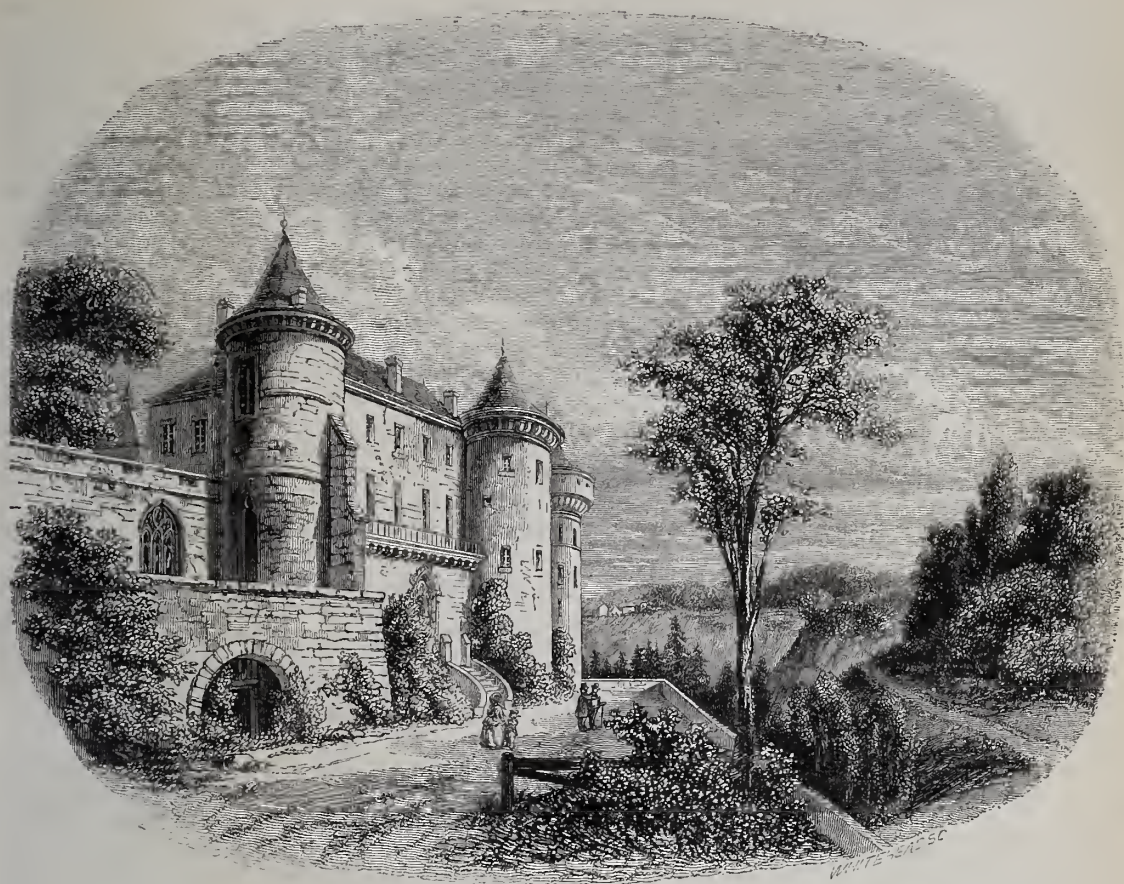


Tortue mauresque éclore par incubation artificielle, grandeur naturelle.

ne pourrait-on pas aussi, par le même procédé, tirer profit des œufs de perdrix, de caille ou autres, que l'on trouve quelquefois en si grand nombre dans la moisson, surtout lorsque celle-ci a été précoce? Quant à l'utilité scientifique, elle est incontestable. Nous avons dit que déjà le couvoir artificiel était utilement employé dans les recherches embryologiques : il servira dans les cours scientifiques pour la démonstration des phénomènes du même genre, et pourra aussi nous révéler des faits nouveaux relatifs à la nature physiologique et aux habitudes de certaines espèces sur lesquelles nous n'avions que des données incomplètes.

## LE CHATEAU DE CHASTELLUX,

Département de l'Yonne.



Vue du château de Chastellux. — Dessin de Lancelot.

Montréal au sire de Chastellux !  
*Cri de guerre des Chastellux.*

A l'entrée du Morvan, à 8 kilomètres de la ville d'Avallon, au bord d'une route montagneuse qu'ombragent de grands bois, s'élève le château de Chastellux ; la rivière de Cure, aux méandres de granit, arrose le pied du rocher sur lequel se dressent fièrement ses tours et ses créneaux.

Les sires de Chastellux s'étaient rendus célèbres par leurs exploits guerriers. Un écrivain qui méritait confiance, M. Chaillou des Barres, a raconté en détail leur histoire : il a eu à sa disposition les archives de la maison de Chastellux.

Dès le milieu du douzième siècle on voit paraître, dans ces annales privées, Artaud de Chastellux, qui accompagna Louis le Jeune à la Terre-Sainte. Sa nombreuse lignée assista à la lecture solennelle de son testament. Il avait cinq fils et un grand nombre de petits-fils, dont les descendants ont pu prolonger jusqu'à nous l'existence de la famille.

Obert Strabo, seigneur de Chastellux, vivait en 1225.

Artaud III suivit saint Louis à la croisade de 1248, et prit une part glorieuse à la bataille de Massoure.

En 1328, Jean fit, presque d'égal à égal, avec Eude IV, duc de Bourgogne, un traité par suite duquel il lui céda sa suzeraineté sur certains alevs. Il acquit alors du duc la vicomté d'Avallon, dont le titre fut porté, jusqu'à ces derniers temps, par l'aîné de la maison de Chastellux.

Au quatorzième siècle, le château de Chastellux était complet, et passait pour l'une des meilleures forteresses des marches de Bourgogne. Le grand donjon, dit de Saint-Jean,

est d'un caractère sombre et sévère ; c'est la plus ancienne partie du manoir. Les autres parties de l'édifice ayant été successivement modifiées, il n'est pas toujours facile de leur assigner une date précise. Cependant on peut considérer comme certain que la tour de la Chapelle et tout le corps de bâtiment qui s'étend jusqu'à la tour d'Amboise ont été construits au temps du maréchal de Chastellux, qui vivait au quatorzième siècle. Sur le portail d'entrée, qui ouvre sur la cour d'honneur, on lit le millésime de 1551 : cette cour est entourée d'une galerie à arcades plein cintre supportées par des colonnes. La grosse tour, dite d'Amboise, placée à l'un des angles du château, a dû être bâtie du vivant de Marguerite d'Amboise, femme d'Olivier de Chastellux, sous Henri IV.

Pendant la fin du treizième et la première moitié du quatorzième siècle, on perd la trace des seigneurs de Chastellux. On sait seulement que Guillaume, représentant de la famille, était conseiller et chambellan de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Depuis ce temps, les Chastellux ajoutèrent à leurs titres celui de seigneurs de Beauvoir.

L'époque la plus glorieuse de cette maison fut celle des règnes de Charles VI et de Charles VII. Claude de Chastellux, successivement chambellan du duc Jean Sans-Peur et maréchal de France, se trouva mêlé à toutes les guerres du temps. Il servit activement son maître dans ses marches sur Paris et sur la Normandie, en 1410 et 1417. Il s'empara de Louviers, qui était en la possession des Anglais. La faveur du roi lui fit occuper plusieurs postes importants, entre autres celui de commissaire général des finances en Languedoc. Créé maréchal de France en 1419, il fut ensuite chargé de la

capitainerie générale du duché de Normandie. Attaché de cœur et hiérarchiquement au duc de Bourgogne, il commanda, après la mort de Charles VI, les forces qui repoussèrent l'armée française devant Cravan, et qui décidèrent par cette bataille du sort de Charles VII pendant dix années.

La reprise de la ville forte de Cravan et sa remise au chapitre d'Auxerre valurent aux sires de Chastellux la dotation d'un canonicat dans la cathédrale, dont les titulaires prenaient possession aux offices solennels, en costume mi-parti ecclésiastique et militaire, un faucon sur le poing; ce qui émerveilla beaucoup les courtisans de Louis XIV, lors du passage de ce roi à Auxerre en 1683.

Le tombeau de Claude de Chastellux était encore conservé, au dernier siècle, dans une chapelle du chœur de l'église d'Auxerre, avec celui de son frère Georges, amiral de France.

Pendant le seizième siècle, la famille de Chastellux fut élevée aux plus hautes dignités de la noblesse française. Philippe I<sup>er</sup> et son fils furent enfants d'honneur de Charles VIII et de François I<sup>er</sup>. En 1621, Hercule de Chastellux obtint que sa baronnie fût érigée en comté. Son père, qui mourut en 1580, est représenté, dans la chapelle de l'église paroissiale de Chastellux, à genoux, l'épée au côté, les mains jointes, et cuirassé; sa statue ne manque pas de caractère. On lit à ses pieds cette inscription :

Passant, tel fut mon corps que monstre ma figure;  
Si tu vas à Quarré (1), tu trouveras mes os;  
Mon esprit est vivant, mon los (2) en escripture,  
Et mon cœur est dedans ce petit lieu clos.

L'un des personnages les plus éminents de cette famille, où l'esprit militaire était héréditaire, fut Guillaume-Antoine, allié à l'illustre chancelier d'Aguesseau. Pendant quarante ans, de 1703 à 1742, il prit part à toutes les guerres de la France, et devint lieutenant général et gouverneur du Roussillon.

Les lettres comme les armes devaient contribuer à la gloire de la maison de Chastellux. Le chevalier de Chastellux, qui composa le livre de *la Félicité publique*, publié en 1772, se plaça par cette œuvre, fort estimée de Voltaire, au rang des penseurs et des citoyens dévoués à leur pays. Le dernier comte de Chastellux, avant 1790, fut l'un des élus de la province de Bourgogne auxquels les États votèrent des remerciements pour leurs grands services, en 1787.

Dans le cours de la révolution, le château de Chastellux avait été vendu moyennant 8 500 livres; son acquéreur, l'ayant conservé sans trop de dommages, le céda, en 1810, à son ancien propriétaire, M. de Chastellux, pair de France sous la restauration.

Il fallait au vieux manoir de grandes réparations. M. de Chastellux lui a restitué tout son caractère. Les tours et les murailles ont vu se relever leurs créneaux abattus; la salle des gardes, rendue à sa destination historique, porte sur sa frise les blasons de toutes les alliances des Chastellux depuis le douzième siècle, et sur ses murailles sont appendus des trophées de vieilles armures qui, jusqu'à un certain point, font illusion et rappellent le moyen âge. Les portraits des anciens châtelains ont été replacés dans le salon d'honneur.

#### LES PERSES D'ESCHYLE.

Le rôle de la poésie tragique n'était point le même chez les Grecs que chez les peuples modernes. Elle avait pris naissance dans des fêtes religieuses et patriotiques, et, bien que l'art eût insensiblement changé sa forme et son but, elle

conserva toujours quelque chose de national. Sauf de très-rare exceptions, le sujet du poëme était emprunté aux traditions du pays; le poëte s'inspirait de sa fable ou de sa chronique.

Le théâtre avait surtout à Athènes une importance politique dont il est nécessaire de tenir compte. Les représentations n'avaient lieu qu'aux fêtes de Bacchus, lorsque les envoyés des peuples tributaires venaient apporter l'impôt. Elles donnaient lieu à un concours littéraire, et la pièce couronnée devait être, pour les trente mille spectateurs, un enseignement utile en même temps qu'un plaisir choisi. Il fallait que les étrangers pussent y trouver quelque motif de glorification pour Athènes: aussi Aristophane fut-il mis en jugement à l'occasion d'une pièce dont les bouffonneries pouvaient nuire à la considération du peuple athénien; et Phrynichus, ayant représenté, dans une tragédie, la prise de Milet dont ses compatriotes déploraient la perte récente, excita une si douloureuse émotion, qu'il fut condamné à une amende pour avoir fait un *jeu littéraire d'une calamité publique*.

Le but national des représentations se sent dans toutes les tragédies grecques. Celles d'Euripide renferment des attaques fréquentes contre les Spartiates, alors en guerre avec Athènes, et contre les barbares, que le patriotisme hellénique traita toujours en ennemis. Mais c'est surtout dans *les Perses* d'Eschyle que l'on peut voir la direction vraiment politique donnée par les Grecs à l'art théâtral.

Cette pièce fut jouée l'an 473 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire sept ans après la seconde guerre médique dont elle voulait rappeler les immortels souvenirs. L'auteur avait lui-même combattu les Perses lors de leurs deux invasions, et son frère Cynégire était mort glorieusement à Marathon. Les spectateurs avaient également pris part à cette lutte héroïque; tous pouvaient dire, en parlant de ces événements, comme l'Énée de Virgile: *Quorum pars magna fui*. On comprend dès-lors à quelle fidélité le poëte dut s'astreindre. Les récits qui composent sa tragédie sont évidemment des pages d'histoire d'autant plus authentiques qu'elles ont été récitées devant des hommes qui pouvaient les contrôler. La pièce d'Eschyle fut couronnée, ce qui prouve qu'on la reconnut sincère dans ses détails. Ceux-ci ont, au reste, sous leur poétique grandeur, un cachet de réalité qui ne permet point de les mettre en doute. Les désignations sont si précises, les circonstances tellement caractérisées, qu'on y sent la certitude du témoin en même temps que l'émotion du poëte.

Eschyle nous transporte à Suse, dans le palais des rois de Perse. Un chœur de vieillards s'effraye de ne recevoir aucune nouvelle de l'immense armée conduite par Xerxès à la conquête de la Grèce. Atossa, mère du roi, vient encore accroître les inquiétudes par le récit d'un songe menaçant. Elle s'informe avec angoisse de cette Athènes contre laquelle son fils a conduit toutes les forces de l'Asie; elle demande où la ville de Minerve est située.

LE CHOEUR. Là-bas, au couchant, vers le lieu où descend le soleil, notre puissant maître.

ATOSSA. Mon fils n'avait d'autre désir que de la prendre.

LE CHOEUR. C'est qu'alors la Grèce entière serait sa sujette.

ATOSSA. Les Athéniens ont-ils donc une armée si nombreuse?

LE CHOEUR. Assez nombreuse pour nous avoir déjà fait mille maux.

ATOSSA. Et quelles sont leurs richesses?

LE CHOEUR. Une source d'argent que leur fournit la terre (les mines de Laurium).

ATOSSA. Sont-ils armés de la flèche et de l'arc?

LE CHOEUR. Non, ils combattent de près avec la lance et le bouclier.

ATOSSA. Quel est leur roi?

LE CHOEUR. Nul homme n'est leur maître.

Dans ce moment un courrier arrive, annonçant la défaite

(1) Quarré était une baronnie appartenant aux Chastellux.

(2) Éloge, panégyrique.

des Perses. Le chœur et Atossa poussent de grands cris. Ils l'entourent ; ils lui demandent comment a péri cette armée de deux millions d'hommes, et quel dieu a pu sauver la ville de Pallas.

— Athènes est inexpugnable, répond le courrier ; Athènes content des hommes ! c'est là son invincible rempart.

Atossa demande le récit du désastre, et le soldat fugitif raconte comment un faux rapport a fait croire à Xerxès que la flotte grecque voulait profiter de la nuit pour quitter le détroit de Salamine et lui échapper. Il ordonne aussitôt de garder tous les passages. « Les vaisseaux se rendent à leurs postes, et pendant toute la nuit les pilotes tiennent les équipages à la manœuvre. Cependant les heures se succédaient, et les Grecs n'essayaient point de fuir. Bientôt les blancs coursiers du soleil ramènent la lumière. Au même instant, une clameur immense et modulée comme un chant sacré s'élève parmi les Grecs ; l'écho de l'île leur répond. Trompés dans leur espoir, les Barbares se sentent saisis au cœur. Ce chant des Grecs n'était point l'annonce d'une fuite. Audacieux et fiers, ils s'avançaient tous au combat ; le son des trompettes les animait. Tout à coup le signal est donné ; les rames bruyantes frappent en cadence la vague qui frémit. La flotte ennemie apparaît tout entière, l'aile droite en avant, le reste suivant en ordre. Alors ces mots retentissent : « Allez, fils de la Grèce, délivrez la patrie ! Sauvez vos enfants, vos femmes, les temples de vos pères et les tombeaux de vos aïeux ! Un seul combat décidera de tous vos biens. » A ce cri nous répondons par le cri de guerre des Perses. Déjà les proues d'airain heurtaient contre les proues. Un vaisseau grec a commencé le combat ; il brise les agrès d'un navire phénicien. Les deux flottes se précipitent, ennemi contre ennemi. D'abord le torrent de notre armée ne recula point ; mais, enfermés dans un étroit espace, nos innombrables vaisseaux ne pouvaient se secourir l'un l'autre ; ils s'entrechoquaient de leurs éperons d'airain ; ils brisaient leurs propres rames ; tandis que les Grecs habiles nous enveloppaient de leurs coups. Nos navires sont fracassés ; la mer se cache sous les débris et les morts ; les rochers, les rivages sont semés de cadavres. Toute notre flotte fuit en désordre ; les Perses sont frappés à coups de rames, comme des poissons que l'on vient de prendre au filet ; on les écrase, on les déchire ; la mer retentit de cris lugubres et de longs gémissements. Enfin la nuit montra sa face sombre et nous déroba au vainqueur. »

Il raconte ensuite la dispersion de l'armée fuyant à travers des pays désolés ou ennemis, et dont les restes épuisés ont pu seuls rejoindre les rivages de l'Asie.

Ces nouveaux récits sont entrecoupés par les lamentations du chœur et d'Atossa. Ces cris funèbres éveillent Darius dans sa tombe. L'ombre du grand roi soulève le couvercle de marbre et vient demander la cause d'une telle douleur. A la nouvelle du revers qui dépeuple l'Asie, il se rappelle ce qu'avaient annoncé les oracles, il prédit la destruction du corps d'armée qui campe encore près de l'Asopus, et, maudissant l'agression impie de Xerxès, il s'écrie :

« Les Perses n'ont pas craint de dépouiller les dieux et d'incendier les temples de la Grèce : les autels ont été renversés, les statues arrachées du socle parsèment la terre de leurs débris ! Déjà ces crimes ont reçu leur salaire ; mais tout n'est point achevé : l'abîme du malheur n'est point desséché jusqu'au fond, la source jaillit encore ! Des flots de sang couleront sous la lance dorienne et se figeront dans les champs de Platée. Des amas de cadavres, comprenant trois générations, parleront aux yeux des hommes dans leur muet et terrible langage ; ils leur diront : — Mortels, prenez garde que vos pensées ne s'élèvent au-dessus de la condition mortelle. Laissez germer l'insolence ; ce qui pousse, c'est l'épi du crime, et vous ne moissonnez que les douleurs. »

Après ces mots, l'ombre rentre dans son sépulcre, et Xerxès arrive seul, à pied, couvert de poussière et de sang.

La prédiction de son père est accomplie : la dernière armée des Perses a été détruite.

« Quel coup ! s'écrie le chœur ; voilà l'Asie abattue sur ses genoux. »

Cependant les vieillards cherchent à consoler leur roi ; mais celui-ci ne peut répondre qu'un mot, toujours le même : « O ennemis ! ô ennemis ! » Enfin, quand on lui demande ce qui lui reste de cette armée innombrable, il montre son carquois vide.

Qu'on se figure l'effet d'un pareil spectacle sur des spectateurs qui, comme nous l'avons déjà dit, avaient été eux-mêmes acteurs des merveilles qu'on leur rappelait. Quel enthousiasme devaient exciter ces tableaux d'un triomphe récent, qui avait assuré l'avenir de la Grèce et peut-être du monde ! Salamine et Platée ne furent point, en effet, des victoires seulement nationales, destinées à sauver ou à grandir une race : l'héroïque élan de la Grèce fut providentiel pour l'humanité tout entière. Il eut pour résultat d'arrêter le flot de barbares qui avait envahi l'Asie, de conserver dans un coin de notre continent ce foyer d'intelligence et de liberté qui devait insensiblement s'étendre et donner à l'Europe la mission qu'elle a, depuis, toujours accomplie. C'est surtout à ce point de vue que l'histoire de la Grèce antique a pour nous un intérêt qui ne peut vieillir : c'est l'histoire de l'idée contre la force, du droit contre l'autorité, et de la civilisation contre la barbarie.

L'historien Vieyra raconte qu'une hirondelle ayant fait son nid sous la tente de Charles-Quint, l'empereur voulut que le petit édifice fût respecté, et, lorsqu'il leva le camp, il ordonna qu'on laissât la tente dressée jusqu'au temps où les petits seraient assez forts pour s'envoler et abandonner le nid.

## HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des années précédentes.

### RÈGNE DE FRANÇOIS I<sup>er</sup>.

*Costume civil.* — Si les artistes et les littérateurs avaient le pouvoir de faire la mode, il est très-probable que ceux de la renaissance auraient ressuscité le costume antique, et qu'on eût vu les gens aller par les rues, habillés comme les personnages héroïques qui décorent toutes les productions du règne de François I<sup>er</sup>, monuments, meubles, vaisselle. Mais le goût en matière d'habits opère ses évolutions en dehors de l'école, et son indépendance défie les doctrines régnantes au point de se soustraire à celles dont l'empire est le plus irrésistible. Autre part est la loi d'après laquelle il se gouverne. On l'accuse de suivre sottement la fantaisie d'un petit nombre d'hommes désœuvrés et frivoles ; en y regardant de plus près, on s'apercevrait que c'est l'industrie sans cesse en travail qui le pousse, qui lui impose ses continuels changements. Ceux qui passent pour les rois de la mode n'en sont que les propagateurs ; ils ont au-dessus d'eux le fabricant appliqué à mettre en circulation des produits nouveaux, l'ouvrier industriel qui sait changer le jeu de son métier, de ses ciseaux, de son aiguille.

Au commencement du seizième siècle, la fabrication des draps, jusque-là si active, se mit à baisser tout d'un coup pour faire place à celle de lainages sans souplesse, comme la serge et l'étamine. Cette révolution fut cause que les nobles et les riches n'admirent plus dans leur toilette que le velours et les draps de soie ; et l'on conviendra que de pareilles étoffes se prêtaient moins aux chutes naturelles qu'aux façons ajustées et tourmentées. D'autre part, l'idée de crever les habits pour faire parade du linge de corps s'était développée, depuis Charles VIII, en raison des progrès accomplis par le travail de la toile, de telle sorte qu'on en était venu à ouvrir

toutes les pièces du costume, depuis les pieds jusqu'aux épaules. Or eût-il été possible de faire comprendre l'avantage de la simplicité grecque ou romaine à tant d'industriels que cette mode occupait ?

Quant au costume féminin, la recherche des plis factices l'éloigna encore davantage des traditions antérieures. C'est alors que, pour favoriser l'effet de l'étoffe, on imagina de déformer le corps en le tenant emprisonné dans des appareils qui eussent passé auparavant pour des instruments de supplice. Sous les noms de *basquine* et de *vertugale*, le corset

et les fausses tournures commencèrent leur interminable règne. Une fois le goût porté aux tailles fines, adieu tout espoir de retour au péplum et à la chlamyde.

Voilà comment il est arrivé que les coupes antiques, dont le moyen âge, dans ses plus grands écarts, avait toujours conservé quelque chose, disparurent pour toujours à la renaissance ; et comment le costume moderne, si dénué de la grâce antique, date son avènement de l'époque même où tant d'artistes éminents ranimèrent par leurs chefs-d'œuvre le sentiment du beau.



François I<sup>er</sup> en costume paré de cheval. — D'après le bas-relief de l'hôtel du Bourgtheroulde, à Rouen (voy. 1341, p. 379).

François Rabelais, auteur si minutieux lorsqu'il décrit, nous a laissé une très-longue énumération des pièces qui composaient avant 1530 le costume des deux sexes. Il suffit de rajeunir un peu le style de ce passage pour avoir un des chapitres les plus instructifs de l'histoire des modes.

« Les dames (en galant homme, il donne le pas aux dames) portaient chausses (bas) d'écarlate ou de migraine (vermeil) ; et lesdites chausses montaient au-dessus du genou juste de la hauteur de trois doigts, et la lisière était de quelque belle broderie ou découpure. Les jarretières étaient de la couleur de leurs bracelets, et serraient le genou par-dessus et par-dessous. Les souliers, escarpins et pantouffles, de velours cramoisi, rouge ou violet, étaient déchiquetés à barbe d'écrevisse.

» Par-dessus la chemise, elles vêtaient la belle vasquine, de quelque beau camelot de soie ; sur la vasquine vêtaient la vertugale de taffetas blanc, rouge, tanné (saumon), gris, etc. Au-dessus, la cotte de taffetas d'argent, faite à

broderies de fin or entortillé à l'aiguille ; ou bien, selon que bon leur semblait et conformément à la disposition de l'air, de satin, damas, velours orangé, tanné, vert, cendré, bleu, jaune clair, rouge cramoisi, blanc ; de drap d'or, de toile d'argent, de cannetille, de broderie, selon les fêtes. Les robes, selon la saison, de toile d'or à frisure d'argent, de satin rouge couvert de cannetille d'or, de taffetas blanc, bleu, noir, ou à filet d'or garni aux rencontres de petites perles indiennes. Et toujours le beau panache, selon les couleurs des manchons, bien garni de papillettes d'or.

» En été, quelquefois, au lieu de robes, elles portaient belles marlottes des étoffes susdites, ou des bernés à la morsesque, de velours violet à frisure d'or sur cannetille d'argent, ou à filet d'or garni aux rencontres de petites perles indiennes. Et toujours le beau panache, selon les couleurs des manchons, bien garni de papillettes d'or.

» En hiver, robes de taffetas de couleur comme dessus,



Portrait de la reine Claude, première femme de François I<sup>er</sup>. — D'après les Antiquités de la monarchie française, de Montfaucon.



Archer de la garde du roi en costume de chambre. (Montfaucon.)



Seigneurs à la mode d'environ 1540. — D'après une miniature du recueil de Gaignières, aux estampes de la Bibliothèque nationale.



La reine Eléonore, seconde femme de François I<sup>er</sup>. (Montfaucon.)

fouffrées de loup cervier, genette noire, martre de Calabre, zibeline, et autres fourrures précieuses.

» Les patenôtres, anneaux, jazerans, carcans, étaient de fines pierreries, escarboucles, rubis balais, diamants, saphirs, émeraudes, turquoises, grenats, agates, bérils, perles et unions d'excellence.

» L'accoutrement de la tête était selon le temps : en hiver, à la mode française; au printemps, à l'espagnole; en été, à la tusque; excepté les fêtes et dimanches, où elles portaient accoutrement français, parce qu'il est plus honorable et sent mieux sa pudicité matronale.»

Avant d'aller plus loin, il est bon de préciser par quelques explications la forme des principaux objets que nomme notre vieil auteur.

Les chaussures dont il entend parler, souliers, escarpins ou pantoufles, étaient très-épatées du bout, très-découvertes et crevées, ce qui constituait la déchiqueture. L'imitation des barbes d'écrevisse était produite par une engrêlure sur le bord des crevés.

La vasquine ou basquine était un corset en forme d'entonnoir, muni de pans ou basques tombant sur les hanches. Il était rembourré et monté sur une armature en fils de laiton, avec un busc de baleine sur le devant. On le serrait à la taille au point de mettre la chair à vif; ce qui est exprimé en termes très-peu attiques dans un méchant poème du temps, intitulé *le Blason des basquines et vertugalles*.

La vertugalle faisait par en bas le même office que la basquine par en haut, mais en sens contraire, car elle était destinée à donner à la jupe le maintien d'un entonnoir renversé. Elle consistait en un tour de corps muni d'appendices qui descendaient sur les côtés comme les paniers de l'ancien régime, sauf qu'ils ne bombaient pas. A cause de la figure que prenait la cotte ou robe de dessous posée sur cet appareil, on l'appelait *godet*, parce que *godet*, dans l'ancienne langue, exprimait un vase de la forme de nos verres à vin de Champagne.

La robe de dessus, appelée proprement robe, était taillée en carré et assez décolletée sur la poitrine. Elle couvrait tout le corsage et s'ouvrait en pointe à la taille comme une redingote. C'est seulement par cette ouverture que la cotte était apparente. Les manches de la robe n'allaient que jusqu'à la saignée, où elles formaient un large retroussis et tombaient sous le coude en manière de sacs. Par-dessous ces manches, le bras était couvert d'abord de la chemise, qui finissait au poignet par des manchettes, et ensuite de manchons ou manches postiches en plusieurs brassards qui se nouaient les uns aux autres par des rubans. Ce que nous appelons brassard était *bracelet* du temps de Rabelais; c'est pourquoi sa description nous montre les jarrettières appareillées de couleur avec les bracelets.

La marlotte était un pardessus plus léger que la robe, à peu près de la forme des caracos que l'on a portés dans ces derniers temps, mais plus ample de basques et garni de tuyaux par-derrière.

La berne était une marlotte sans manches, importée du Maroc en Espagne et d'Espagne en France.

Les cottes portées sous la marlotte et sous la berne étaient pourvues d'un corsage, ce qui les faisait appeler des corsets; car ce n'est qu'au dix-septième siècle que ce mot de corset a voulu dire la même chose que basquine. Au contraire, les cottes portées sous la robe consistaient en une simple jupe. Les manchons, dans ce cas, s'attachaient, non pas à la robe de dessous, mais aux épaulettes de la basquine.

Par « le beau panache » dont il est parlé immédiatement après les marlottes et les bernies, il faut entendre, non pas un ajustement de tête, mais un bouquet de plumes d'autruche qui servait d'éventail en été et d'écran en hiver. C'était encore un objet d'importation étrangère, emprunté aux dames italiennes. Le panache s'appelait aussi *contenance*, dénomination qu'il partageait avec divers petits objets comme

pelotes, flacons à parfums, clefs, qui étaient suspendus à la ceinture, et qu'on prenait à la main pour se donner une contenance. La reine Éléonore, seconde femme de François I<sup>er</sup>, mit à la mode, en fait de contenance, le miroir, auquel on n'avait pas songé jusque-là. Il se peut que le portrait que nous donnons de cette princesse la représente avec cet objet favori, qu'une erreur de l'artiste employé par Montfaucon aura transformé en une pierre à facettes.

Les patenôtres étaient les chaînes ou chapelets d'où pendaient les contenances, au contraire des jazerans qui étaient les chaînes de cou. Les carcans d'alors seraient aujourd'hui des colliers.

Nos deux figures de femmes font saisir mieux que toute description la différence qu'il y avait entre la coiffure française et la coiffure italienne ou à la tusque.

La reine Claude est coiffée à la française, avec templettes et chaperon, suivant la mode du temps de Louis XII, tandis que la reine Éléonore porte le bonnet italien dépourvu de toute espèce de garniture, si ce n'est qu'une passe d'orfèvrerie l'assujettissait sur la tête. Quant à la coiffure espagnole, elle consistait en une toque posée sur des cheveux en bandeaux.

Reprenons maintenant le texte de Rabelais, pour qu'il nous apprenne la composition du costume masculin :

« Les hommes étaient habillés à leur mode : chausses, pour les bas, d'étamet ou de serge drapée, en écarlate, migraine, blanc ou noir; pour les hauts, de velours des mêmes couleurs, ou bien près approchant; brodées et déchiquetées selon leur invention.

» Le pourpoint de drap d'or, d'argent, de velours, satin, damas, taffetas des mêmes couleurs, déchiqueté, brodé et accoustré à l'avenant. Les aiguillettes de soie des mêmes couleurs, avec les fers d'or bien émaillés.

» Les saies et chamarres de drap d'or, drap d'argent, velours pourfilé à plaisir.

» Les robes autant précieuses comme celles des dames.

» Les ceintures de soie, des couleurs du pourpoint. Et chacun la belle épée au côté, la poignée dorée, le fourreau de velours de la couleur des chausses, le bout d'or et d'orfèvrerie. Le poignard de même.

» Le bonnet de velours noir, garni de force bagues et boutons d'or; la plume blanche, mignonnement partagée de paillettes d'or, au bout desquelles pendaient en papillettes beaux rubis, émeraudes, etc.»

La première chose qui ressort de ce passage, c'est que l'on commença sous François I<sup>er</sup> à se servir du mot *bas* pour désigner la partie des chausses qui couvrait la jambe. Les étoffes indiquées pour faire les bas font voir qu'il n'était pas encore question de bas de mailles. L'étamet, la serge drapée, étaient des laines croisées analogues à nos mérinos, et par conséquent la confection des bas appartenait encore aux tailleurs.

Les hauts de chausses, que l'on ne tarda pas à appeler simplement des chausses, admettaient vingt sortes de façon : les unes bouffantes, les autres collantes, celles-ci longues, celles-là courtes, toutes déchiquetées, tailladées, balafrées avec des flocards ou bouffants de toile fine d'abord, plus tard de satin, qui passaient à travers les ouvertures. Des noms bizarres dont il serait difficile aujourd'hui de préciser le sens, s'appliquaient aux diverses variétés de chausses : chausses à la martingale, à la bigote, à la bougrine, à la garguesque, à la gigote, à la marinère, à la suisse, à queue de merluiche, etc., etc.

Le pourpoint, après lequel les aiguillettes tenaient les chausses attachées, continua d'être ce qu'il avait été du temps de Louis XII, un gilet agrafé par-derrière ou sur le côté. A l'encolure se montraient un ou deux doigts d'une chemise froncée, qu'on voyait reparaitre sur la poitrine à travers les crevés et balafres du corsage. Un portrait de François I<sup>er</sup>, au Musée du Louvre, le représente avec un pourpoint fait de cannetille tressée en filet; dernier perfec-



tionnement où dut s'arrêter la mode des habits percés à jour.

Les saies et chamarres étaient le vêtement par excellence, l'équivalent du frac moderne. La saie consistait en une tunique ouverte en pointe jusqu'à la ceinture, avec une jupe à tuyaux. La chamarre était une veste longue, très-ample et sans ceinture, formée de bandes de soie réunies par du galon. C'est d'elle que dérive l'ancien habit galonné des valets de grande maison. Après 1530 commença la mode des casaques, qui étaient de la forme des chamarres, mais se ceignaient à la taille et étaient coupées en plein velours. Aux saies, chamarres et casaques s'attachaient par des aiguillettes de larges mancherons découpés et crevés comme les autres pièces du costume.

La robe, plus longue que la casaque, descendant jusqu'au jarret et non ceinte, était l'habit d'hiver. On la garnissait ordinairement de fourrure.

C'est du règne de François I<sup>er</sup> que date l'introduction des armes dans la toilette; pratique barbare, dont des vestiges ridicules subsistent encore aujourd'hui. Rabelais s'en est moqué dans un autre endroit, en mettant au flanc de son pacifique Gargantua une belle flamberge de bois doré avec un poignard de cuir bouilli. Selon lui, les Français tenaient cette mode des « Indalgos bourrachous, » nom sous lequel il désigne ces aventuriers espagnols, vantards, querelleurs et ivrognes, dont les guerres du seizième siècle avaient inondé le continent.

Le bonnet dont parle notre auteur était la toque. Il est singulier qu'il ne fasse pas entrer dans sa description le chapeau, coiffure aussi fréquemment portée que la toque, à en juger par les monuments. Le Titien a peint François I<sup>er</sup> avec un chapeau. Ces chapeaux-là différaient de ceux du règne précédent en ce qu'ils avaient les bords rabattus. Jusqu'en 1521, bonnet et chapeau se posèrent sur une chevelure longue par-derrière et taillée sur le front, selon la vieille mode du quinzième siècle. Un accident arrivé au roi mit les cheveux ras en faveur. Dans une partie de jeu, et d'un jeu très-sot à coup sûr, un de ses gentilshommes l'ayant atteint d'un tison allumé, pour panser la plaie il fallut lui raser la tête. Par respect pour leur maître, les courtisans se firent tondre comme lui, et tout le monde ne tarda pas d'en faire autant.

Des auteurs mal informés prétendent que la barbe fut reprise en même temps que l'on quittait les grands cheveux. C'est une erreur qui ne peut tenir contre le témoignage de quantité de portraits où l'on voit la barbe et les cheveux portés simultanément; tous ceux de la jeunesse de François I<sup>er</sup> sont dans ce cas. Nos lecteurs en ont un exemple par la figure équestre que nous leur donnons d'après le bas-relief du Camp du Drap d'or, exécuté dans la cour de l'hôtel du Bourgthe-roule, à Rouen. Or le congrès connu sous le nom de Camp du Drap d'or eut lieu, comme on sait, en 1520, c'est-à-dire un an avant l'époque où l'on dit que François I<sup>er</sup> reçut cette blessure qui l'obligea au sacrifice de ses cheveux.

## MESURES ANGLAISES

### COMPARÉES AUX MESURES FRANÇAISES.

#### Mesures de longueur.

Anglais.	Français.
Inch, pouce ( $\frac{1}{36}$ du yard) . . .	2,539954 centimètres.
Foot, pied ( $\frac{1}{3}$ du yard) . . .	3,0479449 décimètres.
Yard impérial . . . . .	0,91438348 mètre.
Fathom (2 yards) . . . . .	1,82876696 mètre.
Pole ou perch ( $5\frac{1}{2}$ yards) . .	5,02911 mètres.
Furlong (220 yards) . . . . .	201,16437 mètres.
Mile (1760 yards) . . . . .	1609,3149 mètres.
Françaises.	Anglais.
Millimètre . . . . .	0,03937 pouce.
Centimètre . . . . .	0,393708 pouce.

Françaises.	Anglais.
Décimètre . . . . .	3,937079 pouces.
Mètre . . . . .	39,37079 pouces.
	3,2808992 pieds.
	1,093533 yard.
Myriamètre . . . . .	6,2138 miles.

#### Mesures de superficie.

Anglais.	Françaises.
Yard carré . . . . .	0,836097 mètre carré.
Rod (perche carrée) . . . . .	25,291939 mètres carrés.
Rood (1210 yards carrés) . . .	10,416775 ares.
Acre (4840 yards carrés) . . .	0,404671 hectare.
Françaises.	Anglais.
Mètre carré . . . . .	1,196033 yard carré.
Are . . . . .	0,098845 rood.
Hectare . . . . .	2,471143 acres.

#### Mesures de capacité.

Anglais.	Françaises.
Pint ( $\frac{1}{4}$ de gallon) . . . . .	0,567932 litre.
Quart ( $\frac{1}{2}$ de gallon) . . . . .	1,135864 litre.
Gallon impérial . . . . .	4,54345797 litres.
Peck (2 gallons) . . . . .	9,0869159 litres.
Bushel (8 gallons) . . . . .	36,347664 litres.
Sack (3 bushels) . . . . .	1,09043 hectolitre.
Quarter (8 bushels) . . . . .	2,907813 hectolitres.
Chaldron (12 sacks) . . . . .	13,08516 hectolitres.

Françaises.	Anglais.
Litre . . . . .	1,760773 pint.
Décalitre . . . . .	0,2200967 gallon.
Hectolitre . . . . .	2,2009668 gallons.
	22,009668 gallons.

#### Poids.

Anglais. — Troy.	Français.
Grain (24 <sup>e</sup> de pennyweight) . .	0,064798 gramme.
Pennyweight (20 <sup>e</sup> d'once) . . .	1,555160 gramme.
Once (12 <sup>e</sup> de livre troy) . . . .	31,103191 grammes.
Liv. troy impér. (5760 grains) . .	373,238296 grammes.

Anglais. — Avoirdupois.	Français.
Dram (16 <sup>e</sup> d'once) . . . . .	1,772 gramme.
Once (16 <sup>e</sup> de la livre) . . . . .	28,349 grammes.
Livre avoirdupois impériale . .	453,558 grammes.
Quintal (112 livres) . . . . .	50,80 kilogrammes.
Ton (20 quintaux) . . . . .	1016,04 kilogrammes.

Français.	Anglais.
Gramme . . . . .	15,4325 grains troy.
	0,6430 pennyweight.
Kilogramme . . . . .	15432,5 grains troy.
	2,6793 livres troy.
	2,2046 liv. avoirdupois.

— L'expérience du monde ne se compose pas du nombre de choses qu'on a vues, mais du nombre de choses sur lesquelles on a réfléchi.

— Une des plus grandes preuves de médiocrité, c'est de ne pas savoir reconnaître la supériorité là où elle se trouve réellement.

— Les seuls amis solides sont ceux qu'on acquiert par des qualités solides; les autres sont des convives, ou des compagnons, ou des complices.

— L'exagération dans les discours révèle la faiblesse, comme le charlatanisme décele l'ignorance. Celui qui fait parade de ses forces s'en défie.

J.-B. SAY.

## INDIENS CIVILISÉS DES ENVIRONS DE QUITO.

### LA CHICHA.

Les Indiens civilisés des environs de Quito ressemblent un peu, par leurs habitudes, leurs costumes et leur manière de vivre, à ceux de Cuzco et de Lapaz en Bolivie. Ils savent

cultiver le maïs et le manioc. Leurs maisons ou huttes, bien que couvertes de chaume, ou pour mieux dire de feuilles de palmier, sont distribuées intérieurement de manière à offrir une habitation assez convenable. On voit ordinairement devant ces pauvres demeures des cactus raquettes, dont les Indiens aiment les fruits, et l'agave ou aloès, dont la tige très-ligneuse leur sert à tresser des cordes et à faire des hamacs. Les Indiens ont aussi l'habitude d'élever différents animaux, comme poules, porcs, etc., sans compter les oiseaux aux brillantes couleurs, tels qu'aras et perroquets, que l'on trouve d'ailleurs apprivoisés chez presque toutes les nations indiennes, civilisées ou non.

Le costume des indigènes civilisés des environs de Quito consiste, pour l'homme, en une petite veste de laine noire, un pantalon de même couleur, et une casquette de forme arrondie. La femme porte les cheveux tressés en deux longues nattes tombant sur le dos, un gros jupon de laine teint en brun ou en vert, et sur la tête une pièce de laine d'alpaca verte, descendant sur la poitrine où elle est attachée avec une grosse épingle appelée *ticpe*, et qui rappelle celles que l'on trouve dans les tombeaux des anciens Incas et que les femmes cholas de Cuzco portent également.

Ces Indiens, que l'on désigne aussi sous le nom de *Cholos*,

ont à peu près la couleur du mulâtre clair; ils ne s'allient plus avec les Indiens, ou très-rarement, ce qui peut expliquer en partie la diminution des Indiens infidèles dans toutes les parties de l'Amérique du Sud: parmi les autres causes de la disparition de la race, il faut compter sans doute le chagrin visible d'être soumis à des nations étrangères, l'obligation d'un travail si différent de celui des tribus non civilisées, et surtout un penchant malheureux à s'enivrer avec la *chicha*. Cette boisson, si estimée de toutes les nations indiennes, et qui pourrait être appelée à juste titre, ainsi que l'a dit M. Weddell, la boisson nationale de l'Amérique espagnole, se fabrique de la manière suivante. On prend du maïs légèrement torréfié et on le réduit en grosse farine; puis on le met dans un vase avec de l'eau, on garde une partie du maïs réduit en grosse farine, et on la porte chez ses voisines, en les priant de la mâcher et surtout de la rendre après. Lorsque la cuisson paraît suffisamment faite, on y ajoute le maïs mâché, on remet le tout sur le feu, et l'on fait bouillir pendant plusieurs heures; parfois on ajoute du jus de bananes mûres et de manioc. Une fois le tout parfaitement cuit, on le retire du feu et on le verse dans un grand vase de terre après l'avoir fait passer dans un tamis. Il faut ensuite recouvrir le vase et laisser reposer pendant trois



Chaumière d'Indiens aux environs de Quito. — Dessin d'après nature par M. Ernest Charton.

ou quatre jours : alors la boisson est faite et il ne reste plus qu'à la boire, ce qui se fait généralement en grande cérémonie. Le maïs mâché porte le nom de *mastiga*, et sert,

dît-on, à édulcorer le breuvage : il est plus probable que c'est une sorte de levain.

## LES JARDINS DU ROI RENÉ.

Voy., sur le roi René, tome VII (1839), p. 24.



Une vue des jardins du roi René, près d'Aix. — Dessin de Champin.

Forcé par les troupes d'Alphonse d'Aragon d'abandonner le royaume de Naples, René d'Anjou, dit *le bon roi René*, s'était retiré dans son duché de Lorraine. Là, entouré d'une cour brillante, il passait son temps au milieu des fêtes et des tournois, cultivant les arts et cherchant à faire renaître les beaux jours des trouvères et des chevaliers. Mais bientôt la santé de sa femme exigea la solitude et le repos; René, qui l'aimait passionnément, ne voulut point se séparer d'elle, et, renonçant à tous les plaisirs, il l'accompagna à Angers, ville qu'Isabelle avait choisie pour sa retraite. Dans une des promenades que ces bons époux faisaient souvent ensemble, ils remarquèrent, au milieu d'une plaine étendue encore nommée aujourd'hui *le camp de César*, un rocher haut d'une soixantaine de pieds, au sommet duquel se trouvait une grotte dont la disposition rappelait celle de la Sainte-Baume, près de Tarascon. Ce lieu plut beaucoup à Isabelle; elle y revint souvent. René conçut alors le dessein d'en faire un jardin, et il s'occupa lui-même de tous les détails des tracés et de la plantation. Mais le terrain schisteux de cet endroit opposait partout des obstacles presque insurmontables; René en triompha à force de patience et d'imagination. Ce lieu, jadis nu et désert, devint un vrai paradis terrestre. De belles allées d'arbres s'élevèrent, coupées de massifs de verdure et de parterres émaillés de fleurs; où végétait la pâle bruyère s'épanouirent la rose de Provins et l'œillet, fleurs charnantes que René introduisit le premier dans l'Anjou, ainsi qu'un grand nombre de raretés horticoles.

René compléta son œuvre en faisant creuser dans le roc une chapelle qu'il orna lui-même de fresques, de tableaux et de devises poétiques. Il ajouta à la chapelle un petit ermitage dans lequel il passa souvent des journées entières

avec Isabelle, sous un berceau planté de ses mains mêmes, et d'où l'on dominait un immense paysage: d'un côté, les rives ombreuses de la Mayenne, dont les eaux courent à la Loire et la joignent dans le lointain; de l'autre, Angers avec ses faubourgs et les innombrables villages qui l'entourent. En mémoire du lieu que sa nouvelle résidence lui rappelait, René lui donna le nom de *la Baumette*.

Cependant la santé d'Isabelle déperissait de jour en jour au sein de cette riche nature, pleine de vie et de séve, et qui semblait, d'accord avec René, vouloir conjurer la mort. Bientôt René se trouva seul dans ce délicieux séjour, pleurant celle pour laquelle il l'avait créé. D'abord il se renferma dans son ermitage; ensuite il se retira dans son château de Reculée, où il se livra de nouveau à son goût pour l'horticulture. Les sollicitations de ses grands vassaux l'obligèrent plus tard à épouser Jeanne de Laval, chez laquelle il avait, du reste, reconnu les mêmes goûts et les mêmes penchants que les siens. Avec Jeanne, il mena à Reculée la vie calme et paisible qu'il avait menée à la Baumette avec Isabelle. Il y avait dessiné un plan de jardin et de verger qu'il allait mettre à exécution, quand les intrigues politiques le forcèrent d'abandonner son cher Anjou, comme il l'appelait. Il se réfugia dans son duché de Provence, et il se fit bâtir, près d'Aix, un château ou *bastide* dans une situation admirable, sur un sol mouvementé et plein des plus heureuses perspectives. Il convertit en jardins d'immenses terrasses disposées en amphithéâtre, qui toutes se reliaient au corps principal de logis par des galeries couvertes ou à ciel ouvert, et toutes remplies de fleurs rares et d'oiseaux curieux; ces deux collections étaient les plus riches du monde. Comme il avait naturalisé les roses de Provins et les muscadets dans l'Anjou, il les naturalisa aussi en Provence, ainsi qu'une foule

d'arbres fruitiers qui devinrent dans la suite une des richesses du pays. L'admirable exposition de son jardin lui permit de tenter une multitude d'essais qui furent presque tous heureux. Grâce à lui, la culture du mûrier fut vulgarisée dans le Midi de la France, et celle du raisin muscat améliorée ; il parvint aussi le premier à y acclimater la canne à sucre. On ne saurait exprimer tout le charme des jardins de sa bastide d'Aix. De limpides ruisseaux, traversés çà et là de légères passerelles, parcouraient en mille sens ces vergers enchantés, et formaient au bas des terrasses d'immenses viviers qui en complétaient l'ensemble et où se jouaient les espèces connues de poissons d'eau douce. L'étendue et l'ordonnance pleine de goût de ces jardins étaient un sujet d'admiration pour les étrangers, que le bon René se plaisait à conduire lui-même aux plus beaux endroits de sa propriété. Ce fut dans ce séjour, au milieu de ses agréables et utiles travaux, que s'éteignit ce pauvre roi, une des plus poétiques figures du quinzième siècle.

#### PENSÉES NOCTURNES.

LE GARDE DE NUIT, dans la rue.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Dix heures viennent de sonner.

LE VIEILLARD, dans sa chambre.

Dix heures ! Allons, priez Dieu, et allez à votre lit. Que ceux dont la conscience est tranquille dorment bien et doucement. Dans le ciel, toute la nuit, un œil serein veille sur vous.

LE GARDE DE NUIT.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Onze heures viennent de sonner !

LE VIEILLARD.

Pour ceux qui se fatiguent encore près de leur métier, pour ceux qui prolongent leur veille sur les livres, j'ai à leur dire une dernière fois : Il est bien temps d'aller au repos. Que Dieu vous accorde un bon sommeil !

LE GARDE DE NUIT.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! La cloche vient de sonner minuit !

LE VIEILLARD.

Vous que dans le calme de la nuit éveille un cœur plein de souci et d'amertume, Dieu vous rende des heures tranquilles ! Dieu vous fasse sains et contents !

LE GARDE DE NUIT.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Une heure vient de sonner !

LE VIEILLARD.

Si, à cette heure, entraîné par l'Esprit de ténèbres, quelque malfaiteur marche dans les sentiers de l'iniquité (plaise à Dieu qu'il n'en soit rien ! mais la chose est possible), rentre chez toi, malheureux ! le Juge suprême t'a vu.

LE GARDE DE NUIT.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Deux heures viennent de sonner !

LE VIEILLARD.

Toi dont, bien avant le jour, la pressante inquiétude souève et fatigue l'esprit, infortuné ! le sommeil a quitté ta couche ! Mais pourquoi t'alarmer de la sorte ? Dieu ne pensait-il pas pour toi ?

LE GARDE DE NUIT.

Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Trois heures viennent de sonner !

LE VIEILLARD.

L'heure matinale frappe aux portes du ciel. Vous tous qui verrez en paix luire la nouvelle journée, remerciez Dieu et prenez bon courage ! Retournez au travail et portez-vous bien !

HEBEL.

#### LE FLEUVE DU CHIEN, EN SYRIE.

« Le Nahr-Kelb, ou fleuve du Chien, dit de la Roque (1722), divise tout le pays de Kesraouan en deux parties ; son embouchure se trouve un peu en deçà de l'entrée du chemin que les Romains ont taillé dans le rocher. Tous les auteurs conviennent que ce fleuve est le Lycos des anciens, et l'inscription qu'on lit encore sur ce chemin ne laisse aucun lieu d'en douter. Son nom moderne le prouve encore, car les Arabes ont appelé Kelb, ou Chien, la figure de pierre d'un animal que les Grecs avaient nommé *Lukos*, loup, et qui était autrefois placée sur un roc assez près de l'embouchure du fleuve. Cette figure est depuis tombée dans la mer, et on l'y entrevoit encore quand le temps est calme. C'était une espèce d'idole dont on conte encore d'assez grandes merveilles. Les musulmans disent que le diable traînait quelquefois dans ce corps de pierre, et qu'il hurlait d'une étrange force jusqu'à se faire entendre par toute la côte de Syrie, et même jusqu'à l'île de Chypre, et que ce prodige présageait toujours quelque funeste événement. D'autres, plus sensés, croient que le fleuve se jeltant dans la mer entre deux hautes montagnes qui le resserrent, et son lit étant tout rempli de rochers, ses eaux font un bruit terrible quand elles sont enflées par les fontes de neige ; ce qui augmente dans le silence de la nuit, et peut être comparé aux hurlements d'un loup : effet naturel que la superstition du paganisme a rendu mystérieux, qui a donné lieu sans doute à dresser l'idole en question, et à nommer ce fleuve du nom qu'il porte aujourd'hui. »

Le voyageur Paul Lucas (vers 1710) donne une autre explication sur cette idole : « Il y avait, dit-il, sur les bords du fleuve une colonne fort haute, sur laquelle était un chien de pierre de la grosseur d'un cheval, dont le peuple conte mille choses extraordinaires. Ce chien était, me dit-on, fort utile à la province ; car dès que les ennemis avaient seulement dessein d'y entrer, il en avertissait, aboyant alors continuellement. La colonne, et par conséquent le chien, tombèrent dans la rivière. L'émir Phacradin en fit couper la tête, et l'envoya en présent aux Vénitiens ; ainsi on n'en voit plus que le corps. Je l'ai vu par curiosité comme les autres : le chien montre le ventre où l'on voit une grande ouverture carrée ; cela me fit conjecturer qu'il était creux. Ainsi il est probable que quelque prince l'aura fait faire pour tromper ces peuples naturellement superstitieux. Je ne doute point que la colonne, qui a dû être extrêmement grosse pour soutenir un chien si monstrueux, ne fût creuse aussi ; de sorte que sitôt que des espions apportaient quelques mauvaises nouvelles, le prince, pour venir plus facilement à bout de son peuple, faisait aboyer le chien. La voix d'un homme, venue du fond de la colonne, paraissait un oracle infailliblement descendu des cieux ou sorti des enfers. »

Il ne manque point de personnes qui paraissent éprouver un vif sentiment de plaisir lorsqu'elles découvrent une faiblesse dans un homme supérieur. Il leur plaît de le voir descendre plus près de leur niveau. De semblables découvertes attristent, au contraire, les âmes généreuses. N'est-ce pas un sujet de souci et d'humiliation pour chacun de nous, d'être obligé de reconnaître combien il est difficile à l'homme d'approcher de la perfection ?

#### HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Voy. la Harpe, 1850, p. 358, 375.

#### LA TROMPETTE.

Grecs, Étrusques et Celtes.

La trompette doit être mise au nombre des instruments de musique primitifs. Certaines coquilles, les cornes des bœufs, les roseaux, furent les premiers modèles qui enseignèrent

aux hommes à fabriquer ces instruments, utiles à la guerre comme dans la vie civile et agricole. Cependant il paraît que les Grecs conquirent la trompette assez tard. C'est au moins la conclusion très-naturelle qu'ont tirée les commentateurs d'Homère de ce que, dans les deux immortels ouvrages de ce père des poètes, jamais la trompette ne retentit pour avertir ou animer les combattants. Or Homère est aussi fidèle historien des mœurs et des costumes que grand et sublime peintre de l'homme et de la nature, et son génie n'a pas dédaigné de décrire, les moindres détails de la vie de ses héros. Toutefois, et quoiqu'il n'ait jamais mentionné la trompette dans ses descriptions de batailles, Homère a connu cet instrument, puisque, dans deux passages de l'Iliade, il compare un grand bruit aux sons éclatants de la trompette. Ainsi, dans le livre XXI, parlant de la foule de dix qui se combattent, les uns pour les Grecs, les autres pour les Troyens, il dit : « La terre en gémit, et le ciel lit entendre un bruit semblable à celui de la trompette. » Le terme dont il se sert n'est pas usité en français dans le style poétique; c'est le verbe formé du mot trompette, en grec *salpinx*. Dans le livre XVIII du même poème, il donne à Achille une voix d'airain, et il compare le cri que pousse le fils de Pélée aux sons éclatants de la trompette rassemblant des soldats autour d'une ville assiégée.

Les Grecs se servaient donc de la trompette dans les combats du temps d'Homère, c'est-à-dire plus de neuf siècles avant Jésus-Christ; mais le savant poète, qui n'ignorait pas que cet usage avait été introduit récemment dans la Grèce, n'a pas commis la faute d'en donner aux héros de l'Iliade et de l'Odyssée, dont les exploits ne peuvent pas être placés plus tôt que onze cents ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire trois siècles avant Homère. Si l'on doit lui attribuer le poème burlesque si connu sous le nom de *Batrachomyomachie*, ou Combat des rats et des grenouilles, il n'aurait pas eu de pareils scrupules dans cette occasion. Il est vrai qu'il est fort douteux que cette plaisanterie soit due à Homère; et, de plus, la date de ces mémorables combats n'était pas fort importante à indiquer; le chantre de Pœscipax, de Physignathus et de Troxartes n'était pas obligé, comme celui d'Achille et d'Hector, de respecter ce que nous appelons la couleur locale; aussi voit-on paraître, dans cette parodie, des moucheron armés de grandes trompettes dont ils sonnent avec fracas pour exciter les guerriers au combat.

Quoi qu'il en soit de l'antiquité de la trompette chez les Grecs, selon Athénée ils tenaient cet instrument des Étrusques; selon d'autres, ils le devaient à Minerve; enfin quelques-uns en attribuent l'invention à Osiris, ce qui reviendrait à dire qu'ils l'avaient emprunté aux Égyptiens. Tout ceci est, comme on le voit, du domaine de la fiction. Ce qu'il y a d'à peu près certain, c'est que les Grecs avaient des trompettes droites et des trompettes recourbées; ces dernières servaient pour convoquer le peuple aux sacrifices. Ils avaient aussi les trompettes dites celtiques, parce qu'ils les avaient imitées de celles des Celtes ou Gaulois; on les nommait en grec *carnon* et *carnix*. La *carnix* était recourbée, et son pavillon affectait la forme d'un animal. Nous donnons (fig. 1) une *carnix* empruntée à l'un des trophées du socle de la colonne Trajane, à Rome. Les Grecs nommaient paphlagonienne une trompette terminée par l'effigie d'un bœuf; médique, une autre dont le pavillon était fait avec un roseau et qui rendait un son grave; enfin tyrrhénienne, la trompette inventée par les Tyrrhéniens ou Étrusques; celle-ci ressemblait à la flûte phrygienne; son pavillon était fendu et brisé. C'était sans doute celle dont Plîne attribue l'invention à Piscus, Tyrrhénien, fils d'Hercule et d'Omphale. La fable dit qu'il sonna d'abord avec une conque comme celles que l'on voit dans les mains des tritons, puis cette conque devint une trompette d'airain. Nous donnons (fig. 2) un *tubicen* ou sonneur de trompette étrusque; mais il ne sonnait pas de la trompette imitée de la

conque; il sonne d'une trompette droite et longue, comme la *salpinx* des Grecs, Nous l'avons empruntée à un bas-relief grecque publié par Micali.

On connaît peu de monuments grecs sur lesquels soient figurées des trompettes; cependant il en existe sur quelques médailles, mais non sur des médailles de la plus haute antiquité. Notre figure 3 reproduit le revers d'un médaillon grec frappé à Abydos, dans la Troade, mais sous la domination romaine, à l'époque de Caracalla, qui mourut l'an 217 de Jésus-Christ. Le portrait de ce monstre, entouré de ses titres et de son nom, occupe le droit de la médaille. Le revers représente un sujet inconnu de l'histoire héroïque locale. Trois guerriers combattent sur deux vaisseaux; sur le rivage on voit une tour au sommet de laquelle est posté un homme sonnant de la *salpinx*. Ce curieux médaillon de bronze est fragmenté; il est conservé à la Bibliothèque nationale. Plîne nomme, parmi les sculpteurs les plus renommés de la Grèce, un certain Épigone qui avait fait « un homme sonnant de la trompette. » Cette statue, qui était célèbre dans l'antiquité, n'est pas parvenue jusqu'à nous.

#### Romains, Germains et Sarmates.

Chez les Romains, la trompette proprement dite, *tuba*, était droite; ce nom vient de *tubus*, tube. Dans les armées romaines, la *tuba* était usitée dans l'infanterie. Nous donnons (fig. 4) un *tubicen* que nous empruntons à un bas-relief de la colonne Trajane. Il est couronné de laurier et revêtu d'un manteau, parce qu'il fait partie de la pompe triomphale de l'empereur; tel ne devait pas être le costume habituel des trompettes. Dans la cavalerie, on se servait de trompettes recourbées appelées *tubus*; la forme de ces trompettes était la même que celle du hâton augural appelé ainsi, et c'est à cette circonstance qu'elles devaient leur nom. C'est à peu près la *carnix*, sauf que le pavillon n'était pas terminé en forme d'animal. Les Romains avaient aussi la *buccina*, qui servait à l'infanterie et à la cavalerie. Cette trompette, presque entièrement courbée en cercle, passait par-dessous le bras gauche du *buccinator* et se recourbait de manière que le pavillon, de même forme que celui de la *tuba*, dominait sa tête et rejoignait presque son embouchure. Une baguette droite servait à consolider ce cercle. Le *buccinator* de la colonne Trajane (fig. 5) est couronné de laurier comme le *tubicen*. La *buccina* et la *tuba* servaient aussi à annoncer le moment où les gladiateurs abandonnaient les armes de bois avec lesquelles ils préféraient pour en venir aux mains avec le glaive. Ces deux espèces de trompettes sonnaient également pendant leurs combats, pour les exciter à bien faire. Il existe dans la collection de Sieschi, aujourd'hui dans le Musée de Berlin, une pierre gravée représentant des gladiateurs combattant dans un cirque; on y distingue un *tubicen* et un *buccinator* sonnant de leurs instruments. Remarquez aussi (fig. 6) le *buccinator* que nous empruntons à l'un des bas-reliefs du tombeau de Scaurus, à Pompéi, où sont représentés des combats de gladiateurs (voy. sur ces bas-reliefs, 1835, p. 329 et suiv.).

La figure 7 représente une *tuba* empruntée encore à la colonne Trajane; la figure 8, une trompette de cuivre conservée à la Bibliothèque nationale, dans le département des Antiques. Cette trompette, qui a 1<sup>m</sup>,17 de longueur, a été rapportée de la Colchide et donnée à la Bibliothèque du Roi, en 1824, par M. Gamba, alors consul de France à Tébéiz. C'est la véritable trompette antique, dont l'usage s'est perpétué dans ce pays; le son en est très-perçant et porte à une fort grande distance.

Dans la figure 9 nous donnons, d'après une monnaie de bronze de l'empereur Caracalla, un trophée élevé à l'occasion d'une victoire sur les Germains. On y distingue une *buccina* et une *tuba* semblables à celles usitées par les Romains. Sur une autre monnaie romaine, où paraît un trophée élevé à l'occasion d'une victoire sur les Sarmates, on voit

des trompettes semblables. Les Barbares avaient sans doute emprunté la forme de leurs trompettes aux Romains.

Végèce, écrivain du quatrième siècle, qui nous a laissé un

livre très-curieux sur les institutions militaires des Romains, parle d'une autre trompette faite avec les cornes du bœuf sauvage nommé *urus*. Cette *cornu*, garnie d'argent à son



Fig. 1.



Fig. 2.

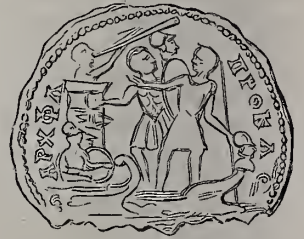


Fig. 3.



Fig. 6.



Fig. 5.



Fig. 4.



Fig. 9.



Fig. 7.



Fig. 8.

embouchure, rendait un son aussi distinct et aussi éclatant que celui des autres trompettes.

Dans les armées romaines, la trompette était employée

comme le sont chez nous les tambours et les clairons. Elle servait à indiquer aux soldats les différents devoirs qu'ils avaient à remplir, ainsi qu'à leur inspirer de l'ardeur dans

les combats. On rasait les villes prises au son de la trompette. Servius rapporte que Tullus Hostilius fit renverser Albe au son des trompettes. Cet usage existait aussi chez les Grecs : Plutarque nous apprend que Lysandre renversa les murailles d'Athènes au son de la trompette. Elles servaient également dans les jeux floraux ; et il y avait une fête appelée *Tubilustrum* pendant laquelle on les purifiait. On employait aussi la trompette dans les funérailles des grands personnages ; pour les obsèques des citoyens obscurs, on se contentait des flûtes, *tibiae*.

*La suite à une autre livraison.*

## LA COURTILIÈRE, OU TAUPE-GRILLON COMMUNE.

### MOYEN DE DÉTRUIRE CET INSECTE.

La courtilière, ou taupe-grillon commune (*Grylotalpa vulgaris* Latr.), a la forme générale des grillons ordinaires, à la tribu desquels elle appartient, du reste, par ses affinités zoologiques : elle a le corps long de 4 centimètres environ, divisé en trois portions comme chez tous les insectes ; sa couleur est d'un brun roussâtre, la portion médiane brun grisâtre velouté ; deux ailes horizontales partent de cette dernière portion, et se prolongent en filets au delà des élytres, assez loin vers l'extrémité postérieure du corps. (La figure 1 indique ces différents caractères.) Les jambes antérieures

sont élargies et terminées par cinq dents, dont la seconde forme une large plaque. (La figure 2 représente l'un de ces organes grossi trois fois.) Elles ressemblent ainsi à une main, et servent à fouir comme celles des taupes, dont elles offrent

Fig. 1. La Courtilière commune



Fig. 2. Patte antérieure grossie trois fois.

un peu l'aspect ; aussi appelle-t-on quelquefois la courtilière *taupe-grillon*. Le nom de courtilière paraît provenir d'un vieux mot français *courtille* ou *cortil*, encore usité dans le patois de plusieurs des départements qui avoisinent le Jura,

Fig. 3. Le nid de la Courtilière.



Fig. 4. L'intérieur du nid.

et qui signifie *jardin* ; en effet, la courtilière hante particulièrement la terre légère des jardins.

Le genre courtilière renferme plusieurs espèces : celle dont nous nous occupons ici est l'espèce européenne, la seule qui ait été observée quant à ses habitudes. Cette es-

pèce, comme on le sait, vit sous terre et ne sort à l'air qu'à d'assez rares intervalles, la nuit principalement, et lorsque le temps est sec ; l'habitation se compose d'un certain nombre de galeries qui divergent irrégulièrement d'une cavité centrale communiquant au dehors par une petite ouverture ;

ces galeries sont parfaitement unies à l'intérieur, et sont rondes dans leur coupe en travers; elles ont environ 1 centimètre de diamètre. C'est dans la cavité centrale que la courtillière se retire et demeure immobile pendant tout l'hiver; c'est aussi là que la femelle dépose ses œufs. La ponte a lieu au printemps; le mâle fait entendre alors une sorte de stridulation assez semblable à celle des grillons, mais beaucoup moins forte. Les petits sont blancs; peu à peu ils se rembrunissent et prennent leur couleur naturelle: leur ressemblance dès-lors avec les individus adultes est complète; ils n'en diffèrent que par l'absence des ailes. Autour du point central de l'habitation d'une courtillière, la terre est ordinairement plus tassée, plus consistante que sur les points plus éloignés; de telle sorte que la présence d'un nid de courtillière se reconnaît assez facilement à une sorte de pelote de terre qui se détache avec une certaine netteté du sol environnant. Nous avons représenté dans nos figures l'un de ces nids; la figure 3 fait voir le nid entier avec le trou de sortie, et la figure 4 montre le même nid coupé par le milieu pour mettre l'intérieur à découvert. Les galeries et la cavité centrale ne sont pas très-profondes; elles ne dépassent guère l'extrémité des racines des plantes potagères de petites dimensions. Cependant un de nos correspondants les a observées jusqu'à 59 centimètres de profondeur (1). Les galeries sont généralement moins profondes que la cavité du centre; elles sont même souvent accusées à la surface du sol par de petites élévations de terre longitudinales, et qui suivent leur direction. La courtillière se creuse elle-même ces différents espaces souterrains; à cet effet, elle se sert de ses pattes antérieures, merveilleusement conformées pour cet usage: à peu près comme la taupe, elle fend la terre devant elle à l'aide de ses vigoureuses armatures, la rejette ensuite sur les côtés, ou la soulève en partie en donnant naissance aux petites élévations superficielles de terre meuble dont nous avons précédemment parlé. Dans cette opération, la courtillière ne se laisse pas arrêter par les obstacles; elle ne se détourne pas lorsqu'ils sont surmontables, c'est-à-dire lorsque ce sont simplement des racines de jeunes plantes herbacées; elle tranche alors dans le vif, se fraye un trou au travers, coupe la racine en partie lorsque celle-ci présente un diamètre qui dépasse celui de la galerie, ou l'abat en totalité lorsque son épaisseur est minime: c'est ainsi que sont produits les dégâts dont quelquefois le cultivateur a tant à se plaindre.

« Il est en effet, dit M. Barthe, peu d'insectes aussi nuisibles à l'agriculture que la taupe-grillon. Dans les terrains argileux, et, de préférence, dans les champs qui avoisinent les bois, elle fait des ravages vraiment incroyables. Le blé, l'avoine et l'orge ont à peine poussé au-dessus du sol leurs premiers tuyaux de verdure, que déjà la taupe-grillon commence sa récolte. Elle dévore les racines et la partie la plus tendre de la plante, puis laisse la tige, privée de vie, languir et se dessécher. Le cultivateur voit chaque jour la végétation de ses champs s'éclaircir, et, pendant qu'il gémit sur la perte de sa récolte, le perfide insecte qui lui enlève le fruit de ses sueurs semble le railler en chantant au fond de sa petite caverne. Le maïs est, pour les courtillières, un mets de prédilection. En vain le laboureur se fatigue à fumer, retourner et ensemercer sa terre: si elles viennent camper chez lui, elles lui dévoreront, selon leur bon plaisir, le quart, la moitié ou les deux tiers de ses semences; encore se regarderont-elles comme très-généreuses en abandonnant le

reste. Y eut-il jamais d'invasion de barbares plus exigeants?

« Certes, le laboureur qui a un sentiment profond de ses droits défend sa propriété avec une noble énergie. Il livre aux taupes-grillons des combats vigoureux. Mais que peut sa valeur contre un ennemi retranché au fond d'un souterrain comme dans une citadelle imprenable? »

À propos de l'action désastreuse qu'exerce la courtillière sur les racines des jeunes plantes, on a discuté longtemps sur la question de savoir quel était le véritable régime de cet insecte. Se nourrit-il de la substance des racines qu'il détruit, ou bien vit-il de vers et d'insectes? Plusieurs courtillières renfermées dans la même boîte ne manquent jamais de s'entre-dévorer. D'un autre côté, les plantes tendres, la laitue en particulier, que l'animal paraît affectionner spécialement, sont assez souvent rongées au delà du diamètre du canal souterrain dans lequel elles se sont trouvées exposées à l'action de l'insecte. Peut-être son régime est-il mixte. Mais, quoi qu'il en soit de cette particularité, les résultats produits n'en sont pas moins les mêmes, souvent impossibles à réparer, très-difficiles à prévenir.

Plusieurs moyens ont été successivement employés ou préconisés pour détruire les courtillières: l'un de ceux qui paraissent donner les plus heureux résultats est sans contredit celui que mentionne aujourd'hui M. Barthe.

« On a beaucoup écrit sur l'agriculture, dit-il; de doctes esprits ont traité toutes les questions agricoles, et pourtant je n'ai pu trouver dans aucun de leurs livres un remède efficace contre les taupes-grillons. Je me trompe: dans une dissertation pleine d'intérêt sur les insectes nuisibles, la *Maison rustique* indique un remède qui consiste à en écraser le plus possible! Ce moyen est sûr, je n'en disconviens point; mais le plus difficile n'est pas d'écraser les taupes-grillons quand on les rencontre sous ses pieds, c'est de les déterminer à quitter leur habitation pour venir se livrer à vos coups.

« Pourtant, le moyen conseillé par la *Maison rustique* est quelquefois employé dans les jardins. Les taupes-grillons sommeillent le jour, et ne se livrent à tous leurs ébats que pendant la nuit. Lorsque le temps est sec, à l'heure où les taupes-grillons font retentir les airs de leurs mille voix cadencées, le jardinier vigilant saisit une lumière d'une main et une bêche de l'autre, et s'en va livrer bataille à ces redoutables ennemis de son potager; mais que de mal il se donne pour un mince résultat! Que sont cinq ou six courtillières écrasées dans une soirée favorable, quand on songe qu'une seule femelle pond des milliers d'œufs dans son terrier! Ces œufs, jaunes et luisants comme des grains de millet, éclosent dans un mois, et à peine les petits sont-ils sortis de leur enveloppe que déjà ils se servent de leur armure dentelée pour se livrer à tous les excès d'une vie de dévastation.

« Ce serait donc rendre un immense service aux cultivateurs que de leur enseigner un moyen d'exterminer ces pernicieux insectes. Eh bien, j'en connais un. Cette utile découverte (nous avons vu qu'il n'y avait pas réellement découverte), j'ai hâte de le dire, ne m'appartient pas. Voici comment elle est venue à ma connaissance. »

Ici l'auteur raconte comment il l'a vu mettre en pratique par un de ses voisins labourant son enclos pour y semer du maïs. Voici en quoi elle consiste: « Lorsqu'on laboure, la charrue, en creusant chaque sillon, soulève et rejette par côté une tranche de terre plus ou moins compacte. Elle découvre ainsi les trous des taupes-grillons, qu'on reconnaît à leur aspect: ce sont, comme nous avons dit, de petites ouvertures rondes, parfaitement unies à l'intérieur, et d'environ un centimètre de diamètre. Dès qu'on aperçoit un de ces trous, on répand dans l'intérieur quatre ou cinq gouttes d'huile, avec un tuyau de plume d'oie ouvert par un bout et fermé par l'autre. Cela fait, on verse de l'eau dans le même trou de manière à le remplir jusqu'à l'orifice. Une seconde après, on voit l'eau s'agiter et la taupe-grillon sortir tout

(1) M. Marcel Barthe a publié, dans un recueil de département, un article intéressant sur la courtillière commune, et en particulier sur un moyen ingénieux de détruire cet insecte, si redoutable chaque année au cultivateur par les dégâts qu'il produit dans les jeunes récoltes. Le procédé a été mentionné déjà dans plus d'un ouvrage agricole; il est employé depuis longtemps en certaines localités. Nous croyons toutefois utile de le rappeler; quelques-uns de nos lecteurs peuvent avoir l'occasion d'en faire usage.



égagée de son terrier, devenir noire, se renverser sur le dos, agiter ses pattes avec des convulsions, et mourir. »

L'auteur ajoute : « J'ai fait appliquer ce procédé dans ceux de mes champs qui n'étaient pas encore labourés, et il m'a parfaitement réussi. Mes expériences ont été moins promptes et moins concluantes avec de l'huile à brûler qu'avec de l'huile à manger. Du reste, la dépense est minime : un litre d'huile suffit pour purger de taupes-grillons un hectare de terre qui en est infesté. Pour ne pas perdre de temps, il est bon de placer aux deux extrémités du champ qu'on labouré deux baquets, où la personne chargée de verser l'eau puisse facilement puiser. J'ai remarqué aussi qu'il importait au succès de l'opération de ne pas trop remplir les trous. Si l'eau déborde, elle entraîne l'huile, et les courtilières en sont quittes pour un bain forcé qui ne leur laisse qu'une incommodité passagère. L'huile a donc une vertu toute spéciale pour tuer ces insectes, et l'eau n'est destinée qu'à la faire pénétrer jusqu'à eux (1).

» Le procédé que je viens de décrire est d'une application très-facile dans les terrains argileux ; mais il n'en est pas de même dans les terrains sableux ou légers. Dans ceux-ci, en effet, le soc de la charrue, au lieu d'enlever la terre par tranches compactes, la brise et remplit souvent de poussière les trous des taupes-grillons. L'opération devient alors impossible. Heureusement les terrains sableux, et surtout les terrains calcaires, ont peu à souffrir des atteintes des courtilières. »

On lit, dans diverses relations de voyages, que la chair d'un sauvage de la Nouvelle-Zélande frappé d'un coup de hache reprend et guérit au bout d'un jour ou deux, tandis que le même coup eût infailliblement causé la mort d'un homme blanc. On en conclut qu'il y a dans le sauvage une force et une vitalité originelles qu'ont épuisées en nous les habitudes plus molles et l'hygiène sensuelle de la civilisation. Mais le fait n'a peut-être pas été suffisamment étudié et prouvé. On se rappelle, au contraire, les expériences faites sur divers points du globe à l'aide d'instruments de dynamique, et qui paraissent avoir établi que la force musculaire des matelots européens est incomparablement supérieure à celle des hommes vivant dans l'état sauvage ; et l'on a expliqué précisément cette infériorité par l'hygiène détestable des sauvages, les longs jeûnes qui les exténuent, ou les excès passagers d'alimentation qui ne leur sont pas moins funestes.

#### HENRI ZSCHOKKE (2).

Henri Zschokke est né en 1770, dans la ville de Magdebourg. Son père était un fabricant de drap qui jouissait de quelque aisance. Sa mère mourut sept semaines après lui avoir donné le jour. Dès l'âge de six ans, le petit Henri fut très-régulièrement envoyé à l'école ; mais nul ne s'inquiétait s'il y apprenait quelque chose ; son père exigeait seulement qu'il l'accompagnât chaque dimanche à l'église. L'école et

(1) Cette explication nous paraît incomplète, sinon fautive. Voici les détails ou rectifications que nous croyions devoir y ajouter. L'huile n'aurait pas ici une vertu particulière, physiologique en quelque sorte ; elle n'agirait pas sur la courtilière à la façon de certaines essences ou de certaines plantes odoriférantes, par exemple du camphre, de l'*Ossa foetida*, etc., dont l'influence est mortelle sur des animaux de différentes espèces ; mais son action serait en quelque sorte mécanique : en effet, la courtilière, pour s'échapper du milieu inopportun, court en surnageant vers l'huile, l'huile superficielle boucherait ses stigmates, ouvertures extérieures de ses organes respiratoires, et adhérant à ceux-ci beaucoup plus que l'eau elle-même, l'insecte périrait ainsi asphyxié au bout de peu d'instants.

(2) Extrait de la *Bibliothèque universelle de Genève*.

l'église, faute d'une direction intelligente, n'étaient pour l'enfant que des exercices de patience ; il n'y comprenait pas grand-chose, et s'abandonnait à toutes les folles fantaisies de l'enfance, grim pant sur les arbres du jardin pour abattre les noix et les pommes, courant après les chats sur les toits, ou bien se mettant à la tête de vingt ou trente petits camarades armés de sabres de bois, et faisant une rude guerre à la tranquillité du voisinage. La mort de son père vint bientôt mettre un terme à ces espiègleries. L'éducation de l'orphelin fut alors confiée à son frère Andréas, l'aîné de la famille, qui exerçait aussi le métier de fabricant de drap. C'était un homme d'un esprit assez cultivé, qui avait le goût de la lecture et du monde. Il fallut que le jeune Henri changeât complètement d'allure ; le tailleur et le perruquier se chargèrent de commencer la métamorphose. Malheureusement, elle n'alla pas plus loin : le petit garçon, privé de sa liberté, demeurait souvent morne et silencieux devant un livre qu'il ne lisait pas, tandis que son imagination vagabonde errait le long des rues, sur la place du marché ou dans les faubourgs. Son frère Andréas, qui jouait assez bien de la flûte, voyant qu'il l'écoutait avec plaisir et semblait même plongé dans une espèce d'extase par l'influence de la musique, voulut essayer de ce moyen pour agir sur lui. Henri Zschokke eut un maître de piano ; mais dès qu'il s'agit de leçons régulières, le charme se dissipa, et il fut impossible de lui faire comprendre la valeur des notes, la mesure et les pauses : on dut bientôt y renoncer tout à fait. L'école n'allait pas mieux : les jours et les mois se passaient sans que l'enfant fit le moindre progrès. On s'aperçut qu'il ne savait rien, et le frère Andréas, fort irrité, lui retira sa protection. Alors l'aînée de ses sœurs résolut de s'en charger, et l'envoya dans la classe la plus inférieure de l'école réformée, afin qu'il pût du moins en apprendre assez pour devenir, soit marchand, soit ouvrier.

Ce changement ne fut pas désagréable au jeune Henri, parce qu'on lui laissait plus de liberté et que le maître d'école lui plaisait davantage. C'était un homme qui savait conduire les enfants et s'en faire aimer. Remarquant qu'il avait une prédilection particulière pour un élève qui lui adressait parfois des phrases latines, Henri voulut obtenir la même faveur. Son intelligence fit dans ce but des efforts qui furent couronnés de succès ; il réussit à gagner l'affection du maître, qui travailla dès-lors avec zèle à son développement intellectuel et moral. Une fois lancé, Zschokke ne tarda pas à sentir combien était insuffisant l'enseignement primaire qu'il recevait à l'école. A force d'instances, il obtint d'être mis en pension chez un professeur du gymnase. Là son esprit avide de culture trouva la nourriture la plus abondante. Une bibliothèque assez riche en livres de toutes sortes lui fut ouverte, et le professeur l'employait souvent à faire des traductions. Mais cela ne lui suffit pas longtemps ; l'ambition d'aller à l'université s'empara de Zschokke ; il résolut de quitter sa pension pour se rendre à la résidence ducale de Schwerin, chez un de ses anciens condisciples nommé Wachsmann, qui était comédien du théâtre de la cour. Ce projet téméraire, et que peut à peine excuser l'espèce d'abandon où se trouvait le jeune étourdi, fut aussitôt exécuté que conçu. Le 22 janvier 1788, par une froide matinée d'hiver, notre aventurier, muni d'un léger bagage et d'une bourse assez mal garnie, sortit seul et sans guide, et, après deux jours de marche, arriva chez Wachsmann. Celui-ci le reçut avec une franche cordialité ; mais lorsque Zschokke lui raconta son escapade et lui témoigna le désir d'être employé comme écrivain au théâtre, en attendant de pouvoir entrer à l'université, le comédien, surpris, embarrassé, effrayé même, s'efforça de lui faire comprendre qu'il avait fait une sottise, et que le meilleur moyen de la réparer était de retourner le plus tôt possible à Magdebourg. Zschokke, indigné de cette remontrance fort inattendue, éclata en reproches violents qui, par leur exagération comique, excitèrent le rire d'un étranger dont il n'avait pas d'abord

remarqué la présence dans la chambre de Wachsmann, puis il sortit en disant pour toujours adieu au comédien de la cour. Tandis qu'il marchait le long de la rue, ne sachant trop où aller, quelqu'un lui frappa doucement sur l'épaule. C'était l'étranger qui, après quelques questions amicales, l'emmena faire un tour dans le jardin du château. Cet homme, qui s'appelait Fahrenheit, et qui remplissait un emploi à la chancellerie, avait été touché de la position du jeune vagabond. Il lui demanda de nouveaux détails sur ses antécédents, lui témoigna l'intérêt le plus vif et le conduisit dans sa famille, puis quelques jours après chez l'imprimeur de la cour, Barendsprung, qui cherchait un instituteur pour ses fils. L'arrangement fut bientôt fait; Zschokke se voyait au comble de ses vœux : il avait une existence assurée et pouvait attendre que les circonstances lui permissent d'aller à l'université, car son tuteur lui avait donné à entendre qu'il fallait encore prendre patience pendant deux ans avant qu'on lui accordât d'exécuter ce projet.

À côté des leçons de ses élèves, il remplissait les fonctions de correcteur, d'imprimerie, et s'occupait à écrire, éprouvant le besoin de déposer sur le papier les pensées qui fermentaient dans sa tête.

Cependant le jeune enthousiaste se lassa bientôt de cette vie calme et laborieuse; et certain entraînement pour le bruit et la gloire dramatique, qui a perdu tant de jeunes gens, lui



Henri Zschokke, mort le 27 juin 1848.

fit accepter l'offre dangereuse de s'engager comme poète et secrétaire d'une troupe de comédiens. Son emploi consistait à faire des prologues et des épilogues, à tailler et rogner les pièces de théâtre selon les exigences du personnel de la troupe, et à rajourner de vieux drames; enfin à correspondre avec les magistrats des petites villes où il s'agissait d'obtenir la permission de jouer. Cette besogne ne lui déplaisait pas; mais les querelles et les intrigues de ces artistes de bas étage ne tardèrent pas à lui inspirer du dégoût, en sorte que, l'été suivant, il profita sagement de leur dispersion pour se retirer de la carrière théâtrale, et vécut modestement du fruit de ses économies jusqu'au retour du printemps. Ce fut sa dernière folie : il écrivit à son tuteur qui lui envoya l'argent nécessaire pour se rendre à l'université de Francfort-sur-l'Oder.

Obligé de choisir la faculté dans laquelle il devait se faire inscrire comme étudiant, Zschokke, après beaucoup d'hésitation, se décida pour la théologie, par le seul motif que

cela remplirait de joie sa famille, à laquelle, depuis deux ans, il n'avait point écrit. Mais il ne se sentait pas de prédilection particulière pour cette branche d'étude. Aucune tendance spéciale ne s'était encore déclarée en lui. Toutes les sciences excitaient au même degré son ardeur d'apprendre, et il se mit à suivre divers cours avec un zèle infatigable, car il éprouvait le besoin de réparer les deux années qu'il avait perdues. Vivant solitaire, évitant tout ce qui pouvait le distraire de son travail, il ne recherchait point la société de ses condisciples auxquels il demeurait complètement inconnu, lorsque l'un de ses professeurs le choisit pour prononcer l'oraison funèbre d'un étudiant. Le discours de Zschokke produisit un certain effet, attira sur lui l'attention, et dès cette époque, sans renoncer à ses habitudes studieuses et retirées, il devint l'orateur et le poète de l'université. S'étant lié avec quelques jeunes gens qui partageaient ses goûts littéraires, il trouva dans leur émulation un stimulant précieux, et ne tarda pas à débiter par la publication d'un drame intitulé *Abellino*, dont il avait puisé le sujet dans une vieille anecdote vénitienne. C'était une œuvre de jeune homme, pleine d'in vraisemblance d'un bout à l'autre, de sentiments forcés et de pathétique déclamatoire. Mais précisément, à cause de cela, elle devait plaire à la masse du public peu difficile en fait d'art dramatique, pourvu qu'on éveille sa curiosité, qu'on sache faire vibrer les cordes sympathiques de son cœur, et qu'après l'avoir quelque temps tenu dans l'anxiété, on le renvoie chez lui satisfait d'un dénouement heureux. Aussi *Abellino* obtint-il un vrai succès sur quelques théâtres de l'Allemagne, et il s'y est maintenu fort longtemps. D'ailleurs, quoique médiocre, cette pièce annonçait une facilité très-remarquable, de la verve et du style. Elle fit une certaine renommée à Zschokke, et expliqua, sans la justifier, l'erreur qui l'avait exposé quelques années auparavant dans une association pleine de périls pour la moralité. Cependant l'époque approchait où le jeune étudiant devait prendre ses grades, et il ne songeait point à choisir une profession. Après avoir été reçu docteur en philosophie et *Magister bonarum artium*, il accepta la proposition que lui firent ses parents de venir passer six mois de repos et de vacances à Magdebourg. Ce fut pour lui un grand plaisir de retrouver sa famille, de revoir sa ville natale, et d'en explorer tous les environs. Les six mois s'écoulèrent trop vite à son gré, et ayant reçu de son tuteur la part qui lui revenait de l'héritage paternel, il reprit le chemin de Francfort pour y professer en qualité de *Privat docent*. Ses cours étaient suivis par un auditoire nombreux. Pendant deux années il enseigna successivement l'histoire, le droit naturel, l'exégèse du Nouveau Testament, l'esthétique et la philosophie morale. Le succès de ses leçons lui donnait un titre à être nommé professeur extraordinaire; mais le ministre d'État de Vollner, étant venu à Francfort, Zschokke crut faire acte d'indépendance en refusant de lui être présenté selon l'usage universitaire, et ce caprice de jeune homme lui valut d'être ajourné à deux ans. Alors il résolut de voyager, et mettant son projet à exécution avec sa promptitude habituelle, il partit en mai 1795 pour visiter Berlin et Leipsick. Ensuite il se rendit en Suisse, où le spectacle d'un peuple heureux et libre, au sein des plus magnifiques scènes de la nature, excita en lui un vif enthousiasme. Dès le premier jour, toutes ses sympathies furent acquises à ce pays qui devait, plus tard, devenir sa seconde patrie. Il y fit de nombreuses connaissances, et séjourna un hiver à Berne et à Zurich.

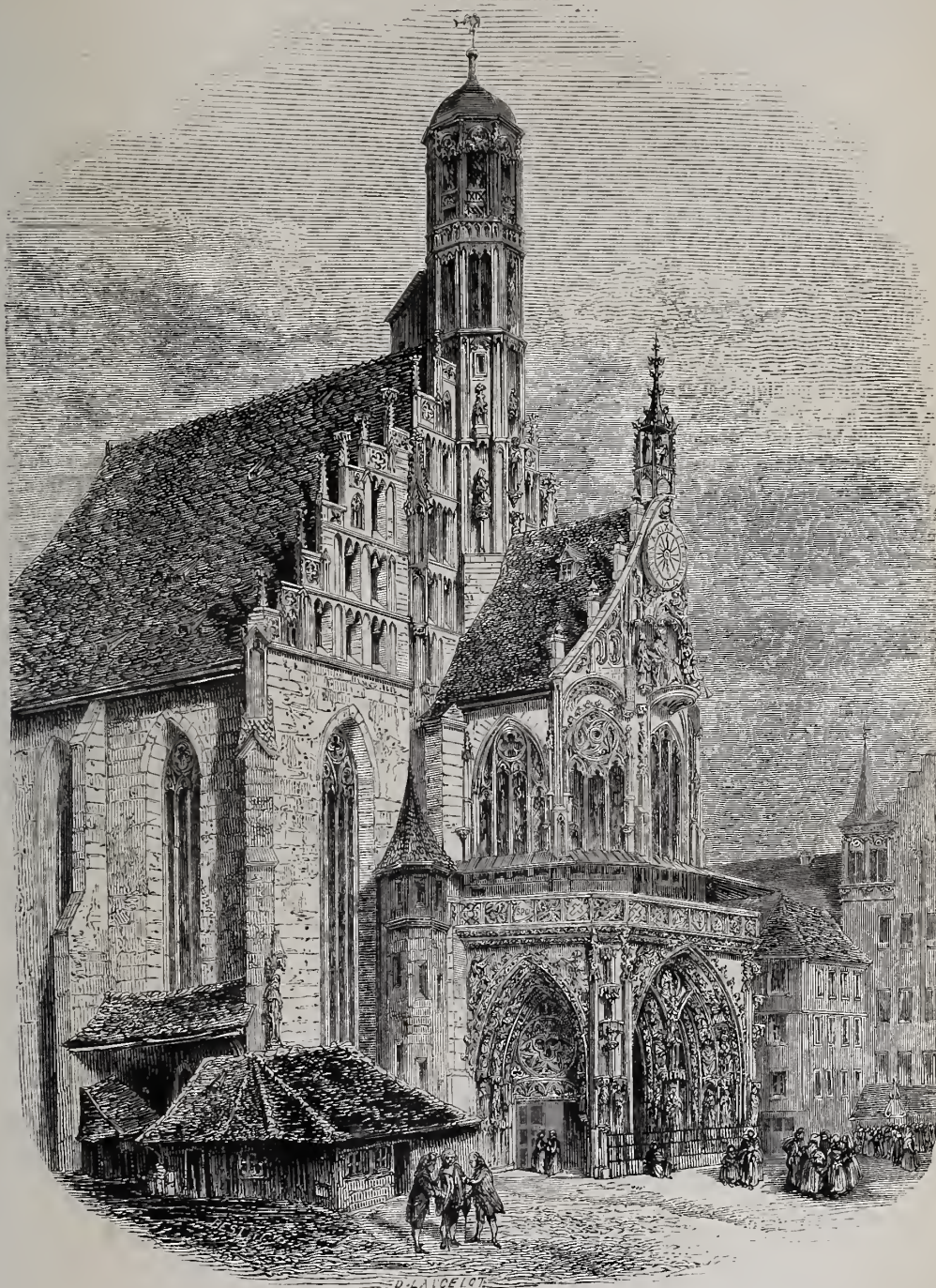
*La suite à une autre livraison.*

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

## NUREMBERG.

Voy. la Table des dix premières années.



Notre-Dame de Nuremberg. — Dessin de Lancelot.

Nuremberg est, au point de vue de l'art, une ville merveilleuse où le quinzième siècle apparaît encore tout entier, moins les hommes. Le nombre de ses églises rappelle sa grandeur passée. Toutes ne sont pas semblablement remarquables; les plus renommées à juste titre sont Saint-Laurent et Saint-Sébal. Une troisième mérite aussi d'être citée : dédiée à Notre-Dame, elle s'élève sur la place du Marché, et date du quatorzième siècle. Les dessins en furent composés et la construction dirigée, sous le règne de l'empereur Charles IV, par les frères Schouhafer, deux illus-

tres artistes de Nuremberg. Elle a la forme carrée des premières églises que les Grecs construisirent sur le modèle des temples païens. A la fin du quinzième siècle seulement, on y a adapté l'ogive. C'est aussi vers cette époque qu'elle fut décorée de la délicieuse petite tour qui se dresse au-dessus de son portail et lui sert de frontispice. Adam Kraft, l'auteur de cette tour, a orné de sculptures tout le reste du monument, tant au dedans qu'au dehors, et il y a surtout taillé et ciselé çà et là plusieurs hauts-reliefs du meilleur goût.

Dans son ensemble, l'église Notre-Dame de Nuremberg,

édifice moitié grec, moitié gothique, est une des belles singularités d'une ville où les œuvres originales abondent.

### PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

Voy. 1846, p. 122, 162.

#### L'ORPHÉE DE CARREFOUR.

Je suivais tout pensif la rue Clovis; j'avais longé les murs délabrés de l'ancienne bibliothèque Sainte-Geneviève, avec ses fenêtres grillées comme si, de peur de délit, on eût renfermé la science en cette noire prison. Je venais d'examiner les nouvelles constructions destinées à la bibliothèque future, et j'approchais de l'église voisine, Saint-Étienne du Mont. Toujours mes regards sont attirés, toujours ils sont retenus par ce pittoresque édifice; son aspect remue en moi idées et souvenirs. Tant de siècles ont laissé leurs vestiges entre ses antiques fondements, ses colonnes bandées, ses toits pointus! Les ombres de Clovis et de Geneviève hantent toujours ses cloîtres gothiques et les étroites chapelles que domine son jeune et élégant jubé. En regardant les arc-boutants, semblables aux côtes d'une immense baleine, qui au dehors soutiennent les voûtes, je songeais aux pignons anguleux, aux pointes ciselées, qui jadis perçaient la nue au-dessus de nos villes. Aujourd'hui ces formes acérées de la pique et du glaive s'effacent; les fantastiques dentelures qui déchiraient jadis le brouillard pour conduire nos regards vers le ciel s'aplatissent; de longues parallèles, horizontales et régulières, remplacent la ligne verticale, capricieuse et grêle: bref, l'architecture moderne s'empare de la terre et du réel, au lieu de s'élançer, comme naguère, vers le firmament et l'infini.

J'étais en train, à ce propos, de bâtir une petite théorie sur l'harmonie qui existe entre les arts, la littérature, les croyances et les mœurs de chaque période: soudain voilà mes souvenirs qui pâlissent, mes raisonnements s'embrouillent; les images que j'évoquais, indécises, tremblent et s'effacent, comme, dans la brume épaisse d'une soirée d'automne, se noient et disparaissent non-seulement les arêtes douces et régulières de l'architecture grecque, mais jusqu'aux pointes les plus hardies des plus gothiques édifices. Incapable maintenant de comparer et de réfléchir, j'écoute.

Les sons qui mettaient mes arguments en déroute partaient de la rue des Fossés-Saint-Victor, et mon pas, sans que ma volonté s'en mêlât, en venait presque à marquer légèrement un rythme de danse. Les notes de la gaie mélodie, nasillardes bien que justes, avaient de l'entrain, du mordant, et je me hâtais, poussé par l'ardente mesure. Ce n'était pas l'orgue banal, orchestre du pauvre, qu'enrichissent aujourd'hui des sons variés et assoupis d'instruments à vent; l'aigre note, attaquée par un doigt humain, avait plus d'énergie et tout une autre individualité. Je tournai le coin de la rue, et j'aperçus le musicien.

Adossé au grand mur enfumé et verdâtre du bâtiment vermoulu des Anglaises, en partie caché par la vielle qu'une courroie suspendait à son cou, de sa main gauche il tournait à manivelle, et, à la trépidation d'un de ses pieds, au balancement saccadé de ses épaules, je pus deviner le sautillerment de ses doigts agiles sur l'étroit clavier. Deux petites filles, naïf auditoire, en extase devant le joueur de vielle, l'écoutaient bouche béante. La moins jeune, à peine âgée de huit ans, commissionnaire et pourvoyeur de sa pauvre famille (je le jugeai à la cruche posée à terre à côté d'elle), demeurait immobile. Éperdue de bonheur, l'âme emportée sur les sons fugitifs, elle ne vivait que par l'oreille, et sa main entr'ouverte, suspendue dans l'attente, ne touchait plus au vase qu'elle venait de remplir à la fontaine voisine. L'autre fillette n'avait pas sept ans, et portait je ne sais quelles provisions dans un panier dont elle ne sentait plus

la lourdeur, quoique ses deux petites mains s'y fussent cramponnées. Heureuse enfant! enchantée, haletante, elle perdait dans le vague de l'air le profond regard de son œil noyé de bleu. Je ne cessai de considérer ces deux angéliques créatures et le sorcier habile à ravir leurs âmes, que lorsque celui-ci, d'un tour d'épaulement qui me le montra bossu, eut retourné son talisman sur son dos. Je payai le concert, j'en avais pris ma bonne part; et avant de m'éloigner, jetant un coup d'œil en arrière, je vis les deux petites filles secouer à regret le charme et reprendre leur charge redevenue pesante.

Après avoir donné quelques moments à l'affaire qui m'amenait dans ce quartier, je me dirigeai du côté du Jardin des plantes, tout en fredonnant l'air que je venais d'entendre. Je comptais descendre droit au bas de la montagne; mais, attiré de nouveau par le son de la vielle, j'enfilai, à droite, une ruelle à mi-côte qui ne m'écartait point de ma route. Vers le milieu de cette laide rue, bordée de maisons en ruines, je retrouvai mon Orphée: il s'était accoté à une ancienne borne de granit, et s'accompagnait je ne sais quel air de pont-neuf dont je distinguai le refrain modulé avec une expression simple et touchante:

Berce, berce, bonne grand'mère!

Je m'arrêtai. Indépendamment des plaisirs de l'oreille, il y avait là, pour un flâneur, ceux de l'observation. Sur le pas de la porte près de laquelle le musicien ambulancier s'était posté, une femme assise dodinaît un poupon; des sourires illuminaient chaque ride de la vieille berceuse; et, à l'un des éclats bruyants du bambin, je vis tout à coup s'ouvrir la croisée du rez-de-chaussée. Une blanchisseuse tenant son fer chiffonna, en se couchant dessus pour mieux voir, le linge qu'elle était en train de repasser. Certes c'était son fils qu'elle regardait ainsi; ses yeux humides de joie le disaient clairement. Cette femme n'était ni jolie, ni très-jeune; la fatigue, les veilles avaient flétri ses traits, jauni son teint; mais quelle beauté m'aurait remué le cœur comme le fit ce visage de mère! L'attendrissement me gagna rien qu'à la contempler. Ses mains tremblaient d'amour; les transports du petit enfant se reflétaient plus vifs dans son expression ravie. Ah! Dieu envoie au pauvre d'ineffables compensations; il a environné le monde d'un océan de chaleur et de lumière, d'un océan d'amour et de joie, et la plus forte part en revient à celui, n'importe sa taille et sa mise, à celui qui ouvre le plus ses yeux, qui ouvre le plus son cœur.

Il semblait que le joueur de vielle eût pénétré ma pensée; car, changeant encore d'air, après avoir chanté fort gaie-

Chers enfants, dansez, dansez!  
Votre âge  
Échappe à l'orage!

il imprima à sa manivelle un mouvement plus rapide, et le timbre mordant de sa voix éclata dans une autre ronde de Béranger:

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux!

Oui, le bonheur est facile  
Au sein de la pauvreté.  
J'en atteste l'Évangile,  
J'en atteste ma gaité!

A mesure que la foule s'épaississait autour du musicien, j'étais pris de je ne sais quel malaise; mon habit semblait faire tache dans ce concours de vestes et de blouses. On m'examinait; je me crus de trop, et, filant doucement, je tournai le coin de la rue et marchai du côté de l'Entrepôt, l'oreille remplie du gai refrain et le cœur quelque peu serré de tristesse.

Je me sentais repoussé du joyeux groupe, moi et ma sympathie, parce que j'étais vêtu d'un drap plus fin, parce que

la coupe de mes habits était différente. — En vérité, pensais-je, ce n'est guère la peine, et ces bonnes gens se font bien illusion s'ils me portent envie.

Vis-à-vis la rue des Boulangers (c'est le nom du tortueux passage que je venais de descendre), à l'angle des rues Saint-Victor et de Jussieu, se trouve une petite place plantée en quinconce. Persuadé que le joueur de vielle passerait par là, j'allai m'asseoir sur un des bancs qui garnissent cette promenade. En attendant, j'examinai à loisir une maison voisine. Déchiquetée plutôt que sculptée en nombreux ornements de plâtre, style de la renaissance, presque neuve, elle avait l'air de la décrépitude même. — Quel est donc notre caractère, me demandai-je, à nous qui empruntons à toutes les époques des lambeaux d'architecture, non pour interroger l'esprit de nos ancêtres et enrichir notre individualité des traditions du passé, non pour fondre en un précieux métal les laves de tant de siècles et en tirer quelque immortel ouvrage; mais pour fabriquer avec de vieux fragments de nouveaux édifices, ainsi que, de défroques usées par tous les autres hommes, le revendeur se bâcle un habit neuf.

La vue de mon musicien ambulancier, qui apparaissait au tournant de la noire ruelle, donna un autre tour à mes réflexions. Portant gaîment sur son dos double charge, il venait droit à moi. Son malicieux sourire, l'expression quelque peu diabolique d'un œil gris plus observateur que narquois, redoublaient mon désir de lier connaissance. En dépit de cette existence vagabonde, l'homme prenait graduellement à mes yeux les proportions d'un philosophe.

Son pas se ralentit comme il atteignait le cabaret du coin, où plusieurs ouvriers mangeaient et buvaient, moitié dehors moitié dedans. Ils interpellèrent le *mayeux*, le polichinelle; lui demandèrent qui l'avait si mal arrimé, tout d'un côté et rien de l'autre. — C'est pas juste, allons! criaient-ils; la vielle à gauche, donc, puisque le paquet est à droite!... Avec ça que ça donne toujours à gauche, les vieilles!

A mesure que les quolibets étaient renvoyés de bouche en bouche, ils devenaient plus grossiers. Le petit bossu donna son tour d'épaule pour ramener l'instrument devant lui, et les hourras, les braves ironiques, partirent de tous côtés. Impassible et goguenard, le musicien parcourut de l'œil son auditoire moqueur, préluda à l'aide de quelques notes aigres et saccadées, et chanta :

Chacun me dit à la ronde  
Que je suis mal loti  
Et mal bâti.  
Faut-il pas de tout en c' monde,  
Où c' qu'il y a tant d' malappris  
Et d' pauv' s' d'esprit.

Puis, se lançant dans l'air des Bossus, il le parodia ainsi :

A votre gré si ma mère m'eût fait,  
Sans contredit j'aurais été parfait;  
Si par la vôtre, en retour, mes avis  
Docilement s'étaient trouvés suivis,  
Quels petits saints eussent été ses fils!

Curieux de voir si mon Ésope n'attraperait pas quelque horizon, je me rapprochai, disposé, au besoin, à lui prêter main-forte. Mais le petit homme, loin de trahir la moindre inquiétude, conserva son expression railleuse et gaie. Un porte-faix, qui de ses larges épaules bloquait l'entrée du bouchon, et brandissait au bout d'une longue fourchette une côtelette de porc, appuya de son gros rire la bonne humeur du petit bossu. La chance tourna dès lors en sa faveur : chacun jura que c'était « un bon luron. » Un des plus bruyants affirma que « le serin n'avait que faire de serinette pour roucouler, et qu'il y aurait plaisir à le fourrer en cage... Et pourquoi ne rincerait-on pas d'une goutte de rogomme son gosier de rossignol? »

Il n'eût tenu qu'au chanteur de se régaler « d'un canon » aux frais des mauvais plaisants; mais, loin d'entrer au caba-

ret, il recula, frappa sur sa vielle deux ou trois arpèges, et chanta quelques couplets du *Voyage au pays de Cocagne*.

Le contraste de ce corps grêle et contrefait avec une voix pleine, fraîche, sonore et gaie, ajoutait à la vivacité de l'air, à la verve des paroles. Le musicien modifiait à son gré mes dispositions, il m'entraînait après lui; j'avais peine à ne pas faire le second dessus, et je répétais gaîment tout bas :

Bonheur étrange!  
Pour moi tout change :  
Je bois et mange  
Sans un sou comptant.

Avec le chanteur, je célébrais le « Louvre en tourte arrondi, » les « gardes cuirassés de bardes; » et lorsque, de cette folâtre et rapide poésie, il passa à des vers terre à terre comme ceux-ci :

Si je n'avons pas  
De mets délicats,  
J'avons drès l' matin  
Soif et faim.

encore l'écoutai-je avec plaisir. Enfin je le suivis pas à pas comme, ralentissant le mouvement de ses doigts et cessant de tourner sa manivelle, il gagnait le banc que je venais de quitter.

Je voulais, mais ne savais comment, entamer la conversation. Si, en tout état de choses, les gens de mon caractère hésitent à s'adresser à un nouveau visage, cette fois l'embarras était triple. En vain je me creusais la tête pour trouver un lien entre ce vagabond et moi, en vain je m'efforçais de découvrir quelque terrain neutre où se rencontrer sur le pied d'égalité qui encourage l'échange des idées. Que ne m'adressait-il le premier la parole! Mais, loin d'en paraître tenté, à peine m'étais-je établi à côté de lui qu'il se recula jusqu'au bout du banc, laissant entre nous le vide.

Je m'étais dit que j'en viendrais à mes fins. Je me levai, je me rassis, et, n'osant l'appeler ni *mon ami*, ni *monsieur*, après m'être deux ou trois fois éclairci le gosier comme si je voulais chanter à mon tour, j'accouchai platement de cette phrase :

— Vous paraissez fatigué?

Il me regarda.

— C'est l'heure de dîner, notre bourgeois, répliqua-t-il brièvement.

Et il fredonna ce refrain d'une chanson à boire :

Si nous voulons bien vivre,  
Mangeons!  
Si nous voulons bien vivre,  
Buvons!

Je me recueillis pour trouver quelque chose de mieux que mon commencement; mais lorsque, ouvrant la bouche, je regardai de nouveau mon récalcitrant interlocuteur, il venait de tirer d'une cassette pratiquée sous sa vielle du fromage, un quignon de pain, et, me tournant le dos, il cassait sa croûte sur l'instrument qui lui servait de gagne-pain, de garde-manger et de table. Lui souhaiter bon appétit n'eût amené probablement qu'un : « Je vous remercie. » Je le laissai donc apaiser sa faim, et j'allai faire une visite que je négligeais, et que j'aurais volontiers oubliée tout à fait pour causer à mon aise avec l'Orphée de carrefour.

*La suite à une autre livraison.*

PÉGASE SOUS LE JOUG,

POÉSIE DE SCHILLER (1), ILLUSTRÉE PAR RETZSCH.

Voy., sur Retzsch, 1851, p. 388.

Un jour un pauvre poète dans le besoin amena, pour le vendre, le coursier des Muses à la foire aux chevaux, peut-

(1) Traduite par X. Marmier.



Pégase sous le joug. — Dessins



de Gagniet, d'après Retz.ch

être à Heymark, où l'on trafique de beaucoup d'autres denrées.

L'hippogriffe hennissait et se cabrait fier et superbe. Chacun le regardait avec surprise, et s'écriait : Quelle belle bête ! quel royal coursier ! C'est dommage que ces vilaines ailes déparent sa taille élégante : ce serait un superbe cheval de poste. Une telle race, dites-vous, est rare ; mais qui songe à se faire charrier dans les airs ? Et personne ne veut exposer son argent. Un fermier enfin prend courage. « Il est vrai, dit-il, que ses ailes sont parfaitement inutiles, mais on peut les lier et les diminuer, alors ce cheval pourra servir à l'attelage. Je veux me risquer à en donner 20 livres. » Le poète, content du marché, lui dit : « Un homme n'a que sa parole. » Et le fermier s'éloigne avec son emplette.

Le noble cheval est attelé ; mais à peine sent-il ce fardeau inaccoutumé qu'il s'élançe avec une ardeur sauvage, et jette, dans sa noble colère, le chariot au bord de l'abîme. « C'est bien, dit le fermier, je ne confierai plus une charrette à cette bête fougueuse : l'expérience rend sage. Demain je dois conduire des passagers, je le place en tête du convoi ; il m'épargnera deux chevaux, et les années le calmeront. »

*La fin à une autre livraison.*

### JARDINIER !

J'ai souvent pensé que si je ne m'étais trouvé porté ailleurs par ma naissance, j'aurais aimé à être jardinier. De tous les métiers, c'est celui où je me serais, à ce qu'il me semble, le plus aisément gouverné et avec le plus de plaisir. Mon noviciat terminé, uni à quelqu'une de ces bonnes et courageuses filles qu'il n'est pas si difficile de rencontrer dans nos campagnes, je serais allé me fixer aux abords d'une ville : il y en a tant aujourd'hui où l'art du jardinage est à peine connu, que, tout en faisant mon tour de France comme journalier, rien n'aurait été moins embarrassant que de choisir d'avance un lieu convenable joint à une population bienveillante. J'aurais donc ainsi déterminé de mon plein gré le siège de ma vie. Tout en m'y procurant les moyens d'y vivre à l'aise du produit de mes labeurs et d'y élever une famille pour Dieu et la patrie, j'aurais eu la conscience d'y être utile non-seulement à l'existence des autres, mais, dans la mesure de ma sphère, à la cause générale de la civilisation. Je me serais considéré, en face de ces populations arriérées, comme le missionnaire du dieu des jardins. Sans prétendre les éblouir de prime abord par l'explosion inattendue de toutes les richesses de mon art, j'aurais voulu prendre modestement mon point de départ à leur niveau. Elles n'auraient vu chez moi, au commencement, que leurs fruits et leurs plantes potagères, mais d'espèces choisies et se distinguant suffisamment des cultures ordinaires du pays par l'éclat de leur végétation et leur excellence. L'effet d'un coin de terre sagement aménagé, d'un travail patient, d'un jardinage conduit avec amour et récompensé par une récolte de tous les jours, n'aurait pas tardé à impressionner de son côté les esprits, et à donner aux plus industrieux matière à réfléchir. Les imitateurs n'auraient pas été pour moi un sujet de crainte. C'est même à les faire naître, tout autant qu'à m'assurer des consommateurs, que je me serais appliqué ; car c'est précisément sur eux que j'aurais voulu asseoir mon calcul le plus élevé. Une fois le goût des produits perfectionnés de l'horticulture répandu parmi les habitants de la ville et de ses environs, une fois la concurrence stimulée et amenée à sa suite sur les marchés, le branle de mes opérations est donné. Mon nom est désormais dans toutes les bouches : non-seulement mes nouveaux confrères, ceux mêmes dont mes bons procédés n'ont point désarmé à l'avance la jalousie, me reconnaissent pour leur maître, mais quiconque jouit dans les environs d'une petite propriété veut suivre mes conseils et pratiquer mes exemples. Me voilà professeur en même temps

que fournisseur. En effet, de ce jour-là mon état s'est élevé : sans oser renoncer encore tout à fait au bénéfice quotidien du marché, j'ose arborer une enseigne, je prends patente, et je suis pépiniériste-grainetier. C'est chez moi que toute la contrée vient s'approvisionner des plants et des semences que j'ai su lui rendre nécessaires. C'est moi qui tiens maintenant dans mes mains les destinées de l'horticulture. C'est conformément à mes déterminations que, de jour en jour, la végétation se transforme. Certains arbres trop peu profitables ou d'une figure trop ingrate sont abandonnés ; d'autres leur ont succédé, et, prenant faveur, dessinent déjà dans le lointain de nouveaux ombrages ; des villages précédemment dévorés par le vent et le soleil s'enveloppent d'une verdure inconnue avant moi ; il n'y a pas de sol si stérile que je ne lui aie trouvé des espèces qui s'en contentent et y prospèrent. Tandis que le père de famille s'occupe aux durs travaux des champs, la mère et les enfants, formés de proche en proche par mes enseignements, ont appris à utiliser les minutes, secret si précieux pour les campagnes, en cultivant le potager. Les légumes abondent et produisent une agréable et salubre variété. Les fleurs servent de récréation aux enfants, et donnent aux parents eux-mêmes leurs charmantes leçons de coloris et d'élégance. Elles ornent la toiture et la façade, et, par une concordance instinctive, la netteté de la maison et de son mobilier se met bientôt en harmonie avec la nature d'alentour. Il n'y a plus de paysan qui ne connaisse les avantages d'un verger et qui ne les recherche ; il a des fruits toute l'année, et, sans aucune fatigue de sa part, il lui tombe des richesses dont ses pères ne soupçonnaient même pas l'existence, et qui se voyaient à peine chez les riches. Sa nourriture s'est améliorée, et ses mœurs elles-mêmes s'adoucissent au contact d'une table où le désordre et la misère ne règnent plus. Sans doute tous ces changements ne se sont point opérés en un jour : la vieillesse a fini par m'atteindre, mais elle me laisse serein. Le pays tout entier me sourit ; il est peuplé de mes élèves. Quand je m'y promène, j'ai le plaisir d'y trouver partout mon empreinte et l'effet de mes anciens labeurs. En mesurant l'âge des arbres que je reconnais, je reviens au souvenir des années où ils sortirent de chez moi. Mes pratiques me reconnaissent : on me salue, on m'invite à entrer dans les jardins pour y goûter de mes fruits et donner mon jugement sur les soins qu'on leur a consacrés. « Je suis venu dans ce pays, me dis-je, n'ayant pour toute ressource que mes bras de jeune homme et ma bonne volonté, et maintenant il est à moi : je l'ai conquis, car je m'y vois partout ; et mon règne s'y continuera secrètement, alors même que mon nom aura disparu depuis longtemps de la mémoire des hommes. »

Tels sont mes rêves sur ce simple mot de jardinier, rêves pour moi, qui pourraient si aisément devenir réalité pour d'autres. Je les interromps à regret, tant je me complaisais dans ces images d'une vie heureuse ; mais je les étaye sur l'autorité du grand poète :

« O fortunatos nimium, sua si bona norint... »

Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur !

### DE LA CONVERSATION.

Il y a des gens qui aiment mieux, dans la conversation, paraître doués d'un esprit facile et qui peut se tirer d'affaire sur toutes sortes de sujets, que de montrer un discernement solide, juste et qui s'attache au vrai, comme s'il était plus glorieux de faire voir qu'on sait tout ce qui peut se dire que de montrer qu'on sait tout ce qui se doit penser. Il y a aussi des gens qui ont des lieux communs et des thèmes tout faits où ils brillent d'abord ; mais, manquant de variété, ils ennuient bientôt, et paraissent ridicules aussitôt qu'ils sont découverts.



Le rôle distingué dans une conversation, c'est de fournir la matière, de la diriger et de la varier, c'est d'être la clef de voûte. Il est bon de diversifier la conversation et de montrer les choses qu'on traite sous plusieurs aspects différents; de mêler aux arguments des narrations, des questions, des opinions, du plaisant et du sérieux. On languit quand la conversation roule trop longtemps sur un même sujet.

On doit parler de soi très-rarement et avec bien des ménagements. J'ai connu un homme qui disait d'un autre, par dérision : « Ne faut-il pas qu'il ait beaucoup d'esprit, puisqu'il nous en assure si souvent ? » Il n'y a qu'une occasion où l'on peut se louer de bonne grâce, c'est en louant dans un autre une vertu que l'on possède soi-même. Surtout gardez-vous bien soigneusement des discours railleurs et malins.

La conversation doit être comme une promenade, et non pas comme un grand chemin qui mène à la maison de quelqu'un.

BACON.

#### LA MER MORTE.

L'eau de ce lac est d'un goût détestable, mais d'une grande limpidité; elle est presque saturée de matières salines, et le sel y cristallise naturellement. Aucun animal n'y peut vivre, et tout ce que l'on a dit des coquilles ramassées sur ses bords par quelques voyageurs se rapporte certainement aux mélanopsides qui pullulent dans toutes les sources que l'on rencontre sur le rivage. On trouve sur la plage des morceaux de bitume et de soufre; mais les premiers proviennent de la chaîne de calcaire bitumineux qui borde la rive orientale; les autres se rencontrent dans les monticules de cendres volcaniques accumulées sur plusieurs points de la côte et à proximité des cratères... La végétation des rives de la mer Morte est admirable partout où il y a quelque peu d'eau douce. Bien loin de périr asphyxiés par les exhalaisons du lac, les oiseaux aquatiques y nagent fort à l'aise, et sans avoir l'air d'en souffrir en quoi que ce soit.

DE SAULCY, *Excursion sur les bords de la mer Morte.*

Les connaissances que nous avons acquises ne doivent pas ressembler à une grande boutique sans ordre et sans inventaire : nous devons savoir ce que nous possédons, et pouvoir nous en servir au besoin.

LEIBNIZ.

#### MADAME CANDIDE HIU,

REVÊTUE PAR L'EMPEREUR DE LA CHINE DU TITRE OFFICIEL DE CHO-GIN, OU DAME VERTUEUSE.

On sait à quels temps reculés remontent les premières prédications du christianisme en Chine. Pour ceux qui l'ignorent, le monument figuré de la Bibliothèque nationale, qui reproduit une inscription du septième siècle, où l'on signale l'arrivée de prédicateurs nestoriens dans le céleste empire, est un témoin facile à consulter. Les missions catholiques n'eurent toutefois une action marquée sur les populations chinoises qu'à partir de la seconde moitié du seizième siècle.

Vers le milieu du dix-septième siècle, huit jésuites, sortis de la France, arrivèrent en Chine pour y prêcher l'Évangile. Les PP. Jacques Lefauve, Adrien Grelon, Jean Forget, Humbert Angeri, Louis Gobé et les trois pères Motel, étaient des hommes doués à la fois d'une instruction peu commune et d'une persévérance extraordinaire; ils commencèrent ces missions évangéliques devenues si célèbres, qui donnèrent pendant longtemps à la France, dans l'extrême Orient, une suprématie que Colbert ne dédaigna pas plus tard de mettre à profit au point de vue politique ou commercial, et que l'Académie des sciences, en 1664, fit concourir au succès de ses travaux.

A l'époque où ces religieux arrivèrent en Chine, madame Hiù était bien jeune encore, c'était tout au plus, si elle avait atteint sa vingt-troisième année. Elle n'appartenait ni à une famille d'idolâtres, ni à la religion de Bouddha, ni à la doctrine du Ta-hio; elle avait été baptisée au berceau. Son grand-père, Paul Siù, né dans la province de Nan-kin, avait lui-même depuis longtemps accepté les dogmes de la religion chrétienne, ce qui ne l'avait pas empêché de parvenir, grâce à un mérite peu commun, au poste éminent de colao, titre qui répondait, sous quelques rapports, à celui de ministre d'État. Il s'était distingué dans ces fonctions difficiles, et l'on voyait encore à la fin du dix-septième siècle l'arc de triomphe qu'on lui avait fait ériger dans la ville de Xam-hai, lieu de sa naissance, en souvenir de sa dignité, et surtout en commémoration de ses hautes vertus. Le seul fils qui fût né au colao s'était fait chrétien comme son père : c'était un homme d'une probité sans tache, mais d'une intelligence médiocre. Il eut huit enfants; le dernier était une fille qui reçut au baptême le nom de Candide; en héritant des qualités intellectuelles de son aïeul, elle charma les derniers jours de cet homme éminent qui se consacra complètement à son éducation.

Mademoiselle Candide Siù, comme dit une vieille relation que nous avons sous les yeux, ne resta pas très-longtemps néanmoins auprès de son grand-père; après avoir perdu sa mère à l'âge de quatorze ans, elle se maria; et, en vertu des bulles pontificales, qui autorisaient ces sortes d'unions, elle se maria à un homme riche et puissant qui n'était pas chrétien. Plus tard, le seigneur Hiù, ce sont les expressions dont se sert le vieux biographe, fut gagné à Dieu par l'ineffable douceur de son épouse. Huit enfants naquirent de ce mariage, et madame Hiù n'avait que trente ans lorsqu'elle devint veuve.

Quoique très-riche, elle s'était vouée à un travail manuel assidu, par esprit de charité. Ne voulant en rien diminuer, par ses libéralités envers la classe pauvre, la somme des biens que ses nombreux enfants devaient attendre après elle, elle s'entourait chaque jour de ses femmes, et, se faisant seconder par ses propres filles, elle exécutait des ouvrages admirables de broderie, qui, vendus dans les riches magasins de Péking ou de Canton, produisaient des sommes considérables. Ces fonds mis en réserve d'abord, et plus tard placés par deux hommes d'affaires intelligents, s'étaient prodigieusement accrus et avaient fini par subvenir à la plupart des bonnes œuvres que l'infatigable ouvrière méditait et exécutait avec une largeur de vue, une prévision de l'avenir qu'on ne trouve pas toujours chez les peuples de l'extrême Orient.

Dans le temps même où s'accomplissait l'œuvre admirable de saint Vincent de Paul, madame Hiù avait établi, dans la ville de Sum-kiam, une maison de refuge pour les enfants abandonnés, et le plan qu'elle avait conçu était, dit-on, d'une telle sagesse, que si une fondation pareille s'était trouvée plus en harmonie par son essence avec les lois fondamentales qui régissent l'antique empire de la Chine, elle eût doté à tout jamais le pays d'une institution admirable qui lui manque encore aujourd'hui, comme elle manque à la plupart des peuples orientaux. L'instruction permanente de femmes chrétiennes destinées, comme nos sœurs de charité, à secourir les malades de leur sexe; l'érection de nombreuses églises où l'on recevait une éducation chrétienne; plus que tout cela, une charité persévérante qui venait ingénieusement en aide à tous, tels furent, pendant plus d'un demi-siècle, les actes principaux d'une vie que les Chinois eux-mêmes ne se lassaient point d'admirer. Madame Hiù donnait, en effet, à ses compatriotes le spectacle de certaines vertus ignorées de la plupart d'entre eux, sans cesser de pratiquer aucune de celles qu'une antique morale recommandait depuis des siècles en glorifiant dans leurs ancêtres ceux qui les pratiquaient.

Pendant la persécution religieuse qui commença en 1664, et qui dura six ans, la sollicitude active de la noble femme suivit les missionnaires dans tous les lieux où ils étaient inquiétés. Elle fit plus ; à défaut d'une parole que l'on ne pouvait plus entendre, si ce n'est à la dérobee, elle répandit la doctrine des missionnaires en la faisant imprimer, et de nombreux ouvrages distribués par ses soins allèrent répandre la morale de l'Évangile jusque dans les appartements les plus secrets du palais impérial. On affirme même que les dernières impératrices de la dynastie des Mings avaient été converties par elle à leur retour de la Tartarie.

Madame Hiù avait inspiré à ses enfants une tendresse aussi profonde que leur respect. Son fils surtout lui prêta un concours actif et puissant, alors même que, s'occupant d'astrologie, sa mère faisait brûler impitoyablement des livres qu'il avait composés et qu'elle regardait comme dangereux. D'autre part, le travail qu'elle avait organisé sur une grande échelle ne lui fit jamais défaut. Elle voulut même, mais avec un sentiment tout désintéressé, que quelques-uns de ses ouvrages les plus délicats allassent orner les églises d'Europe ; et, à la fin du dix-septième siècle, la chapelle du Noviciat de Paris possédait quelques-unes des merveilles brodées par l'illustre pénitente des missionnaires français.

Basile Hiù, ce fils dont nous venons de signaler le goût prédominant pour une certaine branche des sciences occultes, n'en était pas moins un chrétien zélé. A l'imitation de son aïeul, et par son seul mérite, il s'était élevé aux plus hauts emplois. Ce fut par son crédit que plusieurs contrées du céleste empire furent ouvertes aux prêtres chrétiens, surtout après la persécution. Grâce à lui, la province d'Hu-quam reçut des Européens, et la capitale de cette région si reculée vit s'accomplir un fait inouï sans doute dans les fastes des missions. Le père Jacques Motel, qui avait établi sa résidence dans cette ville lointaine, y érigea un tombeau pour lui et pour ses deux frères venus de la Champagne en 1657, et morts tous deux dans l'apostolat en Chine. Ces trois religieux, qu'unissaient une même origine, une même vocation, une même énergie de foi fervente, purent réaliser une touchante et dernière union qui leur avait été annoncée, dit-on, jadis, et que pouvait faire prévoir leur admirable tendresse fraternelle.

Pour être utile à ses compatriotes chrétiens qui se multipliaient chaque jour davantage, madame Hiù se trouvait, il est vrai, dans une position tout exceptionnelle ; ses pro-

jets étaient servis admirablement par sa fortune et par le crédit dont jouissait sa famille. Cependant il ne faut pas oublier qu'elle vivait dans un temps, non-seulement de persécution, mais de troubles et de commotions politiques. Son père avait vu s'éteindre la dynastie des Mings, et elle avait assisté à la révolution fondamentale qui avait placé celle des Thai Thsing sur le trône. Heureusement ses charitables efforts pour doter son pays d'admirables institutions émancipées du christianisme commencèrent surtout à l'époque où régna Kang-hi, le plus grand monarque d'une dynastie qui devait produire encore Kien-long, et dont on a vanté à juste raison la tolérance religieuse, tout en l'exagérant peut-être dans ses résultats. Ce prince, qui était monté sur le trône dès 1662, ne put être témoin, sans admiration, des nobles vertus

de la femme extraordinaire dont nous esquissons ici la biographie ; il la revêtit des plus grands honneurs que les usages du céleste empire permissent de lui accorder. Au temps où, selon une antique coutume, Basile Hiù célébrait solennellement l'anniversaire de la naissance d'une mère qu'il vénérât à si juste raison, et lorsque madame Hiù ne prenait part à la fête qu'en redoublant ses prières ferventes et en multipliant ses largesses, un messenger impérial apporta à l'illustre matrone le vêtement de glorification sous lequel elle est représentée ici : cette robe d'honneur, garnie de broderies magnifiques et de plaques d'argent, était accompagnée d'une coiffure de perles et de pierres. Un décret particulier conférait à la fille de Paul Siù le titre de *Cho-gin*, ou femme vertueuse. « Pour recevoir avec respect ce présent de l'empereur, nous dit le mission-



Caudide Hiù, revêtue de son costume d'honneur.

naire qui nous a fourni la plupart de ces détails sur madame Hiù, elle s'en revêtit la première fois le jour de sa naissance, et reçut avec cet habit les hommages de ses enfants et de ses domestiques ; puis levant peu à peu les plaques d'argent qui en couvraient les extrémités et les perles de la coiffure, elle employa tout cela à vêtir les pauvres. »

Chrétiens et idolâtres, sectateurs de Bouddha ou partisans exclusifs de la morale de Kong-tseu, tout le monde paraît avoir vénéré madame Hiù. Sa mort, advenue le 24 octobre 1680, fut considérée, dans la ville où elle répandait habituellement ses bienfaits, comme une sorte de calamité, et après les cérémonies prolongées qui accompagnèrent ses funérailles, on alla pendant longtemps visiter le tombeau qu'elle s'était préparé bien des années à l'avance, grâce aux largesses de son fils. Elle avait voulu être enterrée dans un jardin hors des murs de Sum-kiam, et reposer près de son mari.

## LES PLAISIRS DE LA PROMENADE.

Voy., sur Pillement, 1848, p. 277.



Un Paysage, par Pillement.

Ces dames assises sur l'herbe, et à qui l'on offre des fleurs, sont de grandes dames arrêtées au bout de leur parc ; sur l'autre rive, ces gens vers lesquels s'approche un bateau sont sans doute de riches bourgeois qui veulent prendre le plaisir d'une promenade sur l'eau ; cet épagnoul arrêté à quelques pas de ses maîtresses, les deux cygnes qui se jouent sur l'onde transparente, les arbres eux-mêmes dont la serpe a dirigé l'ombrage et sous lesquels l'air circule si largement, tous les détails de cette riante peinture se rapportent à une vie d'opulent loisir.

Vous cherchiez en vain dans un coin du tableau le moindre signe de travail. Aucune barque de pêcheur sur la rivière, aucun moulin sur les rives, ni charrette ni laboureur ; pas même une vache paissant l'herbe des prairies. Le pinceau de l'artiste a évité tout ce qui sentait l'œuvre servile. On voit seulement quelques chèvres au loin, et plus près, des oiseaux en cage ; mais le berger et l'oiseleur ont soin de ne pas se trahir : aussi l'ensemble de sa composition a-t-il quelque chose de particulièrement silencieux et paisible ; c'est un Éden habité par des marquises de Watteau et des jardiniers d'opéra comique. Les regrets, le souci du lendemain, les graves pensées, les passions qui étreignent violemment le cœur, ne semblent pas pouvoir arriver jusqu'à ! C'est un élégant mirage ; c'est un rideau enchanté qui cache la véritable scène de la vie, où l'homme, quelle que soit sa condition, ne se trace sa voie qu'avec fatigue, à travers l'épreuve et le devoir.

## QUATRE RÈGLES CONTRE LA CRAINTE DE LA MORT.

Aucune espèce de crainte ne rend plus malheureux que celle de la mort. On redoute ce qu'on ne peut éviter et ce qui nous peut surprendre à chaque instant ; on ne jouit qu'en tremblant ; cette frayeur continuelle de perdre la vie la fait perdre en effet. Rarement on voit celui qui vit dans cette crainte continuelle de la mort parvenir à un âge avancé.

« Aime la vie, sans craindre la mort. » En suivant cette maxime, on vit heureux et longtemps. A ceux qui ne peuvent se guérir de la crainte de mourir, je soumets quelques règles très-simples qui ne sont pas déduites des spéculations d'une métaphysique transcendante, mais qui reposent sur l'expérience.

1° Il faut se familiariser avec l'idée de la mort.

C'est une grande erreur de chercher un préservatif contre la crainte de la mort dans l'éloignement de l'idée d'une catastrophe dont rien ne peut nous préserver. Cette idée, que l'on croit avoir bannie au loin, revient subitement, par intervalles, au moment où l'on y pense le moins, au milieu des plaisirs, de l'insouciance, et alors les coups qu'elle frappe sont terribles. Au contraire, quand on se familiarise avec elle, ce qu'elle a d'effrayant disparaît, et l'on finit par n'en plus éprouver aucune émotion. Que l'on considère les soldats, les matelots, les mineurs : dans quelle classe trouve-t-on des hommes plus heureux et plus accessibles à la joie ? Pourquoi ? Parce qu'à force de voir la mort suspendue sur leurs têtes, ils ont appris à la mépriser. Celui-là seul est

libre qui ne craint pas la mort; rien au monde ne peut ni l'enchaîner, ni le tourmenter, ni le rendre malheureux; son âme est remplie d'un courage inébranlable qui communique plus d'énergie à la force vitale elle-même, et qui devient par là un moyen positif d'éloigner la mort.

Cette pratique a encore l'avantage de fortifier l'homme dans la carrière de la vertu et de la probité. Que, dans un cas douteux, ou lorsqu'il s'agit de savoir si une chose est juste ou injuste, on se demande: « Comment agirais-tu si tu étais en ce moment à ta dernière heure, ou comment souhaiterais-tu d'avoir agi? » Si l'on ressent contre quelqu'un de la haine ou de l'envie, si l'on éprouve le désir de se venger d'un affront, que l'on pense à cette dernière heure, aux nouveaux rapports qui existeront pour nous dans l'autre vie, et toute idée de ressentiment s'éteindra sur-le-champ. La raison est qu'en changeant et en grandissant le lieu de la scène, nous perdons de vue les petits calculs de l'intérêt, qui nous déterminent ordinairement; tous les objets se montrent à nous sous leur véritable point de vue; l'illusion disparaît, et il ne reste plus que la réalité.

2° C'est un préjugé de croire que l'on souffre beaucoup en mourant.

Beaucoup de personnes craignent moins la mort elle-même que ce qui leur paraît devoir se passer en nous à ce moment suprême; elles se font une idée tout extraordinaire de nos derniers instants et de ce qui arrive quand l'âme se sépare du corps. Mais toutes ces craintes sont absolument dénuées de fondement. L'homme ne peut avoir aucun sentiment de la mort; car mourir, c'est perdre la force vitale, qui est précisément le moyen à l'aide duquel l'âme sent le corps. Ainsi, à mesure que nous perdons notre force vitale, nous perdons aussi la faculté de sentir et la conscience; et nous ne pouvons perdre la vie sans perdre en même temps, ou même sans avoir préalablement perdu le sentiment de l'existence, qui exige une plus grande délicatesse dans les organes. C'est aussi ce que prouve l'expérience: tous ceux qu'on avait crus morts et qu'on a rappelés à la vie, ont assuré qu'ils ne s'étaient pas sentis mourir, et qu'ils étaient tombés sans connaissance.

Les convulsions, les angoisses, les gémissements de quelques personnes mourantes ne doivent pas nous en imposer. Ces signes, ces accidents ne font souffrir que le spectateur, et non le mourant qui n'en ressent rien. C'est comme si l'on voulait juger des sensations d'un épileptique par les convulsions auxquelles il est en proie; il n'a aucune conscience de ce qui nous cause tant d'angoisse.

3° Il faut s'habituer à ne voir dans la vie que ce qu'elle est en effet.

La vie est un état mitoyen, qui n'est pas notre véritable but, mais seulement un moyen d'y arriver, comme le prouve la multitude des imperfections qu'elle présente. Qu'on la regarde toujours comme un temps de développement et de préparation, comme un fragment de notre existence, qui nous sert seulement de passage pour arriver à d'autres périodes. Pourquoi donc tremblerions-nous à l'idée de réaliser ce passage, de quitter une existence énigmatique, incertaine, et qui n'est jamais satisfaisante, pour en commencer une autre? Abandonnons-nous sans crainte à l'Être suprême qui nous a placés sans notre participation sur le théâtre de ce monde, et attendons de lui la décision de notre sort futur. Celui qui s'endort sur le sein de son père doit-il craindre l'instant du réveil?

4° Pensons souvent à ceux qui nous ont précédés, à ces êtres si chers à notre cœur, qui semblent nous inviter à aller les rejoindre dans des régions que la faiblesse de notre vue ne nous permet pas d'apercevoir! (1)

(1) Hufeland, *l'Art de prolonger la vie*.

## LES MOULINS ET LEURS ORIGINES.

Voy. la Table des dix premières années, au mot MOULIN;  
— 1844, p. 70; 1847, p. 84, 155.

Le sauvage broie grossièrement le grain entre deux pierres. L'invention du moulin à bras, qui substitua un mouvement de rotation régulier et continu à l'action incertaine et inégale d'un écrasement à la main, fut un progrès considérable. L'usage de ce moulin remonte à une haute antiquité. « Depuis le premier né de Pharaon, qui est assis sur son trône, jusqu'au premier né de la servante qui tourne la meule du moulin, » dit l'Exode...

On lit encore dans la loi de Moïse ce précepte d'une profonde sagesse: « Vous ne recevrez point pour gages la meule de dessus ou celle de dessous du moulin, parce que celui qui vous l'offre vous engage sa vie. » Il est aussi question de moulins à bras dans l'Odyssée. On a attribué l'invention de la meule à Myletas, fils de Mélégès, premier roi des Lacédémoniens; on a même prétendu que le nom de cet instrument essentiel (*mylé* en grec, d'où le latin *mola*) rappelait celui de l'inventeur. Quoi qu'il en soit, les Romains pilaient encore leur blé lorsque, depuis longtemps, les moulins à bras étaient connus en Grèce et en Asie. Ce ne fut qu'après avoir étendu leur empire sur ces régions qu'ils en empruntèrent l'usage aux peuples vaincus. On n'employa d'abord à mouvoir ces moulins que les esclaves et les condamnés; puis on en vint peu à peu, en agrandissant les meules, à employer les animaux comme moteurs. On ne sait ni le pays ni l'époque précise où la force de l'eau fut, pour la première fois, substituée à celle de l'homme et des animaux. On voit bien, par la courte description qu'en donne Vitruve dans son dixième livre, que les moulins à eau étaient connus du temps d'Auguste; mais Pline, qui écrivait plus de soixante ans après Vitruve, en parle comme de machines curieuses encore peu usitées, et qui n'avaient nullement supplanté le moulin à bras. Ce fut seulement au quatrième siècle de notre ère que ces moulins passèrent dans la pratique usuelle aux environs de Rome.

Quant aux moulins à vent, leur origine n'est pas moins incertaine; ils n'étaient pas connus des Latins du temps de Vitruve, qui, sans cela, n'aurait pas manqué d'en parler. On conjecture qu'ils ont pris naissance en Orient, et qu'ils furent introduits en France et en Angleterre vers le milieu du onzième siècle. L'acte le plus ancien dans lequel il soit fait mention du moulin à vent, dit le *Dictionnaire des origines*, auquel nous empruntons ces détails, est un diplôme qui date de 1105, dans lequel on permet à une communauté religieuse, en France, d'établir un moulin à vent (*molendinam ad ventum*).

Il est sans doute moins difficile de suivre le progrès dans la construction des moulins que de découvrir leur origine précise. Mais ces recherches nous entraîneraient bien loin, et nous devons nous borner à quelques indications.

La figure 1 représente l'aspect qu'offrait un moulin à vent il y a trois siècles. Cette figure est extraite de la *Géométrie pratique*, composée par noble philosophe, M. Charles de Boüelles, jadis chanoine de Noyon, le plus ancien traité de géométrie qui ait été imprimé en français (1511, 1542, 1547, etc.). On voit qu'à l'extérieur, du moins, beaucoup de moulins encore employés aujourd'hui diffèrent assez peu de ce moulin du temps de la renaissance. Il paraît que les moulins à vent, quoique employés dans plusieurs contrées de l'Italie, n'étaient encore qu'épars sur le sol de la France, vers le milieu du seizième siècle: c'est du moins ce qui résulte clairement d'un passage de l'ouvrage de J. Cardan, intitulé: *De la variété des choses* (1), passage où, après

(1) Hieronymi Cardani Mediolanensis medici de reum varietate, libri XVII; Bâle, 1557, avec privilège du roi Henri II, imprimé en français en tête du livre. Cet ouvrage, mal digéré,

avoir expliqué la théorie de l'appareil, il renvoie à un auteur espagnol, Jérôme Girava, qui, dit-il, a écrit un livre très-complet sur la matière.



Fig. 1. Moulin à vent usité au seizième siècle.

C'est à cette même époque, c'est-à-dire au milieu du seizième siècle, que remonte l'indication du blutoir mécanique, considéré à juste titre, par les auteurs contemporains, comme un progrès d'une haute importance. L'auteur de cet article possède un exemplaire du *Théâtre des instruments mathématiques et mécaniques de Jaques Besson, Dauphinois* (Lyon, 1579), sur lequel un ingénieur de l'époque a inscrit de nombreuses notes accompagnées de croquis. Parmi ces annotations, il s'en trouve une relative à la *nouvelle façon de cribler*. Faust Veranzio a pareillement consigné dans son beau recueil en cinq langues, intitulé : *Machines nouvelles*, publié à Venise en 1614, ce moyen de bluter la farine. Nous donnons la figure de Veranzio (voy. fig. 2). A cette figure correspond, dans le texte français, une explication très-courte de laquelle il résulte que cette invention venait d'Allemagne, et qu'elle n'avait pas encore complètement pénétré en Italie, où les boulangers consacraient des jours entiers à séparer la farine du son.

Cependant un passage de Cardan nous apprend que la machine avait été imaginée vers 1552, et qu'elle était d'un grand profit pour son auteur qu'il ne nomme pas. Grâce au privilège de l'empereur, l'inventeur était en droit de vendre à beaux deniers comptants l'usage de son appareil aux boulangers, aux communautés religieuses, aux seigneurs qui avaient un grand état de maison, et même à ceux qui étaient attirés par l'attrait de la nouveauté ; si bien que, plus heureux que ne le sont ordinairement les inventeurs, loin de mourir à la peine, il vivait largement de son industrie, et il en avait tiré, en peu de temps, de quoi bâtir une maison. Cardan s'étend fort au long sur la propriété du nouveau blutoir et sur les avantages que l'on trouve à ce triage mécanique qui aurait exigé autant d'ouvriers que l'on obtient de sortes différentes de farine (*De la subtilité*, traduction de Richard Leblanc, Paris 1556, folio 50).

La vapeur, cette force motrice trouvée d'hier, devait naturellement jouer un rôle dans la mouture. Il existe aujourd'hui en divers pays, et même en France, de nombreux moulins à vapeur. Mais il est fort important de remarquer que l'application des forces naturelles n'a pas complètement

supplanté pour la mouture les moteurs animés ; que, non loin des instruments les plus parfaits de minoterie, et presque dans les mêmes pays, ou au moins dans des contrées voisines, on retrouve encore les outils les plus grossiers pour le broyage des grains. Les habitants de notre Algérie ne possèdent pas tous des ustensiles aussi parfaits en ce genre que le singulier moulin à bras égyptien dont notre recueil a donné la figure. (Voy. 1847, p. 84.) Il est bien certain que cela tient à la nature même des choses ; que la perfection d'un moteur n'a rien d'absolu, et que le choix à faire dépend du lieu, des circonstances et de l'échelle sur laquelle on opère.

Dans le courant de l'été 1833, la sécheresse, en France, fut si grande que beaucoup de cours d'eau, qui faisaient tourner des roues de moulin, furent réduits à de minces filets sans force, et que, dans certains départements de l'Ouest, on put craindre sérieusement une disette au milieu de l'abondance des grains. Il fallait à tout prix obtenir de la farine : parmi les moyens qui furent proposés et mis en pratique, le plus simple et le plus rationnel assurément consistait à substituer l'action des animaux à celle de la chute d'eau, à l'aide de renvois de mouvement peu coûteux à établir. A une époque même où l'eau et le vent étaient employés depuis longtemps, on se servait encore de chevaux, de bœufs et d'ânes pour faire tourner des meules. Il paraît, au témoignage de Veranzio, que ces derniers animaux étaient les seuls employés en Italie et en Grèce. Nous donnons, d'après cet auteur (fig. 4), la représentation du moulin qu'il avait jugé le meilleur parmi ceux qu'il avait eu occasion de voir dans le cours de ses voyages. C'était à des appareils de ce genre que les Romains donnaient le nom de *mola jumentaria*, *mola asinaria* ou *asinina*.

Des moulins à bras portatifs, perfectionnés dans les détails de leur mécanisme, ont été fabriqués, jusqu'en ces derniers temps, à l'usage des armées, des fermes et des habitations isolées, etc. Mais la force de l'homme est celle dont l'emploi

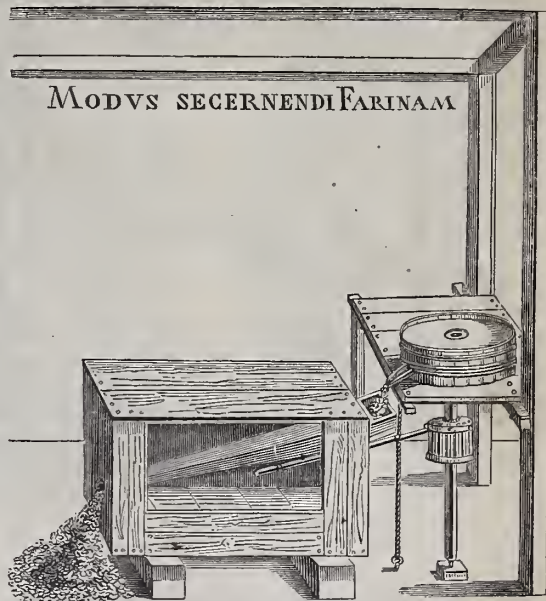


Fig. 2. Blutoir mécanique inventé vers 1552. — D'après Faust Veranzio.

est le plus coûteux, et il n'y a qu'un petit nombre de circonstances où l'usage de ces appareils puisse offrir quelque avantage réel.

Du reste, dès la fin du moyen âge, on savait aménager et disposer l'intérieur d'un moulin à plusieurs étages, d'une manière vraiment remarquable, et qui peut soutenir, sans trop de désavantage, la comparaison avec certaines constructions modernes consacrées à la même destination. Notre



Fig. 3. Un Moulin à bras. — Estampe allégorique allemande du dix-septième siècle.

figure 5 représente, d'après Jacques Besson, l'intérieur d'un de ces moulins qui remontent à trois siècles de date (1).

Les deux modes de mouture les plus ordinairement employés aujourd'hui portent chez nous le nom de *mouture française* ou *économique*, et de *mouture anglaise*. Le premier, regardé longtemps comme le meilleur, et qui était

connu dans le Brandebourg dès la fin du seizième siècle, est encore employé dans toutes nos petites usines de campagne. Il consiste à soumettre à des moutures successives les gruaux obtenus dans la première opération, et fournit, en moyenne, les résultats suivants pour 100 kilogrammes de blé (voy. au bas de la page suivante) :

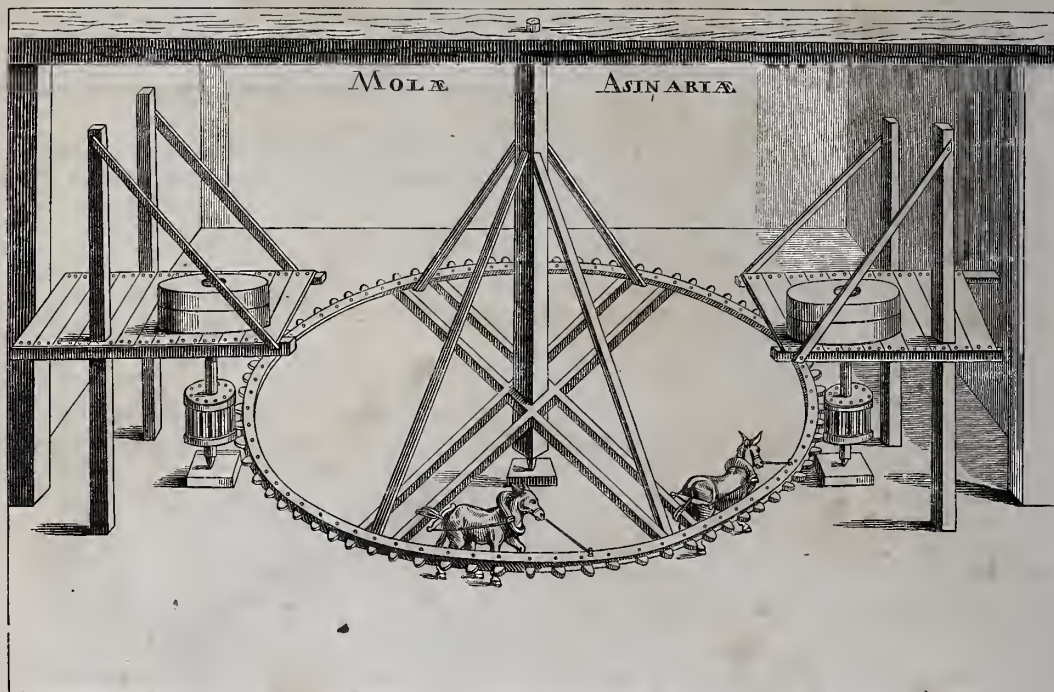


Fig. 4. Intérieur d'un moulin à double paire de meules mues par des animaux. — D'après Faust Veranzio.

(1) Lorsque l'on compare les peintures si vivantes, si expressives, de ces vieux recueils scientifiques, aux esquisses si froides et souvent si peu claires de la plupart des ouvrages de mécanique moderne, on ne peut que déplorer l'influence qu'une rigueur géométrique mal entendue a exercée sur l'enseignement des procédés des arts. La préface du Recueil de Jacques Besson nous apprend qu'il avait « trouvé, à propos, des pourtraveurs et graveurs excellents » pour tailler en cuivre les soixante planches de ce recueil. Quels étaient ces *pourtraveurs* excellents ? Le livre

ne nous le dit pas ; mais une note manuscrite placée au bas de la préface de notre exemplaire, nomme l'un de ces artistes : « Quant aux planches des peintures du présent livre, j'ay entendu, dit l'auteur inconnu de cette note, de maistre Loys de Maraudes, professeur és mathématiques, qu'elles ont été taillées par maistre du Cerceau. » Il serait bien à désirer que des artistes du mérite d'Androuet du Cerceau ne dédaignassent pas, aujourd'hui, de mettre leur talent au service de la science.

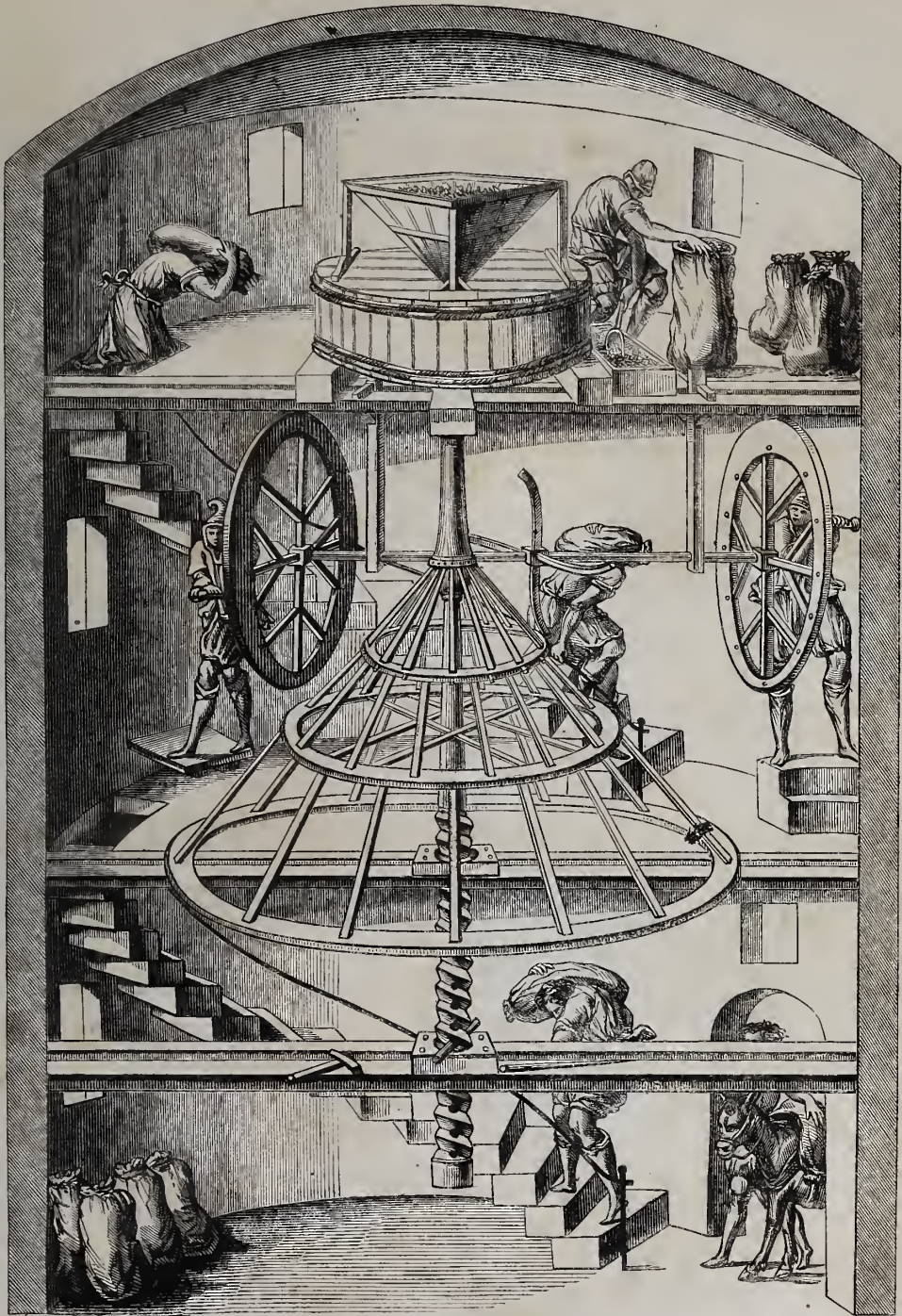


Fig. 5. Intérieur d'un moulin du seizième siècle, à plusieurs étages. — Dessin d'Androuet du Cerceau, dans le Théâtre de Jacques Besson.

Farines blanch.	{ 1 <sup>re</sup> opér. Farine dite de blé. . . . . 38	} 66k.
	{ 2 <sup>e</sup> opér. Farine dite de 1 <sup>er</sup> gruau. 19	
	{ 3 <sup>e</sup> opér. Farine dite de 2 <sup>e</sup> gruau. 9	
Farines bisés. . . . .	{ 4 <sup>e</sup> opér. Farine dite de 3 <sup>e</sup> gruau. 5,0	} 8,3
	{ 5 <sup>e</sup> opér. Farine dite de 4 <sup>e</sup> gruau. 3,3	
Issues. . . . .	{ Son gros et petit . . . . . 10,8	} 23,3
	{ Recoupes . . . . . 6,8	
	{ Recoupettes . . . . . 5,7	
Déchet, évaporation et perte . . . . .	2,4	
Total. . . . .	kil. 100,0	

Dans les années où le grain manquait, on remouait jusqu'à sept fois; les recoupes étaient elles-mêmes pulvérisées et entraient dans le pain.

La méthode dite improprement anglaise, et dont l'origine est réellement américaine, est beaucoup plus simple; elle consiste à écraser tout le blé en une seule fois, et à séparer ensuite, au moyen des bluteries convenables, le son et les différentes qualités de farine. Les meules qui, dans la méthode économique, ne font jamais plus de cinquante-cinq à soixante tours par seconde, en font jusqu'à cent vingt. Aussi,

pour prévenir l'altération provenant de l'échauffement, est-on obligé de conduire la mouture, à la sortie des meules, dans un réfrigérant convenablement disposé.

Cette méthode donne en moyenne, par 100 kilogrammes de blé, les produits suivants :

Farine à pain blanc . . . . .	60
demi-blanc . . . . .	14
Sons gros et menus . . . . .	24
Déchet . . . . .	2
Total . . . . .	100

On sait que les farines françaises sont en général d'une excellente qualité, et qu'elles sont fort appréciées en Angleterre depuis que la nouvelle législation sur les céréales leur a ouvert l'entrée de ce pays.

## PROMENADES D'UN DÉSOEUVRÉ.

L'ORPHÉE DE CARREFOUR.

Suite. — Voy. p. 42.

Dans cette conversation de salon que chacun sait, où le bon ton consiste à ne rien dire qui n'ait été dit la minute d'avant, qui ne puisse être répété la minute d'après, je fus pris d'insupportables inquiétudes dans les jambes, et d'une irrésistible envie de retrouver le grand air et mon petit bossu. Ma brusque sortie, tout en me laissant des remords, dut fournir à ceux à qui je faussais compagnie des remarques plus neuves que celles qui venaient de défrayer le discours. J'avais peur que mon vagabond, son frugal repas terminé, n'eût gagné au large. Où le chercher alors, ce Juif errant des rues fangeuses et des quartiers populeux ?

A peine dépassais-je la fontaine de la rue Cuvier, qu'un murmure doux et sonore me tranquillisa. Mon homme n'avait pas quitté la place ; un nombreux rassemblement l'entourait, et je me sentis ému de son accent pathétique, même avant de distinguer les paroles qu'il prononçait.

C'était un air de complainte, large et naïf ; et mes souvenirs d'enfance se dressèrent soudain devant moi. Jadis, sur cette mélodie, j'avais pleuré les malheurs de Joseph vendu par ses frères, et toute cette histoire des vicissitudes de la destinée humaine s'était pour la première fois emparée de mon imagination enfantine. Maintenant, grâce au vieux cantique, je revoyais la noble et douce figure de Joseph, personification de l'intelligence au milieu des grossiers instincts matériels. Le drame antique se déroulait devant moi ; je détestais l'envie comme au temps où j'avais épelé cette histoire ; enfin je me sentis de nouveau pénétré de tout ce qu'il y a de sublime dans le pardon, lorsque la voix du chanteur s'enfla pour dire :

Je suis Joseph, votre frère !

Certes, je n'étais pas le moins ému de la foule frémissante qui, l'haleine suspendue, prenait part aux joies paternelles de Jacob.

Me repais-tu d'un mensonge,  
Et d'un songe  
Qui passe comme le vent ?  
Je ne sais si je sommeille,  
Si je veille  
Quoi, mon Joseph est vivant !

J'avais, en pensée, fait bien du chemin, et je traversais l'océan des souvenirs, lorsque le cliquetis de petites pièces de monnaie, glissant l'une après l'autre dans le chapeau du musicien, me rappela à lui. « Parle, afin que je te connaisse, » a dit le sage ; et les chansons, l'allure de l'homme, aiguillèrent ma curiosité au dernier point.

— Savez-vous, lui dis-je (et j'ajoutai mon tribut à la collecte qu'il s'appropriait à serrer dans une poche de cuir) ; savez-

vous qu'avec une aussi belle voix, avec un talent tel que le vôtre, vous pourriez aisément faire plus grosse recette, et d'une façon plus agréable ?

Il cligna de l'œil et m'examina en fredonnant :

— Je suis un sol de bon aloi ;  
Mais en secret argentez-moi,  
Et me voilà fausse monnaie !

Je persistai :

— J'avoue que je vois avec peine un homme doué de facultés telles que les vôtres réduit à un pareil métier. La chanson ainsi accentuée, c'est de l'art, et l'art est divin...

— Au Parnasse, la misère  
A longtemps régné, dit-on.  
Quels biens possédait Homère ?  
Une besace, un bâton.

chantonna mon petit bossu ; et, courbé sous sa vielle, il s'éloigna.

Je ne le quittai point ; j'y mettais de l'obstination. En me promenant à ses côtés, je m'étendis sur l'impression profonde que je lui avais vu produire, sur l'intérêt involontaire et très-réel qu'il m'avait inspiré ; je dis comment, en dépit de moi-même et négligeant mes propres affaires, je m'étais laissé entraîner à le suivre, à lui parler ; j'attaquai de mon mieux son amour-propre comme artiste, sa sympathie comme homme ; bref, je triomphai de sa résistance, et nous causâmes presque en amis. Lardant ses réponses de quelques vers lyriques, de quelques refrains à demi fredonnés, parfois seulement d'un air assez connu pour que je pusse suppléer aux paroles, il répliquait çà et là :

— Je suis content de mon public, et mon public est content de moi ; qu'irais-je faire dans vos salons dorés ?

Ce beau soleil me réchauffe le cœur !

J'aime mieux faire descendre l'art dans la rue que me rompre le cou à grimper après lui.

Ma liberté porte un chapeau de fleurs.

Je suis ouvrier en mon industrie, voyez-vous, et j'aime à vivre avec mes pareils.

Au vrai bonheur puisqu'il mène,  
Ah !  
Le sabot vaut bien l'escarpin.  
Que l'on prenne, prenne, prenne  
Les leçons de Turlupin.

En devisant ainsi, nous nous étions enfoncés dans le faubourg ; mais voilà que mon compagnon s'arrête :

— Chut ! me dit-il (car, dans mon désir de le convaincre, j'élevais involontairement la voix) ; j'ai là une pratique.

Il fit faire volte-face à son instrument, et préluda. Il fredonnait à demi-voix des bribes de chansons :

De ton heureuse enfance  
Conserve l'innocence.  
Le plaisir, l'opulence,  
Ne valent pas...

Il s'interrompait pour passer à un autre chant :

Près d'elle le plaisir  
Doit naître et s'embellir ;  
Et les chagrins de l'âme,  
Qui peut les adoneir ?  
C'est une femme.

Il essaya ainsi divers timbres. Pourquoi ? en l'honneur de qui ? Je cherchai, et, parcourant les étages de la vieille maison devant laquelle nous nous trouvions, mon regard tomba sur une petite fenêtre d'entresol garnie d'un treillis de capucines. Une femme brune, assise sur un escabeau, penchée en dehors pour profiter des dernières lueurs du jour, travaillait assidûment. Son aiguille volait avec une telle rapidité,



qu'un rayon de soleil qui enveloppa un moment toute sa personne me permit à peine de distinguer le mouvement régulier et continu de ses agiles doigts. Ce que je ne vis que trop, ce fut la misère qui entourait toute cette pâle figure : je compris le besoin de faire naître une expression, un sourire, sur ce visage aride et malheureux, le désir d'épanouir cette nature appauvrie par un travail mécanique incessant.

A la maigreut effilée des formes, c'était une jeune fille, quoiqu'elle n'eût plus, qu'elle n'eût peut-être jamais eu les grâces de son âge. Le manque d'air et d'exercice jaunissaient ce teint avant qu'il eût fleuri; les soucis creusaient ces joues avant que l'embonpoint de la jeunesse les eût arrondis : la plante s'étiolait avant de s'épanouir, avant d'éclorre en gracieuses corolles. Jamais l'insouciance, don que fit le ciel au matin de la vie, n'avait éclairé des yeux enfoncés par les veilles dans l'orbite agrandie par elles. L'inquiétude du gain quotidien se lisait le long de précoces rides, et une douloureuse préoccupation semblait resserrer un front jauni sous une cornette sans ornements.

Tandis que, lancé dans un long Noël poitevin, mon compagnon amusait l'auditoire en guenilles qui pullulait autour de lui, attiré du fond des cours et des allées environnantes par le son de sa vielle, moi, rencogné sous l'ombre d'une porte, j'observais l'objet de la sérénade. Les joies de famille et d'enfants qui animaient les pauvres foyers de la rue des Boulangers manquaient ici. Cette femme était seule, vivait seule, travaillait et souffrait seule.

— C'est plus prudent, pensais-je. Comme le font observer les économistes, cela vaut mieux que de multiplier autour de soi, en se mariant, les causes de misère... mais c'est bien triste!

A ce moment, le joueur de vielle chantait d'une façon burlesque, et avec une franche gaieté, deux couplets où l'un des bergers, se rendant à la crèche, s'attribue à l'avance les fonctions d'orateur, et prépare son discours :

Après avoir ôté mon b'net,  
Après avoir ôté mon b'net....  
Je lui dirai : Bonjour, monsieur;  
Je lui dirai : Bonjour, monsieur;  
Comment se porte le bon Dieu?  
Là-haut t'retous cheux vous?

L'agreste drôlerie de la pantomime et de l'accent était irrésistible. On riait tout autour du chanteur, et quelques pièces de monnaie sonnèrent sur le pavé, sans que la jeune fille eût détourné un regard de sa tâche, sans qu'un sourire eût desserré ses lèvres. Le bossu ne bougeait non plus de sa station au-dessous de la fenêtre. Le Noël fini, il assura sa courroie, arrangea le manche relâché de sa manivelle, et se disposa à continuer.

— Est-ce une gageure? lui demandai-je tout bas en m'approchant; et tenez-vous à détourner cette pauvre ouvrière d'un travail qui semble pressé?

Répandant à ma question par une autre :

— Croyez-vous, dit-il, qu'attachée à sa galère, elle n'ait pas comme les autres, et peut-être mieux que bien d'autres, deux oreilles à réjouir par une petite chanson?

Ses doigts recommencèrent à frapper les touches, cette fois par de lents accords, et il chanta tout du long la charmante complainte de Moncrif :

Pourquoi rompre leur mariage,  
Mêlant parents?  
Ils auraient fait si bon ménage,  
A tous moments!  
Que sert d'avoir robe et dentelles  
Pour se parer?  
Ah! la parure la plus belle  
Est de s'aimer.

L'immobile figure demeurait immobile, et l'aiguille allait toujours son train; mais lorsque le petit bossu en fut venu à cette touchante strophe :

Pour chasser de sa souvenance  
L'ami secret,  
On se donne tant de souffrance  
Pour peu d'effet!  
Une si douce fantaisie  
Toujours revient;  
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,  
On s'en souvient!

l'ouvrière laissa tomber la mousseline sur ses genoux. Était-ce que, le crépuscule ne l'éclairant plus assez, il lui fallait avoir recours à la chandelle ou à la lampe, dont la lumière se paye si cher? Était-ce que, trop fatigués, ses doigts cédaient à la crampe, à l'engourdissement? Une corde secrète du cœur avait-elle été effleurée? Je ne sais; je ne pouvais plus distinguer les yeux de la pauvre fille. Moins arides, s'étaient-ils mouillés de cette larme d'attendrissement sur soi-même qui soulage? Je l'ignorais; j'entendis seulement un bruit argentin, et mon compagnon s'interrompit pour ramasser une toute petite pièce de monnaie. Il acheva alors la romance, et se remit en marche en chantant un air de vaudeville :

Travaillez donc,  
Mamzell' Suzon!  
Travaillez donc, jeune et simple fillette!  
Travaillez donc,  
Mamzell' Suzon!  
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon!  
Entends-tu c'te voix qui répète:  
L'argent ne fait pas le bonheur;  
Mais quand on a la paix du cœur,  
Vot're fortune est faite.

— C'est une couturière? dis-je au petit bossu quand sa vielle fut remontée sur son épaule et que nous eûmes perdu de vue la fenêtre, derrière laquelle brillait maintenant une faible rougeur.

— Nenni; la pauvre fille n'est pas si fortunée. Une couturière doit calculer, tailler, disposer, composer, ma foi! Elle va essayer en ville. Les pratiques ont leurs caprices, c'est vrai; mais, tout de même, cela occupe, cela vous remue la pensée en reposant les doigts, cela fait vivre; c'est un état: il y a de quoi agir, songer, espérer. Mais cette pauvre enfant n'est qu'une ouvrière: du matin au soir, et quelquefois du soir au matin, elle aligne des points, rien que des points! Les marchandes lui remettent l'ouvrage tout apprêté; elle peut s'en-nuyer à son aise, et elle gagne tout juste de quoi ne pas mourir de faim.

— Comment, alors, avez-vous le courage de recevoir sa mince offrande, de l'appauvrir de ce peu qu'elle vous donne?

— L'appauvrir, notre bourgeois! dites l'enrichir. Je l'ai laissée moins pauvre et moins triste, allez. Croyez-vous que le plaisir de donner n'appartienne qu'aux riches? Pour mes pratiques, sachez-le, c'est le bon jour que celui où elles me jettent leur liard. Celle-ci n'a ni chien ni chat, pas le temps d'approvoiser une souris, de nettoyer la cage d'un serin. Elle prend sur son sommeil pour arrosier et soigner sa capucine, seul plaisir qu'elle s'accorde. Eh bien, elle aime son maître de chapelle donc! et elle a, comme une grande dame, son musicien qu'elle paye. Aider à plus pauvre que soi vous remonte fièrement le cœur! J'ai, par ci par là, quelques autres chalands, mes favoris, mes benjamins. Je ne les fatigue point, par exemple, je ne viens pas trop souvent leur demander mes honoraires; mais à plus d'un j'ai fait chanter :

J'ai l'âme satisfaite,  
Turlurette!  
Turlurette!  
Ma fortune est faite.

Voyez-vous, monsieur, quand on peut se dire :

C'est égal!...

Et il insista sur le point d'orgue.

— Tout est là.

La p'tit' chanson n' fait pas d' peine !  
La p'tit' chanson n' fait pas d' mal !  
*La fin à la prochaine livraison.*

JACOB HALL.

On rencontre fréquemment le nom de Jacob Hall dans les pamphlets anglais de la seconde moitié du dix-septième siècle. Pope lui-même fait allusion à ce personnage dans sa poésie intitulée : *Sober advice from Horace*. Jacob Hall n'était cependant qu'un danseur de corde ; mais son adresse et sa beauté l'avaient rendu très-célèbre sous le règne de Charles II. La cour de ce roi n'a pas, dans l'histoire d'Angleterre, un meilleur renom que celle de Louis XV dans la nôtre. Les courtisans vivaient dans une familiarité honteuse avec les plus misérables baladins ; un même goût pour la dissipation et le désordre les unissait. La nation, qu'une longue période de guerres et de dissensions civiles avait fatiguée, souffrit quelques années en silence la scandaleuse conduite du souverain et de ses favoris ; mais peu à peu le sentiment de la dignité se réveilla dans les âmes, et le souvenir récent de si honteux excès ne fut pas l'une des moindres causes de la chute définitive des Stuarts en 1688.



Jacob Hall.

#### CE QU'ON DOIT PENSER DÈS L'ENFANCE.

Que, dès ses premières années, l'enfant dont on veut faire un homme apprenne qu'il est destiné à être fort ; que son devoir sera de l'être non-seulement pour lui-même, mais pour les autres ; que son honneur ne consistera pas seulement dans sa situation personnelle, mais dans celle où il aura su placer ou maintenir la famille dont il fait maintenant partie, et qui fera un jour pour ainsi dire une partie de lui-même. Si cette famille, dans une situation précaire, ne doit son aisance qu'aux travaux, à l'activité, aux talents de celui qui la gouverne, qu'il le sache, qu'il l'entende répéter sans cesse, afin de n'oublier jamais à quels devoirs il est réservé. Il peut avoir à marier sa sœur, à suppléer aux forces de son père, arrivé de bonne heure par le travail aux infirmités. Si une situation plus assurée éloigne de lui l'idée d'avoir à soutenir les siens contre le malheur, qu'il apprenne que c'est à lui de les élever à un plus haut degré de bonheur par l'existence que lui acquerra sa conduite ; qu'il sache que son mérite sera leur honneur ; qu'il mette son orgueil à les rendre fiers de lui, à les placer avec lui au rang qu'il se

sera acquis par lui-même. Pénétré de ces idées, qu'il les mêle toujours aux plus tendres mouvements de son affection ; qu'il trouve sa récompense dans les espérances personnelles que formeront sur lui ceux qui l'environnent, dans la confiance avec laquelle il se reposeront sur ce qu'il promet de mérite et de vertu.

*Méditations et études morales.*

#### LÉGENDE DES SEPT ÉVÊQUES EN ESPAGNE.

Torquatus, Indalecius, Euphrasius, Cecilius, Secundus, Thesiphon et Hesicius furent envoyés en Espagne par saint Pierre et saint Paul. Ils arrivèrent sur la côte de Grenade et furent jetés près de Cadix, que l'on appelait alors Acci. Là ils s'arrêtèrent dans une belle prairie et envoyèrent à la ville des jeunes gens qui les avaient suivis pour leur y chercher de la nourriture. C'était jour de fête à Acci. Les adorateurs des idoles, à la vue de ces jeunes étrangers et de leurs costumes, ne doutèrent point qu'ils ne fussent d'une religion différente de la leur, et ils considérèrent leur présence dans la ville, au milieu de la célébration de la fête, comme un outrage à leur foi et une impiété. Irrités, ils se mirent à leur poursuite dans l'intention de leur donner la mort ; mais à peine les chrétiens eurent-ils traversé le pont que l'arche s'éroula sous le poids des païens qui les poursuivaient. Cet événement frappa d'épouvante une partie des Accitaniens qui se convertirent aussitôt, et Torquatus resta comme évêque parmi eux. Un olivier planté par lui devant la première église y fut vénéré pendant plusieurs siècles. Suivant la tradition, il produisait miraculeusement des fruits tous les ans au jour de la fête du saint. Les six autres évêques établirent leur autorité spirituelle en différentes parties de l'Espagne.

MORALES.

L'un des traits les plus saisissants de la vie de Philopemen est le courage remarquable dont il fit preuve lorsque, dans une bataille, atteint d'un javelot, il le fit arracher immédiatement afin de pouvoir se mêler de nouveau au combat. Quelques-uns des sculpteurs et des peintres qui ont représenté cette action ont montré Philopemen s'arrachant lui-même un seul tronçon du fer qui l'avait transpercé (1). L'art a ainsi reculé devant l'impossibilité de traduire, sans blesser la vue, le fait tel qu'il est raconté par Plutarque :

« . . . A pied, couvert d'une cuirasse de cavalier et de ses autres armes toutes très-pesantes, Philopemen s'avancait à travers des chemins tortueux, pleins de torrents et de fondrières. Il combattait ainsi avec beaucoup de peine et de difficulté, lorsqu'il eut les deux cuisses percées d'un coup de javelot. La blessure, sans être mortelle, était très-grave, car le fer du javelot traversait les deux cuisses. Arrêté d'abord comme s'il eût été lié, il ne savait que faire ; la courroie du javelot s'opposait à ce qu'on pût le retirer par la plaie, et personne de ceux qui étaient auprès de lui n'osait y toucher. Cependant le combat était dans sa plus grande force, et devait se terminer bientôt. Philopemen, qui brûlait de combattre, s'agitait de dépit et d'impatience ; et, à force d'avancer et de retirer alternativement ses cuisses, il vint à bout de rompre le javelot par le milieu, et en fit retirer séparément les deux tronçons. A peine dégagé, il foudra ses ennemis, l'épée à la main, à la tête des premiers rangs, et, par son exemple, inspira aux siens tant de courage et d'émulation, qu'il met les Spartiates en fuite. »

(1) Par exemple, la statue en marbre du jardin des Tuileries, par David d'Angers.

## LE CONVOI DE GUERRE.

NOUVELLE.



Dessin de Janet Lange, d'après Clennell.

On était au mois de janvier de l'année 1809. L'Espagne, envahie par les Français et défendue par une armée anglaise, était devenue le théâtre sanglant d'une lutte chaque jour plus acharnée. Après avoir battu partout les Espagnols, le maréchal Soult venait d'attaquer sir John Moore qu'il avait forcé à se retirer vers la Corogne. Plusieurs des corps que commandait le général anglais avaient même été séparés dans cette retraite précipitée, et les convois, rompus par les incessantes attaques des Français, s'étaient trouvés dispersés sur tous les chemins en faibles détachements qui s'efforçaient de rejoindre le gros de l'armée.

Un de ces détachements, formé de quatre à cinq chariots de bagages et de blessés, suivait péniblement une route inconnue. Il se trouvait sous le commandement d'un sergent irlandais nommé Péters.

La nuit commençait à descendre ; le ciel était chargé de lourdes nuées annonçant l'approche de l'orage. La campagne que l'on traversait avait un aspect aride et désolé... Aucun village, aucune culture. De loin en loin seulement, une maison abandonnée dont les portes et les volets avaient été brûlés pour un feu de bivouac ; quelques chevaux morts de fatigue, quelques cadavres, et les mille débris qui constatent le passage des troupes en campagne.

En examinant la nature de ces traces, Péters reconnut que le corps qui les avait précédés appartenait à l'armée française, ce qui lui fit craindre de ne pouvoir rejoindre que difficilement celle de sir John Moore. Ses compagnons, blessés pour la plupart, se traînaient d'ailleurs avec peine, et l'impatience se joignait, chez eux, au découragement. Comme il arrive toujours dans ces douloureuses épreuves, chacun cherchait un éditeur responsable sur lequel il put décharger son mécontentement. Les uns accusaient le général qui n'avait point su prendre les mesures indispensables

pour une pareille retraite ; d'autres les Espagnols, dont on aurait dû attendre un secours efficace, et qui disparaissaient en voyant le désastre de leurs auxiliaires ; tous maudissaient l'heureuse chance de l'ennemi et se promettaient une prochaine revanche.

Ce fut dans ces dispositions qu'ils atteignirent une sorte de carrefour où des feux éteints et quelques bagages abandonnés témoignaient d'un bivouac récent.

L'étroit plateau où les Français avaient campé était bordé, d'un côté, par une ravine assez profonde, dans laquelle coulait un ruisseau. Le bruit de l'eau attira plusieurs des blessés que la soif tourmentait, et qui voulurent descendre pour boire. Péters fit arrêter le convoi, afin de les aider lui-même ; mais en approchant du bord de la berge, il aperçut dans le lit du ruisseau un mulet mort, encore attelé à une carriole rompue, et il lui sembla entendre une voix humaine sous la capote de toile grise du véhicule. Il se laissa glisser jusqu'au fond du ravin, écarta les cerceaux dont la charrette était recouverte, et aperçut une femme qui lui demanda de l'aide en espagnol.

Le sergent entendait quelque peu cette langue : il voulut savoir comment elle se trouvait là, et la malheureuse lui raconta qu'elle s'était endormie de fatigue, s'abandonnant à l'instinct de son mulet, qui s'était vraisemblablement trop approché du ravin pour brouter, et y avait été entraîné avec la carriole : réveillée au moment même de la chute, elle en avait eu conscience sans pouvoir la prévenir, et était restée longtemps étourdie du coup. Revenue enfin à elle-même, tous ses efforts pour se dégager avaient été inutiles, et elle ne devait son salut qu'à l'arrivée du sergent.

Tout en écoutant ces explications, Péters, aidé de ses compagnons, avait réussi à relever l'Espagnole dont tous les membres étaient endoloris et à la retirer du milieu des débris ;

mais lorsqu'on put enfin la mieux voir aux dernières lueurs du jour, son costume la fit reconnaître pour une vivandière de l'armée française.

A cette découverte, la bonne volonté des compagnons de Péters se changea subitement en colère, et des exclamations menaçantes partirent de tous côtés.

Appelés à la défense de l'Espagne, les soldats de sir John Moore s'étaient accoutumés à regarder comme traité tout Espagnol qui sympathisait avec les envahisseurs. Ils en voulaient surtout à ces femmes qui, sacrifiant leur patriotisme à une affection personnelle, avaient lié leur sort à celui des Français, et s'étaient décidées à suivre l'armée du maréchal et à subir avec elle toutes les chances de la guerre. Tel était précisément le cas de Dolorès, mariée à un grenadier de la première division.

La petite troupe de fugitifs exprima d'abord énergiquement le regret d'avoir arraché la vivandière ennemie à sa dangereuse position, et quelques-uns étaient prêts à passer de l'injure aux voies de fait, quand le sergent Péters entremit heureusement son autorité.

— Assez de paroles, s'écria-t-il d'un ton brusque, et en se mettant devant Dolorès; faites-vous la guerre aux femmes, par hasard, et ne trouvez-vous pas celle-ci assez punie de son choix? En route sans plus de retard, et que chacun s'occupe de lui s'il tient à sauver sa peau.

Ce conseil fut suivi de l'ordre donné aux chariots de se remettre en marche, et les plus mal disposés contre Dolorès l'abandonnèrent pour les suivre.

Péters les laissa s'éloigner avec la tête du convoi, et quand il n'eut plus autour de lui que des femmes et des soldats de sa compagnie, il se tourna vers la vivandière qui s'était assise faible et abattue auprès de sa charrette brisée.

— Qu'allez-vous devenir au fond de cette ravine? demanda-t-il d'une voix dont la rudesse était mêlée de pitié.

— Dieu le décidera, répondit l'Espagnole.

— Vous sentez-vous assez de force pour marcher?

— Peut-être; mais où pourrais-je aller seule par ce temps et à une pareille heure? Les routes sont couvertes de vos gens, et je viens de voir tout à l'heure ce que j'en dois attendre.

Le sergent parut hésiter un instant, puis prenant son parti :

— Allons, levez-vous, dit-il, et suivez notre convoi; tant que j'aurai le fusil sur l'épaule, il ne vous arrivera rien de fâcheux.

Dolorès remercia avec effusion, fit un effort, et se mit à marcher aux derniers rangs derrière le chariot.

D'abord elle n'avait point paru se rendre parfaitement compte de la direction prise par le convoi; mais au bout de quelque temps, elle témoigna sa surprise et s'approcha de Péters :

— Le sergent sait-il bien où il va? demanda-t-elle à demi-voix.

— Sans doute, répliqua celui-ci; nous nous dirigeons vers le campement anglais.

— Le campement anglais! répéta la vivandière qui le regarda avec étonnement.

— Et j'espère que nous pourrons le rejoindre avant la bataille, ajouta le sergent.

Dolorès lui saisit vivement le bras.

— Mais alors... vous ne savez donc pas! s'écria-t-elle; la bataille a été livrée le 16!... livrée et perdue...

— Par sir John Moore?

— Qui a été tué, et dont les troupes ont gagné la Corogne pour s'embarquer.

Péters s'arrêta avec un cri.

— Sur ta tête! femme! tu ne me trompes pas! dit-il.

— Sur ma tête et sur mon salut! c'est la vérité! reprit-elle avec un tel accent de sincérité que le doute devenait impossible. Plusieurs détachements qui se dirigeaient comme vous

sur le campement, sont déjà tombés au milieu des postes français; si vous continuez votre route, dans quelques heures vous serez tous prisonniers.

Elle ajouta d'autres détails si précis sur la bataille et sur les localités occupées par les troupes du maréchal, que Péters sentit tout le danger de sa position. Par bonheur sa conversation avec la vivandière avait eu lieu en espagnol, et ses compagnons n'avaient pu la comprendre. Sachant que la nouvelle d'un pareil revers achèverait de les décourager, il recommanda à Dolorès de ne rien laisser soupçonner, fit galoper un cavalier jusqu'au premier chariot, et ordonna de tourner brusquement sur la droite, afin de rejoindre la mer par la ligne la plus courte.

Bien que cette nouvelle direction semblât porter le convoi en arrière de l'armée anglaise, comme elle rapprochait de la Corogne où l'on devait trouver plus de ressources et un abri plus sûr, la plupart de ceux qui en faisaient partie s'y décidèrent sans trop d'objections. La vivandière seule s'arrêta. Outre que la nouvelle route l'éloignait du campement français, elle sentait ses forces à bout, et après avoir déclaré au sergent qu'elle ne pouvait aller plus loin, elle s'assit sur le bord de la route, tout près de s'évanouir. Péters parut embarrassé.

— Dieu me pardonne! autant valait alors vous laisser dans la ravine! dit-il en frappant la terre de la crosse de son fusil; quand nous serons partis, qu'allez-vous faire?

— Je ne sais, dit la vivandière dont la tête flottait, et qui pouvait à peine parler.

— Mais vous mourrez ici sans secours comme une louve blessée! ajouta Péters avec un brusque intérêt.

— Eh bien! après la mort... Dieu me fera justice! bégaya Dolorès qui retomba.

Péters la souleva et appela le caporal.

— Vite, Williams, dites qu'on arrête le chariot, cria-t-il, et faites-y une place.

— Pour cette fille de Satan! répliqua l'Anglais.

— Pour une chrétienne qui se meurt, interrompit le sergent. N'avez-vous donc aucune pitié dans le cœur?

— Jamais quand il y a danger, répondit le caporal, et mon avis est qu'un ennemi vaincu n'est bon qu'à tuer.

— C'est bien; faites ce qu'on vous dit! reprit Péters impérieusement.

Williams obéit de mauvaise grâce et aida à porter la vivandière sur les bagages. Les blessés et les femmes qui s'y trouvaient déjà l'accueillirent également par des malédictions.

— Depuis quand les convois du roi d'Angleterre sont-ils destinés aux traîtres qui soutiennent la France? demandèrent plusieurs voix.

— Jetez-la sous les roues! répétèrent quelques autres.

— A bas l'Espagnole d'enfer!

Péters ne répondit rien, et plaça la vivandière, complètement évanouie, dans un enfoncement d'où les plus rudes cahots ne pouvaient la faire sortir; puis, comme le temps pressait, il ordonna de repartir, abandonnant le reste à la volonté de Dieu.

Le convoi traversait des campagnes de plus en plus sauvages et entrecoupées de collines rocaillenses. Là, comme dans presque toute l'Espagne, aucun chemin n'avait été tracé, et les ornières ou les pas des troupeaux imprimés dans le sol indiquaient seuls la direction à suivre. Le soleil avait complètement disparu. L'obscurité, accrue par les nuages sombres qui chargeaient le ciel, permettait à peine de distinguer les lourds chariots qui labouraient péniblement de leurs roues un sol nu et desséché. Mais au bout d'une heure de marche les éclairs commencèrent à illuminer le chemin; bientôt l'orage qui grandissait finit par éclater dans toute sa violence. Les grondements du tonnerre, d'abord entrecoupés de pauses solennelles, retentirent sans interruption; des torrents de pluie, traversés par la foudre, descendirent du ciel comme une trombe, inondèrent les hau-

teurs, noyèrent les plateaux et transformèrent le sol poudreux en un lac de fange. Les chevaux épouvantés par les éclairs et le bruit se cabraient sous le fouet des conducteurs; les piétons harassés cherchaient vainement un abri derrière les chariots; à chaque instant la position du convoi devenait plus difficile; enfin il s'arrêta au haut d'une pente rapide, et le sergent regarda autour de lui avec inquiétude.

Le voile de pluie qui couvrait le ciel ne laissait pas même les éclairs illuminer la route; leur clarté éteinte dans le brouillard ne montrait que des formes confuses et des aspects incertains qui faisaient pressentir un danger sans permettre de le juger. Après avoir vainement sondé l'horizon et s'être efforcé de reconnaître la descente qu'il avait devant lui, le sergent allait donner l'ordre de continuer, quand un cri parti du milieu des bagages le fit tressaillir.

Dolorès, ranimée par la pluie, s'était redressée sur le chariot. La tête en avant et les bras tendus, elle montrait avec effroi la descente, au penchant de laquelle le convoi s'était arrêté.

— Au nom de Dieu, n'avancez pas! cria-t-elle à Péters, à moins que vous ne soyez las de vivre.

— Où conduit donc ce chemin? demanda le sergent.

— Au gouffre du Diable.

— Vous êtes sûre?

— Écoutez.

Péters attendit une de ces courtes pauses qui entrecoupaient l'orage, prêta l'oreille, et entendit le bruit des eaux rassemblées de toutes les collines, qui se précipitaient dans l'abîme avec de longs rugissements. Il s'élança épouvanté à la tête des chevaux et les força à reculer en arrière. Ses compagnons, qui avaient également entendu, regagnèrent précipitamment le plateau.

Mais ils y retrouvèrent la tourmente dans toute sa violence, et le désespoir commença à s'emparer de la troupe entière. Le sergent lui-même, dont on n'écoutait plus la voix, ne savait quel parti prendre. Quelques-uns des conducteurs dételaient les chevaux pour les monter et fuir au hasard dans la nuit. Mais Dolorès se leva debout sur le chariot et montra vers la droite une ouverture dans les collines.

— C'est là, s'écria-t-elle; suivez le coteau jusqu'au prochain carrefour, vous aurez à vos pieds la Corogne, et avant deux heures vous vous trouverez en sûreté.

Sa déclaration traduite par Péters arrêta le désordre et ranima un peu les courages. Le chariot qui portait la vivandière prit la tête du convoi, et elle-même surveilla la direction, faisant éviter les ravines et tourner les rochers; enfin l'orage se ralentit; les nuées, balayées par le vent de mer, disparurent au loin, et le ciel reparut émaillé d'étoiles.

Les Anglais arrivaient alors au carrefour annoncé par Dolorès, et, un peu plus loin, ils aperçurent la ville et la rade sur laquelle flottaient les vaisseaux portant à leur pic le drapeau de l'Angleterre!

Tous oublièrent leurs souffrances pour le saluer par un joyeux hurra!

— L'épreuve a été rude, sergent, dit Williams en s'approchant de Péters; mais enfin nous avons échappé.

— Grâce à cette femme! dit l'Irlandais en montrant la vivandière; vous voyez, caporal, que la pitié n'est pas si mauvaise conseillère, et qu'il est souvent plus sage de sauver un ennemi que de le tuer.

#### STATISTIQUE AGRICOLE.

La population agricole forme les trois quarts des habitants de la France; on compte 27 millions de personnes domiciliées hors des villes.

La surface des terres cultivées rapporte, année commune, plus de 5 milliards de francs (5 452 653 000 francs); c'est presque 240 francs par hectare.

Les frais de culture montent à 3 016 261 000 francs; c'est 140 francs par hectare qui sont payés aux travailleurs ou gagnés par eux sur leurs propres domaines.

On en conclut que cette somme de 3 milliards se divise entre 6 millions de familles agricoles, et donne à chacune d'elles, par année, un salaire de 500 francs, qui fait pour chaque jour, à dépenser, 1 fr. 37 cent.

L'article de dépense le plus important est le blé. A raison de 3 hectolitres par individu, il en faut 13 ou 14 pour l'année entière. C'est une dépense de 210 à 230 fr., selon que le blé vaut 15 ou 20 fr. Il reste, pour les autres nécessités de la famille, 220 ou au plus 290 fr., et il faut y comprendre le meunier, le loyer de la maison, le percepteur, le sel, l'école.

Lorsque, dans les années de disette, le blé vaut 25 ou 30 fr. l'hectolitre, la nourriture de cinq personnes, en pain seulement, s'élève à 350 fr. ou même à 420, ce qui absorbe, à 60 fr. près, tout le salaire de l'année.

Pour procurer seulement une livre de viande par jour à 6 millions de familles habitant les campagnes, et formant 27 millions d'individus, il faudrait près de 1 100 millions de kilogrammes, c'est-à-dire environ le double de la consommation totale actuelle de la France (1).

Les païens avaient donné beaucoup de surnoms aux premiers chrétiens, entre autres celui de *grillons de la nuit*, parce que, toutes les fois qu'il leur arrivait de se réveiller pendant la nuit, ils faisaient aussitôt une prière à haute voix.

#### LA TOUR DE DUNKERQUE

##### ET LA TOUR PENCHÉE DE SARAGOSSE.

Ces deux tours n'ont assurément pas la même origine; leur fondation remonte à des dates différentes, et leur architecture est dissemblable. Ce qui nous les fait réunir ici, c'est une même cérémonie, un divertissement populaire dont nous les voyons l'une et l'autre également témoins, aux mêmes époques, dans le passé. Autrefois, la *fête des Géants*, cette fête toute flamande que célèbrent encore quelques-unes de nos villes du Nord, avait aussi lieu à Saragosse et même dans tout l'Aragon. Seulement, en Espagne, le costume des héros de la fête n'était pas le même que dans nos provinces septentrionales. A Dunkerque comme à Douai, les géants étaient au nombre de trois, le père et ses deux enfants, et portaient la cotte de mailles et le casque empanaché; à Saragosse, au nombre de trois aussi, ils étaient coiffés du turban et revêtus de la robe musulmane. Ces énormes mannequins d'osier, en Espagne ainsi qu'en Flandre, étaient primitivement promenés à la Fête-Dieu, à la suite du Saint-Sacrement, et passaient toujours, à Saragosse comme à Dunkerque, devant la grande tour de l'Horloge.

Dunkerque et toute la partie flamande de notre France ont longtemps appartenu à l'Espagne. Or, quelque effort d'esprit que l'on fasse pour donner à la procession des Géants une origine française, on n'y peut historiquement réussir. Cette procession, que nous retrouvons à Saragosse avec le costume maure, semble bien la preuve la moins contestable qu'elle est d'origine espagnole. Saragosse a évidemment institué cette fête après l'expulsion des Maures. Les Aragonais promenaient ainsi triomphalement l'image des géants (les Maures pouvaient bien être considérés de la sorte par les Espagnols) qu'ils avaient enfin chassés.

Du reste, si nous n'avons pas d'autres preuves que la fête de Dunkerque n'est pas d'origine française, nous trouvons

(1) Extrait de l'Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1851.

pour celle de Gayant, à Douai, à la mairie même de cette ville, un document qui atteste qu'elle fut instituée en 1580, « en l'honneur de Dieu et de toute la cour *caelestiale*, et de monseigneur saint Morand (le patron de Douai), pour rendre grâces que, par tel jour 16 juin, cette ville fut gardée et conservée de l'emprins que y feroient les Franchois pour le cuider s'en prendre. » Ce ne fut qu'en 1670 qu'il fut ordonné qu'elle se ferait à l'avenir le 6 juillet, époque de la

conquête de la ville par Louis XIV. Aussi bien quelques historiens prétendent-ils que toutes ces fêtes flamandes sont dues à Charles-Quint, qui avait cherché par là un moyen de neutraliser l'humeur inquiète des habitants de la Flandre en les amusant. Ce serait aussi lui, et pour le même motif, qui aurait établi dans nos provinces du Nord ces carillons qui préludent encote, dans plusieurs villes, à la sonnerie des heures, et ont jadis plus d'une fois suppléé à la musique



La Tour de Dunkerque. — Dessin de Blanchard.

pour les danses publiques des ducasses (voy., sur le carillon de Dunkerque, 1851, p. 348).

La tour de l'Horloge, à Dunkerque, existait déjà en 1440; elle servait alors de fanal. Cette année-là, les Dunkerquois, qui ne possédaient qu'une seule église, peu commode en cela surtout qu'elle était distante de la ville, résolurent d'en construire une dans l'enceinte qui venait d'être renouvelée; ils lui donnèrent la tour pour portail et pour clocher. Cette église fut brûlée en 1558, sauf la tour. On édifia alors une nouvelle église sur l'emplacement de l'ancienne, mais on l'isola quelque peu de la tour. Cette église existe encore et est dédiée à saint Éloi.

Lors du rachat de Dunkerque par Louis XIV, il avait été

stipulé que toutes les tours et tous les clochers seraient rasés au niveau du toit des maisons. Par suite, on rasa la tour du Phare, sur le port; mais les marins, privés de ce signe indicateur, couraient risque d'échouer et de se briser sur la côte. On éluda alors le traité en bâtissant une maisonnette sur la tour de l'Horloge, et ainsi l'on se ménagea un guide, tout au moins temporaire, pour les vaisseaux. Dans cette maisonnette réside encore un guetteur qui veille jour et nuit pour signaler les incendies, et qui répète avec un marteau, sur une cloche, toutes les heures qui sonnent au beffroi. Il a un second pour l'aider en cette tâche, et tous deux, en cas d'accident, doivent sonner le tocsin.

La tour est carrée, et a 8 mètres de largeur sur chaque

côté, non compris les contre-forts qui sont aux angles. On assure que, par un temps serein, de sa plate-forme on découvre la tour de Douvres en Angleterre. Elle servit à Cassini pour les observations relatives à la carte de France ; et à



La Tour penchée de Saragosse. — Dessin de Blanchard.

MM. Biot et Arago, lors de leurs travaux avec les savants anglais, pour le prolongement des triangles sur Londres, en Écosse et aux îles Schetland, afin d'achever la détermination de la mesure de la terre.

Quant à la tour de Saragosse, nommée *torre Nueva* (tour Neuve) depuis 1504, époque de sa fondation, elle fut terminée en 1515. Inclinée d'une manière surprenante, elle rappelle les tours de Pise et de Bologne. On y avait établi aussi primitivement des guetteurs, dont le service cessa lors de l'affaissement qui produisit son inclinaison. Le soubassement, tout en pierres de taille, est parfaitement resté d'aplomb ; c'est le reste de la construction, faite de briques dans toute sa hauteur, qui, en s'écrasant du côté qui re-

garde la rue, a jeté cette tour en avant. L'écrasement des briques est très-visible ; dans certains endroits elles ont perdu moitié de leur épaisseur. Du reste, rien ne donne à craindre que la tour de Saragosse soit en voie de destruction ; car elle s'affaissa ainsi peu de temps après son achèvement, et le dommage n'a point augmenté depuis ; on a même remarqué que, pendant le siège de 1809, une bombe étant venue éclater à son sommet, n'a compromis en rien sa solidité. La qualité de la brique a sans doute été la cause de l'affaissement : les clochers de trois autres villes d'Aragón, Ateca, Buberca et Calatayud, se sont également tassés et penchent de même.

La tour Neuve de Saragosse est un peu plus étroite

que la tour de Dunkerque, mais elle paraît être un peu plus haute.

### PROMENADES D'UN DÉSOEUVRÉ.

L'ORPHÉE DE CARREFOUR.

Fin. — Voy. p. 42, 54.

La conversation se prolongea, et je me sentis captivé. Une sympathie sincère finit presque toujours par devenir communicative, et mon interlocuteur s'ouvrit de plus en plus. Mon habit était moins visible, il est vrai, maintenant que la nuit s'épaississait. Nous étions assis sur un banc du boulevard extérieur, vis-à-vis d'une guinguette dont les lanternes, en s'éclairant, jetaient d'étranges reflets, de couleurs variées, sur les traits mobiles et sur le teint bistre de mon compagnon. Berçant sa vielle sur ses genoux comme il eût bercé un petit enfant, il me répondait avec chaleur.

— Non, non, le plaisir des bons cœurs ne nous est pas étranger, croyez-le bien; et même, nous autres, nous le goûtons mieux, parce que nous ne connaissons pas le soupçon qui corrompt tout. Ce n'est pas, d'ailleurs, le plus indigent qui a le moins à donner. Le pauvre a son temps, si précieux, car c'est sa vie; une part de sa pitance, tant maigre soit-elle, pain gagné à la sueur de son front; il a ses larmes coulantes, son franc rire; et tous ces biens, monsieur, il me les prodigue.

A son foyer je fais sécher ma lyre.

Reçu à sa table, j'ai les airs de ma vielle pour payer mon écot. Dieu sait comme mes amateurs s'égayent à ses premiers accords! Ils m'applaudissent de leur joie; ce bravo-là vaut tous les autres. En répétant mes refrains, comme ils me les rajournissent! C'est là un écho qui vous remet le cœur au ventre. Au milieu de mon monde, c'est moi qui deviens l'opulent, le richard; je dépense sans compter les rig udons et les flonflons... Hélas! il ne me manque pour plaire tout à fait à mon public que de boire avec lui... mais, halte-là! ça ne va ni à ma santé ni à mes goûts. Eau-de-vie, vin bleu, même la pipe, j'appelle tout cela le poison du pauvre, et l'on ne m'en fera pas consommer.

Plus j'écoutais ce vagabond de nouvelle espèce, plus je désirais l'arracher à sa vie errante, et rapprocher de mon entourage et de mes habitudes cet étrange individu qui tenait de l'artiste, du bohémien et du philosophe. N'était-il pas triste, d'ailleurs, d'abandonner aux intempéries de l'air, à l'atmosphère viciée des cabarets et des guinguettes, à l'usure de la misère, ce talent musical plein de verve et de variété, cette voix souple et expressive? Je lui vantai de mon mieux les avantages de l'aisance; je me fis fort de lui trouver des élèves. Pour toute réponse, il fredonna :

— Vie errante  
Est chose enivrante!

J'insistai sur les privations qu'il lui fallait endurer; l'hiver les multiplierait, l'âge les viendrait aggraver...

Promenant légèrement ses doigts sur les touches, il murmura :

— Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître  
Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.

J'essayai de le sonder sur un chapitre plus délicat. Revenant à la jeune ouvrière pour laquelle il avait chanté la romance d'Alix et Alexis, je vantai, moi célibataire, les douceurs du foyer domestique. S'il voulait un jour se mettre en ménage, il lui faudrait bien chercher un état moins précaire.

L'homme chanta avec sentiment, tout en caressant son clavier :

— Jeté sur cette boule,  
Laid, chetif et souffrant;  
Eteuffé dans la foule,

Faute d'être assez grand;  
Une plainte touchante  
De ma bouche sortit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

Je ne saurais peindre la grâce originale qu'il mit à accen-tuer ces vers charmants. Cette séduisante insouciance, assai-sonnée d'esprit, de talent, d'une sorte de philosophie, me gagnait le cœur, et je n'en étais que plus opiniâtre dans mes efforts pour dégoûter le joueur de vielle de sa vie en plein vent.

— Quelle en sera la fin? lui disais-je, l'hôpital, si vous ne tombez au coin de quelque borne, par une nuit de neige et de frimas, pour y mourir dans l'abandon!

Il m'interrompit par une bruyante ritournelle, et, d'une voix de Stentor, que je m'étonnais d'entendre sortir de ce corps débile, il lança à la *Camarde* ce fier défi :

— Lorsque la fileuse inhumaine  
Aura fini mon peloton,  
Tonton, tonton, tontaine, tonton!  
J'irai voir au sombre domaine  
Si c'est du fil ou du coton.  
Tonton, tontaine, tonton!

L'air de chasse sonore et vif, la voix vibrante, attirèrent aussitôt hors de la guinguette un groupe d'ouvriers qui y faisaient *la noce*, comme ils disent. Une espèce d'Auvergnat, fort de la halle ou commissionnaire, robuste compagnon, en veste de velours râpé, et la casquette sur l'oreille en casseur d'assiettes, se détache du peloton noir, s'élançant, et, en trois entrechats, vient tomber devant nous en criant :

— Allons, vive la joie! et en avant le tympanon!

V'là l'bastringue,  
V'là l'bastringue,  
V'là l'bastringue qui va commencer.

Il vociférait un air de la Courtille, et tordait dans une ignoble danse son corps souple et ses membres vigoureux.

Le joueur de vielle n'avait que trop vite attrapé la ritournelle, et mettait dans son jeu, dans son chant, toute la fougue insensée dont le danseur lui donnait l'exemple. Le cercle se formait autour d'eux; les battements de mains, les propos ne manquaient pas pour encourager la licence; je reculais avec dégoût.

— J'avais cru découvrir, me dis-je, une nature rare, exceptionnelle, un Tyrtée, un Amphion, et c'était à un bateleur, à un bohémien que j'avais affaire.

Caché à demi par le tronc d'un des gros ormes du boulevard, j'épiais cependant, curieux de savoir ce qui adviendrait de mon Orphée qui, au lieu de les apprivoiser, hurlait maintenant à l'instar des bêtes sauvages.

L'air, joué avec une gaieté furibonde, faisait tourbillonner la manivelle; tout en conservant son rythme à deux temps, peu à peu il change de caractère; il prend je ne sais quoi d'agreste qui me rappelle la musette ou plutôt la *veze* de l'Auvergne. Non, ce n'est plus une contredanse de guinguette, c'est un thème villageois; c'est la bourrée d'une *vogue* de la fête du hameau. Mais la danse? Elle aussi n'est plus la même: le robuste sauteur lève maintenant les pieds, ploie les genoux d'une façon rustique et gaie. Il a dansé enfant sur cet air-là, avec cette même allure, près du vieux mûrier, sous l'œil des anciens du village, sans redouter le regard du curé qui s'attarde à la fête avant de regagner son presbytère. C'est avec cette naïve joie qu'adolescent, jadis il frappait dans ses mains, faisait claquer ses doigts. Ce n'est plus un ivrogne de barrière, c'est l'honnête et gai paysan.

Et youp!  
Gai, Coco!  
Gai, Coco!  
C'est la joyeuse danse  
Du petit marmot.



Les physionomies ne sont pas moins changées que les mouvements. A la lueur du gaz, je lis dans les yeux du jeune homme. Il rêve à la cabane où sa mère vit peut-être encore ; il revoit le toit de chaume, le noyer qui l'ombrage, le ruisseau qui fuit tout proche. L'Allier, plus loin, murmure et roule ses cailloux transparents ; et, à l'horizon, les dentelures du Puy de Dôme se découpent sur un ciel moins bleu qu'elles.

Le cercle s'est resserré ; les mots patois, fortement accentués, s'échangent ; et le petit joueur de vielle, cet enchanteur, est presque emporté jusque dans la salle éclairée où l'on festoie, où l'on chante et rit.

A l'heure où je revins lentement chez moi, la lune inondait de ses clartés placides les maisons transformées en palais, les édifices agrandis par sa magique lumière. Je songais, tout le long de ma route, à l'obscur ménétrier qui maniait ainsi la foule et la gouvernait à son gré.

— Quelle puissance est cela ? me disais-je. On compose aujourd'hui des livres pour instruire et réformer les masses ; mais ceux qui travaillent de leurs bras ont-ils beaucoup le loisir de lire, et y trouvent-ils grand attrait ? Autrefois c'étaient les faiseurs de chansons qui moralisaient et civilisaient les hommes ; c'étaient les fabulistes qui les enseignaient. Il me semblait ce matin que l'histoire d'un peuple est dans ses monuments. Les chanteurs de ses carrefours seraient-ils donc ses philosophes, ses maîtres d'école ?

Au moment où je me faisais cette question, des tréteaux, des lampions m'arrêtèrent au passage, et je me glissai dans la foule de spectateurs qui entouraient une troupe de saltimbanques. Des enfants débraillés sous les sales oripeaux qui les couvraient mal, se disloquaient les membres d'une façon hideuse dans de dangereux tours de force. Tandis qu'ils reprenaient haleine, un homme, s'accompagnant sur un violon faux qui jurait sous l'archet, brailla d'une voix avinée une sottise chanson qu'accueillirent les grossiers éclats de rire des assistants.

J'ens hâte de regagner mon logis et de retrouver les souvenirs de l'Orphée du faubourg Saint-Marceau.

— Quoi, pensais-je, à une époque où se forment tant d'associations charitables, où tant de cœurs généreux se portent avec zèle au secours des classes laborieuses, où des primes sont offertes aux meilleurs ouvrages populaires, personne ne songera-t-il donc à la véritable littérature du peuple, à la chanson ?

Les Grecs, les Romains eurent l'ode ; elle présidait aux combats, aux jeux patriotiques ; et l'ode, c'est la chanson. Au moyen âge, la romance, le lai, se renfermèrent dans les châteaux ; mais le cantique, les noëls, la complainte, en descendirent pour élever, moraliser, attendrir les âmes. La chanson berce l'enfant lorsque son oreille n'est pas encore formée ; il passe à l'adolescence, les chants prennent un caractère auguste et sacré pour l'initier à ses devoirs d'homme. Se marie-t-il ? la chanson égaye le banquet. Il avance en âge : il semblerait qu'il n'ait plus qu'à rêver aux célestes concerts vers lesquels il s'achemine ; mais la berceuse murmure à son foyer près du marmot qui s'endort ; mais ses enfants demandent autour de lui la complainte aux récits émouvants ; mais le fils aîné, en passant la bandoulière de son fusil, entonne une chanson guerrière. Enfin, à sa dernière demeure, ce sont encore des chants qui résonnent autour de sa dépouille, qui font couler les larmes de ses proches, et enlèvent ainsi à la douleur (ce lot de notre nature imparfaite) quelque chose de son acreté.

DE L'OBSCURITÉ PRODUITE PAR LES CENDRES VOLCANIQUES,  
ET DE LEUR TRANSPORT A DE GRANDES DISTANCES.

Pendant leurs éruptions, les volcans lancent dans les airs des masses de cendres qui forment de véritables nuages que

les vents emportent au loin. Dans le voisinage du volcan, la lumière du soleil en est complètement obscurcie : ainsi, lors de l'éruption du Vésuve en l'an 70, Pline le Jeune dit que l'obscurité était comparable à celle d'un appartement fermé. Les 22 et 23 octobre 1822, on se servit de lanternes dans les villages voisins du Vésuve ; M. de Humboldt, témoin de ces faits, les rapproche de ce qui se passe si souvent à Quito lors des éruptions du Pichincha. Pendant celle du Cotopaxi, le 4 avril 1768, la pluie de cendres était telle à Anibato et Tacunga que les habitants se promenaient aussi en plein jour avec des lanternes. Ces phénomènes s'observent encore fort loin du cratère ignivome. Pendant l'éruption du mois de décembre 1760, la fumée du Vésuve, poussée par le vent, obscurcit le soleil pendant toute une journée à Cuccaro et Cilento, villes de la principauté de Salerne, situées à 92 kilomètres de la montagne ; le lendemain, on vit l'herbe couverte de cendres.

Les cendres sont portées par les vents à des distances considérables. Après de violentes détonations, semblables à des décharges d'artillerie, qui épouvantèrent les habitants de la Barbade le 30 avril 1812, on apercevait, le lendemain 1<sup>er</sup> mai, au-dessus de l'horizon de la mer, un nuage noir qui couvrait déjà le reste du ciel, et qui même bientôt après se répandit dans la partie où commençait à poindre la lumière du crépuscule. L'obscurité devint alors telle, que dans les appartements il était impossible de distinguer la place des fenêtres, et qu'en plein air plusieurs personnes ne purent voir ni les arbres, ni les contours des maisons voisines, ni même les mouchoirs blancs placés à cinq pouces des yeux. Ce phénomène était causé par la chute d'une grande quantité de poudre volcanique provenant de l'éruption d'un volcan de l'île Saint-Vincent. Cette pluie d'un nouveau genre et l'obscurité qui en était la suite ne cessèrent entièrement qu'entre midi et une heure. L'île de Saint-Vincent est à 170 kilomètres à l'ouest de la Barbade. Pendant l'éruption de l'Hécla, en 1766, les nuages de fumée produisirent une telle obscurité, qu'à Glaumba, éloigné de plus de 200 kilomètres, on ne pouvait se conduire qu'à tâtons. En 1794, toute la Calabre fut enveloppée par des nuages épais vomis par l'Etna.

Veut-on des exemples de transport à de plus grandes distances ? En voici de probants. Procopé assure qu'en 472, les cendres du Vésuve furent portées jusqu'à Constantinople, c'est-à-dire à 1000 kilomètres. Dans l'éruption formidable du Tomboro, volcan de l'île de Sumbava, qui eut lieu en avril 1815, les cendres s'étendirent sur Java, Macassar et Batavia ; elles parvinrent même jusqu'à Bencoolen, à Sumatra, qui est aussi éloigné du point de départ que l'Etna est distant de Hambourg, savoir, 16 degrés latitudinaux, ou plus de 4 500 kilomètres.

#### JACQUES SARRAZIN.

Jacques Sarrazin est né à Noyon en 1592, « d'une bonne et honnête famille, » comme dit Perrault. Il est l'un des derniers artistes qui aient manié à la fois le ciseau et la brosse. Son éducation n'avait pas été ordinaire. Envoyé à Paris lorsqu'il n'était encore qu'enfant, il apprit chez Guillaumin le père à dessiner et à modeler. Impatient d'étudier d'après des chefs-d'œuvre, il n'avait guère que dix-huit ans quand il partit pour Rome, d'où les biographes le font revenir à petites journées en 1628, après dix-huit ans de séjour en Italie. Il avait eu la bonne fortune d'être employé à des travaux considérables par le cardinal Aldobrandini, dans sa villa de Frascati, où travaillait alors l'illustre Dominiquin. Sarrazin, pendant le temps qu'il y exécutait ses deux figures de l'Atlas et du Polyphème, colosses en pierre qui lancent une prodigieuse quantité d'eau, eut part à l'amitié et aux

conseils de ce grand peintre. On dit même que le Dominiquin l'aïda de ses modèles ; on ajoute que les deux Termes de stuc dont le Dominiquin fit accompagner son tableau à San-Lorenzo in Miranda sont un témoignage de cette haute collaboration. Enfin « ces deux artistes, dit d'Argenville le Fils (*Vie des fameux sculpteurs*) se rencontrèrent encore à San-Andrea della Valle, l'un peignant la voûte du chœur des Pères, et l'autre occupé des statues du portail. »

S'il fût resté en Italie, Sarrazin, fortifié par les graves leçons du Dominiquin et par sa propre admiration passionnée pour Michel-Ange, qu'il appelait son maître, eût peut-être mérité ce titre qu'un de ses contemporains, le père de Saint-Romuald, ne faisait point difficulté de lui donner, de « premier sculpteur de toute l'Europe ; » mais, pour son malheur, à peine fut-il de retour à Paris, où il arriva en 1628, après avoir semé quelques œuvres sur sa route, à Florence et à Lyon, qu'il subit une troisième et définitive influence, celle de Simon Vouet, avec lequel il se lia, au château de Chilly, chez le maréchal d'Effiat. Vouet s'attacha ce grand artiste, dont il prévoyait la fortune, en lui donnant une de ses nièces en mariage. Singulière attraction qu'exerça ce peintre secondaire sur toutes les branches de l'art en France, et qui leur fit adopter servilement les types, les formes, les procédés expéditifs qui lui étaient particuliers. Il est juste de dire que ce fut d'abord et irrévocablement sur le goût de Sarrazin en peinture qu'agit Simon Vouet ; quant à son goût de sculpteur, Jacques conserva longtemps encore l'empreinte de sa forte éducation italienne, surtout dans les premières œuvres qu'il exécuta à Paris, et qui fixèrent et consacrèrent sa haute réputation. De celles-là il faut citer les quatre Anges de stuc destinés au maître-autel de Saint-Nicolas des Champs, et qui furent son éclatant début ; puis ses chefs-d'œuvre, les huit cariatides colossales dont il fournit les modèles pour la décoration du grand pavillon du Louvre, exécutées sous sa direction par Guérin et Buyster. Ces magnifiques figures, qui soutiennent avec bonheur (c'est leur plus

première grossesse ; plus tard elle chargea encore Sarrazin d'exécuter le buste en bronze du roi enfant, et, en 1643, les deux Anges en argent destinés à être placés dans l'église Saint-Louis de la rue Saint-Antoine, pour y supporter le cœur de Louis XIII. Nous ne pouvons entrer dans le détail de toutes les sculptures, de tous les crucifix, bas-reliefs, bustes, compositions tumulaires, dont Sarrazin enrichit les églises et les palais de Paris ; nous ne citerons, comme œuvres capitales, que son tombeau du cardinal de Bérulle, et le mausolée du

prince de Condé, mort en 1646. La collection de sculpture moderne du Louvre ne possède aujourd'hui de ce grand sculpteur que le bas-relief ovale qui décorait, à Sainte-Croix de la Bretonnerie, le tombeau de l'abbé Hennequin, conseiller du Parlement. Quant à ses peintures, le Louvre n'en possède point, et on ne les connaît plus que par les gravures que Daret a faites de quelques-unes de ses Vierges. On citait particulièrement, dans une chapelle de l'église des Minimes du quartier Saint-Antoine, une Sainte Famille. Les quatre médaillons en canaïeu qui étaient au plafond étaient aussi de lui, « et d'une si grande beauté, ajoute d'Argenville (*Voyage pittoresque*) qu'on les croirait de le Sueur. »

Jacques Sarrazin avait été, en 1648, l'un des douze anciens fondateurs de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Son frère cadet, Pierre Sarrazin, également sculpteur, fut admis dans cette Académie le 6 juin 1665, et mourut le 3 août 1679, à soixante-dix-sept ans. Il était sans doute élève de son frère aîné, qui se fit remarquer, au milieu des artistes ses contemporains, non-seulement par ses œuvres, mais encore par la pépinière de sculpteurs qui se formèrent dans son atelier : Le-rambert, Legros, Jacques Buirrette et Étienne le Hongre furent les plus connus de ses élèves.

Jacques Sarrazin mourut le 3 décembre 1660, âgé de soixante-huit ans, dans son logement des galeries du Louvre. Il laissait un fils, nommé Bénigne Sarrazin, et qui était peintre. Le roi, en reconnaissance des glorieuses œuvres de Jacques Sarrazin, conserva son logement à ce fils, par brevet



Statue de Jacques Sarrazin, par M. Malknecht, inaugurée le 14 septembre 1851, à Noyon.

bel éloge) le voisinage des merveilles de Jean Goujon, valurent à Jacques Sarrazin la faveur de Louis XIII, une pension, et un logement aux galeries du Louvre. La reine Anne d'Autriche lui témoigna qu'elle l'estimait le plus grand sculpteur qu'eût alors la France, en le chargeant d'exécuter l'enfant d'or offert à la Vierge par un ange d'argent, en accomplissement du vœu qu'elle avait fait à Notre-Dame de Lorette pendant sa

du 20 décembre 1660, et lui accorda une pension de trois cents livres pour aller étudier à Rome. Les *Archives de l'art français*, qui publient ce brevet, page 215, en publient un autre, page 241, qui établit que Bénigne Sarrazin mourut en 1692 ; et, son logement ayant été donné à cette époque au décorateur J. Lemoyne, il est permis de croire qu'en lui s'éteignit la descendance directe de Jacques Sarrazin.

## LA JUNQUERA, EN ESPAGNE.



Une vue de la Junquera. — Dessin de P. Blanchard.

La Junquera est un bourg espagnol situé dans la partie orientale des Pyrénées, à peu de distance du cap de Creus (cap des Croix) et du fort de Bellegarde. C'était jadis un marécage, comme l'indique son nom : *Junquera*, jonchère, lieu couvert de joncs. L'humidité a disparu pour faire place à une agréable fraîcheur, qu'entretiennent les hautes montagnes verdoyantes, les bois de chênes et de noisetiers, et un petit torrent qui se nomme Llobregat, comme celui dont les eaux se perdent près du port de Barcelonne. Au bord du Llobregat s'étend une longue rue : c'est le bourg entier, qui compte à peine neuf cents habitants. Cette petite population, aussi laborieuse que celle des grands centres industriels, ne connaît ni la misère, ni les dissipations fiévreuses des villes. Elle récolte la noisette ; elle récolte le liège, le met en œuvre, l'arrondit, l'empile dans les sacs ; puis noisettes et bouchons vont charger les légers navires du cap de *la Selva de Abaix*, ou de Cadaques, qui les transportent à Barcelonne, où toutes les nations maritimes se les partagent pour les répandre dans le monde entier. Un pont de pierre, une vieille tour, une petite église, sont les seuls édifices de la Junquera. L'aisance n'y a fait germer jusqu'à ce jour ni luxe ni orgueil ; on se contente d'y être simplement heureux.

## LE MÉMORIAL DE FAMILLE (1).

## § 1. L'entrée en ménage.

Marié de la veille, je venais d'ouvrir les yeux dans mon nouveau logement. Les rayons du soleil matinal glissaient

entre les rideaux de mousseline ; un parfum de résédas pénétrait jusqu'à l'alcôve, et j'entendais, dans la pièce voisine, une voix aimée qui fredonnait mon air favori.

Autour de moi, sur les meubles, étaient dispersés mille objets dont la vue me rappelait quel changement venait de se faire dans ma vie. Là c'était le bouquet d'orange qui ne quittait pas autrefois sa chambre de jeune fille ; plus loin, la petite bibliothèque qu'ornaient ses prix de pension et quelques volumes plus récemment offerts par moi-même. Tout ce qui m'entourait semblait ainsi m'avertir que je n'étais plus seul. Jusqu'alors j'avais côtoyé, en volontaire indépendant, les flancs de l'armée humaine, allant au pas de ma fantaisie, et mesurant à mes seules forces la longueur de l'étape ou celle du repos ; maintenant j'étais entré dans les rangs ; j'avais une compagne de route sur laquelle il fallait régler ma marche, à qui je devais rendre en protection tout ce qu'elle me donnerait en tendresse ! Quelques jours auparavant, j'aurais pu tomber sans laisser de vide ; désormais ma destinée se trouvait liée à d'autres destinées ; j'avais pris racine dans la vie, et il fallait grandir et se fortifier pour abriter les nids bientôt formés à mon ombrage.

Douce responsabilité, qui m'exaltait sans m'inquiéter !

satisfaire au goût de ses lecteurs en publiant ce *Mémorial de famille*, dû à la collaboration de M. Emile Souvestre, auteur du *Calendrier de la mansarde*, couronné par l'Académie française sous le titre de : *Un philosophe sous les toits* (prix de 1 200 fr.), et des *Mémoires d'un ouvrier*, lus publiquement dans la ville de Genève pour la moralisation des classes laborieuses, et adoptés comme livre classique dans les écoles primaires du canton. C'est dans notre recueil que ces deux ouvrages ont paru pour la première fois (voy. 1849 et 1850).

(1) Le *Magasin pittoresque* croit être fidèle à sa direction et  
TOME XX. — FÉVRIER 1852.

Que pouvons-nous erandre, Marcelle et moi ? Ne partions-nous pas comme ces théories athéniennes qui faisaient voile vers le temple de Delphes, la poupe couronnée de fleurs, au bruit des chants et de la lyre ? N'entendions-nous pas retentir en nous le chœur mystérieux des fées de la jeunesse ? La Force disait :

— Qu'importe la tâche ? Ne sentez-vous pas que tout vous sera facile ? C'est à ceux qui faiblissent de soupeser le fardeau ; Atlas sourit en portant le monde.

La Foi ajoutait :

— Ayez confiance, et les montagnes qui vous font obstacle se déplaceront comme des nuées, et le flot s'allermira sous vos pas, et l'arc-en-ciel se jettera comme un pont sur les vallées.

L'Espérance répétait :

— Voyez ; devant vous est le repos après la fatigue, l'abondance après la privation ; allez plus loin, là-bas, là-bas ! le désert conduit à la terre promise !

Enfin une voix plus fascinante s'élevait à son tour et murmurait :

— Aimez-vous l'un l'autre ; il n'y a point sur la terre de plus sûr talisman : c'est le *Sésame, ouvre-toi*, qui doit vous livrer tous les trésors de la création.

Chers encouragements, charmantes assurances, comment ne pas vous écouter ? Oui, je vous crois, vaillantes amies de nos premières campagnes, vous qui, comme l'orchestre militaire destiné à enflammer le courage du soldat, nous conduisez à la bataille terrestre enivrés de votre mélodie ! Que puis-je craindre dans cet avenir que je dois traverser le bras de Marcelle sur le mien ? Ne commençons-nous pas tous deux le voyage, et le soleil ne vient-il pas de se lever ? En avant à travers les prés qui fleurissent, le long des haies qui gazouillent, sous les forêts qui verdissent ! Que les horizons succèdent aux horizons ! Le jour est si beau et la nuit est si loin !

Tout en causant ainsi avec ma joie, je m'étais levé, et j'avais rejoint Marcelle, déjà occupée à prendre possession de son royaume domestique.

Il fallut tout visiter avec elle, admirer sa précoce érudition de ménagère, applaudir à ses prévoyances. Elle me montra d'abord la petite salle à manger où le repas devait nous réunir entre les heures de travail. Marcelle avait voulu, en faveur de cette heureuse destination, lui donner un air d'opulence et de fête. Sur les étagères brillaient les porcelaines, l'argenterie, les cristaux. Ici des fruits à demi cachés dans la mousse, là des fleurs fraîchement épanouies, partout la grâce dans l'abondance !

Plus loin était le salon, dont les rideaux fermés ne laissaient pénétrer qu'une molle lueur. Des statuette ornaient les consoles ; des cadres dorés cachaient la tapisserie ; sur tous les meubles s'éparpillaient, avec un caprice élégant, les albums, les coffres de laque, les ivoires ciselés, riens précieux qui furent longtemps les trésors de la jeune fille. Vers le fond, une portière aux larges plis indiquait l'entrée du retrait réservé à la châtelaine. On voulait d'abord n'en interdire la vue, et il fallut en venir aux prières ; enfin la portière fut soulevée, et nous entrâmes.

Le cabinet était éclairé par une petite fenêtre que masquait un store imitant les vitraux gothiques, et à travers lequel la lumière jaillissait en teintes richement colorées. Une bergère recouverte de siamoise occupait le fond, avec la table à ouvrage près de laquelle j'avais vu si longtemps broder Marcelle, quand je passais sous les eroisées de sa tante. Vis-à-vis se dressait la jardinière de tôle vernie où elle-même cultivait quelques plantes préférées ; plus haut était suspendue la cage à liligranes argentés, prison mélodieuse de l'oiseau qu'elle avait autrefois élevé ; enfin, devant la fenêtre, avait été placé le bureau consacré, depuis sa sortie de pension, à ses correspondances.

Elle me le montra avec une sorte de gravité attendrie. Là

tout lui rappelait un souvenir. Cette écritoire d'agate lui restait seule de la sœur aînée, morte à l'âge où elle commençait à la connaître assez pour l'aimer ; ce coupe-papier de nacre lui avait été envoyé par sa tante avant qu'elle l'eût adoptée pour fille ; ce cachet avait appartenu à son père ! Elle entr'ouvrit l'un après l'autre les tiroirs pour me montrer, en souriant, les richesses qu'elle y renfermait. Ici c'étaient les lettres de sa meilleure amie de pension, aujourd'hui mariée, partie, perdue pour elle ; là, des papiers de famille ; plus bas, ses certificats d'actes religieux accomplis, de prix obtenus, d'examens sabis ; — humbles papiers de noblesse de la jeune fille ! — Enfin, au coin le plus caché, quelques bouquets flétris et la correspondance échangée entre nous pendant une absence, avec l'agrément et sous l'adresse de la tante Roubert.

Ainsi se trouvaient réunies toutes les réminiscences touchantes ou gracieuses ! C'étaient les poétiques archives de Marcelle, le lieu d'asile où elle voulait se retirer aux heures de solitude. A mon retour du travail, j'étais sûr de la retrouver souriante et comme parfumée des souffles du passé.

Cette idée me fit passer dans le cœur un flot de joie.

— Ah ! pourquoi, me dis-je, tous les hommes n'ont-ils pas ainsi un refuge consacré aux souvenirs doux et saints, un sanctuaire où se conservent à jamais les témoignages des affections de la famille et des enthousiasmes de la jeunesse ? Nos aïeux avaient une cellule creusée dans le granit et fermée d'une double porte de fer, où ils conservaient, par orgueil, les vains titres de leur origine ; ne pouvons-nous accorder par reconnaissance un coin obscur aux titres du cœur, à tout ce qui nous rappelle les nobles expansions et les généreuses espérances ? Le temps a arraché des murailles l'arbre généalogique des familles, mais il a laissé place pour celui des âmes. Cherchons le germe de nos jugements, de nos sympathies, de nos répugnances, de nos espoirs ; nous le trouverons toujours dans quelque fait d'autrefois. Le présent a pour racine le passé. Qui n'a rencontré, par hasard, quelqu'un de ces vestiges des premières années, et qui ne s'en est senti ému de leur rencontre ? C'est en revoyant les points de départ que l'on calcule mieux la distance parcourue, et qu'on s'effraye ou qu'on s'applaudit. Trop heureux celui qui, en retrouvant le jeune portrait, ne trouve point l'original trop flétri par l'âge !

La voix de mon père nous fit quitter le retrait de Marcelle. Il venait visiter notre nouveau logis, et ajouter son contentement à notre bonheur. — Tendre stoïque, dont le courage n'avait jamais été qu'un rempart pour les faibles, et l'inflexibilité qu'une obstination de dévouement, il était indulgent à tous, parce qu'il ne se pardonnait rien à lui-même, et savait voiler son austérité de sourires. Avec lui la sagesse n'avait ni morgue ni colère ; elle se baissait jusqu'à vous pour que vous pussiez l'entendre ; elle vous guidait de la main, elle prenait votre pas et marchait à vos côtés. C'était une mère qui instruit, jamais un juge qui condamne.

Heureux d'une union désirée, il n'avait point voulu pourtant prendre place à notre foyer.

— Ces premières heures de la jeunesse sont à vous, n'avait-il dit en m'embrassant ; jouissez-en sans trouble ; un vieillard ferait ombre au plein soleil de votre joie. Mieux vaut me regretter absent que d'être gêné un seul instant de ma présence. A votre âge et au mien, on a, d'ailleurs, besoin de solitude, vous pour causer de vos espérances, moi pour rappeler mes souvenirs. Plus tard, quand mes forces fléchiront, je viendrai m'appuyer à vos deux bras et fermer les yeux sous l'ombre de votre prospérité.

Et toutes mes prières avaient été inutiles ; il avait fallu se soumettre à cette séparation.

Cependant Marcelle, qui s'était élancée à sa rencontre, le ramenait triomphante à travers notre appartement, dont elle recommençait avec lui l'examen. Mon père écoutait tout, répondait à tout, souriait de tout. Il se laissait promener à

travers nos enchantements et nos rêves; il s'arrêtait avec nous devant chaque horizon; il nous montrait au loin une espérance inaperçue ou une joie oubliée! Réunis au retrait, nous avions laissé ainsi couler les heures sans y prendre garde, quand la tante de Marcella arriva.

Qui n'a connu la tante Roubert dans notre petite ville natale? Son nom seul prononcé mettait en gaieté. Veuve de bonne heure et chargée d'intérêts compromis, elle avait tout sauvé à force d'activité, d'ordre, d'économie. C'était d'elle surtout qu'on eût pu dire que *sa part d'esprit lui avait été donnée en bon sens*. Solidement assise sur la réalité, elle avait conduit sa destinée par les routes battues, évitant prudemment les cailloux qu'y sèment le caprice et l'idéal. Toujours trottant, rongeant, grondant, elle trouvait le temps de faire prospérer ses affaires et de rétablir celles du voisin, ce qui l'avait fait surnommer plaisamment *la Femme de ménage de la Providence*. Vulgaire en apparence, elle avait le génie des choses positives, et l'événement finissait toujours par lui donner raison. Son esprit était la prose de la vie, mais une prose si nette et si ferme, qu'on l'eût trouvée profonde sans sa simplicité. La tante Roubert arrivait, selon son habitude, un parapluie à la main; son bras était chargé d'un immense cabas de crinoline.

Elle entra comme une ondée de grêle dans le petit cabinet où nous nous étions arrêtés.

— Vous voilà pourtant! s'écria-t-elle; je vous cherche dans toutes les pièces. Savez-vous, ma chère, que les malles de linge viennent d'arriver?

— Fort bien, je vais m'en occuper, dit Marcella, qui, une main dans la main de mon père, l'autre dans la mienne, ne se pressa point de partir.

— Vous en occuper! répéta la tante Roubert; ce sera bien inutile, vous ne trouverez place nulle part. Je viens de parcourir votre appartement, ma pauvre fille: ce n'est pas un logement, c'est une décoration de théâtre!

Marcella se récria:

— Que dites-vous là, ma tante? Remy et son père viennent de le visiter, et sont ravis!

— Ne me parle pas des hommes quand il s'agit de ménage! reprit péremptoirement madame Roubert; à leurs yeux, rien ne manque pourvu qu'il y ait des mouchettes et un tire-bottes; mais moi, chère amie, je sais ce que c'est qu'une maison. Tout à l'heure, en entrant dans le vestibule, j'ai cherché une patère pour suspendre mon manteau; je n'ai trouvé que des giroflées! Tu as des fleurs pour fonds d'ameublement!

Marcella voulut protester en énumérant notre mobilier; mais sa tante l'interrompit:

— Il ne s'agit point de ce que tu as, mais de ce qui te manque, dit-elle; j'ai bien vu, dans ton salon, de petits marmousets de bronze...

— Des marmousets! m'écriai-je, les statuettes de Goethe et de Rousseau!

— C'est possible, reprit tranquillement la tante Roubert, cela peut servir, à la rigueur, de porte-allumettes; mais en bas, dans la cheminée de votre bureau, cher ami, il n'y a ni pincettes, ni chenets. J'ai aussi trouvé, en ouvrant le buffet, un petit service de vermeil, et pas de cuiller à potage, ce qui fait supposer que vous vous nourrirez de confitures. Enfin les étagères de la salle à manger sont garnies de fort belles porcelaines dorées; malheureusement la cuisine n'a ni poêle à frire, ni rôtissoire!... Mon Dieu! j'entre là dans des détails bien grossiers, n'est-ce pas? ajouta-t-elle, en voyant le mouvement que nous n'avions pu réprimer; mais il faudra toujours y venir, quand vous voudrez une omelette ou un rôti. Autant donc prendre ses précautions.

— Vous avez raison, répliquai je avec un peu d'humeur, car j'avais remarqué la confusion de Marcella; mais il est toujours temps de réparer de pareils oublis quand le besoin les fait sentir.

— C'est-à-dire que vous attendrez l'heure du coucher pour commander les matelas, reprit madame Roubert; à la bonne heure, chers enfants! mais, dans ce cas, le moment est venu pour votre linge de ménage, qui attend là dans le vestibule; ma nièce ne compte point le ramasser, je suppose, dans sa cage ni dans sa jardinière; peut-elle me montrer la place qu'elle lui a réservée?

Marcella était devenue très-rouge, et roulait avec embarras le petit ruban noir de son tablier.

— Eh bien, quoi? tu n'y as pas songé, reprit la vieille tante; il ne faut pas te déconcerter pour cela! nous chercherons où le mettre après déjeuner; car tu sais que nous déjeunerons ensemble?

Pour cela, Marcella ne l'avait point oublié, et elle voulut montrer sur-le-champ la table servie par elle. A sa vue, mon père ne put retenir un geste d'émerveillement. Au milieu se dressait une corbeille de fruits mêlés de fleurs et de feuillages, autour de laquelle étaient dispersées toutes nos friandises favorites; chacun pouvait reconnaître le mets préparé à son intention. Madame Roubert, qui avait promené autour de la table un regard rapide, s'écria tout à coup:

— Et le pain, ma fille?

Marcella poussa une exclamation consternée.

— Il n'y en a pas, reprit tranquillement la tante; envoie ta bonne en acheter.

Et, baissant la voix, elle ajouta:

— Comme elle passe devant ma porte, elle dira en même temps à Baptiste d'apporter, pour le père Remy, la grande ganache, et vous la garderez. Tes chaises gothiques sont fort agréables à regarder; mais quand on est vieux ou malade, ce qu'on demande surtout à un siège, c'est de s'y trouver bien assis.

En attendant le retour de la servante, madame Roubert recommença avec Marcella la visite de notre logis. Elle indiqua ce qui avait été oublié, releva l'inconfort de quelques arrangements, réclama certaines améliorations, le tout gaiement et avec simplicité. Ses avertissements n'étaient jamais des critiques; elle montrait l'erreur sans s'étonner qu'on l'eût commise, et sans se prévaloir de l'avoir reconnue.

L'examen achevé, elle prit sa nièce à part pour compter. Marcella alla chercher la petite cassette de bois de rose qui lui servait de coffre-fort, et voulut dresser le bordereau des dépenses faites depuis huit jours. Mais tous ses calculs ne purent établir une balance satisfaisante. Elle eut beau recommencer ses additions, compter pièce à pièce l'argent qui lui restait, le déficit demeura invariable! Stupéfaite d'un pareil résultat et de l'importance du total dépensé, elle regardait déjà la serrure de sa cassette, et se demandait comment la somme qu'elle renfermait avait pu disparaître, quand la tante Roubert l'arrêta court.

— Prends garde, dit-elle sérieusement, voilà que, faute de te rendre compte, tu soupçonnes déjà! Avant ce soir tu en viendrais à accuser! C'est la marche ordinaire. Le désordre enfante la défiance, et on aime mieux douter de la probité des autres que de sa propre mémoire. Aucune serrure n'empêchera cela, mon enfant, parce qu'aucune ne pourra te mettre à l'abri des mécomptes. Pour la femme qui dirige une maison, la seule sauvegarde est un livre de ménage qui l'avertit jour par jour, et qui rend témoignage à la fin du mois. Aussi t'ai-je apporté un de ceux que ton oncle avait jadis l'habitude de préparer pour moi.

Elle le tira de son cabas et le remit à Marcella. C'était un petit registre relié en parchemin, dont la couverture, semblable à celle des portefeuilles, formait intérieurement trois poches destinées aux reçus, aux notes et aux mémoires. Il était divisé en plusieurs parties distinguées par des signets et correspondant aux différents ordres de recettes ou de dépenses, de sorte que l'on pouvait apprécier d'un coup d'œil non-seulement les chiffres généraux, mais leur provenance et leur relation avec chaque chiffre particulier. Le tout for-

avait un budget domestique aussi clair que complet, dans lequel un compte était ouvert à chaque branche de service du petit gouvernement régi par la ménagère.

M. Roubert, qui avait été, de son vivant, une sorte de Franklin inconnu, uniquement occupé de soumettre au bon sens les affaires et les consciences, avait écrit devant chaque chapitre une maxime empruntée ou inédite que l'on avait sans cesse sous les yeux comme un avertissement. En tête du livre, on lisait ces mots tracés en ronde et à l'encre rouge :

« L'ÉCONOMIE EST LA SOURCE DE L'INDÉPENDANCE ET DE LA LIBÉRALITÉ. »

Plus loin, au compte des frais de table :

« L'homme sage a toujours trois cuisiniers qui assaisonnent les plus simples mets : la sobriété, l'exercice, et le contentement de lui-même. »

Au chapitre de la bienfaisance :

« Donne comme si tu recevais. »

Enfin, à la page destinée à consacrer les épargnes de

chaque mois, il avait copié cette pensée d'un philosophe chinois :

« Avec le temps et la patience, la feuille de mûrier devient satin. »

Tout en nous laissant parcourir le registre pour lire les conseils pratiques qu'il renfermait, la tante Roubert expliquait à Marcelle ce qu'elle devait en faire, et l'initiait, en quelques mots, à la comptabilité du ménage. Pendant qu'elle parlait, mon père me prit par le bras et m'attira doucement dans l'embrasure d'une fenêtre.

*La suite à une autre livraison.*

## AVENTURES DE DON QUICHOTTE,

PEINTES PAR C.-A. COYPEL.

Au château de Fontainebleau, le Primatice avait peint l'Iliade, et Ambroise Dubois, les Aventures de Théagène et



Vivant BEAUCÉ del.

PIAUD sc.

par C. COYPEL. gravé.

Don Quichotte combat les marionnettes qu'il prend pour des Maures. — Tableau de Charles Coypel. — Dessin de V. Beaucé.

de Chariclée. Au château de Cheverni, Jean Mosnier, artiste blaisois, avait peint aussi ces Aventures, avec l'Histoire d'Astrée et celle de don Quichotte. Toutefois, ces traductions d'œuvres littéraires en peinture semblent n'avoir été longtemps, en France, que de rares exceptions inspirées par le besoin d'ensemble dans les décorations pittoresques. Durant la première moitié du dix-huitième siècle, ce devint une mode, ou, si l'on veut, un goût qui entraîna tous les artistes en renom. Antoine Coypel met en tableaux l'Énéide et les tragédies de Racine; son élève, Philippe d'Orléans le régent, dessine le roman pastoral de Longus; Charles Coypel peint les Aventures de don Quichotte; en même temps,

Oudry peint, dessine et grave les Fables de la Fontaine et le Roman comique de Scarron (1); puis Pater, l'élève de Watteau, Lancret, Galloche, Subleyras, cherchent et trouvent des tableaux charmants dans les œuvres de la Fontaine; Natoire, Pater lui-même, reviennent au héros de Coypel, en l'honneur duquel Boucher et Trémolières avaient déjà composé quelques dessins.

Charles-Antoine Coypel était né à Paris en 1694. Son père, Antoine Coypel, premier peintre du roi et du régent, lui adressa une épître en vers sur la peinture, et la commenta

(1) Voy. t. XVIII (1850), p. 49.

dans de longs discours prononcés aux conférences de l'Académie royale de peinture et sculpture.

Enfin vous le voulez, ma résistance est vaine ;  
Un ascendant plus fort malgré moi vous entraîne,  
Et de l'art du dessin votre cœur trop épris  
Veut dans l'Académie en disputer le prix.....

« Le ciel, dit Antoine Coypel dans sa préface, m'ayant

donné un fils avec une inclination et des dispositions particulières pour le bel art de la peinture qu'il embrassa pour ainsi dire malgré moi, et entraîné seulement par la force de son génie, je m'avisai de lui former une épître de ces vers faits lorsque j'étais encore fort jeune. »

L'exemple et les conseils paternels profitèrent bien à Charles Coypel ; dès le 31 août 1715 il fut agréé et reçu à l'Académie, et le 26 octobre 1720, l'Académie le nomma



Charles-Antoine Coypel. — Dessin de Bocourt.

professeur adjoint. C'est environ à cette dernière époque qu'il faut faire remonter l'exécution de la série de ses tableaux sur don Quichotte. Les seules dates que l'on trouve sur les estampes gravées d'après ces compositions, sont celles de 1723 et 1724. Les tableaux qui ont fait le plus d'honneur à Charles Coypel sont donc une œuvre de jeunesse ; on trouve dans leur peinture une préoccupation exclusive de la couleur de Rubens, non pas telle qu'elle apparaît à Anvers dans les plus délicats chefs-d'œuvre de ce grand-maitre, mais telle que de Piles et tous les Coypel l'avaient admirée et étudiée dans la galerie de Marie de Médicis, au palais du Luxembourg. Du reste, Charles Coypel s'était appliqué à

observer, dans cette série, ce que nous appellerions aujourd'hui la couleur locale, avec un scrupule dont l'on aurait quelque peine à ne point douter sans ces termes précis d'un auteur contemporain, Pierre de Hondt : « La collection des principales Aventures de don Quichotte de la Manche, que le célèbre Charles Coypel nous a donnée vers le temps de la majorité de Louis XV, est, sans contredit, le meilleur et le plus estimable des divers recueils de cette espèce, en ce qu'il n'y a rien négligé, notamment par rapport aux mœurs, coutumes, habillements et autres usages d'Espagne, d'où il a pris un soin tout particulier de s'en faire envoyer des dessins pris exprès sur les lieux mêmes,

et que, de l'aveu même des Espagnols, il y a parfaitement bien représentés. Aussi les gravures qu'il en publia alors, furent-elles si bien reçues, si généralement recherchées et si promptement enlevées, qu'elles ne tardèrent pas à devenir rares et conséquemment d'un prix excessif.»

Bernard Picart, dessinateur retiré en Hollande, entreprit une édition nouvelle de ces estampes dans un format plus commode et moins coûteux. Cette édition ne parut à la Haye qu'en 1746, et c'est de l'avertissement de ce beau volume, écrit par l'éditeur Pierre de Hondt, que nous avons extrait les lignes précédentes.

Ces tableaux, au nombre de vingt-cinq, furent gravés par Surugue, Ravenet, Lépicié, Joulain, Hansard, Sylvestre, Cochin, Madeleine Hortemels-Cochin, Beauvais, Pailly, Tardieu. C'étaient les plus habiles graveurs de ce temps. A cette série il faut ajouter un dernier tableau non gravé, quoique peint aussi de la main de Coypel, peut-être après coup, et représentant don Quichotte endormi, combattant contre des autres.

La collection entière fut envoyée, sous le règne de Louis-Philippe, au château de Compiègne (1).

Quoi qu'il en soit du mérite de sa peinture, on peut dire de Charles-Antoine Coypel que ce furent les grâces de son esprit, plus encore que celles de son crayon et de son pinceau, qui lui valurent une vie glorieuse et honorée. En 1722, à la mort de son père, dont la mémoire lui a inspiré un bel éloge académique, lu à l'Académie le 6 mars 1745, Charles Coypel fut nommé directeur des dessins du cabinet du roi, et premier peintre du duc d'Orléans. En 1746, il fut nommé premier peintre du roi. En même temps, ses dignités académiques ne firent que s'accroître. Après avoir passé par les fonctions de professeur et adjoint à recteur, il fut nommé à l'unanimité, en 1747, directeur de l'Académie. Ces charges à la cour et à l'Académie, la part qu'il prit au développement de l'École française de peinture à Rome et aux réglemens de l'Académie, les essais qu'il fit avec M. de Caylus pour publier par l'eau forte les plus beaux dessins confiés à sa garde, tous ces soins lui laissèrent peu de temps pour peindre. Toutefois cet artiste, d'un esprit actif et facile, trouva encore le loisir nécessaire pour exécuter un certain nombre de grands tableaux destinés aux églises de Paris, pour prononcer à l'Académie des conférences théoriques sur l'art, et pour composer les comédies héroïques des *Amours à la chasse*, des *Folies de Cardenio*, et du *Triomphe de la raison*, qui lui valurent une place sur le Parnasse de Titon du Tillet (voy. la Table des dix premières années).

Charles Coypel mourut le 14 juin 1752, à l'âge de cinquante-huit ans, «regretté des artistes et des gens de lettres, dit Papillon de la Ferté, autant pour ses talents que pour ses qualités personnelles.»

#### HENRI ZSCHOKKE.

Suite.—V. p. 39.

Vers la fin de l'hiver, Zschokke se rendit à Paris. C'était l'époque de la conjuration de Babeuf. Il suivit pendant quelque temps, avec un vif intérêt, le mouvement des esprits. Mais bientôt sa vie sans vocation et sans but lui devint à

(1) Depuis, on a fait sortir du Musée du Louvre, pour servir aussi à la décoration du château de Compiègne, dix grands tableaux provenant d'anciennes bandes venues des Gobelins, et dans lesquels Charles Vatoire avait représenté des scènes du roman de Cervantes : l'Entrée de Basile et de Quiterie; la Doloride aux pieds de don Quichotte; Quiterie au bain; Sancho visitant les noisetiers; Repas de Sancho; don Quichotte vainqueur de Carrasco; don Quichotte à la caverne de Montesinos; Entrée de Sancho dans l'île de Barataria; un fragment de tableau de l'Entrée de Sancho dans l'île de Barataria.

charge. Il se sentait inutile au monde et regrettait de ne s'être pas voué à quelque profession manuelle plutôt que d'avoir perdu tant d'années à étudier une science qui ne lui semblait susceptible d'aucune application. Cette idée le domina tellement qu'il résolut de renoncer aux lettres pour se faire artiste, et d'aller à Rome se vouer à la peinture. Il se procura donc tous les objets nécessaires, puis, disant adieu à Paris, se dirigea vers l'Italie en traversant encore une fois la Suisse, afin de s'inspirer de ses paysages alpestres. Il s'arrêta quelques semaines à Berne, visita l'Oberland, puis, remettant ses effets à un commissionnaire qui se chargeait de les lui faire parvenir à Coire, il partit à pied en passant par les montagnes des Waldstæten. Arrivé dans le chef-lieu du canton des Grisons, il n'y trouva point sa malle, et fut obligé d'écrire à Befne pour savoir ce qu'elle était devenue. Ce retard l'empêcha de suivre son plan, qui était de prendre la poste pour Milan et Florence. Il fallut attendre, et cette circonstance, en elle-même bien insignifiante, décida de sa destinée. En effet, poussé par le désespoir, il fit une visite aux deux seuls hommes dont le nom lui était connu à Coire : le poète Sais-Seewis et le docteur Neseemann. Or ce dernier dirigeait un pensionnat établi dans le château seigneurial de Reichenau, où le duc de Chartres avait trouvé un asile en 1793, et qui était alors dans un état fâcheux de décadence. Zschokke visita cet institut avec l'intérêt d'un homme expert en fait d'enseignement. Neseemann, frappé des vues excellentes qu'il développait sur les moyens de relever l'établissement, lui conseilla de s'en charger et de renoncer à son voyage d'Italie. Sa qualité d'étranger, loin d'être un obstacle, pouvait offrir, au contraire, un élément de succès, car la décadence du pensionnat provenait surtout de dissensions intestines dont le canton des Grisons était le théâtre. Reichenau appartenait à l'une des familles praticiennes qui se disputaient le pouvoir, et c'était là l'unique motif de la défaveur jetée sur un établissement de première nécessité pour le pays, puisqu'il n'en existait pas d'autre du même genre. Vivement sollicité par les hommes les plus influents de Coire, Zschokke accepta, devint acquéreur du château, et se mit à la tête de l'institut avec un zèle qui fut bientôt couronné du plus brillant succès. Après quelques mois, les élèves affluèrent de toutes les contrées voisines, et au bout de la première année leur nombre dépassait soixantedix.

Ainsi, grâce à la négligence d'un commissionnaire expérimenté, l'aventureux jeune homme vit sa carrière fixée d'une manière bien étrange et bien inattendue. Il renonça sans peine à Rome, à la palette et aux pinceaux. Sa position était plus belle qu'il ne l'avait jamais rêvée. Propriétaire d'un vaste domaine dans la situation la plus admirable, il pouvait y mettre en œuvre toutes les données que l'observation et la méditation lui avaient fournies sur l'éducation de l'homme. Non-seulement la profession d'instituteur s'accordait avec ses goûts et ses capacités, mais encore il avait le sentiment qu'il s'acquerrait ainsi des droits réels à la reconnaissance du pays. Il se consacra donc sans réserve à l'accomplissement d'une tâche qui le rendait heureux et ouvrait une sphère nouvelle à son activité. Les réformes les mieux entendues ne tardèrent pas à faire de Reichenau un pensionnat modèle où l'on envoyait des élèves de toutes les parties de la Suisse. Employant ses heures de loisir à étudier les annales du pays des Grisons, Zschokke publia le résultat de ses travaux sous le titre de : *Histoire de la république des trois ligues dans la Haute-Rhétie*. Cet ouvrage obtint un succès qui le remplit de joie. Il conçut alors l'idée de faire un livre plus directement utile à la population ignorante du pays des Grisons, où l'instruction publique, laissée aux autorités communales sans aucune direction supérieure, était dans un abandon déplorable. Cette nouvelle publication, qui renfermait l'abrégé des doctrines religieuses, suivi d'applications morales, de notions géographiques et d'un résumé de l'histoire nation-



nale, fut très-bien accueillie. On la répandit dans tous les villages; pour la rendre plus populaire encore, on la traduisit en langue romanche, et Zschokke reçut, en récompense de ses louables efforts, le don gratuit de bourgeoisie.

Cependant l'horizon politique s'obscurcissait de plus en plus; l'armée française envahit le territoire de la Confédération. L'ancienne alliance fut rompue; on voulut donner aux cantons un gouvernement plus unitaire. Le pays des Grisons fut engagé à renoncer à son indépendance pour entrer dans la nouvelle Suisse. Coire renfermait des mécontents assez nombreux qui s'appuyèrent avec joie sur l'influence française; mais le peuple, consulté sur ce qu'il avait à faire, se prononça pour la négative, et réclama la protection de l'Autriche. A la suite de cette décision, la minorité se vit obligée de fuir pour échapper à des poursuites et à des vengeances. Zschokke, bien qu'étranger aux affaires publiques et ne s'étant point prononcé sur la question en litige, dut suivre dans l'exil ses amis qui appartenaient au parti français. Tscharrer, qui en était le chef le plus actif et le plus capable, lui persuada de l'accompagner à Aarau, où il allait intercéder auprès du gouvernement de la république helvétique en faveur de ses compatriotes opprimés ou fugitifs. Zschokke accepta cette mission, dont il demeura plus tard seul chargé, jusqu'au moment où le pays des Grisons fut occupé par l'armée autrichienne. Le principal résultat de ses efforts fut d'obtenir que les exilés seraient reconnus citoyens suisses, avantage dont il profita lui-même, et qui permit à Stapfer de se l'attacher pendant son ministère. Zschokke remplit avec succès plusieurs missions pacifiques dans les Cantons les plus hostiles au nouveau régime. Il se lia bientôt avec les hommes éminents de la Suisse, tels que Pestalozzi, Usteri, Rengger, Laharpe, et dirigea tout son zèle vers les moyens de rendre à la chère patrie la paix, l'ordre et la liberté. C'est alors qu'il commença la publication du *Schweizer Bote* (Messager suisse), journal populaire dans lequel il s'efforçait de réveiller le sentiment national, d'éclairer le peuple sur ses véritables intérêts, de lui faire comprendre que l'amour du travail et la pratique des vertus étaient les bases les plus solides de la liberté. Cette feuille, dont le style simple et original offre un modèle précieux, ne tarda pas à se répandre partout, jusque dans les plus humbles chaumières. Jamais aucun journal suisse n'excita si vivement l'attention publique, jamais on ne réalisa si bien la pensée de ceux qui estiment que la presse doit être un instrument d'éducation morale et de salutaire progrès. Zschokke savait rester étranger à tout esprit de parti; son unique mobile était l'amour de sa nouvelle patrie, au bien de laquelle il se dévouait sans aucune arrière-pensée d'ambition personnelle. Son cœur excellent trouvait dans cette mission une sphère d'activité selon ses goûts, et il se regardait bien moins comme le représentant d'intérêts politiques quelconques que comme un pacificateur chargé d'adoucir les misères du peuple. La tâche était grande et difficile, car les désastres de la guerre n'avaient laissé que ruine et désolation dans les vallées naguère si heureuses des Waldstätten. Zschokke sut à la fois relever le moral des habitants et gagner l'estime et la confiance des généraux français, avec lesquels il dut plus d'une fois entrer en lutte pour faire cesser les exactions de leurs soldats. Grâce à ses efforts, d'abondants secours permirent de soulager les plus impérieux besoins; le calme se rétablit peu à peu; il eut le plaisir de sauver à Schwytz les biens de son ami Aloys Reding, et de l'y faire rentrer bientôt après sous sa protection. Appelé ensuite par le Directoire helvétique à suivre dans la Suisse italienne le corps d'armée du lieutenant-général Moncey, qui devait la traverser pour se rendre en Lombardie, Zschokke y continua sa noble mission avec le même zèle et la même prudence, jusqu'au moment où le conseil exécutif le nomma gouverneur du canton de Bâle. Dans cette nouvelle position, d'autres difficultés l'attendaient, plus grandes peut-être encore que celles qu'il avait rencontrées

jusqu-là. Cependant son esprit conciliateur en vint à bout; il réussit même à retrouver assez de calme pour goûter le charme d'une société polie et cultivée, plaisir dont il était depuis longtemps sevré. Ce fut alors qu'il publia l'*Histoire de la lutte des petits cantons*, ouvrage remarquable par le patriotisme qui l'anime.

Cependant la paix venait d'être conclue à Lunéville entre les puissances belligérantes, et un article du traité reconnaissait à la Suisse le droit de se donner une constitution conforme à ses besoins et à ses désirs. Cette clause fut comme le signal du soulèvement de tous les partis plus ou moins mécontents du régime de la république helvétique. Après bien des troubles et des luttes fâcheuses, les fédéralistes finirent par l'emporter; Aloys Reding fut placé comme premier landammann à la tête du gouvernement fédéral. Zschokke, qui, dès l'origine, s'était abstenu de s'enrôler sous la bannière d'aucun des deux partis unitaire et fédéraliste, craignant également le triomphe absolu de l'un ou de l'autre, et persuadé qu'il ne pourrait être ni de longue durée, ni favorable au bien de la patrie suisse, saisit cette occasion pour rentrer dans la vie privée. Malgré toutes les instances de Reding, il donna sa démission, et abandonna complètement les affaires publiques pour se livrer à l'étude et aux jouissances littéraires dans la société de Louis Wieland et de Henri de Kleist, avec lesquels il forma bientôt une liaison intime basée sur la conformité de l'âge et des goûts. Leur occupation favorite était de rivaliser à qui ferait la meilleure composition sur un sujet donné. C'est ainsi que les trois amis, se trouvant un jour dans la chambre de Zschokke, ouvrirent un côneux entre eux à propos d'une grue suspendue à la muraille, et portant pour légende : *la Cruche cassée*. Wieland en fit une satire mordante, Kleist une comédie, et Zschokke un conte empreint de la plus charmante naïveté. Le prix fut décerné à Kleist. Chacun avait choisi la forme qui convenait le mieux à la tournure de son esprit. Zschokke, toujours préoccupé du désir d'être utile, de contribuer à répandre des notions morales et à les faire pénétrer dans le peuple, affectionnait le conte comme un des sûrs moyens d'avoir accès auprès du plus grand nombre des lecteurs. Il ne tarda pas à essayer de l'appliquer aux plus hautes matières philosophiques et religieuses dans *Alamontade*. Ce récit, qu'il composa sous l'impression d'un rêve qui l'avait fortement remué, a pour but de faire ressortir la puissance du sentiment religieux, de montrer comment il soutient le courage de l'homme au milieu des plus rudes traverses, quelle inépuisable source de consolation, d'espérance et même de bonheur il offre à celui dont l'existence empoisonnée par l'injustice humaine n'est qu'une longue suite de misères et de persécutions. Zschokke l'écrivit avec amour, parce qu'il espérait ainsi faire du bien aux âmes malades en leur communiquant le remède qui avait guéri la sienne.

*La fin à une autre livraison.*

#### L'ELLEBORE D'ORIENT.

Pendant la saison des frimats, lorsque la terre est couverte d'un épais manteau de neige, et que la vie semble s'être cachée partout, certaines plantes se montrent encore çà et là le long des haies, sur la lisière des bois, dans les endroits montueux, et étalent sur le sol leurs larges feuilles vertes et vivaces, du milieu desquelles s'élèvent de grandes fleurs verdâtres, blanches ou purpurines; ces plantes sont les ellebores; elles fleurissent dans l'hiver et au commencement du printemps. On en distingue plusieurs espèces : — l'ellébore noir, vulgairement *rose de Noël*, cultivé dans nos jardins, et dont les fleurs s'épanouissent vers la fin de décembre; — l'ellébore fétide, ainsi nommé parce qu'il laisse aux mains, lorsqu'on l'a touché, une odeur forte et

désagréable; il est très-commun dans toute la France; on le désigne souvent sous le nom de *pied de griffon*; — enfin l'ellébore vert qui croît principalement dans les parties montagneuses de nos provinces méridionales. Hors de notre contrée, il existe encore bien d'autres espèces d'ellébore; nous ne signalerons ici que celle d'Orient.

Les anciens employaient l'ellébore comme purgatif, et de plus, ils lui attribuaient une action presque certaine pour la guérison des maladies mentales. Dès l'origine des temps héroïques, un certain Mélampe, à la fois berger, devin et médecin, ayant remarqué le bon effet produit par cette plante sur ses chèvres malades, avait préconisé son emploi et l'avait étendu bientôt à différentes maladies humaines; il avait, entre autres, guéri l'étrange folie des filles de Proetus, roi d'Argos, qui se figuraient être changées en vaches. La main de l'une des princesses et une partie du royaume d'Argos, furent le prix de ses soins; on lui érigea des temples par la suite, et l'ellébore devint dès lors célèbre. Au temps des Romains, ses vertus médicinales étaient encore en grande vogue; les malades allaient faire usage de ce spécifique à Anticyre, île voisine de l'Eubée, et il était passé en proverbe d'y envoyer tout individu dont le cerveau ne paraissait pas jouir de ses facultés normales. *Naviget Anticyras!* « Qu'il aille à Anticyre! » dit Horace d'un certain poète qu'il poursuit de ses satires.

Non-seulement l'ellébore était employé par les anciens

comme purgatif puissant, non-seulement il servait pour guérir les aliénations mentales; mais les philosophes en faisaient encore grand usage, dans leurs graves occupations, pour se tenir la tête libre et l'esprit dispos. L'ellébore rendait ainsi le service que demandent au café nos hommes d'esprit et nos penseurs.

Maintenant, à laquelle des espèces d'ellébore connues aujourd'hui faut-il rapporter l'ellébore préconisé par les anciens? On a cru pendant longtemps que c'était à l'ellébore noir, à la *rose de Noël*; il n'en est rien. M. de Tournefort, ayant fait un voyage à Anticyre et au mont Olympe, lieux jadis les plus célèbres parmi ceux où l'on trouvait la merveilleuse plante, n'en découvrit qu'une seule espèce qui diffère de nos espèces connues, et à laquelle il donna le nom d'ellébore d'Orient. Il est à présumer que c'est celle qui était employée par les anciens. Du reste, ils ont parlé de deux sortes d'ellébore: l'ellébore blanc et l'ellébore noir; le premier n'appartient pas au genre, c'est un *veratrum*, le *veratrum album* des botanistes modernes; il était spécialement employé comme émétique; l'autre est bien un ellébore, et c'est celui qui est désigné aujourd'hui sous le nom d'ellébore d'Orient; sa racine était employée comme purgatif. On ne l'administrerait jamais aux vieillards, aux femmes délicates, ou aux enfants. L'étymologie de son nom signifie nourriture mortelle.

L'action de l'ellébore sur les affections mentales n'a pas



L'Ellébore d'Orient (*HELLEBORUS ORIENTALIS*).

été confirmée de nos jours; cette plante est restée simplement un purgatif, mais un purgatif si violent que son emploi est presque généralement abandonné. L'espèce qui subsiste encore dans quelques pharmacies n'est plus celle d'Orient, c'est l'ellébore noir; du reste, tous les ellébore ont des propriétés à peu près semblables.

L'ellébore d'Orient appartient à la famille des Renonculacées, dans laquelle son genre constitue l'un des groupes les plus importants. Sa tige atteint jusqu'à 4 ou 5 décimètres de haut; elle est ramifiée seulement vers son extrémité supérieure. Ses feuilles sont divisées profondément en lobes pal-

més; ses fleurs sont grandes, à sépales ovales et colorés; son fruit, comme celui de toutes les Elléborées, est une follicule. Il se plaît dans les contrées montueuses et sèches. On le rencontre sur toutes les côtes de la mer Noire.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

JOHN-JAMES AUDUBON.

Voy., sur Wilson, les Tables de 1850 et de 1851.



John-James Audubon, né en 1780, mort le 27 janvier 1851. — Dessin d'Anelay.

Ce fut dans le nouveau monde que James Audubon, l'ornithologiste, reçut, suivant ses expressions, « la vie et le jour. » A peine pouvait-il marcher, à peine balbutiait-il ses premiers mots, que déjà les admirables productions de la nature attiraient ses regards, pénétraient sa jeune âme, et le charmaient jusqu'à le rendre trop indifférent aux aimables et tendres émotions de l'enfance. Les oiseaux surtout exer-

çaient sur lui une sorte de fascination. Ni la famille, ni les amis, ne lui offrirent jamais *rien* qui lui valût, dit-il, la compagnie des hôtes aériens des bois et des bocages ; nul toit ne lui parut jamais aussi désirable que l'abri de l'épaisse feuillée, ou que le creux des grottes et des rochers qu'ils habitent. Son père, qui accompagna ses premières excursions sous le doux climat de la Louisiane, apportait à l'enfant des

fleurs, des oiseaux. Il lui faisait observer le luisant soyeux du plumage de ceux-ci, l'élégance de leurs mouvements; il parlait de leurs instincts divers, racontait leurs plaisirs, leurs dangers, leurs curieuses migrations; il indiquait leurs retraites, il faisait remarquer les singulières variations des livrées d'été et d'hiver de ces voyageurs emplumés.

Audubon a décrit les vifs et limpides plaisirs de ces premiers jours écloés au milieu des fleurs et des mousses, au gazouillement des oiseaux, au bourdonnement des insectes, dans ce monde riant et fécond où l'homme n'a pas encore dépouillé la nature de ses exubérantes richesses pour y substituer les fruits de son industrie. Le style de cet homme remarquable, artiste et naturaliste à la fois, peint au mieux son organisation tout américaine, entreprenante, observatrice, exacte, enthousiaste, mais plus sensible à la multitude des détails qu'exaltée par l'harmonie et le charme de l'ensemble.

« Je regardais (dit-il, en mêlant sa propre histoire à la *Biographie des oiseaux*, comme il a fort justement nommé son *Ornithologie*), je regardais en extase les œufs, ces vivantes perles enchâssées dans le duvet, entourées d'un cadre de mousse, de feuilles sèches et de brindilles, ou bien exposées à nu sur les sables brûlants et les roches battues de la tempête, de nos rives atlantiques. C'étaient pour moi comme des boutons de fleurs; je les épiais, curieux de les voir éclore et d'assister au développement d'êtres délicats dont les uns se perfectionnent avec lenteur, tandis que les autres, à peine nés et sans plumes, courent sur leurs faibles pattes, cherchent déjà leur pâture, et savent se sauver à l'aspect du danger. »

A mesure qu'il avançait en âge, ses souhaits grandissaient avec lui; ils n'allaient à rien moins qu'à la possession complète des objets variés et charmants de son insatiable convoitise. Le désir de s'emparer de tous ces êtres qu'il ne pouvait conserver dans leurs gracieuses habitudes, dans leur fugitive beauté, ni vivants, ni morts, inspira au jeune garçon la fantaisie de les peindre; fantaisie qui devint bientôt une passion. D'abord ses informes essais le désespérèrent. « Mon pinceau, écrit-il, créait des races d'écloués, des monstres qui me faisaient horreur; mais plus les copies étaient informes, plus j'admirais les originaux, et les centaines d'essais que je produisais annuellement firent longtemps les feux de joie de mes anniversaires. »

En dépit de l'imperfection de ses essais, Audubon s'obstinait à copier les objets de sa constante admiration. Il essaya de plusieurs plans, de diverses méthodes, de différents maîtres. Envoyé en France vers sa quinzième année pour y terminer son éducation, il y reçut pendant deux ans les leçons de David. Ce fut l'étude de la figure humaine qui commença à dégrossir et à préparer l'habile main du peintre des oiseaux et des fleurs. Un de mes amis le vit à Nantes peu après cette époque. L'Américain, sur le point de retourner dans sa patrie, faisait ses apprêts de départ, de concert avec un jeune négociant nantais. Tous deux associaient leurs espérances; mais, tandis que le Français, occupé de la pacotille commune, s'informait des articles qui offraient les meilleures chances de défaite, emplit, expédiait les ballots, compulsait les registres, et toûr à tour soucieux ou gai, posait les fondements de la fortune qui le rend aujourd'hui un des négociants aisés de l'Amérique, Audubon ne s'occupait qu'à polir et envelopper ses fusils de chasse, à disposer des cases pour ses collections, à emballer ses crayons, son papier, ses couleurs, ses pinceaux. Mon ami, bien jeune alors, devenu depuis un de nos premiers peintres, et, à ce titre, excellent observateur, lisait déjà dans la physionomie des deux voyageurs qu'ils ne suivraient pas longtemps la même route, et que chacun tournant de son côté, l'association ne tarderait pas à se dissoudre.

En effet, mis en possession par son père, d'une belle plantation arrosée par le Schuylikli, traversée par un de ces

cours d'eau que l'on nomme *creek*, Audubon, échappant aux soucis du commerce, suivait, dans la grotte de Millgrove dont il faisait son cabinet d'étude, les progrès d'un nid de *pitvire* (moucherolle brune), et, fuyant le comptoir, parcourait les bords profonds, les vastes champs, les collines couronnées d'une éternelle végétation, qui offraient de nombreux modèles à ses pinceaux. « Mes excursions, dit-il, commençaient invariablement à l'aube, et revenaient trempées de rosée, portant une prise emplumée, faisait et fera toujours les plus ravissantes délices de ma vie. »

Un homme si heureux de vivre hors de chez lui aurait pu renoncer à se donner une compagnie. Cependant, comme la plupart de ses compatriotes, Audubon se maria jeune. Il raconte son bonheur d'une façon abrégée, en termes plus sobres que ceux qui lui sont habituels. « La nature qui avait incliné mon jeune cœur, dit-il, vers les fleurs et les oiseaux, ne l'avait pas endurci contre de plus douces influences. Qu'il me suffise d'ajouter que l'objet de ma tendresse m'a depuis longtemps accordé le nom d'époux. » Après ce peu de mots, le naturaliste revient à ses préoccupations chéries, aux oiseaux dont sa plume analyse, dans le plus minutieux détail, les mœurs et les habitudes, tandis que son pinceau reproduit leur image.

Immédiatement après son mariage, Audubon alla s'établir à Louisville, dans le Kentucky, au-dessus des rapides de l'Ohio. Il y passa deux ans, dévouant presque toutes ses heures à ses études favorites. « Je dessinais des oiseaux, je prenais des notes, écrit-il; chaque individu porteur d'un fusil (et qui n'en porte pas dans le Kentucky?) m'envoyait journellement ce qu'il croyait pouvoir m'agréer, oiseaux ou quadrupèdes, et ma collection s'augmentait. J'avais plus de deux cents dessins; mon temps s'écoulait dans les échanges d'une tendre hospitalité, lorsqu'un beau matin je fus surpris dans notre comptoir par l'entrée soudaine d'Alexandre Wilson (1), le célèbre auteur de l'*Ornithologie américaine*, dont alors (mars 1810) je ne soupçonnais pas l'existence. Je le vis encore à l'instant où il s'avancait vers moi. Son nez long, quelque peu recourbé, son œil perçant, la proéminence de l'os jugal imprimaient à sa physionomie un caractère tout particulier. Son habillement paraissait étrange aussi dans cette partie de l'Union. Il était vêtu d'une courte jaquette, veste et pantalon de drap gris; sa stature n'était pas au-dessus de la moyenne, et sous son bras il portait deux volumes. Comme il s'avancait vers la table sur laquelle je dessinais, je crus distinguer sur ses traits quelques traces d'étonnement. Néanmoins il m'exposa sans retard le motif de sa visite. Il demandait des souscriptions, mon patronage, et il m'ouvrit ses livres. Surpris, charmé à la vue des gravures, je feuilletais les volumes, et j'allais favoriser l'auteur de ma signature en inscrivant mon nom sur sa liste, lorsque mon associé me dit brusquement en français: — Mais, mon cher Audubon, qui vous pousse à souscrire? Vos dessins sont meilleurs que ceux-là, et vous devez mieux connaître que ce quidam les mœurs et l'histoire des oiseaux d'Amérique. »

Soit que M. Wilson entendit ou non les français, il comprit l'associé et le mouvement d'Audubon qui replaçait sa plume.

« Je m'aperçus, poursuit Audubon, au changement de sa physionomie, qu'il était peu satisfait. Cependant, avec autant de complaisance qu'il en avait pu mettre à me laisser parcourir ses volumes, je lui montrai mes dessins qu'il admira fort; je condescendis même à lui en prêter quelques-uns et à chasser un jour avec lui au bord de nos étangs. »

Wilson logeait par hasard dans la maison même dont une partie était occupée par Audubon; le soir on entendait les airs nationaux de l'Écosse, qu'il se plaisait à faire répéter à sa flûte. Ces mélancoliques souvenirs du pays natal, l'isolement du pauvre étranger, la similitude des travaux et du

(1) Voy. t. XVIII (1850), p. 132, 185; t. XIX, p. 301, 304.

goût, l'enthousiasme naif que l'artiste, non moins poète que savant, laissa voir à Audubon, commerçant aisé, établi, qui, amateur alors, ne songeait pas encore à publier ses dessins, rien ne put toucher celui-ci. Il se contenta de présenter l'Écossais à sa femme, à quelques amis, accepta de Wilson un catalogue des oiseaux d'Amérique écrit en entier de sa main; puis, sans plus s'enquérir de lui, il le laissa partir à quelques jours de là.

Il n'y a certes pas lieu de s'étonner si, après une réception aussi sèche, Wilson, dans son journal, dit de Louisville que c'est « une cité toute commerçante, où il ne put obtenir aucun encouragement, bien que muni de quatre lettres de recommandation. »

Le riche biographe des oiseaux d'Amérique a heureusement trouvé, dans le cours de ses nombreux voyages, plus de sympathies qu'il n'en montra dans cette occasion. Son existence nomade l'a conduit tantôt sous des lambris dorés, tantôt sous des huttes d'écorce; le négociant en fourrures du Labrador, le fermier aisé des États du Centre, l'esclave marron au fond des bois, le févrex *squatter* accroupi au bord du marécage, le robuste *lumberer* défricheur des forêts au milieu de sa gigantesque pinnée, des hommes de tous pays, de toutes classes, ont offert à l'Américain une hospitalité diverse de formes, semblable au fond. Dans ma croyance au perfectionnement graduel, dont la vie est, pour chacun de nous, l'agent toujours à l'œuvre, je me persuade que la pensée d'Audubon s'est plus d'une fois reportée, avec un soupir de regret, vers son visiteur de Louisville. Un jour, fatigué d'une excursion à travers les Florides, où il avait, lui aussi, en vain copié son volume et sa liste, Audubon rencontra à Charlestown un marchand à cœur généreux, qui s'émut au récit des mécomptes de l'ornithologiste, souscrivit à son ouvrage dont le prix dépassait cinq mille francs, s'engagea à lui procurer de nouvelles souscriptions, et dès le lendemain lui en apporta trois. En ce moment, l'Américain ne dut-il pas voir se dresser devant lui l'image de l'étranger triste, seul, mal vêtu, venu à lui jadis, portant deux volumes de la première Histoire des oiseaux d'Amérique, et demandant en vain l'appui du nom et de l'influence de celui qui devait, vingt ans plus tard, être son successeur?

Peu de mois après la visite de Wilson à Louisville, Audubon allait former un nouvel établissement sur d'autres bords de l'Ohio. « Quand nous primes terre, pour la première fois, à Henderson, dit-il, le village était des moins étendus, ma famille des plus restreintes. Celle-ci se composait de ma femme, mon enfant et moi; le village consistait en six à huit habitations. Nous fîmes heureux d'en trouver une vide, plutôt hutte que maison, mais dont, fante de mieux, il fallut se contenter. Autour de nous le désert, point de denrées à acheter; mais nos voisins se montrèrent hospitaliers; puis nous avions apporté une provision de farine et quelques jambons fumés. Nos plaisirs étaient ceux de jeunes mariés pleins de vivacité et d'entrain. Un sourire de notre enfant nous valait plus que les trésors des Crésus; les bois fourmillaient de gibier, les rivières de poisson; les rayons d'un miel blanc et parfumé passaient, du creux de l'arbre où l'abeille les accumule, sur notre table frugale. Le berceau du petit était notre meuble le plus splendide. Nos fils, nos filles, formaient nos plus précieux outils. Ce n'était pas qu'un jardin n'eût été commencé; mais la vigueur d'un sol vierge ensevelit tout d'abord nos semences sous les flots ondoyants des mauvaises herbes. J'avais alors avec moi, indépendamment de mon associé, homme d'affaires, un jeune gars du Kentucky, chasseur et pêcheur de nature, et tous deux nous préférons la chasse des forêts, la pêche des rivières, au journal et au livre de caisse du comptoir; nous songions avant tout à nous pourvoir de poisson et de gibier. »

Dans sa nouvelle demeure, Audubon avait préparé un logement aux martinets, aux hirondelles, pour l'époque de leurs migrations. « Elles accourent, dit-il, volant avec l'ô-

rage et glissant sur ses bords. La tête de la colonne affronte l'ouragan, plonge dans ses profondeurs, s'élève sur ses crêtes, se précipite à travers les courants, et fait place au gros de l'armée voyageuse qui suit de près, toutes tête-à-tête, masse tellement compacte qu'elle apparaît sur la nue comme une seule tache noire. Pas un murmure, un son n'est alors entendu; mais à peine la dernière lièvre, la vive arête du tourbillon est-elle doublée, que les efforts de la gente ailée se relâchent; les voyageuses se rafraîchissent, ralentissent leur vol, et gazouillant entre elles se congratulent l'une l'autre.

« Le ramage de l'hirondelle pourpre, sans être mélodieux, est agréable. L'indépendant sauvage aussi aime la voyageuse et lui prépare une demeure à l'entrée de sa tente, dans sa calèche suspendue à un rameau. L'oiseau s'élance de cette guérite comme une alerte sentinelle, et son cri plaintif dénonce les vautours attirés par les peaux de daims et les pièces de venaison qui séchent alentour du camp. Plus épris encore de l'hirondelle, l'esclave du Sud évide avec soin et orne la calèche qu'il lie au flexible sommet d'une haute canne apportée du fond des marais, et plantée auprès de sa hutte. Lorsque le son du cor l'appelle à un travail forcé, pauvre noir! il se retourne et dit un tendre adieu à l'oiseau dont les caramboles joyeuses à travers l'azur lui rappellent ses jours de liberté et de plaisir. »

C'est encore dans sa retraite chérie d'Henderson, où le roitelet (*Sylvia domestica*), niché sous sa fenêtre, entraînait et venait gazouiller ses refrains, qu'Audubon, poussé par sa passion dominante plutôt que visant à un but d'utilité, a fait de nombreux et souvent d'heureux essais de domestication. La grouse, les scarcelles, les canards de la Caroline, et beaucoup d'autres oiseaux, ont habité sa basse-cour et ses étangs. « Ce dindon sauvage, quand je l'attrapai, raconte-t-il d'un de ses élèves, n'avait pas plus de deux ou trois jours. Il s'apprivoisa de telle sorte qu'il suivait ceux qui l'appelaient, et devint bientôt le benjamin du petit village. Jamais cependant il ne s'abaissa à jucher avec les dindons domestiques. Il se retirait chaque soir seul sur le toit de la maison, et y demeurait jusqu'à l'aube. À l'âge de deux ans, il commença à voler vers les bois; il y passait presque toutes ses journées, ne regagnant l'enclos qu'à la tombée de la nuit. Le printemps suivant, je le vis plusieurs fois s'élancer de son juchoir ordinaire sur la cime élevée d'un cotonnier des bords du fleuve. Après s'y être reposé, il traversait l'Ohio, large, à cet endroit, de plus d'un demi-mille, et ne rentrait qu'an crépuscule. Un matin, il s'envola de très-bonne heure dans une direction opposée, et je ne m'en inquiétai point; mais plusieurs jours s'étant passés sans que je le revisse, je le tins pour perdu. À quelque temps de là, je chassai à une lieue et demie de chez moi, aux environs des lacs qui avoisinent la rivière Verte. Un gros coq d'Inde traverse le sentier; je lance mon chien; il part comme un trait, et touchait presque l'oiseau qui ne paraissait nullement s'en émuvoir, lorsque, sur le point de happer le gibier, Junon s'arrêta, se retourna et me regarda. Je hâte le pas, et jugez de ma surprise quand je distingue mon oiseau favori. Il ne s'était pas effrayé à l'approche d'une vieille connaissance, et venait d'être reconnu par mon chien. Était-ce instinct, raisonnement? Comment expliquer cette mutuelle entente? »

La suite à une autre livraison.

#### TRAVAUX DE DÉCORATION AU LOUVRE DEPUIS 1848.

Depuis l'époque où MM. Percier et Fontaine avaient ajouté aux embellissements du Louvre l'escalier qui est leur chef-d'œuvre, et avaient préparé pour servir à l'exposition des Antiques les galeries inférieures de ce palais, on n'avait fait d'autres travaux de décoration, dans cet admirable monument, qu'au Musée Charles X, aux anciennes salles du conseil

d'État et aux salles du bord de l'eau. En 1848, l'Assemblée constituante, sur un rapport de M. Ferdinand de Lasteyrie, lu le 7 décembre, vota un crédit de deux millions pour subvenir aux restaurations de la galerie d'Apollon, de la salle des Sept-Cheminées et du grand salon.

La galerie d'Apollon, chef-d'œuvre du génie décoratif de Lebrun, était la seule partie du Louvre de Louis XIV dont l'on

eût entièrement respecté l'architecture et la décoration ; mais cette galerie même était depuis longtemps menacée d'une ruine complète ; les peintures et les sculptures de sa voûte étaient restées d'ailleurs inachevées. Louis XIV les avait fait interrompre pour employer aux grands travaux de Versailles les habiles artistes en tout genre qu'il avait d'abord appelés au Louvre. Aussi ces œuvres s'étaient-



Musée du Louvre. Salon carré. — Une Renommée, médaillon sculpté par M. Simard. — Dessin de Chevalier-Chevignard.

elles flétries dans l'abandon de deux siècles. L'habile architecte chargé en 1848 des restaurations du Louvre (1) fit reprendre l'édifice lézardé de cette galerie jusque dans ses fondements ; on en dégaga le charmant soubassement ; on rétablit, pour aérer la charpente supérieure, les lucarnes et le fronton antérieurs à l'incendie de 1661. Ce fronton, dont l'estampe de J. Marot nous avait conservé le motif, a été

sculpté par M. Cavelier, auteur de la Pénélope endormie. A l'intérieur de la galerie, la voûte entière, démontée pièce à pièce, a été replacée avec une adresse remarquable par M. Desachy. Les sculptures de Girardon, de Gaspard et de Balthazar de Marsy et de Regnaudin, avaient seules été à peu près épargnées. Quant à celles des peintures que Lebrun avait exécutées, elles réclamaient une restauration urgente qui fut confiée à M. Popleton ; le soin de repeindre le grand cartouche de l'Aurore, qui s'était effondré depuis cinquante

(1) M. Duban.

ans, fut confié à M. Ch.-L. Muller; M. Guichard eut à peindre, d'après un dessin laissé par Lebrun, le Triomphe de la Terre, à l'extrémité nord de la voûte. Le grand cartouche central, le plus important de tous ces travaux d'art, fut réservé à M. Eugène Delacroix, qui, ayant choisi pour sujet Apollon vainqueur du serpent Python, a développé dans une vaste et belle composition toute la puissance d'un maître, et a fait un chef-d'œuvre d'éclat et d'harmonie. MM. Duvioux, Clément, Diéterle, Derchy, Arbant, Fouquet, Haumont, Durier et de Ternante, ont restauré et

complété les camaïeux de Gervaise, les fleurs de Baptiste, les arabesques de Léonard Gontier et des frères Lemoine. L'ensemble de cette restauration est d'un effet très-remarquable. La grâce et la délicatesse des sculptures décoratives dont M. Duban a fait embellir la façade méridionale de la grande galerie du Louvre, suffiraient pour confirmer la juste réputation depuis longtemps acquise par cet artiste près du public impartial et éclairé.

La belle salle dite des Sept-Cheminées, consacrée, dans l'arrangement nouveau des peintures, aux chefs-d'œuvre les



Musée du Louvre. Salon carré. — Médaillon de la Gravure française : Jean Pesne (1), par M. Simard. — Dessin de Chevalier-Chevignard.

plus célèbres de l'école moderne, ne recevait par sa voûte qu'un jour insuffisant. L'architecte a fait élargir l'ouverture de la lumière, et a imaginé de décorer cette voûte d'une élégante « théorie » ou ronde de femmes tenant des palmes et des couronnes au-dessus des médaillons de nos peintres modernes. La sculpture de ces belles figures de Gloires a été confiée au ciseau de M. Duret, et celle des oiseaux symboliques des quatre angles à M. Pascal.

Le grand salon du Louvre n'avait jamais été décoré : on y avait seulement fait descendre d'en haut le jour qui n'y

(1) Né à Rouen en 1623, mort à Paris en 1700. Il a gravé les chefs-d'œuvre de Nicolas Poussin.

parvenait autrefois que d'un des côtés. Les anciennes descriptions de Paris parlent des vues merveilleuses qui se découvraient de ses fenêtres sur la Seine et sa rive gauche ; mais au dedans les tableaux étaient dans ce qu'on appelle un *faux jour*. « Le salon, disait Gault de Saint-Germain en 1808, à la page 65 de ses *Trois siècles de la peinture en France*, avant le superbe escalier par lequel on y parvient et l'ouverture du comble, était très-incommode pour le public et mal éclairé. Le peu de soin qu'on y prenait a fait dire au marquis de Villette, dans une critique en vers :

Il est au Louvre un guleta  
Où, dans un calme solitaire,

Les chauves-souris et les rats  
Viennent tenir leur cour plénière.  
C'est là qu'Apollon, sur leurs pas,  
Des beaux-arts ouvrant la barrière,  
Tous les deux ans tient ses états....

C'est, en effet, dans ce salon que, durant près d'un siècle, se sont faites les expositions publiques des membres de l'Académie royale de peinture, sculpture et gravure. Ce fut encore là que, lors des conquêtes d'Italie, on exposa successivement les magnifiques envois de nos commissaires. Depuis on y avait placé les plus vastes toiles de la collection nationale, et un mélange sans choix des trois écoles. Les murailles étaient tristes, froides et nues. Aujourd'hui l'on a réuni dans ce salon, décoré avec magnificence, la plupart des chefs-d'œuvre du Musée. Une riche tenture d'une dorure sombre se déroule sur les quatre faces de cette vaste salle. De larges panneaux avec bordures imitant l'ébène couvrent les angles. Au milieu des cartouches qui ornent la frise sont inscrits les noms des plus fameux génies de la peinture dans les écoles d'Italie, de France, d'Espagne, de Flandre et d'Allemagne. Chacune des quatre faces de la voûte est consacrée à l'un des quatre arts du dessin : la Peinture, la Sculpture, la Gravure et l'Architecture. Ces quatre arts sont personnifiés par quatre figures colossales de femmes suspendues, en plein relief, au milieu des quatre faces de la voûte, et assises entre deux petits génies qui portent leurs attributs. Dans des médaillons de demi-relief incrustés dans la voûte, au-dessus de la tête de chacune des quatre grandes figures auxquelles ils se rapportent, les quatre arts sont encore symbolisés par l'apothéose du plus illustre artiste qui ait exercé cet art en France : la peinture est représentée par Nicolas Poussin, la sculpture par Jean Goujon, la gravure par Jean Pesne, l'architecture par Pierre Lescot. Ces médaillons sont remarquables par la noblesse de leur style et l'élégance de leur exécution. Les figures de Poussin, de Jean Goujon et de Lescot sont placées entre deux figures de femmes exprimant les qualités caractéristiques de chacun d'eux. Le médaillon de Pesne, exécuté avec au moins autant d'art et de bonheur, est seul composé différemment, comme se rapportant à un art, sinon inférieur, au moins de seconde inspiration. Ajoutons que les deux médaillons de la peinture et de la gravure, qui occupent les plus larges faces de la voûte, ont, à leur droite et à leur gauche, des médaillons ovales, sculptés de même en demi-relief et avec le même goût, et représentant des figures de Renommées; enfin quatre termes supportent, aux quatre coins de la voûte, un trophée avec écusson. M. Duban ne s'est associé, pour l'exécution de cette partie de son œuvre, que deux artistes : pour la décoration statuaire, M. Simart; pour la décoration ornementale, M. Combettes. La peinture et la dorure ont été dirigées par M. Vivet.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65.

##### § 1 (suite). *L'entrée en ménage.*

— Grâce à madame Roubert, tout va se régler dans ta maison, me dit mon père; l'arithmétique elle-même tiendra la plume et se fera l'historiographe fidèle de votre vie positive; mais qui tiendra le livre de votre vie idéale? En parcourant les colonnes de ce registre, tu sauras quelles ont été vos pertes et vos gains; tu pourras accroître ou diminuer les dépenses, modifier tes habitudes; tu verras clair enfin dans tes intérêts; mais comment verras-tu clair dans ton âme? Où trouveras-tu le journal des pensées que tu auras traversées, des oscillations de ta raison, des crises de joie ou de douleur qui t'auront ébranlé au dedans? Quel thème auras-tu pour tes réflexions? Où seront les pièces justificatives de ton expérience? Si des notes journalières sont indispensables pour se rendre un compte exact de l'emploi de son argent, penses-

tu qu'elles le soient moins pour apprécier l'emploi de ses facultés? L'ordre te semble-t-il plus difficile à maintenir dans une caisse que dans une conscience? Combien d'erreurs, combien de vices même s'enracient chez nous à notre insu et faute d'y regarder! Il en est de l'âme comme du corps: on prend une attitude par négligence, on y persévère par inattention, et à la longue vient la difformité! Préviens ce malheur, ouvre une fenêtre sur vos âmes, étudie-les dans tous leurs mouvements, et raconte ce que tu auras vu. Tandis que Marcelle chiffrera le grand livre de la famille, toi tu écriras son histoire morale; sa plume tracera la chronique des faits, la tienne celle des sentiments!

Je serrai la main de mon père en lui promettant de suivre son conseil, et ce fut pour tenir ma promesse que j'écrivis ce *Mémorial*.

La tante Roubert n'avait point fini les leçons à sa nièce; elle les renouvela les jours suivants pour d'autres faux calculs ou d'autres négligences. Marcelle, accoutumée à profiter d'une prévoyance dont elle n'avait point le souci, et à jouir d'un bon ordre qu'elle n'était pas tenue d'entretenir, se trouva un peu surprise de ce qu'il fallait apporter d'application à la conduite du plus humble foyer. Embarquée jusqu'alors dans la vie en simple passagère, elle ne savait ni orienter les voiles ni trouver sa route sur les flots. La tante ne manquait pas d'accourir à chaque fausse manœuvre, pour montrer ce qu'il fallait faire; mais, à la longue, cet empressement lui-même me devint une fatigue: j'aurais préféré les conséquences de la faute aux contrariétés qu'il fallait subir pour la réparer, et je trouvais cette science du ménage trop chèrement achetée par l'ennui de la leçon. Sans avoir pour madame Roubert moins de respect ni de dévouement, je redoutais sa venue, et son départ était pour moi une sorte de délivrance. Mon père s'en aperçut, et m'avertit.

— Vous avez raison, lui dis-je; mais ce réalisme toujours en haleine me tourmente, m'opprime; je le sens sur les frontières de mon idéal comme un voisin grossier qui médite quelque usurpation. Vous l'avouerez-vous en fin? tant de soins donnés à l'utile me le font prendre en sourde haine.

— Et l'empêchent même de rendre justice à celle qui ne veut que venir à votre aide, interrompit mon père; c'est une iniquité ordinaire dans la vie. Amoureux de ce qui plaît, on dédaigne ce qui sert. Nous préférons le poète qui chante les moissons au laboureur qui les a semées. Les rangs sont faits à chacun dans notre reconnaissance, non d'après l'importance, mais d'après le charme du bienfait. L'homme utile est une médecine noire qui sauve et qu'on repousse toujours. Tu t'irrites aujourd'hui des minutieux enseignements donnés à Marcelle, et quand ils lui auront profité, quand tu trouveras autour de toi l'ordre, le confort, l'abondance, tu en jouiras, comme de la clarté du jour, sans songer à qui tu les dois. Combien d'êtres consomment ainsi leur vie pour nous préparer seulement une atmosphère plus respirable, et ne sont payés de leurs peines que par notre indifférence! Ah! d'autres peuvent parler de l'injustice de la foule pour les rois de l'art et les favorisés de la gloire; moi je vous garderai mes sympathies et ma pitié, humbles soldats de la nécessité, que tout le monde oublie et dont nul ne pourrait se passer!

Je comprenais les raisons de mon père, je les approuvais; mais la sensation était la plus forte. J'étais encore trop jeune pour avoir reconnu que la suprême sagesse était de subordonner le rêve au possible. L'expérience devait m'apprendre ce que le génie avait révélé à un grand penseur: c'est que, le monde réel ayant des bornes et le monde imaginaire étant infini, le seul moyen de trouver le repos était de rétrécir l'un puisqu'on ne pouvait élargir l'autre.

Cet apprentissage de l'existence pratique me déroba d'ailleurs Marcelle, et, dans ces premiers enchantements de l'intimité domestique, je m'indignais de tout ce qui nous attachait l'un à l'autre. Depuis notre mariage, j'avais négligé



mes vieux amis, j'oubliais mes protecteurs, je supportais impatiemment les obligations de famille. Toujours aspirant vers cette solitude à deux dont les joies me semblaient inépuisables, j'aurais voulu élever une muraille de la Chine entre le monde et notre foyer, vivre enfin prisonnier dans le cercle de nos pensées et de nos émotions, sans rien entendre des bruits du dehors.

Par malheur, le travail de ma profession me retenait toute la semaine loin de Marcelle; le dimanche seul eût pu m'appartenir, sans les visites des connaissances ou des parents et les réclamations de la tante Roubert qui rappelait toujours quelque devoir oublié. Bien des fois nous avions songé à fuir dès le matin pour jouir de nous-mêmes un jour entier; mais les pluies d'avril nous avaient toujours retenus au logis. Enfin, un dimanche, le soleil se leva dégagé de nuées. Les bouvreuils chantaient sur les touffes de lilas de la petite cour, et, quand j'ouvris la fenêtre, une brise chargée de la senteur amère qu'exhale la sève en travail sembla m'annoncer le printemps.

— Vite, vite! crier-je, en courant à Marcelle, ton chapeau de paille, ton ombrelle, et partons!

— Pour quel pays?

— Celui de la liberté! Les bois nous désirent, les primevères nous appellent, les sièges de mousse nous attendent! N'entends-tu pas comme toutes les voix de la campagne nous crient: « Venez, venez! » Les visiteurs nous chercheront en vain aujourd'hui; la cage sera ouverte, les captifs envolés!

Marcelle, à qui cette fuite plaisait autant qu'à moi-même, battit des mains, et tout fut bientôt prêt: quelques fruits dans sa petite corbeille créole, un volume de notre auteur chéri sous mon bras! Je regarde encore le ciel, qui est de la couleur des myosotis; nous nous prenons la main comme deux écoliers en vacances, et nous allons partir!

Tout à coup le bruit de la sonnette retentit; nous poussons un cri; la porte vient de s'ouvrir; c'est mon père!

Nous restons immobiles de désappointement; Marcelle ne court point l'embrasser, et j'oublie de lui tendre la main. Du premier regard, il a tout vu et tout deviné.

— Vous sortiez? demande-t-il doucement.

— Vous voilà, nous demeurons, dit Marcelle, qui s'efforce de sourire.

Mais il refuse. Il était monté en passant pour me demander un livre qu'il m'indique; je lui rappelle qu'il l'a déjà lu.

— Sans doute, a-t-il répondu gaiement; mais je voudrais le relire. Ma journée est libre; je la passerai à étudier le poète, à sonder tous les replis de son inspiration, à chercher les secrets de son charme. Jusqu'ici je me suis contenté de l'aimer, je veux maintenant le connaître.

Il a pris le volume, et nous a souhaité une heureuse promenade. Cette fois, je lui ai serré la main et Marcelle lui a tendu son front. Le voilà parti!

Nous ne nous arrêtons plus une minute; le danger auquel nous venons d'échapper a redoublé notre empressement. Nous traversons les rues presque en courant, et nous ne nous arrêtons qu'après avoir perdu de vue la petite maisonnette du commis de l'octroi. . . . .

Enfin la campagne était devant nous, elle était à nous! Contraintes du monde, obligations du ménage, nous avions tout laissé au logis! Échappés à ce filet des devoirs vulgaires, nous nous enfuyions à tire d'aile dans la solitude.

Ce fut d'abord un enivrement silencieux. Nous côtoyions les fourrés de chênes et de châtaigniers dont les bourgeons commençaient à entr'ouvrir leurs enveloppes rougissantes. Le bruit de nos pas s'était éteint dans les gazons; on n'entendait que cette rumeur de vie qui bruit dans la campagne à son réveil.

Nous étions donc maîtres de nos actions, de nos paroles, de nos pensées! Plus de témoins ni d'intercepteurs. Nous pouvions nous raconter l'un à l'autre chacune de nos sensations, les commenter, les poursuivre.

La nature entière est un immense foyer dont tous les rayons aboutissent à l'âme humaine; quel que soit celui que notre œil saisit, en le suivant ou est infailliblement ramené à soi-même; ce que nous regardons au dehors nous conduit à regarder au dedans.

Ce fut d'abord un échange de confidences révélant nos plus intimes pensées. Nous cherchions ensemble l'origine de nos opinions et de nos sentiments; nous confessions tout haut le roman que chacun de nous avait fait jusqu'alors pour lui seul et tout bas. Nos rêves d'avenir étaient multiples et mobiles comme les mille impressions de notre âme. Tantôt c'étaient des réussites inespérées, la fortune, le pouvoir ou le renom frappant à notre porte et entrant par aventure; tantôt une modeste destinée coulant dans quelque retraite inconnue, comme ces sources limpides qui sourdent sous la feuillée au fond des bois! Puis, au plan des joies à goûter succédait celui des devoirs à accomplir; et, dans la plénitude de notre bonheur, tout nous semblait facile: aucune tâche n'était au-dessus de nos forces, aucun joug ne nous effrayait; nous nous faisons un code stoïque dont nous acclamions tous les articles avec le courage du bonheur.

Ces confidences réciproques ne s'achevèrent que pour être reprises; il resta longtemps quelque chose à se dire, quelque coin de l'intelligence ou du cœur à dévoiler. Enfin, vers le milieu du jour, quand la fatigue de la marche commença à se faire sentir, l'entretien se ralentit, puis s'arrêta.

Le premier je remarquai le silence de Marcelle, et je le lui reprochai doucement; mais elle s'efforça en vain d'en sortir, et moi-même je ne trouvais plus que des redites. Nous n'avions rien à nous apprendre désormais sur nous-mêmes; le livre était connu jusqu'au dernier feuillet. Une sorte d'engourdissement avait succédé à l'exaltation tendre et joyeuse des premières heures. Chaque tentative pour renouer l'entretien aboutissait presque aussitôt à une nouvelle pause; souvent même, soit changement de disposition d'esprit, soit que la parole servit mal nos intentions, nous sentîmes que nous ne nous rencontrions plus aussi complètement. Des nuances différentes se laissaient apercevoir; les notes harmoniques épuisées, on commençait à entendre les discordances! Insensiblement, la distraction et l'embarras se glissaient entre nos cœurs.

Nous quittâmes sans y prendre garde la clairière où nous nous étions assis, et nos pieds reprîrent d'eux-mêmes le chemin de la ville. Cette fuite vers la solitude, commencée dans l'enivrement, se terminait dans la langueur. En revoyant la maisonnette d'octroi, j'éprouvai presque le même soulagement que lorsque, quelques heures auparavant, je l'avais vue disparaître.

Nous trouvâmes au logis mon père qui nous attendait. Il remarqua sans doute l'expression nouvelle de nos visages, mais sans le montrer.

— Eh! vous voilà pourtant! s'écria-t-il en nous tendant les bras; Dieu soit loué! Je commençais à m'ennuyer de ma solitude.

Je lui montrai le volume de poésie ouvert près de lui.

— N'aviez-vous donc pas votre compagnon préféré? demandai-je.

— Sans doute, reprit-il en souriant; mais je vais te surprendre, mon pauvre ami: à force de feuilleter le livre, de revoir les beaux endroits, on s'y habitue, on les sait par cœur. Quelque charmante que soit une individualité humaine, elle a ses bornes; on finit par en faire le tour, et alors le charme s'amoindrit: les répétitions se remarquent; on est choqué des fautes de détail. Pour la première fois, j'ai trouvé dans mon cher poète des vers mal faits! Et voyez le danger de l'abus, même en lecture: jusqu'ici j'avais toujours quitté son volume à regret, ce soir j'en sors avec soulagement! Rappelez-vous bien ceci, enfants: l'appétit du cœur et de l'intelligence doit être ménagé comme celui de l'estomac;

en tout restez un peu sur votre faim, si vous ne voulez point connaître le déboire de la satiété.

Que l'enseignement fût intentionnel ou donné par hasard, il était si direct que Marcelle et moi nous échangeâmes un regard furtif, bien vite détourné par embarras de nous être ainsi rencontrés et compris ; mais ni elle ni moi n'oublîâmes la leçon. Depuis nous nous sommes efforcés de nous réserver l'un à l'autre avec plus de discrétion, et de ne dérober aux devoirs ni aux amitiés la part de notre vie qui leur appartient. Les heures d'intimité, moins multipliées, en sont devenues plus douces. En nous revoyant, nous avons à échanger l'épargne de sensations et de pensées économisées pendant tout le temps de notre séparation. L'instant où, libres de tout ce qui est dû au dehors, nous nous retrouvons ensemble et tête à tête, au lieu d'être la continuation d'un état habituel, est devenu l'incident heureux de notre vie domestique, et comme la récompense de notre journée.

*La suite à une autre livraison.*

## HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

### LA TROMPETTE.

Suite. — Voy. p. 34.

#### *Romains, Germains et Sarmates (suite).*

Les poètes et les écrivains latins ont souvent parlé de la trompette. Qui ne se rappelle le vers célèbre du poète Ennius dans lequel le son de la trompette est rendu par le mot *tara tantara* ?

« At tuba terribili sonitu tara tantara dixit. »

Mais la trompette cria avec un bruit terrible : Tara tantara !

Virgile a voulu aussi, dans l'Énéide, rendre par l'harmonie imitative les sons éclatants de la trompette, mais sans faire entrer dans son onomatopée des syllabes barbares. Il dit :

« At inba terribilem sonitum procul ære canoro. »

Mais l'airain sonore de la trompette fait retentir au loin ses terribles éclats.

César parle plusieurs fois de la trompette dans ses Commentaires ; et peut-être n'est-il pas hors de propos de rappeler ici que son habileté politique sut tirer de cet instrument un parti ingénieux dans la circonstance la plus critique de sa vie. César, dit Suétone, était arrivé avec ses légions sur les bords du Rubicon, limite de sa province ; il hésita quelque temps avant de se décider à le passer : en effet, franchir ce fleuve, limite de la province dans laquelle il commandait, c'était violer les lois, c'était commencer la guerre civile. Pendant qu'il délibérait, un prodige le décida à cette action hardie, dont les résultats changèrent la face du monde, et qui a donné lieu à la locution proverbiale : *Passer le Rubicon*. Un personnage d'une grande beauté et d'une taille extraordinaire parut tout à coup, assis dans le voisinage et jouant du chalumeau ; des bergers et même des soldats, abandonnant leurs postes, accoururent pour entendre le merveilleux musicien ; parmi ces soldats se trouvaient aussi des trompettes. Il arriva que la trompette d'un de ces curieux lui fut arrachée miraculeusement et sauta dans le fleuve ; aussitôt on entendit retentir sur l'autre rive un appel éclatant de trompette. Alors César s'écria : « Qu'il soit fait selon ce que veulent les prodiges divins et la méchanceté de nos ennemis ! Le sort en est jeté ! (*Alea jacta est !*) »

La trompette servait à annoncer les supplices, et Tacite nous apprend que c'était une très-ancienne coutume. D'après le même auteur, c'était un vieil usage que la trompette annonçât aussi la fin des festins, tout au moins dans les camps, car on lit dans ses Annales que Tiridate, frère de Vologèse, roi des Parthes, se trouvant en qualité d'hôte dans le camp de Corbulon, demandait à l'illustre capitaine

les raisons de chaque nouveauté qui le frappait : « Pourquoi le commencement des veilles était-il annoncé par un centurion ? Pourquoi se retirait-on de table au son de la trompette ? » Malheureusement, Tacite, qui écrivait pour des Romains, n'a pas écrit les réponses de Corbulon.

### *Égyptiens.*

On doit présumer que les Égyptiens connurent la trompette dans des temps très-reculés, puisque certains auteurs grecs ont attribué l'invention de cet instrument à Osiris. Apulée parle d'une sorte de cornet à bouquin qui annonçait le passage de la déesse de Syrie, lorsque les prêtres promenaient son effigie dans les campagnes. M. de la Fage, dans sa savante Histoire de la musique, suppose que cette trompette était l'instrument que les Grecs connurent sous le nom de *knoué*, dont on se servait pour appeler le peuple aux cérémonies religieuses, et qui faisait horreur, d'après Plutarque, aux Basirites, aux Lycopolites et aux Abyssins, à cause de ses sons éclatants et semblables au braire de l'âne. Ces peuples avaient cet animal en aversion, parce qu'ils le considéraient comme le représentant de

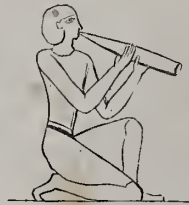


Fig. 10.



Fig. 11.

Typhon, le génie du mal. On voit dans la figure 10 un Égyptien à demi agenouillé, embouchant un instrument qui paraît être une trompette. La figure 11 reproduit, d'après les *Monuments de l'Égypte* de Champollion le jeune, l'illustre auteur de la Grammaire égyptienne, un Égyptien qui sonne de la trompette et qui en porte une seconde sous le bras gauche. Cette trompette, de la forme la plus simple, n'est qu'un tube d'un diamètre continu jusqu'au pavillon, qui s'évase tout à coup en forme d'entonnoir. On en voit de semblables sur deux autres figures, 12 et 13, reproduites d'après



Fig. 12.

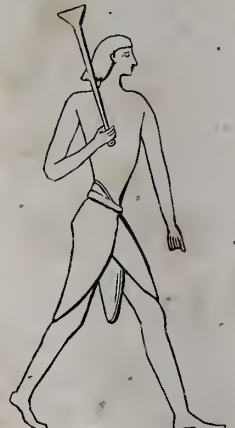


Fig. 13.

l'atlas de M. de la Fage. Chez les Égyptiens, la trompette servait à régler la marche des troupes, à commander la charge, à diriger les évolutions, et à rassembler le peuple.

*La suite à une autre livraison.*

## ARBRES REMARQUABLES.

Voy. les Tables des années précédentes.



Un Platane entre Smyrne et Bournabat, dans l'Asie mineure. — Dessin de Freeman, d'après M. Albert Lenoir.

Smyrne, l'une des plus grandes cités de la côte asiatique, est située au fond d'un beau golfe entouré de hautes montagnes. Une vaste plaine s'étend depuis les limites orientales de la ville jusqu'aux collines élevées et couvertes de riches villages dans la direction opposée à la mer : traversée par le Mélos, jolie rivière qui vient baigner les murs de Smyrne, elle est d'une fertilité rare ; les peupliers, les cyprès, les platanes, y croissent avec vigueur, ainsi que tous les végétaux utiles à la population.

Vers le milieu de cette plaine, au bord de la route qui conduit de Smyrne à Bournabat (village où l'on montre une grotte dans laquelle, depuis l'antiquité, on pense qu'Homère écrivit l'Iliade), on voit un vieux platane remarquable par ses dimensions, et plus encore par sa forme singulière ; le tronc est partagé en deux parties assez fortes, malgré leur division, pour porter la masse de l'arbre ; ces deux souches, en se reliant à une assez grande hauteur, forment une espèce d'arc que franchissent fréquemment les habitants du voisinage, ce lieu étant très-fréquenté, parce que les riches négociants de la ville ont généralement leurs maisons de campagne situées à Bournabat. L'arbre ne s'élève pas précisément au milieu de la route ; il y gênerait la circulation des voitures, trop larges pour passer entre les deux

tiges ; mais les piétons, et quelquefois même les gens à cheval, prennent un sentier, parallèle et contigu à la route, qui traverse cette porte végétale. En se rapprochant de la ville, on a la vue des grands cimetières qui, après ceux de Péra et de Scutari, sont les plus remarquables de l'Orient par le nombre et la beauté des cyprès séculaires au milieu desquels s'élèvent, sans ordre et d'une façon toute pittoresque, les innombrables et riches tombeaux des habitants de Smyrne.

## MOBILITÉ DE NOS SENTIMENTS.

C'est une belle matinée d'avril ; le soleil se lève à l'horizon ; il nuance des teintes les plus délicates les nuages légers flottant dans l'air, et déploie de toutes parts ses rayons dorés comme la blonde chevelure d'un enfant ; les oiseaux s'éveillent et chantent au jour la bienvenue. Tout respire la paix, l'harmonie ; tout révèle une Providence bienfaisante.

Un homme contemple cette scène avec une volupté ineffable ; son âme tranquille, sereine, s'ouvre aux émotions douces et reconnaissantes ; tous ceux qui l'entourent mettent leur bonheur à lui plaire ; nulle passion violente n'agit son cœur.

Il ouvre avec distraction un livre pris au hasard dans la bibliothèque : c'est une « nouvelle » comme on en a tant écrit de nos jours. On y voit « un génie méconnu qui maudit la société, parce qu'elle n'a pas su le comprendre. Il maudit la terre et le ciel ; il maudit le passé, le présent, l'avenir ; il maudit Dieu, il se maudit lui-même, et fatigué de ne voir sur sa tête qu'un soleil morne et glacé, de fouler une terre aride et désolée, il va mettre fin à son existence. Pour la dernière fois, avant de s'élançer dans l'abîme, il médite sur la nature, sur les destinées de l'homme, sur les injustices de la société... »

« Absurdes exagérations ! s'écrie avec impatience l'homme heureux en interrompant sa lecture. Sans doute il y a du mal dans le monde, mais il y a autre chose que du mal. Nôh, la vertu n'est pas bannie de la terre. La plupart de nos erreurs et de nos fautes viennent de notre faiblesse, et d'ailleurs elles nuisent beaucoup moins à autrui qu'à nous-mêmes. Si les infortunes sont nombreuses, il serait injuste de les imputer toutes à la méchanceté humaine. La nature des choses donne la raison de ces misères qui sont loin d'être telles qu'on se plaît à les dépeindre. Cette littérature est fautive à tous les points de vue ! »

Et certes il a raison. Il ferme son livre, et, chassant les tristes pensées, il s'abandonne aux douces rêveries que le charme du paysage éveille en son âme.

Les heures s'écoulent ; arrive celle des affaires. Le temps ne sera pas aussi beau que la matinée semblait le promettre ; le ciel s'est converti. Notre philosophie est contrainte à sortir ; la pluie tombe à torrents, et dans une rue étroite et boueuse, un cavalier, peu soucieux des piétons, l'éclabousse en passant. Quoi ! ses opinions seraient-elles exposées à se modifier pour si peu ? Non ! mais tout cela est du moins de nature à causer quelque ennui ; la vie est moins riante ; la philosophie s'assombrit un peu comme le ciel. Toutefois le soleil ne s'est pas voilé pour toujours ; et, bien qu'il y ait certainement des heures de contrariété, bien que notre philosophe, si bienveillant ce matin, ne puisse réprimer en lui-même quelques dispositions peu charitables au sujet du malencontreux cavalier, il n'est pas assez peu sensé, assez ridicule pour s'en prendre, de ces petites misères, à l'humanité et à Dieu.

Il se rend auprès d'un ami pour une affaire de grande importance : cet ami le reçoit avec froideur et semble éluder de répondre à une question qu'on lui fait. Qu'est-ce à dire ? Notre homme se retire chagrin et défiant. Ses soupçons ne tardent pas à se changer en certitude ; il apprend qu'il est la victime d'une trame odieuse, et que celui qu'il croyait pouvoir appeler son ami, se rend coupable à son égard d'une odieuse trahison. Tous ceux qu'il rencontre le plaignent, le conseillent, mais aucun ne vient positivement à son aide : il est d'ailleurs trop tard pour prévenir le danger.

La perte menace d'être immense ; elle peut entraîner une ruine complète. Brisé de douleur, notre homme rentre dans sa maison pour s'y livrer tout entier à ses craintes, à son désespoir. Le livre qu'il lisait dans la matinée est encore sur sa table ; il lui rappelle les premières impressions de la journée.

« Quelle était ton erreur, se dit-il avec amertume, lorsque, dans ta simplicité, tu accusais d'exagération les peintures que certains écrivains nous font du monde ! Oui, ces auteurs ont raison ! oui, l'homme est un animal dépravé ! la société est une marâtre ! Bonne foi, vertu, reconnaissance, amitié, mots sonores et vides dont le sens unique est déception ; égoïsme, perfidie, trahison, mensonge, voilà les seules vertus de la terre. Pourquoi la vie nous a-t-elle été donnée ? Où donc est la Providence ? où donc est la justice de Dieu ? »

Ainsi, de sa philosophie si sage, si douce, rien ne reste ; tout a sombré dans le naufrage de sa fortune et de ses espérances. Et cependant, en dehors de lui, toutes choses suivent dans le monde leur cours accoutumé. On ne peut dire

que l'humanité soit devenue pire, parce qu'il vient d'éprouver un malheur inattendu. Lui seul est changé ; sa manière de sentir n'est plus la même. L'amertume dont son cœur est plein déborde sur son intelligence. Obéissant aux inspirations de la douleur et du désespoir, il se venge du monde en le peignant des plus noires couleurs. Et qu'on ne croie point que ce soit mauvaise foi ; il voit les choses maintenant telles qu'il les dépeint, comme dans la matinée il les peignait telles qu'il les croyait voir.

Nous l'avons laissé se posant des questions désespérées : il est au moment d'y répondre par le blasphème, lorsqu'un ami vient interrompre son monologue.

— J'ai vu la trahison trahie contre vous...

— Ainsi va le monde ! Voilà ce que vaut l'amitié !

— Et je viens pour vous aider à déjeuner cette odieuse intrigue. J'en ai les moyens ; écoutez : La nouvelle du malheur qui vous menace m'est parvenue au moment où je traitais une affaire importante. J'ai, sur-le-champ, retiré mes fonds. Nos amis, apprenant ma volonté de vous les offrir, m'ont eux-mêmes assuré qu'ils étaient prêts à vous servir. Nous avons étudié l'affaire ; je perdez pas de temps. Prévenez, par votre activité, les menées de votre ennemi. Vous trouverez dans ce portefeuille les valeurs nécessaires. Adieu.

Le portefeuille tombe près du livre fatal. La scène a de nouveau changé. Non, la vertu, l'amitié, le désintéressement ne sont pas des mots vides et sonores ! Demain, le soleil se lèvera pur et radieux ; les oiseaux chanteront la bienvenue de l'aube dans l'air frais du matin. La Providence aura des sourires, la vie des espérances.

En un jour, la philosophie de cet homme, philosophie mobile comme les événements et comme son cœur, a décrit le cercle entier de l'optimisme et du pessimisme, du scepticisme et de la foi. Comme les astres dans le ciel après leur révolution, la voilà revenue à son point de départ.

Soyons plus fermes et plus stables dans notre jugement. Ne laissons pas les sentiments de notre cœur et de notre imagination influencer aussi incessamment sur notre raison. Que des circonstances passagères n'aient pas la puissance de nous jeter dans un flux et reflux perpétuel de contradictions. Élevons nos pensées et nos actions au-dessus de la région des faits inconstants, des préjugés et des surprises de la fortune ; maintenons-les en harmonie avec les prescriptions de la loi divine ; que celui qui cherche et veut posséder la vérité s'étudie lui-même, apprenne à se posséder ; qu'il se recueille souvent dans sa conscience, et qu'il se dise :

« Ton âme n'est-elle troublée par aucune passion ? Ne cache-t-elle dans ses replis aucune affection secrète qui la domine à son insu ? Tes pensées, tes jugements, tes conjectures, ne les formes-tu point sous l'influence d'une impression récente qui, modifiant tes sentiments, modifie aussi la forme, la couleur, l'apparence des choses ? Penses-tu, vois-tu depuis longtemps de la même manière ? N'est-ce point depuis hier que tu penses, que tu vois ainsi ? N'est-ce point depuis un instant peut-être, depuis qu'un événement favorable ou contraire a changé ta fortune ? De plus grandes lumières, de nouvelles preuves te sont-elles acquises, ou sensiblement es-tu sous l'illusion d'intérêts nouveaux ? Où s'est fait le changement ? Dans ta raison ou dans tes desirs ? Les jugements que tu portes te paraissent infaillibles aujourd'hui ; en te plaçant dans une situation différente, dans un autre temps, jugerai-tu de la même manière ? »

Cette méthode est à la portée de tous les hommes ; elle est utile à la direction de l'entendement et à la règle de la conduite. Quelquefois, il est vrai, les passions s'exaltent jusqu'à troubler et paralyser la raison ; l'homme est alors sous l'empire d'une sorte d'aliénation mentale ; les règles seraient inutiles. Mais tel n'est point l'effet ordinaire des passions ; le plus souvent elles ne détruisent point, elles obscurcissent l'intelligence ; il reste au fond de notre âme une lumière affaiblie, vacillante, mais qui ne s'éteint pas. Son

éclat se proportionne à notre vigilance ; oui, malgré les plus épaisses ténèbres, au plus fort de la tempête, ce phare de vérité nous indique le port, si nous avons appris à réfléchir sur notre position, à douter de nous-mêmes, à ne pas regarder des élan de cœur, des feux follets, comme des guides qui puissent suppléer la raison et nous montrer la route (1).

#### ERRARD ET CHÂTILLON.

Errard, de Bar-le-Duc, construit, vers 1600, la citadelle d'Amiens et plusieurs pièces du château de Sedan. Le premier en France il écrivit sur la fortification (2) : il posa sur cet art des principes dont la plupart n'ont pas vieilli, et fut digne d'être nommé, par des juges tels que Henri IV et Sully, le premier ingénieur de son siècle.

Errard avait un rival dans Châtillon Père, aïeul et grand-oncle de braves et savants ingénieurs, Châtillon joint à la gloire de les avoir eus pour héritiers celle de leur avoir donné l'exemple. Employé d'abord au siège du château de Saucerre, il dirige, quelques années après (1589-90), ceux d'Argen, de Corbeil et de Lagny ; il conduit, sous Henri IV en personne, les attaques de Chartres, et construit, pour arriver de la contrescarpe à la brèche, un pont de bois couvert qui détermine les ennemis à capituler.... A la Père, il commence à faire lier plus exactement et à perfectionner les tranchées. Devant Amiens, il conseille fortement au roi d'employer les soldats mêmes aux travaux du siège, à chaque instant valentils ou suspendus par les vaines terreurs des paysans, toujours prêts à fuir.... Pendant le loisir que lui laisse la guerre, et pendant la paix, il va reconnaître les empiétements des puissances limitrophes sur nos frontières, construire le fort de Gournay, Gergaud-sur-Loire, Châlons, et d'autres places ; se délasse de ses travaux militaires en dirigeant d'immenses travaux d'architecture ; fait élargir le Pont-Neuf ; agrandit l'Hôtel de-Ville ; bâtit la place Dauphine, l'hôpital de Saint-Louis, le collège de France, la place Royale, et trouve encore le temps de dessiner un recueil d'environ quatre cents plans ou vues de villes, de châteaux, de ruines et de vestiges d'antiquités, gravés, après sa mort, sous le titre de *Topographie française* (1635). ALLENT.

Le malheur a du moins cela de bon, qu'il corrige de toutes ces petites passions qui agitent les gens oisifs et corrompus.  
Mademoiselle DE L'ESPINASSE.

#### DE L'UTILITÉ DES RÊVES.

Les songes qui nous visitent dans notre sommeil ne sont pas inutiles à l'enseignement de notre vie. Il ne faut pas nous empresser, à notre réveil, de les chasser de notre mémoire comme de vains fantômes ; étudions-les, au contraire : ce sont presque toujours des avertissements. Sans doute ils ne nous révèlent point l'avenir, ils ne nous annoncent point mystérieusement des événements que nous ne connaîtrions pas à l'aide de nos facultés actives ; mais observez-les bien : ils ne sont communément que la suite et l'exagération de nos penchants. L'ambitieux, l'orgueilleux, n'ont point les mêmes rêves que l'avare ; les rêves du jeune homme ne sont point ceux de l'homme âgé. Il semble que, pendant cette léthargie nocturne de notre corps, notre imagination, libre du frein que lui impose notre volonté pendant le jour, se fasse la complaisante esclave de celle de nos passions qui menace le plus notre liberté. Soyez attentives, consciences

déliçates et scrupuleuses ! Échappées tout émue, au retour de la lumière, des pièges que l'ennemi vous a tendus dans l'ombre, repliez-vous sur vous-mêmes et serrez de plus près le frein ! Plus vous aurez de puissance sur vos actions, plus vous en aurez sur vos songes.

#### SUR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

C'est la sublimité de l'Évangile que deux sentiments y éclatent à la fois : l'aversion pour le mal, et la tendresse pour l'homme, auteur du mal ; l'horreur du péché (pour parler comme l'Évangile parle) et l'amour du pécheur.

Le siècle dernier a eu cela de beau qu'il a aimé l'homme, les hommes. Il leur a vraiment porté beaucoup d'affection et voulu beaucoup de bien. L'esprit de justice et d'humanité, de justice et d'humanité universelle, qui caractérise cette époque, quelle est sa source, sinon une vive sympathie pour l'homme et un tendre intérêt pour son sort ? Mais, à côté de cette vertu, le siècle dernier a eu un grand tort : il n'a point ressenti pour le mal l'aversion qui lui est due. Non-seulement sur telle ou telle règle de conduite, sur tel ou tel devoir, mais sur la règle en général, sur le principe même du devoir, les esprits de ce temps sont tombés en proie au doute, grand corrupteur du cœur humain. Dans l'ordre moral, la fixité et l'élevation vont ensemble ; dès qu'on flotte, on descend ; l'incertitude est un signe et une cause d'abaissement. Ne sachant trop où était le mal, ni même s'il était, le dix-huitième siècle, quand il l'a rencontré, l'a nié ou excusé, au lieu de le maudire et de le combattre à mort. GUIZOT, *De l'état des âmes*, 1838.

#### PÉGASE SOUS LE JOUG,

POÉSIE DE SCHILLER, ILLUSTRÉE PAR RETZSCH.

Fin. — Voy. p. 43.

Dans le commencement tout va bien ; le léger coursier s'anime, galope, entraîne rapidement la voiture. Mais qu'arrive-t-il ? Les yeux tournés vers les nuages, et inaccoutumé à toucher le sol de son pied, bientôt il abandonne le chemin, et, fidèle à sa puissante nature, il s'élance à travers les bruyères et les marais, les champs ensemencés et les broussailles. Le même vertige saisit les autres chevaux : en vain l'on crie, les rênes sont impuissantes jusqu'à ce qu'enfin, au grand effroi des voyageurs, la voiture ébranlée, disloquée, s'arrête sur la cime d'une montagne.

— Cela ne va pas, dit le fermier Jean d'un air chagrin, et cela n'ira jamais ; voyons si, par le travail et le jeûne, je ne pourrai vaincre cet enragé.

L'épreuve est faite ; bientôt le noble coursier est maigre comme une ombre.

— Enfin m'y voilà, dit Jean ; allons, à l'œuvre ! attelez-moi ce cheval à la charrue avec mon plus fort taureau.

Aussitôt fit que dit. On voit ce ridicule attelage du cheval ailé et du bœuf, Pégase se soumet à regret et tente un dernier effort pour prendre son vol, mais en vain : le taureau marche d'un pas mesuré, et le coursier d'Apollon doit cheminer de même. Épais enfin par sa longue résistance, privé de ses forces et accablé de douleurs, le noble animal tombe par terre et se roule dans la poussière.

— Maudite bête ! s'écrie Jean en colère, et en faisant jouer le fouet ; tu n'es donc pas même bon à labourer le sol ; j'ai été la dupe d'un fripon.

Pendant qu'il exhale ainsi sa rage, un beau et agile garçon passe gaiement sur la route : le luth résonne sous ses doigts légers, et un ruban d'or pare sa blonde chevelure.

— Que veux-tu donc faire, ami, dit-il au paysan, de ce

(1) Extrait de *l'Art d'arriver au vrai*, par Jacques Balnès.

(2) *La Fortification démontrée et réduite en art*, par Jean Errard ; 1594.



Pégase sous le joug. (Suite et fin. — Voy. p. 43.)



— Dessins de Freeman, d'après Retzsch.

couple étrange ? Soumettre à un même joug le bœuf et l'oiseau, quelle singulière idée ! Confie-moi pour quelques instants ton cheval, et regarde, tu vas voir des merveilles.

L'hippogriffe est dételé, le jeune homme s'élance sur son dos en riant. A peine le coursier a-t-il senti la main assurée du maître, il tressaille, se relève, et l'éclair jaillit de ses yeux. Ce n'est plus l'animal abattu par la fatigue, c'est un coursier royal, un esprit, un dieu qui s'élance majestueusement au souffle de la tempête, qui s'en va vers le ciel ; et, tandis que les regards le cherchent encore, il plane dans les régions azurées.

#### LE BENSII.

Le Bensii est, suivant une croyance superstitieuse répandue parmi les Écossais, un être invisible qui fait entendre dans l'air des cris plaintifs à la mort de tout descendant d'une ancienne famille. On suppose que cette tradition a pour origine l'usage où étaient les bardes de suspendre leurs harpes aux branches des arbres lorsqu'ils rendaient les honneurs funèbres aux guerriers : le frémissement des cordes au souffle du vent ajoutait à l'impression religieuse des assistants. Les harpes ont disparu ; mais le vent gémit encore : c'est le Bensii.

#### MOEURS DES INDIENS DU SATPOURA (1).

Les montagnes de Satpoura, au sud du Nerbedda (2), renferment, entre leur pente du nord et celle du sud, un plateau élevé, large de 13 à 15 milles, et habité par diverses tribus de race tamoule, qui ont conservé les plus anciens usages et les plus antiques croyances religieuses de l'intérieur de l'Inde.

La surface entière de ce pays, jusqu'ici peu connu, est très-montagneuse. Entre les deux pentes du nord et du sud, s'étendent un grand nombre de vallées fertiles, arrosées en toute saison par de petites rivières. Les plaines les plus hautes sont couvertes à leurs sommets de fourrés et de broussailles (*Djangle*), d'où les habitants tirent en abondance des bois de construction, du combustible, et des plantes utiles pour la médecine et la teinture. Les aspects du pays sont très-variés et très-pittoresques. Les vallées et les terres basses sont partagées en champs réguliers, séparés par des bandes de prairies. Les villages et les groupes de cabanes sont entourés d'arbres (de mangos et de mavas). Les cours d'eau gardent toute l'année leur aspect verdoyant ; et, sur tous les points de l'horizon, des lignes de montagnes aux formes anguleuses encadrent ce frais tableau.

Le nombre total des habitants de ce district montagneux, que l'on nomme le pourgana d'Akrani, est d'environ 4 500, tous livrés aux travaux de l'agriculture. Le nombre des villages habités est de 190. Autour sont d'autres populations, et notamment les tribus des Bhils, qui habitent les forêts situées entre les pieds des montagnes et la Tapti ; ces dernières tribus sont industrielles, paisibles, loyales, passionnément attachées à leurs vallées.

Les paysans paouriah, exclusivement confinés dans les montagnes d'Akrani et de Kati, sont de petite stature et frêles. Leurs traits expriment une grande intelligence et un bon naturel. Leur type physique diffère essentiellement du type hindou : leurs traits sont plus plats, le front bas et protubérant, les narines larges, les lèvres épaisses. Les Paouriah portent des moustaches ; ils ont habituellement aux oreilles de grands pendants d'argent. Les femmes sont fortes et enjouées.

(1) Extrait d'un rapport du lieutenant C.-P. Rigby, agent de la Compagnie des Indes (*Nouvelles annales des voyages*, 1851).

(2) Fleuve en deçà du Gange, et qui tombe dans le golfe de Camboge, au-dessous de Baroche.

Les Varali, qui composent une autre tribu voisine, sont grands, d'une couleur de peau foncée, très-minces, mais bien faits. Ils ne portent point de coiffure ; ils se partagent les cheveux au milieu de la tête, et les laissent retomber librement sur leurs épaules. Leurs femmes, comme les femmes paouriah, ont le bas de chaque jambe littéralement couvert de lourds anneaux de cuivre qui leur compriment les chairs et que l'on n'ôte jamais, même après leur mort.

Les habitants des montagnes paraissent tous sains et robustes ; mais ceux des bois du pays bas ont un extérieur misérable ; ils sont moins civilisés ; ils se livrent habituellement à la déprédation.

Aucune de ces tribus ne connaît de distinction de castes ni de sectes. Le plus âgé de chaque village est regardé comme le chef de la communauté et investi d'une sorte d'autorité patriarcale. A leurs fêtes et à leurs mariages, il se consomme une grande quantité d'une liqueur fermentée qu'on extrait, par la distillation, de la fleur du mova ; mais, à part ces occasions exceptionnelles, ils sont très-temérés. Le vol est à peu près inconnu parmi les Paouriah et les Varali. Entre eux ils sont très-hospitaliers. Les Bhil-Varali, qui habitent principalement le Kati, cultivent très-peu de blé ; mais ils ont de nombreux troupeaux de bétail.

Chez les Paouriah, les femmes n'ont d'autre tâche que de recueillir les fleurs de mova et la noix du charouli (*Chirindia sapida*). Elles sont en tout bien traitées.

Les mariages se célèbrent généralement pendant les mois de phalgoun et de vaichak (mars et mai). Les chants de mariage, très-anciens, ont tous un caractère poétique. Voici deux couplets cités par le lieutenant Rigby :

- « Bava-Koumba Rani-Kazal saghé via
- » Dola doliné ehida gata viah
- » Raout-Koumbi saghé rod dangro
- » Rani-Kazal saghé viah vadvona
- » Sarli tchoulis penhé dekhé djaï viah. »

Que le mariage de Bava-Koumba et de Rani-Kazal (1) est beau ! On le célèbre par des chants et une joyeuse musique. Raout-Koumba a l'air d'un vaillant guerrier. Rani-Kazal paraît belle à son fiancé. Convrions-nous de belles parures, et allons au mariage.

- « Rounaga dévino viah
- » Saola-Rouago Rani-Haola indro viah
- » You laghé Haola Rani laghé bhoud
- » Rani-Kazal laghé Babi
- » Rana-Koumba laghes Bhaï
- » Bohré dougour viah, haté dhoum rn vigvari
- » Rana djanon viah, bhoud laghé tchovour oudlé tchohor. »

La déesse des bois se marie. Rana-Saola et Rani-Haola s'unissent. Elle est la sœur de la déesse des forêts, elle est la belle-sœur de Rani-Kazal, elle est la sœur de Raout-Koumba. Un mariage va se célébrer dans les grandes montagnes. Répandez le safran sur l'heureux couple ; que les sœurs, comme à un mariage royal, répandent la poudre sacrée, et agitent l'éventail au-dessus d'eux.

Les Varali et les Paouriah brûlent ou enterrent leurs morts. Une roupie ou, si la famille est très-pauvre, une petite pièce de cuivre, est placée dans la bouche du mort ; on lui met sur le front une pincée de riz, de safran, ou de goulal rouge, et on pose à côté de lui son épée, son arc et ses flèches. On porte ensuite le corps au bûcher funéraire, au son des tambours et de la musique ; l'arc et les flèches sont brûlés avec le guerrier, mais l'épée et la roupie sont le salaire des musiciens. Le huitième jour après la mort, les amis et les parents se réunissent à la maison mortuaire, où ils boivent à la mémoire du défunt.

Dans la partie boisée, près de chaque village, est un arbre regardé comme sacré, autour duquel les habitants du hameau se réunissent, avant le temps de la moisson, pour y faire des offrandes de grain et y sacrifier des chèvres.

(1) Noms d'un dieu et d'une déesse.



vres et des volatiles, après s'être prosternés devant le soleil levant. Le dieu auquel ces offrandes s'adressent est Bava-Koumba, invoqué dans le chant du mariage. On voit ordinairement un second arbre, à une certaine distance du premier; il est consacré à la femme du dieu, à la déesse Rani-Kazal, à laquelle on fait aussi des offrandes. On rend également un culte à Vaghdeo, le démon-tigre, mais, comme disent ces pauvres Indiens dans leur simplicité, « seulement pour l'apaiser et l'empêcher d'attaquer le bétail, ou bien quand il a enlevé quelque personne. » Ils redoutent beaucoup les sorts; et, avant la domination britannique, beaucoup de vieilles femmes avaient le nez coupé sous l'imputation de sorcellerie, la croyance commune étant que la mutilation du nez enlevait tout pouvoir de maléfice. Avant les entreprises importantes, on consulte le sort en décochant une flèche.

Les Varali et leur bétail occupent la même butte. Les Paouriah construisent d'habitude deux cabanes fort propres en bambous entrelacés, avec un toit en longues herbes; la famille réside dans l'une des deux chaumières, et le bétail dans l'autre. Elles sont entourées d'une cour, sur un côté de laquelle sont disposées plusieurs resserres circulaires pour le grain et un hangar pour les pots à eau, lesquels sont toujours élevés sur une petite charpente en bambou; au dessous est une auge en bois contenant l'eau pour les chèvres et les oiseaux de la basse-cour. Ces maisons sont ordinairement disposées çà et là par petits groupes. Des mangos et d'autres arbres les entourent, et des plantations semblables marquent les divisions des champs.

Les Bhils du bas des montagnes vivent d'une manière très-misérable. Ils changent leurs huttes de place presque chaque année, et cultivent rarement deux ans de suite le même champ. Ils vivent surtout du produit des arbres de la forêt.

Il y a parmi les Paouriah et les Varali des charpentiers, des forgerons, etc., mais pas de barbiers et de cordonniers. Les souliers, quand ils en portent, viennent de Kokonr-nounda, comme les ornements d'argent et de cuivre viennent de Rochnal.

Le Toran-Mall est situé au cœur même des montagnes de Sâpoura, et forme le plateau le plus élevé de la chaîne. Sa forme est irrégulière, et son circuit d'environ 20 milles anglais. Sa surface est coupée par de profonds ravins, et semée de buttes irrégulières qui s'élèvent de 300 à 600 pieds au-dessus du niveau général du plateau. Vers son extrémité nord-est sont deux lacs dont le plus grand a de 2 à 3 milles de circonférence. Ce plateau est habité par une quarantaine de familles bhil, qui font paître de nombreux bestiaux dans les riches pâturages du plateau inférieur, et cultivent aussi un peu de blé, de maïs, de tor, de mor (espèce de riz), de blourti, etc. Elles prétendent appartenir à la race des Paouriah. C'est, du reste, un peuple tranquille, timide, inoffensif, bien différent des Bhils de la plaine. On trouve çà et là, dans les montagnes, des ruines de tours rondes, dont l'on fait remonter la construction à l'époque du Gaouli-Radj, le roi pasteur.

#### DES VERS EN PROSE.

Tous les commentateurs ont remarqué, l'un après l'autre, que le début du *Sicilien* (de Molière) est en vers blancs d'inégale mesure :

Il fait noir comme dans un four;  
Le ciel s'est habillé ce soir en Saramouche,  
Et je ne vois pas une étoile  
Qui montre le bout de son nez.

Ils auraient pu ajouter que la remarque s'applique à toute la pièce et à beaucoup d'autres de Molière. En effet, la prose de Molière est souvent remplie de vers non rimés, au point qu'il est difficile de ne pas reconnaître là un parti pris, ou

une nature pourvue d'un instinct du rythme vraiment extraordinaire... Dirigé dans ce sens, un examen attentif et délicat du style de Molière conduirait peut-être à des inductions intéressantes sur la manière de travailler de ce grand génie, et sur les intentions que la mort ne lui a pas permis de réaliser.

Vaugelas le premier s'est avisé de signaler, comme un grand défaut, les vers que le hasard seul, et non l'intention de l'écrivain, a répandus dans la prose. La pratique de presque tous nos grands auteurs condamne l'opinion de Vaugelas. Les orateurs grecs et les latins rencontraient souvent des iambes tout faits sans les chercher. Il y a des alexandrins dans la prose de Cicéron, dans Tacite et dans Tit-Live. Il s'est glissé des vers dans la traduction des Psaumes de David et jusque dans les formules du droit romain. Et Ménage remarque assez plaisamment que Vaugelas s'est pris lui-même dans sa propre sentence, en écrivant, du mot *sériosité* :

Ne nous hâtons pas de le dire,  
Et moins encore de l'écrire.  
Laissons faire les plus hardis,  
Qui nous frayeront le chemin.

Il est certain que l'affectation d'écrire en vers blancs, telle qu'on la voit dans *les Incas*, par exemple, serait une chose insupportable. En cela comme en tout, c'est le goût qui décide et marque la limite (1).

Olympiodore rapporte, comme tradition populaire, que lorsque Alarie voulut envahir la Sicile, il fut repoussé par une statue enchantée qui lançait perpétuellement des flammes par l'un de ses pieds et de l'eau par l'autre.

#### LES PAQUEBOTS A VAPEUR.

A force de nous rendre les objets familiers, l'habitude amène souvent à ne plus les sentir. Nous trouvons vulgaire ce qui est fréquent, et pour avoir trop vu, nous perdons la faculté de regarder et d'admirer.

Combien de gens, par exemple, voient arriver et partir les paquebots à vapeur qui sillonnent la Méditerranée, sans réfléchir à tout ce que ces merveilleuses machines constatent d'efforts, de patience et de génie, à tout ce qu'elles promettent de ressources et d'améliorations!

La navigation à vapeur (qui, malgré ses admirables développements, peut être regardée comme à son enfance) n'est pas seulement un prodigieux perfectionnement, c'est toute une révolution apportée aux relations intercommerciales.

Avant elle, l'homme ne pouvait combattre les résistances de la mer que par des forces empruntées à son milieu, et dont il subissait nécessairement la loi; s'il échappait en partie aux caprices des vagues, il devait supporter les caprices du vent! Coursier fantasque dont on pouvait utiliser, mais non diriger l'élan, celui-ci emportait souvent au hasard le navigateur, forcé d'attendre un changement de fantaisie. L'homme enfin n'avait sur l'Océan aucune puissance indépendante des éléments, créée par son action directe, et absolument soumise à sa volonté.

Grâce à la vapeur, il n'en est plus ainsi: chaque navire ressemble à ceux qui avaient acliété aux prêtresses de l'île de Sein l'ouïe des vents favorables; il porte dans ses flancs la brise qui le pousse au but désigné. Toutes les incertitudes de la navigation ont disparu. La mer est devenue un chemin de roulage ordinaire. Sauf des cas rares et imprévus, on peut partir à volonté et arriver à heure fixe. La voie de mer a conquis la régularité, cette première condition des affaires humaines.

(1) F. Génin, *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains du dix-septième siècle.*

Nous ne disons rien de la promptitude des communications. Tout le monde en a compris les avantages. Dans le mouvement social, chaque heure employée à rapprocher les choses et les personnes qui se cherchent est une heure perdue pour notre activité; c'est un retranchement à la vie. Par suite, toutes les conquêtes faites sur l'espace ou le temps sont de véritables accroissements de notre existence. On vit plus quand on a plus de jours à donner à la pensée et à l'action.

Ajoutez que la facilité rapide des relations les multiplie. Sûr du départ et du retour, chacun se décide à sortir de chez soi; les personnalités trop étroites s'effacent; on voit et on est vu; le lien qui s'arrêtait à la famille, à la commune, à la province, s'étend insensiblement à la nation et à l'humanité. A force de fréquenter les hommes, on devient plus homme soi-même; la grande association morale et spirituelle, vers laquelle les esprits les plus élevés ont toujours poussé les peuples, se prépare insensiblement; les guerres deviennent plus odieuses, et par suite plus difficiles. A force de redoubler entre elles les chaînes de l'affection, de l'intérêt, du plaisir, les nations finissent par en former une

trame puissante, sous laquelle les ambitions et les jalousies demeurent prises comme au filet.

Or, dans cette révolution pacifique dont nous voyons le grand travail s'accomplir autour de nous, les chemins de fer et les paquebots à vapeur sont évidemment appelés à jouer le principal rôle. C'est grâce à eux que l'Amérique n'est plus qu'à une semaine de distance de l'Angleterre; la France qu'à quelques heures de l'Afrique. Le succès de nos campagnes militaires en Algérie pour le passé; le succès de notre colonisation pour l'avenir ont dépendu et dépendront de cette navigation rapide qui jette un pont entre la Provence et notre conquête. C'est principalement à elle que nous devons d'avoir formé un établissement stable sur la côte algérienne, et forgé ce premier anneau qui relie la civilisation à la barbarie.

Certes, toutes ces choses étaient préparées depuis longtemps! Le mouvement qui conduit les sociétés modernes n'est que la suite de l'impulsion donnée par nos pères. Qu'ils le sachent ou non, les peuples marchent vers le but qu'ont assigné les arrêts providentiels; mais la marche n'est point toujours égale. Il est des heures où les moyens de l'accélérer,



Paquebots de la Méditerranée.

longtemps cherchés en vain, se présentent tout à coup, et où l'humanité rencontre un relai inattendu qu'elle attelle à son char, et qui l'emporte.

Notre siècle aura été l'heure de cette utile rencontre. En appliquant la vapeur, il aura brusquement centuplé l'énergie de tous les perfectionnements.

Aussi lorsque l'artiste nous reproduit ici des paquebots à vapeur chargés de troupes et de colons qui viennent de jeter l'ancre devant cette terre d'Afrique dont les grèves se dessinent au loin sous leur couronne de palmiers, il ne nous

présente point seulement un tableau, mais un symbole. Il nous fait penser à cette civilisation à laquelle la vapeur s'est attelée, et qui va, sur toutes les mers, cherchant le sauvage ou le barbare pour lui apporter nos armes, nos jouissances et notre industrie. A notre époque, le vaisseau à vapeur est une véritable arche de Noé: c'est lui qui contient et transporte tous les germes du nouveau monde que cherche le génie moderne, et qu'il doit peupler de ses merveilles.

LA FÊTE DE LA MADONE DE L'ARC,  
A NAPLES.



La Route de Naples au retour de la fête de la Madone de l'Arc. — Dessin de Valentin.

Au commencement du dix-septième siècle, dans un petit village, à quelques milles de Naples, presque sous le Vésuve, des jeunes gens jouaient à la paume; un d'eux s'écria avec une sorte d'enthousiasme : « — Je suis sûr de gagner ! J'ai fait ma prière aux pieds de cette Madone avant de commencer le jeu (et il désignait une petite statuette de pierre placée dans une niche, comme on en trouve à l'extérieur de presque toutes les maisons en Italie), et elle m'a souri. » Il gagna en effet; son adversaire, furieux, s'en prit à la divine intervention, et lança de colère sa paume à la Madone, qu'il atteignit à la joue. Cette joue bleuit tout aussitôt. Un certain seigneur de Sano, qui passait par là, s'empara de l'insulteur et le fit pendre à un arbre voisin. A son contact, l'arbre se dessécha subitement; on l'abattit, et à cet endroit on éleva

une église, où fut placée sur le principal autel la statue miraculeuse, qui reçut le nom de Madone de l'Arc (*Madonna del Arco*). Pourquoi ce nom ? On ne sait. L'histoire ne dit pas si ce fut le village qui donna le nom à l'église, ou l'église au village. Toujours est-il que ce lieu devint le but de nombreux pèlerinages; on y accourut de toutes les parties du royaume; et les nombreux et riches *ex-voto*, dont la plupart ne sont rien moins que des bas-reliefs en argent, témoignent de la piété publique. Les parois de l'église sont également recouvertes depuis le haut jusqu'au bas d'un grand nombre de béquilles, de jambes, de bras, de têtes, etc., en toutes sortes de matières, ainsi que de petits tableaux représentant tous quelque accident que la Vierge a réparé ou fait éviter, et où la reconnaissance l'a invariablement peinte

dans un coin de la toile, au milieu des nuages, et entourée d'anges.

Le jour de la fête de cette madone, une foule compacte et toujours renouvelée depuis le matin jusqu'au soir, fait le tour de l'église en criant, gesticulant, se poussant et se précipitant à terre pour ramasser des feuilles de roses blanches que les moines desservants, placés au centre, devant l'autel entouré d'une balustrade de marbre, jettent continuellement. La cérémonie terminée, le peuple se répand sous les ombrages des peupliers qui avoisinent l'église, et où s'enlacent des ceps de vigne qui s'élancent de l'un à l'autre et forment ainsi des berceaux de verdure. Sur le sol recouvert d'une épaisse couche de cendre grise parsemée de brillants micras, on voit assis çà et là des groupes divers ; ici une ou plusieurs familles mangeant le macaroni au même plat, et buvant à tour de rôle à la même bouteille ; là des lazarones jouant aux dés ; plus loin des jeunes gens qui se préparent à la danse, tandis que les joueurs de tambours de basque et de castagnettes apprêtent leurs instruments. La fête champêtre succède à la fête religieuse.

Le soir, après la tarentelle, seule danse admise dans les fêtes populaires, la foule revient à Naples en chantant ; et ce n'est pas le moindre charme de cette journée pour l'étranger que l'aspect de cette belle campagne ainsi animée, à l'heure où la nature déjà s'endort toute baignée dans les dernières lueurs d'un crépuscule napolitain.

#### PYRARD DE LAVAL.

##### SINGULIÈRE IDÉE DES MALDIVES SUR LA FORME DE LA TERRE.

François Pyrard, né à Laval, s'était embarqué, le 18 mai 1604, sur un navire marchand de Saint-Malo, nommé *le Corbin*, qui fit naufrage sur les Maldives. Recueilli par les insulaires, mais séparé de ses compagnons d'infortune, Pyrard, qui avait appris à parler facilement la langue maldivienne, fut conduit à Malé, capitale du pays, et il y fut attaché au service du roi. « Je servais le roi, dit-il, comme l'un de ses domestiques, prêt à faire tous ses commandements. J'étais fort bien auprès de lui et des reines, qui souvent s'enquéraient des façons de vivre des Français, de leurs mœurs, habits, et principalement des habits des dames de France, et de notre religion. Le roi me donna un logis à part, assez près de lui, et tous les jours on m'apportait de sa maison du riz et des provisions nécessaires pour ma vie. Il me bailla aussi un serviteur pour me servir, outre quelque argent et d'autres présents dont il m'accoutuma : par le moyen de quoi je devins quelque peu riche à la manière du pays, à laquelle je me conformais au plus près qu'il m'était possible, et à leurs coutumes et façons de faire, afin d'être mieux venu parmi eux. Je trafiquais avec les navires étrangers qui arrivaient là, avec lesquels j'avais même pris une telle habitude qu'ils se confiaient entièrement à moi, me laissant grande quantité de marchandises de toutes les sortes pour vendre en leur absence ou pour garder jusqu'à leur retour, dont ils me donnaient une certaine partie. J'avais quantité de cocos à moi, qui est là une espèce de richesse, que je faisais accouturer par des ouvriers, qui sont gens qui se louent à cet effet. Bref, il ne me manquait rien que l'exercice de la religion chrétienne, dont il me fâchait fort d'être privé, comme aussi de perdre l'espérance de jamais revenir en France. »

Pyrard vécut ainsi pendant cinq ans dans ces îles, et il n'en fut délivré qu'à la suite d'une attaque armée du roi de Bengale. Ce long séjour permit à Pyrard de recueillir des détails intéressants sur les croyances et les coutumes des Maldives. Il rapporte une singulière imagination que se sont faite ces peuples au sujet de la terre. Suivant eux, la terre est une surface plate flottant comme un navire dans l'espace,

et entourée d'une immense muraille de cuivre qui la protège contre l'envahissement des eaux. Toutes les nuits, le malin esprit, ou le *Diave*, recommence à percer cette muraille ; à la pointe du jour, il s'en faut toujours de bien peu qu'il n'ait réussi à faire un trou assez large pour donner passage aux eaux ; s'il réussit une fois, ce sera le dernier déluge et la fin de la vie humaine : c'est pourquoi tous les hommes au-dessus de quinze ans doivent s'empressez d'aller aux mosquées avant le lever du jour, pour prier la divinité de repousser le diable ; autrement le monde périrait.

On a publié deux éditions de la relation de Pyrard : l'une en 1615, sous le titre de « Voyages des François aux Indes orientales, Maldives, Moluques, et au Brésil, depuis 1604 jusqu'en 1611 » ; et l'autre en 1679, sous le titre de « Voyage de François Pyrard, de Laval, contenant sa navigation aux Indes orientales, etc. » Après sa sortie des Maldives, Pyrard n'échappa qu'avec grand-peine au péril d'être mis à mort par les Bengalais, qui le prenaient pour un Portugais. Plus tard il fut fait prisonnier par les Portugais, qui l'emprisonnèrent à Cochin parce qu'il était Français. Il fut obligé de les servir deux ans comme soldat, et, après divers autres accidents, il arriva en France au commencement de l'année 1611, où ses aventures lui firent une sorte de réputation. Ce fut par les conseils du président Jeannin qu'il publia la relation de ses voyages.

Qu'est-ce que l'homme sans ces affections du foyer qui, comme autant de racines, le fixent solidement à la terre et lui permettent d'aspirer tous les sucs de la vie ? Force, bonheur, tout ne vient-il point de là ? Sans la famille, où l'homme apprendrait-il à aimer, à s'associer, à se dévouer ?

ÉMILE SOUVESTRE.

#### DU CHARRONNAGE.

Le charroinage et la maréchalerie sont, chez les cultivateurs, deux objets importants et de dépense considérable. Dans chaque ferme, il doit y avoir, sinon un atelier de charroinage, du moins les outils nécessaires pour que l'on puisse faire au moins les réparations urgentes.

Pendant bien des journées d'hiver, lorsque le mauvais temps empêche de sortir, c'est une occupation utile et agréable que de faire soi-même des outils ou de petits meubles dont on a tous les jours besoin dans une ferme. Un bon fermier doit être, au besoin, charron, menuisier et maréchal.

Les bois de charroinage le plus généralement employés sont le chêne et le hêtre. Les jantes de roues sont en hêtre, les rais et les moyeux en chêne. Les pièces qui forment le corps de la voiture sont en chêne. L'orme est excellent pour les jantes et surtout pour les moyeux ; mais il y a des pays où il manque complètement. L'acacia remplace très-bien le chêne ; c'est un excellent bois, qui dure longtemps et qui a une grande solidité. Le frêne est le bois par excellence pour les timons et pour toutes les pièces qui demandent de l'élasticité ; malheureusement, c'est un bois qui n'est pas commun et qui est cher. Dans les pays à forêts de bouleaux, on l'emploie pour faire des timons, bien inférieurs, quant à la solidité, à ceux en chêne.

Après avoir choisi du bois de bonne qualité, la chose importante c'est qu'il soit bien sec quand on l'emploie. On doit toujours avoir du bois de charroinage en provision, et on doit toujours avoir des roues faites d'avance. Les moyeux sont la seule pièce qui ne doit pas être sèche. Les charrons les prennent souvent dans des arbres récemment abattus. Quand on les a d'avance, pour les retrouver au besoin, on les conserve dans l'eau. Pour faire une roue, on perce les trous dans le bois encore humide du moyeu, et on y enfonce

les rais à coups de maillet. Le bois, en se desséchant, diminue de volume, par conséquent les trous tendent à devenir plus petits, et leurs parois exercent sur les rais une pression telle, que la roue acquiert une solidité qu'on n'eût pu obtenir d'aucune autre manière.

Une chose essentielle dans le charonnage, c'est de faire toutes les pièces de tous les instruments de mêmes dimensions et de même forme. Quand une pièce vient à casser, on peut alors la remplacer immédiatement. Mais cette régularité et cette exactitude dans le travail sont bien difficiles à obtenir du plus grand nombre des ouvriers de village.

Les cultivateurs, qui ne connaissent que les charrettes à deux roues, ne soupçonnent pas combien sont commodes les chariots à quatre roues, et avec quelle facilité on peut, en quelques minutes, leur donner la forme la plus convenable pour tous les transports qu'on peut avoir à exécuter.

Avec des chariots légers, attelés de deux bêtes, on a pour le foin, la paille, les gerbes, des échelles longues de 5 mètres, hautes de 75 centimètres, réunies par des traverses légères, et garnies à leurs extrémités d'anneaux en fer.

Pour le fumier, la terre, les gazons, les moellons, on remplace les échelles par des planches longues de 4 mètres, larges de 40 centimètres, épaisses de 35 millimètres. Ces planches, en bois de peuplier ou de pin, sont légères et d'un prix peu élevé. A chaque extrémité, on les entoure d'une bande de fer qui les empêche de fendre. A chaque extrémité aussi, on perce un trou d'environ 4 centimètres de diamètre; une traverse qui entre dans ces trous maintient les planches et les empêche de se rapprocher.

Pour le transport des racines, on a des tombereaux. En Bavière, ces tombereaux contiennent 4 000 kilogrammes de pommes de terre; ils ont une longueur de 3 mètres 40 centimètres, sur une largeur de 50 centimètres au fond et de 1 mètre en haut. Ils sont formés par un cadre en bois de chêne, sur lequel on cloue des planches légères de pin ou de peuplier. Un seul homme peut placer sur le chariot un tel tombereau et l'en descendre. Pour le vider, on ménage sur l'un des côtés, au milieu, une ouverture convenable. En outre, sur le milieu de la lonzenne, à égale distance des essieux de devant et de derrière, on place une pièce de bois transversale, fixée par une cheville en fer, et qui donne un point d'appui au tombereau, aux planches et aux chevilles. Pour ménager ces tombereaux et prévenir l'écrasement qu'amènerait le poids des racines, on les entoure d'une chaîne qui fait le tour de la lonzenne et sert en même temps à empêcher le tombereau de glisser dans les montées ou descentes. Les sacs que beaucoup de cultivateurs emploient pour la récolte des pommes de terre sont une dépense considérable, et exigent pour les chargements et déchargements des hommes robustes, tandis que des femmes et de jeunes garçons peuvent faire le service avec les tombereaux. Ces tombereaux sont aussi très-commodes pour le transport de la houille, du plâtre, de la chaux. Si l'on a des tonneaux à transporter, ce qui arrive fréquemment chez les distillateurs, on place sur le chariot deux pièces de bois rondes, en bouleau ou en mélèze, d'une longueur et d'un diamètre convenables. Enfin, pour les bois de construction, on sépare les deux trains, et on transporte des arbres qui peuvent avoir plus de 20 mètres de longueur (1).

## LE CABARET RENARD

DANS LE JARDIN DES TUILERIES.

Avant que le jardin des Tuileries n'eût été transformé par l'art de Le Nostre, on avait ménagé dans le bastion qui touchait à la porte de la Conférence, un assez grand espace de

terrain pour en faire une garenne. A la partie supérieure de ce terrain, au-dessus du quai, entre la garenne et le grand jardin où était la volière, il y avait un chenil que le roi, par brevet du 20 avril 1630, avait donné à un sieur Renard ou Renard, ancien valet de chambre du commandeur de Souvré. Ce Renard était intelligent et actif; il se connaissait fort bien en meubles et en tapisseries, et il faisait de ces objets précieux une sorte de commerce avec les personnes de qualité. Il ne manquait point d'esprit, et l'on rapporte que le cardinal Mazarin lui-même prenait volontiers plaisir à causer avec lui. Lorsqu'il eut obtenu la jouissance du chenil, il en tira le plus habile parti qu'il fût possible d'imaginer. Il le changea en un joli jardin, et disposa les logements de manière à en faire un petit cabaret élégant qui devint bientôt le rendez-vous des seigneurs de la cour et du monde galant. Le jardin était assez éloigné du palais pour que le bruit et la joie y eussent toute liberté. En s'y promenant, on avait devant soi une vue animée et étendue. On dominait le quai où passaient les équipages qui allaient au Cours-la-Reine; la rivière où naviguaient beaucoup plus de barques de toutes sortes qu'aujourd'hui, embarcations marchandes ou de luxe, coches particuliers ou publics; au delà on voyait la Grenouillère où étaient les cabarets de *la Belle eau* et du *Bout du monde*; plus loin encore le Pré aux Clercs. Renard, qui savait attirer et retenir les gens par ses manières honnêtes, fit une petite fortune. On parle souvent de son cabaret dans les Mémoires de la minorité de Louis XIV. Aux temps de la Fronde, les partis s'y rencontrèrent et s'y donnèrent même des assauts.

Mademoiselle de Montpensier rapporte l'anecdote suivante dans ses Mémoires: « Il arriva en ce temps-là une assez plaisante affaire à Paris. M. de Gersé avoit tenu quelques discours de M. de Beaufort qui lui avoient déplu; de sorte qu'il le menaça, et Gersé dit qu'il ne le craignoit point, et qu'il lui disputerait le haut du pavé, même dans les Tuileries. Ensuite de quoi, M. de Beaufort alla chez Renard, où Gersé seupoit avec MM. de Candolle, Le Freton, Fontrailles, Buvigny et les commandeurs de Jars et de Souvré, et quelques autres dont je ne me souviens point. Il prit le bout de la nappe, jeta tout par terre et renversa la table; on mit l'épée à la main, il y eut une grande rumeur, et personne de mort ni de blessé. Les offensés résolurent de se battre contre M. de Beaufort. Ce devoit être hors de Paris, parce qu'il y étoit trop aimé; ils devoient craindre d'être assommés par les harangères; de sorte qu'ils vinrent tous à la cour... Peu de jours après, Monsieur alla à Nanteuil; il manda M. de Beaufort et tous ses amis, et il y mena les autres et les raccommoda: on auroit cru que cela causeroit de grands combats, et je ne sais si M. le cardinal n'eût pas été bien aise d'être débarrassé de quelques gens par cette voie, lorsque Son Altesse royale pacifia tout. »

Il est encore question plusieurs fois du jardin Renard dans les Mémoires de mademoiselle de Montpensier: « Son Altesse Royale (Monsieur, duc d'Orléans, père de Mademoiselle) s'en alla aux Tuileries chez Renard, qui étoit la promenade ordinaire depuis que l'on n'alloit point au Cours; j'y allai aussi; je demeurai derrière à parler à Gersé. Comme je montois un degré qui mène à la terrasse du jardin de Renard, un page de madame de Châillon me tira par ma robe, et me dit: Madame vous mande que M. de Nemours va se battre avec M. de Beaufort, aux Petits-Pères; elle vous prie d'en avertir Monsieur. Je sortis jusqu'au banc où il étoit assis, etc. (1). »

« Comme j'aime beaucoup à me promener, dit ailleurs Mademoiselle, j'étois au désespoir que ma promenade se bornât à aller tous les jours chez Renard, et de n'oser aller plus loin. J'aime à monter à cheval: je demandai la permission à Son Altesse royale d'aller au bois de Boulogne, et que

(1) Villeroy, cultivateur à Rittershof (Bavière). — Journal d'agriculture pratique.

(1) Le duel eut lieu dans le marché aux chevaux, derrière l'hôtel de Vendôme. M. de Nemours fut tué.

j'envoierois chercher de l'escorte ; il me le permit : j'y envoyai un page au galop, et, à dire le vrai, je le suivais de près, et je ne jugeai pas qu'il y eût beaucoup de péril ; de sorte que je me promenai longtemps dans le bois avant qu'elle fût venue, et elle ne me servit que pour le retour. Elle m'accompagna jusqu'au Cours, ce qui réjouit tous ceux qui se promenoient chez Renard : il y avoit beaucoup de trompettes qui faisoient un beau concert... »

La gravure jointe à cet article représente, d'après une estampe de 1658, par Israël Sylvestre, une partie du jardin de Renard ; mais on ne peut y voir le cabaret, qui était un petit bâtiment beaucoup plus long que large, situé à droite sur la terrasse. Du reste, nous ne connaissons point de peinture ou

d'estampe qui l'ait figuré, et nous n'avons réussi à nous en faire une idée, même incomplète, qu'en consultant les anciens plans de Paris au dix-septième siècle. De tous ces plans, celui de Jacques Gomboust, ingénieur, nous paraît avoir donné la configuration la plus intelligible à la fois du jardin et du cabaret. M. Bonnardot a décrit avec détail ce document rare et précieux dans ses savantes *Études archéologiques sur les anciens plans de Paris, des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.* » Ce plan, publié en 1652, représente Paris tel qu'il était vers 1649. « C'est le premier, dit M. Bonnardot, qui joigne au mérite d'être curieux, celui d'être utile. Son exactitude l'a rendu digne de servir de base à tous les plans postérieurs pendant près d'un siècle. Il se com-



Le Jardin du Cabaret Renard, aux Tuileries. — D'après une estampe de 1658. — Collection de M. Bonnardot. — Dessin de Foulquier.

pose de neuf feuilles ayant chacune environ 50 centimètres sur 44, y compris la bordure de feuillage qui encadre l'ensemble. Il a été dressé sur l'échelle d'environ 5 millimètres et demi pour 10 toises. L'orientation est celle adoptée généralement par les anciens topographes ; l'ouest est en bas de la carte, système qui présente à l'œil les façades des églises. Toutes alors, à quelques exceptions près, regardaient encore l'occident, et le chœur, par conséquent, l'orient, le berceau du Christ. Mais quand les savants eurent fait passer une ligne méridienne dans l'axe de l'Observatoire, les géographes renoncèrent à ce mode d'orientation.

« La feuille VIII contient de curieux détails. Le palais des Tuileries est nommé *logement de Mademoiselle* ; les deux tiers environ des bâtiments sont achevés ; celui du milieu est toujours surmonté du dôme de Philibert de Lorme. Une très-petite portion de l'ancien fossé de Charles V subsiste encore entre la rue Saint-Honoré et la galerie du Louvre. Entre ce fossé et le palais s'étend le *parterre de Mademoiselle*, où nous voyons aujourd'hui la place des Tuileries. Le jardin de ce nom, toujours séparé du palais par une rue, offre des détails intéressants. On y distingue des bosquets, une grande pièce d'eau carrée, un monticule du côté du quai. A l'angle

nord-ouest est l'orangerie et la ménagerie des *bestes féroces*. Plus loin est le cabaret de M. Regnard, et sur le bastion, entre les faces qui forment la pointe, la garenne. » Il est probable que Gomboust ne fut que le dessinateur du plan ; on est réduit à des conjectures sur le nom de celui qui l'a gravé à l'eau-forte.

#### PAOLO UCCELLO (1).

Vasari, dans sa notice biographique sur Paolo Uccello, donne ce renseignement précis :

« Malgré son étrangeté, Paolo Uccello avait en haute vénération les représentants des arts. Désirant transmettre leurs traits à la postérité, il conservait un tableau dans lequel il avait introduit le peintre Giotto, l'architecte Filippo Brunelleschi, le sculpteur Donatello, le mathématicien Giovanni Manetti, son intime ami, avec lequel il avait de fréquents entretiens sur Euclide. Enfin il se plaça lui-même, à côté

(1) Vasari et Lanzi écrivent *Uccello* ; la Biographie universelle retranche un *c* et écrit *Ucello*.

de ces hommes, comme peintre de perspectives et d'animaux (1). »

C'est ce tableau, acheté en 1847 à la vente de M. Steven pour la somme de 1467 fr., qui est aujourd'hui placé dans la première travée, à droite de la grande galerie du Louvre. Il a 0<sup>m</sup>,42 de hauteur, et 2<sup>m</sup>,42 de largeur. Les cinq bustes sont de grandeur naturelle ; les noms des cinq personnages sont écrits en lettres d'or au-dessous de leurs portraits. Le tableau donne à Manetti le prénom d'Antonio, tandis que Vasari donne à ce savant celui de Giovanni. Mais l'authenticité du tableau n'étant point contestée, on doit supposer que, sur ce détail, Vasari a fait erreur, ce qui lui est d'ailleurs arrivé très-fréquemment sur des sujets de beaucoup plus d'importance, et sans qu'on puisse s'en étonner beaucoup, parce qu'il ne pouvait pas avoir vu tous les tableaux qu'il décrivait, et que, le plus souvent, il était obligé de s'en rapporter à des souvenirs de conversation ou à des notes plus

ou moins inexactement écrites. Une autre explication de cette différence des prénoms pourrait être que Manetti était connu sous l'un et l'autre, ou que les inscriptions en or auraient été tracées postérieurement à la mort d'Uccello. Quoi qu'il en soit, il est difficile aujourd'hui de se former une opinion bien certaine sur ce détail. Les annales florentines ont conservé la mémoire d'un Manetti, contemporain de Paolo Uccello, et très-versé dans les sciences mathématiques ; mais elles lui donnent le prénom de Giannozzo. En outre, ce savant n'aurait eu que sept ans de moins qu'Uccello, et, d'après le tableau, il semble qu'Antonio Manetti devait être encore très-jeune, alors qu'Uccello était déjà très-vieux.

GIOTTO, né en 1276, était mort en 1336, c'est-à-dire cinquante-trois ans avant la naissance de Paolo Uccello (1). Ce n'est donc point à titre de contemporain qu'il figure dans le tableau : c'est comme père de l'art florentin. Sa physio-



Musée du Louvre. — Cinq Portraits, par Paolo Uccello.

nomie noble et pensive est idéalisée. Il est aisé de voir, au style de la peinture, que ce n'est point un portrait fait d'après la nature même. Uccello aura copié et ennoblé une peinture ancienne. Le chaperon et la robe sont d'un ton rouge qui semble ajouter encore de la grandeur à l'expression. Le nom de Giotto est un diminutif de Angiolotto (petit ange, angelet). C'est dans le village de Vespignano, à quinze milles de Florence, que Giotto était né vers 1266, à peu près au même temps que Dante, qui paraît avoir été son ami, et qui l'a célébré dans son poème du Purgatoire (chant XI, v. 96). On sait que, fils d'un paysan nommé Bondone, il fut longtemps employé à garder des troupeaux, et que ce fut le grand Cimabué qui, l'ayant surpris à dessiner sur une pierre l'image d'un de ses moutons, devina son aptitude et l'emmena à Florence. La nature l'avait doué de toutes les facultés supérieures et exquises qui conduisent à la suprématie de l'art et assurent l'immortalité. Quoique né dans un temps où la civilisation commençait à peine à renaître, et où il n'eut pour se guider ni les grands modèles ni les enseignements du goût public, il réussit, par le puissant effort de son génie, à créer d'admirables et poétiques peintures. Si un tel homme fût né au quinzième siècle, il eût été l'émule de Raphaël et de Léonard. Pendant plusieurs siècles, il fut le guide de l'art florentin. Tout ce que l'on a conservé de ses œuvres respire la grâce, la pureté, la noblesse du sentiment qui l'animaient. Fécond comme la plupart des grands maîtres, il avait couvert de ses peintures les édifices

de Florence. On admire encore ses fresques des Franciscains de Sainte-Croix, et surtout les vingt-six petits tableaux peints sur la boiserie de la sacristie. Sans entreprendre d'énumérer toutes ses œuvres, rappelons : — à Assise, ses peintures de l'église des Franciscains ; — à Pise, l'histoire de Job au Campo-Santo ; la Vision de Saint-François, aux Franciscains ; — à Rome, les fresques de l'ancienne église de Saint-Pierre ; — à Padoue, les admirables scènes de l'histoire de Jésus-Christ, qui couvrent encore les murs de la chapelle dite *degli Scrovegni*, dans l'*Arena*. Il fut appelé tour à tour à Avignon, à Vérone, à Ferrare, à Ravenne, à Urbin, à Arezzo, à Lucques, à Gaëte, à Naples, à Milan, et dans toutes ces villes il laissa des œuvres dignes de lui, et qui devinrent des exemples lumineux où s'inspirèrent pendant les siècles suivants les plus grands artistes de l'Italie. Architecte aussi bien que peintre, Giotto dirigea les travaux des fortifications de Florence, de Sainte-Marie-des-Fleurs, et éleva le charmant campanile de cette église que nous avons décrit et figuré dans notre tome XII (1844, p. 216). Il fut enterré dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs, et Politien écrivit ce vers sur son tombeau :

Ille ego sum per quem pictura extincta revixit.

Littéralement : « Je suis celui par qui la peinture éteinte a revêcu. »

BRUNELLESCHI, peint à l'autre extrémité du tableau, et faisant face à Giotto, était né en 1377 : il n'est mort qu'en

(1) Vies des peintres de Vasari, traduites par Leclanché, commentées par Jeanron et Leclanché.

(1) Voy., sur Giotto, t. IX, p. 333.

1446. Il était donc contemporain d'Uccello, et seulement plus âgé que lui de onze années. Fils d'un notaire, il avait étudié, sous d'excellents maîtres, la théologie, la poésie, les mathématiques, le dessin, l'orfèvrerie, la sculpture, la perspective, la physique, la mécanique, l'horlogerie. Il fit concourir ses diverses connaissances à un art principal auquel il se dévoua particulièrement : ce fut l'architecture, qu'il régénéra. Intimement lié avec Donatello, il contribua beaucoup, par ses conseils et même par son exemple, ainsi qu'on le verra plus loin, à élever et ennoblir le goût de son ami. Ils firent ensemble un voyage à Rome pour y étudier les monuments de l'art antique. Brunelleschi mesura et dessina la plupart de ces monuments. Ce fut en grande partie son influence qui détourna les esprits de l'art gothique et les amena à l'imitation des arts grec et romain. Le chef-d'œuvre de Brunelleschi est la coupole de Sainte-Marie des Fleurs, à Florence (voy. la Table des dix premières années). Parmi ses autres œuvres, nous nous bornerons à mentionner ici : — à Florence, l'église du Saint-Esprit, l'église de Saint-Laurent, la façade du palais Pitti ; — l'abbaye à Fiesole ; — à Milan, une forteresse ; — une citadelle à Pise ; — les digues à Mantoue, etc. Filippo était d'un caractère vif et enjoué. Il laissa dans Florence un vif souvenir de sa bonté et de ses vertus. On lui donna la sépulture dans l'église qui avait fait sa gloire, l'église de Sainte-Marie des Fleurs.

DONATO, que l'on connaît mieux par son surnom de Donatello, né en 1383 et mort en 1466, était ami d'Uccello. Si l'on admet, parmi les modernes, six ou huit grands sculpteurs dignes d'être comparés aux plus célèbres sculpteurs de l'antiquité, Donatello est de ce petit nombre. Il était né d'une famille extrêmement pauvre ; mais son application à l'étude et son génie le firent remarquer dès son jeune âge, et quelques essais pleins de charme lui valurent d'honorables protections, en particulier celle de Roberto Martelli, qui l'accueillit chez lui, et l'éleva comme son fils. La première sculpture qui attira sur lui l'attention publique, fut une Annonciation en pierre de Macigno, accompagnée de six petits enfants tenant des guirlandes, et supportée par un piédestal, orné de grotesques.

Si l'on s'en rapporte à une anecdote que l'on trouve dans Vasari, Donato aurait d'abord incliné à imiter trop servilement la nature. Il avait fait un crucifix en bois pour l'église de Santa-Croce, et il s'était étudié à le modeler avec une vérité extraordinaire. Filippo Brunelleschi lui reprocha le style, et lui dit : « Tu as copié très-habilement l'homme qui a posé devant toi ; mais ce n'est pas un Dieu que tu as figuré ; c'est un paysan. » Donato se sentit d'abord blessé par cette critique, et répondit : « Il est plus facile de parler que d'agir ; prends un bloc de bois et fais un Christ à ta manière. » Brunelleschi ne prit aucun engagement, mais il commença en secret un Christ qu'il termina après quelques mois d'un travail assidu. « Alors, un matin, dit Vasari, il va inviter Donato à un déjeuner. Nos deux amis partent ensemble : arrivés sur la place du Marché-Vieux, Filippo achète quelques vivres et les remet à Donato, en lui disant : « Porte cela à la maison et attends-moi ; je te rejoindrai dans un instant. » A peine entré dans l'atelier, Donato aperçoit sous un beau jour le Crucifix de Filippo. Frappé d'admiration, et comme hors de lui-même, il ouvre les mains : le déjeuner lui échappe ; le fromage tombe dans la poussière, les œufs se brisent ; mais rien n'est capable de le distraire de son étonnement. Sur ces entrefaites, arrive Filippo, qui lui dit en riant : « Que diable as-tu, Donato ? Et nos œufs ? et notre fromage ? Comment déjeunerons-nous ? — J'ai mangé ma part, répondit Donato ; si tu veux la tienne, ramasse-la. C'est bien ! c'est bien ! Tu fais des Christ ; et, tu as eu raison de le dire, moi je fais des paysans. »

Donato s'éleva rapidement vers l'idéal, et il eut d'autant plus de gloire à atteindre les hautes régions de l'art, que,

de son temps, on n'avait encore découvert que quelques-unes des sculptures grecques enfouies par le temps dans la terre et les ruines. Il était admiré de Michel-Ange lui-même, et, s'il eut moins de force et de puissance que cet immortel artiste, il est permis de trouver qu'il eut aussi moins d'exagération et plus de grâce. On compte parmi ses plus belles œuvres, qui sont très-nombreuses : — à Florence, les sculptures qui décorent le campanile de Sainte-Marie des Fleurs ; les statues de saint Pierre, saint George et saint Marc, à Saint-Marc in Orto ; Judith tenant la tête d'Holopherne, sous les loges d'Orcagna ; — à Padoue, la statue du général Érasme Narni, et plusieurs bas-reliefs de l'histoire de saint Antoine, dans la chapelle de ce saint. Il était, comme la plupart des artistes de ce temps, très-instruit dans un grand nombre de sciences, et notamment dans l'architecture. Son caractère était aimable : on raconte divers traits de sa vie qui témoignent de sa modestie et de son désintéressement. C'est peut-être par ce motif que, dans l'usage, on l'appela Donatello, diminutif de son vrai nom qui était Donato. Le diminutif, chez les Italiens, est souvent un signe d'affection. — Il était ami fidèle, prévenant et généreux, dit Vasari. Il attachait si peu de prix à l'argent, qu'il mettait ce qu'il en gagnait dans un panier suspendu au plancher par une corde, et chacun de ses élèves avait la liberté d'y puiser à discrétion. Sa vieillesse fut heureuse et tranquille. Pierre de Médicis lui avait donné un domaine situé à Cafaggiolo, et dont le revenu était assez considérable pour lui permettre de vivre dans une grande aisance. Ce présent enchanté d'abord Donato, qui se voyait ainsi certain de ne pas mourir de faim. Mais à petite une année s'était-elle écoulée, qu'il alla prier Pierre de reprendre son domaine. — Il préférait son repos, disait-il, aux tourments dont l'accablait son laboureur en venant se plaindre tous les trois jours, tantôt du vent qui avait enlevé le toit du colombier, tantôt de la tempête qui avait brisé les vignes et les arbres fruitiers, tantôt d'une saisie de bestiaux pour le paiement des impôts. — J'aime cent fois mieux mourir de faim, ajoutait Donato, que d'avoir à penser à toutes ces choses qui m'abreuvent de dégoûts et d'ennuis. — Pierre ne put s'empêcher de rire de la simplicité de son protégé, et, pour lui ôter toute inquiétude, reprit son domaine et lui assigna une pension qu'il lui fit payer par semaine. Cet arrangement causa un extrême plaisir à Donato, qui passa joyeux et tranquille le reste de ses jours.

Donato possédait cependant un petit domaine d'un modique revenu, sur le territoire de Scato. Pendant sa dernière maladie, plusieurs de ses parents vinrent le voir, et lui demandèrent avec une instance peu convenable de leur donner ce bien. Vasari raconte que Donato, après les avoir écoutés patiemment, leur répondit : « Mes chers parents, je ne puis vous accorder ce domaine : il me paraît juste de l'accorder au laboureur qui l'a fait valoir à la sueur de son front. Vous n'avez contribué en rien à l'améliorer ; vous vous êtes contentés de le désirer, et vous voudriez qu'il fût le prix de votre visite ! Allez, je vous donne ma bénédiction. » Il appela ensuite le notaire, et légua son domaine au laboureur qui, malgré sa pauvreté, lui avait rendu plus de services dans ses moments de gêne que ses collatéraux. Il laissa ses études et ses dessins à ses élèves.

Il fut enterré dans l'église de San-Lorenzo, à côté du tombeau de Cosme de Médicis. Ses obsèques furent magnifiques. Les peintres, les architectes, les sculpteurs, les orfèvres, et presque toute la population de Florence, accompagnèrent son cercueil jusqu'à l'église de San-Lorenzo.

On ne saurait donner aucune notice sur MANETTI, par suite du doute que fait naître son prénom. Si l'on admet que Paolo Uccello ne peut avoir voulu peindre qu'un homme véritablement célèbre, il y aurait lieu de considérer ce Manetti comme étant celui qui, après avoir étudié avec un succès extraordinaire les langues anciennes et les sciences,



fut successivement professeur de philosophie, membre du conseil de Florence, ambassadeur à Naples et à Rome, et secrétaire des papes Nicolas et Calixte III.

Quant à l'auteur de la peinture, PAOLO UCCELLO, il est né en 1389, et mort en 1472, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il avait été élève d'Antonio de Venise. Lanzi a donné sur cet artiste une courte notice qui a été traduite littéralement par Périès, dans la *Biographie universelle*.

« Jusqu'à Ucello, la perspective était restée dans l'enfance; Philippe Brunelleschi et ses élèves Benoit de Majano et Massaccio, l'avaient poussé un peu plus loin que Giotto et son école; mais Paolo Ucello, guidé par les conseils de Jean Mantegna, célèbre mathématicien, s'adonna à cette partie de l'art avec tant de zèle, que, s'il ne posséda pas à un degré bien éminent les autres parties, il excella du moins dans celle-ci, qui était le but de toutes ses études; on l'entendait dire souvent : « C'est cependant une belle chose que la perspective. » Il n'exécuta aucun ouvrage où il ne fit faire des progrès à cet art, et n'ajoutât à ses lumières, soit en peignant des édifices et des colonnes qui représentent, dans un cadre resserré, des espaces immenses, soit en composant des figures qui offrent des mouvements et des raccourcis inconnus à l'école de Giotto. Dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, on voit encore quelques traits de l'histoire d'Adam et de Noé, remplis d'une foule d'imaginaires tout à fait neuves en ce genre. On y remarque en outre des paysages ornés d'arbres et d'animaux peints avec tant de perfection et de vérité, qu'on peut l'appeler le Buffon de cette époque. Un de ses plaisirs était d'avoir chez lui une grande quantité d'oiseaux de toutes espèces, qu'il s'occupait sans cesse à dessiner; et c'est de là que lui vient le surnom d'*Ucello*, sous lequel il est connu. Dans l'église du Dôme, il a exécuté en terre verte le portrait équestre, et d'une proportion colossale, de Jean Aguto ou Hawkwood, condottiere anglais au service de la république de Florence. A Padoue, il peignit également en terre verte, dans les palais des Vitali, plusieurs figures de géants. Cependant il s'adonna plus spécialement à orner les meubles de petites peintures. Les *Triumphes de Pétrarque*, peints sur quelques petites armoires de Florence, sont attribués à Paolo. »

Le P. Richa dit qu'il a vu une petite Annonciation peinte par Paolo Ucello sur le premier pilastre que l'on rencontre à gauche en entrant dans l'église de Santa-Maria-Maggiore.

L'abbé Lanzi, qui a écrit son Histoire de l'art italien deux siècles après Vasari, et dont la critique est généralement discrète et sage, a nécessairement réuni, dans sa biographie d'Ucello, les traits les plus essentiels pour bien faire apprécier le talent et le caractère de ce peintre. Vasari, qui, comme les biographes anciens, aime beaucoup à conter et se permet volontiers les digressions, est plus amusant et peut-être moins fidèle. Il estime qu'Ucello aurait été le peintre le plus agréable et le plus ingénieux depuis Giotto, si son esprit se fût laissé moins absorber par l'étude alors nouvelle de la perspective. Il ajoute avec raison que l'excès, dans cette partie de la science du peintre, a pour conséquence, au lieu de donner au génie de la facilité et de la fécondité, de l'exposer à la sécheresse et à la stérilité. Aussi Donatello, qui vivait avec Ucello dans une très-grande intimité, lui reprochait-il son engouement exclusif pour ces procédés dont l'importance n'est que secondaire dans l'art. « Eh! Paolo, lui disait-il avec un peu d'exagération, ta maudite perspective te fait abandonner le certain pour l'incertain; toutes ces lignes sont choses qui ne peuvent servir qu'à ceux qui font de la marquerie, et qui ont à remplir des bordures de feuillages, d'insectes et de figures rondes ou carrées de toutes espèces! » Vasari rapporte une autre parole de Donatello qui aurait été bien dure, ce qui ne s'accorde point avec ce qu'on sait de son caractère; toutefois nous rappelons cette anecdote parce qu'elle peint bien la

simplicité de mœurs de ces grands artistes. « Ucello, ayant été chargé de peindre sur la porte de Saint-Thomas, dans le Marché-Vieux, la figure de ce saint touchant les plaies de Jésus-Christ, il résolut d'y employer tout son savoir, et il ne laissa pas ignorer qu'il voulait faire voir cette fois tout ce qu'il savait et tout ce qu'il valait. C'est pourquoi il fit faire, devant la porte où il devait peindre, une clôture en planches, afin que personne ne pût voir son œuvre avant qu'elle ne fût achevée. Un jour, Donato l'ayant rencontré, lui dit : « Eh! qu'est-ce donc que ce travail que tu caches avec tant de précaution? » A quoi Paolo se contenta de répondre : Tu verras, tu verras plus tard! » Donato ne voulut pas le presser davantage, et s'attendit à voir, quand le temps serait venu, quelque miracle. Enfin un jour, Donato étant venu au Marché-Vieux pour y acheter des fruits, vit Paolo qui découvrait son œuvre. Ce dernier s'étant avancé vers lui courtoisement, le pria de vouloir bien s'approcher, parce qu'il désirait vivement connaître le jugement qu'il porterait sur cette peinture. Donato, après avoir attentivement regardé, répondit : « Eh! Paolo, maintenant qu'il serait temps de cacher ta peinture, tu la découvres. » Vasari attribue à cette boutade un découragement qui se serait emparé d'Ucello et l'aurait décidé à ne plus s'occuper que de perspective; mais on ne doit pas attribuer une valeur trop sérieuse à ces anecdotes; car, le plus souvent, c'est uniquement et par forme d'art et pour terminer leurs petits récits par une sorte de trait saisissant que les anciens écrivains supposent de si graves conséquences. Ce qui paraît certain, c'est que les grands services que Paolo rendit à l'art par les progrès qu'il fit faire à la perspective, ne furent pas suffisamment appréciés de ses contemporains; on ne vit guère en lui qu'un original, et ce que l'on appelle en langage familier un artiste manqué. Aussi sa vieillesse fut-elle pauvre et triste. On raconte que, même octogénaire, il prolongeait ses études de perspective jusqu'au milieu de la nuit, et lorsque sa femme inquiète l'appelait et l'invitait à cesser son travail pour prendre du repos, il répétait en soupirant sa pensée habituelle : « C'est pourtant une bien douce chose que cette perspective! »

Les anciens chevaliers faisaient forger ou forgeaient eux-mêmes leurs armes dans leurs châteaux. Monstrelet rapporte que l'armure dont le duc de Bourgogne se servit dans son combat singulier avec le duc Humphrey, avait été forgée par lui-même dans son château d'Hesdin.

#### SARAH MAPP.

Dans les journaux de Londres pour l'année 1736, on lit les passages suivants, qui donnent un exemple singulier d'une fortune rapide suivie d'une ruine plus rapide encore :

2 juillet 1736. — Ward et Taylor sont menacés d'une redoutable concurrence. Il vient d'arriver à Londres une femme que l'on nomme Sarah Wallin, et qui, ce printemps, s'est fait une célébrité à Wits et à Epsom, où elle avait d'abord mendié. On parle de quelques-unes de ses opérations qui seraient merveilleuses.

14 juillet 1736. — Sarah Wallin est le sujet de toutes les conversations. Elle est d'une affreuse laideur, mais d'une adresse prodigieuse. Un gentleman boiteux depuis vingt ans, et qui ne marchait qu'avec un soulier de six pouces plus haut que l'autre, s'est présenté à elle samedi dernier : elle lui a redressé la jambe, et maintenant il marche comme s'il n'eût jamais souffert d'une infirmité jusqu'alors réputée incurable par les plus habiles chirurgiens.

1<sup>er</sup> août 1736. — La nièce de sir Hans Sloane et un habitant de Wardow-Street, tous deux condamnés par les médecins à la suite d'une rupture de l'épine dorsale, viennent d'être opérés avec le plus grand succès par Sarah Wallin.

C'est de son père, espèce de charlatan nomade, que cette femme a appris sa profession.

6 août 1736. — Sarah Wallin mène grand train; elle ne sort plus que dans un carrosse à quatre chevaux. L'or pleut chez elle.

11 août 1736. — Un commis de M. Ibbotson, mercier dans Ludgate-Hill, vient d'épouser Sarah Wallin. Il se nomme Hill Mapp.

23 septembre 1736. — La reine a fait venir à son palais Sarah Mapp, qui continue à faire des cures extraordinaires et à s'enrichir.

16 octobre 1736. — Mistress Sarah Mapp a assisté hier, avec M. Taylor l'oculiste, à une comédie du théâtre de Lincoln's-Inn-Fields, intitulée : *la Consolation du mari avec la femme qui remet les os et le ver docteur*.



Sarah Mapp.

25 décembre 1736. — La trop célèbre Sarah Mapp, que son mari a abandonnée après l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle possédait, vient de mourir dans le grenier d'une pauvre maison, près de Seven-Dials.

### CONFIANCE EN SOI.

EXTRAITS D'EMERSON, PHILOSOPHE AMÉRICAIN.

Confie-toi en toi-même; tout cœur vibre à cette corde d'airain.

La plupart des natures de notre temps sont « insolubles; » elles ne peuvent satisfaire à leurs propres besoins; elles ont une ambition hors de toute proportion avec leur force pratique, et vont ainsi jour et nuit s'affaissant et mendiant.

Nous sommes des soldats de salon. La rude bataille de la destinée qui donne la force, nous l'évitons. Si nos jeunes gens se trompent dans leurs premières entreprises, ils perdent tout courage. Si le jeune marchand ne réussit pas, les hommes disent : « Il est ruiné. » Si le plus beau génie qui étudie dans nos collèges n'est pas, un an après ses études, installé dans quelque emploi élevé, il semble à ses amis, et il lui semble à lui-même, qu'il y a bien là matière à être découragé et à se lamenter le reste de sa vie. Mais le stupide garçon de New-Hampshire ou de Vermont qui tour à tour essaye de toutes les professions, qui attèle les équipages, affirme, colporte, ouvre une école, édite un journal, va au Congrès, achète une charge de magistrat, et ainsi de suite, et qui, comme un chat, retombe toujours sur ses pattes, vaut cent de ces poupées de la ville. Il marche de front avec ses jours, il ne ressent aucune honte à ne pas étudier une profession unique, il ne place pas sa vie dans l'avenir, mais il vit déjà; il n'a pas une chance, mais cent.

Qu'un stoïque se lève donc qui nous apprenne les ressources de l'homme! Qu'il nous apprenne qu'avec la confiance en soi de nouvelles puissances apparaîtront!

Une plus grande confiance en soi accomplirait une révolution dans tous les emplois et dans toutes les relations des hommes, dans leur éducation, dans leurs recherches, dans leur manière de vivre, dans leurs associations, dans leurs vies respectives.

Ne demande pas sans cesse aux hommes; mais, au milieu de ces changements perpétuels des événements, apparais comme une ferme colonne, soutien de tout ce qui l'entoure. Celui qui sait que la puissance réside dans l'âme, qu'il n'est faible que parce qu'il a cherché le bien hors de lui-même, et qui, s'en apercevant, se jette sans hésiter à la suite de sa pensée, celui-là se commande aussitôt à lui-même, commande à son corps et à son esprit, marche droit, accomplit des miracles.

Bien des hommes gambadent et courent après la fortune, la gagnent et la perdent à mesure que sa roue tourne. Toi, laisse là toutes ces poursuites; travaille et acquiers par ta volonté, et tu auras enchaîné la roue du hasard. Une victoire politique, la hausse de la rente, la guérison de votre maladie, ou tout autre événement extérieur, anime vos esprits, et vous pensez que des jours heureux se préparent pour vous; ne le croyez pas: rien ne peut vous apporter la paix si ce n'est vous-même: rien, si ce n'est le triomphe des vrais principes.

Je ne vis point pour donner mon existence en spectacle. Je préfère qu'elle soit d'un train plus modeste, pourvu qu'elle soit égale et naïve. Je la voudrais résonnante et douce, se souciant peu de la douleur et du bien-être; de la sorte elle serait unique et renfermerait tout, charité, combat, conquête, hygiène.

Un caractère est comme une stance ou un acrostiche alexandrins: lisez-les par en bas, par en haut, de travers, ils répèteront toujours la même chose. Dans cette charmante vie des bois dont Dieu a fait mon lot, laissez-moi me ressouvenir jour par jour de mes honnêtes pensées, sans préméditation, sans réticences, et, je n'en doute pas, je les trouverai symétriques. Mon livre exhalera l'odeur du pin et résonnera du bourdonnement des insectes. L'hirondelle qui vole auprès de ma fenêtre entrelacera dans la trame de mon style la paille qu'elle porte à son bec. Nous passons pour ce que nous sommes. Le caractère se manifeste malgré notre volonté. Les hommes s'imaginent qu'ils ne manifestent leurs vertus et leurs vices que par des actes patents, et ils ne voient pas que la vertu ou le vice émettent un souffle à chaque minute.

La force du caractère est une force qui résulte de l'accumulation des forces de la volonté, de façon que la vertu des jours passés remplit encore de vertu le jour d'aujourd'hui.

Accomplissez votre œuvre, l'action qui vous est propre, et cette action doublera votre force originelle.

Croyez à votre pensée, exprimez votre conviction intime, et le plus ordinairement elle se trouvera être le sens universel. L'homme doit s'attacher à découvrir et à surveiller cette petite lumière qui erre et serpente à travers son esprit; et pourtant il chasse sans attention sa pensée, parce qu'elle est sienne. Dans chaque œuvre de génie, nous reconnaissons les pensées que nous avons rejetées; elles nous reviennent avec je ne sais quelle majesté d'abandon. Les grandes œuvres de l'art n'ont pas pour nous de plus émouvantes leçons que celles-là; elles nous enseignent à rester fidèles à notre impression... Demain un étranger vous exprimera avec un bon sens supérieur tout ce que vous avez senti et pensé, et vous serez forcé de recevoir humblement d'un autre vos opinions personnelles. Insistez sur vous-même, n'imitiez pas,

## DE BESANÇON A LA CHAUX-DE-FONDS.



Vue de la Chaux-de-Fonds. — Dessin de Freeman.

La plupart des voyageurs français font leur entrée en Suisse par Genève. Il se peut que prochainement ils donnent la préférence à la ville de Bâle. Dès que le chemin de fer de Strasbourg sera entièrement achevé, on se trouvera transporté de Paris à Bâle, avec rêves et bagage, d'un seul jet, sans sortir de wagon. Quel attrait pour les curiosités impatientes ! Heureusement il restera toujours, entre Bâle et Genève, des routes moins fréquentées à l'usage de ceux qui ont peu de goût pour la précipitation, la foule, le tumulte, les buffets de chemin de fer, et qui aiment à voyager sans trop de hâte, sans bruit, en se ménageant la jouissance des paisibles et charmantes transitions où nos beaux paysages du Jura se fondent insensiblement avec les Alpes.

Il est, du reste, sans inconvénient de se servir de la voie de fer jusqu'à Dijon, d'où partent à toute heure des voitures pour Besançon. C'est à cette dernière ville que commence véritablement le voyage pittoresque. A l'aspect des montagnes qui dominent l'ancienne capitale de la Franche-Comté, l'habitant des plaines sent déjà une impression nouvelle. Les effets de lumière ne sont plus ceux qui lui sont familiers. Le matin et le soir surtout étonnent sa vue. Le soleil semble s'annoncer et se retirer avec plus de solennité ; les ombres sont plus profondes et plus sévères ; la ligne de l'horizon n'est plus seulement à la hauteur de l'homme ; elle a grandi avec les montagnes, et elle oblige le front à se lever plus souvent vers le ciel.

De Besançon diverses routes agrestes, accidentées, se dirigent vers Neufchâtel. On peut traverser, soit Ornans, Pontarlier, le Val-Travers et Motiers, soit les vallées de Morteau et de la Chaux-de-Fonds.

La petite diligence qui, l'automne dernier, nous conduisit de Besançon à la Chaux-de-Fonds, emploie tout un jour à faire ce

trajet qu'on franchirait en moins de deux heures à la suite d'une locomotive. On part à l'aube, on arrive au crépuscule ; on chemine lentement, par vallées et par monts, de l'air le moins empressé du monde, à la manière de gens qui n'ont que la promenade pour but. On monte les collines à pied, et, si l'on veut, en pressant un peu le pas, on les descend de même. Pour celui qui n'a point l'habitude de la marche, c'est une initiation utile et peu sévère aux excursions pédestres des Alpes. Plus tard aussi, quand on reviendra s'asseoir à ses foyers, on se rappellera avec un charme particulier ce premier jour de paix et de silence où l'on a commencé à oublier les soucis des villes, à ne plus penser qu'avec un regret adouci à ce que l'on a quitté, à respirer librement et à pleine poitrine l'air pur des prairies, les senteurs des bois, et à se pénétrer par tous les sens, jusqu'au fond de l'âme, des sérénités de la nature.

L'appétit s'éveille de bonne heure ; on trouve des fruits, du lait aux hameaux qui bordent le chemin. D'ordinaire, on déjeune au petit village d'Avoudray. L'auberge est modeste, la table plus abondante qu'exquise, mais servie honnêtement et avec gaieté. Sur les murs de la salle, on remarque, pour unique ornement, un cadre de bois jaune, et, au milieu, en grandes lettres noires, ces deux mots : DIEU SEUL ! Chacun de nous fut frappé de cet appel religieux si simple, si digne, cent fois plus éloquent que ne l'aurait été une de ces estampes grossières, brutalement enluminées, où l'on figure la divinité sous des traits moins nobles que ceux de l'homme lui-même. Un de nos convives rustiques, qui ne savait point lire, nous demanda le sens de cette inscription mystérieuse, et, à son silence après notre réponse, il nous fut aisé de voir qu'un sentiment sérieux venait de se mêler aux préoccupations toutes matérielles de sa faim : ces deux mots avaient

élevé son âme, en même temps que les nôtres, vers Celui dont nous allons bientôt contempler la toute-puissance dans quelques-unes de ses œuvres les plus sublimes. Lorsqu'il cloua cette inscription à sa cheminée, l'hôte d'Avoudray pensait-il qu'elle serait comme un autel qui recevrait la prière du matin du voyageur ?

Le repas terminé, on laisse la voiture serpenter à son aise sur un chemin montant, et l'on suit un vert sentier de la colline qui conduit à une belle forêt de sapins. C'est la première forêt que l'on ait encore rencontrée : aussi quels regards ne jette-t-on point sur ces grands arbres à la tige droite et unie, aux rameaux symétriques, aux feuillages d'une sombre verdure ! Combien l'on se plaît à ce silence interrompu seulement de loin en loin par le vol invisible d'un oiseau, le craquement d'une branche, le cri aigu d'un écureuil, ou le coup de cognée d'un bûcheron ! Comme l'on se sent loin déjà des rues populeuses où, la veille encore, on se frayait avec peine son chemin au milieu de mille bruits confus ! On serait tenté de passer le reste du jour dans cette ombre ; et, si lentement que l'on marche, on arrive encore trop tôt vers le haut de la montagne, où l'on doit remonter en voiture. Mais c'est là seulement une préparation à de plus admirables spectacles.

A peu de distance, la vallée de Morteau s'ouvre tout à coup comme un amphithéâtre verdoyant, où le regard embrasse à la fois les grandes lignes d'ensemble et les moindres détails. De toutes parts, des forêts de sapins descendent des sommets et se précipitent le long des versants, semblables à de noires armées : celles-ci, plus impétueuses et plus hardies, atteignent de leurs angles presque le fond du vallon ; celles-là ont l'air d'hésiter ou de se refouler comme par un sentiment de prudence ou de crainte. C'est, à la première vue, l'apparence du mouvement le plus tumultueux au sein de la nature la plus paisible, et ce contraste naturel si puissant cause une émotion indéfinissable. De loin en loin, sur les montagnes, sur les ondulations de la plaine, s'élèvent des maisons séparées les unes des autres, mais situées de telle sorte dans leur isolement qu'elles se voient toutes, et que leurs habitants pourraient, à leur gré, se faire des signaux. On jouit ainsi, dans cette belle vallée, de la solitude sans être entièrement privé de la société de ses semblables. On a le spectacle animé de l'activité champêtre sans entendre les voix, le bruit ; les vaches seules font résonner sur les collines leurs clochettes aux notes argentées. Le Doubs coule lentement dans la plaine, et ses eaux limpides réfléchissent avec la pureté d'une glace les cimes couvertes d'arbres. Sous le charme nouveau de ce beau paysage, on commence à penser ce que l'on répétera tant de fois et en tant de sites divers dans les Alpes : « Que l'on serait heureux d'habiter ici ! Pourquoi n'y sommes-nous point nés ? Peu d'aisance y suffirait. Notre vie serait calme comme la nature, et nos âmes ne se lasseraient point de ces beautés. D'où vient que nous n'avons point la force de rompre avec les habitudes, avec les préjugés qui nous enchaînent aux villes ? Qui empêche du moins que nous ne venions choisir ici une retraite à notre vieillesse ? Nos yeux ne s'y fermeraient-ils point plus doucement, et nos dernières pensées n'y seraient-elles point plus libres des passions et des intérêts humains ? » Illusion ! illusion éternelle de l'homme qui ne se persuade pas aisément que son bonheur dépend toujours moins du monde extérieur que du libre et digne usage de sa volonté.

Après une longue halte à Morteau, on sort de la vallée en côtoyant le cours du Doubs ; on traverse Villiers, bureau de douane ; on est hors de France, et cette pensée fait que les regards s'attachent avec plus de curiosité et d'intérêt au premier village suisse, aux Brenets, dont les blanches maisonnettes entourées d'arbres se groupent avec une sorte de coquetterie sur le penchant d'une colline. Jusque-là les scènes de la nature n'ont eu que de la majesté ou de la grâce ; elles changent brusquement lorsqu'on se trouve en face du

*col des Roches*, barrière de hautes montagnes, tourmentées, déchirées, que l'on a achevé de percer récemment, afin d'ouvrir une route plus facile aux voyageurs. Cette brèche hardie, faite de main humaine avec le fer et la poudre, ajoute à la grandeur naturelle du paysage. De nouveaux hôtels, des bains, se sont élevés près de cette porte géante, avec l'espoir sans doute que le passage plus fréquent des voitures étendra bientôt au loin la renommée de ces lieux sauvages. On montre près de là des moulins superposés d'une manière étrange dans un ravin profond, et mis en mouvement par les eaux cristallines du Bied.

La fin du jour est déjà proche lorsque l'on arrive au Locle, bourg laborieux et riche qu'un incendie terrible avait presque entièrement détruit en 1833, mais qui s'est rapidement relevé de ses cendres, grâce à l'activité et au bon accord de ses habitants, à l'industrie des pauvres, à l'humanité des riches. Dans la grande rue que nous traversons, quelques détails nous rappellent inopinément les mœurs des villes, et nous nous surprenons à nous étonner, comme si nous avions dû croire que la Suisse tout entière ne fût qu'une campagne. Cette impression nous vient surtout d'une affiche de spectacle que nous lisons sur le mur de la maison de poste, et du dandinement d'un jeune monsieur à moustaches blondes qui s'arrête sur les marches de pierre pour nous regarder, et joue agréablement avec une petite canne de jonc à pomme d'argent. On nous parle de plusieurs établissements d'instruction et de bienfaisance qui témoignent du bon esprit des citoyens du Locle et de la sagesse de leurs magistrats. Mais le soleil touche presque à l'horizon : la diligence abrégée cette fois son relais, prend une allure un peu plus vive, et nous franchissons au trot les deux ou trois lieues qui séparent le Locle de la Chaux-de-Fonds.

Arrivé à l'hôtel du Lys, nous disons adieu, presque avec regret, à notre conducteur et à nos compagnons de voyage, à l'un d'eux surtout, homme modeste et sensé, que le commerce a attiré hors de ses montagnes et a conduit aux environs de Constantinople où il habite une petite maison entourée de platanes sur la rive du Bosphore, avec sa femme d'origine suisse comme lui, et trois jeunes filles. Il n'est pas insensible aux splendeurs du ciel d'Orient et de la Corne d'Or ; mais combien il leur préfère le pâle azur de sa patrie ! De ses épargnes, il est venu acheter, aux bords du lac de Zurich où il est né, quelques champs, un chalet ; simple et honnête ambition qui soutient le courage de ces exilés volontaires !

Quoique le soleil ait disparu et que, dans la vallée, les ombres descendent d'instant en instant plus épaisses, nous pouvons encore entrevoir des fenêtres de l'hôtel les petites habitations éparses au loin sur les montagnes ; elles s'éclaircissent une à une, comme les étoiles au-dessus de nos têtes. Quelques femmes en costume national passent dans la rue ; elles portent, à la manière de hottes, de longues boîtes de sapin pleines de lait. De petits chars, découverts et légers, ramènent de la campagne des habitants que leurs enfants accueillent avec des cris de joie. Cependant tous les objets deviennent de moins en moins distincts ; la nuit est venue ; on nous appelle au repas du soir. Des truites et un gâteau de miel sont les premiers mets que nous sert un jeune homme à la physionomie ouverte et intelligente. Nous lui adressons quelques questions sur le pays en faisant usage du peu que nous ont appris nos livres de voyage, il nous reprend avec simplicité de nos erreurs ; il comble les lacunes de notre science improvisée, et nous parvenons ainsi à nous faire une idée assez exacte de la Chaux-de-Fonds et de son histoire.

L'origine de la Chaux-de-Fonds est, dit-on, moins ancienne que celle des Brenets et du Locle. En 1512, ce n'était encore qu'un groupe de huit ou dix maisons. Ses habitants vivaient de la chasse ; ils élevèrent, en 1518, une petite chapelle à saint Hubert. Vers 1536, le protestantisme pénétra.

dans la vallée, et l'autel de saint Hubert fut abandonné. Devenus plus industrieux, les habitants fabriquèrent d'abord des faux, des boucles, plus tard des armes à feu, des pipes de fer ou de laiton, des tabatières. L'acte qui constitua la communauté de la Chaux-de-Fonds est daté de 1656 : il fut octroyé par Henri II d'Orléans, et signé à Rouen. Le premier maire fut un sieur Abram-Robert Nicoud. En 1757, les habitants étaient au nombre de deux mille. Le 5 mai 1794, à deux heures du matin, des cris sinistres répandirent l'alarme; un vent furieux chassait et multipliait des flammes qui dévorèrent l'église; la cure et cinquante-deux maisons. La perte fut évaluée à la somme de 1 500 000 livres, et déjà, dans leur premier découragement, les habitants se résignaient à se désassocier et à se disperser dans les communes voisines. Mais de toutes parts on vint généreusement à leur secours : le temple et les maisons furent reconstruites; on reprit courage. Les progrès de la Chaux-de-Fonds, depuis un demi-siècle, sont remarquables. La population était de sept mille âmes en 1830; elle dépassait en 1845 le chiffre de douze mille; aujourd'hui elle est de plus de treize mille.

Comme le Locle, la Chaux-de-Fonds doit sa prospérité à une industrie qui a un grand mérite, c'est d'opérer, de grandir, de s'étendre, de se perfectionner, sans l'attirail de fourneaux, de chaudières, de machines gémissantes ou sifflantes, sans grincement de roues, sans fumée, sans vapeur, sans agglomération de pauvres enfants hâves et d'hommes noirs dans de noirs ateliers. Cette industrie paisible, silencieuse, invisible au voyageur, c'est l'horlogerie. Suivant la tradition, la première montre fut fabriquée dans les montagnes, en 1679, par Daniel-Jean Richard, dit Bressel. Ne songera-t-on point quelque jour à élever à cet homme une statue? Bressel était né à la Sagne (1). Il enseigna l'horlogerie à ses cinq fils, et alla ensuite s'établir au Locle. Deux de ses élèves, les frères Jacob et Isaac Brandt dit Gruerin, furent les premiers horlogers de la Chaux-de-Fonds (2). Vers 1787, en une année, le Locle et la Chaux-de-Fonds pouvaient fabriquer quinze mille montres. Actuellement la Chaux-de-Fonds seul exporte de deux cent mille à trois cent mille montres et un grand nombre de pendules qui vont enseigner le prix du temps aux habitants des cinq parties du monde : en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Suisse, en Turquie, dans les deux Amériques, dans l'Inde, la Chine et jusqu'aux îles de l'Océanie.

Dans les premiers temps, la plupart des ouvriers horlogers ajoutaient à leur travail mécanique la culture d'un petit champ. Cette heureuse manière de vivre est devenue rare; l'extrême division du travail la rend presque impossible. Aucun ouvrier ne fabrique à lui seul une montre entière; chacun se borne à faire une des petites parties du mécanisme : on travaille ainsi plus vite et mieux; mais il est nécessaire d'être peu éloignés les uns des autres : aussi les maisons sont-elles à la Chaux-de-Fonds une propriété plus précieuse que la terre, qui est, à la vérité, médiocrement féconde dans ces montagnes, et ne produit guère qu'un peu

d'avoine et d'orge. Les loyers sont à haut prix. Plus d'un ouvrier loue, non pas une petite chambre, un petit cabinet, mais seulement trois pieds carrés dans l'enfoncement d'une fenêtre, l'espace nécessaire pour placer un établi : c'est là qu'il travaille tout le jour, tandis que, derrière lui, dans la chambre, les maîtres du logis vaquent à toute autre occupation; le soir, il se retire dans quelque modeste réduit. On voit chaque année s'élever à la Chaux-de-Fonds quinze à vingt maisons nouvelles destinées à loger chacune soixante à soixante-dix habitants. La richesse publique augmente en même temps que les richesses privées, et son emploi, sagement ordonné, tend incessamment à accroître l'intelligence et la moralité des jeunes générations. Récemment on a construit une chapelle pour le culte catholique, deux édifices destinés à l'instruction publique, un casino. Les loisirs que laisse le travail sont consacrés à la lecture et aux arts.

Ces dernières informations du jeune serviteur de l'hôtel nous rappellent que cette petite ville si industrielle est la patrie d'un grand artiste, dont nous devons voir, quelques semaines après, l'inscription sépulcrale sur un mur du cimetière de Venise. Léopold Robert avait emporté de cette honnête vallée, de ces âpres montagnes, la sensibilité profonde, la mélancolique rêverie que, plus tard, son pinceau idéalisait sous les traits des moissonneurs romains et des pêcheurs de l'Adriatique.

#### ABEILLES A SALSETTE ET A ÉLÉPHANTA.

Sir Charles Malet raconte qu'un nombre prodigieux d'abeilles ont établi leurs ruches dans les cavernes de Salsette et d'Éléphanta (voy. la Table des dix premières années). Elles déposent leur miel dans les fentes de rocher et aux intervalles que laissent entre elles les statues; en divers endroits, elles sont suspendues avec leurs travaux en grappes immenses. Une société qui visitait les cavernes de Salsette se trouvant importunée par cette quantité extraordinaire d'abeilles, un jeune homme eut la malencontreuse idée de tirer un coup de fusil, dans l'espérance de les mettre en fuite; mais il arriva, au contraire, que les abeilles irritées se précipitèrent toutes comme une armée contre les imprudents voyageurs, les chassèrent des cavernes, et les poursuivirent longtemps jusqu'au milieu des montagnes.

#### LA VALLÉE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Au treizième siècle, l'espace de la rive gauche de la Seine qui s'étend du Pont-Neuf au pont Saint-Michel, était une prairie plantée de saules. En 1312, Philippe le Bel fit abattre les arbres et élever un quai en pierre pour dompter les inondations du fleuve. Il paraît que, dès ce temps si éloigné de nous, des marchands de volaille, qu'approvisionnait la navigation, s'étaient établis sur le nouveau quai. Dans la suite, des libraires vinrent ouvrir près d'eux leurs boutiques. On voit ainsi, dans toutes les villes, certaines habitudes traditionnelles traverser avec persévérance les siècles et les révolutions. Le quai des Augustins est encore aujourd'hui occupé par des marchands de volaille et par des libraires. Au dix-huitième siècle, à côté des volailles toutes plumées, il y avait des rôtisseurs qui les mettaient sur-le-champ à la broche, et des gens de bon appétit qui les mangeaient. De vives querelles s'élevèrent entre ces rôtisseurs et leurs voisins les traiteurs et les pâtisseries. Ces trois professions devaient, aux termes des ordonnances, s'exercer séparément; il n'était pas permis à l'une d'empiéter sur les deux autres. Le traiteur qui donnait à ses hôtes un petit pâté de sa façon était condamné à l'amende. De même il était interdit au pâtisseries de cuire du rôti ou du gibier; de là des procès sans cesse renaissants, et qui ruinaient les trois communautés. On prit le parti de

(1) On donne, comme date de sa naissance, l'année 1665. Il aurait donc fait cette première montre à l'âge de quatorze ans.

(2) Dans le même temps, un nommé Ducommun, né à Bondy, taillandier, ayant voulu faire l'acquisition d'une pendule et l'ayant trouvée trop chère, entreprit bravement de s'en fabriquer une; il y réussit si bien, que son travail surpassa tout ce que l'on avait vu encore en ce genre : sa pendule sonnait les heures et les quarts, marquait le cours du soleil et de la lune, et le quatrième du mois. Des hussards, tenant un marteau de la main droite et un sabre nu de la gauche, et traversant une galerie dont les portes s'ouvraient et se fermaient, sonnaient les quarts en frappant sur un timbre. Un aigle, portant un marteau dans une de ses serres, paraissait après les hussards, et sonnait les heures sur un timbre différent et plus élevé, en ouvrant le bec à chaque coup. On dit que cette pièce curieuse existe encore, et que ses mouvements n'ont point cessé de s'exécuter avec une régularité parfaite.

les réunir en 1776 : c'était un commencement de liberté. Un arrêt du Parlement du 28 juin 1786 permit ensuite aux traiteurs et aux restaurateurs de donner à manger dans leurs salles jusqu'à onze heures du soir en hiver, et minuit en été, sans que la garde eût le droit d'entrer chez eux, à moins d'en être requise. — L'estampe que nous reproduisons en l'agrandissant avait été publiée originairement dans un volume des *Étrennes mignonnes*.

« Tout le gibier et toute la volaille arrivent à la Vallée (écrivait Mercier vers le temps où a été publiée notre estampe). Il y a des officiers de volaille tout comme des officiers de marée. Le cornet attaché au-dessous du ventre, la plume sous la perruque, ils couchent par écrit la moindre mau-

viette; un lapereau a son extrait mortuaire en bonne forme avec la date du jour... On ne mange un lièvre que d'après l'exercice solennel de la charge de l'officier en titre.

» Il faut voir, la veille de la Saint-Martin, des Rois et du Mardi-Gras, toutes les demi-bourgeoises venir en personne marchander, acheter une oie, un dindon, une vieille poule qu'on appelle poularde; on rentre au logis la tête haute et la provision à la main; on plume la bête devant sa porte, afin d'annoncer à tout le voisinage que le lendemain on ne mangera ni du bœuf à la mode, ni une éclange; et l'orgueil est satisfait plus encore que l'appétit.

» On ne mange la volaille à bon marché que lorsque le roi est à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de



Le Marché à la volaille, d'après Quéverdo. — Collection Bonnardot. — Dessin de Foulquier.

Paris; les grands consommateurs sont à la cour, et le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.»

#### LE CAPITAINE CORAM.

Thomas Coram, né en 1668, avait embrassé la profession de marin. Après avoir longtemps commandé un navire qui faisait le commerce entre l'Angleterre et les colonies, il s'était retiré avec une petite fortune dans une maison de campagne, à Rotherhite, sur le bord de la Tamise. Souvent, lorsqu'il visitait Londres, il remarquait, dans les rues, un grand nombre d'enfants exposés, abandonnés, estropiés, privés de secours et de protection. Ces misères de l'enfance avaient excité en

lui une grande pitié. Il conçut la pensée de fonder un hospice qui servit d'asile à ces malheureux petits êtres. Mais ce qu'il possédait était loin de suffire au succès d'une pareille entreprise : il fallait qu'il parvint à intéresser la charité des personnes riches, et, de plus, qu'il sollicitât une autorisation du gouvernement. Il consacra dix-sept années à la poursuite de son but philanthropique. Enfin il obtint le 17 octobre 1739, une charte royale autorisant la fondation d'un hospice d'enfants exposés ou abandonnés : il avait réussi, mais il s'était ruiné; sa modeste aisance s'était dissipée en charité : le bon et vertueux vieillard avait attiré sur lui la misère pour la détourner des petits enfants. Deux hommes estimés, sir Sampson Gideon et le docteur Brocklesby, ouvrirent une

sonscription dans son intérêt ; avant toute démarche, ils vou-  
lurent s'assurer qu'ils ne blessaient point, en agissant ainsi,  
le sentiment de dignité que l'on était habitué à respecter dans  
le généreux capitaine. A la lettre que lui écrivit sur ce sujet  
le docteur Brocklesby, Coram répondit ingénument : « Je  
» n'ai pas dissipé le peu de bien que j'avais en plaisirs ou en  
» vaines dépenses, et je n'ai aucune honte d'avouer que je

» suis devenu pauvre dans ma vieillesse. » La souscription  
volontaire, à la tête de laquelle était Frédéric, prince de  
Galles, produisit une rente annuelle de 100 livres (environ  
2 500 francs). Une partie notable de ce faible revenu eut  
encore une destination charitable : les cœurs bien épris de  
l'amour des pauvres n'en guérissent jamais ; Coram ne se  
lassait point de venir en aide aux enfants malheureux qui ne



Le Capitaine Coram. — D'après la peinture de Hogarth et la gravure de Linton.

pouvaient entrer dans l'hospice, et d'implorer pour eux l'as-  
sistance des personnes riches. Ireland cite un petit billet  
conservé parmi les manuscrits de la collection Sloane, et  
ainsi conçu : « Honoré monsieur, je sollicite votre faveur  
» pour cette jolie enfant qui depuis longtemps a mal aux  
» yeux et n'a pas trouvé jusqu'à présent les ressources néces-  
» saires pour arriver à la guérison. Je vous demande hum-  
» blement pardon pour cette liberté que je prends vis-à-vis  
» de vous. Je suis avec le plus grand respect, honoré mon-  
» sieur, votre très-obéissant serviteur, — Th. CORAM. »

Le vénérable capitaine avait, à ce qu'il semble, soumis au  
gouvernement quelques autres projets de fondations bienfai-  
santes, et, dans le nombre, le plan d'un établissement d'é-  
ducation pour les jeunes filles indiennes du Nord de l'Amé-  
rique, « afin, disait-il, d'unir plus intimement les Indiens  
» avec le gouvernement anglais. » Nous soupçonnons fort  
qu'en alléguant ce motif, le bon Coram voulait paraître  
plus politique qu'il ne l'était réellement. Il mourut le  
29 mars 1751, dans un petit appartement, près de Leicester-  
Square, et il fut enseveli, suivant son désir, dans la chapelle

de l'hospice des Enfants-Trouvés (*Foundling-Hospital*).

Dans son portrait peint par Hogarth, et acheté par un M. Duncombe du Yorkshire, le capitaine Coram est représenté assis; près de lui, sur une table, est la charte royale du 17 octobre 1739; au premier plan est un globe; dans le fond du tableau, on aperçoit la mer et un vaisseau. La gravure sur bois de la tête de ce portrait par Linton est exécutée d'une manière large et vigoureuse. Nous la reproduisons comme un nouvel exemple des progrès remarquables accomplis de nos jours dans ce genre de gravure, qui était, il y a vingt ans, presque entièrement abandonné.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78.

##### § 2. *Le jardin, les connaissances, un ami.*

Notre logement s'était trouvé très-incommode à l'usage, ainsi que l'avait prévu madame Roubert; il fallut suppléer par l'habileté des aménagements à ce qui lui manquait. La tante de Marcelle excellait à tout disposer, mais pourvu qu'elle trouvât la place faite; disciple de l'habitude, l'intelligence lui manquait! Ce fut mon père qui vint à notre secours: il avait toujours un expédient qui transformait les gênes en confort et les irrégularités en gracieuses fantaisies. Grâce à lui, notre demeure prit, à peu de frais, un aspect original qui occupait l'esprit et amusait le regard. La tante Roubert, qui s'était d'abord étonnée de ces hardiesses, finit par les approuver.

— Votre père se ferait une chambre à coucher dans un œuf, me dit-elle; l'invention lui coûte moins que l'imitation à nous autres. Si tout le monde lui ressemblait, il en serait des logements comme des hommes: chacun d'eux aurait sa physionomie.

— Madame Roubert a bien compris, fit observer mon père quand je lui rapportai ces paroles; l'homme doit disposer un logis, selon ses besoins et à sa taille, et dans lequel se reflète quelque chose de lui-même. Je n'aime pas qu'on se désintéresse du milieu dans lequel on vit, qu'on ne s'efforce point d'en tirer tout ce qu'il peut produire. C'est le champ naturel ouvert aux activités du loisir; négliger d'embellir sa demeure, d'en éloigner les gênes par l'effort de l'intelligence, d'y rendre enfin la vie plus facile, c'est se rapprocher, autant qu'on le peut, du sauvage qui se contente d'un *ajoupa* de feuilles et d'un hamac d'écorces. Le perfectionnement du foyer domestique est un des caractères les plus évidents de la civilisation. Il constate l'attachement de l'homme au lieu et à la famille, l'habitude des devoirs journaliers, le besoin des joies honnêtes. « Le nid mal fait, dit le proverbe chinois, indique l'oiseau vagabond! »

— Soit, répliquai-je, mais pour tout arranger comme vous l'avez fait ici, il faut votre imagination.

— Cette imagination est surtout de la mémoire, reprit mon père; chaque fois qu'une disposition ingénieuse a frappé mon regard, j'en ai pris note, et je me suis fait ainsi un répertoire d'appropriations domestiques dont vous avez profité. En général, nous négligeons trop d'observer ces détails. Que le riche s'en remette au goût de son architecte et de son tapissier, je le conçois; rien ne l'arrête; s'il veut changer une tenture il peut abattre la muraille! Mais pour nous, qui devons toujours accepter ce qui est, tourner l'obstacle et déguiser la difformité, il est bon que l'observation nous prépare des ressources et que le souvenir nous seconde. A chaque difficulté nous nous rappelons un expédient remarqué ailleurs, et nous arrangeons ainsi, peu à peu, notre intérieur avec le génie de tout le monde. Ne renoncez jamais à ces améliorations; en nous faisant mettre quelque chose de nous-même dans ce qui nous entoure elles nous y attachent plus fortement; notre demeure devient ainsi une sorte de livre où

nous avons écrit nos sensations, nos habitudes, nos préférences, et nous l'aimons non seulement comme notre asile, mais comme notre ouvrage.

J'approuvais les idées de mon père, et je m'efforçais de les mettre en pratique; j'avais toujours la scie ou le marteau à la main pour compléter quelques arrangements; mais, à la longue, tout se trouva si bien en place que l'on n'eût pu continuer à classer sans défaire. J'allais rentrer dans une oisiveté forcée quand j'appris que le petit jardin placé au fond de la cour était à louer!

Bien des fois Marcelle et moi, accoudés à la fenêtre d'où l'œil plongeait sur ses corbeilles de fleurs et son berceau de tilleul, nous avions envié, à demi-voix, ce coin verdoyant où n'arrivait aucun des bruits de la rue et où les oiseaux chantaient tout le jour! En apprenant qu'il était à notre disposition, notre premier mouvement fut de courir chez le propriétaire; la réflexion nous retint.

Le budget de notre jeune ménage ne s'équilibrait qu'à la condition d'une sévère économie. Nous vivions dans cette étroite médiocrité toujours côtoyant la pénurie, et qui par le moindre détour y aboutit. Marcelle eut beau déplacer ses colonnes de chiffres, essayer des réformes, empiéter sur le fond d'amortissement, toujours la location nouvelle entraînait sa balance de comptes sur la pente du déficit! Il fallut enfin y renoncer! Mais bien des fois, dans la journée, je la vis retourner à la fenêtre qui donnait sur la petite oasis de feuilles et de fleurs, la regarder tristement et revenir prendre son aiguille avec un soupir.

L'impossibilité de satisfaire à un désir si naturel et si vif me causait une véritable angoisse. Je recommençai, à mon tour, les calculs sans pouvoir arriver à un meilleur résultat. Enfin, j'en étais à ce découragement qui précède l'abandon forcé de toute espérance; je parcourais machinalement de l'œil le journal donné par la tante Roubert, et sur lequel toutes nos dépenses étaient inscrites, quand mon œil s'arrêta tout à coup sur un chiffre! Ce fut comme une subite illumination! Je feuilletai vivement le registre, cherchant plusieurs autres articles qui se rapportaient au premier; je pris une plume; je dressai un compte que je vérifiai deux fois, et me levant enfin avec une exclamation de joie:

— Mon chapeau, Marcelle, m'écriai-je; vite! vite! nous louons le jardin!

Elle laissa échapper la broderie qu'elle tenait à la main.

— Est-ce sérieux? demanda-t-elle.

— Très-sérieux, répliquai-je en cherchant mes gants.

— Mais songe qu'il nous en coûtera 150 francs.

— J'en économise 170!

— Comment?

— Ecoute.

Et prenant le papier sur lequel je venais d'établir mon compte, je lus à haute voix:

##### *Note de ma dépense de fumeur.*

Trois cigares par jour, coûtant pour l'année. . . . .	164 f. 25 c.
Quatre paquets d'allumettes par an. . . . .	20 "
Un porte-cigares . . . . .	2 "
Eau des fumeurs pour la bouche. . . . .	4 "
Total. . . . .	170 f. 45 c.

Sans compter les vêtements brûlés, le temps perdu et les dents gâtées! Le loyer du jardin payé, il nous restera donc encore 20 francs 45 centimes destinés à l'achat de graines et de fleurs... le tout pour le sacrifice d'une mauvaise habitude! Vite, te dis-je, mon chapeau! je tremble maintenant qu'un autre n'aille nous prévenir!

Un quart d'heure après j'étais de retour avec le bail, et Marcelle et moi prenions possession du jardin.

Jamais nouveau seigneur ne parcourut son domaine avec une pareille joie. A chaque touffe de verdure c'était un cri de surprise, à chaque bouton de fleur un émerveillement.



Marcelle découvrit des violettes de Parme au pied de la tonnelle, et je lui cueillis une fraise des montagnes qui avait mûri à l'ombre. Il fallut faire connaissance avec chaque arbre, compter les fruits, écheniller les rosiers, faire le plan de tous les travaux à exécuter dans la saison. Je pris gravement mon calepin, et j'écrivis pour ne rien oublier. On décida que les corbeilles seraient garnies de géraniums, que l'on sèmerait du réséda, qu'à l'automne prochain le chèvrefeuille serait transplanté, et que je sablerais sur-le-champ les allées. Les plates-bandes du pourtour devaient aussi être rectifiées; deux arbres furent choisis pour suspendre le hamac madécasse donné par mon frère, et l'on marqua des places à quelques nouveaux arbustes.

Cette grave affaire nous occupa plusieurs soirées : le jardin fut dix fois déplanté et replanté en imagination avant que j'eusse songé à prendre la bêche ni le rateau. Enfin je me mis à l'œuvre, et ce fut, pour mes heures de loisir, une occupation aussi saine que distrayante. Il y avait toujours quelques herbes parasites à arracher, quelque fleur à redresser, quelque labourage à perfectionner. Marcelle, assise sous la tonnelle, me regardait faire en brochant, m'encourageait de la voix et du sourire.

La tante Roubert avait d'abord voulu usurper mes plates-bandes pour les choux et la laitue; après les avoir défendues pied à pied, je dus lui abandonner le coin le plus reculé; mais, malgré nos conventions, les ciboules et le persil tenaient toujours à envahir le parterre; il fallut procéder à une délimitation précise; on nomma pour commissaires mon père et Marcelle. Le partage une fois bien établi, une bordure d'oseille servit à dessiner nos frontières. La tante Roubert empiétait bien encore parfois de quelques pouces sur mes semis de fleurs d'automne, et je ne me refusais pas toujours le plaisir d'entamer ses lignes de cresson alénois ou de cerfeuil; mais nous nous passions réciproquement des légères usurpations, inévitables entre voisins actifs et ambitieux.

Mon père avait applaudi à mes nouvelles distractions.

— La terre, me disait-il souvent, est notre première amie; c'est sur son giron que les sociétés ont grandi. Tout ce qu'elle produit flatte nos yeux ou sert à nos besoins; aussi sa vue a-t-elle pour l'homme de perpétuels enchantements! Qu'il regarde la moisson qui ondule, la forêt qui se dresse ou la fleur qui parfume, il sent son cœur s'ouvrir devant cette gigantesque corne d'abondance d'où sort à flots incessants ce qui charme et ce qui enrichit. L'histoire constate que les peuples cultivateurs ont toujours eu des instincts plus doux, des mœurs plus hospitalières; ils le doivent surtout à cette influence attendrissante de la création, qui, en donnant sans cesse, entretient à fond des âmes une sorte de contentement interne et de reconnaissance confuse. L'homme qui travaille sous le ciel, respirant à pleine poitrine l'air vivifiant des campagnes, et les yeux toujours frappés par les prodigalités de la nature, ne sent autour de lui aucun des malaises, en lui aucune des amertumes qui assombrissent le travailleur des villes. Son existence passe librement comme l'air des vals, coule doucement comme l'eau des ruisseaux! Aussi la vie champêtre, point de départ des sociétés, est-elle encore l'espérance de tout citadin vieilli; après avoir traversé les honneurs, les plaisirs, les émotions de l'art, on va comme Abdalonyme, ce dernier descendant des rois, cultiver un champ et faire mûrir des fruits loin du monde où l'on a régné!

La location du jardin m'avait créé un travail pour les heures de repos; mais je ne pouvais avoir toujours la serpe ou la bêche à la main; il ne suffisait point d'ailleurs d'occuper mes bras; je sentais le besoin de loisirs intellectuels, de communications de sentiments que je ne trouvais point à confier. L'âge et les lumières établissaient trop de distance entre moi et mon père; arrivé au sommet de la montagne, presque dégagé des passions humaines et éclairé par le dedans, il regardait le monde du haut de sa sérénité lumineuse,

tandis qu'arrêté dans les brouillards de la vallée je ne pouvais encore bien distinguer la réalité et les nuées. J'avais besoin d'un compagnon d'ignorance et d'utopies pour oser tout lui dire et contrôler mes erreurs par ses erreurs.

Marcelle ne pouvait jouer ce rôle; uniquement occupée d'aimer, d'être heureuse, elle avait, comme toutes les femmes, la sagesse qui consent à l'ignorance; la sagesse des simples et des génies! Elle ne comprenait rien aux préoccupations d'un esprit toujours en quête de quelque idéalité élimérique; j'avais en elle une sœur et une amie; il me manquait seulement un interlocuteur!

Malheureusement, nos relations de famille et de voisinage ne semblaient devoir m'en fournir aucun! Tous ceux dont le hasard nous avait fait des amis appartenant à cette classe d'hommes monocordes dont l'esprit ne pouvait rendre qu'un son, Attelés à une idée comme le cheval de manège à son timon, ils la faisaient tourner perpétuellement dans le même cercle sans que rien pût la faire dévier.

Il y avait d'abord le capitaine Le Sur, excellent soldat qui avait parcouru l'Europe sans s'en apercevoir, remporté quarante victoires sans savoir comment, et qui détestait le pékin sans savoir pourquoi. Cette haine générale à laquelle j'avais échappé en considération des campagnes de mon père, faisait, avec la culture d'un verger tout hors ville, l'unique occupation du héros retraité. Il était en possession d'une douzaine d'anecdotes de bivouac, toutes à la honte du bourgeois, et qu'il ne manquait jamais de répéter à chaque visite: c'était ce que Marcelle appelait *les douze travaux du capitaine Le Sur*.

Le second *monocorde*, ancien marchand qui avait aimé du drap pendant quarante ans, consacrait maintenant sa vieillesse à l'éducation des lapins et au piquet. Dès sept heures du soir, la table de jeu était dressée dans son petit salon, les paniers à couver des serins, qui renfermaient les fiches d'ivoire, étaient placés des deux côtés du tapis vert, on apportait les cartes enveloppées dans la feuille d'un ancien livre brouillard, et les habitués arrivaient pour leur partie quotidienne. Alors s'engageait la conversation habituelle sur le prix des denrées, l'heure de départ des diligences, les maladies des voisins, le tout entrecoupé des gaietés de M. Duplessis, qui recommençait tous les soirs sur le cœur et le erreau deux ou trois calembourgs invariables qui faisaient rire les partners depuis la fin de l'empire.

Parmi ces derniers se trouvait le père Ricard, autrefois employé des droits réunis et maintenant en retraite; sa spécialité à lui était la ponctualité. Pendant trente années il avait fait les mêmes choses et prononcé les mêmes phrases à la même heure! Sa montre, réglée à midi au cadran d'un de ses voisins, était son code universel. Il la consultait pour savoir s'il avait appétit ou sommeil, s'il était bon de se promener ou de se mettre au lit. Cette vie, au service de laquelle Dieu avait mis un cœur et une intelligence, il en avait trouvé le vrai but; c'était, comme le héros de l'épigramme de Boileau, l'homme de France *qui savait le mieux l'heure qu'il était*.

La plupart de nos autres voisins, parents ou amis, n'avaient pas même une de ces plaisantes physionomies; emportés par le flot de l'existence, heurtés aux événements sans les voir, ils rappelaient les cailloux roulés de l'Océan, qui se ressemblent tous et ne diffèrent que de couleur ou de volume. Vainement je cherchais parmi eux un caractère; le va et vient du monde avait effacé toute empreinte sur cette monnaie humaine!

J'exprimais un jour à mon père le chagrin irrité que me causait la foule sans visage qui m'entourait.

— Parce qu'ils remuent un eroit qu'ils vivent, disais-je, mais regardez dans leurs yeux, vous ne verrez point de flammes; écoutez les mots qui sortent de leurs lèvres, ce n'est qu'une vaine redite; on les prend pour des hommes, ce ne sont que des automates; c'est la mort mise en action! Le moyen de eltoisir parmi ces simulacres parlants quelqn'un

qui m'entende, me réponde? Qu'y a-t-il de commun entre nous?

— La qualité d'homme, répondit mon père! Parce que tu as désiré trop, ce que tu rencontres te paraît misérable; l'idéal te rend injuste pour la réalité. Tu vois le vide où il n'y a que le vulgaire! Regarde mieux, et, dans chacun de ces êtres que tu declares des cadavres, tu trouveras une étincelle de la vie; aucun d'eux n'a été tellement déshérité qu'on ne puisse le retrouver un homme par quelque côté. Celui-ci a l'ordre, celui-là le contentement, cet autre le courage! Ce qui dénature ces qualités, c'est que tu les vois isolées, et par conséquent sans équilibre; mais la tante Roubert te dirait, dans sa morale pratique traduite de Sancho Pança, « qu'il n'y a si mauvais moulin dont on ne puisse tirer une mouture; » elle te conseillera d'apprendre du capitaine à cultiver avec persévérance; du vieux marchand à te délasser par instants de la pensée dans ces jeux dont les combinaisons nous refont enfants; du père Ricard à régulariser les actes extérieurs de ta vie et à nouer aux pieds de la fantaisie les sandales de plomb de l'habitude! Moi je te dirai seulement que tu te trompes dans tes réclamations, et que tu demandes à des connaissances ce qu'on ne doit attendre que d'un ami. De ceux-ci tu peux exiger la communication intérieure qui fortifie; de celles-là seulement la bienveillance extérieure qui délasse! L'un et l'autre sont nécessaires à des degrés différents; mais les connaissances te sont fournies par le hasard, les amis seront la récompense de ton dévouement. Cherche avec le cœur dans la foule, offre-toi généreusement à quiconque aura besoin, tôt ou tard tu verras une main s'étendre vers la tienne et une âme s'offrir à son tour. N'imité pas ces hommes qui, renfermés dans leur personnalité comme dans une citadelle, et indifférents à tous ceux qui passent, crient mélancoliquement aux quatre aires du ciel: « Il n'y a point d'amis! » Il y'en a, sois-en sûr, mais pour ceux qui fouillent, pour ceux qui s'intéressent, pour ceux qui ne se contentent point de tisser leur vie dans un coin comme une toile d'araignée destinée à prendre le bonheur!

Les paroles de mon père me persuadaient, mais sans me donner le courage de chercher ni la patience d'attendre l'occasion. J'accusais l'étroite enceinte de ma petite ville, dont je croyais connaître tous les habitants et où nul ne répondait à mes besoins d'amitié. Déjà accoutumé à ma félicité domestique, je sentais un vide à mon foyer, et comme le sybarite, je ne pouvais supporter ce pli d'une feuille de rose.

*La suite à une autre livraison.*

#### UN BROUILLARD A PARIS EN 1588.

Le dimanche vingt-quatrième janvier 1588, s'éleva sur cette ville de Paris, et aux environs, un si espais brouillard, principalement depuis midy jusqu'au lendemain, qu'il ne s'en est vu de mémoire d'homme un si grand; car il étoit tellement noir et espais que deux personnes cheminans ensemble par les rues ne se pouvoient veoir, et estoit-on contraint de se pourveoir de torches pour se reconnoître, encore qu'il ne fust pas trois heures. Furent trouvées tout plein d'oyes sauvages et autres animaux volans en l'air, qui estoient tombez en des cours de maisons tous estourdis, qui volans s'estoient frappez contre les maisons et cheminées.

*Journal du règne du roi Henri III.*

#### CALIGORANT.

Caligorant est un des êtres fantastiques créés par la folle imagination de l'Arioste. C'est un géant anthropophage qui a dérobé jadis sur l'autel d'Anubis, à Canope, des rets d'acier forgés par Vulcain. Il s'est choisi, non loin des sépulcres de Memphis, une sombre demeure au bord d'un étroit sentier sablonneux qui sépare le Nil d'un vaste marécage. Là, il tend

avec art ses filets sous la poussière, se cache en rampant au milieu des roseaux, et lorsque des voyageurs s'engagent dans l'invisible piège qui de lui-même se dresse et les entoure, tout à coup il se lève en jetant dans les airs un hurlement féroce, achève d'envelopper ses victimes dans les mailles indestructibles, et les entraîne avec un rire affreux dans son antre, où il ne tarde pas à les dévorer. De leur peau il tapisse ses murailles, et leurs ossements deviennent les bas-reliefs qui décorent la façade de son sanglant repaire. C'est au vaillant Astolphe, prince d'Angleterre, que le destin a réservé l'honneur de vaincre ce monstre. La fée Logistille a donné au jeune guerrier un cor dont le son est « si terrible, dit l'Arioste, que la fureur des vents, les éclats du tonnerre, les mugissements sourds d'un tremblement de terre, eussent paru des flageolets en comparaison. » Armé de cet instrument magique, monté sur son coursier Rabican, Astolphe s'avance sans crainte sur les bords du Nil: il connaît l'embûche; il arrête Rabican avant d'avoir atteint le filet, et il souffle vigoureusement du cor. A ce bruit imprévu, inconnu, épouvantable, Caligorant tressaille d'horreur, cherche à fuir; la peur trouble sa vue; il ne sait plus où porter ses pas, et dans son égarement, il se jette sur ses propres filets qui, obéissant aux secrets mouvements dont un dieu les a animés, le couvrent tout entier de leurs étroits anneaux. En vain, il se débat et mugit: il est captif. Astolphe dédaigne de le frapper; il l'enchaîne et le traîne à sa suite de ville en ville, de château en château, lui faisant porter, comme un soldier, sur ses larges épaules, les rets, son casque et son bouclier. « Tout le peuple court à sa rencontre, s'étonne, admire comment un jeune guerrier a pu vaincre et lier cette horrible et lourde masse. On lui donne la palme des héros; chacun s'empresse à lui rendre les plus grands honneurs. »



D'après Marillier.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

## LES AGES.

Voy. l'Enfance, pag. 1.

## II. LA JEUNESSE.



Composition et dessin de Tony Johannot.

La jeunesse ! Que de choses dans ce mot ! Pareil aux formules magiques des *Mille et une Nuits*, il semble évoquer tous les plaisirs ! Voyez comme le ciel rit, comme les buissons

fleurissent, comme le bruit des chants et de la danse égaye les pelouses ! Enfant, la vie était encore un mystère ; on y marchait à tâtons et sans rien prévoir ; les forces incomplètes

avaient besoin d'un appui; la raison obscure demandait un guide; mais avec la jeunesse, tout s'est agrandi, éclairé! d'immenses horizons se déroulent au loin, et l'on se sent capable de les franchir; le rêve les dépasse, il va se perdre dans l'infini!

Aux premières années, nos joies étaient dans l'imprévoyance; maintenant c'est dans l'aspiration! Emportés par elle comme par l'hippogriffe fantastique, nous traversons toutes les régions de l'espérance ou du caprice. Enivrés par cette première séve qui bouillonne en nous, éblouis par la nouveauté de tout ce qui nous environne, heureux seulement de vivre, nous allons d'enchantements en enchantements! Près de nous, loin de nous, au dedans de nous, tout chante en chœur l'hymne de la jeunesse.

Au loin s'élèvent les voix idéales qui disent: Avance au delà des plaines, au delà des forêts, au delà des horizons bleus! avance vers les contrées où se réalisent les rêves, où s'accroissent les espérances, où toutes les douces chimères prennent un corps!

Plus près, les voix du présent répètent: — Jouis des heures; conduis les danses sous la feuillée; abandonne ton âme aux libres expansions, rassasie-toi de gaieté, de mouvement et de soleil; jette au vent les mélodies berceuses et les riantes chansons.

Puis au fond de notre cœur, des voix graves murmurent: — Prépare ton intelligence! tout ce que l'homme a découvert est ton héritage! réclame successivement chaque sillon défriché; fortifie-toi pour étendre à ton tour le glorieux domaine que tu laisseras à tes successeurs!

Selon celles des voix que l'oreille distinguera le mieux, le jeune homme ou la jeune fille choisira la route, et le temps dira qui s'est trompé! Mais pourquoi supposer l'erreur! tant de sentiers conduisent au même but! La jeunesse (et c'est là sa grâce et son bonheur!) conserve quelques-uns des principes de l'enfance. On ne lui demande point, comme à l'âge mûr, la rectitude austère qui jamais ne s'écarte; encore folâtre, elle peut suivre les détours du chemin, s'arrêter aux fleurs et profiter des ombrages. Pourvu que l'étoile du devoir reste brillante dans son ciel, que ses yeux la reconnaissent toujours et la prennent pour guide, comme les Mages marchant vers Bethléem, qu'importe les innocents retards et les naïves distractions? Laissez-lui sa joie comme vous laissez les chants d'oiseaux à la création. Arrivée à la porte de la douloureuse arène, permettez qu'elle y entre au bruit des clairons ou des applaudissements, et avec les brillantes banderoles! Que la bataille humaine commence au moins comme une fête! assez tôt viendront la douleur des blessures, l'amertume des découragements, le deuil des séparations! Avant les épreuves, permettez à la jeunesse l'enivrement de l'espérance, et qu'elle puisse apprendre à aimer assez la vie pour la supporter patiemment telle que Dieu nous l'a faite.

#### LE SALON DE 1787 (1).

Le graveur Martini (2) a représenté, dans une grande estampe, l'aspect général du grand salon carré au Louvre, en 1787, pendant l'une des plus belles et des plus célèbres

(1) Voy., t. IX (1841), la Notice statistique sur les expositions d'art au Louvre depuis leur origine.

(2) Martini, graveur à l'eau forte, né à Parme. Au bas de la gravure dont nous reproduisons une partie, on lit cette inscription: « *Lauda conatum*. Exposition au salon du Louvre en 1787. » L'auteur de la *Critique des quinze critiques* dit, en annonçant l'estampe: « M. Martini nous indique lui-même, dans son espèce d'épigraphie, *Lauda conatum*, l'espèce de louange qu'il mérite. Nous nous contenterons donc de le traduire, et d'inviter le public à louer ses efforts. » Il ne paraît pas que ce froid encouragement ait été favorable à Martini. Déjà il avait publié une estampe semblable pendant le salon de 1785. Il en grava une

expositions de peinture qui aient eu lieu en France au dernier siècle. Nous publions le fac-similé d'une partie de cette curieuse estampe. Nos lecteurs remarqueront, au bas de la plupart des tableaux, de petits chiffres gravés: ce sont les numéros correspondants à ceux du livret de 1787 où se trouve l'explication des sujets (1). Voici les extraits de ce livret qui peuvent être utiles pour intéresser aux détails de notre gravure.

M. VIEN. — N° 1. Les Adieux d'Hector et d'Andromaque. N° 2. Une femme grecque ornant d'une couronne de fleurs la tête de sa fille avant de l'envoyer au temple.

M. DE LA GRENÉE l'aîné. — N° 5. Fidélité d'un satrape de Darius. Alexandre, irrité contre Bétis, satrape de Darius et gouverneur de la province de Gaza, parce qu'il a osé combattre contre lui et qu'il a refusé de s'agenouiller en sa présence, le fait attacher à un char et traîner autour de la ville de Gaza.

M. VINCENT. — N° 10 (2). Renaud et Armide. Armide veut se donner la mort. (*Jérusalem délivrée*, ch. XX.)

M. DOYEN. — N° 11. Priam demandant à Achille le corps d'Hector.

M. BRETET. — N° 12. Le jeune fils de Scipion rendu à son père par Antiochus.

M. DE LA GRENÉE jeune. — N° 13. Ulysse arrivant dans le palais de Circé.

M. SUVÉE. — N° 16. L'amiral Coligny en impose à ses assassins.

« Frappez, ne craignez rien, Coligny vous l'ordonne!  
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne.  
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous!  
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux.  
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;  
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;  
Et de ses assassins ce grand homme entouré,  
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

*La Henriade.*

M. DE MACHY. — N° 25. Vue de la démolition de l'église des Saints-Innocents, rue Saint-Denis.

Madame LEBRUN. — N° 27. Portrait de la reine, tenant monseigneur le duc de Normandie sur ses genoux, accompagné de monseigneur le Dauphin et de Madame, fille du roi.

M. VIEN. — N° 41. Sapho chante en s'accompagnant sur la lyre.

M. ROSLIN. — N° 42. Portrait de M. de Crosne, lieutenant général de police.

M. ROBERT. — N° 51. Intérieur de l'église des Saints-Innocents dans le commencement de sa destruction.

M. CALLET. — N° 83. L'Automne, ou les Fêtes de Bacchus que les Romains célébraient dans le mois de septembre.

Madame LEBRUN. — N° 98. Portraits de madame la marquise de Pezès, et de madame la marquise de Rouget avec ses deux enfants.

Madame GUYARD. — N° 109 (le chiffre n'est pas au bas du

autre sur l'« Exhibition of the royal Academy, » à Londres, en 1787. Il est probable qu'il obtint peu de succès, car il ne continua point cette série, qui serait aujourd'hui bien précieuse. Les autres gravures dont se compose l'œuvre de Martini au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale sont exécutées d'après les tableaux de Watteau, Moreau, Petitot, Vernet, Cochin, Robert, etc. Il a aussi fait, pour la collection du cabinet Choiseul, quelques gravures qui ont été terminées par Lebas.

(1) « Exposition des peintures, sculptures et gravures de messieurs de l'Académie royale dont l'exposition a été ordonnée, » suivant l'intention de Sa Majesté, par M. le comte de la Billière d'Angivillier, conseiller du roi en ses conseils, mestre de camp de cavalerie, etc., etc., et de l'Académie royale des sciences. Paris, rue Saint-Jacques, M DCC LXXX VII. »

(2) N° 25 du livret. Les chiffres du livret ne correspondent pas toujours à ceux de la gravure qui étaient exacts. Ces erreurs furent signalées au public par les critiques contemporains.

tableau). Portrait de madame Elisabeth appuyée sur une table garnie de divers attributs des sciences.

N° 120 (à côté du tableau précédent, mais plus haut et plus grand). Madame Adélaïde; elle vient d'écrire ce vers :

Leur image est encor le charme de ma vie,

au bas de médaillons en bronze représentant le feu roi, la reine et le feu Dauphin. Près d'elle, sur un pliant, est le plan du couvent de Versailles dont elle était la directrice.

M. DAVID. — N° 119 (au-dessous du portrait de madame Adélaïde). Socrate au moment de prendre la ciguë.

M. REGNAULT. — N° 120. La Reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie dans la Tauride.

M. LE BARBIER aîné. — N° 137. Le Courage des femmes de Sparte. Tandis que les Lacédémoniennes célèbrent la fête de Cérès, à Égile, en Laconie, Aristomène, chef des Messéniens, tente de les enlever. Elles s'arment aussitôt des couteaux, des broches, des torches qui servaient au sacrifice, et parviennent à mettre en fuite les Messéniens. Aristomène est au moment d'être frappé mortellement; il est sauvé par la prêtresse Arethidamie. (Plutarque.)

Parmi les autres tableaux indiqués dans la gravure, et ne portant point de numéro, on remarque : — deux Marines de Joseph Vernet (l'une à la gauche de la porte d'entrée, près du tableau de David); — un Portrait de madame Lebrun se regardant dans un miroir (au-dessus de la première des deux Marines de Vernet).

Quelques peintures qui ne sont point esquissées dans la gravure furent aussi très-remarquées; nous citerons : — dix autres Marines et Paysages de Joseph Vernet; — le beau Paysage de Valenciennes qui représentait Cicéron découvrant le tombeau d'Archimède; — Virgile lisant l'Énéide à Auguste et à Octavie, par Taillasson; — une Mort de Socrate (très-inférieure au tableau de David), par Peyron; — des Animaux et des Fleurs, par madame Vallayer-Coster (voy. 1851, p. 288); — des Vues d'Italie, par de Turpin; — des tableaux de Fleurs, par Van Spaendonck; — des Miniatures, par Hall; — des tableaux de genre, par Tannay; — des Portraits, par Vestier.

Au nombre des meilleures sculptures étaient les bustes du bailli de Suffren et du général Washington, par Houdou. Caffieri avait exposé le buste de Jean-Baptiste Rousseau, destiné au foyer du Théâtre-Français, où on le voit encore aujourd'hui, et une statue en marbre de Molière.

Le tableau de David fut celui qui produisit l'impression la plus vive; sa supériorité sur toutes les autres peintures d'histoire exposées au salon ne le préserva pas, sans doute, de toutes les atteintes de la critique, mais ne fut contestée par personne. Au salon précédent, en 1785 (les expositions n'avaient lieu que tous les deux ans), David avait exposé les Horaces, et cette composition l'avait déjà élevé au-dessus de tous ses rivaux, au-dessus même de M. Vien, son maître. Une maladie l'avait empêché de terminer, pour le Salon de 1787, son tableau de Paris et Hélène, où il s'était étudié à fonder le style de Boucher, son premier maître et son parent, avec celui de Vien et de la grande école de Poussin, qu'il avait définitivement adopté depuis ses voyages en Italie. En 1787, David avait trente-neuf ans. Vien, qui avait soixante-quinze ans, était entouré d'un grand respect. Sa vaste toile des Adieux d'Andromaque et d'Hector fut généralement louée. Il était visible cependant que l'on n'osait déjà plus le comparer à son élève David.

Pendant la durée de l'exposition, il parut un grand nombre de brochures en prose ou en vers; la plupart étaient satiriques et n'ayant que la prétention d'être plaisantes; mais quelques-unes étaient sérieuses et écrites avec goût. Il nous paraît intéressant, comme étude de l'art et de la littérature au dernier siècle, de donner ici les titres de ceux d'entre ces

opuscules qui eurent le plus de succès. Nous y ajoutons des extraits qui en montrent le genre particulier, et qui rappellent quelques détails curieux sur les préoccupations, l'esprit et les mœurs de cette époque.

*Promenades d'un observateur au salon*, pendant l'année 1787. (Attribué à M. Joly de Saint-Just.)

« Chacun a sa manie; la mienne est de voir tout, d'étudier tout, de m'instruire sur tout, et de m'amuser. Mais, comme nous l'a dit un grand homme, on a plus de peine à se distraire qu'à s'enrichir. Il n'est cependant pas de pays où les plaisirs soient plus variés qu'à Paris. Théâtres de toute espèce, du bon, du mauvais, du sérieux, des farces, des tréteaux d'orviétan, des chanteurs. Chaque jour apporte avec soi quelque nouvelle qui occupe tous les esprits... Les dames font des journaux... Eh bien! que tout aille comme de coutume... C'est aujourd'hui qu'ouvre le salon de peinture. Il est neuf heures. Volons au salon. »

Ce début paraissait promettre une critique amusante de l'exposition; par malheur, l'auteur n'avait aucun goût des arts; ses observations sont communes et ne laissent aucun souvenir.

*La Plume de coq de Micylle*, ou Aventures de Critès au Salon, pour servir de suite aux promenades de 1785. Avec cette épigraphe :

Pour fronder leur peinture, en veut-on à leur vie?  
Et sont-ils moins gras? Non... Qu'ils souffrent donc qu'on rie,  
Et quand d'un art divin ils enfreignent les lois,  
Qu'un critique en jouant leur donne sur les doigts.  
GORSAS.

L'auteur de cet écrit se trouve très-offensé de ce qu'on le fait passer dans l'opinion pour être l'auteur des *Promenades d'un observateur au Salon*. Il débute par un déluge d'épigrammes contre l'auteur présumé de ces *Promenades*. « Quand j'écris, dit-il, Petit-Joly griffonne; quand je fais des vers, Petit-Joly rimaille; quand je chante, Petit-Joly fait des grimaces; quand je danse, Petit-Joly cabriole; quand je fais des promenades, Petit-Joly fait des escapades... »

Les observations critiques commencent ainsi : « On nous répète toujours : Les grands hommes ont dit ceci; les grands hommes ont dit cela! Pourquoi ne dit-on pas aussi : Les grandes femmes ont dit telle chose? » Cette pensée est inspirée à l'auteur par le souvenir de sa grand-mère. Il prétend avoir trouvé dans Lucien un moyen singulier d'entrer au Salon sans être vu d'aucune personne, si ce n'est de celles auxquelles il lui plaira de se montrer. Ce moyen était une plume de coq dont s'était autrefois servi Micylle, savetier grec, au dire de Lucien. Avec cette plume, il anime les figures peintes et sculptées, et les fait entrer en conversation. Assurément cette imagination pouvait prêter à des critiques fines et ingénieuses. Si l'on faisait parler les figures des tableaux selon le degré d'intelligence que leur donnent les peintres, il arriverait souvent qu'un dieu tiendrait le langage d'un fat, et un héros celui d'un pauvre diable. On ferait ressortir ainsi d'une manière saisissante le contraste qui trop souvent se produit entre l'ambition de certains artistes et leur impuissance. Mais l'instinct comique de l'auteur de la *Plume de Micylle* est loin de suffire à la tâche qu'il s'impose d'un air si confiant. Sa brochure ressemble à ces tableaux insignifiants dont on n'admire que le cadre.

*Encore un coup de patte pour le dernier*, ou Dialogue sur le Salon de 1787 (attribué à M. Lefèvre); dialogue entre l'auteur et un peintre.

L'auteur de cette critique paraît ne pas ignorer les règles de l'art, mais il exagère la sévérité; il est partial et malveillant.

Il dit, au sujet du tableau de Renaud et Armide, par Vincent : « Au lieu de Renaud et Armide, il faudrait écrire :





L. OUVARDIN

en 1787. — Dessin et gravure de Martini.

n'est-elle pas bien imitée? — Saint Louis, répond l'autre, devrait, avec cette éponge, laver toute la toile; il essuierait une grande plaie. »

Il se hasarde à critiquer Joseph Vernet lui-même, l'idole du public, mais timidement :

« Je compare, dit-il, l'imagination de M. Vernet à une

planche en cuivre indélébile qui ne cesse pas de fournir les plus belles épreuves... M. Vernet, après tout, ne recopie que la nature ou lui-même, et ce n'est pas changer de manière.»

Le succès éclatant du tableau de Socrate cause évidemment quelque ennui à M. Lefèvre :

« Les grossiers défauts, dit-il, y balancent les beautés sublimes. Le fond vient trop en avant ; il ne se trouve aucune proportion entre la flamme et la clarté qu'elle produit. Le philosophe méditant, s'il était debout, paraîtrait d'une grandeur colossale. La figure voisine, appuyée contre la muraille, rappelle trop exactement par son attitude ces hommes qui vomissent dans la plupart des tableaux de Téniers. Le vieillard qui couche sa tête dans sa main ferait aussi bien de la tenir droite. Tout l'avant-bras que porte la cuisse de Socrate est absolument estropié. Pourquoi ce beau jeune homme, en remettant la coupe, ne pose-t-il la jambe gauche que sur le talon ? C'est une affectation puérole. »

A propos de cette pose du talon, que David n'avait point adoptée sans intention, un autre critique dit : « Ces gens-ci ont de l'esprit jusqu'au bout des ongles. »

#### *Merlin au Salon en 1787.*

Merlin critique aussi le tableau de David :

« Que signifie l'action de ce personnage qui a une main appuyée sur la muraille, tandis que de l'autre il semble, non pas arracher quelque chose de ses yeux, mais bien y poser quelque chose. Un plaisant soutenait dernièrement que ce disciple de Socrate était dans l'action de coiffer son nez d'une paire de lunettes. »

Merlin n'est pas moins rude à l'égard de Robert, le peintre des ruines :

« J'aperçois, ce me semble, bien des mesures. Cela me fait penser à vous, monsieur Robert, dont le bras infatigable abat si rapidement un tableau. »

Devant le tableau de Coligny, il s'écrie plaisamment :

« Je crois voir un maroufle à figure patibulaire qui vient brûler les moustaches de cet honnête bourgeois de Paris qui est sur le bas de sa porte, roide comme une pique. »

*Les Grandes prophéties du grand Nostradamus* sur le grand Salon de peinture de l'an de grâce 1787, contenant des prédictions en vers et en prose sur les tableaux qui sont exposés au Salon et sur les critiques qui paraîtront cette année ; le tout dicté par le prophète JEAN-LAIT-PAR-MIL, mis en ordre et en langage moderne par le même.

Cet écrit est plus sérieux que ne le ferait supposer son titre extravagant. Les vers sont peu travaillés, la poésie n'en est pas bonne ; mais leur sens est souvent juste.

#### *Sur les ADIEUX D'HECTOR ET D'ANDROMAQUE par Vien.*

On dira que Vien, toujours simple et sévère,  
Ne se surpasse point, mais qu'il fait toujours bien.  
Son tableau de l'antique a le beau caractère,  
Et, doyen de l'école, il en est le soutien.

#### *Sur la FIDÉLITÉ DU SATRAPE par la Grenée.*

Ce peintre, plus hardi, dans un héros barbare  
Ne voit qu'un beau sujet digne de son pinceau ;  
Mais cette chaleur qui l'égaré  
Est toute dans sa tête et non dans son tableau.

#### *Sur le COLIGNY par Suwée.*

De ce petit héros admirez la tournure ;  
De ces vils assassins contemplez la terreur !  
Je ne suis pas étonné, je vous jure,  
Que de pres il leur fasse peur.

#### *Sur les FÊTES DE BACCHUS par Callet, et sur le COURAGE DES FEMMES SPARTIATES par Barbier.*

De Callet, de Barbier, l'on dira même chose :  
L'un a fait rose et blanc, et l'autre blanc et rose.

#### *Sur un PAYSAGE par Taillasson.*

On verra des arbres d'ébène  
Sur des rochers de porcelaine.

#### *Sur SOCRATE par David.*

Cette admiration qu'on a pour le vrai beau,  
David, le connaisseur l'aura pour ton tableau.  
Mais des frondeurs jaloux, de nos pâles critiques,  
Méprise les avis et les froides critiques.  
Ton véritable juge est la postérité !

#### *L'Ombre de Rubens au Salon, ou l'École des peintres, dialogue critique.*

Rubens se plaint d'être mieux apprécié en Angleterre qu'en France. Il accompagne au Salon un jeune Anglais, et donne son avis avec beaucoup trop d'emphase et de mépris. Il ne daigne pas aller jusqu'au tableau de David, ce qui étonne son compagnon et n'est pas expliqué.

L'auteur du dialogue fait jouer ainsi un triste rôle à Rubens. Les grands génies sont plus indulgents, et leur entretien est plus instructif.

#### *Tarare au Salon de peinture, premier et second dialogue entre Tarare et Calpigi.*

Quoique très-mauvais, l'opéra de Tarare, représenté en 1787, avait excité au plus haut degré la curiosité publique, comme tous les ouvrages de Beaumarchais. On se servait de ce titre, à tout propos, pour attirer l'attention. Cet expédient ne réussit guère à l'auteur du dialogue sur la peinture. Tarare lui-même avoue à Calpigi qu'il n'entend rien aux arts, et il ne prouve que trop qu'il se rend justice.

#### *Lanlaire au Salon académique de peinture, par l'auteur de la Gazette infernale.*

Près du tiers de la brochure est employé par l'auteur à des récriminations passionnées contre la cabale qui a fait tomber une parodie de l'opéra de *Tarare* intitulée *Lanlaire*, jouée par les comédiens italiens le 27 juillet 1787. La critique du Salon est d'une extrême médiocrité, et l'on voit qu'elle n'a servi que de prétexte à l'auteur. Il est très-irrité contre madame Dugazon, et il prend occasion d'un portrait de cette artiste par madame Lebrun pour satisfaire sa haine en vers plus injurieux que plaisants.

#### *Le Bouquet du Salon, à Émilie.*

Demoustier avait publié, en 1786, la première partie de ses *Lettres à Émilie sur la mythologie*. L'auteur du *Bouquet du Salon*, qui lui dérobe une partie de son titre, cherche à imiter ses vers et n'imité que sa fadeur. Il paraphrase longuement cette métaphore, que les tableaux sont les fleurs du génie, et il dit de ces fleurs :

Par une aimable illusion,  
Chacune d'elles représente  
L'éclat d'une belle action,  
Ou les traits d'une belle absente.

Il termine son épître par ce couplet ridicule et rocailleux :

Pour rassembler les fleurs sans nombre  
Du bouquet que je t'ai cueilli,  
Allons nous reposer à l'ombre  
Des cascades de Tivoli.

#### *Inscriptions pour mettre au bas des différents tableaux exposés au Salon du Louvre de 1787.*

C'est une suite d'épigrammes en vers, fort innocentes, et qui ne révèlent qu'une facilité assez vulgaire. Nous citons seulement le quatrain sur le tableau de Socrate.



Socrate au moment de prendre la ciguë (très-beau tableau)  
par M. David.

Socrate condamné doit prendre le poison.  
Au lieu de l'avaler, il sermonne en prison ;  
Il anime son auditoire,  
Et nous paraît ici tel que le peint l'histoire.

### La Bourgeoise au Salon.

« — Allons au Salon, me dit hier une bourgeoise, ma voisine, qui m'appelle son compère, parce que nous avons tenu un enfant ensemble, et que cela a établi entre nous une sorte de liaison. — Est-ce que vous vous connaissez en peinture, madame ? — Il ne faut que des yeux pour ça ; c'est comme quand je vais au spectacle, ou que je lis un roman, je n'ai pas besoin d'être savante pour savoir si je m'ennuie ou si j'ai du plaisir (1). — Allons au Salon. Nous y voilà l'un et l'autre. J'achète le livre indicateur. Le tableau n° 1 porte le nom de M. Vien. — Qu'est-ce que cela, monsieur ? — Ce sont les adieux d'Hector à sa jeune femme. Que vous en semble ? — Madame Hector est une belle femme : elle a l'air bien fâchée du départ de son mari. On dirait pourtant qu'il n'est pas si affligé qu'elle : il est vrai que c'est un homme. Ils ont plus de force que nous autres femmes ; et puis, il va à la guerre ; il ne pense qu'à la gloire. Sa pauvre femme pense qu'il pourrait bien être tué. Quel est ce joli petit enfant ? C'est le leur, n'est-ce pas ? Il fait une drôle de mine. — C'est qu'il a peur du panache de son père. — Ah ! ah ! c'est donc dit dans le livre ? Je ne l'aurais pas deviné (2). Il va s'en aller, M. Hector, dans ce char qui est là au bout. Il n'y sera pas trop à son aise ; il a l'air bien petit. »

On devine, d'après ce début, les autres observations que peut faire la bourgeoise devant la plupart des tableaux. Elle montre quel jeu de bon sens, ce qui est un élément nécessaire de toute bonne critique ; mais l'auteur l'interrompt trop souvent, et n'est que pédant en voulant paraître meilleur juge qu'elle.

Ah ! ah ! ou Relation véritable, intéressante, curieuse et remarquable de la conversation de Marie-Jeanne la bouquetière, et de Jérôme le Passieux, au Salon du Louvre, en examinant les tableaux qui y sont exposés, recueillie et mise au jour par A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. U. V. X. Y. Z., etc., opticien des 15-20.

Cette critique d'un ton trivial, très à la mode à la fin du dernier siècle, n'est, comme la plupart de ces facéties, amusante que d'intention. Voici le commencement :

MARIE-JEANNE.

Ah ! ah ! là ouz donc qu' vous m'menez ?  
C'est pas l'ici qu' j'avons affaire.

JÉRÔME

N'avez pas peur, mamzelle, venez ;  
Vous l'savez, je n'enchê qu'à vous plaire.  
. . . . . On n's'rait pas du bon ton,  
Si l'on n'avait pas vu l' Salon  
Qu'on s'y connaisse ou non, qu'importe ?  
On z'a son carrosse à la porte ;  
La main dans eell' d'un beau ch'valier,  
On fait frôn-frôn sur l'escalier ;  
On fait cercle dans la cohue ;  
Et comm' faut avoir la berlue  
Quand on veut passer pour quequ'un,  
La toup' sur l'œil ou se promène,  
On lorgne, on pousse, on se demène...

Mademoiselle Marie-Jeanne et M. Jérôme ont, par malheur, moins d'esprit que la bourgeoise. Nous notons seule-

(1) L'auteur ne répond rien à la bourgeoise ; il semble donc approuver cette opinion, qui ne peut manquer de plaire beaucoup à tous les regardants. Un caricaturiste même grossier, un peintre qui représentera des scènes de mensonge même sans art, plaira toujours plus que Raphaël ou le Poussin à la foule de ceux qui n'ont pris aucun soin de cultiver ou d'éclairer leur goût.

(2) Ce détail était, en effet, dans l'intention du peintre.

ment leur remarque sur le tableau de Suvée : Coligny et ses assassins (Coligny a un déshabillé de chambre blanc).

MARIE-JEANNE.

Et c'est aut' qu'à la mine imposante,  
Quoiqu' donc qu'i dut à ces soldats ?

JÉRÔME.

Il leur dit : Ne me tuez pas ;  
Et pour rend' la chose plus touchante,  
Il a mis l'piertot d'sa servante.

*Critique des quinze critiques du salon*, ou notices faites pour donner une idée de ces brochures, suivie d'un résumé des opinions les plus importantes sur les tableaux exposés au salon.

L'auteur pense et écrit sagement. Ses analyses des autres critiques sont impartiales. Les jugements qu'il résume sont généralement ceux auxquels devaient se ranger les meilleurs esprits. En voici quelques-uns :

M. Vien. Adieux d'Hector et d'Andromaque. Composition sage, harmonieuse ; caractère noble, mais expression faible et froide.

M. Suvée. Figure de Coligny peu noble : effets de lumière mal exprimés.

M. Vernet a étonné par la beauté et le nombre de ses marines.

M. Robert court après les effets et il les produit.

M. David. Tableau de Socrate. L'érudition, le métier, le génie, tout y a été admiré ; tout y est raisonné, senti, exprimé. On peut lui reprocher un peu de recherche dans les expressions, des attitudes peu nobles, et en général un ton trop brillant pour une prison.

Le meilleur écrit sur le salon de 1787 est signé du célèbre amateur Denon. Il a pour titre : *Lettre en réponse à une lettre d'un étranger sur le salon de 1787*. Denon défend les peintres français contre la légèreté de l'opinion que l'on s'est faite sur leur talent en pays étranger, et surtout en Angleterre. Il démontre que le temps est passé où les mots École française ne signifiaient dans la conversation rien de plus que le genre de Boucher « M. Vien, dit-il, adoptant et imitant à la fois la couleur de Guercino et le style sévère de l'antique, exalté par son propre génie, préparait le retour, dans une école dont il est devenu le restaurateur. Voyez M. David que tout le monde admire. Consultez M. Doyen. Ils vous diront l'estime que l'on doit faire de M. Vincent. Ils vous apprendront qu'un génie rapide a fait arriver à pas de géant M. Regnault au premier rang des peintres vivants, et vous verrez M. David lui-même s'affliger de ne point entendre nommer Suvée et d'autres de ses confrères avec lesquels il avait à disputer d'émulation, et qui, chacun à part, feraient encore la gloire de toutes les académies existantes. »

### MIRAGE DU SON DANS LE DÉSERT.

L'allure du chameau est fatigante ; les épaules, les reins souffrent du mouvement qu'il faut faire pour se conformer à la façon dont marche la monture ; mais on finit par s'y habituer, et j'en étais venu à pouvoir jouir du sommeil sur le dos de mon chameau. Le cinquième jour de mon voyage, l'air était frappé de mort ; la terre entière, aussi loin que pouvait s'étendre ma vue, aussi loin que se dessinait l'horizon, était privée de toute vie ; on eût dit un monde dépeuplé et oublié, roulant sans interruption dans les espaces célestes à travers des flots de lumière. Le soleil acquérait à chaque instant de nouvelles forces ; il m'accablait de feux jusqu'alors sans exemple pour moi ; je lui cédaï le terrain, je me couvris la tête, je fermai les yeux, et je tombai dans un sommeil léthargique. Dura-t-il dix semaines ou des heures, je l'ignore ; mais je fus doucement éveillé par un bruit de cloches, les

cloches du village auprès duquel j'avais vu le jour, les cloches de Malven. Ma première idée fut que j'étais encore sous l'empire d'un rêve. Je me soulevai, j'écartai le tissu de soie qui couvrait mes yeux. Je plongeai mon visage dans l'éclat éblouissant de la lumière qui inondait l'atmosphère. J'étais, certes, bien éveillé, mais ces vieilles cloches de Malven continuaient de se faire entendre : ce n'était point une sonnerie de joie, c'était une sonnerie lente, régulière, continue, appelant les fidèles à l'église. Un moment après, le bruit cessa. Je ne puis dire au juste combien de temps il avait duré, car ni moi ni aucun des personnages de ma suite n'avions de montre sur nous ; mais je crus pouvoir évaluer à dix minutes la période durant laquelle il s'était fait entendre. J'attribuai tout ceci à l'extrême ardeur du soleil, à la complète sécheresse de l'atmosphère que rien ne troublait, et au profond silence qui régnait autour de moi ; il me parut vraisemblable que ces circonstances, en développant la sensibilité des organes auditifs, avaient pu les faire vibrer sous l'influence passagère de quelque souvenir qui avait traversé mon cerveau pendant mon sommeil. Depuis mon retour en Angleterre, on m'a dit que parfois des sons pareils s'étaient fait entendre en mer, et que le marin enchaîné par le calme sous le soleil des tropiques, au milieu de l'immensité de l'Océan, avait écouté

avec une surprise mêlée de quelque effroi le tintement des cloches de son village.  
EOTHEN.

#### RUINES D'UNE VILLE GAULOISE

A LA LIMITE DE L'ANCIEN BERRY ET DES MARCHES.

Voy., sur les Pierres jomatrés, 1851, p. 368.

La montagne de Touix, ou plutôt Toull-Sainte-Croix, est une antique cité gauloise conquise par les Romains sous Jules César, et détruite par les Francs au quatrième siècle de notre ère. On y trouve des antiquités romaines, comme à peu près partout en France ; mais là n'est pas le mérite particulier de cette ruine formidable. Ce qui en reste, cet amas prodigieux de pierres à peine dégrossies par le travail, et où l'on chercherait en vain les traces du ciment, ce sont les matériaux bruts de la primitive cité gauloise, tels que les employaient nos premiers pères. Au temps de Vercingétorix, trois enceintes de fascines et de terre battue, revêtues de pierres sèches, s'arrondissaient en amphithéâtre sur le flanc de la colline. La colline s'est exhaussée depuis de toute la masse des matériaux qui formaient la ville, et maintenant c'est littéralement une haute montagne de pierres sans végé-



La Montagne de Toull, dans le département de la Creuse. — Dessin de M. Villeveuille.

tation possible et d'un aspect désolé. Une quinzaine de maisons et une pauvre église, avec la base d'une tour féodale et un seul arbre assez mal portant, forment au sommet du mont une misérable bourgade. Et voilà ce qu'est devenue une des plus fortes places de défense du pays limitrophe entre les Bituriges et les Arvernes ; territoire que les nouvelles délimitations ont fait rentrer assez avant dans la circonscription du département de la Creuse, mais qui jadis

a été alternativement Berry et Marche, Combraille et Bourbonnais. Le comté de la Marche était lui-même une formation du moyen âge qui se resserrait ou s'étendait au gré du destin des batailles, et selon les vicissitudes de la fortune de ses princes. Toull fut au moyen âge l'extrême frontière du Berry, sur la limite de Combraille. C'était l'ancienne division gauloise. Le Combraille était le pays des Lemovices.

Jeanne.

## ENVIRONS DE PARIS.

RUEIL. — BOUGIVAL. — LUCIENNES.



Salon de 1852. — Une Coupe de bois près de Luciennes, par M. Français.

Lorsque, quittant à la station de Rueil la voie de fer de Saint-Germain, on vient reprendre la grande route, aujourd'hui presque déserte, l'œil fatigué du monotone aspect de la plaine se repose avec délices sur les riantes collines qui se profilent à l'horizon. La Seine, enserrant de ses deux bras l'île d'Aligre, se rapproche par une courbe gracieuse du beau coteau de Bougival. Derrière les maisons blanches qui bordent la rive autrefois si ombragée, maintenant dépouillée des hauts peupliers qui ont cédé la place au chemin de halage, s'échelonnent au penchant des bois, comme des nids d'aigle dans la feuillée, le château de la Jonchère, la modeste

demeure de Boissy d'Anglas; le parc qu'il se plut à planter de sa main, qu'il embellit avec amour, et où il venait chercher l'oubli des discordes civiles que son courage héroïque domina. Au fougueux torrent de la foule ameutée, succédait pour lui le frais bruissement des eaux, aux clameurs assourdissantes d'une assemblée en délire, l'harmonieux chant du rossignol. Dans sa vieillesse, il a chanté sa retraite chérie :

. . . . . Arrêté sous le lièvre ou l'ormeau,  
J'entends avec plaisir murmurer mon ruisseau;  
Des bois touffus dont j'ornai son rivage  
Je me plais à chercher la fraîcheur et l'ombrage.

Assis sur un banc rustique, une bêche à la main, il s'ouvrait souvent des heures entières à contempler la plaine qu'envahissaient les ombres du soir, tandis que les rayons du soleil couchant entouraient d'une lumineuse auréole sa tête vénérable et sa longue chevelure blanche.

L'élégante structure du pavillon quasi royal de Luciennes s'élève à peu de distance; au-dessus, à la cime du coteau, se dresse l'aqueduc de Marly, dont les trente-six arcades à jour encadrent le ciel, et, couronnant ce riche paysage, lui prêtent l'aspect d'un beau site d'Italie.

Derrière ces verdoyants amphithéâtres s'ouvrent d'étroits et frais vallons, où des cours d'eau entretiennent une végétation vigoureuse, où des voûtes béantes signalent l'entrée des carrières de pierre de taille et de craie, dite *plâtre de Paris*, qui, de temps immémorial, s'exploitent à Bougival et font une des richesses du pays. Sur les plateaux de ces terrains calcaires se déroulent de vastes châtaigneraies aux tapis de mousse, aux longs rameaux pendants en rustiques arceaux, à travers lesquels on voit poindre à l'est l'arc de l'Étoile et le mont Valérien, dont les constructions, pittoresquement éclairées à certaines heures du jour, simulent les monuments antiques. A l'ouest, c'est le gothique château de Saint-Germain, qui se dessine sur la masse noire de la forêt; au sud, les bois de la Celle et de Versailles; au nord, dans la plaine, ceux du Vezinet, et la Seine, qui scintille comme un réseau d'argent moiré d'oret d'azur.

Nos meilleurs paysagistes connaissent et apprécient les mérites de ce coin de terre favorisé du ciel; plusieurs, comme M. Français, y ont puisé d'heureuses inspirations; mais qu'ils se hâtent! le voisinage du chemin de fer, l'âpre avidité du cultivateur menacent à l'envi ces agrestes coteaux. On parle d'ouvrir une route à travers le parc, jusqu'ici vénéré, de Boissy d'Anglas. On entasse les pierres et on abat les bois. Chaque année des arbres séculaires tombent sous la cognée du bûcheron: encore quelque temps, et ces vieux et vivants témoins du passé, ces chers et rians abris de nos joies champêtres auront disparu. Qu'en l'absence de la réalité, le génie nous rende du moins leur poétique et magique mirage!

#### FRAGMENTS SUR LES BEAUX-ARTS,

PAR HEMSTERHUYS.

François Hemsterhuys, philosophe hollandais, fils d'un des plus savants hellénistes du dix-huitième siècle, passa une grande partie de sa vie à la Haye, où il mourut en 1790. Il remplissait un très-modeste emploi à la secrétairerie du conseil d'État. Le travail de son bureau lui laissait des loisirs qu'il consacra à la philosophie. Il a écrit en français des dialogues philosophiques et plusieurs lettres, une entre autres sur la sculpture, où il expose quelques principes généraux qui peuvent être discutés, mais qui donnent à penser, ce qui n'est pas commun, et ce que l'on peut considérer, en général, comme la marque la plus sûre du mérite d'un auteur.

Après avoir développé cette idée admise par tous les esprits supérieurs, que le but des arts est, non pas seulement d'imiter la nature, mais encore de la surpasser « en produisant des effets qu'elle ne produit pas aisément, ou qu'elle ne saurait produire, » Hemsterhuys pose ce principe qui est la base de toute sa théorie :

« L'âme veut avoir un grand nombre d'idées dans le plus petit espace de temps possible. »

Peut-être y a-t-il quelque vague dans ces expressions : « le plus grand nombre possible d'idées. » Il semble qu'il aurait mieux valu dire : « la plus grande intensité de pensées possible. » Encore devrait-on s'entendre sur la signification du mot *pensée*, qui comprend nécessairement ici ce que beaucoup de nos lecteurs appelleraient *sentiment*. Quoi qu'il en soit de ces réserves, le principe de Hemsterhuys est

vrai, élevé et propre à guider dans l'analyse des grandes et bienfaisantes émotions que donnent les œuvres supérieures de l'art.

Le plus ordinairement on approche d'une peinture ou d'une sculpture avec distraction et dans une disposition d'esprit vague, indifférente, peut-être même inférieure et banale. Si cette œuvre est puissante et si vous êtes sensible au vrai beau, voici ce qui se produit en vous. Instantanément, toute votre attention est attirée, entraînée; toute distraction cesse; votre âme entre rapidement dans l'œuvre, et, de la situation vulgaire où elle était, s'élève, comme par la force d'un secret enchantement, à une émotion pleine de délices. Il est certaines œuvres qui causent un ravissement indéfinissable et analogue à celui qui naît d'une belle symphonie. On jouit confusément; on est comme ébloui. D'autres œuvres semblent inonder tout à coup de clarté l'orbe entier de la pensée. Devant la Vénus de Milo, vous êtes transporté à la plus haute et à la plus noble idée de la beauté humaine; devant la madone de Foligno ou devant celle de Dresde, vous vous sentez soudainement emporté dans les régions célestes; en quel sujet vulgaire errait votre pensée dans l'instant qui a précédé? Vous ne le savez plus. Vous êtes maintenant tout entier aux grandeurs de la vie morale et spirituelle, à Dieu, à l'immortalité! Combien l'écrivain, ou même l'orateur le plus éloquent, n'eût-il pas été obligé d'employer de paroles et de temps pour amener progressivement votre âme à ce saisissement de l'ordre le plus sublime! Combien, dans la solitude, ne vous eût-il pas fallu de méditations, et, grâce encore à des circonstances très-favorables, très-exceptionnelles, pour arriver à provoquer en vous-même une impression semblable? Combien n'auriez-vous pas eu à assembler de pensées; à en coordonner, à en poursuivre de développements avant que tout votre être fût parvenu à cette heureuse extase? C'est ce long travail qui se trouve si merveilleusement condensé dans l'œuvre du peintre, qu'il vous frappe et vous pénètre avec la rapidité d'une commotion électrique. Il y a eu un moment où l'artiste a, d'un seul jet, et en quelques secondes peut-être, tracé la ligne, le contour qui est l'agent véritable de votre émotion; mais c'est que déjà il portait secrètement en lui-même, et depuis longtemps, toutes les pensées, tous les sentiments qui, après une élaboration dont il a eu plus ou moins la conscience, à une certaine heure, sont venus à bouillonner, à se fondre, et à prendre tout à coup sous sa main un corps, une forme, une figure, comme les flots ardents du métal qui se précipitent dans le moule.

La vie d'un artiste médiocre se passe à écrire sur le marbre ou sur la toile des idées particulières, détachées, qui ne peuvent vous toucher, parce qu'elles ne sont qu'une représentation plus ou moins fidèle des mêmes idées vulgaires qui se succèdent chaque jour en votre esprit. Aussi n'estimez-vous que médiocrement ce travail commun de l'art; car vous le dédaignez en vous-même, parce qu'en effet ce n'est, pour ainsi dire, que la monnaie courante de votre existence. Vous sentez que vous êtes égal ou même supérieur à ces artistes, et vous ne voyez aucun motif de méditer longtemps devant leurs images qui effleurent à peine votre esprit et votre cœur; vous pensez avec raison qu'il ne tient qu'à vous de vous procurer plus de digne et véritable plaisir, sans palette et sans pinceau, avec le seul secours de vos souvenirs, de votre imagination ou d'un peu de recueillement. Il en est tout autrement devant une œuvre de génie! Cette œuvre n'est peut-être qu'une figure, qu'une tête; mais, avec ou contre votre gré, elle prend possession de vous; il semble que des rayons en sortent et augmentent en vous la clarté; une multitude de sensations, de pensées nobles, touchantes, assaillent votre âme, la remuent, évoquent de toutes parts, du fond de votre être, ce qui s'y trouve de plus solennel, de meilleur! Vous avez bien conscience que ce n'est ni le hasard ni votre imagination qui cause en vous cette transformation soudaine, imprévue, irrésistible. Vous

ne pouvez, sans être injuste, méconnaître cette puissance du génie qui vient de chasser de vos lèvres un sourire insignifiant, et les fait maintenant frémir sous le souffle de l'admiration ! Tout ce que vous éprouvez, l'artiste l'avait en lui, et c'est parce que son inspiration a su l'exprimer avec cette ligne en cet étroit espace, que vous êtes en ce moment tout à la fois si agité et si heureux. Les artistes qui ont cette puissance sont, il est vrai, extrêmement rares. On en compte à peine quelques-uns dans toute la durée d'un siècle ordinaire ; beaucoup de siècles peut-être n'en ont produit aucun. Mais il est des degrés dans l'art comme dans l'émotion ; et, du moment où une œuvre vous séduit, vous charme, vous ennoblit, c'est toujours par le procédé que le philosophe hollandais indique, c'est-à-dire par l'effet d'une condensation plus ou moins puissante d'idées ou de sentiments « dans le plus petit espace de temps possible. »

En plusieurs autres passages de sa lettre, Hemsterhuys expose, sous différents aspects, le même principe :

« L'homme le plus ému, dit-il, est celui qui a le plus d'idées concentrées et coexistantes.

« L'artiste supérieur est celui qui peut conserver une grande idée assez longtemps, dans toutes ses parties et dans toute sa majesté, pour en dessiner le contour.

« La première idée distincte et bien conçue d'un homme de génie plein du sujet qu'il veut traiter, est non-seulement bonne, mais déjà bien au-dessus de l'expression.

« Les premières esquisses des peintres plaisent, plus que leurs tableaux, à l'homme de génie et au vrai connaisseur ; et cela, par deux raisons différentes : premièrement, parce qu'elles tiennent plus de cette divine vivacité de la première idée conçue, que les ouvrages finis, et qui ont coûté beaucoup de temps ; mais, en second lieu et principalement, parce qu'elles mettent en mouvement la faculté poétique et reproductive de l'âme, qui à l'instant finit et achève ce qui n'était qu'ébauché ; et par là elles ressemblent beaucoup à l'art oratoire et à la poésie, qui, ne se servant que de signes et de paroles, agissent uniquement sur la faculté reproductive de l'âme.

« Ce que nous appelons grand, sublime et de bon goût, sont de grands tous, dont les parties sont si artistement composées que l'âme en peut faire la liaison immédiatement et sans peine.

« Par la finesse et la facilité du contour, l'artiste peut me donner, dans une seconde de temps, par exemple, l'idée de la beauté en repos, comme dans la Vénus de Médicis ; mais si, avec un contour également délié et facile, il exprimait une Andromède avec sa érainte et ses espérances visibles sur tous ses membres, il me donnerait, dans la même seconde, non-seulement l'idée de la beauté, mais encore l'idée du danger d'Andromède ; ce qui mettrait en mouvement, non-seulement mon admiration, mais aussi ma commisération. A la vérité, toute passion exprimée dans une figure diminue cette qualité déliée du contour qui le rend si facile à parcourir pour nos yeux ; mais au moins, en mettant de l'action et de la passion dans une figure, on aura plus de moyens pour concentrer un plus grand nombre d'idées dans le même temps.

« L'unité ou la simplicité est un principe nécessaire dans tous les arts, et plus visiblement dans la sculpture. En effet, la sculpture veut et doit plaire de loin autant que de près, et plus peut-être. Pour cette raison, elle doit plus encore tendre à produire une impression simple et rapide par l'excellence de ses contours qu'à condenser une grande somme d'idées par la représentation des actions et des passions : ce sont particulièrement le repos et la majesté qui lui conviennent.

« Lorsqu'il veut parvenir le plus facilement à la plus grande perfection dans son art, le sculpteur doit représenter une seule figure. Il faut qu'elle soit presque en repos et dans une attitude naturelle ; que l'on en voie autant de différentes parties qu'il est possible en même temps ; il faut enfin que

le contour total, dans tous les profils, soit à peu près de la même longueur, et le plus court possible.

« Si l'artiste veut composer un groupe, qu'il choisisse un sujet qui ait de la majesté et de la grandeur ; que ses figures diffèrent, s'il est possible, en sexe, en âge et en proportion ; que l'action soit une et simple, et que toutes les parties du groupe aident à la renforcer. S'il veut exciter de l'horreur ou de la terreur, il faut qu'il tempère cette expression par la beauté de quelque figure qui attache : jamais son sujet ne doit inspirer le dégoût. Dans le groupe d'Amphion, Dircé est charmante, quoique attachée aux cornes d'un taureau (1). Au reste, ce groupe, de même que celui du Laocoon, appartient beaucoup plus à la peinture qu'à la sculpture. »

Ces réflexions de Hemsterhuys s'accordent avec la définition du beau que donne Mendelssohn : « L'essence du beau est l'unité dans la variété ; » et avec ces paroles de Goethe : « Ce qui plaît dans un ouvrage d'art, ce n'est pas la nature extérieure, mais bien la nature intérieure. » Winckelmann a dit de même excellemment : « L'unité et la simplicité sont les deux véritables sources de la beauté. — La beauté suprême réside en Dieu. »

## LE BONNET QUI TOURNE AU SOLEIL

### ET LE MINARET TREMBLANT.

A Hillah, ville bâtie aux environs des ruines de Babylone, on voit, dans les jardins voisins de la porte Husseinî, une mosquée bâtie en mémoire d'un présumé miracle que Dieu fit en faveur d'Ali, gendre de Mahomet : « Le soleil, dit la tradition, s'arrêta pendant deux heures, pour donner à Ali le temps de faire les prières de l'après-midi et du soir. » Cette mosquée, où les musulmans prétendent que se trouve la tombe de Josué, est nommée Meched-è-Chams ou Mesdjid-Eschams. Suivant un auteur moderne (J.-C. Riche), le minaret de cette petite mosquée avait la forme d'un obélisque, ou mieux d'un cône vide travaillé au dehors comme un ananas, et placé sur une base de forme octogone. Au haut de ce cône, on avait fixé une perche au bout de laquelle était plaqué un bonnet de boue ressemblant exactement à celui de la liberté ; le peuple prétendait qu'il tournait avec le soleil. M. J. Raymond, ancien consul de Bassora et traducteur de l'ouvrage de M. Riche sur les ruines de Babylone, eroit que ce ne pouvait être un bonnet de boue, parce que les pluies d'hiver ou les vents ne l'auraient pas longtemps respecté ; il lui a paru que c'était une boule de euvre toute couverte de vert-de-gris. Il ajoute que le minaret du Méched-è-Chams était célèbre à un autre titre. Lorsque les voyageurs montaient à son sommet, le desservant invoquait Ali, et aussitôt le minaret se mettait à se balancer avec un mouvement oscillatoire très-prononcé. On considérait ce fait comme un miracle ; mais, vers 1815, un musulman, ayant voulu imiter le desservant, agita sans doute trop violemment le minaret, qui tomba et écrasa le téméraire.

## POESTUM.

Voy., sur les ruines de Poestum, 1833, p. 121.

Dans la campagne qu'illustrent encore les belles ruines de Poestum, on ne voit plus ces verts ombrages, ces bosquets fleuris où s'écoulait si doucement, dans une molle et insouciantie oisiveté, la vie efféminée des Sybarites. L'aspect général de la contrée est moins agréable que sévère. Cependant le travail ardu des laboureurs n'a point laissé se transformer en désert les parties fertiles du sol : de pauvres métayers y récoltent du blé et des fruits ; malheureusement, les débor-

(1) Voy. ce groupe, 1846, p. 36.

dements annuels de la rivière Salzo ou Salza laissent çà et là, en se retirant, des marécages d'où se répandent dans l'air des exhalaisons malsaines. « On y nourrit des buffles, dit un voyageur contemporain (1), et, au lieu des roses parfumées qui croissaient aux environs de l'ancienne Pœstum, on n'y foule plus que des joncs. » Le même auteur se plaint de l'importunité des pâtres, qui poursuivent les étrangers en leur offrant à des prix excessifs « de prétendues lampes ou petites figures en terre cuite, dites antiques, auxquelles on

à l'art de donner une apparence de vétusté, et dont il se trouve, dit-on, une fabrique à Naples. » Cette industrie peu honnête n'est point particulière aux champs de Pœstum : les voyageurs ont été plus d'une fois ses dupes à Pouzzoles aussi bien qu'à Pompéi.

Dès notre premier volume, nous avons donné, avec une esquisse de l'histoire de Pœstum, la description des ruines de ses murs et de ses trois temples, dont le plus grand et le plus admirable était dédié à Neptune. L'agréable tableau où



GÉROME PINX.

B.H. et C<sup>ie</sup>

CHEVIGNARD DEL.

Salon de 1852. Peinture. — Une Vue de Pœstum, par M. Gérôme

M. Gérôme a, cette année, si habilement mêlé la réalité actuelle aux beaux souvenirs de l'art grec, ne nous entrainera pas à entrer de nouveau dans des développements archéologiques : la science n'a rien révélé de plus que ce que l'on savait il y a vingt ans sur ces rares et précieux exemples du goût de la Grande-Grèce ; seulement, la gravure, qui s'est perfectionnée, nous permet de les faire passer de nouveau avec un peu plus d'habileté sous les yeux de nos lecteurs.

### LE CHOLÉRA,

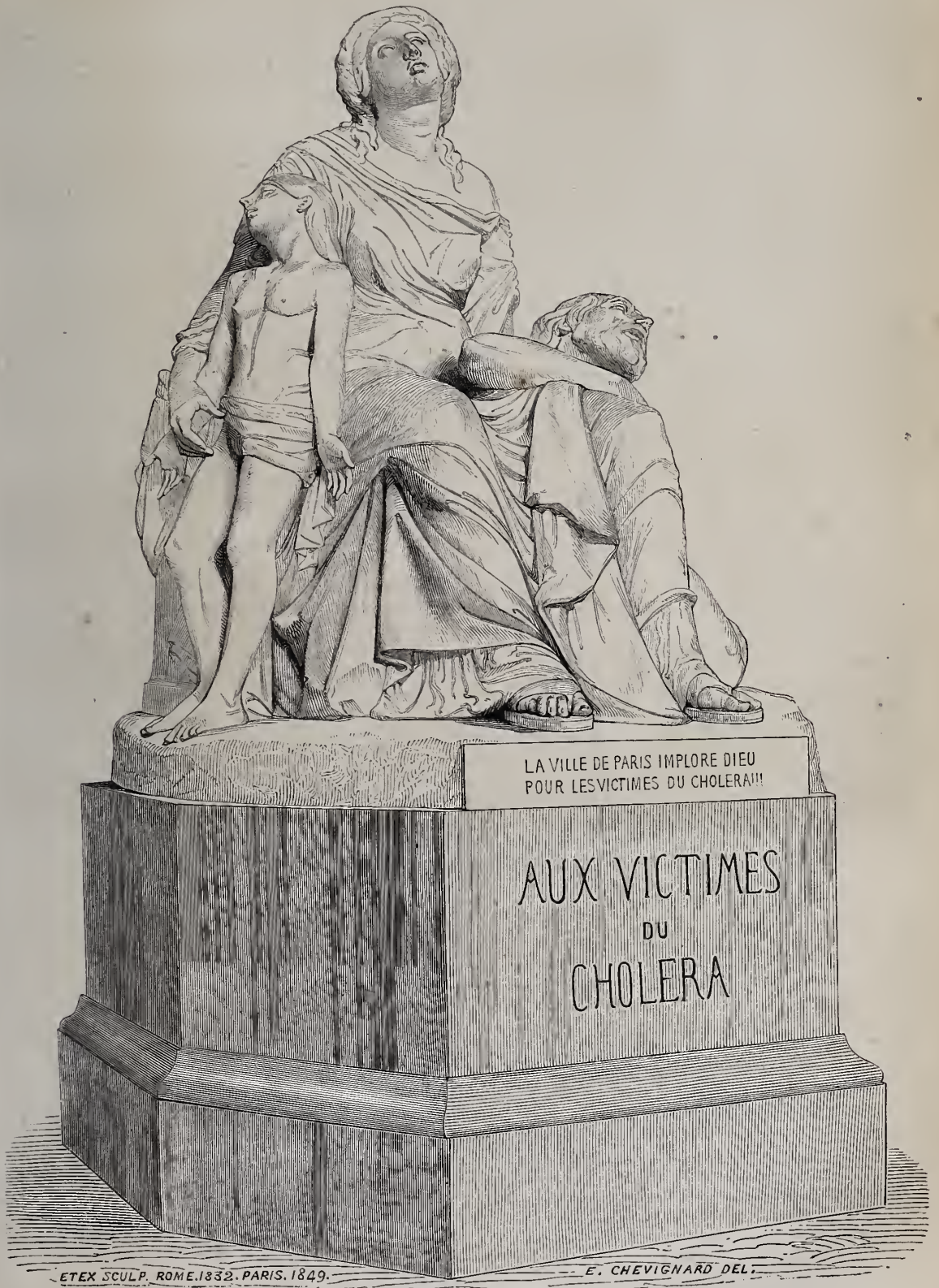
GRUPE EN MARBRE, PAR M. ÉTEX.

Ce groupe appartient à la ville de Paris. Il consacrerà, sur une de nos places publiques ou dans l'un de nos monuments, le souvenir d'une des plus terribles calamités de notre siècle. Qui ne se rappelle avec angoisse ces jours affreux où la mort frappait à coups pressés, sans trêve, à toute heure, à toute minute, tous les rangs, tous les âges ! Le ciel était terne, l'air froid ; un vent âcre semblait flageller le visage des vivants avec le dernier souffle des morts. Quelle âme, dans cette

épreuve funeste, n'a senti jaillir en soi, plus abondantes et plus puissantes, les sources saintes de l'amour du prochain et de la crainte de Dieu ! Abattu sous les traits du fléau invisible, combien chacun de nous comprenait mieux sa faiblesse, le besoin d'aimer, de secourir ses semblables, de se confier au Libérateur suprême ! Cette charité et cette piété portaient d'ailleurs en elles, comme toutes les vertus, leur propre récompense ; elles soutenaient notre courage et entretenaient notre espoir. L'artiste les a idéalisées l'une et l'autre dans la figure principale de son groupe, qui représente, en quelque sorte, tous les habitants de la cité sous la personnification de la Ville de Paris. Comme une mère, elle entoure de ses bras les deux plus faibles d'entre les victimes, le vieillard dont les yeux demi-éteints cherchent déjà le ciel, et l'adolescent qui attache sur la terre un dernier regard de regret. Le sentiment de la douleur dans la figure de la Ville est simple et digne ; il n'altère point la beauté des lignes : un mouvement de la tête et du cou a suffi à l'artiste pour exprimer l'idée morale dans la proportion qui comportent les règles éternelles de l'art. Une douleur comme celle-là peut vivre toujours dans le marbre : des contorsions du corps, des contractions du visage, n'eussent produit que l'image du désespoir, qui se prête difficilement à une belle expression,

(1) De Mengin-Fondragon.

et qui n'a jamais une longue durée. Le vicillard, à peine | mal : on sent qu'il demande seulement une prompte déli-  
indiqué sur notre gravure, est accablé par la violence du | vrance. L'adolescent cède sans lutter : il rêve tristement ; la



Salon de 1852. Sculpture. — Le Choléra, par M. Étex.

vie ne lui avait encore laissé entrevoir que du bonheur. Le | sont point sans une influence calculée sur l'effet général.  
piédestal est d'une forme et d'une couleur sévères qui ne | M. Étex avait conçu cette composition alors qu'il étudiait à

Rome, au temps même où le choléra sévissait à Paris. C'est donc, pour ainsi dire, « une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr. » On sent dans le groupe une inspiration de premier jet qui fait souvenir du groupe de Cain (1) ; mais l'exécution plus savante, le contour plus serré, le modelé plus étudié, plus fin, attestent les progrès de la réflexion et de la main. M. Étex a suivi les sages préceptes que lui-même a écrits dans son *Cours de dessin* (2) : « Une bonne composition est celle qui exprime bien son sujet et le fait sentir profondément à celui qui la regarde. Il est rare que les lignes d'une composition ne soient pas bonnes et harmonieuses lorsque le sujet est bien exprimé... Tout est simple et grand dans les chefs-d'œuvre des Grecs ! Que les élèves méditent sur ces lignes si belles et si calmes, et ils prendront en horreur tout le fatras, les colifichets faux, maniérés, de cet art prétendu de quelques modernes, si papillonnant et si tourmenté qu'il fait pleurer la vérité même... Michel-Ange disait qu'une statue en marbre bien composée pourrait rouler du haut en bas d'une montagne sans être endommagée, sans se casser. Cela voulait dire qu'aucune de ses parties ne doit être détachée de la masse, que tout doit y être relié ; qu'en composant une statue il faut s'étudier à ce qu'elle soit d'un grand caractère, sévère, d'une masse imposante qui inspire le respect par sa solidité. »

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102.

##### § 2 (suite). *Le jardin, les connaissances, un ami.*

En face du pavillon qui nous servait de logement, de l'autre côté de la cour, un corps de bâtiment plus considérable renfermait plusieurs ménages avec lesquels nous n'avions eu jusqu'alors que peu de relations. Tout s'était borné à des saluts, à quelques mots échangés, à ces petits services qui constatent seulement le bon voisinage. Le troisième étage était occupé par un employé inférieur arrivé depuis quelques mois, et qui vivait très-retiré avec sa jeune femme et un enfant. M. et madame Hubert, placés aux bords de la pauvreté, s'y renaient évidemment avec peine ; mais il eût été difficile de dire si leur muette résignation était du courage ou de la langueur. Jamais aucun bruit de voix ni aucun chant ne se faisait entendre dans l'humble ménage ; les fenêtres restaient fermées ; on voyait sortir et rentrer le mari aux heures de son bureau ; la femme descendre au puits, promener l'enfant, rapporter les provisions nécessaires, le tout silencieusement. Du reste, polis avec les voisins, répondant aux saluts et aux sourires, calmes d'aspect, mais de ce calme que voile un nuage !

Marcelle et moi avions remarqué, dès le premier jour, ces deux ombres mélancoliques plutôt que douloureuses, et nous nous étions pris pour elles d'un intérêt sympathique ; mais cette inclination instinctive n'avait encore amené que quelques caresses à l'enfant et l'échange de quelques mots bienveillants, lorsqu'une aventure de voisinage nous rapprocha.

Marcelle descendait souvent pour travailler sous la tonnelle pendant que les affaires me retenaient au bureau ; un soir qu'elle avait oublié sa broderie elle dut remonter et laisser la porte du jardin entrouverte. Mon travail avait été achevé ce jour-là plus tôt que d'habitude ; je rentrais au moment où elle allait redescendre ; elle me prit par la main et m'entraîna pour me montrer une corbeille de perce-neiges qui venaient d'éclorre. C'étaient mes fleurs favorites ; les plants m'avaient été envoyés de Paris par les soins d'un ami, et j'attendais leur floraison avec une impatience passionnée. Nous courûmes donc ensemble jusqu'au jardin, Marcelle un peu en avant, pour avoir la joie de me servir de guide. Nous avions fait le tour du premier massif et nous arrivions, quand ma

conductrice s'arrêta brusquement avec un cri retenu ; je suivis la direction de son regard et je demeurai à mon tour immobile !

Devant la corbeille se tenait la petite fille de madame Hubert, et, de son tablier blanc relevé par un coin, tombaient à flots les perce-neiges qu'elle venait de cueillir. La corbeille complètement dépouillée n'offrait plus que des feuillages froissés et des tiges défeuillées ! La mère, à qui l'enfant avait échappé un instant, tandis qu'elle étendait son linge sur les lilas de la cour, venait de la rejoindre et regardait avec désespoir l'œuvre de destruction.

Lorsqu'elle nous aperçut, elle devint très-pâle, joignit les mains et ne put que balbutier une excuse désolée. Mon premier mouvement de dépit tomba devant cette humilité. Marcelle, qui devait encore mieux comprendre l'embarras affligé de la jeune mère, ne s'en tint pas à la résignation ; elle sut donner toute sa grâce au pardon, et, s'avançant vers la voisine avec un sourire :

— Ce n'est rien, dit-elle, quelques fleurs que le soleil nous remplacera ! Je suis la seule coupable ; j'aurais dû refermer la porte en montant, ou plutôt l'ouvrir depuis longtemps à votre fille, pour lui apprendre à reconnaître les plants qu'elle devait épargner.

Et se mettant à genoux devant l'enfant, qu'elle attira dans ses bras :

— N'est-il pas vrai, Rénée, que vous ne cueillerez plus de perce-neiges si je vous en prie ? dit-elle.

La petite fille la regarda, les yeux gros de larmes, et secoua la tête.

— Et vous vous contenterez de jouer dans les allées, sans marcher sur les gazons et sans briser les branches ?

Rénée fit un nouveau signe affirmatif.

— Eh bien ! je veux voir si vous savez tenir vos promesses, reprit Marcelle en l'embrassant ; à partir d'aujourd'hui, je prierai votre mère de vous envoyer pour quelques heures sous nos tilleuls, à moins qu'elle ne préfère vous y conduire elle-même.

Tout cela avait été dit avec une bienveillance si libre et si gaie, que madame Hubert se remit, remercia avec effusion et accepta de faire le tour du jardin, qu'elle ne connaissait pas.

Je fus frappé de la douceur de sa voix, de l'élégance de son langage et de la délicatesse réservée de ses manières. Sans être jolie, elle avait ce charme qui semble venir du dedans et transluire au dehors ; elle n'accepta l'invitation faite par Marcelle à Rénée qu'après mon insistance, et ne vint que de loin en loin et peu de temps.

À la longue pourtant, le bon accueil de Marcelle la rendit plus familière ; l'enfant servit d'anneau entre les deux femmes ; les caresses accordées à la fille ouvraient le cœur de la mère ; nous sûmes peu à peu son histoire.

Pauvre et orpheline, madame Hubert avait été élevée dans un pensionnat dont elle avait dû payer l'hospitalité d'abord par des succès destinés à recommander l'établissement, ensuite par un dévouement de toutes les heures ; enchaînée à un bienfait dont la spéculation fit un placement à intérêt, elle avait tout supporté sans se plaindre jusqu'au moment où un jeune parent abandonné comme elle l'avait connue et associée à son sort. Longtemps oppressés tous deux sous la rude bienveillance des protecteurs, ils n'avaient pu encore reprendre une libre attitude ; leur bonheur restait timide et craignait de faire du bruit ; l'effort que la plupart font pour se produire, ils le faisaient pour se cacher.

Ce ne fut que peu à peu et par hasard que nous pûmes entrer dans cette existence fermée, en découvrir tous les trésors. Il y avait plusieurs mois que nous connaissions madame Laure Hubert, lorsqu'en entrant un jour dans la chambre de Marcelle elle posa machinalement la main sur le piano ouvert et en fit sortir une modulation si ferme et si douce que nous dressâmes tous deux la tête en même temps ; la jeune femme rougit, mais il était trop tard, elle s'était

(1) Voy. ce groupe, 1833, p. 117.

(2) Voy. 1851, p. 286.



tralie. Nous la forçâmes à s'asseoir devant le clavier, et notre petit logement fut hientôt inondé d'harmonie.

M. Hubert, de son côté, savait plusieurs langues, avait beaucoup lu et réfléchi davantage : c'était une de ces intelligences d'élite où tout germe en silence, et où les moissons s'entassent sur les moissons.

Contents de recevoir le pain de chaque jour, ayant leurs fêtes dans leurs cœurs et montant ensemble cette échelle de Jacob dont chaque degré est une idée, les deux jeunes époux vivaient inconnus sans rien désirer.

— Nous avons ce qui est nécessaire, me dit un jour Hubert, à quoi nous servirait d'élargir notre champ ? nous en possédons un sans limites, celui de la pensée ! N'est-ce point là le vrai domaine de l'homme ? Une fois en règle avec la réalité et assuré de la vie journalière, quoi de plus sage que de reporter ses yeux sur le monde ? d'étudier ses progrès, d'applaudir à ses conquêtes ? Quel rôle trouvez-vous plus digne, dites-moi ? celui de l'homme qui trouve sa joie à regarder ses richesses entassées dans un coin, ou celui de l'homme qui la cherche dans les richesses distribuées partout au profit de l'humanité. De quoi devons-nous le plus nous réjouir ? d'une gratification obtenue ou d'une idée utile mise en circulation dans le monde ? d'un héritage qui ajoute un plat à notre table ou d'une découverte qui multiplie le pain pour les affamés ? Notre vie individuelle n'est qu'une nécessité ; la vie générale est l'intérêt véritable !

Je rapportai ces paroles à mon père.

— Voilà l'interlocuteur que tu cherchais, me dit-il ; la tante Roubert et moi t'avons initié à la vie pratique ; Marcelle t'a ouvert le monde des affections ; il te fallait un ami qui l'ouvrit celui de l'idée ; le hasard vient de te le donner. Tu as maintenant tout ce que tu pouvais attendre ici pour aider au développement de ton être et compléter ton éducation humaine ; le reste dépend de Dieu.

### § 3. *L'humanité, la patrie et la famille. — Influence de la femme. — Un premier bienfait.*

L'amitié de M. et de madame Hubert remplit ce qui restait de vide dans notre existence. Quelque doux que soit le cercle de la famille, on ne peut s'y renfermer impunément. La vue qui n'embrasse qu'un horizon rétréci devient plus courte ; l'air s'épaissit dans ce refuge étroit sans ouverture sur le monde ; l'intelligence que ne renouvelle aucun contact extérieur se borne insensiblement et finit par se noyer. Outre les affections du foyer, qui donnent à l'individualité tout son épanouissement, il faut les amitiés de choix, qui relient au monde et empêchent d'y devenir étranger.

Mon père m'avait plusieurs fois prévenu contre ces claustrations volontaires qui font de la famille un couvent et nous retranchent de la terre, non pour mieux penser au ciel, mais pour nous contempler nous-mêmes éternellement et uniquement.

— Défiiez-vous, me disait-il sans cesse, des ermitages bâtis avec votre bonheur, et où vous vous retirez comme le rat de la Fontaine dans son fromage, indifférents à tout ce qui se passe au delà. Ayez au moins un ami qui en entrant vous apporte un peu d'air du dehors. Dans la vie moderne, la solidarité est trop bien établie parmi les hommes pour qu'on puisse se désintéresser ainsi les uns des autres. Tout se touche, tout se tient. Le coup frappé au loin vous arrive de proche en proche, comme la vague partie d'Amérique au rivage de France. Il ne faut pas imiter le grotesque égoïste de la parade, qui dit : « Que m'importe le déluge ? S'il envahit la Lorraine, je prendrai la diligence pour la Franche-Comté ! » Une fois la digue abattue, le torrent court, inonde tout, et ne s'arrête plus !

Notre nouvel ami était, du reste, l'homme le plus propre à entretenir chez nous ce sentiment de communion avec nos semblables. Orphelin dès la première enfance, il avait eu des instituteurs et point de parents : aussi les sentiments

s'étaient-ils moins développés chez lui que les idées. D'un cœur simple et droit, mais absolu, il s'était réfugié très-jeune dans le giron des principes ; il avait été, comme il le disait, « élevé sur leurs genoux. » Sa famille était l'humanité : tout ce qui portait le visage d'un homme lui était cher et sacré au même titre ; aucune épreuve ne pouvait le dépouiller de son instinct de fraternité universelle. C'était l'Abel du genre humain !

Plus restreint dans mes sympathies, j'avais souvent peine à accorder nos sensations et nos jugements. Il en résultait des débats dont je retrouve les traces dans les notes éparses de mon journal ; j'en reproduis quelques unes prises au hasard.

*Mardi.* — Nous étions assis sous les tilleuls ; Justin (M. Hubert) m'avait apporté les Œuvres d'Anastasius Grün, et je lisais tout haut, en traduisant pour Marcelle, un des chants du poète allemand, que voici :

« Un rocher antique et grisâtre se dressait tout seul au milieu des flots ; et moi je l'admirais, en le voyant ferme quoique isolé.

» Une hirondelle aux ailes légères chantait sur l'arbre et sur le rocher, et moi j'allais la déclarer heureuse de sa joie dans l'isolement.

» Mais je n'envie plus votre destinée, arbre, rocher, hirondelle ! car un orage est venu et a facilement renversé l'arbre solitaire.

» L'hirondelle fatiguée est retombée dans les flots avant que ses sœurs aient pu la secourir, et les vagues ont aisément englouti le roc isolé.

» Oh ! le rocher, l'arbre et l'hirondelle m'ont fait penser à vous, poètes de l'Allemagne ! à vous qui croyez pouvoir cueillir votre couronne loin de vos frères !

» L'âme aspirante, vous regardez au nord, au sud, à l'orient ; mais aucun de vous ne regarde derrière lui, la patrie.

» Vous ressemblez au rocher qui se dresse seul au milieu des flots, à l'arbre qui verdoie loin de la forêt, à l'hirondelle isolée dont les chants se perdent dans l'azur du ciel !

» Ah ! réunissez-vous, rocs séparés ! rassemblez-vous, hirondelles solitaires ! arbres orgueilleux de grandir seuls, mêlez vos branches et multipliez vos racines !

» Formons une chaîne de rochers inébranlables qui ne se laisseront point engloutir par les vagues d'une foule ignorante !

» Réunissons-nous en une forêt d'arbres rendus plus verts par le rapprochement ; et alors, que l'orage vienne, il ne pourra rien sur nos sommets enlacés.

» Soyons un chœur d'hirondelles ; notre chant n'en sera que plus doux, et l'hymne harmonieux de nos voix unies montera jusqu'à l'éternelle lumière ! »

Même à travers ma mauvaise traduction, le charme s'était révélé. Marcelle et Laure faisaient remarquer la grâce des images : j'ai surtout fait remarquer l'intention ; j'ai loué cet appel aux muses allemandes, chantant chacune sous sa tonnelle ce qu'elle sent ou ce qu'elle croit voir dans les nuées, sans jamais retourner les yeux sur l'intérêt général et constant, sur l'Allemagne. J'ai souhaité que l'appel fût répété ailleurs, et que sous chaque coin de ciel qui couvre une patrie les poètes réunis pussent former une digue qui défende, une forêt qui protège, un chœur qui console !

Justin pensif effeuillait une fleur sans parler ; nous lui avons demandé pourquoi il se taisait.

— Parce que je ne suis point satisfait comme vous, a-t-il dit. A quoi bon arracher l'art à l'égoïsme individuel, si on lui offre en échange l'égoïsme national ? Qu'est-ce que la patrie, sinon notre personnalité agrandie ? La chanter, n'est-ce pas encore nous chanter nous-mêmes ? L'art, qui vient de Dieu comme la lumière et le soleil, doit profiter comme eux à tous les hommes. Ne chantez ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni la France ; chantez l'humanité tout entière ! A quoi servent vos hymnes patriotiques, sinon à partager le monde

en camps opposés? Chacun de vous répète le sien sous un drapeau qui n'est qu'à un peuple, au lieu de le répéter sous le ciel qui est à tous. Aussi vos glorifications sont-elles des insultes, vos élans d'amour des cris de haine; votre sympathie s'arrête à une frontière tracée par le hasard de l'épée : ici ce sont vos frères; là, vos ennemis! et cependant des deux côtés ce sont des hommes accessibles aux mêmes émotions, soumis aux mêmes besoins! En vous regardant au visage, vous vous reconnaissez pour semblables; mais à la vue de la cocarde, la main qui s'étendait pour une étreinte se lève pour frapper. Féroces rivalités qui entretiennent chez nous les fauves instincts et ont fait couler le sang comme l'eau des sources! La patrie a été jusqu'ici une de ces idoles aux pieds desquelles la Gaule sacrifiait les vaincus. Ne me demandez donc pas d'applaudir à ceux qui la chantent! Que m'importe le poète d'une nation quand c'est celui des hommes que je voudrais entendre!

J'ai vivement défendu l'idée de la patrie :

— Est-ce donc une terre comme toutes les terres que celle où nous avons vu la lumière du jour, sur laquelle nous avons grandi, qui nous a donné les premières impressions, la langue, les habitudes, tout ce qui fait l'homme? Autant dire que notre mère est simplement une femme comme toutes les autres, dont nous sommes nés par hasard! Les premiers Grecs se croyaient sortis du sol même qu'ils cultivaient : cette croyance n'est-elle point un symbole pour toutes les nations? Ne peut-on pas dire que chacune d'elles est née de sa terre, qu'elle y tient encore par mille invisibles racines, qu'elle en reproduit, en quelque sorte, le tempérament? Les races sont des plantes appropriées au sol et à l'atmosphère qui les ont produites : chacune occupe sa place, remplit son rôle nécessaire, accomplit son évolution, donne sa note, tandis que l'ensemble compose, comme on l'a dit, la *gamme des aptitudes humaines*. Altérez leurs personnalités, confondez les nations, vous aurez des notes faussées et une gamme détruite; partant, plus d'harmonie possible dans ce grand concert des divers génies nationaux. La distinction entre les peuples est aussi indispensable qu'entre les individus, si l'on veut conserver à chaque groupe de l'humanité ses instincts et ses capacités spéciales. Sans doute cette distinction dégénère en rivalités; mais la multiplicité des relations, l'entrelacement des intérêts, les habitudes de bon voisinage, en adoucissent peu à peu l'emportement. Tenter de substituer l'humanité à la patrie, c'est vouloir qu'une pure idéalité remplace un instinct, que les spéculations de la logique l'emportent sur toutes les sollicitations de notre reconnaissance et de nos souvenirs. La chose fût-elle possible, qu'y gagneriez-vous? Un amoindrissement dans la faculté de dévouement! Aujourd'hui, l'homme se donne à la patrie spontanément et d'instinct; il ne se donnerait à l'humanité qu'à la réflexion et par un effort de vertu. Il faut au plus grand nombre des devoirs simples, visibles, une affection involontaire, un but à portée des esprits et des bras les plus courts. L'accomplissement de votre souhait suppose un monde de philosophes stoïques connaissant les formules les plus ardues de l'algèbre du devoir, non la foule ignorante et instinctive qui sera toujours la foule. En voulant étendre trop loin le sentiment de la solidarité et du dévouement, vous risqueriez de le briser. Laissez-le se développer dans le patriotisme; ne nous placez pas entre une idéalité insaisissable et notre personnalité : celle-ci emportera tout, et, sans avoir des hommes, vous n'aurez plus de citoyens. Croyez-moi, la grande institutrice des cœurs est encore la patrie, et c'est elle surtout qui conserve ici-bas les traditions du courage, de la patience et du sacrifice.

— Tu oublies, s'est écriée Marcelle, notre première école, la famille! N'est-ce point elle qui nous enseigne tout ce qui fait vivre les sociétés? Où apprenons-nous l'obéissance, le travail, l'abnégation, la responsabilité? Qu'est-ce que la patrie, sinon le foyer agrandi?

Mon père, qui était survenu et avait tout écouté, s'est mis alors à sourire.

— Oui, a-t-il dit, chacun de vous regarde son étoile et n'en veut point d'autre au ciel; mais toutes trois brillent en même temps dans des sphères différentes. Ici, plus près de la terre, je vois l'étoile de Marcelle qui nous guide à toutes les heures et illumine à nos pieds; sans elle, chaque pas est une chute, chaque mouvement une souillure. Un peu plus loin, voilà celle de Henri qui étincelle dans la région des orages; sublime planète, dont l'influence fait les héros! Là-bas enfin, tout au fond du ciel, scintille, moins apparente aux yeux vulgaires, celle de Justin, qu'adorent les doux et les sages. Leurs trois clartés font le firmament. Le tout est de savoir laquelle on doit suivre quand elles vous appellent sur des points différents. Dans cette échelle d'obligations qui part de la famille, arrive à la patrie et continue vers l'humanité, l'ordre habituel doit être parfois interverti.

— Et quelle règle suivre alors pour le choix du devoir? avons-nous tous demandé.

— Celle de la justice, et non celle de la préférence, a répondu mon père. Chaque fois qu'il y a lutte, subordonnez l'individu à la nation, la nation à l'espèce. Soyez d'abord un homme pour obéir à Dieu de qui vous tenez ce nom, puis un citoyen pour rendre à la patrie ce qu'elle vous a donné; le titre de chef de famille, qui habituellement domine tout, ne doit venir ici qu'au troisième rang. Quand des devoirs sont opposés l'un à l'autre, il faut les accomplir dans l'ordre de leur importance, et en préférant le devoir général au devoir particulier.

*La suite à une autre livraison.*

Frezier, dans son *Voyage de la mer du Sud*, rapporte que, sous le tropique du Cancer, il vit, au coucher du soleil, des nuages d'une couleur verte très-vive et très-brillante; c'est un phénomène qui ne se produit jamais dans nos climats.

#### PROVERBES ITALIENS.



« La cigana ad altrui la sorte dice,  
« E la sua non conosco, l'infelice. »

La bohémienne prédit aux autres leur destinée,  
Et elle ne connaît pas la sienne, l'infortunée!

## PANDANUS DE L'ILE DU PRINCE.



Dessin de K. Girardet, d'après M. L. de Folin.

Les premiers explorateurs des rivages africains, après avoir côtoyé les plages désertes et désolées du Saharab, jetèrent un cri d'admiration à l'aspect du changement soudain que, d'une rive du Sénégal à l'autre, leur présentait la nature. La végétation la plus riche succède sans transition à la plus complète aridité, et des hommes noirs, grands, robustes, bien proportionnés, remplacent les Arabes basanés, maigres et de petite stature, nomades habitants du désert.

« Jamais je ne vis rien de comparable, quoique j'aie long-

temps navigué dans les mers orientales de l'Europe, » disait, en 1446, le Vénitien Cada-Mosto, lorsque, après avoir doublé le cap Vert, il côtoya les rivages de la Sénégambie; « la terre est ici basse et couverte de beaux grands arbres toujours verts, car les nouvelles feuilles se développent avant que les vieilles ne tombent; jamais elles ne se fanent et ne se dessèchent comme en nos pays, et les arbres s'avancent sur la plage, à la rencontre des flots, comme s'ils venaient boire leurs eaux tièdes et salées. »

Vingt-six ans après le voyage de Vénitien, les Portugais découvrirent, plus au sud, à peu de distance des marécageuses terres d'alluvion de la Guinée, quatre îles qui doivent sans doute à leur sol volcanique une végétation exceptionnelle.

Fernando-Po, la plus septentrionale et la plus considérable, a conservé le nom du premier gentilhomme portugais qui, frappé d'admiration à la vue de ses pentes boisées, l'avait tout d'abord appelée *Formosa*, la Belle. C'est dans la seconde, l'île du Prince, située à trente heures de la côte de Guinée, et à 1° 37' latitude nord, que se trouve le spécimen remarquable de la famille des pandanées que nous représentons (1). Du large, l'île apparaît comme un point vert au milieu de l'Océan, où des feux souterrains ont pu seuls soulever ces boursoffures gigantesques. S'élevant du rivage par les pentes les plus abruptes, elles vont, de sommets en sommets, former un piton arrondi qui se perd dans les nuages. Le sol, riche amas de laves décomposées, épais détritus de végétaux sans cesse renouvelés, produit les plus merveilleuses plantes, les arbres les plus splendides que colore le soleil des tropiques. C'est un luxe de nuances variées à l'infini, où se viennent fondre d'innombrables teintes de verdure, sur lesquelles les rayons du midi se jouent en un fluide d'or. De vaporeuses colonnes de fumée rampent le long des pentes, et révèlent la présence de quelques cases enfouies dans ce fouillis de feuillages. Encadrés sous les imposants arceaux des arbres de haute futaie, de nombreux arbustes recouvrent à leur tour les multitudes de plantes sous lesquelles disparaît le sol. L'air, comprimé, alourdi, s'imprègne de brûlants parfums. A l'abri du baobab, ce colosse du règne végétal, au-dessous des tribus géantes des malvacées et des méliacées tropicales, dont les cimes sont dépassées, çà et là, par les élégants parasols des cocotiers, s'étendent les masses plus sombres du caféier aux feuilles de pourpre. Des fougères arborescentes entrelacent leurs découpures de façon à former d'inextricables toits; et, autour des ananas qui dressent de tous côtés leurs feuilles aiguës, les lilacées aux somptueuses couleurs, les bizarres iridées, d'élégantes campanules, de gracieux convolvulus, les lobélies, et des milliers de fleurs sans nom émaillent les ravissantes mousses qui revêtent la surface de ce terreau fertile.

Voici les détails que donne, sur le pandanus figuré à la page précédente, l'officier de marine qui l'a dessiné :

« Un cours d'eau descendu des sommets escarpés de l'île, brillant, de roc en roc, sa nappe argentée, entretient une humidité constante dans un étroit vallou où se reflète et se concentre la chaleur des rayons dardés tout le long du jour sur les flancs de deux montagnes très-voisines l'une de l'autre. La tiède atmosphère due à cette double cause nourrit au fond de ces abîmes la plus vigoureuse végétation. Le pandanus s'élève à l'endroit où la gorge s'élargit, et où, reposées un moment dans un bassin limpide, les eaux du torrent vont se rencontrer avec la lame que l'Océan roule au-devant d'elles.

» Au quart de sa hauteur, qui, à l'île du Prince, atteint 14 à 16 mètres, la tige principale peut avoir environ 35 centimètres de diamètre; en descendant, elle diminue de vo-

(1) La famille des pandanées est divisée par M. Ad. Brouniart en trois groupes : les pandanées, les freycinetiées et les cyanthées.

Les tiges de ces espèces vivaces, monocotylédones, et qui ne croissent guère que dans le voisinage des tropiques, prennent des formes ou élevées ou rabougries, rampantes ou redressées, comme les reptiles dont leur écorce rappelle les nombrils anneaux. Les feuilles, embassantes, allongées, étroites, tranchantes ou bordées de dentelures aiguës, se réunissent en triples spirales à l'extrémité des rameaux. Les fleurs, terminales aussi, sont disposées autour d'un axe qui porte séparément les pistils et les étamines dans quelques espèces, et qui les réunit dans quelques autres. L'épi floral, que protège une spathe (enveloppe colorée), se change ensuite en un groupe de graines ou de fruits.

lune, et lorsqu'elle touche la surface de l'eau où elle s'enfonce, elle n'a plus que la grosseur d'une mince racine. Cette tige est annelée, et, à partir du point de décroissance, chaque anneau donne naissance à plusieurs fibres qui s'échappent à angles aigus, décrivant parfois des courbes ogivales, et plongeant dans le lit du ruisseau. Ce faisceau d'étais, rayonnant alentour du centre, supporte l'arbre tout entier. Les fibres, qui se bifurquent elles-mêmes, ont jusqu'à 12 à 15 centimètres de circonférence, et sont revêtues, comme la tige mère, d'une écorce blanchâtre, mais privées d'anneaux. Au-dessus de ces supports, l'arbre, dressé comme un monstrueux reptile, se partage, aux deux tiers de sa hauteur, en cinq ou six rameaux qui poussent de petits rejets vers leurs extrémités. Chaque branche, d'abord resserrée, puis gonflée en cou de cygne, arrondie au bout, se couronne d'une gerbe de feuilles longues, charnues, aiguës, à bords tranchants, assez semblables à un trophée de dards.

» Cet arbre étrange, avec ses frères appuyés, avec ses branches nues dont les gracieuses courbes s'inclinent vers l'horizon pour épanouir leur diadème de feuilles, est d'un effet aérien. Des massifs de jeunes rejetons et de plantes aquatiques sont dispersés autour du pandanus, et se reflètent sur les eaux dans lesquelles l'arbre se nourrit. Ajoutez au charme du tableau la soliude qui l'entoure, et le profond silence troublé seulement par les soupirs modulés des tritons et autres batraciens qui s'ébattent sur la rive, ou bien par le cri de l'aigrette perchée sur une roche à demi submergée, d'où elle guette l'instant de fondre sur sa proie. »

On a trouvé des pandanées dans plusieurs îles de la Polynésie, dans la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée. Les insulaires de l'Océanie tressent de belles nattes avec les feuilles du *Pandanus odoratissimus*, qu'ils appellent vaquois (*vacoua*); ce titre d'odorant est dû à l'odeur suave et très-forte qu'exhalent les fleurs mâles dont un seul fragment suffit pour parfumer longtemps une chambre. Le vaquois utile (*Pandanus utilis*), indigène de Madagascar et de l'île Bourbon, est cultivé à l'île de France et aux Antilles; il sert à faire des clôtures; avec ses feuilles on fabrique les nasses qui servent à transporter en Europe les cafés, sucres et autres denrées coloniales. Le vaquois comestible (*Pandanus edulis*), dont les fruits en grappes donnent des graines bonnes à manger, croît spontanément à Madagascar. Enfin, de Candolle nous apprend, sur la foi d'un voyageur, qu'il existe en Afrique une espèce de *Pandanus* dont la fleur s'ouvre en lançant une sorte d'éclair accompagné de bruit.

Homme, veux-tu vivre heureux et sage? N'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que ta condition borne tes desirs, que tes devoirs aillent avant tes penchants. Apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne. Alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles une volupté que rien ne pourra troubler; tu les posséderas sans qu'ils te possèdent; et tu sentiras que l'homme à qui tout échappe ne jouit que de ce qu'il sait perdre. ROUSSEAU.

#### PIERRE DE FÉNIN ET SA CHRONIQUE.

L'existence de la Chronique de Pierre de Fénin a été signalée pour la première fois en 1643 par Valère André, qui, sans indiquer les documents sur lesquels il fonde son opinion, se borne à dire que Pierre de Fénin, ancien prévôt d'Arras, avait composé, sur la querelle de la maison d'Orléans et de la maison de Bourgogne, une relation historique dont, à défaut du titre, il cite les premiers mots. Sur ce renseigne-

ment, et sans alléguer non plus aucun argument, Gérard de Tieulaine plaça le nom de Pierre de Fénin en tête d'un manuscrit de la relation ainsi désignée qu'il possédait, et qui fut publié en 1653 par Godefroy. C'est ce manuscrit qui, jusqu'à ces derniers temps, a formé le texte de toutes les éditions de la Chronique dite de Pierre de Fénin, dont les droits à la qualité d'auteur ne reposent, comme on le voit, que sur une assertion dénuée de preuves. Dans ces dernières années, cette Chronique précieuse, bien que secondaire, a été complétée par une heureuse découverte due à mademoiselle Dupont. Cette dame a trouvé en effet, à la Bibliothèque nationale, dans le fonds dit de Baluze, un manuscrit sans titre, contenant diverses relations du quinzième siècle, et entre autres celle dont il est ici question, mais dans une forme plus correcte que celle de l'ancien manuscrit, et avec le récit des événements de 1423 à 1427, qui avait manqué jusqu'ici dans toutes les éditions. C'est un accroissement intéressant aux documents originaux, malheureusement trop peu nombreux, dont se compose l'histoire de ce siècle désolé.

Mais qu'est-ce que ce Pierre de Fénin, prévôt d'Arras ? Tout ce que l'histoire possède sur lui se trouve à peu près contenu dans son épitaphe, qui s'est retrouvée par hasard dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque de Cambrai intitulé *Épitaphes de la ville d'Arras* : « Cy devant gist Pierre » de Fénin, escuier, jadis pannetier du roy nostre sire, et » prevost de cette cité, qui trespassa l'an 1433, le 1<sup>er</sup> jour du » mois de juing, et demiss. Marguerite de Marne, sa femme, » qui trespassa l'an mil IIII et x. » On a de plus des lettres patentes de Charles VI, du 18 février 1411, qui conférèrent à un Pierre de Fénin, qui doit être le même que celui-ci, la dignité de chevalier de l'ordre de la *Cosse de genest*. Notre chroniqueur, né dans la dernière moitié du quatorzième siècle, aurait donc été pannetier, soit de Charles VI, soit du roi anglais Henri V, qui, à la date de l'épitaphe, était encore tenu pour roi de France en Artois, de plus prévôt de la ville d'Arras, et serait mort dans cette ville en 1433. Voilà toute sa biographie.

Mais divers passages de la chronique, relevés avec beaucoup de sagacité par mademoiselle Dupont, portent à penser que c'est à tort que, sur la foi de Valère André, on en a attribué jusqu'ici la rédaction au prévôt d'Arras. Et d'abord, il est à remarquer qu'entre les divers partis qui désolaient alors la France, Anglais, Bourguignons, Dauphinois, l'auteur tient toujours la balance suspendue avec une impartialité tellement voisine de l'indifférence, qu'elle ne serait guère concevable chez un contemporain revêtu d'un caractère presque politique : il se borne à un exposé pur et simple des faits, sans trahir jamais son opinion personnelle, et sans ajouter aucun de traits sur lesquels il aurait eu naturellement à insister comme témoin. Mais, de plus, on observe diverses assertions qui n'ont pu évidemment être émises que postérieurement à la date de la mort du prévôt d'Arras. Ainsi, par exemple, le chroniqueur dit : « Par telz choses demoura longuement la paix à faire entre le roy Charles de France et le duc Phelipes de Bourgoigne. » Il est évident que cette paix est ici considérée comme un fait accompli : or tout le monde sait que cette paix ne fut conclue qu'en 1435. Ailleurs, parlant du duc d'Orléans fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, il dit que ce prince usa en Angleterre la plus grande partie de sa vie, et ce qui montre bien qu'il savait qu'il n'y mourut point : or ce prince ne revint d'Angleterre, où il avait, en effet, séjourné vingt-cinq ans, qu'en 1440, sept ans après la mort du prévôt d'Arras. Le chroniqueur en dit autant du comte d'Angoulême, qui ne revint qu'en 1444. Ces indices

Cependant, comme il n'est pas probable qu'un savant aussi exact que Valère André se soit absolument trompé, on peut croire que le manuscrit dont il a eu connaissance portait effectivement pour nom d'auteur Pierre de Fénin, mais que ce Pierre de Fénin est autre que son homonyme le prévôt

d'Arras. Le recueil d'épithames que nous avons déjà cité en contient une, en effet, d'un autre Pierre de Fénin, probablement descendant du premier, et mort en 1505. Tel est probablement le véritable auteur de la chronique ; et sa biographie est encore plus courte que celle de l'auteur supposé, car elle se réduit au texte suivant : « Cy gist Pierre de Fénin, » esq., sire de Grincourt. 1506. » La chronique de Pierre de Fénin, et ce caractère se manifeste très-clairement quand on la considère de près, serait donc un résumé, fait à une soixantaine d'années de distance, des événements que l'auteur rapporte d'après des documents originaux aujourd'hui perdus, et plus développés que ceux qui se sont conservés touchant cette mémorable tentative des Bourguignons et des Anglais sur le royaume de France.

Quant aux événements généraux, la chronique de Pierre de Fénin n'apprend rien qui ne soit connu par d'autres sources ; mais souvent elle contient des détails, des particularités de combats, des traits de mœurs, que l'on chercherait vainement ailleurs. Son style est assez terne ; on le voit bien rarement s'élever avec les événements ; mais ce terre-à-terre ne messied pourtant pas dans certains passages plus anecdotiques qu'historiques, et malheureusement trop clairsemés. La figure hautaine de ce roi anglais qui pensa déposséder la France de sa dynastie nationale se dessine souvent, dans le courant du récit, en traits simples et saisissants. Nous en citerons quelques exemples qui, tout en faisant connaître les mœurs de l'époque, auront aux yeux de nos lecteurs l'avantage de leur donner une idée de l'état de la langue au quinzième siècle.

Voici la froide et orgueilleuse réception faite par Henri V, devant Melun, au maréchal de l'Isle-Adam, un des principaux hommes de guerre du parti sur lequel il venait prendre appui :

« Et quand il vint vers le roy Henry, il avoit vestu une robe de blanc gris ; et après ce que le roy l'eut salué et parlé à luy, il luy demanda : « Lilladam, esse la robe de marissal de France ? » Et le seigneur de Lilladam respondit : « Très » chier seigneur, je l'ay fait faire pour venir aux batiaux (en » bateau) depuis Sens jusques icy. » Et en parlant, il regardoit le roy Henry au visaige. Adonc le roy Henry luy dist : « Comme oés-vous regarder ainsy un prince au visaige ? » Et le seigneur de Lilladam dist : « Très redouté seigneur, » c'est la guise de France, et s'aucun homme n'ose regarder » à ung qui luy parle, on le tient pour malvais homme et » traître ; et pour Dieu, ne vous veuilliés courrouchier. » Et le roi dist : « Ce n'est pas nostre guise. » Et depuis monstra bien le roy Henry qu'il n'aymoit point le seigneur de Lilladam. »

Voici un autre trait, tiré du récit du siège de Montreuil par les armées coalisées, en 1420. La ville avait été prise, et l'on y avait fait un grand nombre de prisonniers ; mais il restait le château, dans lequel s'était réfugiée une poignée de Français. Le roi, pour s'en emparer, eut l'idée d'utiliser comme on va le voir les prisonniers faits dans la ville :

« Le roy Henry fit sommer le seigneur de Giteri, qui estoit capitaine du chastel, qu'il rendist le chasteau, ou il feroit mourir ses gens qui avoient été prins dedans la ville ; et mesmes y envia le roy Henry les onze gentilz-hommes que ses gens avoient prins, parler au seigneur de Giteri sur les bords des fossés du chastel ; mais ilz estoient bien tenus. Et là piteusement firent requeste au seigneur de Giteri, leur capitaine, qu'ilz vousissent rendre le chastel pour eux sauver les vies, et que bien ilz l'avoient servy ; et aussy qu'ilz voient qu'il ne pouvoit longuement durer contre telle puissance. Mais pour requeste qu'ils fissent, le seigneur de Giteri ne veut riens faire. Et quant les prisonniers virent la response, ilz furent bien esbahis et virent bien qu'ilz estoient mors. Adonc requirrent aucuns de voier leurs femmes et leurs amis qui là estoient, et on leur alla quérir. Là y eut de piteux regrez au prendre congé, et puis on les remena. Et le lendemain le

roy Henry fit dréchier un gibet devant le chastel, et là les fist pendre tous l'un après l'autre. »

Quelle infamie ! Le chroniqueur n'a pas une parole de blâme ? Si bien, il en a une contre le commandant du chateau, qui finalement fut obligé de se rendre.

Le monarque anglais, habile politique, avait assez vu la France pour comprendre qu'il y aurait toujours dans la noblesse une sorte de résistance de race contre lui ; mais il s'était imaginé que le peuple, opprimé et désolé par cette noblesse, et pour lequel la conquête anglaise ne devait être, après tout, qu'un changement de maîtres, pourrait lui fournir un appui, moyennant qu'il affectât de prendre sa défense contre les exactions de ses maîtres accoutumés. Voici ce que contient la chronique de ce point si intéressant de la politique anglaise, à l'occasion de la mort de Henri V : « Après ce qu'il eut ce dit (qu'il avait eu le projet de conquérir la Terre-Sainte), on parla les sept seaumes, et dedans une (heure) après, il rendi son ame ; dont mout de gens furent fort courchiés (attristés) et le tindrent à une grande perte, car le roy Henry estoit prince de haut entendement et qui mout vouloit garder la justice. Par quoy le povre peuple l'amoit sur tous autres ; car il estoit tout conclu (résolu) de préserver le menu peuple contre les gentilshommes des grands intortions qu'ilz faisoient en France et en Picardie, et par tout le royaume ; et par espécial, n'eust plus souffert qu'ilz eussent gouverné leurs chevaux, chiens et oyseaux (de fauconnerie) sur le clergié ne sur le menu peuple, comme ilz avoient à coustume de faire ; qui estoit chose assés raisonnable au roy Henry de ce vouloir faire, et dont il avoit et eust eu la grâce et priaire du clergié et povre peuple. » Si telle fut en effet la pensée de l'étranger, ce fut une pensée bien climérique. Le sentiment de la nationalité était plus vivace encore chez le peuple que chez la noblesse. Le peuple était uni avec le sol antique de la Gaule, peuplé et défriché par ses pères, d'une manière bien autrement profonde que la noblesse qui n'avait fait que le conquérir. C'est ce qu'aurait bien reconnu le roi anglais s'il lui avait été donné d'assister à ce prodigieux mouvement de délivrance dont l'héroïque paysanne de Domremy fut le centre et le symbole, et dont le menu peuple fut l'agent décisif.

## MÉCANIQUE APPLIQUÉE.

### LE TYMPAN.

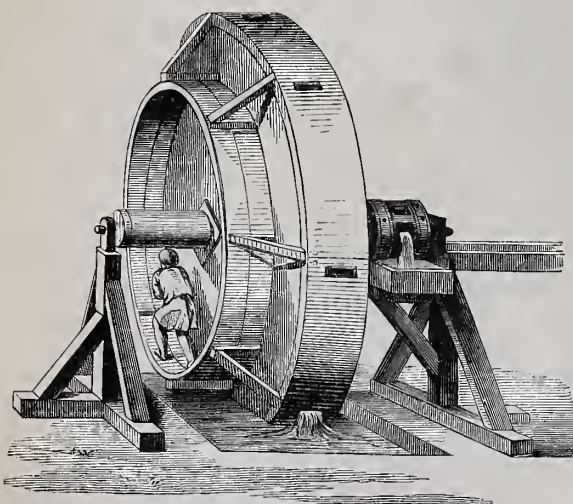


Fig. 1. Tympan décrit par Vitruve et restitué par Perrault.

Ceux de nos lecteurs qui habitent Paris ont pu voir fonctionner dans le petit bras de la Seine, entre le Pont-Neuf et le pont des Arts, une puissante machine d'épuisement,

à l'aide de laquelle on a mis et maintenu à sec, pendant plusieurs jours, le fond de l'écluse établie en ce point. Une roue épaisse et recouverte par des bordages qui ne permettaient pas d'en apercevoir la structure intérieure, puisait l'eau par des ouvertures pratiquées sur la tranche, et la vomissait à grands flots par une large gueule placée en son centre autour de l'essieu qui la supportait. Cette machine était du genre de celles auxquelles on a donné le nom de tympan, du latin *tympanum*, tambour, à cause de leur forme.

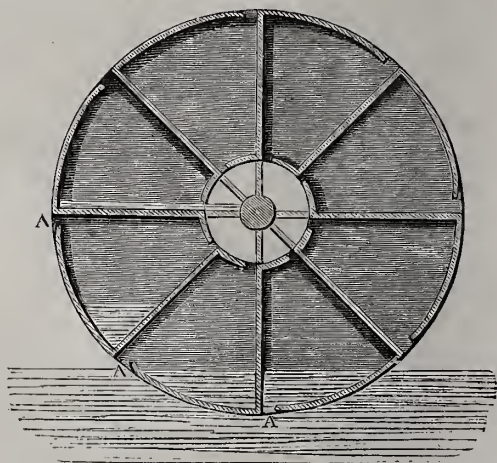


Fig. 2. Tympan de Vitruve. — Coupe verticale perpendiculaire à l'essieu.

L'origine du tympan est fort ancienne. Vitruve a consacré à la description sommaire de cet appareil un chapitre de son livre dixième, et nous reproduisons sous le n° 1 la figure par laquelle Perrault a essayé de remplacer celles qui devaient être jointes au texte de l'architecte romain. Notre figure 2 représente la structure intérieure de ce tympan, et l'ensemble de ces deux figures rend fort claire la description de Vitruve. « Cette machine, dit-il, n'élève pas l'eau très-haut, mais elle en élève une très-grande quantité en peu de temps. On fait un essieu arrondi au tour ou au compas, et ferré par les deux bouts, qui traverse un tympan fait avec des ais joints ensemble ; et le tout est posé sur deux pieux ou sur des lames de fer aux bouts pour soutenir les extrémités de l'essieu. Dans la cavité du tympan, on met huit planches en travers depuis la circonférence jusqu'à l'essieu, lesquelles divisent le tympan en espaces égaux : on ferme le devant avec d'autres ais, auxquels on fait des ouvertures pour laisser entrer l'eau dedans ; en outre, on pratique au droit de chaque case des canaux qui longent l'essieu. Le tout ayant été goudronné comme le sont les navires, des hommes font tourner la machine avec leurs pieds ; alors elle puise l'eau par les ouvertures placées aux extrémités des cloisons, et la rend par les conduits qui longent l'essieu. L'eau, qui est reçue dans une auge de bois, coule abondamment par un tuyau qui en dégorge, et est conduite, soit dans les jardins que l'on veut arroser, soit dans les salines où l'on doit l'évaporer pour en tirer le sel. »

Telle que Vitruve l'a décrite, cette machine, quoique meilleure assurément que la plupart de celles dont on se servait alors pour élever les eaux, avait néanmoins d'assez graves inconvénients. D'abord l'eau y entraît par les ouvertures A, A, perpendiculairement à la direction du mouvement de rotation, ce qui donnait lieu à des chocs, et par conséquent à une perte de force ; ensuite le volume introduit dans chaque cloison était minime ; enfin cette eau contenue intérieurement dans la machine était, jusqu'au moment de l'écoulement par le centre, accumulée, en moyenne, à une assez

grande distance de la verticale passant par l'axe de rotation, d'où résultaient de grands efforts à vaincre.

Ces inconvénients disparaissent complètement dans le tympan que représente notre figure 3, d'après le *Recueil d'ouvrages curieux de mathématique et de mécanique* de M. Grollier de Servière (Paris, 1719; in-4°). Les huit cloisons rectilignes du tympan de Vitruve sont remplacées ici par autant de tuyaux métalliques courbés en spirale, dont les bouches puisent l'eau parallèlement à sa surface et tangentiellement à la roue. Le mouvement est imprimé à l'appareil par la pression que le courant exerce sur les palettes dont il est armé. L'eau que la roue élève depuis sa circonférence jusqu'à son centre est si bien conduite par la forme spirale de ses tuyaux, qu'elle ne s'écarte que fort peu de la ligne perpendiculaire à son axe.

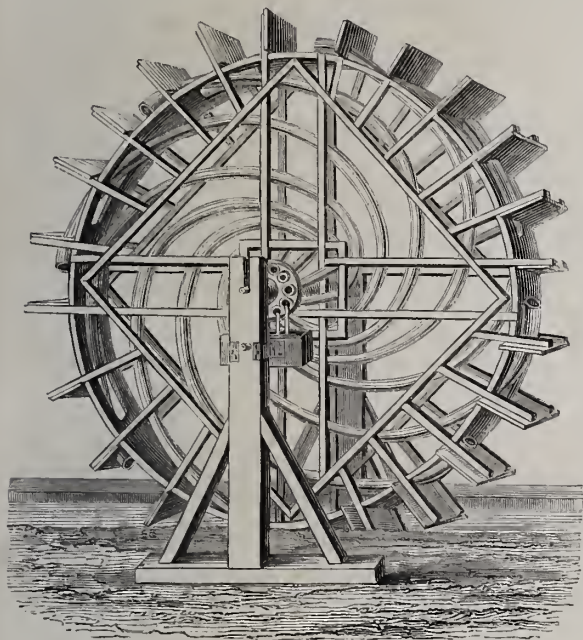


Fig. 3. Tympan dit de la Faye.

Cette disposition ingénieuse, tout à fait analogue à celle de la *pompe spirale* (voy. 1838, p. 149), est généralement attribuée à la Faye (1), membre de l'ancienne Académie des sciences. En effet, parmi les Mémoires de l'Académie pour 1717, on en trouve un dans lequel ce savant modeste fait ressortir les inconvénients des anciens tympan, tous conçus, dit-il, dans le système de celui de Vitruve, et décrit une roue à quatre spirales creuses, complètement semblable à celle que nous représentons d'après Grollier de Servière.

Mais l'invention de la roue à spirales remonte beaucoup plus haut. On la trouve très-nettement figurée dans *l'Art des fontaines*, par le P. Jean François, en 1665 (2), comme usitée et bien connue de son temps. Seulement, il faut le reconnaître, c'est la Faye qui le premier a indiqué la théorie

(1) Jean-Élie Leriget de la Faye, né à Vienne en Dauphiné en 1671, mort en 1718. Après s'être distingué comme militaire dès l'âge de dix-neuf ans, il s'adonna à l'étude des sciences, et entre autres de la mécanique et de la physique expérimentale. Il fut admis à l'Académie en 1716. « Quand le czar honora l'Académie de sa présence, dit Fontenelle, elle se para de tout ce qu'elle avait de plus propre à frapper les yeux de ce prince, et la machine de M. de la Faye en fit partie. »

(2) Nous n'avons sous les yeux que la seconde édition de ce traité, à la page 33 duquel se trouve le tympan à spirale; et par conséquent nous n'avons pu vérifier si la figure donnée par cette seconde édition se trouve déjà dans la première, portant le titre de *la Science des eaux*, en 1653. Toutes les deux ont été publiées à Reims.

de cet appareil et donné la construction géométrique au moyen de laquelle on trace les spires ou volutes. AB étant

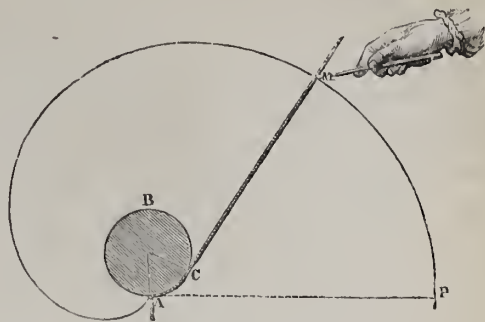


Fig. 4. Tracé des spires du tympan de la Faye.

(fig. 4) le treuil ou arbre central, on enroule autour de cet arbre un cordon ou fil métallique inextensible qui l'embrasse entièrement de A en A en passant par B; puis, fixant l'une des extrémités du cordon en A, on déroule ce cordon de manière que l'autre extrémité décrive la courbe AMP. Cette courbe, que l'on appelle *développante* du cercle ABC, jouit de la propriété que l'une quelconque des tangentes CM comprises entre elle et le cercle ABC est égale en longueur au développement de l'arc circulaire ABC. A l'extrémité P on a donc la longueur AP égale à la longueur de la circonférence entière.

La figure 5 représente un tympan moderne, d'après la Mécanique de M. Delaunay. Ce tympan est à celui de la Faye ce que la vis d'Archimède (1838, p. 149) à ailettes hélicoïdales est à la pompe spirale. On voit, dans la figure 5, de minces cloisons séparer les vides consécutifs, tandis que dans la figure 3 les tubes n'étaient pas contigus et laissaient des intervalles entre eux. Suivant M. Delaunay, le tympan de la figure 5 élève les eaux qui servent aux irrigations des rizières de la Camargue. Une roue dentée existe sur tout son contour et au milieu de sa largeur; cette roue engrène avec une autre plus petite qui reçoit son mouvement du moteur et le transmet ainsi au tympan.

L'appareil qui vient de fonctionner sur la Seine est, quant à sa structure intérieure, semblable à celui de la Camargue, si ce n'est qu'il n'a que deux spires au lieu de quatre.

Le tympan est une des meilleures machines que l'on puisse employer pour élever beaucoup d'eau à une faible hauteur.

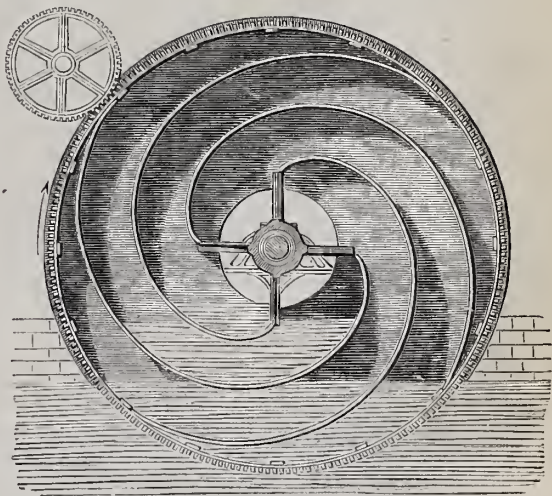


Fig. 5. Tympan moderne employé dans la Camargue.

## ÉTUDE SUR LES TROIS FACULTÉS DE NOTRE ÂME.

INTELLIGENCE. — SENSIBILITÉ. — VOLONTÉ.

A l'heure qu'il est, je suis tout occupé à former les pensées que je dépose dans ces lignes. Je conçois chacune d'elles séparément, et j'en comprends aussi les rapports. Je connais que je suis et comment je suis ; je me souviens d'avoir expérimenté plus d'une fois en moi un état semblable. — Concevoir des idées ou leurs rapports, connaître ou croire, juger ou raisonner, se souvenir, expérimenter, tout cela s'appelle d'un seul mot, *penser* ; et ce qui fait tout cela, c'est une seule chose, *l'esprit*. Il y a sans doute entre toutes ces opérations simultanées ou successives de mon esprit des différences réelles et profondes, qu'une analyse plus minutieuse devrait saisir et marquer ; mais il y a aussi quelque chose de commun à toutes, un certain caractère, indéfinissable peut-être, mais clair pourtant, qui m'autorise à les comprendre sous le même titre de pensées, d'actes intellectuels, de connaissances, et à les attribuer ensemble à une seule faculté de ma nature, l'intelligence, l'esprit, l'entendement.

Je *pense*, voilà un fait ; il n'est pas seul.

Tout le temps que mes idées se déroulent à mon esprit, je m'intéresse à elles ; j'en suis le cours avec plaisir, s'il est facile et libre ; avec peine, s'il est embarrassé et lent. La pensée m'apparaît-elle lumineuse et vive, les mots pour la dire m'arrivent-ils aisément, j'en ressens une joie véritable qui m'anime et me retient au travail. Au contraire, mes conceptions, confuses et indécises, refusent-elles de se laisser fixer, l'expression échappe-t-elle à ma plume sans cesse hésitante, je souffre intérieurement du combat qu'il me faut alors livrer en moi-même contre cette intelligence rebelle, contre les distractions qui l'assiègent, contre les nuages qui l'obscurcissent. Telle ligne que je relis m'agréée ; telle autre me choque et me déplaît. J'étais allègre et dispos quand je commençai à écrire ; après quelques heures du même effort, ce premier contentement fait place à un sentiment pénible de fatigue et d'ennui. Je passe ainsi par des alternatives de peine et de plaisir, de satisfaction et de mécontentement, de sentiments agréables ou désagréables, et par bien des degrés divers de chacun de ces sentiments, je jouis et je souffre ; d'un seul mot, je *sens*.

*Sentir* est autre chose que *penser*.

Ce n'est pas tout.

Ce travail, qui occupe mon esprit et qui émeut mon âme si diversement, je l'ai entrepris sachant que je pouvais m'en abstenir ; je le poursuis sachant que je pouvais l'interrompre. Il m'a fallu une résolution pour le commencer ; il faut que cette résolution persiste pour que je le continue. Fatigué, je le suspends ; reposé, je le reprends ; tout cela librement et à mon gré. Je fais effort pour éclaircir l'idée obscure, pour saisir l'expression qui me fuit, pour résister à l'ennui qui me gagne. Je donne toute mon attention à mon sujet, ou je la partage, ou je la retire entièrement ; je la soutiens avec persévérance, ou je la relâche par intervalles. Ce libre effort qui part de moi, dont j'ai l'initiative et la direction, ce n'est ni une *pensée*, puisque ma pensée ne lui obéit pas toujours, ni un *sentiment*, puisque mes sentiments le contraignent quelquefois ; je l'appelle *vouloir*. A mon gré, je veux ou je m'abstiens ; mais s'abstenir, c'est vouloir encore ; c'est vouloir ne pas agir.

*Vouloir* est autre chose que *penser* et *sentir*.

Je fais donc ou j'éprouve en ce moment trois choses : je *pense*, je *sens* et je *veux*.

Et j'ai beau chercher, je n'aperçois rien de plus dans ma façon d'être actuelle ; je n'y découvre rien qui ne soit à un certain degré, soit de la peine, soit du plaisir, ou une certaine forme de la pensée, ou une intention quelconque de ma volonté.

Le lecteur pourra répéter sur lui-même l'expérience que je viens de faire sous ses yeux. Je m'assure qu'en s'exami-

nant bien, il retrouvera sur lui, sans aucun mécompte, les phénomènes que je viens de remarquer en moi, et de plus, qu'il n'en rencontrera pas d'autre. Il me comprend et me juge, c'est-à-dire il *pense*. Il goûte mon langage ou il y répugne, c'est-à-dire il *sent*. Il y prête ou il y refuse librement son attention, c'est-à-dire il *veut*. Tout cela se passe successivement ou ensemble, et ces éléments divers composent par leur réunion toute sa manière d'être présente.

Nous ne faisons ni nos *pensées* ni nos *sentiments* ; nous les recevons, nous les subissons, nous y assistons en quelque sorte ; de ces phénomènes, nous sommes le sujet et comme le théâtre ; nous n'en sommes pas la cause ; ils se produisent en nous sans nous, et bien souvent malgré nous. En d'autres termes, la *sensibilité* et l'*intelligence* ne sont que nôtres, à peu près de la même façon et au même titre que notre corps. Au contraire, la *volonté*, c'est le *moi* ; elle constitue, pour ainsi dire, à elle seule la personne humaine (1).

## L'IBIS SACRÉ.

Les anciens Égyptiens rendaient à l'ibis des honneurs presque divins : ils l'élevaient religieusement dans leurs temples, et adoraient en lui le dieu Mercure, qui s'était fait oiseau lorsqu'il vint sur la terre pour y enseigner aux hommes les sciences et les arts ; ils l'associaient aux mystères d'Isis et d'Osiris ; ils en avaient fait l'emblème de leur pays, et l'une des quatre idoles qu'ils promenaient solennellement dans leurs banquets. Les prêtres d'Hermopolis conservaient dans leur temple un ibis qu'ils disaient être immortel. On attribue l'origine du culte tout particulier dont l'ibis était l'objet à la reconnaissance des services vrais ou supposés qu'il avait rendus à l'Égypte.

« Il y a, raconte Hérodote, dans l'Arabie, assez près de la ville de Buto, un lieu où je me rendis pour m'informer des serpents ailés. Je vis à mon arrivée une quantité prodigieuse d'os et d'épines du dos de ces serpents ; il y en avait des tas épars de tous les côtés, de grands, de moyens, de petits. Le lieu où sont ces os amoncelés se trouve à l'endroit où une gorge resserrée entre des montagnes débouche dans une vaste plaine qui touche à celle de l'Égypte. On dit que ces serpents ailés volent d'Arabie en Égypte dès le commencement du printemps, mais que les ibis, allant à leur rencontre à l'endroit où ce défilé aboutit à la plaine, les empêchent de passer outre et les tuent. Les Arabes assurent que c'est en reconnaissance de ce service que les Égyptiens ont une grande vénération pour l'ibis, et les Égyptiens conviennent eux-mêmes que c'est la raison pour laquelle ils honorent ces oiseaux. » (*Hist. Euterp.*, c. 75, traduct. de Larcher.)

Différents auteurs anciens, après Hérodote, Cicéron (*liv. 1<sup>er</sup>, De la nature des dieux*), Pomponius Mela (*Hist. de l'univers*), Solin, Élien, etc., ont raconté le même fait, et à peu près de la même manière.

Les savants modernes n'ont pas ajouté complètement foi à ce récit. Un membre illustre de la célèbre commission d'Égypte, M. de Savigny, récemment enlevé aux sciences, a recueilli, sur les lieux mêmes fréquentés autrefois par l'oiseau sacré, de précieux documents. Voici ce qu'il a écrit sur ce sujet dans un ouvrage qu'il a publié en 1805 sous le titre de : *Histoire naturelle mythologique de l'ibis*.

« Au milieu de l'aridité et de la contagion, fléaux qui de tout temps furent redoutables aux Égyptiens, ceux-ci s'étant aperçus qu'une terre rendue féconde et salubre par des eaux douces était incontinent habitée par l'ibis, de sorte que la présence de l'une indiquait toujours celle de l'autre, leur crurent une existence simultanée et supposèrent entre elles des rapports surnaturels et secrets. Cette idée, se liant intimement au phénomène général duquel dépendait leur conserva-

(1) Dictionnaire des sciences philosophiques.



tion, je veux dire aux épanchements périodiques du Nil, fut le premier motif de leur vénération pour l'ibis et devint le fondement de tous les hommages qui constituèrent ensuite le culte de cet oiseau. »

En effet, rien dans les habitudes des ibis actuels, rien dans leur régime, n'expliquerait la possibilité de détruire les serpents ailés, rien non plus ne nous rappelle dans la nature actuelle les formes et le genre de vie de ces serpents eux-mêmes, si singuliers, munis d'ailes et parcourant les airs à de grandes distances, tels que nous les montrent les anciens récits. Hérodote, après avoir raconté le fait que nous avons rapporté plus haut, ajoute : « Le serpent volant ressemble pour la figure aux serpents aquatiques; ses ailes ne sont point garnies de plumes, elles sont entièrement semblables à celles de la chauve-souris. » Or connaît-on un seul genre dans la nature vivante aujourd'hui qui rappelle, même d'une manière éloignée, cette forme bizarre? Et, d'un autre côté, l'espèce d'animal à figure allongée, ressemblant à un serpent, portant deux cornes sur le front, que l'on voit assez constamment associé à l'ibis dans les hiéroglyphes, ressemble-t-il le moins du monde au serpent décrit par Hérodote? Tout porte donc à croire que le fait de la destruction des serpents ailés par l'ibis était, sinon une fable, au moins une exagération.

On trouve encore de nos jours des momies d'ibis parfaitement conservées dans les catacombes d'Égypte, en particulier dans celles de Saccara, de Memphis et de Thèbes. Ces momies sont remarquables par la délicatesse de leur travail et l'artifice de leur confection. Elles se composent extérieurement de bandelettes de toile disposées en treillage, et au-dessous d'une toile continue appliquée directement sur le corps même de l'oiseau momifié. Dans l'intérieur du paquet, ce corps est toujours disposé de la même manière : le cou est fléchi par dessous l'une des ailes, et les jambes sont courbées de manière à venir toucher par les genoux le sternum. Le tout, langes et animal, était fortement imprégné de bitume, et demi-euit dans ce fluide, puis introduit dans un pot de terre cuite de forme allongée qui était fermé hermétiquement par un couvercle, à l'aide de ciment ou de plâtre. On voit dans les catacombes de Memphis, en particulier dans celles appelées *Puits des oiseaux*, une quantité considérable de ces pots, rangés symétriquement les uns au-dessus des autres. Le Muséum d'histoire naturelle de Paris, galerie des Oiseaux, en possède un muni de son couvercle, qui porte encore une partie du ciment; à côté de cette précieuse relique est une momie de Memphis dont les langes, à moitié écartés vers le milieu, furent ouverts par Buffon, qui voulut étudier la disposition de l'animal à l'intérieur. On voit aussi au Muséum un ibis momifié trouvé à Thèbes, complètement débarrassé de ses langes, mais conservé dans la position respective de chacune des parties.

L'oiseau honoré par les Égyptiens sous le nom d'ibis appartient à l'ordre des échassiers et à la division particulière des longirostres. Le genre, d'une manière générale, a pour caractères : un bec allongé, arqué, presque carré à sa base, arrondi et obtus à la pointe; les narines petites, situées vers l'origine du bec; la tête et la partie supérieure du cou ordinairement nues; les doigts au nombre de quatre, et les trois antérieurs réunis à la base par une membrane; le pouce appuyant sur la terre par plusieurs phalanges. Ce genre, que G. Cuvier (*Sur l'ibis des anciens Égyptiens*, Annales du Muséum d'histoire naturelle de Paris; 1804) avait d'abord confondu avec celui des courlis, en a été ensuite séparé par le même auteur, et comprend aujourd'hui, sous le nom d'ibis, un grand nombre d'espèces qui vivent en différents pays.

L'espèce en particulier qui était vénérée par les Égyptiens existe-t-elle encore de nos jours? Et si elle existe, à laquelle des espèces d'ibis connues actuelles faut-il la rapporter? Les savantes recherches de Savigny, et après lui celles de G.

Cuvier, faites sur de magnifiques exemplaires rapportés de l'expédition d'Égypte par le premier de ces deux savants, ont permis de répondre à ces questions d'une manière qui ne laisse plus aucun doute. Les momies d'ibis fournissent deux espèces que l'on peut parfaitement distinguer par les caractères du squelette, par la taille, et même, jusqu'à un certain point, par la forme des plumes et par ce qui reste de leur couleur. Ces deux espèces ont leurs analogues vivant de nos jours en Égypte; ce sont celles que les ornithologistes désignent sous les noms d'ibis blanc (*Ibis religiosa*, Cuv.) et ibis noir ou vert (*Ibis falcinella*, Wagl.).

L'ibis blanc, ou ibis sacré, a le corps robuste, de la taille à peu près d'une poule, la tête et le cou nus, la queue égale, les plumes blanches, à l'exception de l'extrémité des grandes remiges qui sont d'un noir cendré, et de celle des remiges moyennes qui sont noires avec des reflets verts et violets. Savigny observa cette espèce dans les environs de Damiette, de Menzalé, mais surtout près de Kar-Abou-Saïd, sur la rive gauche du Nil. C'est de Menzalé que provenait l'exemplaire dans lequel G. Cuvier a établi l'identité de l'espèce ibis blanc avec l'ibis des tombeaux égyptiens.

L'ibis vert ou noir, d'un noir à reflets verts et violets en dessus, d'un noir cendré en dessous, habite l'Europe, l'Inde et les États-Unis. Il recevait, comme l'ibis sacré, les honneurs divins; mais on le rencontre moins souvent parmi les momies.

Les ibis vivent en société par petites troupes de six à dix individus. L'ibis noir forme des troupes de trente à quarante individus. Le père et la mère travaillent ensemble à la confection du nid et à l'éducation de leurs petits; les poètes auraient dû les célébrer comme des modèles de tendresse et de fidélité : leur couple est indissoluble jusqu'à la mort. Leurs mœurs sont douces et paisibles; ils marchent sur le sol lentement et d'un pas mesuré. Élien dit que la démarche de l'ibis ne peut se comparer qu'à celle d'une vierge délicate, tant elle semble modeste et gracieuse. Souvent les ibis restent des heures entières à la place où ils viennent de s'abattre; leur seule occupation alors est de fouiller la terre avec leur bec pour y découvrir quelque pâture. Les individus d'une même bande s'isolent rarement; ils se tiennent presque constamment près les uns des autres.

Les ibis se plaisent dans les endroits bas et humides, inondés ou marécageux; ils aiment les rizières, le bord des grands fleuves, etc.; ils ne fréquentent jamais les eaux salées; ils vivent, du moins ceux qui ont été observés en Égypte par Savigny, en particulier l'ibis blanc, de vers, d'insectes aquatiques, de petits coquillages fluviatiles, tels que planorbes, ampullaires, cyclostomes; quelques-uns paraissent aussi se nourrir d'herbes tendres et de plantes bulbeuses qu'ils arrachent du sol. Dans l'opinion de Savigny, c'est à tort que l'on a prétendu que les ibis se nourrissent de reptiles et surtout de serpents. La conformation des organes de la manducation et de la digestion chez ces oiseaux ne permet pas de supposer un tel régime, bien que certain auteur ait prétendu avoir observé dans une de leurs momies des débris, non encore digérés, de peau et d'écaillés de ces sortes de reptiles.

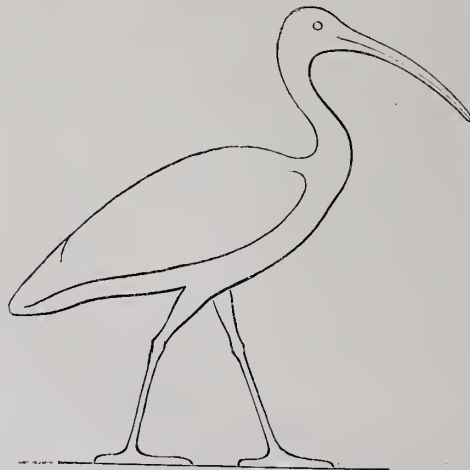
Les ibis sont migrateurs; les espèces en particulier qui fréquentent l'Égypte, arrivent avec le commencement des crues du Nil, et quittent ce pays avec le décroissement des eaux; ils paraissent alors se rendre en Éthiopie, où Bruce les a vus arriver à peu près à l'époque vers laquelle ils s'éloignent du Nil. Ils ne nichent plus en Égypte comme autrefois. Au temps où on leur portait un respect religieux, ils vivaient dans ce pays sans le quitter en aucune saison; ils pouvaient errer librement dans les villes, car le meurtrier même involontaire d'un de ces oiseaux, eût été puni de mort. Les Égyptiens actuels leur font une chasse active; ils se nourrissent de leur chair : aussi leur nombre diminue-t-il tous les jours; on ne les rencontre plus guère que dans l'intérieur des terres les plus reculées.



Muséum d'histoire naturelle. — Ibis vivant. — Dessin d'après nature, par Fremau.



Momie d'ibis conservée au Muséum d'histoire naturelle.



Ibis sacré. — Sculpture égyptienne.



Pot en terre cuite contenant la momie.

## LA ROCHE-SUR-L'OURTHE

(Luxembourg belge).



Vue des ruines de la Roche-sur-l'Ourthe. — Dessin de Vanderhecht de Bruxelles.

Dans la province du Luxembourg, en suivant le cours romantique de l'Ourthe, après avoir parcouru une immense ellipse, on se trouve tout à coup en face de magnifiques ruines féodales se dressant au faite d'une énorme roche, dominée elle-même de tous côtés par des montagnes d'une grande hauteur qui en font le centre de quatre vallées. Ces ruines étaient jadis une forteresse imprenable, le Château-la-Roche, dont Bertholet fait remonter l'origine aux Romains. C'était là, selon lui, une des retraites que les vainqueurs des Gaules s'étaient ménagées dans les Ardennes après la conquête. Cette assertion peut être fondée, car, en effet, le lieu eût été admirablement choisi; mais rien, dans les ruines actuelles, ne décèle une semblable origine. S'il y eut là des constructions romaines, on en chercherait en vain aujourd'hui la trace. La partie la plus ancienne de ces ruines remonte à peu près à l'époque Carlovingienne; le reste appartient au douzième siècle; quelques parties même ne datent que de Louis XV, qui y ajouta quelques constructions pour y placer des canons et en augmenter la défense.

La Roche-sur-l'Ourthe avait été érigée en comté par les cadets de Namur. Elle passa ensuite au même titre dans la maison des comtes de Durbug. Ce fut la première année de la prise de possession par le comte Henri de Durbug, que le château de la Roche eut à soutenir un siège devenu célèbre par le stratagème singulier que Henri employa pour le faire cesser. Les seigneurs de la province s'étaient réunis à l'évêque de Liège pour établir un tribunal de paix dont le but était le même que celui connu en France sous le nom de *Trône de Dieu*. Henri ayant refusé de s'y soumettre, une ligue se forma contre lui, et bientôt il fut enfermé dans son château de la Roche. Après sept mois de siège, Henri était à toute extrémité; mais les assiégeants, qui ignoraient sa détresse,

commençaient à perdre patience. Pour achever de les décourager, le comte fit engraisser pendant quelques semaines une truie qu'il chassa ensuite par la campagne. Les seigneurs, persuadés ainsi qu'ils ne prendraient jamais le château par la famine, se retirèrent, et Henri resta paisible possesseur du comté, qui, en 1122, passa par une vente dans la maison de Luxembourg. En 1680, il fut conquis par les Français.

Au bas du château se groupent gracieusement les maisons de la petite ville, qui contient à peine 1 400 habitants. En 1331, Jean l'Aveugle l'avait érigée en cité franche, à condition que les bourgeois l'entoureraient de murailles à leurs frais. Les fortifications élevées par eux sont détruites depuis longtemps. Le pont qui relie en cet endroit les deux rives de l'Ourthe effraye par son délabrement; on ose à peine y mettre le pied; mais vu à distance, et à cause de son délabrement même, c'est un pont original: il est déchiqueté, tordu, plein de croupes. En aval de ce pont, s'ouvre un horizon de forêts, de sites abrupts, d'accidents de terrain d'un effet saisissant; en amont, l'Ourthe baigne une côte exposée au midi et toute couverte de vignobles, de vergers, de potagers, semés çà et là de délicieux cottages. En face, sur l'autre rive, on voit d'élégantes fabriques, des tanneries, des brasseries et une poterie de grès renommée. La couche plastique qui fournit ce grès se trouve à mi-côte de la montagne qui domine la ville du côté du midi, et la plus haute de celles dont est formé ce pittoresque entonnoir. Ce lieu enchanté, aux portes de Liège pour ainsi dire (il n'en est qu'à sept lieues environ), emprunte un charme de plus à son isolement; on n'y arrive que par une seule route à peine praticable aux voitures. Depuis quelques années, on travaille à en percer une autre qui se dirigera sur Hervelet, par Viel Salm. Mais cette route, taillée dans le roc vif depuis

le fond de la vallée de l'Ourthe jusqu'au sommet de la montagne du Samra, une des plus élevées du Luxembourg, n'est pas près d'être achevée. C'est là un travail de géants qui ne verra son terme qu'après beaucoup d'années.

VISITE DU DOCTEUR KRAFT AU ROI D'OUSAMBARA,  
DANS L'AFRIQUE AUSTRALE, EN 1848 (1).

Ousambara est situé sur la côte orientale de l'Afrique, à dix ou douze journées de Mombaz, île de la mer des Indes, dans la direction du sud-ouest. Ce pays s'étend au long de la mer depuis la rivière Pangani jusqu'à Ouanga, et dans l'intérieur depuis la côte jusqu'aux pays des tribus Pâri, c'est-à-dire à huit ou dix journées de la mer. Le roi actuel s'appelle Kméri; il règne, non seulement sur les Ousambara, mais encore sur les Ouapâri et sur les Ouachinsi qui ont été soumis par la conquête, et sont considérés comme les serfs des Ousambara. La population totale de cet empire africain est évaluée à environ cinq cent mille âmes.

Le docteur Kraft, missionnaire évangélique, était persuadé, d'après diverses informations qu'il avait reçues, que le roi Kméri désirait voir des Européens. Il ne doutait donc point qu'il ne dût en espérer un bon accueil; mais il n'était point sans difficulté de parvenir jusqu'à lui.

Ce fut le 12 juillet 1848, que le docteur, accompagné d'un guide nommé Bana Khéri et de sept autres Souâhelis, chargés de porter les provisions et les présents, sortit du havre de Mombaz à neuf heures du matin: vers midi, il aborda dans la baie de Mtongué, près du village musulman Dchimbo, d'où il commença son voyage par terre.

Bana Khéri avait déjà servi de guide à un autre voyageur, M. Rebmann, dans des excursions au Djagga, pays situé également à dix ou douze journées de la côte de Mombaz, dans la direction de l'ouest. « Bana Kéri, dit le docteur, est le Souâheli le plus entreprenant que j'aie jamais rencontré, et il serait d'une utilité inappréciable, si son caractère avide, dominateur et violent, n'en faisait souvent un compagnon très-incommode pour un missionnaire... Il y a d'ailleurs toujours en lui une arrière-pensée de dissimulation; il craint qu'une connaissance complète du pays, acquise par les Européens, ne mette en danger le commerce des Souâhelis, commerce qu'il voudrait monopoliser, attendu qu'il est le seul Souâheli de Mombaz qui connaisse les tribus de l'intérieur. »

Quant au docteur Kraft, il parle de lui-même, dans son journal, de manière à donner une idée très-nette de la nature de son esprit. Il n'a entrepris de voyager dans ces contrées inconnues que pour en initier les habitants aux vérités de l'Évangile; il subordonne entièrement à ce but tous les autres intérêts d'étude et de curiosité qui stimulent et soutiennent ordinairement les voyageurs même évangéliques, ou plutôt il craint ces distractions, il les évite, et il ne s'y abandonne jamais qu'avec une sorte de remords. « Si on me demandait, dit-il, de voyager dans un but exclusivement scientifique, je ne saurais pas réellement alléguer de motifs assez forts pour justifier ma présence aux yeux de ces ignorants et superstitieux enfants de l'Afrique orientale. Je puis même ajouter que toutes les fois que j'ai oublié un instant mon objet évangélique pour ce que je pourrais nommer ma concupiscence scientifique, j'ai senti ma confiance et ma force m'abandonner, et le doute, l'indécision, la crainte des hommes et des choses envahir mon esprit. — Je me sens à l'aise dans le désert, dit-il ailleurs. En voyageant, j'aime la solitude, où l'on n'est pas assailli de mendiants avides et bruyants, où l'esprit peut s'abandonner aux méditations qu'éveillent la vue du ciel et la pensée de l'avenir, et où,

le soir, je puis me coucher en plein air à côté d'un grand feu qui tient à distance les bêtes sauvages. »

On trouvera dans le cours de ce récit plusieurs traits de caractère qui achèvent de peindre le docteur. Nous ne pouvons, à notre grand regret, le suivre pas à pas dans son voyage; mais nous ne ferons pas assister nos lecteurs à sa visite au roi Kméri, sans avoir extrait de son journal quelques-unes de ses observations à différentes étapes de sa route.

14 et 15 juillet. — A une heure, nous arrivâmes au village de Boundini, dont le chef nous reçut amicalement. Son nom est Goueddé. Il ordonna à un de ses porteurs de décharger son fusil, afin d'effrayer et d'éloigner le *pepo* (mauvais esprit). Je tâchai de leur faire comprendre l'inanité de ces idées superstitieuses que les mahométans entretiennent, ou plutôt qu'ils partagent.

Les portes du village sont tellement étroites, que mon âne n'y put passer qu'avec une grande difficulté.

Mes porteurs ont été très-occupés ce matin à faire des sandales de peau de chacal pour s'en servir au milieu des plantes épineuses du désert. Le pays que nous avons ensuite traversé est en effet herbeux, rempli d'acacias, d'autres arbres et de buissons.

16 juillet. — La nuit dernière, nous avons entretenu un grand feu avec de l'ivoire sec d'une couleur noirâtre. Les indigènes aiment ce combustible, parce que le feu en est très-intense et dure longtemps, et que sa flamme ne fatigue pas les yeux. Nous n'avons pas été troublés par les bêtes sauvages, quoique nous fussions campés près d'un étang, seul endroit où les animaux puissent venir d'assez loin pour étancher leur soif.

Nous avons trouvé tout le long de notre chemin un grand nombre de trous de huit à dix pieds de profondeur sur une largeur de deux à quatre pieds, creusés par les chasseurs pour prendre les animaux, et surtout les éléphants. Ils sont si habilement recouverts d'herbe et de bois, qu'il n'est pas toujours facile de les reconnaître, même en plein jour. Nous vîmes dans une de ces fosses une hyène morte; une multitude de grands vautours, attirés par cette proie, prirent leur vol à notre approche.

17 et 18 juillet. — Nous avons trouvé en route le squelette d'un buffle, les cornes encore fixées à la tête. Mes porteurs essayèrent en vain de les détacher; il leur fallut y renoncer et laisser le tout à sa place.

Vers le soir, notre chemin devint tellement obstrué d'euphorbes (le kolqual d'Abyssinie) et d'aloès sauvages, que je ne pus continuer d'avancer sur mon âne; et, comme nous n'avions pu sortir de cette djungle avant la fin du jour, nous prîmes le parti de camper au milieu du bois en nous entourant de grands feux pour tenir éloignés les rhinocéros dont la proximité nous était suffisamment indiquée par les nombreuses traces qu'ils avaient laissées dans la djungle.

Le rhinocéros aime les parties les plus épaisses et les plus impénétrables d'une djungle ou d'une forêt, surtout quand elle est remplie d'euphorbes, d'acacias et d'aloès, que les autres animaux, excepté l'éléphant, redoutent.

L'éléphant aime les étangs et les endroits couverts d'une herbe élevée au voisinage d'une forêt, dans laquelle il peut se réfugier contre les chasseurs.

Le buffle aime les terrains découverts, où il y a un peu d'herbe tendre et seulement de minces buissons d'acacias.

Chaque animal a ainsi son séjour approprié aux conditions de son existence, en sorte que, d'après l'animal, on peut prédire la nature du pays que l'on va traverser.

L'épaisseur de la djungle où le rhinocéros habite d'ordinaire explique le danger sérieux auquel le voyageur est exposé, attendu qu'il n'y a pas là d'autre chemin que celui que l'animal a frayé, et que s'il arrive que l'on soit poursuivi par lui, il n'y a aucune place de refuge. C'est ce que nous éprouvâmes le lendemain. Après bien des tours et des détours au milieu des piquants aigus d'une djungle

(1) Voy. 1851, p. 328, quelques documents sur l'Oukambau, que le docteur Kraft a visité en 1849, extraits des *Nouvelles annales des voyages*, ainsi que la relation qui va suivre.

qui nous arrachaient des cris de douleurs, une exclamation de frayeur se fit entendre tout à coup. Les porteurs, qui formaient l'avant-garde de notre petite caravane, se replièrent précipitamment sur nous, après avoir jeté leurs fardeaux à terre. Les uns tâchaient de monter sur les arbres; d'autres couraient çà et là, cherchant vainement un accès dans le fourré : c'était une inexprimable confusion. Il se passa un moment avant que je parvinsse à en apprendre la cause; enfin on me dit que nos hommes d'avant-garde avaient aperçu un gros péra (rhinocéros) immobile devant eux sur un côté du sentier. Il n'y avait qu'un chemin pour l'animal. Tandis que nous prêtions une oreille attentive au plus léger frémissement des broussailles, Bana Khéri tira un coup de fusil au hasard; sur quoi l'âne effrayé, que son gardien avait lâché pour se sauver lui-même, prit sa course tout sellé et bridé : le retrouver fut impossible; mais du rhinocéros également plus de nouvelles.

Hors de la djangle, nous arrivâmes à un terrain herbeux où nous vîmes une petite troupe de sept à huit girafes à la distance de quatre cents pas. A notre approche, elles décampèrent lestement. Les Souâhélis nomment la girafe *tia* ou *tiga*. A la fin de cette journée, je me sentis accablé d'une fatigue que mon âne devait m'épargner.

Un peu avant d'arriver à notre campement, nous passâmes près d'un terrain très-ferrugineux. La Providence a placé là en abondance ce précieux métal qui sera d'un si grand secours quand les premières lueurs de la civilisation chrétienne se lèveront sur ces déserts et sur les contrées qui les environnent.

(Après avoir marché pendant plusieurs jours à l'aventure, la caravane arriva au village de Gondja, situé près de la rivière Oumba. Le chef de ce village, Moua-Mouiri, convint avec le docteur de le conduire au prix d'un doti (huit aunes) d'americano (1), jusqu'à Nougiri, village principal où la fille du roi Kméri réside.)

21 juillet. — Avant notre départ de Gondja ce matin, un des habitants nous a demandé très-sérieusement si nous étions cannibales.

Sur la route, nous avons été abordés par un Emnika, qui nous a fait beaucoup de questions sur mes intentions et au sujet de l'esclavage. Il a appris avec plaisir que les chrétiens ne font pas d'esclaves, et se tournant vers mes porteurs souâhélis, il leur a dit : « Pourquoi donc faites-vous des esclaves, vous ? » Il nous a offert une bonne portion de *cassada* bonifiée, que nous avons mangée pendant le temps qu'une forte pluie tombait.

Au village de Fomôni, nous sommes entrés sur le territoire de Kméri. Il s'y tient chaque semaine un grand *djété*, ou marché. Après avoir passé quelques villages ouachinsi, nous sommes arrivés aux portes de Nougiri, où la fille de Kméri réside. On nous a assigné une maison au voisinage de la princesse, qui nous a fait apporter des provisions d'eau, de combustible et de nourriture. La princesse ne s'est montrée que très-tard dans la soirée; elle est venue nous saluer dans notre chambre, accompagnée de son mari Bana Em-sangâsi. Elle semble ne se distinguer que par quelques ornements de peu de valeur. Elle travaille de ses mains comme les autres femmes, et prépare elle-même la nourriture de sa famille, quoique entourée d'un grand nombre de jeunes filles esclaves. Bien qu'elle ait un mari et un intendant nommé par son royal père, elle gouverne ses sujets avec plus d'astuce que de cruauté, se distinguant en cela des autres enfants de Kméri.

26 juillet. — Aujourd'hui, j'ai remis mes présents (qui peuvent représenter la valeur d'un dollar et demi à deux dollars) à la princesse royale et à son mari. Tous deux ont caché leur cadeau avec grand soin sous leurs vêtements, en regardant autour d'eux s'il n'y avait pas là quelqu'un qui

(1) Cotonnade américaine des manufactures de Lowell, dans le Massachusetts.

pût en faire un rapport au roi, lequel, disent-ils, leur ferait couper la tête, attendu que le présent appartient proprement au roi lui-même. Avant de se retirer, comme des larrons, avec leur trésor, ils m'ont fait de grandes démonstrations d'amitié, et, plus tard, m'ont envoyé une brebis. L'intendant est ensuite venu dans notre chambre pour emporter son petit présent, en quelque sorte aussi à la dérobée. Nous lui avons donné deux pièces d'americano valant un demi-dollar.

28 juillet. — Ce matin, j'ai obtenu quelques informations sur différents sujets. J'ai appris que quiconque cultive du riz, du mahindi et de l'emtama, en doit verser dix *péchi* (ou mesures) dans le grenier royal. Cela fait pour tout le pays une somme considérable. Les grains du magasin royal sont vendus ou employés pour l'entretien de l'armée. Un homme qui tue un éléphant prend une dent pour lui; l'autre est portée au roi. Les possesseurs de bétail sont également chargés d'une contribution annuelle. Les criminels sont vendus comme esclaves avec leurs femmes et leurs enfants. Des criminels très-pervers ont été précipités dans un abîme; mais on dit que Kméri recourt très-rarement à ce supplice. Il vend habituellement les condamnés aux musulmans de la côte : ce qu'ils possèdent est confisqué.

Un messager ayant apporté en grande hâte la nouvelle que je devais me rendre près du roi, j'ai quitté Nougiri vers les dix heures du matin, accompagné du mari de la princesse royale. Le roi l'avait ordonné ainsi.

30 juillet. — Les montagnes abondent en cannes à sucre et en bananes excellentes; le mahindi et l'emtama y sont également en grande abondance, ainsi que les beaux arbres dans les forêts. Nous avons passé la rivière Engambo ou *Sidji*, qui avait de 40 à 50 pieds de large.

Pendant que nous nous reposions dans la vallée, au pied du Mabouéri, dont la hauteur est au moins de 3 000 pieds, Bana Khéri m'a raconté ses voyages en Afrique. Il m'a assuré avoir vu dans le pays des Ouséri (tribu de Djagga) un petit peuple nommé *Ouabilikino*, dont les individus n'ont pas plus de 3 pieds et demi à 4 pieds de haut. Ils portent de longs cheveux qui leur tombent sur les épaules. Ils sont venus du nord-ouest dans l'Ouséri, vendant du fer en échange de verroteries blanches. Ceci s'accorderait assez avec ce qu'on dit dans le Choa des pygmées du Doko.

Plus haut nous arrivons sur la montagne de Makouéri, plus l'air se refroidissait. Les ruisseaux d'eau vive s'échappant du milieu des rochers et serpentant dans de fraîches vallées, les villages épars sur les pentes, la vue d'un grand nombre de places cultivées en riz et en mahindi, en bananes et en cannes à sucre; les nombreuses cascades, le bruit des eaux de l'Engambo retentissant au loin; partout, autour de moi, les masses de montagnes s'élevant jusqu'au ciel, tout cela m'avait plongé dans un véritable ravissement; mais je ne voyais ni églises ni écoles, et je n'entendais pas de chants s'élever en l'honneur du Tout-Puissant!

*La fin à une autre livraison.*

#### VINGT-QUATRE HEURES A LONDRES EN 1851.

Fin. — Voy. p. 2, 22.

Comme je n'ai qu'une matinée à donner à l'Exposition, je veux que cette matinée commence de bonne heure : j'arrive avec le premier flot, et les portes du palais en s'ouvrant me trouvent là. J'en fais l'aveu, l'aspect de l'édifice me cause une tout autre impression que celle que j'attendais : les exagérations des journaux m'avaient mis en garde, et les gravures que j'avais entrevues m'avaient disposé d'une manière peu favorable à l'égard de cette grande cage de verre, construite, non sans industrie assurément, mais sans art. Eh bien, à défaut des traits de l'art, l'élément du gigantesque m'a saisi. L'œil ne rencontre point entre les lignes ces rap-

ports étudiés et délicats qui le charment, mais il reçoit des grandeurs inusitées qui l'étonnent. Un édifice aérien de près d'un quart de lieue de longueur sur plus de 160 mètres de largeur, sous lequel s'abritent, comme sous une cloche de jardinier, des ormes séculaires, est, en effet, une chose trop éloignée de l'ordinaire pour que les sens, malgré tous les avertissements, n'en soient point surpris à première vue. L'homme d'esprit qui a dit que de tous les produits exposés par l'Angleterre, aucun n'était supérieur à celui qu'elle avait créé pour y renfermer tous les autres, a fait une observation aussi juste que spirituelle, et que la voix publique n'aurait pas tant répétée si elle n'avait été d'une vérité si vive. Quels récits l'imagination des anciens n'eût-elle pas tirés d'une telle merveille? Je me représentais Ulysse à son arrivée dans l'île des Cyclopes, se heurtant au seuil de ce palais! C'est une œuvre de Cyclopes, en effet, non pas seulement par ses proportions colossales, mais par les substances mêmes dont le bâtiment est composé; ni bois, ni pierre, ni mortier dans sa construction: tout y sort de la fournaise. C'est une immense ampoule de fonte et de matière vitreuse qu'un souffle prodigieux a gonflée et qu'une main savante a tirée et déposée sur le sol.

Il est deux heures. J'ai promis de retourner en France aujourd'hui: si je veux tenir ma promesse, il est temps de songer à la retraite. D'ailleurs, voici quatre heures que je circule dans les détours sans fin de ce magasin de toutes les curiosités du monde, sans m'être permis de reprendre haleine un instant, tant j'éprouve combien chacune de mes minutes est précieuse: l'étourdissement commence à me gagner, et les objets glissent sur moi. J'ai presque usé ma faculté de m'intéresser à force de m'en servir. Je viens de m'asseoir sur une banquette écartée, afin de laisser le tumulte de mon esprit se calmer, et de goûter une impression d'ensemble en jetant de loin sur ce grand spectacle un dernier regard (1).

Ce qui m'a le plus charmé, il ne m'est pas difficile de le

(1) Voy. les Tables de 1851. — La gravure qui accompagne cet article représente une « exposition française de sujets originaux de bronze » à laquelle une grande médaille a été décernée. Le caractère particulier de ces objets d'art paraît être le goût avec lequel s'allient, dans leur composition, le bronze, les émaux, le fer damasquiné, l'or, l'ivoire, la malachite, la porcelaine, le bois, etc. Un vase assyrien de bronze, de 60 centimètres de haut, avec ornements émaillés et figures dorées, a été très-remarqué: les auteurs de cette belle œuvre sont deux artistes célèbres dans l'industrie, MM. Dieterle et Klagmann.

Rappelons à nos lecteurs que, dans le mémorable concours ouvert à Londres en 1851, c'est l'industrie française qui a obtenu proportionnellement le plus grand nombre de récompenses. En effet, la France, pour moins de 1 800 exposants, a obtenu 56 grandes médailles, 638 médailles ordinaires, et 865 mentions honorables; soit, 1 059 nominations. L'Angleterre elle-même, sur près de 9 000 exposants, n'a compté que 2 265 récompenses. Le reste du monde exposant n'a obtenu ensemble que 1 871 récompenses.

Voici la liste des grandes médailles accordées à la France:

ANDRÉ (J.-P.-V.). Fontaine de fonte de fer exposée dans la nef, et modèle de fontaine à l'alligator et aux poissons.

AUBANEL (J.). Animaux de bronze, et porte de fonte de fer dorée.

BARREDIENNE et compagnie. Bronzes d'après les anciens maîtres, procédés de réduction pour la sculpture, bibliothèque en ébène.

BÉRARD et compagnie. Huile épurée.

BOURDON (E.). Manomètres et baromètres.

BURON. Télescopes et bas prix des télescopes, etc.

GAIL et compagnie. Appareil pour cuire le sucre dans le vide.

CHAMBRE DE COMMERCE DE LYON. Collection de soieries montrant les progrès accomplis par la manufacture de Lyon dans l'industrie du tissage de la soie.

CONSTANTIN. Fleurs artificielles.

DARBLAY. Échantillon de farine de froment, et procédé perfectionné pour la mouture du grain.

DELEUIL (L.-J.). Balances et machines pneumatiques.

DÉLICOURT (E.). Papiers peints.

démêler: c'est l'exposition française. Jamais en France, dans nos plus belles expositions, je n'avais été si ébloui. Ici, aucun étalage de valeur secondaire ne vient amoindrir l'effet concentré de l'ensemble. On ne voit partout que luxe, élégance, perfection. Rien de vulgaire. L'industrie de la porcelaine est représentée par la manufacture nationale de Sèvres, qui a envoyé les plus excellents chefs-d'œuvre qu'elle ait produits depuis dix ans, et qui les a groupés avec les soins les plus exquis dans un superbe salon dont ils ne semblent être que la décoration. L'industrie de la tapisserie est représentée par les manufactures nationales des Gobelins, de Beauvais, de la Savonnerie, et c'est tout dire. L'orfèvrerie et la bijouterie étalent fièrement tout ce que le sentiment de l'ornementation appliqué aux matières d'or et d'argent peut engendrer de plus accompli; si bien que la richesse de la substance, si elle ne disparaît pas, ne figure du moins que comme un accessoire de la vraie magnificence, qui est celle de l'art. Lyon a jeté dans un compartiment des galeries quelques bouquets d'étoffes qui ne dépareraient pas un musée, et qu'on ne se plairait à voir tailler que si elles étaient destinées à quelque toilette des fées. Enfin, il faut le dire, tout est royal. Non-seulement mon goût se trouve partout satisfait, mais mon amour-propre national ne l'est pas moins. L'effet est complet. Dans ce pêle-mêle de toutes les nations, la France éclate et se distingue comme un brillant dans une poignée de cailloux.

Ce que j'ai le plus estimé, ce n'est pourtant pas l'exposition française. J'aime mieux l'industrie qui vise au bon marché des produits essentiels à l'existence de l'homme, que l'industrie qui s'applique à réaliser l'idéal exceptionnel d'une vie terrestre éclatante. A Dieu ne plaise que je rejette celle-ci, qui sert en définitive à amplifier l'idée que nous pouvons nous faire de l'excellence de notre demeure présente; mais celle qui me semble le plus profondément engagée dans les conditions vives du progrès de l'humanité, c'est la première. J'aime mieux le spectacle de tout un peuple convenablement

DE MILLY. Acide et bongie stéarique.

DENEIROUSE (EUG.), BOISGLARY et compagnie. Découverte d'un nouveau procédé très-important pour l'exécution des dessins de fabrique compliqués.

DÉPÔT DE LA GUERRE. Grande carte topographique de la France.

DUBOSQ-SOLEIL (J.). Saccharimètre, appareil à polariser la lumière, télescopes Bravais, héliostat de Silbermann.

DUCROQUET (P.-A.). Application du levier pneumatique à un orgue d'église.

ÉCOLE DES MINES. Carte géologique de la France.

ÉRARD (P.). Action mécanique appliquée au piano et à la harpe par un procédé particulier.

ÉSTIVANT frères. Planches de cuivre.

FOURDINOIS (A.-G.). buffet. (Voy. 1851, p. 337.)

FROMENT (G.). Théodolite et mètre divisé.

FROMENT-MEURICE. Milieu de table représentant le globe entouré de divinités (Voy. 1851, p. 81.)

FROMONT et fils. Turbine double.

GOBELINS (Manufacture de tapisserie des). Invention du cercle chromatique pour la teinture des tapisseries; beauté et originalité des dessins, et perfection extraordinaire d'exécution de la plupart des produits exposés.

GRAR (NUMA) et compagnie. Échantillons de sucre de betterave.

GRAUX (J.-L.) DE MAUCHAMP. Production d'une nouvelle et utile variété de laine.

GRENET (L.-F.). Gélatine incolore et inodore.

GUEYTON (A.). Pour la variété de ses produits et sa galvanoplastie.

GUIMET (J.-B.). Bleu d'outremer.

HERMAN et compagnie. Appareil pour cuire le sucre dans le vide.

JAFY frères. Mouvements d'horlogerie fabriqués par des machines, à un prix très-inférieur et d'une qualité égale aux autres mouvements.

LEMONNIER (G.). Goût remarquable dans la parure destinée à la reine d'Espagne.

LIÉNARD (M.-J.). Pendule de bois sculpté.



Palais de cristal. — Exposition française de sujets originaux de bronze.

vêtu moyennant la même somme qui précédemment ne lui permettait que de l'être fort mal, que celui de quelques salons d'élite inondés de joyaux, de dentelles et de soieries, à côté d'une multitude en haillons. C'est pourquoi j'ai admiré par-dessus tout, dans sa secrète tendance, l'exposition de l'Angleterre. C'est là que sont entassées les machines destinées à augmenter l'effet utile du travail de l'homme, c'est-à-dire à faire qu'en retour du même sacrifice de sueurs on obtienne une plus grande valeur de bien-être; les produits à bas prix de toute espèce destinés à porter dans les plus humbles familles un degré de confort et d'aïssance qui n'y était point connu auparavant; en un mot, tous les menus chefs-d'œuvre d'une manufacture qui s'applique à trouver le moyen de travailler pour tout le monde. Non, sans doute, qu'il faille attribuer cette différence dans les industries à une différence d'humanité entre l'Angleterre et la France, car c'est plutôt à un rôle inverse que les deux peuples se sentiraient portés par leurs sentiments naturels: c'est la différence de l'aptitude industrielle et des conditions commerciales qui a tout fait. L'Angleterre, pour assurer l'énorme écoulement de produits qui est devenu une telle nécessité de son existence qu'il ne saurait s'interrompre sans causer sa perte, est obligée de tendre sans cesse à l'abaissement des prix qui lui garantit la possession des marchés; et c'est à quoi la richesse minière de son territoire, en même temps que l'esprit de trafic et de mécanique de sa population, la dispose merveilleusement. La France, au contraire, pour maintenir la prépondérance dont elle jouit dans tout l'univers pour les objets de goût, n'a qu'à laisser épanouir le libre génie de l'art, qu'elle a su insinuer jusque dans les branches d'industrie qui y semblaient le moins ouvertes; et si elle se donne moins de mouvement pour le commerce extérieur que sa rivale, c'est qu'à égalité de valeur les marchandises délicates qu'elle émet pèsent bien moins, sans compter que les consommateurs opulents auxquels elle s'adresse lui épargnent en partie la peine d'envoyer chez eux, en venant eux-

mêmes chez elle apporter leur argent en échange des biens de tout genre de cette terre hospitalière et charmante. Mais quelles que puissent être les causes, il n'en résulte pas moins qu'en définitive c'est l'Angleterre qui s'ingénie le plus en vue des classes inférieures.

Après ce qui m'a le plus charmé et ce que j'ai le plus apprécié, je veux dire aussi ce qui m'a le plus frappé. A l'une des extrémités de cette nef immense, dont les nefs de nos églises ne donnent pas plus l'idée qu'une humble église de village ne donne celle d'une cathédrale, s'élève un orgue d'une dimension proportionnée à celle de l'édifice. A droite et à gauche de l'orgue, le reste de la largeur est occupé par des gradins superposés à la galerie, et du haut desquels l'œil du spectateur embrasse dans toute son étendue cette belle et éblouissante perspective. Dans le moment où j'arrivais à cet endroit, les gradins se trouvaient envahis par un pensionnat de trois à quatre cents jeunes filles, assises en paix sous la direction de leurs maîtresses régulièrement échelonnées dans leurs rangs. Leur attitude était celle du recueillement et même du saisissement bien plus que celle de la récréation et du plaisir, et l'orgue, qui ne cessait de verser à flots dans l'espace ses majestueuses harmonies, ajoutait encore à cette impression grandiose. Je me serais cru volontiers dans un temple, non dans un temple chrétien assurément; et il m'était sensible que c'était à un sentiment du même genre que toutes ces jeunes filles se trouvaient en proie. Effrayante religion! culte de la matière, Baal, tu jouissais là de la plénitude de ton triomphe! Puisse cette scène n'être pas demeurée trop profondément implantée dans ces âmes naïves, et ce qui ne se voit ni ne se touche demeurer toujours à leurs yeux bien au-dessus de l'idolâtrie de ces prestiges!

Et maintenant, pour finir avec d'autres idées, je dirai d'un mot ce qui m'a le plus diverti. Dans cette imposante réunion de tous les nobles efforts du labeur humain pour l'amélioration physique de notre vie, il y a, et l'on devait s'y attendre, plus d'un écart, dont aucun ne m'a semblé plus excentrique par son objet, outre la qualité de son auteur, que le suivant; je me borne à transcrire le Catalogue officiel: « Union douanière allemande (Zollverein). Salon octogone, » n° 836. — Le comte Ernest de Cobourg-Gotha. — *Noyaux de fruits de diverses grosseurs taillés au canif.* » Voilà un prince que les professeurs d'histoire feront bien de ne pas proposer pour modèle aux écoliers! du moins son œuvre ne paraît-elle pas trop fidèle à cette belle épigraphe placée en tête du Catalogue officiel:

Humani generis progressus  
Ex communi omnium labore ortus  
Uniuscujusque industria debet esse finis (1).

Peu s'en est fallu, grâce à mon désir de rester dans mes réflexions, que je n'aie manqué le convoi: on donnait le signal du départ, quand je me suis précipité de mon cab. Après une traversée aussi régulière et aussi vulgaire que possible, je sonnais, à minuit et demi, à la porte d'un cottage de Normandie où j'étais attendu, et, fidèle à mon programme, je n'avais dépensé que vingt-quatre heures à Londres.

## LE MOUSQUETAIRE

ET LES PÊCHES DE MONTREUIL.

C'était en 1743, après le combat de Dettingue, où la fougue indisciplinée du duc de Grammont fit perdre le fruit des belles dispositions prises par le maréchal de Noailles. « Le roi d'Angleterre dina sur le champ de bataille et se retira ensuite, sans même se donner le temps d'enlever tous ses blessés dont

(1) Le progrès du genre humain,  
Produit par le labeur commun de tous les hommes,  
Doit être le but de l'industrie de chacun.

MAES. Application d'un nouveau procédé chimique à la fabrication du verre.

MARTINS (F.). Talbotypes sur verre par le procédé albumineux.

MARREL FRÈRES. Petits articles, tels que cachets, tabatières, etc.

MASSON (E.). Légumes conservés.

MATIFAT (C.-S.). Sujets originaux de bronze.

MERCIER et compagnie. Machine pour carder et filer la laine.

MINISTÈRE DE LA GUERRE. Pour la part qu'il a prise à l'exposition de la classe n° 4, provenant de l'Algérie.

MINISTÈRE DE LA MARINE. Plans et cartes hydrographiques de la France, de la Corse, de l'Algérie et de l'Afrique.

POPELIN-DUCARRE. Pour son nouveau procédé de fabrication économique du charbon avec les petites branches d'arbres et les plantes annuelles.

PRADIER (J.). Statue de Phryné.

PRAN et AGAR. Produits obtenus des eaux des salines par un nouveau procédé.

QUENESSEN. Creusets de platine à longs tubes sans soudure.

RISLER et fils. Machine dite *dépurateur*, pour nettoyer le coton et le préparer pour la filature.

RUDOLPHI (J.-F.). Collection de joyaux et de bijoux d'un goût très-remarquable.

SAX et compagnie. Invention de plusieurs séries de nouveaux instruments de bois et de cuivre.

SERVET, HAMOIR-DUQUESNE et compagnie. Spiritueux et autres produits obtenus de la mélasse.

SÈVRES (MANUFACTURE DE). Bonne qualité générale de ses porcelaines.

TAURINES. Dynamomètre.

VEDY. Baromètre anéroïde.

VITTOZ. Excellence de ses bronzes dorés.

VUILLAUME (J.-H.). Nouveau mode de fabrication des violons évitant l'inconvénient de les garder plus ou moins longtemps pour qu'ils atteignent toute la sonorité et les qualités dont ils sont susceptibles.

WAGNER neveu. Horloge à mouvement continu, télescopes de voyage, et collections d'horloges remarquables par une grande fertilité d'invention.



il laissa environ six cents, que le lord Stair recommanda à la générosité du maréchal de Noailles. Les Français les recueillirent comme des compatriotes; les Anglais et eux se traitaient en peuples qui se respectaient.

» Les deux généraux s'écrivirent des lettres qui font voir jusqu'à quel point on peut pousser la politesse et l'humanité au milieu des horreurs de la guerre.

» Cette grandeur d'âme n'était pas particulière au comte Stair et au duc de Noailles; le duc de Cumberland surtout fit un acte de générosité qui doit être transmis à la postérité. Un monsqetaire, nommé Girardeau (1), blessé dangereusement, avait été porté près de sa tente; on manquait de chirurgiens assez occupés ailleurs. On allait panser le prince, à qui une balle avait percé la jambe: « Commencez, dit le prince, par soulager cet officier français; il est plus blessé que moi; il manquerait de secours, et je n'en manquerais pas. » (*Précis du siècle de Louis XV*, par Voltaire.)

Les soins de ce généreux ennemi profitèrent à Girardot qui se rétablit entièrement, mais qui néanmoins quitta le service après y avoir dissipé presque toute sa fortune. Retiré dans un petit fief de trois hectares environ qu'il possédait encore à Bagnolet et à Malassise, près de Montreuil, aux portes de Paris, il imagina de diviser cet emplacement par des murs parallèles éloignés de 8 mètres, et surmontés de chaperons mobiles; puis de couvrir tous les murs de pêchers en espalier. Ainsi divisé, son terrain forma soixante-dix-sept jardins. Sa méthode pour la taille, ses soins, sa prévoyance et tous les moyens qu'il employait, sont connus et décrits aujourd'hui. Ses succès, dans sa nouvelle profession, dépassèrent bientôt toute espérance. Il parvenait à se procurer des fruits quand il n'y en avait point ailleurs, ou à les obtenir meilleurs, plus beaux et surtout plus hâtifs. A une fête donnée par la ville de Paris dans la saison des pêches, et dans une année où elles avaient manqué partout, excepté chez Girardot, on lui en acheta trois mille qui furent payées un écu pièce. Tous les ans, il allait à Versailles en présenter au roi. Ses jardins, qui lui rapportaient, année commune, de trente à quarante mille francs, étaient devenus un but de promenade et de parties de plaisir. On venait admirer la beauté des espaliers et y manger des pêches. Parfois on comptait jusqu'à cinquante et soixante carrosses à la porte. L'auteur de l'article qui est consacré à Girardot dans la Biographie universelle, se rappelait avec émotion avoir vu, en 1780, l'intrépide mousquetaire devenu un modeste cultivateur, et avoir été reçu par lui dans ses jardins. Aussi simple qu'affable, rempli de distinction dans ses manières, encore droit et de haute stature, ce vieillard respectable ne pouvait saluer les personnes qui le visitaient sans montrer les deux cicatrices, témoignage de sa bravoure et de la générosité du duc de Cumberland.

Cependant les résultats obtenus par Girardot attirèrent l'attention des cultivateurs voisins, placés dans les mêmes conditions de sol et d'exposition. Aussi vit-on peu à peu se former un grand nombre de jardins pareils aux siens. Telle est l'origine de la culture particulière du pêcher, qui eut pour berceau Montreuil, appelé de là *Montreuil aux Pêches*, et qui se répandit ensuite dans les autres parties de la France. Girardot mourut à Corbeil vers la fin du siècle dernier.

#### DISCOURS ET HONNÉURS FUNÈBRES A UN INDIEN.

Dès qu'un sauvage est mort, on l'habilte le plus proprement qu'il est possible, et les esclaves de ses parents le viennent pleurer. Ni mère, ni sœurs, ni frères, n'en paraissent nullement affligés; ils disent qu'il est bien heureux de ne plus souffrir, car ces bonnes gens croient, et ce n'est pas où

(1) Voltaire écrit Girardeau; mais le supplément de la Biographie universelle et divers auteurs de traités d'horticulture écrivent Girardot.

ils se trompent, que la mort est un passage à une meilleure vie. Dès que le mort est habillé, on l'assied sur une natte de la même manière que s'il était vivant; ses parents s'assoient autour de lui; chacun lui fait une harangue à son tour, où on lui raconte tous ses exploits et ceux de ses ancêtres; l'orateur qui parle le dernier s'explique en ces termes: « Un tel, te voilà assis avec nous; tu as la même figure que nous; il ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes. Cependant tu cesses d'être, et tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui est-ce qui nous parlait, il y a deux jours? Ce n'est pas toi, car tu nous parlerais encore; il faut donc que ce soit ton âme qui est à présent dans le grand pays des âmes avec celles de notre nation. Ton corps, que nous voyons ici, sera dans six mois ce qu'il était il y a deux cents ans. Tu ne sens rien, tu ne connais rien et tu ne vois rien, parce que tu n'es rien. Cependant, par l'amitié que nous portions à ton corps lorsque l'esprit l'animait, nous te donnons des marques de la vénération due à nos frères et à nos amis. » Dès que les harangues sont finies, les parents sortent pour faire place aux parentes, qui lui font les mêmes compliments, ensuite on l'enferme vingt-quatre heures dans la cabane des morts; et pendant ce temps-là on fait des danses et des festins qui ne paraissent rien moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées, ses esclaves le portent sur leur dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enseveli dans un double cercueil d'écorce, dans lequel on a eu la précaution de mettre ses armes, des pipes, du tabac et du blé d'Inde. Pendant que ces esclaves portent le cadavre, les parents et les parentes dansent en l'accompagnant, et d'autres esclaves se chargent du bagage dont les parents font présent au mort, et le transportent sur son cercueil (1).

Les ouvrières parisiennes n'ont pas de rivales pour l'habillement de la poupée: elles savent, avec une prestesse et une habileté merveilleuses, tirer parti des moindres morceaux d'étoffes pour créer une toilette élégante. Le mantelet, le casarecka et la robe d'une poupée d'un franc sont la reproduction fidèle et correcte des modes nouvelles; et dans ces costumes chiffonnés avec tant de coquetterie, l'habilleuse ne se montre pas seulement excellente lingère, couturière ou modiste: elle fait preuve, en même temps, de goût dans le choix des tissus et le contraste des couleurs. Aussi la poupée est-elle expédiée dans les départements, et souvent à l'étranger, comme patron des modes; elle est même devenue un accessoire indispensable de toute exportation de nouveautés confectionnées, et il est arrivé que, faute d'une poupée, des négociants ont compromis le placement de leurs envois. Les premiers mantelets vendus dans l'Inde furent d'abord portés sur la tête, en mantille, par les dames de Calcutta; la poupée modèle arriva enfin, et l'erreur fut reconnue.

NATALIS RONDOT.

#### HENRY ROWE, JOUEUR DE MARIONNETTES.

L'auteur de l'*Histoire des marionnettes* rapporte qu'au dernier siècle, un nommé Henry Rowe faisait représenter les pièces de Shakspeare par des acteurs de bois. Il récitait lui-même toutes les parties du dialogue. *Macbeth* était au nombre des drames qu'il aimait le mieux jouer, et, en 1797, il fit imprimer une édition critique de cette pièce. « Ce travail d'un humble *puppet-showman*, ajoute M. Magnin, tient aujourd'hui dignement sa place parmi les nombreux ouvrages destinés à élucider et à honorer Shakspeare. »

Henry Rowe était d'ailleurs un esprit original et un musicien passionné. On l'appelait « la Trompette d'York, » parce

(1) Le baron de la Hontan, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*.

qu'il avait sonné la charge et la retraite à la bataille de Culloden, et que, revenu dans sa ville natale après la soumission des jacobites, il fit, pendant près de cinquante ans, entendre sa trompette dans toutes les solennités publiques. Mort en 1800, il a mérité que l'on conservât sa mémoire dans les vers suivants :

« Lorsque l'ange redoutable sonnera la trompette du jugement, il devra toucher de sa main Harry Rowe ; car, sans cela, le pauvre Harry ne se réveillerait pas. Il se méprendrait au bruit de la trompette céleste, et croirait entendre la sienne. Toute sa vie il a sonné de cet instrument avec habileté et sans relâche, et il en sonnerait encore si le souffle ne lui avait pas manqué. »

## HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

### LA TROMPETTE.

Suite. — Voy. p. 34, 80.

#### Hébreux.

Les Hébreux doivent avoir emprunté aux Égyptiens les trompettes, qui jouaient, du reste, un rôle important dans les cérémonies religieuses de ce peuple formaliste. La Bible mentionne en bien des endroits la trompette. L'origine des trompettes du temple, qui se conservaient comme l'arche, le chandelier à sept branches, etc., dans le saint des saints, est ainsi racontée dans l'Écriture : « Les Juifs étaient encore dans le désert, lorsque le Seigneur dit à Moïse : « Fais-toi

second son, ceux qui seront au midi ; pour assembler le peuple, un simple son, mais prolongé.

» Les fils d'Aaron (*coherinne*) sonneront ces trompettes ; et quand vous irez à la guerre, vous ferez un retentissement bruyant de vos trompettes ; l'Éternel se souviendra de vous, et vous serez délivrés de vos ennemis. Et au jour de votre joie, vous sonnerez des trompettes sur vos holocaustes et vos sacrifices pacifiques. »

Voici maintenant comment la Bible raconte la prise de Jéricho : « Les sept *coherinne* prendront sept trompettes de celles qui servent pour le jubilé (ces trompettes n'étaient pas droites comme les *hatsotsroths*, qui répondent aux *tubæ* des Romains ; elles étaient faites avec des cornes de bœuf ou de bœuf, comme l'indique leur nom hébreu : c'étaient des *cornua* ou des *buccinæ*) ; et quand vous les entendrez, le peuple jettera un cri de joie ; les murailles de la ville s'écrouleront dans le fossé, et le peuple le franchira, chacun devant soi. Il arriva comme le Seigneur l'avait annoncé : le peuple poussa un cri, les *coherinne* sonnèrent du cor, et lorsque le peuple entendit ce son, il poussa un grand cri, et les murailles croulèrent sous elles ; le peuple escalada la ville, chacun devant soi, et ils conquièrent la ville. »

On rapportait chez les Grecs une histoire analogue d'un combat entre les Spartiates et les Messéniens ; ces derniers, effrayés par le son, nouveau pour eux, de la trompette, auraient été vaincus presque sans coup férir.

Nous ne connaissons pas de monument représentant les trompettes courbes des Juifs ; mais on possède deux représentations authentiques des trompettes sacrées du temple. Après la prise de Jérusalem, Titus revint triompher à Rome. Selon l'usage romain, on porta dans la pompe de son triomphe les dépouilles des vaincus ; parmi ces dépouilles figuraient les deux *hatsotsroths* ordonnées par le Seigneur à Moïse. Or l'arc de Titus est encore debout à Rome, et sur les bas-reliefs dont il est orné on a représenté la pompe triomphale dont ce monument devait perpétuer le souvenir. Nous empruntons à ces bas-reliefs le groupe que l'on voit figure 14. Trois esclaves laurés portent sur leurs épaules une sorte de brancard sur lequel sont posées la table des propitiations et les deux trompettes. On voit qu'elles sont droites et fort longues ; leur pavillon n'est pas très-évasé ; elles ne portent aucun ornement. Un personnage vêtu de la toge marche à côté des trois esclaves ; il tient à la main une branche de laurier. Le second monument sur lequel paraissent les trompettes est une monnaie d'argent frappée à Jérusalem, et dont nous donnons le revers (fig. 15).

Cette monnaie porte, d'un côté, une grappe de raisin, et, en hébreu, *Schiméon* ; c'est le nom de Simon Machabée, grand prêtre, grand général et prince d'Israël, de la dynastie asmonéenne, qui régna depuis l'an 144 jusqu'à l'an 135 avant Jésus-Christ. Au revers, on voit les deux trompettes, semblables à celles de l'arc de Titus, et on lit, également en hébreu : *Laherout Jerouschalim* (Délivrance de Jérusalem).

Cette médaille n'est pas contemporaine du vaillant Simon Machabée, le restituteur de l'indépendance d'Israël, car elle est faite sur un denier de Trajan ; mais M. Ch. Lenormant a résolu récemment cette difficulté en établissant que les Juifs, en souvenir des grandes actions de Simon Machabée, perpétuèrent sur leur monnaie le nom de ce héros et la mémoire de la délivrance de Jérusalem, tant qu'ils conservèrent leur nationalité.

La suite à une autre livraison.



Fig. 14.



Fig. 15.

deux trompettes (*hatsotsroths*) d'argent ; tu les feras massives, et avec elles tu pourras convoquer la multitude quand il faudra partir. Un seul son avertira les chefs des milliers ; un son plus long avertira ceux qui sont à l'est du camp ; un

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

## DEUX RÊVES.



G. STAAL IN

L. DUJARDIN S.

Composition et dessin de G. Staal.

Le malheureux s'est endormi à jeun, appuyé sur le pied du grabat où dorment sa femme et son fils. Les terribles inspirations de la misère hantent son sommeil !

Il rêve qu'il traverse un chemin étroit et sombre au milieu d'une forêt. Vers lui s'avance un brillant cavalier : il est vêtu de velours et de soie ; son escarcelle est gonflée de pièces d'or, et sa main désarmée joue avec un gant de cuir de Cordone.

L'affamé a reconnu un de ces seigneurs corrompus dont la jeunesse se consume dans de honteux désordres, et il s'est demandé à quoi servait une pareille vie. Quel serait le bonheur brisé par la disparition de cet homme ? A quoi était-il nécessaire ? Et cet or, inutile ou dangereux entre ses mains, ne suffirait-il pas pour rendre une famille à l'aisance, au bonheur !

A cette exécutable pensée, le misérable a serré plus fortement le bâton de chêne qu'il tenait à la main, et il s'est avancé vers le jeune seigneur l'œil enflammé.

Pendant ce temps, la pauvre mère qui sommeille, son enfant pressé contre son sein, fait aussi un rêve ! Elle voit une femme au regard caressant et au doux sourire, qui s'est arrêtée devant sa couche. D'une main elle lui montre la table

couverte de tout ce qui manque à la famille indigente. Chaudes étoffes, provisions d'hiver, vin généreux pour réjouir le cœur du mari découragé ; fruits débordant de la large corbeille, jouets d'enfant, livres de saints conseils pour les veillées... La mère éperdue ne peut croire à tant de bonheur, et serre son fils plus près de son cœur.

Lequel des rêves s'accomplira ?

Hélas ! demandez à la Bienfaisance assoupie ou vigilante ! C'est elle qui décidera entre les deux, et qui ouvrira cette pauvre demeure au crime ou à la reconnaissance. Qu'elle accoure donc pour le salut de tous ! car elle seule peut consoler les misérables et adoucir les désespérés ; qu'elle veille nuit et jour ; car si le jour la faim maudit, dans les ténèbres elle s'égaré et rêve le crime.

En Angleterre, beaucoup d'écoles du dimanche ont pour professeurs les fils ou les filles des manufacturiers ou des nobles.

VISITE DU DOCTEUR KRAFT AU ROI D'OUSAMBARA,  
DANS L'AFRIQUE AUSTRALE, EN 1848.

Fin. — Voy. p. 130.

3 août. — Dans l'après-midi, nous avons gravi une haute montagne, ce qui m'a fatigué à tel point que j'étais fréquemment obligé de me coucher à terre et de me reposer quelque temps. Nous sommes enfin arrivés au sommet, où il y a plusieurs villages gouvernés par un des fils du roi Kméri. Nous sommes allés au village de Tamotta, où notre guide s'est entretenu avec le chef pour nous faire admettre immédiatement, en conséquence de notre extrême fatigue. Le chef a fait répondre que nous pouvions entrer dans telle maison que nous voudrions, et que toutes nous appartenaient. Mes Souâhéhis ne se le sont pas fait dire à deux fois. Ils ont pris possession immédiatement de la maison qui leur a paru la plus grande et la mieux pourvue. Le propriétaire ne s'y trouvant pas, on a forcé la porte. Quand il est arrivé, il s'est assis humblement à nos côtés, et, prenant seulement quelques-uns de ses ustensiles de cuisine, avec la peau qui lui sert de couche, il s'en est allé chez un voisin, nous laissant absolument libres de disposer de tout chez lui. Je lui ai néanmoins donné un petit dédommagement, pour lui montrer que les hommes blancs ne dérangent pas les autres, comme font les Souâhéhis, sans offrir au moins une rémunération convenable. S'il nous avait refusé sa maison, il aurait été sévèrement puni par Kméri.

6 août. — Nous sommes arrivés, dans l'après-midi, au pied de la hauteur sur laquelle est située Fouga, la première capitale. La montagne et la ville portent le même nom. La ville se compose d'un très-grand nombre de chaumières dont l'accès est interdit aux étrangers; les mahométans eux-mêmes sont compris dans l'exclusion. Le soldat du gendre du roi nous permettait à peine de toucher le sol avec nos bâtons, attendu que le *pépo* et le *koma* de Fouga, c'est-à-dire les esprits, pouvaient en être troublés. Le roi est à Salla, la seconde capitale. Le vice-roi n'a pas tardé à venir, mais il s'est montré très-réservé.

7 août. — Le vice-roi, accompagné des principaux conseillers de Kméri, est venu me voir ce matin pour m'interroger sur l'objet de mon voyage dans ce pays, un compte fidèle devant en être rendu au roi, sur sa propre demande, avant que je pusse être admis devant lui. En conséquence, on a étendu des nattes à terre devant notre cabane. Les examinateurs étaient assis d'un côté; Bana Khéri, moi et Cheikh Kméri, le gendre du roi, de l'autre. Un des conseillers a ouvert l'audience en interrogeant Bana Khéri à mon sujet. Il a répondu que j'étais un homme de livres, que je ne faisais pas de commerce, que je n'étais pas *emganga*, sorcier ni médecin; que je venais à l'Ousambara pour répandre la parole de Dieu, qui était que le peuple ne devait pas mentir, ni tromper, ni faire violence à personne. Quand il a fini son discours, j'ai demandé à prendre la parole, et j'ai exposé sommairement le contenu principal du livre que j'avais à la main... Les conseillers ont dit alors que mon but était bon, mais qu'ils désiraient maintenant voir les présents que j'avais apportés pour le roi. Après les avoir vus, ils ont dit que le roi les accepterait avec plaisir. Ils ont demandé pour eux-mêmes un petit présent en verroterie qui pouvait valoir un quart de dollar. Finalement, et d'une manière très-pressante, ils m'ont demandé si je ne connaissais pas quelque médecine pour détruire les Ouségoda, qui sont en guerre avec Kméri. Je leur ai dit que je n'avais rien de tel; mais que si les Ouségoda, aussi bien que les Ousambara, voulaient écouter les paroles de mon livre, ils ne voudraient plus désormais faire la guerre les uns contre les autres. Alors le vice-roi et les conseillers d'État se sont retirés, et bientôt après on nous a envoyé un beau mouton. J'ai donné au

vice-roi un drap de couleur qui lui a plu. Ce drap n'avait guère que la valeur d'un demi-dollar.

9 août. — Salla, seconde résidence du roi, est aussi appelée Mtoni, de la rivière Mto, qui passe près du palais. Nous avons atteint cette ville après plusieurs heures de marche par un chemin uni que le roi a fait ouvrir au pied d'une chaîne de hauteurs. Quelques coups de fusil tirés par ordre de Cheikh Kméri ayant annoncé notre arrivée à Sa Majesté, nous avons été conduits à la pièce de réception, qui se trouve à l'entrée d'une grande maison construite pour héberger les étrangers. Nous nous sommes bientôt vus entourés d'esclaves et de courtisans du roi, qui néanmoins ont tous été très-réservés et très-froids, et se sont retirés après quelques instants. Nous étions en suspens au sujet des dispositions du roi depuis près d'une heure, temps pendant lequel Bana Khéri est resté assis à terre avec des symptômes de crainte que je n'aurais pas attendus de lui, quand tout à coup on a annoncé l'arrivée du *Simba oua mouéné*, ainsi qu'on nomme Kméri, ce qui signifie : « lui le lion; » ou bien : « le lion de celui qui existe par lui-même, » c'est-à-dire « de Dieu. » Un moment après, le roi est entré dans la pièce de réception, accompagné d'une escorte nombreuse qui le précédait en partie et qui en partie le suivait. En entrant, il a jeté sur moi un regard investigateur. Je l'ai salué des mots : *Sabahéri Simba oua mouéné, sabahéri tzoumbé*; c'est-à-dire : « Bonjour, toi qui es le lion; bonjour, ô roi ! » (On ne donne à ses gouverneurs ou lieutenants que le nom de « petits lions. ») Le roi, sans répondre ni à moi, ni à personne, est allé s'asseoir sur une couche, ou *kitanda*, que l'on avait couverte à la hâte d'une natte. Tous ceux qui l'accompagnaient gardaient un profond silence. Il portait un vêtement d'étoffe de couleur, avec un chapeau souâhéli sur la tête, et à la main un long bâton à poignée d'argent. C'est un homme de forte corpulence et de physionomie agréable, véritable type de personnage royal auquel convient bien le titre de lion; il peut avoir de cinquante-cinq à soixante ans. Le héraut d'État s'est assis au milieu de la salle, et a prononcé, je dirais presque chanté, les mots : *En Simba! en Simba!* (O lion! ô lion!) Sur quoi son gendre lui a rapporté les circonstances de mon arrivée à Nougneri; il lui a dit qu'il m'avait examiné de près; que j'étais un homme de livres, enseignant aux Ousambara qu'il fallait s'abstenir de fraude, de mensonge, d'ivresse et de violence. Kméri tenait son regard constamment fixé sur moi pendant que ces rapports lui étaient faits. Quand ils furent terminés, il dit à ses conseillers que c'était une chose naturelle que de s'abstenir de ces choses; puis il ajouta : « L'Européen est mon étranger; personne ne lui fera de mal ! » Sur ce, tout le monde exclama un cri de joie, et le héraut répéta son *En Simba! en Mouéné!* (O lion! ô toi qui es toi!) Après cette conversation, dans laquelle je m'efforçai de lui donner une idée plus juste de ce que contenait mon livre, il demanda à voir les présents que j'avais pour lui. Un beau rasoir, entre autres, attira particulièrement son attention, et il tint le tout dans ses mains assez longtemps. Après avoir vu les présents, il ordonna qu'on les renveloppât; puis il se leva et sortit.

Les esclaves et les courtisans, connaissant alors les dispositions de leur maître à mon égard, laissèrent éclater leurs sentiments de joie. Un bœuf de grande taille fut amené un moment après devant ma demeure; on nous dit que c'était un présent du roi, et qu'il fallait l'abattre sur-le-champ, ce que firent les Souâhéhis.

Le roi envoya ensuite un musulman pour examiner mon livre, attendu, avait-il dit, qu'il n'y avait rien compris. J'aurais préféré converser seul à seul avec le roi; mais tous ces souverains d'Afrique sont très-réservés vis-à-vis des étrangers, jusqu'à ce qu'ils les connaissent bien. L'examineur écouta tranquillement mes explications, et finit par rester convaincu qu'aucun motif séculier n'avait pu m'amener dans ce pays. Mais quand je commençai à lui parler de justice, de

tempérance et de jugement à venir, il m'interrompit. « Il faut, me dit-il, que j'aïlle rapporter au roi vos sentiments. »

10 août. — J'ai été appelé par le roi pour lui remettre mes présents. J'ai été d'abord conduit entre deux rangées de petits arbres à tronc droit plantés à cet effet; puis je suis arrivé à une cabane qui n'est ni très-élevée ni très-large : c'est l'habitation du roi. Des soldats en gardaient l'entrée. La porte ayant été ouverte, je me suis trouvé dans un petit enclos, d'où j'ai été introduit dans la salle des audiences royales. Le roi était couché sur une espèce de divan posé près du mur, et que les conseillers entouraient; en avant de ce divan, un feu était entretenu. On m'a fait placer sur un second siège vis-à-vis de celui du roi, à une distance de dix à douze pas.

Après quelques remarques préliminaires du premier ministre, on m'a transmis l'ordre d'ouvrir la boîte qui contenait les présents. Le roi les a tous examinés de très-près, puis il les a fait porter dans sa chambre. Il nous a adressé quelques mots insignifiants; après quoi il nous a ordonné de retourner à notre demeure. Il n'aurait pas été fâché qu'on lui eût apporté une plus grande quantité de verroteries et de draps, ainsi que du papier pour ses dépêches. Il ne sait pas écrire, mais il a toujours près de lui des Souahélis qui écrivent ses lettres. Il a aussi deux fils qui se sont faits mahométans à Zanzibar, et qui y ont appris à lire et à écrire. Le roi ne leur a fait aucune difficulté de ce qu'ils avaient répudié les habitudes païennes.

Le grand point que j'ai obtenu dans cette conversation a été la permission de résider dans le pays et d'y enseigner le peuple. Quand je lui ai demandé cette permission, il m'a répondu : « Cela ne fait aucune difficulté : mais je désire savoir ce que je puis vous donner en retour de vos présents. » Je lui ai dit que j'attachais à la permission qu'il m'accordait d'instruire son peuple dans la parole de Dieu plus de prix qu'à aucun présent qu'il me pourrait faire.

Le musulman est venu, dans la journée, me demander, de la part du roi, si j'accepterais de l'ivoire, des esclaves et des bestiaux. « D'aucune manière, ai-je répondu, je ne puis accepter d'esclaves, attendu que l'esclavage est contraire à la loi de Dieu. Quant à l'ivoire et aux bestiaux, je n'ai pas besoin de ces choses; car je ne suis pas venu à l'Ousambara pour en tirer des biens terrestres. »

Le roi a dit qu'il désirait au moins me donner cinq chèvres pour manger en route. J'ai accepté cette dernière offre, et je lui en ai fait mes remerciements.

13 août. — Avant de partir, j'ai été faire un dernier adieu au roi, qui m'a demandé si je reviendrais bientôt. Il m'a aussi chargé de lui envoyer de Zanzibar des plats en cuivre, une grande chaudière, un manteau rouge et de la poudre de chasse, ce que je lui ai promis. Il m'a donné, sur ma demande, deux soldats pour me protéger en route. Les derniers mots du roi ont été : *Koua héri, baba* (Adieu, père).

JOHN-JAMES AUDUBON.

Suite. — Voy. p. 73.

Les détails pittoresques abondent dans les récits d'Audubon. Écoutez-le parler du cygne trompette (*Cygnus buccinator*) dont tant de fois il entendit le cor sonore sur les eaux glacées du Mississipi, et dont il garda deux ans à Henderson un vigoureux individu, lequel battait rudement ses chiens, ses domestiques, ses enfants, jusqu'à son favori le dindon sauvage, et qu'il aimait cependant à cause de sa beauté.

« Pour se former une idée de l'élégance de ces superbes oiseaux, dit-il, il les faut épier alors que, ignorant votre approche, ils glissent sur les limpides eaux de quelque lac solitaire caché dans l'épaisseur de nos bois. Leurs cous, en d'autre temps roides et droits comme des mâts de vaisseau, se jouent en mille ondulations gracieuses. Tantôt couchés en

avant, tantôt renversés sur le corps, ils s'inclinent flexibles jusqu'à ce que la tête, un instant plongée, fasse jaillir un jet de cristal qui roule en globules étincelants, semblables à autant de grosses perles sur le dos et sur les ailes satinées. L'oiseau les secoue alors, et, comme enivré de joie, bat l'eau et s'élançe en avant. »

Les maubèches (*Tringa pusilla*), oiseaux gras et délicats, dont le chasseur observait en automne les nombreuses troupes sur les rives sablonneuses de l'Ohio, attirés par douzaines dans ses filets, et transportés dans son jardin d'Henderson, s'y seraient sans doute apprivoisés; mais ils furent dévorés par les rongeurs, ennemis redoutés du naturaliste. En parlant pour une de ses longues excursions, Audubon avait confié à un parent le coffre qui contenait deux cents de ses admirables dessins soigneusement terminés, étiquetés et rangés un à un. A peine de retour dans ses foyers, son premier soin fut de faire apporter et d'ouvrir sa caisse. Hélas! une paire de surmulots avait pris possession du tout, établissant une jeune et nombreuse famille au milieu des débris rongés de ces feuilles qui, peu de mois auparavant, représentaient des centaines d'habitants de l'air. « Je passai plusieurs nuits sans dormir, écrit l'ornithologiste; mes journées s'écoulaient dans une terrible absorption; enfin les forces de mon corps et de mon âme prirent le dessus; je chargeai mon fusil sur mon épaupe, et je m'enfonçai dans les bois aussi gaiement que si rien ne fût arrivé, me félicitant d'être désormais en état de faire de meilleurs dessins, et avant que trois ans se fussent écoulés, mon portefeuille se trouva de nouveau rempli. »

Durant l'espace de plus de vingt années, Audubon, luttant contre une irrésistible vocation, avait tenté les voies du commerce, et s'était laissé entraîner, toujours sans succès, à diverses entreprises. A la fin, résistant aux conseils, aux exhortations aux prières des parents, des amis, renonçant aux douceurs de la vie de famille, et mettant à l'écart les considérations d'intérêt, il résolut de se livrer sans réserve à son goût, à la passion de sa vie entière. Chargé de son fusil, de la valise qui contenait son journal de voyage, ses couleurs, ses pinceaux et une petite provision de linge souvent usée jusqu'à la dernière pièce à fourbir son arme, il partit pour vivre au sein des forêts et des lieux déserts, errer au travers des prairies sans bornes, explorer les lacs et les marécages.

Non-seulement il a peint et décrit les nombreuses espèces d'oiseaux du nouveau continent qu'il parcourut du Mexique au Labrador, mais il a donné, dans cinq gros volumes in-8 de texte, avec le récit de plusieurs curieuses particularités des rudes mœurs de ses compatriotes, la description pittoresque des immenses et grandioses perspectives de son pays.

Les rivières débordées ont vu flotter son canot sur leur cours enflé par les *floods* ou *freshets*, déluges en quelque sorte périodiques : « Merveilleux spectacle, dit-il, que ces masses d'eau roulant à grand bruit, gonflées, bouillonnantes, et qui, se déversant sur leurs bords, tombent dans les larges canaux que leur ouvrent l'Ohio et le Mississipi, sur une étendue, pour l'un, de plus d'un millier, pour l'autre, de plusieurs milliers de milles. Au pied des chutes de l'Ohio, l'eau s'est souvent élevée à soixante pieds au-dessus de son étiage. J'ai vu des vaches sortir, en nageant, de la fenêtre d'une maison située à plus de soixante-dix pieds de la rive. Le débordement du Mississipi surtout a quelque chose de gigantesque. Le flot touche à peine la marge qui le borde, qu'il s'élançe au delà, et s'épanche, en l'ensevelissant, sur l'immense plaine, qui dès lors ne présente plus à l'œil qu'un océan sans bornes d'où pointent des forêts géantes. La catastrophe est subite : tout ce qui respire, homme ou animal, a besoin de recourir à ce qu'il peut rassembler de forces de corps, d'intelligence ou d'instinct, pour y échapper. Les sauvages se réfugient à l'intérieur sur les collines; les troupeaux de bêtes fauves nagent vers les bandes de terrain qui sur-

gissent encore, ou, s'efforçant de traverser ces eaux sans rivages, meurent de fatigue dans le trajet. Les habitants des rives tiennent des radeaux toujours prêts, sur lesquels, munis de provisions, ils s'embarquent à la hâte, eux et leurs troupeaux; et, tandis qu'à l'aide de cordes et de lianes ils tâchent d'amarrer ce plancher mobile à quelque arbre voisin, ils contemplent d'un œil désolé le courant jaunâtre qui roule pêle-mêle les débris de leurs maisons et de leurs propriétés. Ceux qui n'ont rien à perdre, les *squatters*, parcourent les bois en bateau pour tuer le gibier, daims et ours, dont ils n'emportent que les peaux, laissant les chairs se putréfier sur place.

» J'ai flotté sur l'Ohio et le Mississipi ainsi gonflés, manœuvrant mon léger canot à l'aide d'une pagaie; le cœur ému d'une respectueuse crainte, j'ai visité les terres submergées de l'intérieur, et traversé d'immenses contrées inondées: autour de moi tout n'était que mélancolie et silence; à moins que le bêlement douloureux du daim cerné par les eaux, l'aigre et terrible cri de l'aigle, ou le croassement du corbeau acharné sur des cadavres et troublé à mon approche, ne vinssent frapper mon oreille. »

Le tourbillon qui bouleverse une contrée entière, qui couche une forêt sur le sol et en disperse au loin les arbres séculaires; le tremblement de terre qui ouvre des abîmes sous les pas du voyageur, n'arrêtent point ses courses errantes, et servent seulement à varier ses récits. Pour ranimer Audubon à ses heures de découragement, pour lui faire oublier les anxiétés et les fatigues, souvent il a suffi du chant d'un oiseau:

« C'est ma favorite, dit-il, parlant de la grive solitaire (*Turdus mustelinus*); je lui dois tant! Que de fois sa note sonore, entendue dans la forêt, après une nuit sans repos, est venue relever mes esprits abattus! Mal défendu de l'impétuosité de l'ouragan sous ma hutte de feuillages réunis à la hâte, forcé de renoncer à entretenir mon feu dont l'incertaine et vacillante lueur expirait peu à peu sous l'invasion d'une pluie torrentielle, j'ai passé de longues et terribles nuits sans voir ciel ni terre: l'incessant déluge enveloppait tout d'une profonde obscurité, rayée tout à coup par le zigzag de l'éclair. La foudre illuminait la forêt, glissait le long des troncs noirs, éblouissait les yeux, et, au milieu des craquements, des sifflements, des mugissements lamentables d'arbres brisés et renversés, elle disparaissait, laissant derrière elle des ténèbres encore plus sombres. Loin des miens, affamé, épuisé, tellement solitaire et désolé qu'il m'arrivait de me gourmander moi-même, furieux de m'être ainsi exposé, près de périr, sur le point de voir s'anéantir les fruits du travail de toute ma vie, tandis que l'eau, me gagnant, me contraignait à demeurer debout, immobile, frissonnant comme en un violent accès de fièvre, le corps en proie aux moustiques, l'esprit hanté du souvenir des années de ma jeunesse, tourmenté de la déchirante pensée que je ne reverrais plus jamais mon foyer, que jamais plus je ne serrerais dans mes bras ma femme et mes deux fils, que de fois ai-je attendu, avec la patience d'un martyr, le retour de l'aurore! Mais dès que ses incertaines lueurs pointaient à travers l'épaisseur du feuillage, la grive faisait vibrer jusque dans le fond de mon cœur sa délicieuse chanson! Avec quelle ferveur, en l'écoutant, j'ai béni Celui qui la plaça dans les sombres et solitaires forêts, comme pour me consoler au milieu de mes privations, relever mon âme anéantie, et me faire sentir que jamais l'homme ne doit désespérer, car l'aide et la délivrance sont proches de ses chants. En effet, rarement la grive se trompe; ses notes sonores n'ont pas plutôt résonné parmi les hautes ramées, que les cieux s'éclaircissent, la lumière réfractée jaillit des bords de l'horizon; peu à peu les rayons éclatent plus brillants, et le grand orbe du jour inonde tout de sa large lumière. Devant lui disparaissent les grisâtres vapeurs qui flottaient sur la terre, et les bois retentissent des mélodieuses actions de grâces de milliers de chanteurs ailés. »

C'est aussi avec une véritable reconnaissance qu'Audubon parle des nombreuses espèces de grives; sa plume les décrit, son crayon les reproduit avec émotion. Voici comment il peint l'attaque d'un nid de ces oiseaux par un serpent:

« Qui ne sympathiserait, dit-il, avec cette scène touchante? Le courageux mâle s'efforce de dégager des replis du reptile sa femelle presque mourante. Aux cris de la famille éplorée, accourt à tire d'ailes un autre mâle; son œil brûle de haine; le bec ouvert il va frapper un coup vengeur, tandis qu'un troisième oiseau déchire avec effort la peau de l'ennemi de leur race.

» Les oiseaux que j'ai représentés ici, poursuit Audubon, souffrirent beaucoup; le nid fut renversé, les œufs furent écrasés; la mère courut le danger le plus imminent; mais le serpent fut vaincu, et sur sa carcasse dépourvillée, une foule de grives, de merles et d'autres oiseaux chantèrent un hymne d'allégresse dont les bois retentirent au loin. Pour ma part, je contribuai à la satisfaction commune: ayant doucement pris la femelle à demi morte, je la réchauffai dans ma main, et, dès qu'elle fut revenue à la vie, je la rendis au mâle inquiet. »

Ce ne fut qu'en avril 1824 que, mis en rapport à Philadelphie avec le célèbre ornithologiste Charles Lucien Bonaparte, et présenté par lui à la Société d'Histoire naturelle de cette ville, Audubon, jusqu'alors emporté seulement par l'ardeur de ses goûts, commença à sentir l'atguillon de la vanité. Ses dessins furent appréciés à Philadelphie, à New-York, qu'il quitta cependant bientôt pour aller visiter encore les larges lacs du nord, les sauvages solitudes, les forêts sans routes ni sentiers. Ce fut dans leurs profondeurs que l'idée de publier les trésors qu'il avait recueillis commença à germer dans son âme. « Heureux jours! heureuses nuits! » s'écrie-t-il, à l'époque où, tout entier à ses rêves de gloire, il parcourait le catalogue de sa collection, cherchant comment un homme isolé, sans aide, sans réputation, sans relations littéraires ou scientifiques, pourrait accomplir un aussi vaste plan, et publier de gigantesques dessins où devaient être reproduits dans leurs dimensions naturelles, non-seulement chaque oiseau, chaque partie de l'oiseau, bec, pieds, jambes, serres, mais jusqu'aux barbes de plumes et aux mesures de l'œil, rectifiées par le compas; mais encore où la variété et l'originalité des poses devaient témoigner de leur vérité, où les fleurs, les plantes, insectes, reptiles, poissons, tout devait être scrupuleusement copié et mesuré sur nature. Le hasard des dimensions et des formats avait tout d'abord partagé cette collection en trois classes; Audubon les divisa par livraisons de cinq planches, et, s'enfonçant plus avant encore dans les solitudes du nouveau monde, se détermina à ne rien négliger pour son œuvre de ce que le temps, la persévérance, le travail ou l'argent peuvent accomplir.

Dix-huit mois plus tard, il revenait vers sa famille, alors en Louisiane, et, après avoir exploré les vastes forêts environnantes, après avoir fait d'inutiles tentatives pour réunir des souscripteurs dans plusieurs villes de l'Union et déterminer les graveurs américains à reproduire ses travaux, tâche qu'ils trouvaient au-dessus de leurs forces, il se décida courageusement, mais le cœur serré, à chercher ailleurs des appuis, et il partit pour l'Europe le 17 mai 1826.

La transition était douloureuse: le découragement s'empara de l'Américain à l'aspect des fertiles rives de l'Angleterre. Sans tenir compte de ses nombreuses lettres d'introduction, il se considérait comme isolé et perdu au milieu du monde. Il supposait à chaque Européen des talents supérieurs à ceux des habitants de l'autre bord de l'Atlantique; enfin il sentit défaillir son cœur lorsque, pour la première fois, il arpentait les rues de Liverpool sans rencontrer un regard ami: « Je me suis cru sauvé dans les bois, dit-il, si j'en avais trouvé à ma portée. »

Cependant, à peine avait-il présenté quelques-unes de ses



La Grive rousse (*TURDUS RUFUS*) (1). — D'après Audubon. — Dessin de Freeman.

(1) La grive rousse, orphée, ou petit moqueur d'Amérique (*Turdus rufus* ou *Orpheus*), a le bec noir, mince, assez long, légèrement arqué, comprimé, pointu, vouté sur le milieu de la mandibule supérieure, tranchant sur les bords, le bout recourbé; la mandibule inférieure, d'un bleu clair à sa base, est presque droite; les narines, oblongues, sont à demi fermées par une membrane. La forme générale de l'oiseau est élégante et légère.

Ses pieds, bruns, sont allongés et forts; ses tarses, comprimés, sont réticulés vers le haut ainsi que les doigts et le tibia, et les ongles sont resserrés, recourbés, aigus. Son moelleux plumage est tacheté, *grivelé*, c'est le mot. La première plume de ses ailes est courte; la quatrième et la cinquième sont les plus allongées; on en compte douze à la queue, toutes longues et arrondies. L'iris est jaune. La couleur générale de l'oiseau est d'un brun

lettres que son horizon commença à s'éclaircir. Ses dessins, publiquement exposés, furent loués dans les journaux ; la joie enfla son cœur, et une fois les premières difficultés surmontées, il sembla qu'il n'en dût plus jamais connaître. Ce que Philadelphie avait refusé, Liverpool l'accordait. Plusieurs villes anglaises accueillirent avec faveur l'ornithologiste américain ; en Écosse, il rencontrait non-seulement la plus bienveillante hospitalité, mais un véritable enthousiasme. Lorsqu'il mit entre les mains des graveurs son premier dessin, il n'avait pas encore obtenu, à ce qu'il affirme, une souscription ; en quittant Édimbourg, il en comptait soixante-quinze, lui assurant ensemble plus de quatre cent mille francs pour une publication qui commençait à peine.

Sans cesser d'être nomade, l'existence d'Audubon devint dès lors toute autre. Le monde civilisé eut sa part dans les courses errantes du naturaliste. Il parcourut l'Angleterre, l'Écosse, visita Paris en 1828, et il fut reçu avec faveur par les riches, les puissants, même par les habiles. Il est vrai que nulle opinion scientifique n'avait à redouter en lui un adversaire. Les théories n'ont guère préoccupé Audubon ; il a apporté des faits et a laissé aux savants le soin de les grouper et d'en tirer des conséquences : aussi l'exactitude minutieuse de ses dessins, les particularités souvent intéressantes de ses récits ont-elles trouvé chez tous des admirateurs, et son œuvre obtint de Cuvier ce bel éloge : « Que c'était le plus gigantesque, le plus magnifique monument que l'on eût encore élevé à la nature. »

*La fin à une autre livraison.*

#### LES INSECTES FOSSILES DANS L'AMBRE.

Au nombre des faits les plus curieux et les plus utiles de la science, on ne saurait omettre la conservation si parfaite de certains corps organisés au sein des couches solides. Cette conservation est telle qu'à l'aide des seuls caractères qui subsistent, le géologue peut déterminer non-seulement la classe, l'ordre ou la tribu, mais le genre et même l'espèce à laquelle le corps organisé a appartenu, et rétablir ainsi les flores et les faunes qui se sont succédé depuis les temps antédiluviens les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle.

L'un des exemples les plus remarquables de conservation de cette sorte est celui d'insectes, d'araignées et de petits reptiles dans l'ambre. Les plus faibles organes des insectes, les portions les plus frêles et les plus délicates de leur corps, les ailes, les antennes, les filaments soyeux des pattes, du corselet, ont gardé intactes leur forme, leur structure, souvent aussi leur couleur et jusqu'à leur composition organique. On trouve de même dans cette substance divers débris de végétaux, des tiges, des feuilles, des fleurs. A Upsal, dans le cabinet de la Société des sciences, on possède un beau morceau d'ambre contenant une corolle admirablement conservée. Dans ces divers débris de végétaux, les vais-

seaux, nervures, cellules, stigmates, sont encore distincts ; on peut en voir de nombreux et magnifiques exemplaires dans les riches collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

rouge brillant. A travers les deux longues ailes se prononcent, sur l'extrémité des petites couvertures et sur celle des plumes secondaires, deux belles raies blanches frangées de noir en dessus. Le dessous de l'oiseau est d'un blanc jaunâtre semé de taches d'un brun riche ; les dernières couvertures de la queue, teintées de rouge, paraissent moins foncées. La femelle, à peu près semblable au mâle, a les rayures des ailes plus étroites, les taches sur la gorge moins sombres. La longueur de ces oiseaux dépasse peu 20 centimètres, et l'étendue de leurs ailes, 33.

Le nid est placé sur un chêne noir, espèce commune sur les barreaux du Kentucky, dont le bois ne sert qu'au chauffage, et dont les glands abondants engraisent les cochons.

Le serpent noir, fort actif, grimpe agilement le long du tronc des arbres, glisse à terre entre les Luissons et disparaît, tellement vélocité qu'il échappe à toute poursuite. Il se nourrit d'oiseaux, de grenouilles, d'œufs, de petits quadrupèdes, et montre une grande antipathie pour les autres espèces de serpents, qu'il combat à outrance à la moindre provocation, quoique dépourvu lui-même de crochets.

seaux, nervures, cellules, stigmates, sont encore distincts ; on peut en voir de nombreux et magnifiques exemplaires dans les riches collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Pour s'expliquer cette merveilleuse conservation de corps fossiles, il faut se rendre bien compte de la nature de l'ambre, de ses caractères minéralogiques et de son gisement.

L'ambre, autrement dit succin, que les fumeurs apprécient et dont on se sert quelquefois comme d'un objet de parure, est une substance jaunâtre, résinoïde, très-légère, assez dure, et de nature organique. Ses propriétés physiques et chimiques le rapprochent tout à fait des gommés et des résines ; comme ces dernières substances, il brûle facilement au feu ; il répand alors une odeur assez agréable. On sait, d'autre part, que l'ambre frotté avec une étoffe de laine ou de soie accuse facilement l'électricité résineuse.

On rencontre l'ambre en Sicile, en France, et en divers autres points de l'Europe centrale et méridionale ; mais la plus grande partie de l'ambre répandu dans le commerce provient de la Prusse septentrionale. Il est, en effet, très-abondant le long des côtes de la Baltique, depuis Memel jusqu'à Dantzick, et principalement aux environs de Kœnigsberg. Les flots de la mer le jettent sur le rivage, ou bien on le pêche au moyen de filets. Les côtes de la Baltique sont formées d'un terrain de sables, d'argiles et de lignite ; c'est dans ce terrain que se trouve l'ambre, en petites masses disséminées dans les couches. Les sables et les argiles, de nature friable, sont facilement désagrégés par les flots ; l'ambre dégagé flotte à la surface.

Nous avons dit que dans son gisement l'ambre était accompagné de lignite ; d'après cette dernière circonstance, on présume qu'il est, comme ces lignites eux-mêmes, d'origine organique : ce serait une résine qui aurait coulé de certains arbres ; et ce qui confirme cette conjecture, c'est que l'ambre conserve quelquefois l'empreinte de tiges et d'écorces ; en coulant, il a englobé sur son passage les petits corps qu'il rencontrait, et particulièrement les insectes qui fréquentent le voisinage des grands arbres, ou qui vivent sur le tronc, la tige, l'écorce, tels que les fourmis, quelques coléoptères, lépidoptères, etc. Ces petits animaux, soit qu'ils fussent morts au moment de l'envahissement, soit qu'ils eussent été simplement surpris par la coulée glutineuse, n'ont dû subir, une fois enveloppés, aucun genre d'altération, ni physique, ni organique, la résine ayant été assez fluide, d'une part, et d'autre part les enveloppes propres de l'insecte ayant offert assez de résistance pour que souvent il ne se soit produit aucun dérangement matériel. Une fois enseveli, l'insecte, protégé contre le contact de l'air par toute l'épaisseur de l'enveloppe minérale, n'a pu subir la décomposition putride, à laquelle sont nécessaires l'oxygène, l'azote, etc. C'est ainsi que l'animal a pu traverser sans altération des milliers d'années ; et si aujourd'hui l'on extrayait de l'ambre quelques-uns de ces corps, et qu'on les soumit à l'analyse chimique, nul doute que l'on n'y rencontrât les mêmes principes, dans la même quantité absolue et dans les mêmes proportions relatives qu'à l'état vivant ; il en serait de ces animaux, sur une échelle plus petite, il est vrai, comme de ces grands pachydermes, tels que les mammoth et les rhinocéros, dont l'on rencontre chaque jour les cadavres ensevelis avec leurs chairs dans les glaces polaires.

Les insectes conservés dans l'ambre sont aussi anciens que ces grands animaux. La plupart ont disparu de la création actuelle ; et un fait remarquable, c'est que quelques-unes de leurs espèces se rapportent par leur analogie aux espèces les plus méridionales des climats méditerranéens et même des régions intertropicales ; quelques autres appartiennent à des genres qui habitent actuellement hors de l'Europe ; enfin un certain nombre d'entre elles forment des genres nouveaux qui n'ont pas de représentants parmi les genres actuels. Toutes ces circonstances font remonter à un âge très-ancien



la formation de l'ambre : les géologues présumant qu'il appartient au terrain tertiaire.

PROCÉDÉ POUR S'AFFRANCHIR D'UN SERMENT D'HOMMAGE.

Un chevalier portugais, nommé Martin Vasquez da Cunha, tenait à fief le château de Celourico pour la reine dona Beatriz, femme de don Alphonse III. Il voulut se démettre de sa charge, mais la reine refusa. Abandonner le château purement et simplement, c'eût été encourir le reproche de félonie, car il avait prêté serment de défendre Celourico envers et contre tous, et de ne le remettre qu'à la reine. Dans son embarras, Martin Vasquez envoya des messagers dans toutes les cours de l'Europe, pour soumettre un cas si difficile aux rois, aux chevaliers et aux plus habiles docteurs. Muni d'une consultation en forme, il mit dans son château un coq, une poule, un chat, un chien, du sel, de l'huile, du vinaigre, du pain, de la farine, du vin, de l'eau, de la viande, du poisson, des oignons, des ferrements, des clous, des flèches, une rondache, une lance, un bassinet, des cordes, du bois, une meule, un panier, un coutelas, des charbons, un soufflet, de l'amadou, un fusil et des pierres à feu. Sur la muraille, il fit porter des pierres comme pour repousser un assaut ; puis il mit le feu à un des bâtiments compris dans l'enceinte du fort, et fit sortir de la place tous les hommes qui s'y trouvaient. Demeuré seul, il ferma les portes en dedans et les barricada. Cela fait, entre deux créneaux il attacha une poulie et une corde, à l'extrémité de laquelle un panier fut fixé. Au moyen de cet appareil, il descendit dans le fossé en se laissant glisser le long du rempart. Mais ce n'était pas tout que d'être hors de la place, il fallait empêcher que d'autres s'y introduisissent par le même procédé. Il y mit ordre en remontant le panier et rejetant la corde par-dessus les murs. Alors le gouverneur, montant à cheval, fit trois fois le tour du château, en criant à chaque fois : « Rescousse au château de la reine qui se perd ! » Personne ne paraissant, Martin Vasquez se tint pour dûment exonéré de son serment.

Martin Vasquez pratiqua le premier cet ingénieux procédé pour s'affranchir d'un serment d'hommage. Les formalités qu'il avait observées furent ensuite sanctionnées dans la loi des *partidas*, en Castille. *Histoire de don Pèdre.*

*Hasard.* — Il n'y a point de hasard : tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. VOLTAIRE.

CYPRIEN DESPOURRINS,

LE POÈTE DES PYRÉNÉES.

*Lettre au Rédacteur en chef.*

Monsieur,

Un de vos articles sur les Pyrénées m'a rappelé un souvenir consigné sur une page d'album que je vous envoie, m'imaginant qu'elle vous intéressera peut-être ; et dans cette espérance, je me permets d'y joindre quelques éclaircissements dont vous disposerez à votre gré.

Je revenais d'Espagne par la vallée d'Aspe ; mon muletier m'avait demandé quelques heures de repos pour ses mules au pied du fort d'Urdos, et, me souciant assez peu pour moi-même de cette halte dans un mauvais cabaret, j'avais pris les devants. La beauté sauvage du site m'entraînait, quand bientôt, par un brusque changement, comme il arrive souvent dans les vallées de montagnes, je vis s'ouvrir devant moi un joli bassin circulaire, bien arrosé, bien cultivé, bien planté, garni d'une demi-douzaine de villages, et entouré de pâturages et de riants bocages qui s'élevaient avec toutes sortes d'ondulations jusqu'à la région des escarpements et des neiges. A ma droite, au faite d'une colline toute diaprée de bouquets

de peupliers et de hêtres, et dominant d'une centaine de mètres un village, se dressait un obélisque qui se détachait comme un trait de lumière sur les ombres de la montagne. « Ah ! me dis-je, quelque bataille est donc venue ensanglanter ces beaux lieux ! Voilà le souvenir du canon. Ou plutôt ne serait-ce pas un monument d'honneur à la mémoire de quelque général né dans ces paisibles vallées et demeuré la célébrité du pays ? » J'avais de l'avance ; le monument n'était qu'à un quart d'heure de la route : commémoration d'un héros ou commémoration d'un combat, je n'étais pas fâché, au moment où je remettais le pied sur le sol de France, de m'y heurter à un monument de notre gloire. Je m'engageai donc dans un des sentiers de la prairie, et commençai à gravir.

Jugez de ma surprise lorsque, arrivé au pied de ce superbe obélisque de marbre blanc, au lieu des trophées militaires que je m'attendais à y trouver, mes yeux tombèrent sur le trophée champêtre dont je vous adresse le dessin. La musette, le flageolet, les deux tambours de basque, le chalumeau : je reconnus bien vite les insignes d'un musicien de la montagne. Quatre vers en béarnais, gravés sur une autre face du piédestal, et dans lesquels je démêlai tant bien que mal une allusion au pasteur d'Arcadie : *Et in Arcadia*, achevèrent de donner à ma découverte toute certitude. J'avais lu autour du médaillon : *A Despourrins, la vallée d'Aspe*. Despourrins était donc un poète de la vallée auquel ses compatriotes avaient élevé ce monument.

Sans doute, si Despourrins avait composé ses poésies en français, j'aurais été inexcusable ; mais partout ailleurs que dans le Béarn on me pardonnera mon ignorance. Despourrins est, en effet, un auteur de pastorales, non point de pastorales comme il y en a tant à l'usage des boudoirs et des cours élémentaires, mais de vraies pastorales des champs, à l'usage des vrais bergers. J'avais entrevu de loin un montagnard ; j'allai à lui, et il me mit au courant en deux mots d'une justesse parfaite. « Ah ! monsieur, me dit-il, voyez-vous, nous ne sommes pas de grands poètes dans la vallée ; quand nous voulons nous divertir sur les pâturages, c'est toujours une chanson de Despourrins que nous chantons. C'est pour cela que la vallée s'est réunie pour lui dresser cette pierre dans cet endroit-ci, d'où il était. »

On ne s'est pas contenté de lui élever un obélisque, on l'a imprimé très-dignement en un beau volume qui contient ses vers et sa musique ; si bien qu'à l'aide de ce volume, que j'eus soin de me procurer dans la ville prochaine, je serais en état de vous parler de Despourrins presque aussi savamment qu'un littérateur béarnais. Ce n'est pourtant pas ce que je veux : ce qui me touche, ce qui m'a mis la plume à la main, c'est cet acte de reconnaissance. N'y a-t-il pas là un exemple ? Pourquoi n'élève-t-on, en général, de monuments qu'aux hommes dont la renommée a répandu le nom ? Ceux dont les bienfaits sont demeurés concentrés dans l'intérieur d'une ville ou d'un canton ne méritent-ils point aussi qu'on se souvienne d'eux au pays natal ? Précisément parce qu'ils sont de nature à trouver un plus grand nombre d'imitateurs, n'est-il pas d'autant plus utile de recommander leur exemple ? Et enfin n'est-il pas d'autant plus glorieux pour leur pays de les honorer, qu'il témoigne par là de sa gratitude et non point de son orgueil ? Voilà, monsieur, les réflexions qui m'ont engagé à vous adresser l'esquisse de ce petit monument, l'enseignement moral qui en émane me paraissant tout à fait dans l'esprit de votre excellent recueil (1).

Agréé, etc.

(1) Notre bienveillant correspondant nous permettra de compléter sa lettre par quelques mots. Les poésies de Cyprien Despourrins sont du milieu du dix-huitième siècle. L'auteur les composa en partie à Accous où il était né, et en partie à Saint-Savin, dans la belle vallée d'Argelès, où il s'établit en 1746, et où l'on montre encore sa maison. Bien qu'éloigné de sa vallée natale, il demeura toujours fidèle à l'idiôme qu'il avait appris à y parler, et c'est

Voici la traduction de ce premier couplet :

Là-haut, sur les montagnes, un pasteur malheureux,  
Assis au pied d'un hêtre, baigné de pleurs,  
Songeait au changement de ses amours.

C'est la plainte d'un pasteur qui se lamente des dédains de sa fiancée, entraînée loin de lui par les mœurs plus élégantes de la ville. Quelques couplets, malgré leur simplicité, sont empreints de la plus honnête fierté, et l'on conçoit sans peine que les jeunes hommes de la montagne aient du plaisir à se les répéter pour s'entretenir dans le sentiment élevé de la vie pastorale qui les caractérise, et dont tous ceux qui ont discouru avec eux ont sans doute conservé le souvenir. Voici quelques-uns de ces couplets dont nous citons le texte même; car la traduction ne suffirait pas : dans les poésies populaires, le son des mots, s'il est permis d'aller jusque-là, n'est peut-être pas un élément moins essentiel de grâce et de succès que le sens même de la phrase.

« Dé richesses mé passi, d'ainous, dé qualitat;  
» You non soy qu'ù pastou; més nou'n y a nad  
» Qué n'eus srpassi tous en amistad.

» Encouère qué sy praubé, dens moun petit estat,  
» Qu'ayni may moun berrét tout espélat  
» Qué nou pas lou plus bêt chapeû bourdat.

» Las richesses deu moundé nou hèn qué da tournén;  
» Et lou plus bêt seignour dab soun aryéen  
» Nou baü pas lou pastou qué biü countén. »

De richesses je me passe, d'honneurs, de qualité;  
Je ne suis qu'un pasteur; mais il n'y en a aucun  
Que je ne surpasse en amitié.

Encore que je sois pauvre, dans ma petite condition.  
J'aime mieux mon bérét tout râpé  
Que non pas le plus beau chapeau galonné.

Les richesses du monde ne font que donner du tour-  
Et le plus beau seigneur avec son argent [ment];  
Ne vaut pas le pasteur qui vit content.

Voilà en effet de la vraie poésie de bergers; et c'est une poésie que bien des leçons de philosophie ne valent pas. Le mâle esprit de nos montagnards des Pyrénées y respire.



Fig. 2. Bas-relief du piédestal.

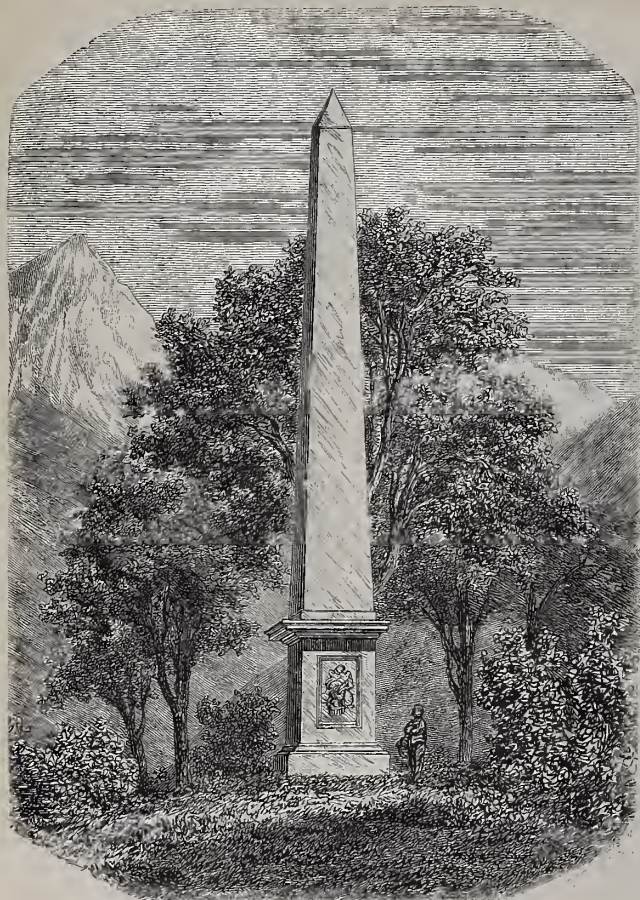


Fig. 1. Monument élevé à Despourrins dans la vallée d'Aspe

une circonstance à laquelle ses compatriotes de la vallée d'Aspe se sont montrés fort sensibles. Il n'est pas nécessaire d'être Béarnais, comme notre correspondant paraît le supposer, pour connaître Despourrins; tous ceux qui ont visité les Pyrénées avec un peu de goût, non-seulement pour leurs sites, mais pour leur population, le connaissent au moins de nom. Ses chansons y sont populaires dans toute la région béarnaise, et quelques-unes s'y chantent si communément qu'on peut en quelque sorte les y regarder comme nationales. La plus célèbre est celle qui commence ainsi :

La haut, sus las moun--ta--  
 gnes, û pas--tou mal---u--rous,  
 se---gut au pé d'ù hac,  
 ba-gnat en plous, soun---jab'  
 au cam-bia--men de sas a--  
 MOUS. PROCÉDÉS D'E. DUVERGER.

## SCÈNE D'AUTOMNE.



Salon de 1852. Peinture. — La Pêche, scène d'automne, par M. Henri Baron. — Dessin de M. Henri Baron.

M. Baron, artiste ingénieux, coloriste brillant, aime à peindre la vie fastueuse, élégante, oisive. Sa fantaisie s'est créé, en dehors des contrées connues et des siècles écoulés, un Eldorado aristocratique, une noble Arcadie, décorée de châteaux splendides, peuplée de duchesses et de seigneurs étincelants de soie ou resplendissants de pourpre.

Le tableau que nous esquignons représente quelques-uns des habitants de ce pays imaginaire, coquettement groupés sur un pont somptueux qui sert d'escalier à l'entrée d'une villa : un ou deux de ces galants personnages péchent nonchalamment, à la ligne, des poissons rouges sans doute ; on ne saurait supposer des hôtes vulgaires à l'onde cristalline qui coule si fièrement entre ces rives de marbre.

Dans son ensemble, cette composition est loin d'être sans grâce ; on peut lui reprocher seulement d'être un peu théâtrale. Ce n'est point la réalité de la vie ; peut-être n'est-ce pas même sa poésie. La réalité agit plus vivement sur les sens ; la poésie agit plus puissamment sur l'âme. Le bouvier de Paul Potter est un franc rustique ; on aurait plaisir à l'entendre parler de son troupeau ; sa vache sent le lait, et la prairie le foin. Lorsque Claude ou Poussin nous montre un jeune berger à demi couché sur un rocher au bord de la mer, nous rêvons aussitôt avec ce rêveur, notre pensée suit la sienne aux horizons lointains, notre regard plonge avec le sien au sein de l'infini, dans la vaste nature. Mais quel charme inviterait nos désirs à s'égarer en la compagnie glorieuse et pimpante de ces beaux désœuvrés ? Est-il sûr que l'on comprendrait leur langage et que l'on se plairait à leurs plaisirs ? Ils ont vraiment trop l'air de ne point penser à grand'chose et d'être des « diseurs de rien. » On ne saurait toutefois, à moins de rudesse ou de misanthropie, en médire beaucoup et s'éloigner d'eux avec un front sévère. S'il est difficile de deviner ce qu'il y a en eux, soit de vertus, soit de vices, on ne peut leur refuser tout au moins certaines qualités aimables, l'urbanité, la grâce, le souci de plaire ; c'est une société polie. Il n'est point indifférent de les voir en passant. Ces scènes légères doivent convenir à la décoration des châteaux, des salons, comme les dorures, les festons, les draperies et les fleurs. Elles ne provoquent point à la pensée, à l'émotion ; mais, souriantes, elles appellent le sourire et caressent doucement les regards distraits.

#### LE SIÈGE DE GRAVE EN HOLLANDE, EN 1674 (1).

Rabenhaupt, connu par la défense de Groningue et la surprise de Coëverden, assiégeait Grave depuis trois mois. Chamilly (2), déjà fameux par ses actions à Candie, en Portugal et dans les dernières campagnes, défendait Grave avec quatre mille hommes, ayant pour ingénieurs M. de Belleville et de Saxis. On vit alors se renouveler, dans une place étrangère, faible et petite, et sans autre mobile que l'honneur, une de ces défenses opiniâtres qu'inspiraient dans les temps anciens le fanatisme, l'amour de l'indépendance, ou la crainte d'un ennemi sans pitié. Certain d'être attaqué, Chamilly s'y prépare en homme habile. Il fait perfectionner tous les ouvrages. On épaissit, on revêt de fascines les parapets, à peine à l'épreuve du canon de campagne. On pratique sur les terre-plein des magasins blindés pour les poudres. Une double palissade, des traverses, des barrières coupent et fortifient le chemin couvert. Des fascines hérissées de piquets et enterrées, des chevaux de frise, des sacs et des traînées de poudre et de grenades, des fougasses dans les digues, des flèches, des

logements de contre-approches, étendent, jusqu'au delà même des avant-fossés, les obstacles contre les chemine-ments de l'ennemi. De vieux bateaux sont convertis en redoutes flottantes. La garnison campe au dehors, travaille, manœuvre, s'exerce à tirer vite et juste, et fait rentrer dans la place les vivres, les bestiaux et tous les matériaux qu'on trouve dans le pays. Rabenhaupt arrive, surprend des amas de fourrages et un convoi de vin destinés pour la garnison. Chamilly sort, attaque à la nage l'ennemi retranché dans une île, et ramène à Grave les munitions. On investit la place ; mais les ennemis campent trop près des ouvrages. Chamilly fait taire son artillerie, et quand les ennemis ont assis leur camp, son canon les contraint de s'éloigner. Un poste hollandais reste seul dans l'église d'un village : Chamilly l'y cerne, le force et le fait prisonnier. Instruit que Bois-le-Duc est peu gardé, il forme, tout assiégé qu'il est, le projet de surprendre cette place. Sur ces entrefaites, un détachement de cavalerie française paraît à la vue de Grave. Il venait chercher les otages des contributions. Chamilly, d'un côté, simule une sortie, et va, de l'autre, remettre les otages à la vue même de M. de Rabenhaupt. Mais on resserre la place, et la surprise de Bois-le-Duc est impossible. Chamilly toutefois ne cesse de correspondre avec Maëstricht, et pendant tout le siège, un brave cavalier traversant entre deux eaux les ponts de l'ennemi sur la Meuse, porte et rapporte les lettres. Cependant les ennemis avancent leurs travaux ; ils détournent le ruisseau de Peel dans le fossé de leur circonvallation ; des soldats vont l'ouvrir, et ramènent quelque temps les eaux dans les marais et dans les fossés de la place. Les digues, tranchées naturelles, et qu'on n'avait pas eu le temps d'aplanir, amènent rapidement les ennemis près de l'avant-fossé. Mais c'est le terme de leurs progrès. Une foule de sorties les arrêtent ; tantôt ce sont quelques hommes qui les épouvantent, et tantôt des corps de troupes qui les écrasent. Plusieurs fois on prend leurs logements, on les détruit, et on rase jusqu'à cent toises de digues. Les troupes campées aux deux fronts attaqués se font part de leurs succès et les célèbrent par des cris de joie. Chamilly n'oublie rien pour soutenir leur courage. Il accoutume les soldats à mépriser l'ennemi, à l'accabler d'injures et de sarcasmes. Lui-même, il ne répond qu'en plaisantant aux sommations réitérées de Rabenhaupt. Les progrès des assiégeants n'ont jamais l'air de le surprendre. Souvent il les annonce. « Qu'importe ? Eh ! tant mieux, dit-il souvent ; c'est là que je les attendais. » S'il médite une entreprise, il l'explique aux officiers et aux soldats. Il vit au milieu d'eux, se montre affable et familier, sourit aux chansons que le soldat fait sur lui et sur les ennemis, s'établit, mange et couche dans les dehors, et partage sa table avec tous ceux qui l'approchent. Dans les actions, il est partout, dirige tout, remédie à tout. Maître de pouvoir à tous emplois vacants, il laisse aux chefs le soin de choisir ceux qui se distinguent. Un jour, il voit les soldats ébranlés : il les rassemble, leur rappelle qu'en une affaire difficile il ne faut que des gens éprouvés, et offre des passeports à ceux qui voudront se retirer. Tous demeurent, tous rougissent de leurs alarmes, et le soldat demande à juger lui-même les lâches et les déserteurs. Un officier quitte son poste dans un instant de faiblesse : Chamilly dit qu'il en a donné l'ordre, et le malheureux qu'il a sauvé répare sa honte par des actions de vigueur qu'on est obligé d'arrêter. L'infortuné gouverneur de Naerden, Dupas, était prisonnier à Grave. Chamilly lui rend sa liberté, ses armes et l'honneur. Dupas fond sur les assiégeants, lave dans leur sang son injure et tombe percé de coups sur une foule d'ennemis. Rabenhaupt serre de plus près la place. Les batteries flottantes descendent plusieurs fois la Meuse, et prennent en flanc les tranchées ; mais enfin le canon coule à fond ces frères machines. Une mauvaise redoute servait de tête de pont sur la rive droite : on la défend tant qu'il reste un seul bateau pour y communiquer ; on la bouverse ensuite par les

(1) L'auteur de cette belle page de notre histoire est M. Alet, ancien conseiller d'État, mort en 1837. (*Histoire du corps du génie ou de la guerre de siège*, etc. 1800.)

(2) Noël Bontou, marquis de Chamilly, maréchal de France, né à Chamilly en Bourgogne, en 1636, mort en 1715. Il avait servi sous Schomberg en Portugal, en 1663.

fourneaux, et l'artillerie de la place en dispute longtemps les ruines à l'ennemi. De la rive droite, il fait brèche à l'un des bastions sur la Meuse, que rien ne couvrait, et l'attaque par la rive gauche en suivant une espèce de berge que la grève formait le long des ouvrages; mais un fourneau joue derrière les assiégeants et les épouvante; la garnison les prend en flanc, les coupe et les taille en pièces. Les princes d'Orange, de Lorraine, de Waldeck et le Rhingrave arrivent au camp de Rabenhaupt. Leur présence ranime les assiégeants; ils s'avancent sur les digues, ils passent l'avant-fossé sur des ponts de joncs; mais les poudres et les grenades, semées sous leurs pas, éclatent et jettent parmi eux le désordre. Quelques-uns s'élançant dans le chemin couvert; on les y perce à coups de piques. Partout, derrière les palissades et les barrières, ces longues armes, soutenues par la mousqueterie, arrêtent les ennemis, tandis que la cavalerie et le reste de l'infanterie fondent, l'épée à la main, sur ceux qui traversent les glacis, les culbutent, les prennent, les tuent ou les précipitent dans les avant-fossés. Les ennemis reviennent à la charge, se logent enfin sur les glacis, mais ne peuvent emporter et n'osent plus attaquer le chemin couvert. Leur perte est énorme, mais la garnison diminue. Les meilleurs officiers périssent. Les travaux restent sans ingénieurs. Belleville est emporté d'un coup de canon. Saxis meurt criblé de blessures. Chamilly dirige lui-même les retranchements et les mines, secondé par le jeune Beaumont, neveu de Saxis, qui le formait à son métier. Toute la ville est en ruines, et les débris consommés par les ouvrages de défense; une seule maison et des caves pour les malades et neuf cents blessés; plus de médicaments; des tentes pour magasins de vivres; les troupes bivouaquées dans les dehors; les bombes, les boulets rouges, une grêle de grenades lancées avec des mortiers, et surtout les coups de revers des attaques opposées, ne laissant plus au soldat où reposer sa tête; tout criait à Chamilly de se rendre. Mais l'ennemi rebuté et respectant sa contrescarpe; les dehors intacts; l'hiver qui s'approchait; les pluies prêtes à grossir la Meuse; les inondations forçant l'ennemi de s'éloigner; une garnison enfin fatiguée et non découragée, tous ces motifs l'arrêtaient encore. Un ordre du roi survient. Le monarque, préférant à la place le salut du reste de la garnison, prescrit à Chamilly de capituler. Le prince d'Orange signe avec joie les conditions que Chamilly propose. L'artillerie aux armes de France, les pontons de cuivre, des chariots couverts, la liberté d'emmener les déserteurs, tout ce qu'il exige, on l'accorde à sa fermeté, à l'estime qu'il inspire, à la crainte de prolonger le siège. La garnison, précédée de ses canons et chargée des détonnances ennemies, défile devant le prince d'Orange, et revient en triomphe sur les frontières de la France. De tous côtés, on se presse pour voir la garnison de Grave et son gouverneur. Une foule de grades et d'emplois récompensent leurs services. Le roi, l'armée, la France entière, et les ennemis eux-mêmes, honorent à l'envi cette action, ou plutôt cette suite d'actions et de combats, où, pendant trois mois, une armée nombreuse, pourvue de tout et libre de ses mouvements, fut vaincue par une garnison faible, resserrée, manquant de vivres et sans abris (1).

#### LA TABLE DU SOLEIL.

Dans l'ancienne Éthiopie, il y avait devant chaque ville une prairie qu'à certains jours, au lever du soleil, on trouvait toute couverte de viandes bouillies d'animaux à quatre

(1) Le prince de Ligne écrit dans ses Mémoires :

« C'est à moi que M. de Chamilly a dû sa statue. Le roi (Louis XVI) entendit un jour que je recommandais quelqu'un à M. d'Angivilliers; il me dit : « Je parie que c'est un mauvais » sujet à qui vous voulez faire avoir une place ! » Je lui répondis : « Je souhaite que Votre Majesté en ait beaucoup comme cela :

pieds. Quiconque avait faim pouvait y prendre librement son repas. Dans l'origine, le peuple croyait que la terre avait produit d'elle-même ces viandes sous les premières chaleurs de la lumière, et, pour ce motif, on appelait la prairie la *Table du soleil*. Plus tard, on devina bien que c'étaient les magistrats qui faisaient porter secrètement tous ces mets pendant la nuit; mais on continua à feindre de n'en rien savoir, à peu près comme agissent, à la nuit de Noël ou à Pâques, de malins petits enfants qui commencent à grandir: ils n'ignorent plus que ce n'est ni le petit Jésus, ni les cloches qui leur envoient des friandises ou des œufs rouges, mais ils trouvent profit à feindre, le plus longtemps possible, leur innocente crédulité.

Bernardin définit la véritable vertu, « un effort fait sur » nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de » plaire à Dieu seul. »

#### L'ÉDUCATION PRÉMATURÉE.

Fragment inédit de PÉRON (1).

Toujours sublime dans ses opérations, la nature semble s'être assigné à elle-même des lois immuables qu'on ne saurait impunément la forcer à franchir. Toujours sûre d'atteindre le but qu'elle se propose, elle y marche d'autant plus certainement qu'elle s'en approche plus lentement. Vouloir l'y précipiter, c'est la retarder, c'est contrarier et ses plans et ses moyens d'exécution. Le temps est le premier de ses moyens; il faut lui en laisser la disposition tout-entière.

Transportés tout à coup des régions tempérées de la Seine sous les régions brûlantes des tropiques, les arbres que nous portions avec nous, peu préparés à cette température fécondante, privés du repos ordinaire que la nature leur accordait pour réparer leurs forces épuisées; nos arbres, dis-je, se livrèrent rapidement à une végétation trop subite et trop grande pour qu'elle ne leur devint pas funeste.

De longs jets s'élançèrent tout à coup de leurs troncs; les bourgeons se tuméfèrent, les feuilles parurent, les fleurs s'épanouirent, et les fruits bientôt leur succédèrent... Précocité funeste!... Absorbée par cette végétation extraordinaire, la sève s'épuisa dans ses canaux. Les organes destinés à son élaboration n'étant pas préparés, les arbres languirent; leurs feuilles amollies, délicates, se flétrirent; les fleurs se fanèrent; les fruits à peine formés maigrèrent et tombèrent; et si la main intelligente du jardinier n'eût retranché promptement toutes ces productions prématurées, les troncs eux-mêmes, languissants déjà, n'eussent pas tardé sans doute à périr.

Parents indiscrets qu'un amour trop aveugle égare, puisse cet exemple vous épargner et des fautes et des regrets! De même, en effet, que la bonté, que la perfection des fruits d'un végétal dépend essentiellement de la vigueur et du tronc et des rameaux; de même, dans l'homme, le développement des facultés morales doit être toujours subordonné à celui des forces physiques. Jardinier imprudent, gardez-vous de

« c'est celui qui a défendu Grave.—Vous avez raison, dit le roi. » Il donna l'ordre de faire sa statue, et il me parla de sa défense et de ses actions à merveille. »

(1) Un savant professeur a la bonté de nous communiquer ce fragment inédit, trouvé dans les papiers de Péron. Il y a tout lieu de penser que ces pages du célèbre Péron ont été écrites en 1801, à l'île de France.

François Péron, né en 1775, mort en 1810, a pris part à l'expédition aux terres australes commandée par Baudin de 1800 à 1804; il en a constaté les résultats scientifiques dans une relation en trois volumes publiés à Paris. Il avait rapporté de ses voyages plus de cent mille échantillons zoologiques. On sait qu'il a rendu beaucoup d'autres grands services à la science, surtout par ses expériences sur la température des couches successives de l'eau des mers.

le presser trop... Vous obtiendriez des fruits précoces, mais qui, ne valant rien eux-mêmes, n'auraient pas laissé d'épuiser le tronc qui les porta.

25 nivôse.

### LA VIE HUMAINE.

Dans le livret du Salon, sous le chiffre qui renvoie au dessin dont notre gravure est une reproduction réduite, on lit les lignes suivantes :

« Figurer la vie, c'est figurer l'activité diverse, les relations mutuelles des deux sexes et des âges. — Tel est l'objet qu'on s'est proposé dans cette composition.

» Le jeune homme revenant de sa première excursion dans le monde, quitte sa barque et monte au rivage. L'homme et la femme, à l'âge de maturité, l'époux et l'épouse, l'attendent debout près de l'autel. Ils lui offrent le pain et le vin, symboles antiques du repas. La femme tient dans sa main le diapason, l'homme la règle, sources de l'harmonie et de la mesure. Le vieillard indique du geste au jeune homme le couple dans lequel réside maintenant la vie à son plus haut degré de développement. La vieille femme attend avec une émotion contenue le successeur de la génération qui remplace la sienne. La jeune fille, encore abritée sous le manteau de l'aïeule, considère avec un intérêt curieux la scène qui se déroule devant elle. — Le paysage reproduit le contraste qui existe dans la vie des deux sexes. Du côté de l'homme est l'espace sans limite, l'Océan avec ses hasards; du côté de la femme, la vallée avec son horizon fermé, le bocage, la ville, le tombeau. »

Cette description, si claire et si précise, ne laisse aucun doute sur le caractère du dessin. La scène que l'on a sous les yeux et qui saisit par une sorte d'apparence mystérieuse, est le résumé figuré d'une doctrine philosophique sur la vie humaine et particulièrement sur la famille : c'est un symbole.

Le livret révèle un autre fait qui mérite d'attirer l'attention.

L'auteur principal du dessin n'est ni un peintre ni un dessinateur : c'est un esprit voué à l'étude de la destinée et des devoirs humains; c'est ce que l'on appelle, dans le sens excellent de ce mot, un philosophe. M. Gustave d'Eichthal n'a point conçu seulement l'idée générale de la composition; il a imaginé l'ensemble et les détails; il a dessiné idéalement et il a dicté aux dessinateurs la physionomie, le geste, le mouvement, le costume de chacun des personnages; il a marqué le choix, la place des accessoires, des ornements; il a déterminé la signification, la valeur des moindres lignes; il n'est pas un trait qu'il ait abandonné au hasard ou à la simple inspiration du goût; en un mot, les deux habiles artistes qu'il s'est associés ont mis seulement leur science pratique au service de sa pensée : l'un et l'autre se sont faits, pour ainsi dire, sa main et son crayon. Cette sorte de collaboration est peut-être un exemple unique en notre temps de la manière dont l'on sait qu'un très-grand nombre de peintures ont été exécutées aux grandes époques de foi, et notamment au moyen âge. C'était ainsi que les religieux faisaient représenter sur les murs de leurs cloîtres les tableaux qui leur étaient apparus dans leurs méditations ou leurs extases.

Le dessin de M. d'Eichthal, lors même qu'il ne serait point l'expression d'une haute idée philosophique, aurait une valeur réelle comme œuvre d'art. Il plaît à la vue avant de mettre en mouvement la pensée. Le type des figures est noble; les attitudes sont gracieuses et dignes; un sentiment calme, sérieux, tempéré de sérénité, de tendresse, respire sur les diverses physionomies de ce groupe, agréablement encadré dans un paysage à la fois sobre et varié.

Quant à l'idée, bien qu'elle nous paraisse très-transparente sous le dessin, il y aurait, ce nous semble, quelque témérité de notre part à vouloir dès aujourd'hui la sonder tout entière et la juger. La composition symbolique de M. d'Eichthal ne

doit être considérée que comme le frontispice d'un livre où la théorie sera exposée avec tous ses développements. Nous n'osons donc hasarder ici rien de plus qu'une indication de ce que nous croyons entrevoir.

Supposons qu'un peintre ait eu la volonté de donner l'idée de la constitution de la famille aux premiers âges de l'histoire humaine; il est probable que son tableau offrirait à peu près l'aspect suivant. Comme figure principale et dominant toutes les autres, on verrait un vieillard dont l'attitude et les traits austères exprimeraient l'autorité absolue. A sa droite, et au-dessous de lui, serait placé son fils aîné suivi de ses fils, de ses frères, tous inclinés en signe d'humilité et d'obéissance passive. A gauche, et à un degré très-inférieur, seraient représentées les femmes, toutes, sans en excepter l'épouse du vieillard, couchées sur le sol sinon prosternées, subissant sans lutte la domination inflexible du chef de la famille, acceptant sans élever une plainte l'infériorité de leur sexe.

Telle a été, en effet, la famille pendant une longue suite de siècles et chez presque tous les peuples. Le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants. L'épouse, achetée comme une esclave ou une servante, pouvait être, selon le caprice du maître, répudiée, rejetée du sein de la famille, chassée du foyer. Le fils aîné héritait seul de l'autorité du père. La naissance d'une fille était regardée comme un malheur ou une honte (1).

Insensiblement, ce sombre tableau s'est modifié au cours de l'histoire. La domination paternelle a dépouillé le caractère du despotisme militaire. La femme s'est relevée de l'antique réprobation qui pesait sur elle. La protection a cessé d'être oppressive, la soumission d'être abjecte, la terreur de prévaloir sur l'amour; les rapports sont devenus, dans la famille comme dans la société, plus humains et plus affectueux.

Ainsi étudiée, depuis ses origines jusqu'à notre siècle, la vie humaine offre donc une série de modifications que l'on pourrait aisément figurer dans une suite de représentations symboliques analogues à celle que M. d'Eichthal a adoptée pour préparer l'attention publique à l'exposition écrite de sa doctrine. Cette série de tableaux constituerait ainsi, sous un aspect général qui aurait assurément de la grandeur, une histoire philosophique de l'humanité. N'est-ce point, du reste, supposer ce qui existe, et ne trouverait-on point cette histoire si l'on voulait la chercher? L'art, qu'il ait conscience ou non de son œuvre incessante, symbolise siècle par siècle, génération par génération, la marche lente, mais toujours progressive, du genre humain.

Si nous avons compris la pensée de M. d'Eichthal, il ne vient point enseigner ou prédire des modifications nouvelles au sein de la famille; il se propose seulement de constater et d'interpréter celles qu'ont amenées le développement naturel de la morale et des mœurs.

La vieillesse aimée, respectée, honorée, supérieure par sa longue expérience, par ses bienfaits, par ses droits à la reconnaissance, se repose, se souvient, attend. Bienveillante et douce, chère à l'enfance dont elle a la naïve bonté, elle encourage par son approbation, elle fortifie par ses conseils les générations qu'elle a précédées dans la vie.

La résolution et l'action appartiennent surtout à l'âge mûr. C'est alors que la vie atteint son plus haut point de développement et de puissance : les rapports plus nombreux et les devoirs plus difficiles imposent une plus grave responsabilité. Dans cette communauté active de sagesse et d'amour, l'épouse n'a pas une part inférieure à celle de l'époux : sa tâche est différente, mais n'est ni moins utile ni moins sainte. De l'harmonie des deux volontés naissent la moralité et le bonheur de la famille.

L'adolescence, confiante et soumise, s'initie en aimant aux sévères épreuves de l'avenir. La contrainte des anciens temps

(1) Voyez l'*Histoire morale de la femme*, par M. Ernest Legouvé, fils du célèbre auteur du *Mérite des femmes*.

pèse moins durement sur l'âme du jeune homme que remplit l'espérance. Les yeux respectueusement levés vers ces êtres aimés que Dieu lui a donnés pour protecteurs et pour guides, il s'élançait avec joie sur le sentier qu'éclairait devant lui l'exemple de leurs vertus.

Est-ce là seulement un tableau idéal ? N'est-ce point la représentation vraie de la vie de notre temps ? Ces relations plus heureuses, plus justes des âges et des sexes ne sont-elles point aujourd'hui notre règle commune ? Qui ne déplore, qui

ne blâme les exceptions ? Il semble toutefois que ce sentiment de la constitution supérieure de la famille moderne soit encore vague dans un grand nombre d'esprits. Il est donc utile d'expliquer les causes et de démontrer la légitimité des changements qui se sont ainsi graduellement opérés sous l'influence bienfaisante du christianisme. Ce but est celui des études actuelles de M. Gustave d'Eichthal. Sans contredit, son dessin est l'œuvre du Salon qui fait appel aux méditations les plus sérieuses, et qui satisfait le mieux, sous ce rapport, aux



Salon de 1852. Dessins. — La Vie humaine, composition de M. Gustave d'Eichthal. — Figures de M. Toussaint ; paysage de M. Belle.

conditions essentielles des définitions de l'art que nous rapplions récemment en citant une pensée du philosophe Hemsterhuys (1).

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118.

§ 3 (suite). *Influence de la femme. — Un premier bienfait.*

*Jeudi.* — Hier, Justin et moi nous n'avons pu tomber d'accord sur un point d'histoire. La discussion s'est animée; nous parlions plus haut, en ménageant moins nos paroles; l'antagonisme avait fait taire un instant l'amitié. Marcelle et Laure sont venues s'entremettre; elles ont apporté leur avis, et le débat a été subitement transformé. Avec elles, tout s'est enveloppé de grâce, de caresse; où nous dardions une citation latine, elles ont mis un sourire. Plus calmes, nous avons

trouvé nos opinions moins différentes que nous ne l'avions pensé, et l'on s'est séparé content.

Ceci m'a fait réfléchir à l'avantage d'associer les femmes à nos intérêts intellectuels comme à nos intérêts positifs. La compagne de notre vie n'est-elle point notre interlocutrice naturelle ? Pourquoi une séparation entre nos esprits ? Initiations-la au monde des idées pour qu'elle puisse nous y suivre. L'ignorance où nous la laisserions sur la plupart des questions qui nous préoccupent lui ôterait les lumières en lui conservant l'influence; elle conseillerait sans comprendre. Pourquoi ne pas la mettre plutôt au niveau de notre âme ? Mêlée à tout ce qui nous importe, elle apportera son aide dans tous les ordres d'activité; elle saura consoler, soutenir, apaiser; elle vivra dans l'intimité de notre être intérieur; elle en connaîtra les moindres recoins; elle saura trouver le ressort à presser, la plaie à guérir. Sa conscience s'éveillera aux mêmes secousses que la nôtre; nous aurons enfin une seule âme dans deux corps, ou plutôt deux âmes qui se complèteront réciproquement: car là, comme partout, la femme apportera ses sensations plus directes et ses facultés pratiques; qu'il s'agisse d'art, de philosophie ou d'éducation, elle

(1) Voy. p. 114.

pourra toujours, comme la servante de Molière, éclairer le génie lui-même sur la réalité.

*Samedi.* — Derrière notre jardin s'étend une étroite venelle bordée de maisons qu'habitent de pauvres ouvriers. Les cris des enfants, les gronderies des mères et la rude voix des maris, avaient ce soir attiré notre attention. Nous nous sommes mis à causer des moyens d'améliorer le sort du peuple et de le moraliser. Chacun proposait un système, et, pour le justifier, remontait aux principes mêmes des sociétés. Nous avons épuisé toutes les théories de réformes, quand mon père s'est avisé de demander à madame Roubert ce qu'elle voulait faire pour les pauvres travailleurs.

— Moi ! a répondu la vieille tante ; parbleu ! vous le voyez bien : tandis que vous leur bâtissez des châteaux en Espagne, je tricote des camisoles à leurs enfants.

Tout le monde a ri ; mais depuis, la réponse de madame Roubert m'a fait réfléchir. Après tout, n'est-elle point plus utile que nous à ceux dont nous plaignons le sort ? Nos rêves d'améliorations ne sont-ils pas des thèmes sur lesquels s'exerce notre fantaisie plutôt que l'expression d'une sincère sympathie ? Que ressort-il de nos plans ? Quel espoir de les essayer ? La chose fût-elle possible, en aurions-nous le courage et la persévérance ? Ne faisons-nous pas comme les pharisiens qui parlaient magnifiquement de leur charité, tandis que la tante Roubert donne en silence au pauvre le verre d'eau pour prix duquel le Christ a promis le royaume de son père ? A quoi sert de rêver pour le déshérité un paradis terrestre dans l'avenir, si nous ne changeons rien à l'enfer du présent ? Que sont les bonnes intentions qui ne se traduisent dans aucun acte ?

Ces idées ont longtemps roulé dans mon esprit, et je les ai communiquées à Marcelle. Tous deux nous avons compris la nécessité de transporter nos théories dans la pratique et de tendre au moins la main à un naufragé, en attendant que l'on puisse supprimer les tempêtes. Nous cherchons seulement l'œuvre à accomplir.

*Dimanche.* — L'œuvre est trouvée. La blanchisseuse de Marcelle est venue ce matin ; tout en comptant le linge, elle soupirait ! Marcelle l'a interrogée, et elle a su que Richard, son mari, était grandement embarrassé. Soumissionnaire d'une entreprise de charroi, sans savoir ni lire ni écrire, il s'est fié à sa mémoire et s'est égaré dans la multiplicité des détails. Les époques de paiement sont venues sans qu'il ait pu satisfaire ses créanciers, et ses débiteurs contestent ce qu'ils doivent ! Le malheureux, perdu dans ce dédale d'obligations entremêlées, devenait fou et parlait de mourir. J'ai promis de prendre en main son affaire, de tout débrouiller, et mon premier examen m'a prouvé qu'à force d'ordre et de patience, sa femme et lui pourraient en sortir. De son côté, Marcelle donne, tous les jours, deux heures de leçon à leur fille Colette, qui se montre appliquée. Si tout le monde persévère, dans un an les affaires seront rétablies, et la petite fille pourra tenir la comptabilité de son père. . . . .

*Samedi.* — C'était aujourd'hui le second anniversaire de notre mariage.

J'aime ces fêtes destinées à célébrer un acte sérieux ou une époque importante de la vie ; elles nous rapportent, avec les parfums du passé, un renouvellement de tendresse. Le cœur, attédi par l'habitude, se ravive à la flamme des souvenirs.

Puis, ce sont des stations marquées dans le temps. On s'y arrête, on repasse l'année accomplie, on s'interroge sur ce qu'elle a laissé, on prépare celle qui va s'ouvrir.

Pour Marcelle et pour moi, ce retour ne pouvait amener qu'un commun élan de reconnaissance ; nous attribuions l'un à l'autre notre bonheur. Après l'expansion attendrie du premier moment, Marcelle a pris le journal remis autrefois par madame Roubert, et s'est assise devant mon bureau comme un teneur de livres qui rend ses comptes.

— Passons aux choses sérieuses, a-t-elle dit en imitant le

ton de la vieille tante : s'aimer est très-bien ; mais l'arithmétique avant tout. Voyons si vous serez content de votre ménage.

Je l'ai interrompue en riant ; mais elle s'est obstinée à me promener malicieusement à travers ses colonnes de chiffres. Quand je lui parlais de tant de joies dues à sa tendresse, elle énumérait ce que nous avions dépensé en friandises ; quand je rappelais mes vœux accomplis et surpassés, elle relevait le renchérissement du beurre ou du charbon ! Il a fallu prendre d'autorité le registre, le fermer des deux mains, et déclarer que, s'il était encore question de calcul, je le jetais au feu.

— Ingrat ! a dit plaisamment Marcelle ; ingrat, qui ne comprend point tout ce que je me suis donné de peine !

J'ai voulu protester.

— Non, non, a-t-elle continué, vous ne savez pas ce qu'il y a pour une femme dans cette administration du ménage ! Où vous ne voyez que de l'arithmétique, elle voit votre aisance et votre repos. Ce registre que vous refermez ne contient à vos yeux que des chiffres ; aux miens il rappelle mille désirs vaincus, mille économies réalisées, mille problèmes résolus.

— Je le sais, ai-je interrompu ; le maître et seigneur reconnaît tout ce qu'il a fallu d'habileté à son ministre des finances pour présenter un budget en équilibre.

— En équilibre ! a répété Marcelle ; ainsi vous le remerciez seulement pour cela ?

— Tête découverte et le front incliné !

— A genoux alors, monsieur ! à genoux, car il vous apporte un *boni* !

En prononçant ces mots avec une majesté triomphante, elle agita au-dessus de ma tête un billet de banque. Mon geste et ma physionomie exprimèrent un étonnement si effaré qu'elle éclata de rire.

— Oui, a-t-elle repris en sautant de joie, cinq cents francs économisés sur ces vilains articles dont vous ne voulez pas entendre parler ! Cinq cents francs !... ou plutôt, non.. Écoutez, monseigneur, voici ce qu'il y a dans ce chiffon de papier jaune.

Et, s'approchant de mon oreille comme de celle d'un enfant à qui l'on répète quelque histoire de fée, elle a continué :

— Il y a d'abord cette causeuse que vous désirez depuis si longtemps, et dans laquelle on pourra lire deux, le soir, devant le foyer ;

Il y a la bibliothèque pour le coin de votre cabinet où vous trouvez un vide qui vous déplaît ;

Il y a quelques beaux livres que le père se refuse parce qu'il les trouve trop chers ;

Il y a un tournebroche à sonnerie pour la bonne tante Roubert.

— Et une table de toilette pour Marcelle ! me suis-je écrié.

— Et un nouveau casier pour monseigneur, a-t-elle ajouté.

— Et des porcelaines de Saxe pour la cheminée.

— Et des bronzes pour la console.

— Avec un tapis de salon.

— Et quatre orangers pour le jardin.

Nous sommes partis tous deux d'un bruyant éclat de rire.

— Décidément, ai-je dit, nous trouverons le monde entier dans ce billet.

— Mais sans doute, s'est écriée Marcelle ; avez-vous oublié le conte de Chamisso où le Diable tire successivement de sa poche une tente, un dîner, un carrosse, tout ce qu'on lui demande ? Selon l'usage allemand, c'est un mythe, cher ami. La vraie poche du Diable est le billet de banque, d'où l'on peut faire tout sortir à volonté. Seulement, comme il y aurait encombrement si nous demandions trop, occupons-nous de faire notre choix.

Ça été nouvel embarras et nouvelles querelles. Chacun de nous repoussait obstinément ce qui lui était destiné, et ne



voulait que ce qui pouvait servir à l'autre ; enfin il y a eu un compromis. Nous avons dressé une liste d'achats dans laquelle chacun avait sa part ; et une fois d'accord, nous avons voulu tout terminer sur-le-champ. Marcelle a mis son chapeau, j'ai pris mon chapeau, et nous voilà courant chez les marchands.

Les premiers n'avaient pas ce que nous cherchions ; Marcelle bondissait d'impatience ; elle voulait rattacher à notre anniversaire les surprises préparées , et pour cela il fallait que tout fût chez nous à l'heure du dîner, où nous attendions mon père et la tante Roubert. Elle s'est rappelé enfin un pauvre tapissier qu'elle connaissait, et qui pourrait, sinon nous vendre, au moins nous faire trouver ce que nous cherchions.

Gaubert occupait, à l'entrée des vieux quartiers, une boutique où nous n'avons rencontré qu'une petite fille d'environ douze ans, dont les cheveux blonds tombaient en désordre, et qui fixait sur nous des yeux bleus effarés. Elle a appelé pourtant son père d'une voix troublée ; mais comme il ne répondait pas et que nous entendions des voix dans l'arrière-boutique, Marcelle s'est décidée à y entrer.

Le tapissier Gaubert était debout au fond de la pièce, une épaule appuyée au mur, les bras pendants et la tête penchée ; près de lui, sa femme malade était renversée dans un vieux fauteuil, son mouchoir sur les yeux ; enfin, plus près de l'entrée, se tenait, le chapeau à la main, un gros homme que j'ai reconnu sur-le-champ pour l'huissier Baron.

Au moment où nous avons paru, il semblait présenter aux deux époux une dernière alternative. A notre vue, il s'est arrêté d'abord ; mais lorsqu'il m'a eu reconnu, il s'est tourné de mon côté, et, me prenant à partie :

— Pour Dieu ! monsieur Reni, s'est-il écrié, expliquez donc à maître Gaubert que je ne puis retarder l'exécution d'un jugement, et que si j'instrumente contre un voisin, c'est malgré moi et par ordre du client.

— J'ai demandé de quoi il était question.

— D'une saisie, a répliqué l'huissier, pour une misérable somme de 330 francs ! J'ai moi-même engagé le vieux Rigot à attendre son argent ; mais autant vaudrait parler abstinence à un loup affamé ! Il veut qu'on mette la main sur la boutique et qu'on vende. Foi d'huissier, j'en ai du regret ; mais qu'y faire ?

Gaubert, qui avait d'abord gardé le silence, a raconté alors l'origine de sa dette : c'était un de ces prêts contractés aux moments de gêne et insensiblement grossis par l'usure. Il s'est emporté en malédictions et en menaces contre le créancier. Sa femme s'efforçait de l'apaiser, et ajoutait des explications qui nous ont attendris. Depuis leur mariage, tout avait tourné contre eux : il y avait eu, tour à tour, les banqueroutes, les pertes de clientèle, les maladies ; la dot de la tapissière s'était dissipée peu à peu ; ils étaient demeurés sans argent et sans travail. Une seule ressource leur restait : le départ pour un bourg voisin où l'un des frères de la malade était établi. Ils n'avaient point à y craindre de concurrence, et, selon toutes les prévisions, leur commerce devait y prospérer. C'était un port de salut ouvert à la pauvre famille ; mais la dureté de Rigot le leur fermait. A la nouvelle de la vente dont on les menaçait, les autres créanciers, qui avaient consenti à attendre, allaient accourir pour réclamer leur part, et tout moyen d'établissement leur serait enlevé. Faute de 330 francs, l'avenir se fermait donc à jamais pour une honnête famille, et il ne restait plus pour la mère mourante qu'un grenier ou l'hôpital.

A cette pensée, Marcelle m'a jeté un regard humide ; sa main s'appuyait sur le billet de banque caché dans son sein. J'ai approuvé de la tête ; elle l'a tiré vivement, et, le posant sur les genoux de la malade :

— Payez M. Baron, ma bonne madame Gaubert ! a-t-elle dit avec émotion, et servez-vous du reste pour déménager sans retard.

La pauvre femme saisie a tendu les mains avec un cri sans pouvoir parler ; le tapissier nous regardait en ballottant des remerciements, et l'huissier multipliait les saluts d'un air pénétré. Marcelle m'a pris par le bras et m'a entraîné.

— Ah ! je suis heureuse, m'a-t-elle dit quand nous avons été sortis, en serrant ma main contre son cœur qui battait plus fort ; c'est notre première bonne action, et elle aura fêté notre dixième anniversaire ! . . . . .

La tante Roubert, qui est voisine du tapissier, nous en a parlé ce matin :

— Je ne sais ce qui se passe chez les Gaubert, a-t-elle dit ; on les croyait mal dans leurs affaires, et je viens de rencontrer la petite Valentine qui arrivait du marché avec une oie à régaler des chanoines et la plus belle carpe qu'on ait vendue de l'année. Au reste, les Gaubert ont toujours mangé ce qu'ils n'ont pas bu. Ce sont de braves gens, mais ils n'ont jamais pu faire que leurs poches aient un fond. Or, comme dit le proverbe, il suffit d'un défaut pour ruiner une maison, comme il suffit d'un rat pour faire couler un navire.

Marcelle et moi nous avons échangé un regard. Cette découverte nous était pénible ; cependant je doutais encore, quand, tout à l'heure, le tapissier lui-même est venu m'apporter le reçu des 500 francs que nous lui avons prêtés. Ce n'était plus l'homme abattu qui nous avait attendris il y a quelques jours ; il sortait évidemment de table, et avait l'œil émerillonné, les lèvres souriantes, la mine fleurie. J'ai su dans la conversation que le frère de sa femme était en ville et avait diné avec lui. Il le presse toujours d'aller le rejoindre dans son village ; mais maintenant Gaubert ajourne et hésite : sa femme préférerait attendre les beaux jours ; il espère lui-même quelques commandes... J'ai deviné que notre billet, en arrachant la pauvre famille à un danger immédiat, l'avait rendue à toute son imprévoyance. J'ai blâmé maître Gaubert, qui a assez mal reçu mes observations, et nous nous sommes séparés mécontents.

Marcelle, à qui je n'ai rien caché, en est tout attristée. Un bienfait est-il donc si difficile à placer ? Faut-il penser, comme on le dit souvent, que toute ruine est une juste punition, et la laisser subir à qui l'a méritée ? En repassant nos souvenirs et en voyant la conduite des Gaubert, nous sommes près de le croire.

Appuyés tous deux au balcon, et roulant dans notre esprit ce doute pénible, nous gardons le silence ; nos yeux errent au loin dans les rues qui s'entre-croisent. Tout à coup, là-bas, vers le carrefour, nous apercevons une troupe d'enfants qui se précipitent en poussant de grands cris. Ils poursuivent un malheureux ivre et difforme, qui se débat au milieu des huées. C'est Jacques le pauvre idiot, chez qui reste à peine quelque chose d'humain. Cruel et lâche, il frappe l'enfant isolé, et fuit dès qu'il aperçoit ses compagnons ; pour un verre d'eau-de-vie, il rampera à terre et baisera vos pieds. Mais qui peut lui en vouloir ou lui refuser sa pitié ? Je le montre à Marcelle comme un avertissement.

— Qui nous dit que celui que nous soulageons n'est point victime, comme Jacques l'idiot, de quelque infirmité morale ou du hasard de son éducation ? Tout en le blâmant, pouvons-nous hésiter à le secourir ? Le bienfait n'est point seulement un placement qui doit profiter à celui qui le reçoit, mais l'accomplissement d'un devoir qui doit plaire à celui qui l'a accordé. Perdu pour l'obligé qui ne sait point en tirer parti, il ne l'est point pour le bienfaiteur qui y trouve un exercice à sa sensibilité et à son dévouement. Se dégoûter de la bienfaisance à cause de l'indignité de l'homme qu'on protège, c'est en faire un calcul humain et non une impulsion du cœur. Pour secourir quelqu'un, il suffit qu'il souffre ; pour en être récompensé, il suffit de se rappeler.

*La suite à une autre livraison.*

ERRATA. — Page 119, colonne 2, ligne 20, après l'alinéa finissant par ces mots : « quoique isolé, » il faut ajouter :  
« Un arbre verdissait seul sur le rocher grisâtre, où il élevait

sa cime avec orgueil, et moi je l'admiraïs en le voyant si vert dans l'isolement. »

Ligne 23. — Au lieu de : « dans l'isolement, » lisez : « au milieu de la solitude. »

### CHANT NÈGRE SUR LA MORT.

M. Edmond Combes, auteur d'un *Voyage en Égypte et en Nubie*, donne la traduction suivante de quelques strophes sur la mort qu'il a, dit-il, entendu chanter à un nègre, en Nubie, à Berber, ville d'où partent les caravanes qui se dirigent vers Saouakim.

« Ils mentent ceux qui disent que la mort est une chose horrible ! Avez-vous entendu des soupirs s'exhaler du sein des tombeaux, et votre repos a-t-il jamais été troublé par les ombres plaintives de vos pères ? La joie est avec eux et les regrets sont pour nous.

» Dans le séjour des esprits, ils se reposent de leurs fatigues ; la faim et la soif leur sont inconnues ; exilés sur une terre ingrate et maudite, bienheureux le moment qui nous réunira à nos pères, car la joie est avec eux et les regrets sont pour nous.

» O vous que l'approche du trépas épouvante, rassurez-vous ! Elle est en proie à de cruelles souffrances, la mère qui

va donner la vie à un nouvel être. Elle pleure, elle voudrait mourir ; et bientôt à ses vives douleurs ont succédé des transports d'allégresse : le nouveau-né a jeté son premier cri !

» Ainsi de la mort : elle apparaît hideuse, repoussante ; à son aspect lugubre on a peur, on voudrait fuir ; et à peine a-t-on franchi le seuil de cette vie terrestre que l'on s'élance avec ardeur dans la route nouvelle, car on n'emporte que les joies et on ne laisse que les regrets. »

Nous soupçonnons bien le voyageur de s'être donné beaucoup de liberté dans la traduction de ce chant nègre ; mais nous voulons croire qu'il ne l'a pas inventé tout entier ; et il nous a paru que cette poésie funèbre était inspirée par un sentiment religieux d'un caractère assez élevé pour intéresser nos lecteurs.

### UNE VUE DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU.

C'est la vue d'un chemin entre deux coteaux boisés, après une pluie d'hiver. La terre est humide, le ciel brumeux. A peine reste-t-il aux arbres quelques anciennes feuilles d'un ton roux. La robe blanche des bouleaux est tachetée de noir. En vain chercherait-on à découvrir un oiseau sur les branches dépouillées, une fleur dans les gazons



Salon de 1852. Peinture. — Paysage, par M. Prou. — Dessin de M. Français.

flétris. Les pâles rayons du soleil éclairent, sans les pénétrer de chaleur, les cimes nues et le grand chemin blanc. Un sentiment de vague tristesse est répandu sur tout le paysage : çà et là, cependant, quelques teintes plus vives, quelques détails plus animés dans la végétation, semblent annoncer le prochain réveil de la nature.

L'auteur de ce tableau s'est déjà fait remarquer aux précédentes expositions. Le public lui tient compte de la patience et de la sincérité de ses études. Son dessin est correct ; son

coloris a de la fraîcheur. Il est sur la voie qui doit le conduire aux succès sérieux, si son inspiration, en puisant de nouvelles forces dans le travail, s'élève graduellement vers cette vérité idéale, qui est le but des peintres comme celui des poètes, et qui est beaucoup moins éloignée qu'on ne le pense généralement de la naïveté et de la simplicité dans l'imitation.

## ESTAMPES CURIEUSES.

LE LÉVIATHAN.



Estampe du dix-septième siècle. — Le Léviathan de Hobbes. — D'après Abraham Bosse.

Cette singulière figure forme la moitié supérieure du frontispice d'un livre in-4° publié à Londres, en 1651, par Andrew Crooke, et intitulé : « Léviathan, ou la matière, la forme et le » pouvoir d'une république ecclésiastique et civile, par » Thomas Hobbes de Malmesbury (1). »

Au-dessus de l'homme symbolique, on lit cette devise empruntée au livre de Job :

« Il n'est aucun pouvoir sur la terre qui puisse lui être » comparé. »

Au-dessous, le titre du livre est gravé sur un rideau.

De chacun des deux côtés de ce rideau sont cinq petits encadrements comprenant de petits sujets allégoriques qui se font contraste les uns aux autres comme l'épée et le bâton pastoral.

Les cinq sujets placés au-dessous du bras qui tient l'épée représentent : — 1° une forteresse ; — 2° une couronne ; — 3° un canon ; — 4° un trophée d'armes ; — 5° une bataille.

De l'autre côté du rideau, et au-dessous du bras qui tient le bâton pastoral, les cinq gravures représentent : — 1° une église ; — 2° un bonnet d'évêque ; — 3° la foudre ; — 4° un trident sur lequel on lit : *Syllogisme* ; une fourche à deux branches, avec ces mots : *Directe, Indirect* ; une autre fourche avec ces mots : *Spirituel, Temporel* ; une quatrième fourche avec ces mots : *Real, Intentional* ; deux cornes de

bœufs sur lesquelles est écrit : *Dilemme* ; — 5° une assemblée de conseillers ou de magistrats.

L'introduction du livre explique l'intention du frontispice. Nous en traduisons seulement la première partie :

« La nature (c'est-à-dire l'art par lequel Dieu a fait et gouverné le monde), imitée par l'art de l'homme dans un grand nombre de choses, l'est même en ce point capital que l'art humain peut faire un *animal artificiel*. En effet, puisqu'il est évident que la vie n'est qu'un mouvement des membres, dont l'impulsion est dans quelques parties principales intérieures, pourquoi ne dirions-nous pas que tous les *automates* (machines qui se meuvent elles-mêmes à l'aide de ressorts et de roues, comme une montre) ont une *vie artificielle* ? Qu'est-ce que le *cœur*, sinon un ressort ? Et les *nerfs*, sinon autant de ressorts ? Et les *articulations*, sinon autant de *roues* qui donnent à tout le corps le mouvement qu'a eu en vue l'*ouvrier (artificier)* ?

« L'art va plus loin encore ; il imite cette œuvre rationnelle et très-excellente de la nature, l'*homme* ; car l'art crée ce grand Léviathan appelée une *république* (1) ou un état (en latin *civitas*), qui n'est rien autre chose qu'un homme artificiel, bien qu'il soit plus grand et plus fort que

(1) « Leviathan, or the Matter, form and power of a common-wealth ecclesiastical and civil, by Thomas Hobbes of Malmesbury. — London, printed for Andrew Crooke; 1651. »

l'homme naturel à la perfection et à la défense duquel il est destiné. Observez de plus que la *souveraineté* est une *âme* artificielle, car elle donne la vie et le mouvement à tout le corps; les *magistrats* et autres *officiers* (par lesquels, liés au siège de la souveraineté, les membres et les articulations sont mus pour accomplir leurs fonctions) sont les *nerfs*, qui répondent au même besoin dans le corps naturel; la *puissance* et les *richesses* de tous les membres particuliers sont la *force*; *salus populi* (le salut du peuple) est l'affaire principale; le *conseil* par lequel toutes les choses nécessaires à connaître lui sont suggérées, est la *mémoire*; l'*équité* et les *lois* sont une *raison* et une *volonté* artificielles; la *concorde*, c'est la *santé*; la *sédition*, c'est la *maladie*; la *guerre civile*, c'est la *mort*. Enfin les *pactes* et *conventions* par lesquels les parties de ce corps politique ont été d'abord formées, rapprochées et unies, ressemblent à ce *fat*, ou à ce mot: *Que l'homme soit fait*, prononcé par Dieu dans la création.

» Pour décrire la nature de cet *homme artificiel*, je considérerai :

» Premièrement, la *matière* dont il est fait, et l'*ouvrier*; c'est-à-dire l'*homme*, qui est l'un et l'autre;

» Secondement, comment et par quelle *convention* il est fait; quels sont les *droits* et les justes *pouvoirs* de l'*autorité* d'un *souverain*;

» Troisièmement, ce que c'est qu'une république chrétienne;

» Dernièrement, ce que c'est que le royaume des ténèbres.

» Sur le premier point, il y a un dicton dont on abuse depuis longtemps, c'est que la sagesse s'acquiert en lisant, non pas les livres, mais les hommes. Par application de ces paroles, des personnes qui, pour la plupart, ne pourraient donner d'autre preuve de leur sagesse, prennent grand plaisir à faire parade de ce qu'elles pensent avoir lu dans les hommes, en se permettant des critiques peu charitables des autres derrière leur dos. Mais il y a une autre parole que l'on commence à comprendre; c'est que l'on peut apprendre plus véritablement à se connaître ou à se lire les uns les autres si l'on veut en prendre la peine, et cela en suivant la maxime: *Nosce te ipsum* (Lis-toi ou connais-toi toi-même), etc., etc. »

Cet ouvrage bizarre fut une source de troubles pour son auteur.

» Hobbes, dit le Dictionnaire des sciences philosophiques, *publia*, pendant son séjour en France, en 1651, son *Léviathan*, titre qui ne signifie pas, comme on l'a supposé, une bête terrible et monstrueuse, digne symbole de la société humaine, au sens du système de Hobbes, mais seulement un ouvrage de l'art, *opificium artis*, ou la cité, qui, tout artificielle qu'elle est, est infiniment supérieure en masse et en vigueur à l'homme naturel. Le *Léviathan* déplut aux théologiens, parce qu'il leur parut nuisible à la religion, et aux royalistes, auxquels il sembla favorable à l'usurpation de Cromwell. Devenu à ce double titre suspect à son parti, Hobbes crut devoir quitter Paris (1653) qu'il habitait depuis 1640; il rentra en Angleterre sans prendre aucune couleur politique, et s'enferma et vécut dans la société des savants, et particulièrement d'Harvey, qui lui légua même à sa mort une petite somme d'argent. »

Hobbes était né à Malmesbury, petit village du comté de Wilts, en 1588, l'année où la flotte espagnole l'*Armada*, dirigée contre l'Angleterre, fut dispersée par une tempête. Très-faible de santé dans son enfance, Hobbes se fortifia avec l'âge, grâce à sa tempérance et à la régularité de ses habitudes; il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Son père, qui était ministre de l'Évangile, lui enseigna de bonne heure les langues anciennes. A huit ans, Hobbes traduisit en vers latins la *Médée* d'Euripide; à dix-neuf ans, il sortit de l'université d'Oxford, où il avait étudié avec succès pour entrer, comme précepteur, dans la maison du comte de Devonshire,

Guillaume de Cavendish. Il accompagna son élève en France et en Italie, où il fit un autre voyage plus tard avec le fils de Gervais Clifton. Sa première publication fut une traduction de Thucydide. Il fit imprimer en 1642 son livre *De cive* (Du citoyen); en 1650, le *Traité de la nature humaine*; en 1651, le *Léviathan*; en 1655, la *Logique* et le *De corpore* (Du corps); en 1658, le *De homine* (De l'homme).

On a vu qu'à la suite d'écrits en faveur du royalisme contre les doctrines libérales, il avait cru devoir s'exiler de l'Angleterre. Il vint en France et habita Paris pendant treize ans. Il donna des leçons de philosophie et de mathématiques au prince de Galles, qui était alors dans cette ville. A l'époque de la restauration, il retourna à Londres, et il y publia ses œuvres complètes en 1668. Les débats que soulevèrent autour de lui ses principes philosophiques lui rendirent à la fin le séjour de Londres insupportable. Il se retira en 1674 à la campagne, où il composa sa Biographie en vers latins, et il mourut en 1679.

Hobbes est classé parmi les philosophes matérialistes. Voici le jugement que porte sur lui Tennemann, dans son *Manuel de l'histoire de la philosophie* :

« Ce fut surtout en Angleterre que la philosophie se ressentit de l'influence de Bacon. Son ami Thomas Hobbes entra dans ses vues, poursuivit ses idées avec plus de vigueur et de conséquence, et en forma une doctrine matérialiste. Ainsi que Bacon, il avait pris dans l'étude de la littérature classique le dégoût de la scholastique; ses voyages, ses liaisons avec son illustre compatriote, avec Gassendi et Galilée, l'avaient porté à penser par lui-même. Mais sa philosophie fut limitée et restreinte par la direction vers un but pratique qu'il donna à ses recherches. Considérant la monarchie comme l'unique garantie du repos public, il prit, comme écrivain, une part active à la lutte des républicains et des royalistes. Il mourut en 1679, après avoir publié divers traités philosophiques et mathématiques, par lesquels il avait souvent fait scandale, à cause de ses fréquents paradoxes, et des reproches d'athéisme qu'il s'attirait. »

Il est vraisemblable que ce fut Hobbes lui-même qui conçut l'idée et la composition générale de l'estampe symbolique qui sert de frontispice à son *Léviathan*. De tous les artistes de Paris où il vivait alors, nul n'était assurément plus capable qu'Abraham Bosse (1) de traduire en un dessin spirituel cette conception bizarre. On ne trouve point, à la vérité, d'inscription qui constate sur l'estampe la collaboration de cet habile dessinateur; mais il ne paraît point qu'il y ait aucun motif de la révoquer en doute. M. de Marolles (2) a placé ce frontispice dans l'œuvre de Bosse que possède le cabinet des estampes, et Mariette le décrit dans sa *Table manuscrite des œuvres d'Abraham Bosse* (3), en termes très-propres à la bien faire reconnaître, quoiqu'ils prouvent

(1) Voy. sur ce peintre une notice très-détaillée de M. Pointel de Chennevières, dans notre tome XIX (1851), p. 225.

(2) Michel de Marolles, abbé de Villeloin, né au bourg de Genillé, en Touraine, le 22 juillet 1600, et mort à Paris le 6 mars 1681. — « En 1684, dit la Biographie universelle, il commença à former un cabinet d'estampes et de figures en taille douce; il recueillit 123 400 pièces de plus de 6 000 maîtres, en 400 grands volumes et plus de 120 petits. Il donna, en 1666, un volume in-8 de 167 pages, contenant le catalogue de cette collection, qui fut achetée en 1667, au nom du roi, par Colbert, et qui est aujourd'hui au cabinet des estampes de la Bibliothèque du roi, où elle forme 224 volumes reliés en maroquin, d'après la classification adoptée par l'abbé. »

(3) Cette table fait partie du recueil intitulé: « Notes manuscrites sur les peintres et les graveurs, réunies en 10 volumes » et conservées au cabinet des estampes de la Bibliothèque du roi. » Pierre-Jean Mariette, né en 1694 et mort en 1774, était le fils du graveur Jean Mariette. Il avait formé un cabinet composé de plus de 1 400 dessins et de plus de 1 500 collections de gravures et de livres d'estampes, qui malheureusement ont été dispersées après sa mort.

en même temps que le savant collecteur n'avait pas compris, et probablement même n'avait pas lu le livre de Hobbes. Voici les lignes de ce précieux manuscrit qui se rapportent à notre sujet : « La puissance spirituelle et la temporelle, réunie en la personne des roys, ce qui est exprimé par cette figure mystérieuse qui sort du sein de la terre, et qui tient dans une main une épée et dans l'autre un baston pastoral pour marquer de sa pleine puissance. Elle sert de frontispice au fameux ouvrage de Thomas Hobbes, intitulé : *Léviathan*, où ce philosophe anglais, en établissant des règles de politique, donne aux roys une autorité absolue en matière d'Etat et de religion. »

#### NOUVELLE FORTIFICATION ALLEMANDE.

Voy., sur les Fortifications, la Table de 1841.

La fortification bastionnée, telle qu'Errard, de Ville, Pagan, Vauban et Cormontaingne l'ont faite, est appelée à juste titre fortification française. Le célèbre ingénieur prussien Blesson dit qu'en 1814, les Allemands, piqués d'amour-propre, ont voulu avoir aussi une fortification nationale : de là viendrait la révolution qui s'est opérée outre-Rhin dans l'art de fortifier. Sans doute Blesson s'est mépris sur le véritable caractère de ce mouvement d'idées ; il a mal jugé ses compatriotes. Les ingénieurs allemands sont des hommes trop graves pour qu'en présence d'intérêts si sérieux, ils se laissent aller à la fantaisie, à une vaine satisfaction d'amour-propre. Les causes de cet événement sont d'un ordre plus élevé.

D'abord la fortification bastionnée française n'a jamais eu de fondements profonds en Allemagne. Il n'a fallu rien moins que l'autorité de Vauban et de Cormontaingne pour y faire abandonner les traditions de l'art national, transmises par une suite d'ingénieurs distingués et trop peu connus en France, entre autres Albert Dürer (1527), Daniel Speckle (1540) ; Rimpler, mort héroïquement en défendant Vienne contre les Turcs (1683) ; Werthmüller, Sturm, Herlin (1722), Herborth (1735), Landsberg (1758), et le célèbre Suédois Virgin (1781). Le terrain y était donc tout préparé pour recevoir les idées nouvelles, eu égard à ce qu'elles avaient d'analogie avec celles des anciens ingénieurs allemands.

N'était-il pas d'ailleurs bien naturel de secouer le joug de la règle classique, lorsque les meilleurs ingénieurs français, notamment Bousmard, avaient déclaré qu'elle était désormais insuffisante ; que, par l'invention du tir à ricochet, Vauban avait rendu l'attaque hors de proportion supérieure à la défense ? Ce dernier lui-même, dans ses belles places de Belfort, Landau et Neuf-Brisach, n'était-il pas entré dans une voie toute nouvelle ?

Ce qui a fait la fortune des nouvelles méthodes en Allemagne, c'est l'excellence des principes sur lesquels elles reposent. Hâtons-nous de le dire, c'est à deux Français que revient la gloire d'avoir mis les premiers ces principes en lumière, c'est à Montalembert et à Carnot.

Marc-René, marquis de Montalembert, général de cavalerie, né à Angoulême le 16 juillet 1714, mort le 20 mars 1800, a publié un livre remarquable intitulé : *la Fortification perpendiculaire, ou l'art défensif supérieur à l'offensif*. Il y fait la critique du tracé bastionné. Les bastions sont trop facilement enveloppés, trop facilement pris de revers ; la plus longue portion du front, la courtine, est ordinairement inerte parce qu'elle est masquée ; l'artillerie n'a aucun abri pour échapper aux bombes et aux effets destructeurs du ricochet, etc. En opposition à l'ancienne méthode, qui établissait un ouvrage entièrement favorable pour l'ennemi, il considère ce point comme tenu par la défense toutes les fois qu'il est battu par une artillerie assez puissante pour y interdire à l'attaque tout établissement. En un mot, Montalembert met en relief les propriétés tactiques de la fortifica-

tion, trop souvent sacrifiées à la résistance passive. Il applique ces principes à la fortification à tenailles et à la fortification polygonale.

La fortification à tenailles de Montalembert présente deux enceintes concentriques, le corps de place et le couvre-face général (fig. 1 et 2).

Le corps de place consiste en un rempart en maçonnerie, précédé d'un large fossé que flanquent les batteries B, B, casematées (c'est-à-dire mises à couvert sous des voûtes à l'épreuve de la bombe), à deux étages, et surmontées d'une plate-forme à l'usage de l'artillerie. Ce rempart, R, R, contient une galerie voûtée dont les embrasures à canons et les créneaux voient, par-dessus le couvre-face, le terrain des attaques. En arrière règnent un chemin de ronde, puis un mur crénelé et un rempart en terre, précédés d'un fossé dont la défense est confiée aux batteries casematées B', B'. Enfin les tours T, T, forment des réduits de sûreté.

Le couvre-face général, dont le nom indique le rôle de masse couvrante, n'a qu'un mur crénelé séparé d'un parapet en terre par un chemin de ronde ; il faut y remarquer les coupures C, C, destinées à faciliter les chicanes de la défense intérieure. Il est enveloppé par un fossé et par un chemin couvert muni de places d'armes rentrantes dont les batteries, B'', B'', surveillent les fossés.

La fortification polygonale, ainsi nommée parce qu'elle se présente sous la forme d'un polygone pour ainsi dire convexe, s'appelle aussi fortification à caponnières, parce que la défense des fossés y est confiée à une caponnière casematée placée sur le milieu du front. Après la fortification circulaire, c'est elle qui est la plus simple, qui a la plus grande capacité intérieure pour le moindre développement de remparts ; enfin c'est la fortification la moins coûteuse. Elle présente aussi un couvre-face général, et un corps de place formé de grands corps de casemates (fig. 3).

Carnot, grand géomètre et grand général, a établi, dans son livre *De la défense des places fortes* (si mal apprécié par Napoléon dans ses Mémoires) que des sorties incessantes sur les glacis et des batteries casematées de mortiers et de pierriers faisant pleuvoir une grêle de bombes et de grenades sur la troisième parallèle de l'assiégeant, constituent la véritable force de la défense. En conséquence, il place des batteries de cette sorte sur les capitales des ouvrages ; il substitue aux murs de contrescarpe, qui contrarient les mouvements de troupes, des glacis en contre-pente vers la place ; il isole du parapet en terre, par un chemin de ronde, le mur d'escarpe, qu'il munit d'arcades crénelées, comme on peut en voir dans l'annexe au château de Vincennes (fig. 4).

Telles sont les idées générales qui ont servi de base à la construction des nouvelles places allemandes, de Coblenz, de Rastadt, de Germersheim, etc.

La ville de Coblenz, placée dans l'angle formé au confluent du Rhin et de la Moselle, est enfermée dans un corps de place à tenailles très-ouvertes, ou plutôt polygonal avec angles faiblement rentrants, présentant un parapet avec murs détachés à la Carnot. Les fossés sont battus par des caponnières casematées placées sur le milieu des fronts, et précédés de glacis en contre-pente. Les deux portes de Mayence et de Lohr, véritables petites citadelles, sont fortement organisées pour la défense intérieure. Une ceinture de forts détachés entoure la place. Ces forts sont : sur la rive droite de la Moselle et la hauteur du Hundsrück, le fort Alexandre, construit suivant la fortification polygonale de Montalembert convenablement appropriée au terrain ; le fort Constantin, qui lie le précédent à la place ; le fort Blücher, dans la plaine ; — sur la rive gauche, les forts Moselle, Bubenheim, Neuendorf, qui enveloppent un grand espace de manière à former un camp retranché sous la place ; — enfin, sur la rive droite du Rhin, le fort de Pfaffendorf et la citadelle d'Ehrenbreitstein, assise sur un promontoire escarpé commandant le fleuve de près de 400 pieds. Cette

position formidable, occupée depuis Drusus par une forteresse, a reçu des fortifications aussi romantiques, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que le site lui-même. Elle est ap-

provisionnée d'eau par un puits ayant 300 pieds de profondeur, sans communication avec le Rhin, et par des sources amenées à travers la plaine au moyen de canaux souterrains.

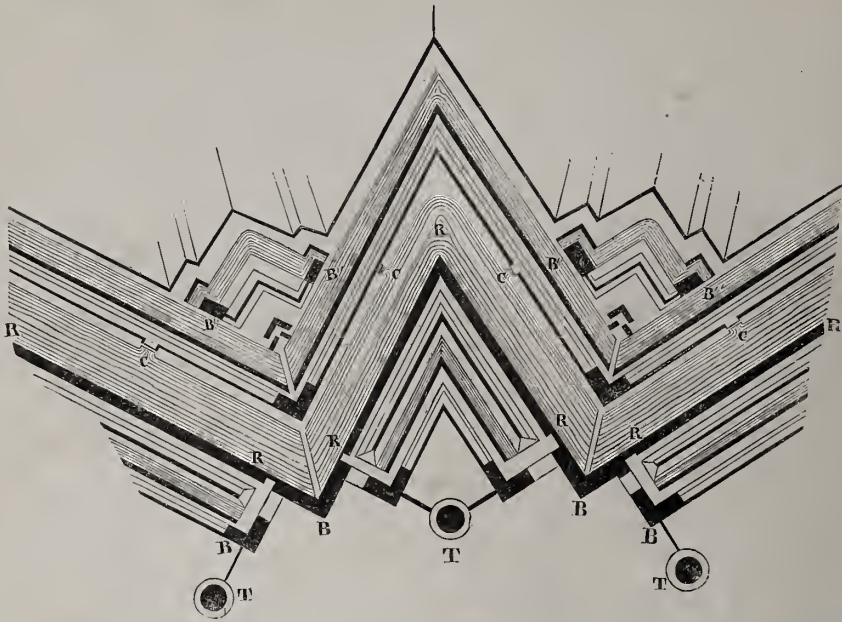


Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 4.

Tous ces forts ont leur défense confiée à de belles casemates, et quelques-uns sont munis de systèmes de mines fort bien entendus.

Les ingénieurs français n'ont que trop mis en oubli les principes de Montalembert et de Carnot : dans nos écoles, on cite à peine leurs noms ; on ne parle pas davantage de la

nouvelle fortification allemande; et cependant nos officiers auront probablement à faire, non point le siège de nos propres places, mais bien celui des places étrangères. Il importe donc que les belles constructions élevées en Allemagne depuis vingt-cinq ans, œuvres d'ingénieurs distingués parmi lesquels il faut citer le général Aster, commencent à être prises en quelque considération par le génie français. Parmi les officiers, les uns en sont partisans; les autres, en plus grand nombre, en font une critique violente. Quoi qu'il en soit, la réforme est opérée; en Allemagne on est peut-être allé trop loin, mais il semble certain que désormais la règle

classique du tracé bastionné ne pourra plus être considérée, même en France, comme la seule à suivre.

## ARBRES REMARQUABLES.

ORME A BRIGNOLLES  
(Département du Var).

La rivière de Carami coule hors des murs de Brignolles. Suivant la tradition, il y a cinq ou six siècles, elle passait à l'endroit où est aujourd'hui la place qui porte son nom, et



L'Orme de la place Carami, à Brignolles. — Dessin de Champin.

parmi les arbres de son rivage se trouvait l'orme remarquable figuré dans notre gravure. Au quinzième siècle, cet orme était déjà une des curiosités de Brignolles. Michel de l'Hospital, né au commencement du seizième (1), en célèbre les rares proportions dans les écrits qu'il composa durant son exil en Provence. En 1564, le 25 octobre, Charles IX, logé dans une maison vis-à-vis l'orme, se divertit à voir sous son feuillage un bal joyeux où l'on dansa très-galamment la volte et la martingale. A la suite des siècles, il a fallu donner un bâton à ce vénérable patriarche des arbres du Var: il s'appuie sur un pilier en bois, haut de 2 mètres 30 centimètres.

On dit que les flancs ouverts de son vieux tronc ont plus d'une fois servi de demeure à de pauvres artisans. Mais on a fermé l'ancre végétal avec des pierres et du ciment, et c'est précisément depuis qu'on l'a réparé comme une vieille maison, que l'arbre ne sert plus à loger personne.

HENRI ZSCHOKKE.

Fin. — Voy. p. 39, 70.

Au printemps de 1802, les trois amis quittèrent Berne, et se mirent en route à pied pour Aarau. Zschokke avait l'intention de chercher dans les environs de cette ville quelque

(1) Né en 1503, mort en 1573. — Voy. la Table décennale.

lieu solitaire où il pût s'établir loin des agitations de la politique. Le château de Biberstein lui parut réuni toutes les conditions désirables, et ce fut là qu'il planta sa tente, bien résolu à vivre au milieu de ses livres, et à se consacrer entièrement à l'étude. Il voulait s'occuper de physique, de chimie, d'histoire naturelle, de poésie, de philosophie, et s'estimait déjà le plus libre et le plus heureux des mortels au sein de sa paisible retraite.

Mais à un quart d'heure de Biberstein s'élevait une petite colline, au sommet de laquelle apparaissait l'église et le presbytère de la paroisse de Kirchberg, dont le pasteur avait une fille charmante et belle, qui fit bientôt oublier à notre solitaire tous ses projets studieux. La maison du pasteur Rüsperli devint pour Zschokke le but de visites de plus en plus fréquentes, et l'image de la gracieuse Nanny, désormais gravée dans son cœur, le préoccupait chaque jour davantage. L'amour porte volontiers à la rêverie : aussi Zschokke, laissant le travail de cabinet, prit goût aux herborisations, aux longues promenades, dirigea ses recherches vers la botanique, et entreprit d'étudier la culture des arbres ainsi que l'aménagement des forêts. Tandis qu'il goûtait de cette manière le charme d'un sentiment nouveau pour lui, et qu'éloigné du monde il partageait sa vie entre la poésie et la science, la Suisse continuait d'être la proie de dissensions intestines qui eurent pour conséquence une seconde intervention française, et l'acte de médiation imposé par la volonté de Napoléon. Zschokke ne prit aucune part à ces événements, mais ses services antérieurs n'étaient pas oubliés. A sa grande surprise, il reçut un jour du gouvernement d'Argovie le don de la bourgeoisie cantonale, et sa nomination comme membre de la commission forestière. Zschokke, toujours prêt à se rendre utile, ne refusa point cet emploi, et se mit sérieusement à l'œuvre, afin de suppléer par son zèle aux connaissances qui lui manquaient encore. Avec son aptitude habituelle il fut, au bout d'un court espace de temps, en état de rédiger et de publier, sous le titre de *Forestier des montagnes*, un ouvrage élémentaire destiné à servir de guide et d'instruction aux employés subalternes ainsi qu'aux autorités communales. Ce fut au milieu de ces occupations, assez peu littéraires, qu'il fit la connaissance de Bonstetten qui, revenant de son voyage dans le Latium, lui apportait des semences et des plantes d'Italie. Il se forma presque aussitôt entre eux une liaison intime pour le reste de sa vie. Bonstetten, regrettant de voir un homme tel que Zschokke s'enterrer au fond des bois, lui proposa de l'emmener à Genève, et de l'y introduire dans une société d'élite pour laquelle il semblait si bien fait. Il voulait même le placer chez madame de Staël; mais Zschokke refusa sans hésiter, car il préférerait son château de Biberstein, avec le voisinage du presbytère de Kirchberg, à toutes les célébrités littéraires. Peu de temps après, en effet, il épousa la fille du pasteur, et trouva dans cette union tout le bonheur qu'il avait rêvé.

Une année environ avant son mariage, Zschokke avait recommencé la publication de son *Schweizer Bote* (*Messenger suisse*), qui paraissait maintenant à Aarau, avec non moins de succès qu'il en avait obtenu d'abord à Lucerne. C'était toujours le même langage clair, simple, plein de bonhomie et de franchise, heureux mélange de bon sens et d'esprit, bien fait pour incuquer au peuple des idées justes et de salutaires principes. Mais, malgré tous ses efforts pour demeurer étranger à la lutte des partis, il ne tarda pas à devenir l'objet d'une polémique assez vive, dont, surtout depuis l'époque de la restauration de 1814, les attaques prirent un caractère passionné, qui força Zschokke à se prononcer d'une manière plus tranchée, et rangea définitivement son journal parmi les organes de la cause libérale.

En 1808, il avait entrepris une publication d'un autre genre, destinée à satisfaire les tendances religieuses qui se manifestaient alors dans le public. Sous le titre de *Stunden der Andacht* (Heures de recueillement), il faisait paraître

chaque semaine une feuille de méditations et de prières pour le culte domestique. Ce recueil, empreint d'un sentiment religieux sincère, mais également éloigné du mysticisme nuageux et de la sécheresse dogmatique, répondait parfaitement aux besoins du siècle. Aussi fut-il accueilli avec une faveur marquée dans l'une et l'autre communion, d'autant mieux que Zschokke ayant eu soin de cacher son nom, personne ne put affirmer avec certitude si l'auteur était protestant ou catholique. La renommée des *Stunden der Andacht* franchit bientôt les frontières de la Suisse, et leur popularité fut telle en Allemagne que de nombreuses éditions s'y succédèrent rapidement, tandis qu'on s'épuisait en conjectures pour découvrir quel pouvait être l'éditeur de ce livre, et qu'on l'attribuait tour à tour au vicaire général de Wessenburg à Constance, au conseiller ecclésiastique Schwarz de Heidelberg, et au curé Keller d'Aarau.

Dans les années qui s'écoulèrent de 1811 à 1816, Zschokke fit trois voyages en Bavière, où il se vit entouré des distinctions les plus flatteuses. Des offres lui furent faites pour l'attacher à l'Académie de Munich, et il reçut même des lettres de naturalisation, avec un diplôme de noblesse, de la part du roi. Mais il refusa ces honneurs qui ne lui paraissaient pas convenir à sa qualité de citoyen d'une république. Seulement, pour s'acquitter envers le souverain qui lui montrait une si haute estime, il écrivit sur sa demande l'*Histoire de la Bavière*, travail remarquable qui tient une place importante dans ses œuvres.

Appréciant toujours mieux les joies du bonheur domestique, Zschokke, bien loin de chercher à faire briller sur un plus grand théâtre les talents dont la nature l'avait si richement doté, fixa, d'une manière définitive, sa résidence dans le canton d'Argovie, en achetant un bien sur la rive gauche de l'Aar, au pied du Jura, où il se fit construire une maison de campagne selon ses goûts, dans laquelle il résolut de vieillir *in otio cum dignitate, musis et amicis*.

Cette charmante retraite de Blumenhalde devint bientôt le rendez-vous de toutes les notabilités qui visitaient la Suisse. Zschokke y partageait sa vie entre les devoirs de l'amitié, l'éducation de sa famille et les travaux littéraires. Ses publications se succédaient presque sans relâche. Poussé par la sympathie qu'il éprouvait pour les classes inférieures du peuple, il résolut d'écrire une série d'ouvrages destinés spécialement à leur culture intellectuelle et morale. Ainsi parut d'abord le *Village des faiseurs d'or*, popularisé en France sous le titre du *Val doré*; puis une anecdote tragique intitulée : *la Peste de l'eau-de-vie*, et enfin l'*Histoire de la nation suisse*, dont la traduction, publiée par M. Monnard, n'a pas obtenu moins de succès dans la Suisse française que l'original dans la Suisse allemande. Mais la naïveté, qui constitue l'un des principaux mérites de ces divers ouvrages, ne peut guère se rendre en français. D'ailleurs Zschokke adaptait ses récits au caractère des populations allemandes, au milieu desquelles il avait vécu, et qu'il connaissait parfaitement. Son *Histoire de la nation suisse*, en particulier, porte le cachet du patriotisme exalté des temps héroïques; elle tient un peu de la légende, et a pour but de réveiller l'esprit national bien plus qu'il ne cherche l'exactitude des faits, et de jeter la lumière sur les points obscurs des anciennes annales. Le talent de l'écrivain se recommande davantage auprès du public français par ses nombreuses et charmantes nouvelles, que l'élégante traduction de M. Loève-Weimars lui a fait connaître. Elles se distinguent en général par la fraîcheur et la fécondité de l'imagination, par la grâce des détails, par la noblesse des sentiments et la moralité du but. Jusque dans ses moindres contes, Zschokke a toujours en vue quelque intention utile, quelque leçon salutaire qu'il sait présenter sous la forme la plus aimable et la plus attrayante. Il possède l'art de varier sa manière, et sait jeter un piquant intérêt sur les plus légères données. Quelques-uns de ses contes, tels que *la Nuit de Saint-Sylvestre*, *le Trou au*



*coude, Colas, ou Sait-on qui gouverne?* le *Journal d'un vicaire du Wiltshire*, sont, dans des genres différents, de véritables petits chefs-d'œuvre.

Parfaitement heureux dans son intérieur, entouré d'une considération que le succès de ses écrits augmentait sans cesse, Zschokke menait la vie la plus douce et la mieux remplie. Le chagrin vint sans doute changer parfois sa joie en tristesse; il eut le malheur de perdre plusieurs enfants; mais il acceptait ces épreuves avec la résignation du chrétien plein de confiance en Dieu. A soixante ans, il se voyait père de huit fils et d'une fille dont l'éducation, les études et les plaisirs l'intéressaient vivement. Jouissant d'une honnête aisance, fruit de son admirable activité, il pouvait envisager sans inquiétude l'approche de la vieillesse. Sa famille semblait devoir être désormais l'unique but de ses vœux et de ses espérances, lorsque les événements de l'année 1830 l'obligèrent à quitter sa retraite et à reparaitre sur la scène politique.

Après avoir joué un rôle important comme membre du grand conseil pendant plusieurs années, il donna sa démission, et cessa enfin complètement de s'occuper des affaires publiques. Quoique sa constitution robuste n'eût point encore souffert des atteintes de l'âge, il se sentait, disait-il, « comme arrivé sur le sommet d'une montagne, au pied de laquelle la mer de l'éternité roulait ses flots devant lui. »

Son âme éprouvait le besoin de se recueillir dans le calme et la méditation.

« Lorsque jadis, écrivait-il en 1842, je lisais ou j'entendais dire que la vieillesse amenait avec elle la perte de toutes les joies, une secrète anxiété s'emparait de mon esprit. Maintenant je m'étonne de voir qu'elle offre encore tant de charme et de jouissances. Chaque âge de la vie humaine a des attraits qui lui sont propres, et dont il serait difficile de dire lesquels méritent le mieux notre préférence. Le vieux Caton de Cicéron a bien raison de dire : « Pour celui qui n'a pas trouvé en lui-même l'élément du bonheur, tous les âges sont également pénibles; mais pour celui qui puise dans son intérieur ses plus pures jouissances, rien n'apparaît comme un mal réel; pas même la vieillesse que chacun désire atteindre, mais dont il se plaint amèrement lorsqu'il la possède. » Je sais bien que des milliers de voix répètent la même plainte contre la vieillesse, et c'est celle de tous les hommes pour lesquels il n'y a d'autre monde que le monde extérieur avec ses richesses, ses agréments et ses nuages d'encens; ou bien de ceux qui, comme madame de Genlis le dit, entrent dans leur soixante-dixième année avec la persuasion qu'ils n'ont été créés que pour se vêtir, déjeuner, dîner, faire leur partie de piquet, et puis dormir.

« Sans doute je prévois bien que la vie qui circule encore dans mes veines comme autrefois, doit s'éteindre bientôt; que mes nerfs émoussés cesseront de transmettre les impressions et perdront leur sensibilité exquise. Bientôt je ne pourrai plus, comme aujourd'hui, partager les plaisirs de ceux qui m'entourent, agir, exercer de l'influence, cultiver les muses. Mais qu'importe? Plus le monde s'obscurcit et perd à mes yeux, moins j'éprouve de regrets de le perdre, et plus m'apparaît brillante l'aurore d'un autre monde.

» Aussi, me réjouissant en Dieu, parlant en lui et avec lui, j'entre sans crainte dans cet hiver qu'aucun printemps ne doit plus suivre pour moi sur cette terre. La mort, à peine enveloppée d'un léger voile de quelques mois ou de quelques années, me sourit doucement. Mais je veux jouir encore du présent, entouré de tous les miens; de Nanny, chez laquelle aux charmes de la jeunesse a succédé le développement des beautés plus précieuses de l'âme; de mes enfants, dont aucun n'est indigne de mon amour et de ma sollicitude. Au soir de ma vie, le monde m'apparaît coloré de teintes plus brillantes et plus belles qu'à son matin.

» D'autres peuvent regretter le paradis désormais perdu de leur enfance. Ce paradis m'a manqué. J'errais, comme

orphelin, délaissé, oublié de tous; mais non pas délaissé ni oublié de Dieu. Je bénis les voies de sa divine providence qui m'ont conduit à trouver un paradis dans mon intérieur.

— Déjà le monde m'avait apparu plus beau pendant ma jeunesse. Il n'était pourtant pas changé; mais le prisme de l'imagination et du sentiment l'embellissait à mes yeux. — Je devins homme. La vie s'éclaira pour moi d'une lumière plus intense; cependant ce n'était pas dans la vie, c'était en moi-même que la clarté s'était faite; en sorte que je pouvais mieux distinguer la réalité de l'apparence. Dès lors, plein de courage, infatigable et persévérant, je tournai toute mon activité vers le culte du beau et du vrai, afin d'avoir un jour loyalement mérité mes heures de repos. Et si le résultat de mes efforts fut peu de chose, du moins ma volonté avait été grande. Je goûtai le doux et l'amer des choses terrestres, selon que ma destinée me l'apportait, et reconnaissant pour l'un comme pour l'autre, sans m'affliger de l'instabilité des biens de ce monde, habitué à vivre dans la conscience et l'amour de l'Éternel.

» Maintenant voici le repos, le bienvenu qu'il est! Je ne me repens pas d'avoir vécu. D'autres pourront, dans leur automne, contempler les récoltes et en calculer la valeur. Je ne le puis pas. J'ai répandu les semences; je ne sais où le vent les a jetées. Mon seul mérite a été la bonne intention; quant au reste, c'est la main de Dieu qui en a disposé.

» D'autres peuvent se réjouir d'avoir acquis avec plus ou moins de peine, richesse, rang, renommée. Je ne leur envie pas cette joie, et je plains leurs efforts. La fortune ne m'a point favorisé de ses dons; mais satisfait des fruits de mon activité et de mon économie, j'ai obtenu cette noble indépendance à laquelle j'aspirais, et qui m'a permis de tendre une main secourable à quelques malheureux... Le rang? Je ne prétendis jamais qu'à celui d'honnête homme... La renommée? la célébrité littéraire? Bulle de savon! Je conçois un but bien plus élevé.»

Avec de telles dispositions, Zschokke dit volontiers adieu aux agitations de la politique pour retourner à ses occupations cléricales. Plus que jamais, il se renferma dans le cercle des affections domestiques; c'était comme un sanctuaire où son âme, entièrement détachée des préoccupations mondaines, se préparait à prendre son vol vers les demeures éternelles.

Au sein de cette paix si douce et si vivement appréciée, son activité intellectuelle lui donna bien des jouissances encore; jusqu'à la fin, il conserva la plénitude de ses belles facultés. De temps en temps s'échappaient de sa plume quelques écrits toujours pleins de sages conseils, d'idées salutaires et fécondes. Si le retentissement des luttes désastreuses dont la Suisse était le théâtre venait parfois troubler sa paix, il se réconfortait par la pensée qu'une génération nouvelle saurait tirer de l'expérience du présent des leçons précieuses pour l'avenir, et il se tournait avec espoir vers l'Éternel, dont la main puissante sait faire sortir le bien du mal. C'est ainsi que s'écoulèrent tranquillement et pieusement les dernières années d'une vie si pleine et si honorable. Le nom de Henri Zschokke restera dans la mémoire des Suisses comme celui d'un écrivain fécond et spirituel, d'un penseur ingénieux et profondément moral, comme celui d'un citoyen dévoué, d'un véritable ami de la patrie qui l'avait adopté, d'un homme vertueux, utile et bon.

Il est mort le 27 juin 1848, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

En 1842, il avait publié à Aarau des Mémoires sur sa vie, sous le titre de *Eine selbstschau* (une Vue de soi-même). La première partie est intitulée : *la Destinée de l'homme*, et la seconde : *Vue du monde et de Dieu*.

Aux grandes chaleurs d'été, les eaux du Tigris ont la température d'un bain chaud; cependant les habitants font

descendre dans le fleuve, au moyen de cordes, des flacons et des vases, et les retirent pleins d'une eau fraîche comme la glace, parce que la chaleur de l'atmosphère ne se communique à l'eau du fleuve que dans l'épaisseur d'une coude au-dessous de la surface.

ERLIA.

## PATIE BIRNIE.

Le poète Allan Ramsay a consacré à la mémoire de Patie Birnie, le joueur de violon de Kinghorn, une pièce de vers qui n'a pas moins de dix-neuf strophes. Pendant toute une moitié du dernier siècle, Birnie fut la joie des chaumières de Kinghorn : pas de bonne fête sans lui ; il était de tous les baptêmes, de tous les mariages ; aux châteaux mêmes, on ne donnait ni festin ni bal sans y appeler Birnie. Une fois cependant il arriva que les domestiques du duc de Rothes le repoussèrent rudement au seuil du manoir ; le violon s'échappa des mains tremblantes du vieillard et se brisa.

Béranger savait-il l'histoire de Patie Birnie, et pensait-il à sa mésaventure devant le château de Rothes, quand il écrivit ces vers charmants :

C'était l'orchestre du village.  
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !  
Qui fera danser sous l'ombrage ?...

Sa corde, vivement pressée,  
Dès l'aurore d'un jour bien doux,  
Annonçait à la fiancée  
Le cortège du jeune époux.

Il délassait des longs ouvrages,  
Du pauvre étourdissait les maux :  
Des grands, des impôts, des orages,  
Lui seul consolait nos lameaux.



Patie Birnie.

Heureusement le désespoir de Birnie ne fut pas long : le bruit de son désastre pénétra dans la salle du bal, et les nobles jeunes filles, sortant avec leurs couronnes de fleurs, prirent sous leur protection le vieux ménétrier ; volontiers eussent-elles détaché colliers et bracelets pour en emplir l'instrument entr'ouvert et muet ; ce soir-là, s'il eût voulu, Patie eût emporté assez d'or pour acheter à la ville un Amati ou un Stradivarius. Il n'en demandait pas tant : ce fut assez pour lui de pouvoir payer le luthier qui répara le dommage. Il conserva de cette scène d'heureux souvenirs, et il les mit en chanson, car il était aussi poète à sa manière. Sa jovialité, sa verve, la vivacité de sa physionomie, ajoutaient beaucoup, sans doute, à son talent de musicien. Il a laissé

au village une renommée qu'envieraient de plus habiles artistes. Baillot ou Alard iraient jouer du violon à Kinghorn, que probablement vieux et jeunes se diraient tout bas, en hochant la tête : « C'est égal, ce n'est pas là le violon de Patie Birnie. »

## HAMEÇONS.

On n'est pas encore arrivé à faire en France les hameçons, la plupart de ceux dont se servent nos pêcheurs à la ligne viennent des fabriques de l'Irlande, qui nous les vend au prix de 3 à 18 francs le mille. L'Allemagne nous en fournit aussi dont la qualité est inférieure, et qui ne coûtent que de 2 à 8 francs le mille. Quelque jour, un esprit ingénieux introduira définitivement en France la fabrication des hameçons, et ce sera peut-être la source d'une grande fortune.

## SINGULIÈRES PRÉROGATIVES D'UNE ABBESSE.

L'abbesse de Notre-Dame aux Nonnains (de Troyes) exerçait, non-seulement sur son domaine, mais encore sur plusieurs quartiers de Troyes, les droits de justice et de voirie. Elle avait, à cet effet, son grand maire, ses sergents, ses geôles et son tribunal propre. Sa justice était haute, moyenne et basse. Elle connaissait de toutes choses, et disposait des biens et de la vie ; seulement, les arrêts de mort, en vertu d'un traité spécial, ne recevaient leur exécution que de la main du prévôt des comtes de Champagne.

En 1604, cette justice fut contestée ; le bailli procéda à une information. Pour la défense de la prérogative de l'abbesse, on fit remarquer :

1° A droite de l'entrée de l'abbaye, un banc de bois, au-dessus duquel régnait un auvent en ardoise soutenu d'arcs-boutants, le tout d'une largeur de 12 pieds, comme étant le lieu où, d'ancienneté, les officiers du couvent rendaient la justice ;

2° Plus loin, une prison de 4 pieds sur 6, où l'on descendait par deux marches, avec un cachot de même grandeur y attenant, où se trouvaient encore des fers à ferrer et à enjamber les prisonniers ;

3° Vis-à-vis la porte de l'église, une croix de pierre où l'on faisait les ventes et publications de police de par l'abbaye.

De plus, on rappela qu'il avait existé autrefois, près du « Beau-Portail, » une barrière sur laquelle s'appuyaient ceux qui attendaient les plaids.

En conséquence de cette enquête, on maintint la justice, et on releva le pilori avec ses carcans.

L'abbesse avait le droit de présenter à plusieurs cures. Elle percevait la moitié des offrandes de la cure de Saint-Jacques, à Troyes. Les paroissiens n'avaient l'usage des cloches et du cimetière qu'en lui payant certaines redevances. Le curé titulaire et les marguilliers prêtaient serment entre ses mains.

Tout nouvel évêque prêtait aussi serment entre les mains de l'abbesse la veille de son intronisation. Il se rendait à l'abbaye monté sur une mule ou sur un palefroi. A l'entrée des lices qui ferment la place de ce monastère, il mettait pied à terre ; l'abbesse « se saisissait de la mule d'icelui révérend, sellée et houzée, et l'en faisait mener comme sienne en l'estable d'icelle abbaye. » L'évêque soupait avec sa suite dans le monastère, y passait la nuit, et avait le droit de faire emporter comme sien « le lit tout garni sur lequel il avoit gelu. » Des contestations nombreuses eurent lieu au sujet de ce cérémonial d'intronisation dont les évêques voulaient s'affranchir ; elles se prolongèrent jusqu'à la fin du dix-huitième siècle (1).

(1) Recueil de la Société de sphragistique ; Janvier 1852. — Article de M. l'abbé Coffinet.

## LES QUATRE BARONNIES DU PÉRIGORD.

Voy. t. XIX (1851) : Biron, p. 259; Marcuil, p. 289.

## BOURDEILLE.



Vue de Bourdeille. — Dessin de Léo Drouyn.

↖ Église. — ↗ Château bâti par la sœur de Brantôme. — ↘ Donjon et grande salle des États du Périgord.

On voit à Bourdeille deux châteaux bien conservés : une forteresse du quatorzième siècle, et une villa italienne des derniers temps de la renaissance.

La forteresse, de forme très-originale, se compose principalement d'un grand corps de logis long de 33 mètres, et large de 9 mètres à l'intérieur. Deux salles se partageaient chaque étage ; il n'y avait donc en tout que quatre pièces, dont les quatre immenses cheminées, les fenêtres et les bancs de pierre (qui les accompagnaient invariablement) existent encore. Les murs de refend et les planchers ont disparu ; une toiture passablement entretenue protège l'édifice contre les intempéries ; mais elle n'est pas de l'origine de la forteresse. Au sud et à l'ouest, du côté de la rivière et du bourg, ce corps de logis affleure le bord d'un rocher qui se creuse à sa base de la manière la plus pittoresque.

À l'ouest, seul point où il fût possible d'aborder de plain-pied l'emplacement du château, une grosse tour à huit pans fortifiait l'angle le plus exposé et protégeait la porte d'entrée. C'est un véritable donjon, bien construit et bien conservé. Rien de plus majestueux que les vingt assises superposées, qui se dressent à 40 mètres de hauteur sans lézardes, sans tassement ; rien de plus solide que les voûtes à huit nervures qui marquent les divers étages ; rien de plus élégant que la tourelle engagée en demi-octogone, et la couronne de grands machicoulis.

Le même luxe de construction s'étend à toutes les parties des bâtiments et même des enceintes qui se multiplient en avant du donjon. La première, entièrement bardée de grands machicoulis sur arcades, formait une cour à peu près carrée, qui, à une époque très-ancienne, mais postérieure pour-

tant à la construction primitive, fut remplie de logements voûtés. La seconde est de la renaissance et richement décorée ; elle a été faite en vue du château neuf. La dernière enceinte, précédée d'un fossé taillé dans le roc, et flanquée de tours rondes au pont-levis, est de divers temps, mais en majeure partie du quinzième siècle.

Quant au château même, il n'offre aucune partie qui soit romane comme l'église du bourg. Pendant le règne du style ogival flamboyant, on l'a seulement restauré sur quelques points très-circonscrits. Dans son ensemble, il paraît évidemment avoir été rebâti au quatorzième siècle. C'est ce qu'indiquent suffisamment : la forme du donjon ; celle des machicoulis, qui reposent partout sur de petits arcs, comme aux remparts d'Avignon ; le dessin des fenêtres en ogive gémisée et trilobée, quelquefois en plein cintre, mais toujours surmontées de rosaces ; enfin les sculptures des chapiteaux. Dans le cours du même siècle, on modifia légèrement, pour l'agrandir, le plan du château, mais dans le même style ogival. Les réparations du quinzième siècle que l'on remarque çà et là s'expliquent par les divers sièges qu'éprouva Bourdeille dans la guerre contre les Anglais.

Telles sont les indications un peu vagues que l'archéologie donne sur l'histoire du fort de Bourdeille. Si l'on consulte les chroniques provinciales, on trouve, entre beaucoup de faits curieux, des dates plus précises, mais qui laissent encore de l'incertitude relativement soit à l'époque exacte où le château fut bâti sur les ruines d'une place de défense plus ancienne, soit même à la famille à laquelle il appartenait lors de cette reconstruction. Ce n'est point que les Bourdeille soient nouveaux en Périgord ; mais, à en juger par leur propre

généalogie, qui ne sait ou qui ne dit pas tout, ils ont subi des éclipses marquées du treizième au quinzième siècle, et leur héritage est fréquemment sorti de leurs mains. Ainsi, en 1281, Ebles et Boson de Bourdeille, possesseurs légitimes du château et d'une moitié de la terre de ce nom, voient leurs biens confisqués au profit de leurs ennemis. Non contents d'avoir dépouillé de l'autre moitié de cette terre leur neveu Hélié IV, parti pour la croisade avec saint Louis, ils avaient refusé de rendre à l'abbé de Brantôme l'hommage accoutumé de leur château de Bourdeille. Les Maumont du Limousin, aidés des vicomtes de Limoges, dont ils étaient les favoris, épousèrent la querelle de l'abbé, leur parent. Après huit ans d'une guerre acharnée, où Aymar, l'un d'eux, périt, et où leur château de Chalus fut pris et ruiné à la suite d'un long siège, au mépris des ordres du roi, ils obtinrent cette confiscation pour indemnité de leurs pertes, et les deux Bourdeille furent contraints de passer en Palestine.

Ce récit est tiré d'une généalogie, il est vrai; mais il mérite toute confiance, parce que les chroniques limousines, sans donner la cause première de cette guerre privée, mentionnent ses principaux incidents, ses complications et les grands développements qu'elle prit. La ville de Limoges, ennemie naturelle de ses vicomtes, s'était rangée du côté de leurs adversaires. Édouard, duc d'Aquitaine, après avoir vainement essayé de rétablir la paix, finit par embrasser aussi ce parti et le soutint de ses troupes. Les deux rois d'Angleterre et de France allaient se trouver en présence, car Philippe III protégeait ouvertement Marguerite de Bourgogne, veuve du vicomte Guy IV. Mais alors tout l'ascendant était du côté de la France. Sur l'ordre formel de Philippe, l'armée d'Édouard abandonna le siège d'Aix, ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné par le parlement à des dommages et intérêts, tout comme les pauvres seigneurs de Bourdeille.

Comme preuve authentique, nous avons, du reste, aux archives de Pau un acte de la fin du treizième siècle, par lequel Gérard de Maumont, l'archidiacre de Limoges, reconnaît tenir Bourdeille à foi et hommage de l'abbé de Brantôme.

Sans expliquer le moins du monde comment le château est revenu à la maison de Bourdeille, la généalogie nous dit qu'Hélié VII rétablit, en 1303, la forteresse de Bourdeille, dégradée par les troubles précédents. — Serait-ce là cette date de reconstruction que nous cherchons? Peut-être, puisqu'elle n'est nullement démentie par les indications archéologiques. Cependant, et alors que les titres de la maison de Bourdeille nous représentent Hélié VIII comblé des faveurs royales, les archives de Pau nous montrent tout à coup le château en la possession de Philippe VI, qui le cède au comte de Périgord en échange de Bergerac. — L'année d'après, 1342, celui-ci cède de nouveau Bourdeille à son frère le cardinal Hélié, et dès lors la maison de Talleyrand le garde indéfiniment. C'est seulement en 1445 qu'un Arnaud de Bourdeille, sénéchal de la province, reparait dans le château de ce nom, mais à titre de capitaine aux gages du comte. Enfin c'est en 1480 (1) que François de Bourdeille, fils du précédent, convertit cette possession précaire en une légitime propriété, au moyen de la vente qui lui est consentie par le comte et par la comtesse de Périgord.

En conséquence, il se pourrait fort bien que le cardinal Hélié de Talleyrand se fût chargé de rebâtir pour ses neveux la forteresse de Bourdeille. — Quelles qu'aient jamais été la simplicité des mœurs au moyen âge et la nécessité de se bien fortifier, il nous est impossible, en effet, de voir dans le château de Bourdeille le type d'une résidence féodale; c'est plutôt une vraie forteresse bâtie dans un but exclusivement militaire. Il nous semble même y retrouver quelque chose du style particulier, ou au moins de cette opulence

(1) Voy. l'Inventaire des titres de l'ancien comté de Périgord, par L. Dessales, p. 16.

que mettaient dans leurs constructions militaires (Avignon, Villandraut, etc.) les princes de l'Église. Disons, à ce propos, que le cardinal Hélié, celui-là même qui essaya en vain de négocier un accommodement entre le prince de Galles et le roi de France, au moment de la bataille de Poitiers, avait dans la province une grande existence, et qu'il y jouait un rôle politique important. Il paraît même qu'en 1356, il trouva moyen de se faire donner par le roi Jean la ville de Périgueux, incroyable preuve d'ambition chez le sujet, de faiblesse chez le monarque. Ne serait-ce point à la suite de cette donation singulière, dont Périgueux subit les effets au moins pendant quelques années, que le cardinal de Périgord aurait fait bâtir le château de Bourdeille, non comme résidence, mais comme point d'appui pour sa propre autorité et pour celle de sa famille, en un mot, comme forteresse?

Toujours est-il que la généalogie s'abuse lorsqu'elle attribue aux Bourdeille l'honneur d'avoir défendu le château contre les Anglais pendant neuf semaines. C'est le comte de Périgord qui a soutenu ce siège; c'est à lui seul qu'en voulaient les Anglais, et c'est à son meilleur château qu'ils s'adressèrent en faisant le siège de Bourdeille. Lisons, au surplus, Froissard (t. 1<sup>er</sup>, édit. de Buchon, p. 569, ch. CCLXV):

« De la venue (à Angoulême) du comte de Cantebruge son frère et du comte de Pennebroch fut le prince (de Galles) grandement réjoui... Et quand ils eurent séjourné de lez le prince trois jours, et ils s'y furent rafraichis, le prince leur ordonna de partir d'Angoulême et de se faire une chevauchée en la comté de Pierregord. Les deux dessus dits seigneurs d'Angleterre, et les chevaliers qui, avec eux, étoient venus, se consentirent et accordèrent légèrement, et s'en allèrent en grand arroy; et étoient bien trois mille combattants parmi plusieurs chevaliers et écuyers de Poitou, de Xaintonge, de Quersin, de Limosin et de Rouergue, que le prince ordonna et commanda d'aller en leur compagnie. Si chevauchèrent iceux seigneurs et ces gens d'armes, et entrèrent efforcément en la comté de Pierregord. Et quand ils eurent ars et couru la plus grand partie du plat pays, ils s'en vinrent mettre le siège devant une forteresse que on appelle Bourdille, de la quelle étoient capitaines deux écuyers de Gascogne et frères Ernaudon et Bernardet de Batefol, lesquels s'ordonnèrent à eux défendre bien et hardiment. En la garnison de Bourdille, en la comté de Pierregord, avec les deux dessus nommés capitaines, avoit grand foison de bons compagnons que le comte de Pierregord y avoit ordonnés et établis pour aider à garder la forteresse, laquelle étoit bien pourvue de toute artillerie, de vins et de vivres, et de toutes autres pourvéances pour la tenir bien et longuement, et aussi ceux qui le gardoient en étoient en bonne volonté. Si eurent devant Bourdille le siège pendant plusieurs grands appertises d'armes faites, maint assaut et mainte envoye, mainte recueille et mainte escarmouche, et presque tous les jours; car les écuyers dessus dits, étoient hardis entreprenans et orgueilleux, et qui petit aimoient les Anglois... »

Après beaucoup de détails que Froissard donne sur les autres événements de la guerre, vient un chapitre consacré tout entier au siège de Bourdeille.

Ch. CCLXXVI (p. 581). — *Comment le comte de Cantebruge et le comte de Pennebroch prirent la garnison de Bourdille par grand avis.*

« Pendant les dessus nommés barons et chevaliers d'Angleterre et leurs rontes faisoient leurs chevauchées et leurs conquêts, tant en Rouergue, en Quersin, que en Agénois, où ils furent une moult longue saison, se tenoit le siège devant la garnison de Bourdille, qui y fut plus de neuf semaines. Et vous dis que, ce siège-là tenant, il y eut plusieurs assauts, escarmouches et paletis, et plusieurs grands appertises d'armes presque tous les jours; car ceux de dedans venoient par usage tous les jours, à main armée, jusques à

leurs barrières hors de la porte, et là escarmouchoient moult vaillamment et hardiment, et si bien se portioient que proprement de l'ost avoient grand louange. Ainsi se tinrent en cet état un grand temps et fussent tenus encore trop plus, si orgueil et présomption ne les eussent tentés; car ils étoient gens assez et tous hardis compagnons pour tenir et défendre leur forteresse, et bien pourvus de vivres et d'artillerie; et ceux de l'ost commençaient à tonner, combien qu'ils gésissent là moult honorablement; mais ils regardoient qu'ils y étoient à grands frais, et que trop peu y conquéroient. Or avint un jour qu'ils eurent conseil et avis comment ils se maintiendroient pour leur affaire approcher. Si ordonnèrent que à lendemain, à heure de prime, ils feroient toutes leurs gens armer et eux tenir secrètement en leurs logis, et enverroient aucuns escarmoncher à ceux de la forteresse; car ils les sentoient de si grande volonté que tantôt ils istroient hors et se mettroient sur les champs bien appertement pour eux combattre. En ce faisant, leurs gens qui là seroient envoyés escarmoncher se feindroient et se retourneroient tout combattant petit à petit devers leurs logis, ainsi que déconfits, pour ceux du dit fort attraire plus avant, et ils ordonnèrent ordonné une bataille de leurs gens tout à cheval, qui se mettroient entre leurs ennemis et la forteresse; par quoi, quand ils voudroient se retourner, ils ne pourroient. Cet avis fut arrêté entre eux, et dirent que si on ne les avoit par cette voie, on ne les auroit point à son aise. Si que, à lendemain, ils firent très le matin armer secrètement toutes leurs gens, et en envoyèrent jusques à deux cents escarmoncher à ceux de Bourdille.

» Quand les compagnons qui dedans étoient, et les capitaines Ernaudon et Bernardet les virent venir, si en firent joyeux, et s'armèrent appertement et firent armer leurs gens. Si pouvoient bien être environ sept vingt, tous jeunes et légers compagnons; et firent ouvrir leur porte tout arrière, et vinrent à leurs barrières et recueillirent aux lances et aux pavois les Anglois bien et faiticement, et y firent tant que les Anglois reculèrent et perdirent terre; et aussi il étoit ordonné ainsi. Les compagnons de Bourdille firent passer leur pennon devant, et dirent: « Avant! avant! par le chef saint Antoine! ceux-ci sont des nôtres! (1). » Lors les envahirent-ils de grand volonté, et en eux chassant, ils en jettèrent aucuns par terre, et blessèrent et prirent pour prisonniers. Et eux, pour ce qu'ils vouloient tout avoir, et ainsi que on dit: *Grand convoitise fait petit mont*, ils éloignèrent si leur forteresse que, quand ils voulurent retourner, ils ne purent; car messire Jean de Montagu (neveu et héritier du comte de Salisbury), qui étoit sur l'embuche à plus de cinq cents combattants, et qui, droit sur la place, fut fait chevalier de mousigneur le comte de Cantebruge, se mit à toute sa route entre la forteresse à eux, et descendirent pied à pied droit devant eux, et puis les envahirent de grand volonté.

« Quand les compagnons de Bourdille se virent ainsi attrapés, si connurent bien qu'ils avoient trop follement chassé. Néanmoins ils se mirent et recueillirent tous ensemble comme vaillans gens, et se commencèrent à combattre et faire tant de grands appertises d'armes, que eux merveille seroit recorder, et se tinrent, sans eux déconfire, l'espace de deux heures, toujours lançant et eux combattant entrans et retraians moult vaillamment de leurs ennemis; et tant y firent d'appertises d'armes que proprement les seigneurs d'Angleterre qui étoient là y prirent grand plaisance. — Et là, fut le dit messire Jean de Montagu, très-bon chevalier et vaillant, et bien se combattit et assaillit ses ennemis. — Finalement, ceux de Bourdille furent là déconfits, tous morts et presque oncques pied ne s'en échappa, et les prisonniers rescous que pris avoient, et les deux écuyers capitaines Ernaudon

et Bernardet de Batefol, pris et prisonniers au dit mousigneur Jean de Montagu.

» Pendant que cil estour avoit là été, le comte de Cantebruge et le comte de Pennebroch s'étoient avancés et avoient conquis les barrières et la porte, et étoient entrés dedans la bannière du comte de Cantebruge devant. Ainsi eurent les Anglois la garnison de Bourdille, et firent, les hommes de la ville, jurer foi et sûreté à eux et à tenir la ville de par le prince. Si ordonnèrent les seigneurs à demeurer pour la garder, le seigneur de Mucident (Mucidan en Périgord) et ses gens et lui baillèrent soixante archers; et puis dépecèrent le siège et eurent conseil qu'ils se retrairoient en Angoulême devers le prince, pour savoir quelle chose il voudroit qu'ils fissent. Ainsi se défit le siège de Bourdille, et se mirent tous les seigneurs et leurs routes au retour. »

Cet épisode singulier de ces singulières guerres donne au château de Bourdille la valeur d'un monument historique. Le château actuel est bien celui du quatorzième siècle, et si jamais on songeait à publier une édition illustrée de Froissard, il aurait certes bien droit à y figurer.

*La suite à une autre livraison.*

### L'ARGYRONÈTE AQUATIQUE.

L'argyronète est une araignée de petite taille, remarquable par sa conformation et son mode d'existence. Elle vit sous l'eau; son abdomen est revêtu d'une sorte de duvet qui ne permet pas à l'élément liquide de mouiller la peau, et qui, de plus, se pénètre d'une certaine quantité d'air propre aux besoins de la respiration. Cet air forme comme une lame tout autour du corps, de sorte que, dans les moments où l'animal plonge ou nage, on croirait voir une bulle de gaz ou plutôt de vif-argent se mouvoir avec rapidité au fond des eaux. Chez aucune autre araignée, on ne rencontre cette conformation. D'ordinaire, ces petits articulés sont promptement asphyxiés dans l'eau.

Le nid que l'argyronète se construit sous l'eau est lui-même rempli d'air; il est formé d'un réseau de toile de même nature que celui des araignées qui vivent à l'air. Il a généralement la forme d'une cloche dont l'ouverture, tantôt libre dans toute son étendue, tantôt garnie de fils qui se croisent en divers sens, n'est, en définitive, qu'une fente étroite, allongée, munie de bords élastiques qui se touchent dans l'état ordinaire, mais qui peuvent s'écarter par un léger effort lorsque l'animal veut pénétrer dans sa demeure. La grosseur de cette cloche est à peu près celle d'une noix. Des bords de l'ouverture partent, dans différentes directions, des filaments qui vont aboutir aux brins d'herbes ou aux corps étrangers dans le voisinage et au fond de l'eau; ces filaments servent de cordages pour retenir la cloche remplie d'air, et par conséquent très-légère, à un certain niveau au-dessous de la surface de l'eau. Au dedans et au dehors, ce nid de l'araignée aquatique est enduit d'une sorte de matière vitrée et diaphane, que l'animal pétrit à l'aide de ses pattes de derrière, et étale ensuite en couche mince sur les deux surfaces interne et externe de la cloche. Cette matière ne tarde pas à se durcir et forme ainsi un obstacle à la sortie de l'air qui, plus tard, remplit la cellule. Le petit manège que font les argyronètes pendant cette sorte de fabrication est très-curieux à observer: on les voit se frotter le corps avec une vivacité extrême; elles semblent en proie à une sorte de fièvre qui ne cesse qu'après le complet achèvement de l'édifice; elles pressent alternativement leurs filières avec l'une et l'autre de leurs pattes de derrière, et quand elles ont filé une partie du ballon et répandu tous les fils, elles polissent la surface avec l'une de leurs pattes, tandis que l'autre soutient adroitement de l'autre côté le petit édifice. Ainsi fabriquée, la cloche est d'une blancheur éclatante; elle est satinée et apparaît de loin comme une perle

(1) C'étoit là, sans doute, le cri de guerre des comtes de Périgord. La grande abside munie de douze chapellenies que le cardinal de Talleyrand accola, en 1347, à la basilique de Saint-Front de Périgueux, étoit dédiée à saint Antoine.

éclatante au fond des eaux. L'animal se tient d'ordinaire dans son habitation, les pattes appliquées contre les parois, la tête tournée vers le haut.

Le mécanisme à l'aide duquel l'animal fournit son habitation de fluide respirable est aussi très-singulier. Elle nage



Fig. 1. L'Argonète aquatique, grossie des deux tiers.

vers la superficie de l'eau la tête en bas ; elle élève au-dessus de sa surface l'extrémité postérieure de son abdomen, dilate ses filières et replonge avec rapidité. Pendant cette opération, elle produit une petite bulle d'air qui, indépendamment de

la couche argentée dont son abdomen est enveloppé, se montre à la partie postérieure. Ensuite elle nage vers la tige de la plante où elle veut fixer son nid, et touche la petite bulle d'air qui se détache aussitôt et adhère à la plante. De là elle remonte à la surface, où elle reprend une autre bulle d'air qu'elle ajoute à la première, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait complètement rempli d'air son ballon.

Sous sa cloche remplie d'air, l'argyronète passe la plus grande partie de son existence ; elle s'y nourrit, y dépose ses œufs et élève sa progéniture ; elle la construit au printemps ; elle pond pendant la belle saison, et y habite tout l'hiver ; elle n'en sort qu'accidentellement, soit pour aller puiser de l'air à la surface de l'eau, soit pour aller le continent le plus proche à la recherche et à la poursuite des insectes terrestres ; ceux-ci, aussitôt atteints, sont ramenés sous l'eau et dévorés au sein de l'habitation. Il est possible, du reste, que l'argyronète ne recherche ces insectes qu'à défaut d'insectes aquatiques : pour s'emparer de ces derniers, elle tend des filaments, dans différentes directions, autour de sa demeure ; à ces filaments se prennent les hydrachnées, les jeunes squilles, etc. ; elle les mange immédiatement, ou bien elle les laisse attachées à un fil, comme pour se ménager des provisions.

Les œufs sont enveloppés d'un cocon de soie ; ils sont d'un beau jaune orangé ; on les aperçoit facilement au travers du tissu fin et blanc du cocon.



Fig. 2. Nid de l'Argonète aquatique. — Grandeur naturelle.

Les petits, à peine éclos, songent déjà à se construire une demeure analogue à celle de leurs parents ; on en voit quelquefois dans les eaux qui ont une taille à peine perceptible.

L'argyronète vient chaque année reconstruire son nid presque au même endroit ; elle recherche les eaux peu profondes, celles qui coulent lentement, dans lesquelles végète la lentille d'eau, et où se trouvent les petits insectes aquatiques qui lui servent de pâture.

En France, elle a été observée dans une mare du Petit-Gentilly, près Paris ; dans les environs de Laon ; aux Bordes, à quatre lieues du Mans, où elle fut étudiée, pour la première fois, par le père de Lignac, prêtre de l'Oratoire, en 1748.

Cette araignée, à l'état adulte, a 4 ou 6 lignes de largeur sur autant de longueur ; notre figure 2 la montre de grandeur naturelle dans l'intérieur de la cloche ; nous l'avons figurée

à part, grossie des deux tiers. Son abdomen est de couleur brun-fauve, uniforme et couvert de poils veloutés; quatre points se montrent sur le dos; le corselet est dépourvu de poils; il est d'un rouge brun; les pattes présentent la même couleur, ainsi que les palpes qui sont minces et filiformes. Le mâle est plus grand et plus fort que la femelle. On peut faire nichier artificiellement l'argyronète dans un vase rempli d'eau, et observer ainsi tous les détails de ses ingénieuses occupations; mais il faut se garder de placer dans le même

bocal un grand nombre d'individus; ils ne tarderaient pas à s'entre-dévorer.

#### ÉVASION DE GROTIUS EN 1621 (1).

Maurice de Nassau, prince d'Orange, avait rendu d'éminents services à la Hollande. C'était grâce à ses talents militaires et à sa valeur que cette république naissante s'était



Grotius et sa femme dans la forteresse de Louvensteiu. — D'après une ancienne estampe hollandaise dessinée et gravée par S. Fokke, publiée par Is. Tirion (2).

vue enfin délivrée du joug espagnol. La reconnaissance publique lui avait décerné la dignité de stathouder, ou de capitaine général. Cependant le parti républicain, qui se défiait des projets du prince, voulait « que le pouvoir fût partagé et amovible, et que la part de la législature fût plus grande que celle du stathouder (3). » Le vieux Barneveldt, grand pensionnaire, était à la tête de ce parti. Il avait l'appui du pensionnaire de Rotterdam, le célèbre Grotius, qui avait acquis par son caractère, son éloquence et son profond savoir une grande autorité sur les États de Hollande. D'après les conseils de

ces deux magistrats, et à l'occasion des troubles suscités par les disputes religieuses des Arminiens et des Gomaristes, les États avaient rendu, le 4 août 1617, un décret donnant pouvoir aux magistrats des villes de lever des gens de guerre pour réprimer les séditions et assurer la paix publique. Cette création d'une milice urbaine irrita Maurice de Nassau. Il regarda le décret des États, promulgué sans son consentement, comme une dégradation de ses droits de gouverneur et de capitaine général. Après avoir essayé vainement, par la persuasion et même par la force, de dissoudre la nouvelle mi-

(1) On peut lire dans notre premier volume (1833, p. 402) une notice abrégée sur la vie de Grotius, et dans notre neuvième volume (1841, p. 287) une belle lettre de cet homme remarquable sur la mort de sa fille Marie. Son évasion de la forteresse de Louvensteiu, où le prince d'Orange l'avait fait enfermer après un simulacre de jugement, nous a paru offrir assez d'intérêt pour être racontée avec détails à l'occasion de l'estampe curieuse que le hasard nous a fait rencontrer et que nous reproduisons. Nous empruntons en partie ce récit à l'ouvrage de M. de Burigny, publié en 1752 sous ce titre : « Vie de Grotius, avec l'histoire

» de ses ouvrages et des négociations auxquelles il fut employé. »

(2) La forteresse de Louvensteiu est située près de Gorcum, dans la Hollande méridionale, vers la pointe de l'île que forment le Vahal et la Meuse. On voit dans l'estampe une partie du plan de cette forteresse et de la contrée, sur le mur, au-dessus de la table; à travers la fenêtre, on aperçoit un mât de navire. L'intérieur de cette chambre et de ce cabinet, où logeaient le prisonnier et sa femme, paraissent avoir été dessinés avec une fidélité scrupuleuse.

(3) Voy. la *Biographie universelle*, article BARNEVELDT.

lice, que l'on nommait « les soldats attendants, » il résolut de mettre fin par un coup d'état à cette opposition du pouvoir législatif. Quelques désordres survenus à Utrecht lui en fournirent le prétexte. Il réunit huit personnes qui prirent le nom d'États généraux, et leur fit rendre, sans aucune information préalable, une ordonnance portant que Barneveldt, Grotius et Hoogerhertz (1) seraient arrêtés.

Le 29 août 1618, comme Barneveldt était dans la cour du château de la Haye, un des gardes du prince d'Orange, suivi de quelques soldats, lui fit commandement, de la part des États généraux, de le suivre; puis on le conduisit dans une chambre du château, où on l'enferma. En même temps, le prince avait envoyé dire à Grotius et à Hoogerhertz qu'il avait à leur parler : ils vinrent sur-le-champ se présenter à son audience, et on les arrêta.

Le même jour, on afficha le placard suivant :

« Messieurs des États désirent que chacun soit averti que, » pour détourner le grand péril qui menaçait les Provinces- » Unies, rendre et établir dans ces mêmes Provinces la con- » corde, la paix, la tranquillité, ils ont fait emprisonner Jean » de Barneveldt, avocat général de Hollande et de Westfrie, » Romule Hoogerbertz et Hugue Grotius, ayant été décou- » vert et rendu manifeste qu'ils sont les premiers auteurs de » l'émeute arrivée à Utrecht, et d'une entreprise laquelle » n'eût pas seulement apporté du dommage au pays et à la » province, mais à beaucoup d'autres villes. C'est pourquoi » ils ont ordonné que ces trois personnes soient arrêtées et » retenues au château de la Haye, jusqu'à ce qu'elles aient » rendu raison de l'administration de leurs charges et de » leurs offices. » Ce placard était sans signature.

Quelques jours après, le prince d'Orange parcourut les villes de la Hollande. Il avait la force en main, et il ne trouva aucune résistance à ses projets. Il déposa les magistrats parents ou amis des trois prisonniers; il en mit à leur place d'autres qui lui étaient tout dévoués; et il obligea quelques villes, entre autres Rotterdam, de recevoir garnison.

Les arrestations du 29 août avaient causé beaucoup d'émotion dans la province de Hollande, et, six mois après, l'opinion n'était point calmée. Sur la fin de janvier 1619, parut un décret pour déclarer que les mesures nécessaires par suite desquelles avaient été emprisonnés le grand pensionnaire et les pensionnaires de Rotterdam et de Leyde, ne tireraient point à conséquence pour l'avenir.

Cependant vingt-six commissaires, nommés par les États généraux et choisis dans le corps de la noblesse et dans celui des magistrats, avaient reçu ordre de se rendre à la Haye et d'y faire le procès des prisonniers.

Le roi Louis XIII, qui avait une estime particulière pour les prisonniers, surtout pour Barneveldt, dont le mérite était très-connu à la cour de France, envoya en Hollande un ambassadeur extraordinaire, avec ordre de s'y joindre à l'ambassadeur ordinaire pour solliciter les États généraux en faveur des accusés. Il fut répondu aux deux ambassadeurs que les accusés étaient convaincus d'avoir conspiré contre la république, et de s'être proposé de détruire l'Union et l'État.

Le 12 mai 1619, Barneveldt, âgé de soixante-dix ans, fut condamné à avoir la tête tranchée. Son exécution eut lieu le lendemain dans la cour du château de la Haye, sous les fenêtres du prince d'Orange.

Le 18 mai suivant, Grotius fut condamné à être enfermé dans un lieu qui serait désigné par les États généraux, où il serait gardé avec précaution, et où il demeurerait le reste de ses jours. On déclara en outre ses biens confisqués.

Hoogerbertz fut aussi condamné à une prison perpétuelle.

En conséquence du jugement rendu contre Grotius, les États généraux ordonnèrent qu'il serait transféré dans la forteresse de Louvenstein; et il y fut conduit le 6 juin 1619.

Grotius avait alors trente-six ans. Il trouva dans sa prison deux consolations puissantes, sa femme et l'étude.

Il était marié depuis le mois de juillet 1608. Sa femme, Marie de Reigesberg, fille d'un ancien bourgmestre de Vaer, avait été séparée de lui depuis son arrestation. Après le jugement, elle le suivit à Louvenstein, et demanda l'autorisation de le visiter tous les jours. On lui permit d'entrer dans la forteresse, mais en lui signifiant que si elle en sortait on ne l'y laisserait plus rentrer. Elle accepta la condamnation, et demeura enfermée avec son mari. Plus tard on agit envers elle avec un peu moins de rigueur, et elle obtint la faveur de sortir deux fois par semaine.

Cette captivité durait déjà depuis plus de dix-huit mois, lorsque, le 11 janvier 1621, Mny van Holi, un des ennemis déclarés de Grotius, et qui avait été son juge, avertit les États généraux qu'il avait reçu de bonne part l'avis que leur prisonnier cherchait les moyens de se sauver. On envoya un agent à Louvenstein pour examiner ce qui s'y passait; mais, quelques perquisitions qu'il fit, il ne trouva rien qui pût faire croire que Grotius eût tramé une intrigue pour se sauver.

Il était vrai cependant que Marie de Reigesberg n'était occupée que d'un seul projet, celui de procurer la liberté à son mari. On avait permis à Grotius d'emprunter des livres à ses amis. Lorsqu'il en avait fait usage, il les renvoyait dans un coffre où l'on mettait aussi son linge qu'on envoyait blanchir à Gorcum.

La première année, les gardes de la prison visitaient très-exactement le coffre lorsqu'il était emporté de Louvenstein; mais, accoutumés à n'y trouver que des livres et du linge, ils se lassèrent de l'examiner, et ne prirent pas même la peine de l'ouvrir. La femme de Grotius remarqua cette négligence, et conçut la pensée de la mettre à profit. Elle confia son dessein à son mari, et, lui rappelant qu'il avait à craindre de rester en prison pendant de longues années encore, et peut-être pendant toute sa vie, elle le persuada de tenter sa délivrance en se mettant dans le coffre. Auparavant, et afin de ne point l'exposer à être privé d'air, elle pratiqua des trous étroits et difficiles à voir du dehors vers l'une des extrémités du coffre, et elle obtint de lui de s'y enfermer plusieurs fois, en y restant autant de minutes qu'il en fallait pour aller de Louvenstein à Gorcum : elle se tenait assise sur ce coffre pour éprouver pendant combien de temps il pourrait supporter cette posture gênée. Quand elle se fut assurée qu'il avait pris une habitude suffisante, elle ne songea plus qu'à mettre à profit une occasion favorable.

Cette occasion se présenta bientôt. Le commandant de Louvenstein s'absenta pour aller recruter des soldats à Heusden. La femme de Grotius alla rendre une visite à la commandante. Dans la conversation, elle lui dit qu'elle voudrait bien renvoyer un coffre plein de livres; que son mari était si faible que c'était avec peine qu'elle le voyait travailler avec tant d'application. Après avoir ainsi prévenu la commandante, elle retourna dans la chambre de son mari, et elle l'enferma dans le coffre (1). En même temps, elle fit courir le bruit qu'il ne se portait pas bien, afin qu'on ne fût pas étonné de ne pas l'apercevoir. Deux soldats emportèrent le coffre; l'un d'eux, le trouvant plus pesant qu'à l'ordinaire, dit : « Il faut qu'il ait quelque Arminien là-dedans (2). » C'était une espèce de proverbe populaire en usage depuis quelque temps. La femme de Grotius, qui était présente, répondit froidement : « Effectivement, il y a des livres arminiens. » On fit descendre le coffre par une échelle avec beaucoup de peine. Le même soldat insista pour que l'on ouvrit le coffre afin de voir ce qu'il y avait dedans; il alla même chez la femme du commandant, et lui dit que la pesanteur du coffre lui faisait penser que quelque chose de suspect y était enfermé, et qu'il serait à propos de l'ouvrir. La com-

(1) Pensionnaire de Leyde. Chaque ville de Hollande avait un pensionnaire, c'est-à-dire un magistrat supérieur pensionné.

(1) Un valet et une servante étaient dans la confidence.

(2) Arminiens, nom des sectaires opposés aux Gomaristes.



mandante ne le voulut pas, soit que son intention fût de fermer complaisamment les yeux, soit par négligence; elle répondit qu'il n'y avait que des livres dans ce coffre, d'après ce que lui avait assuré la femme de Grotius, et que l'on pouvait le porter au bateau. On rapporte que la femme d'un autre soldat qui se trouva sur le passage dit tout haut qu'il y avait plus d'un exemple de prisonniers qui s'étaient sauvés dans des coffres. Toutefois on porta le coffre au bateau. La servante de Grotius eut ordre de l'accompagner jusqu'à Gorcum et de le déposer dans une maison. Lorsque le coffre fut à Gorcum, on voulut l'emporter sur un traîneau; la servante de Grotius dit au maître du bateau qu'il y avait dedans des choses fragiles, et qu'elle le priaît de le faire porter avec attention. On le mit sur un brancard, et on le porta chez David Dazelaër, un des amis de Grotius et beau-frère d'Erpenius, frère de sa femme. Lorsque la servante se vit seule, elle ouvrit le coffre. Grotius ne s'y était point trouvé mal, quoique resserré si longtemps dans un espace de trois pieds et demi de longueur. Il en sortit, prit un habit de maçon, une règle et une truelle à la main, et alla à la place publique par une porte de derrière de la maison de Dazelaër, pour se rendre à la porte de la ville qui donnait sur la rivière. Il entra ensuite dans un bateau qui le conduisit à Valvic en Brabant. Il s'y fit connaître à quelques arminiens, et y loua une voiture pour Anvers. Il prit les précautions nécessaires pour ne pas être reconnu dans le chemin. Ce n'était pas les Espagnols qu'il craignait, car il y avait pour lors trêve entre eux et les Provinces-Unies. Il descendit à Anvers chez Nicolas Grevincovius, qui avait été autrefois ministre à Amsterdam; il ne se fit connaître à aucune autre personne qu'à lui. Ce fut le 22 mars 1621 que Grotius recouvra ainsi sa liberté.

Cependant on croyait dans Louvenstein qu'il était malade, et, pour lui donner le temps de se sauver, sa femme assura que sa maladie était dangereuse; mais dès qu'elle eut appris, par le retour de sa servante, qu'il était en Brabant, et conséquemment en sûreté, elle avoua aux gardes que l'oiseau avait pris son vol. Ils allèrent répéter ses paroles au commandant, qui était revenu; il accourut vite chez la femme de Grotius, et lui demanda où son mari était caché; elle répondit qu'il pouvait le chercher. Comme il la pressait beaucoup, elle lui dit simplement de quel stratagème elle s'était servie, lui rappelant qu'elle n'avait trompé personne, puisqu'elle l'avait souvent averti lui-même qu'elle cherchait l'occasion de rendre la liberté à son mari et qu'elle en profiterait dès qu'elle l'aurait trouvée. Le commandant fort irrité partit pour Gorcum. Il se rendit chez le magistrat et lui fit connaître l'évasion du prisonnier. Tous deux se transportèrent chez Dazelaër où ils trouvèrent le coffre vide. Le commandant, étant revenu à Louvenstein, fit enfermer plus étroitement la femme de Grotius. Le 5 avril 1621, elle présenta une requête aux États généraux pour demander son élargissement. Le plus grand nombre des voix lui fut favorable; le prince Maurice, à qui cette requête fut ensuite présentée, ne fit point d'objection. Deux jours après, madame Grotius fut mise en liberté.

Grotius resta quelque temps à Anvers. Il y écrivit, le 30 mars, aux États généraux, qu'en se procurant la liberté il n'avait employé ni la violence ni la corruption à l'égard de ceux qui le gardaient; que, du reste, il n'avait point mérité sa condamnation; qu'il n'avait rien à se reprocher dans tout ce qu'il avait fait; qu'il avait donné les conseils qu'il avait cru les plus propres à apaiser les troubles nés avant qu'il eût pris connaissance des affaires publiques; qu'il n'avait fait qu'obéir aux magistrats de Rotterdam ses maîtres, et aux États de Hollande ses souverains; qu'enfin la persécution qu'il subissait ne diminuerait jamais son amour pour sa patrie, à qui il souhaitait toutes sortes de prospérités.

Cette évasion de Grotius exerça les poètes les plus fameux

de ce temps-là. Barlaeus fit de très-beaux vers à ce sujet: il célébra surtout la conduite de la femme de Grotius. Grotius lui-même composa des vers sur son heureuse délivrance, et son poème fut traduit en flamand par le poète Jean van Voudel. Le coffre libérateur inspira aussi des vers à Grotius, ainsi qu'à son ami Henri Dupuis, homme savant établi à Louvain qui avait prié le fugitif de venir habiter chez lui; mais Grotius dut préférer se réfugier en France, suivant l'avis que lui donnèrent, avec l'assentiment du roi, Du Maurier, ancien ambassadeur en Hollande, et le président Jeannin.

## HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

### LA TROMPETTE.

Suite. — Voy. p. 34, 80, 136.

#### Chinois.

M. de la Fage, qui a écrit un excellent traité sur la musique chinoise, nous apprend que les Chinois, fort experts sur l'utilité que l'on peut tirer du cuivre, fabriquent des trompettes dont ils font remonter la découverte au temps de l'invention du système musical, c'est-à-dire au règne de Fou-Hi, vers l'année 2953 avant l'ère chrétienne. Ils prétendent même posséder, dans un instrument qu'ils nomment *la-pa*, le type le plus ancien de la trompette. Un de ces instruments a été envoyé en France par le Père Amiot, l'un des plus célèbres de nos missionnaires dans ce pays, au dix-huitième siècle; il est mentionné dans le catalogue de la collection chinoise de Sallé, publié en 1826.

Notre figure 16 représente une trompette de cuivre à l'usage des troupes; cet instrument sonne à l'unisson de nos cors; une autre, également de cuivre, représentée dans la figure 17, donne l'octave inférieure. Notre figure 18 est copiée dans les lois des empereurs manchoux, ouvrage chinois conservé à la Bibliothèque nationale; c'est une trompette fabriquée avec un bois très-dur, nommé *ou-tong-chu*; ces trompettes s'accordent très-bien avec les tambours. Dans la figure 19, nous reproduisons, d'après le même ouvrage chinois, une trompette qui sert aux soldats tartares; elle ne diffère de la précédente que par la richesse de l'ornementation; cependant le pavillon est un peu moins évasé. Dans la figure 20, on voit une trompette courbe qui rappelle le *lituus* des Romains. Dans la figure 21, nous représentons un instrument dont le nom équivaut à celui de *corne peinte*; on ne peut s'empêcher de remarquer que cet instrument n'a guère la forme d'une corne, à moins que ce ne soit la corne de quelque animal inconnu à nous, ou de quelque monstre fantastique, comme l'imagination des habitants du Cielste-Empire se plaît à en créer. On se sert aussi en Chine d'un instrument en forme de conque; ce n'est guère qu'un porte-voix avec lequel on indique l'heure de la retraite et celle de l'exercice. Il y en a toujours dans chaque quartier et pour chaque corps. Cet instrument paraît être fort ancien; on le retrouve chez quelques peuples tributaires de la Chine qui n'en ont même pas d'autre.

#### Hindous.

Les Hindous ont trois espèces de trompettes. Le *toutari* est une trompette courbe; c'est sans doute un perfectionnement de la simple corne de bœuf dont on se sert dans l'Inde, comme chez presque tous les peuples. Les deux autres se nomment *bourri* et *combou* (voy. les figures 22 et 23). Les anneaux doivent être de simples ornements qui ne modifient en rien le son de l'instrument. Comme chez tous les peuples, ces trompettes servent principalement dans les armées. La trompette, très-longue (figure 24), rend des sons tristes et lugubres; on l'emploie dans les cérémonies

funèbres. M. de la Fage avoue ne pas savoir à quoi sert l'espèce de baguette qui s'y trouve unie par un anneau : nous n'avons pas la prétention d'en savoir plus qu'un homme aussi compétent. Cet instrument s'appelle *taré* et aussi *ramsinga*. Il est composé de quatre tubes de métal extrêmement

minces s'emboîtant les uns dans les autres ; on recouvre ordinairement le tout d'un beau vernis rouge. Pour en tirer des sons tant soit peu variés, il est nécessaire d'avoir la poitrine extrêmement forte. On dit qu'il y a des fakirs qui jouent du ramsinga avec une grande perfection. Dans la gravure 25, nous

21



Trompettes des Chinois et des Hindous.

figurons, d'après une miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, un femme hindoue sonnant d'une sorte de trompette dont nous ignorons le nom. Cette femme accompagne d'autres musiciens qui exécutent un concert pendant un repas. Enfin, dans les figures 26 et 27, nous représentons, également d'après une miniature conservée à la Bibliothèque

nationale, deux Hindous sonnant de longues trompettes droites. Le premier est à pied, le second à cheval. Les Hindous ont aussi une sorte de trompette nommée *song*, qui sert, avec les clochettes, à annoncer, soir et matin, l'heure des cérémonies religieuses.

*La fin a une autre livraison.*

## UN MARIAGE DE PURITAINS,

NOUVELLE.



Un Mariage de puritains. — Dessin de Freeman.

Une troupe de cavaliers venant de Rulhwen avait fait halte au milieu d'un des petits villages qui séparent cette ville de Bracmar. Leur uniforme les faisait connaître pour un détachement de ces terribles dragons envoyés par Jacques II en Écosse, dans le but d'y maintenir l'autorité royale en sévissant contre les puritains.

Depuis le jour où, pour s'opposer aux décrets religieux publiés par Charles I<sup>er</sup>, les presbytériens d'Écosse avaient nommé des délégués chargés de rédiger le *covenant* ou acte d'alliance par lequel tous s'engageaient à soutenir leur foi et leurs libertés, l'esprit de rébellion contre la maison des Stuarts était resté général parmi eux. Charles II avait eu à réprimer plusieurs révoltes à main armée des *covenantaires* les plus ardents, qui se désignaient entre eux sous le nom de *saints*, et son successeur Jacques II, voulant réduire définitivement des ennemis dangereux, s'était décidé à redoubler de rigueur. En conséquence une liberté à peu près entière avait été laissée aux commandants militaires chargés de surveiller le pays, et la plupart en avaient usé pour vivre à discrétion chez les habitants soupçonnés de puritanisme, rançonner les plus riches, et traîner les pauvres en prison.

Mais, comme il arrive toujours, l'énergie des persécutés s'était accrue en proportion de l'injustice des persécuteurs. Le vieux levain *covenantaire* couvait encore trop puissamment dans certaines âmes pour ne pas fermenter et s'aigrir. Privés de leurs temples, les puritains se réunirent dans les lieux solitaires, afin d'accomplir les actes de leur culte, et d'écouter les prédications de leurs pasteurs. Ils y furent poursuivis par les soldats du roi, et traqués comme des bêtes fauves; mais ils ne renoncèrent point pour cela à leurs con-

venticules; ils y vinrent seulement en armes et repossèrent la violence par la violence. Vingt fois les dragons de Rulhwen avaient eu à dissiper de ces rassemblements religieux, et plus d'un de leurs camarades, frappé par la main qu'il venait de forcer à quitter la Bible, dormait à jamais dans les bruyères des Grampians. Ces pertes avaient exaspéré les officiers et les soldats qui, par une convention tacite, s'étaient engagés à ne plus faire de quartier, et frappaient tout ce que leur sabre pouvait atteindre.

Henri Lochlevin, qui commandait le détachement alors arrêté dans le village, s'était particulièrement fait remarquer par la vigueur de ses répressions. C'était un de ces officiers de fortune, tels qu'en fournissaient alors surtout l'Irlande et l'Écosse, qui, après avoir exercé leurs épées dans les guerres du continent, revenaient expérimentés, mais endurcis et désormais étrangers à leur patrie.

Pour le moment, le lieutenant Henri Lochlevin était attablé avec le cornette Morton dans la seule auberge du village, tandis que le reste de la troupe se rafraîchissait au dehors. Le lieutenant paraissait d'humeur noire, et, contre son habitude, vidait à petits coups son verre rempli de vin de Porto. Après un assez long silence que Morton jugea à propos de respecter, il releva enfin la tête, regarda par la petite croisée ouverte, et remarqua à demi-voix que le soleil déclinait à l'horizon.

— Il nous restera toujours assez de temps pour atteindre Bracmar, répliqua le cornette, si toutefois le lieutenant n'a point à se détourner de la route pour quelque expédition particulière.

Lochlevin secoua la tête.

— Malheureusement non, dit-il brusquement ; les débiteurs de psaumes se tiennent tranquilles pour le moment ; ils commencent à économiser leur peau.

— Et le lieutenant qui s'ennuie regrette la chasse au *covenantaire*, demanda Morton en riant.

Lochlevin hochâ la tête sans répondre, et se mit à battre la charge avec ses dix doigts sur la table de l'auberge, tandis qu'il sifflait l'accompagnement de filre obligé.

— Il est certain, reprit le cornette, que le lieutenant a un goût particulier pour ce genre d'expéditions. Quand il sabre une tête ronde, on croirait qu'il le fait pour son propre compte et sa satisfaction personnelle.

— Qui vous dit que cela ne soit pas ? reprit l'officier de fortune avec un regard morose.

Morton se mit à rire.

— Vive Dieu ! aviez-vous donc parmi les *saints* quelque cousin qui vous ait frustré de sa succession ou quelque pécheur réformé, autrefois votre rival !

— Mieux que cela, Morton, mieux que cela, dit Lochlevin en vidant son verre. Si je ne suis pas toujours disposé à rire, c'est que depuis un mois que me voilà de retour en Écosse, il me vient parfois des souvenirs...

— Aujourd'hui, par exemple.

— Oui, aujourd'hui surtout, car c'est l'anniversaire d'un jour...

Il s'arrêta en appuyant son coude à la table et tirillant sa monstache.

— Je crois qu'il s'agit d'un roman de jeunesse, dit le cornette moitié sérieux, moitié riant.

— D'une histoire, Morton, d'une véritable histoire, reprit le lieutenant, qui éprouvait évidemment le besoin de confier à quelqu'un ce qui le préoccupait... Il y a de cela vingt-deux ans aujourd'hui ; j'en avais dix-neuf, et Elisabeth dix-sept ! Rien ne se serait opposé à notre mariage, car les naissances étaient égales et les fortunes aussi. Elle ni moi n'avions rien ! mais sa famille avait signé le *covenant*, tandis que les Lochlevin étaient toujours demeurés fidèles sujets et bons catholiques !

— Je comprends alors ; les parents de la fille refusèrent leur consentement.

— Comme vous dites, Morton ; mais à force de prières, je décidai Elisabeth à s'en passer, et un prêtre de Dornoch nous unit secrètement.

— Ainsi vous êtes marié, lieutenant, s'écria le cornette tout surpris.

— Écoutez jusqu'au bout, monsieur, dit Lochlevin sérieusement. Un mois après, la famille d'Elisabeth soupçonna, non pas notre union, mais un attachement dont elle craignait la suite. Je fus dénoncé par elle, arrêté et conduit à Londres, d'où je m'échappai pour gagner le continent.

— Et mistress Elisabeth ? demanda Morton, intéressé malgré lui.

— Mistress Elisabeth ! répéta le lieutenant d'un accent moins ferme ; eh bien ! j'écrivis pour savoir de ses nouvelles, et j'appris... j'appris qu'elle était au cimetière de Dornoch !

Le cornette fit un mouvement

— Voilà pourquoi, depuis mon retour ici, j'ai parfois des idées sombres, continua Lochlevin : ce sont des bouffées de souvenirs qui me viennent du nord... Vous devez comprendre cela, Morton... et aussi pourquoi je déteste ces chanteurs de psalmodies ! Sur mon âme ! quand je charge des *covenantaires*, il me semble que je frappe les meurtriers d'Elisabeth.

— Que Dieu me damne si vous n'avez raison, lieutenant ! dit le cornette convaincu ; désormais j'aurai la même idée, et je frapperai double.

Lochlevin lui fit de la main un signe de remerciement, et remplit les deux verres.

Une pause assez longue avait suivi la confidence du lieutenant ; la bouteille de Porto touchait à sa fin, et il songeait

déjà à se remettre en selle quand une vieille femme couverte du plaid traditionnel entra dans l'auberge.

Ses traits semblaient encore plus ravagés par l'usage du genièvre que par la vieillesse, et sa physionomie exprimait autant de bassesse que d'hypocrisie. Elle s'approcha des deux officiers de dragons en multipliant les révérences, les souhaits de bonheur et les expressions de *loyalisme*. Lochlevin crut qu'elle sollicitait une aumône, et la repoussa du geste.

— Au diable un pays pavé de puritains ou de mendiants, murmura-t-il ; place, sorcière ! Crois-tu donc la poche des officiers du roi pleine de schillings ? Va solliciter la charité de tes amis les *covenantaires*.

— Qui a dit que c'étaient mes amis ? s'écria la vieille d'un air d'indignation. Les officiers du roi pensent-ils donc que Kitty soit devenue folle ! Mes amis ! ceux qui à tout propos me reprochent de boire selon ma soif et de reposer mon vieux corps trop faible pour le travail ! Mes amis ! les partisans du pasteur Lennox... celui qui a répété autrefois en pleine chaire que j'étais une pierre de scandale, et que Satan bâtissait sur cette pierre ! Ah ! je n'aurais qu'à dire un mot pour que le lieutenant reconnaisse si je suis leur amie.

— Dis-le donc alors ! reprit Lochlevin devenu plus attentif.

— Le lieutenant aura d'abord pitié d'une pauvre créature qui vient de l'autre rive de la Spey sans avoir même mouillé ses lèvres, dit la vieille ; il ne refusera pas un verre de gin ou de genièvre pour reconforter son estomac affaibli. Holà ! Peters, ces messieurs payeront la demi-pinte que vous allez me verser.

Le garçon d'auberge regarda Lochlevin, qui fit un signe affirmatif, et il apporta à Kitty ce qu'elle avait demandé.

— Bois donc, dit le lieutenant, et si tu as véritablement quelque chose à nous apprendre, hâte-toi, car on nous attend à Braemar.

La vieille secoua la tête.

— Ce n'est point de ce côté que les dragons du roi ont à travailler, dit-elle en savourant le genièvre à petites gorgées.

— Et où donc ? demanda le cornette.

Elle cligna l'œil et sourit d'un sourire diabolique.

— Que donneraient les dragons du roi pour savoir où les *covenantaires* se réunissent à cette heure ? dit-elle à demi-voix.

Lochlevin tressaillit.

— Que dis-tu là ? s'écria-t-il ; tu aurais entendu parler d'un conventicule ?

— Mieux que ça, dit Kitty ; j'ai vu les gens s'y rendre ; je les ai suivis, et dans moins d'une demi-heure le lieutenant peut y être avec ses gens.

— Par mon épée ! si tu dis vrai, je ne regretterai point ta demi-pinte de gin.

— Et le lieutenant ne me refusera pas de quoi boire à sa victoire ? ajouta la vagabonde.

— Soit, pourvu que tu me conduises au nid des têtes rondes, dit Lochlevin en se levant ; en route, vieille, et prouve-nous que tu n'es pas ivre ou folle.

— Que le lieutenant excuse une pauvre femme qui a besoin de ses forces pour vivre, répliqua Kitty sans bouger de place ; si elle se fatigue à courir dans les montagnes pour le service du roi, qui lui tiendra compte de sa peine ?

— Ah ! j'entends, dit le lieutenant qui la regarda en face ; tu veux faire ton prix ! eh bien ! à la bonne heure, tu auras une livre.

— Sterling, acheva Kitty.

— Une livre d'Écosse, et rien de plus, reprit Lochlevin ; encore ne te sera-t-elle payée qu'au moment où tu nous feras voir les *covenantaires* rassemblés.

Et comme il vit que la vieille voulait discuter :

— C'est convenu ! ajouta-t-il brusquement... A moins que tu n'aimes mieux être liée au ceinturon d'un de mes soldats, et conduite à Braemar comme suspecte.

Kitty comprit qu'elle n'obtiendrait rien de plus, et elle

accepta les conditions du lieutenant, qui ordonna de sonner aussitôt le boute-selle, fit hisser la vieille sur le cheval d'un dragon, et se dirigea, sous sa conduite, vers la gorge de la montagne.

Mais à peine eurent-ils dépassé les dernières maisons du village, que le garçon d'auberge, Peters, sans prendre le temps de chercher son bonnet ni de quitter la serviette nouée à sa ceinture, se précipita dans la même direction en prenant un sentier de traverse qui devait le faire arriver plus rapidement au carrefour du Petit-Lac.

La position de ce carrefour, au centre des collines et loin de toutes les routes suivies, en faisait habituellement un des lieux les plus solitaires des Grampians; mais ce jour-là, ainsi que l'avait déclaré Kitty, les puritains s'y étaient réunis pour une solennité importante. Il s'agissait du mariage d'un des leurs, le jeune Reynolds, avec la pupille du pasteur Williams Lennox.

Celui-ci, proscrit et fugitif, errait depuis trois années dans les Grampians, où ses prédications raffermisssaient les plus tièdes et encourageaient les *saints*; mais, sans crainte pour lui-même, le digne pasteur avait été pris d'inquiétudes pour l'orpheline qui lui était confiée. Il avait compris qu'Henriette avait besoin d'un protecteur moins compromis, qui pût l'abriter contre les chances de l'avenir, et il avait encouragé la recherche de Reynolds, déjà choisi d'intention par la jeune fille.

Tous les fidèles se trouvaient donc réunis au carrefour du Petit-Lac pour la consécration de cette union. Les jeunes gens et les jeunes filles étaient accourus avec l'émotion presque personnelle qui, à cet âge, nous associe, malgré nous, à un acte prochain pour nous-même, et but constant de toutes nos pensées; les jeunes femmes y venaient suivies de leurs enfants pour chercher un souvenir; les vieillards, la Bible à la main, comme à un enseignement où la sainte parole devait retentir plus forte et plus pénétrante.

Tous étaient là, dispersés au bord des eaux et parmi les rochers. John Ritter, un vieux juste, qui, selon l'expression du temps, avait vu les triomphes et les épreuves d'Israël, avait inscrit sur le registre, échappé jusqu'alors à toutes les recherches des gens du roi, l'acte qui constatait l'alliance des nouveaux époux. Williams Lennox venait de prendre la parole; il commentait avec une gravité attendrie les mots de l'Écclésiaste: « Malheur à l'homme seul! » Et il expliquait les saintes joies et les nobles devoirs de cette union qui, de deux âmes, allait faire une seule âme. Les auditeurs, tout entiers à la prédication, ne regardaient que Reynolds et Henriette! Tout à coup un cri lointain et haletant se fait entendre; Lennox s'arrête; tous les yeux se relèvent!... Au sommet du coteau, Peters vient d'apparaître; il agite la serviette détachée de sa ceinture; il crie des paroles que le vent emporte, mais dans lesquelles tous ont reconnu un avertissement!

Aussitôt les hommes se lèvent; on prête l'oreille! le galop des chevaux retentit au penchant des collines; il grossit, il approche, il éclate! Une nuée de poussière, dans laquelle brillent les casques et les épées, apparaît à l'entrée du carrefour!

Un grand cri s'élève parmi les puritains; les femmes tombent à genoux, les hommes saisissent leurs armes; mais il est déjà trop tard. L'escadron, conduit par Lochlevin, arrive comme une trombe; il heurte cette faible barrière de lances et d'épées qu'il renverse; il passe, revient, s'acharne sur la foule éperdue qu'il broie aux pieds des chevaux, que son sabre déchire avec la pointe et le tranchant.

Les plus timides ou les plus agiles franchissent les rochers, s'élançant dans les eaux, fuient à travers les ravines; mais la balle des dragons les atteint de loin et au moment où ils joignent les mains pour remercier Dieu. Enfin rien ne résiste plus, rien ne fuit plus, et les soldats essuient leurs sabres à la crinière de leurs chevaux.

Il y eut un moment de confusion après cette prise de possession du carrefour du Petit-Lac. Quelques dragons, légèrement blessés, descendirent de cheval pour se faire panser par leurs camarades. Le lieutenant, que le mouvement de la lutte n'échauffait plus, regarda autour de lui et éprouva un trouble involontaire à l'aspect des femmes et des vieillards qui jonchaient la terre. Au milieu du carrefour les deux époux étaient étendus sans vie les mains encore enlacées; près d'eux, Williams Lennox, rendait le dernier soupir, et, un peu plus loin, était le cadavre du juste Ritter, tenant encore la plume et le registre.

Lochlevin se tourna vers le cornette qui avait mis pied à terre pour raffermir les sangles de son cheval.

— Morton, voyez donc ce que ces gens pouvaient écrire quand nous les avons surpris, dit-il: sans doute quelque proclamation séditieuse ou quelque liste de conspirateurs.

Le cornette releva le livre taché de sang, et regarda à la page ouverte.

— Sur mon âme! c'est le registre de leur église en plein air, s'écria-t-il, et la preuve, c'est qu'ils viennent d'y écrire un acte de mariage; sans doute celui de ce jeune homme et de cette fille? La lune de miel aura été courte pour eux, lieutenant.

— C'est bien! interrompit Lochlevin; vous emporterez ce livre comme document.

Mais le cornette lisait à demi-voix l'acte dressé par Ritter.

« Sous l'œil de Dieu et pour l'accomplissement de sa loi :

» Se sont présentés, en déclarant qu'ils voulaient être unis par un saint mariage,

» Charles Reynolds et Henriette de Glencairn...

— Quel nom avez-vous dit? s'écria le lieutenant saisi.

— Voyez vous-même, répliqua Morton, qui approcha le registre et lui montra la ligne... Henriette de Glencairn.

— Née à Dornoch! continua le lieutenant qui avait un nuage sur les yeux.

— De Marie Glencairn, continua le cornette.

— Et de Henri de Lochlevin, acheva Williams Lennox en se redressant.

— Ma fille! balbutia le lieutenant... J'avais une fille!

— Qui me fut confiée par sa mère mourante, et que tu viens de tuer, dit Lennox.

Lochlevin poussa un cri et chancela sur son cheval.

— Dieu est juste! reprit le pasteur mourant; tu as fait couler sans pitié le sang de tes frères, et dans ta fureur, tu y as mêlé, sans le vouloir, ton propre sang! Le fer que conduit la haine a toujours deux tranchants; un pour l'ennemi, et l'autre pour nous-mêmes!

## LE MUSÉE ÉGYPTIEN,

COUR DU LOUVRE.

Voyez 1851, p. 217.

La galerie des antiquités égyptiennes, malgré son aspect sérieux et froid, attire un grand nombre de curieux; l'impression qu'elle produit est d'une nature toute particulière; elle ne charme pas, elle étonne. On voit les groupes d'amis, les familles s'arrêter en silence devant ces sphinx, ces dieux et ces déesses à têtes d'animaux, ces tombeaux massifs sculptés, ces bas-reliefs couverts de signes mystérieux. Il y a de longs points d'interrogation, pour ainsi dire, dans tous les regards. Rarement on entend une personne hasarder une explication. Devant les œuvres des Grecs et des Romains, les spectateurs les plus étrangers à l'art ou même à l'histoire semblent se sentir à l'aise pour interpréter l'intention des artistes. Un Parisien a des rapports naturels de goût et d'esprit avec les Athéniens et les Romains. La Vénus de Milo n'est, après tout, que l'idéal de la beauté que nous connaissons, et ces demi-dieux, ces philosophes, ces guer-



Musée égyptien, au Louvre. — Fig. 1.



Fig. 3.



Fig. 2.



Fig. 4.

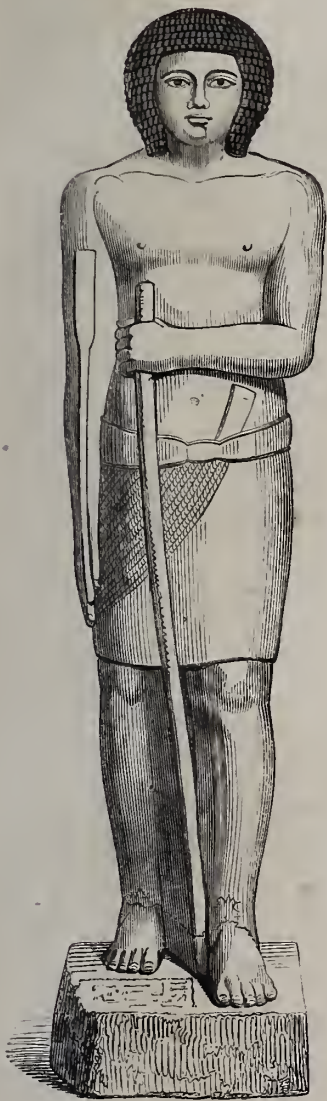


Fig. 5.



Fig. 6.



Fig. 7.

riers de marbre, si nobles et si vivants sur leurs piédestaux, sont comme nos ancêtres et nos modèles. Il n'en est pas de même à l'égard des sculptures égyptiennes; elles inspirent une sorte de respect; elles attestent la puissance, mais elles semblent se rapporter à un ordre de sentiments et de pensées qui nous sont généralement étrangers. Quelle relation de caractère y a-t-il, en effet, entre notre gesticulation active, flexible, notre pantomime sympathique, et ces grandes figures pour la plupart roides, immobiles, et les bras collés contre le corps? Aussi la plupart de ceux qui ont erré une heure ou deux dans le Musée égyptien se retirent-ils avec l'apparence de gens qui viennent de rêver et qui vont se réveiller dehors. Leur restera-t-il du moins de ce songe quelque souvenir utile, un peu d'instruction? Auront-ils vu se soulever un coin du voile épais qui enveloppe la vieille Égypte? Non certainement. Tout au plus quelques esprits, doués d'une curiosité plus persévérante et plus solide, rapportent-ils de leur visite un projet d'étude qui ne se réalise point faute de livres assez élémentaires? Le livret que vendent les gardiens à la porte de la galerie pourrait être d'une véritable utilité et initier aux connaissances sans lesquelles ces monuments égyptiens sont incompréhensibles; mais il faudrait qu'il fût d'un prix accessible aux plus petites bourses, et qu'il offrît quelques notions préliminaires, par exemple, un résumé de l'histoire égyptienne et un alphabet hiéroglyphique. Peut-être même serait-il préférable de donner cet enseignement essentiel gratuitement, à l'entrée du Musée, sous la forme d'inscriptions murales. Préparés par la lecture de ces tableaux, les spectateurs pourraient entrevoir assez de la signification des sculptures et des monuments pour entrer avec intérêt dans un commencement d'explication de ces énigmes. En différents endroits de notre recueil, nous avons cherché à initier nos lecteurs à ces connaissances dont on s'exagère généralement la difficulté, et à cet art dont on ne tarde pas à admirer la sévère beauté lorsqu'on s'est familiarisé avec lui. Nous avons publié, dans quelques-uns de nos précédents volumes, des articles sur l'ancienne Égypte, notamment (1) : un alphabet égyptien, des traductions d'inscriptions hiéroglyphiques, des notices sur les monuments, la peinture, la sculpture, et sur l'histoire de ce grand peuple. Nous devons supposer que ceux de nos lecteurs qui ont prêté quelque attention à ces articles sont suffisamment préparés à continuer de nous suivre dans notre visite rapide au Musée égyptien.

FIGURE 1. — Deux personnages inconnus, assis et se tenant par la main, sans doute deux époux, ainsi que semble l'indiquer aussi une petite figure debout entre leurs jambes, et qui a les deux caractères symboliques de l'enfance, le doigt dans la bouche et la longue tresse de cheveux. L'homme a la tête rasée et sa peau était peinte en rouge. On voit aisément que ce ne sont point là des divinités ou des individus de race royale; il leur manque le caractère essentiel de la distinction égyptienne, la maigreur; il semble bien qu'ils ne se privaient point, comme les rois et les prêtres, de l'excellente eau du Nil de peur d'embonpoint; leur physionomie est naïve et un peu commune; l'homme occupait probablement quelque emploi civil. D'autres groupes dans la galerie représentent aussi deux personnes de sexe différent, soit un prêtre et une prêtresse, soit un perceleur et sa femme, ou sa sœur, attachée au culte d'un dieu. En général, les hommes étaient peints en rouge et les femmes en jaune, quelquefois en rose.

FIGURE 2. — Cette statue sans tête, en granit noir, de moyenne portion, « passe, dit M. Emmanuel de Rougé, pour un des chefs-d'œuvre de l'art saïtique (de l'antique ville de Saïs, que l'on appelle quelquefois le berceau d'Athènes). La grâce de la pose entière, quoique l'on ait conservé l'attitude hiératique obligée, ne saurait être trop louée; les jambes et le torse sont d'un modelé fin et naturel qui appartient aux meilleures statues du sixième siècle. Les in-

(1) Voy. la Table décennale et les Tables annuelles; articles de M. M. Nestor Lhôte, Price d'Avesnes, etc.

scriptions qui décorent la face postérieure avaient été, à une époque ancienne, sciées pour être employées comme plaques, à cause de la beauté de la matière. M. de Longpérier les a retrouvées malheureusement un peu frustes, et les a fait remettre en place.» Cette découverte apprend que ce personnage se nommait Hlorus, et était chef de soldats, fils de Psamnetik et de la dame Nowreou-Sevek.

FIGURES 3 et 4. — Les artistes égyptiens ont représenté souvent des hommes à genoux portant devant eux des espèces d'autels sur lesquels sont des figures de dieu en relief ou gravées. Nous donnons deux exemples de ce genre de sculpture. Une statuette en pierre, d'un travail lourd, représente un haut fonctionnaire, « Basilico Grannate, chef » de la cavalerie du seigneur des deux mondes, gardien des « jambes du roi, » soutenant un naos d'Osiris. Un autre personnage porte sur ses genoux une sorte de banc, sur lequel sont trois divinités. D'après les légendes gravées derrière la statue, cet homme s'appelait Ensanor, fils d'Auwer, et il avait, entre autres titres, celui de « chef des portes des pays » méridionaux. »

FIGURE 5. — Homme debout, nu jusqu'à la ceinture, vêtu d'une courte robe de lin, tenant de la main gauche appuyée sur sa poitrine le grand bâton symbole des chefs, et de la main droite collée au corps le sceptre *pat*. Cette statue, considérée comme un des morceaux les plus précieux de la galerie, est en pierre calcaire, haute de 1 mètre 59 cent.; elle paraît appartenir au premier âge de la sculpture égyptienne, alors que le type adopté par les artistes était plus trapu, plus rude, et que la pose était toujours d'une extrême simplicité. La tête est très-ronde, les épaules sont hautes, le torse est fort, l'articulation du genou vigoureuse; la coiffure, taillée carrément, ne descend que jusqu'au cou, et est peinte en noir, ainsi que la pupille, les paupières et les sourcils. Le dessous des yeux est orné d'une bande verte.

D'après les hiéroglyphes de la légende, on voit que ce personnage s'appelait *Sépa*, et qu'il était prêtre du taureau blanc, et prophète. Les prophètes n'étaient pas au premier rang de la classe sacerdotale: il y avait avant eux non-seulement les archiprophètes, mais encore les grands prêtres attachés au culte des rois ou à la fois à celui d'un dieu et d'un roi.

FIGURE 6. — Cette gravure est la représentation d'un bas-relief en pierre calcaire qui a fait partie du tombeau de Sétî 1<sup>er</sup>, chef de la dix-neuvième dynastie, conquérant illustre, qui monta sur le trône vers la fin du seizième siècle avant notre ère, et sous le règne duquel l'art conserva une perfection presque égale à celle de la dix-huitième dynastie. Ce bas-relief est surtout précieux en ce qu'il est recouvert de peinture: il figure le roi Sétî et la déesse Hathor (la Vénus égyptienne suivant Champollion, mais plus probablement une forme d'Isis).

« Le souverain, dit M. Emmanuel de Rougé, a cette tournure svelte qui appartient aux beaux types égyptiens. Son profil, d'une rare beauté, paraît jeune. Ses pieds sont chaussés de la sandale à la pointe relevée. L'espèce d'écharpe qui retombe sur le devant et ferme la schenti est couverte de broderies, et sa frange est ornée de deux *uræus* (serpents). Un autre *uræus* forme la coiffure du roi. Il porte des bracelets et un collier à quatre anneaux. Sa main droite serre celle de la déesse, et la main gauche reçoit le collier qu'elle lui tend. Le cartouche du roi est écrit ici, et partout dans son tombeau, avec l'image d'un dieu à tête humaine substituée à celle du dieu Set. La déesse Hathor porte ici les titres de Supérieure de l'Égypte, Régente de l'Occident. Un disque solaire entre deux longues cornes de vache surmonte sa tête. Un serpent redresse sa tête sur le front de la déesse. Sa coiffure est d'une grande richesse, et son énorme collier est tenu en équilibre par un contre-poids qui pend derrière ses épaules. La partie la plus curieuse de son costume est une robe dont les ornements symboliques composent une légende et courent de haut en bas dans les losanges qui s'entre-croi-



sent ; ce sont des paroles de la déesse ; en voici la traduction : « Dieu bon, Soleil établissant la justice, nous t'accordons de nombreuses périodes d'années d'une vie puissante comme le Soleil à toujours. Fils du Soleil, l'aimé des dieux, Sêti, l'aimé de Phtah, vivant à jamais ! Dieu bon, Seigneur des deux mondes, Soleil établissant la justice, nous te donnons des milliers d'années, des myriades de panégyriques ; fils du Soleil qui l'aime, Seigneur des diadèmes ; Sêti, l'aimé de Phtah, éternel comme le Soleil ; Dieu bon, Seigneur des deux mondes, qui aime Hathor, l'habitante des pays de paix et de vérité, à toujours. »

FIGURE 7. — Ce fragment de bas-relief en pierre calcaire faisait partie d'une scène funéraire. Une parente du défunt porte la main à sa tête avec l'expression de la douleur, ou peut-être se couvre les cheveux et le front de poussière suivant l'usage. Un prêtre lit l'hymne funèbre ; derrière lui, trois personnes poussent des exclamations ou répètent les refrains. Dans un autre compartiment, on voit des plantes et un oiseau aquatiques ; une barque traverse des eaux du lac sacré de la Mort ; le pilote tient le gouvernail et porte sa main à sa tête. La figure que l'on voit ensuite à demi paraît être celle du défunt : il tient à la main le nœud symbolique qui est le signe de la vie. Dans la représentation des funérailles d'un scribe royal, à Thèbes, on voit aussi les figures du défunt et de sa sœur assises sous un dais, devant une table couverte d'offrandes ; un prêtre paraît lire leurs éloges et proclamer leurs droits à être admis dans la région des justes. La suite de ce bas-relief aurait peut-être montré l'âme comparaisant devant Osiris, le juge de la mort.

#### MON NID.

Dans les lieux champêtres où s'achève et se cache ma vie, il est un bois touffu qui, durant les beaux jours, m'attire et me retient souvent. L'ombre y descend du haut d'arbres séculaires sur un mince gazon parsemé de mousse et de pâquerettes. A la cime des chênes et des ormeaux gigantesques, le chant joyeux d'oiseaux de toute espèce se fait entendre : là ils ne craignent point que de cruels ravisseurs puissent atteindre leurs couvées ou interrompre leurs concerts. Sous les cintres verdoyants que forment des branches entrelacées, un ruisseau paresseux se traîne lentement, enseveli dans les hautes herbes de ses bords, offrant pour études aux peintres les pieds noueux des arbres centenaires que ses eaux grandies ont déchaussés.

Là mon âme émue trouve un temple pour ses prières, et mon imagination un nid pour ses rêveries ; là je m'élève à l'Auteur de cette belle nature qui m'entoure de calme, de fraîcheur et de feuillage ; là je m'oublie, abrité des regards, du soleil et du vent.

Cet asile évoque les images de ma riense enfance. Ces souvenirs chéris d'un âge d'or déjà si éloigné me font remonter les pages de l'album de ma vie et respirer le soir les parfums de mon matin.

Puis je songe aux amis des champs qui comme moi viendront rêver dans ces lieux, un amour dans le cœur ou une pensée au front.

J'y vois accourir une bande mutine de folâtres enfants pour célébrer la fuite des hivers ; je les vois bondir et se jouer sur la pelouse, couronnant leur front de fraîches églantines, comme pour marier les roses de leurs joues à celles du printemps.

Combien de jeunes poètes chercheront, le front baissé, parmi les agrestes beautés de cette retraite, des métaphores pour leurs vers ! et plus d'un, comme l'a dit Boileau, trouvera peut-être

... au coin du bois le mot qui l'avait fui.

Les moissonneurs des champs voisins, accablés sous leur

brûlante fatigue, savoureront ici les douceurs d'un repos ombragé, et, essuyant leur front trempé de sueur, assis en rond sous l'un des arbres géants du bois, feront circuler entre eux une amphore au large ventre, buvant gaiement le jus de leurs vendanges en face de l'or de leurs moissons.

Accablé de tourments dont il fait un mystère à tout le monde, un homme désabusé des illusions d'ici-bas viendra s'y occuper seulement des choses du ciel, plaçant ainsi un repentir rêveur et solitaire entre ses derniers égarements et sa dernière heure.

Ah ! plus heureux le vieillard que le destin et ses goûts retiennent au sein de la campagne pour y couler d'utiles et d'heureux jours, et qui, assis à la même place où je suis, et revenant comme moi sur son existence passée, ne verra au loin, dans le sentier qu'il a parcouru, qu'un sort obscur, voilé de feuillage, d'innocence et de paix (1) !

#### UNE ILLUSION STATISTIQUE.

Lorsque l'on fait une moyenne statistique, il faut avoir bien soin de comparer des éléments semblables ; sans cette précaution, on court risque de tomber dans les erreurs les plus étranges.

En voici un exemple très-saillant : on veut prouver que, dans Paris, une certaine denrée entre beaucoup moins aujourd'hui qu'autrefois dans la consommation des habitants. A l'appui de l'assertion, le statisticien nous dira qu'à telle époque il y avait à Paris 600 000 habitants consommant ensemble 51 millions de kilogrammes de la denrée en question. Divisant 51 millions par le nombre des habitants, il trouve que la consommation moyenne est de 85 kilog. par tête. Plus tard, la population s'est élevée au chiffre d'un million d'habitants, et la consommation à celui de 72 millions de kilogramme. En divisant la consommation par la population, il est clair que la consommation moyenne semble s'être réduite à 72 kilog. par tête. De là le statisticien se croira en droit de conclure que la population a été obligée de réduire sa consommation.

Qu'il s'agisse de viande, par exemple, on dira que le peuple mange moins de viande qu'avant la révolution. Cela pourrait être en effet ; mais cela peut aussi ne pas être ; le calcul ne prouve rien de ce qu'on lui fait dire ; on a opéré sur de fausses bases, et si l'on appelle le raisonnement à son aide, on sera plutôt en droit de conclure que le peuple mange plus de viande qu'autrefois, bien que la moyenne, par tête, ait subi une réduction sensible.

En effet, les personnes riches consomment beaucoup plus de viande que les pauvres. Si donc la population riche est demeurée à peu près stationnaire en continuant à consommer comme autrefois, et qu'au contraire la population pauvre ait beaucoup augmenté, cette dernière pourra consommer par tête plus de viande qu'autrefois ; et néanmoins la moyenne générale diminue, parce que cette moyenne se complique et de la consommation par classe de citoyens et du rapport des classes de citoyens entre elles.

Prenons des chiffres. Sur les 600 000 habitants d'autrefois, supposons qu'il y en ait 500 000 riches consommant chacun par an 100 kilogrammes de viande, et 100 000 pauvres consommant seulement 10 kilog. ; le total sera bien 51 millions de kilog. comme on l'a vu, et la moyenne par tête, 85 kilog. — Plus tard, le nombre des riches ne s'est accru que de 100 000 ; il y en a 600 000 continuant à consommer leurs 100 kilog., car il y a une limite que l'homme satisfait ne dépasse pas. La population pauvre a au contraire quadruplé ; la ville de Paris est devenue très-manufacturière, très-commerçante ; des ouvriers de toute nature y ont été attirés par les usines ou par le commerce, indépendamment des serviteurs qu'ap-

(1) J. Petit-Senn.

pellent naturellement les besoins de 100 000 riches de plus. Il y a donc 400 000 artisans et ouvriers. Ceux-ci, au lieu de 40 kilog. de viande, en consomment 30 kilog. ; ils sont donc mieux nourris qu'autrefois. Eh bien ! le total est de 72 millions de kilogrammes, ce qui donne 72 kilog. par tête, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà vu, une moyenne inférieure à la précédente.

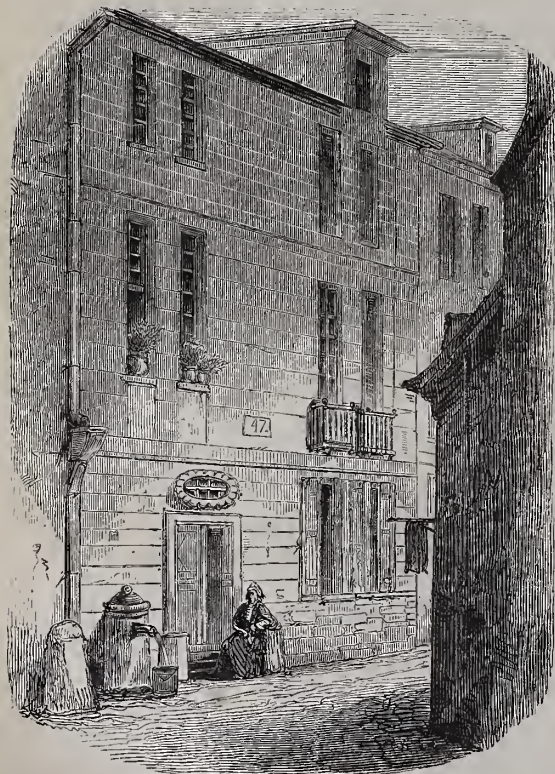
Ainsi, tandis qu'il y a amélioration à tel point que la classe inférieure consomme trois fois plus de viande qu'autrefois, nous voyons la statistique accuser une déchéance dans le bien-être de la population.

Cette illusion signalée à la Chambre des députés, il y a onze ans, par M. Tourret, sera plus facilement appréciée s'il s'agit, non d'une ville, mais d'une famille.

Un père, sa femme, son jeune enfant, un domestique, consomment 4 kilogramme ou 4000 grammes de viande. C'est, si l'on compte par tête, 250 grammes ou une demi-livre pour chacun, et cependant l'enfant prend à peine quelques cuillerées de bouillon ; mais chaque grande personne consomme 333 grammes de viande, ou un tiers de livre. Dix ans après, la mère de famille a donné cinq autres enfants à son mari ; le ménage a pris une seconde domestique, ce qui fait en tout dix têtes. Le ménage achète 2 kilogrammes ou 2000 grammes de viande par jour ; la moyenne ne donne plus que 200 grammes par tête, ou deux cinquièmes de livre, tandis que les grandes personnes continuent à manger leur tiers de livre de viande, et que tous les enfants mangent en moyenne chacun 111 grammes ou plus d'un cinquième de livre.

#### BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Voy. la Table décennale ; — 1843, p. 151, la Maison que Bernardin de Saint-Pierre a habitée à Essonne ; — 1851, p. 229, l'Arcadie.



Maison du Havre où est né Bernardin de Saint-Pierre.

C'est dans cette maison que l'auteur de *Paul et Virginie* est né, le 19 janvier 1737. Souvent, dans le cours de sa vie

agitée, les touchants souvenirs de son enfance reportèrent avec attendrissement ses pensées vers la demeure paternelle.

Il avait neuf ans, lorsqu'un jour, au moment où il allait sortir pour aller à la promenade, il fut accusé par une domestique d'une faute qu'il n'avait point commise. Sa mère, ajoutant foi à l'accusation, le punit en le privant de la promenade, et l'enferma seul dans une chambre. « Trompé dans l'attente d'un plaisir (dit son biographe M. Aimé Martin), condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre cette injustice. Dans cette extrémité, il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés, qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier ; il murmure contre la Providence, il accuse sa justice, et bientôt, dans sa sagesse profonde, il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque, le soleil perçant les nuages qui dès le matin attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il sentit tout son corps frissonner, et, s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria, avec l'accent de l'enthousiasme : « Oh ! il y a un Dieu ! » Puis il tomba à genoux et fondit en larmes. »

Un jardin attenait, ce semble, à la maison. Le Havre était loin d'être, il y a un siècle, la ville populeuse d'aujourd'hui : le terrain n'y était pas aussi cher ; les rues moins nombreuses, les habitations moins pressées, laissaient aux habitants plus d'air et plus d'espace. Nous voyons dans la Biographie de Bernardin de Saint-Pierre que dès son enfance on lui faisait cultiver un petit jardin où chaque jour il épiait le développement de ses plantations, « cherchant à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des grappes de fruits savoureux, pouvaient sortir d'une graine frêle et aride. »

Quand il eut atteint sa dixième année, on le conduisit à Caen, et on le mit en pension chez un curé qui habitait un joli presbytère aux portes de la ville. Il y trouva des élèves de son âge, espiègles et joyeux ; mais il y a lieu de supposer, d'après quelques anecdotes de cette période, que Bernardin vivait dans une espèce d'isolement au milieu de ses camarades. Tous ses goûts étaient solitaires, et son cœur profondément sensible se tournait sans cesse vers ses premières affections. Ses désirs le ramenaient toujours au sein de la famille. Tout lui paraissait aimable sous le toit paternel. Quand il songeait au chien et au perroquet de la maison, il se faisait une si agréable image de leur bonheur, que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux.

A son retour de Caen, il reprit avec délices ses premières occupations. Il recueillait des insectes, élevait des oiseaux, cultivait son jardin, et relisait sans cesse la Vie des saints ermites du désert dans un grand volume in-folio qui était, à son gré, le livre le plus intéressant de la bibliothèque de son père. Bientôt il reporta une partie de cet enthousiasme sur l'Histoire de Robinson, dont sa marraine lui avait fait présent.

Cependant, plusieurs fois encore, il dut s'éloigner du Havre. On l'a entendu redire bien des fois, dans son âge mûr, qu'il ne quittait jamais la maison de son père sans éprouver les plus vives angoisses, et que, séparé de ceux qu'il aimait, il ne pouvait songer qu'à les revoir.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

## L'OISEAU DU PARADIS (1).

LÉGENDE SUÉDOISE.



Dessin de Karl Girardet.

(1) Cette légende, d'origine suédoise, a été popularisée en Allemagne par le célèbre Schubert, qui l'a racontée dans un de ses ouvrages intitulé : *De l'ancien et du nouveau*. Schubert s'est fait connaître comme naturaliste et comme écrivain. Si, au premier titre, il s'est fait une réputation contestée, au second il a

acquis dans sa patrie une juste renommée par un grand nombre d'ouvrages, au nombre desquels on peut citer : *l'Histoire de l'âme*, la *Symbolique des rêves*, les *Considérations sur le côté obscur de la nature*, *Voyages dans le pays de Salzbourg*, le *Tyrol et le Midi de la France*, etc.

Avant que Luther fût venu prêcher la réforme, on voyait des monastères au penchant de toutes les collines de l'Allemagne : c'étaient de grands édifices à l'aspect paisible, avec un clocher frele qui s'élevait du milieu des bois, et autour duquel voltigeaient des palombes. Là se cachaient bien des fautes et bien des erreurs ; mais là aussi vivaient des hommes insensibles aux jouissances de la terre, saints avarés qui n'occupaient leur esprit que de l'héritage promis par le Christ.

A Olmutz surtout, il y en avait un qui s'était rendu célèbre dans la contrée par sa piété et son instruction : c'était un homme simple, comme tous ceux qui savent beaucoup, car la science est semblable à la mer, plus on s'y avance, plus l'horizon devient large et plus on se sent petit. Frère Alfus avait eu pourtant aussi ses heures de doute ; mais après avoir ridé son front et blanchi ses cheveux dans la recherche de démonstrations inutiles, il avait appelé à son secours *la foi des petits enfants* ; puis, coniant sa vie à la prière comme à une ancre de miséricorde, il l'avait laissée se balancer doucement au roulis des pures amours, des religieuses visions et des célestes espérances.

Cependant de mauvaises rafales agitaient encore par instant le saint navire ! par instant, les tentations de l'intelligence revenaient, et la raison interrogeait la foi avec orgueil. Alors frère Alfus devenait triste ; de grands nuages voilaient pour lui le soleil intérieur ; son cœur avait froid, et il ne savait plus prier. Errant par les campagnes, il s'asseyait sur la mousse des rochers, s'arrêtait sous l'écume des torrents, marchait parmi les murmures de la forêt ; mais il interrogeait vainement la nature ; à toutes ses demandes, les montagnes, les flots et les feuilles ne lui répondaient qu'un seul mot : DIEU !

Frère Alfus était sorti victorieux de beaucoup de ces crises, et chaque fois il s'était affermi dans ses croyances, car la tentation est la gymnastique de la conscience ; quand elle ne brise pas celle-ci, elle la fortifie.

Mais depuis quelque temps une inquiétude plus poignante s'était emparée du frère. Il avait remarqué souvent que tout ce qui est beau perd son charme par le long usage ; que l'œil se fatigue du plus merveilleux paysage, l'oreille de la plus douce voix, le cœur du plus sincère amour, et il s'était demandé comment nous pourrions trouver, même dans les ciens, un aliment de joie éternelle. Que deviendrait la mobilité de notre âme au milieu de magnificences sans termes ? La jouissance immuable ne devrait-elle point conduire à l'ennui ? « L'éternité !... Quel mot pour une créature qui ne connaît d'autre loi que celle de la diversité et du changement. Quel homme voudrait de sa plus grande joie pour l'éternité ! O mon Dieu ! plus de passé ni d'avenir, plus de souvenirs ni d'espérances ! L'éternité ! l'éternité !... O mot triste ! ô mot qui fait peur et qui fait pleurer sur la terre ; que peux-tu donc signifier dans le ciel ? »

Ainsi parlait frère Alfus, et chaque jour ses incertitudes étaient plus grandes. Un matin, il sortit du monastère avant le lever des frères, et descendit dans la vallée. La campagne, encore toute humide, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube ; on eût dit une femme souriant dans ses pleurs. Alfus suivait lentement les sentiers ombreux de la colline ; les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, couraient dans les aubépines, secouant sur sa tête chauve une pluie de rosée, et quelques papillons, encore à demi endormis, voltigeaient nonchalamment au soleil pour sécher leurs ailes.

Alfus s'arrêta pour regarder la campagne qui s'étendait sous ses yeux ; il se rappela combien elle lui avait semblé belle les premières fois qu'il l'avait vue, et avec quelle ivresse il avait pensé à y finir ses jours : c'est que, pour lui, pauvre enfant des villes accoutumé aux ruelles sombres et aux tristes murailles des citadelles, ces fleurs, ces arbres, cet air étaient des nouveautés enivrantes ; aussi la douce année que celle de son noyçiat ! Que de longues courses dans les vallées !

que de découvertes charmantes ! Ruissaux chantant parmi les glaçons, clairières habitées par le rossignol, églantines roses, fraisières des bois, oh ! quel bonheur de vous trouver une première fois ! quelle joie de marcher par des sentiers inconnus que voilent les ramées, de rencontrer à chaque pas une source où l'on n'a point encore bu, une mousse que l'on n'a point encore foulée ! — Mais hélas ! ces plaisirs eux-mêmes durent peu ; bientôt vous avez parcouru toutes les routes de la forêt, vous avez entendu tous ses oiseaux, vous avez cueilli de toutes ses fleurs, et alors, adieu aux beautés de la campagne ! l'habitude, qui descend comme un voile entre vous et la création, vous rend aveugle et sourd.

Hélas ! frère Alfus en était arrivé là. Semblable à ces hommes qui, pour avoir abusé des liqueurs les plus enivrantes n'en sentent plus la puissance, il regardait avec indifférence le spectacle naguère si ravissant à ses yeux. Quelles beautés célestes pourrait donc occuper éternellement cette âme que les œuvres de Dieu sur la terre n'avaient pu charmer qu'un instant ? Tout en s'adressant à lui-même cette question, Alfus s'était enfoncé dans la vallée : la tête penchée sur la poitrine et les bras pendants, il allait toujours sans rien voir ; il franchissait les ruissaux, les bois, les collines ! déjà le clocher du monastère était bien loin ! enfin le moine s'arrêta. Il était à l'entrée d'une grande forêt qui se déroulait à perte de vue comme un océan de verdure. Mille rumeurs charmantes bourdonnaient alentour, et une brise odorante soupirait dans les feuilles.

Après avoir plongé son regard étonné dans la molle obscurité des bois, Alfus y entra en hésitant et comme s'il eût craint de faire quelque chose de défendu ; mais à mesure qu'il marchait la forêt devenait plus grande ; il trouvait des arbres chargés de fleurs qui exhalaient un parfum inconnu. Ce parfum n'avait rien d'énervant comme ceux de la terre ; on eût dit une sorte d'émanation morale qui embaumait l'âme ; c'était quelque chose de fortifiant et de délicieux à la fois, comme la vue d'une bonne action ou comme l'approche d'un homme dévoué que l'on aime. Bientôt Alfus aperçut de loin une clairière tout éblouissante d'une lueur merveilleuse. Il s'assit pour mieux jouir de ce spectacle ; alors la voix d'un oiseau se fit entendre tout à coup ; mais une voix telle que, ni le bruit des rames sur le lac, ni la brise riant dans les saules, ni le souffle d'un enfant qui dort n'auraient pu donner une idée de sa douceur. Ce que l'eau, la terre et le ciel ont de murmures enchanteurs, ce que les langues et les musiques humaines ont de séductions semblait s'être fondu dans cette voix. Ce n'était point un chant, et cependant on eût dit des flots de mélodie ; ce n'était point une langue, et cependant la voix *parlait* ! Science, poésie, sagesse, tout était en elle ; en l'écoutant, on savait tout.

Alfus l'écouta longtemps et avec une joie toujours renaissante ; enfin la lumière qui illuminait la forêt s'obscurcit, un long murmure retentit dans les arbres, et l'oiseau se tut !

Alfus demeura quelque temps immobile, comme s'il fût sorti d'un sommeil enchanté. Il regarda d'abord autour de lui avec stupeur, puis se leva. Ses pieds étaient engourdis, ses membres avaient perdu leur agilité ; il sortit avec peine de la forêt en se dirigeant vers le monastère.

Mais à mesure qu'il avançait, sa surprise allait grandissant ! Tout était changé dans la campagne ! là où il avait vu des arbres naissants, s'élevaient maintenant des chênes séculaires. Il chercha sur la rivière le petit pont de bois tapissé de ronces qu'il avait coutume de traverser ; il n'existait plus, et, à sa place, s'élançait une solide arche de pierre. En passant près d'un étang, des femmes, qui faisaient sécher leurs toiles sur les sureaux fleuris, s'interrompirent pour le voir, et se dirent entre elles :

— Voici un vieillard qui porte la robe des moines d'Olmutz ; nous connaissons tous les frères, et cependant nous n'avons jamais vu celui-là.

— Ces femmes sont folles, se dit Alfus; et il passa outre. Cependant il commençait à s'inquiéter; il pressa le pas, gravit le petit sentier, tourna la prairie et s'avança vers le seuil. Mais, ô surprise! la porte n'était plus à sa place accoutumée; le monastère avait changé d'aspect; l'enceinte était maintenant plus grande, les édifices plus nombreux. Un platane qu'il avait planté lui-même près de la chapelle, quelques mois auparavant, couvrait maintenant l'asile saint de son large feuillage! Le moine, hors de lui, se dirigea vers la nouvelle entrée et sonna doucement. Ce n'était plus la même cloche argentine dont il connaissait le son. Un jeune frère vint ouvrir.

— Que s'est-il donc passé? demanda Alfus; Antoine n'est-il plus le portier du couvent?

— Je ne connais point Antoine, répondit le frère.

Alfus porta les mains à son front avec épouvante.

— Suis-je devenu fou! dit-il, n'est-ce point ici le monastère d'Olmütz, d'où je suis parti ce matin?

— Le jeune moine le regarda.

— Voilà cinq années que je suis portier, répondit-il, et je ne vous connais point.

Alfus promena autour de lui des yeux égarés. Plusieurs moines parcouraient les cloîtres; il les appela; mais nul ne répondit aux noms qu'il prononçait; il conrut à eux pour regarder leurs visages, il n'en reconnaissait aucun!

— Y a-t-il ici quelque grand miracle de Dieu! s'écria-t-il. Au nom du ciel, mes frères, regardez-moi; aucun de vous ne m'a-t-il déjà vu! N'y a-t-il personne qui connaisse le frère Alfus?

Tous le regardèrent avec étonnement.

— Alfus! dit enfin le plus vieux; oui, il y a eu autrefois à Olmütz un moine de ce nom, je l'ai entendu dire à mes anciens; c'était un homme savant et révérent qui aimait la solitude. Un jour, il descendit dans la vallée; on le vit se perdre au loin derrière le bois; puis on l'attendit vainement; on ne sut jamais ce que le frère Alfus était devenu; mais depuis ce temps, il s'est écoulé un siècle entier!

À ces mots, Alfus jeta un grand cri, car il avait compris. Il se laissa tomber à genoux sur la terre, et joignant les mains avec ferveur:

— O mon Dieu! dit-il, vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé en comparant les joies du monde à celles du ciel. Un siècle s'était écoulé pour moi, comme un seul jour, à entendre l'oiseau qui chante dans votre paradis. Je comprends maintenant les joies éternelles! O mon Dieu! soyez bon et pardonnez à votre indigne serviteur.

Après avoir ainsi parlé, frère Alfus étendit les bras, embrassa la terre et mourut!

## BARREME.

« C'est un vrai Barreme; il compte comme Barreme, » sont des expressions proverbiales que l'on répète depuis près de deux siècles; et l'on se demande avec surprise comment il se fait que l'homme dont une locution populaire a rendu le nom si célèbre n'ait pas dans nos recueils biographiques les plus accrédités un article de quelque étendue. La Biographie des frères Michaud ne lui consacre qu'une vingtaine de lignes, et encore sont-elles destinées à faire connaître sommairement les principaux traités sortis de la plume du fécond arithméticien. Pour être moins avare de détails sur sa vie, il suffisait cependant de revenir à la source et de consulter ses propres écrits; mais qui s'avise aujourd'hui de consulter la première édition des *Comptes faits*, ou bien le *Grand banquier de France*? Certes la lecture n'est pas attrayante, et nous ne la conseillons à personne. C'est cependant entre les chiffres de ces deux traités fameux, auxquels nous joignons quelques autres documents, que Barreme nous

a fait les confidences au moyen desquelles on peut rétablir sa biographie.

François Barreme était né à Lyon vers 1640. Nous n'avons aucun renseignement sur ses premières études mathématiques; mais nous savons qu'il ne vint pas se fixer de prime abord à Paris, et qu'il voyagea. Il nous apprend lui-même que, se rendant à Rome et se trouvant, après avoir erré sur la Méditerranée, dans les eaux de Malte, il fut attaqué par un corsaire sorti du port de Toulon, et que commandait un certain capitaine Jacques. Bien que le navire sur lequel naviguait notre homme ne fût monté que par des Français, le capitaine Jacques jugea à propos de traiter ce bâtiment comme s'il venait des côtes de Barbarie: tout fut livré au pillage; et François Barreme, qui connaissait mieux que personne les valeurs que lui avait fournies sur Livourne un certain sieur de Gastinois à son départ de Marseille; Barreme, qui ne pouvait supporter de sang-froid un acte de piraterie qui le ruinait ou qui lui enlevait son crédit, reçut en résistant un terrible coup de sabre dont il porta toujours les traces; il eût perdu la vie infailliblement en cherchant à sauver sa précieuse valise, si un gentilhomme, nommé Baumartin, n'eût arrêté par un geste énergique le second coup qui lui était destiné. Cet événement arriva un jour de la Saint-Martin; mais l'exact calculateur n'a pas fixé la date de sa funeste rencontre avec le capitaine Jacques, si bien que nous en sommes réduits aux conjectures sur l'époque à laquelle il visitait les villes commerçantes de l'Italie et probablement quelques autres ports de l'Europe.

En 1668, nous trouvons le sieur Barreme marié, fixé à Paris, et demeurant à l'extrémité de la rue Dauphine, près du Pont-Neuf. Il fait des comptes, revoit ceux des négociants, tient les livres en partie double, et compose des vers à ses loisirs. Il faut qu'on le sache, la grande passion de Barreme, c'est la poésie, ce sont surtout les acrostiches: il en fait pour le roi, il en fait pour Colbert, il en fait même pour la Reine; vrais vers de calculateur, à coup sûr, car c'est à l'aide de *Stances chrétiennes* qu'il obtint un privilège fructueux pour ses *Comptes faits*. Lui-même nous racontera les circonstances de ce mémorable événement, et nous laissera voir en même temps en quelle estime naïve l'arithméticien tenait le poète et les stances adressées au roi. Ceci nous reporte à l'année 1668:

« Le vendredy le 27 janvier, six jours avant que le roy partit pour la Franche-Comté, Sa Majesté estant à Paris dans le Louvre, je me mis à genoux devant luy, luy présentant sur un grand vélin mes *Stances chrétiennes et royales*, le suppliant très-humblement de m'en accorder le privilège, et pour les liures des *Comptes faits* pour le public. Il prit ce vélin, et après en avoir leu quatre lignes le donna à monseigneur le duc de Saint-Aignan, en disant ces mots: « Je l'accorde, pourveu que cela soit bon. » Le lendemain, je me donnay l'honneur d'aller saluer monseigneur le duc de Saint-Aignan dans son appartement au vieux Louvre, et luy ayant demandé s'il avoit pris patience de lire les stances que j'avois présentées à Sa Majesté le jour précédent, il me répondit qu'il estoit aisé de prendre patience à lire de belles et bonnes choses. »

Nous ne sommes pas, Dieu merci, comme le duc de Saint-Aignan, dans la nécessité de juger le poète, et les milliers de réimpressions des *Comptes faits* qui ont succédé à la première édition de ce *vade mecum* de tous les petits marchands nous évitent la peine d'apprécier l'arithméticien. Il y a lieu de s'étonner toutefois que, le privilège ayant été accordé dès 1668, le livre si utile de François Barreme n'ait été publié qu'une année plus tard. Les *Comptes faits* le mirent sur le chemin de l'aisance, si ce n'est sur celui de la fortune. En 1677, nous le trouvons ouvrant des cours publics de choses tenant « aux affaires du négoce, » non-seulement dans la rue Dauphine, mais encore dans la rue aux Ours, au coin de la rue Quincampoix, qui devait acquérir bientôt une autre

célebrité financière. Il s'est adjoint pour diriger « cette chambre d'instruction, » comme il le dit lui-même, son fils et son gendre, très-savant teneur de livres ; si bien que ces hommes laborieux forment à eux trois « une espèce d'académie (*sic*) pour tout ce qui touche le commerce des marchandises et de banque. »

Un livre fort accrédité accuse François Barreme de n'avoir été qu'un fort médiocre arithméticien ; un autre, d'avoir mis trop de charlatanisme dans ses annonces. Ces assertions sont empreintes jusqu'à un certain point d'injustice et d'inexactitude. Barreme n'avait point pour se faire connaître, en 1670, les ressources immenses que présente aujourd'hui la quatrième page de nos journaux. Il est fort incertain que le *Mercure galant* du sieur Bonneau de Visé, consacré presque exclusivement à rappeler, dès 1672, les faits et gestes du beau monde, lui eût accordé seulement quelques lignes : il était donc contraint d'annoncer lui-même en tête de ses livres les ressources réelles que l'on trouvait dans les utiles établissements qu'il avait été le premier à fonder. D'un autre côté, François Barreme n'avait certes pas besoin de montrer le génie d'un Viète ou d'un Pascal pour atteindre le but qu'il s'était proposé. Prompt calculateur, il eut une idée féconde et il la réalisa ; le peuple, qui est toujours juste dans ses souvenirs, lui en sait gré, en répétant encore, sous une forme proverbiale, son nom au bout de cent cinquante ans (1).

Les livres de François Barreme, si grossièrement imprimés de nos jours, l'étaient d'une manière élégante et correcte à leur origine, et un certain luxe les ornait toujours. Celui

(1) N'en déplaise aux rares bibliographes qui se sont occupés des livres de François Barreme, même à l'exact Beuchot, ce n'est pas en 1670 que parut la première édition des *Comptes faits*, mais bien en 1669. Nous reproduisons ici le titre de cette édition princeps, que possède la Bibliothèque nationale, et que l'on abrégé singulièrement depuis : « Le Livre des tarifs, où, sans

dont nous avons tiré la curieuse gravure que nous reproduisons se vendait fort cher pour l'époque où il parut, probablement en raison des figures dont il était décoré. En se rappelant le soin minutieux que l'on apportait alors à certains détails, on peut supposer que ce frontispice reproduit le portrait de l'auteur des *Comptes faits*, et, sous ce rapport, il a quelque valeur iconographique ; sans doute aussi le personnage qui tient une lettre de change est son fils

N. Barreme, ou peut-être son gendre.

Nous avons déjà parlé de l'étrange passion de François Barreme pour la poésie. En effet, il ne s'est pas contenté de composer les *Stances chrétiennes et royales* qui lui firent obtenir son privilège ; il a adressé des vers à tous les hauts personnages qui avaient un nom alors dans la haute administration ou bien dans les finances. Le vaisseau de l'État, par exemple, qui figure à la fin de chacun des articles du *Grand banquier de France*, et qui est destiné à rappeler également les armes de Paris, donne lieu à deux quatrains des plus burlesques en l'honneur de la Reynie, qui accompagna jadis le célèbre Regnard en Laponie, et depuis devint un des ministres les plus en crédit de Louis XIV.

La forteresse entourée de bastions symboliques qui figure également dans ce livre représente, comme on le voit, la capitale de la France. Cette image sert trop bien la verve poétique de l'auteur des *Comptes faits* pour que nous ne lui laissions pas ici l'occasion d'expliquer son idée. Peut-être, en lisant ces vers étranges, bien dignes d'un

arithméticien, plus d'un lecteur imitera-t-il Louis XIV. Mais François Barreme appartient presque aux illustrations du

» plume et sans peine, on trouve les comptes faits divisés en trois » parties : savoir les tarifs communs, les tarifs particuliers, les » tarifs du grand commerce ; dédiés à monseigneur Colbert, ministre d'Etat, etc., par Barreme, arithméticien, lequel enseigne » brièvement l'arithmétique. Se vend chez lui, à Paris, au bout » du Pont-Neuf, entrant en la rue d'Auphine (*sic*), où il y a

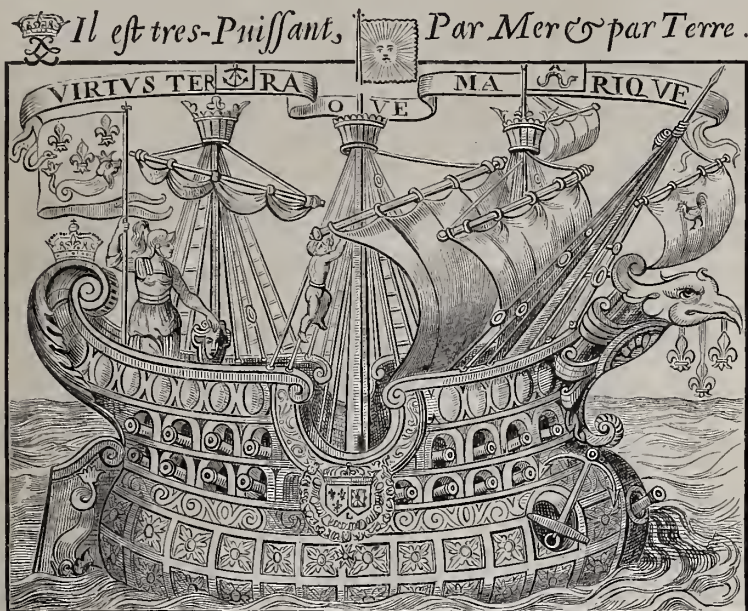


Frontispice du Livre des « monnoyes étrangères. »

grand siècle, et ceci nous servira d'excuse pour la reproduction de sa prose rimée.

Les monnoyes de tout temps, surtout les étrangères,  
Ont si peu de rapport en leurs différents prix,  
Qu'en France on n'a point veu qu'aucun ait entrepris  
De les réduire au PAIR par Tables nécessaires.  
J'ay travaillé dix ans au PAIR de seize lieux,

Et n'en faut guère moins au savant curieux  
Qui voudra travailler à seize autres de suite.  
A la fin j'ay réduit tous ces prix differens;  
Mais c'est par le secours des grands négocians,  
A qui je rends l'honneur qu'on doit à leur mérite.  
.....  
Ce n'est pas sans raison que j'ay dépeint le PAIR  
Par une place inaccessible :



Barreme. — Le Vaisseau symbolique de la France.

Ce chemin serpentant, ces petits points en l'air,  
Marquent de ce beau lieu l'abord presque impossible;  
Ces lignes que l'on voit terminer sur un point  
Montrent figurement, en venant de si loin,

Les mémoires que j'ay des places éloignées.  
Diverses nations ont voulu m'obliger;  
Mais j'espère de voir mes peines fortunées,  
Quand ce livre à son tour ira les soulager.



Barreme. — Paris et les principales villes commerçantes du monde.

Dans ces stances bizarres, dont nous supprimons une partie, François Barreme promet aux négociants qui l'ont

« des affiches sur sa porte, et chez Hugues Senus, marchand « liumère (sic), rue Richelieu. Avec privilège du Roy. » On trouvera la bibliographie complète des OÈuvres de François Barreme et celle de N. Barreme dans Quéard et à la fin de leurs ouvrages.

aidé de leurs conseils de faire imprimer immédiatement la seconde partie de son livre de prédilection. Quoique cet ouvrage ait paru dès février 1687, il n'en devait pas être ainsi, et son auteur mourut à Paris, en l'année 1703, sans pouvoir achever le *Grand banquier de France*. Nous ferons remarquer en passant que le *Mercure*, qui annonce, un peu pompeusement peut-être, la mort de Guillaume Samson, le géo-

graphe du roi, ne dit pas un mot dans ses nécrologies de l'utile arithméticien.

N. Barrema, qui succéda à son père et qui paraît avoir hérité d'une fortune honnête, n'en poursuivit pas moins avec persévérance les études de sa jeunesse. Entre autres ouvrages, il publia le second tome du *Grand commerce, où sont traités les changes d'Espagne*, épais volume in-8; mais il paraît avoir si bien uni ses travaux à ceux de l'auteur des *Comptes faits*, qu'il est bien difficile aujourd'hui d'établir une division exacte rendant exactement au père et au fils ce qui revient à chacun. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'honneur et le profit s'attachèrent désormais au nom. Dès le commencement du dix-huitième siècle, N. Barrema inscrit en tête de ses nombreuses réimpressions « qu'il est le seul établi pour tous les livres et calculs de la Chambre des comptes, pour tous ceux de la maison du roy et de nos seigneurs les princes, comme il est nommé par les autres cours souveraines pour les calculs. »

Malgré nos recherches, et quoique la Bibliothèque nationale possède un manuscrit autographe de N. Barrema, il nous a été impossible de nous procurer les moindres détails biographiques sur ce continuateur d'une renommée toute populaire.

## INTRODUCTION DU CAFÉ ET DU TABAC

### A CONSTANTINOPLE.

Les deux fragments qu'on va lire sont extraits d'une histoire turque, inscrite à la Bibliothèque nationale sous le numéro 72 des manuscrits turcs. Le nom propre de l'auteur n'est pas venu jusqu'à nous; on sait seulement qu'il portait le surnom de Betchévi, c'est-à-dire né à Betché, en Hongrie, et l'on conjecture qu'il a composé son ouvrage sous le règne de Sultan-Ibrahim, l'an 1050 de l'hégire (1640 de J.-C.). La traduction de ces deux fragments est due à la plume du savant orientaliste M. Rhazis.

#### I. LE CAFÉ.

On n'avait aucune connaissance du café, et il n'existait aucun lieu où l'on en vendît, à Constantinople et dans toute la Romélie, avant l'année 962 de l'hégire. Ce fut alors que deux particuliers, dont l'un natif de Damas, nommé Chems, et l'autre de Haleb, nommé Hakem, vinrent à Constantinople et ouvrirent chacun, dans le quartier appelé Takhtécalah, une grande boutique, et commencèrent à débiter de cette liqueur. Cette boutique fut d'abord le rendez-vous des gens indolents et oisifs; mais elle devint bientôt celui des hommes instruits et des beaux esprits. Il se forma des réunions dans vingt ou trente endroits de cette boutique. Parmi ceux qui la fréquentaient, les uns s'occupaient à lire des livres, les autres à jouer au trictrac et aux échecs; d'autres enfin apportaient des poésies nouvelles et discutaient sur les sciences. Comme on en était quitte pour quelques aspres (1), ceux qui voulaient réunir des amis, au lieu de leur donner des repas, les y régalaient de café, et faisaient ainsi leur affaire à bon compte. Les personnes hors de charge qui étaient à Constantinople pour solliciter des emplois; les cadis, les muderris et tous ceux qui, n'ayant rien à faire, se retiraient dans un coin, venaient s'y réunir, disant qu'on ne trouvait pas d'endroit où l'on pût s'amuser ainsi (2). Enfin cette boutique était

si bien fréquentée qu'on ne trouvait pas de place pour s'y assoir.

La réputation du café s'accrut à un tel point, que beaucoup de personnes distinguées, excepté celles qui étaient revêtues de dignités, y venaient sans réserve. Les tinams, les muezzins et les dévots de profession commencèrent à crier que le peuple courait au café et que personne ne venait aux mosquées. Les ulémas surtout se prononcèrent ouvertement contre cette boisson, et soutinrent qu'il valait mieux aller au cabaret qu'au café. Les waiz (1) firent de grands efforts pour prohiber cette liqueur. Les muftis, prétendant que tout ce qui était rôti de manière à être converti en charbon était défendu par la loi, donnèrent des décisions authentiques dans ce sens.

Sous le règne de Mourad III, on renouvela les défenses; mais quelques amateurs obtinrent des soubachis (2) la permission de vendre de cette boisson dans des coultouk (3) dérobés aux yeux du public. Depuis cette époque, l'usage s'en répandit tellement que l'on se lassa de le défendre. Les waiz et les muftis, revenus de leur opinion, déclarèrent que cette substance n'était pas réellement carbonisée, et qu'on pouvait en prendre; aussi les scheiks, les ulémas, les vizirs et tous les grands en prenaient-ils sans distinction. On en vint au point que les grands vizirs firent construire des cafés pour leur compte, et en retiraient un loyer d'un ou deux sequins par jour (4).

[Moins d'un demi-siècle après l'introduction du café à Constantinople, la consommation s'en était si prodigieusement étendue, que sous Mustapha II, l'an de l'hégire 1109 (1698 de J.-C.), le gouvernement, lisons-nous dans un extrait des *Annales de l'empire turc* (5), ordonna l'établissement de magasins aux principales douanes de l'État, où le café dut être déposé et soumis, même pour les négociants étrangers, à une nouvelle imposition de cinq paras par oque (sept sous six deniers environ). Chacune de ces oques équivalait à une farde, dont quarante mille constituaient trois quintaux de Vienne. L'ancien droit avait été de huit aspres par oque pour les musulmans, et de dix pour les chrétiens, ce qui n'empêchait pas qu'on n'eût payé le café jusqu'à deux piastres et demie l'oque (1 franc 70 cent. à peu près).

La plus grande consommation de cette denrée avait lieu cependant en Égypte. Sur quarante mille farde de l'Yémen en fournissait annuellement à l'échelle de Djedda, port de la mer Rouge, l'Égypte en absorbait à elle seule plus de la moitié; le reste était vendu dans les autres provinces de la Turquie.]

#### II. LE TABAC.

Le tabac fut apporté par les Anglais en 1009 de l'hégire (1600-1601 de J.-C.), et vendu comme un remède contre l'humidité. Plusieurs personnes le trouvèrent agréable, et crurent remarquer dans ce végétal une propriété qui dispose les esprits à la gaieté. Aussi une grande partie des ulémas et des personnes en place ne tardèrent-ils pas à partager cet agrément. Mais dans les cafés, à cause du grand usage qu'en faisaient les gens vils et oisifs, la fumée s'élevait jusqu'aux cieux, de manière que ceux qui y étaient ne pouvaient se voir les uns les autres. Dans les rues et les mar-

(1) Prédicateurs.

(2) Officiers de la police.

(3) Arrière-boutique et quelquefois boutique dépendant d'un plus grand établissement; ce que nous appellerions une succursale.

(4) L'auteur ne spécifie point quelle sorte de sequins. Dans le doute, et en prenant le terme moyen, l'on peut supposer que chacun de ces cafés rapportait journellement au propriétaire de quatre à huit francs de notre monnaie. La spéculation était encore assez bonne.

(5) Ces Annales ont été rédigées par les historiens contemporains Saad-Eddin, Naïma, Raschid, Tchélébi-Sadé, Sami, Schakir, Subhi, Isi et Wassif.

(1) Du mot turc *accha*, blanc, dont les Grecs ont fait *aspron*, aspre, qui a la même signification. C'est une monnaie d'argent, si mince et si petite, dit Chardin, qu'elle se perd entre les doigts. Il y a deux sortes d'aspres: la *courante*, valant demi-sol, et l'*immaculée*, qu'on évalue à neuf deniers.

(2) On voit assez l'intention ironique de l'auteur, qui ne fait aucune différence d'un oisif avec un juge (*cadi*), ou un docteur et professeur du dogme et de la loi des musulmans (*muderris*).



chés, la pipe ne sortait point de leurs mains ; ils s'amusaient à s'envoyer réciproquement la fumée et à lire des vers faits sur le tabac.

J'ai été, dit Betchevi, plusieurs fois en discussion avec mes amis par rapport à son usage. Outre que son odeur est désagréable, leur disais-je ; qu'elle monte au cerveau, après que l'on est endormi, se communique à la barbe, au turban et aux habits de celui qui en fume, et infecte les appartements, sa cendre souille tout l'intérieur de la maison, et en brûle quelquefois les tapis et les tapisseries. Après ces méconvenances et d'autres qu'on ne saurait citer, quels peuvent donc être son utilité et son agrément ? — Ce n'est qu'un passe-temps, me répliqua-t-on, et un moyen de se distraire. — Le fait est qu'il n'y a là aucune apparence de jouissance spirituelle qui puisse charmer l'esprit, et que cette réponse n'est rien moins que satisfaisante. Indépendamment de cela, le tabac fut très-souvent, à Constantinople, la cause de grands incendies qui mirent hors de leurs foyers des milliers d'habitants. La seule utilité qu'on ne saurait peut-être lui refuser, c'est que, dans les vaisseaux de course, il empêche les gardiens qui s'en servent de s'endormir, et qu'il préserve de l'humidité en procurant la sécheresse. Mais, pour un si petit avantage, il n'est nullement permis de s'exposer à tant de dommages.

Cependant l'usage du tabac fit, jusqu'à l'année 1045 de l'hégire (1635 de J.-C.), des progrès qu'on ne pourrait exprimer. Dieu veuille augmenter les jours, la prospérité et la justice de notre puissant monarque qui, ayant fait fermer les cafés dans toute l'étendue de l'empire ottoman, les fit remplacer par des boutiques convenables à la localité, et défendit spécialement de fumer du tabac ! De cette manière il fit aux pauvres et aux riches un si grand bienfait que, quand même ils lui adresseraient des remerciements jusqu'à la fin du monde, ils ne sauraient s'acquitter suffisamment du tribut de leur reconnaissance.

[Cette prohibition de Sultan-Ibrahim est, comme on ne l'ignore pas, tombée depuis longtemps en désuétude ; car les Ottomans s'étaient bien donné de garde de lui en conserver la moindre gratitude. Le tabac, pour eux surtout, est aujourd'hui l'accessoire indispensable du café, qu'ils prennent, comme l'on sait, dans de très-petites tasses, mêlé avec le marc et sans sucre.]

C'est une lourde tâche de se dévouer à faire du bien à ceux qui s'obstinent à se faire incessamment du mal eux-mêmes.

STRAFFORD.

Les Hindous emploient, en général, comme assiettes et comme plats les feuilles du platane et celles du *Nymphaea lotus*, ce beau lis qui abonde sur les lacs. Dans le Bengale, la dimension de ces feuilles permet au peuple de s'en servir sans qu'il soit besoin d'en modifier la forme par aucun travail d'art. On renouvelle en entier, bien entendu, à chaque repas, cette belle et fraîche vaisselle que l'on a seulement la peine de cueillir. Dans les provinces supérieures, où l'on n'a point de feuilles aussi grandes, on est obligé d'en réunir plusieurs et de les tresser ensemble pour faire les plats : c'est l'objet d'une profession, et l'on appelle les fabricants *barbi*.

#### UNE LETTRE AUTOGRAPHE DE LA REINE POMARÉ.

Voy. 1843, p. 35, 156.

Nous avons en France des idées assez fausses sur le degré de civilisation auquel sont parvenus quelques habitants de l'Océanie. Les peintures pittoresques de Bougainville sont bien plus présentes à l'esprit de la plupart des lecteurs que les récits positifs de nos voyageurs les plus récents. La femme

qui régit sous le protectorat de la France la plus belle île de ces contrées, la reine Pomaré elle-même a été travestie dans ces derniers temps d'une manière étrange. Les paroles qu'on lui prête, les toilettes grotesques dont on l'a quelquefois affublée ne sont d'accord ni avec la bienveillance soutenue de ses sentiments, ni avec une certaine dignité personnelle qui lui fait rechercher, surtout aujourd'hui, l'exactitude la plus minutieuse dans la toilette tout européenne qu'elle a adoptée. Nous reproduisons ici une lettre qui témoigne non-seulement des sollicitudes de son cœur, mais encore d'un certain degré de culture intellectuelle que beaucoup de personnes en France ne s'attendent peut-être pas à rencontrer chez la descendante de ces chefs sauvages qui n'avaient pas, il y a un demi-siècle, la première notion de nos connaissances élémentaires.

Pour se faire une idée du point de départ des Océaniens sous ce rapport, il suffit d'avoir présents à la mémoire les incroyables efforts que fit le célèbre et intelligent Finau, roi des îles de Tonga, pour comprendre non-seulement le mécanisme, mais les résultats de l'écriture. Tantôt, et en entendant simplement la lecture d'un nom propre, il croyait que les caractères variaient nécessairement de grosseur, selon la dimension d'un individu. D'autres fois, il redoublait d'étonnement si un nom, écrit en présence d'un individu, était lu sans embarras par une personne absente. — Quoi ! s'écriait-il, ses yeux, son nez, sa bouche, la forme de son visage ne sont pas tracés ici, et vous le nommez sans hésitation ? Ce chef, que l'on peut mettre cependant sur la même ligne que les Tamehameha et les Radama, en était venu, après des efforts incroyables de raisonnement, à supposer qu'un génie invisible animait le papier sur lequel on avait tracé quelques lignes d'écriture, et en cela, il suivait parfaitement l'opinion de certains chefs canadiens qui cachaient sous une pierre un message écrit, lorsqu'ils étaient porteurs d'une lettre et qu'ils prétendaient celer aux Européens quelques-uns des incidents de leur voyage.

Du reste, le roi Pomaré I<sup>er</sup>, qui gouvernait O'Tahiti vers le commencement du siècle, et qui était le grand oncle de la reine actuelle, avait de bonne heure essayé d'échapper à l'ignorance de ses ancêtres. On a des lettres de lui, datées de 1807, où il s'adresse aux missionnaires dans les termes les plus touchants, en les suppliant de redoubler d'efforts pour arracher son peuple à l'idolâtrie. Dès l'année 1814, O'Tahiti ne comptait pas moins de 1 034 élèves dans une seule des nombreuses écoles de l'île.

Au point de vue de la culture intellectuelle, nous le répétons, la reine Pomaré s'est montrée, plus qu'on ne le croit, digne du chef dont elle porte le nom, et qui méritera peut-être un jour dans ces îles le titre de roi législateur. L'autographe que nous reproduisons ici indique, par le corps même de l'écriture, que si la reine Pomaré n'a pas reçu des leçons d'un calligraphe bien habile, elle fait un usage habituel de l'art qui lui a été enseigné. Plus d'une Française, élevée dans nos villes, n'écrirait pas, à coup sûr, d'une façon si lisible, et ne tracerait pas les caractères si correctement.

#### Traduction.

Papaoa (1), le 1<sup>er</sup> décembre 1847.

Docteur,

Je te salue par le vrai Dieu. Voici ce que j'ai à te dire. Viens vite voir un malade ; hâte-toi, car il va peut-être mourir. C'est dans la poitrine et dans le dos qu'est son mal. Garde-toi bien de te faire attendre ; que ma demande soit bien accueillie. Cette maladie nous inquiète beaucoup. J'ai fini.

Je te salue,

POMARÉ, reine (2).

(1) Maison de campagne de la reine Pomaré.

(2) Nous devons le curieux autographe dont nous donnons ici une double traduction à la parfaite obligeance de M. P.-A. Lessou,

médecin en chef des établissements français de l'Océanie, et frère de P. Lesson, dont les sciences naturelles ont eu récemment à déplorer la perte. Habile naturaliste lui-même, M. P.-A. Lesson a utilisé un séjour de sept années dans la métropole de nos pos-

sessions océaniques, pour y multiplier des observations dont il est à souhaiter qu'il enrichisse la zoologie et la géographie historique. L'étude de la linguistique de ces contrées si peu connues n'est pas non plus demeurée étrangère au savant modeste qui s'est

LETTRE AUTOGRAPHE DE LA REINE POMARE.

Papaa i te ma 1847

E Taote e

Paorana oe ite atua

Teie tau parau iti ia oe. haere mai  
na oe. chio ae ite mai, ite i nei  
a. Haa peepee mai, e pobe paba. Tei  
te ouma te mai e te tia. eiaha oe fa  
a tau tau, faatia mai oe itau nei  
parau iti. Te pea pea nei matou i le  
i nei mai Tirara tau parau  
Paorana oe.

Pomare Arii

fait déjà connaître par son voyage à Mangareva. Grâce à lui nous donnons ici, dans l'intérêt de la science, la traduction mot à mot du texte original de la lettre royale.

E Taote e (Docteur),  
Ja ora na oe i te atua [*mau* sous-entendu].  
(Je salue toi par le vrai [Dieu].)

Teie tau parau iti ia oe. (Ceci de moi discours petit à toi.)  
E haere mai na oe e hio ae i te mai i teienei.  
(Viens de toi voir à une maladie maintenant.)  
Haa peepee mai. (Viens vite.)  
E pobe paba. (Mort peut-être.)  
Tei te ouma te mai e te tia.  
(Dans la poitrine le mal et dans le dos.)

ADRESSE DE LA LETTRE.

Na

Te taote Paorani

Papeete

Eiaha oe faa tau tau. (Garde-toi d'être paresseux.)  
Faatia mai oe i tau parau ito.  
(Entends bien toi de moi le discours petit [*parau*, discours, parole, demande].)  
Te pea pea nei matou i teienei mai.  
(Chagrins [*nei*, signe de l'indicatif] nous de ce mal.)

Tirara tau parau. (Assez de moi parole, discours.)  
Ja ora na oe. (Je salue toi.)  
Pomare arii. (Pomaré, reine.)

## LE LOTUS.

FLORAISON DU *NELUMBIUM SPECIOSUM* AU MUSÉUM DE PARIS.*NELUMBIUM SPECIOSUM* (Lotus). — Dessin de Hineley.

De tous les végétaux précieux dont l'horticulture s'est enrichie dans ces dernières années, aucun n'est plus remarquable que le *Nelumbium*, par la célébrité des traditions qui s'y rattachent; aucun n'a excité plus vivement les investigations des savants. Cette magnifique plante, qui vient de fleurir pour la première fois à Paris, donne cependant depuis longtemps des fleurs dans tout leur éclat, et mûrit même quelquefois ses fruits en plein air, à Montpellier, sous l'influence d'une température estivale de 21° au-dessus de zéro.

Le *Nelumbium speciosum* est originaire de l'Inde : jusqu'au dix-septième siècle, on avait considéré cette Nymphéacée comme propre à la Basse-Égypte, où cependant personne ne l'avait rencontrée. Elle portait, dans l'antiquité,

le nom de *Fève d'Égypte*, de *Lis du Nil* ou de *Lotus*; on en mangeait les racines et les graines.

C'est à Charles de l'Écluse (Clusius), que nous devons les indications les plus utiles sur cette plante célèbre; le premier, il démêla les textes anciens et rapporta aux différentes Nymphéacées du Nil, ainsi qu'à la Colocase, ce que l'on avait exclusivement attribué au *Nelumbium*, que Théophraste et Hérodote nous ont décrit avec une extrême précision sous les noms de *Fève d'Égypte* ou *Lis du Nil*. Depuis Clusius, les recherches des voyageurs, les témoignages historiques, l'étude comparée des diverses religions de l'Inde et de l'antique Égypte, sont venus confirmer les ingénieux aperçus de l'un des plus illustres botanistes de la Renaissance.

Le nom de *Nelumbo* est celui que porte la plante dans l'île de Ceylan. A.-L. de Jussieu en a fait le *Nelumbium* adopté aujourd'hui dans le vocabulaire de la science.

Cette plante, regardée comme sacrée dans plusieurs parties de l'Inde, à la Chine, au Japon, est, aux yeux des prêtres bouddhistes, un emblème du monde sorti des eaux; ils la cultivent dans des vases précieux pour en orner leurs temples et leurs autels. Nous la retrouvons représentée de nos jours sur toutes les peintures qui nous arrivent de l'Inde ou de la Chine. L'Égypte l'a possédée et lui accordait une attention particulière; mais elle en est disparue avec l'antique religion qui l'y avait probablement introduite. C'est en vain que Prosper Alpin et que les savants, attachés à la mémorable commission d'Égypte, en ont recherché les traces dans les lacs et les canaux où elle croissait en abondance du temps d'Hérodote. On la voit représentée sur les médailles des Ptolémées; ses tiges, groupées en faisceaux, décorent les dîes de granit sur lesquels reposent les colossales figures égyptiennes du Louvre; ses feuilles ont servi de modèle pour les colonnes des temples; ses fleurs et ses jeunes fruits couronnent la tête de l'Antinoüs antique, et sont sculptées sur la base de la statue du Nil, copie de celle de Rome, que nous voyons dans le jardin des Tuileries et dans notre Musée national (1). Enfin, lorsque Pularque (2) parle d'une couronne de Méliot, et qu'il range cette plante parmi celles qui croissent dans le Nil, il s'agit évidemment d'une couronne de fleurs de Nymphéacées et non de la plante légumineuse, qui porte aujourd'hui ce nom.

Le *Nelumbium* de l'ancienne Égypte croissait dans les lacs et les canaux que l'on parcourait en barques. Strabon nous dit en effet qu'on se promenait par divertissement sur les lacs couverts de fèves, et que l'on s'abritait avec les feuilles de cette plante comme on le fait aujourd'hui avec les feuilles de dattier, de roseau, etc. Ces feuilles, dit le même historien, avaient la grandeur des chapeaux thessaliens, et servaient communément de plats ou de gobelets; en sorte que les boutiques en étaient fournies. (Voy. p. 183.)

Longtemps les graines de cette plante ont continué d'être connues des Romains, mais peu à peu la plante a disparu des eaux du Nil, où tant d'historiens grecs l'avaient indiquée; les traces s'en sont effacées et on n'en a conservé le souvenir que par les médailles et les hiéroglyphes. A défaut de la réalité, les commentateurs du seizième siècle copiaient une figure imaginaire que l'imprimerie a reproduite pendant longtemps encore dans des livres d'ailleurs très-estimés (3).

Le *Nelumbium* est une plante aquatique vivace, dont les racines (rhizomes) sont tout à fait semblables aux longues tiges rampantes, blanches, articulées, du roseau de nos marais (*Arundo phragmites*); elles sont cassantes, fistuleuses et munies, aux articulations, d'une touffe de racines fibreuses, simples, et d'un bourgeon d'où naît la feuille. Le Muséum doit la belle racine qui a prospéré à Paris, à l'obligeance de M. Dunal, professeur de botanique à la faculté des sciences de Montpellier.

En la recevant (4), je la fis diviser en plusieurs tronçons que l'on planta dans quatre baquets remplis d'un mélange de terre tourbeuse et de sable sans addition de terreau animal, dont la présence, on le sait, corrompt l'eau et produit

(1) Les fruits y sont exactement représentés, mais les feuilles qui les accompagnent ne sont pas celles de la plante: l'artiste a placé sur les pédoncules, soit des feuilles de chêne, soit des feuilles de millet, suivant son caprice et la place qu'il avait à remplir. On retrouve cependant çà et là sur la même frise, mais isolées, des feuilles de *Nelumbium* qu'il est facile de reconnaître à leur forme en cuvette.

(2) *Traité d'Isis et d'Osiris*, trad. de Ricard, p. 98.

(3) Delile, *Aclim. du Nelumbium dans le Midi de la France* (Bulletin de la Soc. agr. de l'Hérault, 1835).

(4) L'auteur de cet article est M. J. Decaisne, professeur de culture au Muséum d'histoire naturelle, et membre de l'Académie des sciences.

des gaz auxquels les plantes aquatiques ne résistent pas d'ordinaire. Ces baquets ont été placés sous un châssis exposé en plein soleil, constamment clos, et sous lequel la température s'est souvent élevée à + 40 degrés centigrades. Dans de telles conditions, les rhizomes ne tardèrent pas à émettre des racines et des feuilles qui flottaient à la surface de l'eau; puis, comme cela a lieu pour les *Nelumbium*, des feuilles peltées, émergées, à pétioles dressés, élevés au-dessus de l'eau de 0<sup>m</sup>,91, de 0<sup>m</sup>,04 de circonférence à la base, de 0<sup>m</sup>,024 au sommet, à la naissance d'un limbe de 0<sup>m</sup>,50 de diamètre. Ces feuilles renferment en assez grande abondance un suc laiteux, blanc comme celui du pavot; la forme du limbe est celle d'une large cuvette ou d'une vasque au fond de laquelle s'accumule l'eau pluviale. Cette forme singulière des feuilles du *Nelumbium* ne s'éloigne cependant pas de celle de la plupart des Nymphéacées; elle n'en diffère que par la soudure des deux lobes, dont on reconnaît la trace en examinant leur face inférieure; l'intérieur de cette cuvette présente un tissu particulier dépourvu de stomates, et sur lequel l'eau roule par gouttelettes semblables à des globules de mercure. Ce phénomène ne dépend cependant point d'un simple enduit cireux comme dans le liou, etc., mais d'une innombrable quantité de papilles qui ne se mouillent pas au contact de l'eau, et qui en font rouler les gouttes d'un point à un autre. Le centre de ce vaste limbe présente un tissu spécial, mat, auquel correspond l'insertion du pétiole; les stomates s'y trouvent accumulés, et la feuille ne paraît respirer ainsi que par une surface circulaire de 0<sup>m</sup>,024. Une expérience le démontre. Si, après avoir coupé une de ces feuilles, on verse dans la cuvette que forme le limbe une certaine quantité d'eau, et si l'on vient à souffler par la base du pétiole, on voit immédiatement l'air s'échapper en bulles nombreuses de la région centrale que je viens de signaler, et dont M. Delile, le premier, nous a indiqué l'organisation.

Les fleurs sont bien en rapport avec la description d'Hérodote. Je ne puis mieux les comparer qu'à une énorme tulipe, et cette comparaison est plus juste encore lorsqu'elles sont en boutons. Au moment de leur entier épanouissement, elles mesurent 0<sup>m</sup>,30 de diamètre; elles sont portées sur des pédoncules de 1 mètre de hauteur, couverts, ainsi que les pétioles, d'aspérités analogues à celles d'autres Nymphéacées (*Victoria*, *Euryale*); les pétales sont imbriqués, d'un rose très-vif à l'extrémité, et au nombre de douze à quinze; les étamines nombreuses, disposées sur plusieurs rangs, présentent un filet blanc, des anthères linéaires terminées par un prolongement claviforme du connectif. Ces fleurs se sont épanouies deux jours de suite en se refermant la nuit; leur odeur rappelle celle de la rose.

La singulière structure du fruit a occupé beaucoup les botanistes; il consiste en un réceptacle obconique, charnu, d'un vert glauque, dans lequel sont nichés de quinze à trente pistils. On l'a comparé, avec assez d'exactitude, à une pomme d'arrosoir. Ces pistils, terminés par un stigmate sessile, se changent plus tard en une petite noix noirâtre à laquelle les anciens donnaient le nom de *Fève*. Théophraste surtout nous en a laissé une description de la plus parfaite exactitude; il décrit la forme de l'embryon replié sur lui-même, et la petite feuille qui le caractérise.

« Cette fève, dit Théophraste, croît dans les marais et dans les étangs; sa tige a quatre coudees de long, et est de la grosseur du doigt; elle ressemble à un roseau qui n'a point de nœud. Le fruit qu'elle porte a la forme d'un guépier et contient jusqu'à trente fèves un peu saillantes, placées chacune dans une loge séparée. La fleur est une ou deux fois plus grande que celle du pavot, et toute rose. Le fruit s'élève au-dessus de l'eau; les feuilles sont portées sur des tiges semblables à celles du fruit; elles sont grandes et ressemblent à un chapeau thessalien. En écrasant une fève, on voit au dedans un petit corps plié sur lui-même, d'où naît la

feuille. Sa racine est plus épaisse que celle d'un fort roseau, et a des cloisons comme la tige; elle sert de nourriture à ceux qui habitent près des marais. Cette plante croît spontanément et en abondance. On la sème aussi dans le limon en lui faisant un lit de paille pour qu'elle ne pourrisse pas.»

Hérodote a comparé la fleur du *Nelumbium* à celle du lis, et lui donne en effet le nom de *Lis du Nil*; Pline l'assimile au pavot. Athénée la désigne par le nom de *Lotus*, appliqué par la suite à une foule de plantes différentes (1).

Hérodote rapporte que les Égyptiens se nourrissaient du lotus du Nil (qu'il ne confond pas avec le *Nelumbium*); que ses graines, semblables à celles du pavot, servaient à faire du pain; il ajoute que l'on mangeait aussi les racines du lotus qui étaient rondes, de la grosseur d'une pomme, et d'une saveur douce.

Aujourd'hui, si les eaux du Nil ne renferment plus le lis du Nil (*Nelumbium*), elles nourrissent encore deux Nymphéacées alimentaires. Ces deux plantes, désignées par les Arabes sous les noms de *Nénufar* (*Nymphaea Lotus L.* à fleurs blanches, ou *Arâs el-Nil*, épousee du Nil) et de *Bachenim* (*N. cœrulea*), sont employées comme aliments; les Fellahs nomment *Biaro* la racine ronde du *N. cœrulea*, qu'ils préfèrent, et font avec ses petites graines farineuses *Doeh el-Bachenim* (Millet du Bachenim) un pain semblable à celui dont se nourrissent les habitants de la Haute-Égypte (2). Nous pouvons donc croire que les fruits qui composent, avec les épis de céréales, les attributs d'Isis, appartiennent à une Nymphéacée (*N. Lotus* ou *cœrulea*) et non au pavot, que l'on ne cultivait pas en Égypte. Cette association de fruits de céréales et de lotus représenterait alors la Fertilité et l'Abondance, puisque les Égyptiens faisaient entrer les deux plantes dans la fabrication de leur pain.

Le lotus, dit Hérodote, croît dans les campagnes lorsqu'elles sont inondées. Ses fleurs sont blanches et ont leurs pétales comme ceux du lis. Les lotus naissent en grand nombre, serrés les uns contre les autres. Ces fleurs se ferment au coucher du soleil et cachent leurs fruits. Elles s'ouvrent ensuite quand le soleil reparait, et s'élèvent au-dessus de l'eau, ce qui se renouvelle jusqu'à ce que le fruit soit entièrement formé et que la fleur soit tombée. Le fruit égale celui d'un gros pavot, et contient un très-grand nombre de graines semblables à des grains de millet. Les Égyptiens mettent les fruits en tas et en laissent pourrir l'écorce; ils séparent ensuite les graines en les lavant dans le Nil, les font sécher et en pétrissent du pain. La racine du lotus, appelée *Corsion*, est ronde et de la grosseur d'une pomme de coing. Son écorce est noire et semblable à celle de la châtaigne. Cette racine est blanche en dedans; on la mange crue et cuite (3).

C'est pour avoir confondu, sous un seul nom, trois Nymphéacées et une autre plante marécageuse alimentaire (la colocase), que l'on a été si longtemps éloigné de la vérité.

Il est parfaitement reconnu aujourd'hui que, du temps de Théophraste, les Égyptiens mangeaient les racines et les grains du *Nelumbium* (lis du Nil, fève d'Égypte) ainsi que le font encore de nos jours les pauvres gens qui habitent les bords des lacs du Cachemyr, et qu'ils se nourrissaient en outre des petites graines et des racines rondes des *Nymphaea*

(1) M. Delile ainsi que d'autres savants orientalistes croient reconnaître une origine égyptienne dans le mot *Lotus*, et voient dans le nom actuel d'une ville d'Égypte, Memfalot, la signification de Memphis du *Lotus*, ville de *Lotus*.

Une opinion générale est qu'Homère (*Odyss.*, l. IV, v. 604) a donné le nom de *Lotus* à notre trelle, quoique ce mot soit appliqué ailleurs par le même poète aux fruits inconnus dont se nourrissent quelques peuplades de la Cyrénaïque, et qui faisaient aux étrangers oublier leur patrie. Nous ajoutons le *Diospyros Lotus*, plaqueminière de l'Asie mineure ou dattier de Trébisonde, le micocoulier d'Orient, le *Zizyphus Lotus*, plusieurs Légumineuses (*Lotus corniculatus*, *Melilotus*, etc.)

(2) Savigny, *Ann. Mus.*, vol. I, p. 366.

(3) Delile, *Ann. Mus.*, vol. I.

*Lotus* et *cœrulea*, comme les fellahs des environs de Damiette et les habitants du Nil-Bleu.

Le *Nelumbium* présente les phases de végétation des autres Nymphéacées; les feuilles périssent naturellement à l'automne, et il n'en reste point de traces durant l'hiver. Les rhizomes persistent seuls au fond de l'eau ou dans la vase humide; il suffit, pour les conserver, de les garantir de la gelée. D'après les remarques que m'ont fournies les pieds que j'ai cultivés cette année, je crois pouvoir espérer qu'en replantant les rhizomes à la fin de février, et en plaçant les baquets sous un châssis exposé au soleil, de manière à activer la végétation, on arrivera à placer en mai des pieds vigoureux de cette magnifique plante dans les bassins de nos jardins publics. Si, en effet, le *Nelumbium* n'a pas généralement répondu à l'idée que l'on s'en était faite; si, à Paris, la plante n'a produit jusqu'à ce jour que des feuilles flottantes à la surface de l'eau; si enfin on l'a vu dépérir après deux ou trois années de végétation, il faut en attribuer la cause au peu de chaleur artificielle qu'on lui accordait lors de son développement, à l'habitude où l'on était de prolonger, dans les serres, la végétation d'une plante qui réclame, comme ses congénères, une période de repos.

Le *Nelumbium speciosum*, comme une foule d'autres végétaux cultivés, a produit plusieurs variétés, les unes à fleurs blanches, les autres à fleurs doubles (1), portées sur des pédoncules lisses ou hérissés. Il croît spontanément dans les lacs de l'Inde et à l'embouchure du Volga, dans la mer Caspienne, non loin d'Astrakan, où le thermomètre descend, en hiver, à — 25 degrés, mais où la moyenne estivale égale celle de Montpellier et de Bordeaux + 21 degrés. Jacquemont l'a observé dans les lacs de la Pentapotaïnide et du Cachemyr, où les pauvres gens se nourrissent encore de ses racines, comme en Égypte du temps d'Hérodote.

Peut-on attribuer à l'extension de certaines cultures la disparition du *Nelumbium* des canaux de la Basse-Égypte, au milieu desquels il croissait jadis en grande abondance et presque à l'état spontané? Nous avons lieu de le croire si, comme nous l'assure M. Belin, attaché au consulat de France en Égypte, on voit, à la suite des défrichements, le *N. cœrulea* (Bachenim) disparaître de jour en jour des campagnes du Caire, et se réfugier dans les canaux des rizières des environs de Damiette, d'où un jour il disparaîtra peut-être à son tour. En attendant, c'est un fait dont l'importance ne saurait manquer d'être appréciée de nos lecteurs que celui de la persistance des moindres caractères d'organisation et de végétation dans une plante dont la description fidèle nous a été transmise il y a plus de deux mille ans.

— Lorsque tu traverses une rue après la pluie, tu marches avec précaution sur la pointe du pied, en cherchant les pierres blanches; mais si, par imprudence, tu fais un faux pas qui souille de boue ta chaussure, alors tu te décourages et tu ne prends plus soin de te garantir des taches. — Jeune homme, préserve bien ton âme de la première éclaboussure.

— Chacun a devant les yeux un but qu'il poursuit jusqu'à la mort; mais pour plusieurs ce but est une plume qu'ils soufflent devant eux dans l'air.

— Si vous heurtez un tonneau vide, il roule çà et là et résonne; mais s'il est plein, il reste immobile et silencieux. L'homme ignorant est ce tonneau vide.

Wilhelm MULLER.

#### UN ORIGINAL DE L'ANCIENNE RÔME.

Pedo Albinovanus était un homme qui faisait fort bien un conte. Je lui ai ouï dire qu'il était logé joignant la maison

(1) Tamara, *Rheed. hort. Malab.*, IX, t. 59.

de Sp. Papinius, l'un de ces hiboux qui fuient la clarté du jour. « J'entendais, disait-il, environ les neuf heures du soir, le son des coups de fouet ; je demandais : « Que fait-il ? » On me disait : « C'est qu'il reçoit le compte de sa dépense. » J'entendais, sur le minuit, des cris élevés ; je demandais : « Qu'est-ce que cela ? » On me disait : « C'est qu'il exerce sa voix. » Deux heures après, je demandais : « Que signifie ce bruit de roues que j'entends ? » L'on me disait : « C'est qu'il va monter en carrosse. » Sur le point du jour, on allait et venait ; on appelait les valets, les sommeliers, et les cuisiniers faisaient grand bruit. Je demandais ce que c'était ; on me disait « qu'il ne faisait que sortir du bain, et qu'il » avait demandé à manger. » Mais croyez-vous qu'il demeurât tout le jour à table ? Non, je vous assure ; il vivait trop mesquinement, et ne perdait rien que la nuit. C'est pourquoi Pedo répondait à ceux qui l'appelaient avaré et vilain : « Vous pouvez dire encore qu'il ne vit qu'à la lueur d'une lampe. »

Quelques-uns se portent à cette manière de vivre, non pas qu'ils estiment que la nuit ait quelque charme particulier, mais à cause que ce qui est facile ne plaît pas... Est-il jour, allons dormir. Tout le monde repose, allons nous exercer, montons en carrosse, ou dinons. Le jour approche-t-il, voici le temps de souper. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple ; cela est vilain de vivre de même que le commun. Laissons là le jour public ; faisons-nous un matin en particulier.

SÈNEQUE, épître CXXII, à *Lucilius*.

#### GRAVURE ET IMPRIMERIE EN TAILLE-DOUCE (1).

Premier article.

Nous nous proposons de donner, en peu de pages, à nos lecteurs, une idée exacte des différentes opérations nécessaires pour graver une estampe et pour l'imprimer.

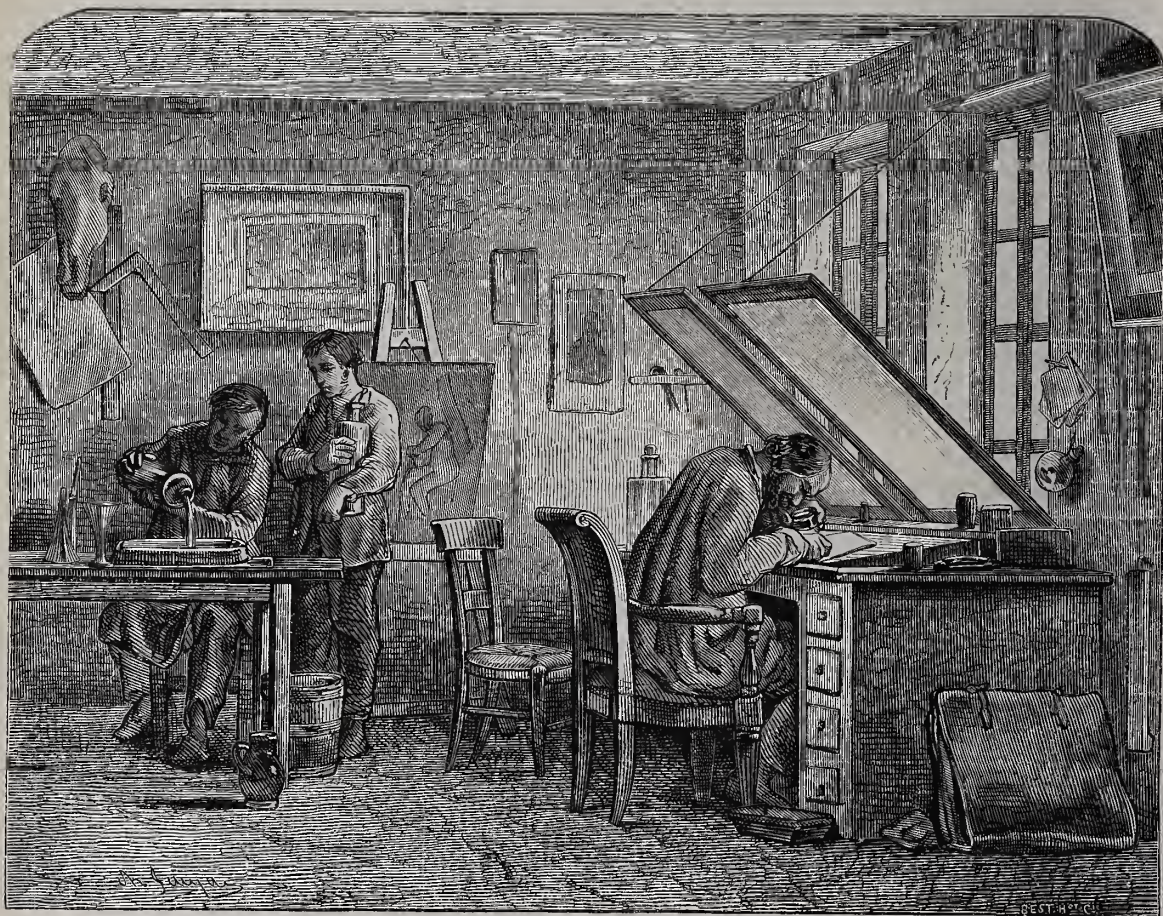


Fig. 1. Atelier de graveurs.

Les deux manières principales de graver sont le burin et l'eau-forte ; tous les autres procédés en dérivent plus ou moins directement.

Déjà, dans ce recueil, nous avons fait connaître la tradition qui attribue aux orfèvres florentins du quinzième siècle l'invention de la gravure. On suppose que ces artisans ou plutôt ces artistes, en tirant des empreintes des sujets qu'ils gravaient, soit sur des plaques de métal pour servir d'ornement à différents meubles, soit sur des vaisseaux où ils cisaient des armoiries, s'aperçurent que le noir qui restait au fond des tailles, se reportant sur les empreintes de terre ou de cire, pouvait bien aussi se reporter sur le papier. Ce pas, dit-on, en fit faire un second ; celui-ci d'autres ; et c'est ainsi que l'art de la gravure aurait été inventé.

Quoi qu'il en soit, cet art était parvenu, dès les quinzième et seizième siècles, à une grande perfection ; les chefs-d'œuvre que les anciens graveurs nous ont laissés en sont une preuve incontestable. Durant les deux derniers siècles et le nôtre, on a seulement modifié quelques-uns des procédés.

On grave sur des plaques de métal, cuivre, acier, zinc ou étain, épaisses d'environ une ligne. L'acier est devenu le métal le plus généralement employé, parce que la quantité des épreuves qu'on peut en tirer est très-considérable. Le cuivre est préféré pour les sujets qui ont besoin d'un moindre tirage ; le zinc pour les plans ou cartes d'une très-grande dimension, et l'étain pour la musique.

(1) Nous devons ces articles et tous les dessins qui les accompagnent à un graveur très-expert dans son art, M. Ch. Jacques.

Voici comment procède le graveur au burin. Sur une planche de cuivre ou d'acier, on trace légèrement à la pointe le contour du sujet qu'on veut représenter, ainsi que la direction et la forme des principales tailles qui doivent colorer la gravure. Ensuite, avec un burin d'une dimension et d'une

forme en rapport avec les traits que l'on veut tracer, on coupe le cuivre en poussant en avant, comme avec un rabot ou une gouge, ce qui enlève, en effet, de petites lames de métal qu'on nomme copeaux.

Les tailles ou traits multipliés les uns près des autres,

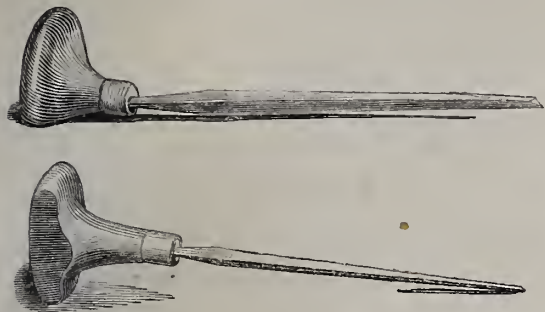


Fig. 2. Burins.

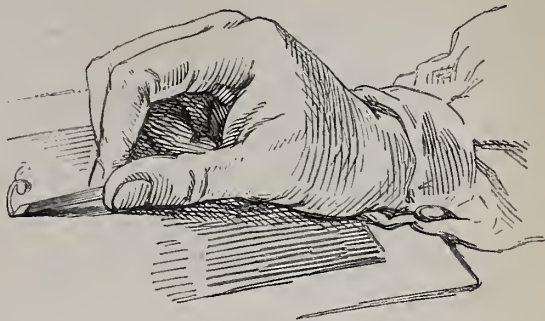


Fig. 3. Manière de tracer une ligne au burin.

formet, suivant leur disposition, leur rapprochement et leur grosseur, des teintes plus ou moins vigoureuses, et l'ensemble de la gravure la plus parfaite n'est rien autre chose que l'ensemble même de ces traits.

Ce procédé, qui paraît d'une si parfaite simplicité, est extrêmement aride; on ne le possède qu'après un long apprentissage et l'étude minutieuse de toutes les difficultés proprement dites de métier. En tout ce qui touche à la



Fig. 4. Fac-simile d'une gravure au burin.

partie purement artistique, les exigences restent les mêmes pour tous les genres de gravures.

Certaines estampes n'ont été terminées qu'après un travail assidu de dix, vingt et trente années. On cite même quelques planches qui ont occupé la vie presque entière d'un graveur.

*La suite à une autre livraison.*

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149.

#### § 4. Avant la naissance d'une fille. — Les Traités d'éducation.

20 janvier. — Depuis quelque temps, on ne voit sur tous les meubles de notre chambre que petits béguins brodés,

petites brassières garnies, langes de fine toile et couvertures festonnées. Marcelle prépare la layette de l'enfant qui va compléter la famille. Sa barçonnnette est déjà à sa place, près de l'alcôve, avec ses rideaux de soie verte, sa courte-pointe piquée, son petit oreiller bordé de dentelles.

Rien ne paraît assez beau pour celui qu'on attend. Toutes les amies travaillent en son intention : la mousseline, le jaconas et l'organdi se couvrent de chefs-d'œuvre dont Marcelle grossit chaque jour son trésor.

Ce matin elle était dans l'extase devant un petit manteau ouaté et encadré de duvet de cygne, quand la tante Roubert est arrivée; on lui a tout montré.

— C'est superbe! a-t-elle dit, après avoir promené un regard rapide sur ces merveilles. Mais moi aussi je veux te donner quelque chose; j'apporte mon cadeau.

— Qu'est-ce donc, chère tante? a demandé Marcelle.

— Devinez! a-t-elle répondu, la main plongée dans son inamovible cabas.

— Ce n'est rien de ce que j'ai déjà?

— Rien!

Marcelle a cherché longtemps, et a nommé tout ce qui lui manquait encore pour le premier âge, puis pour le second.

— Ce sont des bonnets au point de Berlin?

— Non.

— Des brodequins tricotés?

— Non.

— Un collier de corail?

— Non.

— Un hochet à grelots d'argent?

— Non, non! s'est écriée madame Roubert impatientée.

— Mais quoi donc alors?

— Tous mes vieux bas!

Et elle les a retirés triomphalement de son cabas; elle les a déployés avec complaisance sur le divan. Il y en avait de toutes sortes et de toutes couleurs. Marcelle et moi la regardions sans comprendre.

— Ah! vous croyez que je veux rire! a-t-elle repris; mais vos dentelles, vos broderies, ne sont que pour l'apparence: l'enfant n'en sera ni plus à l'aise, ni plus chaudement, tandis qu'avec quatre de ces bas je lui ferai un *blanchet*.

Alors elle a montré à Marcelle comment il fallait s'y prendre: elle a taillé, elle a bâti devant elle, et bientôt les vieux bas se sont trouvés transformés en petits jupons à taille et à manches.

J'avais suivi avec beaucoup d'intérêt cette transfiguration; quand elle a été achevée, la tante Roubert a rangé sur le lit les quatre *blanchets* de laine et de coton.

— Maintenant, a-t-elle dit à Marcelle, tu n'as qu'à coudre le tout. Pour avoir été vêtu sans frais, l'enfant ne s'en trouvera point plus mal, et votre botirise s'en trouvera mieux. Dans ce moment, tu ne penses qu'à ce qui peut l'orner, c'est la règle: toutes les mères voudraient emmaillotter leur premier né avec des faveurs roses; mais quand l'expérience vient, on songe an nécessaire, à l'épargne; on prend son rôle au sérieux, et on ne porte plus son enfant comme un bouquet. Au reste, chaque chose a son temps: à ton âge on commence par les broderies, et au mien par les *blanchets*.

Là-dessus, madame Roubert a réuni les rognures, elle a pris congé, et elle est repartie.

Le soir, mon père est venu. Marcelle lui a montré sa layette, y compris cette fois les *blanchets*; elle lui a longuement expliqué toutes les précautions que nous devions prendre pour l'enfant. Nous voulons d'abord, dans notre chambre, une température toujours égale; le poêle et le thermomètre sont achetés pour cela. Marcelle s'est assuré, chez le voisin, le lait d'une vache que l'on viendra traire sous ses yeux. Elle ne souffrira ni langes serrés, ni balancements de berceau. Plus tard, au retour des hirondelles, on descendra l'enfant au jardin; la natte madécasse qui ornait la table à thé sera étendue sur la pelouse pour qu'il puisse s'y rouler

librement, fortifier ses membres par l'exercice, et grandir baigné dans l'air vivifiant du dehors.

Puis sont venus les détails sur les soins de chaque instant, sur la nourriture, sur l'habillement; car tout a été réglé par avance; *notre siège est fait!*

Mon père a écouté avec son sourire indulgent; mais quand nous avons eu achevé, surpris de son silence, nous lui avons demandé-s'il nous désapprouvait.

— Nullement, a-t-il répondu.

— Et n'avez-vous rien à ajouter, mon père? a dit Marcelle.

— Rien, chère fille, si ce n'est une historiette que je dois avoir lue autrefois dans quelque vieux livre.

« On raconte qu'il y avait en Perse un derviche renommé pour sa science et sa sagesse, à qui le prince voulut confier ses richesses avant de partir pour une expédition lointaine. Il ordonna de fondre, en conséquence, tout son or, et d'en faire une statue dont il donna la garde au derviche.

« Celui-ci, jaloux de la rendre telle qu'il l'avait reçue, l'entoura de surveillance, et ne manqua point de la visiter plusieurs fois chaque jour. Il examinait de ses propres yeux les moindres détails afin de s'assurer qu'elle était intacte, l'essuyait de ses mains pour la maintenir aussi brillante, et en approchait de temps en temps la pierre de touche par crainte de quelque fraude.

« Enfin le prince revint, réclama son trésor, et le derviche le lui remit avec le joyeux orgueil d'avoir dignement rempli sa tâche; mais quand il fallut reprendre la statue d'or, elle se trouva si légère qu'un seul homme suffit pour la soulever! On reconnut alors que d'adroits voleurs avaient limé le métal précieux à l'intérieur, de manière à ne laisser que l'enveloppe.

« Tous les soins du derviche avaient été inutiles, *parce qu'il ne s'était occupé que du dehors!* »

A ces mots, mon père m'a serré la main, a embrassé Marcelle, et nous a laissés réfléchir à sa parabole.

Nous nous sommes regardés un peu confus. Nous venions de comprendre que nous avions imité le derviche, et que, pour l'enfant qui allait nous être confié comme lui pour la statue, nous n'avions songé qu'à l'extérieur.

Et cependant, que de voleurs inaperçus peuvent dérober les richesses du dedans! En éducation, chaque mauvais exemple, chaque fait mal-compris, chaque parole imprudente, est un coup de lime qui enlève, dans le cœur de l'enfant, une parcelle d'or. D'où vient donc qu'on y songe si peu? Pourquoi seulement ces préparatifs matériels? La créature qu'on attend, n'est-ce donc qu'un corps à défondre? n'est-ce pas aussi une âme à former? Je vois bien les langes et le berceau; mais où sont les principes, la croyance? Pour être vraiment préparé à accepter la charge de cette vie naissante, ne faut-il pas pouvoir la défondre contre le mal aussi bien que contre la mort? Nous avons pensé au froid, à la fatigue, à la faim, et nous avons oublié les impressions corruptrices, les funestes instincts, les périlleuses tentations! Est-ce là tout ce que doit attendre celui qui va nous confier ce vivant trésor? Que lui répondre quand il viendra le redemander, si, comme le prince persan, *il le trouve devenu trop léger?*

Cette pensée m'a occupé tout le soir et m'a empêché de dormir pendant plusieurs heures. Ce matin, j'ai communiqué mes angoisses à Marcelle: nous sommes convenus qu'il fallait réfléchir et s'éclairer. J'ai été voir mon père pour lui demander des livres qui traitent de cette difficile question; Justin m'en a également prêté plusieurs. Me voici entouré de volumes. Tandis que Marcelle continue sa layette pour le corps, je vais préparer celle de l'âme. Dieu veuille que je n'oublie pas aussi les *blanchets!*

15 février. — J'ai lu et relu vingt traités d'éducation... Que de paradoxes il m'a fallu condoyer! Que d'obscurités à traverser! mais aussi, par instants, quelles zones lumineuses! Je me fais l'effet d'un voyageur arrivant d'une lointaine pé-



régrination. J'ai visité de grandes montagnes glacées où rien ne poussait, des plaines dévorantes dans lesquelles tout était desséché, des forêts sauvages où la nature abandonnée à elle-même s'épuisait en efforts inutiles et succombait à sa propre fécondité. De loin en loin seulement se sont ouvertes quelques reposantes perspectives : villages aux toits dorés par le soleil, champs de blé mûr que moire la brise, vignes tachetées de grappes vermeilles, prairies veloutées d'un vert tendre où paissent les troupeaux gardés par des enfants ; — mais maintenant que me voilà arrivé au terme du long voyage, comme le prudent Ulysse, « après avoir vu les pays de beaucoup de peuples, » je m'arrête, je me recueille, et je cherche l'enseignement.

A la suite d'une longue discussion avec moi-même, je crois l'avoir trouvé.

— Notre premier devoir, ai-je dit hier soir à Marcelle, est de préparer l'enfant à prendre sa place dans le monde. Toutes les éducations doivent ressembler à celle d'Achille : pas de mollesses énervantes pour l'âme ni pour le corps ! Il faut plonger son nourrisson dans le Styx et le fortifier avec la moelle des lions.

— Vous permettrez bien, austère Centaure, m'a dit Marcelle en riant, d'y joindre, comme pour le roi des dieux, quelques rayons de miel sauvage et le lait de la chèvre Anialthée.

— Je veux, ai-je repris en suivant ma pensée, que l'enfant qui va naître goûte au breuvage de la vie sans qu'on en dégoûte l'amertume ; qu'il accoutume ses sens à supporter ce qui est ; qu'il s'exerce à la patience, s'endurcisse à la douleur ; que son premier effort soit une lutte, puisque son existence entière ne peut être autre chose ! Hercule se préparait à ses victoires en étouffant des serpents dans son berceau.

— Sans doute, a répondu Marcelle ; mais à condition de ne pas assombrir une jeune âme où tout se décalque en rians reflets. La joie est la grâce de l'enfant ; c'est son privilège : gardons-nous bien de laisser éteindre ce rayon de soleil du dedans ! Mes soins conserveront à la douce créature que le ciel me confie les heureuses impressions du premier âge ; ce sont des germes que nous devons faire éclore et faire fleurir. Comme le père de Montaigne, je veux n'entourer le nouveau-né que de sons caressants et de gracieuses images.

— Surtout, ai-je continué sans m'arrêter à ce que je venais d'entendre, qu'il s'accoutume à suivre le droit sentier, passât-il sur les rocs et les précipices !

— Surtout, a répondu Marcelle, qui n'écoutait aussi que sa propre voix, puisse-t-il suivre gaiement la route des hommes de bonne volonté, sans chercher les obstacles et en évitant les périls.

— Qu'importe qu'il ait le front en sueur et les pieds blancs de poussière, s'il sent son âme au-dessus des nuées !

— Qu'importe la facilité de sa tâche, s'il l'accomplit dans la paix et le contentement !

— Qu'il soit rude et loyal ! L'armure de fer défend bien ce qu'elle recouvre.

— Qu'il se montre doux et accueillant ! Le sourire est un don de bienvenue que l'on doit à tous les hommes.

— C'est ainsi qu'il deviendra fort et invulnérable comme Alcide !

— C'est ainsi qu'il sera aimable et aimé comme Abel !

Ici mon père, qui se tenait assis près du foyer, et qui jusque-là avait gardé le silence, s'est pris à rire.

— Que Dieu vous accorde ! a-t-il dit ; mais ce sera chose difficile : l'un veut faire de l'enfant un demi-dieu, l'autre un demi-homme. Remi christianise l'école de Lycurgue, Marcelle moralise l'école des châtelaines ; celle-ci rêve un page vertueux, celui-là un Léonidas dont les Thermopyles soient en lui-même. Pour vous satisfaire tous deux, l'enfant devra être un Spartiate jouant de la mandoline.

Marcelle a souri, mais moi je suis devenu pensif.

Mon père a raison. Que deviendrait une éducation ainsi

livrée à deux systèmes contraires ? Et, d'un autre côté, le moyen de s'entendre ? Alors même que je convaincrais Marcelle, pourrais-je substituer une opinion à une nature, transformer son être tout entier, en changer, pour ainsi dire, le métal ? Comment faire que sa tendresse devienne du stoïcisme, sa gaieté expansive de la gravité ? Le voudrais-je si j'en avais le pouvoir ?

Je retournais en tous sens ce problème sans y voir de solution, quand nos voisins Hubert sont venus passer avec nous la soirée.

La petite Renée les accompagnait. Pour la première fois j'ai pris garde à leurs manières avec l'enfant. Il m'a semblé qu'elles étaient tendres et calmes, mais inflexibles. Toute liberté dont Renée peut jouir impunément lui est laissée ; mais quand l'ordre est donné, il faut qu'elle obéisse.

— J'en ai fait la remarque.

— Nous n'imposons jamais notre volonté dans les choses indifférentes ou de peu d'importance, m'a répondu le père ; mais, pour le reste, notre expérience doit prévaloir sous peine d'être mise en doute. En appeler trop souvent à son autorité, c'est l'affaiblir ; souffrir qu'on y résiste, c'est l'abdiquer. La grande éducatrice est d'ailleurs l'habitude. Quand l'enfant ne peut jamais échapper à l'ordre, il finit par l'accepter sans révolte. La volonté assouplie par l'exercice cède au premier appel ; il se fait dans l'âme une articulation semblable à celles des membres destinés à se plier.

Pendant Renée a voulu résister une fois ; elle a éclaté en pleurs et en cris. La mère est restée comme enveloppée dans son inébranlable douceur. A mesure que la voix de l'enfant s'élevait plus irritée, la sienne s'abaissait plus tranquille. Les emportements de Renée se sont perdus dans cette sérénité patiente, comme les boulets dans l'obstacle de terre molle qu'on leur oppose.

J'ai demandé s'il en était toujours ainsi.

— Toujours, m'a répondu Justin ; l'enfant subit, malgré lui, la contagion de la douceur ; sa colère reste court faute de réplique. Si vous voulez apaiser un furieux ne l'initiez jamais ! Au moment de la fureur, ce n'est pas la reproduction de notre image qui nous fait honte, mais le contraste qui en montre la faideur ; la réprimande et l'impatience ne réussissent pas mieux ; ce sont autant de souffles sous lesquels se ravive la flamme.

— Ainsi, à votre avis, le plus sûr moyen d'éducation serait l'exemple.

— Dites plutôt qu'à mon avis il n'en est point d'autre ! L'âme de l'enfant est une sorte de chambre obscure où se décalque ce qui frappe ses yeux, et ces empreintes ineffaçables forment à la longue son caractère. Tout ce qui ne vient pas de notre nature primitive vient de cet enseignement perpétuel et invisible. Nos véritables précepteurs sont les faits qui nous environnent. Si vous voulez assurer la santé morale de l'enfant, commencez donc par purifier l'atmosphère dans laquelle il respire.

— Et comment ?

— En vous améliorant. Les premiers efforts de l'éducateur ne doivent point se porter sur l'enfant, mais sur lui-même ; son principal enseignement ne ressort point de ce qu'il dit, mais de ce qu'il fait. Vous voulez donner le goût du travail ? honorez-le par vos habitudes ! Ne vous découvrez point plus bas devant le riche oisif que devant le pauvre laborieux ! Vous souhaitez par-dessus tout un cœur sincère ! montrez-le par votre horreur pour le mensonge et votre mépris pour quiconque forfait à la vérité ! Vous aimez la bienveillance qui croit au bien en pardonnant le mal ! Retenez l'amertume de vos jugements ; éteignez vos haines secrètes ! Vous croyez que le sacrifice est la source de tout ce qui se fait ici-bas de courageux et de grand ! Dévouez-vous en silence, et souriez sur la croix pour ceux que vous savez !

— Mais n'est-ce point trop vouloir, ai-je objecté, et peut-on exiger de l'homme tant de vertus ?

— Alors pourquoi les exigeriez-vous de l'enfant ? a repris vivement Justin ; ce qui vous est impossible lui est-il donc plus facile ? Pensez-vous pouvoir lui faire respecter les principes que vous ne respecterez point vous-même ? Ne savez-vous point que, pour lui, apprendre à vivre, c'est imiter ?

— Alors, ai-je dit, selon vous, l'éducation de nos fils devrait être précédée d'un examen de conscience et d'un ferme propos de nous améliorer.

— En doutez-vous ? a-t-il répondu ; l'élévation d'une créature humaine à cette suprême magistrature du foyer n'est-elle donc pas une des grandes crises de l'existence ? En abordant des devoirs nouveaux et souverains ne doit-elle pas sentir le besoin de purifier son âme et de l'armer ? Toutes les initiations sont préparées pour un retour fait sur soi-même dans la solitude et la méditation ; pourquoi celle qui confère la plus sainte mission terrestre serait-elle moins austère ? Le juré qui va décider de la réputation, de la liberté ou de la vie d'un homme se recueille avec tremblement ; que sera-ce donc pour le chef de famille qui doit décider de la destinée entière de l'enfant, et dont chaque action, chaque parole prépare son bonheur ou son infortune, son honneur ou sa honte ! Quiconque entreprend une éducation doit commencer par achever la sienne. Il y a dans les familles, pour l'ordre moral comme pour l'ordre physique, une sorte de transmission fatale ; l'enfant hérite du tempérament de l'âme comme de celui du corps ; mais parce que les développements divers des penchants primitifs le font différer de l'être qu'il continue, l'œil inattentif n'aperçoit pas la relation. Ici le père avait seulement une faiblesse dont le fils a fait un vice ; là il possédait une qualité que nous voyons transformée en vertu ! L'atmosphère domestique a opéré ces modifications en perfectionnant ou en dépravant les dispositions premières, et l'enfant est ainsi devenu justement notre récompense ou notre punition. . . . .

J'ai beaucoup réfléchi depuis à l'opinion de notre voisin, et maintenant je pense comme lui. Ces systèmes, laborieusement inventés dans le cabinet, et montés pièce à pièce, sont des machines trop compliquées ; elles ne peuvent être tenues en mouvement que par un effort continu. Prises en dehors de nous, elles constituent une vie artificielle au milieu de notre vie positive ; nous nous trouvons, comme les anciens rois, soumis à une étiquette écrite qui règle nos actions, violente nos goûts, dicte nos paroles ! Comment ne pas l'oublier par instants ! Et alors, adieu tout l'édifice ! la première brèche faite, il s'écroule bientôt ! Nos moyens d'éducation ne sont plus que des règles expliquées en chaire par un professeur ; la classe finie, personne n'y songe. Évidemment le seul système fructueux est celui qui passe dans nos actes, s'exprime par nos habitudes et vit en nous : c'est l'exemple !

Dès lors cesse la nécessité d'un programme commun pour Marcelle et pour moi : chacun de nous doit perfectionner sa nature et non l'abdiquer ; livrer ce qu'il a de meilleur en lui, et compléter ainsi ce qu'a pu donner l'autre.

Ah ! maintenant tout est éclairci, et je comprends nos deux rôles : à Marcelle les douces leçons, à moi les enseignements stoïques ! Ce n'est pas sans dessein que Dieu a livré l'enfant à cette double influence de l'homme et de la femme. D'accord sur le but à atteindre, ils doivent différer sur les moyens ; tandis que le père montre à son fils les abîmes et les escarpements du rude sentier, la mère indique au loin les ombrages sous lesquels il pourra reposer ; celui-là donne le bâton ferré qui défend le voyageur ; celle-ci, le baiser mouillé de larmes qui le console ; d'un côté, la voix ferme dit : — courage ; de l'autre, la voix douce dit : — espère ! . . . .

J'ai rendu les livres à mon père et à Justin ; désormais c'est dans mon propre cœur que je veux lire. Un cahier était préparé pour prendre des notes. J'avais écrit sur la première page, en lettres gothiques tracées de ma plus belle main :

#### PRÉCEPTES D'ÉDUCATION.

J'ai ajouté au-dessous ces deux mots :

*Devenir meilleur.*

Et rien de plus ! Les autres pages resteront en blanc.

*La suite à une autre livraison.*

#### GRIPHE.

Le grîphe est une sorte d'énigme. Il ajoute seulement à l'énigme, dit le père Bouhours, je ne sais quoi de captieux capable de surprendre et d'embarrasser, comme ce que le Sphinx proposa aux Thébains : « Quel est cet animal qui au matin a quatre pieds, deux sur le haut du jour, et trois sur le soir ? » Ce qu'OEdipe expliqua de l'homme, qui dans l'enfance va à quatre pieds ; puis, devenu grand, n'a besoin que de ses deux pieds pour marcher ; et enfin va à trois pieds lorsque, dans la vieillesse, il a besoin d'un bâton. C'est une sorte de grîphe que la question proposée par Samson aux Philistins, à l'occasion du rayon de miel qu'il trouva dans la gueule du lion après l'avoir déchiré : « Celui qui dévore a fourni de quoi manger, et la force a fait naître la douceur. » Ce que les Philistins expliquèrent par le moyen de Dalila, en disant à Samson : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? Qu'y a-t-il de plus fort que le lion ? »

Le mot *grîphe* vient d'un mot grec qui signifie *filet* ou *rets de pêcheur*, propre à prendre des poissons.

— Pourquoi cette dignité que je poursuis m'est-elle si nécessaire ? — C'est qu'il faut être élevé au-dessus des autres. — Et pourquoi le faut-il ? — C'est pour recevoir leurs respects et leurs hommages. — Et que me feront ces hommages et ces respects ? — Ils me flatteront sensiblement. — Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, et non pas à moi-même ?

FONTENELLE, *Du bonheur.*

#### PROVERBES ITALIENS.

Voy. p. 120.



« Io niente faccio, ed il cervel mi becco. »  
Je ne fais rien, et je me dévore la cervelle.

## LE PARC DE BRUXELLES.

Voy. 1836, p. 171.



Une vue dans le Parc de Bruxelles. — Dessin de Stroobant.

Le parc de Bruxelles, situé dans l'intérieur de la ville, près du boulevard de l'Est, entre les portes de Namur et de Louvain, est entouré de quatre larges rues, et sépare, ou, si l'on veut, unit deux grands édifices, le palais du roi et le palais des États généraux. C'est une agréable promenade, dessinée avec goût, et où rien ne manque de ce qui fait le

charme des jardins publics : frais gazons, massifs épais où l'on est entouré d'ombrages, eau limpide, statues de marbre dont les blancs contours se profilent sur les fonds de verdure. L'avenue principale, qui divise le parc en deux parties égales dans sa longueur, commence à la porte d'entrée, vis-à-vis le palais des États généraux, et se prolonge jusqu'au

palais du roi. Elle est décorée de statues d'empereurs romains, ou plutôt de têtes et de pieds sculptés par Delvaux, et qui sortent de gaines ou enveloppes en pierres brutes. Près de l'entrée est le bassin Vert, autour duquel affluent de nombreux promeneurs, entre midi et trois heures, surtout les dimanches et les jours de fête; ils ont la vue des deux palais situés aux extrémités du jardin, et de deux avenues latérales qui, partant de ce point central, s'écartent de plus en plus l'une de l'autre comme les deux côtés d'un éventail, et vont aboutir à deux portes ouvertes à égale distance de celle qui fait face au palais du roi. A gauche, dans un bois planté de hêtres, est une tente où se fait entendre quelquefois un orchestre militaire; à droite, dans les massifs, sont des bosquets, le Wauxhall et un théâtre. Aux deux tiers de l'allée, et au centre de l'éventail, est un autre bassin octogone d'où jaillit un jet d'eau et d'où l'on découvre le dôme et l'église des Riches-Claires, et la campagne hors de la porte de Ninove. Deux autres allées coupent le parc dans sa largeur, le divisent en trois parties, et multiplient ainsi les points de vue. Parmi les statues qui décorent le jardin, on remarque celles qui représentent Apollon, Vénus, Thésis, Léda; les meilleures sont la Diane et le Narcisse de Griello, la Charité de Vervoost, et deux groupes figurant les attributs de l'agriculture et du commerce.

Ce beau jardin, construit aux frais du gouvernement autrichien, d'après les dessins de Zinver, vers 1774, et donné depuis par Bonaparte à la ville de Bruxelles, chargée de l'entretenir, occupe l'emplacement d'un ancien parc dépendant du Palais-Royal, et qui lui-même n'avait été originairement qu'une partie de la forêt de Soigne. L'abbé Mann, dans son *Histoire ecclésiastique, civile et naturelle de la ville de Bruxelles et de ses environs* (1785), parle du premier parc avec une sorte de regret.

« Si le Palais-Royal de Bruxelles, brûlé en 1731, avait, dit-il, peu d'égaux en étendue et en magnificence, le parc, dans son ancien état, renfermait des beautés et des agréments qu'on aurait de la peine à trouver ailleurs (1). On y voyait de magnifiques jardins en amphithéâtres, remplis de fleurs et d'arbustes rares, des vergers, des parterres et des terrasses qui communiquaient par de nombreux escaliers en rampes. Dans le vallon, qui est à présent en partie comblé, étaient un grand nombre de fontaines et de bassins d'eau, des grottes, un labyrinthe, une maison de bois construite en Espagne; tout cela était orné de statues et d'autres ouvrages curieux de l'art. Le parc n'était qu'un bois de haute futaie, peuplé de bêtes sauvages, et où les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer dans la saison brûlante de l'année. Au bout septentrional du parc, à l'endroit où est maintenant l'hôtel du conseil de Brabant, était la maison solitaire que Charles-Quint fit bâtir, et où il résida, après son abdication en 1555, jusqu'à son départ pour l'Espagne. »

Dans une partie de ce que l'abbé Mann appelle le vallon, l'on admirait une statue de sainte Marie-Madeleine sous une grotte en pierres de roche, couverte de plantes marines et de coquillages, d'où l'eau jaillissait et retombait sur un bassin de granit. Pierre 1<sup>er</sup>, en avril 1717, avait bu une tasse de cette eau. L'auteur de la Madeleine, Duquesnoy, s'est fait une plus grande célébrité par son Mannekin ou Manneke-pisse, « le plus ancien bourgeois de Bruxelles. » En contraste avec la grotte et la statue de la Madeleine, aujourd'hui en ruines, on voyait dans l'autre bas-fond une statue de laitière portant une cruche d'où tombait un filet d'eau.

Le palais des États généraux, commencé en 1778 sur le terrain où Charles-Quint avait, comme le rappelait l'abbé Mann, habité une modeste maison, fut achevé par Guimard en 1783. Successivement occupé par le conseil de Brabant et par les tribunaux, il fut consacré, en 1818, aux séances des deux chambres des États généraux. A cette dernière

(1) Il existe une perspective gravée de cet ancien parc dans le tome III des *Trophées du Brabant*. Édition de la Haye, 1721.

époque, le gouvernement en confia la restauration à l'architecte Vandershaeten. Le premier étage est décoré de huit colonnes cannelées d'ordre ionique. La corniche a été reconstruite après l'incendie de 1820. L'entrée du palais est un vaste vestibule à colonnes doriques cannelées.

Le palais du roi, qui s'élève en face de celui des États-généraux, a été reconstruit par les architectes Suys, Stielemans et Tasson. Il est décoré d'un avant-corps au milieu, formant au rez-de-chaussée un porche ouvert par cinq arcades sur le devant, par deux autres latérales et s'élevant jusqu'au niveau d'un superbe balcon soutenu par des consoles. Au-dessus du porche, des colonnes d'ordre corinthien supportent un entablement du même ordre.

#### LA DÉNIZATION.

La dénization est une sorte de demi-naturalisation que l'on accorde, en Angleterre, par lettres patentes, aux étrangers qui la sollicitent. Le *denizé* peut acquérir la capacité d'acheter des immeubles, de passer et de faire certains actes; il peut disposer, à titre onéreux et à titre gratuit, des biens qu'il a achetés, et s'ils se trouvent intacts dans sa succession, ses héritiers lui succèdent. Le *denizé* est capable de devenir électeur et juré, et d'exercer tous les droits paroissiens. La dénization se perd, si celui auquel elle a été accordée vient à cesser de résider en Angleterre, ou envoie sa famille vivre ailleurs.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189.

#### § 4 (suite).

20 mars. — Le soleil commence à percer les nuées; aujourd'hui il jetait dans notre petit jardin des lueurs si réjouissantes que je suis descendu avec Marcelle. Les arbustes commencent déjà à bourgeonner, et les violettes parfument l'air.

Nous nous sommes assis sous les tilleuls, tandis que la petite Renée courait autour des massifs. En passant devant nous, elle s'arrêtait chaque fois, poussait un de ces éclats de rire sans cause, qui sont le chant des enfants, puis disparaissait de nouveau derrière les touffes de lilas.

Sa vue m'a fait penser à tout ce qu'un nouveau-né devait traverser d'épreuves avant d'arriver à cette vitalité expansive. J'ai été pris d'une sorte d'effroi, et, montrant l'enfant à Marcelle, je lui ai dit :

— Pourquoi n'est-ce point là notre fille ?

— Renée ! a-t-elle répété en se récriant; ah ! je veux une fille mieux douée !

Et comme j'essayais de défendre notre petite voisine, elle s'est mise à détailler tout ce qui lui manquait.

— D'abord ses yeux sont d'un bleu pâle qui donne une singulière âpreté au regard; la bouche manque de finesse; le teint est trop vil et les cheveux ont une couleur douteuse ! Puis, pour le caractère, Renée est capricieuse, nonchalante, sans élan de tendresse ! — Jusqu' alors je n'avais rien remarqué de tout cela; mais, à la réflexion, j'ai dû en tomber d'accord.

Marcelle a ensuite passé en revue les enfants que nous connaissions, et n'en a pas été plus satisfaite. Tantôt c'était l'intelligence qui manquait, tantôt la grâce, tantôt le cœur, et à chaque défaut constaté chez l'un d'eux, elle dotait, en imagination, notre enfant de la qualité contraire !

— Oui, disait-elle avec une confiance passionnée, je veux qu'il soit le plus beau, le plus spirituel, le plus soumis, le plus aimant !

— Et pour en être bien sûre, tu refuses tout aux autres ! ah ! je ajouté en riant; mais prends bien garde au moins; car, pendant que tu imites les merveilleuses marraines des vieux

contes qui dotaient leur filleul de mille dons précieux, les mères dont tu sacrifies les enfants pourraient bien venir, à leur tour, comme les fées ennemies, jeter par vengeance quelque mauvais sort.

— Ah ! ne dis pas cela ! s'est écriée Marcelle qui a posé une main sur mes lèvres.

— Et toi, chère créature, ai-je repris en baisant cette main, ne porte pas si haut ton espérance ! ne fais point passer les chimères de ton roman de jeune fille dans ton roman de jeune mère, et n'aie pas maintenant pour fils le héros des *Mille et une Nuits*, que tu avais autrefois pour fiancé ! C'est toujours parce que nous avons trop attendu que nous nous trouvons mécontents de ce qu'on nous accorde ; le rêve ôte sa saveur à la réalité ; prépare-toi à accueillir celui que tu attends, tel que Dieu te le donnera ; c'est lui qu'il faut aimer et non tes illusions.

— Tu as raison, tu as raison, s'est-elle écriée en cachant son visage rouge de honte sur mon épaule ; mais tu ne parles que de ma folie, quand tu devrais signaler mon égoïsme et mon orgueil ! Pourquoi rabaisser les autres mères dans leurs enfants, sinon pour m'élever avec le mien ? D'où vient que, dans le secret de mon cœur, je me réjouis de ce qui leur manque, parce que j'espère l'avoir seule ? Ai-je donc perdu toute affection pour mes amis, et toute bienveillance pour mon prochain ?

— Non, ai-je repris en la rapprochant de moi ; mais, comme tant d'autres, tu as un instant retiré ton cœur de ce qui ne t'appartenait pas, et tu n'as vu dans le monde que la place qui soutenait la pierre de ton foyer. Ceci te prouve quels pièges se cachent dans les plus saintes affections, et comment l'amour exclusif de la famille n'est parfois que l'idolâtrie de nous-même ! . . . . .

30 mars. — Enfin nos espérances sont accomplies ! Il est là l'enfant si longtemps attendu ! il repose près de sa mère endormie ! — Comble cher et sacré dont la pensée ne me quittera plus désormais, à qui je veux tout sacrifier, et qui, pour me payer de mes sacrifices, n'aura qu'à me montrer son bonheur !

Pourquoi la vue de cette frêle créature semble-t-elle augmenter mes forces ? D'où vient que la vie a pris pour moi un aspect grave et doux ? J'ai le sentiment plus ferme et plus net de ma responsabilité ; je m'y complais tout bas ; j'y puis une sorte de courage attendri. Jusqu'ici j'ai surtout vécu pour moi ; désormais je vivrai pour un autre ; je n'avais guère fait que recevoir, je vais pouvoir donner !

La petite fille qui dort dans ce berceau me devra tout, et tout aura été, de ma part, un don gratuit. C'est une perpétuelle occasion offerte à mon dévouement ; je sens que sa seule présence m'impose de nouvelles vertus, qu'elle m'élève dans l'échelle des êtres. Je vais avoir à préparer un travailleur de plus pour le labour du monde ; je suis dépositaire d'une intelligence qu'il faut éclairer, d'une force qui doit grandir, et chaque jour la voix qui appela Caïn dans l'Éden se fera entendre en moi pour me demander ce que j'en ai fait.

Mais les yeux de Claire viennent de s'ouvrir ; elle pousse un léger cri. Marcelle se redresse. Le cri de l'enfant a pénétré jusqu'au fond de son sommeil ; elle le prend dans ses bras et l'approche de son sein !

Oh ! qui pourrait voir ainsi, sans que son cœur se fonde, la jeune mère allaitant son premier né ! Pâle encore de souffrance, elle le regarde et sourit !

A quoi donc souris-tu, pauvre femme pour qui commence la chaîne des fatigues et des abnégations ? Connais-tu bien la voie dont l'heureuse où tu viens de faire le premier pas, et sais-tu ce que te réserve l'avenir ?

D'abord ce seront les craintes toujours renaissantes pour cette fragile existence, les veilles prolongées près du berceau, les angoisses de l'incertitude.

Mais l'enfant a survécu, il grandit ! les inquiétudes ont

changé d'objet ; maintenant c'est son cœur que tu surveilles ! Que de larmes encore, et combien de cruelles attentes.

Tu as réussi pourtant ! le voilà près d'entrer dans la vie avec la couronne de la jeunesse au front et sa robe encore sans tache. Si c'est une fille, tu vas voir arriver bientôt les mélancolies sans cause, les rêveries dans la solitude ; puis enfin, si Dieu nous protège, une affection partagée. Unie à celui qu'elle aura choisi, ta fille ira chercher une nouvelle famille ; la maison sera vide et le foyer désert.

Si c'est un fils, que d'angoisses et de tremblements ! Entends-tu ces cris des passions ? Sens-tu passer leurs brûlantes haleines ! C'est en vain que tu trembles, que tu l'avertis ; un charme invincible l'entraîne. Daniel descendra dans la fosse aux lions, et toi, pauvre femme, tu resteras à genoux sur le seuil, l'oreille contre terre, guettant chaque soupir ou chaque rugissement.

Que Dieu t'accorde un nouveau miracle ! que celui que tu attends reparaisse victorieux ! Ce ne sera plus l'adolescent qui gardait encore sur son front blanc et rose comme un reflet du soleil de l'enfance, et sur ses lèvres la douceur du lait maternel. Le hâle aura bruni ses traits ; il aura goûté à cette coupe amère dont parle Byron, et qui ne *petille que sur les bords*. Déjà endurci par la lutte, il sentira s'éveiller en lui tous les instincts virils, et dira adieu au toit où il est né pour aller bâtir ailleurs celui qui doit abriter sa nouvelle famille.

Là une autre femme prendra la première place de son cœur, puis son fils prendra la seconde, puis les fils de ses fils !

Ainsi, fils ou fille, tout aboutit au même abandon ! Tu descendras successivement cette échelle d'amour sans te décourager, sans te plaindre. Reine déçouronnée, tu l'assiéras vieille et lasse au dernier rang, heureuse de vivre tant que tu les verras heureux !

O incaltable dévouement des mères ! saintes protectrices trop souvent méconnues, et qui, comme les martyres chrétiennes, ne sont dignement honorées qu'après leur mort ! Que n'ai-je pour vous glorifier la lyre dont le son attendrissait le cœur des chênes et faisait pleurer les rochers, donc confidentes des cœurs fermés, patientes des violents, consolations de ceux qui pleurent, grâces éternelles des disgraciés !

*La suite à une autre livraison.*

## MUSÉE DES ANTIQUITÉS AMÉRICAINES,

AU LOUVRE.

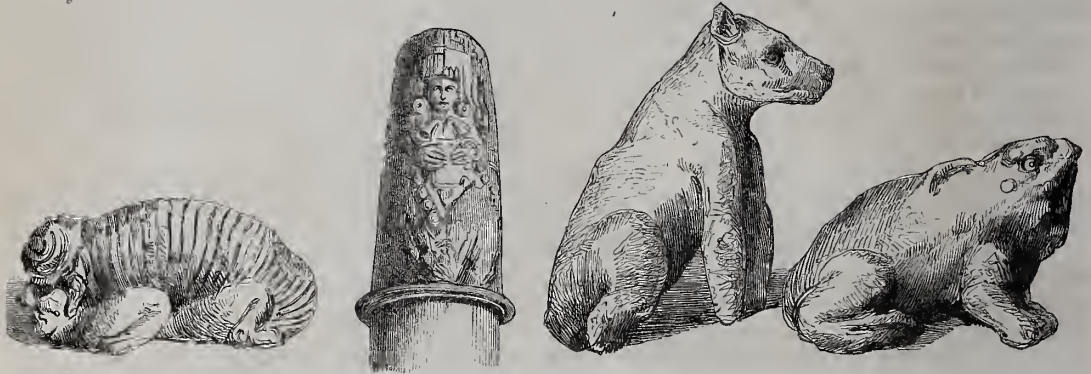
Premier article.

S'il s'était trouvé, un siècle après la conquête du Mexique et du Pérou, quelques archéologues, partageant le goût passionné de Boturini Benaduci (1) pour les antiquités américaines ; si, oubliant pour un moment les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes, quelques curieux s'étaient voués, comme le voyageur italien, au culte des arts, un peu barbares il est vrai, des Aztèques, on aurait pu réunir encore, il y a près

(1) Le chevalier Lorenzo Boturini Benaduci naquit à Milan d'une ancienne famille, et passa en 1733 à la Nouvelle-Espagne. C'était une descendante de Montezuma, la comtesse de Santulana, qui l'envoyait au Mexique pour gérer ses affaires. Tout en s'occupant de la mission qu'il devait remplir, l'archéologue italien entreprit d'incroyables travaux pour réunir des antiquités azteques, apprit la langue des Indiens, et ne revint en Europe qu'après avoir employé huit ans dans ses pèlerinages scientifiques. Il serait trop long de raconter ici comment les collections de Boturini furent dévastées, comment lui-même il fut jeté en prison, comment il obtint une réhabilitation complète sans pouvoir obtenir la remise de ses trésors. Nommé lithariographe général des Indes, il passa le reste de sa vie à Madrid, où il acheva le premier volume de son *Histoire générale de l'Amérique du Nord*, qui n'a jamais été publiée. Il mourut vers 1759. On recherche surtout un livre intitulé : *Idea de una nueva historia general de la America septentrional*. C'est un précieux catalogue des antiquités qu'il était parvenu à rassembler.

de cent cinquante ans, une foule de statues, de peintures, restes des innombrables idoles, ou même des livres symboliques, que le zèle extrême du pieux Zummaraga, premier évêque de Mexico, avait tenté d'anéantir. Les savants si peu nombreux, qui s'occupent au dix-neuvième siècle des antiquités de l'Anahuac ou de Tihuanaco, n'en seraient pas réduits aux conjectures comme ils le sont aujourd'hui; il faut donc louer l'administration des musées du Louvre, d'avoir ouvert

un asile aux débris quelquefois bien frustes, aux fragments parfois aussi trop grossiers, qui constituent aujourd'hui la nouvelle collection. Leur réunion, il faut bien l'avouer, tout en rendant un service réel à la science, ne donne guère une idée de l'art barbare, mais souvent grandiose qui frappa d'étonnement les compagnons de Pizarre et de Cortès : le conquérant du Mexique, familiarisé, par ses souvenirs, avec les restes de l'antiquité, ne put pas échapper lui-même à l'ad-



55 (1)

2

40

57

miration que cet art faisait naître encore au seizième siècle.

Il y avait dans le nouveau monde trois centres distincts de civilisation; c'est-à-dire trois régions où l'art rudimentaire de la sculpture était tenu religieusement en honneur. Le Pérou, le Mexique, le plateau de Cundinamarca, méritent d'être examinés sous ce rapport tour à tour. En conséquence

de leur gouvernement théocratique, et par cela même qu'elles restèrent isolées l'une de l'autre, chacune de ces contrées eut un art qui lui était propre. Malheureusement le nouveau musée, ouvert dans une des plus petites salles du Louvre, n'a pu réunir aucune des antiquités si précieuses de la Nouvelle-Grenade, antiquités dont M. Jomard, l'un des doyens de la



66

13

61

1

science, a su réunir les plus beaux spécimens. L'administration qui a fait déjà de si louables efforts, comblera sans doute cette lacune. Pour nous, sans oublier l'art des Muisecas, non plus que celui des Péruviens, nous commencerons par celui des Mexicains, comme étant le plus curieux et peut-être le plus varié.

L'art des peuples aztèques était avant tout *hiératique*,

(1) Ces chiffres sont ceux sous lesquels les monuments sont désignés dans le livret du Louvre.

c'est-à-dire qu'il recevait ses formes bizarres et souvent monstrueuses des prêtres consacrés à un culte barbare. Ce serait une erreur de croire cependant que les statuaires de Texcuco et de Tenotchillan, se bornassent à reproduire les idoles vraiment hideuses que le symbolisme de la théogonie mexicaine imposait aux statuaires employés dans les temples. Nous savons de source certaine que l'art mexicain, se rattachant plus directement à l'étude de la nature, consacrait par la sculpture l'image des souverains ou des grands hommes

dont s'honorait le pays. Les statues représentant Netzahualcoyotl, le Salomon de l'Anahuac, avaient été multipliées plusieurs fois, et les chroniques nous apprennent que celle de Montecuma ornait l'entrée du fameux aqueduc, qui apportait ses eaux limpides jusque dans les jardins du palais impérial, ornés eux-mêmes par la statuaire. Les architectes de Netzahualpillinli avaient ajusté la figure colossale de ce souverain sur un corps gigantesque d'*amixtli* ou de *couguard*,

et tout le monde venait admirer cet ouvrage merveilleux que l'on avait placé sur le flanc d'une montagne plantée de vastes jardins. Lorsque Ixtlilxochitl, l'un des derniers chefs indépendants du Mexique, accompagna Cortès dans son mémorable voyage vers l'océan Pacifique, il était suivi de nombreux Indiens, et prévoyant peut-être le sort funeste que l'impitoyable conquérant lui réservait, il voulut que sa mémoire fût éternisée dans les régions où commandait un sou-



175

245

246

179

168

165

verain allié; alors il supplia Apochpalan d'ordonner à ses artistes d'aller tailler son image dans un bloc de roche très élevé qu'on remarquait non loin de la route. « Apochpalan se conforma à ses désirs, nous dit une précieuse relation du seizième siècle, et ses architectes le représentèrent au naturel, en sculptant le rocher, et avec les mêmes armes qu'il portait alors. On dit qu'aujourd'hui, on voit encore ce portrait, et les chants nationaux appuient cette opinion. Ixtlilxochitl alla voir ce portrait avec Apochpalan; quand il y fut arrivé, il fut attendri et pleura. Si l'on en croit les

poésies, Apochpalan versa aussi des larmes, et tous les seigneurs les consolèrent. » (Voyez la *Collection des monuments inédits*, publiés par M. Henri Ternaux.)

Il serait utile de réunir plusieurs exemples de ce genre; mais les collections d'Europe et même d'Amérique ne possèdent plus guère de ces monuments dus à un art dégagé du symbolisme religieux et que l'iconographie eût reproduits avec empressement. Les statues hideuses que faisaient sculpter avec un soin si minutieux les prêtres du culte sanguinaire de Huitzilpuchtli et de Tezcatlipuca, ont elles-mêmes disparu



120

118

121

126

163

à partir de 1522, et il est bon de se rappeler ici que, dans l'année 1525 seulement, plus de vingt mille de ces statues hiératiques furent détruites. Cortès avait donné le signal en faisant renverser sous ses yeux les deux grandes statues du temple immense de Mexico. Aussi ne doit-on pas s'étonner si le musée du Louvre ne possède aucune figure de quelque importance à laquelle on puisse assigner sans hésitation le nom d'un des grands dieux de l'Anahuac. A l'exception du serpent en spirale qui représente sans doute Quetzalcoatl, le

dieu de l'air, les divinités réunies sous nos yeux et atteignant une certaine dimension ne sont très-probablement que des divinités secondaires, à moins qu'on ne veuille reconnaître Tezcatlipuca dans le Coyotl qui est près du reptile symbolique l'une des figures dont nous donnons le dessin. Tezcatlipuca (miroir brillant), dieu suprême, âme du monde, représenté d'ordinaire sous les traits d'un jeune homme, aimait, dit Bernardino de Sahagun, à prendre l'aspect de l'animal que nous venons de désigner plus haut, et sous cette

forme terrifiante, il offrait chez un peuple de l'Amérique un mythe analogue à celui de notre loup garou. L'écrivain le mieux informé peut-être qui ait écrit sur les antiquités mexicaines, s'exprime positivement sur ce mythe bizarre en parlant du Coyotl divin : « Il se posait dans les carrefours, dit-il, devant les voyageurs, comme pour leur barrer le chemin. » La fantaisie de l'artiste a placé le dieu loup (n° 40) près du crapaud gigantesque (n° 57), qui, selon le livret du musée, serait le symbole de la tribu Tamocolan; à sa gauche est un buste sculpté en cône ellipsoïde (n° 2), représentant une figure d'homme tenant des deux mains un vase dans lequel sont deux capsules de maïs. Nous répéterons volontiers avec le livret, et d'après le grand ouvrage d'Aglio, « que la tige de maïs est le signe hiéroglyphique des tribus *Ohuapa* et *Quauxilotitlan*. » Mais le nom du dieu n'en reste pas moins inconnu; l'armadille à tête humaine qui vient immédiatement après, ne porte pas non plus d'autre lumière sur la symbolique des Aztèques. Peut-être aussi comme plusieurs reptiles bizarres que l'on remarque au musée du Louvre, représente-t-il un des habitants du *Mictlan*, cet enfer central gouverné par le dieu *Mictlantuctli*, et où les âmes revêtaient la forme de divers animaux.

Ces vestiges grossiers de l'art aztèque et bien d'autres fragments que possède le Louvre, suffisent pour nous prouver que les sculpteurs mexicains savaient employer les matières les plus dures et les plus susceptibles de résister à l'action du temps pour représenter les divers symboles de leur culte sanguinaire. On rencontre des statues bien antérieures au seizième siècle, en *teotell* ou pierre divine, qui semble être un jaspe noir, en granit gris, noir et rose, en serpentine, en jaspe vert, en basalte, en jade de diverses teintes, et ce qui est moins extraordinaire, en laves de plusieurs couleurs. Les métaux étaient fréquemment employés pour la décoration des idoles, ou même pour figurer les idoles elles-mêmes. Nous savons d'une manière positive que la statue formidable du dieu de la guerre qui ornait le grand temple de Mexico, était revêtue d'un masque en or, et les figurines du Louvre rangées sous les numéros 39 et 40, qui sont en argent et en bronze, prouveraient assez, si l'on n'avait pas d'autres renseignements surabondants sur ce point, que ces peuples n'ignoraient aucun des secrets du fondeur ou même de l'art du ciseleur. Comme on a la certitude que l'usage du fer était complètement inconnu aux Mexicains, aux Péruviens et aux habitants de la Nouvelle-Grenade, et qu'ils étaient obligés de remplacer ce métal par des instruments d'airain (on a dit parfois inexactement de *cuivre trempé*), il est assez difficile d'imaginer quels procédés ont été mis en usage par les Aztèques pour tailler dans le granit et le basalte, et souvent pour polir des idoles qui dépassaient de beaucoup en élévation la dimension ordinaire d'un homme. Des outils d'itxli ou d'obsidienne, à la pointe d'une excessive dureté, et que l'on obtenait à force de patience par le frottement, suppléaient au ciseau d'acier en usage parmi nous. Les grandes figures que possède le Musée américain, bien inférieures sans doute à celles qui furent détruites, attestent déjà les difficultés que, sous ce rapport, la statuaire eut à surmonter. Telle est, entre autres, la figure numéro 13 que le livret désigne comme représentant *Tocozintli*, la déesse de l'abondance, et qui pour n'être qu'en lave brune, n'en a pas moins exigé une rare patience chez l'artiste, si l'on veut bien remarquer les détails multipliés dont se composent ses divers attributs; tel est encore le serpent à tête humaine n° 64, dans lequel le livret voit, d'après le grand ouvrage de lord Kingsborough et Aglio, le symbole d'*Acampichtli*, roi de Mexico, mais où nous reconnaitrions plus volontiers la Cybèle mexicaine *Totonantzin* (notre mère), que l'on appelait, selon Bernardino de Sahagun, *Cihuacohuatl*, la femme serpent. Le chapiteau avec abaque, astragale et tore, que surmonte une ligure grossière et qu'on voit en entrant sous le numéro 66, est également en lave brune,

mais la figure numéro 1, qui offre les insignes de la royauté, est un granit gris, et dans son travail matériel a dû offrir quelques difficultés.

Ces diverses statues, aujourd'hui usées par le transport et par le temps, étaient jadis polychromes, du moins selon toute probabilité, et les diverses couleurs dont elles étaient revêtues entraient pour beaucoup dans le symbolisme religieux de ces peuples. Nous savons, par exemple, d'après Torquemada, que Quetzalcoatl, quand il était figuré sous une forme humaine, était complètement peint en noir, avec des paquets de plumes figurant des flammes couleur de feu. Nous n'ignorons pas que *Matlacuja*, la sœur de Tlaloc, le dieu des eaux, déesse des tempêtes elle-même, portait une tunique bleue. *Iacateuctli* (le seigneur qui nous guide), le dieu du commerce, portait, selon Clavigero, un manteau d'azur, mais sa figure était tachetée de blanc et de noir, tandis que ses oreilles étaient en or. *Macuilxochitl*, divinité qui présidait aux fleurs, se trouvait représentée, nous dit Sahagun, sous les traits d'un homme écorché ou plutôt peint en rouge. Nous ne multiplierons pas davantage ces détails bizarres, et ces noms barbares, qui ont peut-être effrayé déjà plus d'un lecteur; nous rappellerons seulement que si les Mexicains connaissaient l'art de tailler les pierres les plus dures, ils n'ignoraient pas celui de multiplier les figures secondaires par la terre cuite et par le moulage. C'était sans doute par ce dernier procédé que l'on fabriquait, dans certaines occasions solennelles, l'idole gigantesque du dieu Huitzilopochtli, composée de graines de végétaux divers liées entre elles par une pâte de maïs, enduite de sang humain. Quelques historiens veulent qu'elle ait été massée sur une armature en bois, mais la première opinion nous semble plus vraisemblable. Cette figure était brisée annuellement dans une grande solennité religieuse, pour que ses fragments distribués aux tribus pussent servir à une horrible communion, moins horrible encore que celle des prêtres qui se repaissaient du cœur des victimes.

Plusieurs des figurines que nous gravons ont été obtenues par le moulage. Le numéro 175, par exemple, qui représente *Yacuina*, tenant un enfant dans ses bras, sort d'un moule que possède le musée américain. Le dieu *Topiltzin*, qui porte sur le bras une petite figure humaine, est dû sans doute au même procédé; il en est de même pour les numéros 168, 179 et 246. Ces diverses terres cuites, si l'on s'en rapporte aux conjectures du livret, représenteraient en plus d'une occasion les grandes divinités de la théogonie mexicaine. Le numéro 120 reproduirait, par exemple, une figure fort bizarre de Quetzalcoatl, le dieu de l'air, tandis que la figure numéro 63 ne serait rien moins que le dieu créateur *Tescatlipoca* revêtu de la dépouille d'un oiseau; mais en dépit du manuscrit du Vatican invoqué ici, nous avouons que nous ne trouvons dans cette statuette aucun des attributs de la divinité supérieure (1). Nous ne savons trop s'il y a plus de certitude à l'égard du numéro 121, qui nous donne la figure redoutable de *Totec*, disciple militaire du dieu de l'air. Quant à Huitzilopochtli (n° 124), ce dieu si redoutable de la guerre, auquel étaient sacrifiées tant de victimes humaines, qu'on en fait remonter le nombre à soixante mille immolées en quelques années seulement, nous l'admettrions plus volontiers parce qu'il est figuré en effet dans le précieux Codex de Letellier. Nous ignorons, pour notre part, ce que peut être le dieu représenté sous le numéro 126, si ce n'est que, comme les figures qui l'environnent, il appartient à un art tout à fait rudimentaire. Bien que nous ne puissions pas réclamer pour les Mexicains un rang fort élevé dans la statuaire hiératique des peuples primitifs, il y aurait de l'injustice à les juger sur de pareils produits. Il ne faut pas oublier qu'une industrie populaire reproduisait chaque jour par milliers cette mul-

(1) On peut consulter à ce sujet le savant opuscule intitulé : *Essai sur la théogonie mexicaine*, par M. Ternaux-Compsan, Paris, 1840, in-8



titude de dieux lares qu'on désignait sous le nom de *Mitlon* et qu'on renouvelait sans cesse dans les habitations. Les grandes idoles dues, par exemple, aux artistes renommés que réunit en 1487 le roi Achuetzotziu, lorsqu'il acheva le temple de Mexico, furent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, toutes brisées en 1525. Le premier jour de cette année, nous dit Torquemada, les derniers temples furent brûlés, pour ainsi dire, à la même heure, dans Mexico, dans Tlascala et dans Huetzingo, et on en finit ainsi avec les derniers vestiges de l'art mexicain.

#### SUR LA FABRICATION DES SABOTS.

On fabrique des sabots dans les principales forêts de France. Cette industrie a une activité très-grande aux forêts de Belhem (Orne), de Persaigne et de Jupille (Sarthe), de Darnay (Vosges), de Fougères (Ille-et-Vilaine), du Cantal et du Puy-de-Dôme. Dans ces forêts, à certaines époques de l'année, l'État fait la vente de coupes de bois par adjudication. C'est alors que les maîtres sabotiers se rendent adjudicataires des parties de ces bois propres à la fabrication du sabot, laquelle a lieu dans la forêt même. Des huttes en terre et en branchages sont élevées sur les points exploités; les familles s'y installent; les sabotiers mariés travaillent avec leurs femmes et ceux de leurs enfants en âge de pouvoir leur être utiles. La paye a lieu le samedi de chaque semaine: le *tailleur*, c'est-à-dire l'ouvrier qui donne à la bûche la forme du sabot; le *creuseur*, qui creuse ce sabot dégrossi, le *pareur*, l'ouvrier qui le termine, gagnent 2 francs par jour; les femmes et les enfants sont considérés comme apprentis et payés 50 centimes.

La coupe *vidée*, c'est-à-dire entièrement nette du bois servant à la confection du sabot, est aussitôt abandonnée par les ouvriers nomades, qui vont élever de nouvelles huttes dans une autre coupe. Les villages voisins de ces parties de bois sont généralement déserts; le voyageur n'y trouve qu'avec peine un gîte et des vivres, tandis que la forêt est pleine d'habitants, et que la nourriture y est abondante et variée.

Au mois de février de chaque année, les maîtres sabotiers se rendent à Paris; chacun y a, non pas une clientèle, mais des patrons. Ils s'entendent avec ceux-ci sur la façon du sabot, sur l'essence de bois à employer: tantôt un peu plus de hêtre que de bouleau est nécessaire; quelquefois le noyer convient, et par hasard un peu de tremble. Le prix est ensuite fixé pour la fabrication de l'année commerciale, qui court de mars en mars. Les livraisons commencent toujours en mai, et sont ordinairement terminées dans le mois de mars de l'année suivante; elles ont lieu par pentes de vingt paires assorties.

Le sabot expédié est fabriqué *au premier degré*; cette désignation s'applique à l'état des sabots sortant des mains du pareur; ils n'ont alors que la forme commune, tandis que pour la vente ils doivent être diversement façonnés. Les uns sont couverts en cuir, ils s'appellent *sabots garnis*; les autres sont, selon leur forme, des sabots bottes, des sabots-souliers, des sabots-guêtres. Il y en a de sculptés, de plissés, et quelques-uns ont, à l'endroit de l'orteil, une petite saillie qui leur donne l'apparence d'un pied chaussé. Après avoir subi ces modifications, les sabots sont noircis, puis lissés à la baïonnette. Ces dernières façons sont données à Paris, à Lyon, à Nantes, et dans les villes voisines des forêts où a lieu la fabrication du sabot.

Chaque maître sabotier occupe, en moyenne, de cinquante à soixante ouvriers.

On ne fait à Paris que le sabot de fantaisie, c'est-à-dire le sabot-soulier fin, garni de cuir ou de drap.

Presque tous les sabots sont vendus pour la consommation intérieure; cependant il s'en exporte une faible quantité pour

la Belgique, l'Angleterre et l'Algérie. Ces expéditions ont été en progressant jusqu'en 1844; depuis cette époque, elles ont diminué. En 1840, elles ont produit 22 000 francs; en 1843, 34 600 francs; en 1844, 34 000 francs; en 1846, 29 200 fr.; en 1847, 17 500 francs.

On cite un fabricant de Paris qui emploie, dans les forêts de la Sarthe, de l'Orne, des Vosges, du Cantal, vingt-cinq maîtres sabotiers, lesquels font travailler un millier de paysans. Il reçoit, année moyenne, soixante mille paires de sabots parés, qu'il fait finir, sculpter s'il y a lieu, et noircir à Paris.

#### MORALITÉ ET INTELLIGENCE.

La gloire de l'homme est dans la rectitude et le bon emploi de sa volonté, et la gloire de l'intelligence est de servir au triomphe du principe moral.

Mais il est besoin peut-être de réprimer l'enthousiasme du savoir et l'orgueil de l'intelligence. Il est besoin de dire aux hommes que si leur asservissement à la matière est une dégradation, la subordination de la moralité à l'intelligence est une autre dégradation; que l'homme le plus intellectuel, s'il n'est rien de plus, n'est qu'une bête intelligente; et que les triomphes d'une intelligence démoralisée ne sont point essentiellement différents des triomphes de la force brutale.

Il est un fait qu'on ne peut ni contester, ni absoudre: c'est qu'en tout pays, mais peut-être surtout dans certains pays, les talents de l'esprit ont obtenu grâce pour les torts les plus graves de la conduite, et que quand ces talents ont été supérieurs, transcendants, ils ont jeté sur tout le reste le voile le plus épais. Tel homme n'aurait compté dans la société que comme un misérable, s'il avait manqué d'esprit; mais avec beaucoup d'esprit on n'est point un misérable. Tout le monde l'eût évité; mais il a de l'esprit, et tout le monde le recherche; on le voit du moins d'un autre œil que tel autre homme qui n'étaie pourtant pas de plus mauvaises mœurs et qui n'allie pas de pires maximes; on ira même jusqu'à dire qu'une certaine régularité morale est incompatible avec le génie, et qu'on aurait trop à faire d'avoir à la fois beaucoup de talent et beaucoup de vertu.

VINET.

#### DE LA NATURALISATION DE QUELQUES ANIMAUX.

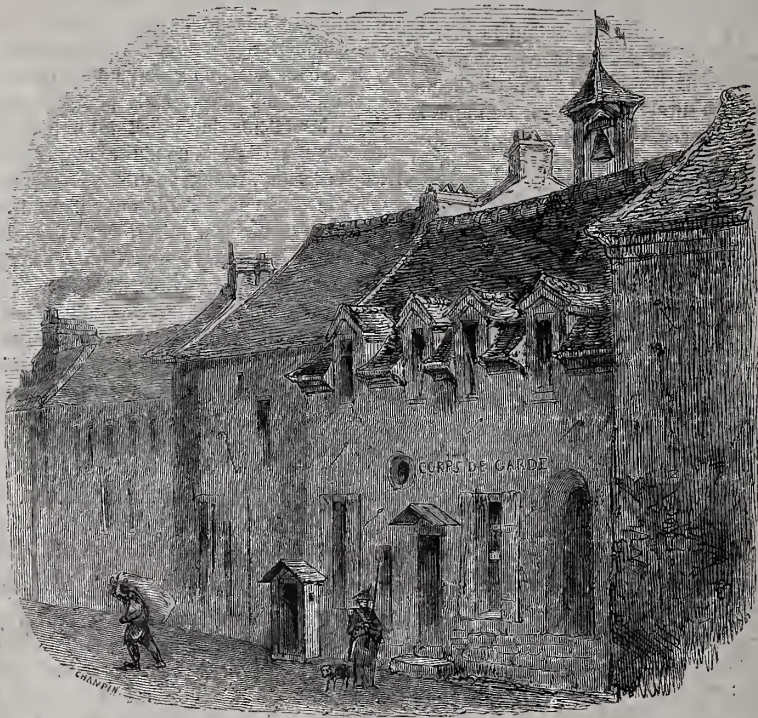
C'est presque toujours sur les bords de la Méditerranée que les espèces domestiques nouvelles pour l'Europe sont venues prendre pied; c'est de là qu'elles se sont répandues, de proche en proche, dans le centre, puis dans le Nord de cette partie du monde. C'est par la Grèce que le faisan de la Colchide et le paon de l'Inde se sont répandus dans toute l'Europe, où tous les deux sont devenus si peu rares, où le premier est même redevenu sauvage. La pintade et le furet, tous deux africains, ont été naturalisés d'abord, l'un en Italie, l'autre en Espagne, en Languedoc, en Provence, où il fut amené pour réprimer la trop grande multiplication du lapin; et ce dernier animal lui-même a dû passer successivement de l'Espagne, sa patrie, dans le Midi de la France, l'Italie et la Grèce, avant de prendre rang parmi les rongeurs les plus communs par toute l'Europe. Enfin, c'est encore par le Midi que nous sont venus d'Amérique le cobaie, le canard musqué, et le plus précieux, après la poule, de nos gallinacés de basse-cour, le dindon; tous trois ont été acclimatés d'abord dans la péninsule espagnole (1).

(1) Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Rapport général sur les questions relatives à la domestication et à la naturalisation des animaux utiles. 1849.

## CONDORCET.

Condorcet, né en 1743, près de Saint-Quentin, vint à Paris en 1762, et s'y livra à des études mathématiques qui ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention des savants. Il fut reçu membre de l'Académie en 1769. Ami de Turgot et de d'Alembert, il composa de nombreux articles dans l'*Encyclopédie*. Député de Paris, il présida l'Assemblée législative en février 1792. Le département de l'Aisne l'envoya comme député à la Convention nationale, où il vota le plus souvent avec ceux de ses collègues que l'on désignait sous le nom de *Girondins*. En 1793, il fut proscrit comme complice de Brissot. D'abord il trouva un asile chez une personne généreuse qui le tint caché pendant huit mois ; mais un décret qui menaçait de mort ceux qui donnaient l'hospitalité aux proscrits, détermina Condorcet à abandonner cette retraite. Il sortit de Paris en mars 1794, vêtu d'une simple veste et la tête couverte d'un bonnet. Il erra le jour dans les bois, la nuit dans les champs. Plusieurs fois, il coucha dans des carrières, près de Fontenay-aux-Roses. Il se souvint que dans ce village il avait un ancien ami, Suard. Il alla lui demander, non pas l'hospitalité, car il savait qu'il ne pouvait

rester dans une maison aussi voisine de Paris sans être arrêté dans les vingt-quatre heures, mais un repas et surtout un peu de tabac dont l'usage lui était devenu en quelque sorte indispensable. Il passa plusieurs heures dans un entretien d'amitié qui fut le dernier de sa vie. Sa tristesse et son découragement étaient extrêmes ; il avoua qu'il ne pouvait se déterminer ni à sortir de France, ni à se livrer aux hommes qui gouvernaient alors. Il était surtout profondément désespéré par l'état dans lequel il voyait la France. Suard lui donna ce qui lui était nécessaire, surtout le tabac qu'il désirait, et Condorcet le quitta pour errer de nouveau. Il perdit dans la cour même de la maison ce tabac qu'il avait demandé. Le jour et la nuit qui suivirent, il resta caché dans les carrières. Le lendemain il entra dans un cabaret de Clamart, où il mangea, dit-on, quelques œufs avec un tel appétit qu'il excita les soupçons de l'aubergiste. Il y avait tant de proscrits à cette époque qu'il n'était pas étonnant d'en trouver un, et la compassion faisait courir le danger de la vie. Il fut dénoncé, arrêté et conduit à Bourg-la-Reine, où on l'enferma jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres du comité de la Convention. On assure que, soit pendant les jours où il avait erré, soit dans cette espèce de prison d'où il ne pouvait sortir que pour être



Maison de Bourg-la-Reine où est mort Condorcet. — Cette maison est détruite.

condamné au dernier supplice) ; il écrivit en grande partie l'ouvrage auquel il doit surtout sa renommée, et qui a été publié après sa mort sous le titre d'*Esquisse d'un tableau historique des progrès du genre humain*.

Le but de cet ouvrage célèbre est indiqué à l'une de ses premières pages.

« Il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines, dit Condorcet ; la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; les progrès de cette perfectibilité, indépendante de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais jamais elle ne sera rétrograde, du moins tant que la terre occupera la même place dans le système de l'univers, et que les lois générales de ce système ne produiront sur le globe ni un bouleverse-

ment général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés, et d'y trouver les mêmes ressources. »

Madame de Staël a fait une réflexion touchante sur ce dernier trait de Condorcet : « Dans la proscription, dit-elle, où il devait désespérer de la république, Condorcet, au comble de l'infortune, écrivait encore en faveur de la perfectibilité de l'espèce humaine, tant les esprits penseurs ont attaché d'importance à ce système qui promet aux hommes, sur cette terre, quelques-uns des bienfaits d'une vie immortelle, un avenir sans bornes, une continuité sans interruption. »

Condorcet termina sa vie par un acte qui laisse une impression profondément douloureuse. Lorsqu'il apprit qu'il allait être transporté à Paris, il se donna la mort dans la nuit à l'aide d'un poison.

FRANCIS DRAKE.



1581. La reine Élisabeth arme chevalier le célèbre navigateur Francis Drake. — Dessin de Gilbert.

Francis Drake, l'un des plus hardis navigateurs du seizième siècle, naquit en 1525, à Tavistock, dans le Devonshire. Sa famille était pauvre. Dès l'âge de dix ans, il commença le rude apprentissage de marin sur une barque marchande qui côtoyait habituellement l'Angleterre et ne s'aventurait pas au delà des ports de France ou de Zélande. Laborieux, énergique et sensé, il rendait des services fort au-dessus de ceux que l'on peut attendre d'un si jeune âge. Son patron conçut une vive affection pour lui, et, par testament, lui donna sa barque. Son second protecteur fut un de ses parents éloignés, déjà célèbre en An-

gleterre par ses succès dans le trafic des nègres, qui, en ce temps-là, loin d'être l'objet de la réprobation publique, était ouvertement encouragé par le gouvernement et par l'opinion. Ce marin n'était autre que John Hawkins, qui parvint plus tard au grade de contre-amiral et se distingua dans la fameuse lutte contre l'*Armada*. Par ses conseils, Drake vendit sa barque, et, cédant à l'enthousiasme qui entraînait alors les esprits ardents et aventureux vers le nouveau monde à demi découvert, il tenta, en société avec Hawkins, diverses expéditions lointaines dont les premières ne furent pas heureuses. Une rivalité violente passionnait l'Espagne et l'An-

gleterre l'une contre l'autre. Drake, dans ses excursions, ne se faisait aucun scrupule de dépouiller les navires espagnols chargés d'argent et d'or, et même de piller les ports des Indes occidentales. Ce fut ainsi qu'en 1572, il prit d'assaut deux villes situées sur la côte orientale de Panama. Le butin qu'il emporta lui donna les moyens d'équiper trois frégates, avec lesquelles il rendit des services notables à son gouvernement dans les guerres d'Irlande. En 1577, le 13 novembre, il partit de Plymouth à la tête de cinq petits navires équipés aux frais de l'État, et le 23 août de l'année suivante il entra dans le détroit de Magellan. Il paraît établi que ce fut réellement lui qui le premier découvrit le cap Horn. Il triompha de périls et de fatigues extraordinaires; mais il perdit les quatre navires qui l'avaient accompagné : celui qu'il commandait et qu'il avait si heureusement sauvé s'appelait *le Pélican*; il lui ôta ce nom et lui donna celui de *Golden-Hind*. Après avoir parcouru les côtes du Chili, du Pérou, pillant et ravageant sans cesse, il se dirigea vers le nord, avec l'ambition de trouver ce fameux passage que l'on cherche encore aujourd'hui, et qui permettrait de passer de l'océan Atlantique au Grand océan, au-dessus de l'Amérique septentrionale, à travers l'océan Glacial. On croit qu'il pénétra jusqu'au 48° parallèle boréal. Chassé par les rigueurs du froid, il redescendit et explora les côtes de la Californie qu'il appela la Nouvelle-Albion. De là il alla aux îles Philippines; puis il s'aventura, avec son navire isolé, sans pilote et sans carte, jusqu'aux Moluques. Le 13 octobre 1579, il aborda à Ternate. Le 9 janvier suivant, près de Célèbes, son navire, voguant à toutes voiles sous un vent modéré, toucha sur un rocher et faillit sombrer. Échappé à ce péril, il se dirigea vers Java, et revint par le cap de Bonne-Espérance. Il mouilla, le 26 septembre 1580, à Plymouth, et remonta ensuite jusqu'à Deptford. Le bruit de son arrivée se répandit aussitôt. Les richesses qu'il apportait, le récit de ses aventures, de ses luttes armées contre les Espagnols, de ses découvertes, excitèrent l'enthousiasme public. A la vérité, quelques-uns de ses ennemis murmuraient, et lui reprochaient des actes d'hostilité qui, n'étant pas justifiés par un état de guerre, paraissaient pouvoir être assimilés à des actes de piraterie. Mais la haine contre l'Espagne et l'amour-propre national trouvaient trop de satisfaction dans cette mémorable expédition de Drake pour se préoccuper beaucoup de ces insinuations. La reine elle-même crut devoir les étouffer en donnant à Drake un témoignage éclatant de son approbation. Le 4 avril 1581, elle descendit la Tamise jusqu'à Deptford, monta sur le *Golden-Hind* richement pavoisé, couvert de tapis magnifiques, et, au milieu des fanfares, des acclamations, elle conféra solennellement à Drake le titre de chevalier (1). Elle voulut de plus que le *Golden-Hind*, qui avait « tracé un si glorieux sillon autour du monde, » fût conservé et honoré comme un monument national. Le navire resta longtemps, en effet, l'objet d'une sorte de culte public dans l'arsenal de Deptford. Lorsqu'il tomba de vétusté, on fit de ses débris un fauteuil que l'on voit encore aujourd'hui à l'Université d'Oxford.

Drake n'avait point terminé sa carrière maritime. En 1585, il fit une nouvelle expédition aux Indes occidentales. Il commanda, en 1587, une flotte de trente voiles, et brûla, dans le port de Cadix, une division de l'Armada. En 1588, il fut nommé vice-amiral, et combattit avec succès la flotte espagnole. Mais ses dernières années furent moins heureuses. Il échoua dans une tentative pour le rétablissement de don Antoine sur le trône de Portugal, et dans une attaque des Espagnols aux Canaries et à Porto-Ricco. On attribue sa mort, qui survint le 9 janvier 1597, au chagrin qu'il éprouva à la suite d'un autre revers, celui d'une flottille envoyée par lui contre Panama. La relation de ses aventures a été traduite en français sous ce titre : *Voyage curieux fait*

(1) En 1581, Elisabeth avait quarante-huit ans. Il semble qu'on l'ait un peu trop vieillie dans notre gravure.

autour du monde par François Drach (sic), amiral d'Angleterre.

## LE GOBELET DE FER-BLANC.

ANECDOTE.

Un voyageur était arrêté au bord de la route qui conduit de Rolle à Morges, sur les rives du Léman; autour de lui se tenait une troupe d'enfants auxquels il distribuait, avec quelques paroles amicales, des gobelets de fer blanchi, que ceux-ci examinaient d'un air d'émerveillement joyeux.

— Voyez! voyez! s'écria tout à coup l'un d'eux, qui examinait le don de l'étranger; le mien a une inscription.

— Le mien aussi! répondirent toutes les voix.

Et le premier enfant, élevant le gobelet pour mieux voir, lut tout haut :

AIMEZ-VOUS  
LES UNS  
LES AUTRES.

— C'est une recommandation du saint Évangile, fit observer le plus grand de la troupe.

— Ou plutôt l'esprit même de l'Évangile, reprit doucement le voyageur. Rappelez-vous ce précepte, et vous ne transgresserez jamais la loi du Christ, qui ordonne de *faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-mêmes*.

— Comptez là-dessus! interrompit brusquement une voix derrière l'étranger; dès que les petits auront l'âge d'homme, ils ne penseront qu'à eux, comme c'est l'usage, et rendront aux autres le mal pour le bien.

— Toujours aussi misanthrope, monsieur Rimerse, dit le voyageur, qui s'était retourné et avait reconnu son nouvel interlocuteur; heureusement votre mauvaise opinion des hommes ne vous empêche pas d'agir comme si vous les aimiez.

— Et je m'en suis surtout bien trouvé! continua Rimerse ironiquement; tous ceux pour lesquels j'ai été bon se sont dressés contre moi dès que je leur ai été inutile. Non, non, croyez-moi, monsieur, l'homme est la bête la plus féroce de la création, — sans justice et sans souvenir! On apprivoise les ours avec de la farine ou du miel; les hommes, point; et ils mordent sans scrupule la main qui les a nourris!

L'étranger ne répondit pas sur-le-champ; il laissa les enfants prendre les devants et s'éloigner, tandis que lui-même se remettait en route avec Rimerse.

Ce dernier, qui revenait des champs, portait sur son épaule une fourche et un râteau de faneur, auxquels pendait sa veste que la chaleur l'avait forcé de retirer. Son costume, rustique, mais propre, annonçait un de ces cultivateurs propriétaires si communs en Suisse, qui tiennent à la fois du bourgeois et du paysan. L'étranger et lui marchèrent quelque temps côte à côte sans rien dire; mais, arrivés près d'un champ qui longeait le chemin, et au bord duquel se dressaient de jeunes peupliers, Rimerse s'arrêta comme involontairement.

— Les voilà, dit-il en montrant les arbres à son compagnon; c'est ce misérable rideau de feuilles que le cousin Ottman veut me forcer d'abâtre. Mais que Dieu me punisse si je cède! L'affaire est entre les mains des juges, et je soutiendrai mon droit jusqu'au bout, fallût-il vendre, pour cela, ma dernière génisse.

Il se mit alors à raconter l'histoire de ce procès, né, comme tant d'autres, d'un malentendu, puis aigri par des susceptibilités réciproques.

Ottman et lui avaient longtemps vécu dans l'intimité affective que créent la parenté et le bon voisinage. Plus âgé et plus riche que son cousin, Rimerse l'avait d'abord aidé de son argent, de son expérience, et celui-ci semblait le regarder comme un frère aîné à l'autorité duquel il avait coutume de déférer. Mais insensiblement cette autorité lui était de-

venue visiblement pénible ; il consultait plus rarement Rimerse, combattait ses opinions, ou agissait contrairement à ce qu'il lui avait indiqué, afin de constater son indépendance. Rimerse, accoutumé à conseiller comme on commande, avait pris en mauvaise part ces tentatives d'affranchissement ; les rapports étaient devenus moins expansifs ; on avait amassé l'un contre l'autre de légers griefs grossis dans le silence de la réflexion. Une amertume secrète s'était glissée dans ces deux cœurs autrefois si bien unis ; chaque jour apportait sourdement une semence de discorde : un hasard la fit tout à coup germer et grandir.

Un champ autrefois en indivis avait été partagé entre les deux cousins. Rimerse voulut marquer la ligne de partage par une rangée de peupliers qu'il fit planter pendant une absence d'Ottman. Celui-ci, de retour, s'étonna qu'on eût disposé de la limite commune sans son consentement. Il s'en plaignit un peu vivement à Rimerse, qui répondit avec aigreur ; le dissentiment s'envenima, et finit par une rupture bientôt suivie d'un procès.

C'était celui auquel Rimerse venait de faire allusion, et qui durait déjà depuis quelques mois. Il avait fait succéder aux amicales relations des deux cousins une hostilité douloureuse qui se traduisait par mille tracasseries de voisinage.

Rimerse le raconta au voyageur avec un sentiment de rancune qui, au fond, témoignait moins de sa colère que de son regret. Il était clair que ce qu'il pardonnait le plus difficilement à Ottman, c'était leur vieille amitié détruite.

L'étranger, qui avait tout écouté attentivement, ne tenta point de combattre ses préventions ; il savait par expérience que l'esprit aveuglé par la passion perd le sens logique, et que pour l'éclairer il faut attendre qu'un rayon de sensibilité ou de bon sens fasse une percée dans ses ténèbres. Il se contenta d'apaiser par de douces paroles l'irritation fiévreuse de son compagnon, et de lui rappeler adroitement les souvenirs qui pouvaient ramener son âme à la sérénité.

Tout en causant, ils avaient continué leur route, et les toits d'Allaman commençaient à se montrer dans les brumes du soir. Échauffé par la marche et par le récit qu'il venait de faire, Rimerse demanda à son compagnon de se détourner de quelques pas vers un bouquet de saules qu'il lui montra, et où ils devaient trouver une fontaine connue de tous les laborieux.

Comme ils y arrivaient, ils aperçurent les enfants auxquels l'étranger avait distribué ses gobelets, groupés autour de la source où ils puisaient à l'envi. Presque au même instant, et de l'autre côté du bosquet de saules, parut Ottman ; il revenait des champs, et la soif l'attirait également vers l'eau murmurante.

Les deux cousins s'arrêtèrent surpris et embarrassés. Ils semblèrent d'abord hésiter, comme s'ils eussent voulu rebrousser chemin ; mais la présence de témoins et la crainte de paraître céder la place les retint. Ils avancèrent donc d'un pas lent vers la source, aux bords de laquelle ils arrivèrent en même temps.

Tous deux étaient visiblement émus. C'était la première fois, depuis plusieurs mois, qu'ils se trouvaient si près l'un de l'autre. Leurs regards se croisèrent ; quelque chose des sentiments d'autrefois s'était réveillé malgré eux dans leur cœur. Cependant ils gardèrent le silence, et Rimerse recula d'un pas, afin de laisser Ottman boire le premier.

Celui-ci allait se pencher vers la source, quand l'un des enfants lui offrit en souriant le gobelet qu'il venait de remplir. Ottman le prit machinalement, et se leva pour le porter à ses lèvres ; mais ses yeux tombèrent tout à coup sur l'inscription, et il s'arrêta en tressaillant. L'étranger, qui avait tout observé, saisit vivement un second gobelet qu'il présenta à Rimerse, en lui répétant à demi-voix le doux précepte évangélique.

Les deux cousins restèrent un instant saisis et comme incertains ; mais leurs enfants étaient là, étrangers à leurs

divisions et jouant ensemble auprès de la source ; le soleil couchant les inondait de sa lumière pourprée, la brise qui glissait dans les saules rafraîchissait leurs veines ; le bien-être ouvrit leurs cœurs à l'attendrissement. Ottman le premier regarda son cousin et lui tendit son gobelet en répétant : « Aimez-vous les uns les autres. » Rimerse tressaillit, fit un pas en avant, et les gobelets se heurtèrent dans un toast fraternel.

L'étranger, qui s'était approché, saisit les deux mains restées libres, et, les rapprochant :

— Je crois que désormais les peupliers pourront grandir en paix, dit-il avec un sourire.

— Au diable les peupliers ! s'écria Rimerse ému ; demain je les mets tous à bas !

— Non, dit vivement Ottman ; il faut qu'ils restent comme un signe d'alliance, afin qu'ils puissent un jour ombrager nos familles réunies.

Rimerse ne répondit rien, mais il ouvrit les bras, et les deux parents échangèrent un baiser de réconciliation.

Quand le premier attendrissement fut passé, et qu'ils eurent recouvré leur liberté d'esprit, tous deux remercièrent le voyageur avec effusion.

— C'est à votre gobelet que nous avons dû ce bon mouvement, dirent-ils, et chacun de nous le conservera comme souvenir.

— Gardez-le aussi comme avertissement, répliqua l'étranger ; vous venez d'en avoir la preuve, un bon avis n'est jamais perdu pourvu qu'il vienne à propos. Toujours flottant au cours de ses sensations mobiles, l'homme a besoin de trouver dans tout ce qui l'entoure des influences et des conseils. Il ne faut mépriser aucun moyen de le rappeler sans cesse au devoir. Sur ces pauvres gobelets de fer l'ouvrier a tracé des paroles d'or qui peuvent réveiller un cœur près de s'endurcir. Depuis longtemps déjà je les sème sur mon passage, les oubliant au bord des fontaines, les offrant dans les salons et dans les chaumières, les perdant à dessein dans les sentiers battus de la campagne. Des voyageurs les ont portés jusque sur les pics élevés ; vous les trouverez sur les fenêtres de nos chalets, remplis de fleurs par les mains des jeunes filles, et jetant au foyer un avertissement d'amour au milieu des parfums. Votre exemple prouve que mon humble apostolat n'est point complètement inutile, et que lorsqu'on sème le bon grain on peut toujours espérer la moisson, quelque petite que soit la main du semeur (1).

#### RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ENSEIGNES.

Voy. t. XIX (1851), p. 66, 74, 91.

STRASBOURG.

Jadis chaque maison était désignée par un nom. Souvent ces noms prêtaient à des représentations ou à des traductions graphiques sculptées, ou peintes, ce qui donnait aux villes du moyen âge un caractère original et pittoresque, indépendamment de la variété même qui naissait des différences du style architectonique, suivant les différentes castes dont se composait alors la société. L'art du blason avait d'ailleurs établi la mode de figurer les noms propres ; et comme, au quatorzième siècle, l'ambition des armoiries avait passé des familles nobles aux riches familles plébéiennes de

(1) Le fond de ce récit n'est point imaginaire. Un homme de bien, M. Heusch père, de Genève, a répandu dans son canton un grand nombre de ces gobelets. Nous avons sous les yeux des vers touchants dans lesquels il explique ses intentions, et nous n'avons guère fait que les traduire en prose dans les paroles de l'étranger. Nous croyons que cette propagande est malheureusement moins appropriée à nos populations qu'à celles de la Suisse.

Les gobelets de fer blanchi ainsi distribués sortent de la manufacture de MM. Iapy frères, de Delle, qui en ont un dépôt à Paris.

Strasbourg, cet usage ne manqua point d'envahir les façades des maisons, et s'y maintint jusqu'en 1785, année où une ordonnance de police institua le numérotage des maisons à l'instar de Paris.

On a écrit en gros caractères ces mots : « Hôtel du Rhin, »

au mur d'une grande maison construite, de 1842 à 1845, vis-à-vis du pont du Corbeau, sur l'emplacement de cinq maisons démolies pour rectifier l'alignement de ce pont en fonte de fer avec la rue du Vieux-Marché aux Poissons. Auparavant cet hôtel portait le nom de « la Carpe bridée ; »

ANCIENNES ENSEIGNES A STRASBOURG.



La Carpe bridée.



Brasserie de l'Ours.



Brasserie du Cygne.



Enseigne de Boulanger.



Au Pélican.



A l'Autruche.



A la Grue.



Au Sanglier.



Aux Deux haches.



A la Cloche.



Aux Trois lièvres.



A l'Étoile rouge.



Aux Quatre vents.

sur la façade était peinte à fresque une énorme carpe montée par un petit amour, guidant sur les flots le poisson qui tenait un mors dans sa large gueule. J'ignore les raisons qui ont déterminé le propriétaire à changer le nom de cette auberge; j'aurais préféré lui voir conserver son antique dénomination, unique peut-être comme enseigne d'auberge, tandis que le titre d'hôtel du Rhin se retrouve presque à chaque ville le long de ce fleuve. Dans l'idiôme allemand de Strasbourg, on l'appelait *Zum Gertenfisch*, ce qui, traduit en bon allemand, voulait dire *Zum Gegürdeten fisch*, Au Poisson bridé ou sanglé. En fouillant dans les archives de la ville, j'ai trouvé le mot de l'énigme:

« An der Schindbrücke (1) ist ein Eckhus, juxta domum

(1) Nom allemand du pont du Corbeau, qui a reçu ce dernier nom d'une auberge située vis-à-vis; mais *Schindbrücke*, traduit littéralement, signifie pont des Écorcheurs, parce que dans les an-

» olim dictam zu herrn Gerhard dem Fischer, nunc tempo-  
» ris zu den Gerten Fischern. 1466. » (Au pont du Corbeau  
il y a une maison qui fait le coin, à côté de Gérard le pê-  
cheur, de nos jours aux Gerten Fischern.)

Une maison voisine offre une transformation de nom du même genre : c'est la brasserie du « Chant des oiseaux, » grande et belle maison nouvellement construite. Sur celle qui existait auparavant, on voyait peints des oiseaux ouvrant leurs becs et saluant l'aurore de leurs chants. Cette enseigne venait du nom du propriétaire, comme le démontre le *Stadtbuch* de 1364, où nous lisons : « Hus gelegen gynec » site Brüsche, an der site nevent Fritschen Vogelsang. » En 1513, « Caspar, dictus Vix Casper Hospes hospitii zum Vo- » gelgesang. » (Maison située de l'autre côté de la Brusche, ciens temps on y exécutait une partie des sentences criminelles, notamment les noyades.

à côté de Fritsch Vogelsang. En 1513, Caspar, dit Vish Caspar, aubergiste au Chant des oiseaux.) C'était donc une traduction figurée du nom de Vogelgesang.

Le nom de l'auberge du « Rocher aux lapins, » vis-à-vis des Petites-Boucheries (*zum Tannenfels*), a aussi subi une traduction graphique : « *Johannis dicto Dannenfels hospitii, civis Argentinensis et Gerburgi eius uxori legitimi. 1413.* »

Je rangerai encore dans la catégorie des enseignes qui ont eu pour origine des noms propres traduits graphiquement, une botte d'ail sculptée au-dessus d'une porte de maison de la rue de l'Ail, qui représente le nom de Knobloch, d'une ancienne famille patricienne; la maison aux « Trois lièvres, » dans la rue de l'Homme-de-Pierre; et la maison aux « Cigognes, » dans la rue des Orfèvres; traductions des noms de Haas et Storch, très-usités dans la population strasbourgeoise.

Parmi les maisons qui ont donné leurs noms aux rues, je citerai un sanglier sculpté au-dessus d'une porte, au coin de la rue qui lui doit son nom et de celle des Hallebardes, du mot allemand *Hauer*, mâle du sanglier, qui se donne aussi aux défenses de cet animal, indigène dans les forêts le long du Rhin. Un faisan sculpté au-dessus de la porte d'une maison, une mésange au-dessus de la porte d'une autre, vis-à-vis l'hôtel de la Ville-de-Paris, ont donné leurs noms à

ces deux rues. La rue de la Mésange a été officiellement débaptisée dans les derniers temps, et a été appelée rue de la Marseillaise, parce que ce fut dans une de ses maisons que Rouget de l'Isle composa l'hymne célèbre connu sous ce nom. (V. 1836, p. 255.)

On voit à l'angle de la rue de la Cathédrale, quand on débouche vers la rue des Hallebardes, une maison d'une architecture remarquable comme type de construction en bois, et où sont conservés de beaux fragments de sculpture. Elle date de 1469, et figurerait très-bien dans la Collection d'architecture civile publiée par M. Heidelof à Nuremberg. Le premier étage, faisant saillie, est orné à l'angle d'une figure de femme avec un enfant sculptés dans le bois; on pourrait les prendre pour Vénus et l'Amour, si la console qui les supporte ne représentait le symbole de l'amour maternel : un pélican nourrissant ses petits de son sang.

*La fin à une autre livraison.*

#### UN MARCHÉ AUX CHEVAUX.

Un cheval retenu par un palefrenier se cabre à l'entrée du marché et se lève presque droit sur les jambes de derrière,



Salon de 1852. — Une Scène du Marché aux chevaux, par M. Achille Giroux. — Dessin de P. Blanchard.

au moment où trois autres chevaux arrivent au grand trot devant la barrière. Dans le fond, on aperçoit les croupes de ceux qui sont déjà attachés aux poteaux.

La composition est simple sans vulgarité et animée sans désordre; le dessin a du caractère et de la vérité. On voit que l'artiste est familiarisé depuis longtemps avec les mœurs et l'anatomie de la race chevaline. Le genre auquel se consacre M. Achille Giroux peut conduire, tout secondaire qu'il paraisse, à une grande renommée, aussi bien que celui de l'histoire. Il a fait en partie la gloire de Phidias, et il a illustré Géricault.

#### UNE STALAGMITE CURIEUSE.

On trouve, dans quelques mines de charbon, des dépôts du genre de ceux que l'on désigne sous le nom de *stalagmites*, et dont l'aspect présente une particularité remarquable. On y distingue six couches blanches séparées entre elles par des couches noires dont l'épaisseur égale précisément celle des couches blanches; puis arrive une couche blanche dont l'épaisseur égale celle de deux des couches précédentes; après celle-ci on retrouve les douze couches alternativement blanches et noires suivies de la grosse couche blan-

che, et ainsi de suite sur toute la hauteur de la stalagmite.

La régularité de ces alternatives a paru mériter attention; on en a cherché l'explication, et on en a trouvé une d'une extrême simplicité.

La stalagmite se forme journallement, comme on le sait, par le dépôt salin que laissent sur le sol les gouttes d'eau tombant des parois supérieures des galeries. Ce dépôt accumulé s'élève vers la voûte à la rencontre de la stalactite, dont la formation a lieu de la même manière que la stalagmite, mais qui demeure suspendue au plafond au lieu de se reposer sur le sol. Or, dans les mines de charbon où se produit le phénomène en question, les eaux courantes se chargent, durant le jour, de la poussière charbonneuse que fait naître le travail des ouvriers; les gouttes d'eau qui tombent du plafond déposent donc des matières sales et noircies. Durant la nuit, au contraire, la poussière a cessé et les eaux ne déposent que les sels blancs qu'elles tiennent en suspension. De là l'alternative régulière de couches noires et blanches se succédant six fois du lundi au samedi. On est alors au dimanche; ce jour-là les ouvriers ne descendent pas dans la mine: la couche du dépôt stalagmitaire est donc aussi blanche le jour que la nuit, et doit égaliser en épaisseur les deux couches, l'une blanche et l'autre noire, qui se forment dans les vingt-quatre heures de chacun des jours de la semaine.

La nature, comme un historien fidèle, écrit ainsi d'âge en âge, sur les concrétions qu'elle forme, le mouvement industriel de la mine; elle offre un précieux témoignage de l'activité humaine, et semble construire un calendrier irrécusable des jours de travail, des nuits, et du repos des dimanches. Combien de traits de mœurs et de coutumes antiques n'a-t-elle pas dû graver ou peindre par des procédés analogues, et que nous ne savons pas encore lire dans les caractères sans cesse nouveaux et toujours divers qu'elle étale à nos yeux inhabiles!

## FÊTES INDIENNES.

### PURI ET LA FÊTE DE ROTH EN 1849 (1).

« Quel homme dans l'univers ne connaît Puri (2)? Puri dont le temple élevé perce la nue et sert de signal aux navigateurs! Puri, le grand rendez-vous des peuples! le séjour antique de puissantes divinités! Venez à Puri, venez; vous y verrez des merveilles sans nombre; c'est la ville des dieux et des miracles! » Ainsi vont criant les prêtres voyageurs jusque chez les tribus les plus reculées de l'Inde.

Un amas bizarre de maisons misérables, de shalas, abris destinés aux pèlerins, de monastères, vastes bâtiments aux larges verandas (3), aux murailles ornées de figures; des ruelles sales, tortueuses, étroites, parsemées de puits en pierre et de monceaux de décombres; une rue de cent quarante pieds de large, aboutissant aux parvis du temple, et

(1) Extrait d'un écrit anglais intitulé: *Visite du missionnaire A.-F. Lacroix au temple de Jogonnath, en 1849*; traduit sous le titre de: *Voyage du missionnaire Lacroix, etc.*, et précédé d'une notice sur ce missionnaire par William Pétavel, étudiant en théologie. Nèuchâtel, 1851.

Dans le premier volume du *Magasin pittoresque*, page 41, nous avons déjà inséré un article sous le titre de *Procession à Jagatnatha*: nous le complétons aujourd'hui en publiant les détails donnés par M. Lacroix, beaucoup plus récents. Un fait très-notable est que, grâce à l'influence européenne, les sacrifices humains aux dieux indiens ont cessé.

(2) Ville de 30 000 habitants, située à 100 lieues de Calcutta, sur la côte de la province d'Orissa.

(3) Espèces de galeries légères, couvertes d'un tissu de jones ou d'une toile. Les verandas de ces monastères sont élevés de quelques pieds au-dessus de la rue, et sont souvent ornés d'un petit modèle du temple de Jogonnath, surmonté du Tulsî, arbre sacré.

servant de passage au char de l'idole. Voilà Puri! voilà la grande ville! la ville aux merveilles!

Plus loin, et sur de vastes boulevards de sable, apparaissent les maisons des Européens et des officiers du gouvernement. De là on entend incessamment le sourd mugissement de la mer, dont les vagues énormes recouvrent au loin la plage d'une écume éblouissante.

C'est au milieu d'une contrée « sacrée » que s'élève cette cité « sacrée, » où sont les cinq étangs « sacrés, » vastes réservoirs tout entourés de degrés en pierre, dont l'un, plus célèbre que les autres, porte le nom de Gange-Blanc, parce qu'il est, dit-on, fils du Gange. Parmi les autres lieux sacrés, sont le temple de Loknath avec sa fameuse image de Sib; le grand cimetière de Puri dans les sables, appelé Svorgo Dwar ou porte du ciel; le Norok Dwar ou porte de l'enfer, rive où aborda jadis l'idole révéérée de Jogonnath; enfin le Chokrotirtho, petit ruisseau qui se jette dans l'Océan. Mais le principal objet de la vénération publique, c'est le temple de l'idole. De quelque côté qu'on l'aborde, on est arrêté par un mur de vingt pieds de haut, qui l'enferme dans un parvis de six cent vingt pieds de long et de six cents de large. A chacune des quatre faces de ce mur est une vaste porte ouverte aux multitudes. La plus belle, la plus vénérée, la plus fréquentée de ces portes est celle aux Lions, ainsi nommée parce qu'elle est flanquée de lions colossaux; elle sert de passage aux dieux et termine le Boro Dando (1). Vis-à-vis et à quelque distance, au milieu de la rue, s'élève une colonne de basalte noir, haute d'environ quarante pieds, et surmontée du dieu Honuman (2). Légère, gracieuse, cannelée, cette colonne forme un singulier contraste avec tout ce qui l'entoure: c'est un monument grec au milieu de monuments indous.

Entré dans le parvis, le pèlerin y découvre, non pas un, non pas deux ou trois temples, mais plus de cinquante temples dédiés, non pas à toutes les divinités de l'Inde, les divinités de l'Inde sont trop nombreuses, mais aux principales de ces divinités. Le plus remarquable de tous est le Boro Dewal ou grand temple, imposante tour de deux cents pieds de haut et de quarante-deux pieds de face. Là, sur une vaste plate-forme toute de marbre, et appelée Rotnosinghason ou trône des bijoux, résident, d'âge en âge, trois divinités: Jogonnath, son frère et sa sœur. Trois bâtiments pyramidaux complètent ce temple: le Mukhsala, le Bhog Mondop, et le Jogomohon, plus petit que les deux autres, et placé au milieu.

C'est dans le Bhog Mondop que les prêtres apportent chaque jour la nourriture destinée aux pèlerins, et dans le Jogomohon (les délices du monde), que les jeunes bayadères jouissent par leurs danses les prêtres et les dieux.

Tout l'édifice, à l'intérieur comme à l'extérieur, est couvert de figures diverses: ce sont des éléphants, des griffons, des monstres de toute espèce.

Dans le dos de la statue, assurent les Indous, existe un talisman. Suivant les uns, c'est un os de Krishno ou un Salgram (3); suivant d'autres, c'est une boîte de vif-argent. On prétend que chaque fois qu'on fait une nouvelle idole, on choisit un jeune enfant des environs de Puri pour transporter le précieux trésor de l'ancienne idole dans la nouvelle, et que, l'opération faite, l'enfant meurt dans l'année.

L'établissement qui ressortit au temple est immense; il comprend trente-six classes principales d'officiers de l'idole; environ six cent quarante personnes n'ont pas autre chose à faire que de la servir. Le Khatsaj mecap lui fait son lit; le Pasupalok la réveille chaque matin; le Mukh prokhyalok poritari lui présente un cure-dents et de l'eau pour se rincer la bouche; le peintre lui colore les yeux, un autre lui prépare son riz, un autre lui présente les plats, le Dhua lave son linge, le Changra tient l'inventaire de ses robes, le

(1) Ou grande rue. — (2) Dieu-singe. — (3) Pierre sacrée.



Chhattarua lui porte son ombrelle, le Khuntia vient le prévenir de l'heure où commence l'adoration. Pour tant de gens et un si grand dieu, il fallait des prêtres cuisiniers ; on en compte quatre cents familles. Il fallait aussi des prêtresses danseuses : il y en a cent vingt. Somme toute, le nombre des prêtres de Jogonnath est d'environ trois mille.

On peut diviser les prêtres de Jogonnath en deux classes : les prêtres sédentaires et les prêtres voyageurs. Les premiers vivent à Puri et n'en sortent jamais ; les seconds, appelés Pandas, vont ranimer le zèle des populations indoues et envoient à chaque fête des milliers d'adorateurs ; célèbres par la nature même de leurs fonctions, ils ont donné leur nom à leurs confrères, et les pèlerins ne connaissent plus les prêtres, quels qu'ils soient, que sous le nom de Pandas.

Cette armée tout entière, avec le temple et l'idole, a été mise par le gouvernement anglais sous la surveillance immédiate du raja de Khurda. Ce prince est le maître absolu et la terreur des prêtres.

Les prêtres ont mille industries qui leur procurent des sommes considérables ; il en est une qui, à elle seule, suffirait pour les enrichir : c'est le commerce de la nourriture sacrée. Apprêtée par les prêtres cuisiniers, présentée ensuite à l'idole qui la sanctifie, cette nourriture est jetée par monceaux dans le temple, puis vendue comme sainte à la multitude, qui se ferait un crime de manger autre chose à Puri que ce qui a été béni par l'idole. Or, plus de cent mille pèlerins prennent part au banquet, et ce que les prêtres achètent pour deux annas (un huitième de roupie), ils le revendent une roupie.

On célèbre chaque année douze fêtes à Puri. Les quatre principales sont le *Dol*, le *Chondon*, le *Snan* et le *Roth Jattrra*.

C'est dans le *Snan Jattrra* que les prêtres, pour purifier les dieux des souillures que leur ont fait contracter pendant l'année l'attouchement et le simple regard de tant de milliers de pécheurs, les hissent sur une haute terrasse, et là les aspergent aux yeux de la multitude ; et c'est dans le *Roth Jattrra* ou fête des chars, de toutes la plus célèbre, que les idoles sortent du temple, montent sur les chars et vont passer quelques jours dans le temple de Gondicha qui est à deux milles de distance, à l'extrémité nord du Boro Dando.

Le *Roth Jattrra* commence le second jour du mois bengalais d'Asar, à l'époque où la chaleur est la plus grande, et à l'entrée de la saison des pluies.

Alors apparaissent trois chars dont les dimensions colossales commandent le respect aux multitudes : ce sont ces chars dont la réputation s'étend par delà les mers, et qui ont écrasé sous leurs roues tant de fanatiques adorateurs. Surmontés de vastes dais aux raies écarlates, vertes, jaunes, pourpres, ils paraissent de loin d'une magnificence sans égale, et frappent l'imagination des peuples ; mais de près, ce ne sont que des masses bizarres, misérablement ornées.

Le char de Jogonnath a quarante-cinq pieds de haut, et roule sur seize pesantes roues de sept pieds de diamètre ; c'est sur la plate-forme qui le termine que siège la divinité. Les deux autres chars ne diffèrent que pour la forme, mais sont un peu moins hauts. Comme le premier, ils sont environnés d'une galerie de huit pieds de large où trépigent des prêtres en délire, qui provoquent par leurs gestes violents et par leurs harangues les transports de la multitude, et qui reçoivent les offrandes qu'on leur jette de tous côtés.

Au jour marqué, après des prières et des cérémonies diverses, on fait sortir les dieux de leur temple d'une manière qui, certes, est peu en rapport avec leur prétendue dignité. L'idole sœur est portée à force de bras ; mais c'est avec des cordes attachées à leur cou que l'on voit apparaître à la porte des lions Jogonnath et son frère. Pendant qu'une partie des prêtres tirent ces cordes, d'autres cherchent à maintenir les lourdes divinités debout, ou les poussent par derrière d'une façon si impertinente et avec des gestes si comiques, qu'on

dirait que leur unique but est de se divertir et de divertir les spectateurs.

Après mainte aventure, les idoles arrivent à leurs chars. Ici, nouveaux labours : les chars sont hauts, et il faut y monter ; une sorte de pont de planches qui, du sommet des chars, descend à terre, favorise l'ascension des divinités. On les tire, on les pousse, on s'évertue, et bientôt elles sont placées sur leur trône.

Alors une clameur étourdissante se fait entendre ; le délire de la multitude monte à son comble ; chacun peut voir, chacun peut saluer les dieux ; et que sont-ils ces dieux ? Des troncs de six pieds de haut : c'est Jogonnath aux gros yeux ronds, au nez pointu, au corps informe, Jogonnath le hibou, en un mot. C'est son frère aussi effroyable que lui, et sa sœur, véritable soliveau dont l'extrémité offre à peine quelques traits de ressemblance avec une tête humaine.

Quand une fois les idoles sont sur leurs chars, on adapte à Jogonnath des pieds, des mains et des oreilles d'or ; puis, avec les gestes les plus cérémonieux, on les ceint d'une écharpe écarlate. Alors il reçoit les hommages du raja qui, environné de toute sa pompe et armé d'un balai magnifique, remplit avec orgueil les fonctions de Chondal ou balayeur du dieu. Ensuite accourent des bandes nombreuses de villageois, appelés Kolabétias ; c'est à eux d'aider aux habitants de Puri à traîner les dieux. Outre l'honneur qui leur en revient, une partie de leurs terres est exempte d'impôts. Ces Kolabétias bivouaquent autour des chars, et au signal donné, ils se précipitent sur les câbles énormes qui y sont attachés, entraînent par leur exemple toute la multitude, et bientôt les lourdes machines s'ébranlent et font trembler la terre dans leur course.

La joie frénétique qui éclate sur tous les visages, l'aspect des maisons, des temples, des arbres, des rues où fourmillent des multitudes enthousiastes, le bruit de mille tam-tams, le craquement des chars, les cris éclatants de Hori Boi, qui s'élèvent incessamment au milieu du tonnerre continu de la fête, le raja, son éclatant appareil, ses ombrelles sacrées, ses larges éventails, son imposante garde du corps, les dix éléphants de l'idole aux clochettes retentissantes, à la housse écarlate entrelacée de paillettes d'or, les Pandas à l'œil hagard, aux gestes forcenés, qui hurlent et chantent sur les galeries des chars, le pas pesant et uniforme d'une multitude qui se fraie un passage à travers d'autres multitudes, tout ce vacarme, toute cette pompe et toutes ces misères, tout l'ensemble enfin de cette étrange scène ébranle l'âme, et fait sur elle une impression qu'on ne saurait décrire.

La rapidité des chars varie selon l'état des routes ; ils mettent, en général, trois ou quatre jours à atteindre le temple de Gondicha. Là, les dieux se reposent quelques jours, puis remontent sur leurs trônes roulants et rentrent dans leur domaine. Voilà toute la fête de Roth.

Les adorateurs qui rassemble Puri, appartiennent à toutes les tribus de l'Inde : vous y voyez des Sikhs (1), des Mahrattes (2), des Indostanis, des Telingas (3), des Malabars (4), des Oriyas, et surtout des Bengalais.

Les femmes forment au moins les deux tiers de l'assemblée. Ces malheureuses, veuves pour la plupart, sont toutes contentes d'échapper à l'esclavage qui pèse sur elles dans les familles de leurs maris défunts ; et ces familles, il faut le

(1) Nation du Penjab, célèbre par les sanglantes batailles qu'elle a récemment livrées aux Anglais.

(2) Les Mahrattes sur la surface du Décan, guerriers enthousiastes et intrépides, jadis redoutés de l'Inde entière et des Anglais eux-mêmes. Leur empire n'a été définitivement détruit qu'en 1818.

(3) Les Telingas occupent le centre de la côte orientale du Décan.

(4) Peuple commerçant et navigateur sur la côte occidentale du Décan.

dire, sont parfois assez barbares pour les encourager à entreprendre un pèlerinage dont on espère qu'elles ne reviendront pas. Comment alors résister aux promesses magnifiques que viennent leur faire les prêtres voyageurs, et ne pas se laisser éblouir par les merveilles sans nombre qu'ils les invitent avec instance à venir contempler ? A les entendre, les pèlerins, qui sont attelés au char de Jogonnath, ne sont qu'une simple garde d'honneur. Ce char roule tout seul, poussé par une force intérieure, émanée de Jogonnath lui-même. Le dieu dévore chaque jour mille livres de nourriture. Il a sur le foyer de sa cuisine neuf grands vases posés l'un sur l'autre, et, chose admirable ! alors même que la chaleur est la plus ardente, ce n'est que dans le neuvième que les aliments se cuisent ; ils restent crus dans les huit autres. Il n'y a pas d'ombre dans le temple ; on n'y entend pas le bruit de la mer, bien qu'il retentisse au portail, etc., etc.

Le nombre des pèlerins varie chaque année : on en compte de quatre-vingt mille à deux cent mille et plus (1).

Aucun pèlerin, en 1849, ne se jeta sous les roues des

chairs ; le fanatisme des anciens âges tend à disparaître, et malheur aux prêtres indiens s'ils s'avisent d'en désirer trop vivement le retour. Le gouvernement anglais les a rendus responsables du sang versé dans les fêtes. Mais il est un autre sacrifice qui se renouvelle impunément chaque année : c'est celle de ces milliers d'hommes qui viennent périr sur les routes et sur les places de la ville sainte ; c'est surtout ce nombre infini d'âmes immortelles qu'avilit un culte dégénéré.

#### ART ARABE.

Voy. 1851, p. 252.

On nous envoie d'Algérie les dessins de quelques objets servant à des usages communs. Le goût, l'élégance, la richesse d'ornementation qui distinguent ces petites œuvres d'art nous engagent à les publier. Les différentes nations ne peuvent que gagner à des communications et à des échanges



Amorçoïr arabe en argent. — Grandeur naturelle.

de cette nature. Si habiles que nous soyons dans tous les travaux d'orfèvrerie et de bijouterie, nous pouvons encore faire plus d'un emprunt utile à l'imagination arabe.

#### I. — AMORÇOÏR EN ARGENT.

On remplit cet amorçoïr, pris aux Béni-Abbès lors de l'expédition du maréchal Bugeaud en Kabylie, en dévissant le bouchon à pans coupés *a*. En *b* viennent se rattacher les

(1) En 1833, sur la foi d'anciens voyageurs, nous avons porté ce nombre à douze cent mille : évidemment la foi indienne s'affaiblit.

cordons qui servent à le suspendre. Le pousse, en s'appuyant en *c* sur le levier coudé, fait découvrir l'orifice *e*, par lequel la poudre s'échappe dans le bassinet.

Le travail est fait au repoussé. Les feuilles, de même que tous les dessins de l'amorçoïr, sont d'un relief amolli par suite du fréquent usage que l'on a fait de l'instrument.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

## LES AGES.

Voy. l'Enfance, p. 1; la Jeunesse, p. 105.

## III. — L'AGE MUR.



Composition et dessin de Tony Johannot.

Les années d'aspiration et d'espérances sont déjà loin ; l'homme a revêtu ses armes, il est entré dans la lutte, il a connu l'amertume des revers et la joie des triomphes ; son front jadis uni et lumineux comme un ciel d'été, s'est chargé

des nuages de l'automne. Cette carrière dans laquelle il entrait en écoutant le chœur des fées de la jeunesse, il la parcourt aujourd'hui aux rudes commandements de la réalité.

Il voudrait en vain, parfois, remettre au pas son coursier,

et s'arrêter sous les ombrages ; le voyage est commencé ; il faut qu'il le continue. Que le vent souffle, que la foudre gronde, que l'ennemi montre, au coude du carrefour, le scintillement de sa lance, peu importe ! le soldat de la vie va devant lui, l'œil fixé sur une étoile qui brille jour et nuit.

Age redoutable des responsabilités suprêmes ! moment d'action qui classe définitivement, rachète ou achève la renommée du jeune homme et assure celle du vieillard !

Que d'épreuves, mais aussi quels encouragements ! Si le combattant revient endolori par les coups, brisé de fatigue, le cœur lourd d'inquiétudes, là-bas, au haut de la montée, il aperçoit la tourelle qu'habite la famille, et à cette pensée toutes ses douleurs s'adoucissent. Autrefois il n'était qu'un voyageur solitaire que nul n'attendait ; maintenant des regards épient le chemin par lequel il arrive, et des cœurs courent à sa rencontre.

Jusqu'alors protégé, voilà qu'il protège à son tour ; il tient dans sa main la sûreté et le bonheur d'être chéris qui paient ses bienfaits en tendresse ; il est devenu leur providence visible ; après Dieu, c'est lui qu'ils nomment dans la joie ou la tristesse, qu'ils appellent dans le danger.

C'est cette mission qui ennoblit tous ses efforts ! que seraient la vigueur et l'intelligence de l'homme dépensées pour lui-même ? où en trouverait-il le renouvellement ? quelle sympathie éveillerait-elles dans nos âmes ? Si l'activité de l'âge mûr excite involontairement une sorte de respect, c'est qu'on la sent protectrice pour ce qui s'élève à son ombre. Isolez le guerrier, dont le crayon de l'artiste vous a reproduit l'image, il ne vous rappellera que la force brutale ; mais ôtez le casque et l'épée pour les remettre aux mains d'un enfant, étendez ces deux bras bardés de fer sur les épaules de cette femme et de cette petite fille, vous aurez l'âge mûr dans son plus digne caractère, c'est-à-dire soutenant les faibles de sa force et les réjouissant de son amour.

## LES CINQ SENS.

Voy. p. 10.

### II. LE SON, L'OREILLE, ET LE SENS DE L'OUÏE.

*Le son.* — Un son est le résultat des vibrations d'un corps quelconque, solide, liquide ou gazeux, ébranlé par une force mécanique. Quelquefois ces vibrations sont invisibles, souvent elles ne le sont pas : ainsi nous pouvons voir le mouvement de va-et-vient d'une corde tendue de violon ou de basse écartée avec le doigt, puis abandonnée à elle-même. En posant la main sur une cloche, nous sentons les vibrations du métal sonore. Ces vibrations se communiquent à l'air qui les transmet à notre oreille. L'air lui-même peut jouer le rôle du corps vibrant, et devenir le point de départ des ondulations qui arrivent à l'organe auditif. Dans une flûte, dans un tuyau d'orgue, c'est la colonne d'air qui remplace la corde du violon ou le métal de la cloche.

On distingue trois qualités dans un son : son *intensité* ou sa force, sa *hauteur* ou son acuité, et son *timbre*.

L'intensité ou la force d'un son dépend de l'étendue des vibrations du corps sonore. Il est facile de s'en assurer. Dévisez seulement faiblement une corde de basse, de violon, de guitare ou de harpe, le son sera faible ; tirez-la fortement, de manière à augmenter l'amplitude, c'est-à-dire la grandeur de ses oscillations, et le son sera fort ou intense. De même le violoniste pousse rapidement l'archet en l'appuyant sur la corde quand il veut produire le plus grand son possible. Pour obtenir le même résultat, le pianiste frappe sur la touche, le sonneur sur la cloche, le flûtiste souffle de tous ses poumons, et le tambour bat à tour de bras.

La hauteur ou l'acuité du son, ou le ton, dépend du nombre de vibrations que le corps sonore exécute dans un temps donné, une seconde, par exemple. Une expérience

bien simple permet de s'en assurer. Faites vibrer une corde de basse ou de contre-basse, ou une corde à boyau quelconque faiblement tendue : les oscillations ne seront pas assez rapides pour ne pas être parfaitement distinguées par l'œil, et le son sera bas relativement à la grosseur et à la longueur de la corde. Faites, au contraire, vibrer la chanterelle, c'est-à-dire la corde la plus fine du violon, vous distinguerez difficilement les vibrations, parce qu'elles sont trop rapides : aussi le son est-il aigu. Les physiciens se sont beaucoup occupés des limites entre lesquelles un son musical était perceptible, c'est-à-dire entre lesquelles on pouvait saisir sa position dans la série des intervalles musicaux. Autrefois on pensait que le son musical le plus bas était celui de 32 vibrations par seconde ; maintenant on l'abaisse à 16 ; au-dessous de cette limite, il y a bruit, mais non plus son. L'incertitude de cette limite, variable pour chaque individu, provient de ce qu'il n'est pas certain que l'oreille ne perçoive pas l'octave de ces sons graves au lieu de les percevoir eux-mêmes. Pour les sons très-aigus, il existe une autre difficulté : c'est la faiblesse, le peu d'intensité des sons très-élevés. L'habile acousticien M. Marloye a fait entendre à l'auteur de cet article un son de 60 000 vibrations par seconde ; il le produisait en frottant une verge métallique avec un archet de violon. Ce son était tellement faible qu'il était difficile à entendre, et tellement aigu qu'il produisait sur l'oreille une impression douloureuse. M. Despretz a entendu des sons de 73 000 vibrations ; mais c'est là une limite extrême qu'un long exercice de l'oreille parvient seul à atteindre. Les sons que l'oreille perçoit et apprécie aisément commencent environ à 400 vibrations par seconde, et vont jusqu'à 20 000 vibrations. Ainsi le *do* le plus bas d'un piano à six octaves et demie est de 128 vibrations ; le plus aigu, de 8 192.

Le principe fondamental de l'harmonie, c'est que les combinaisons de deux sons les plus agréables à l'oreille sont celles où les nombres de vibrations sont dans un rapport très-simple : ainsi, dans l'octave, le nombre des vibrations de la note aiguë est le double de celui de la note grave ; c'est le rapport de 1 à 2. Sur un piano, le *do* le plus grave étant de 128 vibrations, celui immédiatement au-dessus est de 256. L'accord de la quinte est exprimé par le rapport de 2 à 3 ; celui de la tierce, de 4 à 5 ; celui de la quarte, de 3 à 4. Tous ces rapports sont simples, et les accords correspondants sont agréables à l'oreille ; l'accord de septième, au contraire, qu'elle ne supporte jamais sans préparation, est exprimé par le rapport compliqué de 8 à 15, et celui de seconde par celui de 8 à 9 ; rapports moins simples que celui des accords d'octave, de quinte, de tierce et de quarte.

La troisième qualité d'un son, c'est le timbre. Le timbre dépend de la nature du corps vibrant : une cloche d'argent a un timbre différent d'une cloche de cuivre ; celui d'un tambour ne ressemble point à celui des cymbales. Parmi les instruments du même genre, il n'en est point deux dont le timbre soit le même : le son d'un violon neuf est aussi dur, aussi désagréable que celui d'un vieux violon de Stradivarius ou de Guarnerius est doux et agréable. Mais c'est surtout la voix humaine qui nous présente une variété de timbres réellement infinie : on peut dire que chaque individu a un timbre de voix différent. Le timbre uni à la justesse fait le charme principal du chant.

Les ondulations de l'air qui constituent le son se propagent avec une vitesse qui a été mesurée. Dans de l'air à la température de zéro, le son a une vitesse de 332 mètres par seconde ; il se propage moins vite dans un air plus froid, et plus vite dans un air plus chaud.

Ces préliminaires sont suffisants pour que nous puissions passer à l'histoire de la perception du son, ou de l'audition.

*L'oreille.* — L'oreille, qui est destinée à percevoir, distinguer et combiner les sons, est l'appareil le plus compliqué de notre organisation. Le rôle de chacune de ses parties n'est

pas encore bien connu : nous essayerons néanmoins de donner une idée de sa structure et de ses fonctions.

En dehors de la tête, le pavillon de l'oreille paraît avoir un double but : d'abord, de faire converger tous les rayons sonores vers le trou de l'oreille ; cela est si vrai que les différents cornets acoustiques dont se servent les personnes affligées de surdité ne sont que des conques de l'oreille agrandies et évasées ; tout le monde sait aussi qu'en plaçant la main derrière l'oreille de manière à agrandir le pavillon de l'oreille de toute la surface de la main, on entend mieux la voix d'un orateur éloigné ou doué d'un faible organe vocal. Le second usage du pavillon de l'oreille, c'est d'entrer lui-même en vibration et de communiquer le son aux parois de la tête ; le cartilage élastique dont il se compose remplit merveilleusement cette indication.

Réunies par la conque de l'oreille, les ondes sonores pénètrent dans le trou de l'oreille, orifice extérieur d'un canal qui pénètre dans le crâne et aboutit à une membrane tendue sur un châssis comme la peau d'un tambour : c'est la *membrane du tympan*. Toutes les vibrations sonores aboutissent à cette membrane et l'ébranlent. Son rôle consiste donc à transformer les vibrations d'un fluide élastique, de l'air, en vibrations d'un corps solide, d'une membrane. Cette membrane forme en dehors une cavité semblable à celle d'un tambour, et qu'on nomme la *caisse du tympan*. Une chaîne de petits os articulés entre eux traverse cette caisse : le premier, appelé le *marteau* à cause de sa ressemblance avec cet outil, est fixé à la membrane du tympan ; le dernier, l'étrier, est appliqué sur une ouverture appelée la *fenêtre ovale*. Cette chaîne d'osselets transmet les vibrations de la membrane du tympan à celle qui ferme la fenêtre ovale.

La caisse du tympan est remplie d'air ; cet air y pénètre par la *trompe d'Eustache*, canal qui vient s'ouvrir dans l'arrière-gorge, derrière le voile du palais. Grâce à ce canal, l'air qui remplit la caisse et presse en dedans la membrane du tympan est toujours en équilibre avec celui qui la comprime au dehors. Si l'équilibre est momentanément rompu, la membrane est refoulée en dedans ou en dehors, et il y a légère douleur et surdité passagère. Ainsi, quand on s'élève rapidement sur une haute montagne, la pression de l'air extérieur sur la membrane du tympan diminue, et, avant qu'une partie de l'air renfermé dans la caisse se soit échappée par la trompe d'Eustache, la membrane est refoulée en dedans : de là une sensation pénible dans l'oreille. Celui qui descend dans la cloche de plongeur, ou se place dans l'appareil à air condensé, éprouve des effets opposés.

Nous avons suivi les ondes sonores jusqu'à la fenêtre ovale, ouverture fermée par une membrane tendue au devant d'une seconde cavité, plus petite que la caisse du tympan et désignée sous le nom de *vestibule*. Ce vestibule est l'organe essentiel et fondamental de l'audition, celui qu'on retrouve chez tous les animaux doués du sens de l'ouïe ; il forme l'entrée d'un *labyrinthe* composé de trois *canaux semi-circulaires* ou recourbés en forme de fer à cheval, qui viennent s'ouvrir dans la cavité du vestibule par cinq ouvertures. Une partie du nerf auditif parcourt et remplit le labyrinthe et le vestibule, plongée dans un liquide transparent qui la sépare des parois osseuses. Le labyrinthe existe non-seulement chez l'homme, mais chez tous les animaux vertébrés, jusqu'aux poissons inclusivement.

Le nerf auditif, contenu dans le vestibule et les canaux semi-circulaires, recevant l'impression des vibrations sonores qui lui sont transmises successivement par la membrane du tympan, la chaîne des osselets, la membrane de la fenêtre ovale et le liquide du labyrinthe, transmet la sensation au cerveau, siège de l'intelligence, qui peut juger la force et la direction des sons. Mais l'homme et les animaux supérieurs sont doués en outre d'un organe en forme d'hélice, appelé le *limaçon*, pourvu intérieurement d'une lame spirale sur laquelle vient s'étaler la plus grande partie du nerf auditif. La

cavité du limaçon communique avec celle du vestibule par une ouverture également fermée par une membrane, et que sa forme a fait désigner sous le nom de *fenêtre ronde*. Les vibrations de la membrane du tympan se transmettent à celle de la fenêtre ronde par l'air contenu dans la caisse du tympan. Le limaçon n'existe que dans l'homme et dans les animaux supérieurs : c'est le complément de l'organe auditif ; c'est même, suivant quelques auteurs, la partie musicale du sens de l'ouïe, celle qui nous sert à juger les intervalles des sons, leur justesse, leur tonalité, et leurs combinaisons harmoniques.

*Le sens de l'ouïe.* — La finesse de l'ouïe est aussi variable chez l'homme que chez les différents animaux. Il est des individus qui perçoivent les sons les plus faibles, et d'autres qui, sans être sourds, n'entendent que les bruits bien caractérisés. La finesse de l'ouïe chez les animaux est souvent merveilleuse. Les chevaux, les renards, les lièvres, les hiboux, sont parmi les mieux doués. Les oiseaux chanteurs entendent et reproduisent exactement les intervalles musicaux ; leur chant naturel est juste, et, quand on leur enseigne un air, ils corrigent et perfectionnent leur chant jusqu'à ce qu'ils aient parfaitement répété l'air qu'on leur a seriné. Les perroquets, les sansonnets, les merles, l'oiseau moqueur, imitent et par conséquent distinguent très-bien les sons articulés, le timbre et les intonations. On reconnaît dans la voix d'un perroquet celle de la personne qui l'a instruit.

Chez l'homme, l'organe de l'ouïe est supérieur à tous les autres sens. Notre vue est plus bornée que celle de la plupart des animaux, notre odorat moins fin ; mais l'oreille, considérée sous le point de vue musical, est un merveilleux chef-d'œuvre. L'homme possède d'abord la faculté de juger les intervalles des sons, il estime leur justesse. Ainsi, lorsqu'un enfant chante faux, cela peut provenir de deux causes : ou bien son oreille apprécie mal l'acuité relative de deux sons ; ou bien il l'apprécie bien, mais sa voix ne sait pas reproduire le son que son oreille a recueilli. Le premier défaut est quelquefois sans remède ; le second se corrige par l'exercice, et l'enfant incapable de chanter pourra jouer très-bien du violon ou de la basse, instruments qui exigent une oreille exercée. Chez le véritable musicien, la délicatesse de l'oreille est, pour ainsi dire, sans limites : en effet, la justesse des notes n'est point absolue ; elle varie suivant le ton du morceau, et même suivant les notes qui précèdent et qui suivent. Une oreille juste sent toutes ces nuances et souffre lorsqu'elles ne sont pas observées. C'est cette justesse idéale qui fait le plus grand charme d'un chant simple, rendu soit par la voix, soit par un instrument à cordes. Le peu de charme du piano comme instrument chantant provient moins de ce qu'il ne peut pas soutenir un son, que de cette impossibilité matérielle d'atteindre la justesse parfaite dont nous avons parlé. Dans le clavecin, quelle que soit la succession des notes, elles sont toujours identiques à elles-mêmes, et ce temporairement répand sur tout le clavier une justesse douteuse qui n'est rachetée et dissimulée que par l'harmonie des accords. On comprend, d'après cela, comment Paganini disait et pouvait dire que tous les violonistes jouaient faux. La justesse irréprochable de son jeu, au milieu des plus prodigieuses difficultés, est de toutes les qualités de ce grand artiste celle qui a le plus étonné et charmé les véritables connoisseurs.

Si l'oreille humaine n'avait que la faculté de juger parfaitement le rapport des sons et de compter, pour ainsi dire, les milliers de vibrations dont ils se composent, ce serait déjà pour nous un motif suffisant d'admiration ; mais son pouvoir ne s'arrête pas là : elle a en outre celui de percevoir et de juger des sons qui viennent simultanément frapper le nerf auditif. Certaines combinaisons harmoniques ont la propriété de l'impressionner agréablement, tandis que d'autres la blessent et l'irritent. Au milieu de ces sons, elle reconnaît celui qui la choque, et demande, pour ainsi dire, son remplacement par un autre qui la charme. Au milieu d'un bruyant

orchestre, un chef exercé distingue une fausse note isolée faite par un seul exécutant tandis que tous les autres jouent juste; et l'on dit que Mozart, entendant des trompettes qui sonnaient faux, en fut si péniblement impressionné qu'il perdit connaissance.

Il existe des individus assez malheureux pour n'éprouver aucun plaisir en entendant une bonne musique. Ce malheur peut tenir à deux causes : ou bien leur oreille mal conformée ne juge pas les rapports des sons et n'est point flattée en percevant des rapports harmoniques. C'est une infirmité analogue à celle des individus dont la vue est mauvaise, ou qui ne distinguent pas les couleurs et les confondent entre elles. D'autres semblent comprendre les combinaisons harmoniques; leur oreille est agréablement impressionnée en entendant frapper des accords sur un piano; mais ils ne sont pas touchés par la musique; elle est pour eux une langue inconnue; elle ne leur rappelle pas des sensations qu'ils ont éprouvées, des sentiments qui les ont agités; ils ne savent pas imaginer le poëme intime que chaque auditeur crée en écoutant une grande composition musicale. Ces hommes-là pèchent par l'imagination ou la sensibilité : il leur faut un sens précis, des images réelles, des sentiments traduits par des mots, c'est-à-dire par la langue des idées et des faits, langue aussi incapable de rendre les sensations et les sentiments que la musique est impropre à reproduire des idées positives et à faire comprendre des raisonnements:

Lorsque l'âme, par l'intermédiaire de l'oreille, a appris à connaître les sons et leurs combinaisons, l'organe auditif peut s'oblitérer sans qu'elle cesse d'entendre mentalement et de créer des sons. On peut penser des sons comme on pense des nombres : c'est ainsi que le plus grand musicien des temps modernes, Beethoven, devenu sourd avant quarante ans, n'a pas entendu matériellement la plupart de ses immortelles compositions; mais son âme créait ces chants sublimes et ces divines harmonies qui, mieux que la parole, transmettront à tous les âges et à tous les peuples les sentiments qui animèrent ce grand poëte. Le sort l'avait privé de l'organe matériel de son art; mais la nature l'avait doué du génie, principe divin indépendamment des organes qui nous mettent en rapport avec le monde matériel.

#### MUSÉE DE CLUNY.

Voyez 1850, page 241.

ORFÈVREURIE DU SEIZIÈME SIÈCLE. — AIGUIÈRE SCULPTÉE  
PAR FRANÇOIS BRIOT.

La hauteur du vase que nous reproduisons est de 30 centimètres; le périmètre, de 45; le diamètre du bassin, de 45.

La forme de l'aiguière est légèrement ovoïde; elle est divisée en trois zones; celle du milieu est elle-même divisée en trois compartiments, dans chacun desquels est représentée une des trois vertus théologiques : la Foi, l'Espérance et la Charité. C'est la Foi qui paraît sur la face choisie par le dessinateur. Elle est représentée devant un autel, tenant d'une main les Écritures, et de l'autre la Croix; elle foule aux pieds une tête de mort. L'Espérance et la Charité sont représentées avec leurs attributs ordinaires : l'ancre pour la première; la corne d'abondance et les enfants pour la seconde.

Les deux autres zones sont ornées de figures de fantaisie, chevaux ailés, mascarons, génies, etc. Le col est orné de deux mascarons; sur la partie supérieure de l'anse est une femme en cariatide. Le pied est orné de deux bordures godronnées (*godrons*, petites entailles).

La décoration du bassin est encore plus remarquable que celle de l'aiguière; l'artiste y a déployé toutes les ressources de son art, en même temps que toutes les richesses de son imagination.

L'idée dominante, c'est que la tempérance est nécessaire à l'homme qui veut exceller dans les arts et les sciences : aussi la figure de cette Vertu est-elle représentée au centre du bassin, sur cette partie éminente que les gens de l'art nomment l'*ombilic*, et qui était destinée à recevoir le pied de l'aiguière.



Musée de Cluny. — Aiguière en étain, par François Briot.  
— Dessin de Théron.

L'artiste, qui tenait à ce qu'il n'y eût pas d'équivoque sur sa pensée, n'a pas dédaigné de placer en légende les noms de toutes ses figures allégoriques. On lit donc *TEMPERANTIA* autour de ce sujet principal; on y voit représentée une femme assise au milieu d'un paysage riant; elle tient d'une main une aiguière, et de l'autre une coupe; les accessoires qui l'environnent sont autant d'allégories ingénieuses que nous nous contenterons d'indiquer, mais qui toutes font allusion aux bienfaits de l'eau : une faucille, symbole de la moisson; le trident de Neptune; le caducée de la Paix; le flambeau de l'Amour brisé par la Tempérance. Autour de l'ombilic, dans d'élégants cartouches séparés par des cariatides, sont les quatre éléments. L'Air est représenté par Mercure; l'Eau, par la nymphe d'un fleuve; la Terre, par une belle femme couchée et tenant des épis; le Feu, par un Mars assis, tenant d'une main la foudre et l'épée pour indiquer les propriétés destructives de cet élément, dont un four à chaux, d'où s'échappent des flammes, exprime l'action utile. On distingue aussi une salamandre, cet animal fabuleux qui

avait, disait-on, le don de vivre dans le feu. Le plat bord du bassin est occupé par huit cartouches que séparent des motifs où la fantaisie se marie souvent à des allégories

qu'il serait trop long d'expliquer toutes, mais qui ne sont cependant pas arbitraires. Quant aux huit compositions, elles font suite à cette idée principale, que la tempérance



Musée de Cluny. — Bassin de l'aiguière, par François Briot. — Dessin de Théron.

féconde la science. En effet, ces huit compositions sont consacrées aux sept arts libéraux et à Minerve, c'est-à-dire à la sagesse divine qui les inspire tous.

A l'époque où nous supposons que cette aiguière a été exécutée, pendant la seconde moitié du seizième siècle, les idées du moyen âge étaient loin d'être complètement oubliées. Les dieux de l'Olympe, ressuscités par les écrivains de la renaissance, se mêlaient bien déjà au cortège plus sévère de cette muse du moyen âge, encore si peu connue, que l'on appelle la *Scolastique*; mais, tout en s'écartant des doctrines de l'école, on n'avait pas encore désappris ses formules. Ainsi, pour ne parler que de ce qui concerne notre sujet, on comptait encore quatre éléments et sept arts libéraux; mais déjà les sept arts libéraux, qui paraissent sur notre bassin, ne sont plus précisément ceux que l'on enseignait au neuvième siècle dans les écoles de Paris.

Dans la célèbre classification des arts et des sciences, appelée le *Trivium* et le *Quadrivium*, ou les *Sept arts libéraux*, classification attribuée par M. B. Hauréau, dans sa

savante Histoire de la Philosophie scolastique, à Marcianus Capella, écrivain du cinquième siècle, les trois arts du *tri-*



Portrait de François Briot, ciselé par lui sous le fond du bassin.

*vium* (trois voies menant à la vérité) sont la grammatre, la

dialectique et la rhétorique; les quatre sciences du *quadrivium* (quatre voies) sont la géométrie, l'arithmétique, l'astrologie et la musique. Ici les trois arts sont les mêmes, et ils sont rangés dans le même ordre; mais les sciences sont classées différemment. La musique est ici la première science; on considérait, en effet, longtemps cet art comme l'une des connaissances humaines les plus importantes; mais le changement le plus remarquable, c'est que la géométrie a disparu, confondue avec l'arithmétique ou avec la musique, pour faire place à l'architecture, sans doute à cause de l'éclat de l'architecture de la renaissance, qui devait si longtemps faire dédaigner les merveilles du moyen âge.

La Grammaire, le premier des arts dans les idées de l'école, est représentée par une femme qui tient une fontaine, c'est-à-dire la source de toute science. La Dialectique a un livre ouvert devant elle; de la main droite, elle tient un rouleau; de la gauche, quatre clefs qu'elle cache derrière elle; ces clefs sont celles qui ouvrent les portes de l'entendement humain. La Rhétorique tient un cœur enflammé, et pose la main gauche sur son propre cœur pour indiquer que la véritable éloquence vient du cœur. La Musique tient une mandoline, l'Arithmétique une horloge, l'Architecture une équerre et un compas, l'Astrologie un astrolabe.

François Briot, auteur de ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie, n'a été longtemps connu que des rares amateurs qui possèdent des exemplaires en étain de ce bassin et de cette aiguère. Il a eu la précaution de signer son œuvre; mais sa signature se cache modestement sous le fond du bassin, qu'il faut retourner pour la lire autour d'un médaillon offrant le portrait de l'artiste, modelé par lui-même. Nous reproduisons ce curieux médaillon: Briot y est représenté dans le costume élégant et sévère de la fin du seizième siècle; il porte les cheveux et la barbe courts, un collet presque uni, et un pourpoint très-simple. Ce portrait est fait hardiment; la pose et la physionomie annoncent un homme énergique et intelligent; on lit autour: *Sculpebat Franciscus Briot* (François Briot sculptait). Nous avons fait dessiner ce précieux monument au Musée de Cluny; nous en connaissons une seconde épreuve en étain dans le célèbre cabinet de M. Charles Sauvageot. Il est probable que l'original, fait en cire, avait été exécuté en argent pour quelque prince ou seigneur, et recisé par l'auteur. C'était au moyen d'un moule pris sur cet exemplaire *prototype* que l'on multipliait les épreuves en étain, semblables à celle qui vient de nous occuper.

François Briot était-il le parent de Nicolas Briot, l'un des premiers graveurs de médailles du dix-septième siècle? C'est ce que nous ignorons. Mais il est possible de supposer que ces deux artistes, qui se snivent de si près dans l'ordre du temps et qui furent tous deux de grands maîtres, n'étaient pas étrangers l'un à l'autre.

#### LE TESTAMENT DE MANCIO SERRA,

QUI PERDIT AU JEU LE SOLEIL D'OR DU TEMPLE DE CUZCO.

Extrait d'une chronique écrite au Pérou.

Mancio Serra était un rude *conquistador*, âpre au gain et prompt au jeu. Compagnon de Christophe Colomb et possesseur de la pépite d'or gigantesque sur laquelle on servait jadis, à Saint-Domingue, un sanglier rôti tout entier, il l'eût jouée. Compagnon de Francisco Pizarre, il eut un moment en sa possession le soleil du temple de Cuzco; il trouva le moyen de le perdre en une seule nuit, au jeu de dés sans doute, ou bien à quelqu'un de ces jeux savants dont il est question dans *Lazarille de Tormes*, et où les *naipes* espagnoles, empruntées probablement aux Maures, tiennent toujours le premier rang.

Un vieux proverbe castillan, qui circule encore au Pérou,

fait allusion à l'aventure de Mancio Serra; on dit communément: *Antes de amanecer, perdio el sol* (Il a perdu le soleil avant le lever du jour).

Mancio Serra de Leguizamo le conquistador avait fait merveilles à Tumbes lorsqu'il avait fallu marcher contre les Indiens; Caxamarca l'avait vu parmi les plus braves lorsque l'on s'était emparé de l'Inca; à Cuzco enfin il n'avait été bruit que de ses promesses, lorsque les guerres civiles s'étaient déclarées entre les deux partis. Sa renommée s'était répandue par tout le Pérou, et on lui avait concédé le grade de capitaine; c'était probablement en raison de ce titre qu'on lui avait laissé prendre, comme part de l'immense butin fait à Cuzco, cette espèce de bouclier d'or qui rayonnait dans le temple, et qui, en offrant l'image du soleil, personnifiait la divinité bienfaisante que les Péruviens adoraient. Ce n'était certes pas la perfection du travail que l'on remarquait sur ce disque étincelant qui avait beaucoup touché l'aventurier de Leguizamo; c'était encore moins le respect qui s'attachait à cette image visible de l'ancêtre vénéré des incas: loyalement pesé dans les balances, le soleil de Cuzco valait deux mille *pesos*, ou environ quarante mille francs, et ce fut cette valeur de fin or sans alliage et bien trébuchant, comme on disait alors, qui donna à la relique péruvienne l'unique prix que pouvait y attacher le compagnon de François Pizarre. Mancio Serra eût possédé l'image d'or du dieu Viracocha qui fut estimée seize à dix-huit mille *pesos*, il eût eu de plus la lune du temple de Quito et les étoiles qui l'environnaient, que tout eût suivi le même chemin. Le vaillant capitaine fit si bien qu'en 1589 il avait cinq enfants et ne possédait plus un maravedis. A cette époque, il s'intitulait le dernier compagnon vivant de Pizarre, et aussi le plus pauvre des conquérants. Arrivé à ce degré de misère, le vieux conquistador fit un retour sur lui-même et voulut alléger sa conscience. Ne pouvant rien laisser à ses enfants, il prétendit laisser du moins force conseils pieux à l'empereur; il se sentit plein de commisération pour les Indiens lorsqu'il se trouva hors d'état de les dépouiller; le 18 septembre 1589, le tabellion de Cuzco, Geronimo Sanchez, reçut son testament. Cette pièce, qui nous a été conservée par l'un de ces chroniqueurs religieux que l'on ne consulte pas assez souvent, est assurément l'un des monuments les plus curieux des conquêtes du seizième siècle, et c'est, dans tous les cas, une preuve pour ainsi dire vivante de la manière dont les *conquistadores* appréciaient leur influence sur les populations désolées.

Dès le premier paragraphe, le capitaine Mancio Serra met à nu les plaies dont il trace ensuite le triste tableau. « C'est à la catholique et royale majesté du roi D. Philippe, dit-il, que je m'adresse; et voilà, dans ses sentiments chrétiens, ce qu'il faut absolument qu'elle sache, car tout cela tient à la décharge de mon âme. . . Lorsque nous arrivâmes en ces royaumes, les incas gouvernaient le pays en telle façon, que sur toute leur étendue il n'y avait ni un larron, ni un homme réellement vicieux, ni même une femme adultère ou coupable. On ne permettait à aucun d'eux d'offenser la morale. Les hommes suivaient des occupations honnêtes ou profitables. Les terres, les lieux propres à la chasse et les mines, les pâturages, les maisons et les bois qui en dépendaient, tout, en un mot, était gouverné et réparti de telle sorte que chacun connaissait et conservait son bien sans que nul le lui disputât ou lui intentât de procès. Les nécessités de la guerre, bien qu'elles fussent nombreuses, ne s'opposaient point aux transactions du commerce, ni les opérations commerciales au fait du labourage et à la culture de la terre. Les incas étaient craints, obéis, respectés par leurs sujets; et comme nous trouvâmes en eux la force, le commandement, la résistance, il fallut, pour les ranger sous la domination de votre couronne, leur enlever biens et richesses par la force des armes. . . De seigneurs nous les avons donc faits esclaves, ainsi que le peut voir Votre Majesté, et l'intention



qui me meut en adressant cette relation est de décharger ma conscience, parce que je la sens coupable. Et, en effet, nous avons détruit par notre mauvais exemple ces peuples soumis à une si bonne discipline qu'hommes ou femmes ils ne commettaient ni crimes ni excès. L'Indien, qui avait cent mille pesos d'or ou d'argent en sa maison et d'autres Indiens près de lui, laissait tout ouvert, plaçant seulement devant la porte, en travers, un petit morceau de bois comme signe que le maître était absent : personne alors, selon leur coutume, ne pouvait entrer dans l'intérieur ni toucher à rien de ce qui y était ; et quand ils nous virent, nous autres, fermer les portes de nos maisons à la clef, quand ils comprirent surtout que nous agissions ainsi par la crainte qu'ils inspiraient, quand ils s'aperçurent que nous craignions les assassinats. . . qu'il y avait parmi nous des larrons et des hommes incitant leurs filles et leurs femmes à mal faire, ils nous regardèrent comme bien peu de chose ; et ils en sont venus à telle rupture du devoir, à telles offenses envers Dieu, grâce au fatal exemple qui leur vient de nous, que, passant d'un extrême à l'autre, loin de ne plus faire le mal, il ne leur arrive presque jamais, ou du moins que fort rarement, de faire le bien. Ceci appelle un prompt remède et regarde Votre Majesté, dont la conscience y est engagée : je l'en avertis, ne pouvant mieux faire. Pour moi, je prie Dieu qu'il me pardonne et me concède la force des aveux, voyant que je suis le dernier à mourir parmi les *conquistadores*. Il est au su de tous, en effet, qu'il n'y a plus que moi en ce royaume ou même dehors qui puisse s'appeler ainsi. »

A la suite de cette exhortation, presque éloquente en sa rude simplicité, le conquistador repentant fait les aveux les plus étranges : non-seulement il rappelle qu'il a perdu au jeu le soleil de Cuzco, et que cela est notoire, mais il dit qu'il a possédé jusqu'à douze mille pesos ; puis, sans chercher à exciter un intérêt qu'il sent fort bien ne pas mériter, il ajoute : « Je meurs pauvre cependant et chargé d'enfants. Je demande à Votre Majesté qu'elle ait pitié de ma race, et à Dieu qu'il ait pitié de mon âme. »

#### CHOIX DE SENTENCES ET DE PROVERBES RUSSES.

- Un chemin pour qui fuit, et cent pour qui le poursuit.
- Une bouchée pour un pauvre est un gros morceau.
- Tu recevras une corde, tu rendras une courroie.
- A bonne tête cent mains.
- Avec un morceau de pain on trouve son paradis sous un sapin.
- Ta destinée fût-elle de vivre un siècle, apprends toujours.
- Le pain et le sel ne se querellent pas.
- Le bossu se redresse dans le tombeau, et le méchant sous le bâton.
- Bon silence vaut mieux que mauvaise dispute.
- Mesure dix fois, mais ne coupe qu'une.
- On ne meurt pas deux fois, mais on ne l'échappe pas une.
- On ne sème ni ne plante les fous, ils croissent d'eux-mêmes.
- Le maréchal forge des pinces pour ne pas se brûler.
- Ne vis ni en chancelant, ni en roulant, ni de côté.
- Jeux de chat, pleurs de souris.
- Où va l'aiguille le fil suit.
- Il donne à manger avec la cuillère et crève les yeux avec le manche.
- Il est toujours fête pour un paresseux.
- Mieux vaut être boiteux que toujours assis.
- En parlant peu, tu entendras davantage.
- Doncques paroles brisent quelquefois les os.
- Un sot jette une pierre dans la mer, cent sages ne la retireront pas.
- Il s'est accoutumé à verser le vide dans le vide.

- Au festin, à la taverne, beaucoup d'amis.
- On ne nourrit pas les rossignols avec des contes.
- Tout est amer à qui a du fiel dans la bouche.
- Pain en voyage n'est pas fardeau.
- Veux-tu manger du pain, ne reste pas assis sur le four.
- La vieillesse est plus sage que la jeunesse, mais le matin est plus sage que le soir.

Aucun habitant de la Mecque n'est autorisé à élever une maison ou tout autre édifice à une hauteur égale à celle du temple de la Caaba.

#### UNE PIERRE DE TOUCHE.

Les amis de Fox s'étonnaient souvent de le voir prendre grand souci pour savoir ce que pensait de telle ou telle mesure politique un personnage dont l'intelligence n'avait rien d'élevé, dont les opinions étaient même entachées de vulgarité. Mais on apprit plus tard que l'illustre ministre trouvait dans le lord en question une pierre de touche excellente. « C'est esprit dont on fait si peu de cas, dit-il, est profondément pénétré des passions et des préjugés les plus répandus en Angleterre ; en telle sorte que lorsque je sais ce que pense le lord, je connais l'opinion du plus grand nombre des citoyens de ce pays. »

#### VIANDE ANGLAISE.

##### SES DÉFAUTS. — SES QUALITÉS.

Il est généralement passé en proverbe que la qualité de la viande anglaise l'emporte de beaucoup sur la qualité de la viande française. Les touristes qui ont fait une rapide excursion de l'autre côté du détroit en sont revenus pleins d'admiration pour ces énormes pièces de bœuf qui, semblables à des montagnes, se dressent orgueilleusement sur le buffèt des tavernes. Les tranches de ces *roast-beef*, artistement coupées, minces à merveille, arrosées d'un jus abondant et richement coloré, sont, pendant un séjour de courte durée, l'objet d'un engouement traditionnel qui est ramené à de plus humbles proportions pour peu qu'on séjourne quelques semaines, et à plus forte raison quelques mois en Angleterre. On finit, en effet, par reconnaître qu'en réalité la saveur et la succulence de la colossale pièce de viande britannique sont loin de l'emporter sur celles de notre petit rôti bourgeois. On finit par trouver qu'en Angleterre le bœuf, le mouton, le veau et le porc frais, ont un air de famille, une uniformité de saveur, et, pour ainsi dire, une nullité de parfum, qui décourage le gourmet. L'abondance de cette chair n'est pas une compensation de ce qui lui manque, et le palais leurrre accuse bientôt les yeux de s'être trop fiés à l'apparence. Peut-il en être autrement lorsque tous les animaux sont engraisés artificiellement, après avoir été, pendant une longue suite de générations, préparés à se vite engraisser ? Peut-il en être autrement lorsque l'animal est abattu avant d'être arrivé à son âge de maturité ? Une viande ainsi faite est nécessairement lymphatique ; elle sent la fabrique et la mécanique humaine ; elle ne peut être aussi succulente, aussi sapide que nos viandes françaises, provenant généralement d'animaux plus mûrs, plus faits, nourris d'herbages et de pacages. Nos animaux s'engraissent par un état de repos et un développement normal de santé à l'âge convenable pour que la chair ait acquis sa maturité. Les animaux anglais sont soumis, au contraire, à un régime qui leur donne une maladie de croissance à l'âge où ils devraient se développer en force selon les lois naturelles.

Ce n'est pas que l'on doive blâmer sous tous les rapports le système anglais ! Il tourne au profit de la classe la plus nombreuse. Si en France il y a d'excellente viande, il y en a aussi

de détestable ; en Angleterre, elle est toujours et partout moyennement bonne. La maladie qu'on donne aux animaux a pour résultat de fabriquer à bon marché une chair suffisamment accomplie ; cette rapidité dans la fabrication de la chair, et cette précocité que les races montrent dans l'aptitude à l'engraissement, ne peuvent coexister avec une qualité supérieure ; mais au moins tout l'ensemble de la nation est bien nourri, et chaque homme peut consommer une plus grande quantité de viande.

Nous avons dit que cet excès de graisse développée dans le corps des bestiaux était une maladie. En effet, les animaux soumis au cruel bienfait de cette nourriture *engraisante* perdent les qualités morales qui les caractérisent, et revêtent, pour la plupart, des formes hideuses incompatibles avec leur distinction à l'état de nature. Là où la beauté manque régulièrement et forcément dans la forme, la santé est généralement altérée. On sent instinctivement qu'en principe le beau doit toujours être le frère du bon.

#### LE COUDRIER AVELINIER OU NOISETIER.

Le coudrier avelinier (*Corylus avelana*) est l'une des variétés cultivées du genre commun Coudrier, que l'on rencontre dans toutes les portions tempérées de l'Europe et de l'Amérique septentrionale. C'est l'arbre qui produit les noisettes. Du temps des Romains, le coudrier avelinier était déjà cultivé à Avelino, dans le royaume actuel de Naples, et de là sans doute est venu le nom d'*aveline* que l'on donne à son fruit. Aujourd'hui on trouve cet arbre dans quelques-unes de nos provinces méridionales, et même en certaines parties de l'Angleterre ; mais c'est en Espagne, sur le revers méridional des Pyrénées, qu'il fournit en plus grande abondance ses meilleurs produits (voy., sur la Junquera, p. 65). Aussi les trois quarts au moins des avelines consommées en Europe viennent-elles de l'Espagne ; elles sont expédiées principalement de Tarragone et de Barcelone.

L'aveline d'Espagne se distingue des autres fruits du même nom par sa grosseur, par sa forme et par sa couleur. En certaines localités, elle atteint jusqu'à la grosseur d'une noix moyenne. Elle est marquée de côtes plus ou moins saillantes à la surface, et elle est globulaire dans son ensemble ; la couleur de sa coquille est foncée. Au contraire, la noisette du coudrier sauvage est petite, ordinairement allongée, à surface plane, et de couleur pâle. D'autre part, la noisette rouge, fournie par un autre coudrier également cultivé, le coudrier franc (*Corylus tubulosa*), a la peau d'un rouge carmin clair ; elle est allongée ; le calice qui l'enveloppe est long lui-même et très-disséqué ; enfin les feuilles de l'arbre qui la produit sont d'un rouge de sang foncé. Cette noisette est, du reste, assez recherchée pour son goût délicat, surtout lorsqu'elle est encore fraîche.

En Espagne, la culture du noisetier avelinier est très-simple. On coupe à rez-terre, tous les dix ou douze ans, les tiges qui, après ce temps, ne produiraient plus que des fruits de médiocre qualité et en petit nombre. Du pied de la tige poussent, la même année, de nombreux et forts drageons qui produisent des fruits dès la deuxième année après celle de la taille. Quant au mode de propagation, il est d'une égale simplicité : lorsqu'on a coupé les tiges trop vieilles et que les drageons ont poussé vers le pied, on couche ceux-ci en terre ; l'année suivante, ils prennent racine, et l'on peut dès lors les séparer de la mère pour les replanter ailleurs. On propage aussi en Espagne l'avelinier par semis : on *stratife* en terre les noisettes (suivant l'expression des pépiniéristes), c'est-à-dire on les sème en sillons profonds de 6 à 7 centimètres environ, que l'on recouvre d'une pareille épaisseur de terre : cette opération doit avoir lieu dès le mois de novembre, et non pas en mars ou en février ; car les noisettes lèvent difficilement, et il arrive même quelque-

fois qu'elles ne lèvent pas de toute l'année : alors il faut prendre patience. Le plant peut rester en terre deux ans sans inconvénient.

Ainsi cultivé et propagé, l'avelinier croît avec la plus grande facilité ; peu lui importe que le sol soit calcaire, argileux, rocailleux, meuble ou tout autre, il prospère partout, pourvu qu'il soit dans sa zone, c'est-à-dire celle de l'Italie méridionale, de quelques-unes de nos provinces du Midi, de l'Espagne, etc. Seulement, il est plus convenablement placé le long des murs et contre la lisière des bois ; s'il est en rase campagne, on n'a qu'à prendre la précaution de l'isoler des grands arbres.

Du reste, l'avelinier n'est pas utilisé uniquement pour son fruit ; sa tige très-flexible, employée, comme celle du coudrier sauvage, pour les ouvrages rustiques, la vannerie, les cercles des futailles, fournit aussi un charbon d'excellente



Noisetier d'Espagne (*CORYLUS AVELANA*).

qualité, d'un grain fin, uniforme dans sa texture, et très-friable, qualités précieuses pour la fabrication de la poudre. Ajoutons que l'on tire de la noisette aveline une huile excellente, mais qui ne peut être longtemps gardée, parce qu'elle rancit rapidement.

## L'ÉCUREUIL.



L'Écureuil, tableau de Diaz.

Le frère et la sœur, tête nue, cheveux flottants, à demi vêtus, se sont élancés dans le bois, suivis du chien favori qui partage tous leurs jeux. Ils courent avec des cris de joie sur la mousse des clairières; ils cueillent en passant les noisettes vertes; ils cherchent sous les feuilles les nids gazouillants et cachés; ils arrachent au ruisseau ses bordures de glaieuls fleuris. Mais tout à coup ils s'arrêtent; ils mettent le doigt sur les lèvres pour se recommander le silence; ils penchent la tête et tressaillent de bonheur! Là, tout près, sur le tronc du vieux chêne, ils viennent d'apercevoir un écureuil.

Tous deux s'avancent à pas suspendus, en retenant leur haleine, les mains en avant, quand le chien se redresse et aboie!... L'écureuil effrayé retourne sa tête fine, aperçoit

les petits chasseurs, s'élance et disparaît dans le feuillage.

Le frère pousse un cri de désappointement, tandis que la sœur, la tête levée, les bras tendus, peut à peine retenir ses larmes.

— Réjouis-toi plutôt, enfant, de cette fuite! Qu'aurais-tu fait de l'écureuil que tu espérais surprendre? Ce qu'en a fait le voisin de ta mère: comme lui, tu l'aurais renfermé dans une cage mobile. Dieu lui a vainement donné l'adresse, l'agilité; sa vie se serait consumée à tourner inutilement entre ses barreaux, et, amusée de ses efforts sans résultat, tu aurais en vain garni sa prison des mets qu'il préfère. Aujourd'hui, au contraire, libre et laborieux, il occupe utilement ses journées. Au creux de cet arbre sont ses magasins; plus

haut, le nid où il abrite ses petits; travaillant tout le jour, il peut élever une famille, vivre des fruits de l'été, et récolter des provisions de réserve pour les mauvais jours. Vous le saurez un jour, enfants, quand vous aurez grandi, bien des destinées parmi les hommes ressemblent à celles de ces deux écureuils. Dans le monde aussi vous retrouverez — ici, l'oisif tournant dans un cercle d'inutilités bruyantes et nourri par le maître dont il amuse les loisirs, mais payant cette abondance de sa liberté; — là, le travailleur infatigable, élevant la génération qui doit lui succéder, pourvoyant au présent et prévoyant les nécessités de l'avenir. Alors, j'espère, éclairés par la conscience, vous saurez reconnaître où est le devoir, où est le bonheur, et à l'écureuil en cage vous préférerez le libre écureuil des bois.

### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194.

§ 5. *La famille d'autrefois et celle d'aujourd'hui. — Ce qu'il faut donner au père et ce qu'il faut donner à l'enfant. — Réconciliation sur un berceau.*

Je m'étais chargé des affaires de mon père; je veillais au payement de sa retraite et à la rentrée de quelques petites rentes, toujours en retard. La succession inattendue d'un parent, mort au fond de la Bourgogne, vint, sinon grossir sensiblement la fortune à administrer, au moins en accroître momentanément les embarras. Il s'agissait d'une douzaine d'arpents de terre partageables entre un grand nombre d'héritiers. Le notaire, préposé à l'exécution testamentaire, me réclama plusieurs pièces indispensables que j'allai demander à mon père.

Mareille et moi le trouvâmes dans un petit logis qu'il occupait à l'extrémité du faubourg, près des grandes pépinières. De sa fenêtre, il voyait les jardiniers semant sans cesse pour arracher, et arrachant pour ressemer. Son œil ne rencontrait qu'une jeune verdure toujours renouvelée, la promesse de forêts dont il ne voyait jamais l'ombrage, et de vergers qui ne devaient fructifier qu'ailleurs.

Il m'avait semblé que ces espérances sans réalisation le fatigueraient à la longue, et qu'il s'ennuierait de cette éternelle enfance de la nature autour de lui; mais il n'en fut rien. Suivant, par la pensée, chaque génération d'arbres enlevés aux pépinières, il voyait les uns grandir en ombrage le long des routes pour le piéton poudreux, baigner de flois de feuilles les collines arides, ou serpenter comme une colonnade verdoyante aux bords des ruisseaux; les autres, enrichir de leurs fruits le jardin rustique, s'étendre en espaliers, sur le mur du modeste cottage, faire courir leurs panpnes chargés de grappes autour des fenêtres de sa cabane; répandre enfin partout la fraîcheur ou l'abondance.

— Il me semble, disait-il souvent, que je me trouve ici près d'une des sources d'où sortent, pour le monde, les flois de la vie; je les vois sourdre de terre, grandir, se répandre; chacun de ces arbres qui part est à la fois un messager de Dieu et de la civilisation; il va porter au loin, avec sa fraîcheur, son fruit ou son parfum, un don du ciel embelli par l'intelligence humaine. Puis, en y regardant bien, que de choses dans cette collection empruntée à tous les climats! Combien n'a-t-il pas fallu de courageux efforts et de recherches aventureuses pour la former? Ce petit coin de terre résume une partie de l'histoire du monde. A chaque plante qu'il renferme se rattache le souvenir de quelque expédition lointaine ou de quelque nom glorieux. Pour rapporter cette vigne, nos pères ont traversé les monts et arrosé de leur sang les plaines italiques; Lucullus est allé chercher ju-qu'au fond de l'Asie, avec l'aigle romaine, ce cerisier fleuri qui blanchit la terre d'une neige de printemps; ces roses de

magnolias n'embaumeraient point l'air que nous respirons, si le sublime fou nommé Christophe Colomb ne s'était obstiné à découvrir un monde. Et, sans parler de ces transplantations, que de nouvelles espèces conquises par la culture! Quelles innombrables générations sorties de terre à la voix de l'homme! Chaque jour sa persévérance multiplie ces saints triomphes qui profitent à l'humanité tout entière. Quelles victoires pourraient leur être comparées? Une racine nouvelle qui guérit la fièvre, une fleur inconnue qui apaise quelque souffrance, ne sont-elles point de plus glorieux trophées que ceux de tous les conquérants? Lequel vous semble avoir mieux rempli sa tâche d'homme ici-bas, de celui qui a fait le plus de bien ou de celui qui a fait le plus de bruit?

Lorsque nous arrivâmes, mon père était à sa fenêtre, suivant du regard les travaux de la pépinière. Il nous fit remarquer de nouveaux agrandissements sur lesquels germaient les semis, et parla avec une sorte d'envie du sort de ces hommes qui gagnaient le pain du jour sous le ciel, au milieu des senteurs de la sève et des chants d'oiseaux.

— Parbleu! le cousin est bien maladroit de n'avoir pas en ici ses douze arpents de terre, lui dis-je en riant; vous auriez pu vous faire le Cincinnatus de votre part d'héritage.

— J'entends, dit mon père, qui remarqua les papiers que je tenais à la main; tu viens m'en parler.

Je lui communiquai la lettre du notaire en lui montrant les pièces que j'avais pu réunir, et lui indiquant celles qui me manquaient. Il alla à son secrétaire, y prit une liasse de titres, et nous nous assîmes autour du guéridon pour chercher ceux qu'on réclamait.

Mais l'examen se prolongea; chaque papier rappelait à mon père quelque souvenir et amenait quelque récit; enfin je trouvai la dernière pièce cherchée: c'était un extrait de naissance écrit sur un gros papier verdâtre dont l'encre avait jauni, et qui portait le timbre de la vieille monarchie. Je remarquai que, d'après sa date, il avait dû être livré le lendemain même du jour où l'enfant était né.

— Oui, oui, dit mon père en souriant; c'était une précaution de ma digne mère. Notre commerce occupait tous ses instants; mes frères et mes sœurs étaient déjà nombreux; l'excellente femme n'avait point de temps à perdre avec chacun de nous: aussi, dès le lendemain de sa naissance, l'enfant était livré à une nourrice de campagne; elle l'emportait à trente lieues de là avec une layette qui lui servait s'il devait vivre, et un extrait d'âge qui permettait de l'enterrer régulièrement s'il venait à mourir. C'était une précaution de prudence qui permettait de parer à toutes les éventualités. Ma mère n'y manqua pour aucun de ses neuf enfants, et bien lui en prit, car il n'en resta que cinq au logis; les autres avaient *utilisé leur extrait d'âge*.

— Ainsi, dit Marcelle, vous avez tous été envoyés de la maison paternelle?

— Pour n'y rentrer que vers trois ans: c'était alors l'usage dans la bourgeoisie; on ne rappelait l'enfant que lorsqu'il pouvait suffire lui-même à ses premiers besoins, et ne point trop embarrasser la famille. Dans ce temps-là on n'avait pas encore ce fanatisme

Des charmants embarras de la paternité.

Vous comprenez que chacun de ces retours de nourrice était un événement! On soumettait le nouveau venu à un examen général; il fallait voir comment il marchait, s'il savait dire bonjour, et jusqu'à quel point il soupçonnait l'existence des fourchettes. Ce premier moment contribuait beaucoup à le classer dans la famille. Une gentillesse pouvait donner bonne idée de son avenir; une gancherie le vouer d'avance à quelque rôle inférieur. En tout cas, on le reléguait à la cuisine jusqu'à ce qu'il fût en âge d'aller à l'école. Il n'en sortait que pour saluer ses parents, et recevoir, selon l'occasion, une réprimande ou une friandise. Dans les maisons bien réglées, cela se faisait avec une certaine solennité; l'enfant tirait son

chapeau, demandait des nouvelles de monsieur et de madame (c'étaient le père et la mère), et attendait debout qu'ils vou-  
lussent lui parler.

— Et vous avez été élevé ainsi? demanda Marcelle.

— A peu près, répondit mon père; bien que de petite bourgeoisie, ma mère avait les saines traditions; les affaires et le ménage d'abord; les enfants ensuite! Des mains de la nourrice, nous passions aux mains de la vieille servante qu'on appelait *ma mie*, et qui nous distribuait les leçons de morale et les tartines jusqu'à l'âge où s'ouvrait l'école de l'abbé Silard, chargé de nous apprendre à lire, à écrire, à chiffrer et à répondre la messe. En tout cela, ma mère n'intervenait que pour les grandes occasions, c'est-à-dire quand il fallait nous faire tailler un habillement neuf dans une des vieilles houppelandes de notre défunt grand-père; punir quelque grave méfait contre les espaliers du voisin, ou nous présenter bien mouchés et en souliers neufs à quelque parent de passage.

— De sorte que vous grandissiez abandonnés comme des orphelins.

— Non pas comme des orphelins, chère fille, mais comme des apprentis de la vie conlés à la rude école de la réalité, et obligés d'apprendre de bonne heure à se servir des choses et des hommes.

— C'est-à-dire, repris-je, qu'au lieu d'abriter votre berceau au fond de la demeure et derrière les rideaux, on vous coulait en plein champ sur la première gerbe de rencontre, comme le font les femmes de nos moissonneurs pour leurs nouveaux-nés. Nul ne s'inquiétait si le soleil était trop ardent; si la piqure de l'abeille venait interrompre votre sommeil, ou même si la vipère se dressait jusqu'à vous du milieu des chaumes.

— Sans doute, dit mon père; notre éducation livrée au hasard avait des dangers; les plus faibles ou les moins chanceux y succombaient; mais aussi quelles fortifiantes épreuves pour celui qui savait les surmonter! comme nous appréhensions vite à reconnaître notre route, à prendre notre place; quel continuel exercice à l'obéissance! Dans notre ancienne société où les classes étaient réglées par la naissance, les professions par les classes, ce rôle de l'enfant était le seul possible; sa subordination dans la famille préparait ses subordinations dans le monde; on l'assouplissait pour le régiment social où son rang était d'avance marqué, et trop de tendresse eût entraîné trop d'exigence.

— Soit, repris-je; mais aujourd'hui que toutes les barrières sont tombées, que chacun se fait ses destinées, et que le premier regard du nouveau-né peut embrasser le monde entier comme son domaine, à quoi bon cet apprentissage? Ce qu'il faut enseigner à l'enfant, c'est à se faire respecter en se respectant lui-même; c'est à remplir dignement son rôle sous cette loi d'égalité qui gouverne les sociétés modernes.

— Et pour cela, ajouta Marcelle, nous devons remplacer l'autorité par le dévouement; de maîtres que nous étions, il faut devenir des défenseurs, des gardiens et des amis! il faut porter l'âme de l'enfant dans notre âme, comme nous l'avons porté lui-même dans notre sein; la nourrir longuement de notre amour, la laisser se fortifier et grandir! Tant de mauvais souffles viennent du dehors! le moyen qu'elle échappe à la contagion, si notre sollicitude n'est point toujours occupée à fermer les portes qui donnent sur le monde! Quelle plus douce et plus saine mission pour ceux qui ont donné le jour à un fils que de le garder à la fois exempt de souffrances et pur de corruption en l'enfermant dans une citadelle inaccessible!

— Prends garde, bonne créature, prends garde, répondit mon père en souriant; ces citadelles ressemblent trop souvent à celles que les princes des contes de fées bâillaient pour leurs filles; le premier aventurier qui passe n'a besoin que d'une chanson pour faire crouler la tour et emmener la belle prisonnière! L'élève trop gardé ne sait plus se garder

seul, et l'enfant trop comblé ne remarque plus ce qu'on lui donne. Nos pères abandonnaient une trop grande part de l'éducation aux influences étrangères; mais nous l'enfermons, à notre tour, dans trop de précautions. A force de faire le vide autour de l'enfant, de ne lui laisser voir le monde qu'à travers des vitres dont nous avons préparé la couleur, nous arrivons à le tromper sur ce qui est, à l'amollir pour l'hème de l'action; accoutumé à ne marcher que sur nos parquets, il s'épouvante ou se laisse tomber dès qu'il faut traverser le ruisseau! Nous ne devrions jamais oublier que l'important n'est pas de lui cacher la boue, mais de la lui faire distinguer, et de lui apprendre à la traverser sans se salir.

Nous ne pouvions méconnaître la sagesse de ces avertissements, et nous avions bien résolu d'en tenir compte; mais Claire était trop petite pour qu'il y eût lieu d'y songer. Sans force et sans raison, elle ne pouvait rien que par nous; ses volontés n'étaient encore que des besoins; notre seul devoir était de les deviner et d'y obéir.

Marcelle surtout y mit une sorte de probité passionnée. Profondément saisi du sentiment de sa responsabilité, elle se lit la servante volontaire de cette frêle existence; elle y subordonna tout. L'enfant devint le pivot autour duquel tourna notre vie entière.

Dans la crainte de l'abandonner un instant aux soins d'une autre, sa mère renonçait à ses plus chères habitudes. Plus de lectures, plus de promenades, plus d'intimes entretiens; le cri de Claire se faisait seul écouter au logis, il réglait notre veille et notre sommeil. Les clés de sa faiblesse, nous avions perdu la possession de nous-mêmes. L'enfant s'en aperçut bien vite et fit de son pouvoir ce qu'on fait de toute autorité absolue, une tyrannie chaque jour plus impérieuse. Je voulus avertir Marcelle; pour la première fois, je trouvai une résistance. Se déliant de tout ce qui pouvait la distraire de l'œuvre entreprise, elle repoussa mes avertissements, m'accusa tout bas de la tenter, et s'acharna à sa servitude avec l'espèce d'obsession exaltée que les femmes mettent dans le sacrifice.

Je voulus en vain lui faire comprendre que ses obligations de mère ne l'avaient point déliée de tous les autres jougs; que les dévouements eux-mêmes avaient leurs proportions et leurs limites; qu'elle se devait aux autres et à elle-même. Rien ne prévalut sur cette tendresse égarée qui ne croyait avoir rempli son devoir qu'à la condition d'une souffrance subie!

Ce fut un premier naufrage dans notre ciel, mais léger d'abord, et fréquemment entr'ouvert par de lumineux rayons. Ces jeunes années de l'enfant ont tant de promesses, tant de charmantes surprises! Aujourd'hui Claire apprenait à nous connaître, demain à nous sourire. Chaque instant forgeait un anneau qui la rattachait plus près de notre cœur; on voyait cette intelligence sortir insensiblement des limbes. L'argente façonnée n'avait point encore de voix, mais déjà le foyer de la pensée s'allumait doucement; ses reflets commençaient à transluire sur le visage, et à lui donner une expression humaine. *La suite à une autre livraison.*

## LES PREMIÈRES MAGUINES PNEUMATIQUES MODERNES

### ET LEURS EFFETS.

#### Premier article.

Deux mille ans environ s'étaient écoulés depuis que les mécaniciens grecs avaient imaginé un procédé pour produire un vide fort imparfait encore, dans un récipient adapté à cet usage. (Voy. 1851, p. 46.) Torricelli, en 1643, par sa belle expérience de la suspension de la colonne de mercure dans un tube fermé à sa partie supérieure, et plongeant par l'extrémité inférieure ouverte dans une cuvette remplie du même liquide, avait montré la possibilité d'un vide complet (voy. la Table des dix premières années). Mais l'espace où existe le vide barométrique est trop limité et trop difficile-

ment accessible pour que l'on puisse y tenter une suite d'essais suffisants.

Otto de Guericke, physicien allemand, avait été vivement impressionné par la découverte de Torricelli. Né en 1602, à Magdebourg, dont il était devenu le bourgmestre, et chargé de missions politiques importantes, cet homme distingué employait tous les loisirs de ses fonctions à des recherches scientifiques. Il nous a transmis lui-même, dans un fort bel ouvrage, le récit de tentatives nombreuses qu'il fit avant d'arriver à un moyen un peu pratique pour opérer le vide.

Il essaya d'abord d'enlever l'eau d'un tonneau, par la partie inférieure, à l'aide d'une espèce de seringue.

La figure 1 représente cet essai, avec les détails du mécanisme employé. ABC était une pompe de métal dans laquelle le piston C ou FG était soigneusement ajusté, et qui portait deux robinets : l'un intérieur, à l'orifice de la pompe, A, pour l'introduction de l'eau ; l'autre, B, extérieur, pour livrer passage à l'eau jetée au dehors. L'orifice de la pompe était maintenu par quatre vis sur une plaque circulaire en fer. Mais cette armature fut brisée avant que l'on eût réussi à enlever l'eau.

Cet insuccès ne fit pas perdre courage. On employa une

armature plus solide ; enfin trois manœuvres vigoureux, en tirant sur le piston de la seringue, réussirent à chasser l'eau par la soupape B. Mais on entendit de suite l'air qui se précipitait dans le tonneau par toutes les fissures, en produisant un bruit analogue à celui de l'eau bouillante. Ce bruit dura jusqu'à ce que le vase fût entièrement rempli d'air. Après quelques autres essais, on s'aperçut que le bois était trop perméable à l'eau comme à l'air, et on eut recours à un autre récipient.

On remplaça donc le tonneau à double ou à simple enveloppe, dont on s'était servi jusque-là, par un globe de cuivre A, composé de deux parties hémisphériques emboîtées l'une dans l'autre (fig. 2). La partie supérieure portait un robinet B, et l'orifice de la pompe était adapté avec soin à la partie inférieure. C'est dans ce vase, préalablement rempli d'eau, que l'on chercha à faire le vide, comme précédemment.

Le mouvement du piston n'offrait d'abord aucune difficulté ; peu à peu cependant ce mouvement devenait plus dur, au point que deux hommes de force moyenne pouvaient à peine retirer la tige. Pendant qu'ils travaillaient ainsi à faire mouvoir alternativement le piston dans les deux sens, de telle sorte que déjà presque tout l'air était enlevé, le globe



Fig. 1. Otto de Guericke cherchant à faire le vide dans une barrique.

Fig. 2. Second récipient employé par Otto de Guericke pour faire le vide.

métallique se comprima tout à coup avec explosion, à la grande terreur des assistants, comme s'il était venu violemment choquer la terre en tombant d'une hauteur considérable. Otto de Guericke attribua avec raison ce phénomène à quelques imperfections de fabrication qui avaient donné prise à la pression de l'air. Il fit donc confectionner un nouveau récipient sphérique, mais en ne tolérant pas cette fois la moindre irrégularité de forme, et le vide put être opéré sans accident. On croyait alors que le vide était complet lorsque la pompe ne faisait plus sortir d'air du récipient. Quoi qu'il en soit, le vide obtenu donnait lieu à plusieurs phénomènes remarquables. En ouvrant le robinet B, l'air se précipitait dans le récipient avec tant d'impétuosité qu'on se sentait entraîné par le courant. En approchant la bouche de l'ouverture, on avait la respiration coupée ; et personne ne pouvait appliquer sa main sur le robinet ouvert sans courir le risque de la sentir attirée et retenue avec violence.

Cependant, quelque parfait que fût le vide dans l'intérieur

du récipient, il ne se maintenait pas longtemps. L'air pénétrait de nouveau par les joints du robinet et de la pompe, et au bout de deux jours il avait entièrement rempli le vase. On chercha donc à remédier à cet inconvénient, et pour cela on imagina un appareil qui, après plusieurs perfectionnements successifs, prit la forme représentée dans la figure 3.

Dans cette figure, la pompe pneumatique *ghs* est montée verticalement sur un trépied dont les trois points d'appui sont solidement fixés dans le sol. A la partie supérieure de cette pompe est une tubulure *n*, à laquelle on adapte le col du récipient *L* que l'on veut vider. On emploie, pour rendre le contact plus parfait, des rondelles en cuir, et en outre on noie les assemblages des tubulures dans l'eau que contient un vase *XX*. Un levier met le piston de la pompe en mouvement de la manière suivante : *W* est un point fixe de rotation pris sur une des branches du trépied ; on donne au levier *Wu* un mouvement alternatif de haut en bas et de bas en haut. *uts* est une tige articulée qui suit les mouvements



Fig. 3. Première machine pneumatique fonctionnant régulièrement.

du levier, et qui fait, par conséquent, monter et descendre alternativement le piston *skk* dans l'intérieur du corps de pompe. Pour empêcher la rentrée de l'air, le joint inférieur entre le corps de pompe et le piston est aussi baigné d'eau, au moyen de la envette circulaire *kk* que portent les tiges *o, o, o*.

Cette machine avait une incontestable supériorité sur les appareils précédemment employés. Outre la possibilité d'obtenir un vide plus parfait avec moins d'efforts, elle donnait le moyen de séparer facilement le récipient de la pompe employée à y faire le vide. Pour introduire à volonté dans le récipient *L* divers objets destinés aux expériences, tels que des oiseaux, des poissons, des rats, des horloges, des sonnettes, des lumières, etc., on y avait adapté un col large *pp*, sur lequel s'emboîtait le robinet *qr*. Ce fut dans un récipient de verre ainsi disposé que l'on fit pour la première fois le vide sans l'avoir préalablement rempli d'eau.

Arrivé à ce point, Otto de Guericke fut à même d'entreprendre une série d'expériences fort curieuses, dont la plupart se font ou devraient se faire encore aujourd'hui dans nos cabinets de physique.

Ainsi, le vide étant opéré dans le récipient *L*, lorsque le goulot de ce vase vient à être plongé dans l'eau et que l'on ouvre le robinet, on voit l'eau se précipiter avec impétuosité et en bouillonnant fortement dans l'intérieur du vase, et le remplir peu à peu entièrement, sauf peut-être un petit espace de la grosseur d'une noisette.

Un vase oblong (fig. 4) ayant été d'abord entièrement rempli d'eau, et ensuite à moitié vidé au moyen de la pompe

pneumatique, Otto de Guericke fut très-surpris de voir qu'en tournant brusquement, l'eau allait en frapper les parois avec un bruit comparable à celui qu'aurait produit un marteau; et si le verre n'avait pas une forte épaisseur à ses extrémités, il était infailliblement brisé. Cette expérience se fait aujourd'hui avec un instrument connu sous le nom de *marteau d'eau* (fig. 5), que l'on prépare, sans le secours de la machine pneumatique, de la manière suivante :

On prend un fort tube de verre, fermé et arrondi à l'une de ses extrémités; on le remplit à moitié d'une eau que l'on y fait bouillir. Lorsque l'ébullition a été prolongée pendant quelque temps et que la température a été portée à un assez haut degré, on scelle à la lampe d'émailleur l'extrémité supérieure du tube. Grâce à l'ébullition, tout l'air que contenait l'eau s'en est dégagé, et la vapeur a chassé devant elle l'air que renfermait aussi le tube. On a donc, en définitive, un vase hermétiquement fermé aux deux bouts, entièrement purgé d'air et à moitié rempli d'eau. Alors il suffit d'un retournement de bout en bout pour que l'eau aille frapper contre le fond du tube avec un bruit et un choc comparables à ceux que produirait un marteau. En faisant disparaître le matelas d'air qui divise ordinairement un liquide dans sa chute, la masse de l'eau tombe tout à la fois et choque le verre comme le pourrait faire un corps solide.

Une lumière allumée étant placée dans le récipient de verre *L* de la figure 3, dès les premiers coups de piston de la pompe à faire le vide, on voit la flamme bleuir, s'allonger, et bientôt s'éteindre entièrement.

Le son d'un timbre dont le mécanisme pouvait marcher une demi-heure diminuait d'intensité à mesure que le vide se produisait, et, après quelques instants, il cessait entièrement de se faire entendre.

Divers petits animaux, des rats, des oiseaux, etc., paraissaient respirer avec plus de difficulté à mesure que le vide se faisait; puis bientôt, s'affaissant sur eux-mêmes, ils expiraient faute d'air. Les poissons que l'on y plaçait dans l'eau ne tardaient pas à éprouver le même sort; leurs vessies natatoires se dilataient, en général, d'une manière remarquable. (Voy. 1849, p. 277.)

Tout un ordre de phénomènes ressortait de ces expériences. Otto de Guericke ne tarda pas à intéresser à ses



Fig. 4. Récipient qui a servi à la première expérience dite du *marteau d'eau*.



Fig. 5. Le marteau d'eau.

travaux les princes de l'Allemagne. Dès 1654, il avait imaginé sa première machine à récipient métallique (fig. 2). La Diète de l'empire était alors réunie à Ratisbonne. Otto de Guericke, chargé d'une mission auprès de la Diète, eut occasion de faire voir sa machine à l'empereur et à quelques autres princes de l'empire, entre autres à l'archevêque de Mayence. Ce prélat fut si charmé de l'invention de cet instrument et des expériences curieuses qui furent faites en sa présence, qu'il exprima aussitôt le désir d'en avoir un semblable, pour répéter par lui-même les expériences qu'il avait vu faire; mais le peu de durée de son séjour à Ratisbonne et le manque d'ouvriers empêchèrent ce désir d'être immédiatement satisfait. Cependant il engagea Otto de Guericke à venir chez lui, et à faire apporter sa machine en son palais de Wurtzbourg. C'est là que le P. Schott, qui professait les mathématiques, et plusieurs autres savants, la virent pour la première fois. L'archevêque prenait plaisir à en donner lui-même l'explication et à répéter les expériences que l'auteur avait faites à Ratisbonne.

Le bruit de ces premières expériences se répandit bientôt dans toute l'Europe savante. Le P. Schott leur donna lui-même une très-grande publicité en mettant au jour, en 1657, son livre intitulé : *Mechanica hydraulico-pneumatica*, à la

suite duquel il inséra, dans un appendice, un détail circonstancié des *Expériences de Magdebourg* (c'est ainsi qu'on les appelait). Mais de nouvelles découvertes, plus frappantes encore sinon plus intéressantes que les premières, se présentaient chaque jour à l'esprit inventif de l'illustre bourgmestre. Nous en parlerons dans un second article.

L'ARMÉE CHEZ LES GRECS.

L'infanterie des Grecs était divisée en *hoplites* et en *psiles*. Les hoplites étaient pesamment armés; les psiles constituaient l'infanterie légère.

Le nombre des hoplites était double de celui des psiles, et celui des psiles était double du nombre des cavaliers.

Une phalange se composait d'un bataillon de 4 096 hoplites, de deux bataillons de 1 024 psiles chacun; de seize compagnies de cavalerie de 64 hommes chacune; total, 7 172 hommes.

La figure 1 représente l'ordonnance d'une phalange isolée rangée en bataille. Les hoplites sont au centre, flanqués de psiles à gauche et à droite, avec deux ailes égales de cavalerie.

Les hoplites étaient rangés à raison de 256 de front sur



Fig. 1. Ordre de bataille d'une phalange.

A, hoplites ou fantassins pesamment armés.— B, psiles ou fantassins armés à la légère.— C, cavalerie.

16 de profondeur (fig. 2); les psiles étaient 128 de front sur 8 (fig. 3); enfin chaque compagnie de cavalerie formait, quant au nombre, un carré de huit cavaliers en tous sens (fig. 4). Dans l'ordre de bataille, les escadrons de cavalerie étaient composés de deux lignes de quatre compagnies chacune.

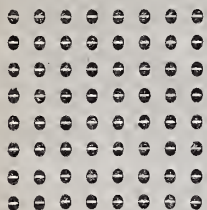


Fig. 2. Tétrarchie contenant 64 hoplites; la phalange contenait 64 tétrarchies placées, sur deux rangs, les unes à côté des autres.

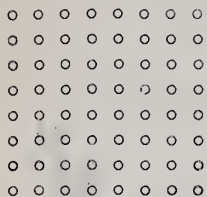


Fig. 3. Pentacontarchie composée de 64 psiles; de part et d'autre de la phalange était un système, contenant 16 pentacontarchies placées les unes à côté des autres sur un seul rang.



Fig. 4. Compagnie de cavalerie comptant 64 chevaux; sur chacune des ailes de la phalange étaient rangées, sur deux files, huit compagnies semblables.

l'ordre de bataille définitif de la tétraphalange (fig. 5), chaque phalange ne conservait plus la même disposition que lorsqu'elle était isolée. Les hoplites, A, occupaient le premier rang au centre; les psiles, B, formaient un second rang à l'arrière des hoplites; et les deux ailes, C, étaient exclusivement composées de cavalerie. Dans les trois intervalles entre les quatre masses d'infanterie du centre, se trouvaient placés les éléphants, D, qui, chez les successeurs d'Alexandre, entrèrent dans la composition des armées grecques, en nombre variable suivant les circonstances. Au moment où l'action s'engageait, les psiles étaient rangés de part et d'autre de chaque bataillon d'hoplites, comme on le voit dans la figure 1. Lorsque l'on était très-près de l'ennemi, ils avançaient seuls pour attaquer à coups de traits et de javelots. Après cette première attaque, sans attendre le choc du corps de bataille qui leur était opposé, ils se rangeaient derrière les hoplites, comme le représente la fig. 5, sans cesser de tirer et d'inquiéter l'ennemi en faisant pleuvoir sur lui une grêle de traits.

Les noms des différents éléments du bataillon des hoplites, et ceux des officiers et sous-officiers, sont compris dans le tableau suivant.

NOMBRE des hoplites.	NOMBRE de files.	NOMS DES PARTIES du bataillon.	NOMS DES CHEFS.
8		Dimoérie (demi-file).	Dimoérite ou chef de demi-file.
16	1	Lochie (file).	Lochage ou chef de file.
32	2	Dilochie (double file).	Dilochite ou chef de double file.
64	4	Tétrarchie.	Tétrarque.
128	8	Taxiarchie.	Taxiarque.
256	16	Syntagme ou xénagie.	Syntagmarque.
512	32	Pentacosarchie.	Pentacosarque.
1 024	64	Chiliarchie.	Chiliarque.
2 048	128	Mérarchie.	Mérarque.
4 096	256	Phalange.	Phalangerque.
8 192	512	Diphalangie.	Diphalangarque.
16 284	1 024	Tétraphalangie.	Tétraphalangarque.

Il fallait quatre phalanges pour former un corps d'armée complet, qui portait alors le nom de *tétraphalange*. Dans

Les hoplites portaient une cuirasse ou un corselet, un bou-



clier ovale, une pique à la grecque ou une *sarisse* (longue pique) à la macédonienne, un casque soit lacédémonien soit arcadien, deux *enémides* ou demi-bottes comme les anciens Grecs, ou simplement une comme les Romains, pour couvrir la jambe droite qu'ils avançaient et qui était la plus exposée dans le combat. Les cuirasses étaient faites, pour la plupart, d'un tissu de lames coupées en écailles, ou d'un fil de fer dont les petits anneaux entrelacés composaient une cotte de mailles.

Les changements introduits par Philippe de Macédoine et par Alexandre, dans l'armement de leurs troupes, ne furent pas adoptés immédiatement dans toute la Grèce. Ce fut Philopémén qui persuada aux Achéens de se défaire de leurs anciennes armes pour prendre le grand bouclier et la longue pique des Macédoniens.

La plupart des dénominations relatives aux bataillons des psiles différaient de celles qui concernent les hoplites. En voici le tableau.

NOMBRE des psiles.	NOMBRE de files.	NOMS DES PARTIES du bataillon.	NOMS DES CHEFS.
4		D'omérite.	Dimoérite.
8		Lochie.	Lochite.
16	1	Dilochie.	Dilochite.
32	4	Systasie.	Systasiarque.
64	8	Pentacontarchie.	Pentacontarque.
128	16	Hécatontarchie.	Hécatontarque.
256	32	Psilarchie.	Psilarque.
512	64	Xénagie.	Xénagiarque.
1024	128	Systemme.	Systemmarque.
2048	256	Épixénagie.	Épixénagiarque.
4096	512	Stiphos.	Stipharque.
8192	1024	Épinagme.	Épinagmarque.

Les psiles ne portaient ni cuirasse, ni bouclier, ni bottes, ni casque, et n'avaient que des armes de jet, telles que l'arc et la fronde, avec lesquelles ils lançaient des traits et des pierres; ils portaient aussi des javelots qu'ils lançaient à la main.

La même variété d'expressions existait pour la cavalerie que pour l'infanterie, comme on le voit ci-après.

NOMBRE de cavaliers.	NOMS DES PARTIES qui entraient dans la tétraphalange.	NOMS DES CHEFS.
32	Embole (demi-compagnie).	Embolarque.
64	Ile (compagnie).	Ilaque.
128	Épilarchie.	Épilarque.
256	Tarentinarquie.	Tarentinarque.
512	Hipparchie.	Hipparque.
1024	Éphipparchie.	Éphipparque.
2048	Telarchie.	Telarque.
4096	Épinagme.	Épinagmarque.

La cavalerie se distinguait, suivant l'armement, en *cataphractes* ou hommes d'armes, en lanciers, et en *acrobolistes* ou gens de trait. Les cataphractes étaient armés de toutes pièces, ainsi que leurs chevaux.

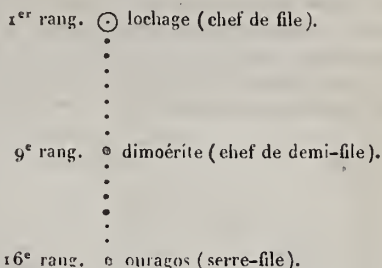
Les lanciers, beaucoup plus légèrement armés, portaient plusieurs lances. Une partie d'entre eux se garantissaient avec une rondache ou bouclier rond. Leur rôle consistait à chercher à rompre l'ennemi en le chargeant à toute vitesse, la lance en avant. Parmi les acrobolistes, on distinguait les tarentins qui lançaient le javelot à la main, et les archiers à cheval qui tiraient de l'arc. Les tarentins attaquaient en voltigeant autour de l'ennemi, sur lequel ils tiraient de loin. D'autres, après avoir jeté leurs traits, chargeaient avec l'épée ou avec un javelo qu'ils tenaient en réserve.

Dans notre figure 9, on voit un simple cavalier qui s'aide, pour monter plus facilement, d'une traverse adaptée à la partie inférieure de la pique. Xénophon fait mention de cette particularité.

La tétraphalange, composant une armée complète, comptait donc 16 384 hoplites, 8 192 psiles, et 4 096 cavaliers; total, 28 672 hommes.

L'échelle de progression binaire était la base de toute cette organisation; et il faut avouer qu'elle se prêtait merveilleusement à toutes les combinaisons, à toutes les manœuvres que pouvaient exiger les circonstances, soit pour la marche, soit pour le combat.

Il y avait dans chaque file d'hoplites, qui était composée de 16 hommes lorsque la phalange était rangée en bataille, des chefs de file et un serre-file disposés de la manière suivante :



Chaque syntagme ou xénagie de 256 hommes avait une enseigne en son milieu, ce qui portait à 64 le nombre des enseignes pour la tétraphalange. Le porte-enseigne n'était pas compris dans le cadre, non plus qu'un trompette, un adjudant, un officier *ouragos* ou serre-file placé à l'arrière, et un crieur chargé de répéter les commandements des généraux; en tout cinq hommes hors cadre par xénagie.

Les anciens Grecs ne connaissaient pas les tambours: avant Alexandre ils employaient la flûte pour cadencer la marche et les évolutions. La trompette fut usitée plus tard; on y avait recours lorsque les brouillards, la poussière ou les ondulations du terrain empêchaient les signaux, et que le cliquetis des armes, les cris des combattants, les gémissements des blessés et le bruit de la cavalerie, ne permettaient pas à la voix de se faire entendre. Du reste, le silence dans les rangs était formellement prescrit dans l'ordre de bataille. Homère peint le silence des Grecs marchant au combat, en disant qu'on ignorait s'ils avaient l'usage de la voix; il compare, au contraire, l'armée des Troïens à une troupe bruyante d'oiseaux.

Voici quelques-uns des principaux commandements, tels qu'ils nous ont été transmis par Ælien et par Arrien. Nous les traduisons autant que possible par leurs équivalents modernes, quand cette traduction n'altère pas leur caractère primitif.

Aux armes! — Reposez-vous sur vos armes. — Bagage hors de la phalange. — Attention au commandement. — Prenez vos distances. — Haut les piques. — Bas les piques. — Alignez les files. — Alignez les rangs. — Attention aux chefs de file. — Serre-files, alignez les files. — Gardez vos distances. — Vers la lance (à droite), quart de tour. — Marche. — Halte. — Front. — Vers le bouclier (à gauche), quart de tour. — Doublez vos files. — Remettez-vous. — En arrière (à la macédonique), évolution. — Remettez-vous. — Contre-marche. — Remettez-vous. — Vers la lance (à droite), conversion. — Remettez-vous. — Vers la lance (à droite), diversion. — Remettez-vous.

Les Grecs savaient que les commandements doivent être courts et nets. Aussi, pour distinguer la nature d'une évolution, ils commençaient par crier: « A la laconique! » ou: « A la macédonique! » de manière que le soldat sût de suite s'il avait à évoluer en avant ou en arrière.

Suivant Ælien, lorsque la phalange était en parade, le fantassin occupait six pieds; serré pour le combat, trois pieds; en *synapsisme*, c'est-à-dire lorsque le soldat était serré

en tous sens de manière à ne pouvoir plus se tourner, il n'occupait qu'un pied et demi. Le synapsisme des Grecs a servi de modèle à la tortue des Romains.

Lorsque la phalange macédonienne était serrée pour com-

battre, chaque soldat n'occupait que trois pieds en tous sens, et les deux premiers rangs croisaient la pique vers l'ennemi. Cette pique, ou sarisse, avait vingt-quatre pieds de longueur, dont six pour les mains et pour servir de contre-poids en

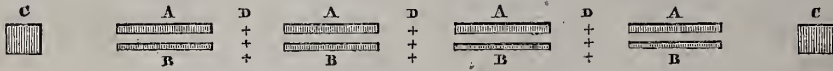


Fig. 5. Ordre de bataille de la tétraphalange.

A, A, A, A, hoplites. — B, B, B, B, psiles. — C, C, cavalerie.

arrière, et dix-huit en avant. L'aspect de cette masse, bardée de fer et toute hérissée de ces terribles sarisses, avait quelque chose de terrible. Paul Émile lui-même avouait qu'il avait été saisi d'effroi la première fois qu'il vit cette fameuse phalange dont il devait néanmoins être vainqueur à la tête

de ses légions. Du reste, cette extrême longueur de la sarisse en rendait le maniement difficile et parfois même nuisible aux soldats qui la portaient. Polyen raconte, dans ses *Stratagèmes*, que Cléomène, roi de Sparte, sur le point d'en venir aux mains avec un corps rangé en phalange et armé



Fig. 6. Chiliarque (1).



Fig. 7. Hla'angarque.



Fig. 8. Fantassins combattant.

de sarisses de 24 pieds, ne donna pas de piques aux deux premiers rangs de sa troupe, mais qu'il leur prescrivit, dès que l'ennemi s'avancerait, de saisir les sarisses les plus avancées pour les rendre inutiles. Cette manœuvre lui réussit.

Arrien ne parle pas d'une troisième espèce de troupes qui,

avec les hoplites et les psiles, figurèrent dans l'infanterie grecque à partir d'une certaine époque : ce sont les *peltastes*, qui formaient comme un intermédiaire entre les uns et les autres, étant moins pesants que les hoplites et plus solidement armés que les psiles, de manière à mieux affronter le



Fig. 9. Harque et simple cavalier montant à cheval.



Fig. 10. Épitagmarque.



Fig. 11. Simple cavalier.

choc de l'ennemi ; leur nom venait de leur bouclier.

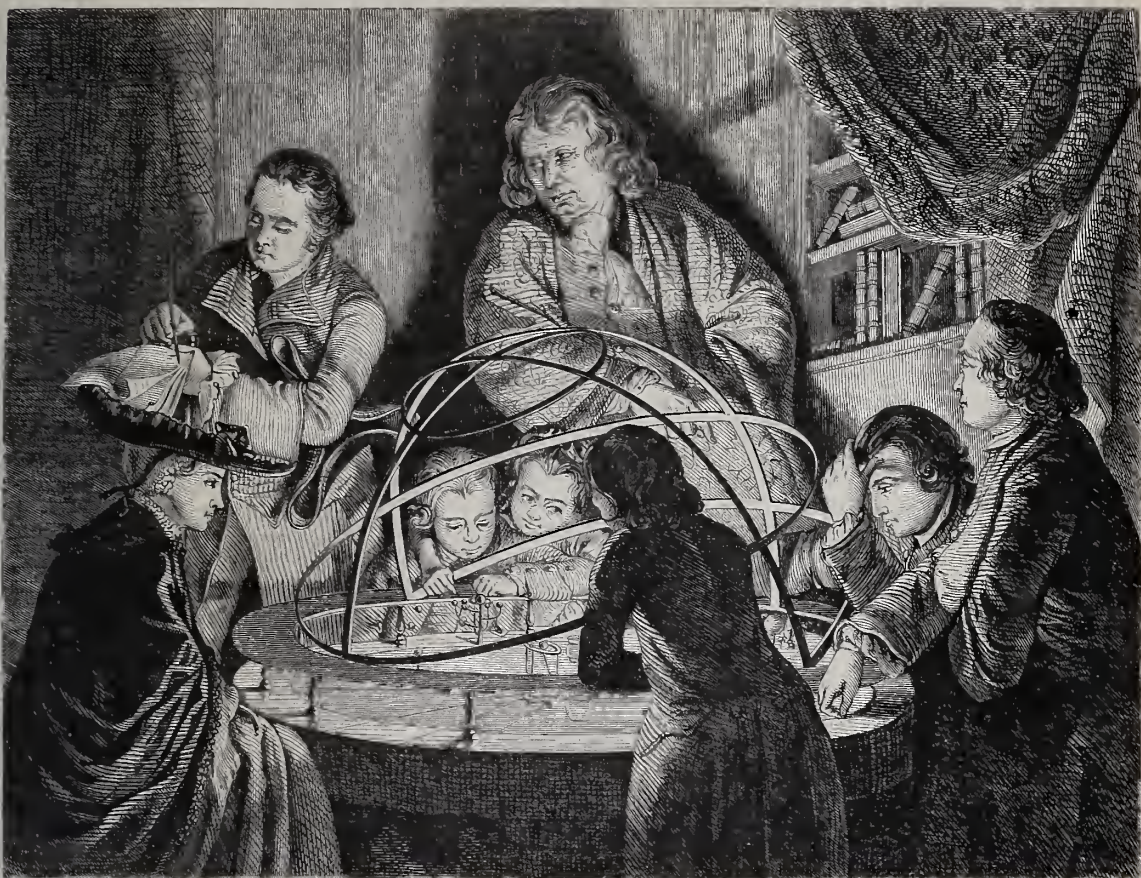
Certains généraux grecs se sont immortalisés par des manœuvres improvisées. Chabrias l'Athénien arrêta une armée lacédémonienne commandée par Agésilas, et déjà à moitié victorieuse, en faisant mettre un genou en terre au premier

(1) Cette figure et les suivantes ont été empruntées à l'édition d'Arrien donnée par M. Chaussard, qui annonce avoir reproduit ces figures fidèlement d'après les médailles et les monuments antiques.

rang, avec la lance en arrêt et le bouclier appuyé contre l'autre genou. Timothée, autre général athénien, obligé de traverser une plaine où il avait à craindre la nombreuse cavalerie des Olynthiens, forma le *plinthion*, ou carré vide, en plaçant au milieu tous les bagages et le peu de cavalerie qui l'accompagnait. L'infanterie poursuivit alors sa marche en faisant une si belle contenance sur les quatre côtés du carré, que les Olynthiens ne purent l'entamer.

## ARTISANS ET PAYSANS ASTRONOMES PAR VOCATION.

Premier article.



Une Leçon d'astronomie, par Joseph Wright (1768). — Dessin de Pauquet.

L'aphorisme de Bernard Palissy : « Pauvreté empêche bons esprits de parvenir, » n'est que trop souvent une triste vérité. Toutefois certaines vocations semblent devoir à la nature même des objets auxquels elles se rapportent de rencontrer moins d'obstacles que d'autres, et d'arriver à se manifester malgré l'absence, soit de la fortune, soit des premiers bienfaits de l'instruction. Du nombre de ces vocations est celle qui porte à l'étude de l'astronomie. Le magnifique spectacle que la voûte céleste déroule incessamment à nos yeux n'est-il pas, en effet, éminemment propre à stimuler et à révéler les facultés spéciales qui appellent aux nobles et pures jouissances de cette science sublime !

« C'est l'Allemagne qui paraît avoir été surtout féconde en cette sorte de phénomènes, » dit Montucla à l'occasion des hommes estimables dont le génie scientifique a su se développer en surmontant les entraves d'une profession mécanique. La France a donné aussi de nombreux exemples en ce genre.

Notre intention est de faire connaître quelques-unes de ces vocations remarquables. Il serait bien difficile d'être complet en pareille matière, et nous n'avons pas une telle prétention. Mais il suffirait à notre but de faire naître l'émulation dans quelques bons esprits, et de rappeler, sous ce nouvel aspect, tout ce qu'il y a de convenable, de moral, de rigoureusement juste, à solliciter et même à convier tous les citoyens d'une nation à acquérir le degré d'instruction nécessaire pour favoriser le développement des facultés spéciales.

Les notices que nous donnons, en suivant un ordre chrono-

logique, peuvent offrir encore quelque intérêt sous ce rapport que plusieurs des hommes dont nous allons parler ne figurent dans aucune biographie, pas même dans la *Bio-graphie universelle* \*.

LONGOMONTANUS ou *Christian Severini*, né en 1562, mort à Copenhague en 1647, était fils d'un laboureur danois. Ce fut un des observateurs et des calculateurs les plus laborieux de cette époque. Il vécut pendant huit ans chez Tycho-Brahé, et l'aida beaucoup dans ses travaux. On a de lui des tables astronomiques et un traité spécial, intitulé : *Astronomia danica*.

\* ÉLÉAZAR FÉRONCE. « Vers l'année 1625, dit Montucla (*Histoire des Mathématiques*, t. II), vivait à Vizille, petit bourg voisin de Grenoble, un simple paysan qui se livrait à l'astronomie avec assez d'assiduité. Il se nommait Éléazar Féronce, et était jardinier dans le château du connétable de Lesdiguières. L'instrument avec lequel il observait était un octant de trois pieds environ de rayon, avec les degrés divisés en minutes par des transversales. Gassendi fait mention de cet observateur et de ses observations qui lui étaient communiquées par un autre amateur de l'astronomie, M. de Valois, trésorier de France à Grenoble; quelques-unes sont rapportées parmi les siennes. » Plusieurs de ces observations se trouvaient dans des manuscrits de la Bibliothèque nationale avec celles de Boulliaud. Féronce est cité à la page 912 de l'*Histoire céleste* de Tycho (publiée, en 1666, par le

\* Nous indiquons par un astérisque les noms qui paraissent avoir été oubliés dans les biographies générales.

P. Albert Curtius), avec Gassendi et Boulliaud, comme l'un des trois observateurs qui faisaient le plus d'honneur à la France.

\* CRABTRÉE (Guillaume), drapier de Broughton, près Manchester, dans la province de Lancastre, observa le passage de Vénus en 1639, et fit beaucoup d'observations astronomiques. Wallis en fit imprimer plusieurs avec les œuvres de Horrocius ou Horrockes, mort en 1641 comme Crabtrée lui-même, que l'on croit avoir été victime des troubles qui désolaient l'Angleterre à cette époque.

\* Théodore ou Dirck REMBRANDSZ van Nierop, était né, en 1610, à Nierop, village de la Nord-Hollande, et il y vivait de son état de cordonnier. Lorsque les *Principes* de Descartes parurent, Rembrandz les lut, les admira, et chercha à voir leur auteur, alors confiné dans une retraite peu éloignée de Nierop. Mais les domestiques de Descartes écartèrent à plusieurs reprises l'humble artisan; enfin, il pénétra près de notre illustre compatriote qui, charmé de son intelligence, l'accueillit, l'encouragea et le reçut toujours depuis avec amitié. On a de lui, entre autres ouvrages marqués au coin du savoir et de la saine philosophie, une astronomie en hollandais, où il prend la défense de Copernic. Ce livre lui valut, de la part d'un anti-copernicien, une malencontreuse application de l'adage : *Sutor, ne ultra cupidam!* Mais l'injure retombe de tout son poids sur le prétendu philosophe et non pas sur le cordonnier. Rembrandz mourut dans son village en 1682.

\* Jean JORDAN de Stuttgart, vers le milieu du dix-septième siècle, exerçait le métier de pelletier. Cela ne l'empêcha pas d'étudier l'astronomie dans les livres allemands, les seuls qu'il pût lire, car il ignorait le latin. Il fit de tels progrès qu'il fut en état d'abrégier les Tables rudolphines de Képler, et de s'en servir pour calculer des éphémérides annuelles; il était, de plus, mécanicien très-ingénieux.

\* Nicolas SCHMIDT, paysan de Rothenacker, près de Hoff, s'était mis de lui-même, vers 1650, en état de calculer des éphémérides, et en publia pendant vingt ans, depuis 1653 jusqu'en 1672, année de sa mort.

Christophe ARNOLD, paysan de Sommerfeld, près de Leipzig, travailla encore plus utilement, car il observa avec assiduité. Jouissant probablement d'une certaine aisance, il se procura les instruments nécessaires; et la même main, qui le matin avait conduit la charrue, maniait le soir le télescope et le quart de cercle. Il suivit ainsi les principaux phénomènes célestes, comme éclipses de soleil, de lune, et les satellites de Jupiter, depuis 1688 jusqu'en 1695. Ses observations, rédigées en deux volumes, furent, après sa mort, remises entre les mains de Kirch le père, astronome de l'Académie de Berlin. Montucla croit que de là elles passèrent dans la bibliothèque de l'Académie. Mais Lalande, dans sa *Bibliographie astronomique*, annonce que les manuscrits étaient au dépôt de la marine. Que sont-ils devenus? Arnold fut le premier à apercevoir la comète de 1683, qu'il découvrit huit jours avant Hévélius, et celle de 1686. Il observa aussi le passage de Mercure sur le soleil en 1690. Cette dernière observation lui procura une gratification des magistrats de Leipzig, avec l'exemption de taille sa vie durant. Après sa mort, arrivée en 1697, son portrait fut placé dans la bibliothèque de Leipzig.

Parmi les astronomes de vocation que l'Allemagne enfanta au dix-septième siècle, on range André HEUMAN\*, courrier de Nuremberg, qui de lui-même d'abord, et ensuite au moyen des instructions de Weigel, se mit en état de calculer le lieu des planètes. *La suite à une autre livraison.*

#### LES DOMESTIQUES D'AUTREFOIS.

Aux deux derniers siècles, on a écrit, soit en France, soit à l'étranger, un assez grand nombre de petits livres sur le

service des domestiques. Ces traités peuvent se diviser en deux classes.

Lés uns ont pour unique objet d'enseigner aux domestiques les devoirs techniques de leur profession. En France, l'un des livres les plus complets dans ce genre est celui qui est intitulé : *la Maison réglée*. L'auteur, nommé Audiger, avait servi lui-même dans de grandes maisons et à la cour.

Les traités de la seconde classe sont ceux où l'on se proposait surtout un but moral, celui d'enseigner aux domestiques à satisfaire leurs maîtres par leur bonne conduite, et à se maintenir dans la voie de l'honnêteté. Le plus remarquable de ces traités est celui qui a été composé par le bon abbé Fleury, sous-précepteur des enfants de France. Il a pour titre : *les Devoirs des maîtres et des domestiques* (1). Dans le même ordre, mais sous une forme comique, on peut encore signaler les *Conseils aux domestiques*, par Swift.

Le livre de la *Maison réglée* est médiocrement écrit; mais la lecture en est instructive, parce qu'elle offre un tableau fidèle et complet de ce qu'était le service des grands seigneurs sous le règne de Louis XIV.

D'après Audiger, la maison d'un grand seigneur devait être composée des officiers et serviteurs suivants : un intendant, un aumônier, un secrétaire, un écuyer, deux valets de chambre, un garde-meuble, concierge ou tapissier, un maître d'hôtel, un officier d'office ou sommelier, un écuyer de cuisine, un rôtiisseur, un garçon d'office, deux garçons de cuisine, deux pages, six ou quatre laquais, deux cochers, deux postillons, deux garçons de carrosse, quatre palefreniers, un suisse ou portier, un jardinier.

Il pouvait y avoir encore plusieurs autres domestiques servant aux officiers ci-dessus : comme un valet pour l'intendant, un valet pour l'aumônier, un valet pour le secrétaire, un valet pour l'écuyer, un valet pour le maître-d'hôtel.

Mais il ne s'agissait encore là que du service du grand seigneur; s'il était marié, sa maison augmentait en équipages.

En effet, la maison d'une dame de qualité se composait d'une vingtaine de gens : un écuyer, une demoiselle suivante, une femme de chambre, un valet de chambre, un page, un maître d'hôtel, un cuisinier, un officier, une servante de cuisine, quatre laquais, un cocher, un postillon, un garçon de cocher; et, s'il y a des enfants, une gouvernante d'enfants, une nourrice, un gouverneur ou précepteur, un valet de chambre, un ou deux laquais, une servante pour la nourrice.

Ce personnel était celui de la maison de ville. Il fallait de plus pour la maison de campagne ou château : un capitaine de château, un concierge, un capitaine de chasses, deux gardes-chasse, un chasseur, un receveur, un maître-valet, une ménagère, une servante de la ménagère, un berger et un vachier.

L'aumônier avait la direction de la chapelle, célébrait la messe aux heures prescrites, faisait la prière soir et matin pour le seigneur et ses domestiques, bénissait les viandes au commencement des repas, et rendait grâces à la fin, catéchisait les domestiques et veillait à leur conduite.

On sait assez quelles étaient les charges de l'intendant et du secrétaire.

L'écuyer commandait à tous les gens de livrée. Il dirigeait et surveillait les palefreniers, les cochers et postillons; il devait se connaître parfaitement en chevaux, savoir bien les dresser; il avait la direction immédiate des pages et laquais. « C'est, dit Audiger, le précepteur et le gouverneur des gens de livrée. »

Les pages ne servaient qu'à faire honneur au maître; cependant ils étaient soumis à l'écuyer.

Le gentilhomme était pour le seigneur, à peu près, ce qu'était la demoiselle suivante pour la dame. Son devoir était de tenir compagnie au maître, et de faire les honneurs

(1) Paris, 1688, 1 vol. in-12.

de la maison ; d'entretenir les personnes de qualité qui venaient lui rendre visite ; lui donner la main lorsqu'il était malade ou incommodé , et l'accompagner à la chasse et à la promenade. Il fallait qu'il fût lettré. Le plus souvent on cherchait pour cette charge une personne de science et spirituelle , qui eût toujours quelque chose d'agréable dans la conversation , et propre à aller complimenter les amis du seigneur sur tous les sujets qui se pouvaient présenter. Quand le seigneur montait à cheval , il avait toujours le meilleur cheval après lui. Il mangeait à sa table.

Le valet de chambre, préposé principalement à tout ce qui concernait la toilette , devait savoir écrire , raser , peigner , et même coudre au besoin.

La charge de maître d'hôtel , bien que spéciale à ce qui se rapportait à l'office et à la cuisine , s'étendait à la dépense générale de la maison. Il devait se bien connaître en vin , en viandes , en provision de toute espèce , et savoir composer , régler et disposer les services de table suivant la qualité et la quantité des convives.

L'officier d'office ou sommelier avait la garde , non-seulement de la cave , mais encore de la pannerie , de la vaisselle , du linge , de la table , de la batterie d'office.

L'écuyer de la dame l'accompagnait à la messe , aux visites , à la promenade , et devait toujours être à ses côtés pour recevoir et faire exécuter ses ordres , pour recevoir les visites qu'on lui venait rendre , pour complimenter de sa part , lui donner la main , conduire et reconduire ceux qui venaient la voir. Il fallait aussi qu'il eût soin que ses gens de livrée fussent toujours bien propres et lestes , son carrosse bien net et entretenu , ses chevaux bien pansés , et il devait prendre garde que tous ses gens fussent bien disciplinés.

La demoiselle suivante n'était , auprès d'une dame , que pour lui faire honneur et l'accompagner à la messe , aux visites , et partout où elle allait. Il fallait qu'elle la sût bien coiffer et l'ajuster suivant la mode et à l'air de son visage ; qu'elle lui fût complaisante et de bonne humeur , et qu'elle évitât toujours de lui causer le moindre chagrin par aucune de ses manières d'agir , qu'elle fût toujours bien propre et bien mise , et d'une conversation agréable pour recevoir et entretenir les autres demoiselles qui venaient avec leurs dames rendre visite à la sienne. Il fallait aussi qu'elle sût recommander les dentelles , et travailler en tapisserie pour s'occuper quand elle n'avait rien à faire.

Le valet de chambre d'une dame devait être en même temps habile comme tailleur pour femmes , ou comme tapisserie. Il tenait la porte de la chambre quand la dame se levait ou se couchait , afin qu'il n'entrât aucune personne sans qu'elle fût avertie , et qu'elle voulût bien la voir et lui parler.

Dans les maisons moins opulentes , l'intendant faisait la charge de secrétaire et d'homme d'affaires ; le valet de chambre , celle de maître d'hôtel et d'officier.

Audiger donne aussi des conseils sur le service de la bourgeoisie. Quoiqu'il n'entre dans son plan de traiter de la moralité que très-accessoirement , il a quelques pages de critique qui sont assez divertissantes , et qui montrent que les défauts des domestiques étaient en son temps ce qu'ils sont aujourd'hui. Voici , par exemple , ce qu'il dit au sujet de la servante bourgeoise :

« Une bonne servante ne doit ni caqueter ni dire ce qui se passe à la maison de ses maîtres ou maîtresses , comme font la plupart des servantes. Lorsqu'on les envoie chercher quelque chose , la plupart des gens leur demandent :

— Ah ! ah ! ma lille , vous êtes donc à présent chez madame une telle ?

— Oui , madame , reprend la servante.

— Y a-t-il longtemps que vous y êtes ? répond l'autre.

— Non , madame , répond encore la servante.

— Vraiment ! continue l'autre ; ils en changent souvent. Quels gens sont-ce donc ? Que sont-ils ? Comment vivent-ils ? Ils sont donc bien difficiles , puisqu'ils changent si souvent ?

» Alors la servante entre tout à fait en matière , et dit de son maître et de sa maîtresse tout ce qu'elle sait et ce qu'elle ne sait pas. Pendant qu'une femme de marchand l'amuse et l'entretient ainsi , le boucher lui donne la plus méchante viande ; le boulanger , le pain le plus mal fait et de moindre débit ; l'épicier , l'huile la plus mauvaise ; le chandelier , la chandelle la plus coulante , et la fruitière , les herbes et les légumes les plus vieux et les plus pourris ; et ainsi des autres choses ; et c'est par là que tout se vend et que rien ne reste à Paris. C'est ainsi que font les *méchantes* servantes ; voilà ce que produit leur babil à leur maître ou maîtresse , et ce qui est cause qu'ils sont souvent fort mal servis. Cependant , reviennent-elles au logis , elles prennent les devants , et querellent les premières en disant d'abord : — Diantre soit des gens ! on est toujours quatre heures avant qu'on en puisse avoir ce qu'on demande. »

*La fin à une autre livraison.*

#### RICHARD WILSON.

Wilson vint au monde en 1713 , dans le comté de Montgomery , province du pays de Galles. Il était le troisième fils d'un ecclésiastique. Sa mère appartenait à une ancienne famille royale de la principauté , les Wynns de Leeswold. Sa vocation se manifesta de bonne heure , chose singulière dans une région écartée où ne se trouve aucun tableau. Tout jeune il aimait à dessiner sur les murs de la maison paternelle des figures d'hommes et d'animaux. Un de ses parents , sir Georges Wynn , étonné de ce goût précoce , l'emmena dans la capitale des trois royaumes et le mit sous la tutelle d'un nommé Wright , peintre obscur de portraits. A partir de ce moment , l'histoire le perd de vue : jusqu'à l'âge de trente-cinq ans , on ignore ce qu'il devint. Il fut alors chargé , en 1748 , de reproduire sur la toile l'héritier présomptif de la couronne , et son frère le duc d'York , pour l'évêque de Norwich leur précepteur. Il jouissait donc d'une certaine renommée , qu'il s'était acquise en retraçant toutes les têtes vulgaires ou prétentieuses que l'amour-propre engageait à poser devant lui. Ces images ont disparu ; mais la tradition affirme qu'elles ne méritent point nos regrets : elles n'avaient ni la facilité , ni la beauté , ni l'originalité des œuvres supérieures.

Wilson était dans sa trente-sixième année , lorsque ses économies et l'aide de quelques personnes affectueuses lui permirent d'aller , au delà des Alpes , contempler les merveilles de l'art italien. Il étudiait de préférence les portraits des grands maîtres ; un hasard lui montra qu'il faisait fausse route , et lui désigna le but vers lequel il devait s'acheminer. Ayant un jour été voir Zucarelli , le célèbre artiste , et ne l'ayant pas trouvé , il peignit en l'attendant le site que l'on découvrait par les fenêtres de sa maison. La longue absence du coloriste lui donna le temps de finir son ébauche : elle avait un naturel , un charme , une vivacité , qui étonnèrent l'Italien quand il rentra.

— Vous avez étudié le paysage ? demanda-t-il à Wilson.

— C'est mon premier essai , lui répondit le Gallois.

— Je vous conseille alors d'en faire d'autres , et je me porte garant de vos succès futurs.

Wilson ne dédaigna pas cet avis , et marcha d'un pas rapide dans sa nouvelle carrière. Un paysage récemment terminé par lui charma si fort Joseph Vernet , qu'il lui offrit en échange un de ses meilleurs tableaux. Richard accepta cette flatteuse proposition avec reconnaissance. Le peintre français suspendit l'œuvre de son compétiteur aux murs de son salon ; et quand des Anglais en voyage louaient ou achetaient ses propres toiles , il disait généreusement : — Vous avez tort de ne parler que de mes travaux ; car Wilson mérite aussi vos éloges et fait honneur à votre pays.

Stimulé par ces encouragements , averti d'ailleurs par une

voix secrète, Wilson abandonna le portrait pour s'occuper exclusivement du paysage. Il y était mieux préparé qu'il ne croyait : les admirables sites de son pays avaient, dès son enfance, charmé son imagination et rempli sa mémoire de formes poétiques. Les monts et les vallées, les lacs spacieux et les gorges étroites, les forêts et les bruyères du Galloway, ses côtes irrégulières battues par les flots de l'Atlantique, brillaient dans son esprit comme d'heureux modèles. Il n'étudia que les procédés des vieux maîtres, sans s'inspirer de leur goût et sans imiter leur manière. Il les comparait soigneusement avec la nature, qui lui donnait seule des avis

toujours écoutés. Le ciel, la verdure, les campagnes d'Italie, furent les premiers objets qu'il copia. Un air pur flotte, en conséquence, dans ses tableaux, une chaude lumière les colore, des temples païens y tombent en ruines, la végétation méridionale les pare de sombres feuillages, et la surface tranquille des eaux y reflète un azur sans tache. Ses nouvelles toiles le firent remarquer si promptement, qu'on ne tarda point à lui confier des élèves. Par estime pour son talent, Raphaël Mengs exécuta son portrait ; Wilson lui témoigna sa gratitude en lui offrant un beau paysage.

Après six ans d'absence, il revint en Angleterre, espérant



Richard Wilson, peintre anglais. — Dessin de H. Anclay.

que ses compatriotes ne se montreraient pas injustes envers lui. La fortune parut d'abord vouloir le bien traiter. Le duc de Cumberland lui acheta un grand paysage, où Niobé voyait mourir ses fils sous les traits d'Apollon, et le marquis de Tavistock une toile qui représentait la ville éternelle. Wilson fut un de ceux qui contribuèrent à la fondation de l'Académie royale, et l'un des premiers membres. Le bibliothécaire étant venu à mourir, il obtint sa place. Mais là se bornèrent les faveurs du sort : un peu de miel dorait le bord de la coupe ; la coupe elle-même n'était remplie que d'amertume.

Les acquéreurs s'éloignèrent bientôt de lui. Comme peintre

de portraits, la vanité lui amenait des pratiques : peintre de paysages, on ne se soucia nullement de ses productions. En vain il s'efforçait de rendre toute la beauté de la nature, la fraîcheur des prairies, le scintillement des eaux, la majesté des bois, la splendeur du soleil, l'éclat des fleurs, la brume légère du soir : les spectateurs restaient indifférents, et l'insensible nature ne pouvait le récompenser de son zèle, comme l'eût fait le dernier bourgeois de Londres. Sa manière italienne était peut-être un des obstacles qui empêchaient de sentir son mérite.

Pour accroître sa mortification, il voyait le public admirer

des barbouilleurs et se disputer leurs ouvrages. Le pitoyable Barret gagnait cinquante mille francs par an ; Smith de Clichester vendait ses enluminures des sommes considérables. Il n'y avait d'éloges, il n'y avait de succès et d'argent que pour eux. Wilson tombait peu à peu dans l'oubli, dans la misère et le découragement. Abandonné des hautes classes, il ne savait quel emploi faire de son pinceau ; il échangea une de ses meilleures toiles contre un pot de bière et les restes d'un fromage de Stilton ! Sa principale ressource était les prêteurs sur gages, auxquels il portait ses œuvres tout humides encore, et qui lui en offraient des prix révoltants. Un de ces juifs lui avait acheté un grand nombre de morceaux : comme l'artiste voulait un jour lui vendre une nouvelle production, il le mena dans son arrière-boutique, et là,

lui montrant une pile de paysages : « Vous savez, lui dit-il, que c'est un plaisir pour moi de vous obliger ; mais regardez, mon cher Dick, voilà tous les tableaux que j'ai acquis de vous depuis trois ans ! »

L'indigence de Wilson le contraignait à vivre comme un homme de la dernière classe. Il cherchait la gaieté dans les tavernes, où se réunissaient des individus aussi pauvres que lui. Le porter et l'ale dissipaient bientôt sa tristesse ; il errait en imagination parmi les sites les plus beaux de l'Italie et de la Grande-Bretagne, ou exprimait sa joie d'une manière aussi bruyante que ses compagnons. Il avait heureusement pour lui des goûts très-simples qui lui rendaient l'économie facile. Puisque les salons lui étaient fermés, il était naturel qu'il fréquentât les estaminets. Les sots faisaient néanmoins



Paysage, par Richard Wilson. — Dessin de Marvy (1).

tourner à son préjudice ces habitudes populaires : ils allaient répétant que c'était un homme de mauvaise compagnie. On ne pouvait dès lors ni le protéger, ni le recevoir. Le stratagème n'était pas neuf, mais il réussit et réussira toujours. L'injustice ou l'ignorance mettent parfois un artiste, un écrivain dans une position fautive, puis on en profite pour le dénigrer et l'accabler.

Les personnes mêmes qui auraient dû le soutenir, parce qu'elles pouvaient mieux apprécier son mérite, se joignaient à la tourbe commune. Joshua Reynolds, théoricien dont les doctrines auraient paralysé le talent le plus vigoureux, Reynolds traitait Wilson avec animosité. Il le dénigrant à la fois dans ses conversations et dans ses discours publics.

La continuité du malheur finit par aigrir le caractère du peintre méconnu. Il devint sombre et farouche ; l'amertume de son langage, ses expressions mordantes révélaient son désespoir. On avait changé en colère, en verve railleuse la sérénité de son esprit, la bienveillance de son cœur. La vieillesse cependant arrivait, blanchissant peu à peu sa tête des

givre de l'automne, et ajoutant à son chagrin la mauvaise humeur qui accompagne le dernier âge de la vie.

Sa manière de peindre était fort simple ; il n'employait qu'un petit nombre de couleurs, ne se servait que d'un pinceau et travaillait debout. Lorsqu'il était resté quelque temps à l'œuvre, il s'approchait de la fenêtre pour se rafraîchir la vue au moyen de la lumière et des couleurs naturelles, puis repre-

(1) Ce dessin est un des derniers qu'il a faits pour le *Magasin pittoresque* le bon et modeste Marvy, enlevé si jeune par la mort à des succès certains et à l'estime. Parmi tant de pertes que notre recueil a éprouvées depuis vingt ans, celle-ci n'a pas été l'une des moins imprévues et des moins douloureuses. Une tristesse secrète semblait dévorer la vie de cet honnête jeune homme. Avait-il rêvé plus de gloire ? Était-il trop exigeant envers lui-même ? Quels sont donc ces mystères de l'âme qui altèrent le bonheur et abrègent les jours sans vouloir se laisser deviner ? Les biographies qu'il serait le plus utile de connaître seront peut-être toujours les plus ignorées.

naît son labeur quelques minutes après. Un jour que Beechey l'était venu voir, il le saisit par le bras, le conduisit aussi loin que possible de son chevalet, et lui dit : « Regardez de là mon paysage ; il faut se mettre à cette distance pour juger un tableau avec ses yeux, et non point avec son nez. » Il était déjà vieux lorsqu'il tint ce propos. Sa vue baissait, sa touche n'avait plus la même fermeté ; il peignait un peu rudement, mais d'une manière saisissante. Il avait une modestie naturelle et la modestie du malheur ; rarement il parlait de la justice que lui rendrait la postérité. Quelques mots cependant traissaient de loin en loin qu'il avait conscience de sa valeur. « Beechey, dit-il un jour, vous vivrez assez pour voir mes peintures achetées à des prix considérables, quand on n'offrira plus un liard des tableaux de Barret. »

L'âge commençait à le rayer du nombre des artistes, lorsqu'un de ses frères lui laissa en mourant une petite propriété. Par un heureux hasard, on découvrit dans ce terrain une mine de plomb. Le nouveau possesseur jouit donc d'une certaine aisance vers la fin de sa carrière ; mais ce n'était qu'un tardif rayon de soleil après un jour sombre et triste. Il eut à peine le temps de s'installer au milieu de ses collines natales : admirer la nature fut sa dernière occupation. Dans une de ses promenades, il tomba évanoui sous les rameaux de deux grands sapins qu'il aimait beaucoup. Son chien retourna au logis et amena du secours ; mais l'artiste ne put se remettre complètement ; il souffrait d'un malaise général, d'une langueur croissante, finit par refuser toute nourriture, et expira en mai 1782, âgé de soixante-neuf ans.

Comme peintre de paysages, Wilson mérite de grands éloges. Ses compositions se distinguent généralement par leur noblesse ; son exécution est chaude et vigoureuse ; ses tableaux ont une fraîcheur, un éclat, une harmonie que peu de maîtres ont surpassés. Possédé de l'amour de son art, il ne parlait, il ne rêvait que paysage. Ses toiles sont nombreuses ; on en trouve dans presque toutes les collections publiques et particulières : il y règne une poésie pleine de charme ou de grandeur. La prédiction de l'artiste s'est réalisée ; l'opinion publique a promptement changé à son égard : ces travaux, que l'on dédaignait pendant sa vie, que les prêteurs sur gages refusaient, et qui ont été pour le coloriste une source de perpétuels chagrins, font maintenant l'admiration des connaisseurs et atteignent de hauts prix dans les ventes.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218.

§ 5 (suite). *La famille d'autrefois et celle d'aujourd'hui. — Ce qu'il faut donner au père et ce qu'il faut donner à l'enfant. — Réconciliation sur un berceau.*

Un soir que je montais l'escalier rapidement, comme il m'arrivait toujours après une longue absence, je distinguai le rire frais et vibrant de Claire, entrecoupé par la chère voix de Marcelle ; toutes deux m'avaient entendu et accouraient.

Je les pris dans mes bras, et mes baisers descendirent du front de la mère à celui de l'enfant.

— Allons, m'écriai-je gaiement, Dieu nous protège ! la joie est aujourd'hui au logis.

— C'est que tu ne sais pas la grande nouvelle, interrompit Marcelle, dont tout le visage rayonnait.

— Qu'est-ce donc ?

— L'enfant parle.

— Est-ce vrai ?

— Écoute !

Et s'adressant à la petite fille, elle la pria de redire les syllabes déjà prononcées. Claire ne répondit d'abord que par

ces gazonnements confus et charmants du premier âge ; mais, ayant l'air de se raviser tout à coup, elle m'appela clairement et me tendit ses petites mains !

Je la pris dans mes bras tout attendri de joie. Ce premier mot balbutié me semblait comme une seconde naissance. L'enfant sortait de la phalange muette où elle était restée jusqu'alors confondue avec les créatures d'instinct pour entrer dans la phalange parlante réservée aux seuls fils d'Adam. Elle venait de faire reconnaître ses droits à la royauté de la création ! Jusqu'alors nous n'avions en qu'une image vivante ; désormais il y avait dans notre vie une âme de plus !

Ainsi qu'il devait arriver, l'affection de Marcelle pour Claire s'en trouva redoublée, et par suite son exclusive sollicitude. Aux soins matériels commencèrent à s'ajouter les préoccupations morales. Il fallut faire la garde autour de l'intelligence éveillée, écarter les fâcheuses influences, l'entourer, comme le berceau de Montaigne, d'harmonieux concerts et de douces visions ! La chaîne allait ainsi s'allourdisant de jour en jour ; chaque progrès de Claire, en créant une obligation nouvelle, y ajoutait un anneau ; je la voyais, à mesure qu'elle grandissait, remplir la maison et m'en chasser.

Marcelle le sentait et ne pouvait manquer d'en souffrir ; mais l'instinct de la maternité, joint aux engagements exagérés pris avec elle-même, la faisait lutter contre ses propres entraînements. Il en résultait des débats qui dégénéraient souvent en irritations ou en tristesses.

Un soir d'été, je rentrais la tête alourdie par la fatigue d'une journée laborieuse. L'atmosphère, accablante jusqu'alors, venait enfin de se détendre ; une de ces brises fraîchement humides, que vous envoie les orages lointains, faisait frissonner les feuilles ; les mille parfums de la campagne arrivaient par légères rafales, et le soleil couchant inondait de rayons dorés les façades blanches des faubourgs. J'arrivais le cœur gonflé de la longue oppression de la journée, et sentant des ailes à mes pieds.

Autrefois Marcelle épiait ma venue et accourait à ma rencontre ; mais depuis que Claire absorbait toutes ses heures, j'avais dû renoncer à cette douce habitude. Je ne sais pourquoi j'y pensai ce jour-là ; j'étais pressé de la voir, de l'emmener, de jouir avec elle de la fraîche soirée.

J'entraî vivement et je la demandai ; elle était au fond de l'appartement dans son retrait, abandonné depuis quelque temps à l'enfant. Je la trouvai la tête dans ses deux mains, tandis que Claire se tenait blottie à quelques pas au milieu de jouets épars, l'air boudeur et les joues humides.

Du premier coup d'œil, je compris qu'il s'agissait d'une de ces révoltes d'enfant chaque jour plus fréquentes. J'arrivais joyeux et soulagé ; la vue de ces deux visages me refoula ma bonne humeur au-dedans ; ce fut comme une nuée passant sur les rayons du soleil que j'avais dans le cœur ! Cependant je surmontai cette impression, et, m'approchant de Marcelle, je voulus m'informer, en souriant, de la grande querelle ; mais la mère s'indigna presque de ma légèreté, et commença l'énumération de ses plaintes.

C'étaient les mille inquiétudes d'une âme que sa lucidité même égare, et que sa tendresse rend plus sévère. Attentive aux moindres actes de l'enfant dont elle déduisait toutes les conséquences, comme si la logique absolue à laquelle aucun homme n'obéit était le privilège exclusif du premier âge, elle donnait un sens à chaque parole, à chaque mouvement, et supposait une intention là où il n'y avait eu, le plus souvent, qu'un fugitif caprice. Déjà, bien des fois, j'avais voulu la prémunir contre ses habitudes d'inductions, l'engager à laisser le grain germer en lui ménageant l'eau et le soleil sans préjuger l'épi qui en devait sortir ; mais tous mes efforts avaient été inutiles ; ils ne furent pas plus heureux cette fois. Il fallut écouter de nouveau ce que j'avais déjà combattu si souvent. Claire était personnelle et volontaire ;



ses tendresses avaient toujours un intérêt; sa révolte ou sa soumission ne venaient que de la fantaisie!

Et de là, Dieu sait quelles conséquences habilement tirées, et combien de craintes lointaines! J'écoutais avec une impatience contenue, car le temps s'écoulait; les rayons du soleil couchant s'éteignaient l'un après l'autre sur les rideaux de la petite fenêtre. Je profitai de la première pause de Marcelle pour tâcher de la calmer, et, comme je vis qu'elle allait répondre, je lui pris les mains en me levant:

— A demain les affaires sérieuses! lui dis-je gaiement; ce soir je veux te conduire aux pépinières; mon père nous attend, et si nous tardons le rossignol aura fini de chanter.

— Sortir! répéta Marcelle, et l'enfant?

— Nous l'emmenons, répondis-je.

— N'est-ce pas bien loin?

— Je le porterai s'il est nécessaire.

Elle regarda à travers les vitres.

— Mon Dieu! dit-elle, c'est que... je crains la brume du soir, mon ami; voyez là-bas, les vapeurs commencent déjà à s'élever; Claire pourrait en souffrir.

— Eh bien! repris-je en m'agitant comme un homme qui a besoin d'air et de mouvement, nous la laisserons aux soins de Jeanne.

— Laisser Claire ici! répéta vivement Marcelle; c'est impossible; chaque fois qu'elle me quitte, je sens qu'elle subit de fâcheuses influences; maintenant, plus que jamais, je veux la garder près de moi et la surveiller à tous les instants.

— Voyons, repris-je plus vivement, il y a pourtant une mesure pour toute chose; cette enfant ne peut confisquer deux existences entières à son profit; Dieu nous l'a donnée, je suppose, comme une consolation et non comme une géollière.

— De grâce! interrompit Marcelle dont les yeux devinrent humides, pourquoi recommencer ce débat, mon ami? Croistu donc que je ne souffre point de te refuser!

— Mais pourquoi ce parti pris des tâches impossibles? m'écriai-je à bout de patience. Ne faudra-t-il pas qu'un jour cette enfant marche elle-même? Pourquoi vouloir l'y préparer en la portant toujours dans ses bras? Le seul rôle de chaque femme sur la terre est-il donc d'élever une héritière? Est-ce la loi des êtres, que devant chaque créature au berceau une créature complète se tienne l'épée flamboyante à la main pour écarter l'esprit du mal? A quoi bon cet éternel gardien placé au dehors, quand Dieu en a mis un au dedans de chaque nouveau-né: la CONSCIENCE qui s'éveille seule, mais ne se fortifie que par l'exercice!

— Mon Dieu! je sais que mes opinions diffèrent sur ce point, reprit Marcelle dont le voix tremblait; mais... si je me trompe, pourquoi ne pas se montrer indulgent?

— Parce que votre erreur, repris-je vivement, est dangereuse pour tous trois; parce que les petits bras de Claire, jetés autour de nos cous, auraient dû rapprocher nos cœurs, et qu'ils les éloignent l'un de l'autre; que vous la tenez entre nous comme un obstacle; que vous en faite une fatigue, une contrainte, et qu'à ce jeu vous exposez non-seulement nos joies intimes, mais le juste sentiment de nos devoirs. Êtes-vous sûre que l'enfant, dont vous faites toujours un obstacle, ne deviendra pas moins cher? que ses défauts ne laisseront point plus facilement notre patience, et que d'une joie vous ne nous ferez point un fardeau?

— Pour moi, du moins, je pourrais l'assurer, dit Marcelle, que la sévérité de mon accent avait froissée, et qui passait peu à peu de la tristesse à l'amertume.

— C'est-à-dire alors, repris-je, blessé à mon tour, que vous me supposez seul capable d'oublier le devoir?

— Est-ce moi qui ai exprimé des doutes?

— Mais c'est vous qui les avez laissés à ma charge. Au reste, cette soif de martyre est ordinaire à votre sexe; vous avez besoin de sentir la couronne d'épines; si Dieu la pose trop légèrement sur vos fronts, vous l'enfonchez vous-mêmes

à deux mains: toutes, vous avez plus ou moins la folie de la croix!

Marcelle tressaillit, et un flot de sang lui monta au visage. C'était la première fois que, dans nos débats, un mot blessant venait sur mes lèvres. Elle me jeta un regard douloureux; puis se roidissant:

— Soit, dit-elle froidement; mais alors à quoi bon cette explication? Les sages ne cherchent point à convaincre les fous.

Et prenant Claire par la main, elle passa avec elle dans le salon.

Je fis un mouvement pour la retenir et m'excuser; je ne sais quel mauvais orgueil me retint; peut-être y eut-il aussi de la rancune. J'étais venu le cœur gonflé d'espérances, et je lui en voulais de les avoir trompées.

Ce fut bien autre chose quand j'entendis les éclats de rire de l'enfant qui répondaient à la voix de Marcelle; évidemment les jeux de la mère éveillaient cette gaieté. Bientôt le piano retentit: Marcelle jouait de folâtres quadrilles, au grand épanouissement de Claire, qui s'efforçait de sauter en cadence, et poussait de longs cris de joie. Je ne me dis pas que tout cela était une apparence; qu'on faisait du bruit autour de sa tristesse, et que l'on se montrait gai bien haut, parce qu'on ne voulait point pleurer tout bas. Je vis un défi où il n'y avait qu'un déguisement, et j'y répondis par une bravade.

Je cherchai dans un des tiroirs du bureau un cigare oublié, dernier vestige de mes erreurs passées, et je me mis à inonder effrontément le petit retrait de tourbillons de fumée. Marcelle continuait à jouer ses plus folles danses; je fredonnais mes airs les plus étourdis, et nous enragions sournoisement tous deux autant de regret que de dépit.

*La suite à une autre livraison.*

#### BONTÉ.

On dit que les occasions de faire du bien ne sont pas si communes; les supposer rares, c'est être bien ignorant en bonté. Si l'on n'est pas souvent à portée de rendre de grands services, il n'est point de jour où l'on ne puisse travailler à rendre la situation de quelqu'un meilleure. En société, le désir d'obliger qui va au-devant de tous les désirs; en famille, la douceur qui procure la paix et la sagesse qui la conserve; avec ses domestiques, un traitement doux et raisonnable qui fasse disparaître les désagréments de la servitude en maintenant la subordination; puis, donner des avis à ceux qui en ont besoin, calmer une inquiétude, alléger un chagrin: voilà, dans le tableau de ces soins multipliés dont l'occasion s'offre à chaque instant; de quoi occuper toutes les heures de la vie. A la vérité, ce n'est là que le remplissage de la bonté; mais n'est-il pas bon de n'y point laisser de vide et de se tenir toujours en exercice? J'ose assurer qu'une existence ainsi tournée au profit de nos semblables serait le vrai secret d'être toujours en jouissance; car en se rendant propres celles des autres, c'est comme si l'on avait plusieurs âmes pour jouir.

FÉNELON, *Considérations chrétiennes.*

Une Institution nationale des Jeunes-Aveugles (1), fondée en 1784 par Valentin Haüy, donne aux jeunes aveugles une instruction intellectuelle, musicale et professionnelle, dont l'ensemble comprend huit années d'études. C'est dans les quatre dernières années que l'instruction industrielle devient réellement sérieuse, surtout pour les élèves qui ont montré peu d'aptitude pour la musique. Cet apprentissage les prépare à exercer la profession qui les aidera à vivre ou les rendra utiles dans le sein de leur famille.

Des ateliers de broserie, d'ébénisterie, de tour, de van-

(1) Boulevard des Invalides, 32, à Paris.

nerie, de tissage et de tressage du filet, sont ouverts aux garçons. Les filles apprennent à filer au rouet le chanvre et le lin, à tricoter, à broder au crochet et au métier; à faire des tresses en paille, des ouvrages divers en sparterie, des chaussons à l'aide du métier; enfin à rempailler les chaises. Les objets tournés, les filets de pêche, les brosses communes, quelques tricots, les paniers en vannerie et en spar-

terie, et les chaussons de tresse, sont d'un bon travail et d'une régularité qui font honneur à l'habileté et à l'attention de ces pauvres jeunes gens.

L'institution imprime des livres, des partitions, des cartes géographiques; une expérience journalière a constaté la netteté de ces impressions et le mérite des systèmes d'écriture ainsi que de notation musicale.

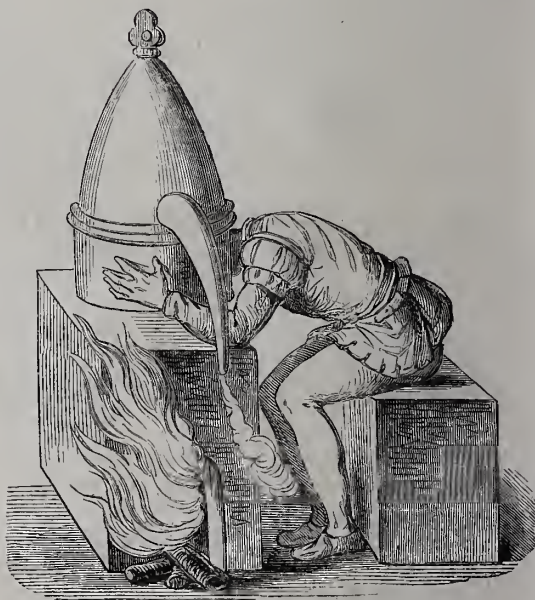
#### PROVERBES ITALIENS.

Voy. p. 120, 192.



« Chi porta dietro il torchio ha per costume  
« A se far ombra, ed a chi 'l segue lume. »

Celui qui porte le flambeau derrière lui a coutume de se faire de l'ombre à lui-même, et de la lumière à qui le suit.



« Mi lambico il cervello tutto lieto. »

Je m'alambique la cervelle avec bien du plaisir.

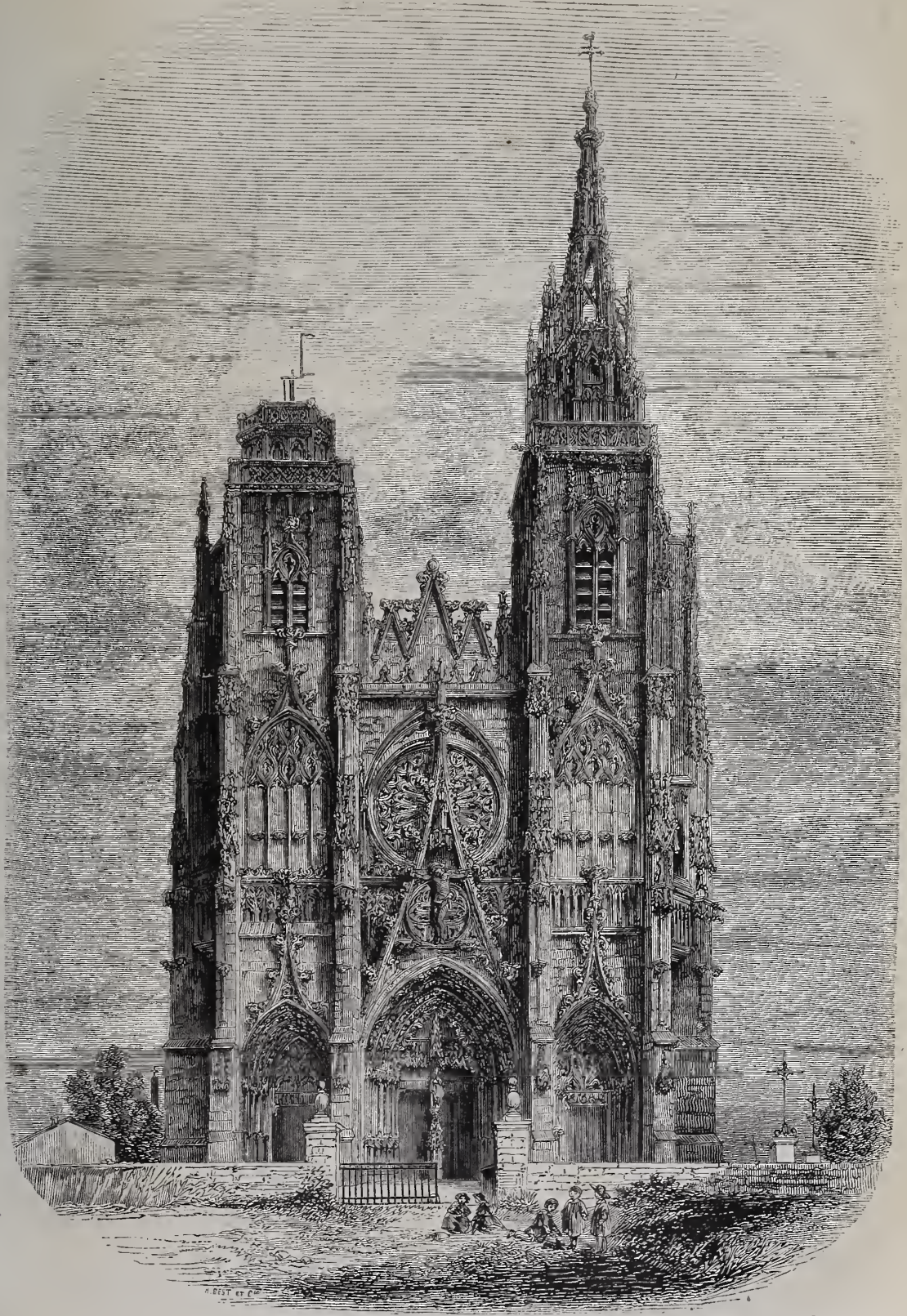


« Altro non trovo in vero che sia mio,  
« Se non quello ch' io godo or do per Dio. »

Je ne trouve qui m'appartient vraiment que les choses dont je jouis ou que je donne pour Dieu.

## NOTRE-DAME DE L'ÉPINE

(Marne).



Notre-Dame de l'Épine. — Dessin de Lancelot.

Ce bel édifice s'élève dans la bourgade de Notre-Dame de l'Épine, à huit kilomètres de Châlons-sur-Marne, sur la route qui conduit de cette ville à Strasbourg par Metz. Le village et l'église doivent leur origine à une apparition mi-

racneuse. En 1419, on ne voyait sur l'emplacement de ce bourg qu'une petite chapelle entourée de bruyères et dédiée à saint Jean-Baptiste. Elle se trouvait à distance à peu près égale des paroisses de Melette et de Courtisols. La veille de la fête de l'Assomption, vers le soir, des bergers de ces deux villages ayant conduit leurs troupeaux près de cette chapelle, une grande clarté illumina tout à coup un buisson d'épines qui croissait auprès. Les premiers moutons s'enfuirent épouvantés et se jetèrent dans la plaine; mais les petits agneaux s'approchèrent sans crainte. Les bergers, surpris, se hasardèrent à les suivre; la lumière, éclatant avec plus de force, les aveugla; ils tombèrent sans connaissance. Quand ils eurent repris leurs sens, la lumière brillait plus doucement; ils avancèrent et virent, au milieu d'une auréole, une petite statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses bras. La nuit descendit, et la lumière parut alors augmenter d'intensité; elle se répandait, dit-on, à dix lieues à la ronde. Les bergers racontèrent à la veillée le prodige dont ils avaient été les témoins, et le récit du miracle circula toute la nuit dans les environs; cependant la clarté disparut avec le jour de l'Assomption et ne se renouvela plus.

Averti par les curés de Melette et de Courtisols, l'évêque de Châlons vint visiter le buisson sacré au milieu duquel on trouva une petite statue de pierre jaunâtre, d'un grain très-fin. Sa hauteur est d'environ dix-huit pouces, le travail en est fort médiocre. Elle fut transportée en grande pompe à la chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

Cette chapelle devint dès lors un lieu de pèlerinage très fréquenté. Les fidèles y faisaient des offrandes considérables entre les mains des marguilliers de Melette et de Courtisols; l'officialité de Châlons voulut se les approprier: pour vider le débat, le roi Charles VI, par lettres patentes, en affecta l'emploi à la construction d'une église destinée à remplacer la petite chapelle devenue insuffisante.

La France était alors envahie; les Anglais possédaient la plus grande partie de notre pays, et partout ils avaient des dignités et des emplois. Un architecte anglais nommé Patrice se chargea de la construction de l'église projetée. Sous sa direction, les travaux avancèrent avec rapidité: en 1429, le portail, la nef et la tour du nord étaient déjà construits; mais, les chances de la guerre étant devenues favorables à la France, les Anglais établis sur notre sol commencèrent à craindre pour leurs biens et leur vie. L'architecte Patrice s'enfuit avec l'argent qu'on lui avait confié pour l'érection du monument.

Les travaux restèrent abandonnés jusqu'à ce qu'un maçon français, Antoine Guichard, en prit la direction; l'église continua à s'élever peu à peu. Guichard modifia beaucoup les plans de son prédécesseur, surtout dans les proportions. En 1529, l'église de Notre-Dame de l'Épine était terminée. Les villes environnantes contribuèrent avec enthousiasme à l'embellissement de la nouvelle basilique, Châlons et Verdun lui donnèrent ses magnifiques vitraux et sa belle sonnerie. Malheureusement les Anglais, dans une tentative qu'ils firent pour piller l'église, brisèrent presque tous les vitraux à coups d'arquebuse.

L'histoire particulière de Notre-Dame de l'Épine est une série de fêtes religieuses et de miracles obtenus par l'intercession de la Vierge miraculeuse. Pendant la révolution de 1789, cinq de ses cloches furent converties en monnaie, et l'on abattit la flèche de la tour du nord pour la remplacer par un télégraphe. En 1825, la foudre endommagea quelques parties de la tour méridionale; mais ce dégât fut promptement réparé.

L'église Notre-Dame de l'Épine est d'un beau style ogival; elle a la forme générale des églises du quinzième siècle. Son portail est admirable de finesse et d'élévation; il se distingue surtout par la belle arcade formant pyramide qui s'élève au-dessus de la porte principale et entoure un immense crucifix. L'effet de cet emblème de la rédemption, placé ainsi à

l'entrée du temple, est d'une grande beauté. La rosace du milieu semble encadrée dans une bordure ovale; le triple pignon est mesquin. Les deux clochers offrent à peu près les mêmes détails de sculpture et de construction, quoique celui du nord soit un peu plus petit que la tour méridionale. Celle-ci est surmontée d'une flèche qui se compose de six consoles ou branchages de pierre bien ouvragés de feuillages partant du sommet de la tour d'où ils semblent se dérouler, et se réunissant en haut pour former une longue colonne qui s'élève en diminuant jusqu'à un globe supportant la croix. La partie inférieure qui sert de base à ces consoles est recouverte d'une sculpture en pierre travaillée à jour et formant une sorte de cassolette.

Un très-beau jubé sépare la nef du chœur; il est orné de deux petits autels que l'on a reconstruits récemment. C'est sur celui de droite que se trouve la statue miraculeuse; elle disparaît presque entièrement sous ses ornements précieux.

Le portail du nord est triste et nu; celui du sud est curieux et intéressant. A l'extérieur, il est flanqué de deux tourelles; toute la largeur du pignon est ornée de galeries de pierre à jour. La belle pyramide qui surmonte le pignon est également découpée à jour. La porte d'entrée est formée par une arcade rentrante, de chaque côté de laquelle il y avait, entre de belles colonnes, de grandes statues qui ont disparu.

Le chœur est formé de dix piliers réunis par une belle clôture en pierre sculptée; on y remarque un beau trésor admirablement travaillé et qui a l'aspect d'une petite forteresse surmontée d'une infinité de petites flèches. Quelques antiquaires ont supposé que ce trésor représentait un des plans proposés pour la construction de l'église.

Dans la partie septentrionale de l'église est un puits à l'eau duquel on attribue des propriétés merveilleuses. La plupart des chapelles sont remarquables par la délicatesse de leurs ornements sculptés.

Notre-Dame de l'Épine fait partie des « monuments historiques » placés sous la protection spéciale de l'État.

A Leipsick, un propriétaire ayant mis sur un pommier, qu'il avait planté au bord de la promenade publique, un écriteau pour demander qu'on ne lui en prit pas les fruits, on ne lui en vola pas un seul pendant dix ans. J'ai vu ce pommier avec un sentiment de respect: il eût été l'arbre des Hespérides, qu'on n'eût pas plus touché à son or qu'à ses fleurs.

Madame DE STAEL, *De l'Allemagne*.

#### LES DOMESTIQUES D'AUTREFOIS.

Fin. — Voy. p. 226.

Le traité de l'abbé Fleury est (comme le dit l'auteur de la notice sur cet excellent homme, dans la *Biographie universelle*) « non moins utile que solide et instructif. » C'est un ouvrage de haute morale, bien pensé et bien écrit, ainsi que l'on pourra en juger par les extraits suivants:

« Une famille, dit l'abbé Fleury, est en petit l'image d'un État qui n'est que l'assemblage de plusieurs familles. Plus la famille est grande, plus il y a de rapport entre ces deux sortes de gouvernement. C'est toujours conduire des hommes vivant en société. Pour le bien faire, on a besoin d'un grand art: il faut avoir de la raison, non-seulement pour soi, mais pour les autres.

» Nous devons regarder nos domestiques comme confiés à notre conduite par l'ordre de la Providence, et liés avec nous par une société, où ils contribuent de leur travail pour notre soulagement, et nous leur procurons, non-seulement la subsistance temporelle, mais l'instruction, les bonnes mœurs et les biens spirituels que souvent ils ne cherchent pas.

» Il faut, du reste, le moins de domestiques qu'il est possible, non-seulement pour épargner la dépense et le soin de les conduire, mais encore plus pour éviter la paresse et la vanité. Faites par vous-mêmes tout ce que vous pouvez faire, et ne vous faites servir que quand la force ou le temps vous manque. La vie naturelle est que tous travaillent selon leurs forces, que les jeunes servent les vieux, que les sains servent les malades.

» Il ne faut point dire que ce sont des pauvres que l'on nourrit; ce sont des fainéants que l'on entretient, et que l'on détourne de l'agriculture et des autres travaux utiles. Si vous voulez nourrir des pauvres, nourrissez les malades, les vieilles gens et les autres invalides. Soutenez des artisans prêts à succomber, faite d'un petit secours, et tant d'autres pauvres que la honte empêche de se découvrir à tout le monde. Ce n'est donc que la vanité et la mollesse qui fait prendre cette multitude de domestiques superflus.

» Surtout ne prenez jamais de domestiques que vous ne puissiez entretenir et récompenser honnêtement. Craignez ce terrible péché de retenir le loyer des mécréantiers, l'un des quatre qui crie vengeance devant Dieu, suivant le langage de l'Écriture, et si vous êtes pauvre vivez en pauvre.

» Comme l'on n'aime pas les domestiques qui changent souvent de maîtres, aussi les maîtres se décrient quand ils changent souvent de domestiques, et ces changements dérangent le bon ordre d'une maison.

» Tous les domestiques doivent, autant qu'il se peut, apprendre à lire, à écrire et à compter pour leur usage.

Parmi les conseils généraux que l'auteur donne aux maîtres, il y en a qui s'appliquent particulièrement au choix et à la conduite de certains serviteurs, en tête desquels il place l'aumônier.

« La vertu, dit-il, est plus nécessaire dans l'aumônier que la science. Donnez-vous de garde toutefois de certains dévots de petit esprit, qui mettent la religion dans des formalités et des bagatelles, et veulent obliger tous les autres à ce qu'ils pratiquent; qui sont scrupuleux et déliants. Un aumônier doit être un homme solide et grave, doux et affable, d'une telle vertu et d'un si grand sens qu'il soit respecté des principaux domestiques et du maître lui-même. Évitez, entre autres, une irrévérence que les dames commettent souvent, de faire attendre longtemps le prêtre prêt à dire la messe. Il vaudrait mieux ne la point entendre quand il n'y a pas d'obligation. Mais la considération que le maître doit avoir pour son aumônier ne doit pas aller jusqu'à faire croire qu'il est livré à lui, et que c'est l'aumônier qui gouverne la maison. Dès lors il serait hâ des domestiques les plus sûrs, qui diraient qu'ils ne sont pas entrés chez vous pour obéir à un prêtre; les plus faibles les flatteraient et lui feraient leur cour par un extérieur affecté de dévotion. La principale qualité d'un bon maître est d'avoir la main ferme pour contenir chacun de ses domestiques dans les bornes de ses fonctions. »

« L'aumônier, ajoute l'abbé Fleury dans les avis particuliers à chaque serviteur, doit avoir grand soin de se renfermer dans sa charge qui est de veiller au spirituel et aux mœurs, sans entrer dans les affaires temporelles, ni dans ce qui regarde le service du maître et les fonctions particulières de chaque domestique... L'aumônier doit exciter ceux qui ne savent pas lire à l'apprendre. Ceux qui sont déjà âgés sont souvent retenus par une mauvaise honte dont il doit tâcher de les guérir. »

Les avis à l'intendant sont très-remarquables et malheureusement paraissent avoir été généralement peu suivis :

« Plus l'intendant a de pouvoir et de liberté de procéder, plus il est obligé à être exactement fidèle. Il se doit contenter de ses appointements sans recevoir aucune gratification des fermiers et des autres avec qui il traite les affaires de la maison.

» Il n'est pas besoin qu'il soit grand jurisconsulte, mais qu'il ait des notions claires sur les affaires communes, et qu'il

soit ferme dans les maximes, en sorte qu'il puisse consulter à propos les difficultés et bien entendre les conseils. Il doit même travailler à donner au maître cette sorte de capacité, et à le faire entrer dans la connaissance de ses affaires et dans le détail autant qu'il sera possible... Si le maître a trop peu d'ouverture d'esprit ou trop peu d'application, l'intendant doit tenter la même chose du côté de la dame. Souvent il s'en trouve d'un esprit solide et droit, et fort capables en affaires. »

Où trouve çà et là, parmi les avis, des traits qui éclairent sur les mœurs et les pratiques du temps.

« *Maitre d'hôtel.* — ... Qu'il ne prenne aucun droit de treize ou autre sur les boulangers, les bouchers et les autres marchands, sous prétexte que c'est l'usage de plusieurs maisons. Cet usage ne suffit pas pour assurer sa conscience si le maître ne l'approuve pas expressément. Il ne doit pas non plus prétendre les revenants bons.

» *Officiers de cuisine et autres.* — ... Ne doivent pas prendre la liberté de donner des déjeuners ou d'autres repas, sous prétexte que ce sont des restes de la table du maître, ni emporter dehors les restes de la viande ou du fruit... Qu'ils ne consomment point excessivement de bois, de charbon, de sel, de vin, de beurre, d'épices, de sucre et des autres choses nécessaires pour les sauces ou les confitures. La plupart se font un honneur de prodiguer tout cela, prétendant que la profusion sied bien aux grandes maisons: ce n'est que vanité et négligence.

» *Valet de chambre.* — ... Parce qu'ils sont bien vêtus et souvent mêlés avec les gens de qualité qui viennent voir leur maître, il y en a qui font les beaux esprits, affectent de grands mots, parlent et décident sur toutes les nouvelles de la cour et de la guerre; puis, quand ils sont entre eux, ils retombent dans leur nature de valets, et dans leurs discours bas et grossiers. Je voudrais qu'ils apprissent du commerce des honnêtes gens à penser et à parler raisonnablement, mais se renfermant dans ce qui est à leur portée, et ne disant jamais rien qu'ils n'entendent.

» *Suisse ou portier.* — ... Qu'il ne donne point à jouer dans sa loge avec cartes ou aux dés; qu'il n'y donne point à boire... Il doit être fort honnête aux gens du dehors et ne rebuter personne. S'il porte une épée, ce n'est que pour l'honneur et la dignité du maître, ou tout au plus pour faire peur à quelques insolents qui voudraient faire du désordre.

» C'est principalement aux portiers des ministres, des gens de robe et de tous ceux qui sont sollicités de beaucoup de gens, qu'il faut recommander l'honnêteté et la douceur. La multitude et l'importunité des solliciteurs les endurent (1). Souvent même ils affectent d'être rudes par intérêt pour attirer quelque gratification forcée: c'est une espèce de concussion très-condamnabile... Les pauvres clients sont assez à plaindre et ont assez d'autres frais à faire, sans payer tribut à un portier souvent plus riche qu'eux. Il n'est donc permis de prendre que des étrennes et d'autres gratifications purement volontaires, et avec l'approbation du maître. »

Dans ces livres faits pour une société qui n'est plus, il se trouve bien des conseils qui, malgré la différence des mœurs et des temps, sont encore aujourd'hui susceptibles d'application. Le livre de l'abbé Fleury montre tout le parti qu'un esprit sage et élevé peut tirer du sujet en apparence le plus humble et le moins fécond. C'est un excellent livre de morale qu'il ne serait peut-être point difficile de retoucher, de manière à le bien approprier à notre époque.

Les *Avis aux domestiques*, par Swift, que nous avons mentionnés, sont très-spirituels et pleins d'une rare finesse d'observation; mais, dans leur tour familier et railleur, ils respirent la malice qui était un caractère particulier de l'esprit du célèbre doyen. Comme tous les ouvrages qui prétendent faire aimer la vertu en peignant le vice, ils ont l'inconvénient

(1) Observation dont doivent tenir grand compte les employés des administrations publiques.

d'enseigner le mal à ceux qui l'ignorent, peut-être même de le faire aimer à quelques-uns, et l'on peut douter, en définitive, qu'ils exercent vraiment une influence salutaire.

### GRAVURE ET IMPRIMERIE EN TAILLE-DOUCE.

Suite. — Voy. p. 188.

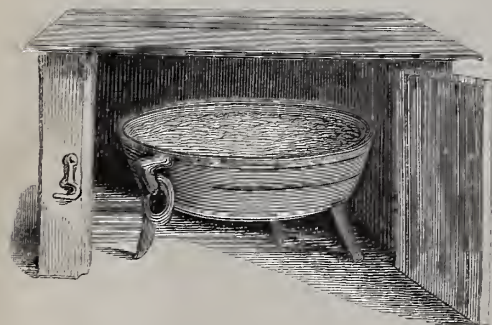


Fig. 5. La Boite.

On a vu dans notre premier article que ce qui constitue la gravure en taille-douce est une réunion de traits creux formant autant de petits sillons ou canaux destinés à recevoir le noir qui doit se reporter sur le papier pour former l'épreuve ou estampe. Or, qu'une planche ait été gravée, soit avec le burin, soit avec l'eau-forte, soit à l'aide de toute autre espèce de procédés, la surface de la planche présente toujours des creux recevant le noir qui se reporte au moyen de la pression sur une feuille de papier.



Fig. 6.

Quoique la presse des graveurs ait plus d'une fois varié de forme, elle était assez perfectionnée dès les premiers



Fig. 7. Presse.

temps de la gravure pour reproduire en admirables épreuves les tableaux des grands maîtres. Rien ne dépasse aujourd'hui la fraîcheur de ces belles estampes.

Le mécanisme d'une presse est fort simple, et cependant peu de personnes s'en forment une idée précise.

L'imprimeur à qui l'on remet la planche gravée l'expose sur un instrument que l'on nomme *boîte*. C'est en effet une espèce de boîte dont le dessus est une plaque de tôle et dans laquelle on introduit une cuve de fonte nommée *poêle*, qui contient de la poussière de charbon de bois allumée comme dans une chaufferette.

Lorsque la planche a atteint un certain degré de chaleur

douce, l'imprimeur, au moyen d'un tampon, la couvre aussi également que possible d'une couche mince de noir broyé.

Ce noir, broyé avec une huile très-épaisse, se liquéfie légèrement à la chaleur, et peut entrer dans les plus légères entailles du cuivre; on prend alors un chiffon de grosse mousseline, et, en le tournant sur la gravure, on fait entrer le noir dans tous les traits, en même temps qu'on en retire le superflu. C'est ensuite au moyen de la paume de la main qu'on enlève tout ce qui reste en dehors des tailles et salit la superficie.

Puis on place la gravure sur une grande planche de noyer A (fig. 7). On la recouvre d'une feuille de papier humectée B,

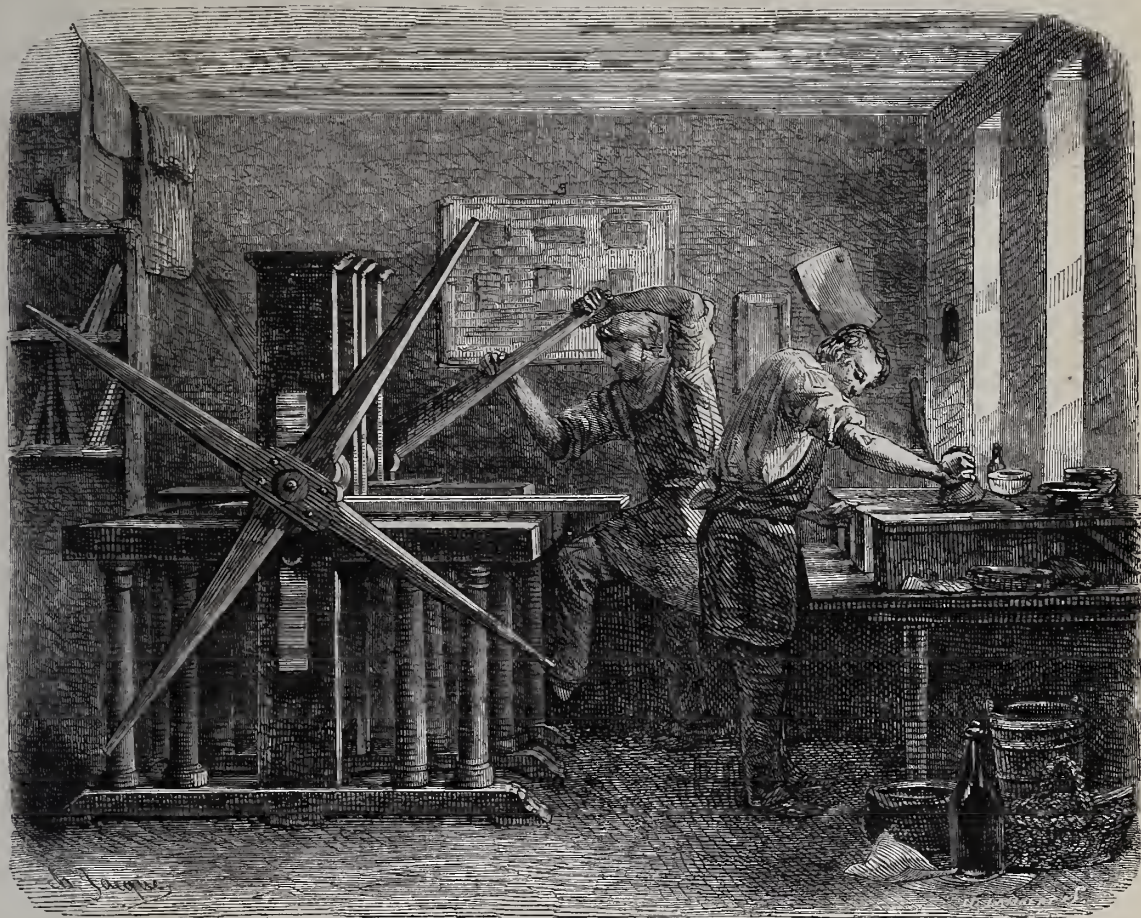


Fig. 8. Atelier d'imprimeurs en taille-douce.

et, sur cette feuille de papier, on pose quatre ou cinq morceaux d'une étoffe qui tient le milieu entre le drap et la flanelle, C.

Tout cela passe ensemble entre deux gros rouleaux de noyer, de gaillac ou d'acier DD, qui, étant extrêmement serrés, opèrent une pression énorme, et forcent, par l'élasticité du drap, le papier humecté à entrer dans les trous de la planche et à s'approprier tout le noir qui s'y trouve. On retire alors l'épreuve de dessus la planche, et cette prompte et merveilleuse opération, répétée autant de fois qu'il est nécessaire, donne au commerce les innombrables estampes qui ornent nos livres, nos appartements, nos rues et nos quais.

*La suite à une autre livraison.*

#### UNE DISTRACTION DE GALILÉE.

On raconte que, pendant le service divin, Galilée, encore enfant et sans doute un peu distrait, reconnut qu'on pourrait

mesurer la hauteur du dôme de l'église par la durée des oscillations des lampes suspendues à la voûte à des hauteurs inégales; mais combien il était loin de prévoir que son pendule dût être un jour transporté d'un pôle à l'autre pour déterminer la figure de la terre, ou plutôt pour constater que l'inégale densité des couches terrestres influe sur la longueur du pendule à secondes!

*Cosmos.*

— Nous devons nous croire heureux quand notre âme est exempte de remords et notre corps de douleur.

— Il y a bien plus de jouissance à dépenser cent francs qu'on a gagnés que mille qui nous ont été donnés.

— C'est quand les choses sont au pis qu'il faut attendre du mieux.

— Envie de paraître, source de ruine.

— Celui qui ne se contente pas de son bien-être, et veut paraître, ne tarde pas à disparaître.

— L'homme qui a l'humeur atrabilaire vit avec ce défaut

comme le fumeur avec l'odeur du tabac : lui seul ne le sent plus ; il n'incommode que les autres.

— Un fanfaron disait devant le maréchal de Turenne qu'il n'avait jamais eu peur du feu. — Peste ! s'écria le grand capitaine ; on voit bien que vous n'avez jamais mouché la chandelle avec vos doigts.

— M. de Luxembourg, en descendant l'escalier de l'Opéra, rencontre un inconnu qui lui dit : — Bonsoir, mon ami, comment te portes-tu ? — Et toi, mon ami, répond le duc, comment te nommes-tu ?

— L'homme le plus éclairé a toujours quelque chose à apprendre avec le paysan.

— Le père ne connaît ni la goutte ni les maux de nerfs.

— Il y a des blessures de l'amour-propre que l'on ne conlie pas à la plus tendre amitié. A. PETIT.

### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230.

#### § 5 (suite). Réconciliation sur un berceau.

La tante Roubert nous surprit dans cette agréable occupation ; elle parut à la porte du retrait, au moment où je venais de jeter mon cigare.

— Eh ! eh ! il me semble qu'on est bien gai ici, dit-elle ; vous chantez comme une fauvette, mon enfant.

— C'est le seul moyen de ne pas entendre le piano, répliquai-je en lançant vers le salon un regard d'humeur.

— Ah ! le piano vous prend sur les nerfs, pauvre petit ! reprit gaiement la tante en ouvrant la fenêtre pour dissiper l'âcre senteur du tabac.

Marcelle, qui accourait à la voix de madame Roubert, entendit ces derniers mots, et se récria : « Mes goûts avaient donc singulièrement changé depuis peu ; il y a quelques jours encore que mes soirées entières se passaient à écouter cette musique dont je paraissais maintenant si gêné. »

— Eh bien, quoi ! cela t'étonne ? demanda la tante qui s'était déjà établie sur la bergère et préparait son tricot ; tu ne sais donc pas que ce qu'on aime le mieux peut fatiguer à la longue ? Il faut mettre de la discrétion en toute chose, ma chère.

Je lançai un regard à Marcelle qui le sentit plutôt qu'elle ne l'aperçut, et rougit légèrement.

— Sans doute, ma tante, dit-elle, quand il s'agit de nos plaisirs, et...

— Et même quand il s'agit de nos devoirs, ajouta péremptoirement madame Roubert.

Je ne pus retenir un applaudissement ; Marcelle se mordit les lèvres.

— Il me semble, reprit-elle, que, sur ce dernier point, la négligence est plus ordinaire que l'excès d'ardeur...

— Mais non pas moins à craindre, reprit ma tante ; j'en ai fait l'expérience, moi qui te parle.

— Vous ! m'écriai-je. Où donc et comment cela !

— Ah ! c'est une vieille histoire, mon enfant, reprit-elle avec un soupir. Vous ne vous en doutez guère maintenant ; mais j'ai été jeune aussi ! J'avais épousé votre oncle par cloix, et je n'étais jamais heureuse que lorsque je pouvais coudre ou tricoter près de lui ; aussi, son bureau fermé, il venait s'asseoir sur la petite chaise de paille où j'appuyais mes pieds. Il me racontait ce qu'il avait fait dans la journée ; il m'expliquait les difficultés de son administration ; je ne comprenais pas toujours très-bien ; mais il parlait, il était là, rien ne me manquait.

Elle s'interrompit et nous jeta un regard de côté.

— Cela vous fait rire, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle avec une sorte d'embarras timide plus jeune qu'elle, et dont je ne l'aurais point soupçonnée.

Je protestai contre une pareille supposition, et Marcelle l'embrassa en la suppliant de continuer. La vieille tante branla la tête.

— Oh ! c'est que je n'ignore pas comment va le monde, reprit-elle ; on ne peut ni comprendre qu'on deviendra vieux, ni oublier qu'on a été jeune ! — mais n'importe. — Je vous disais donc que j'étais accoutumée à la compagnie de votre oncle ; j'en avais fait, comme on dit, mon régal quotidien, et j'espérais que rien ne pourrait me l'enlever. Par malheur, je n'avais pas compté sur le zèle administratif de M. Roubert. Un beau jour il s'avisait de trouver que le travail abandonné aux derniers commis serait mieux fait par lui-même ; que le bureau avait besoin de réformes ; qu'il y allait de son honneur. Et aussitôt le voilà qui se met à fouiller les cartons, à revoir les écritures, à examiner les dossiers. Il arrivait chaque soir chargé de liasses qu'il compilait jusqu'à minuit. Impossible de savoir s'il avait trop froid ou trop chaud, quel plat il préférerait, ni ce qu'il y avait de nouveau dans la gazette ! Dès qu'il s'était assis devant ses paperasses, il n'y avait plus personne ; j'étais seule au logis.

Les dimanches, au moins, je voulais l'arracher à son grimoire pour promener aux bords du canal ou le long des blés. Peine inutile ! Il y avait toujours des pièces à revoir, des calculs à vérifier. Je m'étais mise d'abord à boudier, puis j'avais pleuré ; enfin je me fâchai tout de bon. Cela ne pouvait continuer ainsi ; je sentais qu'à force d'être chacun de son côté, lui à ses écritures, moi à mon aiguille, nous allions nous désaccoutumer l'un de l'autre ; enfin un jour, enhardie de chagrin, je me dis : — Il y a trop longtemps que cela dure ; il faut en finir. — Jamais je n'oublierai cette journée ! c'était une après-midi de la Pentecôte, vers le milieu du gentil mois de mai. Le soleil luisait sur les toits, les moineaux chantaient à s'égosiller dans les gouttières, et les cloches sonnaient la fête à plusieurs volées. Je regardais à travers les vitres ; je voyais tous les voisins en habits neufs qui fermaient leurs portes à double tour, et s'en allaient cueillir des aubépines. En les voyant, je m'étais senti d'abord le cœur gros ; mais je pris tout à coup une grande résolution : j'allai droit à votre oncle qui avait rapproché sa petite table de la croisée et commençait à tailler sa plume. Je lui mis la main sur le bras, et je lui dis très-résolument :

« — C'est fête aujourd'hui ; nous avons travaillé toute la semaine ; il faut se reposer et aller aux champs. »

« — Impossible, ma bonne amie, me répondit-il doucement ; j'ai à corriger ce mémoire ; c'est un devoir qui doit passer avant le plaisir. »

Mais je m'écriai :

« — Il n'y a pas de devoir qui ait droit de prendre à lui seul la vie entière d'un homme, et qui l'exempte de toutes les autres obligations. Vous m'avez promis votre affection et votre compagnie ; regrettez-vous maintenant votre promesse ? »

« — Moi, dit-il, pouvez-vous le croire, Jeanne ? »

« — Preuvez-moi donc le contraire en me rendant les heures qui m'appartiennent. »

Il voulut m'opposer encore des scrupules de conscience ; mais je ne le laissai pas achever. Je lui dis que la prétention de faire mieux que tout le monde était moins de la probité que de l'orgueil ; que pour être juste il fallait faire la part à chaque chose ; et comme il résistait, je saisis brusquement tous les papiers à brassée.

« — Que faites-vous ? s'écria-t-il. »

« — Je reprends mon mari à l'administration ! » répliquai-je bravement.

Et je fourrai le tout dans mon armoire à linge dont je retirai la clef.

— Et... que dit M. Roubert ? demandai-je vivement.

— Il fit un geste de colère, reprit la vieille tante ; je le vis successivement rougir et pâlir ; mais je lui apportai son chapeau, je pris son bras, et je lui dis : « Allons ! » de si



bonne humeur, qu'il sourit malgré lui, et la paix fut faite.

— Mais depuis...

— Depuis, répéta la vieille tante, il modéra l'excès de son zèle, et il se rappela qu'il n'était point seulement chef de bureau.

Mon regard et celui de Marcelle se rencontrèrent, mais ce fut un éclair. Elle retourna brusquement la tête, puis se leva pour coucher l'enfant qui se plaignait depuis un instant.

Je me rappelai alors que mon père comptait sur ma visite, que j'avais des lettres d'affaires à lui communiquer; et, m'excusant près de madame Roubert, je pris la route de son faubourg.

J'étais dans une disposition d'esprit qui me préparait à tout prendre par le plus triste côté. Le hasard sembla favoriser ma sombre humeur; je ne rencontraï que des mendiants ou des gens ivres qui se battaient. Mon père lui-même, si serein d'habitude, était plus abattu ce jour-là. Il avait appris la ruine d'un compagnon d'enfance qui tombait de l'opulence dans la pauvreté, à l'âge où l'âme a pris ses attitudes et ne peut plus en changer. Il me proposa une promenade comme il en avait l'habitude lorsqu'il sentait le besoin du mouvement pour calmer son esprit. Nous descendîmes aux pépinières dont nous nous mîmes à parcourir les allées au clair de lune. Les robiniers en fleurs embaumaient l'air; le ciel était diamanté d'innombrables étoiles, et le bruit de nos pas s'éteignait sur les allées fraîchement tracées dans le défrichement. Nous fîmes le tour des semis, échangeant à peine, de loin en loin, quelques paroles, et n'entendant, dans le silence de la nuit, que le roulement des chariots attardés ou les aboiements de quelques chiens venant des fermes éloignées. Enfin l'horloge du faubourg sonna onze heures. Mon père se rappela qu'on devait m'attendre et me congédia.

Je repris à petits pas la route du logis. Cette promenade sous le ciel m'avait apaisé; mon cœur battait plus également; ma tête était libre, je me sentais revenu à ce besoin de paix et de tendresse qui fait la joie du foyer. Je n'en voulais plus à Marcelle; je ne l'accusais plus; mais prêt, pour ma part, à la réconciliation, je craignais de l'y trouver moins bien disposée; je doutais de l'accueil qui devait être fait à mon retour, et un puéril amour-propre me déconseillait les avances.

Je montai lentement les escaliers, combattu par mes désirs et par une mauvaise honte. J'ouvris doucement la porte. La lampe était éteinte; tout se trouvait plongé dans le silence et l'obscurité.

Un aiguillon douloureux m'entra au cœur.

— Elle ne m'a point attendu, pensai-je; elle dort sans doute.

J'arrivai doucement jusqu'à sa chambre; une lueur stellaire y répandait une pâle clarté.

En retrouvant l'aspect de cet intérieur si riche en doux souvenirs, et en sentant le parfum de vétiver qu'affectionnait particulièrement Marcelle, le flot d'amertume qui m'était monté au cœur se dissipa. Je m'avançai jusqu'au berceau de Claire dont j'entendais la douce respiration. Un rayon de lune pénétrait sous le rideau et enveloppait sa chevelure brune d'une sorte d'auréole.

En apercevant ce visage blanc et rose sur lequel les jours n'avaient encore laissé aucune trace, je me sentis attendri. — Le bonheur dans l'innocence nous manifeste plus vivement Dieu! — Je regrettai l'espèce de responsabilité dont j'avais, quelques heures auparavant, chargé cette tête enfantine. Je me reprochai d'en avoir fait un motif de débat entre Marcelle et moi; il me sembla que mes récriminations m'avaient rendu coupable envers la chère créature. Pris d'une sorte de remords attendri, je me penchai sur son berceau; j'eus peur des lèvres ses cheveux bruns. — Au même instant, une main saisit la mienne, et, derrière le rideau blanc, se dressa la douce figure de Marcelle.

— Ah! tu ne lui en veux donc pas de me prendre à toi! dit-elle avec un sourire mouillé de larmes.

— Pourvu que tu sois heureuse! répliquai-je en la regardant.

Elle étendit le bras sur le berceau.

— Oh! non, s'écria-t-elle, il faut que nous le soyons tous ensemble et l'un par l'autre. La tante Roubert m'a éclairée; j'ai compris, j'ai compris!

A ces mots, sa main monta jusqu'à mon épaule; sa tête se pencha en même temps que la mienne vers sa fille, et elle nous confondit tous deux dans le même embrassement.

*La suite à une autre livraison.*

Aux environs de Jérusalem, on se sert de l'eau, rare en ces contrées, comme d'un piège pour prendre les oiseaux. On la verse dans les petits creux des rochers: les pauvres volatiles altérés qui, en traversant l'air, la voient briller aux rayons du soleil, s'abattent avec espérance vers elle, et sont pris au trebuchet ou au collet, avant d'avoir pu la goûter.

#### CLEARING-HOUSE.

Ces deux mots anglais désignent une institution propre à l'Angleterre et située à Londres, dans Lombard-street.

Vers l'année 1775, ceux des banquiers de Londres qui faisaient leurs affaires dans la Cité eurent la pensée d'établir en commun une sorte de bureau central où ils pourraient faire entre eux l'échange des billets dont ils étaient respectivement porteurs. C'est à ce bureau qu'on a donné le nom de *Clearing-House*, qui peut se traduire par celui de *bureau de liquidation, de compensation, ou, mieux encore, de virement*. L'objet en était de permettre à chacun de s'acquitter des billets dont il était débiteur au moyen de ceux dont il était porteur, et d'éviter ainsi, autant qu'il était possible, l'emploi du numéraire.

Chaque banquier admis au bénéfice de ces échanges est représenté au *Clearing-House* par un commis à demeure, lequel a devant lui un pupitre spécial surmonté d'une boîte. Chaque jour, à onze heures et à trois heures, d'autres commis arrivent avec des billets appartenant à leurs maisons respectives, et les déposent dans les boîtes des maisons sur lesquelles ils sont tirés. A la fin du jour, après quatre heures, les commis à demeure dressent leurs comptes, qui sont vérifiés aussitôt après par leurs maisons respectives, et, les balances faites des dettes et des créances réciproques, les soldes sont acquittés, avant cinq heures, en billets de banque et en monnaie.

Formé par le seul concours d'un certain nombre de banquiers, et sans aucune intervention de l'État, le *Clearing-House* de Londres a été dès l'origine ce qu'il est demeuré jusqu'à présent, un établissement particulier. Le grand mouvement de valeurs qui s'y est opéré en divers temps, et l'influence qu'il a exercée sur la tenue des comptes en général, lui ont donné, il est vrai, le caractère d'une institution publique; mais on doit lui refuser ce titre, quand on considère le nombre restreint des banquiers qui en partagent le bénéfice.

L'avantage que cette institution procure consiste surtout en cela, qu'elle permet à chaque maison de régler ses comptes avec de bien moindres sommes en billets de banque ou en monnaie, puisque, les créances respectives se compensant les unes par les autres, il n'y a jamais à payer que des appoints. Les administrateurs de la banque de Londres et de Westminster, auxquels on avait refusé la faculté de régler leurs comptes au *Clearing-House*, estimaient que ce refus les obligeait à tenir constamment en caisse une somme de 150 000 livres sterling (2 750 000 francs) en plus de ce qui leur eût été nécessaire s'ils avaient pu y opérer librement l'échange de leurs billets.

Il y a des *clearing-houses*, ou bureaux de virement, dans quelques autres villes de l'Angleterre; mais ils n'opèrent pas tous de la même façon (1).

#### UNE INSCRIPTION DU SEPTIÈME SIÈCLE.



En creusant un terrain sur l'emplacement des anciennes fortifications de la ville de Saint-Quentin, au bastion appelé de *Colombié*, près la porte Saint-Martin, des ouvriers ont trouvé, en janvier 1826, et ont malheureusement brisé une pierre de 0<sup>m</sup>,42 de hauteur sur 0<sup>m</sup>,36 de largeur et 0<sup>m</sup>,06 d'épaisseur, portant l'inscription suivante :

ANNO SEXTO CENTI  
POSITUS FUIT HOC  
MONUMENTUM PER  
JUSSU CLOTARII  
FRANCORUM REX  
CHILPERINI FILIUS  
ITER FACIE S SUESIONEM  
DIES JANUARI VISENTI

En l'année six cent  
fut posé ce  
monument par  
l'ordre de Clotaire  
roi des Français  
fils de Chilpéric  
allant à Soissons  
le 20<sup>e</sup> jour de janvier.

Au bas de cette pierre on voit trois petites plaques de plomb coulées avec soin à égale distance.

Ce monument, qui a 1230 années d'existence, se rapporte à l'époque la plus obscure de notre histoire; car Grégoire de Tours, mort en 595, termine son ouvrage à la naissance de Clotaire II, et Frédégaire, son continuateur, n'a écrit que

(1) *Dictionnaire de l'économie politique*. Voici un passage explicatif du même ouvrage sur les économies de numéraire obtenues au moyen de virements de compte ou de compensations de créances :

« Dans le commerce, chacun est tour à tour vendeur et acheteur. . . . Chaque commerçant, s'étant ainsi porté acheteur ou vendeur, a tantôt reçu, tantôt donné des billets; il peut se trouver fort souvent débiteur des uns, créancier des autres, aux mêmes échéances : de façon qu'à un jour donné, les sommes qu'il a à recevoir et celles qu'il a à payer, en raison de cet échange d'obligations, se balancent, ou peu s'en faut. Or, toutes ces obligations réciproques s'étant donné rendez-vous chez un banquier, il n'est pas difficile de comprendre que celui-ci, ordinairement chargé des paiements et des recettes pour le compte de ses clients, peut, au moyen d'un simple virement de comptes, compenser les dettes par les créances presque sans débours de numéraire. C'est ainsi qu'un nombre infini de transactions peuvent s'accomplir avec une somme de monnaie effective comparativement minime. »

cent cinquante ans plus tard. On ne doit pas s'étonner de rencontrer dans cette inscription une latinité fort incorrecte, si l'on se rappelle la barbarie où les lettres étaient plongées au sixième et au septième siècle.

Quelle que soit la richesse de la Bibliothèque nationale, elle ne possède pas, dans tous les siècles, des monuments fixés par une date. Un grand nombre de manuscrits rangés dans le *Catalogue de la Bibliothèque du roi* parmi les monuments du septième siècle sont classés, par les auteurs du nouveau *Traité de diplomatique*, dans le sixième et même dans le cinquième siècle.

Au milieu de cette incertitude sur le caractère spécifique de l'écriture au septième siècle, il a paru utile de reproduire exactement, avec ses fautes, ses lacunes, ses altérations et ses cassures, cette inscription intéressante autant pour l'histoire que pour la paléographie.

Nous avons déjà publié divers articles sur le liège et sur l'industrie à laquelle donne lieu ce produit naturel (1); voici quelques détails particuliers relatifs à la manière dont on fabrique les bouchons dans le département du Tarn.

« Après avoir été soumis à une ébullition, à une compression et à un séchage prolongés, le liège en planche est livré successivement à trois machines. La première le coupe en bandes plus ou moins épaisses; la deuxième (*perceuse*) découpe la bande en bouchons cylindriques; la troisième, dite *tourneuse*, rend ceux-ci plus brillants en leur enlevant une mince pellicule, et leur donne la forme conique. Cette machine, dont les quatorze mouvements différents sont combinés avec une précision parfaite, façonne un bouchon par seconde : c'est un produit journalier de 20 000 bouchons, tandis que l'ouvrier le plus habile ne peut en tourner que 1 000 en un jour. La tourneuse est aussi employée à faire la *retouche* du bouchon, c'est-à-dire à enlever les défauts sur des points déterminés; elle retouche 20 000 bouchons par jour. »

#### MEDAILLE D'OR GAULOISE.



Cette médaille, d'une belle conservation, trouvée à Vermand (Aisne), sur l'emplacement d'un ancien camp romain, porte 0<sup>m</sup>,015 de diamètre, et pèse 6 grammes 10 centigr. Dans le champ, on voit un cheval galopant à gauche, la crinière crêtée, la gorge fourchue, avec deux petits fourchons à queue au-dessus de la croupe; entre les jambes est une rondelle à demi effacée, et pour légende on lit ...VOCIO.

Revers : LVCOPIO; au-dessous, une rondelle terminée en pointe, avec fourchons enjambant la rondelle (appelée *œil*); à droite, trois bandes verticales en relief, représentant des tresses et colliers effacés en partie.

Le savant et modeste M. Lelewel a publié une médaille presque semblable dans ses *Études numismatiques* (pl. IV, fig. 21). Elle appartient à la Gaule par tous les caractères des symboles qui y sont représentés, et aux peuples de la seconde Belgique, les *Veromandui*, par le caractère même du cheval à gorge fourchue; elle offre de plus cette particularité que, quoique portant l'inscription LVCOPIO, nom d'un chef gaulois, elle tient encore, par la rondelle enfourchée, aux médailles symboliques de l'époque précédente.

(1) Voy. p. 17, sur le liège, et p. 65, sur la Junquera. Voy. aussi, 1851, p. 291, l'article sur la fabrication du vin de Champagne, etc.

## ANTIQUITÉS ASSYRIENNES.

Voy. 1848, p. 131; — 1849, p. 193.



Une Découverte par M. Layard, à Nemroud. — Composition et dessin de Gilbert.

M. Austen Henri Layard, voyageur anglais, avait parcouru l'Asie Mineure et la Syrie pendant l'automne de 1839 et l'hiver de 1840. Il avait visité Mossoul (1) et parcouru, sur la rive droite du Tigre, les environs de cette ville que l'on supposait avoir été l'emplacement de l'ancienne Ninive. En 1842, il avait traversé une seconde fois Mossoul, et, à cette époque, il y avait rencontré le consul de France, M. Botta, qui, d'après les conseils de notre savant académicien, M. Jules Mohl, avait

(1) Ville de la Turquie d'Asie, située à 369 kilomètres nord-ouest de Bagdad. On y compte de cinquante à soixante mille habitants.

TOME XX. — JUILLET 1852.

commencé des fouilles sur les bords du fleuve, à Koyoujik. Ces travaux, continués bientôt au village de Khorsabad, ont amené les découvertes extraordinaires dont nous avons déjà rendu compte dans nos tomes XVI et XVII (1848 et 1849). C'est en cet endroit que M. Botta a exhumé le premier monument assyrien exposé aux yeux des hommes depuis la chute de Ninive. L'honneur d'avoir découvert l'architecture et la sculpture assyriennes est acquis à la France; personne ne songe à le lui contester (1).

(1) Il s'est élevé récemment une vive discussion au sujet de ces antiquités découvertes sur les bords du Tigre. Une opinion,

Tandis que M. Botta poursuivait ses recherches avec un si merveilleux succès, M. Layard, déjà connu par d'utiles explorations en Égypte et en Asie Mineure, se sentait pris de la noble émulation de marcher sur les traces de notre agent. Du reste, M. Botta, avec la bienveillance et la franchise du cœur, naturelles au pays qu'il représentait, s'était empressé de communiquer à M. Layard les dessins des sculptures gigantesques et des bas-reliefs dont il avait le premier révélé l'existence, et qui décorent aujourd'hui notre Musée du Louvre.

En 1845, M. Layard séjournait à Constantinople : il y fit des démarches actives près de l'ambassadeur d'Angleterre, afin d'obtenir de lui les moyens de prendre part à ce grand travail de découvertes qui préoccupait les sociétés savantes de toute l'Europe. Sir Stratford Canning comprit la portée du projet de M. Layard, et mit à sa disposition les fonds nécessaires pour subvenir aux dépenses de son voyage et des excavations qu'il se proposait de faire.

M. Layard partit de Constantinople au mois d'octobre 1845, en ayant soin d'observer le secret le plus absolu sur ce qui s'était passé entre lui et M. Stratford Canning. Arrivé à Mossoul, il présenta ses lettres de créance au gouverneur de la province, Melmed Paclia, connu sous le nom de Kerilli Oglu (le fils de Crète). Mais, comme il redoutait de la part de ce fonctionnaire, ou une opposition formelle à ses desseins, ou des exigences fiscales exagérées, il garda, de même à son égard, le secret sur le but de son voyage (1).

Le 8 novembre, il sortit de Mossoul avec un maçon qu'il avait engagé quelques minutes seulement avant son départ. Il s'était muni de fusils, d'épées et d'autres armes pour laisser supposer qu'il allait chasser les bêtes sauvages à peu de distance de la ville : ce sont des exercices que les Asiatiques sont habitués à voir prendre aux Anglais. M. Layard monta sur un petit radeau, et descendit le cours du Tigre (2). En cinq heures, il arriva au point du rivage où il devait s'arrêter sur la gauche du fleuve, et à peu de distance des villages de Naifa et de Nemroud. Il trouva en ce lieu un groupe d'Arabes de la tribu de Jehesh, qui, pour se soustraire aux exactions du pacha, errait de côtés et d'autres. Le chef de ces Arabes se nommait Awad ou Abd-Allah. M. Layard n'eut point de peine à intéresser cet homme à ses desseins en lui offrant une somme d'argent. Après une nuit passée sans sommeil, dans une misérable cabane de Naifa, au lever du jour, le voyageur, plein d'une agitation que l'on com-

isolée à la vérité, tend à contester qu'elles soient d'une époque aussi reculée que le supposent MM. Botta et Layard, et qu'elles appartiennent à Ninive même. Dans ce nouveau système, M. Ferdinand Hoëfer paraîtrait admettre seulement qu'elles sont les débris de villes construites postérieurement par les Medes et les Parthes.

(1) Les musulmans, trop ignorants pour comprendre les vrais motifs de nos recherches scientifiques, les attribuent toujours à la cupidité, seul mobile de toutes leurs actions. Ne pouvant s'expliquer les dépenses que nous faisons pour déterrer des débris antiques, ils croient que nous cherchons des trésors. Les inscriptions que nous copions avec tant de soin sont à leurs yeux des talismans qui gardent ces trésors ou qui nous indiquent où ils se trouvent ; d'autres, qui se croient plus habiles sans doute, ont recours, pour expliquer nos recherches, à une supposition plus bizarre encore : ils s'imaginent que leur pays a appartenu anciennement aux Européens, et que ceux-ci cherchent dans les inscriptions des titres constatant leurs droits, à l'aide desquels ils puissent un jour revendiquer la possession de l'empire Ottoman.

BOTTA.

(2) La navigation du Tigre se fait au moyen de radeaux construits avec des pièces de bois supportées par des outres gonflées ; les plus grands peuvent porter jusqu'à 12 000 kilogrammes. Ces radeaux, auxquels dans le pays on donne le nom de *kelék*, sont très-propres à la descente de cette rivière, qui dans l'été conserve très-peu d'eau ; mais ils ne peuvent servir à la remonte. Arrivés à Bagdad, les radeaux sont démolis, les bois vendus souvent avec profit, et les outres sont rapportées par terre à Mossoul, pour servir encore au même usage.

11.

prend aisément, se mit en marche, suivi d'Awad, de six autres Arabes et du maçon. Il arriva bientôt au village de Nemroud, éloigné seulement de deux kilomètres. Les Arabes donnent ce nom de *Nemroud* à un grand nombre de localités où l'on rencontre des ruines. On sait qu'aucune mémoire n'est plus célèbre et plus imposante, dans cette partie de l'Asie, que celle de Nemrod, le grand chasseur, le fondateur de Babylone (1). « Nemrod, dit M. Ferdinand Hoëfer, joue dans les traditions musulmanes le même rôle qu'Odin chez les Scandinaves. »

Dans ces travaux d'exploration, le fait capital est le choix du lieu où l'on doit les commencer. M. Layard avait déterminé ce choix dans ses études de cabinet à Constantinople, et, à l'aide des souvenirs de ses premières excursions, il se dirigea vers un amas de ruines qui s'élevait à vingt minutes de chemin, à l'est du village de Nemroud. « Les villes, autrefois si fameuses de l'Assyrie et de l'Égypte, dit l'auteur que nous venons de citer, ne sont aujourd'hui que des tertres ou monticules, qu'un peuple ignorant prend pour des tombeaux de géants. L'ignorance a parfois le charme de la poésie. Ces monticules, couverts d'herbes qui se dessèchent pendant les chaleurs de l'été, montrent çà et là, dans leurs flancs déchirés par des torrents d'hiver, les débris qu'ils recèlent. Quelques tessons, des fragments de poteries, d'albâtre, de briques, sont ordinairement tout ce qui reste de la splendeur d'une antique cité. Ces débris, qui attristent l'âme, contrastent singulièrement avec l'aspect que nous offrent dans l'Asie Mineure les ruines grecques et romaines, signalées au loin par de sveltes colonnes qui s'élèvent gracieusement du milieu d'un bois verdoyant de myrtes et de lamriers roses. »

Au mois de novembre, ni la verdure ni les fleurs ne couvrent le sol. Le monticule était nu, aride. De tous côtés étaient épars des morceaux de poteries et de briques. « Les Arabes, dit M. Layard (2), épiaient tous mes mouvements et me voyaient avec surprise ramasser ces objets sans intérêt pour eux. Bientôt ils se mirent eux-mêmes au travail et me présentèrent des amas de décombres parmi lesquels je distinguai, à ma grande joie, un fragment de bas-relief. La pierre avait été exposée au feu et ressemblait entièrement au gypse brûlé de Khorsabad. Convaincu par cette découverte que nous trouverions d'autres restes de sculptures, je me mis à la recherche d'un endroit où il y eût chance d'entreprendre les fouilles avec succès. Awad me conduisit à une pièce d'albâtre qui apparaissait au-dessus du sol. Nous n'eûmes point la force de la soulever, et, en creusant alentour, nous vîmes que c'était la partie supérieure d'une large dalle. J'ordonnai à tous les ouvriers de creuser avec nous, et bientôt ils mirent à nu une seconde dalle à laquelle la première avait été unie. En continuant ainsi, nous en découvrimus une troisième, et, dans le courant de la matinée, nous en trouvâmes jusqu'à dix, le tout formant un capot ; il n'y manquait qu'une seule pierre à l'angle nord-ouest ; il était évident que nous avions découvert une chambre.... Le lendemain matin, cinq Turcomans de Selameyah, attirés par la perspective de gages réguliers, vinrent grossir ma troupe... Avant le soir, je me trouvais dans une chambre bâtie avec des blocs d'environ 8 pieds de haut, sur 4 à 6 de largeur, placés perpendiculairement et bien joints ensemble. Dans les déblais, près du plancher, je découvris divers ornements d'ivoire portant des traces de dorure. On y voyait une figure d'homme vêtu d'une longue tunique, tenant dans une main la croix ansée des Égyptiens, la portion d'un sphinx accroupi, et des fleurs dessinées avec beaucoup de goût et d'élégance. »

Tel fut le commencement des importantes découvertes que

(1) On suppose que le règne de Nemrod, qui fut adoré après sa mort sous le nom de Bel ou Bael, finit vers l'année 2575 avant Jésus-Christ.

(2) *Niniven and its remains* (Ninive et ses ruines), par Layard. Londres, 1849.

M. Layard a faites au monticule de Nemroud. Les bas-reliefs, les sculptures, les inscriptions qu'il en a exhumés sont aujourd'hui transportés, pour la plupart, au Musée national de Londres (*British Museum*), où l'on travaille en ce moment à en rejoindre les parties sciées pour la facilité du voyage, et à les exposer convenablement aux yeux du public; elles sont placées dans le voisinage des riches monuments de l'Asie Mineure que possède ce Musée, et, en outre, elles occupent, provisoirement sans doute, plusieurs salles au-dessous de la galerie des sculptures. Ces œuvres, d'un art si ancien, excitent une vive curiosité chez les spectateurs anglais; elles doivent à leur nouveauté, non moins qu'à leur étrangeté, d'attirer en ce moment beaucoup plus leur attention que les admirables œuvres de Phidias : elles ne feront point oublier ces dernières qui leur sont si incomparablement supérieures; mais leur matière et leur couleur auront l'avantage de ne point s'altérer sous les influences désastreuses du climat de Londres et du charbon de terre qui sert à chauffer le Musée. Aujourd'hui, le ton, la couleur, les reflets, le jeu charmant des ombres et de la lumière sur les nobles contours des marbres d'Athènes, tout cela semble avoir disparu : on hésiterait volontiers à croire que l'on a le bonheur d'avoir devant soi les merveilles du Parthénon. Celui qui aime et sent véritablement l'art cherche à deviner quelque partie, si petite soit-elle, du marbre nu; et c'est pour lui une jouissance indicible s'il rencontre un pied, un pli de vêtement qui porte encore intacte la trace du ciseau divin du premier des sculpteurs qui aient jamais existé.

Toutes les découvertes de M. Layard ont été gravées et publiées dans un atlas in-folio; de plus, elles ont été décrites fidèlement et minutieusement par le voyageur. lui-même dans un livre dont nous avons déjà indiqué le titre. Notre intention n'est pas d'entrer dans le détail de cette collection qui, du reste, ne diffère point sensiblement de celle que la France doit à M. Botta (1). Il nous suffira d'extraire de l'ouvrage de M. Layard la relation d'un petit épisode que M. Gilbert a figuré dans la composition reproduite en tête de cet article et qui donne une idée singulière de la superstition arabe.

« Un matin, dit M. Layard, je revenais du campement du sheik Abd-ur-Rahman (2), et je me dirigeais vers le monticule où avaient lieu les fouilles, lorsque je vis deux Arabes de sa tribu, accourant au grand galop de leurs juments. Quand ils furent près de moi, ils s'arrêtèrent : « Hâte-toi, ô bey ! s'écria l'un d'eux d'un air étrange, hâte-toi vers les ouvriers; car ils ont trouvé Nemrod lui-même ! Wallah ! c'est merveilleux, mais c'est vrai. Nous l'avons vu de nos yeux. Il n'y a de Dieu que Dieu ! » Puis tous deux, répétant ensemble cette dernière exclamation, reprirent le galop et se lancèrent vers leurs

(1) En Angleterre, on encourage largement et l'on récompense avec magnificence les services rendus à la science, à l'agriculture ou aux arts. M. Layard est un exemple récent de cette générosité aussi juste qu'habile. Non-seulement il a obtenu de l'ambassadeur anglais tout l'argent sans lequel il lui eût été impossible de mener à bonne fin son entreprise; mais à son retour à Londres, et après l'éclatant succès de ses travaux, il a été nommé au poste éminent et lucratif de sous-secrétaire d'État au département des affaires étrangères.

(2) Dans le cours de son exploration, M. Layard avait eu à vaincre des difficultés sans nombre que lui suscitaient inécessamment, non point seulement l'ignorance, la superstition des Arabes et la mauvaise foi du pacha, mais encore l'état de guerre intérieure qui désolait continuellement le pays. Les environs du monticule de Nemroud étaient en proie à une tribu d'Arabes qui, sous le commandement du sheik Abd-ur-Rahman, ravageaient, pillaient et tuaient sans rencontrer de résistance. Voyant ses travaux menacés par ce terrible voisinage, M. Layard prit le parti d'aller en personne à la tente du sheik, et il parvint à établir des relations pacifiques avec lui. Il transporta aussi, pour plus de sûreté, son habitation de Naïfa au village de Selameyah, à deux lieues plus au nord, près du Tigre. Tous les matins il se rendait de ce village au monticule de Nemroud.

Le gouvernement de Mossoul n'est souvent qu'une dépendance

tentes. Je hâta le pas. Arrivé aux ruines, je descendis dans une tranchée nouvellement ouverte. J'y trouvai les ouvriers, qui n'avaient vu venir, groupés devant une sorte de rempart fait à la hâte avec des paniers et des manteaux. Awad s'avança vers moi et me demanda un présent pour célébrer la découverte que l'on venait de faire. En même temps les Arabes, renversant leur muraille improvisée, me laissèrent voir une tête énorme sculptée en albâtre du pays (1); le reste du personnage était encore enfoui. Je reconnus sur le champ dans cette sculpture un de ces bœufs ou lions ailés, que l'on avait découverts à Khorsabad et à Persépolis (2). Elle était admirablement conservée. Son expression était calme et majestueuse. La ligne des contours attestait une liberté de style et une connaissance de l'art que l'on ne devait pas s'attendre à rencontrer dans une œuvre qui datait de temps si reculés. Le bonnet était entouré de trois cornes : il était arrondi et sans ornement au sommet comme ceux qu'on a trouvés précédemment en Assyrie. Je ne fus pas surpris de la stupéfaction et de la terreur qu'avaient éprouvés les Arabes. Cette tête gigantesque, blanchie par les siècles, s'élevant ainsi tout à coup des entrailles de la terre, avait dû rappeler à leur imagination si vive l'un de ces êtres effrayants qui, suivant les traditions superstitieuses du pays, apparaissent parfois aux mortels en montant lentement des régions inférieures. Un des ouvriers, à la première vue du monstre, avait jeté à terre son panier et s'était enfui à toutes jambes du côté de Mossoul. J'appris cette circonstance avec regret : je n'en prévoyais que trop les conséquences fâcheuses.

» Tandis que je faisais dégager la sculpture et que je donnais des ordres pour que l'on enlevât avec précaution la terre qui couvrait le corps, un bruit de pas de chevaux se fit entendre : bientôt Abd-ur-Rahman, à la tête de la moitié de sa tribu, parut au-dessus de nous, au bord de la tranchée. Aussitôt que les deux Arabes que j'avais rencontrés avaient atteint les tentes, ils s'étaient empressés de répandre la nouvelle de l'événement extraordinaire dont ils avaient été les témoins : sur-le-champ, chacun était monté à cheval pour venir juger par lui-même de ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans leur incroyable récit. En apercevant la tête, ils s'écrièrent : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! » Il se passa quelque temps avant que le sheik pût se déterminer à descendre dans le fossé et à s'assurer que ce qu'il avait devant les yeux était bien un être de pierre. « Cette œuvre, murmura-t-il enfin, est faite de la main, non des hommes, mais de ces géants infidèles dont le prophète (la paix soit avec lui) a dit qu'ils étaient plus grands que le plus grand des arbres à dattes. Ceci est une des idoles que Noé (la paix soit avec lui!) a maudites avant le déluge ! » Cette opinion, gravement exprimée, après une observation attentive, fut partagée par tous les Arabes présents.

de celui de Bagdad, et n'offre pas le spectacle d'une meilleure administration. Voici ce que M. Eugène Flandin dit, dans son *Voyage en Perse*, au sujet de ce dernier pachalik :

« Le pachalik de Bagdad était autrefois héréditaire et indépendant; ses pachas rendaient hommage au Grand Seigneur; aujourd'hui c'est la Porte qui les nomme. Cette province est une des plus importantes et en même temps une des plus difficiles à gouverner de l'empire. L'autorité du pacha de Bagdad s'étend du golfe Persique aux monts Karduks, et de la frontière persane au delà de la rive droite de l'Euphrate, c'est-à-dire sur une étendue de 200 lieues en longueur et à peu près 100 lieues de largeur. Cette autorité est plus nominale qu'effective, à cause de l'esprit d'indépendance des populations sur lesquelles elle doit s'exercer, et par suite de l'extrême mobilité de la plus grande partie d'entre elles. Le pacha de Bagdad n'a pas assez de troupes régulières pour tenir tête aux tribus nomades quand elles se révoltent, et il est souvent arrivé qu'il a été lui-même bloqué dans sa ville par les Arabes. »

(1) On ne voit pas cette tête dans notre gravure; elle est supposée dans la tranchée, au-dessous du bas-relief : un Arabe la regarde avec des signes d'étonnement et d'effroi; un autre la montre avec un geste énergique au voyageur anglais.

(2) Voy. des sculptures semblables, 1848, p. 133.

» Je fis coucher deux ou trois hommes près des sculptures pour les garder. Rentré au village, je dus célébrer la découverte du jour en faisant cuire un mouton que je partageai entre les Arabes; et, comme par hasard, il se trouvait des musiciens errants à Selameyah, je les envoyai chercher et l'on dansa pendant une grande partie de la nuit. Le lendemain matin, les Arabes de l'autre côté du Tigris et les habitants des villages environnants vinrent au monticule. Les femmes elles-mêmes ne purent résister à leur curiosité et elles accoururent en foule de très loin avec leurs enfants. On eut quelque peine à empêcher la multitude de se ruer dans la tranchée. »

Ainsi que l'avait prévu M. Layard, le bruit de cette découverte, en arrivant à Mossoul, y avait produit une grande émotion. On ne s'abordait plus, de toutes parts, dans les rues, dans les bazars, qu'en se disant avec effroi que Nemrod venait d'apparaître. Le cadî fit venir le mufti et l'uléma pour les consulter : puis, ils allèrent tous trois solennellement chez le gouverneur pour protester au nom des musulmans de la ville contre ces procédés des étrangers, tout à fait contraires, suivant eux, aux lois du Coran : ces fouilles, disaient-ils, étaient une impiété qui serait fatale aux vrais croyants : on violait les tombeaux ; on troublait le repos des prophètes. Le cadî ne se faisait pas, du reste, une idée bien claire de ce qu'était en elle-même la découverte. Étaient-ce les ossements du puissant chasseur que l'on avait déterrés ou était-ce seulement son image ? Le gouverneur, de son côté, ne se souvenait pas bien si Nemrod avait été, de son vivant, un prophète vrai croyant ou s'il n'avait été qu'un infidèle ? Dans sa perplexité, il prit le parti d'ordonner que l'on eût à suspendre les travaux jusqu'à plus ample informé. Ce fut donc le sujet de nouvelles négociations dont triompha toutefois le courageux voyageur, grâce surtout à cette protection vigilante et fière dont le gouvernement anglais couvre si résolument et si efficacement tous ses sujets sur la surface entière du globe.

JOHN-JAMES AUDUBON.

Fin. — Voy. p. 73, 139.

Au milieu des hommages, des succès d'académie et de salon, des discours et des rapports favorables, Audubon, chargé de diplômes, soupirait parfois pour les solitudes peuplées d'oiseaux, et il y retournait sans cesse, bien que rappelé en Europe à plusieurs reprises par l'impression et la gravure de son œuvre, que surveillèrent successivement ses amis, son fils aîné, sa femme même qu'il avait conduite en Angleterre.

« Que ne suis-je encore dans ma chère Louisiane ! s'écrie-t-il lorsqu'il se voit trop longtemps retenu en Écosse ; quand m'étendrai-je encore dans l'herbe verte et touffue ? Ou bien, caché sous l'ombre d'un arbre au riche feuillage, quand pourrai-je, suspendu au-dessus d'un sombre et tournoyant bayou, épier la gallinule pourpre qui balance sa queue gracieuse et se meut gaïement sur les larges feuilles du nénuphar ? Voyez, elle glisse plus légère qu'un sylphe, soutenue par ses doigts palmés et longs, si admirablement disposés pour courir sur l'incertain et mobile plancher. »

Au retour, avec quelle joie il voit planer sur la mer le premier oiseau américain ! En 1838, après un voyage de plusieurs mois au Labrador, où il allait étudier les mœurs, observer les couvées des palmipèdes et des échassiers, classes qui remplissent presque en entier le troisième et le quatrième tome de ses planches, c'est avec transport qu'en prenant terre dans la Nouvelle-Écosse, il reconnaît l'aigre voix qu'il entendit si souvent du fond du Canada aux rivages de la Floride ; et tandis que son pinceau reproduit les brillantes couleurs, les formes élégantes du geai, sa plume flétrit avec justice les mœurs lâches et cruelles de l'oiseau.

« Ce voleur d'œufs, dit-il, a partout les mêmes inclinations maléfiques. Il pille chaque nid qu'il rencontre, se régale des œufs, et, comme le corbeau, dévore les petits. Il attaque le faible, redoute le fort et fuit même devant ses égaux : le cardinal gros-bec le défie et le bat ; la grive rouge, le moqueur, d'autres plus faibles que lui, ne le laissent pas approcher impunément de leur couvée, où le geai ne se glisse qu'en leur absence pour dévorer tout. J'en ai suivi un qui faisait sa ronde de nid en nid aussi régulièrement, aussi paisiblement qu'un médecin visitant ses malades. En revanche, je fus témoin de son angoisse quand, au retour, il trouva sa femelle dans la gueule du serpent, son nid dévasté, ses œufs anéantis.

» Vingt-cinq geais bleus que j'avais achetés à Louisville, et que j'embarquais à la Nouvelle-Orléans dans l'intention d'en peupler les bois en Angleterre, pris dans des trappes ordinaires amorcées avec du maïs, me furent apportés un à un à mesure que l'on s'en emparait. En les plaçant dans la grande cage destinée à leur transport, je fus étonné de la lâcheté de chacun d'eux au moment où on l'introduisait parmi ses frères, redevenus, après deux jours de captivité, aussi gais, aussi folâtres que dans la liberté des bois. Le nouveau venu se précipitait au coin le plus obscur de sa prison ; sa tête, devenue stupide, prenait la position verticale, et il demeurait immobile. Dès le lendemain cependant tout avait changé : le captif était encore l'impudent oiseau, attaquant à grands coups le maïs qu'il serrait entre ses pattes, martelant de son bec, déchirant, arrachant, épluchant chaque grain dont il lançait des deux côtés la balle divisée. Une fois la cage remplie, il était amusant d'entendre ces oiseaux, perchés en rang sur leur bâton, frapper chacun sur son grain de maïs, aussi acharnés à l'œuvre, aussi réguliers dans leurs coups, qu'un forgeron à son enclume. Ils mangent des noix, des châtaignes : faines, glands, fruits secs, tout leur est bon. Cependant ils préfèrent la viande fraîche de bœuf, et la chair des oiseaux est pour eux la première des friandises. Ils perchaient tranquillement côte à côte ; mais au premier cri d'alarme jeté sans motif, la bande effarouchée volait par toute la cage, et tous semblaient aussi effrayés que si le plus terrible des ennemis se fût introduit parmi eux. Ils supportèrent le passage à merveilles, atteignirent Liverpool en bon état ; mais peu de jours après, atteints d'une maladie occasionnée par des insectes qui adhéraient à toutes les parties de leur corps, ils périrent successivement ; un seul survécut, et arriva à Londres tellement couvert d'insectes, que je ne crus l'en pouvoir débarrasser qu'à l'aide d'un bain d'infusion de tabac qui le tua presque instantanément.

» Même durant leurs migrations, les geais ne volent pas à de grandes distances d'une seule traite, et dans leurs passages ils inspectent minutieusement bois, champs, vergers, jardins, où il est aisé de suivre ces loquaces pillards, excepté lorsqu'un faucon vient à fendre l'air : alors la troupe entière se tait spontanément, et, se glissant au plus épais d'un fourré, tous y demeurent muets et cois. »

En terminant l'immense ouvrage dont la gravure et la publication ont demandé près de douze années, de 1827 à 1839, Audubon semble presque faire ses adieux à la vie, ou du moins à ce qui, pour lui, en faisait le charme. « Que j'ai passionnément désiré voir ce jour et la fin de mes travaux ! s'écrie-t-il. Et maintenant, voilà que de son impitoyable serre la maladie me retient, en dépit de mes ardens souhaits, loin des bois où j'errai si longtemps ! Plus d'une fois la pauvreté y côtoya mon sentier, me tenant par la main ; et sous le souffle glacé de la misère, j'ai failli jeter au loin mes pinceaux, déchirer mes dessins, abandonner mes journaux, renoncer à mes plans, à mes goûts, à mes projets, pour retourner au milieu du monde. L'Indien peaurouge a parfois torturé mon oreille de ses atroces hurlements et de ses menaces de mort ; des meurtriers blancs m'ont ajusté, me prenant pour but de leur carabine ; les ser-



Le Geai bleu (*CORVUS CRISTATUS*).— Mâle adulte (1).— Dessin de Frezman.

(1) Bec court, fort, droit, comprimé, acéré; la base des narines recouverte de poils roides et hérissés. Tête large, cou court, corps robuste. Tarses fins, réticulés et saillants en arrière, de même longueur que le doigt du milieu. Doigt antérieur plus court; ongles aigus, comprimés et tranchants. Plumage doux, soyeux, brillant. Plumes de la tête allongées et redressées en touffe. Ailes courtes; la première plume un peu écourtée; la quatrième et la cinquième plus longues que les autres. Queue

allongée en forme de coin à son extrémité, et s'étalant en douze plumes arrondies. Le bec et les pieds sont d'un brun noir. Toute la partie supérieure, d'un beau bleu foncé, purpurin, brille d'un vif éclat. La queue, le bout des plumes secondaires, sont blancs, rayés transversalement de noir, ainsi que les plus larges couvertures de l'aile. Une large bande du même noir part de l'occiput, passe derrière l'œil, descend sur le cou, et s'y arrondit en collier. Les joues sont d'un bleu pâle; les parties inférieures, blanchâtres,

pents aux venimeux crochets ont roulé leurs dégoûtants replis autour de mes jambes, tandis que le maigre et affamé vautour m'épiait, attendant sa proie. Souvent aussi le ciel s'étendait brillant et serein; l'air était parfumé; des milliers de notes mélodieuses semblaient m'appeler, me presser de me lever et de courir à la poursuite de ces oiseaux si heureux, si beaux. Parfois, dans mes rêves, j'ai cru sentir de larges et puissantes ailes se déployer sur mes épaules, et j'allais fendre l'air et fondre comme l'aigle sur les objets de mon insatiable admiration. En d'autres temps, c'était l'aspect de ma famille qui me venait réjouir. Je les voyais deviser autour du foyer brillant, et anticiper la joie de mon retour; puis, la flatteuse perspective du terme heureux de mes labeurs et des lonanges de mes amis m'encourageait à mon œuvre. Aujourd'hui ma tâche est accomplie. En maladie comme en santé, dans la prospérité comme dans l'adversité, en été, en hiver, au milieu des chœurs d'éloges de mes amis ou sous les regards menaçants de mes ennemis, j'ai peint les oiseaux d'Amérique et étudié leurs habitudes jusque dans le fond des retraites sauvages où ils se réfugient. »

Le dernier volume de l'ornithologiste a été fait, ce me semble, en Écosse, sur des oiseaux envoyés morts, et à l'aide des mémoires et rapports de divers savants. Au lieu des mœurs des oiseaux poursuivis, épiés dans les bois, les déserts, les fourrés, Audubon donne les détails de leur anatomie et les formes de leurs viscères, travail déjà ébauché dans le quatrième volume. Je trouve, pour ma part, que le lecteur perd à cette métamorphose, et le savant fait regretter le chasseur. C'est dix ans après avoir complété sa biographie ornithologique qu'Audubon, de retour dans sa patrie, y est mort le 27 janvier 1851. Comme naturaliste, il a laissé un successeur dans son fils aîné, auteur, conjointement avec le docteur Brachman, d'une Histoire des quadrupèdes d'Amérique.

La destinée des deux historiens des oiseaux du nouveau monde est assez singulière. C'est en Amérique seulement que l'Écossais Wilson se créa des appuis; c'est en Écosse que l'Américain Audubon trouva des éditeurs. Tous deux unissaient un grand courage à une rare persévérance, et le dernier ne manquait nullement de savoir-faire et d'habileté. Les noms répétés avec honneur dans son ouvrage (ils sont nombreux et reviennent souvent) appartiennent toujours à des hommes puissants par leur fortune, leurs titres, leur position sociale ou scientifique. Les louanges d'Audubon sont comme l'encens, elles montent toujours. L'affection de Wilson, moins ambitieuse, semble, comme les rosées du ciel, descendre sur tout ce qu'elle peut bénir et féconder. Dans celui-ci, la spécialité du savant n'enleva rien à l'homme, et l'admiration de la nature insensible ne retrancha rien de l'humanité. Les traits du caractère d'Audubon sont plus sauvages, et à ses dessins, d'une exactitude si minutieuse, d'une si infatigable patience, manquent bien souvent le charme, la douceur, l'harmonie. Ses jugements sur les hommes s'emprennent de sa personnalité; il ne les juge que par rapport à lui. Les *wreckers*, écumeurs de mer qui vivent du pillage des naufragés, lui offrent des coquilles, des oiseaux rares, des œufs curieux; dès lors ils deviennent pour lui d'excellentes gens, de charmants et élégants marins. Les *régulateurs* du Kentucky, à la fois parties, témoins, accusateurs, juges et exécuteurs, excitent sa sympathie, et leur code est adopté par lui. Enfin un dernier trait, emprunté à son Ornithologie, pourra faire juger de l'homme qui voit, admire, raconte, mais jamais ne s'indigne, jamais ne s'attendrit :

« Un matin, de bonne heure, tandis que le règne végétal

se teignent, sur la gorge et sous les ailes, d'un brun rougeâtre. La longueur de l'oiseau est de 12 pouces, l'étendue de ses ailes de 14. La femelle, plus petite que le mâle, a le sein plus brun, les teintes supérieures d'un bleu moins riche. La plante grimpeante qui tourne autour du tronc est un *Bignonia radicans*.

était tout baigné d'une rosée balsamique, j'entendis le cri d'un oiseau que je pris d'abord pour celui du *peuce* gobemouches, mais qui se prolongeait comme un cri de détresse. Longtemps je cherchai en vain; un objet que j'avais pris d'abord pour quelque débris accidentellement tombé sur une branche fixa enfin mon attention, et je crus le voir remuer. Le mouvement devint plus sensible; le cri qui avait cessé à mon approche fut répété: il venait de ce que je crus être un petit engoulevent qui s'accroupissait, se collant à la branche. Je tirai dessus et le manqua sans doute, car il ouvrit seulement et referma ses ailes. Au bruit de mon arme, la mère accourut, tenant la pâture du jeune oiseau entre ses serres; elle m'aperçut, mais n'en descendit pas moins vers lui, et le nourrit avec grande tendresse. Je tirai sur tous deux et manqua de nouveau; du moins je n'abattis pas les oiseaux, peut-être parce que ma charge n'était que de petit plomb. La mère vint silencieusement planer au-dessus de ma tête, ce qui me donna le temps de recharger. Elle retourna néanmoins aussitôt à son petit, le souleva doucement à ma grande surprise, et, le soutenant, s'envola à trente mètres environ de distance, sur un autre arbre où elle le déposa. Je ne puis exprimer quels furent mes sentiments. Qui n'eût été touché d'un aussi frappant exemple de ce dévouement complet qui n'appartient qu'aux mères! Cette action faite à travers la fumée de mon arme, en présence d'un si effrayant, d'un si dangereux ennemi, était d'une audace de tendresse vraiment surprenante. Je n'en suivis pas moins les deux fuyards, et d'un seul coup amenai à terre la mère et le jeune oiseau. Je les déposai sous un bloc de bois, dans l'intention de les prendre à mon retour; mais je ne retrouvai que leurs os, quelque quadrupède les ayant dévorés. »

## SUR LA NOUVELLE INTRODUCTION

### DE LA CULTURE DU RIZ EN FRANCE.

La culture du riz, qui fait chaque année de nouveaux progrès dans le Midi, fut introduite en France, avec plus ou moins de succès, avant la révolution de 1789.

Elle n'a point persisté par plusieurs motifs qu'il est bon de signaler.

On n'avait d'abord consacré à cette plante que des lieux bas, inondés, marécageux, où le régime d'eaux n'était pas régularisé. — Qu'arrivait-il ?

Dans les années pluvieuses, la plante était submergée; on ne pouvait non plus mettre le sol à sec, ainsi qu'il est nécessaire de le faire quelques jours après que cette céréale exotique est sortie de terre; il était également impossible de retirer les eaux lorsque arrivait le moment de la récolte: de sorte que, pour couper le grain, force était de faire entrer les travailleurs dans l'eau stagnante et dans la boue. Durant les années sèches, au contraire, l'eau manquait; la plante n'était plus dans les conditions normales de son développement; les grandes ardeurs de la canicule coïncidaient avec l'époque où le sol marécageux et rempli de détritus végétaux n'était plus protégé par la couche des eaux.

De cet état de choses est résulté d'abord incertitude dans le succès régulier des récoltes, et au moins inégalité de production. Les terrains marécageux auxquels on confiait le riz ne gagnaient rien sous le rapport de la salubrité, et la culture du riz mettait obstacle à leur dessèchement sans les assainir. Les particuliers ont donc successivement renoncé à transformer leurs marais en rizières; l'administration, au lieu de les encourager, a dû plutôt prendre parfois des mesures restrictives pour la salubrité des villages. D'un autre côté, la consommation du riz n'avait pas atteint une grande importance. Il ne s'attachait donc pas à l'introduction de la nouvelle culture un intérêt assez grand pour en contrebalancer les inconvénients, ni pour exciter les novateurs à



rechercher les conditions du développement normal et salubre du riz.

Aujourd'hui, la situation est complètement transformée.

En premier lieu, le riz est largement entré et entre chaque jour davantage dans la consommation ; la population ne cesse d'augmenter : il y a donc intérêt à utiliser pour cette céréale les terrains dont on ne saurait faire un autre usage.

En second lieu, on a eu le bon esprit de ne plus semer le riz dans un sol marécageux, mais, au contraire, de lui consacrer des terres éminemment sablonneuses et sèches, d'une pente sensible, et auxquelles on donne une irrigation abondante et continuelle à l'eau courante : en telle sorte que le riz naît, croît et mûrit dans une large nappe d'eau roulant sur des sables quarzeux. Sur ces terrains, les rigoles d'arrosage et de dessèchement sont combinées de telle sorte que l'on peut en quelques heures couvrir d'eau ou dessécher complètement la superficie des rizières.

Ainsi les conditions agricoles réclamées par la culture normale du riz, et les conditions hygiéniques réclamées par la salubrité publique, se trouvent également satisfaites, au moyen d'un régime d'eau savamment ordonné.

Une de ces rizières établies dans les landes des environs de Bordeaux donne depuis cinq ans des résultats de plus en plus satisfaisants ; elle a livré cette année plusieurs milliers de quintaux de riz à la consommation ; elle n'a pas eu de maladies dans les exploitations. L'expérience de l'année dernière fournit même un précieux élément à l'appui de la question de salubrité. Plus de cent femmes et jeunes filles ont été employées à la moisson en septembre et octobre 1851, durant plus d'un mois, sans qu'une seule d'entre elles ait éprouvé un accès de fièvre. Cependant ces moissonneuses demeuraient couchées tout le jour sur le sol de la rizière, ne se donnaient d'autre boisson que l'eau même des fossés d'irrigation, et n'avaient d'autre lit que la paille du riz fraîchement récolté, sauf le dimanche, qui les voyait revenir dans les villages pour y remplir leurs devoirs religieux et de famille.

#### NOMS DES MOIS CHEZ LES INDIENS.

Les Indiens commencent généralement l'année à la nouvelle lune qui suit l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire au mois de mars. Ils appellent ce mois le mois de la lune ou le mois de la chenille, parce qu'à cette époque les chenilles sortent des écorces des arbres où elles ont passé l'hiver. Ils appellent avril le mois des plantes ; mai, le mois des fleurs ; juin, le mois de la lune chaude ; août, le mois de l'esturgeon, parce que ce poisson abonde en ce temps ; septembre, la lune du blé ; octobre, la lune des voyages, parce qu'en ce mois ils se préparent à partir pour la chasse ; novembre, la lune des castors, parce que ces industrieux animaux ont alors fait leur provision d'hiver et se retirent dans les huttes qu'ils se sont bâties ; décembre, le mois de la chasse ; janvier, la lune froide ; et février, la lune de neige.

JONATHAN CARVER, *Voyages*, etc.

#### LA FILLE DE RUDLIGER.

Traduit de HEBEL.

Filez, mes filles, filez. — Gertrude, apporte-moi le dévidoir. — La saison avance, le temps presse ; voici le printemps ! Bientôt il faudra retourner aux champs ; il faudra bêcher et labourer. — Petites, soyez braves et laborieuses comme la fille de Rudliger.

On voit encore dans la montagne une petite maison ; la mauvaise herbe a gagné le toit en ruines et la pluie tombe partout. — Il est bien loin le temps où Simmen Fritz et Eva vivaient ensemble ! — Cette maison avait été bâtie par eux.

C'était le plus beau couple de la montagne, et l'on peut en-

core lire leurs noms sur le mur noirci par la fumée. Si l'on demandait : — Quels sont les gens les plus heureux du pays ? on répondait : — Simmen Fritz et la fille de Rudliger. Eva avait un talisman caché.

Filez, mes filles, filez. — Gertrude, apporte-moi le travail.

Souvent, lorsque Fritz vivait encore chez ses parents, sa mère le prenait à part et lui disait d'une voix émue : — N'as-tu donc pas changé et ne préfères-tu pas les prairies de Meyer avec sa fille ? Fritz devenait sérieux et répondait un peu trop rudement : — Non, la fille ne me plaît pas ; mon idée ne peut changer ; je veux la jolie fille de Rudliger avec ses vertus ! — Laisse les vertus aux anges ; nous ne serons pas de sitôt dans le paradis ! — Laissons aux vaches le foin et les grasses prairies de Meyer. — Mais la mère d'Eva est une sorcière. — Et quand cela serait vrai, n'est-ce point la fille que je recherche ? — Les voisins disent qu'il y a aussi en elle de la sorcellerie. — C'est un vieux conte ; et qu'y puis-je d'ailleurs ? Quand elle me fait signe, il faut que j'aïlle ; quand elle m'ordonne, il faut que j'obéisse !

Il était bien vrai que la mère avait entendu parler de quelque chose : on disait qu'Eva, lorsqu'elle avait douze ans, s'était rendue seule dans la forêt pour y cueillir des fraises. Tout à coup elle entendit un bruit de feuilles ; elle se retourna, et vit devant elle une elfe avec de blonds cheveux et des vêtements noirs brodés de fleurs d'or et de pierres précieuses. — Dieu te bénisse, mon enfant, dit celle-ci ; ne crains rien, je ne te veux point de mal.

Eva dit : — Dieu te rende ton salut ; si tu es la femme des petits hommes de la montagne, je n'ai point peur de toi. — Tu as deviné juste, reprit la fée. Écoute, mon enfant, et réponds-moi. Connais-tu toutes les sentences de ton livre saint ? — Je les connais, et je sais, de plus, des psaumes et de belles prières. — Ecoute, mon enfant, et réponds-moi. Vas-tu bien exactement à l'église tous les dimanches ? — J'y vais, je m'agenouille là, sur la petite chaise, près du cœur. — Ecoute, mon enfant, et réponds-moi. Obéis-tu bien à ta mère ? — Dieu ne l'a-t-il pas commandé ? Demandez-le à ma mère elle-même ; car elle vous connaît déjà, je le sais ; elle me l'a confié. — Que dis-tu, enfant, serais-tu la fille de Rudliger, serais-tu ma filleule ?... Viens alors avec moi.

Derrière la touffe de ronces s'ouvrait un chemin profondément caché dans la roche. Si l'elfe n'eût point tenu une lanterne à la main, si elle n'eût point conduit sa filleule par le bras, l'enfant n'eût jamais trouvé sa route. Une porte d'argent s'ouvrit. — Ah ! seigneur Jésus ! où m'avez-vous conduite, ma marraine ; suis-je en paradis ? — Non, petite folle, tu es dans ma demeure secrète, tu es chez ta marraine ; sois la bienvenue et assieds-toi là. Vois, ce sont des pierres précieuses qui étincellent sur les murs ; ces tables brillantes sont du marbre le plus fin ; voilà des assiettes d'or ; mange ce miel et ces gâteaux. Veux-tu cette tasse de lait ? veux-tu le vin qui brille dans ce cristal ? — Marraine, je préfère le lait.

Quand elle eut bu et mangé, l'elfe lui dit : — Enfant, si tu études bien, si tu obéis à ta mère, si tu vas régulièrement à l'école et si tu approches de la table sainte, je te ferai un don. Dis-moi, que préfères-tu ? Ce coffre rempli d'étoffes ou ce ronet ? — Les étoffes sont bientôt déchirées, ma marraine, envoyez-moi le ronet. — Tu seras forcée de filer ; prends plutôt le coffre. Regarde ce bonnet de soie brodé de tulipes d'or, et ce tour de cou aux couleurs vives, et cette robe neuve, et ce ruban pour les cheveux !... — Tout cela est trop beau pour moi, marraine, j'aime mieux le ronet. — Soit, je te l'enverrai, et si tu le tiens en grand honneur, la toile ni la soie ne te manqueront, car je sais qu'il y a en lui une vertu cachée. Prends aussi cette petite rose et porte-la soigneusement sur ton cœur pour avoir quelque chose de ta marraine céleste ; mais ne va pas la perdre ; elle t'apportera le bonheur et la santé. Ah ! si tu ne m'avais pas été si chère, je t'aurais donné de l'or et de l'argent !

Elle l'embrassa, la reconduisit dans la forêt et lui dit : — Que Dieu veuille sur toi ; salue ta mère de ma part.

C'est ainsi que s'étaient passées les choses ; mais on répéta que la mère était une sorcière et qu'Eva ne valait guère mieux.

Cependant la jeune fille, avec sa rose cachée, devenait plus aimable et plus belle de jour en jour. Elle était allée à l'école avec les autres enfants, et, le vendredi saint, elle s'était approchée de la table sainte ; mais en rentrant : — Dieu nous garde ! — Que voit-elle dans sa joyeuse petite chambre ? Comprenez-vous ? C'était le rouet ! Sur la quenouille, le lin était attaché avec de jolis rubans de soie rose ; il y avait un petit voile pour le recouvrir, un petit vase d'argent pour se mouiller les doigts, et la marraine avait déjà commencé à filer !

Oh ! comme Eva a regardé tout cela ! comme elle a sauté de contentement ! Elle a laissé là son bouquet et son livre de prières ; elle a pris son rouet. Comme elle l'a pressé ! comme elle l'a caressé ! — Ah ! chère marraine ! répétait-elle. — Figurez-vous qu'elle n'a pas voulu manger quoiqu'il y eût du jambon à dîner ! Elle n'est pas allée dans la prairie avec les autres enfants ; elle eût filé des pieds et des mains si sa mère ne lui eût retiré le rouet en disant : — Pense au jour du sabbat ! Notre-Seigneur n'a-t-il pas supporté la mort aujourd'hui !

Enfin, elle a son rouet, elle sait comment on le tient à honneur ; elle a compris l'intention de sa marraine.

Eva fit ce qu'elle devait faire ; elle rapporta bientôt une pièce de toile de chez le tisserand, et chaque année elle apportait le fil le plus beau et le plus lisse de tout le pays, d'abord à la blanchisserie, puis chez le teinturier. On prétend encore que le rouet marchait tout seul quand elle était

dans les champs, et qu'à mesure qu'elle filait, le lin venait de lui-même se placer sous le ruban rose !

Aussi, qui a les habits les plus propres dans le village, le dimanche et les jours de marché ? Qui a les manches les plus fines à sa chemise, et les bas les plus blancs et l'esprit le plus joyeux ? N'est-ce pas la filleule de l'elfe du rocher ?

Lorsqu'elle eut dix-huit ans, Simmen Fritz parla sérieusement à sa mère et lui dit : — Je ne veux que la fille de Rudliger avec ses vertus.

Une mère s'effraye aisément (c'est une chose que je ne devrais pas vous dire, petites) ; lorsqu'elle parla à son fils des prairies et de la fille de Meyer, son fils devint plus grave. Alors elle voulut essayer des menaces. — Nous en viendrons aux moyens violents, dit-elle, si tu t'es laissé ensorceler ! Nous serons-nous donc si longtemps fatigués pour la fille de Rudliger ? Ton père te retirera ta part d'héritage, et tu n'auras pas ma bénédiction ! — Ma mère, dit Fritz avec douleur, si vous voulez me refuser votre bénédiction, je renonce à tout et je ne demande point d'héritage à mon père. On n'a qu'à monter au sommet de la montagne, on entend, de tous côtés les clairons des Turcs ! Eh bien ! sang pour sang ! tête pour tête ! vie pour vie ! Mais si je tombe sous le sabre d'un ennemi, à qui sera la faute ?

En l'entendant parler ainsi, la bonne mère fut épouvantée. — Méchant enfant ! dit-elle, prends donc Eva, puisque tu le veux ; mais quand tout n'ira pas à ton souhait, ne viens pas te plaindre à moi !

Menace inutile ! Eva et Fritz vécurent comme les anges du ciel. Rien ne manqua dans la maison, à cause du talisman donné par la marraine. A la fin, ils fauchèrent eux-mêmes les prairies de Meyer, car elles avaient été mises à l'encan ; et ils furent encore heureux par leurs fils et les fils de leurs fils.



Maintenant, rangez les rouets. — Gertrude, remets le devoir à sa place. Voici déjà la nuit, et il est temps de s'occuper d'autre chose.

Tout le monde obéit. Lorsque les rouets furent mis en place et que chacun eut secoué son tablier, la petite Babel s'écria :

— Oh ! que je voudrais avoir une marraine comme celle d'Eva, qui pût me donner une rose et un rouet magiques !

— Il n'en est pas besoin, répondit la mère ; l'activité vous

apporte des bénédictions secrètes. Et quand tu as du courage, quand tes œuvres et ton esprit sont purs, n'as-tu pas une fleur cachée dans ton sein ? — Allez maintenant chercher de l'eau, et surtout ne glissez pas près de la fontaine.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

## UN TABLEAU DE FRUITS.



Dessin de Guilbert, d'après le tableau de Lance, exposé à Londres en 1850.

Les fleurs et les fruits flattent tous nos sens par la couleur et la forme, et réveillent dans notre esprit mille images charmantes. Une association d'idées involontaire nous transporte, à leur vue, dans la campagne, sous un ciel libre, au milieu d'un jour pur, près des eaux courantes et des ombrages. Dans ce tableau, comme toujours, c'est bien moins la chose représentée qui nous enchante que toutes les réminiscences confuses qu'elle provoque. Le propre des œuvres d'art

n'est point de tromper notre œil par une imitation adroite, mais d'évoquer dans notre imagination tout un monde enchanté. On l'a dit bien des fois en parlant des livres : ce qui nous plaît surtout en eux, c'est ce qu'ils font penser, c'est ce qu'on lit entre les lignes imprimées. De même pour la peinture, ce qui attire, ce qui retient, c'est surtout la nature et la multiplicité des images que l'œuvre de l'artiste nous fournit.

Ici, outre la grâce de ces fleurs transformées et devenues des fruits, de ces orfèvreries, de ces meubles et de ces draperies où le pinceau et après lui le burin ont épuisé toute leur habileté, il y a dans l'ensemble une opulence élégante qui ne plaît pas moins à la pensée qu'au regard. C'est une sorte de symbole de l'abondance et de l'art, un échantillon de ce que peut l'intelligence humaine aidée de la puissance divine.

A toutes les époques; chez toutes les nations, les rapports que nous signalons ont été sentis. Aux femmes et aux enfants, ces grâces vivantes de la création, les artistes ont toujours mêlé dans leurs compositions les fleurs et les fruits; ils en ont rempli la corne de Cybèle et de Pomone; ils les ont multipliés sur le marbre et sur l'airain; ils ont emprunté leurs formes pour les ornements même imaginaires; ils en ont enveloppé les corniches des palais, les colonnades des temples, les porches des cathédrales;

Les fruits ont aussi fourni des thèmes inépuisables à la fantaisie de l'art. Placés entre la fleur et la moisson, ils résument tout ce qui plaît et tout ce qui sert. En eux rien ne rappelle les fatigues abrutissantes ni les exigences grossières; ils paraissent moins venir des sueurs laborieuses que des fraîcheurs rosées; ils ne réveillent en nous que des idées de parfum, de fraîcheur et de plaisir; ce sont les moins matériels de nos aliments et les plus utiles de nos superfluités.

#### ÉTUDES D'ARCHITECTURE EN FRANCE,

OU NOTIONS RELATIVES A L'ÂGE ET AU STYLE DES MONUMENTS ÉLEVÉS A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE NOTRE HISTOIRE.

Voy. les Tables des années précédentes.

SUITE DU RÈGNE DE LOUIS XV.

Voy. 1850; p. 297.

#### SOUFFLOT.

Les églises de Sainte-Geneviève et de Saint-Sulpice sont les édifices les plus importants élevés sous le règne de Louis XV, et Soufflot, architecte du premier de ces monuments, n'a pas moins de titres à la célébrité que Servandoni, architecte du second (1).

Né en 1714 près d'Auxerre; Soufflot, fils d'un avocat au parlement, manifesta de bonne heure de grandes dispositions pour l'architecture. Il se livra simultanément aux études des mathématiques et du dessin, et bientôt il parvint à exceller dans le genre de la décoration. Après avoir acquis des connaissances sérieuses et variées, il partit pour l'Italie où ses talents lui méritèrent la considération des artistes et la protection de l'ambassadeur de France, le duc de Saint-Aignan, qui le fit admettre au nombre des pensionnaires que le roi entretenait à Rome.

Les administrateurs de la ville de Lyon, voulant faire construire plusieurs bâtiments, s'adressèrent au directeur de l'Académie de France à Rome pour qu'il leur désignât un architecte habile. Soufflot fut proposé et agréé; il construisit à Lyon l'Hôtel-Dieu, la Bourse, une salle de concert et le Théâtre. Pendant le cours de ces travaux, Soufflot vint à Paris et s'y trouva en relation avec M. de Marigny, directeur général des bâtiments du roi; il l'accompagna bientôt dans un voyage qu'il fit en Italie. Ramené en France par ses occupations et sa faible santé, il fut nommé en 1749 membre de l'Académie d'architecture.

Une belle occasion d'utiliser ses talents et ses études ne tarda pas de se présenter pour Soufflot: il fut chargé de la reconstruction de l'église Sainte-Geneviève dont il commença les travaux en 1757. Les opérations préliminaires exigèrent

plusieurs années, et ce ne fut qu'en 1764 que Louis XVI vint solennellement en poser la première pierre.

Il est inutile de décrire ici ce monument si connu; nous rappellerons seulement que son plan a la forme d'une croix grecque dont le centre est surmonté d'un dôme, disposition peu propre à une église catholique, bien que Sainte-Sophie de Constantinople et Saint-Marc de Venise en offrissent déjà l'exemple. Mais Soufflot semble s'être peu préoccupé des besoins du culte, et avoir eu plutôt dans la pensée de rivaliser avec les monuments de l'Italie antique et moderne. Le Panthéon d'Agrippa à Rome et Saint-Pierre furent sans contredit les modèles qu'il se proposa de prendre pour point de départ; du reste, il faut le reconnaître, jamais l'imitation de l'architecture antique ne s'était produite aussi complètement; imitation funeste à bien des égards, et qui faisait violence aux procédés de construction résultant de la nature de nos matériaux. Rien n'était plus facile que de tracer sur le papier un portique à six colonnes surmontées d'un fronton à l'instar d'un temple païen; mais, dans l'exécution, à quels moyens Soufflot ne fut-il pas contraint de recourir pour obtenir la solidité de ces plates-bandes d'une portée beaucoup plus grande que celle des architraves antiques, composés toujours, comme on le sait, d'un monolithe. Ce ne fut qu'à l'aide de nombreuses armatures de fer qu'il parvint à exécuter les architraves de son portique, et de plus il lui fallut, pour maintenir la poussée, le flanquer de colonnes en saillie d'un effet désagréable.

La construction du dôme présenta de même de grandes difficultés, et devint l'objet de controverses et de critiques très-vives. Sans les discuter ici, nous devons constater que les quatre piliers destinés à supporter la coupole durent plus tard subir de notables modifications. Ces travaux furent exécutés avec beaucoup de succès par M. Rondelet, habile constructeur qui continua l'œuvre de Soufflot.

Considéré dans sa forme extérieure; le dôme du Panthéon est d'une courbe peu heureuse. Le galbe en est moins agréable que celui du dôme des Invalides et surtout que celui du Val-de-Grâce. L'intérieur manque complètement d'unité. Les voûtes se composent d'arcs et de pénétrations de toutes formes et de toutes grandeurs, se croisant en tous sens; ce sont sans doute de curieux exemples d'appareil et de coupe de pierre, mais qui ne peuvent être appréciés sous le rapport, soit de l'art, soit de la bonne construction.

Qui n'a été frappé, en entrant dans le Panthéon, de la froideur et de la nudité résultant du ton uniforme de la pierre restée dans son état naturel? On est tenté de croire que l'édifice n'a pas été achevé; et cependant il n'en est pas ainsi: c'est bien cet effet froid et nu que Soufflot a voulu produire. A cette époque, on professait une si grande admiration pour la pierre elle-même, qu'on se serait fait scrupule de la masquer; on s'appliquait à la choisir la plus belle possible, et on en soignait l'appareil d'une manière toute particulière, afin que les joints visibles pussent révéler la science du constructeur. C'est à ce système que l'on doit les intérieurs du Panthéon, de Saint-Sulpice, de Saint-Roch, etc. La chapelle de Versailles, dont les voûtes sont décorées de peintures et de dorures, et dont toutes les parties inférieures sont restées en pierre apparente, présente un contraste saisissant, et témoigne du goût alors dominant pour les intérieurs en pierre de taille.

Antérieurement au dix-septième siècle, on comprenait tout autrement la décoration des édifices; on sentait la nécessité de faire usage, à l'intérieur, soit de matières précieuses et colorées, soit de peinture et de dorure. Le bon sens n'indique-t-il pas, en effet, que si les sculptures peuvent suffire à produire l'impression que l'on cherche à l'extérieur, où le soleil en fait ressortir le modelé, elles restent sans accent dans les intérieurs où la lumière perd sa vivacité. Il est donc habile d'y suppléer par la peinture et la dorure. Que l'on compare l'intérieur de Saint-Marc de Ve-

(1) Voy., sur Servandoni, 1850, p. 302.

nise, par exemple, ceux de la plupart des églises d'Italie ou de certaines églises du moyen-âge en France, comme Notre-Dame d'Alby, la Sainte-Chapelle de Paris, etc., avec l'intérieur glacial de l'une des églises du dix-septième siècle, et l'on pourra juger entre les deux systèmes qui ont présidé à l'ornementation des unes et des autres.

Reconnaissons cependant que l'œuvre de Soufflot est certainement la plus remarquable du dix-huitième siècle, tout en étant une nouvelle preuve de cette direction imprimée à l'architecture qui tendait à lui faire perdre toute originalité en voulant la ramener à reproduire quand même la disposition et les formes des monuments de l'antiquité.

Les plans que Soufflot avait dessinés comprenaient en avant de son église une vaste place à laquelle venait aboutir une large rue. Le bâtiment de l'École de droit, bâti sur ses dessins, est un frappant exemple des écarts auxquels étaient exposés les architectes les plus habiles de cette époque quand ils cessaient de prendre les monuments antiques pour modèles ou lorsqu'ils faisaient une application trop servile des éléments d'une architecture créée par les besoins d'un autre âge.

On doit à Soufflot le château d'eau situé au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré, et la sacristie de Notre-Dame, récemment démolie; ces constructions peuvent donner lieu aux mêmes observations que l'École de droit.

Soufflot, comme la plupart des artistes éminents, fut en butte aux attaques des envieux. La critique, plus amère que juste, qu'il eut à supporter au sujet de la solidité de son dôme, lui causa des tourments auxquels il n'eut pas la force de résister. Il fut surtout douloureusement surpris de trouver des ennemis dans ceux mêmes qu'il avait le plus aimés. Sa santé en fut altérée; il dépérit insensiblement et mourut le 29 août 1784.

Le cortège qui accompagna son cercueil fut très nombreux; les religieux de Sainte-Geneviève avaient été autorisés à réclamer son corps que l'on déposa dans leur église.

De notre temps, le 25 février 1829, par ordre de M. de Martignac, ministre de l'intérieur, le corps de Soufflot fut exhumé et transporté dans l'église basse de Sainte-Geneviève. On célébra à cette occasion un service funèbre pompeux, auquel assistèrent les membres du conseil des bâtiments civils, tous les architectes du gouvernement, et un très-grand nombre de savants et d'artistes.

Soufflot était d'un caractère vif et entier comme la plupart des hommes convaincus et habitués à commander. Plus jaloux de la gloire que de la fortune, il eut toujours un grand désintéressement. Cœur noble et généreux, il cultiva, en même temps que l'architecture, les autres arts et la littérature. Il traduisit avec autant de grâce que de précision plusieurs morceaux de Métastase; mais il refusa toujours d'en autoriser la publication. Il s'était composé à lui-même une épitaphe en vers où il s'était peint fidèlement :

Pour maître dans son art il n'eut que la nature;  
Il aimait qu'au talent on joignît la droiture.  
Plus d'un rival jaloux qui fut son ennemi,  
S'il eût connu son cœur eût été son ami.

FRANÇOIS BLONDEL.

A côté des architectes assez heureux pour élever des monuments et transmettre à la postérité des preuves de leur génie, on voit, dans tous les temps, des architectes plus particulièrement voués à la théorie de leur art et s'appliquant à coordonner en corps de doctrine les principes qu'ils croient les plus propres à diriger leurs confrères dans la meilleure voie possible.

Depuis Vitruve (le seul des auteurs anciens ayant écrit sur l'architecture dont les ouvrages nous soient parvenus) combien ne pourrait-on pas citer d'auteurs qui se sont occupés de la théorie de l'architecture. Au seizième siècle, les archi-

tectes étaient à la fois théoriciens et praticiens. En Italie, Vignole, Serlio, Palladio, etc.; en France, Jean Bullant, Philibert Delorme, Perrault, Blondel, Chambrey, Boffrand, etc., ont écrit des traités qui leur ont survécu. Ces divers artistes n'ont point prétendu imposer leurs principes: il se sont contentés de les exposer; mais au dix-huitième siècle appartient plus particulièrement l'origine des écoles et de l'enseignement public de l'architecture. Ce serait ici une occasion naturelle d'examiner s'il y a lieu de s'applaudir de la création d'un enseignement public et uniforme, si les écoles ont contribué au progrès de l'art; mais ce serait nous hasarder trop loin de notre sujet; qu'il nous suffise de dire que le doute semble permis à cet égard.

Jacques-François Blondel (1), qui était probablement convaincu de la nécessité de soumettre l'architecture à des principes fixes et invariables, composa un corps d'ouvrage qu'il intitula *Cours d'architecture*, contenant les leçons faites par lui à ses élèves, et qui eut un grand succès.

A l'âge de trente-quatre ans, Blondel avait ouvert une école particulière. La célébrité que s'acquirit en peu d'années plusieurs de ses élèves appela l'attention de l'Académie sur le maître, et elle se l'associa en 1755. De plus, elle le désigna comme professeur officiel. Blondel justifia ce choix par un zèle des plus remarquables, et ses leçons contribuèrent à combattre la frivolité et le caprice qui avaient fini par dominer dans les constructions privées. L'intérêt qu'il professait pour ses élèves lui fit solliciter du marquis de Marigny des récompenses destinées à stimuler leur émulation, et il regarda comme un des plus beaux jours de sa vie celui où il put annoncer aux jeunes gens placés sous sa direction que le roi accordait des médailles d'argent à ceux qui, chaque mois, remporteraient des prix sur des programmes donnés.

En faisant la part des principes qui étaient alors en honneur et du goût qui dominait à cette époque, il faut bien reconnaître que les leçons de Blondel contiennent de bons préceptes, et qu'elles exercèrent une heureuse influence. Blondel a traité fort au long de la distribution et de la commodité des habitations: sous ce rapport, il a rendu service à ses concitoyens en faisant progresser cette partie si essentielle de l'art de bâtir. Il est vrai que Blondel considérait les productions des dix-septième et dix-huitième siècles comme supérieures à tout ce qui avait été fait antérieurement. Pour lui, l'architecture avait atteint son apogée au dix-huitième siècle.

Ces principes professés par Blondel peuvent se résumer ainsi: admiration sans bornes pour les monuments grecs et romains, et application des formes et des éléments de l'architecture antique aux monuments français en admettant cependant les modifications réclamées par les besoins et le goût contemporains; dédain profond pour l'art du moyen âge, vain effort de la barbarie; peu d'estime pour la renaissance, considérée comme une tentative imparfaite.

Si l'on compare les principes développés dans les leçons

(1) On confond souvent François Blondel, qui vécut de 1705 à 1774, avec François Blondel qui vivait sous Louis XIV et fut l'auteur de la porte Saint-Denis, dont nous avons parlé dans le cours de ces études (voy. 1847, p. 322). Cette confusion s'explique par la similitude complète des noms et prénoms de ces deux architectes; de plus, ils ont publié chacun un Cours d'architecture; mais ils ne sont pas de la même famille. Nous croyons donc devoir faire l'énumération des ouvrages de l'un et de l'autre Blondel, pour qu'on sache bien ce qui appartient à chacun d'eux.

Les œuvres de François Blondel sont: — *Cours d'architecture*; Paris, 1675 ou 1698, 5 part. en 1 ou 2 vol. in-fol. — *Résolution des quatre principaux problèmes d'architecture*; Paris, Imp. roy., 1673, gr. in-fol.

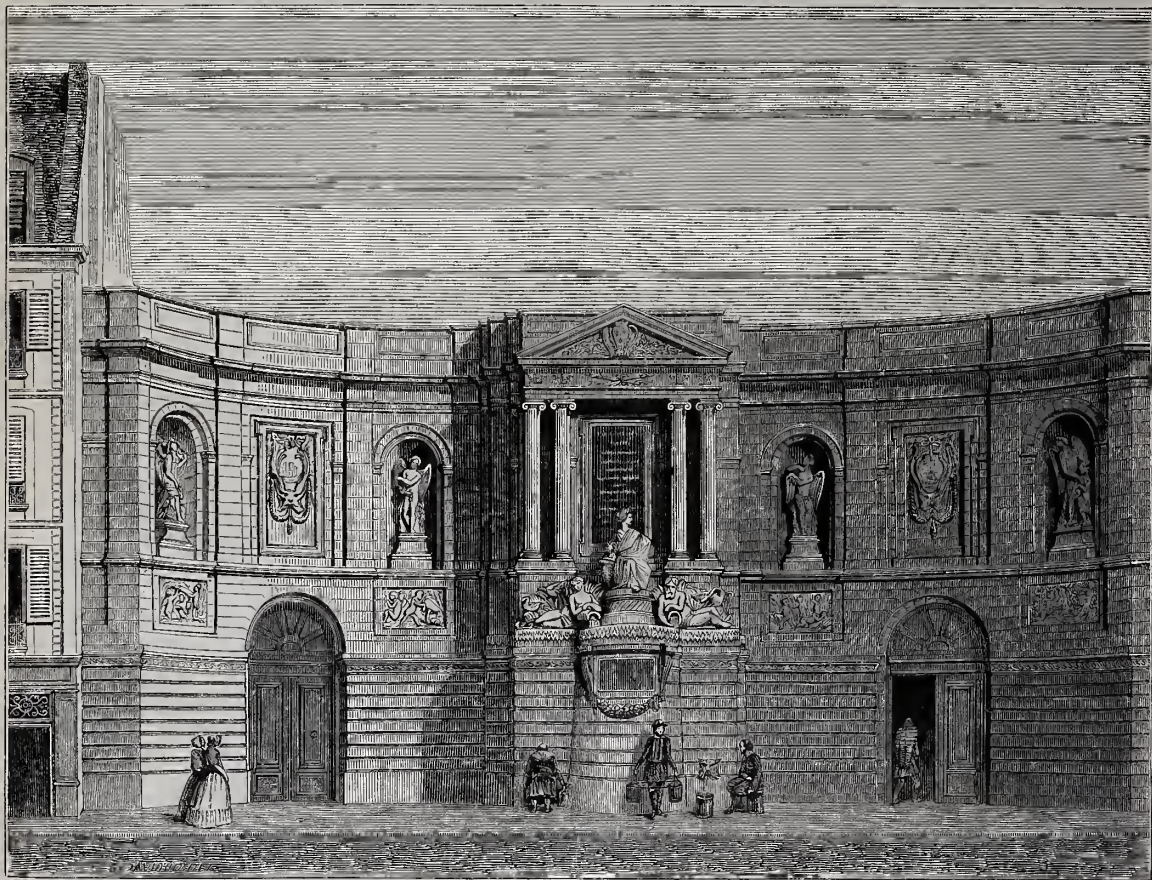
Les œuvres de Jacques-François Blondel sont: — *De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices*; Paris, 1737, 2 vol. gr. in-4, fig. — *Cours d'architecture*; Paris, 1771, 9 vol. in-8 dont 3 de planches. — *Architecture française, ou Recueil de plans, etc., des édifices, maisons royales, etc., les plus considérables de Paris*. Paris, 1752, 4 vol. gr. in-fol., fig.

de Blondel avec les édifices élevés à la même époque, on sera forcé de convenir que l'architecture du temps de Louis XV présente une certaine unité qui en fait un art constitué, unité si rare à établir et qu'on chercherait en vain dans nos productions contemporaines. Il y avait alors une autorité influente et reconnue, celle des artistes supérieurs, en présence de laquelle les médiocrités individuelles restaient impuissantes.

Pour compléter ce qui nous reste à dire sur le règne de Louis XV, nous citerons encore un grand nombre d'édifices qui, à plusieurs égards, méritent la célébrité qu'ils ont conservée. De ce nombre est la fontaine de la rue de Grenelle, œuvre du sculpteur Edme Bouchardon. Il est très-

intéressant d'observer dans ce petit monument la scrupuleuse imitation de l'ordre ionique antique, qui en forme la décoration principale, à côté de détails qui caractérisent le style de l'époque. Les trois figures en marbre représentent la ville de Paris entre la Seine et la Marne; elles sont dignes du talent de leur auteur.

La fontaine de Grenelle a soulevé de nombreuses critiques. On a surtout fait remarquer comme un contraste ridicule la petite quantité d'eau qu'elle fournit comparativement à son importance matérielle. Nous ferons observer, à ce sujet, que la fontaine de Grenelle est ce qu'on appelle un château d'eau, comme la plupart des autres fontaines de Paris élevées sous Louis XIV, c'est-à-dire une construction destinée à contenir un réservoir, et dont l'élévation est subordonnée au niveau



Fontaine de la rue de Grenelle. — Dessin de Davioud.

supérieur de l'eau qui y est amenée. La fontaine des Innocents dans sa place primitive, au coin de la rue aux Fers, n'était pas autre chose, et la fontaine de la rue de l'Arbre-Sec est encore un exemple de ce genre d'édifices, pour lesquels la mission de l'architecte se bornait à une pure décoration murale. Les véritables fontaines, c'est-à-dire celles dont l'eau jaillissante forme le principal ornement, ne furent introduites, en France, dans l'intérieur des villes qu'à dater de l'empire, et par imitation de celles d'Italie; auparavant, on n'en élevait que dans les parcs et les jardins.

Quoique la fontaine de Grenelle puisse être critiquée dans sa composition et dans ses détails, son principal défaut est d'être accolée à des maisons particulières dans une rue étroite. Ce petit monument, mieux situé, pouvait contribuer agréablement à l'embellissement d'une place de la ville.

Nous mentionnerons encore, parmi les édifices construits sous le règne de Louis XV, l'église de la Madeleine, commencée par Coutant, continuée par Couture, et restée inachevée; la Halle aux blés, construite par Lecamus de Mé-

zières. C'était alors une cour entourée de galeries circulaires: la disposition en était bonne et la construction très-soignée. Depuis, la cour fut couverte d'une coupole construite une première fois en bois, une seconde fois en fer.

En 1764, Moreau fit reconstruire l'Opéra du Palais-Royal, détruit par un incendie; ce fut aussi cet architecte qui dirigea les nouveaux bâtiments de ce palais du côté de la cour, et le grand escalier.

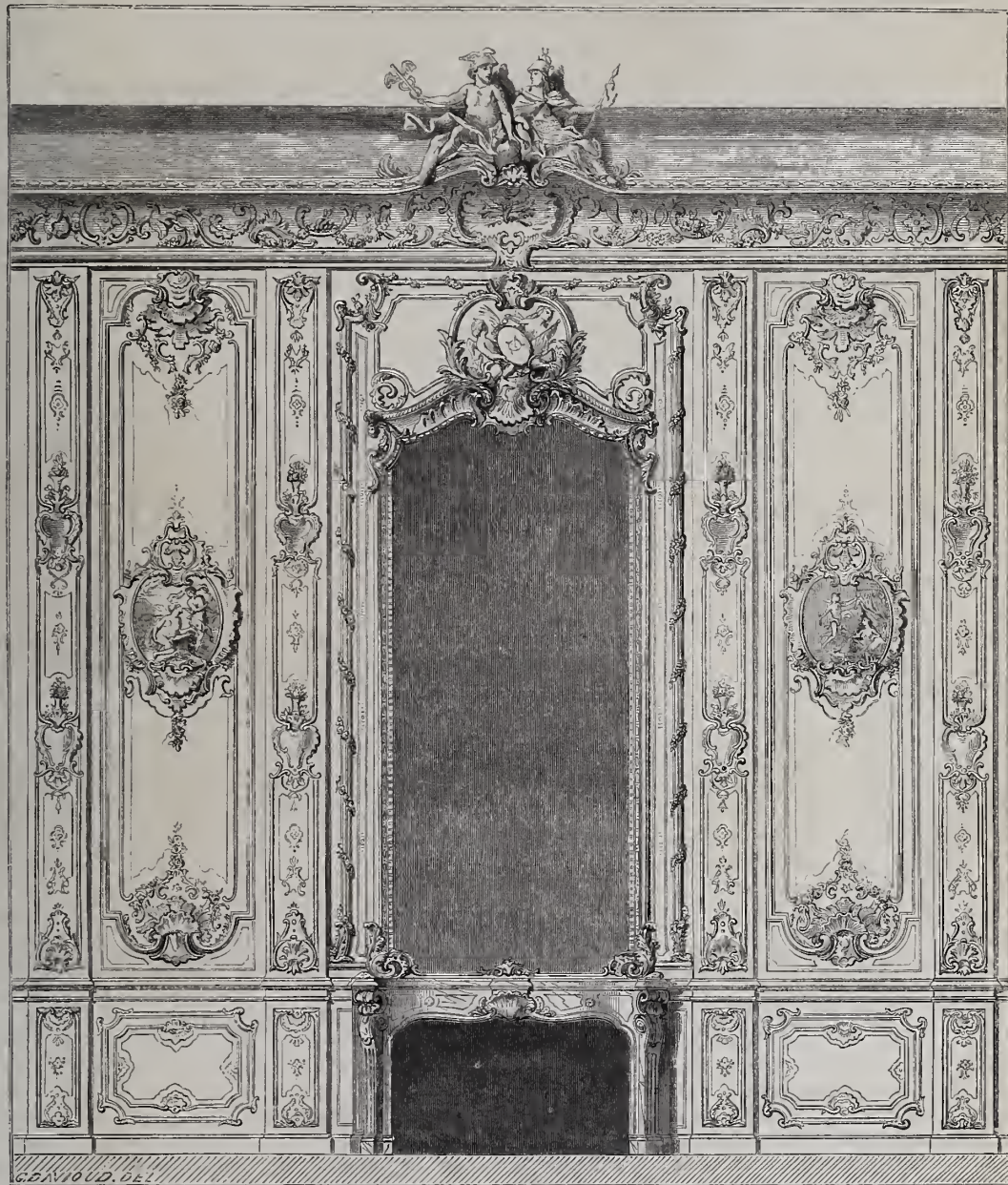
En 1771, on posa la première pierre de l'hôtel des Monnaies, dont Antoine fut l'architecte. Chalgrin éleva l'église de Saint-Philippe du Roule dans le faubourg Saint-Honoré, et l'hôtel du comte de Saint-Florentin au coin de la rue de ce nom. Les hôtels de Nivernais et d'Uzès datent de la même époque.

Sous Louis XV, les constructions publiques et privées avaient pris un grand développement. Paris ne fut pas seul à profiter de cette impulsion. Les populations élevèrent au roi des statues dans les principales villes du royaume: or la nécessité de trouver pour ces statues des emplacements con-

venables fit entreprendre la construction de places monumentales, à l'instar de la place Louis XV de Paris, créée dans le même but. En 1742, on commença la place de Valenciennes; en 1743, celle de Bordeaux; en 1744, celle de Rennes; en 1757, celle de Nancy; en 1761, celle de Reims; etc. L'établissement de ces places consacrées à la gloire du monarque fut une occasion de construire ou de restaurer plusieurs édifices, tels que des intendances, des

juridictions, etc.; on en profita également pour faire des quais, des ponts, des portes de villes, des promenades, ainsi que pour redresser les alignements des rues et améliorer les routes.

On doit aussi rappeler ici les agrandissements de Paris sous le règne de Louis XV. Vers l'an 1720, on commença à y construire un nouveau quartier qui reçut le nom de chaussée d'Antin. Compris entre la rue du Faubourg-Montmartre,



Panneau intérieur de l'hôtel de Rohan, spécimen de décoration du temps de Louis XV, par Boffrand. — Dessin de Davioud.

la Madeleine, le boulevard des Italiens et la rue Saint-Lazare, cet espace, alors occupé par des champs en culture, des marais et quelques maisons de campagne, se couvrit de riches hôtels et de maisons particulières. En 1722, le bourg du Roule devint un faubourg de Paris. A peu près à la même époque, on perça les avenues d'Antin, de Marigny et des Veuves dans les Champs-Élysées. On avait planté, sous Louis XIV, les boulevards du nord; sous Louis XV on planta ceux du midi, qui furent terminés en 1761. Les avenues situées entre les Invalides, l'École militaire et Vaugirard, furent également tracées et plantées sous ce règne.

En 1770 les Champs-Élysées furent entièrement replantés. On prolongea la grande avenue jusqu'au célèbre pont de Neuilly, dû au génie de Perronnet, et destiné à remplacer le pont de bois ruiné par les glaces. Cette avenue et ce pont furent terminés en 1772.

La construction des ponts est réellement du domaine de l'architecture, et nous avons déjà eu plus d'une occasion de citer de remarquables constructions de ce genre élevées par des architectes, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes. Toutefois, au moyen âge il exista des confréries que l'on ne saurait guère considérer comme ayant été com-

posés d'architectes, et qui, sous le nom de Frères pontifes (*pontes facere*), se livraient plus spécialement à ce genre de travaux : peut-être faut-il voir dans ces confréries l'origine du corps de nos ingénieurs des ponts et chaussées. L'administration des ponts et chaussées ne remonte pas au delà de 1740, époque à laquelle le contrôleur des finances devint en même temps chargé de ce service. Deux hommes fondèrent ce corps devenu célèbre, Trudaine et Perronnet. Trudaine, intendant des finances, eut le mérite de découvrir Perronnet, et le fit nommer, en 1747, premier ingénieur des ponts et chaussées de France. C'est sous l'administration de l'intendant Trudaine, et sous la direction du premier ingénieur de France, qu'en 1747 l'École des ponts et chaussées a été définitivement créée. Dès lors, une partie des travaux attribués jusque-là aux architectes furent exclusivement confiés aux ingénieurs. Il ne saurait entrer dans nos vues d'examiner ici les avantages qu'on a pu obtenir de cette division d'attributions. Les architectes ont plus d'une fois fait remarquer que les ingénieurs, trop souvent étrangers à l'art, et plus préoccupés, par la nature positive de leurs études, de l'utilité matérielle que de l'effet moral de leurs constructions, ont peut-être le tort de ne pas assez tenir compte des conditions essentielles dans les édifices publics destinés à l'embellissement de nos riches cités. C'est en se plaçant au point de vue d'une économie quelquefois extrême, ou d'une fausse application des matières propres à la construction, qu'on a vu s'élever dans le cœur de Paris des ponts tels que le pont si improprement nommé pont des Arts, le pont d'Austerlitz, établi d'après un mauvais système, et plus nouvellement ces ponts suspendus d'une durée si problématique, et tout au plus bons pour servir de passerelles dans la campagne, à la suite des chemins vicinaux, mais indignes, ce semble, de figurer dans les villes en face des grands monuments. A Sainte-Hélène, Napoléon disait que « les ponts de fer n'étaient admissibles que dans les pays où la pierre manquait, et que conséquemment ils étaient déplacés en France, et particulièrement à Paris. » N'oublions pas de rappeler que les deux plus beaux des anciens ponts de Paris, le pont Notre-Dame et le Pont-Neuf, sont dus à des architectes célèbres, Fra Giocondo et Ducerceau. Les reproches qu'on adresse généralement aux ingénieurs ne sauraient s'appliquer à Perronnet, qui a fait tous ses efforts pour traiter ses ponts aussi monumentalement que possible, tant celui de Neuilly que celui dit de Louis XVI. On sait que ce dernier est resté inachevé, et que Perronnet avait projeté de le décorer d'une suite de pyramides au droit de chaque pile. Cette décoration, dans le goût du temps, lui avait peut-être été inspirée, comme sa balustrade, par le désir de se mettre en harmonie avec la place de Gabriel. Depuis, on a fait plusieurs essais pour compléter la décoration du pont Louis XVI; le plus heureux est, sans contredit, celui dont on a pu voir un spécimen à l'occasion des funérailles de Napoléon : il consistait en huit statues élevées au droit des piles sur des piédestaux bas, et en quatre colonnes triomphales placées aux deux extrémités. Il serait désirable que cette décoration fût réalisée de manière à compléter le magnifique ensemble de monuments qui a pour centre la place Louis XV. (Voy. 1841, p. 41.)

Le cours complet des études d'un jeune homme se divise naturellement en trois parties :

1° Il faut d'abord faire des études préliminaires, c'est-à-dire celles qui doivent servir de base ou d'instrument pour les autres, celles qui forment l'esprit et le jugement, et les disposent à recevoir les diverses semences qu'on y voudra jeter, celles enfin qui renferment des principes communs à plusieurs sciences, en nuisent et abrègent les éléments, et facilitent les moyens d'y faire des progrès;

2° Il faut ensuite acquérir des connaissances exactes dans la plupart des sciences;

3° Il faut enfin se proposer un but, s'attacher à un objet particulier, et s'instruire à fond de ce qui est relatif à cet objet.

EUXOIXE.

#### ARTISANS ET PAYSANS ASTRONOMES PAR VOCATION.

Suite. — Voy. p. 225.

Jean LEFEBVRE. « Varignon, dit Lalande (*Bibliographie astronomique*, p. 312), racontait à Joseph de Lisle qu'il y avait un professeur de rhétorique au collège de Lisieux, à Paris, nommé Pierre, qui était un bon astronome, et qui, pour cette raison, avait des relations avec tous les astronomes de son temps, tels que Picard. Lahire le voyait fréquemment, et c'était probablement de lui qu'il avait tiré ses connaissances en astronomie.

« Picard, qui faisait la *Connaissance des temps* depuis quelques années, se trouvant fatigué de ce travail, demanda un jour à Pierre s'il ne connaissait personne qui fût capable de continuer cet ouvrage. Pierre lui proposa Jean Lefebvre, alors tisserand à Lisieux, et qui, pendant certains intervalles de temps que lui laissait son travail de tisseranderie, s'était amusé à lire quelques livres d'astronomie, et y avait assez réussi pour s'être fait connaître à Pierre, qui était de la même ville, et qui avait donné quelques calculs d'éclipses qui s'étaient assez bien accordés avec l'observation. Pierre en ayant parlé à Picard, ils convinrent de proposer à Lefebvre de calculer une table du passage de la lune par le méridien; ce dont Picard fut content. L'on fit quitter à Lefebvre son métier de tisserand; on le fit venir de Lisieux à Paris, et on lui donna une pension pour continuer la *Connaissance des temps* qu'il fit jusqu'à la dispute qu'il eut avec Lahire. Lefebvre eut l'occasion de suivre son inclination pour l'étude de l'astronomie plus qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors; il fit des tables astronomiques qui eurent la réputation de bien représenter les éclipses de soleil et de lune.»

Lefebvre vint s'établir à Paris en 1680. Sur les sollicitations pressantes de Lahire, il accompagna cet académicien en Provence; en 1681, il s'associa à ses opérations pour l'établissement de la méridienne; puis il l'aida dans les nivellements que l'on exécuta en 1684 et 1685, lorsqu'il fut question d'amener les eaux de l'Eure à Versailles. Enfin Lefebvre observa avec Lahire l'éclipse de lune du 10 décembre 1685. Il semble qu'une collaboration si intime, prolongée pendant plusieurs années, ne pouvait comporter aucune mésintelligence. Mais Lefebvre prétendit hautement que Lahire lui avait volé les tables astronomiques publiées par ce dernier. « Ce bruit augmenta tellement que Lahire fit des démarches pour tâcher de l'apaiser; et il aurait pu le faire quand même il eût été accusé injustement. » Cependant Lefebvre, muni de diverses tables astronomiques établies par Römer, Picard et Cassini, parvint à calculer la *Connaissance des temps* plus exactement qu'on ne l'avait fait avant lui. Le volume de ce recueil publié en 1701 fut la cause d'un orage « qui intéresse l'histoire de l'astronomie, puisqu'elle fit perdre un astronome utile pour un qui ne l'était point. » L'avertissement qui se trouvait en tête du volume était une diatribe violente contre les Lahire père et fils, qui avaient eu le tort de relever avec aigreur, en les exagérant, quelques fautes de calcul commises par erreur dans une des éphémérides de Lefebvre. Celui-ci était alors, comme ses adversaires, membre de l'Académie des sciences. Il semble que ses travaux antérieurs, qui l'avaient élevé de la condition d'un pauvre tisserand à celle d'un astronome et d'un savant éminent, devaient le protéger. Mais il n'avait pas de protecteurs puissants pour faire valoir son mérite. Voici ce qu'on lit dans les registres de l'Académie du 7 décembre 1700 :

« M. le président a dit que comme, dans la préface de la *Connaissance des temps* pour 1701, composée par M. Lefebvre,



il y avait des choses dures et offensantes pour MM. de Lahire père et fils, qui étaient suffisamment désigués, quoiqu'ils ne fussent pas nommés, M. le comte de Pont-Chartrain, qui avait trouvé cette conduite entièrement contraire aux règlements, avait voulu d'abord que M. Lefebvre fût exclu de l'Académie, et que cependant, à la prière de M. le président, il s'était relâché à permettre qu'il continuât de prendre séance à l'avenir, à condition qu'il retirerait aussitôt tous les exemplaires de son livre qui était chez l'imprimeur pour en changer la préface; qu'il en ferait une autre dans laquelle il se rétracterait de tout ce qu'il avait dit de MM. de Lahire père et fils, et que, de plus, il leur en demanderait pardon en pleine assemblée. M. le président ajouta que M. le chancelier retirerait le privilège qui avait été accordé à M. Lefebvre pour la *Connaissance des temps*, parce qu'il en avait abusé.

» L'heure de la séparation ayant sonné avant que M. le président eût entièrement achevé de parler, M. Lefebvre n'a rien répondu, et l'on s'est retiré.»

Lefebvre n'était pas de force à résister à l'orage; il se soumit. L'avertissement, cause de tout le mal, fut supprimé avec tant de soin qu'on ne le trouve sur aucun exemplaire. La *Connaissance des temps* de 1701, telle qu'elle fut publiée, contient, au contraire, l'éloge des Éphémérides de M. de Lahire le fils, et des Tables du père. Les registres de l'Académie du 15 décembre 1700 nous font connaître ce qui suit :

« M. le président a donné à lire à M. le secrétaire une lettre qui lui a été écrite par M. Lefebvre; il lui mande que sa santé ne lui a pas permis de se trouver à l'assemblée précédente ni à la présente, mais qu'il se soumet à tout plutôt que de renoncer à l'Académie, et qu'il viendra au premier jour faire telle réparation qu'on ordonnera. Comme l'assemblée se séparait, M. de Lahire et tous les autres académiciens ont été, de leur propre mouvement, prier M. le président de vouloir bien dispenser M. Lefebvre de demander pardon en pleine assemblée. M. le président s'est laissé fléchir.

» Cette complaisance, ajoute Lalande, ne fut qu'apparente, puisqu'on voit dans les registres que Lefebvre s'étant absenté de l'Académie, en fut rayé sous prétexte du règlement qui exige l'assiduité. Ce fut une perte pour l'astronomie; il calculait mieux les éclipses que Lahire... »

Depuis cette époque, il n'est plus fait mention de l'ancien tisserand de Lisieux, qui mourut en 1706, on ne sait à quel âge. La *Connaissance des temps* fut, à partir de 1702, confiée à Lieutaud, qui la rédigea jusqu'en 1729 inclusivement.

Jacques FERGUSON, né en 1710 dans un village du comté de Bamff, en Écosse, gardait les moutons d'un fermier, au service duquel il était. Ayant appris à lire en écoutant seulement quelques leçons données par son père à son frère aîné, il put se livrer à la lecture et satisfaire son goût pour l'étude. Il construisit lui-même, pour suivre le mouvement des astres, un globe céleste, une montre et une horloge en bois. Le fermier, tout étonné d'avoir un berger savant, lui procura la connaissance d'un homme qui lui donna des leçons de mathématiques. Se livrant dès lors à la passion irrésistible qui l'entraînait vers la science, Ferguson quitta son maître; mais comme il fallait vivre et faire vivre sa famille, il entreprit des voyages en faisant des portraits à l'encre de Chine, et parcourut ainsi, comme peintre ambulancier, plusieurs parties de l'Écosse et de l'Angleterre. Londres fut le terme de ses courses en 1744. Il y publia des tables et des calculs astronomiques, donna des leçons publiques de physique, et fut reçu membre de la Société royale avec la faveur de ne payer aucun droit pour son admission. Ferguson mourut en 1776, aimé et estimé pour la douceur de son caractère et pour la sagesse de son esprit, aussi bien que pour son savoir. Plusieurs de ses ouvrages, remarquables par la manière claire, simple et familière avec laquelle les idées y sont exprimées, ont eu le plus grand succès.

\* Pierre ANICH naquit en 1723, près d'Oberperfuës, village situé dans les montagnes du Tyrol, de parents pauvres qui vivaient du travail de leurs mains. Il aidait son père soit à cultiver son champ, soit à tourner ces menus ouvrages pour la confection desquels les habitants de ces contrées ont acquis tant d'habileté. Après la mort de son père, en 1742, il passa encore presque dix années livré aux mêmes occupations. Un jour que le P. Weinhart, professeur de mathématiques pures et appliquées à l'université d'Oetting, sortait du collège des Jésuites, il fut abordé par un individu qui lui dit : — N'est-ce pas vous qui êtes chargé, par profession, d'observer le ciel et les astres ? — Oui, mais pourquoi cette question ? — C'est que je voudrais bien connaître les lois des mouvements célestes que j'ai observés souvent lorsque, dans mon enfance, je menais des troupeaux aux champs.

Pierre Anich, car c'était lui, s'était bien adressé. Le P. Weinhart, frappé de ce désir, et après s'être assuré de l'intelligence du paysan, qui avait déjà vingt-huit ans, lui donna ses leçons et ses soins. Les dimanches et jours de fête, Anich descendait de la montagne et faisait une longue course pour venir apprendre successivement les principes de l'arithmétique, de la géométrie pratique et de la mécanique. Il ne tarda pas à confectionner lui-même des instruments semblables à ceux qu'on lui montrait. Au bout de quatre ans, il était en état de fabriquer pour le Musée académique un grand globe céleste très-remarquable par certaines dispositions particulières. Sa réussite fut si complète que le P. Weinhart se prit à regretter qu'il ne sachant pas bien écrire, Anich ne pût pas se charger de faire un globe terrestre semblable à la sphère astronomique. Ce mot suffit au Tyrolien, qui s'exerça à la calligraphie, et qui, à l'insu de son professeur, s'adonna avec tant d'ardeur à cette étude mécanique, qu'en neuf mois il excellait dans l'art de mouler toutes sortes de caractères. Voulant prouver qu'on pourrait lui confier, sans courir aucun risque, la confection du globe terrestre, il commença par faire en dix-sept jours une carte géographique de cinq pieds de long sur trois pieds de haut, et d'une exécution si parfaite qu'on la pouvait croire gravée. Après cette épreuve, on ne fit plus de difficulté de le charger complètement de la confection du globe terrestre. Ce globe, de trois pieds de diamètre, comme la sphère céleste, est d'une exécution parfaite.

Les recommandations du P. Weinhart auprès de certains personnages, décidèrent le gouvernement autrichien à utiliser les merveilleuses facultés de Pierre Anich, qui fut chargé de dresser une carte du Tyrol de très-grande échelle. Ce travail était déjà presque entièrement achevé; il n'avait plus qu'un petit nombre de détails à porter sur la carte en neuf feuilles, lorsque survint de Vienne l'ordre de réduire tout le travail du levé à une si petite échelle, que les neuf feuilles se concentraient en une seule. C'était un coup douloureux pour Anich; mais il ne se laissa pas abattre, et en peu de temps il parvint à achever la réduction qui lui était demandée.

Ces travaux de géographie ne furent pas les seuls par lesquels il se distingua. Muni d'instruments d'astronomie en partie confectionnés par lui, il fut le premier à découvrir des comètes, et il fit diverses observations importantes.

Cependant des travaux si assidus et qui exigeaient une si forte contention d'esprit l'avaient épuisé. Vers le milieu de 1765, ayant à mesurer une base sur un terrain marécageux, il resta des journées entières exposé au soleil brûlant du mois d'août, avec les pieds constamment plongés dans l'eau. Sous ces funestes influences, il fut atteint de la fièvre des marais, des suites de laquelle il mourut au bout d'un an, âgé de quarante-trois ans et demi.

La cour de Vienne lui avait accordé une pension de deux cents florins, dont le quart fut réversible sur la tête d'une de ses sœurs. Son buste en marbre fut placé dans le musée physico-

mathématique du collège académique des Jésuites, à Oetting. On lui éleva un tombeau, et son éloge fut inséré par Hell, dans les *Éphémérides* pour l'année 1767, publiées en latin à Vienne en 1766. Cet homme, si remarquable par le développement de l'intelligence et la force du caractère, ne l'était



Pierre Anich, paysan tyrolien devenu astronome.

pas moins par les qualités du cœur et par la pratique des vertus.

*La fin à une autre livraison.*

Les mots doivent porter leur sens et leur signification, et jamais ils ne doivent être obscurs. Le mot n'est qu'un habit qu'on donne à l'imagination, pour en revestir la pensée et la mieux faire connoître par les couleurs dont elle est dépeinte; mais c'est un habit qui ne la doit point couvrir; c'est une coiffure et non pas un masque; elle doit la parer et luy servir d'ornement, et non pas la cacher aux yeux et l'envelopper d'un déguisement. *La Prétieuse, t. II.*

#### TABATIÈRES EN CARTON VERNI,

##### BOITES EN FER-BLANC.

La tabatière de carton verni est en France, comme en Hanovre, en Bavière et en Oldenbourg, l'objet d'une fabrication très-active. Sarreguemines (Moselle) est le centre de cette industrie, qui fut introduite à Sarralbe en 1775, par un meunier de Nassau, et qui s'est étendue, principalement pendant ces dernières quarante années, dans les communes de Sarreguemines, Blièsbrucken, Gros-Bliedestroff, Neufgrange, Sarralbe, Velfordeng, Hornbach, Blièsgueswiller et Blièshoveigen. La première fabrique en ce genre fut établie à Sarreguemines en 1809.

En jetant les yeux sur ces petites tabatières vernies, dont le prix moyen est de 1 fr. 20 cent. à 2 fr. 40 cent. la douzaine, c'est-à-dire de 10 à 20 centimes la pièce, on est tenté de supposer, dit M. Natalis Rondot, que cette fabrication et ce commerce, vu la valeur minime et la consommation naturellement très-restreinte de l'objet, sont limités à un chiffre d'affaires si modique qu'il leur ôte tout intérêt; il n'en est rien: l'industrie de la tabatière de carton est une de ces mille petites industries inconnues qui alimentent en tout temps

notre exportation; et, autant qu'aucune autre, elle est précieuse pour le pays, car elle est exercée dans les campagnes de la Moselle, dans le sein de familles pauvres, et en alternance avec les travaux agricoles. On n'estime pas à moins de deux millions de tabatières la production de l'arrondissement de Sarreguemines; le tiers environ est exporté.

Il est impossible, du reste, de contester à la France une véritable supériorité dans cette fabrication, comme dans toutes celles où il faut de l'originalité et du goût. Brunswick, Obestein, Ensheim, Stuttgard, Offenbach, Nuremberg, étaient depuis longtemps renommés pour ce genre d'industrie. La patience et le soin des artisans allemands, leur aptitude pour le travail du cartonage, l'habileté de pinceau des peintres de Brunswick, le bas prix de la main-d'œuvre, par suite le bon marché des produits, une clientèle assurée en divers marchés, enfin la mode même, tout paraissait se réunir pour maintenir à l'Allemagne la production exclusive de la tabatière de carton. Malgré tant d'avantages, les paysans de la Moselle, bien dirigés, sont arrivés à faire mieux et à aussi bas prix, et la meilleure preuve de leur succès se trouve dans l'exportation facile et avantageuse de leurs tabatières.

Les tabatières de carton de Sarreguemines attestent l'intelligence, l'habileté et le goût des fabricants. Elles sont remarquables par la correction du travail, la précision de l'ajustement des charnières en cuivre ou en carton; la délicatesse et l'élégance des incrustations en nacre, en étain ou en argent; la netteté du vernis. Quant au bon marché, il est extraordinaire. Des tabatières noir-uni, de 73 millimètres de long, sont vendues à 3 cent.  $\frac{2}{7}$  la pièce; celles de 65 millimètres de long, à 5 cent.  $\frac{2}{7}$  la pièce; et celles de 90 millimètres de long, à 10 cent.  $\frac{1}{2}$  la pièce.

A l'Aigle (Orne), on est arrivé à faire des étuis en fer-blanc pour allumettes à 32 et 35 centimes la douzaine, un peu plus de 2 cent.  $\frac{1}{4}$  la pièce; des tabatières en fer-blanc garnies en carton à 56 centimes la douzaine, 4 cent.  $\frac{2}{7}$  la pièce; et des boîtes vernies qui sont entre les mains des fumeurs à 58 centimes la douzaine, moins de 5 centimes la pièce.

On fait aussi à l'Aigle les petites boîtes en bois à fond de copeau; les boîtes en fer-blanc peint en noir et verni pour allumettes ou amadon, les étuis de lunettes et les tabatières également en fer-blanc verni; en un mot, cette ferblanterie à vil prix qui est colportée dans les campagnes ou débitée dans les rues. On vend 3 fr. 85 cent. la grosse (32 centimes la douzaine) les étuis ronds pour allumettes, 6 fr. 75 cent. la grosse (56 cent.  $\frac{1}{4}$  la douzaine) les tabatières en fer-blanc garnies en carton, et 43 francs le mille les boîtes en bois.

En 1847, un seul fabricant a vendu 115 000 boîtes en bois et 350 000 boîtes en fer-blanc.

#### L'HORLOGE DE GAZA.

Dans le sixième siècle, plus de deux cents ans avant qu'Abdallah envoyât à Charlemagne l'horloge d'eau dont parle Éginhard, Choricus de Gaza avait décrit une horloge singulière qui était une des merveilles de sa ville natale.

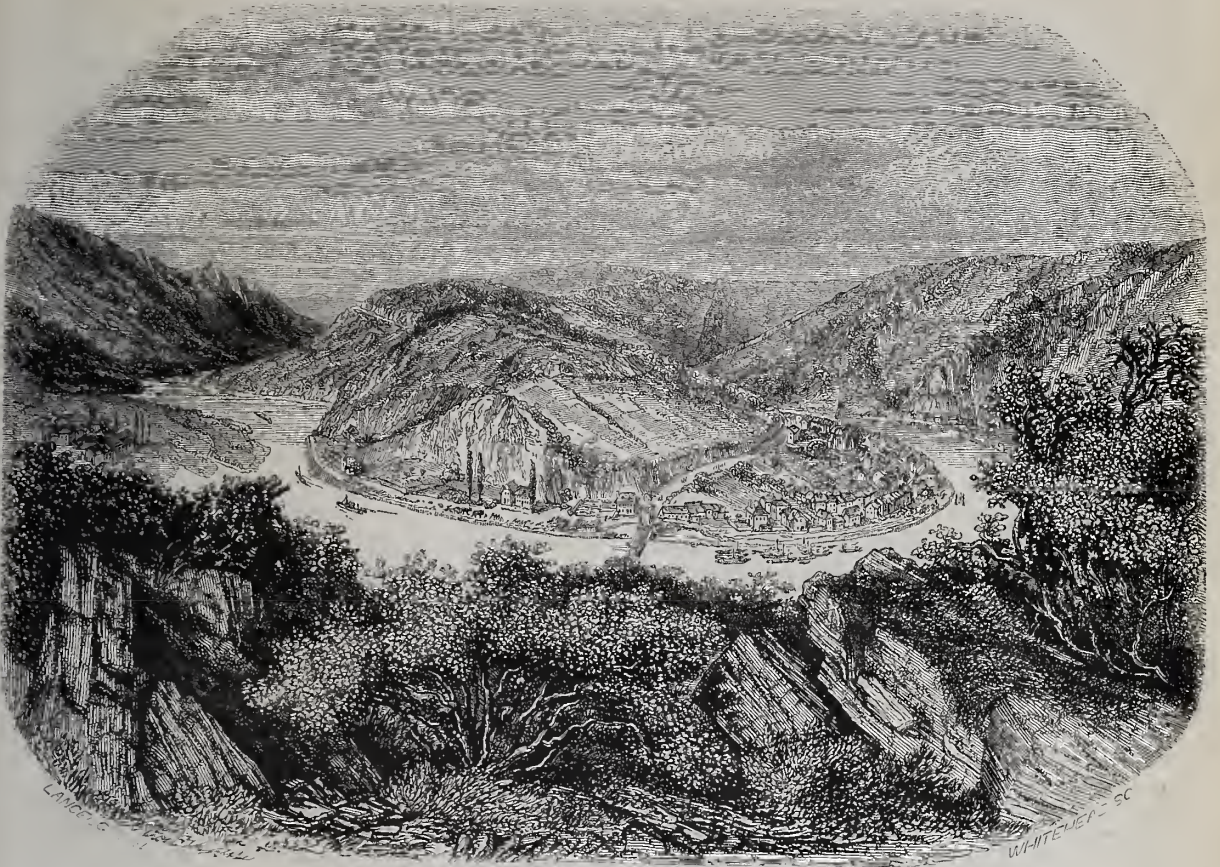
Des aigles d'airain étaient placés sur une même ligne, en nombre égal à celui des heures; chacun d'eux portait dans ses serres une couronne, prêt à la déposer sur la tête de l'Hercule qui répondait à sa station, au moment où le dieu se présentait. Le soleil lui-même donnait le signal: revêtu des insignes royaux et portant dans la main gauche le globe céleste, il étendait la main droite vers les portes quand le moment était venu, et aussitôt Hercule paraissait recevoir la récompense de l'un de ses douze travaux.

Malheureusement rien n'indique, dans le texte de Choricus, quelle force mettait en jeu tous ces ressorts.

*Cosmos.*

## MONTHERMÉ

(Département des Ardennes).



Vue de Monthermé. — Dessin de Lancelot.

La Meuse égale en renommée les grands fleuves : les poètes ont chanté ses rivages. La plupart des voyageurs cependant ne l'ont entrevue que dans son passage à travers les provinces de Namur et de Liège. En France, elle est plus ignorée : elle semble n'y être guère connue que des habitants des quatre départements qu'elle arrose (1) ; presque seuls ils savent combien son cours est varié et charmant. Il suffirait de l'avoir suivie de Charleville au bourg de Monthermé, dont nous donnons la vue, pour se faire une idée de ce qu'elle offre de sites agréables et de contrastes inattendus. Ici on la voit serpenter lentement au milieu de vallées calmes et fertiles qu'entrecoupe de rangées de peupliers et de saules ; ailleurs elle réfléchit les vertes ombres des collines ; plus loin elle se rétrécit et s'enfonce brusquement dans une gorge étroite, et, en passant, entoure comme une presqu'île ce mont arrondi qui domine Monthermé. La Meuse est à la fois, pour ce bourg si pittoresquement situé, un chemin rapide et laborieux qui l'enrichit, et un spectacle animé qui le distrait de la vue un peu monotone d'une chaîne de hauts rochers dressés entre lui et l'horizon comme un rempart infranchissable : elle transporte les ardoises et les écorces de chêne, fortune du pays ; elle baigne les jolies maisonnettes, les vergers, les jardins, les champs du bourg. Du sommet de la montagne on n'aperçoit d'abord qu'un gouffre aride, silencieux, inanimé ; on se croirait dans un désert si l'on ne voyait quelques lourds bateaux descendre ou remonter la rivière. Les ondulations du versant cachent aux regards toutes les habitations ; mais à mi-côte, dès que

le bourg se découvre à la vue, on est surpris de la scène riante et vive que l'on a sous les yeux. Les maisons sont construites en fortes pierres d'une belle couleur rougeâtre et violette ; les toitures sont couvertes de belles ardoises étincelant au soleil (1). Un pont suspendu en fer unit les deux rives. La population se compose de 1 800 habitants actifs et laborieux. C'est seulement dans la saison où l'on récolte l'écorce de chêne que Monthermé ressemble à ces petits bourgs muets et endormis qui sont si nombreux en France. A cette époque de l'année, hommes, femmes, enfants, abandonnent leurs habitations, gravissent les flancs des rochers, fourmillent dans les taillis, et dépouillent à l'envi les arbres de leur rude vêtement. Ça et là, en quelques endroits abruptes, de hardis bûcherons, suspendus à une corde, frappent de la hache les chênes isolés : c'est un spectacle singulier, et qui a quelque chose de sauvage lorsqu'on le compare en souvenir au travail riant et paisible de nos vendangeurs dans la Bourgogne. Les habitants de Monthermé se nourrissent de pommes de terre, d'un peu de pain de seigle, et surtout de café au lait ; on évalue à près de deux litres ce que chaque travailleur en consomme chaque jour en trois repas ; et il ne paraît point, à la fraîcheur des visages féminins, à la vigueur des bras masculins, que ce régime soit, en aucune manière, contraire à la santé.

(1) Dans l'intérieur des maisons, les allées sont dallées avec deux sortes de marbre : l'un noir tendre, veiné de quelques filets blancs ; l'autre rouge brun. On fait aussi avec ces marbres un grand nombre d'ustensiles de ménage, les pierres à eau, les anges, les banes, etc.

(1) Haute-Marne, Vosges, Meuse, Ardennes.

## LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238.

§ 6. *Ce qu'il en coûte pour être juste. — Diminution d'aisance. — Comment il faut supporter les revers de fortune. — Leçon donnée par les enfants. — Croire à la protection de Dieu et à la bienveillance des hommes. — Moyen de reconquérir un protecteur perdu.*

Cinq années se sont écoulées presque sans laisser de traces. Je ne trouve dans mon journal que des dates, de courtes constatations d'un fait, des notes pour mémoire. Ainsi j'y vois :  
« 4 avril. — Naissance de mon fils Léon. Claire a déjà deux ans; elle pousse des cris de joie à la vue de son frère, elle le berce et lui sourit.

» 7 juillet. — Touché les rentes de M. Morel; rendu les comptes.

» 12 septembre. — Mon père me conseille de lire tous les soirs, après le journal, une des vies des grands hommes de Plutarque pour contre-balancer l'impression que me laissent les contemporains. »

Et ainsi de suite. Je cherche en vain un épanchement, une note détaillée; tout se réduit à ces indications : ce sont simplement des clous plantés çà et là auxquels j'ai accroché mes souvenirs pour n'y plus penser dans le présent et pouvoir les retrouver au besoin.

Pourquoi cette disette de confidences? N'est-ce point parce que ces cinq années ont été calmes et heureuses? Le bonheur ne laisse point de traces : nous le respirons comme l'air sans nous en apercevoir, sans le constater; il faut qu'il nous manque pour que nous y prenions garde. Tant que notre vie a été exempte d'orages, je n'ai rien eu à écrire; le papier est un confident auquel on ne parle qu'aux heures troublées ou douloureuses.

Aussi je retrouve mon journal sérieusement repris au commencement de la sixième année, et à propos d'une cruelle épreuve.

Depuis l'achat de l'étude qui nous faisait vivre, j'avais eu pour protecteur le vieux général Rigaud qui, retiré dans sa terre, continuait, contre les perdrix et les lièvres, la guerre faite autrefois aux étrangers. Debout dès le lever du soleil, toujours le carnier sur le dos et le fusil à deux coups sous l'aisselle, il allait de taillis en taillis, de bruyère en bruyère, bravant la pluie ou le vent, et guettant la proie comme un sauvage. Depuis dix ans, je ne l'avais jamais vu que chaussé de grandes guêtres de chamois, et coiffé de la casquette en peau de veau marin. C'était dans ce costume qu'il venait me confier ses affaires, m'apporter celles de ses voisins, ou m'annoncer quelque opulente clientèle; car le général avait à lui seul plus fait pour ma réussite que toute ma famille et tous mes amis. Mon père avait autrefois servi sous ses ordres, et il avait voulu prouver qu'il s'en souvenait en protégeant le fils. Nature rude et violente, il apportait la même énergie dans ses affections que dans ses haines. Ses conseils étaient des injonctions auxquelles on se rendait, beaucoup par estime, un peu par crainte, et son protégé devenait forcément le protégé de tout le monde.

Grâce à sa recommandation, j'avais conquis peu à peu la confiance des plus riches propriétaires du pays. Le comte de Noirtiers venait encore de m'écrire pour la régie de biens considérables récemment achetés. S'il acceptait mes propositions, nos ressources allaient se trouver presque doublées! aussi Dieu sait quels projets Marcelle et moi formions d'avance! On parlait à demi-voix d'une maisonnette louée pendant les beaux jours à la lisière des bois, d'une petite voiture où l'on se serrait, en idée, pour faire place à toute la famille; d'un voyage dans ma province lointaine! La porte des rêves avait été ouverte avec la clef d'or; tous maintenant se pressaient autour de nous en solliciteurs.

Chaque matin, c'était un nouveau plan abandonné le soir pour un autre. Madame Roubert nous accusait d'imiter les chasseurs de la fable et de disposer de la peau de l'ours qui courait encore; mais mon père souriait.

— Laissez-les, chère dame, disait-il gaiement; espérer est la moitié d'avoir! quand ils auront épuisé leurs desirs en projets imaginaires, ils se montreront moins impatients. Ne voyez-vous pas que la satiété suit le rêve comme il suit la réalité? La fantaisie de chaque jour les guérit de celle de la veille. Un poète grec a dit que la vie était le *songe d'une ombre*; permettez-leur donc de songer.

— Quand ils dorment, soit! répondait madame Roubert, qui prenait toujours la figure au pied de la lettre; mais éveillé, on ne doit pas perdre son temps en suppositions. Pendant qu'ils cherchent à quoi ils emploieront l'argent de M. de Noirtiers, celui-ci a peut-être choisi un autre régisseur. Je voudrais qu'au lieu de faire des projets, Remi fit des démarches. C'est le général qui l'a recommandé, qu'il aille trouver le général; qu'il lui écrive, au moins; qu'il le presse! On dit qu'il faut saisir l'occasion aux cheveux, mais ceux-ci sont toujours trop courts pour les rêveurs qui n'allongent la main que lorsque l'occasion est passée.

— Voici qui vous prouve le contraire, interrompis-je en parcourant les premières lignes d'une lettre que Claire venait de m'apporter.

— Qu'est-ce donc? dit vivement Marcelle.

— Un billet du général.

— Qui donne des espérances? demanda mon père.

— Voyez.

Je lui avais tendu la lettre, et il lut :

« Le comte de Noirtiers m'a répondu; il me donne carte blanche pour le choix d'un régisseur; j'irai vous voir après demain, et tout terminer avec vous. RIGAUD. »

Madame Roubert et Marcelle poussèrent une exclamation de joie.

— Puisque tout dépend du général, c'est chose faite, s'écria la première.

— Que Remi écrive au moins ses conditions, ajouta prudemment la tante.

Mon père, qui avait retourné la première feuille du billet, me fit observer qu'il y avait un *post-scriptum*. Le général avait écrit précipitamment :

« Je rouvre ma lettre; vous me verrez demain; je veux que vous chassiez le misérable forestier qui vient de m'insulter au Bois-Morel. »

Ce *post-scriptum* me saisit. Robert avait été proposé par moi à la garde de futaies et de taillis dont j'avais l'administration; c'était le père nourricier de Marcelle, et je l'avais toujours trouvé sans reproche. La demande du général me surprit douloureusement. J'envoyai sur-le-champ un exprès avertir Robert que je voulais lui parler. Il arriva le lendemain de très-bonne heure. Je crois encore le voir quand il ouvrit la porte de mon cabinet, le chapeau à la main, l'air doux et ferme comme d'habitude. Je le fis entrer vivement, et je l'interrogeai sur ce qui s'était passé au Bois-Morel.

— Rien que ce qui devait s'y passer, me répondit-il avec calme.

— Et cependant le général m'a écrit; il se plaint d'avoir été insulté, m'écriai-je.

— Le général se trompe, dit Robert du même ton.

— Mais enfin qu'est-il donc arrivé?

— Voici, monsieur : je m'étais aperçu plusieurs fois que le général chassait dans nos taillis, et je l'avais prié d'obtenir une permission de M. Morel; mais il s'était emporté en me traitant de drôle, et m'avait déclaré qu'il reviendrait à sa fantaisie. De fait, j'entendais presque tous les jours son fusil canarder nos lapins. Les braconniers du pays ne me rencontraient plus sans me dire : — Le général chasse dans le Bois-Morel sans que rien l'arrête; tu ne sais faire ton devoir que contre les pauvres gens! Je sentais bien que c'était la

méchanceté et la jalousie qui les faisaient parler ; mais je me disais qu'au fond ils avaient raison.

— Enfin ? interrompis-je avec une impatience inquiète.

— Eh bien, monsieur, reprit Robert, il y a deux jours, j'ai rencontré le général à l'entrée de la haute Garenne ; il venait de décharger ses deux coups de fusil sur un râle de genêt que son chien tenait à la gueule. Je lui ai dit en le saluant comme je le devais : — Général, vous chassez chez nous sans permission ; je vous déclare procès-verbal. Il m'a regardé d'un air menaçant, a mis le râle de genêt dans son carnier, et s'est avancé vers la barrière où j'étais pour continuer sa chasse dans nos bois. Je lui ai dit qu'il ne pouvait passer. — Place, vaurien ! s'est-il écrié. Et comme je restais à l'entrée, il est venu sur moi ; il m'a saisi à la cravate pour me faire ranger. Je lui ai crié de prendre garde, et je l'ai repoussé. Alors il a reculé de deux pas comme un furieux ; il a pris son fusil à deux mains par le canon, et a levé la crosse sur ma tête. Je n'ai eu que le temps de parer le coup et de le désarmer.

— Ah ! malheureux ! qu'avez-vous fait, m'écriai-je ; ne savez-vous point que pour un soldat c'est la plus grave insulte.

— Possible, monsieur, répliqua le garde-chasse ; mais je ne pouvais pourtant me laisser assommer.

— Que faire maintenant ? repris-je ; le général va venir, et voici ce qu'il m'écrira.

Je lus à Robert le *post-scriptum*.

— Le général n'est pas juste, dit-il tranquillement, après avoir écouté. Il vous demande de me punir pour avoir fait mon devoir ; il ne vous connaît pas.

Je me sentis troublé : cette confiance dans son bon droit et dans mon équité me causait un embarras mêlé de honte ; évidemment j'aurais voulu trouver Robert coupable afin de satisfaire au ressentiment du général sans remords ; son innocence m'irritait, et je rougissais de cette irritation. Augoissé par ces sentiments contraires, je lui reprochai de ne m'avoir point averti plus tôt de ses démêlés avec le général. Il me rappela qu'il était venu deux fois à la ville sans pouvoir me rencontrer. Je déplorai qu'il n'eût point fermé les yeux sur ces violations des droits qu'il était chargé de défendre jusqu'à ce que je fusse intervenu. Il me répondit qu'il l'avait fait et ne s'était trouvé amené à la menace d'un procès-verbal que par le hasard d'une rencontre inattendue ; enfin, à bout d'objections, je mis en doute l'exactitude de quelques détails ; il s'en rapporta simplement au récit du général lui-même.

Il y avait tant de raison et de bonne foi dans toutes ses paroles que j'eus honte de mes subterfuges. Je cherchais des torts à cet homme pour m'éviter l'embarras de lui rendre justice ; je lui en voulais de m'avoir rendu mon devoir difficile en faisant le sien !

J'étais encore livré à ce pénible combat lorsqu'on vint m'annoncer le général. Je fis passer vivement Robert dans la pièce voisine, et le vieux chasseur parut.

*La suite à une autre livraison.*

## LES PREMIÈRES MACHINES PNEUMATIQUES MODERNES ET LEURS EFFETS.

Fin. — Voy. p. 219.

Depuis son voyage à Ratisbonne et à Wurtzbourg, Otto de Guericke avait conservé des relations scientifiques avec l'archevêque de Mayence, par l'intermédiaire du P. Schott. Celui-ci, qui entretenait une correspondance active avec une foule de savants, s'empressait de leur communiquer les découvertes du laborieux bourguemestre. Parmi les expériences nouvelles qui furent faites de 1656 à 1664, époque de la publication de la *Technica curiosa* du P. Schott, il faut citer

en première ligne celle des *hémisphères de Magdebourg*. Voici en quoi elle consiste : deux hémisphères en cuivre creux A et B (fig. 1) peuvent s'ajuster exactement l'un sur l'autre,

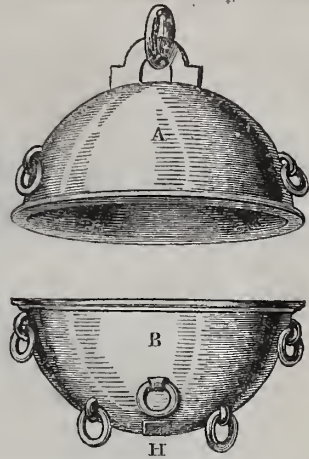


Fig. 1. Hémisphères creux séparés.

au moyen de disques qui terminent les cercles qui leur servent de base. Une rondelle de cuir bien graissée D (fig. 2),



Fig. 2. Rondelle interposée entre les deux hémisphères.

est interposée entre les deux disques, de manière à produire une fermeture hermétique par la simple superposition de l'hémisphère A à l'hémisphère B, comme le représente la

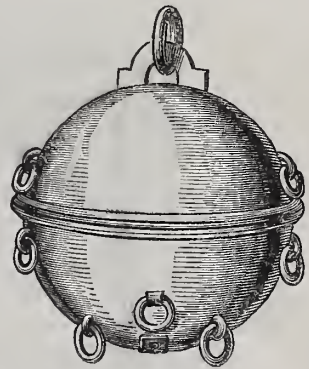


Fig. 3. Les deux hémisphères réunis pour l'expérience du vide.

figure 3. Celui-ci est muni, à sa partie inférieure, d'un robinet H par lequel on peut faire le vide, et qui une fois fermé, lorsque l'on sépare le récipient de la pompe pneumatique, ne permet pas la rentrée de l'air. Des anneaux sont solidement fixés aux deux hémisphères.

Les choses étant ainsi disposées, à mesure que l'on opère le vide d'une manière plus parfaite dans le récipient sphérique composé de deux pièces simplement superposées, on éprouve une difficulté toujours croissante à les séparer l'une de l'autre. Cette difficulté augmente aussi avec le diamètre de la sphère en raison directe de la superficie.

Lors de ses premiers essais, en 1656, Otto de Guericke annonçait que six hommes vigoureux ne pouvaient séparer les deux hémisphères ; mais bientôt, en augmentant le diamètre et en opérant un vide plus parfait, il put y atteler des

chevaux jusqu'au nombre de douze, de seize, de vingt et de vingt-quatre, sans que les efforts de ces chevaux, stimulés par des cris et par le fouet, parvinssent à opérer la disjonction. Notre figure 4 représente cette expérience célèbre

d'après la gravure que le P. Schott a insérée dans sa *Technica curiosa*.

Il est facile de se rendre compte de ce résultat qui peut paraître incroyable au premier abord. En effet, en supposant



Fig. 4. Expérience célèbre des hémisphères de Magdebourg.

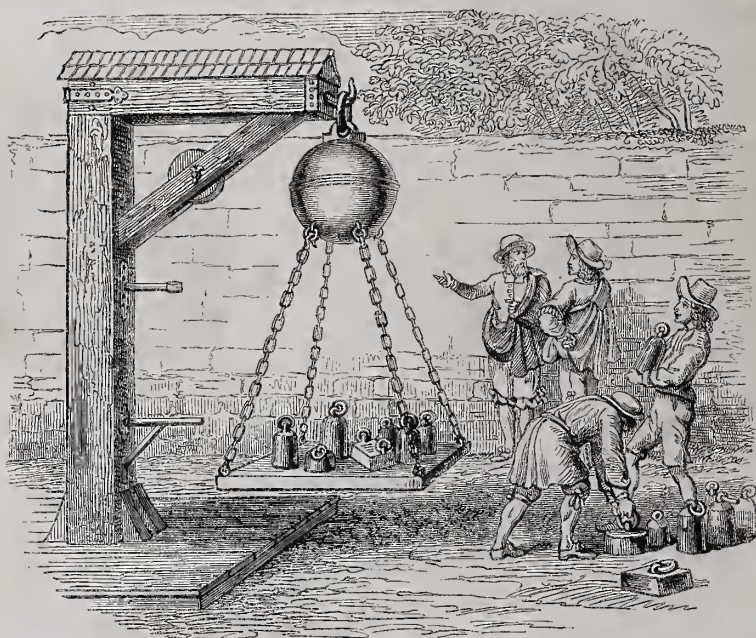


Fig. 5. Autre expérience sur les hémisphères de Magdebourg.

un vide parfait, la pression de l'atmosphère, qui maintient les deux hémisphères l'un contre l'autre, agit comme deux colonnes de mercure d'environ 76 centimètres de hauteur, qui peseraient, en sens opposés, contre deux disques circulaires juxtaposés, dont le diamètre serait égal à celui de la

sphère. Supposons un diamètre de 50 centimètres; la superficie de chaque disque sera d'un peu moins de 20 décimètres carrés. D'un autre côté, une hauteur de 76 centimètres de mercure exerce sur un décimètre carré une pression d'un peu plus de 100 kilogrammes. Ainsi, dans l'hypothèse d'un

vide parfait, il faudrait exercer sur chacun des deux hémisphères une traction de 2 000 kilogrammes pour les séparer l'un de l'autre. Or, dans un attelage, les chevaux ne peuvent exercer en moyenne un effort de traction de plus de 250 kilogrammes, même pendant un temps très-court. Il faudrait donc atteler huit chevaux à chaque hémisphère pour en opérer la disjonction. Il est vrai que le vide n'est pas parfait

à l'intérieur de la sphère; mais aussi, en augmentant seulement jusqu'à 0<sup>m</sup>,70 le diamètre, on double l'effort à vaincre, le vide étant supposé le même à l'intérieur.

L'ingénieur expérimentateur s'était fort bien rendu compte de la cause du phénomène, et il en avait varié les effets de manière à la rendre plus frappante. En faisant rentrer successivement de l'air dans le globe par l'ouverture du robinet

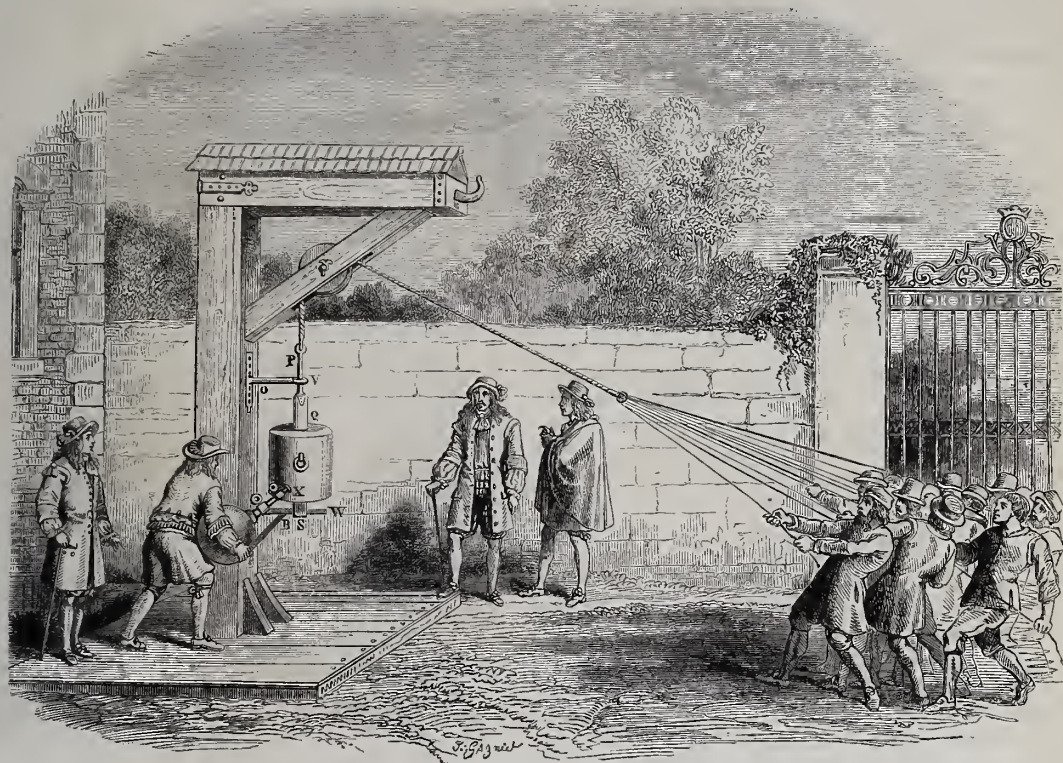


Fig. 6. Expérience du vase de verre qui entraîne une troupe d'hommes.

que l'on refermait aussitôt, on diminuait rapidement la force d'adhérence des deux disques, et enfin on l'annulait entièrement. Si le récipient était fixé par son anneau supérieur à un fort crochets, il fallait, pour séparer les deux hémisphères, un poids énorme peu inférieur à celui que le calcul assignait dans l'hypothèse d'un vide parfait. Lorsque la séparation avait lieu, la rentrée subite de l'air produisait une explosion semblable à celle d'une pièce d'artillerie. La figure 5 représente l'appareil employé.

Les figures 6 et 7 font comprendre immédiatement une autre expérience à laquelle l'auteur lui-même donne ce titre piquant : « Vase de verre qui a la force d'attirer 20, 30, 40, 50 ou même un plus grand nombre d'hommes vigoureux. » Un corps de pompe cylindrique, muni d'un robinet X, est appuyé par sa partie inférieure S sur un support WB. Dans ce corps de pompe se meut un piston RR représenté séparément dans la figure 7, et sur la tige QP duquel un groupe de manœuvres exerce un effort de traction par l'intermédiaire d'une poulie de renvoi. L'arrêt OV empêche le piston de s'élever assez pour sortir du corps de pompe. Tout étant ainsi disposé, on adapte au robinet X le robinet d'un récipient sphérique en verre, d'un volume considérable, dans lequel on a fait le vide. Les deux robinets étant bien ajustés l'un sur l'autre, et le piston emboîtant exactement l'intérieur du corps de pompe, de manière à ne pas permettre les rentrées d'air, si l'on vient à ouvrir les deux robinets, l'air contenu dans le corps de pompe se précipite dans le récipient de verre avec force; le piston s'abaisse sous l'influence de la pression atmosphérique, et les hommes sont entraînés malgré la résistance qu'ils opposent.

Ces belles expériences ont été racontées par l'auteur dans un ouvrage remarquable, publié à Amsterdam en 1670. Elles avaient déjà paru sous le titre de *Merveilles de Magdebourg*, dans la *Technica curiosa* du P. Schott, qui donnait à

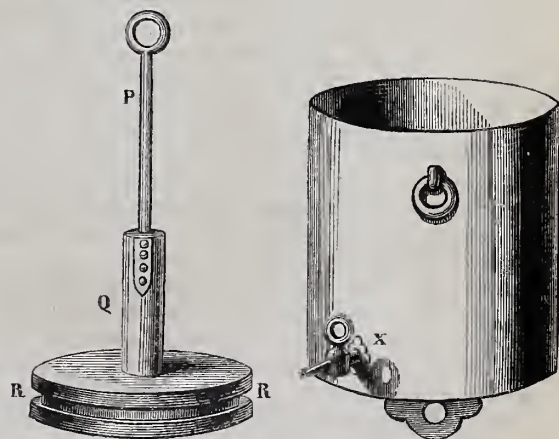


Fig. 7. Détails du cylindre de verre qui attire et de son piston.

la suite le récit des *Merveilles d'Angleterre*, suivant le style naïvement enthousiaste de l'époque. Robert Boyle, habile physicien anglais, profitant des travaux d'Otto de Guericke, avait, en effet, répété ses essais, les avait variés, avait construit

de nouvelles machines, et fait, en un mot, un pas au delà. On a longtemps désigné, en Angleterre, la machine pneumatique sous le nom de *Machine de Boyle*, ou de *Vide de Boyle*; peut-être ces dénominations sont-elles encore en vigueur dans quelques chaires du Royaume-Uni. Mais Robert Boyle n'a jamais revendiqué la priorité en cette matière. Il existe de lui une lettre écrite deux ans après la publication du premier ouvrage du P. Schott, lettre dans laquelle il reconnaît hautement qu'il a été précédé dans la carrière par l'ingénieur Otto de Guericke. Cependant il ajoute que pour remédier à certains inconvénients de la pompe pneumatique de celui-ci, il a engagé M. Hook et M. Gratorix à imaginer quelques machines nouvelles plus faciles à manier, et qu'après plusieurs tentatives inutiles, Hook réussit à confectionner un instrument bien préférable à celui de Magdebourg.

Robert Boyle employa bientôt une autre machine meilleure que la précédente, mais n'ayant encore, comme celle-ci, qu'un seul corps de pompe; enfin, pour entreprendre une nouvelle série d'expériences sur le vide, il mit en œuvre une machine différente des deux premières, due au génie de notre célèbre et infortuné compatriote Denis Papin (voy. 1851, p. 84). Pour ne laisser aucun doute à ce sujet, laissons parler un auteur anglais, contemporain de Newton, le grand géomètre et physicien Cotes, duquel Newton lui-même disait : « Si M. Cotes avait vécu, nous saurions quelque chose. » Voici donc un passage textuellement extrait des leçons de physique expérimentale, professées par Cotes au collège de Cambridge. « Cette machine est de l'invention de M. Papin, qui a beaucoup aidé M. Boyle dans toutes ses recherches. Cette troisième machine est beaucoup plus parfaite que la précédente. Son avantage consiste principalement en ces deux points. Premièrement, au lieu que la dernière machine n'avait qu'un seul corps de pompe et qu'un seul piston, celle-ci en a deux, aussi bien que deux corps de pompe. Ces deux pistons, qui montent et descendent alternativement, font une évacuation d'air continue et non interrompue, effet qu'on ne pouvait espérer avec un seul piston; car, dans les autres, on ne saurait se dispenser d'interrompre l'évacuation de l'air tandis qu'on remonte le piston vers le fond de la seringue. Mais, outre cet avantage de faire l'opération dans la moitié du temps qu'il faudrait employer si l'on n'avait qu'un seul piston, la peine est aussi considérablement diminuée. Le grand inconvénient qu'on reprochait aux machines à un seul corps de pompe, était la grande résistance que l'air extérieur oppose au mouvement du piston quand on l'abaisse, résistance qui augmente à mesure que le récipient se vide; car l'équilibre de l'air intérieur avec l'extérieur, diminue toujours de plus en plus; de sorte que si le corps de pompe est d'un diamètre un peu considérable, la force d'un homme suffit à peine pour enfoncer un peu le piston. Or, cette résistance de l'air s'évanouit entièrement en employant deux pistons; ils sont ajustés de façon que quand l'un monte, l'autre descend; par conséquent la pression de l'air extérieur empêche autant l'un de monter qu'elle aide l'autre à descendre: ainsi ces deux forces se détruisent mutuellement par des effets contraires. Je ne saurais mieux vous faire entendre ceci que par la comparaison d'une balance. Quand on place un poids dans l'un des bassins, on sent de la difficulté à mouvoir le bras du fléau correspondant pour faire monter ce poids, et la difficulté croît à mesure que le poids augmente. Mais si nous mettons un autre poids égal au premier dans le bassin opposé de la balance, la difficulté à mouvoir le fléau s'évanouira entièrement, quelque grand qu'on suppose le poids.

« Un autre avantage de cette nouvelle machine, ce sont les soupapes; dans les deux autres, quand le piston était remonté tout en haut, on était obligé de tourner le robinet pour laisser passer l'air du récipient dans le corps de pompe, et de le fermer quand on voulait l'en faire sortir, d'ôter la cheville pour le laisser passer, et de répéter cette manœuvre à chaque coup de piston. Or les soupapes de la dernière machine sup-

plément à ce bouchon et au robinet, et sont infiniment plus commodes. »

La figure 8 représente un appareil établi d'après ce système, dont voici la description sommaire.

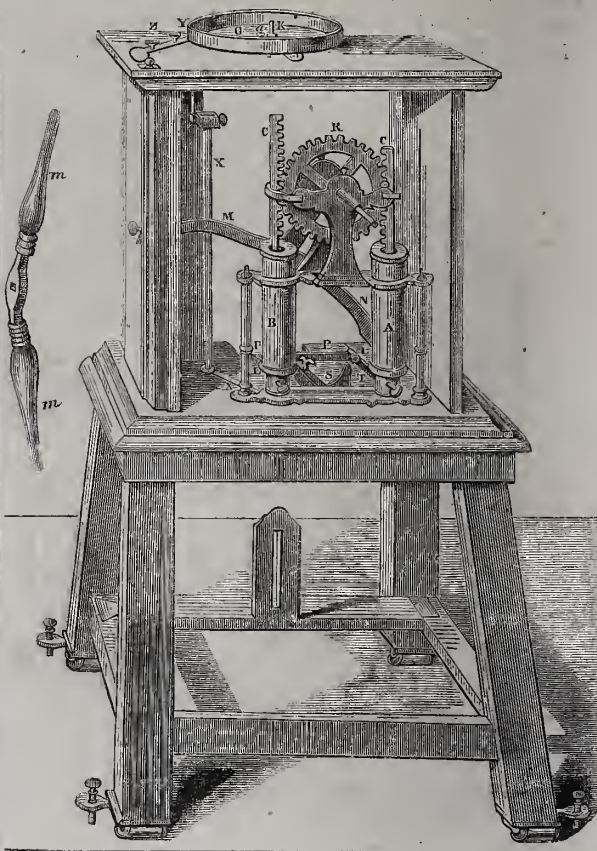


Fig. 8. Machine pneumatique à double effet, d'après le système de Papin.

A et B sont les deux cylindres dans chacun desquels se meut un piston. Les queues C des pistons sont garnies de dents, et leur jeu se fait par le moyen de la roue R qui, dans son mouvement alternatif, décrit environ un tiers de cercle. On met sur la platine G les vases dont on veut faire sortir l'air; et ces derniers communiquent avec les cylindres par le tuyau XXX. Chacune des pompes est munie d'un robinet un peu au-dessous du fond. Les queues de ces robinets se voient en L, L, et sont liées l'une à l'autre par la règle de cuivre PP, de telle sorte que cette règle fait toujours mouvoir les deux robinets en même temps. A l'essieu de la roue R est jointe, par derrière, une espèce de croix de fer NM, qui fait mouvoir les robinets. Ce mécanisme ingénieux est un peu plus compliqué que celui des soupapes simples; mais il revient au même quant au fond, et peut-être donne-t-il lieu à une fermeture plus hermétique. Après cette heureuse innovation de Papin, il ne reste à signaler qu'une très-ingénieuse invention au moyen de laquelle M. Babinet est parvenu à pousser le vide beaucoup plus loin qu'on ne l'avait encore fait.

#### SUR LES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voy. 1837, p. 132.

La correspondance de madame de Sévigné est à peu près le seul recueil de lettres que l'on puisse lire d'un bout à l'autre sans ennui. La situation des personnages intéressés à



la correspondance (mesdames de Sévigné et de Grignan) reste toujours la même; les détails se répètent sans cesse; les événements racontés n'ont, sauf quelques exceptions, qu'une médiocre importance; et, malgré tout, on est emporté au flot de cette causerie spirituelle et facile qui traduit si heureusement la vieille amabilité française. Ce qui attache surtout, c'est cette impressionnabilité rapide, expansive et un peu coquette, qui constitue véritablement la personnalité de notre nation.

Tout le monde a lu certains récits de madame de Sévigné : la mort de Turenne, le suicide de Vatel, la douleur de madame de Longueville en apprenant la perte de son fils, l'annonce du mariage de Mademoiselle avec Lauzun; mais, en dehors de ces lieux communs de l'admiration, on trouve à chaque instant des passages merveilleux de finesse ou de profondeur.

En parlant à sa fille de chagrins récents, elle lui dit : « Il est vrai qu'il ne faudrait s'attacher à rien, et qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les grandes et les petites choses; mais le moyen? Il faut donc toujours avoir cette morale dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. »

Et elle ajoute plus loin : « Je m'en vais tout présentement me promener trois ou quatre heures à Livry. J'étonne, je suis triste : il faut que le vert naissant et les rossignols me redonnent quelque douceur dans l'esprit. »

Dans une autre lettre viennent ces remarquables réflexions sur la mort : « Vous me demandez si j'aime toujours la vie. Je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort. Je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que si je pouvais retourner en arrière je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse. Je suis embarrquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, cela m'assomme. Et comment en sortirai-je? par où, par quelle porte? Quand sera-ce? en quelles dispositions? Souffrirai-je mille et mille douleurs qui me feront mourir désespérée? Aurai-je un transport au cerveau? Mourrai-je d'un accident? Comment serai-je avec Dieu? qu'aurai-je à lui présenter? La crainte, la nécessité, feront-elles mon retour vers lui? N'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur? Que puis-je espérer? Quelle alternative! quel embarras! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre. Je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène que par les épines qui s'y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement! Point du tout; mais si on n'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice; cela m'aurait ôté bien des ennuis, et m'aurait donné le ciel bien sagement et bien aisément. »

Plus tard elle revient sur les mêmes idées, lorsque l'âge l'avertit que le terme ne peut être éloigné : « Je trouve les conditions de la vie bien dures, dit-elle; il me semble que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse. Je la vois, m'y voici, et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin; de ne point avancer dans le chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager; et j'entends une voix qui dit : Il faut marcher malgré vous; ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité où la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop; mais un retour à la volonté de Dieu, et à cette loi universelle où nous sommes condamnés, remet la raison à sa place et fait prendre patience. »

Cependant ces grandes questions ne préoccupent madame de Sévigné qu'à de longs intervalles. Le plus souvent, son observation se porte sur les faits, les sentiments ou les per-

sonnes. Par exemple, à propos de sa tante, qui avait eu beaucoup à souffrir de M. de la Trousse, et qui recevait de lui, à son lit de mort, des lettres d'une tendresse excessive, elle s'écrie : « Ce sont des amitiés de l'agonie dont je ne fais pas grand cas; j'en quitte ceux qui ne commencent que là à m'aimer. Ma fille, il faut aimer pendant la vie, comme vous faites, la rendre douce et agréable, ne point noyer d'amertume ceux qui nous aiment; il est trop tard de changer quand on expire. »

Ce précepte, madame de Sévigné l'appliqua, pour son propre compte, à toutes ses affections. Rien de plus faux que les prétendues querelles de la mère et de la fille, supposées sans aucune preuve par mademoiselle de Sommery, et que contredisent tous les témoignages contemporains. Il suffit, d'ailleurs, de lire les lettres de madame de Grignan pour s'assurer que ces prétendues divisions se bornèrent à quelques plaintes tendres et à quelques doux reproches. Toute la correspondance de madame de Sévigné respire l'amitié la plus sincère et la plus indulgente. Elle ne s'occupe que de sa fille, elle n'aspire qu'à sa fille. Pour elle, *Paris est en Provence*. La santé de madame de Grignan l'inquiète sans cesse; elle a mal à sa poitrine; elle voudrait être à ses côtés pour diminuer sa fatigue, écarter les importuns, et *écumer sa chambre des fâcheux*, comme elle le faisait autrefois. Si elle hasarde quelques conseils sur les excessives dépenses du comte de Grignan qui le conduisent inévitablement à la ruine, c'est avec une finesse pleine de réserve; elle laisse deviner le blâme plutôt qu'elle ne le formule. « Quand je me représente, écrit-elle, la quantité de monde que vous êtes à Grignan, que c'est cela qui s'appelle être dans son château à se reposer un peu des autres dépenses, je voudrais en rire si je pouvais et je me dis : Elle est emportée par un tourbillon violent qu'elle ne peut éviter, qui la suit partout; c'est sa destinée! Et en même temps je comprends que Dieu y proportionne votre courage et cette conduite miraculeuse qui fait que vous êtes toujours en l'air et que vous volez sans ailes. Pour moi, ma chère enfant, je tombe toute plate, quand je n'ai rien, je n'ai rien. »

Outre ces mille traits profonds ou charmants, ses lettres abondent en détails sur les mœurs, sur les événements et sur les personnages de son temps. En laissant, comme elle le dit, *trotter sa plume et lui mettant la bride sur le cou*, elle répète tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle sent, et ces confidences, pour ainsi dire involontaires, ont, par cela même, un cachet de vérité qu'on ne retrouve pas au même degré dans les mémoires du temps.

Lisez plutôt ce qu'elle raconte, en passant, de la misère du peuple ruiné par les prodigalités de Louis XIV. Un passémentier du faubourg Saint-Marceau, taxé à dix écus pour un impôt sur les maîtrises, ne les avait pas. Il demande du temps : on refuse; on prend son lit et son écuelle. Alors, furieux, il coupe la gorge à trois de ses enfants, et sa femme ne sauve le quatrième qu'en prenant la fuite avec lui. « Le pauvre homme est au Châtelet, conclut madame de Sévigné; il sera pendu dans un jour ou deux. »

Ailleurs elle parle de la somme payée par la Bretagne pour se racheter d'un impôt que l'on rétablit trois mois après; et comme les Bretons se révoltent, on envoie des troupes qui pillent, incendient, massacrent des enfants, et qu'on laisse faire afin de répandre dans la province une terreur sanitaire.

Quand il est question de l'affaire de la Voisin, on voit qu'une partie de la cour se trouve compromise dans ces accusations d'empoisonnement, et que la *poudre de succession* paraît être passée dans l'usage journalier. Madame de Sévigné s'étonne que Pomenars, déjà convaincu de rapt, de fausse monnaie, de meurtre, chargé de deux condamnations capitales, et qui continue à braver la justice, ne soit point mêlé à cette affaire. « Serait-ce, dit-elle, le seul crime dont il n'aurait point essayé? » Et elle ajoute mille détails sur ce

spirituel scélérat, reçu, en sa qualité de gentilhomme, dans toutes les sociétés, et que les plus honnêtes gens de la cour traitent familièrement comme un ami.

Au milieu de tous ces crimes et de toutes ces misères, les fêtes splendides se succédaient à la cour. Le prince de Condé recevait le roi et dépensait, rien que pour parfumer les appartements, trois mille livres *en jonquilles*. Les femmes à la mode, après avoir brillé un moment, se convertissaient, c'est-à-dire tiraient leurs mouches et leur rouge; car le rouge, ainsi que le fait observer madame de Sévigné, « pouvait être regardé comme la loi et les prophètes : c'était tout le christianisme. » On employait toute son intelligence et tout son crédit d'abord pour figurer dans un ballet du roi, plus tard pour assister à une représentation d'Esther à Saint-Cyr. Madame de Sévigné fait, sans y penser, une peinture saisissante de cette société étrange, où la vie et le bonheur ne semblent permis qu'en haut, tandis que l'agonie est en bas. Fidèle interprète de son siècle, elle ne s'étonne point, au reste, de ce qu'elle voit; elle le rapporte sans commentaires.

Cependant, par instants, les mérites de ce peuple écrasé lui arrachent un cri d'admiration : « Je trouve ici, dit-elle en écrivant *des Rochers*, des âmes de paysans plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent. »

Toutes ces anecdotes, tous ces jugements, toutes ces confidences, sont entremêlés des détails les plus familiers. Tantôt ce sera la description d'une coiffure nouvelle; tantôt le nom du meilleur cordonnier de la cour (Georget); tantôt la description d'un incendie, celui de la maison de M. de Guitant, où l'on voit l'absence de tout secours organisé, et les flammes éteintes par les frères capucins; tantôt la pein-

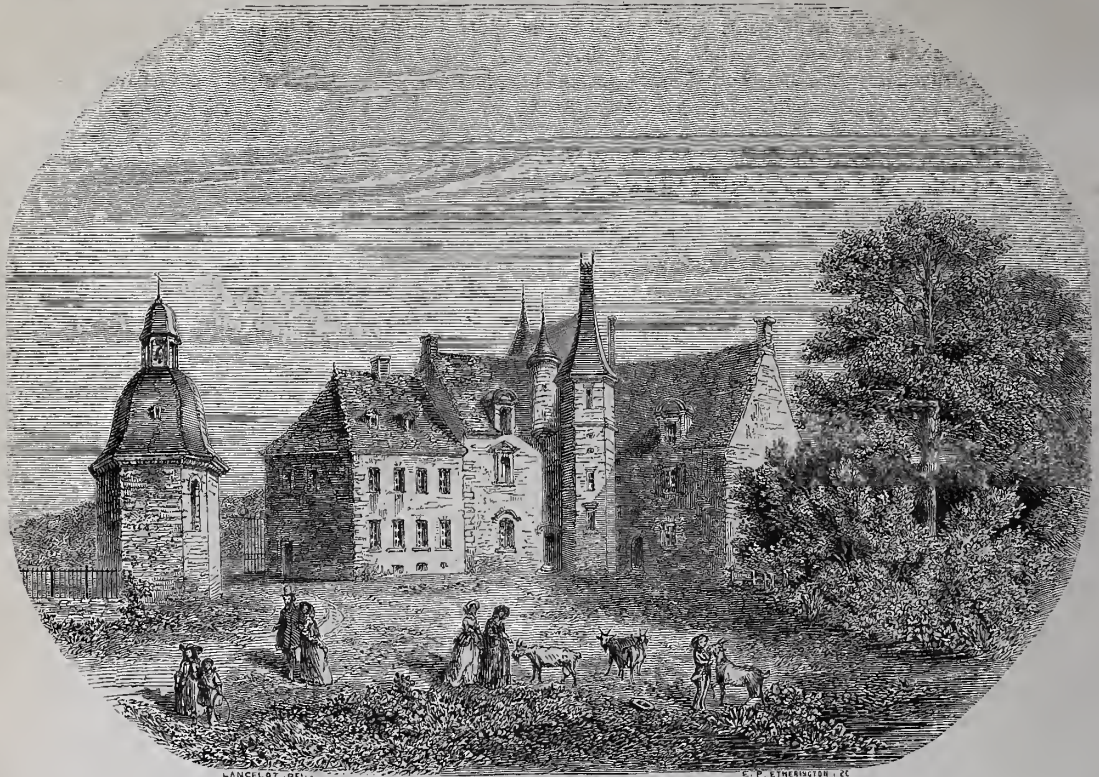
ture d'un départ de chaîne pour Toulon, dans laquelle elle nous montre des femmes suivant les condamnés pour aller s'établir près d'eux au lieu de leur captivité; tantôt enfin la procession de saint Marceau, patron des orfèvres qui lui ont fait une chasse valant deux millions, et qu'on ne peut faire sortir de l'église qu'à la condition de lui joindre la chasse de sainte Geneviève.

Une autre fois, elle constate que tous les chemins de Bourgogne sont impraticables *au mois de juin*, qu'on assassine impunément à tous les carrefours, et que la poste met neuf jours pour se rendre de Provence en Bretagne.

A la même époque, les voyageurs qui se rendent de Paris à Nantes ont besoin de plusieurs relais de chevaux préparés d'avance; en atteignant la Loire, ils embarquent le carrosse qui leur sert de cabane. Madame de Sévigné s'extasie sur la commodité de cette nouvelle invention : « Nous ne sommes que l'abbé et moi dans ce joli cabinet, sur de bons coussins, bien à l'air et bien à notre aise, dit-elle en racontant un de ses voyages; *tout le reste comme des cochons sur la paille*. On a un fourneau; on mange sur un ais dans le carrosse, *comme le roi et la reine!* Voyez, je vous prie, comme tout s'est raffiné sur notre terre, et comme nous étions grossiers autrefois que le cœur était à gauche! »

Le récit de ces voyages, et surtout du séjour aux Rochers, occupe une grande place dans la correspondance de madame de Sévigné.

Cette habitation, qui nous a été heureusement conservée et que l'on peut visiter près de Vitré, département d'Ille-et-Vilaine, fut plantée et agrandie par la mère de madame de Grignan, qui, à chaque nouveau terrain acheté, s'écriait plaisamment : « Je te fais parc! » et y continuait ce mail et ces belles allées où la lune produisait le soir des effets si



Les Rochers, habitation de madame de Sévigné, près de Vitré. — Dessin de Lancelot.

plaisants. Le hasard avait donné aux ombres des arbres et des buissons des apparences de moines blancs ou noirs, de religieuses grises, de petits hommes cachés qui ne montraient que la tête, de prêtres qui n'osaient approcher ! « Après avoir ri de toutes ces figures, achève la narratrice, et nous être

persuadées que voilà ce qui s'appelle des esprits et que notre imagination en est le théâtre, nous nous en revenons sans nous arrêter. »

*La fin à une autre livraison.*

## LE RETOUR DU FERMIER.



Dessin de Freeman, d'après C. Benazech (1).

C'est le soir ; les troupeaux rentrent à l'étable, le fermier arrive des champs avec l'attelage qui traîne sa charrue. A son aspect, les enfants accourent, la jeune femme se lève ; le grand-père, appuyé sur l'épaule de son petit-fils, presse le pas ; le chien lui-même gronde de joie ; le peintre a accumulé toutes les douces images de l'affection domestique, mêlées à celles de l'abondance et de la paix des champs.

On reconnaît ici une imitation de Greuze, ce Sedaine de la peinture qui a peint le peuple du village, moins comme il est que comme il l'avait rêvé.

A toutes les époques, l'art a ainsi reproduit, sous une forme quelconque, l'aspiration champêtre des poètes ; l'épique n'a point d'autre origine : écrite avec le pinceau, la plume, le burin ou le ciseau, elle a toujours représenté une supposition ou un désir, et n'a jamais pu se donner pour une image sincère. Les villageois de Greuze sont frères des bergers de Gessner et de Florian, comme les paysans de Fontenelle l'étaient de ceux de Dufé ; les pâtres de Virgile de ceux de Théocrite. L'idylle reproduit le mirage qui se fait dans une imagination charmée par la vie simple et facile des champs ; il faut la lire comme un roman, non comme une histoire.

Est-ce à dire que tout y soit faux ?

Non, sans doute, car les rêves mêmes de l'homme sont des révélations de sa nature ; ils trahissent, sinon ses habi-

(1) La gravure de ce tableau porte la date de l'année 1776 et est dédiée à Monsieur, frère du roi. Parmi les autres compositions de Benazech, l'une des plus connues est celle du « Braconnier conduit au château. »

tudes, au moins ses instincts. Chacun de nous se plaint aussi bien dans ses projets que dans ses actions. Celles-ci relèvent, en effet, d'une foule de circonstances extérieures ; elles proviennent souvent de la volonté des autres autant que de notre volonté, tandis que le projet est l'expression indépendante de nos penchants. On projette comme on veut, on agit comme on peut.

Il y a donc dans ces images d'une vie agreste, idéalement heureuse, la traduction réelle et intéressante d'un de nos goûts naturels. Si les images de la famille et du travail récompensé par l'aisance plaisent à notre fantaisie, si nous aimons à les entourer de charmes imaginaires, c'est qu'au fond de nous-mêmes nous sentons le prix de ces trésors.

A ce point de vue, on peut dire que le mensonge des poètes est une expression vraie des penchants de l'humanité.

Aussi, plus la réalité contrarie ces penchants, plus ils cherchent satisfaction dans le rêve. On a remarqué bien des fois que les grandes commotions politiques ramenaient l'art aux compositions douces et rustiques. Virgile écrivait ses Bucoliques devant des campagnes encore ravagées par la guerre civile ; Greuze et ses imitateurs peignaient leurs scènes villageoises aux premiers grondements du grand orage qui devait emporter une société avec une dynastie ; et, à la même époque, l'auteur d'Estelle et de Galatée nous transportait au milieu de ses charmantes bergeries. Au plus fort même de la tourmente révolutionnaire nos théâtres ne retentissaient que de tirades sentimentales et de déclamations champêtres. C'est alors qu'on faisait chanter à un vieillard, en face d'une campagne éclairée par le soleil naissant :

Quand on fut toujours vertueux,  
On aime à voir lever l'aurore !

Qui réfléchit peu, ne voit dans ces contrastes qu'une bizarrerie de l'esprit humain ; mais pour qui regarde de plus près, il y a là une précieuse révélation. C'est la preuve que l'homme ne peut s'absorber par le fait et se dépouiller de ses tendances naturelles. En vain le mouvement de la vie l'emporte ; quelque chose en lui reste indépendant de l'action journalière ; ce qu'il ne peut faire, il le rêve, et l'art traduit en une création idéale tout ce que l'âme de l'artiste n'a pu mettre ou trouver dans la réalité.

#### DE LA LOI DES MALADIES.

C'est un fait fort important à connaître, et cependant généralement ignoré en France, que celui de l'accroissement régulier des maladies en raison de l'accroissement de l'âge.

De même que l'on a pu reconnaître, par des observations nombreuses, la loi qui préside à la mortalité sur une population déterminée ; de même on a pu constater, en Angleterre et en Écosse, par des séries d'observations répétées, que le nombre des journées de maladie éprouvée par les hommes de divers âges suit une loi fixe et régulière dont les termes dépendent surtout de l'âge des individus.

Ainsi, par exemple, on a noté soigneusement, en 1846, les maladies éprouvées durant l'année par environ 240 000 individus appartenant à une *société amicale*, ou de secours mutuels, connue en Angleterre sous la dénomination de *Odd Fellows*, qui peut se traduire par « les Originaux » ou « les Drôles de corps. »

Parmi ces 240 000 individus, il y en avait de tous âges, à partir de celui de dix-huit ans.

On a distingué les maladies des sociétaires de vingt ans de celles des sociétaires de vingt et un ans, et ainsi de suite ; de telle sorte qu'en divisant le nombre des journées par le nombre des individus de vingt ans, on a eu le chiffre moyen des journées de maladie que chaque homme de vingt ans aurait éprouvées si toute la série des sociétaires de cet âge avait été également malade, et ainsi de suite pour les âges de vingt et un, vingt-deux, vingt-trois ans, jusqu'à l'âge le plus élevé.

On a reconnu que plus le chiffre de l'âge est haut, et plus est considérable le nombre moyen des journées de maladie éprouvées par l'individu.

On a répété ces observations et ces calculs pour 1847, et l'on a trouvé des résultats pareils.

En 1848, nouvelles observations, nouveaux calculs, et résultats semblables.

Non-seulement l'accroissement des maladies suivant l'accroissement de l'âge s'est manifesté dans ces trois expériences, mais il s'est manifesté de la même manière et avec les mêmes termes ; c'est-à-dire que, dans chacune, on a trouvé pour les mêmes âges à peu près le même nombre de maladies. On a donc pris une moyenne, et l'on a déduit, pour chaque âge, un chiffre de maladies que l'on peut considérer comme l'expression de la vérité pour la société des *Odd Fellows*.

Les observations faites sur cette société, qui s'étend au moyen de quatre à cinq mille succursales dans toute l'Angleterre, l'Écosse et même l'Irlande, ne sont pas les seules qui viennent démontrer la régularité d'une loi pour le nombre moyen des jours de maladies éprouvées par les hommes aux divers âges de la vie.

Un travail semblable a été fait sur environ douze cent mille observations recueillies en Angleterre et en Écosse, de 1834 à 1840, et les résultats ont été publiés en 1844 et 1846. L'auteur, M. Neison, avait obtenu le relevé des registres de maladies d'une foule de sociétés amicales ou de secours

mutuels établies dans toutes les parties de l'Angleterre et de l'Écosse.

En 1836, un travail de même nature avait été fait sur les registres des sociétés amicales d'Écosse et d'Angleterre, au moyen de vingt-quatre à vingt-cinq mille observations très-bien choisies et recueillies de 1823 à 1828.

Enfin, dès 1825, l'attention publique en Angleterre s'était portée sur la loi des maladies ; des recherches avaient eu lieu, en Écosse, sur des relevés de registres fournis par les sociétés amicales de cette contrée. Mais on a reconnu postérieurement que la loi trouvée à cette époque, basée sur des documents incomplets, devait être abandonnée comme indiquant pour chaque âge un chiffre de maladies trop peu élevé. Les sociétés d'Écosse participaient, en effet, des sociétés de bienfaisance : ceux des membres qui pouvaient se passer des secours ne les demandaient pas ; leurs maladies n'étaient pas portées sur les registres, et par conséquent la loi accusée n'est pas la loi véritable, puisqu'elle a omis les maladies d'une portion des membres de l'association.

Les frais considérables qu'ont occasionnés toutes ces intéressantes recherches ont été supportés d'abord par une société philanthropique et scientifique d'Écosse ; puis par la société instituée à Londres pour la diffusion des connaissances utiles, qui chargea un savant anglais des plus estimés dans le monde scientifique d'Angleterre, M. Ansell, de faire tous les calculs ; en troisième lieu, par la Société universelle de statistique de Londres, sur la demande d'un autre savant, M. Neison, passionné pour cette importante question. Enfin, quant aux recherches récentes de la Société des *Odd Fellows*, comme elle est elle-même une société de secours mutuels, elle a pu tout à la fois faire les frais et fournir les matériaux des recherches ; c'est même un membre très-distingué de l'association, M. Ratcliffe, secrétaire correspondant, qui a fait tous les calculs et en a publié les intéressants résultats.

Quoique les résultats des trois dernières séries d'observations, celles d'Ansell, de Neison et de Ratcliffe, présentent des différences surtout dans les âges élevés, cependant la loi de l'accroissement des maladies suivant l'âge s'y manifeste avec la plus grande évidence et avec une intensité qu'il est impossible de nier.

Le tableau suivant donne le résumé comparatif des trois lois, ou autrement dit des trois tables actuellement en usage en Angleterre ; on y a joint celle de la société écossaise, qui, si elle ne donne pas des chiffres exacts, n'en accense pas avec moins d'énergie l'accroissement du nombre des journées de maladies pour les âges élevés.

AGE.	TAB. DE LA SOCIÉTÉ ÉCOSSAISE (substituée). 1825.	TAB. DE M. ANSELL. 1836.	TAB. DE M. NEISON. 1844.	TAB. DE M. RATCLIFFE. 1851.
20 ans.	4 j. 8 h.	5 j. 10 h.	5 j. 21 h.	4 j. 2 h.
30	4 9	6 0	6 9	4 9
40	5 0	7 18	7 22	7 13
50	9 12	11 21	13 17	12 23
60	16 10	23 1	29 4	30 18
70	74 21	82 12	98 7	67 0
80			198	139 0
85			210	
90			201	
95			102	
100			14	

On voit que les maladies et les accidents qui empêchent les hommes de métier de vaquer aux travaux de leur profession subissent un accroissement considérable à mesure que l'âge augmente. Disons toutefois que Neison est le seul qui ait eu un nombre assez considérable d'observations dans les âges très-élevés. Il est donc peut-être nécessaire d'avoir de nouvelles observations sur ces dernières années de la vie ;

peut-être a-t-on, dans les documents envoyés à M. Neison, confondu quelquefois les secours réguliers donnés à l'infirmité avec les indemnités que la société alloue aux membres frappés d'une maladie accidentelle ou temporaire.

Mais, sans aller au delà de soixante-dix ans, nous n'en trouvons pas moins dans le tableau qui précède un très-utile enseignement.

On sait, en effet, qu'il existe en France, comme en Angleterre et en Écosse, un assez grand nombre de sociétés amicales ou de secours mutuels, qui ont pour objet de pouvoir, par des cotisations périodiques versées dans une caisse commune, aux dépenses de maladie des sociétaires, à une indemnité pécuniaire pour tenir lieu d'une portion du salaire que ne gagne plus le malade, aux frais funéraires en cas de décès, et souvent même à une subvention que l'on accorde à la famille du décédé.

Or il résulte des lois de maladie portées au tableau précédent que si, dans les premiers âges de la jeunesse, les membres des sociétés de secours mutuels ne font point sur leurs cotisations annuelles d'importantes économies, et s'ils ne les placent point à intérêt composé pour en accroître le chiffre, ils arriveront bientôt à un âge où leurs versements annuels seront absorbés par les maladies annuelles; un peu plus tard, ces versements ne suffiront plus, et il faudra élever le montant des cotisations ou réduire les subventions pour journées de maladie; plus tard encore, l'accroissement des dépenses ne tardera pas à devenir si considérable qu'il sera impossible aux sociétaires de supporter l'accroissement des cotisations nécessaires pour suffire aux frais annuels des maladies. A l'époque où cette insuffisance de ressources commencera à se manifester, les ouvriers les plus jeunes se retireront successivement, et l'association croulera. Quel détriment pour ceux qui, ayant régulièrement payé leurs cotisations depuis leur jeunesse, n'ont parfois point eu occasion de recourir à la caisse commune! Après avoir donné l'exemple de la prévoyance et de l'économie, ils se trouveront abandonnés sur leurs vieux jours, obligés de demander aux hospices, à titre de charité, quelques bribes de cette assistance qu'ils s'étaient sagement et longuement préparée par leurs propres efforts.

Telle est, malheureusement, l'histoire d'une foule de sociétés qui ont vécu souvent un quart de siècle, quelquefois davantage, et qui, dans l'ignorance des vraies lois d'accroissement de la maladie avec l'âge, ont laissé arriver sans précaution l'époque de la déception et de la misère.

Nous serions au désespoir si ces lignes pouvaient porter le moindre découragement dans quelque-une de ces sociétés qui se reposent aujourd'hui dans une fausse sécurité, et jouissent des bienfaits du présent avec la confiance que leur peut inspirer une expérience déjà longue. Mais comme, en s'y prenant d'avance, on peut presque toujours porter remède à une situation dangereuse lorsqu'on a devant soi du temps et du courage, nous croyons accomplir un devoir à l'égard de nos concitoyens en appelant vivement leur plus sérieuse attention sur les faits renfermés dans cet article. L'expérience de l'Angleterre nous apprend que des milliers de sociétés ont succombé par ignorance, et qu'au contraire les sociétés dûment averties et prévenues ont pu échapper au naufrage.

#### SUR LA DIVERSITÉ DES LANGUES.

Jacob Boehm était bien loin de s'étonner qu'il y eût trois langues différentes pour la France, l'Angleterre et l'Allemagne; au contraire, il avait peine à concevoir qu'il n'y eût pas une langue particulière pour chaque degré de latitude. C'est, sans doute, qu'il considérait les sociétés humaines d'une manière abstraite et à leur origine. Il est certain que si l'on observe les tribus de l'Amérique méridionale, on remarque parmi elles une variété infinie de langues; mais chacune de ces langues est très-impairfaite. Insensiblement, à mesure que les relations pacifiques l'em-

portent sur l'état de guerre, les langues s'entremêlent, s'enrichissent plus ou moins aux dépens les unes des autres; leur nombre diminue; et c'est par l'observation de ces faits que l'on peut être conduit à rêver, comme un but qu'il n'est point absolument impossible aux hommes d'atteindre, une langue universelle.

#### LE CHÂTAIGNIER DE ROBINSON

AU BOIS D'AUNAY.

Le chemin de fer de Paris à Sceaux se déroule et serpente, comme un ruisseau, entre deux rives de verdure, au milieu de bouquets d'arbres. En une demi-heure, il transporte du jardin du Luxembourg au parc de Penthièvre (1). Le dimanche, dès que l'on arrive au débarcadère, vis-à-vis la jolie église de Sceaux et la tombe de Florian, on est assailli par des hommes armés de fouets qui crient à tue-tête : — Robinson! Robinson!

Pour un étranger, ou même pour un Parisien qui n'a pas visité les environs de Sceaux depuis plusieurs années, un accueil si singulier est un mystère. On cède à la curiosité, on se laisse conduire par un de ces hommes à un véhicule jaune, demi-omnibus, demi-coucou; à peine est-on assis, la course est faite : à l'endroit où l'on descend, on aperçoit encore les dernières maisons de Sceaux, et l'on est sur la lisière du bois d'Aunay, au pied de la Sablonnière. La surprise n'a rien de bien agréable : autour de soi l'on ne voit que cabarets en bois et en plâtre, buveurs attablés, jeux de macarons poudreux, tirs à l'arbalète barbouillés d'horribles figures, fourneaux à fritures trop odorantes, chevaux de bois, balançoires, baraques à polichinelle, orgues de Barbarie nasillardes, scènes d'ivrognes, mendiants de Paris. Si l'on n'était sous un dôme verdoyant de châtaigniers et d'acacias, on se croirait de retour à la barrière d'Enfer d'où l'on est parti. Cependant un drapeau qui flotte au sommet d'un arbre élevé appelle les regards, et sur une porte rustique, artistement composée de branches mortes entrelacées, on lit le mot cabalistique : *Robinson!*

Sans doute on a près de soi un lac ou un étang, une île, une cabane solitaire?

Aucunement. On est en terre ferme dans une sorte de jardin sans fleurs, rempli de petites tables à l'usage de ceux qui, ayant faim et soif, peuvent payer leur écot. La merveille qui donne son nom à ce restaurant si étrangement nommé est un châtaignier d'une dimension très-remarquable, et dont les robustes branches supportent deux planchers avec balustrades superposés l'un à l'autre à peu près comme deux étages. Quelques tables sont dressées dans chacune de ces salles à manger aériennes, où l'on monte par un large escalier solidement établi sur les flancs du colosse. Le service se fait, bien ou mal et de bas en haut, à l'aide de larges paniers, de cordes et de poulies. A vrai dire, la situation pittoresque des personnes qui prennent le plaisir de ces dîners en l'air rappelle beaucoup moins le pauvre Robinson et son île que certains indigènes de l'Australie et de l'Amérique du Sud; mais le nom d'une peuplade sauvage n'eût été compris que de peu de gens : tout le monde connaît Robinson. Sur la porte d'un chalet-cuisine, vis-à-vis l'arbre, est attachée une pancarte où l'on a écrit ce médiocre quatrain :

Robinson, nom cher à l'enfance,  
Que vieux l'on se rappelle encor;  
Dont le souvenir, doux trésor,  
Nous reporte aux jours d'innocence!

Quoi qu'en disent ces lignes rimées, il s'en faut que le spectacle dont on est entouré soit de nature à rappeler les austères et religieuses inspirations du roman puritain de De Foë. Il est difficile de rêver de solitude et d'innocence au

(1) Voy. deux vues à vol d'oiseau de ce chemin dans notre tome XIV (1846), p. 388 et 389.

milieu du cliquetis des fourchettes et des verres, des cris d'impatience des habitants de l'arbre qui appellent leur dîner, des *Voilà!* répétés des serviteurs ahuris, de la joie un peu étrange des jeunes commis et de leurs compagnes, et des sollicitations incessantes de musiciennes et de musiciens ambulants aux regards éhontés, qui font grincer des orgues, des tambourins, des vielles, ou gémir des accordéons mutilés. On a bien souvent observé que ce que les Parisiens aiment



Environs de Sceaux. — Robinson et le hameau de Saint-Éloi. — Dessin de Champin.

le moins dans la campagne, c'est sa paix et son silence; la plupart ne se plaisent dans les champs ou dans les bois qu'à la condition d'y porter avec eux le bruit; séparés, ils se sentent mal à l'aise; il leur manque quelque chose, le brouhaha des rues; ils se cherchent, se rapprochent, se serrent les uns contre les autres, et ne sont enfin heureux et gais que lorsqu'ils sont parvenus à se faire une foule, un charivari de voix, de cris, de rires; en un mot, un Paris en minia-

ture. Aussi la guinguette de Robinson a-t-elle donné au bois d'Aunay une vogue et un renom qu'il aurait en vain ambitionnés, lorsqu'il n'avait pour attraits que ses solitudes, la fraîcheur de ses ombrages et le chant de ses oiseaux. Le succès du châtaignier-restaurant a excité une émulation fatale

à la forêt. Depuis un an ou deux, aux environs, la concurrence s'est mise, avec une ardeur fiévreuse, en quête des gros arbres, et si l'on en découvre un qui paraisse de force à soutenir une table et huit à dix convives, aussitôt on le transforme en *Robinson*. Heureusement le bois est vaste, et



Environs de Sceaux. — Le Châtaignier de Robinson. — Dessin de Champin.

le charmant paysage qui l'encadre offre à ceux qui n'aiment point le tumulte et le bruit de calmes et riantes perspectives. Dans l'espace d'une lieue, on rencontre tour à tour les jolies villas d'Aunay, la vallée où Chateaubriand a écrit *les Martyrs*, les champs de fraises et de roses, les vignobles de Chatenay où est né Voltaire, les bosquets et les étangs du

Plessis-Picquet, et l'on revient par de longues allées de peupliers à la petite ville de Sceaux, où vivent encore les souvenirs de la cour spirituelle de la duchesse du Maine, et de la douce bienfaisance du duc de Penthièvre.

## LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258.

§ 6 (suite). *Ce qu'il en coûte pour être juste. — Diminution d'aisance. — Comment il faut supporter les revers de fortune. — Leçon donnée par les enfants. — Croire à la protection de Dieu et à la bienveillance des hommes. — Moyen de reconquérir un protecteur perdu.*

Le général entra comme un orage ; la cravache qu'il tordait des deux mains et les éperons d'argent houclés par-dessus ses guêtres de cuir prouvaient qu'il était venu à cheval. Il avait le sang au visage ; ses cheveux blancs et crépus se hérissaient autour de sa tête puissante. Je courus à sa rencontre et je lui pris les mains en lui souhaitant la bienvenue.

— Bonjour, dit-il brusquement ; vous avez reçu ma lettre ?

— Hier soir, répliquai-je.

— Et j'espère que ce scélérat de garde-chasse n'est déjà plus au Bois-Morel ? ajouta-t-il d'un accent qui donnait à la question l'apparence d'un ordre.

— Pardon, repris-je avec hésitation ; vous m'aviez annoncé votre visite, et je voulais d'abord vous voir...

— Pour connaître l'insulte dont j'avais à me plaindre, acheva le général ; eh bien ! à la bonne heure ! Sachez donc... , vous ne le croiriez pas si un autre vous le disait... , sachez que le brigand m'a désarmé ! Moi, le général Rigaud ! désarmé par un garde-chasse ! Malheureusement mes deux coups étaient tirés, sans quoi je l'aurais tué comme un chien.

La voix du général était tremblante de colère ; je m'efforçai de le calmer, et je voulus le faire asseoir ; mais il continua à se promener dans mon cabinet sans vouloir rien entendre. L'acte de Robert, grossi par le préjugé militaire, lui semblait une humiliation dont il eût voulu pouvoir tirer vengeance par les armes. Toute l'intolérance développée par trente années de guerre et de commandement s'était révélée dans cette âme violente ; le besoin de vengeance ne laissait place à aucun autre sentiment. Il me répéta impérieusement que Robert ne pouvait rester au Bois-Morel, et qu'il comptait bien ne plus le retrouver à son retour. J'essayai de mettre en avant la probité du garde-chasse, et ses enfants réduits à la misère s'il était chassé ; mais je ne réussis qu'à exaspérer le général.

— Au diable ! que me fait tout cela ? s'écria-t-il ; quand j'étais à l'armée et qu'un soldat manquait à son supérieur, on le faisait fusiller sans s'informer de sa famille et de son honnêteté ! Dieu me damne ! on dirait que vous me préférez ce maraud !

Je me défendis par des protestations de dévouement ; mais le général m'interrompit en revenant à sa demande avec l'obstination passionnée de la rancune. Je me trouvai enfin acculé à la douloureuse obligation d'être injuste ou de paraître ingrat. J'avais le cœur serré et je bégayais sans pouvoir trouver une franche réponse. Le général, qui s'aperçut de mon trouble, me demanda avec une hauteur amère si j'hésitais.

L'accent et le regard me blessèrent ; je répondis avec plus de fermeté que j'avais été le premier coupable en donnant à Robert de sévères instructions contre le braconnage sur les dépendances du Bois-Morel.

— Je suis alors à vos yeux un braconnier ? interrompit le vieux chasseur ironiquement.

— Le général ne peut le croire, repris-je ; mais un garde-chasse ne sait point faire ces distinctions ; il observe à la lettre sa consigne.

— Et celle de ce drôle était de m'insulter ?

— Non, général, mais de garder le Bois-Morel. De votre aveu, il vous avait averti à plusieurs reprises, et même l'autre jour vous n'auriez point eu à vous plaindre de lui si

vous n'eussiez persisté à franchir la barrière. Votre propre récit confirme le sien.

— Vous l'avez donc vu ?

— Ce matin... Il est même encore ici, et je ne doute pas que le général ne consente à recevoir ses excuses.

— Vous vous trompez, monsieur, s'écria-t-il ; en venant demander satisfaction de l'insolence d'un rustre, je ne croyais pas avoir besoin d'insister ; j'espérais avoir ici autant de crédit que M. Robert.

— Général ! interrompis-je, vous ne pouvez douter que mon désir soit de vous satisfaire ; mais, de grâce, ne me demandez pas plus que je ne dois faire ; ayez pitié de ce malheureux ! songez qu'il a cru faire son devoir, que sa femme a été pour la mienne une seconde mère... Si vous ne voulez point pardonner pour lui, que ce soit pour nous ! Soyez assez généreux pour me laisser être juste.

— Soit, monsieur, dit brusquement le général ; vous êtes libre et je ne vous demande plus rien.

Il avait repris sa casquette, et il sortit sans vouloir m'écouter davantage. Je courus chez mon père à qui je conta tout ce qui venait de se passer. Seul, il pouvait forcer M. Rigaud à l'entendre et peut-être l'apaiser. Il se rendit à son hôtel ; on répondit que le général n'était point rentré. Il retourna un peu plus tard. Le général, lui dit-on, était reparti ; mais en se retirant, il aperçut sa silhouette bien connue derrière un rideau entr'ouvert ; évidemment on refusait de le recevoir.

Je me décidai alors à écrire une longue lettre dans laquelle je ne négligeai rien de ce qui pouvait convaincre ou toucher ; on ne répondit pas ; j'écrivis de nouveau ; la lettre me revint cachetée.

Une plus longue insistance était inutile ; je ne pouvais douter que tout ne fût rompu entre le général et nous.

J'en eus bientôt une preuve certaine : le général me fit réclamer ses papiers et ses titres qu'il confia à un de mes concurrents. J'appris qu'il lui avait également fait obtenir la régie des biens du comte de Noirtiers.

Ainsi croulaient tous nos châteaux en Espagne. Marcelle répéta bien haut qu'elle n'en regrettait aucun ; mais, en le répétant, sa voix tremblait un peu ; la tante Roubert parla de faire des réformes dans le ménage, et mon père garda le silence.

Je me sentis mécontent au milieu de ces visages tristes ou préoccupés ; j'avais fait mon devoir, j'en souffrais et je ne trouvais autour de moi ni un éloge pour récompense ni un espoir pour consolation. J'en éprouvai un découragement qui tourna bientôt à l'aigreur. Mon père m'avertit.

— Prends garde, dit-il ; dans la vie comme à la guerre, il faut que le général sache porter seul la tristesse des défaites ; c'est à lui de donner des encouragements, non d'en attendre. Le chef de famille est la colonne sur laquelle tout s'appuie. Jusqu'à présent, rien ne t'avait fait obstacle ; la prospérité t'amollissait ; voici la lutte qui commence ; ceins tes reins et prépare ton courage.

Il était temps en effet, car je n'étais encore qu'au début de l'épreuve. Ma brouillerie avec le général n'était point restée secrète, et j'avais évité d'en faire connaître les motifs de peur de paraître accuser ; ma discrétion même tourna contre moi. La malveillance s'en arma comme d'une présomption défavorable, et me donna tous les torts. Je vis grossir ce nuage de haine et de défiance qui vous cache peu à peu le soleil de la prospérité. Le nombre des clients allait diminuant ; ceux qui me restaient avaient moins d'abandon ; il semblait que je dusse leur savoir gré de leur constance ; j'étais devenu leur obligé.

Pour comble de disgrâce, les amis de la famille se crurent obligés de se faire les échos de toutes les calomnies, et me rapportèrent soigneusement chaque supposition injurieuse, chaque mensonge irritant. On ramassait à terre toutes les flèches empoisonnées ; et, pour que je susse bien qu'elles



m'étaient destinées, on me les enfouait l'une après l'autre dans le cœur avec mille soupirs de tendresse et de pitié.

Cependant nos ressources s'amoulinnaient; je voyais Marcelle rétrécir de jour en jour les dépenses et regarder avec une inquiétude croissante vers le lendemain. La tante Roubert ne donnait plus de conseils; mais j'avais observé qu'elle arrivait toujours son cabas plein et qu'elle le remportait vide. Plus de musique aux réunions du soir; la causerie elle-même était languissante; chacun semblait oppressé d'une préoccupation secrète. Le plus souvent les longs silences n'étaient interrompus que pour appeler un détail de ménage oublié ou réprimander la joie trop bruyante d'un enfant. Si, distrait par Justin, j'oubliais quelques instants nos inquiétudes, un soupir de Marcelle, une remarque de madame Roubert m'y ramenait brusquement. Je me roidissais en vain; toute mon ardeur se glaçait devant ces visages mornes; je sentais la défaillance venir.

Le tête à tête même avait perdu ses expansions. Marcelle tombait dans de longues distractions dont je me vengeais par un silence boudeur. Notre foyer n'était plus ce rendez-vous de gaieté, de tendresse et d'épanchements causeurs que je me promettais autrefois pour récompense du soir; en y arrivant fatigué du travail de la journée, j'y trouvais la tristesse et le silence. J'essayais bien, de loin en loin, quelques doux encouragements, mais qui dégénéraient presque aussitôt en plaintes ou en reproches. Aigri par la lutte, je n'avais point l'indulgence patiente qu'il faut au consolateur.

Oh! les sombres heures d'hiver passées ainsi autour de la lampe des veillées; les yeux sur un livre que je ne lisais pas, tandis que Marcelle cousait la tête baissée! Quels flux et reflux d'amertume dans mon cœur étouffé! Comme je sentais gronder une sourde colère contre celle qui, pour me rendre l'espérance, n'avait qu'à sourire et à parler! Est-ce donc là ce qui m'avait été promis? En prenant à deux la tâche de vivre, n'avions-nous pas fait les parts? A moi le labeur qui assure le pain de la journée; à elle la chanson qui lui donne de la saveur. Malgré la fatigue, je continuais à creuser mon sillon. Pourquoi l'oiseau chanteur se taisait-il?

Le printemps revint sans rien changer à notre situation.

Un soir que Marcelle était descendue au jardin avec Claire et Léon, j'allai les rejoindre et je m'assis sur le banc où elle travaillait. Elle me fit place avec un de ces vagues sourires qui ne semblaient plus qu'un souvenir; nous échangeâmes quelques réponses et quelques questions sans intérêt, puis chacun, comme d'habitude, reprit sa rêverie, et nous retombâmes dans le silence.

Les enfants ne tardèrent pas à le troubler en réclamant les jeux oubliés au logis; la mère refusa: ce fut un désappointement, mais dont l'impression dura peu. Après une plainte et une larme, tout deux s'éloignèrent.

Craignant que le sable des allées ne fût entraîné par les pluies d'hiver, je l'avais fait relever et amonceler sous le berceau de tilleul. Je vis bientôt Léon et Claire y accourir avec un faisceau de fleurs fanées recueillies sous la fenêtre d'un voisin, et transformer en parterre la butte jaunâtre. Leur chagrin était déjà oublié; tous deux s'extasiaient devant leur ouvrage et battaient des mains en poussant de grands cris de joie. Marcelle releva la tête.

— Qu'ont-ils donc? demanda-t-elle.

— Ce qui nous manque, répondis-je; la facilité au bonheur. Privés tout à l'heure des jeux qu'ils désiraient, tu les as vus s'éloigner tristement. Un peu de sable et quelques bouquets flétris les a consolés.

— Heureux âge! répondit la mère en soupirant.

Je lui saisis la main.

— Grande leçon plutôt, Marcelle, lui dis-je doucement. Pourquoi n'avons-nous pas tous la sagesse des petits enfants? S'il ne nous reste qu'un peu de sable aride, ne pouvons-nous aussi le fleurir avec les pauvres joies que fouient nos pieds? Ah! que Dieu me rende encore le travail plus rude si teile

est sa volonté; que le foyer se rétrécisse davantage; que la table devienne plus frugale; qu'on m'impose la blouse du paysan, pourvu que je voie les visages des êtres aimés rayonner autour de moi, pourvu que je puisse me faire un festin de leurs sourires et me vetir de leur joie! Saint contentement du pauvre! c'est toi que je demande à mains jointes et à genoux! Donne-moi la gaieté de la femme, les libres rires des enfants, et prends en échange, s'il le faut, tout ce qui me reste!

Ma voix avait sans doute quelque chose qui remua le cœur de Marcelle, car elle se laissa aller sur mon épaule, et fondit en larmes; mais ce fut comme l'ondée de pluie qui dégage le ciel assombri et après lequel reparait le soleil. Ses yeux essuyés, je vis briller sur ses traits la sérénité épanouie que je cherchais en vain depuis si longtemps.

— Ne t'afflige plus, me dit-elle, je penserai que tu es là, que mes enfants sont heureux, et rien ne me semblera triste!

A partir de ce jour, en effet, elle relevint ce qu'elle était autrefois. Sortie de l'abattement dans lequel son âme avait semblé se voiler, elle reprit son activité causeuse et riante.

Tous les échos joyeux du logis se réveillèrent; le piano fut rouvert; les fleurs reparurent dans nos corbeilles, les chants retentirent de nouveau. A chaque économie qu'exigeait notre budget toujours plus restreint, Marcelle opposait un redoublement de bonne humeur; elle apprenait à redescendre en riant l'échelle de la réussite, à maintenir les exigences au-dessous des ressources; le sort avait beau redoubler ses coups, sur chaque meurtrissure elle mettait une larme égayée par un baiser.

Ainsi soutenu, je me repris à la vie, mais en la bornant de plus en plus. Trop de mécomptes m'étaient venus du dehors pour ne point m'éloigner des hommes. Je fermai à double tour la porte du logis et j'y concentrai toutes mes sympathies. Au delà du cercle du foyer, où venaient s'asseoir avec nous Justin, Laure et leur fille, tout me semblait étranger. Avec ma tendresse pour la famille, croissait ma haine contre le reste du monde; comme le ver à soie, je filais autour de moi l'enveloppe dans laquelle je voulais mourir.

A chaque échec, je m'y retirais plus profondément, et à chaque injustice, je devenais plus déliant du genre humain. Désabusé de la bienveillance, je n'attendais rien que de Dieu et de moi-même. *La suite à une autre livraison.*

#### S'IL EST VRAI QU'IL N'Y AIT RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL.

L'invention de la poudre a tout changé: les armes, les machines, la fortification, les charges; en un mot, les armées et la guerre. C'est en vain qu'on en cherche les modèles dans l'antiquité. Cette maxime, qu'« il n'y a rien de nouveau sous les cieux, » vraie quand il s'agit de nos passions, est fautive lorsqu'on l'applique aux inventions de l'esprit humain. Et quand je considère que cette grande et importante révolution doit son origine au chimiste qui le premier imagina d'enflammer un mélange de charbon et de salpêtre, je rapproche des conséquences de cette idée l'influence que les arts et les sciences ont eue sur les destinées de l'espèce humaine, et il me semble qu'on ne doit mépriser ni leurs moindres découvertes, ni les recherches mêmes dont au premier coup d'œil on ne voit pas l'utilité. ALLEST.

#### L'AVEUGLE ET LE POÈTE.

Les voyageurs orientaux sont encore peu connus à l'Europe. Ce ne seraient pas seulement des renseignements géographiques utiles, des documents historiques précieux qu'ils fourniraient, on y trouverait encore de nobles enseignements exprimés dans le langage le plus élevé. L'un des moins connus par exemple, Ibn-Batuta, raconte une tou-

chante histoire qu'on serait tenté de considérer comme un apologue, si l'exact écrivain ne la donnait comme un épisode de ses voyages. Nous la reproduirons sans commentaire.

A l'époque où Ibn-Batuta parcourait la Syrie et l'Égypte, c'est-à-dire vers le milieu du quatorzième siècle, un soudan, voulant témoigner son dédain aux habitants du Caire, résolut de leur donner pour gouverneur un homme que l'on pût regarder comme le plus vil des habitants de la cité. Son choix tomba sur un chauffeur de bain; le pauvre diable s'avisa d'être un grand administrateur. Ayant appris l'amour que le peuple portait au nouveau gouverneur, le soudan ne se contenta point de le faire descendre du poste auquel il l'avait élevé, il lui fit brûler les yeux avec une lame d'airain. Or, avant de subir ce cruel supplice, le malheureux chauffeur de bain avait fait coudre un saphir magnifique dans une partie cachée de ses vêtements. Privé de la vue, il s'en allait à l'aventure, lorsqu'un poète l'aborda et lui dit qu'au temps de sa prospérité il avait composé en son honneur un poème, et qu'en dépit de sa misère il voulait le lui lire et lui en faire hommage. L'aveugle l'écouta et fut profondément touché; puis, lorsque le poète eut fini, il l'engagea à découper le pan de son manteau, et, malgré son refus, le contraignit à accepter le merveilleux saphir, toute sa fortune.

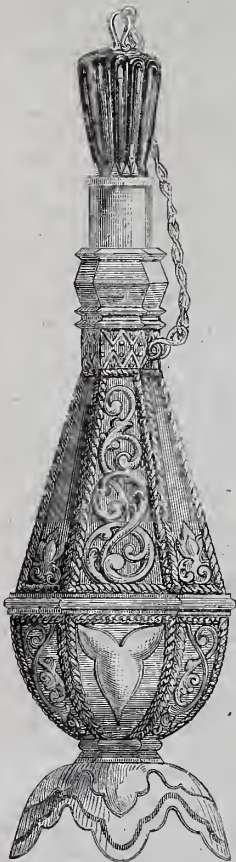
## ART ARABE.

Voy. p. 208.

## II. — FLACON MAURESQUE EN ARGENT.

Le travail de ce flacon est fait au repoussé et ciselé après coup. La forme octogonale est peu commune pour ce genre de flacon.

Le bouchon à côtes est en corail; il est terminé par une virole portant à son centre une pointe en corne de 4 à 5 centimètres de long sur 2 à 3 millimètres de diamètre. Son extrémité plonge dans une solution d'antimoine, dont se servent les femmes mauresques pour se tracer un filet noir le long des paupières, et prolonger l'angle formé par la commissure des paupières supérieure et inférieure; singulier usage qui depuis une année semble se propager, à Paris, dans certaines classes de la société. Le soir, aux réunions publiques, concerts ou spectacles, on remarque de jeunes femmes dont les paupières sont peintes avec cet art étranger qui ne trompe personne. Croient-elles donner ainsi plus d'éclat à leurs yeux ou les faire paraître plus grands? On ne sait. La mode a des imaginations dont il est fort inutile de chercher à pénétrer



Flacon mauresque en argent.



Amroqoir.

les mystères. S'il lui venait en caprice de barioler de peintures les fleurs d'un parterre, bientôt il n'y aurait personne, dans un certain monde, qui consentit à supporter la vue des fleurs naturelles.

## III. — AMORÇOIR.

Cet amorçoir a été pris à un homme des Béni-Abbès, lors de l'expédition du maréchal Bugeaud en Kabylie.

Le bouchon *a* sert à fermer l'orifice par lequel on remplit l'amorçoir. La boucle à jour sous le bouchon sert à suspendre

l'objet par des cordons. Les pendeloques sont composées de chaînettes entremêlées de petits coraux bruts; à celle du milieu est suspendue une petite main, aussi en corail. Comme les Napolitains et les Siciliens, les Arabes ont grande foi dans ce genre d'amulettes contre le *mawais œil*.

Les couleurs qui alternent dans les divers compartiments sont l'émail bleu ciel, le rouge brun, le jaune brillant, le vert émeraude, le bleu foncé.

## PROCÉDÉS DE FABRICATION DE LA PORCELAINE DURE, A SÈVRES.

Voy. 1834, p. 274; 1839, p. 89; 1848, p. 257.



Exposition des produits de la manufacture de Sevres au Palais de cristal. — Grande médaille.

Les caractères distinctifs de la porcelaine sont la blancheur et la transparence. La blancheur est due à l'absence presque complète de l'oxyde de fer ou de tout autre oxyde colorant. La transparence ou demi-vitrification résulte de l'introduction dans la pâte d'une certaine quantité de *feldspath*, silicate d'alumine et de potasse, fusible à une haute température, et qu'on trouve tout formé dans les pays de montagnes. Le feldspath est rarement pur ; mais on le rencontre fréquemment associé au quartz et au mica dans la roche que les géologues appellent *granite*, ou au quartz seulement dans celle que les minéralogistes désignent sous le nom de *pegmatite*, et que les fabricants de porcelaine appellent *caillou*. Seul, il ne saurait être facilement travaillé, et les vases qui en seraient formés ne résisteraient que rarement, sans se déformer, à une température élevée. On est donc obligé de mélanger au feldspath une substance particulière qui, n'altérant pas la blancheur de la pâte, la rend facile à pétrir et à travailler, et donne à la pièce façonnée une résistance suffisante pour qu'elle puisse subir, sans se fondre, une chaleur très-intense. Cette substance joint, en effet, à une infusibilité presque complète, la propriété spéciale de la *plasticité*. C'est à cette matière de nature argileuse que l'on donne le nom de *kaolin*, tiré du chinois. Le caillou se nomme, à Canton, *pe-tun-tse* ; son mélange avec le kaolin constitue, en Chine comme en Europe, la pâte de la porcelaine.

La manufacture de Sèvres tire de Saint-Yrieix (Haute-Vienne) les kaolins et les *pe-tun-tse*. Ces matières minérales sont extraites des mêmes carrières ; car elles se trouvent souvent associées dans la nature, et ce n'est pas un des faits les moins intéressants que présente aux curieux l'étude du globe terrestre. La science a démontré que ces deux substances avaient toutes deux une origine commune, et que, sous certaines influences atmosphériques, le feldspath, perdant l'alcali qu'il renferme, et absorbant une quantité d'eau considérable, pouvait se transformer en kaolin.

Le kaolin brut, tel qu'il arrive de Saint-Yrieix, doit être débarrassé par un lavage convenable du sable feldspathique et fusible qu'il contient encore. On le jette dans une cuve pleine d'eau, on l'agite et l'on attend quelques instants que le sable plus lourd se soit déposé ; l'argile reste en suspension dans l'eau ; on la soutire en la faisant passer sur un tamis de crin pour séparer les impuretés contenues dans la bouillie qu'on laisse ensuite se déposer complètement : elle peut entrer immédiatement dans la fabrication.

Le sable, que le lavage a permis de séparer du kaolin, doit entrer dans la pâte pour une petite portion ; c'est lui qui donne à cette pâte sa transparence caractéristique ; il est trop grossier pour être employé tout de suite ; on le broie à l'eau dans des moulins particuliers qui l'amènent à un état de ténuité convenable, et qu'on nomme *tournants*. Ces moulins sont formés de deux meules de grès placées horizontalement. La meule inférieure est fixe ; la meule supérieure est mobile et entraînée dans un mouvement de rotation sur elle-même ; elle frotte donc sur la meule inférieure en écrasant les parties grossières qu'elle rencontre.

Quand le sable est bien broyé, on le lave, et, par décantation, on sépare les parties les plus ténues pour composer la pâte. A cet effet, on les mêle en proportions déterminées avec de l'argile de kaolin lavé, du sable qu'on tire de la butte d'Aumont, près Chantilly, et de la craie de Bougival, près Saint-Germain. C'est à la grande ténuité de tous ses éléments que la pâte de porcelaine de Sèvres doit en partie sa supériorité sur les porcelaines du commerce.

Lorsque le dosage des matières est fait, on met le tout dans une grande cuve pleine d'eau, où une roue armée de jantes de bois pousse d'énormes blocs de pierre qui, frottant sur le fond de grès très-dur, augmentent encore la ténuité de toutes les particules qui composent la pâte. On ne met d'eau que ce qu'il faut pour rendre facile le brassage au moyen de la roue ; si l'on en mettait une trop grande quan-

tité, toutes les matières qu'on veut mélanger se déposeraient par ordre de densité, sans qu'il fût possible d'avoir l'homogénéité de composition qu'on cherche à obtenir.

La pâte, suffisamment broyée et soutirée à l'aide d'un robinet placé à la partie inférieure du *moulin à blocs*, peut être tout de suite mise en œuvre ; mais comme elle serait trop liquide pour pouvoir être moulée ou façonnée sur le tour, on doit la raffermir.

Le raffermissement de la pâte s'opère dans ce que l'on appelle des *coques* : ce sont de grosses caisses épaisses, de plâtre très-sec. Le plâtre, gâché clair, absorbe promptement l'eau avec laquelle il est en contact, et qu'il enlève à la pâte ; celle-ci se contracte par cette dessiccation rapide, et se détache facilement des coques.

On la raffermirait encore en l'enfermant dans des sacs de toile huilée qu'on laisse égoutter, et qu'on place ensuite par lits de quatre sacs, que séparent des planches, sous les plateaux d'une presse mise en mouvement par deux hommes.

L'expérience a démontré que la pâte donnait des résultats d'autant plus avantageux qu'elle avait été pétrie plus souvent, ou qu'elle avait été conservée humide pendant un temps plus considérable ; on rapporte qu'en Chine on la conserve pendant cent ans. On trouve donc avantage à la soumettre au *pétrissage* et au *pourrissage*.

L'ouvrier qui pétrit la pâte l'étend en un cercle plein sur une aire bien dressée et la foule avec les pieds en partant du centre et marchant en spirale vers la circonférence, puis en revenant de même de la circonférence au centre ; il la relève ensuite en masses d'environ 25 kilogrammes, qu'on appelle *ballons* ; ces ballons sont mis sur le tour ébauchés, tournassés, puis mis en réserve pour acquérir la plus grande plasticité possible. On ajoute encore à la bonne qualité des pâtes en les mêlant alors à une assez forte proportion de *tournassures*. On appelle ainsi les copeaux qu'on enlève à l'ébauche pour la ramener aux dimensions que la pièce doit offrir.

La pâte est enfin mise dans les mains de celui qui lui donne la forme qu'elle doit conserver ; mais elle doit être battue avant d'entrer dans la fabrication. L'ouvrier la roule avec ses bras et ses mains, la réunit en petites masses qu'il jette violemment contre la table ; il resserre par ce moyen toutes les parties, et il en chasse l'air qui pourrait y être engagé. Le *battage* est complet quand, en cassant ces petites masses, on n'y voit plus aucun vide, aucune soufflure.

Les procédés à l'aide desquels on façonne la porcelaine sont variables suivant la forme, les dimensions, l'épaisseur des pièces qu'on veut obtenir : ces procédés reposent, ou sur l'emploi de moules qui donnent à la pièce la forme qu'elle doit avoir, ou sur l'emploi du tour qui permet à la main du tourneur, sans le secours d'aucun moule, de donner à la pièce un profil régulier, souvent même très-compiqué. Dans le cas du façonnage par le tour, la pâte a toujours la consistance qu'on nomme pâteuse. Quand on se sert de moules pour façonner la pièce, la pâte peut être tantôt à l'état de bouillie très-claire, tantôt au même état que pour l'ébauchage sur le tour.

On distingue donc trois sortes de procédés de façonnage, suivant qu'on ébauche sur le tour ou qu'on ébauche par moulage, soit avec de la pâte liquide, soit avec de la pâte raffermie. Ces procédés sont connus sous les noms de *tournage*, de *moulage* et de *coulage*.

La majeure partie des pièces de porcelaine se fait sur le tour. Ce tour est un axe vertical portant à sa partie supérieure une plate-forme ou girelle, sur laquelle on met la pièce à ébaucher, et à la partie inférieure duquel est placé un disque plein, lourd, servant de volant, et que le tourneur met en mouvement avec le pied.

L'ébaucheur met sur la tête du tour une masse de pâte humide proportionnée à la pièce qu'il veut faire ; il mouille ses mains avec de la pâte très-liquide qu'il nomme *barbo-*

*tine*, met le tour en mouvement, élève la masse encore informe, la rabaisse sous forme de grosse lentille, et la perce avec les deux pouces; il l'allonge ensuite en hauteur en pinçant entre le pouce et les doigts ce commencement de forme qu'il vient de donner à la pâte; il l'étend ensuite en la tenant humectée avec la barbotine qu'il prend avec la main, et la rapproche plus ou moins du profil qu'elle doit avoir définitivement. L'ébauchage des petites pièces se fait avec les doigts par l'apposition du pouce à l'index, soit d'une main, soit des deux mains; celui des grandes pièces se fait avec les mains et les poignets opposés l'un à l'autre, et le secours d'une éponge qui étend la surface des doigts.

L'ébaucheur conserve sa pièce à une épaisseur telle qu'on peut à peine présumer, sur la vue de l'ébauche, la forme de la pièce qu'on veut obtenir.

Lorsque la pièce, par une dessiccation lente et égale, est assez sèche pour pouvoir être coupée en copeaux sans se réduire en poussière, on la place sur un mandrin fixé sur la girelle du tour; on l'y pose de manière que son axe coïncide avec celui du tour, puis on la colle avec un peu d'eau mise au pinceau; on enlève alors par le *tournassage* l'excédant d'épaisseur laissé à dessin par l'ébaucheur pour ménager une dessiccation très-lente. Les instruments coupants employés par le tourneur pour terminer sa pièce s'appellent *tournassins*, et sont de la plus grande simplicité: ce sont, pour dégrossir, des plaques d'acier à bords tranchants, droits ou courbés, placées à demeure à l'extrémité d'une tige, perpendiculairement à cette tige; pour finir, ce sont des lames d'acier minces provenant ordinairement de vieilles lames de scie que le tourneur taille lui-même pour leur donner la courbure dont il a besoin. C'est en tournassant qu'on forme les moulures saillantes, les filets, les gorges, etc. Enfin, lorsque la pièce a reçu la forme qu'elle doit conserver, le tourneur polit la surface, c'est-à-dire qu'il remplit les petites cavités et abat les petites saillies à l'aide d'une lame de coupe.

La plupart des pièces présentent des ornements, des becs, des anses, etc., qu'il faut rapporter et coller sur la pièce tournassée; ces garnitures sont généralement *moulées* dans des moules de plâtre par le procédé même qui sert à mouler des vases entiers, et que nous allons décrire.

Le *moulage*, qui s'applique à des anses ou bien à des vases, demande une grande adresse. Il faut que la forte pression que doit donner le mouleur pour obtenir une empreinte nette soit en même temps égale sur toute la pièce moulée; il faut qu'il fasse sortir du moule cette pâte si flexible sans la gauchir, car ce gauchissement reparaitrait après la cuisson et déformerait la pièce entière s'il s'agit de corps de vase, ou quelques parties du vase s'il s'agit seulement de garniture.

Si la pièce de garniture doit être isolée, si par conséquent elle n'a pas de surface d'application, elle est moulée en deux coquilles, et la partie qui reste en saillie dans l'une des deux sert pour la prendre et l'enlever du moule.

Si c'est un ornement d'application destiné à une pièce à surface plane convexe ou concave, comme le moule doit présenter la même courbure que la pièce sur laquelle on doit appliquer cet ornement, et que celui-ci ne doit faire aucune saillie sur le moule, le mouleur ne peut le détacher du moule et l'enlever qu'au moyen d'une petite pelote de pâte qu'il tient à la main, et qu'il applique contre la pièce encore engagée dans le moule.

La plupart des garnitures sont moulées pleines; mais si ce sont des becs de théières, de cafetières, etc., ou des anses de tasses dont on veut diminuer le poids, elles doivent rester creuses. Alors on fait une espèce de feuille de pâte qu'on nomme *croûte*, mince et d'égale épaisseur; on l'applique avec le doigt et l'éponge dans une des coquilles du moule, en ayant soin d'unir le demi-canal qu'on réserve dans chacune d'elles, et qui doit former un canal entier par la réunion de ces deux moitiés. Il faut passer dans cette espèce de canal droit ou courbe un petit tampon de linge pour enlever de

son intérieur les bavures du moule, pour rendre la surface bien unie, et assurer la jonction parfaite des demi-parties.

Les pièces de garniture ainsi moulées et détachées sont réparées et terminées sans délai. Le *réparage* se fait à la main: il faut enlever les sutures, les parties trop saillantes avec un instrument coupant et dentelé nommé *gradins*, sans chercher à faire rentrer la pâte dans la pièce; il faut aussi boucher sans compression les gerçures et cavités que le moulage a fait naître, ou que le tournassage a mis à découvert. Les ouvertures ou *jours* qu'on pratique sur les corbeilles, ou sur certaines pièces riches qu'on nomme *véticulées*, se font encore à la main avec une lame coupante, et demandent, ainsi que le *sculptage*, appliqué soit à des bustes, soit à des statuettes ou à toute autre pièce, une grande adresse et beaucoup d'intelligence. Le vase piriforme réticulé, que nous représentons à la page 276, offre un exemple remarquable de ce genre de travail; l'enveloppe qui est à jour a été obtenue par le moulage dans des moules qui donnent un trait en creux, indiquant les parties qu'il faut enlever et qu'on a percées à l'aide de lames coupantes.

Lorsque les garnitures sont réparées et finies, on les place, pour être raffermies et presque séchées, sur des supports de plâtre dont la forme est appropriée à celle de la pièce de garniture. On charge quelquefois les extrémités avec de petites balles de pâte encore humide pour empêcher ces parties de sécher plus vite que le corps de la pièce, de se relever ou de se gauchir.

Pour réunir la pièce de garniture au vase qu'elle doit orner, ou pour joindre deux parties d'un même vase, on les présente l'une sur l'autre, on les ajuste, et l'on fait sur les deux surfaces qui doivent être collées des raies croisées qui les rendent rugueuses; on prend avec une petite palette un peu de barbotine, on en met une couche mince sur la surface d'application, et l'on colle promptement la pièce. La barbotine suffit pour coller solidement, même avant la cuisson, une garniture humide sur une pièce humide; mais quand les deux pièces sont sèches, comme elles absorbent l'eau très-promptement, la barbotine serait desséchée avant que les deux parties fussent en contact: pour éviter cette absorption, on enduit d'eau gommée les surfaces qu'il faut réunir, et l'on gomme également la barbotine.

L'emploi du moulage en pâte molle, comme celui du tournage, doit être limité à l'exécution de pièces d'une certaine forme, d'une certaine dimension ou d'une certaine épaisseur. Le *coulage*, ou moulage en barbotine, a été appliqué avec avantage au façonnage de quelques pièces, comme plaques, tables, tubes, colonnes, etc., qu'on ne pouvait exécuter avec les procédés que nous venons d'indiquer; on en a généralisé l'usage dans la fabrication en l'appliquant à la confection de jattes de la plus grande dimension, ou de tasses coquille d'œuf de la moindre épaisseur connue.

Le coulage repose sur la propriété que possède le plâtre sec d'absorber l'eau avec laquelle on le met en contact. La pâte est amenée à l'état de barbotine, débarrassée, par un brassage et un tamisage, de toute bulle ou partie pâteuse, puis versée dans des moules en une ou plusieurs parties réunies par une *chape*, suivant la forme de la pièce à monter; on remplit le moule, et après un temps déterminé, variable suivant l'épaisseur que doit présenter la pièce coulée, on décante l'excédant de la barbotine. Les parois intérieures du moule se trouvent ainsi enduites en une couche plus ou moins épaisse, sèche et ferme, de la pâte qui était maintenue en dissolution par l'eau absorbée. Par le contact prolongé de la pâte avec le moule, la dessiccation avance promptement, et la pièce ne tarde pas à se détacher d'elle-même; quand la déponille est suffisante, on enlève la pièce coulée qu'on laisse se dessécher entièrement à l'air libre. C'est par ce moyen qu'on a pu faire la jatte chinoise que nous représentons, et les petites tasses légères et fines, qui sont aujourd'hui l'objet d'une si grande vogue. L'épaisseur de la

pièce n'est réglée que par le temps pendant lequel la barbotine reste en contact avec le moule de plâtre. Les anses et les pieds sont fabriqués à part et collés ensuite. Pour les tasses minces, les anses sont creuses afin de ne pas ajouter au poids

de la pièce; on les obtient de même par coulage dans des moules à deux coquilles. C'est par injection, à l'aide d'une petite pompe, qu'on force la barbotine à épouser tous les détails du moule; on les répare et on les colle comme à



Jatte chinoise coulée. — Dessin de la forme par M. Peyre; décors en pâtes de couleur appliqués au pinceau, d'après les dessins de M. Diéterle.

l'ordinaire. La jolie coupe mince, dite de Venise, que nous reproduisons, a été façonnée par coulage.

A la suite de ces divers procédés de façonnage qui, employés avec discernement, peuvent concourir à fournir les diverses parties d'une même pièce, et s'appliquer également à des pâtes blanches ou à des pâtes colorées, quelle que soit d'ailleurs leur coloration, nous devons mentionner le modelage en cru et l'incrustation, méthodes ingénieuses qui permettent de produire



Coupe de Venise mince, coulée, par M. Diéterle.

des objets d'une valeur et d'un mérite particuliers. Le modelage sur cru consiste à appliquer au pinceau, sur une pièce unie ou à relief, de la pâte blanche ou colorée pour obtenir des reliefs d'une forme déterminée, se détachant fond sur fond, ou sur un fond d'une autre couleur. Cette méthode, dont on a fait récemment les plus heureuses applications,

offre l'avantage de conserver au travail de l'artiste toute sa verve et son originalité, caractères précieux qui disparaissent si souvent par le fait du moulage. La jatte chinoise, le vase de Rimini, offrent de remarquables exemples de ce genre de fabrication. Le façonnage par incrustation permet de reproduire mécaniquement, en quantité pour ainsi dire illimitée et avec promptitude, des vases, coupes, etc., d'une grande richesse. Les dessins n'offrent plus de relief; le moule trace les parties de pâtes de couleur qu'il s'agit d'incruster. On place ces pâtes avec soin au pinceau, de sorte qu'elles font relief sur le moule. On peut mettre ainsi, les unes à côté des autres, des pâtes de tons très-variés et enlacés de la façon la plus bizarre. Les parties qui doivent rester blanches sont réservées et recouvertes par la pâte avec laquelle on achève le moulage sur le moule ainsi préparé, comme par le procédé ordinaire. La pièce est ensuite terminée comme tout autre objet moulé. La coupe de Henri II a été faite d'après cette méthode.

Quel que soit le procédé employé pour la fabrication, lorsque la pièce est complètement sèche, lorsque toutes ses garnitures sont placées et collées, on donne une première cuisson qui n'a pour but que de la rendre assez solide pour

peuvent être trempée dans l'eau sans se déformer ni se ramollir, et assez poreuse pour absorber une certaine quantité de ce liquide quand on la met en contact avec lui. La porcelaine peut alors recevoir la couche de matière fusible qu'on nomme *couverte*, et qui, en se fondant par l'action



Vase piriforme réticulé, moulé, par M. H. Regnier.

du feu, donne à cette poterie l'éclat qui la distingue; privée de *couverte*, la porcelaine cuit, comme l'on dit techniquement, en *biscuit*.

La *couverte* est essentiellement formée de la roche que

nous avons déjà fait connaître sous le nom de *pegmatite*, et qui, s'altérant sous certaines influences atmosphériques, peut fournir du kaolin. Cette roche, rendue friable par une calcination à une température incandescente, est broyée très-finement et mise en suspension dans l'eau. On agite pour empêcher que la poudre ne tombe au fond, et l'on s'oppose encore à sa précipitation par une addition de vinaigre.

Quand on plonge dans l'eau, devenue trouble par son mélange avec la couverte, la pièce à couvrir de glaçure, et quand on la retire de suite, elle absorbe de l'eau et se trouve recouverte d'une couche plus ou moins épaisse de glaçure ; si

toutes les parties de la pièce ont été immergées pendant le même temps, elles ont toutes reçu la même épaisseur de vernis : c'est l'expérience qui règle ce temps, ainsi que le poids de couverte qu'il convient d'ajouter à un poids d'eau déterminé.

Lorsque la pièce a été trempée, on la met sécher. Puis des femmes la reprennent ; avec un pinceau elles mettent de la glaçure aux endroits qui en manquent, tels que ceux par lesquels on tenait la pièce pour la tremper ; elles en retirent, au contraire, dans les endroits qui en ont trop, et enlèvent avec un feutre celle qui se trouve sous les pieds des as-



Vase de Rimini. — Forme par M. Diéterle. — Figures par M. H. Regnier ; décor en pâte blanche sur fond céladon.



Boute en cuivre émaillé. — Forme et décoration par M. Diéterle ; grisaille sur fond bleu de roi, par M. Meyer Heine.

siettes, des tasses, etc. Quand cette retouche est terminée, la pièce est abandonnée de nouveau, et l'on a soin qu'elle sèche complètement.

*La fin à une autre livraison.*

#### UTILITÉ DE LA SOLITUDE.

La solitude est favorable au recueillement, et ce n'est qu'à condition de se recueillir, c'est-à-dire de rentrer en soi-même, et de s'isoler de tous les objets, hormis un seul, que l'homme est capable de déployer une certaine puissance de pensée et de volonté. Toute vie forte est une vie profonde.

Or ce recueillement est d'autant plus difficile que plus d'objets sollicitent notre attention et que plus d'impressions différentes se disputent notre âme. Tout ce qui nous dissipe nous affaiblit. La solitude, qui nous sépare de ces objets, qui nous soustrait à ces impressions, qui réduit au plus petit nombre possible les causes extérieures de distraction, est donc utile plus ou moins à tous les hommes ; les plus forts d'entre eux en ont reconnu le prix, en ont recherché l'occasion ; l'abus même qu'on en a fait témoigne de son utilité, puisque les excès qui en ont été la suite ont tous pour caractère la tyrannie d'une pensée unique, devenue peu à peu maîtresse absolue de l'imagination, de l'âme et de la vie.

Ces exemples conduisent à penser que deux situations opposées, la société et la solitude, concourent ensemble à la pleine formation de l'homme : la première donnant l'éveil à ses pensées et un objet à sa volonté ; la seconde achevant ce que la première a ébauché et l'élevant à l'état de conviction proprement dite et de ferme vouloir. Si la solitude est nécessaire plus ou moins à tous les hommes, elle a une importance particulière pour l'homme religieux. La religion, en effet, ne s'accomplit pas tout entière dans la consommation de certains actes extérieurs, soit de culte, soit de morale. Ces actes ne sont eux-mêmes qu'une conséquence ou une manifestation d'une vie plus intérieure, qui est le commerce de l'âme avec l'être invisible. Or les choses visibles qui avaient été destinées par le Créateur à nous servir en quelque sorte d'escalier vers les invisibles, le monde extérieur dont tous les objets, toutes les scènes devaient nous entretenir de Dieu, a perdu cette vertu dans nos âmes que le péché a rendues aveugles et sourdes ; il exerce dès lors sur nous une influence toute contraire... « Il n'est pas bon, » même sous le rapport religieux, « que l'homme soit seul ; » mais il lui serait encore moins bon de n'être jamais seul. A force de se mêler avec les autres hommes, on perd son empreinte, on échange son propre caractère contre le caractère général, on pense avec l'esprit des autres, on cesse d'être soi-même : or, pour pouvoir devenir chrétien, il faut d'abord être soi-même ; il faut s'appartenir pour se donner à Dieu. A. VINET.

Barrow dit qu'en hébreu le mot qui signifie louer et applaudir signifie en même temps enorgueillir et rendre fou.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 180, 218, 230, 238, 258, 270.

§ 6 (suite). Croire à la protection de Dieu et à la bienveillance des hommes. — Moyen de reconquérir un protecteur perdu.

Sur ces entrefaites, l'homme d'affaires chargé, à ma place, des intérêts du comte de Noirtiers mourut. Madame Roubert accourut pour me l'apprendre en m'avertissant que le comte lui-même venait d'arriver, et m'engageant à le voir.

— Il n'y a que la parole pour s'entendre, dit-elle ; deux hommes mis face à face en savent souvent plus l'un sur l'autre en dix minutes que pendant six mois de correspondance.

J'éprouvais une grande répugnance à m'offrir ainsi à M. de Noirtiers, après mon premier échec ; la tante de Marcelle haussa les épaules.

— Pour Dieu ! mon cher ami, n'embrouillons pas la question, dit-elle ; votre amour-propre réclame, mettez-le à la porte. Il s'agit, n'est-ce pas, de faire agréer de légitimes services ? Pourquoi faut-il qu'on vous demande ce que vous avez envie d'offrir ?

— Mais si le comte est prévenu ?

— Vous lui prouverez qu'il a tort.

— S'il interrompt mal ma démarche ?

— Vous la lui expliquerez.

— S'il refuse de me croire ?

— C'est ma chance ; mais vous aurez fait votre devoir.

— S'il se montre dédaigneux ou insolent !

— Alors, ce sera un imbécile, et vous le lui direz.

Marcelle se joignit à sa tante, mais en m'engageant à me faire d'abord recommander par plusieurs amis du comte, près desquels je pouvais avoir accès.

Je continuai à me débattre contre ces sollicitations avec une impatience obstinée. Tant de mécomptes m'avaient aigri dans ces derniers temps que je me défiais de tous les hommes ; je n'espérais rien de leur sympathie.

L'heure de sortir vint sans que j'eusse consenti à la dé-

marche qui m'était conseillée. Je pris mes dossiers et je partis brusquement sans avoir rien promis.

Cependant, au fond, je me sentais ébranlé, non par un retour à la confiance, mais par la crainte d'encourir le blâme de Marcelle et de madame Roubert.

— Si je néglige ces inutiles sollicitations, me disais-je, tout sera porté à ma charge ; il sera bien établi que le comte n'attendait que ma visite pour me confier l'administration de ses biens ; qu'on ne doit s'en prendre qu'à moi si un autre a été choisi ; que cette fois, comme toujours, ce n'est point l'heureuse chance qui m'a fait défaut, mais moi seul qui ai manqué à l'heureuse chance.

Ces réflexions surmontaient un instant mes résistances, et je me disais : — Allons ! Mais presque aussitôt le doute élevait la voix, et je l'entendais murmurer en moi-même.

— A quoi bon ! Ne sais-tu donc pas que chacun ici-bas s'intéresse seulement à soi, que les services rendus sont des avances dont on entend toucher les intérêts ; que ceux dont tu iras demander l'appui s'inquiètent peu de ta réussite dont ils n'ont rien à attendre ; que solliciter enfin, c'est moissonner le mépris.

Et alors je revenais à mes hésitations ; mon pas se ralentissait ; pris de défaillance et de dégoût, je voulais renoncer à tout, fuir dans mon étude, m'y renfermer comme le Timon de Shakspeare dans son désert.

Je continuai ainsi jusqu'au faubourg, flottant entre deux résolutions contraires et ne sachant à laquelle m'arrêter.

J'avais atteint un carrefour traversé par tous les chariots des campagnes voisines qui revenaient du marché. La voie était encombrée ; je dus attendre un instant sur les bas côtés qui servaient de trottoir.

Je me sentis tout à coup tiré par mon habit et je me retournai. Une petite fille d'environ quatre ans était derrière moi, portant au bras un panier rempli de légumes et de fruits. Elle était pauvrement mais proprement vêtue, et tenait levée vers moi sa figure souriante.

— Que veux-tu, mon enfant ? lui demandai-je en me baissant pour l'entendre.

— Monsieur, dit-elle de sa petite voix claire et gaie comme le chant d'un oiseau, c'est que je viens de chez madame Richard qui m'a donné tout ceci pour maman... Elle est bien bonne pour nous, madame Richard... Mais il faut que je passe de l'autre côté de la place.

— Tu demeures donc dans le faubourg ?

— Oui, et comme maman a peur pour moi des charrettes et des chevaux, elle m'a dit que quand j'arrivais ici il fallait prier une grande personne de me prendre dans ses bras pour me passer de l'autre côté.

— Et tu viens me prier de le faire.

— S'il vous plaît, monsieur, dit-elle en me tendant ses petits bras. Je lui pris la main.

— Et tu ne crains pas de t'adresser ainsi au premier passant ? demandai-je.

Elle me regarda de ses yeux grands ouverts.

— Craindre... ! quoi, monsieur ? demanda-t-elle étonnée.

— Qu'on ne te refuse.

— Oh ! c'est impossible, répondit-elle avec un sourire ; maman dit que ceux qui sont grands et forts se montrent toujours bons avec les petits.

Je la regardai : ses traits rayonnaient de confiance et de paix. Je la pris dans mes bras avec émotion ; je la portai de l'autre côté du carrefour, et je ne la laissai qu'à l'entrée de sa rue.

Elle me remercia par un salut de tête, accompagné d'un éclat de rire amical et d'un de ces baisers que les enfants apprennent à envoyer de la main. Je la vis suivre en courant les maisons, et disparaître enfin dans l'une des plus chétives.

Je repris ma route, troublé et comme attendri.

— Pauvre mère ! pensai-je ; elle vit sans doute à grand-peine, assurée au plus de la nourriture du lendemain, et



ependant elle n'a point perdu confiance ! Forcée d'envoyer sa fille au loin recueillir une aumône, elle la confia à la protection de Dieu; elle lui apprend à croire au bien, à tendre ses bras sans crainte vers tout ce qui porte un visage humain ! Et moi, privilégié de la terre, comblé de dons gratuits, pour quelques espérances trompées, je ferme mon cœur à la société, et je n'espère plus en sa bonté !

La leçon était trop claire; elle fut comprise. Retournant brusquement sur mes pas sans plus de discussions avec moi-même, je commençai les visites que Marcelle m'avaient conseillées.

Mon changement de dispositions eut l'effet qu'il devait avoir; j'apportais une confiance qui excita la bonne volonté; je trouvai celle-ci plus ou moins ardente, mais toujours assez visible pour me donner du courage. Il me sembla que plusieurs me savaient gré d'avoir cru à leur bienveillance et à leur crédit. De loin, j'avais supposé les hommes durs et dédaigneux; à l'expérience, je les trouvai pour la plupart polis et serviables.

Dès le surlendemain, j'appris que le comte, pressé par de nombreuses sollicitations, n'était redevenu favorable; je me présentai alors hardiment, et notre entrevue eut tout le succès que j'en pouvais espérer. L'affaire se termina, séance tenante, à ma complète satisfaction, et je fus investi de la régie que j'avais désirée.

M. de Noitiers me demanda seulement de passer les mois de vacances aux *Viviers* (c'était le nom de sa terre), afin que je pusse veiller au partage des récoltes dont une moitié lui revenait.

Je me serais réjoui de ce séjour si l'habitation du général n'eût été voisine et ne m'eût exposé à le voir. J'étais très-embarrassé de l'attitude que je devais prendre en ce cas, et la peur de cette rencontre m'imposa d'abord une véritable contrainte; je n'osais m'engager dans les avenues communes aux deux propriétés sans les fouiller d'abord du regard et sans m'assurer que le hasard ne m'amenaît point en face de mon ancien protecteur. Bien des fois une forme entrevue dans les fourrés ou le bruit d'un coup de feu dans les hruyères me lit rebrousser chemin par la pensée qu'il était proche.

Cette préoccupation finit par m'ôter toute liberté; je la laissai d'abord me dominer, puis j'en eus honte, et, en y pensant, ces précautions inquiètes et fuyardes me semblèrent peu dignes: elles me donnaient l'air d'un coupable ou d'un ennemi.

Au fond, je sentais que toute ma prudence n'était que faiblesse; je me effrayais d'une épreuve dans laquelle je craignais de manquer de bonne grâce ou de bon sens, et je m'efforçais d'y échapper en m'imposant une gêne de toutes les heures.

Réduite ainsi à ses véritables proportions, ma timidité me parut ridicule; je me dis que le courage ne consistait point seulement à braver les sérieux dangers, mais les mille contrariétés vulgaires; qu'au lieu de l'économiser pour les grandes occasions qui se présentaient rarement ou jamais, il fallait savoir le dépenser en détail, aborder de face et le front haut les choses journalières. Je me rappelai que le monde était plein de gens qui consentaient à affronter la mort et ne pouvaient supporter les taquineries d'un voisin. Héroïque une fois dans la grande bataille, on est lâche tous les jours dans les infimes combats de la vie. Je me le répétais si souvent que mon esprit finit par raffermir mon caractère; je cessai d'éviter la rencontre du général, et m'en remis complètement au hasard.

L'épreuve ne se lit point attendre. Un matin, que je me rendais aux champs un livre à la main, j'entendis un bruit de pas au tournant du sentier, je relevai la tête: le vieux chasseur venait à moi, son fusil sur l'épaule. Le route était si étroite qu'il fallait lui faire place pour qu'il pût passer; je me rangeai d'abord en me découvrant, pris emporté par un mouvement de cœur:

— Dieu vous garde en santé et vous donne une heureuse chasse, général! dis-je avec un accent où devait se révéler la franchise du souhait.

Il tressaillit, me jeta un regard rapide, mais se contenta de me rendre le salut, et passa.

Le sang me monta au visage; l'humiliation et le dépit me retièrent un instant immobile à la même place, suivant des yeux le général qui disparut derrière les massifs d'aubépines. Cette avance repoussée réveilla, un instant toutes mes irritations d'autrefois. Je m'en voulais d'avoir salué, d'avoir souri, d'avoir parlé; mais ce ne fut que l'émotion d'un instant. Redevenu de sang-froid, je me dis que j'avais fait mon devoir et que ce n'était point à moi de le regretter.

A la réflexion même, ce qui venait de se passer me raffermi dans mes nouvelles résolutions; l'injustice obstinée du général rendait mon rôle plus beau, j'y trouvai une nouvelle raison pour persister.

Pendant trois années, je pris à tâche de me montrer voisin toujours plus complaisant, et de maintenir les droits du comte avec une déférence pour le général, que celui-ci ne put s'empêcher de comprendre. Ces procédés, qui l'embarrassèrent au premier instant, finirent sans doute par l'adoucir; il montra moins de roideur lorsque le hasard nous mit en face l'un de l'autre.

Cependant tout s'était encore borné à l'échange de quelques politesses banales, lorsque M. de Noitiers m'ordonna une coupe dans ses bois. Je devais marquer moi-même les arbres qui pouvaient être abattus sans nuire à l'ensemble; je me rendis à la campagne, et je lis venir les bûcherons.

Le second jour de mon arrivée, j'étais occupé à faire mon choix dans la futaie, quand le garde champêtre, qui passait pour sa tournée journalière, s'arrêta et engagea la conversation sur les abatis projetés. Je lui indiquai les parties du bois que la hache devait atteindre. Il me montra l'extrémité d'un massif qui s'avancait en rideau dans les prairies.

— Et la corne des Brûlais, demanda-t-il, est-ce qu'on n'y touchera pas ?...

Je répondis négativement.

— Eh bien! le général a du guignon, reprit-il; gage qu'il aurait donné mille écus pour voir à terre ces arbres-là ?

— Et pourquoi donc? demandai-je.

— Pardi! rapport à sa maison, reprit le garde champêtre: autrefois il voyait les collines et la rivière à plus de deux lieues; à cette heure les Brûlais lui masquent tout... Autant dire qu'on a crevé les yeux de son château: aussi a-t-il eu un procès avec l'ancien propriétaire; mais les juges lui ont donné tort.

J'ignorais complètement cette circonstance; elle me fit suspendre le martelage que j'avais commencé. J'allai au massif des Brûlais; je me rendis compte des percées à ouvrir pour rendre à la demeure du général ses perspectives, et j'écrivis au comte, afin de lui demander l'autorisation nécessaire.

Dès que je l'eus reçue, je mis les bûcherons à l'œuvre. Moi-même je restai sur le terrain, dirigeant la coupe et pressant le travail. Le troisième jour, il ne restait plus que quelques arbres à abattre; je venais de les marquer pour la hache, lorsqu'une voix s'écria derrière moi:

— Merci! monsieur Remy.

Je me retournai: c'était le général.

— Ceci est une vengeance, ajouta-t-il; mais je la subis sans me plaindre.

— Pardon, balbutiai-je, embarrassé; je ne comprends pas...

— Oh! ne cherchez point de subterfuge, reprit-il en souriant. Le comte m'a écrit et j'ai vu le garde champêtre. Je sais pourquoi l'on abat les arbres des Brûlais. Vous avez voulu me rendre mon horizon d'autrefois.

— Et puis-je espérer d'avoir réussi, général? demandai-je. Il me prit la main.

— Vous en jugerez vous-même, dit-il avec son ancien ton de franchise amicale ; car je suis venu vous chercher, et je vous emmène dîner.....

Depuis ce jour, le général n'a cessé d'être pour moi ce qu'il avait été primitivement, et son amitié reconquise m'a amplement dédommagé du tort qu'avait pu me faire son ressentiment.

*La suite à une autre livraison.*

### INDIENS CONIBOS (1).

Voy. 1851, p. 381.

Les Indiens Conibos, qui vivent à trois journées à l'est de la rivière de l'Ucayale, sur le rio Tarvaya, ont coutume d'aplatir la tête de leurs nouveaux-nés au moyen de deux planchettes, dont l'une est attachée sur le front et l'autre sur la nuque. Lorsque les enfants ont atteint l'âge de six mois, on retire l'appareil et l'on célèbre une fête où l'on boit avec excès la *chicha* (voy., sur cette boisson, p. 31.)

A l'état libre, ces Indiens portent leurs cheveux longs et flottants, et seulement coupés carrément sur le front. Leurs peignes sont de petits morceaux de bois de palmier et de *palo colorado* (bois rouge), assemblés les uns à côté des autres à l'aide de deux bandes de coton formant différents dessins. Ils portent encore la longue robe de coton des an-

ciens Incas ; mais les ornements d'or y sont remplacés par des dessins. De même que la plupart des Indiens de l'Amérique du Sud, ils se tracent des lignes rouges sur le visage, les mains et les pieds. Leurs femmes préparent la nourriture et vont chercher le bois pour faire le feu. Elles plantent le manioc et vont l'arracher ; à mesure qu'elles tirent les tubercules de la terre, elles les mettent dans un sac de filet qui pend derrière leur dos, attaché à un cordon qu'elles passent comme une anse sur le sommet de leur tête. En général, elles sont accoutumées à charger sur leur tête des fardeaux très-pesants. Ce sont elles également qui fabriquent la poterie. Leurs vases sont généralement assez régulièrement modelés, et peuvent supporter le feu ; mais ils sont bien inférieurs sous tous les rapports à ceux que fabriquaient les anciens Incas de Cuzco, et où étaient figurés des personnages, des animaux et des fruits.

Les hommes ne se livrent volontiers qu'aux travaux irréguliers de la chasse. Ils se servent d'arcs et surtout de la *pacuna* ou sarbacane, qui leur sert à lancer de petites flèches empoisonnées à l'aide d'un suc végétal préparé de la manière suivante : On fait cuire pendant vingt-quatre heures, dans une grande chaudière, plusieurs morceaux d'une liane que le docteur Weddell a reconnue comme appartenant au genre *Cocculus* et qu'il a nommée *C. toxiciferus* Wedd. On y ajoute une matière ayant l'apparence de la mousse et



Indien Conibos.

provenant de l'écorce d'une liane du genre *Strychnos*. M. Weddell lui a donné le nom de *S. Castelnæana*. On laisse bouillir ce mélange jusqu'à ce qu'il prenne la consistance de la glu. Les Indiens essayent la force de ce venin sur une grande tortue : ordinairement l'animal meurt après quelques minutes de souffrance. On peut, du reste, avaler impunément

quelques petites portions de ce poison ; mais, pris à fortes doses, il tue instantanément. L'antidote dont se servent les Indiens est simplement le sel.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

(1) Notes communiquées par M. E. Deville.

## LA GALERIE D'APOLLON AU LOUVRE.

Voy., sur le Louvre, la Table décennale, et les Tables de 1843 et de 1844.



Vue de la galerie d'Apollon, achevée et restaurée sous la direction de M. Félix Duban, ouverte au public le 5 juin 1851. — Dessin d'Ed. Renard.

Lorsque l'on sort de la cour du Louvre en se dirigeant vers la Seine, on voit à droite et à gauche des jardins. Celui qui est à gauche s'étend jusqu'à l'extrémité du Louvre, tourne à l'angle et se prolonge sous la célèbre colonnade de Perrault. Celui qui est à droite, connu sous le nom de jardin de l'Infante, a pour limite, vers l'ouest, une partie du Louvre qui s'avance perpendiculairement sur le quai. C'est à l'étage supérieur de ce bâtiment que se trouve la galerie d'Apollon. Au-dessous, au rez-de-chaussée, sont des sculptures grecques et romaines. Autrefois on comprenait à la fois ce rez-de-

chaussée et l'étage qui le surmonte sous le nom de *petite galerie*.

« La petite galerie, dit Sauval, fut commencée sous Charles IX, et achevée, sous Henri IV, par Chambiche, jusqu'au premier étage, qu'il couvrit d'une plate-forme ou terrasse, où Charles IX allait prendre l'air. Fournier et Plain bâtirent le second étage sous Henri IV, que du Breul, Bunel et Porbus enrichirent de peintures. Cet édifice règne en équerre depuis le gros pavillon du Louvre jusqu'au quai de l'École, sur le bord de la Seine... Le premier étage (rez-de-

chaussée) est occupé par le nouvel appartement de la reine régente, et le second par une galerie qui ne cède en régularité et en ordonnance à pas une du royaume ni peut-être du monde. Sa longueur, sa largeur et son élévation ne sont pas moins bien symétrisées que compassées. Elle porte trente toises de long et vingt-huit pieds de large. Le jour y entre par vingt et une grandes croisées. Ses trumeaux sont remplis de portraits de quelques-uns de nos rois, aussi bien que de nos reines; son plafond est divisé en plusieurs compartiments de grandeur et de formes différentes... La gigantomachie, qui fait un des principaux compartiments de la voûte et même le plus beau, est peinte à un des bouts de la galerie, proche de l'appartement du roi. A l'autre bout, sort en saillie un balcon sur le quai de l'École, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues du monde (1). Là, d'un côté, les yeux roulent avec les eaux de la Seine, et se promènent agréablement sur le penchant imperceptible de ce long demi-cercle de collines rampantes, qui vient en tournant en cet endroit-là, de même que la rivière, mais toutes jonchées de maisons de plaisance, de villages, de bourg, de vignes et de terres labourables (2). D'un autre côté, la vue éblouie des beautés de la campagne se vient renfermer dans la ville; et après s'être égayée sur le Pont-Neuf, le Pont au change et les maisons uniformes de la place Dauphine, elle se perd dans ce grand chaos de ponts, de quais, de maisons, de échouers, de tours, qui, de là, semblent sortir pêle-mêle du fond de la Seine. »

Le 6 février 1661, un incendie détruisit en grande partie les décorations de cette galerie. On y préparait un théâtre pour un ballet où le roi devait danser. Le feu prit aux charpentes par suite de l'imprudence d'un menuisier. Loret raconte cet événement en mauvais vers et à sa manière burlesque, dans sa lettre du 12 février 1661.

À la suite de cet incendie, Charles Lebrun fut invité à proposer le plan d'une décoration nouvelle. Il prit pour idée principale la personnification poétique du grand roi, c'est-à-dire Apollon. Il présenta plusieurs projets : dans celui qui fut adopté, mais que l'on n'exécuta jamais complètement, il divisait le berceau de la voûte en onze cartouches. Dans celui qui est au centre, il voulait représenter Apollon sur son char avec tous ses attributs. Les autres peintures devaient figurer les muses, les saisons, le soir, le matin, le réveil des eaux et celui de la terre aux premiers rayons du soleil. Ce projet était surtout remarquable par l'unité et par l'ensemble harmonieux qui devait régner dans toutes les parties. Louis XIV donna successivement des sommes considérables pour son exécution; mais un jour vint où son attention se détacha du Louvre et où il se prit d'engouement pour Versailles. Lebrun, appelé à décorer la grande galerie de ce château, y transporta aussitôt tout son système d'allégories; son Soleil et ses Heures, son Parnasse et ses Muses. Après la mort de Lebrun, en 1690, et pendant les cent années qui la suivirent, on perdit complètement de vue le projet approuvé par Louis XIV. La galerie inachevée fut abandonnée à des usages divers. On y porta les tableaux d'Alexandre par Lebrun; on leur substitua ensuite d'autres peintures; puis, en 1744, on les y ramena. En 1747 et 1748, on exposa, à leur place, des tableaux d'artistes contemporains. Vers 1751, la galerie servit d'atelier à six élèves protégés par le roi. En 1764, on y installa les Académies. Enfin, sous M. de Marigny, on revint à l'idée d'achever l'œuvre primitive, et cette tâche ne paraissait pas impossible. Un élève de Lebrun,

nommé de Saint-André, avait entrepris de graver tous les morceaux de peinture et de sculpture de la voûte de la galerie, tant ceux qui étaient exécutés que ceux dont le maître avait seulement composé les dessins : le recueil de ces gravures comprend quarante-quatre planches. Un autre artiste, Jean Béraud, avait gravé en onze planches divers compartiments d'ornements et trumeaux. Malheureusement ces deux graveurs n'ont point donné une vue d'ensemble de la galerie telle que Lebrun l'avait imaginée. Toutefois ce n'était pas un obstacle grave au dessein de M. de Marigny. Lebrun avait assez clairement indiqué sa pensée pour que l'on ne pût point s'y méprendre. On s'occupait donc de remplir les compartiments demeurés vides. L'Académie désigna, comme dignes d'être employés à l'achèvement de la décoration, cinq artistes : MM. Hugues Taraval, Louis Du Rameau, Jean-Jacques Lagrenée, Antoine-François Callet et Antoine Renou. En attendant que ces artistes eussent terminé leurs tableaux, on continuait d'exposer dans la galerie des œuvres d'art de toute espèce : peintures, dessins, émaux, marbres, vases, etc. Mais pendant ce temps, les anciennes sculptures décoratives de la galerie et son architecture même se détérioraient de plus en plus. Vers 1804, le gouvernement (c'était alors Napoléon) avait encore une fois décidé que la galerie serait restaurée et refaite presque entièrement sur les dessins de Lebrun. Sous Louis XVIII, on eut la même intention; sous Charles X, il fallut étayer la voûte. Depuis lors, la galerie, obstruée par un immense échafaudage, à demi privée de lumière, ne fut plus qu'un long et étroit couloir servant à l'exposition annuelle des dessins, des gravures et des lithographies.

Louis-Philippe reprit, en 1833, le projet de compléter la décoration. Il voulait que les panneaux vides fussent remplis par des tableaux représentant une suite de sujets relatifs à l'histoire du Louvre. On dressa un programme de ces sujets, et on les distribua entre MM. Gué, Devéria, Mauzaisse, Roger, Blondel, Tony et Alfred Johannot, Fragonard, Picot, Hesse jeune, Couder, Steuben et Drolling. Presque tous ces tableaux furent exécutés; mais, pour les mettre aux places qui leur étaient destinées, il eût fallu d'abord restaurer la voûte de la galerie; on les dispersa provisoirement dans diverses résidences royales. Pendant ce temps, Louis-Philippe, par un étrange rapport avec Louis XIV, se détourna du Louvre, s'éprit tout à coup d'une sorte de passion pour la décoration du château de Versailles, et la galerie d'Apollon fut de nouveau délaissée.

En 1848, le 12 décembre, l'Assemblée constituante vota une loi dont le premier article est ainsi conçu : « Un crédit de deux millions est affecté aux travaux à exécuter dans le palais du Louvre pour l'appropriation au service du Musée national des salles dites grand Salon, galerie d'Apollon et salon des Sept-Cheminées. » M. Félix Duban, chargé de la direction de ces travaux, entreprit aussitôt la restauration de la galerie d'Apollon, et, grâce à son activité, ce qu'en deux siècles on avait tant de fois commencé, fut achevé dans le cours de deux années. La muraille, lézardée du haut en bas, fut en partie reconstruite. La toiture dut être refaite, ce qui obligea d'abord à démonter, dans leurs moindres détails, toutes les parties peintes et sculptées de l'immense voûte. M. Duban restaura l'extérieur en prenant pour modèle une gravure précieuse de Jean Marot, qui représente la galerie et son élégant fronton dans leur état antérieur aux modifications que lui avait fait subir Lebrun. M. Cavelier, auteur de la Pénélope endormie, a sculpté à ce fronton la figure de la Renommée, que l'on voyait dans l'estampe de Marot, assise entre deux termes. Intérieurement, M. Poyet a nettoyé et retouché les peintures d'histoire, et particulièrement les compositions de Lebrun, représentant le Soir, la Nuit et le triomphe de Neptune et d'Amphitrite. M. Guichard a peint la voussure du triomphe de la Terre, d'après le dessin de Lebrun; M. C. L. Muller a exécuté,

(1) C'est le balcon d'où une tradition suppose que Charles IX aurait tiré sur les protestants pendant la nuit de la Saint-Barthélemy. Or il appartient à l'étage qui n'existait pas à cette époque, et qui a couvert la terrasse seulement sous Henri IV. La tradition, pour se défendre, doit donc descendre à une des fenêtres du rez-de-chaussée.

(2) Suval écrivait cette partie de son livre vers le milieu du dix-septième siècle.

d'après une gravure de Saint-André, un cartouche nouveau de l'Aurore sur son char. Le soin de restaurer et de compléter les arabesques, les fruits, les figurines, a été confié à MM. Arbant, Dieterle, Derchy, Davieux, Fouquet, Haumont, Durier et de Ternante. Mais l'œuvre principale de la peinture devait être de remplir, au milieu de la voûte, un immense cartouche long de 24 pieds sur 22. C'était là que Lebrun voulait figurer Apollon et toute la gloire. Ce beau cadre fut réservé au pinceau poétique de M. Eugène Delacroix, et on a ainsi donné à ce grand artiste l'occasion de déployer, dans tout son éclat, cette imagination hardie qui avait déjà si noblement décoré les voûtes des bibliothèques de la Chambre des députés et de la Chambre des pairs. Les visiteurs, après avoir admiré les belles proportions de la galerie et ses riches décorations, s'arrêtent longtemps sous cet immense tableau dont le sujet est *Apollon vainqueur du serpent Python*. Voici l'explication que M. Delacroix lui-même a donnée de son œuvre : « Le dieu, monté sur son char, a déjà lancé une partie de ses traits ; Diane, sa sœur, volant à sa suite, lui présente son carquois. Déjà, percé par les flèches du dieu de la chaleur et de la vie, le monstre sanglant se tord en exhalant dans une vapeur enflammée les restes de sa vie et de sa rage impuissante. Les eaux du déluge commencent à tarir, et déposent sur les sommets des montagnes, ou entraînent avec elles les cadavres des hommes et des animaux. Les dieux se sont indignés de voir la terre abandonnée à des monstres difformes, produits impurs du limon. Ils se sont armés comme Apollon. Minerve, Mercure, s'élançant pour les exterminer en attendant que la sagesse éternelle repopule la solitude de l'univers. Hercule les écrase de sa massue ; Vulcain, le dieu du feu, chasse devant lui la nuit et les vapeurs impures, tandis que Borée et les Zéphirs sèchent les eaux de leur souffle, et achèvent de dissiper les nuages. Les Nymphes des fleuves et des rivières ont retrouvé leur lit de roseaux et leur urne encore souillée par la fange et par les débris. Des divinités plus timides contemplant, à l'écart, ce combat des dieux et des éléments. Cependant, du haut des cieux, la Victoire descend pour couronner Apollon vainqueur ; et Iris, la messagère des dieux, déploie dans les airs son écharpe, symbole du triomphe de la lumière sur les ténèbres et sur la révolte des eaux. »

» La galerie d'Apollon nous est enfin rendue, a dit un de nos collaborateurs (1), plus belle qu'elle ne l'a jamais été... Jamais monument n'a réuni les efforts de plus d'artistes renommés ; jamais achèvement d'édifice ne fut plus long, plus traversé, plus dispendieux, plus hâté, plus abandonné, frappé de plus d'accidents, menacé de plus immédiate destruction ; jamais appartement ne fut voué à des usages plus divers, et définitivement restauré avec plus de science et de goût. »

#### FRANÇOIS SNYDERS.

On a peu de renseignements sur la vie de François Snyders, que les écrivains flamands et hollandais nomment aussi Snyers. Les anciens biographes des Pays-Bas sont, en général, d'un laconisme désespérant ; il leur suffit de donner quelques dates, de noter quelques faits principaux : les sentiments, le caractère moral des artistes, les détails de leur existence, les joies, les douleurs qu'ils ont éprouvées ne semblent guère les intéresser ; ils ne nous apprennent rien à cet égard. Mais ils décernent toutes leurs notices de portraits excellents ; lorsqu'ils ont donné l'image d'un peintre, ils sont satisfaits et paraissent oublier que cet homme d'élite avait une conformation intellectuelle plus utile à connaître pour l'historien que sa taille et son visage.

François Snyders vint au monde à Anvers en 1579, deux années seulement après Rubens. En 1593 il studiait dans

(1) Notice historique et descriptive sur la galerie d'Apollon au Louvre, par Ph. de Chennevières. Paris, 1851.

l'atelier de Pierre Breughel ; mais il alla plus tard prendre les leçons de Henri van Balen. Sa réception, comme franc-maître de l'Académie de Saint-Luc, date de 1602 (1). Il ne tarda pas à se trouver en rapport avec son puissant compatriote Rubens. Les deux artistes concurent l'un pour l'autre une vive amitié, que rien ne troubla par la suite. Ils travaillaient fréquemment ensemble : François mêlait des animaux et des fleurs aux compositions de Rubens ; Pierre-Paul jetait de vigoureux personnages dans les classes épiques de Snyders. Plusieurs chiens de la *Galerie du Luxembourg* font honneur au pinceau du dernier. Quand le prince de l'école flamande sentit que sa fin approchait, il écrivit son testament et chargea son collaborateur de présider à la vente de ses tableaux avec Jean Wildens et Moeremans.

On a prétendu que Snyders avait été en Italie, et n'avait définitivement choisi le genre où il s'est illustré qu'après avoir vu les toiles de Benedetto Castiglione. Mais c'est là une de ces erreurs qu'on semble accumuler à plaisir dans l'histoire des beaux-arts pour la désfigurer. Snyders avait trente-sept ans lorsque le peintre méridional vint au monde ; il n'aurait donc pu l'imiter avant l'âge de soixante ans. Or, à cette époque, il avait depuis longtemps formé sa manière et produit des chefs-d'œuvre. L'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas espagnols, le nomma premier peintre de sa cour ; il lui demanda plusieurs grandes compositions qu'il voulait offrir à Philippe III, et qui ornent encore maintenant le vieux palais de Buen-Retiro. L'archiduc d'Autriche, Léopold Guillaume, lui montra aussi une faveur toute particulière. Jordaens ne s'accordait pas moins bien avec lui que leur chef d'atelier ; de sorte qu'ils firent souvent des tableaux en commun. M. Balkéma prétend que la même association eut lieu entre lui et Martin de Vos ; mais ce dernier mourut en 1603, lorsque le talent de Snyders était à peine formé. Le peintre d'animaux termina lui-même sa carrière en 1657, âgé de soixante-dix-huit ans. On croit qu'il fut le maître de Pierre Boel.

Nulle part les animaux n'ont dû fixer l'attention des artistes d'une manière aussi prompte et aussi vive que dans les Pays-Bas. La campagne n'a point de grandes lignes qui attirent la vue, de grands effets qui enchantent l'imagination. Ses vastes plaines présentent deux sortes d'aspects : les unes, couvertes de terres labourables, sont lentement sillonnées par la charrue que traînent des bœufs flegmatiques ; l'âne y trotte sous son fardeau, le chien y jappe derrière son maître, des moutons parquent dans les étéules quand viennent les moites journées de l'automne. Les animaux occupent une place considérable au milieu de ces uniformes paysages ; ils ont plus d'importance encore et fixent plus sûrement les regards au milieu des prés sans fin qui envahissent le reste du sol. Là les taureaux, les bœufs, les vaches, les moutons et les chèvres broutent par milliers une herbe épaisse entremêlée de joncs et de roseaux ; des chiens nombreux les surveillent. Quelque part que l'on aille, on voit les troupeaux manger, ruminer ou dormir ; on entend résonner leurs clochettes, dont les notes variées forment une espèce de mélodie pastorale. Des bandes d'oies, de canards sauvages s'abattent sur les étangs ; les grues traversent en longues files le ciel brumeux, et la cigogne familière rôde sans crainte parmi le bétail indolent. On croirait donc volontiers que la peinture d'animaux a dû naître et se développer de bonne heure dans les Pays-Bas. Les œuvres de Jean van Eyck offrent sans doute, à l'origine même de l'école flamande, un talent précoce pour reproduire ces calmes enfants de la nature ; mais ils ne paraissent sur ses tableaux que comme des accessoires fort secondaires. Comme sujets isolés, ayant une valeur intrinsèque, ils furent les derniers modèles que l'on imita. Dans la seconde moitié du seizième siècle, un seul artiste, François Pourbus, né en 1540, avait pris cette direction depuis les

(1) Cette date et l'indication du premier maître de François, que ne donne aucun biographe, se trouvent dans le *Liggere*, ou Registre de la corporation de Saint-Luc, commencé en 1453.

débuts de l'art flamand ; encore ne se fit-il point du nouveau genre une spécialité exclusive ; le portrait et l'histoire ne l'occupaient pas moins. Cependant, comme la peinture des animaux le distinguait surtout de ses contemporains, son épitaphe ne mentionne que l'adresse avec laquelle il copiait les formes des bêtes. J'ignore, au surplus, ce qu'étaient ses toiles ; les galeries publiques de l'Europe n'en possèdent au-

cune. Pour Hoefnaghel, qui date de la même époque, il ornait les manuscrits d'images scientifiques, et l'on ne peut guère le classer au nombre des peintres proprement dits.

L'ardeur avec laquelle la noblesse se livrait à la chasse, aurait dû favoriser aussi le prompt développement de la peinture d'animaux. Les chasses sont la partie la plus intéressante du genre ; elles en constituent la forme héroïque. Les seigneurs



VAN-DYCK. PINX.

E. CHEVIGNARD. DEL.

Portrait de François Snyder, d'après l'eau-forte de Van-Dyck. — Dessin de Chevignard.

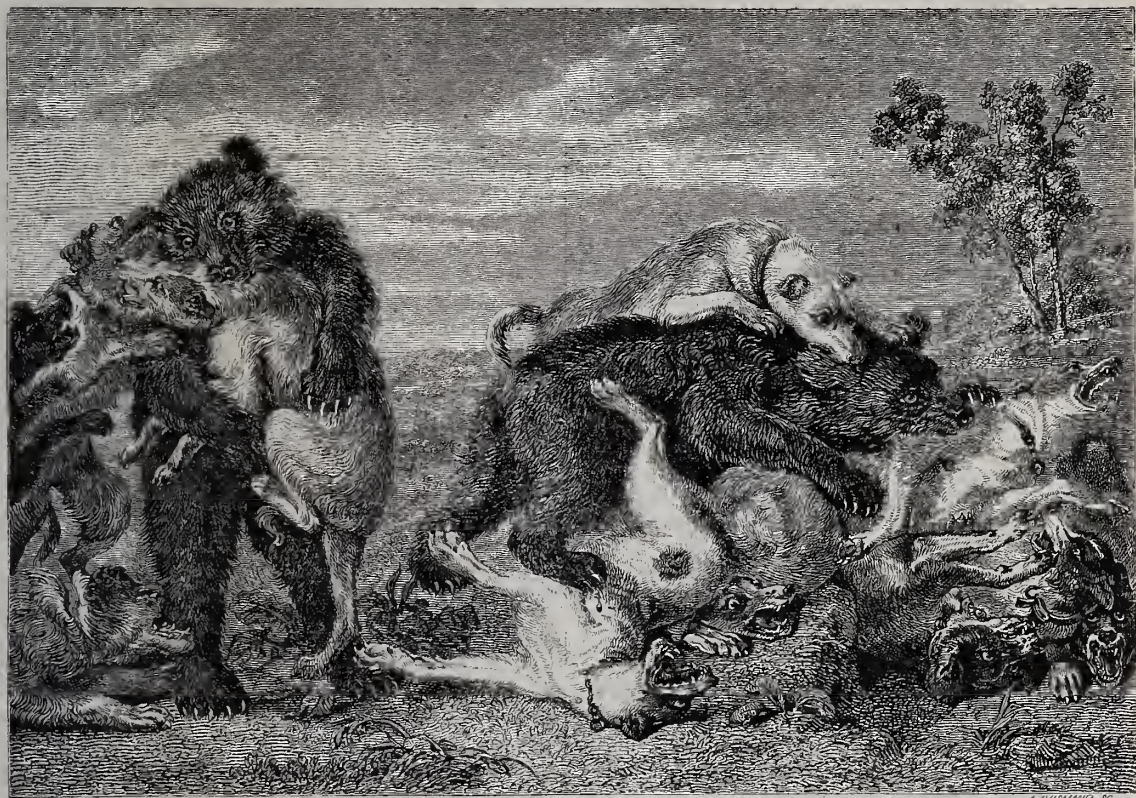
achetaient beaucoup de tableaux pour décorer leurs hôtels : reproduire les scènes de leur divertissement principal était un moyen sûr de frapper leur imagination. Toutes ces causes échouèrent cependant : le paysage, les marines, les intérieurs, les sujets grotesques furent habilement traités avant que les animaux obtinssent le même honneur. Ce fait remarquable demande une explication ; la voici. D'une part, les animaux sont le plus ingrat de tous les sujets, celui qui

prête le moins au talent de l'artiste. Les sites charmants ou terribles de la nature, la mer calme ou bouleversée par la tempête, l'intérieur des églises, des châteaux, des maisons, les plantes et les fleurs ont un charme poétique, offrent des ressources de lignes, d'agencement, de coloris que l'on ne trouve point dans les bêtes. Ils rappellent d'agréables souvenirs et font naître de douces rêveries ; les images provoquent en nous les mêmes sentiments que leurs originaux. Les bœufs,

les vaches, les moutons ne nous émeuvent point; ils éveillent par eux-mêmes, indépendamment de l'exécution, un faible intérêt. Les ours, les sangliers, les loups, les cerfs, luttant contre une meute, n'ont qu'un attrait dramatique de second ordre. Il faut donc que le peintre dispose de tous ses moyens; il faut que l'artiste possède une grande habileté pour que ces motifs deviennent des sujets de tableaux et produisent de l'effet. Sans une adresse consommée, ils n'obtiendront pas un coup d'œil; il faut aussi que l'amour, la connaissance de l'art soient parvenus très-loin, et que le spectateur, l'acheteur puissent apprécier le mérite du travail technique en dehors de tout plaisir intellectuel ou moral. Les animaux n'éveillent même que d'une façon détournée le sentiment de la vie champêtre; voilà pourquoi ce genre

ne s'est constitué et développé qu'après tous les autres.

Il est certainement curieux que Breughel de Velours, Rubens, Snyders, venus au monde dans un laps de quatre ans (1575-77-79), à une époque si avancée de l'art, aient, les premiers, peint les animaux d'une manière supérieure, au moins dans les Pays-Bas (1); car les œuvres détruites de François Pourbus n'auraient sans doute point soutenu la comparaison avec leurs toiles. Lequel des trois donna l'exemple aux autres? Ils étaient amis, se voyaient constamment; l'impulsion a dû venir de l'un d'eux. L'absence de documents nous empêche de résoudre cette question importante; nous attribuerions volontiers l'initiative au génie créateur de Rubens, mais nous ne pourrions appuyer cette opinion sur aucune preuve.



Combat d'ours et de chiens, par François Snyders. — Dessin de Fremaux

Quoi qu'il en soit, le talent de Snyders et celui de Pierre-Paul s'identifièrent tellement que Campo Weyermann regardait comme les meilleurs ouvrages de l'un et de l'autre ceux qu'ils ont exécutés ensemble. C'est une hyperbole inadmissible, mais elle exprime vivement l'heureux accord de ces deux imaginations fraternelles. Les toiles de Snyders possèdent les mêmes qualités que celles de Rubens; c'est la même richesse de lignes, la même fougue d'exécution, la même ampleur de travail, les mêmes procédés de coloris. Nous devons dire toutefois que, sous ce dernier rapport, il ne nous semble pas l'égal de Rubens; sa couleur est plus terne ou plus sèche, moins forte et moins harmonieuse; il n'en ménageait pas aussi habilement les transitions.

De tous les peintres d'animaux, c'est Snyders qui a donné à son style le plus grand caractère. La noble tournure, l'héroïque vigueur que l'on admire dans les personnages, dans les compositions du chef de l'école anversoise, on les retrouve dans les toiles de son ami; elles ont jusqu'aux dimensions des tableaux d'histoire, et, considérées de loin, avant qu'on ait pu en distinguer le sujet, elles présentent la même

physionomie. Les animaux de Snyders combattent avec une ardeur toute chevaleresque; il semble qu'eux aussi pensent à la gloire. Comme leurs yeux étincellent de fureur! comme leurs muscles sont tendus, et quel acharnement expriment leurs attitudes! ils se mordent, s'étouffent, s'écrasent, se déchirent de la manière la plus impitoyable; le sang coule, les entrailles sortent de l'abdomen, les chairs entr'ouvertes palpitent, les membres rompus ne tiennent ensemble qu'au moyen de la peau: les hommes ne feraient pas mieux.

Les compositions de Snyders sont très-variées. Il débuta par peindre des fleurs, des fruits, des scènes de genre, et plus tard revint fréquemment à ces sortes d'ouvrages. Tantôt il aborde des sujets tranquilles: les animaux entrant dans l'arche, le paradis terrestre, la création des quadrupèdes et des

(1) Jacopo da Ponte, surnommé le Bassan, du lieu de sa naissance, les avait précédés, puisqu'il vit le jour en 1510. Le Bassan toutefois n'a pas peint, que je sache, des animaux séparés. Sa manière rentre, en conséquence, dans celle de Beukelaer, de Pierre Breughel et de plusieurs autres Flamands, nés avant lui ou vers la même date.

biseaux ; ici l'on voit un intérieur de cuisine où des provisions de toute espèce surchargent les tables, pendent aux solives, le long des murs ; là c'est un marchand de poissons qui étale devant nous les hôtes brillants de la mer et des fleuves ; plus loin une marchande de gibier dispose savamment les objets de son commerce, depuis le chevreuil jusqu'au tétaras et à la gélinotte. Tantôt Snyder prend pour thèmes de dramatiques épisodes : deux ours, par exemple, luttent avec désespoir contre une meute de chiens ; un hippopotame se défendant au milieu des roseaux, onvre une gueule monstrueuse armée à la fois de crocs et de pointes menaçantes ; un lion et un tigre se roulent dans la poussière, l'œil sanglant, les mâchoires contractées, exprimant par mille indices leur rage et leur douleur. Voici maintenant deux chiens qui convoitent un os ; leurs mines féroces, leurs yeux pleins de colère, leurs lèvres plissées et retroussées, leurs dents à nu, ont toute l'animation, toute la vérité de la nature. C'est le drame vulgaire après la haute tragédie.

Le portrait à l'eau-forte de Snyder, par Van-Dyck, est regardé avec justice comme le meilleur de tous ceux que le grand peintre a dessinés sur le cuivre. Cette estampe, à défaut de renseignements écrits, prouve que les deux artistes vécurent dans l'intimité ; elle devint plus tard, sous le burin de Jacques Neefs, une gravure achevée.

Snyder a lui-même publié seize eaux-fortes de diverses grandeurs, représentant des animaux, où l'on retrouve les qualités ordinaires de sa peinture ; les amateurs en font grand cas, mais elles sont d'une extrême rareté. Jean Zaal et Réveil ont aussi gravé quelques tableaux du fameux Anversois.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 253, 270, 278.

§ 7. *Ce que coûte la prospérité. — Histoire d'un portrait mal encadré. — Les économies de ceux qui ne veulent se priver de rien. — Une leçon d'amitié. — Ce que de vieux meubles peuvent apprendre.*

De nouvelles acquisitions du comte de Noitiers et plusieurs riches clientèles obtenues par son entremise, avaient accru notre aisance d'année en année. J'avais eu besoin d'un cahriole pour mes courses à la campagne, et par suite il avait fallu gager un domestique, louer une remise et une écurie. Nous ajoutions chaque mois à notre logement quelque meuble ou quelque ornement ; enfin nous nous aperçûmes qu'il avait mille incommodités jusqu'alors inaperçues. Le quartier était pauvre, la maison de médiocre apparence, l'escalier obscur et le jardin trop rétréci. Après de longues hésitations, nous parlâmes de le quitter pour aller habiter la ville neuve.

L'affaire fut délibérée en conseil de famille. Madame Roubert parla contre le projet ; elle prétendit qu'avec les nouvelles pièces jointes à notre appartement, nous devions nous trouver suffisamment au large ; que deux déménagements équivalaient à un incendie, et que le vieux meuble déplacé se transformait, le plus souvent, en planches vermonlues et en clous rouillés.

— De mon temps, dit-elle, on naissait, on vivait et on mourait sous le même toit, sans s'inquiéter du changement de fortune ; l'argent acquis était placé en terres, ou dans le commerce ; on ne l'employait pas à s'acheter des infirmités sous le nom d'habitudes, et personne n'était assez douillet pour ne pouvoir dormir dans le lit de son père : aussi les familles se continuaient ; les logis, au lieu de se désigner par un numéro, se désignaient par un nom ; chaque rue formait un grande famille où l'on se connaissait de père en fils, et les villes n'étaient pas, comme aujourd'hui, des au-

berges dans lesquelles les voisins se succèdent sans se connaître.

Je voulus défendre le présent en expliquant à la tante de Marcelle les avantages de cette mobilité moderne qui travaillait à une grande unité, et ne détruisait les associations particulières qu'au profit de la sociabilité générale.

— Tout ce que vous voudrez, répliqua madame Roubert, qui interrompit mes développements humanitaires ; mais il n'en est pas moins vrai que maintenant vous voulez manger le gibier dès qu'il est pris ! on n'aime plus à faire de provisions. Il semble, cher ami, que votre génération soit en chambre garnie sur la terre du bon Dieu ; dès que les revenus augmentent, on change d'hôtel. Voyez vous-même, qui êtes un des plus raisonnables. Lier le logement vous suffisait ; aujourd'hui voilà qu'il vous serre les coudes ; on dirait que la prospérité est une hydropisie et qu'elle fait grossir ; là où vous vous trouviez à l'aise, vous ne pouvez plus vous retourner.

Marcelle s'efforça, à son tour, de justifier notre changement ; elle prouva à sa tante que les conditions avaient cessé d'être les mêmes. Les enfants grandissaient, des affaires plus étendues me créaient de nouvelles obligations ; tout devait d'ailleurs se borner à un déplacement, et nous ne voulions rien changer à notre vie.

Mon père, jusqu'alors étranger au débat, l'interrompit par un sourire.

— Ne croyez pas cela, ma fille, dit-il à Marcelle ; chaque lieu a son atmosphère qu'on ne peut emporter avec soi ; quiconque prend d'autres habitudes se transforme lui-même.

— Mais au moins peut-il conserver ses affections ?

— Pourvu qu'elles fassent partie de sa vie nouvelle.

— Quoi ! vous pensez que l'inégalité des positions sépare les cœurs.

— Comme la différence des langages sépare les esprits ! Là où les joies et les peines ne sont plus communes, les épanchements doivent bientôt cesser. Le moyen d'être ami quand on ne peut espérer ou se plaindre ensemble, quand les préoccupations de chaque instant vous séparent, quand le roi rêve à sa couronne et le berger à son troupeau ! La parité des besoins est la première condition pour le mariage des âmes ; tout homme qui déménage sa vie laisse forcément derrière lui, avec ses vieilles habitudes, ses vieilles amitiés.

Malgré mon respect pour la sagesse de mon père, je ne veux point croire à ses prévisions. Quelle que fût ma nouvelle demeure, j'étais certain de conserver pour la famille Hubert la même affection que par le passé. Un voisinage moins prochain pouvait rendre nos relations plus rares, mais elles resteraient certainement aussi amicales et aussi familiales.

Cependant à l'annonce de notre départ, Justin et sa femme ne purent retenir une exclamation douloureuse.

— Je m'y attendais, dit le premier ; mais je repoussais toujours cette pensée comme la menace d'un malheur qu'on ne peut éviter.

Laure, saisie et muette, serrait sa fille contre ses genoux en nous regardant des larmes dans les yeux ! Marcelle jeta un bras autour de son cou, tandis que je prenais la main de Justin, et nous répétâmes à l'envi tout ce qui pouvait leur rendre cette séparation moins pénible.

Ils se prêtèrent à nos consolations avec une tendresse souriante. Ames toujours sereines, l'une échappait à l'amertume par la force, l'autre par la soumission. Après la première expression de regret que leur avait arrachée la surprise, ils ne montrèrent ni tristesse ni dépit ; mais se mettant à l'unisson de nos préoccupations nouvelles, ils écoutèrent avec intérêt toutes nos confidences, discutèrent avec nous nos projets, et s'associèrent franchement à cet entrain joyeux et un peu bruyant, qui accompagne toute réussite.

L'heure du déménagement venue, madame Hubert aida



Marcelle à remplir les malles et à faire les paquets, pendant que Justin se chargea de ma bibliothèque qui, grâce à lui, arriva intacte dans notre nouvelle demeure.

C'était une maison récemment bâtie dont l'élégance et le confort nous avaient d'abord séduits, mais ne tarda point à nous embarrasser. Notre modeste ménage transporté dans le charmant logis y produisit l'effet d'une verrue sur un beau visage; il y avait entre le cadre et le tableau un désaccord dont l'œil de madame Roubert lui-même fut choqué.

— Dieu me pardonne! votre ameublement gâte tout, dit-elle; c'est comme une guenille à un balcon doré. Si vous avez le moindre sentiment du beau, vous jetterez votre mobilier par les fenêtres.

Sans accepter l'expédient, nous reconnûmes qu'il fallait se résigner à un sacrifice, et, après avoir consulté nos ressources, nous nous décidâmes à vendre notre ménage.

Les llubert en achetèrent une partie, pour avoir, disaient-ils, des souvenirs de notre chère intimité. Tout n'allait point, en effet, se borner, comme nous l'avions cru, à une perte de voisinage. Au moment où nous prenions possession de notre nouveau logement, Justin était nommé, avec un faible avancement, à un nouvel emploi qui le forçait à quitter le pays. Il devait habiter un bourg de peu d'importance dans un canton éloigné, sans espoir d'en sortir de longtemps.

La séparation fut cruelle, bien qu'adoucie par la résignation des deux exilés. On pleura et l'on promit de s'écrire souvent. A vrai dire, je perdais avec Justin un grand exemple, en même temps qu'un excellent ami; son indifférence pour les jouissances inférieures de la vie m'empêchait de me baisser vers elles; pour continuer à lui parler et à le comprendre, j'étais forcé de me tenir à son niveau.

Ces adieux avaient retardé l'installation de notre nouveau ménage; nos amis partis, il fallut s'en occuper.

La vente du vieux mobilier avait produit peu de chose; mais, en revanche, l'achat de celui qui devait le remplacer nous coûta fort cher. Marcelle apporta dans ses acquisitions le goût distingué qu'elle mettait dans tout. Commentant à sa manière la maxime de Platon, que *le beau est le reflet du bon*, elle choisit ce qu'elle put trouver de plus élégant et de plus ingénieux. A la vue des mémoires, je fus un peu effrayé; mais elle me prouva que l'excellent n'était jamais trop cher, et je compris que nous nous ruinions par économie!

Au reste, notre maison se trouva charmante. Le peu de vieux meubles conservés avaient été ensevelis dans les coins les plus sombres, ou cachés derrière leurs brillants successeurs. Ce n'était partout que mousselines, damas; velours, torsades! Marcelle s'ébattait au milieu de tout cela avec l'aisance gracieuse que savent mettre les femmes à s'établir dans le luxe; on eût dit qu'elle avait toujours frôlé la soie et ne s'était jamais promenée que sur des tapis d'Aubusson.

Quant à moi, j'étais singulièrement embarrassé. Tout ce qui m'entourait avait une splendeur qui m'imposait. Puis il fallait se rappeler les consignes données par la gouvernante du palais. Défense d'appuyer les pieds aux barreaux des sièges; défense de déposer son chapeau sur la table de citronnier; défense d'oublier un livre sur le canapé de velours; défense de s'asseoir sur la chauffeuse dont les élastiques étaient trop faibles pour mon poids; défense de toucher par distraction aux glands des rideaux dont j'effilais, disait-on, les franges...; défense... défense... Je ne lisais que ce mot contre les murs, sur les meubles, à ma tête, à mes pieds! Oh! combien je regrettais mon vieux fauteuil de cuir éraillé dont je pouvais, aux heures de méditations, arracher impunément le erin par quelque accroc béant! Quels soupirs en resongeant à ma petite table de sapin que mon canif entaillait en liberté quand l'esprit rebelle faisait attendre ses réponses! Cependant je finis par m'accoutumer à ces gênantes délicies. Si l'indépendance y perdait quelque chose, en revanche le regard se plaisait dans ces somptuosités charmantes. Peu à peu, je ne sais quelle in-

sensible ivresse vous gonflait le cœur; on se sentait fier de ce luxe, on se savait gré d'être entouré de tant de velours et de clous dorés, on en avait beaucoup meilleure opinion de soi et un peu plus mauvaise opinion des autres.

Bien entendu que cela ne vint pas tout de suite, mais par imperceptibles doses, sans qu'on s'en aperçût. La vanité ressemble aux miasmes des maremmes; on respire son poison sous un ciel aussi bleu que le saphir, et dans une brise qui semble n'apporter que des parfums!

*La suite à une autre livraison.*

## RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ENSEIGNES.

STRASBOURG.

Fin. — Voy. p. 205.

L'enseigne de la « Brasserie du Géant, » dans la Krutenau, représente Goliath armé de pied en cap, et le petit David lançant la pierre avec sa fronde. L'inscription explicative, en rimes barbares allemandes, avertit le lecteur que l'homme doit mettre toute sa confiance en Dieu et ne pas trop se fier à ses propres forces.

Au siècle dernier, l'administration de Strasbourg a traduit littéralement en français un grand nombre de noms propres allemands qui avaient été appliqués à des rues, et par là elle en a fait perdre l'origine. C'est ainsi que l'on a transformé Kalbsgasse en rue des Veaux, Saltzmanngasse en rue de l'Homme-de-Sel, Linsenfelsergasse en rue des Lentilles, Hammannsgasse en rue de l'Hammeçon, etc. On peut se faire une idée des erreurs qui résultent de cette sorte de traduction en songeant que, suivant cet exemple, on pourrait, dans quelques siècles, traduire quel Kellermann en quai de l'Homme-à-la-Cave, place Kleber en place du Colleur, etc. On n'aurait point dû oublier que les Kalw ou Kalb étaient une ancienne famille noble de Strasbourg, qui dota cette ville d'un hôpital; que les Saltzmann illustrèrent l'ancienne université; et que les Lindenfels étaient une ancienne famille patricienne qui donna quelques ammaestres à la république, de même que les généraux Kleber et Kellermann, enfants de Strasbourg, l'illustrèrent par les armes.

Un homme en armure complète orne encore une maison de construction moderne: c'était l'enseigne d'un marchand de fer; elle donne son nom à une petite place au débouché de la place Kleber, vers l'ouest. En 1308, cette place était connue sous le nom de *zu den Kappellinden*, sans doute à cause d'un groupe de tilleuls qui l'ombrageait. D'un côté s'y adossait l'ancien couvent des Cordeliers ou frères déchaussés, et un petit pont (petit pont de la Boucherie) franchissait un ancien fossé de fortification du nom de Gerber ou Rindslüter Graben (fossé des Tanneurs). Au delà de ce petit pont est une auberge à l'enseigne de la Haute-Montée. A l'époque ci-dessus désignée, elle était une des curies où la noblesse de la basse Alsace se réunissait habituellement dans de bruyants festins après ses excursions guerrières.

Quoique Strasbourg fût dès ce temps ville libre impériale, le gouvernement strasbourgeois était tout entier entre les mains de la noblesse. Les exactions, les brutalités et tribulations de tout genre auxquelles la population plébéienne était en butte, et dont les annales de ces temps contiennent de si nombreux exemples, firent naître chez elle le désir ardent de secouer le joug. Peut-être aussi fut-elle excitée par l'exemple des trois cantons suisses, Schwytz, Uri et Unterwalden. Quoi qu'il en soit, le 31 juillet 1308, un grand nombre d'hommes des métiers et des diverses classes ouvrières se trouvaient réunis dans leurs poêles des corporations. Là, les brocs de vin en main, les têtes échauffées, les cœurs irrités, animés par de violents discours contre les patriciens, et surtout contre le stædtmeistre Nicolas Zorn, homme sévère et altier, ils se déterminèrent à l'action. Ils s'armèrent, se rangent sous leurs bannières, et se portent contre la curie de la

Haute-Montée, où résidait, au milieu des siens, celui dont ils avaient l'intention de se venger. Cette troupe ameutée arrive au bas de la place des Cordeliers, aujourd'hui place d'Armes ou place Kleber, vers le pont au dehors d'une antique tour qui formait porte, et connue sous le nom de tour des Pfennings (1); elle traverse ce pont démantelé; elle se dirige alors vers l'autre passage, derrière le couvent des Cordeliers, vis-à-vis de la curie; là elle rencontre ses adversaires qui l'attendent de pied ferme, en armure, le casque sur le front, le glaive et la lance des combats en main. La rencontre fut rude et acharnée; mais lorsque vingt-six des plébiens eurent mordu la poussière, les autres prirent la fuite, et un grand nombre d'entre eux furent incarcérés et bannis de la ville.

Cette tentative d'insurrection ne fut pas la dernière. En 1332, une occasion plus favorable se présenta, et le peuple

parvint alors, par une révolution complète, à la souveraineté dans l'administration. Depuis cette époque jusqu'en 1790, où Strasbourg fonda sa propre souveraineté et son administration dans celles de la France, les métiers et les plébiens firent siéger vingt membres dans le sénat, tandis que la noblesse n'y fut plus représentée que par dix, et, à diverses époques, par un plus petit nombre encore.

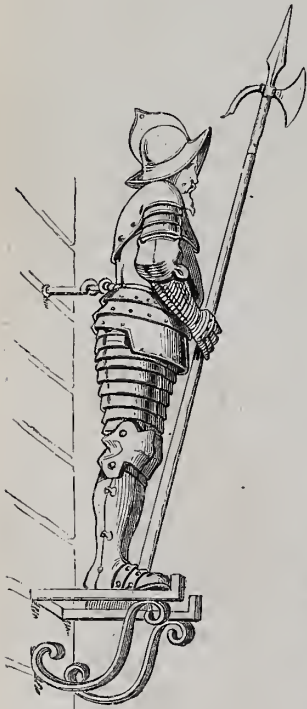
« L'Homme de fer » désigne la place où eut lieu le premier essai d'émancipation.

Parmi les enseignes qui doivent leur origine aux souvenirs anecdotiques, on remarque celle du « Renard prêchant aux canards. »

Un pêcheur logeant sur les bords du canal qui réunit le Rhin à l'Ill était plus riche d'enfants que de fortune sonnante. Il avait beau jeter ses filets : les goujons qu'il retirait de l'eau, et par ci par là quelques perches ou brochets, suf-

#### ANCIENNES ENSEIGNES DE STRASBOURG.

Ich Bierhaus werd zum Riesen genant;  
Ein Beispiel steht an dieser Wand  
Vom großen Riesen Goliath,  
Welcher David erlegt hat,  
Ohne Ansehn, keiner Rüstung schwer,  
Mit einem Stein und der Schleuder.  
Drum Niemand auf Sich selbst baut,  
Sonder allein auf Gott vertraut.



A l'Homme de fer.



David et Goliath.



Au Renard prêchant.



Aux sept Souabes.

faisaient à peine au strict nécessaire de la famille, et il n'y avait pas à penser à lui servir le dimanche un rôti doré; pour elle, le maigre était toute l'année à l'ordre du jour. Or, voyant tous les jours un troupeau de beaux canards bien blancs, bien propres, bien gras, qui appartenait à un riche voisin, faire leurs ébats dans les eaux devant sa maison, le pauvre diable, le cœur navré, fit de dangereuses réflexions sur la capricieuse disproportion des fortunes d'ici-bas. Sa conscience était assez élastique, et sa logique ne l'était pas moins. Il se dit un jour : « Ces canards enlèvent les poissons qui devraient être la proie de mes filets; s'ils sont ma propriété, pourquoi ne les prendrais-je pas au fond de leur estomac ? » Pour y parvenir, il attacha, de grand matin, de petits morceaux de lard à des ficelles attachées au fond

(1) Elle reçut ce nom parce qu'elle était le siège de la recette et contenait dans ses étages roulés le trésor de la ville.

du canot, et quand les canards voraces y mordaient, il les retirait avec le poisson qu'ils avaient englouti. Depuis cette découverte, la table du pauvre pêcheur était souvent garnie d'une pièce savoureuse qui faisait les délices des siens, et dont sa femme savourait avec soin le tendre duvet pour les lits de ses enfants. Mais le troupeau de la gent volatile diminuait ainsi sensiblement : le riche voisin se mit aux aguets et surprit le pêcheur en flagrant délit. La justice intervint et trouva à redire à cette manière de pêcher les goujons dans l'estomac des canards : le pêcheur fut condamné. Un de ses amis, pauvre peintre, lui vint en aide, et peignit l'enseigne du « Renard prêchant aux canards, » qui fit une sorte de réputation à la maison : on venait, le dimanche, s'y régaler de friture (1).

(1) Nous devons ces articles à l'obligeance de M. F. Piton, de Strasbourg.

## MOUZON

(Département des Ardennes).



Vue de l'église de Mouzon. — Dessin de Lancelot.

Le canton dont Mouzon est le chef-lieu est arrosé par la Meuse et par la petite rivière de Cliers, Son territoire ren-  
 ferme, dans les vallées, d'excellentes terres d'alluvion et de  
 magnifiques prairies, parmi lesquelles on cite celle de Douzy,

qui est la plus grande et la plus fertile. Le reste du sol est rocailleux, montueux et peu productif; quelques-unes des collines sont toutefois couvertes de vignes qui donnent un vin souvent supérieur à sa renommée. Un vieux proverbe ardennais parle de ce vin en termes peu flatteurs : « Dieu nous préserve de la justice d'Omout, du pain de Sapogne et du vin de Mouzon ! » Les autres terres produisent du froment, du seigle, de l'avoine, un peu d'orge, et des foins d'excellente qualité. On rencontre aussi quelques bois.

On remarque dans ce canton, outre le chef-lieu, la vieille ville de Beaumont, fortifiée en 1182 par Guillaume « aux blanches mains, » archevêque de Reims, qui, pour y attirer la population, concéda à tous ceux qui s'y établissaient certaines franchises que l'on nomma Loïs de Beaumont. Charles VII, roi de France, fit l'acquisition de Beaumont en même temps que celle de Mouzon, en 1379. Beaumont était aussi connu pour ses mesures, les plus grandes de toute la province de Champagne.

Douzy, sur le Chiers, donné à saint Reni par Clodoald, fils de Clodomir, resta la propriété des évêques de Reims jusqu'à Tiipin, qui en fit don à Charlemagne. Elle possédait alors un palais et un vaste parc. Au treizième siècle, le château fut fortifié et la ville entourée de murailles et de fossés. Il a été tenu à Douzy deux conciles, l'un en 874 et l'autre en 874.

Villiers, devant Mouzon, possédait autrefois un château fort que les Mouzonnais détruisirent en 1436, de peur de le voir tomber entre les mains des Liégeois qui inquiétaient le pays.

La châtelainie de Mouzon était effectivement très-étendue : elle enclavait dans son territoire la fameuse abbaye de Saint-Hubert, qui fait aujourd'hui partie du Luxembourg. Cette abbaye, fondée vers le huitième siècle par les rois de France, jouissait sous leur protection d'une sorte d'indépendance ; elle ne témoignait guère de son vasselage que par une coutume bizarre qui subsista jusqu'en 1789. Tous les ans, vers le mois de juillet, l'abbé de Saint-Hubert envoyait au roi « six chiens de chasse courants et ses oiseaux de proie pour le vol. » L'usage voulait que ces chiens, ces oiseaux et les chasseurs qui les amenaient, fussent admis dans les appartements du roi par l'introduit des ambassadeurs et le grand maître des cérémonies. En outre de la gratification qu'il donnait toujours aux deux conducteurs des animaux, le roi leur remettait cent écus pour être distribués en aumônes aux pauvres de Saint-Hubert.

Mouzon est citée dans les itinéraires romains sous le nom de *Mosomagus*, situé sur la voie de Reims à Trèves. Elle était la capitale d'une châtelainie qui appartient à l'évêché de Reims depuis saint Remi jusqu'en 1379. A cette dernière époque, elle passa à la couronne par échange avec Vesly-sur-Aisne. Le château de Mouzon fut brûlé par les Normands en 882 avec l'abbaye qui en dépendait. L'archevêque Hervé fit rétablir cette maison et y plaça des chanoines, auxquels on substitua dans la suite des bénédictins tirés de Thîn-le-Moutier.

L'église, qui sert aujourd'hui de paroisse, est l'édifice religieux le plus important du département des Ardennes.

Ce monument, dont la fondation paraît dater du treizième ou du quatorzième siècle, est en effet très-remarquable par la date et la régularité de sa construction, par son ornementation, ses figures sculptées dans le portail et ses vitraux historiés. Le tympan est sculpté : les divers sujets, disposés sur trois étages, représentent l'histoire de la Vierge et les principaux événements de la vie de saint Victor. La voussure de la principale entrée du portail occidental est occupée par un cordon de douze anges. Cet édifice comptait autrefois trois tours ; il n'en reste plus aujourd'hui que deux.

Mouzon possédait aussi un château dans lequel se trouvait une communauté de filles. Vingt-neuf villages ressortissaient à sa justice.

Indépendamment de la paroisse actuelle, il y avait une autre église sous l'invocation de Saint-Martin, et une troisième dédiée à Sainte-Geneviève et située dans le faubourg que la Meuse sépare de Mouzon. Il existait encore dans ce lieu un couvent de capucins, converti aujourd'hui en maison bourgeoise.

En 1248, les habitants de Mouzon firent la guerre à ceux de Bouillon et les battirent près de Villiers-Cernay. L'année suivante, leur ville fut assiégée par l'évêque de Liège, qui se retira à l'arrivée de l'armée de l'archevêque de Reims, protecteur des Mouzonnais. Pendant les guerres civiles du quinzième siècle, les habitants de Mouzon, tenant le parti de Charles VII, inquiétaient tellement les Rémois, qui étaient anglo-bourguignons, que ceux-ci demandèrent instamment une trêve en 1426. En 1521, Mouzon fut pris et incendié par les Impériaux. Deux ans après, la peste (on appelait alors de ce nom toutes les maladies contagieuses qui exerçaient des ravages considérables) y fit mourir près de deux mille personnes, plus de la moitié de la population. Cette ville fut encore prise et reprise plusieurs fois dans les guerres du milieu du dix-septième siècle.

Autrefois Mouzon faisait partie du gouvernement de Sedan. Ses fortifications ont été démolies en 1671. Il y avait primitivement une cour souveraine, et depuis 1633 il y eut un bailliage royal ressortissant au parlement de Metz.

Il s'est tenu à Mouzon trois conciles, en 948, 995 et 1187. Mouzon possédait un collège fondé en 1623 par un nommé Béchet. De 1810 à 1814, on avait établi dans cette ville le dépôt de mendicité du département. Elle possède encore un hospice assez considérable et quelques fabriques. M. de Neuflyze avait fondé une grande filature et une fabrique de draps qui donnaient à Mouzon une certaine réputation industrielle.

Mouzon est la patrie du théologien Bauny, du jésuite Dorizy, et du médecin Massue.

#### SUR LES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Fin. — Voy. p. 262.

La vie de madame de Sévigné se partageait, dans la solitude des Rochers, entre les promenades, les lectures, la prière : « Quand il me vient des madames du voisinage, je prends vivement mon ouvrage ; je ne les trouve pas dignes de nos bois. Je les reconduis ; la dame en croupe et le galant en selle s'en vont souper, et moi je vais me promener. Je veux penser à Dieu, je pense à vous ; je veux dire mon chapelet, je rêve. Je trouve Pilois (le jardinier), je parle de trois ou quatre allées que je vais faire, et puis je reviens quand il fait du serein, de peur de vous déplaire. »

Après le souper, le fils de madame de Sévigné lisait tout haut quelque histoire ou même un roman ; il se retirait à dix heures, et sa mère prolongeait seule la veillée jusqu'à minuit : « Voilà, dit-elle à madame de Grignon, la règle de notre couvent ; il y a sur la porte : *SAINTE LIBERTÉ.* »

Cependant la marquise est quelquefois arrachée à sa retraite par le gouverneur de Bretagne, M. de Chaulnes, qui la comble d'amitiés et ne peut se passer d'elle à la tenue des états. Madame de Sévigné fait un tableau charmant de cette réunion de toute la gentilhommerie bretonne et des fêtes données par le gouverneur : « Toute la Bretagne est ici, écrit-elle ; vous savez qu'il ne s'en échappe guère de Bretons ; elle est toujours toute pleine ; rien ne se répand, rien ne se perd, rien ne se déborde. »

Mais ces bruyantes réjouissances la fatiguent bien vite, et elle ajoute : « Je souhaite avec une grande passion d'être hors d'ici où l'on m'honore trop. Je suis extrêmement affamée de jeûne et de silence. Je n'ai pas beaucoup d'esprit ; mais il me semble que je dépense ici ce que j'en ai en pièces de quatre sous, que je jette et que je dissipe à tort et à travers, et cela ne laisse pas de me ruiner. »

Puis viennent les anecdotes. D'abord celles relatives aux soulèvements des campagnes contre la gabelle. Les paysans, animés par la noblesse, ne comprennent point le mot, mais s'en sont fait un monstre qui excite chez eux une fureur effrayée. Ils croient retrouver l'épouvantable *machine royale* dans tout ce qui leur est nouveau et inconnu. Un curé de basse Bretagne ayant reçu une pendule de France (car c'est ainsi qu'ils disent, fait observer madame de Sévigné), ils se mirent tous à crier dans leur langage que c'était la gabelle, et ils voulaient l'anéantir; mais le curé, qui tenait à sa pendule, leur dit dans le même patois :

— Vous vous trompez, mes enfants; ce n'est point la gabelle, c'est le jubilé!

Et à ces mots, tous tombèrent à genoux.

Lorsque l'entreprise du roi d'Angleterre contre le prince d'Orange qui l'avait détrôné ralluma la guerre, il fallut songer à la défense des côtes, et le duc de Chaulnes organisa les Bretons en milice. Madame de Sévigné nous a conservé de plaisants détails sur cet essai militaire : « C'est une chose étrange, raconte-t-elle, que de voir mettre le chapeau à des gens qui n'ont jamais eu que des bonnets bleus sur la tête. Ils ne peuvent comprendre l'exercice, ni ce qu'on leur défend. Quand ils avaient leurs mousquets sur l'épaule et que M. de Chaulnes paraissait, ils voulaient le saluer : l'arme tombait d'un côté et le chapeau de l'autre. On leur dit qu'il ne faut point saluer, et, quand ils sont désarmés, s'ils voient passer M. de Chaulnes, ils enfoncent leurs chapeaux des deux mains et se gardent bien de le saluer. On leur a dit qu'il ne faut pas branler, ni aller et venir quand ils sont dans les rangs : ils se laissaient tous rouer l'autre jour par le carrosse de madame de Chaulnes, sans vouloir se retirer d'un seul pas, quoi qu'on pût leur dire. » Mais cette obéissance aveugle finit par tourner au profit de la discipline, et madame de Sévigné est tout étonnée, quelques semaines après, de voir ces milices manœuvrer comme de vieilles troupes. Elle reconnaît alors les gens dont Bertrand du Guesclin avait fait les meilleurs soldats de son temps.

Au total, les lettres de madame de Sévigné peuvent être rangées parmi nos monuments littéraires les plus précieux et nos plus riches mémoires historiques. On y trouve de tout, comme dans la conversation familière de ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup pensé et beaucoup senti. En général, le ton en est gai, mais avec un accent de caresse qui attendrit cette gaieté. Sans s'arrêter jamais dans la mélancolie, madame de Sévigné la traverse par instants. Nous l'avons vue tressaillir à l'idée de la vieillesse et de la mort; elle s'attriste également parfois aux grandes disgrâces de la cour et devant l'imperfection « des anciens attachements, qui sont de vieux carrosses auxquels il y a toujours quelque chose à refaire. » Mais sa sérénité dissipe vite tous les nuages, et l'on sent, à travers toutes ces agitations décelant la faiblesse humaine, un caractère solide, une âme bien faite, et ce bon sens assaisonné qui est l'essence même de l'esprit français.

#### LES CHARLATANS A BAROQUE.

« A Baroque, dit le voyageur Tavernier (1), les Anglais ont un fort beau logis; et je me souviens qu'y arrivant un jour, en revenant d'Agra à Surate avec le président des Anglais, il vint aussitôt des charlatans lui demander s'il voulait qu'ils lui montrassent quelques tours de leur métier, ce qu'il eut la curiosité de voir. La première chose qu'ils firent fut d'allumer un grand feu, et de faire rougir des chaînes de fer dont ils s'entortillèrent le corps, faisant semblant qu'ils en ressentaient quelque douleur, mais n'en recevant au fond aucun dommage. Ensuite ils prirent un petit morceau de bois, et, l'ayant planté en terre, ils demandèrent à quelqu'un de la compagnie quel fruit il voulait avoir.

(1) Né à Paris en 1605, mort à Moscou en 1689.

On leur dit que l'on souhaitait des *menques*, et alors un de ces charlatans, se couvrant d'un linceul, s'accroupit contre terre jusqu'à cinq ou six reprises. J'eus la curiosité de monter à une chambre pour voir d'en haut, par une ouverture du linceul, ce que cet homme faisait, et j'aperçus que, se coupant la chair sous les aisselles avec un rasoir, il frottait de son sang le morceau de bois (1). A chaque fois qu'il se relevait, le bois croissait à vue d'œil, et à la troisième il en sortit des branches avec des bourgeons; à la quatrième fois l'arbre fut couvert de feuilles, et à la cinquième on lui vit des fleurs. Le président des Anglais avait alors son ministre avec lui, l'ayant mené à Amadabat pour baptiser un enfant du commandeur hollandais dont il avait été prié d'être le parrain; car il faut remarquer que les Hollandais ne tiennent point des ministres que dans les lieux où ils ont ensemble des marchands et des soldats. Le ministre anglais avait protesté d'abord qu'il ne pouvait consentir que des chrétiens assistassent à de semblables spectacles; et dès qu'il eut vu que d'un morceau de bois sec ces gens-là faisaient venir en moins d'une demi-heure un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, avec des feuilles et des fleurs comme au printemps, il se mit en devoir de l'aller rompre, et dit hautement qu'il ne donnerait jamais la communion à aucun de ceux qui demeureraient davantage à voir de pareilles choses. Cela obligea le président de congédier ces charlatans. »

#### EXTRAITS DE COLERIDGE.

— Les plagiaires ont toujours peur qu'on ne les vole : de même, on a remarqué que les voleurs de bourses et de mouchoirs tiennent presque toujours leurs mains dans leurs poches.

— L'entendement fournit les matériaux du raisonnement; la raison seule décide de leur valeur. L'un dit seulement : « Ceci est ou peut être ainsi. » L'autre dit : « Ce doit être ainsi. »

— La terre avec sa face couverte de cicatrices est le symbole du passé; l'air et le ciel sont les symboles de l'avenir.

— Un homme qui vit de maximes seulement est comme un cyclope : il n'a qu'un œil, et encore est-il placé derrière sa tête.

— Le malade sait peu de chose de son état; mais il y a des choses qu'il connaît mieux que son médecin.

— Les bons et les méchants le sont moins qu'ils ne le paraissent.

#### ANECDOTE SUR JEANNE D'ARC (2).

Jeanne était prisonnière depuis plusieurs mois; elle savait que les Anglais négociaient son extradition; elle savait aussi que la ville de Compiègne, toujours assiégée, commençait à perdre courage. Alors l'idée lui vint de se jeter au bas de la tour où elle était enfermée, espérant par là, ou procurer sa fuite à l'avantage de ceux de Compiègne, ou échapper par la mort aux Anglais. Les chances étaient plutôt pour la mort que pour le salut... La hauteur d'où se précipita la pauvre captive était considérable. L'acte d'accusation dit : « du sommet d'une haute tour. » Le texte français des interrogatoires, sans déterminer cette hauteur, la précise cependant davantage en nous apprenant que la tour était le donjon du château de Beaufort, donjon d'où relevaient les seigneuries d'un vaste canton de la Picardie. Soixante à soixante-dix pieds sont la moindre élévation qu'on puisse supposer à un édifice de cette importance. Tout le monde crut la Pucelle morte après qu'elle eut accompli ce saut prodigieux. Cependant elle en fut quitte pour un évanouissement suivi de plusieurs jours de malaise, pendant lesquels il lui fut impossible

(1) Tavernier fut-il dur, ou abuse-t-il en ce passage du privilège que le proverbe attribue aux voyageurs?

(2) Extrait des *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*, par M. Jules Quicherat.

de rien prendre. Elle n'avait reçu ni fracture ni contusion grave.

### GRAVURE ET IMPRIMERIE EN TAILLE-DOUCE.

Suite.—Voy. p. 188, 236.

#### GRAVURE A L'EAU-FORTE.

Dans ce genre de gravure, on enduit une planche d'une couche très-mince de vernis composé de matières résineuses qui résistent à l'action des acides. Ce vernis, qui varie beau-

coup dans sa composition, est étalé, s'il est liquide, au moyen d'un large pinceau ; on y mêle du noir de fumée pour lui retirer sa transparence. Quelques minutes suffisent pour le faire sécher et lui donner de la solidité. Si l'on se sert de ce vernis sous forme de pain, on le promène à la surface de la planche chauffée à un degré convenable : il s'étale alors à l'action du feu, et on l'étend d'une manière égale en tamponnant la planche avec un tampon de soie rempli de ouate (fig. 9) ; mais comme, dans cette opération, on ne peut lui donner de coloration, on retourne la planche en l'élevant au-dessus de la tête, et l'on passe habilement dessous un flambeau allumé,



Fig. 9.



Fig. 10.



Fig. 11.

composé d'une vingtaine de petits brins de bougie : la fumée en se collant au vernis lui donne un beau noir qui couvre entièrement le métal (fig. 10).

Cette opération terminée et la planche refroidie, on décalque, si l'on veut, par divers procédés le trait du sujet que l'on doit graver ; ensuite, à l'aide d'une pointe, on trace dans le vernis tout ce qu'on veut, comme si l'on dessinait avec un crayon dur sur le papier, mais avec cette différence que le crayon produit, en se promenant sur le papier, des traits qui apparaissent en noir, au lieu que la pointe découvre la planche aux places où elle passe, laisse apercevoir le métal, et produit ainsi des traits clairs sur le fond noir du vernis (fig. 11).



Fig. 12.

On a donc le contraire de ce que doit être en réalité un dessin. Tout ce qui doit devenir noir sur l'épreuve est d'abord tracé en clair sur la planche ; en d'autres termes, le clair deviendra noir.

Quand on juge que ce travail est achevé, on entoure la planche d'une bordure de cire à modeler (fig. 12), afin de former une espèce de bassin dans lequel on verse l'eau-forte, qui, ayant la propriété de décomposer le cuivre, n'en détache les molécules qu'aux endroits découverts par la pointe (fig. 13) : alors les lignes tracées dans le vernis se creusent comme par enchantement, et, après un délai qui n'est que de quelques minutes sur certains métaux très-durs, comme l'acier, on obtient un résultat que des mois de pa-

tience n'auraient peut-être pas produit à l'aide d'autres procédés. On retire l'eau-forte, on dévernit avec de l'essence, et la planche, bien nettoyée, apparaît gravée plus ou moins profondément; les traits remplis de noir prennent sur le fond noir du métal leur véritable valeur (fig. 14).

Cette manière de graver demande peu d'apprentissage. Les peintres s'en servent avec succès, parce qu'elle laisse toute liberté à leurs caprices, et que l'exécution n'en est arrêtée par aucune difficulté sérieuse. Ils sont néanmoins habitués, pour la plupart, à retoucher et terminer leurs eaux-

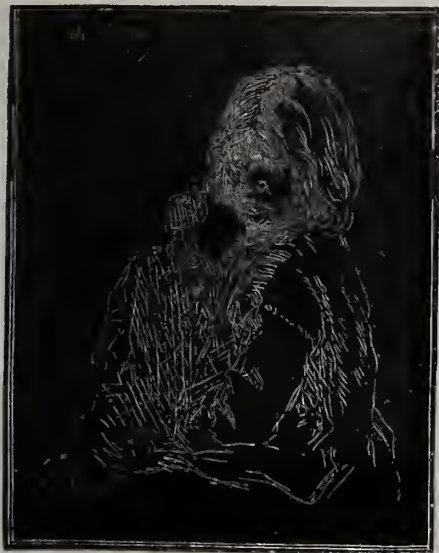


Fig. 13.



Fig. 15.



Fig. 14.



Fig. 16.

fortes à l'aide de tous les autres procédés, tels que ceux du burin, de la pointe sèche, de la roulette, etc.; mais ces procédés restent toujours indistincts dans les œuvres des plus habiles, comme on peut le remarquer dans les admirables productions que les anciens peintres nous ont laissées en ce genre.

Nous reproduisons (fig. 15 et 16) deux *fac-simile* de gravure à l'eau-forte.

*La suite à une autre livraison.*

#### LES OUVRIERS DE PARIS (1).

##### CONDITIONS D'EXISTENCE, D'INSTRUCTION ET DE MORALITÉ.

Les conditions favorables dans lesquelles s'exerce le travail à Paris, et l'attrait du séjour d'une grande ville, y font affluer des ouvriers de tous les points de la France, et même de

(1) La chambre de commerce de Paris a publié, en 1851, un volume in-quarto de plus de mille pages sous le titre de : *Statistique de l'industrie à Paris, résultant de l'enquête faite par la chambre de commerce pour les années 1847 et 1848*. La rédaction de cet

l'étranger. Quelques-uns de ces ouvriers viennent faire un séjour passager dans la capitale ; ils cherchent des salaires avec l'espoir de remporter des épargnes ; ils n'ont point avec eux de famille ; ils appartiennent à la population mobile. D'autres, au contraire, arrivent sans idée de retour ; ils ont foi dans le talent ou l'habileté qu'ils possèdent, souvent dans leur savoir-faire ; quelques-uns aussi viennent cacher, en se perdant dans la foule, de fâcheux antécédents. La population laborieuse absorbe et s'assimile les nouveaux venus.

Le développement très-populaire des beaux-arts ; les nombreuses applications que l'on fait journellement des sciences à l'industrie ; le voisinage, le contact, la relation de tant de travaux divers, forment comme un ensemble d'enseignements qui pénètre à son insu toute la population industrielle, et qui agit, indépendamment de l'instruction offerte dans les écoles, sur tous les enfants de Paris. Il en résulte une grande précocité et une grande vivacité d'intelligence chez les travailleurs. Si, à côté de ces avantages, il était possible de faire marcher du même pas une bonne éducation morale, les progrès en tout genre pourraient devenir incalculables.

Malheureusement pour les enfants, beaucoup de parents, obligés de consacrer tout leur temps au travail, s'occupent peu de cette éducation morale. Ils subissent eux-mêmes l'influence des habitudes qu'ils ont antérieurement contractées. Ce qui entraîne surtout les plus fâcheuses conséquences, c'est un besoin général, pour tous les Parisiens, de plaisirs extérieurs, de réunions bruyantes et de spectacles (1).

important ouvrage est due à M. Horace Say, qui était secrétaire de la chambre de commerce et rapporteur de la commission d'enquête, et à MM. Natalis Rondot et Léon Say, délégués chargés de la direction du travail et rapporteurs adjoints. M. Natalis Rondot a fait partie de notre expédition commerciale en Chine ; il est depuis longtemps connu par les services éminents qu'il a rendus à l'industrie ; M. Léon Say, fils de M. Horace Say, se voue avec un zèle éclairé aux études d'économie politique, qui ont fait la réputation de son grand-père J.-B. Say et de son père. Une œuvre confiée à de tels rédacteurs offre assurément de sérieuses garanties. Il est probable que bien des années s'écouleront avant que l'on entreprenne de nouveau une enquête aussi étendue et aussi minutieuse sur l'industrie parisienne. Dans l'impossibilité où nous sommes d'analyser entièrement ce livre, que devront consulter toutes les personnes qu'intéresse le sort de la classe ouvrière, nous désirons du moins donner une idée de son utilité et de l'esprit qui l'a dicté en lui empruntant quelques pages.

La première partie de l'ouvrage présente une analyse des faits recueillis dans l'enquête, et se termine par les tableaux sur lesquels viennent se résumer les résultats généraux.

La deuxième partie donne séparément pour chaque industrie les faits spéciaux qui la concernent. Le nombre des industries est de 325, et, par suite de la division d'une industrie en plusieurs branches, le nombre des tableaux est de 345. Une notice spéciale, placée à la suite de chaque tableau, fait connaître la nature de l'industrie, le nombre des entrepreneurs et des ouvriers qui y sont occupés, les salaires et les autres faits qui s'y rapportent. Les salaires sont l'objet d'un tableau spécial.

La troisième partie contient les enquêtes accessoires qui ont été faites sur des établissements publics où l'industrie est placée dans des conditions exceptionnelles d'exploitation. Au nombre de ces établissements publics se trouvent la Manufacture nationale des tabacs, la Manufacture des Gobelins, l'imprimerie nationale, la Boulangerie des hôpitaux, des prisons et de l'armée, l'entreprise des pompes funèbres, les théâtres.

Une enquête spéciale a été consacrée aux logements garnis.

(1) Cette observation des auteurs de la Statistique pourrait s'appliquer à la France entière. Il est dans notre caractère national d'aimer l'émotion et le mouvement des grandes assemblées et de la vie publique. Ce n'est pas un mal. L'histoire nous montre, par l'exemple de peuples célèbres, que de semblables dispositions ne sont pas incompatibles avec les vertus domestiques. Ce qu'il faut blâmer et modifier, s'il est possible, c'est la nature éternelle et cornplicitrice de quelques-uns de ces plaisirs extérieurs et de ces spectacles. L'administration générale ou municipale, qui peut à son gré les permettre, les défendre ou les réglementer, a certainement aussi le pouvoir nécessaire pour leur imprimer une direction plus saine et plus morale.

Il est bien rare que l'on se contente des satisfactions qu'avec une dépense égale on pourrait goûter dans la vie de famille. Dans une grande ville, les plaisirs hors du domicile sont facilement mis à la portée de tous. L'ouvrier trouve à chaque pas qu'il fait un cabaret, un estaminet, un café, un bal public. L'apprenti lui-même, en s'échappant pour quelques instants de la demeure de son patron, peut assister aux parades du boulevard, ou même aux représentations des drames les plus immoraux. Il faut donc que les jeunes gens trouvent de bons exemples de la part de leurs parents, de la part des ouvriers dont on les rapproche, de la part même des patrons qui les emploient, pour qu'ils ne se laissent pas entraîner dans de mauvaises voies. De là cette conséquence que, dans toutes les professions, presque sans exception, on trouve deux catégories d'ouvriers : l'une composée d'hommes et de femmes rangés, économes, ayant une vie de famille ; l'autre comprenant les ouvriers imprévoyants, qui dépensent follement les meilleurs salaires, et sont ensuite dépourvus de ressources lorsque viennent de mauvais jours. Dans ces deux catégories, encore bien des distinctions peuvent être faites ; même parmi les ouvriers irréguliers dans leurs habitudes, il en est qui savent se maintenir dans la profession qu'ils ont exercée, tandis que d'autres, abrutis par les excès, deviennent incapables de tout travail suivi, et tombent par degrés dans des emplois infimes, s'ils ne tournent pas plus mal encore.

On peut diviser les ouvriers de Paris en quatre classes principales :

Les ouvriers travaillant en chantier, c'est-à-dire la plupart des ouvriers du bâtiment ;

Les ouvriers des usines et manufactures, ou travaillant dans les grands ateliers ;

Les ouvriers de la fabrique de Paris proprement dite, travaillant dans de petits ateliers ;

Les ouvriers à l'aiguille, travaillant le plus souvent en chambre.

*Ouvriers travaillant en chantier.* — Les maçons, les tailleurs de pierre, les charpentiers, les scieurs de long, les menuisiers en certains cas, qui travaillent de cette manière, appartiennent en grand nombre à la population mobile, et sont étrangers à la capitale. Il résulte de là trois conséquences générales dans leur genre de vie ; savoir : — le mode d'embauchage, qui a lieu sur des points déterminés, le plus souvent en plein air ; — le mode de la nourriture, qui est prise tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, près des travaux, presque toujours dans les cabarets ; — enfin le mode de logement, c'est-à-dire l'habitation dans les chambres garnies.

L'embauchage sur un point déterminé, particulièrement en plein air, amène les ouvriers en réunions nombreuses ; il donne occasion au maintien et au développement de l'esprit de corps, qui, à côté de certains avantages, entraîne de graves inconvénients. C'est ainsi que le compagnonnage s'est maintenu traditionnellement parmi les charpentiers, les tailleurs de pierre, et dans d'autres professions. Quelquefois des compagnons d'une confrérie ont voulu exclure ceux d'une confrérie rivale. L'expression de *se mettre en grève*, pour ceux qui quittent volontairement le travail, est venue du nom de la place où se fait, à Paris, l'embauchage des ouvriers du bâtiment. Dans les réunions sur un même point d'hommes en aussi grand nombre, n'ayant rien autre chose à faire que d'attendre qu'on leur offre un engagement, bien des occasions d'excitation mutuelle se présentent, et la place d'embauchage est souvent, pour les hommes d'une conduite irrégulière, le point de départ pour des parties de plaisir. Les blanchisseuses et les repasseuses se réunissent au cloître Saint-Jacques l'Hôpital et près de l'église Notre-Dame de Lorette, pour attendre qu'on vienne leur offrir de l'ouvrage. La place du Caire est le lieu de stationnement des hommes



et des femmes qui offrent leurs services pour le cardage des matelas.

Les ouvriers du bâtiment, qui travaillent tantôt sur un chantier, tantôt sur un autre, toujours plus ou moins éloignés du lieu qu'ils habitent, ne peuvent retourner prendre leur repas à leur domicile ; c'est tout au plus s'ils y mangent une soupe le soir. Il y a nécessité pour eux de prendre leurs repas près des lieux où ils travaillent, et c'est le plus souvent dans les cabarets voisins. L'abus n'est pas d'entrer à des heures régulières au cabaret, mais d'y rester ou d'y retourner quand il faudrait être à l'ouvrage.

Les sept huitièmes environ des hommes signalés comme appartenant à la population mobile sont occupés dans les travaux du bâtiment. Ils viennent au commencement d'une campagne, et ne retournent souvent qu'après la seconde année dans les départements où ils ont laissé leur femme et un ménage. Ils logent dans les maisons garnies ; mais généralement les garnis, pour eux, sont affectés à des hommes d'une seule profession ; ils sont le plus souvent tenus par un compagnon du même état, et ces maisons-là sont les plus tranquilles. Plus de moitié parmi les ouvriers charpentiers logent ainsi. Il y a des maisons dans la rue du Faubourg-Saint-Martin et dans la rue Neuve-de-la-Fidélité où l'on en trouve quinze à dix-huit payant chacun 6 francs par semaine.

Les maçons des départements de la Creuse et de la Haute-Vienne logent ainsi dans des garnis spéciaux des quartiers de l'Hôtel-de-Ville, de l'Arsenal, du marché Saint-Jean ou des Arcis, sur la rive droite de la Seine, et du quartier Saint-Marcel, dans le douzième arrondissement. Dans ces logements, établis trop souvent dans les conditions de salubrité les plus déplorables, les maçons appartenant à un même village couchent par chambrées. Leur but est de rapporter la somme la plus forte possible au pays ; ils vivent, en conséquence, avec une extrême parcimonie. Dans les moments de chômage prolongé, cette vie réduite au plus strict nécessaire n'est plus une affaire de choix ; et quand une crise est trop forte, la misère devient complète : le locuteur du garni ne tarde pas à être aussi malheureux que ses hôtes.

*Ouvriers travaillant dans de grands ateliers.* — Les fleurs, les teinturiers et imprimeurs sur étoffes, les ouvriers en papiers peints, les mécaniciens, les ouvriers en grosse chaudronnerie, ont à Paris des habitudes et des mœurs analogues à celles des ouvriers dans les autres villes manufacturières. Un travail commencé trop jeune et ne laissant aucune place pour une éducation antérieure, l'absence même d'un apprentissage, la vie commune dans de grands ateliers, d'autres causes encore, maintiennent un état général de relâchement de liens moraux en même temps qu'un niveau très-bas d'instruction. Il y a moins de facilité à Paris qu'ailleurs pour les manufacturiers de bien connaître ceux qu'ils emploient et de pénétrer avec bienveillance dans leur vie intime ; il se fait, en outre, un mouvement incessant d'ouvriers venant du dehors et quittant Paris après des séjours plus ou moins prolongés.

Du reste, l'élevation des droits sur le combustible, sur les locaux, et la valeur considérable des loyers, tendent de plus en plus à faire sortir les grandes industries de Paris.

*La suite à une autre livraison.*

#### LE MYRIOBIBLON.

*Myriobiblon* est formé de deux mots grecs qui signifient dix mille volumes. C'est le titre d'un ouvrage de Photius, patriarche de Constantinople vers l'an 857. Ce livre a pour second titre : « Description et dénombrement des livres lus par nous, etc. » On le connaît aussi par la seule désignation de « Bibliothèque de Photius. » Malgré son titre, le *Myriobiblon* ne passe en revue que deux cent-soixante-dix-neuf ouvrages. Il est précieux surtout en ce qu'il contient une analyse très-

savante de quelques écrits anciens qui ne sont pas venus jusqu'à nous, par exemple : la *Théologie arithmétique*, de Nicomaque de Gérase ; les *Pyrrhonia*, d'Oénésidème ; les *Dietyaques*, ouvrage de physiologie et de médecine de Denys d'Égée ; les *Hypotyposes*, de saint Clément d'Alexandrie, etc. On trouve dans le *Myriobiblon* (publié en grec, l'an 1601, par Hesselhell) le sommaire et la critique d'auteurs de toute sorte : historiens, conteurs, orateurs, grammairiens, philologues, poètes, savants, etc. Né à Constantinople, Photius avait été d'abord capitaine des gardes sous Michel III, grand écuyer, puis diplomate ; il était encore laïque six jours avant son élection au siège patriarcal, d'où il fut expulsé en 857 et déposé régulièrement en 869. Rétabli en 871, excommunié ensuite, il mourut dans un monastère en 891.

#### CHEVALIERS MAMELOTS.

A la cour du roi Arthur, on distinguait deux sortes de chevaliers, savoir : les preux chevaliers, et les chevaliers Mamelots. Ces derniers ne dinaient point à la table du roi, « mais sur chappes et sur manteaux mengeoient sans nappes, ne sans aulchun linge. » Pour devenir preux, il fallait qu'un Mamelot eût fait quelque action d'éclat, comme sauver son seigneur de mort et de pri on, délivrer une dame, damoiselle ou chambrière d'un grand danger, les venger d'une calomnie, vaincre un chevalier renommé.

#### SUR L'AUTORITÉ PATERNELLE (1).

Voy. le Tableau de la vie humaine, p. 148.

« En exigeant, comme autrefois, le consentement des pères et mères pour le mariage des enfants, nous ne motivons plus la nécessité de ce consentement par les mêmes principes. Dans l'ancienne jurisprudence, cette nécessité dérivait de la puissance, et, selon l'expression des auteurs, d'une sorte de *propriété* qui, dans l'origine, avait appartenu aux pères sur ceux auxquels ils avaient donné le jour. Ce droit n'était point partagé par la mère pendant la vie du chef ; il ne l'était pas non plus par les ascendants de la ligne maternelle tant qu'il existait des ascendants paternels. Aujourd'hui, ces idées de puissance ont été remplacées par d'autres. On a plus égard à l'amour des pères et à leur prudence qu'à leur autorité : de là ce concours simultané des parents au même degré pour remplir les mêmes devoirs et exercer la même surveillance. Un tel système adoucit et étend la magistrature domestique sans l'énerver. Il communique les mêmes droits à tous ceux qui sont présumés avoir le même intérêt. Il ne relâche point les liens de famille, il les multiplie et les ennoblit. »

#### LA BOUILLIE D'AVOINE.

Poésie familière de HEBEL.

La bouillie d'avoine est prête ; venez, enfants, et mangez. Dites votre *benedicite* et faites bien attention à ne pas salir vos petites manches à la bassine qui est noire de saie.

Mangez, enfants ! que Dieu bénisse votre nourriture ! Croissez et prospérez.

Voyez, votre père a semé les grains d'avoine ; sa main diligente les a répandus dans les sillons et a biné la terre au printemps ; mais leur croissance et leur maturité, c'est l'œuvre du père que vous avez dans le ciel !

Savez-vous, enfants, que dans la graine farineuse dort un germe frère et tendre ? Il ne bouge ni ne s'agite, il sommeille ! Il ne parle, ni ne mange, ni ne boit jusqu'au moment où il est conché dans la terre fraîchement labourée ; mais alors,

(1) Exposé des motifs du titre V, livre I<sup>er</sup>, du Code civil, par Portalis. (16 ventôse an xi.)

il trouve le sol si chaud, si humide, qu'il sort doucement de son sommeil, étend ses petits membres et suce la substance du grain savoureux comme le nourrisson suce la mamelle de sa mère. — Seulement il ne pleure pas à la manière des enfants.

Avec le temps il devient plus grand, plus beau, plus fort ; il sort de ses langes ; il étend ses racines au plus profond de la terre ; il y cherche sa nourriture et la trouve. Puis, la curiosité le prend ; il aimerait tant à savoir ce qui se passe là haut ! secrètement et avec crainte il regarde vers la surface de la terre. — Oh ! oh ! ceci lui plaît ! — C'est alors que le Dieu bon envoie vers lui un ange qui lui apporte une goutte de rosée et lui dit avec un doux sourire : — Dieu te bénit ! — Et le grain boit la rosée et elle lui semble bonne.

Pendant ce temps le soleil s'apprête, il descend derrière les montagnes et commence son travail.

Il parcourt son chemin, il s'élève dans la route azurée du ciel ; il regarde la terre comme une mère tendre regarde son enfant. Il sourit au petit grain et celui-ci se sent joyeux jusqu'au plus profond de ses racines. — Si beau, pense-t-il, et pourtant si aimable et si bon ! Mais que fait donc le soleil avec les vapeurs célestes ? Il forme des nuages ; on sent déjà quelques gouttes de pluie, puis une légère ondée, enfin une averse abondante. Le petit grain se désaltère ; puis une brise vient tout sécher et il se dit à lui-même : — A aucun prix je ne voudrais retourner sous terre !

Mangez, enfants, mangez ! Dieu bénisse votre nourriture ! Croissez et prospérez.

Mais des temps bien durs attendent le petit grain : jour et nuit les nuages s'amoncellent, le soleil se cache ; il neige sur les montagnes, il grêle dans la plaine ! le pauvre grain frissonne et gémit. Le sol s'est refermé, ce n'est qu'avec peine qu'il obtient sa nourriture ; il soupire et dit : — Le soleil

est-il mort ou craint-il ce froid si rude ? Oh ! si j'étais resté tranquille et petit dans ma demeure farineuse, sous la terre où il faisait si doux et si chaud !

Et savez-vous, enfants, c'est ainsi que va toute chose ! un jour vous en direz autant, lorsque vous sortirez de la maison et que vous vous trouverez au milieu de visages étrangers ; qu'il vous faudra gagner votre pain et vos habits. Alors vous penserez en vous-mêmes : Ah ! si j'étais près de ma mère, derrière le poêle !

Mais que Dieu vous console. Votre douleur finira. Tout ira mieux pour vous comme pour le petit grain. Au joyeux jour de mai le vent souffle doucement et le soleil s'élève radieux au sommet de la montagne ; il regarde le petit grain, il lui accorde un sourire : ce sourire le soulage, et il se gonfle de joie.

Les prairies deviennent éblouissantes de verdure et de fleurs ; le cerisier répand son parfum et le prunier se couvre de feuilles ; le froment et l'orge commencent à épaissir. Alors l'avoine dit : Il ne faut pas que je reste en retard. Et elle étend ses petites feuilles. Qui donc les a tissées ? La tige aussi s'élance de la terre. Qui donc la fait sortir anneau par anneau ? qui donc conduit l'eau de ses racines à son sommet savoureux ? Enfin le petit grain est poussé ; il se balance dans les airs. Personne ne peut-il donc me dire quelle main habile a suspendu ces boutons, ça et là, avec des fils de soie ? Quelle main serait-ce, sinon celle des anges ? Ils errent à travers les sillons ; ils vont d'un plan à l'autre et créent laborieusement. Fleurs sur fleurs sont attachées à la tige qui tremble, et l'avoine se tient là comme une fiancée qu'on mène à l'église ; de petites graines encore cachées poussent en secret : l'avoine commence à pressentir ce qu'elle doit être un jour. Le hanneton vient lui rendre sa visite ; il regarde et fait entendre son bruissement d'ailes puis vient



D'après Reichler.

le ver luisant, à neuf heures du soir, avec sa petite lanterne, alors que déjà les mouches sommeillent.

Mangez, enfants ! Dieu bénisse votre nourriture ! Croissez et prospérez.

Et pendant ce temps, la herse et la charrue ont passé sur les champs ; on a cueilli les prunes, moissonné l'orge et le froment ; les enfants des pauvres ont glané, pieds nus, à travers les sillons, et la petite souris a fait aussi sa récolte. Alors l'avoine commence à blanchir. Accablée de grains, elle s'est affaissée et a dit : — L'abondance m'est à charge ; je vois que mon temps est venu. Que fais-je seule ici au milieu des carottes et des pommes de terre ?

C'est alors que votre mère sort de la maison avec Eva et la petite Euphrasine qui soufflent déjà dans leurs doigts le soir et le matin ; elles nous apportent l'avoine dans l'étable et nous la battons jusqu'à l'heure où rentre le bétail. Le meunier vient enfin avec son âne, l'emporte au moulin, nous la rend en farine, et votre mère la fait cuire avec le lait nouveau des jeunes vaches.

Enfants, vous trouvez la bouillie bonne ! léchez vos cuillers et dites les *grâces*. Maintenant, à l'école ; vous avez chacun votre sac pendu au mur. Surtout, ne tombez pas en chemin ! Apprenez bien vos leçons, et quand vous reviendrez, vous trouverez des prunes cuites au four.

## LE GORILLE.



Muséum d'histoire naturelle. — Le Gorille, espèce nouvelle, découverte récemment sur la côte occidentale d'Afrique.  
— Hauteur, 1 mètre 67 cent. (plus de 5 pieds). — Dessin de Bocourt.

« Je l'avoue, disait Buffon, si l'on ne devait juger que par la forme, l'espèce du singe pourrait être prise pour une variété dans l'espèce humaine... Certain singe, en effet (l'auteur veut parler ici de l'orang-outang), indépendamment de ce qu'il n'a point de queue, de ce que sa face est aplatie, que ses bras, ses mains, ses doigts, ses ongles, sont pareils

aux nôtres, et qu'il marche toujours debout, a une espèce de visage, des traits approchant de ceux de l'homme, des oreilles de la même forme, des cheveux sur la tête, de la barbe au menton. . . . »

Ailleurs, pour compléter le parallèle entre le singe et l'homme, le même auteur ajoute : « A-t-on une idée juste

de l'homme à l'état de pure nature ? La tête couverte de cheveux hérissés ou d'une laine crépue ; la face voilée par une longue barbe surmontée de deux croissants de poils encore plus grossiers, qui, par leur largeur et leur saillie, raccourcissent le front et lui font perdre son caractère auguste, et non-seulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enfoncent et les arrondissent comme ceux des animaux ; les lèvres épaisses et avancées ; le nez aplati ; le regard stupide ou farouche ; les oreilles, le corps et les membres velus ; la peau dure comme un cuir noir ou tanné ; les ongles longs, épais et crochus ; une semelle calleuse, en forme de corne, sous la plante des pieds... Et cette esquisse, tirée d'après le sauvage hottentot, est encore un portrait flatté. Chargez donc encore le tableau, si vous voulez comparer le singe à l'homme ; ajoutez-y les rapports d'organisation, les convenances de tempérament, etc., et voyez, supposé que l'une et l'autre espèce ne soient pas la même, combien l'intervalle qui les sépare est difficile à saisir. »

Cette éloquente et fidèle comparaison entre l'homme et celui des singes qui était réputé alors le plus ressemblant à l'homme, semble saisir encore plus vivement l'esprit, à la vue du monstrueux animal que représente notre gravure.

C'est un singe d'espèce nouvelle, peut-être même de genre nouveau, récemment découvert sur la côte occidentale d'Afrique. Il est remarquable par son expression d'instinct supérieur, et surtout par ses puissantes dimensions. Au simple aspect, il n'est pas difficile de voir que, dans la division des singes, il doit appartenir au groupe des anthropomorphes, c'est-à-dire de ces espèces qui se rapprochent le plus de l'homme, soit par leur organisation intérieure, soit par leurs caractères extérieurs, soit enfin par leurs facultés. Dans ce groupe des anthropomorphes, le gorille vient s'ajouter à l'orang-outang, au chimpanzé et au gibbon.

Le gorille n'est encore que très-imparfaitement connu ; on ne sait rien de ses mœurs : jusqu'à ces derniers temps, l'espèce n'avait guère été établie que sur quelques particularités ostéologiques, en particulier du crâne et des dents. En 1849, on envoya le squelette complet d'un sujet adulte au Muséum d'histoire naturelle de Paris ; il devint aussitôt l'objet d'études très-suivies de la part de M. de Blainville : c'était un des travaux dont s'occupait avec prédilection l'illustre savant lorsque la mort est venue subitement le frapper.

En janvier de cette année, le Muséum d'histoire naturelle a reçu deux individus complets de cet animal, conservés avec leurs chairs : l'un rapporté du Gabon par M. Penaud, capitaine de vaisseau, commandant la frégate à vapeur l'*Eldorado* ; l'autre envoyé des mêmes contrées par M. Franquet, médecin de la marine nationale. Le premier de ces individus est un jeune sujet qui avait été embarqué vivant avec un chimpanzé du même âge, et qui malheureusement a succombé, ainsi que son compagnon, pendant la traversée. L'autre individu est à l'état adulte ; il a été acheté, dit-on, sur la côte du Gabon, à des naturels qui se disposaient à l'enterrer. Les deux individus sont conservés dans l'alcool ; ce sont deux pièces uniques en Europe. Nous donnons à nos lecteurs l'image de ces deux individus, bien que nous ne puissions rien dire encore sur les particularités de leur existence, et que l'espèce en soit à peine établie. Le sujet adulte est aujourd'hui livré à l'examen des savants dans les laboratoires d'anatomie comparée du Muséum ; on en étudie avec soin le système musculaire, les organes intérieurs, le squelette, etc. Le résultat de ces précieuses recherches fera juger du degré réel de ressemblance que ce singe présente avec l'animal le plus élevé dans la création, avec l'homme. En attendant, nous donnerons ici quelques détails sur ceux de ses caractères extérieurs qu'il nous a été possible de saisir à la hâte pendant le court intervalle de temps où il nous a été possible de le voir, lors de son arrivée au Muséum.

C'est bien un sujet adulte ; ses canines énormes et l'état de ses téguments en fournissent dès le premier aspect des

preuves évidentes. Ses dimensions sont extraordinaires : sa hauteur n'est que celle d'un homme de moyenne stature ; mais, les membres postérieurs étant relativement très-courts, son corps est beaucoup plus long, et en même temps d'un diamètre proportionnellement plus considérable que chez l'homme. Voici ses dimensions exactes, d'après les mesures prises par M. Fouquet en Afrique :

Hauteur . . . . .	1 <sup>m</sup> ,67
Circonférence au cou . . . . .	0 <sup>m</sup> ,75
Circonférence à la poitrine . . . . .	1 <sup>m</sup> ,35
Envergure . . . . .	2 <sup>m</sup> ,18

Le gorille est donc le plus grand des singes connus.

Les dimensions du crâne n'ont pas encore été données par M. Fouquet ; il serait pourtant important de connaître celles surtout qui se rapportent à l'angle de Camper : elles établiraient le degré de rapprochement de ce singe à l'homme sous le rapport des facultés instinctives, si du moins il y a un véritable lien entre le perfectionnement de ces facultés et l'ouverture de l'angle dont il est ici question. Quelques-uns des caractères qui ont pu être observés, notamment la conformation presque exactement humaine des mains antérieures, porteraient à penser dès à présent que le gorille se rapproche plus encore de l'homme que le chimpanzé ou même que l'orang-outang.

Les Siamois croient que lorsque l'heure où le monde doit fuir sera venue, les sept yeux du soleil s'ouvriront au ciel et dessècheront successivement toutes choses. Ce sera le cinquième qui fera évaporer toute la mer. Les deux derniers brûleront la terre ; mais parmi les cendres resteront deux œufs d'où naîtra le monde. JOAM DE BARROS.

La goutte de rosée à l'herbe suspendue  
Y réfléchit un ciel aussi vaste, aussi pur,  
Que l'immense océan dans ses plaines d'azur.

*Harmonies poétiques.*

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 180, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286.

§ 7 (suite). *Histoire d'un portrait mal encadré. — Les économies de ceux qui ne veulent se priver de rien. — Une leçon d'amitié. — Ce que de vieux meubles peuvent apprendre.*

Au milieu de ce faste, pourtant, quelques restes du vieux ménage déparaient encore le nouveau. J'en voulais surtout à un portrait de Marcelle donné par madame Roubert, et dont les baguettes de bois noirci grimaçaient au milieu de nos larges cadres à dorures sculptées. Chassé du salon, puis de la chambre à coucher, il s'était enfin réfugié à la paroi la moins éclairée du petit boudoir où nous nous tenions d'habitude.

Un soir que le soleil couchant le frappait d'un rayon oblique, je fus plus choqué de son aspect que je ne l'avais encore été jusque-là. C'était l'œuvre d'un de ces artistes nomades qui vont de ville en ville, préparant des galeries d'ancêtres aux plus humbles familles. Rien n'arrêtait le regard sur l'image d'une ressemblance triviale ; on n'y retrouvait pas même la plaisante maladresse habituelle à ces peintres ordinaires de la bourgeoisie ; la toile sans accent trahissait le pinceau vulgaire condamné à une consciencieuse médiocrité ; le visage était terne, le vêtement roide, l'attitude contrainte ; l'ensemble avait enfin je ne sais quoi d'étri-

qué et de pauvre, qui formait contraste avec l'entourage.

J'en fis tout haut la remarque, et Marcelle me rappela qu'elle avait déjà proposé d'envoyer ce portrait rejoindre dans les combles plusieurs vieilles toiles de famille. La question était de savoir comment le remplacer.

Nous hésitions entre une étagère gothique, un miroir de Venise, ou une gravure, et je tenais encore à la main le portrait décroché du mur lorsque mon père entra.

La difficulté lui fut soumise; il prit le cadre de bois noir sans répondre, et se mit à regarder l'image qu'il entourait.

— Vous cherchez où est Marcelle, n'est-ce pas ? lui demandai-je en souriant.

— Non, répondit-il, je cherche un souvenir.

— Comment ?

— Cette peinture ne vous vient-elle point de madame Roubert ?

— En effet, dit Marcelle.

— Vous étiez seulement fiancée, et Remy avait souvent regretté de n'avoir pas au moins votre portrait, lorsqu'on annonça l'arrivée d'un peintre dans notre petite ville. C'était à l'époque du procès soutenu par votre tante, et qu'elle a gagné depuis. La gêne se faisait sentir au logis; il fallait calculer la dépense par journée; le prix d'une toile et d'un cadre comme ceux-ci eût dérangé le budget de l'année.

— Oh ! je me le rappelle.

— Si je ne me trompe, c'est alors que madame Roubert se mit à tricoter des chemises de laine pour nos mariniers; elle se levait plus tôt, se couchait plus tard, et ce fut le travail de son aiguille qui paya le travail du pinceau.

— Ah ! je l'ignorais, m'écriai-je.

— Mais tu sais au moins ta joie quand tu trouvas le portrait suspendu au mur de la petite chambre, continua mon père; je n'ai point oublié avec quel transport tu vins me l'annoncer. Je te vois encore devant la toile me tenant par un bras : — Mais regardez donc, mon père, comme ce sont ses traits !... Comme voilà bien son air calme, sa démarche un peu timide... ; et elle a choisi précisément la robe que j'aime... ; et elle a fait peindre là, dans le fond, le petit volume que je lui ai donné... Tu t'approchais de la peinture, tu lui riais, tu aurais voulu la serrer dans tes bras ! dans ta distraction tu n'avais pas seulement remarqué les baguettes noires; le portrait était embelli de ton amour et assez richement encadré dans ta joie !

— Croyez... que je n'ai rien oublié de tout cela, répliquai-je en baissant les yeux avec embarras.

— Je l'espère, reprit-il doucement; mais il te semble sans doute que cette image n'est plus ici chez elle; que, du haut de son cadre indigent elle contemple avec surprise tout ce l'entoure, qu'elle ne peut rien reconnaître et qu'elle sera mieux là-haut avec ses anciens amis.

Marcelle et moi, nous nous regardâmes.

— Non, m'écriai-je, après une courte hésitation, il ne sera point dit que le luxe aura chassé d'ici les souvenirs. Reprends ta place, cher portrait qui me parle du passé ! Que Dieu me châtie si je puis jamais avoir honte de toi ! reste pour me rappeler le temps des espérances modestes, pour me dire que j'ai été jeune, pauvre et heureux !

Dès le lendemain, Marcelle et moi, nous réunîmes dans le boudoir tout ce qui nous restait de notre vieux ménage d'autrefois, afin de faire compagnie au portrait, et nous réservâmes exclusivement cette pièce pour nos réunions intimes. Chacun y retrouva son siège favori et y reprit ses vieilles habitudes. Emporté malgré moi pendant la semaine dans le tourbillon du monde où mes nouvelles relations m'appelaient, je revenais jadis là, tous les dimanches, des faciles joies qui m'avaient suffi si longtemps. J'avais espéré que ce retrait, fermé à tout visiteur étranger, serait pour moi comme la cellule secrète où le père persan, devenu mini-tre du calife, allait revoir ses rustiques habits, et que j'y retrouverais des reminiscences qui me serviraient de sauvegarde.

Mais les circonstances nous emportaient malgré tout. Obligés de fréquenter les propriétaires les plus opulents du pays, nous nous vîmes insensiblement amenés à vivre comme eux. Nos enfants, mêlés aux leurs, durent adopter le même luxe de costume; notre table, où il fallut de loin en loin les inviter, devint plus délicate: j'ai déjà dit que mes courses continuelles aux biens que j'étais chargé de régir avaient exigé l'achat d'un cabriolet. Il devint nécessaire pour nos visites aux châteaux voisins et pour les soirées d'hiver d'y joindre une calèche. Nous glissions, malgré nous, sur cette pente ruineuse, grossissant toujours les frais pour conserver les bénéfices; le flot d'argent qui tombait dans ma caisse ne faisait que la traverser. Au fond, nous n'étions pas plus riches, nous dépensions seulement davantage.

La tante Roubert nous rappelait bien parfois que quiconque n'épargnait point était pauvre, puisqu'il se trouvait à la merci du lendemain. Elle nous recommençait à chaque visite l'histoire de la cigale et de la fourmi. Nous tombions d'accord de tout; mais le moyen de réforme nous échappait.

Cependant la dépense toujours croissante limitait par nous effrayer. On se réunit en conseil de famille pour discuter sérieusement le budget. Comme ministre des finances, Marcelle apporta tous ses comptes et se soumit à notre examen.

Le premier chiffre qui nous frappa fut celui du loyer. Madame Roubert rappela ses anciennes objections; mais Marcelle répondit par la doctrine du *fait accompli* ! Elle reconnaissait sa faute et n'en défendait que la conséquence; on pouvait condamner librement le passé pourvu qu'on ne touchât point au présent.

Vint ensuite l'article de la calèche et du cabriolet. Ce fut à mon tour de prouver que je ne pouvais me passer du second, et que la première étant achetée n'imposait plus qu'une charge insignifiante.

On passa donc à la table: Marcelle fit observer que je ne pouvais m'exempter d'y recevoir ceux dont j'étais le patron ou l'obligé, que c'était souvent le seul lieu de rendez-vous et le plus sûr moyen de traiter les affaires. A l'en croire, les dîners auraient dû faire partie des frais de bureau.

On arriva à la toilette; mais ici encore il fallait subir le joug. On ne pouvait s'habiller autrement que ceux dont on faisait sa compagnie. L'élégance de Claire et de Léon n'était point un choix, mais une nécessité. Marcelle déclara qu'elle déplorait plus que personne le luxe des modes nouvelles. Si sa fille portait des robes de soie, c'était bien contre son gré; si son fils était vêtu de velours, elle en gémissait; mais ne fallait-il point éviter qu'on les remarquât; et le plus sûr moyen de les dégoûter de la simplicité n'était-il pas d'en faire pour eux une humiliation ?

On parla alors des domestiques; je n'eus point de peine à faire comprendre que le garçon m'était indispensable, et Marcelle en fit autant pour les deux servantes. La seule économie qui parut possible fut une diminution de gages.

Les principaux chiffres relatifs au jardin, aux voyages, aux embellissements intérieurs, aux soirées d'hiver, aux correspondances furent également examinés et maintenus. Mon père conclut en souriant qu'il en était des budgets domestiques comme de ceux de l'État, et qu'on les discutait seulement pour reconnaître qu'il n'y avait rien à y changer. Mais Marcelle voulut prouver le contraire en proposant plusieurs économies de détail.

On pouva't d'abord supprimer notre abonnement à deux journaux, et renoncer à tout nouvel achat de livres. Nous avions jusqu'alors employé des ouvriers de confiance dont on n'avait point discuté les salaires; grâce à la concurrence, on obtiendrait ailleurs de plus douces conditions. Marcelle avait déjà quitté sa blanchisseuse et changé son ancienne couturière; elle aurait le courage de continuer ces réformes. Les leçons données aux enfants par des maîtres particuliers étaient chèrement payées; on pouvait réduire la dépense en envoyant Claire et Léon aux externats les mieux fréquen-

tés. Tous ces changements devaient réaliser une notable économie, et en amèneraient une foule d'autres qu'on ne pouvait énumérer.

Madame Roubert avait écouté en tricotant; elle plia les épaules.

— Gage qu'avec toutes tes réformes tu ne gagnes pas cent écus, dit-elle.

Marcelle se récria.

— Mettons plus, reprit sa tante : cinq cents francs si tu veux! Ne voilà-t-il pas une belle épargne pour faire la dot de ta fille et la position de ton fils.

— Sans compter, ajouta sérieusement mon père, que vous, qui ne pouvez réformer le superflu de votre table, vous voulez enlever le pain quotidien à votre esprit. Il vous faut le même luxe, et vous l'exigez à moindre prix de ceux qui le fournissent; vous trouvez enfin plus facile d'économiser sur les instituteurs de vos enfants que sur vos voitures et vos chevaux!

Marcelle changea de visage et voulut se défendre; mon père lui prit la main :

— N'éxécuse pas, chère fille, dit-il en la baisant au front; la réflexion t'a manqué, non la bonne volonté; mais combien d'autres font ce que tu proposes! depuis la grande dame

qui en carême dinait comme d'habitude, mais faisait jeuner sa maison pour le rachat de ses péchés, combien de gens ont voulu les bénéfices sans les charges de la réforme! C'est une des conséquences de la prospérité trop avidement savourée: elle altère en nous le sentiment de la justice; elle nous amollit; nous nous accoutumons à laisser aux autres le fardeau et à le grossir sans mesure. Croyez-moi, enfants, n'économisez rien si l'économie doit être prise sur le salaire du travailleur et non sur vos plaisirs ou vos vanités.

Il fallut s'arrêter à ce parti et faire face aux ruineuses habitudes par lesquelles nous nous étions laissé envahir.

*La suite à une autre livraison.*

## HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

### LA TROMPETTE.

Fin. — Voy. p. 34, 80, 136, 167.

#### *Europe moderne.*

On a vu précédemment que les Barbares nos ancêtres, qui combattirent si longtemps contre Rome et qui triom-



23



29

phèrent même de cette reine du monde, connaissaient les trompettes et en faisaient usage dans leurs armées. Les nations civilisées de l'Europe, qui descendent presque toutes de la fusion de ces Barbares avec les Romains ou au moins avec les peuples romanisés, employèrent aussi de temps immémorial la trompette. Jadis cet instrument avait aussi sa fonction dans la vie civile. C'était au son des trompettes-jurés que se faisaient les *cris* royaux, les proclamations d'édits; il paraît même que le son de la trompette était pour ainsi dire nécessaire pour légaliser et rendre obligatoire un édit, particulièrement les édits bursaux. M. Michelet rapporte qu'au commencement du règne de Charles VI (1380) il s'agissait de rétablir certains impôts; « mais on savait si bien que le peuple était déjà poussé au dernier terme de sa patience, qu'on n'osait faire proclamer cette taxe. » Un homme déterminé se hasarda pourtant à ce *cri*, qui remplaçait alors l'insertion au *Moniteur* et au *Bulletin des lois*, et qui seul pouvait rendre légale et obligatoire cette perception. Notre homme donc se rendit à cheval dans la halle, et cria d'abord de l'argenterie volée au roi; puis il *sonna de la trompette*, et, quand les curieux s'assemblèrent, il dit le mot fatal, et s'enfuit à toute bride à travers les pierres et les malédictions. Le tambour a remplacé dans nos villages le trompette-juré.

Nous avons choisi quelques curieux exemples de sonneurs de trompettes d'après des monuments authentiques. Les figures 28 et 29, représentant deux trompettes ornées de bannières armoriées, font partie du Tournoi du roi René. La bannière de la figure 28 porte les armes de Bretagne, d'hermine; celle de la figure 29 porte des armes *controuvées à plaisance*, selon l'expression du roi René lui-même.

Dans la figure 30, on voit un soldat posté au haut d'une tour d'observation, et qui sonne d'une longue trompette. Ce sujet est emprunté à la curieuse tapisserie du château de Bayard, que l'on a placée dans l'escalier d'honneur de la Bibliothèque nationale. Il est intéressant de comparer cette composition avec celle du médaillon d'Abydos (voy. p. 36, fig. 3) qui représente un sujet analogue. L'un a été fait dans l'Asie au commencement du troisième siècle de notre ère; l'autre a été fait dans notre Europe au quinzième siècle; les deux sujets sont traités avec la même naïveté.

A la figure 31, on voit un personnage richement vêtu et le casque en tête, qui sonne d'une trompette recourbée, ornée d'une bannière armoriée comme celles du Tournoi du roi René. Cet élégant trompette est emprunté à une tapisserie conservée dans le riche musée de la ville de Lyon, et qui représente un Tournoi sous Henri II.

La figure 32 est copiée dans un manuscrit anglais du quinzième siècle. On remarquera la *fourchette* qui servait à aider le trompette à porter le poids de son long instrument.

La trompette longue et droite de la figure 33 est em-

pruntée à une miniature représentant la célèbre entrevue de François I<sup>er</sup> et de Henri VIII, roi d'Angleterre, si connue sous le nom de *Camp du Drap d'or*.

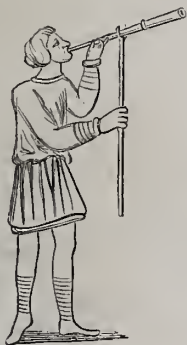
Dans les figures 34, 35, 36 et 37, nous avons réuni des



30



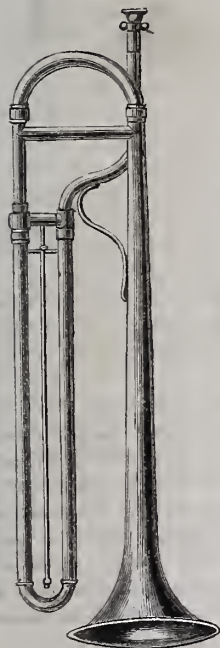
31



32



33



34



35



36



37

trumpettes françaises modernes. Celles des autres nations de l'Europe sont semblables aux nôtres, à de légères différences près. Dans notre siècle de publicité, les différences tendent à disparaître en toutes choses. Les inventions sont

communes à tous; souvent elles sont simultanées: cela peut être un sujet de regret pour quelques amateurs trop passionnés du pittoresque et de la variété; mais c'est, en définitive, un bienfait dont il faut se réjouir, surtout lorsqu'il

s'agit d'innovations plus importantes que celles de la forme des trompettes.

### LE ROUGE-GORGE.

Les premières haleines du printemps éveillent la fleur dans la prairie et l'oiseau dans les bois. Au sein des airs attiédés la violette exhale ses parfums et l'alouette ses chants : il n'est que grâces, amours et mystères dans la campagne reverdie.

Mais sous des cieus aussi purs l'été semble s'envoler bien vite ; à la suite de la canicule brûlante, l'automne arrive escorté de brouillards ; l'arbre jaunit, les fraîches matinées le dépouillent déjà de ses plus riants atours ; le chant des oiseaux cesse, ils s'envolent pour atteindre un printemps sans subir notre hiver ; et la feuille en tombant, dans les bois qui se découronnent, laisse voir au grand jour des nids abandonnés.

Un morne silence plane sur des vallons égayés naguère par mille cris d'allégresse ; le chant du rouge-gorge, perdu longtemps dans le concert immense, s'élève seul encore ; cette voix semble un dernier adieu au soleil qui nous laisse, un hymne mélancolique de tristesse et de regrets, un écho plaintif de tant de gaieté disparue.

En effet, ce gazonnement tantôt vif et pressé, tantôt grave et langoureux, paraît reprocher à la nature les beaux jours qui fuient et les mauvais qui s'approchent, et lui demander tout à la fois ou le retour de l'automne ou l'arrivée du printemps.

Aimable oiseau, tu chantes, et, vivant emblème du poète exilé dans un pays barbare, tu t'inspires toi-même et n'écoutes que l'instinct que Dieu te donna ! Tu chantes, et cependant tu ne vois plus de fleurs, le soleil s'est voilé, les dernières dépouilles des bois tournoient dans le ciel, emportées par le vent du nord ; tu chantes, car ta voix mélodieuse et tendre te fait rêver aux beaux jours qui ne sont plus, et tu crois les retrouver encore quand tu célèbres leurs charmes.

Ah ! du moins, chantre ailé, de riantes saisons couronnées de fleurs reviendront alimenter ta joie et rendre à ta voix les accents du bonheur ; mais le poète qu'aucune sympathie n'accueille, qu'aucun protecteur n'encourage, qu'aucun printemps ne doit ranimer, qui traîne sa carrière décolorée au milieu d'un hiver sans fin et d'un peuple sourd à ses concerts ; ce poète, hélas ! est plus à plaindre que toi, car, rempli du feu qui s'est allumé dans son sein, pour en alimenter la flamme, *il brûle et se consume lui-même.*

J. PETIT-SENN.

Pour faire de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir.

VAUVENARGUES.

### LE LIVRE NOIR D'ARLES.

Ce livre contient les anciennes franchises d'Arles, et une médiocre peinture représentant Jésus en croix avec les quatre attributs des évangélistes.

Autrefois les gouverneurs de la Provence venaient, sur les degrés du Palais de justice d'Arles, jurer devant ce livre de maintenir les privilèges de la ville.

Les officiers municipaux d'Arles prêtent encore aujourd'hui serment sur le livre noir.

### JEAN CHANNDOS.

Parmi les capitaines anglais qui prirent part à la guerre désastreuse engagée, au quatorzième siècle, entre la France

et leur patrie, il n'en est aucun dont la renommée soit plus pure que celle de Jean Channodos, connétable d'Aquitaine, le maître et le compagnon d'armes du prince Noir. La conduite généreuse qu'on lui vit toujours tenir dans les hauts emplois qu'il occupa et dans maintes circonstances difficiles, lui mérita l'admiration de ses ennemis mêmes, et fut de nature à lui assigner une des premières places dans les annales de la chevalerie.

Jean Channodos, quoique fort jeune, était déjà un guerrier connu par sa bravoure lorsqu'il assista, le jour de la Saint-Jean-Baptiste 1340, à la bataille livrée par Édouard III à la flotte française qui voulait l'empêcher de débarquer à l'Écluse. Six ans plus tard, devenu l'un des conseillers intimes du roi d'Angleterre, il descendit en France à la suite du prince, qui lui confia l'éducation militaire de son fils aîné, et le chargea de veiller sur lui à la bataille de Crécy. Quelque temps après, il le créa l'un des premiers chevaliers de la Jarretière ; honneur justement accordé, car Channodos était, au dire de Froissart, « l'un des meilleurs chevaliers de toute l'Angleterre, de sens, de force, d'heur, de fortune, de haute emprise et de bon conseil. » A partir de ce moment, il ne quitta presque plus le prince Noir, et l'expérience du gouverneur contribua principalement à la gloire de l'élève. Le succès de la bataille de Poitiers doit être, par exemple, attribué en entier à Channodos. Mais la noble émulation qui s'établit bientôt entre lui et du Guesclin, et qui se traduisit en actes faits pour consoler du triste spectacle qu'offrait alors notre patrie, rendit surtout son nom à jamais célèbre.

Sa première entrevue avec le héros français eut lieu au siège de Rennes, pendant le printemps de 1357. Il était aussi, en 1359, à celui de Dinan, lorsque du Guesclin, qui était enfermé dans la ville, vint au camp du duc de Lancastre réclamer son frère Olivier, fait prisonnier, au mépris d'une trêve, par Thomas de Cantorbéry. Le duc, entouré des comtes de Montfort et de Pembrock, du fameux Robert Knolles, et d'autres seigneurs, jouait en ce moment aux échecs avec Channodos. « Bertrand, dit ce dernier, qui interrompit aussitôt la partie, soyez le bienvenu. Vous ne vous en retourneriez que n'avez bu de mon vin. » Bertrand refusa jusqu'à ce qu'on l'eût vengé de l'outrage qu'il avait reçu. « S'il y a quelqu'un dans l'armée, reprit le capitaine anglais, qui vous ait fait le moindre tort, on vous fera réparation sur l'heure. » Et il offrit ses armes et son cheval à du Guesclin qui venait de provoquer en duel Thomas de Cantorbéry. Ce combat, l'un des mille épisodes de la guerre de Charles de Blois et de Jean de Montfort, se livra sur la place de la ville assiégée, en présence des chefs des deux armées ; et Bertrand, demeuré vainqueur, traita à son tour Channodos avec une courtoisie vraiment chevaleresque.

L'année suivante, Channodos fut chargé, avec Lancastre, Warwich et Gautier de Mauny, de représenter le roi d'Angleterre aux conférences de Longjumeau, où assistèrent, au nom du régent de France, le connétable de Fieunes, le maréchal de Boucicant, et Maillard, bourgeois de Paris. Ces conférences, qui se tinrent pendant la captivité du roi Jean et tandis qu'une armée de cent mille hommes caupait aux portes de Paris, servirent de préliminaires au honteux traité de Brétigny, qui livra à Édouard plus de la moitié du royaume. Ce monarque voulut dignement récompenser les services qui venaient de lui être rendus. Il donna à son plénipotentiaire la vicomté de Saint-Sauveur en Cotentin, terre de 16 000 francs d'or de revenu, et le nomma, le 20 janvier 1361, connétable d'Aquitaine et lieutenant général dans toutes ses possessions françaises ; il le chargea, en outre, de recevoir le serment des villes qui venaient de passer sous sa domination. Les ménagements dont Channodos usa en remplissant cette mission délicate lui firent beaucoup d'honneur et lui concilièrent l'estime des populations, qui n'acceptaient cependant qu'avec répugnance la suprématie de l'Angleterre. Il fixa sa résidence à Niort.



Lorsqu'il eut tout réglé dans son vaste gouvernement, il alla se mettre à la tête des troupes anglaises destinées à soutenir Jean de Monfort en Bretagne. Olivier de Clisson, Robert Knolles, Guillaume de Latimer, Thomas Percy et Jean de Harpedenne lui servirent de lieutenants pendant cette campagne, à laquelle il mit fin, le 29 septembre 1364, par la bataille d'Aray, où Charles de Blois perdit la vie, et où du Guesclin fut vaincu et obligé de se rendre, malgré ses savantes dispositions militaires et ses prodiges de valeur.

Chandos se montra plein d'égards envers son illustre prisonnier; mais, sentant toute l'importance de sa capture, il le conduisit à Niort à l'instigation du prince Noir, et ne consentit à le relâcher que moyennant cent mille francs d'or, somme énorme pour le temps, et que Charles V, le pape et Henri de Transtamare payèrent en partie.

Le comte de Montfort se montra reconnaissant envers le vainqueur d'Aray : il lui fit présent de la seigneurie du Havre, sur laquelle Olivier de Clisson prétendait avoir des droits. A la suite de ce différend, ce dernier passa au service de la France.

Deux ans après, Chandos se trouva encore en face de son rival de gloire, qui avait immédiatement profité de sa liberté pour délivrer le royaume des routiers, en conduisant en Espagne les *grandes bandes* commandées par Hues de Calvile, Gautier Huet, Geoffroy Worsley, Mahé de Gournay, le chevalier Vert, et autres aventuriers de toutes nations, qui vivaient de pillage et mettaient leur courage mercenaire au service du plus offrant. La lutte engagée entre Henri de Transtamare et Pierre le Cruel au sujet de la couronne de Castille fut l'appât et le prétexte dont se servit du Guesclin, et bientôt toute cette horde turbulente eut passé les monts. Elle se mit à la solde de Henri, tandis que le fils du roi d'Angleterre et Chandos arrivaient au secours de son compétiteur. Le 3 avril 1367, les deux armées se trouvèrent en présence à Navarrette, et le sort fut encore contraire au futur connétable de France.

Avant d'en venir aux mains, Chandos, qui avait poussé, avec Feltonn, à cette entreprise, et négocié le passage des forces anglaises sur les terres du comte et du roi de Navarre, fit déployer, par le prince Noir et Pierre le Cruel, sa bannière qui paraissait pour la première fois. Cet honneur l'enflamma de courage et l'engagea à surpasser ses premiers exploits. A peine eut-il disposé tout pour le combat, qu'armé de sa masse et profitant de son rôle de chef de l'avant-garde, il se jeta au fort de la mêlée et s'efforça de joindre Bertrand afin de le combattre corps à corps; mais, renversé de cheval par don Martin Ferrand, chevalier de Castille, il allait être tué, lorsqu'il parvint à percer d'un poignard son ennemi au défaut de la cuirasse. Tandis qu'il était occupé à se dégager, le général français se rendait aux chevaliers de l'escorte du prince Noir.

Les premiers symptômes de la maladie mortelle dont ce dernier fut atteint et la mauvaise foi de Pierre le Cruel forcèrent les Anglais d'abandonner cet indigne prince, que du Guesclin, rendu à la liberté au prix de cent mille florins, alla de nouveau combattre. La prise de Pierre et son meurtre par son frère naturel, Henri de Transtamare, terminèrent cette sanglante guerre civile.

Chandos, qui jusque-là avait toujours vécu dans la meilleure intelligence avec le prince Noir, vit tout à coup s'élever, en 1368, un sujet de discorde qui eut plus tard pour lui les suites les plus funestes, mais qui lui permit de montrer l'inflexible franchise de son caractère et les honorables sentiments dont il était animé. L'évêque de Bath, chancelier d'Aquitaine, avait engagé le duc à établir un nouveau fouage ou taxe annuelle destinée à subvenir aux dépenses excessives de sa cour, la plus brillante de l'époque, dépenses que le connétable avait souvent blâmées, parce qu'elles ruinaient les populations soumises à l'Angleterre et faisaient détester son autorité. Il combattit donc énergiquement la proposition

à la tenue du parlement rassemblé à Niort pour cet effet, représenta les dangers d'une pareille mesure, et, voyant que ses avis n'étaient pas écoutés, il se retira à Saint-Sauveur où il n'était pas allé depuis trois ans, et y séjourna un peu plus d'une année.

Ses prévisions furent promptement réalisées : la Gascogne se souleva, et Charles V prit fait et cause pour les révoltés. Le prince Noir vit enfin la faute qu'il avait commise, et se hâta d'écrire à Chandos, qui accourut le rejoindre à Angoulême et reçut, conjointement avec Robert Knolles, l'ordre d'étouffer la rébellion; triste tâche, qu'il accepta à regret et de façon à prouver que les ordres formels de son souverain le forçaient seuls à être impitoyable.

Après cette terrible exécution, il fut nommé sénéchal du Poitou en remplacement de James Audley, mort à Fontenay-le-comte, vers le milieu de 1369 (1). C'était encore une mission de confiance qui lui était imposée. La guerre nouvellement rallumée entre la France et l'Angleterre donnait à ce poste une importance extrême, parce que Poitiers et les autres places de la province étaient les clefs de l'Aquitaine. Mais il ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité : il sentait que son influence était sourdement minée par les ténébreuses intrigues des grands seigneurs, humiliés d'être forcés d'obéir à un homme d'une naissance inférieure à la leur, et le sang répandu en Gascogne semblait être sans cesse devant ses yeux. Une tristesse profonde le poursuivait partout; il en était arrivé à désirer la mort. Ses vœux ne furent que trop tôt exaucés : il fut mortellement blessé, le 31 décembre, dans une escarmouche, par un homme d'armes du Breton Keranlouet, gouverneur de la Roche-Pozay, qu'il poursuivait avec une faible escorte, dont faisaient partie son oncle Édouard Cliffort et Jean Chandos son neveu. Voici comment Froissart raconte cet événement :

Ayant atteint les Français près du pont de Lussac, il les somma de se rendre. Pour toute réponse, un de ceux-ci se précipita sur Simekens Dodale son écuyer, et le renversa de son cheval d'un coup d'épée. Aussitôt « messire Joan Chandos, qui ouït effroi derrière lui, se retourna sur son côté et vit gésir son écuyer à terre, et que on feroit sur lui; si s'échauffa en parlant plus que devant, et dit à ses compagnons et à ses gens : « Comment, lairez-vous ainsi cet homme tuer? » A pied! à pied! » Tantôt il saillit à pied; aussi firent tous les siens, et fut Simekens rescous. Veci la bataille commencée.

» Messire Jean Chandos, qui était grand chevalier, fort et hardi, et conforté en toutes ses besognes, sa bannière devant lui, environné des siens, et vêtu dessus ses armures d'un grand vêtement qui lui battoit jusqu'à terre, armoyé de son armoirie, d'un blanc samit à deux pals aiguisés de gueules, l'un devant et l'autre derrière; et bien sembloit suffisant homme et entreprenant en cet état, pied avant autre, le glaive au poing, s'en vint sur ses ennemis. Or faisoit à ce matin un petit reslet : si étoit la voie mouillée; si que, en passant, il s'entortilla en son parement qui étoit sur le plus long, tant que un petit il trébucha. Et veci un coup qui vint sur lui, lancé d'un écuyer qui s'appeloit Jacques de Saint-Martin, qui étoit fort homme et appert durement; et fut le coup d'un glaive qui le prit en chair et s'arrêta dessous l'œil, entre le nez et le front; et ne vit point messire Jean Chandos le coup venir sur lui de ce lez-là, car il avoit l'œil éteint, et avoit bien cinq ans qu'il l'avoit perdu es landes de Bordeaux en chassant un cerf. Avec tout ce meschef, messire Joan Chandos ne porta oncques point de visière. Si en trébuchant il s'appuya sur le coup qui étoit lancé de bras roide; si lui entra le fer dedans, qui s'en couisit jusques au cervel; et puis retira cil son glaive à lui. Messire Joan Chandos, pour la douleur qu'il sentit, ne put tenir en estant, mais chéy à

(1) James, dans son *Histoire du prince Noir*, prétend que James Audley vivait encore en 1386, et que ce fut son fils qui mourut à Fontenay. Sa sortie des affaires fit répandre, selon lui, le bruit de sa mort.

terre et tourna deux tours moult douloureusement, ainsi que cil qui étoit féru à mort; car oncques, depuis le coup, ne parla.»

Le combat devint alors terrible entre les Anglais et les Français, qui se disputaient le héros blessé. Sur ces entre-faites arriva Guichard d'Angle qui fit déposer les armes à la troupe de Kéranlouët. Si l'on en croit le trouvère Cuvelier, Channos aurait à cet instant recouvré la parole et empêché d'ôter la vie aux Français qui allaient être massacrés. Il fut transporté à Chauvigny, et mourut le lendemain 1<sup>er</sup> janvier 1370. On l'enterra à Mortemer.

« De ses amis et amies, fut plaint et regretté monseigneur Jean Chandos, reprend Froissart, et le roi de France et les seigneurs de France l'eurent tantôt pleuré. Ainsi aviennent les besognes. Les Anglois l'aimoient pour ce qu'en lui étoient toutes hautes emprises. Les François le hayoient pour ce qu'ils le ressoignoient. Si l'ouis-je bien en ce temps plaindre et regretter des bons chevaliers et vaillants de France, et disaient ainsi que de lui c'étoit grand dommage, et mieux vaulsît qu'il eût été pris que mort; car s'il eût été pris, il étoit si sage et si imagitatif qu'il eût trouvé aucun moyen par quoi paix eût été entre France et Angleterre, et si étoit tant aimé du roi d'Angleterre et de ses enfants, qu'ils l'eussent cru plus que tout le monde. Si perdirent François et Anglois moult en sa mort, ni oncques je n'en ouïs dire autre chose, et plus les Anglois que les François; car par lui, en Guyenne, eussent été faites toutes recouvances.

» Après la mort de messire Jean Chandos, fut sénéchal de Poitou messire Thomas de Percy. Or reschey la terre de Saint-Sauveur-le-Vicomte à donner au roi d'Angleterre. Si la donna à un sien chevalier qui s'appelloit messire Adam de Bouqueselle, appert homme purement. De tout l'avoir et trésor de monseigneur Jean Chandos, où bien avoit quatre cent mille francs, fut loir et successeur le prince de Galles; le dessus dit ne fut oncques marié, et si n'avoit nul enfant.»

Ainsi périt, âgé à peine de cinquante et quelques années, l'illustre connétable d'Aquitaine, que l'Angleterre peut placer avec orgueil à côté du connétable de France. Channos fut, il est vrai, moins brillant que du Guesclin, mais il l'égalait presque en talents et en qualités personnelles. Les dispositions stratégiques qu'il prit ou conseilla aux batailles de Poitiers, d'Auray et de Navarrette, montrèrent qu'il eut en quelque

sorte l'intuition de la science militaire employée plus tard, et qu'il tendit à remplacer le courage individuel des hommes d'armes par l'action mieux réglée des masses et surtout de l'infanterie. Il contribua ainsi à réaliser un progrès social, à son insu peut-être, comme la plupart des esprits d'élite, qui ne sont que les agents d'une intelligence directrice supérieure, et aida, de fait, à la décadence de la féodalité. Pour être juste, disons donc que l'un et l'autre furent non-seulement les deux plus grands hommes de guerre, mais aussi les deux chevaliers les plus accomplis de leur siècle. Humains et généreux, ils surent avoir égard aux douleurs du pauvre, et s'efforcèrent de rendre sa triste position moins cruelle à une époque tellement effroyable, que l'histoire en présente peu d'aussi calamiteuses (1). On les vit toujours incliner vers la paix et s'élever au-dessus des préjugés qui engendrent les haines nationales. Channos offre encore un autre point de ressemblance avec son glorieux ennemi (et ce n'est pas le côté le moins remarquable de ces deux puissantes individualités); comme lui, il fut un soldat de génie, issu d'une famille de petite noblesse. Sa mort fut le signal de la décadence de la fortune anglaise en Aquitaine.

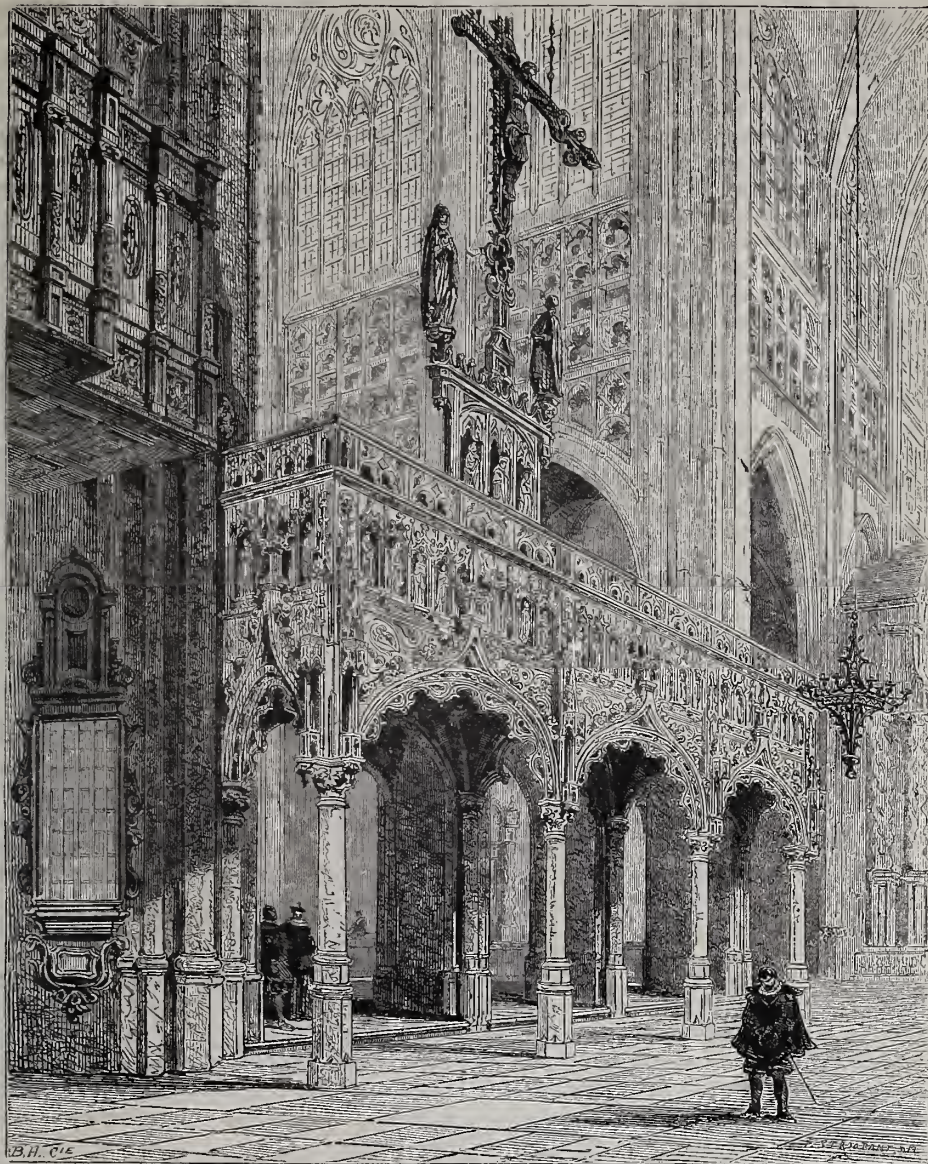
Le sceau et la signature que nous reproduisons servent à rectifier l'orthographe de son nom que tous les chroniqueurs ont altérée. Nous ferons toutefois remarquer que ses rarissimes autographes offrent quelques variantes dans la signature. Les émaux de son écusson diffèrent également de ceux indiqués par Froissart, qui dit qu'il portait : *d'argent au pal fiché de gueules*. La tête de vieillard barbu et couronné de fleurs servant de cimier au heaume, mérite d'être remarquée. Elle est absolument semblable à celle du personnage que l'on voit sur les gros d'Aquitaine du prince Noir, et montre une fois de plus la corrélation qui existe entre les types des sceaux et ceux des monnaies, vérité désormais acquise à la numismatique.

(1) Voy. l'énergique peinture de ces épouvantables temps dans le livre du carme Jean Fillons, de Venette (appelé à tort le continuateur de Guillaume de Nangis), historien incorrect, mais plein d'âme, dont les récits respirent la bonne foi et la vérité. C'est le seul de tous les chroniqueurs qui présente le grand soulèvement populaire de 1358 sous son véritable jour, et qui ait des chants de victoire pour les succès de Jacques Bonhomme, et des larmes pour ses misères et ses défaites.



Sceau de Robert Knolles. — Sceau et signature de Jean Channos.

## L'ÉGLISE SAINT-PIERRE A LOUVAIN.



Vue intérieure de l'église Saint-Pierre, à Louvain. — Dessin de Stroobant.

L'église Saint-Pierre à Louvain fut primitivement fondée par Lambert le Guerroyeur, le premier des comtes de Louvain dont le nom ait eu quelque éclat ; mais, bâtie en bois, elle devint la proie des flammes lors de l'incendie de 1130, qui dévora la plus grande partie de la ville. L'église actuelle, construite sur le même emplacement, date du quatorzième siècle. L'apparence de cet édifice souffre de l'appui qu'il donne à de petites constructions particulières qui sont venues peu à peu s'adosser à ses murs depuis le dix-huitième siècle seulement. Avant cette époque et les divers accidents qui l'ont mutilée, l'église était incontestablement remarquable alors qu'elle s'élevait au milieu d'un vaste espace dominé par ses trois tours, dont celle du milieu, d'après un plan conservé à l'hôtel de ville, avait 536 pieds de hauteur. En 1604, le 31 janvier, un ouragan épouvantable renversa cette tour gigantesque qui entraîna les deux autres dans sa chute. Ce qui restait de la tour de Saint-Pierre alla toujours en se dégradant, si bien qu'on fut forcé, en 1776, de renoncer à y sonner les cloches ; enfin, comme malgré toutes les précau-

tions, le moindre orage en détachait chaque fois de nouveaux blocs, on y mit résolument le marteau, et on la détruisit complètement (1826).

L'église a la forme d'une croix latine ; trois portes y donnent accès. Celle du nord n'a rien de remarquable ; celle du sud était bâtie de façon à pouvoir recevoir un porche extérieur sur une double rangée d'élégantes colonnettes que l'on n'a pas su conserver. La plus belle des trois entrées est, sans contredit, celle nommée des *longs escaliers*. Toute la fantaisie du style *tertiaire* s'y déploie avec une profusion de richesse qui n'en exclut pas l'harmonie. La nef principale, formée de vingt-trois piliers, est réellement magnifique. Deux choses lui nuisent cependant : sa trop grande élévation d'abord, et ensuite la trop vive lumière qu'y versent une quantité infinie de vitraux qui sont, du reste, encadrés de très-gracieuses arabesques formant rosaces. Les deux nefs latérales, construites de la même manière que la grande nef, contiennent une foule de chapelles éclairées par des fenêtres dont l'architecture est quelquefois d'une bizar-

rière étrange. La chapelle de Sainte-Marguerite, placée derrière le chœur, possède une belle chaise où sont renfermées les reliques de la sainte. Dans une autre chapelle l'attention est attirée par un beau Christ noir comme de l'ébène, lequel est en partie recouvert d'une robe rouge; mais les véritables chefs-d'œuvre de cette église sont le jubé et le tabernacle. Ce dernier est une des raretés de l'art gothique. Qu'on se figure une tour de 35 pieds, où l'artiste a réuni toutes les fantaisies architecturales possibles : tourelles, colonnades, niches, pendentifs, arcs-boutants, curieux fouillis de feuilles, de fleurs et de statues. La passion du Christ y est représentée en entier. De plus, son ensemble résume, dans des proportions exigües, la tour d'Anvers avec sa couronne aérienne, et la flèche élégante de l'hôtel de ville de Bruxelles. Ce bijou date de 1433 : c'est un curieux spécimen du haut degré de perfection auquel l'art était parvenu sous le règne éclairé de l'opulente maison de Bourgogne. Quant au jubé, il est composé de trois arcades soutenues par des colonnes cylindriques. Les archivoltés en sont fouillées merveilleusement et d'une légèreté incroyable. Ornées d'une profusion de feuillages et d'arabesques inspirées par une imagination capricieuse, rien ne peut se comparer à leur élégance. Au-dessus de ce jubé, décoré en outre, dans toute son étendue, d'une grande quantité de statues d'un travail exquis, s'élève presque jusqu'à la voûte une croix gothique du même style, et pareillement ornementée. Devant pend un lustre en fer ouvré, qui est lui-même un chef-d'œuvre. Il est dû, dit-on, au célèbre peintre forgeron Quintin Metsys.

On remarque enfin dans cette église, une des plus riches de la Belgique en objets d'art, une très-belle table de communion en marbre noir sculptée à jour par du Quesnoy.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 180, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298.

§ 7 (suite). *Une leçon d'amitié. — Ce que de vieux meubles peuvent apprendre.*

Au reste, la dépense d'argent n'était point la pire; celle de liberté, de temps et de santé me pesait bien davantage; les visites à faire ou à recevoir ne nous laissaient plus aucun moment à nous-mêmes. Il avait fallu renoncer aux veillées de famille; mon père et la tante Roubert ne nous voyaient plus qu'en passant.

Je sentais que nous nous désaccoutumions de l'intimité. Pour satisfaire au monde nous négligions nos devoirs; tout ce qu'on accordait aux connaissances, on le prenait aux amis. La correspondance avec les Hubert, d'abord active, s'était bien vite ralentie de notre côté. Justin, livré aux mêmes méditations, continuait à m'écrire de longues lettres dans lesquelles il discutait toujours les grands problèmes qui nous avaient passionnés autrefois; mais je lui répondais en courant comme un homme qui a trop d'affaires pour s'occuper de son âme et de l'humanité. Laure, de son côté, racontait à Marcelle leurs promenades, leurs lectures, les progrès de sa fille, et lui demandait sur nos enfants et nous des détails qu'elle n'avait jamais le temps de lui donner. Le souvenir de ces tendres amis allait ainsi se perdant dans le tourbillon de notre vie mondaine. Peu à peu, et sans que nous en eussions nous-mêmes conscience, leur tendresse devenait un embarras; nous ne la portions déjà plus comme une couronne, nous la traînions comme une chaîne. Honteuse infirmité de l'âme humaine que toute continuité fatigue, et où rien ne dure! Nous formons le plus doux, le plus bel attachement; nous lui donnons tout, nous en recevons tout; il semble devenu une part inséparable de notre vie, et pendant cette ferveur même, l'oubli tisse silencieusement sa toile dans

un coin de notre cœur. Vienne une distraction forcée, une absence qui détourne notre attention de cette sainte amitié, quand nous la chercherons de nouveau, elle aura subi le sort de ces épitaphes que la mousse gagne lentement et finit par effacer!

Nous n'en étions point encore là avec les Hubert, mais nous y tendions. Aucun d'eux pourtant ne semblait le soupçonner. Leurs lettres avaient toujours la même expansion. A leurs yeux, notre négligence constatait notre servitude; ils ne s'en plaignaient pas, ils la plaignaient.

Leur seul murmure était contre la séparation; ils ramenaient sans cesse l'espérance de nous revoir, ne fût-ce qu'une heure: c'était leur entretien favori, le rêve de la promenade et du foyer! Une circonstance inattendue sembla devoir le réaliser.

Le comte de Noirtiers se trouva retenu par la goutte à son château. Il ne pouvait songer à me rejoindre, comme d'ordinaire, aux *Fresnaies* pour m'indiquer les travaux de l'année, et c'était chose longue et difficile à traiter par lettres; il m'écrivit son embarras en me proposant, pour tout arranger, de venir passer chez lui, en famille, une partie des vacances.

Les Hubert en l'apprenant poussèrent des cris de joie. La route qui conduisait au château de Noirtiers ne passait qu'à quelques lieues de leur bourg; il suffisait d'un détour pour que nous pussions nous réunir. Les chambres étaient déjà préparées pour nous recevoir; du matin au soir on ne parlait plus d'autre chose; Justin avait fermé ses livres, et Laure oubliait les leçons de Renée.

Cette chaleur d'espérance nous jeta dans une véritable perplexité. Le comte nous pressait; sa voiture devait venir nous prendre en poste; une halle au milieu du voyage dérangeait tous nos plans. Le détour à faire pour se rendre au bourg habité par nos amis était d'ailleurs de plusieurs lieues; on nous parlait de routes de traverse difficiles et embrouillées; j'entrevois des embarras de tout genre: aussi, après en avoir délibéré avec Marcelle, il fut convenu que nous nous excuserions sur la nécessité d'arriver à jour fixe au château de Noirtiers. L'entrevue, si elle pouvait avoir lieu, devait être remise à notre retour.

Cette possibilité, que nous n'avions mise en avant que comme une consolation, fut accueillie comme une promesse. Justin et Laure ne cherchèrent point à examiner si notre empressement égalait le leur. Incapables de soupçonner des amis, ils ajournèrent le bonheur qu'ils s'étaient promis avec la bonne grâce indulgente et tendre à laquelle ils nous avaient accoutumés.

Mais l'embarras n'était que reculé pour nous. Lorsqu'il fallut repartir de chez le comte, les mêmes motifs qui nous avaient déjà déterminés nous engagèrent à éviter le détour proposé. Nous prîmes cette fois la santé de Claire, qui nous préoccupait réellement depuis quelques jours; et voulant racheter notre manque de parole, nous écrivîmes tous deux cette fois plus longuement et avec plus de tendresse.

Au fond, nous étions mécontents de nous-mêmes. Nous évitions de prononcer les noms de Justin et de Laure. Pour ma part, j'avais hâte de dépasser le village où nous eussions dû quitter la grande route pour les visiter. Quand notre postillon le nomma en nous le montrant de loin, je ne pus me défendre d'un battement de cœur. Il était encore temps de revenir sur notre résolution; comme César, j'étais arrivé aux bords du Rubicon! mais je me raidis comme lui contre les remords, et je laissai les chevaux galoper.

Nous atteignîmes déjà les premières maisons, quand nous aperçûmes un petit chariot découvert qui accourait vers nous dans un tourbillon de poussière; tout à coup un cri part, le chariot s'arrête, le nuage de poudre retombe et j'aperçois M. et madame Hubert qui se précipitaient à terre.

Le saisissement me coupa d'abord la parole; Marcelle se remit plus tôt que moi. Laure l'avait prise dans ses bras,

puis quittée pour ses enfants, puis de nouveau embrassée. Toutes deux pleuraient et riaient tout à la fois; les questions se succédaient, se croisaient sans laisser place aux réponses; enfin la première émotion se calma, et l'on put s'entendre.

A la réception de notre lettre, M. et madame Hubert avaient eu la même pensée. Puis, que nous ne pouvions venir jusqu'à eux, c'était à eux de venir jusqu'à nous. Il ne serait point dit que, par leur faute, ils se seraient privés du bonheur de recevoir des amis. La petite charrette de l'épicier avait été aussitôt louée; on était parti abandonnant tout le reste, et depuis trois heures on voyageait sous le soleil. Tous deux étaient couverts de sueur et blancs de poussière, mais remerciaient Dieu, puisqu'ils avaient pu arriver à temps pour nous embrasser au passage.

Tant d'indulgence et une amitié si dévouée m'attendaient. Je comparai avec confusion notre conduite à celle de Laure et de Justin. La crainte de légers embarras nous avait fait renoncer à les voir, et eux avaient tout bravé pour venir. Je rougis en comparant notre brillant équipage à leur petit chariot poudreux, et, pris d'un sincère remords, je m'écriai :

— Non, vous ne serez point venus en vain nous chercher jusqu'ici, et nous ne nous séparons pas après cet embrassement de passage. Chers et précieux amis! tout est moins pressé que de vous voir. Que Laure prenne ma place, je monte avec Justin dans le chariot, nous voulons vous reconduire.

— Et vous nous resterez, s'écrièrent-ils tous deux à la fois.

— Jusqu'à demain.

Justin me prit les mains, tandis que Laure se jetait dans les bras de Marcelle.

— Ah! ma fille pourra donc vous embrasser, s'écria-t-elle; vite, vite, en route; c'est du bonheur que nous lui volons.

Le voyage fut charmant: nous suivions des chemins inférieurs, où le bruit des roues s'éteignait sur l'herbe. Hubert avait repris nos entretiens d'autrefois: c'était toujours le même dévouement aux hommes, avec la même sérénité patiente. Ramené par lui dans son ancienne atmosphère, mon âme se réveilla aux grandes aspirations, et, lorsque nous arrivâmes, j'avais retrouvé quelques-uns de mes enthousiasmes de jeunesse.

Renée accueillit nos enfants, comme Laure et Justin nous avait accueillis nous-mêmes. La journée ne parut point durer une heure. Nous dînâmes sous une tonnelle, dans un jardin cultivé à la paysanne, où l'on entendait le bourdonnement des ruches, mêlé au gazouillement d'un ruisseau. La veillée se prolongea sous les étoiles; enfin il fallut se séparer.

Les chambres auxquelles on nous conduisit étaient évidemment les plus belles du logis; mais Claire et Léon, accoutumés au luxe de la ville et du château de Noirtiers, ne furent frappés que de la pauvreté de leur ameublement; moi-même j'en éprouvai une sorte de serrement de cœur dont je fis part à Marcelle; elle me regarda avec surprise :

— Ne reconnais-tu donc pas tout ce qui l'entoure? demanda-t-elle; ce sont les premiers meubles de notre jeune ménage rachetés par Justin avant son départ.

J'examinai plus attentivement, et je les reconnus en effet.

Ainsi, ce qui venait de choquer mes regards les avait autrefois charmés; et là où mes enfants n'apercevaient qu'indigence, nous avions trouvé longtemps la richesse! A quoi donc avait servi la prospérité, sinon à nous rendre le bonheur plus difficile?

Cette idée me saisit, et je restai rêveur près de la fenêtre. Quand Claire et Léon furent couchés, Marcelle vint me rejoindre; je vis qu'elle aussi était émue.

— Ah! que de leçons en un jour, lui dis-je à demi-voix, et combien le passé fait honte au présent! Que nous restait-il des bonnes résolutions de notre jeunesse? Des cœurs refroidis et des besoins factices; l'indépendance des sentiments sacrifiés à la dépendance des choses, la vie trans-

portée du dedans au dehors, l'éclat et le bruit substitués à l'intimité et à la réflexion. Oh! s'il se peut, n'oublions jamais cette journée, Marcelle; défendons-nous assez bien des vanités et de la mollesse pour retrouver sans dédain l'humble mobilier des jeunes années, et tâchons de nous rappeler désormais que tout chemin est assez court, toute voiture assez douce et tout temps assez beau quand ils conduisent vers un ami!

La valeur personnelle de l'homme dans le travail est le résultat complexe de sa force physique, de son intelligence et de sa puissance morale.

Pour qu'une nation ait une grande puissance de production, il faut qu'une bonne hygiène ait développé la vigueur et l'adresse des individus, que leur esprit ait été cultivé, que leur moral ait acquis beaucoup de vigueur et de tenue.

C'est le moral qui est le principal moteur dès qu'il s'agit du travail personnel de l'homme, de même que c'est le ressort d'une montre qui en fait tourner les rouages. Avec de la valeur morale, une nation a vite acquis la culture intellectuelle, a vite découvert et adopté un bon régime. Les forces de l'ordre moral finissent par décider des événements dans l'industrie comme ailleurs. Il y a deux ou trois ans, le ministre de la trésorerie de l'Union américaine, M. Walker, disait avec beaucoup de sagesse, dans son rapport annuel au congrès: « Si nous avons une force morale supérieure à celle des autres peuples, nous n'aurons à craindre, dans l'industrie, la concurrence de personne (1). »

#### UN PAYSAGE.

Au milieu de la paix, il y a vingt ou trente ans, on a vu les hommes qui doivent l'aimer le plus, poètes, peintres, musiciens, tout à coup se mettre en rumeur, s'irriter, se diviser, se séparer en deux camps, et fonder les uns contre les autres avec tous les signes d'une violente colère: c'étaient deux écoles, ou plutôt deux armées retentissantes de cris terribles. En vain on se jeta entre elles pour les apaiser: les paroles de conciliation ne faisaient que les exaspérer. Alors les spectateurs de cette grande lutte se voilèrent la tête, tristement persuadés qu'on ne pouvait plus s'attendre à voir renaître le calme et la sérénité dans la république des arts qu'après l'extermination complète de l'un des deux partis. La mêlée dura quelque temps. Il s'était fait alentour une épaisse poussière: on entendait des éclats furieux de trompettes et de cymbales, des palettes s'entrechoquant comme des boucliers, des cordes de lyre qui semblaient se briser en gémissant. Cependant peu à peu les bruits cessèrent, les flots de poussière s'abaissèrent: on regarda, et on respira en s'assurant qu'il n'y avait ni morts ni blessés; sur le visage des combattants on ne lisait plus que la fatigue et l'ennui. Chacun se retira du champ de bataille et rentra dans sa solitude, étonné et charmé d'y retrouver la muse des muses, la douce et sage liberté, qui n'en était jamais sortie. On laissa les théories à la porte. Chacun se reprit d'une sereine ardeur au travail, avec l'unique souci de faire de son mieux et comme il l'entendait. Depuis ce temps, on ne songe plus à demander, devant une œuvre nouvelle, à quel parti, à quelle école appartient son auteur. Le public, qui n'avait jamais beaucoup compris les causes du tumulte, en est revenu à juger avec sa simple et antique formule: « Ceci me plaît; » ou bien: « Cela ne me plaît pas. » On a oublié tous les axiomes belligérants, pour s'en tenir à la vieille règle du poète qui célébra jadis l'art d'aimer ou plutôt de se faire aimer: « Étudiez-vous à plaire avec les qualités que vous avez (2). » Si quelques artistes regrettent de ne plus se sentir excités par un cri de guerre, par les encouragements

(1) Questions d'économie politique.

(2) Qu'importe que l'on te plaise, place, — OVIDE.

d'un chef, de ne plus avoir devant soi un étendard pour en suivre l'ombre, assurément ce sont les médiocres. Ceux qui sont doués d'un véritable talent n'ont rien perdu à se dégarer de la mêlée, à s'avancer seuls, sans le cortège d'admiration préconçues et exclusives qui provoquent toujours des oppositions systématiques. Un peintre supérieur n'est plus maintenant d'aucune école : il peut à son gré, et sans crainte du reproche de désertion, exprimer les scènes de la nature qui l'ont charmé ou ému, aujourd'hui en s'accordant aux dispositions nobles, calmes, régulières, préférées par les grands maîtres que l'on a appelés classiques, demain en

s'abandonnant à l'apparent désordre et à l'éloquente passion de ceux que l'on a voulu honorer comme des princes du romantisme. L'auteur du paysage que nous reproduisons est un exemple heureux de ce retour à la paix, ou pour mieux dire à la vérité. M. Huet était, dans sa jeunesse, aux rangs les plus avancés de l'une des deux écoles ; l'ardeur de ses convictions avait soulevé plus d'une prévention contre lui : parce que l'on croyait que ses qualités voulaient s'imposer, on les traitait en ennemies ; on les apprécie plus justement depuis qu'on ne les considère plus comme des arguments à réfuter et à vaincre. On s'est laissé intéresser de bonne foi,



Salon de 1852. — Un Paysage, par M. Huet. — Dessin de M. Huet.

à l'exposition dernière, par ce paysage d'un beau mouvement et d'un grand style. Ce massif d'arbres vigoureux, ce ciel animé, ces eaux qui en réfléchissent l'ombre et la lumière, ces bûcherons eux-mêmes, robustes et remuant avec effort un tronc renversé ; toute cette scène est empreinte, dans ses détails et dans son ensemble, d'un sentiment de force et d'une grandeur qui obligent le regard à s'arrêter, l'âme à se souvenir et à penser. Comment l'artiste est-il arrivé à produire ces impressions ? Est-ce par la passion ? par la science ? Est-ce l'effet de ses sympathies pour tels maîtres du Nord ou pour tels maîtres du Midi ? Il n'importe. Il a été ému, il a voulu émouvoir, et il a réussi.

#### ARTISANS ET PAYSANS ASTRONOMES PAR VOCATION.

Fin. — Voy. p. 225, 254.

Jean-George PALITZSCH était un paysan saxon, né le 11 juin 1723, au village de Prohlitz, près de Dresde. Il avait su, tout en exerçant la profession de laboureur, acquérir par lui-même des connaissances fort étendues. Il avait étudié et appris l'astronomie, ainsi que les parties de la géométrie qu'elle suppose, comme la trigonométrie, rectiligne et sphérique. Il avait consacré les épargnes, fruits de ses sueurs, à se former un observatoire garni des instruments les plus nécessaires. Peu d'observations intéressantes lui échappaient, et cela sans que ses occupations agricoles en souffrissent. Cependant il était encore complètement inconnu à l'Europe

savante, lorsqu'une circonstance imprévue vint lui donner une célébrité qu'il ne cherchait pas.

C'était à la fin de l'année 1758 : l'attention des astronomes, on peut même dire celle du monde civilisé, était fixée sur une prédiction de la plus haute importance. Il y avait déjà cinquante-trois ans que Halley, qui avait figuré si dignement dans la pléiade newtonienne, avait annoncé, pour 1758 ou 1759, le retour de la comète vue en 1305, en 1380, en 1456, en 1531, en 1607 et en 1682. Clairaut, après des calculs effrayants de longueur et fondés sur l'analyse la plus élevée, sur la géométrie la plus profonde, avait trouvé que l'action combinée de Jupiter et de Saturne devait occasionner, dans la marche de la comète, un retard de 618 jours, comparativement au temps de la dernière période ; et, au mois de novembre 1758, à la rentrée publique de l'Académie des sciences, il annonça que la comète devait passer à son périhélie vers le milieu d'avril suivant. D'un autre côté, divers astronomes avaient déterminé sur des cartes ou sur des globes célestes les principaux points des routes différentes que la comète devait suivre dans différentes hypothèses de passage au périhélie, presque de mois en mois, depuis le milieu de 1757 jusqu'au milieu de 1759. Messier, observateur placé sous la direction de l'astronome Delisle, à l'Observatoire du dépôt de la marine, avait cherché la comète pendant une année et demie, en se guidant sur ces cartes hypothétiques. Le ciel ayant été fort couvert pendant les mois de novembre et décembre 1758, ses recherches furent entravées, et ce ne fut que le 24 janvier 1759, qu'il eut le bonheur de voir la co-

mète pour la première fois. Rien n'égalait la joie que ressentait Delisle, alors le patriarche de l'astronomie. Cependant on avait été encore plus heureux en Allemagne sans que l'on en eût profité pour des observations précises. Le 24 janvier 1759, on publia à Leipzig un Mémoire en alle-

mand, ayant pour titre : « Preuve de l'apparition réelle de » la comète qui a paru en 1682, et qui, suivant la théorie » de Newton, a été prédite par M. Halley, et des apparitions » qu'elle aura dans la suite du temps; donné par un ama- » teur de l'astronomie. » Dans ce Mémoire de quinze pages



Jean-George Palitzsch. — Dessin de Pauquet.

in-4°, on annonce que la comète est réellement visible, quoiqu'on ne puisse l'observer qu'avec des télescopes, l'auteur du Mémoire s'étant servi d'une lunette astronomique de trois pieds pour la voir. « Il était réservé, dit l'auteur, à un paysan de Saxe, nommé Palitzsch, à Prohliz, près de Dresde, de découvrir le premier cette comète, sans connaître le prix de sa découverte; ses observations des 25 et 27 décembre 1758, avec celle du docteur Hoffman, amateur d'astronomie, faite le 28 décembre, ont servi à faire reconnaître que c'est bien la comète de 1682 qui est de retour... »

Malgré cette publication, tous les astronomes de l'Europe ignorèrent d'abord que la comète eût été vue dès le 25 décembre 1758, y compris Delisle qui continua à la faire observer par Messier tout seul, en secret, jusqu'au 14 février, époque où elle cessa d'être visible à cause de sa proximité du soleil. Lorsque Delisle donna avis de l'apparition, après le 1<sup>er</sup> avril, la comète, émergeant des rayons solaires, venait d'être remarquée à Lisbonne et à Bologne. Godin la vit à Cadix peu de jours après. Ce ne fut que dans les Mémoires lus à l'Académie en 1760, que tous ces détails furent révélés. Delisle vit de ses yeux la brochure publiée à Leipzig le 24 janvier 1759, comme il l'annonce lui-même.

Quant à Palitzsch, dont cette remarquable découverte fera vivre la mémoire, il continua à suivre son goût pour l'astronomie et pour les sciences d'observation. L'histoire naturelle et la botanique faisaient ses délices. Il s'était composé un cabinet de productions naturelles très-bien ordonné, ainsi qu'un jardin de plantes rares qu'il cultivait avec soin, et dont il était parvenu à acclimater quelques-unes. Sa modestie était extrême : il s'est toujours refusé à donner sur sa vie les détails qu'on lui demandait. Cependant nous sommes à même de mettre son portrait sous les yeux de nos lecteurs. Palitzsch mourut dans son village de Prohliz à la fin de février 1788; il était devenu correspondant de la Société royale de Londres et de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

Jean-Louis PONS, celui de tous les astronomes qui a découvert le plus grand nombre de comètes, naquit, en 1761, à Peyre, petit village du haut Dauphiné. Appartenant à une famille pauvre et obscure, qui n'avait pu lui faire donner qu'une éducation fort incomplète, il se trouva fort heureux, en 1789, d'obtenir le modeste emploi de concierge à l'observatoire de Marseille, que dirigeaient alors Saint-Jacques et Thulis. Ces deux savants, frappés des heureuses dispositions de Pons, l'initèrent aux premiers éléments de l'astronomie. Les pro-

grès de l'élève furent rapides; grâce à sa vue perçante, à sa persévérance et à une aptitude toute spéciale, Pons devint bientôt un observateur consommé. La plus remarquable de ses découvertes est celle de la comète à courte période, qui porte tantôt son nom, tantôt celui d'Encke. Ayant aperçu cette comète en 1818, il conjectura que c'était la même qu'il avait déjà vue en 1805, et communiqua ses conjectures à plusieurs astronomes, entre autres à Olbers, qui compléta ces aperçus en la comparant aux comètes de 1795 et de 1786. Appuyé sur ces données, M. Encke, aujourd'hui directeur de l'observatoire de Berlin, entreprit, non-seulement de calculer rigoureusement l'orbite elliptique de cette comète, mais d'en calculer une éphéméride pour l'époque de son premier retour qui devait avoir lieu en 1822. Ce travail, comparable, à certains égards, à celui de Clairaut sur la comète de Halley, fut couronné de succès, et attacha le nom d'Encke à la comète. Pons avait été, en 1813, nommé astronome adjoint à l'observatoire de Marseille, à la mort de l'un de ses maîtres Thulis. En 1819, sur la recommandation de M. de Zach, il fut appelé à Lucques par l'ancienne reine d'Étrurie, Marie-Louise, qui lui confia la direction de l'observatoire de Matlia. Pons y poursuivit avec un zèle infatigable ses recherches et observations de comètes, à l'aide d'une machine parallatique, et d'une lunette méridienne qu'il avait construite lui-même, car il était fort habile dans l'art de travailler le verre. Après la mort de la duchesse de Lucques, en 1824, des raisons d'économie ayant fait supprimer l'observatoire de Matlia, Pons fut accueilli, toujours à la recommandation de M. de Zach, son ancien protecteur, par le grand-duc de Toscane, qui lui confia l'observatoire de Florence. Pons continua à observer presque jusqu'à son dernier jour en 1831; mais, dans les quatre dernières années, sa vue s'était affaiblie, et d'autres observateurs voyaient avant lui les comètes nouvelles. Du reste, il pouvait se reposer; il en avait assez fait pour la science et pour sa propre réputation. Du 12 juillet 1804 au 3 août 1827, il n'avait pas découvert moins de trente-sept comètes. L'Académie de Marseille, l'Académie des sciences de Paris, la Société astronomique de Londres lui avaient décerné des médailles et des prix à différentes époques. Pons mourut à Florence le 14 octobre 1831.

#### INSTRUCTION

SUR LA MANIÈRE DE SE SERVIR DU COUVOIR ARTIFICIEL.

Voy. p. 8 et 23.

En premier lieu, il est essentiel que le couvoir soit placé bien d'aplomb, afin que l'eau puisse circuler librement dans son intérieur. Cette eau, que l'on introduit dans le cylindre au commencement de l'opération, doit marquer à ce moment 50 degrés centigrades, ou à peu près, pour les couvoirs ordinaires, telles que celles des espèces communes de nos oiseaux de basse-cour. Aussitôt l'eau introduite, on allume les deux mèches de la lampe, et on ferme soigneusement toutes les issues, sauf la cheminée qui doit toujours rester ouverte plus ou moins. Les deux thermomètres ne tardent pas à rendre compte du degré de chaleur: si celle-ci est trop forte, on supprime une mèche; mais si une seule mèche ne suffit pas pour maintenir le degré voulu, on la remplace par deux demi-mèches, une dans chaque bec. Lorsque la chaleur est convenablement réglée, c'est-à-dire lorsque les thermomètres marquent 35 à 38 degrés centigrades, on introduit les œufs dans les tiroirs; on les place sur une couche de foin, le plus fin que l'on puisse trouver, de 4 à 5 centimètres d'épaisseur; puis on les recouvre d'une seconde couche de foin. Il arrive quelquefois que les œufs font descendre la chaleur du tiroir; mais il ne faut pas en tenir compte tant que l'eau du réservoir ne diminue pas de degré; la chaleur du tiroir reprendra aussitôt

que les œufs se réchaufferont. Plus le tiroir sera garni d'œufs, plus la chaleur se maintiendra élevée; lorsqu'elle dépassera le degré voulu, on donnera de l'air à l'intérieur de l'appareil par les trous que nous avons indiqués sur le côté à droite, ou bien en ôtant pour un moment le bouchon de dessus.

Il faut retourner les œufs tous les jours une fois, mais sans les déranger de place. Il est bon aussi de les mirer de temps en temps au travers de la lumière, à partir du cinquième jour de l'incubation, afin de s'assurer si quelques-uns ne sont pas clairs; car ceux-ci devront être retirés immédiatement; du reste, ils ne seront pas devenus complètement inutiles: ils pourront encore être cuits durs pour servir de pâtée aux jeunes poullets.

Dans le courant de l'incubation, il arrive quelquefois que les œufs paraissent bons, et cependant les petits meurent dans leur intérieur au bout de huit ou dix jours; ces œufs sont ceux qui ont été fécondés par un jeune coq, ou pondus par une jeune poule, ou en des temps de gelée ou de pluie, ou pendant la mue. On les reconnaît, en les regardant à la chandelle, à un point noir qui reste fixé dans l'œuf si le germe est mort, et qui au contraire varie de place s'il est vivant. Évidemment ces œufs doivent être immédiatement écartés.

La lampe qui sert à chauffer l'eau du cylindre doit être nettoyée tous les jours avec beaucoup de soin, et l'huile qu'elle consume doit être épurée et de la meilleure qualité possible. Ces deux conditions sont indispensables pour que l'appareil ne fume pas; car autrement les œufs ne tarderaient pas à être noircis, ce qui compromettrait le succès de l'opération.

Le dessous de la cheminée s'ouvre plus ou moins pour fournir de l'air à l'alimentation de la flamme; on peut l'ouvrir totalement dans le cas d'une trop grande chaleur.

Il faut avoir soin de remplir le réservoir d'eau tous les trois ou quatre jours, pour remplacer celle qui a disparu par l'évaporation, et qui est d'environ un verre pendant cet intervalle de temps.

Enfin, les petits que l'on dépose dans le compartiment supérieur aussitôt après leur éclosion, ou même les œufs que l'on peut y faire couvrir, doivent être recouverts d'une étoffe de laine qui conserve la chaleur dans cette portion de l'appareil, plus exposée que les autres au refroidissement.

Parmi les observations qui précèdent, celles qui concernent le degré de température moyenne à donner à l'instrument pendant toute la durée de l'incubation, température que M. Vallée porte à 37 degrés environ, s'appliquent surtout à l'incubation de nos espèces les plus communes d'oiseaux domestiques, et surtout à celles de basse-cour; mais évidemment cette moyenne de température ne devra pas être la même pour toutes les autres espèces d'oiseaux, et encore moins pour les reptiles. Il faudra graduer différemment l'appareil dans les différents cas: pour cela, l'eau pourra être introduite à une autre température; le nombre ou la grosseur des mèches pourront être modifiés; et les ouvertures latérales, ainsi que l'ouverture supérieure du tuyau qui communique avec le tiroir moyen, pourront être plus ou moins larges. Pour tout cela, le praticien s'aidera autant que possible des conditions diverses dans lesquelles l'éclosion a lieu sous les couveuses naturelles, c'est-à-dire des conditions de température, de sécheresse, d'humidité, des milieux dans lesquels les œufs sont déposés, etc. Nous avons vu combien toutes ces conditions avaient été scrupuleusement conservées par M. Vallée, en particulier pour l'incubation de la couleuvre à collier.

#### LE BAISER DE LA VIERGE.

Polybe raconte que Nabis, tyran de Sparte (1), qui mourut en 492 avant J.-C., avait fait construire une sorte de machine

(1) Les anciens appelaient tyran tout homme qui s'était em-



ayant la forme d'une statue richement habillée, et faite à la ressemblance de sa femme la reine Apega. Il invitait chez lui de riches citoyens et leur demandait de fortes sommes d'argent pour les frais de la religion ou autres. Si ces citoyens lui répondaient par un refus, il leur disait bénévolement : « Je vois que je n'ai pas assez d'éloquence pour vous persuader, mais j'espère que ma bonne épouse Apega sera plus habile que moi. » Puis, sur un signe qu'il faisait, on voyait apparaître la statue assise. Le tyran lui présentait la main, elle se levait, et, saisissant un des convives, elle l'entourait de ses bras contre sa poitrine : or sous ses vêtements étaient cachées des pointes de fer. Le malheureux, torturé par cette étreinte cruelle, se hâtait de donner l'argent que l'on exigeait de lui, ou ne tardait pas à expirer.

Un savant Anglais, M. Pearsall de Wilsbridge, avait quelque soupçon que l'imagination sombre du moyen âge avait renouvelé du grec cette affreuse machine. Sous ces impressions, et guidé par de vagues indices, il se mit à la recherche de la moderne Apega, et il parvint, non sans peine, à s'assurer que son soupçon était fondé.

Souvent il avait entendu des Allemands parler du Baiser de la Vierge (*Jungfern-kuss*) dans un sens sinistre, à peu près comme l'on disait autrefois en France : *passer par les oubliettes*. Il demanda l'explication de cette locution bizarre, et la réponse fut que ce baiser n'était autre que celui d'une machine en fer employée jadis, dans certaines tours ou prisons, à des exécutions secrètes.

On lui désigna d'abord, comme devant posséder un de ces singuliers instruments de supplice, le château de Koenigstein, près de Francfort ; puis une tour dans le mur de ville de Mayence, près de la boucherie, enfin plusieurs autres vieux donjons des bords du Rhin. Il visita tous ces édifices, chercha longtemps avec patience et ne trouva rien.

Il commençait à croire que la redoutable Vierge n'était qu'une fable. On ne s'accordait guère sur la manière dont elle était construite. Suivant les uns, c'était une statue massive qui écrasait de son poids le malheureux que l'on contraignait à l'embrasser ; suivant d'autres, sa poitrine était hérissée de pointes de fer contre lesquelles elle pressait sa victime avec ses bras ; d'autres enfin assuraient que c'était une figure emblématique de la justice aux pieds de laquelle était une trappe qui s'ouvrait sur un abîme.

M. Pearsall consulta des hommes instruits, des légistes qui sourirent de sa crédulité, et l'engagèrent à ne pas se préoccuper sérieusement d'un conte de bonne femme. C'est, disaient-ils, une de ces mille légendes ridicules qu'à propagées et amplifiées la prévention populaire contre le moyen âge.

Découragé, un peu honteux, M. Pearsall se préparait à chercher un autre but pour ses excursions scientifiques, lorsque, dans un livre intitulé : *Materialien zur Nurnbergerischen Geschichte herausgegeben von D. I. C. Siebenkees*, Nurnberg, 1792, il rencontra le passage suivant : « En l'année de N.-S. 1533, la Vierge de fer fut construite pour le châtement des mal-faiteurs, au dedans de la muraille du *Froschthurm* (ou tour des Grenouilles), vis-à-vis la place des *Sieben Zeiler* (les sept Cordes... Cette statue de fer avait sept pieds de haut ; elle étendait ses bras en face du criminel, et en lui donnant la mort envoyait le pauvre pécheur aux poissons ; car aussitôt que l'exécuteur mettait en mouvement la planche sur laquelle se tenait le condamné, elle s'enfonçait, et de larges sabres taillaient le malheureux en petits morceaux qui devenaient la proie des poissons dans des eaux cachées. »

Ce renseignement était le plus positif de tous ceux que M. Pearsall avait obtenus jusqu'à ce jour. Il sentit renaître toute sa curiosité, et, au mois de mai 1832, il se rendit à Nuremberg. Il visita l'hôtel-de-ville et ses vieux donjons. On lui montra un trou (*lock*) qui avait certainement servi paré du pouvoir en violant les lois, par ruse ou par force, quelles que fussent d'ailleurs ses bannies ou ses mauvaises qualités.

aux anciens supplices. Après avoir descendu quinze ou seize marches étroites et rapides, il se trouva en présence d'un instrument de torture que l'on appelle vulgairement, en Allemagne, violon, et en Angleterre *stocks* (ceps). On lui montra encore d'autres indices de la cruauté des anciens modes de punition usités à Nuremberg ; mais il ne vit aucune apparence de Vierge de fer. Le garde des archives, le docteur Mayer lui dit toutefois que cette Vierge avait existé dans un cachot près des *Sieben Zeiler*, et que lui-même avait vu quelques parties, sinon de la statue elle-même, au moins des ressorts qui la faisaient mouvoir. L'architecte de la ville confia les clefs du cachot à M. Pearsall, qui s'empressa d'aller le visiter avec le docteur Mayer et un homme nommé Kiefer. Il n'y avait en effet, dans ce caveau, aucune machine ; mais la disposition des lieux, une trappe entre la salle supérieure et un caveau inférieure humide, et où l'on avait autrefois découvert des ossements, d'autres vestiges très-significatifs, ne laissèrent point de doute à M. Pearsall qu'il n'eût bien devant lui un des lieux où se pratiquait le supplice raconté par Siebenkees. Ses deux compagnons, le docteur Mayer et Kiefer, confirmaient d'ailleurs pleinement ses conjectures par les explications qu'ils tiraient de leurs souvenirs. Ils citèrent, de plus, à M. Pearsall une vieille ballade nurem-bourgeoise, où se conserve la tradition d'un jeune plébéien qu'une famille patricienne lit périr entre les bras de la Vierge pour avoir épousé secrètement une jeune fille noble. Enfin ils lui rapportèrent qu'un vieillard, nommé Kaiferlin, déclarait que, deux ou trois jours avant l'entrée des Français à Nuremberg, on avait transporté la Vierge et d'autres instruments de supplice dans un chariot ; mais on ne savait ce que ce chariot était devenu.

Notre touriste anglais trouvait dans ces renseignements une demi-satisfaction ; mais il voulait voir la Vierge de fer elle-même. C'est pourquoi il persévéra dans sa poursuite.

En 1834, il fit un voyage à Saltzbourg. Dans le château de cette ville, il vit un cachot semblable à celui de Nuremberg, et correspondant de même par une trappe à un caveau inférieur. Un sergent autrichien lui assura que la Vierge de fer de ce cachot avait été transportée à l'arsenal impérial de Vienne.

Quelques jours après, M. Pearsall parcourait à Vienne l'arsenal impérial sans y trouver la mystérieuse machine. Il parla de ses désappointements dans quelques salons : la réponse des personnes instruites fut encore que jamais semblable chose n'avait existé en Autriche. Mais les personnes d'une classe moins aisée s'obstinaient à penser tout autrement ; elles prétendaient qu'une vierge de fer avait autrefois fonctionné dans une tour au-dessus du canal qui traverse Vienne et se jette dans le Danube.

Un jour, dans une conversation avec des Viennois, M. Pearsall entendit affirmer qu'une vierge de fer faisait partie de la collection d'antiquités, du château de Feistritz, situé sur les confins du Steimark, et appartenant au baron Diedrich.

Quoi qu'il n'eût plus grande confiance dans les affirmations de ce genre, il pensa qu'il ne devait pas reculer devant une nouvelle démarche. Cette fois sa persévérance fut récompensée. La Vierge de fer se trouvait bien dans le cabinet d'antiquités du baron ; elle était debout sur une sorte de piédestal en bois. C'était une machine en fer de sept pieds de haut (mesure de Nuremberg) et représentant une femme costumée comme l'étaient les bourgeoises de Nuremberg au seizième siècle.

L'ensemble se composait de barres et de cercles en fer recouverts d'une feuille de tôle peinte. On ouvrait la machine sur le devant, au moyen de deux battants ou volets roulant sur des gonds placés aux deux côtés. A l'intérieur de ces battants et dans le creux de la tête dont la partie antérieure attenait au volet gauche, étaient des pointes très-aiguës ou poignards quadrangulaires. Il y en avait treize à la hauteur du sein droit, huit de l'autre côté, et deux à la tête ; ces

derniers semblaient destinés à percer les yeux de la victime. Des traces de sang souillaient encore la poitrine et une partie du piédestal.

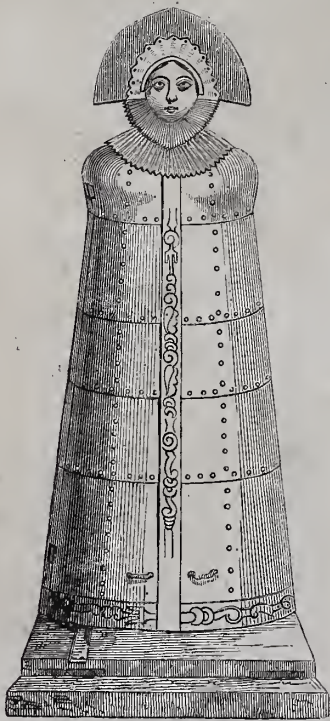
M. Diedrich raconta au voyageur anglais que cette machine et beaucoup d'autres objets, ayant appartenu à l'arsenal de Nuremberg, lui avaient été apportés dans un chariot, au temps de l'occupation de cette ville par les Français. Ainsi se trouvait confirmé le témoignage du vieux Kaiferlin. Cette machine était bien celle qui, dans le cacliot de Nuremberg, avait été posée au-dessus d'un trou d'où le corps tombait sur des armes tranchantes, et de là dans un cours d'eau. Un artilleur autrichien, qui habitait le château du baron Diedrich, disait aussi avoir vu au temps de sa jeunesse (vers 1780) une vierge de fer au Wenzels-Burg, près de Prague, dans un des ateliers de l'artillerie. Cette machine avait des bras, et les soldats s'étaient si souvent divertis en l'ouvrant et en faisant jouer ses ressorts, qu'à la fin ils l'avaient brisée.

M. Pearsall alla à Prague, et ne découvrit point cette variété d'Apega.

Le gardien de l'hôtel du conseil de cette ville prétendit qu'il avait existé une vierge en fer dans la tour Blanche, sur le Hradchin; mais la tour était en ruines.

D'après un autre témoignage, on avait vu des vierges avec des bras dans le château d'Ambrass, près d'Innsbruck; dans le château royal de Berlin, et dans le château de Schwerin.

Après avoir constaté matériellement l'existence de la Vierge de fer, il restait à rechercher les origines de cette déplorable invention. En 1835, M. Pearsall rencontra à Liège un Français attaché autrefois au service de Joseph Bonaparte, et qui



La Vierge de fer, autrefois à Nuremberg, aujourd'hui dans la collection du baron Diedrich.

affirma qu'il avait vu une machine entièrement semblable dans une salle occupée par l'inquisition, à Madrid; elle était faite, disait-il, partie de bois, partie de fer; on l'appelait *Mater dolorosa*; elle était, de même, placée au-dessus d'une oubliette. De cette assertion qu'il n'a, du reste, pas eu le moyen de contrôler, et de quelques autres indices historiques, M. Pearsall a cru pouvoir conclure que la Vierge

de fer avait dû être inventée en Espagne, et importée en Allemagne sous le règne de Charles-Quint. Un savant honnois de la Bibliothèque impériale de Vienne, M. Gevay, appuya son opinion en lui citant une romance espagnole de la première moitié du seizième siècle, et où est fait mention de cette monstrueuse statue.

#### SUR L'ALMANACH DU MAGASIN PITTORESQUE (1).

Beaucoup de personnes supposent que cet Almanach est fait de gravures et d'articles empruntés au *Magasin pittoresque*. Il n'en est rien. Né de notre recueil, l'Almanach lui est attaché par des liens intimes: il est rédigé par les mêmes écrivains, il est illustré par les mêmes artistes; mais son texte entier et toutes ses gravures lui appartiennent en propre. Ce n'est ni une copie, ni une imitation servile; c'est, dans de très-modestes proportions, un nouveau petit Magasin tout à fait neuf, destiné à servir, sous quelques rapports, de complément au premier.

On trouve, dans l'*Almanach du Magasin pittoresque*, des souvenirs historiques choisis avec soin et mis en regard de chaque jour de l'année. En cherchant une date, on rencontre un fait important qui ravive la mémoire et donne à penser. Le calendrier, base essentielle de tout Almanach, devient ainsi une occasion d'exercice facile ou de distraction pour l'esprit.

Les douze premières gravures du recueil sont consacrées à des sujets qui ont rapport aux douze mois, dans un sens plus sérieux et plus utile que celui de ces éternelles allégories ou de ces scènes villageoises des quatre saisons, répétées si souvent depuis l'origine des Almanachs imprimés qu'elles n'arrêtent plus même les yeux.

En 1851, elles ont représenté quelques-uns des phénomènes naturels les plus remarquables qui se soient produits aux différentes époques de l'année. En 1852, elles ont figuré douze événements curieux ou célèbres empruntés à l'histoire de chaque mois. Dans l'Almanach que nous achevons pour 1853, elles offriront une suite de récoltes ou moissons dans des contrées lointaines, de manière à montrer, sous une forme vive, l'extrême contraste des températures sur différents points du globe pendant les mêmes mois. On verra, par exemple, quelles sont les récoltes estivales qui se font ailleurs aux mois de janvier ou de février, tandis que notre sol est couvert de frimas. Chacune de ces gravures est expliquée dans une notice rédigée par un écrivain spécial.

Les événements principaux de l'année qui finit au moment où l'Almanach paraît sont illustrés et racontés; des portraits accompagnent les biographies des personnages célèbres morts dans le cours de la même année. La série des Almanachs tendra ainsi à former une petite galerie d'histoire contemporaine (2). Réunis plus tard en collection, leur ensemble sera comme un reflet des jours heureux ou malheureux du passé, de ses découvertes, quelquefois de ses erreurs ou de ses bizarreries.

À côté des faits historiques ou anecdotiques les plus intéressants, l'Almanach signale des institutions utiles et les moyens de les propager, ou quelques-unes des lois nouvelles qu'il importe à tous de connaître.

Enfin une place suffisante est réservée aux purs délassements de l'imagination et de l'esprit. Les nouvelles ou traditions qui ont paru en 1851 et en 1852, écrites par un de nos collaborateurs qui a acquis une pure et grande popularité dans ce genre, ont déjà prouvé aux lecteurs de l'Almanach que la rédaction de ce petit recueil est pour nous l'objet d'une attention scrupuleuse, et que là, comme ici, nous voulons instruire sans ennui et amuser sans offenser aucune des délicatesses de l'intelligence et du cœur.

Nous avons hésité longtemps avant de dérober, pour ainsi dire, au *Magasin pittoresque*, une de ses colonnes dans le but de faire mieux connaître ce petit livre à nos lecteurs: c'est trop évidemment, de notre part, une faiblesse paternelle; mais nous espérons que l'on y verra aussi une preuve de toute la confiance que nous inspire la bienveillance publique, et de notre désir persévérant de servir, par tous les moyens qui seront en notre pouvoir, l'intérêt général d'instruction morale et populaire auquel nous avons voué notre vie.

(1) Brochure de 64 pages, avec gravures. Prix, 50 centimes. — Rue Jacob, 30.

(2) Les clichés de chaque année de l'Almanach permettront de combler toute lacune dans les collections.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Miguou.

## LES AGES.

Voy. l'Enfance, p. 1; la Jeunesse, p. 103; l'Âge mûr, p. 209.

## IV. — LA VIEILLESSE.



Composition et dessin de Tony Johannot.

Nous voici à la fin de la carrière dont l'artiste nous a fait parcourir les principales stations. Nous avons vu les espoirs de l'enfance, les divertissements et les études de la jeunesse, les sérieux devoirs de l'âge mûr; maintenant il nous montre les consolations de la vieillesse, la grand'mère entourée de ses petites-filles qui se vouent à son service, le grand-père arri-

vant soutenu par le bras de son petit-fils ; au fond, des amis contemporains des deux vieillards, cherchant dans les cartes leurs dernières distractions.

Après ceci s'ouvre l'éternité ! Le maître attend ces lutteurs fatigués au bout de l'arène, et décidera la récompense. Ici-bas, leur tâche est achevée.

Rabelais dit dans son Almanach que « vieillesse sera incurable ceste année, à cause des années passées. » Triste épigramme lancée à la fragilité humaine et à la brièveté de la vie, si Dieu ne nous avait donné pour consolation les générations formées par nous, et qui doivent, en nous remplaçant, faire survivre éternellement quelque chose de nous-mêmes ! C'est dans cette succession non interrompue des êtres, sortant l'un de l'autre, et demeurant unis par l'anneau de la famille, que se trouve le dédommagement terrestre de nos déclin. En léguant nos enfants à l'avenir, nous ne nous perpétons pas seulement dans de vivantes images, nous leur laissons, par l'éducation par l'exemple, par la renommée du nom, un rayon de notre âme. Ils restent après nous pour continuer notre œuvre sainte ou coupable ; nous avons commencé une trame qu'ils continueront bien ou mal, selon que nous aurons préparé la tâche et formé de bons ou de mauvais ouvriers.

Cette pensée devrait entrer pour beaucoup dans la morale humaine. Il serait à soulaiter que chaque homme comprît sa responsabilité devant l'avenir, et comment il est la continuation d'une personnalité sociale qu'il doit maintenir honorable ou relever, et dont ses fils seront un jour les représentants. Si l'on se pénétrait bien de la pensée qu'on ne meurt point parmi les hommes, puisqu'on y survit par sa race, on sentirait peut-être mieux la nécessité de bien régler une si longue vie et de faire à sa maison illustre ou obscure une perpétuité de dévouement et d'honneur.

Tous les peuples qui ont eu le culte de la vertu se sont distingués par le respect pour les vieillards ; on les a toujours regardés comme les représentants des siècles passés, à qui nous devons tant, et envers lesquels nous ne pouvons nous acquitter que par notre vénération pour ceux de leurs fils qui survivent. Ces corps fléchissants et prêts à se séparer de la vie nous sont d'ailleurs un utile avertissement ; ils nous disent de ne pas croire à l'éternité de nos forces et de nos jouissances, de regarder au delà des horizons de la terre.

Les vieillards deviennent ainsi tout à la fois des députés des temps anciens qui nous apportent leur expérience en réclamant notre gratitude, et des annonciateurs de l'avenir surhumain qui nous ramènent aux préoccupations les plus élevées.

Mais pour que la vieillesse garde cet auguste caractère, il faut que tout en elle soit simple, noble, digne d'être imité. On connaît le mot de Caton à un vieillard vicieux :

— Mon ami, la vieillesse a assez de laideur par elle-même, n'y ajoute pas celle du vice.

Ce n'est qu'aux époques de décadence que le respect pour les cheveux blancs s'éteint chez les peuples, et que l'homme fort arrive à railler ou à mépriser la faiblesse de l'âge. On se rappelle que vers les derniers temps de la Grèce, un vieillard se présenta aux jeux olympiques sans que personne se dérangeât pour lui faire place ; enfin lorsqu'il arriva au gradin occupé par les Lacédémoniens, ceux-ci se levèrent avec respect. Le vieillard attendri s'écria :

— Tous les Grecs connaissent la vertu, mais il n'y a plus que les Lacédémoniens qui la pratiquent !

#### LES OUVRIERS DE PARIS.

CONDITIONS D'EXISTENCE, D'INSTRUCTION ET DE MORALITÉ.

Voy. p. 293.

*Ouvriers de la fabrique de Paris.* — Les ouvriers qui concourent à la fabrication de ce qu'on appelle les articles

de Paris, appartiennent plus particulièrement à la population sédentaire ; ils travaillent par trois ou quatre dans de petits ateliers, rarement au delà de dix ou douze réunis ; il y a là beaucoup de travail en famille. Les enfants se forment aux professions diverses par un apprentissage plus ou moins régulier, après avoir commencé par fréquenter les écoles communales. Ces ouvriers se plient avec une merveilleuse facilité à toutes les exigences des consommateurs. Ils aiment le nouveau, le recherchent, ont l'esprit inventif ; ils ont le travail actif, mais souvent intermittent ; ils vont à la besogne comme, dans d'autres circonstances, ils monteraient à l'assaut, avec une énergie après laquelle il leur faut un long repos. C'est ainsi que, lors d'une ouverture de saison ou à l'approche d'un moment de vente active, comme il arrive à la fin de l'année, ou bien encore lorsqu'il faut terminer des articles destinés à l'exportation et qu'un navire doit prochainement emporter, on obtient facilement de la fabrique parisienne des efforts incroyables de production. Les nuits sont employées au travail, et chacun semble n'avoir d'autre préoccupation que celle de terminer sa tâche. Quand les livraisons sont faites, le repos et les distractions absorbent toutes les idées.

En général, les ouvriers qui travaillent en ateliers nombreux ont des habitudes plus rudes et un degré d'instruction moindre que les ouvriers de la petite fabrique ; ils forment comme un chaînon intermédiaire entre ceux-ci et les ouvriers des usines et manufactures. Ainsi, dans la fabrication des articles en bronze, les fondeurs sont ceux qui se laissent le plus facilement entraîner à la dissipation et à la turbulence. La chaleur des fourneaux, la poussière du moulage, servent d'excuse à un usage trop fréquent de la boisson. Les fondeurs habituent les apprentis eux-mêmes à boire, et beaucoup d'ouvriers se laissent ensuite entraîner à l'ivrognerie.

Dans tout le groupe des industries qui s'occupent du travail des métaux précieux, les habitudes des ouvriers sont meilleures. Il y a parmi eux un sentiment de probité très-développé : dans beaucoup d'ateliers, les patrons mettent l'or en petits lingots ou en feuilles à la disposition des travailleurs presque sans contrôle. La probité scrupuleuse entraîne habituellement le respect de soi-même : les ouvriers bijoutiers, qui gagnent de bons salaires, aiment, en général, à être proprement vêtus ; les plaisirs grossiers du cabaret les attirent moins que ceux de la danse, du spectacle, de la promenade à la campagne. Ils arrivent ainsi à préférer, le plus généralement, la vie de ménage à une existence de désordre. Ils se marient d'autant plus volontiers qu'ils trouvent facilement à procurer à leurs femmes un travail qu'elles peuvent exécuter chez elles, sans abandonner les soins du ménage et en élevant des enfants. Plus tard, la femme peut prendre une ou deux jeunes filles en apprentissage ; les enfants peuvent être aussi initiés de bonne heure à des travaux proportionnés à leur âge. L'ordre et l'aisance règnent à l'intérieur, et, le domicile de l'ouvrier étant ainsi transformé en un petit atelier, il devient facile pour celui qui a de l'intelligence de se faire fabricant pour son propre compte lorsqu'il en a le désir. Les bons rapports qui peuvent exister entre les ouvriers et les patrons deviennent ensuite une circonstance éminemment favorable à ceux qui, après avoir travaillé chez les autres, s'établissent chez eux.

*Ouvriers travaillant à l'aiguille.* — Pour les hommes, les travaux industriels qui se font à l'aiguille sont principalement ceux des cordonniers et des tailleurs. Les femmes fournissent beaucoup d'ouvrières à ces deux industries, et sont en outre occupées par tous les travaux qui se rapportent aux vêtements de femmes ; elles sont ainsi employées dans les industries des couturières, des lingères, des entrepreneuses de broderies, des modistes, etc.

Les cordonniers appartiennent en partie à la population mobile ; il y a plus d'un rapport entre eux et les maçons quant à leur mode de vie en chambrée dans les garnis,

et quant à la modicité de leurs dépenses de tout genre.

Les tailleurs vivent, en général, plus isolés, et ont des besoins plus grands et plus impérieux. Leur travail sédentaire, purement manuel, qui n'entraîne aucun bruit, pas même celui d'un marteau comme chez les cordonniers, laisse une plus grande chance d'influence à la réflexion. On peut facilement se livrer à la conversation lorsqu'on travaille en commun; on peut même lire quand on travaille seul: aussi les idées s'exaltent-elles plus facilement dans cette branche d'industrie que dans toutes les autres (1).

Le travail des femmes est peu rétribué, soit dans la cordonnerie, soit dans tout ce qui tient aux vêtements d'hommes. Les façons sont très-peu payées toutes les fois que se rencontrent les deux circonstances d'un travail qui peut se faire à domicile, à toute heure, et d'un travail qui exige peu de talent; les gradations sont donc infinies dans la rémunération du travail à l'aiguille pour les femmes. Dans la cordonnerie, elles cousent les étoffes et bordent les souliers; mais, dans l'industrie des tailleurs, le nombre des femmes occupées est presque égal à celui des hommes, et la concurrence qu'elles se font a pour effet d'abaisser le prix des façons, non-seulement pour elles, mais encore pour une partie des travaux que les hommes exécutent. Sur 10 769 femmes occupées en 1847, on en comptait 5 555, ou plus de la moitié, travaillant en chambre; et il y en avait 2 405 sur l'ensemble dont le salaire n'avait pu être régulièrement déterminé, parce qu'elles étaient femmes, filles ou parentes de patron.

Quelle que soit la délicatesse du travail, en couture ou en broderie, les mêmes faits se reproduisent, à moins toutefois qu'il ne s'agisse de quelques talents hors ligne et presque artistiques.

Cette condition d'abaissement dans le prix du travail des femmes, et la position dépendante où elles sont dans la famille, rendent extrêmement fâcheuse la condition de toute femme obligée de vivre sur le produit de son travail. Il faut toutefois se hâter de reconnaître que les jeunes filles sont beaucoup moins abandonnées à elles-mêmes que les jeunes garçons; elles sont plus sédentaires, et si elles sont privées des soins d'une mère, elles sont généralement dirigées par des parentes ou recueillies dans d'autres familles.

#### LA MYGALE PIONNIÈRE.

L'araignée ou mygale pionnière (*Mygale fodiens*) montre, dans la construction de son nid et dans la manière de s'y soustraire à la poursuite de ses ennemis, un instinct et une habileté remarquables; elle épuise dans ce travail toutes les ressources de l'art: murs de soutènement, tentures à l'intérieur, porte munie de charnière, verrou, rien ne manque à son édifice souterrain; c'est presque une de nos habitations à un degré avancé de perfectionnement.

Suivons pas à pas la mygale pionnière dans sa curieuse construction. Son premier labeur a pour but le forage et le déblaiement du terrain. À l'aide de ses longues pattes munies de fortes dents, à l'aide aussi des épines et crochets cornés dont sont armées ses mâchoires, l'araignée a bientôt achevé cette première tâche; aucune difficulté sérieuse ne l'arrête dans cette opération; un trou est percé très-vite jusqu'à la profondeur de 3 à 4 centimètres sur 10 à 12 millimètres de large; le diamètre de ce trou est uniforme dans toute sa longueur; quelques sinuosités seulement ont été ménagées çà et là; la surface intérieure a été aplaniée sur toute son étendue. Dès lors va commencer la véritable construction, le

travail d'art dans lequel la mygale pionnière déploiera cette habileté qui lui a valu, à juste titre, le nom qu'on lui a donné. Le tron creusé comme nous venons de le voir, déblayé ensuite, puis approprié à l'intérieur, ne serait pas resté longtemps dans cet état; les éboulements n'auraient pas tardé à l'obstruer; le dessèchement et la friabilité du sol l'auraient tôt ou tard déformé. Pour parer à ces accidents, la mygale construit dans l'intérieur une véritable muraille sous forme circulaire, composée de terre qu'elle ameublit d'abord, qu'elle pétrit ensuite à l'aide d'une humeur particulière qu'elle produit à cette occasion; le ciment qui en résulte est d'une dureté qui contraste tellement avec celle du sol environnant, qu'on peut facilement, plus tard, détacher l'espèce de tube qui en est formé et le retirer de la cavité sans le briser; ce tube est finement crépi au dedans; il est plus grossier à l'extérieur, c'est-à-dire dans la portion qui touche au sol dont il est entouré. Le terrain, du reste, a été admirablement choisi pour la convenance du nid; un sol trop léger eût été sujet aux éboulements; un sol trop consistant eût été trop dur à percer et à manier. La mygale se place sur un sol moyen; elle se fixe de préférence au bord des chemins; là le terrain offre les conditions physiques les plus favorables pour la bonne exécution de chacun des travaux que nous avons mentionnés.

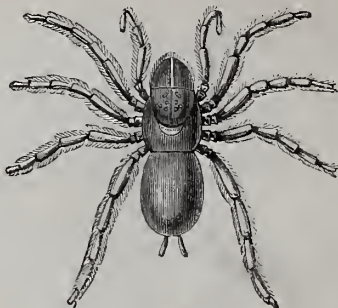
Après la deuxième opération, celle de la construction du mur de soutènement autour de la demeure, la mygale pionnière passe aux travaux d'assainissement et d'ornementation intérieure; elle revêt la paroi à l'intérieur de deux toiles superposées; l'une plus grossière et à claire voie qu'elle applique immédiatement contre la paroi; l'autre plus fine, à filaments plus soyeux, plus serrés et d'apparence satinée, qu'elle étend sur la première, et qui représente en quelque sorte une tenture de prix, tandis que la précédente fait, pour ainsi dire, l'office de ces toiles que nous collons contre les murs de nos appartements avant d'y appliquer le papier peint. Les deux toiles dont l'araignée revêt sa demeure ne servent pas uniquement au luxe de l'intérieur, elles concourent aussi vraisemblablement à la salubrité, prévenant l'humidité du sol, arrêtant les eaux qui pourraient arriver par l'infiltration, et favorisant la propreté générale de l'habitation.

Une fois le corps de la demeure construit, l'araignée passe aux moyens d'en clore l'issue; et c'est ici que l'insecte déploie un artifice vraiment remarquable. Le tube ou mur circulaire est construit de manière que le bord de l'ouverture soit nettement évasé; à là, plus qu'ailleurs, le terrain a été tassé, et la toile y a été fabriquée plus fine et plus serrée. Sur cette ouverture évasée, l'araignée construit une soupape dont elle taille également le bord en biseau, de manière qu'elle s'adapte en tout point à l'évasement du bord de l'ouverture du tube, et qu'elle puisse la fermer hermétiquement. Cette soupape a 3 à 4 millimètres seulement d'épaisseur, et cependant elle ne se compose pas de moins de trente couches successives de terre qui alternent avec autant de couches de toile, les unes et les autres adhérant fortement ensemble. Ces différentes couches s'emboîtent entre elles absolument comme les poids en cuivre dont nous nous servons pour nos petites balances. Le tout forme une sorte de disque de consistance solide, assez rigide, tenant à un point du bord de l'ouverture du tube par une portion prolongée des toiles de l'intérieur, prolongement qui forme une véritable charnière très-résistante et en même temps très-élastique. La face interne de cette soupape est lisse et unie dans son ensemble; mais quand on l'examine attentivement, on ne tarde pas à apercevoir près du bord, à l'opposé de la charnière, une série de vingt-cinq à trente petits points rangés sous forme demi-circulaire, la convexité du demi-cercle tournée vers le pourtour du disque. Ces petits points correspondent à autant de trous assez profonds qui permettent à l'araignée d'y engager ses griffes.

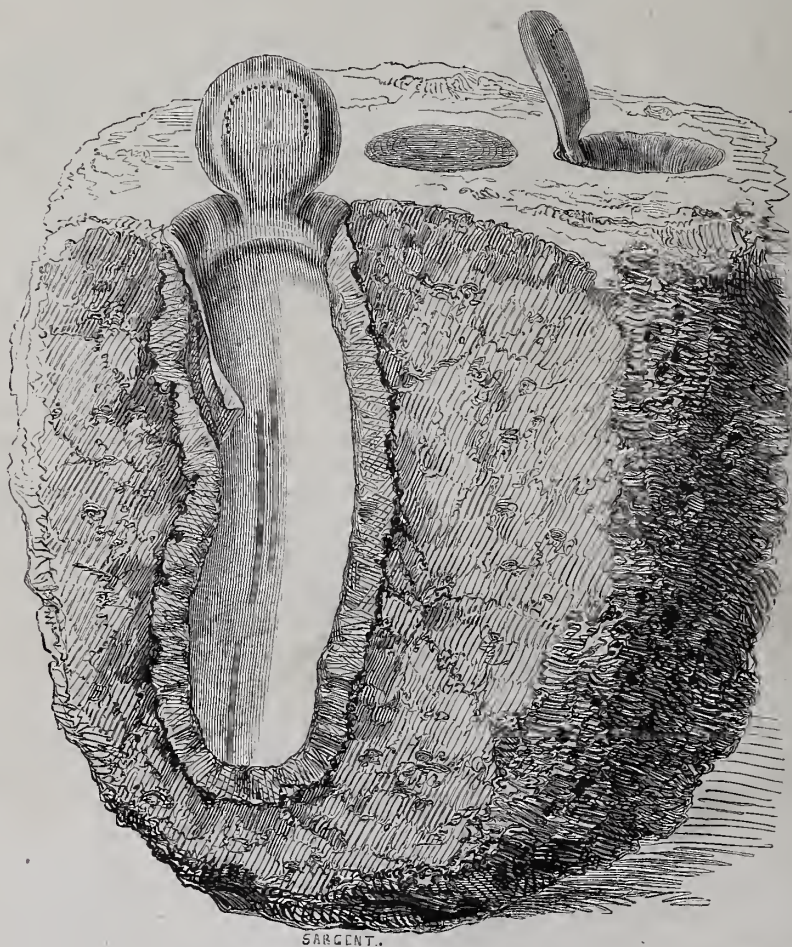
(1) Il peut résulter des inconvénients de cette condition particulière du silence; mais les avantages doivent l'emporter: tout dépend de la direction donnée à l'activité de l'intelligence. Les lectures faites en commun dans les ateliers où le bruit n'est pas une nécessité peuvent exercer une influence morale.

Lorsque l'araignée veut sortir de sa demeure, elle pousse de bas en haut la soupape ; celle-ci retombe d'elle-même dès que l'animal est sorti ; généralement la soupape soulevée ne s'éloigne guère de la verticale ; la charnière s'y oppose

jusqu'à un certain point ; mais la soupape vient-elle à s'ouvrir au delà d'un angle droit, elle n'en retomberait pas moins sur l'ouverture du tube après la sortie de l'animal, car son poids est plus considérable vers la charnière ; là elle est plus



La Mygale pionnière.



SARGENT.

Nid de la Mygale pionnière. — Dessin de Freeman.

épaisse et plus dense, et ainsi l'abaissement de son centre de gravité la forcerait encore dans ce cas à revenir à son premier point.

Pour rentrer au domicile, l'araignée soulève, à l'aide de ses pattes, la soupape qui, à sa surface extérieure, est rugueuse, inégale, et semble se confondre avec les aspérités du sol environnant ; ces inégalités lui donnent aisément prise ; elle s'engage donc, par la bouche béante, entre la

soupape et l'ouverture du tube ; elle pénètre dans l'intérieur de l'habitation, et aussitôt après la soupape se referme sur elle.

Mais souvent, pendant sa courte apparition au dehors, il arrive que l'araignée n'a pu échapper aux regards de ses ennemis ; poursuivie immédiatement, elle fuit avec une agilité merveilleuse, et arrive à temps au bord de l'ouverture pour ouvrir rapidement la soupape et pénétrer à l'intérieur.

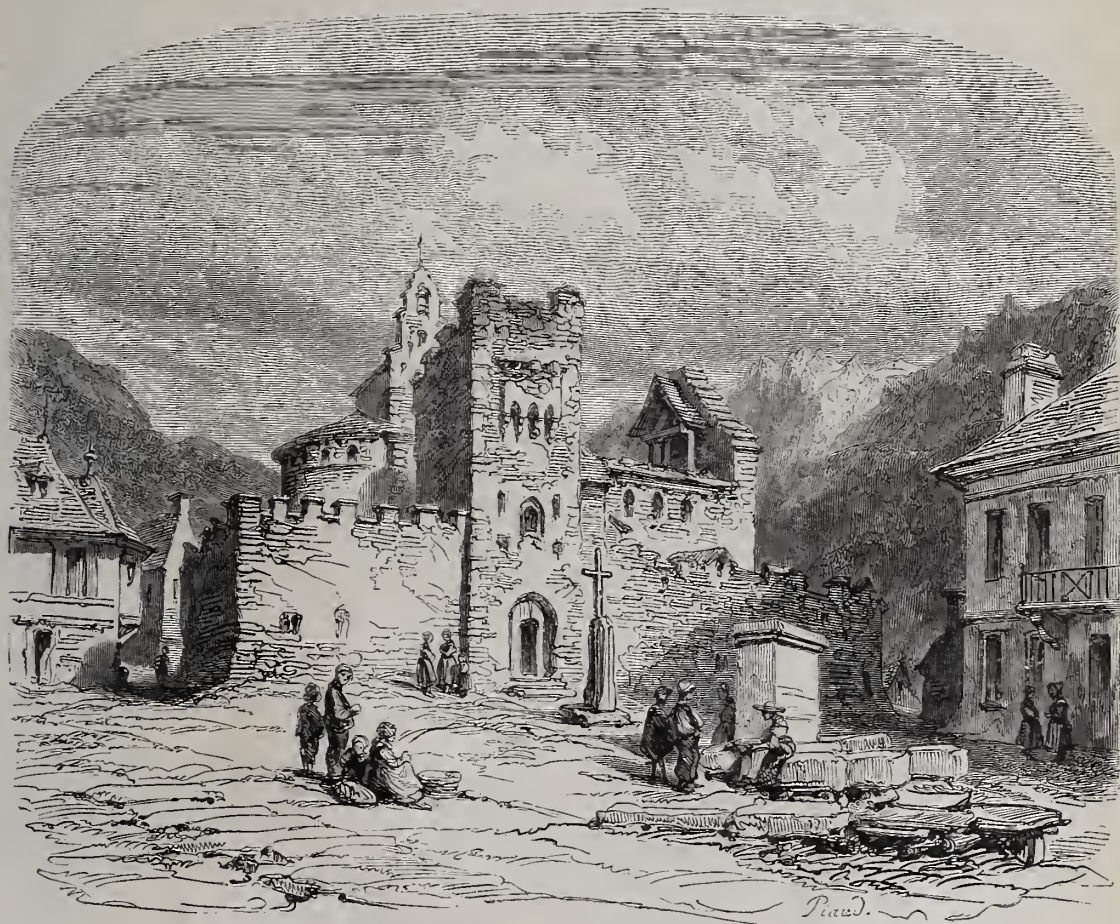
Là, toutefois, ne finit pas le danger ; l'ennemi, qui vient de surprendre sa ruse et de s'initier à tout son artifice, cherche à en profiter pour lui-même ; à son tour il essaye de soulever la soupape ; mais un obstacle énergique s'oppose à ses efforts : l'araignée s'est cramponnée, d'un côté, contre les parois du tube par les épines et crochets cornés de ses mâchoires, d'un autre côté, contre la soupape par ses griffes dont elle a engagé profondément l'extrémité dans les petits trous dont nous avons précédemment parlé ; elle tient là absolument comme un verrou que l'on aurait passé dans sa gâche : le trou demeure invinciblement fermé.

La mygale pionnière, si remarquable par ses instincts, n'est pas rare dans de certaines localités ; elle existe principalement en Corse, où on la rencontre surtout au bord des chemins. Elle sort la nuit ; elle ne fuit pas, comme d'autres espèces d'arachnides, le voisinage de ses congénères, si l'on en juge du moins par un bloc de terre que l'on conserve dans la collection du Muséum d'histoire naturelle, et qui présente trois à quatre nids de son espèce.

Il ne faut pas, du reste, confondre la mygale pionnière avec la mygale maçonne dont il a été question dans ce recueil ; la mygale maçonne est loin de déployer, pour sa conservation, des moyens aussi habiles que la mygale pionnière. Leurs caractères spécifiques diffèrent également : la mygale pionnière a l'abdomen d'un roux brun uniforme ; ses griffes sont armées d'une seule dent ; son corselet est plus large que celui de la mygale maçonne ; il est plus carré, plus élevé ; ses yeux sont plus espacés, ses mandibules plus grosses ; sa longueur est d'environ 10 lignes.

#### ÉGLISE DES TEMPLIERS A LUZ.

A 2 kilomètres de Saint-Sauveur est la petite bourgade de Luz, chef-lien de la vallée de Baréges. Elle est située à peu près au centre d'un riant bassin et entourée de treize villages dont les climats, comme les produits, sont très-divers, mais qui servent tous de retraite pendant l'hiver aux habitants,



Église des Templiers, à Luz.—Dessin de Karl Girardet, d'après Soules.

dispersés sur les Pyrénées jusqu'aux premières neiges. Les montagnes qui environnent ce bassin forment de belles masses, et offrent des détails très-pittoresques. Au sud, la gorge se prolonge vers l'Espagne, entre la croupe verte de Bergonz et des cimes boisées ; à l'est, on voit le val de Bastan, où Baréges est bloqué par les roches éboulées ; à l'ouest, une masse imposante forme la barrière du vallon.

L'aspect de Luz même est assez misérable, et les voyageurs de mauvaise humeur trouvent qu'il fait tort au paysage où il est encadré. L'église, bâtie par les Templiers, est entourée d'un mur crénelé et d'une tour capables autrefois

de défense. On y reconnaît le génie à la fois militaire et religieux des chevaliers du Temple. Dans les temps de troubles, autrefois si fréquents, c'était la forteresse du lieu. Le mur d'enceinte une fois forcé, il fallait un second siège pour pénétrer dans l'église. Ces difficultés pouvaient suffire pour détourner l'attaque de bandes qui souvent n'avaient d'autre but que le pillage. On voit encore, à l'un des côtés de la nef, une petite porte : c'était la seule entrée qui fût autrefois permise aux cagots (goitreux), ces parias de l'Occident dont le célèbre explorateur des Pyrénées, le savant Ramond, voulait faire remonter l'origine aux Wisigoths. Mais il est plus

sâr d'attribuer leur infirmité, comme celle des crétiens du Valais, à l'air et aux eaux des basses vallées.

Au pied de la masse aride du Sardey, on voit deux tours perchées sur un roc; on en attribue aussi la fondation aux Templiers. Ils possédaient dans cette vallée de grands biens qui n'échappèrent pas plus que le reste aux mains avides de Philippe le Bel. Selon d'autres explorateurs, les tours de Sainte-Marie (c'est le nom qu'on leur donne) furent construites par les Anglais, au temps du prince Noir, c'est-à-dire dans le quatorzième siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut le dernier fort dont les Anglais restèrent maîtres dans le pays, et qu'il leur fut enlevé, en 1404, par Jean de Bourbon, avec le secours des gentilshommes de Bigorre et de Baréges. Ils étaient commandés par Auger Coffite, dont la famille doit exister encore à Luz.

### INSCRIPTIONS ET SENTENCES

#### RECUEILLIES SUR LES GARDES ET LES MARGES D'ANCIENS LIVRES.

On rencontre souvent, sur les anciens manuscrits et aussi sur les anciens livres imprimés, des inscriptions diverses, ordinairement de peu d'étendue, et qui n'ont aucun rapport avec le sujet de l'ouvrage qu'elles accompagnent. Ces inscriptions, la plupart du temps, ont été composées, ou du moins extraites et transcrites, par les possesseurs de ces livres. On les trouve tantôt sur les gardes, tantôt sur les marges, à la fin des chapitres, partout enfin où, soit le parachevin, soit le papier, a laissé quelque espace vide qui permit au propriétaire du volume d'y placer l'expression de sa pensée.

Ces épigraphes peuvent se diviser en beaucoup de classes et de catégories qui donneraient lieu elles-mêmes à des subdivisions nombreuses. L'une des plus communes est celle des inscriptions qui ont pour objet de constater et de garantir la propriété des livres. Aujourd'hui encore on voit les plus jeunes et les plus étonnés parmi les écoliers gâter leurs livres de classe en griffonnant sur les gardes, avec leur nom, une vignette représentant Pierrot suspendu à une potence, et au-dessous cette devise morale et macaronique :

Aspic Pierrot pendu,  
Qued librum n'a pas rendu.  
Pierrot pendu non fuisse,  
Si librum reddidisset.

Ce mauvais quatrain se rattache à d'immémoriales traditions. Pierrot, dans le principe, représentait, non pas le type comique du théâtre populaire, mais un Pierre, un Perrin ou un Pierrot quelconque, coupable du méfait de vol de livre, et dont la punition était rappelée comme un exemple. Un manuscrit précieux conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, le livre du cellier de cette ancienne abbaye (1), porte sur son premier feuillet de garde en parchemin, après le nom de « Mathieu Mouton, religieux et cellier de l'esglise de céans, » les vers qui vont suivre. Ces vers paraissent avoir été écrits dans les premières années du seizième siècle :

Qui ce livre cy emblera,  
Propter suam maliciam ( Pour punir sa malice ),  
Au gibet pendu sera,  
Repugnando superbiam ( Pour rabaisser son insolence ).  
Au gibet sera sa maison,  
Sive suis parentibus ( A lui ou à ses parents );  
Car ce sera bien raison,  
Exemplum datum omnibus ( Un exemple public ).

Or, comme le seigneur abbé des Génovéfains exerçait, dans sa juridiction, les droits de haute, basse et moyenne

(1) E. I. 21.

justice, l'avertissement contenu sous cette forme plaisante aurait pu être suivi d'effets très-sérieux.

On multiplierait aisément des citations de ce genre en remontant jusqu'au onzième siècle et au delà (1). A ces époques reculées, la plupart des livres appartenait à des églises : les peines spirituelles les plus graves, telles que l'excommunication, l'anathème, étaient invoquées, de préférence aux châtimens temporels, pour ces formules comminatoires. Souvent aussi, et surtout dans les temps plus modernes, elles étaient remplacées par des promesses de récompenses offertes à celui qui rapporterait le livre perdu ou dérobé. Nous avons lu sur un Ovide imprimé de 1501, appartenant à la Bibliothèque de Chinon, les vers suivants :

Ce présent livre est à Jehan Thebierau.  
Qui le trouvera sy lui rende :  
Il lui poyra bien le vin  
Le jour et feste Saint-Martin,  
Et une mèsenge à la Saint-Jean,  
Sy la peut prendre.

Tesmon (témoin) mon synet manuel, cy mis le x<sup>e</sup> jour de avril mil ve trente et cys, après Pasque. — Suit le paraphe.

Une seconde catégorie, non moins abondante que la précédente, est celle des maximes ou sentences. Le plus souvent ces maximes sont empruntées aux philosophes, aux poètes, aux moralistes sacrés ou profanes; elles ont quelquefois pour auteurs ceux mêmes qui les ont tracées. Les plus anciennes ne présentent pas simplement, comme beaucoup d'autres, un intérêt de familière curiosité. A l'époque de la décadence de la littérature antique, une espèce de mode s'était introduite de morceler en *épitome*, en extraits, en courtes maximes, les écrits des âges précédents. Quelques-uns de ces abrégés ou fragments, conservés par la mémoire des générations et déposés sous cette forme dans les vides des manuscrits, sont tout ce qui nous reste d'œuvres perdues et dignes de nos recherches ainsi que de nos regrets.

Voici une petite pièce singulière que l'on trouve sur le dernier feuillet d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, qui date du treizième au quatorzième siècle (2) :

*Vision d'un moine qui souvent s'endormoit aux vigiles.*

L'ANGE. Incline-toi, mon fils; on dit le *Gloria Patri*.

LE DIABLE. Il ne s'inclinera pas, à moins qu'il ne rompe la triple corde avec laquelle je lui tiens la tête.

L'ABBÉ. Ne perdons pas cette queue de mon troupeau. O Seigneur Dieu, enlève la corde et l'*Ennemis* (3) !

DIEU. Je délivre le capuce en déliant la tête. Toi, abbé, saisis-toi de ce moine négligent.

LE MOINE. Que je perde ma tête si, à l'avenir, je m'abandonne en fermant les yeux (4) !

Le texte de ce *mystère par personnages* en miniature est latin dans l'original, comme le sont la plupart des épigraphes de ces temps et de cette espèce. Parmi les maximes et sentences, en voici un petit nombre d'une date plus récente, et dans lesquelles nos aïeux ont employé la langue maternelle :

Avoir toujours en ma bourse ung escu  
Et estre exempt de toute maladie;  
.....  
Et que sur moy nully ne print envye;  
Sans envieillir je finasse ma vie;  
Et que Nature ne fist son payement  
De ma personne jusques au Jugement;  
Et, quand la Mort prãndroit sur moi son droiet,  
Qu'en paradis fusse porté tout droiet!

(1) *Curiosités bibliographiques* de M. Ludovic Lalanne, p. 43.

(2) Ms. 2495.

(3) C'est-à-dire le Diable.

(4) On lit des détails curieux sur les visions qui venaient assaillir les religieux lorsque, assistant aux offices, ils se laissaient entraîner au sommeil, dans l'ouvrage du cardinal Bona intitulé : *Psallentis ecclesie harmonia, tractatus historicus, symbolicus, asceticus*, etc. Rome, 1653, in-4°, p. 566 et suiv.



C'étaient les vœux qu'un clerc du diocèse de Troyes, nommé Guillaume Lejeune, formait au seizième siècle, et qu'il consignait dans un livre d'église écrit de sa main, conservé aujourd'hui à la préfecture du département de l'Aube (1).

Oy (Écoute), voy, parle poy (peu).  
Se tu parle, garde toy  
De qui tu parle, et de quoy (2).

A coupt de langue escu d'oreille (3).

Qui de félon fait son portier,  
De traictour (traître) son conseilier,  
De fole femme sa moillier (femme),  
Ne peut moirir senz encombrer (encombre) (4).

De peu assez.

Lever matin et prendre esbatement,  
Entendre au sien et vivre sobrement,  
Courroux fuir, soupper légèrement,  
Césir (Coucher) en hault, dormir escharement (peu),  
Loing du manger : et si vit longuement.

De seubdain vouloir, longue repentance.

Qui bien ayme, tard oublye (5).

Souvent le gros sel et la gaieté sans gêne de nos pères éclatent dans ces inscriptions avec plus de saillie et de vivacité que de mesure. Quelques-unes outragent violemment le bon goût, ou bien abaissent le naïf et le familier jusqu'au burlesque et au puéril.

Mus timet ire (La souris craint d'aller) là où  
Vox resonat (Résonne la voix du) miaou.  
Mus timet ire au lart,  
Dum (Des que) vox resonat mitouart. — 1570.

On pourrait comprendre dans une troisième division une multitude de petits rébus, énigmes ou problèmes qui, sous une forme tout aussi frivole, laissent du moins quelque profit pour l'esprit.

Tel est le rébus suivant, qui est encore aujourd'hui bien connu :

venance	
G	J'ai souvenance
France	
D	des souffrances
fert	
K	qu'a souffert (pour <i>souffertes</i> )
Colbert	
Paris	Paris sous Colbert.

Nous avons retrouvé cette énigme satirique contre un des plus grands ministres de la France, dans un manuscrit de la fin du règne de Louis XIV, où elle était accompagnée des petites pièces suivantes :

Parque felonnie a ja coulouvre (6) occise;  
Au vieux lezard (7) même guerre lera :  
Quand elle aura des deux fait une église (8),  
Droit justicier sa perte bouchera (9).

(1) N° xxiii, à la fin d'un des premiers cahiers.

(2) Manuscrit français n° 1357. Bibliothèque nationale, f° iv.

(3) A coup de langue bouclier d'oreille; ou : Soyez sourds aux mauvais propos. — Même manuscrit, f° ii, v°.

(4) Manuscrit du seizième siècle, signé Hallelbrenée.

(5) Ces devises étaient proverbiales. Nous avons retrouvé la dernière sur une tombe; dans une église de village.

(6) En latin, *coluber*; allusion à la mort de Colbert, arrivée en 1683.

(7) Maurice Letellier, chancelier de France, né en 1603, mort en 1685. Le lézard figurait dans les armes de Letellier.

(8) Lorsqu'elle les aura tous deux mis au tombeau.

(9) Louis de Boucherat succéda comme garde des sceaux à Letellier, en 1685.

LOUIS DE BOUCHERAT  
Est la bouche du Roy.  
Le beau choï du roy.

FRANÇOIS-MICHEL LETELLIER DE LOUVOYS.  
Il est le chemin du soleil, la force du roy.

LOUIS QUATORZIÈME, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.  
Va, Dieu confondra l'armée qui osera te résister.

Dans ces trois dernières formules, le lecteur aura facilement reconnu l'anagramme, sorte de jeu littéraire dont nous l'avons déjà entretenu. L'acrostiche, la contrepétterie, le chronogramme, etc., étaient également fort appréciés. Voici un chronogramme compris dans une note commémorative écrite sur le *Pontifical de Saint-Loup*, manuscrit précieux et célèbre, appartenant jadis à l'abbaye de ce nom (diocèse de Troyes), et qui fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque publique de cette ville.

LVX et CILLICIVM tibi signant tempora certi  
Quibus diluvium sunt flumina sic ut aperta (1).

*Explication.* L'an M CCC LXX III furent les eaux si graus en France, que tous li puples laisoit doubte que la terre ne nest (2) toute.

Si l'on réunit, en effet, les lettres des deux mots LVX et CILLICIVM, on trouvera M CC LXX VIII, qui expriment en chiffres romains la date de 1373.

Un manuscrit du quinzième siècle (3) propose un singulier problème, à la fin d'un chapitre tout à fait étranger par la matière à ce genre d'amusement. Ce problème est intitulé *le non-pair*.

En cinq estables me mettez  
Mes xx chevaux se vous savez,  
Et qui soient partout non per,  
Et je vous douroy à souper.

Le lecteur, après y avoir réfléchi quelque temps, doit nécessairement soupçonner que la question posée n'est point sérieuse, et qu'elle cache quelque piège tendu à sa bonne foi. Nous avons soumis cette énigme au jugement d'un membre de l'Académie des inscriptions, M. Vincent. — « J'ai aussi trouvé, nous a dit ce savant, dans le manuscrit grec 2377 et dans le 66° supplément de la Bibliothèque nationale, un problème qui revient à ceci : Partager les dix chiffres suivants :

1, 1, 1, 3, 3, 5, 5, 5, 7, 9.

en deux groupes de cinq chacun et faisant la même somme.

« C'est un problème absolument du même genre que le vôtre; car la somme totale des chiffres étant 40 et la moitié 20, cela revient à demander que la somme de cinq nombres impairs fasse 20. « Ce problème, dit l'auteur, a été proposé » par le roi Léon. Je sais bien que tout le monde l'a trouvé » insoluble, mais moi je vais vous le résoudre. » Et il s'en tire par ce que l'on appelle familièrement « une gascogne » nade, » en donnant une prétendue solution qui consiste dans l'équation suivante :

$$5 \times (1 + 1 + 3 + 7) = 3 \times (1 + 5 + 5 + 9)$$

ou 60 = 60

» Cette solution n'était certainement pas dans l'intention de l'inventeur. Dès lors, on voit que cette sorte de problèmes sans issue étaient quelquefois proposés, au moyen âge, pour se gausser des ignorants, en s'amusant à les faire chercher une chose introuvable. »

(1) Mot à mot : *Lumière* et *Cilice* te donnent la date précise du temps où l'inondation fut comme un déluge.

(2) Conditionnel du verbe *nêr* : se noyât.

(3) Bibliothèque nationale, 4831 latin.

## PROVERBES ITALIENS.

Voy. p. 120, 192, 232.



Quanto puo la concordia unita insienne.

Que ne peuvent les hommes lorsque la concorde les unit !



Mirate quel ch' avvien er la discordia.

Voyez ce que produit la discorde !

## LA MONTAGNE QUI SE FEND.



Rochers du Winkelfluch, près du lac de Brienz. — Dessin de M. Karl Girardet.

Parmi les scènes de la nature alpestre, il n'en est peut-être aucune de plus triste et de plus fatale que celles dont notre dessin offre un exemple. Le fragment qu'il représente fait partie d'un des contre-forts du Schwartzhorn, qui s'appelle le Winkelfluch. Une partie est déjà écroulée, et il s'en éboule quelques parcelles chaque fois qu'il fait mauvais temps. Les débris tombent dans la vallée de Meyringen, tout près de l'endroit où l'Aar se jette dans le lac de Brienz. Le rocher que représente ce dessin, et qui ne tardera pas sans doute à se détacher, peut avoir 200 mètres de circonférence ; il est planté de grands et beaux sapins qui tomberont avec lui. Il paraît encore assez solide à quelques paysans pour que l'on y mène paître les chèvres ; mais le chevrier ne s'y aventure que quand il ne peut faire autrement. La fente qui entoure le rocher est d'une largeur assez inégale ; cependant on la suit parfaitement tout autour. La hauteur à laquelle se trouve

ce fragment à moitié détaché est au moins de 300 mètres au-dessus de la vallée. C'est à dix minutes du Giessbach, cette belle cascade que connaissent nos lecteurs. (Voy. 1846, p. 233.)

Ainsi les montagnes elles-mêmes, ces monuments de la nature, qu'on est tenté d'appeler éternels quand on les compare à ceux des hommes, sont sujettes à se dégrader et à se détruire. Il n'en est pas une qui n'offre à son pied des traces de sa ruine. Quelques géologues ont prétendu que, depuis l'origine des temps, les montagnes ont déjà perdu la moitié de leur élévation primitive. Mais, pour nous renfermer dans l'étroit espace des temps historiques et dans le domaine des Alpes, que de chutes plus ou moins considérables peuvent faire deviner ce qui s'est passé dans les temps antérieurs et ce qu'on doit craindre de l'avenir ! Écoutons, sur cet intéressant sujet, les détails recueillis par le véné-

rable auteur du *Conservateur suisse* (1). Nous nous permettons seulement de choisir et d'abrégé.

La plus ancienne chute de montagne dont l'histoire fasse mention dans les Alpes arriva en 563. Marius, évêque de Lausanne, en rend compte en ces termes dans sa chronique contemporaine : « Sous le consulat de Basile, la grande montagne de Tauretunum, dans le territoire du Valais, tomba si subitement qu'elle couvrit un château dont elle était voisine et des villages avec tous leurs habitants ; elle agita si fort les eaux du lac Léman, dans une longueur de 60 milles et une largeur de 20 milles, que, s'élançant au-dessus de ses rives, il détruisit de très-anciens villages avec hommes et troupeaux ; il engloutit plusieurs lieux saints avec ceux qui les desservaient ; il entraîna avec furie le pont de Genève, les moulins et les hommes, et, ayant envahi la cité, il y fit périr beaucoup de monde. »

Les savants du pays ne sont pas bien d'accord sur la situation de la montagne éboulée. On annonce, comme devant éclaircir tous les doutes, un travail de M. de Gingins, un des hommes du pays les plus capables de jeter du jour sur cette curieuse recherche. Les dommages, on le voit, furent considérables ; mais si un pareil événement arrivait de nos jours dans cette belle contrée, une des plus peuplées du globe, le désastre serait incomparablement plus grand.

Nous franchissons un espace de neuf siècles sans trouver dans les souvenirs de l'histoire des traces d'aucune catastrophe pareille. Ensuite on en rencontre plusieurs, et leur fréquence fait soupçonner que la longue lacune qui se présente après la chute de Tauretune est plutôt due à l'oubli des hommes qu'à la paix de la nature.

Le 3 mars 1435, la ville de Zoug (ou Zug) éprouva un écoulement remarquable. Elle était alors séparée du lac du même nom par un rempart flanqué de tours massives, auquel étaient adossées les maisons d'une rue voisine. Sur le soir, on s'aperçut que ce rempart et les bâtiments contigus commençaient à s'affaïsser, et que plusieurs murs se fendaient. Une partie des habitants quittèrent leurs demeures en emportant leurs effets les plus précieux ; les autres, moins prudents, ne délogèrent pas. A l'entrée de la nuit, qui fut très-orageuse, le rempart, les tours et trente maisons s'abîmèrent avec fracas, et disparurent dans le lac, très-profond à cet endroit. Soixante personnes périrent, sans qu'on pût retrouver leurs cadavres ; un jeune homme, après avoir lutté plusieurs heures contre les vagues, gagna le rivage près de l'hôpital des Lépreux ; un enfant au berceau fut déposé sain et sauf par les flots sous la chapelle de Saint-Nicolas.

Vers le milieu du seizième siècle, un pan détaché du Brunig (Oberland bernois) ensevelit le château et le village de Kienholtz, non loin de l'embouchure de l'Aar dans le lac de Brienz. Chose étrange ! on ne connaît pas la date exacte d'un événement si grave ; les chroniques contemporaines n'en disent qu'un mot. Rappelons que cela se passa tout près des lieux menacés aujourd'hui par la montagne fendue dont nous donnons le dessin.

L'an 1512, la fertile vallée de Bregno, dans la Suisse italienne, vit sa rivière, la Breuna, obstruée par la chute de deux montagnes entre lesquelles elle passait. Bientôt elle forma un lac qui s'accroissait de jour en jour. Soit ignorance, soit apathie, les habitants, au lieu de rouvrir une issue à la rivière arrêtée, laissèrent inonder leurs villages et se baraquèrent avec leurs troupeaux sur les flancs des montagnes. De là ils ne virent bientôt plus que la pointe de leurs clochers. Mais ce ne fut là qu'un commencement de malheur. Deux ans après, le lac, qui avait 12 000 pas de circuit, rompit tout à coup la digue que lui opposaient les débris des montagnes écroulées, et déborda dans les vallées inférieures jusqu'au Tessin. Villages et hameaux furent entraînés avec les bestiaux, les vergers, les vignobles et les

forêts. Le Tessin, grossi par cette épouvantable débâcle, emporta le pont et une partie des murailles de Bellinzone, et souleva les flots du lac Majeur. On rapporte que ce désastre coûta la vie à plus de six cents personnes, et que, entre autres, une compagnie de soldats suisses qui se rendait en Italie fut noyée dans le Tessin.

Un événement à peu près semblable se passa en 1545 dans la vallée de Bagne, en Valais ; mais la chute d'une montagne dans la Drance ne fut pas la seule ni même peut-être la principale cause du désastre ; et, quant à la fameuse débâcle de Bagne, arrivée le 16 juin 1818, elle fut causée par la chute des glaces.

Le seizième siècle devait être fécond en malheurs de ce genre. Le voyageur qui contemple les Alpes du Valais depuis les hauteurs de Lausanne a hientôt remarqué deux pitons gigantesques et presque pareils qu'on appelle les tours d'Âi. Le 4 mars 1584, le Luan, montagne placée au-dessous de ces deux superbes sommets, s'écroula sur les villages de Corbeyrier et d'Yvorne, détruisit le premier tout entier et la plus grande partie du second. Deux cent cinquante arpents de terre en culture furent couverts de décombres. Une partie des habitants furent sauvés, parce que ce malheur arriva au milieu du jour, et que les villageois étaient la plupart dispersés dans la campagne. Les deux villages ont été rebâti sur le même emplacement, et les tranquilles habitants ont depuis longtemps oublié que les maisons et la poussière de leurs ancêtres sont ensevelies à une grande profondeur sous les demeures actuelles, menacées des mêmes dangers.

Le village du Simplon, au pied de la montagne aujourd'hui célèbre par la route du même nom, est bâti sur les ruines d'un village plus ancien, qui disparut, le 31 avril 1597, sous une des masses de la chaîne du Simplon.

La catastrophe de Pleurs a laissé un plus profond souvenir. Ce bourg, du comté de Chiavenna, dans le royaume lombard-vénitien, était considérable et bien bâti ; il servait d'entrepôt aux marchandises qui passaient d'Italie en Allemagne ; le commerce de la soie y florissait, et la plupart des habitants, enrichis par leur industrie, vivaient dans l'abondance et les plaisirs. Ce bourg était dans une situation charmante, abrité par deux collines : l'une, couverte de vignes, de jardins, de pavillons, était percée de grottes qui servaient de celliers ; l'autre, plus élevée, offrait à l'œil des forêts et des pâturages. Au-dessus de ces collines s'élevait le Conto, montagne ruineuse et sillonnée par des traces d'éboulements antérieurs. Le jeudi 30 août 1618, après des pluies abondantes, une partie du Conto s'écroula sur le village de Schillano, et le couvrit avec tous ceux qui s'y trouvaient. Les habitants de Pleurs, justement effrayés, se portèrent en foule à l'église de Saint-Cassian, à l'heure des vêpres. Ils y étaient en prières, lorsque toute la masse du Conto, arrachée de sa base, se détache avec un fracas qui ébranle toute la contrée, entraîne les forêts, les rochers, les collines, et fond sur le bourg de Pleurs qu'elle ensevelit avec 1 500 personnes. Plusieurs négociants, qui s'étaient enrichis en pays étranger, y étaient arrivés depuis quelques jours seulement pour y jouir de leur fortune ; des marchands, qui revenaient en caravane de la foire de Bergame, reentraient dans leurs foyers au moment du désastre, et partagèrent le sort de leurs concitoyens. Des fouilles ordonnées sur-le-champ ne sauvèrent personne. Une partie de l'emplacement de Pleurs forme aujourd'hui un petit lac ou plutôt un marais d'eau croupissante ; l'autre partie a été peu à peu reconquise par l'agriculture, et s'est recouverte de vignes, de champs et de vergers. Les malheureux habitants de Pleurs avaient été avertis, mais inutilement, du danger qu'ils couraient par des bergers du voisinage qui, fréquentant le Conto, s'étaient aperçus qu'il menaçait ruine, et qu'il s'y formait des crevasses. Les troupeaux même refusaient d'y paître.

Nous passons, sans nous y arrêter, sur quelques événe-

(1) Le doyen Bridel.

ments du même genre, arrivés dans le cours du dix-septième siècle, et où le Jura ne fut pas épargné. Les Diablerets sont un rameau des Alpes chargé de glaciers, et qui sépare le Valais du canton de Vaud. Cette chaîne offrait autrefois cinq pics énormes : il n'en existe plus que trois. Le 23 septembre 1714, après un bruit souterrain qui dura plusieurs jours, et qui lit éloigner une partie des bergers et des troupeaux du voisinage, un de ces pics fondit sur la vallée inférieure, et porta des blocs de rochers à une distance de deux lieues. Les ruines couvrirent une lieue carrée, ensevelirent cinquante-cinq chalets, quinze personnes et plusieurs troupeaux. Dans le nombre des Valaisans qui disparurent, il y avait un homme du village d'Aven. On avait fondé un service pour le repos de son âme; ses enfants étaient juridiquement déclarés orphelins et sa femme veuve : trois mois après, la veille de Noël, il reparait, pâle, défail de maigreur, avec tout l'air et le costume d'un spectre. On lui ferme la porte de sa maison; le village prend l'épouvante; on court au curé pour faire exorciser le fantôme. Enfin le pauvre homme parvient à persuader ses amis et sa famille qu'il est bien vivant. Il leur raconte qu'il était à prier dans son chalet, lorsqu'un des rocs détachés vint s'appuyer en arc-boutant contre celui au pied duquel son habitation était bâtie; que bientôt après, un bruit affreux avait passé sur sa tête, et qu'il s'était trouvé dans une obscurité profonde. « Alors, dit-il, je ne perdis point courage; je travaillai sans relâche à me faire une issue; je me nourris de quelques fromages qui se trouvaient dans le chalet; un filet d'eau me désaltérait; enfin, après bien des jours, que je n'ai pu compter dans la longue nuit de ce sépulcre, j'ai trouvé une ouverture en rampant entre les débris, et Dieu, en qui je me suis toujours confié, m'a ramené au milieu des miens. »

Un second pic des Diablerets tomba en 1749. Les Valaisans, ayant remarqué les mêmes bruits souterrains qui avaient précédé le désastre de 1714, s'étaient prudemment retirés; mais cinq paysans du canton de Berne, qui étaient dans une scierie à une lieue au-dessous, payèrent de la vie leur opiniâtreté à y rester, malgré les instantes sollicitations des Valaisans. Une cinquantaine de chalets furent emportés; la rivière de la Lizerne fut arrêtée pendant huit jours au milieu des ruines, et y forma trois lacs qui subsistent encore aujourd'hui; on les nomme les lacs de Derborentze. Le plus grand, situé à 1500 mètres au-dessus du niveau de la mer, a environ 2 kilomètres de tour; il est irrégulièrement entouré de débris.

Le malheur de Weggis, village au pied du Righi, fut accompagné de circonstances bien différentes; la catastrophe dont cette localité fut victime du 15 au 16 juillet 1795, pour avoir été moins soudaine, n'en est peut-être que plus étrange. Le Righi, si célèbre par sa magnifique vue sur les Alpes, est situé, comme on sait, entre les lacs de Lucerne, de Zoug et de Lowertz. C'est une montagne ruineuse et sujette à de fréquents éboulements, dont on voit la trace à ses pieds. Après plusieurs semaines de pluies continues, une plaine fertile, légèrement inclinée vers le lac, et située à une lieue au-dessus de Weggis, se détacha des flancs de la montagne, et glissa de 30 mètres plus bas, laissant derrière elle un vaste enfoncement. Bientôt cet éboulement continue avec un fracas épouvantable, et descend vers le lac de Lucerne, dans la direction du Haut-Weggis. Le poids énorme de cette terre détrempeée d'eau renverse tout ce qui s'oppose à son passage; les progrès sont lents, mais irrésistibles. Le curé et plusieurs de ses paroissiens montent sur une hauteur voisine pour observer cet étrange phénomène, et juger de ce qu'ils en ont à craindre. Ils ne tardent pas à reconnaître l'imminence et l'étendue du péril. Plusieurs chalets avaient déjà disparu. On se hâte de démeubler les maisons dans le haut du village et les moulins voisins. Vers les neuf heures du soir, et par la nuit la plus sombre, le marguillier court de maison en maison avertir chacun d'être sur ses

gardes et prêt à partir. Précaution trop nécessaire : la dernière nuit du village était arrivée. L'éboulement approchait avec un ensemble formidable, et pareil à un torrent de lave par sa puissance irrésistible et sa lenteur mesurée. Enfin, il touche aux premières maisons de Weggis. Au milieu des cris et des gémissements, les malades, les enfants au berceau, les infirmes sont transportés dans la campagne ou dans l'église paroissiale, que sa situation préservait du danger. Tous se décident enfin à démeubler leurs maisons; mais, dans le trouble d'une si étrange surprise, on néglige ou l'on oublie beaucoup d'effets, ou l'on ne sait que choisir, dans l'angoisse des derniers moments. A mesure que l'éboulement avançait, il ébranlait les arbres, les déracinait, les brisait ou les entraînait tout couverts de boue. Arrivées contre les maisons, on voyait les boues s'amonceler, soulever peu à peu les bâtiments, les renverser sur le côté, et continuer leur marche vers le rivage. Quarante-neuf familles perdirent ainsi, en quelques heures, leurs habitations et leurs domaines, mais personne n'y perdit la vie.

Le dernier désastre que nous rappellerons à nos lecteurs a eu ce siècle pour témoin, et le lieu de la scène touche encore à la montagne du Righi. Au bourg d'Art, situé à l'extrémité du lac de Zoug, s'ouvre, entre le Righi et le Rossberg, une vallée qui se prolonge du côté de Schweitz, et qui est baignée par le petit lac de Lowertz. Les environs étaient d'un aspect tout romantique, fort peuplés et bien cultivés. Toute cette contrée faisait l'admiration des voyageurs. Après un été pluvieux, le 2 septembre 1806, on observa dès le matin, sur le Rossberg, des crevasses menaçantes; on entendit des craquements, on vit des pierres s'élançant de terre, et des buttes de gazon se soulever et se heurter comme les flots. Vers deux heures après midi, les chutes de pierres et les craquements devinrent plus fréquents; des ravins profonds se formèrent avec un bruit sourd qui s'entendit à plusieurs lieues de là. D'énormes rochers commencèrent à s'incliner, les couches inférieures à se mouvoir. Les troupeaux, avertis par l'instinct, fuyaient des pâturages; des troupes d'oiseaux s'envolèrent vers les pentes du Righi. Enfin, vers cinq heures, une partie du Rossberg, sur une largeur de 1000 pieds et une longueur d'une lieue, se précipita avec la rapidité de l'éclair sur cette belle vallée. Les villages de Goldau, Rœthen, Busingen-Dessus, Busingen-Dessous, furent engloutis avec une partie de leurs habitants. En quelques minutes, ces lieux présentèrent l'image de la désolation. Il périt quatre cent cinquante-sept personnes; plus de cent maisons et six églises furent englouties; plus de 7000 arpents d'excellentes terres entièrement perdues. L'effroi que cette catastrophe causa dans le pays fut si grand que les tribunaux suspendirent leurs travaux pendant un mois. On célèbre encore à Arth ce funèbre anniversaire par une cérémonie religieuse. Une chapelle et une auberge indiquent maintenant l'emplacement de Goldau, et au bout de quarante-six ans, cette localité offre encore un tableau de destruction et de mort.

## HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des années précédentes.

### RÈGNE DE FRANÇOIS 1<sup>er</sup>.

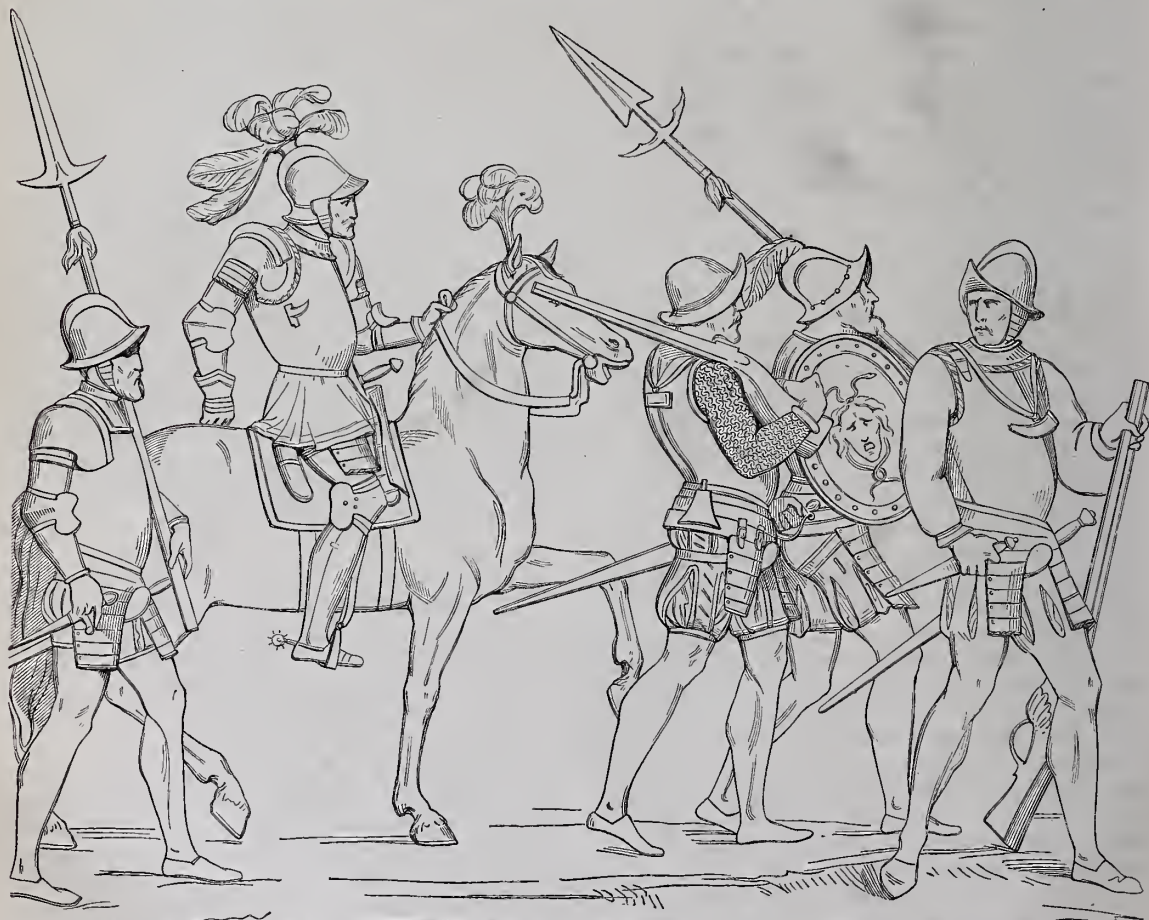
Suite. — Voy. p. 27.

*Costume militaire.* — Pierre Bontemps, sculpteur parisien, a représenté en bas-relief, sur le tombeau de François 1<sup>er</sup>, les victoires de Marignan et de Cerisolles. Comme cet ouvrage est traité avec beaucoup de fidélité historique, nous ne saurions puiser à meilleure source les types dont il convient d'accompagner les notions qui nous sont fournies par les auteurs sur le costume militaire de ce temps-là. Les deux batailles, à cause de leurs dates (14 septembre 1515 et



E.C.

François I<sup>er</sup> en costume d'homme d'armes, à Marignan. — D'après l'un des bas-reliefs de son tombeau, à Saint-Denis.



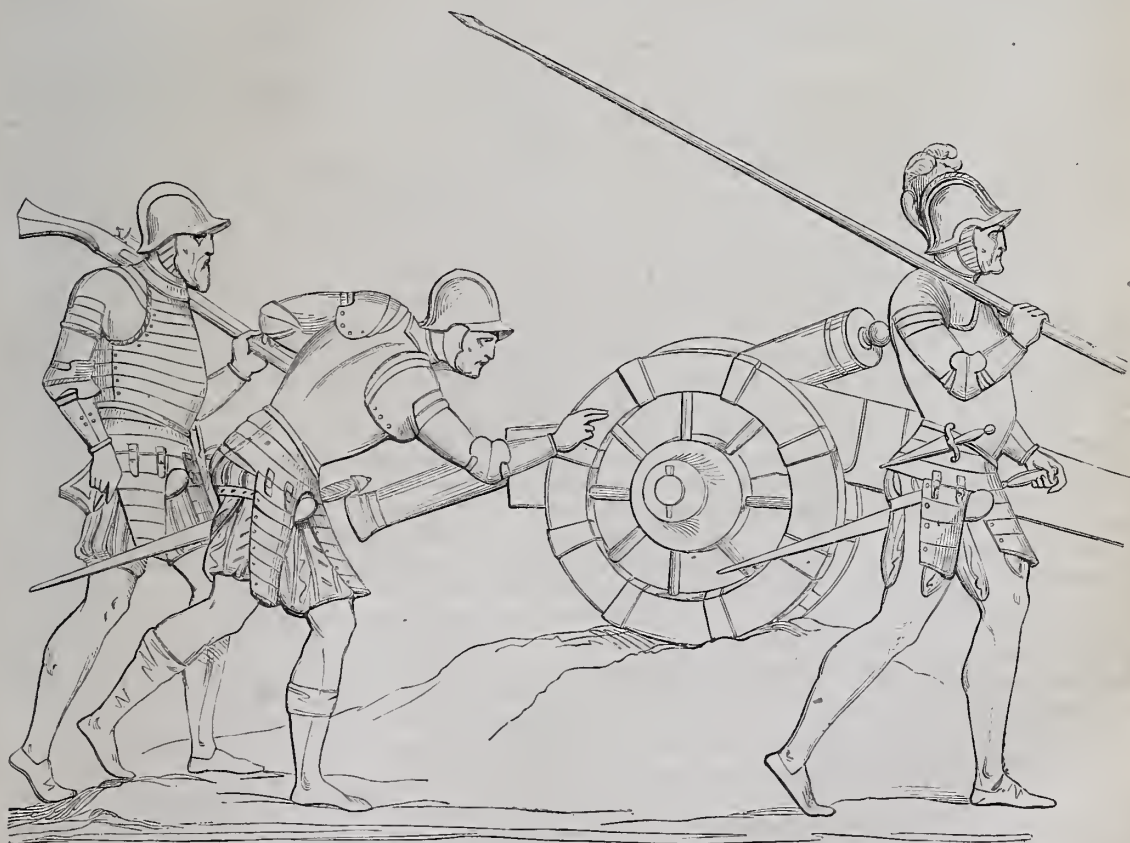
E.C.

Hallebardier, capitaine de bande, arquebusier, cap d'escade et mousquetaire. — D'après les bas-reliefs de la bataille de Cerisolles.



E. L - CHEVIGIARD. V.F.L.

Tambour et fifre, capitaine d'infanterie, aventurier, lansquenet, arquebusier régulier (1515). — D'après un bas-relief du tombeau de François I<sup>er</sup>.



E. C.

Arquebusier de bande suisse; canonier, piquier. — D'après les bas-reliefs de la bataille de Cerisolles (1544).

14 avril 1544), auront de plus l'avantage de nous montrer l'état des choses au commencement et à la fin d'un règne qui vit s'accomplir, en fait de guerre, les plus notables changements.

La transformation dont nous voulons parler est marquée par l'entrée d'un mot nouveau dans la langue, celui de *soldat*. Il avait été essayé anciennement sous la forme plus française de *soudoyer*, pour désigner les mercenaires qui composaient l'infanterie; mais l'usage n'en avait jamais été général: on lui avait préféré tour à tour les expressions plus pittoresques de *cottreaux*, *brigands*, *routiers*, *écorcheurs*, *laquais*, *aventuriers*, qui étaient des injures ou n'avaient pas tardé à le devenir, à cause de la mauvaise conduite des gens de pied et de l'infériorité méprisante où on les tenait. Nous avons assez montré qu'au moyen âge il n'y avait d'estime et d'honneur que pour la guerre à cheval. Mais après que les généraux de Charles-Quint eurent prouvé par tant de succès combien la chevalerie était peu de chose devant des piétons bien disciplinés, les Français, tout entichés qu'ils étaient de la leur, durent se conformer enfin à la tactique des Espagnols pour leur tenir tête. Dès lors s'effaça la distance entre le cavalier et le fantassin, et, le service de l'un et de l'autre étant également honoré, la noblesse servit indifféremment dans tous les corps. Le nom de *soldat*, forgé sur l'espagnol *soldado*, servit à exprimer cette égalité nouvelle au métier des armes. On se dit *soldat* comme naguère on s'était dit *chevalier*. Ce fut user de flatterie envers François I<sup>er</sup> que de l'appeler un *roi soldat*. Bref, un auteur du seizième siècle soutient que ce mot de *soldat* est ce qu'il y a de plus beau dans la langue française, et qu'il surpasse de beaucoup ses équivalents en grec et en latin.

Il n'y avait pas encore de soldats à Marignan, mais de la gendarmerie et des aventuriers. Nous connaissons la gendarmerie pour l'avoir rencontrée et décrite dans la revue que nous avons faite des armées de Louis XII. Les aventuriers, que nous nous sommes contentés de signaler en passant, demandent à leur tour que nous fassions plus ample connaissance avec eux.

Au rapport de Brantôme, ils étaient de vaillants hommes, « mais la plupart de sac et de corde; méchants garnements échappés de la justice et souvent marqués de la fleur de lis sur l'épaule ou essorillés (1), et qui se cachaient les oreilles par longs cheveux, tant pour cette raison que pour se montrer plus effroyables à leurs ennemis... Aussi étaient-ils plus habillés à la pendarde qu'à la propreté, portant des chemises à longues et grandes manches qui leur duraient vêtues plus de deux ou trois mois sans changer, ainsi que j'ai ouï dire à aucuns; montrant leurs poitrines velues, pelues et toutes découvertes; leurs chausses bigarrées, découpées, déchiquetées et balafrées, de façon à faire voir la chair de la cuisse. D'autres, plus propres, avaient du taffetas si grande quantité, qu'ils le doublaient et appelaient chausses bouffantes; mais il fallait toujours qu'ils montrassent la jambe nue, une ou deux; et portaient leurs bas de chausses pendus à la ceinture; ou bien une jambe nue et l'autre chaussée à la bizarre. »

Comme cette mise désordonnée était une manière d'afficher qu'ils se souciaient peu des coups, ils ne dépensaient pas leur avoir en casques ni en cuirasses, méprisant les habits de fer, comme autrefois les Suisses, et ne s'affublant par aventure de quelques méchantes pièces de mailles que pour réduire encore leurs frais d'entretien.

Aucun de ces traits n'a échappé au sculpteur du tombeau de François I<sup>er</sup>. Il a mis en scène des aventuriers débraillés de toutes les manières. Celui que nous avons choisi à les deux jambes habillées de façon différente, avec une chute de chausses qui laisse à nu une partie de la cuisse droite.

Tous les aventuriers néanmoins n'affectaient pas le même

(1) *Essorillé* veut dire: qui a une oreille coupée. C'était le supplice dont on punissait autrefois les délits de frouterie.

désordre dans leur attifement. Le roi et les princes en avaient, pour la garde de leur personne, des compagnies entières qu'ils mettaient leur amour-propre à bien entretenir d'armes et d'habits. Dans les rangs de ceux-là, l'acier reluisait. Ils étaient coiffés de salades à panaches et portaient sur leur corps la cuirasse à tassettes ou bien le hallecret (1).

Les piétons commandés par François de Montgommery étaient de cette catégorie. Ils formaient, en 1521, la plus belle bande qui fût au service du roi de France. Ils s'étaient rendus fameux dans les guerres sous le nom de « hallecrets de Lorges. » Clément Marot les a loués dans ses vers:

De jour en jour une campagne verte  
Voit-on icy de gens toute couverte,  
La lance au poing, les tranchantes espées,  
Ceintes à droit; chausseurs descouppées,  
Plumes au vent; et haulx fifres sonner  
Suz gros tabours, qui font l'air resonner;  
Marchant en ordre; et font le limacon,  
Comme en bataille, affin de ne faillir  
Quand leur faultdra deffendre ou assaillir.

La bande de Mouy était la seule qui approchât de celle de Lorges pour la bonne tenue. Elle a reçu aussi les hommages de Marot:

D'aventuriers yssuz de nobles gens,  
Nobles sont-ils, pompeux et diligens;  
Car chacun jour au camp, sous leur enseigne,  
Font l'exercice, et l'ung à l'autre enseigne  
A tenir ordre et manier la pique  
Ou le verdun (2), sans prendre noise ou pique.

Les aventuriers allemands, ou lansquenets, ne mettaient pas non plus la malpropreté au nombre des vertus militaires. Loin de là, leurs habits bariolés des plus vives couleurs; les mille découpures de leurs manches, de leurs trouses et de leurs jarretières; leurs corselets d'acier soigneusement fourbis; les masses de plumes qui flottaient sur leurs chapeaux, témoignent assez de leur coquetterie.

Les Suisses formaient le complément ordinaire de l'infanterie française; mais ils ne sont point à compter parmi ceux qui combattirent à Marignan sous les drapeaux du roi de France, puisque c'est précisément dans un moment de brouille avec eux, et contre leur nation, que la bataille fut donnée.

Toutes ces troupes maniaient la pique, la hallebarde, l'arbalète. L'arquebuse était encore rare dans leur rangs, et tenue par les étrangers plus que par les Français. Ceux-ci avaient une répulsion marquée pour ce malheureux instrument, comme dit Montluc, dont tant de vaillants hommes meurent le plus souvent de la main de poltrons qui n'oseraient regarder au visage celui que de loin ils renversent par terre de leurs balles. » Ajoutez à cela que l'arme était encore bien imparfaite, mal montée sur une flasque ou double fût, comme les pièces d'artillerie; mal emmanchée d'une lourde crosse en épaule de monton, et ne possédant pour toute batterie que le mécanisme d'un serpentín auquel l'arquebusier attachait la mèche dont il avait un rouleau tortillé autour du bras.

Lorsqu'on voit le peu de cas que font de cette arme nos auteurs du commencement du seizième siècle, lorsqu'on recueille de leurs récits que des corps d'armée entiers n'en possédaient que quelques-unes, comme l'armée des Pyrénées en 1523, où l'on en comptait six en tout et pour tout, on est obligé de reconnaître que Pierre Bontemps a mis trop d'arquebusiers dans ses bas-reliefs de Marignan. C'est un anachronisme où il a été conduit, à son insu, par le spectacle de ce qui se passa un peu plus tard. Dès 1530, en effet,

(1) Nous avons eu déjà l'occasion d'expliquer qu'on appelait de ce nom un justaucorps fait de lames métalliques posées à recouvrement.

(2) Épée en forme de carreau, comme un gros fleuret.



l'arme à feu avait prévalu. Les Allemands l'ayant améliorée par l'invention du rouet, mécanisme qui déjà fournissait l'étincelle par le seul jeu des pièces de la batterie, elle supplanta définitivement l'arbalète. Les Français s'y mirent comme les autres, et, avec leur facilité à apprendre, ne tardèrent pas d'y devenir maîtres. C'est à ce moment-là qu'ils réformèrent leur stratégie et qu'ils changèrent si complètement d'idée sur la profession militaire. Par une coïncidence non moins digne de remarque, le roi décréta vers le même temps (1533) l'établissement de légions, sorte de garde nationale mobile dont le principe n'eut pas beaucoup de durée, mais dont l'organisation resta et fut appliquée à tous les autres corps. Ainsi la révolution fut complète; elle atteignit à la fois l'esprit des troupes, leur distribution, leur armement.

Il ne manque pas d'auteurs qui ont exposé les principes de l'art militaire ainsi renouvelé. Nous extrairons de leurs écrits ce qui concerne l'organisation des corps.

La base du système était l'enseigne, équivalent du bataillon actuel. L'enseigne contenait cinq bataillons ou centuries (compagnies), et le bataillon quatre escades (pelotons) de vingt-cinq hommes chaque. L'enseigne était par conséquent de cinq cents hommes. Ordinairement on mettait deux ensemble, afin de former une bande (régiment) qui avait pour chef supérieur un capitaine, sous les ordres duquel deux lieutenants commandaient les enseignes, dix sergents de bande ou centeniers, les bataillons; quarante caps d'escade, les escades. Il y avait, en fait de sous-officiers, des fourriers et des lancepessades.

La légion comprenait deux ou quatre bandes dont les capitaines obéissaient à un *couronal* ou *colonel*. Lorsque l'organisation de la légion tomba en désuétude, on créa des colonels généraux de l'infanterie française et suisse, avec des lieutenants qui portaient le nom de sergents-majors de bataille.

Trois sortes d'armes étaient réparties en nombre inégal dans les enseignes, à savoir: la pique, l'arquebuse et la hallebarde.

Les piquiers étaient les plus nombreux, car c'est sur eux que portait tout le faix des batailles. Ils existaient dans la proportion de trois à cinq. Deux escades de hallebardiers formaient en tout temps la défense du drapeau, auprès duquel se tenaient aussi les fifres et les tambours. Le reste de l'enseigne était d'arquebusiers auxquels on mêlait parfois quelques mousquetaires, soldats munis de grosses arquebuses si massives qu'il fallait les ajuster sur des fourchettes. Les Espagnols, inventeurs et parrains de cette arme, s'en étaient servis, pour la première fois, contre nous au siège de Parme en 1521.

Le premier effet de la nouvelle organisation ayant été de bannir des rangs le cynisme des aventuriers, tous les soldats étaient honnêtement habillés de hallecrets ou de corselets (cuirasses légères) avec demi-tassettes; tous étaient coiffés du morion (casque à rebords et à gourmettes) ou du cabasset (morion à rebords retroussés par-devant et par-derrrière). Les hommes de haste avaient, de plus, des épaulières et des harnais de bras; mais ceux de tir, pour la commodité de leurs manœuvres, n'avaient que des justaucorps de mailles ou de buffle. Tous étaient armés, en outre, de l'épée et de la dague. Les officiers portaient la hallebarde d'un côté et la rondache à l'autre bras.

En marche, le capitaine s'avancait à cheval en tête de la première enseigne, dont les trois premiers rangs étaient de piquiers. Venait ensuite la moitié des arquebusiers, puis le reste des piquiers, au milieu desquels était enfermé le drapeau avec son escorte de hallebardiers; le reste des arquebusiers suivait derrière, et enfin le lieutenant, chef de l'enseigne, fermait la marche. La place des officiers de ce grade était toujours en queue. Les centeniers et caps d'escade marchaient en flanc.

En bataille, tous les piquiers ensemble se mettaient autour

du drapeau, et les arquebusiers, disposés sur le front et sur les flancs, nourrissaient le feu jusqu'au moment des approches où ils se retiraient, soit de côté, soit par derrière, les piquiers se déployant pour croiser le fer devant l'ennemi. Leur ligne était disposée sur quatre rangs dont le premier s'agenouillait, tenant la pique par le milieu du bois; le second et le troisième se tenaient debout et complétaient la muraille; le quatrième lardait par-dessus l'épaule des premiers.

L'infanterie étant soumise à cette discipline, la cavalerie n'eut plus qu'à seconder ses mouvements, soit par des courses d'escarmouches, soit par des charges en files étroites quand les lignes ennemies avaient été ouvertes. Cela fit réduire de beaucoup la gendarmerie qui n'était bonne qu'à charger en ligne. On créa à la place des cheval-légers et des arquebusiers à cheval. Ces deux corps s'ajoutant à celui des Albanais qu'on laissa subsister, l'effectif de la cavalerie légère l'emporta de beaucoup sur celui de la grosse cavalerie.

Les cheval-légers et arquebusiers à cheval correspondaient aux piquiers et arquebusiers des bandes d'infanterie. Ils étaient armés et costumés de même, à cette différence près qu'ils portaient des bottes au lieu de souliers.

La force à cheval était distribuée en compagnies ou cornettes qui représentent nos escadrons actuels, tandis que ce que nous appelons compagnie s'appelait alors guidon. Les cornettes de cavalerie légère n'étaient composées que d'une seule arme. La force de l'habitude fit conserver dans celles de gendarmerie des hommes armés simplement d'un estoc et d'une masse qui, sous le nom traditionnel d'archers, formaient la fourniture de la lance.

Quant à l'artillerie, elle formait à peine un corps à part. Les pièces étaient desservies par des canonniers de profession en très-petit nombre, et défendues par des bandes d'infanterie. Par suite d'une vieille prérogative due à leur valeur, les Suisses formaient sur le champ de bataille la garde ordinaire de l'artillerie française. Les travaux de terrassement et de gabionnage, pour mettre en batterie, étaient le fait d'ouvriers et d'hommes de peine réunis sous le nom de pionniers à l'ordre du maître d'artillerie, qui était aussi le chef des canonniers.

## L'ESCARBOUCLE (1).

Traduit de HEBEL.

Le père coupait son tabac, quand Eva fixait sur lui un de ces doux regards qui semblent prier :

— O père, dit-elle, racontez-nous une histoire comme hier soir, où la petite sœur dormait à moitié.

A ces mots, la petite sœur, Eva et Anne-Marie se rapprochèrent de la lumière; elles prirent leurs quenouilles, tendirent la corde de leur rouet, la frottèrent avec une conque de lard et se tirèrent par la manche pour s'exciter à l'attention. Le petit Jacob apporta la grande allumette et la plaça sur la fourche des fumeurs, tandis que Jean s'étendait sur le poêle en se disant à lui-même : — J'entendrai mieux là-haut et je ne gênerai personne.

Quand le père eut coupé son tabac et bourré sa pipe, il l'approcha de la grande allumette qu'il avait enflammée, aspira lentement l'air pour que le tabac pût s'allumer, activa le feu avec le doigt et referma le couvercle.

— Je suis prêt à vous contenter, dit-il en s'asseyant; mais à condition que vous resterez tranquilles et que vous écouteriez jusqu'à la fin. — Et toi, Jacob, descends; que fais-tu

(1) Le conte de l'Escarboucle est populaire en Allemagne. En le mettant en vers, Hebel a voulu, comme dans la plupart des *Contes allemandiques*, non pas propager les superstitions vulgaires, mais leur donner une signification moralisante, et en faire des fables qui aient un autre but que de flatter le goût du peuple pour le merveilleux.

là-haut, et ne peux-tu rester en repos? Chercherais-tu par hasard une escarboucle? Dieu veuille que ce ne soit pas celle dont j'ai à vous parler!

Vous saurez qu'il existe une place où n'ont jamais passé la herse ni la charrue. Depuis plus d'un siècle on n'y voit croître que la mauvaise herbe et les broussailles. Jamais on n'y entend chanter la grive; jamais on n'y voit voltiger le papillon. D'énormes crapauds y gardent le cadavre d'un damné.

On dit que le maudit n'était pas un garçon maladroit, mais c'était un habitué assidu du cabaret. Le samedi et le dimanche il préférait les cartes à la Bible, et il jurait comme une sorcière dans une vieille cheminée, bien qu'il eût appris à se signer, à prier et à s'incliner devant les étoiles du ciel.

Un jour, un chasseur en habit vert le regardait jouer au cabaret. Michel, qui perdait coup sur coup et denier sur denier, ne cessait point de jurer.

— Oh! oh! se dit tout bas le chasseur, tu ne m'échapperas pas.

En même temps l'hôtesse pensait :

— Michel aime ma fille!

Vous verrez bientôt qu'elle se trompait, car Michel ne pouvait apporter à une femme que haine et pauvreté.

Mais que fit la fille de l'aubergiste? Elle consentit à épouser Michel par amour, non pour lui, mais pour son père et sa mère qui souhaitaient le mariage et l'en priaient.

Le soir, elle s'endormit oppressée de songes pénibles. Or, elle rêva qu'elle allait à la ville et qu'elle rencontrait en route un moine qui priait. S'approchant de lui, elle dit :

— Mon père, voudriez-vous consulter pour moi les saintes images; je suis fiancée, et je voudrais savoir si c'est sous un bon signe.

Le moine secoua lentement la tête et tira de dessous sa robe une poignée d'images saintes.

— Choisis toi-même, dit-il.

Mais la jeune fille ne tira des images qu'on lui présentait que des cartes sales et usées.

— Aurais-tu l'as de carreau? demanda le moine: c'est le symbole de l'escarboucle, et le choix ne serait point heureux!

— Véritablement, répondit-elle, j'ai tiré l'as de carreau.

Le moine lui dit :

— Choisis encore... — Aurais-tu les sept croix (le sept de trèfle)?

— Hélas! je les ai! répliqua-t-elle en soupirant.

— Que le ciel t'assiste! Tire de nouveau... — Aurais-tu le cœur sanglant (as de cœur)?

— Je l'ai! s'écria la fiancée avec épouvante.

— Eh bien, prends encore une fois, et que ce soit une carte heureuse... — Aurais-tu le garçon noir (valet de pique)?

— Je... le crois; regardez vous-même, balbutia la jeune fille de l'aubergiste.

— Alors, s'écria le moine, puisse Dieu te secourir, car c'est lui qui creusera ta tombe.

Tel fut le rêve qui troubla le sommeil de Catherine. Cependant elle accepta Michel pour mari; elle avait promis au nom de son Dieu!

Au commencement tout alla à peu près. Michel, à la vérité, jouait, buvait et maltraitait Catherine; mais de temps en temps, il rentrait en lui quand il la voyait prier en pleurant. Un jour, il lui dit :

— Je veux que nous vivions d'accord; je renonce aux cartes. Que le diable me prenne si j'y touche de nouveau; mais je veux aller au cabaret; crie ou sanglote, rien n'y fera.



D'après Reichter.

Quand il arriva à l'auberge, le chasseur vert était assis devant la table et mêlait les cartes.

— Camarade, dit-il, viens jouer avec nous.

— Non, répondit Michel. — Eh! Marguerite, apportez une chope.

— Viens donc, reprit le chasseur vert, nous ne jouerons pas d'argent.

— Bah! se dit Michel, s'il n'y a point d'enjeu ce n'est pas jouer.

Et il s'assit en face du chasseur.

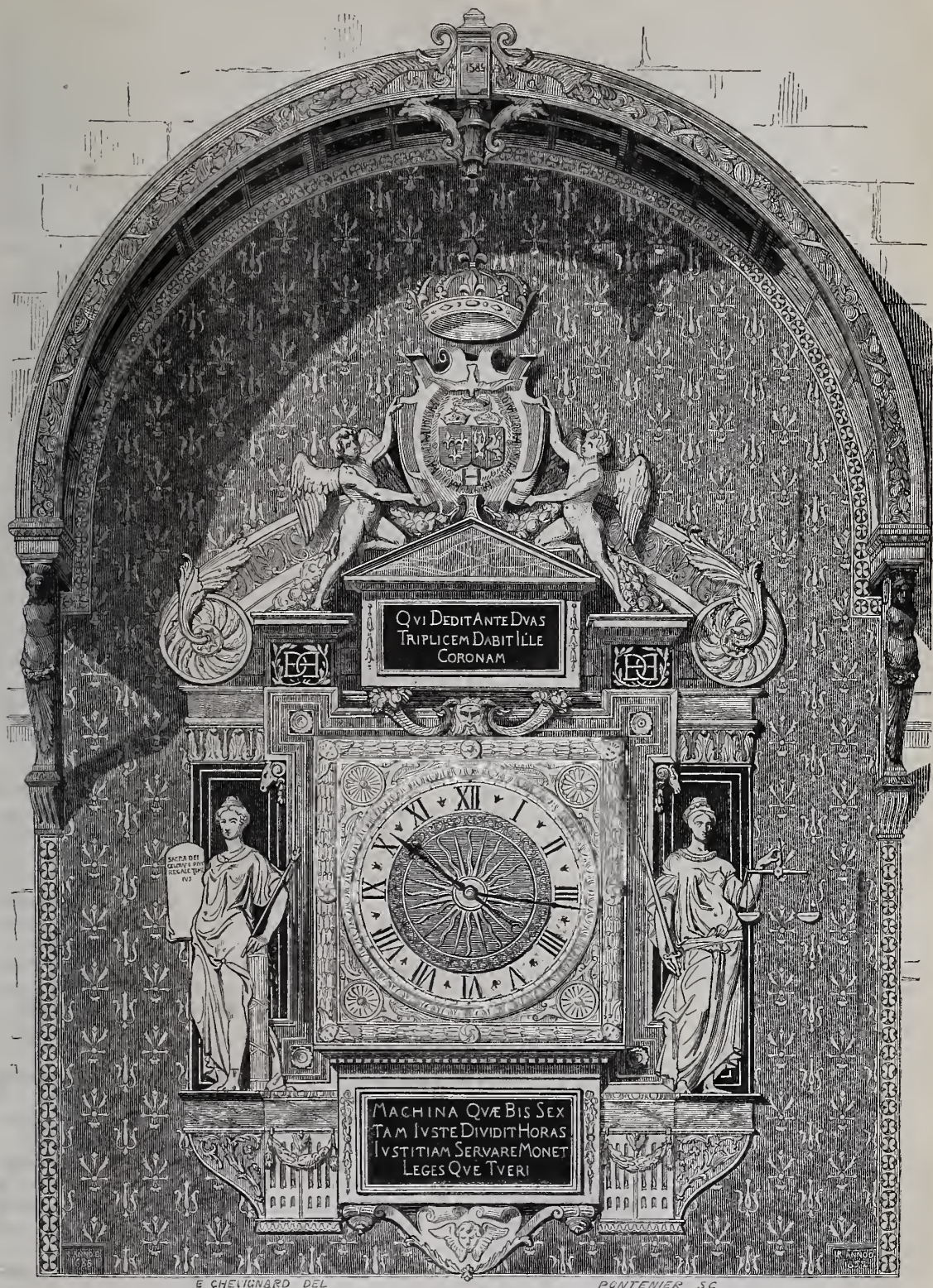
Un enfant au doux regard parut alors à la fenêtre, et lui dit :

— Michel, on veut vous parler!

*La fin à une prochaine livraison.*

## SUR LES HORLOGES.

## L'HORLOGE DE LA TOUR DU PALAIS DE JUSTICE.



L'Horloge de la tour du Palais de justice, à Paris, récemment restaurée. — Dessin de Chevignard.

Les horloges purement mécaniques ne datent que du dixième siècle.

Plusieurs historiens rapportent, à la vérité, que le fameux

Aroun-al-Raschid, khalife des Abassides, envoya à Charlemagne des présents d'un grand prix, parmi lesquels se trouvait une horloge de cuivre et d'airain damasquiné, dont

le rouage faisait mouvoir un grand nombre de figures allégoriques ; mais cet instrument, fort beau pour l'époque, était une clepsydre ; son motcur consistait en une chute d'eau que l'on renouvelait au moins une fois par jour.

On dit aussi que, vers le milieu du neuvième siècle, Pacifique, archevêque de Vérone, fit une horloge magnifique qui marquait, outre les heures, le quantième du mois, les jours de la semaine, le lever et le coucher du soleil, les signes du zodiaque, etc. ; mais il est vraisemblable que cette machine, comme celle du commandeur des croyants, était mue par une force hydraulique : c'était encore une clepsydre et non pas une horloge purement mécanique.

Gerbert (le pape Sylvestre II), si l'on en croit Haften, Moreri, Marlot, le président Hénault, les *Annales bénédictines*, fut l'inventeur de la première horloge qui marcha sans le secours de l'eau et par la seule pesanteur d'une masse compacte de plomb, de cuivre ou de fer, suspendue par une corde à la première roue du rouage, laquelle, par une suite d'engrenages, communiquait le mouvement au régulateur, c'est-à-dire à l'échappement.

Au onzième siècle, le rouage de la sonnerie n'était pas encore inventé et adapté aux horloges ; mais il est positif qu'il existait au commencement du douzième siècle. La première mention des horloges à sonnerie se trouve dans les *Usages de l'ordre de Cîteaux*, compilés vers 1120, livre où il est prescrit au sacristain de régler l'horloge de manière qu'elle sonne et l'éveille avant les matines. Dans un autre passage du même livre (ch. 114), il est ordonné aux moines de prolonger la lecture jusqu'à ce que l'horloge sonne. (Voy. dom Calmet, *Commentaire littéral de la règle de Saint-Benoît*.)

À la fin du quatorzième siècle, il y avait déjà des horloges monumentales en Allemagne, en Italie et dans quelques parties de la France ; mais Paris, la capitale du royaume, où déjà les beaux-arts, les sciences et l'industrie avaient fait de grands progrès, notamment depuis l'époque des croisades jusqu'au règne de Jean le Bon, Paris, en 1380, n'était pas encore en possession d'une horloge publique. Disons pourtant qu'alors certains cadrians solaires, grossièrement tracés sur les murailles, pouvaient donner l'heure aux passants, mais c'était seulement quand le soleil n'était pas obscurci par les vapeurs atmosphériques. Il est vrai aussi que, dans l'intérieur des maisons, les appartements étaient munis de sabliers ou de clepsydres plus ou moins riches ; mais ces instruments, assez semblables à ceux dont on faisait usage chez les Romains du temps d'Auguste, ne pouvaient pas mesurer le temps avec une certaine précision. Il est même probable que quand l'une de ces machines marquait midi, une autre pouvait indiquer deux heures du soir, alors qu'en réalité il n'était encore que dix heures du matin.

Constatons cependant qu'au quatorzième siècle, quelques petites horloges à poids et contre-poids décoraient déjà les hôtels des grands seigneurs ; mais c'étaient là des instruments plutôt curieux que véritablement utiles, car ils ne donnaient pas l'heure avec plus de précision que les clepsydres et les sabliers.

Charles V, qui mérita le nom de Sage, ne négligeait rien pour être utile aux habitants de sa bonne ville de Paris, et il eut la grande pensée de faire construire une horloge qui, placée dans la tour de son palais, ferait connaître aux habitants de la cité les heures du jour et de la nuit. Cette pensée reçut bientôt son exécution ; mais comme Paris ne renfermait aucun mécanicien capable d'entreprendre un tel travail, le roi fit venir d'Allemagne un célèbre horloger, nommé Henri de Vic, avec lequel il s'entendit pour la mise en œuvre et l'érection de cette précieuse machine d'horlogerie.

L'artiste allemand, disent les Mémoires du temps, eut son logement dans la tour même où il devait construire l'horloge, et le roi lui ayant accordé six sous parisis par jour pour ses honoraires, il les toucha pendant huit ans consécutifs, temps qu'il lui fallut pour exécuter son ouvrage.

Jean Jonvence, célèbre fondeur de cloches, fut chargé de couler celle sur laquelle le marteau de l'horloge devait frapper les heures, et cette cloche qui, deux siècles plus tard, donna le signal de la Saint-Barthélemy, fut transportée et assise avec beaucoup de succès dans la partie supérieure de la tour du palais.

On se tromperait grandement si l'on supposait qu'au quatorzième siècle les horloges avaient cette complication dans les rouages qu'elles eurent, par exemple, vers la fin du seizième siècle. Froissart, qui fut contemporain de Charles V, nous a laissé une curieuse et très-exacte description des horloges de son temps, et c'est en nous appuyant particulièrement sur ce document que nous allons entreprendre de faire ici une petite dissertation sur la composition primitive de ces machines.

*L'horloge amoureuse*, tel est le titre que Froissart donne à sa description.

Or, veïl parler de l'état de l'horloge.

La premeraine roe (roue) qui y loge,  
Celle est la mère et li commencement  
Qui fait mouvoir les autres mouvemens. . . .  
Le plonk (poids) trop bien à la beauté s'accorde.  
Plaisance s'est montrée par la corde,  
Si proprement qu'on ne pourroit mieulz dire ;  
Car, tout ainsi que le contre-pois tire  
La corde à lui, et la corde tirée,  
Quand la corde est bien à droit attirée,  
Retire à lui et le fait émouvoir.

. . . . .  
Après, affiert à parler dou dyal (mouvement diurne),  
Et ce dyal est la roe journal  
Qui, en ung jour naturel senlement,  
Se moet (meut) et fait un tour précisément.  
En ce dyal, dont grans est li mérites,  
Sont les heures XIII décrîtes.

C'est le derrain (dernier) mouvement qui ordonne  
La sonnerie, ainsi que elle sonne ;  
Or faut savoir comment elle se fait.  
Par deux roes ceste œuvre se parfait.  
Si porte o li (avec elle) ceste premeraine roe,  
Ung contre-pois par quoi e se roe (elle se meut),  
Et qui le fait le mouvoir, selonc m'eutente,  
Lorsque levee est à point la destente,  
Et la secoude est la roe chantore (roue de la sonnerie).

Ici, Froissart décrit les fonctions principales de ces deux rouages : le *foliot* (le balancier) et la roue de compte. Il dit que les horlogers doivent souvent relever les poids, c'est-à-dire remonter l'horloge, etc.

Il résulte de la description du savant historien que les horloges de son temps se composaient de deux corps de rouages extrêmement simples. Le premier, celui des heures, ne comportait que trois roues : celle qui supportait le poids et le contre-poids, celle qui portait l'aiguille indicative des heures, et enfin la roue de rencontre dont les dents taillées en rochet entretenaient le mouvement oscillatoire du balancier nommé *foliot*.

La sonnerie avait aussi une roue motrice qui portait le poids et le contre-poids ; elle engrenait dans un pignon fixé au centre d'une autre roue nommée *chantore*, laquelle entraînait dans son mouvement de rotation le volant, modérateur obligé de tout rouage de sonnerie. Les chevilles ou *brochettes*, comme les appelle Froissart, qui servaient à lever le marteau dont la fonction était de frapper les heures sur la cloche, étaient placées à l'extrémité du diamètre de la roue motrice, et perpendiculairement à son plan.

Nous donnons ces détails, parce que nous savons que plusieurs savants et divers horlogers de la France et de l'étranger se sont trompés dans les descriptions qu'ils nous ont données des horloges du quatorzième siècle. Ainsi, pour ne parler que de celle de la tour du Palais de justice, elle a été le sujet d'une erreur assez grave, commise par un homme qui fait autorité dans la science, le célèbre Julien le Roi.

Cet habile artiste vit l'horloge au commencement du dix-

huitième siècle, et, supposant qu'elle était encore dans son état primitif, il en donna la description avec figures explicatives. Mais cette description est celle d'une horloge du dix-septième siècle, et non pas celle qui fut confectionnée par l'horloger de Charles V.

Trois siècles s'étaient écoulés depuis l'érection primitive de cette horloge jusqu'au jour où Julien le Roi la vit dans la tour du palais; et cet artiste ne se rendit pas compte que, pendant le cours de ces trois siècles, cette machine avait été réparée, modifiée, augmentée et refaite dans des conditions meilleures, dix fois, vingt fois peut-être. Il ne comprit pas, à la simple inspection de cette pièce si correctement exécutée, qu'elle ne pouvait pas être l'œuvre d'un ouvrier du moyen âge, de cette époque si rapprochée du berceau de l'horlogerie, où nul outil-machine, propre à diviser les dents des roues et des pignons, n'était encore inventé, où la main de l'homme seule, après les plus pénibles tâtonnements, parvenait à faire couler sur leurs pivots ces rouages boiteux et grimaçants qui composaient alors une horloge.

D'ailleurs, celle qu'il décrit n'était pas faite d'après le mode du poids et des contre-poids, dont l'un monte pendant que l'autre descend; elle se montait avec une clef comme une horloge moderne. Le cadran était divisé en douze heures au lieu de vingt-quatre; les systèmes de sonnerie, de détente, la facture des roues et des pignons, la composition du volant, des pièces qui conduisent les aiguilles, tout, en un mot, diffère dans la pièce de Julien le Roi, de celle qui fut faite par Henri de Vic. Le foliot seul est conservé dans cette machine, et cela se conçoit très-bien, car le pendule n'ayant été appliqué aux horloges que vers le milieu du siècle de Louis XIV, les horlogers n'adoptèrent pas tous immédiatement ce nouveau régulateur, malgré sa supériorité incontestable.

Julien le Roi ne connaissait donc pas la composition des horloges primitives: ces instruments, comme on le voit dans des Mémoires qui existent encore aujourd'hui dans les archives de Lille, de Dijon, de Metz, et qui ont été cités par le savant antiquaire Gabriel Peignot; M. de Laborde, M. le docteur Bégin et d'autres érudits contemporains; ces instruments, disons-nous, étaient tels que les a décrits le célèbre auteur de *l'horloge amoureuse*.

Nous ne dirons que peu de mots sur les restaurations successives qui furent faites au cadran de l'horloge de Henri de Vic. Les plus importantes eurent lieu sous Charles IX et Henri III. Charles IX fit entourer ce cadran de peintures à fresques et d'une ornementation du meilleur goût. Germain Pilon exécuta deux figures en terre cuite, dont l'une, la Force, s'appuyant d'une main sur un faisceau, et de l'autre tenant les Tables de la loi, fut placée au côté gauche du cadran; et l'autre, la Justice, tenant dans la main gauche la balance, et dans la main droite un glaive, prit place sur le côté opposé du cadran.

Henri III augmenta encore ces riches décorations; et Germain Pilon, qui en dirigea les travaux, acheva le monument en l'année 1585. Voici la description qu'en donne l'historien Rabel (fol. 118):

« L'an 1585, sur la fin du mois de novembre, fut achevé l'ouvrage du cadran du palais, lequel, avec sa décoration, est estimé le plus haut de toute la France. Le conducteur d'icette ouvrage fut Germain Pilon, maître statuaire et l'un des premiers en son art, lequel a rendu des ouvrages cy parfaits en notre ville de Paris et autres lieux de France, que la mémoire en sera perpétuelle.

» Du haut dy celuy quadran y a premièrement le pourtraict d'une colombe signifiant le Saint-Esprit, sous laquelle est une couronne de laurier qui est dessus, et deux autres couronnes qui sont sur les écus de France et de Pologne; le tout enclos d'un collier de l'ordre du Saint-Esprit, créé et institué par le roy Henri, à présent régnant, et dessus est écrit :

QUI DEDIT ANTE DUAS, TRIPLICEM DABIT ILLE CORONAM.

Celui qui lui a déjà donné deux couronnes lui donnera une triple couronne.

» En l'un des côtés du quadran est représentée Piété, tenant un livre ouvert auquel est écrit :

SACRA DEI CELEBRARE PIUS,  
REGALE TIME JUS.

Pieux observateur de la loi divine,  
Respecte le droit royal.

» Et de l'autre côté, Justice tenant une balance. (Corrozet appelle ces deux figures Force et Justice.) Au bas du dit quadran est écrit :

MACHINA QUÆ BIS SEX TAM JUSTE DIVIDIT HORAS,  
JUSTITIAM SERVARE MONET, LEGESQUE TUERI.

» Ces inscriptions sont de Jean Passerat, professeur royal en éloquence.

Cette description n'est pas tout à fait complète. Rabel ne dit pas, par exemple, que le fond du tableau représentait le manteau royal parsemé d'abeilles et de fleurs de lis d'or.

Cent ans plus tard, Louis XIV fit de nouveau restaurer le cadran de cette horloge; mais ni ce prince ni ses prédécesseurs ne pensèrent à rappeler par un mot, par une initiale ou par une inscription, que Charles V avait été le fondateur, et Henri de Vic le constructeur de cette machine monumentale. Cependant, si l'on doit des hommages aux souverains qui font restaurer les monuments anciens dignes d'être conservés, on en doit encore bien plus à ceux qui en ont été les auteurs.

Nous n'avons pas vu la pièce d'horlogerie qui remplace celle de Henri de Vic; mais d'après les antécédents de l'auteur, M. Henri Lepaute, cette nouvelle horloge doit être exécutée avec talent, et elle marchera sans doute avec beaucoup de précision.

Le cadran est placé à environ 7 mètres du sol; le diamètre du cercle horaire est de 1 mètre 50 cent. Les figures en bas-relief, qui sont placées de chaque côté du cadran, ont 1 mètre 90 cent. de hauteur. La décoration générale comprend 7 mètres 60 cent. de hauteur et 5 mètres 60 cent. de largeur.

MM. Duc et Dommey, architectes de la ville de Paris, ont dirigé tous les travaux matériels et artistiques du monument. M. Toussaint, statuaire, est l'auteur des figures allégoriques qui remplacent celles de Germain Pilon. La sculpture d'ornementation est due au ciseau de M. Flandrin; les peintures et les dorures sont l'œuvre de M. Vivet, peintre décorateur.

#### GRAVURE ET IMPRIMERIE EN TAILLE-DOUCE.

Suite. — Voy. p 188, 236, 292.

#### MANIÈRE NOIRE.

La manière noire, inventée au commencement du dix-septième siècle, diffère entièrement des autres genres de gravure. Au lieu de mettre en saillie des noirs sur du clair, elle a pour objet de produire des lumières sur du noir.

L'outil principal dont se sert le graveur en manière noire a reçu le nom de *berceau* à cause du mouvement que lui imprime la main. C'est un ciseau dont la partie tranchante est circulaire, en biseau, et gravée comme une lime de tailles rapprochées, ce qui donne au tranchant une multitude de pointes fines et acérées. On berce cet outil en appuyant et en le tenant droit et debout sur la planche, ce qui produit une infinité de petits trous, et cette opération, ré-

pétée sur plusieurs sens, en crible tellement la surface, qu'il en résulte un noir intense.



Fig. 17. Berceau en action.

Sur la planche ainsi préparée, on trace le sujet qu'on veut graver, et l'on enlève avec un grattoir les clairs-obscurs, les lumières ordinaires, ainsi que les plus vives qui sont polies et rendues très-brillantes au moyen d'un brunissoir.

Le résultat est le même que celui qui consiste à ramener, sur un papier de couleur, des demi-teintes, des lumières, à l'aide d'un crayon blanc.

Les Anglais ont tiré un grand parti de ce procédé que Reynolds a véritablement illustré.

#### AQUA-TINTE.

D'innombrables sujets ont été gravés en aqua-tinte.

On commence par tracer à l'eau-forte les contours de ce qu'on veut graver. Puis, après avoir nettoyé la planche, on la renferme dans une boîte d'une assez grande dimension dans laquelle on a fixé deux tringles horizontales pour la recevoir (A, A). La base de cette boîte (B) contient de la résine pulvérisée. On referme la porte de cette boîte (C) et ensuite on agite violemment cette poudre au moyen d'un fort soufflet (D) qui communique à la boîte par un conduit (E).

La poudre, dont les parties les plus légères et les plus ténues montent au sommet de la boîte, retombe sur la planche où elle forme une couche mince et égale. Ainsi recouverte par la poudre, la planche est retirée et chauffée en dessous avec un flambeau de papier jusqu'à ce que la couche de résine soit fondue.

La chaleur fait crisper la résine, laquelle se retire en une multitude de points qui laissent entre eux de petits espaces formant ensemble un réseau, et c'est dans ces interstices que l'acide doit creuser le métal. Ceci s'appelle *poser un grain*.

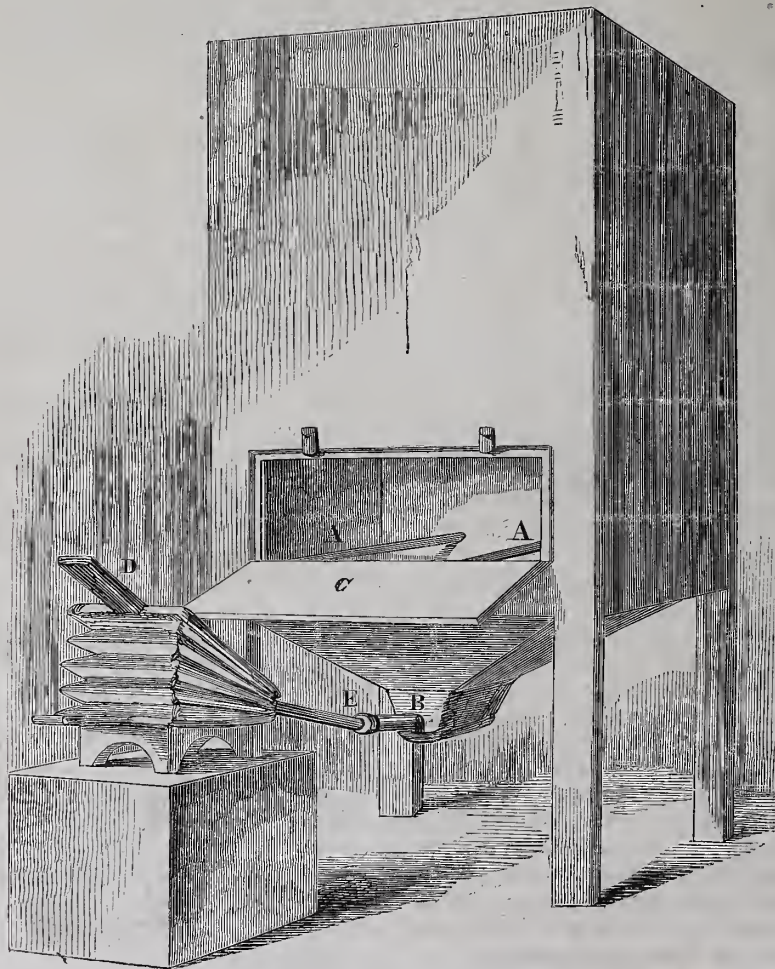


Fig. 18. Boîte à aqua-tinte.

Le tissu de ce grain devient plus ou moins fin, suivant l'épaisseur de la couche de résine et le degré de chaleur auquel on a soumis la planche. Etant mordue par l'acide il donne quelquefois un travail imperceptible à l'œil et semble

une couche de lavis à l'encre de Chine ou à la sépia. Quelquefois aussi on en distingue tout le tissu qui semble avoir été tracé à la pointe.

Nous avons dit que le trait du sujet avait été indiqué par une eau-forte comme par un trait à la plume sur du papier ; on recouvre alors avec un pinceau et du vernis mêlé de noir de fumée les parties qui doivent rester blanches, ainsi que les marges. On borde de cire et l'on fait mordre avec l'acide.

Lorsque la planche est acidulée de manière à produire la plus faible teinte du dessin, on y passe de l'eau ; on laisse sécher et l'on couvre toutes les parties qui ont pris assez de force pour faire mordre de nouveau celles qui demandent plus de vigueur. On renouvelle cette opération autant de fois que cela est nécessaire pour que la gravure soit à peu près terminée et poussée à son dernier degré de coloration. On emploie plusieurs autres moyens pour polir, nettoyer et terminer, comme la roulette, le brunissoir, le burin, etc.

C'est par ce procédé que sont faites les gravures de MM. Jazet et Provost.



Fig. 19. Chauffage de la planche.

#### GRAVURE EN TOUCHES.

On pose d'abord un grain d'aqua-tinte comme dans l'opération précédente. Lorsque la planche est refroidie, on dessine avec un pinceau chargé d'une encre particulière le sujet qu'on veut représenter. Cette encre se compose de sucre, de gomme-gutte, de blanc d'Espagne, de noir de fumée, le tout broyé ensemble et délayé avec de l'eau gommée. Le travail terminé et l'encre dont on a fait le dessin parfaitement séchée, on vernit toute la superficie de la planche, ce qui recouvre tout le travail. On laisse encore sécher le vernis, on borde ensuite la planche et l'on remplit d'eau le bassin formé par la cire. L'encre, quoique recouverte d'une couche de vernis, s'imprègne alors d'humidité, se gonfle, s'enlève et laisse à nu toutes les parties de l'aqua-tinte qui en avaient été recouvertes.

On doit comprendre que le grain subsiste, mais recouvert de vernis partout où l'encre n'a pas été appliquée. On fait mordre alors à plusieurs reprises pour les différentes valeurs de coloration, et l'on obtient de cette gravure des épreuves qui imitent parfaitement un dessin lavé au pinceau.

#### GRAVURE AU POINTILLÉ ET AU POINT.

Ce genre de gravure, qui a été fort à la mode à la fin du siècle passé, n'est plus guère en usage aujourd'hui ; il est cependant encore employé en Angleterre pour l'exécution

de certaines vignettes et de portraits de petites dimensions. On a fait, à l'aide de ce procédé, de jolies gravures d'après



Fig. 20. Dessin au pointillé.

Prud'hon et d'autres. Il consiste à exécuter un sujet exclusivement avec des points plus ou moins gros et différemment rapprochés. On grave sur le cuivre nu à l'aide de poinçons qu'on appuie avec la main ou qu'on frappe avec un marteau. Les petites boursoufflures que ce travail occasionne sont abattues par le tranchant d'un grattoir.

#### ROULETTE.

La gravure à la roulette est d'invention assez ancienne, mais c'est seulement depuis peu qu'elle a constitué tout à fait un genre important.

Les outils dont on se sert sont de petites roulettes de différentes formes, armées de pointes régulièrement sculptées et qu'on promène sur le métal en raison de la valeur qu'on veut donner au ton.

On fait avec ce seul instrument des dessins d'anatomie, de botanique, de micrographie, etc., qui arrivent à une grande perfection. La roulette sert aussi, mais dissimulée,

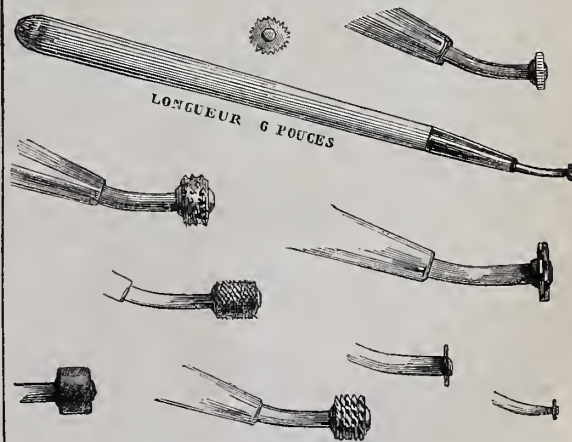


Fig. 21. Roulettes.

dans différents genres de gravures telles que l'eau-forte, l'aqua-tinte, la manière noire.

On s'en est même exclusivement servi pour exécuter des

planches d'énorme dimension : par exemple, les Chasses d'après Carle Vernet, par Coqueret.

*La fin à une autre livraison.*

### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 180, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306.

§ 8. *Réforme; chacun reprend son ancienne place. — Claire et Léon; ce qu'on peut voir à travers une charmille. — L'escarpolette. — Les causeries du soir. — Choix des lectures; les livres d'enfant. — Leçons pratiques de la tante Roubert; histoire de M. le marquis de Nihil et de sa sœur, mademoiselle Nihillette. — La promenade d'hiver; ce que c'est que la mort.*

Notre entrevue avec la famille Hubert porta ses fruits. Remis en présence du passé, nous avions mieux senti quel changement s'était fait dans notre vie. Au fond, nos nouvelles habitudes venaient bien moins du choix que des circonstances; nous comprîmes sans peine que la place du travailleur n'était point au milieu de ces inutilités somptueuses, que le cœur n'y perdait pas moins que la bourse, et qu'il était pressant d'en sortir.

Nous avions cru la réforme difficile; il suffit de la vouloir assez sérieusement pour l'accomplir. Ce monde que nous nous figurions impossible à quitter s'aperçut à peine de notre absence. Nous reconnûmes alors que nous y avions été plutôt admis que désirés. Par politesse, on avait laissé l'homme d'affaires passer de l'étude au salon: mais on le laissa repasser, sans y prendre garde, du salon à l'étude. J'avais préparé toutes mes forces pour résister aux objections et aux prières; j'en fus pour mes préparatifs.

Ce désappointement m'humilia assez pour fortifier ma résolution. Quand je vis qu'on me retenait si peu, je mis mon amour-propre à me retirer plus vite. Marcelle, qui partageait tout bas mon dépit, ne manqua pas de m'encourager. La calèche fut vendue, les grands diners supprimés, le domestique averti de se placer ailleurs, les soirées interrompues. Nous gardâmes seulement la maison où les clients avaient l'habitude de venir.

Tout cela se fit d'abord, un peu par sagesse et beaucoup par humeur. Retombés dans le calme de la vie intérieure, nous éprouvâmes, au premier moment, une sorte de langueur ennuyée: les plaisirs du monde ont ce danger; ils ne peuvent satisfaire et dégoûtent des autres. Accoutumé aux liqueurs enivrantes, on ne trouve plus de saveur à l'eau des sources!

Il fallut quelque temps pour nous réhabituer au foyer domestique; lui-même devait d'ailleurs se reconstituer. La vie du dehors avait insensiblement altéré les relations de famille; on s'était vu plus rarement, on avait à renouveler connaissance, à reprendre une place accoutumée.

La tante Roubert retrouva sans peine sa petite chaise basse où elle se remit à tricoter; mon père recommença ses promenades de la porte à la fenêtre, écoutant sans en avoir l'air tout ce qui se disait, et jetant de loin en loin, à travers l'entretien, un mot qui était une lumière, un sourire qui semblait une récompense! Les enfants furent plus difficiles à ramener.

Un peu négligés pendant la phase mondaine que nous venions de traverser, ils avaient cherché en dehors de nous leurs distractions. Détourné par le monde et les affaires, j'avais entrevu plutôt que pénétré, ces deux natures; le frère et la sœur ne s'étaient guère présentés à moi qu'aux heures du repos et de la sourire sur les lèvres; j'avais besoin de les voir plus longuement et de plus près.

Nous avions au fond du jardin un berceau particulièrement consacré à leurs amusements et à ceux des enfants du

voisinage admis dans leur familiarité. Un jour que nous étions assis, mon père et moi, sous une tonnelle qui n'en était séparée que par une cloison de verdure, et d'où nous entendions tous leurs débats, mon père cessa tout à coup de prendre part à notre entretien. Je suivis son regard qui plongeait à travers la charmille dans le berceau voisin où j'aperçus Claire et Léon; tous deux venaient de quitter le groupe d'enfants qui les rappelait.

— Non, non, répondait Léon, évidemment en désaccord avec le reste de la troupe; j'aime mieux jouer tout seul.

— Parce qu'on ne veut pas faire ta volonté? demanda une voix.

— Oui.

Il s'éleva une protestation générale.

— Voyez-vous le nouveau César, reprit celui qui avait déjà parlé; il faut qu'il soit le maître partout. Obéissez donc, vous autres, au conquérant des Gaules et au vainqueur de Pompée!

Un éclat de rire retentit; Léon haussa les épaules et se rapprocha de nous en faisant tourner la corde qu'il tenait à sa main.

Claire, qui l'avait suivi par habitude, lui demanda ce qu'il allait faire.

— M'amuser! répliqua Léon en s'approchant des tilleuls qui terminaient le berceau.

— Mais comment?

— Tu vas voir.

Tout en parlant, il commençait à attacher sa corde à deux arbres plantés l'un vis-à-vis de l'autre.

— Tu veux faire une balançoire, s'écria Claire: il ne faut pas, Léon; on nous le défend.

Son frère continua, comme s'il n'avait pas entendu; elle renouvela son opposition et répéta tous les motifs invoqués par sa mère. Léon sifflait un air de contredanse en achevant son escarpolette sur laquelle il s'assit en triomphe, et qu'il commença à faire voltiger parmi les feuillages. Sa sœur recula épouvantée.

— Léon, descendez tout de suite! s'écria-t-elle; vous allez vous étourdir.

— Pourquoi pas, si j'y trouve mon plaisir, répondit le petit garçon en élargissant de plus en plus la projection de la balançoire.

— Arrêtez! répétait Claire; la corde va casser.

— Elle est trop solide pour cela, ma chère.

— Mais si vous tombez.

— Cela me regarde.

— Non, je ne veux pas, reprit la sœur, qui frappa du pied presque en pleurant. Léon, finissez tout de suite; maman vous a dit que c'était trop dangereux.

— Eh bien! après? répliqua Léon en se dressant à force de poignets pour se mettre debout sur l'escarpolette. Quand on s'exposerait à un peu de mal... pour s'amuser...

— Et si maman le savait! Léon, vous ne pensez pas qu'elle peut venir!

— Si elle vient, elle grondera...; elle me punira, dit le petit garçon dont les phrases étaient entrecoupées par les oscillations rapides de la balançoire. J'aime mieux ça que d'obéir... Il n'y a de plaisir que lorsqu'on fait sa volonté... Vois, vois comme je monte haut.

A chaque balancement, il allait, en effet, se perdre dans les feuilles, et l'effroi de Claire augmentait à mesure. Elle passa des avertissements aux prières, et des prières aux larmes; mais Léon trouvait évidemment à la tourmenter un méchant plaisir. Moitié par bravade, moitié par enivrement, il accélérât toujours davantage les mouvements de l'escarpolette avec mille taquineries mêlées d'exclamations joyeuses.

— Regarde, regarde, criait-il en riant; me voilà encore plus haut... avec les petits oiseaux... Veux-tu des fleurs de tilleul? Tiens, je les abats avec mes pieds. — Et comme témoignage, il faisait pleuvoir sur la chevelure de Claire une neige



de pétales parfumés. — Voilà que je touche aux grandes branches... Les feuilles me caressent les joues... Ah! si tu savais quelle odeur douce... et quelle fraîcheur... J'aime encore mieux cela que d'aller à cheval au galop...

A mesure qu'il parlait, les pleurs de Claire devenaient moins bruyants, ses yeux suivaient les courbes décrites par la balançoire. Insensiblement à l'épouvante succédaient l'intérêt et la curiosité; l'assurance de Léon finissait par la rassurer. Elle cessa de lui rappeler la défense de sa mère pour l'interroger.

— Tu es bien sûr qu'il n'y a pas de danger? demanda-t-elle en essayant ses yeux et se rapprochant.

— Ne vois-tu pas que la corde est trop forte pour casser, répondit son frère qui ralentit les oscillations.

— Et... tu dis... que c'est bien amusant!

— On se sent voler dans l'air comme les hirondelles.

Elle se rapprocha davantage.

— Mais on peut aller aussi doucement qu'on veut, pas vrai?

— Tiens, regarde, dit Léon qui s'était rassisi et n'imprimait plus à la corde qu'un léger mouvement.

Elle l'arrêta d'une main.

— Me promets-tu de ne pas balancer plus fort que je ne demanderai, Léon? dit-elle avec une sorte d'hésitation un peu honteuse.

— Ah! tu veux bien essayer maintenant, reprit son frère en riant; eh bien! moi, je ne veux plus.

— Je t'en prie.

— Non, non, mamau l'a défendu, continua-t-il en imitant avec ironie le ton qu'avait pris sa sœur un peu auparavant, et faisant mine de détacher la corde des tilleuls.

— Rien qu'un moment, Léon, reprit Claire avec insistance.

— Impossible, reprit-il, cela t'étourdirait.

— J'irai bien doucement.

— N'importe, tu pourrais tomber.

— Puisque tu dis que c'est si amusant.

— Oui, mais tu as donc oublié que c'est désobéir.

— Ah! vous êtes insupportable, Léon! s'écria-t-elle avec dépit; toujours vous me refusez, toujours vous me contrariez: c'est méchant à vous, allez, bien méchant.

Ses yeux s'étaient remplis de nouvelles larmes. Léon éclata de rire et alla la prendre par la main.

— Allons, viens, dit-il; tout à l'heure elle pleurait parce que j'ai attaché la corde, et maintenant voilà qu'elle re-pleure parce que je veux la détacher. — Oh! ces filles! elles nous préchent l'obéissance jusqu'à ce qu'elles aient envie de désobéir! — Voyons, es-tu assise? — Oui. — Maintenant le reste va tout seul.

Il imprimait à la corde une impulsion qui lui fit décrire un cercle assez large pour que Claire s'y cramponnât des deux mains avec un cri. Mais le premier moment de surprise passé, elle se rassura; les rires succédèrent aux exclamations d'effroi. Bientôt exaltée par le chatouillement d'un péril qu'elle se sentait le courage de braver, elle demanda à Léon de précipiter le mouvement de l'escarpolette, et sa hardiesse ne fit que grandir. Les yeux brillants, le visage enflammé et sa chevelure défaits flottant au vent, elle poussait des cris de joie en répétant toujours: — Plus fort! plus fort! jusqu'au moment où, effrayé moi-même de son audace, je crus devoir intervenir.

Les deux enfants, surpris dans l'ardeur de la désobéissance, en demeurèrent d'autant plus déconcertés. Je me contentai d'une rapide réprimande, après laquelle je les renvoyai à Marcelle. Mais resté seul avec mon père, je le regardai d'un air soucieux. Il plia les épaules.

— Tu avais besoin de mieux connaître les deux enfants, dit-il; remercie Dieu qui vient, selon l'expression de l'Évangile, « de t'accorder un signe. » A toi maintenant de le comprendre.

— Hélas! il est trop clair pour laisser aucun doute,

repris-je; le signe, comme vous l'appellez, a été double: il a révélé chez Léon, avec la tyrannie qui impose le joug aux autres, l'audace qui le refuse pour soi-même; chez Claire, avec la droiture native qui comprend le devoir, la mobilité qui le fait mettre en oubli. Celui-là annonce le despote ou le révolté; celle-ci l'esprit changeant et la volonté impuissante! Que faire pour approprier à la vie ces deux natures dont l'une reçoit toutes les impulsions, tandis que l'autre veut les donner toutes? Comment atteler au chariot de la nécessité cette chèvre capricieuse qui va où l'attire chaque touffe d'herbes, et ce sanglier qui suit la ligne droite de sa passion à travers les fondrières et les halliers?

— Observe, tu l'apprendras, répondit mon père. Au milieu du bruit et des éblouissements du monde, tu n'avais eu le temps ni d'écouter ni de voir; revenu à ton foyer, tu apprendras à le régler. Ce qui t'arrive aujourd'hui est l'histoire de la plupart des hommes: à force de n'habiter que les dehors, ils demeurent étrangers à toute chose; les êtres près desquels ils vivent sont pour eux des livres fermés dont ils ne connaissent que le titre et le format. — Comment n'ignoreraient-ils pas sa famille quand on s'ignore le plus souvent soi-même.

Je tâchai de me rappeler ces paroles. L'heure de la surveillance sérieuse était venue pour Claire et pour Léon. Le nouvel aspect sous lequel tous deux s'étaient révélés à moi fut comme une première clarté; en regardant jusqu'au fond de ces caractères, je sentis quels devoirs m'étaient imposés, et quelles difficultés m'attendaient.

*La suite à une autre livraison.*

On ne saurait assez apprécier l'utilité des reliures pour la conservation des livres. Dans l'Inde, où l'on se contente de serrer les feuilles écrites entre deux planches de bois, la destruction des ouvrages est extrêmement rapide. On y regarde comme une rareté extraordinaire un manuscrit vieux de cent ans. Après cinquante ans, les feuilles sont tellement endommagées qu'elles sont à peine lisibles. Pendant que l'on fait une lecture, le moindre souffle de vent enlève et disperse les feuilles; mais ce qui est surtout funeste aux manuscrits indous, c'est la saison des pluies.

L'odorat des blancs s'offense de je ne sais quelle exhalaison de la peau des noirs. Les Indiens d'Amérique parlent avec non moins de répugnance de l'odeur des blancs: ils trouvent que notre peau sent le poisson frais, ce qui leur paraît fort désagréable.

Les Banyans n'estiment que les dents noires; ils s'expriment avec mépris sur le compte de ceux qui ont les dents blanches: ils les appellent *boudra*, c'est-à-dire singes.

SAVIGNY.

Voy., p. 126, Particle sur l'Ibis sacré.

Marie-Jules-César Lelorgne de Savigny est né le 17 avril 1777, à Provins. Son père était fils et petit-fils de magistrats; sa mère appartenait à une famille noble et riche de la Franche-Comté. On le fit entrer, dès son enfance, dans un couvent de Génovéfains: on le destinait à l'état ecclésiastique. Un religieux très-savant, le père Dumoutier, lui enseigna l'histoire, le latin, le grec et l'hébreu. Mais la révolution étant survenue, le couvent où il étudiait fut fermé, et sa mère, devenue veuve, avait perdu toute sa fortune: le jeune Savigny entra dans l'officine d'un pharmacien.

« Sous la direction de ce nouveau maître, dit M. Isidore

Geoffroy Saint-Hilaire (1), il fit de rapides progrès dans l'étude de l'histoire naturelle et de la chimie. Un concours pour des places d'élèves à l'école de santé ayant été, à cette époque, ouvert dans les départements, Savigny, encore adolescent, se présenta, fut l'un des vainqueurs, et vint à Paris.

» C'était la première fois qu'il se séparait de sa mère... Savigny à Paris, sa mère à Provins, connurent toutes les horreurs de la détresse la plus extrême; ils souffrirent souvent du froid; plus d'une fois le pain leur manqua, et ils n'avaient pas même la consolation de s'écrire, selon le besoin de leurs cœurs. C'était trop pour une mère. Madame de Savigny se sentit bientôt frappée à mort; mais pouvait-elle mourir sans revoir son fils? Elle se fit transporter à Paris dans l'humble chambre de l'étudiant, seul asile qu'il pût lui offrir. Et quel asile! Une nuit, à travers le toit mal clos, il tomba de l'eau glacée sur le lit de la mourante!

» Savigny n'avait pas vingt ans lors de la mort de sa mère; et, jusque dans sa vieillesse la plus avancée, le souvenir de ces jours affreux est resté, au milieu de ses souffrances, la plus cruelle de toutes. C'était la plaie toujours vive de cette âme aussi tendre que ferme et énergique.

» Cette époque est celle où Savigny délaissa la médecine pour se consacrer entièrement aux sciences naturelles. Lamarck y fut son introducteur. Sous les auspices de ce grand maître, Savigny, comme Lamarck lui-même, fut d'abord botaniste; et quand, un peu plus tard, Cuvier et Duméril le firent nommer professeur à l'École centrale de la Seine-Inférieure, c'est la science des végétaux qu'il devait enseigner.

» Il allait partir pour Rouen, lorsqu'on lui offrit d'accompagner le général Bonaparte en Orient. Une place de zoologiste restait seule à donner. « Acceptez-la, dit Cuvier, dont » nous citons les propres paroles; vous serez zoologiste quand » vous voudrez. » Il accepta. L'Europe savante sait comment il a justifié les prévisions de Cuvier.

» C'est la gloire bien rare de Savigny d'avoir réuni à un très-haut degré les mérites de l'observateur exact, ingénieux, plein de sagacité, et du généralisateur qui sait être hardi sans cesser d'être rigoureux. Comme généralisateur, qui ne l'admirerait démontrant, dès 1814, par la plus délicate analyse, la composition analogique de la bouche chez tous

les insectes, et créant ainsi en anatomie philosophique le premier travail, et assurément l'un des plus beaux qui aient été faits en dehors de l'embranchement des vertébrés? Comme observateur, dans combien de directions il s'est avancé le premier et si loin, dès ce premier effort, qu'on a pu à peine le dépasser depuis! Cuvier, parlant de ses recherches sur les tuniciers, ne dit pas qu'il découvre, mais qu'il *révèle*; car c'est presque d'un monde inconnu qu'il nous ouvrait l'accès. Et de combien d'autres travaux on pourrait le dire encore! Savigny est sans nul doute, avec Cuvier, l'auteur principal du mouvement qui, depuis et toujours de plus en plus, entraîne les zoologistes vers l'étude si longtemps négligée, mais si féconde, des animaux inférieurs.

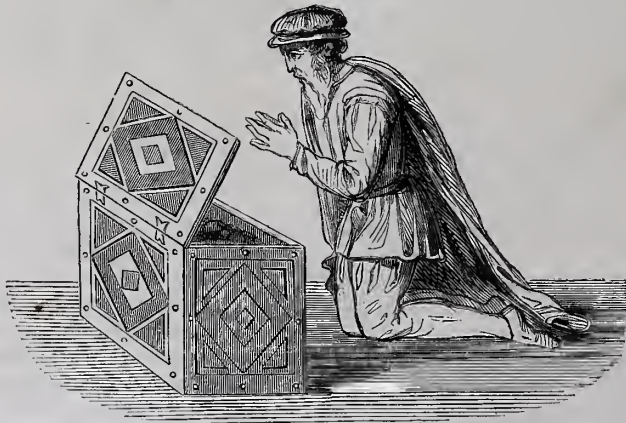
» Tous ces admirables travaux, et bien d'autres encore, avaient été l'œuvre de quelques années. L'Académie admit Savigny, en 1811, dans son sein. Il était dans la force de l'âge et du talent; il avait d'immenses travaux préparés, d'autres achevés déjà. Aucun d'eux ne devait voir le jour de son vivant. Atteint une première fois en 1817, après plusieurs années d'observations microscopiques, d'une névrose douloureuse des sens et surtout de la vue, Savigny reprit, à peine guéri, les recherches dont il venait d'être victime; et une seconde et plus douloureuse invasion eut lieu en 1824. Cette fois, son martyr ne devait plus avoir d'autre terme que sa vie. Lui-même l'avait prévu. Les funestes symptômes avaient à peine reparu qu'il disait: « Je ne guérirai pas; on ne revient pas deux fois de l'enfer! » Son supplice se prolongea durant vingt-sept années; supplice horrible, la prison dans les ténèbres. Et ce n'était pas assez: quand les ténèbres devenaient moins profondes, quand la moindre lueur menaçait les paupières du martyr de la science, un masque d'acier et deux voiles noirs devenaient nécessaires pour le protéger.

» Aux heures où ses souffrances, jamais interrompues, devenaient moins cruelles, et jusque dans ces derniers temps, Savigny reportait sa pensée sur ces travaux inédits qui lui avaient coûté si cher, et qu'il conservait sans les voir, mais sans en rien oublier: l'espoir qu'ils seraient un jour restitués à la science, qu'ils seraient publiés comme un volume complémentaire du grand ouvrage sur l'Égypte, a été sa dernière consolation. C'est ainsi qu'il s'éteignit, toujours résigné, toujours ferme, toujours dévoué à la science, et jusqu'à la fin partagé entre elle et le souvenir de ses amis et de sa ville natale.»

(1) Discours de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire, prononcé aux funérailles de M. de Savigny, le 14 octobre 1851.

#### PROVERBES ITALIENS.

Voy. p. 120, 192, 232, 320.



D'altro cura non ho, se non del oro;  
E questo è il mio dio, che sol honoro.

Je n'ai souci que de mon or;  
C'est mon dieu, et je n'honore que lui.

## L'ESPÉRANCE.



D'après Annibal Carrache (1). — Dessin de Staal.

Les anciens élevaient des temples à l'Espérance. Quelques médailles romaines la représentent sous les traits d'une jeune fille qui tient à la main une fleur. On la voit aussi, sur un bas-relief, debout, couronnée de fleurs, s'appuyant de la main droite sur une colonne, et de l'autre portant des pavots et des épis. Parfois elle est ailée.

Niecamp affirme que, dans la langue tamoul, on ne découvre aucun mot qui exprime l'idée de l'Espérance. Il est bien difficile de le croire : ce savant aura mal cherché. Les nations, comme les individus, vivent de désirs et d'espoir. Quelle existence, si misérable, si accablée de douleurs soit-elle, ne cache en quelqu'un de ses replis obscurs cette petite lueur divine qui brillait, sous le sombre poids de tous les maux, au fond de la boîte de Pandore.

(1) Sainte Catherine, dans un tableau d'Annibal Carrache, au salon carré du Louvre.

Cette allégorie de Pandore est la plus belle que l'idée de l'Espérance ait inspirée aux poètes. Hésiode l'avait empruntée à une des plus antiques traditions de l'Asie. L'Espérance, toujours jeune, est, comme l'Amour, aussi vieille que le monde.

La mort de ceux que nous aimons plus que nous-mêmes peut sans doute éteindre l'Espérance ; mais alors la vie s'évanouit avec elle. Cesser d'espérer, c'est mourir. Ce n'est pas toujours subitement que le corps tombe sous de pareils coups. Les ténèbres intérieures s'épaississent, s'étendent de proche en proche jusqu'à ce qu'un jour elles couvrent et voilent à jamais les yeux. Combien de fois n'arrive-t-il point que l'on nie ce travail de destruction, parce qu'on ne le voit pas !

C'était encore une idée poétique des anciens de considérer l'Espérance comme la sœur du Sommeil qui suspend nos peines, et de la mort qui les finit. Cette allégorie était pré-

sente à l'esprit de l'un de nos plus illustres écrivains, lorsqu'il a écrit ces vers charmants :

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,  
Pour adoucir les maux de cette triste vie,  
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,  
De la terre à jamais aimables habitants,  
Sontiens dans les travaux, trésors dans l'indigence :  
L'un est le doux Sommeil, et l'autre est l'Espérance.  
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps  
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,  
Vient par un calme heureux secourir la nature,  
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;  
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,  
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs ;  
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie  
Elle n'inspire point nue infidèle joie !  
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui ;  
Elle est inébranlable et pure comme lui (1).

Le sentiment de l'Espérance se lie à ce qu'il y a de plus délicat et de plus idéal dans la trame de notre vie intellectuelle : aussi n'est-il presque aucun poète qui ne l'ait célébrée dans ses vers.

Le plus grand des anciens poètes anglais, Spenser, la décrit ainsi dans son poème allégorique :

« . . . Vint ensuite l'Espérance, belle jeune fille au regard animé et aimable à voir. Elle était légèrement parée d'un voile de soie, et ses beaux cheveux bouclés étaient retenus dans un réseau d'or. Elle souriait toujours, et, dans sa main, elle tenait un rameau sacré, tout humide de la rosée dont elle secouait les perles brillantes sur ceux qui la suivaient. Elle témoignait beaucoup d'amitié à presque tout le monde ; mais on voyait bien qu'elle n'avait une affection sincère que pour quelques-uns. »

Un autre poète anglais, trop peu connu en France, William Cowper, a aussi consacré de belles strophes à l'Espérance :

« Elle ne pose point les pieds sur la terre... Ses puissantes ailes la portent, à travers l'abîme immense, au jardin céleste où elle cueille des fleurs impérissables, et elle les répand, sur les mortels gémissants, en couronnes semblables à celles qui ceignent le front des esprits triomphants dans les cieus. »

» Espérance ! seule tu peux entretenir et fortifier les vertus natives de l'homme et préserver sa pureté.

» Espérance ! c'est au malheureux qui a connu le bonheur et qui maintenant semble prêt à succomber dans des angoisses mortelles ; c'est à lui à parler de toi ; c'est lui qui peut dire, et personne aussi bien que lui, quels sont les bienfaits, les délices que tu prodigues aux hommes. Quand tous les diamants, tous les parfums, tous les trésors de la terre seraient en son pouvoir, ni les caresses voluptueuses des airs embaumés, ni l'éclat éblouissant des mines intarissables n'auraient pour lui le prix d'un seul de tes sourires ! »

Dans son poème sur *Les Plaisirs de l'Espérance*, Thomas Campbell peint un pauvre vagabond dont le regard s'éclaire un instant de désir et d'espoir :

« Voyez, dit-il, ce malheureux errant ! Jamais il n'a connu l'estime du monde qui console et adoucit, alors même qu'elle n'est qu'à demi sincère ; son cœur égaré a subi le châtement de la douleur, mais n'a point trouvé de pitié au jour du repentir. Cet homme sans ami, dont le regard abattu ne rencontre jamais que le regard méprisant de l'Orgueil qui passe ; cet homme, condamné à marcher sans cesse sur le sentier aride de la misère, repoussé de tous, sans asile, regardez-le ! Le soir, entre les haies d'aubépine, sur le chemin du hameau, il s'est arrêté à la vue d'une chaumière isolée qu'entourent le champ de fèves en fleurs et la prairie inclinée. Il s'appuie sur la rustique barrière, et il se laisse aller à la rêverie. — Oh ! si je possédais cette chaumière, cette ombre bienfaisante où mon pauvre corps malade trouverait la santé à l'heure de la brise, un abri à l'heure de la tempête. A cette

porte, comme ma main s'ouvrirait pour secourir les cœurs accablés comme le mien par le malheur ! — Souhait généreux et digne de toucher la Prudence trop souvent étrangère à la Pitié ! Une vague espérance se mêle à demi à la prière du pauvre homme !

» L'Espérance, dit encore un poète allemand (François de Gaudy), sommeille au fond du cœur comme la rosée dans le sein des lis. L'Espérance sort victorieuse des épreuves terrestres, de même que l'azur du ciel finit toujours par se dégager des sombres nuages de la tempête. L'Espérance est semblable à la faible tige qui saillit même de la surface nue des rochers ; l'Espérance brille à travers les pleurs, comme le diamant sous les eaux profondes.

» Tu as beau avoir été trompé mille fois, pauvre et faible cœur mortel, tu n'en continues pas moins de te tourner vers le ciel avec une nouvelle confiance. Tu ressembles à l'insecte patient qui chaque jour entreprend une toile nouvelle, quoique chaque jour la dure main de la destinée détruise son ouvrage ! »

Un poète français qui a eu quelques années de gloire, Saint-Victor, a composé, comme Campbell, un poème sur l'Espérance ; nos pères en citaient quelquefois les vers vifs et brillants. Il dit de l'homme :

Il entre dans le monde escorté de douleurs ;  
L'Espérance en ses bras le prend, sèche ses pleurs,  
Et le berce, et l'endort. . . .

Mais l'Espérance au loin étend ses ailes d'or ;  
Et bientôt, retrouvant une force nouvelle,  
L'homme reprend sa route et poursuit l'immortelle. . . .

Ou poète ou guerrier, dans le cirque, aux combats,  
L'Espérance partout accompagne ses pas,  
Et, lui montrant encore, à son heure dernière,  
Dans un monde meilleur un destin plus prospère,  
Pour des maux passagers un bonheur éternel,  
Le mène, en souriant, jusqu'aux portes du ciel.

En style aimable et simple, Béranger a composé un petit poème où il montre l'homme poursuivant en vain ce bonheur idéal que l'Espérance fait flotter devant nous, toute la vie, comme un mirage. Voici les derniers vers :

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,  
Là-bas, là-bas, dans ces nuages ?  
Ah ! dit l'homme, enfin vieux et las,  
C'est trop d'inutiles voyages.  
Enfants, courez vers ces nuages !  
Courez, courez, doublez le pas,  
Pour le trouver là-bas, là-bas,  
Là-bas, là-bas.

#### RÉCOLTE DU BEURRE DE TORTUE, SUR LES BORDS DU NAPO ET DE L'AMAZONE.

De toutes les îles que baignent le Napo et l'Amazone, la plus renommée peut-être pour la pêche de la tortue est celle que l'on désigne sous le nom de *Calderon*. C'est un banc de sable pour ainsi dire privé de végétation, où l'on voit débarquer, dans la saison, toute la population industrielle de Loreto, de Tabatinga et de San-Paulo d'Olivença. Lorsque le courageux naturaliste italien Gaetano Osculati y passa, en 1847, on y voyait encore les nombreuses baraques de feuillage élevées à la hâte par les pêcheurs ; mais comme l'époque des grands travaux était passée, la plupart de ces cabanes étaient solitaires et attendaient de nouveaux hôtes, qui ne pouvaient manquer de se présenter en foule à l'époque de la fabrication de la *manteiga de carapa*, c'est-à-dire aux mois d'octobre, de novembre et de décembre, temps réservé pour la récolte de l'huile de tortue, que l'on désigne, peut-être improprement, mais sans doute à cause de sa couleur et de sa consistance, sous le nom de beurre.

Les *manteguifos*, les beurriers, c'est le nom que l'on

(1) *La Henriade*, chant VII.

donne à ces industriels, accourent de toutes parts, lorsque la saison est arrivée, pour participer à cette manne fluviale, qui, dit-on, ne fait jamais défaut. Durant les mois que nous avons désignés, les tortues du Napo et de l'Amazonie sortent en multitude innombrable pour déposer leurs œufs dans les bancs de sable qui bordent le riyage. On n'a pas plutôt reconnu, dans les villages, les premiers indices de leur émigration annuelle, que les gouverneurs expédient sur les diverses plages et sur les bancs de sable du fleuve les plus renommés pour la pêche, des préposés qui établissent là leur résidence pendant tout le temps de l'incubation, et qui doivent surtout empêcher les Indiens errant à cette époque le long du fleuve de détruire les précieux amphibiens sur la poutre desquels reposent à la fois l'alimentation et la richesse commerciale des populations de cette vaste contrée.

Après quelque temps, les mantegueiros qui ont reçu l'autorisation nécessaire se rassemblent dans un lieu déterminé avec des Indiens auxiliaires, et vont recueillir tous les œufs qu'ils trouvent enfouis dans les sables. C'est chose admirable, dit le savant voyageur italien, de voir la prestesse avec laquelle ils découvrent ces dépôts d'œufs. Une pratique incessante et un coup d'œil exercé peuvent seuls leur fournir quelques indices. Chaque petite excavation contient environ cent trente à cent quarante œufs. Tout mantegueiro coopérant au travail dépose ce qu'il a pu recueillir dans un lieu séparé, et il a soin de faire recouvrir chaque monceau d'œufs de rameaux verdoyants et de feuilles, afin que les œufs ne se gâtent point pendant le temps consacré à la récolte, qui, du reste, ne doit pas durer plus de six ou huit jours.

Lorsque cette première opération est terminée, les mantegueiros remplissent d'œufs la moitié d'une pirogue que l'on a eu soin de bien nettoyer, et ils les écrasent, soit avec les pieds, soit avec des bâtons : il en résulte un liquide jaune mêlé d'écume, parce que ces œufs renferment fort peu d'albumine. Après avoir versé une certaine quantité d'eau dans le liquide, ils leissent le tout exposé un jour entier à l'ardeur du soleil. La chaleur propre à ces contrées ne tarde pas à produire la fermentation nécessaire, et la partie oléagineuse vient à la surface. C'est alors que les ouvriers recueillent avec des *cuyas*, c'est-à-dire avec des espèces de coupes en coquille auxquelles on sait donner un vernis admirable, l'huile précieuse dont on fait de si grandes provisions. Cette opération se fait littéralement comme celle qui consiste à écrémer le lait, et elle dure pendant plusieurs jours.

L'huile que l'on a recueillie de cette façon est déposée dans des jarres de terre qui peuvent contenir de 40 à 50 livres chacune. On la fait cuire ensuite à un feu lent, dans des chaudrons de cuivre, en la remuant continuellement. Par cette dernière opération, elle s'épure de toute substance hétérogène, et surtout de la pellicule des œufs ou de certaines matières fibreuses qu'ils renferment. On la dépose de nouveau dans des jarres de terre qu'on entoure de larges feuilles et d'une sorte d'osier, et c'est ainsi qu'on la transporte dans les villages, où l'on a soin de la tenir toujours à moitié enterrée dans le sable.

Ces jarres d'huile sont livrées au commerce de l'intérieur et du Gram-Para sous le nom de *beurre de tortue*. Ce prétendu beurre fournit un excellent condiment, mais qui conserve cependant une certaine odeur de rance fort peu agréable à l'odorat. L'huile de qualité inférieure est transportée surtout dans le *Sertão* (l'intérieur) et dans le haut Amazonie, où elle sert à l'éclairage des habitations ; là on la préfère à l'huile végétale que l'on extrait de l'*andiroba*.

Chaque jarre remplie de beurre de tortue vaut, par échange contre d'autres marchandises, d'un à deux dollars, selon l'abondance de la récolte ; elle se vend, au Gram-Para, de cinq à six dollars en argent.

M. Monteiro Baena, qui réside à Belem et qui a donné de si précieux renseignements sur l'Amazonie, complète, sur le

point qui nous occupe, les documents fournis par Osculati. Selon lui, il y a dans ces parages trois espèces de tortues, que l'on désigne sous les dénominations indiennes de *mata-mata*, de *tracaja* et d'*acambéoa*. La première vit surtout dans les lacs, et va déposer ses œufs dans les bois ; les deux autres enterrent les leurs dans les bancs de sable. Lorsque les Indiens veulent reconnaître l'endroit où s'est opérée la ponte, ils s'arment de faisceaux de baguettes flexibles et pointues, dont ils font usage pour sonder les sables dans diverses directions : la petite portion du jaune de l'œuf qui s'attache à l'extrémité de la baguette suffit pour leur prouver que leurs recherches dans certaines parties des sables ne seront point infructueuses.

#### ADAM DE CRAPPONNE.

Adam de Crapponne est né à Salon en 1519. On suppose que sa famille, l'une des plus nobles de la Toscane, était venue en France à la suite des Médicis, au commencement du seizième siècle. Un de ses ancêtres fut élu cardinal par Innocent II, et, en 1284, un autre de ses aïeux, Philippe de Crapponne, assista au combat naval de la Muliara. Les descendants de cette famille habitent encore le château de Crapponne, près de Pise. Quels que fussent les préjugés qui, au seizième siècle, détournaient encore une grande partie de la noblesse de l'étude des sciences, ils n'empêchèrent point le jeune Adam de les cultiver avec ardeur et de devenir bientôt habile mathématicien, profond géomètre et savant architecte hydraulique. Une fois en possession des lumières de la science, la première pensée qui vint à ce noble esprit fut de les consacrer au service de son pays adoptif. Il les appliqua à la création du canal qui conduit les eaux de la Durance depuis le village de Cadenet jusqu'à l'étang de Berre, et fertilise, dans un cours de treize lieues, les terrains de la Roque, de Lamanon, de Salon, de Graus, d'Istres, de plusieurs autres villages, toute une immense partie de la Crau.

Ce canal d'irrigation porte son nom, et a plus contribué que tous ses autres travaux à le préserver de l'oubli.

C'est à Crapponne que l'on dut la pensée de joindre l'Océan à la Méditerranée, en unissant la Saône à la Loire par un canal qui eût traversé le Charolais. Cette entreprise, commencée sous Henri II, fut interrompue à la mort de ce prince, et remplacée, sous Henri IV, par le canal de Briare. C'est encore à Crapponne que remonte le premier projet du grand canal de Provence, qui devait porter les eaux de la Durance depuis le Rocher de Cante-Perdrix, au-dessus du village de Peyroles, jusqu'à l'étang de Berre, en passant par la ville d'Aix ; projet repris sous Louis XIII et sous Louis XIV, remis en activité dans le siècle dernier, et abandonné, faute de fonds, en 1752 ; projet finalement conduit à terme sous les yeux de la génération actuelle, à qui il était réservé d'en recueillir les incalculables bienfaits.

Adam de Crapponne conçut enfin, non point l'idée générale de conduire un canal à travers le Languedoc, idée qui remonte peut-être au temps de Charlemagne, mais celle de conduire les eaux de l'Ariège au lieu connu sous le nom de *Pierres de Naurouse*, et de les diriger vers les deux mers, en les soutenant par des écluses, d'une part jusqu'à la rivière de l'Aude, et de l'autre jusqu'à la Garonne. C'est ce même projet que notre illustre Riquet a étendu et facilité en conduisant aux Pierres de Naurouse les eaux recueillies dans la montagne Noire.

L'activité et le génie de Crapponne se signalèrent par d'autres travaux non moins importants, à Fréjus, dans le comté de Nice, et ailleurs. Enfin, en 1559, le roi de France envoya Crapponne à Nantes pour y inspecter des travaux de fortification dont la solidité avait été mise en doute, et là les auteurs de ces travaux, justement alarmés du contrôle que venait exercer sur leur ouvrage un homme aussi connu

pour sa haute loyauté que pour son infaillible savoir, mirent fin, dit-on, à cette généreuse existence par un odieux guet-apens. La tradition prétend (puisse-t-on la convaincre d'erreur ! ) qu'ils lui servirent à table un fruit empoisonné, et, quatre heures après, l'homme de génie termina dans de cruelles douleurs une vie qui avait été longtemps une lutte pénible contre l'ignorance et les préjugés populaires. Il parait constaté, en effet, que pour faire exécuter le canal qui fertilise les campagnes de Crau, il eut à vaincre une opposition aveugle et ingrate. Il fut insulté et calomnié par ceux mêmes qu'il voulait enrichir au prix de ses veilles et de sa fortune. Quand

cette œuvre fut enfin achevée, il en fit généreusement l'abandon à ses persécuteurs, aux usagers du canal, et, leur laissant ainsi une source abondante de nouvelles richesses, il s'éloigna, pauvre, le cœur blessé, et alla mettre au service du pays tout entier sa science et son zèle infatigable si mal récompensés.

Il était réservé à notre siècle de réparer une si cruelle injustice. On élève, à Salon même, un monument à la mémoire d'Adam de Craponne. Ce sont les habitants de cette ville qui ont pris l'initiative d'un si tardif mais si louable hommage. Les communes arrosées par le canal de Craponne,



Adam de Craponne, ingénieur du seizième siècle. — Dessin de A. Monticelli, d'après le portrait conservé à l'hôtel de ville de Salon.

au nombre de dix-neuf, ont été appelées à concourir à l'érection du monument qui reproduit les traits du célèbre ingénieur d'après une peinture conservée à l'hôtel de ville de Salon. Au-dessous de cet ancien portrait, on lit le quatrain provençal suivant :

« Abrado dé la sé, la larmo à l'ué, pécaïre !  
 » Selon vésié passi soun maïgré terradou ;  
 » Crappouno, soun enfant, li fagné tré dé païré :  
 » Li largué d'aïgno à soun sadou. »

Haletant, mort de soif et pleurant sa misère,  
 Salon de son terroir voyait l'aridité ;  
 Craponne, son enfant, fit pour lui trait de père,  
 En y versant de l'eau jusqu'à satiété.

#### MONTRICHARD.

Au moyen-âge, alors que chaque province était partagée entre vingt seigneurs toujours guerroyant les uns contre les autres, ce que l'on recherchait surtout pour bâtir un château c'était une situation topographique qui permit une défense facile et effrayât l'attaque. Aussi, la position qu'occupe aujourd'hui la petite ville de Montrichard, dans le département de Loir-et-Cher, à 4 ou 5 lieues de Blois, qui se trouve au sommet d'un rocher dominant une plaine fertile, attirait-elle de bonne heure l'attention des seigneurs voisins et leurs compétitions. Thibaut comte de Chartres et de Blois mit fin à toutes les prétentions en faisant élever sur la plate-forme qui surmonte le rocher une espèce de forteresse qui lui servait à déposer sûrement tout ce qu'il dérobaux aux châteaux environnants. Pillier et rançonner ses voisins, telle

était l'occupation constante de ce Thibaut, qui s'acquitt ainsi le surnom de *Tricheur* ; on l'appelait aussi communément *Mons-Trichardus*. Ses descendants conservèrent la possession de sa forteresse jusqu'en 1010, époque où elle devint la propriété de Foulques de Néra comte d'Anjou, lequel la mit à bas et fit construire à sa place un magnifique château-fort avec tours, créneaux et bastions. Plus tard, Foulques, voyant que les habitations particulières construites près de sa demeure tendaient à s'augmenter, les régularisa en ville, et les entoura de solides remparts. Cette position devenue ainsi formidable fit désertir bon nombre de vassaux des manoirs voisins qui étaient sûrs de trouver tranquillité et protection derrière les murs de la nouvelle ville. Mais Foulques avait compté sans les jalousies que devait lui susciter natu-

rellement cet accroissement de puissance usurpée en quelque sorte. Guelduin comte de Saumur prétendit avoir des droits sur l'emplacement où s'élevait la nouvelle ville et en appela à Eudes II, comte de Blois, pour l'aider dans sa revendication. Eudes fit à Foulques les sommations d'usage ; puis, comptant, s'il s'emparait du fief en litige, qu'il le garderait pour lui, il rassembla ses vassaux et marcha contre Foulques. Mais celui-ci avait deviné la pensée du comte et courut rapidement à sa rencontre au lieu de l'attendre derrière ses murailles. Déconcerté par cette brusque attaque, Eudes ne put organiser sa défense, et Foulques, après quelques heures de combat, rentra victorieux dans son manoir. Cette victoire éclatante, remportée sur le prince le plus puissant de la contrée, consolida la puissance de Foul-



Vue de Montrichard (Loir-et-Cher). — Dessin de Karl Girardet, d'après Soules.

ques et lui assura la tranquille possession de Montrichard.

Plus tard Montrichard passa dans les mains des seigneurs d'Amboise. L'un d'eux, Hugues I<sup>er</sup>, ajouta au château la grosse tour et la salle d'armes qui y était contiguë. Plus tard encore ville et château revinrent à la maison d'Anjou qui, par mariage, les transporta au roi d'Angleterre. Ceux-ci, devenus de fait comtes de Touraine, apprécèrent la position de Montrichard et y firent des travaux de défense si considérables que Philippe-Auguste ne put s'en emparer qu'après un siège des plus longs et des plus meurtriers.

La formidable forteresse n'existe plus aujourd'hui qu'à l'état de ruines informes. Délaissée, elle s'est peu à peu détruite. Le dernier écroulement eut lieu en 1755 ; elle était encore à cette époque assez considérable. Dans sa chute elle détruisit alors une église bâtie à mi-côte.

Quant à la ville elle-même, son ancien mur d'enceinte est en partie debout ; on y voit quatre portes flanquées de tourelles. Relié à Blois par une grande route bien entretenue, possédant un très beau port sur le Cher, Montrichard est le centre d'un commerce actif. Ses tanneries et différentes fabriques lui donnent aussi place parmi les cités industrielles.

L'origine de son nom a suscité différentes controverses. Les uns prétendent que ce nom lui vient de la richesse des comtes de Blois ; les autres affirment qu'elle l'a pris à l'avènement de Richard d'Angleterre dont elle était alors la propriété ; d'autres enfin mettent en avant le surnom de son fondateur, le comte Thibaut, *Mons-Trichardus*, qui par corruption est devenu Montrichard.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 63, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334.

§ 8 (suite). *Les causeries du soir*. — *Choix des lectures ; les livres d'enfant*. — *Leçons pratiques de la tante Roubert ; histoire de M. le marquis de Nihil et de sa sœur, mademoiselle Nihillette*. — *La promenade d'hiver ; ce que c'est que la mort*.

Marcelle, à qui je communiquai mes remarques, partagea mes appréhensions. Il fut décidé que les deux enfants

seraient tenus plus rapprochés de notre âme, dans une communauté plus constante de sentiments, d'occupations et de plaisirs. Le cercle de la famille s'élargit pour les admettre; on leur y réserva non-seulement une place pour s'asseoir, mais une part d'importance et d'entretien. La veillée se divisa en deux portions, dont la première leur fut presque exclusivement consacrée. Jusqu'au moment où ils venaient nous tendre leurs fronts pour l'adieu du soir, Marcelle et moi nous nous faisons petits, afin de mieux entendre et d'être mieux entendus; toute liberté était laissée à la causerie. Devenus leurs interlocuteurs, nous nous efforcions de reprendre, dans cette heure de camaraderie, tout ce que nous avait fait perdre, dans la journée, le rôle obligé de maître: c'était alors que les cœurs s'ouvraient, que l'on se laissait aller à dire tout haut ce que, dans les heures précédentes, on avait pensé tout bas; les deux enfants se confessaient à leur insu, non-seulement dans leurs aveux, mais dans leurs espérances. L'important était de ne jamais s'armer plus tard contre eux de ces confidences involontaires, de conserver à cette heure libre son caractère de *trêve de Dieu* entre les deux éternels ennemis, l'élève et l'éducateur.

Nous nous y appliquâmes avec un soin tout particulier. Admis chaque soir, sans défiance, dans l'intimité du frère et de la sœur, nous pûmes pénétrer peu à peu tous les mystères de ces natures encore confuses, voir où se formait le point obscur qui, dans l'avenir, pouvait se grossir en orage, et le prévenir en dissipant la nuée menaçante.

Nous avions pour cela, outre les enseignements indirects de la causerie, ceux plus frappants qui résultaient des lectures du soir.

On a tout dit sur l'importance de ces repas intellectuels faits ensemble au foyer domestique, et destinés à créer par la communauté des émotions, un même tempérament moral. Mais le choix des aliments demande ici une singulière prudence; de toutes les hygiènes, celle des âmes est à la fois la plus importante et la plus difficile. Pour elle, ne pas aider la nature, c'est la corrompre; car tout ce qui ne fortifie pas énerve, tout ce qui n'assure pas la santé appelle la maladie. Rien n'est indifférent dans cette culture délicate où la moindre graine malfaisante tombée au coin le plus caché du cœur, lève subitement, grandit et étouffe la moisson!

Par malheur, pour nous aider dans cette tâche, les livres manquaient. Je fouillai en vain ma bibliothèque et celle de mon père; partout je trouvai l'art séparé de la morale quand il n'en était pas ennemi! Amoureux exclusif de la beauté, je le voyais, comme Phidias, attaché à la forme, sculptant indifféremment le vice ou la vertu en splendides images, toujours à la recherche de ce qui plaît plutôt que de ce qui convient, et moins occupé d'améliorer que de séduire.

Si je réussissais à trouver, de loin en loin, quelques pages sans taches, Claire et Léon ne pouvaient les comprendre qu'avec un commentaire. Il fallait expliquer ce qu'on ne pouvait leur lire, suppléer à leur ignorance, les guider par la main à travers mille allusions ou mille finesses, et transformer ainsi, malgré soi, un divertissement en leçon.

Averti par leur ennui distraité, je renonçais alors aux chefs-d'œuvre dont les perspectives s'enfonçaient trop loin pour leurs regards, et je revenais aux horizons bornés des œuvres enfantines.

Mais alors c'était moi que l'impatience gagnait à mon tour. Engagé avec eux dans ces routes banales où les aspects se répètent sans cesse, dont les rencontres sont d'avance connues, et qui conduisent au bien par le lieu commun et l'ennui, je m'arrêtais, malgré moi, mécontent du livre, et inquiet du plaisir qu'y prenaient les enfants. Tout à l'heure ils étaient fatigués de regarder trop haut, maintenant je m'irritais de les voir regarder si bas!

J'interrogeais en vain tous ceux qui auraient pu m'éclairer; nos amis Hubert eux-mêmes ne purent m'indiquer que quel-

ques volumes. « Ne cherchez pas une bibliothèque pour l'enfance ni même pour la jeunesse, m'écrivait Justin; sauf quelques rares et brillantes exceptions, les écrivains d'élite ont dédaigné la gloire de former des hommes. Le monde intellectuel *a ses bonnes d'enfants* auxquelles les jeunes esprits sont abandonnés. On leur demanderait en vain la perspicacité qui devine les instincts, la finesse qui les dirige, l'élevation qui les ennoblit, les préjugés sont leurs lumières, les habitudes leurs principes, et elles enseignent la morale, comme le maître à danser enseigne l'élégance; excusables, du reste, parce que, semblables aux Juifs qui crucifiaient le Christ, la plupart d'elles *ne savent ce qu'elles font!* — Un jour viendra sans doute où de plus dignes conseillers seront donnés aux générations naissantes. On comprendra, je l'espère, que pour le premier allaitement des âmes comme pour celui du corps, aucune nourrice n'est trop robuste, trop saine, ni trop diligente. Alors les grands esprits et les grands cœurs ne dédaigneront pas de se faire les pères nourriciers de l'avenir, et ils *laisseront aussi venir vers eux les petits enfants.* »

Lorsqu'à force de recherches, je réussis pourtant à former une petite collection de volumes que j'aurais pu donner à Claire et à Léon, comme des amis sûrs qu'on ne surveille plus, un nouveau scrupule m'arrêta.

Parmi ces livres, les uns renfermaient des enseignements présentés sous une forme directe et positive; les autres racontaient des aventures d'où la leçon ne ressortait que secondairement. Ceux-ci s'adressaient au sentiment par l'imagination, ceux-là à la conscience par la raison. L'un et l'autre avaient leurs avantages comme leurs inconvénients. La lecture des premiers était plus difficile, et la fatigue pouvait en annuler l'effet; dans les seconds le charme romanesque de la forme faisait souvent oublier le but! En laissant aux enfants la liberté du choix, il était évident que chacun d'eux éliminerait les volumes les moins attrayants pour ne prendre que ceux qui flattaient sa fantaisie. Au lieu d'un contre-poids, la lecture deviendrait ainsi une excitation; elle exagérerait ce qu'elle devait équilibrer.

En s'adressant à des facultés différentes, ces livres se complétaient l'un par l'autre et ne pouvaient être impunément séparés. Le difficile était de les faire accepter, sinon avec un goût égal, au moins avec une suffisante sympathie. Le seul moyen pour cela était de ménager les lectures, d'en faire non un droit, mais une récompense.

J'eus le bonheur de le comprendre et d'y tenir la main. Grâce à cette sobriété, Marcelle et moi, nous pûmes prolonger les distractions de l'hiver; nous pûmes davantage. Dans la variété des leçons que renfermait notre collection, il était presque toujours facile d'en trouver une appropriée aux besoins du moment. Chaque faute commise dans la journée recevait ainsi sa réprimande détournée, et le précepte ou l'exemple était d'autant mieux senti qu'il arrivait au moment de trouble qui précède le repentir.

Au reste, les remords du frère et de la sœur différaient comme leurs caractères. Chez Léon, le regret, toujours combattu par l'orgueil, conservait la mauvaise grâce d'une révolte; il luttait pied à pied, ne convenant de son tort qu'à demi, restait irrité contre l'occasion de sa faute, et en voulait quelque temps à ceux qu'il avait offensés. Mais au fond, cette mauvaise humeur elle-même constatait le vif sentiment de sa culpabilité; moins mécontent de lui, il eût été plus content des autres. Si la roideur de son caractère lui ôtait le charme du repentir, elle lui en laissait tous les bénéfices. Il n'avouait point la faute, mais il évitait d'y retomber.

Claire, au contraire, s'accusait avec tant de bonne foi et s'abîmait dans de tels repentirs, que le reproche finissait toujours par des consolations. On eût vainement essayé à garder contre elle sa colère; l'humilité et la sincérité de sa pénitence vous désarmaient; agenouillée si bas, on ne pouvait songer qu'à la relever. Tout finissait bien vite par un pardon



attendri et des promesses suppliantes ; mais la même mobilité qui l'avait ramenée l'égarait de nouveau ; facile au regret, elle ne l'était pas moins à la récidive ; la faute pleurée devenait bientôt une faute oubliée, et elle y retombait pour la pleurer encore. Aussi la disgracieuse rudesse de son frère me rassurait-elle plus que sa soumission. Des défauts qui le faisaient souffrir et lui aliénaient les cœurs devaient le conduire, tôt ou tard, à un effort victorieux, tandis que ceux de Claire, qui n'apportaient qu'un rapide orage après lequel elle se sentait plus heureuse et mieux aimée, me semblaient à jamais incurables.

Notre nouveau genre de vie avait, comme je l'ai dit, ramené à notre foyer mon père et la tante Roubert. Tous deux avaient repris dans notre intérieur le rôle du chœur dans les tragédies antiques : mon père était la voix poétique de la sagesse ; madame Roubert la voix plaisante du bon sens.

Elle trouva un jour Marcelle qui faisait lire à Claire et à Léon une historiette remplie de détails rustiques qu'elle s'efforçait de commenter pour leur instruction ; la vieille tante laissa aller jusqu'au bout ; mais quand le livre fut refermé et le couple d'enfants parti, elle interrompit brusquement son tricot.

— Tu veux donc apprendre tout à tes enfants ? demanda-t-elle.

— Nullement, répliqua Marcelle ; mais je ne veux pas que le monde soit pour eux une série d'hiéroglyphes dont ils chercheront en vain le sens. Il faut qu'ils comprennent ce qui se fait dans la société où ils vivent ; qu'ils connaissent la part de travail de chacun, afin qu'ils en sentent l'utilité, et qu'ils s'en montrent reconnaissants.

— Très-bien, reprit madame Roubert ; mais veux-tu que je te dise... Il me semble que tu t'y prends comme un manchot à ramer des pois.

— En quoi donc ?

— En ce que tu te donnes beaucoup de mouvement pour rien ! Que signifie toute cette histoire où l'on raconte à tes enfants ce que c'est qu'une charrue ; comment on rouit le chanvre, et le moyen de faire des fromages mous ? Gage qu'ils n'y ont pas compris un mot, malgré tes planches de dessins et tes petits bonshommes ?

— Ils saisiront mieux à une seconde lecture.

— C'est inutile. Je me charge de leur enseigner tout cela, de manière à en remonter à l'auteur du livre.

— En leur expliquant ?..

— Non, en leur montrant ! Tu sais que je n'ai guère lu, moi. De mon temps, la bibliothèque d'une femme de ménage se composait de la *Journée du Chrétien*, du *Parfait Cuisinier*, et d'un *Recueil de Chansons*. Mais on apprenait ce que les imprimés n'enseignent jamais : à regarder ! Maintenant vous renfermez tout en volumes et dans de petites boîtes ; on met le monde sous verre pour les enfants ; on leur apprend à jouer au petit ménage avec la création ! Conduisez-les plutôt à voir ! Montrez-leur la charrue dans le sillon, le chanvre à la mare et la laitière à l'étable. Ce sera bien plus simple, vois-tu, et, selon mon idée, plus chrétien ; car les livres sont l'ouvrage des hommes, au lieu que les choses sont l'ouvrage du bon Dieu !

Le premier jour de congé, madame Roubert tint sa promesse ; elle vint chercher les enfants, et partit avec eux pour la ferme qui lui fournissait son beurre et son lait.

Nous pûmes juger, le soir même, du résultat de cette première excursion dans le monde pratique par tout ce que nous racontèrent les enfants. Léon avait essayé à labourer sous la direction du fermier ; Claire commençait à savoir traire, et tous deux avaient vu faire les meules de froment et battre l'avoine.

La tante avait réussi à attirer leur attention sur ce qu'ils avaient vu par un conte qu'ils répétèrent plusieurs fois en se reprenant et se complétant l'un l'autre.

C'était l'histoire de M. le marquis de Nihil et de sa sœur,

tous deux élevés noblement à ne rien faire, si ce n'est de la tapisserie et des nœuds d'épée.

Or, M. le marquis de Nihil et mademoiselle Nihilette ayant atteint quatorze et quinze ans furent conduits loin de Paris, au château de leur tuteur, car tous deux étaient orphelins. Comme c'était la première fois qu'ils apercevaient la campagne, ils furent bien surpris de voir des routes sans pavés, des terres où l'on cultivait autre chose que des tulipes, des moutons qu'on ne conduisait point par des rubans roses, et des arbres qu'on n'avait pas taillés en forme de perruques.

Mais ce fut un bien autre émerveillement quand ils arrivèrent chez leur tuteur, où ils apprirent qu'il fallait semer du blé pour manger des pains mollets, qu'on n'avait point de lait sans herbe et que le vin ne coulait pas des ceps de vigne à la clef, comme il coule du tonneau. Tous deux se promenaient avec stupéfaction au milieu des grandes prairies que n'encadrait aucune balustrade de fer, et le long d'une belle rivière où il n'y avait ni quais ni boutiques.

Ils arrivèrent ainsi un matin, en se communiquant leurs réflexions, jusqu'au bord d'une petite crique dans laquelle flottait une jolie barque verte dont l'avant se courbait en cou de cygne. Le marquis de Nihil, qui se rappelait avoir passé la Seine au-dessus de Saint-Cloud, et dans un bateau presque pareil, y entra sans balancer, et mademoiselle Nihilette le suivit, par respect pour son aîné ; mais le canot était mal attaché à la rive, la secousse détacha la corde et voilà qu'il se mit à descendre la rivière avec le courant.

Vous devinez l'étonnement et l'effroi de M. de Nihil et de mademoiselle de Nihilette ! Celle-ci se mit à crier comme c'était son habitude toutes les fois que les choses n'allaient pas à sa fantaisie, et le marquis mit la main à la garde de son épée comme devait le faire, lui avait-on dit, tout gentilhomme contrarié ; mais, voyant que la barque n'en descendait pas moins au fil de l'eau, il se décida à prendre de préférence un aviron qu'il aperçut sur les bancs.

Par malheur, M. le marquis de Nihil, qui connaissait très-bien le blason et qui dansait le menuet dans la perfection, ne savait point de quel côté prendre une rame : aussi toutes ses tentatives furent inutiles. Il ne réussit qu'à faire tourner deux ou trois fois le bateau sur lui-même et à le conduire plus au milieu du courant. Celui-ci les emporta alors plus rapidement, et comme la rivière s'élargissait, ils perdirent tout à fait l'espoir d'obtenir du secours de l'une des rives.

M. le marquis se décida donc à laisser là sa rame et à s'asseoir à l'avant de la barque, l'air triste et penaud, tandis que mademoiselle Nihilette continuait de pleurer à l'arrière, pour faire quelque chose.

Ils arrivèrent ainsi à une grande île qui divisait la rivière en deux bras, et, comme la barque s'arrêta dans les saules, ils furent naturellement portés à terre, où tous deux sautèrent, à leur grand contentement.

Après avoir attaché la corde du bateau à un arbre, ils se mirent à parcourir l'île dans l'espoir d'y trouver un bureau de poste où ils pourraient écrire à leur tuteur de les envoyer chercher ; mais ils en firent le tour sans rencontrer autre chose que des troupeaux de vaches et de brebis, des poules qui picotaient dans l'herbe, et une maison où il n'y avait personne.

Tous deux furent persuadés qu'ils venaient d'aborder une île déserte comme celles qu'avaient autrefois visitées le capitaine Cook, et qu'ils étaient condamnés à y vivre sans autre ressource que leur génie.

Cette perspective épouvanta mademoiselle Nihilette ; mais M. le marquis, jaloux de soutenir l'honneur de son nom, montra plus de courage et s'efforça de la rassurer.

— Ne vous désespérez point trop, mademoiselle ma sœur, dit-il gravement à la jeune pensionnaire ; j'ai quelque idée qu'avec de la patience et de l'industrie, nous pourrions pourvoir à notre subsistance. Ces vaches doivent fournir le lait en abondance ; il est probable que les poules de cette île

pendent à peu près comme celles des pays civilisés, et j'ai aperçu dans la maison abandonnée un sac de cette farine blanche avec laquelle la gouvernante de notre tuteur prétend qu'on peut faire du pain. Voyons donc à profiter de ces misérables ressources, et ne balançons pas à nous servir nous-mêmes, puisque les valets et les servantes sont restés au château.

Mademoiselle Nihilette tomba d'accord que c'était le seul parti à prendre; mais quand il fallut en venir à l'exécution, on ne pouvait avoir le lait des vaches sans les traire, et outre qu'aucun d'eux ne savait comment s'y prendre, ces grandes bêtes cornues les épouvantaient. Cependant M. le marquis finit par faire de nécessité courage; il tira résolument son épée à poignée d'acier, s'avança vers la vache la plus rapprochée, et la menaça de mort si elle refusait de livrer son lait; mais la vache tourna tranquillement sur lui son regard doux et absorbé en continuant à ruminer; si bien que M. de Nihil fut obligé de remettre son épée au fourreau.

Il ne fut pas plus heureux avec les poules qui s'éparpillèrent en gloussant à son approche.

Quant à mademoiselle Nihilette, qui était entrée dans la maison, elle allait de la porte à la fenêtre sans plus de succès; elle avait bien retrouvé le sac de farine aperçu par son frère; mais elle ignorait comment on pouvait en faire du pain; elle voyait bien un large quartier de lard fumé suspendu à la poutre, mais elle se demandait ce que ce pouvait être. Le foyer était d'ailleurs refroidi, et elle ne connaissait d'autre moyen de rallumer les feux éteints que d'appeler sa mie Catherine.

Pendant ce temps, les heures s'écoulaient et la faim se faisait sentir. M. le marquis commençait à avoir une moue piteuse qui nuisait singulièrement à sa dignité, tandis que mademoiselle Nihilette s'était remise à pleurer et à se moucher, ce qui, dans les circonstances difficiles, était, comme nous l'avons déjà dit, sa ressource ordinaire. Enfin le grand jour commençait à tomber; tous deux sortirent de la maison, comme le loup sort du bois, et recommencèrent à chercher quelque chose qui pût se manger.

Ils aperçurent bien des noyers et des châtaigniers chargés de fruits; mais les châtaignes étaient cachées dans leurs enveloppes hérissées, et les noix dans leurs coques vertes; de sorte qu'ils ne purent les reconnaître; leur récolte se borna à quelques merises tombées que les poules s'occupaient à picoter, et qu'ils leur disputèrent.

Ils achevaient ce repas d'anachorète lorsqu'une exclamation poussée derrière eux leur fit retourner la tête. Plusieurs hommes et plusieurs femmes venaient de débarquer à quelques pas: c'étaient les fermiers de l'île qui arrivaient de couper les foins sur les prairies de la grande terre.

M. le marquis de Nihil leur raconta son aventure, et malgré leur respect, deux ou trois fois ils éclatèrent de rire; mais ils méritèrent bien vite leur pardon pour cette irrévérence, en reconduisant le frère et la sœur à la ferme, où la maîtresse du logis leur servit un excellent goûter, uniquement composé de ce que renfermait l'île, leur prouvant ainsi que, pour profiter des ressources, il ne suffisait pas de les avoir, mais qu'il fallait encore avoir appris à les connaître et à s'en servir.

Cette historiette, racontée bien plus au long par le grand-tante, avec force àneries de M. de Nihil et de mademoiselle de Nihilette, avait excité les enfants à tout regarder et à tout comprendre. Ils ne voulaient pas se trouver, le cas échéant, dans la position de M. le marquis ni de sa sœur; ils y mirent leur point d'honneur, il fallut les initier à tous les détails de la ferme, leur en expliquer les travaux, leur montrer ses richesses.

Cette seule excursion les avait plus instruits que tous les petits traités pratiques dont nous les avions jusqu'alors fatigués. Je remerciai vivement madame Roubert, qui promit de n'en point rester là. Elle voulait les conduire aux moulins

de la vallée, chez les forgerons des faubourgs, à la fabrique de papier d'un de nos parents; partout enfin où s'accomplissait quelque-une de ces transformations de la matière qui sont en même temps la tâche de l'homme, son encouragement et sa gloire. Elle sentait instinctivement, sans chercher à l'expliquer, que la véritable école de l'enfant était là, au milieu de la sainte et grande bataille de l'industrie humaine contre les forces brutes de la nature. Destiné par Dieu à devenir un soldat du travail, il doit s'y aguerir dès ses jeunes années, s'accoutumer à l'action, prendre le pas de l'humanité en marche, et concourir, pour sa part, à cette conquête jamais achevée de l'héritage d'Adam.

*La suite à une autre livraison.*

#### LE CHEVALIER DESSEASAU.

Au dernier siècle, à Londres, on rencontrait fréquemment chez les libraires et aux cafés des environs de Covent-Garden, un singulier personnage, bizarrement vêtu, portant d'une main une canne à pomme d'or, de l'autre une épée, quelquefois deux, et les poches pleines de manuscrits. C'était un ancien officier prussien, d'origine française; il se faisait appeler le chevalier Desseasau (ou Desciseaux). Un duel qu'il avait eu avec un de ses frères, officier comme lui, l'avait obligé à quitter le service de la Prusse; peut-être aussi ce terrible événement avait-il troublé sa raison. Il était spirituel, ingénieux, d'un caractère doux et confiant; mais il avait la manie de se croire un grand poète. Il composait en français des odes, des drames, et il les lisait à ses amis, sans vouloir ou sans pouvoir les livrer à une plus grande publicité. Vers la fin de sa vie, il tomba dans la pauvreté, et cette habitude de lire ses ouvrages devint pour lui une ressource: on le conduisait dans les salons de la haute société anglaise, on excitait son amour-propre (ce qui n'était que trop facile); bientôt il tirait un manuscrit de sa poche et le déclamaient ses vers. Le



Le Chevalier Desseasau.

tendemain, on lui envoyait quelques présents. Il mourut en février 1775, à l'âge de soixante-dix ans. Le numéro du *Gentleman's Magazine* lui consacra ces lignes: « Est mort le chevalier Desseasau, connu sous le nom du poète français. »

## LE SINGE AU VILLAGE.



Dessin de Karl Girardet.

Il faut peu de chose pour faire un événement dans les tranquilles villages des Alpes. Aux sons d'une serinette nasillarde, qui est venue interrompre tout à coup le silence du hameau, le père de famille a quitté ses outils, la ménagère sa vaisselle de bois ou sa quenouille, l'enfant ses jeux au bord de la fontaine. C'est un singe qui vient faire son tour de Suisse, non pour voir, mais pour être vu, et ses grimaces, ses gambades, ses sollicitations indiscretes, ébahissent les bons villageois. Le chef de la famille, quoique parvenu à l'âge où la curiosité est fort émoussée, retrouve cependant la sienne assez vive pour s'occuper un moment du grotesque voyageur; mais ce qui l'intéresse bien plus que le singe, c'est le plaisir mêlé d'effroi qu'il voit prendre à son petit-fils. Cet enfant avec une fermeté, rare à son âge, se décide à faire l'aumône à l'étrange mendiant. Il a fallu, pour le résoudre à un si grand effort, que son père le prit dans ses bras, et que sa mère, venant à l'aide, le rassurât par quelques mots d'encouragement. Les paroles et les caresses

ont été les plus fortes; l'enfant avance le bras, mais il recule la tête, et les yeux n'osent pas voir ce que fait la main. Le singe, hardiment juché sur la galerie de bois, saisit de sa patte noire et crochue l'offrande que la jolie petite main potelée laisse échapper. Nous ne voudrions pas assurer que la vieille femme, qui regarde en ricanant par-dessus l'épaule du grand-père, fit sans hésiter ce qu'elle voit faire au petit marmot. Tandis que ces choses se passent sur la galerie, nous voyons vis-à-vis une bonne mère qui tance et tâche de reconforter un gros petit garçon, accroché à sa jupe, où il se cache la tête. Pour celui-là il pleure, il crie, il a peur, et rien ne peut le décider à regarder l'horrible bête. Cependant mettez une gaule dans la main du petit bonhomme, et il va conduire, sans sourciller, vingt bœufs au pâturage; et laissez-le grandir, il sera plus tard un héros de la trempe des Tell, des Melchthal et des Winkelried. L'inconnu est-il moins terrible pour les petites filles? En voici une qui paraît tout aguerrie. Elle suffit à réprimer les aboiements d'un chien effrayé, et

à commniquer son courage à sa petite sœur. Celle-ci, qui se sent forte avec la main que presse l'une des siennes, montre gaillardement de l'autre le héros de la fête; tandis que son frère, autre imagination à qui la race des singes est suspecte, peut-être parce qu'on lui a dit à l'école quelque chose de leur malice, observe d'en bas le monstre africain. Il est à demi couché sur le banc, prêt à fuir à la première alerte. Au milieu des rires, des aboiements et des pleurs, la serinette va toujours, et fixe l'attention des jeunes villageoises; mais leurs yeux ne sont-ils pas arrêtés sur quelques poupées qui valent derrière le buffet du mélancolique instrument? A chacun son plaisir. Le nôtre serait de revoir au pied de ces montagnes cette scène prise sur le fait, et dont nous avons rencontré l'analogie, dans les villages où le crayon de l'artiste sait nous transporter avec tant de vérité.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341.

§ 8 (suite). *La promenade d'hiver; ce que c'est que la mort.*

En même temps que ces enseignements développaient le sens pratique de Léon et de Claire, je m'efforçais d'éveiller leur sens religieux; quand leurs yeux s'étaient arrêtés quelque temps sur les œuvres de l'intelligence, je tâchais de les fixer plus haut sur l'œuvre divine.

Nos promenades m'en fournissaient de continuelles occasions. Je leur montrais la verdure en fleurs, les moissons, les troupeaux, source éternelle de vie qui coule toujours et ne s'épuise jamais; je leur faisais sentir cette palpitation qui vibre derrière toute chose et annonce une puissance cachée; j'ouvrais leur cœur à une reconnaissance attendrie devant ce merveilleux spectacle dont nous devenons le centre partout!

Mais tous deux ne comprenaient qu'à demi. Encore noyés dans ces limbes de l'enfance où l'intelligence n'est qu'un crépuscule, et où l'être ne se dégage qu'à moitié de la matière, ils ressemblaient à ces statues dégrossies dont la tête déjà ébauchée commence à refléter une âme, tandis que le reste du corps demeure enseveli dans le bloc: ce n'était que lentement, à force de soins et de patience, que ce voile grossier pouvait tomber pièce à pièce et faire sortir du rocher deux êtres complets et rayonnants.

Nous étions entrés dans un hiver triste et froid qui avait retenu Claire et Léon, pendant plusieurs semaines, au logis. Voyant un matin que la neige avait cessé de tomber, et que de pâles lueurs entr'ouvraient par instants le ciel grisâtre, je me décidai à sortir avec eux.

— Nous suivîmes des rues humides pour atteindre la campagne qui était blanche et déserte. Les maisons couvertes de neige bosselaient çà et là le vallon à peine reconnaissable aux légers flocons de fumée qui s'en échappaient. La terre des sentiers où nous marchions était durcie par la gelée; un vent âpre, qui venait des montagnes, nous coupa le visage, et les ouvertures lumineuses que j'avais remarquées dans le ciel s'étaient déjà refermées; tout y avait pris la teinte rigide et triste de l'acier.

Les deux enfants, souffrant du froid et glissant à chaque pas, me suivaient assez tristement; leurs regards ne rencontraient de tous côtés que solitude et aridité; de grands arbres étendaient çà et là leurs rameaux dépouillés comme des membres desséchés; les pointes du roc perçaient seuls le suaire blanc dont la terre était enveloppée; on n'entendait aucun bruit dans le paysage mort et glacé!

Nous arrivâmes ainsi presque sans parler jusqu'à des pierrières abandonnées. La pluie les avait transformées en étangs dont la surface gelée formait alors un miroir raboteux et trouble, sur lequel nous aperçûmes le cadavre d'un cheval à demi dépecé par les bêtes fauves ou les oiseaux de proie. Ses côtes décharnées laissaient passer le jour, la neige

avait rempli la cavité des yeux, et ses dents dénudées semblaient se serrer encore convulsivement.

Claire recula en poussant un cri; Léon se contenta de s'arrêter; mais ses yeux demeurèrent fixés sur les restes du noble animal avec une pitié mêlée d'horreur.

— Allons-nous-en, dit Claire, qui prit la main de son frère, et voulut l'entraîner loin de la pierrière; mais celui-ci résista. Évidemment ce qu'il y avait de hideux dans ce spectacle le troublait et le retenait en même temps; il éprouvait une curiosité combattue de dégoût. Après avoir interrogé sur les causes probables de la mort du cheval, puis sur les motifs qui avaient pu faire transporter son cadavre dans la vieille pierrière; il jeta un dernier regard à cette carcasse à demi dépouillée, et se remit en marche la tête basse.

Quelque triste réflexion le préoccupait visiblement; après un assez long silence, je lui demandai à quoi il pensait.

— Je pense à la mort, dit-il en relevant les yeux; pour quoi Dieu qui nous aime a-t-il fait la mort? Pourquoi a-t-il fait l'hiver? Vois comme tout est triste autour de nous! ces arbres noirs et sans feuilles, ce pauvre cheval dont se nourrissent les corbeaux; je ne puis les voir sans me demander: A quoi bon?

— C'est-à-dire que tu veux juger les desseins suprêmes, répliquai-je doucement; c'est une infirmité ordinaire à tous les hommes grands ou petits; mais ne vois-tu donc pas que partout la cause première l'échappe? Comprends-tu mieux ce qui te plaît que ce qui te déplaît? L'inconnu nous enveloppe; notre rôle devant Dieu n'est pas de juger, mais d'accepter. Sais-tu mieux, dis-moi, pourquoi chaque chose vit que pourquoi elle meurt? Es-tu sûr seulement qu'elle meurt? Le monde qui te paraît un cimetière de générations entassées poussière sur poussière, n'est en réalité qu'un laboratoire divin où tout se transforme sans cesse et se renouvelle. Les feuilles tombées de ces arbres, la chair arrachée à ce cadavre, ne sont point anéanties; elles sont mêlées à une nouvelle vie; celles-là ont formé la sève qui s'amasse dans les plantes; celles-ci le sang qui circule dans les oiseaux de proie. Rien ne périt dans l'œuvre de Dieu; mais tout change de forme, tout va emporté par le fleuve de vie dont nous ne sommes que d'imperceptibles atomes. Tu as vu, pendant les chaudes journées de l'été, l'eau s'élever en vapeur et le lac décroître entre ses berges. Pour le poisson qui habite son lit à demi desséché, l'onde n'existe plus: elle a péri; mais pour toi, qui vois plus loin, elle s'est seulement condensée en nuages que le vent emporte, qui iront répandre loin de là ces ondées de pluie dont la terre sera fécondée, puis retourneront aux ruisseaux souterrains qui entretiennent le lac lui-même, et lui ramèneront ainsi l'eau que le soleil lui avait empruntée. Ceci n'est qu'un exemple; l'histoire du lac est celle de la création entière. Tout y obéit aux lois de transformation établies par le souverain Maître; tout ce que renferme la terre et le ciel devient agent de sa volonté. Nous sommes devant cette immense machine comme toi-même l'autre jour devant celle de la filature qui mettait tout en mouvement. Nous ne pouvons en comprendre l'ensemble; mais nous voyons le résultat, et il suffit pour nous prouver la suprême intelligence qui préside. Plus tard, quand chaque observation nouvelle viendra confirmer ce que je t'ai dit, tu en sentiras mieux l'importance. L'horreur de la mort s'amoindrira pour toi, parce que tu sauras qu'elle n'est qu'une apparence: la séparation de ce qui appartient au monde visible, et de ce qui appartient à Dieu. Alors aussi la vue de cette grande œuvre du Créateur, loin de t'attrister dans ses détails, te sera un apaisement et une consolation; tu te laisseras emporter sans résistance dans le flot de vie, ta personnalité s'amoindrira au milieu de son immensité; mieux convaincu de ce que ton existence a de transitoire, tu accepteras plus tranquillement ses épreuves... Mais je m'aperçois que je ne parle plus pour toi, je parle pour moi-même; en te répondant, je me suis laissé aller à un monologue... Tâche de te rappeler ce

que tu as pu comprendre ; le reste s'éclaircira plus tard. Il en est des idées comme des semences ; beaucoup tombent là où il n'y a pas encore de terre, et dorment longtemps stériles ; mais à la longue quelques grains de poussière peuvent la recouvrir par hasard, le germe brise son enveloppe et produit une moisson ! *La suite à une autre livraison.*

#### POPULATION ET FINANCES DE L'EMPIRE TURC.

La population de l'Empire turc, disséminée sur un immense territoire, est à peu près égale à celle de la France.

D'après le recensement de 1846, on compte en France 35 400 483 habitants.

D'après l'Annuaire de Gotha, on compte dans l'Empire turc 35 350 000 habitants, ainsi répartis : en Europe, 15 500 000 habitants ; en Asie, 16 050 000 ; en Afrique, 3 800 000. Les Ottomans entrent dans le chiffre total pour 11 800 000 habitants ; les Arabes, pour 4 700 000 ; les Slaves, pour 7 200 000 ; les Roumains, pour 4 000 000 ; les Kurdes, pour 1 000 000 ; les Grecs, pour 2 000 000. Les autres populations comprises dans l'ensemble sont les Arnauts, les Arméniens, les Juifs, les Tartares, les Syriens et Chaldéens, les Druses, et les Turkomans.

Les musulmans sont au nombre de 20 550 000.

Les revenus ordinaires de l'Empire ottoman ne dépassent point 750 millions de piastres : or, la piastre turque représentant aujourd'hui 0<sup>cent</sup>, 23 environ, c'est un total d'environ 180 millions. Le total des recettes, en France, a été, pour 1851, de 1 371 379 788 francs.

Les principales sources du revenu, en Turquie, sont les dîmes prélevées en nature et les douanes.

Les dépenses s'élèvent à 733 400 000 piastres.

Voici comment peuvent être dressés les deux budgets (1) :

##### BUDGET DES DÉPENSES.

Liste civile du sultan . . . . .	piastres	75 000 000
Liste civile de la sultane mère et des sœurs mariées du sultan . . . . .		8 400 000
Armée . . . . .		300 000 000
Marine . . . . .		37 500 000
Matériel de guerre, artillerie, forteresses, etc. . . . .		30 000 000
Administration, employés . . . . .		195 000 000
Subvention pour l'entretien des établissements de charité et des mosquées . . . . .		12 500 000
Dotation du trésor pour dépenses d'utilité publique, routes, pavage, encouragements à l'agriculture, etc. . . . .		10 000 000
Affaires étrangères, ambassades, consulats . . . . .		10 000 000
Rente viagère payée par le trésor en compensation des anciens fiefs . . . . .		40 000 000
Service des arrérages de rentes viagères . . . . .		4 000 000
Service de l'intérêt à 6 pour 100 des bons du trésor sans échéance fixe, nommés <i>kaymès</i> . . . . .		9 000 000
<b>TOTAL . . . . .</b>	<b>piastres</b>	<b>731 400 000</b>

##### BUDGET DES RECETTES.

Dîmes . . . . .	piastres	220 000 000
Salian (impôt sur la fortune présumée, immobilière, mobilière ou commerciale) . . . . .		200 000 000
Impôt personnel sur les sujets non musulmans . . . . .		40 000 000
Douanes . . . . .		86 000 000
Tribut de l'Égypte . . . . .		30 000 000
— de la Valachie . . . . .		2 000 000
— de la Moldavie . . . . .		1 000 000
— de la Sibirie . . . . .		2 000 000
Impôts indirects : patentes, timbre, octrois, péages, revenus des mines et des postes . . . . .		150 000 000
<b>TOTAL . . . . .</b>	<b>piastres</b>	<b>731 000 000</b>

Ce sont les municipalités qui sont chargées de la perception et de la répartition de l'impôt sur le revenu.

(1) Voy. les Lettres sur la Turquie, par M. A. Ubicini.

La dime se perçoit en nature sur toutes les productions de la terre, fruits ou céréales ; dans la Roumélie, elle atteint les moutons. Le mode de perception actuel est vicieux : le gouvernement met l'impôt aux enchères. On suppose que le caractère de l'impôt lui-même sera prochainement changé en même temps que le mode.

#### PRÉJUGÉS POPULAIRES.

##### PROTESTATION D'UN ASTRONOME CÉLÈBRE.

Je proteste hautement contre les prédictions que l'on m'attribue tous les ans, soit en France, soit à l'étranger.

Jamais une parole sortie de ma bouche, ni dans l'intimité, ni dans les cours que je professe depuis plus de trente années, jamais une ligne publiée avec mon assentiment, n'ont autorisé personne à me prêter la pensée qu'il serait possible, dans l'état de nos connaissances, d'annoncer avec quelque certitude le temps qu'il fera une année, un mois, une semaine, je dirai même un seul jour d'avance.

Je crois pouvoir déduire de mes investigations la conséquence capitale dont voici l'énoncé : « Jamais, quels que puissent être les progrès des sciences, les savants de bonne foi et soucieux de leur réputation ne se hasarderont à prédire le temps. »

Une déclaration, si explicite me donnerait le droit d'espérer qu'on ne me fera plus jouer le rôle de Nostradamus ou de Matthieu Lænsberg ; mais je suis loin de me bercer, à ce sujet, d'aucune illusion.

Des centaines de personnes qui, cependant, ont parcouru tous les échelons des études universitaires, ne manqueront pas de m'assailir l'an prochain, comme elles le faisaient antérieurement, de ces questions vraiment déplorables à notre époque : L'hiver sera-t-il rude ? Pensez-vous que nous aurons un été chaud, un automne humide ? Voilà une sécheresse bien longue, bien ruineuse ; va-t-elle cesser ? On annonce que la lune rousse produira cette année de grands ravages ; qu'en pensez-vous ? etc., etc. Je prédis qu'on me fera toutes ces questions, et, malgré mon peu de confiance dans les prédictions, j'affirme que cette fois l'événement ne me démentira point.

F. ARAGO, *Annuaire du Bureau des longitudes*. 1846 (1).

#### ACCENTEURS ET SAXICOLES.

##### L'ORNITHOLOGISTE DE CORNOUAILLES.

« L'ambition est de tous les mobiles le plus élevé, le seul qui distingue l'homme des animaux ; ceux-ci sont mus uniquement par les instincts et les besoins matériels. » Je me répétais ces paroles à ma dernière nuit d'université, nuit durant laquelle il me fut impossible de fermer l'œil. Cette réflexion banale était suscitée par une multitude de pénibles sensations que, me souciant peu de les analyser, j'avais qualifiées en bloc d'amour de la gloire. Je ne m'étais jusqu'alors signalé, parmi de nombreux condisciples, que par la variété de mes aspirations et de mes études, et je ne saurais comparer, qu'à un suffocant point de côté moral, l'angoisse qui m'oppressait chaque fois que j'entendais proclamer, avec l'exagération inhérente aux éloges accordés aux jeunes gens, les noms de quelques-uns d'entre eux. Mon cœur se serrait lorsque James B... était cité comme le grand latiniste dont les discours cicéroniens illustraient notre école ; lorsqu'on prédisait de Sam W..., notre poète, qu'il serait l'honneur de l'Angleterre et le successeur de Pope. Le bruit des futures découvertes en physique de Daniel G..., et les calculs incalculables sous lesquels se penchait le front assoupi de notre mathématicien

(1) Voy., sur cette question des pronostics du temps, un article développé de M. Charles Martins, professeur à la faculté de Montpellier, dans l'*Almanach du Magasin pittoresque* pour 1852.

Richie, hantaient mes cauchemars; enfin, il n'était pas jusqu'aux dessins de Phiz, aux évolutions de Dick sur la quatrième corde de son violon, même aux talents de Leslie, célèbre dans nos récréations par sa force à lancer, son adresse à recevoir la paume; il n'était pas jusqu'à la popularité de Douglas, prisé dans tous les bals de Cambridge pour son élégante tournure et surtout ses infatigables jarrets, jusqu'à la vivacité de répartie de Peters, si étincelant dans nos repas de corps, qui n'éveillaient en moi de rongeantes douleurs. Hélas! mes efforts à disputer la palme n'aboutissaient qu'à m'amener assez près du plus habile ou du plus heureux pour constater mon infériorité, et me perdre dans une ombre que l'éclat de son auréole rembrunissait encore. Bref, je gagnai,

à l'universalité de mes tentatives, l'avantage de savoir assez de tout pour n'être propre à rien. Je me résolus, en conséquence, après de longues insomnies, à spécialiser mon ambition pour la rendre profitable, et le nom que je n'avais pu me faire au collège, je me promis de le conquérir dans le monde.

Une circonstance frivole vint m'ouvrir une nouvelle voie, dans laquelle je me lançai avec d'autant plus d'empressement que je n'y apercevais aucun de mes anciens concurrents, et qu'un succès inespéré m'y introduisit. Invité à passer la Noël chez un de nos camarades qui possédait, gloire enviée, la plus belle terre du canton, j'avais débuté chez lui par un échec dès la première chasse, et cela, à mon or-



Accenteur mouchet. — *ACCENTOR MODULARIS.*



Os du sternum et patte de l'Accenteur mouchet.

динаire, grâce à l'aveugle et constant désir de me distinguer en tout et par tout. Mon cheval, poussé avec trop d'ardeur, m'emporta au delà du but. Le fin renard que nous poursuivions s'était choisi une tanière dont je ne me pouvais douter, et que je dépassai au galop : interrompant sa piste par un bond prodigieux, l'animal, après avoir distancé la chasse, au lieu de se terrer, s'était élancé sur le tronc raboteux d'un chêne, et glissé au fond d'un vieux nid de pie, d'où peut-être il me regarda passer en se moquant de moi. Soit que les plumes et les os épars au pied de l'arbre eussent fait réfléchir un chasseur moins pressé, soit (je l'en accusai alors secrètement) qu'averti par ses veneurs, le maître du logis eût voulu faire honneur de la découverte de cet étrange gîte à sa perspicacité individuelle, ce fut lui et ceux de ses amis qui s'étaient contents de le suivre, qui eurent l'honneur de forcer le renard. Le son des fanfares qui m'atteignit dans ma course désespérée put seul me faire rebrousser chemin, et je fus bientôt régala des récits du curieux exploit. Un des trainards me le raconta en riant de tout son cœur, et en secouant devant moi, en guise de trophée, une des pattes du vaincu.

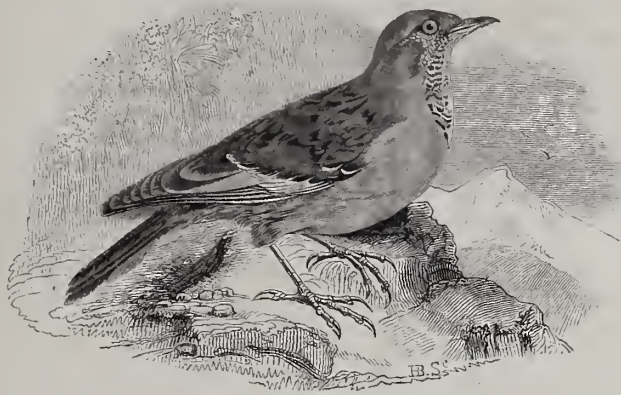
La lassitude de mon cheval sur lequel perlait la sueur,

me servant de prétexte, je mis pied à terre et laissai les victorieux prendre les devants. La bride passée au bras, je marchais avec lenteur et repassais en ma mémoire de plus importantes déceptions, car les blessures d'amour-propre se rouvrent à la moindre égratignure. Soudain un court et faible gazouillement dans l'épaisseur des broussailles, dépouillées de feuilles, me rappela aux instincts du chasseur. Immobile, prêt à tirer, je fouillais de l'œil les ronces entrelacées, quand la mélodieuse note fut répétée tout proche, et je découvris l'infortuné chanteur perché sur une pierre moussue, au bord de mon sentier. Il paya sa confiance de sa vie. Satisfait d'années autour de moi la joie qui manquait au dedans, j'éteignis l'étincelle jaillie de ce brillant cri qui avait un moment fixé mes sombres regards.

Pour tirer sur si chétive proie, il avait fallu l'humeur acre et noire qui me dominait, d'autant plus qu'à première vue j'avais pris l'inoffensif petit être pour une de mes anciennes connaissances, la fauvette d'hiver, qui doit le sobriquet de *traîne-buisson* à l'habitude de hanter nos balliers, qu'elle égaye toute l'année par son *trit-trit-trit-trit*. Il me souvenait de cet oiseau, des premiers à bâtir, en mars ou avril, sur

les broussailles encore nues, son nid de mousse verte doublé d'un pen de laine, entrelacé par de menues racines et bordé de brins de cheveux; nid si souvent la proie des écologistes. Enfant, j'avais guetté à l'œuvre une paire de ces petits architectes et compté leurs six œufs. La couveuse, familiarisée avec mes visites, si elle s'envolait encore à mon approche, revenait aussitôt, et j'avais combiné des plans d'éducation pour les petits à éclore. Sur ces entrefaites, un de mes cama-

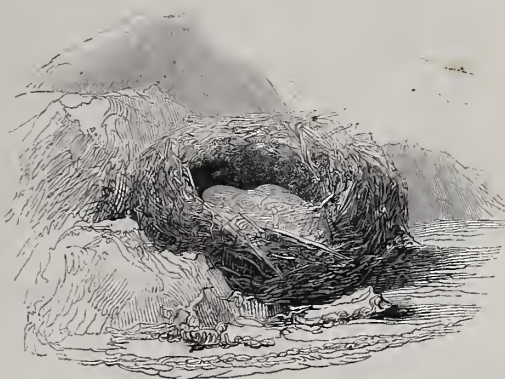
rades m'étala avec orgueil un chapelet de douze œufs d'un bleu clair, tout pareils à ceux que j'appelais miens. Il me dit les avoir tirés d'un seul nid où, à mesure qu'il en dérobaît un, la femelle en pondait un autre. Je voulus faire comme et mieux que lui. J'ambitionnais tellement ce cordon d'azur que j'enlevai tous les œufs contenus dans le cher nid si longtemps épié. Hélas! il demeura vide, au lieu de se remplir de nouveau comme je me l'étais persuadé. Le couple de traîne-



Accenteur des Alpes. — *ACCENTOR ALPINUS*.

buisson, après avoir attristé le bosquet de sa note plaintive, alla chercher un asile plus sûr. J'ai su depuis qu'une femelle ne remplace les œufs qu'on lui dérobe qu'autant que le nombre de ceux qu'elle a coutume de pondre n'est pas atteint; la couvée une fois au complet, ne vous avisez pas de retirer même un seul œuf, si vous ne voulez voir le nid abandonné.

Forme générale, pattes, bec, jusqu'aux couleurs sans éclat de l'oiseau que je venais de ramasser, rappelaient la fauvette d'hiver. Cependant les souvenirs du traîne-buisson m'étaient assez présents pour que je pusse observer des différences en même temps que des rapports. Ma nouvelle prise me semblait plus terne, moins fauve. Les plumes qui recouvrent la naissance des ailes avaient bien aussi des taches



Nid de l'Accenteur des Alpes.

au centre, mais d'un brun moins vif, moins chaud, et que le liseré qui les entoure, cendré au lieu d'être blanc, faisait moins ressortir. Les flancs étaient plus roussâtres, le dos, le col plus gris. Ce qui surtout attira mon attention, ce fut la gorge blanche, pointillée de noir, de ce nouvel oiseau. Cette sorte de plastron d'hermine, que je n'avais jamais vu auparavant, m'apparut comme un caractère distinctif.

L'espoir d'avoir mis la main sur une espèce rare, inconnue peut-être en Angleterre, se glissa dans mon esprit. Arrivé au logis, je jetai la bride de mon cheval à un domestique, et, sans plus m'inquiéter de mes amis les chasseurs, je courus à la bibliothèque où j'ouvris un dictionnaire d'histoire naturelle. J'en examinai les gravures, et je pus constater les différences qui séparent l'oiseau que je tenais en main de la fauvette d'hiver, nommée, dans l'ouvrage, Accenteur monchet (*Accentor modularis*).

Ma trouvaille, communiquée à un professeur d'ornithologie en visite comme moi chez notre hôte, excita une surprise qui me flatta infiniment. Le savant approuva mes observations, les précisa, et m'apprit que j'avais fait une véritable découverte: c'était le premier Accenteur des Alpes (*Accentor Alpinus*) rencontré en Angleterre. Il me le demanda pour le faire empailler et le déposer au cabinet d'histoire naturelle de Cambridge. Bientôt je ne m'occupai plus, je ne parlai plus que d'oiseaux. Je suspendis chez moi un cadre où les deux seules espèces européennes du genre *Accentor* étaient réunies. Je reçus de mon savant ami la gravure du nid, que l'Accenteur des Alpes cache habituellement sous les pierres et dans les rochers; et, en regard de l'os du sternum d'un mouchet, il fit dessiner la patte de l'oiseau dont j'avais fait hommage à l'Université.

Persuadé que j'étais destiné à me distinguer dans les sciences

naturelles, je me vouai, à partir de ce moment, à l'étude de l'ornithologie. Mon temps se passait à compter des plumes, à mesurer des tarses, à examiner la membrane ridée et écaillée qui joint quelquefois, en partie ou complètement, les doigts des oiseaux. Je compulsai les auteurs : les classifications et méthodes variaient de l'un à l'autre ; j'errai entre les systèmes, m'égarant à travers ces nombreuses divisions, souvent si vagues et si incertaines. Après m'être vainement tourmenté pour mettre d'accord mes maîtres, je finis par me dire que, moi aussi, j'avais commencé par signaler des différences et des rapports : pourquoi ne pourrais-je comme un autre enrichir la science de mes observations, et faire mon échantillon de théorie ? Il n'était pas si difficile de détacher, d'un des groupes qui me semblaient mal assemblés, un certain nombre d'espèces, de les rapprocher l'une de l'autre, et de donner ainsi naissance à quelque nouveau genre ou sous-genre qui, fruit de mes labours, porterait mon nom.

*La suite à une autre livraison.*

### LA BIMBELOTERIE PARISIENNE.

La bimbeloterie comprend une diversité infinie d'objets : les uns servent à l'amusement des enfants ou à l'ornement des étagères ; les autres sont destinés aux modistes, aux couturières ou aux confiseurs. Dans la seule ville de Paris, d'après le rapport de M. Natalis Rondot, elle occupe 330 fabricants et 1 832 ouvriers, dont 561 hommes, 1 168 femmes et 103 enfants ; le chiffre de la production s'élève à environ 3 661 409 francs.

	Production.	Fabric.	Ouvr.
Poupées en peau et en carton, nues et habillées. . . . .	1 208 950	90	805
Jouets divers . . . . .	737 764	65	309
Jouets militaires (tambours, fusils, sabres, gibernes, canons, arcs, flèches, etc. Les tambours entrent pour 54 700 fr.). . . . .	277 650	22	105
Jouets mécaniques. . . . .	249 500	11	108
Jouets en fer-blanc et en fer battu (ménages, etc.). . . . .	196 000	9	54
Cartonnages, boîtes, jeux de patience, etc. . . . .	192 800	18	75
Animaux en carton, recouverts ou non de peau, poil, toison . . . . .	135 775	16	42
Voitures et chevaux en bois . . . . .	109 950	15	43
Raquettes et volants. . . . .	103 450	13	89
Masques. . . . .	91 950	7	49
Fausse montres. . . . .	60 000	3	39
Soldats de plomb. . . . .	55 000	2	15
Petits meubles. . . . .	45 500	14	15
Balles, ballons, mirlitons, têtes pour modistes, cerfs-volants, jouets tournés, etc. (1). . . . .	196 120	45	84
<b>Totaux . . . . .</b>	<b>3 661 409</b>	<b>330</b>	<b>1 832</b>

Il est difficile de se faire une idée de l'intelligence, et même, l'expression est vraie, de l'imagination qu'exige la fabrication du jouet d'enfant. Il ne suffit pas d'atteindre à la limite extrême du bon marché, il faut incessamment varier et les modèles, et les façons, et les genres. Le bimbelotier étudie toujours ; vous rencontrez celui qui fait les animaux devant la ménagerie ou dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle ; tel autre note, d'après les relations de voyage, les types de races, les costumes, les allures des peuples étrangers ; tel autre s'attache à suivre jour par jour et à traduire en jouets l'histoire européenne.

Les *ménages* et les *bergeries* en bois se font peu et chèrement à Paris ; on y réussit mieux dans la *batterie de cuisine* en fer-blanc et en fer battu, et dans la *boutique*, c'est-à-dire

(1) Les polichinelles et pantins sont compris dans cette somme pour 18 810 francs ; les têtes pour modistes, pour 22 600 francs ; les bilboquets, les toupies et quilles, pour 39 200 francs.

dans ces réductions si exactes de nos principaux magasins de confiserie, d'épicerie et de nouveautés, de cuisines, d'ateliers, etc. Il y a en ce genre des chefs-d'œuvre.

Le *meuble* (et dans cette catégorie nous rangeons des millions de lits, commodes, tables, fauteuils, chaises en miniature), le meuble sort aussi des mains d'ébénistes-bimbeloterie des sixième et huitième arrondissements ; ils font moins bien que l'Allemagne et le Jura le *moulin à vent* en bois, et font mieux le moulin à vent parasol en papier.

Le *ménage* en porcelaine, faïence, terre cuite, étain ou fer, est décoré ou même seulement *composé* à Paris. Les pièces diverses sont tirées de fabriques des départements de Seine-et-Oise, de la Moselle, du Haut-Rhin, etc. A Saint-Claude, à Besançon, à Poligny, à Pont-en-Royans, on taille, on sculpte et l'on tourne le buis, le hêtre, le charme ; une partie de cette bimbeloterie est finie et assortie à Paris. On fait dans cette dernière ville bon nombre de jouets tournés, entre autres les bilboquets, les toupies, les diables, les quilles et leurs boules, etc. ; on en fait pour une soixantaine de mille francs. Quant au *cartonnage*, qui comprend ces milliers de jeux de patience, de boîtes à glace, de porte-montre, de pelottes, de coffrets, de petites commodes, etc., dont le prix est si modique, il est presque entièrement fabriqué à Paris, et il faut avouer qu'il n'a pas été perfectionné ; l'imagerie en est toujours fort grossière et le carton très-mauvais ; mais on fait mieux aujourd'hui les surprises à ressort ; on a su obtenir un plus grand développement et varier la forme ainsi que le costume de ces diables.

La bimbeloterie de papier mâché et de carton est en progrès. Les animaux dits *veloutés* sont en général rendus avec vérité : les chevaux, recouverts en veau mort-né, viennent de Bretagne, où la peau et la main-d'œuvre sont moins chères ; le travail en est assez soigné. Les personnages et les grotesques, à partir de 200 grammes et de 2 fr. 50 cent. la douzaine, sont préférés à ceux de Nuremberg, de Neustadt, de Sonnenberg, etc. ; nos grotesques sont pour la plupart modelés avec goût et grimés avec esprit ; ils sont très-recherchés à l'étranger et d'une vente avantageuse.

Le bonhomme commun commence à être établi chez nous avec une extrême économie ; la grosse ne revient qu'à 12 fr. 50 cent., et ce prix se décompose ainsi qu'il suit :

14 kilogrammes de vieux papier à sucre. . . . .	1 f. 40 c.
5 mains de papier gris . . . . .	1 35
5 kilogrammes de colle de peau. . . . .	1 50
26 pains de blanc d'Espagne . . . . .	» 30
Demi-litre vernis et alcool. . . . .	» 90
Couleur . . . . .	» 75
3 jours à 3 personnes . . . . .	6 00
	<b>12 f. 20 c.</b>

On vend la grosse 18 francs, c'est-à-dire avec un bénéfice de 30 pour 100.

C'est dans la poupée et le jouet mécanique que Paris excelle ; il a acquis dans ces deux fabrications une supériorité incontestable. Qui ne connaît ces béliers, ces chèvres, ces moutons d'une imitation si vraie, et dont les bélements presque naturels attestaient l'habileté avec laquelle sont réglés la course du barillet et le jeu des soufflets et des soupapes ? Quant à tous ces personnages automatiques, qui réunissent les mérites d'une exécution correcte et d'une mobilité souvent très-prolongée, on sait que depuis longtemps nous les expédions partout ; les Chinois seuls, bimbelotiers fort ingénieux, font le jouet automatique commun aussi bien et à meilleur marché que nous. Les *danseurs de corde* sont plutôt des pièces d'horlogerie que de bimbeloterie.

La poupée est, à Paris, l'objet d'une fabrication active, variée, intelligente. L'extension des affaires a déterminé l'introduction, dans cette industrie, de la division du travail ; et en peu d'années, grâce à ces heureux effets, les prix ont baissé, la confection a été améliorée et la vente s'est accrue.



Tout le monde sait qu'une poupée se compose : 1° d'un buste en cire ou en pâte ; 2° d'un corps, tantôt en carton, bourré de sciure de bois, etc., dans ce cas, recouvert d'une peau d'agneau blanche ou rose ; 3° d'une denture en paille ou en émail ; 4° d'yeux peints en verre ou en émail ; 5° de mains en bois, en pâte ou en peau jaune, simulant les gants ; 6° d'une chevelure frisée et coiffée ; 7° de bas et de linge de corps ; 8° d'une toilette complète ; 9° d'un chapeau avec fleurs ; 10° de souliers. — Chacun de ces détails est confié à des mains spéciales. Le buste en cire a été pendant longtemps tiré d'Angleterre ; celui que l'on fait aujourd'hui à Paris a moins de mignardise, mais plus de vérité dans le modelé. Le corps en carton est établi par milliers de grosses à un prix modique (23 centimes la douzaine), mais encore un peu plus élevé, dit-on, qu'en Saxe ; par jour, une femme en moule une grosse ; un ouvrier finit et colorie quatre grosses. Les pieds et les mains en bois, les bas et les souliers, le linge et la layette, les robes, les corsets, sacs, bonnets, chapeaux, etc., sont le produit de fabrications distinctes ; il y a des modistes, des perruquiers, des fleuristes pour poupée.

Les poupées sont vendues depuis 4 fr. 80 cent. la grosse, nues ; à 50 francs la pièce, habillées ; de ces dernières (les poupées habillées), il existe des modèles de 35 centimètres, dont la toilette se compose de cinq pièces et qui coûtent 1 fr. 50 cent. la douzaine (12 centimes et demi la pièce). Le même modèle, bras en papier, avec robe et chapeau, ne vaut que 83 centimes la douzaine (7 centimes la pièce). Nous donnons plus loin l'analyse des prix de 16 centimes pour la poupée nue, et de 95 centimes pour la poupée habillée. Nous nous bornons ici à citer deux comptes de revient de poupée nue.

	POUPÉE PEAU ROSE, NUE.	
	Droite, de 75 centimètres, yeux peints, sans denture, à 11 f. 55 la douzaine, prix net (94 c. 1/2 la pièce).	Ployante, de 65 centimètres, yeux en émail, dents en paille, à 55 f. 40 la douzaine, prix net (4 f. 70 la pièce).
Peau . . . . .	37 pour cent.	26 $\frac{1}{2}$ pour cent.
Buste . . . . .	15 $\frac{1}{2}$	26 $\frac{1}{2}$
Bourrage et couture . . .	15 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$
Pieds et mains, doigts détachés . . . . .	4	9
Cheveux . . . . .	9	16
Montage, frais, bénéfice.	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$

Les trousseaux et les layettes sont faits autant pour servir de guide aux lingères et aux couturières étrangères, que pour l'amusement des petites filles ; il y en a de tous prix : de 1 franc à 150 francs la boîte. Le trousseau se compose de seize pièces, dont trois robes, et souliers, bas, chapeau, sac, gants, compris. La layette comprend dix pièces : tabayole, bavoir, béguin, brassière, crème, camisole, couche, linge, serviette et bourrelet. En belle confection, et avec une poupée de 24 centimètres, les vingt-six pièces coûtent 4 fr. 50 cent.

A un certain point de vue, les expéditions de poupées habillées ne sont pas sans intérêt. C'est un peu par les poupées et les images que la plupart des peuples des deux mondes connaissent la France, et se familiarisent avec ses usages, ses idées, ses costumes ; ouvrez une caisse destinée à Valparaiso, à Mexico, à Batavia, à Smyrne, et vous y trouverez des paysannes, cantinières, mobiles, grandes dames en toilette de mariage, de ville ou de bal, et jusqu'à des reines.

Il y aurait encore beaucoup de détails curieux à donner au sujet des polichinelles, des pantins et des rigolos, des rouleurs et branle-tête, des moutons et des lapins, des animaux sur soufflet, des mirlitons, des tambours et des crécerelles ; des oiseaux emplumés à 5 et 10 centimes, des harmonicas, des poupées de tir en plâtre à 20 centimes la

dozaine, etc. La fabrication de tous ces articles est importante tant à Paris, dans le sixième arrondissement, que dans le Jura et l'Isère.

Il paraît, au reste, qu'en Japon le jonet est fait avec plus de vérité, de finesse et de soin. En Chine, on ne trouve guère que des poupées automatiques, des statuettes peintes ou habillées, des poussahs en stéatite ou en pâte, et des joujoux grossiers de toute sorte en carton, en bambou, en papier, qui se vendent par caisses assorties. L'Allemagne lutte victorieusement avec nous pour la bibeloterie de bois commune ; les ménages, fermes, bergeries, villages, bons hommes et animaux taillés, peints et vernis, peuvent y être établis à beaucoup meilleur marché qu'à Saint-Claude. Manheim a conservé sa réputation pour les figurines ; Nuremberg, Rodach, Sonnenberg, Neustadt, Hildburghausen, font avec le plus de succès le jouet en carton. Les grands bibelotiers saxons ont des ouvriers-vassaux qui, de père en fils, font le même article et sont payés en nature. Le Tyrol nous envoie toujours d'énormes quantités de poupées à ressort, d'animaux, de voitures sculptés en bois blanc, parfois avec assez d'originalité. Dans la seule vallée de Groeden, 2 500 découpeurs et tourneurs ne font pas autre chose. Londres, Birmingham, etc., ont pour certains articles, pour la poupée en cire, entre autres, une supériorité bien connue.

En résumé, toutes les fois qu'il s'agit d'objets gracieux, jolis, finis, nouveaux, Paris l'emporte sur tous ses rivaux, qui suivent son impulsion et travaillent d'après ses idées, ses dessins, ses modèles. Il est rare que l'on exporte des assortiments de bibeloterie d'Angleterre ou d'Allemagne, sans les compléter par nos jouets fins. Nos exportations vont toujours en progressant : en 1827, nous expédions pour 336 000 francs ; en 1832, pour 313 000 francs ; et 1837, pour 593 000 francs ; les sorties se sont élevées, en 1842, à 684 000 francs ; en 1847, à 1 217 440 francs ; elles ont à peu près doublé dans chacune des deux périodes décennales. Nous avons vendu aux États-Unis pour 75 000 francs de bibeloterie en 1837, et pour 82 000 francs en 1847 ; à l'Angleterre, pour 75 000 francs en 1837, et pour 185 000 francs en 1847 ; au Brésil, pour 10 000 francs en 1837 ; pour 37 000 francs en 1847.

L'homme est la façade d'un temple... Ce n'est pas l'homme que nous honorons, c'est l'âme dont il est l'organe, l'âme qui ferait courber nos genoux si elle apparaissait à travers les actions de l'homme.  
EMERSON.

#### PHYA.

Pisistrate fut trois fois tyran d'Athènes. Il avait été renversé une première fois du trône d'Athènes, lorsque ses amis employèrent pour le rétablir au pouvoir un stratagème étrange, et qui montre combien étaient grandes en ce temps la superstition et la crédulité du peuple athénien.

Il y avait à Pœania, bourgade de l'Attique, une certaine femme nommée Phya, fille d'un certain Socrates ; elle vendait des couronnes. Elle était remarquable par sa beauté, mais plus encore par sa taille : elle avait quatre coudées de haut moins trois doigts (5 pieds 2 pouces, suivant d'Anville). Les conjurés armèrent cette femme de pied en cap, et, l'ayant fait monter sur un char, parée de tout ce qui pouvait relever sa beauté, ils lui firent prendre le chemin d'Athènes. Ils étaient précédés de hérauts qui, à leur arrivée dans la ville, se mirent à crier, suivant les ordres qu'ils avaient reçus : « Athéniens, recevez favorablement Pisistrate ; Minerve, qui l'honore plus que tous les autres hommes, le ramène elle-même dans sa citadelle. » Les hérauts allaient ainsi de côté et d'autre, répétant la même injonction. Aussitôt le bruit se répandit que Minerve ramène Pisistrate. Les bourgades en

sont persuadées, la ville ne doute pas que cette femme ne soit la déesse. On lui adresse des vœux, on reçoit le tyran de sa main. Pisistrate se montra reconnaissant envers Phya. Il la maria à son fils Hipparque. Mais quand on eut de nouveau chassé Pisistrate, Phya fut accusée de crime d'État. « J'aurais pu l'accuser aussi d'impiété, ajouta le dénonciateur, pour avoir osé représenter Minerve d'une manière impie. »

#### GROTTE SUR LE DOUBS.

Le Doubs est une des plus belles rivières de la France et de la Suisse. Il prend sa source vers la frontière des deux pays, près de Mouthe, à plus de 1000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Ses eaux transparentes courent d'abord vers le nord-est, et forment le joli lac de Saint-Point, qui est long de 5 kilomètres; il baigne les rochers sur lesquels s'élève le fort de Joux, passe à Pontarlier, puis à Morteau, et quitte quelques moments la France pour visiter le canton

de Neuchâtel en Suisse; il y pénètre au-dessus du village des Brenets. C'est-là que se trouve cette grotte remarquable qu'on nomme *la Tofière*, un des ornements de ce Jura si pittoresque, qu'on admirerait davantage, si le voisinage des Alpes ne lui faisait pas tort par ses beautés incontestablement supérieures. Cependant les grottes sont plus particulières aux montagnes calcaires, telles que le Jura qui en renferme plusieurs autres (grotte aux Fées, grotte de Montcherand, etc.)

La Tofière, qui est en grande réputation dans le pays, le mérite par elle-même et par l'agrément du paysage dont elle est accompagnée; des bouquets d'arbres à l'entrée, le voisinage du Doubs, des roches escarpées donnent à ce lieu un caractère tout romantique.

Toutes les fois que les rois de Prusse, princes de Neuchâtel, venaient visiter le canton, on leur y préparait une fête. Des jeunes filles des Brenets, vêtues de blanc, y offraient au souverain des fleurs et une collation. Les deux derniers rois de Prusse, qui ont visité la Tofière, sont Frédéric-Guillaume III, en 1814, et Frédéric-Guillaume IV, en 1842. Deux inscrip-



La Tofière, ou Grotte du Doubs. — Dessin de Karl Girardet.

tions gravées sur le rocher conservent le souvenir de ces événements, qui firent grande sensation dans le pays. Plus d'un voyageur a laissé lui-même, selon la coutume, la trace de son passage, en gravant son nom obscur sur les parois de la grotte.

À quelque distance, le Doubs forme une cascade de 25 mètres de hauteur, qu'on appelle le *saut du Doubs*. L'aspect sauvage du lieu ajoute à l'effet de cette chute remarquable, dont l'industrie a profité pour mettre en mouvement douze moulins et une forge.

Le Doubs, après avoir formé, sur une étendue de 50 kilomètres, la limite de la France et de la Suisse, tourne subitement à l'ouest, devient navigable et arrose plusieurs départements.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

## LE RETOUR DES TROUPEAUX.

LES CHALETES ET LES BERGERS.



Composition et dessin de Karl Girardet.

Saint Denis effeuille les chênes, les hêtres et les buissons ; les noirs sapins ombragent seuls maintenant les pentes des montagnes où se traînent de sombres vapeurs ; le soleil brille encore sur les hautes Alpes et perce jusque dans les vallées ; mais l'hiver est à nos portes ; il a blanchi les sommets voisins : c'est le moment de quitter les chalets et les pâturages.

De toutes parts, les clochettes aux sons argentins ou graves annoncent la rentrée des bestiaux.

La femme et les filles du berger n'ont pas eu la patience de l'attendre sous leur toit ; elles sont venues prendre leur part des fatigues et des plaisirs d'un si grand jour. Dès ce moment, la famille est réunie ; la vie d'hiver va commencer.

Mais il en coûte à ce troupeau de quitter la montagne. Tout au contraire des hommes, les bonnes nourrices du berger n'aiment point à changer d'état ; et puis la liberté des pâturages, l'air vif et pur, l'herbe fine sous les pieds, qui sert de couche quand elle ne sert plus de table, et les échos qui répondent à la voix, et la fraîcheur du bois après le soleil de l'alpage ; tout cela ne vaut-il pas un regret et quelques regards en arrière ? Si le maître berger ne prenait les devants, s'il n'appelait par leur nom les plus familières, en leur montrant sa main pleine de sel ; si, à l'arrière-garde, un vacher n'employait pas la contrainte avec les plus récalcitrantes, on ne les ferait pas descendre de leurs domaines.

Qu'elles vont manquer à ces lieux agrestes ! une montagne sans troupeau n'est plus qu'un froid désert. Repeuplons quelques moments, par la pensée, ces verts pâturages, et rassemblons quelques traits de la vie pastorale. Ils seront nouveaux pour plusieurs, et nous espérons qu'ils ne seront indifférents pour personne.

Les pâturages alpestres, qui portent aussi spécialement les noms d'*alpes* et de *montagnes*, sont la propriété des communes ou des particuliers. Cette propriété est souvent affermée à un entrepreneur qui possède un troupeau suffisant, ou qui le complète en louant pour la saison des vaches dont le produit lui appartient. Mais, le plus souvent, les propriétaires du sol possèdent ou se procurent le bétail nécessaire pour consommer l'herbe de la montagne. Si c'est une commune, tous les communiers ont droit à l'usage. On paye et l'on entretient les bergers à frais communs, et, à la fin de la saison, on partage les fromages, non pas à proportion des têtes de bétail, mais du lait que chaque vache a produit. Pour estimer cette quantité, on les traite, deux ou trois fois dans l'année, devant des préposés qui mesurent le trait. Cette épreuve sert de base au calcul.

On comprend que le choix des vachers est une affaire de grande importance. On y procède, dans certains villages, d'une manière assez originale. Le berger en chef monte sur un tronc d'arbre devant la porte, et, tenant les clés du chalet à la main, propose à la commune assemblée devant lui les garçons bergers qui devront servir sous ses ordres. Chaque électeur vote à haute voix, et déclare franchement, devant une nombreuse assistance, les raisons qu'il a de refuser tel ou tel candidat : l'un ne se lève pas assez matin ; l'autre aime à courir la nuit ; celui-ci songe plus à boire qu'à bien traire ; celui-là est trop rude aux bêtes... L'affaire se traite avec autant de gravité que s'il s'agissait d'élire le conseil de la république.

Aussitôt que les beaux jours le permettent, et les fourrages de la plaine étant consommés, les troupeaux sont menés aux pâturages du printemps. Ce sont naturellement les moins élevés et les plus tôt fournis d'herbes suffisantes. Il y a une limite où la vie pastorale et la vie agricole se confondent, où les derniers champs labourés commencent à faire place aux premières prairies alpestres ; quelquefois même celles-ci sont fauchées. On appelle *ciernes* ou *prés maigres*, dans les Alpes romandes, ces prés élevés. Il en est qu'on ne fauche que tous les deux ans, l'herbe laissée servant d'engrais naturel. Il est aussi des prés qu'on fauche, parce que la pente en est trop rapide pour le bétail. Les bergers n'y exposent pas leurs vaches, et s'y risquent eux-mêmes. Vers le milieu du mois d'août, de robustes faucheurs gravissent ces glissantes pelouses ; ils arment leurs souliers de crampons de fer ; des faneuses les suivent ; on fauche du haut en bas, et ce n'est ni sans péril ni sans grande fatigue. Un jour de beau temps et l'air vif de la montagne suffisent à

sécher la récolte, qui est *ramassée* par les faucheurs avec autant d'adresse qu'elle a été fauchée ; elle dégringole avec eux jusqu'aux prochaines granges ou *mazots*. Ces *mazots* sont des bâtiments qui contiennent une étable, un fenil, une cuisine et une chambre à coucher. C'est là que le bétail consomme le fourrage des prés maigres, soit au printemps, avant de monter aux chalets d'été, soit en automne, après en être descendu.

Les chalets d'été sont dans la région des plus hauts pâturages, où l'herbe, fine et serrée, mais courte, échapperait au tranchant de la faux, et doit être broutée par le bétail. Il y a tels chalets si élevés que les troupeaux n'y peuvent séjourner que cinq ou six semaines ; car au-dessous des lieux déserts où règne une seule saison, un hiver éternel, l'année n'accorde d'abord à la terre qu'un court printemps, précédé et bientôt suivi des frimas ; plus bas quelques baies mûrissent, et représentent l'automne : là on peut compter trois saisons ; dans les vallées on moissonne, et l'année est complète.

Tantôt les chalets d'été sont épars sur les montagnes, tantôt ils sont groupés en villages ou campements temporaires, et se composent souvent de deux sortes de bâtiments, les chalets ou *mazots* proprement dits, que les bergers habitent, et où ils font les fromages, et les *sottais* qui sont de simples étables.

Au reste, il y a de grandes différences entre les chalets des diverses contrées alpestres ; entre ceux du Gessenay, par exemple, dans le canton de Berne, ceux du Pays d'Enhaut et ceux des Ormonts. Ces derniers sont de la structure la plus simple, et n'offrent que de méchants abris contre la pluie et le vent ; ceux du Pays d'Enhaut valent un peu mieux ; ceux du Gessenay sont bâtis avec une sorte d'élégance ; ils sont plus vastes, ils ont une chambre qui peut être chauffée et dont la propreté frappe agréablement la vue.

On construit, autant que possible, les chalets dans les lieux abrités contre les avalanches, les chutes de rochers et les tourbillons de la tempête ; on recherche le voisinage des eaux ; l'abreuvoir du bétail est un ruisseau, une fontaine, un petit lac, une flaque d'eau. Dans certaines localités, il faut se contenter de citerues. Si les abords d'un lac ou d'un étang sont dangereux, un abatis de sapins en défend l'approche au bétail.

Il y a des alpages pour les chevaux ; il y en a pour les moutons et les chèvres. Cependant les vaches sont la principale richesse des peuplades alpestres. Le voyageur peut quelquefois en compter jusqu'à vingt troupeaux paissant à sa vue ; les mugissements des taureaux et les airs nationaux des trompes pastorales se répondent de montagne à montagne : on croit revenir aux âges primitifs. On chemine, et l'on rencontre une famille chassant devant elle son troupeau ; la mère porte sur sa tête le berceau de son enfant endormi. Ce sont des bergers qui changent de gîte. Il y a telle famille qui possède jusqu'à douze chalets, dans chacun desquels elle séjourne au plus quatre ou cinq semaines. C'est la vie nomade ; seulement la tente est dressée d'avance et permanente ; elle n'en vaut pas beaucoup mieux. Il y a loin de ces pauvres demeures aux chalets de luxe, véritables villas de montagne, que les riches de la plaine se donnent quelquefois ; car en Suisse on va, l'été, de la campagne à la montagne, comme ailleurs on va de la ville aux champs.

Il peut arriver qu'un simple paysan possède, à divers étages, vignes, jardins, champs, vergers, bois et pâturages, et que son année se passe à monter et à descendre d'une partie de son domaine à l'autre ; ou bien la famille se partage : l'un des fils est laboureur, l'autre vigneron, l'autre berger ; mais l'attention de tous se porte naturellement sur chaque détail de l'économie paternelle, et le cercle des idées s'étend avec le nombre des objets de culture. Faut-il décider le moment des travaux ? on regarde autour de soi. La montagne des Effeuilleuses est délivrée de neige : il est temps d'épamprer la vigne. Les neiges, en se fondant, ont laissé reparaitre sur les

rochers de Savoie la *Faux*, la *Fourche* et le *Râteau* (figures fantastiques qui reviennent toutes les années les mêmes, à cause des accidents du sol) : c'est le moment des fenaisons. Il existe un calendrier des montagnes, et les vieillards de ces contrées pourraient nous en donner le détail.

Suivons un moment dans leurs hautes retraites ces bergers qui y vivront si longtemps séquestrés. A voir cette race laborieuse et grave, un des observateurs qui l'ont le mieux connue disait : — Elle me rappelle les bons pasteurs dont parle Homère (1) : « Vieillards ne vivant que de lait, et les plus justes des hommes. » Avec des différences à l'avantage des uns ou des autres, ces pâtres sont en général de forte stature, infatigables et sachant vivre de peu. C'étaient des bras pareils à ceux-là qui s'armaient avec un succès si terrible du morgenstern et des lourdes épées à deux mains, pour défendre la liberté des cantons. Si vous abordez ces bergers, ils vous répondent d'une voix rude et forte ; on dirait qu'ils se fâchent, quand ils ne veulent que vous faire amitié. Ils portent quelquefois à de grandes distances, et par les chemins les plus scabreux, d'énormes fardeaux de bois ou de fromage. « Dans le Gougisberg, dit le doyen Bridel, j'ai vu une race d'hommes pauvres et à demi sauvages qui, pour un modique salaire, se chargent des travaux les plus pénibles. Les pauvres gens de l'Entlibouch ont la même industrie. Ils vont, au mois de juin, de chalets en chalets, cherchant de l'ouvrage. Ils se nourrissent de petit lait et de fromage maigre (2). On les voit, dans les plus mauvais pas, soit en montant, soit en descendant, courbés sous des fardeaux énormes, déployer une force de jarret et montrer un aplomb étonnants. » Ce sont les porte-faix des Alpes ; ils n'en doivent rien pour la force et l'adresse à ceux de nos ports.

Cependant les pâtres ont des moyens pour épargner, au moins à la descente, les efforts musculaires. C'est quand les premières neiges sont tombées, quand les chalets sont évacués, qu'ils voiturent en traîneaux la provision de fromages. La course est rapide, mais elle n'est pas toujours sans péril.

Comme il y a chalets et chalets, il y a bergers et bergers. Parmi les plus pauvres on citait certains pâtres valaisans, aux frontières du canton de Vaud. « A l'extrémité d'Anzeindaz, on descend par un sentier en précipice dans une vallée profonde où sont les huttes des bergers valaisans. Les chalets vaudois sont des palais en comparaison. Des pans de murs en pierres mal jointes sont couverts de quelques planches percées à jour ; la fumée a tout noirci. De petites niches, où l'on ne peut entrer debout, servent de chambres à coucher ; les lits sont faits d'herbes ou de fenilles sèches ; une grossière couverture est un objet de luxe. Le pain et le vin sont chose inconnue à ces pauvres gens. Ils ne se nourrissent que de lait caillé ou frais et de petit lait, dans lequel ils délayent un peu de *seret* (caillé extrait du petit lait et pressé en fromage). Plusieurs sont vêtus de peaux de chèvres. Ils portent un long bâton, muni, par le bout, d'un anneau où pendent des boucles de fer. Quand une vache s'avance vers un endroit dangereux, ils courent à elle, et agitent devant sa tête leur bâton bruyant, pour l'empêcher de se précipiter. Du reste, hospitaliers, comme le sont tous les Valaisans, ils reçoivent cordialement les rares voyageurs qui les visitent. Ils offrent avec empressement le peu qu'ils ont, sans faire des excuses de ce qu'ils n'ont pas mieux et davantage, parce qu'ils ne connaissent rien de plus, ou qu'il leur semble que ce qui suffit à un homme peut bien suffire à un autre. »

Suivons maintenant notre voyageur chez les bergers des Alpes vaudoises : « Nous entrâmes vers les neuf heures du matin dans le chalet, dont les honnêtes bergers nous invitèrent à *souper* (c'est le terme du pays), et nous offrirent beurre, fromagè, lait caillé, crème, seret, en nous faisant

(1) *Iliad.*, XIII, 6.

(2) Fromage fait avec du lait dont on a levé la crème préalablement.

beaucoup d'excuses de ce qu'ils ne pouvaient nous *caresser* (traiter) aussi bien qu'ils le voudraient, et en nous reprochant de *ne pas assez profiter*. Dans cette partie des Alpes, on se sert, au lieu de pain, de minces gâteaux composés de farine d'orge mêlée quelquefois de farine de sèves ; c'est ce qu'ils appellent *gâtelet*. On en cuit trois ou quatre fois par an, et, pour le mieux conserver, on le suspend à la fumée. Dans le Pays d'Enhaut, le gâtelet n'est guère plus épais qu'une feuille de grossier papier, et se brise facilement ; dans les Ormions, il a un peu plus d'épaisseur, se casse avec plus de peine, et sa dureté, comme sa couleur, rebute généralement les étrangers. »

Il ne faut pas trop s'étonner après cela que Daniel l'Ermite, homme de lettres et bel esprit, qui accompagnait, vers l'an 1601, l'ambassadeur de France en Suisse, parle des bergers des Alpes avec la plus dédaigneuse pitié. « Sur ma parole, c'est une pauvre espèce d'hommes que ces bergers ; ils ne sont pas plus heureux que les vaches dont ils partagent l'étable. Privés de la société du monde, sans autre compagnie que celle de leurs bestiaux, ils leur ressemblent plus qu'à des êtres raisonnables. » Or Daniel l'Ermite était un observateur bien superficiel, ou les descendants des hommes qu'il méprise si fort sont bien supérieurs à leurs ancêtres. Ils sont, il est vrai, la plupart lents et taciturnes, mais ils sont intelligents, sociables et hospitaliers. La solitude où ils vivent, la majesté de la nature qui les environne, et les périls dont ils sont incessamment menacés, entretiennent chez eux l'esprit religieux. La distance et la difficulté des lieux les séparent du culte public, mais ils y suppléent par la prière et la lecture. Point de chalet où l'on ne trouve la Bible ou quelques livres de dévotion. La Bible y est placée par ordre de l'autorité municipale dans les chalets communs. Au reste, l'esprit religieux des montagnards est un fait avéré. Leurs demeures mêmes en portent l'empreinte. Après les noms de celui qui a fait bâtir la maison et du maître qui l'a construite, on y voit souvent gravés sur la façade quelques passages de l'Écriture sainte. En ce qui touche le développement intellectuel, il s'en faut de beaucoup que les bergers des Alpes soient inférieurs aux autres classes du peuple. Les travaux dont ils sont occupés exigent beaucoup de soins, d'habileté, de prévoyance et quelquefois de courage. A tout prendre, c'est une des vies où le travail manuel se combine avec celui de la pensée de la manière la plus heureuse et la plus propre à former des hommes très-différents de ceux que Daniel l'Ermite a cru voir.

Sur ces hautes demeures, il est jour de grand matin, et nous sommes déjà dans la nuit que le crépuscule du soir y luit encore : les pâtres savent trouver l'emploi de ces longs jours. Dès l'aurore on trait le troupeau, on l'envoie au pâturage ; la matinée se passe à lever le beurre des baquets où a reposé le lait de la veille ; à faire le fromage et le seret ; puis il faut surveiller le bétail, allaiter les veaux, panser les vaches, soigner celles qui sont malades ; au milieu des autres soins domestiques, le soir est bientôt là. On se rassemble quelques moments autour du foyer, qui est creusé au centre de la cuisine. Là le plus habile, qui est souvent le plus jeune, fait lecture d'un chapitre de la Bible ou de quelques prières. Un ancien conte ensuite de vieilles histoires en fumant sa pipe. Après souper on se livre au sommeil sur la paille, côte à côte dans un large lit.

Une imagination poétique sera peut-être séduite à ce tableau d'une vie agreste et séparée du monde ; si l'on a vu chez eux ces laborieux solitaires, c'est par un beau jour, quand la nature a mis sa robe de fête ; mais, quand le temps est pluvieux et froid, quelle différence ! quelle tristesse ! Et lorsqu'il éclate un orage, qu'il faut courir à la recherche des vaches égarées ; quand, au milieu de la nuit, les pauvres bergers sentent leur toit débile et leur couche même trembler aux éclats du tonnerre et au fracas effroyable des torrents débordés, quelles alarmes ! « C'est plaisir, disait un berger.

du Raetzliberg, d'habiter nos chalets pendant les beaux jours, mais c'est autre chose au milieu des tempêtes. » Et l'on ne peut ni peindre, ni se figurer sans l'avoir vu, ce que c'est qu'une tempête de nuit dans les hautes Alpes. Au milieu d'éclairs éblouissants, la foudre, avec des roulements épouvantables, frappe les parois de glace, et les précipite dans les abîmes; les vents pressés mugissent dans les cavernes, et les montagnes mêmes semblent s'écrouler.

Le berger ne dort pas durant ces moments de désastre; mais, contre un danger irrésistible, il s'arme de patience et de fermeté. A la clarté de sa lampe, il veille peut-être en ciselant sur le bois ces jolis ouvrages qu'on expose dans nos villes; il visite et apaise son troupeau; il fait la revue de son cellier, et tend des pièges aux belettes (1) qui font la guerre à ses fromages. Quelquefois aussi il passe les heures en faisant des contes d'autrefois, que ses jeunes compagnons écoutent volontiers; car, il faut le dire, les récits merveilleux sont encore en crédit dans les chalets de certaines contrées.

Le montagnard a cru entendre des combats de lutins à cheval parmi les rochers, ou la musique infernale des sorcières, qui courent au sabbat pour adorer le *grand-bouc*; il a vu de ces esprits familiers, nommés *servants*, qui l'aident dans ses ouvrages, et ne le maltraitent que lorsqu'il a négligé de leur faire avant le repas une libation propitiatoire, en versant de la main gauche une cuillerée de lait sur la table. Il dit qu'une fée paraît chaque printemps près de certaines sources, menant en lesse deux chèvres blanches quand l'année doit être bonne, et deux chèvres noires quand l'année doit être mauvaise. Dans plusieurs lieux règne encore l'esprit de la montagne; c'est lui qui forme et dissipe les tempêtes, qui entretient les sources, qui garde les cavernes et les métaux précieux.

Comme tous les autres peuples, les montagnards des Alpes ont eu leur âge d'or, et ils en conservent le brillant souvenir. En ce temps-là les vaches étaient d'une grosseur prodigieuse; pour les traire il fallait des étangs, que leur lait remplissait jusqu'aux bords. C'est en bateau qu'on allait lever la crème. Un jour un coup de vent renversa la nacelle, et un jeune berger se noya. Il ne fut retrouvé que dans l'énorme baratte, au milieu des flots d'une crème écumante. On l'ensevelit dans une vaste caverne, dont les abeilles fermèrent l'entrée avec des rayons de miel grands comme des portes de grange.

Ces fictions pantagruéliques ne sont pas du moins sans quelque grâce. En voici une d'un genre plus grave et plus moral. Derrière les Sanets, du côté du Valais, s'étendait, il y a quelques siècles, un gras et fertile pâturage. Une nuit il fut couvert par un éboulement de rocs et de glaciers. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un désert inabordable, qui s'appelle, en souvenir de cette catastrophe, *Verlohrenberg* (la montagne perdue). Ces pâturages appartenaient, dit la tradition, à un riche avare. Une vieille femme se présenta un jour à sa porte, et lui demanda un morceau de fromage: il refusa durement, et, peu de temps après, sa montagne fut ensevelie sous les rochers.

Et les habitants des Ormonts, dans les Alpes vaudoises, ne racontent-ils pas qu'au quatorzième siècle, dans une guerre contre les Valaisans, la fille du seigneur d'Aigremont, dont le château n'est plus qu'une ruine, enferma son petit trésor, ses bagues et ses bijoux dans un coffret de fer, et, craignant le pillage, jeta ce coffret dans le lac Lagot, où il est resté jusqu'à nos jours, malgré toutes les recherches? La noble demoiselle se montre quelquefois au clair de lune sur le rivage, pour protéger son trésor; ceux qui l'ont vue assurent qu'elle porte toujours le costume de son temps, et qu'il lui sied à ravir.

(1) Ce n'est pas la belette de la plaine, mais plutôt l'hermine, appelée aussi roselet, plus effilée et plus agile que l'autre. Elle ne se trouve que dans les Alpes, et devient blanche en hiver.

Les bergers ne vivent pas toute une saison séparés de leurs familles. On vient quelquefois les visiter de la plaine. Il y a des époques fixées pour les fêtes pastorales. On connaît dans les Alpes romandes celle de la *Mi-tsau-tein* (demi-chaud-temps), qui se célèbre au milieu de l'été. On se réunit au *plan des Danses*, dont le nom caractérise assez l'objet principal de la réunion. Ailleurs ce sont des luttes ou des tirs qui rassemblent la robuste jeunesse; mais ces solennités sont assez connues. Une fête dont on a parlé moins souvent, et que nous trouvons la plus belle, est nommée *la Bernausa*; c'est une abondante distribution de crème aux indigents, qui se rendent à cet effet en grand nombre sur la montagne. Si le temps est beau, une foule de spectateurs assiste à cette joyeuse largesse. Elle a lieu le troisième dimanche du mois d'août.

## LES LIBRAIRES ET IMPRIMEURS A PARIS,

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

La splendeur littéraire de la France au dix-septième siècle est un des points de notre histoire dont nous sommes le plus glorieux. Chacun connaît les poètes, les orateurs, les historiens, les auteurs dramatiques, les pamphlétaires qui ont apporté à cette époque remarquable leur contingent de célébrité; tout le monde a lu leurs livres immortels. Mais les instruments matériels de leur réputation, les propagateurs de leurs pensées, les imprimeurs, les libraires, ceux qui, en définitive, nous ont conservé et transmis les œuvres des maîtres, sont pour la plupart fort ignorés du public, et cependant plusieurs d'entre eux ont droit à une place dans nos souvenirs. Dans un temps comme le nôtre, où l'on veut pénétrer au fond des choses, où l'on a la préention de ne juger le passé qu'à bon escient, ce petit rayon de la gloire du grand siècle ne doit pas être négligé.

L'ancien Paris possédait des corporations d'écrivains et de libraires. Après la découverte de l'imprimerie et l'introduction de cet art puissant dans la capitale, les imprimeurs et les fondeurs formèrent eux-mêmes avec les libraires, à la place des écrivains, une association dont l'importance s'accrut de plus en plus. Dépendants de l'université, dont ils étaient les *suppôts et officiers* et à la censure de laquelle étaient soumises les productions de la typographie, formellement distincts des ouvriers d'arts mécaniques, ils obtinrent des privilèges considérables et furent exemptés de taille, de service militaire, etc.

Les noms des Estienne, des Morel, des Vascosan, des Turnèbe, des Sonnius, des Plantin, des Dupré, avaient illustré, au seizième siècle, la typographie parisienne: c'étaient bien plutôt des savants que des industriels ou des marchands. Paris, au siècle suivant, put s'honorer encore de posséder les Cramoisy, les Lebé, les Huré, les Camusat, les Vitré, les Corrozet, les Bilaine, etc. Le maréchal Fabert était fils d'imprimeur, et avait commencé par être imprimeur lui-même. L'Académie française, à sa naissance, eut souvent des réunions chez le libraire Camusat. Des connaissances en grec et en latin étaient exigées des typographes et des libraires, et les règlements prescrivaient de ne publier que des livres corrigés avec soin, imprimés en beaux caractères et sur de bons papiers.

Une foule d'ordonnances furent rendues dans le courant du dix-septième siècle pour régulariser l'art des imprimeurs et le commerce des libraires. Le nombre légal des membres de la corporation fut de vingt-quatre pendant une partie du seizième et du dix-septième siècle. En 1615, un arrêt du parlement fixa à quatre années la durée de l'apprentissage, en statuant qu'aucun individu marié ne pourrait être reçu apprenti. Plus tard, le temps de l'apprentissage se trouva réduit à trois ans. En 1618, le syndicat de la corporation fut constitué; il se composait d'un syndic et de quatre ad-

jointes renouvelés tous les deux ans, qui devaient remplacer les *grands libraires jurés* d'autrefois, et dont la mission était de surveiller les imprimeurs et les libraires, et de faire exécuter les règlements. Par édit du mois d'août 1624, Louis XIII créa quatre censeurs jurés pour lire, examiner, approuver ou repousser les livres nouveaux. L'exécution de cette mesure resta quelque temps en suspens, par suite des réclamations de l'université, qui y voyait avec déplaisir une atteinte à ses privilèges; mais, en 1626, le roi conféra au chancelier le droit de choisir telle personne qu'il voudrait pour l'examen des livres, et, dès ce moment, une partie des attributions de l'université passa à la chancellerie. Enfin parut l'ordonnance réglementaire du mois d'août 1686. Le nombre des imprimeurs parisiens avait considérablement augmenté; il fut décidé qu'on n'en recevrait point de nouveaux jusqu'à ce qu'ils fussent réduits à trente-six. Soixante-dix-neuf censeurs royaux furent institués, savoir : dix pour les ouvrages

de théologie, onze pour la jurisprudence, douze pour les sciences mathématiques et physiques, trente-six pour l'histoire et les belles-lettres, et deux pour les beaux-arts. L'ordonnance renferme des dispositions destinées à assurer la correction, la beauté typographique et la solidité des livres; et l'article 40 du titre VI porte : « Aucun ne pourra à l'avenir tenir imprimerie ou boutique de librairie à Paris, . . . qu'il ne soit congru en langue latine et ne sache lire le grec. »

La place que devaient occuper dans la ville les libraires et les imprimeurs fut limitée, à plusieurs reprises, par les édits. En 1618, le roi ordonna à tous les imprimeurs, libraires et relieurs de tenir leurs ateliers ou boutiques en l'université, au-dessus de Saint-Yves ou au dedans du palais. On voit par la demeure de plusieurs imprimeurs que l'autorité ne tenait pas exactement la main à l'exécution de cette prescription. Dans l'ordonnance de 1686, le quartier de l'université fut encore assigné aux imprimeurs et libraires, c'est-à-dire, depuis



La Galerie du Palais au dix-septième siècle, d'après une gravure d'Abraham Bosse, faisant partie de la collection de M. Bonnardot. — Dessin de Foulquier.

le pont Saint-Michel jusqu'à la rue Dauphine, le quai Malaquais jusqu'aux pavillons du collège Mazarin, en remontant par la rue de la Huchette jusqu'à la rue du Fouarre, la rue Galande, place Maubert, rue Saint-Victor, quai de la Tourneelle, depuis la rue des Bernardins jusqu'à la porte Saint-Bernard, la montagne Sainte-Genève, la rue Saint-Étienne-du-Mont, la rue des Grès, la rue Saint-Jacques jusqu'aux Jacobins, la rue des Cordeliers, la place Sorbonne, la rue de la Harpe, la rue Saint-André-des-Arts.

Boileau, dans le poème du Lutrin, met plusieurs fois en scène les libraires du palais, où il prétend que *son nom nourrissait vingt familles* :

Ils atteignaient déjà le superbe portique  
Où Ribou le libraire, au fond de sa boutique,  
Sous vingt fidèles clefs garde et tient en dépôt  
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut.

*Le Lutrin*, ch. III, v. 45.

La boutique de Ribou était sur le troisième perron de la Sainte-Chapelle, vis-à-vis la porte de cette église. Le satirique dit ailleurs :

Quand un livre au Palais se vend et se débite,  
Que Bilaine l'étaie au deuxième pilier. . .

Sat. IX, v. 227.

C'est chez Bilaine que se vendait *la Pucelle* de Chapelain; sa boutique était contre le deuxième pilier de la grande salle du palais.

Enfin c'est au palais, chez Barbin, qu'a lieu le fameux combat du Lutrin :

Par les détours obscurs d'une barrière oblique,  
Ils gagnent les degrés et le perron antique  
Où, sans cesse étalant bons et mauvais écrits,  
Barbin vend aux passants des auteurs à tout prix.

*Le Lutrin*, ch. V, v. 105.

.....

L'élève de Barbin, commis à la boutique,  
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique.  
*Ibid.*, v. 145.

La gravure que nous reproduisons (p. 357) représente la galerie du Palais dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On y voit trois boutiques, l'une de livres, l'autre d'éventails, de gants et de dentelles; la troisième d'objets de mercerie. Dans la boutique du libraire, une table couverte d'un drap fleurdisé est toute chargée de livres; le marchand fait des offres, et sa femme présente à un seigneur une comédie intitulée : *Mariamne* (est-ce la pièce de Hardy, 1610, ou celle de Tristan, 1636?). Derrière, sont des rayons et des livres rangés : la Bible, des ouvrages de l'antiquité profane, Sénèque, Cicéron, Plutarque, Philostrate, des livres d'histoire de religion, des romans, des poèmes, des pièces de théâtre, les œuvres de Guichardin, de Godeau, de Boccace, de Machiavel, de Rabelais, de Desmarests, l'*Aminte* du Tasse, l'*Astrée* de d'Urfé, *Ariane*, *Alexandre*, *Clitofon* et *Lusipe*. Au bas du tableau se trouvent les vers suivants, où les galeries du palais, ce sanctuaire de la chicane, sont présentées comme servant aux galants de lieu de rendez-vous :

Tout ce que l'art humain a jamais inventé  
Pour mieux charmer les sens par la galanterie,  
Et tout ce qu'ont d'appas la grâce et la beauté,  
Se découvre à nos yeux en ceste galerie.  
Icy les cavaliers les plus aventureux  
En lisant les romans s'aiment à combattre,  
Et de leur passion les amans languoureux  
Flattent les mouvemens par des vers de théâtre.  
Icy, faisant semblant d'acheter devant tous  
Des gauds, des esvantaills, du ruban, des danteles,  
Les adroits courtisans se donnent rendez-vous,  
Et pour se faire aimer galantisent les belles.  
Icy quelque lingère, à faute de succes  
A vendre abondamment, de colère se pique  
Contre les chiqueurs qui, parlant de procez,  
Empeschent les chalandz d'aborder sa boutique.

La vente des livres ne se faisait pas seulement par les libraires en titre, dont la place était, comme on l'a vu, fixée par les réglemens; elle se faisait aussi par des libraires ambulans qui apportaient leurs marchandises à la foire Saint-Germain et aux autres foires des environs de Paris, et par des bouquinistes ou étalagistes, dont les petites boutiques étaient établies sur les rebords du Pont-Neuf. Les bouquinistes avaient fait de bonnes affaires en vendant au temps de la Fronde des pamphlets, toujours recherchés. Les libraires, jaloux de cette concurrence, travaillèrent à la faire cesser. Ils obtinrent, en 1649, un règlement d'après lequel, « attendu qu'il falloit remettre l'imprimerie et la librairie en honneur et retrancher les choses qui tendent à son avilissement, il étoit défendu à toute personne d'avoir aucune boutique portative, ni d'étaler aucuns livres, avec injonction à tous libraires, imprimeurs et autres personnes ayant étalage principalement sur le Pont-Neuf ou ès environs ou en quelque endroit de la ville que ce puisse être, de se retirer et prendre boutique, à peine d'être châtiés comme réfractaires aux ordonnances, outre la confiscation de leurs marchandises, adjugées au premier qui les dénoncera, sans autre forme ni figure de procès. » (Saugrain, *Code de la librairie*, 1744, p. 110.)

Gui Patin a parlé de cette affaire dans une de ses lettres à Charles Spon (17 sept. 1649) : « Il y a icy un plaisant procès entre les libraires; le syndic a obtenu un nouvel arrêt, après environ trente autres, par lequel il est défendu à qui que ce soit de vendre ni d'étaler des livres sur le Pont-Neuf; il l'a fait publier et a fait quitter ce Pont-Neuf à environ cinquante libraires qui y estoient, lesquels sollicitent aujourd'hui pour y rentrer. M. le chancelier, le premier président, le procureur général, et toute la cour, sont pour le syndic contre ceux du Pont-Neuf, à qui on a fait entendre que la reine. vonloit que cela allât ainsi. Maintenant les valets de pied du roi, qui tiroient tous les ans de ces libraires un certain nombre de pistoles pour

le droit de leurs boutiques, sollicitent pour leur profit envers la reine, laquelle, infailliblement, ne cassera pas l'arrêt de la cour pour ces gens-là; et par provision, de peur que quelqu'un ne se saisit de ces places vuides, ils y ont mis une espèce de marchands de bas de soye; je pense qu'à la fin les frippiers s'y mettront. En bonne justice, il ne devoit y avoir sur le Pont-Neuf aucun libraire, pour les friponneries que ceux qui y ont été par ci-devant y ont exercées, veu qu'oté quelque détroque de nouvelle bibliothèque qui y venoit quelquefois, on y vendoit trop de livres imparfaits et dérobez que les valets, les servantes et les enfans des familles y portoient tous les jours et de tous côtés sans aucune punition. »

Cependant les bouquinistes trouvèrent des défenseurs. M. de Saintot, maître des cérémonies, les appuya auprès de la reine, et obtint pour eux un délai de trois mois, pendant lequel ils pourraient chercher des boutiques. Un Mémoire en leur faveur se trouve dans les papiers de Baluze, à la Bibliothèque nationale (il a été publié par M. H. Bordier, dans la *Biblioth. de l'École des chartes*); peut-être a-t-il été rédigé par Baluze lui-même. L'auteur montre que le commerce des bouquinistes qui vendent bon marché, est dans l'intérêt des gens de lettres, peu riches d'ordinaire; que les bouquinistes tiennent des ouvrages de peu d'importance qu'on n'irait pas chercher, et qu'on ne trouverait pas chez les libraires; qu'on a vendu autant de livres de contrebande dans la rue Saint-Jacques qu'au Pont-Neuf; que le remède employé n'empêchera pas ce commerce, non plus que celui des livres volés, etc.

Rien n'y fit; l'arrêt de 1649 fut confirmé par plusieurs autres. On apporta toujours, il est vrai, de la tolérance dans leur exécution, par pitié pour les pauvres bouquinistes; mais l'interdiction légale ne cessa que longtemps après, lors de l'abolition des jurandes et maîtrises.

*La fin à une prochaine livraison.*

## UN AVIS ANGLAIS.

A Londres, sur les portes de beaucoup de bureaux et de magasins, on lit un petit avis très-caractéristique dont voici la traduction :

### AFFAIRES.

Ne vous adressez à un homme d'AFFAIRES, aux heures d'AFFAIRES, que pour AFFAIRES; faites avec lui vos AFFAIRES, et retournez à vos AFFAIRES, pour lui laisser le temps de finir ses AFFAIRES (1).

Si vous aimez la vie, ne dissipez pas le temps, car la vie en est faite.

FRANKLIN.

## AUSONE.

Decimus Magnus Ausonius est né à Bordeaux, dans les premières années du quatrième siècle. Son père, Julius Ausonius, originaire de Bazas, exerçait la médecine à Bordeaux; sa mère Æmilia Oëonia, étoit d'une famille considérable du pays des Eduens. Il eut pour premier maître son oncle, Cæcilius Argicius Arborius, rhéteur, mathématicien et astrologue. En outre, il étudia la grammaire sous la discipline de Corinthius, de Spercheus, de Macrinus, de Luciolus, de Minervius, célèbres professeurs de Bordeaux. L'école de

(1)

### BUSINESS.

Call on a BUSINESS-MAN, in BUSINESS hours, only on BUSINESS; transact your BUSINESS; and go about your BUSINESS, in order to give him time to finish his BUSINESS.

Brettell. « The anglo saxon » printing office. Rupert-street, Haymarket.



cette ville était alors une des plus renommées des Gaules : l'Italie, la Sicile, la Grèce même lui enviaient ses docteurs. Cæcilius Arborius ayant été nommé professeur de rhétorique à Toulouse, son neveu le suivit dans l'ancienne capitale de Tectosages, et ne revint au lieu de sa naissance qu'après avoir achevé ses études. Il fréquenta d'abord le forum, puis il le quitta pour enseigner la grammaire. Il fut bientôt élu rhéteur. On suppose qu'il avait alors atteint sa trentième année, et quelques vers d'une de ses épîtres adressée à Syagrius semblent dire qu'il occupa pendant trente ans sa chaire de grammaire. On compte parmi ses auditeurs Pontius Meropius Paulinus (saint Paulin), fils d'un ami de son père, avec lequel il eut un commerce de lettres intimes durant toute sa vie. Cette correspondance, que nous ne possédons pas entière, contient des renseignements curieux : mais on se demande encore, après l'avoir lue, si le maître et l'ami de saint Paulin avait, comme celui-ci, rejeté les antiques croyances pour adopter la foi des chrétiens. Vossius, Guill. Cave, Muratori et M. Chasles (*Biographie universelle*) s'accordent à dire qu'Ausone persévéra dans la religion de ses pères, dans le paganisme éclectique des derniers Romains; mais à l'appui de cette hypothèse les critiques ne fournissent pas d'autres preuves que ses relations avec Symmaque, païen obstiné, et le ton licencieux de quelques épigrammes insérées dans ses œuvres. Or, à côté de ces épigrammes, se trouvent, dans le recueil des poésies publiées sous le nom d'Ausone, des prières où il y est parlé, en des termes suffisamment orthodoxes, du Christ et du mystère de la Trinité : aussi Thevet, dans ses *Hommes illustres*, n'hésite-t-il pas à nous le donner comme « fort bon chrétien. » On cite même quelques vers de saint Paulin, dans lesquels celui-ci semble remercier Ausone de l'avoir initié aux vérités premières du christianisme. Ajoutons que, suivant une opinion traditionnelle, acceptée par Jean de Tritenheim, mais qui n'est pas, il est vrai, justifiée, Ausone aurait été évêque de Bordeaux. Il y a donc beaucoup d'incertitude sur cette question. Ce qui la rend encore plus obscure, c'est que les éditeurs des œuvres d'Ausone lui ont attribué divers poèmes qui sont peut-être de tel ou tel autre contemporain.

Scaliger suppose qu'Ausone fut un des précepteurs de Valentinien le Jeune. Cette supposition paraît mal fondée. Ce qui est vrai, c'est qu'il fut chargé de l'éducation de Gratien, auquel il enseigna la grammaire, puis la rhétorique.

La ville de Trèves, à laquelle Ammien Marcellin donne le nom de seconde Rome, était alors la résidence ordinaire de Valentinien 1<sup>er</sup>. Ausone fut appelé dans cette ville auprès de son auguste écuyer, et devint bientôt un des favoris de l'empereur, qu'il accompagna dans plusieurs de ses courses contre les Suèves. C'est à la suite d'une de ces expéditions, que, dans le partage des dépouilles conquises sur l'ennemi, Ausone obtint une jeune fille nommée Bissula, qu'il affranchit aussitôt et dont il a célébré la beauté en des vers qu'il conseille de lire après boire. Il est vraisemblable que, parmi les compositions d'Ausone, il nous manque quelque poème de ce genre en l'honneur de cette belle esclave, car nous ne trouvons pas un seul vers qui offense les mœurs ou le goût dans les quatre idylles à Bissula, ou sur Bissula, publiées par l'abbé Souchay.

Les succès qu'obtint Ausone à la cour de Trèves le firent élever à la dignité de comte, puis à celle de questeur. Quand Gratien fut monté sur le trône, il le nomma successivement préfet des Gaules, d'Afrique et d'Italie.

En 378, une lettre de Gratien lui apprit qu'il venait d'être désigné consul pour l'année suivante. Son nom fut, en effet, inscrit sur les fêtes, avec celui de Hermogenianus Olybrius, à l'année 379. On ne sait en quelle ville se retira notre poète, après le meurtre de Gratien, son protecteur. Fut-il un des courtisans de Maxime? Scaliger l'accuse d'avoir commis une telle lâcheté, mais Scaliger n'a-t-il pas été trop

souvent pris en flagrant délit de calomnie? L'abbé Souchay pense que, durant le règne de Maxime, Ausone habita quelque obscure retraite. Ce qui paraît certain, c'est qu'en l'année 392, il avait quitté la cour impériale et les charges publiques, pour vivre tranquille dans les terres de sa famille, près de Bordeaux. On croit que ces terres étaient aux Noaillers, en Saintonge. Voici la description qu'il a faite de ce séjour.

« Salut, ô modeste héritage, domaine de mes ancêtres, que cultivèrent mon bisaïeul, mon aïeul et mon père, et que me laissa celui-ci, quand, déjà vieux, il fut enlevé par une mort trop prompte; car hélas! je ne voulais pas si tôt te posséder! La nature veut qu'un fils succède à son père : mais, quand ils sont unis par l'amitié, combien il leur serait plus doux d'être ensemble maîtres sous le même toit! Me voici maintenant chargé du soin de cultiver ce domaine. Antrefois je ne m'occupais que d'en jouir; le reste regardait mon père. Ce bien est peu de chose sans doute! mais on n'a jamais peu, quand on est modeste et quand à deux on n'a qu'une âme... Crésus désire tout et Diogène rien; Aristippe verse l'or à pleines mains au milieu des Syrites; ce n'est pas assez pour Midas que de posséder les trésors de toute la Lydie... Voici quelle est l'étendue de mon domaine... J'ai deux cents arpents de terre labourable, cent de vignes, cinquante de prés; mes bois sont un peu plus grands que deux fois l'espace occupé par mes prés, mes vignes et mes champs. Je n'ai ni trop, ni trop peu de colons. Près de ces lieux, se trouvent une source, un puits peu profond et un fleuve toujours limpide dont les ondes navigables me transportent hors de mon logis et m'y ramènent. Je recueille toujours des fruits pour deux années. Qui ne fait pas d'abondantes provisions est promptement affamé. Je ne suis pas loin de la ville, mais non pas à ses portes, car la foule me déplaît, et je veux jouir de ce que j'ai. Que si l'ennui me décide à changer de place, je m'en vais, et je vis tantôt aux champs et tantôt à la ville. »

Le domaine patrimonial d'Ausone était donc de sept cent cinquante arpents. Il lui plaît de l'appeler modeste, *parvum herediotum*. Que de poètes ont dénoncé avec plus d'amertume l'iniquité de la fortune et se sont représentés, en des tableaux de fantaisie, pauvres et mendians comme le vieil Homère! Mais, du moins, ils n'ont pas tous commis l'étourderie d'Ausone; ils n'ont pas, en parlant de leur humble toit, de leur épargne légère, de leurs goûts simples, de leur vie frugale, fait le dénombrement de leurs champs, de leurs vignes, de leurs prés et de leurs bois.

Ausone mourut vers l'année 394. Il avait eu pour femme Allusia Lucana Sabina, fille du sénateur Lucanus Thalysius. Elle lui donna trois enfants : Ausonius, qui mourut fort jeune; Hyperius Aquilius, qui remplit des emplois importants, et une fille dont le nom nous est inconnu.

Les jugements les plus divers ont été portés sur Ausone. Il a eu des admirateurs enthousiastes et d'impitoyables détracteurs. Sans tenir compte de ce qui a été dit de part et d'autre avec plus ou moins de vérité, il faut louer, dans les poèmes d'Ausone, des fragments pleins de délicatesse; il faut blâmer cette recherche de l'antithèse, cette passion pour le jeu d'esprit, cette prodigalité de sentences stoïciennes, qui trahissent partout le rhéteur. Il avait étudié la manière d'Ovide et de Catulle, et ne prétendait pas atteindre le haut style; mais il est descendu quelquefois fort bas. Il est vraisemblable que beaucoup de ses écrits ont été perdus. Nous parlerons d'abord de ses *Épigrammes*. On en compte cent quarante-six, parmi lesquelles il y en a plus de mauvaises que de bonnes. Vient ensuite, dans l'édition la plus recommandable, celle de l'abbé Souchay, un petit poème incomplet, intitulé *Ephemeris*. Le poète se lève, demande à son esclave ses souliers, sa tunique de lin et de l'eau pour faire ses ablutions quotidiennes; puis il adresse à Dieu sa prière, va rendre visite à ses amis, les invite à dîner, donne des

ordres à son cuisinier, se couche et fait des rêves divers. Tel est l'argument de ce poème, dans lequel il y a des vers fort élégamment tournés. Sous le titre de *Parentalia*, Ausone nous a laissé un fort pompeux éloge de trente membres de sa famille; sous celui de *Commemoratio professorum Burdigalensium*, il nous a recommandé un très-grand nombre de professeurs nés à Bordeaux, ou ayant enseigné dans cette ville: cette nomenclature poétique est très-intéressante, bien que nous possédions aujourd'hui peu d'autres renseignements sur Tilerius Victor Minervius, Latinus Aleimius Alethius, Luciolus, Attius Patera, Attius Tiro Delphidius, Leontinus, Jucundus, Maerinus, Phœbicius, etc.; elle permet, du moins, d'apprécier quelle était, au quatrième siècle, l'importance de l'école de Bordeaux. Nous lisons ensuite ses Épitaphes (*Epitaphia Heroum*), ses *Monosticha* et ses *Tetrasticha* sur les Césars, son poème qui a pour

drie, de Trèves, de Milan, de Capoue, d'Aquilée, d'Arles, de Merida, d'Athènes, de Catane et de Syracuse, de Toulouse, de Narbonne et enfin de Bordeaux. Il y a, dans ces éloges, des renseignements historiques qui ne sont pas à dédaigner. Ausone a mis en vers les aphorismes des sept sages, sous ce titre *Ludus septem sapientum*: ce poème a été traduit en français avec quelques autres pièces, par Charles Fontaine en 1555. Ses Idylles et ses Églogues (*Idyllia, Eclogarium*), ne sont pas toutes dignes des mêmes éloges; on a souvent désigné les plus remarquables, *Cupidon crucifié*, *la Moselle*, *le Jeu d'esprit sur le nombre Trois*, et *la Rose*. Nous traduirons ici la première des *Idylles*, pour donner un spécimen des poésies sacrées du quatrième siècle: il est fort curieux de voir le mélange qu'on faisait alors des anciennes et des nouvelles fictions, de la tradition virgilienne et des nouveautés évangéliques.

*Vers sur la Pâque adressés à Paulus.*

« Voici que revient la fête solennelle du Christ notre sauveur, et que les pieux lévites pratiquent les jeûnes prescrits. Pour nous, célébrant dans notre cœur le culte de l'Éternel, nous lui renouvelons sans cesse nos purs hommages. Si cette fête ne nous appelle au temple qu'une fois l'année, nous prions tous les jours.

» Souverain auteur des choses, auquel sont soumis et la terre, et la mer, et l'air, et le Tartare, et le ciel que sillonnent les teintes pâles de la voie lactée, toi que redoute la race perverse des criminels, toi que célèbrent les chastes vœux des âmes pieuses, c'est toi qui abrèges la durée de notre exil, qui brises promptement notre fragile existence pour nous faire don de la vie éternelle. Le genre humain a reçu de toi des lois douces et des prophètes sacrés; tu as sauvé la race d'Adam, ayant eu pitié de la faute par lui commise, quand, séduite par le serpent, Ève le rendit complice de ses erreurs. Excellent père, tu donnes tout entier au monde ton Verbe, ton Fils, Dieu comme toi, semblable à toi, égal à toi, celui qui est la vérité née de la vérité, celui qui est la vie née de la vie. A tes commandements, que tu lui avais enseignés, il n'en ajouta qu'un; il commanda que l'esprit errant sur les ondes de la mer vivifiât nos membres engourdis au moyen de cette ablution qui confère l'immortalité. Il faut croire que trois personnes ont le même auteur; on est certain de son salut quand on professe que dans ce nombre sacré sont unies les propriétés divines. Nous avons sur la terre une image de cette trinité, dans Auguste, le père, et les deux Auguste (*Valentinien, Valens et Gratien*) qui procèdent de lui. Associant et son frère et son fils à sa divine puissance, il partage l'empire sans le diviser, et il reste seul possédant tout après avoir tout distribué. O Christ plein de miséricorde, interède auprès de ton père éternel en faveur de ces bons princes, ministres du ciel, pour lesquels nous confondons les hommages de notre piété. »

Ausone a écrit, en outre, des Lettres (*Epistolæ*) en vers et en prose, une *Action de grâces pour son consulat*, en prose, et des *Sommaires*, également en prose, pour l'Iliade et l'Odyssée. Dans celles de ses lettres adressées à saint Paulin il y a des passages très-remarquables.

On ne sait trop en quelle année fut publiée la première édition des œuvres d'Ausone. On mentionne, toutefois, une édition des *Épigrammes*, sans nom d'imprimeur, qui porte la date de l'année 1472, Venise, in-fol. Il y en a eu ensuite de nombreuses, parmi lesquelles on recommande surtout celles de Thadée Ugolet, Parme, 1499; de Vinet, Bordeaux, 1580, in-4; de Tollius, Amsterdam, 1669, in-12; de l'abbé Souchay, Paris, 1730, in-4. On a deux traductions françaises d'Ausone; l'une de l'abbé Jaubert, l'autre de M. Corpet, publiée dans la collection de M. Panckoucke.



Statuette antique conservée à la Bibliothèque de la ville d'Auch, et qui, d'après la tradition, représente le poète Ausone (1).

titre *Claræ Urbes*, dans lequel il chante la gloire de Rome, de Constantinople et de Carthage, d'Antioche et d'Alexan-

(1) Cette statuette, en marbre blanc, est haute de 59 centimètres. Autrefois elle appartenait au Collège des Jésuites, où elle était l'objet d'une sorte de culte littéraire. On croit que c'est en effet un ouvrage du troisième ou du quatrième siècle. La main gauche paraît tenir un rouleau ou livre antique. Le bras droit, mutilé, était levé, ce qui sans doute indiquait l'action de haranguer ou de professer. Les boucles de la chevelure, symétriquement disposées autour du front, sont un des caractères auxquels on reconnaît les portraits des troisième et quatrième siècles. Il n'était pas rare que les empereurs fissent ériger des statues aux poètes et aux orateurs célèbres. La statuette d'Auch peut avoir été la réduction d'une statue grande comme nature, et qui aurait orné le forum.

CHATEAU DE LOURDES.  
(Département des Hautes-Pyrénées).



Paysage près de Lourdes. — Dessin de Karl Girardet, d'après Soulés.

Lourdes est une petite ville fort ancienne du département des Hautes-Pyrénées. Si l'on en croit l'historien Froissard, quelques restes de tours qu'on y voit remonteraient au temps de César ; mais les Romains ne peuvent les avoir construites que plus tard, pour assujettir les peuples des vallées. Lourdes est encaissée entre deux montagnes pyramidales, qui fournissent abondamment l'ardoise et le marbre. Ce qui attire d'abord les yeux, c'est le château féodal qui la domine, et qui s'élève sur un rocher calcaire, isolé de la chaîne, avec sa tour carrée à créneaux et à plate-forme. Cette forteresse, aujourd'hui sans importance, passait autrefois pour imprenable. L'histoire du Bigorre et les chroniques de Froissard sont pleines des longs sièges qu'elle soutint successivement contre les armes anglaises et françaises. Selon la légende, sa gloire remonterait à Charlemagne. Il fut, dit-on, arrêté devant ses murs par un Sarrasin nommé Mirat, qui s'y était retranché. Le château portait alors le nom de *Miramabel*. Le conquérant était sur le point de se retirer, lorsqu'un aigle envoyé par Notre-Dame du Puy en Velay porta un poisson au plus haut sommet du château, lieu qui fut plus tard appelé *la Pierre de l'Aigle*. Mirat envoya le poisson à Charlemagne, pour lui montrer qu'il n'était pas à court de vivres, puisqu'il avait de tels poissons dans ses viviers. Le grand monarque entra dans une violente colère ; mais l'évêque du Puy le rassura et lui expliqua le miracle. Il fit plus ; il s'entremît officieusement entre le roi et le Sarrasin, et proposa à Mirat de se rendre, non à Charlemagne, mais à Notre-Dame du Puy en Velay, ce à quoi l'assiégé consentit, et promit en hommage une botte de foin. Il la porta lui-même et se fit chrétien.

TOME XX. — NOVEMBRE 1852.

Pour en revenir à l'histoire, ce château fut tour à tour possédé par les Goths, les Vandales, les Anglais, les comtes de Bigorre et de Béarn. On voit qu'il fut souvent donné en otage par les comtes de Bigorre pour sûreté de leurs engagements. Une grosse tour carrée forme la masse principale ; le logement du gouverneur, une chapelle et une caserne pour une garnison de cent soldats composent le reste. Le roc sur lequel il est construit s'élève à pic au-dessus des murs enfumés de la ville, couronné de terrasses, d'arbres et de bâtiments que surmonte le donjon. Sous l'empire, il servait de prison d'État. On voyait le prisonnier auquel cette faveur était permise se promener sur la terrasse ; et, à l'aspect de l'heureux voyageur emporté par des chevaux rapides, il soupirait tristement au haut du rocher, sur lequel il était enchaîné comme un autre Prométhée.

« Poursuivi de pénibles pensées, dit l'auteur auquel nous empruntons une partie de ces détails, je me réfugiais quelquefois sur cette haute tour, pour reposer mes yeux sur les montagnes, dont les scènes paisibles soulagent toujours l'âme affligée des maux que les hommes se font. Le petit bassin vers Bagnères est riant et fertile ; mais les hauteurs qui touchent la ville au midi, sans bois, presque sans verdure, repousseraient les yeux, si dans leur intervalle ne se montraient les monts du Lavédan, d'où sort le gave béarnais. Sous le château, au fond du large précipice que dominant des murs sourcilieux, ce gave, redevenu torrent, court s'enfoncer dans la gorge boisée et pittoresque de Saint-Pé, où circule aussi la route de Pau. Chaque année elle est suivie par des milliers de buveurs et de pèlerins, aussi pressés

de porter leurs hommages à la Vierge de Bétharram qu'aux sources mêmes où ils sont venus puiser la santé. Partout ailleurs les yeux du prisonnier ne rencontrent que des aspects monotones et mélancoliques, en harmonie avec ses tristes pensées. Autrefois cette plate-forme aérienne, seul lieu où l'habitant du donjon pût respirer un air salubre, n'était qu'un toit très incommode ; je fus heureux d'y pouvoir faire construire la plate-forme actuelle, couverte en galerie, où désormais, à l'abri des intempéries de l'air, il peut faire un exercice salutaire, et jouir du grand air et de la vue, deux plaisirs dont on ne sent tout le prix qu'entre les murs d'une prison (1). »

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 180, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346.

§ 9. Deux pages du *Mémorial*. — *La visite à la bonne Nanette*. — *Ce que devient la bourse dont la fantaisie tient les cordons*. — *La prodigalité des pauvres gens*. — *Fragilité du ferme propos dans les âmes sans volonté*. — *Léon blessé*. — *A quoi peut servir la maladie de ceux qu'on aime*. — *Ce qu'en éducation on peut attendre d'une leçon*. — *La famille Hubert nous revient*. — *Renée la savante et madame Roubert*.

Les années se succèdent, et je ne trouve sur les feuilles de mon *Mémorial de famille* que de courtes notes relatives à des événements journaliers restés sans souvenir et sans conséquence : — pertes d'argent, refroidissements d'amis, plaintes contre les enfants, inquiétudes d'avenir, dissentiments passagers avec Marcelle ! — La vie commune continue sans sérieux changements : ce sont toujours les mêmes joies et les mêmes chagrins. On se tient en vain sur ses gardes, les nuages arrivent du même point de l'horizon ; chacun vieillit dans son infirmité. Claire fleurit comme un rosier ; Léon pousse comme un jeune pin ; mais celui-ci continue de ne tenir compte de la foudre ni du vent ; celle-là de flotter à toutes les brises ! Je trouve dans mes notes vingt récits qui témoignent de leurs caractères ; j'en choisis deux qui suffiront : ce sont des pages détachées au hasard dans le *Mémorial*.

6 mai... — Vite, Félicité, venez m'aider ; aujourd'hui maman me laisse régler moi-même ma toilette ; nous allons voir ma nourrice à la campagne... Chère Nanette ! sera-t-elle heureuse !... Comme je vais l'embrasser !... Oh ! le beau jour, Félicité, voyez donc ; le soleil vient de reparaitre, et les petits oiseaux chantaient pour moi.

Je suis accoudé sur mon bureau, tandis que Claire cause ainsi avec la femme de chambre de sa mère ; nous ne sommes séparés que par une petite cour, et sa voix m'arrive sans obstacle par la fenêtre entr'ouverte. Je l'entends rire, chanter, répéter sans cesse à Félicité : — Plus vite ; et l'arrêter pour remettre en question ce qu'elle allait faire.

Au reste, je comprends cette turbulence de joie. Voilà près d'un an que cette visite est projetée et toujours remise, au grand dépit de tout le monde. Nanette est prévenue ; elle attend « sa petite, » comme elle dit, en parlant de Claire.

Nanette ne l'a pourtant point allaitée, mais elle lui a été une seconde mère. C'est dans ses bras que l'enfant a appris à parler ; nuit et jour elle a veillé sur elle sans réclamations, sans ennui, répondant à ses pleurs par des caresses, et berçant ses jeunes souffrances dans les rires ou les chansons. Mariée aux champs à un pauvre ouvrier de village, l'excellente femme est restée aussi dévouée à Claire. C'est toujours la même *servante de tendresse*, comme on disait dans le vieux langage ; elle ne peut parler de « la petite » sans avoir les yeux mouillés de larmes ; elle est reconnaissante, comme tous les

bons cœurs, bien moins de ce qu'elle a reçu que de ce qu'elle a donné.

Je ne puis penser à elle sans être frappé de notre exigence et de notre ingratitude pour les gens que nous tenons à gages. Leurs défauts nous irritent et nous leur imposons les nôtres ; nous condamnons sans pitié leurs vices et nous ne leur permettons même pas de croire que nous en ayons ; nous recevons leurs secours journaliers sans remarquer ce qu'ils peuvent y mettre de sensibilité, oubliant que ceci est un *don gratuit* !

Pendant que je pensais ainsi à Nanette et à la reconnaissance trop souvent refusée à ses pareilles, Claire et Félicité continuaient leur conversation entrecoupée de débats

La première, à qui on laissait ce jour-là, ainsi qu'elle venait de le dire, la responsabilité de sa toilette, avait commencé par demander une simple robe de toile peinte. Elle en serait, disait-elle, plus libre et n'aurait à craindre ni la poussière, ni l'herbe humide, ni les changements de temps. Mais les tiroirs ouverts par Félicité avaient, peu à peu, modifié ses intentions ; elle venait d'apercevoir une mantille de dentelle qu'elle n'avait encore portée qu'une fois. N'était-ce pas l'occasion de s'en servir. Il faisait si beau et la mantille était si jolie ! Lorsqu'elle l'eut essayée, elle ne put se résoudre à la quitter et déclara que, *réflexion faite*, elle la gardait.

Félicité fit observer qu'il fallait alors renoncer à la robe d'indienne ; on chercha dans de nouveaux tiroirs, et j'en entendis faire la revue. Claire se passionnait successivement pour chaque robe, et trouvait une raison péremptoire pour la préférer à la précédente. Elle s'arrêta enfin à une douillette de soie donnée par madame Roubert. Félicité objecta bien que c'était un vêtement d'hiver ; mais on lui répondit que le mois de mai n'appartenait précisément à aucune saison. Si les matins étaient assez chauds pour qu'on portât une mantille de dentelle, les soirs étaient assez froids pour justifier la douillette de soie ! Les brodequins, la coiffure, les rubans, renouvelèrent le même débat ; et il se trouva toujours que ce qui plaisait à Claire était de saison. Je la vis enfin sortir de sa chambre couverte de soie, de tulles, de festons, et bigarrée comme un arc-en-ciel.

Au mouvement de surprise échappé à Marcelle, qui était venue me rejoindre, elle s'excusa en déclarant qu'elle avait voulu être belle pour faire honneur à Nanette. Elle venait de se donner à elle-même cette nouvelle justification ; car, comme tous ceux qui cèdent à l'impulsion de la fantaisie, elle avait une excuse prête pour chaque faiblesse, et, *réflexion faite*, son caprice se trouvait toujours un calcul de haute raison.

Ni Marcelle ni moi ne relevâmes cette innocente fourberie. On monta dans le char à bancs, et on se mit en route par un de ces soleils adoucis qui consolent de l'hiver, sans faire encore peur de l'été.

Léon ne pouvait tenir en place. Il exécutait sur son banc, sur le timon et jusque sur la croupe des chevaux mille exercices gymnastiques, dont la mère s'épouvantait sans qu'il tint compte de son effroi ni de ses défenses. Quant à Claire, sa toilette resplendissante semblait lui imposer à elle-même ; sa joie contenue ne se trahissait que de loin en loin par quelques éclats de rire sans cause. Il fallut le grand air, la vue des fleurettes ondulant à flots dans les prairies, et l'irrésistible appel des grands horizons ouverts pour l'arracher à son silence compassé. Elle se mit alors à parler de Nanette ; elle la savait pauvre et chargée d'une nombreuse famille : aussi lui apportait-elle toutes ses épargnes dans une bourse de soie tricotée en son intention. Faute d'économie, la somme était malheureusement légère ; mais elle se promettait d'être plus prévoyante désormais.

Pendant qu'elle racontait à sa mère ses projets de thésaurisation pour l'avenir, une pauvre femme s'approcha du char à bancs que j'avais arrêté un instant, afin de laisser souffler les chevaux. Elle était courbée par l'âge, et priait de cette voix plaintivement distraite que donne l'habitude

(1) Chausenque, les Pyrénées.

des refus. Claire s'interrompit avec un mouvement de pitié, fouilla vivement dans sa bourse et donna à la mendiante une petite pièce d'argent.

Mais un peu plus loin, nous rencontrâmes de nouveau un vieillard infirme, puis des orphelins couverts de haillons, et elle voulut chaque fois s'associer à notre aumône.

— Nanette, qui est si bonne, n'en sera point fâchée, dit-elle en jetant un regard d'intelligence à sa mère.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'au bourg où l'attelage devait se reposer. Nous reconnûmes qu'on y célébrait la fête patronale aux petites boutiques de toile garnies de jouets d'enfants, de pains d'épice et de gravures enluminées qui couvraient la place plantée d'ormeaux.

Il fallut en faire le tour avec Claire et Léon. Celui-ci s'arrêta devant les tirs à l'arbalète, où je lui permis de constater sa maladresse, tandis que sa sœur se laissait attirer par une loterie en plein air dont les cristaux colorés et les porcelaines dorées charmaient l'œil des fêtés. Le banquier, debout sur un tabouret, secouait son sac plein de numéros, en affirmant que pour une seule mise on pouvait gagner la plus riche pièce de sa boutique.

— Oh ! maman, quel bonheur ! si j'apportais à Nanette un de ces beaux vases, dit-elle en se tournant vers sa mère.

Celle-ci objecta l'improbabilité d'une pareille chance.

— Je puis toujours essayer, répliqua Claire, de plus en plus fascinée ; cela coûte si peu !

Et sans attendre de réponse, elle tendit au banquier le prix demandé.

Le sort sembla vouloir justifier cette tentative ; un de ses numéros sortit ; à défaut du vase, elle eut un petit verre d'enfant orné de nervures émaillées. Elle le reçut avec des cris joyeux, lança un regard de triomphe sur sa mère, et reprit plusieurs cartons.

Cette fois, le hasard la trahit ; mais elle vit gagner plusieurs lots qui allumèrent sa convoitise : aussi ne balança-t-elle point à doubler sa mise, puis à la tripler. Sa mère l'avertit en vain à demi-voix ; enportée par ce mirage d'un gain désiré, elle continua jusqu'à ce que ses doigts ne sentissent plus dans la bourse qu'une dernière pièce d'argent. Elle l'avait retirée à demi ; mais la honte l'arrêta ; elle la laissa retomber au fond, cacha sa bourse vide et nous rejoignit avec sa mère.

Une heure après, nous arrivions chez Nanette, que nous trouvâmes en souliers, coiffée de blanc et jupe retroussée comme la Baucis de la Fontaine quand elle reçoit les dieux. On devine les cris de bonheur et les embrassements ! Nanette ne pouvait en finir avec « sa petite ; » elle la regardait tout émerveillée, elle la mesurait de l'œil, elle lui savait gré d'avoir grandi, elle poussait un cri d'admiration à chacune de ses paroles, elle lui apportait ce qu'il y avait de meilleur au logis, et pleurait de reconnaissance en la voyant boire et manger. Cette idolâtrie naïve me gênait et m'attendrissait à la fois. Je n'avais pas le courage de protester contre son exagération et d'ôter à cette tendresse dévouée le bonheur de s'épancher librement.

Claire s'y prêtait d'ailleurs avec une reconnaissance émue qui me rassurait. Évidemment, dans cette flatterie sincère, elle sentait moins la louange que l'affection.

Avertie de notre arrivée, Nanette avait mis, selon le dicton populaire, « les petits plats dans les grands plats. » Elle se rappelait tous nos goûts, et chacun trouva son mets favori au goûter qu'elle nous avait préparé. Depuis un an, elle attendait l'annonce de cette visite, et ne s'était occupée que de tout ménager pour rendre l'accueil digne de ses bons désirs. Les plus beaux fruits de son jardinet avaient été soigneusement gardés ; le miel le plus pur de sa ruche mis en réserve, la fine fleur de son froment conservée. A chaque friandise offerte, elle rappelait, avec des rires triomphants, les précautions prises et les longues attentes. En apportant les dernières poires d'hiver, macérées par la froidure, et les

pommes ridées qui exhalaient un parfum d'ambre, elle déplorait que les belles châtaignes triées pour nous dans sa récolte n'eussent pu échapper aux gelées. Son mari avait, par bonheur, *forcé* quelques fraises en pots sous un châssis de paille, et elle nous les servit emperlés de leurs fruits d'un rose pâle.

Toute cette abondance était entrecoupée de révélations involontaires qui en centuplaient le prix. A nos questions sur les ressources du pauvre ménage, elle répondait par le récit ingénu de leurs épreuves. C'était un travail dont le mari n'avait pu se faire payer, des orges grêlés à floraison, une couvée dont la belette avait fait sa proie, la maison passée aux mains d'un nouveau propriétaire, et le loyer augmenté ! Il y avait entre l'importance donnée à ces petites pertes qui trahissaient la petitesse des ressources et la profusion dont on usait pour nous recevoir, un contraste dont Nanette n'avait point conscience, mais qui nous amenait à chaque instant les larmes au bord des paupières. La pénurie des moyens faisait ressortir d'autant la prodigalité du cœur.

Nous pûmes croire que Claire le sentait comme nous au redoublement de ses caresses pour Nanette. Elle la suivait partout, l'embrassait sans cesse, l'interrogeait sur les moindres détails, et la nourrice, qui ne pouvait comprendre que l'enfant payait seulement une dette, s'extasiait et s'attendrissait des amitiés de « sa petite ».

Au moment du départ, elle la conduisit vers sa grande armoire qui occupait le fond de la maison, ouvrit le tiroir où étaient renfermés les actes importants, le loyer de l'année, les quittances du percepteur, en retira un petit paquet soigneusement enveloppé de papier brouillard, et, appuyant sur chacune des joues de Claire un baiser retentissant :

— Prends, lui dit-elle à demi-voix ; c'est tout ce que j'ai pu acheter avec le reste de l'argent gagné par ma quenouille... J'espérais davantage ; mais il a fallu payer des remèdes pour le petit dernier...

En parlant ainsi, elle enlevait le papier, et montrait une jolie tasse de porcelaine dorée, au fond de laquelle le pinceau du décorateur avait peint une petite pensée ! Claire jeta d'abord un cri de surprise et de reconnaissance ; mais presque aussitôt je la vis rougir ; elle se retourna vers sa mère, et ses yeux se remplirent de larmes. Elle venait de comparer la conduite de Nanette à la sienne, et un remords cuisant lui avait traversé le cœur.

La paysanne poussa une exclamation en demandant ce qui la chagrinait.

— Rien dont vous deviez vous inquiéter, nourrice, dit Marcelle, qui avait compris ; vous venez seulement de lui apprendre ce qu'on peut faire avec la persévérance, lorsqu'on subordonne ses goûts à ses sentiments. C'est en vous privant de tout ce qui était fait pour vous plaire, chère femme, que vous avez pu l'accueillir avec tant de générosité : chaque chose ici lui rappelle un besoin restreint ou un désir sacrifié. Elle saura maintenant que, pour pouvoir donner aux autres, il faut savoir surtout se refuser à soi-même.

— Jésus ! c'est bien facile, répliqua Nanette, il n'y a qu'à penser au moment où on donnera, ça vous fait une espérance de joie qui rit si fort dans le cœur qu'on n'entend rien autre chose ; gage que c'est l'habitude de « la petite. »

Claire se jeta dans ses bras.

— Oh non ! s'écria-t-elle avec une explosion de larmes ; j'ai été ingrate et oublieuse, pardonne-moi, pardonne-moi !

La nourrice stupéfaite rendait à l'enfant ses caresses et s'efforçait de la consoler sans comprendre ; enfin celle-ci put s'expliquer. Elle raconta l'histoire de la bourse de soie verte déjà trop légère en partant, et vidée en route faite de résistance aux tentations. Elle s'accusa amèrement de ne savoir point refermer son cœur sur une résolution ; elle demanda pardon à Nanette avec de tendres étreintes, et lui promit de mieux se garder elle-même une autre fois.

Les regrets de Claire avaient une sincérité et une expan-

sion auxquelles on ne pouvait résister. Bien que l'expérience fit craindre les rechutes, on se laissait attendrir par la bonne grâce du repentir. L'enfant prodigue avait beau retomber dans ses égarements, à chaque retour on tuait le veau gras.

Nanette surtout ne pouvait faire attendre le pardon pour une faute qu'elle voulait à peine reconnaître, et quand Claire, soupirante et honteuse, glissa sous son tablier la petite bourse où il restait une seule des pièces épargnées, elle la reçut avec la même gratitude et le même attendrissement que si le trésor eût été complet.

J'espérai pourtant que la leçon ne serait point complé-

ment perdue pour Claire, qui se sépara de Nanette sans savoir qu'avant de partir Marcelle l'avait amplement dédommagée....

*La suite à une autre livraison.*

JOSHUA REYNOLDS.

Joshua Reynolds naquit à Plympton, dans le comté de Devonshire, le 16 juillet 1723. Sa vocation se manifesta de bonne heure, comme celle de la plupart des hommes éminents. Il débuta, suivant le rapport de Malone, par co-



Portrait de Reynolds d'après lui-même. — Dessin de Pauquet.

pier de petits dessins qu'avaient faits deux de ses sœurs, douées de quelque talent pour les arts ; il imita ensuite les gravures qui ornaient les livres de son père, et notamment le *Plutarque* de Dryden et les *Emblèmes* de Jacques Catts. Sa bisaïeule du côté paternel était hollandaise et avait apporté le second de ces ouvrages dans la Grande-Bretagne : les estampes dont il est décoré sont bien supérieures à celles du volume anglais. Le peintre futur se trouva de la sorte mis en relation, dès son enfance, avec l'art des Pays-Bas, lui qui devait tant aimer l'art italien, quoique les tendances naturelles de son imagination l'entraînaient plutôt vers Leyde et Harlem que vers Rome et Florence.

Ayant lu un traité de perspective, à l'âge de huit ans,

il comprit si bien la théorie exposée dans l'ouvrage qu'il dessina l'école de Plympton, édifice gothique s'appuyant sur des piliers, avec une assez grande exactitude. Quand son père vit cette esquisse, il s'écria : « L'auteur a bien raison de dire dans sa préface que l'on fera des merveilles en suivant ses principes : voilà quelque chose d'extraordinaire ! » L'approbation du vieux Samuel Reynolds anima tellement son fils, qu'il négligea de plus en plus ses études littéraires pour manier le crayon : ses sœurs, divers amis de la famille, lui servirent de modèles, et ses portraits ne donnèrent pas une opinion moins favorable de son talent. Le *Traité de la peinture*, par Richardson, lui fut alors mis entre les mains : il le remplit d'un si vif enthousiasme pour Raphaël,

que ce grand homme lui apparut dès ce moment comme une espèce de demi-dieu. Mais quoique les parents de Joshua fussent charmés de son adresse précoce, il le laissèrent jusqu'à dix-huit ans copier des gravures et lutter seul contre les difficultés de l'inexpérience. Un de leurs voisins, nommé Crauch, leur montra enfin qu'ils avaient tort de ne pas lui faire donner une instruction régulière. Au mois d'octobre 1741, on l'envoya donc à Londres, et le



L'Écolier, par Reynolds. — Dessin de Lance.

18 du même mois, jour de saint Luc, il fut mis sous la tutelle d'un fabricant de portraits, appelé Hudson. Sa manufacture était la plus achalandée du temps, ce qui prouve combien les arts avaient fait peu de progrès en Angleterre. Hudson peignait assez bien une tête, mais il ne pouvait sans aide la placer sur les épaules. Ses figures avaient toutes la même expression ; il ornait tous ses personnages d'une perruque poudrée, d'un habit de velours bleu et d'un gilet de

satin blanc. Beaucoup de modèles se trouvaient flattés en voyant leur image si bien vêtue. Ce guide n'était pas capable de mener son élève fort loin : il lui enseigna seulement la pratique du métier, les ressources les plus vulgaires de la peinture, et lui fit en outre copier des crayons du Guérchin. Le jeune homme les reproduisit avec une telle adresse que l'on avait peine à distinguer les contrefaçons des originaux. On les voit encore chez certains amateurs, où ils sont donnés comme des productions authentiques du maître. Reynolds travailla deux ans dans l'atelier de Hudson, où il exécuta un bon nombre de portraits, l'un desquels représentait une servante du logis. Tant de qualités supérieures distinguaient le dernier morceau, que l'artiste sur le retour prit, avec une sorte d'envieux regret, la brillante destinée de Joshua. L'orgueil d'avoir formé un tel disciple l'engagea, d'une autre part, à exposer le tableau dans son salon. Mais les éloges que lui donnèrent tous les connaisseurs furent une épreuve trop rude pour sa vanité : il fit sentir au jeune homme qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps chez lui. Une séparation eut lieu, sans colère et sans gros mots.

Reynolds retourna donc, en 1743, au fond de sa province. Là, si l'ambition et l'ardeur naturelle du talent ne l'avaient pas stimulé, il aurait pu s'endormir dans la monotone existence des petites villes. Point d'amateurs, point d'encouragements, points de tableaux pour lui servir de modèles, sauf les ouvrages de William Gandy d'Exeter, peintre ignoré qui, suivant l'opinion de Reynolds, a fait quelques portraits aussi beaux que ceux de Rembrandt. Le jeune artiste admirait surtout l'effigie d'un alderman d'Exeter, placée dans un monument public de la ville. Mais ces images peu nombreuses n'auraient pas suffi à ses études : la nature et le travail heureusement lui suggéraient d'autres inspirations. Elles lui étaient nécessaires, comme le prouve l'anecdote suivante. En 1745, il alla s'établir à Plymouth avec ses deux sœurs cadettes et se mit à peindre des portraits. Les pratiques lui vinrent, mais il ne possédait encore ni la facilité, ni la distinction qui le rendirent célèbre plus tard. Les mauvaises habitudes, la vulgarité de Hudson le dominaient toujours. Les figures avaient la roideur, l'insignifiance des individus qui posent et semblent d'ordinaire attendre qu'on les rase. Tous ses personnages portaient invariablement leur chapeau d'une main, tandis que l'autre était placée dans le gilet. Un amateur cependant voulut être représenté avec son chapeau sur la tête. Reynolds satisfait son désir, termina le tableau quand il fut parti, et envoya la toile à son domicile. Grande surprise de la femme : son mari avait non-seulement un chapeau sur la tête, mais un autre sous le bras ! Le peintre, après l'avoir coiffé, avait suivi sa routine.

Ses progrès furent rapides néanmoins, et il eut un jour l'honneur de pourtraire le directeur du *dock* ou entrepôt de Plymouth.

Un second séjour dans la ville de Londres perfectionna encore son talent : la renommée lui vint peu à peu, comme ces eaux des montagnes qui remplissent goutte à goutte le creux d'un rocher. Il habitait *Saint-Martin's Lane*, rue où logeait presque tous les artistes de l'époque et où l'on avait institué une sorte d'académie. Ses manières gracieuses et son ton modeste prévenaient en sa faveur : il était poli sans humilité, indépendant sans arrogance, dit Allan Cunningham dans son bel ouvrage sur les artistes anglais.

Au mois de mai 1749, le capitaine Keppel, ayant été nommé amiral de la flotte qui stationnait dans la Méditerranée pour protéger les bâtiments de son pays contre les pirates algériens, emmena Reynolds sur son vaisseau, lui fit voir Lisbonne, la citadelle de Gibraltar, la ville mauresque d'Alger, puis alla prendre position à l'île Minorque. Une chute au fond d'un précipice contraignit le peintre de faire en ce dernier lieu un séjour plus long qu'il n'eût voulu.

Enfin, après trois mois de retard, il franchit les portes de Rome. Les Loges et les *Stanze* du Vatican ne le séduisirent pas plus, au premier abord, que les copies des frères Balze n'ont charmé, il y a quelques années, le public parisien. Mais comme ces œuvres de Raphaël sont unanimement admirées, il fut honteux, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, de ne pas se sentir ravi en extase. S'évertuant donc de son mieux, afin d'accorder ses sentiments avec l'opinion publique, il revint voir les fresques tous les jours, copia quelques morceaux, et finit par se sentir ému.

Mais à Raphaël même il préféra Michel-Ange, dont il avait toujours le nom à la bouche et dont il cherchait à imiter l'austère grandeur. Dans ses *Discours sur la peinture*, il exalte Buonarroti comme le prince de l'idéal, le maître souverain du beau style. Reynolds et le majestueux admirateur du Dante n'avaient pas cependant la plus faible analogie. L'élève de Hudson était un peintre bourgeois : il lui manquait précisément l'élevation qui distinguait le sombre rêveur de la chapelle Sixtine. Il doit peu à Michel-Ange, mais il doit beaucoup à Léonard de Vinci, Fra Bartolomeo, Titien et Vélasquez. Après avoir étudié les grands maîtres de l'école romaine, il visita successivement Bologne, Gênes, Parme et Florence, ou plutôt séjourna dans ces villes pour achever de former sa manière devant d'illustres chefs-d'œuvre. Enfin, au bout de trois ans, il revint en Angleterre.

Là, il lui fallut subir de nouveau les épreuves qui affligent les débutants. Son style avait changé pendant son absence : ses tableaux n'offraient plus trace des procédés en vogue dans *Saint-Martin's Lane*. Il donnait à ses personnages des attitudes variées, combinait les figures et les accessoires avec un esprit inventif, employait un coloris somptueux qui déroulait ses confrères. Les amateurs et les peintres jetèrent les hauts cris : l'art était perdu si l'on abandonnait l'usage, si un jeune homme refusait de suivre les voies où marchaient tranquillement, régulièrement, les hommes dont la réputation était établie. Mais le public ne partagea pas leur inquiétude : deux portraits excitèrent son admiration, l'un représentant le duc de Devonshire ; l'autre, le commodore Keppel. Liotard, qui jouissait alors d'une grande réputation, chercha vainement à lutter contre le succès de Reynolds : il fut vaincu, délaissé du beau monde, et retourna sur le continent. Les modèles affluèrent dès lors dans l'atelier de Reynolds, qui loua une belle maison et commença de mener la vie opulente des habiles portraitistes. La gloire et la fortune ne l'avaient pas soumis à une longue quarantaine, puisqu'il n'était alors âgé que de trente ans. La réussite lui donna de la confiance en lui-même : il essaya de nouvelles attitudes, de nouveaux effets, de nouvelles combinaisons, et ces tentatives furent heureuses, parce que sa main et son intelligence avaient le charme de la prospérité.

En 1754, il fit la connaissance de Samuel Johnson, avec lequel il ne tarda pas à se lier intimement. Voici comment ils se trouvèrent mis en rapport, selon Boswell. Reynolds visitait sa province natale, lorsque, dans une heure de solitude, il ouvrit par hasard la dramatique Biographie de Savage. Le bras appuyé contre la cheminée, il commença à lire, et l'ouvrage exerça bientôt sur lui une telle fascination, qu'il alla jusqu'au bout sans changer de posture ; il s'aperçut alors que son bras était engourdi et comme paralysé. Cet accident lui inspira le désir de voir un auteur qui avait pu le captiver de la sorte. L'ayant rencontré un jour chez mesdemoiselles Cotterell, dans la rue de Newport, il fit une observation à laquelle le moraliste donna son assentiment. Les dames regrettaient une amie qu'elles venaient de perdre et qui leur avait rendu de grands services : « Sa mort vous laisse une consolation, leur dit amèrement Reynolds : elle vous délivre du fardeau de la reconnaissance. » Les sœurs se récrièrent très-fort contre l'égoïsme que leur supposait une semblable remarque ; mais Johnson affirma que ces tristes sentiments étaient naturels au cœur humain, et lorsque le



peintre sortit de la maison, il l'accompagna chez lui. Un déplorable paradoxe fut donc le commencement d'une amitié que la mort seule fut capable d'interrompre; et il est assez singulier qu'une réflexion misanthropique ait donné naissance à une liaison affectueuse.

L'artiste et l'écrivain formaient ensemble un parfait contraste. Johnson, mallicieux, presque inconnu jusqu'à l'âge de cinquante-trois ans, portait dans le monde, où on l'avait enfin admis, la rudesse de l'infortune, le mépris des hommes, la mordante ironie d'un talent méconnu, opprimé pendant un quart de siècle. Il ne cherchait pas à plaire, il ne prodiguait point les saluts et les sourires, mais attendait les hommages et semblait un monarque rentré en possession de ses droits. Le malheur lui avait donné une âpreté que rien ne put adoucir. Reynolds, au contraire, joignait l'adresse à la patience. Sa profession exigeait, d'ailleurs, qu'il se conduisit avec affabilité. Les brusques manières d'Hogarth avaient éloigné de lui les riches personnages qui voulaient immortaliser leurs traits. La leçon était toute récente, et Joshua trop habile pour ne pas la mettre à profit. Que de sottises remarquées ne doit pas entendre, que de caprices ne doit pas endurer l'artiste devant lequel posent tour à tour tel grand seigneur infatué de ses aïeux, tel riche fier de son argent, une coquette éprise d'elle-même, ou une vieille dame qui se trouve enlaidie par le pinceau le plus intrépidement flatteur! Le peintre anglais ne se laissait pas émuouvoir, et sa bourse enflait à vue d'œil. Il y avait donc entre Johnson et Reynolds cette différence de caractère qui jette de la variété dans les relations, et d'où naît en définitive l'harmonie. Deux hommes rudes se heurtent, se blessent constamment, deux hommes souples se fatiguent de leur éternelle obséquiosité.

Comme on voyait toujours ensemble le peintre et le littérateur, on fit courir le bruit que les discours de Reynolds, prononcés dans les séances solennelles de l'Académie, étaient jusqu'à un certain point l'œuvre du dernier. L'artiste réfuta indirectement ce propos dès qu'il en trouva l'occasion : « Quel que puisse être le mérite de ces discours, il faut l'imputer en grande partie à l'éducation que m'a donnée notre célèbre moraliste Johnson. Je ne veux pas dire qu'il m'a fourni une seule des idées dont ils se composent, quoique ce fait, s'il était vrai, dût augmenter la confiance du lecteur; mais il m'instruisit à penser avec justesse. Personne ne savait comme lui enseigner aux esprits inférieurs l'art de penser. D'autres pouvaient être aussi savants, nul n'était aussi communicatif. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de causer avec ceux qui l'écoutaient respectueusement. Ses rares facultés brillaient alors de tout leur éclat. Ses observations sur la poésie, sur les actions humaines, sur tous les objets qui fixaient notre attention, je les ai appliquées à mon art : c'est au public de juger la manière dont je m'y suis pris. »

Le style de ces allocutions est élégant, concis, harmonieux; mais on n'y reconnaît pas la facture de Johnson, ni sa perpétuelle symétrie. Quant aux idées mêmes, beaucoup sont justes, intéressantes, plus profondes que les remarques superficielles de la plupart des critiques; nous ne saurions néanmoins en approuver la tendance générale. Elles forment une véritable théorie du genre académique exagéré, avec sa roideur, sa fausseté, sa monotonie. Reynolds veut qu'on supprime dans les formes de l'art les éléments particuliers, et qu'on ne reproduise que les éléments généraux, universels. « La beauté, la grandeur de l'art consistent, selon moi, à s'élever au-dessus de toutes les formes individuelles, de toutes les modes locales, de toutes les particularités, de tous les détails. » Il arrive à cette conclusion singulière, qu'on doit bannir des figures les traits caractéristiques du climat, du pays, de la race, de l'époque, et des organisations individuelles. Il ne voit pas qu'on tomberait ainsi dans une abstraction déplorable, qu'on ôterait aux personnages fictifs de la peinture le charme, la vie, la grâce et l'originalité. Sans

doute il faut reproduire avec soin les caractères généraux des êtres, puisque ces caractères composent leur essence; mais, dans l'art comme dans la nature, les attributs généraux doivent revêtir des formes particulières. Quoiqu'on retrouve dans chaque homme les éléments fondamentaux de la race, des modifications toutes spéciales doivent faire reconnaître au premier abord l'individu, son pays, sa race, son âge, l'influence que le climat, l'époque, l'éducation, le travail même et certaines habitudes ont exercée sur lui. Le général, dans le monde réel, ne se présente à nous que sous des traits particuliers. La poésie et l'art ne sauraient procéder d'une manière entièrement abstraite : on ne les comprendrait plus.

C'est en 1768 que l'Académie royale de Londres fut établie, sur la proposition de Chambers, West, Cotes, Moser, et conformément à leurs idées. La première fois que Reynolds entra dans la salle, tous les membres se levèrent et le saluèrent président. Il conserva cette dignité jusqu'à sa mort, survenue en 1792. Son talent lui avait procuré une brillante fortune : chaque portrait ne lui était d'abord payé que 125 francs; à mesure que sa réputation augmenta, il éleva ses prix. En 1755, il demandait 300 francs; quelques années plus tard, 500, puis 625. Il gagnait dès lors 150 000 francs par an, un tableau ne l'occupant guère que quatre heures. Le peintre célèbre exigea enfin 1 250 francs, ou 50 guinées, pour chaque image, et l'aristocratie les donna de bonne grâce.

Il y eut beaucoup d'engouement national dans le succès de Joshua Reynolds. Quelques-uns de ses portraits néanmoins paraissent encore beaux : nous citerons comme exemples ceux de *mistriss Siddons*, de *miss Kemble* et de *lord Heathfield*. Quant à ses tableaux d'histoire, ils unissent, en général, la prétention à la vulgarité. Les *Trois Grâces*, que renferme la *National Gallery*, font sourire le spectateur : ce sont trois grandes femmes, d'un type anglais, vêtues avec prudence et portant de longues écharpes. La *Sainte Famille*, de la même collection, est un vrai tableau de genre, qui ne possède en aucune manière la dignité du style noble. Jamais théoricien n'a plus mal appliqué ses principes.

## FABRICATION DE LA PORCELAINE DURE

A SÈVRES.

Suite. — Voy. p. 273.

La cuisson seule donne à la porcelaine la solidité et la transparence qui en font une poterie d'usage. Une température très-élevée peut seule parfondre la glaçure dont elle est recouverte, et ajouter à la solidité l'éclat qui doit séduire le consommateur.

Quelles que soient donc sa forme, sa dimension, son épaisseur, quand la pièce est sèche, il faut la cuire, et ce n'est qu'en prenant une foule de précautions qu'on parvient à lui conserver sa blancheur, une surface unie, des contours réguliers et agréables. Il faut la protéger contre l'action des cendres, de la fumée, des flammes; il faut la maintenir dans le four pour qu'elle se conserve dans la forme qu'on a voulu lui donner.

Pour la préserver des taches qu'y déposeraient les cendres, on l'enferme dans des espèces de boîtes en terre infusible qu'on nomme *étuis* ou *gazettes*; ces gazettes sont placées les unes sur les autres, séparées par de l'argile molle qui intercepte toute communication entre les produits de la combustion et l'intérieur des étuis; le fond de la gazette sur lequel pose la pièce est parfaitement dressé, et pour que cette dernière ne s'attache pas au rondau qui la supporte, on procède au *terrage* du pied, c'est-à-dire qu'on l'enduit d'une légère couche de sable mélangé d'un peu d'argile. On met plusieurs pièces l'une à côté de l'autre dans le même étui, en évitant

qu'elles se touchent, les points de contact devant être collés après la cuisson.

Pour empêcher les pièces de se déformer, on les maintient dans leur forme à l'aide de supports dont les formes varient avec celles des pièces qu'il faut faire cuire; ces supports sont généralement de porcelaine non cuite, parce qu'ils doivent accompagner les pièces dans leur mouvement de retraite pendant toute la durée de la cuisson, et suivre la diminution que prend la pièce sous l'influence du feu. Cette retraite est d'environ le dixième des dimensions primitives. On comprend que ces supports nécessitent un façonnage particulier, et qu'ils doivent augmenter le prix de la porcelaine.

La porcelaine, toute garnie de ses supports, est placée dans les étuis, puis *enfournée*, c'est-à-dire rangée dans le four. Le four à porcelaine est un fourneau tout particulier, cylindrique et vertical, dont la capacité intérieure est partagée en plusieurs compartiments par des voûtes percées de trous destinés à laisser passer la flamme. Les foyers sont, dans les moyens fours, au nombre de quatre placés en saillie sur la circonférence du four; ils peuvent être beaucoup plus nombreux, suivant le diamètre du four; on les appelle *alaudiers*; de là le nom de *fours à alaudiers* qu'on donne aux fours à porcelaine.

Le compartiment ou étage inférieur reçoit les pièces à cuire, qu'elles soient ou non recouvertes de glaçures; on l'appelle *laboratoire du four*. L'étage supérieur reçoit les pièces de porcelaine en cru avant qu'elles soient recouvertes de leur glaçure; c'est là qu'elles subissent la température incandescente qui rend leur *mise en couverte* plus sûre et plus facile; on donne le nom de *dégourdi* à cet étage du four, et les pièces qui en sortent après la cuisson sont dites *dégourdies*.

Toute la capacité du laboratoire du four est remplie d'é-



Coupe à incrustations moulée. — Copie d'une coupe en terre de pipe du temps de Henri II. (Cabinet de M. Hutteau d'Origny.)

tuis empilés les uns sur les autres, et espacés également entre eux pour que la chaleur puisse se répandre uniformément dans toutes les parties de ce compartiment; on les maintient les unes par les autres à l'aide de tasseaux en brique qui les réunissent, et les piles de la circonférence sont elles-mêmes réunies aux murs par des tasseaux semblables; on les nomme *accots*; une double enveloppe devant les feux protège la pile contre l'action trop destructive des flammes et des cendres.

Le four peut cuire soit avec du bois, soit avec de la houille; la nature du combustible entraîne une disposition particulière des alaudiers. La cuisson à la houille, qui est toute

nouvelle et qui a été appliquée pour la première fois avec succès à Sèvres par M. Vital-Roux, chef des fours, amènera sans doute, quand elle sera plus répandue, une économie notable dans la fabrication de cette poterie, et peut-être le déplacement des fabriques établies dans le Limousin, cette terre classique de la porcelaine.

Quand le four est plein, on ferme le four avec un mur de briques, et l'on met le feu. On fait d'abord un *petit feu*, puis un *grand feu*. Si l'on cuit au bois, on jette dans les alaudiers pêle-mêle de gros rondins de bois blanc; puis, quand l'intérieur du four est à la température rouge sombre, on met le bois fendu en petites buchettes en travers sur l'ouverture de l'alaudier, et c'est le bois lui-même qui sert dorénavant de grille; il est disposé en un talus qu'on entretient pour que le bois consumé se trouve constamment remplacé. La cuisson dure ainsi trente-six heures sans discontinuer.

Vers la fin de la cuisson, il faut se rendre compte de la marche du feu; à cet effet, on a résumé dans les murs circulaires du four des ouvertures, à l'aide desquelles on peut juger de l'incandescence de toutes les gazettes, et retirer de temps à autre des fragments de pièces faites avec la même pâte, et recouvertes de la même glaçure que toutes les pièces qui sont dans le four; ces fragments, qu'on prend généralement dans des bords d'assiettes, sont nommés *montres*; on les dispose dans divers endroits, et on les en retire d'heure en heure vers la fin de la cuisson, afin de s'assurer d'abord si elles reçoivent la même température, et ensuite si elles sont suffisamment cuites. Lorsqu'elles indiquent par le glacé de la couverte et la transparence de la pâte une cuisson complète, c'est-à-dire une température d'environ 1 600 degrés centigrades, on cesse le feu et l'on ferme toutes les ouvertures pour que le refroidissement se fasse le plus lentement possible; il dure ordinairement quatre jours. On démolit d'abord la porte, et on n'entre dans le four pour *défourner* que lorsque les étuis sont descendus à la température de l'ambiant. On enlève alors les piles d'étuis et l'on en retire les pièces qu'ils renfermaient.

Les pièces de porcelaine ainsi cuites peuvent être complètes; d'autres exigent une deuxième cuisson: ce sont celles qui, devant cuire sur leurs pieds, ont dû être maintenues dans leur forme par un support fixé sur la gorge qu'il a fallu dépouiller de couverte. Ces pièces sont retouchées; avec un pinceau, on met de la couverte sur toutes les parties mates, et l'on cuit une seconde fois. Les dessous de pied des pièces, tasses, assiettes, sont aussi privés de glaçure; c'est à l'aide du *polissage* qu'on leur donne un brillant à peu près égal à celui de la glaçure elle-même; certaines de ces pièces peuvent être complètement blanches, d'autres offrir des dessins du plus grand précieux en bleu, en vert, en noir. L'exposition de la manufacture de Sèvres comprenait différentes pièces décorées de la sorte en bleu, sous couverte de la plus grande valeur et du plus bel effet. On applique ces dessins, soit sur cru, soit sur *dégourdi*, avant la mise en couverte. On peut se servir, pour ce genre d'ornementation qui se distingue par une harmonie et un éclat parfait, ou d'oxyde de cobalt, ou d'oxyde de chrome, ou d'oxyde d'urane.

Généralement les pièces de porcelaine sont blanches quand elles sortent du four, et c'est par des applications postérieures, soit de métaux précieux, soit de couleurs vitrifiables, qu'on ajoute à leur valeur.

Toutes les couleurs ne cuisent pas à la même température. Les unes, peu délicates, peuvent subir sans s'altérer, la chaleur interne nécessaire pour la cuisson de la porcelaine elle-même; d'autres, qui ne résisteraient pas à cette température sans s'altérer ou disparaître entièrement, exigent dans leur emploi une chaleur beaucoup plus modérée; on distingue des couleurs de *grand feu*, des couleurs de moufle, *dures* ou de *demi-grand feu*, et des couleurs de moufle, *tendres*.

*La fin à une prochaine livraison.*

## LE PHOQUE COMMUN.



Muséum d'histoire naturelle. — Le Phoque. — Dessin de Freeman.

Bizarre association d'espèces animales ! Le phoque des régions glacées des deux pôles, le pélican du sol brûlant de l'Afrique, l'ibis des bords du Nil, bien d'autres espèces encore dont la patrie, les habitudes, l'organisation, sont tout aussi différentes ; ces espèces cependant réunies dans un espace de quelques mètres carrés, où elles doivent vivre du même climat, partager les mêmes conditions d'existence, et s'astreindre au même régime ! Et, pour nous offrir cet ensemble, le dessinateur n'a rien puisé dans son imagination ; il n'a eu qu'à reproduire une étroite portion que sa vue embrassait au local dit *la Faisanderie*, dans le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Ces contrastes plaisent à l'artiste ; mais peut-être ne sont-ils pas sans quelque inconvénient pour l'instruction des spectateurs ordinaires. Que dans un musée organisé sur d'aussi larges bases que l'est celui de Paris, tous les êtres qui composent le monde animé soient distribués dans l'ordre de leurs affinités zoologiques, rangés par classes, par familles, par genres et par espèces, d'après l'ensemble des caractères anatomiques et physiolo-

giques, rien de plus rationnel, rien de plus utile surtout pour l'étude ; la méthode, quelque artificielle qu'elle soit, maintient l'ordre dans les idées, prévient l'encombrement, et facilite la mémoire. Mais, à côté de ces collections systématiques de la nature morte, n'y aurait-il pas avantage aussi à établir quelques groupes d'animaux vivants d'après la communauté de patrie, la similitude de conditions d'existence, et en ne tenant compte que secondairement des analogies d'organisation ? Le phoque, par exemple, du moins l'espèce que nous avons représentée ici, vivrait en société libre ou simplement rapproché de l'ours maritime, de l'isatis, du renard argenté, du guillemot, du pingouin, de différentes sortes de canards des contrées septentrionales. Ailleurs serait un autre groupe d'animaux propres aux régions chaudes ; ailleurs encore, on verrait rassemblées les espèces des régions tempérées, et ainsi de suite. Mais c'est là un vœu qu'il est sans doute difficile de réaliser. Nous connaissons le zèle éclairé des professeurs du Muséum d'histoire naturelle de Paris, et nous rendons toute justice à l'habile direction de ce bel éta-

blissement ; nous savons, de plus, que leurs moyens d'action sont bien restreints : il leur faudrait plus de ressources matérielles en argent et en espace.

Le phoque représenté dans notre gravure appartient à l'espèce commune que les voyageurs, tant anciens que modernes, ont décrite si souvent et si diversement sous les noms de *veau marin*, *chien de mer*, *loup marin*, etc. Il habite principalement les mers du Nord, où on le rencontre parfois en légions innombrables ; accidentellement, il arrive jusque sur les côtes de France ou d'Angleterre. L'individu figuré ici a vécu pendant plusieurs mois au Jardin des Plantes, dans le bassin de la Faisanderie. On l'a dessiné au moment où il engloutissait un poisson ; celui-ci, par les contours forcés et la flexion violente de son corps, montre qu'il est évidemment à l'état vivant ; le phoque, en effet, ne se soucie guère d'une proie morte ; son instinct le porte à poursuivre, à surprendre, à attaquer les animaux marins dont il se nourrit. Ce très-bel individu, que nous avons eu tout le loisir d'observer au Muséum pendant les quelques mois où le zèle et les soins intelligents du gardien de la Faisanderie sont parvenus à le conserver, a été fidèlement rendu quant à la forme générale du corps et à l'attitude qui lui était familière lorsque, sur les bords du bassin, il se repaissait des poissons vivants qui lui avaient été jetés. Sa physionomie aussi a été naïvement exprimée ; c'est bien là cet animal au regard doux et intelligent, sociable, reconnaissant, qui a donné lieu chez les anciens à tant de récits exagérés sans doute, mais reposant cependant sur des fondements véritables. Chacun de nous se rappelle encore l'histoire des Sirènes, celle de ces nombreux troupeaux que conduisait complaisamment le vieux Protée, et les poétiques descriptions de cet animal à la voix mélodieuse qui enchantait les mers. Remarquons toutefois que la voix du phoque, assez semblable à celle du glapissement de certains chiens de petite race, ne nous a point paru du tout agréable.

La conformation ou les habitudes du phoque l'ont fait comparer à différents animaux. Sa tête se rapproche assez, pour la forme extérieure, de celle de la loutre ; le museau est large, plat et comme tronqué, offrant, sous ce rapport, une certaine analogie avec le mufle d'un veau, et c'est sans doute à cause de cette analogie qu'il a été désigné souvent sous le nom de *veau marin*. Le nez est peu saillant ; la lèvre supérieure de la bouche est pourvue de moustaches très-longues, à poils inégaux et comme ondulés. Ses oreilles sont peu développées au dehors et sont à peine visibles ; on ne les distingue que par deux orifices d'un étroit diamètre, qui apparaissent à fleur de tête derrière les yeux, et à petite distance de ceux-ci ; elles ne sont protégées que par une très faible saillie de la peau en forme de bourrelet qui existe sur leur bord antérieur. Les mâchoires, chez le phoque, sont armées de trois sortes de dents : incisives, canines et molaires ; celles-ci sont tranchantes. Ces caractères de la dentition, indépendamment de plusieurs autres caractères, suffisent pour déterminer la place que l'animal doit occuper dans l'échelle des vertébrés, et empêchent de le confondre, soit avec les cétacés, soit même avec certains poissons, parmi lesquels la forme générale du corps, celle des membres en particulier, et aussi le genre de vie, porteraient à le classer. Le phoque, en effet, comme les cétacés et les poissons, a le corps tout d'une venue ; les membres ressemblent à des nageoires, et il vit presque exclusivement dans l'eau ; mais, par la nature de ses dents, il est essentiellement carnassier ; dans l'ordre des carnassiers, il forme un groupe à part avec un autre animal qui lui est très-voisin, le morse, groupe auquel les zoologistes ont donné le nom d'*amphibies*.

Mais nous ne nous étendrons pas davantage sur les caractères extérieurs ou sur les affinités zoologiques du phoque ; nous avons déjà développé suffisamment ce sujet dans un de nos articles antérieurs. Aujourd'hui nous voulons insister spécialement sur certaines particularités physiologiques

que nous avons pu observer pendant l'intervalle de temps où il nous a été donné d'étudier au Muséum l'individu représenté dans notre gravure.

Ce qui nous a frappé au premier abord chez le phoque, c'est la singulière conformation de ses membres ; ils sont très-courts ; ceux de devant se dirigent à peu près transversalement à l'axe du corps ; ceux de derrière suivent la direction de cet axe ; les premiers sont enveloppés dans la peau du corps jusqu'au poignet, et portent cinq doigts réunis par une membrane et armés d'ongles crochus ; les derniers ne deviennent libres que près du talon et se terminent par des doigts en même nombre qu'en avant ; mais le pouce et le petit doigt, au lieu d'être plus courts que les intermédiaires, les dépassent. Ces membres postérieurs sont de plus aplatis ; ils sont très-rapprochés l'un de l'autre et cachent entre eux une queue courte, de telle manière qu'à distance, on les prendrait eux-mêmes pour la portion terminale de la colonne vertébrale, c'est-à-dire pour la queue. Avec une pareille conformation, les membres ne sauraient évidemment servir à la marche ; ils ne peuvent être propres qu'à la nage ; ce sont de véritables nageoires avec lesquelles l'animal fend l'élément liquide et se dirige dans cet élément avec une agilité et une adresse qui ne le cèdent presque en rien à celles des meilleurs nageurs parmi les animaux marins. Aussi le phoque vit-il essentiellement dans l'eau ; ce n'est qu'accidentellement qu'il vient à terre ; ce cas arrive principalement lorsqu'il a besoin d'y déposer ses petits, et parfois c'est pour s'y reposer. Mais alors ses mouvements deviennent excessivement pénibles ; nous l'avons examiné attentivement sous ce rapport : il se traîne à terre plutôt qu'il ne marche, progressant par soubresauts, et pour cela, se servant à peine de ses membres, mettant en jeu uniquement les contractions et les relâchements alternatifs des muscles du tronc, et appliquant successivement sur le sol la partie antérieure, puis la partie postérieure de son corps, en reployant son dos à peu près comme le font certaines chenilles arpeuteuses. Dans tout ce mouvement, les pattes nous ont paru à peu près complètement inactives.

Le phoque du Jardin des plantes était souvent hors de l'eau aux alentours, et à petite distance du bassin : sans doute il ne trouvait pas dans l'eau de ce bassin des conditions assez favorables pour son existence : il souffrait du manque de renouvellement de l'eau dans cet étroit bassin. Une eau croupissante et plus ou moins chargée des débris des plantes qui avoisinent, des matières fécales d'un assez grand nombre d'oiseaux aquatiques qui vivaient en communauté avec lui, ne pouvaient longtemps lui tenir lieu de l'élément illimité, sans cesse renouvelé, qui formait jadis sa demeure. Ensuite cette eau n'était point salée ; or le phoque vit essentiellement dans la mer ; ce n'est que par hasard et très-rarement qu'on le rencontre dans les eaux douces, à l'embouchure des fleuves ou plus ou moins avant dans le courant de ceux-ci. Le phoque du Jardin des plantes avait été pris à l'embouchure de la Somme, du côté d'Abbeville ; sans doute c'était un individu égaré qui s'était laissé emporter par son élan à la poursuite de sa proie, et qui, trouvant par hasard dans ces parages une nourriture abondante ou choisie, y avait imprudemment prolongé son séjour.

Le phoque, avons-nous dit, a pour condition essentielle d'existence d'habiter les eaux salées de la mer ; comme conséquence, il ne saurait vivre que d'une nourriture marine. Notre phoque vivait exclusivement de poissons de mer ; il en mangeait jusqu'à cinq et six livres par jour, et refusait obstinément toute autre espèce de nourriture. Il n'était pas indispensable que le poisson fût vivant ; mais on remarquait chez lui une plus vive satisfaction lorsque l'animal qu'on lui jetait donnait des signes de vie. Rien de plus curieux alors que les joyeux débats auxquels il se livrait pendant quelques minutes avant d'avaler sa proie. D'un premier bond, il s'élançait avec le poisson au fond de l'eau, où il disparaissait pendant quelques se-

condes ; il revenait bientôt après à la surface, seul, mais ne quittant pas de l'œil sa proie qui voulait fuir, la guettant fixement, puis s'élançant de nouveau à sa poursuite, la rejetant en l'air avec vivacité, la recevant chaque fois avec une merveilleuse adresse, et continuant le même manège pendant plusieurs minutes, véritable jeu qui nous a paru en tout point semblable à celui dont le jeune chat nous donne un exemple avec la souris victime de ses premiers exploits. Le phoque, toutefois, ne se livrait à ses mouvements de folle joie que lorsqu'il n'était pas trop pressé par la faim ; dans le cas contraire, il avalait avidement sa proie, et cela même sur terre, hors du bassin, dans la posture où le représente la gravure.

Une autre particularité fort remarquable des phoques, et que nous avons été à même d'observer, est la manière dont s'exerce chez eux la vision : sans nul doute les phoques aperçoivent à une grande distance au sein des mers ; l'élément liquide n'incommode pas chez eux l'organe de la vue, comme il le ferait chez la plupart des autres mammifères, et en particulier chez les carnassiers ; mais, d'un autre côté, le phoque peut rester assez longtemps à terre sans que son œil paraisse nullement lésé par la lumière vive qui lui arrive dans un milieu qui n'est pas celui où il doit vivre. Nous avons remarqué seulement qu'alors la vue ne s'exerçait pas à une très-grande distance ; elle s'étendait à quelques mètres tout au plus. Quoi qu'il en soit, pour satisfaire ainsi à un double objet, l'organe de la vision chez les phoques doit présenter une conformation particulière. Les yeux sont remarquablement grands et plus rapprochés l'un de l'autre que chez beaucoup d'autres animaux. Le globe en est presque sphérique ; mais c'est dans la composition intérieure et dans la structure de ces organes que doivent surtout résider les caractères qui font que le phoque peut voir sur terre aussi bien qu'au sein des eaux. Toutefois la science anatomique paraît encore fort peu avancée sur ce point ; nos recherches ont été vaines pour trouver une véritable explication du phénomène. Les seules particularités que nous ayons vues mentionnées sont que la membrane sclérotique est d'un tissu très-serré, presque fibro-cartilagineux ; elle est mince dans son milieu, épaisse vers la circonférence ; le cristallin est grand et sphérique.

Le nez enfin nous a paru présenter chez le phoque quelques caractères qui méritent d'être signalés, et qui, du reste, sont en rapport avec la faculté dont jouit cet animal de pouvoir vivre à la fois sur terre et sous l'eau. Les narines, situées en arrière du bout du museau, ont deux ouvertures longitudinales qui forment entre elles à peu près un angle droit. Ordinairement elles sont fermées ; l'animal ne les ouvre que lorsqu'il veut faire sortir l'air de ses poumons ou en introduire de nouveau dans cet organe ; alors elles deviennent circulaires. Cette manière de respirer donne un moyen facile d'apprécier la vitesse de la respiration, ce qui est d'une grande importance chez cet animal, car il respire d'une manière très-irrégulière et souvent à des intervalles fort éloignés ; habituellement, il se passe huit à dix secondes entre chaque inspiration, et souvent même cette fonction est suspendue pendant une demi-minute sans que l'animal y soit obligé. Il semble que les narines soient dans leur état normal lorsqu'elles sont fermées, et ce n'est que par un effort que l'animal parvient à les ouvrir ; mais la quantité d'air qui entre dans les poumons est considérable, à en juger par le mouvement des côtes et par l'air chassé à chaque expiration. Il faut, en effet, que la masse d'air inspirée supplée la rareté des inspirations ; car peu de mammifères paraissent avoir une chaleur naturelle aussi grande que les phoques.

#### EMPIRE SUR SOI.

Walter Scott, faisant allusion aux attaques qu'avait attirées à l'auteur d'*Old mortality* ses trop fidèles portraits des pu-

ritains écossais, écrivait dans une lettre intime : « Quant aux conséquences de ces critiques en ce qui touche l'auteur, elles ne peuvent affecter que son ambition et son caractère. La première est, grâce à Dieu, depuis longtemps hors de l'atteinte de ces sortes d'escarmouches ; et quant à mon caractère, j'ai toujours considéré qu'en cédant à l'irritation qu'éveillent chez de beaucoup plus grands hommes que moi ces disputes littéraires, j'amasserais pour le reste de ma vie un inépuisable fonds d'inquiétudes et de chagrins. Je me suis donc fait une règle de ne jamais lire les attaques dirigées contre moi. Je me rappelle n'être exercé de bonne heure à une abnégation du même genre. Je n'avais guère plus de six ans lorsqu'un soir, après m'avoir couché, les deux bonnes d'enfants s'établirent au coin du feu, et, à la lueur des charbons mourants, se mirent à causer. L'une d'elles commença une histoire de revenants des plus effrayantes. Je me souviens encore de ce commencement avec une singulière netteté. Mais, pressentant la tendance du conte, et quoique nécessairement curieux, ayant déjà conscience de l'indicible terreur qui s'emparerait de moi pour le reste de la nuit si je continuais à écouter, j'eus la force d'enfouir ma tête sous les couvertures, de façon à ne pouvoir plus entendre un seul mot. L'unique inconvénient de cette prudente ligne de conduite, dans le cas actuel, serait de passer pour poltron ; accusation qui ne m'effraye pas trop, vu que, dans ma jeunesse, mon défaut (et j'espère m'en être corrigé) était tout l'opposé. »

Il est rare de trouver des terres qui ne produisent rien : si elles ne sont pas chargées de fleurs, d'arbres fruitiers et de grains, elles produisent des ronces et des épines. Il en est de même de l'homme : s'il n'est pas vertueux, il devient vicieux.

LA BRUYÈRE.

#### LA LÉGENDE DE SANTIAGO.

POURQUOI LES PÉLERINS PORTENT SUR EUX DES COQUILLES.

Un ancien auteur ecclésiastique, Mauro-Ferrer, a inséré cette légende dans sa Vie de l'apôtre saint Jacques.

Les disciples du saint transportaient son corps vers les plages de la Galice : comme ils approchaient du rivage, ils virent que l'on célébrait des fêtes magnifiques en l'honneur du seigneur de Maya qui prenait femme. Tout à coup le cheval sur lequel chevauchait le marié se mit à la mer et s'approcha de l'embarcation qui portait le corps du saint. Grand fut l'étonnement de tous ceux qui le voyaient, plus grande encore la surprise de son cavalier. Cette surprise redoubla bientôt, car le seigneur de Maya s'aperçut que lui et son cheval se trouvaient convertis de coquilles. Or, ayant raconté aux disciples ce qui lui advenait, ils lui déclarèrent que la puissance du seigneur se manifestait dans ce miracle accompli devant le corps de l'apôtre. Alors le seigneur de Maya fut baptisé par les apôtres, et une voix résonna dans les cieux, qui déclara qu'à l'avenir les coquilles seraient un signe authentique rappelant les vertus du saint. Le cavalier tourna bridé aussitôt et revint au rivage : celui qui avait été l'objet d'un tel prodige devint la cause d'une conversion générale.

Naguère encore, l'église d'Oviedo, dans une hymne que l'on chantait toujours le 25 juillet, rappelait la circonstance principale de cet événement ; mais ce chant latin ne nous est pas complètement parvenu. Quelques hagiographes fixent à l'an 41 de notre ère la venue de saint Jacques le Majeur en Espagne, et on lui donne sept disciples qui, l'ayant tard accompagné à Joppé, où il subit le martyre, recueillirent ses restes, puis vinrent aborder miraculeusement au port d'*Iria Flavia*, que l'on appelle aujourd'hui *el Padron*,

et qui n'est qu'à trois lieues de Santiago. Le prince de Maya, qui figure ici comme le personnage principal de la légende, ne pouvait se trouver sur les rives d'Iria Flavia que par une circonstance fortuite. Ses États n'étaient pas en Galice, mais bien en Navarre. Maya est un hameau au nord d'Elizondo, gros village situé à trois lieues environ des frontières de la France, sur les bords de la Bidassoa.

### TOM NERO.

Voy. t. III (1835), p. 379.

Cette scène de brutalité est la deuxième du drame pittoresque sur la cruauté, par Williams Hogarth. On se rap-

pele les traits les plus saisissants de cette composition énigmatique dont le principal personnage se nomme Tom Nero. — A la première scène, on voit Tom, tout petit, se plaire à torturer les pauvres animaux qui sont ordinairement les compagnons bien-aimés de l'enfance. — Ici, cocher brutal, il accable de coups les malheureuses bêtes qui l'aident à gagner sa vie : il conduisait au prétoire des hommes de loi qui sont tout effarés de leur chute ; un agent de police prend une note sur son carnet ; d'autres épisodes du tableau montrent que Tom Nero n'est pas le seul à qui l'on eût à reprocher dans les rues de Londres cette grossièreté de nature. — Dans la troisième scène, sa férocité a fait un progrès horrible : l'habitude de se livrer à ses fureurs et de verser le sang l'a conduit à l'homicide. — Au dénouement, il a expié ses crimes, et



Ignorance et cruauté. — Composition d'Hogarth.

son corps détaché de la potence est dépecé par le scalpel des chirurgiens. Peut-être est-il à regretter que cette œuvre éloquente du célèbre satiriste anglais n'ait pas été traduite dans l'esprit de nos mœurs, par un de nos artistes, de manière à être popularisée. Il paraît vrai, du reste, que les exemples d'actes cruels contre les animaux deviennent plus rares dans notre pays, et sans doute la loi du 2 juillet 1850, connue sous le nom de *Loi Grammont*, et qui punit d'amende et de prison les auteurs de semblables violences, aura contribué, pour une part notable, à en diminuer le nombre.

### GRAVURE ET IMPRIMERIE EN TAILLE-DOUCE.

Fin. — Voy. p. 188, 236, 292, 331.

#### CALCOPHAGIE OU VERNIS MOU.

Rien de plus facile que l'exécution de ce genre de gravure. Nous avons dit qu'on étendait sur la planche où l'on voulait faire une eau-forte, un vernis qui, gravé avec une pointe, laisse à découvert les parties que doit creuser l'acide. On ajoute ici de la graisse de porc à ce vernis, ce qui l'empêche de reprendre une grande solidité en se refroidissant, d'où vient le nom de *verniss mou*.

On prend une feuille de papier très-mince et d'un grain

très-fin (papier serpente anglais) comme celui, par exemple, qui protège les estampes des livres illustrés ; on l'applique sur le vernis et l'on dessine sur ce papier avec un crayon de

mine de plomb, absolument comme si l'on faisait un dessin ordinaire. Lorsqu'on a terminé, on enlève la feuille, et partout où le crayon a passé, le vernis adhère au papier et



Fig. 22. Eau-forte non terminée. — Dessin de Jacqué.

laisse le métal plus ou moins à découvert, selon qu'on a plus ou moins appuyé. On fait mordre alors comme pour la gravure à l'eau-forte, et la planche reproduit exactement le dessin tracé sur le papier.

Nous ne terminerons pas l'exposé de ce genre de gravure sans faire observer que l'invention en est déjà ancienne. Il existe de nombreuses et anciennes planches faites par ce procédé, et surtout un ouvrage considérable et d'une parfaite



Fig. 23. Eau-forte terminée par la machine. — Dessin de Jacqué.

beauté, exécuté par Cottmann, artiste anglais. Ces planches sont d'une grande dimension, et peuvent être regardées comme les plus remarquables qu'on ait faites au vernis mou.

#### MACHINE OU MÉCANIQUE.

Quoique d'invention nouvelle, ce procédé n'en est pas moins extrêmement répandu, et il fournit au commerce un nombre infini d'estampes.

On dispose sur la planche qu'on veut graver une eau-forte très-simplement faite. Cette eau-forte mordue, on dévernit et revernit la planche. On la fait passer ensuite sous une mécanique qui la couvre de lignes fines, parallèles et équidistantes. On fait mordre alors ce travail suivant que chaque endroit l'exige, absolument comme pour l'aqua-tinte.

On peut croiser et recroiser ce travail en renouvelant la même opération.

Les planches du *Musée de Versailles*, presque toutes les vignettes en taille douce des livres et une grande partie des estampes anglaises sont exécutées de cette manière. On obtient aussi par la mécanique des telantes ondulées, saccadées, etc.

#### GRAVURE EN COULEURS, OU CAMAIEU.

Les différentes manières de graver peuvent servir pour produire des estampes en couleurs, mais la manière noire et l'aqua-tinte sont préférables comme imitant mieux l'effet du lavis.

Il y a deux moyens distincts d'arriver au résultat :

Le premier consiste dans le travail de l'imprimeur qui place avec un pinceau, soit du bleu, soit du noir, soit du jaune, etc., sur les différentes parties de la gravure suivant le modèle qu'on lui a donné. Ce moyen est borné et exige des retouches au coloris. On fait ainsi beaucoup de planches d'histoire naturelle.

Le deuxième est plus complet, mais aussi demande un travail bien plus long et plus difficile.

Il consiste à faire du même sujet quatre planches, dont chacune reçoit tout ce qui doit être ou jaune, ou rouge, ou bleu, ou noir. Ces planches s'impriment tour à tour et toutes les quatre sur la même épreuve, et donnent, par la combinaison de ces quatre couleurs superposées habilement avec le blanc du papier, des tons variés à l'infini.

#### POINTE SÈCHE.

On désigne par le nom de *pointe sèche* l'emploi particulier qu'on fait d'une pointe courte et forte avec laquelle, au lieu de tracer des traits sur le vernis en la maniant comme un crayon, on trace sur la planche nue des incisions plus ou moins profondes en l'appuyant selon l'importance qu'on veut leur donner. Il résulte de ces coupures des barbes ou boursouffures que l'on abat avec un grattoir, et la taille imite alors le travail d'un burin fin. Rembrandt, qui a beaucoup usé de ce moyen dans ses eaux-fortes, n'a souvent ébarbé qu'à demi ou point du tout ses traits de pointe-sèche. Les barbes retenaient sur la planche une surabondance de noir qui s'écrasait sur l'épreuve au moyen de la pression et donnait à ces eaux-fortes ces tons veloutés et mystérieux qui ajoutent tant de charme à ses merveilleuses compositions.

#### MUSIQUE.

Les planches sont en étain. On y trace les lignes avec un instrument nommé *tire-lignes*, qui n'est autre chose qu'une tige d'acier recourbée et terminée par une griffe à cinq pointes aiguës et coupantes. Presque tout le reste se frappe avec des poinçons.

#### TOPOGRAPHIE, GÉOGRAPHIE.

Le burin, l'eau-forte, la pointe-sèche sont employés dans l'exécution de ces deux genres de gravures. Des poinçons en relief servent à indiquer les villes, villages, châteaux, postes, etc.

#### LETTRE.

On trace la lettre avec une pointe et l'on grave au burin.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346, 362.

§ 9 (suite). *Léon blessé*. — *A quoi peut servir la maladie de ceux qu'on aime*. — *Ce qu'en éducation on peut attendre d'une leçon*. — *La famille Hubert nous revient*. — *Renée la savante et madame Roubert*.

14 février. — En rentrant ce matin, j'ai entendu la voix de Léon qui s'élevait au-dessus de celle de Marcelle avec une

expression de colère. Je suis monté rapidement, et je l'ai trouvé au milieu du salon les habits déchirés, le visage meurtri, les cheveux souillés de boue. Sa mère, debout devant lui, le regardait avec un mélange de douleur et d'indignation. En me voyant, elle s'est élancée à ma rencontre.

— Viens, s'est-elle écriée, viens voir de quelle manière ton fils sait obéir.

Et elle me raconta comment, au lieu de se rendre chez son professeur qui l'attendait, il avait rejoint des garçons de son âge aux bords de la rivière, s'était embarqué sur une barge surnoisement détachée du poteau, et que le batelier avait dû reprendre de vive force après une lutte dont je voyais les conséquences.

Pendant le récit de Marcelle, le coupable, que ma présence avait paru déconcerter, gardait la tête basse et roulait sa casquette sans rien dire ; mais il y avait dans son embaras et dans son silence moins de honte que de dépit.

Ce qui venait de se passer avait pourtant toute la gravité d'une récidive. Trois fois déjà, on avait dû punir la même faute, et les défenses expresses faites par moi-même, quelques jours auparavant, rendaient la désobéissance plus audacieuse.

Marcelle commençait contre cette insoûmission obstinée des reproches mérités, mais inutiles ; je l'interrompis en ordonnant à Léon de monter chez lui. J'avais vingt fois reconnu le danger des réprimandes immédiates ; faites et reçues dans la colère, elles sortaient presque toujours des justes limites, compromettaient l'autorité et amoindrirent le respect. Je craignais d'ailleurs la spontanéité de ces débats qui obligent à improviser le châtiement sans que la réflexion ait pu le mettre d'accord avec la faute ni en calculer le résultat. Je savais qu'en éducation surtout, le maître devait avoir toujours raison, s'il ne voulait que l'élève lui crût toujours tort ; et, autant qu'il m'était possible, j'ajournais les résolutions jusqu'à l'heure du sang-froid.

Resté seul, je me mis à parcourir le salon en m'efforçant de penser à autre chose ; mais, malgré moi, de chaudes bouffées me montaient au cerveau ; mes veines brûlaient ; j'avais des tressaillements à l'idée de ces révoites répétées ; je me sentais endurcir par la douleur et l'indignation. J'entendais la voix des instincts sévères qui m'avertissait de prendre garde ; que toute corruption commençait ainsi par l'impatience des jeux de la famille ; que l'éducation devait ressembler à ces arbres de Noël offerts aux enfants de l'autre côté du Rhin, et qu'au-dessus des dons destinés à leur plaire devait se dresser la *verge d'exemple* destinée à les punir. — Puis des voix plus douces murmuraient tout bas qu'il fallait pardonner à la chaleur du sang et à l'ignorance de l'enfant ; que sa révolte n'était souvent que le jet d'une séve trop vive ou l'étourderie d'une âme qui ne se possédait pas encore elle-même ; qu'il ne fallait pas plus préjuger l'homme dans l'écolier que dans le gland mesurer le chêne !

Ballotté entre ces plaidoiries contraires, je continuais à arpenter le salon presque aussi agité et toujours plus perplexé, quand des cris m'arrachèrent tout à coup à ces incertitudes.

J'avais reconnu la voix de Marcelle et de madame Roubert : je courus vers l'escalier où je trouvai la servante effarée.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je vivement.

— C'est... c'est M. Léon ! bégaya-t-elle.

— Eh bien ! M. Léon ?

— Monsieur doit savoir... Il est monté... Madame l'a suivi pour l'enfermer... Il a crié qu'il ne le voulait pas ; et... comme madame a tourné la clef, il s'est suspendu à la fenêtre pour descendre par le petit toit de l'écurie.

— Enfin ! interrompis-je palpitant...

— Enfin, je crois... qu'il est tombé.

Je n'en écoutai pas davantage ; je me précipitai vers la cour où je trouvai Marcelle et sa tante penchées sur l'enfant. Il avait à peu près perdu connaissance. Je l'enlevai dans mes



bras et je le portai sur le canapé du salon, pendant que la servante courait chercher le médecin.

Elle le rencontra par bonheur à quelques pas du logis, et nous le ramena presque aussitôt.

Il constata que la chute n'avait occasionné aucune fracture, mais que le contre-coup qui s'était fait sentir au cerveau pouvait être mortel. Cependant, après la saignée, l'enfant rouvrit les yeux et parut se reconnaître; ce que le médecin constata comme un symptôme favorable. Il nous aida à le mettre au lit, écrivit ses prescriptions et promit de revenir le soir.

Lorsque nous le revîmes, Léon avait complètement repris connaissance, mais se plaignait d'insupportables douleurs. Vers le milieu de la nuit, la fièvre se déclara avec transport au cerveau; l'enfant ne nous reconnaissait plus, et ses divagations prirent un caractère alarmant. Passagères et languissantes d'abord, elles devinrent bientôt continues, ardentes, presque furieuses.

Ce délire parut céder aux moyens énergiques employés par le médecin, mais pour reparaitre un peu plus tard. Les heures, puis les jours se succédèrent dans cette lutte terrible entre la mort et la guérison! A chaque nouvel effort de l'art, il y avait un point d'arrêt dans le mal momentanément vaincu; puis il semblait revenir de cette surprise et reprendre tous ses avantages.

Les alternatives d'espérance et de découragement se multiplièrent ainsi sans interruption pendant huit jours. Oh! les cruelles heures passées près de l'alcove où se débattait pour nous ce douloureux problème! Quelle lenteur dans l'aiguille de la pendule qui marquait les heures! quelle impatience contre le moindre bruit du dehors! quels tressaillements au hurlement nocturne d'un chien dans les faubourgs! quelle angoisse en interrogeant de l'œil la physionomie du médecin! quelle subordination de tous les intérêts de la vie à notre inquiétude, et comme le monde entier avait disparu devant le danger de notre enfant! Fortune, plaisirs, renommée, que n'aurions-nous pas alors donné pour sa guérison! que nous importait tout ce qui n'était pas lui! — J'ai bien souvent songé depuis à ces tortures, et je me suis demandé pourquoi nous ne tirions pas meilleur parti de leur souvenir. Dans les contrariétés vulgaires de la vie, quand notre humeur aigrie s'exagère les moindres chocs, pourquoi ne point rappeler à notre mémoire ces grandes épreuves? Que ne vous évoquons-nous alors, terribles heures d'attente où, l'oreille penchée vers un mourant, nous sentons notre cœur trembler à chaque aspiration; suprêmes anxiétés de l'insomnie, épouvante de la pendule, désespoirs de l'agonie! Oh! comme auprès de vous tout paraît frivole, et que les meurtrissures journalières occuperaient peu devant vos cicatrices! Soldats des grandes batailles qui avons connu les convulsions de luttés mortelles, se peut-il que nous nous émouvions pour le bruit d'un moucheron qui passe? O vous tous que le pli d'une feuille de rose empêche aujourd'hui de dormir, rappelez-vous les nuits passées près du mourant que vous aimiez!

Un soir, que nous étions tous deux assis aux pieds du lit de Léon, Marcelle fut saisie de cette idée.

— Combien j'ai été ingrate envers Dieu! murmura-t-elle. Quand tout florissait de santé autour de moi, au lieu de le remercier, je me plaignais; je cherchais les défauts de mon bonheur. Comme je voudrais reprendre maintenant les plus mauvaises heures du passé!

— Souvenez-vous de ce souhait pour l'avenir, dit doucement mon père, qui se tenait debout derrière nous.

Ce mot d'avenir fit secouer la tête à Marcelle; ses yeux creusés par les veilles s'arrêtèrent sur Léon dont la forme vague se dessinait dans l'ombre de l'alcove.

— Ah! s'écria-t-elle en joignant les mains et avec un flot de larmes, c'est ma faute! c'est ma faute! Si je ne l'avais point renfermé, la colère ne l'eût point poussé à cet essai

de fuite insensée! Pourquoi ai-je voulu contrarier ses goûts? Que n'ai-je tout permis, tout supporté! L'autorité m'a aveuglée et rendue tyrannique; je lui ai demandé de sentir ce que je sentais, de vouloir ce que je voulais; je me suis occupée de le faire meilleur, quand je n'aurais dû que le conserver! Mon Dieu! rendez-le-moi, et je renonce au droit de le conduire; qu'il vive seulement et j'abandonne le reste à votre volonté!

Elle s'était laissée glisser sur le tapis étendu devant le lit du malade et la tête appuyée sur ses mains. Mon père la saisit par le bras en la forçant à se relever.

— Dieu n'écoute pas une pareille prière, dit-il avec une fermeté grave; car la douleur n'exempte point du devoir; il ne vous a point accordé un fils seulement pour que vous l'aimiez, mais pour que vous en fassiez un homme. Ce qui lui importe, c'est moins de vivre que d'en être digne. Le souverain maître n'autorise jamais à abdiquer entre ses mains les royautés qu'il nous a confiées. Le Christ a porté la couronne de sauveur sans se plaindre, gardez courageusement celle de mère, dût-elle vous déchirer le front. Debout, ma fille; essuyez ces yeux, raffermissez votre cœur; c'est votre manière de combattre qui nous donne droit à la victoire.

Sa voix avait une douceur impérieuse à laquelle il fallait obéir. Marcelle maîtrisa sa douleur et se rapprocha du chevet de Léon. Il avait les yeux grands-ouverts, les taches ardentes qui pourraient ses joues avaient disparu et un faible sourire se dessina sur ses lèvres détendues.

La mère poussa un cri et se pencha vers lui.

— Ne pleure pas, mère! dit-il, en lui jetant ses deux bras autour du cou, je suis guéri... et je ne veux plus te désobéir!

La crise qu'attendait le médecin s'était faite; l'enfant revenu à lui avait tout entendu, et, pour la première fois, il avouait sa faute et exprimait le désir de changer.

Ce fut le point de départ d'efforts interrompus mais réels. Marcelle devint plus patiente, et Léon plus tendre; cette redoutable épreuve les avait rapprochés.

J'ai souvent pensé depuis à cet effet des douleurs domestiques. Ce ne sont pas seulement des occasions d'entretenir le dévouement, mais de réveiller les affections. Le cœur reçoit une secousse qui le débarrasse brusquement des peites amertumes accumulées par les débats journaliers; l'être pour lequel on a craint cesse de nous sembler reprochable, la maladie le réhabilite.

Tout ne changea pas cependant à partir de ce jour. Les conversions subites et complètes sont œuvre surhumaine; on ne fait point de saint Paul sans l'éclair et la voix mystérieuse de la route de Damas! L'action de l'homme sur l'homme est lente, incertaine, elle suscite les bonnes résolutions sans pouvoir les maintenir. Pliéé un instant sous l'effort, la nature revient bientôt à sa première attitude. Il faut s'attendre aux intermittences du mal que l'on croyait guéri, se résigner simplement à distancer les rechutes, demander au temps d'amortir peu à peu le venin d'Adam! Une des plus dangereuses erreurs est de croire que les défauts de l'enfant se corrigent par recette, comme on guérit la fièvre. Nous prenons trop au sérieux ces historiettes où une seule leçon suffit pour changer un caractère. L'éducation reste pour nous dans le domaine romanesque; nous attendons toujours le coup de baguette des fées. De là les désappointements et les désespoirs!

Marcelle et moi nous y restâmes exposés. Malgré les sincères efforts des deux enfants pour s'améliorer, bien des nuages traversèrent encore notre ciel; mais quand notre mécontentement s'exaltait outre mesure, je m'efforçais toujours de rappeler les heures passées près du lit de Léon: la comparaison du présent au passé nous calmait en ramenant notre chagrin à sa juste proportion, et nous nous réunissions pour remercier Dieu de ne nous infliger que les épreuves ordinaires de la famille et de nous épargner l'irréparable!

*La suite à une autre livraison.*

## LE PINSON.

Ta voix n'est point mélodieuse, petit pinson, mais elle est la fanfare annonçant les beaux jours, pour toi si lents à reparaître; c'est comme une invitation au printemps, à qui tu sembles dire: « Je chante, ainsi tu dois venir. »

L'hiver, lorsqu'un calme immense plane sur nos champs, quand tout est morne et terne dans les campagnes nues, on te voit perché sur la branche la plus élevée d'un arbre dépouillé, et là, sentinelle vigilante, épier au loin les premiers signes de l'approche de la saison des fleurs. Qu'un rayon de soleil perce l'épaisseur des nuages, qu'une touffe de précoce verdure apparaisse sur la terre glacée, ou bien qu'un souffle plus doux attiédisse l'atmosphère: aussitôt les plumes de ta gorge frémissent, ton corps s'agite, et ton bec, qui s'entrouvre avec vitesse, lance dans les airs tes ramages joyeux.

Ah! sans doute, ton chant est moins suave que celui du rossignol, moins savant et moins varié que celui de la fauvette; mais tes accents sont inondés d'espérance et de joie;

et pour une âme impatiente du retour du printemps, le premier oiseau qui chante est celui qui chante le mieux (1).

La pensée du génie est la propriété du genre humain.

MALESHERBES.

## LES HIENNINS

AUX QUINZIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES.

Voy. t. VII (1839), p. 275.

En feuilletant d'anciens manuscrits, on s'étonne de voir ces hauts bonnets, on sourit, on se récrie contre le mauvais goût des jeunes mères de nos aïeux. Cependant si nous rencontrons une de nos jolies villageoises de Normandie coquettement parée d'un de ces gigantesques hiennins, nous



Coiffures d'après un manuscrit du quinzième siècle.

trouvons que cette parure lui sied, et que si elle l'échangeait contre un petit bonnet de nos villes elle perdrait un

de ses attraits. C'est de la partialité: nous traitons le passé comme notre prochain. La belle parabole de la poutre dans



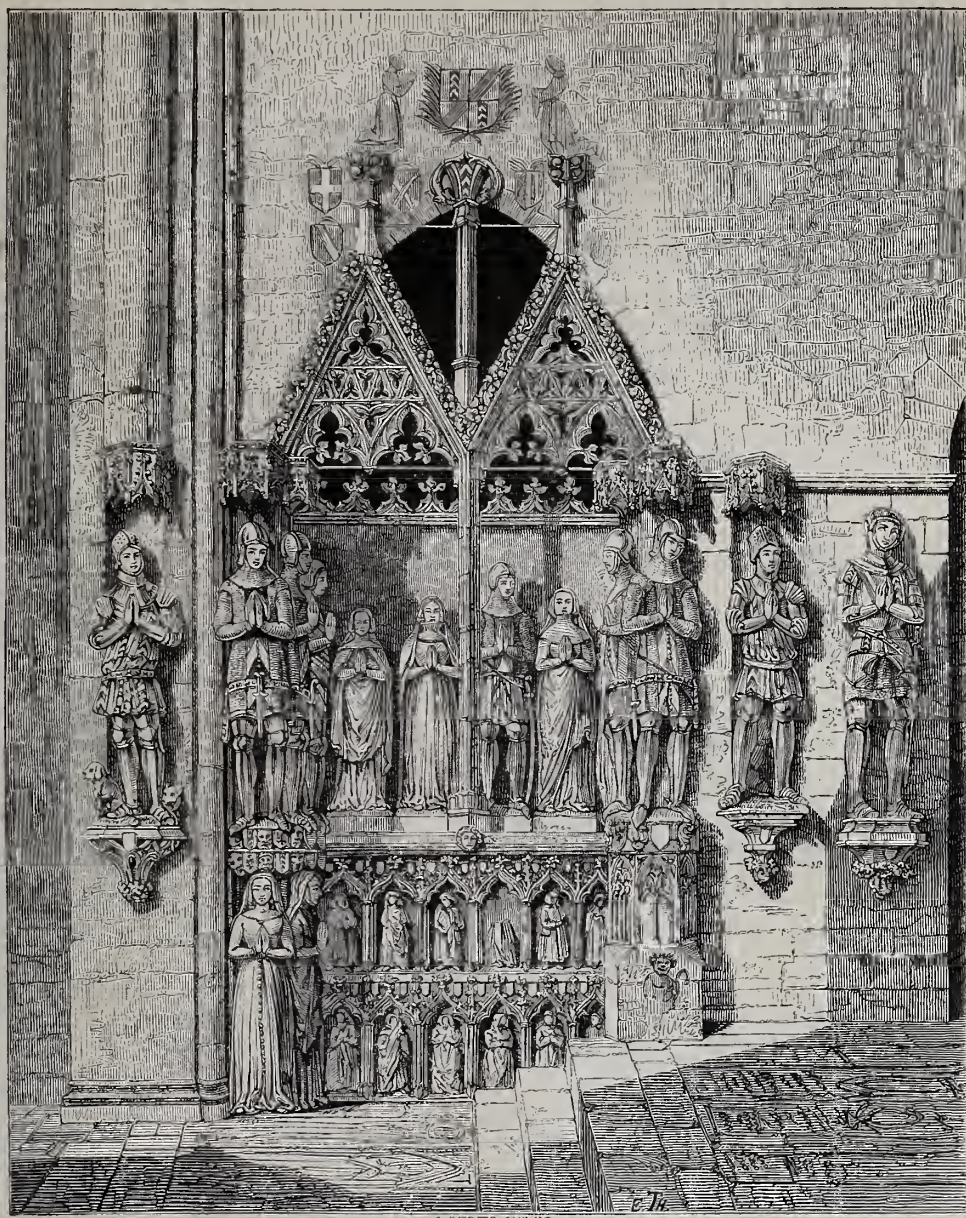
Coiffures actuelles de la Normandie.

l'œil n'est que trop souvent applicable même en matière de goût, et elle est une juste critique des générations autant que des individus. Des esprits ingénieux, qui aiment à encadrer toutes choses dans des systèmes, ont prétendu que ce qu'il y a de plus mobile et de plus capricieux en apparence, la mode, est cependant soumise à une loi, et qu'au

lieu de suivre une ligne sinueuse elle tourne seulement en cercle; mais c'est une théorie dont on n'a pas encore recueilli assez de preuves.

(1) J. Petit-Senn.

## LE MONUMENT DES COMTES DE NEUCHÂTEL.



Restauration du monument érigé aux comtes de Neuchâtel, dans la collégiale de Neuchâtel.

Berthold I<sup>er</sup>, élevé sous la tutelle de son oncle Ulrich d'Arberg, avait partagé avec lui l'honneur de donner aux Neuchâtelois, en 1214, la charte des franchises; il avait été mis en possession d'une partie des domaines des comtes de Fenis, et notamment de Neuchâtel, qui dès lors était devenu la résidence du haut baron de l'empire. Les ancêtres de Berthold avaient tous été ensevelis dans l'abbaye de Saint-Jean, sanctuaire fondé par la famille. Berthold fut le premier seigneur enseveli à Neuchâtel. Son cénotaphe, placé dans le chœur, y demeura jusqu'en 1372, époque où le comte Louis, dernier de sa race, voulut, avant de mourir, élever un monument unique à toute sa famille.

Sur le cénotaphe, la statue de Berthold I<sup>er</sup> était étendue près de celle de Richensa de Frohbourg (1), épouse de ce seigneur. Les deux têtes reposaient sur des coussins où

(1) Berthold eut deux femmes, Richensa et Nicole, toutes deux de Frohbourg. Richensa fut mère du successeur, Rodolphe III.

étaient agenouillés de petits anges. Les deux côtés longs du tombeau étaient ornés de petites figures funèbres représentant les serviteurs de Berthold, et priant sous des ogives richement sculptées.

Le comte Louis eut la singulière idée de décomposer ce cénotaphe et d'en faire la base du monument qu'il avait projeté.

Sous une arcade en forme de niche, il fit placer d'abord les deux côtés longs du cénotaphe l'un au-dessus de l'autre, pour servir, en quelque sorte, de socle ou de piédestal aux statues de sa famille. Il disposa ensuite ces statues dans l'ordre suivant. — Berthold I<sup>er</sup> et sa femme Richensa furent placés debout, non pas au centre et sur le fond de la niche, mais sur les deux côtés intérieurs de la niche, en face l'un de l'autre; ce sont les deux figures que l'on voit le moins dans notre gravure. Leur costume est celui de l'époque de saint Louis. La pierre est en molasse, d'un grain fin,

bleuâtre; le travail est le même pour les figures du cénotaphe.

Le comte Louis se réserva la plus belle place, c'est-à-dire le centre et le fond de la niche, où l'on voit quatre statues. L'artiste qui les a faites travaillait sans doute à Neuchâtel; il s'est servi de la pierre de Sauge tendre, d'un jaune pâle, et a imité, pour la statue de Louis, le style et le costume de Berthold plutôt que celui des autres figures: cependant la cotte n'est ornée que d'un seul pal. Le comte Berthold est le seul qui soit paré des trois paux des antiques armes de Neuchâtel.

A la droite et à la gauche du comte sont ses deux femmes, Jeanne de Montfaucon et Catherine de Neuchâtel en Bourgogne. Les deux statues ont le costume des dames mariées; mais il n'y a rien qui indique précisément quelle est celle de Jeanne: l'amour qu'avait pour elle le comte Louis peut faire supposer qu'il la fit placer à sa droite. La troisième statue de femme est celle de la sœur du comte, qui n'avait jamais été mariée; le sculpteur lui a conservé son costume de demoiselle.

Pour compléter le monument, le comte fit exécuter les quatre statues qui occupent deux à deux les angles extérieurs de la niche. Elles sont d'un style et d'un travail très-différents de ceux des deux premières: longues outre mesure, elles ont l'air maigre, efflanqué; la ceinture très-ornée, placée très-bas, indique un ciseau allemand; la pierre est en molasse d'un vert jaunâtre.

Les deux seigneurs de l'angle gauche, sous les pieds desquels sont deux femmes (leurs très-humbles épouses), sont Ulrich d'Arberg, oncle de Berthold, et son frère Rodolphe II, père de Berthold, qui mourut en pèlerinage vers l'an 1496. Les deux femmes sont Varenne ou Fresna de Nidau, épouse d'Ulrich, et Varenne de Kybourg, épouse de Rodolphe II.

Vis-à-vis de ce groupe, à l'angle droit de la niche, sont Amédée (1286), et Rodolphe IV, fils d'Amédée et père de Louis. Il serait curieux de savoir pourquoi l'on n'a pas jugé les femmes de ces deux seigneurs dignes de figurer même sous leurs pieds, ce qu'exigeait cependant au moins le respect de la symétrie.

Sur ce monument plus bizarre que beau, on apposa, après la mort du comte Louis, en 1313, l'inscription suivante en mauvais latin du temps:

LUDOVIC<sup>9</sup> COMES EGREGIUS NOVICASTRI DOMIN<sup>9</sup> HANC TUMBAM TOTAMQUE MACHINAM OB SUOR MEMORIAM FABREFECIT AN. MCCCLXXXI. OBIIT QUINTA DIE MENSIS JUNII ANN DM MILL. CCLXX TERTIO.

Le bon seigneur ne voulait, à cette espèce de petit tableau funéraire en relief qu'il avait imaginé, ni suppression ni addition; mais, plus tard, les comtes de Fribourg et de Hochberg, qui descendaient par les femmes des Neuchâtel, voulurent leur être associés après leur mort; or, ne pouvant trouver place dans le monument tout plein de personnages, ils se firent dresser des statues sur les côtés. La figure placée à gauche représente Conrad de Fribourg (1324), avec ses chiens favoris à ses pieds; les statues à droite sont celles de son fils Jean de Fribourg, mort en 1457, et celle de Rodolphe de Hochberg, neveu et successeur de Jean, mort en 1487. Personne ne songea à consacrer la mémoire de Philippe, fils de Rodolphe, qui combattit avec Charles le Hardi contre sa patrie et contre les Suisses.

Le décor le plus élevé du monument est l'écu des Hochberg, peint à fresque au-dessus des armes du comte Louis. Les autres écus représentent les alliances de sa famille. Les plus reconnaissables sont ceux de Neuchâtel en Bourgogne, de Savoie avec la barre, et de Montfaucon (1).

(1) Nous trouvons ces indications dans une notice de F. Dubois de Montpéroux, mort en 1850, au château de Peseur, près Neuchâtel.

## L'ESCARBOUCLE.

Traduit de HEBEL.

Fin. — Voyez p. 327.

— Retourne d'où tu viens; je sais ce qu'on me veut, répondit Michel à l'enfant. — Voyons, quel est l'atout? — Gagné! J'ai l'as de carreau.

— Ah! ah! tu es un fils du bonheur, dit le chasseur vert; jouons un kreutzer.

— Parbleu! pensa Michel, jouer est toujours jouer. Eh bien, soit!

— Viens-tu? reprit l'enfant qui se tenait toujours à la fenêtre.

— Me laisseras-tu en repos, dit Michel qui gagnait, et qui arriva bientôt à jouer un ducat.

— Comme tu y vas! s'écria le chasseur vert; je ne puis te payer maintenant; mais prends mon anneau en gage. Il y a dans cette escarboucle des vertus cachées; vois comme elle brille!

L'enfant frappa aux vitres une troisième fois.

— Michel, dit-il, Michel, il est encore temps!

— Laisse-le frapper, interrompit le chasseur vert; prends mon anneau et tu ne manqueras jamais d'argent; tant que tu auras cette bague au doigt tu trouveras un thaler chaque jour dans ta poche; si tu le portes seulement un jour de fête, rappelle-toi qu'elle perdra son pouvoir et que tout sera fini pour toi ici-bas. — Adieu. Si tu as besoin de moi, appelle Fitzli-Putzli, et j'entendrai ta voix.

Pendant ce temps, Catherine était seule dans sa petite chambre, pleurant et lisant le livre saint. Michel arriva furieux.

— Te trouverai-je toujours en lamentations; vois ce que j'ai gagné; une escarboucle rouge!

Catherine jeta un cri d'effroi.

— O Jésus! dit-elle, le triste gain!

Et elle s'évanouit.

Ah! si tu n'avais jamais repris tes sens, pauvre femme, que de tourments tu aurais évité! Chaque jour devint pire que la veille. Quelle que fût l'heure, le matin ou à midi, le soir ou à minuit, Michel était au cabaret.

Il joue avec de fausses cartes; son enfant est abandonné, ses champs sont vendus, sa femme s'épuise dans les larmes, et s'il rentre chez lui, ce sont des querelles.

— Te voilà, malheureux, dit Catherine.

Michel à moitié ivre jure et la frappe. Il est tantôt appelé devant le curé, tantôt devant le maire, puis conduit en prison.

Tout va mal à l'intérieur, plus mal au dehors, et Fitzli-Putzli vient toujours lui mêler du fiel dans le sang.

Cela dura sept ans!

Un jour, Putzli fit sortir Michel de prison.

— Passons par l'auberge, dit-il, avant que tu n'aies rendu chez toi les coups que tu viens de recevoir. Ce que ta femme a préparé pour célébrer ta bienvenue ne te brûlera pas. J'ai le cœur triste quand je pense combien cette femme te rend la vie amère. Du reste, un homme qui a un thaler à dépenser chaque jour et du bonheur au jeu, ne peut pas, d'après le proverbe, être heureux en ménage. Ah! si tu étais seul, combien tu serais plus heureux, car on voit que tu souffres!

— Allons, bois encore un coup d'eau-de-vie pour te rafraîchir le sang.

Pendant ce temps, Catherine était assise sur le seul escabeau de la chaumière: les yeux pleins de larmes, elle regardait le ciel!

— Sept années pour les sept croix! murmurait-elle; mon rêve s'accomplit; puisse Dieu finir bientôt ma peine!

Elle dit, prit un livre et pria.

Tout à coup Michel ouvrit la porte avec un rugissement.

— Pleures-tu encore, misérable? cria-t-il. Vite, prépare-moi à souper!

Catherine répondit qu'elle n'avait point de feu.

— A souper ! répéta l'insensé, ou je te frappe de ce couteau !

— Plutôt aujourd'hui que demain, répondit Catherine ; tu as fait mourir mon enfant ; tout n'est-il pas fini pour moi ? Le tonnerre et l'orage te creuseront ta sépulture.

Elle dit, fut frappée et tomba en disant :

— Oh ! mon cœur sanglant ! Viens, garçon noir, viens creuser ma tombe !

Michel s'échappa épouvanté, et courut à travers la campagne. La terre tremblait sous ses pieds, le vent grondait dans les arbres.

— Fitzli-Putzli, conseille-moi ! s'écria le meurtrier.

Putzli se montre.

— Que veux-tu ?

— J'ai tué Catherine.

— Est-ce tout ? tu effrayes les gens, et l'on craint quelque malheur. Quitte le pays ; le Rhin est proche ; viens, je sais où il y a un bateau.

Ils arrivèrent dans le pays de Sundgau. Une lumière brillait au loin, la lumière d'une auberge isolée.

— Nous allons voir, dit Putzli, si nous ne trouvons point là quelque chose pour calmer ton agitation !

Mais ils rencontrèrent dans l'auberge d'autres buveurs et se mirent tous à jouer.

Le trèfle est atout. — Gagné. — Un nouvel atout. — Le cœur est pris. — Voici déjà onze heures et demie ! — L'enfant au doux regard ne va-t-il pas encore se montrer ?

— Je crois, Michel, que nous approchons de la fin, dit Fitzli.

Alors Michel sentit en lui une douleur poignante, et cette douleur se renouvelait à chaque carte qu'il jouait. Le chasseur vert lui répéta la même phrase ; enfin minuit sonna. Michel plongea dans sa bourse la main qui portait l'escar-boucle.

— Qui veut changer un thaler de Bavière ? demanda-t-il.

Mais il ne retira qu'un jeton de verre !

— Ne t'avais-je point averti ? dit le classeur ; c'est aujourd'hui jour de fête.

— Jour de fête ! répéta Michel en cramponnant ses pieds à la table.

Mais ses efforts furent inutiles ; il fallut se lever et suivre son compagnon comme le jeune veau suit le boucher. A une portée de fusil de l'auberge, Putzli s'arrêta.

Michel, dit-il, regarde ! pas une étoile au ciel ; sens-tu comme l'air est chaud ? Aucun souffle de vent ! pas une branche ne bouge, nulle feuille ne murmure ! eh bien, tu es devant moi plus immobile que la nature. — Voudrais-tu prier ? — Oh ! non. — Tu songes à ton passé, et il faut, n'est-ce pas, que tu te délivres de la vie ; fais donc ce qu'il faut ! — Voici un couteau neuf acheté à la dernière foire.

Ici le père s'arrêta, et la mère, tout émue, lui dit :

— Assez ! de grâce, tu épouvantes ces fillettes : ton histoire est affreuse.

— Elle est finie, reprit le père. Michel est toujours à cette place, son anneau maudit au doigt, et aucun oiseau n'a chanté sur sa tombe.

Alors Eva reprit doucement :

— Qui pourrait être effrayé de ce conte ? J'en ai bien compris le sens, ma mère. Putzli représente la tentation du mauvais esprit qui pousse l'homme vers le crime et l'indigence, s'il ne s'appuie pas sur la prière ; tandis que l'enfant au doux regard qui l'avertit, n'est autre que sa conscience !

Je n'ai pas eu une peine en ma vie, une de ces peines dont on peut se consoler parce qu'elles n'attaquent pas le fond du cœur, qu'une heure de lecture d'un bon livre n'ait calmée.

S. DE SACY.

## ACCENTEURS ET SAXICOLES.

L'ORNITHOLOGISTE DE CORNOUAILLES.

Suite et fin. — Voy. p. 347.

A nos deux espèces d'accenteurs européens se relieut plusieurs oiseaux étrangers, parmi lesquels la *Motacilla cyanea* me sembla, d'après les descriptions que j'en pus lire, se rapprocher davantage des traquets que des accenteurs. Si une légère courbure dans le bec grêle, en forme de poinçon, de ces derniers, a suffi pour les séparer de la famille des fauvelles, la base élargie du bec de la *Motacilla cyanea*, n'est-elle pas un caractère suffisant pour la relier aux traquets ? me demandais-je. Je réunis les meilleures figures de ces derniers oiseaux hauts sur pattes qui vivent d'insectes, et que l'habitude de nicher à terre et sous les pierres a fait surnommer, par Bechstein, *Saxicoles*. Linné, en de plus larges divisions, les réunissait à la nombreuse tribu des bœcs fins auxquels, vu la perpétuelle vibration de leurs ailes, de leur tête, de leurs plumes, et surtout de la queue, il avait imposé le nom de Motacille ; tandis que des auteurs récents, frappés de la ressemblance des traquets avec le merle (*Turdus*), les ont appelés Turdidées.

J'étudiai donc (qu'on l'appelle *Saxicola* ou *Motacilla rubicola*) le traquet à gorge noire, à palatine blanche, paré d'une tache de blanc sur l'aile et au croupion. Je comptai les plumes de son aile et de sa queue. J'examinai le tarier, plus grand, plus élané, au sourcil clair, à la joue sombre, dont les plumes supérieures sont entourées d'une large bordure d'un jaune roussâtre, et qu'ornent, sur l'aile et à la naissance de la queue, de brillantes taches allongées d'un blanc pur.

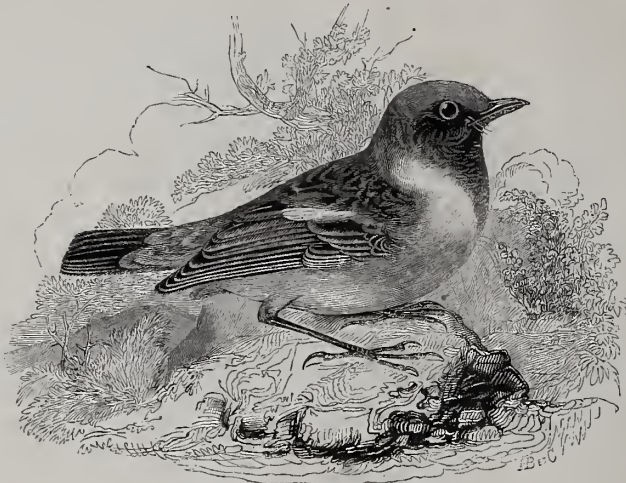
Une paire de traquets motteux (*Mot. ananthe*) arrêta aussi mon attention : j'observai le blanc et le noir disposés sur le plumage par masses plus uniformes. Un brun clair distingue la femelle du mâle gris cendré ; les ailes et le trait sous l'œil de ce dernier, semblent d'un noir plus franc, les oppositions de teinte étant toujours moins accentuées chez la femelle que chez le mâle.

Impossible cependant d'établir des relations de couleur entre ce groupe d'oiseaux noirs et blancs et la *Motacilla cyanea*. Ma critique de la classification qui rattache cette dernière espèce aux accenteurs, n'en subsistait pas moins ; mais lorsque je la communiquai d'un air docte, elle rencontra peu de sympathie. On me plaisanta, je me fâchai ; on trouva ridicule qu'un simple adepte attaquaît les divisions établies ; on rallia cette prétention de rattacher à nos vulgaires traquets un oiseau étranger que je ne connaissais que par des figures plus ou moins exactes, et dont le surnom de *cyanea* désigne la couleur azurée. Je répondais que s'il y a des merles bleus et roux, tout aussi bien que des merles noirs et même des blancs, je ne voyais pas pourquoi l'on me refusait des traquets bleus ! Jamais la nuance n'a servi à distinguer les espèces, ajoutais-je, pas même les individus. Le même oiseau change de livrée l'été et l'hiver, et prend, à l'époque où il bâtit son nid, un plumage de nocce tout différent de son habit ordinaire. Enfin je mis quelque aigreur dans ma défense lorsque les railleurs affirmèrent que, selon moi, le traquet motteux, le tarier, noirs et blancs l'hiver, devenaient bleu d'azur au printemps.

L'humeur s'en mêla ; peu s'en fallut que je ne regardasse comme un ennemi mortel quiconque voulait que la *Motacilla cyanea* fût un accenteur. Résolu de prouver le contraire, me voyant à l'agrandissement de la tribu des saxicoles sur laquelle je fondais ma gloire future, je partis pour les dunes du comté de Sussex. C'est le rendez-vous habituel des bandes voyageuses venues du continent ; et, contre l'opinion des naturalistes qui classent le traquet parmi les oiseaux solitaires, les bergers du Sussex prennent au filet plus de vingt-deux mille motteux par an.

Il serait long et ennuyeux de raconter mes pérégrinations et les hécatombes d'oiseaux sacrifiés sans que la science ni ma réputation en profitassent, pas plus que des brochures que j'expédiais aux sociétés savantes. C'était moi qui devenais un oiseau solitaire et, qui plus est, morose. J'avais suivi nos côtes méridionales, supportant les inconvénients d'un voyage souvent pédestre, et privé des douceurs de la société et du bien-être du logis. Enfin un jour (j'étais arrivé alors vers la pointe de Cornouailles), après une semaine pluvieuse où j'avais eu fort à souffrir, et une nuit fatigante passée dans

une mauvaise auberge de colporteurs et de rouliers, j'étais sur la falaise, épiant le passage des oiseaux. C'était par une belle matinée, sur ces plateaux élevés que l'océan semble parfois entourer de toutes parts, et où la verdure est d'une teinte si vive, qu'environnée du cercle d'azur décrit par la mer, on dirait d'une immense émeraude enchâssée dans un saphir sans bornes. Mais, pauvre aveugle que j'étais, plongé dans toute cette magnificence, je ne la voyais pas ; mes yeux ne cherchaient à l'horizon qu'une tache obscure qui annonçât l'arrivée des traquets ; mon esprit n'était préoccupé que



Traquet rubicole. — *MOTACILLA RUBICOLA*.

du désir de prouver que les saxicoles s'associent par troupes, en dépit de l'opinion qui maintient que les oiseaux nourris de proie vivante se séparent et s'isolent à la poursuite de leur gibier, tandis que ceux qui vivent de graines et de

semences s'agrègent et se réunissent alentour des plantes qui fournissent à leur pâture.

Mes regards se perdaient dans un vague horizon, mon esprit dans des suppositions vaines, lorsqu'un oiseau tour-



Traquet tarier. — *MOTACILLA RUBETRA*

noya en voltigeant familièrement tout proche de ma tête : j'armai mon fusil ; un cri m'arrêta.

— Ne tire pas ! ne tire pas, ami ! cria un homme qui s'était approché sans que, dans ma préoccupation, je m'en fusse aperçu.

L'arme abaissée, je considérais avec surprise l'individu, qui s'avancait toujours en me saluant de la main. Un chapeau gris à larges bords, à forme plate, ombrageait ses yeux riant et doux. Il pouvait avoisiner la cinquantaine, soit qu'il l'eût dépassée (les mèches argentées qui s'échappaient pour entourer son visage et descendre sur son cou l'auraient fait

supposer), soit qu'il en fût encore loin, comme sa figure pleine et sans rides, sa démarche aisée, sa taille droite et bien prise sous de larges vêtements, donnaient lieu de le croire.

— Laisse jouir, poursuivit-il lorsqu'il fut tout près de moi, laisse jouir mes innocents petits amis de ces dons d'air, de lumière, de mouvement et de vie, qu'ils ont reçus de Dieu.

Je m'aperçus alors qu'au lieu de s'envoler au loin, l'hirondelle que je venais de viser s'était réfugiée sur la manche de ma nouvelle connaissance ; et deux oiseaux de la même espèce s'élançèrent tout à coup, l'un des plis de son collet,

l'autre du bord de son chapeau, et voltigèrent, poursuivant les syrphes, les moucheron et les cousins qui commençaient à danser dans les rayons du soleil levant.

— Pourquoi rendre le mal pour le bien ? me demanda ma nouvelle connaissance. Ces faibles créatures, ami, nous défendent d'ennemis invisibles qui dévoreraient nos moissons, nos fruits, nos légumes, et qui s'attaquent même à nous. Le Créateur n'a rien fait en vain ; et vois comme à l'utilité il joint le plaisir ! Quelle grâce et quelle gaieté dans les mouvements de ces innocents oiseaux, dans leur vol rapide et onduleux, dans ces charmantes évolutions !...

En parlant il les suivait de l'œil d'un air ravi, et il reprit avec un sourire, en arrêtant sur moi son regard limpide et doux :

— Peut-être bien qu'en ma qualité de père nourricier je m'exagère un peu les grâces de mes enfants d'adoption !

Il était aisé de voir que j'avais affaire à un quaker. Son abord placide me mettait à l'aise, et la longue privation de toute compagnie m'avait préparé à accueillir des avances qui ne pouvaient éveiller mes jalouses susceptibilités. Je n'avais à craindre dans mon interlocuteur ni critique, ni émule, ni rival, et, curieux de savoir comment il s'y était



Traquets motteux, mâle et femelle. — *MOTACILLA OENANTHE*.



Sternums de Traquets motteux.

pris pour apprivoiser à ce point l'hirondelle qui ne supporte guère la captivité, je le questionnai en le félicitant et lui laissant voir toute ma surprise.

Il l'augmenta en ramenant les oiseaux à l'aide d'un léger mouvement de lèvres qui produisait une sorte de ramage affectueux. Ils volèrent à tire d'aile à cet appel, voltigeant en cercle autour de sa tête, se disputant, avec de petits cris et de joyeux frémissements de plumes, le perchoir de son doigt, et happant, d'un rapide et court claquement de bec, les insectes que le quaker venait d'enlever sur la tête d'une ombellifère épanouie à nos pieds.

— C'était pitié, me dit-il, de les voir tout nus, sans plumes et frissonnants, lorsqu'ils tombèrent du nid dans ma cheminée ; heureusement qu'il n'y avait pas de feu ! Tu sens qu'on ne pouvait laisser mourir les pauvres orphelins, et tu vois

leur reconnaissance. Ce n'a pas été une éducation facile. Les jours de pluie il fallait bien qu'ils se contentassent de jaune d'œuf ; mais dans les beaux temps je m'évertuais à chasser pour eux aux mouches et aux cousins. J'ai appris, tandis que je nourrissais l'avidité couvée (suspendue dans un panier en dehors de ma fenêtre le jour, rentrée à la nuit), j'ai appris à estimer haut le travail de mes petits couples ailés. Sais-tu que ce sont des modèles d'inépuisable affection, d'infatigable industrie ? Dans les longs jours, du crépuscule du matin au crépuscule du soir, ils volent incessamment, effleurant la terre et l'eau du bout d'une aile active. Ils saisissent au vol le plus imperceptible insecte, bien vite apporté aux petits, qui ont toujours le bec ouvert et sont toujours affamés. L'hirondelle se nourrit, boit, gazouille, toujours sur l'aile ; elle pose si peu, qu'un temps on la croyait sans pieds.

Dépourvue de force d'ongle et de bec, elle sait protéger et défendre sa couvée. A la première menace de danger, soit qu'un chat, une belette, grimpe dans le voisinage du nid, soit que, point perdu dans le bleu du ciel, l'épervier se balance au-dessus, un cri aigu rassemble la tribu tout entière, et, fortes de leur nombre et de leur courage, les hirondelles chassent et poursuivent l'ennemi commun.

De plus en plus satisfait de ma nouvelle connaissance, je me disais, en l'écoutant, qu'il n'avait pas dû borner ses observations à une seule espèce d'oiseau, et qu'il devait être de mon avis sur les traquets et les accentueurs. Je m'empressai donc de lui faire part de mes nouvelles divisions et de lui en développer les motifs; mais je le trouvai plus froid sur cet article.

— A merveille, ami, me dit-il, tu as étudié la question; mais pour moi la table des matières n'arrivera qu'après que j'aurai lu à mon aise l'ouvrage, et la lecture est longue. Celui qui a fait sait son œuvre et la peut compter; je suis satisfait d'en jouir; et quelques détails à admirer, à étudier, sont assez pour employer ma vie.

Cependant, en considération de l'intérêt de science qui m'amenait dans son voisinage, et connaissant le peu de facilité qu'on trouve à s'y loger, il m'offrit sa maison avec une franchise d'hospitalité qui m'interdisait le refus.

J'ai depuis passé bien des semaines, à diverses reprises, chez l'excellent quaker, et je vous parlerai quelque jour de son intérieur si doux, si paisible, où le nom d'ami, que le maître accorde à toute créature, est si vrai! J'avais étudié sur les os et les muscles, sur la construction mécanique de l'oiseau, pour le classer, pour voir en quoi sa structure se rapprochait ou s'éloignait de celle de l'homme; mon hôte cherchait aussi dans l'animal des rapports avec nous, mais sous un autre point de vue.

— Dans les instincts des animaux, me disait-il, j'observe une réflexion, un écho de nos affections, de nos vertus, de notre raison. Souvent ce que je vois dans le brillant miroir, ce que j'entends dans l'écho sonore, me rappelle à moi-même; je me gourmande ou je m'encourage: N'y aurait-il pas honte, me dis-je, à trouver en soi moins de dévouement, moins d'affection, moins de courage, moins de pitié, moins de douceur, que dans ces faibles créatures?

En écoutant ce sage et doux philosophe, il me semblait sentir au dedans de moi comme si mon cœur s'ouvrait aux rayons d'une charité divine. Avec lui j'aimais la création tout entière, et, à travers elle, celui dont elle est la bienfaitrice et continuelle émanation. Je voyais maintenant dans la science autre chose que l'étude des divisions et des différences de détails sur lesquelles j'avais fatigué ma vue, rétréci mon intelligence, desséché mes affections. Auprès de mon nouveau guide, j'épanouissais mon âme au lieu de la rétrécir; il avait changé mes mobiles: ce n'étaient plus l'ambition et la rivalité, mais l'admiration et l'amour.

Gagner son procès, c'est acquérir une poule et perdre une vache.  
*Proverbe chinois.*

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346, 362, 374.

§ 9 (suite). *La famille Hubert nous revient. — Renée la savante et madame Roubert.*

21 juin. — Nos amis Hubert sont ici. Justin vient d'être appelé dans une ville voisine avec de l'avancement et a voulu, en allant rejoindre sa nouvelle résidence, passer quelques jours avec nous.

La longue absence n'a rien changé dans nos esprits, ou

plutôt nous avons marché dans le même sens et du même pas, si bien que nous nous retrouvons arrivés au même point. C'est le privilège des amitiés qui ne se fondent pas sur la ressemblance des intérêts, mais sur la communauté des principes de n'avoir rien à craindre de la séparation ni du temps. Les champs peuvent être éloignés l'un de l'autre, quand le fond se ressemble et qu'on y a enfoui la même semence, ils produiront, au même instant, la même moisson.

Sur toutes les questions c'est encore aujourd'hui, entre nous, le bon accord d'autrefois. Ce que Justin désire je l'attends, ce qu'il demande je le veux. Nos cœurs sont comme deux aiguilles aimantées qui tournent d'un seul mouvement et vers le même pôle.

Chaque fois que nous arrivons à le constater c'est une nouvelle joie; plus nous nous voyons, plus nous nous reconnaissons. Douce concorde des volontés fraternelles! Quel charme dans ce long tête-à-tête des âmes! Comme la croyance à deux devient plus ferme et le sentiment partagé plus précieux!

Nos enfants sont ravis de Justin et de Laure; ils trouvent en eux l'indulgence éclairée qui nous manque parfois. Claire, qui va être une jeune fille, s'oublie des heures entières sous la charmillie avec madame Hubert. Elle lui raconte ses chagrins et lui confie ses rêves. Marcelle s'étonne et était tout près de s'affliger d'une confiance qu'elle eût voulu obtenir; je lui ait fait comprendre que l'austérité de son rôle de mère s'y opposait. L'autorité gêne chez une confidente; nous la voulons égale ou du moins désintéressée; se confesser à son maître c'est toujours se livrer. On ne peut être accepté à la fois pour conseiller et pour providence. Permettez cette camaraderie de cœur à l'enfant et contentez-vous d'être sa force et son recours; qu'importe qu'il raconte ailleurs ses fugitives émotions pourvu qu'à la première blessure il accoure dans vos bras? Il peut se confier aux autres, mais il ne compte que sur vous!

Renée est ici avec ses parents. Son premier abord m'a péniblement surpris. Elle est petite, maigre, très-noire, presque laide! Laure et Justin nous l'ont présentée sans en rien dire, et pendant les deux premiers jours j'y ai à peine pris garde; mais l'autre matin je l'ai entendue parler allemand à son père; j'ai su qu'elle savait également l'anglais et l'espagnol. Marcelle l'a forcée à se mettre au piano et nous nous sommes aperçus qu'elle avait dépassé de bien loin sa mère. Elle a également appris tout ce qu'à son âge on peut savoir en géographie, en physique, en histoire! Claire est dans l'émerveillement de tant de science. Moi je m'étonne encore plus de tant de modestie.

Celle-ci n'a pourtant pu fléchir la tante Roubert. Quand on lui a parlé de tout ce que savait Renée, elle a secoué la tête. La tante Roubert n'a jamais pu redresser ses préjugés sur ce point. Elle garde une défiance presque hostile contre ce qu'elle nomme les femmes savantes. A l'en croire, les études littéraires sont inconciliables avec les travaux du ménage; on ne peut mettre l'orthographe et pratiquer le *point-devant*; parler une autre langue que celle de sa mère et soigner convenablement son rôti!

— J'en ai déjà vu de ces petites merveilles, disait-elle hier à Marcelle, ça vous parle des révolutions de la Chine avec des bas troués, ça lit des vers et ne connaît pas la recette pour les confitures, ça vous décrit le costume des sauvages d'Afrique et ne saurait pas tailler un béguin! ne me parle point de femmes pareilles, ma fille, c'est bon, tout au plus, pour faire des portières de l'Académie française.

Malgré ces préventions elle traite Renée comme tout le monde, c'est-à-dire avec une bonté quelque peu rude et familière, car madame Roubert se compare elle-même à un groseller épineux; pour avoir ses fruits il faut s'exposer aux épines.

Du reste, la jeune fille n'en paraît nullement embarrassée; elle rit de ses boutades et est toujours la première à porter



son cabas ou à lui avancer un tabouret de pieds. Aussi la brave tante l'aime-t-elle au fond.

— Après tout, disait-elle avant hier, cette petite a du bon; ce n'est pas sa faute si on lui a appris plus de grammaire que de cuisine.

Aussi a-t-elle voulu lui faire sentir les inconvénients de son éducation. Elle nous avait invités hier à dîner chez elle avec les Hubert, et elle a prié Renée de venir, dès le matin, pour l'aider à tout préparer. Malgré le ton ironique de l'invitation, celle-ci a accepté.

Madame Roubert tenait à se montrer aux yeux de notre savante dans toute la splendeur de sa royauté ménagère. Renée l'a trouvée cuirassée d'un tablier à poitrail, les manches retroussées jusqu'au coude et pétrissant un *tôt-fait*! Or, de l'aveu des plus fins connaisseurs le *tôt-fait* peut être regardé comme la plus haute expression du génie culinaire de la tante Roubert: c'est son Austerlitz!

Elle a donc fait signe à Renée de s'approcher, et, après lui avoir expliqué les mérites et les difficultés spéciales de son plat favori, elle a loyalement procédé devant elle à sa confection, sans lui déguiser aucun détail.

— Voyez-vous, ma chère, a-t-elle dit, en mêlant maternellement les préceptes de morale aux explications pratiques, la première science de la femme est de tirer parti de toute chose... — Gardez les blancs d'œufs pour une autre occasion... — Il ne s'agit pas seulement dans la vie de conjuguier le verbe *je m'habille* ou *je babille*; mais d'assurer aux siens l'aisance et la santé... — Ne mettez pas trop de jus de citron... — Quand on a pour principes d'être utile... — La pâte se lève... — il suffit de garder la paix de la conscience... — On met le tout dans le moule de cuivre... — et l'on vit heureux... — sous le four de campagne!

Renée écoutait et regardait en souriant, un peu perdue dans ce mélange de philosophie et de cuisine; mais la première a porté malheur sans doute à la seconde, car, chose inouïe! au moment où la tante Roubert, jugeant que la cuisson devait être à point, a soulevé le couvercle avec une sérénité confiante et a voulu montrer aux yeux de son élève la pyramide dorée, elle n'a trouvé qu'un édifice écroulé et noirci par le feu! Son Austerlitz était devenu son Waterloo!

Le désappointement a été aussi cruel qu'inattendu! Les heures s'étaient écoulées d'ailleurs, et, malgré son nom trompeur, le *tôt-fait* aurait demandé, pour être essayé de nouveau, plus de temps qu'on ne pouvait lui en consacrer. La tante de Marcelle avait à sortir pour plusieurs achats, à surveiller la servante, ministre novice dont elle redoutait l'inexpérience, à ôter les housses du salon et à dresser le couvert! Elle parlait déjà, avec une répugnance résignée, de recourir aux moyens extrêmes et de s'adresser au pâtisseries voisin, quand Renée a proposé doucement de remplacer le plat manqué par un mets de sa façon. Madame Roubert a fait un soubresaut.

— Quoi? que dites-vous là, ma chère? a-t-elle demandé; vous sauriez faire quelque chose qui se mange? Vous, une savante qui parlez toutes les langues de la tour de Babel!

— C'est un pudding de ménage qui réussit toujours et peut être prêt en quelques instants, a répondu la jeune fille.

— Pudding! a répété madame Roubert, d'un air un peu railleur; ah! fort bien! c'est un mets étranger, qui se prépare en anglais! Eh bien! miss Hubert, voyons ce que vous savez faire; la bonne vous donnera les ingrédients nécessaires.

Mais Renée a déclaré qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait et elle s'est mise à l'œuvre sans retard.

Lorsque madame Roubert est rentrée une demi-heure après avec les achats, elle a trouvé le pudding prêt à être servi!

Il avait une apparence qui a frappé son œil connaisseur. Après l'avoir examiné en tous sens et en avoir aspiré le parfum, elle a fait un petit signe de tête.

— Il n'y a rien à dire de sa mine, a-t-elle repris; je vou-

drais seulement savoir maintenant, comme le renard de la Fontaine: *si son ramage se rapporte à son plumage*. Au reste je vois que vous n'êtes pas sans dispositions, ma chère enfant; venez m'aider à dresser le dessert.

Mais ça été un nouvel embarras! La servante avait brisé une des corbeilles de porcelaine indispensables au service et on n'en a trouvée, dans le buffet, que les morceaux! Madame Roubert, soumise à la symétrie traditionnelle, se trouvait fort empêchée, lorsque Renée, habituée par sa mère aux expédients des humbles ménages où la richesse du goût cache la pauvreté des ressources, a déclaré que tout pouvait s'arranger. Elle a couru au jardin dont la verdure et les fleurs gracieusement mêlées aux fruits ont aidé à parer la table, en déguisant le vide laissé par la corbeille absente. Le linge damassé qui faisait l'orgueil de la tante Roubert, les vieux cristaux, la faïence coloriée, l'argenterie de forme antique ont été élégamment disposés; Renée y a ajouté toutes les amusantes fantaisies des hors-d'œuvre, depuis le beurre en coquilles jusqu'aux radis en bouquet. La tante Roubert était dans l'émerveillement! Mais ç'a été bien autre chose quand tous les plats servis à la fois ont couvert la table et transformé, comme elle l'a dit, «son dîner bourgeois en festin de Balthazar.»

— Ah! la petite masque! s'est elle écriée en embrassant Renée avec une sorte d'attendrissement; et dire qu'elle cachait tout cela!

Le pudding a été déclaré excellent d'une commune voix, et la tante Roubert n'a pas hésité à raconter l'histoire de son *tôt-fait* avec la noble franchise qui prouve:

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Depuis, son opinion sur Renée est singulièrement changée. Elle m'a avoué à demi-voix, au dessert, qu'elle l'avait jugée trop sévèrement, et que nos amis n'avaient pas négligé, autant qu'elle le supposait, «les connaissances essentielles.» Cependant, elle récriminait encore contre «le don des langues,» qu'elle prétendait n'être utile qu'aux apôtres. Enfin, on s'est levé de table pour regagner le petit salon de travail. En attendant le thé, chaque dame a pris sa couture ou sa broderie, et madame Roubert a cherché les mitaines qu'elle tricotait; mais dans le bouleversement général elles étaient tombées à terre et une aiguille avait glissé hors des mailles. C'est une des petites misères domestiques auxquelles la digne tante est le plus sensible. Elle a poussé un cri de désolation et est allée chercher ses lunettes; mais au retour elle a aperçu son tricot aux mains de Renée.

— Ah malheureuse! que faites-vous là? s'est-elle écriée.

Renée lui a tendu les mitaines en souriant; elle y a jeté les yeux. Les points avaient été relevés et le dessin continué!

Elle a regardé Renée d'un air stupéfait, puis se tournant vers moi avec un cri d'admiration:

— Elle tricote! s'est-elle écriée. Ah! mes amis! je me rétracte; rien ne lui manque, c'est une éducation complète!

Complète, en effet, car plus nous avons connu Renée plus nous avons été frappés de tant de culture intellectuelle jointe au sens des choses pratiques. Grâce à Justin et à Laure, elle est montée vers la science comme les humbles pèlerines de nos champs montent vers les saintes chapelles, à pied et dans la simplicité de son cœur! Aussi est-elle, à mes yeux, l'idéal de la femme que notre génération doit préparer pour celle qui naîtra d'elle. Elle sait comprendre et accepter; elle a regardé au plus haut des nuées sans se désaccoutumer de voir à ses pieds; elle est la lumière et l'humilité, le conseil et la soumission. Ah! le rêve de ma vie eût été d'avoir une telle fille; mais puisque ce glorieux bonheur était promis à un autre, béni soit Dieu de l'avoir donné à un ami!

*La suite à une autre livraison.*

Les deux plus grands capitaines des temps anciens et modernes avaient conquis l'Italie à vingt-cinq ans. Un jeune homme (très-jeune) renversa l'empire des Perses. Don Juan d'Autriche, à Lépante, gagna, à vingt-cinq ans, l'une des plus belles batailles des temps modernes ; et, sans la jalousie de Philippe, il eût été, l'année suivante, empereur de Mauritanie. Gaston de Foix, à vingt-deux ans, fut vainqueur à Ravenne ; et Condé, au même âge, le fut à Rocroy. Gustave-Adolphe mourut à trente-huit ans : parmi ses généraux, Weymar meurt à trente-six ans ; Jean Banier, surnommé le second Gustave, meurt à quarante-cinq ans. Cortez avait trente ans lorsqu'il contempla les coupes dorées de Mexico. Quand Maurice de Saxe mourut à trente-deux ans, toute l'Europe reconnut qu'elle avait perdu le plus grand capitaine de l'époque.

D'ISRAELI.

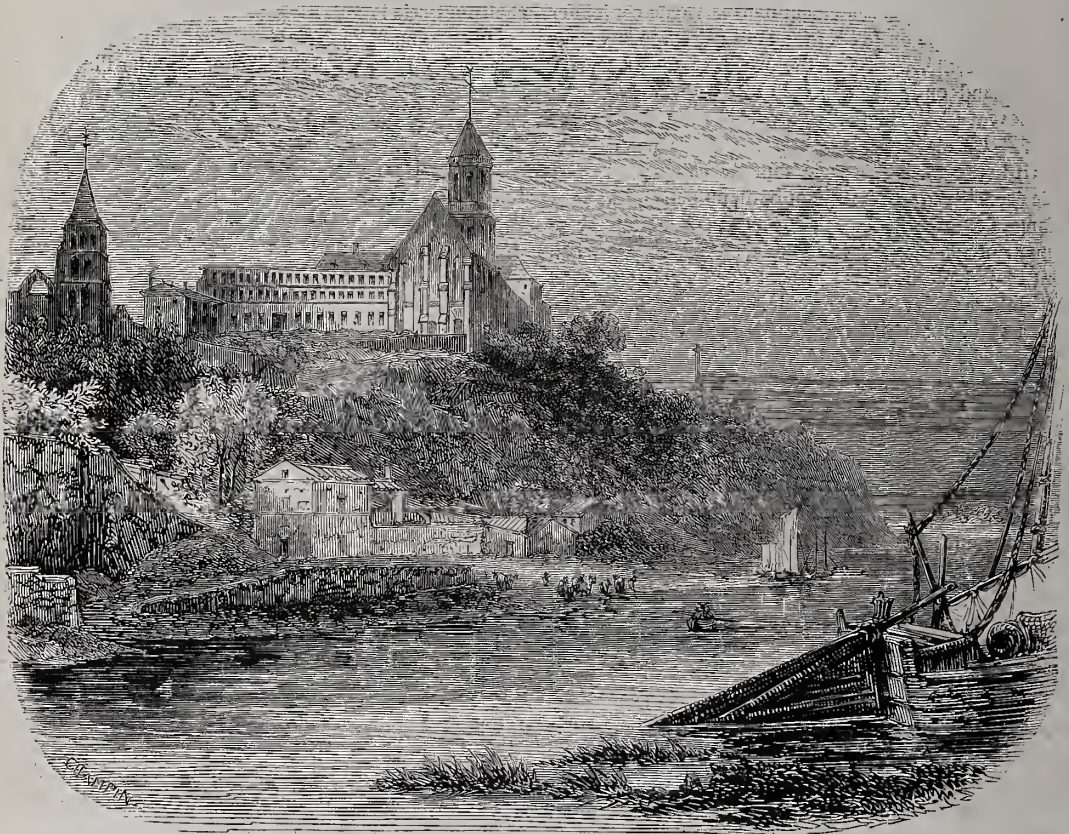
### SAINT-FLORENT LE VIEIL

(Maine-et-Loire).

L'origine de Saint-Florent le Vieil, maintenant chef-lieu de canton du département de Maine-et-Loire, situé à 20 kilo-

mètres nord de Beaupréau, est incertaine. Cependant rien ne fait penser qu'elle remonte au delà du moyen-âge. Cette petite ville paraît devoir sa naissance à la beauté du lieu qu'elle occupe. Ce fut vraisemblablement un seigneur qui, sans le savoir, en posa les fondements, en bâtissant un château dont il ne reste plus de trace à cette heure. Des maisons vinrent peu à peu se grouper autour de la demeure seigneuriale. L'empressement fut d'autant plus grand que le site y invitait par lui-même. Saint-Florent est placé sur la crête d'une falaise haute et escarpée, au milieu d'un vaste plateau d'où l'on découvre, d'un côté, une plaine immense parsemée de villages, de champs de blé, d'arbres groupés en bouquets, qu'arrosent de frais ruisseaux, et de l'autre côté, la Loire, fort large en cet endroit, et couverte de petites îles d'une luxuriante verdure. La vue s'étend à l'infini et se perd dans un horizon où quelques mouvements de terrain arrêtent seuls le regard.

Saint-Florent est donc une des plus agréables villes de France par sa position. Mais en pénétrant au dedans de ses murs on se sent soudainement attristé : on s'y trouve face à face avec de terribles souvenirs et de sombres ruines. C'est de là que la guerre de Vendée prit essor. Elle s'y organisa sous les ordres du Hoche royaliste, Arthur Bonchamp.



Vue de Saint-Florent le Vieil. — Dessin de Champin.

Les luttes titaniques de cette époque sont attestées en ce lieu plus qu'en aucun autre par des empreintes que le temps n'a encore pu effacer. Deux monuments surtout marquent à Saint-Florent cette terrible page de notre histoire : l'un est une colonne élevée en mémoire de la générosité de Bonchamp, qui, luttant contre tous les siens, sauva la vie à cinq mille prisonniers républicains renfermés dans l'église de Saint-Florent et que les vainqueurs allaient mitrailler ; l'autre est le tombeau même du général vendéen, peu de temps après cette belle action, blessé mortellement à la prise

de Chollet. Ce tombeau, de forme antique, est surmonté de la statue de Bonchamp, due au ciseau de David (d'Angers), et l'un de ses chefs-d'œuvre.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,

rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

ISAAC VAN-OSTADE.



Halte flamande, tableau d'Isaac Van-Ostade. — Dessin de Freeman.

Isaac Van-Ostade, frère du célèbre Adrien Van-Ostade (1), vit le jour à Lubeck en 1613. Tous les deux vinrent, probablement très-jeunes, se fixer dans les Pays-Bas; l'aîné eut pour maître François Hals, et forma ensuite lui-même le talent de son cadet. Depuis ce moment, ils paraissent avoir vécu séparés, afin peut-être de ne pas se trouver en concurrence. Adrien habitait la ville silencieuse de Harlem; Isaac travaillait au bord du Zuyderzee, parmi la population com-

(1) Voy. la Biographie et le portrait d'Adrien Van-Ostade, 1834, p. 263.

mercante et remuante d'Amsterdam. Ce fut là qu'il mourut en 1671; son frère ne vint y demeurer qu'en 1672, lorsque l'armée française, après avoir conquis les provinces de Gueldre, Overysse et Utrecht, menaçait la Hollande proprement dite (1). Voilà tout ce que les écrivains nationaux nous apprennent sur Isaac Van-Ostade. Houbraken ajoute : « Il termina sa carrière avant d'avoir atteint les sommets de l'art, où son frère cueillait des lauriers bien dus à son courage et à

(1) Houbraken commet à cet égard une singulière faute de chronologie : « En 1662, Adrien vendit tous ses meubles, dit-il,

son zèle. » Si l'on songe qu'Isaac avait cinquante-huit ans lorsque la palette tomba de ses mains défaillantes, cette expression, *avant d'avoir atteint les sommets de l'art*, paraît singulière. Il n'était pas vraisemblable qu'à cet âge il pût faire encore beaucoup de progrès. Campo Weyerman, dans son langage figuré, n'en a pas moins répété la phrase presque textuellement : « Il fut élève de son frère ; mais, avant d'avoir goûté à la moelle de l'art, il partit pour le royaume des ombres. » Isaac, sur la foi de semblables juges, passa pour un homme très-inférieur et devant presque toute sa renommée à l'éclat dont l'environnaient la gloire et le talent de son frère. Mais, quoique ses ouvrages ne soient pas aussi finis que ceux du chef de la famille, ils prouvent un mérite exceptionnel et une véritable originalité. Isaac ne composait, ne dessinait, ne coloriait pas comme Adrien. Immerzeel déclare qu'il a quelquefois des tons plus transparents et une touche plus légère. Les amateurs ont fini par lui rendre justice, comme le démontre le haut prix de ses tableaux depuis une trentaine d'années. Dans la vente des peintures de l'Élysée-Bourbon, en 1837, son Grand village fut acheté 31 000 francs. Un Marché, qui ornait la collection de M. Casimir Perrier, s'éleva, en 1843, à 17 500. Un Paysage, ayant appartenu à M. Desmeth, s'est vendu en Hollande 5 050 florins, près de 11 000 francs.

Adrien et Isaac Van-Ostade semblent s'être partagé les formes, les aspects de la vie domestique. Le premier peint surtout l'intérieur des maisons, des cabarets et les différentes scènes qui les animent ; l'autre s'est réservé le dehors ; le devant de la porte, la partie de la rue que l'on embrasse d'un coup d'œil. Au premier plan s'élève une ancienne maison avec des contreforts, des pignons en saillie, un colombier autour duquel voltigent les hôtes de l'édifice aérien ; le lierre se cramponne aux murailles inégales, et l'enseigne bienveillante offre à tous les voyageurs l'hospitalité. D'autres fois l'auberge hôtis apparaît comme une simple chaumière, contre laquelle s'appuie une treille en forme de hangar ; la haute toiture, les croisées larges et basses, l'avent qui éloigne de la porte les pluies et les neiges de l'hiver, lui donnent une physionomie originale. La rue est entremêlée d'arbres, de haies, de tonnelles, et se perd au loin dans la verdure de la campagne ; des vaches gagnant les prairies en atteignent déjà l'extrémité ; nous voyons le hameau embelli de tous ses accidents rustiques. Sur le second plan, le clocher darde vers le ciel sa pyramide alguë, symbole de la pensée religieuse qui entraîne l'esprit de l'homme vers un monde meilleur. Des cavaliers, des chariots stationnent devant la porte de l'hôtellerie. Les uns descendent de voiture, font boire ou manger les chevaux, raccommoient les harnais ; cet autre, demeuré en selle, attend la bière que le marchand verse dans une shope ; celui-ci allume sa pipe, celui-là fait ses adieux à la servante. C'est une halte joyeuse dans une vie de fatigue : un moment encore et ces voyageurs vont reprendre leur course, retourner à leurs tribulations. Le temps n'est pas sûr ; des nuages confus voilent le ciel, la journée ne finira peut-être point sans tonnerre et sans pluie. En avant et du courage ! Ce grand chemin représente notre destinée sur la terre, avec ses plaisirs, ses douleurs, ses inquiétudes et ses travaux.

Isaac Van-Ostade aimait encore à figurer des scènes de l'hiver : les canaux, les fleuves, les étangs, où se divertissent les robustes populations du Nord (1). Voyez, les toits fument, les arbres dépouillés allongent leurs bras noirs, l'atmosphère, pleine de vapeurs, barbouille le ciel et l'horizon de teintes grisâtres. Les villageois nouent leurs patins

tous ses objets d'art, et s'achemina vers Amsterdam, dans l'intention de passer à Lubeck et d'échapper ainsi aux violences des Français. » Houbraken n'aurait pas dû ignorer que l'invasion de la Hollande eut lieu dix ans plus tard. Un amateur empêcha le grand peintre de quitter sa patrie adoptive.

(1) Voy. 1836, p. 8.

ou filent sur la blanche surface, tandis que les bambins y font des glissades, poussent des traîneaux ou cheminent dans de petits véhicules de même nature, au moyen de deux bâtons qu'ils appuient à droite et à gauche. Là-bas, des paysans charrient leurs fardeaux sur des voitures analogues attelées d'un cheval. Par le haut de sa porte divisée en deux, un homme d'âge regarde, en fumant sa pipe, ce spectacle animé ; des femmes, des enfants courent chauffer leurs mains violettes. Et la bise souffle, écarte les habits, et les moulins à vent remuent leurs grandes ailes, tandis que les moulins à eau, engourdis par le froid, laissent pendre immobiles leurs roucs bordées de stalactites.

Adrien et Isaac ne se sont pas toujours tenus dans les limites de leurs domaines particuliers. Adrien a passé de l'intérieur à l'extérieur des maisons, et reproduit souvent des épisodes de la vie en plein air. Isaac a franchi le seuil des cabanes et des tavernes, représenté le villageois sous le manteau de sa cheminée, le buveur sous les poutrelles saillantes du cabaret. Une cause toute spéciale invite les peintres des Pays-Bas à retracer le dedans des logis, c'est la propreté minutieuse de la population qui les habite. Jamais une tache ni sur les murailles, ni sur les parquets, ni sur les vitres, ni même sur les marches des escaliers ; les Belges, les Hollandais lavent et essuient jusqu'aux dalles des trottoirs. Les lampes, les casseroles, tous les vases de cuivre et d'étain réfléchissent les objets, semblent sortir des mains de l'ouvrier ; et le linge de table, et les rideaux des fenêtres, et les draps du lit, comme ils sont blancs, comme la ménagère les a repassés avec soin ! Nulle demeure qui ne donne le sentiment du bien-être, qui ne fasse rêver à la poésie domestique. En vous promenant, vous passez devant une allée obscure, et l'enseigne vous annonce qu'elle conduit dans un restaurant ou un estaminet. Vous pensez tout d'abord que ce doit être quelque bouge affreux, plein d'odeurs nauséabondes, couvert de souillures, bon pour des voleurs et des sbires. Entrez, je vous prie, et désabusez-vous. Les meubles, les papiers de tenture, les verres, les pots, les bancs, les tables sont d'une exquise propreté ; des fleurs garnissent les fenêtres, des peintures égayent les murailles de la petite cour ; vous buvez, vous fumez avec plaisir, et vous vous dites qu'après tout, vous habiterez sans regret un pareil séjour. Cet amour passionné du logis nous explique les beaux intérieurs de Rembrandt, de Pierre de Hooghe, de Terburg, de Gérard Dow, des Neefs, des Steenwyck et des Van-Ostade.

Isaac n'a pas gravé comme son frère Adrien, et même l'on a peu gravé d'après lui. Le Musée d'Amsterdam renferme deux de ses tableaux ; celui de Munich en possède un nombre égal ; les quatre morceaux du Louvre permettent de juger sa manière. Quoique les Van-Ostade fussent Allemands d'origine, comme ils ont appris à peindre en Hollande, où ils ont passé presque toute leur vie, on les range parmi les artistes de l'école hollandaise.

#### ÉTUDES D'ARCHITECTURE EN FRANCE,

OU NOTIONS RELATIVES A L'ÂGE ET AU STYLE DES MONUMENTS ÉLEVÉS A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE NOTRE HISTOIRE.

Suite. — Voy. page 250.

RÈGNE DE LOUIS XVI.

La fin du règne de Louis XV vit naître cet esprit général de réforme qui se développa bientôt si rapidement sous l'influence des philosophes et des encyclopédistes. Les arts ne pouvaient pas rester en dehors de ce mouvement, et les écarts que nous avons eu à signaler de la part de certains architectes de cette époque produisirent en effet une réaction très-prononcée. Mais, tout en luttant avec une louable

intention contre les caprices de la mode et contre le mauvais goût qui s'était introduit dans leur art, les réformateurs, par excès de zèle, firent perdre à l'architecture française ce qu'elle conservait encore d'originalité, et créèrent des œuvres pour la plupart inférieures à celles qu'ils avaient mis trop de hâte à répudier.

Au lieu de chercher à régénérer l'art en le ramenant à des principes vrais et en prenant pour base les besoins, les ressources et les traditions de leur pays, les architectes de la fin du dix-huitième siècle crurent à tort ne pouvoir atteindre leur but qu'en proclamant une imitation plus complète des monuments de l'architecture antique.

En outre, dès le commencement du règne de Louis XVI, l'amour de la science et l'étude plus répandue des mathématiques, entraînant l'architecture dans une fausse voie, lui firent perdre tout caractère.

On a trop souvent répété et avec trop d'insistance que « l'architecture était à la fois un art et une science ». La vérité est que l'architecture est avant tout un art qui procède par inspiration et sentiment, un art comme la poésie et la musique. On pourrait peut-être même dire qu'elle est encore plus un art que la peinture et la sculpture, sous ce rapport du moins que ces deux dernières procèdent seulement par imitation. Il faut, en effet, se garder de confondre les solutions qu'on doit à la science avec les inventions du génie ; on peut devenir bâtisseur, mais il faut être né constructeur : c'est par le sentiment et instinctivement que l'on trouve les formes qui sont à la fois possibles et belles ; une œuvre d'architecture demande à être conçue tout d'une pièce, et ce n'est qu'en second lieu que la science intervient et fournit ses formules à titre de vérification quant aux procédés matériels d'exécution. Ni les architectes de l'antiquité, ni ceux du moyen âge n'étaient, à proprement parler, des savants ; ils procédaient les uns et les autres par voie d'inspiration, et leurs œuvres étaient empreintes d'un caractère dont sera toujours dépourvue l'architecture qui procède scientifiquement.

Ce fut à la renaissance, en Italie d'abord, et en France ensuite, que la science s'introduisit dans l'architecture et voulut primer l'art. Vignole, et après lui la plupart des architectes italiens de son temps, avec leur théorie des ordres, prétendaient soumettre l'architecture à des principes scientifiques, et quand Philibert de l'Orme, se passionnant pour la coupe de pierre, imaginait ces trompes plus ingénieuses que belles qu'il se complait à décrire dans ses ouvrages, il portait à son insu un coup fatal à l'architecture qu'il sentait cependant si bien quand il se livrait à son inspiration naturelle.

Cet empire de la science devint très-puissant sous le règne de Louis XVI, et les architectes, voulant prouver leurs connaissances scientifiques, ne savaient qu'imaginer pour en faire l'application. C'est dans cet esprit qu'on a conçu les voûtes du Panthéon de Paris (Sainte-Geneviève) et une infinité de tours de force en pierre qui engendraient les formes les plus bizarres et les plus opposées aux règles du bon goût. Affirmons donc ici de nouveau qu'en architecture l'art doit rester le maître de la science ; s'il se laisse une fois subjuguer par elle, il est anéanti.

En dépit de ces tendances générales évidemment nuisibles à l'art sous le règne de Louis XVI, il y eut quelques hommes assez puissants et assez heureusement doués pour exécuter des œuvres qui honorent à la fois l'architecture française et leur pays.

Au premier rang il faut placer Louis, auteur des galeries du Palais-Royal, du Théâtre-Français, de l'ancien Opéra de la place Louvois à Paris et du célèbre théâtre de Bordeaux qui seul eût suffi à la réputation d'un architecte.

Il est impossible d'imaginer une disposition plus grande et d'un effet plus saisissant que celle du vestibule et de l'escalier principal du théâtre de Bordeaux (voy. p. 389). Les distributions générales sont en outre des mieux enten-

dues, et quant à la coupe de la salle, tout à fait différente de ce qui avait été fait jusqu'alors, elle fut presque exactement reproduite par Louis lui-même dans la salle de l'Opéra de la place Louvois ; on peut encore l'admirer aujourd'hui dans celui de la rue Lepeletier, grâce au bon esprit qu'on a eu de la conserver dans cette construction provisoire en y transportant tout ce qu'il a été possible d'utiliser.

En 1781, le duc de Chartres, voulant réparer les brèches que sa fortune avait subies, entreprit, comme spéculation, d'élever autour de son jardin une série de maisons toutes construites sur le même dessin et destinées à former un ensemble. A cet effet il créa les rues de Montpensier, de Valois et de Beaujolais, et prit sur le jardin le terrain nécessaire aux bâtiments. Les propriétaires des maisons qui jouissaient de la vue de ce jardin dont elles se trouvaient ainsi séparées cherchèrent à s'opposer à ce projet, mais inutilement. Les épigrammes et les caricatures ne furent pas épargnées ; néanmoins en 1782 on posa les fondations des nouveaux bâtiments d'après les dessins de l'architecte Louis. Or, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il sut dans cet ensemble de construction satisfaire admirablement au programme qui lui avait été donné, et, quelles que soient les observations critiques auxquelles peut donner lieu, sous certains rapports, le style de l'architecture des façades, toujours est-il que la grande unité qui règne dans ces vastes bâtiments, l'heureuse disposition du plan, les nombreux et commodes dégagements ménagés avec art et le charme que procure le jardin, feront toujours de cet immense bazar un édifice merveilleux et sans rival dans le monde entier.

Ce fut également Louis qui, en 1781, fut chargé de construire une salle de spectacle dans la partie du Palais-Royal qui s'avance sur la rue de Richelieu. Le terrain étant très-resserré, il ne lui était plus possible comme à Bordeaux de donner un libre essor à son imagination ; c'était de l'adresse qu'il fallait, et Louis a prouvé qu'il n'en manquait pas, surtout lorsqu'il eut l'heureuse idée de mettre son vestibule sous la salle même ; il était en effet impossible de trouver un moyen plus ingénieux de ne pas perdre d'espace. Aujourd'hui on est bien prompt à dire : « Ce vestibule est trop écrasé, les escaliers n'ont rien de monumental, ils sont étroits et se présentent mal. » En faisant ces critiques si faciles, on ignore les difficultés en présence desquelles s'est trouvé l'architecte, et de plus on oublie que le sol de ce vestibule a été remonté pour se rapprocher du niveau de celui de la rue primitivement beaucoup plus bas. Quant aux escaliers il est aisé de voir que Louis n'avait jamais eu l'intention de leur faire jouer un rôle dans l'ensemble de cette distribution. Celui de Bordeaux n'est-il pas là d'ailleurs pour montrer ce qu'il était capable de faire quand l'espace ne lui manquait pas et que les convenances l'exigeaient.

Cette salle, terminée dans l'espace de deux années, avait été faite pour les comédiens des *Variétés amusantes* qui y jouèrent jusqu'en 1799, et pour l'usage de cette troupe le programme était suffisamment bien rempli. L'incendie qui détruisit la salle connue depuis sous le nom d'Odéon, obligea les comédiens français à jouer sur le théâtre des Variétés, théâtre qui fut alors réparé par Moreau et où ils n'ont pas cessé de jouer depuis.

L'aspect extérieur de ce théâtre est satisfaisant et l'ensemble ne manque pas d'unité. L'attique orné de pilastres, qui supporte le grand comble est d'un excellent style et rappelle à quelques égards celui des basiliques de Padoue et de Vicence.

La substitution du fer au bois dans les constructions remonte à une époque plus ancienne qu'on n'est généralement habitué à le croire. Ce fut Erchbion, architecte du Louvre, qui vers 1778 fit une des premières applications de ce mode de construction dans la voûte et le comble du grand salon du Musée restauré récemment, et ce fut en 1789 que M. Louis adopta très-judicieusement le fer pour la construction des

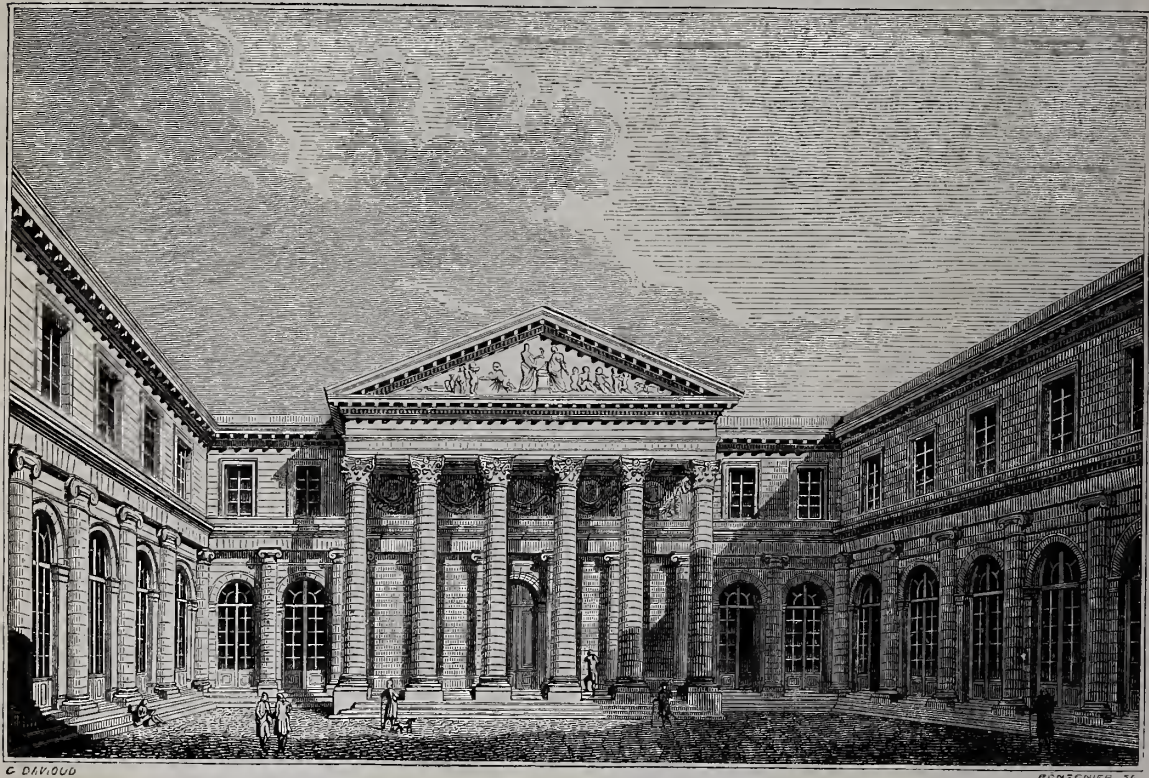
planchers et du comble du théâtre des *Variétés amusantes*.

Les architectes qui, avec Louis, acquirent quelque célébrité sous le règne de Louis XVI, furent Chalgrin, dont nous avons déjà parlé, et qui, en 1774, éleva le Collège de France; Goudouin, auquel on doit l'École de médecine, monument très-complet dans son ensemble, mais dans lequel l'architecte a eu le tort de s'attacher trop servilement à la reproduction des formes antiques. A quoi bon, en effet, décorer la face d'un amphithéâtre d'un péristyle surmonté du fronton traditionnel des temples de l'antiquité païenne? C'est annoncer un temple à Esculape bien plutôt qu'un bâtiment destiné à l'instruction médicale de la jeunesse française.

Nous devons citer aussi, parmi les architectes de cette époque, Peyre et de Wailly, sur les dessins et sous la direction desquels fut élevé, en 1789, le théâtre de l'Odéon (alors Théâtre-Français); M. Desmaisons, auteur des bâtiments et

de la façade principale du Palais de justice, du côté de la cour de Mai; Le Noir, qui entreprit la célèbre construction du théâtre de la Porte Saint-Martin, exécutée en six semaines pour servir aux représentations de l'Opéra, après l'incendie de la salle du Palais-Royal.

Tous ces architectes suivaient à peu près la même route, et leurs œuvres caractérisent assez uniformément le style dominant de cette époque; mais, à côté d'eux, on vit se produire des individualités dont il est intéressant d'étudier les productions. De ce nombre est assurément Ledoux, auteur des différentes barrières de Paris. Ledoux était du nombre de ces artistes qui, dévorés de la soif de faire du nouveau à tout prix, ne reconnaissent ni principes ni règles, et se livrent sans aucune réserve à toutes les fantaisies de leur imagination. Chargé d'élever, aux différentes entrées de Paris, des bâtiments destinés tout simplement au service de l'octroi,



Vue de l'École de médecine de Paris (Goudouin, architecte). — Dessin de Davioud.

à des corps de garde, etc., Ledoux s'imagina de faire ici des temples, là des rotondes, partout des colonnades sans motif ni utilité. Toutes ces constructions, fort luxueuses à l'extérieur, sont pour la plupart très-incommodes au-dedans, et leur ordonnance des plus bizarres choque toutes les règles du goût.

Ledoux a publié sur l'architecture un ouvrage in-folio qu'il est très-curieux de consulter pour se faire une idée des extravagances auxquelles peuvent se laisser entraîner les esprits faux et présomptueux qui, méprisant toutes les traditions, ne tiennent aucun compte des œuvres de leurs devanciers, et ont la prétention de créer à eux seuls un art tout nouveau.

Ledoux était partisan de ce qu'on a appelé depuis l'*architecture parlante*; il croyait avoir trouvé une merveille en faisant la maison d'un vigneron en forme de tonneau; il eût sans doute fait celle d'un buveur en bouteille, etc. Ce système d'architecture eut alors quelques adhérents, et aujourd'hui même les partisans de l'architecture parlante ont fait des tentatives qui, nous l'espérons, auront peu de succès. Nous avons déjà eu occasion, dans le cours de ces études, de

faire ressortir la fausseté d'un tel ordre d'idées, que répudient à la fois les règles de l'art et le bon sens.

La découverte des temples grecs de Paestum, dans le royaume de Naples, excita un grand enthousiasme parmi les architectes, et exerça momentanément une grande influence sur l'architecture. On se prit d'un véritable engouement pour le style de ces temples qu'un architecte français, M. Lagardette, avait mesurés, et qu'il publia en un volume in-folio. Les ordres de colonnes, dits *Paestum*, furent alors indistinctement prodigués à des édifices de destination et d'usage divers. Le couvent des Capucins de la chaussée d'Antin (aujourd'hui le Collège Bonaparte) a été fait sous cette influence, par Brongniard, en 1780.

MM. Legrand et Molinos furent les derniers partisans de ce style dont ils firent des applications peu heureuses. Ce furent ces deux architectes qui, en 1789, firent élever la salle du théâtre Feydeau, rue Feydeau, dans un terrain très-irrégulier. Ce théâtre, sous certains rapports, révélait une certaine recherche de la part de leurs auteurs; sa façade extérieure suivait, comme celle des théâtres antiques, la courbe intérieure de la salle, et l'on avait cherché, au moyen

d'un vaste portique, à faciliter la descente des voitures à couvert, cette donnée si impérieuse et si difficile de nos théâtres modernes. Situé à l'extrémité du passage auquel il avait donné son nom, le théâtre Feydeau fut démoli lors de la création de la place de la Bourse actuelle, vers 1820.

Sous le règne de Louis XVI, on construisit dans Paris un grand nombre de maisons particulières, principalement dans la chaussée d'Antin et dans les faubourgs; ces maisons, destinées aux riches financiers, n'avaient plus aucun rapport avec les somptueux hôtels des familles nobles élevés



Vue du vestibule et de l'escalier du Théâtre de Bordeaux (Louis, architecte). — Dessin de Davioud.

sous Louis XV. Elles se font remarquer par un style à la fois mesquin et prétentieux qui est loin de produire un effet séduisant. Bellanger, architecte de M. le comte d'Artois, s'était fait une grande réputation dans ce genre de construction. Ce fut ce même architecte qui donna les dessins

du pavillon de Bagatelle au bois de Boulogne, et qui, plus tard, fit exécuter la couverture en fer et en cuivre de la Halle aux blés, qu'on admire encore aujourd'hui. L'un des palais les plus importants, élevés à cette époque, est celui connu aujourd'hui sous le nom d'Élysée-Bourbon.

Comme exemple complet de l'architecture du temps de Louis XVI, nous citerons enfin le pavillon du petit Trianon. La composition des jardins indique le changement qui s'était opéré dans le goût français par l'influence de l'anglomanie, qui était alors fort à la mode. Ces jardins, qui empruntent aujourd'hui leur plus grand charme à la beauté de leurs arbres, devaient être d'un effet fort mesquin lorsqu'ils furent créés, et jamais ceux qui les ont dessinés ne les virent aussi agréables qu'ils le sont pour nous. Entre Versailles et Trianon il y a la distance de Louis XIV à Louis XVI.

En résumé, ce qui caractérise l'architecture du règne de Louis XVI, c'est la recherche malentendue du style et de la pureté antique. Au goût un peu aventuré du règne précédent, on voulut opposer un style plus sévère, et l'on ne parvint à créer qu'un genre mesquin et dépourvu d'originalité. On retrouve toutefois dans quelques productions de cette époque certains détails qui ne manquent ni de grâce ni de coquetterie. Ajoutons que, tout en se transformant, notre architecture conservait une grande unité, et que la France possédait encore le sceptre des arts, tandis que l'Italie, qu'elle avait longtemps prise pour guide, avait vu son architecture, comme ses autres arts, subir une décadence complète.

#### LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 279, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346, 362, 374, 382.

§ 10. *Les trois bancs rustiques et la planche de résédas. — Mon père s'affaiblit; derniers moments. — Vide laissé dans notre intérieur. — Testament de mon père.*

Depuis quelque temps, mon père a plus de peine à franchir la distance qui nous sépare; ses forces s'amoindrissent, son activité diminue; naguère encore, c'était toujours lui qui nous visitait; aujourd'hui, c'est nous qui l'allons chercher dans son faubourg.

Tous les soirs, nous nous y rendons en famille. Hier, la tante Roubert nous a suivis; elle voulait, disait-elle, faire goûter ses conserves au père Remi; mais lorsque nous sommes revenus, elle m'a pris à part.

— Savez-vous, m'a-t-elle dit, qu'il est bien changé depuis que je ne l'avais vu.

— Il affirme pourtant qu'il n'est point malade, ai-je répondu.

Elle a haussé les épaules.

— Est-ce que ces vieux héros y entendent rien, a-t-elle repris; ça souffre sans se donner la peine de se plaindre; et, aussi longtemps que ça n'est pas mort, ça se déclare bien portants! Mais, croyez-moi, voyez, le plus souvent possible, le père Remi!

Cette recommandation m'a saisi; je n'ai pu dormir cette nuit, et, dès le matin, j'étais à la pépinière.

J'ai trouvé mon père déjà debout, non en pantoufles et en robe de chambre, mais avec son costume ordinaire; redingote boutonnée jusqu'au cou, forts souliers de marche, cravate noire un peu lâche et chapeau de feutre à bords larges. Il a conservé l'habitude militaire de ne faire qu'une toilette, afin d'être toujours prêt.

Nous sommes descendus ensemble dans les jeunes plantations; mais j'ai remarqué que sa marche était plus lente, sa respiration plus difficile. Il s'est arrêté au semis de chênes, et nous nous sommes assis sur un banc que je n'avais point encore vu; j'en ai fait l'observation.

— C'est une attention de M. Germain, a dit mon père, et le troisième siège rustique dressé par lui en mon intention. D'abord je faisais le tour de la pépinière, et je ne m'arrêtais que là-bas sous les quatre tilleuls; puis, les an-

nées s'accumulant, j'ai borné mes courses au grand bassin; aujourd'hui je ne puis dépasser la jeune chenaie! ce sont autant d'avertissements. Le vieux soldat est fatigué, et, en approchant du but, il raccourcit les étapes.

J'ai voulu détourner mon père de ces tristes idées; il s'y est arrêté avec intention.

— Pourquoi m'étonnerais-je de ce qui est la loi commune, a-t-il repris; crois-tu donc que soixante-dix ans de vie ne m'aient pas suffi pour apprendre à mourir? Arrivé aux bords de la fosse, je regarde derrière moi, et je trouve ma carrière remplie! J'ai versé mon sang pour la grande famille nationale dans laquelle j'étais né; je me suis uni à la femme dont j'avais souhaité l'amour; j'ai mangé dans la paix le pain de l'honneur, et je laisse mon nom sans tache à un fils qui me continue! Que puis-je attendre encore, et que pourrait me donner la terre désormais? Je finis ma route entre les tombes et les berceaux, l'âme tournée vers le monde inconnu où le Maître m'attend.

Comme il a vu mon émotion, il n'a rien ajouté, et nous sommes revenus, à petits pas, vers le logis; mais en arrivant il m'a montré devant le seuil ses plates bandes de résédas qui commencent à verdir.

— Tu vois, a-t-il ajouté en souriant, que je n'ai pas renoncé à toutes les récoltes; autrefois seulement, je plantais pour les siècles; maintenant, je sème pour la saison.

La santé de mon père décline de jour en jour; je voudrais en vain me faire illusion plus longtemps! Marcelle s'en est aperçue comme moi; mais sans oser me le dire. Lorsque nous revenons de la pépinière, la route se fait dans un long silence; nos regards s'évient; nous avons peur de nous montrer réciproquement notre commune préoccupation, et cette peur même nous trahit.

Ce qui nous avertit que le terme approche, ce n'est pas seulement une langueur progressive et un détachement toujours plus marqué des intérêts de la vie; c'est surtout l'espèce d'opacité qui attendrit son accent; c'est l'ineffable douceur qui humecte son regard; on dirait que cette âme, prête de prendre son vol, se retourne vers nous déjà purifiée du limon terrestre, et nous parle la langue du ciel!

Claire et Léon eux-mêmes sont frappés de cette espèce de transfiguration; leur turbulente jeunesse se contient et fait silence; ils restent plus longtemps près du vieillard; ils l'écoutent avec un trouble respectueux, tandis qu'il semble profiter de ces dispositions pour graver plus profondément dans leurs cœurs les Tables de la loi.

Ainsi qu'il me l'a dit souvent, il veut rattacher quelques grandes leçons à cet émouvant souvenir des dernières heures; faire de sa mort un *memento* suprême, et dresser la statue du devoir sous la sauvegarde de sa tombe!

— On se rappelle les dernières paroles de celui qui ne doit plus rien dire, me répétait-il l'autre jour; ses conseils restent recommandés par l'attendrissement de l'éternel adieu, et l'esprit le plus rebelle aux vivants fait toujours quelques concessions aux morts.

Ainsi averti, j'éécoute ce qu'il dit à Léon et à sa sœur avec un serrement de cœur inexprimable; chaque enseignement me paraît une annonce lugubre; il me semble dicter son épitaphe. Quant à lui, rien ne peut déranger sa sérénité caressante; il meurt en nous consolant, comme il a vécu en se dévouant, toujours enveloppé dans sa douceur stoïque.

Depuis quelques jours ses pieds refusent de le porter; ses mains tremblent et sa voix est plus faible; mais son intelligence semble briller d'une lumière céleste. Il parle longuement de l'humanité, de la conscience, du bonheur, et quand il s'arrête les yeux fermés, au mouvement de ses lèvres, on peut voir que l'entretien continue tout bas entre lui-même et Dieu! . . . . .

Ce matin, nous étions réunis à la pépinière. Mon père



avait voulu se faire porter jusqu'à la tonnelle, où les jasmins se mêlent aux roses du Bengale et aux vignes folles. Son fauteuil a été roulé sous l'arcade fleurie; les rayons du soleil levant filtraient à travers les feuilles, et tombaient, en pluie lumineuse, sur ses traits amaigris. Je me tenais derrière lui avec Marcelle qui me serrait tristement la main; à ses pieds nos deux enfants s'étaient agenouillés, les bras posés à l'appui du fauteuil, et les yeux levés vers le mourant!

Celui-ci a lu sur leurs visages une inquiétude effrayée qu'il a comprise, car il a souri dans sa pâleur; une de ses mains est tombée sur l'épaule de Claire; il lui a demandé pourquoi elle le regardait ainsi.

L'enfant s'est troublée; des larmes sont venues gonfler ses paupières; elle a voulu balbutier une réponse qui s'est perdue dans un soupir.

Mon père l'a attirée contre lui.

— Paix! paix! chère fille, a-t-il dit tendrement... Il ne faut pas que ce qui se prépare vous étonne ni vous épouvante tous deux; c'est l'accomplissement des lois établies par celui qui sait et qui peut. Mes vœux n'ont point hâté ce moment; mais ils ne cherchent point à le retarder. La vie, quelle qu'elle soit, vous le saurez un jour, devient à la longue difficile à porter: aussi a-t-elle été le plus terrible châtement infligé au plus grand crime par l'imagination populaire. Pour punir le Juif qui avait insulté aux souffrances du Sauveur, elle n'a trouvé que l'immortalité terrestre. N'ayez donc ni désespoir ni frayeur! La mort récompense la vie bien remplie; c'est alors seulement que, dégagé de nos obligations envers nos frères, nous recouvrons notre indépendance dans le sein de Dieu. On vit pour les autres; on meurt pour soi!

Il s'interrompit un instant; je retenais à grand-peine mes sanglots, et les enfants pleuraient tout bas. Après une courte pause, il reprit:

— Bientôt vous ne pourrez plus ni me voir ni m'entendre; mais je n'aurai point cessé pour cela d'être parmi vous! J'y serai par ce que je vous aurai dit, par ce que j'aurai fait en votre intention, par tous les souvenirs qui m'enlacent à votre passé et qui laissent en vous une part de moi-même. J'y serai encore par la bonne renommée dont vous hériteriez. Celui-là seul disparaît tout entier de la terre qui n'a tracé aucun sillon dans le champ humain ni dans les cœurs. Mais que Dieu soit béni! je ne dois point mourir de cette mort! Après moi restent deux générations qui, je l'espère, ne m'oublieront pas.

Ici, Claire et Léon l'entourèrent de leurs bras, comme s'ils eussent voulu protester contre cette espèce de doute.

— Non, reprit le mourant, qui s'efforça de répondre à leurs étreintes; j'en suis sûr, j'en suis sûr! mais vous me le prouverez, n'est-ce pas? Quoique vous fussiez, vous penserez que vous le faites en mon nom et comme les continuateurs de ma vie; vous vous rappellerez que je vous ai laissé en garde mon honneur; vous obéirez toujours au devoir, et, dans le doute, vous vous demanderez ce que je vous aurais conseillé.

Le frère et la sœur promirent avec beaucoup d'émotion.

— J'emporte votre serment, ajouta-t-il, et pour ne jamais l'oublier, regardez bien tout ce qui vous entoure... Là derrière sont votre père et votre mère que j'entends pleurer;... plus haut est le ciel étincelant; ici, tout contre vous, mon visage pâle... mes yeux près de s'éteindre!... que toutes ces images restent dans votre cœur... qu'elles y impriment le souvenir de la promesse faite à un mourant, et recevez sa bénédiction... dans ce baiser...

Ses lèvres effleurèrent les deux fronts, puis il se rejeta en arrière. J'écartai vivement les enfants pour prendre leur place, et à genoux, près du fauteuil, la tête de mon père appuyée à mon épaule, j'attendis en pleurant.

Son agonie fut courte et à peine entrecoupée de quelques tressaillements. Plusieurs fois il rouvrit les yeux et nous

sourit; enfin, au moment où neuf heures sonnaient à l'église voisine, il se redressa, murmura très-bas: — Mon Dieu! laissa glisser son front sur ma poitrine, et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Marcelle s'agenouilla à ses pieds avec Claire et Léon, tandis que je sanglotais une joue appuyée sur cette tête à jamais immobile.

Nous restâmes ainsi longtemps priant et pleurant, mais sans désespoir. La sainte placidité de cette mort semblait s'être communiquée à notre douleur; l'ami que nous regrettions avait pris congé au milieu des plus douces images de la création et des plus sublimes espérances de la terre. Il s'était endormi sous les rayons du soleil levant, parmi les parfums et les chants des oiseaux, en recommandant à ceux qui lui survivaient la religion du devoir!

Une modification sensible dans l'intérieur de notre logis en a changé l'aspect. Plusieurs meubles antiques sont venus s'ajouter à nos meubles nouveaux; quelques portraits de famille, quelques cartes et quelques plans de villes de guerre ont pris place parmi nos gravures et nos tableaux; une épée de capitaine est suspendue au mur devant mon bureau.

Mon œil aime à rencontrer ces amis de ma jeunesse, au milieu desquels j'ai grandi quand mon père était encore là. Ils me le rappellent plus vivement; c'est comme une ombre de lui qui flotte dans notre ménage attristé.

Pendant plusieurs jours, je n'ai pu me persuader qu'il nous eût lui-même quittés sans retour. Je l'avais tellement gardé dans mes habitudes et dans mon cœur qu'à chaque porte ouverte, à chaque pas retentissant dans l'escalier, je pensais le voir paraître. Il a fallu un certain temps pour faire accepter à mon esprit cette idée de l'éternelle absence. A mesure qu'elle prenait possession de moi, la douleur, d'abord contenue, semblait s'aviver; je voyais mieux le vide laissé au foyer domestique. A chaque doute de ma raison ou de ma conscience, ma pensée se retournait d'elle-même vers celui qui avait toujours été ma lumière; mais je ne trouvais plus que l'absence et la nuit.

Au premier moment, la sublime sérénité de cette mort du juste m'avait soutenu; l'admiration, confondue avec le regret, l'avait adouci; la vibration de cette voix auguste qui s'était éteinte en parlant de paix, d'espérance, de vertu, s'était prolongée jusqu'au fond de mon être et l'avait rempli de je ne sais quel attendrissement résigné; mais, un instant soulevé au vent des ailes de l'âme qui partait, j'étais insensiblement retombé dans mon deuil.

Marcelle ne se montrait pas plus ferme que moi: celui que nous pleurons avait été sa force comme il avait été mon apaisement; elle venait chercher près de lui un point d'appui lorsque quelque chose chancelait chez nous; c'était l'arbitre souverain de nos débats, le conciliateur muet, la divinité visible du foyer. Rien de mauvais n'eût osé se produire devant lui; nous sentions son œil sur notre vie; il était devenu l'auxiliaire impartial de notre conscience! et maintenant, nous retombons à notre propre charge sans ce tendre gardien pour nous avertir. Dieu venait de couper brusquement cette laisse d'or qui avait jusqu'alors maintenu nos âmes dans le droit chemin.

L'amertume de ces pensées nous pénétrait plus profondément un soir que nous étions tous réunis près d'un feu d'automne, et que Marcelle et moi nous mettions en ordre les papiers laissés par mon père. Chacun d'eux révélait quelque intéressant côté de ce simple et grand caractère. C'étaient des notes écrites au bivouac ou dans les haltes d'un bataille de quinze années; courts avertissements qu'il se donnait à lui-même pour se tenir toujours «digne de mourir;» des lettres écrites à ma mère pendant les longues angoisses de l'absence, et où la tendresse de l'époux perceait à travers la fermeté du soldat; des quittances et des mémoires payés, trahissant quelque bienfait que nous avions jusqu'alors ignoré!

— Puis venaient ses états de service, glorieux témoignages d'abnégation et d'héroïsme; les actes officiels constatant les principaux événements de cette existence simple et régulière, passée tout entière au grand jour; enfin le testament qu'il avait écrit de sa main quelques mois avant de mourir.

Je l'ai relu tout haut entouré de Marcelle, de Claire et de Léon en habits de deuil; tous pleuraient, et moi-même j'ai dû m'interrompre plus d'une fois. Je le transcris ici de nouveau pour que mes enfants puissent le retrouver dans ce *Mémorial de famille*, et le relire à leurs fils :

« Moi, Anselme Remi, vieux soldat qui sens venir l'heure de l'éternel repos, mais l'esprit libre et le cœur soumis, j'ai écrit ce qui suit comme l'expression de mes derniers désirs, n'osant plus parler, si près de la tombe, de mes volontés.

» Premièrement, je remercie Dieu d'être né chrétien, c'est-à-dire complètement homme, et j'espère mourir sans avoir perdu le droit de porter ce nom.

» Secondement, je lui rends grâce de m'avoir facilité les devoirs en me donnant l'honneur du nom, l'amour de la famille et le pain de chaque jour.

» Il a fait plus encore, il m'a permis de connaître tous les bonheurs de la vie, puisqu'il m'a accordé une patrie libre, une femme qui m'a aimé, un fils qui comprend le bien.

C'est à ce fils que je laisse tout ce je possède au moment de ma mort; à lui et à celle dont il ne peut être séparé dans mon amour. Tous deux, je le sais, s'occuperont peu de la pauvreté de l'héritage; il suffit qu'il leur rappelle celui qui l'aura laissé.

» Mais je les prie instamment de garder mon souvenir comme une joie et non comme une tristesse. Qu'ils pensent à moi comme on pense à un plaisir goûté, à un beau jour fini, à un livre qu'on vient d'achever avec émotion, mais sans désespoir. Ma fin ne doit point être plus regrettée par eux qu'elle ne l'est par moi-même; j'ai vécu dans le contentement, je meurs dans le calme, m'en remettant à Dieu pour ma mort comme pour ma vie.

» Je donne à Claire le collier et les bracelets d'ambre que portait le jour de notre mariage celle qui avait consenti à partager ma destinée; puissent-ils lui communiquer sa force dans la résolution, sa persévérance dans le sacrifice et sa résignation dans l'épreuve.

» Je donne à Léon ma montre d'or qui ne s'est jamais dérangée depuis vingt ans. Quand il verra les aiguilles, toujours obéissantes à l'impulsion des rouages, marquer fidèlement les heures, il se rappellera que la soumission et la règle sont la première condition du devoir.

» Quant à mon fils et à Marcelle, je leur lègue quelques pauvres compagnons d'armes que ma pension aidaient à vivre; ils trouveront ici leurs adresses et leurs noms.

» Je les confie de plus l'un à l'autre.

» A Marcelle, je recommande de contenir l'impétuosité de Remi, d'égayer ses humeurs sombres, d'être le rayon de soleil qui éclaire la maison, l'oiseau chanteur qui en écarte la tristesse.

» A Remi, je rappelle de ménager la sensibilité de Marcelle, de supporter ses défaillances avec douceur, de l'abriter à sa force, et de lui rendre en patience tout ce qu'elle lui donnera en amour.

» Et pour ce qui est de ma sépulture, je ne veux qu'une pierre au cimetière de mon faubourg, et l'arbre que plantera M. Germain au chevet de mon dernier lit. Il grandira nourri de ce que je dois laisser à la terre; ses rameaux ombrageront un jour les enfants qui viennent jouer sur la pelouse, les oiseaux nicheront dans ses feuilles, et, selon les lois de Dieu, la vie ressortira ainsi de la mort.

» Ma main se lasse, mes yeux se troublent; le soleil qui s'éteint ne jette plus dans ma chambre qu'un rouge rayon presque sans clarté. Je m'arrête ici, et je clos ce testament

par un dernier embrassement à ceux que j'aime, un dernier souhait pour ceux qui souffrent.

» Mon Dieu, adoucissez-leur l'épreuve! multipliez l'épi du pauvre et guérissez le cœur du désespéré!

» Écrit le 12 mai, au déclin du jour, dans la plénitude de ma confiance en Celui qui m'a livré à la vie et qui me recevra dans la mort. »

Voici, nous disait récemment un voyageur, les histoires populaires que j'ai entendu raconter le plus souvent dans les divers pays que j'ai parcourus : — En Russie, pays de l'autorité absolue, l'histoire d'une jeune batelière qui a épousé un tzar, et celle d'un petit pâtissier qui s'est élevé au rang de premier ministre. — En Allemagne, pays de l'étude, l'histoire de beaucoup de petits enfants pauvres qui ont pris place parmi les savants les plus illustres. — En Espagne, pays de hardies explorations autrefois et de piété, l'histoire d'aventuriers qui ont découvert des mondes, et de grands seigneurs qui, s'étant faits pèlerins ou moines, ont mérité la couronne des saints. — En Italie, où domine l'amour de l'art, l'histoire de petits pâtres qui, comme Giotto, sont devenus de célèbres peintres. — En France, où l'on a bien de la peine à se guérir de la fièvre belliqueuse, l'histoire de paysans ou d'artisans qui ont emporté à la pointe de leur épée les épaulettes de général ou le bâton de maréchal. — En Angleterre, où l'industrie est plus particulièrement en honneur, l'histoire de petits indigents qui ont gagné des millions, comme ce petit marmiteur Wittington, qui, sans autre capital que son chat, devint un riche industriel et maire de Londres (1). — C'est ainsi, ajoutait ce voyageur, que le caractère de chaque nation se peint fidèlement dans les anecdotes les plus aimées de l'enfance et du peuple. Dans l'ancienne Grèce et à Rome, on racontait les sentences et les spirituelles réparties des sages, et les dévouements des héros; en Orient, on se plaisait au merveilleux, aux ruses, aux aventures des derviches et des jeunes princes amoureux. Cependant, au-dessus de ces récits



Wittington et son chat. — D'après le livre intitulé : *the Wonders of art and nature*.

nationaux, il en est un petit nombre d'autres qui, comme certaines paraboles et certaines fables, sont également bien compris et bien accueillis dans toutes les parties du monde; et c'est à ces communes sympathies que se reconnaît l'unité de la grande famille humaine.

(1) Nous avons raconté, dans notre tome III (1835), p. 22, l'histoire de Wittington et de son chat.

## LES LIBRAIRES ET IMPRIMEURS A PARIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 356.



François Langlois, libraire du dix-septième siècle, d'après Van-Dyck. — Dessin de Bocourt.

La censure exercée sur les livres était fort rigoureuse; le parlement lui donnait la sanction de ses arrêts, et il y avait des cas de peine de mort. Cela n'empêchait pas qu'il ne s'imprimât et qu'il ne se vendit une foule de pamphlets, de livres diffamatoires, d'ouvrages dangereux. Les Lettres de Gui Patin sont pleines de mentions de libraires ou d'imprimeurs emprisonnés à raison des pièces mazarinesques qu'ils débitaient. En 1649, un libraire du palais, nommé Vivenet, fut pour ce délit condamné à cinq ans de galères. Le lieutenant civil rendit la même année une terrible sentence contre une famille entière d'imprimeurs et de vendeurs de mazarinades : le fils aîné fut condamné à être pendu, la mère à assister au supplice et à recevoir le fouet dans les carrefours; le second fils aux galères. En 1694, un compagnon imprimeur et un garçon libraire furent pendus, une femme mise à la Bastille, deux autres personnages emprisonnés par sentence de M. de la Reynie, à cause d'un libelle sur le mariage du roi avec madame de Maintenon. La crainte de ces rigueurs, qui, du reste, étaient souvent modérées en appel au parlement, faisait que beaucoup de livres français s'imprimaient en Hollande ou à Genève; on les introduisait frauduleusement en France. L'auteur des Lettres à Charles Spon donne des détails sur les obstacles qu'éprouva la publi-

cation des *Provinciales* de Pascal : « Les jésuites persécutent ici cruellement quelques libraires qu'ils ont soupçonnés avoir imprimé quelque chose pour le Port-Royal, et entre autres les dix-huit lettres; ils en ont fait mettre un prisonnier qu'ils ont fait enlever en plein minuit, et se sont rendus les maîtres de sa boutique, et ont fouillé partout. Il s'appelle Desprez, à l'enseigne de saint Prosper, rue Saint-Jacques. Ils ont aussi découvert l'imprimeur nommé Langlois, qu'ils ont mis dans la Bastille. » (Lettre du 14 juin 1657.)

A côté de ces faits, il est juste de citer le suivant, que raconte La Caille dans son *Histoire de l'imprimerie*. Antoine Berthier, libraire de Paris, ayant imprimé, en 1560, une histoire du cardinal de Richelieu par Auberi (3 vol. in-fol.), et craignant d'être inquiété, alla trouver la reine-mère. Il lui représenta qu'il n'osait publier l'histoire d'Auberi sans une autorité et une protection particulière de Sa Majesté, « parce qu'il y avoit plusieurs personnes qui s'étoient bien remises en cour, dont la conduite passée, n'ayant pas été régulière, et étant marquée fort désavantageusement pour eux dans ces Mémoires, ne manqueraient pas de lui susciter des affaires fâcheuses. — Allez, lui dit la reine, travaillez sans crainte, et faites tant de honte au vice qu'il ne reste que de la vertu en France. »

Une autre censure que celle du gouvernement, la censure de l'opinion publique, s'est exercée sur les libraires et imprimeurs, et sur les livres du dix-septième siècle. Bayle reproche aux libraires d'anticiper les dates des livres, d'en rafraîchir la première page afin de les faire passer pour nouveaux, et de marquer faussement de nouvelles éditions. Il dit qu'on les accuse d'aimer mieux imprimer de méchants livres que de bons; mais que cela vient surtout de la faute du goût public. Patin traite en plusieurs endroits de ses lettres les libraires de son temps d'une manière fort dure; c'étaient, à l'en croire, des fripons, des coupeurs de bourses, des sots, des menteurs, des ignorants; les mots sont en latin et assaisonnés d'épithètes à l'aveugle. Boileau se plaint qu'on ne voit affichés sur les murs de Paris que des recueils d'amourettes,

De vers, de contes bleus, de frivoles sonnettes,  
et que les ouvrages de Scudéri trouvent toujours

Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire.

Plusieurs libraires s'enrichirent dans leur commerce. Boileau se vantait d'avoir fait la fortune de Thierry son libraire. Les couvents, les bibliophiles, les grands seigneurs se plaisaient à meubler leurs bibliothèques de ces ouvrages volumineux et chers qui trouveraient aujourd'hui si difficilement des acheteurs; les livres de piété, les romans, les vers, les lettres, les pièces de théâtre avaient un débit considérable chez les gentilshommes et dans la bourgeoisie aisée; les pamphlets, comme on l'a vu, faisaient fureur. Bigot, bibliophile du dix-septième siècle, disait que, pour acheter des livres, il choisissait la veille ou le lendemain des fêtes: la veille, suivant lui, les libraires vendaient bon marché, afin d'avoir de quoi s'amuser; le lendemain, ils faisaient de même pour remplir leur bourse vide. La profession d'homme de lettres n'était lucrative que pour certains privilégiés. Boileau revient souvent sur l'état précaire des auteurs de son temps, et sa première satire a pour sujet Cassandre, poète misanthrope, qu'il introduit sous le nom de Damon, et qui mourut sur un grabat. Dans la *foule effroyable des rimeurs affamés*, il flagelle le pauvre Saint-Amant ainsi que Colletet, attendant pour dîner le succès d'un sonnet, et allant chercher son pain de cuisine en cuisine. Lui-même, quoique au-dessus du besoin, se dépeint comme n'ayant ni feu ni lieu. J. Baudouin, membre de l'Académie française, et P. Duryer, faisaient pour les libraires des traductions à trente sous ou un écu la feuille, et des vers à quatre francs le cent quand ils étaient grands, et à quarante sous quand ils étaient petits. C'était surtout au moyen des pensions de la cour et des grands seigneurs, au moyen de quelques places de bibliothécaires, de secrétaires, ou de certains bénéfices ecclésiastiques, que les gens de lettres pouvaient faire figure. Cependant on connaît des exceptions. Scarron, en parlant des sommes que lui payait pour la vente de ses livres le libraire Quinet, appelle ce revenu *son marquisat de Quinet*. Voiture, d'après Tallemant des Réaux, avait, certaines années, 48 000 livres à manger. Le même Tallemant nous apprend qu'en 1656 le libraire Courbé paya à Chapelain, pour les six premiers chants du poème de *la Pucelle*, qui avait fait tant de bruit avant son apparition, une somme de 2 000 livres, puis de 4 000 livres quand on fit une édition en petit format pour empêcher la vente d'une contrefaçon hollandaise, plus, cent cinquante exemplaires de l'ouvrage. Le poème se vendait fort cher: 15 livres en petit papier, et 25 en grand. L'auteur avait imaginé un moyen économique de se faire des amis sans sacrifier beaucoup de volumes; il associait deux personnes pour un exemplaire, excepté quand il s'agissait des gens qu'il craignait, des pestes, comme les appelle Tallemant. C'est au sujet de *la Pucelle* qu'a été faite l'épigramme que voici :

La France attend de Chapelain,  
Ce rare et fameux écrivain,

Une merveilleuse Pucelle.  
La cabale en dit force bien;  
Depuis vingt ans on parle d'elle...  
Dans six mois on n'en dira rien.

Ces vers étaient prophétiques. Personne aujourd'hui ne lit le poème de Chapelain; cependant il eut une grande vogue dans le premier moment, et six éditions en furent promptement épuisées. Racine tira 200 livres du manuscrit d'Andromaque; on dit que Boileau vendit, en 1674, au libraire Thierry son manuscrit du *Lutrin* moyennant 600 livres. Six vers avaient valu à Colletet la même somme que lui donna Richelieu. Le cardinal Mazarin offrit 20 000 livres de la bibliothèque de Gabriel Naudé.

Le dix-septième siècle vit naître le *Journal des savants*; le médecin Renaudot fit paraître sa célèbre *Gazette*, et l'imprimerie royale, fondée par Richelieu, exerça sur l'art de la typographie une salutaire influence. Un grand nombre de beaux et de bons livres furent publiés, parmi lesquels on peut citer: les belles éditions *Ad usum Delphini*; — la *Bibliotheca patrum* (1624, in-fol.); — les *Oeuvres complètes* de saint Thomas d'Aquin (1636-41, 23 vol. in-fol.); — la *Diplomatique* de Mabillon; — le *Spicilege* de d'Achery; — les *Oeuvres* de saint Grégoire (3 vol. in-fol.); — les *Actes* des saints Bénédictins; — la *Bysantine* (commencée en 1646 à l'imprim. royale); le *Glossarium med. et infim. latinis*, de Ducange (1678, 3 vol. in-fol.); — le *Dictionnaire* de l'Académie (1694, 2 vol. in-fol.); — la *Bible polyglotte* du président Lejay, qui l'emporte sur celle d'Anvers (1628-45, 9 vol. gr. in-fol.); — etc., etc.

Plusieurs libraires du dix-septième siècle, suivant l'exemple de leurs devanciers du seizième, ont eux-mêmes rédigé des ouvrages importants: Jean de la Caille a donné une *Histoire de la librairie et de l'imprimerie* (1689, 2 vol. in-4°), et plusieurs autres livres; Jean Boudot est l'auteur d'un *Dictionnaire latin-français* qui est resté longtemps usité dans nos écoles; Nicolas de la Coste a traduit de l'espagnol les *voyages* d'Herrera (3 vol. in-4°); Claude-Louis Thiboust est connu par son poème latin *De Typographiæ excellentia* (1718, in-8°); enfin Paul Eslienne a laissé des *Juvenilia*, une traduction en vers latins de diverses pièces de l'Anthologie, etc.; et la Caille parle d'Antoine Estienne, fils aîné de Paul, comme d'un bon poète et d'un grand orateur.

En dehors de ces libraires-écrivains, on doit nommer, comme ayant fait honneur à la librairie et à la typographie parisienne au dix-septième siècle: — Divers membres de la famille des Estienne; — Frédéric II Morel, qui appartient en partie au seizième siècle, et qui mourut en 1630; son frère Claude-Charles Morel, imprimeur du roi, et Gilles Morel; on a un portrait de Frédéric Morel (1617) avec des vers latins à sa louange, et un portrait de Claude (1626), à l'âge de cinquante-deux ans; — Jean Camusat, imprimeur de l'Académie française, auquel succéda Jean Lepetit; — De Sanlecques, habile fondeur en caractères; — Jean Corrozet; — Edme Martin, apprenti des Morel, imprimeur-libraire juré, et son fils Edme II, vanté par le P. Sirmond et le P. Vavasseur; — Claude Sonnius, l'un des membres de la Compagnie du Grand-Navire; — Pierre Guillemot; — Anth. Berthier; — Robert Ballard, imprimeur du roi pour la musique; — Simon Piget; — Pierre Moreau, qui fit graver et employa à l'impression de plusieurs ouvrages des caractères imitant l'écriture ronde; — Claude-Louis Thiboust, mort le 22 avril 1737, dont on possède un portrait gravé, avec des vers au bas; — Sébastien Huré, imprimeur du roi et imprimeur-libraire du clergé; — Cl. Barbin, reçu libraire en 1654; il se piquait, dit-on, de vendre les livres, quoique méchants. Boileau l'a fait souvent intervenir dans ses poésies, quoiqu'il ne fût pas son libraire habituel: c'est Thierry qu'il employait le plus souvent; — Thierry (Denis II) fut adjoint consul, syndic et juge consul; on prétend que Boileau ne l'a pas nommé dans la satire X, dont il était l'éditeur, pour

éviter un hiatus. On a un portrait de Thierry, gravé d'après une peinture faite, en 1690, par Ferdinand; — Vitré (Antoine), imprimeur du roi en langues orientales, dont la maison possédait une magnifique collection de caractères orientaux, et qui a imprimé la *Polyglotte* de Lejay. On possède son portrait peint par Philippe de Champaigne, et plusieurs fois gravé; — Jean Jombert; — Ch. Coignard, mentionné par Boileau; — Jean Anisson, d'abord imprimeur à Lyon, échevin de cette ville, et qui vint s'établir à Paris; il a imprimé le *Glossaire grec* de Ducange; — Louis Bilaine, l'un des libraires les plus importants de l'époque, éditeur de *la Pucelle* de Chapelain. Boileau a dit :

Bilaine et de Sercy sans moi seraient des drilles.

Cramoisy (Sébastien), reçu, en 1602, libraire et imprimeur; il fut syndic de la communauté, échevin de Paris, grand juge consul, administrateur des hôpitaux. Richelieu le nomma directeur de l'imprimerie royale établie au Louvre; emploi qui fut, plus tard, conféré à sa veuve. Gui Patin l'appelle *le roi de la rue Saint-Jacques parmi les libraires*. Il a imprimé un grand nombre de beaux ouvrages; sa probité, son savoir, la correction de ses livres ont été en grande réputation. Son frère Gabriel et lui firent, en 1658, une faillite considérable. Il vécut quatre-vingt-trois ans, et mourut le 29 janvier 1669. On a son portrait exécuté, en 1642, par Gilles Rousselet; — Langlois (François), dit de Chartres, reçu libraire en 1634. Il publia beaucoup d'ouvrages sur l'architecture et les beaux-arts. La marque de ses livres était les colonnes d'Hercule avec ces mots : *Non plus ultra*. Il avait beaucoup voyagé et avait rapporté un grand nombre de livres rares, de gravures, etc., dont il faisait un commerce considérable. Lorsqu'il quitta Londres, le roi Charles 1<sup>er</sup> lui fit de magnifiques présents. Il était fort habile à jouer de la cornemuse. On possède deux portraits de lui, où il est représenté avec cet instrument à la main. Le premier a été peint par Van-Dyck, et plusieurs fois gravé. Le second, composé par Cl. Vignon, et gravé par Mariette, ne donne pas, comme l'autre, le nom de Langlois; mais on reconnaît facilement les traits de ce personnage dont les vêtements sont plus élégants que dans le tableau de Van-Dyck et dont le chapeau est orné de plumes. Le peintre l'a représenté dans un moment de repos; il vient de jouer ou il va commencer. On lit au bas du portrait : « Il n'y a orgue ny autre instrument que la sourdelle ne surpasse estant touchée de cestuy-cy. »

#### COUCHER DE SOLEIL AU BORD DE LA MER MORTE.

Au soleil couchant, nous avions traversé de nouveau Sodome, et, passant entre les deux coteaux que recouvrent les ruines de Segor, nous entrions dans l'Ouad-*ez-Zouérah*, par lequel nous devions remonter dans la terre de Canaan et gagner Hébron. Jamais nous n'oublierons le magnifique spectacle qu'il nous fut donné d'admirer lorsque nous eûmes gravi les premiers contre-forts de la chaîne cananéenne. Un orage violent venu de l'ouest avait franchi ces montagnes, et, passant au-dessus de la mer Morte, il était venu fondre sur la plaine de Moab. Au couchant, le ciel était parfaitement dégagé de vapeurs; à l'orient, il était de la teinte la plus sombre; aux pieds des montagnes de Moab, la mer semblait une vaste nappe de plomb fondu; et les montagnes elles-mêmes, noires à leur base, étaient d'un rouge de feu depuis la moitié de leur hauteur jusqu'à leur sommet. Tous ensemble nous poussâmes un cri d'admiration : c'était l'incendie de la pentapole (1) qui recommençait sous nos yeux. Je

ne crains pas de dire que le peintre qui parviendrait à rendre l'effet saisissant d'un pareil tableau s'illustrerait entre tous.

*Excursion sur les bords de la mer Morte.* 1851.

#### FEMMES PEINTRES.

Voy. 1848, p. 337 et 393; 1849, p. 93; 1851, p. 287.

Dans un livre bizarre d'Hilaire Pader, peintre et poète toulousain, qui fut membre de l'Académie royale de peinture, on trouve un curieux renseignement sur l'un des enfants d'Abraham Bosse. A la page 26 du *Songe énigmatique sur la peinture universelle*, faisant l'énumération des *illustres peintresses* qui suivent Sofonisbe Aigosciola, il dit : « La deuxième étoit Prudence Profondavale, de Lovain en Brabant. Après venoit Catherina Cantona, Milanoise, qui fit avec l'esguille ce qu'un excellent peintre auroit peine de faire avec le pinceau. Elle estoit suivie de Lavinia Fontana, Bolognoise, et celle-cy de Fede de Galitii, des célèbres sœurs du Guerchin d'Accentes, de la fille de M. Rodières de Narbonne, de Marguerite Chalette, de Jeanne de Taillasson, d'une peintresse d'Agen, de la nièce de M. Stella, de mademoiselle de la Haye, admirable pour la miniature, et de quelques autres filles vertueuses qui se rendent recommandables par les ouvrages de peinture dans Paris, nommément la fille d'un médecin, et pour le dessein à la plume celle de M. Bosse. »

#### LA MAIN MYSTÉRIEUSE.

Au mois de juin 1814, plusieurs jeunes étudiants en droit qui se destinaient au barreau écossais étaient réunis à Édimbourg chez l'un d'entre eux, William Menzies, logé à l'angle des deux principales rues de la ville, Georges street et North-Castle-street. « Nous étions tous de joyeux compagnons, dit celui des convives auquel nous empruntions ce récit. En pleine jouissance de la verve et de la fougue de nos vingt ans, pûti préoccupés de la veille et sans souci du lendemain, nous ne songions qu'à bien employer l'heure présente. La chaleur étant excessive nous passâmes, après dîner, dans la bibliothèque, qu'éclairait au nord une grande fenêtre. Là nous savourions le frais, tandis que les gais propos, les rires, la causerie et le bon vin circulaient à la ronde. Tout à coup je crus voir se rembrunir la figure de notre amphitryon, assis vis-à-vis de moi. « — Qu'y a-t-il, William ? lui demandai-je ; vous trouvez-vous indisposé ? — Non ; tout à l'heure je serai bien, si vous voulez seulement prendre ma place » et me donner la vôtre. Il y a là, en face, une maudite *main* qui m'a déjà plus d'une fois ôté l'appétit et la soif. » Elle ne veut pas me laisser remplir mon verre à cœur joie. » Je me levai et changeai de chaise avec lui. « — Tenez, la voyez-vous ? » me dit-il. Et il me désigna du doigt la main mystérieuse qui, comme celle du festin de Balthazar, troublait son hilarité. « — Depuis que nous sommes là, pour-  
» suivit-il, je l'épie... Elle m'obsède, elle me fascine ; jamais  
» elle ne s'arrête... Page après page vont grossir ce tas de  
» manuscrit ; et toujours l'infatigable main continue sa tâche,  
» et la continuera jusqu'à ce qu'on apporte de la lumière, et  
» Dieu sait combien de temps encore après ! C'est le même  
» mouvement perpétuel tous les jours. Je ne puis en sup-  
» porter la vue, quand je ne suis pas à l'étude et plongé  
» dans mes livres. »

» Et aussitôt un étourneau, moi peut-être, de s'écrier :  
« — C'est sans doute quelque stupide *piocheur*, quelque  
» famélique clerc d'avoué.

» — Non, messieurs, reprit gravement notre hôte ; je sais  
» quelle est cette main : c'est celle de Walter Scott. »

(1) Les cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Sabaïm, Segor et Adama, qui furent consumées ensemble sous une pluie de feu.

» C'était, en effet, l'infatigable main de l'homme de génie qui, célèbre et admiré des trois royaumes pour ses œuvres poétiques, écrivit en trois semaines, pendant les soirs d'été de 1814, les deux derniers volumes de *Waverley*. »

Plût à Dieu que cette apparition eût profité à tous les assistants comme à celui qu'elle aiguillonnait aux heures de loisir. Après avoir été une des lumières du barreau anglais, l'honorable William Menzies est aujourd'hui juge suprême au cap de Bonne-Espérance.

### SAINT-BERTRAND DE COMMINGES

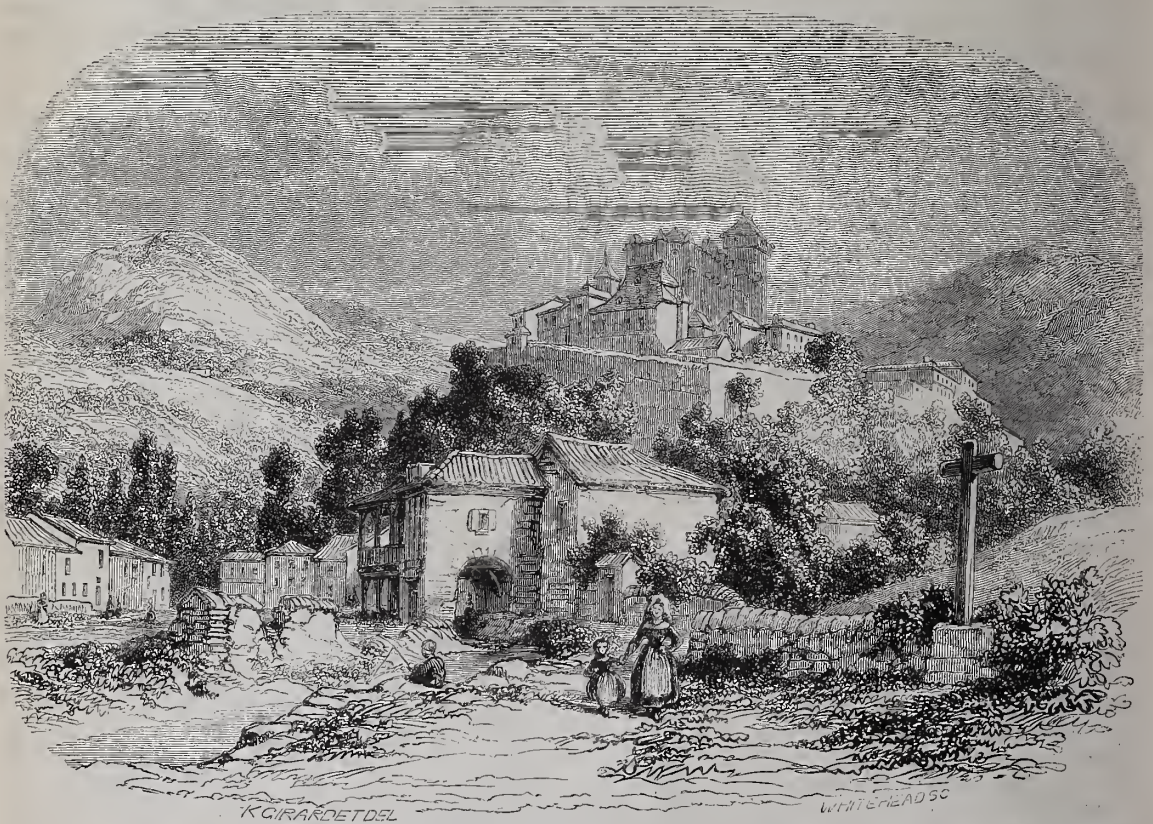
(Haute-Garonne).

Le canton dont Saint-Bertrand de Comminges est maintenant le chef-lieu était habité à l'époque romaine par les *Convenæ*, d'où venait à la ville le nom de *Lugdunum Convenarum*. Elle porta aussi le nom de *Communica*, et par corruption *Communica*, d'où l'on tire *Comminges*. C'était l'ancienne capitale même des *Convenæ*, mentionnée par Strabon. On a reconnu les trois routes romaines qui y aboutissaient d'Auch, de Toulouse et d'Ax. Grégoire de Tours a décrit sa position sur le sommet de la montagne. Mais les vestiges les plus considérables de l'ancienne ville sont à la limite du val Cabrière,

près de la Garonne. Elle fut ornée par les Romains d'un grand nombre de monuments dont on a recueilli, à diverses époques, des restes précieux au milieu de cette nouvelle acropole qui, telle qu'un nid d'aigle, couronne un monticule assez élevé. Elle avait un amphithéâtre dont les ruines sont près de la porte Majeure.

En 585, elle donna retraite à Gondebaud, fils illégitime de Clotaire I<sup>er</sup>, qui s'était fait couronner roi. Leudegisile, général de Gontran, ayant pris cette ville, la livra aux flammes, passa les habitants au fil de l'épée, et précipita Gondebaud du haut des rochers.

Ce n'est qu'au douzième siècle que cette ville reçut le premier des noms qu'elle porte maintenant, en l'honneur d'un de ses évêques qui la rebâtit presque en entier. Saint-Bertrand est agréablement situé dans une vallée fertile, près de l'Aune, et non loin de la rive gauche de la Garonne. Ses rues sont larges et bien bâties. L'ancienne cathédrale, qui semble dominer la ville comme un donjon domine son château, est remarquable par son antiquité et sa régularité : sa vaste enceinte contient treize autels décorés de tableaux ; les boiseries du chœur et celles des orgues sont des chefs-d'œuvre de sculpture. Cette église a été désignée par l'autorité locale comme étant digne d'être classée au nombre des monuments historiques. Saint-Bertrand de Comminges est la patrie du médecin Fr. Bayle, auteur de savants ou-



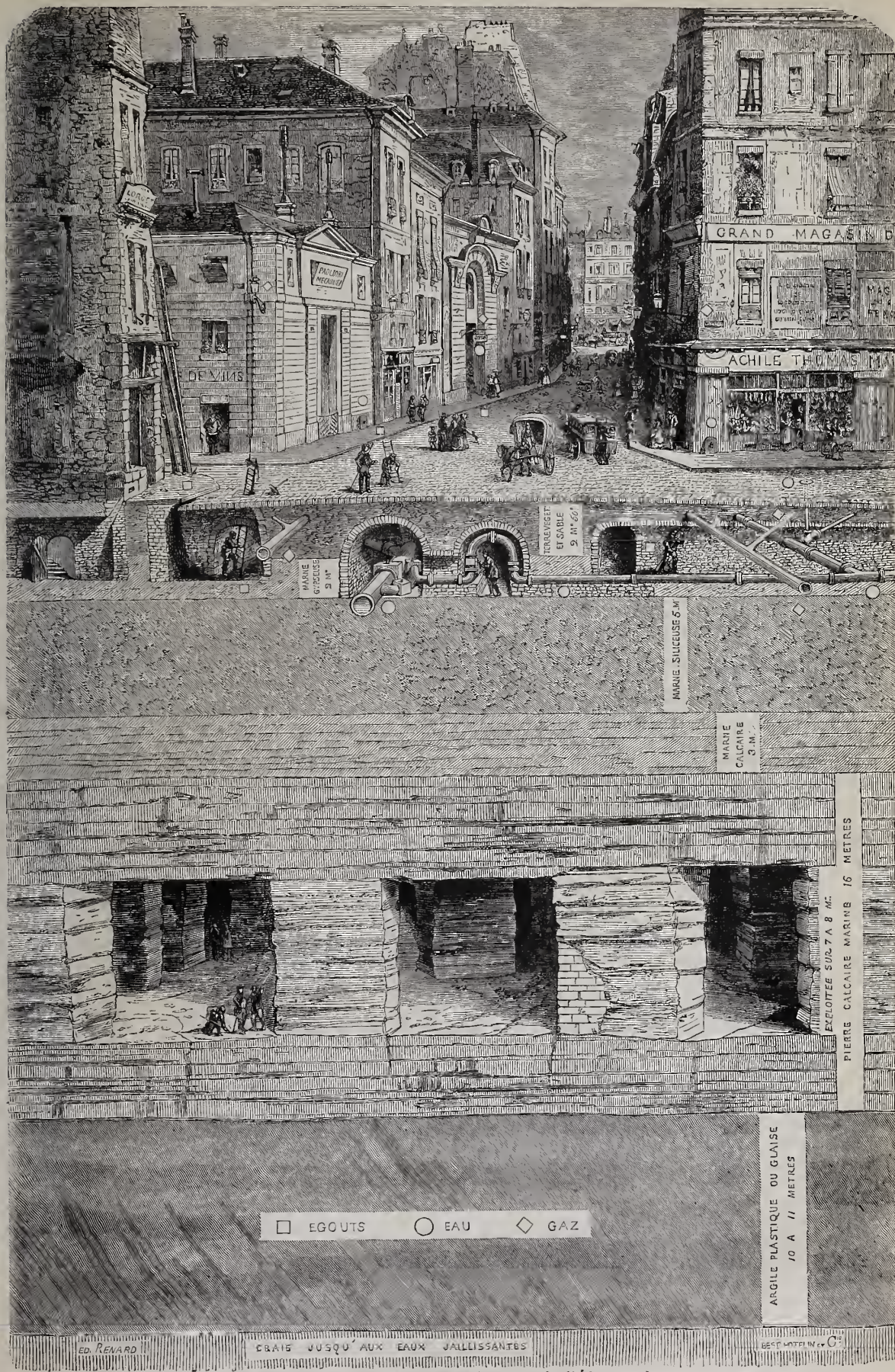
Vue de Saint-Bertrand de Comminges. — Dessin de K. Girardet.

vrages. On voit près de la ville, sur la Garonne, un atelier de marbrerie, et une scie hydraulique de marbre à trente-six lames.

C'est surtout de la Broquère qu'on a la vue du bassin de Saint-Bertrand. Il est très-boisé et semé de buttes, dont la principale, couronnée de quelques maisons et de la cathédrale comme d'une forteresse, commande à ce qui l'environne, et présente un tableau des plus gracieux. Cette ville agréable, tirée de ses ruines par son évêque, devint un pèlerinage fameux, glorifié par de nombreux miracles. Les mon-

tagnards français et espagnols affluaient dans la ville et le faubourg inférieur, à ce point que, jusqu'aux champs et aux vergers, tout fourmillait de ces rustiques adorateurs. Ces souvenirs vivent encore : la belle cathédrale, les gloires du moine de Capadour et les honneurs rendus à ses reliques, y rappellent au peuple les splendeurs du moyen âge. Les antiquaires seuls remontent plus haut et se souviennent des Romains.

PARIS SOUTERRAIN.



□ EGOUTS      ○ EAU      ◇ GAZ

ARGILE PLASTIQUE OU GLAISE  
10 A 11 METRES

EXILOTEE SUS 7 A 8 M.

PIERRE CALCAIRE MARINE 16 METRES

MARNE CALCAIRE 3 M.

MARNE SILICEUSE 6 M.

TERRIENNET ET SABLE 9 M. 60

MARNE GLUCIEUSE 9 M.

ED. RENARD

CRAIS JUSQU' AUX EAUX JALLISSANTES

DES P. LITTELLING & C.

Coupe du sol sous une rue de Paris. — Dessin d'Éd. Renard.

Au-dessous du Paris visible, éclairé la nuit comme le jour, et où douze cent mille personnes vivent et s'agitent si bruyamment, est un Paris invisible, obscur, silencieux, immense. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, ce sol que nous foulons est fouillé, creusé, troué dans tous les sens, et l'on peut dire que presque toutes les rues où nous circulons correspondent à des rues souterraines d'où dépendent en quelque sorte la santé et la vie de notre vaste fourmillière. Sans ces rues impénétrables à nos regards, celles qui leur sont superposées seraient bientôt exposées à mille maux. Canaux, conduits, égouts, sont comme les vaisseaux intérieurs de la grande ville; leur travail est nécessaire et incessant.

Les plus anciennes de ces excavations ont eu pour but la construction de la ville elle-même. Paris est littéralement sorti des entrailles de la terre. Jamais il ne serait parvenu aux proportions gigantesques qui en font l'une des premières villes du monde sans les riches carrières découvertes, il y a quelque dix-huit cents ans, sous les bords de la Seine.

Pendant la domination romaine, vers la fin du troisième siècle, lorsque Lutèce s'était guère encore étendue au delà de l'île de la Cité, on avait reconnu l'existence de bancs calcaires considérables sur la rive gauche du fleuve, à l'endroit où se trouvent aujourd'hui les faubourgs Saint-Marceau et Saint-Germain. Tous les territoires avoisinants, ceux de Montsouris, de Gentilly, de Montrouge, furent successivement excavés. Aujourd'hui, après quatorze siècles qui sembleraient avoir dû les épuiser, une partie de ces carrières fournissent encore journellement à la bâtisse parisienne.

Mais un jour vint où la ville s'était tellement agrandie que l'on fut obligé d'abandonner les fouilles sous le terrain qu'elle occupait. Des monuments d'un poids énorme, le Val-de-Grâce, l'Observatoire, le Panthéon, étaient suspendus sur ces abîmes. Il fallut consolider au plus tôt la base d'une moitié de Paris. On se mit à l'œuvre, et, comme l'on ne pouvait songer à combler complètement ces cryptes, on eut la pensée de les utiliser.

Personne n'ignore qu'en 1780, on enterrait encore les morts au cœur de la ville. Le principal cimetière était celui des Innocents, sur l'emplacement même du marché actuel (1). Les accidents les plus graves se multiplièrent dans son voisinage; toutes les caves des maisons environnantes étaient infectées. Le lieutenant général de police, Lenoir, résolut, sur la plainte des habitants, de supprimer ce cimetière et d'en faire transporter les ossements dans les carrières que l'on avait à consolider. L'administration, après avoir fait l'acquisition de la maison appelée *Tombe-Issoire*, dans la plaine de Montsouris, sur l'ancienne route d'Orléans, dite *la Voie creuse*, construisit un escalier de soixante-dix-sept marches pour descendre dans les excavations, à 17 mètres environ de profondeur, et un puits murailé par la jetée des ossements. En même temps, un grand nombre d'ouvriers furent occupés à consolider la masse générale, à faire communiquer entre elles les diverses galeries, de sorte que bientôt il résulta de leur ensemble des rues, des places et, pour ainsi dire, des monuments. Cet immense travail fut terminé en 1786. Après leur transformation, les carrières ainsi appropriées prirent le nom de *Catacombes*, et reçurent les ossements du cimetière des Innocents d'abord, puis ceux de plusieurs autres supprimés en 1792, 1804, 1808, 1809 et 1811. On estime qu'elles contiennent plus de quarante générations, et que leur population est huit fois plus nombreuse que celle qui est au-dessus.

Les Catacombes renferment deux collections : un échantillon de tous les terrains et bancs de pierre qui constituent leur sol, et une collection pathologique où sont classées avec méthode toutes les espèces d'ossements déformés par les maladies.

(1) Voy. t. I<sup>er</sup>, p. 1.

Elles s'étendent, du sud au nord, depuis les rues de l'École-de-Médecine, Jacob, etc.; et, de l'est à l'ouest, depuis le jardin des Plantes jusqu'à la barrière Vaugirard. Toute la partie gauche de Paris est donc entièrement excavée. Ces souterrains ont leur mur d'enceinte comme Paris même, à peu près suivant la même courbe, construit aux mêmes fins que le mur supérieur, c'est-à-dire pour déjouer l'audace des fraudeurs de barrières, qui, ne craignant pas d'utiliser à leur profit les routes difficilement gardées des Catacombes, entraînent par les ouvertures des carrières de Montrouge ou de Vaugirard, et sortaient dans l'intérieur de Paris par d'autres ouvertures communiquant à des caves complices.

Le travail des carrières, sur la rive droite de la Seine, est loin d'avoir eu les immenses proportions de celui de la rive gauche. Les territoires de Montmartre, Belleville, etc., sont assez profondément excavés; mais, à proprement parler, ces divers territoires ne font pas partie de la ville. Le Paris souterrain de la rive droite se compose surtout de canaux que l'on a pratiqués pour les égouts et les conduites d'eau vive et de gaz, qui, du reste, étendent aussi leur réseau sous la rive gauche, outre les carrières.

La distribution des eaux vives et l'écoulement des eaux fangeuses dans Paris, ont historiquement à peu près la même origine et la même date.

Jusqu'au neuvième siècle, la ville avait été desservie par l'aqueduc d'Arcueil, construit en 360 sous l'empereur Julien. Au neuvième siècle, les Normands avaient détruit cet aqueduc : depuis lors, la ville était demeurée sans conduite d'eau. On ne songea à rétablir l'aqueduc qu'en 1543; puis vinrent les aqueducs des prés Saint-Gervais et de Belleville, établis par les moines de Saint-Laurent et de Saint-Martin. Le sol de Paris continua dès lors à se labourer çà et là de tranchées plus ou moins profondes pour donner passage aux canaux distributeurs dont le nombre s'accrut avec les années. Sous Henri IV, on construisit les pompes de la Samaritaine, sur le Pont-Neuf; ensuite s'établirent les machines hydrauliques du pont Notre-Dame, qui amenèrent avec elles de nombreux percements souterrains de la voie publique. De 1782 date la pompe à feu de Chaillot, et de 1785 la machine du Gros-Cailou. Sous l'empire, le canal de l'Ourcq fut exécuté, et il s'ensuivit une extension immense des conduits et des canaux. La majeure partie des eaux de Paris viennent du canal de l'Ourcq : la prise d'eau principale est à l'extrémité aval du bassin de la Villette. Cette dérivation à ciel ouvert, près du bassin, se recouvre d'une voûte avant d'entrer dans la ville, et forme une galerie qui, prenant le nom d'aqueduc de ceinture, se dirige, de l'est à l'ouest, sous tout le front nord de Paris, depuis la Villette jusqu'à Monceau. Son développement est, en longueur, de 4 083 mètres. L'aqueduc de ceinture communique à la dérivation à ciel ouvert de la Villette, au moyen de bondes à soupape, dont on règle les orifices suivant les besoins. Cet aqueduc principal se ramifie en plusieurs aqueducs secondaires donnant eux-mêmes naissance à une multitude de canaux qui portent les eaux au loin dans le cœur de Paris. Cinquante grandes fontaines publiques environ en sont alimentées. Sous le gouvernement de 1830, les embranchements de canaux se multiplièrent à l'infini. De 1838 à 1845, on a établi cinq grands réservoirs pouvant ensemble contenir 28 500 000 litres d'eau; de 1845 à 1848, on a foré le puits de Grenelle, et on a construit la pompe à feu d'Austerlitz. Le nombre des fontaines publiques, qui, sous l'empire, ne dépassait pas le chiffre de 40, atteint aujourd'hui celui de 94 : 65 sur la rive droite, 29 sur la rive gauche. Le nombre total des appareils de distribution d'eau sur toute la surface de la ville, fontaines marchandes, poteaux d'arrosement, bornes-fontaines, etc., s'élève à 2 033; et cependant, tout immense qu'il soit, ce développement donné à la distribution des eaux ne peut encore satisfaire à tous les besoins. A Paris, chaque habitant ne peut avoir au plus que 69 litres d'eau à consommer.



mer par jour ; à Londres, chaque habitant en a 112, et à Philadelphie, 335. Or, dans les grandes villes, la salubrité dépend, d'une manière à peu près absolue, des eaux disponibles.

Les premiers travaux pour l'écoulement des eaux fangeuses ont été lents et défectueux. Autrefois les rives de la Seine, exhaussées par les alluvions successives de ce fleuve et des amoncellements d'immondices, laissaient derrière elles un bas-fond au pied des collines de Ménilmontant, Belleville, Montmartre et du Roule. Ce bas-fond était devenu un ruisseau et une sorte d'égout naturel qui, depuis Ménilmontant jusqu'au bas des buttes de Chaillot, où il se jetait dans la Seine, recevait toutes les eaux pluviales du nord de Paris et de ses environs : aussi lui avait-on donné le nom de grand égout. Une partie des rigoles qui y descendaient du quartier Montmartre, ayant été, au quatorzième siècle, comprise dans l'enceinte de Charles VII, Hugues Aubriot, alors prévôt des marchands, la fit voûter et revêtir de maçonnerie, et donna ainsi le premier exemple d'un égout véritable. Cependant une multitude de rigoles, semblables à celle qui avait été ainsi voûtée, parcouraient la ville dans divers sens. Parmi les principaux de ces égouts étaient ceux du Ponceau, de Saint-Antoine, des Filles-du-Calvaire, du Temple, etc., qui, à vrai dire, n'étaient encore que d'infects cloaques. Quelques-unes de ces sentines furent voûtées dans le cours du quatorzième siècle. Il est constant qu'avant 1412, l'égout de la rue Saint-Antoine était recouvert de maçonnerie ; il versait ses eaux dans les fossés de la Bastille, et portait le nom de pont Perrin. Mais les rois de France, qui habitaient alors l'hôtel Saint-Paul, incommodés du voisinage de ce canal, en changèrent le cours et le dirigèrent au loin, à travers la culture Sainte-Catherine, vers les murs de l'enclos du Temple. Dans ce nouveau parcours, il fut encore voûté en plusieurs endroits. Les choses restèrent à peu près en cet état jusqu'en 1605. A cette époque, le prévôt de Paris, François Miron, à l'aide des ressources municipales et des siennes propres, entreprit de nouvelles constructions assez importantes. Il fit voûter à ses frais l'égout du Ponceau depuis la rue Saint-Denis jusqu'à la rue Saint-Martin. Ses successeurs ne furent pas animés malheureusement du même zèle pour la salubrité publique. Cependant une description des égouts de Paris, dressée en 1663, et qui les divise en égouts voûtés et en égouts découverts, établit que les premiers avaient 1227 toises de longueur, et les seconds 4021. L'impulsion était donnée. Ce travail souterrain si utile se poursuivit, de génération en génération, jusqu'à notre temps. Le plus bel égout de la ville est celui que Napoléon fit construire dans la rue de Rivoli. Le luxe de cet égout répond à celui des monuments qui sont au-dessus. On cite ensuite, comme un chef-d'œuvre du genre, celui de l'égout des rues Saint-Denis et du Ponceau, qui va jusqu'à la fontaine des Innocents. Cet égout fait un double service ; il conduit à la fois les eaux fangeuses et les eaux vives, au moyen de deux rangs de consoles qui, dans toute sa longueur, soutiennent les tuyaux conducteurs d'eau vive ; au bas coulent les eaux fangeuses. C'est le premier égout qui ait été ainsi disposé en vue d'un double usage ; depuis on a employé souvent ce mode dans les nouvelles constructions. Quelques-unes même, plus récentes, ont été chargées d'un troisième service : elles distribuent aussi le gaz à l'aide de gros tubes qu'elles mènent parallèlement aux conduits d'eau vive.

Toutefois il n'y a guère plus de vingt ans que l'édilité parisienne a sérieusement songé à donner une direction méthodique à tous ces travaux si utiles. On étudia d'abord le nivellement des égouts déjà faits et de ceux à construire ; puis on s'occupa des tranchées et des bâtisses. A dater de 1835, les constructions d'égouts ont été par année de 10000 mètres, c'est-à-dire de deux lieues et demie. Le sol de toutes les rues de Paris, à peu d'exceptions près, est aujourd'hui transpercé. Si l'on ajoute à ces innombrables galeries celles non

moins nombreuses pratiquées pour la distribution des eaux vives, et les conduites de gaz disposées dans ces dernières années sur tous les points de la capitale, on se fera quelque idée de la complication de ces canaux de toutes espèces et de toutes dimensions qui s'étendent sous Paris.

Toutes les galeries, branchements ou autres, ont deux sortes d'ouvertures sur la voie publique : ouvertures pour la chute des eaux, et ouvertures pour le nettoyage, l'inspection et l'entretien des égouts. Chacune de ces ouvertures, qu'elle soit sous le trottoir ou en pleine voie, répond toujours à une cheminée ; lorsqu'elle est en pleine voie, elle est fermée par une grille en fonte que supporte un fort cadre en bois, lequel s'appuie lui-même sur une pierre de roche ; les bouches sous trottoir ont un recouvrement en granit lorsque la hauteur du trottoir le permet, et un recouvrement en fonte lorsque la hauteur du trottoir est moindre. Les ouvertures pour les visites et réparations, appelées *regards*, sont fermées par des trappes en fonte de forme circulaire.

Pour dégager l'air comprimé et assainir les égouts, on établit encore, de distance en distance, des ventouses à tuyaux verticaux et à soupapes à leur partie inférieure, ou bien l'on met cette partie en communication avec les tuyaux de descente des maisons voisines.

La pente des égouts de Paris est d'un millimètre par mètre au minimum.

Généralement on remarque que les parois des égouts qui sont le plus en contact avec l'eau se revêtent à la longue d'une substance beaucoup plus dure que la pierre, et qu'on ne peut entamer avec la pioche sans emporter quelques parcelles de la pierre. Cette substance singulière ressemble beaucoup à celle qui se trouve dans les vieux conduits de plomb et de fonte qui ont servi pendant longtemps au déversement des eaux ménagères. Les égouts ont différentes odeurs, fades, ammoniacales, sulfurées, etc., et les cureurs de profession ne sont pas toujours à l'abri d'accidents dans leurs travaux. En elle-même, l'opération du curage est facile. Pour ôter la boue, les ouvriers la chassent devant eux à l'aide d'une planche emmanchée d'un bâton. L'un d'eux descend d'abord dans l'égout, et établit à quelque distance en avant une forte planche qui arrête le courant de l'eau. L'eau en s'amoncelant détrempé les immondices, et l'on peut alors les remuer avec d'autant plus de facilité que, la planche de barrage retirée, l'eau se précipite rapidement et les entraîne en grande partie avec elle.

Londres l'emporte sur Paris pour la distribution des eaux vives ; mais le service de ses égouts est loin d'être aussi simplement et aussi largement organisé que le nôtre. Cela tient au régime des commissions auxquelles est confiée depuis plusieurs siècles cette partie de l'édilité londonienne. L'ensemble des égouts de Londres forme sept divisions, et chacune d'elles est dirigée par une commission indépendante. Les canaux étant en partie construits et entretenus aux frais des propriétaires, les commissions lèvent des taxes à leur fantaisie, aussi fortes, aussi minimales et aussi répétées qu'elles l'entendent. De là une absence complète de plan général, de suite et d'uniformité dans les travaux. Des quartiers entiers sont encore sans égouts, c'est-à-dire sans aucun moyen de rejeter hors des maisons les immondices. C'est un des nombreux inconvénients du système exagéré de décentralisation que les siècles ont légué à l'Angleterre, mais qui tend aujourd'hui à s'amender dans la mesure de ce qui est juste et nécessaire.

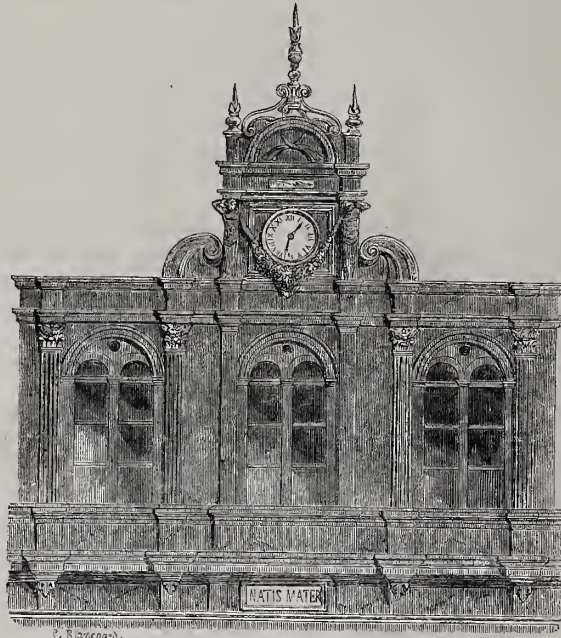
Louis II, roi de Hongrie, fut couronné à l'âge de deux ans ; à quatre ans il avait de la barbe ; à quinze, il se maria ; à dix-huit ans il avait les cheveux gris ; il fut tué dans sa vingtième année, à Mohatsch.

## LE CHATEAU BOURSULT

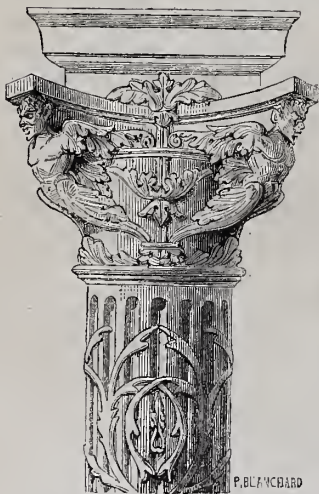
(Marne).

On raconte qu'au temps des croisades, un seigneur d'Anglure, étant tombé aux mains des infidèles, demanda la grâce d'aller lui-même chercher en France sa rançon. On eut confiance en son honneur, et on lui accorda un an de liberté. Il traversa les mers, vint en Champagne, et frappa aux portes de tous les manoirs; ce fut en vain : la somme qu'il avait promise était considérable, et la noblesse avait épuisé ses

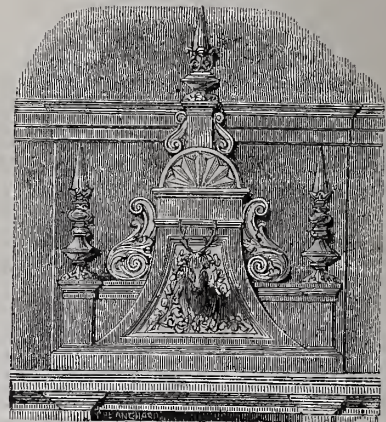
trésors, d'abord à bâtir des églises, dans la crainte de la fin du monde qui devait arriver en l'an 1000, puis à soutenir les guerres religieuses. Le temps fuyait. Le brave chevalier, voyant accourir à grands pas les derniers jours de l'année, fit ses adieux à sa famille. Ni larmes de femme et d'enfants, ni conseils subtils et insidieux, n'eurent le pouvoir de le retenir : nouveau Régulus, il s'arracha aux étreintes de ceux qu'il aimait, et retourna tendre ses bras à des fers éternels. Il paraît que le sultan était au fond assez bonne créature. Comme il n'avait pas trop compté sur le retour de son prisonnier, il admira sa loyauté, et, plus généreux que les Carthaginois, il



Château Boursault. — Couronnement de la façade du Sud.



Chapiteau de la cheminée du grand salon.



Ornementation des fenêtres du château.

lui rendit gratis la liberté, en le priant d'ajouter désormais à son nom chrétien celui de Saladin. Depuis ce temps, dit la tradition, le paladin et ses descendants s'appelèrent Saladin d'Anglure. Ces nobles champenois furent longtemps en possession de la baronnie de Boursault, qui plus tard devint la propriété des Givry.

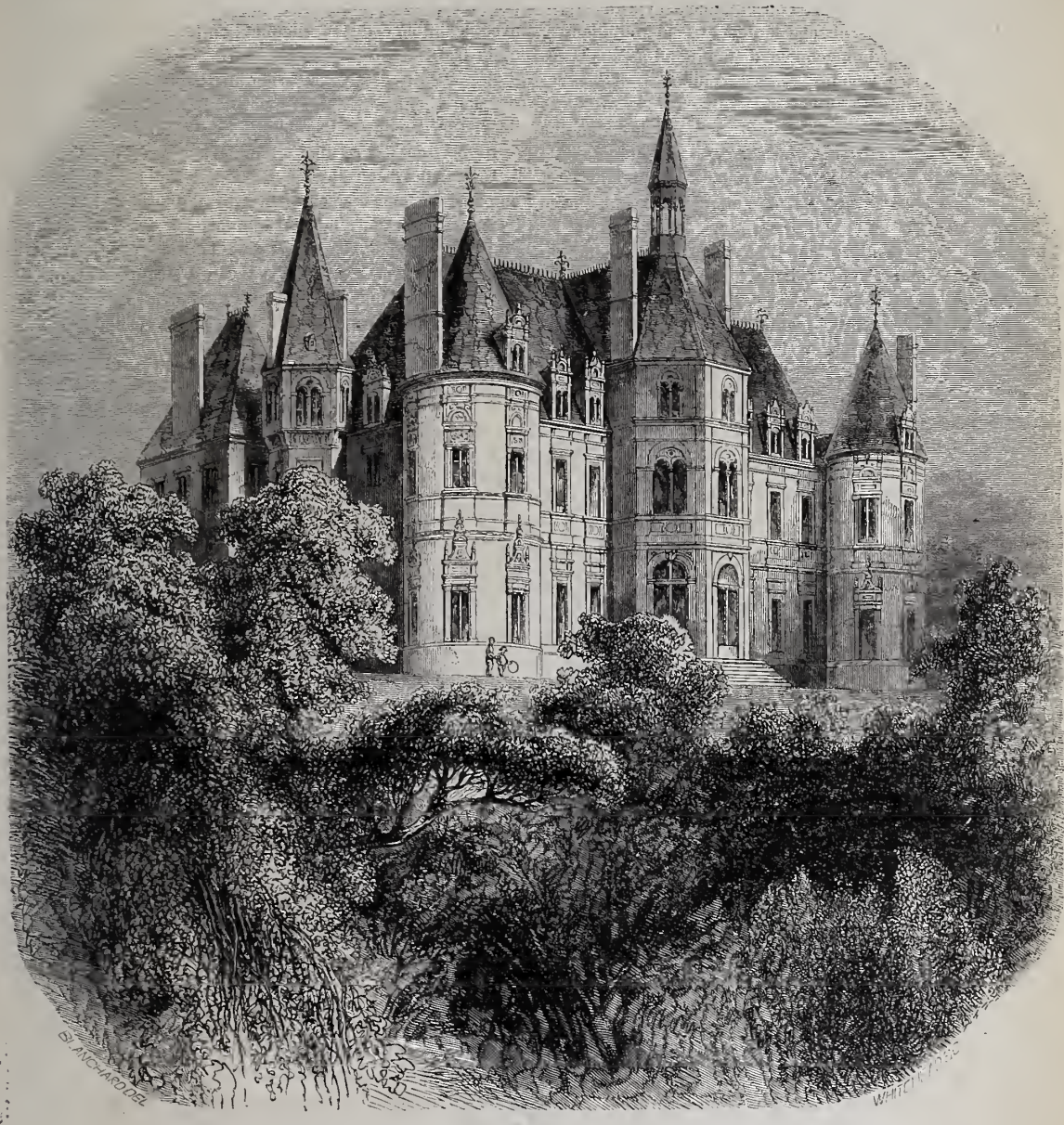
Une estampe de 1600 représente l'ancien château Boursault dans toute sa force et sa gloire, avec sept tours, un

donjon, des poternes, des glacis, et le reste. Quelque violent incendie le consuma sans doute : au sol où gisaient ses débris on a trouvé mêlée une grande quantité de cendres. D'autres constructions s'élevèrent dans la suite sur l'emplacement même ou à côté. Aucune n'a aussi dignement succédé à l'ancien castel que le château dont nous publions aujourd'hui le dessin. Ce n'est point cependant un monument bâti par quelque seigneur de la cour de Louis XIV, sur les dessins

d'un Mansard ou d'un Lepautre. Il est d'un temps où, malgré tout le mérite possible, châteaux et architectes ont grand'peine à se faire admirer, c'est-à-dire du nôtre.

Commencé en 1843, le château Boursault a été achevé en 1848. Il est situé sur la pente d'une colline, au milieu de sources vives et de beaux ombrages, et il domine la grande route de Paris, le chemin de fer de Strasbourg, l'agréable vallée où serpente la Marne, et au loin Épernay. Sur sa façade, on lit cette inscription concise : *Natis mater* (Une mère à ses enfants). C'est, en effet, pour réunir près d'elle sa famille qu'une dame dont le nom est bien et honorablement

connu dans la plus célèbre des industries champenoises (1) a fait construire cette riche et élégante villa sur les plans et sous la direction de l'habile architecte chargé antérieurement de restaurer la cathédrale de Reims (2). L'ensemble du style rappelle celui de la renaissance. Le rez-de-chaussée peut rivaliser de magnificence et de goût avec ce que l'art du seizième siècle a produit de plus gracieux sur les bords enchanterés de la Loire. La salle à manger est ornée de magnifiques tapisseries modernes et de boiseries richement sculptées. Dans le salon, de forme octogone, est une cheminée monumentale en pierre de Bourgogne; le motif qui entoure la



Vue du château Boursault. — Dessin de Ph. Blanchard.

pendule fait corps avec la cheminée. Toutes les sculptures sont l'œuvre d'un des artistes de Paris les plus estimés (1). Une belle avenue conduit de la façade principale à la route d'Épernay à travers un parc vaste, bien dessiné, et planté de grands arbres. Plus d'un voyageur, en passant sur la nouvelle route de fer avec la rapidité du vent, souhaiterait de contempler à loisir cette belle demeure, qui fait honneur

à l'art contemporain et est un exemple de ce que peut l'emploi généreux et intelligent des fortunes loyalement acquises dans l'industrie, pour ajouter aux charmes de nos paysages et soutenir le goût national à la hauteur de ses anciennes traditions.

(1) Madame Cliquot, née Ponsardin.

(2) M. Arceuf.

(1) M. Klagmann.

## LA LAQUE.

La laque est la séve de l'*Augia sinensis* (en Chine) et du *Thus vernix* (au Japon). C'est une gomme résine d'autant plus fine et noircissant d'autant plus vite à l'air, que sa couleur café au lait tire plus sur le rouge. On la fait venir à Canton des provinces de Sse-tchouënn et de Kiang-si, et son prix est, suivant la qualité, de 3 fr. 65 cent. à 9 francs le kilogramme.

Le bois que l'on veut vernir avec la laque doit toujours être très-sec, léger, et plané avec soin. Le plus ordinairement, en Chine et au Japon, l'on emploie le cyprès.

Les opérations du vernissage sont longues et minutieuses. Le bois reçoit d'abord une couche de fiel de buffle et de grès rouge pulvérisé; ce premier fond est poli avec un brunissoir de grès, gommé ou ciré, puis verni.

Le vernis est ainsi composé : 605 grammes de laque fine sont étendus dans 1,210 grammes d'eau, et l'on y ajoute 38 grammes d'huile de *Camellia sesanqua*, un fiel de porc, et 19 grammes de vinaigre de riz. Le tout est mélangé avec soin en plein jour. Le ton de la laque devient de plus en plus foncé, et le vernis est bientôt d'un noir brillant; on l'applique sur le meuble en couche très-mince avec un pinceau plat fait en cheveux.

Le bois préparé de cette manière séjourne dans un séchoir humide : ensuite un ouvrier le plane à l'eau avec un schiste d'un grain très-fin. Le meuble revient recevoir une deuxième couche de laque, puis un deuxième poli, et les deux opérations se succèdent jusqu'à ce que la surface soit parfaitement unie et brillante. A mesure que le travail avance, on emploie de la laque de plus en plus pure; on ne donne jamais moins de trois couches, ni plus de dix-huit.

Le soin d'orner de dessins cette surface polie est confié à un artiste, qui fait d'abord une esquisse avec un pinceau blanchi d'un peu de céruse; s'il est satisfait de son croquis, il le burine et trace les mille petits détails du sujet. Il ne lui reste plus alors qu'à le peindre avec la laque du Kouang-si camphrée, qui sert de mordant, puis à dorer au tampon et au pinceau. On obtient des reliefs avec une ou deux couches de *hoa-kinn-tsi*, et l'on enjolive ces miniatures dorées avec la laque du Fo-kiënn.

Malgré le danger auquel l'exposent les exhalaisons délétères de cette séve, le paysan qui la recueille ne gagne que 26 centimes par jour. L'ouvrier qui applique les couches de fiel et de grès pulvérisé, reçoit 275 francs par an (75 centimes par jour). Le laqueur est payé, en moyenne, 1 franc par jour, et les peintres sont engagés, selon leur habileté, à raison de 1 fr. 28 cent. à 2 fr. 75 cent. par jour. A l'exception du paysan, les ouvriers et les artistes sont logés dans l'atelier, mais leur aménagement est fort simple. Le patron les nourrit, et estime à 165 francs la dépense annuelle par tête (45 centimes par jour).

En Europe on connaît peu les beaux laques unis de Sout-chou et de Nann-king. Il sont très remarquables par la pureté et l'éclat du vernis, la finesse merveilleuse du décor, et la correction du travail d'ébénisterie. Le prix en est très-élevé, les frais de main d'œuvre pour l'application, le séchage et le ponçage alternatifs de dix-huit à vingt couches étant très-considérables.

La fabrication des meubles en laque est encore supérieure au Japon : on y incruste avec art des fragments d'haliotide et d'avicule, diversement découpés et colorés; les dernières couches de laque sont polies avec un roseau.

Ce fut vers 1675 que les missionnaires apportèrent en France les premiers laques de Chine. L'originalité et la richesse des coffrets, des guéridons, des paravents qui furent présentés à la cour, mirent en vogue ces chinoiseries, et, sous Louis XV, le beau langage fit longtemps fureur. Aussi s'empres-  
s-t-on d'envoyer en Chine, pour y être laqués, un

grand nombre de meubles en acajou, en chêne, en tilleul, en bois exotique, d'un précieux travail.

Depuis ce temps, les modèles ont abondé en France; les essais se sont multipliés, et l'on s'est successivement approprié la plupart des procédés chinois.

Toutefois le laquage parisien diffère complètement du laquage chinois. Le brillant est dû principalement, à Paris, au vernis; à Canton, on l'obtient avec le poli.

En France on commence par poser un fond de noir de fumée et un apprêt à l'ocre ou à la céruse, puis on polit au papier verrou, on passe deux couches de noir mat, on donne deux ponçages; on applique une couche de noir d'ivoire broyé avec de l'huile et de l'essence, et l'on termine par deux glacis et un frottis au vernis tinté.

Les bois que l'on emploie, pour les ouvrages laqués, sont ordinairement le tilleul, le hêtre, le frêne et le merisier. Les décors, largement traités, laissent en général à désirer sous le rapport de la correction et de l'art.

L'Angleterre excelle dans la tableterie et le petit meuble en papier mâché et en carton verni; elle produit en ce genre des pièces belles et solides, et l'importance des manufactures, ainsi que des débouchés, y permettant la formation d'outillages complets en matrices, balanciers, découpoirs, etc., rend possible à Birmingham la fabrication à très-bas prix de plateaux de tout genre et de tous les articles analogues (1).

## LES ATERRISSEMENTS DU MISSISSIPI.

## ÉTUDE.

Le Mississipi (en indien, *le Père des eaux*) est, comme l'on sait, le plus grand fleuve de l'Amérique septentrionale, et l'un des plus grands fleuves du monde. Prenant sa source au petit lac Itasca, dans le district des Sioux, vers le 47° degré de latitude nord, il débouche dans la mer au 31° degré, même latitude; il n'a donc pas moins de 450 lieues de long; et encore fait-on ici abstraction de ses sinuosités : on suppose son cours direct du nord au sud, ce qui n'est pas, à beaucoup près, la vérité.

Le Missouri, dont le Mississipi reçoit les eaux, descendant des montagnes Rocheuses par delà le 46° degré de latitude et le 113° de longitude, parcourt une étendue de pays non moins considérable.

Enfin d'autres affluents du grand fleuve, au nombre de dix à douze, parmi lesquels l'Arkansas, la rivière Rouge, l'Ohio, etc., ne le cèdent guère en longueur au Missouri lui-même.

Or chacun de ces immenses cours d'eau use, ravine, creuse le sol qu'il parcourt; les matériaux ainsi arrachés sont entraînés à la mer, s'accumulent au fond, ou sont relégués sur les bords, et forment les dépôts que l'on désigne sous le nom d'*atterrissements*. Ces dépôts, le long du Mississipi, ont une étendue immense : ils comprennent d'abord toute cette grande surface de terre connue sous le nom de *delta*, qui, vers l'extrémité du cours du fleuve, s'étend depuis le Chafalaya jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique; ils comprennent ensuite la vaste plaine dite du Mississipi, qui se prolonge vers le nord jusqu'au cap Girardeau, dans l'état de Missouri.

Le delta a environ 13 milles carrés de surface; l'épaisseur des dépôts qui le composent, d'après les calculs d'un savant ingénieur américain, M. le capitaine Delafield, peut être évaluée à 525 pieds anglais (160 mètres); il s'élève de quelques pouces à 10 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La plaine elle-même occupe une surface de 16 000 milles carrés; elle est, par conséquent, plus large que le delta, elle est en même temps plus longue; l'épaisseur de l'alluvion

(1) Extrait d'une notice de M. Natalis Rondot.

dont elle est composée peut être évaluée à 264 pieds. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est, à son point le plus élevé, c'est-à-dire vers l'embouchure de l'Ohio, environ de 800 pieds.

La pente du dépôt total, delta et plaine, depuis son point le plus éloigné dans l'intérieur des terres jusqu'à l'embouchure du bras principal du Mississipi dans le golfe du Mexique, est pour ainsi dire insensible; de plus, elle descend graduellement et ne varie aucunement entre le delta et la plaine, ce qui, joint à la nature des matières transportées qui composent celle-ci, matières tout à fait semblables à celles du delta, ne laisse aucun doute sur l'identité d'origine et de formation des deux dépôts.

Voilà donc une surface de plus de 29 600 milles carrés de terrain qui résulte incontestablement du transport opéré par les eaux d'un seul fleuve, sur un seul point du globe. Plusieurs autres grands fleuves, dans les deux Amériques, produisent des effets analogues; une infinité de cours d'eau agissent de la même manière sur toute la surface des deux hémisphères. Quelle doit donc être la puissance des dépôts formés tous les jours par l'élément aqueux sur la surface totale de notre planète! Le phénomène, d'un autre côté, a eu cours pendant toute la série des temps géologiques: quel a dû être, par conséquent, le rôle qu'il a joué dans la formation totale des couches solides du globe!

Le Mississipi est, comme nous venons de le voir, un merveilleux exemple de la puissance d'action que les eaux exercent actuellement et de celle qu'elles ont exercée pendant toute la série des temps géologiques; il donne aussi l'explication de la manière dont ont pu se former dans tous les temps les atterrissements.

C'est surtout pendant les grandes eaux qu'il faut étudier ce fleuve pour se faire une plus juste idée du phénomène.

Le bas Mississipi, pendant l'inondation du printemps, n'est plus un fleuve, c'est une sorte de mer boueuse qui se précipite vers le golfe du Mexique, charriant, en même temps que du limon, une immense quantité de bois que ses affluents et lui-même ont arrachés sur leurs bords. On retrouve ces bois au loin, déposés en épaves sur les bords du golfe du Mexique, jusque sur la plage de Veracruz; ce sont eux qui, mêlés au limon, forment le sol du delta, et prolongent tous les jours le promontoire qui porte au large les eaux du Mississipi.

Une grande partie du delta est, de cette manière, constamment couverte par les eaux. Pendant l'inondation en particulier, il ne reste au-dessus du vaste lac temporaire qu'une bande étroite le long de la plupart des cours d'eau; car le Mississipi et les différents bras qui s'en détachent ont leur bord immédiat plus élevé que le reste du pays. De là il résulte qu'il y a des deux côtés du fleuve de vastes marais stagnants toute l'année; la plus grande partie de la contrée, depuis Natchez, situé à environ 645 kilomètres de l'embouchure, ne présente qu'un immense espace marécageux, séjour des alligators et insalubre pour l'homme. A travers cet espace, le Mississipi poursuit son cours directement jusqu'au golfe; il s'avance hors de la ligne du continent, dans le chenal qu'il s'est créé à force d'amonceler des boues et des arbres de dérive, et qu'il étend graduellement vers sa partie inférieure, jusqu'à l'endroit où son cours principal se décharge dans la mer par plusieurs bouches; trois des principales forment exactement une patte d'oie.

Des îles nombreuses se dégagent fréquemment vers cet endroit; mais ces îles sont des plus instables: leur configuration, comme celle des passes ou bras de déversement, subit d'année en année des changements très-sensibles. Le terrain, en effet, est mal assis: sur une longueur de 100 ou 120 kilomètres, le Mississipi ne repose pas sur un véritable fond, mais est plutôt porté par une sorte de radeau flottant, grossièrement assemblé et découvert seulement pendant l'étiage; les coups de mer et le choc des eaux en ébranlent

incessamment les parties intégrantes, les font ployer et les déplacent, donnant ainsi lieu aux plus étranges phénomènes de changement dans les limites relatives des terres et des eaux. Mais la terre stable, qui subsiste en définitive, prend chaque année un développement de plus en plus considérable: non-seulement les langues de terre et les îles qui bordent les passes extrêmes sont d'une formation toute récente; mais une partie du promontoire étroit au milieu duquel coule le fleuve, depuis le fort Saint-Philippe, s'est formée, dit-on, depuis la fondation de la Nouvelle-Orléans, en 1717. Cette partie n'a pas moins de 75 kilomètres d'un côté et 70 de l'autre; elle a doublé, assure-t-on, dans l'espace d'un siècle: elle se serait donc allongée, dans ce laps de temps, de 35 kilomètres; cela suppose un allongement moyen annuel de 350 mètres.

Comme on le voit par ce dernier résultat, le Mississipi est un véritable chronomètre naturel, qui peut, jusqu'à un certain point, nous enseigner le temps que mettent les eaux à former les couches sédimentaires. Ce temps est facile à supputer: pour cela, deux données suffisent.

Premièrement, quelle est la puissance absolue actuelle du dépôt d'alluvion? En second lieu, quelle est la quantité de matière alluviale qui se dépose à l'embouchure de ce fleuve dans un temps donné?

La proportion moyenne annuelle de sédiment dans l'eau du Mississipi est à cette eau comme 1 est à 1245 en poids, ou environ comme 1 est à 3000 en volume, ce qui porte la quantité de matière solide versée annuellement dans la mer à 3 702 758 400 pieds carrés. Or nous nous rappelons que le delta a environ 13 600 milles carrés de surface et 528 pieds de profondeur, et la plaine du Mississipi 1 600 pieds carrés de surface et 264 pieds de profondeur.

Il a donc dû se passer 67 000 ans pour l'accumulation du delta, et 33 500 pour celle de la plaine, en supposant encore l'étendue de celle-ci, dont la profondeur est moitié moindre, égale à celle du delta, tandis que dans le fait elle est réellement plus considérable.

On a ainsi, pour la période totale pendant laquelle le Mississipi a transporté son limon à la mer, le chiffre total de plus de 100 000 ans; et encore toute la matière sédimentaire entraînée dans l'Océan n'a-t-elle pas dû se déposer à l'embouchure du fleuve: des particules très-fines sont entraînées à de grandes distances; d'autres sont absorbées par le grand courant sous-marin qui les entraîne dans l'Atlantique.

Cent mille années de sédimentation paraîtront peut-être une période de temps bien longue; mais qu'est-ce que cette durée en présence des temps géologiques, en présence des siècles qui ont dû s'écouler pendant l'accumulation de tous les dépôts sédimentaires qui recouvrent, sur une profondeur infiniment plus considérable, la surface totale du globe?

Herrera dit que dans le Yucatan on fait des instruments de musique avec les carapaces de tortue tout entières, et que les sons de ces instruments sont sourds et mélancoliques.

## FABRICATION DE LA PORCELAINE DURE

A SÈVRES.

Fin. — Voy. p. 273, 367.

Les couleurs de grand feu cuisent en un même temps et dans le même four que les pièces en blanc: ce sont des couleurs dures, brillantes, bien glacées, mais peu nombreuses; la plus belle est le bleu de cobalt; le bleu de Sèvres, dit gros bleu, est très-recherché; on le met en plein ou l'on s'en sert pour imiter le lapis; on le pose alors inégalement et on le rehausse de petites taches d'or métallique. Cette couleur,

qui n'est qu'un mélange préalablement fondu de couverte et d'oxyde de cobalt, est finement broyée, mêlée avec de l'essence de térébenthine et étendue au pinceau à une ou plusieurs couches, suivant l'intensité du ton que l'on veut obtenir sur la pièce blanche et cuite en couverte. On peut dorer sur les pièces ainsi mises en fond comme sur la porcelaine blanche elle-même.

Les couleurs que l'on nomme de demi-grand feu cuisent à une température inférieure à celle nécessaire pour fixer les fonds au grand feu; elles sont plus nombreuses que ces dernières et peuvent recevoir de la dorure; on ne les emploie à Sèvres que pour faire de la dorure.

C'est avec les couleurs de mouffes tendres qui se cuisent à une température assez basse, inférieure au point de fusion de l'argent, qu'ont été faites toutes les peintures, véritables chefs-d'œuvre, qu'on admire dans les magasins de la manufacture de Sèvres. Les verts sont fournis par l'oxyde de chrome; les bleus, par l'oxyde de cobalt; les rouges, de tous les plus variés, par l'oxyde de fer; les jaunes, par l'oxyde d'antimoine; les gris et les noirs, par des mélanges d'oxyde de cobalt et d'oxyde de fer; enfin les carmins, les pourpres et les violets, par l'or à l'état connu des chimistes sous le nom de *précipité de Cassien*. Tous ces principes colorants sont ajoutés à une matière fusible qu'on appelle *fondant*. Ces couleurs sont amenées par le broyage à l'état de poussière impalpable, mêlées avec de l'essence de térébenthine maigre additionnée d'un peu d'essence grasse, et appliquées au pinceau.

Le peintre s'en sert alors comme de couleurs pour l'aquarelle. Il faut cependant qu'il sache quelles sont celles de ces couleurs qu'il peut mettre épaisses; il faut que l'expérience lui ait appris à connaître celles de ces couleurs qui peuvent se



Coupe de Bologne moulée, par M. Diéterle.

mélanger, et les modifications quelquefois très-considérables que la cuisson doit déterminer: c'est là ce qui rend si difficile l'art du peintre sur porcelaine.

Les ornements en dorure se font à la main ou par impression. Dans tous les cas, l'or est réduit à un grand état de division par une préparation chimique, puis par un broyage soigné; il est additionné d'une petite quantité de fondant, broyé à l'essence, et employé. Avant la cuisson, il est terne et brun; cuit, il prend de l'éclat et reste mat; il acquiert l'éclat métallique qu'on demande à la dorure par le *brunissage*, c'est-à-dire par le frottement avec un corps dur, comme l'agate et l'hématite. L'argent et le platine se préparent et s'appliquent de la même manière.

L'application à la main des métaux ou des couleurs n'offre rien de particulier et n'a pas besoin de description. L'application par voie d'impression est très-intéressante et frappe par la promptitude avec laquelle on opère. Une gravure en creux sur une plaque de cuivre ou d'acier donne le dessin qu'on veut multiplier. On imprime, comme pour la taille-douce, sur du papier non collé; la planche chargée avec la couleur, l'or ou tout autre métal précieux, abandonne l'épreuve sur le papier qu'on mouille légèrement par la face opposée à l'impression; on fait ressuyer le papier et on l'étend sur la porcelaine, l'épreuve étant ainsi mise en contact avec la glaçure; on comprime avec un rouleau, et quand on enlève le papier toute la gravure est reportée sur la poterie. Si, au lieu de tirer sur du papier, on imprime sur de la gélatine, on peut, avec une même planche, obtenir des empreintes augmentées ou diminuées, en mettant la gélatine en contact avec de l'eau ou bien avec de l'alcool.

Quel que soit le moyen mis en œuvre pour appliquer la décoration, qu'elle ait été mise à la main ou par impression, les couleurs comme les ornements métalliques doivent être fixés par une cuisson spéciale. On enferme les pièces peintes ou dorées, parfaitement sèches, dans une espèce de boîte en terre qui les protège contre l'action des flammes et de la fumée; on appelle *moufle* cette espèce de cazette.

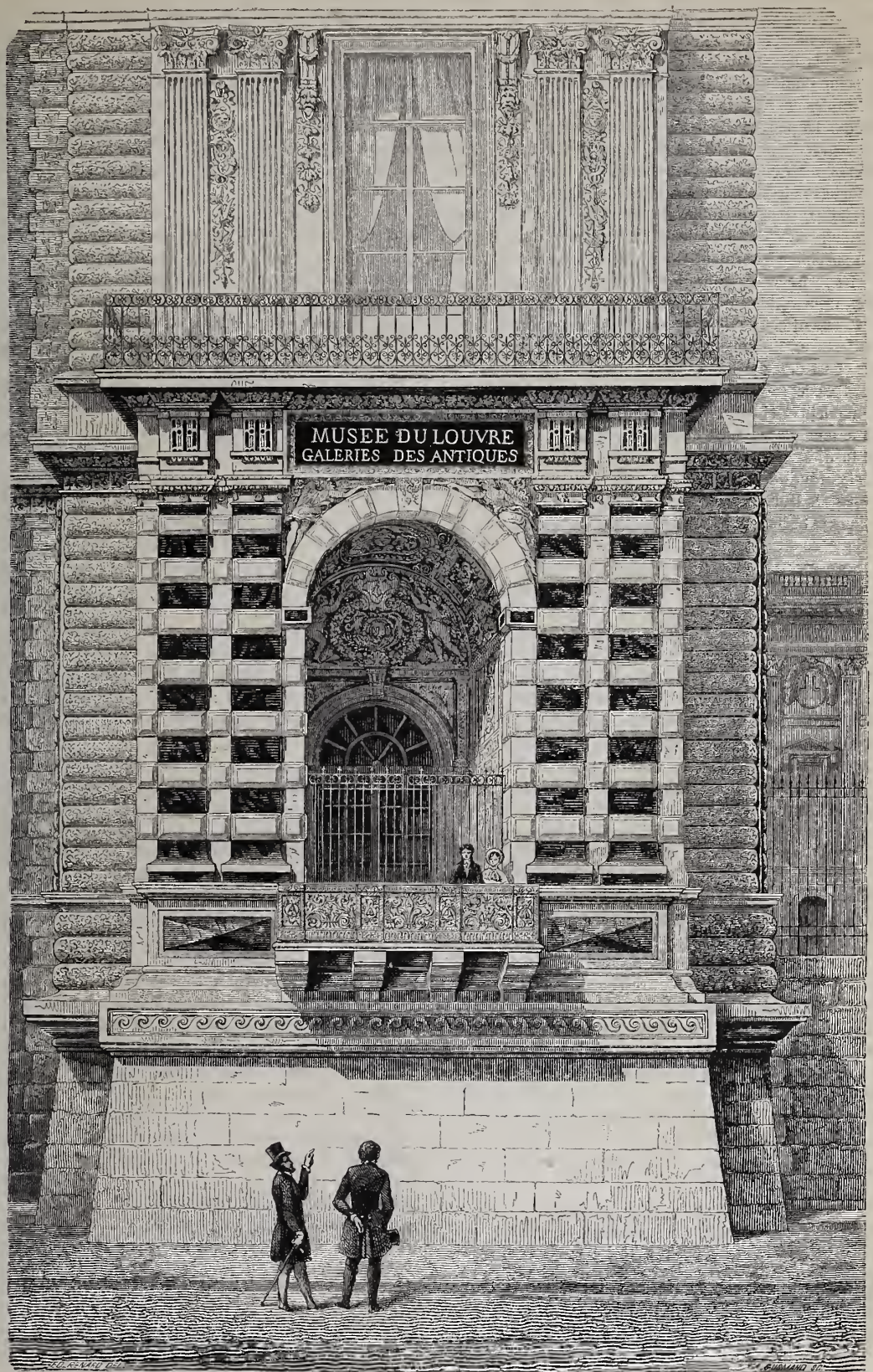
Quand le moufle est plein, on le ferme avec une plaque de terre servant de porte et munie d'une ou de plusieurs douilles en terre qui permettent de juger de la couleur du feu, et on mure l'ouverture antérieure du fourneau qui environne de tous côtés les parois du moufle; on met le feu au foyer que l'on charge avec du bois bien sec, et la flamme circulant autour du moufle porte les pièces, sans les toucher, à une température déterminée. Les douilles engagées dans la porte, qui donnent le moyen de juger les progrès du feu pour l'arrêter en temps utile, permettent aussi l'introduction de petits fragments de porcelaine cuite et recouverte de glaçure, qu'on nomme *montres*, et sur lesquels on met une touche de carmin préparé pour peindre. Cette couleur change de nuance avec la température à laquelle on l'expose: au rouge naissant, elle est brique; à la température de fusion de l'argent, elle est violet sale; en passant de la plus basse de ces deux températures à la plus élevée, elle présente la variété de tons dont le peintre tire le plus heureux parti pour les fleurs roses. Connaissant la nuance du carmin correspondant à chaque température, on peut obtenir celle que l'on désire en retirant ces montres de temps à autre. Quand on juge que la température est suffisamment élevée, quand le moufle est cuit, on arrête le feu, on laisse refroidir et on *démoufle*; après cette première cuisson, les peintures ont souvent besoin d'être retouchées: le peintre reprend son œuvre, la charge de nouvelles couleurs pour terminer les parties peu finies ou corriger quelques défauts que la chaleur a fait survenir, et cette retouche nécessite une deuxième cuisson; on la donne généralement à une température inférieure à celle du premier feu. Si l'artiste n'est point encore satisfait, il retouche encore sa peinture, et un troisième feu devient nécessaire pour fixer cette deuxième retouche. On se borne très-souvent à cette troisième cuisson. C'est lorsque la pièce ne doit plus subir de cuisson qu'on la donne au brunissage pour réveiller l'éclat de l'or et des autres métaux précieux.

Tels sont les procédés à l'aide desquels on a pu faire et décorer toutes ces porcelaines si variées de formes, de dimensions, d'épaisseur et de coloration, qui, à toutes les époques, ont placée la manufacture de Sèvres à la tête des fabriques du monde entier, et qui lui ont valu la grande médaille à l'exposition de Londres (1).

(1) Nous devons la plupart des documents technologiques qui précèdent à M. Salvétat, chimiste de la manufacture nationale de Sèvres.

## LA GALERIE D'APOLLON AU LOUVRE.

Fin. — Voy. p. 281.



Vue extérieure de la galerie d'Apollon, récemment restaurée. — Dessin de Renard.

Cette gravure représente, aussi fidèlement qu'un dessin | qui s'approche le plus de la Seine et où sont la galerie  
photographique, la façade extérieure de la partie du Louvre | d'Apollon et celle des sculptures antiques.

Le balcon, connu populairement sous le nom de *Balcon de Charles IX*, éclaire les sculptures : la fenêtre qui est au-dessus s'ouvre sur la magnifique galerie dont nous avons donné récemment la vue intérieure (p. 281).

L'effet général aussi bien que les détails de cette façade satisfont à la fois le jugement et le goût. Le regard embrasse sans peine l'unité de la composition : les lignes principales sont simples et élégantes : les détails variés, riches et harmonieux. La pierre, taillée avec pureté, sculptée avec esprit et avec grâce, se marie agréablement aux dorures et aux peintures intérieures de l'arcade qui surmonte le balcon : les couches noires et blanches qui s'alternent des deux côtés font rejaillir, sur l'ensemble, du mouvement et, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la gaieté. Ce fragment d'architecture est un spécimen charmant du meilleur style de la renaissance française. Sa restauration est, dans notre grande ville affairée et bruyante, un attrait de plus qui de loin attire, séduit, émeut ceux qui sont sensibles aux impressions de l'architecture. Et qui n'est pas doué à un degré plus ou moins élevé de cette heureuse sensibilité ? Il suffit quelquefois de l'aspect soudain de ces nobles et gracieuses surfaces pour adoucir et changer les préoccupations de l'esprit : elles ont une mélodie secrète : elles agissent sur nous, même à notre insu, et dissipent un peu de nos ennuis, comme un beau chant ou de beaux vers.

C'est à M. Duban que revient encore l'honneur de ces réparations extérieures, si nécessaires. Voici une appréciation technique de ses travaux, empruntée à la notice citée dans notre premier article (1) :

« Les difficultés, qui se présentaient à l'architecte, étaient de toutes les natures et s'adressaient à toutes les faces de la science ; et j'entends ici par science, le triple don de l'expérience, du goût et de l'érudition. Le tassement qui s'était opéré dans les fondations de l'angle de la galerie qui regarde le quai et le jardin, tassement qui a été reconnu presque contemporain de la construction même de la galerie, avait déterminé une crevasse terrible, une espèce de coup de foudre qui lézardait la muraille du haut en bas, et qui, en déchirant la voussure de Lebrun, faisait courir sur cette grande peinture, l'humidité la plus destructive. D'autre part, l'incendie de 1664 ayant anéanti l'ancienne toiture de la galerie, Lebrun avait modifié l'ancien système des fenêtres, des deux côtés de l'élégant avant-corps du milieu ; puis il n'avait pas jugé à propos de rétablir le petit fronton qui couronnait cet avant-corps et les lucarnes, qui perçaient et aéraient la toiture primitive... M. Duban, s'inspirant de la précieuse estampe, dans laquelle J. Marot nous a conservé le premier état de la galerie, lui restitua son élégant fronton et les lucarnes indispensables à la santé de la charpente, et par conséquent de la voûte. L'habile sculpteur de la Pénélope endormie, M. Cavalier fut chargé de sculpter à nouveau la figure de la renommée que J. Marot nous montrait assise entre deux Termes. Enfin, M. Duban, en dégagant le pied de la façade, lui a retrouvé le plus délicieux soubassement. »

## CONSERVES ALIMENTAIRES.

### LE BISCUIT DE VIANDE.

On distingue aux États-Unis, sous le nom de biscuit de viande (*meat-biscuit*) une nouvelle préparation alimentaire qui paraît destinée à rendre les plus grands services dans une foule de circonstances, et notamment dans les voyages de long cours, aux marins, aux soldats en campagne, etc. Le biscuit de viande renferme autant de substance nutritive qu'un poids

quintuple de bonne viande fraîche ; il se compose d'une combinaison intime du suc de la viande avec la farine de blé. 125 grammes de cette nourriture par jour suffisent pour soutenir parfaitement un homme sans qu'il perde rien de sa force et de sa santé. Il en faut un tiers en sus pour un homme soumis à de très-grandes fatigues. Il en résulte qu'un piéton, qu'un soldat chargé de 5 kilogrammes de *meat-biscuit*, porte la nourriture d'un mois entier. En y ajoutant un peu de sel et de poivre, le biscuit de viande acquiert un degré de tonicité qui supplée, jusqu'à un certain point, à l'effet du thé ou du café pour les personnes qui ont l'habitude de ces aliments.

Il a, en outre, l'avantage de se conserver longtemps sans altération. M. Wright, chirurgien en chef de l'armée américaine, atteste qu'après seize mois il était dans le même état qu'au moment de sa préparation. On a, dit-on, des expériences de dix-huit mois de durée. On en a transporté en Californie par le cap Horn et par les plaines ; on en a expédié en Chine, et on l'a rapporté intact. Les variations de température n'en empêchent donc pas la conservation.

Il y a plusieurs manières de l'accommoder. La plus simple consiste à en faire de la soupe en le mettant à bouillir dans de l'eau avec un peu de sel et de poivre. En dix minutes la soupe est bonne à manger. On peut encore en faire du pudding, le mélanger avec des pois, des fèves, des haricots, du riz, etc.

Pour fabriquer le biscuit de viande, on prend de la chair musculaire (celle de bœuf est la meilleure). Aussitôt l'animal tué, on fait bouillir cette chair pour la séparer des os et des matières fibreuses et cartilagineuses ; on fait évaporer l'eau contenant la matière en dissolution, de manière à concentrer beaucoup la liqueur ; ensuite on la mêle intimement avec de la fleur de farine de froment superfine et on en fait une pâte. La pâte est roulée, coupée en forme de biscuit, séchée et cuite au four à une chaleur modérée. Il en résulte une galette qui a l'apparence du plus beau biscuit de mer, aussi sèche et se brisant aussi vite que les *crackers* les plus soigneusement confectionnés.

Il y avait déjà longtemps que l'on connaissait l'art de concentrer la viande à l'état de suc ou de pâte ; mais c'est M. Borden qui a eu, le premier, l'idée de la combiner avec la fleur de farine pour en faire un biscuit. Aucun assaisonnement, aucune substance agissant chimiquement n'entre dans ce biscuit. On pense que c'est pour cela qu'il conserve sans altération toutes les qualités de la viande fraîchement tuée. On croit que son usage à la mer prévient le scorbut. Le colonel du 1<sup>er</sup> régiment de dragons des États-Unis en ayant usé lui-même pendant plusieurs jours de suite et sans aucun autre aliment, est convaincu que l'on pourrait en vivre des mois entiers consécutivement. « Concentrer ainsi, dans un petit volume, une grande quantité de substance nutritive, était, dit-il, une chose à trouver dans ce siècle de découvertes. Les provisions d'un régiment de cinq cents hommes en campagne pourraient donc se borner, pendant deux mois, et pour tout bagage, à la charge de trente à quarante mules. » A 150 grammes par homme, ce serait un poids de 4 500 kilogrammes à porter par quarante-cinq mules seulement.

De son côté, le chirurgien en chef de l'armée américaine a déclaré qu'il avait tiré un excellent parti, dans les hôpitaux, du biscuit de viande ; d'autres chirurgiens et médecins en ont rendu le même témoignage. Le docteur John Tibbet, qui a traversé les plaines de la Californie pendant le printemps et l'été de 1850, écrivait de San-Francisco, le 12 février 1851 : « Pendant plus de trois mois, nous avons vécu, six jours sur sept, de soupes faites avec le *meat-biscuit*. Il s'est parfaitement conservé, et je ne doute nullement qu'on ne pût le conserver pendant des années. » Beaucoup de voyageurs en ont usé dans les vastes solitudes de l'Amérique du Nord, et ont émis la même opinion, entre autres le docteur Knox, de Saint-Louis, et le docteur Haughton, inspecteur de

(1) Notice historique et descriptive sur la galerie d'Apollon au Louvre, par Ph. de Chennevières. 1851.



L'Académie de West-Point. A ces témoignages, il faut joindre celui de M. Texas à Londres et à Paris, qui a usé plusieurs fois du *meat-biscuit*, et qui assure qu'une provision de cette substance rendra de grands services aux troupes en marche dans les déserts qui continuent aux États-Unis et au delà des frontières.

L'inventeur de cette précieuse substance en a établi la fabrication en grand à Galveston, au Texas, dans un pays de vastes prairies où abondent les bestiaux de première qualité. Il paraît être là dans les conditions les plus économiques et les plus favorables pour la livrer à un prix qui permette de la répandre dans le monde entier.

— Vivez avec les hommes comme si Dieu vous regardait, et parlez à Dieu comme si les hommes vous écoutaient.

— Je rapporte volontiers les discours d'épicure, afin de convaincre ces gens mal intentionnés qui cherchent dans cet auteur de quoi prétexter leurs désordres, pour leur montrer qu'ils doivent bien vivre en quelque lieu qu'ils aillent. Quand ils seront entrés dans ses jardins, et qu'ils y verront cette inscription : « Passant, vous serez bien logé céans; on n'y connaît point de plus grand bien que la volupté. Vous trouverez le concierge de cette maison tout disposé à vous recevoir; il est humain, il est honnête; il vous réglera d'un gâteau et vous donnera de l'eau largement; il vous dira ensuite : « Eh bien, n'avez-vous pas été bien traité? » Dans ces jardins, dis-je, on ne provoque point l'appétit, mais on le contente; on n'irrite point la soif par des breuvages délicieux, mais on l'apaise par un remède qui est naturel et qui ne coûte rien. » Avec cette sobre volupté, je suis parvenu à la vieillesse.

— Veuillez sur vous. Soyez votre accusateur, puis votre juge; demandez-vous grâce quelquefois, et, s'il est besoin, imposez-vous quelque peine. SÉNÈQUE.

Avant les voyages du Pérou, on pouvoit serrer beaucoup de richesses en peu de place; au lieu qu'aujourd'hui, l'or et l'argent estant avilis par l'abondance, il faut des grands coffres pour retirer ce qui se pouvoit mettre en une petite bourse. On pouvoit faire un long trait de chemin avec une bourse dans la manche, au lieu qu'aujourd'hui il faut une valise et un cheval exprès (1).

LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle-France.*

La durée de la vie commune de la panthère, du tigre et du lion, dans la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, est, dit-on, de six à sept ans. Cependant une lionne y a vécu vingt-neuf ans, et un lion dix-sept. Les lions transportés sur les routes et promenés de ville en ville vivent généralement de dix-sept à vingt ans.

L'ours blanc de Sibérie ne vit guère, dans la ménagerie, que trois ou quatre ans. L'ours noir, plus robuste, y vit sept à huit ans; mais ceux qui sont placés dans les fosses spacieuses et aérées de la ménagerie y vivent de dix-sept à vingt ans.

L'hyène ne vit dans la loge, en terme moyen, que quatre à cinq ans; une hyène cependant, morte récemment dans cet établissement, y était depuis 1825. Les dromadaires et les chameaux y vivent de trente à quarante ans.

L'éléphant captif vit de vingt à vingt-cinq ans, quelquefois même jusqu'à quarante et cinquante ans; en liberté il peut vivre, dit-on, de cent à cent cinquante ans.

(1) L'invention de la lettre de change est un remède parfait au mal dont se plaint Lescarbot. Une petite feuille de papier est encore plus facile à porter qu'une bourse dans une manche.

Les singes, logés dans un vaste et commode édifice, n'y vivent cependant que quatre ou cinq ans. On cite toutefois un singe de Gibraltar qui y aurait vécu seize à dix-sept ans.

#### KHOSROVAH.

Khosrovah est un bourg situé au milieu d'une belle plaine, près du lac d'Ournyah, et à trois ou quatre journées de Tabriz, capitale de l'Azbaïdjan, l'une des dix provinces de la Perse. Ses habitants, au nombre de douze cents environ, sont d'origine chaldéenne. Ils étaient autrefois nestoriens; aujourd'hui ils sont catholiques. Il y a près d'un siècle, un jeune homme vint de Diarbekr, où il avait exercé la profession de teinturier. Des missionnaires dominicains l'avaient converti au catholicisme. Plein de ferveur, il entreprit à son tour et opéra la conversion des habitants de Khosrovah, en commençant par ses apprentis. Laborieux, intelligents, ces catholiques persans, qui ont pour directeur le patriarche général de la Chaldée, sont parvenus, malgré les impôts qui les accablent, à une sorte d'aisance peu connue de la population soumise à l'autorité du schâh. La Perse est pauvre; les paysans habitent le plus ordinairement en compagnie de leurs bestiaux, dans de misérables huttes froides quoique enfumées. A Khosrovah, les maisons sont vastes, propres et bien bâties; on y voit beaucoup de jardins, et la culture des terres aux environs atteste plus de connaissances agricoles et plus de soin que l'on n'en rencontre parmi les autres cultivateurs ou raïas. M. Eugène Flandin rapporte qu'il vit pour la première fois à Khosrovah les paysans se servir de charrettes attelées de buffles: il a dessiné d'après nature la scène que reproduit notre gravure. A peu de distance de ce bourg est un bas-relief ancien exécuté sur un rocher, et représentant deux cavaliers tenant chacun par le bras un personnage qui est à pied: c'est un travail grossier, et qui, d'après son style, paraît remonter à la période monarchique des Sassanides (de l'an 226 de l'ère chrétienne à l'an 642).

Voici la description d'un grand village en Perse par M. Eugène Flandin: « Ils se ressemblent presque tous, dit-il. Au premier plan on voit des murs en terre dont les lignes droites sont accidentées par quelques arbres ou interrompues par des brèches qu'occasionne leur peu de solidité. Des coupoles rapprochées les unes des autres, basses et petites, indiquent le caravansérail si elles sont en grand nombre, le kan s'il y en a peu. Ça et là se voient, à différentes hauteurs et dispersées, d'autres coupoles semblables qui surmontent les habitations. Si le village est peuplé et riche, les maisons des principaux habitants dépassent les autres et montrent leurs devantures garnies de larges croisées en marqueterie de bois travaillé, et de vitraux de couleur. Quelquefois des murs appuyés à des tours en briques crues forment une enceinte fortifiée au village. D'autres fois celles qu'on voit parmi les maisons indiquent la demeure du *ket-khodâh* (le chef du village). Ordinairement un dôme en briques, sur la pointe duquel brille le plumage blanc d'une famille de cigognes qui s'y est fait un nid, surmonte ce tableau et indique la mosquée. »

Le voyageur ajoute que la plupart des paysans persans construisent eux-mêmes leurs maisons. On creuse un grand trou en terre, on y jette de l'eau, puis on y remet peu à peu, en la pétrissant, la terre qu'on en a retirée; on fait ainsi un mortier avec lequel on façonne des briques carrées, au moyen d'un cadre en bois qui sert de moule. Un homme peut confectionner une prodigieuse quantité de briques dans la journée, jusqu'à deux ou trois mille. On les laisse sécher, presque cuire à l'ardeur du soleil, et après quelques jours elles sont propres à la construction. Toutes les maisons sont bâties de cette manière.

En Perse, comme en Europe, l'agriculture supporte la

plus lourde part des charges publiques : l'État prélève un droit sur tous ses produits ; mais, l'argent étant extrêmement rare, même dans les villes, les paysans ou raias payent une notable portion des impôts en bestiaux ou en grains. C'est

un grand allègement pour les cultivateurs, surtout pour les plus pauvres.

La culture en Perse est aujourd'hui ce qu'elle était il y a déjà plusieurs siècles. « Le labour, dit Chardin, se fait avec un soc



Chariot de cultivateur à Khosrovan, en Perse. — D'après M. Eugène Flandin (*Voyage en Perse* (1) publié par MM. Gide et Baudry.)

tiré par des bœufs maigres (car les bœufs maigres n'engraissent pas comme les nôtres). Ils sont attachés, non par les cornes, mais avec un arceau et le poitrail. Ce soc est fort petit, et le courche ne fait qu'écorcher la terre, pour ainsi dire. A mesure que les sillons sont tirés, les laboureurs rompent les mottes avec de grosses mailloches de bois et avec la herse, qui est petite et a de petites dents ; et puis, avec la bêche, ils unissent la terre et la mettent en carrés comme des parterres de jardin, y faisant des rebords hauts d'un pied, plus ou moins, suivant ce qu'il y faut donner d'eau. La mesure d'eau, pour chacun de ces carrés, est de l'épaisseur nécessaire pour qu'un canard puisse y nager. »

#### ERRATA.

Page 42, col. 2, ligne 29. — Au lieu de : « où se rencontrer ; » lisez : « où l'on puisse se rencontrer. »

Page 63, col. 1, ligne 18. — Au lieu de : « Quelle puissance est cela ? » lisez : « Quelle puissance est-ce là ? »

Page 240. — L'inscription du septième siècle représentée et expliquée à cette page est conservée au Musée de la ville de Saint-Quentin.

Page 250, col. 2, ligne 1<sup>re</sup>. — Au lieu de « Louis XVI, » lisez « Louis XV. »

(1) 250 planches gravées sur la Perse ancienne ; 100 planches lithographiées sur la Perse moderne.

Page 262. — Un abonné de Dunkerque nous adresse, au sujet de ces mots : « La résistance de l'air s'évanouit ; » des observations qui seront l'objet d'un article dans notre prochain volume.

Page 269. — On nous communique une copie de l'acte de baptême de Voltaire. Cet extrait des registres de l'ancienne paroisse Saint-André des Arcs constate que François-Marie Arouet est né, le 21 novembre 1694, à Paris.

Page 387, col. 2, ligne 52. — On nous signale à cet endroit quelques erreurs de peu d'importance, mais dont la rectification peut intéresser un petit nombre d'écrivains. « La salle actuelle du Théâtre-Français avait été construite pour remplacer celle de l'Opéra, située antérieurement du côté de la rue de Valois, et incendiée. Les acteurs des Variétés amusantes n'occupèrent la salle construite par Louis que jusqu'en 1791. Un second Théâtre-Français y vint après eux. La société actuelle de la Comédie française n'est établie rue Richelieu que depuis 1800. »

Il n'a pas été possible d'insérer dans ce volume le texte entier du *Mémorial de famille*. Les derniers chapitres seront publiés dans le XXI<sup>e</sup> volume (1853).

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

# TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

- Abeilles à Salsette et à Léplanta, 99.
- Accenteurs et saxicoles, oiseaux, 348, 379.
- Accord (Sur l') des instruments de musique, 15.
- Adam de Crapponne, 339.
- Age (l) mûr, 209.
- Agès (les) : l'Enfance, 1; la Jeunesse, 105; l'Age mûr, 209; la Vieillesse, 313.
- Aiguère du 16<sup>e</sup> siècle, 212.
- Almauach (Sur l') du *Magasin pittoresque*, 312.
- Aubre, 142.
- Amaoçois arabes, 208, 272.
- Aulich (Pierre), paysan tyrolien devenu astronome, 256.
- Annuaux (Durée de la vie des) dans les ménageries, 407.
- Antiquités américaines au Louvre, 196.
- assyriennes découvertes à Nemroud, 241.
- Archer de la garde du roi sous François 1<sup>er</sup>, 29.
- Architecture (Études d') en France, 250, 386.
- Argent. Variations dans sa valeur, 407.
- Argyronète aquatique. Son nid, 163.
- Armes des anciens chevaliers, 95.
- Armée (l') chez les Grecs anciens, 222.
- Art arabe, 208, 272.
- Arisques et paysans astronomes : par vocation, 225, 254, 308.
- Assiettes et plats chez les Hindous, 183.
- Atterrissements (les) du Mississippi, 402.
- Audubon (John James), 73, 139, 244.
- Ansonne. Statue antique représentant ce poète, 358.
- Autorité (Sur l') paternelle, 295.
- Aveugle (l') et le poète, 271.
- Avis (un) anglais, 358.
- Baiser (le) de la Vierge, 310.
- Baronnies (les Quatre) du Périgord, 161.
- Barroine (François), 179.
- Beaux-arts (Fragments sur les), par Hemsterhuys, 114.
- Benaduci (Lorenzo Boturini), archéologue, 195.
- Beau-lit (le), 86.
- Bernardin de Saint-Pierre. Maison où il est né, au Havre, 176.
- Besançon (De) à la Chau-de-Fonds, 97.
- Beurre de tortue (Récolte du) sur les bords du Napo et de l'Amazonie, 338.
- Bimbeloterie (la) parisienne, 350.
- Bienie (Patie), le joueur de violon de Kinghorn, 160.
- Blondel (Fr.), architecte, 251.
- Bonnet (le) qui tourne au soleil et le minaret tremblant, 115.
- Bonté. Définition, 231.
- Bouillons. Leur fabrication, 18, 240.
- Bouillie (la) d'avoine, 295.
- Briot (Fr.), sculpteur, 213.
- Brouillard (un) à Paris en 1588, 104.
- Bumlekshi, peintre, 93.
- Cabaret (le) Renard, dans le jardin des Tuileries, 91.
- Caligorant, 104.
- Cendres volcaniques, 63.
- Ce qu'on doit penser dès l'enfance, 56.
- Chalets (les) et les bergers, 353.
- Chamndos (Jean), 302.
- Chant nègre sur la mort, 152.
- Chariot de cultivateur à Khosrovah, en Perse, 408.
- Charlatans (les) à Barroine, 291.
- Charles-Quint et le nid d'hirondelles, 27.
- Charonnage (Du), 90.
- Chastellux (Famille de), 25.
- Châtaignier (le) de Robinson, près Seeaux, 267.
- Château de Bourdeille, 161.
- (le) Boursault (Marne), 400.
- de Chastellux, 25.
- de Lourdes, 361.
- de la Roche-sur-l'Ourlthe, 129.
- Châtillon, ingénieur, 83.
- Chaux-de-Fonds (la), 97.
- Chêne-liège, 17.
- Chevaliers mamelots, 295.
- Chica (la), boisson indienne, 32.
- Chicus (les Deux), 20, 21.
- Choléra (le), groupe en marbre par M. Etex, 116.
- Chrétiens (Premiers). Surnom que leur donnaient les païens, 59.
- Chronique de Pierre de Fénin. Extraits, 122.
- Claude (la Reine), première femme de François 1<sup>er</sup>, 29.
- Clearing-house, à Londres, 239.
- Combat d'ours et de chiens, tableau de Suyders, 285.
- Condorcet, 200.
- Confiance en soi, 96.
- Conserves alimentaires. Le biscuit de viande, 406.
- Conversation (De la), par Bacon, 46.
- Convoi (le) de guerre, 57.
- Coram (le Capitaine), 100.
- Cornet (le) de l'épicier, nouvelle, 6, 14.
- Costume (Hist. du) en France : Règne de François 1<sup>er</sup>, 27, 323.
- Costumes des seigneurs sous François 1<sup>er</sup>, 29.
- militaires sous François 1<sup>er</sup>, 324, 325.
- Coucher de soleil au bord de la mer Morte, 395.
- Coudrier avelinier ou noisetier, 216.
- Coupe (une) de bois, tableau par M. Français, 113.
- Coupe à incrustations moulée, du temps de Henri II, 368.
- Courtillière ou taupe-grillon commune. Son nid, 37.
- Couvoir perfectionné du Muséum d'histoire naturelle, à Paris, 8, 23, 310.
- Coyzel (Charles-Autoine), 68.
- Déuization (la) en Angleterre, 194.
- Despouirns (Cyprien), le poète des Pyrénées, 143.
- Desseasan (le Chevalier), 344.
- Discours et honneurs funéraires à un Indien, 135.
- Diversité des langues, 267.
- Dix-huitième siècle (Sur le), 83.
- Domestiques (les) d'autrefois, 226, 234.
- Donato ou Donatello, peintre, 94.
- Don Quichotte combat les marionnettes, tableau de Ch.-Ant. Coypel, 68.
- Drake (François), navigateur anglais, 201.
- École de médecine de Paris, 388.
- Écoles du dimanche en Angleterre, 137.
- Écolier (l), par Reynolds, 365.
- Écureuil (l'), tableau de Diaz, 217.
- Edelinck (Gérard), 4.
- Éducation (l) prématurée, fragment inédit de Péron, 147.
- Église (Description d'une ancienne), 18.
- de Mouzon, 289.
- Notre-Dame de Nuremberg, 41.
- Notre-Dame de l'Épine, 233.
- Saint-Pierre, à Louvain, 305.
- des Templiers, à Luz, 317.
- Éléonore (la Reine), seconde femme de François 1<sup>er</sup>, 29.
- Élisabeth (la Reine) arme chevalier le célèbre navigateur Drake, 201.
- Ellebore d'Orient, 71.
- Empire sur soi, 371.
- Empire ture (Population et linances de l'), 347.
- Enfance (l'), 1.
- Enseignes (Recherches historiques sur les), 203, 287.
- Errard, ingénieur, 83.
- Escarboucle (l'), 327, 378.
- Eschyle. Son poème *les Perses*, 26.
- Espérance (l'), 337.
- Études (Cours complet des) d'un jeune homme, 254.
- Évasion de Grotius du fort de Louvenstein en 1621, 165.
- Expérience célèbre des hémisphères de Magdebourg, 260.
- du vase de verre qui entraîne une troupe d'hommes, 261.
- Exposition de peinture au salon du Louvre en 1787, 108.
- Exposition de peinture au salon du Palais-National en 1852, 113, 116, 117, 148, 149, 152.
- Exposition universelle de Londres. Grandes médailles accordées à la France, 132; Bronzes français, 133; Produits de la manufacture de Sèvres, 273.
- Famille (la) de Darius aux pieds d'Alexandre, 5.
- Femmes peintres, 395.
- Fénin (Pierre de), 122.
- Fête de la Madone de l'Arc, 89.
- Fêtes indiennes, 206.
- Fille (la) de Rudiger, 247.
- Fin (la) du monde selon les Siamois, 298.
- Flacon mauresque, 272.
- Fleuve (le) du chien, 34.
- Fontaine de la rue de Grenelle, à Paris, 252.
- Force vitale des Nouveaux-Zélandais, 39.
- Fortification (Nouvelle) allemande, 255.
- François 1<sup>er</sup> en costume pare de cheval, 28; — en costume d'homme d'armes, à Mari-guan, 324.
- Galerie d'Apollon, au Louvre, 281, 405.
- Galerie (la) du Palais, à Paris, au 17<sup>e</sup> siècle, 357.
- Galilée (une Distract. de), 237.
- Geai (le) bleu. Mâle adulte, 245.
- Giotto, peintre, 93.
- Girardot. Sa culture des pêcheurs, 135.
- Gobelet (le) de fer-blanc, 202.
- Gondouin, architecte, 388.
- Gorille (le), 297.
- Goutte (la) de rosée, 298.
- Gravure (la) française, médaille par M. Simard, 77.
- Gravure en taille-douce, 188, 292, 331, 372.
- Griphes (le), sort d'éuigne, 191.
- Grive (la) rousse, 141.
- Grotius. Son évasion, 165.
- Grotte du Doubs, 352.
- Guadalajara, 11.
- Hall (Jacob), 56.
- Halte flamande, tableau de Van-Ostade, 385.
- Hameau de St-Éloi et Robinson, près de Seeaux, 268.
- Hameçons, 160.
- Hasard. Définition, 143.
- Hemsterhuys (François). Fragments sur les beaux-arts, 114.
- Hennepin (le Père), 18.
- Hennius (les) aux 15<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, 376.
- Histoires populaires accréditées en divers pays, 392.
- Hin (Madame Caudide), 47.
- Horloge (l') de Gaza, 256.
- de la tour du palais de justice, à Paris, 329.
- Ibis sacré, 126.
- vivant, 127.
- Ignorance et cruauté, composition d'Hogarth, 372.
- Illusion (une) statistique, 175.
- Imprimerie en taille-douce, 236.
- Imprimeurs (les) et les libraires à Paris, au 17<sup>e</sup> siècle, 356, 393.
- Incubation (De l') artificielle, 8, 23, 310.
- Indiens civilisés de Quito, 31.
- Conibos, 280.
- du Satpoura, 86.
- Inscription (une) du 7<sup>e</sup> siècle, 210.
- Inscriptions et sentences recueillies sur les gardes et les marges d'anciens livres, 318.
- Insectes fossiles dans l'ambre, 142.
- Institution nationale des Jeunes-Aveugles, 231.
- Instruments de musique dans le Yucatan, 403.
- (Histoire des) : la Trompette, 34, 80, 136, 167, 300.
- Intelligence, sensibilité, volonté, 126.
- Introduction du café et du tabac à Constantinople, 182.
- Jardin du cabaret Renard, aux Tuileries, 92.
- Jardins du roi René, 33.

- Jardinier, 46.  
Jeanne d'Arc (Anecdote sur), 291.  
Jeunesse (la), 105.  
Junquera (la), en Espagne, 65.
- Khosroval (Perse), 407.  
Kraft (le Docteur). Son voyage dans l'Afrique australe en 1848, 130, 138.
- Langlois (François), 393.  
Laque (la), 402.  
Layard (Austen-Henri). Ses découvertes en Syrie, 241.  
Leçon (une) d'astronomie, par Joseph Wright, 225.  
Ledoux, architecte, 388.  
Légende (la) de Santiago, 371. — des sept évêques, en Espagne, 56.  
Lettre (une) autographe de la reine Pomaré, 184.  
Lettres (Sur les) de madame de Sévigné, 262, 290.  
Léviathan (le) de Hobbes, estampe du 17<sup>e</sup> siècle, 153.  
Libraires (les) et imprimeurs à Paris au 17<sup>e</sup> siècle, 356.  
Liège (le), 17.  
Livre (le) noir d'Arles, 302. — (le) des monnaies étrangères, ou le Grand banquier de France, par Barreme, 180.  
Lotus (le), 185.  
Louer et Applaudir. Double signification de ces mots en hébreu, 278.  
Louis, architecte, 387.  
Louis II, roi de Hongrie, 399.
- Machine pneumatique à double effet, de Papin, 262.  
Machines pneumatiques modernes et leurs effets, 219, 259.  
Main (la) mystérieuse, 395.  
Maison natale de Bernardin de Saint-Pierre, au Havre, 176.  
Maison de Bourg-la-Reine où est mort Condorcet, 200.  
Maladies (De la loi des), 266.  
Maldives. Leur croyance sur la forme de la terre, 90.  
Mancio Serra, navigateur espagnol, 214.  
Manetti (Antonio), 94.  
Mapp (Sarah), 95.  
Marché (un) aux chevaux, 205.  
Marché à la volaille à Paris, au 18<sup>e</sup> siècle, 100.  
Mariage (un) de puritains, nouvelle, 169.  
Médaille d'or gauloise, 240.  
Mémoire (ma) au village, 11.  
Mémorial (le) de famille, 65, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346, 362, 374, 382, 390.  
Mer Morte (la), 47, 395.  
Mesures anglaises comparées aux mesures françaises, 31.  
Mirage du son dans le désert, 111.  
Mississippi (Atterrissements du), 402.  
Mobilité de nos sentiments, 81.  
Mœurs du peuple en France, 11.  
Mois (Noms des) chez les Indiens, 247.  
Montagne (la) qui se fend, 321. — de Toul, Creuse, 112.
- Monthermé, Ardennes, 257.  
Montrichard, Loir-et-Cher, 340.  
Monument des comtes de Neuchâtel, 377.  
Monument élevé à Despoutrins dans la vallée d'Aspe, 144.  
Moralité et intelligence, par Vinet, 199.  
Mort prématurée de quelques grands capitaines, 384.  
Moulin (un) à bras, estampe du 17<sup>e</sup> siècle, 52.  
Moulin (les) et leurs origines, 50 à 54.  
Mousquetaire (le) et les péches de Montreuil, 135.  
Musée des antiquités américaines, au Louvre, 195. — de Cluny, 212. — égyptien, au Louvre, 171. — du Louvre. Travaux de décoration depuis 1848, 75.  
Mygale pionnière. Son nid, 315.  
Myriobiblon (le), 295.
- Naturalisation (De la) de quelques animaux en Europe, 199.  
Nid (mon), 175.  
Nid de l'argyronète aquatique, 164. — de la mygale pionnière, 316.  
Noisetier d'Espagne, 216.  
Notre-Dame de l'Épine, 233.  
Nouveaux-Zélandais. Leur force vitale, 39.  
Nuages sous les tropiques, 120.  
Nuremberg, 41.
- Obscurité produite par les cendres volcaniques, 63.  
Odeurs (les) et le sens de l'odorat, 10.  
Odorat des blancs selon les Indiens d'Amérique, 335.  
Oeuf de tortue mauresque au moment de l'éclosion, 24.  
Oiseau (l') du paradis, légende suédoise, 177.  
Or. Variat. dans sa valeur, 407.  
Oreille (l'), le son et le sens de l'ouïe, 210.  
Orfévrière au 16<sup>e</sup> siècle, 213.  
Original (un) de l'ancienne Rome, 187.  
Orme de la place Carami, à Brignolles, 157.  
Ornithologiste (l') de Cornouailles, 347, 379.  
Orphée (l') de carrefour, 42, 54, 62.  
Ouïe (l'), le son et l'oreille, 210.  
Ouvriers (les) de Paris, 293, 314.
- Palais de cristal. Exposition des bronzes français, 133; Exposition des produits de la manufacture de Sèvres, 273. — de Guadalajara, 12.  
Palitzsch (Jean-George), 309.  
Pandanus de l'île du Prince, 121.  
Paquebots à vapeur, 87.  
Parc (le) de Bruxelles, 193.  
Paris souterrain. Coupe du sol sous une rue de Paris, 397.  
Patin (Gui), 15.  
Paysage (un), par M. Huet, 308. — par M. Pron, 152. — par Richard Wilson, 229.  
Paysans et artisans astronomes par vocation, 225, 254, 308.  
Pêche (la), scène d'automne,
- tableau par M. H. Baron, 145.  
Pégase sous le joug, poésie de Schiller illustrée par Retzsch, 43, 83.  
Pensées. — Anonyme, 34. Coleridge, 291. Emerson, 96, 351. Franklin, 348. Hebel, 34. La Bruyère, 371. Lavater, 23. Leibniz, 47. Mlle de Lespinasse, 83. Malesherbes, 376. Muller (Williem), 187. A. Petiet, 237. Rollin, 15. J.-J. Rousseau, 122. S. de Sacy, 379. J.-B. Say, 31. Sénèque, 407. Sentences russes, 215. E. Souvestre, 90. Straford, 188. Vauvenargues, 302.  
Pensées nocturnes, par Hebel, 34.  
Péron (François), 147.  
Perses (les), pièce d'Eschyle, 26.  
Petite (la) fermière, 9.  
Philopemen, 56.  
Phoque commun, 369.  
Phya, 351.  
Piège pour prendre les oiseaux, aux environs de Jérusalem, 239.  
Pierre (une) de touche, 215.  
Pinson (le), par J. Petit-Senn, 376.  
Plaisirs (les) de la promenade, paysage de Pillement, 49.  
Platan (un) entre Smyrne et Bournabat, 81.  
Pœstum, 115.  
Pomaré (la Reine). Lettre autographe, 183.  
Porcelaine (Fabrication de la) dure, à Sèvres, 273, 367, 403.  
Portraits (Cinq) par Paolo Uccello, 93.  
Poupées (Industrie des), 135.  
Prédicateur (un) italien du 15<sup>e</sup> siècle, 11.  
Prérogatives singulières d'une abbesse, 160.  
Promenades d'un désœuvré, 42, 54, 62.  
Protestation d'un astronome céleste, 347.  
Proverbe (un) chinois, 382.  
Proverbes italiens, 120, 192, 232, 320, 336. — et sentences russes, 215.  
Puri et la fête de Roth, en 1849, dans l'Inde, 206.  
Pyrard de Laval, navigateur, 90.
- Quatre règles contre la crainte de la mort, 49.
- Reliure (Sur la) des livres, 335.  
René (le Roi), 33.  
Renommée (une), médaillon sculpté par M. Simard, 76.  
Retour (le) du fermier, tableau de C. Benazech, 265.  
Retour (le) des troupeaux, 353.  
Rêves (Deux), 137. — (Utilité des), 83.  
Reynolds (Joshua), peintre, 364.  
Riz. Sa culture en France, 246.  
Roche-sur-l'Ouille (la), 129.  
Rochers (les), habitation de Mme de Sévigné, 264. — du Winkelflach, 321.  
Ronge-gorge (le), poésie de J. Petit-Senn, 302.  
Rowe (Henry), joueur de marionnettes, 135.  
Ruines d'une ville gauloise dans le départ. de la Creuse, 112.
- Sabots. Leur fabrication, 199.  
Saint-Bertrand de Comminges, Haute-Garonne, 396.  
Saiut-Florent le Vieil, Maine-et-Loire, 384.  
Salon (le) de 1787, 106.  
Salon de 1852, 113, 116, 117, 148, 149, 152, 205, 308.  
Sarrazin (Jacques), peintre et sculpteur, 63, 64.  
Savigny (de), 335.  
Sceau de Jean Channos, 304.  
Sens (les Cinq). L'Odorat, 10; l'Ouïe, 210.  
Sensibilité, volonté, intelligence, 126.  
Serment d'hommage. Procédé pour s'en affranchir, 143.  
Sévigné (Mme de). Ses Lettres; son habitation *les Rochers*, 262, 264, 290.  
Siège de Grave, en 1674, 146.  
S'il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, 271.  
Singe (le) au village, 345.  
Suyders (François), 283.  
Solitude (Utilité de la), 277.  
Son (le), l'oreille et le sens de l'ouïe, 210.  
Soufflot, architecte, 250.  
Stalagmite (une) curieuse, 205.  
Statistique agricole de la France, 59.  
Statue enchantée en Sicile, 87.
- Tabatières en carton verni et boîtes en fer-blanc, 256.  
Table (la) du soleil, 147.  
Tableau (un) de fruits, par Lance, 249.  
Testament de Mancio Serra, chronique péruvienne, 214.  
Théâtre de Bordeaux, 389.  
Tigris (Eaux du), 159.  
Tofière (la), 352.  
Tom Nero, 372.  
Tortue mauresque, 24.  
Tour de Dunkerque, 59, 60.  
Tour penchée de Saragosse, 61.  
Traquets, 380.  
Travail (l'Homme et le), 307.  
Trompette (la). Histoire de cet instrument depuis les temps anciens, 34, 80, 136, 167, 300.  
Tympan de divers modèles, 124.
- Uccello (Paolo), peintre, 92, 95.  
Utilité de la solitude, 277. — des rêves, 83.
- Vallée (la) au 18<sup>e</sup> siècle, 99.  
Van-Ostade (Isaac), 385.  
Vases de Sèvres, 276, 404.  
Vers en prose, 87.  
Vertu. Définition, 147.  
Viande anglaise, 215.  
Vie (la) humaine, 149.  
Vieillesse (la), 313.  
Vierge de fer à Nuremberg, 312.  
Vingt-quatre heures à Londres en 1851, 2, 22, 131.  
Visite du docteur Kraft au roi d'Ousambara, dans l'Afrique australe, en 1848, 130, 138.  
Volonté, sensibilité, intelligence, 126.
- Wilson (Richard), peintre, 227.  
Whittington et son chat, 392.
- Zschokke (Henri), 39, 70, 157.

# TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

## AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Beurre de tortue (Récolte du) sur les bords du Napo et de l'Amazone, 338. Bimbeloterie (la) parisienne, 350. Chariot de cultivateur à Khosrovah, 408. Charronnage (du), 90. Conserves alimentaires : le biscuit de viande, 406. Couvoir perfectionné, 8, 23, 340. Culture du riz en France, 246. Exposition universelle de Londres : Bronzes français, 133; Produits de la Manufacture de Sèvres, 273. Fabrication des bouchons, 18, 240. — de la porcelaine à Sèvres, 273, 367, 403. — des sabots, 199. Gravure et imprimerie en taille-douce, 183, 236, 292, 331, 372. Hameçons, 160. Industrie des poupées à Paris, 135. Laque (la), 402. Moulins (les) et leurs origines, 50 à 54. Statistique de la France, 59. Tabatières en carton verni et boîtes en fer-blanc. Leur fabrication, 256. Viande anglaise, 215.

## ARCHITECTURE.

Château de Bourdeille, 161. — Boursault, 400. — de Chastellux, 25. — de la Roche-sur-l'Ourthe, 129. — de Lourdes, 361. Eglise de Mounz, 289. — de Notre-Dame de l'Epine, 233. — Notre-Dame de Nuremberg, 41. — Saint-Pierre à Louvain, 305. — des Templiers à Luz, 317. Fontaine de la rue de Grenelle à Paris, 252. Galerie d'Apollon au Louvre. Vue intérieure, 281; Vue extérieure, 405. Maison de Bourg-la-Reine où est mort Condorcet, 200. — natale de Bernardin de Saint-Pierre, au Havre, 176. Monument des comtes de Neuchâtel, 377. Musée du Louvre. Travaux de décoration depuis 1848, 75. Palais de Guadalajara, 12. Paris souterrain : Coupe du sol sous une rue de Paris, 397. Rochers (les), habitation de madame de Sévigné, 264. Tour de Dnukerque, 60. — penchée de Saragosse, 61.

*Études d'architecture en France.* — Règne de Louis XV. Architectes : François Blondel; Soufflot, 250, 251. Fontaine de la rue de Grenelle, 252. Panneau intérieur de l'hôtel de Rohan, 253. — Règne de Louis XVI. Ecole de médecine de Paris, 388. Vestibule et escalier du Théâtre de Bordeaux, 389. Architectes : Gondouin; Ledoux; Louis, 387 à 389.

## BIOGRAPHIE.

Adam de Crapponne, ingénieur, 339. Anich (Pierre), astronome, 256. Arago (François) : une protestation, 347. Artisans et paysans astronomes par vocation, 225, 254, 308. Audubon (John-James), ornithologiste. Ses travaux, son portrait, 73, 139, 244. Ausone, 358. Barreme (François), 179. Benaduci (Lorenzo-Boturini), archéologue, 195. Bernardin de Saint-Pierre, 176. Birnie (Patie), 160. Blondel (François), architecte, 251. Briot (François), sculpteur; son portrait, 213. Brunelleschi, peintre, 93. Channos (Jean); son sceau, 302. Chastellux (Famille de), 25. Châtillon, ingénieur, 83. Claude (la Reine); son portrait, 29. Condorcet, 200. Coram (le Capitaine); son portrait, 100. Coypel (Charles-Antoine); portrait, 69. Despourrins (Cyprien), 143. Desseasau (le Chevalier), 344. Donato, peintre, 94. Drake (Francis), navigateur anglais, 201. Edelinck (Gérard); portrait, 5. Eléonore (la Reine), son portrait, 29. Errard, ingénieur, 83. Eschyle; sa pièce « les Perses » 26. Femmes peintres, 395. Fémin (Pierre de); sa chronique, 122. Fox. Pierre de touche à son usage, 215. François I<sup>er</sup> en costume paré de cheval, 28; en costume d'homme d'armes à Marignan, 324. Galilée (une distraction de), 237. Giotto, peintre, 93. Girardot, horticulteur, 135. Gondouin, architecte, 388. Grotius; son évasion en 1621, 165. Hall (Jacob), danseur de corde, 56. Hemsterhuys (François), philosophe hollandais, 114. Hennequin (le père), missionnaire, 18. Hiu (Madame Candide); son portrait, 47. Jeanne d'Arc (Anecdote sur), 291. Kraft (le docteur); son voyage dans l'Afrique australe, 130, 138. Langlois (François), libraire du 17<sup>e</sup> siècle; son portrait, 393. Layard (Austen-Henri), voyageur anglais, 241. Ledoux, architecte, 388. Louis, architecte, 387. Louis II, roi de Hongrie, 399. Mancio Serra, 214. Manetti (Antonio), 94. Mapp (Sarah), 95. Mort prématurée de quelques grands capitaines, 384. Ornithologie (l') de Cornouailles, 347, 379. Palitzsch (Jean-George), astronome; portrait, 309. Patin (Gui); son portrait, 15. Péron (François), 147. Philopemen, 56. Phya, 351. Pomaré (la Reine), 183. Prédicateur (un) italien du 15<sup>e</sup> siècle, 11. Pyrad de Laval, navigateur, 90. René (le Roi), 33. Reynolds (Josué), peintre, 364. Rowe (Henry), joueur de marionnettes, 135. Sarrazin (Jacques), peintre et sculpteur; sa statue, 63. Savigny (de), naturaliste, 335. Sévigné (madame de); ses lettres, son habitation, 262, 290. Snyders (François), peintre; son portrait, 283. Soufflot, 250. Uccello (Paolo); son portrait, 92, 95. Van-Ostade (Isaac),

385. Wilson (Richard); son portrait, 227. Whittington et son chat, 392. Zschokke (Henri); portrait, 39, 70, 157.

## GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Besançon (de) à la Chaux-de-Fonds, 97. Bruxelles; le Parc, 193. Cbarlatans (les) à Baroche, 291. Chaumière indienne aux environs de Quito, 32. Coucher de soleil au bord de la mer Morte, 395. Fleuve (le) du Chien, en Syrie, 34. Guadalajara, 11. Jardins du roi René près d'Aix, 33. Junquera (la) en Espagne, 65. Khosrovah (Perse), 407. Mer Morte (la), 47, 395. Mississippi (les Atterrissements du), 402. Monthermé (Ardenne), 257. Montrichard, 340. Notre-Dame de l'Epine (Marne), 234. Nuremberg, 41. Pœstum, 115. Puri dans l'Inde, 206. Roche-sur-l'Ourthe (la), 129. Rochers du Winkelfluch près du lac de Brienz, 321. Ruines d'une ville gauloise dans le département de la Creuse, 112. Saint-Bertrand de Comminges, 396. Saint-Florent le Vieil, 384. Tigris; température de ses eaux, 159. Tofière (la), ou grotte du Doubs, 352. Visite du docteur Kraft au roi d'Ousambara, dans l'Afrique australe, 130, 138. Vingt-quatre heures à Londres en 1851, 2, 22, 131.

## HISTOIRE.

Baronies (les Quatre) du Périgord, 161. Brouillard (un) à Paris en 1588, 104. Charles-Quint et le nid d'hirondelles, 27. Chronique de Pierre de Fémin. Extraits, 122. Empire turc (Population et finances de l'), 347. Recherches historiques sur les enseignes, 203, 287. Siège de Gravc en Hollande, en 1674, 146. Testament de Mancio Serra, 214.

## LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Autorité paternelle (Sur l'), 295. Baiser (le) de la Vierge, 310. Chevaliers Mamelots, 295. Clearing-House à Londres, 239. Dénatation (la) en Angleterre, 194. Ecoles du dimanche en Angleterre, 137. Eglise (Description d'une ancienne), 18. Exposition de peinture au Salon du Louvre, en 1787, 108. Exposition universelle de Londres : Grandes médailles accordées à la France, 132; Bronzes français, 133; Produits de la manufacture de Sèvres, 273. Institution nationale des Jeunes-Aveugles, 231. Libraires (les) et Imprimeurs à Paris, au 17<sup>e</sup> siècle, 356, 393. Livre (le) noir d'Arles, 302. Musée des Antiquités américaines, au Louvre, 195. Musée de Cluny, 212. Musée égyptien au Louvre, 171. Ouvriers (les) de Paris, 293, 314. Prérrogatives singulières d'une abbessc, 160. Procédé pour s'affranchir du serment d'hommage, 143. Salon (le) du Palais-National en 1852, 113, 116, 117, 148, 149, 152. Vallée (la) au 18<sup>e</sup> siècle, 99.

## LITTÉRATURE ET MORALE.

Âges (les) : l'Enfance, 1; la Jeunesse, 105; l'Age mûr, 209; la Vieillesse, 313. Aveugle (l') et le poète, 271. Bonté (la), 231. Bouillie (la) d'avoine, poésie de Hebel, 295. Caligorant, 104. Ce qu'on doit penser dès l'enfance, 56. Chant nègre sur la mort, 152. Confiance en soi, 96. Conversation de (la), 46. 18<sup>e</sup> siècle (le), 83. Education (l') prématurée, fragment inédit de Péron, 147. Empire sur soi, 371. Escarhoucle (l'), 327, 378. Fille (la) de Rudliger, 247. Fragments sur les beaux-arts par Hemsterhuys, 114. Goutte (la) de rosée, 298. Lettres (sur les) de madame de Sévigné, 262, 290. Léviathan (le) de Hobbes, 153. Main (la) mystérieuse, 395. Mémoire (ma) au village, 11. Mobilité de nos sentiments, 81. Moralité et intelligence, 199. Nid (mon), 175. Pégase sous le joug, poésie de Schiller, 43, 83. Pensées nocturnes, par Hebel, 34. Pinson (le), 376. Quatre règles contre la crainte de la mort, 49. Rouge-Gorge (le), 302. S'il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, 271. Tom Nero, 372. Utilité des rêves, 83. — de la solitude, 277. Vers en prose, 87. Vie (la) humaine, 148. Voy. à la Table alphabétique, *Pensées*.

*Anecdotes, nouvelles, légendes.* — Convoi (le) de guerre, 57. Cornet (le) de l'épicer, 6, 14. Gobelet (le) de fer-blanc, 202. Légende des sept évêques en Espagne, 56. — (la) de Santiago, 371. Mariage (un) de Puritains, 169. Mémorial (le) de famille, 45, 78, 102, 118, 149, 189, 194, 218, 230, 238, 258, 270, 278, 286, 298, 306, 334, 341, 346, 362, 374, 382, 390. Mousquetaire (le) et les pêches de Montreuil, anecdote, 134. Oiseau (l') du Paradis, 177. Orphée (l') de carrefour, 42, 54, 62.

*Biographique, langues, philologie, théâtre.* — Almanach du Magasin Pittoresque (sur l'), 312. Cours complet des études d'un jeune homme, 254. Diversité des langues, 267. Grippe (le), 192.

Hasard, acception de ce mot, 143. Imprimerie en taille-douce, 236. Inscription (une) du 7<sup>e</sup> siècle, 240. Inscriptions et sentences recueillies sur les marges et les gardes d'anciens livres, 318. Lettre (une) autographe de la reine Pomaré, 184. Livre (le) des monnaies étrangères, ou le Grand banquier de France, 180. Louer et applaudir; double signification de ces mots en hébreu, 278. Myriobiblon (le), 295. Original (un) de l'ancienne Rome, 187. Perses (les) d'Eschyle, 26. Proverbe (un) chinois, 382. Proverbes italiens, 120, 192, 232, 320, 336. Reliure (utilité de la) des livres, 335. Sentences et proverbes russes, 215. Vertu. Définition, 147.

#### MOEURS, COUTUMES, COSTUMES; LOGEMENTS, AMEUBLEMENTS; CROYANCES; TYPES DIVERS.

Armes des anciens chevaliers, 95. Assiettes et plats chez les Hindous, 183. Avis (un) anglais, 338. Benshi (le), 86. Bonnet (le) qui tourne au soleil et le minaret tremblant, 115. Cabaret (le) Renard dans le jardin des Tuileries, 91. Chalets (les) et les bergers, 353. Discours et honneurs fruebres à un Indien, 135. Domestiques (les) d'autrefois, 226, 234. Fête de la Madone de l'Arc, à Naples, 89. Fêtes indiennes, 206. Fin du monde (la) selon les Siamois, 298. Grillons de la nuit, 59. Hénous (les) aux 15<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, 376. Histoire du costume en France; règne de François I<sup>er</sup>, 27, 323, à 325. Histoires populaires et traditions en divers pays, 392. Ibis sacré, 126. Indiens civilisés des environs de Quito, 31. Indiens Conibos, 280. Indiens du Satpoutra; leurs mœurs, 86. Introduction du café et du tabac à Constantinople, 182. Jardinier, 46. Maldives. Leur croyance sur la forme de la terre, 90. Mœurs du peuple en France, 11. Mois. Leurs noms chez les Indiens, 247. Piégé pour prendre les oiseaux, aux environs de Jérusalem, 239. Table (la) du Soleil, 147. Statue enchantee en Sicile, 87.

#### DESSIN, GRAVURE, PEINTURE.

Peinture. — Chien (le) du maître par Landseer, 20. — du valet, par Landseer, 21. Combat d'ours et de chieus, par François Snyders, 285. Coram (Portrait du capitaine), par Hugarth, 101. Don Quichotte combat les marionnettes, tableau de Ch. Ant. Coypel, 68. Ecoureuil (l'), tableau de Diaz, 217. Ecolier (l'), par Reynolds, 365. Halte flamande, par Van-Ostade, 385. Langlois (Portrait de François), par Van-Dyck, 393. Marché à la volaille à Paris, d'après Queverdo, 100. Paysage (un) par Richard Wilson, 229. Plaisirs (le) de la promenade, paysage par Pillement, 49. Retour (le) du fermier, tableau de G. Bruzzech, 265. Reynolds (Portrait de), par lui-même, 364. Snyders (François); son portrait par Van-Dyck, 284. Tableau de fruits, par Lanée, 249. Wilson (Richard); son portrait, 228.

Musée du Louvre. — Sainte Catherine, par Anuibal Carrache, 337. Portraits (cinq), par Paolo Uccello, 93.

Salon de 1851-1852. — Henri Baron: la pêche, scène d'autonne, 145. G. d'Eichthal; sa composition: « la vie humaine », 149. Français. Une coupe de bois près de Lucieunes, 113. Gérôme. Une vue de Postum, 116. Ach. Giroux. Une scène du Marché aux chevaux, 205. Huet. Un paysage, 308. Pron. Paysage, 152.

Estampes et gravures anciennes. — Exposition de peinture au salon du Louvre, en 1787, 108. Famille (la) de Darius aux pieds d'Alexandre, 5. Galerie (la) du Palais au 17<sup>e</sup> siècle, d'après Abraham Bosse, 357. Grotius et sa femme dans la forteresse de Louvenstein, ancienne estampe hollandoise, 165. Ignorance et cruauté, composition d'Hogarth, 372. Jardin du cabaret Renard aux Tuileries, estampe de 1658, 92. Léviathan (le) de Hobbes, estampe du 17<sup>e</sup> siècle, 153. Moulin (un) à bras, estampe allégorique allemande du 17<sup>e</sup> siècle, 52. Petite (la) fermière, dessin de Loutherbourg, 9.

Dessins. — Age (l') mûr, dessin et composition de Tony Johannot, 209. Caligorant, d'après Marillier, 104. Convoi (le) de guerre, dessin d'après Clenuel, 57. Découverte (une) à Nemraud, composition et dessin de Gilbert, 241. Elisabeth, reine d'Angleterre. arme chevalier le célèbre navigateur Francis Drake; dessin de Gilbert, 209. Enfance (l'), composition et dessin de Tony Johannot, 1. Jeanne (la), composition et dessin de Tony Johannot, 105. Montagne de Toull (Creuse), dessin de M. Villevieille, 112. Parc (le) de Bruxelles, dessin de Stroobant, 193. Pégase sous le joug, d'après

Retzsch, 44, 84. Proverbes italiens illustrés, 120, 192, 232, 320, 336. Retour (le) des troupeaux, composition et dessin de Karl Girardet, 353. Rêves (Deux), composition et dessin de G. Staal, 137. Route de Naples au retour de la fête de la Madone de l'Arc, dessin de Valentin, 89. Singe (le) au village, dessin de Karl Girardet, 345. Vieillesse (la), composition et dessin de Tony Johannot, 313. Procédés de la gravure en taille-douce, 188, 292, 331, 372. Femmes peintres, 395.

#### SCULPTURE, CISELURE, ORFÈVRERIE.

Aiguère en étain du 16<sup>e</sup> siècle, 212. Amoreurs arabes en argent, 208, 272. Antiquités assyriennes découvertes à Nemraud, 241. Ausone (Statuette antique d'), 360. Coupe à incrustations nioulée, du temps de Henri II, 368. Flacon mauresque en argent, 272. Monument élevé à Despourrins dans la vallée d'Aspe, 144. Orfèvrerie au seizième siècle, 213. Panneau intérieur de l'hôtel de Rohan, décoration du temps de Louis XV, 253. Sceau de Jean Chamdos, 302. Vases et coupes de Sèvres, 276, 404.

Musée du Louvre. — Antiquités américaines; figurines; statues, 196. Médaille de la Gravure française: Jeau Pesue, par Simard, 77. Renommée (une), médaillon par Simard, 76. Statues et bas-reliefs égyptiens, 172.

Salon de 1851-1852. — Étex: le Choléra, groupe en marbre, 117.

#### SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Art militaire, navigation. — Armée chez les Grecs anciens, 222. Fortification (Nouvelle) allemande, 155. Paquebots à vapeur, 87.

Astronomie, géologie, minéralogie. — Ambre (l'), 142. Atterrissements (les) du Mississipi, 402. Leçon (une) d'astronomie, par Joseph Wright, 225. Nuages sous les tropiques, 120. Obscurité produite par les cendres volcaniques, 63. Stalagmite (une) curieuse, 205.

Botanique. — Châtaignier (le) de Robinson, 269. Chêne liége d'Espagne, 17. Elémore d'Orient, 71. Lotus, *Nelumbium speciosum*, 185. Noisetier d'Espagne, 216. Orme remarquable à Brignolles, 157. Pandanus de l'île du Prince, 121. Platane (un) entre Smyrne et Bourriabat, 81.

Économie domestique. — Art (l') domestique chez les Arabes, 208, 272. Biseuit de viande, 406.

Économie politique. — Illusion (une) statistique, 175. Maladies (De la loi des), 266. Or et argent. Variations dans leur valeur, 407. Valeur personnelle de l'homme dans le travail, 307.

Mathématiques, mécanique, physique. — Horloge (l') de Gaza, 256. Horloge de la tour du palais de justice, à Paris, 329. Expérience célèbre des hémisphères de Magdebourg, 260. Expérience du vase de verre qui entraîne une troupe d'hommes, 261. Machine pneumatique à double effet de Papin, 262. Machines pneumatiques (les Premières) modernes, et leurs effets, 219, 259. Mesures anglaises comparées aux mesures françaises, 31. Mirage du son dans le désert, 111. Tympan, 124.

Musique. — Accord (Sur l') des instruments de musique, 15. Histoire des instruments de musique: la Trompette, 34, 80, 136, 167, 300. Instruments de musique dans le Yucatan, 403.

Numismatique. — Livre (le) des monnaies étrangères, de Barreme, 180. Médaille d'or gauloise, 240.

Psychologie et physiologie. — Étude sur les trois facultés de notre âme, penser, sentir, vouloir, 126. Force vitale des Nouveaux-Zélandais, 39. Odoat des blancs selon les Indiens d'Amérique, 335. Sens (les Cinq): l'Odoat, 10; l'Ouïe, 210.

#### ZOOLOGIE.

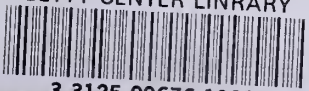
Abeilles à Salsette et à Éléphanta, 99. Accenteurs et saxicoles, 348, 379. Argyronète aquatique, 164. Courtilière ou tanpegrillon commune. Son nid, 37. Durée de la vie des animaux dans les ménageries, 407. Geai bleu (le), mâle adulte, 245. Gorille (le), 297. Grive rousse (la), 141. Ibis, 128. Incubation (De l') artificielle, 8, 23, 310. Insectes fossiles dans l'ambre, 142. Naturalisation de quelques animaux en Europe, 199. Œuf de tortue mauresque au moment de l'éclosion, 24. Phoque commun, 369. Tortue mauresque, 24. Traquets, 380.







GETTY CENTER LINRARY



3 3125 00676 1981

